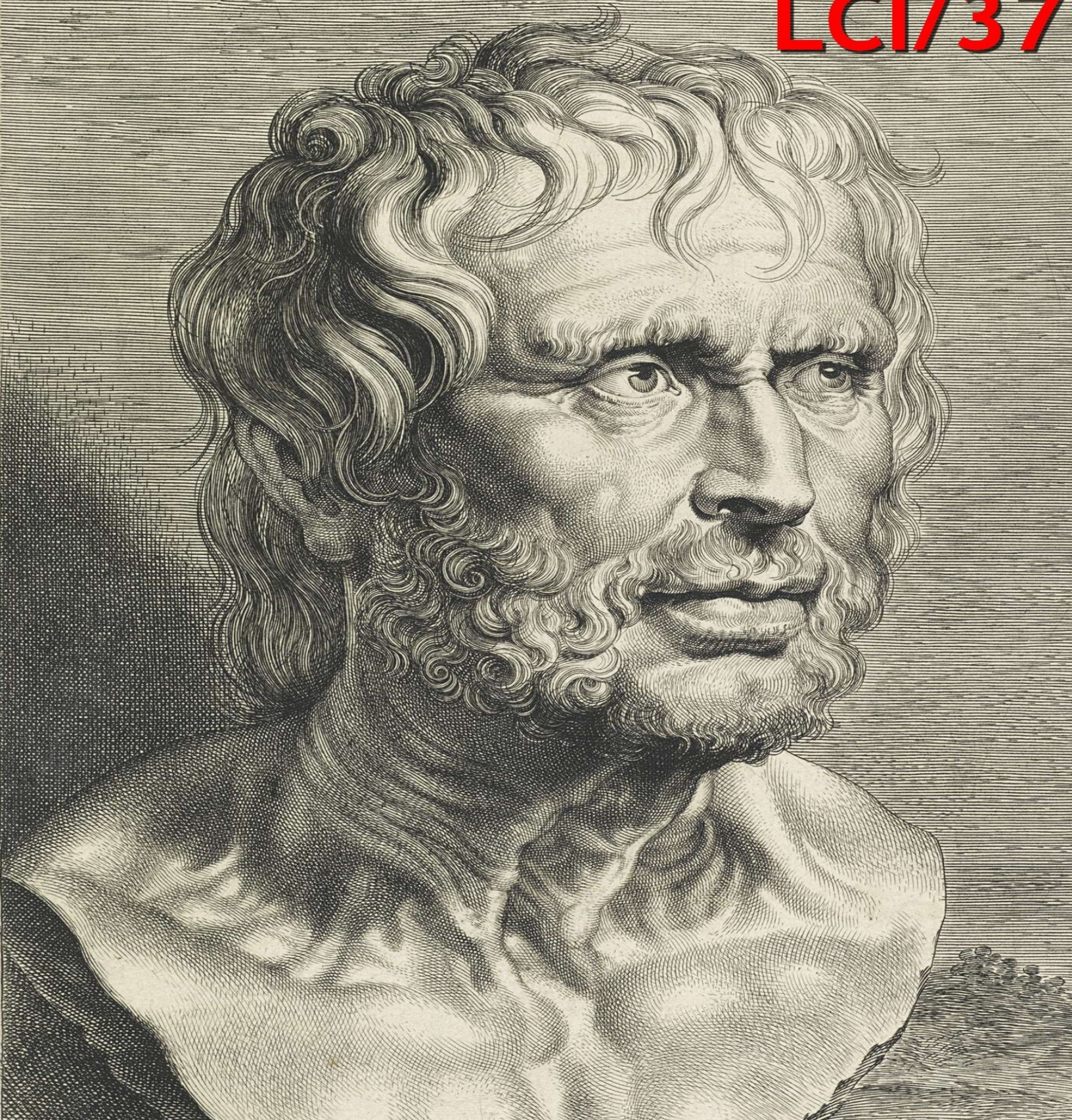


SÉNÈQUE

ŒUVRES COMPLÈTES

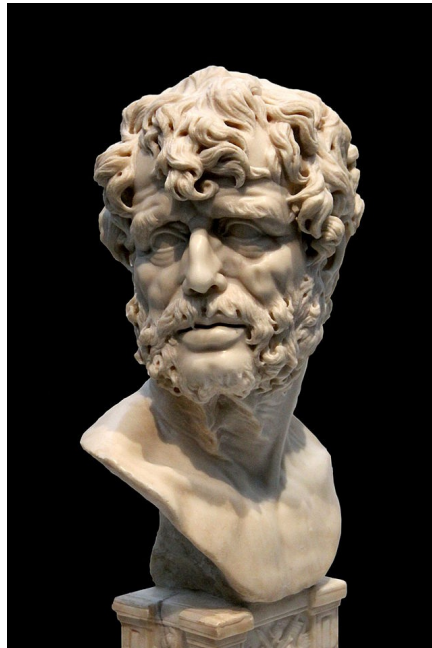
LCI/37



SÉNÈQUE LE PHILOSOPHE

ŒUVRES COMPLÈTES Ici-37

La collection **ŒUVRES Ici-eBooks** se compose de compilations d'œuvres appartenant au domaine public. Les textes d'un même auteur sont groupés dans un volume numérique à la mise en page soignée, pour la plus grande commodité du lecteur.



MENTIONS

© 2014-2016 lci-eBooks, pour ce livre numérique, à l'exclusion du contenu appartenant au domaine public ou placé sous licence libre.

ISBN : 978-2-918042-16-7

Un identifiant ISBN unique est assigné à toutes les versions dudit eBook pour le format epub comme mobi.

Les acheteurs du présent eBook sont autorisées à se procurer sans frais toutes versions ultérieures ou antérieures dudit eBook, par simple mise à jour du produit sur la plateforme de leur revendeur, ou auprès d'un tiers détenant toute version ultérieure ou antérieure dudit eBook.

L'acheteur du présent eBook est autorisé à casser l'éventuel DRM qui en interdirait la copie ; ce qui ne l'autorise pas à diffuser ledit eBook en-dehors du cercle privé, à l'exception de la situation mentionnée à l'alinéa précédent.

VERSION

Version de cet eBook : 2.2 (21/03/2016), 2.1 (16/10/2015), 2.0 (09/06/2015)

Les publications ***lci-eBooks*** bénéficient de mises à jour. Pour déterminer si cette version est la dernière, il suffit de consulter la fiche descriptive du produit sur la boutique de votre achat.

Pour être tenu informé des mises à jour et des nouvelles parutions, il suffit de s'inscrire [sur le site](#) à la lettre d'actualité.

La déclinaison de version **.n** (décimale) correspond à des corrections d'erreurs et/ou de formatage.

La déclinaison de versions **n** (entière) correspond à un ajout de matière complété éventuellement de corrections.

SOURCES

—Tous les textes de ce volume (révisés pour cette édition numérique) ont pour source le Site de PHILIPPE REMACLE, (numérisation par MARC SZWAJCKER), excepté :

- *Fragments, Mort de Sénèque* : Wikisource.
- *Notice sur Sénèque, Sénèque et Saint-Paul* : Internet Archive, Bibliothèques canadiennes.

—Couverture : Portrait de Sénèque d'après l'antique (le Pseudo-Sénèque) de Lucas Vorsterman, d'après Pierre Paul Rubens. 1638. Anvers. [Rijksmuseum Amsterdam](#).

—Page de titre : Buste en marbre de Sénèque, sculpture anonyme du XVIIe siècle, Musée du Prado de Madrid. Photographie : Wikipedia/Jean-Pol GRANDMONT.

—Image Pré-sommaire : Sénèque se suicide sur ordre de Néron, en s'ouvrant les veines. Gravure au burin réalisée d'après Pierre Paul Rubens vers 1650 par Alexander Vøet II. [Rijksmuseum Amsterdam](#).

Si vous pensez qu'un contenu quelconque (texte ou image) de ce livre numérique n'a pas le droit de s'y trouver ou n'est pas correctement crédité, veuillez le signaler à travers [ce formulaire](#).

LISTE DES TITRES

LUCIUS ANNAEUS SENECA (-4 – 65)

Notice sur la vie et les écrits de Sénèque

❖ CONSOLATIONS

- Consolation à Marcia (vers 37 - 41)
- Consolation à Helvie
- Consolation à Polybius

❖ ENTRETIENS

- De la colère (vers 41 - 49)
- De la constance du sage (vers 47 - 62)
- De la tranquillité de l'âme (vers 47 - 62)
- De la vie heureuse
- De la brièveté de la vie (vers 49 - 55)
- De la providence (? 37 - 65)
- De la clémence (vers 54 ?)
- Du repos (vers 62 - 65)
- Des bienfaits
- Apocoloquintose
- Questions naturelles (vers 62 - 65)

❖ LETTRES À LUCILIUS (vers 63 - 65)

❖ PETITES PIÈCES EN VERS

❖ FRAGMENTS

❖ TRAGÉDIES (Introduction)

- Médée
- Hippolyte
- Les Troyennes
- Agamemnon
- Œdipe
- Thyestes
- Hercule Furieux
- Hercule sur l'Œta
- Les Phéniciennes
- Octavie

❖ ANNEXES

- Sénèque et Saint-Paul, par Charles Aubertin
- Correspondance apocryphe de Sénèque et de saint Paul
- Mort de Sénèque, par Tacite

PAGINATION

Ce volume contient 799 958 mots et 2 183 pages

1. Notice sur la vie et les écrits de Sénèque : 27 pages
2. CONSOLATIONS : 85 pages
3. ENTRETIENS : 631 pages
4. LETTRES À LUCILIUS : 537 pages
5. PETITES PIÈCES EN VERS : 14 pages
6. FRAGMENTS : 15 pages
7. TRAGÉDIES : 555 pages
8. Sénèque et Saint-Paul, par Charles Aubertin : 309 pages
9. Mort de Sénèque, par Tacite : 5 pages

ŒUVRES COMPLÈTES
DE SÉNÈQUE
LE PHILOSOPHE

TRADUCTION NOUVELLE

AVEC UNE NOTICE SUR LA VIE ET LES ÉCRITS DE L'AUTEUR
ET DES NOTES

PAR J. BAILLARD

de l'Académie de Stanislas

TOME SECOND

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^{ie}

RUE PIERRE-SARRAZIN, N^o 14

—
1861

NOTICE SUR LA VIE ET LES ÉCRITS DE SÉNÈQUE.

27 pages

Sénèque *le Philosophe* (Lucius-Annæus Seneca) était d'origine espagnole. Il naquit à Gordoue, colonie patricienne, l'an 2 ou 3 après Jésus-Christ, sous le règne d'Auguste. Il eut pour père M. Annæus, dit *le Rhéteur*, dont il nous reste un intéressant recueil de *Déclamations*, et pour mère Helvia, femme distinguée par ses vertus et son amour des lettres, et de la même famille que la mère de Cicéron. Son père l'amena à Rome, encore enfant, avec son frère aîné Novatus, qui plus tard, adopté par Junius Gallio dont il prit le nom, devint proconsul en Achaïe. Saint Paul comparut à son tribunal sur la plainte des Juifs, comme novateur en religion, et fut mis par lui hors de cause. Méla, le troisième et plus jeune frère de Sénèque, demeura en Espagne ; par la suite, il y administra les biens de la famille, et venu à Rome à son tour, peu soucieux d'honneurs et de dignités, toute son ambition se réduisit à accroître sa fortune. Père du poète Lucain, quand celui-ci fut condamné à mort par Néron, il montra une avidité et un empressement scandaleux à rechercher les moindres parcelles de sa succession.

Sénèque fut de bonne heure formé à l'art oratoire par son père lui-même. Il était et fut toujours d'une constitution frêle et malade, au point, comme il le dit dans une lettre à Lucilius, qu'il eut plus d'une fois l'envie de se donner la mort : l'affection seule qu'il avait pour son vieux père le retint. Ses débuts au barreau eurent un grand éclat. Caligula, qui avait des prétentions à l'éloquence, fut jaloux de lui, et eut même l'envie de le faire périr. Une concubine du prince sauva Sénèque. Elle dit à Caligula que ce jeune homme, attaqué de phthisie, avait à peine le souffle : que ce serait tuer un mourant. Notre auteur, à moins qu'il n'ait pensé à Néron, semble faire allusion à ce fait dans sa *Lettre LXXVIII* : « Que de gens dont la maladie a reculé la mort ! ils furent sauvés parce qu'ils semblaient mourants. » Sénèque alors dut chercher à se faire oublier. Il s'adonna avec une ardeur exclusive aux études philosophiques déjà commencées par lui concurremment avec ses études oratoires. Toutes les sectes avaient à Rome de remarquables représentants. C'étaient entre autres le stoïcien Attalus, le

pythagoricien Sotion, l'académicien Fabianus, le cynique Démétrius, dont les doctrines s'alliaient, se confondaient sur plusieurs points, surtout le stoïcisme et le pythagorisme.

« Quelque chose m'est resté, dit Sénèque, *Lettre CVIII*, de ces leçons d'Attalus, car j'avais abordé tout le système avec enthousiasme ; puis, ramené aux pratiques du monde, j'ai peu conservé de ces bons commencements. Depuis lors, je me suis à jamais interdit les parfums Frappé des discours du pythagoricien Sotion, je m'abstins de toute nourriture animale, et un an de ce régime me l'avait rendu facile, agréable même. Comment ai-je discontinué ? L'époque de ma jeunesse tomba sous le gouvernement de Tibère : on proscrivait alors des cultes étrangers ; et parmi les preuves de ces superstitions était comptée l'abstinence de certaines viandes. À la prière donc de mon père, qui craignait peu d'être inquiété, mais qui n'aimait point la philosophie, je repris mon ancienne habitude, et il n'eut pas grand'peine à me persuader de faire meilleure chère.

« Le stoïcien Attalus vantait l'usage d'un matelas qui résiste ; tel est encore le mien dans ma vieillesse : l'empreinte du corps n'y paraît point. »

À la mort de Caligula, Sénèque avait trente-cinq ans environ. Il brigua la questure et l'obtint au commencement du règne de Claude. Il ouvrit en même temps une école de philosophie et publia quelques écrits parmi lesquels on peut compter le *Traité de la colère*. Sa réputation s'étendit et lui valut de puissantes amitiés. Messaline, pour se délivrer de Julie, fille de Germanicus, dont elle était jalouse, l'accusa de s'être rendue coupable d'adultère avec Sénèque. Elle obtint de Claude que Julie fût envoyée en exil où elle mourut bientôt, et que Sénèque fût relégué en Corse. Il avait alors trente-neuf ans. Sur la véracité d'une telle accusation portée par une Messaline, le doute demeure au moins permis : si l'adultère avait été prouvé, il n'est pas probable qu'Agrippine, peu d'années après, eût cherché à se rendre populaire en donnant pour gouverneur à l'héritier désigné de Claude un homme qui aurait souillé l'honneur du nom de Germanicus, ce nom toujours si respecté.

Sénèque supporta pendant deux années sa disgrâce avec constance et résignation, s'il faut en croire la lettre qu'il écrivit à sa mère, la *Consolation à Helvia*. Il s'adonna au travail, à la philosophie, à la poésie, réunit les matériaux de ses *Questions naturelles*, où il traita les plus hautes parties des connaissances physiques de son temps^[1]. Ce livre, publié d'abord à cette époque, il le revit dans sa vieillesse et lui donna la forme définitive sous laquelle il nous est parvenu. Mais la constance du philosophe finit par s'épuiser. Polybe l'affranchi, le ministre de Claude, venait de perdre son frère. Sénèque saisit cette occasion pour adresser à Polybe un traité de consolation qui n'était au fond qu'une

requête à l'empereur, une demande de rappel où les louanges les plus hyperboliques sont prodiguées au ministre et surtout au maître, et prodiguées en vain. On a voulu nier cet acte de faiblesse ; on a contesté l'authenticité de l'écrit : il suffit de le lire pour y reconnaître toutes les qualités brillantes et l'irrécusable caractère du style de notre auteur. On y voit même souvent, comme un mérite littéraire de plus, quelque chose qui rappelle l'ampleur cicéronienne, et qui ne se retrouve qu'à rares intervalles dans ses ouvrages postérieurs, sauf dans sa *Consolation à Marcia* et dans le traité *de la Clémence*. Sénèque resta encore cinq ans dans son exil. Il n'en fut tiré qu'à la mort de son ennemie Messaline, et lors du mariage d'Agrippine avec Claude. « Agrippine, afin de ne pas se signaler uniquement par le mal, obtint pour Sénèque le rappel de l'exil et la dignité de préteur, dans la pensée qu'on y applaudirait généralement à cause de l'éclat des talents de cet homme ; puis elle était bien aise que l'enfance de Néron grandit sous un tel maître, dont les conseils pourraient leur être utiles à tous deux pour arriver à la domination : car on croyait Sénèque dévoué à Agrippine par le souvenir du bienfait, ennemi de Claude par le ressentiment de l'injure^[2]. »

À la mort de Claude, il rédigea l'éloge funèbre de ce prince, que, selon l'usage, son successeur Néron devait prononcer. Tant que l'orateur vanta dans Claude l'ancienneté de sa race, les consulats et les triomphes de ses aïeux, l'attention de l'auditoire fut soutenue. On l'entendit encore avec faveur louer ses connaissances littéraires et rappeler que, sous son règne, l'empire n'avait essuyé aucun échec au-dehors ; mais quand il en vint à la sagesse et à la prévoyance de Claude, personne ne put s'empêcher de rire ; et les convenances officielles, trop obéies par l'orateur, furent oubliées par l'auditoire^[3]. Sénèque, à son tour, gardant un souvenir amer de son exil, composa vers le même temps, sur la mort de Claude, l'ingénieuse et piquante parodie de son panégyrique, l'*Apokolokyntose*, c'est-à-dire *l'Apothéose d'une citrouille*.

Nous n'entrerons pas dans le détail des actes publics du jeune empereur durant les quatre ou cinq premières années de son règne : l'histoire en fait suffisamment foi. On sait le mot de Trajan : « Le règne d'aucun prince n'égala les cinq premières années de Néron^[4]. »

L'histoire ajoute que ces heureux débuts furent dus à l'influence de Burrhus, préfet du prétoire, et surtout de Sénèque, qui, d'instituteur du prince, était devenu son ministre le plus influent. Tout le bien que fit Sénèque dans sa haute position, et le mal qu'il réussit souvent à empêcher, justifient assez son entrée aux affaires, en ce temps où, comme le dit Tacite, la carrière semblait ouverte à tous les mérites. (*Annal.*, XIII, vin.)

Dès lors commença la lutte, non pas d'ingratitude, mais de nécessité, que dut soutenir Sénèque contre l'influence malfaisante d'Agrippine. « On allait se

précipiter dans les meurtres, si Burrhus et Sénèque ne s'y fussent opposés. (*Annal.*, XIII, n.) Plus loin. Tacite ajoute : « Néron s'imposait la clémence dans des discours fréquents que Sénèque, afin de prouver la sagesse de ses institutions ou pour faire admirer son esprit, publiait par la bouche de son élève. » Quelque temps, le ministre put croire qu'il avait réussi. Son beau traité *de la Clémence*, qui parut la seconde année du règne, le donnerait à penser, bien qu'on y vit percer déjà quelques appréhensions, notamment sur le sort de Britannicus. La mort tragique de ce dernier ne les justifia que trop tôt. Selon le mot qu'un ancien scoliaste de Juvénal prête à Sénèque parlant en confidence à ses amis, on sentit que « le lion reviendrait promptement à sa férocité naturelle, s'il lui arrivait une fois de tremper sa langue dans le sang. » Plus que jamais, à cette époque, Sénèque et Burrhus durent s'interposer entre Néron et sa mère, et lutter contre l'ambition furieuse de cette femme. Déjà, peu auparavant, comme des ambassadeurs arméniens plaidaient devant Néron la cause de leur pays, elle se préparait à monter et à siéger sur le tribunal de l'empereur si, bravant la crainte qui tenait les autres immobiles, Sénèque n'eût averti le prince d'aller au-devant de sa mère. « Ainsi, dit Tacite, le respect filial servit de prétexte pour prévenir un déshonneur public. » Plus tard, comme Agrippine n'eût pas été arrêtée même par l'inceste dans sa poursuite du pouvoir, Sénèque et Burrhus durent condescendre, de peur d'un crime, aux faiblesses amoureuses de Néron^[5], et tenter de le contenir par de moins odieuses distractions. Ils ne réussirent complètement que de ce côté. Quand le naturel sanguinaire du prince avait fait explosion, la tactique de celui-ci, pour compromettre et enchaîner Sénèque, du moins en apparence, à toute sa politique, était de le combler de largesses, lui et Burrhus, ce qu'il fit même à la mort de Britannicus. Et les reproches ne manquèrent pas de fondre sur eux. D'autre part, on pensait qu'il y avait eu pression, contrainte de la part du prince, dit Tacite ; et Sénèque s'exprime de même : « Il ne m'est pas toujours pas permis de dire : *Je ne veux pas* ; il est des cas où il faut recevoir malgré soi. Un tyran cruel et emporté me donne : si je dédaigne son présent, il se croira outragé. Puis-je ne pas accepter ? Je mets sur la même ligne qu'un brigand, qu'un pirate, ce roi qui porte un cœur de brigand et de pirate ; que faire ? voilà un homme peu digne que je devienne son débiteur. Quand je dis qu'il faut choisir son bienfaiteur, j'excepte la force majeure et la crainte sous lesquelles périt la liberté du choix. Si la nécessité t'ôte le libre arbitre, tu sauras que tu n'acceptes point, que tu obéis Veux-tu savoir si je consens ? Fais que je puisse ne pas consentir. » (*Des Bienfaits*, II, XVIII.) « Nulle différence entre ne pas vouloir donner à un roi et ne pas vouloir accepter de lui : il met sur la même ligne l'un et l'autre, et il est plus amer à l'orgueil d'être dédaigné que de n'être pas craint. » (*Ibid.*, V, vi.)

Cependant ces richesses, tout imposées qu'elles lui fussent, l'exercice d'un pouvoir qui dura trop peu pour le bien du monde, mais qui semblait trop long à d'ambitieux rivaux, le contraste si facile à relever du désintéressement prêché dans ses livres avec l'éclat de sa position officielle (car pour « sa vie privée, on sait qu'elle était simple et plus que frugale), ses talents littéraires enfin lui suscitaient une foule de détracteurs et d'envieux. Il venait de faire condamner par le sénat un délateur vénal et redouté sous Claude, Suilius. Celui-ci, dans sa défense, récrimina contre Sénèque. Tacite, qui rapporte son discours (*Annal.*, XIII, XLII), n'y ajoute aucune réflexion, ne l'approuve ni ne le combat. Mais son silence, tout regrettable qu'il est, est suffisamment compensé par l'hommage rendu dans tout le cours de son récit aux vertus de ce ministre de Néron. Tacite, qui trop souvent ne se prononce point sur des faits essentiels où son jugement n'était certes pas incertain, et qui enveloppe, non-seulement les faits, mais sa phrase, d'ambiguïtés et de formes énigmatiques, est du moins l'un des garants les plus sûrs et les plus honnêtes quand il parle et juge nettement en son nom. C'est bien alors, comme Bossuet l'appelle, *le plus grave des historiens de l'antiquité*. On peut voir ce que Sénèque répond à ses détracteurs, à Suilius sans doute, dans son traité *de la Vie heureuse*, dont malheureusement une grande partie n'est pas venue jusqu'à nous. Sénèque avait reçu de Néron des largesses qu'il ne pouvait rejeter sans péril, qu'il posséda sans avarice et sans faste, où il puisa de quoi satisfaire à ses inclinations bienfaisantes. C'est Juvénal qui l'atteste : « On ne te demande pas de ces dons que Sénèque, que le généreux Pison, que Cotta envoyaient à leurs amis pauvres ; car la gloire de donner l'emportait jadis sur les titres et les faisceaux. » (*Sal.* V, 108.) D'ailleurs Sénèque eût-il écrit sa propre satire dans ce volumineux traité *des Bienfaits* où il prêche avec tant d'âme et de délicatesse une vertu dont il aurait été bien loin, si l'on voulait en croire Suilius ? Nous n'insisterons pas sur la frugalité de Sénèque, dont vingt endroits de ses *Lettres* font foi : on pourrait l'attribuer à la faiblesse de complexion, aux maladies dont il nous dit lui-même qu'il fut presque constamment assiégé. Dion Cassius, au livre LIX de son histoire, avait dit : « Sénèque, qui surpassa en sagesse et tous les Romains de son temps et bien d'autres personnages renommés, faillit périr sous Caligula, bien qu'il fût innocent et n'eût même encouru aucun soupçon. » On a donc droit de s'étonner que plus loin ce même Dion ait répété, exagéré même les accusations de Suilius contre le faste et l'hypocrisie du ministre de Néron ; « Il avait, dit-il, cinq cents tables de cèdre (ou citre) montées en ivoire, toutes pareilles, où il prenait de délicieux repas. » Nous demanderons s'il est bien possible que le moraliste qui déclame si fortement, au livre VII, c. IX *des Bienfaits*, contre le fol engouement qu'on avait pour ces tables, dont chacune valait un riche patrimoine, en possédât

lui-même un si grand nombre ? Et Pline, qui reproduit les mêmes anathèmes philosophiques contre cette sorte de luxe (livres XIII et XVI), qui cite, outre la table de Cicéron, l'une des plus anciennes de ce genre, la plupart de celles qu'on voyait à Rome, eût oublié de mentionner les cinq cents tables de Sénèque, eût négligé un si heureux texte de déclamation, n'eût pas tonné contre le philosophe qui se serait condamné si gauchement dans ses propres écrits ? A-t-on ici le vrai texte de Dion, ou son abrégiateur Xiphilin y aura-t-il intercalé cette imputation plus absurde encore que les diatribes de Suilius ? On se l'est demandé : il importe peu de le savoir. Ce Dion, généralement accusé par tous les biographes d'injustice et de dénigrement jaloux envers les personnages les plus marquants de l'histoire, et que Crévier appelle le *calomniateur éternel de tous les Romains vertueux*, ne manque pas d'affirmer que Sénèque avait inspiré à Néron le dessein de tuer sa mère Agrippine. L'assertion ici est trop forte pour mériter qu'on la discute. Sur ce point, comme pour les principaux traits de la vie de Sénèque, nous préférons nous en rapporter à l'honnête Tacite, presque contemporain du philosophe. Dion n'écrivit qu'un siècle après et nous venons de voir ce que vaut son témoignage. Suilius et Dion, voilà pourtant les seules sources d'où découlèrent toutes les imputations dont on a flétri la mémoire du ministre de Néron : de siècle en siècle, la malignité les a accueillies complaisamment et sans examen. Suétone, très-bref sur notre auteur, ne nous apprend rien à son égard qui ne soit dans Tacite. Ce dernier seul pourra donc et devra nous guider^[6].

Voici ce qu'il dit du rôle que jouèrent Sénèque et Burrhus lors de la mort d'Agrippine, après le naufrage simulé où une première tentative de meurtre échouée avait laissé voir clairement à celle-ci que son fils en était l'auteur : « Néron, éperdu de frayeur, s'écrie que sa mère va venir, avide de vengeance, armer ses esclaves, soulever peut-être les soldats, faire appel au sénat et au peuple, leur dénoncer son naufrage, sa blessure et le meurtre de ses amis ; quel secours lui reste-t-il, à lui, si Burrhus et Sénèque n'avisent à le sauver ? Il les avait mandés en toute hâte ; on ignore si auparavant ils étaient instruits. Tous deux gardèrent un long silence pour ne pas faire de remontrances vaines ; ou croyaient-ils les choses arrivées à ce point extrême que, s'il ne prévenait Agrippine, Néron était perdu ? D'ordinaire plus prompt à s'ouvrir, enfin Sénèque regarda Burrhus et lui demanda si l'on ordonnerait ce meurtre aux soldats. Burrhus répondit que les prétoriens, attachés à toute la maison des Césars et pleins du souvenir de Germanicus, ne se permettraient aucune violence contre sa fille ; qu'Anicet achevât ce qu'il avait promis. Celui-ci, sans balancer, demande à consommer le crime. À cette offre, Néron s'écrie : « D'aujourd'hui remet pire est à moi, et ce magnifique présent, *je le tiens de mon affranchi !* (Annal., XIV, VII). » Plus tard, Néron rappelle encore à Anicet que, seul, il avait sauvé la vie du

prince des complots d'Agrippine (*Ibid.*, XIV, LXII). Tout ce récit, cette stupéfaction de Sénèque, dont la parole était habituellement si prompte, sa question à Burrhus qu'il-savait bien devoir amener une réponse négative, puis l'exclamation finale de Néron, prouvent surabondamment que Burrhus et Sénèque ne furent ni conseillers ni complices du crime. Burrhus seul connaissait le complot ; son mot sur Anicet le prouve, et ce fut d'après son conseil, dit Tacite, que les centurions vinrent après le meurtre consoler et flatter Néron en proie à un affreux délire, et qui semblait attendre sa dernière heure. « Retiré à Naples, Néron envoya au sénat une lettre dont voici la substance : On avait surpris, armé d'un poignard, un assassin, Agerinus, intime confident d'Agrippine et son affranchi ; et la conscience du crime ourdi par elle l'avait portée à s'en punir. Il l'accusait en outre, reprenant les choses de plus haut, d'avoir voulu l'association à l'empire, et que les cohortes prétoriennes prêtassent le serment à une femme, se flattant qu'elle humilierait de la même façon le sénat et le peuple ; frustrée dans ses vœux, elle se vengea sur les sénateurs, le peuple et les soldats ; elle dissuada le prince de faire des libéralités au peuple et aux troupes, et trama la perte des plus illustres citoyens Puis venaient les détails du naufrage ; mais nul n'était assez simple pour le croire fortuit, pour croire qu'une femme, à peine sauvée des flots, eût envoyé un homme seul, avec une arme, briser le rempart que formaient autour de l'empereur et ses cohortes et ses flottes. Aussi, laissant Néron, dont la barbarie avait dépassé toute indignation, *une rumeur malveillante courait sur Sénèque et lui imputait cet écrit*, aveu trop clair du parricide. » (*Annal.*, XIV, XI^[7].)

Tel est le récit de Tacite et la base sur laquelle on s'est fondé pour accuser Sénèque d'avoir fait l'apologie du meurtre d'Agrippine. Suétone n'en dit pas un mot. Sur quoi donc l'appuierait-on ? Non pas sur l'opinion de Tacite qui passe outre, à son ordinaire, mais sur une *rumeur* née du vague besoin de trouver un complice à qui se prendre, parce que le coupable avait lassé l'indignation. On avait sous la main Sénèque, qui avait enseigné la rhétorique à Néron, qui lui rédigeait ses discours *au début du règne* : il avait dû écrire la lettre ; la rumeur raisonna ainsi. Une forme grammaticale mal comprise fit le reste pour le gros des lecteurs ; et l'on prit pour le jugement même de Tacite ce qu'il relatait comme un simple bruit, un bruit *malveillant et faux*^[8].

D'ailleurs Néron, bourrelé de remords, inquiet sur son retour à Rome, redoutant une insurrection, ne se fiant plus ni au dévouement du sénat ni à l'affection du peuple (et cet état moral durait encore, dit Tacite, quelques jours après l'envoi de sa lettre), Néron, en de tels moments, n'était pas homme à imposer à Sénèque la justification du crime ; et la crainte d'être puni comme complice, la prudence la plus simple eût suffi à Sénèque pour s'y refuser, à

défait même de courage. Si Néron, dans son trouble et son épouvante, n'a pas pu dicter lui-même son message au sénat, il ne manquait pas de rédacteurs suffisamment habiles pour le composer à sa place.

Cette cour de Néron, en esclaves fertile,
Pour un que l'on cherchait en eût présenté mille
Qui tous auraient brigué l'honneur de s'avilir.

Anicet, qui avait tout imaginé, tout consommé, était le plus propre à cette besogne : héros de l'affaire, il en était le narrateur tout trouvé. Qu'ensuite l'empereur ait jugé à propos de répandre le bruit qui attribuait la rédaction à Sénèque, la chose est possible ; le démenti ne l'était pas : l'eût-on admis, quand le sénat tout entier décrétrait des actions de grâces aux dieux et inscrivait parmi les jours heureux le jour de la mort d'Agrippine ? Et puis, Tacite lui-même ne prouve-t-il pas plus bas, implicitement, que Sénèque n'a pu démentir ainsi sa vie passée, ses principes d'honnête homme et de stoïcien ? En effet, quand, peu après, Burrhus mourut de maladie ou de poison, dit l'historien, il ajoute : « Cette mort brisa la puissance de Sénèque : *le parti de la vertu était affaibli d'un de ses chefs.* » Et ailleurs, à propos de la conjuration de Pison, il raconte que les conjurés avaient décidé qu'on donnerait l'empire à Sénèque, comme à un homme *sans reproche*, appelé au rang suprême par *l'éclat de ses vertus*^[9].

Enfin, le sévère historien eût-il rapporté sans observation, sans la moindre épithète restrictive, ces mots de Sénèque mourant à ses amis : « Je vous laisse le seul bien, mais *le plus précieux qui me reste*, l'image de ma vie ? » et quelques lignes plus haut cette réponse du même Sénèque au tribun chargé de l'interroger : « Je n'ai pas l'esprit enclin à la flatterie, et Néron le sait mieux que personne : il a plus souvent trouvé en moi un homme libre qu'un esclave. » Et ces autres mots : « Que restait-il à l'assassin de sa mère et de son frère que d'être aussi le bourreau du maître qui éleva son enfance ? » Et quand Tacite eût négligé ici de rappeler la fameuse lettre au sénat, Sénèque, en face de la mort, eût-il pu refouler ce souvenir accablant et osé parler de la sorte, avec cette hère sérénité ?

Évidemment, Tacite jugeait Sénèque comme nous le jugeons ici. Il ne trouva pas non plus à le blâmer, comme ont fait tant de rigides censeurs modernes, d'être resté à la cour quelque temps encore après la mort d'Agrippine. Ce qu'il dit de Burrhus, resté aussi auprès de Néron, et « dont la mort laissa dans Rome un regret immense, à cause du souvenir de ses vertus et du choix de ses successeurs, » remarque certes plus approbative que critique, est plus applicable encore à Sénèque, dont l'influence morale lutta et dut lutter jusqu'au bout contre le crédit des méchants « vers lesquels Néron penchait de plus en plus. » (*Annal.*, XV, LU.) Demeuré seul, il fut attaqué par eux comme il l'avait été par Suilius ; ils disaient : « Censeur injuste et public des amusements du prince, il lui refuse le

mérite de bien conduire un char ; il rit de ses accents, toutes les fois qu'il chante. *Tout ce qui se fait de glorieux dans l'État, le croira-t-on toujours inspiré par cet homme ?* » (*Ibid.*, *ibid.*) Quel aveu ! et, qu'on nous permette de le dire, quelle justification !

Sénèque dut enfin songer à se retirer. On peut voir dans Tacite le discours qu'il adressa à Néron pour obtenir de quitter la cour et les affaires, et l'offre qu'il fit à l'empereur de lui restituer tous les biens qu'il tenait de lui, *qu'il n'avait pas dû repousser, mais qui irritaient l'envie contre leur possesseur*. Néron, dans un discours perfidement étudié, repoussa sa demande et refusa la restitution de sa fortune : « Toute grande qu'elle paraisse ajouta-t-il, que d'hommes, fort au-dessous de ton mérite, ont possédé davantage ! J'ai honte de citer des affranchis qui étalent une tout autre opulence. »

Ainsi retenu malgré lui, Sénèque supprima le train de sa maison, écarta la foule des visiteurs et changea les habitudes d'une faveur qui n'était plus. Cependant il se mêlait encore de l'administration et voyait quelquefois l'empereur ; il le félicita un jour de s'être réconcilié avec le vertueux Thraséas, « franchise qui augmentait tout ensemble la gloire et les périls de ces deux grands hommes. » (*Annal.*, XV, XVIII.) « Quelques historiens rapportent que du poison fut préparé pour Sénèque par un de ses affranchis nommé Cléonicus, sur l'ordre de Néron, et que le philosophe échappa soit par la révélation de l'affranchi, soit par défiance et grâce à la simplicité de sa nourriture : car il vivait de fruits sauvages et se désaltérait avec de l'eau courante (*Annal.*, XV, XLV.)

La conspiration de Pison devint le prétexte qui perdit Sénèque, « non que rien prouvât qu'il eût eu part au complot ; mais Néron voulait achever par le fer ce qu'il avait en vain tenté par le poison. » Tacite poursuit en ces termes : « Le prince demanda si Sénèque se disposait à quitter la vie. Le tribun assura qu'il n'avait remarqué en lui aucun signe de frayeur, qu'aucune tristesse n'avait paru dans ses discours ni sur son visage. Il reçoit l'ordre de retourner et de lui signifier qu'il fallait mourir Sénèque, sans se troubler, demande son testament. Sur le refus du centurion, il se tourne vers ses amis, et déclare que, puisqu'on l'empêche de reconnaître leurs services, il leur laisse le seul bien, mais le plus précieux qui lui reste, l'image de sa vie ; que, s'ils gardent le souvenir de ce qu'elle eut d'estimable, cette fidélité à l'amitié leur serait un titre de gloire. Ses amis pleuraient ; lui, par un langage tantôt familier, tantôt vigoureux et sévère, les rappelle à la fermeté, leur demandant ce qu'ils avaient fait des préceptes de la sagesse ; où était cette raison qui prémunissait depuis tant d'années contre les coups du sort ? Tous ne connaissaient-ils pas la cruauté de Néron ? et que restait-il à l'assassin de sa mère et de son frère, que d'être aussi le bourreau du maître qui éleva son enfance ?

« Après ces exhortations, qui s'adressaient à tous également, il embrasse sa femme, et, s'attendrissant un peu à cette lugubre scène, il la prie, il la conjure de modérer sa douleur, de ne pas la garder sans fin, mais de chercher, dans la contemplation *d'une vie consacrée à bien faire*, de nobles consolations à la perte d'un époux. Mais Pauline proteste qu'elle aussi est décidée à mourir et demande avec instance l'exécuteur pour la frapper. Sénèque alors ne voulut pas lui ravir cette gloire ; sa tendresse d'ailleurs craignait d'abandonner aux outrages une femme qu'il chérissait uniquement. « Je t'avais montré, dit-il, ce qui pouvait te gagner à la vie : « tu préfères l'honneur de mourir : je ne t'envierai pas le mérite d'un tel exemple. Que la part de courage dans cette grande épreuve soit égale entre nous : la gloire de la fin sera plus grande. » Aussitôt, avec le même fer, ils s'ouvrent les veines des bras. Sénèque, dont le corps affaibli par l'âge et par l'abstinence laissait trop lentement échapper le sang, se fait couper aussi les veines des jambes et des jarrets. Bientôt dompté par d'affreuses douleurs, il craignit que la vue de ses souffrances n'abâtît le courage de sa femme et que lui-même, aux tourments qu'elle endurait, ne pût se défendre de quelque faiblesse ; il l'engagea à passer dans une autre chambre. Puis, retrouvant jusqu'en ses derniers moments toute son éloquence, il appela des secrétaires et leur dicta un assez long discours. Comme on a publié le texte même de ses paroles, pour ne les point changer, je m'abstiendrai d'en reproduire le sens.

« Néron, qui n'avait contre Pauline aucune haine personnelle, et qui craignait de soulever les esprits par trop de cruauté, ordonna qu'on l'empêchât de mourir. Pressés par les soldats, les esclaves et les affranchis de Pauline lui bandent les bras et arrêtent le sang. On ignore si ce fut à son insu : car (telle est la malignité du vulgaire) il ne manqua pas de gens qui pensèrent que, tant qu'elle crut Néron implacable, elle ambitionna l'honneur de mourir avec son époux, puis que, flattée d'une plus douce espérance, elle avait cédé à l'attrait de vivre. Elle survécut quelques années seulement, noblement fidèle à la mémoire de son mari^[10], et la pâleur de ses traits et la blancheur de ses membres faisaient assez voir combien de force vitale elle avait perdu.

« Comme la mort était lente à venir, Sénèque se fit apporter du poison de la ciguë, qui ne put agir sur des membres déjà froids et des vaisseaux rétrécis. Enfin il entra dans un bain chaud, et jetant quelques gouttes d'eau sur les esclaves qui l'entouraient : « J'offre, dit-il, cette libation à Jupiter libérateur^[11]. » De là il fut porté dans une étuve dont la vapeur l'étouffa^[12]. »

Ainsi mourut Sénèque, âgé de soixante-trois à soixante-quatre ans. Les grands traits de sa vie politique furent honnêtes, vertueux, profitables à tout l'empire. L'énorme tâche d'élever un Néron, de l'appivoiser, de lui disputer ses victimes, souvent de les lui arracher, fut suivie à peine d'un commencement de

succès ; pourtant ne faut-il pas lui savoir gré, comme l'histoire, de cette trêve, si courte quelle fût, quatre à cinq ans à peine, qu'il obtint pour l'humanité ? Et de quelle foule d'atrocités sa mort fut le signal ! Sans doute quelques faiblesses ont déparé cette vie : des flatteries à Claude et au ministre de Claude pour être rappelé de l'exil, une virulente satire contre ce même Claude, quelques complaisances, qui n'étaient pas toutes forcées, pour Néron, un peu trop d'attachement peut-être à ces richesses dont il fit d'ailleurs un noble usage ; mais ses services rendus, ses résistances au despote qu'il dut payer enfin de sa mort, et la beauté même de cette mort rachètent et surpassent de beaucoup, aux yeux de tout juge impartial, des torts comparativement bien légers.

Il nous reste à apprécier Sénèque comme philosophe et comme écrivain.

Le plus considérable et en général le plus vrai des jugements portés sur lui est à coup sûr celui de Quintilien. L'œuvre de ce rhéteur parut sous Domitien, odieux tyran qu'il divinisa, qu'il loua même comme grand poète, « ce qui devait coûter davantage à sa conscience de critique, » selon la juste et fine remarque de M. Villemain. « Il le félicite aussi *d'avoir banni les philosophes* ; il s'indigne que ces hommes se soient crus *plus sages* que les empereurs, et les accuse dans les mêmes termes dont les délateurs s'étaient servis contre Thrasséas^[13]. » Quintilien, auteur de froides et emphatiques déclamations, gauche imitateur, dans ces études, de la manière brillante de Sénèque, n'en restait pas moins admirateur des Grecs et de Cicéron. C'était le chef officiel et pensionné de la réaction classique contre la nouvelle école dont Sénèque avait été le plus illustre représentant. Il porta si loin l'acrimonie trop commune aux querelles littéraires qu'on l'accusa, il le dit lui-même, d'être l'ennemi personnel de Sénèque. Chargés tous deux de l'éducation des jeunes princes de leur temps, Sénèque était devenu ministre, Quintilien resta simple particulier : cela fut-il chez lui un motif d'inimitié jalouse ? Toujours est-il qu'il accueillit le bruit le plus odieux qui ait couru contre le ministre de Néron, bruit qu'il rappelle d'une manière assez inattendue, à propos d'une figure de rhétorique^[14]. Le rhéteur courtisan gardait ici au philosophe la rancune dont on vient de le voir faire hommage à Domitien. Chose singulière, mais presque inévitable chez les critiques même les plus rétrogrades par le goût, bien qu'eux aussi parlent la langue de leur époque, Quintilien dans son style est plutôt du siècle de Sénèque que de celui d'Auguste : on peut le voir par le passage même que nous allons traduire de lui et où abonde, notamment, la forme antithétique, tant reprochée à notre auteur.

« En traitant de tous les genres de bien dire, j'ai tout exprès réservé Sénèque pour la fin, à cause d'une opinion répandue faussement sur mon compte, parce qu'on a cru que je condamnais cet écrivain, que j'étais même son ennemi. Ce reproche m'atteignit au temps où je luttais de toute ma force pour rappeler à des

règles plus sévères notre éloquence corrompue et énervée par toutes sortes de vices. Sénèque alors était presque seul entre les mains de la jeunesse. Je ne voulais point certes l'en arracher tout à fait, mais je ne souffrais pas qu'on le préférât à d'autres qui valent mieux et qu'il n'avait cessé d'attaquer^[15] ; car sentant bien que sa manière différait de la leur, il avait quelque doute qu'elle pût plaire à ceux auxquels ces écrivains plaisaient. Or on l'aimait plus qu'on ne savait l'imiter, et l'on tombait plus bas que lui, autant que lui-même était resté inférieur aux anciens. Encore si on l'eût égalé ! si du moins on eût approché d'un tel homme ! mais on ne l'aimait que pour ses défauts ! chacun s'appliquait à en reproduire ce qu'il pouvait, puis, se vantant d'écrire comme lui, le discréditait par là même.

« Sénèque avait de nombreuses et grandes qualités, génie facile et abondant, beaucoup d'études, vastes connaissances que trompèrent parfois néanmoins ceux qu'il chargeait de certaines recherches. Il a cultivé presque toutes les branches de la littérature : on cite en effet de lui des discours, des poésies, des lettres et des dialogues. Peu arrêté dans ses doctrines philosophiques, du reste il excelle dans la censure des vices, il offre une multitude de pensées remarquables, beaucoup de choses à lire pour le profit des mœurs ; mais sa façon de dire, en général peu saine, est d'un exemple d'autant plus dangereux qu'elle abonde en défauts séduisants. On voudrait qu'il eût écrit avec son génie, guidé par le goût d'un autre ; car s'il eût dédaigné certains ornements ou s'il les eût un peu moins recherchés, s'il n'eût pas été amoureux de tout ce qui tombait de sa plume, s'il n'eût pas rapetissé par les plus futiles pensées l'importance des sujets, le suffrage de tous les gens éclairés, plutôt que l'engouement de la jeunesse, lui serait acquis. Tel qu'il est pourtant, des esprits déjà sûrs et qu'un genre plus sévère a suffisamment affermis le doivent lire, par cela même qu'il peut doublement exercer le goût : car il y a chez lui, je le répète, beaucoup à louer, beaucoup même à admirer ; il ne faut qu'avoir soin de choisir, et plutôt aux dieux qu'il l'eût fait lui-même ! Elle méritait de vouloir mieux faire, cette riche nature qui a fait tout ce qu'elle a voulu^[16]. »

Venant d'un ennemi littéraire, presque d'un contemporain peu novateur, en théorie du moins, cet éloge doit sembler assez beau ; du moins est-il méritoire pour celui qui le donne. C'est surtout comme professeur de style que Quintilien porte son jugement : il estime, il admire le fond, c'est à peu près la forme seule qu'il critique. Rollin, qu'on a surnommé le Quintilien français, va un peu plus loin : « Sénèque, dit-il, est un esprit original, propre à donner de l'esprit aux autres et à leur faciliter l'invention. » (*Traité des Études*, liv. II, chap. m.) « Le fond de Sénèque est admirable : nul auteur ancien n'a autant de pensées que lui, ni si belles, ni si solides. » (*Hist. anc.*, t. XII.) Laharpe lui-même, détracteur

passionné de Sénèque, parce que Diderot, qu'il prenait à partie comme libre penseur, s'en était fait l'admirateur outré, dit expressément : « Il n'y a guère de page de cet auteur qui n'offre quelque chose d'ingénieux, soit par la pensée, soit par la tournure. »

On a reproché avec raison à Sénèque un style coupé, procédant par sentences, concis dans la forme et l'expression, redondant et diffus dans les idées, décochant un trait après un autre et manquant trop souvent de liaison. Caligula, son envieux émule au barreau, avait bien noté ce dernier point, lorsqu'il a dit spirituellement de ses compositions que c'était *du sable sans chaux* (*arena sine calce.*) Sa diction, exempte de l'obscurité naturelle ou cherchée de presque tous ses contemporains, est d'une précision qui brille par la propriété des termes, mais qui n'est pas toujours de la rapidité ; il s'attache à la coupe des phrases, à l'opposition des mots ; il tourne très-vite mais très-longtemps autour de la même idée. Il ne s'asservit à aucun plan, même dans ses traités de longue haleine, magnifiques et incomplètes ébauches, où néanmoins les traits essentiels du sujet sont saisis et marqués d'une lumière vive et frappante. Mais sous ces couleurs jetées plutôt que fondues, sous ce luxe pittoresque et inépuisable, à travers ces répétitions d'idées parfois semées de contradictions ou monotones, parfois nuancées de teintes nouvelles et plus riches que les premières, que de pensées hardies, grandes, fortes, souvent même sublimes ! Il abuse aussi de l'antithèse ; et cette forme de langage lui est devenue si familière que sa pensée, même la plus simple et la plus heureuse, s'y jette et en ressort mainte fois brillante et fraîche comme de son moule naturel : la plupart de ses mots les plus cités sont des antithèses. Il rappelle par là notamment saint Augustin qui l'admirait et l'imitait fort. Il est fréquemment emphatique, trop tendu dans l'idée comme dans l'expression ; il a une certaine uniformité de grandeur qui semble craindre de descendre, défaut qui tient à plus d'une cause, à son pays, à son éducation, à son siècle, aux doctrines stoïciennes enfin. Né Espagnol, comme Lucain, Florus, Martial, Silius Italicus, Quintilien, et fils d'un rhéteur de profession, et nourri plus que tout autre de *déclamations*, parmi *les cris de l'école*, comment, sous cette double tendance, n'eût-il pas reproduit l'enflure castillane et ce parler sonore et grandiose que ne sut pas tempérer comme lui son neveu Lucain ? Ce n'est pas que la vraie grandeur soit étrangère à Sénèque, loin de là, non plus que la délicatesse de ton et l'esprit de mesure : nous ne parlons ici que des défauts de sa manière.

L'introduction des étrangers dans la cité romaine, le grand nombre d'idées et d'images nouvelles mises par eux en circulation, la suppression de la tribune politique, l'oppression générale, l'énervement des âmes et la corruption croissante des mœurs avaient amené celle de l'éloquence. Sénèque, comme tout

grand écrivain, était doué d'un sens critique éminemment juste. Çà et là, surtout dans ses lettres, il censure dans autrui avec une exactitude frappante une grande partie des défauts qu'il tenait à son insu du milieu littéraire et moral dans lequel il vivait ; son juge le plus expert, son censeur le plus sûr, plus délicat encore que Quintilien, ç'a été lui-même « Il a signalé l'influence de son siècle sur la pureté du langage, notamment dans sa lettre CXIV, où il démontre éloquemment que la littérature, comme on l'a répété de nos jours, est l'expression de la société. Ajoutons que cette corruption morale, ces débauches monstrueuses et les sanglants excès de gouvernements non moins monstrueux provoquaient dans les âmes honnêtes une violence et une exagération de résistance qui les poussaient à dépasser la mesure et les convenances du goût^[17]. Du moins, quant au fond, tout est loin d'être hyperbolique dans les peintures de notre philosophe, comme il le semblerait aux esprits de nos jours témoins de mœurs relativement si douces : il donne le tableau vivant et fidèle de faits contemporains. Le stoïcisme, dont les doctrines échauffent et inspirent la majeure partie de ces pages, entretint aussi chez Sénèque cette tendance à outrer le vrai, cette ferveur de prédication rigide, enthousiaste, surhumaine parfois, reprochée à l'écrivain comme à la secte. Rappelons pourtant que, par une heureuse inconséquence et grâce à sa raison supérieure, il n'est pas toujours resté à cette hauteur exagérée des principes de Zénon : il les a plus d'une fois mitigés, répudiés même. Si Quintilien lui compte comme grief d'être *peu arrêté dans ses doctrines philosophiques*, tant mieux pour son livre, dirons-nous, il n'est plus serf d'une école, emprisonné dans un système, il choisit, il est libre, il est lui enfin. Aussi ne cesse-t-il de revendiquer son indépendance d'opinion ; en maint endroit il répète : « Nous ne sommes pas sous un roi. J'admire les stoïciens par-dessus tous les autres : ce sont des hommes ; les autres philosophes ne semblent auprès d'eux que des femmes ; mais dans toutes les écoles, il y a à admirer. Platon, Épicure disent souvent la vérité. Tout ce qui est vrai m'appartient. » Lettres XXXIII, XLV, LXXX et *passim*.

Sénèque est un philosophe, non de théorie, mais d'esprit pratique : c'est un puissant propagateur de vérités faites pour l'usage, un précepteur de morale, un vrai directeur de conscience. Voilà son grand mérite et sa gloire. Jusqu'à nos prédicateurs et nos moralistes modernes, il n'y a pas de plus fin, de plus profond observateur des travers et des vices du cœur humain. Si le sage du Portique, cet idéal, cette chimère enfantée, a-t-on dit, par l'orgueil, est le type ordinaire de ses tableaux, de ses exhortations les plus vives, s'il a peint l'homme plus grand qu'il n'est, c'était, croyons-en ses paroles, pour le rendre aussi grand qu'il peut l'être : « Chaque fois qu'on se défie d'un homme à qui l'on impose une tâche, on doit lui demander plus qu'il ne faut pour en obtenir tout ce qu'il faut. L'hyperbole

n'exagère qu'afin d'atteindre à la vérité par le mensonge. » (*Des Bienfaits*, VII, XXIII.)

La secte de Zénon, si admirée de Montesquieu qui était tenté d'en compter la destruction comme un des grands malheurs du genre humain, cette secte qui, dit-il, a retardé la chute de l'empire romain, n'outrait que les choses dans lesquelles il y a de la grandeur, le mépris de la douleur et des plaisirs. Elle avait créé non plus le citoyen de Rome ni d'une ville quelconque, mais l'ami de tous les hommes, sympathique, malgré ses dehors austères, à toutes les infortunes ; elle avait conservé, agrandi dans les âmes le sentiment de la dignité morale et de la résistance à l'oppression. Dans la vie publique comme dans la vie privée, au sénat, à la cour, elle apporta, sinon toute son influence, du moins ses nobles principes. Le stoïcisme était mieux qu'une secte ; c'était la religion des gens de bien. Les Néron, les Domitien lui firent une guerre acharnée ; la vénération des peuples en augmenta, et on le vit enfin monter sur le trône avec les Antonin qui furent les modèles des princes.

Respect de soi-même, protestations contre le vice, contre le despotisme, bienfaisance, amitié, pardon des injures, compassion pour les malheureux de toute race, unité du genre humain, égalité, droit commun de tous proclamé, résignation à la douleur et à la mort soit naturelle, soit forcée, glorification du suicide comme dernière voie ouverte à la liberté, voilà, entre autres sujets principaux, ce qui échauffe et remplit les pages passionnées de Sénèque. Sous les règnes affreux qu'il a vus, sous cette *Terreur* qui dura pour lui plus d'un quart de siècle, dans cet empire immense où la tyrannie partout présente fermait toute issue à la fuite, quand toute renommée, richesse ou vertu quelconque attirait la haine du maître, la mort volontaire devint comme une nécessité commune aux plus sages. Elle parut du moins la résolution la plus logique. De là encore ces suicides par fantaisie auxquels se livraient beaucoup de contemporains blasés de jouissances. Ceux-là, Sénèque les a flétris (*Lettre LXX*). La préparation à la mort est l'un de ses textes les plus fréquents. Il y revient si souvent, surtout dans ses lettres à Lucilius, écrites à l'époque de sa retraite des affaires, qu'on y découvre bien vite sa préoccupation personnelle et ses craintes trop fondées du sort que lui réservait Néron. Ainsi s'expliquent ces exhortations à son ami et à lui-même : car tous deux étaient menacés. Mais n'est-il pas touchant, quand on songe à la manière dont il sut mourir, de l'entendre dire dans sa *Lettre XXVI* : « Je me dispose donc, sans le craindre, à ce jour où, dépouillant tout fard et tout subterfuge, je vais, juge de moi-même, savoir si mon courage est de paroles ou de sentiment ; s'il n'y avait que feintes ou mots de théâtre dans tous ces défis dont j'apostrophais la Fortune. Arrière l'opinion des hommes toujours problématique et partagée en deux camps. Arrière ces études cultivées durant

toute ta vie : la mort va prononcer sur toi J'accepte la condition et n'ai point peur de comparaître. »

Qu'il parle en son nom ou au nom du stoïcisme, la morale de Sénèque respire toujours le spiritualisme le plus élevé. Sur Dieu, sur la Providence, il énonce les idées les plus hautes, les plus chrétiennes même, et au fond pourtant son déisme n'est qu'une sorte de panthéisme. Sur la destinée de l'âme, il en est resté au doute de Cicéron. Tantôt il n'admet ni ne rejette le néant après cette vie ; tantôt il embrasse l'espoir d'une immortalité bienheureuse, et trouve alors des accents d'une hauteur incomparable. Mais en quoi il dépasse beaucoup la morale de Cicéron, c'est lorsqu'il flétrit avec une généreuse indignation la passion des Romains pour les spectacles de gladiateurs ; c'est lorsqu'il réproche les distinctions de nobles et de non nobles, lorsqu'il revendique les droits primitifs de l'esclave, l'égalité naturelle des hommes, sans en faire un texte à déclamations dangereuses, mais pour éveiller chez les maîtres les sentiments de justice, de pitié, de fraternité que le temps seul, depuis, aidé du christianisme, a fait prévaloir en partie et qui sont si loin encore d'avoir triomphé.

En maint endroit de ses écrits, il s'élève tour à tour avec ironie et avec véhémence contre les subtilités sophistiques de l'école stoïcienne. La pensée moderne, plus pratique, mais qui elle-même a passé en s'y perfectionnant par les arguties non moins fastidieuses de la scolastique, a peine à comprendre que des questions analogues fussent prises au sérieux par les meilleurs esprits du temps de Sénèque. Il était nécessaire que le bon sens en fît justice. Sénèque a entrepris cette tâche, surabondamment pour nous ; mais il l'a dû faire, et le meilleur motif à en donner, c'est qu'il avait besoin lui-même d'achever de se guérir du mal commun pour lequel il gardait encore un reste de complaisance.

C'est surtout dans les préceptes de détail qu'il brille et qu'il triomphe ; il revêt de couleurs éblouissantes les remarques physiologiques les plus délicates, des portraits qui semblent pris à La Bruyère, des observations profondes que son expérience de la cour et des hommes lui a fait recueillir. Dans l'antiquité, pas un moraliste ne l'a égalé. Son style vif et heurté, sa phrase courte, semée par instants de nuances chatoyantes, mais claires pour l'esprit attentif et bien plus faciles à saisir qu'à reproduire, le rythme rapide, presque poétique, qui ne l'abandonne jamais et qui offre tant d'analogie avec le mètre varié des tragédies publiées sous son nom, enfin le don qu'il possède au plus rare degré de formuler sous le moins de mots possible une pensée frappante, marquée d'un sceau original et ineffaçable, telles sont en grande partie les qualités qui ont fait vivre ses écrits. On les a cités, on les cite comme ceux des grands poètes qui en un vers ou deux ont concentré quelque règle morale, quelque saillie de bon sens, quelque vérité des plus applaudies. Sa prose en effet se retient comme des vers,

et ses phrases ont fait proverbes. Il a dominé tout son siècle ; les plus grands écrivains d'alors ont conservé de lui des reflets fort reconnaissables. Lucain, Juvénal, Quintilien, les deux Pline relèvent de lui ; Florus, membre de sa famille, a, comme lui, la concision et la pompe des images ; Tacite *ne tire pas mal à l'écrire de Sénèque*, dit Montaigne ; Martial rappelle sa touche précise, sa netteté de trait, ses contrastes d'idées et de mots ; plus d'un père de l'Église latine et même grecque l'a pratiqué et imité, saint Augustin surtout, Tertullien, saint Jérôme, Salvien. Le deuxième concile de Tours le cite avec respect. Montaigne a fait de lui ses délices :

« Car, dit-il, il pique, éveille en sursaut, échauffe et ravit l'esprit ; » et, l'associant à Plutarque : « Mon livre est maçonné de leurs dépouilles. » Ces *dépouilles*, il ne les avouait pas toutes ; il les fondait dans son œuvre, et disait malignement de ses critiques : « Je veux qu'ils donnent une nasarde à Plutarque sur mon nez, et qu'ils s'eschaudent à injurier Seneque en moy. Il faut musser (masquer) ma foiblesse sous ces grands crédits. » (Liv. D, chap. x.) Du reste, le style rapide, figuré, sentencieux et fort souvent antithétique de Sénèque, se reconnaît plus aisément que ne croyait Montaigne dans sa phrase abondante, mais riche de menus détails. Nous en avons montré plus d'un exemple dans nos notes.

Après Montaigne, et au temps surtout où l'influence du génie espagnol prévalait chez nous, Sénèque fut prodigieusement lu et imité. Balzac, ce rénovateur en France de la prose oratoire et cicéronienne, y mêla encore plus d'emprunts faits à la manière grandiose ou ingénieuse de notre philosophe ; Malherbe, qui pourtant n'a traduit que d'un style incolore beaucoup de ses lettres et de ses traités, lui a dérobé force traits brillants dont il para ses strophes. Enfin un autre poète,

Qui jamais de Lucain n'a distingué Virgile,
s'il faut en croire Boileau, le grand Corneille eut pour Sénèque une vive prédilection. Il a pris au traité *de la Clémence* l'épisode de Cinna ; il a parsemé sa pièce d'imitations de ce traité, et presque toutes ses tragédies nous offrent des traces, des souvenirs visibles du penseur romain. Le barreau, les sermonnaires français le citèrent à l'envi et s'essayèrent à le reproduire pendant plus de deux siècles. Sous Louis XIV, les emprunts que lui firent nos grands écrivains furent plus discrets, mieux choisis, mieux déguisés ; mais on peut affirmer qu'il n'en est pas un qui ne lui ait dû quelque chose. La prose académique du dix-septième siècle est au ton de Sénèque. Plus tard, l'homme qui semble avoir avec lui une sorte de parenté intellectuelle par la nature de son éloquence vive, paradoxale, *pleine de cris et de gestes*, mais souvent animée aussi d'une vraie chaleur et d'honnêtes inspirations, ce fut J. J. Rousseau. Il aimait Sénèque, il l'avait étudié,

beaucoup plus dans Montaigne, ou à travers Montaigne, que dans ses écrits mêmes, bien qu'il ait traduit de lui l'*Apokolokyntose*. Aucun auteur français n'offre, selon nous, autant de traits de ressemblance avec le philosophe romain. Il est plus d'une page de l'un comme de l'autre qu'on dirait sortie d'un moule commun ; on retrouve chez eux la même allure, les mêmes élans, la même fierté d'apostrophes, les confidences personnelles, les anecdotes qui servent de texte à des développements moins vrais dans l'ensemble que par les détails, les mêmes effets de rythme et de cadence savante, de brusquerie heureuse, mais cherchée (*curiosa felicitas*), et jusqu'à ces frais et gracieux tableaux qui délassent de l'uniforme gravité des argumentations philosophiques. Ce dernier mérite brille dans la correspondance de Sénèque plus encore que dans le reste de ses écrits.

Un autre écrivain, J. de Maistre, rhéteur éloquent aussi et chez qui l'on peut signaler plus d'une affinité avec Rousseau comme avec Sénèque, a dit de ce dernier : « Je ne crois pas que dans les livres de piété on trouve, pour le choix d'un directeur, de meilleurs conseils que ceux qu'on peut lire dans Sénèque. Il y a telle de ses lettres que Bourdaloue et Massillon auraient pu réciter en chaire avec quelques légers changements. » Et il ne peut concevoir que Sénèque ait dû à lui seul ou à personne avant lui ce trésor d'idées et de morale pratique qu'il admire dans ses œuvres. Il rejette, il est vrai, la *Correspondance* de Sénèque et de saint Paul partout reconnue aujourd'hui pour apocryphe, mais il se tient pour sûr que Sénèque a entendu saint Paul et que de là vient sa supériorité sur tous les moralistes de l'antiquité. Cette thèse a été reprise récemment (1853) et développée en deux volumes par M. Amédée Fleury qui, allant plus loin que de Maistre, cherche à établir que Sénèque a été chrétien. Ce livre, fort érudit d'ailleurs, œuvre d'un zèle pieux qui se paye trop aisément de spécieuses invraisemblances, n'offre qu'une série d'inductions, de conjectures hasardées, mais sincères, que la critique contemporaine n'a pu admettre. L'Académie française, tout en rendant hommage au mérite de l'auteur, a dû écarter ses conclusions. Quant à la *Correspondance* de l'apôtre avec le philosophe, les seuls pères de l'Église qui en parlent, saint Jérôme et saint Augustin, peu éloignés de l'époque de Sénèque, ne le font que d'une manière dubitative ; et l'on voit dans la *Cité de Dieu* que saint Augustin ne croyait nullement au christianisme du philosophe, tout comme il ne dit rien des emprunts qu'il aurait pu faire aux livres saints. Tertullien a dit : *Seneca sæpe noster*, Sénèque qui est souvent des nôtres ; il voit en lui une âme *naturellement chrétienne* ; pourtant Tertullien comme Lactance, presque contemporains de Néron, ne relatent ni la prétendue correspondance de Sénèque ni sa conversion. Lactance s'exprime même en ces termes : « Que peut-on dire de plus vrai sur Dieu que cet homme ignorant de la vraie religion ? Il a touché la source même de la vérité, qu'il eût suivie sans

doute, si quelque guide la lui eût montrée. » (Liv. VI, chap. XXIV.) « Bossuet, si versé dans toute antiquité, avec une imagination si amie de toute grandeur, n'a rien dit de cette communication prétendue dans les pages incomparables et toutes pleines d'allusions romaines qu'il a écrites sur saint Paul^[18] » Sénèque lui-même ne fait nulle part mention des chrétiens ; il n'a parlé que des Juifs avec lesquels il les confondait, comme Tacite, Pline le jeune et les Romains les plus éclairés, longtemps après lui, le faisaient encore ; et ses rares allusions à leur culte sont empreintes d'une moqueuse ironie. On a allégué des mots, des phrases, des idées de Sénèque qui se rapprochent plus ou moins de certains passages de saint Paul ; mais beaucoup de ces phrases ou sont mal interprétées ou offrent un sens philosophique tout contraire au sens chrétien ; et outre qu'une grande partie des idées de l'auteur se retrouve dans les poètes et philosophes grecs ou latins antérieurs à lui et dans les déclamateurs même de son temps, comme on peut le voir dans nos notes, nombre de ces idées, et des plus marquantes, appartiennent aux traités publiés par Sénèque avant les évangiles ou les épîtres de saint Paul. Et l'on sait d'ailleurs que les évangiles et les épîtres, depuis même leur apparition, sont restés fort longtemps secrets pour le public lettré, pour les profanes. Les livres de Sénèque publiés avant les livres saints sont : *le Traité de la colère*, *la Consolation à Marcia*, *la Consolation à Helvia*, *la Consolation à Polybe*. Aucune différence sensible ne distingue ces premiers ouvrages du philosophe de ses derniers, sous le rapport spiritualiste et religieux. L'hymne stoïcienne de Cléanthe, si antérieure dans l'ordre des temps, est, quant aux idées, aussi près de l'Évangile que l'est Sénèque ; et par sa métaphysique, celui-ci est moins chrétien que Platon. Eût-il eu la foi nouvelle, n'y eût-il fait que des emprunts, il ne se fût pas borné à des traits de doctrine isolés, il eût adopté franchement l'immortalité de l'âme, par exemple ; il n'eût pas comparé, préféré même le sage à Dieu, ni balancé entre le hasard ou la fatalité stoïcienne et Dieu, ni penché vers la métempsycose, ni prêché le panthéisme et le suicide, ni basé toute sa morale sur l'orgueil du sage quand celle de l'Évangile est fondée sur l'humilité. La morale ne date pas du christianisme : il n'en a changé que les bases. Or la morale, celle des grands esprits et des nobles âmes qui ont éclairé le monde jusqu'à Platon, Cicéron et tant d'autres, Sénèque, grand esprit lui-même et l'un de leurs pairs, l'a comme résumée dans ses livres, il l'a agrandie, fécondée, propagée avec un merveilleux éclat. Sauf l'esprit tout nouveau d'humilité et cette sublime vertu de charité, plus ardente, plus expansive que ne l'avait prêchée le stoïcisme, la foi chrétienne n'a pu qu'ajouter l'autorité du dogme aux vérités proclamées par ces sages : ainsi elle a agi sur la généralité des hommes, les philosophes anciens n'ayant jamais pu compter que quelques milliers d'adeptes et des disciples non moins divisés entre eux que leurs maîtres.

Concluons que si Sénèque aboutissait par la philosophie au pressentiment du christianisme, les différences restent trop tranchées, trop nombreuses dans ses livres, pour qu'on puisse faire honneur de ses prétendus emprunts à toute autre source qu'au fonds commun de la raison humaine et à l'inspiration personnelle de l'écrivain.

Aux notes critiques et historiques placées à la fin de chaque volume, nous avons entremêlé les passages des livres évangéliques, bibliques même, qui ont quelque analogie avec certaines pensées de Sénèque. Nous avons aussi indiqué ou cité les rapprochements fortuits, les imitations volontaires les plus remarquables que les anciennes littératures et la nôtre pouvaient nous offrir comme points de comparaison littéraire. « On nous donne peu de pensées, a dit Voltaire (*Conseils à un journaliste*), que l'on ne trouve dans Sénèque, dans Lucien, dans Montaigne. Les comparer ensemble (et c'est en quoi le goût consiste), c'est exciter les auteurs à dire, s'il se peut, des choses nouvelles : c'est entretenir l'émulation, qui est la mère des arts. Il en est de ces parallèles comme de l'anatomie comparée qui fait connaître la nature. »

Parmi les œuvres de Sénèque que le temps n'a pas respectées on cite une *description de l'Égypte* ; une *Description de l'Inde* ; un *Traité de la superstition* ; de *l'amitié* ; du *mariage* ; un *Corps complet de philosophie morale* dont il fait mention dans ses Lettres. Quant aux tragédies publiées sous son nom, on s'accorde généralement aujourd'hui à penser que Sénèque n'est pas l'auteur de toutes ces pièces, œuvres de cabinet non destinées pour le théâtre. Ce serait un ouvrage de famille, selon l'opinion de M. Désiré Nisard, *Senecanum opus* ; mais très-visiblement, le philosophe romain peut en réclamer la majeure et surtout la plus brillante part.

Nous avons généralement suivi le texte latin de l'édition Lemaire, en profitant toutefois de la précieuse publication faite à Leipsick par Fickert en 1842, 3 vol. in-8°. Ce philologue y a recueilli sans exception toutes les variantes, leçons et conjectures éparses dans tous les manuscrits comme dans les éditions et les commentaires des œuvres de Sénèque. Chaque fois que nous avons cru devoir nous écarter du texte Lemaire, nous l'avons indiqué par des notes mises au bas des pages.

Nous croirions manquer à une obligation essentielle si nous négligions de faire connaître ce que nous devons à la critique éclairée d'un éminent latiniste, M. Sommer. Il a bien voulu lire d'un bout à l'autre notre traduction, le texte original sous les yeux ; et sur bien des points la sagacité, la justesse frappante de ses observations nous ont été d'un heureux secours pour améliorer cette œuvre longue et difficile. Qu'il en reçoive ici nos remerciements.

LETTRES À LUCIUS

Traduction J. Baillard, 1861.

537 pages

TABLE

- LETTRE I. Sur l'emploi du temps.
LETTRE II. Des voyages et de la lecture.
LETTRE III. Du choix des amis.
LETTRE IV. Sur la crainte de la mort
LETTRE V. De la philosophie d'ostentation et de la vraie philosophie. La crainte et l'espérance.
LETTRE VI. De la véritable amitié.
LETTRE VII. Fuir la foule. Cruauté des spectacles de gladiateurs.
LETTRE VIII. Travail du sage sur lui-même. Mépris des biens extérieurs.
LETTRE IX. Pourquoi le sage se fait des amis.
LETTRE X. Utilité de la retraite. Vœux et prières des hommes.
LETTRE XI. Ce que peut la sagesse contre les défauts naturels. Il faut se choisir des modèles.
LETTRE XII. Avantages de la vieillesse. — Sur la mort volontaire.
LETTRE XIII. Sur la force d'âme qui convient au sage. — Ne pas trop craindre l'avenir.
LETTRE XIV. Jusqu'à quel point il faut soigner le corps.
LETTRE XV. Des exercices du corps. — De la modération dans les désirs.
LETTRE XVI. Utilité de la philosophie. — La nature et l'opinion.
LETTRE XVII. Tout quitter pour la philosophie. — Avantages de la pauvreté.
LETTRE XVIII. Les Saturnales à Rome. — Frugalité du sage
LETTRE XIX. Quitter les hauts emplois pour le repos
LETTRE XX. Même sujet. — Inconstance des hommes.
LETTRE XXI. Vraie gloire du philosophe — Eloge d'Epicure.
LETTRE XXII. Manière de donner les conseils. — Quitter les affaires. — Peur de la mort.
LETTRE XXIII. La philosophie, source des véritables jouissances.
LETTRE XXIV. Craintes de l'avenir et de la mort. — Suicides par dégoût de la vie.
LETTRE XXV. Dangers de la solitude. — Se choisir un modèle de vie.
LETTRE XXVI. Eloge de la vieillesse.
LETTRE XXVII. Il n'est de bonheur que dans la vertu. — Ridicules de Sabinus.
LETTRE XXVIII. Inutilité des voyages pour guérir l'esprit.
LETTRE XXIX. Des avis indiscrets. — Que le sage plaise à lui-même, non à la foule.
LETTRE XXX. Attendre la mort de pied ferme, à l'exemple de Bassus.
LETTRE XXXI. Dédaigner les vœux même de nos amis et l'opinion du vulgaire.
LETTRE XXXII. Compléter sa vie avant de mourir.
LETTRE XXXIII. Sur les sentences des philosophes. Penser à son tour par soi-même.
LETTRE XXXIV. Encouragements à Lucilius.
LETTRE XXXV. Il n'y a d'amitié qu'entre les gens de bien.
LETTRE XXXVI. Avantages du repos. — Dédaigner les vœux du vulgaire. Mépriser la mort.
LETTRE XXXVII. Le serment de l'homme vertueux comparé à celui du gladiateur.

LETTRE XXXVIII. Les courts préceptes de la philosophie préférables aux longs discours.
LETTRE XXXIX. Aimer mieux la médiocrité que l'excès.
LETTRE XL. Le vrai philosophe parle autrement que le rhéteur.
LETTRE XLI. Dieu réside dans l'homme de bien. — Vraie supériorité de l'homme.
LETTRE XLII. Rareté des gens de bien. — Vices cachés sous l'impuissance. Ce qui est gratuit coûte souvent bien cher.
LETTRE XLIII. Vivre comme si l'on était sous les yeux de tous. — La conscience.
LETTRE XLIV.[8] La vraie noblesse est dans la philosophie.
LETTRE XLV. Sur les subtilités de l'école.
LETTRE XLVI. Éloge d'un ouvrage de Lucilius.
LETTRE XLVII. Qu'il faut traiter humainement ses esclaves.
LETTRE XLVIII. Que tout soit commun entre amis. Futilité de la dialectique.
LETTRE XLIX. La vie est courte. Ne point la dépenser en futilités sophistiquées.
LETTRE L. Que peu d'hommes connaissent leurs défauts.
LETTRE LI. Les bains de Baïes. Leurs dangers, même pour le sage.
LETTRE LII. Sages et philosophes de divers ordres.
LETTRE LIII. Des maladies de l'âme. La philosophie veut l'homme tout entier.
LETTRE LIV. Sénèque attaqué de l'asthme. Préparation à la mort.
LETTRE LV. Description de la maison de Vatia. L'apathie ; le vrai repos.
LETTRE LVI. Bruits divers d'un bain public. Le sage peut étudier même au sein du tumulte.
LETTRE LVII. La grotte de Naples. Faiblesses naturelles que la raison ne saurait vaincre.
LETTRE LVIII. De la division des êtres selon Platon. La tempérance, le suicide.
LETTRE LIX. Leçons de style. La flatterie. Vraies et fausses joies.
LETTRE LX. Vœux imprévoyants. Avidité des hommes.
LETTRE LXI. Se corriger, se soumettre à la nécessité.
LETTRE LXII. Même au sein des affaires on peut étudier.
LETTRE LXIII. Ne point s'affliger sans mesure de la perte de ses amis.
LETTRE LXIV. Éloge du philosophe Q. Sextius. Respect dû aux anciens, instituteurs de l'humanité.
LETTRE LXV. Opinions de Platon, d'Aristote et des stoïciens sur la cause première.
LETTRE LXVI. Que tous les biens sont égaux et toutes les vertus égales.
LETTRE LXVII. Que tout ce qui est bien est désirable. — Patience dans les tourments.
LETTRE LXVIII. La retraite : n'en point faire vanité.
LETTRE LXIX. Que les fréquents voyages sont un obstacle à la sagesse.
LETTRE LXX. Du suicide. Quand peut-on y recourir? Exemples mémorables.
LETTRE LXXI. Qu'il n'y a de bien que ce qui est honnête. Différents degrés de sagesse.
LETTRE LXXII. Tout abandonner pour embrasser la sagesse.
LETTRE LXXIII. Que les philosophes ne sont ni des séditeux ni de mauvais citoyens. Jupiter et l'homme de bien.
LETTRE LXXIV. Qu'il n'y a de bien que ce qui est honnête.

LETTRE LXXV. Ecrire simplement et comme on pense. Affections et maladies de l'âme. Trois classes d'aspirants à la sagesse.

LETTRE LXXVI. Sénèque, quoique vieux, prend encore des leçons. Il prouve de nouveau que l'honnête est le seul bien. N'estimer dans l'homme que son âme.

LETTRE LXXVII. La flotte d'Alexandrie. Mort volontaire de Marcellus. Juger d'une vie par son dénouement.

LETTRE LXXVIII. Le mépris de la mort, remède à tous les maux. L'opinion, mesure des biens et des maux.

LETTRE LXXIX. Scylla, Charybde, l'Etna. La gloire est l'ombre de la vertu

LETTRE LXXX. Futilité des spectacles. Certains grands comparés à des comédiens.

LETTRE LXXXI. Des bienfaits, de l'ingratitude, de la reconnaissance.

LETTRE LXXXII. Contre la mollesse. Subtilités des dialecticiens.

LETTRE LXXXIII. Dieu connaît toutes nos pensées. Exercices et régime de Sénèque. Sophisme de Zénon sur l'ivresse.

LETTRE LXXXIV. La lecture. Comment elle sert à la composition. Les abeilles.

LETTRE LXXXV. Que le sage s'interdise même les passions les plus modérées

LETTRE LXXXVI. Maison de campagne et bains de Scipion l'Africain. Bains modernes. Plantation des oliviers.

LETTRE LXXXVII. Frugalité de Sénèque. Du luxe. Les richesses sont-elles un bien?

LETTRE LXXXVIII. Des arts libéraux.[59]

LETTRE LXXXIX. Division de la philosophie. Du luxe et de l'avarice.

LETTRE XC. Eloge de la philosophie. Les premiers hommes. La philosophie n'a pas inventé les arts mécaniques.

LETTRE XCI. Sur l'incendie de Lyon, l'instabilité des choses humaines et la mort.

LETTRE XCII. Contre les épicuriens. Le souverain bien n'est pas dans la volupté.

LETTRE XCIII. Sur la mort de Métroanax. Mesurer la vie sur l'emploi qu'on en fait, non sur sa durée.

LETTRE XCIV. De l'utilité des préceptes. De l'ambition, de ses angoisses.

LETTRE XCV. Insuffisance des préceptes philosophiques. Il faut encore des principes généraux. Sur l'intempérance.

LETTRE XCVI. Adhérer à la volonté de Dieu. La vie est une guerre.

LETTRE XCVII. Du procès de Clodius. Force de la conscience.

LETTRE XCVIII. Ne point s'attacher aux biens extérieurs. L'âme, plus puissante que la Fortune, se fait une vie heureuse ou misérable.

LETTRE XCIX. Sur la mort du fils de Marullus. Divers motifs de consolation.

LETTRE C. Jugement sur les écrits du philosophe Fabianus.

LETTRE CI. Sur la mort de Sénécio. Vanité des longs projets. Ignoble souhait de Mécène.

LETTRE CII. Sur l'immortalité de l'âme. Que l'illustration après la mort est un bien.

LETTRE CIII. Comment l'homme doit se méfier de l'homme. Ne point rompre avec les usages reçus.

LETTRE CIV. Une indisposition de Sénèque. Tendresse de sa femme pour lui. Les voyages ne

guérissent point les maux de l'âme. Vivre avec les grands hommes de l'antiquité.
LETTRE CV. Ce qui fait la sécurité de la vie. Des mauvaises consciences.
LETTRE CVI. Si le bien est corps. Fuir les subtilités.
LETTRE CVII. Se préparer à toutes les disgrâces. Suivre sans murmurer les ordres de Dieu.
LETTRE CVIII. Comment il faut écouter les philosophes. Attalus, Sotion, Pythagore. Tout rapporter à la vie pratique.
LETTRE CIX. Si le sage est utile au sage, et comment.
LETTRE CX. Vœux et craintes chimériques de l'homme.
LETTRE CXI. Le sophiste. Le véritable philosophe.
LETTRE CXII. Difficulté de réformer les mauvaises habitudes.
LETTRE CXIII. Si les vertus sont des êtres animés : absurdes questions. Suivre la vertu sans espoir de récompense.
LETTRE CXIV. Que la corruption du langage vient de celle des mœurs.[273] Mécène écrivain. Salluste.
LETTRE CXV. Que le discours est le miroir de l'âme. Beauté de la vertu. Sur l'avarice.
LETTRE CXVI. Qu'il faut bannir entièrement les passions.
LETTRE CXVII. Quelle différence les stoiciens mettaient entre la sagesse et être sage. Du suicide.
LETTRE CXVIII. Des élections à Rome. Du bien et de l'honnête.
LETTRE CXIX. Qu'on est riche quand on commande à ses désirs.
LETTRE CXX. Comment nous est venue la notion du bon et de l'honnête. L'homme est rarement semblable à lui-même.
LETTRE CXXI. Que tout animal a la conscience de sa constitution.
LETTRE CXXII. Contre ceux qui font de la nuit le jour. Le poète Montanus.
LETTRE CXXIII. Mœurs frugales de Sénèque. Fuir les apologistes de la volupté.
LETTRE CXXIV. Que le souverain bien se perçoit non par les sens, mais par l'entendement.

LETTRE I.

SUR L'EMPLOI DU TEMPS.

Suis ton plan, cher Lucilius ; reprends possession de toi-même : le temps qui jusqu'ici t'était ravi, ou dérobé, ou que tu laissais perdre, recueille et ménage-le. Persuade-toi que la chose a lieu comme je te l'écris : il est des heures qu'on nous enlève par force, d'autres par surprise, d'autres coulent de nos mains.^[1] Or la plus honteuse perte est celle qui vient de négligence ; et, si tu y prends garde, la plus grande part de la vie se passe à mal faire, une grande à ne rien faire, le tout à faire autre chose que ce qu'on devrait. Montre-moi un homme qui mette au temps le moindre prix, qui sache ce que vaut un jour, qui comprenne que chaque jour il meurt en détail ! Car c'est notre erreur de ne voir la mort que devant nous : en grande partie déjà on l'a laissée derrière ; tout l'espace franchi est à elle.^[2]

Persiste donc, ami, à faire ce que tu me mandes : sois complet tentent maître de toutes tes heures. Tu dépendras moins de demain, si tu t'assures bien d'aujourd'hui. Tandis qu'on l'ajourne, la vie passe. Cher Lucilius, tout le reste est d'emprunt, le temps seul est notre bien. C'est la seule chose, fugitive et glissante, dont la nature nous livre la propriété ; et nous en dépossède qui veut. Mais telle est la folie humaine : le don le plus mince et le plus futile, dont la perte au moins se répare, on veut bien se croire obligé pour l'avoir obtenu ; et nul ne se juge redevable, du temps qu'on lui donne, de ce seul trésor que la meilleure volonté ne peut rendre.

Tu demanderas peut-être comment je fais, moi qui t'adresse ces beaux préceptes. Je l'avouerai franchement : je fais comme un homme de grand luxe, mais qui a de l'ordre ; je tiens note de ma dépense. Je ne puis me flatter de ne rien perdre ; mais ce que je perds, et le pourquoi et le comment, je puis le dire, je puis rendre compte de ma gêne. Puis il m'arrive comme à la plupart des gens ruinés sans que ce soit leur faute : chacun les excuse, personne ne les aide. Mais quoi ! je n'estime point pauvre l'homme qui, si peu qu'il lui demeure, est content. Pourtant j'aime mieux te voir veiller sur ton bien, et le moment est bon pour commencer. Comme l'ont en effet jugé nos pères : ménager le fond du vase, c'est s'y prendre tard. Car la partie qui reste la dernière est non seulement la moindre, mais la pire.^[3]

LETTRE II.

DES VOYAGES ET DE LA LECTURE.

Ce que tu m'écris et ce que j'apprends me fait bien espérer de toi. Tu ne cours pas çà et là, et ne te jettes pas dans l'agitation des déplacements. Cette mobilité est d'un esprit malade. Le premier signe, selon moi, d'une âme bien réglée, est de se fixer, de séjourner avec soi. Or prends-y garde :^[4] la lecture d'une foule d'auteurs et d'ouvrages de tout genre pourrait tenir du caprice et de l'inconstance. Fais un choix d'écrivains pour t'y arrêter et te nourrir de leur génie, si tu veux y puiser des souvenirs qui te soient fidèles. C'est n'être nulle part que d'être partout. Ceux dont la vie se passe à voyager finissent par avoir des milliers d'hôtes et pas un ami.^[5] Même chose arrive nécessairement à qui néglige de lier commerce avec un auteur favori pour jeter en courant un coup d'œil rapide sur tous à la fois. La nourriture ne profite pas, ne s'assimile pas au corps, si elle est rejetée aussitôt que prise. Rien n'entrave une guérison comme de changer sans cesse de remèdes ; on n'arrive point à cicatriser une plaie où les appareils ne sont qu'essayés : on ne fortifie pas un arbuste par de fréquentes transplantations. Il n'est chose si utile qui puisse l'être en passant. La multitude des livres dissipe l'esprit. Ainsi, ne pouvant lire tous ceux que tu aurais, c'est assez d'avoir ceux que tu peux lire. « Mais j'aime à feuilleter tantôt l'un, tantôt l'autre. » C'est le fait d'un estomac affadi, de ne goûter qu'un peu de tout : ces aliments divers et qui se combattent l'encrassent ; ils ne nourrissent point. Lis donc habituellement les livres les plus estimés ; et si parfois tu en prends d'autres, comme distraction, par fantaisie, reviens vite aux premiers. Fais chaque jour provision de quelque arme contre la pauvreté, contre la mort, contre tous les autres fléaux ; et de plusieurs pages parcourues, choisis une pensée pour la bien digérer ce jour-là. C'est aussi ce que je fais : dans la foule des choses que j'ai lues, je m'empare d'un trait unique. Voici mon butin d'aujourd'hui, c'est chez Epicure que je l'ai trouvé ; car j'ai coutume aussi de mettre le pied dans le camp ennemi, non comme transfuge, mais comme éclaireur : « La belle chose, s'écrie-t-il, que le contentement dans la pauvreté ! » Mais il n'y a plus pauvreté, s'il y a contentement.^[6] Ce n'est point d'avoir peu, c'est de désirer plus, qu'on est pauvre.^[7] Qu'importe combien cet homme a dans ses coffres, combien dans ses greniers, ce qu'il engraisse de troupeaux, ce qu'il touche d'intérêts, s'il dévore en espoir le bien d'autrui, s'il suppose non ce qu'il a acquis, mais ce qu'il voudrait acquérir ! « Quelle est la mesure de la richesse ? » diras-tu. D'abord le nécessaire, ensuite ce dont on se contente.

LETTRE III.

DU CHOIX DES AMIS.

Tu as chargé de lettres pour moi, à ce que tu m'écris, un de tes amis. Puis tu me préviens de ne pas lui communiquer tout ce qui te touche, attendu que toi-même n'es point dans l'habitude de le faire. Ainsi, dans la même lettre, tu le reconnais pour ami et tu le désavoues. Ainsi ce mot, par où tu débutes, était une formule banale : tu disais mon ami, comme on dit *l'honorable homme* de tout candidat possible, comme le passant, dont le nom ne nous revient pas, est salué par nous du titre de *maître*. Pour cela passe. Mais si tu tiens pour ami l'homme en qui tu n'as pas autant de foi qu'en toi-même, ton erreur est grave et tu connais peu le grand caractère de la véritable amitié. Délibère sur tout avec l'homme de ton choix, mais sur lui-même au moment de choisir. Ami, sois confiant ; avant d'être ami, sois juge. Or ils prennent au rebours et intervertissent leurs devoirs ceux qui, contrairement aux préceptes de Théophraste, n'examinent qu'après s'être attachés et se détachent après l'examen. Réfléchis longtemps sur l'adoption d'un ami ; une fois décidé, ouvre toute ton âme pour le recevoir ;^[8] parle aussi hardiment devant lui qu'à toi-même. Vis en sorte que tu n'aies rien à t'avouer qui ne puisse l'être même à ton ennemi ; mais comme il survient de ces choses que l'usage est de tenir cachées, avec ton ami du moins que tous tes soucis, toutes tes pensées soient en commun. Le juger discret sera l'obliger à l'être. Certaines gens ont enseigné à les tromper en craignant qu'on ne les trompât, et donné par leurs soupçons le droit de les trahir.^[9] Eh! pourquoi donc des réticences devant un ami? Pourquoi près de lui ne me croirai-je pas seul?^[10]

Ce qui ne doit se confier qu'à l'amitié, certains hommes le content à tout venant ; toute oreille leur est bonne pour y décharger le secret qui les brûle ; d'autres en revanche redouteraient pour confidents jusqu'à ceux qu'ils chérissent le plus, et, s'il se pouvait, ne se fieraient pas à eux-mêmes : ils refoulent au plus profond de leur âme leurs moindres secrets. Fuyons ces deux excès ; car c'en est un de se livrer à tous, comme de ne se livrer à personne : seulement le premier me paraît plus honorable, le second plus sûr.

De même il faut blâmer tout ensemble et une mobilité toujours inquiète et une continuelle inaction. L'amour du tracas n'est point de l'activité, c'est une fièvre, un vagabondage d'esprit ; comme le repos n'est point cet état qui juge tout mouvement un supplice : il y a là épuisement et marasme. Voici là-dessus ce que j'ai lu dans Pomponius, je le livre à tes réflexions : « Il y a des gens qui se sont tellement réfugiés dans les ténèbres que tout leur paraît trouble au grand jour. » Il faut entremêler les deux choses : l'homme oisif doit aussi agir et

l'homme agissant se reposer. Consulte la nature, elle te dira qu'elle a créé le jour et la nuit.

LETTRE IV.

SUR LA CRAINTE DE LA MORT

Persévère dans ta voie, et hâte-toi de toutes tes forces pour jouir plus longtemps de l'heureuse réforme d'une âme rendue à la paix. C'est jouir déjà sans doute que de travailler à cette réforme et à cette paix ; mais bien autre est la volupté qu'on éprouve à contempler son âme pure de toute tache et resplendissante. Il te souvient, n'est-ce pas, quelle joie tu ressentis lorsqu'ayant quitté la prétexte tu pris la toge virile et fus mené en pompe au forum : attends-toi à mieux pour le jour où, dépouillant toute marque de l'enfance morale, tu seras inscrit par la philosophie au rang des hommes.^[11] Nous ne sommes plus jeunes, mais, chose plus triste, nos âmes le sont toujours ; et, ce qui est pire, sous l'air imposant du vieil âge nous gardons les défauts de la jeunesse et non de la jeunesse seulement, mais de l'enfance même : la première s'effraye de peu, la seconde de ce qui n'est pas ; nous, de l'un et de l'autre. Fais seulement un pas, et tu reconnaîtras qu'il est des choses d'autant moins à craindre qu'elles effrayent davantage. Il n'est jamais grand le mal qui termine tous les autres. La mort vient à toi ? Il faudrait la craindre, si elle pouvait séjourner en toi ; nécessairement ou elle n'arrive point, ou c'est un éclair qui passe. « Il est difficile, dis-tu, d'amener notre âme au mépris de la vie. » Eh ! vois quels frivoles motifs inspirent quelquefois ce mépris ! Un amant court se pendre à la porte de sa maîtresse ; un serviteur se précipite d'un toit pour ne plus ouïr les reproches emportés d'un maître ; un esclave fugitif, de peur d'être ramené, se plonge un glaive dans le sein. Douteras-tu que le vrai courage ne fasse ce que fait l'excès de la peur ? Nul ne saurait vivre en sécurité, s'il songe trop à vivre longtemps, s'il compte parmi les grandes félicités de voir une nombreuse série de consuls. Que tes méditations journalières tendent à quitter sans regret cette vie que tant d'hommes embrassent et saisissent, comme le malheureux qu'entraîne un torrent s'accroche aux ronces et aux pointes des rochers. La plupart flottent misérablement entre les terreurs de la mort et les tourments de l'existence ; ils ne veulent plus vivre et ne savent point mourir.^[12] Veux-tu que la vie te soit douce ? Ne sois plus inquiet de la voir finir. La possession ne plaît qu'autant qu'on s'est préparé d'avance à la perte. Or quelle perte plus facile à souffrir que celle qui ne se regrette point ?^[13] Exhorte donc, endurcis ton âme contre tous les accidents, possibles même chez les maîtres du monde. L'arrêt de mort de Pompée fut porté par un roi pupille et par un eunuque ; celui de Crassus par l'insolente cruauté d'un Parthe. Caligula commande, et Lépide présente la tête au glaive du tribun Dexter ; lui-même tendra la sienne à Chéréas. Jamais la Fortune n'élève un homme tellement haut

qu'elle ne le menace d'autant de maux qu'elle l'a mis à portée d'en faire. Défie-toi du calme présent : un instant bouleverse la mer : le même jour, là même où ils se jouaient, les vaisseaux s'engloutissent. Songe qu'un brigand, qu'un ennemi te peut mettre l'épée sur la gorge, qu'à défaut des puissants de la terre, le dernier esclave a sur toi droit de vie et de mort. En effet, qui méprise sa vie est maître de la tienne.^[14] Parcours la liste de ceux qui périrent par embûches domestiques, par force ouverte ou trahison, tu verras que la colère des esclaves n'a pas fait moins de victimes que celle des rois. Que t'importe, ô homme ! le plus ou le moins de puissance de celui que tu crains, quand, le mal que tu crains, tout autre le peut faire? « Mais, si le hasard te jette aux mains de tes ennemis, le vainqueur te fera conduire.... » Eh! certes, où tu vas. Pourquoi t'abuser toi-même et reconnaître seulement ici la fatalité que tu subis depuis longtemps? Entends-moi bien : du jour où tu es né, c'est à la mort que tu marches. Voilà quelle sorte de pensées il faut rouler dans son esprit, si l'on veut attendre en paix cette heure dernière dont la frayeur trouble toutes les autres.

Mais pour terminer ma lettre, écoute la maxime qui m'a plu aujourd'hui (encore une fleur dérobée aux jardins d'autrui) : « C'est une grande fortune que la pauvreté réglée sur la loi de la nature. » Or cette loi, sais-tu à quoi elle borne nos besoins? à ne point pâtir de la faim, de la soif, du froid. Pour chasser la faim et la soif, il n'est pas nécessaire d'assiéger un seuil orgueilleux, ni d'endurer un écrasant dédain, ou une politesse insultante, il n'est pas nécessaire de s'aventurer sur les mers ni de suivre les camps. Aisément on se procure ce que la nature réclame : la chose est à notre portée ; c'est pour le superflu que l'on sue, c'est le superflu qui nous use sous la toge, qui nous condamne à vieillir sous la tente, qui nous envoie échouer aux côtes étrangères. Et l'on a sous la main ce qui suffit! Qui s'accommode de sa pauvreté est riche.

LETTRE V.

DE LA PHILOSOPHIE D'OSTENTATION ET DE LA VRAIE PHILOSOPHIE. LA CRAINTE ET L'ESPÉRANCE.

Opiniâtrement livré à l'étude et laissant tout le reste, tu ne travailles qu'à te rendre chaque jour meilleur ; je t'en approuve et je m'en réjouis. Je ne t'exhorte pas à persévérer, je fais plus, je t'en prie. Mais écoute un avis : n'imité point ces hommes moins curieux de faire des progrès que du bruit ; que rien dans ton extérieur ou ton genre de vie n'appelle sur toi les yeux. Étaler une mise repoussante, une chevelure en désordre, une barbe négligée, déclarer la guerre à l'argenterie, établir son lit sur la dure, courir enfin après un nom par les voies les moins naturelles, fuis tout cela. Ce titre de philosophe, si modestement qu'on le porte, est bien assez impopulaire ; que sera-ce si nos habitudes nous retranchent tout d'abord du reste des hommes ? Je veux au dedans dissemblance complète : au dehors soyons comme tout le monde.^[15] Point de toge brillante, ni sordide non plus. Sans posséder d'argenterie où l'or massif serpente en ciselure, ne croyons pas que ce soit preuve de frugalité que de n'avoir ni or ni argent chez soi. Ayons des façons d'être meilleures que celles de la foule, mais non pas tout autres ; sinon, nous allons faire fuir et nous aliéner ceux que nous prétendons réformer.^[16] Nous serons cause en outre que nos parties ne voudront nous imiter en rien, de peur d'avoir à nous imiter en tout. La philosophie a pour principe et pour drapeau le sens commun, l'amour de nos semblables ; nous démentirons cette devise si nous faisons divorce avec les humains. Prenons garde, en cherchant l'admiration, de tomber dans le ridicule et l'odieux. N'est-il pas vrai que notre but est de vivre selon la nature ? Or il est contre la nature de s'imposer des tortures physiques, d'avoir horreur de la plus simple toilette, d'affectionner la malpropreté et des mets, non seulement grossiers, mais qui répugnent au goût et à la vue. De même que rechercher les délicatesses de la table s'appelle sensualité, fuir des jouissances tout ordinaires et peu coûteuses est de la folie. La philosophie veut qu'on soit tempérant, non bourreau de soi-même ; et la tempérance n'exclut pas un certain apprêt. Voici où j'aime que l'on s'arrête : je voudrais un milieu entre la vertu parfaite et les mœurs du siècle, et que chacun, tout en nous voyant plus haut que soi, se reconnût en nous. « Qu'est-ce à dire ? Ferons-nous donc comme tous les autres ? Point de différence de nous au vulgaire ? » Il y en aura certes une grande ; et qui nous examinera de près la sentira bien. Si l'on entre chez nous, que l'admiration soit plutôt pour le maître que pour les meubles. Il y a de la grandeur à se servir d'argile comme on se servirait d'argenterie ; il n'y en a pas moins à se servir d'argenterie comme si

c'était de l'argile. C'est faiblesse d'âme de ne pouvoir supporter les richesses.

Mais pour te faire participer encore à la petite aubaine de ce jour, j'ai lu chez Hécaton, l'un des nôtres, que la mort des désirs profite aussi comme remède de la peur. « Tu cesseras de craindre, dit-il, si tu as cessé d'espérer.^[17] » Tu demandes comment deux choses si opposées peuvent aller ensemble? Eh bien, oui, cher Lucilius, en apparence divisées, elles sont étroitement unies. Tout comme la même chaîne attache le soldat à son prisonnier, ainsi ces affections si dissemblables marchent de compagnie : après l'espérance la crainte. Je ne m'étonne pas qu'il en aille ainsi : toutes deux sont filles de l'incertitude, toutes deux en attente, en souci de ce qui adviendra. Mais ce qui surtout les fait naître, c'est qu'on ne s'arrange pas du présent, c'est qu'on lance bien au loin ses pensées dans l'avenir. Ainsi la prévoyance, l'un de nos plus grands biens sur cette terre, s'est tournée en mal. L'animal voit le danger et le fait ; le danger s'éloigne, sa sécurité renaît : nous, l'avenir nous torture en même temps que le passé. Que de choses salutaires à l'homme sont pour l'homme des poisons! Sa mémoire lui ramène les angoisses de la peur, sa prévoyance les anticipe. Nul n'a assez des misères du présent.^[18]

LETTRE VI.

DE LA VÉRITABLE AMITIÉ.

Je sens, Lucilius, non seulement que je m'amende, mais que je me transforme. Je n'ose garantir ni espérer que je n'ai plus rien à changer en moi. Qui suis-je pour qu'il n'y reste plus nombre de penchants à contenir, à affaiblir, à fortifier? c'est même une preuve de son heureuse métamorphose que notre âme découvre en soi des défauts qu'elle ne se savait point encore. Il est des malades que l'on félicite de bien connaître leur mal. Que je voudrais faire passer en toi le changement subit que j'éprouve! Alors je commencerais à prendre une confiance plus ferme en notre amitié, cette amitié vraie, que ni espoir, ni crainte, ni vue d'intérêt privé ne peuvent rompre, cette amitié qui ne meurt qu'avec l'homme et pour laquelle l'homme sait mourir. Je te citerais bien des gens chez qui les amis n'ont point manqué, mais bien l'amitié. Pareille chose ne peut arriver aux âmes qu'associe la passion de l'honnête et qu'un même vouloir entraîne. Comment n'en serait-il pas ainsi? Elles savent qu'entre elles tout est commun, les malheurs plus que tout le reste. Tu ne peux mesurer en idée ce que chaque jour m'apporte de progrès visibles pour moi.

Tu vas me dire de t'envoyer aussi cette recette dont l'épreuve m'a été si efficace. Oui vraiment, j'aspire à verser mon trésor tout entier dans ton âme ; et si je me réjouis d'apprendre, c'est pour enseigner ; et nulle découverte ne me charmerait, quelque précieuse et salutaire qu'elle fût, si je la devais garder pour moi seul. Que la sagesse me soit donnée à condition de la renfermer en moi et de ne pas révéler ses oracles, je la refuserais. Toute jouissance qui n'est point partagée perd sa douceur.^[19] Je t'enverrai donc les livres mêmes ; et pour que tu n'aies pas trop de peine à y chercher ça et là ce qui doit te servir, j'y ferai des remarques qui te mèneront incontinent aux endroits que j'approuve et que j'admire. Mais nous parler de vive voix et vivre ensemble te profitera plus qu'un discours écrit. Viens voir par toi-même, il le faut, d'abord parce qu'on en croit bien plus ses yeux que ses oreilles ; ensuite la voie du précepte est longue, celle de l'exemple courte et efficace. Cléanthe n'eût pas si bien reproduit Zénon, s'il n'eût fait que l'entendre. Il fut le témoin de sa vie, il en pénétra les secrets détails, il observa si sa morale servait de règle à sa conduite. Platon,^[20] Aristote et tous ces chefs futurs de sectes opposées recueillirent plus de fruit des mœurs de Socrate que de ses discours. Métrodore, Hermachus et Polyœnos sortirent grands hommes moins de l'école d'Épicure que de son intimité. Mais si je te presse de venir, ce n'est pas pour tes progrès seuls, c'est aussi pour les miens : le profit sera grand et réciproque entre nous.

En attendant, comme je te dois mon petit tribut quotidien, voici ce qui m'a aujourd'hui charmé dans Hécaton : « Tu demandes quels progrès j'ai faits? Je commence à être l'ami de moi-même. » C'est un grand pas : Hécaton ne sera plus seul. Un tel homme, sois-en sûr, est l'ami de tous les hommes.

LETTRE VII.

FUIR LA FOULE. CRUAUTÉ DES SPECTACLES DE GLADIATEURS.

Tu me demandes ce que tu dois principalement éviter? — La foule. Tu ne peux encore t'y livrer impunément. Moi, pour mon compte, j'avouerai ma faiblesse. Jamais je ne rentre chez moi tel que j'en suis sorti. Toujours quelque trouble que j'avais assoupi en moi se réveille, quelque tentation chassée reparaît. Ce qu'éprouvent ces malades réduits par un long état de faiblesse à ne pouvoir sans accident quitter le logis, nous arrive à nous de qui l'âme est convalescente d'une longue maladie. Il n'est pas bon de se répandre dans une nombreuse société. Là tout nous prêche le vice, ou nous l'imprime, ou à notre insu nous entache. Et plus nos liaisons s'étendent, plus le danger se multiplie. Mais rien n'est funeste à la morale comme l'habitude des spectacles. C'est là que les vices nous surprennent plus aisément par l'attrait du plaisir.^[21] Que penses-tu que je veuille dire que j'en sors plus attaché à l'argent, à l'ambition, à la mollesse, ajoute même plus cruel et plus inhumain pour avoir été au milieu des hommes. Le hasard vient de me conduire au spectacle de midi : je m'attendais à des jeux, à des facéties, à quelque délassement qui repose les yeux du sang humain. Loin de là : tous les combats précédents avaient été pure clémence. Cette fois, plus de badinage : c'est l'homicide dans sa crudité. Le corps n'a rien pour se couvrir ; il est tout entier exposé aux coups, et pas un ne porte à faux. La foule préfère cela aux gladiateurs ordinaires et même extraordinaires. Et n'a-t-elle pas raison? ni casque ni bouclier qui repousse le fer. À quoi servent ces armures, cette escrime, toutes ces ruses? à marchander avec la mort. Le matin c'est aux lions et aux ours qu'on livre des hommes, à midi, c'est aux spectateurs. On met aux prises ceux qui ont tué avec d'autres qui les tueront, et tout vainqueur est réservé pour une nouvelle boucherie. L'issue de la lutte est la mort ; le fer et le feu font la besogne. Cela, pour occuper les intermèdes. « Mais cet homme-ci a commis un vol ! — Eh bien, il mérite le gibet. — C'est un assassin ! — Tout assassin doit subir la peine du talion. Mais toi qu'as-tu fait, malheureux, qui te condamne à un tel spectacle? — Les fouets! le feu! la mort ! s'écrie-t-on. En voilà un qui s'enferme trop mollement, qui tombe avec peu de fermeté, qui meurt de mauvaise grâce ! » — Le fouet les renvoie aux blessures ; et des deux côtés ces poitrines nues doivent d'elles-mêmes s'offrir aux coups. Le spectacle est-il suspendu? Par passe-temps qu'on égorge encore, pour ne pas être à ne rien faire.^[22]

Romains ! ne sentez-vous donc pas que l'exemple du mal retombe sur ceux qui le donnent? Rendez grâce aux dieux immortels : ils vous laissent enseigner la cruauté à celui qui ne peut l'apprendre.^[23]

Il faut sauver de l'influence populaire un esprit trop tendre encore et peu ferme dans la bonne voie : aisément il passe du côté de la foule. Socrate, Caton, Lelius eussent pu voir leur vertu entraînée par le torrent de la corruption ; et nous, encore en pleine lutte contre nos penchants déréglés, nous saurions soutenir le choc des vices qui viennent à nous en si grande compagnie ! Un seul exemple de prodigalité ou de lésine fait beaucoup de mal ; un commensal aux goûts raffinés peu à peu nous effémine et nous amollit ; le voisinage d'un riche irrite la cupidité ; la rouille de l'envie se communique par le contact au cœur le plus net et le plus franc ; que penses-tu qu'il arrive de tes mœurs en butte aux assauts de tout un peuple ? Forcément tu seras son imitateur ou son ennemi. Double écueil qu'il faut éviter : ne point ressembler aux méchants parce qu'ils sont le grand nombre, ne point haïr le grand nombre parce qu'il diffère de nous. Recueille-toi en toi-même, autant que possible ; fréquente ceux qui te rendront meilleur, reçois ceux que tu peux rendre tels. Il y a ici réciprocité, et l'on n'enseigne pas qu'on ne s'instruise. Garde qu'une vaine gloriole de publicité n'entraîne ton talent à se produire devant un auditoire peu digne, pour y lire ou pour dissenter, ce que je te laisserais faire si tu avais pour ce peuple-là quelque denrée de son goût. Mais aucun ne te comprendrait, hormis peut-être un ou deux par hasard ; encore faudrait-il les former toi-même, les élever à te comprendre. « Et pour qui donc ai-je tant appris ? » — N'aie point peur que ta peine soit perdue : tu as appris pour toi.

Mais pour ne pas profiter seul de ce que j'ai appris aujourd'hui, je te ferai part de ce que j'ai trouvé : ce sont trois belles paroles à peu près sur ce même sujet ; l'une payera la dette de ce jour, tu prendras les deux autres comme avance. Démocrite a dit : « Un seul homme est pour moi le public, et le public un seul homme. » J'approuve encore, quel qu'en soit l'auteur, car on n'est pas d'accord sur ce point, la réponse d'un artiste auquel on demandait pourquoi il soignait tant des ouvrages que si peu d'hommes seraient appelés à connaître : « C'est assez de peu, assez d'un, assez de pas un. » Le troisième mot, non moins remarquable, est d'Epicure ; il écrivait à l'un de ses compagnons d'études : « Ceci n'est pas pour la multitude, mais pour toi, car nous sommes l'un pour l'autre un assez grand théâtre.^[24] » Garde cela, Lucilius, au plus profond de ton âme, et tu dédaigneras ce chatouillement qu'excite la louange sortant de plusieurs bouches. La foule t'applaudit ! Eh ! qu'as-tu à te complaire si tu es de ces hommes que la foule comprend ? C'est au dedans de toi que tes mérites doivent briller.

LETTRE VIII.

TRAVAIL DU SAGE SUR LUI-MÊME. MÉPRIS DES BIENS EXTÉRIEURS.

Quand je te presse de fuir le monde pour la retraite, et de te borner au témoignage de ta conscience, tu me dis : « Que deviennent vos grands préceptes qui veulent que la mort nous trouve en action? » Quoi! jusqu'ici te semblé-je inoccupé? Je ne me suis séquestré, je n'ai fermé ma porte que pour être utile à un plus grand nombre. Aucun de mes jours ne s'écoule à rien faire ; mes études prennent une portion de mes nuits ; je succombe au sommeil plutôt que je ne m'y livre, et quand mes paupières, lasses de veiller, s'affaissent, je les retiens encore au travail.^[25] J'ai dit adieu tout à la fois aux hommes et aux affaires, à commencer par les miennes. C'est au profit de la postérité que je travaille ; c'est pour elle que je rédige quelques utiles leçons, quelques salutaires avertissements, comme autant de recettes précieuses que je confie au papier, pour en avoir éprouvé la vertu sur mes propres plaies : car, si la guérison n'a pas été complète, le mal a cessé de s'étendre. Le droit chemin, que j'ai connu tard et lorsque j'étais las d'errer, je l'indique aux autres ; je leur crie : Évitez tout ce qui séduit le vulgaire, tout ce que le hasard dispense. Tenez tous ses dons pour suspects et tremblez d'y toucher. L'habitant des bois ou de l'onde se laisse prendre à l'appât qui l'allèche. Les présents de la fortune, comme vous les appelez, sont ses pièges. Qui veut vivre à l'abri de ses coups devra fuir au plus loin la glu perfide de ses faveurs. Car ici, trop malheureuses dupes, nous croyons prendre, et nous sommes pris. Cette course rapide vous mène aux abîmes ; cette éminente position a pour terme la chute ; et s'arrêter n'est plus possible, dès qu'une fois l'on cède au vertige de la prospérité. Ou jouis au moins de tes actes, ou jouis de toi-même.^[26] Ainsi la fortune ne culbute point l'homme; elle le courbe et le froisse seulement.

Un plan de vie aussi profitable au physique qu'au moral et qu'il faut garder, c'est de n'avoir de complaisance pour le corps que ce qui suffit pour la santé. Il le faut durement traiter, de peur qu'il n'obéisse mal à l'esprit ; le manger doit seulement apaiser la faim, le boire éteindre la soif, le vêtement garantir du froid, le logement abriter contre l'inclémence des saisons. Qu'il soit construit de gazon ou de marbre étranger de nuances diverses, il n'importe : sachez tous qu'on est aussi bien à couvert sous le chaume que sous l'or. Méprisez toutes ces laborieuses superfluités qu'on appelle ornements et décorations : dites-vous bien que dans l'homme rien n'est admirable que l'âme, que pour une âme grande rien n'est grand.

Si je me parle ainsi à moi et à la postérité, ne te semblé-je pas plus utile que

si j'allais au forum cautionner quelqu'un sur sa demande, apposer mon sceau sur des tablettes testamentaires, ou dans le sénat appuyer un candidat de la voix et du geste? Crois-moi : tels qui paraissent ne rien faire font plus que bien d'autres : ils sont ouvriers de la terre et du ciel tout ensemble.

Mais il faut finir et, selon mon engagement, payer pour cette lettre. Ce ne sera pas de mon cru : c'est encore Epicure que je feuillette et où j'ai lu aujourd'hui cette maxime : « Fais-toi l'esclave de la philosophie, pour jouir d'une vraie indépendance.^[27] » Elle n'ajourne pas celui qui se soumet, qui se livre à elle. Il est tout d'abord affranchi ; car l'obéissance à la philosophie c'est la liberté. Peut-être veux-tu savoir pourquoi je cite tant d'heureux emprunts d'Epicure plutôt que des nôtres? Et pourquoi toi-même les attribuerais-tu à Epicure plutôt qu'au domaine public? Que de choses, chez les poètes, que les philosophes ont dites ou devaient dire! Sans toucher aux tragiques ou aux drames romains, car ce dernier genre comporte aussi quelque gravité et tient le milieu entre le comique et le tragique, combien de vers et des plus éloquents dans les mimes où ils sont perdus ! Combien de mots de Publius,^[28] dignes non de bateleurs déchaussés, mais de tragédiens en cothurne ! Voici un de ses vers qui appartient à la philosophie et au point même touché tout à l'heure : il nie que les dons du hasard doivent être comptés comme à nous

C'est au sort qu'appartient ce qu'obtinrent tes vœux.

Tu l'as dit en un vers beaucoup meilleur et plus serré, je me le rappelle :

Ce qu'a fait le hasard pour toi, n'est pas à toi.

Et ce trait, plus heureux encore, et que je ne puis omettre :

On peut ravir le bien que l'on a pu donner.

Je n'impute point ceci à ma décharge : je te paye sur ton bien.

LETTRE IX.

POURQUOI LE SAGE SE FAIT DES AMIS.

Epicure a-t-il raison de blâmer, dans une de ses lettres, ceux qui disent que le sage se suffit à lui-même et partant n'a pas besoin d'amis? voilà ce que tu veux savoir. Epicure s'attaquait à Stilpon et à ceux qui voient le bien suprême dans une âme *qui ne souffre de rien*. L'ambiguïté est inévitable, si nous voulons rendre ἀπάθειαν par un seul mot précis et mettre *impatientiam* : car on pourra comprendre le contraire de ce que nous donnons à entendre. Nous voulons désigner l'homme qui repousse tout sentiment du mal, et on l'entendrait de celui pour qui tout mal est insupportable : vois donc s'il n'est pas mieux de dire une âme *invulnérable*, ou une âme *placée en dehors de toute souffrance*. Voici en quoi nous différons des Mégariques : notre sage est invincible à toutes les disgrâces, mais il n'y est pas insensible, le leur ne les sent même pas. Le point commun entre eux et nous, c'est que le sage se suffit : toutefois il désire en outre les douceurs de l'amitié, du voisinage, du même toit, bien qu'il trouve en soi assez de ressources. Il se suffit si bien à lui-même, que souvent une partie de lui-même lui suffit, s'il perd une main par la maladie ou sous le fer de l'ennemi. Qu'un accident le prive d'un œil, il est satisfait de ce qui lui reste : mutilez, retranchez ses membres, il demeurera aussi serein que quand il les avait intacts. Les choses qui lui manquent, il ne les regrette pas ; mais il préfère n'en pas être privé. Si le sage se suffit, ce n'est pas qu'il ne veuille point d'ami ; c'est qu'il peut s'en passer ; et quand je dis qu'il le peut, j'entends qu'il en souffre patiemment la perte. Il ne sera jamais sans un ami ; il est maître de le remplacer sitôt qu'il le veut. Comme Phidias, s'il perd une statue, en aura bientôt fait une autre ; ainsi le sage, ce grand artiste en amitié, trouve à remplir la place vacante. Comment, dis-tu, peut-il faire si vite un ami? Je te le dirai si tu veux bien que dès à présent je te paye ma dette, et que pour cette lettre nous soyons quittes. Hécaton a dit : « Voici une recette pour se faire aimer sans drogues, ni herbe, ni paroles magiques de sorcière. Aimez, on vous aimera.^[29] » Ce qu'il y a de différence pour l'agriculteur entre moissonner et semer existe entre tel qui s'est fait un ami et tel qui s'en fait un. Le philosophe Attale disait souvent : « Il est plus doux de faire que d'avoir un ami, comme l'artiste jouit plus à peindre son tableau qu'à l'avoir peint. » Occupé qu'il est à son œuvre avec tant de sollicitude, que d'attraits pour lui dans cette occupation même! L'enchantement n'est plus si vif quand, l'œuvre finie, sa main a quitté la toile ; alors il jouit du fruit de son art : il jouissait de l'art même lorsqu'il tenait le pinceau. Dans nos enfants l'adolescence porte plus de fruits ; mais leurs premiers ans charment

davantage.

Revenons à notre propos. Le sage, bien qu'il se suffise, n'en désire pas moins un ami, ne fût-ce que pour exercer l'amitié, pour qu'une si belle vertu ne reste pas sans culture, et non, comme Epicure le dit dans sa lettre, pour avoir qui veille à son lit de douleur, qui le secoure dans les fers ou dans le besoin, mais un homme qui malade soit assisté par lui, et qui enveloppé d'ennemis soit sauvé par lui de leurs fers. Ne voir que soi, n'embrasser l'amitié que pour soi, méchant calcul : elle finira comme elle a commencé. On a voulu s'assurer d'un auxiliaire contre la captivité ; mais au premier bruit de chaînes plus d'ami. Ce sont amitiés du moment, comme dit le peuple. Choisi dans votre intérêt, je vous plais, tant que je vous sers. De là cette foule d'amis autour des fortunes florissantes ; abattues, quelle solitude^[30] ! les amis fuient les lieux d'épreuve. De là tant de ces déloyaux exemples, de ces lâchetés qui vous abandonnent, de ces lâchetés qui vous trahissent. Il faut bien que le début et le dénouement se répondent. Qui s'est fait ami par intérêt sera séduit par quelque avantage contraire à cette amitié, si, en elle, une autre chose qu'elle l'attirait. Pourquoi est-ce que je prends un ami ? afin d'avoir pour qui mourir, d'avoir qui suivre en exil, de qui sauver les jours, s'il le faut, aux dépens des miens. Cette autre union que tu me dépeins est un trafic, ce n'est pas l'amitié : où son profit l'appelle, il y va ; le gain à faire, voilà son but. Nul doute qu'il y ait quelque ressemblance entre cette vertu et l'affection des amants : l'amour peut se définir la folie de l'amitié. Eh bien ! éprouve-t-on jamais cette folie dans un but de lucre, par ambition, par vanité ? C'est par son propre feu que l'amour, insoucieux de tout le reste, embrase les âmes pour la beauté physique, non sans espoir d'une mutuelle tendresse. Eh quoi ! un principe plus noble produirait-il une affection honteuse ? Il ne s'agit pas ici, dis-tu, de savoir si l'amitié est à rechercher pour elle-même ou dans quelque autre vue ; si c'est pour elle-même, celui-là peut s'approcher d'elle qui trouve son contentement en soi. Et de quelle manière s'en approche-t-il ? comme de la plus belle des vertus, sans que le lucre le séduise, ou que les vicissitudes de fortune l'épouvantent. On dégrade cette majestueuse amitié quand on ne veut d'elle que ses bonnes chances. Cette maxime : le sage se suffit, est méinterprétée, cher Lucilius, par la plupart des hommes : ils repoussent de partout le sage et l'emprisonnent dans son unique individu. Or il faut bien pénétrer le sens et la portée de ce que cette maxime promet. Le sage se suffit quant au bonheur de la vie, mais non quant à la vie elle-même. Celle-ci a de nombreux besoins ; il ne faut pour le bonheur qu'un esprit sain, élevé et contempteur de la Fortune. Je veux te faire part encore d'une distinction de Chrysippe : « Le sage, dit-il, ne manque de rien, et pourtant beaucoup de choses lui sont nécessaires : rien au contraire n'est nécessaire à l'insensé, qui ne sait

faire emploi de rien, et tout lui manque. » Le sage a besoin de mains, d'yeux, de mille choses d'un usage journalier et indispensable, mais rien ne lui fait faute ; autrement il serait esclave de la nécessité : or il n'y a pas de nécessité pour le sage. Voilà comment, bien qu'il se suffise, il faut au sage des amis. Il les souhaite les plus nombreux possible, mais ce n'est pas pour vivre heureusement : il sera heureux même sans amis. Le vrai bonheur ne cherche pas à l'extérieur ses éléments : c'est en nous que nous le cultivons ; c'est de lui-même qu'il sort tout entier. On tombe à la merci de la Fortune, dès qu'on cherche au dehors quelque part de soi. « Quelle sera cependant l'existence du sage sans amis, abandonné, plongé dans les cachots, ou laissé seul chez un peuple barbare, ou retenu sur les mers par une longue traversée, ou exposé sur une plage déserte? » Il sera comme Jupiter qui, dans la dissolution du monde où se confondent en un seul chaos les dieux et la nature un moment expirante, se recueille absorbé dans ses propres pensées. Ainsi fait en quelque façon le sage : il se replie en soi, il se tient compagnie. Tant qu'il lui est permis de régler son sort à sa guise, il se suffit, et néanmoins prend femme ; il se suffit, et devient père, et il ne vivrait pas, s'il lui fallait vivre seul. Ce qui le porte à l'amitié, ce n'est nullement l'intérêt ; c'est un entraînement de la nature, laquelle ainsi qu'à d'autres choses a attaché un charme à l'amitié. La solitude nous est aussi odieuse que la société de nos semblables nous est attrayante ; et comme la nature rapproche l'homme de l'homme, de même encore un instinct pressant l'invite à se chercher des amis. Mais tout attaché qu'il soit à ceux qu'il s'est fait, bien qu'il les mette sur la même ligne, souvent plus haut que lui, le sage n'en restreindra pas moins sa félicité dans son cœur et dira ce qu'a dit Stilpon qu'Epicure malmène dans une de ses lettres. Stilpon, à la prise de sa ville natale, avait perdu ses enfants, perdu sa femme, et de l'embrasement général il s'échappait seul et heureux pourtant, quand Démétrius, que nombre de villes détruites avaient fait surnommer Poliorcète, lui demanda s'il n'avait rien perdu? « Tous mes biens, répondit-il, sont avec moi. » Voilà l'homme fort, voilà le héros! Il a vaincu la victoire même de son ennemi. « Je n'ai rien perdu, » lui dit-il, et il le réduit à douter de sa conquête. « Tous mes biens sont avec moi », justice, fermeté, prudence et ce principe même qui ne compte comme bien rien de ce que peuvent ravir les hommes.^[31] On admire certains animaux qui passent impunément au travers des feux ; combien est plus admirable l'homme qui du milieu des glaives, des écroulements, des incendies, s'échappe sans blessure et sans perte! Tu vois qu'il en coûte moins de vaincre toute une nation qu'un seul homme. Ce mot de Stilpon est celui du stoïcien : lui aussi emporte ses richesses intactes à travers les villes embrasées ; car il se suffit à lui-même, il borne là sa félicité.

Ne crois pas qu'il n'y ait que nous qui ayons à la bouche de fières paroles ;

ce même censeur de Stilpon, Epicure a fait entendre un mot semblable que tu peux prendre comme cadeau, bien que ce jour-ci soit soldé. « Celui qui ne se trouve pas amplement riche, fût-il maître du monde, est toujours malheureux. » Ou, si la chose te semble mieux énoncée d'une autre manière, car il faut s'asservir moins aux paroles qu'au sens : « Celui-là est misérable qui ne se juge pas très heureux, commandât-il à l'univers. » Vérité vulgaire, comme tu vas le voir, dictée qu'elle est par la nature ; tu trouveras dans un poète comique :

N'est pas heureux qui ne pense point l'être.

Qu'importe en effet quelle situation est la tienne, si elle te semble mauvaise? « Quoi! vas-tu m'objecter, ce riche engraisé d'infamie, qui a tant d'esclaves, mais bien plus de maîtres, pour être heureux n'a-t-il qu'à se proclamer tel? » Je réponds qu'il s'agit non de ses dires, mais de son sentiment, non de son sentiment d'un jour, mais de celui de tous les instants. N'ayons peur qu'un aussi rare trésor que le bonheur tombe aux mains d'un indigne. Hormis le sage, nul n'est content de ce qu'il est : toute déraison est travaillée du dégoût d'elle-même.

LETTRE X.

UTILITÉ DE LA RETRAITE. VŒUX ET PRIÈRES DES HOMMES.

Oui, je ne m'en dédis point : fuis les grandes compagnies, fuis les petites, fuis même celle d'un seul. Je ne sache personne avec qui je veuille te voir communiquer. Et vois quelle estime tu obtiens de moi : j'ose te confier à toi-même. Cratès,^[32] dit-on, le disciple de ce même Stilpon dont j'ai fait mention dans ma dernière lettre, voyant un jeune homme se promener à l'écart, lui demanda ce qu'il faisait là tout seul : « Je m'entretiens, répondit l'autre, avec moi-même. — Prends garde, je te prie, et fais grande attention, reprit Cratès, de ne pas t'entretenir avec un méchant. » On surveille d'ordinaire l'homme en proie au désespoir ou à la frayeur, pour qu'il n'abuse pas de sa solitude ; et quiconque n'a plus sa raison ne doit pas être livré à lui-même. Car alors s'agitent les mauvais desseins, alors on trame la perte d'autrui ou la sienne propre ; alors les passions criminelles jettent leurs plans, et tout ce que par crainte ou par honte elle recelait en elle, l'âme le produit au dehors ; l'audace s'aiguise, l'incontinence s'enflamme, l'irascibilité s'exalte. En un mot, le seul avantage de la solitude qui est de n'avoir point de complice, de ne point craindre les révélateurs, l'insensé le perd : lui-même se trahit. Vois donc ce que j'espère de toi, ou plutôt ce que je m'en promets ; car qui dit espérance parle d'un bien douteux : je n'imagine pas avec qui j'aimerais mieux te voir qu'avec toi. Je rappelle en mon souvenir de quel grand cœur ont jailli certains de tes mots, de quelle force ils étaient remplis. Je m'en félicitai tout d'abord et me dis : « Cela n'est point venu du bout des lèvres ; il y a un fond sous ces paroles. Ce n'est point là une âme de la foule, elle aspire à la véritable vie. » Que tes discours, que ta conduite ne fassent qu'un : garde que rien ne te fasse déchoir. Pour tes vœux d'autrefois, tiens-en quitte la divinité ; formes-en d'autres tout nouveaux : implore d'elle la sagesse, la santé de l'âme, et seulement ensuite celle du corps.^[33] Ces souhaits-là, qui t'empêche de les renouveler souvent ? Tu peux hardiment les faire : tu ne demanderas rien du bien d'autrui. — Mais, selon ma coutume, pour joindre à ma lettre quelque petit présent, voici une chose bien vraie que je trouve chez Athénodore :^[34] « Tiens-toi pour affranchi de tout mauvais désir, quand tu en seras au point de ne demander rien au ciel que tu ne puisses lui demander à la face de tous. Car aujourd'hui, ô comble du délire ! les plus honteuses prières se murmurent tout bas dans les temples ; si quelqu'un prête l'oreille, on se tait ; et ce qu'on ne voudrait pas que l'homme sût, on le raconte aux immortels^[35] ». Veille à ce qu'on ne te rappelle point cette maxime préservatrice : vis avec les hommes comme si Dieu te voyait ; parle à Dieu

comme si les hommes t'entendaient.

LETTRE XI.

CE QUE PEUT LA SAGESSE CONTRE LES DÉFAUTS NATURELS. IL FAUT SE CHOISIR DES MODÈLES.

J'ai conversé avec ton ami : il est de bon naturel. Toute l'élévation de son âme, l'étendue de son esprit et même de ses progrès se sont montrées dans cette première entrevue. Il nous a donné l'avant-goût de ce qu'il réalisera : car il parlait sans préparation, pris à l'improviste. À mesure qu'il se remettait, il avait peine à se défaire d'un modeste embarras, d'heureux augure chez un jeune homme, tant elle venait du fond de l'âme cette pudeur qui colorait ses traits. L'habitude lui en restera, autant que je puis conjecturer, fût-il même aguerri et débarrassé de tous ses défauts ; fût-il sage, elle le suivra. Car aucune sagesse ne saurait enlever dans l'homme physique ou moral des imperfections originelles : ce qui est implanté en nous, ce qui naît avec nous, se modifie par l'art, mais ne peut s'extirper. J'ai vu les plus hardis mortels ne pouvoir paraître en public sans être pris d'une sueur soudaine, comme ceux que la fatigue ou une extrême chaleur accable. J'en ai vu à qui les genoux tremblaient au moment de prendre la parole ; il en est alors dont les dents s'entrechoquent, la langue balbutie, les lèvres demeurent collées l'une à l'autre. C'est de quoi les leçons ni l'usage ne guérissent jamais ; la nature manifeste là son empire et avertit même les plus forts de leur faiblesse. Outre cela, je connais encore ces subites rougeurs dont se couvrent les visages même les plus graves. Plus apparentes chez ceux qui sont jeunes comme ayant le sang plus chaud et le front moins exercé, elles ne laissent pas de se produire chez les hommes les plus consommés et chez les vieillards. Certaines gens ne sont jamais plus à craindre que lorsqu'ils ont rougi, comme s'ils avaient jeté dehors toute vergogne. Sylla devenait bien plus violent quand le sang lui était monté au visage. Nulle physionomie n'a été plus ouverte aux impressions que celle de Pompée :^[36] il ne parut jamais devant plusieurs personnes sans rougir, surtout devant des assemblées. Même chose arriva à Fabianus,^[37] introduit au sénat comme témoin, je me le rappelle ; et cette pudeur lui allait merveilleusement. C'était l'effet, non point d'un caractère timide, mais d'une situation nouvelle, dont l'inhabitude, sans déconcerter tout à fait, agit sur des natures faciles et physiquement prédisposées à s'émouvoir. Car si chez les unes le sang est plus calme ; vif et mobile chez d'autres, incontinent il se porte au visage. C'est, je le répète, ce que la sagesse n'empêchera jamais ; autrement elle tiendrait la nature même sous sa loi, si elle enrayait toute imperfection. Celles qu'on tient du hasard de la naissance et du tempérament, lors même que l'âme a longtemps et péniblement lutté pour s'en affranchir, ne nous quittent

plus. On ne les étouffe pas plus qu'on ne les fait naître. Les acteurs, qui sur la scène imitent les passions, qui expriment la crainte dans ses agitations les plus vives, et l'abattement dans tous ses symptômes, n'ont d'autre moyen pour simuler la honte que de baisser la tête, prendre un ton de voix humble, fixer sur la terre des yeux à demi fermés : il ne leur est pas donné de se faire rougir, phénomène qu'on n'empêche ni ne provoque. La sagesse ne promet ni ne fait rien pour le combattre ; il ne dépend que de lui-même : il paraît contre notre volonté, comme il disparaît sans elle.

Mais ma lettre réclame le trait qui doit la terminer. Reçois donc un utile et salutaire conseil que je veux que tu graves dans ton âme : « Il nous faut choisir un homme vertueux et l'avoir constamment devant nos yeux, afin de vivre comme en sa présence et d'agir en tout comme s'il nous voyait. » Voilà, cher Lucilius, un précepte d'Epicure ; c'est un surveillant, un gouverneur qu'il nous impose, et avec raison. Que de fautes évitées, si au moment de les commettre on avait un témoin ! Prenons pour guide de conscience un homme révérent par nous, dont l'autorité purifie nos pensées les plus secrètes. Heureux le personnage dont la présence, que dis-je ? dont le souvenir même rend meilleur ! heureux qui le vénère assez pour qu'à ce seul souvenir il rentre dans le calme et dans l'ordre ! Qui rend aux vertus cet hommage le méritera bientôt lui-même. Oui, fais choix de Caton ou, s'il te paraît trop rigide, adopte la morale plus tempérée de Lélius : détermine-toi pour l'homme qui t'a plu par sa vie, par ses discours, par son visage même où son âme se montre au dehors : propose-toi le incessamment soit comme censeur, soit comme modèle. On a besoin, je le dis encore, d'un type auquel se conforment nos mœurs. À moins d'une règle, les penchants vicieux ne se redressent point.

LETTRE XII.

AVANTAGES DE LA VIEILLESSE. — SUR LA MORT VOLONTAIRE.

De quelque côté que je me tourne, tout ce que je vois me démontre que je suis vieux.^[38] J'étais allé à ma campagne, près de la ville, et je me plaignais des dépenses qu'entraînait le délabrement de ma maison. Le fermier me dit qu'il n'y avait point négligence de sa part, qu'il faisait tout ce qu'il devait, mais que le bâtiment était vieux. — Ce bâtiment s'est élevé sous ma main! que vais-je devenir, moi, si des murs de mon âge tombent déjà en poudre? J'étais piqué; je saisis le premier sujet d'exhaler ma mauvaise humeur: « On voit bien, dis-je, que ces platanes sont négligés; ils n'ont plus de feuilles; quelles branches noueuses, rabougries! quels troncs affreux et rongés de mousse! cela n'arriverait pas, si l'on prenait soin de les déchausser, de les arroser. » Lui de jurer par mon bon génie qu'il y fait tout ce qu'on y peut faire, qu'il n'omet aucun soin, mais qu'ils ont un peu d'âge. — Entre nous, c'est moi qui les avais plantés, qui avais vu leur premier feuillage. Me tournant vers l'entrée du logis: « Quel est, dis-je, ce vieux décrépît très bien placé là au seuil de ma porte, car il s'apprête à le passer pour toujours? où as-tu fait cette trouvaille? le beau plaisir d'aller enlever les morts du voisinage! — Vous ne me reconnaissez pas? dit l'autre. Je suis Felicio, à qui vous apportiez des jouets. Je suis le fils de Philositus, votre fermier; j'étais votre petit favori. — Le bonhomme radote complètement. Ce poupon-là, mon petit favori! au fait, il pourra l'être: voilà que les dents lui tombent.^[39] »

Je dois à ma campagne d'y avoir vu de tous côtés ma vieillesse m'apparaître.^[40] Faisons-lui bon accueil et aimons-la: elle est pleine de douceurs pour qui sait en user. Les fruits ont plus de saveur quand ils se passent; l'enfance n'a tout son éclat qu'au moment où elle finit; pour les buveurs, la dernière rasade est la bonne, c'est le coup qui les noie, qui rend l'ivresse parfaite.^[41] Ce qu'a de plus piquant toute volupté, elle le garde pour l'instant final. Le grand charme de la vie est à son déclin, je ne dis pas au bord de la tombe, bien que, même sur l'extrême limite, elle ait à mon gré ses plaisirs. Du moins a-t-elle pour jouissance l'avantage de n'en désirer aucune. Qu'il est doux d'avoir lassé les passions, de les avoir laissées en route! « Mais il est triste d'avoir la mort devant les yeux! » D'abord elle doit être autant devant les yeux du jeune homme que du vieillard: car elle ne nous appelle point par rang d'âge; puis on n'est jamais tellement vieux qu'on ne puisse espérer sans présomption encore un jour.^[42] Or un jour, c'est un degré de la vie: l'ensemble d'un âge d'homme se compose de divisions, de petits cercles enveloppés par de plus grands. Il en est un qui les embrasse et

les comprend tous :^[43] celui qui va de la naissance à la mort. Tel cercle laisse en dehors les années de l'adolescence ; tel autre enferme dans son tour l'enfance tout entière ; vient ensuite l'année qui rassemble en elle tous les temps qui multipliés forment la vie. Une moindre circonférence borne le mois, une bien moindre encore le jour ; mais le jour va, comme tout le reste, de son commencement à sa fin, de son aurore à son couchant. Aussi Héraclite, que l'obscurité de son style a fait surnommer le *Ténébreux*, dit que chaque jour ressemble à tous : ce qu'on a interprété diversement. Les uns entendent qu'il est pareil quant aux heures, et ils disent vrai ; car si un jour est un espace de vingt-quatre heures, nécessairement tous les jours entre eux sont pareils, parce que la nuit gagne ce que le jour perd. D'autres appliquent cette ressemblance à l'ensemble de tous les jours, la plus longue durée n'offrant que ce qu'on trouve en une seule journée, lumière et ténèbres. Dans les révolutions alternatives du ciel ce double phénomène se répète, mais n'est jamais autre, qu'il s'abrège ou qu'il se pro longe. Disposons donc chacune de nos journées comme si elle fermait la marche, comme si elle achevait et complétait notre vie.^[44] Pacuvius qui, par une sorte de prescription, fit de la Syrie son domaine,^[45] qui présidait lui-même aux libations et au banquet de ses funérailles, se faisait porter de la table au lit, aux applaudissements de ses amis de débauche, et l'on chantait en grec au son des instruments : *Il a vécu ! il a vécu*^[46] ! Il s'enterrait, cet homme, tous les jours. Ce qu'il faisait par dépravation, faisons-le dans un bon esprit ; et, en nous livrant au sommeil, disons, satisfaits et joyeux :

J'ai vécu, jusqu'au bout j'ai fourni ma carrière.^[47]

Si Dieu nous accorde un lendemain, soyons heureux de le recevoir. On jouit pleinement et avec sécurité de soi-même, quand on attend le lendemain sans inquiétude. Qui dit le soir : « J'ai vécu, » peut dire le matin : « Je gagne une journée. »

Mais il est temps de clore ma lettre. « Quoi ! dis-tu, elle m'arrivera sans la moindre aubaine? » Ne crains rien : elle te portera quelque chose. Quelque chose, ai-je dit? beaucoup même. Car quoi de plus excellent que ce mot que je lui confie pour te le transmettre : « Il est dur de vivre sous le joug de la nécessité, mais il n'y a nulle nécessité d'y vivre? » et comment y en aurait-il? De toutes parts s'ouvrent à la liberté des voies nombreuses, courtes, faciles. Rendons grâce à Dieu : on ne peut retenir personne dans la vie : point de nécessités que l'homme ne puisse fouler aux pieds. « Il est d'Epicure, dis-tu, ce mot-là. Pourquoi donner ce qui n'est pas à toi? » Toute vérité est mon bien ; et je ne cesserai de t'envoyer de l'Epicure à foison, pour que les gens qui jurent d'après un maître et considèrent non ce qu'on a pu dire, mais qui l'a dit, sachent que les bonnes pensées appartiennent à tous.

LETTRE XIII.

SUR LA FORCE D'ÂME QUI CONVIENT AU SAGE. — NE PAS TROP CRAINdre L'AVENIR.

Ton courage est grand, je le sais. Avant même de t'être armé de ces préceptes qui nous sauvent, qui triomphent des plus rudes atteintes, tu étais, en face de la Fortune, assez sûr de toi, bien plus sûr encore quand tu en es venu aux mains avec elle et que tu as mesuré tes forces. Et qui peut jamais se fier fermement aux siennes, s'il n'a vu mille difficultés surgir de toutes parts et quelquefois le serrer de près? Pour une âme énergique et qui ne pliera sous le bon plaisir de personne, voilà l'épreuve, la vraie pierre de touche. L'athlète ne saurait apporter au combat toute l'ardeur nécessaire, s'il n'a jamais reçu de contusions. Celui qui a vu couler son sang, dont les dents ont craqué sous le ceste, qui, renversé, a supporté le poids de l'adversaire étendu sur lui, que l'on a pu abattre sans abattre son courage, qui à chaque chute s'est relevé plus opiniâtre, celui-là descend plein d'espoir dans l'arène. Ainsi, pour suivre la similitude, souvent la Fortune t'a tenu sous elle ; et, loin de te rendre, dégagé d'un seul bond tu l'as attendue plus fièrement : la vertu croît et gagne aux coups qu'on porte. Toutefois, si bon te semble, accepte de moi de nouveaux moyens de résistance. Il y a, ô Lucilius, plus de choses qui font peur qu'il n'y en a qui font mal, et nos peines sont plus souvent d'opinion que de réalité. Je te parle ici le langage non des stoïciens, mais de l'autre école, moins hardie. Car nous disons, nous, que tout ce qui arrache à l'homme la plainte ou le cri des douleurs, tout cela est futile et à dédaigner. Oublions ces doctrines si hautes et néanmoins si vraies : ce que je te recommande, c'est de ne pas te faire malheureux avant le temps ; car ces maux, dont l'imminence apparente te fait pâlir, peut-être ne seront jamais, à coup sûr ne sont point encore. Nos angoisses parfois vont plus loin, parfois viennent plus tôt qu'elles ne doivent ; souvent elles naissent d'où elles ne devraient jamais naître. Elles sont ou excessives, ou chimériques, ou prématurées. Le premier de ces trois points étant controversé et le procès restant indécis, n'en parlons pas quant à présent. Ce que j'appellerais léger, tu le tiendrais pour insupportable ; et je sais que des hommes rient sous les coups d'étrivières, que d'autres se lamentent pour un soufflet. Plus tard nous verrons si c'est d'elles-mêmes que ces choses tirent leur force ou de notre faiblesse. En attendant promets-moi, quand tu seras assiégé d'officieux qui te démontreront que tu es malheureux, de ne point juger sur leurs dires, mais sur ce que tu sentiras : consulte ta puissance de souffrir, appelle-en à toi-même qui te connais mieux que personne : « D'où me viennent ces condoléances? quelle peur agite ces gens? ils craignent jusqu'à la contagion

de ma présence, comme si l'infortune se gagnait ! Y a-t-il ici quelque mal réel ; ou la chose ne serait-elle point plus décriée que funeste? » Adresse-toi cette question : « N'est-ce pas sans motif que je souffre, que je m'afflige ; ne fais-je point un mal de ce qui ne l'est pas? » — « Mais comment voir si ce sont chimères ou réalités qui causent mes angoisses? » Voici à cet égard la règle. Ou le présent fait notre supplice, ou c'est l'avenir, ou c'est l'un et l'autre. Le présent est facile à apprécier. Ton corps est-il libre, est-il sain, aucune disgrâce n'affecte-t-elle ton âme, nous verrons comment tout ira demain, pour aujourd'hui rien n'est à faire. « Mais demain arrivera. » Examine d'abord si des signes certains présagent la venue du mal, car presque toujours de simples soupçons nous abattent, dupes que nous sommes de cette renommée qui souvent défait des armées entières, à plus forte raison des combattants isolés. Oui, cher Lucilius, on capitule trop vite devant l'opinion : on ne va point reconnaître l'épouvantail, on n'explore rien, on ne sait que trembler et tourner le dos comme les soldats que la poussière soulevée par des troupes en fuite a chassés de leur camp, ou qu'un faux bruit semé sans garant frappe d'un commun effroi. Je ne sais comment le chimérique alarme toujours davantage : c'est que le vrai a sa mesure, et que l'incertain avenir reste livré aux conjectures et aux hyperboles de la peur. Aussi n'est-il rien de si désastreux, de si irrémédiable que les terreurs paniques : les autres ôtent la réflexion, celles-ci, jusqu'à la pensée. Appliquons donc ici toutes les forces de notre attention. Il est vraisemblable que tel mal arrivera, mais est-ce là une certitude? Que de choses surviennent sans être attendues, que de choses attendues ne se produisent jamais ! Dût-il même arriver, à quoi bon courir au-devant du chagrin? il se fera sentir assez tôt quand il sera venu : d'ici là promets-toi meilleure chance. Qu'y gagneras-tu? du temps. Mille incidents peuvent faire que le péril le plus prochain, le plus imminent, s'arrête ou se dissipe ou aille fondre sur une autre tête. Des incendies ont ouvert passage à la fuite ; il est des hommes que la chute d'une maison a mollement déposés à terre ; des têtes déjà courbées sous le glaive l'ont vu s'éloigner, et le condamné a survécu à son bourreau. La mauvaise fortune aussi a son inconstance. Elle peut venir comme ne venir pas : jusqu'ici elle n'est pas venue : vois le côté plus doux des choses. Quelquefois, sans qu'il apparaisse aucun signe qui annonce le moindre malheur, l'imagination se crée des fantômes ; ou c'est une parole de signification douteuse qu'on interprète en mal, ou l'on s'exagère la portée d'une offense, songeant moins au degré d'irritation de son auteur qu'à tout ce que pourrait sa colère. Or la vie n'est plus d'aucun prix, nos misères n'ont plus de terme, si l'on craint tout ce qui en fait de maux est possible. Que ta prudence te vienne en aide, emploie ta force d'âme à repousser la peur du mal même le plus évident ; sinon, combats une faiblesse par une autre, balance la crainte par l'espoir. Si certains que soient

les motifs qui effraient, il est plus certain encore que la chose redoutée peut s'évanouir, comme celle qu'on espère peut nous décevoir. Pèse donc ton espoir et ta crainte, et si l'équilibre en somme est incertain, penche en ta faveur et crois ce qui te flatte le plus. As-tu plus de probabilités pour craindre, n'en incline pas moins dans l'autre sens et coupe court à tes perplexités. Représente-toi souvent combien la majeure partie des hommes, alors qu'ils n'éprouvent aucun mal, qu'il n'est pas même sûr s'ils en éprouveront, s'agitent et courent par tous chemins. C'est que nul ne sait se résister, une fois l'impulsion donnée, et ne réduit ses craintes à leur vraie valeur. Nul ne dit : « Voilà une autorité vaine, vaine de tout point : cet homme est fourbe ou crédule. » On se laisse aller aux rapports ; où il y a doute, l'épouvante voit la certitude ; on ne garde aucune mesure, soudain le soupçon grandit en terreur.

J'ai honte de te tenir un pareil langage et de t'appliquer d'aussi faibles palliatifs. Qu'un autre dise : « Peut-être cela n'arrivera-t-il pas ! » Tu diras, toi : « Et quand cela arriverait ? Nous verrons qui sera le plus fort. Peut-être sera-ce un heureux malheur, une mort qui honorera ma vie. » La ciguë a fait la grandeur de Socrate : arrache à Caton le glaive qui le rendit à la liberté, tu lui ravis une grande part de sa gloire.

Mais c'est trop longtemps t'exhorter ; car toi, c'est d'un simple avis, non d'une exhortation que tu as besoin. Nous ne t'entraînons pas dans un sens qui répugne à ta nature : tu es né pour les choses dont nous parlons. Tu n'en dois que mieux développer et embellir ces heureux dons. Mais voici ma lettre finie : je n'ai plus qu'à lui imprimer son cachet, c'est-à-dire quelque belle sentence que je lui confierai pour toi. « L'une des misères de la déraison, c'est de toujours commencer à vivre. » Apprécie ce que ce mot signifie, ô Lucilius le plus sage des hommes, et tu verras combien est choquante la légèreté de ceux qui donnent chaque jour une base nouvelle à leur vie, qui ébauchent encore, près d'en sortir, de nouveaux projets. Regarde autour de toi chacun d'eux : tu rencontreras des vieillards qui plus que jamais se préparent à l'intrigue, aux lointains voyages, aux trafics. Quoi de plus pitoyable qu'un vieillard qui débute dans la vie^[48] ! Je ne joindrais pas à cette pensée le nom de son auteur, si elle n'était assez peu connue et en dehors des recueils ordinaires d'Epicure, dont je me suis permis d'applaudir et d'adopter les mots.

LETTRE XIV.

JUSQU'À QUEL POINT IL FAUT SOIGNER LE CORPS.

Je l'avoue, la nature a voulu que notre corps nous fût cher ; je l'avoue encore, elle nous en a commis la tutelle ; je ne nie pas qu'on ne lui doive quelque indulgence : mais qu'il faille en être esclave, je le nie. On se prépare trop de tyrans dès qu'on s'en fait un de son corps, dès qu'on craint trop pour lui, dès qu'on rapporte tout à lui. Il faut se conduire dans la pensée que ce n'est pas pour le corps qu'on doit vivre, mais qu'on ne peut vivre sans le corps. Si nous lui sommes trop attachés, nous voilà agités de frayeurs, surchargés de soucis, en butte à mille déplaisirs. Le beau moral est bien peu de chose aux yeux de l'homme pour qui le physique est tout. Donnons au corps tous les soins qu'il exige, mais sachons, dès que l'ordonnera la raison, ou l'honneur, ou le devoir, le précipiter dans les flammes. Néanmoins, autant que possible, évitons tous genres de malaises, non pas seulement tous périls ; retirons-nous en lieu sûr, veillant sans cesse à écarter les choses que ce corps peut craindre. Elles sont, si je ne me trompe, de trois sortes. Il a peur de l'indigence, peur des maladies, peur des violences de plus puissant que lui. De tout cela rien ne nous frappe plus vivement que les menaces de la force, car c'est à grand bruit, c'est avec fracas qu'elles arrivent. Les maux naturels dont je viens de parler, l'indigence et les maladies, se glissent silencieusement : l'œil ni l'oreille n'en reçoivent nulle impression de terreur. L'autre fléau marche en grand appareil : le fer et les feux l'environnent et les chaînes et une meute de botes féroces qu'il lâche sur des hommes pour les éventrer. Figure-toi ici les cachots, et les croix, et les chevalets, et les crocs ; et l'homme assis sur un fer aigu qui le traverse et lui sort par la bouche ; et ces membres écartelés par des chars poussés en sens divers ; et cette tunique enduite et tissue de tout ce qui alimente la flamme ;^[49] et tout ce qu'a pu en outre imaginer la barbarie. Non : il n'est pas étonnant que nos plus grandes craintes nous viennent d'un ennemi dont les supplices sont si variés et les apprêts si formidables. Comme le bourreau terrine d'autant plus qu'il étale plus d'instruments de torture (car l'appareil triomphe de qui eût résisté aux douleurs) ; de même, parmi les choses qui subjuguent et domptent nos âmes, les plus puissantes sont celles qui ont de quoi parler aux yeux. Il y a des fléaux non moins graves, tels que la faim, la soif, les ulcères intérieurs,^[50] la fièvre qui brûle les entrailles ; mais ceux-là sont cachés : ils n'ont rien à montrer qui menace, qui soit pittoresque : les autres sont comme ces grandes armées dont l'aspect et les préparatifs seuls ont déjà vaincu.^[51]

Veillons donc à n'offenser personne. C'est tantôt le peuple que nous devons

craindre ; tantôt, si la forme du gouvernement veut que la majeure partie des affaires se traite au Sénat, ce seront les hommes influents ; ce sera parfois un seul personnage investi des pouvoirs du peuple et qui a pouvoir sur le peuple. Avoir tous ces hommes pour amis est une trop grande affaire ; c'est assez de ne pas les avoir pour ennemis.^[52] Aussi le sage ne provoquera-t-il jamais le courroux des puissances ; il louvoiera, comme le navigateur devant l'orage.^[53] Quand tu es allé en Sicile, tu as traversé le détroit. Ton téméraire pilote ne tint pas compte des menaces de l'Auster, de ce vent qui soulève les flots de ces parages et les roule en montagnes ;^[54] au lieu de chercher la côte à sa gauche, il se jeta sur celle où le voisinage de Charybde met aux prises les deux mers. Un plus avisé demande à ceux qui connaissent les lieux quel est ce bouillonnement, ce que pronostiquent les nuages, et il dirige sa course loin de ces bords tristement célèbres par leurs gouffres tournoyants. Ainsi agit le sage : il évite un pouvoir qui peut nuire, prenant garde avant tout de paraître l'éviter. Car c'est encore une condition de la sécurité que de ne pas trop faire voir qu'on la cherche : tu me fuis, donc tu me condamnes.

J'ai dit qu'il faut songer à se garantir du côté du vulgaire. D'abord n'ayons aucune de ses convoitises : les rixes s'élèvent entre concurrents. Ensuite ne possédons rien que la ruse ait grand profit à nous ravir ; que ta personne offre le moins possible aux spoliateurs. Nul ne verse le sang pour le sang : ces monstres du moins sont bien rares ; on tue par calcul plus souvent que par haine ; le brigand laisse passer l'homme qui n'a rien sur lui ; sur la route la plus infestée il y a paix pour le pauvre. Restent trois choses, qu'un ancien adage nous prescrit d'éviter : la haine, l'envie, le mépris. Comment y réussir ? La sagesse seule nous le montrera. Il est difficile en effet de tenir un milieu : je risque de tomber dans le mépris par crainte de l'envie ; et si je me fais scrupule d'écraser personne, on peut me croire fait pour être écrasé : beaucoup eurent sujet de trembler parce qu'ils pouvaient faire trembler les autres. À tout égard prenons nos sûretés : il n'en coûte pas moins d'être envié que méprisé.

Que la philosophie soit notre refuge. Son culte est comme un sacerdoce révérend des bons, révérend même de ceux qui ne sont méchants qu'à demi. L'éloquence du forum, tous ces prestiges de la parole qui remuent les masses ont leurs antagonistes ; la philosophie, pacifique et toute à son œuvre, ne donne point prise aux dédains, car tous les arts et les hommes, même les plus pervers, s'inclinent devant elle. Non, jamais la dépravation, jamais la ligue ennemie des vertus ne prévaudront tellement que le titre de philosophe ne demeure vénérable et saint. Qu'au reste notre manière de philosopher soit paisible et modeste. « Mais, diras-tu, te semble-t-elle modeste la philosophie de M. Caton qui veut repousser la guerre civile avec une harangue, qui se jette au milieu des fureurs et

des armes des deux plus puissants citoyens, et tandis que les uns combattent Pompée, les autres César, attaque tous les deux à la fois? » On peut mettre en doute si alors le sage devait prendre en main les affaires publiques. Que prétends-tu, M. Caton? Il ne s'agit plus de la liberté : depuis longtemps c'en est fait d'elle. C'est à qui, de César ou de Pompée, appartiendra la république. Qu'as-tu à faire en cette triste lutte? Tu n'as point ici de rôle : on se bat pour le choix d'un maître. Que t'importe qui triomphera? Le moins méchant peut vaincre : mais le vainqueur sera forcément le plus coupable.^[55] » Je ne prends ici Caton qu'au dénouement ; mais les années même qui précédèrent n'étaient pas faites pour souffrir un sage, dans ce pillage de la république. Caton fit-il autre chose que frapper l'air de clameurs et s'épuiser en vaines paroles, lorsqu'enlevé par tout un peuple, jeté de mains en mains et couvert de crachats, il fut arraché du forum, ou qu'il se vit du Sénat traîné en prison? Mais nous examinerons plus tard si le sage doit intervenir en pure perte : en attendant je te renvoie à ces stoïciens qui, exclus des affaires publiques, ont embrassé la retraite pour cultiver l'art de vivre et donner au genre humain le code de ses droits, sans choquer en rien les puissances. Le sage ne doit point heurter les usages reçus ni attirer sur lui par l'étrangeté de sa vie les regards de tous. « Le voilà donc à l'abri des écueils, s'il suit cette ligne de conduite? » Je ne puis te garantir cela, pas plus qu'à un homme tempérant la santé, bien que la santé soit le fruit de la tempérance. Des vaisseaux périssent dans le port ; mais que penses-tu qu'il arrive en pleine mer? Combien n'est-on pas plus près du danger quand on exécute et projette mille choses, si le repos même n'est pas une sauvegarde! L'innocent succombe quelquefois, qui le nie? mais le plus souvent c'est le coupable. L'honneur de l'art est sauf quand on reçoit le coup à travers la garde de son épée. En un mot, dans toute affaire c'est la prudence que le sage consulte, non le résultat. Les commencements dépendent de nous : l'événement est à la décision du sort, auquel je ne donne pas juridiction sur moi. « Mais les vexations qu'il apporte! mais les traverses! » Brigand qui tue n'est pas juge qui condamne.^[56]

Maintenant tu tends la main vers ta stipende journalière. Tu l'auras pleine d'or pur ; et puisque c'est d'or qu'il s'agit, voici le secret d'en user et d'en jouir avec plus de charme : « Celui-là jouit le plus des richesses, qui a le moins besoin d'elles. » — L'auteur? me diras-tu. — Vois combien j'ai l'âme bonne : je m'avise de louer ce qui n'est pas de nous. C'est d'Epicure, ou de Métrodore, ou de tel autre du même atelier. Et qu'importe qui l'a dit, s'il est dit pour tous? Qui a besoin des richesses craint de les perdre ; or une jouissance inquiète n'en est plus une : on veut ajouter à son bien, et en songeant à l'accroître on oublie d'en user. On reçoit des comptes, on fatigue le pavé du forum, on feuillette son livre d'échéances, de maître on se fait intendant.

LETTRE XV.

DES EXERCICES DU CORPS. — DE LA MODÉRATION DANS LES DÉSIRS.

C'était chez nos pères un usage, observé encore de mon temps, d'ajouter au début d'une lettre : *Si ta santé est bonne, je m'en réjouis ; pour moi, je me porte bien.* À juste titre aussi nous disons, nous : *Si tu pratiques la bonne philosophie, je m'en réjouis.* C'est là en effet la vraie santé, sans laquelle notre âme est malade et le corps lui-même, si robuste qu'il soit, n'a que les forces d'un furieux ou d'un frénétique. Soigne donc par privilège la santé de l'âme : que celle du corps vienne en second lieu ; et cette dernière te coûtera peu, si tu ne veux que te bien porter. Car il est absurde, cher Lucilius, et on ne peut plus messéant à un homme lettré, de tant s'occuper à exercer ses muscles, à épaissir son encolure, à fortifier ses flancs. Quand ta corpulence aurait pris le plus heureux accroissement, et tes muscles les plus belles saillies, tu n'égaleras jamais en vigueur et en poids les taureaux de nos sacrifices. Songe aussi qu'une trop lourde masse de chair étouffe l'esprit et entrave son agilité. Cela étant, il faut, autant qu'on peut, restreindre la sphère du corps et faire à l'âme la place plus large. Que d'inconvénients résultent de tant de soins donnés au corps ! D'abord des exercices dont le travail absorbe les esprits et rend l'homme incapable d'attention forte et d'études suivies ; ensuite une trop copieuse nourriture qui émousse la pensée. Puis des esclaves de la pire espèce que vous acceptez pour maîtres, des hommes qui partagent leur vie entre l'huile et le vin, dont la journée s'est passée à souhait, s'ils ont bien et dûment sué et, pour réparer le fluide perdu, multiplié ces rasades qui à jeun doivent pénétrer plus avant. Boire et suer, régime d'estomacs débilités.

Il est des exercices courts et faciles qui déraïdissent le corps^[57] sans trop distraire, et ménagent le temps, dont avant tout il faut tenir compte : la course, le balancement des mains chargées de quelque fardeau, le saut en hauteur ou bien en longueur, ou comme qui dirait la danse *des prêtres saliens*, ou plus trivialement *le saut du foulon*. Choisis lequel tu voudras de ces moyens : l'usage te le rendra facile. Mais quoi que tu fasses, reviens vite du corps à l'âme ; nuit et jour tu dois l'exercer, on l'entretient sans grande peine. Cet exercice, ni froid ni chaleur ne l'empêchent, ni même la vieillesse. Cultive ce fonds que le temps ne fait qu'améliorer. Non que je te prescrive d'être sans cesse courbé sur un livre ou sur des tablettes : il faut quelque relâche à l'âme, de manière toutefois à ne pas démonter ses ressorts, mais à les détendre. La litière aussi donne au corps un ébranlement qui ne trouble point la pensée : elle permet de lire, de dicter, de

parler, d'écouter, tous avantages que nous laisse même la promenade à pied. Ne dédaigne pas non plus la lecture à haute voix ; mais point de ces efforts d'organe qui montent toute l'échelle des tons pour baisser brusquement. Veux-tu même apprendre l'art de déclamer en marchant? Ouvre ta porte à ces gens auxquels la faim a fait inventer une science nouvelle : ils sauront régler ton allure, observeront le mouvement de tes lèvres et de tes mâchoires et pousseront la hardiesse aussi loin que ta patiente crédulité les laissera faire. Or voyons : faudra-t-il que tu débutes par crier et par développer toute la force de tes poumons? Il est si naturel de ne s'échauffer que graduellement, que même ceux qui plaident prennent d'abord le ton ordinaire avant de passer aux éclats de voix. Aucun ne s'écrie dès l'exorde : « À moi, concitoyens! » Ainsi, selon l'idée, l'impulsion du moment, soutiens le pour, le contre d'une controverse ou plus animée ou plus lente, prenant aussi conseil de tes poumons et de ta voix. Toujours mesurée, quand tu veux la recueillir et la rappeler qu'elle descende et ne tombe pas ; qu'elle garde le diapason de l'âme sa régulatrice et ne s'emporte pas à l'ignorante et rustique manie de vociférer. Ce n'est pas d'exercer la voix qu'il s'agit, mais de s'exercer par elle.

Grâce à moi te voilà hors d'un grave embarras : un petit cadeau, un présent d'ami va s'ajouter à ce service.^[58] Écoute cette sentence remarquable : « La vie de l'insensé n'est qu'ingratitude, qu'anxiété, qu'élancement vers l'avenir. » — « Qui a dit cela? » Le même que ci-devant. Or de quelle vie parle-t-il, selon toi ; de quel insensé? de Baba? d'Ision^[59]? Non ; il parle de nous, que d'aveugles désirs précipitent vers ce qui doit nous nuire, ou du moins ne nous rassasier jamais ; de nous qui, si nous pouvions l'être, serions satisfaits dès longtemps ; de nous qui ne songeons pas combien il est doux de ne rien demander, combien il est beau de dire : « J'ai assez, je n'attends rien de la Fortune. » Ressouviens-toi mainte fois, cher Lucilius, de tout ce que tu as conquis d'avantages ; et en voyant combien d'hommes te précèdent, songe combien viennent après toi. Si tu ne veux être ingrat envers les dieux et ta destinée, songe à tant de rivaux que tu as devancés. Qu'as-tu à envier aux autres? Tu t'es dépassé toi-même. Fixe-toi une limite que tu ne puisses plus franchir, quand tu le voudrais : tu verras fuir quelque jour ces biens fallacieux, plus doux à espérer qu'à posséder. S'il y avait en eux de la substance, ils désaltéreraient quelquefois ; mais plus on y puise, plus la soif s'en irrite. Il change vite, l'appareil séduisant du banquet. Et ce que roule dans ses voiles l'incertain avenir, pourquoi obtiendrais-je du sort qu'il me le donne, plutôt que de moi, de ne pas le demander? Et pourquoi le demanderais-je, oublieux de la fragilité humaine? Pourquoi entasser de nouveaux sujets de labeurs? Voici que ce jour est mon dernier jour ! Ne le fût-il pas, il est si proche du dernier!

LETTRE XVI.

UTILITÉ DE LA PHILOSOPHIE. — LA NATURE ET L'OPINION.

Il est clair pour toi, Lucilius, je le sais, que nul ne peut mener une vie heureuse ou même supportable sans l'étude de la sagesse ; que la première est le fruit d'une sagesse parfaite, la seconde, d'une sagesse seulement ébauchée. Mais cette conviction veut être affermie et enracinée plus avant par une méditation de tous les jours. L'œuvre est plus difficile de rester fidèle à ses plans que de les former vertueux. Il faut persévérer, il faut qu'un travail assidu accroisse tes forces, jusqu'à faire passer dans tes habitudes le bien que rêve ta volonté. Tu n'as donc pas besoin avec moi de protestations si prodigues de mots ni si longues : je vois que tes progrès sont grands. Tes lettres, je sais ce qui les inspire : elles n'ont ni feinte, ni fausses couleurs. Je dirai toutefois ma pensée : j'ai bon espoir de toi, mais pas encore confiance entière. Je veux que tu fasses comme moi : ne compte pas trop vite et trop aisément sur toi-même : secoue les divers replis de ton âme, scrute et observe. Avant toute chose vois si c'est spéculativement ou dans la vie pratique que tu as gagné. La philosophie n'est point un art d'éblouir le peuple, une science de parade : ce n'est pas dans les mots, c'est dans les choses qu'elle consiste. Elle n'est point faite pour servir de distraction et tuer le temps, pour ôter au désœuvrement ses dégoûts ; elle forme l'âme, elle la façonne, règle la vie, guide les actions, montre ce qu'il faut pratiquer ou fuir, siège au gouvernail et dirige à travers les écueils notre course agitée. Sans elle point de sécurité : combien d'incidents, à toute heure, exigent des conseils qu'on ne peut demander qu'à elle ! « Mais, dira-t-on, que me sert la philosophie, s'il existe une fatalité ? que sert-elle si un Dieu régit tout ? que sert-elle si le hasard commande ? Car changer l'immuable, je ne le puis, ni me prémunir contre l'incertain, qu'un Dieu ait devancé mon choix et décidé ce que je devrai faire, ou que la Fortune ne me laisse plus à choisir. » De ces opinions quelle que soit la vraie, qu'elles le soient même toutes, soyons philosophes : soit que les destins nous enchaînent à leur inexorable loi, soit qu'un Dieu, arbitre du monde, ait tout disposé à son gré, soit que les choses humaines flottent désordonnées sous l'impulsion du hasard, la philosophie sera notre égide. Elle déterminera en nous une obéissance volontaire à Dieu, une opiniâtre résistance à la Fortune ; elle t'enseignera à suivre l'un, à souffrir l'autre. Mais ce n'est pas le lieu d'entamer une discussion sur les droits qui nous restent sous l'empire d'une Providence ou d'une série de causes fatales qui lient et entraînent l'homme, ou quand le brusque et l'imprévu dominant seuls ; je reviens à mon but qui est de t'avertir, de t'exhorter à ne point laisser ton mâle courage déchoir et se refroidir.

Soutiens-le et sache le régler, et fais ta manière d'être de ce qui n'est qu'un heureux élan.^[60]

Dès l'ouverture de cette lettre, si je te connais bien, tu l'auras parcourue de l'œil pour voir si elle apporte quelque petit cadeau. Cherche bien, tu le trouveras. N'en fais pas honneur à ma générosité : c'est encore du bien d'autrui que je suis libéral. Que dis-je? du bien d'autrui! Tout ce qui a été bien dit par quelque autre est à moi, par exemple ce mot d'Épicure :^[61] « Si tu vis selon la nature, tu ne seras jamais pauvre ; si selon l'opinion, jamais riche. » La nature désire bien peu, l'opinion voudrait l'infini. Qu'on rassemble sur toi tout ce que des milliers de riches ont pu posséder ; que le sort, t'élevant au-dessus de la mesure des fortunes privées, te couvre de plafonds d'or, t'habille de pourpre, t'amène à ce point de raffinements et d'opulence que le sol disparaisse sous tes marbres, que tu puisses non seulement posséder, mais fouler en marchant des trésors, ajoutes-y statues et peintures et tout ce que tous les arts ont élaboré pour le luxe, tant de richesses ne t'apprendront qu'à désirer plus encore. Les vœux de la nature ont leurs bornes, ceux que la trompeuse opinion fait naître n'ont pas où s'arrêter ; car point de limites dans le faux. Qui suit la vraie route arrive à un but ; qui la perd s'égare indéfiniment. Retire-toi donc de l'illusoire, et quand tu voudras savoir si ton désir est naturel ou suggéré par l'aveugle passion, vois s'il a quelque part son point d'arrêt. Quand, parvenu déjà loin, toujours il lui reste à pousser au delà, sache qu'il est hors de la nature.

LETTRE XVII.

TOUT QUITTER POUR LA PHILOSOPHIE. — AVANTAGES DE LA PAUVRETÉ.

Loin de toi tout cet attirail, si tu es sage, que dis-je ? Si tu veux l'être, et porte-toi vers la raison à grande vitesse et de toutes tes forces. Si quelque lien t'arrête, ou dénoue-le ou tranche-le. Qui te retient ? Tes intérêts domestiques, dis-tu ! Tu les veux régler de telle sorte que ton revenu te suffise sans travail, de peur que la pauvreté ne te pèse, ni toi à personne. — En disant cela, tu sembles ne pas connaître la force et la grandeur du bien où tu aspires : tu vois bien l'ensemble de la chose et à quel point la philosophie est utile ; mais les détails, tu ne les saisis pas encore d'un coup d'œil assez net ; tu ignores combien, en toute situation, elle offre de ressources et comment, pour parler avec Cicéron, dans les grandes crises elle nous prête assistance et intervient dans nos moindres embarras. Crois-moi, appelle-la dans tes conseils : elle te dissuadera de rester assis devant un comptoir : ce que tu cherches, n'est-ce pas, ce que tu veux gagner par tes retards, c'est de n'avoir point la pauvreté à craindre. Et s'il te faut la désirer ! Pour combien d'hommes les richesses furent un obstacle à la philosophie ! La pauvreté va d'un pas libre, en toute sécurité. Quand le clairon sonne, ^[62] elle sait qu'on n'en veut pas à elle ; quand retentit le cri d'alarme, elle cherche par où fuir, et non ce qu'elle emportera. A-t-elle à s'embarquer ? Elle n'excite pas grand bruit au port ; et pour le cortège d'un seul homme le rivage n'est pas en tumulte ; elle n'a point autour d'elle un peuple d'esclaves pour la nourriture desquels il faille souhaiter que les récoltes d'outre-mer donnent bien. Il est facile d'alimenter un petit nombre d'estomacs, bien réglés, et qui ne demandent rien qu'à être rassasiés. La faim est peu coûteuse, un palais blasé l'est beaucoup. Il suffit à la pauvreté que ses besoins pressants soient satisfaits.

Pourquoi donc la refuserais-tu, cette commensale dont le régime devient celui de tout riche de bon sens ? Qui veut cultiver librement son âme doit être pauvre ou vivre comme tel. Cette culture ne profite qu'au sectateur de la frugalité : or la frugalité, c'est une pauvreté volontaire. Défais-toi donc de ces vains prétextes : « Je n'ai pas encore ce qui me suffirait ; que j'arrive à telle somme, et je me donne tout à la philosophie. » Eh ! c'est cette philosophie qu'il faut avant tout acquérir ; tu l'ajournes, tu la remets en dernier, elle par qui tu dois commencer. « Je veux amasser de quoi vivre ! » Apprends donc aussi comment il faut amasser. Si quelque chose t'empêche de bien vivre, qui t'empêche de bien mourir ? Non : ni la pauvreté n'est faite pour nous enlever à la philosophie, ni l'indigence même. Ceux qui ont hâte d'arriver à elle devront endurer même la

faim, qu'ont bien endurée des populations assiégées. Et quel autre prix voulaient-elles de leurs souffrances que de ne pas tomber à la merci du vainqueur? Combien est plus grande une conquête qui promet la liberté perpétuelle et le bonheur de ne craindre ni homme ni Dieu ! Oui, fût-ce par les tortures de la faim, c'est là qu'il faut marcher. Des armées se sont résignées à manquer de tout, à vivre de racines sauvages ; des choses dont le seul nom répugne les ont soutenues dans leur dénuement. Tout cela, elles l'ont souffert pour des maîtres, chose plus étonnante, étrangers ; et l'on hésiterait devant une pauvreté qui affranchit l'âme de ses passions furieuses? Ce n'est donc pas d'amasser qu'il s'agit d'abord ; on peut, même sans provisions de route, arriver à la philosophie. Je te comprends : quand tu posséderas tout le reste, tu voudras bien avoir aussi la sagesse : ce sera comme le complément du matériel de ta vie, et pour ainsi dire un meuble de plus. Ah! plutôt, si peu que tu possèdes, fais-toi dès maintenant philosophe, car d'où sais-tu si tu n'as pas déjà trop? Si tu n'as rien, recherche la philosophie avant toute chose. « Mais je manquerai du nécessaire ! » Je dis d'abord non, cela ne saurait être, tant la nature demande peu ; et le sage s'accommode à la nature. Que si les nécessités les plus extrêmes fondent sur lui, il est prêt : il s'élance hors de la vie et cesse d'être à charge à lui-même. N'a-t-il pour sustenter cette vie que d'exiguës et étroites ressources. « Tant mieux, » se dira-t-il, et sans autre souci, sans se mettre en peine que du nécessaire, il payera sa dette à son estomac, couvrira ses épaules ; et en voyant les tracassés des riches, et tant de rivaux dans cette course aux richesses, tranquille et satisfait il ne fera qu'en rire, il leur crierà : « Pourquoi remettre si tard à jouir de vous-mêmes? Attendez-vous les fruits de vos capitaux, les gains de vos spéculations, le testament d'un riche vieillard, quand vous pouvez sur l'heure devenir riches? La sagesse tient lieu de biens à l'homme : car les lui rendre superflus, c'est les lui donner.^[63] » Ceci s'adresse à d'autres qu'à toi, qui es voisin de l'opulence. Change le siècle, tu auras trop ; et dans tout siècle le nécessaire est le même.^[64]

Je pourrais clore ici ma lettre, mais je t'ai gâté. Il n'est permis de saluer les rois parthes qu'avec un présent ; toi, l'on ne peut te dire adieu sans payer. Qu'ai-je sur moi? Empruntons à Epicure : « Que d'hommes pour qui la richesse conquise n'a pas été la fin, mais le changement de leur misère ! » Je n'en suis pas surpris : ce n'est point dans les choses qu'est le mal, c'est dans l'âme. Ce qui lui rendait la pauvreté si lourde fait que les richesses lui pèsent. Comme il est indifférent que l'homme qui souffre soit déposé sur un lit de bois ou sur un lit d'or : n'importe où tu l'as transféré, ses douleurs y passent avec lui ; de même, place un esprit malade dans la richesse ou dans la pauvreté, partout son mal le suit.

LETTRE XVIII.

LES SATURNALES À ROME. — FRUGALITÉ DU SAGE

Nous voici en décembre, où plus que jamais Rome sue à se divertir ; le plaisir sans frein est de droit public ; tout retentit des vastes apprêts de la fête, comme si rien ne distinguait les Saturnales des jours de travail. La différence a si bien disparu que, ce me semble, on n'a pas eu tort de dire : « Autrefois décembre durait un mois, à présent c'est toute l'année. » Si je t'avais ici, je causerais volontiers avec toi sur ce qu'à ton sens on doit faire : faut-il ne rien changer à nos habitudes de chaque jour ou, pour ne pas paraître faire opposition à l'usage général, faut-il égayer un peu nos soupers, et dépouiller la toge ? Car, ce qui n'avait lieu jadis qu'au temps de troubles et de calamité publique, maintenant pour le plaisir, pour des jours de fête, le costume romain est mis bas. Si je te connais bien, tu ferais le rôle d'arbitre et ne nous voudrais ni tout à fait pareils à cette foule en bonnet phrygien, ni de tous points dissemblables ; à moins peut-être qu'en ces jours plus que jamais il ne faille commander à son âme de s'abstenir seule du plaisir alors que tout un peuple s'y vautre. Elle obtient la plus sûre preuve de sa fermeté, lorsqu'elle ne se porte ni d'elle-même ni par entraînement vers les séductions attirantes de la volupté. S'il y a bien plus de force morale, au milieu d'un peuple ivre et vomissant, à garder sa faim et sa soif, il y a plus de mesure à ne se point isoler ni singulariser, sans toutefois se mêler à la foule, et à faire les mêmes choses, non de la même manière. On peut en effet célébrer un jour de fête sans orgie.

Au reste, je me plais tellement à éprouver la fermeté de ton âme que, comme de grands hommes l'ont prescrit, à mon tour je te prescrirai d'avoir de temps à autre certains jours où te bornant à la nourriture la plus modique et la plus commune, à un vêtement rude et grossier, tu puisses dire : « Voilà donc ce qui me faisait peur ! » Qu'au temps de la sécurité l'âme se prépare aux crises difficiles ; qu'elle s'aguerrisse contre les injures du sort au milieu même de ses faveurs.^[65] En pleine paix, sans ennemis devant soi, le soldat prend sa course, fiche des palissades et se fatigue de travaux superflus pour suffire un jour aux nécessaires. Celui que tu ne veux pas voir trembler dans l'action, exerce-le avant l'action. Voilà comme ont fait les hommes qui, vivant en pauvres tous les mois de l'année, se réduisaient presque à la misère, pour ne plus craindre ce dont ils auraient fait souvent l'apprentissage. Ne crois pas qu'ici je te conseille ces repas à la Timon, ni ces *cabanes du pauvre*,^[66] ni aucune de ces fantaisies raffinées, dont la richesse amuse son ennui.^[67] Je veux pour toi un vrai grabat, un sayon, un pain dur et grossier. Soutiens ce régime trois et quatre jours, quelquefois plus :

n'en fais pas un jeu, mais une épreuve. Alors, crois-moi, Lucilius, tu tressailliras de joie quand pour deux as tu seras rassasié, tu verras que pour être tranquille sur l'avenir on n'a nul besoin de la Fortune ; car elle nous doit le nécessaire, même dans ses rigueurs. Ne te figure pas toutefois que tu auras fait merveille : tu auras fait ce que tant de milliers d'esclaves, tant de milliers de pauvres font. À quel titre donc te glorifier ? C'est que tu l'auras fait sans contrainte, et qu'il te sera aussi facile de le souffrir toujours que de l'avoir essayé un moment. Exerçons-nous à cette escrime, et pour que le sort ne nous prenne pas au dépourvu, rendons-nous la pauvreté familière. Nous craindrons moins de perdre la richesse, si nous savons combien peu il est pénible d'être pauvre. Le grand maître en volupté, Epicure, avait ses jours marqués où il fraudait son appétit, afin de voir s'il lui manquerait quelque chose pour la parfaite plénitude de la jouissance, ou combien il lui manquerait, et si ce complément valait toute la peine qu'il aurait coûtée. C'est du moins ce qu'il dit dans les lettres qu'il écrivit, sous l'archonte Charinus, à Polyænos. Et il ajoute avec orgueil : « Moins d'un as suffit pour me nourrir ; Métrodore n'est pas aussi avancé : il lui faut l'as entier. » Crois-tu qu'un tel régime puisse rassasier ? — On y trouve même une jouissance, et une jouissance non point légère, d'un moment, et qu'il faille toujours étayer, mais stable et assurée. Ce n'est pas en soi une douce chose que l'eau claire et la bouillie, ou un morceau de pain d'orge ; mais c'est un plaisir suprême d'en pouvoir retirer encore du plaisir et de s'être restreint à ce que ne saurait nous ravir le plus inique destin. On nourrit d'une main plus libérale le prisonnier ; ceux qu'on réserve pour la peine capitale sont traités avec moins d'épargne par l'homme qui les doit mettre à mort. Qu'elle est grande l'âme qui sait descendre spontanément au-dessous même de ce qu'auraient à craindre des condamnés au dernier supplice ! Voilà désarmer d'avance la Fortune. Commence donc, cher Lucilius, à suivre la pratique de ces sages : prescris-toi certains jours pour quitter ton train ordinaire et t'accommoder de la plus mince façon de vivre ; commence, fraternise avec la pauvreté,

Ose mépriser l'or, ô mon hôtel et d'un dieu

Fais-toi le digne émule^[68]

Nul autre ne peut l'être que le contempteur de l'or. Je ne t'en interdis pas la possession, mais je veux t'amener à le posséder sans alarmes ; et tu n'as, pour y parvenir, qu'un moyen : te convaincre que tu vivras heureux sans la richesse, et la voir toujours comme prête à t'échapper.

Mais il faut songer à plier ma lettre. « Auparavant, dis-tu, paye ta dette. » Je te renverrai à Épicure : c'est lui qui te soldera. « L'extrême colère engendre la folie. » Pour bien sentir cette grande vérité, il suffit d'avoir eu un esclave ou un ennemi.^[69] C'est contre les hommes de tous rangs que cette fièvre s'allume : elle

naît de l'amour, elle naît de la haine, au milieu des choses sérieuses comme parmi les jeux et les ris. Le point essentiel n'est pas la gravité de ses motifs, mais le caractère où elle entre. Ainsi peu importe qu'un feu soit plus ou moins actif ; la matière où il tombe fait tout : il est des corps massifs que la plus vive flamme ne pénètre pas, comme il en est de tellement secs et combustibles qu'une étincelle même s'y nourrit jusqu'à former un incendie. Oui, cher Lucilius, l'extrême colère aboutit au délire ; et il faut la fuir moins encore pour garder la mesure que pour sauver notre raison.

LETTRE XIX.

QUITTER LES HAUTS EMPLOIS POUR LE REPOS

Je tressaille de joie chaque fois que je reçois de tes lettres : elles me remplissent d'un bon espoir ; ce ne sont plus des promesses, ce sont des garanties. Persévère, je t'en prie, je t'en conjure : car qu'ai-je de mieux à demander à un ami que de le prier pour lui-même ! Dérobe-toi, s'il est possible, au tracas des affaires ; sinon, romps avec elles. Voilà bien assez de jours gaspillés : commençons, vieux que nous sommes, à plier bagage. Sera-ce faire ombrage à personne ? Nous avons vécu dans la tourmente, allons mourir au port.

[70] Non que je te conseille la retraite comme moyen de renommée : il n'y faut mettre ni gloire ni mystère. Jamais en effet je ne te réduirai, tout en condamnant la folie des hommes, à chercher un antre et l'oubli : tâche que ton renoncement n'ait pas trop d'éclat, mais se laisse voir. D'autres, dont le choix à cet égard est libre et encore à faire, verront s'il leur convient de passer leur vie dans l'obscurité. Pour toi cela n'est plus possible : te voilà produit au grand jour par la vigueur de ton génie, par tes écrits si pleins de goût, par de nobles et illustres amitiés. La célébrité s'est emparée de toi ; fusses-tu plongé et comme perdu dans la retraite la plus reculée, tes premières traces te décèleraient encore. Tu ne peux plus jouir des ténèbres ; tu emporteras, n'importe où tu fuiras, presque tout l'éclat de ton passé. Tu peux prétendre au repos sans que personne t'en veuille, sans regrets ni remords de conscience. Que quitteras-tu dont l'abandon puisse être amer à ta pensée ? Tes clients ? Aucun ne te suit pour toi-même, tous pour quelque chose à tirer de toi. Tes amis ? Jadis on recherchait l'amitié ; maintenant on court à la proie. Des vieillards qui ne te verront plus changeront leurs testaments ? Tes flatteurs iront saluer d'autres seuils ? Un grand bien ne saurait coûter peu. Calcule à quoi tu veux renoncer : à toi-même, ou à une portion de ce qui est à toi ? Que ne te fut-il donné de vieillir dans la sphère modeste où tu pris naissance ; et pourquoi la Fortune t'a-t-elle porté si haut ? Tu as perdu de vue l'existence salubre à l'âme, emporté par tes rapides avantages, gouvernement de province, intendance et tout ce que promettent ces titres ; de plus grandes charges encore t'invitent, et après celles-là, d'autres. Quel sera le terme ? Qu'attends-tu pour t'arrêter ? Ce moment n'arrivera jamais. Il est, disons-nous, une série de causes dont la trame forme le destin ; ainsi s'étend la chaîne des désirs : ils naissent de la fin l'un de l'autre. [71] Telle est la vie où tu es plongé, que jamais d'elle-même elle ne terminera tes misères et ta servitude. Dérobe au joug ta tête meurtrie ; mieux vaudrait qu'elle fût tranchée une fois qu'incessamment courbée. Si tu reviens à la vie privée, tout y sera sur une

moindre échelle, mais te satisfera pleinement, ce que ne font pas aujourd'hui les torrents de jouissances qui affluent chez toi de toutes parts. Préfères-tu donc, à une pauvreté qui rassasie, une abondance famélique? La prospérité est avide, et en butte à l'avidité d'autrui. Tant que rien ne t'aura suffi, toi-même tu ne suffiras point aux autres. « Comment sortir de cette position? » Comme tu pourras. Songe combien de hasards l'argent, combien de travaux les honneurs t'auront fait braver ; ose enfin quelque chose pour le repos ; sinon, condamné aux soucis des gouvernements de provinces, puis des magistratures urbaines, tu vieilliras dans le tracas, dans des tourmentes toujours nouvelles ; il n'est réserve ni douceur de mœurs assez heureuses pour y échapper. Qu'importe en effet que tu veuilles le repos? Ta fortune ne le veut pas. Et si tu lui permets de grandir encore? À quelques progrès qu'elle s'élève, il y aura progrès dans ta crainte. Je veux ici te rapporter un mot de Mécène qui, dans les tortures de la grandeur, poussa ce cri de vérité : « Oui, leur hauteur même foudroie les sommets. » Tu demandes dans quel livre il a dit cela? Dans celui qui a pour titre *Prométhée*. Il a voulu dire : « Les hauteurs ont leurs sommets foudroyés. » Est-il pouvoir au monde au prix duquel tu voulusses afficher une telle ivresse de style? Mécène avait du génie, il eût enrichi d'un grand modèle l'éloquence romaine, si sa haute fortune ne lui eût été sa force, disons le mot : sa virilité.^[72] Voilà ce qui t'attend, si tu ne te hâtes de plier la voile et, ce qu'il a voulu trop tard, de raser le rivage.

J'aurais pu, moyennant cette sentence de Mécène, balancer mes comptes avec toi ; mais tu me chercheras chicane, si je te connais bien ; tu ne voudras ton remboursement qu'en pièces de beau relief et de bon aloi. Selon l'usage, c'est sur Epicure que je dois tirer : « Examine bien, dit-il, avec qui tu dois manger et boire, avant de penser à ce que tu boiras et mangeras. Car manger la victime sans un ami, c'est vivre comme les lions et les loups. » Un ami! Tu ne l'obtiendras que dans la retraite : ailleurs, tu auras des convives triés et classés par le nomenclateur dans la foule qui vient te saluer. Il se méprend fort celui qui cherche des amis dans son antichambre et qui les éprouve à sa table. Il n'est pire malheur pour l'homme obsédé d'occupations et de richesses que de croire à l'amitié de gens qui n'ont point la sienne, ou à l'efficacité de ses bienfaits pour se la concilier ; souvent plus on nous doit, plus on nous hait. Une légère dette fait un débiteur, une lourde somme un ennemi.^[73] « Eh quoi! les bienfaits n'engendrent pas l'amitié ! » Si fait, quand on peut choisir à qui l'on donne ; quand on les place, qu'on ne les sème point au hasard. Ainsi, tandis que tu travailles à t'appartenir complètement, mets toujours à profit ce conseil des sages : attache plus d'importance au caractère de l'obligé qu'à la nature de l'obligation.

LETTRE XX.

MÊME SUJET. — INCONSTANCE DES HOMMES.

Si ta santé est bonne, et si tu te crois digne de devenir quelque jour ton maître, je m'en réjouis ; et ce sera ma gloire si j'ai pu te sauver de ce gouffre où tu flottais sans espoir d'en sortir. Mais je te prie d'une chose, cher Lucilius, et je t'y exhorte : ouvre à la philosophie les plus intimes parties de ton âme et prends pour mesure de tes progrès non tes discours ni tes écrits, mais l'affermissement de tes principes et la diminution de tes désirs. Prouve tes paroles par tes actes. Bien différent est le but de ces déclamateurs qui ne veulent que capter les suffrages d'une coterie, de ces ergoteurs qui amusent les oreilles de la jeunesse et des oisifs en voltigeant d'un sujet à l'autre avec une égale volubilité. La philosophie enseigne à faire non à parler : ce qu'elle exige, c'est que tous vivent d'après sa loi ; que ta vie ne démente point les discours et que la teinte de toutes nos actions soit une^[74]. Voilà le premier devoir de la sagesse et son plus sûr indice : la concordance du langage avec la conduite, et que l'homme soit partout égal et semblable à lui-même. Qui remplira cette tâche ? Peu d'hommes, mais enfin quelques-uns. La chose est difficile, et je ne dis point que le sage ira toujours du même pas : mais il tiendra la même route. Prends donc bien garde si ton costume ne contraste point avec ta demeure ; si, libéral pour toi-même, tu n'es point avare pour les tiens ; si, frugal dans tes repas, tu ne bâtis point somptueusement. Une fois pour toutes, fais choix de la règle où l'ensemble de ta vie doit s'adapter. Tel se restreint dans son particulier qui s'étend et représente largement au dehors, vicieuse disparate, symptôme d'un esprit vacillant qui n'a point encore son assiette. Un autre motif que je vais donner d'une telle inconséquence et de cette bigarrure entre les actes et les volontés, c'est que nul ne se propose bien ce qu'il veut ; ou, s'il le fait, il n'y persiste point et passe outre ; puis changer ne suffit plus : il revient sur ses pas et retombe dans ce qu'il vient de fuir et de condamner.

Laissant donc de côté les anciennes définitions, et pour embrasser tout le système de la vie humaine, je puis me borner à dire : En quoi consiste la sagesse ? À toujours vouloir ou ne vouloir pas la même chose. Il n'est pas besoin d'ajouter la brève condition : pourvu que nos vouloirs soient justes ; car la même chose ne peut toujours plaire au même homme, si elle n'est juste. Or le vulgaire ne sait ce qu'il veut qu'au moment où il le veut : nul n'a une bonne fois décidé ce qu'il voudra ou ne voudra pas. Nos jugements, d'un jour à l'autre, varient et se contredisent : chacun presque traite la vie comme un jeu de hasard. Tiens donc ferme à ton œuvre ébauchée, et peut-être atteindras-tu à la perfection ou à

ce degré que toi seul sentiras ne pas être la perfection. Tu t'inquiètes de ce que deviendra la foule de tes familiers ! N'étant plus nourrie par toi, elle se nourrira elle-même ; et ce que tout seul tu ne démêlerais point, la pauvreté te l'apprendra. Elle retiendra près de toi les sûrs, les vrais amis, tandis que s'éloigneront tous ceux qui cherchaient en toi autre chose que toi. Et ne saurait-on aimer la pauvreté, même à ce seul titre qu'elle nous fait voir qui nous aime? Oh ! quand viendra le jour où nul ne mentira plus pour te faire honneur! Voici donc où doivent tendre tes réflexions, tes soins, tes souhaits, en quittant Dieu de tout le reste : vivre content de toi-même et des biens que tu puieras en toi. Est-il un bonheur plus à ta portée? Descends à l'humble rang d'où la chute n'est plus possible, ^[75] et pour que tu le fasses de meilleur cœur, je rattacherai à mon texte le tribut de cette lettre que j'acquitte à l'instant. Dusses-tu m'en vouloir, c'est encore Epicure qui se charge de l'avancer pour moi : « Tes discours imposeront bien plus, crois-moi, prononcés de ton grabat et sous les haillons : ce ne seront pas des mots seulement, mais des exemples. » Moi du moins je suis bien autrement frappé de ce que dit notre Démétrius, quand je le vois nu et couché sur ce qui n'est pas même un chétif matelas : il n'est plus précepteur de la vérité, il en est le vivant témoin, « Quoi! ne suffit-il donc pas, quand on a les richesses, de les mépriser? » Pourquoi non? Celui-là aussi a l'âme grande qui, les voyant affluer autour de lui, frappé d'une longue surprise, ne peut que rire de ce qu'elles lui soient venues et entend dire qu'elles lui appartiennent plutôt qu'il ne s'en aperçoit. Il est beau de n'être pas gâté par la compagnie des richesses ; il y a de la grandeur à rester pauvre au milieu d'elles, mais plus de sécurité à ne les avoir pas. « Je ne sais, diras-tu, comment ce riche supportera la pauvreté, s'il y tombe. » Ni moi, comment ce pauvre, cet émule d'Epicure, s'il vient à tomber dans la richesse, la méprisera. C'est donc chez tous les deux l'âme qu'il faut apprécier : il faut démêler si l'un se complaît dans la pauvreté, si l'autre ne se complaît pas dans sa richesse. Autrement, faible preuve d'une résolution franche qu'un grabat ou des haillons, s'il n'est pas évident que c'est par choix, non par nécessité, qu'on s'y est réduit. Au reste il est d'une âme généreuse, sans y courir comme à un état meilleur, de s'y préparer comme à une chose facile. Oui, facile, cher Lucilius, agréable même quand on l'aborde après longue et mûre réflexion. Car là se trouve un bien sans lequel rien ne nous agréait, la sécurité. C'est pourquoi j'estime nécessaire, comme je t'ai écrit que de grands hommes l'ont fait, de prendre par intervalles quelques jours où, par une pauvreté fictive, on s'exerce à la véritable, ce qu'il faut pratiquer d'autant plus que la mollesse a détrempe tous nos ressorts, et nous fait tout juger dur et difficile. Ah! réveillons-nous de notre sommeil, aiguillons notre âme et lui rappelons quel fonds modique la nature constitue à l'homme. Nul n'est riche en naissant : quiconque

vient à la lumière est tenu de se contenter de lait et d'un lambeau de toile. Et après de tels commencements, des royaumes sont pour nous trop étroits!

LETTRE XXI.

VRAIE GLOIRE DU PHILOSOPHE — ELOGE D'EPICURE.

Tu as fort à faire, penses-tu, contre les obstacles dont parle ta lettre? Ta plus grande affaire est avec toi-même, c'est toi qui te fais obstacle. Incertain de ce que tu veux, tu sais mieux approuver ce qui est honorable que le suivre : tu vois où réside la félicité, mais tu n'oses aller jusqu'à elle. Ce qui t'arrête, tu ne t'en rends pas bien compte ; je vais te le dire. Tu trouves grand le sacrifice que tu vas faire ; et quand tu t'es donné pour but la sécurité à laquelle tu es près de passer, tu es retenu par tout cet éclat d'une vie qui va recevoir tes adieux, comme si de là tu devais tomber dans une obscure abjection. Erreur! Lucilius : de ta vie à la vie du sage on ne peut que monter. Comme la lumière se distingue de ses reflets, car elle émane d'un foyer certain qui lui est propre, et ceux-ci ont un éclat d'emprunt : ainsi la vie dont je parle diffère de la tienne. Ce qui brille en la tienne, c'est du dehors qu'elle l'a reçu ; la moindre interposition l'éclipse et l'obscurcit soudain : la vie du sage resplendit de ses seuls rayons. De tes études en sagesse viendra ton vrai lustre, ton anoblissement.

Rapportons ici un mot d'Epicure. Dans une lettre à Idoménée, que des vaines pompes de sa charge il rappelait à la fidèle et solide gloire, il disait à ce ministre d'un pouvoir inflexible, à cet homme qui tenait les rênes d'un grand empire : « Si c'est la gloire qui te touche, tu seras plus connu par ma correspondance que par toutes ces grandeurs que tu courtises, et pour lesquelles tu es courti. » Et n'a-t-il pas dit vrai? Qui connaîtrait Idoménée, si Epicure n'avait buriné ce nom dans ses lettres? Tous ces grands, ces satrapes et le grand roi lui-même duquel Idoménée empruntait son relief, un profond oubli les a dévorés.^[76] Les lettres de Cicéron ne permettent pas que le nom d'Atticus périsse : il ne servait de rien à Atticus d'avoir eu pour gendre Agrippa, pour mari de sa petite-fille Tibère, Drusus César pour arrière-petit-fils ; au milieu de ces noms célèbres nul ne parlait de lui, si le grand orateur ne se l'était associé. L'océan des âges viendra s'amonceler sur nous ; quelques génies élèveront leurs têtes, et avant de mourir un jour ou l'autre dans le même silence, lutteront contre l'oubli et sauront longtemps se défendre.^[77] Ce qu'Epicure a pu promettre à son ami, je te le promets à toi, Lucilius. J'aurai crédit chez la postérité : il m'est donné de faire durer les noms que j'emporte avec moi.^[78] Notre Virgile a promis à deux jeunes hommes une mémoire impérissable et il tient parole :

Couple heureux! si mes vers sont faits pour l'avenir,
Jamais ne s'éteindra votre doux souvenir,
Tant que le Capitole à sa roche immortelle
Enchaînera le monde et la ville éternelle.^[79]

Tous les hommes que la Fortune a poussés sur la scène, tous ceux qui furent les dépositaires et les bras du pouvoir ont vu leur crédit prospère, leurs palais hantés de flatteurs tant qu'eux-mêmes sont restés debout ; après eux leur mémoire s'est promptement éteinte. Mais le génie ! sa gloire croit sans cesse ; et en outre de nos hommages que lui-même recueille, tout ce qui se rattache à sa mémoire est bienvenu.

Il ne faut pas qu'Idoménée soit gratuitement arrivé sous ma plume ; il payera le port de ma lettre. C'est à lui qu'Epicure adresse cette remarquable pensée, pour le dissuader d'enrichir Pythoclès par la voie ordinaire, toujours douteuse : « Si tu veux enrichir Pythoclès, n'ajoute point à son avoir, retranche à ses désirs. » Pensée trop claire pour qu'on l'interprète, trop bien rendue pour qu'on l'appuie de réflexions. Je ne te ferai qu'une observation : ne crois pas que ce mot soit dit seulement pour les richesses ; à quoi qu'on l'applique, il aura la même force. Veux-tu rendre Pythoclès honorable, n'ajoute point à ses honneurs, retranche à ses désirs. Veux-tu que Pythoclès jouisse perpétuellement, n'ajoute pas à ses jouissances, retranche à ses désirs. Veux-tu que Pythoclès arrive à la vieillesse et à une vie pleine, n'ajoute point à ses années, retranche à ses désirs. Ne crois pas que ces maximes appartiennent en propre à Epicure : elles sont à tout le monde. Ce qui se fait souvent au sénat doit se faire aussi, ce me semble, dans la philosophie. Quelqu'un ouvre-t-il un avis que je goûte en partie : « Divisez-le, lui dis-je, et je suis pour vous quant au point que j'approuve. » Si je cite volontiers toute noble parole d'Épicure, c'est surtout pour les gens qui se réfugient dans sa doctrine séduits par un coupable espoir, s'imaginant trouver là un voile à leurs vices :^[80] je veux leur prouver que, n'importe le camp où ils passent, il leur faut vivre vertueusement. Lorsqu'ils approcheront de ces modestes jardins, de l'inscription qui les annonce : « Passant, tu feras bien de rester ici ; ici le suprême bonheur est la volupté ! » il sera obligeant le gardien de cette demeure, hospitalier, affable : c'est avec de la bouillie qu'il te recevra ; l'eau te sera largement versée, et il te demandera si tu te trouves bien traité. « Ces jardins, dira-t-il, n'excitent pas la faim, ils l'apaisent ; ils n'allument pas une soif plus grande que les moyens de la satisfaire : ils l'éteignent par un calmant naturel et qui ne coûte rien. Voilà dans quelle volupté j'ai vieilli. » Je ne parle ici que de ces désirs qui n'admettent point de palliatif, auxquels il faut quelque concession pour qu'ils cessent. Pour ceux qui sortent de la règle, qu'on peut remettre à plus tard, ou corriger et étouffer, je ne dirai qu'un mot : cette volupté, bien que dans la nature, n'est point dans la nécessité ; tu ne lui dois rien : si tu lui fais quelque sacrifice, il sera benévole. L'estomac est sourd aux remontrances : il réclame, il exige son dû ; ce n'est pas toutefois un intraitable créancier ; pour peu de chose il nous tient quittes : qu'on lui donne seulement ce

qu'en doit, non tout ce qu'on peut.

LETTRE XXII.

MANIÈRE DE DONNER LES CONSEILS. — QUITTER LES AFFAIRES. — PEUR DE LA MORT.

Tu sens déjà mieux le besoin de te dérober aux brillantes misères de ta charge ; mais comment y parvenir ? Tu le demandes : il est des avis qu'on ne donne que sur place. Un médecin ne saurait préciser par lettres l'heure du repas ou du bain ; il faut qu'il tâte le pouls du malade. Un vieux proverbe dit : « Le gladiateur prend conseil sur l'arène. » Le visage de l'adversaire, un mouvement de main, la moindre inclinaison du corps avertissent sa vigilance. Sur les usages et les devoirs on peut d'une manière générale ou mander ou écrire : tels sont les conseils qu'on adresse aux absents et même à la postérité ; mais l'à-propos, la façon d'agir ne se prescrivent jamais à distance : c'est en face des choses même qu'il faut délibérer. Il faut plus qu'être là, il faut être alerte pour ne pas manquer l'occasion fugitive ? Sois-y donc des plus attentifs : paraît-elle, saisis-la ; prends tout ton élan, applique toutes tes forces à te dépouiller de tes devoirs de convention. Et ici écoute bien le jugement que je porte, vois le dilemme : ou change de vie, ou renonce à vivre. Mais je pense aussi qu'il faut prendre la voie la plus douce, que, mal à propos engagé, tu dois dénouer plutôt que rompre, sauf toutefois, si dénouer est impossible, à rompre net. Y a-t-il homme si timide qui aime mieux rester toujours suspendu sur l'abîme que tomber une fois ?^[81] En attendant, comme premier point, ne t'engage pas plus avant ; borne-toi aux embarras où tu es descendu, dirai-je, comme tu aimes mieux le faire croire, où tu es tombé ? Pourquoi tenterais-tu d'aller plus avant ? Tu n'aurais plus d'excuse, et visiblement ta servitude serait volontaire. Rien de plus faux que ces phrases banales : « Je n'ai pu faire autrement ; quand je n'aurais pas voulu, j'étais forcé. » Nul n'est forcé de suivre la Fortune à la course il est déjà beau, sinon de lui résister, du moins de faire halte, de ne point presser le mouvement qui nous emporte.

T'offenseras-tu si, non content de me présenter à ton conseil, j'y appelle des sages assurément plus éclairés que moi, auxquels je soumets tous mes sujets de délibération ? Lis sur cette question une lettre d'Epicure à Idoménée qu'il prie « de fuir en toute hâte et de toutes ses forces, avant qu'une puissance majeure n'intervienne qui lui en ôte la faculté. » Au reste il ajoute : « Ne tente rien qu'à propos et en temps utile : mais cette heure longtemps épiée une fois venue, prends ton élan. » Il se veut pas qu'on s'endorme quand on songe à fuir, et du pas le plus difficile il espère une sortie heureuse, à moins qu'on ne se presse avant le temps, ou qu'on ne se ralentisse au moment d'agir. Maintenant, je

pense, tu veux l'avis des stoïciens. Nul n'est en droit de les taxer auprès de toi de témérité : leur prudence surpasse encore leur courage. Peut-être attends-tu qu'ils te disent : « Il est honteux de plier sous le faix ; une fois aux prises avec le devoir accepté par toi, ne cède pas. Ce n'est pas l'homme de cœur et d'action qui fuit la fatigue : loin de là, son courage croît par les difficultés. » Ainsi te diront-ils, si « un digne motif soutient ta persévérance, si tu n'as à faire ou à supporter rien dont rougisserait l'honnête homme ; » car celui-ci ne s'userait point en d'ignobles et déshonorantes fonctions, et ne resterait point aux affaires pour les affaires mêmes.^[82] Il ne fera même pas ce que tu penses qu'il ferait ; embarqué dans les grands emplois, il n'en souffrira pas perpétuellement les tourmentes. Voyant sur quels bas-fonds il roule sans avancer, tant d'incertitudes, tant d'écueils, il reculera, mais sans tourner le dos, il regagnera peu à peu le rivage. Or il est facile, cher Lucilius, d'échapper aux affaires quand on compte pour rien ce qu'elles rapportent. Car voilà ce qui nous arrête et nous retient : « Eh quoi ! renoncer à de si belles chances ! au moment de recueillir, m'éloigner ! plus personne à mes côtés ! point de cortège à ma litière ! mon antichambre déserte ! » Oui, c'est de tout cela qu'on a peine à s'arracher : on aime les fruits de ses misères, en maudissant ces misères mêmes. On se plaint de l'ambition comme on ferait d'une maîtresse ; et, à scruter nos vrais sentiments, ce n'est point haine, c'est bouderie. Sonde bien ces gens qui déplorent ce qu'ils ont convoité et qui parlent de fuir ce dont ils ne peuvent se passer : tu les verras volontairement, obstinément rester dans ce qu'ils nomment leur gêne et leur supplice. Oui, Lucilius, l'homme se cramponne à la servitude plus souvent qu'elle ne s'impose à lui ; mais si tu es résolu à déposer ta chaîne, et franchement ami de l'indépendance, si tu ne réclames de délai que pour t'épargner des regrets sans fin et rompre heureusement, toute la cohorte stoïcienne pourrait-elle ne pas t'applaudir ? Tous les Zénons, tous les Chrysippes ne te donneront que des conseils modérés, honorables, dignes de toi.^[83] Mais si tes tergiversations tendent à bien t'assurer de tout ce que tu emporteras avec toi, et de combien d'argent comptant tu approvisionneras ton loisir, jamais tu ne trouveras à faire retraite. Nul nageur n'échappe avec ses bagages. Aborde au port d'une meilleure vie : les dieux te sont propices, mais non point comme à ceux auxquels, avec un visage riant et serein, ils accordent de magnifiques infortunes, faveurs cuisantes et douloureuses, que justifient seuls les vœux qui les ont arrachées.^[84]

Déjà j'imprimais le sceau sur ma lettre ; il faut la rouvrir pour qu'elle n'arrive pas sans le petit présent d'usage et qu'elle porte avec elle quelque mémorable parole. En voici précisément une dont je ne puis dire si elle est plus vraie qu'éloquente ; de qui ? demandes-tu ; d'Epicure ; j'en suis encore à faire les honneurs du bien d'autrui : « Il n'est personne qui ne sorte de la vie tel que s'il

venait d'y entrer. » Prends le premier passant, jeune, vieux, entre les deux âges, tu trouveras chez tous même frayeur de la mort, même ignorance de la vie. Ils n'ont rien mené à fin : ils ont tout reporté sur l'avenir. Rien ne me paraît plus piquant dans le mot d'Epicure que ce reproche d'enfance fait aux vieillards : « Nous ne sortons pas de la vie, dit-il, autres que nous n'y sommes entrés ; » et il est au dessous du vrai : nous en sortons pires. C'est notre faute, ce n'est point celle de la nature. Elle a droit de se plaindre et de nous dire : « Pourquoi murmurer? Je vous ai engendrés purs de passions, purs de craintes, de superstition, de perfidie, de tous les poisons de l'âme : tels vous êtes venus, partez de même. Il a cueilli les fruits de la sagesse, celui qui meurt comme je l'ai fait naître, sans rien appréhender. » Mais nous, tous nos sens frémissent quand la crise approche ; le cœur nous manque, nos traits pâlissent, d'inutiles pleurs tombent de nos yeux. O honte! les angoisses nous assiègent au seuil même de la sécurité. Et pourquoi? C'est que vides de tous biens, le regret de la vie nous travaille encore ; c'est que la vie n'a laissé rien d'elle auprès de nous : elle a passé, elle s'est écoulée tout entière. Nul ne s'inquiète de bien vivre ; on cherche à vivre longtemps ; tandis que bien vivre est loisible à tous, et vivre longtemps à personne.

LETTRE XXIII.

LA PHILOSOPHIE, SOURCE DES VÉRITABLES JOUISSANCES.

Tu attends que je te mande à quel point l'hiver en a usé doucement avec nous, cet hiver court et tempéré ; si le printemps est avare de beaux jours ; si le froid ne dément pas la saison, et autres futiles propos de gens qui cherchent à parler. Eh bien non : j'entends que toi et moi nous profitons de ce que je vais t'écrire. Et que sera-ce, sinon des encouragements à la sagesse? Mais la base de la sagesse, quelle est-elle? De ne pas te réjouir de choses vaines. Voilà la base, qu'ai-je dit? voilà le comble de la sagesse. Voilà où est monté l'homme qui sait où placer sa joie et ne remet point son bonheur à la discrétion d'autrui. Il est soucieux et incertain de lui-même si un espoir quelconque le pousse en avant, la chose fût-elle sous sa main, peu difficile à saisir, et n'eût-il jamais espéré en vain. Avant tout, ô Lucilius, apprends de quoi il faut te réjouir. Te figures-tu que je t'enlève bien des satisfactions, moi qui t'interdis les dons du hasard, moi qui crois devoir te défendre l'espérance, la plus aimable des enchanteresses? Ah! bien au contraire : je veux que jamais la joie ne t'abandonne. Je veux qu'elle naisse sous ton toit, c'est-à-dire en toi-même. Les vulgaires hilarités ne remplissent pas le cœur : elles ne dérident que le front, la surface ;^[85] à moins que pour toi l'homme heureux ne soit l'homme qui rit. À l'âme seule appartient l'allégresse, l'assurance, le courage qui domine le sort. Crois-moi, c'est quelque chose de sérieux que la véritable joie.^[86] Penses-tu qu'un seul de ces hommes à face épanouie et, comme disent nos efféminés, à l'œil riant, sache mépriser la mort, ouvrir sa porte à la pauvreté, tenir en bride ses goûts sensuels et s'aguerrir à la souffrance? L'âme qui s'exerce à tout cela jouit d'un contentement profond, mais qui chatouille peu les sens. Voilà celui dont je veux te voir possesseur : il ne tarira plus, dès que tu en auras trouvé la source. Les mines les plus pauvres se trouvent à la surface du sol ; les plus riches cachent leurs filons à une grande profondeur, sauf à récompenser bien mieux ceux qui les fouillent assidûment. Ainsi ce qui charme la foule ne présente qu'une écorce et qu'un vernis de satisfaction, et toutes les joies de l'extérieur manquent de base ; mais la joie dont je parle, où je m'efforce de te conduire, est substantielle et garde intérieurement ses plus riches trésors. Prends, je t'en conjure, ô mon cher Lucilius, la seule voie qui te puisse mener au bonheur ; jette au loin, foule aux pieds toute pompe du dehors, tout ce que te promettent les hommes, aspire au vrai bien et sois heureux de ton propre fonds. Or ce fonds quel est-il? Toi-même et la meilleure partie de toi. Quant à ce corps fragile, bien que rien ne puisse s'opérer sans lui, regarde-le comme nécessaire, mais n'en fais point grand cas. De lui ne viennent que plaisirs

faux, passagers, suivis de repentirs et qui, si une grande modération ne les tempère, tournent à la douleur. Oui : le plaisir est sur une pente rapide, il glisse vers la souffrance s'il ne se tient sur la limite ; et s'y tenir est difficile à qui se croit dans le bon chemin. La soif du vrai bien, si vive qu'elle soit, est sans risque. Tu veux savoir en quoi il consiste, quels en sont les éléments? Les voici : une bonne conscience, d'honnêtes résolutions, des actions droites, le mépris des dons du hasard, la marche paisible et non interrompue d'une vie qui suit toujours la même ligne. Ces hommes qui s'élancent de projets en projets ou qui même, sans élan spontané, s'y laissent pousser comme par le hasard, comment auraient-ils un sort fixe et durable, eux, flottants et mobiles? Peu de gens, soit au dehors soit au dedans d'eux-mêmes, s'ordonnent selon les plans de la raison : la multitude, comme ces objets qui suivent le courant des fleuves, ne marche pas, mais est entraînée. Les uns sont retenus sur une onde paisible qui les berce mollement ; d'autres cèdent à des flots plus rapides ; ceux-ci s'en vont, d'un cours languissant, à la rive la plus proche où ils sont déposés ; d'impétueux courants rejettent ceux-là dans la haute mer. À nous donc à déterminer ce que nous voulons, et à savoir y persévérer.

C'est ici le lieu d'acquitter ma dette. Et je puis te renvoyer le mot de ton cher Epicure comme affranchissement de cette lettre : « Il est fâcheux d'en être toujours au début de sa vie, » ou, si ce tour est plus expressif : « C'est vivre mal que de toujours commencer à vivre. » Comment cela? dis-tu ; car le mot demande explication.—C'est qu'alors la vie est toujours inachevée ; or qui peut se tenir prêt à mourir, s'il ne fait que la commencer? Il faut agir de telle sorte qu'on ait toujours assez vécu : et nul ne s'en flatte au moment où il ébauche son existence. Ne t' imagine point que peu d'hommes soient dans ce cas : c'est le sort de presque tous. Certains commencent à vivre au moment où il faut cesser. Cela t'étonne? Je vais t'étonner davantage : d'autres ont cessé de vivre avant d'avoir commencé.

LETTRE XXIV.

CRAINTES DE L'AVENIR ET DE LA MORT.—SUICIDES PAR DÉGOÛT DE LA VIE.

Tu es inquiet, à ce que tu m'écris, sur l'issue d'un procès qu'un ennemi furieux te suscite, et tu comptes que je t'engagerai à mieux augurer de ta cause et à reposer ta pensée sur la chance qui te flatte le plus. Car est-il besoin d'aller au-devant de maux qui se feront sentir assez vite, d'anticiper sur leur venue et de perdre le présent par crainte de l'avenir? Il y a certainement folie, parce qu'on sera un jour malheureux, de l'être dès à présent ;^[87] mais je veux te mener à la sécurité par une autre voie. Veux-tu dépouiller toute sollicitude? quelque événement que tu appréhendes, tiens-le pour indubitable ; petit ou grand, mesure-le par la réflexion et fais le tarif de tes craintes, tu verras certes que la cause est bien frivole ou bien passagère. Si pour t'enhardir il faut des exemples, ils ne seront pas longs à recueillir : chaque siècle a eu les siens. Sur quelque époque de l'histoire ou nationale ou étrangère que tu portes tes souvenirs, tu trouveras des caractères grands par l'étude, ou par l'élan de leur nature. Peut-il t'arriver, si l'on te condamne, une peine plus cruelle que d'être envoyé en exil, ou conduit à la prison? Peut-on craindre pis que le bûcher, qu'une mort violente? Représente-toi chacune de ces épreuves, puis évoque ceux qui les bravèrent : tu auras moins à chercher qu'à choisir. Rutilius reçut sa condamnation en homme qui n'y voyait de déplorable que l'injustice de l'acte. Métellus supporta l'exil avec fermeté, Rutilius avec une sorte de joie. L'un fit à la République la concession de son retour ; l'autre refusa le sien à Sylla auquel alors on ne refusait rien. Socrate disserta dans sa prison ; il pouvait fuir, on lui offrait de le sauver, il ne le voulut pas et resta, pour ôter aux hommes leurs deux grandes terreurs, qui sont la mort et la prison. Mucius plongea sa main dans les feux. Le supplice du feu est cruel, combien plus cruel pour qui se fait tout ensemble le bourreau et le patient! Voilà un homme étranger à la science, qui n'est armé d'aucun précepte contre la mort ou la souffrance et qui, fort de son seul courage de soldat, se punit lui-même d'avoir manqué son entreprise.^[88] Il regarde sa main se fondre au brasier de Porsenna, et il tient ferme, et il ne retire ces os dépouillés et cette chair fluide que quand le réchaud lui est enlevé par l'ennemi. Il eût pu agir dans ce camp avec plus de bonheur, non avec plus d'héroïsme. Vois combien le courage est plus ardent à voler au-devant des épreuves que la barbarie à les lui imposer. Il fut plus aisé, à Porsenna de pardonner à Mucius son projet homicide qu'à Mucius de se pardonner son insuccès.

« On est rebattu, vas-tu dire, dans toutes les écoles de ces histoires-là. Puis

quand viendra l'article du mépris de la mort, tu nous raconteras Caton. » Et pourquoi ne raconterais-je pas la dernière veillée du grand homme lisant le livre de Platon, son épée sous son chevet, double ressource dont il s'était muni pour les cas extrêmes? L'une lui donnait la volonté, l'autre le moyen de mourir. Donc ayant mis aux affaires de la République tout l'ordre qu'on peut mettre à des débris et à des ruines, il crut ne devoir laisser à personne la faculté de tuer Caton ou l'honneur de le sauver, et, tirant cette épée qu'il avait jusqu'à ce jour conservée pure de sang humain, il s'écria : « Tu n'as rien gagné, ô Fortune, à traverser toutes mes entreprises ; jusqu'ici ce n'est pas pour mon indépendance, c'est pour celle de tous que j'ai combattu. Ce que j'ai voulu si opiniâtrement, ce n'était pas de me rendre libre, mais de vivre au milieu d'hommes libres : maintenant que le salut du monde est désespéré, Caton va assurer le sien. » Et il pesa de tout son corps sur la pointe meurtrière. La plaie bandée par les médecins, il a perdu de son sang et de ses forces, mais point de son courage ; ce n'est plus à César seul, c'est à lui-même qu'il en veut ; il plonge ses mains désarmées dans sa blessure, et son âme généreuse, impatiente de tout despotisme, il ne la fait pas sortir, il la jette dehors.

Je n'entasse point ici les exemples comme exercice d'imagination, mais pour t'aguerrir contre ce qui paraît le plus terrible à l'homme. Plus aisément réussirai-je, si je te montre que les gens de cœur ne sont pas les seuls qui subirent avec indifférence cette crise où s'exhale notre dernier souffle ; que des hommes d'ailleurs pusillanimes ont égalé en cela les plus intrépides. Témoin le beau-père de Pompée, Scipion, qui, rejeté sur l'Afrique par un vent contraire, et voyant son navire au pouvoir de l'ennemi, se perça de part en part avec son épée, et à cette demande : « Où est le général? » répondit : « Le général est en lieu sûr. » Ce mot a fait de lui l'égal de ses pères, et n'a point permis que la gloire prédestinée aux Scipions en Afrique s'interrompit en sa personne. Il était beau de vaincre Cartilage ; vaincre la mort fut sublime. Le général est en lieu sûr! Un général, et le général de Caton, devait-il mourir autrement?^[89] Je ne te renvoie point aux récits de l'histoire et ne relèverai pas de siècle en siècle la liste si longue des contempteurs de la mort : jette les yeux sur notre époque même, accusée par nous de mollesse et de sensualité, tu verras des hommes de tout rang, de toute condition, de tout âge, qui ont coupé court au malheur par le suicide. Crois-moi, Lucilius, loin que le trépas soit à craindre, nous lui devons de ne plus craindre rien. Entends donc sans alarme les menaces de ton ennemi ; et quoique ta conscience te rassure, comme parfois, en dehors de la cause, bien des influences prévalent, tout en espérant pleine justice, prépare-toi à la plus criante iniquité. Mais avant tout souviens-toi d'ôter aux choses leur fracas, de voir ce que chacune est en soi : tu n'y trouveras d'effrayant que ta propre terreur. Ce que tu

vois arriver aux petits enfants, nous l'éprouvons, grands enfants que nous sommes : ils ont peur des personnes qu'ils aiment, auxquelles ils sont faits, qui jouent avec eux, s'ils les voient masquées.^[90] Ce n'est pas seulement aux hommes, c'est aux choses qu'il faut enlever tout masque et rendre leur vrai visage. Pourquoi ces glaives et ces feux dont tu me menaces et ton cortège de bourreaux frémissants? Ecarte cet attirail qui te cache et qui terrifie l'insensé. Tu n'es que la mort ; et hier mon esclave, ma servante te bravaient.^[91] Quoi! encore tes fouets, tes chevalets que tu m'étales en grand appareil, et tes instruments de torture adaptés chacun à chaque jointure de mes membres, et tes milliers d'autres machines pour déchirer l'homme en détail! Laisse là ces épouvantails, fais taire ces gémissements, ces accents de douleur, l'horreur de ces cris qu'arrachent les supplices. Tout cela n'est que la douleur dont tel goutteux ne se met pas en peine, qu'un mauvais estomac endure au sein des orgies, que supporte une faible femme dans l'enfantement. Douleur légère si je la puis souffrir, qui passe vite si je ne le puis pas.

Médite ces vérités mille fois entendues, mille fois répétées par toi : mais les as-tu franchement entendues, franchement répétées? que les effets le prouvent. Car le plus honteux reproche est celui qu'on nous fait d'avoir une philosophie de paroles, non d'actions. Eh quoi! sais-tu d'aujourd'hui seulement que la mort, que l'exil, que la douleur planent sur toi? C'est pour tout cela que tu es né. Pensons que tout ce qui peut arriver arrivera : ce que je te recommande là, je suis sûr que tu l'as fait. Jeté recommanderai maintenant de ne point abîmer ton âme dans les soucis de ce procès ; elle s'émousserait et aurait moins de vigueur au moment de se relever. Oublie ta came pour celle où sont engagés tous les hommes, dis : « Je n'ai qu'un corps, mortel et fragile ; les sévices ou la violence de plus puissant que moi ne sont pas les seules douleurs qui le menacent ; ses plaisirs même se changent en tourments. Ses repas lui apportent l'indigestion ; l'ivresse, des engourdissements, des tremblements de nerfs ; l'incontinence lui contourne les pieds, les mains, toutes les articulations. Deviendrai-je pauvre? je serai du grand nombre. Exilé? je me croirai né où l'on m'enverra. On me garrottera? eh quoi! suis-je maintenant sans entraves? Ce corps est le bloc pesant où la nature m'a rivé. Je mourrai? je cesserai, veux-tu dire, d'être en butte à la maladie, en butte aux geôliers, en butte à la mort. »

Il serait trop fade de reprendre ici le refrain usé d'Epicure. « Que la crainte des enfers est chimérique, qu'il n'y a point d'Ixion tournant sur sa roue, point de Sisyphe poussant de ses épaules un roc jusqu'au haut d'une montagne, point d'entrailles qui puissent renaître et se voir rongées quotidiennement.^[92] » Nul n'est assez enfant pour craindre un Cerbère, un royaume des ombres, et ces âmes squelettes marchant tout d'une pièce avec leurs ossements décharnés. La mort

anéantit ou affranchit l'homme. Affranchi, la meilleure partie de son être demeure : son fardeau lui est enlevé ; anéanti, rien de lui ne reste : biens et maux, tout a disparu. Souffre qu'ici je rappelle un de tes vers, en invitant d'abord à reconnaître que tu l'as écrit pour toi-même aussi bien que pour les autres ; car s'il est honteux de dire une chose et de penser le contraire, combien ne l'est-il pas plus d'écrire autrement qu'on ne pense ? Je me souviens qu'un jour tu développais cette idée que l'homme ne tombe pas tout d'un coup dans la mort, qu'il s'y achemine pas à pas, que nous mourons chaque jour, car chaque jour nous dérobe une portion de vie,^[93] et alors même que nous croissons, la somme de nos années décroît. La première enfance nous a échappé, puis le second âge, puis l'adolescence ; y compris hier, tout le temps écoulé n'est plus, et ce jour même que nous vivons nous le disputons pied à pied au néant. Comme ce n'est pas la dernière goutte d'eau qui vide la clepsydre, mais tout ce qui a fui précédemment, ainsi l'heure dernière, où nous cessons d'être, ne fait pas la mort à elle seule, mais seule elle la consomme. Alors nous arrivons au terme, mais dès longtemps nous y marchions. Ce qu'ayant esquissé, avec ta verve ordinaire et ces grands traits qui jamais toutefois ne pénètrent mieux que quand tu prêtes à la vérité ton langage, la mort c'est, disais-tu :

L'œuvre de tous nos jours, qu'un dernier jour achève.

Relis-toi plutôt que ma lettre, et il te sera démontré que cette crise redoutée par nous est notre dernière mort, mais n'est pas la seule.

Je vois où se portent tes yeux : tu cherches ce que j'ai enchâssé dans cette lettre, de quel homme j'y cite une parole généreuse, un utile précepte. La matière même que je viens de toucher me fournira mon envoi. Epicure ne gourmande pas moins ceux qui souhaitent de mourir que ceux qui en ont peur. « Il est ridicule, dit-il, de courir à la mort par dégoût de la vie, quand c'est notre manière de vivre qui nous fait courir à la mort. » Ailleurs encore : « Quoi de plus ridicule que d'invoquer la mort, quand tu as détruit le repos de ta vie par la crainte de mourir ! » Et ceci, frappé au même coin : « Telle est l'imprévoyance des hommes ou plutôt leur démence, que l'effroi de la mort pousse certaines gens à se la donner.^[94] » Quelle que soit celle de ces paroles que tu veuilles méditer, tu y puiseras force et courage pour subir la mort ou porter la vie. Car c'est double courage et double force qu'il nous faut pour ne pas trop aimer l'une, ni trop abhorrer l'autre. Lors même que la raison conseille d'en finir avec l'existence, ce n'est pas à la légère ni d'un mouvement brusque qu'il faut s'élancer. L'homme de cœur, le sage doit non pas s'enfuir de la vie, mais prendre congé. Et surtout gardons-nous d'une maladie qui s'est emparée de bien des gens, la passion du suicide. Car entre autres manies, cher Lucilius, il y a vers la mort volontaire une tendance irréfléchie de l'âme qui souvent saisit les caractères les plus généreux,

les plus indomptables, comme aussi les plus lâches et les plus abattus : ceux-là parce qu'ils méprisent la vie, ceux-ci parce qu'elle les écrase. Il en est que gagne la satiété de faire et de voir les mêmes choses : vivre leur est non pas odieux, mais fastidieux : on glisse sur cette pente, poussé par la philosophie elle-même, quand on se dit : « Quoi ! toujours les mêmes impressions! toujours me réveiller, dormir, me rassasier, avoir faim, avoir froid, avoir chaud ; rien qui finisse jamais! Tout cela fait cercle et s'enchaîne, se fuit et se succède. La nuit chasse le jour, et le jour la nuit ; l'été se perd dans l'automne, l'automne est pressé par l'hiver que le printemps vient désarmer : tout ne passe que pour revenir. Rien de nouveau à faire, rien de nouveau à voir. De cette routine aussi naît à la fin le dégoût. » Pour plusieurs, ce n'est pas que la vie leur semble amère, c'est qu'ils ont trop de la vie.^[95]

LETTRE XXV.

DANGERS DE LA SOLITUDE. — SE CHOISIR UN MODÈLE DE VIE.

À l'égard de nos deux amis, deux routes diverses sont à prendre. Il y a dans l'un de vicieux penchants à réformer, dans l'autre il les faut rompre. J'userai avec celui-ci d'une liberté entière : je ne l'aime pas, si je crains de le heurter. « Comment! vas-tu dire ; tenir en tutelle un pupille de quarante ans, y songes-tu? Considère son âge qui n'est plus souple ni maniable : le repétrir est impossible ; on ne façonne que ce qui est tendre. » J'ignore à quel point je réussirai, mais j'aime mieux manquer de succès que de confiance. Ne désespère pas de guérir le malade même qui l'est depuis le plus long temps, si tu tiens ferme contre tout écart de régime, si tu le forces, malgré mainte répugnance, à faire et à se laisser faire. Quant au premier des deux, il me laisse peu de motifs de confiance, sauf qu'il rougit encore de ses fautes. Il faut entretenir ce reste de pudeur : tant qu'elle survivra dans cette âme, il y aura lieu de bien augurer. Le second, plus endurci, veut plus de ménagement, je crois, de peur qu'il ne vienne à désespérer de lui-même ; et jamais instants ne furent plus propices que ces intervalles de raison où il a l'air d'un homme guéri. Ces intermittences en ont imposé à d'autres ; moi je n'en suis pas dupe : je m'attends au retour de la fièvre avec redoublements, car je sais qu'elle sommeille et qu'elle n'a pas fui. Je donnerai quelques jours à son traitement, j'essayerai si l'on peut ou non faire quelque chose.

Toi, continue à te montrer homme de décision et réduis tes bagages. De toutes ces choses qui forment notre avoir nulle n'est indispensable. Retournons aux lois de la nature : la vraie richesse est sous notre main. Ce qu'il faut à l'homme ne coûte rien ou presque rien. Du pain, de l'eau, voilà ce qu'exige la nature ; nul n'est pauvre pour ces deux choses, « et qui borne là ses désirs peut disputer de félicité avec Jupiter lui-même, » comme dit Epicure dont tu peux lire la recommandation ci-incluse : « Agis en tout comme si Epicure te regardait. » Il est utile sans doute de s'être imposé un surveillant, d'avoir un modèle à contempler, qui intervienne et se fasse sentir dans toutes tes pensées. Il est bien plus admirable encore de vivre comme un la présence continuelle et sous les yeux de quelque homme de bien ; mais, selon moi, c'est assez déjà d'agir en tout ce que l'on fait comme sous les yeux d'un témoin quelconque. La solitude encourage à tout ce qui est mal. Quand tu auras fait assez de progrès pour te pouvoir révéler toi-même, libre à toi de congédier ton directeur : jusque-là il te faut quelque autorité qui te maintienne.^[96] Que ce soit ou Caton, ou Scipion, ou Lælius, ou tout autre dont la présence au milieu des gens les plus perdus de vices

couperait court aux désordres ; mais travaille à former en toi l'homme en face duquel tu n'oserais mal faire. Quand tu en seras là, quand tu commenceras à être toi-même en quelque honneur auprès de toi, je t'accorderai peu à peu comme droit ce dont Epicure a fait un conseil : « Sois plus que jamais seul avec toi-même, quand tu seras forcé d'être avec la foule.^[97] »

Il faut te faire autre que le grand nombre. Jusqu'à ce que tu puisses sans risque te recueillir ainsi, regarde tous ces hommes : pas un qui ne gagne plus à être avec autrui qu'avec soi. « Sois plus que jamais seul avec toi-même quand tu seras forcé d'être avec la foule ; » oui, si tu es homme de bien, si tu es calme, tempérant : sinon, cherche dans la foule un asile contre toi-même. Seul, tu es trop près d'un méchant.^[98]

LETTRE XXVI.

ELOGE DE LA VIEILLESSE.

Naguère je te disais que j'étais en présence de la vieillesse : j'ai déjà peur de l'avoir laissée derrière moi. Ce n'est déjà plus le nom qui convient à mon âge ou du moins à mon être physique ; car on appelle vieillesse l'époque de la lassitude, non celle où la force est brisée. Compte-moi parmi les décrépits, parmi ceux qui touchent à leur fin. Toutefois, entre nous, je me rends grâce ; au moral je ne sens point l'injure des ans, bien que mon corps la ressente ; je n'ai de vieilli que mes vices et leurs organes. Mon âme, dans toute sa force, et ravie de n'avoir plus grand démêlé avec le corps, a déposé une bonne partie de son fardeau : elle est allègre et me conteste ma vieillesse : c'est pour elle la fleur de l'âge. Croyons-la donc ; qu'elle jouisse de son beau moment.

Entrons dans l'examen de ce phénomène : distinguons, dans ce calme et cette retenue de mœurs, ce que je dois à la sagesse, ce que je dois à l'âge ; rendons-nous bien compte de ce que je ne puis plus comme de ce que je ne veux plus faire, et si je puis encore certaines choses que je ne veux pas. Car pour ce que je^[99] ne puis plus, je m'applaudis de mon impuissance. Quel motif de plainte en effet, quel désagrément y a-t-il, si ce qui doit cesser est tombé de soi-même ? « Le pire désagrément, dis-tu, c'est de décroître, de dépérir et, à proprement parler, de se voir fondre. Au lieu d'un choc soudain qui nous terrasse, c'est l'âge qui nous mine ; et chaque jour nous vole quelque chose de nos forces. » Peut-on mieux sortir de la vie que quand la nature en dénoue la chaîne et nous laisse glisser vers le terme ? Non que ce soit un mal d'être enlevé d'une façon brusque et imprévue ; mais c'est une allure commode de se sentir doucement emmené.

Pour moi, comme si je touchais au moment de l'épreuve, et que le jour qui doit juger toutes mes années^[100] fût déjà venu, je m'examine et dis à part moi : « Non, jusqu'ici tes actes ni tes paroles n'ont rien prouvé. Légers et trompeurs garants de ta valeur morale, trop d'illusions les enveloppèrent : tes vrais progrès, la mort me les certifiera. » Je me dispose donc, sans le craindre, à ce jour où, dépouillant tout fard et tout subterfuge, je vais, juge de moi-même, savoir si mon courage est de paroles ou de sentiment ; s'il n'y avait que feintes et mots de théâtre dans tous ces défis dont j'apostrophais la Fortune. Arrière l'opinion des hommes, toujours problématique et partagée en deux camps. Arrière ces études cultivées durant toute ta vie : la mort va prononcer sur toi. Il faut le dire : ni discussions philosophiques, ni entretiens littéraires, ni mots empruntés aux maximes des sages, ni langage érudit ne montrent la vraie force de l'âme : souvent les plus timides parlent avec le plus d'audace. On saura quels combats tu

auras rendus, quand tu rendras^[101] le dernier souffle. « J'accepte la condition et n'ai point peur de comparaître.^[102] » Voilà ce que je me dis ; prends que je te l'ai dit à toi-même. Tu es plus jeune? Qu'importe? La mort ne compte pas les années. Ne sachant pas où elle t'attend, c'est, partout que tu dois l'attendre.

Je voulais finir ma lettre, et ma main s'apprêtait à la fermer, mais il faut que le rite s'accomplisse jusqu'au bout et que ma missive ait de quoi faire sa route. Quand je ne te dirais pas d'où je tirerai mon emprunt, tu sais dans quel coffre je puise. Attends quelque peu, et je te payerai sur mes fonds ; d'ici là j'ai pour prêteur Epicure : « Cherche bien, dit-il, lequel est plus commode, que la mort vienne à nous, ou nous à elle. » Sa pensée est claire : il est beau de s'étudier à mourir. Tu jugeras superflu peut-être d'apprendre un secret qui ne sert qu'une fois ; c'est pour cela même qu'on doit l'approfondir : il faut apprendre constamment ce qu'on ne peut s'assurer de bien savoir. Etudie-toi à mourir ! c'est me dire : « Étudie-toi à être libre. » Qui sait mourir ne sait plus être esclave : il se place au-dessus ou du moins hors de tout pouvoir. Que lui font les prisons, les gardes, les barreaux? Il a toujours une porte libre. Une seule chaîne nous retient captifs, l'amour de la vie.^[103] Il faut non pas le répudier, mais tellement le restreindre qu'au besoin rien ne nous arrête et ne nous empêche de faire résolument et sur l'heure ce que tôt ou tard il faut faire.

LETTRE XXVII.

IL N'EST DE BONHEUR QUE DANS LA VERTU. — RIDICULES DE SABINUS.

Ces avis que je te donne, tu demandes si moi-même je me les suis donnés. Me suis-je corrigé, moi, pour avoir le droit et le loisir de réformer autrui? — Je n'ai pas la présomption, malade que je suis, d'aller me mêlant de la cure des autres ; mais couché comme toi dans la salle de douleurs, je t'entretiens de nos infirmités communes et te communique mes recettes. Écoute-moi donc comme si je me parlais à moi-même : je t'initie aux secrets de mon âme et t'appelle en tiers à mon interrogatoire. « Fais le calcul de tes années, m'écrié-je, et rougis de vouloir encore ce que tu voulais enfant, de faire les mêmes projets. Ose enfin t'être utile avant de mourir ; que tes vices meurent avant toi. Congédie ces plaisirs désordonnés que tu expieras chèrement : ils ne sont pas venus qu'ils nuisent déjà, ils sont partis qu'ils nuisent encore. Tout comme les angoisses du crime, ne l'eût-on pas pris sur le fait, ne passent point avec le crime même, ainsi aux plaisirs déshonnêtes survit encore le repentir. Ils ne sont point solides, point fidèles, et, lors même qu'ils ne nous nuisent pas, ils nous délaissent. Ah! plutôt cherche autour de toi quelque bien qui dure ; et en est-il d'autre que celui que l'âme tire d'elle-même? La vertu seule donne une joie constante et libre de crainte : les obstacles qui lui surviennent sont des nuages qui glissent au-dessous d'elle et n'éclipsent jamais sa lumière. Quand te sera-t-il donné d'atteindre à cette félicité? Tu n'as point encore ralenti le pas, mais hâte-toi.^[104] Il te reste beaucoup à faire, et il te faut y consacrer tes veilles, tes travaux, et payer de ta personne, si tu veux réussir. Ce n'est pas chose qui se laisse faire par délégués. Ailleurs, en littérature, les substituts sont admis. Il y eut de nos jours un Calvisius Sabinus,^[105] un richard, qui avec la fortune d'un affranchi en avait le caractère. Je ne vis jamais homme d'une richesse plus impertinente. Sa mémoire était si mauvaise qu'il oubliait tantôt le nom d'Ulysse, tantôt celui d'Achille, tantôt celui de Priam, gens qu'il prétendait connaître comme l'enfant son pédagogue. Jamais vieux nomenclateur, forgeant les noms au lieu de les dire, ne qualifia tout de travers ses tribus de visiteurs, comme celui-ci les Troyens et les Grecs. Avec cela se donnant des airs d'érudit ; et voici quel moyen expéditif il imagina. Il acheta à poids d'or des esclaves dont l'un savait par cœur Homère, l'autre Hésiode, neuf autres eurent les lyriques pour département. J'ai dit à poids d'or, et que cela ne te surprenne : ne les trouvant pas tout faits, il les avait commandés. Quand sa troupe fut toute recrutée, il se mit à harceler ses convives. Il la tenait postée à ses pieds pour qu'elle lui fournit de temps en temps des

citations de vers, mais souvent il restait court au milieu d'un mot. Satellius Quadratus, l'un de ces rongeurs qui vivent de la sottise des riches, par conséquent leurs rieurs et, à ce double titre, aussi leurs railleurs, l'engageait à prendre des grammairiens pour lui ramasser les paroles. « Mais, dit Sabinus, ceux-ci me coûtent déjà cent mille sesterces pièce! — Vous auriez eu à moins, reprit l'autre, autant d'étuis à manuscrits. » Néanmoins notre homme s'était mis en tête qu'il savait ce que savaient tous ses gens. Le même Satellius lui conseillait de s'exercer à la lutte, lui maladif, pâle, tout grêle : « Et le moyen? objecta Sabinus ; à peine ai-je le souffle. — Ne dites point cela, je vous prie ; voyez tous ces robustes valets : leur vigueur n'est-elle pas à vous? »

Le bon sens ne se prête, ni ne s'achète ; et, je pense, il serait à vendre qu'il n'aurait point d'acheteur. La folie en trouve tous les jours.

Reçois maintenant ce que je te dois, et je prends congé. « C'est une richesse que la pauvreté qui se règle sur la loi de la nature.^[106] » Voilà ce que répète Epicure de mille et mille manières ; mais on ne saurait assez redire ce qu'on ne peut assez retenir.^[107] Aux uns il suffit d'indiquer les remèdes ; à d'autres il faut les faire prendre de force.

LETTRE XXVIII.

INUTILITÉ DES VOYAGES POUR GUÉRIR L'ESPRIT.

Il n'est arrivé, penses-tu, qu'à toi seul, et tu t'en étonnes comme d'une chose étrange, qu'un voyage si long et des pays si variés n'aient pu dissiper la tristesse et l'abattement de ton esprit. C'est d'âme qu'il faut changer, non de climat. ^[108] Vainement tu as franchi la vaste mer ; vainement, comme dit notre Virgile.

Terre et cités ont fui loin de tes yeux, ^[109]

tes vices te suivront, n'importe où tu aborderas. À un homme qui faisait la même plainte Socrate répondit : « Pourquoi t'étonner que tes courses lointaines ne te servent de rien? C'est toujours toi que tu promènes. Tu as en croupe l'ennemi qui t'a chassé. » Quel bien la nouveauté des sites peut-elle faire en soi, et le spectacle des villes ou des campagnes? Tu es ballotté, hélas! en pure perte. Tu veux savoir pourquoi rien ne te soulage dans ta triste fuite ! Tu fuis avec toi. Dépose le fardeau de ton âme : jusque-là point de lieu qui te plaise. Ton état, songes-y, est celui de la prêtresse que Virgile introduit déjà exaltée et sous l'aiguillon, et toute remplie d'un souffle étranger :

La prêtresse s'agite et tente, mais en vain,

De secouer le dieu qui fatigue son sein. ^[110]

Tu cours çà et là pour rejeter le faix qui te pèse ; et l'agitation même le rend plus insupportable. Ainsi sur un navire une charge immobile est moins lourde : celle qui roule par mouvements inégaux fait plus tôt chavirer le côté où elle porte. Tous tes efforts tournent contre toi, et chaque déplacement te nuit : tu secoues un malade. ^[111] Mais, le mal extirpé, toute migration ne te sera plus qu'agréable. Qu'on t'exile alors aux extrémités de la terre ; n'importe en quel coin de pays barbare on l'aura cantonné, tout séjour te sera hospitalier. Le point est de savoir quel tu arriveras, non sur quels bords : et c'est pourquoi notre âme ne doit s'attacher exclusivement à aucun lieu. Il faut vivre dans cette conviction : « Je ne suis pas né pour un seul coin du globe ; ma patrie c'est le monde entier. » Cela nettement conçu, tu ne serais plus surpris de ne point trouver d'allègement dans la diversité des pays où te pousse incessamment l'ennui de ce que tu vis d'abord ; le premier endroit t'aurait su plaire, si tu voyais en tous une patrie. Mais tu ne voyages pas, tu te fais errant et passif, et d'un lieu tu passes à un autre quand l'objet tant cherché par toi, le bonheur, est placé partout. Y a-t-il quelque part si broyant pêle-mêle qu'au forum? Là encore on peut vivre en paix, si l'on est contraint d'y loger. Mais si le choix m'est laissé libre, je fuirai bien loin l'aspect même et le voisinage du forum. Comme en effet les lieux malsains attaquent le plus ferme tempérament ; ainsi pour l'âme bien constituée, mais qui n'a point encore atteint ou recouvré toute sa vigueur, il est des choses peu

salubres.^[112] Je ne pense point comme ceux qui s'élancent au milieu de la tourmente et qui, épris d'une vie tumultueuse, luttent quotidiennement d'un si grand courage contre les affaires et leurs difficultés. Le sage supporte ces choses, il ne les cherche pas : il préfère la paix à la mêlée. On ne gagne guère à s'être affranchi de ses vices, s'il faut guerroyer avec ceux d'autrui. « Trente tyrans, dis-tu, tenaient Socrate bloqué de toute part, et ils n'ont pu briser son courage. » Qu'importe le nombre des maîtres? Il n'y a qu'une servitude ; et qui la brave, quelle que soit la foule des tyrans, est libre.

Il est temps de finir ma lettre, mais pas avant le port payé. « Le commencement du salut, c'est la connaissance de sa faute. » Excellente parole d'Epicure, à mon sens. Car si j'ignore que je fais mal, je ne désire pas me corriger ; et il faut se prendre en faute avant de s'amender. Certaines gens font gloire de leurs vices. Crois-tu qu'on songe le moins du monde à se guérir, quand on érige ses infirmités en vertus? Donc, autant que tu pourras, prends-toi sur le fait : informe contre toi-même ; remplis d'abord l'office d'accusateur, puis juge, enfin d'intercesseur, et sois quelquefois sans pitié.

LETTRE XXIX.

DES AVIS INDISCRETS. — QUE LE SAGE PLAISE À LUI-MÊME, NON À LA FOULE.

Tu me questionnes sur notre ami Marcellinus et tu veux savoir ce qu'il fait. Rarement il vient nous voir, et rien ne l'en empêche que la crainte d'entendre la vérité. De ce côté-là il est en sûreté : car la vérité ne doit se dire qu'à ceux qui veulent l'entendre. Aussi Diogène, et avec lui les autres cyniques qui usaient indistinctement de leur franc parler et faisaient des remontrances à tout venant, nous laissent en doute s'ils eurent raison d'agir ainsi. Que penser d'un homme qui réprimanderait un sourd, un muet de naissance ou par maladie? « Pourquoi, dis-tu, être avare de paroles? Elles ne coûtent rien. Je ne puis savoir si je rends service à l'homme que j'avertis : mais je sais que je rendrai service à quelqu'un, si j'en avertis plusieurs. Semons à pleine main : il ne se peut faire qu'on ne réussisse quelquefois quand on multiplie les essais. » Voilà, Lucilius, ce qu'à mon sens une âme élevée ne doit pas faire : elle énerverait son crédit et n'aurait plus assez d'influence sur ceux qu'en se prodiguant moins elle pourrait corriger. Ce n'est pas de temps à autre qu'un archer doit frapper le but, mais de temps à autre il le peut manquer. Il n'y a point d'art quand c'est le hasard qui amène le succès. La sagesse est un art : elle doit tendre au certain, choisir les âmes capables de progrès, quitter celles dont elle désespère, mais ne les pas quitter trop vite, et lors même qu'elle perd l'espérance, tenter les suprêmes remèdes. Marcellinus, pour moi, n'est pas encore désespéré. On peut le sauver encore, à condition qu'on lui tende promptement la main. On risque, il est vrai, si on la lui tend, de se voir entraîné : car il y a dans cet homme une grande vigueur d'esprit, mais avec tendance vers le mal. Néanmoins je courrai ce risque : j'oserai lui dévoiler ses plaies. Il fera comme toujours, il s'armera de ces plaisanteries qui feraient rire l'affliction même ; il se moquera de lui d'abord, puis de nous : tout ce que j'ai à lui dire il le dira d'avance. Il fouillera dans nos écoles et objectera aux philosophes leurs salaires, leurs maîtresses, leur bonne chère, me montrera l'un en commerce adultère, l'autre à la taverne, un autre à la cour.^[113] Il me montrera le jovial philosophe Ariston^[114] dissertant en litière (car il s'était réservé ce moment pour produire sa doctrine), Ariston, sur la secte duquel on interrogeait Scaurus qui répondit : « À coup sûr il n'est pas péripatéticien.^[115] » Et Julius Græcinus, homme de mérite, sollicité de faire connaître son sentiment sur ce même philosophe : « Je ne sais qu'en dire, car j'ignore ce qu'il sait faire à pied ; » comme s'il s'agissait d'un gladiateur qui combat sur un char. Puis il me jettera à la tête ces charlatans qui, pour l'honneur de la philosophie, eussent

mieux fait de la laisser là que d'en trafiquer. N'importe : je suis résolu à essuyer ses brocards. Qu'il me fasse rire : peut-être le ferai-je pleurer ; ou, s'il persévère dans son rire, je me réjouirai, autant qu'on peut le faire auprès d'un malade, qu'il ait gagné une folie gaie. Mais cette gaieté-là ne tient guère ; observe bien : tu verras les mêmes hommes passer à très peu d'intervalle de leurs accès de rire à des accès de rage. Je me suis proposé d'entreprendre Marcellinus et de lui faire voir qu'il valait beaucoup mieux, quand bien des gens l'estimaient moins. Si je n'extirpe point ses vices, j'arrêterai leurs progrès ; ils ne cesseront pas, mais auront leurs intermittences ; peut-être même cesseront-ils, si ces intermittences passent en habitude. Ce résultat n'est pas à dédaigner, car aux affections graves d'heureux moments de relâche tiennent lieu de santé. Tandis que je me prépare à cette cure, toi qui as force et intelligence, qui sais d'où et jusqu'où tu es parvenu, qui par là pressens à quelle hauteur tu dois monter encore, achève de régler tes mœurs, de relever ton courage, tiens bon contre les terreurs de la vie et ne considère pas le nombre de ceux qui t'inspirent la crainte. Ne serait-ce pas folie, dis-moi, de craindre la foule en un lieu où l'on ne passe qu'un à la fois ? De même il n'y a point accès en toi pour plus d'un meurtrier, bien que plusieurs te menacent. Ainsi la nature l'a réglé : un seul homme pourra t'arracher la vie, tout comme un seul te l'a donnée.

Si tu avais quelque discrétion, tu me ferais remise de mon dernier tribut : moi du moins je ne lésinerai pas sur un reliquat d'intérêt, et ce que je te dois le voici : « Jamais je n'ai voulu plaire au peuple ; ce que je sais n'est pas de son goût ; et ce qui serait de son goût, je ne le sais pas. » Qui a dit cela ? demandes-tu ; comme si tu ne connaissais plus qui je charge de « payer pour moi ! » C'est Epicure. Mais tous te crieront la même chose dans toutes les écoles : péripatéticiens, académiciens, stoïciens, cyniques. Est-il un homme, si la vertu lui plaît, qui puisse plaire au peuple ? C'est par de méchantes voies que s'obtient sa faveur : il faut se rendre semblable à lui : il ne t'approuve pas, s'il ne se reconnaît en toi. Or le plus important de beaucoup est le jugement de ta conscience, non l'opinion d'autrui. On ne se concilie que par de honteux moyens l'amour de ceux qui ont perdu toute honte. Mais quel bien devras-tu à cette philosophie tant vantée, si préférable à tous les arts et à toutes les choses de la vie ? Tu lui devras d'aimer mieux plaire à toi-même qu'à la foule, de peser les suffrages, non de les compter, de vivre sans crainte devant les dieux comme devant les hommes, de vaincre tes maux ou d'y mettre fin. Oui, si j'entendais autour de toi les acclamations du vulgaire, si ton apparition provoquait les cris de joie, les battements de mains, l'accueil bruyant qu'on décerne à des pantomimes, si les enfants et les femmes chantaient tes louanges par la ville, pourrais-je n'avoir pas pitié de toi quand je sais quelle voie mène à cette popularité?^[116]

LETTRE XXX.

ATTENDRE LA MORT DE PIED FERME, À L'EXEMPLE DE BASSUS.

Je viens de voir Bassus Aufidius,^[117] excellent homme, battu en brèche par le temps contre lequel il lutte avec vigueur ; mais la charge devient trop forte pour qu'il se puisse relever ; la vieillesse est venue l'assaillir tout entière et de tout son poids. Tu sais qu'il fut toujours d'une complexion débile et appauvrie : longtemps il l'a maintenue et, pour dire plus vrai, rajustée : elle vient de manquer tout à coup. Quand l'eau s'infiltre dans un navire par une ou deux voies, on y remédie ; mais s'il s'entrouvre et cède en plusieurs endroits, si ses flancs éclatent de toutes parts, tout secours devient impossible : ainsi un corps vieillissant trouve des supports momentanés pour étayer sa décadence ; mais si le ruineux édifice se disjoint dans toute sa charpente ; si, quand on le soutient d'un côté, un autre se détache, il faut chercher par où faire retraite. Notre Bassus n'en garde pas moins tout l'enjouement de son esprit. C'est à la philosophie qu'il le doit : en présence de la mort il est gai : quel que soit son état physique, il est courageux et serein, et ne s'abandonne pas quand ses organes l'abandonnent. Un bon pilote tient encore la mer avec sa voile déchirée ; dégarni même de ses agrès, il radoube encore ces débris pour de nouvelles courses. Ainsi fait notre Bassus : il voit venir sa fin avec une sécurité d'esprit et de visage qui, s'il regardait de même celle d'autrui, passerait pour insensibilité. C'est une grande chose, Lucilius, et qui demande un long apprentissage, que de savoir, quand arrive l'heure inévitable, partir sans murmure. Aux autres causes de trépas se mêle encore de l'espérance. Une maladie cesse, un incendie se laisse éteindre ; un écroulement qui semblait devoir nous écraser, nous porte mollement jusqu'à terre ; le flot qui nous engloutissait nous rejette par cette même force d'absorption sains et saufs sur la rive ; le soldat a baissé son glaive devant la tête qu'il allait trancher ; mais plus d'espoir pour l'homme que la vieillesse traîne à la mort : auprès d'elle seule point d'intercession possible. C'est la plus douce mais aussi la plus longue façon de mourir. Bassus me semblait suivre ses propres obsèques et s'enterrer, et comme se survivre, et agir en sage qui se regrette sans faiblesse. Car la mort est son texte ordinaire ; et il met tous ses soins à nous persuader que s'il y a du dommage ou de la crainte à éprouver dans cette affaire, c'est la faute du mourant, non de la mort ; qu'il n'y a en elle rien de fâcheux, pas plus qu'après elle. Or on est aussi fou de craindre un dommage qui n'aura pas lieu qu'un coup qu'on ne sentira point. Peut-on croire qu'il nous arrivera de sentir ce par quoi nous ne sentons plus ? « Oui, dit-il, la mort est tellement exempte de tout mal, qu'elle l'est même de toute crainte de mal. »

Ces vérités, je le sais, se sont dites souvent, se rediront souvent encore ; mais elles ne m'ont jamais tant profité ni dans les livres, ni dans la bouche de gens qui blâmaient la crainte d'un mal dont ils se voyaient loin. Combien plus d'autorité prennent sur moi les discours d'un homme parlant de sa fin toute prochaine ! Et pour dire ce que je pense, je crois qu'on est plus ferme dans l'agonie qu'aux premières approches de la mort. Présente, elle donne aux âmes les moins exercées le courage de ne plus éviter l'inévitable. Ainsi le gladiateur qui dans toute la lutte fut le plus timide, tend la gorge à l'adversaire et y dirige le fer incertain. Mais l'idée d'un trépas voisin, infaillible surtout, exige un courage aussi soutenu qu'énergique ; or il est rare et ne peut s'obtenir que du sage. Aussi avec quelle avidité je l'écoutais m'énoncer en quelque sorte son arrêt sur la mort et me révéler un mystère qu'il avait sondé de plus près ! Il aurait sur toi, j'imagine, plus de créance et plus de poids, le récit d'un homme revenu à la vie pour t'affirmer sur son expérience que la mort n'est nullement un mal. Quant aux approches de cette mort et aux angoisses qu'elle apporte, qui peut mieux te les décrire que ceux qui furent avec elle en présence, qui la virent venir et lui ouvrirent leur porte ? Tu peux mettre Bassus de ce nombre : il a voulu nous désabuser. Craindre le trépas, nous dit-il, est aussi absurde qu'il le serait de craindre la vieillesse. Tout comme la vieillesse succède à un âge plus jeune, ainsi la mort à la vieillesse. C'est n'avoir pas voulu vivre que de ne vouloir pas mourir. La vie, en effet, nous fut donnée sous la condition de la mort : elle nous y achemine. Craindre de mourir est donc une folie : car on doit attendre le certain, le douteux seul s'appréhende. La mort est une égale et invincible nécessité pour tous. Qui peut se plaindre d'une fatalité dont nul n'est exempt ?^[118] La base première de l'équité c'est l'égalité.^[119] Mais il est superflu de justifier ici la nature qui n'a imposé à l'homme d'autre loi que la loi qu'elle subit elle-même. Tout ce qu'elle a formé elle le décompose, et le décompose pour former de nouveau. Mais l'homme assez heureux pour se voir doucement congédié par la vieillesse qui, au lieu de l'arracher tout d'un coup à la vie, l'en retire pas à pas, ne doit-il pas des actions de grâce à tous les dieux pour l'avoir conduit rassasié de jours jusques au repos si nécessaire à l'humanité, si agréable à la fatigue ? Tu vois des gens souhaiter la mort avec plus d'ardeur que les autres ne demandent la vie. Je ne sais lesquels à mon sens nous encouragent le plus, de ceux qui sollicitent la mort ou de ceux qui l'attendent gaiement et en paix ; chez les premiers, en effet, c'est parfois un transport furieux, un dépit soudain ; chez les seconds c'est le calme d'une décision ferme. On peut courir à la mort dans un accès de fureur contre elle ; mais nul ne l'accueille d'un front serein que celui qui, de longue main, s'y est disposé. Je l'avoue donc : j'ai multiplié mes visites chez cet homme qui m'est cher, et je l'ai fait pour plus d'un motif ; je voulais

savoir si chaque fois je le trouverais le même, si avec ses forces physiques ne baisserait pas sa vigueur d'âme ; mais elle croissait visiblement, tout comme l'allégresse du coureur qui touche au septième stade et à la palme. Il disait, fidèle aux dogmes d'Epicure : « D'abord, j'ai l'espoir que le dernier soupir n'a rien de douloureux ; sinon, le mal est du moins un peu allégé par sa brièveté même : car point de longue douleur qui soit grande. Et puis je me représenterai, dans cette séparation même de l'âme et du corps, que si elle n'a pas lieu sans souffrance, après celle-là nulle autre douleur n'est possible. Ce dont je ne doute pas, au reste, c'est que l'âme du vieillard est sur le bord de ses lèvres, et qu'il se lui faut pas grand effort pour s'arracher de sa prison. Le feu qui s'est pris à une matière solide ne peut être éteint que par l'eau et quelquefois par l'écroulement de ce qu'il dévore ; celui qui n'a plus d'aliments tombe de lui-même. »

C'est avec charme, Lucilius, que j'écoute ces paroles, non comme nouvelles, mais comme me mettant en présence de la crise réelle. — Quoi ! n'ai-je donc pas été témoin d'une foule de trépas volontaires ? — Oui, je l'ai été ; mais il a bien plus d'autorité sur moi l'homme qui se présente à la mort sans haine de la vie, l'homme qui l'accueille sans l'aller chercher. « Si nous la ressentons comme un tourment, disait-il, c'est notre faute : nous prenons l'alarme dès que nous la croyons proche de nous. Eh ! de qui n'est-elle pas proche ? Partout et toujours elle est là. Considérons donc, poursuivait-il, alors qu'une cause de mort quelconque semble venir à nous, combien d'autres sont plus voisines que nous ne craignons pas ! » Un homme était menacé de la mort par son ennemi : une indigestion la prévint. Si nous voulons démêler les motifs de nos frayeurs, nous les trouverons tout autres qu'ils ne semblent. Ce n'est pas la mort que l'on craint, c'est l'idée qu'on s'en fait ; car, par rapport à elle, nous sommes toujours à même distance. Oui, si elle est à craindre, elle l'est à chaque instant, car quel instant est privilégié contre elle ?

Mais je dois appréhender que de si longues lettres ne te semblent plus haïssables que la mort : c'est pourquoi je finis. Toi seulement, songe toujours à cette dernière heure pour ne la craindre jamais.

LETTRE XXXI.

DÉDAIGNER LES VŒUX MÊME DE NOS AMIS ET L'OPINION DU VULGAIRE.

Je reconnais mon Lucilius : il commence à se montrer tel qu'il l'avait promis. Suis cet élan de l'âme vers tout ce qui fait sa richesse, en foulant aux pieds ce que le vulgaire appelle biens. Je ne te souhaite ni plus grand ni meilleur que tu n'aspirais à l'être. Tes plans furent jetés sur de larges assises ; remplis seulement la tâche que tu t'es faite, et mets en œuvre les matériaux que tu portes avec toi. En deux mots, tu feras sagement si tu te bouches les oreilles, non pas avec de la cire, c'est trop peu ; il faut quelque chose de plus ferme et de plus compacte que ce qu'Ulysse employa, dit-on, pour son équipage. Cette voix qu'il redoutait était séduisante, mais n'était pas celle de tout un peuple : la voix qu'il te faut redouter, ce n'est pas d'un seul écueil, c'est de tous les points du globe qu'elle t'assiège et retentit. Tu dois côtoyer plus d'une plage suspecte où la volupté tend ses pièges ; toute cité est à fuir : sois sourd pour ceux qui t'aiment le plus. Ils forment du meilleur cœur les plus funestes vœux ; et si tu veux être heureux, prie les dieux qu'ils ne t'envoient rien de ce qu'on te souhaite. Ce ne sont pas des biens que toutes ces choses dont on voudrait te voir comblé : il n'est qu'un bien qui donne et consolide la vie heureuse : être sûr de soi. Or celui-là ne peut nous échoir, si nous ne méprisons la fatigue et ne la mettons au rang de ce qui n'est ni bien ni mal. Car il ne peut se faire qu'une chose soit tantôt mauvaise, tantôt bonne, tantôt légère et supportable, tantôt horrible à envisager. Ce n'est pas la fatigue qui est un bien ; où donc est le bien ? Dans le mépris de la fatigue. Aussi blâmerai-je toute activité sans but ; quant aux hommes qui se portent vers l'honnête, plus ils font effort, sans se laisser ni vaincre ni arrêter en leur chemin, plus je les admire et leur crie : « Redoublez de courage, faites provision de souffle et franchissez la montagne, s'il se peut, tout d'une haleine. La fatigue est l'aliment des fortes âmes. » Ne va donc pas, dans les vœux jadis formés par tes parents, choisir ce que tu voudras obtenir et souhaiter pour toi : et, après tout, un homme qui a traversé de si hauts postes doit rougir d'importuner encore les dieux. Qu'est-il besoin de vœux ? Fais-toi heureux toi-même ; et tu le seras, si tu reconnais pour vrais biens ceux qu'accompagne la vertu, et pour déshonnête tout ce à quoi la méchanceté s'allie. De même que sans un mélange de lumière il n'est rien de brillant, et rien de sombre s'il ne porte en soi ses ténèbres ou n'attire quelque obscurité ; de même que sans l'auxiliaire du feu il n'est point de chaleur, et sans l'air point de froid ; ainsi l'honnête ou le honteux naissent de l'alliance de la vertu ou de la méchanceté.

Qu'est-ce donc que le bien? La science. Qu'est-ce que le mal? L'ignorance. L'homme éclairé dans l'art de vivre sait rejeter ou choisir, selon le temps. Mais il ne craint point ce qu'il rejette, il n'admire point ce qu'il choisit, s'il a l'âme grande et invincible. Je ne veux pas que la tienne fléchisse et s'abatte. Ne pas refuser le travail est trop peu : implore-le. « Mais quel est le travail frivole et superflu? » Celui où t'appellent des motifs peu nobles. Il n'est pas mauvais par lui-même, pas plus que le travail consacré à de nobles choses, parce que c'est là proprement la patience de l'âme qui s'excite aux rudes et difficiles entreprises, qui se dit : « Pourquoi languir? Est-ce à un homme à craindre les sueurs? » Joins à l'amour du travail, pour que la vertu soit parfaite, une égalité de vie soutenue et conforme en tout à elle-même, accord impossible sans le bienfait de la science, sans la connaissance des choses divines et humaines. Voilà le souverain bien : sache le conquérir, et tu deviens le compagnon des dieux, non plus leur suppliant, « Comment, dis-tu, parvenir aussi haut? » Ce n'est ni par l'Apennin ou l'Olympe, ni par les déserts de Candavie ; point de Syrtes, ni de Scylla, ni de Charybde à affronter, bien que tu aies traversé tout cela au prix d'une chétive mission. Elle est sûre, elle est pleine de charmes, la route pour laquelle t'a approvisionné la nature. Soutenu de ses dons, si tu n'y es pas infidèle, tu t'élèveras au niveau de Dieu. Or ce niveau, ce n'est pas l'argent qui t'y place : Dieu ne possède rien ; ce n'est pas la prétexte : Dieu est nu ;^[120] ce n'est ni la renommée, ni l'ostentation de tes mérites, ni ta gloire au loin répandue chez les peuples : nul ne connaît Dieu, beaucoup en pensent mal et impunément ; ce n'est pas non plus cet essaim d'esclaves qui vont portant ta litière par la ville et dans tes voyages : ce Dieu, le plus grand et le plus puissant des êtres, porte lui-même l'univers. Ni la beauté ni la force ne sauraient faire ton bonheur : ni l'un ni l'autre ne résiste au temps. Il faut chercher ce qui ne se détériore pas de jour en jour, ce à quoi rien ne fait obstacle. Que sera-ce donc? L'âme, mais l'âme dans sa droiture, sa bonté, sa grandeur. Peux-tu voir en elle autre chose qu'un Dieu qui s'est fait l'hôte d'un corps mortel?^[121] Cette âme peut tomber dans un chevalier romain, comme dans un affranchi, comme dans un esclave. Qu'est-ce, en effet, qu'un chevalier, un affranchi, un esclave? Qualifications créées par l'orgueil ou l'usurpation. On peut s'élever vers le ciel du lieu le plus infime : eh bien,

Qu'un élan généreux

Te transforme à ton tour en digne fils des dieux.^[122]

Mais se transformer ce n'est point reluire d'or et d'argent : on ne peut avec cette matière reproduire la ressemblance divine:^[123] songe qu'au temps où ils nous furent propices les dieux étaient d'argile.^[124]

LETTRE XXXII.

COMPLÉTER SA VIE AVANT DE MOURIR.

Je m'informe de toi et je demande à tous ceux qui viennent de tes parages ce que tu fais, où et avec qui tu demeures. Tu ne saurais me payer de mots : je suis avec toi. C'est à toi de vivre comme si j'allais apprendre tous tes actes ou plutôt les voir. Veux-tu savoir, dans tout ce qu'on me dit de toi, ce qui me charme le plus? Que l'on ne m'en dit rien, que la plupart de ceux que j'interroge ignorent ce que tu fais. Voilà qui est salubre, de ne pas vivre avec qui ne nous ressemble point et a des goûts différents des nôtres. Oui, j'ai la confiance qu'on ne pourra te faire dévier et que tu persisteras dans tes plans, en dépit des sollicitations qui t'assiègent en foule. Que te dirai-je? Je ne crains pas que l'on te change, mais qu'on embarrasse ta marche. C'est beaucoup nuire déjà que d'arrêter : cette vie est si courte! et notre inconstance l'abrège encore en nous la faisant recommencer sans cesse. Nous la morcelons en trop de parcelles, nous la déchiquetons. Hâte-toi donc, cher Lucilius, et songe combien tu redoublerais de vitesse, si tu avais l'ennemi à dos, si tu soupçonnerais l'approche d'une cavalerie lancée sur les pas des fuyards. Tu en es là ; on te serre de près ; fuis plus vite et trompe l'ennemi. Ne t'arrête qu'en lieu sûr, et considère souvent que c'est une belle chose à l'homme de compléter sa vie avant de mourir, puis d'attendre en sécurité ce qui lui reste de jours à vivre, fort de sa propre force et en possession d'une existence heureuse qui ne gagne pas en bonheur à être plus longue. Oh! quand verras-tu l'heureux temps où tu sentiras que le temps ne t'importe plus, où tranquille et sans trouble, insoucieux du lendemain, tu auras à satiété joui de tout ton être! Veux-tu savoir ce qui rend les hommes avides de l'avenir? C'est que pas un ne s'est appartenu. Tes parents à coup sûr ont fait pour toi d'autres vœux que le mien ; car au rebours de leurs souhaits, je veux te voir mépriser tout ce qu'ils voulaient accumuler sur toi. Leurs désirs dépouillaient quantité d'hommes pour t'enrichir : tout ce qu'ils transportaient à leur fils, c'est à d'autres qu'on l'aurait pris. Je te souhaite la disposition de toi-même, et que ton âme agitée de vagues fantaisies puisse enfin se rasseoir et se fixer, qu'elle sache se plaire, et qu'arrivée à l'intelligence des vrais biens, intelligence que suit aussitôt la possession, elle n'ait pas besoin d'un surcroît d'années. Il a enfin franchi les épreuves de la nécessité, il est émancipé, il est libre celui qui vit encore après que sa vie est achevée.

LETTRE XXXIII.

SUR LES SENTENCES DES PHILOSOPHES. PENSER À SON TOUR PAR SOI-MÊME.

Tu désires que, pour appendice à mes lettres, je te donne comme précédemment un choix de sentences de nos grands maîtres. Ce n'est pas de bleuets qu'ils se sont occupés : tout le tissu de leur œuvre est d'une beauté mâle ; c'est la preuve d'un génie inégal de ne briller que par saillies. On n'admire point un arbre isolé quand la forêt s'élève toute à la même hauteur.^[125] Ces sortes de sentences abondent dans les poètes, abondent dans les historiens. Je ne veux donc pas que tu en fasses honneur à Epicure : elles sont à tout le monde et notamment à notre école. Mais chez lui on les remarque mieux parce qu'elles y apparaissent à intervalles rares, qu'elles sont inattendues, et que de fermes paroles étonnent venant d'un homme qui fait profession de mollesse. Car c'est ainsi que presque tous le jugent ; pour moi Epicure est un homme de cœur, bien qu'il ait des manches à sa robe.^[126] Le courage et l'action, et le génie de la guerre peuvent se trouver chez les Perses comme chez les peuples à toge relevée. N'exige donc plus de ces traits détachés et pris çà et là : il y a chez nous continuité de ce qui fait exception chez les autres. Aussi n'avons-nous point d'étalage qui frappe les yeux ; nous n'abusons point l'acheteur pour ne lui offrir, une fois entré, rien de plus que la montre suspendue au dehors. Nous laissons chacun prendre à son choix ses échantillons. Quand nous voudrions, dans cette multitude de pensées heureuses, en trier quelques-unes, à qui les attribuerions-nous ? À Zénon, à Cléanthe, à Chrysippe, à Panætius, à Posidonius. Nous ne sommes pas sujets d'un roi : chacun relève de soi seul. Chez nos rivaux, tout ce qu'a dit Hermachus ; tout ce qu'a dit Métrodore s'impute au même maître. Tout ce qui fut traité par le moindre disciple sous la tente épicurienne l'a été par l'inspiration et sous les auspices du chef. Nous ne pouvons, je le répète, quand nous l'essaierions, extraire rien d'un si grand nombre de beautés toutes égales.

Pauvre est celui dont le troupeau se compte.^[127]

N'importe où tu jetterais les yeux, tu tomberais sur des traits dignes de remarque, s'ils ne se lisaient pêle-mêle avec d'autres semblables. Ainsi ne compte plus pouvoir en l'effleurant goûter le génie des grands hommes : il faut le sonder dans toute sa profondeur, le manier tout entier. Ils font une œuvre de conscience : chaque fil tient sa place dans la texture du dessin : ôtes-en un seul, toute l'ordonnance est détruite. Je ne te défends point d'analyser tel ou tel membre, mais que ce soit sur l'homme lui-même. Une belle femme n'est point celle dont on vante le bras ou la jambe, mais bien celle chez qui les perfections

de l'ensemble absorbent l'admiration que mériteraient les détails. Si toutefois tu l'exiges, je ne serai pas chiche avec toi, je te servirai à pleine main. La matière est riche et s'offre à chaque pas : on n'a qu'à prendre, sans choisir. Là tout coule non pas goutte à goutte, mais à flots : tout est continu, tout se lie. Je ne doute pas qu'un tel recueil ne profite beaucoup aux âmes encore novices et aux auditeurs non initiés, vu qu'on retient plus aisément des préceptes concis et comme enfermés dans un vers. Si l'on fait apprendre même aux enfants des sentences et de ces apophtegmes que les grecs appellent $\chi\rho\iota\alpha\varsigma$, c'est que tout cela est à portée de leur naissante intelligence qui ne peut rien saisir au delà dont l'utilité soit certaine.

Il est peu digne d'un homme d'aller cueillant de menues fleurs, de s'appuyer d'un petit nombre d'adages rebattus, de se guinder sur des citations. Qu'il s'appuie sur lui-même, que ce soit lui qui parle, non ses souvenirs. Honte au vieillard et à l'homme arrivé en vue de la vieillesse qui n'a pour sagesse que de remémorer celle d'autrui. Zénon a dit ceci ; — Et toi? Cléanthe a dit cela ; — Et toi? Ne t'ébranleras-tu jamais qu'à la voix d'un autre? Chef à ton tour, dis-nous des choses qui se retiennent, tire de ton propre fonds. Oui, tous ces hommes, jamais autorités, toujours interprètes, tapis à l'ombre d'un grand nom,^[128] selon moi n'ont rien de généreux dans l'âme, n'osant jamais faire une fois ce qu'ils ont appris mille. Ils ont exercé sur l'œuvre d'autrui leur mémoire ; mais autre chose est le souvenir, autre chose la science. Se souvenir, c'est garder le dépôt commis à la mémoire ; savoir, au contraire, c'est l'avoir fait sien, ne pas être en face de son modèle un écho, ni tourner chaque fois les yeux vers le maître.^[129] Tu me cites Zénon, puis Cléanthe. Eh ! mets donc quelque différence entre toi et le livre. Quoi ! toujours disciple! il est temps que tu fasses la leçon. Ai-je besoin qu'on me récite ce que je puis lire? — Mais la parole fait beaucoup. — Non pas certes quand je la prête aux phrases qui ne sont pas de moi et que je joue le rôle de greffier. Ajoute que ces hommes, toujours en tutelle, d'abord suivent les anciens dans une étude où pas un ne s'est risqué, qui ne s'écartât du devancier, étude où l'on cherche encore la vraie voie ; or jamais on ne la trouvera si l'on se borne aux découvertes connues. Et d'ailleurs qui se fait suivant ne découvre, ne cherche même plus rien, « Pourquoi donc n'irais-je pas sur les traces de mes prédécesseurs? » Oui, prenons la route frayée ; mais si j'en trouve une plus proche et plus unie, je me l'ouvrirai. Ceux qui avant nous ont remué le sol de la science ne sont pas nos maîtres, mais nos guides. Ouverte à tous, la vérité n'a point jusqu'ici d'occupant : elle garde pour nos neveux une grande part de son domaine.^[130]

LETTRE XXXIV.

ENCOURAGEMENTS À LUCILIUS.

Je grandis, je triomphe, et secouant les glaces de l'âge je me sens réchauffé chaque fois que ta conduite et tes lettres m'apprennent combien tu t'es dépassé toi-même, car dès longtemps tu as laissé la foule derrière toi. Si l'agriculteur est charmé quand ses arbres se couronnent de fruits ; si le berger prend plaisir à voir multiplier son troupeau ; s'il n'est personne qui n'envisage comme siens les progrès physiques de l'enfant qu'il a nourri, que penses-tu qu'éprouve l'homme qui a fait l'éducation d'une âme, qui l'a façonnée tendre encore et qui la voit tout d'un coup grande et forte? Eh bien! je te revendique, moi : tu es mon ouvrage. Aux dispositions que je t'ai reconnues, j'ai mis sur toi la main, t'encourageant, te pressant de l'aiguillon : et impatient de toute lenteur, je t'ai poussé sans relâche ; je le fais encore aujourd'hui, mais déjà j'exhorte un homme en pleine course, qui me renvoie les mêmes exhortations. Tu me demandes ce que je veux de plus? Il y a beaucoup d'accompli. De même, en effet, qu'avoir commencé c'est avoir fait moitié de la tâche entière,^[131] comme on dit ; en morale aussi pareille chose a lieu, et un grand point pour être bon est de vouloir le devenir. Et sais-tu qui j'appelle bon? Celui qui l'est d'une manière parfaite, absolue, celui que nulle violence, nulle nécessité ne rendrait méchant. Voilà l'homme que je prévois en toi, si tu persévères et redoubles d'efforts, si tu parviens à ce que tes actions comme tes paroles s'accordent toutes et se répondent, frappées au même coin. Elle n'est pas dans la droite ligne l'Ame dont les actes ne concordent pas.

LETTRE XXXV.

IL N'Y A D'AMITIÉ QU'ENTRE LES GENS DE BIEN.

Quand je t'invite si fortement à l'étude, c'est dans mon intérêt que je parle. Je veux posséder un ami, et ce bonheur me sera refusé, si tu ne poursuis l'œuvre commencée de ta culture morale : tu ne fais encore que m'aimer, tu n'es pas mon ami. « Quoi! sont-ce là deux choses différentes? » Oui, et même dissemblables. Qui est notre ami nous aime ; qui nous aime n'est pas toujours notre ami. Aussi l'amitié est toujours utile, et l'amour quelquefois peut nuire. Quand tu n'aurais pas d'autre but, étudie pour apprendre à aimer. Hâte-toi donc, puisque tes progrès sont pour moi ; qu'un autre n'en ait pas l'aubaine. Sans doute je la recueille déjà en rêvant que nous ne formerons qu'une âme, et que toute la vigueur que mon âge a perdue, le tien, qui pourtant n'est pas loin du mien, pourra me la rendre ; mais je veux une jouissance plus effective. La joie que procurent, quoiqu'absents, ceux qu'on aime, est légère et passe vite. Leur aspect, leur présence, leur entretien offrent quelque chose de plus vif, de mieux senti, quand surtout l'ami qu'on veut voir, on le voit tel qu'on le veut. Apporte-moi donc ton plus riche présent, qui est toi-même ; et pour te décider plus vite, songe que tu es mortel, que je suis vieux. Sois pressé de te rendre à moi, mais à toi d'abord. Perfectionne-toi, surtout dans l'art de ne point changer. Quand tu voudras avoir la mesure de tes progrès, examine si tes désirs d'aujourd'hui sont ceux d'hier. Le changement de volonté dénote une âme flottante qu'on signale dans telle direction, puis dans telle autre, comme le vent l'y porte. Plus de courses vagues, quand l'âme est fixe et bien assise. Telle devient celle du sage accompli, et, dans certaine mesure, de l'homme en progrès, du demi-sage. Or en quoi diffère l'un de l'autre? Celui-ci, bien qu'ébranlé, ne bouge pas : il chancelle sur place ; l'autre n'est pas même ébranlé.

LETTRE XXXVI.

AVANTAGES DU REPOS. — DÉDAIGNER LES VŒUX DU VULGAIRE. MÉPRISER LA MORT.

Exhorte ton ami à mépriser courageusement ceux qui lui reprochent d'avoir cherché l'ombre et la retraite, et déserté ses hautes fonctions, et, quand il pouvait s'élever encore, d'avoir préféré le repos à tout. Il a bien pourvu à ses intérêts ; il le leur prouvera tous les jours. Les personnages qu'on envie ne feront, comme toujours, que passer : on écrasera les uns, les autres tomberont. La prospérité ne comporte point le repos ; elle s'enfièvre elle-même, elle dérange le cerveau de plus d'une manière. Elle souffle à chacun sa folie, à l'un la passion du pouvoir, à l'autre celle du plaisir, gonfle ceux-là, amollit ceux-ci et leur ôte tout ressort. « Mais tel supporte bien la prospérité ! » Oui, comme on supporte le vin. N'en crois donc point les propos des hommes : celui-là n'est point heureux qu'assiège un monde de flatteurs ; on court à lui en foule comme à une source où l'on ne puise qu'en la troublant. On traite ton uni d'esprit futile et paresseux ! Tu le sais, certaines gens parlent au rebours de la vérité, et il faut prendre le contre-pied de ce qu'ils disent. Ils l'appelaient heureux : eh bien l'était-il ? Je ne m'inquiète même pas de ce que quelques-uns le trouvent d'humeur trop farouche et maussade. Ariston disait : « J'aime mieux un jeune homme trop sérieux que trop gai et aimable pour tout le monde. Un vin rude et âpre en sa nouveauté finit par se faire bon ; celui qui flatte dans la cuve même ne supporte point l'âge. » Laisse ton ami passer pour mélancolique et ennemi de son avancement ; cette mélancolie avec le temps doit tourner à bien. Qu'il persiste seulement à cultiver la vertu, à s'abreuver d'études libérales, de ces études dont il ne suffit pas de prendre une teinte, mais qui doivent pénétrer tout l'homme. La saison d'apprendre est venue. Qu'est-ce à dire ? En est-il une qui soit exempte de ce devoir ? Non certes : mais s'il est beau d'étudier à tout âge, il ne l'est pas d'en être toujours aux premières leçons. Quel objet de honte et de risée qu'un vieillard encore à l'abécé de la vie^[132] ! Jeune, il faut acquérir, pour jouir quand on sera vieux.

Tu auras beaucoup fait pour toi-même, si tu rends ton ami le meilleur possible. Les plus belles grâces à faire comme à désirer, les grâces de premier choix, comme on dit, sont celles qu'il est aussi utile de donner que de recevoir. Enfin ton ami n'est plus libre ; il s'est obligé, et l'on doit moins rougir de manquer à un prêteur qu'à une promesse de vertu. Pour solder sa dette d'argent il faut au commerçant une traversée heureuse, à l'agriculteur la fécondité du sol qu'il cultive, la faveur du ciel : l'autre engagement s'acquitte par la seule

volonté. La Fortune n'a pas droit sur les dispositions morales. Qu'il les règle donc de façon que son âme, dans un calme absolu, arrive à cet état parfait qui, n'importe ce qu'on nous enlève ou nous donne, ne s'en ressent pas et demeure toujours au même point, quoi que deviennent les événements. Qu'on lui prodigue de vulgaires biens, elle est supérieure à tout cela ; que le sort lui dérobe tout ou partie de ces choses, elle n'en est pas amoindrie. Si le possesseur de cette âme était né chez les Parthes, dès le berceau il tendrait déjà l'arc ; si dans la Germanie, sa main enfantine brandirait la framée. Contemporain de nos aïeux, il eût appris à dompter un cheval et à frapper de près l'ennemi. Voilà pour chacun ce que l'éducation nationale a d'influence et d'autorité.

Quel sera donc l'objet de son étude? Ce qui est de bon usage contre toute espèce d'armes et d'ennemis : le mépris de la mort. Que la mort ait en elle quelque chose de terrible, qui effarouche cet amour de soi que la nature a mis dans nos âmes, nul n'en doute ; autrement il ne serait pas nécessaire de se préparer et de s'enhardir à une chose où un instinct volontaire nous porterait, comme est porté tout homme à sa propre conservation. Il ne faut pas de leçons pour se résoudre à coucher au besoin sur des roses ; il en faut pour s'endurcir aux tortures et n'y point subordonner sa foi ; pour savoir, au besoin, debout, blessé quelquefois, veiller au bord des retranchements et ne pas même s'appuyer sur sa lance, car la sentinelle inclinée sur quelque support peut être surprise par des intervalles de sommeil. La mort n'apporte aucun malaise ; pour sentir du malaise, il faudrait vivre encore. Que si la soif d'un long âge te possède si fort, songe que de tous ces êtres qui disparaissent pour rentrer au sein de la nature d'où ils sont sortis, d'où bientôt ils sortiront encore, nul ne s'anéantit. Tout cela change et ne meurt point. La mort même, que l'homme repousse avec épouvante, interrompt sans la briser son existence. Viendra le jour qui de nouveau nous rendra la lumière, que tant d'hommes refuseraient si ce jour ne leur ôtait aussi le souvenir. Mais plus tard j'expliquerai mieux^[133] comment tout ce qui semble périr ne fait que se modifier. On doit partir de bonne grâce quand c'est pour revenir. Vois tourner sur lui-même le cercle de la création : tu reconnaîtras que rien en ce monde ne s'éteint, mais que tout descend et remonte alternativement. L'été s'enfuit, mais l'année suivante le ramène, l'hiver détrôné reparaît avec les mois où il préside ; la nuit engloutit le soleil et sera tout à l'heure chassée par le jour. Ces étoiles qui achèvent leur cours retrouveront tout ce qu'elles laissent derrière elles ; une partie du ciel se lève incessamment tandis que l'autre se précipite. Terminons enfin en ajoutant cette seule réflexion, que ni l'enfant, soit au berceau, soit même plus tard, ni l'homme privé d'intelligence ne craignent la mort ; et qu'il serait bien honteux que la raison ne nous donnât point cette sécurité ou l'imbécillité d'esprit sait nous conduire.

LETTRE XXXVII.

LE SERMENT DE L'HOMME VERTUEUX COMPARÉ À CELUI DU GLADIATEUR.

Le plus solennel engagement de bien faire, tu l'as pris : tu m'as promis un homme vertueux. Tu es enrôlé par serment. Il serait dérisoire de te dire que cette milice est douce et facile : je ne veux pas que tu prennes le change. Ta glorieuse obligation est la même quant à la formule que celle du vil gladiateur : souffrir le feu, les fers, le glaive homicide. Ceux qui louent leurs bras pour l'arène, qui mangent et boivent pour avoir plus de sang à donner, se lient de façon qu'on puisse même les contraindre à souffrir tout cela ; toi, tu entends le souffrir volontairement et de grand cœur. Ils ont droit de rendre les armes, de tenter la pitié du peuple ; toi, tu ne rendras point les tiennes et ne demanderas point la vie : tu dois mourir debout et vaincu. Que sert en effet de gagner quelques jours, quelques années ! Point de congé pour qui est entré dans la vie. « Comment donc, diras-tu, me dégager ? » Tu ne peux fuir les nécessités d'ici-bas ; mais en triompher, tu le peux. Ouvre-toi un passage, pour te l'ouvrir tu auras la philosophie. Livre-toi à elle, si tu veux avoir la vie sauve, la sécurité, le bonheur, et, pour tout dire, le premier des biens, la liberté : tu n'arriveras là que par elle. La vie sans elle est ignoble, abjecte, sordide, servile, soumise à une foule de passions et de passions impitoyables. Ces insupportables tyrans qui l'oppriment parfois tour à tour, parfois tous ensemble, la sagesse t'en affranchit, car elle seule est la liberté. Une seule route y mène, et tout droit : point d'écarts à craindre ; va d'un pas résolu. Veux-tu te soumettre toutes choses, soumets-toi à la raison. Que d'hommes tu gouverneras, si la raison te gouverne ! Tu sauras d'elle ce que tu devras entreprendre et par quels moyens : tu ne tomberas pas tout neuf au milieu des difficultés. Me citera-t-on personne qui sache de quelle manière il a commencé à vouloir ce qu'il veut ? Aucune réflexion ne l'y a conduit : c'est de prime saut qu'il s'y est jeté. Nous courons nous heurter contre la Fortune aussi souvent qu'elle contre nous. Il est honteux d'être emporté au lieu de se conduire, et tout à coup, au milieu du tourbillon, de se demander avec stupeur : « Comment suis-je venu ici ? »

LETTRE XXXVIII.

LES COURTS PRÉCEPTES DE LA PHILOSOPHIE PRÉFÉRABLES AUX LONGS DISCOURS.

Tu as raison de vouloir que notre commerce de lettres soit fréquent. Rien ne profite comme ces entretiens qui s'infiltrant dans l'âme goutte à goutte ; dans les dissertations préparées et à grands développements qui ont la foule pour auditoire, il y a quelque chose de plus retentissant, mais de moins intime. La philosophie, c'est le bon conseil ; et nul conseil ne se donne avec de grands éclats de voix. Quelquefois on peut employer ces sortes de harangues, passe-moi l'expression, quand l'homme qui hésite a besoin d'entraînement ; s'agit-il au contraire non de l'engager à s'instruire, mais de l'instruire en effet, il faut prendre, comme nous, un ton moins relevé. Tout pénètre et se grave ainsi plus facilement ; car l'essentiel ce n'est pas le nombre des paroles, c'est leur efficacité. Répandons-les comme une semence qui, bien que toute menue, en tombant sur un sol propice y développe ses vertus et du moindre germe parvient aux plus vastes accroissements. Ainsi fait la raison : ses principes, de mince portée au premier aspect, grandissent en agissant. Ce qu'elle dit se réduit à peu ; mais ce peu, reçu par une âme bien préparée, se fortifie et croît bien vite. Oui, il en est de ses préceptes comme de tout germe : ils fructifient merveilleusement, si petite place qu'ils tiennent ; il ne faut, ai-je dit, que d'heureuses dispositions pour les saisir et les absorber. L'âme, en retour, produira d'elle-même à souhait et rendra plus qu'elle n'aura reçu.

LETTRE XXXIX.

AIMER MIEUX LA MÉDIOCRITÉ QUE L'EXCÈS.

Les résumés que tu désires, je les rédigerai certainement avec le plus de méthode et de concision possible ; mais vois s'il n'y aurait pas plus d'avantage dans la forme ordinaire que dans celle qu'on nomme aujourd'hui vulgairement *breviarium*, et qui jadis, quand nous parlions latin, s'appelait *summarium*. La première importe plus à qui étudie, la seconde à qui sait ; car l'une enseigne, l'autre rappelle. Mais je te donnerai de toutes deux en suffisance. Tu n'as que faire d'exiger telle ou telle autorité : les inconnus seuls donnent des répondants. J'écirai donc ce que tu veux, mais à ma façon. En attendant tu as nombre d'auteurs où je ne sais si tu trouveras assez de méthode. Prends en main le *catalogue* des philosophes : cela seul te réveillera forcément quand tu verras combien d'hommes ont travaillé pour toi : tu désireras compter à ton tour parmi eux. Car le premier mérite d'une âme noble c'est l'élan qui la porte au bien. Nul homme doué de sentiments élevés ne trouve du charme dans l'ignoble et le bas : l'idée du grand l'attire et l'exalte. De même que la flamme s'élève droite sans qu'on puisse la faire ramper ou l'abattre, non plus que la tenir immobile ;^[134] ainsi l'âme humaine ne repose jamais, d'autant plus remuante et active qu'elle a plus de vigueur. Mais heureux qui a tourné cet élan vers le bien ! il se placera hors de la juridiction et du domaine de la Fortune, se modérera dans les succès, brisera l'aiguillon du malheur, et dédaignera ce qu'admireront les autres. Il est d'une âme grande de mépriser les grandeurs, et d'aimer mieux la médiocrité que l'excès : la médiocrité seule est utile et fait vivre l'homme ; l'excès nuit par son superflu même. Ainsi versent les épis trop pressés ; ainsi la branche surchargée de fruits se rompra ; ainsi l'exubérance n'arrive point à maturité.^[135] Il en est de même des esprits ; une prospérité sans mesure les brise : ils n'en usent qu'au préjudice d'autrui comme au leur. Fut-on jamais plus malmené par un ennemi que certains hommes par leurs plaisirs, par ces tyranniques et folles débauches qui ne leur laissent quelque droit à la pitié que parce qu'ils subissent ce qu'ils ont fait subir ? Et il faut bien qu'ils soient victimes de leur frénésie : nécessairement la passion n'admet plus de limites, dès qu'elle a franchi celles de la nature. La nature a son point d'arrêt : les chimères et les fantaisies de la passion vont à l'infini. Le nécessaire a pour mesure l'utile : mais le superflu, où le réduire ? Aussi se noient-ils dans ces voluptés, qui sont pour eux des habitudes et dont ils ne se peuvent passer, d'autant plus misérables que le superflu leur est devenu nécessaire. Esclaves des plaisirs, ils n'en jouissent pas, et, pour dernier malheur, ils sont amoureux de leurs maux.^[136] Oui, c'est le comble de l'infortune

que de se vouer à la turpitude non plus par l'attrait d'un moment, mais par goût ; plus de remède possible, quand nos vices d'autrefois sont nos mœurs d'à présent.

LETTRE XL.

LE VRAI PHILOSOPHE PARLE AUTREMENT QUE LE RHÉTEUR.

Je te sais gré de m'écrire fréquemment, car c'est la seule manière dont tu puisses te montrer à moi. Jamais je ne reçois de tes lettres qu'à l'instant même nous ne soyons réunis. Si les portraits de nos amis absents nous intéressent par les souvenirs qu'ils renouvellent, si cette consolation vaine et illusoire adoucit les regrets de la séparation, combien une lettre nous charme davantage en nous apportant de si loin des traces vivantes d'un être chéri, des caractères qui respirent en effet! Ce que leur présence avait de plus doux se retrouve et se reconnaît sur ces feuilles où une main amie s'est empreinte. ^[137]

Tu m'écris que tu as entendu le philosophe Sérapion, lorsqu'il aborda dans tes parages ; que sa manière consiste en un rapide torrent de paroles ; que ses expressions ne se succèdent pas, mais se poussent et se précipitent, et qu'elles lui viennent en trop grand nombre pour qu'un seul gosier y suffise. Je n'approuve pas cela dans un philosophe, dont le parler même, comme la conduite, doit être mesuré, ce qui ne va point avec une précipitation trop hâtive. Aussi ces paroles pressées qui s'épanchent ininterrompues comme des flocons de neige sont par Homère attribuées à l'orateur ; mais l'éloquence du vieux Nestor coule avec lenteur et plus douce que le miel. Tiens pour certain que cette véhémence si prompte et si abondante sied mieux à un déclamateur ambulant qu'à un homme qui traite une œuvre grande et sérieuse, qu'à un professeur de sagesse. J'aime aussi peu les phrases qui filtrent goutte à goutte que celles qui vont au pas de course ; l'oreille ne veut ni attendre, ni être assourdie. La disette et la maigreur du débit rendent l'auditeur moins attentif, ennuyé qu'il est d'une lenteur brisée encore par des repos : toutefois ce qu'il faut attendre s'imprime plus aisément que ce qui ne fait qu'effleurer. Enfin, le maître, comme on dit, transmet ses préceptes aux disciples : on ne transmet pas ce qui fuit. Ajoute que l'éloquence qui se consacre à la vérité, doit être simple et sans apprêt, tandis que la faconde populaire n'a rien de vrai. Elle veut remuer la foule, et entraîner tout d'un élan un auditoire sans expérience : elle ne se laisse pas examiner, elle est déjà loin. Or comment modérer les autres, quand on ne peut se modérer? D'ailleurs le discours qui s'emploie à la guérison des âmes doit pénétrer tout l'homme : les remèdes ne profitent que s'ils séjournent quelque temps. Et que de vide et de néant dans ces phrases! plus de son que de poids. Apprivoisez les monstres qui m'épouvantent, calmez les passions qui m'irritent, dissipez mes erreurs, refrénez mon luxe, gourmandez ma cupidité. Rien de tout cela peut-il se faire à la course? Un médecin peut-il guérir ses malades en passant? Et puis, on ne trouve même

aucun plaisir dans ce cliquetis de mots précipités sans choix. Comme la plupart des tours de force qu'on croirait ne pouvoir se faire et qu'il suffit de voir une fois, c'est bien assez d'entendre un moment ces baladins de la parole. Car que voudrait-on apprendre ou imiter d'eux? Que juger de leur âme quand leur discours désordonné s'emporte jusqu'à ne plus pouvoir s'arrêter? L'homme qui court sur une pente rapide ne se retient pas où il veut ; entraîné par sa vitesse et le poids de son corps, il dépasse le point qu'il s'était marqué. Ainsi cette volubilité de diction n'est plus maîtresse d'elle-même ni assez digne du philosophe qui doit placer ses paroles, non les jeter au vent, qui doit s'avancer pas à pas. « Quoi donc ! ne devra-t-il jamais s'élever? » Pourquoi non? mais que ce soit sans compromettre sa dignité morale, que lui ferait perdre cette violente exagération de force. Sa force sera grande, et modérée toutefois, comme un fleuve au cours continu, non comme un torrent. À peine permettrai-je à un orateur une telle vélocité de langue dont on ne saurait ni rappeler ni régler l'essor. Comment en effet le juge, souvent inhabile et novice, le suivrait-il? L'orateur, fût-il emporté par le besoin de faire effet, ou par^[138] une émotion qu'il ne maîtrise plus, ne doit décocher dans sa course que ce que l'oreille peut recueillir.

Tu feras donc sagement de ne pas voir ces hommes qui cherchent à dire beaucoup, non à bien dire, et d'aimer mieux, à langueur, entendre même un P. Vinicius.^[139] Quel Vinicius? dis-tu. — Celui dont on demandait comment il portait la parole : « Il la traîne ; » répondit Asellius. Géminus Varius disait en effet de lui : « Vous lui trouvez du talent, je ne sais pourquoi ; il ne peut coudre trois mots ensemble. » Oui, si tu dois parler, parle plutôt comme Vinicius, dût-il arriver quelque impertinent pareil à celui qui l'entendant arracher ses mots l'un après l'autre, comme s'il dictait au lieu de disserter, lui cria : « Parle ou tais-toi une fois pour toutes. » Quant à la précipitation de Q. Hatérius,^[140] orateur en son temps très célèbre, je veux qu'un homme sensé s'en garde le plus qu'il pourra. Hatérius n'hésitait jamais, jamais ne s'interrompait : il commençait et finissait tout d'une traite.

Je suis d'avis pourtant que, selon les nations, certaines méthodes conviennent plus ou moins. Ce que je blâme se passerait aux Grecs ; nous, même en écrivant, nous avons l'habitude de séparer nos mots. Notre Cicéron lui-même, de qui l'éloquence romaine reçut son élan, eut pour allure le pas. Nos orateurs s'observent mieux que les autres, ils sentent ce qu'ils valent et donnent le temps de le sentir. Fabianus,^[141] aussi distingué par ses vertus et son savoir que par son éloquence, mérite qui vient en troisième ordre, discutait avec aisance plutôt qu'avec promptitude : c'était facilité, pouvait-on dire, ce n'était pas volubilité ; voilà ce que j'admets dans un sage. Je n'exige pas que ses périodes sortent de sa

bouche sans nul embarras : j'aimerais mieux même un peu d'effort qu'un jet spontané. Je voudrais d'autant plus te faire peur du travers dont je parle qu'il ne se gagne point sans qu'on ait perdu le respect de soi-même. Il faut pour cela se faire un front d'airain et ne pas s'écouter : car dans cette course irréfléchie, que de choses on voudrait ressaisir! Non, te dis-je, on n'obtient ce triste avantage qu'aux dépens de sa dignité. D'ailleurs il est besoin pour cela qu'on s'exerce tous les jours, et que des choses on transporte son étude aux mots. Or, quand les mots te viendraient d'eux-mêmes et couleraient de source, et sans nul travail de ta part, tu dois néanmoins en régler le cours ; et comme une démarche modeste sied à l'homme sage, il lui faut un langage concis, point aventureux. Ainsi, pour conclusion dernière, je te recommande d'être lent à parler.

[1] « Vous vous escoulez, vous vous respandez ; appilez-vous, soustenez-vous ; on vous trahit, on vous dissipe, on vous desrobe à vous. » (Montaigne, III, IX.)

[2] Voir *lettres* XXIV et CLX. *Consol. à Marcia*, XX. *Quest. natur.*, VII, XXXII. « Non, ce n'est pas vous qui avez vingt ou trente ans, c'est la mort qui a déjà vingt, trente ans d'avance sur vous, trente ans de grâce, mais qui vous ont rapproché d'autant du terme où la mort doit vous achever. » (Bridaine.)

[3] Voy. *Lettre* CVIII.

[4] Voy. *Lettre* LXXXIV.

[5] *Tantum distat studium a lectione, quantum amicitia ab hospitio, socialis affectio a fortuita salutatione.* (Saint Bernard, *de Vit. solit.*)

« Un lecteur en use avec les livres comme un citoyen avec les hommes. On ne vit pas avec tous ses contemporains, on choisit quelques amis. » (Volt., *Conseils à un journaliste.*)

[6] « Qui vit content de peu possède toute chose. » (Boileau.)

[7] « S'il est vrai que l'on soit pauvre par toutes les choses que l'on désire, l'ambitieux et l'avare languissent dans une extrême pauvreté. » (La Bruyère, *des Biens de fortune.*)

[8] *Est enim consuetudinis meæ ut eligam ante, post diligam* (Sid. Apoll., V, *Ep.* II.)

Que ta main serre en paix le nœud qu'elle a formé :

Sois tout à ton ami dès que tu l'as nommé.

(Colardeau, II^e *Nuit d'Young.*)

[9] « Le soupçon congédie la bonne foi, » disent les Italiens. « Il suffit souvent d'être soupçonné comme un ennemi pour le devenir : la dépense en est toute faite, on n'a plus rien à ménager. » (Sévigné, *lettre* LXXXIX.)

Quiconque est soupçonneux invite à le trahir. (Volt., *Zaïre.*)

Et si par un jaloux je me voyais contrainte,

J'aurais fort grande pente à confirmer sa crainte.

(Molière, *École des maris.*)

[10] « Avec mon ami, disait un philosophe grec, je ne suis pas seul et nous ne sommes pas deux. »

[11] Quand l'homme, si longtemps inutile, inconnu,

A son cinquième lustre est enfin parvenu,

Il dépouille dès lors son âme puérile ;

Une fois revêtu de la robe virile,

Citoyen d'un État qu'il a droit de régir,
Il est mûr pour penser et ferme pour agir.

(1830. *Sat.* de Barthélémy.)

[12] Redoutant le néant, et lasse de souffrir,
Hélas ! tu crains de vivre et trembles de mourir !

(Lamartine, *Méditation*. XV.)

[13] Pourquoi perdre à regret la lumière reçue
Qu'on ne peut regretter après qu'on l'a perdue?

(Cyrano, *Agrippa*.)

[14] C'est aussi le mot d'Henri IV. Voy. Montaigne, I, XXIII.
Qui méprise la vie est maître de la sienne. (*Cinna*, sc. II.)
Qui ne craint point la mort est sûr de la donner.

(Volt., *Oreste*, III, sc. VIII.)

[15] « Il faut être branche du même arbre, mais ne pas porter les mêmes opinions. » (M. Antonin.) « On vit à peu près comme les autres, sans affectation, sans apparence d'austérité, d'une manière sociale et aisée, mais avec une sujétion perpétuelle à tous ses devoirs. » (Fénelon, *Instruct. et avis*.)

[16] Imité par Destouches (*L'homme singulier*, act. III, sc. VII).

[17] On a dit : *Sperare timere est*. « Nous ne sommes jamais chez nous, nous sommes toujours au delà ; la crainte, le désir, l'espérance, nous eslancent vers l'avenir et nous desrobent le sentiment et la considération de ce qui est, pour nous amuser à ce qui sera, voire quand nous ne serons plus. » (Montaigne, I, c. III.)

[18] Voy. lettre XXIV : « L'autre a souvent la pierre en l'âme avant qu'il l'ait aux reins ; comme s'il n'étoit point assez à temps de souffrir le mal lorsqu'il y sera, il l'anticipe par fantaisie et luy court au devant. » (Montaigne, II, XII.)

[19] « Le tout ne vaut pas la moitié. » (Hésiode, *Théog.*) « Nul plaisir n'a saveur pour moy, sans communication : il ne me vient pas seulement une gaillarde pensée en l'âme qu'il ne me fasche de l'avoir produite seul et n'ayant à qui l'offrir. » (Montaigne, III, IX.)

Nihil est homini amicum, sine homine amico. (Saint Augustin, *ad Prob.*, épître CXXX.)

L'allégresse du cœur s'augmente à la répandre ;
Et goûtât-on cent fois un bonheur tout parfait,
On n'en est pas content si quelqu'un ne le sait,
(Molière, *École des femmes*, IV, sc. VI.)
Eh ! jouit-on des biens que l'on n'ose répandre ?
Donner c'est acquérir, enseigner c'est apprendre.

(Colardeau, II^e *Nuit d'Young*.)

[20] Savoir : Platon par la vue, les autres par l'histoire des mœurs de Socrate. Ainsi tomberait l'anachronisme dont on accuse ici Sénèque, sur ce que Socrate était mort avant la naissance d'Aristote.

[21] Voir *Le repos du sage*, au débat, et la note.

[22] Comparez à ce beau passage les molles et indécises paroles de Cicéron : « Les spectacles de gladiateurs semblent à quelques personnes une chose cruelle et inhumaine ; et je ne sais s'ils n'ont pas raison, vu ceux qu'on nous donne aujourd'hui. » (*Tusc.*, II, XVII.) On a dit qu'il était réservé au christianisme de réclamer contre ces spectacles. Sénèque avait pris l'initiative, et même Pétrone, son contemporain, au début du poème de la *Guerre civile*.

[23] Dernière et inutile flatterie à l'adresse de Néron.

[24] Le public à vos vers applaudit :
C'est quelque chose ;

Mais la gloire ne compte pas toujours les voix ;
Elle les pèse quelquefois.
Ayez celle d'Harlay, lui seul est un théâtre.

(La Fontaine, *Lettre à M. de Harlay.*)

Mille suffrages !
Mais en faut-il tant à mes vers ?
Mes amis me sont l'univers. (Gresset, *Ep. à ma muse.*)
[25] Je dérobe au sommeil, image de la mort,
Ce que je puis du temps qu'elle laisse à mon sort ;
Près du terme fatal prescrit par la nature
Et qui me fait du pied toucher la sépulture,
Près des derniers instants dont il presse le cours,
Ce que j'ôte à mes nuits je l'ajoute à mes jours.
Sur mon couchant enfin ma débile paupière
Me ménage avec soin ce reste de lumière.

(Rotrou, *Venceslas*, IV, sc. IV.)

[26] *Aut saltem rectis aut semel fruere* : texte corrompu. D'autres lisent *ruere*. Je propose : *aut saltem actis aut temet fruere*.

[27] *Servitus dei vera libertas*, est le dogme de Jansénius. *Servire deo libertas est*, dit Sénèque (*de la Providence*) ; et Cicéron, *pro Cluent.*, LV : « Nous sommes tous esclaves des lois, afin de pouvoir être libres. »

[28] Publius Syrus. *Voy. Consol. à Marcia*, IX et la note.

[29] *Habes amicos, quia amicus ipse et.* (Pline, *Panég.*, LXXXV.)

Je t'apprendrai, si tu veux, en peu d'heures
Le beau secret du breuvage amoureux :
Aime les tiens, tu seras aimé d'eux ;
Je ne sais point de recettes meilleures. (Pibrac, *Quatrains.*)

[30] Place-t-on un nouveau ministre ?

Il faut pour ses flatteurs agrandir son palais.
Des grâces, des trésors n'a-t-il plus le registre ?
Une solitude sinistre
Fait désertier jusques à ses valets.
La foule se presse où l'on donne,
Mais où l'on a donné, l'on ne voit plus personne.

(Lamothe, *Fables*, liv. I.)

[31] *Voy. le même trait de Stilpon : Confiance du sage*, V et VI.

[32] Philosophe cynique, né à Thèbes, disciple de Stilpon et le premier maître de Zénon, vers l'an 336 av. J. C.

[33] « Demande à Dieu la conversion de ton cœur, expose-lui toutefois avec confiance tes nécessités même corporelles. » (Bossuet, *Culte dû à Dieu.*)

[34] Sur Athénodore, voyez *Consol. à Marcia*, IV.

[35] « L'un dit : Vous seriez mon sauveur, si vous vouliez me tirer de la pauvreté ; *je ne vous le promets pas*. Combien lui disent en secret : Que je puisse contenter ma passion ; *je ne le veux pas*. Que je puisse seulement venger cette injure ; *je vous le défends*. » (Bossuet, *Sermon sur la Nativité.*)

[36] *Oris probi, animo invecundo*, figure honnête, cœur sans vergogne. (Sall., *Fragm.*) Voir, sur cette figure de Pompée, Pline l'Anc., VII, XII ; Velleius, II, XXIX.

[37] Sur Fabianus, voyez *Brièveté de la rie*, XII ; *Consol. à Marcia*, XXIII. Sénèq., *Rhét. Controv.* II,

préface.

[38] Voy. Sénèque sur sa vieillesse. *Lettres* XV, XXVI, XLIX.

[39] La même plaisanterie, dans Plaute, est appliquée aussi à un vieillard. Voir aussi *Lettre* LXXXIII.

[40] Pétrarque a imité en beaux vers latins tout le morceau qui précède. (*Epist*, XVIII, liv. II.)

[41] Une chose qui meurt, mes amis, a souvent
De charmantes caresses.

Dans le vin que je bois, ce que j'aime le mieux
C'est la dernière goutte.

L'enivrante saveur du breuvage joyeux

Souvent s'y cache toute.

(Vict. Hugo, *Chants du crépuscule*, XXXIII.)

[42] J'en puis jouir demain et quelques jours encore.

(La Fontaine, *Le vieillard et les jeunes hommes*.)

[43] Ce temps, hélas ! embrasse tous les temps ;

Qu'on le partage en jours, en heures, en moments,

Il n'en est point qu'il ne comprenne

Dans le fatal tribut : tous sont de son domaine.

(La Fontaine, *La mort et le mourant*.)

[44] *Omnem crede diem tibi diluxisse supremum*. (Horace, I, *Ép.* IV.)

Crois voir dans chaque jour luire ton jour suprême.

[45] C'est-à-dire qu'il fut longtemps gouverneur de Syrie, par la volonté de Tibère, qui aimait à laisser vieillir dans les emplois ceux qu'il en avait investis. (Tac, *Ann.*, II, LXXIX, et Suét., *Tiber.*, XLII, sur ce même Pacuvius.)

[46] Voir *Brièveté de la vie* et la note.

[47] *Enéid.*, IV, 654.

[48] Voy. lettres XXII, XXXVI. *Nil turpius quant vivere incipiens senex*. (P. Syrus.)

[49] Souvenir du supplice des chrétiens sous Néron.

[50] *Præcordiorum suppurationes alias suspirationes*

[51] *Primi in omnibus præliis oculi vincuntur*. (Tacite, *de Mor. German.*, XLIII.)

[52] C'est le mot de Beaumarchais : « Un grand nous fait assez de bien quand il ne nous fait pas de mal. »

[53] Je ne connais roi, prince ni princesse ;

Et si tout bas je forme des souhaits,

C'est que d'iceux ne sois connu jamais.

Je les respecte ; ils sont dieux sur la terre ;

Mais ne les faut de trop près regarder ;

Sage mortel doit toujours se garder

De ces gens-là qui portent le tonnerre.

(Voltaire, *la Bastille*.)

[54] *Vertices*, d'autres mss. *vortices*.

[55] Imité par Tacite : « Mais un Othon, un Vitellius ! Toutes prières seraient impies, tous vœux sacrilèges entre des rivaux dont le combat n'aboutirait qu'à montrer le plus méchant dans le vainqueur. » (*Hist.*, I, L.)

Je punis un méchant et sa mort aujourd'hui

Vous rendra plus coupable et plus méchant que lui. (Racine. *Frères ennemis*.)

[56] *Non dominatur latro, quum occidit* : texte Lemaire ; tous les mss. : *Non damnatur latro....* Je lis : *Non damnat latro.*

[57] *Corpus laxent, alias lassent.*

[58] *Unus gradus*, Lemaire. Un mss. : *munus gratum*

[59] On ne sait quels sont ces personnages ridicules.

[60] Voy. *De la clémence*, II, I, et la note.

[61] Voy. *lettre XII. Quod verum est, meum est.* « Je prends mon bien partout où je le trouve, » disait Molière.

[62] Quand le glaive est tiré, quand la trompette sonne,
Les haillons bravent tout et le riche frissonne. (Pétrone, IV.)

[63] C'est posséder les biens que savoir s'en passer. (Regnard, *Le Joueur*)

[64] *Id est omni sæculo quod sat est* : texte Lemaire. Les mss. sont altérés ici. Fickert en tirait : *idem autem est....* Je lis : *idem est.*

[65] Voy. Horace, II, *Sat.* II.

De loin contre forage un nautonnier s'apprête ;
Avec le vent en poupe il songe à la tempête.

(Piron, *Ecole des pères*, note III.)

[66] Voy. *Lettre C.* Tels étaient naguère encore dans nos jardins ces ermitages construits de bois non écorcé et de mousse, à peu de distance du château.

[67] *Plerumque gratæ divitibus vices.*
Mundæque parvo sub laro pauperum
Cænæ, sine aulæis et ostro,
Sollicitam explicuere frontem. (Horat., IIL, *Ode XXIX.*)

[68] *Enéide*, VIII, 364.

[69] Voy. *de la Colère*, III, II. *Tous les rangs, omnes personas*, vrai sens ici de *persona*.

[70] Admirablement imité par Racan !
Tircis, il faut songer à faire la retraite ;
La course de nos jours est près qu'à demi faite :
L'âge insensiblement nous conduit à la mort.
Nous avons assez vu sur la mer de ce monde
Errer au gré des vents notre nef vagabonde,
Il est temps de jouir des délices du port.

[71] Voy. *Brièveté de la vie*, XVII. *Spes spem excitat.* « Il y a dans le cœur humain une génération perpétuelle de passions, en sorte que la ruine de l'une est presque toujours l'établissement d'une autre. » (La Rochefoucauld., *Max.* X.)

[72] Voy. sur Mécène *la Providence*, IX ; *Lettres XCII* et *CXIV*.

[73] Voir *Lettres*, XIX, LXXXI, et *des Bienfaits*, VI, XXXIV, et Tacite, *Ann.*, IV, XVIII.

[74] Voir. *Lettres X* et *CVIII*, et *Cic. Tusc.* II, IV. Je lis avec Fickert et un ms. : *ut unus sit omnium actionum color.* Lemaire : *ut ipsa inter se vita unius, sine actionum dissensione, coloris sit.*

[75] Charles I^{er}, condamné à mort, se consolait en répétant ce vers d'Alain Delisle :

Qui decumbit humi non habet unde cadat.
Couché par terre on n'a plus d'où tomber.

[76] « Il faut l'avouer, le présent est pour les riches, l'avenir pour les vertueux et les habiles. Homère est encore, et sera toujours : les receveurs de droits, les publicains ne sont plus, ont-ils été? etc. » (La Bruyère, *Biens de fortune.*)

[77] Tu sais de quel linceul le temps couvre, les hommes ;
Tu sais que tôt ou tard dans l'ombre de l'oubli
Siècles, peuples, héros, tout dort enseveli ;
Qu'à cette épaisse nuit qui descend d'âge en âge
À peine un nom par siècle obscurément surnage,
Que le reste, éclairé d'un moins haut souvenir,
Disparaît par étage à l'œil de l'avenir.

(Lamartine, *Souven. d'enf.*)

[78] Voy. Properce, III, *Éleg.* L.
Je pourrais sauver la gloire
Des yeux qui me semblent doux,
Et dans mille ans faire croire
Ce qu'il me plaira de vous.
Chez cette race nouvelle ;
Où j'aurai quelque crédit,
Vous ne passerez pour belle
Qu'autant que je l'aurai dit (Corneille, *Stances.*)
Et Lamartine, III^e *Méditat.* :
Heureuse la beauté que le poète adore!
Heureux le nom qu'il a chanté!...

[79] Nisus et Euryale. *Enéide*, IX, 446.

[80] Voy. *La Vie heureuse*, XII, XIII : et Cic. in *Pisonem*, XXVIII.

[81] Voy. Montaigne, II, c. XXXII, où il donne, la substance de cette lettre de Sénèque.

[82] « Ils ne cherchent la besogne que pour embesognement. » (Montaigne, III, X)

[83] Deux mss. : *et tua*. Alias *et tuta* ; Lemaire : *et vera*.

[84] *Evertere domos magnas optantibus ipsis*
Di faciles. (Juvénal, *Sat. des vœux.*)

[85] « Les joyes artificielles durent peu : pour être longues et assurées, il faut qu'elles viennent de source, et que la nature soit contente. Il faut que le contentement ait sa racine dans le cœur : autrement ce n'est que fard sur le visage ; le moindre accident l'efface, et l'apparence tombe au premier rayon de la vérité. Aussi ces sortes de joyes sont-elles mises aux enfers par notre Virgile qui les appelle de *mauvaises joyes*. » (Balzac, *Socr. chrit.*, disc. VIII.)

« Le vrai contentement n'est ni gai, ni folâtre.... etc. » (J.-J. Rouss., *Emile*, liv. IV.)

[86] « Cette joie dont je parle est sévère, chaste, sérieuse, solitaire. » (Bossuet, 4^e *Serm. sur la circonc.*)

[87] Voy. *Lettres* V, XIII, LXXIV, LXXVIII. Montaigne, III, XII. Massillon, *Mystères. Soumiss. à la vol. de Dieu.*

Je ne suis point de moi si mortel ennemi
Que je m'aille affliger sans sujet ni demi.
Pourquoi subtiliser et faire le capable
À chercher des raisons pour être misérable?
Sur des soupçons en l'air je m'irais alarmer !
Laissons venir la fête avant de la chômer.

(Molière, *Dépit amour.*, I, sc. I.)

[88] Voilà pour me punir d'avoir manqué ta chute,
Et comme je prononce et comme j'exécute.

(Th. Corn., *Max.*, tragédie.)

[89] Florus, pour raconter la mort de Caton et celle de Métellus Scipion, a presque copié Sénèque.

[90] « Ce n'est pas nous qui craignons la mort, mais il pourrait bien y avoir en nous un enfant qui la craignit ; tâchons donc de lui apprendre à ne pas en avoir peur comme d'un masque difforme. » (Plat., *Phédon*. Voy. Montaigne, *Apolog. de Raymond*.)

« Les enfants qui s'effrayent du visage qu'ils ont barbouillé sont des enfants ; mais le moyen que ce qui est si faible étant enfant soit bien fort étant plus âgé ? On ne fait que changer de faiblesse. » (Pascal, *Pens.*, II^e part, XVII. Voy. aussi Bacon, *de Morte*.)

[91] Mourir n'est rien, c'est achever de naître.

Un esclave hier mourut pour divertir son maître.

(Cyrano, *Agrippine*, trag.)

[92] Voy. *Consol. à Marcia*, XX, et *Lettres* I, IV, VIII, CXX.

[93] « Nous mourons tous les jours ; chaque instant nous dérobe une portion de notre vie et nous avance d'un pas vers le tombeau, etc. » (Massill., *Grand carême. Sur la mort*.)

« As-tu remarqué par quelle gradation tu as passé successivement, du berceau à l'enfance, puis à l'adolescence, puis à l'âge mûr, de la enfin à la vieillesse ? Nous mourons et nous changeons à toute heure, et cependant nous vivons comme si nous étions immortels. Le temps même que j'emploie ici à dicter, il faut le retrancher de mes jours. Nous nous écrivons souvent, mon cher Héliodore ; nos lettres passent les mers, et à mesure que le vaisseau fuit, notre vie s'écoule : chaque flot en emporte un moment. » (Saint Jérôme, *Lettr. à Héliodore*.) Voy. Buffon, *de la Vieillesse*, et Deshoulières, *Réflex. diverses*.

[94] Songeons-y bien, Romains, cette chaleur mouvante

Est peut-être en plusieurs l'instinct de l'épouvante.

Souvent de la terreur les courages pressés

Vont au-devant des maux dont ils sont menacés ;

Ne pouvant de l'effroi longtemps souffrir l'atteinte.

Ils hâtent les périls pour accourir leur crainte.

(Brébeuf, *Pharsale*.)

Et Quinte-Curce, V, XXV, et Pline le Jeune, I, *Lettre* XXII.

[95] Voy. Lucrèce, III, vers 949 et 1092. Delille, *Imagin.*, III. Young, 5^e *Nuit*. Baour, 4^e *Veillée*. Saint Lambert, *Saisons*, ch. IV, *Début*.

Qu'ai-je à présent à faire dans le monde ?

À voir lever et coucher le soleil ?

Je l'ai tant vu sortir du sein de l'onde,

Je l'ai tant vu s'y plonger tout vermeil,

Que quelque grand et quelque magnifique

Que soit toujours un spectacle si beau,

Il n'a plus rien désormais qui me pique ;

Il me faudrait un opéra nouveau....

Quant à passer du repos au réveil,

Puis ne rien faire, et redormir encore

En attendant le retour de l'aurore.

Autant vaudrait dormir d'un long sommeil.

(Régnier-Desmarais.)

[96] « Retirez-vous en vous, mais préparez-vous premièrement à vous y recevoir : ce serait folie de vous fier à vous-mesme, si vous ne sçavez vous gouverner. Il y a moyen de faillir en la solitude comme en compagnie. » (Montaigne, I, XXXVIII.)

[97] « Scipion l'Africain aimait à répéter qu'il ne faisait jamais mieux que lorsqu'il ne faisait rien, et qu'il n'était jamais moins seul que dans la solitude. » (Cic, *Republ.*, I, XVII.) *Magna civitas, magna*

solitudo. (Bacon, *de Amicit.*) « Je me mêlais à la foule, vaste désert d'hommes. » (Chateaubr., *René*.)

[98] Voy. *Lettre x*.

[99] Texte altéré. Je lis comme Rubkopf : *possim-ne aliquid quod nolim. Nam si quid non possum....*

[100] *Alius de alio judicat dies, tamen supremus de omnibus*. (Plin., *Hist. nat.*, VII, XL.) « À ce dernier rôle de nous il n'y a plus à feindre ; il faut montrer ce qu'il y a de bon et de net dans le fond du pot. » (Montaigne.) « C'est le maistre jour, c'est le jour juge de tous les autres. » (*Id.*, I, XVIII.) Voir *Lettre CII* de Sénèque.

[101] *Quia egeris apparebit quum animam ages*.

[102] Paroles admirables quand on songe à la mort de l'auteur.

[103] « La crainte de la mort est une anse par où l'homme est saisi et contraint d'obéir au plus fort. » (Arrien.) *Nimium timemus exsilium, paupertatem, mortem*, écrivait Brutus à Cicéron.

[104] Les mss. et Lemaire : *festinatur*. Je lis avec Rubkopf : *festinetur*.

[105] Ce Calvisius Sabinus est un des types comiques qui ont fourni à Pétrone certains traits de la physionomie de son Trimalchion. (*Satyricon*, c. LIX et *passim*.)

[106] De mon peu de besoins je forme mon trésor. (Delille, *Imagin.*)

[107] « Comme les hommes ne se dégoûtent point du vice, il ne faut pas aussi se lasser de le leur reprocher ; ils seraient peut-être pires, s'ils venaient à manquer de censeurs ou de critiques : c'est ce qui fait que l'on prêche et que l'on écrit. » (La Bruyère, ch. I.)

[108] *Cælum, non animum mutant, qui trans mare currunt*. (Horace)

[109] *Enéide*, III, 71.

[110] *Enéide*, VI, 78.

[111] Voy. *Lettres II* et *CIV*.

[112] Voy. *Lettre LI*.

[113] « Je ne sçay quels livres, disait la courtisane Laïs, quelle sapience, quelle philosophie, mais ces gens-li battent aussi souvent à ma porte qu'aucuns autres. » (Montaigne, III, IX.)

[114] Contemporain de Sénèque. Ne pas le confondre avec Ariston de Chio, disciple de Zénon.

[115] Ou *promeneur à pied*, surnom de disciples d'Aristote qui donnait ses leçons en se promenant.

[116] « Malheur à vous quand les hommes vous loueront ! » (Saint Luc, VI, XXVI.)

[117] Bassus Aufidius vivait sous Tibère et avait fait l'histoire des *Guerres civiles de Rome* et des *Guerres de Germanie*. Ces livres sont perdus. Sénèque le rhéteur cite un beau fragment de lui sur la mort de Cicéron.

[118] « Si de tous les hommes les uns mouraient, les autres non, ce serait une désolante affliction que de mourir. » (La Bruyère, *de l'Homme*.)

[119] « L'égalité est la première pièce de l'équité. » (Montaigne) « L'égalité est l'esprit de la justice. » (Sentent., XV.)

[120] « Combien tous les arguments sont-ils éloignés de la force de ces deux mots : J.-C. est pauvre, un Dieu est pauvre. » (Bossuet, *Serm. sur la Nativ.*)

[121] « Vous êtes le temple de Dieu, et l'esprit de Dieu habite en vous. » (Saint Paul, I *Corinth.*, XII, 27.)

[122] *Enéid.*, VIII, 364.

[123] « Nous ne devons pas estimer la chose divine semblable à l'or, à l'argent, à la pierre, à la matière façonnée par l'art. » (Act. *Apost.*, XVII, XXIX.)

[124] Voy. *Consol. à Marcia*, X, et la note.

[125] « À ces bonnes gens, il ne fallait point, d'aiguë et subtile rencontre : leur langage est tout plein, et gros d'une vigueur naturelle et constante : ils sont tout épigramme, non la queue seulement, mais la teste, l'estomach et les pieds. Tout y marche d'une pareille teneur. » (Montaigne, III, V.)

[126] Chez les Romaine, les femmes seules avaient les bras couverts. La toge des hommes leur laissait les bras nus.

[127] Ovide., *Métam.*, XIII, 824.

[128] « Qu'ils s'eschaudent à injurier Sénèque en met. Il faut musser (masquer) ma faiblesse sous ces grands crédits. » (Montaigne, II, X.)

[129] « Sçavoir par cœur n'est pas sçavoir ; c'est tenir ce qu'on a donné en garde à sa Mémoire. Ce qu'on sçait droitement, on en dispose, sans regarder au patron, sans tourner les yeux vers le livre. Fascheuse suffisance, qu'une suffisance pure livresque ! » (M., I, XXV.)

[130] Voy. *Quest. natur.*, VII, ch. *dernier*.

[131] *Dimidium fasti, qui cæpit, habet : sapere aude.* (Horat., I, *Ep.*, II.)

[132] Montaigne a dit : « un vieillard abécédaire. » II, XXVIII.

[133] *Lettre LXXI*, et liv. VIII *Des bienfaits*.

[134] Nul sort n'abaisse une grande âme :

Éole en vain courbe la flamme

Prompte à revoler vers les cieux. (Lebrun, *Odes*, I, XXI.)

Mon âme jamais ne sommeille ;

Elle est cette flamme qui veille

Au sanctuaire de Vesta. (Lebrun, *Epilogue*.)

[135] Il est certain tempérament

Que le maître de la nature

Veut que l'on garde en tout. Le fait-on ? Nullement.

Soit en bien, soit en mal, Cela n'arrive guère.

Le blé, riche présent de la blonde Cérès,

Trop touffu bien souvent épuise les guérets :

En superfluités s'épandant d'ordinaire

Et poussant trop abondamment,

Il ôte à son fruit l'aliment.

L'arbre n'en fait pas moins : tant le luxe sait plaire! (La Font., liv. IX, Fable II.)

[136] *Quid miserius misero non miserante se ipsum ?* (Saint August., *libre arbitre*.)

[137] Quoi que vous écriviez ou d'heureux ou de triste,

Pour nous avoir écrit vous vous ferez bénir ;

Écrire à ses amis c'est s'en ressouvenir.

Ah ! si le vain portrait de celui que l'on aime

Émeut en son absence et n'est pas sans douceur,

L'épître d'un ami c'est cet ami lui-même :

Les lettres, Abailard, sont le portrait du cœur.

(*Lett. d'Héloïse*, trad. par de Lesser.)

[138] Au lieu de : *affectus impetus sui*, je lie, avec Muret et Gruter : *impotens sui, tantum....* d'une seule et même phrase.

[139] Déclamateur de profession, comme Asellius et Gémin. Varius. Ne pas le confondre avec L. Vinicius son frère dont Auguste disait : *Il a de l'esprit argent comptant*. « *Ingenium in numerato habet.* »

[140] Voir sur Hatérius, Tacite, Ann., IV, LXI, et Cic., *Brutus*, XXII. « Seul de tous les Romains que j'ai connus de mon temps, il a transporté dans la langue latine la facilité grecque. Il avait une telle vélocité de

discours qu'elle arrivait à être un défaut. » Aussi Auguste dit-il fort justement : « Ce cher Hatérius a besoin d'être enrayé. » (Sénèque Rhét., *Controv. excerpt.*, liv. IV, *Préf.*)

[\[141\]](#) Sur Fabianus, voir *Lettre C* et note.

LETTRE XLI.

DIEU RÉSIDE DANS L'HOMME DE BIEN. — VRAIE SUPÉRIORITÉ DE L'HOMME.

Tu fais une chose excellente et qui te sera salulaire si, comme tu l'écris, tu marches avec persévérance vers cette sagesse qu'il est absurde d'implorer par des vœux quand on peut l'obtenir de soi. Il n'est pas besoin d'élever les mains vers le ciel, ni de gagner le gardien d'un temple pour qu'il nous introduise jusqu'à l'oreille de la statue, comme si de la sorte elle pouvait mieux nous entendre ; il est près de toi le Dieu, il est avec toi, il est en toi. Oui, Lucilius, un esprit saint réside en nous, qui observe nos vices et veille sur nos vertus, qui agit envers nous comme nous envers lui. Point d'homme de bien qui ne l'ait avec soi. Qui donc, sans son appui, pourrait s'élever au-dessus de la Fortune? C'est lui qui inspire les grandes et généreuses résolutions. Dans chaque âme vertueuse il habite

Quel dieu? Nul ne le sait, mais il habite un dieu.^[1]

S'il s'offre à tes regards un de ces bois sacrés peuplé d'arbres antiques qui dépassent les proportions ordinaires, où l'épaisseur des rameaux étages les uns sur les autres te dérobe la vue du ciel, l'extrême hauteur des arbres, la solitude du lieu, et ce qu'a d'imposant cette ombre en plein jour si épaisse et si loin prolongée te font croire qu'un Dieu est là.^[2] Et cet antre qui, sur des rocs profondément minés, tient une montagne suspendue, cet antre qui n'est pas de main d'homme, mais que des causes naturelles ont creusé en voûte gigantesque! ton âme toute saisie n'y pressent-elle pas quelque haut mystère religieux? Nous vénérons la source des grands fleuves ; au point où tout à coup de dessous terre une rivière a fait éruption on dresse des autels ; toute veine d'eau thermale a son culte, et la sombre teinte de certains lacs ou leurs abîmes sans fond les ont rendus sacrés. Et si tu vois un homme que n'épouvantent point les périls, pur de toute passion, heureux dans l'adversité, calme au son des tempêtes, qui voit de haut les hommes et à son niveau les dieux, tu ne seras point pénétré pour lui de vénération! Tu ne diras point : Voilà une trop grande, une trop auguste merveille pour la croire semblable à ce corps chétif qui l'enferme! Une force divine est descendue là. Cette âme supérieure, maîtresse d'elle-même, qui juge que toute chose est au-dessous d'elle et qui passe, se riant de ce que craignent ou souhaitent les autres, elle est mue par une puissance céleste. Un tel être ne peut se soutenir sans la main d'un Dieu : aussi tient-il par la meilleure partie de lui-même au lieu d'où il est émané. Comme les rayons du soleil, bien qu'ils touchent notre sol, n'ont point quitté le foyer qui les lance ; de même cette âme

sublime et sainte, envoyée ici-bas pour nous montrer la divinité de plus près, se mêle aux choses de la terre sans se détacher du ciel sa patrie. Elle y est suspendue, elle y regarde, elle y aspire, elle vit parmi nous comme supérieure à nous. Quelle est donc cette âme? Celle qui ne s'appuie que sur les biens qui lui sont propres.

Quoi de plus absurde en effet que de louer dans l'homme ce qui lui est étranger? Quelle plus grande folie que d'admirer en lui ce qui peut tout à l'heure passer à un autre? Un frein d'or n'ajoute pas à la bonté du coursier. Le lion dont on a doré la crinière, qui se laisse toucher et manier, qui subit patiemment la parure imposée à son courage dompté, n'entre pas dans l'arène du même air que cet autre qui, sans apprêt, garde tout son instinct farouche. Celui-ci, dans sa fougue sauvage, tel que l'a voulu la nature, majestueusement hérissé, beau de la peur qu'inspire son seul aspect, on le préfère à cet impuissant^[3] quadrupède qui reluit de paillettes d'or. Nul ne doit tirer gloire que de ce qui lui est personnel. On fait cas d'une vigne dont les branches surchargées de fruits entraînent par leur poids ses soutiens mêmes jusqu'à terre : trouvera-t-on plus beaux des ceps d'or, où des raisins, des feuilles d'or serpentent? Le mérite essentiel d'une vigne est la fécondité. Dans l'homme aussi ce qu'il faut priser c'est ce qui est de l'homme même. Qu'il ait de superbes esclaves, un palais magnifique, beaucoup de terres ensemencées et de capitaux productifs ; tout cela n'est pas en lui, mais autour de lui. Loue en lui ce qu'on ne peut ni ravir ni donner,^[4] ce qui est son bien propre. « Que sera-ce donc? » dis-tu. Son âme, et dans cette âme la raison perfectionnée. Car l'homme est un être doué de raison ; et le souverain bien pour lui est d'avoir atteint le but pour lequel il est né. Or, qu'exige de lui cette raison? Une chose bien facile : de vivre selon sa nature ; chose pourtant que rend difficile la folie générale. On se pousse l'un l'autre dans le vice ; comment alors rappeler dans les voies de salut ceux que nul ne retient et que la multitude entraîne?

LETTRE XLII.

RARETÉ DES GENS DE BIEN. — VICES CACHÉS SOUS L'IMPUISSANCE.

CE QUI EST GRATUIT COÛTE SOUVENT BIEN CHER.

Cet homme t'a déjà persuadé qu'il est homme de bien. Mais ce titre-là ne s'acquiert et ne se constate pas si vite. Tu sais ce qu'ici j'entends sous ce mot? un homme de bien du second ordre. Pour l'autre, comme le phénix, il naît une fois dans cinq siècles ; et faut-il s'étonner que les prodiges s'enfantent à de grands intervalles? Le médiocre et le commun, le sort se plaît à les créer souvent ; mais il confère aux chefs-d'œuvre le mérite de la rareté. L'homme dont tu parles est loin jusqu'ici de ce qu'il fait profession d'être ; et s'il savait ce qu'est un homme de bien, il ne se jugerait pas encore tel, peut-être même désespérerait-il de le devenir. « Mais il pense si mal des méchants! » Et les méchants aussi pensent comme lui : le plus grand supplice d'un cœur mauvais, c'est de déplaire et à soi-même et à ses pareils. « Mais il hait tous ces grands improvisés qui usent en tyrans de leur pouvoir! » Il fera comme eux, quand il pourra les mêmes choses qu'eux. Sous l'impuissance de bien des hommes un génie pervers est caché : il osera, quand il aura foi en ses forces, tout ce qu'ont osé les mauvais instincts qu'un sort prospère a fait éclore. Les moyens seuls de développer toute leur noirceur manquent à ces âmes. On manie impunément le serpent le plus dangereux tant qu'il est roide de froid ; alors son venin, sans être mort, n'est qu'engourdi. Combien de cruautés et d'ambitions, et de débauches auxquelles il ne manque, pour égaler en audace les plus monstrueuses, que d'être aidées de la Fortune! Elles ont les mêmes vœux : veux-tu t'en convaincre? Donne-leur de pouvoir tout ce qu'elles veulent.^[5] Tu te rappelles cet homme dont tu prétendais pouvoir disposer ; je te disais qu'il était volage et léger, que tu ne le tenais point par le pied, mais par le bout de l'aile. Je me trompais : tu le tenais par une plume ; il te l'a laissée dans la main et s'est envolé. Tu sais comment ensuite il s'est joué de toi, et que de choses il a tentées qui devaient lui tourner à mal! Il ne se voyait pas courir au piège en voulant y pousser les autres ; il oubliait combien étaient onéreux les objets de sa convoitise, quand ils n'eussent pas été superflus.

Sachons donc voir que ce qui provoque notre ambition et nos efforts si laborieux ou ne renferme nul avantage, ou offre encore plus d'inconvénients. Telle chose est superflue, telle autre ne vaut pas notre peine. Mais notre prévoyance ne va pas si loin, et nous appelons gratuit ce qui coûte le plus cher. O

stupidité de l'homme! Il s' imagine ne payer que ce qui vide sa bourse, et obtenir pour rien ce pour quoi il se donne lui-même. Ce qu'il ne voudrait pas acheter, s'il fallait, en échange, livrer une maison, une propriété d'agrément ou de rapport, il est tout prêt à l'acquérir à prix d'inquiétudes, de dangers, de temps, de liberté, d'honneur.^[6] Tant l'homme n'a rien qu'il prise moins que lui-même! Que ne fait-il donc en tout projet et pour toute chose ce que fait quiconque entre chez un marchand? L'objet qu'on désire, à quel prix serait-il livré? Souvent le plus dispendieux est celui qu'on reçoit pour rien. Que d'acquisitions, que de présents je puis te citer qui nous ont arraché notre indépendance^[7]! Nous nous appartiendrions, s'ils ne nous appartenaien pas.

Médite ces réflexions dès qu'il s'agira non seulement de gain à faire, mais de perte à subir. Dis-toi ; « Que vas-tu perdre? Ce qui t'est venu du dehors. Tu n'en auras pas plus de peine à vivre après qu'avant. L'avais-tu longtemps possédé? Tu t'en es rassasié avant de le perdre. Si tu ne l'as pas eu longtemps, tu n'en avais pas encore l'habitude. Ce sera de l'argent de moins? Partant, moins de tracas. Ton crédit en diminuera? Tes envieux aussi. Considère tous ces faux biens dont on s'éprend jusqu'à la folie, que l'on perd avec tant de larmes, et comprends que ce n'est point la perte qui fâche, mais l'idée qu'on se fait de cette perte. On la sent, non point par le fait, mais par la réflexion. Qui se possède n'a rien perdu : mais à combien d'hommes est-il donné de se posséder? »

LETTRE XLIII.

VIVRE COMME SI L'ON ÉTAIT SOUS LES YEUX DE TOUS. — LA CONSCIENCE.

Tu me demandes comment cela est venu jusqu'à moi ; qui m'a pu dire ta pensée que tu n'avais dite à personne? « Celle qui sait tant de choses : la renommée. » Quoi! diras-tu, suis-je assez important pour mettre la renommée en émoi? — Ne te mesure pas sur l'endroit où je suis, mais sur celui que tu habites. Qui domine ses voisins est grand où il domine. La grandeur n'est pas absolue : elle gagne ou perd par comparaison. Tel navire, grand sur un fleuve, est fort petit en mer ; le même gouvernail, trop fort pour tel navire, est exigü pour tel autre. Toi aujourd'hui, tu as beau te rapetisser, tu es grand dans ta province : tes actions, tes repas, ton sommeil, on épie, on sait tout. Tu n'en dois que mieux t'observer dans ta conduite. Mais ne t'estime heureux que le jour où tu pourrais vivre sous les yeux du public, où tes murailles te défendraient sans te cacher, ces murailles que presque tous nous croyons faites moins pour abriter nos personnes que pour couvrir nos turpitudes. Je vais dire une chose qui peut te faire juger de nos mœurs : à peine trouverais-tu un homme qui voulût vivre portes ouvertes. C'est la conscience plutôt que l'orgueil qui se retranche derrière un portier. Nous vivons de telle sorte que c'est nous prendre en faute que de nous voir à l'improviste. Mais que sert de chercher les ténèbres, de fuir les yeux et les oreilles d'autrui? Une bonne conscience défierait un public ; une mauvaise emporte jusque dans la solitude ses angoisses et ses alarmes. Si tes actions sont honnêtes, qu'elles soient sues de tous ; déshonorantes, qu'importe que nul ne les connaisse? tu les connais, toi. Que je te plains, si tu ne tiens pas compte de ce témoin-là!

LETTRE XLIV.[8]

LA VRAIE NOBLESSE EST DANS LA PHILOSOPHIE.

Tu persistes à te faire petit, et à te dire trop chétivement doté par la nature d'abord, puis par la Fortune, quand il ne tient qu'à toi de te tirer des rangs du vulgaire et d'atteindre à la plus haute des félicités. Si la philosophie possède en soi quelque mérite, elle a surtout celui de ne point regarder aux généalogies. Tous les hommes, si on les rappelle à l'origine première, sont enfants des dieux. Te voilà chevalier romain, et c'est à force de talent que tu es entré dans cet ordre : mais, grands dieux ! à combien de citoyens les quatorze bancs ne sont-ils pas fermés ? Le sénat ne s'ouvre pas pour tous : la milice même, pour nous admettre à ses fatigues et à ses périls, est difficile dans ses choix. La sagesse est accessible à tous ; devant elle nous sommes tous nobles. La philosophie ne refuse ni ne préfère personne :^[9] elle luit pour tout le monde. Socrate n'était point patricien ; Cléanthe louait ses bras pour tirer l'eau dont il arrosait un jardin ; la philosophie, en adoptant Platon, ne lui demanda pas ses titres, elle les lui conféra. Pourquoi désespérerais-tu de ressembler à ces grands hommes ? Ils sont tous tes ancêtres, si tu te rends digne d'eux, et pour l'être, il faut tout d'abord te persuader que nul n'est de meilleure maison que toi. Nous avons tous même nombre d'aïeux ; notre origine à tous remonte plus loin que la mémoire des hommes, « Point de roi, dit Platon, qui n'ait des esclaves pour ancêtres, point d'esclave qui ne sorte du sang des rois. » Une longue suite de révolutions a brouillé tout cela, et le sort a bouleversé les rangs. Quel est le vrai noble ? Celui que la nature a bien préparé pour la vertu.^[10] Voilà le seul titre à considérer. Autrement, si tu me renvoies aux vieux temps, chacun date d'un âge avant lequel il n'y a plus rien. Depuis le berceau du monde jusqu'à nos jours une série de vicissitudes nous a fait passer par de brillants comme par d'obscurs destins. Un vestibule rempli de portraits enfumés ne fait pas la noblesse. Nul n'a vécu pour notre gloire, et ce qui fut avant nous n'est pas à nous.^[11] C'est l'âme qui anoblit ; elle peut de toutes les conditions s'élever plus haut que la Fortune. Suppose-toi, non pas chevalier romain, mais affranchi, tu peux un jour être seul libre de fait parmi tant d'hommes libres de race. « Comment cela ? » diras-tu. En n'adoptant pas la distinction populaire des biens et des maux. Informe-toi non d'où viennent les choses, mais où elles aboutissent. S'il en est une qui puisse donner le bonheur, elle est bonne par essence, car elle ne peut dégénérer en mal. Quelle est donc la cause de tant de méprises, quand la vie heureuse est le vœu de tous ? C'est qu'on prend les moyens pour la fin, et qu'en voulant l'atteindre on s'en éloigne. Tandis qu'en effet la perfection du bonheur consiste dans une ferme

sécurité et dans l'inébranlable foi qu'il nous restera, on se cherche au loin des causes de soucis, et sur cette route perfide de la vie, on porte ses embarras bien moins qu'on ne les traîne. Aussi s'écarte-t-on toujours davantage du but poursuivi ; plus on s'épuise en efforts, plus on reste empêtré, ou rejeté en arrière. Ainsi l'homme qui dans un labyrinthe presse le pas se fourvoie en raison de sa vitesse même.

LETTRE XLV.

SUR LES SUBTILITÉS DE L'ÉCOLE.

Tu te plains de la disette des livres en Sicile. L'important n'est pas d'en avoir beaucoup, mais d'en avoir de bons. Une lecture sagement circonscrite profitera ; variée, elle amuse. Qui veut arriver à un but précis doit aller par un seul chemin, et non vaguer de l'un à l'autre, ce qui n'est pas avancer, mais errer. « J'aimerais mieux, diras-tu, des livres que des conseils. » Oh! en vérité, tous ceux que je possède, je suis prêt à te les envoyer, à vider tout mon grenier, à me transporter moi-même, si je le pouvais, près de toi, et, n'était l'espoir que tu obtiendras de bonne heure de cesser tes fonctions, c'est une expédition que j'eusse imposée à ma vieillesse : ni Charybde, ni Scylla, ni ce détroit maudit par la Fable ne m'auraient fait reculer. Je l'aurais franchi, que dis-je? l'aurais passé à la nage pour pouvoir t'embrasser et juger par mes yeux des progrès de ton âme.

Quant au désir que tu exprimes de recevoir mes ouvrages, je ne m'en crois pas plus habile que je ne me croirais beau si tu demandais mon portrait. Je sais que c'est plutôt indulgence d'ami qu'opinion réfléchie, ou si c'est opinion, ton indulgence te l'a suggérée. Au reste, quels qu'ils soient, lis-les comme venant d'un homme qui cherche le vrai sans l'avoir encore trouvé, mais qui le cherche avec indépendance. Car je ne me suis mis sous la loi de personne ; je ne porte le nom d'aucun maître ; si j'ai souvent foi en l'autorité des grands hommes, sur quelques points c'est à moi que j'en appelle.^[12] Tout grands qu'ils sont, ils nous ont légué moins de découvertes que de problèmes ; et peut-être eussent-ils trouvé l'essentiel, s'ils n'eussent cherché aussi l'inutile. Que de temps leur ont pris des chicanes de mots, des argumentations captieuses qui n'exercent qu'une vaine subtilité! Ce sont des nœuds que nous tressons, des équivoques de sens que nous enlaçons dans des paroles et qu'ensuite nous débrouillons. Avons-nous donc tant de loisir? Savons-nous déjà vivre, savons-nous mourir? Toutes les forces, toute la prévoyance de notre esprit doivent tendre à n'être pas dupe des choses : qu'importent les mots? Que me font tes distinctions entre synonymes où jamais nul n'a pris le change, que pour disputer? Les choses nous abusent : éclaircis les choses. Nous embrassons le mal pour le bien ; nous désirons les contraires, nos vœux se combattent, nos projets se neutralisent. Combien la flatterie ressemble à l'amitié! Et non seulement elle lui ressemble, mais encore l'emporte et enchérit sur elle, trouve pour se faire accueillir l'oreille facile et indulgente, s'insinue jusqu'au fond du cœur, nous charme en nous empoisonnant. C'est cette similitude-là qu'il faut m'apprendre à démêler. Un ennemi caressant vient à moi comme ami ; le vice usurpe le nom de vertu pour nous surprendre ; la témérité se

cache sous les dehors du courage ; la lâcheté s'intitule modération, l'homme timide a les honneurs de la prudence.^[13] Là est le grand péril de l'erreur, c'est là qu'il faut des marques distinctives. Au surplus, l'homme à qui l'on dit *avez-vous des cornes*? n'est pas si sot que de se tâter le front, ni assez inepte et obtus pour entrer en doute, quand par tes subtiles conclusions tu as cru le persuader. Ces finesses déroutent sans nuire, comme les tours d'un escamoteur avec ses gobelets et ses jetons, dont l'illusion fait tout le charme : le procédé une fois compris, adieu le plaisir. J'en dis autant de nos pièges de mots : car de quel autre nom appeler *des sophismes* sans danger pour qui les ignore, inutiles à qui les possède? Veux-tu à toute force des équivoques de langage à éclaircir, démontre-nous que l'homme heureux n'est pas celui que le monde nomme ainsi, et chez lequel l'or afflue en abondance, mais celui qui a tous ses trésors dans son âme, qui, fier et magnanime, foule aux pieds ce qu'admirent les autres qui ne voit personne contre qui il se veuille changer ; qui ne prise dans l'homme que ce qui lui mérite le nom d'homme ; qui, prenant la nature pour guide et ses lois pour règles, vit comme elle l'ordonne ; qu'aucune force ne dépouille de ses biens ; qui convertit en biens ses maux ; ferme dans ses desseins, inébranlable, intrépide ; qui peut être ému par la violence, mais non jeté hors de son assiette ; enfin que la Fortune, en lui dardant de toute sa force ses traits les plus terribles, effleure à peine sans le blesser, et n'effleure que rarement. Car ses traits ordinaires, si foudroyants pour le reste des hommes, ne sont pour lui qu'une grêle sautillante, qui lancée sur les toits sans incommoder ceux qui sont dessous, fait entendre un vain cliquetis et se fond aussitôt. Pourquoi me tenir si longtemps sur cet argument que toi-même tu nommes *le menteur*,^[14] et sur lequel on a composé tant de livres? Voici que la vie tout entière est pour moi un mensonge : démasque-la, subtil philosophe, ramène-la au vrai. Elle juge nécessaire ce qui en grande partie est superflu,^[15] ou qui, sans être superflu, n'est d'aucune importance réelle pour assurer et compléter le bonheur. Car il ne s'ensuit pas qu'une chose soit un bien dès qu'elle est nécessaire ; et l'on prostitue ce nom si on le donne au pain, à la bouillie, à tout ce qui pour vivre est indispensable. Ce qui est *bien* est, par le fait, nécessaire ; ce qui est nécessaire n'est pas toujours un *bien*, attendu que certaines choses nécessaires sont en même temps très viles. Nul n'ignore à ce point la dignité de ce qui est bien, qu'il le ravale à tels objets d'une éphémère utilité. Eh! pourquoi ne pas consacrer plutôt tes soins à démontrer à tous quel temps précieux on perd à chercher le superflu, et que d'hommes traversent la vie en courant après les moyens de vivre? Passe en revue les individus, considère les masses : personne qui n'ait chaque jour l'œil fixé sur le lendemain. « Quel mal y a-t-il là? » diras-tu. Un mal immense : on ne vit pas, on attend la vie, on la recule en toute chose.^[16] Avec toute la vigilance possible,

le temps nous devancerait encore ; grâce à nos éternels délais, il passe comme chose qui nous serait étrangère, et le dernier jour a épuisé ce que chaque jour laissait perdre. Mais pour ne point excéder les bornes d'une lettre, qui ne doit pas occuper la main gauche du lecteur, remettons à un autre jour le procès des dialecticiens, trop subtiles gens qui font leur étude exclusive d'une chose accessoire.

LETTRE XLVI.

ÉLOGE D'UN OUVRAGE DE LUCILIUS.

J'ai reçu ton ouvrage, comme tu me l'avais promis ; et, me réservant de le lire à mon aise, je l'ai ouvert sans vouloir en prendre plus qu'un avant-goût. Peu à peu l'attrait même de la lecture me fit aller plus loin. Il y règne un grand talent ; et la preuve, c'est qu'il m'a paru court, bien qu'il dépasse la taille des miens comme des tiens, et qu'au premier aspect on puisse le prendre pour un livre de Tite Live ou d'Epicure : enfin j'étais retenu par un charme si entraînant, que sans m'arrêter j'ai lu jusqu'au bout. Le soleil m'invitait à rentrer, la faim me pressait, les nuages étaient menaçants, et pourtant je l'ai dévoré tout entier. J'étais plus que satisfait, j'étais ravi. Quelle imagination ! Quelle âme ! je dirais : quels élans ! si l'auteur faiblissait parfois, s'il ne s'élevait que par saillies. Or ce n'étaient pas des élans, mais une chaleur soutenue, une composition mâle, sévère et néanmoins par intervalles moelleuse et douce à propos. Tu as le style grand et fier : soutiens-le, garde cette allure. La matière y aidait sans doute ; il faut donc la choisir fertile, propre à saisir, à échauffer l'imagination. Je te parlerai plus au long de ton livre après un nouvel examen : jusqu'ici mon jugement n'est pas plus arrêté que si j'avais entendu lire l'ouvrage, au lieu de l'avoir lu. Laisse-moi faire mon enquête. Sois sans appréhension : mon arrêt sera franc. Heureux mortel ! tu n'as rien qui oblige personne à te mentir de si loin. Il est vrai qu'aujourd'hui, à défaut de motif, on ment par habitude.

LETTRE XLVII.

QU'IL FAUT TRAITER HUMAINEMENT SES ESCLAVES.

J'apprends avec plaisir de ceux qui viennent d'après de toi que tu vis en famille avec tes serviteurs : cela fait honneur à ta sagesse, à tes lumières. « Ils sont esclaves? » Non ils sont hommes. « Esclaves? » Non : mais compagnons de tente avec toi. « Esclaves? » Non : ce sont des amis d'humble condition, tes coesclaves, dois-tu dire, si tu songes que le sort peut autant sur toi que sur eux.^[17] Aussi ne puis-je que rire de ceux qui tiennent à déshonneur de souper avec leur esclave, et cela parce que l'orgueilleuse étiquette veut qu'un maître à son repas soit entouré d'une foule de valets tous debout. Il mange plus qu'il ne peut contenir, son insatiable avidité surcharge un estomac déjà tout gonflé, qui, déshabitué de son office d'estomac, reçoit à grand'peine ce qu'il va rejeter avec plus de peine encore ; et ces malheureux n'ont pas droit de remuer les lèvres, fût-ce même pour parler. Les verges châtent tout murmure ; les bruits involontaires ne sont pas exceptés des coups, ni toux, ni éternuement, ni hoquet ; malheur à qui interrompt le silence par le moindre mot! Ils passent les nuits entières debout, à jeun, lèvres closes. Qu'en arrive-t-il? Que leur langue ne s'épargne pas sur un maître en présence duquel elle est enchaînée. Jadis ils pouvaient converser et devant le maître et avec lui, et leur bouche n'était point scellée ; aussi étaient-ils hommes à s'offrir pour lui au bourreau, à détourner sur leurs têtes le péril qui eût menacé la sienne. Ils parlaient à table, ils se taisaient à la torture. Voici encore un adage inventé par ce même orgueil : *Autant de valets, autant d'ennemis.*^[18] Nous ne les avons pas pour ennemis, nous les faisons tels. Et que d'autres traits cruels et inhumains sur lesquels je passe, et l'homme abusant de l'homme comme d'une bête de charge! Et nous, accoudés sur nos lits de festin, tandis que l'un essuie les crachats des convives, que l'autre éponge à deux genoux les dégoûtants résultats de l'ivresse, qu'un troisième découpe les oiseaux de prix, et promenant une main exercée le long du poitrail et des cuisses, détache le tout en aiguillettes! Plaignons l'homme dont la vie a pour tout emploi de disséquer avec grâce des volailles, mais plaignons plus peut-être l'homme qui donne ces leçons dans la seule vue de son plaisir, que celui qui s'y conforme par nécessité. Vient ensuite l'échanson, en parure de femme, qui s'évertue à démentir son âge : il ne peut échapper à l'enfance, l'art l'y repousse toujours, et déjà de taille militaire, il a le corps lisse, rasé ou complètement épilé : il consacre sa nuit entière à servir tour à tour l'ivrognerie et la lubricité du chef de la maison : il est son Jupiter au lit, et à table son Ganymède.^[19] Cet autre, qui a sur les convives droit de censure, dans sa longue faction, ô misère! devra noter ceux

que leurs flatteries, leurs excès de gourmandise ou de langue feront inviter pour demain. Ajoute ces Chefs d'office, subtils connaisseurs du palais du *maître*, qui savent de quels mets la saveur le rappelle ou l'aspect le délecte, quelle nouveauté réveillerait ses dégoûts ; de quoi il est rassasié, blasé ; de quoi il aura faim tel jour. Mais souper avec eux, il ne l'endurerait pas ; il croirait sa majesté amoindrie, s'il s'attablait avec son esclave. Justes dieux ! et que d'esclaves devenus maîtres de telles gens ! J'ai vu faire antichambre debout chez Callistus^[20] son ancien maître, j'ai vu ce maître, qui l'avait fait vendre sous écriteau avec des esclaves de rebut, être exclu quand tout le monde entrait. Il était payé de retour : il l'avait rejeté dans cette classe par où commence le crieur pour essayer sa voix, et lui-même, répudié par lui, n'était pas jugé digne d'avoir ses entrées. Le maître avait vendu l'esclave, mais que de choses l'esclave faisait payer au maître.

Songe donc que cet être que tu appelles ton esclave est né d'une même semence que toi, qu'il jouit du même ciel, qu'il respire le même air, qu'il vit et meurt^[21] comme toi. Tu peux le voir libre, il peut te voir esclave. Lors du désastre de Varus, que de personnages de la plus haute naissance, à qui leurs emplois militaires allaient ouvrir le sénat, furent dégradés par la Fortune jusqu'à devenir pâtres ou gardiens de cabanes ! Après cela méprise des hommes au rang desquels avec tes mépris tu peux passer demain^[22] !

Je ne veux pas étendre à l'infini mon texte, ni faire une dissertation sur la conduite à tenir envers nos domestiques traités par nous avec tant de hauteurs, de cruautés, d'humiliations. Voici toutefois ma doctrine en deux mots : *Sois avec ton inférieur comme tu voudrais que ton supérieur fut avec toi*. Chaque fois que tu songeras à l'étendue de tes droits sur ton esclave, chaque fois tu dois songer que ton maître en a d'égaux sur toi. « Mon maître ! vas-tu dire, mais je n'en ai point. » Tu es jeune encore : tu peux en avoir un jour. Ignorest-tu à quel âge Hécube fit l'apprentissage de la servitude ? Et Crésus ! et la mère de Darius ! Et Platon ! Et Diogène ! Montre à ton esclave de la bienveillance : admets-le dans ta compagnie, à ton entretien, à tes conseils, à ta table.

Ici va se récrier contre moi toute la classe des gens de bon ton : « Mais c'est une honte, une inconvenance des plus grandes ! » Et ces mêmes gens-là je les surprendrai baisant la main au valet d'autrui ! Ne voyez-vous donc pas avec quel soin nos pères faisaient disparaître ce qu'a d'odieux le nom de maître et d'humiliant celui d'esclave ? Ils appelaient l'un *père famille* et l'autre^[23] *familiaris*, terme encore usité dans les mimes. Ils instituaient la fête des serviteurs, non comme le seul jour où ceux-ci mangeraient avec leurs maîtres, mais comme le jour spécial où ils avaient dans la maison les charges d'honneur et y rendaient la justice : chaque ménage était considéré comme un abrégé de la république. « Comment ! Je recevrais tous mes esclaves à ma table ! » Pas plus

que tous les hommes libres. Tu te trompes, si tu crois que j'en repousserai quelques-uns comme chargés de trop sales fonctions, mon muletier par exemple, ou mon bouvier : je mesurerai l'homme non à son emploi, mais à sa moralité. Chacun se fait sa moralité ; le sort assigne les emplois. Mange avec l'un, parce qu'il en est digne, avec l'autre pour qu'il le devienne. Ce que d'ignobles relations ont pu leur laisser de servile, une société plus honnête l'effacera. Pourquoi, ô Lucilius! ne chercher un ami qu'au forum et au sénat? Regarde bien, tu le trouveras dans ta propre maison. Souvent de bons matériaux se perdent faute d'ouvrier ; essaye, fais une épreuve. Comme il y aurait folie à marchander un cheval en examinant non la bête, mais la housse et le frein ; bien plus fou est-on de priser l'homme sur son costume, ou sur sa condition qui n'est qu'une sorte de costume et d'enveloppe, « Mais un esclave! » Son âme peut-être est d'un homme libre. Un esclave! Ce titre lui fera-t-il tort? Montre-moi qui ne l'est pas. L'un est esclave de la débauche, l'autre de l'ambition, tous le sont de la peur.^[24] Je te ferai voir des hommes consulaires valets d'une ridicule vieille, des riches, humbles servants d'une chambrière, des jeunes gens de la première noblesse courtisans d'un pantomime. Est-il plus indigne servitude qu'une servitude volontaire? En dépit donc de tous nos glorieux, montre à tes serviteurs un visage serein et point de hautaine supériorité. Qu'ils te respectent plutôt qu'ils ne te craignent.

On me dira que j'appelle les esclaves à l'indépendance, que je dégrade les maîtres de leur prérogative, parce qu'à la crainte je préfère le respect, oui je le préfère, et j'entends par là un respect de clients, de protégés. Mes contradicteurs oublient donc que c'est bien assez pour des maîtres qu'un tribut dont Dieu se contente : le respect et l'amour. Or amour et crainte ne peuvent s'allier. Aussi fais-tu très bien, selon moi, de ne vouloir pas que tes gens tremblent devant toi et de n'employer que les corrections verbales. Les coups ne corrigent que la brute.

Ce qui nous choque ne nous blesse pas toujours ; mais nos habitudes de mollesse nous disposent aux emportements, et tout ce qui ne répond pas à nos volontés éveille notre courroux. Nous avons pris le caractère des rois : les rois, sans tenir compte de leur force et de la faiblesse de leurs sujets, se livrent à de tels excès de fureur et de cruauté, qu'on les croirait vraiment outragés si la hauteur de leur fortune ne les mettait fort à l'abri de tels risques. Non pas qu'ils l'ignorent, mais de leur plainte même^[25] ils tirent un prétexte pour nuire ; ils supposent l'injure, pour avoir droit de la faire.^[26]

Je ne t'arrêterai pas plus longtemps : tu n'as pas ici besoin d'exhortation. Les bonnes habitudes ont entre autres avantages celui de se plaire à elles-mêmes, de persévérer ; les mauvaises sont inconstantes ; elles changent souvent, non pour valoir mieux, mais pour changer.

LETTRE XLVIII.

QUE TOUT SOIT COMMUN ENTRE AMIS. FUTILITÉ DE LA DIALECTIQUE.

La lettre que tu m'as envoyée pendant ton voyage, aussi longue que le voyage même, aura plus tard sa réponse. J'ai besoin de me recueillir et d'aviser à ce que je dois te conseiller. Toi-même qui consultes, tu as longtemps délibéré si tu consulterais : je dois d'autant mieux t'imiter qu'il faut plus de loisir pour résoudre une question que pour la proposer, ici surtout où ton intérêt est autre que le mien. Mais parlé-je ici encore le langage^[27] d'Epicure? Non : nos intérêts sont les mêmes ; ou je ne suis pas ton ami, si toute affaire qui te concerne n'est pas la mienne. L'amitié rend tout indivis entre nous : point de succès personnel non plus que de revers : nous vivons sur un fonds commun. Et le bonheur n'est point pour quiconque n'envisage que soi, rapportant tout à son utilité propre : il nous faut vivre pour autrui, si nous voulons vivre pour nous. L'exacte et religieuse observation de cette loi sociale qui fait que tous se confondent avec tous, qui proclame l'existence du droit commun de l'humanité, soutient puissamment aussi cette société plus intime dont je parle, qui est l'amitié. Tout sera commun entre amis, si presque tout l'est d'homme à homme.

O Lucilius, le meilleur des hommes, je demanderais à nos subtils docteurs quels sont mes devoirs envers un ami et envers mon semblable, plutôt que tous les synonymes *d'ami* et combien le mot *homme* signifie de choses. Voici deux chemins opposés : la sagesse suit l'un, la sottise a pris l'autre : lequel adopter? De quel parti veut-on que je me range? Pour l'un tout homme est un ami, pour l'autre un ami n'est qu'un homme : celui-ci prend un ami pour soi, celui-là se donne à son ami. Et vous allez, vous, torturant des mots, agençant des syllabes! Qu'est-ce à dire? Si par un tissu d'artificieuses questions et à l'aide d'une conclusion fausse je n'arrive à coudre le mensonge à un principe vrai, je ne pourrai démêler ce qu'il faut fuir de ce qu'il faut rechercher! O honte! sur une chose si grave nous, vieillards, ne savons que jouer. *Un rat est une syllabe ; or un rat ronge du fromage, donc une syllabe ronge du fromage.* Supposez que je ne puisse débrouiller ce sophisme, quel péril mon ignorance me suscitera-t-elle, quel inconvénient? En vérité devrai-je craindre de prendre un jour des syllabes dans une ratière, ou de voir, par ma négligence, un livre manger mon fromage? Ou peut-être y a-t-il plus de finesse à répondre : *Un rat est une syllabe ; une syllabe ne ronge pas de fromage : donc un rat ne ronge pas de fromage.* Puériles inepties! Voilà sur quoi se froncent nos sourcils, sur quoi se penchent nos longues barbes! Voilà ce que nous enseignons avec nos visages soucieux et

pâles!

Veux-tu savoir ce que la philosophie promet aux hommes? le conseil. Tel est appelé à la mort ; tel est rongé par la misère ; tel autre trouve son supplice dans la richesse d'autrui ou dans la sienne ; celui-ci a horreur de l'infortune ; celui-là voudrait se soustraire à sa prospérité ; tel est en disgrâce auprès des hommes, et tel auprès des dieux. Qu'ai-je à faire de vos laborieux badinages? Il n'est pas temps de plaisanter : des malheureux vous invoquent. Vous avez promis secours aux naufragés, aux captifs, aux malades, aux indigents, aux condamnés dont la tête est sous la hache ; où s'égare votre esprit? Que faites-vous? Vous jouez, quand je meurs d'effroi. Secourez-moi : à tous vos discours, c'est la réponse de tous.^[28] De toutes parts les mains se tendent vers vous : ceux qui périssent, ceux qui vont périr implorent de vous quelque assistance ; vous êtes leur espoir et leur force ; ils vous crient : « Arrachez-nous à l'affreuse tourmente ; nous sommes dispersés, hors de nos voies : montrez-nous le clair fanal de la vérité. » Dites-leur ce que la nature a jugé nécessaire, ce qu'elle a jugé superflu ; combien ses lois sont faciles, de quelle douceur, de quelle aisance est la vie quand on les prend pour guides, de quelle amertume au contraire et de quel embarras quand on a foi dans l'opinion plus que dans la nature ; mais d'abord enseignez ce qui peut alléger en partie leurs maux, ce qui doit guérir ou calmer leurs passions. Plût aux dieux que vos sophismes ne fussent qu'inutiles! Ils sont funestes. Je prouverai, quand on le voudra, jusqu'à l'évidence, que jetées dans ces arguties, les plus nobles âmes s'amoindrissent et s'énervent. Je rougis de dire quelles armes on offre à qui va marcher contre la Fortune, et comme on le prépare au combat. Fait-on ainsi la conquête du souverain bien? Grâce à vous, la philosophie n'est plus que chicanes ténébreuses, ignobles : elles avilissent ceux mêmes qui vivent de procès. Que faites-vous autre chose, en effet, quand vous poussez sciemment dans le piège ceux que vous interrogez? qu'y voit-on? qu'ils ont succombé par la forme. Mais, à l'exemple du prêteur, la philosophie les rétablit dans leur droit. Pourquoi désertir vos sublimes engagements? Dans vos pompeux discours, vous m'avez garanti « que l'éclat de l'or pas plus que celui du glaive n'éblouirait mes yeux, qu'armé d'un courage héroïque je foulerais aux pieds ce que tous désirent et ce que tous craignent, » et vous descendez aux éléments de la grammaire? Quel est ce langage? S'élève-t-on par là jusqu'aux cieux? Car c'est ce que me promet la philosophie, de me faire l'égal de Dieu, c'est à quoi elle m'invite, c'est pourquoi je suis venu ; tenez parole.

Ainsi donc, cher Lucilius, débarrasse-toi autant que tu le pourras des exceptions et fins de non recevoir de nos philosophes. La clarté, la simplicité vont si bien à la droiture! Eussions-nous encore maintes années à vivre, qu'il les faudrait économiser pour suffire aux études essentielles : quelle folie donc d'en

cultiver de superflues dans une si grande disette de temps?

LETTRE XLIX.

LA VIE EST COURTE. NE POINT LA DÉPENSER EN FUTILITÉS SOPHISTIQUES.

Il y a sans doute, cher Lucilius, de l'indifférence et de la tiédeur à ne se souvenir d'un ami que si les lieux nous le rappellent ; toujours est-il que les endroits qu'il fréquentait réveillent parfois le regret assoupi dans notre âme ; c'est plus qu'un sentiment éteint qui ressuscite, c'est une plaie fermée qui se rouvre ; ainsi notre deuil, bien qu'adouci par le temps, se renouvelle à l'aspect du serviteur aimé, du vêtement, de la demeure de ceux que nous pleurons. Voici la Campanie, voici surtout Naples en vue de tes chers. Pompéi : tu ne croirais pas comme tout cela ravive les regrets de ton absence. Tu es tout entier sous mes yeux ; je m'arrache une seconde fois de tes bras ; je te vois dévorant tes larmes et résistant mal à tes émotions qui se font jour malgré tes efforts pour les comprimer. Il me semble que c'est hier que je t'ai perdu.

Eh! tout n'est-il pas d'hier, à juger par le souvenir? Hier, j'assistais enfant aux leçons du philosophe Sotion ; hier je débutais au barreau ; hier j'étais las de plaider ; hier déjà je ne le pouvais plus. Incalculable vitesse du temps, plus manifeste alors qu'on regarde en arrière! Ceux qu'absorbe l'heure présente ne le sentent point, tant il fuit précipitamment et passe sans appuyer! D'où vient, dis-tu, ce phénomène? C'est que tout le temps écoulé se resserre dans un même espace, est vu du même coup d'œil, en un seul amas qui tombe dans un gouffre sans fond. Et d'ailleurs, peut-il y avoir de longs intervalles dans une chose dont le tout est si court? Ce n'est qu'un point que notre vie, c'est moins encore, et cette chose si minime, la nature l'a divisée comme si c'était un espace. Elle en a fait la première, puis la seconde enfance, puis l'âge adulte, puis cette sorte de déclivité qui mène à la vieillesse, puis la vieillesse même. Quel petit cercle pour tant de degrés! Naguère je te reconduisais ; et ce naguère pourtant est dans notre vie une bonne part, toute restreinte qu'elle doive nous paraître un jour, songeons-y. Jusqu'ici le temps ne me semblait pas si rapide ; maintenant son incroyable vélocité me frappe, soit que je sente l'approche des lignes fatales,^[29] soit que je commence à réfléchir sur mes pertes et à les compter.

C'est là ce qui accroît surtout mon indignation, lorsque je vois des hommes à qui ce temps ne peut suffire, même pour l'essentiel, quand ils le ménageraient avec le plus grand soin, le dépenser presque tout en superflu. Cicéron dit que, sa vie fût-elle doublée, il n'aurait pas le temps de lire les lyriques. Je fais le même cas des dialecticiens, dont la sottise est moins divertissante. Les premiers font profession de dire des riens ; les seconds croient dire quelque chose. Je ne nie

pas qu'on ne doive leur donner un coup d'œil, mais rien qu'un coup d'œil, et les saluer en passant à cette seule fin de ne pas être dupe, de ne pas croire qu'il y ait chez eux quelque rare et précieux secret. Pourquoi te mettre à la torture et sécher sur un problème qu'il est plus piquant de dédaigner que de résoudre? C'est en pleine sécurité et quand on voyage bien à l'aise qu'on va ramassant de menus objets ; mais quand on a l'ennemi à dos, quand vient l'ordre de lever le camp, la nécessité fait jeter tout ce que les loisirs de la trêve avaient permis de recueillir. Ai-je le temps d'épier des paroles à double entente, pour y exercer ma sagacité?

Vois nos peuples ligués, nos portes, nos remparts,

Tant de bras aiguisant des glaives et des dards.^[30]

Une âme forte, voilà ce qu'il me faut, et qu'un tel fracas de guerre m'assiège sans m'étourdir. Chacun devrait me juger hors de sens, si tandis que femmes et vieillards apporteraient tous des pierres pour fortifier les retranchements, quand la jeunesse en armes n'attendrait pour faire une sortie ou ne demanderait qu'un signal, quand les traits ennemis s'enfonceraient dans les portes, et que le sol même tremblerait par l'effet des mines et des percées souterraines, si alors, assis les bras croisés, je posais des questions comme celle-ci : *Vous avez ce que vous n'avez pas perdu ; or vous n'avez pas perdu de cornes, donc vous avez des cornes* ; et autres combinaisons de ce genre, raffinements d'hallucinés. Eh bien, maintenant même, à bon droit tu m'estimerais fou si je dépensais ma peine à de pareilles choses : j'ai aussi un siège à soutenir! À la guerre, le péril me viendrait du dehors : un mur me séparerait de l'ennemi ; ici c'est en moi qu'est l'ennemi mortel. Le temps me manque pour ces fadaises, j'ai sur les bras une immense affaire. Comment m'y prendre? La mort est sur mes pas, la vie m'échappe : dans ce double embarras donnez-moi quelque expédient ; faites que je ne fuie point la mort et que je ne laisse point fuir la vie. Enhardissez-moi contre les obstacles, que je me résigne à l'inévitable : ce temps si étroit, venez me l'élargir, montrez que ce n'est pas la longueur mais l'emploi de la vie qui la fait heureuse ; qu'il peut arriver, qu'il arrive bien souvent que tel qui a vécu longtemps a très peu vécu. Dites-moi, quand je vais dormir : « Tu peux ne plus te réveiller, » et quand je me réveille : « Tu peux ne plus dormir ;^[31] » quand je sors : « Tu peux ne plus rentrer ; » et quand je rentre : « Tu peux ne plus sortir. » Non, ce n'est point le navigateur seulement que deux doigts séparent de la mort, c'est pour tous que l'intervalle est également mince. Sans se montrer partout d'aussi près, partout la mort est aussi proche. Dissipez ces ténèbres, et vous me transmettez mieux des leçons auxquelles je serai préparé. La nature nous a créés capables d'apprendre : nous tenons d'elle une raison imparfaite, mais perfectible. Parlons ensemble de la justice, de la piété, de la frugalité, de la chasteté qui tout à la fois s'abstient d'attaquer et sait se défendre. Ne me menez point par des détours ; j'arriverai

plus aisément où tendent mes efforts. *La vérité*, dit certain tragique, *est simple en ses discours* : aussi ne la faut-il point compliquer ; rien ne sied moins que ces insidieuses finesses à une âme qui se porte au grand.

LETTRE L.

QUE PEU D'HOMMES CONNAISSENT LEURS DÉFAUTS.

J'ai reçu ta lettre plusieurs mois après son envoi. J'ai donc cru superflu de demander au porteur ce que tu faisais. Il a certes bonne mémoire s'il s'en souvient ; toutefois j'espère que ta façon de vivre est telle que, n'importe où tu sois, je sais ce que tu fais. Car que ferais-tu, sinon te rendre meilleur chaque jour, te dépouiller de quelque erreur, reconnaître tes fautes à toi dans ce que tu crois celles des choses? Quelquefois on impute aux lieux ou aux temps tel inconvénient qui partout où nous irons doit nous suivre. Harpaste, la folle de ma femme, est restée chez moi, tu le sais, comme charge de succession ; car pour mon compte j'ai en grande aversion ces sortes de phénomènes : si parfois je veux m'amuser d'un fou, je n'ai pas loin à chercher, c'est de moi que je ris.^[32] Cette folle a subitement perdu la vue, et, chose incroyable mais vraie, elle ne sait pas qu'elle est aveugle : à tout instant elle prie son guide de déménager, disant que la maison est sombre et qu'on n'y voit goutte. Ce qui en elle nous fait rire nous arrive à tous, n'est-il pas vrai? Personne ne se reconnaît pour avare, personne pour cupide. L'aveugle du moins cherche un conducteur ; nous, nous errons sans en prendre et disons : « Je ne suis pas ambitieux ; mais peut-on vivre autrement à Rome? Je n'ai point le goût des dépenses : mais la ville en exige de grandes ; ce n'est point ma faute si je m'emporte, si je n'ai pas encore arrêté un plan de vie fixe ; c'est l'effet de la jeunesse. »

Pourquoi nous faire illusion? Notre mal ne vient pas du dehors ; il est en nous ; il a nos entrailles mêmes pour siège. Et si nous revenons difficilement à la santé, c'est que nous ne nous savons pas malades^[33] ». Même à commencer d'aujourd'hui la cure, quand chasserons-nous tant de maladies toutes invétérées?^[34] Mais nous ne cherchons même pas le médecin, qui aurait moins à faire si on l'appelait au début du mal : des âmes novices et tendres suivraient ses salutaires indications. Nul n'est ramené difficilement à la nature, s'il n'a divorcé avec elle. Nous rougissons d'apprendre la sagesse ; mais assurément s'il est honteux de chercher qui nous l'enseigne, on ne doit pas compter qu'un si grand bien nous tombe des mains du hasard. Il y faut du travail. Et à vrai dire, ce travail même n'est pas grand, si du moins, je le répète, nous nous sommes mis à pétrir notre âme et à la corriger avant qu'elle ne soit endurcie dans ses mauvais penchants. Fût-elle endurcie, je n'en désespérerais pas encore ; il n'est rien dont ne vienne à bout une ardeur opiniâtre, un zèle actif et soutenu. Le bois le plus dur, même tortu, peut être rappelé à la ligne droite ; les courbures d'une poutre se rectifient sous l'action du feu : née tout autre, notre besoin la façonne à ses exigences.

Combien plus aisément l'âme reçoit-elle toutes les formes, cette âme flexible et qui cède mieux que tous les fluides! Qu'est-elle autre chose en effet qu'un air combiné de certaine façon? Or tu vois que l'air l'emporte en fluidité sur toute autre matière, parce qu'il l'emporte en ténuité? Crois-moi, Lucilius, ne renonce pas à bien espérer de nous par le motif que la contagion nous a déjà saisis et nous tient dès longtemps sous son empire. Chez personne la sagesse n'a précédé l'erreur : chez tous la place est occupée d'avance. Apprendre les vertus n'est que désapprendre les vices. Mais il faut aborder cette réforme avec d'autant plus de courage qu'un pareil bien une fois acquis se conserve toujours. On ne désapprend pas la vertu. Le vice rongeur est en nous une plante étrangère ; aussi peut-on l'extirper, le rejeter au loin : il n'est de fixe et d'inaltérable que ce qui vient sur un soi ami. La vertu est conforme à la nature ; les vices lui sont contraires et hostiles. Mais si les vertus une fois admises dans l'âme n'en sortent plus et sont aisées à entretenir, pour les aller quérir les abords sont rudes, le premier mouvement d'une âme débile et malade étant de redouter l'inconnu. Forçons donc la nôtre à se mettre en marche. D'ailleurs le remède n'est pas amer : l'effet en est aussi délicieux qu'il est prompt. La médecine du corps ne procure le plaisir qu'après la guérison : la philosophie est tout ensemble salutaire et agréable.

LETTRE LI.

LES BAINS DE BAÏES. LEURS DANGERS, MÊME POUR LE SAGE.

Chacun fait comme il peut, cher Lucilius. Toi, là-bas, tu as l'Etna, cette fameuse montagne de Sicile que Messala, ou que Valgius, je l'ai lu en effet dans tous les deux, a surnommée l'unique, je ne vois pas pourquoi ; car bien des endroits vomissent du feu ; et ce ne sont pas seulement des hauteurs, comme il arrive plus souvent, vu la tendance de la flamme à s'élever, ce sont aussi des plaines. Nous, faute de mieux, nous nous sommes contentés de Baïes, que j'ai quitté le lendemain de mon arrivée ; séjour à fuir, bien qu'il possède certains avantages naturels, parce qu'il est le rendez-vous que la volupté s'est choisi.

« Quoi donc ? Doit-on vouer de la haine à un lieu quelconque ? » Non sans doute. Mais comme tel costume sied mieux que tel autre à l'honnête homme, au sage, et que sans être ennemi d'aucune couleur, il estime qu'il en est de peu convenables à qui professe la simplicité, de même il y a tel séjour que ce sage ou l'homme qui tend à l'être évitera comme incompatible avec les bonnes mœurs. Ainsi, songe-t-il à une retraite, jamais Canope^[35] ne sera son choix : pourtant Canope n'interdit à personne d'être sobre. Baïes ne l'attirera pas davantage, Baïes devenu le lieu de plaisance de tous les vices. Là le plaisir se permet plus de choses qu'ailleurs ; là, comme si c'était une convenance même du lieu, il se met plus à l'aise. Il faut choisir une région salubre non seulement au corps, mais à l'âme. Pas plus que parmi les bourreaux, je ne voudrais loger auprès des tavernes. Avoir le spectacle de l'ivresse errante sur ces rivages, de l'orgie qui passe en gondoles, des concerts de voix qui résonnent sur le lac, et de tous les excès d'une débauche comme affranchie de toute loi, qui fait le mal et le fait avec ostentation, est-ce là une nécessité ? Non : mais un devoir pour nous, c'est de fuir au plus loin tout ce qui excite aux vices. Endurcissons notre âme, et tenons-la à longue distance des séductions de la volupté. Un seul quartier d'hiver amollit Annibal ; et l'homme que n'avaient dompté ni les neiges ni les Alpes se laissa énerver aux délices de la Campanie. Vainqueur par les armes, il fut vaincu par les vices. Nous aussi nous avons une guerre à soutenir, guerre où nulle relâche, nulle trêve n'est permise. Le premier ennemi à vaincre est la volupté qui, tu le vois, entraîna dans ses pièges les cœurs les plus farouches. Qui embrassera cette tâche en la mesurant tout entière saura qu'il ne doit accorder rien à la mollesse, rien à la sensualité. Qu'ai-je besoin de ces étangs d'eau chaude, de ces bains sudorifiques où s'engouffre un air sec et brûlant qui épuise le corps ? Que le travail seul fasse couler nos sueurs. Si, comme Annibal, interrompant le cours de nos progrès et ne songeant plus aux batailles, le bien-

être physique absorbait nos soins, qui ne blâmerait, et avec justice, une indolence hors de saison, dangereuse après la victoire, plus dangereuse quand la victoire est inachevée? Moins de choses nous sont permises à nous qu'à ceux qui suivaient les drapeaux de Carthage : il y a plus de péril à nous retirer, plus de besogne aussi à persévérer. La Fortune est en guerre avec moi : je ne suis pas homme à prendre ses ordres, je ne reçois pas son joug : qu'ai-je dit? j'aurai le courage plus grand de le secouer. Ne nous laissons pas amollir. Si je cède au plaisir, il me faudra céder à la douleur, céder à la fatigue, céder à la pauvreté ; l'ambition, la colère réclameront sur moi le même empire ; je me verrai, entre toutes ces passions, tiraillé, déchiré. L'indépendance, voilà mon but ; c'est le prix où tendent mes travaux. Qu'est-ce que l'indépendance? dis-tu. N'être l'esclave d'aucune chose, d'aucune nécessité, d'aucun incident, réduire la Fortune à lutter de plain-pied avec moi ; du jour où je sentirai que je puis plus qu'elle, elle ne pourra plus rien. Souffrirai-je tout d'elle, quand la mort est à ma disposition?

Quiconque est tout à ces idées choisira une sérieuse, une sainte retraite. Une nature trop riante effémine les âmes, et nul doute que pour briser leur vigueur le pays n'ait quelque influence.^[36] Tout chemin est supportable aux bêtes de somme dont le sabot s'est endurci sur d'âpres sentiers ; celles qui furent engraisées dans de molles et humides prairies se déchaussent vite. Nos meilleurs soldats viennent de la montagne : point d'énergie chez ceux qui naquirent et vécurent à la ville. Nul labeur ne rebute des mains qui passent de la charrue aux armes : la poussière de la première marche abat nos parfumés et brillants citadins. La sévérité du site est un enseignement qui affermit le moral et le rend propre aux plus grands efforts. Liternum était pour Scipion un exil plus décent que Baïes ;^[37] un tel naufragé ne devait pas reposer si mollement. Ceux même que la fortune du peuple romain a investis les premiers de la souveraineté, C. Marius et Cn. Pompée et César, construisirent, il est vrai, des *villas* dans le pays de Baïes, mais ils les placèrent au sommet des montagnes. Il leur paraissait plus militaire de dominer au loin du regard les campagnes étendues à leurs pieds. Considère le choix de la position, l'assiette et la forme des édifices, tout cela ne sent point la *villa*, mais le château fort. Penses-tu que jamais Caton aurait habité, quelque joli belvédère^[38] pour compter de là les couples adultères voguant sous ses yeux, et tant de barques de mille formes et de mille couleurs sur un lac tout jonché de roses, pour entendre des chanteurs nocturnes s'injurier à l'envi? N'eût-il pas préféré, loger dans l'un de ces retranchements qu'il traçait de sa main pour une nuit!^[39] Et quel homme, digne de ce nom, n'aimerait mieux être éveillé par la trompette que par une symphonie?

C'est assez faire le procès à Baïes ; mais nous ne le ferons jamais assez aux vices ; je t'en conjure, ô Lucilius! poursuis-les sans mesure et sans fin : car eux

non plus n'ont ni fin ni mesure. Chasse de ton cœur tous les vautours qui le rongent ; et s'ils ne peuvent s'expulser autrement, arrache plutôt ton cœur avec eux. Surtout bannis les voluptés et voue-leur l'aversion la plus vive : comme ces brigands que les Egyptiens appellent *Philètes*, elles nous embrassent pour nous étouffer.^[40]

LETTRE LII.

SAGES ET PHILOSOPHES DE DIVERS ORDRES.

Quelle est donc, Lucilius, cette force qui nous entraîne dans un sens quand nous tendons vers un autre, et qui nous pousse du côté que nous voulons fuir? Quelle est cette âme qui lutte contre la nôtre, qui ne nous permet pas de rien vouloir une bonne fois? Nous flottons entre mille projets contradictoires : nous ne voulons rien d'une volonté libre, absolue, constante.^[41] « C'est, dis-tu, l'esprit de déraison qui n'a rien de fixe, rien qui lui plaise longtemps. » Mais quand et comment nous arracher à son influence? Personne n'est par soi-même assez fort pour s'en dégager : il faut quelqu'un qui lui tende la main, qui le tire de la bourbe. Certains hommes, dit Epicure, cheminent, sans que nul les aide, vers la vérité ; et il se donne comme tel, comme s'étant tout seul frayé la route. Il les loue sans réserve d'avoir pris leur élan, de s'être produits par leur propre force. D'autres, ajoute-t-il, ont besoin d'assistance étrangère ; ils ne marcheront pas qu'on ne les précède, mais ils sauront très bien suivre ; et il cite Métrodore^[42] parmi ces derniers. Ce sont de beaux génies encore, mais du second ordre. La première classe n'est pas la nôtre ; heureux, si nous sommes admis dans la seconde ; car ne méprise pas l'homme qui peut se sauver avec l'intervention d'autrui : c'est déjà beaucoup de vouloir l'être. Après ces deux classes tu en trouveras une autre qui ne laisse pas d'être estimable, capable du bien si on l'y pousse avec une sorte de contrainte ; il lui faut non seulement un guide, mais un auxiliaire et comme une force coactive. C'est la troisième nuance. Si tu veux un type de celle-là, Epicure te citera Hermarchus. Il félicite Métrodore, mais Hermarchus a son admiration. Bien qu'en effet tous deux eussent atteint le même but, la palme était due à qui avait tiré le même parti du fonds le plus ingrat. Figure-toi deux édifices pareils en tout, égaux en hauteur et en magnificence : l'un, établi sur un sol ferme, s'est rapidement élevé ; l'autre a de vastes fondations jetées sur un sol mou et sans consistance, et il en a coûté de longs efforts pour arriver à la terre solide. On voit dans le premier tout ce qui a été fait ; la plus grande et la plus difficile partie du second est cachée. Il est des esprits faciles et prompts ; il en est qu'il faut remanier, comme on dit, et édifier à partir des fondements. Ainsi j'estimerai plus heureux celui qui n'a eu nulle peine à se former ; mais on a mieux mérité de soi quand on a triomphé des disgrâces de la nature, et que l'on s'est non pas dirigé, mais traîné jusqu'à la sagesse. Ces durs et laborieux éléments nous ont été départis à nous, sachons-le : nous marchons à travers les obstacles. Il faut donc combattre et invoquer quelques auxiliaires. « Mais qui invoquer? Celui-ci ou celui-là? » Recours même aux

anciens, toujours disponibles : l'aide nous peut venir de ceux qui ne sont plus aussi bien que des vivants. Parmi ceux-ci faisons choix, non de ces gens à grands mots, à la parole rapide et précipitée, torrents de lieux communs et colportant à huis clos la sagesse, mais de ces hommes dont la vie est un enseignement ;^[43] qui disent ce qu'il faut faire et le prouvent en le faisant, et ne sont jamais pris à commettre ce qu'ils recommandent d'éviter : demande le secours de ces hommes que l'on admire plus à les voir qu'à les entendre. Non que je te défende d'écouter aussi ceux qui ont coutume d'admettre la foule à leurs dissertations, si du moins tout leur but, dès qu'ils se produisent en public, est de se rendre meilleurs en améliorant les autres, s'ils n'en font point une œuvre d'amour-propre. Car quoi de plus honteux que la philosophie courant après les acclamations? Le malade songe-t-il à louer l'opérateur qui tranche ses chairs? Aide-le par ton silence! et prête-toi à la cure ; et si des cris doivent t'échapper, je n'y veux reconnaître que les gémissements d'une âme dont on sonde les plaies. Tu veux témoigner que tu es attentif et que les grandes pensées t'émeuvent : à la bonne heure! Tu veux juger et donner ton avis sur qui vaut mieux que toi : pourquoi m'y opposerais-je? Pythagore imposait à ses disciples un silence de cinq ans : penses-tu toutefois qu'aussitôt après et la parole et le droit d'éloge leur étaient rendus? Mais quel aveuglement que celui d'un maître qui s'enivre au sortir de sa chaire des acclamations d'une foule ignorante! Peux-tu te complaire aux louanges de gens que toi-même tu ne peux louer? Fabianus dissertait en public, mais on l'écoutait avec recueillement ; si l'on se récriait parfois d'admiration, ces transports étaient arrachés par la grandeur des idées et non par l'harmonie d'une molle et coulante diction que rien ne heurte dans son cours. Mettons quelque différence entre les acclamations du théâtre et celles de l'école : la louange aussi a son indiscretion. Il n'est rien qui pour l'observateur n'ait ses indices, et les moindres traits peuvent donner la mesure de nos mœurs. L'impudique se reconnaît à la démarche, à un mouvement de main, souvent à une simple réponse, à un doigt qu'il porte à sa chevelure,^[44] à ses œillades détournées. Le méchant se trahit par son rire, le fou par sa physionomie et sa contenance.^[45] Tout cela perçoit en symptômes extérieurs. Tu connaîtras ce qu'est un homme à la façon dont il se fait louer.^[46] Nos philosophes en chaire sont flanqués d'auditeurs qui leur battent des mains : ils disparaissent sous le cercle admirateur qui se penche au-dessus d'eux. Ce n'est pas là, prends-y bien garde, louer un maître, c'est applaudir un histrion. Abandonnons ces clameurs aux professions qui ont pour but d'amuser le peuple : la philosophie veut un culte muet. Qu'on permette parfois aux jeunes gens de céder à l'enthousiasme quand l'enthousiasme agira tout seul, quand ils ne pourront plus se commander le silence. Ces suffrages-là sont un nouvel encouragement pour l'auditoire même,

un aiguillon pour les jeunes âmes. Que la doctrine seule les émeuve, et non l'artifice des paroles : autrement, nuisible est l'éloquence qui se fait désirer pour elle, point pour le fond des choses.^[47]

Arrêtons-nous pour le présent ; car il est besoin de détails longs et spéciaux sur la manière de dissenter devant le public, sur ce qu'on peut se permettre avec lui, et lui permettre avec nous. La philosophie a perdu, nul n'en doutera, depuis qu'on l'a livrée au peuple ; mais elle peut se laisser voir dans son sanctuaire, quand toutefois elle trouve, au lieu d'ignobles fripiers, des ministres dignes d'elle.

LETTRE LIII.

DES MALADIES DE L'ÂME. LA PHILOSOPHIE VEUT L'HOMME TOUT ENTIER.

Que ne me persuaderait-on pas? On m'a persuadé de m'embarquer : au départ la mer était des plus calmes, mais le ciel, à ne pas s'y méprendre, se chargeait de nuages grisâtres qui presque toujours donnent de la pluie ou du vent ; je comptais, de ta chère Parthénope à Puteoli, gagner sur l'orage ce trajet de quelques milles, malgré les menaces du sinistre horizon Afin donc d'échapper plus vite, je cinglai au large droit vers Nesida, coupant court aux sinuosités du rivage. Déjà j'étais si avancé, qu'il me devenait égal d'aller ou de revenir, quand soudain le calme qui m'avait séduit disparaît. Ce n'était pas encore la tempête, mais la mer devenait houleuse et les lames toujours plus pressées. Je prie alors le pilote de me mettre à terre quelque part. Il me répond que toute la côte est escarpée, inabordable, et que par la tempête il ne craint rien tant que la terre. Mais, trop malade pour songer au péril, torturé de ces nausées lentes et sans résultat qui remuent la bile et ne l'épuisent point, je pressai de nouveau le pilote et le forçai bon gré mal gré de gagner la côte. Comme nous étions près d'y toucher, sans attendre que, suivant les prescriptions de Virgile,

Vers la mer on tourne la proue ;

ou que

De la proue on ait jeté l'ancre. ^[48]

me rappelant mon métier de nageur, mon ancienne passion pour l'eau froide, je m'élance, en amateur de bains glacés, avec mon manteau de laine. Que penses-tu que j'aie souffert à ramper sur des roches, à chercher une voie, à m'en faire une? J'ai senti que les marins n'ont pas tort de tant craindre la terre. On ne croirait pas quelles fatigues j'ai eu à soutenir, et je ne pouvais me soutenir moi-même! Non, Ulysse n'était pas né maudit de Neptune au point de faire naufrage à chaque pas : son vrai mal fut le mal de mer. Comme lui, vers quelque point que je navigue jamais, je mettrai vingt ans pour arriver.

Dès que mon estomac se fut remis, et tu sais qu'en touchant la terre les nausées nous quittent, dès qu'une onction salutaire eut refait mes membres, je me mis à songer combien l'homme oublie jusqu'aux infirmités physiques qui à tout instant l'avertissent de leur présence, à plus forte raison ses infirmités morales, d'autant plus cachées qu'elles sont plus graves. Qu'un léger frisson nous survienne, nous prenons le change ; mais qu'il s'accroisse, et qu'une véritable fièvre s'allume, elle arrache l'aveu de son mal au mortel le plus ferme et le plus éprouvé. Sent-on quelque douleur aux pieds, des picotements aux articulations, on dissimule encore, on parle d'entorse au talon, d'un exercice où

l'on se sera forcé. Le mal est indécis à son début, on lui cherche un nom ; mais que les chevilles viennent à se tuméfier et que du pied droit au pied gauche la différence soit nulle, il faut bien confesser que c'est la goutte.^[49] Le contraire arrive dans les maladies qui affectent l'âme : l'état le plus grave sera le moins senti. Ne t'en étonne pas, cher Lucilius. Un homme légèrement assoupi, qui perçoit alors de vagues apparences, souvent reconnaît en dormant qu'il dort ; mais un sommeil profond éteint jusqu'aux songes et pèse tellement sur l'âme qu'il lui ôte tout usage de son intelligence. Pourquoi personne ne convient-il de ses propres vices ? C'est qu'il est absorbé par eux. Raconter son rêve, c'est être éveillé ; et confesser ses vices est signe de guérison. Éveillons-nous donc pour pouvoir démasquer nos erreurs : or la philosophie seule nous réveillera, seule elle rompra notre léthargie. Consacre-toi tout à elle ; tu es digne d'elle, elle est digne de toi. Volez dans les bras l'un de l'autre ; et toi, renonce à toute autre affaire en homme de cœur, avec éclat. Point de demi-philosophie. Si tu étais malade, tu discontinuerais tout soin domestique, tu laisserais là tribunaux et procès, nul à tes yeux ne vaudrait la peine que même à tes heures de relâche tu assistasses à son procès, ta pensée et ton but unique seraient d'être au plus tôt quitte de ton mal. Eh bien ! ne feras-tu pas de même pour ton âme ? Congédie tous tes embarras, et sois enfin à la sagesse ; on n'y arrive pas chargé des occupations du siècle.

La philosophie exerce son droit souverain : elle donne l'heure, elle ne la prend pas. Loin d'être un pis aller, elle est notre affaire de tous les moments ;^[50] elle ne paraît que pour commander. Les habitants d'une ville offraient à Alexandre une partie de leur territoire et la moitié de tous leurs biens. « Je ne suis pas venu en Asie, leur dit-il, pour recevoir ce que vous me donneriez, mais pour vous laisser ce dont je ne voudrais point. » La philosophie dit de même aux choses de la vie : « Je ne veux point du temps que vous auriez de reste ; c'est vous qui aurez celui dont je vous ferai l'octroi. »

Voie donc à cette philosophie toutes tes pensées, tes assiduités, ton culte : qu'un immense intervalle te sépare du reste des hommes. Tu les dépasseras tous de beaucoup : les dieux te dépasseront de peu. — Quelle différence y aura-t-il entre eux et toi ? — Tu veux le savoir ? Ils dureront plus longtemps. Mais assurément le chef-d'œuvre de l'art est de réduire en petit tout un grand ouvrage. Le sage trouve autant d'espace dans sa vie que Dieu dans tous les siècles. Et même, en un point, le sage l'emporte : Dieu est redevable à sa nature de ne pas craindre, le sage l'est à lui-même. Chose sublime ! joindre la fragilité d'un mortel à la sécurité d'un Dieu. On ne saurait croire quelle force a la philosophie pour amortir tous les coups du hasard. Pas un seul trait ne la pénètre : elle est remparée et inébranlable ; elle lasse certaines attaques, d'autres sont comme des

flèches légères perdues dans les plis de sa robe ; ou bien elle les secoue et les renvoie à qui les a lancées.

LETTRE LIV.

SÉNÈQUE ATTAQUÉ DE L'ASTHME. PRÉPARATION À LA MORT.

Mon mal m'avait laissé une longue trêve : tout à coup il m'a repris. « Quel genre de mal? » vas-tu dire. Tu as bien raison de le demander, car il n'en est point qui ne me soit connu. Il en est un pourtant auquel je suis pour ainsi dire voué, et que je ne sais pourquoi j'appellerais de son nom grec, car notre mot *suspirium* (suffocation) le désigne assez juste. Au reste il dure fort peu : c'est une tempête, un assaut brusque : en une heure presque il a cessé. Car peut-on être longtemps à expirer? Toutes les incommodités physiques, toutes les crises ont passé sur moi : aucune ne me paraît plus insupportable. Et en effet, dans toute autre, quelle qu'elle soit, on n'est que malade ; dans celle-ci on rend comme le dernier souffle. Aussi les médecins l'ont nommée *l'apprentissage de la mort*, et l'asthme finit par faire ce qu'il a mainte fois essayé.

Tu penses que je t'écris ceci bien gaiement, parce que je suis sauf. Si je m'applaudissais de ce résultat comme d'un retour à la santé, je serais aussi ridicule qu'un plaideur qui croirait sa cause gagnée, pour avoir obtenu délai. Toutefois, au fort même de la suffocation, je n'ai cessé d'avoir recours à des pensées consolantes et courageuses. Qu'est-ceci? me disais-je. La mort me tâtera-t-elle sans cesse? Eh bien soit! Moi aussi j'ai longtemps tâté d'elle. « Quand cela? » dis-tu. Avant de naître. La mort, c'est le non être :^[51] ne l'ai-je pas déjà connu? il en sera après moi ce qu'il en était avant. Si la mort est un état de souffrance, on a dû souffrir avant de venir à la lumière ; et pourtant alors nous ne sentions nul déplaisir. Dis-moi, ne serait-il pas bien insensé celui qui croirait que la lampe éteinte est dans un état pire que celle qui n'est point encore allumée? Nous aussi on nous allume, et puis l'on nous éteint : dans l'intervalle nous souffrons bien quelque chose ; mais après comme devant l'impassibilité est complète. Notre erreur, ce me semble, Lucilius, vient de croire que la mort n'est qu'après la vie, tandis qu'elle l'a précédée, de même qu'elle la suivra. Tout le temps qui fut avant nous fut une mort. Qu'importe de ne pas commencer ou de finir? Dans l'un comme dans l'autre cas c'est le néant.

Voilà quel genre de remontrances je ne cessais de me faire, dans ma pensée s'entend, car parler, je ne l'aurais pu ; puis insensiblement cet accès, qui déjà n'était plus qu'une courte haleine, me laissa de plus longs intervalles, se ralentit et enfin s'arrêta. Mais à présent même, bien que j'en sois quitte, ma respiration n'est pas naturelle, n'est pas libre : elle éprouve une sorte d'hésitation et de gêne. Comme elle voudra! pourvu que la gêne ne parte point de l'âme. À cet égard reçois ma parole : je ne tremblerai pas au dernier moment : je suis bien préparé ;

je ne compte même pas sur tout un jour. Il faut louer et imiter ceux qui n'ont pas regret de mourir tout en aimant à vivre. Quel mérite en effet de sortir quand on vous chasse? C'en est encore un pourtant : je suis chassé, mais je sors comme si je ne l'étais point. Aussi ne chasse-t-on point le sage ; le mot suppose l'expulsion d'un lieu qu'on quitte malgré soi. Le sage ne fait rien malgré lui : il échappe à la nécessité ; car il veut d'avance les choses auxquelles elle le contraindrait.

LETTRE LV.

DESCRIPTION DE LA MAISON DE VATIA. L'APATHIE ; LE VRAI REPOS.

Je descends de litière à l'instant, aussi las que si j'avais fait à pied tout le chemin que j'ai fait assis. C'est un travail d'être porté longtemps, d'autant plus fatigant peut-être que la nature y répugne : car elle nous a donné des jambes pour marcher, comme des yeux pour voir par nous-mêmes. C'est la mollesse qui nous condamne à la débilité ; à force de ne vouloir pas, on finit par ne plus pouvoir. Au surplus j'avais besoin de me secouer un peu, soit pour dissiper les glaires fixées dans mon gosier, soit pour débarrasser ma respiration gênée par quelque autre cause, et j'ai senti que la litière me faisait du bien. J'ai donc voulu prolonger une promenade à laquelle m'invitait ce beau rivage qui, entre Cumes et la campagne de Servilius Vatia, forme un coude resserré comme une étroite chaussée, d'une part par la mer, de l'autre par le lac. Une récente tempête avait raffermi la grève. Là, comme tu sais, la lame fréquente et impétueuse aplanit le chemin, qui s'affaisse après un long calme, l'humidité qui lie les sables venant à disparaître. Cependant, selon mon usage, je regardais de toutes parts si je ne découvrirais rien dont je pusse faire profit, et mes yeux s'arrêtèrent sur cette campagne qui fut jadis celle de Vatia. Ce fut là que cet ex-préteur, ce richard, vieillit sans autre renommée que celle d'oisif, et à ce seul titre estimé heureux.

Chaque fois que l'amitié d'Asinius Gallus^[52] ou que la haine et plus tard l'affection de Séjan plongeait tel ou tel dans l'abîme, car il devint aussi dangereux d'avoir aimé Séjan que de l'avoir offensé, on s'écriait : « O Vatia! toi seul tu sais vivre! » Non ; il ne sut que se cacher ; il ne sut pas vivre.^[53]

Il y a loin du vrai repos à l'apathie. Pour moi, du vivant de Vatia, je ne passais jamais devant sa demeure sans me dire « Ci-gît Vatia.^[54] » Mais tel est, ô Lucilius, le caractère vénérable et saint de la philosophie, qu'au moindre trait qui la rappelle le faux-semblant nous séduit. Car dans l'oisif le vulgaire voit un homme retiré de tout, libre de crainte, qui se suffit et vit pour lui-même, tous privilèges qui ne sont réservés qu'au sage. C'est le sage qui, sans ombre de sollicitude, sait vivre pour lui ; car il possède la première des sciences, la science de la vie. Mais fuir les affaires et les hommes, parce que nos prétentions échouées nous ont décidés à la retraite, ou que nous n'avons pu souffrir de voir le bonheur des autres ; mais, de même qu'un animal timide et sans énergie, se cacher par peur, c'est vivre, non pour soi, mais de la plus honteuse vie, pour son ventre, pour le sommeil, pour la luxure. Il ne s'ensuit pas qu'on vive pour soi de ce qu'on ne vit pour personne. Au reste c'est une si belle chose d'être constant et ferme dans ses résolutions, que même la persévérance dans le rien faire nous

impose.

Sur la maison en elle-même je ne te puis rien dire de positif : je n'en connais que la façade et les dehors, ce qu'en peuvent voir tous les passants. Il s'y trouve deux grottes d'un travail immense, aussi grandes que le plus large atrium et faites de main d'homme : l'une ne reçoit jamais le soleil, l'autre le garde jusqu'à son coucher. Un bois de platanes ; au milieu un ruisseau qui va tomber d'un côté dans la mer, de l'autre dans le lac Acherusium, vous figure un Euripe^[55] assez poissonneux, bien qu'on y pêche continuellement. Mais on le ménage quand la mer est ouverte aux pêcheurs ; le mauvais temps les fait-il chômer, on n'a qu'à étendre la main pour prendre. Du reste le grand mérite de cette villa, c'est qu'au delà de ses murs est Baïes, dont elle n'a pas les inconvénients, tout en jouissant de ses charmes. Voilà les qualités que je lui connais : c'est un séjour, je crois, de toute saison. Car elle reçoit la première le vent d'ouest, et si bien qu'elle en prive tout à fait Baïes. Vatia, ce me semble, n'avait pas trop mal choisi cet endroit pour y loger le désœuvrement de sa paresseuse vieillesse.

Mais est-ce bien tel ou tel lieu qui contribue beaucoup à la tranquillité ? L'âme seule donne à toutes choses le prix qu'elles ont pour elle. J'ai vu de délicieuses campagnes habitées par des cœurs chagrins : j'ai vu en pleine solitude le même trouble que chez les gens les plus affairés.^[56] Garde-toi donc de penser que si ton âme n'est point entièrement calme, c'est que tu n'es pas en Campanie. Pourquoi d'ailleurs n'y es-tu pas ? Envoies-y ta pensée : tu peux, malgré l'absence, vivre avec tes amis aussi souvent, aussi longtemps que tu le voudras. Et ce plaisir, le plus grand de tous, se goûte alors bien mieux. Car la présence rassasie et blase ; et pour s'être un certain temps entretenus et promenés et assis ensemble, une fois séparés on ne songe plus aux gens qu'on voyait tout à l'heure. Résignons-nous à l'absence pour cette autre raison qu'il n'est point d'ami qui, même près de nous, ne soit longtemps sans nous. Comptons d'abord les nuits qu'on passe séparément, les occupations qui pour chacun sont différentes, puis les goûts qui font qu'on s'isole, les courses à la campagne, tu verras que c'est peu de chose que le temps enlevé par les voyages. C'est dans le cœur qu'il faut posséder son ami : or le cœur n'est jamais absent ; il voit qui il veut, et le voit tous les jours. Sois donc de moitié dans mes études, dans mes soupers, dans mes promenades. Nous vivrions trop à l'étroit, si en quoi que ce soit l'espace était fermé à la pensée. Moi je te vois, cher Lucilius, je t'entends même ; je suis tellement avec toi, que je doute à chaque lettre que je commence, si ce n'est pas un billet que je t'écris.

LETTRE LVI.

BRUITS DIVERS D'UN BAIN PUBLIC. LE SAGE PEUT ÉTUDIER MÊME AU SEIN DU TUMULTE.

Je veux mourir, si le silence est aussi nécessaire qu'on le croit à qui s'isole pour étudier. Voici mille cris divers qui de toute part retentissent autour de moi : j'habite juste au-dessus d'un bain. Imagine tout ce que le gosier humain peut produire de sons antipathiques à l'oreille : quand *des forts* du gymnase s'escriment et battent l'air de leurs bras chargés de plomb, qu'ils soient ou qu'ils feignent d'être à bout de forces, je les entends geindre ; et chaque fois que leur souffle longtemps retenu s'échappe, c'est une respiration sifflante et saccadée, du mode le plus aigu. Quand le hasard m'envoie un de ces garçons maladroits qui se bornent à frictionner, vaille que vaille, les petites gens, j'entends claquer une lourde main sur des épaules ; et selon que le creux ou le plat a porté, le son est différent. Mais qu'un joueur de paume survienne et se mette à compter les points, c'en est fait. Ajoutes-y un querelleur, un filou pris sur le fait, un chanteur qui trouve que dans le bain^[57] sa voix a plus de charme, puis encore ceux qui font rejaillir avec fracas l'eau du bassin où ils s'élancent. Outre ces gens dont les éclats de voix, à défaut d'autre mérite, sont du moins naturels, figure-toi l'épileur qui, pour mieux provoquer l'attention, pousse par intervalles son glapissement grêle, sans jamais se taire que quand il épile des aisselles et fait crier un patient à sa place. Puis les intonations diverses du pâtissier, du charcutier, du confiseur, de tous les brocanteurs de tavernes, ayant chacun certaine modulation toute spéciale pour annoncer leur marchandise.

« Tu es donc de fer, me diras-tu, ou tout à fait sourd pour avoir l'esprit libre au milieu de vociférations si variées et si discordantes ; tandis que les longues politesses de ses clients font presque mourir notre ami Crispus! » Eh bien oui : tout ce vacarme ne me trouble pas plus que le bruit des flots ou d'une chute d'eau, bien qu'on dise qu'une certaine peuplade transféra ailleurs ses pénates par cela seul qu'elle ne pouvait supporter le fracas de la chute du Nil. La voix humaine, je crois, cause plus de distraction que les autres bruits : elle détourne vers elle la pensée ; ceux-ci ne remplissent et ne frappent que l'oreille. Parmi les bruits qui retentissent autour de moi sans me distraire, je mets celui des chariots qui passent, du forgeron logé sous mon toit, du serrurier voisin, ou de cet autre qui, près de la *Meta sudans*,^[58] essaye ses trompettes et ses flûtes, et beugle plutôt qu'une joue. Mais les sons intermittents m'importunent plus que les sons continus. Au reste je me suis si bien aguerri à tout cela, que je pourrais même entendre la voix écorchante d'un chef de rameurs marquant la mesure à ses

hommes. Je force mon esprit à une constante attention sur lui même, et à ne se point détourner vers le dehors. Que tous les bruits du monde s'élèvent à l'extérieur, pourvu qu'en moi aucun tumulte ne se produise, que le désir et la crainte ne s'y combattent point, que l'avarice et le goût du faste n'y viennent point se quereller et se malmener l'un l'autre. Qu'importe en effet le silence de toute une contrée, si j'entends frémir mes passions?

Il est nuit : tout s'endort dans un profond repos.^[59]

Erreur! Nul repos n'est profond, hors celui que la raison sait établir : la nuit nous ramène nos déplaisirs, elle ne les chasse point ; elle nous fait passer d'un souci à un autre. Même quand nous dormons, nos songes sont aussi turbulents que nos veilles. La vraie tranquillité est celle où s'épanouit une bonne conscience. Vois cet homme qui appelle le sommeil par le vaste silence de ses appartements : pour qu'aucun bruit n'effarouche son oreille, toute sa légion d'esclaves est muette ; ce n'est que sur la pointe du pied que l'on ose un peu l'approcher. Et néanmoins il se tourne en tous sens sur sa couche, cherchant à saisir à travers ses ennuis un demi-sommeil ; il n'entend rien, et se plaint d'avoir entendu quelque chose. D'où penses-tu que cela provienne? De son âme, qui lui fait du bruit :^[60] c'est elle qu'il faut calmer, dont il faut comprimer la révolte ; car ne crois pas que l'âme soit en paix parce que le corps demeure couché. Souvent le repos n'est rien moins que le repos. Aussi faut-il se porter à l'action et s'absorber dans quelque honnête exercice, chaque fois qu'on éprouve le malaise et l'impatience de l'oisiveté. Un habile chef d'armée voit-il le soldat mal obéir, il le dompte par quelque travail, par des expéditions qui le tiennent en haleine : une forte diversion ôte tout loisir aux folles fantaisies ; et s'il est une chose sûre, c'est que les vices nés de l'inaction se chassent par l'activité. Souvent on pourrait croire que l'ennui des affaires et le dégoût d'un poste pénible et ingrat nous ont fait chercher la retraite, mais au fond de cet asile où la crainte et la lassitude nous ont jetés, l'ambition par intervalles se ravive. Elle n'était point tranchée dans sa racine, mais fatiguée, courbée peut-être et écrasée^[61] par les mauvais succès. J'en dis autant de la mollesse, qui parfois semble avoir pris congé de nous, puis revient tenter notre âme déjà fière de sa frugalité, et du sein même de nos abstinences redemande des plaisirs qu'on avait quittés, mais non proscrits pour jamais : retours d'autant plus vifs qu'ils sont plus cachés. Car le désordre qui s'avoue est toujours plus léger, comme la maladie tend à sa guérison quand elle fait éruption de l'intérieur et porte au dehors son venin.

Et la cupidité aussi, et l'ambition et toutes les maladies de l'âme ne sont jamais plus dangereuses, sache-le bien, que lorsqu'elles s'assoupissent dans une hypocrite réforme. On semble rentré dans le calme, mais qu'on en est loin! Si au contraire nous sommes de bonne foi, si la retraite est bien sonnée, si nous

dédaignons les vaines apparences dont je parlais tout à l'heure, rien ne pourra nous distraire ; ni les voix d'une multitude d'hommes ni le gazouillis des oiseaux ne rompront la chaîne de nos bonnes pensées désormais fermes et arrêtées. Il a l'esprit léger et encore incapable de se recueillir, l'homme que le moindre cri, que tout imprévu effarouche. Il porte en lui un fonds d'inquiétude, un levain d'appréhension qui le rendent ombrageux ; comme dit notre Virgile :

Et moi, qui sous nos murs, calme au sein des alarmes,
Affrontai mille fois toute la Grèce en armes,
Un souffle me fait peur : je tremble au moindre bruit
Et pour ce que je porte et pour ce qui me suit.^[62]

C'est d'abord un sage que ni le sifflement des dards, ni les phalanges serrées entrechoquant leurs armes, ni le fracas d'une ville que l'on s'aperçoit n'épouvantent ; c'est ensuite un homme désorienté, qui craint pour son avoir, qui au moindre son prend l'alarme ; toute voix lui semble un bruit de voix hostiles et abat son courage ; les plus légers mouvements le glacent. Son bagage le rend timide. Prends qui tu voudras de ces prétendus heureux qui traînent et portent avec eux tant de choses, tu le verras

Tremblant pour ce qu'il porte et pour ce qui le suit.

Tu ne jouiras, sois-en sûr, d'un calme parfait que si nulle clameur ne te touche plus, si aucune voix ne t'arrache à toi-même, qu'elle flatte ou qu'elle menace, ou qu'elle assiège l'oreille de sons vains et discords. « Mais quoi ? N'est-il pas un peu plus commode d'être à l'abri de tout vacarme ? » J'en conviens ; aussi vais-je déloger d'ici : c'est une épreuve, un exercice que j'ai voulu faire. Qu'est-il besoin de prolonger son malaise, quand le remède est si simple ? Ulysse a bien su garantir ses compagnons des Sirènes elles-mêmes.

LETTRE LVII.

LA GROTTE DE NAPLES. FAIBLESSES NATURELLES QUE LA RAISON NE SAURAIT VAINCRE.

Comme de Baïes je devais regagner Naples, je me laissai volontiers persuader que la mer était mauvaise, pour ne pas tenter derechef cette voie-là ; mais j'eus tant de boue sur toute la route que cela peut passer aussi bien pour une traversée. J'ai dû subir complètement ce jour-là le sort des athlètes : la boue nous tint lieu de *la cire à l'huile*,^[63] et nous prîmes notre couche de poussière sous la grotte de Naples.^[64] Rien de plus long que ce cachot, ni de plus sombre que ces flambeaux qui, au lieu de faire voir dans les ténèbres, rendent seulement les ténèbres visibles. Au reste le jour y pénétrerait qu'il serait éclipsé par la poussière, déjà si pénible en plein air et si incommode ; qu'est-ce donc, quand c'est sur elle-même qu'elle tournoie, sans nul soupirail pour sortir, et qu'elle retombe sur le passant qui l'a soulevée ? Les deux inconvénients opposés nous furent infligés à la fois : sur la même route, le même jour, boue et poussière nous mirent à mal.

Toutefois cette obscurité profonde me donna sujet de rêver : je me sentis l'imagination comme frappée : c'était, non de la peur, mais un ébranlement causé par l'étrangeté d'une chose insolite et aussi des plus répugnantes. Mais ne te parlons plus de moi qui, loin d'être un sujet passable, suis plus loin encore de la perfection : parlons de l'homme sur qui la Fortune a perdu ses droits ; celui-là aussi peut avoir l'imagination frappée et changer de couleur. Il est des impressions, cher Lucilius, que n'éviterait point l'homme le plus ferme : la nature l'avertit par là qu'il est fait pour mourir. Ainsi le chagrin assombrit ses traits ; il frissonne à un choc subit, et sa vue se trouble en sondant, du bord d'un précipice, son immense profondeur. Ce n'est point de la crainte ; ce sont des mouvements naturels insurmontables à la raison. Ainsi encore certains braves, tout prêts à répandre leur sang, ne sauraient voir celui d'autrui ; d'autres ne peuvent toucher ni voir une blessure toute fraîche ou envieillie et purulente sans défaillir et perdre connaissance ; d'autres tendent la gorge au fer plus hardiment qu'ils ne l'envisagent. J'éprouvai donc, comme je le disais, une sorte non pas de bouleversement, mais d'ébranlement ; en revanche, sitôt que je revis, que je retrouvai le grand jour, une joie involontaire et spontanée s'empara de moi. Puis je me mis à réfléchir combien il est absurde de craindre telle chose plutôt que telle autre, dès que toutes amènent une même fin. Où est la différence qu'on soit écrasé par une guérite ou par une montagne ? Tu n'en trouveras aucune : bien des gens néanmoins craindront davantage ce second accident, bien que l'un soit

mortel comme l'autre. Tant la peur considère moins l'effet que la cause!

Penses-tu que je parle ici des stoïciens, selon lesquels l'âme de l'homme, écrasée par une grosse masse, ne peut plus sortir^[65] et se disperse dans tout le corps, faute de trouver une issue libre? Nullement ; ceux qui tiennent ce langage me semblent dans l'erreur. Comme on ne saurait comprimer la flamme, car elle s'échappe tout autour de ce qui pèse sur elle ; et comme l'air, qu'on le frappe de pointe ou de taille, n'est ni blessé ni divisé même, mais enveloppe l'objet auquel il a fait place ; ainsi l'âme, la substance la plus déliée de toutes, ne peut être retenue ni refoulée dans le corps ; sa subtilité se fait jour à travers les barrières mêmes qui la pressent. Tout comme la foudre, après qu'elle a rempli tout un édifice de ravages et de feux, se retire par la plus mince ouverture, l'âme, plus insaisissable encore que le feu, trouve à s'enfuir par le corps le plus dense. La question est donc de savoir si elle peut être immortelle. Or tiens pour certain que si elle survit au corps, elle ne saurait souffrir, aucune lésion,^[66] par cela seul qu'elle est impérissable ; car il n'est point d'immortalité avec restriction, et rien ne porte atteinte à ce qui est éternel.

LETTRE LVIII.

DE LA DIVISION DES ÊTRES SELON PLATON. LA TEMPÉRANCE, LE SUICIDE.

Que notre langue est pauvre de mots, indigente même! Je ne l'ai jamais mieux senti qu'aujourd'hui. Mille choses se sont présentées, comme nous parlions par hasard de Platon, qui toutes demandaient des noms et n'en avaient point : quelques-unes en ont eu que, par dédain, on a laissé perdre. Or comment pardonner à l'indigence le dédain?^[67] Cette mouche que les Grecs nomment *æstron*, qui chasse obstinément et disperse au loin les troupeaux dans les bois, nos pères l'appelaient *asilum*. On peut en croire Virgile :

.... Cui nomen *asilo*

Romanum est, *æstrum* Graii vertere vocantes.^[68]

On reconnaît, je pense, que ce mot a péri. Pour ne pas te tenir trop longtemps, certains mots étaient usités au simple ; ainsi on disait : *cernere ferro inter se* (vider sa querelle par le fer). Le même Virgile te le prouvera :

Inter se coiisse viros, et *cernere ferro*.^[69]

Maintenant *decernere* est le mot ; le verbe simple n'est plus en usage. Les anciens disaient *si jusso* pour *sijussero*. Ne t'en rapporte pas à moi, mais au véridique Virgile :

Cetera, qua *jusso*, mecum manus inferat arma.^[70]

Si je cite avec ce scrupule, ce n'est pas pour montrer quel temps j'ai perdu chez les grammairiens ; mais imagine combien de mots, depuis Ennius et Attius, la rouille a dû envahir, puisque, dans le poète même qu'on feuillette tous les jours, il en est que l'âge nous a dérobés.

« Que signifie, dis-tu, ce préambule? Où tend-il? » Je ne te le cèlerai pas : je voudrais, si faire se pouvait sans choquer ton oreille, risquer le terme *essentia* ; sinon je le ferai en la choquant. J'ai pour caution de ce terme-là Cicéron, assez riche, je pense, pour répondre, et si tu veux du plus moderne, Fabianus, orateur disert et élégant, brillant même pour notre goût raffiné. Car comment faire, Lucilius? De quelle manière rendre οὐσία, la chose qui existe nécessairement, qui embrasse toute la nature, qui est le fondement des choses? Grâce donc pour ce mot, passe-le-moi : je n'en serai pas moins attentif à user très sobrement du droit que tu m'auras donné ; peut-être me contenterai-je de l'avoir obtenu. Mais à quoi me sert ton indulgence? Voilà que je ne puis exprimer par aucun mot latin ce qui m'a fait chercher querelle à notre langue.

Tu maudiras bien plus l'étroit vocabulaire romain, quand tu sauras que c'est une syllabe unique que je ne puis traduire. « Laquelle? » dis-tu. Τὸ ὄν.^[71] Tu me trouves l'intelligence bien dure : il saute aux yeux que l'on peut traduire cela par

quod est (ce qui est). Mais j'y vois grande différence : je suis contraint de mettre un verbe pour un nom : puisqu'il le faut, mettons *quod est*. Platon le divise en six classes, à ce que disait aujourd'hui notre ami, dont l'érudition est grande. Je te les énoncerai toutes, quand j'aurai établi qu'autre chose est le *genre*, autre chose l'espèce. Car ici nous cherchons ce *genre primordial* auquel toutes les espèces se rattachent, d'où naît toute division, où l'universalité des choses est comprise. Il sera trouvé si nous prenons chaque dérivé en remontant toujours ; ainsi arriverons-nous au tronc primitif. L'homme est espèce, comme dit Aristote ; le cheval est *espèce*, le chien espèce : il faut donc à toutes ces espèces chercher un lien commun qui les embrasse et les domine. Quel est-il ? le genre *animal*. Voilà donc pour tous ces êtres que je viens de citer, homme, cheval, chien, le genre animal. Mais il est des choses qui ont une âme et qui ne s'ont point animaux : on convient, par exemple, que les plantes et les arbustes en ont une ; aussi dit-on d'eux qu'ils vivent et qu'ils meurent. Les *êtres animés* occuperont donc une place supérieure, puisque dans cette classe sont compris et les animaux et les végétaux. D'autres êtres sont dépourvus d'âme, comme les pierres ; ainsi il y aura un principe antérieur aux êtres animés, le *corps*. Je diviserai et je dirai : tous les corps sont ou animés ou inanimés. Il y a aussi quelque chose de supérieur au corps : car nous distinguons le *corporel* de l'*incorporel*. Mais d'où faudra-t-il qu'ils découlent ? De ce à quoi nous venons d'appliquer un nom peu exact : de ce *qui est*. Nous le partagerons en deux espèces et nous dirons : ce qui est, est corporel ou incorporel. Voilà donc le genre primordial, antérieur et pour ainsi dire générique ; tous les autres sont bien des genres, mais spéciaux. Ainsi l'homme est genre, car il comprend en soi les nations de toute espèce, Grecs, Romains, Parthes ; de toute couleur, blancs, noirs, cuivrés ; il comprend les individus, Caton, Cicéron, Lucrèce. En tant qu'il contient des espèces, il est genre ; comme contenu dans un autre, il est espèce. Le genre générique, *ce qui est*, n'a rien qui le domine : principe des choses, il les domine toutes.

Les stoïciens veulent encore mettre au-dessus un autre genre supérieur dont je vais parler, quand j'aurai montré que celui qui vient de m'occuper obtient à bon droit la première place comme embrassant toutes choses. Je divise *ce qui est* en deux espèces, le corporel et l'incorporel. Il n'en est point d'autre. Comment divisé-je le corps ? En l'appelant animé ou inanimé. Ensuite comment divisé-je ce qui est animé ? Je dis : les uns ont une âme, les autres n'ont qu'une animation ; ou bien : les uns ont un élan propre, ils marchent, ils se déplacent ; les autres, fixés au sol, se nourrissent et croissent au moyen de leurs racines. Et les animaux, en quelles espèces les partageons-nous ? Ils sont mortels ou immortels. Le premier genre est, dans l'idée de quelques stoïciens, le *je ne sais quoi* (*quiddam*). D'où leur vient cette idée, le voici. Dans la nature, disent-ils, il est

des choses qui sont, il en est qui ne sont pas. Or la nature embrasse même ces dernières, qui apparaissent à l'imagination, comme les centaures, les géants, et toutes ces autres créations fantastiques de l'esprit auxquelles on est convenu de donner une forme, bien qu'elles n'aient point de substance.

Je reviens à ce que je t'ai promis. Comment Platon divise-t-il tout ce qui est en six classes? D'abord *l'être en lui-même* n'est saisissable ni par la vue, ni par le tact, ni par aucun sens : il ne l'est que par la pensée. Ce qui est d'une manière générale, le genre homme par exemple, ne tombe pas sous la vue ; on ne voit que des spécialités, comme Cicéron, comme Caton. Le genre animal ne se voit pas, il s' imagine ; mais on voit les espèces, le cheval, le chien. Au second rang des êtres, Platon met ce qui les domine et surpasse tous. C'est, dit-il, l'être par excellence, comme dit communément le poète : tous les faiseurs de vers sont ainsi nommés ; mais chez les Grecs ce titre n'appartient plus qu'à un seul homme. C'est d'Homère qu'on sait qu'il s'agit, quand on entend dire le poète. Mais quel est l'être par excellence? *Dieu* : car il est plus grand et plus puissant que tous les autres. Le troisième genre est celui des êtres qui *proprement existent* : ils sont sans nombre, mais placés hors de notre vue. « Mais quels sont-ils? » demandes-tu. Une création due à Platon : il appelle *idées* ce par quoi se fait tout ce que nous voyons et selon quoi tout se façonne. Elles sont immortelles, immutables, hors de toute atteinte. Ecoute ce que c'est que *l'idée* ou ce qu'il en semble à Platon. « L'idée est le type éternel des œuvres de la nature. » Joignons le commentaire à la définition, pour te rendre la chose plus claire. Je veux faire ton portrait : je t'ai pour modèle de ma peinture, et de ce modèle mon esprit recueille un ensemble de traits qu'il imprime à son ouvrage. Ainsi cette figure qui me guide et m'inspire et d'où j'emprunte mon imitation, est une idée. La nature possède donc à l'infini ces sortes de types, hommes, poissons, arbres, d'après lesquels se forme tout ce qui doit naître d'elle. En quatrième lieu vient l'eidos. Qu'est-ce que l'*eidos*? Il faut ici toute ton attention, il faut t'en prendre à Platon, non à moi de la difficulté de la chose ; car point d'abstractions sans difficulté. Tout à l'heure je prenais le peintre pour comparaison ; s'il voulait avec ses couleurs représenter Virgile, il l'avait sous les yeux : l'idée était cette figure de Virgile modèle du futur tableau ; ce que l'artiste tire de cette figure, ce qu'il applique sur sa toile est l'*eidos*. « Où est la différence? » dis-tu. L'un est le modèle, l'autre, la forme prise du modèle et transportée sur la copie. L'artiste imite l'un, l'autre est son ouvrage. Une statue, c'est une certaine figure, c'est l'eidos. Le modèle aussi est une figure qu'avait en vue le statuaire en donnant une forme à son œuvre, savoir l'idée. Veux-tu encore une autre distinction? L'eidos est dans l'œuvre, l'idée en dehors de l'œuvre, et non seulement en dehors, mais préexistante. Le cinquième genre comprend les êtres qui existent

communément, et ceci commence à nous concerner : là se trouve tout ce qui peuple le monde, hommes, animaux et choses. Le sixième genre désigne ce qui n'a qu'une quasi-existence, comme le vide, le temps.

Tout ce qui se voit et se touche, Platon l'exclut du rang des êtres qu'il juge avoir une existence propre. Car tout cela passe et va sans cesse du plus au moins, du moins au plus. Nul de nous n'est sur ses vieux ans ce qu'il était dans sa jeunesse ; nul n'est au matin ce qu'il fut la veille. Nous sommes emportés loin de nous, comme le fleuve loin de sa source ; tout ce que tu vois fuit du même pas que le temps ; rien de ce qui frappe nos yeux n'est permanent. Et moi, à l'instant où je dis que tout change, je ne suis déjà plus le même. C'est là ce qu'exprime Héraclite : « On ne se baigne pas deux fois dans le même courant. » C'est le même fleuve pour le nom : mais les flots d'hier sont bien loin. Ce changement, pour être plus sensible dans un fleuve que chez l'homme, n'en est pas moins rapide pour ce dernier ni moins entraînant ;^[72] aussi admiré-je la folie de nos si vifs attachements à la chose la plus fugitive, notre corps, et de ces frayeurs de mourir un jour, quand chaque instant de vie est la mort de l'état qui précède ! Ne crains donc plus, ô homme ! de subir une dernière fois ce que tu subis chaque jour. J'ai parlé de l'homme, matière corruptible et caduque, en butte à toutes les causes de mort ; et l'univers lui-même, éternel, invincible qu'il est, se modifie et ne reste jamais le même. Car bien qu'il possède toujours ses éléments primitifs, il les possède autres que primitivement : il en bouleverse la distribution. « À quoi, diras-tu, ces subtilités me serviront-elles ? » Puisque tu le demandes, à rien. Mais de même que le ciseleur donne à ses yeux fatigués par une trop longue tension quelque distraction et quelque relâche et, comme on dit, les restaure, ainsi parfois devons-nous détendre notre esprit et le refaire par certains délassements. Mais que ces délassements soient aussi des exercices : tu tireras même de là, si tu le veux bien, quelque chose de salubre. Telle est mon habitude, Lucilius ; il n'est point de récréation, si étrangère qu'elle soit à la philosophie, dont je ne tâche de tirer quelque chose et d'utiliser le résultat. Que recueillerai-je du sujet que nous venons de traiter, sujet étranger à la réforme des mœurs ? Comment les *idées* platoniciennes me peuvent-elles rendre meilleur ? Que retirerai-je de tout cela qui puisse réprimer mes passions ? Tout au moins ceci, que tout objet qui flatte les sens, tout ce qui nous enflamme et nous irrite est, suivant Platon, en dehors des choses qui sont réellement. C'est donc là de l'imaginaire, qui revêt pour un temps telle ou telle forme, mais qui n'a rien de stable ni de substantiel. Et pourtant nous le convoitons comme s'il était fait pour durer sans cesse, ou nous-mêmes pour le posséder toujours. Êtres débiles et fluides, durant nos courts instants d'arrêt, élevons notre âme vers ce qui ne doit point périr. Voyons flotter dans les régions éthérées ces merveilleux types de

toutes choses, et au centre de tous les êtres un Dieu modérateur, une Providence qui, n'ayant pu les faire immortels, la matière y mettait obstacle, les défend de la destruction, et de qui la raison triomphe de l'imperfection des corps. Car si l'univers subsiste, ce n'est point qu'il soit éternel, c'est qu'il est maintenu par les soins d'un régulateur. Les choses immortelles n'ont pas besoin qu'on les protège ; le reste est conservé par son architecte dont la toute-puissance domine la fragilité de la matière. Méprisons toute cette matière, si peu précieuse qu'on peut contester qu'elle soit réellement. Songeons encore que si cet univers, non moins mortel que nous, est tenu par la Providence en dehors des périls, nous aussi pouvons, par une sorte de providence humaine, prolonger quelque peu la durée de notre frêle machine, si nous savons régir et maîtriser les voluptés par lesquelles meurt la grande partie des hommes. Platon lui-même dut au régime le plus exact d'atteindre à la vieillesse. Doué, il est vrai, d'une complexion ferme et vigoureuse, sa large poitrine lui a valu le nom qu'il a porté ; mais les voyages maritimes et les crises de sa vie avaient bien affaibli ses forces ; sa tempérance toutefois, sa modération dans tout ce qui aiguise nos appétits, son extrême surveillance de lui-même le conduisirent à ce grand âge dont mille causes l'éloignaient. Car tu sais, je pense, que Platon, grâce à son régime et par un singulier hasard, mourut le jour anniversaire de sa naissance, sa quatre-vingt-unième année pleinement révolue. En considération de quoi, des Mages, qui se trouvaient à Athènes, offrirent un sacrifice aux mânes de celui qu'ils croyaient favorisé d'une destinée plus qu'humaine pour avoir accompli le plus parfait des nombres, le nombre de neuf multiplié par lui-même. Je ne doute pas qu'il n'eût été prêt à faire sur ce total remise de quelques jours et des honneurs du sacrifice.

La frugalité peut prolonger la vieillesse qui, si elle n'est pas fort désirable, n'est pas non plus à rejeter. Il est doux d'être avec soi-même le plus longtemps possible, quand on s'est rendu digne de jouir de soi.

Enonçons ici notre sentiment sur le point de savoir si l'on doit faire fi des dernières années de la vieillesse et, sans attendre le terme, en finir volontairement. C'est presque craindre le jour fatal que de le laisser lâchement venir ; comme c'est être plus que de raison adonné au vin que démettre l'amphore à sec et d'avaler jusqu'à la lie. Nous chercherons toutefois si cet âge qui couronne la vie en est pour nous la lie, ou bien la partie la plus limpide et la plus pure, quand du moins l'âme n'est pas flétrie, quand les sens, dans leur intégrité, prêtent force à l'intelligence, et que le corps n'est point ruiné et mort avant le temps. Grande est en effet la différence entre une longue vie et une mort prolongée. Mais si le corps est impropre au service de l'âme, pourquoi ne pas tirer celle-ci de la gêne ? Et peut-être faut-il le faire un peu avant d'y être obligé, de peur que l'obligation venue on ne le puisse plus ; et comme l'inconvénient est

plus grave de vivre mal que de mourir tôt, c'est folie de ne pas racheter au prix de quelques instants la chance d'un grand malheur. Peu d'hommes arrivent par une longue vieillesse à la mort sans que le temps leur ait fait outrage ; la vie de beaucoup s'est usée dans l'inaction sans profit pour elle-même. Est-il bien plus cruel, penses-tu, de perdre quelque peu d'une vie qui, en dépit de tout, doit finir ? Ne m'écoute point avec répugnance, comme si l'arrêt te concernait ; mais pèse bien mes paroles. Je ne fuirai point la vieillesse, si elle doit me laisser tout entier à moi, tout entier dans la meilleure partie de mon être ; mais si elle vient à saper mon esprit, à le démolir pièce à pièce, si elle me laisse non plus la vie mais le souffle, je m'élancerai hors d'un édifice vermoulu et croulant. Je ne me sauverai point de la maladie par la mort, si la maladie n'est pas incurable et ne préjudicie pas à mon âme ; je n'armerai pas mes mains contre moi pour échapper à la douleur : mourir ainsi c'est être vaincu. Mais si je sais que je dois souffrir perpétuellement, je m'en irai non à cause du mal, mais parce qu'il me serait un obstacle à tout ce qui fait le prix de la vie. Faible et pusillanime est l'homme qui meurt parce qu'il souffre ; insensé qui vit pour souffrir. Mais je deviens trop long ; le sujet d'ailleurs épuiserait une journée. Et comment mettrait-il fin à son existence, celui qui ne peut finir une lettre ? Donc porte-toi bien ; ce mot-là, tu le liras plus volontiers que tous mes funèbres propos.

LETTRE LIX.

LEÇONS DE STYLE. LA FLATTERIE. VRAIES ET FAUSSES JOIES.

Ta lettre m'a fait grand plaisir : permets-moi l'expression reçue, et ne lui donne pas l'interprétation stoïcienne. Car le vice, croyons-nous, c'est le plaisir. À la bonne heure! d'ordinaire pourtant par ce dernier mot nous qualifions une affection gaie de l'âme. Je sais, encore une fois, que *le plaisir* (en formulant nos paroles sur nos maximes), est une chose honteuse, et que la *joie* n'appartient qu'au sage ; car c'est l'élan d'une âme sûre de sa force et de ses ressources. Toutefois, dans le langage habituel nous disons que le consulat d'un ami, ou son mariage ou l'accouchement de sa femme nous ont causé une grande joie, toutes choses qui loin d'être des joies, sont souvent le principe de futurs chagrins, tandis que la joie a pour caractère de ne point cesser, de ne point passer à l'état contraire. Aussi quand Virgile dit : *les mauvaises joies de l'âme*, il est élégant, mais peu exact ; car il n'y a jamais de mauvaise joie. C'est des plaisirs qu'il prétendait parler ; et ce qu'il voulait dire, il l'a bien rendu : il désignait les hommes joyeux de leur malheur. Toujours est-il que je n'ai pas eu tort d'avancer que ta lettre m'a fait grand plaisir. La joie de l'ignorant eût-elle un honnête motif, n'en est pas moins une affection désordonnée qui tournera vite aux repentir, un plaisir, dirai-je, qui, provoqué par l'idée d'un faux bien, n'a ni mesure ni discrétion.

Mais, pour revenir à mon propos, voici ce qui dans ta lettre m'a charmé. Tu es maître de tes expressions ; et l'entraînement de la phrase ne te mène pas plus loin que tu n'as dessein d'aller. Bien des gens écrivent ce qui n'était point leur idée première, séduits qu'ils sont par l'attrait d'un mot éblouissant : cela ne t'arrive point : tout est précis et approprié au sujet. Tu ne dis qu'autant que tu veux et tu laisses entendre plus que tu ne dis. Ce mérite en annonce un autre plus grand : on voit que ton esprit aussi est exempt de redondance et d'enflure. Je trouve chez toi des métaphores qui, sans être aventureuses, ne sont pas non plus sans éclat : celles-là peuvent se risquer. J'y trouve des images ; et nous les interdis en décidant qu'aux poètes seuls elles sont permises, c'est n'avoir lu, ce me semble, aucun des anciens ; eux pourtant ne visaient point encore aux phrases à applaudissement. Ils s'énonçaient avec simplicité, uniquement pour se faire comprendre, et pourtant ils fourmillent de figures, chose que j'estime nécessaire aux philosophes, non pour la même raison qu'aux poètes, mais pour aider à nos faibles intelligences, et mettre l'auditeur ou le lecteur en présence des objets.

Je lis en ce moment Sextius, esprit vigoureux, grec par son langage, romain

par sa morale et sa philosophie. Une de ses comparaisons m'a frappé : « Une armée, dit-il, marche en bataillon carré, lorsque de tout côté les surprises de l'ennemi sont à craindre ; chacun se dispose à le recevoir. Ainsi doit faire le sage : déployer ses vertus en tous sens, n'importe par où vienne l'agression, y avoir la défense toute prête, et que tout obéisse sans confusion au moindre signe du chef. » Si dans les armées que disciplinent de grands tacticiens on voit les ordres du général parvenir simultanément à toutes les troupes, distribuées de telle sorte que le signal donné par un seul parcourt à la fois la ligne des fantassins et celle des cavaliers, la même méthode, selon Sextius, nous est à nous bien plus nécessaire. Car souvent une armée craint l'ennemi sans sujet, et la route la plus sûre est celle qu'elle suspectait le plus. Mais point de trêve pour l'imprévoyance : elle a à craindre au-dessus comme au-dessous d'elle ; l'alarme est à sa droite comme à sa gauche ; les périls surgissent derrière et devant elle ; tout lui fait peur ; jamais préparée, elle s'effraye même de ses auxiliaires. Le sage au contraire est sous les armes et en garde contre toute brusque attaque : la pauvreté, le deuil, l'ignominie, la douleur fondraient sur lui sans le faire reculer d'un pas. Il marchera intrépidement à la rencontre comme au travers de ces fléaux. Nous, mille liens nous enchaînent et usent notre force : nous avons trop croupi dans nos vices ; nous purifier est chose difficile. Car nous ne sommes pas souillés seulement, nous sommes infectés.

Sans passer de cette image à une autre, je me demanderai, question que je creuse souvent, pourquoi l'erreur s'attache à nous avec tant de ténacité? C'est d'abord qu'on ne s'élance pas de toute sa force vers les voies de salut ; c'est aussi parce qu'on ne croit pas assez aux vérités trouvées par les sages, c'est que loin de leur ouvrir tout son cœur on ne donne à ces grands intérêts qu'une légère attention. Or comment apprendre à lutter efficacement contre le vice, quand on n'y songe qu'autant que le vice nous laisse de relâche? Nul de nous n'est allé au fond des choses : nous n'avons fait qu'effleurer la surface, et si peu de temps que nous ayons donné à la philosophie, semble assez, même trop, à nos gens affairés. Mais le plus grand obstacle est que rien ne nous plaît si vite que nous-mêmes. Trouvons-nous quelqu'un qui vante notre sagesse, notre sagacité, nos rares vertus, nous reconnaissons qu'il dit vrai. Et loin qu'un éloge mesuré nous suffise, tous ceux qu'accumule la flatterie la plus impudente, nous les prenons comme chose due ;^[73] qu'on nous proclame des modèles de bonté, de sagesse, nous en tombons d'accord, sachant pourtant que nous avons affaire à des menteurs de profession, et nous donnons si bien carrière à notre amour-propre, que nous voulons être loués précisément du contraire de ce que nous faisons. Entouré d'échafauds le tyran entend chanter sa clémence, l'homme de proie sa générosité, l'ivrogne et le débauché son extrême tempérance. Il suit de là qu'on

renonce à se réformer, sûr que l'on est d'être le meilleur possible. Alexandre portait déjà dans l'Inde ses armes vagabondes et promenait la dévastation chez des peuples à peine connus même de leurs voisins, lorsqu'au siège de je ne sais quelle place dont il faisait le tour pour en découvrir les endroits faibles, il fut atteint d'une flèche. Il n'en resta pas moins à cheval et continua longtemps ses explorations. À la fin le sang ne coulant plus et s'étant figé dans la plaie, la douleur augmenta, la jambe peu à peu s'engourdit faute de support ;^[74] et contraint de s'arrêter il se mit à dire : « Tout le monde me jure que je suis fils de Jupiter ; mais cette blessure me crie : Tu n'es qu'un homme. » Disons comme lui, chacun dans notre sphère, quand l'adulation voudra nous infatuer de nos mérites : « Vous vantez ma prudence ; mais je vois combien de choses inutiles je désire, ou que mes vœux seraient ma perte ; je ne distingue pas même, chose que la satiété enseigne aux animaux, quelle doit être la mesure du manger et du boire ; je ne sais pas encore la capacité de mon estomac. »

Je vais t'apprendre à reconnaître si tu es indigne du nom de sage. Dans le cœur du vrai sage il règne une joie, une sérénité, un calme inébranlables ; il vit de pair avec les dieux. Examine-toi maintenant. N'es-tu jamais chagrin, l'espérance n'agite-t-elle jamais ton âme impatiente de l'avenir, le jour comme la nuit cette âme se maintient-elle constamment égale, élevée et contente d'elle-même ? Tu es arrivé au comble du bonheur humain. Mais si tu appelles le plaisir et de partout et sous toute forme, sache qu'il te manque en sagesse tout ce qui te manque en satisfactions. Tu aspiras au bonheur, mais tu te trompes si tu comptes y arriver par les richesses, si c'est aux honneurs que tu demandes la joie ainsi qu'aux soucis des affaires. Ce que tu brigues là comme devant te donner plaisir et contentement, n'enfante que douleurs. Oui, tous ces hommes courent après la vraie joie, mais d'où l'obtient-on durable et parfaite, ils l'ignorent. L'un la cherche dans les festins et la mollesse ; l'autre dans l'ambition, dans un nombreux cortège de clients ; celui-ci dans l'amour, celui-là dans un vain étalage d'études libérales, et dans les lettres, qui ne guérissent de rien. Amusements trompeurs qui les séduisent tous un moment, comme l'ivresse qui compense un instant de joyeux délire par de longues heures d'abattement, comme les applaudissements et les acclamations de la faveur populaire qui s'achètent et s'expient par de si vives anxiétés.

Persuade-toi bien que la sagesse a pour résultat une joie toujours égale. L'âme du sage est en même état que la partie de l'atmosphère supérieure à la lune : elle possède la sérénité sans fin.^[75] Tu as donc pour vouloir être sage ce motif que le sage n'est jamais sans joie. Cette joie ne peut naître que de la conscience de ses vertus. Elle n'est faite que pour l'homme de cœur, l'homme juste, l'homme tempérant. « Quoi ? diras-tu, les sots et les méchants ne se

réjouissent-ils pas? » Pas plus que le lion qui a trouvé sa proie. Quand ils se sont fatigués de vin et de débauches, que la nuit cesse avant leurs orgies, et que les mets les plus exquis entassés dans leur estomac trop étroit commencent à chercher une issue, alors les malheureux s'écrient comme le Déiphobe de Virgile :

Tu te souviens, hélas! dans quelle fausse joie

Se passa cette nuit, la dernière de Troie.^[76]

Toutes les nuits des débauchés se passent en plaisirs faux, et comme si chacune était pour eux la dernière. Cette autre joie, qui fait le partage des dieux et de leurs émules, ne s'interrompt ni ne cesse point : elle cesserait, s'ils l'empruntaient à l'extérieur. Comme c'est une grâce qu'ils ne tiennent de personne, elle n'est à la merci de qui que ce soit. Ce que la Fortune n'a point donné, elle ne l'enlève pas.

LETTRE LX.

VŒUX IMPRÉVOYANTS. AVIDITÉ DES HOMMES.

Je me plains, j'ai des griefs, de la colère contre toi. En es-tu encore à former les vœux que formait pour toi ta nourrice, ou ton pédagogue ou ta mère? Ne comprends-tu pas encore que de maux ils te souhaitent? Oh! combien nous sont contraires les vœux de ceux qui nous aiment, et d'autant plus contraires lorsqu'ils sont exaucés! Je ne m'étonne plus que dès le berceau tous les maux s'attachent à nos pas : nous avons grandi au milieu des malédictions de nos parents.^[77] Que les dieux en revanche entendent de notre bouche une prière désintéressée. Les fatiguerons-nous toujours de nos demandes, en hommes qui n'auraient pas encore de quoi s'alimenter? Jusqu'à quand sèmerons-nous pour nous seuls des champs plus vastes que de grandes cités? Jusqu'à quand tout un peuple moissonnera-t-il pour nous? Jusqu'à quand l'approvisionnement d'une seule table arrivera-t-il sur tant de vaisseaux et par plus d'une mer? Peu d'arpents suffisent à nourrir un bœuf : c'est assez d'une forêt pour plusieurs éléphants : il faut, pour qu'un homme se repaisse, et la terre et la mer. Eh quoi! dans un corps si chétif, la nature nous a-t-elle donné un estomac si insatiable que nous surpassions en avidité les plus grands, les plus voraces des animaux?^[78] Non certes. Car à quoi se réduit ce que l'on donne à la nature? Pour peu de chose elle nous tient quittes. Ce n'est point l'appétit qui coûte, c'est la vanité. Ces gens donc que Salluste appelle *valets de leur ventre*, mettons-les au rang des animaux, non des hommes, et quelquefois pas même au rang des animaux, mais des morts. Vivre, c'est être utile à plusieurs ; vivre, c'est user de soi-même ; mais croupir dans l'ombre et l'apathie, c'est de sa demeure se faire un tombeau. Au seuil même de tels hommes on peut graver sur le marbre, en épitaphe : morts par anticipation.^[79]

LETTRE LXI.

SE CORRIGER, SE SOUMETTRE À LA NÉCESSITÉ.

Cessons de vouloir ce que nous voulûmes jadis. Pour moi, je tâche sur mes vieux ans qu'on ne m'accuse pas de vouloir les mêmes choses que dans mon jeune âge. Voilà où tendent uniquement et mes jours et mes nuits ; voilà mon œuvre, ma préoccupation : mettre fin à mes vieilles erreurs. Je travaille à ce que chaque jour soit pour moi toute une vie. Et vraiment je le saisis au vol, non comme si c'était le dernier, mais dans la pensée qu'il peut l'être. L'esprit dans lequel je t'écris cette lettre est celui d'un homme que la mort peut appeler à l'instant même où il t'écrit. Prêt à partir, je jouis mieux de la vie, vu que son plus ou moins de durée ne m'est d'aucun prix. Avant d'être vieux j'ai songé à bien vivre, et dans ma vieillesse à bien mourir ; or bien mourir, c'est mourir sans regret. Prends garde de jamais rien faire malgré toi. Tout ce qui doit être, doit être une nécessité pour qui résiste : pour qui consent, la nécessité n'est pas. Oui assurément : se soumettre de bonne grâce au commandement, c'est échapper à ce que la servitude a de plus amer, qui est de faire ce qu'on ne voudrait point. Ce n'est pas d'exécuter un ordre qu'on est malheureux, c'est de l'exécuter à contrecœur. Disposons donc notre âme à vouloir tout ce que le sort exigera, et surtout envisageons sans chagrin la fin de notre être. Il faut faire ses préparatifs pour la mort avant de les faire pour la vie. La vie est assez riche de ressources ; mais nous sommes trop avides de les multiplier ; quelque chose nous semble manquer, et nous le semblera toujours. Quant à vivre assez, les ans ni les jours n'y font rien ; ce qui fait tout ici, c'est l'âme. J'ai vécu, cher Lucilius, autant qu'il me fallait : j'attends la mort rassasié de jours.

LETTRE LXII.

MÊME AU SEIN DES AFFAIRES ON PEUT ÉTUDIER.

Ils ne disent pas vrai ceux qui veulent faire croire que le grand nombre de leurs affaires est pour eux un obstacle aux études libérales ; ils feignent des occupations ou les exagèrent, et c'est d'eux-mêmes que vient leur empêchement. Moi, cher Lucilius, moi, je suis libre, et n'importe où je me trouve, je suis à moi. Je me prête aux affaires, je ne m'y livre pas, et ne cours point après les occasions de gaspiller mon temps. Quelque part que je m'arrête, je reprends le fil de mes pensées, et j'occupe mon esprit de quelque salutaire réflexion. Quand je me donne à mes amis, je ne m'enlève pas pour cela à moi-même ; je ne suis point absorbé par ceux dont quelque circonstance me rapproche, ou bien un devoir social : non, je converse alors avec les plus vertueux des hommes. N'importe leur patrie, n'importe leur époque, c'est vers eux que vole ma pensée. Je porte partout avec moi Démétrius,^[80] le meilleur des mortels, et laissant là nos grands et leur pourpre, je m'entretiens avec ce sage demi-vêtu, et je l'admire. Et comment ne pas l'admirer ? Je vois que rien ne lui fait faute. On peut tout mépriser, on ne peut jamais tout avoir. Pour arriver aux richesses, le mépris des richesses est la voie la plus courte. Or comment vit notre Démétrius ? Non en fier contempteur de tous les biens de la Fortune, mais en homme qui les abandonne aux autres.

LETTRE LXIII

NE POINT S’AFFLIGER SANS MESURE DE LA PERTE DE SES AMIS.

Tu es chagrin de la mort de Flaccus ton ami ; mais je ne voudrais pas t’en voir affecté plus qu’il ne convient. Ne pas l’être du tout, j’aurais peine à te le demander, tout sûr que je suis que ce serait le mieux. Mais à qui cette fermeté d’âme serait elle donnée, sinon à l’homme qui s’est déjà mis fort au-dessus de la Fortune? Cet homme même éprouverait alors un commencement d’émotion, mais rien qu’un commencement. Pour nous, on peut nous excuser de nous laisser aller aux larmes, si elles ne coulent pas avec excès, et si nous-mêmes savons les arrêter. Nos yeux ne doivent ni demeurer secs à la perte d’un ami, ni s’épuiser de larmes ; il faut pleurer, mais non se fondre de douleur. Tu trouves dure la loi que je t’impose ; et pourtant le prince des poètes grecs n’accorde le droit de pleurer que pour un seul jour ; et il a dit que Niobé même songea à prendre de la nourriture. Veux-tu savoir d’où viennent les lamentations, les pleurs immodérés? On veut afficher par là ses regrets : on ne cède pas à son affliction, on en fait parade. Ce n’est point pour ce qu’on souffre qu’on est triste. Déplorable folie! De la prétention jusque dans les larmes^[81]! « Eh quoi! oublierai-je mon ami? » Il est bien court, le souvenir que tu lui promets, s’il ne dure pas plus que ta douleur. Ce front si rembruni va s’éclaircir au moindre sujet de rire qu’offrira le hasard : je ne te renvoie pas même à cette longueur de temps qui adoucit tous les regrets et calme les plus violents désespoirs. Dès que tu cesseras de t’observer, ce fantôme de tristesse s’évanouira. À présent tu choies ta douleur, tu la choies, et encore t’échappe-t-elle ; plus elle est vive, plus elle cesse vite. Appliquons-nous à trouver des charmes au souvenir de nos amis perdus ; car on n’aime pas à revenir sur une pensée constamment douloureuse. Toutefois si c’est pour l’homme une loi nécessaire qu’il ne puisse sans un serrement de cœur se rappeler ces noms chéris ; cette émotion non plus n’est pas sans jouissance. En effet, suivant le mot de notre Attalus, « le soutenir d’un ami qui n’est plus a pour nous cette douceur un peu âpre qui plaît dans certains fruits ; comme en un vin trop vieux son amertume même nous flatte ; mais après quelque temps toute âpreté s’émousse, et le plaisir nous arrive sans mélange. »

Si nous l’en croyons, « penser à nos amis vivants, c’est savourer le miel et les gâteaux les plus exquis ; se ressouvenir de ceux qui ont cessé d’être est une satisfaction quelque peu acerbé. » Or on ne contestera pas que l’acidité aussi et toutes les saveurs d’un genre sévère stimulent l’estomac. Moi, je pense autrement : la mémoire de mes amis morts m’est douce et attrayante. Car je les ai possédés comme devant les perdre ; je les ai perdus comme les possédant

encore.

Prends donc, cher Lucilius, un parti qui convienne à tes sentiments d'équité : cesse de mésinterpréter le don que te fit la Fortune. Elle l'a repris, mais elle l'avait donné.^[82] Jouissons pleinement de nos amis : qui sait pour combien de temps ils nous sont laissés? Songeons que de fois nous les quittâmes pour quelque lointain voyage ; combien, demeurant au même, lieu, nous fûmes souvent sans les voir ; nous reconnâtrons que de leur vivant la privation a été plus longue. Mais comment souffrir ces hommes qui après avoir tant négligé leurs amis les pleurent si lamentablement, et ne vous aiment que s'ils vous ont perdu? Leur chagrin déborde avec d'autant plus d'effusion qu'ils ont peur qu'on ne mette en doute s'ils furent bons amis : c'est chercher tard à faire ses preuves. A-t-on d'autres amis? c'est mal mériter d'eux, c'est peu les estimer, comme incapables à eux tous de nous consoler d'une seule perte. N'en a-t-on point d'autres? on s'est fait soi-même plus de tort qu'on n'en a reçu de la Fortune. Elle ne nous a pris qu'un ami : nous n'avions pas su en faire un second. Et puis, dans son amitié unique, il n'a pas mis d'excès l'homme qui n'a pu en acquérir plus d'une. Celui qui, dépouillé par un vol de son seul vêtement, aimerait mieux déplorer son sort que d'aviser aux moyens de se parer du froid, de trouver à couvrir ses épaules, ne te semblerait-il pas un grand fou? L'être que tu aimais est dans la tombe : cherche un cœur à aimer. Mieux vaut réparer ta perte que de pleurer.

Je vais ajouter une vérité bien rebattue, je le sais ; néanmoins je ne veux pas l'omettre, quoique tout le monde l'ait dite. Le terme des douleurs que n'a point fait cesser la raison arrive avec le temps ; or pour l'homme sensé la plus honteuse manière de guérir c'est de guérir par lassitude. Mieux vaut renoncer à ton chagrin que d'attendre qu'il renonce à toi ; sèche donc au plus tôt des larmes qui, lors même que tu le voudrais, ne peuvent longtemps couler.^[83] Nos pères ont limité à une année le deuil des femmes, non pour qu'elles pleurassent tout ce temps, mais pour qu'il ne fût point dépassé ; chez l'homme, aucun délai n'est légitime, parce qu'aucun ne lui fait honneur. Eh bien! de toutes ces inconsolables qu'on eut peine à retirer du bûcher, à séparer du cadavre de leurs époux, cite m'en une dont les larmes aient duré tout un mois. Rien ne rebute si vite que le spectacle de l'affliction : récente, elle trouve des consolateurs et s'attire quelques sympathies ; invétérée, elle prête au ridicule et avec raison : c'est alors hypocrisie ou sottise.

Voilà ce que j'ose t'écrire, moi qui ai pleuré si immodérément mon cher Annæus Sérénus qu'à mon grand déplaisir je suis un exemple de ceux que la douleur a vaincus. Mais je condamne aujourd'hui ce que j'ai fait alors, et je vois que la plus grande cause de ma vive affliction venait de n'avoir jamais pensé

qu'il pouvait mourir avant moi. Je ne me représentais qu'une chose, que j'étais son aîné, et son aîné de beaucoup ; comme si le Destin suivait l'ordre des âges! Souvenons-nous donc à chaque instant que nous et tous ceux que nous aimons, sommes mortels. Je devais me dire : « Mon frère Sérénus est plus jeune que moi : mais que fait cela? Il devrait mourir après moi, comme il peut mourir avant,» Je n'y songeai point, je n'étais pas prêt ; et tout d'un coup la Fortune m'a frappé. Maintenant je me répète que tout est mortel, et que la mort n'a point de règle fixe. Dès aujourd'hui peut arriver ce qui peut arriver un jour quelconque. Pensons donc, cher Lucilius, que nous serons bientôt nous-mêmes où nous sommes si fâchés qu'il soit. Et peut-être, si, comme l'ont publié les sages, il est un lieu qui reçoive nos âmes, l'ami que nous croyons perdu n'a fait que nous devancer.

LETTRE LXIV.

ÉLOGE DU PHILOSOPHE Q. SEXTIUS. RESPECT DÛ AUX ANCIENS, INSTITUTEURS DE L'HUMANITÉ.

Tu étais hier avec nous. Tu pourrais te plaindre si ce n'avait été qu'hier ; aussi ajouté-je : avec nous ; car avec moi, tu y es toujours. Il m'était survenu de ces amis pour lesquels on fait plus grande fumée, non pas celle que vomissent les cuisines de nos gourmands et qui donne l'alarme aux gardes de nuit ; c'était cette fumée, modeste encore, qui révèle la venue de quelques hôtes. La conversation fut variée, comme est celle d'un repas, sans mener à fin aucun sujet, mais sautant d'une chose à une autre. On lut ensuite un ouvrage de Q. Sextius^[84] le père, homme supérieur, si tu m'en crois, et, bien qu'il le nie, stoïcien. Bons Dieux ! que de vigueur, que d'âme ! On ne trouve pas cela chez tous les philosophes. Combien dont les écrits n'ont d'imposant que le titre et sont des corps vides de sang ! Ils dogmatisent, ils disputent, ils chicanent : ils n'élèvent point l'âme, car ils n'en ont pas. Lis Sextius, et tu diras : « Voilà de la vie, du feu, de l'indépendance, voilà plus qu'un homme, il me laisse plein d'une foi sans bornes. » En quelque situation d'esprit que je sois, quand je le lis, je te l'avouerai, je défierais tous les hasards et je m'écrierais volontiers : « Que tardes-tu, ô Fortune ? Viens sur l'arène ! Tu me vois prêt. » Je sens en moi l'ardeur de cet Ascagne qui cherche où s'essayer, où faire preuve d'intrépidité, qui souhaiterait

Qu'au lieu de faibles daims un sanglier sauvage,

Un lion rugissant provoquât son courage.^[85]

Je voudrais avoir quelque chose à vaincre, de quoi m'exercer à la souffrance. Car Sextius a aussi ce mérite, qu'il vous montre la grandeur de la souveraine félicité, sans vous ôter l'espoir d'y atteindre. Il vous apprend qu'elle est placée haut, mais accessible à l'homme résolu. C'est le sentiment qu'inspire aussi la vertu : on l'admire, et pourtant on ne désespère point. Pour moi certes, je donne un temps considérable à la seule contemplation de la sagesse : je ne l'envisage pas avec moins d'étonnement que l'univers lui-même, qui me frappe souvent comme un spectacle nouveau pour mes yeux.

Aussi je vénère les découvertes de la sagesse et leurs auteurs ; je brille de les partager comme l'héritage d'une longue suite d'aïeux. C'est pour moi qu'ils l'amassèrent, pour moi qu'ils y mirent leurs sueurs. Mais agissons en bon père de famille : agrandissons l'héritage, et qu'il passe plus riche à nos neveux. Il reste encore, et il restera beaucoup à faire ; et pour qui naîtra mille siècles plus tard, la voie à de nouvelles conquêtes ne sera pas fermée. Mais lors même que nos devanciers auraient tout découvert, il y aura toujours, comme nouveauté,

l'application, la science qui choisit et combine ce que les autres ont trouvé. Suppose qu'on nous ait laissé des recettes pour guérir les maux d'yeux ; je n'ai plus à en chercher d'autres, mais à employer celles que je connais suivant le cas et la circonstance. Telle chose ramollit les tumeurs de l'œil ; telle autre diminue le gonflement des paupières ; ceci détourne le feu subit de la fluxion, cela rend la vue plus perçante. Il faut broyer ces drogues, choisir le moment, mesurer les doses pour chaque mal. Les remèdes de l'âme ont été trouvés par les anciens ; quand et comment les appliquer, c'est là notre tâche, notre étude à nous. Ils ont fait beaucoup, ceux qui nous ont précédés, mais ils n'ont pas tout fait : ils n'en méritent pas moins notre admiration et un culte analogue à celui des Dieux. Pourquoi n'aurais-je pas les portraits de ces grands hommes comme des encouragements à bien faire, et ne fêterais-je pas les jours où ils sont nés ? Pourquoi ne prononcerais-je pas leurs noms avec un sentiment de vénération ? Celle que je dois aux maîtres de mon enfance, je la porte à ces précepteurs du genre humain, par qui les sources du bien suprême ont découlé sur nous. Si je rencontre un consul ou un préteur, je leur rends tout l'honneur dû à d'honorables personnages, je descends de cheval, je me découvre la tête, je cède le passage ; et les deux Catons, et le sage Lelius et Socrate avec Platon, et Zénon et Cléanthe, je les recevrais dans mon âme sans offrir un digne hommage à tant de mérites ! Non, je les salue de tous mes respects ; je me lève toujours devant ces grands noms.

LETTRE LXV.

OPINIONS DE PLATON, D'ARISTOTE ET DES STOÏCIENS SUR LA CAUSE PREMIÈRE.

La maladie m'a pris une partie de la journée d'hier : toute la matinée a été pour elle, elle ne m'a laissé que l'après-midi. J'en profitai d'abord pour essayer de la lecture ; puis, mon esprit l'ayant pu soutenir, je me risquai à lui commander ou plutôt à lui permettre davantage. Je me mis à écrire, et même avec plus d'application qu'à l'ordinaire, en homme qui lutte avec un sujet difficile et qui ne veut pas être vaincu. Enfin il me vint des amis qui me firent violence et m'arrêtèrent tout court comme un malade intempérant. Je cessai d'écrire pour converser ; et je vais t'exposer le sujet sur lequel nous sommes en litige. Nous t'avons constitué arbitre ; tu as plus à faire que tu ne penses ; trois parties sont au procès.

Nos stoïciens disent, comme tu sais, qu'il y a dans la nature deux choses, principes de tout ce qui se fait, la cause et la matière. La matière, gisante et inerte, se prête à tout, toujours au repos, si nul ne la met en mouvement. La cause, c'est-à-dire l'intelligence, façonne la matière et lui donne le tour qui lui plaît ; elle en tire des ouvrages de toute espèce. Il faut donc qu'il y ait et la substance dont se fait la chose et l'action qui la fait : celle-ci est la cause, l'autre est la *matière*. Tout art est une imitation de la nature ; et ce que je disais touchant l'œuvre de la nature doit s'appliquer aux œuvres de l'homme. Une statue a exigé une matière qui souffrît le travail de l'artiste, et un artiste qui donnât à cette matière une figure. Dans cette statue la matière était l'airain, la cause le statuaire. Toute autre chose est dans ces conditions : elle se compose de ce qui prend une forme et de ce qui la lui imprime. Les stoïciens veulent qu'il n'y ait qu'une cause, la cause efficiente. Suivant Aristote, la cause est de trois genres. La première, dit-il, est la matière même, sans laquelle rien ne peut se faire ; la seconde est l'ouvrier ; la troisième est la forme, qui s'impose à chaque ouvrage, comme à la statue, et qu'il appelle en effet *eidos*. Il en ajoute une quatrième : le but de l'œuvre entière. Eclaircissons ce dernier point. L'airain est la cause première d'une statue ; car jamais elle n'eût été faite, sans une matière fusible ou ductile. La deuxième cause est l'artiste : cet airain ne pouvait devenir et figurer une statue, si des mains habiles ne s'y étaient employées. La troisième cause est la forme : cette statue ne s'appellerait pas le Doryphore ou la Diadumène,^[86] si on ne lui en eût donné tous les traits. La quatrième cause est le but dans lequel on l'a faite, puisque sans ce but elle ne serait pas. Qu'est-ce que le but ? Ce qui a invité l'artiste, ce qui lui a fait poursuivre son travail. Ce peut être l'argent, s'il

l'a fabriquée pour la vendre ; la gloire, s'il a travaillé pour avoir un nom ; la piété, s'il voulait en faire don à un temple. C'est donc aussi une cause que la destination de l'œuvre. Et ne penses-tu pas qu'au nombre des causes d'exécution on doive mettre celle sans laquelle rien n'eût été fait? Platon en admet encore une cinquième : le *modèle* qu'il appelle *Idée* ; c'est ce qu'a devant les yeux l'artiste en faisant ce qu'il a l'intention de faire. Or il n'importe qu'il ait ce modèle hors de lui pour y reporter son regard, ou qu'il l'ait conçu et posé au dedans de lui-même. Ces exemplaires de toutes choses, Dieu les possède en soi ; les nombres et les modes de tous les objets à créer sont embrassés par la pensée divine : elle est pleine de ces figures que Platon nomme les idées immortelles, immutables, inépuisables. Ainsi par exemple, les hommes périssent ; mais l'humanité, par elle-même, d'après laquelle est formé l'homme, est permanente ; ceux-là ont beau souffrir et mourir, celle-ci n'en sent nul dommage. « Les causes sont donc au nombre de cinq, d'après Platon : la matière, l'ouvrier, la forme, le modèle, le but ; après quoi vient le produit de tout cela. Ainsi dans la statue, dont nous parlions en commençant, la matière, c'est l'airain ; l'ouvrier, c'est le statuaire ; la forme, ce sont les traits qu'on lui donne ; le modèle, c'est le type imité par l'art ; le but est le motif de l'artiste ; le résultat définitif, la statue. » « Le monde, ajoute Platon, est un effet des mêmes causes : il a Dieu pour créateur ; pour matière, une masse inerte ; pour forme, cet ensemble et cet ordre que nous voyons ; pour modèle, la pensée d'après laquelle Dieu a fait ce grand et magnifique ouvrage ; pour but, l'intention qui le lui a fait faire. » Et cette intention, quelle fut-elle? Toute de bonté. Ainsi du moins le dit Platon : « Pour quelle cause Dieu a-t-il créé le monde? Dieu est bon ; l'être bon n'est jamais avare du bien qu'il peut faire ; il l'a conséquemment créé le meilleur possible. »

Te voilà juge : porte ton arrêt et prononce lequel des deux systèmes te paraît le plus vraisemblable, je ne dis pas le plus vrai, car ces choses sont au-dessus de nous tout autant que la vérité elle-même? Ce grand nombre de causes, qu'Aristote et Platon établissent, comprend trop ou trop peu. Car si tout ce sans quoi rien ne peut se faire est à leurs yeux cause efficiente, ils ont dit trop peu. Qu'ils mettent au nombre des causes le temps : sans le temps rien ne peut se faire ; le lieu, on ne peut faire une chose sans qu'il y ait un lieu pour la faire ; le mouvement, sans lui rien ne se fait, rien n'est détruit ; sans mouvement, point d'art, point de transformation. Mais ici nous cherchons la cause première et générale : elle doit être simple, car la matière aussi est simple. Nous cherchons la vraie cause, c'est-à-dire la raison créatrice : car tout ce que vous avez énuméré ne constitue pas plusieurs causes distinctes, mais se rattache à une seule, à celle qui crée. La forme, dis-tu, est une cause! Non ; cette forme que l'ouvrier imprime à son ouvrage est une partie de cause, non une cause. Le modèle non

plus n'en est pas une : c'est un moyen dont la cause a besoin. L'artiste a besoin de modèle comme de ciseau, de lime ; sans toutes ces choses l'art ne peut procéder, et pourtant ce ne s'ont ni parties de l'art, ni causes. Le but de l'artiste, dit-on, ce pour quoi il se met à l'œuvre, est une cause. Quand c'en serait une, elle ne serait pas efficiente, mais accessoire. Or celles-ci sont innombrables ; et nous cherchons la cause la plus générale. Mais la sagacité ordinaire de ces grands hommes leur a fait défaut lorsqu'ils ont dit que le monde entier, que toute œuvre achevée, est une cause : car il y a grande différence entre l'œuvre et la cause de l'œuvre.

Porte donc ton arrêt, ou, ce qui est plus facile en de telles matières, dis que tu n'y vois pas assez clair, et ajourne-nous. « Tu vas demander quel plaisir je trouve à consumer le temps sur des abstractions qui ne guérissent aucune passion, qui ne chassent nul mauvais désir? » Mais je songe et travaille avant tout à ce qui fait la paix de l'âme ; je m'étudie d'abord, et ensuite l'univers. Et ce n'est pas là un temps perdu, comme tu l'imagines. Toutes ces questions, quand on ne les morcèle et ne les étire point en subtilités sans portée, élèvent en l'allégeant notre âme qui, sous le poids étouffant de la matière, aspire à déployer ses ailes et à revoir un ordre de choses dont elle a fait partie. Ce corps est en effet un fardeau pour l'âme et un supplice ; il la gêne, il l'opprime ; elle est dans les fers si la Philosophie ne lui vient en aide, et, lui ouvrant le spectacle de la nature, ne la pousse à quitter la terre pour respirer dans le ciel.^[87] Ainsi elle est libre, ainsi elle voyage : elle se dérobe par intervalles ; la prisonnière se refait là-haut de sa captivité. Comme après un travail délicat qui absorbait son attention et fatiguait sa vue, l'artiste, s'il habite une demeure sombre et mal éclairée, sort dans la rue et s'en va dans quelque lieu consacré au délassement public où ses yeux puissent jouir de la libre lumière ; ainsi l'âme, enclose dans son obscur et triste logis, prend le large, toutes les fois qu'elle le peut, et se repose dans la contemplation des scènes de l'univers. Le sage et l'aspirant à la sagesse, quoique enchaînés à leurs corps, s'en détachent par la meilleure partie de leur être ; toutes leurs pensées tendent vers une sphère supérieure ; et pareils au mercenaire engagé par serment, la vie est pour eux une milice : ils ont habitué leur cœur à n'avoir pour elle ni affection ni haine, et se résignent à la condition mortelle, quoiqu'ils sachent que de plus amples destinées les attendent. M'interdiras-tu la contemplation de la nature? m'arracheras-tu à ce bel ensemble pour me réduire à un coin du tableau? Ne puis-je m'enquérir de quelle manière tout a pris commencement, qui a donné la forme aux choses, qui les a classées toutes en les dégageant de cette masse unique, de l'inerte matière qui les enveloppait? Quel fut l'architecte du monde où je suis? Quelle, intelligence a fixé des lois et un ordre à cette immensité, rassemblé ce qui était éparé, séparé ce qui était confus,

donné une face distincte à tout ce qui gisait dans l'informe chaos? D'où cet océan de clarté jaillit-il? Est-ce un feu ou quelque chose de plus lucide encore? Ne puis-je sonder ces merveilles? J'ignorerais d'où je suis descendu, si je ne verrai qu'une fois ce monde ou si je renaîtrai plusieurs fois ; où j'irai au sortir d'ici ; quel séjour est réservé à l'âme affranchie des lois de l'humaine servitude! Me défendre tout commerce avec le ciel, c'est m'ordonner de vivre le front baissé. Je suis trop grand et destiné à de trop grandes choses pour me faire le valet de mon corps, qui n'est rien à mes yeux qu'un réseau jeté autour de mon indépendance. Je l'oppose aux coups de la Fortune pour qu'ils s'y arrêtent ; je ne permets point qu'ils le traversent et qu'aucune blessure vienne jusqu'à moi. Tout ce qui en moi peut souffrir l'injure, c'est le corps : dans cette demeure assiégée habite une âme libre. Non, jamais cette chair ne saura me réduire à la peur, me réduire à la dissimulation,^[88] indigne d'un cœur honnête : jamais je ne veux mentir en l'honneur d'un tel acolyte. Quand il me plaira, je romprai l'alliance qui nous associe, sans toutefois que, même à présent, les parts entre nous soient égales ; l'âme s'arrogera tous les droits. Le mépris du corps est le sûr gage de la liberté.

Pour revenir à mon premier texte, l'étude dont nous parlions tout à l'heure contribue beaucoup à cette liberté. Tout en effet vient de la matière et de Dieu ; Dieu régit l'immensité qui l'environne et qui suit en lui son modérateur et son chef. Or l'être actif qui est Dieu est plus puissant et plus excellent que la matière passive sous sa main. La place que Dieu remplit en ce monde, l'esprit l'occupe dans l'homme : ce qu'est dans le monde la matière, le corps l'est en nous. Que la substance la moins noble obéisse donc à l'autre ; soyons fermes contre les accidents du sort ; ne redoutons ni outrages, ni blessures, ni chaînes, ni indigence. La mort, qu'est-elle? une fin ou un passage. Je ne crains ni de finir : c'est la même chose que de n'avoir pas commencé ; ni de passer ailleurs : je ne serai nulle part si à l'étroit qu'ici.

LETTRE LXVI.

QUE TOUS LES BIENS SONT ÉGAUX ET TOUTES LES VERTUS ÉGALES.

J'ai revu, après bien des années, Claranus mon condisciple, et tu n'attends pas, je pense, que j'ajoute qu'il a vieilli ; mais, je t'assure, il est plein de verdure au moral et vigoureux, et il lutte de son mieux contre l'affaissement du physique. Car la nature l'a iniquement traité ; elle a mal logé une pareille âme, ou peut-être a-t-elle voulu nous montrer que le caractère le plus énergique et le plus heureux peut se cacher sous telle enveloppe que ce soit. Il a néanmoins vaincu tout obstacle, et du mépris de son corps il est venu à mépriser tout le reste. Le poète, selon moi, a eu tort de dire :

Des grâces d'un beau corps la vertu s'embellit.^[89]

Elle n'a besoin d'aucun embellissement ; elle est à elle-même son plus grand relief, et consacre le corps qu'elle fait sien. Oui, j'ai bien considéré Claranus : il me semble beau et aussi droit de corps que d'esprit. Un homme de haute taille peut sortir de la plus petite cabane, comme une belle et grande âme d'un corps difforme et cassé. La nature produit de ces phénomènes, afin, je crois, de nous apprendre que la vertu peut naître partout. Si la nature pouvait d'elle-même enfanter des âmes nues, elle l'eût fait ; mais elle a fait plus en en produisant quelques-unes qui, tout empêchées par le corps, se font jour néanmoins et rompent leurs entraves. Claranus me semble né comme exemple de cette vérité que la difformité physique n'enlaidit point l'âme, mais que la beauté de l'âme embellit le corps.

Bien que nous ayons été fort peu de jours ensemble, nous avons eu de nombreux entretiens que je rédigerai successivement et que je te ferai parvenir. Le premier jour nous traitâmes cette question : « Comment les biens peuvent-ils être égaux, s'ils sont de trois classes ? » Ceux qui, selon notre école, méritent le premier rang, sont, par exemple, la joie, la paix, le salut de la patrie. Comme biens de second ordre, fruits laborieux de tristes circonstances, il y a la patience dans les tourments, l'égalité d'âme dans la maladie. Nous souhaitons les premiers d'une manière immédiate ; les seconds, en cas de nécessité. Restent les biens de troisième ordre, comme une démarche modeste, un extérieur calme et honnête, la tenue d'un homme sage. Comment ces choses peuvent-elles être pareilles, quand il faut désirer les unes et craindre d'avoir besoin des autres ?

Pour expliquer ces distinctions, revenons au bien par excellence et considérons-le tel qu'il est. Une âme qui envisage le vrai, éclairée sur ce qu'elle doit fuir ou rechercher, assignant aux choses leur valeur non d'après, l'opinion,

mais d'après leur nature, s'initiant dans tous les secrets et osant explorer toute la marche de la création, une âme qui veille sur ses pensées comme sur ses actes, dont la grandeur égale l'énergie, que ni menaces ni caresses ne sauraient vaincre, que l'une ou l'autre fortune ne maîtrise point, qui est supérieure aux heureuses et aux malheureuses chances, qui à la beauté unit la décence, à la vigueur la santé et la sobriété, imperturbable, intrépide, que nulle force ne brise, que les faits extérieurs n'enorgueillissent ni n'abattent point, une telle âme est proprement la vertu ; telle en serait l'image, embrassée d'une seule vue, dévoilée une fois tout entière. Mais elle a mille faces qui se développent suivant les états et les fonctions diverses de la vie, sans qu'elle en devienne au fond ni moindre ni plus grande. Le souverain bien ne peut décroître ni la vertu rétrograder ; mais elle se produit sous tel ou tel attribut, et prend la manière d'être qui convient à chacun de ses actes. Tout ce qu'elle a touché s'empreint de son image et de sa teinte ; les actions qu'elle inspire, les amitiés qu'elle noue, quelquefois des maisons entières, où l'harmonie rentre avec elle, s'embellissent de sa présence ; il n'est rien où elle s'emploie qu'elle ne rende digne d'amour, de respect, d'admiration. Sa force et sa grandeur ne sauraient donc monter plus haut, puisque l'extrême élévation ne comporte plus d'accroissement. Tu ne trouveras rien de plus droit que la rectitude, de plus vrai que la vérité, de plus tempérant que la tempérance.

Toute vertu a la modération pour base ; la modération est la vraie mesure de tout. La constance n'a point à aller au delà d'elle-même, non plus que la confiance, la vérité, la loyauté. Que peut-on ajouter à la perfection ? Rien ; sinon il y avait imperfection là où l'on ajoutait. De même pour la vertu : si l'on pouvait y ajouter, elle serait incomplète. L'honnête non plus ne saurait croître en nulle façon : car c'est pour cela même dont je parle qu'il est l'honnête. Que dirons-nous de ce qui est beau, juste, légitime ? Ne forme-t-il pas un même genre compris dans d'immuables limites ? La faculté de croître est un signe d'imperfection ; et tout bien est soumis aux mêmes lois : l'intérêt privé se lie à l'intérêt public, tout de même certes qu'on ne peut séparer ce qui est louable de ce qui est à désirer.

Ainsi les vertus sont égales, comme les œuvres qu'elles accomplissent, comme tous les hommes à qui elles se donnent. Quant aux plantes et aux animaux, leurs vertus, toutes mortelles, sont dès lors fragiles, caduques et incertaines ; elles ont des saillies, puis s'affaissent ; aussi ne les estime-t-on pas le même prix. La règle qui s'applique aux vertus humaines est une ; car la droite raison est une et simple. Rien n'est plus divin que le divin, plus céleste que le céleste. Les choses mortelles s'amoindrissent, tombent, se dégradent : on les voit grandir, s'épuiser, se remplir. La conséquence pour elles d'une condition si peu fixe est l'inégalité ; les choses divines ont une nature constante. Or la raison

n'est autre chose qu'une parcelle du souffle divin immergée dans le corps de l'homme. Si la raison est divine, et qu'il n'y ait nul bien sans elle, tout bien est chose divine ; or, entre choses divines point de différence, ni par conséquent entre les biens. Ce sont donc choses égales que le contentement, et que la ferme persévérance dans les tortures : car dans les deux cas la grandeur d'âme est la même ; dans l'un seulement elle se dilate et s'épanouit, dans l'autre elle lutte, elle tend tous ses ressorts. Eh quoi! N'y a-t-il pas un égal courage à forcer intrépidement les remparts ennemis et à soutenir un siège avec une constance à l'épreuve? Scipion est grand quand il bloque et réduit Numance aux abois, quand il contraint des bandes invincibles à s'égorger de leurs propres mains ; mais grand aussi est le cœur de ces assiégés qui savent que rien n'est fermé pour l'homme à qui le trépas est ouvert et qui expire dans les bras de la liberté. Telle est la parité de tous les autres biens de l'âme, tranquillité, franchise, libéralité, constance, résignation, puissance de souffrir ; car tous ont un même fondement, la vertu, qui maintient l'âme en équilibre et invariable.

« Comment donc? Point de différence entre le contentement et cette constance que ne font point fléchir les douleurs? » Aucune, quant au fond même des vertus ; beaucoup, quant aux situations où chaque vertu se déploie : car ici l'âme est dans une aisance et un abandon naturels ; là, c'est une crise contre nature. J'appellerai donc indifférentes les situations qui peuvent recevoir beaucoup de plus et de moins ; mais dans chacune les vertus sont égales. Elles ne changent pas avec la circonstance ; que celle-ci soit dure et difficile ou heureuse et riante, elles n'en deviennent ni pires ni meilleures ; nécessairement donc ce sont des biens égaux entre eux. De deux sages, l'un ne se comportera pas mieux dans sa joie que l'autre dans ses tortures : or deux choses qui n'admettent plus d'amélioration sont égales. Car s'il y a quelque chose au delà de la vertu ou qui puisse l'amoinrir ou l'accroître, l'honnête cesse d'être l'unique bien. La concession d'un tel fait est l'entière destruction de l'honnête. Pourquoi? C'est que rien n'est honnête de ce qui se fait à contrecœur et avec répugnance. Tout acte honnête est volontaire : apportez-y de la paresse, des murmures, de l'hésitation, de la crainte, il perd son grand mérite, le contentement de soi. L'honnête ne peut être où n'est pas la liberté ; et qui craint est esclave. L'honnête a toujours avec lui la sécurité, le calme ; si quelque chose le fait reculer, ou gémir, ou lui semble un mal, le voilà tout en proie au trouble, aux plus grands discorde, aux fluctuations. L'apparence du bien l'attirait, le soupçon du mal le repousse. Quand donc nous devons bien faire, quels que soient les obstacles, voyons-y plutôt des désagréments que des maux, sachons vouloir et agir de grand cœur. Tout acte honnête s'opère sans injonction ni contrainte ; il est pur, et rien de mauvais ne s'y mêle.

Je sais ce qu'on peut ici me répondre : vous voulez, dira-t-on, nous persuader qu'il n'y a nulle différence entre nager dans la joie et laisser le bourreau qui nous torture sur le chevalet. Je pourrais répliquer qu'au dire d'Epicure lui-même, le sage, dans le taureau brûlant de Phalaris, s'écrierait : « Je jouis encore, et la douleur ne m'atteint pas. » On s'étonne que je dise qu'il est égal d'être couché sur le lit de festin ou de garder dans les tortures une intrépide attitude, lorsque Epicure, chose plus incroyable, soutient qu'il est doux de rôtir dans les flammes^[90] ! Je réponds qu'il existe une grande différence entre la joie et la douleur. S'il s'agit d'opter, je prendrai l'une et j'éviterai l'autre : l'une étant conforme à la nature, et l'autre, contraire. A les considérer ainsi, un grand intervalle les sépare ; mais si l'on tient compte des vertus, toutes deux sont égales, et celle qui marche sur des fleurs et celle qui foule des épines. La souffrance, les traverses, les disgrâces quelconques sont de nulle importance ; la vertu neutralise tout cela. De même que la clarté du soleil éclipse les astres de moindre grandeur ; ainsi douleurs, contrariétés, injures, tout s'efface, tout est absorbé dans la grandeur de la vertu : n'importe où elle brille, tout ce qui ne tient pas d'elle son éclat reste dans l'ombre ; les désagréments de la vie ne lui font pas plus, quand ils pleuvent sur elle, qu'une faible ondée sur l'Océan.

Pour reconnaître que je dis vrai, vois l'homme vertueux, à quelque épreuve que l'honneur l'appelle, y courir sans délai. Que devant lui soit le bourreau, le tortionnaire et le bûcher, il restera ferme ; ce n'est point le supplice, c'est le devoir qu'il envisage : il a foi dans sa noble mission comme il aurait foi dans un cœur honnête, il la juge utile, sûre, propice à ses intérêts. Un acte honorable est vu par lui du même œil que l'honnête homme pauvre, exilé, pâli par la souffrance. Oui, suppose deux sages dont l'un est comblé de richesses, dont l'autre, qui n'a rien, possède tout en lui-même, tous deux seront également sages, malgré la disparité de fortune. Il faut, ai-je dit, porter sur les choses le même jugement que sur les hommes ; la vertu est aussi louable dans un corps valide et libre d'entraves que dans un corps malade et garrotté. Donc tu ne t'applaudiras pas plus de la tienne, si le sort préserve ta personne des outrages, que s'il te mutile en quelque endroit : autrement ce serait juger le maître sur l'extérieur des esclaves. Car toutes ces choses sur lesquelles le sort exerce sa domination sont esclaves, l'argent, le corps, les honneurs, tous fragiles, caducs, périssables, et d'une possession incertaine. Il n'est en revanche de libre et d'indestructible que les œuvres de la vertu, qui ne sont pas plus désirables quand la Fortune les voit avec bienveillance que lorsqu'elle les frappe de son injustice. Le désir est à l'égard des choses ce qu'est l'affection envers les hommes. Tu n'affectionnerais pas plus, je pense, l'honnête homme riche que pauvre ; robuste et musculeux, que grêle et de constitution débile ; donc aussi tu ne souhaiteras

pas plus une situation gaie et paisible qu'une soucieuse et difficile.^[91] Sinon, de deux personnages également vertueux tu préféreras celui qui serait brillant et parfumé à celui qui serait poudreux et négligé ; puis tu en viendras à aimer mieux le sage s'il jouit de tous ses membres parfaitement sains que s'il est infirme et s'il louche. Peu à peu tes dédains croîtront, et de deux hommes également justes et éclairés tu choisiras l'un pour ses longs cheveux bien bouclés plutôt que l'autre dont le front serait un peu chauve.

Quand des deux côtés la vertu est égale, les autres inégalités disparaissent ; car elles ne font point partie de l'homme, elles sont accessoires. Est-il un père assez injuste appréciateur de ses enfants pour aimer mieux le fils bien portant, de taille svelte et élevée, que son frère de courte ou de moyenne stature ? Les animaux ne font point de distinction entre leurs petits : ils se prêtent à les allaiter tous indifféremment : les oiseaux partagent également la pâture à leur couvée. Ulysse est aussi pressé de revoir les rochers de sa pauvre Ithaque^[92] qu'Agamemnon les nobles murs de Mycènes. Nul n'aime son pays parce qu'il est grand, mais parce qu'il est son pays. « Où tend ce discours ? » diras-tu. À prouver que la vertu voit chacune de ses œuvres du même œil qu'un père ses enfants, qu'elle les aime également toutes et n'a de prédilection que pour celles qui souffrent : car l'amour des parents, quand il s'y joint de la pitié, est bien plus dévoué. De même la vertu, sans préférer celles de ses œuvres qui périclitent et sont en détresse, les entoure, à l'exemple des bons parents, de plus de soins et de complaisances. « Mais pourquoi telle vertu n'est-elle pas supérieure à telle autre ? » Par la raison que rien n'est plus convenable que ce qui convient, que rien n'est plus uni que l'uni. Tu ne peux dire : telle vertu est plus que telle autre l'égale d'une troisième ; conséquemment aussi rien n'est plus honnête que l'honnête.

Que si toutes les vertus ont la même nature, les trois genres de bien sont égaux. Oui, ce sont choses égales que se modérer dans la joie et se modérer dans la douleur ; la sérénité de l'une ne l'emporte pas sur cette fermeté de l'autre qui au sein des tortures dévore ses gémissements. L'une est désirable, il faut admirer l'autre, toutes deux n'en sont pas moins égales, parce que tous les désagréments possibles sont étouffés par une vertu plus grande qu'eux. Les juger inégaux c'est détourner ses yeux du fond des choses pour s'arrêter à la surface. Les vrais biens ont tous même poids, même volume ; les faux biens sont gonflés de vide. Que de choses ont de l'éclat et de la grandeur vues de face, qui mises dans la balance sont tout autres !

Oui, cher Lucilius, tout ce qui tire son mérite de la saine raison est substantiel, impérissable ; il raffermi l'âme, il la porte à une hauteur d'où elle ne descend plus. Mais ce qu'on vante sans réflexion, ce qui au jugement du vulgaire

s'appelle biens enfle le cœur de vaines joies. D'autre part, ces maux prétendus que l'on appréhende jettent l'épouvante dans les esprits et y produisent la même agitation que chez les animaux l'apparence du danger. C'est donc sans motif que dans ces deux cas l'âme s'épanouit ou se froisse : il n'y a pas plus à se réjouir dans l'un qu'à s'effrayer dans l'autre. La raison seule ne change point, ne se départ point de son opinion ; car elle n'obéit point aux sens, elle leur commande. La raison est égale à la raison, comme la droiture à la droiture : donc la vertu n'est pas inférieure à la vertu : car elle n'est autre chose que la droite raison. Chaque vertu est une raison, et dès lors elle est droite ; par conséquent l'une égale l'autre. Telle qu'est la raison, telles sont ses œuvres, toutes logiquement égales : semblables à leur mère, elles doivent se ressembler entre elles. Je dis qu'entre elles ces œuvres sont égales, parce qu'elles sont droites et honnêtes. Du reste elles différeront beaucoup, selon la diversité de la matière, qui tantôt est plus ample, tantôt plus restreinte ; tantôt illustre, tantôt sans éclat ; qui concerne ici une foule d'hommes, là-bas un petit nombre ; dans tous les cas néanmoins l'excellence de l'acte est la même : c'est toujours l'honnête. Ainsi les hommes vertueux le sont tous au même point, en tant que vertueux ; mais il y a des différences d'âge : l'un est plus vieux, l'autre est plus jeune ; des différences physiques : l'un est beau, l'autre laid ; des différences de fortune : l'un est riche, l'autre pauvre ; l'un a du crédit, du pouvoir, il est connu des villes et des peuples ; l'autre est obscur et le monde ne le connaît pas. Mais, par cela qu'ils sont vertueux, ils sont égaux.

Les sens ne sont point juges des biens ni des maux : l'utile, le nuisible, ils l'ignorent. Ils ne peuvent prononcer qu'en face des objets, sans prévoyance de l'avenir, sans mémoire du passé, ils ne savent point les conséquences des choses. Or c'est de tout cela que se forme la trame et la série des événements et l'unité d'une vie régulière dans sa marche. C'est donc la raison qui est l'arbitre des biens et des maux, qui tient pour vil l'extérieur et tout ce qui n'est pas elle, et qui regarde les accidents qui ne sont ni biens ni maux comme de minimes et très légers accessoires : tout bien pour elle réside dans l'âme. Seulement il est des biens auxquels elle donne le premier rang et qu'elle aspire à obtenir, comme la victoire, de dignes enfants, le salut de la patrie ; puis des biens de second ordre qui ne se manifestent que dans les circonstances critiques, comme la résignation dans une maladie grave ou l'exil ; il y a des biens intermédiaires qui ne sont absolument ni conformes ni contraires à la nature, comme de marcher posément ou d'être déceint assis. Car il n'est pas moins selon la nature d'être assis que debout ou que de marcher. Les deux premières classes de biens sont de genre opposé ; vu qu'il est selon la nature de jouir de la tendresse de ses enfants, du bien-être de sa patrie, et qu'il est contre la nature de résister avec courage aux

tourments et d'endurer la soif quand la fièvre brûle nos entrailles. « Eh quoi! y aurait-il des biens contre nature? » Non sans doute : mais il est des situations contre nature où ces biens-là se rencontrent ; car être criblé de blessures, et fondre dans les flammes d'un bûcher et se voir terrassé par la maladie, tout cela est contre nature ; mais conserver en cet état une âme indomptable, voilà ce que la nature avoue. Et pour résumer brièvement ma pensée, l'élément du bien est quelquefois contre nature, le bien ne l'est jamais, parce qu'il n'est aucun bien sans la raison et que la raison suit la nature. Qu'est-ce en effet que la raison? L'imitation de la nature. Et le souverain bien? Une conduite conforme au vœu de la nature.

« Il n'est pas douteux, dira-t-on, qu'on ne doive préférer une paix que nul ennemi ne trouble à une paix reconquise par des flots de sang, une santé jamais altérée à celle qui n'est revenue de graves maladies et des portes du trépas que de haute lutte, pour ainsi dire, et à grand renfort de patience. Sans doute aussi ce sera un plus grand bien de se réjouir que d'avoir à roidir son âme pour supporter les déchirements du fer ou de la flamme. » Point du tout. Car les choses fortuites seules comportent de grandes différences et s'apprécient par l'utilité qu'en tirent ceux qui les reçoivent. Le principe des vrais biens est de se conformer à la nature, condition que tous remplissent également. Quand le sénat suit l'opinion d'un de ses membres, on ne peut dire : « Celui-ci adhère plus pleinement que celui-là ; » tous se réunissent dans le même avis. Ainsi des vertus : toutes adhèrent aux vues de la nature ; ainsi des biens : tous sont conformes à cette même nature. Tel sera mort adolescent, tel autre, vieux ; tel autre, encore en bas âge, aura pour toute grâce entrevu la vie ; tous ont été mortels au même degré, bien que le sort ait laissé le vieillard prolonger sa carrière, qu'il ait moissonné le jeune homme en pleine fleur, et arrêté l'enfant dès ses premiers pas. On voit des gens que la vie abandonne au milieu d'un repas, ou chez qui la mort est la continuation du sommeil, ou qui s'éteignent dans les embrassements d'une maîtresse. Mettez en regard ceux qui ont péri par le fer ou par la morsure d'un serpent, ou écrasés par une chute d'édifice, ou que de longues contractions de nerfs ont torturés en détail, on peut dire que les uns ont fini mieux, les autres plus mal ; mais ç'a toujours été la mort. Elle vient par des chemins divers qui tous aboutissent au même terme. Jamais de plus ou de moins en elle ; elle a pour tous sa commune règle : mettre fin à la vie. J'en dis autant des biens : l'un habite au milieu de plaisirs sans mélange, l'autre dans la détresse et l'amertume ; celui-ci modère la prospérité, celui-là dompte les rigueurs du sort ; tous deux sont biens au même titre, quoique le premier ait foulé une terre aplaniée, et le second, d'âpres sentiers. Ils se réduisent à une même fin : ils sont bons, ils sont louables, ils ont la vertu et la raison pour compagnes ; la vertu égalise tout ce qu'elle

avoue comme sien.

Mais n'admire pas cette doctrine comme purement stoïcienne. Chez Epicure il y a deux sortes de biens, dont se compose la suprême béatitude : l'absence de douleur pour le corps et de trouble pour l'âme. Ces biens ne s'accroissent plus, dès qu'ils sont complets ; d'où viendrait l'accroissement où il y a plénitude ? Que le corps soit exempt de douleur, qu'ajoutera-t-on à cet état négatif ? De même qu'un ciel serein n'est pas susceptible d'une clarté plus vive, dès qu'il est pur de tout nuage et entièrement net, ainsi l'homme qui veille sur son corps et sur son âme, qui ourdit au moyen de l'un et de l'autre sa félicité, se trouve dans un état parfait et au comble de ses désirs, quand ni son âme n'est en proie aux orages ni son corps à la souffrance. Si quelques douceurs de plus lui viennent du dehors, elles n'ajoutent rien au souverain bien, mais, pour ainsi dire, elles l'assaisonnent, elles l'égayent ; car le bonheur absolu de la nature humaine se contente de la paix de l'âme et du corps. Je vais encore te montrer chez Epicure une autre division des biens, toute semblable à la nôtre. Ainsi il est des choses qu'il souhaiterait de préférence, comme le repos du corps libre de toute malaise, et la quiétude d'une âme heureuse par la conscience de ses vertus ; il en est d'autres dont il voudrait que l'occasion ne vint pas et que néanmoins il loue et approuve fort, par exemple, comme je le disais tout à l'heure, une patience à l'épreuve de la mauvaise santé et des plus vives douleurs, patience qui fut la sienne dans le dernier et le plus heureux jour de sa vie. Il disait en effet : « Ma vessie et mon ventre ulcéré me torturent si fort qu'il n'y a point d'accroissement possible à ma souffrance ; et néanmoins c'est pour moi un heureux jour. » Or être heureux ainsi n'appartient qu'à l'homme en possession du souverain bien. Tu vois donc chez Epicure même ces biens dont tu aimerais mieux ne pas faire l'épreuve, et que pourtant, puisque ainsi le sort l'a voulu, il faut embrasser avec amour et louer à l'égal des plus grands biens. Il en est l'égal, peut-on le nier ? ce bien qui couronne une heureuse carrière, et pour lequel les dernières paroles d'Epicure sont des actions de grâce.

Permets-moi, vertueux Lucilius, une assertion plus hardie encore : si jamais biens pouvaient être plus grands que d'autres, selon moi ceux dont l'apparence rebute auraient ce privilège sur ceux qui ont pour éléments la mollesse et la sensualité. Il est plus grand de rompre les difficultés que de modérer ses joies. C'est par un même principe, je le sais, qu'on supporte la bonne fortune avec sagesse et la mauvaise avec fermeté. Celui-là peut être aussi brave qui veille en sécurité aux portes du camp dont nul ennemi ne menace les lignes, que celui qui, les jarrets coupés, combat sur ses genoux et ne rend point ses armes. *Honneur au courage !* est le mot qu'on adresse à ceux qui reviennent sanglants des batailles. Je louerais donc de préférence ces vertus d'épreuve et de dévouement qui ont su

lutter contre la Fortune. Je n'hésite pas à le dire : la main mutilée de Mucius dont les chairs se tordent dans la flamme est plus glorieuse que celle du plus brave, demeurée sans blessure. Fier contempteur de cette flamme et de l'ennemi, Mucius regarda sa main se fondre lentement sur le brasier, tant qu'enfin Porsenna, heureux de son supplice, mais jaloux de sa gloire, le fit arracher de force du réchaud brûlant. Et cette vertu, je ne la placerais pas au premier rang? Je ne la préférerais pas à un bonheur tranquille et respecté de la Fortune, d'autant qu'il est plus rare de vaincre un ennemi par le sacrifice de sa main que par le fer dont elle est armée? « Mais, vas-tu me dire, souhaiterais-tu ce bonheur pour toi? » Pourquoi non? qui n'ose le souhaiter, n'oserait s'en rendre digne.^[93] Dois-je plutôt désirer que de jeunes esclaves viennent masser les parties les plus chatouilleuses de mon corps, qu'une courtisane, ou un adolescent transformé en courtisane, me déroidisse artistement les doigts? Heureux Mucius, qui livra sans peur sa main aux charbons, plus heureux que s'il l'eût offerte à un massage voluptueux! Il répara pleinement sa méprise : sans arme et sans main il mit fin à la guerre, et ce bras manchot fut vainqueur de deux rois.

LETTRE LXVII.

QUE TOUT CE QUI EST BIEN EST DÉSIRABLE. — PATIENCE DANS LES TOURMENTS.

Pour commencer par un propos banal, je te dirai que le printemps vient de s'ouvrir ; mais en s'approchant de l'été, lorsqu'il nous défait de la chaleur, il s'est refroidi, et l'on ne s'y fie point encore ; car souvent il nous rejette dans l'hiver. Veux-tu savoir combien jusqu'ici il a été peu sûr? Je n'affronte pas encore l'eau toute froide : mais j'en tempère la crudité. « C'est, diras-tu, ne supporter ni chaud ni froid. » Cela est vrai, cher Lucilius : j'ai déjà bien assez des glaces de l'âge, moi qui au fort de l'été me sens à peine dégourdi, et qui en passe la plus grande partie sous mes couvertures. Je rends grâce à la vieillesse de m'avoir cloué dans mon lit. Et pourquoi ne la remercierais-je pas à ce titre? Tout ce que je ne devais pas vouloir, j'ai cessé de le pouvoir. C'est avec mes livres que j'aime le plus à m'entretenir. Si parfois il me survient de tes lettres, je m'imagine être avec toi ; et l'illusion est telle qu'il me semble non que je t'écris, mais que ma voix répond à la tienne. Cherchons donc aussi ensemble, comme dans un entretien réel, la réponse à la question que tu me fais.

Toute espèce de bien est-elle désirable? « Si c'est un bien, dis-tu, de subir la torture avec courage, d'être héros sur le bûcher, et patient dans la maladie, il s'ensuit que toutes ces souffrances sont désirables ; or je ne vois rien là qui soit digne de souhait. Jusqu'ici assurément je ne sache pas qu'on se soit acquitté d'un vœu pour avoir été battu de verges, torturé par la goutte, ou allongé par le chevalet. » Fais ici une distinction, Lucilius, et tu verras dans tout cela quelque chose de désirable. Je serais bien aise d'échapper aux tourments ; mais s'il faut les subir, mon vœu sera de m'y comporter intrépidement, en homme d'honneur et de courage. Je dois sans doute vouloir que la guerre n'arrive point ; mais, si elle arrive, mon vœu sera de supporter noblement les blessures, la faim, toutes les nécessités qu'apporte la guerre. Je ne suis pas assez fou pour souhaiter d'être malade ; mais, si je dois l'être, mon vœu sera de ne faire acte ni d'impatience ni de faiblesse. Ainsi ce qui est désirable, ce n'est point le mal, mais bien la vertu qui l'endure. Quelques-uns de nos stoïciens estiment que la fermeté dans les tourments n'est pas à désirer ni à repousser non plus, parce que l'objet de nos vœux doit être un bonheur sans mélange et sans trouble et inaccessible aux contrariétés. Tel n'est point mon avis, et pourquoi? D'abord il ne peut se faire qu'une chose soit vraiment bonne et ne soit pas désirable ; ensuite, si la vertu est à désirer, et qu'il n'y ait nul bien sans elle, tout bien est, comme elle, désirable. Et puis, quand même la fermeté dans les tourments ne serait pas chose désirable,

je demanderai encore si le courage ne l'est pas? Car enfin le courage méprise et défie les dangers ; son plus beau rôle, son œuvre la plus admirable est de ne pas fuir devant la flamme, d'aller au-devant des blessures et, au besoin, loin d'esquiver le coup mortel, de le recevoir à poitrine ouverte. Si le courage est désirable, la fermeté dans les tourments l'est aussi : c'est en effet une partie du courage.

Distingue bien tout cela, je le répète, et rien ne fera plus équivoque pour toi. Ce qu'on doit désirer, ce n'est pas de souffrir, mais de souffrir courageusement. Voilà ce que je souhaite : le courage ; car voilà la vertu. « Mais qui formera jamais un pareil souhait? » Il y a des vœux clairs et déterminés, ceux qui se font pour une chose spéciale ; il y en a d'implicites, quand un seul en embrasse plusieurs. Par exemple, je souhaite une vie honorable : cette vie honorable se compose d'actes variés ; elle comprend le tonneau de Régulus, la blessure qu'élargit Caton de sa propre main, l'exil de Rutilius, la coupe empoisonnée qui fit monter Socrate du cachot dans les cieux. Ainsi, en souhaitant une vie honorable, j'ai du même coup souhaité les épreuves sans lesquelles parfois elle est impossible.

..... O trois et quatre fois heureux,
Vous tous qui, pour sauver les hauts remparts de Troie,
Sous les yeux paternels mourûtes avec joie^[94]!

Souhaiter à quelqu'un un pareil sort n'est-ce pas avouer qu'il fut désirable? Décius se dévoue pour la République ; et poussant son cheval, il court chercher la mort au milieu des ennemis. Son fils, après lui, émule du courage paternel, répète les solennelles paroles qui sont déjà pour lui un souvenir de famille, et s'élance au plus épais de la mêlée sans nul souci que de sauver Rome par sa mort du courroux céleste, et convaincu qu'un si beau trépas est digne de son ambition. Doutes-tu donc que ce ne soit une grande félicité de faire une fin mémorable, marquée par quelque œuvre généreuse?

Dès qu'un homme souffre les tourments avec courage, il fait usage de toutes les vertus. Une seule peut-être est en évidence et frappe le plus les yeux : la patience : mais là est aussi le courage, dont la patience, la puissance de souffrir et la résignation ne sont que des rameaux : là est la prudence, sans laquelle il n'est point de conseil et qui détermine à supporter l'inévitable avec le plus de fermeté possible : là est la constance, que rien ne peut chasser de son poste, qu'aucune violence n'écarte et ne fait départir de ses résolutions : là se trouve réuni l'indivisible cortège des vertus. Tout acte honorable est le fait d'une seule vertu, mais sous l'inspiration commune des autres ; or ce qu'approuvent toutes les vertus, bien qu'une seule semble l'exécuter, est chose désirable.

Eh quoi! ne verrais-tu de désirable que ce qui vient par les voies de la

mollesse et de la volupté, que ce que l'homme salue par de joyeux festons à sa porte? Il est des voluptés amères, il est des vœux héroïques que fêtent non point une foule banale de complimenteurs, mais l'hommage d'une vénération religieuse. Ne penses-tu point, par exemple, que Régulus souhaite de retourner à Carthage? Entre par la pensée dans cette âme si haute ; sépare-toi un moment du vulgaire et de ses préjugés ; vois, aussi grande que tu dois la voir, l'image de cette vertu si belle et si magnifique qui veut, au lieu d'encens et de guirlandes, les sueurs, le sang de ses fidèles. Considère M. Caton portant ses mains si pures sur ses entrailles sacrées et déchirant, élargissant ses plaies, iras-tu donc lui dire : « Que n'es-tu plus heureux? Je le voudrais comme toi, je souffre de ton supplice ; » plutôt que : « Je te félicite de ce que tu fais. » Ceci me rappelle notre Démétrius qui compare une vie toute tranquille et sans nulle agression de la Fortune à une *mer morte*. Ne rien avoir qui te réveille, qui te mette au défi, dont l'annonce ou le choc subit te force d'éprouver la fermeté de ton âme, mais croupir dans un repos exempt de toute secousse, ce n'est point tranquillité, c'est bonace. Attalus le stoïcien disait souvent : « J'aime mieux que la Fortune me tienne dans ses camps qu'à sa cour.^[95] Je subis la torture mais avec courage, tout va bien ; je pérís, mais avec courage, tout va bien. » Entends Epicure te dire : « Cela même est doux. » Pour moi, je n'appliquerai jamais l'épithète de molle à une doctrine si honnête et si austère. La flamme me dévore sans me vaincre. Et il ne serait pas désirable, je ne dis point qu'elle me dévore, mais qu'elle ne me vainque pas! Rien de plus noble, de plus beau que la vertu : tout est bon, tout est désirable dans ce qui s'opère par son commandement.

LETTRE LXVIII.

LA RETRAITE : N'EN POINT FAIRE VANITÉ.

J'approuve ta résolution : cache-toi au sein du repos, et cache même ton repos.^[96] Si tu ne le fais d'après les maximes des stoïciens, tu suivras pourtant leurs exemples, sache-le bien ; mais tu le feras aussi d'après leurs maximes, et pour peu que tu le veuilles, tu les trouveras raisonnables. Nous ne poussons point le sage à prendre part à tout gouvernement, ni en toute occurrence, ni sans relâche ; d'ailleurs, en lui donnant une République digne de lui, c'est-à-dire le monde, nous ne le plaçons pas en dehors de l'autre, lors même qu'il s'en est retiré. Peut-être même il n'abandonne un coin de terre obscur que pour passer sur un plus vaste et plus noble théâtre ; peut-être, du ciel où il est assis, reconnaît-il qu'une chaise curule ou un tribunal ici-bas étaient pour lui de bien humbles sièges. Je te confie ici ma pensée : jamais le sage n'est moins inoccupé que quand les choses divines et humaines se dévoilent à ses yeux.

Revenons au conseil que je te donnais : que ton repos soit ignoré. Garde-toi d'afficher la philosophie et la retraite ; couvre d'autres prétextes ta détermination ; dis que c'est faiblesse de santé, de tempérament, que c'est paresse. Mettre sa gloire à ne rien faire est une lâche ambition. Certains animaux, pour qu'on ne puisse les découvrir, brouillent leurs voies à l'entour de leur gîte ; il te faut faire de même, ou il ne manquera pas de gens pour te relancer. Habituellement on dédaigne les endroits découverts, on fouille ce qui est mystère et obscurité : les choses scellées tentent le voleur. Il ne fait point cas de ce qu'on n'enferme point ; devant une maison ouverte il passe outre.^[97] Telle est la pente du vulgaire, de l'ignorance, avide de pénétrer tous les secrets. Le mieux est donc de ne pas faire sonner trop haut sa retraite, or c'est le faire en quelque sorte que de se trop celer, de s'exiler trop loin de la vue des hommes. L'un s'est confiné à Tarente ; l'autre s'est enterré à Naples ; celui-ci depuis longues années n'a point passé le seuil de sa porte. C'est convoquer la foule autour de sa retraite que d'en faire le texte d'une histoire quelconque.

Une fois dans la solitude, il ne faut point tâcher que^[98] le monde s'entretienne de toi ; il faut t'entretenir avec ta conscience. Et de quoi ? De ce qu'on répète si volontiers sur le compte des autres, du mal que tu dois penser de toi-même ; tu en prendras l'habitude et de dire la vérité et de l'entendre. Mais soigne surtout la partie que tu sentiras en toi la plus faible. Chacun connaît ses infirmités corporelles ; ainsi tel soulage son estomac par le vomissement, tel autre le soutient par une fréquente nourriture ; un troisième coupe son régime par la diète qui débarrasse et purge son corps. Ceux qui sont sujets à la goutte

s'abstiennent soit de vin soit de bains : insoucians sur tout le reste, ils ne songent qu'au mal qui les attaque habituellement. Notre âme aussi a des parties malades auxquelles doivent s'appliquer nos soins. Que fais-je dans ma retraite? Je panse mon ulcère. Si je te montrais un pied gonflé, une main livide, ou une jambe raccourcie par le dessèchement des nerfs, tu me permettras de rester en place et de tout mettre en œuvre pour me guérir : j'ai un mal plus grand que tout cela, mais je ne puis te le montrer. C'est dans mon âme qu'est le gonflement, la masse d'humeurs, l'abcès impur. Ne va pas me louer, ne va pas dire : « O le grand homme! Il a tout dédaigné, il a condamné les folies de la vie humaine, il a tout fui. » Je n'ai rien condamné que moi. Ce n'est pas à moi qu'il faut vouloir venir pour profiter à mon exemple. Tu te trompes, si tu comptes tirer d'ici quelque secours : ce n'est pas un médecin, c'est un malade qui y demeure. J'aime mieux qu'en me quittant tu dises : « Je croyais cet homme riche de bonheur et de science, j'avais soif de l'entendre ; je suis déchu de mon espoir, je n'ai rien vu, rien entendu qui piquât ma curiosité, qui m'invitât à revenir. » Si tel est ton sentiment, ton langage, tu auras gagné à me voir. J'aime mieux que ma retraite excite ta compassion que ton envie.

« La retraite! diras-tu ; toi, Sénèque, tu me la conseilles! Tu te laisses aller aux phrases d'Épicure! » Oui, je te prêche le repos ; mais un repos où tu fasses de plus grandes et de plus belles choses que celles que tu quitteras. Frapper aux portes orgueilleuses des grands, tenir registre des vieillards sans héritiers, avoir grand crédit sur la place, sont des avantages en butte à l'envie, éphémères, et, à vrai dire, ignobles. Tel l'emporte beaucoup sur moi par son influence sur les juges, tel autre par son temps de service militaire et le haut rang qu'il lui a valu, un autre par la foule de ses clients. Cette foule, que je ne puis avoir, lui donne plus de crédit. Est-ce un grand mal que les hommes triomphent de moi, si à ce prix je triomphe de la Fortune? Plût aux dieux que cette détermination eût été de bonne heure embrassée par toi, et que ce ne fût pas en présence de la mort que nous songeassions à vivre heureusement! Aujourd'hui même tarderons-nous encore? Car que de choses sur la frivolité, sur le danger desquelles la raison devait nous convaincre et que l'expérience nous dévoile maintenant! Faisons comme ceux qui quittent les derniers la barrière et qui forcent de vitesse pour regagner le temps perdu : que l'éperon redouble ses coups. Nous sommes dans l'âge qui se prête le mieux aux études de la sagesse ; la vie a jeté son écume, les passions indomptées d'une ardente jeunesse sont bien amorties ; peu s'en faut qu'elles ne soient éteintes. « Mais ce que tu apprends au moment du départ, quand te servira-t-il et à quoi? » À partir meilleur! Au reste, n'en doute pas, aucun âge n'est plus propre à la sagesse que celui où des épreuves multipliées et de longues et fréquentes souffrances ont dompté la nature et qui arrive aux

salutaires pratiques par l'épuisement des passions. Cette heureuse saison est la nôtre : quiconque dans la vieillesse est parvenu à être sage le doit à ses années.

LETTRE LXIX.

QUE LES FRÉQUENTS VOYAGES SONT UN OBSTACLE À LA SAGESSE.

Je n'aime pas à te voir changer de lieux et voltiger de l'un à l'autre. D'abord de si fréquentes migrations sont la marque d'un esprit peu stable. La retraite ne lui donnera de consistance que s'il cesse d'égarer au loin ses vues et ses pensées. Pour contenir l'esprit, commence par fixer le corps, autre fugitif ; et puis c'est la continuité des remèdes qui les rend surtout efficaces ; n'interromps point ce calme et cet oubli de ta vie antérieure. Laisse à tes yeux le temps de désapprendre, et à tes oreilles de se faire au langage de la raison. Dans chacune de tes excursions, ne fût-ce qu'en passant, quelque objet propre à réveiller tes passions viendra t'assaillir. L'homme qui s'efforcera d'arracher l'amour de son cœur évitera tout ce qui rappellerait la personne aimée ; car rien n'est plus sujet que l'amour aux recrudescences ; de même pour bannir tout regret des choses qui enflammèrent nos désirs on détournera ses yeux et ses oreilles de ce qu'on aura quitté. La passion est prompte à la révolte ; n'importe où elle se tourne, quelque chose se présente qui intéresse ses préoccupations. Point de mauvais penchant qui n'ait à offrir son appât. L'avarice promet de l'argent ; la mollesse, mille voluptés diverses ; l'ambition, la pourpre et les applaudissements et par suite la puissance et tout ce que peut la puissance. Chaque vice te sollicite par un salaire : la retraite veut des sacrifices gratuits. Un siècle entier suffirait à peine pour que des vices enhardis par une longue licence pussent se réduire et accepter le joug ; que sera-ce si le court espace qui nous reste est morcelé par des lacunes ? Pour amener une œuvre quelconque à la perfection il faut la vigilance et l'attention les plus soutenues. Si tu me veux croire, médite bien ces vérités : exerce-toi, soit à bien accueillir la mort, soit à la prévenir, si la raison t'y engage. Il n'importe qu'elle vienne à nous, ou que nous allions à elle. Persuade-toi de la fausseté du mot que répètent tous les ignorants : *Heureux qui meurt de sa belle mort!* Et puis tu peux te dire : nul ne meurt qu'à son jour. Tu ne perds rien de ta part de temps : qu'abandonnes-tu ? Ce qui n'est pas à toi.

LETTRE LXX.

DU SUICIDE. QUAND PEUT-ON Y RECOURIR? EXEMPLES MÉMORABLES.

Après un long intervalle, j'ai revu ton cher Pompéi ; je me suis retrouvé en présence de ma jeunesse. Tout ce que j'y avais fait alors, il me semblait que je le pouvais recommencer, que je l'avais fait peu auparavant. Nous avons côtoyé la vie, Lucilius ; et de même que sur mer, comme dit notre Virgile,

On voit la terre et les cités s'enfuir,^[99]

ainsi, dans cette course si rapide du temps, s'efface d'abord notre enfance, puis notre adolescence, puis, n'importe comme on l'appelle, la saison intermédiaire du jeune homme au vieillard, frontière des deux âges, puis les meilleures années de notre vieillesse même, et enfin commence à nous apparaître le terme commun du genre humain. Nous y voyons l'écueil, insensés que nous sommes, et c'est le port, souvent désirable, jamais à fuir. Celui qui dès ses premiers ans s'y voit déposé n'a pas plus à se plaindre qu'un passager dont la traversée a été prompte. Car tantôt, tu le sais, la paresse des vents se joue de lui et le retient dans un calme indolent qui ennuie et qui lasse ; tantôt un souffle opiniâtre le porte avec une extrême vitesse à sa destination. Ainsi de nous, crois-moi : la vie a mené rapidement les uns au but où il faut bien qu'arrivent même les retardataires ; elle a miné et consumé lentement les autres ; et tu n'ignores pas qu'il ne faut point se cramponner à elle ; car ce n'est pas de vivre qui est désirable, c'est de vivre bien. Aussi le sage vit autant qu'il le doit, non autant qu'il le peut. Il décidera où il lui faut vivre, avec qui, comment, dans quel rôle : ce qui l'occupe, c'est quelle sera sa vie, jamais ce qu'elle durera. Est-il assailli de disgrâces qui bouleversent son repos, il quitte la place, et n'attend pas pour le faire que la nécessité soit extrême ; mais du jour où la Fortune lui devient suspecte, il examine, non sans scrupule, s'il ne doit pas dès lors cesser d'être. « Qu'importe, dit-il, que je me donne la mort ou que je la reçoive, que je finisse plus tôt ou plus tard ? je n'ai pas là grand dommage à craindre. » On ne perd pas grand'chose à voir fuir tout d'un coup ce qui échappait goutte à goutte. Mourir plus tôt ou plus tard est indifférent ; bien ou mal mourir ne l'est pas. Or, bien mourir, c'est nous soustraire au danger de mal vivre. Aussi regardé-je comme des plus pusillanimes le mot de ce Rhodien^[100] qui, jeté par un tyran dans une fosse et nourri là comme une bête sauvage, dit à quelqu'un qui lui conseillait de se laisser mourir de faim : « Tant que la vie lui reste, l'homme peut tout espérer. » Cela fût-il vrai, la vie doit-elle s'acheter à tout prix ? L'avantage le plus grand et le mieux assuré, je ne voudrais pas l'obtenir par un indigne aveu de lâcheté. Irai-je songer que la

Fortune peut tout pour celui qui vit encore? Pensons plutôt qu'elle ne peut rien contre qui sait mourir.

Il est des cas pourtant où, sa mort fût-elle sûre, imminente, et fût-il instruit que la peine capitale l'attend, la main du sage ne se prêterait point à exécuter l'arrêt. C'est folie de mourir par crainte de la mort. Voici venir celui qui tue : attends-le. Pourquoi le devancer? Pourquoi te faire l'agent de la cruauté d'autrui? Es-tu jaloux du bourreau, ou plains-tu sa peine? Socrate pouvait finir sa vie en s'interdisant toute nourriture et préférer la faim au poison ; cependant il passa trente jours en prison et dans l'attente du supplice, non avec l'idée que tout était possible, qu'un si long délai ouvrait le champ à beaucoup d'espérances, mais il voulait satisfaire aux lois et que ses amis pussent jouir de Socrate à ses derniers instants. Qu'y eût-il eu de plus absurde que l'homme qui méprisait la mort redoutât la ciguë? Scribonia, femme d'un haut mérite, était la tante de Drusus Libo, jeune homme aussi stupide que noble, et à prétentions plus élevées qu'on ne les eût permises à qui que ce fût en ce temps-là, ou à lui-même en aucun temps. Au sortir du sénat, rapporté malade dans sa litière qui certes n'était pas suivie d'un nombreux convoi, car tous ses proches avaient indignement abandonné celui qui pour eux n'était déjà plus un accusé, mais un cadavre, il délibéra s'il se donnerait la mort ou s'il l'attendrait. « Quel plaisir auras-tu, lui dit Scribonia, à faire la besogne d'autrui? » Elle ne le persuada pas, il se tua et fit bien ; car devant mourir trois ou quatre jours après, au gré de son ennemi, vivre c'était préparer à cet ennemi une jouissance. Tu ne saurais donc décider en thèse générale s'il faut prévenir ou attendre la mort quand une violence étrangère nous y condamne ; une foule de circonstances peuvent déterminer pour ou contre. Si je puis opter entre une mort compliquée de tortures et une mort simple et douce, pourquoi ne prendrais-je pas cette dernière? Tout comme je fais choix du navire, si je veux naviguer ; de la maison, s'il me faut un logis, ainsi du genre de mort par où je voudrais sortir d'ici. Et de même que la vie n'en est pas meilleure pour être plus longue, la mort la plus longue est la pire de toutes. La mort est la chose où l'on doit le plus agir à sa fantaisie : l'âme n'a qu'à suivre son premier élan : préfère-t-elle le glaive, le lacet ou quelque breuvage propre à glacer les veines, qu'elle achève son œuvre et brise les derniers liens de sa servitude. On doit compte de sa vie aux autres, de sa mort à soi seul. La meilleure est celle qu'on choisit.^[101]

Il est absurde de se dire : « On prétendra que j'ai montré peu de courage, ou trop d'irréflexion, ou qu'il y avait des genres de mort plus dignes d'un grand cœur. » Dis-toi plutôt que tu as en main la décision d'une chose où l'opinion n'a rien à voir. N'envisage qu'un but : te tirer des mains de la Fortune au plus vite ; sinon il ne manquera pas de gens qui interpréteront mal ta résolution. Tu

trouveras même des hommes professant la sagesse qui nient qu'on doive attenter à ses jours, qui tiennent que le suicide est impie et qu'il faut attendre le terme que la nature nous a prescrit. Ceux qui parlent ainsi ne sentent pas qu'ils ferment les voies à la liberté. Un des plus grands bienfaits de l'éternelle loi, c'est que pour un seul moyen d'entrer dans la vie, il y en a mille d'en sortir. Attendrai-je les rigueurs de la maladie ou des hommes, quand je puis me faire jour à travers les tourments et balayer les obstacles? Le grand motif pour ne pas nous plaindre de la vie, c'est qu'elle ne retient personne. Tout est bien dans les choses humaines dès que nul ne reste malheureux que par sa faute. Vous plaît-il de vivre? vivez ; sinon, vous êtes libres : retournez au lieu d'où vous êtes venus. Pour calmer une douleur de tête vous vous êtes mainte fois fait tirer du sang ; pour diminuer une pléthore, on vous perce la veine ; or il n'est pas besoin qu'une large blessure partage vos entrailles pour vous ouvrir les vastes champs de la liberté : une lancette suffit ; la sécurité est au prix d'une piqûre.^[102]

D'où nous vient donc tant d'apathie et d'hésitation? Nul de nous ne songe qu'il devra un jour quitter ce domicile. Comme d'anciens locataires, trop attachés aux lieux et à leurs habitudes, les incommodités qui nous pressent ne peuvent nous en chasser.^[103] Veux-tu être indépendant de ton corps? Ne l'habite que comme un lieu de passage. Considère-le comme une tente dont tôt ou tard il faudra te passer : tu subiras avec plus de courage la nécessité d'en sortir. Mais comment la pensée de finir viendrait-elle à qui désire tout et sans fin? Rien au monde n'est plus nécessaire à méditer que cette question du départ ; car pour les autres épreuves, on s'y aguerrit peut-être en pure perte. Nous aurons préparé notre âme à la pauvreté ; et nos richesses nous seront restées. Nous l'aurons armée de mépris contre la douleur ; et, grâce à une santé ferme et inaltérable, jamais l'essai de cette vertu ne nous sera demandé. Nous nous serons fait une loi de supporter avec constance la perte des êtres les plus regrettables ; et tous ceux que nous aimons auront survécu respectés par le sort. Savoir mourir est la seule chose qu'un jour on exigera forcément de nous.

Ne va pas croire que les grands hommes seuls ont eu la force de rompre les barrières de l'humaine servitude. Ne prétends pas qu'il a fallu être Caton pour arracher de sa main cette âme que le glaive n'avait pu faire sortir. Des hommes de la condition la plus vile se sont, par un généreux effort, mis hors de tous périls : n'étant pas maîtres de mourir à leur guise, ni de choisir tel qu'ils l'eussent voulu l'instrument de leur trépas, ils se sont saisis du premier objet venu ; et ce qui de sa nature était inoffensif, leurs mains courageuses en ont fait une arme mortelle. Naguère, au cirque des animaux, un des Germains commandés pour le spectacle du matin se retira, sous prétexte d'un besoin naturel, dans le seul endroit où les gardiens le laissaient libre ; là il prit le

morceau de bois où était fixée l'éponge nécessaire à la propreté du corps, se l'enfonça tout entier dans la gorge, et interceptant le passage de l'air parvint à s'étouffer. « C'était traiter la mort avec peu de respect! » Sans contredit. « Et d'une façon bien sale et bien peu noble! » Eh! quoi de plus sot, quand on veut mourir, que de faire le délicat sur les moyens? Voilà un homme de cœur! Qu'il méritait bien qu'on lui laissât le choix de sa mort! Quel noble usage il eût fait d'un glaive! Qu'il se serait intrépidement jeté dans les profondeurs de la mer ou sur les pointes aiguës d'un rocher! Privé de toute ressource, il sut ne devoir qu'à lui-même la mort et l'arme qui la lui donna : il nous apprit que pour mourir rien ne nous arrête que la volonté. Qu'on juge comme on voudra l'action de cet homme énergique ; mais qu'on reconnaisse que le trépas le plus immonde est préférable à la plus élégante servitude. J'ai commencé à citer des hommes de la classe la plus abjecte, je vais poursuivre, car on exigera davantage de soi en voyant ceux qu'on méprise le plus s'élever au mépris de la mort. Les Catons, les Scipions, et d'autres dont les noms sont pour nous l'objet d'une admiration traditionnelle, nous les croyons trop grands pour être imités ; eh bien! nous allons voir le même courage offrir d'aussi nombreux exemples dans une ignoble arène que chez nos héros de guerre civile. Tout récemment un malheureux, conduit sur un chariot entouré de gardes pour servir au spectacle du matin, feignit d'être accablé de sommeil, laissa glisser sa tête vacillante jusque entre les rayons de la roue, et attendit, ferme sur son siège, qu'en tournant elle lui rompit le cou ; le chariot même qui le menait au supplice servit à l'y soustraire.

Il n'est plus d'obstacles pour qui veut les rompre et sortir de la vie. Le lieu où la nature nous garde est ouvert de toutes parts. Tant que le permet la nécessité, voyons à trouver une issue plus douce ; avons-nous sous la main plus d'un moyen d'affranchissement, faisons notre choix, examinons lequel réussira le mieux : l'occasion est-elle difficile, la première venue sera la meilleure, saisissons-la, fût-elle inouïe et sans exemple. Les expédients ne sauraient manquer pour mourir là où le courage ne manque pas. Vois les derniers des esclaves : quand l'aiguillon du désespoir les presse, comme leur génie s'éveille et met en défaut toute la vigilance de leurs gardiens! Celui-là est grand qui s'impose pour loi le trépas et qui sait le trouver.

Je t'ai promis plusieurs exemples de gladiateurs. Voici le dernier. Lors de la seconde naumachie, un Barbare se plongea dans la gorge la lance qu'il avait reçue pour combattre. « Pourquoi, se dit-il, ne pas me soustraire à l'instant même à tous ces supplices, à toutes ces risées? J'ai une arme, attendrai-je la mort? » Ce fut là une scène d'autant plus belle à voir qu'il est plus noble à l'homme d'apprendre à mourir qu'à tuer. Eh quoi! L'énergie qu'ont des âmes dégradées et des malfaiteurs, ne l'aurons-nous pas, nous qui pour braver les mêmes crises

sommes armés par de longues études et par le grand maître de toutes choses, la raison? Nous savons par elle que le terme fatal a diverses avenues, mais est le même pour tous, et qu'il n'importe par où commence ce qui aboutit à même fin. Par elle nous savons mourir, si le sort le permet, sans douleur, sinon, par tout moyen possible, et nous saisir du premier objet propre à trancher nos jours. Il est inique de vivre de vol ;^[104] mais voler sa mort est sublime.

LETTRE LXXI.

QU'IL N'Y A DE BIEN QUE CE QUI EST HONNÊTE. DIFFÉRENTS DEGRÉS DE SAGESSE.

Tu ne cesses de me consulter sur tel ou tel détail de conduite, oubliant que la vaste mer nous sépare. Comme le grand mérite d'un conseil est d'être donné à temps, il doit arriver que sur certains points mon avis te parvienne lorsque déjà l'avis contraire est préférable. Car un conseil doit s'adapter à l'état des choses, et les choses humaines sont emportées ou plutôt roulent sans fin. Le conseil doit donc naître au jour du besoin ; et un jour, c'est encore trop long : il doit naître, comme on dit, sous la main. Or comment le trouver, le voici. Quand tu voudras savoir ce qu'il faudra fuir ou rechercher, que le souverain bien, que les grands principes de toute la vie soient devant tes yeux. Là en effet doivent se rapporter toutes nos actions ; ordonner les parties est impossible quand l'ensemble n'est pas arrêté. Jamais peintre, eût-il ses couleurs toutes prêtes, ne rendra la ressemblance, s'il n'est fixé d'avance sur ce qu'il veut représenter. Nos fautes viennent de ce que nos délibérations embrassent toujours des faits partiels, jamais un plan général de vie. On doit savoir, avant de lancer une flèche, quel but on veut frapper : alors la main règle et mesure la portée du trait. Notre prudence s'égare, faute d'avoir où se diriger. Qui ne sait pas vers quel port il doit tendre n'a pas de vent qui lui soit bon. Comment le hasard n'aurait-il point sur notre vie un pouvoir immense? Nous vivons au hasard.

Or il arrive à certaines gens de savoir ce qu'ils croient ignorer, comme parfois nous cherchons telles personnes qui sont avec nous : ainsi le plus souvent nous ne savons où réside le souverain bien et nous en sommes tout près. Et il ne faut ni beaucoup de paroles ni long circuit d'arguments pour le définir : on le démontre pour ainsi dire au doigt sans le morceler par mille divisions. Que sert en effet de l'étendre en imperceptibles catégories, quand on peut dire : « Le souverain bien est l'honnête, » et, chose plus merveilleuse encore, « l'honnête est le seul bien ; tous les autres sont faux et entachés de mensonge? » Si tu te l'es persuadé, si tu t'es passionné pour, la vertu, car l'aimer serait peu, tout ce que tu éprouveras à cause d'elle sera pour toi, quoi qu'en jugent les autres, heureux et prospère, la torture même, quand sur le chevalet tu demeureras plus calme que tes bourreaux ; la maladie, si tu ne maudis point ton sort et ne cèdes point à la souffrance. En un mot, tout ce qui aux yeux des autres est réputé maux s'adoucir et se tournera en biens si tu parviens à le dominer. Qu'il te soit démontré qu'il n'y a de bien que l'honnête ; et tous les désagréments de la vie tu les appelleras à bon droit des biens, quand du moins la vertu les aura ennoblis.

Bien des gens s'imaginent que nous promettons plus que ne peut tenir l'humaine condition ; et ils ont raison, s'ils ne considèrent que le corps : qu'ils regardent à l'âme : c'est sur Dieu qu'ils mesureront l'homme.

Élève haut ta pensée, sage Lucilius, laisse là les puérilités littéraires de ces philosophes qui ravalent la plus magnifique chose à un jeu de syllabes ; dont les minutieux enseignements rapetissent et énervent l'esprit ; et tu te placeras au niveau des inventeurs non des précepteurs de ces dogmes, qui s'évertuent à faire voir dans la philosophie plus de difficultés que de grandeur.

Socrate qui ramena toute la philosophie à la morale, a dit aussi que le sommaire de la sagesse est de savoir discerner les biens et les maux. Suis donc de pareils guides, si j'ai sur toi quelque crédit, et tu seras heureux ; consens à passer pour déraisonnable aux yeux de certains hommes. Essaie qui voudra contre toi l'outrage et l'injustice ; tu n'en souffriras rien, si la vertu est avec toi. Oui, veux-tu être heureux et franchement homme de bien, il est des mépris qu'il te faut accepter.^[105] Nul n'est capable de cet effort, que celui pour qui tous biens sont égaux, vu que le bien n'est pas sans l'honnête et que l'honnête est dans tout bien au même degré.

« Mais quoi ! Est-il égal que Caton soit nommé à la préture ou qu'il en soit exclu ? Est-il égal qu'aux champs de Pharsale il soit défait ou victorieux ? Ce bien, de demeurer invincible dans un parti vaincu, valait-il cet autre bien de rentrer vainqueur dans sa patrie et d'y rétablir la paix ? » Pourquoi non ? C'est la même vertu qui surmonte la mauvaise fortune et qui règle la bonne : or la vertu ne peut ni grandir ni décroître : elle est toujours de même stature. « Mais Cn. Pompée perdra son armée ; mais cet imposant patriciat, cette élite de la République, avant-garde du parti pompéien, ce sénat romain sous les armes sera écrasé dans une seule action ; l'écroulement du colosse enverra ses débris tomber par tout le globe, les uns en Egypte, d'autres en Afrique, d'autres en Espagne, et cette malheureuse République n'aura pas même la consolation de périr en une fois. » Oui, tous les malheurs dussent-ils éclater, Juba dans son royaume n'être point assez fort ni de la connaissance des lieux ni de l'obstiné dévouement du peuple à son roi ; dût la foi même de ceux d'Utique fléchir brisée par le malheur, et Scipion voir en Afrique la fortune de son nom l'abandonner, Caton a pourvu dès longtemps à ce que nul dommage ne pût l'atteindre. « Il a été vaincu pourtant ! » Eh bien ! compte cela pour une exclusion de plus ; sa grande âme est prête à se voir interdire la victoire comme la préture. Le jour où celle-ci lui fut déniée, il joua à la paume ; la nuit de sa mort il ne fit que lire : ce fut pour lui même chose de perdre la préture ou la vie ; quoi qu'il pût arriver, il s'était fait une loi de le souffrir. Pourquoi n'aurait-il pas souffert aussi le renversement de la République avec constance et résignation ? Car est-il rien qui soit excepté de la

chance des révolutions? Ni terre ni ciel n'y échappent, ni cette belle contexture de l'immense univers, bien qu'un Dieu le gouverne et le guide. Cet ordre sublime n'est point éternel ; ce cours harmonieux, un jour viendra qui doit le rompre. Tout a sa marche et ses périodes fixes : tout doit naître, croître, s'éteindre. Ces grands corps qui roulent sur nos têtes, cette masse dont nous faisons partie, ce support en apparence immuable, attendent leur déclin et leur ^[106] terme. Il n'est rien qui n'ait sa vieillesse : inégaux sont les intervalles, mais la destinée est la même. Tout ce qui est cessera d'être, non pour périr, mais pour se décomposer. À nos yeux la décomposition c'est la mort, car nous regardons au plus près de nous ; notre vue obtuse ne va pas au delà, c'est à la matière qu'elle s'attache ; mais qu'on verrait avec plus de courage mourir et soi-même et les siens, si on s'élevait à l'espoir que tout passe ainsi et alterne de la vie à la mort, ^[107] et se décompose pour se recomposer, et que c'est l'œuvre où s'emploie incessamment la toute-puissance du céleste ouvrier. Aussi, comme Caton, le sage en parcourant par la pensée l'ensemble des âges, se dira : « L'humanité entière, contemporains, race future, est condamnée à périr ; ces cités dominatrices, n'importe où elles soient, celles qui font l'honneur et l'orgueil des royaumes étrangers, un jour on cherchera quelle fut leur place ; toutes par diverses causes auront disparu. La guerre détruira les unes, d'autres se consumeront dans les langueurs d'une paix dégénérée en apathie et dans le luxe, fléau des riches États. Toutes ces fertiles campagnes seront couvertes par la subite inondation des mers ; ou le sol brusquement affaissé les entraînera dans l'abîme. Pourquoi donc m'indigner ou gémir, si je devance de quelques moments la commune catastrophe? » Qu'une grande âme obéisse à Dieu : ce que la loi universelle prescrit, qu'elle n'hésite pas à le subir. Ou elle part pour une meilleure vie, pour habiter à jamais parmi les puissances divines un séjour de lumière et de paix ; ou du moins, désormais exempte de souffrir, elle va se réunir à son principe et rentrer dans le grand tout. Une honorable vie n'est donc point pour Caton un plus grand bien qu'une mort honorable, puisque la vertu ne renchérit pas sur elle-même. La vérité et la vertu, disait Socrate, sont même chose : pas plus que la vérité, la vertu ne peut croître, elle a toute sa perfection, toute sa plénitude.

Ne t'étonne donc pas que les biens soient égaux, tant ceux qu'il faut embrasser par choix, que ceux qu'amène le cours des choses. Car admettre l'inégalité, et compter le courage dans les tortures parmi les biens de second ordre, c'est le compter par là même au nombre des maux, c'est proclamer Socrate malheureux dans les fers, Caton malheureux de rouvrir sa blessure avec plus d'héroïsme qu'il ne l'avait faite, et Régulus le plus infortuné des hommes, parce qu'il porte la peine de la foi gardée même à des ennemis. Et pourtant nul

n'a osé le dire, pas même la secte la plus efféminée : on nie le bonheur d'un tel homme, mais on ne dit pas qu'il ait été malheureux.

L'ancienne école académique avoue que l'homme peut être heureux au milieu de toutes ces souffrances, mais non pleinement ni d'une manière parfaite ; ce qui n'est nullement admissible. S'il est heureux, il l'est souverainement.^[108] Et ce souverain bien n'a point de degré au delà de lui-même, dès que la vertu est trouvée, la vertu que l'adversité n'amoindrit pas, qui même en un corps tout mutilé demeure intacte.

Telle elle demeure, car elle a, comme je la conçois, le cœur haut et intrépide ; tout ce qui la persécute l'exalte. L'enthousiasme qu'éprouvent souvent de jeunes et généreuses natures, si quelque acte honorable, qui les saisit par sa beauté, les pousse à braver tous les coups du sort, la sagesse saura bien l'inspirer et le transmettre ; elle nous convaincra que le seul bien c'est l'honnête, qu'il n'est susceptible ni de déchoir ni d'augmenter, pas plus que le niveau, qui apprécie la rectitude des lignes, ne fléchira. Si peu qu'on y changerait serait aux dépens de l'exactitude. Il faut en dire autant de la vertu : c'est une règle aussi qui n'admet point de courbure ; elle peut prendre plus de rigidité, jamais plus d'extension. Elle est juge de tout, et n'a point de juge. Si elle ne peut être plus droite qu'elle-même, les actes qui se font par elle ne sont pas plus droits les uns que les autres ; car il faut qu'ils lui soient conformes ; ils sont donc égaux.

« Mais encore! Est-il égal d'être sur un lit de festin ou sur un instrument de torture? » Cela te surprend? Voici qui te surprendra davantage : les joies de la table sont un mal, et les tortures du chevalet un bien, s'il y a honte dans le premier cas et gloire dans le second. Qui fait alors le bien ou le mal? Ce n'est pas la situation, c'est la vertu : n'importe où elle se montre, elle donne à tout la même mesure et le même prix. Je les vois d'ici me provoquer du geste, ceux qui jugent toutes les âmes par la leur, parce que je dis qu'aussi heureux est l'homme qui porte l'adversité avec courage que celui qui use honnêtement de la prospérité ; aussi heureux le captif traîné devant un char, mais dont le cœur reste invincible, que le triomphateur lui-même. Nos adversaires jugent impossible tout ce qu'ils ne peuvent faire ; c'est d'après leur faiblesse qu'ils décident de ce qu'est la vertu.^[109] Qu'on ne s'étonne pas que le feu, les blessures, la mort, les plus durs cachots aient leur charme et quelquefois même soient choisis par l'homme! La diète est une peine pour l'intempérant ; le travail, un supplice pour le paresseux ; la continence^[110] désole le débauché ; et l'activité, l'homme qui n'y est point fait ; l'étude semble une torture à un esprit inappliqué ;^[111] de même les épreuves pour lesquelles nous sommes tous si faibles, nous les croyons dures et intolérables, oubliant que pour bien des hommes c'est un tourment d'être privés de vin ou réveillés au point du jour. Ces épreuves ne sont pas difficiles en

elles-mêmes ; c'est nous qui sommes lâches et énervés. Il faut apprécier avec une grande âme les grandes choses ; sans quoi nous voudrions voir en elles le vice qui est en nous. Ainsi le bâton le plus droit, plongé dans l'eau, présente l'apparence de lignes courbes et brisées. Ce n'est pas ce que nous voyons, mais la façon dont nous le voyons qui importe : l'esprit de l'homme n'aperçoit la vérité qu'à travers un brouillard. Donne-moi un jeune homme qu'ait respecté la corruption, qui au moral ait toute sa force, il dira qu'il trouve plus heureux celui qui porte sans fléchir le poids de l'adversité la plus accablante, celui qu'il voit plus grand que le sort. Ce n'est pas merveille qu'au milieu du calme on garde son assiette : mais admirons qu'un homme s'élève où les autres s'abaissent, et reste debout quand tous sont par terre. Qu'y a-t-il dans les tourments et dans tout ce qu'on nomme adversité qui soit vraiment un mal ? C'est, ce me semble, que l'âme faiblisse, et plie, et vienne à tomber : rien de tout cela ne peut arriver au sage. Il se tient droit, quelque charge qui lui incombe ; rien ne le rapetisse ; rien de ce que l'homme doit subir ne le rebute. S'il fond sur lui quelqu'un de ces maux qui peuvent fondre sur tous, il n'en murmure point. Il connaît sa force, il sait qu'elle répond à sa tâche.

Je ne mets point le sage à part des autres hommes ; je ne le rêve pas inaccessible à la douleur, comme le serait un roc étranger à toute sensation. Je me souviens qu'il a été formé de deux substances : l'une, privée de raison, ressent les morsures, les flammes, la souffrance ; l'autre, en tant que raisonnable, est inébranlable dans ses convictions, intrépide, indomptée. En elle habite le souverain bien : tant qu'il n'a pas toute sa plénitude, l'âme s'agite incertaine ; mais quand il est parfait, l'immuable stabilité est conquise. Ainsi le néophyte, qui aspire au plus haut degré, l'adorateur de la vertu, lors même qu'il approche de ce bien parfait, comme il n'a pas su encore y mettre la main, se relâchera par intervalles, et laissera quelque peu se détendre le ressort moral ; car il n'a point franchi tout défilé suspect : il foule encore une terre glissante. Mais l'heureux mortel dont la sagesse est accomplie n'est jamais plus content de soi que quand il est fortement éprouvé ; ce qui épouvanterait les autres, lui, si l'exécution d'un noble devoir est à ce prix, non seulement s'y résigne, mais s'y dévoue et aime bien mieux s'entendre applaudir de sa constance que de sa fortune.

Je viens maintenant où m'appelle ton impatience. Nous ne créons point une vertu hors de nature, une vague chimère : notre sage tremblera, souffrira, pâlera comme vous : sensations physiques que tout cela. Où donc y a-t-il calamité ? Où y a-t-il mal véritable ? Dans l'âme qui alors se voit abattue, réduite à confesser sa dépendance, à se repentir de sa vertu. Si la vertu du sage triomphe de la Fortune, trop de gens qui se piquent de sagesse s'effrayent souvent des plus légères menaces. Ici le tort est de notre côté : ce qui ne se dit que du sage, nous

l'exigeons du commençant. Je me prêche cette vertu dont je fais l'éloge, mais je ne suis point encore converti ;^[112] quand je le serais, je n'aurais pas une résolution assez prompte, assez exercée pour courir à l'encontre de toutes les crises. Il est des couleurs que la laine prend du premier coup ; il en est dont elle ne peut s'imboire qu'après qu'on l'a mainte fois macérée et recuite : ainsi les enseignements vulgaires, à l'instant même où l'esprit les reçoit, sont réfléchis par lui ; mais si elle ne descend au fond de nous-mêmes et n'y séjourne longtemps, si au lieu d'imprimer une teinte légère, elle n'a coloré tout l'homme, la sagesse ne donne rien de ce qu'elle avait promis. Il faut peu de temps et fort peu de paroles pour enseigner que la vertu est l'unique bien, que tout au moins il n'en est point sans elle, et que cette vertu siège dans la meilleure partie de l'homme, dans la partie raisonnable. » Mais que sera cette vertu ? Un jugement vrai, inébranlable, qui donnera tout mouvement à l'âme et lui fera voir à nu toutes les vaines apparences qui émeuvent ses passions. Ce jugement aura pour attribut de réputer biens, et biens égaux entre eux, toutes choses où la vertu aura mis la main. Or les biens corporels sont biens pour le corps, mais ne le sont pas pour tout l'homme. Ils auront sans doute quelque prix, du reste point de dignité : distants entre eux à de longs intervalles, ceux-ci seront plus grands, ceux-là moindres. Même chez les poursuivants de la sagesse il est de grandes inégalités, nous sommes forcés d'en convenir. L'un est arrivé à lever contre la Fortune un regard calme, mais non imperturbable, et qui cède ébloui par un trop vif éclat ; un autre en est venu à l'envisager face à face ; s'il a franchi le dernier degré, le voilà plein d'une ferme confiance. L'imperfection nécessairement chancelle, et tantôt avance, tantôt glisse en arrière ou même tombe. Et on reculera, si l'on ne persiste à marcher d'effort en effort ; pour peu que notre zèle, que notre consciencieux dévouement faiblissent, il faut rétrograder. Nul ne retrouve ses progrès où il les a laissés.

Courage donc et persévérance ! Nous avons dompté moins de difficultés qu'il n'en reste encore ; mais c'est déjà une grande avance que de vouloir avancer. Cette vérité-là, j'en ai la conscience : je veux, et je veux de toute mon âme. Chez toi aussi je vois la même inspiration précipiter ta course vers le plus noble de tous les buts. Hâtons-nous donc ! ainsi seulement la vie sera un bienfait ; autrement ce n'est qu'un obstacle dont il faut rougir, s'il nous retient dans l'ignominie. Faisons que tout notre temps soit pour nous : il ne nous appartiendra que si nous commençons à nous appartenir. Quand nous sera-t-il donné de mépriser l'une et l'autre fortune ! Quand pourrai-je, toutes mes passions réduites et mises à la chaîne, faire entendre ce cri : J'ai vaincu ! « Quels ennemis ? » vas-tu dire. Ce n'est ni le Persan ni l'habitant du fond de la Médie, ni les contrées belliqueuses qui s'étendent peut-être au delà des Dahes, mais la cupidité, mais

l'ambition, mais la crainte de la mort, qui triomphèrent des triomphateurs du monde.

LETTRE LXXII.

TOUT ABANDONNER POUR EMBRASSER LA SAGESSE.

L'éclaircissement que tu me demandes je l'avais présent, lorsque j'étudiais cette matière ; mais il y a longtemps que je n'ai interrogé ma mémoire, et elle a peine à me répondre. Je sens qu'il m'est arrivé comme à ces livres dont la moisissure a collé les feuillets ; l'esprit a besoin qu'on le déroule et qu'on secoue de temps, à autre ce qu'on y a déposé, pour le trouver prêt quand le besoin l'exigera. Pour le moment donc différons ma réponse ; elle demande trop de soin et d'application. Au premier endroit où je pourrai me promettre un séjour un peu long, je me mettrai à l'œuvre. Il est en effet des choses qui peuvent s'écrire même en litière : il en est d'autres qui veulent le lit, le repos et le silence du cabinet. Toutefois ne laissons pas de faire quelque chose et en ces jours d'occupation et tant que dure le jour, car jamais les occupations ne cesseront de se succéder ; nous les semons : une seule en fait éclore plusieurs, sans compter les délais que nous nous accordons. « Quand j'aurai mis fin à ceci, j'étudierai de toute mon âme ; si j'arrive à régler cette fâcheuse affaire, je m'adonnerai à la philosophie. » Ce n'est pas pour les jours de loisir qu'il faut réserver la philosophie : ^[113] négligeons tout le reste pour elle : pour elle nulle vie n'est assez longue, s'étendît-elle depuis l'enfance jusqu'au terme de la vieillesse la plus reculée. Il n'y a pas ici grande différence entre ne point travailler du tout et interrompre ses travaux, car ils n'en demeurent point où on les a quittés ; comme ces ressorts mal tendus qui reviennent sur eux-mêmes, tout retombe bien vite jusqu'au point de départ, quand l'effort a discontinué.

Il faut résister aux occupations et, loin de les poursuivre, les repousser toutes. Point de temps qui ne soit propre aux études salutaires : que d'hommes toutefois n'étudient rien dans les conjonctures même pour lesquelles il faut étudier ! « Il surviendra des empêchements ! » Qu'est cela pour une âme qui dans les affaires les plus graves demeure gaie et allègre ? une sagesse imparfaite n'a que des joies entrecoupées ; le contentement du sage est continu : c'est un tissu que nul accident, nul coup de fortune ne peuvent rompre ; toujours et partout c'est le même calme, car il est indépendant d'autrui et n'attend de faveur ni du sort ni des hommes. Sa félicité est tout à fait interne : elle quitterait son âme, si elle venait d'ailleurs, mais elle naît en lui. De temps à autre quelque atteinte du dehors l'avertit qu'il est mortel ; mais l'atteinte est légère et ne passera point l'épiderme. Ce n'est plus qu'un souffle incommode : le bien suprême qui est en lui n'est pas ébranlé. En un mot si quelque désagrément lui arrive de l'extérieur, comme parfois sur un corps robuste et vigoureux des éruptions de pustules et de

petits ulcères, l'intérieur n'éprouve aucun mal. Il y a la même différence entre le sage consommé et celui qui est en chemin de l'être qu'entre l'homme sain et l'homme qui, relevant d'une grave et longue maladie, trouve une sorte de santé dans la diminution des accès. Ce dernier, s'il ne s'observe, éprouvera des pesanteurs et des rechutes : le sage ne peut retomber ni dans son premier mal ni même dans tout autre. La santé du corps n'est en effet que pour un temps ; le médecin même qui l'a pu rétablir ne la garantit point : souvent il est rappelé chez celui qui l'avait fait quérir. L'âme une fois guérie l'est pour toujours. Voici les signes où l'on reconnaît l'âme saine : contentement d'elle-même ; confiance dans ses forces ; conviction complète que tous les vœux des mortels, toutes les grâces qui se donnent et se demandent ne sont de nulle importance pour la vie heureuse. Car ce qui peut recevoir une addition quelconque est imparfait ; ce qui peut subir des retranchements n'est point perpétuel ; pour jouir d'un contentement perpétuel il faut le puiser en soi. Toutes ces choses auxquelles le vulgaire aspire bouche béante ont leur flux et leur reflux : la Fortune ne nous livre rien en propre ; mais ses dons même accidentels ont leur charme quand la raison les règle et les mélange avec mesure. Elle seule assaisonne ces avantages extérieurs dont usent les âmes avides sans les apprécier.

Attalus employait souvent cette comparaison : « Vous voyez quelquefois un chien happer à la volée des morceaux de pain ou de viande que lui jette son maître : tout ce qu'il saisit est englouti du même coup ; et il espère, il appelle toujours autre chose. Voilà les hommes : quoi que la Fortune jette à leur impatience, ils le dévorent sans le savourer, toujours alertes et attentifs à s'emparer d'une nouvelle proie. » Tel n'est point le sage : il est rassasié ; toute grâce ultérieure est reçue par lui tranquillement et mise en réserve : il jouit d'une satisfaction suprême, intime. Tel autre aura beaucoup de zèle et sera en progrès, mais loin encore de la perfection : on le verra abaissé et relevé tour à tour, tantôt porté jusqu'au ciel, tantôt retombé sur la terre. Les affairés et les apprentis en sagesse marchent sans cesse de chute en chute : ils tombent dans le chaos d'Epicure, dans ce grand vide qui n'a pas de fond. Il est encore une troisième classe, celle des hommes qui côtoient la sagesse ; ils ne l'ont pas touchée ; mais ils l'ont sous les yeux et pour ainsi dire à portée : ils n'éprouvent plus de secousses, ne dérivent même plus et, sans tenir terre, sont déjà au port. Puis donc qu'il y a si grande différence des premiers aux derniers, puisque la classe intermédiaire a aussi ses avantages à côté de l'immense péril d'être rejetée plus loin qu'auparavant, ne nous livrons point aux affaires, fermons-leur la porte : une fois entrées, elles en attireront d'autres après elles. Arrêtons-les dès le principe. Mieux vaut les empêcher de commencer, que d'avoir à y mettre fin.

LETTRE LXXIII.

QUE LES PHILOSOPHES NE SONT NI DES SÉDITIEUX NI DE MAUVAIS CITOYENS.

JUPITER ET L'HOMME DE BIEN.

C'est une erreur, à mon avis, de voir dans les fidèles serviteurs de la philosophie des citoyens rebelles et réfractaires, contempteurs des magistrats, des rois, de tous ceux qui administrent la chose publique.^[114] Au contraire nul ne leur paye plus qu'eux le tribut d'une reconnaissance légitime, car nul ne fait plus pour eux que ceux qui leur permettent la jouissance d'un loisir tranquille. La sécurité publique concourant à leur noble projet de vivre vertueusement, comment l'auteur d'un si grand bien ne serait-il pas chéri d'eux comme un père? Et ils lui portent bien plus d'amour que ces esprits remuants, ces hommes d'intrigue qui doivent tant au prince et se prétendent encore ses créanciers, et sur qui ses grâces ne pleuvent jamais avec assez d'abondance pour désaltérer leur soif que l'on irrite en l'abreuvant. Or ne songer qu'à obtenir encore, c'est oublier ce qu'on a obtenu ; et de tous les vices de la cupidité le plus grand c'est qu'elle est ingrate. Ajoutons que de tous ces hommes qui ont des fonctions dans l'Etat nul ne considère qui il surpasse, mais par qui il est surpassé ; ils sont moins flattés de laisser mille rivaux derrière eux que rongés d'en voir un seul qui les précède. C'est le vice de toute ambition de ne point regarder derrière elle. Et ce n'est pas l'ambition seule qui ne s'arrête jamais ; toute passion fait de même : elle part toujours du point d'arrivée.^[115]

Mais l'homme pur et sincère qui a dit adieu au sénat, au forum, à toute participation au gouvernement, pour occuper sa solitude d'un plus sublime emploi, un tel homme affectionne, ceux à qui il doit de le faire sans risque ; lui seul leur voue un hommage désintéressé, car il tient d'eux, sans qu'ils s'en doutent, un immense bienfait. Tout ce qu'il a de respect et d'estime pour les instituteurs dont le dévouement l'a tiré des inextricables voies de l'ignorance, il l'étend à ceux sous la tutelle desquels il cultive les plus nobles arts. « Mais le souverain protège aussi les autres de son autorité. » Qui le conteste? Toutefois, comme on se sent plus obligé à Neptune, si, par un beau temps dont d'autres aussi profitaient, on a débarqué des objets plus précieux, plus nombreux que les leurs ; comme le marchand acquitte son vœu de meilleur cœur que le passager ; et comme, parmi les marchands mêmes, la gratitude a plus d'effusion chez ceux qui amenaient des parfums, de la pourpre, des choses à vendre au poids de l'or, que chez ceux qui avaient entassé à bord des denrées de vil prix bonnes pour

servir de lest : de même le bienfait de la paix, auquel tous participent, touche plus profondément l'homme qui en fait le meilleur usage. Car que de gens, sous l'habit civil, subissent de plus durs travaux qu'à la guerre! Penses-tu qu'on soit aussi reconnaissant de la paix quand on en consume les loisirs dans l'ivresse, dans la débauche, dans tous ces vices dont, fût-ce même au prix de la guerre, il faudrait rompre le cours? À moins que tu ne supposes le sage assez peu juste pour se croire personnellement libre de toute obligation envers le bienfaiteur de tous. Je dois beaucoup au soleil et à la lune, et pourtant ils ne se lèvent pas pour moi seul ; les saisons, le Dieu qui les règle, sont mes bienfaiteurs particuliers, quoique cette belle ordonnance n'ait pas été établie en mon honneur. L'absurde cupidité humaine, avec ses distinctions de jouissance et de propriété, croit que rien n'est à elle de ce qui est à tout le monde ; le sage au contraire estime que rien n'est mieux à lui que les choses qu'il partage avec le genre humain, qui ne seraient pas communes si chacun n'y avait sa part, et il fait sienne jusqu'à la moindre portion de cette communauté.

D'ailleurs les grands, les véritables biens ne se morcellent point de manière à n'arriver à chacun que par minces dividendes : tout homme les obtient dans leur intégrité. Si dans les largesses solennelles on ne reçoit que ce qui fut promis par tête ; si des festins publics, des distributions de victimes, de tout ce que la main peut saisir aucun n'emporte que son lot, il est des biens indivisibles, la paix, la liberté, qui appartiennent tout entiers à tous et à chacun.^[116] De là le sage reporte sa pensée sur l'homme qui lui fait recueillir l'usage et le fruit de ces biens, sur l'homme qui ne l'appelle ni aux armes, ni à la garde des postes, ni à la défense des remparts ni à mille charges militaires, toutes de nécessité publique, et il rend grâce au pilote qui veille pour lui. Ce qu'enseigne surtout la philosophie, c'est de bien sentir comme de bien rendre les bienfaits dont l'aveu seul équivaut parfois au paiement. Il confessa donc sa dette immense envers ce grand administrateur, cette seconde providence qui le gratifie d'un bienheureux repos, du libre emploi de ses journées, de cette tranquillité que ne trouble point l'embarras des devoirs publics.

O Mélibée! un dieu nous a fait ce loisir :

Oui, toujours pour son dieu mon cœur le veut choisir.

Si l'on est si fort obligé à l'auteur de ce loisir dont voici la grâce la plus haute :

Il laisse errer en paix mes fidèles troupeaux,

Et permet qu'à mon gré j'enfle ici mes pipeaux,^[117]

combien n'estimerons-nous pas cet autre loisir qui est le partage des dieux, qui nous fait dieux nous-mêmes?^[118]

Oui, Lucilius ; et je t'invite à monter au ciel par un bien court chemin. « Jupiter, disait souvent Sextius, n'est pas plus puissant que l'homme de bien. » Jupiter a plus à donner aux mortels ; mais de deux sages le meilleur n'est pas le

plus riche, comme entre deux pilotes également habiles tu ne donneras point la palme à celui du navire le plus grand et le plus magnifique. En quoi l'emporte Jupiter sur l'homme de bien? Il est plus longtemps vertueux. Le sage s'en estimera-t-il moins parce qu'un moindre espace circonscrit ses vertus? Tout comme de deux sages celui qui meurt plus âgé n'est pas plus heureux que celui dont la vertu fut, limitée à un moindre chiffre d'années ; ainsi Dieu ne surpasse point le sage en bonheur, quoiqu'il le surpasse en durée. La durée n'ajoute point à la grandeur de la vertu. Jupiter possède tout, mais pour faire part aux hommes de ce qu'il possède. Le seul usage qui lui en revienne, c'est que tous en usent grâce à lui. Le sage voit avec autant d'indifférence et de dédain que le fait Jupiter les richesses concentrées dans les mains des autres : d'autant plus fier de lui-même que Jupiter ne peut, et que lui ne veut pas en user. Croyons donc Sextius qui nous indique la plus noble route et qui nous crie : « C'est par ici qu'on monte dans les cieux ; c'est par la voie de la frugalité, de la tempérance, par la voie du courage. » Les dieux ne sont ni dédaigneux, ni jaloux : ils ouvrent les bras, ils tendent la main à qui veut s'élever jusqu'à eux. Tu t'étonnes que l'homme puisse monter jusqu'à Dieu! C'est Dieu qui descend jusqu'à l'homme, ^[119] que dis-je? la relation est plus étroite, il entre dans l'homme. Il n'est aucune âme bonne sans Dieu. ^[120] Il est tombé dans chaque créature humaine des germes célestes dont une heureuse culture obtient une moisson de même nature que la semence et digne en tout du créateur ; mais faute de soin, comme en un sol stérile et marécageux, ils meurent, et on voit naître de viles herbes au lieu de bon grain.

LETTRE LXXIV.

QU'IL N'Y A DE BIEN QUE CE QUI EST HONNÊTE.

Ta lettre m'a charmé et m'a réveillé de ma langueur ; du même coup mes souvenirs, déjà paresseux et lents, se sont ravivés. Comment, cher Lucilius, n'admettrais-tu pas comme le grand moyen de vivre heureux cette persuasion qu'il n'y a de bien que l'honnête? L'homme en effet qui croit à d'autres biens tombe au pouvoir de la Fortune et à la discrétion d'autrui ; celui qui pose l'honnête pour limite de tout bien a son bonheur en lui-même. D'autres seront affligés de la perte ou inquiets de la maladie de leurs enfants, ou désolés de leur inconduite et de la flétrissure qu'ils ont encourue ; une passion adultère fera le supplice de l'un, et l'amour conjugal le malheur de l'autre. Il s'en trouve qu'un échec met à la torture ; il en est que les honneurs importunent. Mais dans l'immense famille des humains la plus nombreuse classe de malheureux est celle qu'agite l'attente de la mort qui de tous côtés nous menace ; car d'où ne surgit-elle point? Comme étrangers sur une terre hostile, il leur faut porter çà et là des regards inquiets et au moindre bruit tourner la tête. Qui n'a point banni cette crainte de son cœur vit dans les transes et les palpitations. Vous ne rencontrez que bannis, que propriétaires chassés de leurs biens ; qu'indigents au sein de l'opulence, genre de misère pire que toute autre ; ici des naufragés ; plus loin, jouets d'un sort pareil, des victimes du courroux^[121] populaire ou de l'envie, ce fléau des supériorités. Ils furent à l'improviste, en pleine sécurité, balayés comme par ces bourrasques qui, dans un jour serein auquel on a foi, nous surprennent,^[122] ou comme frappés d'un foudre soudain, d'un de ces coups dont les alentours même ont tremblé. Car tout ce qui fut près de l'explosion reste aussi étourdi que ceux qui en furent atteints. Ainsi, dans les catastrophes violentes, pour un seul écrasé tout le reste est dans la terreur,^[123] et les revers possibles contristent l'homme autant que les revers essayés. Que le malheur fonde inattendu sur un voisin, tous s'alarment. Pareils à l'oiseau qu'effarouche le sifflement d'une fronde à vide, non seulement le coup nous fait tressaillir, mais le bruit seul du coup.^[124]

Donc pour personne le bonheur n'est possible sous l'influence d'un tel préjugé ; car il n'y a de bonheur qu'où la crainte n'est pas : où tout est suspect la vie est mauvaise. Quiconque se livre beaucoup au hasard s'est ouvert une source féconde d'inextricables sollicitudes ; une seule voie mène à l'abri du trouble, le dédain de l'extérieur et une conscience à qui l'honnête suffit. Car l'homme qui préfère quoi que ce soit à la vertu ou reconnaît d'autre bien qu'elle, celui-là court tendre la main aux dons que sème la Fortune et attend avec anxiété qu'il en

tombe sur lui quelque chose.^[125] Figure-toi cette Fortune ouvrant une loterie, et sur tout ce Concours de mortels, secouant de sa robe honneurs, crédit, richesses : ici les lots sont mis en pièces par les mains qui se les disputent ; ailleurs la mauvaise foi fait les parts entre associés ; certains dons coûtent cher à saisir après qu'ils vous étaient échus, soit qu'ils tombent sur l'homme qui n'y pensait pas, soit que, de vouloir trop êtreindre, on les perde tous, et que de l'avidé envahisseur ils soient repoussés plus loin. Mais, même parmi les pillards heureux, pas un ne garde jusqu'au lendemain la joie de sa rapine. Aussi les mieux avisés, sitôt qu'ils voient venir les distributions, fuient l'amphithéâtre, sachant bien quel haut prix se payent ces chétifs objets. Point de lutte à craindre quand on fait retraite ; les coups ne suivent pas qui s'éloigne : autour du butin est toute la mêlée. Il en est ainsi des largesses que la Fortune jette du haut de sa roue. On se travaille misérablement, on se multiplie, on voudrait avoir plusieurs mains ; on lève à chaque instant les yeux vers la distributrice : comme elles semblent tarder ces faveurs qui irritent nos désirs, que peu obtiendront, que tous espèrent ! On voudrait les saisir au vol ; on triomphe si l'on a pris et si l'espoir de prendre est déçu chez d'autres ; et ce vil butin on l'expie par quelque grande disgrâce ou par les mécomptes de la possession. Eloignons-nous donc de ces jeux funestes, cédon la place aux hommes de proie : que l'attente des vains appâts qui pendent sur leurs têtes les tienne eux-mêmes plus vainement suspendus.

Quiconque a résolu d'être heureux ne doit reconnaître de bien que l'honnête. En admettre quelque autre, c'est d'abord mal juger de la Providence sur ce qu'elle envoie aux justes mille fâcheux accidents et que ses dons sont peu durables, sont exigus, comparés à la durée de l'ensemble des choses. Toutes ces plaintes font de nous d'ingrats appréciateurs des bienfaits célestes. Nous murmurons de ce qu'ils nous arrivent trop minces, trop précaires, de ce qu'ils nous quitteront. Voilà pourquoi nous ne consentons ni à vivre ni à mourir : vivre nous est odieux, mourir nous épouvante. Toutes nos résolutions chancellent, aucune félicité ne peut combler le vide de nos âmes. C'est que nous sommes encore loin de ce bien immense et suprême où il serait besoin que se fixât notre volonté, puisqu'au-dessus de la perfection il n'y a rien. « Tu demandes pourquoi la vertu n'a faute de quoi que ce soit ! » Parce que, heureuse de ce qu'elle a, elle n'ambitionne pas ce qui est loin d'elle : tout lui est assez grand, car tout lui suffit. Qu'on s'écarte de ce système, plus de foi, ni de dévouement. Pour déployer ces deux vertus il faut supporter beaucoup de ce qu'on appelle maux, sacrifier beaucoup de ce qu'on affectionne comme biens. C'en est fait du courage, qui doit payer de sa personne ; c'en est fait de la grandeur d'âme, qui ne peut faire ses preuves qu'en méprisant comme mesquin tout ce que le vulgaire

souhaite comme très grand ; c'en est fait de la reconnaissance, dont les témoignages sont autant de corvées pour l'homme qui connaît quelque chose de plus précieux que le devoir et un autre but que la vertu.

Mais, sans m'arrêter sur ce dernier point, ou ces biens ne sont pas ce qu'on les appelle, ou l'homme est plus heureux que Dieu : car les choses qui sont sous notre main Dieu ne les a point à son usage ; la luxure, les banquets splendides, les richesses, et tout ce qui entraîne l'homme par l'appât d'une volupté vile, de tout cela Dieu n'a que faire. Il faut donc croire que Dieu a faute de biens, ou il est prouvé par le fait qu'elles ne sont pas des biens ces choses que Dieu n'a pas. Ajoute que beaucoup de ces biens prétendus sont plus amplement répartis aux animaux qu'à l'homme. Leur appétit est plus vorace ; les plaisirs de l'amour les lassent moins ; leurs forces sont plus grandes, plus également soutenues ; les voilà donc bien plus heureux que l'homme. Ils vivent en effet sans iniquités et sans fraudes ; ils jouissent de voluptés et plus pleines et plus faciles, sans craindre aucunement la honte ou le repentir. Vois maintenant s'il faut qualifier *bien* ce en quoi l'homme l'emporte sur Dieu. C'est dans l'âme qu'il faut circonscrire le souverain bien : il dégénère, si de la plus noble partie de nous-mêmes il passe à la plus vile, si nous le transportons aux sens, plus actifs chez la brute. Non : notre félicité suprême ne doit point se placer dans la chair.

Les vrais biens sont ceux que donne la raison : substantiels et permanents, ils ne peuvent ni périr, ni même décroître ou s'amoindrir. Hors de là sont des biens de convention, ayant même nom que les véritables, sans avoir même vertu. Nommons-les donc des *avantages*, et, pour parler philosophiquement, des emprunts : sachons du reste qu'ils sont esclaves de l'homme et non point parties de lui-même ; qu'ils soient chez nous, mais à condition, rappelons-nous-le, qu'ils soient hors de nous. Même demeurant chez nous, comptons-les pour des possessions peu dignes et abjectes, dont nul n'a droit de se montrer vain. Car quoi de plus absurde que de s'applaudir de ce qui n'est point notre ouvrage ? Que tout cela s'approche de nous, mais n'y adhère pas, afin que si on nous l'enlève, la séparation s'opère sans déchirement.^[126] Il faut en user, non en faire gloire, et en user modérément, comme de dépôts prêts à fuir de nos mains. Quiconque ne fut point sobre dans la possession ne les garda jamais longtemps : car la félicité qui ne se tempère pas croule sur elle-même. Compte-t-elle sur ses fugitifs avantages, elle s'en voit délaissée bien vite : les conserve-t-elle, ils l'écrasent. Peu d'hommes ont pu sans risque déposer doucement leur prospérité : la plupart trébuchent en même temps que leur grandeur, accablés sous l'échafaudage qui les tenait exhaussés. Recourons donc à la prudence pour imposer à ces choses la mesure et l'économie : l'esprit de désordre gaspille et précipite les jouissances, et rien d'immodéré ne dure, si la raison, cette grande modératrice, n'en contient

les écarts. C'est ce que te montrera la destinée d'une foule d'États qui virent tomber dans sa fleur même leur puissance déréglée : tout ce qu'avait élevé la vertu s'écroula par l'intempérance. Prémunissons-nous contre de tels malheurs. Or, contre la Fortune, point d'enceinte inexpugnable : c'est le dedans qu'il faut armer. Si le dedans est en sûreté, on pourra battre la place, mais non l'emporter. « Qui peut ainsi fortifier l'homme? » Tu es curieux de l'apprendre?

C'est, quoi qu'il arrive, de ne s'indigner de rien, de savoir que ce qui paraît nous blesser rentre dans le plan de conservation universelle et dans l'ordre des phénomènes qui assurent la marche et le rôle de la création. Que l'homme veuille tout ce qu'a voulu Dieu :^[127] qu'il ne s'admire, lui et ce qui est en lui, que s'il est invincible, s'il tient le malheur sous ses pieds, si, fort de la raison, la plus puissante de toutes les armes, il triomphe du sort, de la douleur et de l'injustice. Aime la raison : cet amour sera pour toi un bouclier contre les plus rudes atteintes. L'amour de ses petits précipite la bête sauvage sur les épieux des chasseurs : son instinct farouche, son aveugle élan la rendent indomptable ; souvent la passion de la gloire envoie de jeunes courages braver et le fer et les feux ; il est des hommes qu'un fantôme d'honneur, une ombre de vertu jettent dans le suicide. Autant la raison est plus courageuse et plus constante que tout cela, autant elle se fera jour avec plus d'énergie à travers les épouvantails et les périls.

« Tous ne gagnez rien, nous dit-on, à nier qu'il existe aucun autre bien que l'honnête. Ce rempart-là ne vous mettra point à l'abri de la Fortune et de ses coups. Tous comptez en effet au nombre des biens des enfants qui vous aiment, une patrie jouissant de bonnes institutions, des parents vertueux. Or vous ne sauriez être impassibles témoins de leurs dangers : votre patrie assiégée, la mort de vos enfants, la servitude de vos proches vous bouleverseront. » Écoute contre ces objections ce qu'ordinairement on répond pour nous : puis j'exposerai ce qu'à mon sens on pourrait dire de plus. Il n'en est pas ici comme de ces avantages dont la disparition fait place à quelque incommodité : la santé qui s'altère, par exemple, de bonne devient mauvaise ; que notre vue s'éteigne, nous voilà frappés de cécité ; les jarrets coupés ôtent à l'homme non seulement son agilité, mais l'usage de ses jambes. De tels risques n'existent point pour les biens dont j'ai parlé ci-dessus. Comment? si je perds un fidèle ami, serai-je pour cela victime de la perfidie d'un autre? si je vois mourir des enfants qui m'aiment, s'ensuit-il que des cœurs dénaturés prennent leur place? D'ailleurs ce ne sont pas mes amis, mes enfants qui sont morts, ce sont leurs personnes. Et le bien ne saurait périr que d'une manière ; en devenant mal, ce que la nature ne permet pas, parce que toute vertu et tout produit de la vertu demeure incorruptible. Fuis, quand j'aurais perdu des amis, des enfants irréprochables et qui répondaient aux

vœux de leur père, il me reste de quoi m'en tenir lieu. Qui m'en tiendra lieu? Tu le demandes? Ce qui les avait faits bons : la vertu. Elle ne laisse point de vide dans l'âme, elle l'occupe tout entière, elle en bannit tous les regrets : seule elle nous suffit, car tous les biens tirent d'elle leur valeur et leur origine. Qu'importe qu'une eau courante soit détournée et se perde, si la source d'où elle coulait est respectée? Tu ne prétends pas qu'un homme soit plus juste, plus réglé, plus prudent, plus honorable quand ses enfants survivent que quand ils périssent : donc il n'en sera pas plus vertueux : donc il n'en sera pas meilleur. On n'en est ni plus sage parce qu'on a quelques amis de plus, ni plus insensé pour quelques amis de moins : on n'en est donc ni plus heureux ni plus misérable. Tant que la vertu reste sauve, on ne s'aperçoit pas qu'on ait rien perdu.

« Qu'est-ce à dire? N'est-on pas plus heureux entouré d'un cercle d'amis et d'enfants? » Pourquoi le serait-on? Le souverain bien ne s'entame ni ne s'augmente : il est toujours en même état, quoi que la Fortune fasse, qu'une longue vieillesse nous soit octroyée, ou que nous finissions en deçà de la vieillesse : la mesure du souverain bien est égale, malgré l'inégalité d'âge. Pour décrire un cercle ou plus grand ou moindre on ne modifie que l'espace, non la forme ; que l'un subsiste plus longtemps, et qu'on efface l'autre aussitôt et qu'il se perde sous la poussière^[128] où il fut tracé, la forme de tous deux a été la même. La rectitude des lignes ne se juge ni par leur grandeur, ni par leur nombre, ni par le temps mis à les faire : qu'on les prolonge ou les raccourcisse, il n'importe. Pour une vie vertueuse prends l'espace d'un siècle et retranches-en tant qu'il te plaira ; ne lui donne qu'un jour, ce n'en sera pas moins une vertueuse vie. Tantôt la vertu agit dans une large sphère, gouverne des royaumes, des villes, des provinces, fait les lois, cultive ses amis, remplit librement ses devoirs envers ses enfants et ses proches ; tantôt elle se voit restreinte et comme circonscrite par l'indigence, l'exil, la perte d'héritiers. Toutefois elle n'est pas moindre, encore qu'elle soit tombée du faîte des honneurs à la vie privée, du trône au rang le plus obscur, du vaste exercice de la toute-puissance à l'étroit asile d'une cabane ou d'un coin déterre. Elle n'en est pas moins grande, fût-elle refoulée en elle-même et chassée de partout : car elle n'a rien perdu de la hauteur, de la noblesse de ses sentiments : sa prudence n'en est pas moins éclairée, ni sa justice moins inflexible.^[129] Donc aussi elle n'en est pas moins heureuse, le bonheur n'ayant qu'un seul domicile qui est l'âme, où il apporte sa fixité, sa grandeur, son calme, ce qui sans la connaissance des choses divines et humaines serait impossible.

Voici maintenant ma propre réponse, comme je l'ai promise. Le sage n'est point abattu par la perte de ses enfants ni par celle de ses amis ; il supporte leur mort avec le même calme qu'il attend la sienne ; il ne craint pas plus celle-là qu'il ne s'afflige de celle-ci. Car la vertu est tout harmonie : tous ses actes sont à

l'unisson et en concordance parfaite avec elle, concordance qui sera détruite si l'âme, de la hauteur où elle devait être, se laisse plonger dans le deuil et le désespoir. Toute agitation de la peur, toute anxiété, toute paresse d'agir est contraire à l'honnête. L'honnête est chose pleine de sécurité, libre d'embarras, de frayeur, toujours alerte pour le combat. « Mais quoi? le sage ne ressentira-t-il pas alors quelque espèce de trouble? N'aura-t-il pas le teint altéré, le visage ému, les membres saisis d'un froid soudain? n'éprouvera-t-il rien de ces impressions qui agissent sans que la volonté y préside, par un mouvement indélébile de la nature? » Je l'avoue, mais il n'en demeurera pas moins convaincu qu'aucune de ces pertes n'est un mal et ne mérite qu'une âme saine y succombe. Tout ce que son devoir lui dit de faire, il le fait hardiment, avec promptitude. Il n'appartient qu'à la folie, nul ne le niera, de faire lâchement et à contrecœur ce qu'elle doit faire, de pousser son corps d'un côté, son âme de l'autre, et d'être tirillée par les mouvements les plus contraires. Ces désespoirs même, où elle triomphe et s'admire, ne lui valent que le mépris ; et jusqu'aux choses dont elle se glorifie, elle ne les fait pas de plein gré. S'agit-il d'un mal qu'elle redoute, l'attente est pour elle aussi accablante que l'événement, et tout ce qu'elle craint de souffrir elle le souffre par la crainte seule. Dans une constitution débile la maladie s'annonce par des signes précurseurs : c'est une sorte d'engourdissement qui pèse sur les nerfs, une lassitude sans avoir rien fait, des bâillements, un frisson qui parcourt les membres ; ainsi une âme malade, bien avant que les maux ne la terrassent, se sent ébranlée ; elle les anticipe, elle tombe avant l'heure. Or quelle plus grande extravagance que d'être en anxiété de l'avenir, et, au lieu de se réserver pour les douleurs futures, d'aller au-devant de ses misères et de rapprocher des crises que pour bien faire on doit reculer, si les dissiper est impossible. Veux-tu la preuve qu'on ne doit jamais se tourmenter de l'avenir? Qu'un homme apprenne que dans cinquante ans d'ici il subira quelque supplice, en sera-t-il troublé, si sa pensée ne franchit l'intervalle pour se plonger dans ces angoisses qui ne l'attendaient qu'au bout d'un demi-siècle? C'est par un même travers que certains esprits, amoureux du chagrin et en quête de sujets d'affliction, s'attristent de vieux souvenirs déjà effacés par le temps. Les peines passées, tout comme celles à venir, sont loin de nous : nous ne sentons ni les unes ni les autres. Or il faut que l'on sente pour qu'il y ait douleur.

LETTRE LXXV.

ECRIRE SIMPLEMENT ET COMME ON PENSE. AFFECTIONS ET MALADIES DE L'ÂME.

TROIS CLASSES D'ASPIRANTS À LA SAGESSE.

Tu te plains du style trop peu apprêté de mes lettres. Mais qui donc parle avec apprêt, s'il ne veut être un insipide parleur? Comme dans ma conversation avec toi, soit assis, soit en promenade, il n'y aurait ni travail ni gêne, ainsi je veux que soient mes lettres :^[130] qu'elles n'aient rien de recherché, de factice. S'il était possible, je voudrais te montrer à nu ce que j'ai dans l'âme plutôt que te le dire. La discussion la plus vive ne me ferait ni frapper du pied, ni agiter les bras, ni renforcer ma voix ; je laisserais cela aux orateurs et me contenterais de te transmettre mes pensées sans vain ornement comme sans platitude. Il n'est qu'un point dont je sois jaloux de te convaincre, c'est que je pense toutes les choses que je dis, et que non seulement je les pense, mais que je suis passionné pour elles. Autre est le baiser qu'on donne à une maîtresse, autre celui qu'on donne à un fils ; et toutefois ce baiser si chaste et si pur manifeste assez la tendresse d'un père. Aux dieux ne plaise que je condamne à la sécheresse et à la maigreur nos entretiens sur ces grands sujets ; la philosophie ne divorce point avec l'imagination ; mais il ne faut pas dépenser trop de travail en paroles. Il faut avoir pour but essentiel de parler comme on sent, de sentir comme on parle, de faire concorder son langage avec sa conduite. Il a rempli ses engagements celui qui, à le voir et à l'entendre, est toujours le même. Avant de juger quel il est, ce qu'il vaut, voyons s'il est un.

Nos discours doivent tendre non à plaire, mais à être utiles. Si pourtant l'éloquence nous vient sans qu'on la cherche trop, si elle s'offre d'elle-même, ou coûte peu, qu'on l'admette, et qu'elle serve d'accompagnement à nos belles doctrines, de telle sorte qu'elle fasse ressortir les choses plutôt qu'elle-même. Il est des arts qui parlent exclusivement à l'esprit : celui-ci est l'affaire de l'âme. Le malade ne cherche pas un médecin qui parle bien, mais qui guérisse : si le hasard veut néanmoins que ce même homme qui sait guérir, discoure avec grâce sur le traitement à suivre, le malade en sera bien aise, mais ne s'estimera pas plus heureux pour lui avoir trouvé ce second talent, aussi peu nécessaire à un médecin qu'une belle figure à un pilote. Pourquoi me vouloir chatouiller et charmer l'oreille? Il s'agit d'autre chose. C'est le fer, c'est le feu, c'est la diète qu'il me faut. Voilà pourquoi tu es mandé : tu as à soigner un mal invétéré, grave, épidémique. Tu n'as pas moins à faire qu'un Hippocrate en temps de

peste. Et c'est à peser des mots que tu t'amuses! Trop heureux si tu pouvais suffire aux choses^[131]! Quand amasseras-tu les trésors de la science? Quand te l'appliqueras-tu assez intimement pour qu'elle ne puisse t'échapper? Quand la mettras-tu à l'épreuve? Il n'en est pas de celle-ci comme des autres qu'il suffit de confier à sa mémoire : c'est à l'œuvre qu'il faut l'essayer. Ici l'homme heureux n'est pas l'homme qui sait, mais qui pratique.

« Mais quoi? N'y a-t-il pas des degrés intermédiaires? Hors de la sagesse, n'y a-t-il plus que précipices? » Non pas, à mon avis : les hommes qui sont en progrès sont encore au nombre des insensés, mais séparés d'eux par un vaste intervalle ; et parmi ces premiers même on trouve de grandes différences. Ils se divisent, selon quelques-uns, en trois classes. La première comprend ceux qui n'ont pas encore la sagesse, mais qui déjà ont pris pied dans son voisinage. Toutefois, si près qu'on soit du but, on est en deçà. « Quels sont ces hommes, demandes-tu? » Ceux qui ont déjà dépouillé et passions et vices, qui ont appris à quoi ils doivent s'attacher, mais dont la confiance n'est pas allée jusqu'à l'épreuve et qui n'ont point usé de leur trésor. Néanmoins la situation qu'ils ont fui, ils n'y peuvent plus retomber ; ils en sont à ce point où l'on ne glisse plus en arrière ; mais ce n'est pas encore à leurs yeux chose bien claire, et, comme je me rappelle l'avoir écrit dans une de mes lettres,^[132] *ils ne savent pas qu'ils savent*. Ils jouissent déjà d'un état meilleur, ils n'y ont pas foi encore. Ces hommes en progrès sont désignés par quelques-uns comme ayant échappé aux maladies de l'âme, mais non tout à fait à ses affections, et comme foulant encore une pente glissante, vu que personne n'est en dehors des tentations de la méchanceté, s'il ne s'est entièrement débarrassé d'elle, et que nul ne s'en est débarrassé s'il ne s'est, au lieu d'elle, revêtu de la sagesse.

Quelle différence y a-t-il entre les *maladies* de l'âme et ses *affections*? Je l'ai souvent énoncé : je veux te le rappeler encore. Ces maladies sont les vices invétérés, endurcis, comme la cupidité, l'ambition excessive : une fois maîtres de l'âme, ils la tiennent enserrée et deviennent ses éternels vautours. Pour les définir brièvement, ces maladies sont les faux préjugés où l'on s'obstine, comme de croire vivement désirable ce qui ne l'est que faiblement ; ou, si tu l'aimes mieux, c'est convoiter trop fort des choses faiblement désirables ou qui ne le sont pas du tout ; ou c'est priser trop haut ce qui a peu ou point de prix. Les *affections* sont des mouvements de l'âme répréhensibles, soudains et impétueux, qui, répétés et négligés, font les maladies ; de même qu'un catarrhe simple, qui n'a point passé à l'état chronique, produit la toux ; et la toux continue et invétérée, la phtisie. Ainsi les âmes qui ont fait le plus de progrès sont hors des *maladies*, mais ressentent encore des *affections*, si près qu'elles soient d'être parfaites.

À la deuxième classe appartiennent ceux qui se sont délivrés et des plus dangereuses *maladies* et même des *affections*, mais qui à cet égard ne possèdent point la pleine sécurité : ils peuvent éprouver des rechutes.

La troisième classe a laissé derrière elle des vices graves et nombreux, mais non pas tous les vices ; libre de l'avarice, elle reste sujette à la colère ; l'aiguillon de la chair ne la tourmente plus, mais l'ambition ne l'a pas quittée ; elle ne convoite plus, mais elle craint encore ; ces craintes mêmes lui laissent assez de fermeté pour certaines choses, bien qu'elle faiblisse pour d'autres ; elle méprise la mort, et la douleur l'épouvante.

Une réflexion sur cette dernière classe : estimons-nous bien partagés, si nous y sommes admis. Il faut une riche et heureuse nature, un grand et assidu dévouement à l'étude pour occuper le second rang : mais la troisième nuance n'est pas non plus à dédaigner. Songe et regarde combien d'iniquités t'environnent ; vois s'il est un seul attentat sans exemple ; quels progrès fait chaque jour le génie du mal ; que de méfaits politiques et privés ; tu sentiras que pour nous c'est assez faire que de ne pas être parmi les plus corrompus. « Mais j'espère, moi, pouvoir aussi m'élever plus haut. » Je le souhaiterais pour nous plutôt que je ne le promettrais. Le mal en nous a pris l'avance ; nous marchons à la vertu, empêtrés de mille vices ; j'ai honte de le dire : nous cultivons l'honnête à nos moments perdus. Mais quel magnifique salaire nous est réservé, si nous rompons nos empêchements, nos mauvaises tendances si tenaces ! Ni cupidité, ni crainte ne nous feront plus reculer ; inébranlables à toutes les alarmes, incorruptibles aux voluptés, nous n'aurons point horreur de la mort, non plus que des dieux ; nous saurons que ni la mort n'est un mal, ni les dieux ne sont méchants. Il y a autant de faiblesse dans l'être qui fait souffrir que dans celui qui ^[133] souffre : aux êtres bons par excellence le pouvoir de nuire manque. Quel trésor nous attend si, quelque jour, de cette fange nous nous élevons à la hauteur sublime du sage, à cette tranquillité d'âme et, toute erreur bannie, à l'absolue indépendance ! « Cette indépendance, quelle est-elle ? » Ne craindre ni les hommes ni les dieux, ne vouloir rien de honteux, rien d'immodéré, exercer sans limites la royauté de soi-même. Inestimable bien que celui de s'appartenir !

LETTRE LXXVI.

SÉNÈQUE, QUOIQUE VIEUX, PREND ENCORE DES LEÇONS. IL
PROUVE DE NOUVEAU QUE L'HONNÊTE EST LE SEUL BIEN.
N'ESTIMER DANS L'HOMME QUE SON ÂME.

Tu me menaces d'une brouille sérieuse, si je te laisse rien ignorer de ce que je fais journellement. Vois comme j'en use franchement avec toi : quelle confiance je vais te faire ! J'assiste aux leçons d'un philosophe,^[134] et voilà cinq jours que je vais à son école où dès la huitième heure^[135] je l'entends discuter. « Bel âge pour s'instruire ! » diras-tu. Pourquoi non ? N'est-ce pas le comble de la sottise que de s'autoriser d'avoir été longtemps sans apprendre, pour n'apprendre plus ? Qu'est-ce à dire ? Me faut-il vivre en petit-maître, en jeune homme ? Ah ! je bénis ma vieillesse, si telle est la seule inconvenance qu'on lui reproche. Cette école est faite pour les hommes de tout âge : allons-y, nous autres vieillards, et les jeunes gens suivront. Quoi ! j'irai au théâtre en cheveux blancs ; je me ferai porter au cirque ; pas un combat de gladiateurs ne se donnera sans moi, et je rougirais d'aller entendre un philosophe ! Il faut apprendre tant que l'on ignore ; et, si j'en crois le proverbe, tant qu'on est en ce monde : proverbe qui ne s'applique à nulle autre chose mieux qu'à la philosophie ; il faut apprendre l'art de vivre aussi longtemps que dure la vie. D'ailleurs, moi aussi j'enseigne quelque chose en cette école. « Quoi ? » diras-tu. Que le vieillard même doit apprendre.^[136] Je rougis pour l'espèce humaine chaque fois que j'entre dans l'école de Métronacte. Il faut, pour y arriver, passer, comme tu sais, devant le théâtre napolitain, toujours encombré. Là on discute, avec une extrême chaleur, la supériorité d'un joueur de flûte : on fait foule autour d'un trompette grec ou d'un héraut qui proclame le vainqueur. Et ces bancs devant lesquels on recherche quel est l'homme vertueux, où l'on apprend à l'être, sont presque déserts. Ceux qu'on y voit passent dans le monde pour n'avoir rien de bon à faire : on les traite d'imbéciles et de fainéants. J'envie ces titres de dérision : écoutons sans nous émouvoir les sarcasmes de l'ignorance ; qui marche vers l'honnête doit mépriser tous ces mépris-là.^[137]

Poursuis, Lucilius, et hâte-toi : qu'il ne t'arrive pas, comme à moi, d'attendre si tard pour t'instruire ; hâte-toi même d'autant plus que l'étude entreprise par toi ne s'achèvera qu'à peine sur tes vieux jours. « Combien y ferai-je de progrès ? » dis-tu. Autant que tu feras d'efforts. Qu'attends-tu ? La sagesse n'est pour personne un don du hasard. L'argent peut venir de lui-même, les honneurs t'être déferés, la faveur et les dignités se jeter à ta tête ; la vertu ne tombera pas sur toi à l'improviste ; ce n'est pas au prix d'une légère peine, d'un mince travail qu'on

la connaîtra ; mais est-ce trop qu'un labeur sérieux pour entrer en possession de tous les biens à la fois ? Car le bien dans son unité c'est l'honnête ; tu ne peux trouver rien de vrai, rien de sûr dans tout ce qui séduit l'opinion.

Etablissons pourquoi l'unique bien est l'honnête, puisque tu juges que ma précédente lettre ne l'a point assez expliqué, et que je te semble avoir fait plutôt un éloge qu'une démonstration : puis je résumerai en peu de mots ce que j'aurai dit. Toute chose a son mérite propre et constitutif : la vigne se recommande par sa fertilité et par la saveur de son vin, le cerf par sa vitesse. Veux-tu savoir pourquoi la force des bêtes de somme est dans les reins ? Parce qu'elles ne sont bonnes qu'à porter des fardeaux. La première qualité dans un chien est la finesse de l'odorat, s'il doit aller enquête du gibier ; l'agilité, s'il doit le poursuivre ; la hardiesse, s'il est fait pour mordre et attaquer. Ce que chaque être doit avoir de meilleur en soi, c'est l'aptitude pour laquelle il est né, qui lui donne son rang. Quelle est dans l'homme la meilleure chose ? La raison : par elle il marche roi des animaux, il vient après les dieux. Cette raison perfectionnée est donc le bien propre de l'homme : tout le reste lui est commun avec les brutes et les plantes. Il est fort ? le lion ne l'est-il pas ? il a la beauté ? le paon a la sienne. Il est prompt à la course, le cheval aussi. J'omets de dire : sous ces trois rapports il est inférieur. Je ne cherche point en quoi il excelle, mais ce qu'il possède seul. Il a un corps : les arbres en ont un. Il a des élans, des mouvements volontaires : de même la bête, et le vermisseau. Il a une voix : mais combien le chien l'a plus éclatante, l'aigle plus perçante, le taureau plus grave, le rossignol plus douce et plus flexible ! Quel est le privilège de l'homme ? La raison. Quand cette raison a toute sa rectitude, quand elle est consommée, la félicité humaine est complète. Si donc tout bien, perfectionné dans son essence, est digne d'éloge, est parvenu aux fins de sa nature, et si la raison est le bien de l'homme, l'homme est louable quand il l'a perfectionnée, quand il a satisfait à sa vocation ici-bas. Cette raison parfaite, on l'appelle vertu, ou, ce qui est même chose, l'honnête. Le seul mérite qui soit en l'homme est donc celui qui seul vient de l'homme : car nous ne cherchons pas maintenant ce que c'est que le bien, mais ce que c'est que le bien de l'homme. Si ce n'est pas autre chose que la raison, elle sera pour lui l'unique bien, mais qui compensera tous les biens du monde. L'homme méchant sans doute sera désapprouvé ; bon, on l'approuvera ; donc le premier, le seul bien de l'homme est ce par quoi on l'approuve ou le désapprouve.

Tu ne doutes pas que ce ne soit un bien, tu doutes que ce soit le seul. Qu'un homme possède tous les autres avantages, santé, richesse, nombreuses images d'ancêtres, vestibule encombré de cliente, mais qu'on le reconnaisse pour malhonnête homme, il sera condamné par toi. Qu'un autre, n'ayant rien de ce que je viens d'énumérer, se trouve dénué de fortune, de clients, de noblesse,

d'une longue série d'aïeux et de bisaïeux, mais que la voix publique le proclame vertueux, tu l'estimeras. Partant le seul vrai bien est celui qui rend louable son possesseur, abandonné même de tout le reste, et qui appelle sur ceux qui ne l'ont pas, fussent-ils comblés de tous les autres biens, la réprobation et le mépris.

Il en est des hommes comme des choses. On entend par un bon navire non celui qui est peint de riches couleurs, ou dont la proue est d'or ou d'argent, et la divinité tutélaire sculptée en ivoire, ou qui porte l'argent du fisc et les trésors des rois, mais celui qui, ferme et solide, bien calfeutré contre les infiltrations de l'onde, assez fort pour rompre le choc des vagues, est docile au gouvernail, bon voilier, et garde au vent^[138] son équilibre. L'épée que tu juges bonne n'est pas celle qui pend à un baudrier doré, ni dont le fourreau est constellé de pierres précieuses ; c'est celle qui pour frapper a le tranchant bien affilé et dont la pointe percerait les plus dures cuirasses. On ne s'enquiert pas si une règle est plus ou moins belle, mais si elle est bien droite. Toute chose se prise en raison de sa destination, de la propriété qu'elle a. Ainsi, dans l'homme, il n'importe ce qu'il exploite d'arpents et de capitaux, combien de saluts il recueille, quel est le haut prix de son lit de table, le transparent de son vase à boire : combien est-il bon, voilà ce qui importe ; or il est bon, si sa raison est développée dans toute sa rectitude et selon ce que veut de lui sa nature. Voilà ce qu'on nomme *vertu*, voilà *l'honnête*, et l'unique bien de l'homme. Car la raison seule nous rendant parfaits, la raison parfaite nous rend seule heureux ; par conséquent l'unique bien de l'homme est ce qui seul fait son bonheur.

Nous donnons aussi le nom de biens à tout ce qui émane de la vertu et en porte le cachet, en un mot à toutes ses œuvres. Mais elle est elle-même l'unique bien à ce titre qu'il n'en existe aucun sans elle. Si tout bien réside dans l'âme, tout ce qui la fortifie, l'élève, l'agrandit est bien ; or qui rend l'âme forte, élevée, grande, sinon la vertu ? Tout autre mobile, en excitant nos passions, abaisse en revanche et énerve l'âme, et, lorsqu'il semble la rehausser, la gonfle de mille chimères qui l'abusent. Il n'est donc qu'un vrai bien, celui qui améliore l'âme. Toutes les actions de la vie se règlent sur la considération de l'honneur ou de la honte qui en résulte ; c'est par là qu'on se détermine à faire ou à ne pas faire. Développons cette pensée. Ce que l'homme de bien croira qu'il est honnête de faire, il le fera, si pénible que ce soit ; il le fera, même à son détriment ; il le fera, quand il y aurait danger pour lui. Mais une chose honteuse, il ne la fera jamais, dût-elle lui valoir richesses, plaisir, pouvoir. Nulle crainte ne le détournera de l'honnête, nul espoir ne l'engagera dans la honte. Si donc on le voit suivre à tout prix l'honnête, fuir à tout prix ce qui ne l'est pas, et dans tous les actes de sa vie n'envisager que deux seuls points, à savoir qu'il n'est d'autre bien que l'honnête et d'autre mal que son contraire ; si la vertu est la seule chose qui ne se fausse

point, qui garde toujours sa même rectitude, il n'est dès lors de bien que la vertu : il ne peut arriver qu'elle cesse de l'être ; elle ne court plus risque de changer. L'erreur gravite vers la sagesse ; la sagesse ne retombe point dans l'erreur.

J'ai dit, tu te le rappelles peut-être, que dans un élan indélébile grand nombre d'hommes ont foulé aux pieds ce qu'ambitionne et ce que redoute le vulgaire. Il s'en est trouvé qui plongèrent leur main dans les flammes, ou dont le bourreau ne put interrompre les rires ; d'autres, aux funérailles de leurs fils, n'ont pas versé une larme ; d'autres ont couru d'un pas intrépide au-devant de la mort. L'amour, la colère, la cupidité ont appelé de tous leurs vœux le péril. Ce que peut un entêtement passager, poussé par un mobile quelconque, combien la vertu ne le peut-elle pas davantage, elle qui ne va point par élan, par saillie, mais qui est soutenue dans son action, permanente dans son énergie ! Il s'ensuit que des choses méprisées souvent par des gens sans lumières, toujours par le sage, ne sont ni des biens ni des maux ; et que l'unique bien, c'est cette même vertu qui marche tête haute entre l'une et l'autre fortune avec grand mépris pour toutes deux.

Si tu admets l'opinion qu'il est encore d'autre bien que l'honnête, plus de vertu qui n'en soit ébranlée ; pas une en effet qui se puisse maintenir, si elle aspire, en dehors d'elle-même, à quoi que ce soit. Cet état de choses répugne à la raison, de laquelle les vertus procèdent, à la vérité, qui n'existe point sans la raison ; et toute opinion qui répugne à la vérité est fausse. Tu m'accorderas nécessairement que le dévouement de l'homme de bien envers les dieux est absolu : ainsi, quoiqu'il lui arrive, il le supportera sans murmure, sachant bien qu'ainsi l'a voulu la loi divine d'après laquelle marche l'univers. Cela étant, il n'y aura pour lui d'autre bien que l'honnête ; car l'honnête a pour loi d'obéir aux dieux, de ne pas s'indigner des coups imprévus, de ne pas déplorer son sort, mais d'en subir patiemment la nécessité et de satisfaire aux ordres d'en haut. Si en effet il était d'autre bien que l'honnête, il s'ensuivrait pour nous un amour effréné de la vie et de tout ce qui fait le matériel de la vie, passion intolérable, illimitée, jamais stable. Le seul bien est donc l'honnête, dont la limite est fixe. Nous avons dit que les hommes vivraient plus heureux que les dieux, si les choses dont l'usage est étranger aux dieux étaient des biens, par exemple l'argent, les honneurs. Ajoute que, si toutefois l'âme dégagée du corps lui survit, son nouvel état est plus heureux que le premier qui la tenait plongée dans la matière. Or, dans le système où les choses dont le corps fait usage seraient des biens, l'âme séparée du corps y perdrait ; et il est contre la vraisemblance qu'une âme libre, en possession de l'immensité, perde à ne plus être close et investie dans sa prison. Si ce sont des biens, avais-je dit en outre, que ces avantages dont

la brute jouit ainsi que l'homme, la brute aussi possède la vie heureuse, ce qui de tout point est impossible. Il n'est rien que pour l'honnête on ne doive souffrir : le devrait-on, s'il y avait d'autre bien que l'honnête?

Ce que j'avais développé plus au long dans ma précédente lettre, le voilà en raccourci et dans un rapide exposé. Mais jamais tu n'admettras une pareille doctrine comme vraie, qu'en exaltant ton âme, qu'en t'interrogeant de la sorte : « Si le danger de la patrie exige que je meure pour elle et que je rachète le salut de tous par mon sang, présenterai-je la tête, non seulement avec résignation, mais encore avec joie? » Si tu es prêt à le faire, c'est qu'il n'est point d'autre bien que l'honnête : tu quittes tout pour le posséder. Vois jusqu'où va sa puissance. Tu vas mourir pour la patrie, et, s'il le faut, à l'instant même, dès que tu sauras qu'il le faut. Cet acte sublime t'abreuve en un instant court et fugitif d'une immense félicité ; et bien que, chez les morts et notre rôle achevé sur la terre, on ne recueille aucun fruit de son sacrifice, la perspective du bien qu'il produira te comble de joie. Oui, l'homme de cœur, le juste, qui se représente comme prix de son trépas la liberté de son pays, le salut de tous ceux pour lesquels il s'immole, cet homme jouit d'une volupté suprême, et ses périls sont des délices. Et dût-on lui ravir cette grande et dernière satisfaction que donne l'accomplissement d'une telle œuvre, il n'hésiterait pas à se précipiter dans la mort, heureux de son noble et pieux dévouement. Oppose-lui mille raisons pour retenir son élan, dis-lui : « Ton action sera suivie d'un prompt oubli, de la froideur, de l'ingratitude de la cité. — Tout cela, répondra-t-il, est en dehors de ce que je vais faire ; je vois mon acte en soi, ma conscience me dit qu'il est beau : quelque part qu'elle me guide et m'appelle, je la suis. »

L'unique bien est d'une nature telle qu'il se fait sentir non seulement aux âmes parfaites, mais aux cœurs nobles par nature et bien doués ; tous les autres biens sont choses légères et changeantes. Aussi les possède-t-on avec anxiété : si haut que les entasse sur une même tête la bienveillance du sort, c'est pour leur maître une lourde charge, embarrassante toujours, parfois même écrasante. De tous ces hommes que tu vois éclatants de pourpre, pas un n'est heureux, non plus que ces princes de théâtre pour qui le sceptre et la chlamyde sont un attribut de leur rôle, et qui après avoir étalé en public leur haute stature et leurs cothurnes, à peine sortis de la scène se déchaussent et redescendent à leur taille naturelle. Non, de tous ces personnages guindés bien haut sur un échafaudage d'honneurs et de richesses, pas un n'est grand. Pourquoi donc le paraissent-ils? Tu mesures base et statue ensemble. Un nain sera toujours petit, eût-il une montagne pour piédestal, et un colosse toujours grand, fût-il descendu dans un puits.

L'erreur dont nous souffrons, qui nous fascine, c'est que nous ne prison jamais l'homme pour ce qu'il est ; nous ajoutons à la personne son entourage. Et

pourtant, si l'on veut rechercher son vrai prix et savoir quel il est, c'est à nu qu'il faut l'examiner. Qu'il dépose devant toi ce patrimoine, ces honneurs et tous ces autres mensonges de la Fortune ;^[139] dépouille-le même de son corps, n'envisage que son âme, ce qu'elle est, tout ce qu'elle est, si sa grandeur est personnelle ou d'emprunt. Voit-il sans baisser la paupière les glaives étin-celants ; sait-il qu'il ne lui importe en rien que sa vie s'exhale de ses lèvres ou par sa gorge entr'ouverte, donne-lui le nom d'heureux ; donne-le-lui si à la menace de tortures physiques, de rigueurs du sort, d'iniquités d'un homme puissant, si en présence des chaînes, de l'exil, de tous les fantômes dont s'épouvantent nos imaginations, il demeure impassible et dit :

Nul péril à ma vue ne présente, ô prêtresse, une face imprévue : J'ai tout pesé d'avance et je suis préparé.^[140]

« Ces menaces que tu me fais aujourd'hui, je me les suis faites en tous temps : homme, je me tiens prêt aux accidents de l'humanité. » D'un mal prévu le choc ne vient plus qu'amorti. Mais pour les âmes irréfléchies et qui ont foi en la Fortune, tous les événements ont une face nouvelle et inopinée ; et la nouveauté, chez ces sortes de gens, fait presque tout le mal. Vois pour preuve comme l'habitude leur donne le courage d'endurer ce qu'ils croyaient insupportable. C'est pourquoi le sage s'aguerrit contre les maux à venir ; et ce que les autres ne trouvent léger qu'après de longues souffrances, lui le rend tel en y pensant longtemps. On entend parfois cette exclamation échappée aux imprévoyants : « Pouvais-je me douter que ce coup m'attendait ? » Mieux instruit, le sage les attend tous : quoi qu'il advienne, il dit : « Je le savais. »

LETTRE LXXVII.

LA FLOTTE D'ALEXANDRIE. MORT VOLONTAIRE DE MARCELLUS.

JUGER D'UNE VIE PAR SON DÉNOUEMENT.

Aujourd'hui, à l'improviste, nous avons vu paraître les navires d'Alexandrie, ^[141] qu'on dépêche toujours en avant pour annoncer la flotte qui doit les suivre. On les nomme *tabellaires*. Leur vue est une fête pour la Campanie : la population de Pouzzoles est toute sur les jetées et reconnaît à la forme des voiles, parmi une foule d'autres navires, les Alexandrins : car ils ont seuls le droit d'arborer la voile de perroquet, le *siparum*, dont les autres ne font usage qu'en pleine mer. Rien en effet ne facilite la course comme les hautes voiles : c'est de là que le bâtiment reçoit sa plus forte impulsion. Aussi, quand le vent augmente et devient plus grand qu'il ne faut, on baisse l'antenne : le souffle a moins de force quand il donne par le bas. Lorsque les vaisseaux sont dans les eaux de Caprée et de l'orageux promontoire

D'où Pallas voit au loin les flots se balancer,
la règle est qu'ils se contentent de la grande voile ; ceux d'Alexandrie ont seuls le *siparum* pour insigne.

Tandis que de divers points tout le monde courait au rivage, je me suis senti vraiment heureux de ma paresse. Au moment de recevoir des lettres de mes correspondants, je ne me suis point hâté de savoir en quel état se trouvaient mes affaires, ^[142] quelles nouvelles m'arrivaient. Depuis longtemps pertes et gains me sont étrangers. Je devrais prendre ainsi les choses, quand même je ne serais pas vieux, à plus forte raison dans un âge où, si peu que je posséderais, il me resterait plus de provisions que de chemin à faire, surtout quand celui où nous sommes entrés n'exige pas qu'on aille jusqu'au bout. Un voyage est inachevé si l'on s'arrête à mi-chemin ou en deçà du terme où l'on tend ; la vie n'est point inachevée, si elle est honnête. N'importe où elle finit, si elle finit bien, elle est complète. Mais souvent il faut avoir le courage de finir, même sans motifs bien puissants ; sont-ils bien puissants ceux qui nous retiennent?

Tullius Marcellinus, ^[143] que tu as très bien connu, paisible jeune homme et vieux de bonne heure, frappé d'une maladie qui, sans être incurable, devenait longue, assujettissante, exigeante, s'est avisé de délibérer s'il se ferait mourir. Ses amis convoqués vinrent en foule. Les pusillanimes lui donnaient le conseil qu'eux-mêmes se seraient donné ; les autres, flatteurs et complaisants, opinèrent dans le sens qu'ils présumaient lui devoir agréer le plus. Un stoïcien de nos amis, personnage d'un rare mérite, et, pour faire en deux mots son digne éloge, homme ferme et d'un vrai courage, lui adressa, selon moi, la plus belle des exhortations.

Il débuta ainsi : « Mon cher Marcellinus, ne te mets pas l'esprit à la torture, comme s'il s'agissait d'une bien grande affaire. Ce n'est pas une chose si importante que de vivre : tous tes esclaves, tous les animaux vivent ; l'important est de mourir noblement, en sage, en homme de cœur. Songe que de temps passé à ne faire que la même chose : la table, le sommeil, les femmes, voilà le cercle où roule la vie.^[144] Et on peut vouloir mourir sans avoir grande sagesse ni grand courage, ou sans être fort malheureux ; il suffit qu'on s'ennuie de vivre. » Marcellinus n'avait pas besoin qu'on l'excitât, mais qu'on l'aidât à mourir, en quoi ses esclaves lui refusaient l'obéissance.^[145] Le stoïcien commença par dissiper leurs craintes, en leur apprenant que des esclaves ne couraient de risque qu'autant qu'il ne serait point certain que la mort du maître eût été volontaire ; que d'ailleurs il était d'aussi mauvais exemple d'empêcher son maître de mourir que de l'assassiner.^[146] Puis il rappelle à Marcellinus qu'il ne serait pas mal, tout comme au sortir de la table on partage la desserte aux valets qui l'entourent, de faire en sortant de ce monde quelque don à ceux qui avaient été les serviteurs de toute sa vie. Marcellinus était facile et libéral, au temps même où c'était encore du sien qu'il donnait. Il distribua de légères sommes à ses esclaves en pleurs, qu'il prenait lui-même soin de consoler. Il n'eut pas besoin de fer, d'effusion de sang : il s'abstint trois jours de nourriture. Il fit dresser dans sa chambre une tente à baignoire ; puis on apporta la baignoire même où il resta longtemps couché. L'eau chaude qu'on y versait de temps à autre le fit insensiblement défaillir, et cela, comme il disait, non sans une certaine jouissance que procure d'ordinaire ce doux anéantissement bien connu de moi, qui ai plus d'une fois perdu connaissance.^[147]

Je me suis laissé aller à ce récit qui t'intéressera sans doute : tu y verras comment a fini ton ami, sans agonie, et sans souffrir. Car bien qu'il l'eût provoquée, il est entré mollement dans la mort : il a glissé hors de cette vie. Ce récit d'ailleurs peut ne pas être inutile : souvent la nécessité nous appelle à donner de pareils exemples. Souvent le devoir nous dit de mourir, et nous résistons ; la nature nous y force, et nous résistons. Nul n'est stupide au point d'ignorer qu'il doit un jour cesser d'être ; pourtant, approche-t-il de ce jour, il tergiverse, il tremble, il gémit. Ne te semblerait-il point le plus fou des hommes, celui qui pleurerait de n'être pas au monde depuis mille ans ? Non moins fou est celui qui pleure parce que dans mille ans il n'y sera plus. N'être plus, n'avoir pas été, n'est-ce point même chose ? Ni l'une ni l'autre époque ne t'appartiennent. Jeté sur un point du temps, quand tu pourrais l'étendre ce point, jusqu'où l'étendras-tu ? Pourquoi ces pleurs, ces souhaits ? Peine perdue !

N'espère rien du sort : il est sourd aux prières.^[148]

Tout est réglé sans retour, et tout marche d'après la grande et éternelle loi de

fatalité. Tu iras où vont toutes choses. Est-ce donc pour toi une condition nouvelle? C'est celle de ta naissance ; ç'a été le sort de ton père, de ta mère, de tes aïeux, de tous ceux qui t'ont précédé comme de tous ceux qui te suivront. Une chaîne indissoluble, où nul effort ne peut rien changer, embrasse et traîne tout avec elle. Que de morts ont peuplé les tombeaux avant toi! Combien s'y acheminent derrière toi! Combien y entreront avec toi! Tu serais, j'imagine, plus résolu, si tu mourais de compagnie avec plusieurs milliers d'hommes. Eh bien, des milliers d'hommes et d'animaux, en ce moment même où tu hésites à mourir, exhalent leurs vies de diverses manières. Et toi seul ne pensais pas qu'enfin tu arriverais où tu n'as cessé de tendre? Point de chemin qui n'aboutisse.

Tu crois qu'ici je vais rapporter des exemples de grands hommes! Ce sont des enfants que je te veux citer. On nous a transmis le souvenir de ce Spartiate encore impubère qui, fait prisonnier, criait dans son dialecte dorien : « Non, je ne servirai pas! » et l'effet répondit à la parole. À la première chose servile et dégradante qui lui fut commandée (il s'agissait d'apporter un vase destiné à d'ignobles besoins), il se brisa la tête contre la muraille. La liberté est si près de nous! Et des hommes consentent à servir! Ne voudrais-tu pas voir ton fils plutôt périr ainsi que ramper lâchement pour vieillir? Pourquoi donc tant d'angoisses, quand une mort courageuse est l'acte d'un enfant? Si tu ne veux pas suivre, tu seras entraîné. Empare-toi des droits qu'a sur toi l'extérieur. N'auras-tu pas, comme cet enfant, le cœur de dire : « Je ne suis plus esclave? » Hélas! tu es esclave des hommes, esclave des choses, esclave de la vie : car la vie, pour qui n'ose mourir, est un esclavage. Et qu'as-tu qui t'oblige d'attendre? Les plaisirs qui t'arrêtent, qui te retiennent, tu les as épuisés. Il n'en est plus qui soit nouveau pour toi, plus qui ne te rebute par la satiété même. La saveur du vin pur, du vin miellé, tu les connais : qu'importe que cent ou mille amphores passent par ta vessie? Tu n'es qu'un filtre à liqueurs. Blasée sur la délicatesse des coquillages, du rouget, ta soif de jouir ne t'a pas laissé pour l'avenir une seule fleur qui ne soit fanée.^[149] Voilà pourtant à quoi tu as tant de peine à t'arracher. Qu'y a-t-il encore dont il te fâche d'être privé? Tes amis? Ta patrie? Pour l'amour d'elle, dis-moi, retarderais-tu ton souper, toi qui pour l'avancer éteindrais, si tu pouvais, le soleil? Car qu'as-tu jamais fait qui soit digne de la lumière? Confesse que ce n'est ni le sénat, ni le forum, ni même cette belle nature que tu regrettes, qui te rendent si lent à mourir : tu gémisses de laisser à d'autres le marché aux vivres, où tu n'as rien laissé. Tu crains la mort! Et tu la braves si bien au sein de tes orgies! Tu veux vivre! Tu sais donc comment on doit vivre? Tu crains de mourir! Eh! ta vie n'est-elle, pas une vraie mort? Un jour que César traversait la voie Latine, il rencontra la chaîne des forçats, et l'un d'eux, vieillard dont la barbe descendait

jusque sur la poitrine, lui demanda la grâce de mourir : *Est-ce que tu vis?* répondit Caius.

C'est la réponse à faire à tous ceux pour qui la mort serait un bienfait. Tu crains de mourir! Est-ce que tu vis? « Mais, diras-tu, je veux vivre, moi qui fais si bien ma tâche d'honnête homme : je quitte à regret des devoirs que je remplis avec conscience et avec zèle. » Quoi! ne sais-tu pas que mourir est aussi un des devoirs de la vie? Tes devoirs! auquel renonces-tu? Le chiffre ici n'est pas certain, le cercle à remplir bien précis. Point de vie qui ne soit courte? Comparée à la durée de l'univers, celles de Nestor et de Statilia ont fini trop tôt, de Statilia qui fit graver sur son tombeau qu'elle avait vécu quatre-vingt-dix-neuf ans. Admire la sotte vanité de cette vieille, et à quel degré plus choquant ne l'eût-elle pas poussée, s'il lui eût été donné de parfaire la centaine?

Il en est de la vie comme d'un drame, où ce n'est pas la durée, mais la bonne conduite qui importe. Il est indifférent que tu finisses à tel ou tel point. Finis où tu voudras : seulement que le dénotaient soit bon. [\[150\]](#)

LETTRE LXXVIII.

LE MÉPRIS DE LA MORT, REMÈDE À TOUS LES MAUX.

L'OPINION, MESURE DES BIENS ET DES MAUX.

Les catarrhes fréquents qui te tourmentent et tes petits accès de fièvre qu'amène le prolongement de ces affections devenues chroniques me chagrinent d'autant plus que j'ai éprouvé ce genre de mal. Dans le principe je n'en ai pas tenu compte : jeune encore, je pouvais supporter de pareilles atteintes et bravement tenir tête aux maladies. J'ai fini par être le moins fort, et j'ai vu se fondre jusqu'à mon corps réduit à une extrême maigreur. J'ai pris mainte fois le brusque parti de rompre avec la vie ; je fus retenu par la vieillesse du plus tendre des pères. Je calculai non pas combien j'avais de courage pour mourir, mais le peu qu'il en aurait pour supporter ma perte. Et je m'imposai la loi de vivre, ce qui souvent aussi est un acte de courage. Quelles furent alors mes consolations ? Tu vas le savoir ; mais apprend d'abord que ces principes mêmes de résignation furent pour moi comme un remède souverain. Il est de hautes consolations qui arrivent à nous guérir ; et tout ce qui relève le moral est salutaire même au physique. Nos études m'ont sauvé ; je reporte à la philosophie l'honneur de mon rétablissement, du retour de mes forces : je lui dois la vie, et c'est la moindre de mes dettes envers elle. Ce qui n'a pas peu contribué à ma guérison ce sont mes amis, dont les exhortations, les veilles, les entretiens me soulageaient. Oui, mon excellent Lucilius, rien ne ranime et ne reconforte un malade comme l'affection de ses amis, rien ne le dérobe mieux à l'attente et aux terreurs de la mort. Je ne m'imaginais pas mourir en les laissant après moi : il me semblait, en vérité, que j'allais vivre en eux, sinon avec eux ; je ne croyais pas rendre l'âme, mais la leur transmettre. Voilà où j'ai puisé la volonté de m'aider moi-même, et d'endurer toute espèce de souffrance ; autrement, c'est une grande misère, quand on a repoussé la résolution de mourir, de n'avoir pas le courage de vivre.

Fais appel à ces mêmes remèdes. Le médecin te prescrira la mesure des promenades et des exercices : « Ne cédez pas, dira-t-il, à cette propension au rien faire vers lequel incline une santé languissante ; lisez à haute voix, exercez cette respiration dont les voies et le réservoir sont embarrassés ; montez sur un navire dont le doux balancement secouera vos viscères ; prenez telle nourriture ; ayez recours au vin, comme fortifiant ; suspendez-en l'usage, s'il peut irriter et aigrir votre toux. » Ce que je te prescris, moi, c'est le spécifique non seulement de ton mal actuel, mais de la vie entière, le mépris de la mort. Rien n'est pénible pour qui a cessé de la craindre.

Trois choses dans toute maladie sont amères : crainte de la mort, douleur physique, interruption des plaisirs. J'en ai dit assez sur la mort ; n'ajoutons qu'un mot : ici ce n'est pas la maladie, c'est la nature qui craint. Que de gens dont la maladie a reculé la mort et dont le salut a tenu à ce qu'on les croyait mourants^[151] ! Tu mourras, non parce que tu es malade, mais parce que tu vis. Cette crise t'attend, même en santé : que tu guérisses, tu n'y échapperas point ; tu ne te sauveras que de la maladie.

Quant à l'inconvénient d'être malade, sans doute de grandes souffrances accompagnent cet état ; mais, grâce aux intermittences, elles sont supportables : l'extrême intensité de la douleur en amène le terme. Nul ne peut souffrir avec violence et longtemps : la nature, en mère tendre, nous a conformés de telle sorte que la douleur ou nous fût supportable ou passât vite. Les plus violentes ont pour siège les parties les moins charnues du corps, les nerfs, les articulations : tout ce qu'il y a de tenu dans l'homme donne prise aux atteintes les plus vives, parce que le mal y est à l'étroit. Mais ces mêmes parties s'engourdissent promptement : à force de douleur l'aiguillon douloureux se brise, soit que l'esprit vital, entravé dans son cours naturel, dégénère et perde cette vigueur agissante qui avertit nos sens ; soit que l'humeur viciée, n'ayant plus où s'épanche, se refoule sur elle-même, et frappe d'insensibilité les organes où elle afflue. La goutte aux pieds ou aux mains et toutes les douleurs des vertèbres et des nerfs ont des intervalles de repos, quand la partie torturée ne réagit plus : les premiers élancements causent un vif malaise qui, en se prolongeant, s'amortit, et la souffrance s'arrête à l'engourdissement. Les dents, les yeux, les oreilles sont le siège d'affections d'autant plus aiguës qu'elles naissent sur les points les moins étendus de notre corps ; il en est de même, certes, pour les maux de tête ; mais plus ils sont vifs, plus tôt l'insensibilité et l'assoupissement leur succèdent. Ce qui donc doit consoler dans les grandes souffrances, c'est que nécessairement la sensation cesse dès qu'elle est trop poignante. Mais pourquoi les douleurs physiques sont-elles si importunes au grossier vulgaire ? C'est qu'il n'est point fait aux méditations de l'esprit ; c'est qu'il a trop donné au corps. Aussi l'homme dont le cœur et les vues sont élevés tient-il son âme indépendante du corps : il cultive surtout la meilleure, la divine partie de lui-même ; pour l'autre, qu'il est fragile, il ne compte avec elle que le moins possible.

« Mais il en coûte d'être sevré de ses plaisirs habituels, de s'abstenir de nourriture, de souffrir la soif et la faim ! » Les premiers jours de privation sont durs : mais les désirs vont ensuite s'émoussant, à mesure que les organes de ces mêmes désirs se lassent et s'affaiblissent. De là les susceptibilités de l'estomac ; de là l'antipathie pour les choses dont on fut avide ; de là la mort même des désirs. Or qu'y a-t-il de pénible à n'avoir pas ce qu'on ne désire plus ? Et puis

toute douleur a ses heures de relâche ou du moins ses adoucissements. Et puis on peut et en prévenir la venue et en repousser l'approche par des préservatifs ; car toujours elle est précédée de symptômes, surtout celles qui reviennent habituellement. Les souffrances de la maladie sont supportables pour qui brave sa suprême menace.

Ne va pas toi-même aggraver tes maux et t'achever par tes plaintes. Ils pèseront peu, si l'opinion n'y ajoute point ; et surtout si l'on s'encourage en disant : *Ce n'est rien*, ou du moins : *C'est peu de chose, sachons l'endurer, cela va finir* ; tu rends le mal léger en le jugeant tel.

Tout dépend de l'opinion : l'ambition, la mollesse, la cupidité ne sont pas seules à se régler sur elle : l'opinion est la mesure de nos douleurs ; on est misérable en proportion de ce qu'on croit l'être. Je voudrais qu'on renonçât à se lamenter sur des souffrances qui sont déjà loin ; point de ces exclamations : « Jamais homme ne fut plus malheureux ! Quels tourments, quels supplices j'ai endurés ! Personne n'eût cru que j'y survivrais ! Que de fois les miens m'ont pleuré comme mort ! Que de fois les médecins m'ont abandonné ! Ceux qu'on lie au chevalet ne sont pas torturés de la sorte ! » Tout cela fût-il vrai, c'est chose passée.^[152] Que sert de remanier des plaies qui sont fermées, et d'être malheureux parce qu'on l'a été jadis ? Et quelle est cette manie qu'a tout homme d'exagérer ses misères et de se mentir à lui-même ? Puis on aime à raconter ses peines ; il est naturel qu'on se réjouisse de la fin de ses maux. Loin de nous donc tout à la fois et la crainte de l'avenir, et les retours sur un passé désagréable ; celui-ci ne m'est plus rien, l'autre ne me touche pas encore. Au sein même des crises les plus difficiles, que l'homme se dise :

Ces souvenirs un jour peut-être auront leurs charmes^[153] !

Qu'il lutte de tout son courage contre la douleur : il sera vaincu, pour peu qu'il lui cède ; il la vaincra, s'il se roidit contre elle. Mais que font la plupart des hommes ? Ils attirent sur eux la chute du fardeau qu'ils devraient soutenir. Cette masse qui est tout proche, qui descend, qui déjà te pèse, si tu veux t'y soustraire te suit et croule plus accablante encore ; tiens ferme et redouble d'efforts, tu la repousseras. Que de rudes coups l'athlète n'essuie-t-il pas sur le visage et surtout le corps ! Point de tourment toutefois qu'il n'endure par amour de la gloire, et qu'il n'endure non seulement parce qu'il combat, mais pour combattre : ses exercices sont déjà des tourments. Nous aussi sachons tout surmonter : nous aurons pour prix, non point une couronne, une palme, ou le son de la trompette commandant le silence pour qu'on proclame notre nom, mais la vertu, et la fermeté de l'Ame et la paix du reste de nos jours, si une fois, dans quelque rencontre, nous avons mis la Fortune hors de combat.

« Mais je sens de cruelles douleurs ! » Qu'est-ce à dire ? Les sens-tu moins

quand tu les supportes en femme? De même que l'ennemi est surtout fatal aux fuyards ; ainsi les désagréments de l'extérieur harcèlent bien plus quiconque veut s'y dérober et tourner le dos. « Mais la charge est lourde! » Eh! n'avons-nous reçu la force que pour de légers fardeaux? Lequel préfères-tu, que la maladie soit longue, ou qu'elle soit violente et courte? Longue, tu as du relâche, elle donne moyen de respirer, de longs moments où elle fait grâce : il lui faut ses heures d'irritation et de calme. Une maladie courte et précipitée s'éteindra d'elle-même ou elle m'éteindra. Or où est la différence, qu'elle finisse ou que je finisse? Dans les deux cas plus de souffrance.

Tu te trouveras bien aussi de distraire ton esprit vers d'autres pensées et de l'enlever à celle de la douleur. Rappelle-toi tout ce que tu as fait d'honorable et de courageux : considère les beaux côtés du rôle humain, promène tes souvenirs sur les grands traits qui ont le plus excité ton admiration. Evoque ces hommes intrépides qui triomphèrent de la douleur, celui qui pendant que l'on incisait ses varices n'en poursuivait pas moins sa lecture ; celui qui ne cessa pas de rire, alors qu'irrités par là même les bourreaux épuisaient sur lui tous les raffinements de la cruauté. La raison ne vaincra-t-elle pas la douleur que le rire a vaincu? Cite-moi telle affection que tu voudras, catarrhe, toux violente et continue qui arrache les poumons par lambeaux, fièvre qui dévore les entrailles, tourments de la soif, membres distordus par le mal qui en déjette les articulations ; ce qui est pire, c'est la flamme des tortures, le chevalet, les lames ardentes, et le fer enfoncé dans la tumeur même de la plaie pour la raviver, pour creuser encore plus avant. Au milieu pourtant de tous ces supplices, tel homme a pu ne point gémir, que dis-je? ne point supplier, ne rien répondre : il a pu rire et rire franchement.^[154] Et tu n'oserais pas, après cela, te railler de la douleur?

« Mais la maladie ne me permet de rien faire, de vaquer à aucun devoir. » Ton corps seul est valétudinaire, ton âme ne l'est point. La maladie arrête les pieds du coureur, enchaîne les mains du cordonnier et de l'artisan. Mais si tu as coutume d'employer ton intelligence, tu pourras donner conseils et leçons, écouter, apprendre, interroger, te ressouvenir. Après tout, n'est-ce rien faire que d'être un malade raisonnable? Tu feras voir qu'on peut surmonter la maladie ou du moins la supporter. Ah! crois-moi, même chez l'homme gisant dans son lit il y a place pour le courage. Ce n'est pas seulement dans le choc des armes et dans la mêlée que l'on juge une âme énergique, indomptable à toute espèce d'effroi : même sur sa couche l'homme de cœur se révèle. Tu as ton œuvre à faire : lutte bravement contre le mal ; s'il ne t'arrache rien de force ou de surprise, tu donnes un noble exemple aux hommes. Oh! que de gloire à recueillir de la maladie, si nous y étions en spectacle! Sois à toi-même ton spectateur, ton admirateur.

Mais poursuivons : il est deux sortes de voluptés. Celles du corps, la maladie

les suspend sans en tarir la source, ou, pour dire vrai, en la ravivant. On boit avec plus de plaisir quand on a soif, et l'affamé trouve les mets bien plus savoureux : toute jouissance qui suit la privation est plus avidement^[155] saisie. Mais les voluptés de l'âme, plus grandes et plus certaines, nul médecin ne les défend au malade : quiconque les recherche et les goûte avec intelligence dédaigne tout ce qui chatouille les sens. Que je te plains d'être malade ! Tu ne bois plus ton vin à la neige ; tu ne renouvelles plus la fraîcheur de ton breuvage en laissant tomber dans ta large coupe des morceaux de glace ; l'huître du Lucrin ne s'ouvre plus pour toi sur ta table même ; des valets d'office ne s'agitent plus en foule autour de tes convives, apportant les fourneaux^[156] mêmes avec les plats. Car tel est le procédé que vient d'inventer la mollesse : de peur qu'un mets ne tiédisse et ne soit pas assez brûlant pour des palais que rien ne réveille plus, le festin entre avec la cuisine. Que je te plains d'être malade ! Tu ne mangeras que ce que tu pourras digérer ; tu n'auras pas, étalé sous tes yeux, un sanglier^[157] renvoyé ensuite comme viande trop grossière ; tu n'entasseras pas en pyramide sur un bassin des poitrines d'oiseaux, car l'oiseau entier rebute à voir. Où est pour toi le mal ? Tu mangeras en malade, disons mieux, comme doit manger souvent l'homme sain.

Mais nous supporterons tout cela sans peine, et la tisane et l'eau chaude, et tout ce qui semble intolérable à notre délicatesse énervée par le luxe, à nos âmes plus malades que nos corps, pourvu qu'à nos yeux la mort cesse d'être un objet d'horreur. Elle cessera de l'être si la limite des biens et des maux nous est connue : alors enfin ni dégoût de la vie ni frayeur de la mort. Comment en effet y aurait-il place pour la satiété dans une existence occupée de tant de choses si variées, si grandes, si divines ? Ce qui toujours nous rend à charge à nous-mêmes, c'est l'inertie dans le loisir. À l'homme qui parcourt le domaine de la nature jamais la vérité n'apporte l'ennui : mais le faux rassasie bien vite. D'autre part si la mort approche et l'appelle, fût-ce prématurément, fût-ce au milieu de sa carrière brisée, il n'en a pas moins cueilli longtemps les fruits de la vie et connu en grande partie la nature : il sait que la vertu ne croît pas en raison du temps. Ceux-là trouvent nécessairement la vie courte qui lui donnent pour mesure des voluptés chimériques, dès lors sans limites.

Que de telles pensées te réconfortent et que le travail de notre correspondance y contribue aussi parfois. Un jour viendra où, rapprochés de nouveau, nous ne ferons plus qu'un ; et si courts que soient ces moments, nous les ferons longs en les utilisant. Car, comme le dit Posidonius, « un seul jour de l'homme instruit a plus d'étendue que la plus longue vie de l'ignorant. »^[158] En attendant, attache-toi, cramponne-toi à ce principe : ne point succomber aux rigueurs du sort, ne pas nous fier à ses faveurs ; ne jamais perdre de vue jusqu'où

vont ses caprices, et nous figurer que tout ce qu'il peut faire, il le fera. Toute épreuve longtemps attendue est plus légère quand elle arrive.

LETTRE LXXIX

SCYLLA, CHARYBDE, L'ETNA. LA GLOIRE EST L'OMBRE DE LA VERTU

J'attends que tes lettres me signalent ce que ta tournée dans la Sicile entière t'aura fait voir de nouveau, et tout ce qu'on a de positif sur Charybde. Qu'en effet Scylla ne soit qu'un rocher, qui même n'effraye point les navigateurs, je le sais parfaitement ; mais Charybde répond-elle bien aux histoires qu'on en fait : je le voudrais savoir au juste. Et si par hasard tu l'as observé, la chose en vaut la peine, éclaire-nous sur cette question : le tournoiement du détroit n'a-t-il lieu que sous l'action d'un seul vent, ou bien toute espèce de bourrasque produit-elle le même résultat?^[159] est-il vrai enfin que tout ce que saisit ce courant circulaire est entraîné sous l'eau l'espace de plusieurs milles et ne reparaît que vers la côté de Tauroménium?^[160] Quand tu m'auras bien marqué tout cela, j'oserai alors te prier de gravir en mon honneur le mont Etna, qui se consume et s'affaisse insensiblement, selon certains raisonneurs, attendu qu'autrefois on le voyait de plus loin en mer. Cela peut provenir, non de ce que la montagne a baissé de hauteur, mais de l'évaporation du feu, moins violent, moins large dans ses éruptions, et qui par là même exhale de jour une fumée plus faible. Au reste il est également croyable qu'une montagne minée journellement par le feu s'amointrisse et que ce feu diminue, puisqu'il ne procède pas de lui-même, puisqu'il s'engendre dans quelque vallée souterraine d'où il sort en torrent, et qu'enfin il se nourrit d'autres feux et trouve dans la montagne non un aliment, mais un soupirail. Il y a en Lycie une contrée bien connue, que les habitants nomment Héphestion :^[161] c'est un sol percé en plusieurs endroits et entouré d'une ceinture de feux inoffensifs qui n'endommagent nullement ses productions : pays fertile, couvert d'herbages, où rien ne souffre de cette flamme amortie et languissante comme la lueur qu'elle donne.

Mais remettons à traiter ces questions après que tu m'auras écrit à quelle distance du cratère de l'Etna se trouvent ces neiges que l'été même ne fond pas, que dis-je? qui craignent si peu le voisinage du feu volcanique. Toutefois ne me rends pas comptable de toute cette peine, ta passion pour les vers gagnerait sur toi, quand nul ne t'en viendrait prier, de compléter ta description de l'Etna, car ta modestie ne t'empêche pas d'aborder ce texte favori de tous les poètes. Ovide l'a traité sans être découragé par Virgile qui l'avait, si heureusement fait,^[162] et enfin Sévère Cornélius^[163] n'en fut pas détourné par ces deux grands noms. Le sujet d'ailleurs, a été fécond pour tous ; et les premiers venus n'ont pas épuisé, ce me semble, ce qu'on pouvait en dire : ils ont ouvert la mine. Il y a bien de la

différence entre une matière épuisée et celle qu'on attaque déjà exploitée par d'autres : chaque jour elle se montre plus riche, et les anciennes découvertes ne font point obstacle aux nouvelles. Et puis l'avantage est pour le dernier venu : il trouve des mots tout prêts qui, différemment mis en œuvre, prennent une physionomie nouvelle ; ce n'est point là mettre la main sur le bien d'autrui ; car ils sont du domaine public, et les jurisconsultes nient que le domaine public s'acquière par usucapion. Si je te connais bien, l'Etna te fait déjà, comme on dit, venir l'eau à la bouche. Tu brûles d'enfanter quelque œuvre grandiose et digne de tes devanciers. Ta modestie ne te permet pas d'espérer plus : elle est telle, que tu enchaînerais toi-même, je crois, l'essor de ton génie, si tu risquais de vaincre tes modèles, tant tu as pour eux de vénération!

Entre autres avantages la sagesse a celui-ci, que ses poursuivants ne peuvent se dépasser les uns les autres qu'en gravissant vers elle ; arrivés au sommet, tout est égal : plus d'avancement possible, c'est le point d'arrêt. Le soleil peut-il gagner quelque chose en grandeur, la lune excéder les dimensions ordinaires de son disque? Les mers ne s'accroissent point ; le monde conserve la même forme et les mêmes limites. Tout ce qui a rempli ses proportions naturelles ne peut plus grandir. Tous ceux qui auront atteint la sagesse seront égaux, seront pairs entre eux ; chacun d'eux aura ses qualités à lui : tel sera plus affable ou plus alerte, ou parlera plus facilement, plus éloquemment que tel autre ; mais le point essentiel, mais ce qui fait le bonheur sera égal chez tous. Que ton Etna puisse s'affaïsser et crouler sur lui-même ; que cette gigantesque cime, qui frappe les regards de si loin en mer, soit minée continuellement par l'action du feu, c'est ce que j'ignore ; mais la vertu, ni flamme, ni écroulement ne la feront tomber au-dessous d'elle-même. C'est la seule grandeur qui ne connaisse point d'abaissement, qu'on ne puisse ni porter au delà, ni refouler en arrière. Elle est, comme les corps célestes, invariable dans sa hauteur. Efforçons-nous de nous élever jusqu'à elle. Nous avons déjà fait beaucoup ; ou, pour dire mieux et plus vrai, nous avons fait trop peu. Car ce n'est pas être bon que de valoir mieux que les plus mauvais. Se vante-t-il d'avoir de bons yeux celui qui est en doute s'il fait jour, et pour qui le soleil ne luit qu'à travers un brouillard? Il a beau parfois se trouver heureux d'avoir échappé à la cécité, il ne jouit pas encore du bienfait de la lumière. Notre âme aura lieu de se féliciter, lorsqu'affranchie des ténèbres où elle se débat elle pourra, non plus entrevoir d'indécises lueurs, mais se pénétrer toute du grand jour, lorsque, rendue au ciel sa patrie, elle retrouvera la place qu'elle occupait déjà quand le sort la fit naître. Là-haut l'appelle sa naissance ; elle y sera, même avant de quitter cette prison du corps, quand, jetant loin d'elle toute souillure, elle s'élancera, pure et légère, dans la sphère des célestes pensées!

Voilà notre tâche, mon cher Lucilius, voilà où se doit porter toute notre ardeur, n'y eût-il que peu d'hommes, n'y eût-il personne pour le savoir. La gloire est l'ombre de la vertu : elle l'accompagne même en dépit d'elle. Mais comme l'ombre tantôt marche devant, tantôt à côté de nous, et tantôt derrière, ainsi la gloire quelquefois nous précède et frappe tous les regards ; d'autres fois elle nous suit, d'autant plus grande qu'elle est plus tardive : l'envie alors s'est retirée. Combien de temps Démocrite n'a-t-il point passé pour un fou? La Renommée eut peine à accueillir Socrate. Combien de temps Caton ne fut-il pas méconnu de Rome? On le repoussa, on ne le comprit qu'après l'avoir perdu. L'innocence et la vertu de Rutilius seraient ignorées, sans l'iniquité qu'il a subie : l'outrage l'a fait resplendir.^[164] Ne dut-il pas rendre grâce à son infortune et chérir son exil? Je parle ici d'hommes que le sort a illustrés en les persécutant. Mais combien d'œuvres méritoires venues au grand jour après la mort de leurs auteurs! Que de noms négligés et puis exhumés par la gloire! Vois Epicure, si fort admiré non seulement des hommes qu'a polis l'étude, mais aussi de la masse ignorante. Il était inconnu, même à Athènes, aux environs de laquelle il cacha sa vie. Aussi, comme il survivait déjà de plusieurs années à son cher Métrodore, dans une lettre, véritable hymne de reconnaissance dicté par les souvenirs d'une mutuelle tendresse, il termine en disant « que les charmes de leur union n'avaient rien perdu à ce que cette Grèce si riche en illustrations les eût laissés, Métrodore et lui, dans l'obscurité et presque dans un oubli absolu. » Plus tard pourtant, quand il eut cessé d'être, n'a-t-on pas su le découvrir? Sa doctrine en a-t-elle eu moins d'éclat? Métrodore aussi nous apprend par une de ses lettres qu'Épicure et lui n'avaient point été placés à leur hauteur, mais que leurs noms faits pour l'avenir grandiraient, comme celui de quiconque aurait marché résolument sur leurs traces.

Aucune vertu ne demeure cachée : le fût-elle pour un temps, elle n'en souffrira point. Le jour viendra qui, des ténèbres où la tenait plongée l'envie contemporaine, doit la produire à la lumière. Il est né pour peu d'hommes celui dont la pensée ne s'adresse qu'à son siècle. Des milliers d'années, des générations nouvelles vont te suivre : c'est là qu'il faut jeter la vue. L'envie eût-elle imposé silence à tous les hommes de ton époque, il te naîtra des juges qui, sans faveur ni haine, sauront t'apprécier. Si la renommée est pour la vertu une récompense de plus, celle-là même n'est jamais perdue. Les discours de la postérité ne nous toucheront plus sans doute, mais tout insensibles que nous y serons, elle aura pour nous des hommages et de fréquents ressouvenirs. Il n'est personne qui, vivant et après sa mort, n'ait été payé de sa vertu, s'il l'a franchement embrassée, s'il ne l'a point prise comme un costume et un fard trompeur, s'il a été trouvé le même et dans les visites annoncées et quand on l'a

surpris à l'improviste. Rien ne sert de se déguiser : trop peu d'yeux s'en laissent imposer par un extérieur qu'un vernis léger décore. Au dehors comme au dedans, le vrai seul est toujours le même. Les faux-semblants^[165] n'ont point de consistance. Rien n'est plus mince que le mensonge ; il est transparent, si l'on y regarde de près.

LETTRE LXXX.

FUTILITÉ DES SPECTACLES. CERTAINS GRANDS COMPARÉS À DES COMÉDIENS.

Je m'appartiens pour cette journée, et je le dois moins à moi-même qu'au spectacle, qui chasse tous les importuns vers le jeu de paume. Nul ne vient fondre jusqu'à moi ; nul ne troublera mes pensées qui dans cette confiance même se développent plus hardies. Je n'entends pas crier ma porte à chaque instant : le rideau de mon cabinet ne se soulèvera point ; je pourrai poursuivre mon pas, chose essentielle, surtout à qui marche de lui-même et dans la voie qu'il s'est tracée. Est-ce donc que je ne suis pas les anciens? — Si fait ; mais je me permets de faire aussi quelques découvertes, de modifier, d'abandonner les leurs. Mon acquiescement n'est point un esclavage. ^[166]

Mais non : c'était trop dire ; je me promettais du silence, une solitude que rien n'interromprait ; et voici qu'une bruyante clameur, partie de l'amphithéâtre, vient, non m'arracher à mon calme, mais me faire songer à ce débat si passionné des spectateurs. Je considère à part moi combien de gens exercent leur corps, et combien peu leur esprit ; quel concours de peuple à un spectacle de mensonge et d'illusion, et quel désert autour de la science ; quels imbéciles esprits dans ces hommes dont on admire l'encolure et les muscles. Voici sur quoi j'arrête spécialement mes réflexions. Si le corps peut arriver par l'exercice à cette force passive qui endure les coups de pied et de poing de plusieurs assaillants ; qui lui fait braver les plus vives ardeurs du soleil au milieu d'une poussière brûlante, dégouttant du sang qu'il perd, et cela durant tout un jour ; combien plus aisément l'âme ne pourrait-elle point s'endurcir à recevoir sans se briser les coups de la Fortune, à être terrassée, foulée par elle pour se relever encore ! Le corps a besoin de mille choses pour soutenir sa vigueur ; l'âme croît par sa propre énergie : elle s'alimente et s'exerce elle-même. Il faut au corps force nourriture, force boisson, force huile, en un mot des soins continus ; la vertu, tu l'obtiendras sans tant de provisions, sans dépense. Tout ce qui peut te rendre bon est en toi. Que te faut-il pour l'être ? Le vouloir. Et que peux-tu vouloir de mieux que de t'arracher à cette servitude qui se fait sentir à tout homme, et que les esclaves même du dernier rang, du sein de cette fange où ils sont nés, s'efforcent de briser par tous les moyens ? Ce pécule amassé en fraudant leur appétit, ils le donnent pour racheter leur tête ; et tu n'ambitionnerais pas de conquérir à tout prix la liberté, toi qui te crois né libre ! Tu jettes les yeux sur ton or : l'or ne l'achète point. Chimère donc que cette liberté qui s'inscrit aux registres publics : elle n'est pas plus à ceux qui la payèrent qu'à ceux qui la vendirent. C'est à toi de te la donner ; ne la demande

qu'à toi. Affranchis-toi premièrement des terreurs de la mort, avant tout autre ce joug-là nous pèse, ensuite de la crainte de la pauvreté. Pour savoir combien elle est loin d'être un mal, compare la physionomie du pauvre avec celle du riche. Le pauvre rit plus souvent et de meilleur cœur ; ses soucis n'ont rien de profond ; s'il lui survient quelque inquiétude, c'est un léger nuage qui passe. Mais les heureux, comme on les appelle, n'ont que des joies factices ou des tristesses poignantes et concentrées, d'autant plus poignantes qu'il ne leur est jamais permis d'être ouvertement misérables, et qu'au fort même de ces chagrins qui rongent le cœur, il faut jouer son rôle d'heureux.^[167] Cette métaphore-là j'ai trop occasion d'en user,^[168] car rien ne caractérise mieux le drame de la vie, qui assigne à chacun de nous un personnage si mal soutenu. Cet homme qui s'avance majestueusement sur la scène, et qui dit, renversant sa tête :

Héritier de Pélopes, je suis maître d'Argos ;
L'isthme que l'Hellespont vient battre de ses flots,
Et qui commande au loin sur la mer d'Ionie,
Reconnaît mon empire....^[169]

c'est un esclave qui reçoit par mois cinq boisseaux^[170] de froment et cinq deniers. Ce héros superbe, impérieux, gonflé du sentiment de sa puissance, et qui dit :

Arrête, Ménélas! ou tu meurs de ma main ;

est un gagiste à tant par jour, qui dort dans un galetas.^[171] Autant peux-tu en dire de tous ces voluptueux en litière qui planent sur les têtes et dominant la foule : leur bonheur à tous est un masque. Arrache-le, ils feront pitié. Avant d'acheter un cheval, tu fais déboucler son harnais ; tu déshabilles l'esclave que tu marchandes, il peut cacher quelque vice physique ; et tout autre homme tu le prises avec son enveloppe! Chez les vendeurs d'esclaves, tout ce qui pourrait choquer se déguise sous quelque artifice ; aussi, pour l'acheteur, tout ajustement est suspect ; qu'un lien quelconque à la jambe ou au bras frappe ta vue, tu fais tout découvrir, tu veux voirie corps bien à nu.^[172] Vois ce roi de Scythie ou de Sarmatie, le front paré du diadème : si tu le veux apprécier et savoir au fond tout ce qu'il est, détache son bandeau : que de misères cachées là-dessous! Mais que parlé-je des autres? Si tu veux te peser toi-même, mets à l'écart ta fortune, ta maison, ton rang, et considère l'homme intérieur. Jusque-là tu t'estimes sur la foi d'autrui.

^[1] *Énéide*, VIII, 352.

^[2] Quel calme universel! Je marche ; l'ombre immense,
L'ombre de ces grands bois sur mon front suspendus,
Vaste et noir labyrinthe où mes pas sont perdus,
S'entasse à chaque pas, s'agrandit, se prolonge ;

Et dans la sainte horreur où mon âme se plonge,
Au palais d'Herminul je me vois transporté.
Sous ce tronc gigantesque aurait-il habité?
Les dieux au pied d'un chêne ont instruit plus d'un sage ;
L'aigle au vol prophétique apportait leur message.
L'autre mystérieux entendit Apollon.

(Fontanes, *Forêt de Navarre*.)

Voy. Chateaubr., *Martyrs*, IX. Saint Lambert, *Saisons*, ch. I. Lemierre, *Fastes*, IX. Lucos, *atque in iis silentia ipsa adoramus*. (Plin., *Hist.*, XII, II.)

[3] J'admire plus cent fois ce lion furieux
Oui la gueule béante et le sang dans les yeux,
Les ongles tressaillant d'une effroyable joie,
Sait son instinct féroce et déchire sa proie,
Que ces ours baladins, sous le bâton dressés,
Étalant aux regards leurs ongles émoussés,
Leur gueule sans honneur que le fer a flétrie,
Attributs impuissants d'une race avilie.

(Cas. Delavigne, *Ép. à l'Académ.*)

[4] Voir *Lettres* XLV et LXXVI, et Balzac, *Dissert.* XXIII.
De tes aïeux la mémoire honorable,
L'autorité de ton emploi,
Ton palais, tes meubles, ta table,
Tout cela, pauvre homme, est-ce toi?

(Lamothe, *Fab.* IX, liv. IV)

[5] « Il y a en nous une certaine malignité qui a gâté notre nature jusqu'à la racine, qui a répandu dans nos cœurs les principes de tous les vices. Ils sont cachés et enveloppés en cent replis tortueux, et ils ne demandent qu'à montrer la tête. « Pour guérir la volonté, dit saint Augustin, il faut réprimer la puissance : *frenetur facultat*, ut « *sanetur voluntat*... » Que si je pouvais-vous découvrir le cœur d'un Néron ou de quelque autre monstre dans les histoires profanes, vous verriez ce que peut faire dans le cœur humain cette terrible pensée de ne voir rien sur sa tête. » (Bossuet, *Serm. sur l'ambition*.)

[6] « La marchandise est chère que l'on achète avec perte de loz et gloire. » (L'Hospital, *Au parl. de Rouen*.)

Il faut appeler perte et non pas avantage
Tout gain dont notre honneur souffre quelque dommage.

(Corneille.) « N'envions point à une sorte de gens leurs grandes richesses : ils les ont à titre onéreux, et qui ne nous accommoderait point. Ils ont mis leur repos, leur santé, leur honneur et leur conscience pour les avoir : cela est trop cher ; et il n'y a rien à gagner à un tel marché. » (La Bruyère, *Biens de fortune*.)

[7] Souvenir des largesses de Néron à Sénèque.

[8] Comparer cette lettre avec le chap. XXVIII, liv. III, *Des bienfaits*.

[9] *Personarum acceptio non est apud Deum* (Act. apost. X, XXXIV)

[10] La vertu d'un cœur noble est la marque certaine. (Boileau.)

[11] *Nobiles non sunt mihi*

Avi nec altis inclitum titulis genus ;

Sed clara virtus i qui genus jactat suum

Aliena laudat. (Sénèque, *Herc. Fur.*, act I, sc. II.)

[12] Voy. *Lettre* XXXI, et *de la Vie heureuse* III.

[13] Voy. *Lettre* CXX.

Sæpe latet vitium proximitate boni. (Ovide, *Art. amandi*, II, 662.) « Il n'y a point de vice qui n'ait une fausse ressemblance avec quelque vertu et qui ne s'en aide. » (La Bruyère, *du Cœur*.)

« Le vice ne s'insinue guère en choquant l'honnêteté, mais en prenant son image. » (Rouss., *Emile*.)

[14] On supposait un homme qui disait *je mens*, et, de ce qu'il disait vrai en cela, on concluait qu'il mentait, et, de ce qu'il mentait, on concluait qu'il disait vrai.

[15] Le superflu, chose si nécessaire. (Volt., *le Mondain*.)

[16] De desseins en regrets, et d'erreurs en désirs

Les mortels insensés promènent leur folie

Dans des malheurs présents, dans l'espoir des plaisirs.

Nous ne vivons jamais, nous attendons la vie.

Demain, demain, dites, doit combler tous nos vœux ;

Demain vient et nous laisse encor plus malheureux. (Dryden, *trad. par Volt.*)

[17] « Vous, maîtres, rendez à vos serviteurs ce que l'équité et la justice demandent de vous, sachant que vous avez aussi bien qu'eux un maître qui est dans le ciel. » (Saint Paul, *aux Coloss.*, ch. IV.)

[18] Mot de Caton l'Ancien, comme de saint Matthieu, X, 36. Notre ennemi, c'est notre maître. (La Fontaine.)

[19] Voy. *Lettre CXXII* et la note.

[20] Affranchi de l'empereur Claude, et puissant à sa cour.

[21] « Mes amis, s'écrie Trimalchion, les esclaves aussi sont des hommes : ils ont sucé le même lait que nous, quoique un mauvais destin ait pesé sur eux. » (Pétrone, ch. LXXI.)

[22] Nous approchons des temps de crise et du siècle des révolutions. Alors le grand devient petit, le riche devient pauvre, le monarque devient sujet..., etc. (Rousseau, *Emile*.)

[23] Passage imité par Pline le Jeune, liv. V, *Lettre XIX*. « Ces noms d'affection vont mieux au cœur que les titres de leur pouvoir : on les nomme pères de famille plutôt que maîtres. » « Tertull., *Apolog.* XXXIII. » « Servi non sunt, sed eos et habemus et dicimus *spiritu fratres, religione conservos*. » (Lactant., *Instit.*, V, XV.)

[24] Tout ce qui vit au monde, au destin se rangeant

Est serf de la fortune ou serf de son argent,

La peur le tyrannise ou quelque autre manie.

(Desportes, *Diane*, I, XXXVIII.)

[25] Je lis *querendo* avec J. Lipse, au lieu de *quærendo*.

[26] Macrobe, l. X, copie presque mot pour mot certains passages de cette admirable lettre. Voir aussi (*Nouvelle Héloïse*, IV^e partie, lettre X.) Cicéron, sur ce sujet, dit sèchement : « Il faut être juste même envers les gens de la condition la plus vile. Il faut traiter les esclaves en salariés, exiger leurs services, leur donner le nécessaire. » (*De Offic.*) Ailleurs, dans ses lettres, il rougit du regret qu'il éprouve de la mort d'un de ses esclaves.

[27] C'est-à-dire en mesurant l'amitié sur l'intérêt. Voir *lettre IX*.

[28] *Quidquid loquaris, respondent obmnes*. Telle est la leçon que j'adopte pour ce passage diversement tourmenté.

[29] *Admoveri lineas*. Allusion, selon tous les commentateurs, aux courses du stade où une ligne tracée sur le sol marquait la limite d'arrivée. *Mors ultima linea rerum*. (Horace.) Mais le pluriel *lineas* me fait croire qu'il s'agit ici de l'enceinte de cordons garnis de plumes flottantes et bigarrées, nommés *épouvantails*, qui repoussaient les bêtes fauves dans l'enceinte où on les traquait.

[30] *Énéide*, VIII. 385.

[31] Aussitôt que le jour te luit,

Doute si jusques à la nuit
Ta vie étendra sa dorée ;
Et la nuit reçois le sommeil
Sans la croire plus assurée
D'atteindre au retour du soleil.

(Corneille., *Imit. De J.-C.*, I, XXIII.)

[32] Tous les hommes sont fous ; et qui n'en veut point voir
Doit rester dans sa chambre et casser son miroir. (Regnard.)

[33] Voir Lettre LIV.

Qui ne sent point son mal est d'autant plus malade.
(Corneille, *Rodog.*, III, sc. II.)

[34] Les éditions portent : *tot morbos, tantasve ægritudines*, les mss., *tantas ve res*, ce qui n'a point de sens. Je propose *tam veteres*.

[35] Ville d'Égypte, située où est aujourd'hui *Aboukir*. Elle était fameuse par un temple de Sérapis, et par les monstrueuses débauches de ses habitants.

[36] Voir, sur les ruines de Baïes, Dupaty, *Lett. sur l'Italie*, « Peut-être est-il des climats dangereux à la vertu par leur extrême volupté. Et n'est-ce point ce que voulut enseigner une fable ingénieuse, en racontant que Parthénope fut bâtie sur le tombeau d'une sirène? » (Chateaubr., *Martyrs*, V.)

[37] « Il y a ici comme un retour de Sénèque sur lui-même. Exilé, sous Claude, dans la Corse sauvage et montagneuse, il avait pu faire sur son âme l'expérience philosophique qu'il recommande à son ami. » (Gebhard, *Thèse pour le doctorat*) Bien qu'il ait trop imité dans ses plaintes Ovide, relégué aux bords du Danube, ici du moins il parle plus dignement que lui.

23. [38] *Mica*, miette, parcelle, diminutif. Ainsi, sous Louis XV, les petites-maisons, bagatelle, etc.

Je m'appelle *Mica*, salle étroite et jolie
D'où tu vois dans son temple un César inhumé.

Foule mes lits ; de rose et de nard parfumé,

Bois, et pense à la mort : ce dieu, mort t'y convie. (Martial, II, LIX. *Trad. inéd.*)

[39] Je lis avec Fickert : *quod in unam noctem manu sua duxisset*. Lemaire *quam unam noctem inter talia duxisse*.

[40] « Les plaisirs nous chatouillent pour nous étrangler : si la douleur de tête nous venait avant l'ivresse, nous nous garderions de trop boire ; mais la volupté, pour nous tromper, marche devant et nous cache sa suite. » (Montaigne, I, XXXVIII.)

[41] Voir saint Paul, *aux Rom.*, VII, 19, 20, 24, traduit par Racine :

Mon Dieu, quelle guerre cruelle!

Je trouve deux hommes en moi....

Je veux et n'accomplis jamais.

Je veux ; mais ô misère extrême!

Je ne fais pas le bien que j'aime,

Et je fais le mal que je hais.

Video meliora, proboque,

Deteriora sequor. (Ovide)

Voir aussi Racine fils, *la Grâce*, ch. I.

« Toujours dans l'homme, dit saint Augustin, une partie qui marche et une partie qui se traîne, toujours une ardeur qui presse, un poids qui accable ; toujours aimer et haïr, vouloir et ne vouloir pas, craindre et désirer la même chose ! La volonté commande, et elle-même qui commande ne s'obéit pas. Éternel obstacle à ses désirs propres, elle se dissipe elle-même ; et cette dissipation, quoiqu'elle se fasse malgré nous, c'est nous néanmoins qui la faisons. » (Bossuet, *Analyse des chap. VII et IX des Conf. de saint August.*)

- [42] Voy. *Lettres* VI et XXIII.
- [43] Tous les Mss. : *vitam docent* ; un seul : *vita*, sens plus beau que j'ai suivi
- [44] C'est-à-dire qu'il se gratte la tête d'un seul doigt pour ne pas déranger sa coiffure.
- [45] « L'homme se connaît à la vue ; on remarque un homme sensé à la rencontre ; l'habit, le ris, la démarche découvrent l'homme. » (*Eccles.*, XIX, XXVI, XXVII.) Les Latins disaient en proverbe : *Corpus hominem tegit et detegit : in facie legitur homo*.
- [46] *Quemadmodum laudet*, leçon vulgaire ; je préfère *laudetur* d'un Mss.
- [47] Comparer, pour toute cette lettre, saint J. Chrysost., *Homélie* II, sur la sédition d'Antioche. Saint Jér. à Népot. *Ép.* XXXIV. Bossuet, *Serm. du 2^e dim. du car.*, et La Bruyère, *de la Chaire*.
- [48] *Enéide*, VI, vers 2 et 902.
- [49] « Les maux du corps s'éclaircissent en augmentant : nous trouvons que c'est goutte, ce que nous nommions rhume ou foulure. » (Montaigne, III, V.) Voy. Horace, I, *Ép.* XVI. Pers., *Sat.* III, et Boileau :
À quoi bon, quand la fièvre en nos artères brûle.... (*Ép.* III.)
- [50] Voy. *Lettres* XVII et LXII.
- [51] D'après Fickert et la plupart des mss. je lis simplement ; *Mors est non esse : id quale sit, jam scio*.
- [52] Personnage vertueux, haï de Tibère qui le fit mourir après une longue captivité.
- [53] Ainsi après la révolution Sieyès disait : *J'ai vécu*.
- [54] *Quæ in delicis est, vivent mortua est*. (Saint Paul à Timoth., I, III.) « Là dedans on les engraisse comme victimes à immoler ; on les parfume comme des corps qu'on veut embaumer ; on leur allume des flambeaux dès le midy, afin que la pompe de leur vie commence l'appareil de leurs funérailles, et quand on passe devant leur porte on puisse dire : Ici gist le prince un tel. » (Balzac, *le Prince*, chap. II.)
- [55] Détroit qui séparait l'île d'Eubée de la Béotie, laissant à peine passage à un navire
- [56] Eh! qu'importe une terre ou riante ou maudite?
Ce ne sont pas les lieux, c'est son cœur qu'on habite.
Le cœur, de notre sort cet arbitre éternel,
Fait du ciel, un enfer et de l'enfer un ciel.
(Delille, *trad. de Milton*, ch. I.)
- [57] *Quique lavantes :*
Suave locus voci resonat conclusus. (Horace, I, *Sat.* IV.)
« Invité par la sonorité du bain, il ouvrit jusqu'au plafond sa bouche d'ivrogne et se mit à écorcher des chansons de Hénécrate, au dire de ceux qui comprenaient son jargon. » (Pétrone, ch. LXXIII.)
- [58] *Borne suante*, fontaine dont les restes se voient encore à quelques pas du Colysée, en face de l'arc de Constantin.
- [59] Térentius Varron. Voy. Sénèque le rhéteur, III, 16^e *Controv.*
- [60] Ainsi Mme de Sévigné disait de son fils : « Sa jeunesse lui fait du bruit. » *Illi obstrepit*.
- [61] Aux mss. : *obirata, obruta, abjecta, objecta*. Tout cela ne concorde point avec la métaphore d'*excisa*. Je lirais *obtrita*.
- [62] *Enéide*, II, 725. *Trad.* de Delille pour les deux derniers vers.
- [63] Préparation dont les athlètes oignaient leur corps avant la lutte : ils ajoutaient, pour mieux l'y fixer, une couche de poussière.
- [64] Aujourd'hui *grotte de Pausilippe*, longue de 700 pas. La description de Sénèque est encore vraie à présent.
- [65] *Permanere* leçon de presque tous les Mss. Pincianus, *permeare*. Je crois qu'il faut lire *permanare*.
- [66] Texte corrompu. Fickert : *perimi illum nullo*.... Lemaire : ... *genere mori*. Je lirais *nullo genere*

teneri *posse*, ou quelque mot analogue.

[67] C'est le mot de Voltaire : « La langue française est une gueuse fière ; il faut lui faire l'aumône malgré elle. »

[68] *Géorg.*, III, 146.

[69] *Énéide*, XII, 709.

[70] *Enéide*, XI, 175.

[71] Plus tard les scolastiques ont créé le mot *ens*, *entis*.

[72] « Je suis ; dites quelle chose ? Car ce que j'étais a disparu de moi ; et maintenant je suis autre chose. Que serai-je demain si je suis encore ? Rien de durable. Je passe et me précipite, tel que le cours d'un fleuve. Dis-moi ce que je te parais être le plus, et t'arrêtant ici, regarde avant que j'échappe. On ne repasse pas les mêmes flots que l'on a passés ; on ne revoit pas le même homme que l'on a vu. » (*Vers de saint Grégoire de Nazianze.*) Voir aussi Fénelon, 3^e *Lettre sur la religion*.

Ah ! de nos jours mortels trop rapide est la course !

On regrette la vie avant d'avoir vécu !

Et le flot, qui jamais ne remonte à sa source,

Ne revoit pas deux fois le doux bord qu'il a vu.

(Lamart., *Harm.* IV, liv. III.)

[73] Nous nous aimons un peu, c'est notre faible à tous.

Le prix que nous valons, qui le sait mieux que nous ?

Et puis la mode en est, et la cour l'autorise,

Nous parlons de nous-même avec toute franchise ;

La fausse humilité ne met plus en crédit.

Je sais ce que je vaudrais et crois ce qu'on m'en dit.

(Corneille, *Excus. à Ariste.*)

[74] On sait que les anciens ne connaissaient pas les étriers.

[75] « Semblable à ces montagnes élevées qui trouvent leur sérénité dans leur hauteur. » (Bossuet.) Voy. de la Colère, III, VI.

[76] *Enéide*, VI, 446.

[77] Voy. *Lettre XXX. Des Bienfaits*, II, XIV. J. B. Rouss., Ep. IV. liv. II. Le 2^e *Alcibiade*, dialogue attribué à Platon, roule tout entier sur ce sujet.

[78] Voy. *Lettre LXXXIX*, et *Consol. à Helvia*, X.

[79] Voir la *Lettre IV*.

[80] Voir, sur Démétrius, *De la Providence*, III.

[81] Voir *Lettre XCIX*.

De quelque désespoir qu'une âme soit atteinte,

La douleur est toujours moins forte que la plainte ;

Toujours un peu de faste entre parmi les pleurs.

(La Fontaine, *Matrone d'Éph.*)

[82] *Dominus dedit, dominai abstulit ; sit nomen domini benedictum.* (Job.)

[83] *Impetret ratio quod dies impetratura est.* (Cic, *ad Attic.*) Voir *Consol. à Marcia*, VIII.

[84] Voir *Lettre LIX* et *Quest. natur.*, VII, chap. dernier.

[85] *Énéide*, IV, 158.

[86] Deux statues de Polyclète. Voir Plin., *Hist. nat.*, XXXIV, VIII.

[87] « L'âme resserrée de toutes parts ne peut plus respirer que du côté du ciel. » (Bossuet.)

[88] Voir *Consol. à Marcia*, XIII : *Animo cum hoc carne grave certamen*, « Caro enim concupiscit adversus spiritum, spiritus autem adversus carnem ; hæc enim sibi invicem adversantur. » (Saint Paul, *ad Galat.*, V, 17.)

[89] *Enéide*, V, 344.

[90] Lemaire : *Dulces esse tortores. Alias torqueri* ; les meilleurs mss. : *dulces.... terrores* d'où je tire.... *dulce.... torreri*.

[91] Au lieu de : *at si hodie magii*, édit. Lemaire, Je lis avec les mss. : *Et si hoc est, magis.*, ... *Et* dans le sens de *at*.

[92] *Ithacam saxis tanquam nidulum affixam*. (Cic.)

[93] Romains, j'aime la gloire et ne veux point m'en taire ;

Des travaux des humains c'est le digne salaire :

Sénat, en vous servant il la faut acheter :

Qui n'ose la vouloir n'ose la mériter.

(Volt., *Catil.*, V, sc. II.)

[94] *Enéide*, I, 93.

[95] Voir *Lettre XCVI, in fine*. « Le monde est plus dangereux lors qu'il nous rit que lorsqu'il nous maltraite ; et les faveurs qui nous le rendent aimable sont plus à craindre que les rebuts qui nous forcent à le mépriser. » (Saint Augustin, *Ép. CXLIV*)

[96] Quand on se vante de l'avoir (le bonheur),

On en est privé par l'envie ;

Pour le garder il faut savoir

Le cacher, et cacher sa vie.

(Volt., *Thélème et Macare*.)

[97] « La deffense attire l'entreprise, et la deffense l'offense.... Je leur rends la conquête de ma maison lasche et traistresse. Elle n'est close à personne qui y heurte. » (Montaigne, II, XV.) Voir *Manuel d'Épictète*, ch. XXII.

[98] « Tous les hommes sont tellement dépendants les uns des autres, que je ne sais si les grandes retraites du monde que nous voyons quelquefois ne sont pas faites pour le monde même : le désespoir a sa recherche, et la solitude sa coquetterie. On prétend que les plus sombres ermites n'ont pu se retenir de s'informer de ce qu'on disait d'eux. » (De Vigny, *Cinq-Mars*.)

[99] *Enéide*, III, 72.

[100] Téléphore. Voir *De la colère*, III, XVII.

[101] « La plus volontaire mort, c'est la plus belle. » (Montaigne, II, III.)

[102] « Le commun train de la guérison se conduit aux dépens de la vie : on nous incise, on nous cautérise, on nous détranche les membres, on nous soustrait l'aliment et le sang : un pas plus outre, nous voilà guéris tout à fait. » (Montaigne, II, III.)

[103] Tant notre esprit esclave en son obscurité

Ressemble au vieux captif qu'on met en liberté ;

À force d'habiter l'ombre fétide et noire,

Des splendeurs du soleil il n'a plus la mémoire.

Sa prison exigüe est un monde à ses yeux.

(Reboul, *L'esprit et les sens*.)

[104] Comme les malfaiteurs dont il vient de parler.

[105] Voir *Lettre LXXVI*.

[106] *Voy. Consolat. à Polybe*, XXI.

- [107] Voy. *Consolat. à Marcia*, LVI. *Quest. natur.*, III, x.
- [108] Je lis avec un mss : *Si beatus est, in summo bono est*, Lemaire ; *Nisi beatus ... non est*,
- [109] Voir *Lettre CXVI in fine* et *Constance du sage*, XV.
- [110] Je lis avec les Mss. et J. Lipse *continentia*, au lieu de *industria*, leçon vulg., puis *indoctis industria*.
- [111] Cité et commenté par Montaigne, I, XL.
- [112] Aveu modeste, souvent répété par Sénèque. Voir *Lettre VI. De la Vie heureuse*, XVII.
- [113] Voir *Lettre XVII*.
- [114] Cette lettre trahit les inquiétudes de Sénèque. Néron, comme tous les tyrans, comme Vespasien lui-même, qui bannit Epictète, tenait pour suspects les philosophes, les stoïciens surtout, dont Thraséas était alors avec Sénèque le plus incommode représentant. Quand Tigillin veut perdre Plautus auprès de Néron, il dit : « En affectant l'orgueil des stoïciens, il a pris les principes d'une secte qui ne produit que des séditieux et des intrigants. »
- [115] Voir *Des bienfaits*, II, XXVII. *De la colère*, III, XXXI.
- [116] La tendresse d'une mère
Se partage entre tous, et tous l'ont tout entière. (V. Hugo.)
- [117] Virg., *Eglog.*, I
- [118] Le repos, le repos, trésor si précieux
Qu'on en faisait jadis le partage des dieux! (La Fontaine.)
- [119] « Encore que Dieu soit éloigné de nous par ses divins attributs, il descend quand il lui plaît par sa bonté, ou plutôt il nous élève. » (Bossuet, *Fragm. sur la Nat.*)
- [120] Voir la magnifique *Lettre XLI*.
- [121] « Parlez plus franchement, Sénèque, dit J. Lipse, pour le temps où vous vivez, et dites : la colère ou la haine du prince. »
- [122] Le plus sage s'endort sur la foi des zéphirs.
(La Fontaine, *Ode à Louis XIV.*)
- [123] Voy. *de la Clémence*, I, VIII.
Quum feriant unum, non unum fulmina terrent.
(Ovide, *de Ponto*.)
- [124] « Non seulement le coup, mais le vent et le pet nous frappent. » (Montaigne, III, II.)
- [125] Voir *Lettre CXVIII*. Imité par Young, 7^e *Nuit*.
- [126] « Qu'il ne s'y attache point jusqu'à en faire une portion de son âme, ce qui a lieu dans l'amour ; de peur que, lorsqu'on les lui retranchera, son cœur n'en soit déchiré et n'en porte la honteuse plaie. » (Saint Augustin, *Libre arbitre*, I, XV.)
- [127] C'est notre *fiat voluntas tua*. Voir aussi *de la Providence*, à la fin.
- [128] Au lieu de craie pour tracer sur un tableau des figures géométriques, les anciens avaient des cadres couverts de sable fin où l'on opérait avec une baguette. D'où le *pulvis eruditus* de Cicéron (*Nat. Deor.*, II, XVIII).
- [129] Voir *Lettre LXXXV. De la vie heureuse*, XXV. *Tranquillité de l'âme*, III.
- [130] « Je me sers d'un parler tel sur le papier qu'à la bouche. » (Montaigne.)
- [131] « Que direz-vous de cette éloquence qui ne va qu'à plaire et qu'à faire de belles peintures, lorsqu'il faudrait, comme dit Platon (voir le *Gorgias*), brûler, couper jusqu'au vif et chercher sérieusement la guérison par l'amertume des remèdes. et par la sévérité du régime? Trouveriez-vous bon qu'un médecin qui vous traiterait s'amusaît, dans l'extrémité de votre maladie, à débiter des phrases élégantes et des

pensées subtiles? L'amour de la vie fait assez sentir ce ridicule-là ; mais l'indifférence où l'on vit pour les bonnes mœurs et pour la religion fait qu'on ne le remarque point dans les orateurs, qui devraient être les censeurs et les médecins du peuple. » (Fénelon, *sur l'Éloquence*, dial. I.)

[132] Dans la *Lettre* LXXI.

[133] « Toute méchanceté vient de faiblesse, et qui pourrait tout ne ferait jamais de mal. » (J. J. Rousseau.)

[134] Métronacte, qui ne nous est connu que par Sénèque. Voir *Lettre* XCIII.

[135] Deux heures après midi. Les Romains comptaient comme nous douze heures de jour et douze heures de nuit ; la première du jour commençait à nos six heures du matin.

[136] Axiome de Solon. « Un jour que Marc Aurèle sortait de son palais, un philosophe, Lucius, lui demanda pour quelle affaire il sortait. Il est beau de s'instruire, répondit l'empereur ; même quand on est vieux. Je vais chez le philosophe Sextus, pour y apprendre ce que je ne sais pas encore. — O Jupiter! s'écrie Lucius, heureux les Romains dont l'empereur, au déclin de son âge, ne dédaigne pas de s'instruire encore et se rend à l'école, comme un enfant, des tablettes pendues à sa ceinture! » (Philostrate.)

[137] Mépriser le mépris, rendre haine pour haine,
Est le parti qu'il faut que l'honnête homme prenne. (Quinault, *Mère coq.*, V, sc. II.)

[138] *Nil pictis timidus navita puppibus Fidit.* (Horace, I, Ode XIV.)

Qu'importe, quand l'orage a soulevé les flots,
Que ta poupe soit peinte et que ton mâât déploie
Une voile de pourpre et des câbles de soie?
L'art du pilote est tout ; et pour dompter les vents
Il faut la main du sage et non des ornements.

(Voltaire, *Variantes du 1^{er} disc. sur l'homme.*)

[139] *Dele fucum fugacis honoris hujus, et male coloratæ nitorem gloriæ, ut nude nudum consideres.* (Saint Bern., *de Consider.*, II, IX.)

[140] *Enéide*, VI, 103.

[141] Qui transportaient d'Égypte à Rome le blé nécessaire à la subsistance du peuple.

[142] Ceci nous apprend que Sénèque avait des terres ou de l'argent placé en Égypte, où son oncle (Voir *Consolat. à Marcia*, XVII) avait été préfet.

[143] Dont il est parlé dans la *Lettre* XXIX.

[144] Voir *Lettre* XXIV *in fine*.

[145] Celui à qui son maître aurait ordonné de le tuer, et qui aurait obéi, aurait été coupable. (*Leg.* I, § XXII, ff. *de Sénat. consult.*) Celui qui ne l'aurait point empêché de se tuer aurait été puni. (*Leg.* I, § XXXI, ff. *ibid.*)

[146] *Qui cogit mort*

Nolentem, in æquo est quique properantem impedit. (Senec., *Phænis.*, v. 98.)

Invitum qui servat, idem facit occidenti. (Horace, *Art poét.*)

Ah! c'est m'assassiner que me sauver la vie. (Racine, *Thébaïd.*, V, sc. VII.)

[147] Sur cette facilité des Romains à se donner la mort, voir Montesq., *Grandeur et décad. des Rom.*, ch. XII, *in finem*.

[148] *Enéide*. VI, 376.

[149] Voir *Lettre* XXIV.

Nec nova vivendo procuditur ulla voluptas. (Lucret., III, 1094.)

[150] « Celui qui a appris le matin la manière de bien vivre peut mourir tranquillement le soir. » (Confucius.)

[151] Ceci paraît être un souvenir personnel de l'auteur. Voir *sa vie*.

[152] Le malheur qui n'est plus n'a jamais existé. (Colardeau.)

[153] *Énéide*, I, 203.

[154] Voy. *Lettre* LXXXV.

[155] Voy. *Lettre* XCV et *Quest. natur.* IV, XII.

[156] Sénèque entend par là des réchauds. On trouve la description d'un de ces réchauds en bronze dans les *Antiquités romaines* de Caylus, tome I.

[157] Voir Pétrone, *Satyricon*, XII.

[158] « O philosophie! guide de la vie! source des vertus et fléau des vices! Un seul jour bien passé et conforme à tes préceptes est préférable à l'immortalité dans le vice. » (Cicéron, *Tusc.*, V, II.)

[159] Ce tourbillon n'est ni profond ni dangereux. Il n'est point produit par un gouffre, mais par deux courants opposés, l'un du côté du nord, l'autre du côté du sud, dans le détroit. Comme ils ne s'y portent pas avec la même force ni dans le même temps, ils donnent lieu à une espèce de flux et de reflux sur lesquels les marins se dirigent *en faisant canal*. La traversée s'effectue aisément, sans rames ni voiles.

[160] Taormina. Cette tradition fabuleuse est admise par Salluste. (*Pragm.*)

[161] Fait rapporté aussi par Pline, *Hist. nat.*, V, XXVII.

[162] *Énéide*, III, v. 203.

[163] Ami d'Ovide, mort fort jeune, l'an 14 avant J. C. On lui attribue un petit poème, qui nous est resté, sur l'Etna. L'auteur de *l'Etna* est plus philosophe que poète ; il parle avec mépris des fictions poétiques ; il scrute avec soin les causes de l'éruption du volcan. Il semble répondre à la question de Sénèque dans les vers 361 et suivants. On voit au reste qu'il était très familiarisé avec les écrits de notre auteur.

[164] *Labeoni commendatio ex injuria ; Dolabellæ negatus honor gloriam intendit.* (Tacite, *Ann.*, III.)

La gloire est plus solide après la calomnie

Et brille d'autant mieux qu'elle s'en vit ternie.

(Corn., *Nicom.*, IV, sc. I.) C'est ce que Bossuet nomme « ce je ne sais quoi d'achevé que le malheur ajoute à la vertu. » (*Orais. funèbres.*)

Voir aussi Sénèque, *de la Providence*, IV et note. « Il faut songer uniquement à bien faire, et laisser venir la gloire après la vertu. » (Bossuet, *Orais. funèb.*)

[165] « Les fausses couleurs, quelque industrieusement qu'on les applique, ne tiennent pas. » (Bossuet, *Oraison funèbre de la duchesse d'Orléans.*)

[166] Voy. *Lettres* XXXIII, XLV, LXXXIV.

[167] Encor dans mon malheur de trop près observée,

Je n'osais dans mes pleurs me noyer à loisir ;

Je goûtais en tremblant ce funeste plaisir,

Et sous un front serein déguisant mes alarmes,

Il fallait bien souvent me priver de mes larmes.

(Racine, *Phèdre*.)

Nous nous voyons sans cesse assiégés de témoins,

Et les plus malheureux osent pleurer le moins.

(Voltaire, *Œdipe*.) Voir *Consolation à Polybe*, XXV.

[168] Voy. *Lettre* LXXVI.

[169] Vers d'Attius, tragédie d'*Atrée*.

[170] 42 litres 20 centilitres.

[171] Race gueuse, fière et vénale,

Portant avec habits dorés
Diamants faux et linge sale ;
Hurlant pour l'empire romain,
Ou pour quelque fière inhumaine,
Gouvernant trois fois par semaine
L'univers, pour gagner du pain.

(Voltaire, *Epître au roi de Prusse*.)

[\[172\]](#) Voir *Lettre LXXVI*. Apulée, *Démon de Socrate*. Lucien, *Dialog. Ménipp*.

LETTRE LXXXI.

DES BIENFAITS, DE L'INGRATITUDE, DE LA RECONNAISSANCE.

Tu te plains que ta générosité soit tombée sur un ingrat. Si c'est le premier, rends grâce à ta bonne fortune ou à ta prudence. Mais, en pareille matière, la prudence n'est bonne qu'à rendre parcimonieux : car, pour éviter un risque fâcheux, tu ne feras pas le bien, et la crainte de le voir perdu le fera sécher dans tes mains. Renonçons à recueillir plutôt que de ne pas donner. Souvent ce qu'avait fait perdre l'opiniâtre stérilité d'un sol ingrat, une seule bonne année l'a rendu. La chance de trouver un homme reconnaissant vaut bien un essai sur quelques ingrats. Nul n'a la main si sûre en bienfaits que souvent il ne se méprenne : manquons le but plusieurs fois pour l'atteindre une seule. Après le naufrage on affronte de nouveau les mers : le prêteur n'est point chassé du forum par un banqueroutier.^[1] Bientôt la vie serait privée d'action et paralysée, s'il fallait abandonner tout ce qui rebute. Que le péril même te rende plus libéral : où le succès est incertain, ne faut-il pas, pour réussir une fois, multiplier les tentatives?

Au reste, j'en ai dit assez sur ce point dans le traité qui a pour titre *Des bienfaits* ;^[2] voyons plutôt cette question que je n'ai pas, ce me semble, suffisamment développée : Quelqu'un m'a obligé, et ensuite m'a nui ; y a-t-il compensation et suis-je dégagé de ma dette? Ajoute encore, si tu veux : il m'a nui bien plus qu'il ne m'avait servi. Veux-tu avoir l'arrêt impartial d'un juge rigoureux ; il voudra que l'un absolve l'autre, il dira : « Bien que le dommage l'emporte, fais remise au bienfait de ce qu'il y a de plus dans l'injure. Le tort a été plus grand? Mais le service a précédé : tiens compte aussi de l'ordre des dates. » Une autre réflexion, trop naturelle pour qu'on te la suggère, te fera rechercher quel empressement on mit à t'obliger et quelle répugnance à te nuire ; car l'intention constitue le bienfait comme l'injure. Tel service que je ne voulais pas rendre m'a été arraché par respect humain, par des instances opiniâtres, par un espoir quelconque. Les choses sont dues comme elles sont données ; et ce n'est point leur valeur, mais la volonté dont elles émanent que l'on pèse. Mais écartons les conjectures. Reconnaissons d'une part un bienfait, de l'autre, une injure surpassant en grandeur le bienfait qui l'a précédée. Une âme honnête établit un double calcul en prenant la perte à son compte : elle ajoute au bienfait, elle retranche de l'injure : plus indulgente que le premier juge, et voilà comme je voudrais être, elle oubliera l'une pour ne se souvenir que de l'autre. « Mais certes, dit-on, il est selon la justice de rendre? chacun ce qui lui est dû, au bienfait la reconnaissance, à l'injure les représailles, ou du moins le

ressentiment. » À la bonne heure, si l'injure vient d'une autre personne que le bienfait : car si c'est de la même personne, l'effet de l'injure est annulé. Ne nous eût-on pas obligé antérieurement, il aurait fallu pardonner ; à qui nous offense après le bienfait, on doit mieux que le pardon. Je n'évalue point l'une à l'égal de l'autre : je donne plus de poids au bienfait qu'à l'injure.

Sans qu'on soit ingrat, on ne sait pas toujours devoir un bienfait : un homme sans lumière et grossier, un homme de la foule peut le savoir, surtout quand l'obligation est récente ; mais il ignore combien il doit : le sage lui seul connaît le vrai taux de chaque chose. Mais l'ignorant dont je viens de parler, sa volonté fût-elle bonne, rend moins qu'il ne doit, ou choisit mal le temps, le lieu ; ce qu'il faut rapporter, il le jette gauchement, il le laisse tomber.

C'est chose merveilleuse que la justesse de certaines expressions ; et le génie de l'ancien langage caractérise certains actes en termes si frappants que l'enseignement du devoir y est visiblement marqué. Telle est assurément la locution habituelle : *Ille illi gratiam retulit* (il a été reconnaissant), ce qui veut dire : il a spontanément *rapporté* ce qu'il devait. Nous ne disons pas *il a rendu* ; on rend quand on en est prié, on rend malgré soi, et n'importe où et par intermédiaire. Nous ne disons pas *il a remis, il a payé* ; nous n'avons voulu aucun de ces mots qui sentent la dette. *Rapporter*, c'est porter à celui dont on a reçu. Ce mot exprime une démarche volontaire, l'action d'un homme qui s'est mis lui-même en demeure. Le sage pèsera dans sa pensée tout ce qu'il aura reçu, et de qui, et l'époque, le lieu, la manière. Voilà pourquoi, selon nous, nul ne sait *être reconnaissant* que le sage ; et nul non plus ne sait donner un bienfait que le sage, c'est-à-dire que l'homme qui jouit plus de donner, qu'un autre de recevoir.

Peut-être verra-t-on ici l'une de ces doctrines par où nous semblons heurter l'opinion générale, un paradoxe, comme l'appellent les Grecs ; on dira : « Voilà donc que, hormis le sage, nul ne sait répondre aux bienfaits ; donc aussi nul autre que lui ne saura ni rembourser un créancier, ni payer à un vendeur le prix d'un achat ? » Qu'on ne nous fasse point de mauvais parti, et sache qu'Epicure parle comme nous. Du moins Métrodore soutient-il « que le sage seul sait répondre à un bienfait. » Puis il s'étonne quand nous disons : « Le sage seul sait aimer ; il n'y a d'ami que le sage. » Et pourtant n'est-ce pas un devoir d'affection et d'amitié que la reconnaissance ? C'est même un acte plus vulgaire et dont plus d'hommes sont capables que de la vraie amitié.

Il s'étonne encore de nous entendre dire « que la bonne foi n'est que chez le sage, » comme s'il ne le confessait pas lui-même. Te semble-t-il homme de foi, celui qui ne sait pas être reconnaissant ? Que l'on cesse donc de nous décrier sous prétexte que nous prêchons des choses incroyables ; et qu'on reconnaisse que l'honnête se trouve en réalité chez le sage, quand le commun des hommes n'en a

que l'apparence et le simulacre. Nul ne sait répondre aux bienfaits que le sage : l'insensé aussi y répondra d'une manière telle quelle, selon sa portée ; le savoir lui manquera plutôt que la volonté. La volonté ne s'apprend point. Le sage comparera toutes choses entre elles, parce qu'il s'attache plus ou moins de valeur au même bienfait, selon le temps, le lieu, le motif. Souvent des trésors versés à pleines mains firent moins que mille deniers donnés à propos. Car il y a grande différence entre un cadeau et un secours, entre la libéralité qui sauve et celle qui ajoute à l'aisance. Souvent le don, fort petit en soi, est immense par ses résultats. Et quelle différence encore entre l'homme qui tire de son coffre pour donner, et celui qui reçoit pour transmettre!

En résumé, et pour ne pas retomber sur des questions suffisamment approfondies, dans cette comparaison du bienfait et de l'injure l'homme de bien décidera en toute équité ; mais il aura plus égard au bienfait ; c'est de ce côté qu'il penchera. D'ordinaire aussi la qualité de la personne est d'un grand poids en pareille matière. Tu m'as rendu service dans la personne de mon esclave, et tu m'as fait injure dans celle de mon père ; tu as sauvé mon fils, mais tu m'as privé de mon père. Il poursuivra ainsi les autres détails par où procède tout parallèle ; si la nuance est imperceptible, il la dissimulera ; si elle est tranchée, mais qu'elle puisse s'excuser sans que la voix du sang ou du devoir murmure, il en fera grâce, au cas, bien entendu, où l'injure ne touche que lui seul. En deux mots, il se montrera facile à la compensation, et se laissera même imputer plus qu'il ne doit. Répugnant à payer le bien en le balançant par le mal, il inclinera, il tendra toujours à se juger redevable, à vouloir s'acquitter. C'est se méprendre en effet que de trouver plus de plaisir à recevoir qu'à rendre. Autant il est plus agréable de se libérer que d'emprunter, autant celui qui se décharge de l'immense dette d'un bienfait doit plus jouir que l'homme qui contracte au moment même son obligation. Car, autre préjugé des ingrats : eux qui soldent à leurs créanciers quelque chose de plus que leur capital, ils se figurent que la jouissance des bienfaits est à titre gratuit. Le bienfait aussi croît avec le temps : il faut rembourser plus à mesure qu'on a plus tardé. Ingrat est celui qui ne rend pas avec usure. C'est de quoi il faut encore tenir compte en balançant la recette et la dépense.

Il faut tout faire pour montrer le plus de reconnaissance possible : c'est à soi pour lors que l'on fait du bien. Ainsi la justice ne profite pas, comme pense le vulgaire, à autrui seulement ; ce qu'il y a de plus excellent en elle lui revient. Toujours, en obligeant les autres, on s'oblige soi-même. Non que j'entende par là que l'homme assisté par moi m'assiste à son tour, qu'il court défendre son défenseur, et que tout acte méritoire remonte par un heureux circuit jusqu'à son auteur, tout comme les mauvaises œuvres retombent sur leurs artisans, tout

comme la pitié s'éloigne de ceux qui éprouvent l'injustice s'ils l'ont autorisée en l'enseignant par leur exemple ; mais je veux dire que toutes les vertus portent en elles leur récompense. On ne les pratique point par intérêt : le prix d'une bonne action, c'est de l'avoir faite. Je suis reconnaissant, non pour qu'un autre m'oblige plus volontiers, encouragé par une première épreuve, mais pour m'acquitter du plus doux comme du plus noble des devoirs. Je suis reconnaissant, non pour mon profit mais pour mon plaisir ; et la preuve, c'est que si la reconnaissance ne m'était permise qu'à condition de paraître ingrat, si je ne pouvais rendre un bienfait que sous les semblants de l'injure, bien volontiers je marcherais où l'honnête m'appelle, même à travers l'infamie. Nul ne me semble mettre à plus haut prix la vertu, ni lui être plus dévoué que celui qui a perdu le titre d'homme de bien pour n'en pas perdre la conscience. Aussi, je le répète, ton bienfaiteur gagne-t-il moins que toi à ce que tu sois reconnaissant. Lui, en effet, recueille un avantage vulgaire et journalier : il recouvre ce qu'il a donné ; le tien est immense et part de la plus heureuse situation morale, du sentiment de ta gratitude. Car si l'on est malheureux par la méchanceté, heureux par la vertu, et si c'est une vertu que la gratitude, pour une restitution ordinaire tu as conquis un bien inestimable, la conscience d'une vertu remplie, et cette conscience n'est donnée qu'à une âme divine et bienheureuse. Quant à l'âme affectée du sentiment contraire, le plus affreux malheur l'accable. Quiconque est ingrat sera misérable ; ne le renvoyons pas au futur, il l'est à l'instant même. Gardons-nous donc d'un pareil vice, sinon à cause d'autrui, du moins pour nous. C'est la moindre et la plus légère partie de son fiel que l'iniquité distille sur autrui ; ce qu'elle a de plus nuisible et pour ainsi dire toute la lie séjourne et pèse au fond de l'âme perverse. Comme le disait Attalus, l'un des nôtres : « La méchanceté boit la plus grande partie de son propre venin.^[3] » Celui des serpents, toujours prêt pour tuer l'ennemi, ne tue point l'animal qui le porte ; tel n'est pas le venin du méchant : l'âme qui le renferme en souffre le plus. L'ingrat se torture et se ronge lui-même : il hait ce qu'il a reçu, parce qu'il doit rendre ; il le déprise : mais les torts, il les amplifie et les exagère. Or est-il une âme plus à plaindre que celle où le bienfait passe et où l'injure demeure ? Le sage, au contraire, relève la moindre des grâces qu'il reçoit et l'embellit à ses propres yeux et en perpétue la jouissance par le souvenir. La satisfaction du méchant n'a lieu qu'une fois, pour un moment, quand il reçoit ; celle du sage se prolonge et ne cesse plus. Car ce n'est pas de recevoir, mais d'avoir reçu qu'il est heureux, félicité permanente et de tous les instants. Il ne tient pas compte de ce qui le blesse ; et non point par insouciance, mais volontairement, il oublie. Il n'interprète pas tout au pire, ne cherche pas à qui imputer un accident, et préfère attribuer à la Fortune les fautes des humains. Il n'incrimine ni les paroles, ni les

airs de visage ; il explique tout mécompte dans un esprit de bienveillance qui le lui rend léger : il ne se souvient pas de l'offense plutôt que du service. Autant qu'il le peut, il s'en tient au souvenir plus doux du bienfait précédent, et ne change pas de sentiments pour qui a bien mérité de lui, à moins que les torts ne l'emportent de beaucoup, et que la différence ne frappe l'œil même le plus indulgent ; encore ne change-t-il, quand l'injure est la plus forte, que pour redevenir ce qu'il était avant le bienfait. Car si le mal est égal au bien, il laisse encore dans l'âme un reste d'affection. De même que le partage des voix absout un accusé, et que toujours, dans le doute, l'humanité incline pour la douceur ; ainsi le cœur du sage, lorsque le mal et le bien se balancent, peut n'être plus redevable, mais ne peut plus ne pas vouloir l'être ; il fait comme le débiteur qui, après l'abolition des dettes, persiste à payer.

Nul ne peut être reconnaissant s'il ne méprise ces choses dont le vulgaire est follement épris. Veux-tu être reconnaissant, sois prêt à partir pour l'exil, à répandre ton sang, à embrasser l'indigence, souvent même à voir ton innocence flétrie, exposée aux plus indignes rumeurs. Ce n'est pas pour peu que l'homme reconnaissant se tient quitte.

Rien n'a de prix comme une grâce qu'on demande, rien n'en a moins qu'une grâce obtenue.^[4] Veux-tu savoir ce qui nous la fait mettre en oubli ? La soif d'obtenir encore. On ne songe pas à ce qui est acquis, mais à ce qu'on veut acquérir.^[5] Ce qui nous arrache au devoir, c'est la passion de l'or, des honneurs, de la puissance et de mille choses, précieuses selon nous, en réalité misérables. Nous ne savons point les estimer, ces choses : il faudrait pour cela interroger leur nature vraie et non pas la renommée. Elles n'ont rien de magnifique, rien qui leur puisse attirer nos cœurs, que notre habitude de les admirer. Ce n'est point parce qu'elles sont désirables qu'on les vante ; mais on les désire parce qu'elles sont vantées ; et comme l'aveuglement de chacun a formé le préjugé public, celui-ci renforce l'aveuglement de chacun. Or, si sur ce point nous croyons comme le peuple, croyons comme lui en cette vérité : rien n'est plus beau que la reconnaissance. Toutes les villes, tous les pays, toutes les races même barbares le proclameront à l'envi ; bons et méchants tiendront même langage. Les uns vanteront les plaisirs, d'autres préféreront le travail ; ici la douleur s'appellera le plus grand des maux, là elle ne sera pas même un mal ; plusieurs élèveront la richesse au rang du souverain bien, il s'en trouvera qui la diront créée pour le tourment de la vie ; selon eux, le plus opulent c'est celui à qui la Fortune ne trouve rien à donner. Dans cette immense diversité d'opinions, toutes affirmeront, comme on dit, d'une seule voix, que l'homme qui mérite bien de nous doit être payé de retour : le genre humain, si partagé sur tout le reste, tombera ici d'accord, ce qui ne l'empêche pas mainte fois de rendre le mal pour

le bien. Et la première cause qui fait les ingrats, c'est de n'avoir pu être assez reconnaissant.^[6] Cette frénésie est venue au point que l'on court grands risques à rendre à certaines gens de grands services : car, ayant honte de ne rendre point, ils voudraient que l'homme auquel ils doivent rendre ne fût plus de ce monde. « Garde pour toi ce que tu as reçu ; je ne répète, je n'exige rien : pardonne-moi le bien que je t'ai fait. » Point de haine plus dangereuse que celle qui vient de la honte d'avoir forfait à la reconnaissance.

LETTRE LXXXII.

CONTRE LA MOLLESSE. SUBTILITÉS DES DIALECTICIENS.

Je ne suis plus inquiet de toi. Et quel dieu ai-je pris pour garant? Tu le demandes! Celui qui ne trompe personne : ton âme passionnée pour la droiture et la vertu. La meilleure partie de toi-même est hors de péril. La Fortune peut te faire tort ; mais, chose plus essentielle, je ne crains plus que tu te fasses tort à toi-même. Suis toujours ta voie : recueille-toi dans les habitudes d'une vie paisible sans mollesse. J'aime mieux être mal que mollement ; et prends ce mot être mal dans le sens ordinaire du peuple, vivre durement, pâtir et travailler. Souvent nous entendons vanter l'existence de certains hommes et dire avec envie : « Ils vivent dans la mollesse ; » c'est comme qui dirait : « Ils ne valent rien. » Car peu à peu leur âme s'effémine, et devient l'image même de la langueur, de la paresse où elle croupit et se fond. Et pour l'homme de cœur, s'endurcir à la peine ne vaut-il pas mieux? Et puis l'efféminé craint de mourir, quand de sa vie il s'est fait une mort! Il y a loin du vrai loisir à l'immobilité de la tombe. « Quoi donc? Ne vaut-il pas mieux rester immobile que d'être emporté par le tourbillon de tant de futils devoirs? » Ce sont deux choses qui tuent également que les convulsions et le marasme. Et, je pense, un cadavre est aussi peu vivant sur un lit de parfums que sous le croc du bourreau. Le loisir sans les lettres est une mort ; c'est l'homme tout vif dans la sépulture. De quoi alors peut servir la retraite? Nos causes d'anxiété ne nous suivent-elles pas au delà des mers? Dans quel antre assez reculé ne pénétreront point les terreurs de la mort? Comment fortifier et bâtir assez haut la paix de notre existence pour que la douleur n'y porte point l'alarme? N'importe où tu te cacheras, les misères humaines t'assiégeront de leurs menaces. Combien au dehors, rôdant autour de nous, méditent une surprise ou l'assaut ; et au dedans, en pleine solitude, que de rébellions! Que la philosophie nous enveloppe de son rempart inexpugnable : le sort, dût-il l'attaquer de ses mille machines, n'y fera point brèche. Elle est retranchée dans un poste invincible, l'âme qui a rompu avec l'extérieur : ce fort qu'elle s'est fait, elle sait s'y défendre ; tous les traits portent plus bas. La Fortune n'a pas les bras aussi longs qu'on le pense : elle ne saisit que ceux qui s'attachent à elle. Fuyons donc loin d'elle le plus que nous pourrons et fuyons vite ; mais nous ne le pourrons que par la connaissance de nous-mêmes et de la nature. Sachons où nous devons aller, d'où nous venons ; ce qui est bien pour l'homme, ce qui est mal ; ce qu'il faut vouloir ou éviter ; ce qu'est cette raison qui discerne le désirable de ce qui ne l'est point, qui apprivoise les passions folles, qui émousse les poignantes terreurs. Quelques-uns se vantent d'avoir,

même sans la philosophie, réprimé tout cela ; mais le moindre accident qui met leur sécurité à l'épreuve leur arrache un tardif désaveu : tout ce fier langage tombe quand le bourreau leur vient prendre la main, quand la mort les attend tout proche.^[7] On pourrait leur dire : « Vous braviez à votre aise des maux éloignés ; la voici cette douleur que vous disiez supportable. Voici cette mort contre laquelle vous faisiez tant de phrases intrépides. » Les fouets résonnent, le glaive étincelle :

C'est ici qu'il vous faut un cœur, une âme ferme.^[8]

Et ce qui donne cette fermeté, c'est de méditer assidûment, d'exercer non point ton langage, mais ton âme ; de t'aguerrir contre la mort, sans espérer sur ce point ni encouragements ni force morale de ceux qui, par des chicanes de mots, tenteront de te persuader que la mort n'est point un mal. Car enfin, sage Lucilius, moquons-nous un peu de ces inepties grecques dont, à ma grande surprise, je ne suis pas encore bien revenu. Notre Zénon pose ce syllogisme : « Aucun mal n'est glorieux ; la mort est glorieuse ; donc la mort n'est point un mal. » Me voilà bien avancé ! Délivré de ma peur, après ce beau mot je n'hésiterai plus à tendre le cou. Ne saurais-tu parler plus sérieusement, ne pas me donner à rire en face du supplice ? Oui certes, il me serait difficile de dire quel est le plus extravagant de se flatter d'étouffer par un tel argument la crainte de la mort, ou de prendre à tâche, comme si c'était la peine, de débrouiller ton sophisme. Car Zénon s'est réfuté lui-même par un syllogisme contraire, tiré de ce que nous plaçons la mort parmi les choses indifférentes, ἀδιάφορα, comme s'expriment les Grecs. « Rien d'indifférent, a-t-il dit, n'est glorieux ; la mort est glorieuse ; donc elle n'est pas indifférente. » Tu vois où va cette surprise de mots. La mort en elle-même n'est pas glorieuse ; c'est mourir courageusement qui est glorieux ; et quand il dit : « Rien d'indifférent n'est glorieux, » je l'accorde, sauf à dire aussi : rien de glorieux qui n'ait pour éléments des choses indifférentes. Je comprends comme telles, c'est-à-dire comme n'étant ni des biens ni des maux, la maladie, la douleur, la pauvreté, l'exil, la mort. Aucune de ces choses n'est essentiellement glorieuse, et rien pourtant ne l'est sans elles ; car on loue, non la pauvreté, mais l'homme qu'elle n'humilie ni ne fait plier ; car on loue, non l'exil, mais l'homme, qu'il ne contriste pas ; car on loue, non la douleur, mais l'homme qui ne lui cède rien ; on n'a jamais loué la mort ; on loue celui à qui la mort a plus tôt fait d'enlever l'existence que de troubler le cœur. Toutes ces choses n'ont en elles rien d'honnête ni de glorieux ; mais quelle que soit celle où la vertu intervienne et mette la main, elle la fait honorable et glorieuse. Neutres par leur nature, elles se modifient selon que le vice ou la vertu y appliquent leur empreinte. Cette même mort, si belle chez Caton, est, chez Brutus, ignoble et déshonorante. Je parle de ce Brutus^[9] qui, condamné à périr et cherchant des

délais, se retira à l'écart pour satisfaire un besoin naturel, et comme on l'appelait au supplice, répondit à l'ordre de présenter sa tête : « Je la présenterai ; si à ce prix on me laissait vivre ! » Quelle démente de vouloir fuir, quand reculer est impossible ! « Si à ce prix on me laissait vivre ! » Peu s'en fallut qu'il n'ajoutât : « même sous Antoine ! » O homme digne d'être livré à l'existence ! Au reste, comme je viens de le dire, la mort en elle-même, tu le vois, n'est ni un mal ni un bien : Caton en a tiré le parti le plus honorable ; Brutus, le plus honteux. Les choses qui ont le moins d'éclat en reçoivent de l'alliance de la vertu. Nous disons qu'une chambre est claire, bien que la nuit, elle, soit fort obscure : c'est le jour qui lui verse sa clarté, la nuit la lui ôte. Telles sont les choses que nous appelons indifférentes ou neutres : richesse, force, beauté, honneurs, rang suprême, et, dans les contraires, mort, exil, mauvaise santé, douleurs, tout ce qui excite plus ou moins nos appréhensions ; tout cela reçoit du vice ou de la vertu le nom de bien ou de mal. Une masse métallique n'est par elle-même ni chaude ni froide : jetée dans la fournaise elle s'embrase, plongée dans l'eau elle se refroidit. La mort ne devient honorable que parce qu'elle est honnête, à savoir : la vertu et le mépris de l'extérieur.

Il y a aussi, Lucilius, dans tout ce que nous appelons *neutre*, de grandes distinctions à faire. Car la mort n'est pas indifférente dans le même sens qu'il l'est que tes cheveux soient coupés également ou non ; la mort est de ces choses qui, sans être des maux, en ont toutefois l'apparence. Il y a dans l'homme un amour de soi, un instinct inné de conservation et de durée qui répugne à la dissolution de son être, parce qu'elle semble lui enlever une foule de biens et l'arracher à cette abondance à laquelle il s'est accoutumé. Voici encore pourquoi la mort nous effarouche : ce monde où nous sommes nous le connaissons ; mais où l'on passe au sortir de là nous l'ignorons ; que sera-ce ? l'inconnu fait peur. Et puis l'horreur naturelle des ténèbres où l'on se figure que le trépas nous plonge, tout cela fait que la mort, quoique dans le fond indifférente, n'est pas toutefois de ces accidents qu'on méprise facilement. Il faut de longs efforts pour y aguerrir l'âme, pour qu'elle en soutienne la vue et les approches. La mort est plus à dédaigner qu'on ne le fait d'ordinaire : oui, on la juge trop sur ouï-dire, trop de beaux esprits en ont à l'envi exagéré l'affreux tableau. On en a fait une prison souterraine, une région ensevelie dans une nuit perpétuelle où, de son antre sanglant, couché sur des os à demi rongés,

Le monstrueux gardien de ces demeures sombres,

Par d'éternels abois glace les pâles ombres. ^[10]

Mais, nous eût-on persuadé que tout cela n'est que fables, ^[11] et que les morts n'ont plus à s'épouvanter de rien, une autre crainte vient nous saisir : l'homme n'a pas moins peur de n'être nulle part que d'être chez les Mânes. Ayant à

combattre ces chimères dont l'offusque un préjugé invétéré, comment la mort soufferte avec courage ne lui serait-elle pas glorieuse comme l'un des actes les plus grands de l'humanité? L'homme ne s'élèvera jamais à la vertu, s'il pense que la mort est un mal ; il s'y élèvera, s'il la juge indifférente. Il n'est pas dans la nature que l'on se dévoue de grand cœur à ce qu'on croit un mal ; on s'y portera lentement et avec hésitation : or est-il rien de glorieux dans ce qu'on fait de mauvais gré, en marchandant? La vertu ne fait rien par contrainte. Ajoutons que rien d'honnête ne s'accomplit, si l'âme ne s'y consacre et n'y intervient tout entière, si quelque-une de ses facultés y répugne. Mais qu'on se résigne à un mal par crainte de plus grands maux, ou dans l'espérance de biens tels que leur conquête vaille bien un seul mal à souffrir et à dévorer, il y a dissidence entre les sentiments qui font agir : l'un commande de mener à fin l'entreprise ; l'autre nous rentraîne en arrière et veut fuir l'objet suspect et dangereux : deux tendances contraires nous partagent. Et dès lors, plus de gloire ; car la vertu exécute sans arrière-pensée ce qu'elle a résolu ; elle ne s'effraye point de ses actes.

Sans céder au malheur, marche avec plus d'audace

Où le sort te permet.... [\[12\]](#)

Marcheras-tu avec plus d'audace, si tu crois au malheur? Bannis cette croyance de ton âme : autrement tu hésites, ton élan est arrêté par la méfiance, tu es poussé de force où tu devrais te précipiter.

Nos stoïciens veulent qu'on tienne pour juste l'argumentation de Zénon, peur insidieuse et fausse celle qu'on y oppose. Moi je ne ramène point la question aux lois de la dialectique, ni à ces nœuds que tresse l'art le plus insipide : il faut proscrire, selon moi, tout cet attirail interrogatif par lequel l'adversaire, qui se sent circonvenu, est amené à confesser et à répondre le contraire de ce qu'il pense. Défendons la vérité par des armes plus franches ; combattons la peur plus virilement. Ce que l'on embarrasse d'arguties, je voudrais le démêler et le développer de manière à persuader les hommes, non à leur donner le change. Au moment de conduire à l'ennemi des citoyens qui s'en vont mourir pour leurs femmes et pour leurs enfants, quelle sera la harangue du chef? Voici les Fabius qui détournent sur leur seule famille tout le poids d'une guerre nationale. Voici les Spartiates placés dans les gorges mêmes des Thermopyles : ni victoire ni retour à espérer : ce défilé sera leur tombeau. Comment les exhorteras-tu à opposer leurs corps pour barrière à l'avalanche de tout un peuple, à quitter plutôt la vie que leur poste? Diras-tu : « Ce qui est un mal n'est point glorieux : la mort est glorieuse ; donc la mort n'est point un mal? » O l'entraînant discours! qui après cela hésiterait à s'élancer sur les piques ennemies et à mourir debout? Mais quelle forte parole un héros, Léonidas,

adresse à des héros : « Camarades, dînez en hommes qui souperez ce soir chez Pluton. » Et les morceaux ne demeurèrent point entassés dans leur bouche ni arrêtés dans leur gosier, ni ne tombèrent point de leurs mains : ils acceptèrent d'enthousiasme l'invitation à l'un comme à l'autre repas. Citerai-je ce général romain qui, envoyant une poignée d'hommes s'emparer d'une position où ils ne pouvaient arriver qu'à travers d'épais bataillons ennemis, leur tint ce langage : « Camarades, il faut aller là ; mais il ne faut pas revenir.^[13] » Vois combien le courage est simple et bref dans ses commandements. Mais vous, captieux raisonneur, de quel mortel sauriez-vous relever le moral, exalter l'énergie? Vous brisez l'âme humaine qu'on ne doit jamais moins rétrécir ni emprisonner dans l'épineux et subtil sophisme, que lorsqu'il faut la pousser aux grandes choses. Ce n'est pas à trois cents guerriers seulement, c'est à tous les mortels qu'il s'agit d'ôter la crainte de la mort. Comment leur enseignes-tu qu'elle n'est point un mal? Ces préjugés vieillis avec nous, sucés dès l'enfance, comment en viendras-tu à bout? De quel secours t'appuyer? Que dire à l'humaine faiblesse? Que lui dire qui l'enflamme et la lance au plus fort du péril? Par quelle harangue déconcerteras-tu cette ligue de la peur, par quelle puissance de génie, cette persuasion de tous révoltée contre toi? Tu viens m'ourdir des pièges de mots, des tissus de petites interrogations! Aux grands fléaux les grands moyens d'attaque. Ce serpent qui désolait l'Afrique, qui était pour nos légions plus terrible encore que la guerre, fut assailli vainement par les frondeurs et les archers : le javelot même ne l'entamait point ; la dureté de ses écailles, proportionnée à sa prodigieuse longueur, repoussait le fer et tout ce qu'on lui jetait de main d'homme : il fallut des roches entières pour l'écraser.^[14] Et toi, tu n'as contre la mort que des dards de si mince portée! Une alène pour affronter un lion! Elles sont affinées tes paroles : rien l'est-il plus qu'une barbe d'épi? Il est des armes que leur subtilité même rend inutiles et impuissantes.

LETTRE LXXXIII.

DIEU CONNAÎT TOUTES NOS PENSÉES. EXERCICES ET RÉGIME DE SÉNÈQUE.

SOPHISME DE ZÉNON SUR L'IVRESSE.

Tu me demandes compte de chacun de mes jours, de mes jours tout entiers. Tu présumes bien de moi si tu penses que je n'ai rien à déguiser de leur emploi. Oui certes, il faut régler sa vie comme si elle se passait sous l'œil du public ; ses pensées, comme si quelqu'un pouvait, et quelqu'un le peut, lire au fond de nos âmes. Que sert de se cacher en partie aux hommes? Rien n'est fermé pour Dieu. Il est présent dans nos consciences, il intervient dans nos pensées.^[15] Il intervient, ai-je dit? comme si jamais il en était absent! Je ferai donc comme tu l'exiges ; la nature et l'ordre de mes occupations, je te manderai volontiers tout cela. Je vais m'observer dès à présent, et, suivant la plus utile des pratiques, faire la revue de ma journée. Ce qui nous endurecit dans le mal, c'est que nul ne tourne les yeux vers sa vie antérieure. Que ferons-nous? Voilà ce qui nous occupe, et rarement. Qu'avons-nous fait? cela n'inquiète guère ; et pourtant les conseils pour l'avenir, c'est du passé qu'ils viennent.^[16]

Ce jour-ci est à moi sans réserve : personne ne m'en a rien enlevé ; il a été partagé tout entier entre les méditations du lit et la lecture : j'en ai donné la moindre partie à l'exercice du corps. Et c'est de quoi je rends grâces à la vieillesse : elle ne me coûte pas grande dépense de temps ; au moindre mouvement je suis las ; et la lassitude, pour l'homme le plus fort, est le terme de l'exercice. Qui ai-je pour compagnons de gymnastique? Un seul me suffit, Éarinus, jeune esclave, comme tu sais, tout aimable : mais je le changerai. J'en cherche déjà un d'un âge plus tendre. Il prétend que nous sommes tous deux dans la même crise d'âge, parce que les dents^[17] lui tombent comme à moi ; mais déjà je puis à peine l'atteindre à la course ; encore quelques jours, je ne le pourrai plus : tu vois ce que je gagne à mes exercices quotidiens. L'intervalle s'agrandit bien vite entre deux coureurs qui vont en sens contraire : en même temps qu'il monte, moi je descends ; et tu n'ignores pas combien de ces deux façons d'aller la dernière est la plus rapide. Encore n'ai-je pas dit vrai, car à mon âge on ne descend pas, on se précipite. Or veux-tu savoir le résultat de notre lutte d'aujourd'hui? Chose rare chez des coureurs, nous avons touché barre ensemble. À la suite de cette fatigue, je ne dis pas de cet exercice, j'ai pris mon bain d'eau froide, ce qui chez moi s'entend d'une eau médiocrement chaude. Moi qui, intrépide amant de l'eau glacée,^[18] saluais l'Euripe^[19] aux calendes de janvier,

qui inaugurerai la nouvelle année (comme d'autres la commenceraient par une lecture, un écrit, un discours) en me plongeant dans une onde^[20] vierge, j'ai reculé mon camp d'abord sur le Tibre et en dernier lieu près de cette baignoire qui, dans mes jours de courage et d'allure franche, n'a que le soleil pour la tempérer. Peu s'en faut que je ne sois au régime des bains ordinaires. Puis du pain tout sec,^[21] et une collation sans table après laquelle on n'a pas de mains à laver. Je dors très peu. Tu sais mon habitude : mon sommeil est fort court et va comme par relais. Il me suffit d'avoir cessé de veiller ; souvent j'ignore que j'ai dormi, souvent j'en ai le vague soupçon.

Mais voici que la clameur du Cirque assiège mon oreille : un cri soudain, universel est venu la frapper, sans toutefois m'arracher à mes réflexions ni même les interrompre.^[22] Je supporte très patiemment le bruit : des voix nombreuses et qui se confondent en une seule sont pour moi comme le flot qui gronde, comme le vent qui fouette la forêt, comme tout ce qui ne produit que d'indistincts retentissements.

Mais à quoi ai-je appliqué aujourd'hui mes pensées ? À ceci, résumé de mes réflexions d'hier : Dans quel but des hommes pourvus de tant de lumières ont-ils, pour les vérités les plus importantes, imaginé des démonstrations si futiles et si embrouillées, qui, fussent-elles justes, ressemblent si fort à l'erreur ? Zénon, le grand Zénon, fondateur de la secte la plus courageuse et la plus austère, veut-il nous détourner de la passion du vin ? Écoute comment il établit que l'honnête homme ne s'enivrera pas : « Nul ne confie un secret à l'homme ivre ; on le confie à l'honnête homme ; donc l'honnête homme ne sera pas ivre. » Observe comme, en opposant à Zénon une proposition du même genre, on parodie la sienne ; il suffit d'en produire une entre mille : « Nul ne confie un secret à un homme endormi : on en confie à l'honnête homme ; donc l'honnête homme ne dort point. » La seule raison qu'on puisse fournir à l'appui de Zénon est de Posidonius ; encore, selon moi, n'est-elle pas soutenable. Il prétend que cette expression, l'homme qui s'enivre, a deux sens : l'un s'appliquant à l'homme pris de vin, qui n'est plus à soi ; l'autre à celui qui s'enivre habituellement, qui est sujet à ce vice. Zénon parle de ce dernier, non du premier : et en effet personne ne confiera de secrets à celui que le vin pourrait faire parler. Distinction fautive, car le premier membre du syllogisme concerne celui qui est ivre, et non celui qui le sera. Tu m'accorderas qu'il y a grande différence entre le mot *ivre* et le mot *ivrogne* ; l'homme ivre peut l'être pour la première fois, sans que chez lui ce soit vice ; l'ivrogne peut souvent n'être pas ivre. Je prends donc le mot au sens ordinaire ; d'autant plus qu'il est employé par un auteur qui se pique d'exactitude et qui pèse ses expressions. Ajoute à cela que si Zénon l'a entendu et voulu faire entendre autrement, il a demandé à l'équivoque du mot un moyen

de surprise, ce que ne doit pas faire quiconque cherche la vérité. Mais je veux qu'il l'ait entendu autrement ; ce qui suit est faux, savoir qu'on ne confie pas de secret à l'homme qui a l'habitude de s'enivrer. Songe combien de soldats, gens d'ordinaire peu sobres, des généraux, des tribuns, des centurions ont pris pour confidents de choses essentiellement secrètes. Le projet de meurtre contre C. César (je parle de l'homme à qui la défaite de Pompée livra la République) fut communiqué à Tillius Cimber comme à C. Cassius, qui toute sa vie ne but que de l'eau, tandis que Tillius Cimber fut passionné pour le vin et brutal dans son langage, de quoi lui-même plaisantait en disant : « Comment supporterais-je un maître, moi qui ne supporte pas le vin ? » Chacun peut connaître et nommer tels individus à qui on risquerait plus de confier du vin qu'un secret. J'en vais toutefois citer un seul exemple qui me vient à l'esprit, et que je ne veux pas laisser perdre, car il faut enrichir son expérience d'exemples notables, sans toujours recourir à l'antiquité. L. Pison, gouverneur de Rome, ne cessa d'être ivre du jour de son entrée en charge, passant la plus grande partie de la nuit en festins, et ne s'éveillant que vers la sixième heure (midi), où commençait sa matinée. Et pourtant ses fonctions, qui embrassaient la surveillance de la capitale, étaient fort exactement remplies. Nommé par Auguste gouverneur de la Thrace qu'il acheva de dompter, il reçut de lui des ordres confidentiels ; il en reçut de Tibère qui, partant pour la Campanie, laissait dans Rome plus d'un sujet de soupçon et d'ombrage. C'est sans doute parce que ce prince avait été content de l'ivrogne Pison qu'il lui donna pour successeur dans le commandement de la ville Cossus, homme de poids, modéré, mais noyé dans l'ivresse et dégoûtant de crapule, si bien que parfois, lorsqu'au sortir de table il était venu au sénat, on l'en emportait accablé d'un sommeil dont rien ne le pouvait tirer. Voilà pourtant l'homme à qui Tibère écrivit de sa main bien des choses qu'il ne croyait pas devoir confier même à ses ministres. Jamais secret politique ou autre n'échappa à Cossus.

Écartons donc ces déclamations banales : « L'âme, dans les liens de l'ivresse, ne s'appartient plus : de même qu'au sortir du pressoir le vin fait éclater les tonneaux et fermente avec tant de force que toute la lie du fond jaillit à la surface, ainsi les bouillonnements de l'ivresse soulèvent et portent au dehors tout ce que l'âme cache au plus profond d'elle-même ; l'homme qui a l'estomac surchargé de flots de vin ne peut retenir ni sa nourriture ni ses secrets : les siens comme ceux des autres, tout déborde pêle-mêle. » Mais bien que la chose arrive souvent, souvent aussi des hommes, que nous savons enclins à boire, sont appelés par nous à délibérer sur de graves intérêts. Il y a donc erreur dans cette assertion de plaidoirie qu'on ne rend pas confident de choses qu'il faille taire quiconque est sujet à s'enivrer.

Ne vaut-il pas bien mieux attaquer de front l'ivrognerie et en exposer tous les vices, qu'évitera sans peine un homme ordinaire, à plus forte raison le sage accompli, satisfait d'éteindre sa soif, et qui, jusque dans ces repas où tout provoque à une gaieté que l'on prolonge en l'honneur d'autrui, s'arrête toujours en deçà de l'ivresse? Nous verrons plus tard si l'excès du vin trouble la raison du sage et lui fait faire ce que font les gens ivres. En attendant, si tu veux prouver que l'homme de bien ne doit pas s'enivrer, pourquoi procéder par syllogismes? Montre combien il est honteux d'absorber plus qu'on ne peut tenir, et d'ignorer la mesure de son estomac ; que de choses on fait dans l'ivresse dont on rougit de sang-froid ; que l'ivresse n'est vraiment qu'une démence volontaire. Prolonge quelques jours cet état de l'esprit, douteras-tu qu'il n'y ait démence? Or ici elle existe, aussi forte, mais plus courte. Rappelle l'exemple d'Alexandre de Macédoine qui dans un festin perça Clitus, son plus cher, son plus fidèle ami, et qui, ayant reconnu son crime, voulut mourir et le méritait bien. Point de mauvais penchant que l'ivresse n'enflamme et ne dévoile : elle bannit le respect humain, ce frein des tentatives coupables. Car en général c'est par honte de mal faire plutôt que par pureté d'intention qu'on s'abstient de prévariquer. Dès que l'ivresse possède notre âme, toutes nos souillures cachées se font jour. L'ivresse ne fait pas le vice, elle lui ôte son masque : alors l'incontinent n'attend pas même le huis clos, et se permet sur-le-champ tout ce que lui demandent ses passions ; alors l'homme aux goûts obscènes confesse et proclame sa frénésie ; le querelleur ne retient plus ni sa langue ni sa main. L'arrogance devient plus superbe, la cruauté plus impitoyable, l'envie plus mordante ; tout vice se dilate et fait explosion. Ajoute cette méconnaissance de soi-même, ces paroles hésitantes et inintelligibles, ces yeux égarés, cette chancelante démarche, ces vertiges, ces lambris qui semblent se mouvoir et tourbillonner avec la maison tout entière ; et cet estomac torturé par le vin qui fermente et distend jusqu'aux entrailles : tourments supportables encore, tant que le vin garde son action simple, mais qu'arrive-t-il s'il est vicié par le sommeil, si l'ivresse tourne à l'indigestion? Rappelle-toi quels désastres enfanta l'ivresse, quand des peuples entiers s'y plongèrent. Elle a livré à leurs ennemis des races intrépides et belliqueuses, elle a ouvert des cités qu'une opiniâtre vaillance défendait depuis longues années ; les mortels les plus intraitables, les plus rebelles au joug sont tombés, poussés par elle, à la merci de l'étranger : ceux que la guerre trouvait invincibles ont été défaits par le vin.

Vois Alexandre, dont je faisais mention tout à l'heure : de tant d'expéditions lointaines, de tant de batailles, de tant d'hivers traversés nonobstant et l'intempérie et la difficulté des lieux, de tous ces fleuves aux sources ignorées, de toutes ces mers il a échappé sain et sauf ; et son intempérance, et la coupe

d'Hercule, cette fatale coupe l'a enterré! Quelle gloire y a-t-il à loger force vin dans son estomac? Que la palme te soit demeurée, que nul ne puisse plus répondre à tes rasades provocatrices, qu'au milieu des convives terrassés par le sommeil et vomissants, seul tu restes debout, que tu les aies tous vaincus par ton insigne courage, que tu aies tenu plus de vin que pas un ; un tonneau l'emporte sur toi.^[23] Ce Marc-Antoine, grand homme d'ailleurs et génie distingué, quelle autre chose a pu le perdre et le jeter, transfuge de nos mœurs, dans tous les vices des barbares, sinon l'ivrognerie, et sa passion non moins forte pour Cléopâtre? Voilà ce qui l'a fait ennemi de la République et inégal à ses rivaux ; voilà ce qui l'a rendu cruel jusqu'à se faire apporter à table les têtes des premiers citoyens, alors qu'au milieu des plus somptueux banquets et de tout le faste des rois, ses yeux cherchaient à reconnaître les mains et les traits de ses proscrits, alors que, gorgé de vin, il avait encore soif de sang. Chose révoltante qu'il s'enivrât, combien plus révoltante qu'il se fit bourreau dans l'ivresse! Presque toujours l'ivrognerie a la cruauté pour compagne ; car elle violente et exaspère l'âme la plus saine. Tout comme les yeux demeurent irritables après une longue ophtalmie, au point que le moindre rayon de soleil les blesse, ainsi des orgies continues rendent les caractères féroces. À force de mettre l'homme hors de soi, cette habitude de frénésie endurecit les vices qu'engendre le vin ; et même de sang-froid ils prévalent. Expose-nous donc pourquoi le sage devra fuir l'ivresse : montres-en la difformité et tous les périls par des faits, non par des paroles : la chose est facile. Prouve que ces plaisirs, comme on les appelle, quand ils outrepassent la mesure, sont des supplices. Car de prétendre par arguments qu'un excès de vin échauffera le sage et ne lui ôtera pas sa rectitude de sens, si offusqué que soit son cerveau, autant vaut dire qu'une coupe de poison ne le ferait pas mourir, qu'un narcotique ne l'endormirait pas, qu'il prendrait de l'ellébore sans rendre par toutes les issues tout ce qui encrasse ses entrailles. Mais si ses pieds chancellent, si sa langue n'est plus libre, qui t'autorise à supposer qu'en partie il est ivre, et qu'en partie il ne l'est point?

LETTRE LXXXIV.

LA LECTURE. COMMENT ELLE SERT À LA COMPOSITION. LES ABEILLES.

Ces excursions, qui secouent ma paresse, profitent à ma santé, je le sens, et à mes études. Ce que ma santé y gagne, tu le vois : quand l'amour des lettres me rend apathique et insoucieux de mon corps, un mouvement d'emprunt me tient lieu d'exercice. Comment cela sert-il mes études? Le voici : je ne quitte pas mes lectures. La lecture, à mon sens, est nécessaire, d'abord en ce qu'elle prévient l'exclusif contentement de moi-même ; ensuite, m'initiant aux recherches des autres, elle me fait juger leurs découvertes et méditer sur ce qui reste à découvrir. Elle est l'aliment de l'esprit, qu'elle délasse de l'étude, sans cesser d'être une étude aussi. Il ne faut ni se borner à écrire, ni se borner à lire : car l'un amène la tristesse et l'épuisement (je parle de la composition) ; l'autre énerve et dissipe. Il faut passer de l'un à l'autre, et qu'ils se servent mutuellement de correctif : ce qu'aura glané la lecture, que la composition y mette quelque ensemble. Imitons, comme on dit, les abeilles, qui voltigent çà et là, picorant les fleurs propres à faire le miel,^[24] qui ensuite disposent et répartissent tout le butin par rayons et, comme s'exprime notre Virgile :

D'un miel liquide amassé lentement,

Délicieux nectar, emplissent leurs cellules.^[25]

À ce propos, l'on n'est pas bien sûr si elles tirent des fleurs un suc qui à l'instant même devient miel ; ou si elles transforment leur récolte en cette substance au moyen d'un certain mélange et d'une propriété de leur organisation. Quelques-uns prétendent en effet que l'industrie de l'abeille consiste non à faire le miel, mais à le recueillir. Ils disent qu'on trouve dans l'Inde, sur les feuilles d'un roseau, un miel produit soit par la rosée du climat, soit par une sécrétion douce et onctueuse du roseau lui-même ; que ce principe est aussi déposé dans nos plantes, mais à une dose moins manifeste et moins sensible,^[26] et que c'est ce principe que poursuit et extrait l'insecte né pour cela. Selon d'autres, c'est par la façon de le pétrir et de l'élaborer que l'abeille convertit en miel ce qu'elle a pompé sur la partie la plus tendre des feuilles et des fleurs ; elle y ajoute une sorte de ferment qui d'éléments variés forme une masse homogène.

Mais, sans me laisser entraîner hors de mon sujet, répétons-le : nous devons, à l'exemple des abeilles, classer tout ce que nous avons rapporté de nos différentes lectures ; tout se conserve mieux par le classement. Puis employons la sagacité et les ressources de notre esprit à fondre en une saveur unique ces extraits divers, de telle sorte que, s'aperçût-on d'où ils furent pris, on s'aperçoive

aussi qu'ils ne sont pas tels qu'on les a pris : ainsi voit-on opérer la nature dans le corps de l'homme sans que l'homme s'en mêle aucunement. Tant que nos aliments conservent leur substance première et nagent inaltérés dans l'estomac, c'est un poids pour nous ; mais ont-ils achevé de subir leur métamorphose, alors enfin ce sont des forces, c'est un sang nouveau. Suivons le même procédé pour les aliments de l'esprit. À mesure que nous les prenons, ne leur laissons pas leur forme primitive, leur nature d'emprunt.^[27] Digérons-les : sans quoi ils s'arrêtent à la mémoire et ne vont pas à l'intelligence.^[28] Adoptons-les franchement et qu'ils deviennent nôtres, et transformons en unité ces mille parties, tout comme un total se compose de nombres plus petits et inégaux entre eux, compris un à un dans une seule addition. De même il faut que notre esprit, absorbant tout ce qu'il puise ailleurs, ne laisse voir que le produit obtenu. Si même on retrouve en toi les traits reproduits de quelque modèle profondément gravé dans ton âme par l'admiration, ressemble-lui, j'y consens, mais comme le fils au père, non comme le portrait à l'original : un portrait est une chose morte. « Comment! on ne reconnaîtra pas de qui sont imités le style, l'argumentation, les pensées? » La chose, je crois, sera même parfois impossible, si c'est un esprit supérieur qui, prenant de qui il veut les idées premières, fait son œuvre à lui, y met son type, son cachet, et fait tout tendre à l'unité. Ne vois-tu pas de quel grand nombre de voix un chœur est composé? Toutes cependant ne forment qu'un son, voix aiguës, voix graves, voix moyennes ; aux chants des femmes se marient ceux des hommes et l'accompagnement des flûtes ; aucun effet n'est distinct, l'ensemble seul te frappe.

Je parle du chœur tel que les anciens philosophes l'ont connu. Nos concerts d'aujourd'hui emploient plus de chanteurs que les théâtres autrefois n'avaient de spectateurs. Quand tous les passages sont encombrés de ces chanteurs, que le bas du théâtre est bordé de trompettes, et que de l'avant-scène retentissent les flûtes et les instruments de tout genre, de ces sons divers naît l'accord général.^[29] Tel je veux voir l'esprit : j'y veux force instructions, force préceptes, force exemples de plus d'une époque, et que le tout conspire à une même fin.

« Comment, dis-tu, parvenir à cette fin? » Par une attention soutenue, et en ne faisant rien que par les conseils de la raison. Consens à l'entendre, elle te dira : « Renonce enfin aux vanités que poursuit l'homme par tant de voies ; renonce aux richesses, péril ou fardeau de qui les possède ; renonce aux folles joies du corps et de l'âme : elles amollissent, elles énervent ; renonce à l'ambition, gonflée de vide, de chimères et de vent : elle n'a point de limites, elle n'a pas moins peur de voir quelqu'un devant elle que derrière elle ; deux envies la travaillent : la sienne, puis celle d'autrui ; or juge quelle misère : être envieux et envié! Jette les yeux sur la demeure des grands, sur ce seuil tumultueusement

disputé par ceux qui les courtisent : combien d'humiliations pour entrer, combien plus quand tu es admis! Laisse là ces escaliers de l'opulence, ces vestibules suspendus sur d'énormes terrasses : tu t'y verrais sur la pente d'un abîme et sur une pente glissante. Viens plutôt par ici, viens à la sagesse : dirige-toi vers sa demeure si tranquille et en même temps si riche de ressources. Tout ce qui paraît bien haut placé parmi les choses humaines, en réalité fort petit, ne s'élève que relativement aux plus humbles objets ; on n'y aborde néanmoins que par de raides et difficiles sentiers. Elle est escarpée, la voie qui mène au faîte des dignités. Mais choisis de monter à cet autre séjour devant lequel la Fortune courbe le front ; tu verras sous tes pieds ce qui passe pour grandeurs suprêmes ; et tu seras venu pourtant par un chemin uni au point qui les domine toutes. »

LETTRE LXXXV.

QUE LE SAGE S'INTERDISE MÊME LES PASSIONS LES PLUS MODÉRÉES

Je t'avais ménagé ; j'avais omis tout ce qui restait encore de trop difficile à démêler, satisfait de te donner comme un avant-goût de ce que disent les nôtres pour établir que la vertu à elle seule suffit à remplir toutes les conditions du bonheur. Tu veux que je réunisse tous les arguments soit de notre école, soit imaginés pour nous persifler : si je l'entreprenais, au lieu d'une lettre je ferais un livre, moi qui témoigne à tout instant que ce genre de démonstration est loin de me plaire. J'ai honte de descendre dans la lice, pour la cause des dieux et des hommes, avec une alêne pour toute arme.

« Qui est prudent est aussi tempérant ; l'homme tempérant a de plus la constance ; la constance suppose l'imperturbabilité, laquelle n'admet point d'affection triste ; or qui est libre de tristesse est heureux : donc l'homme prudent est heureux, et la prudence suffit pour le bonheur. » À cette série de déductions, des péripatéticiens répondent que l'imperturbabilité, et la constance, et l'absence de tristesse s'attribuent, dans leur langage, à l'homme qui n'est troublé que rarement et médiocrement, et non pas qui ne l'est jamais ; l'exemption de tristesse, ils l'entendent de quiconque n'y est point enclin et ne se livre pas fréquemment ou avec excès à ce genre de faiblesse : car notre nature ne veut pas qu'aucune âme en soit affranchie ; leur sage, invincible au chagrin, y est toutefois vulnérable.... et le reste dans le même sens, suivant l'esprit de leur secte. Ils n'excluent pas les passions, ils les atténuent.

Mais que c'est accorder peu au sage que de le dire plus fort que les plus faibles, plus gai que les plus affligés, plus modéré que les plus fougueux, plus grand que l'extrême bassesse ! Et que n'admire-t-il son agilité, que n'en est-il fier en considérant les boiteux et les estropiés ?

Elle aurait pu courir sur le front des épis,
Sans froisser ni courber ce flexible tapis,
Ou de son pied léger suspendu sur l'abîme,
Sans l'y mouiller jamais, des flots raser la cime. ^[30]

Voilà la vitesse qu'on estime par elle-même, et non pas celle qu'on loue comparativement aux plus lentes allures. Appellerais-tu bien portant l'homme attaqué de fièvre, même légère ? Un degré moindre dans le mal n'est pas la bonne santé.

« Le sage, disent-ils, est appelé imperturbable comme on appelle fruits sans noyau non ceux qui n'en ont point, mais ceux qui l'ont fort petit. » Erreur. Ce n'est pas la diminution, c'est l'absence des vices qui constitue l'homme vertueux

tel que je le conçois ; il faut qu'ils soient nuls, non pas moindres ; si peu qu'il y en ait, on les verra croître et lui faire obstacle à chaque pas. Si une fluxion sur les yeux, grandie jusqu'au dernier période, ôte la vue, un commencement de fluxion la trouble. Donne au sage des passions quelconques, la raison, impuissante contre elles, sera emportée comme par un torrent, d'autant plus qu'au lieu d'une seule, c'est la ligue entière des passions que tu lui laisses à combattre. Or cette masse réunie, tout médiocre que soit chaque ennemi, est plus forte que le choc d'un seul, si grand qu'il puisse être. Ce sage a pour la richesse un amour qui est modéré, de l'ambition sans trop de fougue, une colère qu'on peut apaiser, une légèreté moins vagabonde et moins mobile que bien d'autres, un goût de débauche qui n'est point de la frénésie. Mieux partagé serait l'homme qui aurait un seul vice complet que celui qui, à moindre dose, les réunirait tous. D'ailleurs qu'importe le degré de la passion? Quel qu'il soit, elle ne sait pas obéir, elle ne reçoit pas de conseil. Tout comme nul animal, soit sauvage, soit domestique ou privé, n'obtempère à la raison, parce que leur nature est d'être sourds à sa voix ; de même les passions ne suivent ni n'écoutent, si minimes qu'elles soient. Les tigres ni les lions ne dépouillent jamais leur férocité, bien qu'elle plie quelquefois ; et lorsqu'on s'y attend le moins, cette rage un instant radoucie se réveille terrible. Jamais le vice ne s'est franchement apprivoisé. Enfin, où la raison triomphe, les passions ne naîtront même point ; où elles naissent malgré la raison, malgré elle elles gagnent du terrain. Car il est plus facile de les arrêter au début que de régler leur fougueux développement.^[31]

Mensonge donc et danger que ce *moindre degré* dans le mal, système à mettre au même rang que celui qui dirait : « Sois modérément fou, modérément malade. » La vertu seule garde ce tempérament, que n'admettent point les mauvaises affections de l'âme : on les expulse plus aisément qu'on ne les dirige. N'est-il pas vrai que ces vices, invétérés et endurcis, qu'on appelle maladies de l'âme, sont immodérés, comme l'avarice, la cruauté, la tyrannie, l'impiété? Les passions le sont donc aussi : car des passions on passe aux vices. Et puis, pour peu que tu laisses d'empire à la tristesse, à la crainte, à la cupidité, à tout mouvement dépravé de l'âme, tu n'en seras plus maître. Pourquoi? Parce que c'est hors de toi qu'ils trouvent leurs stimulants. Aussi se développeront-ils selon que ces causes d'excitation seront plus ou moins énergiques. La crainte sera plus grande si l'objet qui la frappe semble plus grave ou plus imminent ; et le désir d'autant plus vif que de plus riches avantages éveilleront nos espérances. Si la naissance des passions dans l'homme ne dépend pas de l'homme, il dépend aussi peu de lui de les avoir à tel degré. Si tu leur permets de commencer, elles s'accroîtront avec leurs causes et toujours en proportion de celles-ci.^[32] Ajoutons que même les plus petites affections de l'âme ne peuvent que grandir : jamais le

mal ne garde de mesure. Les maladies les plus légères au début n'en suivent pas moins leur marche, et parfois une aggravation toute minime perd le malade. Mais quelle folie n'est-ce pas de croire qu'une chose dont le commencement ne dépend point de nous, prenne fin quand il nous plaira! Comment suis-je assez fort pour étouffer ce que je n'ai pu empêcher de se produire, bien qu'il soit plus aisé de fermer la porte à l'ennemi que de le maîtriser une fois reçu?

On a distingué, on a dit : « L'homme tempérant et sage, tranquille par sa complexion morale et physique, ne l'est point par le fait des événements. Si en effet, dans l'habitude de son âme, il ne sent ni trouble, ni tristesse, ni crainte, une foule de causes surgissent du dehors qui s'en viennent le troubler. » Voici ce qu'on veut dire par là : Il n'est point colère et se fâche pourtant quelquefois ; sans être timide, il a quelquefois peur : en d'autres termes, la crainte n'est pas en lui comme vice, mais comme impression. Admettons l'hypothèse ; et la fréquence des impressions produira le vice ; et la colère, admise dans l'âme, refondra cette constitution morale où la colère n'avait point part. Je dis plus : qui ne méprise pas les accidents du dehors craint donc quelque chose ; et lorsqu'il faudra braver hardiment et en face les glaives et les feux pour la patrie, les lois, la liberté, il marchera de mauvaise grâce et à contrecœur. Le sage ne tombera jamais dans cette discordance de sentiments. Il faut prendre garde aussi, ce me semble, de confondre deux points qui veulent être établis séparément. On conclut de la nature même de la chose qu'il n'y a de bien que l'honnête, et pareillement, que la vertu suffit pour le bonheur. S'il n'y a de bien que l'honnête, tout le monde accordera que pour vivre heureusement il suffit de la vertu ; réciproquement, si la vertu seule fait le bonheur, on ne disconvient pas que l'unique bien c'est l'honnête. Xénocrate et Speusippe tiennent que le bonheur peut à toute force être le fruit de la vertu seule, et que cependant l'honnête n'est pas l'unique bien. Epicure aussi est d'avis qu'avec la vertu l'homme est heureux ; mais qu'en elle-même la vertu n'est point assez pour le bonheur, vu qu'on est heureux par la volupté, qui procède de la vertu, mais qui n'est point la vertu même. — Inapte distinction! car il dit lui-même que jamais la vertu n'existe sans la volupté. D'après quoi, si toujours elle lui est inséparablement unie, seule elle suffira pour le bonheur, puisqu'elle a avec elle la volupté, puisqu'elle ne va point sans elle, lors même qu'elle est seule. Autre absurdité quand on dit qu'à toute force on sera heureux par la vertu, mais non parfaitement heureux : je ne vois pas comment cela peut se faire. Car la vie heureuse comprend le bien parfait et à son comble : elle est donc parfaitement heureuse. Si celle des dieux n'offre rien de plus grand ni de meilleur ; si la vie heureuse c'est la vie divine, il n'est plus pour elle d'accroissement possible. Et encore, si la vie heureuse est celle qui n'a faute de rien, toute vie heureuse l'est

parfaitement ; là se trouve le bonheur et le bonheur suprême. Douteras-tu que la vie heureuse ne soit le souverain bien ? Donc, si elle possède ce bien, elle est souverainement heureuse. Le souverain bien n'étant point susceptible d'augmenter, car qu'y aurait-il au delà du terme le plus élevé ? il en est de même de la vie heureuse qui ne le serait pas sans le souverain bien. Que si tu fais l'un plus heureux que l'autre, tu mets à plus forte raison une infinité de degrés dans le souverain bien, ce bien au-dessus duquel je ne conçois aucun degré. Qu'un homme soit moins heureux qu'un autre, naturellement il ambitionnera cette vie plus heureuse que la sienne. Or l'homme vraiment heureux ne préfère rien à son sort. Il est de même peu croyable qu'il reste quelque chose que le sage aime mieux être que ce qu'il est, ou qu'il ne préfère pas ce qui serait meilleur à ce qu'il a. Car assurément, plus il sera sage, plus il se portera vivement vers la meilleure des situations et voudra la conquérir à tout prix. Or comment serait heureux l'homme qui peut encore, que dis-je ? qui doit encore désirer quelque chose ?

Je vais dire d'où vient cette erreur : on ne sait point qu'il n'y a qu'une vie heureuse. Ce qui fait d'elle la meilleure situation possible, c'est sa qualité et non sa grandeur. Aussi est-elle la même, longue ou courte, répandue ou concentrée, qu'elle se partage entre une infinité de lieux et de devoirs, ou qu'elle se replie sur un seul objet. L'estimer par nombre, mesure et parties, c'est lui ôter son excellence. Or qu'y a-t-il d'excellent en elle ? qu'elle est une vie pleine. Le terme du manger comme du boire est, je pense, la satiété. L'un a mangé plus, l'autre moins ; qu'importe ? les voilà tous deux rassasiés. L'un boit davantage, l'autre moins ; qu'importe, si tous deux n'ont plus soif ? Celui-ci a vécu plus d'années que celui-là : il n'importe, si les nombreuses années du premier n'ont point comporté plus de bonheur que le peu d'années du second. L'homme dont tu dis : « Il est moins heureux, » ne l'est pas du tout ; ce titre d'heureux n'admet pas de diminutif.

« Qui est courageux est sans crainte ; qui est sans crainte est sans tristesse ; qui est sans tristesse est heureux. » Ce syllogisme est de notre école. On cherche à répondre à cela : que nous nous emparons d'un fait erroné et contestable comme d'une chose avouée, en disant que l'homme courageux est sans crainte. Car enfin, cet homme ne craindra-t-il pas des maux imminents ? Ne pas les craindre serait pure folie, aliénation d'esprit plutôt que courage. Il craindra, sans doute très légèrement ; mais il ne sera pas tout à fait hors de crainte. « Parler ainsi, c'est toujours retomber dans l'abus de prendre pour vertus des vices moindres. Car celui qui craint, quoique plus rarement et moins que d'autres, n'est point pur des atteintes du mal ; seulement elles sont plus légères. » — Encore une fois, je tiens pour insensé quiconque n'appréhende pas tout mal

imminent. — « Vous dites vrai, si c'est un mal ; mais s'il sait que ce n'en est point un, s'il ne juge comme mal que la turpitude, il devra envisager le péril d'un œil calme et dédaigner ce que d'autres peuvent craindre ; ou bien, s'il est d'un fou et d'un homme hors de sens de ne pas avoir peur du mal, plus on sera sage, plus cette peur sera forte. » À votre sens, l'homme courageux se jettera donc au-devant des dangers? « Point du tout. Il ne les craindra pas, mais il les évitera : la prudence lui sied, si la crainte ne lui sied point. » Eh quoi! la mort, les fers, les brasiers, tous les traits de la Fortune ne l'effrayeront pas? Non : il sait que ce ne sont point des maux, mais des semblants de maux ; il voit dans tout cela des épouvantails. Représente-lui la captivité, les fouets sanglants, les chaînes, l'indigence et ces membres que déchirent la maladie ou les cruautés des hommes, évoque d'autres fléaux encore, il les comptera parmi les terreurs paniques. C'est aux peureux à en avoir peur. Regardes-tu comme mal ce à quoi l'homme doit souvent se porter de lui-même?

Tu demandes : Qu'est-ce que le mal? C'est de céder à ce qu'on appelle maux, et de livrer lâchement cette indépendance pour laquelle il faut tout souffrir. C'en est fait de l'indépendance, si on ne brave les vaines menaces qui nous imposent leur joug. On ne mettrait pas en problème ce qui convient à l'homme courageux, si l'on savait ce que c'est que courage. Ce n'est point témérité irréfléchie ni amour des périls, ni manie de rechercher ce que tous redoutent ; c'est la science de distinguer ce qui est mal et ce qui ne l'est pas. Le courage n'excelle pas moins à se protéger lui-même qu'à supporter ces choses qui ont une fausse apparence de maux. « Mais enfin, si le fer est levé sur la tête de l'homme courageux ou va creusant tour à tour telle et telle partie de son corps ; s'il voit rouler sur ses genoux ses entrailles ; si par intervalles, pour qu'il sente mieux ses tortures, on revient à la charge ; si de ses viscères, de ses plaies ressuyées on tire encore de nouveau sang, ^[33] n'éprouve-t-il, dis-moi, ni crainte ni douleur? » Il souffre sans doute, car le plus grand courage ne dépouille point la sensation physique ; mais il ne craint pas, il n'est pas vaincu, il regarde d'en haut ses souffrances. Veux-tu savoir quel esprit l'anime? Celui d'un ami exhortant son ami malade.

« Ce qui est un mal est nuisible ; ce qui nuit fait que l'homme vaut moins : ni la douleur, ni la pauvreté n'altèrent ses mérites ; donc elles ne sont point des maux. » Cette proposition, nous dit-on, est fausse ; car il y a telle chose qui peut nuire à l'homme sans qu'il en vaille moins. La tempête et les mauvais temps nuisent au pilote, et ne lui ôtent rien de son talent. — Certains stoïciens répondent que le talent du pilote se perd dans la tempête et le mauvais temps en ce qu'il ne peut plus accomplir ce qu'il se propose et suivre sa direction : il tombe au-dessous non point de son art, mais de son œuvre. Sur quoi le

péripatéticien : « Voilà donc aussi le sage qui vaut moins si la pauvreté, si la douleur, si d'autres crises semblables le pressent : elles ne lui ôtent pas sa vertu, elles en empêchent l'action. » L'objection serait juste, s'il n'y avait disparité entre le pilote et le sage. Celui-ci se propose, dans la conduite de sa vie, non d'accomplir quoi qu'il arrive ce qu'il entreprend, mais d'agir en tout selon le devoir ; le but du pilote est de vaincre tous les obstacles pour mener son navire au port. Les arts ne sont que des agents : ils doivent tenir ce qu'ils promettent ; la sagesse commande et dirige. Les arts sont les serviteurs de la vie ; la sagesse en est la souveraine.

Il y a une autre réponse à faire, ce me semble ; savoir : que jamais ni l'art du pilote ne perd à la tempête, ni l'application de cet art. Le pilote ne te promet point une heureuse traversée : il te promet ses utiles services, son habileté à conduire un vaisseau, laquelle brille d'autant plus que des contretemps fortuits lui suscitent plus d'obstacles. Celui qui peut dire : « Neptune, jamais tu n'engloutiras ce vaisseau sans que je tiens mon gouvernail droit, ^[34] » a satisfait à l'art ; ce n'est pas l'œuvre du pilote, c'est le succès que compromet la tempête. « Comment ? il ne nuit pas au pilote l'accident qui l'empêche de gagner le port, qui rend ses efforts impuissants, qui le reporte en arrière ou le tient immobile, ou enlève ses agrès ? » Ce n'est pas comme pilote, c'est comme navigateur qu'il en souffre. Loin que cela déconcerte son art, il en ressort davantage : car en temps calme, comme on dit, le premier venu est pilote. Le gros temps fait tort au navire, non au pilote en tant que pilote. Il y a en lui deux personnes : l'une qui lui est commune avec tous ceux qui montent le bâtiment où lui-même compte comme passager ; l'autre qui lui est propre et qui le constitue pilote. La tempête lui nuit sous le premier rapport, non pas sous le second. Et puis son art existe pour le service d'autrui : ce sont les passagers qu'il intéresse, comme l'art du médecin s'applique à ceux qu'il traite. La sagesse est un bien tout à la fois commun aux hommes avec lesquels vit le sage, et personnel au sage. Ainsi peut-être la tempête contrarie le pilote en paralysant le ministère qu'il a promis aux passagers ; mais le sage ne reçoit d'échec ni de la pauvreté, ni de la douleur, ni d'aucun des orages de la vie ; car ils n'enchaînent point tous ses actes, mais seulement ceux qui touchent ses semblables : lui-même agit toujours sans toujours réussir, ^[35] et n'est jamais plus grand que quand le sort lui fait obstacle : il remplit alors la vraie mission de la sagesse, qui est le bien, avons-nous dit, et des autres hommes et du sage.

Mais de plus, il ne tombe même pas dans l'impuissance de les servir, lorsque pour son compte il est victime de quelque fatalité. L'humilité de sa fortune l'empêche-t-elle d'enseigner d'exemple l'art de gouverner les peuples, il enseignera comment se gouverne la pauvreté ; son œuvre s'étend à toutes les

circonstances de la vie. Et il n'y a ni condition, ni événement qui exclue son action : il remplit alors ce même rôle qui lui interdit de remplir les autres. Également propre à toutes deux, la bonne fortune il la réglera, la mauvaise il la vaincra. Il a exercé sa vertu de manière à la déployer dans les revers comme dans le succès, à n'envisager qu'elle, non la matière qu'elle doit mettre en œuvre. Voilà pourquoi ni pauvreté, ni douleur, ni rien de ce qui pousse les esprits ignorants hors de la voie et dans l'abîme n'arrête le sage. Tu crois que le malheur l'accable? Le malheur lui sert. Ce n'était pas d'ivoire seulement que Phidias savait faire des statues ; il en faisait de bronze. Tu lui aurais donné du marbre, ou toute autre matière, vile au prix du marbre, qu'il en eût tiré, selon qu'elle s'y fût prêtée, des chefs-d'œuvre. Ainsi le sage signalera sa vertu, s'il le peut, dans la richesse ; faute de mieux, dans la pauvreté ; dans sa patrie, s'il y habite ; sinon, sur la terre d'exil ; comme général ou comme soldat, en santé comme en maladie. Quelque destinée qui lui advienne, il en fera sortir de mémorables résultats. Certains hommes domptent les bêtes sauvages et soumettent au joug les plus féroces, celles dont la rencontre nous glace de terreur. C'est peu qu'ils les dépouillent de leur caractère farouche, ils les apprivoisent jusqu'à la familiarité. Le lion souffre de son maître qu'il porte la main dans sa gueule ; le tigre se laisse embrasser de son gardien ; un nain d'Ethiopie fait mettre à genoux et marcher sur la corde un éléphant.^[36] De même le sage est expert dans l'art de dompter les maux. La douleur, l'indigence, l'ignominie, la captivité, l'exil, monstres affreux partout ailleurs, dès qu'ils approchent ne sont plus intraitables.

LETTRE LXXXVI.

MAISON DE CAMPAGNE ET BAINS DE SCIPION L'AFRICAIN.

BAINS MODERNES. PLANTATION DES OLIVIERS.

Je t'écris de la villa même de Scipion l'Africain^[37] où je me repose, non sans avoir religieusement salué ses mânes et l'autel que je présume être le sépulcre du grand homme. Pour son âme, elle est remontée au ciel sa patrie ; et je me le persuade, non parce qu'il a conduit de grandes armées, honneur qu'il partage avec ce fou de Cambyse qui réussit par sa folie même, mais à cause de sa rare modération et de son patriotisme plus admirable lorsqu'il s'exile que lorsqu'il défend son pays. Ou Scipion devait être perdu pour Rome, ou Rome pour la liberté. « Je ne veux, se dit-il, blesser en rien nos lois ni nos institutions : que le droit reste égal pour tous ; jouis sans moi, ô ma patrie! du bienfait que tu tiens de moi : j'ai été le sauveur et je serai la preuve de ton indépendance. Je pars, si tu me crois devenu plus grand qu'il ne te convient. »

Comment n'admèrerais-je pas cette magnanimité qui embrasse un exil volontaire pour soulager Rome d'un nom qui l'offusque? Les choses en étaient venues au point que la liberté allait faire outrage à Scipion, ou Scipion à la liberté. Sacrilège des deux parts : donc il céda la place aux lois et prit Liternum pour retraite, laissant à son pays la honte de son exil, comme avait fait Annibal.^[38]

J'ai vu cette villa toute en pierre de taille, cette muraille qui ceint la forêt, ces tours de défense élevées sur les deux flancs de l'édifice, cette citerne masquée de constructions et de verdure et qui suffirait aux besoins d'une armée, ce bain tout étroit, et ténébreux selon l'usage antique : nos pères n'imaginaient pas qu'il fit chaud dans une pièce, à moins qu'il n'y fût pas clair. De quelle douce émotion je fus saisi en comparant les habitudes de Scipion aux nôtres! Voilà l'humble recoin où la terreur de Carthage, où celui à qui Rome doit de n'avoir été qu'une fois prise,^[39] baignait ses membres fatigués de rustiques travaux : car tels étaient ses exercices, et, comme faisaient nos aïeux, il domptait le sol de ses propres mains. Il habita sous ce toit grossier, ce vil pavé portait le héros. Qui consentirait de nos jours à se baigner si mesquinement? On s'estime pauvre et misérablement logé, si les murs de nos bains ne resplendissent d'astragales dont l'ampleur égale la richesse ; si les marbres numides, pour trancher de couleurs, ne s'incrèstent dans ceux d'Alexandrie ; si des festons de mosaïque, prodiges de travail et rivaux de la peinture, ne serpentent tout autour ; si le verre ne lambrisse les plafonds ; si la pierre de Thasos,^[40] jadis la rare curiosité de quelque temple, ne revêt ces piscines où nous plongeons nos corps desséchés par d'excessives

transpirations, et si des bouches d'argent n'y vomissent l'onde à grands flots. Et je ne parle encore que de bains plébéiens : si je décrivais ceux de nos affranchis! Que de statues, que de colonnes qui ne soutiennent rien,^[41] qu'ils dressent là comme décor, par besoin de dépense! Quelles masses d'eaux tombant en cascades avec fracas! Nous voilà blasés à tel point que nos pieds ne veulent plus fouler que des pierres précieuses.

Il y a dans ce bain de Scipion de faibles jours, fentes plutôt que fenêtres, pratiqués dans la pierre du mur pour recevoir la clarté sans nuire aux fortifications. Aujourd'hui on appelle nid de cloportes un bain qui n'est point disposé de telle façon que de vastes fenêtres y admettent le soleil à toute heure du jour, que l'on puisse tout ensemble et se laver et se brunir la peau, et que de sa baignoire on découvre au loin la campagne et les mers. Aussi des édifices qui attireraient le concours et l'admiration de tous le jour de leur dédicace, sont rejetés au rang des antiquités à mesure que le luxe trouve par de nouveaux moyens à s'éclipser lui-même. Jadis les bains publics étaient rares, et nul embellissement ne les ornait : à quoi bon orner ce qui coûtait d'entrée le quart d'un as, ce que l'on créait pour l'utilité, non pour l'agrément? L'eau ne montait point du fond des bassins et ne se renouvelait pas sans cesse comme le courant d'une source thermique : on n'attachait pas tant de prix au degré de transparence d'une eau où le corps allait déposer ses souillures. Mais, ô dieux! quel plaisir n'est-ce pas d'entrer dans ces bains obscurs, revêtus d'un crépi grossier, quand vous savez qu'un édile comme Caton, ou Fabius Maximus, ou l'un des Cornélius Scipions y mettaient la main pour en régler la chaleur! Car c'était aussi pour ces grands hommes une des fonctions de l'édilité de visiter les lieux qui s'ouvraient pour le peuple, d'y faire régner la propreté, une convenable et saine température, non point celle dont on s'est naguère avisé, température d'incendie, au point qu'un esclave convaincu d'un crime devrait n'être que baigné tout vif. Je ne vois plus en quoi diffère un bain chaud d'un bain d'eau bouillante. Combien aujourd'hui certaines gens ne taxent-ils pas Scipion de rusticité! Ne devait-il point faire entrer le jour dans son étuve par de larges spéculaires,^[42] et rôtir en plein soleil, en attendant d'être cuit dans son bain? L'infortuné mortel! Il ne sut pas jouir. Son eau n'était pas filtrée, mais bien souvent trouble et, s'il avait plu un peu fort, presque bourbeuse. Or il ne s'inquiétait guère de la trouver telle : il y venait laver sa sueur et non ses parfums. Ici, dis-moi, n'entends-tu pas d'avance ces exclamations : « Je n'envie guère ce Scipion : oui, c'était vivre en exilé que se baigner de la sorte. » Et même, le sais-tu, il ne se baignait pas tous les jours. Car, au dire de ceux qui nous ont décrit les usages de la vieille Rome, on se lavait chaque jour les bras et les jambes, à cause des souillures contractées par le travail ; mais l'ablution du corps entier n'avait lieu qu'aux jours de marché. Sur

quoi l'on va me dire : « Ils étaient donc bien sales! Quelle odeur ils devaient avoir! » Ils sentaient la guerre, le travail, l'homme enfin.^[43] Depuis que les bains sont devenus si nets, les corps sont plus souillés que jamais. Si Horace veut peindre un infâme trop connu par ses raffinements sensuels, que dit-il?

Rufillus sent le musc.^[44]

Rufillus vivrait aujourd'hui qu'il semblerait sentir le bouc, qu'il serait comme ce Gorgonius que le même Horace lui oppose. Prendre des parfums n'est plus rien, si on ne les renouvelle deux, trois fois le jour, de peur que tout ne s'évapore. Et ces gens font gloire de leurs odeurs, comme si elles venaient d'eux!

Si tu trouves ceci trop austère, accuses-en l'influence du lieu. Là j'ai appris d'Aegialus, chef d'exploitation très intelligent et possesseur actuel de ce domaine, que même les vieux arbres peuvent se transplanter. Chose essentielle à savoir pour nous autres vieillards qui ne mettons pas en terre un olivier qui ne soit pour un autre. Aegialus en a transplanté devant moi en automne un de trois ou quatre ans dont les fruits ne l'avaient point satisfait. Toi aussi tu pourras t'abriter sous cet arbre lent à venir

.....Qui, né pour un autre âge,
À nos futurs neveux réserve son ombrage.^[45]

comme dit notre Virgile, moins soigneux de l'exacte vérité que de la grâce parfaite des détails ; il a voulu non pas instruire l'homme des champs, mais charmer ses lecteurs. En effet, sans parler de mainte autre erreur, il a fallu qu'aujourd'hui je le prisse en défaut sur le point que voici :

Sème au printemps la fève ; au printemps les sainfoins

Et le millet doré redemandent tes soins.^[46]

N'y a-t-il qu'une époque pour semer ces trois choses, et chacune doit-elle se semer au printemps? Tu vas en juger.

Je t'écris au moment où juin décline déjà vers juillet : eh bien! je viens de voir, le même jour, semer le millet et récolter la fève.

Revenons à l'olivier, que j'ai vu aussi transplanter de deux manières. Figure-toi des arbres de belle grandeur, tous leurs rameaux coupés à un pied du tronc : ils ont leur tige, on a retranché, sans toucher à la souche principale où elles tiennent, le chevelu des racines : cette souche frottée de fumier est plongée dans la fosse ; puis non content d'y amonceler la terre, on la presse en piétinant. Rien, à ce que dit Aegialus, n'est plus efficace que cette pression : elle ferme passage au froid et au vent, rend l'arbre moins mobile et permet aux racines nouvelles de s'étendre et de mordre le sol : elles sont si tendres et si faiblement adhérentes que la moindre agitation les arracherait infailliblement. De plus, avant d'enfouir l'arbre, il ratisse légèrement l'écorce ; car il prétend qu'il repousse des racines de

toute la partie mise à nu. Le tronc ne doit pas s'élever de terre au delà de trois ou quatre pieds, vu qu'en très peu de temps il se garnira de branches depuis le bas et ne restera pas en grande partie, comme les vieux oliviers, aride et rabougri.

Voici quel fut son second mode de transplantation : de fortes branches, dont l'écorce non durcie encore ressemble à celle des jeunes arbres, se plantaient comme des troncs. Leur croissance est un peu plus lente ; mais, comme s'ils partaient d'une tige mère, ils n'ont rien qui choque le toucher ni la vue.

J'ai vu encore un vieux cep de vigne qu'on détache du tronc pour le transplanter : il faut ramasser en faisceau, s'il se peut, jusqu'aux moindres poils des racines, puis coucher le plant bien au long, pour que le cep même en jette de nouvelles. Et j'en ai vu de plantés en février, et même à la fin de mars, qui déjà tiennent embrassé l'ormeau de leur voisin. Au surplus tous ces arbres que j'appelle à haute tige^[47] veulent, suivant Aegialus, être arrosés d'eau de citerne : si ce moyen est bon, nous avons la pluie à commandement. Je ne veux pas t'en apprendre plus, crainte de te mettre en état, comme Aegialus l'a fait avec moi, de disputer contre ton maître.

LETTRE LXXXVII.

FRUGALITÉ DE SÉNÈQUE. DU LUXE. LES RICHESSES SONT-ELLES UN BIEN?

J'ai fait naufrage avant de m'embarquer : comment la chose arriva-t-elle, je ne le dirai pas ; tu pourrais la ranger parmi les paradoxes stoïciens dont aucun pourtant n'est ni mensonger, ni si étrange qu'il paraît l'être au premier aspect, ce que je te ferai voir quand tu voudras, et même quand tu ne le voudrais pas. En attendant, mon expédition m'a appris combien nous avons d'objets superflus, et qu'un facile raisonnement porterait l'homme à se défaire de choses que parfois la nécessité lui enlève et dont il ne sent pas la perte. Avec le peu d'esclaves que pouvait tenir un seul chariot, sans autre garde-robe que ce que nous portons sur nous, mon cher Maxime et moi sommes déjà au second jour du plus heureux voyage. Mon matelas est par terre, et moi sur mon matelas. De deux manteaux l'un sert à garnir ma couche, l'autre à la couvrir. Quant au dîner, on n'aurait su rien en distraire ; il n'a pas fallu grand temps pour l'apprêter : je ne suis jamais sans figues sèches, pas plus que sans tablettes à écrire. Si j'ai du pain, les figues font mon ragoût ; sinon, elles me servent de pain. Grâce à elles, chaque jour est pour moi un jour^[48] de nouvel an que je me rends propice et heureux au moyen de bonnes pensées et de tout ce qui élève l'âme. Or jamais l'âme ne s'élève plus haut que lorsque isolée des choses étrangères elle a conquis la paix en bannissant la crainte ; la richesse, en ne désirant rien. La voiture où je suis placé est tout à fait rustique : nos mules ne donnent signe de vie que parce qu'elles se traînent encore ; le muletier va sans chaussure, et ce n'est pas à cause de la chaleur. J'ai peine à gagner sur moi de laisser croire qu'une pareille voiture est la mienne : elle survit donc toujours en moi, la mauvaise honte de ce qui est bien ! Chaque fois qu'un train plus élégant arrive sur nous, j'ai beau m'en vouloir, je rougis, preuve que ces beaux plans, approuvés et vantés par moi, ne sont pas encore adoptés franchement et d'une manière invariable. Qui rougit d'un attelage mesquin sera glorieux d'une voiture de prix. J'ai fait peu de progrès jusqu'ici : je n'ose point être simple à la face des gens ; je m'inquiète toujours de ce que pensent de moi ceux qui passent.

Et c'est contre ce que pense tout le genre humain que ma voix devrait s'élever : insensés, dupes que vous êtes, en extase devant des superfluités, vous n'estimez jamais l'homme par ses biens propres. S'agit-il de patrimoine ? Calculateurs des plus experts, vous dressez l'inventaire de l'homme à qui vous allez prêter ou votre argent ou vos services, car cet article aussi se porte en compte, et vous dites : « Ses biens sont considérables, mais il doit beaucoup ; il a

une maison superbe, mais payée d'emprunts ; personne ne présente au premier signal des valets de meilleure mine, mais il ne fait pas honneur à ses engagements ; ses créanciers soldés il n'aurait plus rien. » Ne devriez-vous pas à tout autre égard raisonner de même, vous enquérir avec soin des qualités que chacun possède en propre ? Cet homme est riche, pensez-vous : car il se fait suivre, même en voyage, d'une vaisselle d'or ; car il a des terres de labour dans toutes les provinces ; car il feuillette un énorme livre d'échéances ; car il possède, aux portes de Rome, plus d'arpents qu'on ne lui pardonnerait d'en posséder dans les déserts de l'Apulie. « Avez-vous tout dit ? Eh bien, il est pauvre. Comment ? Parce qu'il doit. Combien ? Tout ce qu'il a. » N'est-ce pas la même chose à vos yeux d'emprunter aux hommes que d'emprunter à la Fortune ? Que me font ces mules rebondies, toutes de couleur pareille ? Et ces voitures ciselées ?

L'or se mêle aux dessins de leur housse écarlate ;

L'or brille aux longs colliers sur leur poitrail pendants,

Et des freins d'or massif sont rongés sous leurs dents. ^[49]

Tout cela ne fait pas que le maître en vaille mieux, ^[50] non plus que la mule. M. Caton le censeur, dont la naissance fut aussi heureuse pour la République que celle de Scipion, car si l'un fit la guerre à nos ennemis, l'autre la fit aux mauvaises mœurs, Caton montait un méchant bidet, et portait en croupe un bissac, pour avoir avec lui l'indispensable. Oh ! s'il pouvait aujourd'hui se rencontrer avec l'un de ces élégants, si magnifiques sur les grands chemins, escortés de coureurs, d'écuyers numides, de torrents de poussière qu'ils chassent devant eux ^[51] ! Caton sans doute paraîtrait moins bien équipé, moins bien entouré que le raffiné qui, au milieu de tout cet appareil, en est à se demander s'il se louera comme gladiateur ou comme bestiaire. Siècle glorieux que celui où un général triomphateur, un censeur de Rome et plus que tout cela, un Caton se contentait d'un seul cheval qui n'était pas même tout pour lui : car moitié était occupée par son bagage pendant de chaque côté de la selle. À tous ces coursiers brillants d'embonpoint, à ces andalous, à ces agiles trotteurs ne préférerais-tu pas l'unique cheval de Caton, pansé par Caton lui-même ?

Mais, je le vois, une telle matière serait sans terme, si moi-même je ne finissais. Je n'en dirai donc pas davantage de ces équipages de route qu'on devinait sans doute devoir être un jour ce qu'ils sont, quand on les appela pour la première fois *impedimenta*, des embarras. Je veux en revanche t'entretenir encore de quelques syllogismes de notre école au sujet de la vertu, qui, nous le prétendons, satisfait à toutes les conditions du bonheur. « Ce qui est bon rend l'homme bon, de même que ce qu'il y a de bon dans l'art musical fait le musicien ; les dons du hasard ne font pas l'homme bon ; ce ne sont donc pas des

biens. » À quoi les péripatéticiens répondent que le premier terme de notre énoncé est faux : « De ce qu'une chose est bonne, il ne suit pas nécessairement qu'elle rende l'homme bon. Il peut y avoir dans la musique quelque chose de bon comme les cordes, la flûte ou tout autre instrument propre à accompagner le chanteur ; mais rien de tout cela ne fait un musicien. » Nous répliquons qu'ils ne saisissent pas dans quel sens nous prenons ces termes : ce qu'il y a de bon dans la musique. Nous ne parlons pas du bagage d'un musicien, mais de ce qui le fait musicien : eux considèrent le matériel de l'art, au lieu de l'art même. Mais si dans cet art proprement dit il y a quelque chose de bon, c'est là nécessairement ce qui fera le musicien. Tâchons de rendre ceci encore plus clair : le mot bon, en musique, se dit de deux choses, de ce qui sert le musicien comme exécutant, et de ce qui fait l'art accompli. À l'exécution appartiennent les instruments, les flûtes, les cordes : ils ne tiennent point directement à l'art. On est artiste même sans instruments : peut-être ne peut-on pas alors tirer parti de son art. Cette distinction n'a pas lieu dans l'homme : le bien de l'homme est aussi le bien de sa vie.

« Ce que l'homme le plus méprisé, ce que l'infâme peut obtenir n'est pas un bien ; or un prostitueur, un maître d'escrime obtiennent la richesse : elle n'est donc pas un bien. » Proposition fausse, s'écrie-t-on. Car dans les professions de grammairien, de médecin, de pilote, on voit les plus minces individus arriver aux richesses. — Mais ces professions ne se piquent pas de grandeur d'âme, ne portent pas le cœur haut, ne dédaignent pas les dons du hasard. La vertu élève l'homme au-dessus de lui-même, au-dessus des objets les plus chers aux autres mortels : ce qu'ils appellent biens, ce qu'ils appellent maux, n'excite en lui ni désirs passionnés, ni folles craintes. Chélidon, l'un des eunuques de Cléopâtre, posséda un immense patrimoine. Tout récemment Natalis, dont la langue était aussi impure que méchante, dont la bouche recueillait les purgations périodiques des femmes, hérita d'une foule de testateurs et eut lui-même nombre d'héritiers. Eh bien, est-ce la richesse qui l'a souillé, ou lui qui a rendu la richesse immonde ?

L'argent tombe sur certains hommes comme une pièce de monnaie dans un égout. La vertu est plus haut placée que ce vil métal : sa valeur à elle est tout intrinsèque ; aucun de ces profits qui arrivent par bonnes comme par mauvaises voies ne sont à ses yeux des biens. Or la science soit du médecin, soit du pilote, ne défend ni à elle-même ni aux siens l'admiration de ces choses-là. Qui n'est pas honnête homme peut néanmoins être médecin, pilote ou grammairien, tout comme cuisinier sans doute. Mais qui possède des avantages peu communs ne peut être classé dans le commun des hommes. Tel est le bien, tel sera l'homme. Un coffre-fort vaut ce qu'il contient, ou plutôt il est l'accessoire de ce qu'il

contient. Un sac d'écus a-t-il jamais d'autre prix que celui de l'argent qu'il renferme? Il en est de même des possesseurs de grands patrimoines : ils sont des accessoires, des appendices de leurs propriétés. D'où vient donc la grandeur du sage? De ce que son âme est grande. Il est donc vrai que ce qu'on voit échoir aux mortels les plus méprisés n'est pas un bien. Aussi ne dirai-je jamais que l'insensibilité soit un bien : elle est le partage de la cigale, de la puce. Je ne donnerai pas même ce nom à la tranquillité, à l'absence de chagrin : quoi de plus tranquille que le vermisseau?

Tu veux savoir ce qui constitue le sage? Ce qui constitue Dieu. Tu es forcé d'accorder au sage quelque chose de divin, de céleste, de sublime. Le vrai bien n'est pas fait pour tous, et n'admet pas pour possesseur le premier venu.

Il faut voir ce que donne ou refuse une terre.
Là réussit le blé, la vigne ailleurs prospère ;
Plus loin l'arbre fertile en verger grandira.
Et sans culture ici le gazon verdira.
L'Inde aura son ivoire, et Saba dans ses plaines
Récoltera l'encens, et de ses noirs domaines
Le Chalybe aux flancs nus nous enverra le fer ;
Le Tmole son safran parfumé.....^[52]

Ces productions furent réparties en divers climats, pour obliger les mortels à commercer entre eux, si les uns voulaient recevoir des autres et leur donner réciproquement. Le souverain bien aussi a sa patrie à lui : il ne naît point aux mêmes lieux que l'ivoire,^[53] aux mêmes lieux que le fer. Et où donc naît-il? Dans notre âme. Si elle n'est pure, si elle n'est sainte, Dieu n'y logera point.

« Le bien ne peut naître du mal : la cupidité crée la richesse, la richesse n'est donc pas un bien. » On répond qu'il n'est pas vrai que le bien ne naisse point du mal ; car du sacrilège et du vol il provient de l'argent. Ainsi ce sera un mal que le sacrilège et que le vol, mais à ce titre qu'ils font plus de maux que de biens ; car encore donnent-ils du profit, quoique empoisonné par la crainte, l'anxiété, les tourments de l'âme et du corps. — Quiconque parle ainsi se condamne à admettre que si le sacrilège est un mal comme, entraînant beaucoup de maux, c'est un bien à quelque autre égard, parce qu'il rapporte quelque avantage ; or se peut-il rien de plus monstrueux, bien qu'on ait dès longtemps persuadé aux hommes que le sacrilège, le vol, l'adultère sont au sombre des biens? Que de gens n'ont point honte du vol! combien font gloire de l'adultère! On punit les petits sacrilèges, les grands sont portés en triomphe.^[54] D'ailleurs si sous un rapport quelconque le sacrilège est réellement un bien, il sera plus, il sera honorable et qualifié de méritoire,^[55] ce que nulle conscience humaine n'admettra. Non, encore une fois, le bien ne peut naître du mal. Si en effet, comme vous le dites, le sacrilège est un mal uniquement parce qu'il entraîne

beaucoup de maux, faites-lui remise des supplices, garantissez-lui la sécurité, ce sera un bien complet de tout point. Et pour, tant le plus grand supplice du crime n'est-il pas dans le crime même? Crois-tu la peine différée tant que le bourreau, tant que les cachots ne sont point là? erreur ; elle se fait sentir sitôt l'acte commis, que dis-je? lors même qu'il se commet. Ainsi du mal ne peut naître le bien, pas plus que la figue de l'olivier. Le fruit répond à la semence : le bien ne dégénère pas. Dès que l'honnête ne peut provenir de la turpitude, le mal ne produit pas le bien : car l'honnête et le bien, c'est tout un. Quelques stoïciens objectent à ceci : qu'en admettant que l'argent est un bien de quelque part qu'il vienne, il ne s'ensuit pas que ce soit un argent sacrilège, quoique étant le fruit d'un sacrilège. Voici comment je comprends la chose. Dans la même urne il y a de l'or et une vipère : si tu en tires l'or,^[56] ce n'est pas parce qu'elle renferme une vipère que l'urne te fournit cet or, mais elle te le fournit quoiqu'elle renferme aussi une vipère. Les profits du sacrilège ont lieu de la même manière, non parce que c'est chose honteuse et criminelle que le sacrilège, mais parce qu'au crime se joint le profit. De même que dans cette urne il n'y a de mauvais que la vipère, et non l'or qui s'y trouve en même temps ; ainsi pour le sacrilège le mal est dans le crime, non dans le profit. Cette opinion n'est pas la mienne : les deux termes de la comparaison sont très dissemblables. Je puis d'une part prendre l'or sans la vipère, de l'autre je ne puis arriver au profit que par le sacrilège. Ce profit-là n'est point à côté du crime ; il fait corps avec lui.

« Toute chose dont la poursuite nous fera tomber dans une foule de maux n'est pas un bien. La poursuite des richesses nous jette dans une foule de maux ; donc les richesses ne sont pas un bien. » Votre proposition, nous dit-on, signifie deux choses : l'une qu'en voulant arriver aux richesses nous tombons dans une foule de maux : or cet inconvénient a lieu aussi dans la poursuite de la vertu. Tel qui court les mers pour s'instruire aboutit au naufrage ; tel autre à la captivité. Voici le second sens : ce qui nous fait tomber dans le mal n'est pas un bien. Mais il ne suit pas de cette proposition que les richesses ou les voluptés nous précipitent dans le malheur ; autrement, loin d'être un bien, elles seraient un mal. Or vous vous bornez à dire qu'elles ne sont pas un bien. Ce n'est pas tout : vous accordez que les richesses ont quelque utilité ; vous les rangez parmi les avantages de la vie. Mais d'après votre raisonnement elles ne seront pas même des avantages, car par elles une foule d'inconvénients nous arrivent.

Certains philosophes répondent : « qu'on impute faussement aux richesses ces inconvénients. Elles ne font de mal à personne : le mal ne vient que de notre folie à nous ou de l'iniquité d'autrui. Ainsi l'épée d'elle-même ne tue point ; elle est l'arme de celui qui tue. Il n'est pas vrai que les richesses vous nuisent, parce qu'on vous nuit à cause de vos richesses. » Posidonius, ce me semble, a mieux

répondu : « Les richesses sont des causes de maux, non pas qu'elles-mêmes fassent quelque mal, mais parce qu'elles excitent à mal faire. » Car autre est la cause efficiente, qui produit à l'instant et nécessairement le mal, autre la cause antérieure ; et les richesses ne renferment que celle-là. Elles enflent l'âme, engendrent l'orgueil et suscitent l'envie ; elles égarent à tel point la raison que le renom d'homme riche, dût-il nous porter malheur, nous enchante. Or les vrais biens doivent être irréprochables : ils sont purs, ne corrompent point l'âme, ne la troublent point : ils relèvent et l'agrandissent, mais sans la gonfler. Les vrais biens inspirent de la confiance ; les richesses, de l'audace ; les vrais biens donnent de la grandeur à l'âme ; les richesses, de l'insolence. Et l'insolence n'est qu'un faux semblant de grandeur. « À ce compte les richesses non seulement ne sont pas un bien, elles sont même un mal. » Oui, si elles nuisaient par elles-mêmes ; si, comme je l'ai dit, elles étaient cause efficiente ; mais elles ne sont qu'une cause antérieure, laquelle, il est vrai, excite au mal, y entraîne même ; car elles offrent des apparences, des semblants de bien, et le grand nombre y peut croire. La vertu aussi est une cause antécédente d'envie ; car que de gens dont la sagesse, dont la justice excitent ce sentiment ! mais cette cause n'est pas immédiate et ne frappe pas tout d'abord. Loin de là, ce qui dans la vertu frappe le plus l'imagination des hommes, c'est qu'elle inspire l'amour et l'admiration. Posidonius veut qu'on pose ainsi la question : « Ce qui ne donne à l'âme ni grandeur, ni confiance, ni sécurité, n'est pas un bien ; or les richesses, la santé et autres dons semblables ne procurent aucune de ces trois choses ; donc ce ne sont pas des biens. » Il renforce encore sa proposition de cette manière : « Ce qui, loin de donner de la grandeur, de la confiance, de la sécurité à l'âme, n'engendre au contraire qu'insolence, morgue, présomption, n'est pas un bien ; or les dons du hasard nous portent à tout cela ; donc ce ne sont pas des biens. » — À ce compte, disent nos adversaires, ce ne seront pas même des avantages. — Les avantages ne sont pas de même nature que les biens. Un avantage apporte plus d'utilité que de désagrément ; un bien doit être sans mélange et n'avoir en soi rien de nuisible. Ce qui fait le bien, ce n'est pas d'être plus utile que nuisible, c'est d'être exclusivement utile. D'ailleurs les avantages sont aussi pour les animaux, pour les hommes imparfaits, pour les sots. C'est pourquoi les inconvénients peuvent s'y mêler ; mais on appelle avantage ce qu'on juge tel sous la plupart des rapports. Le bien appartient au sage seul, et ne doit point comporter d'alliage.

Prends courage : il ne te reste plus qu'un nœud à dénouer, mais c'est le nœud d'Hercule.^[57] « Une somme de maux ne fait pas un bien : plusieurs pauvretés font une richesse ; donc la richesse n'est pas un bien. » Notre école ne reconnaît pas ce syllogisme : les péripatéticiens qui l'imaginèrent en donnent aussi le mot.

Mais, dit Posidonius, ce sophisme rebattu dans toutes les chaires de dialectique est ainsi réfuté par Antipater : « Qui dit pauvreté ne dit pas possession, mais retranchement ou, comme les anciens, privation, *orbationem*, que les Grecs nomment στέρησις. On vous appelle pauvre à raison non de ce que vous avez, mais de ce que vous n'avez pas. Des vides multipliés ne rempliront rien : les richesses se composent de plusieurs possessions, et non d'une somme de dénuements. Vous n'entendez pas comme il faut le mot de pauvreté. C'est l'état non de qui a peu, mais de l'homme à qui il manque beaucoup. Il se dit non de ce qu'on possède, mais de ce qu'on n'a pas. » J'exprimerais plus facilement ma pensée s'il existait un mot latin qui eût le sens d'ἀνυπαξία (non existence), qualification qu'Antipater assigne à la pauvreté. Pour moi, je ne vois pas que la pauvreté soit autre chose que la possession de peu. Nous examinerons, quelque jour que nous serons bien de loisir, ce qui constitue la richesse et la pauvreté. Mais alors aussi nous considérerons s'il ne vaudrait pas mieux l'appriivoiser, cette pauvreté, et ôter à la richesse sa morgue sourcilleuse, que de disputer sur les mots comme si l'on était d'accord, sur les choses. Prenons que nous sommes convoqués à une assemblée du peuple. On propose une loi sur l'abolition des richesses : est-ce avec de tels syllogismes que nous comptons la soutenir ou la combattre? Obtiendrons-nous ainsi que le peuple romain redemande avec enthousiasme cette pauvreté qui fut le fondement et la cause de sa puissance, et qu'il s'alarme de ses richesses ; et qu'il se dise qu'il les a trouvées chez des vaincus ; que par elles la brigue, la vénalité, les séditions ont fait irruption dans la cité la plus pure et la plus tempérante ; que l'on étale avec trop de faste la dépouille des nations ; que ce qu'un peuple a ravi à tous, il est plus facile à tous de le reprendre à un seul?^[58] — Voilà ce qu'il importe plus de démontrer. Exterminons les vices, au lieu de les définir. Parlons, si nous pouvons, avec plus de vigueur, sinon, plus nettement.

LETTRE LXXXVIII.

DES ARTS LIBÉRAUX. ^[59]

Tu désires savoir ce que je pense des *arts libéraux*. Pas un que j'estime, pas un que je mette au rang des bonnes choses ; c'est au lucre qu'ils visent. Industries mercenaires, elles n'ont d'utilité que si elles préparent l'intelligence, mais ne la captivent point. On peut s'y arrêter tant que l'âme n'est capable de rien de plus haut ; ce sont des apprentissages, non des œuvres de maîtres. On les a nommés arts libéraux, tu le vois, comme étant dignes d'un homme libre. Mais il n'est qu'un art vraiment libéral : celui qui fait libre ; c'est la sagesse, cet art sublime, généreux, magnanime ; le reste n'est que petitesse, puérités. Penses-tu qu'il y ait rien de bon dans ces arts qui ont, remarque-le, pour professeurs les plus ignobles et les plus dégradés des hommes ? Il faut, non pas les apprendre, mais les avoir appris.

On a cru devoir rechercher si les arts libéraux rendent l'homme vertueux. Ils ne le promettent même pas ; c'est une science où ils n'aspirent point. Le grammairien s'évertue à épurer le langage ; veut-il s'aventurer davantage, il va jusqu'aux abords de l'histoire, ou, reculât-il au plus loin ses limites, jusqu'à la versification. Qu'y a-t-il là qui aplanisse le chemin à la vertu ? Classification de syllabes, exacte appréciation des mots, traditions mythologiques, lois et variétés du mètre ? Qu'y a-t-il là qui bannisse la crainte, qui affranchisse de la cupidité, qui refrène l'incontinence ? Allons chez le géomètre et chez le musicien : trouveras-tu rien là qui te défende de craindre, qui te défende de désirer ? Hors ces deux points, nulle autre science ne sert.

Il s'agit de voir si ces professeurs enseignent la vertu ou non ; s'ils ne l'enseignent pas, ils ne peuvent l'inspirer ; s'ils l'enseignent, ce sont des philosophes. Veux-tu te convaincre que ce n'est pas pour enseigner la vertu qu'ils montent dans leurs chaires ? Regarde combien sont diverses les tendances de chacun d'eux ; or le but serait un si l'enseignement était le même. Mais peut-être voudront-ils te persuader qu'Homère était un philosophe, quand les preuves mêmes qu'ils en donnent les démentent. Car tantôt on fait de lui un stoïcien, n'admirant rien que la force d'âme, ayant horreur des voluptés et ne s'écartant pas de l'honnête, même au prix de l'immortalité ; tantôt c'est un épicurien, qui fait l'éloge d'une cité où règne la paix et où la vie s'écoule parmi les festins et les chants ; c'est encore un péripatéticien qui admet trois sortes de biens dans la vie ; c'est enfin un académicien qui dit que tout n'est qu'incertitude. La preuve qu'il n'est rien de tout cela, c'est qu'il est tout cela à la fois : systèmes entre eux incompatibles. Accordons-leur qu'Homère ait été philosophe. Nécessairement il

la sera devenu avant d'avoir songé le moins du monde aux vers ; étudions^[60] donc cette sagesse qui a fait d'Homère son adepte. Quant à rechercher lequel fut antérieur à l'autre, d'Homère ou d'Hésiode, c'est chose aussi indifférente que de savoir si Hécube était plus jeune qu'Hélène, et pourquoi elle portait si mal son âge. Est-il bien important, dis-moi, de rechercher l'âge de Patrocle et d'Achille? ^[61] Veux-tu savoir sur quelles mers a erré Ulysse plutôt que de nous empêcher, nous, d'errer incessamment? Je n'ai pas le loisir d'apprendre si c'est entre l'Italie et la Sicile ou en dehors du monde connu qu'il fut le jouet des tempêtes, car dans un cercle si étroit pouvait-on errer si longtemps? Mais nous, les tempêtes de l'âme nous secouent chaque jour ; nos mauvaises passions nous poussent dans toutes les mésaventures d'Ulysse. Assez de beautés attirent nos regards, assez d'ennemis aussi ; d'une part des monstres implacables qui s'enivrent du sang des hommes ; de l'autre d'insidieux enchantements préparés pour l'oreille ; plus loin des naufrages et tant de fléaux variés. Enseigne-moi comment je dois aimer ma patrie, mon épouse, mon père, et voguer, au prix du naufrage, vers de si nobles affections. Que demandes-tu si Pénélope a été peu chaste, si elle en a imposé à son siècle, si, avant de l'apprendre, elle n'a pas deviné qu'elle revoyait Ulysse? Enseigne-moi ce que c'est que la chasteté et tout le prix de cette vertu, si c'est dans le corps ou dans l'âme qu'elle réside.

Je passe à la musique. Tu m'enseignes comment les voix du ton aigu s'accordent avec celles du ton grave ; comment des cordes qui rendent des sons différents produisent un accord parfait. Ah! fais plutôt que mon âme s'accorde avec elle-même, et que dans mes résolutions il n'y ait point de dissonance. Tu me montres quels sont les modes plaintifs ; montre-moi plutôt à ne point exhiler de plainte au milieu de l'adversité.

La géométrie m'apprend à mesurer de vastes fonds de terre ; qu'elle m'apprenne plutôt la juste mesure de ce qui suffit à l'homme. L'arithmétique m'apprend l'art de compter, de prêter mes doigts aux calculs de l'avarice ; qu'elle m'apprenne plutôt le néant de pareils calculs, qu'il n'en est pas plus heureux l'homme dont l'immense fortune lasse ses teneurs de livres, et que bien superflues sont des possessions dont le maître serait le plus à plaindre des hommes s'il devait par lui-même supputer tout son avoir. Que me sert de savoir régler le partage du plus petit champ, si je ne sais point partager avec un frère? À quoi bon relever en expert jusqu'au dernier pied d'un arpent, et ressaisir une minime fraction échappée à la toise, si je me chagrine de ce qu'un voisin puissant écorne ma propriété? L'arithmétique me donne le secret de ne rien perdre de mes limites ; et je voudrais, moi, qu'on me donnât celui de tout perdre avec sérénité. « Mais c'est du champ de mon père et de mon aïeul qu'on m'évince! » Et avant ton aïeul quel en était le maître? Peux-tu me dire nettement,

non pas même à quel homme, mais à quel peuple il a appartenu? Tu y es entré non comme maître, mais comme fermier. Fermier de qui? De ton héritier, au cas le plus heureux pour toi. Au dire des jurisconsultes on ne prescrit point sur le domaine public ; tu n'es ici que l'occupant ; ce que tu dis être à toi est au public, que dis-je? à tout le genre humain.^[62] Que ton art est sublime! Tu sais mesurer les corps ronds ; tu réduis au carré toutes les figures qu'on te présente, tu nous dis les distances des astres, il n'est rien qui ne soit soumis à ton compas. Homme si habile, mesure donc l'âme humaine, montre toute sa grandeur, montre toute sa petitesse. Tu sais ce que c'est qu'une ligne droite ; que t'en revient-il, si ce qui est droit en morale tu ne le sais pas? À toi maintenant qui fais gloire de connaître les corps célestes,

Où va le froid Saturne, et quels cercles des cieux

Parcourt le vol errant du messenger des dieux.^[63]

À quoi cette science me sera-t-elle bonne? À me donner l'alarme chaque fois que Saturne et Mars seront en présence, ou quand Mercure, à son coucher sur l'horizon, sera regardé de Saturne? J'aime bien mieux me persuader que, quelle que soit leur position, les astres sont propices et nullement sujets à changer. Mus par les destins dont l'ordre ne s'interrompt, dont le cours ne s'évite jamais, c'est par des périodes marquées que se font leurs retours. « Ils sont les moteurs ou les pronostics de tout événement! » Eh bien, s'ils opèrent tout ce qui arrive, que gagne-t-on à connaître ce qu'on ne changera point? S'ils ne font que l'annoncer, à quoi bon prévoir l'inévitable? Que tu le saches ou non, la chose se fera.^[64]

Observe le soleil au terme de sa course,

La Jupe à son lever, pour n'être point séduit

Par la sérénité d'une trompeuse nuit.^[65]

J'ai songé de reste à bien m'assurer contre les surprises : tout lendemain n'est-il pas trompeur? Ce que par avance on ignore trompe toujours. J'ignore ce qui sera, mais je sais bien ce qui peut être. Je ne me désespérerai de rien, je m'attends à tout : s'il m'est fait grâce de quelque chose, je le tiens pour gain. Le sort ne me trompe que s'il m'épargne, et même alors ne me trompe-t-il pas ; car comme je sais que tout accident est possible, je sais aussi que tous n'ont pas lieu infailliblement. Et j'attendrai les succès en homme préparé aux revers.

Il faut ici que tu me pardonnes de ne pas suivre les classifications reçues. On ne m'amènera pas à compter parmi les arts libéraux la peinture, non plus que l'art du statuaire, du marbrier et autres pourvoyeurs du luxe. Ainsi des lutteurs et de leur science toute pétrie d'huile et de poussière :^[66] je les rejette en dehors des études relevées, ou bien j'y ferai entrer les parfumeurs et les cuisiniers, et quiconque met son industrie au service de nos voluptés. Car enfin, je te prie, qu'ont-ils de libéral ces hommes qui vomissent leur vin pris à jeun, corps

appesantis de graisse, âmes appauvries et perdues de marasme? Verrons-nous là une étude libérale pour cette jeunesse que nos pères obligeaient à s'exercer debout, à lancer le javelot, à ficher l'épieu, à dompter un coursier, à manier les armes? Ils n'enseignaient rien à leurs enfants qu'ils pussent apprendre couchés. Mais ni ces exercices ni les arts dont je parle n'enseignent ou ne nourrissent la vertu. Que sert en effet de gouverner un cheval et de modérer sa course avec le mors, si les passions les plus effrénées nous emportent? Que sert de triompher de mille rivaux à la lutte et au ceste, si la colère triomphe de nous?

« Mais enfin, les arts libéraux n'auront ils donc aucune utilité? » Aucune pour la vertu, beaucoup pour d'autres choses. Les arts mécaniques, ces professions viles qui n'emploient que la main, quoique apportant beaucoup au matériel de la vie, ne se rattachent nullement à la vertu. Pourquoi donc instruisons-nous nos fils dans les études libérales? Ce n'est pas qu'elles puissent donner la vertu, c'est qu'elles mettent l'âme en état de la recevoir. De même que cette première teinture des lettres, comme disaient nos pères, ces éléments qu'on enseigne à l'enfance ne sont pas les arts libéraux dont l'étude va suivre, mais leur préparent la place ; ainsi les arts libéraux ne mènent pas jusqu'à la vertu, mais en facilitent les voies.

Posidonius partage les arts en quatre classes : arts vulgaires et infimes, arts d'agrément, arts éducateurs, arts libéraux! Les premiers, attributs de l'artisan, purement manuels, s'occupent de fournir aux besoins de l'existence : là rien qui offre l'apparence du beau ni de l'honnête. Les arts d'agrément ont pour but le plaisir des yeux et des oreilles. À quoi l'on peut rattacher les conceptions du machiniste, ces échafaudages de théâtre qui surgissent comme par enchantement, ces décorations qui montent sans bruit dans les airs, et ces changements inattendus où des masses réunies se disjoignent, séparées se rapprochent spontanément, s'élèvent pour s'abaisser ensuite insensiblement sur elles-mêmes, choses dont s'éblouit une foule ignorante que tout effet soudain, dont elle ne connaît pas les causes, jette dans l'ébahissement. Les arts éducateurs, que les Grecs appellent encycliques, ont quelque ressemblance avec les arts libéraux dont ils portent le nom parmi nous. Toutefois il n'est d'arts libéraux, ou pour mieux dire, libres, que ceux qui ont pour objet la vertu.

« Mais, dit-on, tout comme il y a dans la philosophie la partie naturelle, la partie morale et la partie rationnelle, la classe des arts libéraux y réclame à son tour une place. Quand il s'agit de questions de physique, on s'appuie du témoignage de la géométrie. Elle fait donc, comme auxiliaire, partie de cette science. » Eh! que d'auxiliaires nous avons, qui ne font point partie de nous-mêmes? Je dis plus : s'ils en faisaient partie, ils ne seraient point auxiliaires. La nourriture est l'auxiliaire du corps et pourtant n'en fait point partie. La géométrie

nous rend des services ; mais la philosophie n'a besoin d'elle que comme elle a besoin du mécanicien ; elle ne fait pas plus partie de la philosophie que le mécanicien de la géométrie. Ces deux sciences d'ailleurs ont chacune leurs limites. Le philosophe recherche et découvre les causes naturelles ; le géomètre s'applique à les supputer et par nombres et par mesures. Le principe constituant des corps célestes, leur action, leur nature, voilà la science du philosophe ; leurs cours, leurs retours, l'observation des lois spéciales suivant lesquelles ils descendent, s'élèvent et parfois, semblent stationnaires, bien qu'ils ne puissent s'arrêter jamais, tout cela est recueilli par le mathématicien. Le philosophe saura d'où vient qu'un miroir réfléchit les objets ; le géomètre pourra te dire à quelle distance de l'image doit se trouver le corps, et que telle forme de miroir renverra telle image. Le philosophe prouvera que le soleil est grand ; le mathématicien, combien il est grand ; le mathématicien procède par une certaine routine ou pratique ; mais, pour procéder, il faut qu'il ait acquis quelques principes philosophiques. Or ce n'est pas un art indépendant que celui dont la base est d'emprunt. La philosophie ne demande rien à d'autres : elle tire du sol même tout son édifice. Les mathématiques sont pour ainsi dire une science de surface ; elles bâtissent sur le fonds d'autrui : elles reçoivent les premiers matériaux et par ce moyen leur œuvre aboutit ; si elles allaient au vrai par elles-mêmes, si elles pouvaient complètement embrasser la nature de la création, je dirais qu'elles peuvent être d'un immense secours à nos âmes, car l'étude du monde céleste communique à l'âme une grandeur qu'elle semble puiser d'en haut.

Il n'est pour l'âme qu'une sorte de perfection, la science des principes fixes du bien et du mal, science qui relève de la philosophie seule : nul autre art ne s'occupe des biens ni des maux. Voulons-nous examiner les vertus une à une ? Le courage, c'est le mépris de ce que les hommes craignent : ces épouvantails, qui font tomber sous le joug notre indépendance, il les dédaigne, les provoque, les brise ; est-ce donc aux arts libéraux qu'il doit tant de vigueur ? La bonne foi, c'est le trésor le plus inviolable de la conscience humaine ; aucune nécessité ne la forcerait au parjure, aucune largesse ne la corrompt. « Vos lames ardentes, s'écrie-t-elle, vos verges, vos échafauds ne me feront point trahir mon secret ; plus la douleur tentera de me l'arracher, plus je le cacherai profondément. » Les arts libéraux font-ils de ces âmes héroïques ? La tempérance maîtrise les voluptés : elle déteste et repousse les unes ; elle fait la part des autres, elle les rappelle à une sage mesure et ne les recherche jamais pour elles-mêmes. Elle sait que la meilleure règle du désir est de ne s'y livrer qu'autant qu'on le doit, non autant qu'on le veut. Cette autre vertu qui nous humanise nous défend l'orgueil envers tout membre de la société ; elle nous défend d'être cupides ; dans ses paroles, ses actes, ses sentiments, elle se montre affable et facile à tous ; leurs

maux deviennent les siens, et si elle s'applaudit du bien qui lui arrive, c'est surtout parce qu'il doit lui servir à faire quelque heureux. Les arts libéraux prescrivent-ils une pareille morale? Non : pas plus qu'ils n'enseignent la sincérité, la modestie, la modération ; pas plus qu'ils n'inspirent la frugalité, l'économie, ou la clémence qui épargne le sang d'autrui comme si c'était le sien, et qui sait que l'homme ne doit pas être prodigue de la vie des hommes.

« On demande comment nous, qui disons que sans les arts libéraux on n'arrive point à la vertu, nous nions que ces arts lui soient d'aucune aide. » Il en est d'eux comme de la nourriture, sans laquelle on ne deviendrait pas vertueux, et qui pourtant n'a nul rapport avec la vertu. Un amas de bois ne fait pas par lui-même un vaisseau ; néanmoins un vaisseau ne se peut construire que de bois. En un mot, de ce qu'une chose ne peut se faire sans une autre, il ne s'ensuit pas qu'elle se fasse par son auxiliaire. On peut même dire qu'il n'est pas besoin d'arts libéraux pour arriver à la sagesse : car quoiqu'il faille apprendre la vertu, ce n'est point par eux qu'on l'apprend. Et pourquoi m'imaginerais-je qu'on ne peut devenir sage si l'on est illettré, puisque la sagesse ne réside pas dans les lettres? Elle enseigne des choses, non des mots ; et je ne sais si la mémoire n'est pas plus sûre quand elle ne s'aide d'aucun secours extérieur. Grande et vaste science que la sagesse : il lui faut la place libre ; elle embrasse dans ses leçons les choses divines et humaines, le passé, l'avenir, le périssable, l'éternel, le temps qui à lui seul, tu le vois, soulève tant de questions. D'abord est-il quelque chose par lui-même? ensuite quelque chose a-t-il existé avant lui et sans lui? a-t-il commencé avec le monde, ou, même avant le monde, si quelque chose existait, le temps aussi existait-il? Rien que sur l'âme les questions sont innombrables : D'où vient-elle? Quelle est-elle? Quand commence-t-elle à être? Quelle est sa durée? Passe-t-elle d'un lieu à un autre, et change-t-elle de domiciles, emprisonnée successivement sous la figure de tel ou tel être ; ou bien n'est-elle captive qu'une fois, avant d'avoir son essor libre au sein du grand, tout? Est-elle un corps ou non? Que fera-t-elle quand elle cessera d'agir par nos sens? Comment usera-t-elle de sa liberté, quand elle aura fui de son cachot? Oublie-t-elle son premier état, et ne commence-t-elle à se connaître qu'après que, séparée du corps, elle s'est retirée dans les cieux? Quelque partie que tu embrasses parmi les sciences divines et humaines, un énorme amas de problèmes et d'enseignements viendra t'accabler. Pour que tant et de si grands objets puissent y loger à l'aise, tu dois bannir de ton âme les inutilités qui la rétrécissent : la vertu n'y entrerait point ; à une grande chose il faut un large espace. Loin de toi ce qui n'est pas elle : que ton âme soit toute libre pour la recevoir.

« Mais il y a du charme à connaître un grand nombre d'arts. » N'en retenons donc que l'indispensable. Tu jugeras répréhensible l'homme qui fait provision de

superfluités pour en déployer dans sa maison le coûteux étalage ; et tu ne blâmeras point celui qui s'occupe à entasser un inutile bagage littéraire? Vouloir apprendre plus que de besoin est une sorte d'intempérance. Et puis cette manie d'arts libéraux fait des importuns, de grands parleurs, des fâcheux, des esprits amoureux d'eux-mêmes, d'autant moins portés à apprendre le nécessaire qu'ils se sont farcis de bagatelles. Le grammairien Didyme^[67] a écrit quatre mille volumes : homme à plaindre, n'eût-il fait qu'en lire un pareil nombre d'inutiles. Dans ces livres il recherche quelle fut la patrie d'Homère ; la véritable mère d'Enée ; ce qu'Anacréon aima le mieux, du vin ou des femmes ; si Sapho se livrait au public, et mille autres fadaïses que je voudrais désapprendre, si je les savais. Qu'on vienne dire maintenant que la vie est trop peu longue! Et dans notre école même, viens, je te montrerai de nombreux abatis à faire. Il faut trop dépenser de temps, trop blesser de jalouses oreilles pour entendre de soi cet éloge : *Le savant homme!* Contentons-nous du titre plus modeste *d'homme de bien*. Eh quoi! je compulsurai autant d'annales qu'il y a eu de peuples ; je leur demanderai qui fit les premiers vers ; je supputerai, sans avoir de fastes, combien d'années séparent Orphée d'Homère ; je contrôlerai une à une les impertinences dont Aristarque a hérissé les poèmes d'autrui, et j'userai ma vie sur des syllabes^[68]! Quoi! que je demeure cloué sur la poussière du géomètre?^[69] Aurais-je à ce point oublié le salutaire précepte : *Sois ménager du temps*? Moi, savoir de telles choses! Que m'est-il donc permis d'ignorer?

Appion le grammairien qui, sous Caligula, courut en charlatan toute la Grèce et y fut accueilli de ville en ville comme un second Homère, prétendait « que ce n'était qu'après avoir fini ses deux poèmes, l'Iliade et l'Odyssée, qu'Homère avait ajouté le début de celui qui contient la guerre de Troie ; » et il en apportait pour preuve « que deux lettres^[70] placées à dessein en tête du premier vers indiquaient le nombre de livres des deux poèmes. » Voilà ce qu'il faut savoir, quand on ne veut que savoir beaucoup.

Ne songeras-tu pas, ô homme! combien de temps te dérobent et les maladies, et les affaires publiques, et tes affaires privées, et les soins journaliers de la vie, et le sommeil? Mesure la durée de tes jours : elle n'a point place pour tant de choses.

Je parle des arts libéraux : et chez les philosophes, que de choses inapplicables et de nul usage! Eux aussi sont descendus à des discussions de syllabes, aux propriétés des conjonctions et des prépositions ; ils ont empiété sur le grammairien, empiété sur le géomètre. Tout ce que ceux-ci avaient dans leur domaine de plus inutile, les philosophes l'ont transplanté dans le leur. De là est venu qu'ils savent mieux l'art de bien dire que l'art de bien faire. Écoute combien le trop de subtilité fait de mal, et quel obstacle c'est à la vérité!

Protagoras dit qu'on peut soutenir le pour et le contre sur toute question, à commencer par celle-ci : le pour et le contre sont-ils également soutenables en toute chose? Nausiphane prétend que de ce qui semble être, il n'y a rien dont l'être soit plus constant que le non être. Parménide affirme que de tout ce que nous voyons rien n'existe en dehors de l'unité. Zénon^[71] d'Élée nous débarrasse de tout embarras : il dit que rien n'existe. Les Pyrrhoniens tournent à peu près dans le même cercle avec les Mégariques, les Erétriens et les Académiciens, ces introducteurs d'une science nouvelle, *ne rien savoir*^[72]

Tout cela est à reléguer parmi le stérile fatras des arts libéraux. L'un m'offre une science qui ne me servira de rien ; l'autre m'enlève l'espoir d'arriver à une science quelconque : encore vaut-il mieux savoir du superflu que rien. Ici l'on ne me présente pas le flambeau qui pourrait me conduire à la vérité ; là on prétend me crever les yeux. Si j'en crois Protagoras, il n'y a que doute sur toutes choses ; si Nausiphane, la seule chose certaine c'est que rien n'est certain ; selon Parménide il n'y a au monde qu'une chose ; selon Zénon cette chose même n'est pas. Que sommes-nous donc, nous et cette nature qui nous environne, qui nous alimente, qui nous porte? L'univers n'est donc qu'une ombre sans corps, ou dont le vrai corps nous échappe? J'aurais peine à dire qui me fâche le plus, de ceux qui nous interdisent de savoir quoi que ce soit, ou de ceux qui ne nous laissent pas même l'avantage de ne rien savoir.

LETTRE LXXXIX.

DIVISION DE LA PHILOSOPHIE. DU LUXE ET DE L'AVARICE.

Tu demandes une chose utile, nécessaire même à qui désire arriver vite à la sagesse : tu veux que je divise la philosophie, et que je décompose ce vaste corps en plusieurs membres. En effet la connaissance des parties nous amène plus facilement à celle du tout. Et plût au ciel, tout comme la face de l'univers se développe à nos regards, que la philosophie pût nous apparaître tout entière, spectacle beau comme l'univers. Certes elle ravirait à elle l'admiration du genre humain et lui ferait quitter tout ce qui lui semble grand aujourd'hui, ignorant qu'il est de la vraie grandeur. Mais ce bonheur n'étant point fait pour nous, force nous est d'observer ici, de la même façon que nous contemplons les secrets de la nature. L'âme du sage, il est vrai, embrasse l'universalité de ce grand tout : son œil le parcourt aussi rapidement que fait le nôtre la voûte céleste ; quant à nous, qui avons à percer tant d'épais nuages et dont la vue s'arrête à un horizon si prochain, il est plus facile de nous exposer les détails, puisque l'ensemble nous échappe encore.

Je vais donc, comme tu l'exiges, distribuer la philosophie par divisions, non par lambeaux : car c'est la division, non le morcellement qui est utile, et il est aussi difficile de saisir le trop grand que le trop petit. Le peuple se divise en tribus, l'armée en centuries. Ce qui s'élève à de hautes proportions s'étudie mieux dans le classement de ses parties, lesquelles, ai-je dit, ne doivent être ni innombrables ni imperceptibles. Car c'est un abus de diviser à l'excès comme de ne point diviser du tout : c'est l'image de la confusion qu'un fractionnement qui réduit la chose en poussière.

Et d'abord énonçons, pour te satisfaire, en quoi la sagesse diffère de la philosophie. La sagesse est pour l'âme humaine la perfection dans le bien ; la philosophie, c'est l'amour et la poursuite de cette perfection. La première montre le but où la seconde est parvenue. Pourquoi l'appelle-t-on philosophie ? L'étymologie même du mot l'indique clairement. Quelques-uns ont défini la sagesse la science des choses divines et humaines. D'autres y ont ajouté : et de leurs causes ; adjonction superflue, ce me semble : car les causes ici font partie des choses mêmes. La philosophie aussi a été diversement définie : on l'a nommée tantôt l'étude de la vertu, tantôt l'étude propre à corriger l'âme, tantôt la recherche de la droite raison. Il est demeuré à peu près constant qu'il y a quelque différence entre la philosophie et la sagesse : car il ne se peut faire que l'objet poursuivi et le poursuivant soient identiques. Il y a grande différence entre l'avarice et l'argent, puisque l'une désire et que l'autre est désiré ; de

même entre la philosophie et la sagesse. Celle-ci est l'effet et la récompense de celle-là : l'une est le terme où marche l'autre. La sagesse est ce que les Grecs appellent σοφίαν, expression usitée aussi chez nos pères, comme chez nous celle de philosophie. C'est ce que prouvent nos vieilles comédies nationales et les mots inscrits sur la tombe de Bossennus :

.....Arrête, voyageur,
Et lis de Bossennus quelle fut la sagesse.

Bien que la philosophie soit l'étude de la vertu, dont elle se distingue comme le moyen de la fin, quelques stoïciens n'ont pas cru pourtant qu'on pût les séparer, vu qu'il n'y a pas de philosophie sans vertu, ni de vertu sans philosophie. La philosophie est l'étude de la vertu, mais par la vertu même : or la vertu ne peut exister sans l'étude d'elle-même, ni l'étude de la vertu, sans la vertu. Car il n'en est point ici comme du but qu'on s'exerce à frapper de loin : ailleurs se trouve le point d'attaque, ailleurs le point de mire ; il n'en est pas comme des chemins qui conduisent à une ville, et qui sont en dehors. On n'arrive à la vertu que par elle-même. La philosophie et la vertu ont donc entre elles un lien commun.

La philosophie se compose de trois parties, selon les autorités les plus graves et les plus nombreuses : *la science morale, la science naturelle et la science logique*. La première forme le cœur ; la seconde étudie la nature ; la troisième éclaircit les propriétés des mots, leur composition, et les moyens d'argumentation pour que le faux ne se glisse point à la place du vrai. Au reste, il s'est trouvé des auteurs qui réduisaient cette division, et d'autres qui l'étendaient. Quelques péripatéticiens y joignirent une quatrième partie, *la science civile*, attendu que celle-ci exige une pratique spéciale et s'occupe de matières étrangères aux trois précédentes. D'autres y rattachent encore ce que les Grecs appellent οἰκονομικήν, *la science de l'administration domestique*. D'autres ont fait *des genres de vie* une classe à part : mais il n'est rien de tout cela qui ne se trouve dans la morale.

Les épicuriens comprennent toute la philosophie sous deux titres : l'un de *la science naturelle*, l'autre de *la morale* ; quant à *la logique*, ils l'écartent. Puis comme la nature même des choses les obligeait à distinguer les équivoques et à signaler le faux caché sous l'apparence du vrai, ils ont à leur tour admis une partie logique sous cette autre dénomination : *du jugement et de la règle*, l'estimant toutefois accessoire de la partie *naturelle*. Les cyrénaïques ne voulurent ni de l'une ni de l'autre et se bornèrent à la morale, mais ils ne les écartent que pour les réadmettre sous des titres différents. Ils établissent en effet cinq divisions de la morale : la première, des choses à fuir ou à rechercher ; la deuxième, des passions ; la troisième, des actions ; la quatrième, des principes

des choses ; la cinquième, des arguments. Or les principes des choses appartiennent aux sciences naturelles ; les arguments, à la logique, et les actions, à la morale. Ariston de Chio, non content d'avancer que les sciences naturelles et logiques sont superflues, va jusqu'à les dire contradictoires : la morale elle-même, qu'il nous laisse toute seule, perd sous sa main de ses dépendances. Il lui enlève toute la partie *des maximes*, qui sont, selon lui, du *précepteur*, non du *philosophe* ; comme si le sage était autre chose que le précepteur du genre humain.

Puis donc que nous avons fait trois branches de la philosophie, procédons d'abord à la distribution de la morale. On a cru devoir en former aussi trois sections, dont la première est cette *étude qui rend à chacun selon son droit* et estime toutes choses leur vrai prix. C'est la plus utile ; car quoi d'aussi indispensable que d'appliquer aux objets leur valeur ? La deuxième section traite *des désirs*, et la troisième, *des actions*. Car il faut avant tout juger ce que vaut la chose, en second lieu régler et tempérer le désir qui porte vers elle ; enfin établir entre le désir et l'action une harmonie telle que dans ces trois faits réunis l'homme soit constamment d'accord avec lui-même. Qu'un seul des trois vienne à faillir, les deux autres ne se répondent plus. Que sert-il en effet de bien apprécier intérieurement toute chose, si tes désirs sont trop impétueux ? Que sert de réprimer cette impétuosité et de tenir tes passions en bride, si dans l'action l'à propos t'échappe, si tu ignores le temps, le lieu, le mode convenables pour agir ? Car autre chose est de connaître, le mérite et le prix de chaque objet, autre chose de saisir les occasions ; on peut contenir la fougue de ses appétits, et ne pas savoir se porter à l'action sans s'y précipiter. Ainsi la vie concorde avec elle-même quand l'action ne manque pas au désir, et quand le désir est conçu suivant le mérite de la chose, désir plus tiède ou plus vif en raison de ce mérite même.

Les sciences naturelles s'occupent de deux ordres de substances : les corporelles et les incorporelles, subdivisées à leur tour, pour ainsi dire, en plusieurs degrés. La première classe comprend les corps engendrant, puis les corps engendrés, et, parmi ceux-ci, les éléments. Quant à l'élément-principe, quelques-uns le croient simple, quelques autres complexe, c'est-à-dire contenant et la matière et la cause de tout mouvement et les éléments dérivés. Reste la section des *sciences logiques*. Tout discours est ou continu, ou coupé par demandes et réponses. Celui-ci s'est appelé *dialectique*, et celui-là *rhétorique*, laquelle s'occupe des mots, de leur sens et de leur arrangement. L'objet de la dialectique est double : elle s'attache aux termes et à leur définition ou, si l'on veut, au fond et à la forme des propositions. Vient ensuite une ample classification de ces deux parties, et c'est ici que je dois m'arrêter ;

Sur la fleur des objets glissons d'un pas rapide^[73] : autrement, si je voulais

donner les divisions des divisions, tout cela ferait un volume.

Pour toi, Lucilius, mon excellent ami, lis ces choses, je ne te le défends pas ; mais quoi que tu puisses lire, rapporte-le tout de suite aux mœurs. Ce sont tes mœurs qu'il faut discipliner : réveille les langueurs de ton âme, raffermis ce qui se relâche en toi, dompte ce qui résiste et fais une guerre à outrance à tes vices et aux vices du siècle. À ceux qui te crient : « Quoi! toujours les mêmes reproches? » Réponds : « C'est à moi de vous dire : quoi! toujours les mêmes fautes! Voulez-vous que les remèdes cessent plus tôt que la maladie? Non : je les veux répéter encore ; vous les repoussez, j'insisterai d'autant plus. La cure commence à opérer, quand elle rappelle un corps en léthargie au sentiment de la douleur. En dépit de vous-mêmes je vous apprendrai à guérir. Plus d'une fois mes paroles peu flatteuses frapperont vos oreilles ; et la vérité, que chacun de vous refuse d'ouïr, tous ensemble vous l'entendrez. Jusqu'où reculerez-vous les bornes de vos possessions? Une terre qui contient tout un peuple, est trop étroite pour un seul maître. Jusqu'où pousserez-vous vos labours, vous qui ensemencez des provinces, métairies pour vous encore trop circonscrites? Des fleuves renommés arrosent durant tout leur cours une propriété privée ; de grandes rivières, limites de grandes nations, de leur source à leur embouchure sont à vous. C'est peu encore, si vous ne donnez à vos domaines les mers pour ceinture ; si votre fermier ne commande au delà de l'Adriatique, de la mer d'Ionie, de la mer Egée ; si des îles, jadis demeures de grands capitaines, ne sont pour vous de très chétifs manoirs.^[74] Possédez tant que vous voudrez, au loin et au large : faites un fonds de terre de ce qui s'appelait un empire, ayez à vous tout autant que vous pourrez, toujours il en restera plus qui ne sera point à vous.^[75]»

« À votre tour maintenant, vous chez qui le luxe déborde en aussi larges envahissements que chez d'autres la cupidité. Jusqu'à quand, vous dirai-je, n'y aura-t-il point de lac sur lequel le faîte de vos villas ne s'élève comme suspendu, point de fleuve que ne bordent vos édifices somptueux? Partout où l'on verra sourdre un filet d'eau thermale, de nouvelles maisons de plaisir vont sortir du sol. Partout où le rivage forme en se courbant quelque sinuosité, vous y bâtissez à l'instant ; le terrain n'est point digne de vous, si vous ne le créez de main d'homme, si vous n'y emprisonnez les mers.^[76] Mais en vain vos palais resplendiront-ils en tous lieux, et sur ces hautes montagnes d'où l'œil découvre au loin la terre et les flots, et au sein des plaines d'où ils s'élèvent rivaux des montagnes ; quand vous aurez construit sans fin comme sans mesure, chacun de vous n'aura pourtant qu'un corps et bien mince. Que vous servent tant de chambres à coucher? Vous ne reposez que dans une seule. Elle n'est point vôtre, la place où vous n'êtes point.

« À vous ensuite, qui pour votre table, gouffre insatiable et sans fond, faites

fouiller la terre aussi bien que les mers. Hameçons, lacets, filets de tout genre font la plus laborieuse chasse à tous les animaux ; pas un n'obtient la paix que de vos dédains. De cette chère, que vous apprêtent des milliers de bras, combien peu en effleurent vos lèvres blasées de raffinements? De cette énorme bête, prise au péril de tant de vies, combien peu en goûte le patron, gonflé d'indigestion et de nausées! Ces amas de coquillages, voitures de si loin, combien peu en reçoit cet estomac que rien n'assouvit! Malheureux! vous ne comprenez même pas que vous avez plus d'appétit que de ventre! »

Dis cela aux autres, de manière à l'entendre aussi toi-même ; écris-le, mais pour te lire en écrivant, rapportant tout aux mœurs et à l'apaisement de nos fougueuses passions. Etudie, non pour savoir plus, mais pour savoir mieux.

LETTRE XC.

ELOGE DE LA PHILOSOPHIE. LES PREMIERS HOMMES.

LA PHILOSOPHIE N'A PAS INVENTÉ LES ARTS MÉCANIQUES.

Nul n'en peut douter, Lucilius : c'est aux dieux immortels que nous avons l'obligation de vivre, et bien vivre est un don de la philosophie. Nous lui devons donc à elle plus qu'aux dieux, en proportion de la supériorité du bienfait ; puisqu'une bonne vie l'emporte sur la vie elle-même. Oui certes, on lui devrait davantage, si cette philosophie ne venait encore des immortels :^[77] c'est un trésor qu'ils n'ouvrent à personne, mais dont ils donnent la clef à tous. S'ils en eussent fait le bien de tout le monde, et si l'on apportait la sagesse en naissant, elle perdait son plus précieux caractère ; ce n'était plus qu'une chose fortuite. Ce qu'il y a en elle d'incalculable et de magnifique, c'est qu'elle ne vient pas spontanément, c'est qu'on la tient de soi, et qu'on ne l'emprunte pas à autrui. Qu'aurais-tu à admirer dans la philosophie, si elle n'était qu'un don banal ? Son unique but est la vérité dans les choses divines et humaines : toujours viennent sur ses pas la justice, le sentiment du devoir, la religion, en un mot le cortège de toutes les vertus enchaînées l'une à l'autre et se donnant la main. Elle enseigne le culte des dieux, l'amour des hommes, et que les premiers sont nos maîtres, les seconds nos associés ; association quelque temps respectée avant que la cupidité en rompît les nœuds et devint une cause de pauvreté pour ceux mêmes qu'elle lit les plus riches. Car on cessa de posséder toutes choses, dès qu'on voulut posséder en propre.^[78]

Mais les premiers mortels et les fils des premiers mortels suivaient ingénument la nature : ils la prenaient pour guide et pour loi, en se confiant à l'autorité du meilleur d'entre eux. Car il est dans la nature que ce qui vaut le moins soit soumis à ce qui vaut le mieux. Les animaux privés de la parole ont pour chef le plus grand ou le plus fort de leur bande. Le taureau qui marche en tête du troupeau n'est point de race dégénérée : non, c'est celui qui par sa taille et ses muscles l'emporte sur ses mâles rivaux ; l'éléphant le plus haut de stature conduit ceux de son espèce : chez les hommes le plus grand c'est le plus vertueux. Aussi était-ce alors ce qui faisait choisir les chefs ; et la félicité des peuples était la plus grande possible, l'autorité ne se donnant qu'à la vertu. Car il peut tout ce qu'il veut, celui qui ne croit pouvoir que ce qu'il doit.^[79]

Dans ce siècle appelé l'âge d'or, l'empire était donc aux sages, comme le pense Posidonius. Ils arrêtaient la violence et protégeaient le faible contre le fort ; ils exhortaient et dissuadaient, ils signalaient l'utile et le nuisible. Leur

prudence pourvoyait à ce que rien ne manquât à leurs peuples : leur valeur écartait les périls, leur bienfaisance rendait la société prospère et brillante. Commander était une charge, non un droit. Jamais on n'essayait toute la force du pouvoir contre des hommes d'où le pouvoir émanait, comme aussi nul n'avait ou l'intention ou le motif de nuire. Un bon gouvernement trouvait une prompte obéissance ; et un roi ne pouvait faire à son peuple indocile une plus grande menace que celle d'abdiquer. Mais lorsque les sourds progrès de la corruption eurent changé en tyrannies les royautes, le besoin des lois se fit sentir ; et ces lois, dans le principe, furent encore établies par les sages. Solon, qui fonda celles d'Athènes sur l'équité, est connu comme l'un des sept sages de son époque ; et si la Grèce eût alors enfanté Lycurgue, ce nombre sacré se fut enrichi d'un huitième génie : on loue encore les lois de Zaleucus et de Charondas. Ce n'est point au forum, ni dans l'école des jurisconsultes, mais dans la retraite silencieuse et révéree de Pythagore, que ceux-ci étudièrent les lois qu'ils devaient transplanter dans la Sicile alors florissante et dans l'Italie grecque.

Jusqu'ici je pense comme Posidonius : mais que la philosophie ait inventé les arts qui sont d'un usage journalier dans la vie, je ne l'accorde pas ; je ne lui décerne pas la gloire des œuvres manuelles. « Les humains dispersés, dit-il, et n'ayant d'abri qu'une excavation sous terre ou au pied d'une roche, ou le creux d'un tronc d'arbre, apprirent d'elle à construire des cabanes. » Pour moi, je crois que la philosophie n'a pas plus imaginé ces échafaudages de toits élevés sur des toits et de villes assises sur des villes, que ces viviers tenus bien clos pour que la gourmandise ne coure pas les risques des tempêtes : pour que, dans les bourrasques même les plus violentes, la sensualité ait ses ports choisis où elle engraisse des poissons tous parqués selon leur espèce. Qu'est-ce à dire ? La philosophie a montré aux hommes à avoir clef et serrure ? Qu'eût-elle fait là ? Rien qu'un appel à l'avarice. La philosophie aurait, au grand péril de qui les habite, suspendu sur nos têtes ces toits menaçants ? Ne suffisait-il pas du premier abri venu, de quelque retraite naturelle, trouvée sans art et sans difficulté ? Crois-moi, ce siècle de bonheur a précédé les architectes. C'est quand déjà naissait le luxe que naquit l'usage et d'équarrir les pièces de bois, et de faire courir la scie sur des lignes tracées d'avance qui permettent de diviser d'une main sûre

La poutre que jadis les coins seuls déchiraient.^[80]

Alors les maisons n'étaient point faites pour les salles de festin où pût tenir un peuple de convives ; on ne voiturait pas sur une longue file de chariots, qui font trembler tout un quartier, des pins et des sapins énormes où des lambris d'or massif dussent être suspendus. Deux fourches parallèles soutenaient la cabane ; un amas de ramées et de feuilles entassées disposé en pente suffisait, même à l'écoulement des grandis pluies. Sous de pareils toits habitait la sécurité. Le

chaume couvrit des hommes libres : sous le marbre et l'or loge la servitude.

Je suis encore d'autre avis que Posidonius, quand il prétend que les outils en fer sont de l'invention des sages. À ce compte il pourrait leur attribuer aussi

Et la toile perfide, et la glu du chasseur,

Et sa meute, des bois ceignant la profondeur ;^[81]

toutes inventions de l'industrie humaine, non de la sagesse. Je ne pense pas non plus que ce furent les sages qui découvrirent les mines de fer et d'airain, quand l'incendie des forêts calcina le sol, et que les veines gisant à sa surface coulèrent liquéfiées. Ces choses-là sont trouvées par les mêmes gens qui les exploitent. Autre problème, qui ne me semble pas aussi difficile qu'à Posidonius : « L'usage du marteau a-t-il précédé celui des tenailles ? » Ces deux objets sont dus à quelque esprit exercé, pénétrant, plutôt que grand et élevé : et ainsi de toutes les recherches qui veulent un corps courbé vers la terre et une âme absorbée par elle. Le sage était de facile entretien. Pourquoi non ? puisque en nos jours même il désire le moins d'attirail possible.

Comment, je te prie, concilies-tu ton admiration pour Diogène avec celle que l'inspire Dédale ? Lequel des deux te semble sage ? L'inventeur de la scie, ou celui qui, voyant un enfant boire de l'eau dans le creux de sa main, brisa aussitôt son écuelle qu'il tira de sa besace, et se reprochant sa sottise, s'écria : « Comment ai-je gardé si longtemps un meuble superflu ? » celui enfin qui fit d'un tonneau son logement et son lit ? De nos jours, dis-moi, est-il plus sage l'homme qui trouva moyen de faire jaillir par de secrets tuyaux,^[82] l'eau safranée à une immense hauteur, de remplir ou vider brusquement de leurs masses d'eau des bras de mer factices, d'adapter aux salles de festin des lambris mobiles qui en renouvellent successivement la face, si bien qu'on change de plafonds autant de fois que de services, est-il plus sage que l'homme qui prouve aux autres comme à lui-même que la nature est loin de nous avoir rien imposé de dur et de difficile ; qu'on peut se loger sans marbrier et sans sculpteur, se vêtir sans avoir commerce au pays des Sères, posséder tout ce qui est nécessaire à nos besoins en se contentant de ce que la terre offre à sa surface ? Si le genre humain voulait écouter cette voix, il saurait qu'il peut aussi bien se passer de cuisiniers que de soldats. Ceux-là furent les vrais sages, ou du moins le plus près de l'être, qui presque sans frais pourvurent à l'entretien du corps. Des soins bien simples procurent le nécessaire ; c'est pour les raffinements qu'on s'épuise de travail. On n'a pas besoin d'artisans si on suit la nature : elle n'a pas voulu nous partager entre tant de choses : en nous donnant des besoins, elle nous donne de quoi les satisfaire. Le froid est insupportable pour l'homme nu. Eh bien ! est-ce que la dépouille des bêtes sauvages et autres ne suffit pas et au delà pour nous garantir ? Des écorces d'arbres ne sont-elles pas le vêtement de la plupart des races

barbares? La plume des oiseaux ne se tresse-t-elle point en commodés habits? Aujourd'hui même les Scythes en grande partie n'endossent-ils pas des fourrures de renards et de martres, molles au toucher et impénétrables au vent? « Il faut bien pourtant repousser par la fraîcheur de l'ombre les traits brûlants d'un soleil d'été. » Eh quoi! les siècles ne nous ont-ils pas préparé une foule de retraites qui, soit injure du temps, soit tout autre accident, se sont creusées en profondes cavernes? Et puis des branches flexibles que la main façonnait en claie, qu'on enduisait d'un grossier limon recouvert de paille et d'herbes sauvages, tout cela ne fit-il pas un toit incliné où glissaient les pluies et sous lequel on passait tranquillement la saison des orages? Et enfin les habitants des Syrtes ne se cachent-ils pas dans des trous, les ardeurs excessives du soleil ne leur laissant d'abri suffisamment compacte que la terre même, toute brûlante qu'elle est?

La nature n'a pas été si marâtre, qu'elle ait donné à tous les autres animaux de faciles moyens d'existence, quand l'homme lui seul ne pourrait vivre sans nos milliers d'arts. Rien de semblable n'est exigé par elle, rien qu'il doive chercher à grand'peine pour pouvoir prolonger sa vie. Tout est sous sa main dès qu'il naît ; mais nous rendons tout difficile par notre dégoût des choses faciles. Le toit et le vêtement, et les remèdes et la nourriture, et ces accessoires devenus une si grande affaire, s'offraient gratuitement, ou au prix d'une légère peine : car la mesure en tout se bornait aux exigences du nécessaire ; on a tout transformé en objets coûteux, en merveilles qui veulent le concours d'arts aussi pénibles que multipliés. La nature suffit pour ce qu'elle, réclame. Or le luxe s'est écarté de la nature, le luxe qui s'aiguillonne lui-même de jour en jour, qui grandit avec les siècles, ingénieux auxiliaire des vices. convoitant d'abord le superflu, puis le pernicieux, il a fini par faire de l'âme le sujet du corps, le valet forcé de vils appétits. Toutes ces industries qui réveillent la cité ou qui l'étourdissent, s'évertuent au service du corps.^[83] Tout ce que jadis on lui donnait comme à un esclave, on le lui apprête comme à un roi. De là fabriques de tissus, mécaniques sans nombre, distilleries de parfums, professeurs de poses gracieuses, de chants lubriques et efféminés. Tant nous sommes loin de cette modération naturelle qui donne au désir le besoin pour limite : c'est chose rustique et misérable que de vouloir simplement ce qui suffit.

Il est incroyable, cher Lucilius, combien l'entraînement du discours éloigne du vrai même de grands esprits. Vois Posidonius, à mon avis l'un de ceux qui ont le plus mérité de la philosophie : il veut décrire d'abord comment se tordent certains fils, comment on ramène certains autres lâches et disjoints ; ensuite comment la toile à l'aide de poids suspendus s'étend en une chaîne droite ; comment la trame, introduite entre les deux parties de la chaîne dont elle surmonte la résistance, s'y mêle et s'y incorpore par la pression de la lame ; puis

il attribue aux sages jusqu'à l'art du tisserand, oubliant que depuis on a trouvé une méthode plus ingénieuse, suivant laquelle

La navette en courant entrelace la trame

Entre deux rangs de fils sur le métier tendus ;

Et le peigne resserre, aplanit les tissus.^[84]

Et s'il avait pu y joindre ces tissus de notre époque, dont on fabrique des vêtements qui ne cachent rien,^[85] qui ne sont d'aucun secours, je ne dis pas au corps, mais à la pudeur?

De là il passe aux agriculteurs et décrit, avec le même talent, le soc divisant la terre et, au moyen des seconds labours, cette terre plus meuble se prêtant mieux à l'éruption des germes ; les semences confiées à son sein ; la main de l'homme arrachant les herbes sauvages qui naissent d'elles-mêmes et qui étoufferaient le bon grain. C'est encore là, dit-il, l'œuvre du sage ; comme si, même à présent, les cultivateurs ne découvriraient pas nombre de procédés nouveaux qui accroissent la fertilité du sol.

Mais non content de tout cela, il va jusqu'à courber le sage sur le pétrin du boulanger. Il conte en effet de quelle manière, en imitant la nature, celui-ci s'est mis à faire le pain : « L'homme met un fruit dans sa bouche, ajoute-t-il ; un double rang de corps très durs, les dents le brisent sous leur pression ; ce qui en échappe leur est ramené par la langue : alors le tout se mêle à la salive qui en facilite le passage à travers le gosier qu'elle lubrifie. Arrivé dans l'estomac et cuit par sa chaleur, il finit par s'assimiler à notre substance. À l'instar de ce mécanisme, on a placé l'une sur l'autre deux pierres brutes en guise de dents, dont la première, immobile, attend l'action de la seconde ; après quoi, par le frottement réciproque, les grains sont broyés et repoussés sous les meules qui ne cessent de les triturer jusqu'à les réduire en poudre. Puis il trempe d'eau sa farine qui, façonnée et pétrie sans relâche, a formé du pain à la cuisson duquel suffirent d'abord des cendres chaudes et un âtre brûlant. Plus tard et successivement on imagina les fours et autres constructions dont la chaleur se règle à volonté. » Peu s'en est fallu qu'il n'eût donné l'industrie du cordonnier comme une invention du sage.

Sans doute l'intelligence imagina toutes ces choses, mais non l'intelligence rectifiée par la philosophie. C'est à l'homme, ce n'est point au sage qu'on doit ces inventions. J'en dirai certes autant de ces vaisseaux qui servirent à passer les fleuves et les mers au moyen de voiles adaptées pour recevoir le souffle des vents, et de gouvernails placés à l'arrière pour guider dans tous les sens la course du bâtiment, modèle pris des poissons qui se dirigent à l'aide de leur queue et, par une légère inclinaison, tournent leur élan à droite ou à gauche.^[86] « Toutes ces inventions, dit-il, sont du sage ; mais trop peu nobles pour que lui-même en

tirât parti, il les transmet à de vils manœuvres. » Moi je dis plus : elles ne furent pas imaginées par d'autres que par ceux qui jusqu'aujourd'hui s'en occupent. Il est des découvertes qui, nous le savons, ne datent que de notre temps, comme l'usage des pierres spéculaires^[87] dont les feuilles diaphanes transmettent la lumière dans toute sa pureté ; comme les bains suspendus au-dessus de leurs foyers, et ces tubes, appliqués dans les murs, qui font circuler la chaleur et l'entretiennent de bas en haut toujours égale. Que dirai-je des marbres dont nos temples, dont nos maisons resplendent ? Et ces masses de pierres polies en colonnes où s'appuient des portiques et des palais à recevoir des peuples entiers ? Et ces caractères abrégés, au moyen desquels le discours le plus rapide est recueilli, et la main suit la célérité de la parole ?^[88]

Les plus vils esclaves ont trouvé tout cela : la sagesse a plus haut son siège ; elle ne fait pas l'éducation des mains, elle est l'institutrice des âmes. Tu veux savoir ce qu'elle a découvert, ce qu'elle a produit ? Ce ne sont pas des mouvements de corps déshonnêtes, ni des sons variés qui, passant de la bouche humaine par la trompette ou par la flûte, prennent à leur sortie ou dans leur trajet les inflexions de la voix ; ce ne sont pas les armes, les remparts, la guerre : elle rêve à l'utile, plaide pour la paix, et appelle le genre humain à la concorde. Elle n'est point, non elle n'est point fabricatrice d'outils pour nos vulgaires nécessités.

Quel chétif rôle tu lui assignes ! Vois en elle l'artisan de la vie. Elle a d'autres arts sans doute sous sa dépendance : car celle dont la vie relève tient à ses ordres les ornements de la vie ; du reste c'est au bonheur qu'elle tend, qu'elle nous conduit, qu'elle nous ouvre les voies. Elle montre ce qui est mal, ce qui ne l'est qu'en apparence ; elle nous dépouille de nos illusions, elle donne la solide grandeur ; elle fait justice de la morgue, de tout ce qui est vide et spécieux, ne nous laisse pas ignorer en quoi diffère l'enflure de l'élévation, nous livre enfin la connaissance de toute la nature et d'elle-même. Elle révèle ce que sont les dieux et leurs attributs, les puissances infernales, les Lares, les Génies, les âmes perpétuées sous la forme de dieux secondaires, leur séjour, leur emploi, leur pouvoir, leur volonté. Voilà par quelles initiations elle nous ouvre non la chapelle de quelque municipe, mais l'immense temple de tous les dieux, le ciel même, dont elle a produit les vraies images et les représentations fidèles aux yeux de l'intelligence : car pour de si grands spectacles les yeux du corps sont trop faibles. De là elle revient aux principes des choses, à l'éternelle raison incorporée au grand tout, à cette vertu de tous les germes qui donne à chaque être sa figure propre. Puis elle entre dans l'étude de l'âme, de son origine, de son siège, de sa durée, du nombre de parties qui la composent. Du corporel elle passe à l'incorporel, approfondit la vérité, les arguments qui la prouvent, et après cela

comment s'éclaircissent les problèmes de la vie et du langage ; car dans l'une et dans l'autre le faux se mêle au vrai.

Le sage, je le répète, ne s'est point arraché aux arts matériels, comme il semble à Posidonius : il ne les a nullement abordés. Jamais il n'eût cru digne des frais d'invention ce qu'il ne pouvait croire digne de servir à tout jamais : il n'adopterait point pour répudier. « Anacharsis, dit Posidonius, a trouvé la roue du potier, qui en tournant forme des vases. » Ensuite, comme dans Homère se rencontre cette roue du potier, il aime mieux croire les vers apocryphes que son assertion erronée. Je ne prétends pas, moi, qu'Anacharsis soit l'auteur de cette découverte ; ou, s'il l'est, ce sera bien un sage qui l'aura faite, mais non à titre de sage, de même que les sages font beaucoup de choses comme hommes et non point comme sages. Imagine un sage excellent coureur : il devancera les autres en vertu de sa légèreté, non de sa sagesse. Je voudrais que Posidonius pût voir le verrier donner au verre avec son souffle une multitude de formes que la plus habile main aurait peine à produire. On a trouvé cela depuis qu'on ne trouve plus de sages.

« Démocrite, poursuit-il, a, dit-on, inventé les voûtes de pierres, qui se courbent en arceaux doucement inclinés et réunis par une pierre centrale. » Je dirai que le fait est faux. Car nécessairement, avant Démocrite, il y eut des ponts et des portes, dont généralement la partie supérieure est en voûte. « Avez-vous oublié, me dit-on, que ce même Démocrite trouva l'art d'amollir l'ivoire, de convertir par la cuisson le caillou en émeraude, procédé qui aujourd'hui encore sert à colorer certaines pierres qui s'y prêtent? » Oui : mais bien qu'un sage ait trouvé ces secrets, ce n'est pas en tant que sage qu'il les a trouvés ; car il fait beaucoup de choses que les hommes les moins éclairés font sous nos yeux tout aussi bien, ou avec plus d'adresse et d'expérience que lui.

Tu veux savoir quelles furent les explorations du sage, quels mystères il nous dévoila? D'abord ceux de la nature, qu'il n'a pas vue, comme font les autres animaux, d'un œil insoucieux des choses divines ; ensuite la loi de la vie, loi qu'il a appliquée à tout. Il nous a appris non seulement à connaître les dieux, mais à leur obéir, et à recevoir les événements comme des ordres. Il nous a défendu de céder aux jugements de l'erreur ; il a estimé au poids de la vérité ce que vaut chaque chose ; il a condamné les jouissances mêlées de repentir et loué les biens faits pour toujours plaire ; il a signalé à tous comme le plus fortuné des hommes celui qui n'a pas besoin de la Fortune, comme le plus puissant, celui qui sait l'être sur lui-même. Je ne parle pas de cette philosophie qui place le citoyen hors de la patrie et les dieux hors du monde, qui donne la vertu en apanage à la volupté, mais de celle qui ne voit de bien que l'honnête, de celle que les présents ni de l'homme ni de la Fortune ne séduiraient point, de celle dont le prix consiste

à ne pouvoir se vendre à aucun prix.

Que cette philosophie ait existé dans l'âge grossier où toute industrie manquait encore et où l'utile ne s'apprenait que par l'usage, je ne le crois pas ; de même avant cette époque, au temps heureux où les bienfaits de la nature étaient à la portée et à la discrétion de tous, avant que la cupidité et le luxe eussent désuni les mortels qui coururent à la rapine au lieu de partager en frères, il n'y avait pas de vrais sages, bien que tous fissent alors ce que des sages devaient faire. Car jamais situation plus admirable pour la race humaine ne peut s'imaginer ; et qu'un dieu permette à un homme de créer une terre et de régler la condition de ses habitants, il ne choisira pas autre chose que ce qu'on raconte de ces peuples primitifs chez lesquels

Jamais d'enclos, de bornes, de partage.

La terre était de tous le commun héritage ;

Et sans qu'on l'arrachât, prodigue de son bien,

La terre donnait plus à qui n'exigeait rien.^[89]

Quelle génération fut plus heureuse? Ils jouissaient en commun de la nature ; elle suffisait, en bonne mère, à l'entretien de tous : on possédait là publique richesse en pleine sécurité. Comment ne pas nommer les plus opulents des mortels ceux parmi lesquels un pauvre était impossible à trouver? L'avarice a fait irruption sur cette trop heureuse abondance : comme elle voulut distraire une part qui lui devînt propre, le trésor de tous cessa d'être le sien, et de l'immense fleuve elle s'est réduite à un filet d'eau ; elle a introduit la pauvreté ; aspirant à beaucoup, elle a vu tout lui échapper. Aussi quoique aujourd'hui elle se travaille en tous sens pour réparer ses pertes, quoiqu'elle ajoute des champs à ses champs et dépossède le voisin à force d'or ou d'injustices, quoiqu'elle donne à ses terres l'étendue de provinces, et que posséder pour elle ce soit voyager bien loin sur le sien, aucun prolongement de limites ne nous ramènera au point dont nous sommes descendus. Quand nous serons à bout d'envahir, nous aurons beaucoup ; nous avons tout auparavant. La terre elle-même était plus fertile sans culture et se prodiguait aux besoins des peuples qui ne la pillaient point à l'envi. Découvrir quelque production de la nature n'était pas un plus grand plaisir que celui de l'indiquer à autrui ;^[90] nul ne pouvait avoir trop ou trop peu : la concorde présidait aux partages. La main du plus fort ne s'était point encore appesantie sur le plus faible ; point d'avare qui, celant des trésors inutiles pour lui, privât personne du nécessaire. On prenait le même souci des autres que de soi. La guerre était inconnue et les mains pures du sang des hommes : on n'en voulait qu'aux bêtes féroces. Quand l'épaisseur du bocage voisin pouvait garantir du soleil, et qu'on bravait l'inclémence des hivers ou des pluies sous l'abri naturel d'un toit de feuilles, la vie coulait paisible et les nuits étaient sans cauchemar.

Tandis que les soucis nous retournent sur nos lits de pourpre et nous réveillent de leurs poignants aiguillons, quel doux sommeil ces hommes goûtaient sur la dure ! Ils n'avaient point au-dessus d'eux des lambris ciselés, mais sans obstacle ils voyaient de leur couche les astres glisser sur leurs têtes et le sublime spectacle des nuits menant en silence la grande révolution du ciel.

À toute heure du jour et de la nuit s'ouvrait pour eux la perspective de cette merveilleuse demeure ; ils se plaisaient à voir une partie des astres décliner du milieu du ciel vers l'horizon, et d'autres à l'opposite se rendre visibles et monter. Avec quel charme ils promenaient leurs yeux dans cette immensité semée de prodiges ! Mais vous, le moindre bruit de vos plafonds vous alarme ; et si entre vos riches peintures quelque craquement se fait entendre, vous fuyez comme si c'était la foudre. Au lieu de palais grands comme des villes, un air pur, circulant librement et à ciel ouvert, l'ombre légère d'un rocher ou d'un arbre, de limpides fontaines, des ruisseaux que ni travail humain, ni tuyaux, ni direction forcée n'avaient profanés, mais qui suivaient leur cours volontaire, et des prairies belles sans art, et au milieu de tout cela un toit agreste élevé par une rustique main, c'était là une demeure selon la nature, où l'on aimait à habiter sans la craindre et sans craindre pour elle. Aujourd'hui un de nos grands sujets de frayeur, ce sont nos maisons.

Mais toute belle et toute pure de fraude qu'ait été leur vie, ces mortels ne furent point des sages, nom qui n'est dû qu'à la perfection même. Je ne nie point toutefois qu'il n'y eût alors des hommes d'une haute inspiration et comme fraîchement sortis de la main des dieux : car il est hors de doute que le monde non encore épuisé enfantait des âmes plus généreuses. Or si elles étaient toutes de trempe plus forte et plus aptes aux travaux, elles n'avaient point toutes atteint le point suprême. La nature en effet ne donne point la vertu ; c'est un art que d'y arriver.^[91] On ne cherchait pas l'or, ni l'argent, ni les pierres transparentes dans les abîmes fangeux de la terre ; on épargnait l'animal inoffensif, tant l'homme était loin d'égorger l'homme sans colère ni crainte, pour le seul plaisir d'un spectacle. Il n'avait point encore de vêtement brodé ni de tissu d'or : l'or n'était point sorti des mines. Pour tout dire enfin, son ignorance faisait son innocence : or la distance est grande entre ne pas vouloir et ne pas savoir faire le mal. Il lui manquait la justice, il lui manquait la prudence, la tempérance, le vrai courage. Il y avait quelque image de ces vertus dans leur vie d'inexpérience ; mais la vertu n'est donnée aux âmes qu'après la culture et la science, et quand d'assidus exercices les ont perfectionnées. Nous naissons pour elle, mais sans elle ; et le meilleur naturel, avant qu'on ne l'instruise, est un élément de vertu, mais n'est point la vertu.

LETTRE XCI.

SUR L'INCENDIE DE LYON, L'INSTABILITÉ DES CHOSES HUMAINES ET LA MORT.

Notre ami Libéralis est aujourd'hui bien triste : il vient d'apprendre qu'un incendie a consumé entièrement la colonie de Lyon,^[92] catastrophe faite pour émouvoir les plus indifférents, à plus forte raison un homme qui aime tant son pays. Aussi ne peut-il retrouver la fermeté d'âme dont il a dû travailler à se munir contre les accidents qu'il jugeait possibles. Mais pour ce coup si imprévu, et peu s'en faut inouï, je ne m'étonne pas qu'il fût sans crainte quand la chose était sans exemple : car si la flamme a maltraité bien des villes, elle n'en a fait disparaître aucune.

Même dans celles où la main de l'ennemi lance le feu sur les habitations, il s'éteint en nombre d'endroits ; on a beau par moments l'attiser, rarement il dévore tout au point que le fer n'ait plus rien à achever. Et les tremblements de terre ! Presque aucun n'est assez violent, assez destructeur pour renverser des villes tout entières. Jamais en un mot n'éclata si funeste incendie qu'il ne laissât matière pour un autre. Or tant de superbes édifices dont chacun ferait l'honneur d'une cité, qu'une nuit les a jetés par terre ; et, dans une paix si profonde, ce que la guerre même ne saurait faire craindre a fondu sur eux. Qui le croirait ? Dans le silence universel des armes, quand par toute la terre régnait la sécurité, Lyon, que la Gaule montrait avec orgueil, on cherche où fut sa place. À tous ceux qu'un fléau public doit abattre, la Fortune donne le temps d'appréhender ses coups : toute grande catastrophe laisse un répit quelconque avant de se consommer : ici il n'y eut que l'espace d'une nuit entre une puissante ville et plus rien ;^[93] que dis-je ? elle a péri en moins de temps que je ne le raconte. Tout cela brise le cœur patriotique de notre Libéralis, pour lui-même si ferme et si résolu. Ce n'est pas à tort qu'il est bouleversé : l'inattendu accable davantage, et leur étrangeté augmente le poids des infortunes ; point de mortel chez qui la surprise même n'ajoute à l'affliction.

Aussi n'est-il rien qu'on ne doive prévoir, rien où d'avance on ne doive se placer en esprit ; il faut prévoir non seulement l'habituel, mais tout le possible. Car qu'y a-t-il que la Fortune ne précipite, dès qu'il lui plaît, de l'état le plus florissant, et qu'elle n'attaque et ne brise d'autant mieux qu'il se pare d'un plus bel éclat ? Qu'y a-t-il pour elle d'inaccessible ou de difficile ? Ce n'est pas toujours par une seule voie ni avec toutes ses forces qu'elle se rue sur nous. Tantôt armant nos mains contre nous-mêmes, tantôt contente de son seul pouvoir, elle fait naître le péril où l'écueil n'était point. Elle n'excepte aucun

temps : de la volupté même elle fait éclore la douleur. La guerre surgit du milieu de la paix ; et les secours qui rassuraient se transforment en objets d'alarmes, l'ami en adversaire, l'allié en ennemi. De soudaines tempêtes, plus terribles que celles des hivers, éclatent par le calme d'un beau jour d'été. Sans ennemi, que d'hostilités on essuye ! Ce qui crée le désastre, à défaut d'autres causes, c'est l'excès de prospérité. La maladie atteint le plus tempérant ; la phtisie, le plus robuste ; la condamnation, le plus innocent ; les troubles du monde, le plus solitaire des hommes. Toujours le sort, comme craignant notre oubli, trouve un nouveau moyen de nous faire sentir sa puissance. Tout ce qu'une longue suite de travaux constants, aidés de la constante faveur des dieux, réussit à élever, un seul jour le brise et le disperse. C'est donner un terme trop long à ces révolutions rapides que de parler d'un jour : une heure, un moment a suffi au renversement des empires. Ce serait une sorte de consolation pour notre fragilité comme pour celle des choses qui nous touchent, si tout était aussi lent à périr qu'à croître ; mais le progrès veut du temps pour se développer : la chute vient au pas de course.

Rien chez l'homme privé, rien dans l'État n'est stable ; hommes et villes ont leur jour fatal qui s'approche. Sous le plus grand calme couve la terreur ; et quand rien au dehors n'est gros de tempêtes, elles s'élancent d'où on les attend le moins. Des royaumes que les guerres civiles, que les guerres étrangères avaient laissés debout, s'écroulent sans que nulle main les pousse. Est-il beaucoup d'États qui se soient toujours maintenus prospères ? Donc il faut s'attendre à toutes choses et affermir son âme contre les chocs qu'elle pourra subir. Exils, tortures, guerres, maladies, naufrages, pensons à tout cela. Le sort peut ravir le citoyen à la patrie, ou la patrie au citoyen ; il peut le jeter sur une plage déserte ; ces lieux mêmes où s'étouffe la foule peuvent se changer en un désert. Mettons sous nos yeux toutes les chances de l'humaine condition : pressentons par la pensée, je ne dis point les événements ordinaires, mais tous ceux qui sont possibles, si nous voulons n'être pas accablés et ne jamais voir dans la rareté du fait une nouveauté qui stupéfie. Envisageons la destinée sous toutes ses faces. Que de villes dans l'Asie, dans l'Achaïe, un tremblement du sol a jetées bas ! Combien en Syrie, en Macédoine furent englouties ! Que de fois Chypre fut dévastée par le même fléau ! Que de fois Paphos croula sur elle-même ! Fréquemment nous reçûmes la nouvelle de villes entières anéanties ; et nous-mêmes, qui apprenons ces choses, quelles faibles parcelles nous sommes du grand tout ! Raidissons-nous donc contre le hasard, et, quoi qu'il nous amène, sachons que le mal n'est pas si grand que le bruit qu'en fait l'opinion. La flamme a détruit cette ville opulente, l'ornement des provinces où elle était à la fois enclavée et distincte, assise sur une seule montagne qui n'était pas fort haute. Eh

bien, toutes les cités dont la magnificence et la gloire retentissent maintenant à nos oreilles, le temps en balayera jusqu'aux vestiges. Ne vois-tu pas comme en Achaïe il a déjà consumé les fondements des plus illustres villes, et qu'il n'y reste rien qui annonce même qu'elles aient existé? non seulement les œuvres de nos mains s'en vont en poussière ; non seulement tout ce que l'art et l'industrie humaine établissent est bouleversé par les âges, mais la cime des monts s'affaisse, des contrées entières s'abîment, les flots viennent couvrir des lieux placés loin de l'aspect des mers ; le feu a dévasté des collines le long desquelles il brillait dans nos demeures,^[94] il a rongé ces crêtes jadis si élevées dont la vue récréait le navigateur ; il a rabaissé les plus hauts postes d'observation au niveau du sol. Quand les créations de la nature sont ainsi maltraitées, ne doit-on pas souffrir avec résignation la destruction des villes? Rien n'est debout que pour tomber, et la même fin attend hommes et choses, soit qu'une force intérieure, un vent privé d'issue secoue violemment le poids qui le tient captif ; soit que des torrents cachés sous nos pieds le plus fort vienne à briser tout obstacle ; soit que des flammes impétueuses aient crevé la charpente du globe ; soit que la vétusté, que rien ne brave, ait insensiblement tout miné ; soit que l'insalubrité du climat ait chassé les peuples et fait de l'inculte désert un foyer de pestilence. Enumérer toutes les causes de destruction serait chose trop longue. Ce que je sais, c'est que toute œuvre des mortels est condamnée à mourir : nous vivons entourés d'objets périssables.

Voilà entre autres discours les consolations que je présente à notre Libéralis qui brûle d'un incroyable amour pour sa patrie ; et cette patrie peut-être n'a été consumée que pour renaître plus brillante. Souvent le dommage a préparé la place à une situation meilleure : bien des choses sont tombées pour se relever plus grandes et plus belles. Timagène, cet ennemi de la prospérité de Rome, disait : « Si les incendies de cette ville me font peine, c'est que je sais que ses débris ressusciteront en meilleur état qu'auparavant. » Et Lyon aussi, tous vraisemblablement s'empresseront à l'envi de la rétablir plus grande et mieux garantie^[95] qu'avant le désastre. Puisse-t-elle être durable, et sous de meilleurs auspices se fonder pour un plus long avenir! Car cette colonie depuis son origine ne compte que cent ans, ce qui n'est pas, même pour l'homme, le terme le plus reculé. Etablie par Plancus, les avantages du lieu l'avaient fait jusqu'ici croître en population, bien que, dans l'espace d'une vie de vieillard, elle eût souffert de très graves échecs.

Formons notre âme à l'intelligence de son sort et à la résignation ; sachons qu'il n'est rien que n'ose la Fortune ; qu'elle a sur les empires les mêmes droits que sur leurs chefs, qu'elle peut contre les villes tout ce qu'elle peut contre les hommes. Rien ne doit là nous indigner : tel est le monde où nous sommes entrés,

telles les lois sous lesquelles on y rit. Te plaisent-elles? soumets-toi. Ne te plaisent-elles point? sors par où tu voudras. Indigne-toi, si cette constitution n'est injuste que pour toi seul : mais si la même nécessité enchaîne grands et petits, réconcilie-toi avec le destin qui condamne tout à se dissoudre. Ne nous mesure pas à nos tombeaux ni à ces monuments plus ou moins riches qui bordent nos grandes voies ; notre cendre à tous est pareille : nés inégaux, nous mourons dans l'égalité. Je dis des villes ce que je dis de leurs habitants : Rome a été prise aussi bien qu'Ardée. Le grand législateur de l'humanité ne nous distingue par la naissance et l'éclat des noms que pour le temps de cette vie. Mais arrive-t-on au point où tout mortel finit : « Hors d'ici! dit-il, vanités humaines ; que tout ce qui pèse sur la terre subisse la même loi. » Nous sommes égaux devant toutes les souffrances ; nul n'est plus fragile qu'un autre ; nul n'est plus qu'un autre assuré de vivre demain. Alexandre, roi de Macédoine, commençait l'étude de la géométrie ; le malheureux! il allait savoir combien est petit ce globe dont il n'avait conquis qu'une bien faible part ; malheureux, dis-je, il allait sentir la fausseté du surnom qu'il portait : car qui peut être grand sur un mince théâtre? Ces leçons étaient fort abstraites et exigeaient une attention soutenue : elles n'étaient pas faites pour entrer dans une tête insensée dont les rêves s'égarèrent par delà l'Océan. Il s'écria : « Enseigne-moi des choses plus faciles. — Elles sont pour vous, dit le maître, comme pour tout le monde, également difficiles.

[\[96\]](#) »

Prenons que la nature nous tient même langage : « Les choses dont tu te plains existent pour tous ; je ne puis les offrir plus faciles à personne, mais quiconque le voudra saura tout, seul se les rendre aisées. » Comment? Par l'égalité d'âme. Il faut que tu pleures, que tu aies soif, que tu aies faim, que tu vieillisses si tu es gratifié d'un plus long séjour chez les hommes, que tu sois malade, que tu perdes, que tu périsses. Ne va pas toutefois croire aux plaintes qui retentissent autour de toi : rien dans tout cela n'est mal, rien n'est intolérable ou trop dur. Il n'y a là que peurs de convention : en craignant la mort c'est un bruit public que tu crains. Et quoi de moins sensé qu'un homme qu'effrayent de simples paroles? Démétrius notre ami a coutume de dire plaisamment : « Je fais autant de cas des propos des ignorants que des vents qui s'échappent de leurs entrailles. Que m'importe en effet que le son vienne d'en haut ou d'en bas? »

Quelle folie de craindre d'être diffamé par des infâmes? Comme on a sans motif redouté ce qui n'était qu'un bruit, on a pris peur de choses qui jamais n'alarmeraient, si le bruit public ne le voulait ainsi. Un homme de bien perd-il le moins du monde à ce que des rumeurs calomnieuses pleuvent sur lui? Aux vaines rumeurs la mort elle-même ne doit rien perdre auprès de nous : elle aussi a mauvais renom. Nul de ceux qui l'accusent n'en a fait l'épreuve ; et il est

toujours téméraire de condamner ce qu'on ne connaît pas. Du moins tu sais à combien d'hommes elle rend service ; combien elle en arrache aux tourments, à l'indigence, aux lamentations, aux supplices, à l'ennui.

L'homme n'est au pouvoir de personne, dès que la mort est en son pouvoir.

LETTRE XCII.

CONTRE LES ÉPICURIENS. LE SOUVERAIN BIEN N'EST PAS DANS LA VOLUPTE.

Tous deux, je pense, nous serons d'accord sur ce point, que les choses extérieures se recherchent pour le corps ; qu'on soigne le corps en considération de l'âme ; que l'âme a ses ministres, parties d'elle-même, à l'aide desquels l'homme se meut et se nourrit, et qu'il doit subordonner à la partie principale. Dans celle-ci se trouve l'irraisonnable et le raisonnable. Le premier obéit au second qui seul, sans se rattacher ailleurs, rattache tout à lui. Car la divine raison elle-même commande à toutes choses et n'est sujette de quoi que ce soit ; or la raison de l'homme est de même nature, elle vient de la raison divine. Si nous sommes d'accord sur ce point, par voie de conséquence nous conviendrons aussi qu'en une seule chose réside la vie heureuse, savoir, dans une raison parfaite. Car elle seule ne laisse point fléchir le courage et tient bon contre la Fortune : c'est d'elle qu'en toute conjoncture nous vient la sécurité, le salut ; et le caractère du vrai bien est de ne-jamais être entamé. Celui-là, dis-je, est heureux que rien ne peut amoindrir : il est au faite des choses et ne s'appuie que sur lui-même, car quiconque s'étaye de quelque support peut tomber. Autrement, on commence à tenir grand compte de ce qui n'est point à soi. Or qui voudrait ne relever que de la Fortune? Quel homme de sens se glorifie de ce qui lui est étranger? Qu'est-ce que la vie heureuse? C'est la sécurité et la permanence dans le calme. Ce qui donne cela, c'est une âme grande, c'est la constance qui maintient ce que la justice a décidé. Mais comment acquérir ces vertus? il faut avoir étudié la vérité sous tous ses aspects et gardé dans nos actions l'ordre, la mesure, la convenance, une volonté inoffensive et bienveillante, toute à la raison dont jamais elle ne se dépare, et digne à la fois d'amour et d'admiration. Enfin, pour te tracer la règle en deux mots, l'âme du sage doit être telle que pourrait être l'âme d'un dieu. Que peut désirer l'homme qui possède tout ce qui est honnête? Car, si ce qui n'est point honnête pouvait en quelque chose contribuer au bien suprême, le bonheur serait dans des choses avec lesquelles il n'est point. ^[97] Et quoi de plus insensé ou de plus honteux que de rattacher le bonheur d'une âme raisonnable à ce qui n'a point de raison?

Quelques-uns pourtant jugent que le souverain bien peut s'accroître, vu qu'il n'atteint point à sa plénitude si l'extérieur lui est contraire. Anticiper aussi, l'une des graves autorités de notre secte, dit « qu'il accorde quelque influence à l'extérieur, mais fort peu. » Or que penser d'un homme à qui ne suffit pas la clarté du jour, s'il n'y joint celle de quelque bougie? Après des splendeurs du

soleil, de quelle importance peut être une étincelle? Si l'honnête tout seul ne te satisfait pas, nécessairement tu y voudras joindre ou le repos, l'ἀοχλησία des Grecs, ou la volupté. Le premier, à la rigueur, peut s'admettre ; car l'âme du sage est exempte de contrariété ; elle a toute liberté d'étudier l'univers et rien ne l'enlève à la contemplation de la nature. Quant au second point, la volupté, c'est le bonheur de l'animal. Vous alliez la raison à son contraire, l'honnête à ce qui ne l'est pas. Grande est, selon vous, la volupté que donne le chatouillement des sens. Pourquoi n'oser pas dire que tout est bien pour l'homme si son palais est satisfait? Et vous comptez, je ne dis pas comme homme de cœur, mais comme homme celui pour qui le bien suprême est dans les saveurs, les couleurs, les sons? Excluons-le de la noble classe qui après les dieux marche la première ; qu'il aille grossir le troupeau des brutes, l'être qui fait de sa pâture toute sa joie!

La partie irraisonnable de l'âme se divise en deux autres : la première, ardente, ambitieuse, violente, tout entière aux passions ; la seconde, basse, languissante, que la volupté asservit. La partie effrénée, meilleure toutefois que l'autre, et certes plus courageuse et plus digne de l'homme, on n'en a pas tenu compte ; on a cru indispensable au bonheur la partie débile et abjecte. On a voulu lui assujettir la raison ; et le bien du plus généreux des êtres, on en a fait un bien dégradé et ignoble, pétri en outre d'un alliage monstrueux, de membres tout divers et mal concordants ; car, comme dit notre Virgile, parlant de Scylla :

Jusqu'au-dessous du sein son visage, son corps

Représente une vierge aux séduisants dehors ;

Ses flancs offrent aux yeux la louve, la baleine,

Et sa queue en dauphin se recourbe et se traîne.^[98]

À cette Scylla du moins sont adaptés des animaux féroces, effroyables, agiles : mais de quels monstres a-t-on composé la sagesse? La partie supérieure de l'homme, c'est la vertu : elle a pour associée une chair incommode et molle, « qui n'est propre qu'à absorber des aliments, » comme dit Posidonius. Cette vertu divine se termine par de lascifs organes : à cette tête vénérable et céleste est accolé un animal inerte et flétri. Le repos des épicuriens, si profond qu'il soit, ne procurait déjà nul avantage à l'âme, mais il écartait d'elle les embarras : voici venir la volupté qui la dissout, qui en énerve toute la force. Où trouver un assemblage de corps si antipathiques? La vigueur accouplée à la faiblesse, la frivolité au sérieux, la sainteté même à l'incontinence, à l'inceste!

« Eh quoi! dit-on, si la bonne santé, et le repos, et l'absence de douleur ne doivent empêcher en rien la vertu, ne les rechercherez-vous pas? » Pourquoi non? Je les rechercherai ; non qu'elles soient des biens, mais parce qu'elles sont selon la nature et que j'y mettrai du discernement. Qu'y aura-t-il alors de bon en elles? Rien que le mérite d'un bon choix. Quand je porte un habit décent, quand

mon allure, si je marche, est convenable, quand je soupe comme il sied que je le fasse, ce n'est ni le souper, ni la promenade, ni l'habit qui est un bien, mais le but qu'en tout cela je me propose, qui est de garder en tout la mesure qu'exige la raison. J'ajouterai ceci encore : le choix d'un vêtement propre est désirable pour l'homme ; car l'homme, de sa nature, est ami de la propreté, de l'élégance. Ainsi ce qui est bien par soi-même, ce n'est pas un vêtement propre, c'est le choix de ce vêtement : le bien n'étant pas dans la chose, mais dans le discernement qui fait que nos actions sont honnêtes, non la matière de nos actions. Ce que j'ai dit du vêtement, je le dis du corps, crois-le bien. Car la nature en a enveloppé l'âme comme d'un vêtement qui la voile aux yeux. Or estime-t-on jamais l'habit par le coffre où il est serré ! Le fourreau ne rend l'épée ni bonne ni mauvaise. À l'égard du corps je te réponds de même : je le prendrai, si je puis choisir, et sain et robuste ; mais le bien sera dans mon choix, non dans la force ou la santé.

« Sans doute, dira-t-on, le sage est heureux ; mais le bonheur complet lui échappe, s'il n'en possède aussi les instruments matériels. De cette sorte on ne peut être malheureux avec la vertu ; mais on n'est pas au faîte du bonheur, lorsque les biens physiques nous manquent, comme la santé et l'intégrité des organes. » Ce qui paraît le moins admissible, tu l'accordes, savoir, qu'un homme en proie à d'extrêmes et continuelles douleurs n'est pas à plaindre, qu'il est même heureux, et tu nies la conséquence, bien moindre, qu'il le soit parfaitement : Cependant, si la vertu peut faire qu'un homme ne soit pas malheureux, bien plus aisément complétera-t-elle son bonheur, car il reste moins d'intervalle entre l'heureux et le très heureux, qu'entre le misérable et l'heureux. Quoi ! la puissance capable d'arracher l'homme aux calamités pour le mettre au rang des heureux, ne saurait achever son œuvre et l'élever au bonheur suprême ! Elle fléchit quand elle touche au sommet ! La vie a ses avantages et ses désavantages : les uns et les autres sont hors de nous. Si l'homme de bien n'est point misérable, eût-il à subir tous les désavantages, comment cesse-t-il d'être très heureux si quelques avantages l'abandonnent ? Comme en effet le poids des uns ne le précipite pas jusque dans le malheur, de même la privation des autres ne l'arrache point à sa félicité ; elle reste alors aussi complète que son malheur est nul dans le premier cas : autrement on peut lui ravir son bonheur, si on peut le diminuer.

Je disais tout à l'heure que la lueur d'une bougie n'ajoute rien aux clartés du soleil dont la splendeur efface tout ce qui sans lui aurait de l'éclat. « Mais il est des choses qui s'interposent entre le soleil et nous. » Oui, et la force de ses rayons demeure entière, au milieu de ces obstacles mêmes ; et malgré l'intermédiaire qui nous en dérobe l'aspect, il est à son œuvre et poursuit sa course. Lorsqu'il luit au sein des nuages, il n'est pas moindre que par un beau

ciel, ni plus lent dans sa marche ; car il y a grande différence entre un obstacle et l'empêchement absolu. De même ce qui fait obstacle à la vertu ne lui enlève rien. Elle n'est pas moindre, mais elle brille moins ; à nos yeux peut-être ne paraît-elle pas aussi éclatante, aussi pure ; et comme l'astre éclipsé, son influence voilée agit encore. Ainsi calamités, pertes, injustices, sont aussi impuissantes contre la vertu qu'un léger nuage contre le soleil.

Nous trouvons des gens qui nous disent que le sage mal partagé corporellement n'est ni malheureux ni heureux. Ceux-là aussi se trompent : ils mettent les avantages fortuits au niveau des vertus, et n'accordent pas plus aux choses honnêtes qu'à celles qui le sont le moins. Or quoi de plus indigne, de plus révoltant que de comparer des choses respectables à celles qui méritent le dédain ? La vénération est due à la justice, à la piété, à la loyauté, au courage, à la prudence ; ce qui est vil au contraire, c'est ce dont souvent les plus vils mortels sont le plus largement pourvus : la jambe solide, et les bras et les dents, tout cela sain et à l'épreuve. Mais d'ailleurs si le sage, avec une santé fâcheuse, ne doit passer ni pour malheureux ni pour heureux, et qu'on le laisse sur la ligne mitoyenne, sa vie non plus ne sera ni à désirer ni à fuir. Et qu'y a-t-il de si absurde que ceci : « La vie du sage n'est pas à désirer, » ou de si incroyable que de prétendre qu'il y a telle vie qui n'est ni à désirer ni à fuir ? Et puis, si les incommodités physiques ne rendent pas malheureux, elles permettent d'être heureux. Ce qui n'a pas la puissance de me faire passer dans un état pire ne peut m'interdire le meilleur état. « Le froid et le chaud, répond-on, sont deux choses connues dont le moyen terme est le tiède ; ainsi tel est heureux, tel misérable ; tel enfin n'est ni l'un ni l'autre. » Je veux faire justice de cette comparaison qu'on nous oppose. Si j'ajoute un degré de froid au tiède, il deviendra froid, un degré de chaud, il finira par être chaud. Mais l'homme qui n'est ni misérable ni heureux, quelque élément de misère que je lui apporte, ne sera pas misérable, vous-mêmes vous le dites : la comparaison est donc inexacte. Enfin, je vous livre un homme qui n'est ni misérable ni heureux : je le frappe de cécité, sans qu'il soit misérable ; de paralysie, il ne l'est point encore ; de douleurs continuelles et graves, il ne l'est pas davantage. Si tant de maux ne sauraient le faire malheureux, ils ne le font même pas déchoir du bonheur. Si le sage ne peut tomber, comme vous le dites, du bonheur dans la misère, il ne tombera pas dans la privation du bonheur. Car pourquoi de si beaux commencements s'arrêteraient-ils à un point quelconque ? Ce qui l'empêche de rouler jusqu'en bas le retient au sommet. Comment le bonheur ne serait-il pas indivisible ? Il ne peut même être discontinu ; c'est pourquoi la vertu suffit d'elle-même à le produire. « Quoi ! s'écrie-t-on, un sage comblé de jours qu'aucune douleur n'a traversés n'est pas plus heureux que celui qui a toujours lutté contre la mauvaise

fortune? » Qu'on me réponde si le second est meilleur et plus vertueux que le premier : s'il n'en est rien, il n'est pas plus heureux. Il faut que sa vie soit plus pure pour qu'elle devienne plus heureuse ; elle ne le devient qu'à ce prix. La vertu ne saurait s'accroître, ni par conséquent le bonheur, qui vient d'elle. La vertu est un si grand bien, qu'elle ne sent point tous ces petits accidents tels que la brièveté de la vie, la douleur, les diverses incommodités du corps. Car, pour la volupté, elle ne mérite pas même un de ses regards. Quel est le plus beau privilège de la vertu? De n'avoir nul besoin de l'avenir, de ne point compter le nombre de ses jours : le plus court espace de temps lui complète un bonheur sans fin. Cela nous paraît hors de toute croyance et dépasser les limites de notre nature : car cette majestueuse vertu, nous la mesurons à notre faiblesse, et c'est à nos vices mêmes que nous appliquons le nom de vertu. Mais ne semble-t-il pas aussi incroyable qu'un homme au fort des plus vives douleurs s'écrie. : Je suis heureux? Pourtant c'est dans l'officine même de la volupté que ce mot-là s'est fait entendre. « Voici le dernier et le plus heureux jour de ma vie, » disait Epicure,^[99] quand d'une part des embarras de vessie le torturaient, et que de l'autre un incurable ulcère lui rongeaient les entrailles. Pourquoi donc ne pas croire à de pareils traits venant d'hommes qui vouent leur culte à la vertu, quand on les trouve jusque chez ceux qui prirent la volupté pour souveraine? Oui, même ces âmes dégénérées, si peu élevées dans leurs sentiments, soutiennent qu'au sein d'extrêmes douleurs, d'extrêmes calamités, le sage ne sera ni heureux ni malheureux. Toutefois cette assertion aussi est incroyable, plus incroyable que la nôtre. Car je ne vois pas comment ne tomberait point jusqu'au plus bas degré la vertu une fois renversée de son trône. Ou elle doit donner le bonheur, ou, si elle perd cette prérogative, elle n'empêchera point le malheur. Tant qu'il se tient debout, l'athlète n'est pas renvoyé du combat : il faut qu'il soit vainqueur ou vaincu. « Mais ce n'est que pour les dieux immortels que la vertu et le bonheur sont faits : nous n'avons de ces biens que l'ombre et qu'une sorte d'image : nous en approchons sans y atteindre. » Je réponds que la raison est commune aux dieux comme à nous : seulement chez eux elle est parfaite, chez nous perfectible. Mais ce qui nous amène à désespérer, ce sont nos vices. L'homme faible n'est au second rang que par son peu de persistance à observer les meilleurs principes, et parce que son jugement chancelle encore incertain. Il a besoin que sa vue et son ouïe soient bonnes, sa santé satisfaisante, son extérieur non disgracieux, et qu'il se maintienne dispos de tous ses membres, et puis que sa carrière soit longue : ainsi pourra-t-il ne point se repentir de la vie. Ce demi-sage garde en lui un levain de malignité qui tient à sa mobilité d'âme ; ce fond de malice qui ne le quitte point le pousse à violer la règle, et l'agite et l'éloigné du bien. Il n'est pas encore vertueux, il s'essaye à l'être ; or quiconque ne l'est pas sans restriction

n'est qu'un méchant.

Mais un cœur généreux qu'habite la vertu^[100] est l'égal des dieux ; c'est vers eux qu'il s'élève, car il a souvenir de son origine. Ce n'est jamais une témérité de vouloir remonter au lieu d'où l'on est descendu. Et pourquoi ne pas voir quelque chose de divin dans l'être qui est une parcelle de la divinité? Ce grand tout, dans lequel nous sommes compris, est un, et cet un est dieu : nous sommes ses associés, nous sommes ses membres.^[101] L'esprit de l'homme qui embrasse tant de choses s'élève jusqu'à lui, si les vices ne dépriment point son essor. Et comme l'attitude de son corps est droite et ses yeux tournés vers le ciel, de même son esprit, qui peut s'étendre aussi loin qu'il lui plaît, a été de telle sorte formé par la nature qu'il veut atteindre au niveau des dieux, déployer ainsi toutes ses forces et parcourir à l'aise son domaine. Elle ne lui est pas étrangère la route par où il gravit vers le ciel ; y monter était une œuvre immense : mais il y retourne, il est né pour ce chemin-là. Il marche hardiment, sans souci pour tout le reste : les trésors, il n'y regarde point ; cet or et cet argent, si dignes des ténèbres où ils gisaient, il ne les prise pas sur le brillant dont ils frappent les yeux de l'ignorance, mais d'après la fange originelle dont notre cupidité les a séparés en les exhumant. Il sait, disons-le bien, que les richesses sont placées autre part qu'où on les entasse, que c'est son âme qu'il doit remplir, non ses coffres. Un tel homme, on peut l'investir du domaine de toutes choses, on peut l'envoyer en possession de la nature entière, sans autres limites que celles de l'Orient et de l'Occident ; tout doit, comme aux dieux, lui appartenir à lui qui regarde d'en haut ceux qui, regorgeant d'opulence, sont tous moins heureux de ce qu'ils ont que malheureux de ce qu'ils n'ont pas.^[102] Parvenu à ce point de sublimité, il songe aussi à son corps, ce fardeau nécessaire, non en aveugle ami, mais en tuteur, et ne se met pas sous la dépendance de ce qui fut mis sous la sienne. Nul ne peut être libre, qui est esclave de son corps. Car échappât-on aux autres servages que nous crée l'amour excessif et inquiet qu'on lui porte, le corps est déjà un fantasque et difficile maître. Tantôt le sage en sort sans murmure, tantôt il s'en élance avec courage, et ne s'informe point de ce que ses restes vont devenir. Mais comme nous ne prenons point souci des poils coupés de notre barbe, cette âme divine, alors qu'elle va quitter l'homme, estime que l'endroit où son enveloppe sera portée, que le feu la consume, ou que le sol la couvre, ou que les bêtes la déchirent, ne lui importe pas plus que l'arrière-faix au nouveau-né. Qu'on la jette à dépecer aux oiseaux de proie, ou que

Les chiens de mer en fassent leur pâture,^[103] cela le touche-t-il? Lors même qu'il est parmi les hommes, nulle menace ne l'intimide ; craindra-t-il, mort, les menaces de ceux pour qui ce n'est pas assez ;

d'être craints en deçà du trépas? « Je ne m'épouvante, dit-il, ni de vos crocs, ni des outrages auxquels seront en butte les lambeaux de mon cadavre, hideux pour ceux qui le verront. Je ne réclame de personne les derniers devoirs ; je ne recommande à personne ma dépouille. Nul ne reste sans inhumation : la nature y a pourvu. Ceux que la cruauté humaine jette à l'abandon, le temps les ensevelit. Mécène a très bien dit :

Que m'importe un tombeau? Le sein de la nature
De ses fils délaissés devient la sépulture. »

Ce mot semble d'une âme résolue : c'était en effet un haut et mâle génie, si l'homme n'eût énervé le poète.

LETTRE XCIII.

SUR LA MORT DE MÉTRONAX. MESURER LA VIE SUR L'EMPLOI QU'ON EN FAIT, NON SUR SA DURÉE.

Dans la lettre où tu te plaignais de la mort du philosophe Métronax,^[104] comme s'il eût pu et dû vivre plus longtemps, je n'ai point reconnu cet esprit de justice qui pour toute personne et en toute cause surabonde chez toi : mais il ne te fait faute que là où il manque à tout le monde. J'ai trouvé beaucoup d'hommes justes envers les hommes ; envers les dieux, pas un seul. Nous faisons chaque jour le procès à la destinée : « Pourquoi celui-ci est-il enlevé au milieu de sa carrière? Pourquoi celui-là ne l'est-il pas et prolonge-t-il une vieillesse à charge à lui-même et aux autres? » Qu'estimes-tu, je te prie, le plus légitime, ou que tu obéisses à la nature, ou que la nature t'obéisse? Et qu'importe que tu sortes plus ou moins tôt d'où il faudra toujours sortir? Ce n'est pas de vivre longtemps qu'il faut se mettre en peine, mais de vivre assez. Le premier point est l'affaire du sort, le second est la tienne. La vie est longue si elle est remplie ; or elle n'est remplie que si l'âme a ressaisi ses biens propres et s'est remise en possession d'elle-même. Que servent à cet homme quatre-vingts ans passés à ne rien faire? Il n'a pas vécu, il a séjourné dans la vie ; ça été non une mort tardive, mais une longue mort. « Il a vécu quatre-vingts ans! » Je voudrais savoir à quel jour tu fais remonter sa fin.^[105] « Mais cet autre, mort dans la verdeur de l'âge! » Lui du moins s'est acquitté de tous les devoirs d'un bon citoyen, d'un bon ami, d'un bon fils ; il ne s'est relâché sur aucun point. Quoique son âge soit incomplet, sa vie est complète. « Le premier a vécu quatre-vingts ans! » Dis plutôt : il a duré tout ce temps-là, à moins que tu n'entendes qu'il a vécu comme on le dit des végétaux.

Voici mon vœu, Lucilius : tâchons qu'à l'instar des métaux précieux notre vie gagne non en volume, mais en valeur. Mesurons-la par ses œuvres, non par sa durée.^[106] Veux-tu savoir ce qui distingue ce jeune héros, contempteur de la Fortune, et à tout égard déjà vétéran de l'existence dont il a conquis le plus riche trésor, ce qui le distingue de cet homme qui a laissé derrière lui nombre d'années! L'un vit encore après qu'il n'est plus, l'autre avant de mourir avait cessé d'être. Louons donc et plaçons parmi les heureux celui qui, du peu de temps qui lui fut octroyé, sut faire un bon emploi. Il a joui de la vraie lumière : ce n'a pas été un homme de la foule ; il a vécu, et d'une vie énergique ; tantôt le ciel a été serein pour lui, et tantôt, selon l'ordinaire, l'astre aux puissants rayons n'a percé qu'à peine les nuages. Pourquoi demander combien de temps il a pu vivre? Il a vécu, il s'est élancé jusque dans la postérité, il a pris rang dans la

mémoire des hommes.

Ce n'est pas que, si un surcroît d'années m'était offert, je le refuserais : toutefois je dis que rien n'aura manqué à mon bonheur, si on en abrège la durée. Car je n'ai pas arrangé mes plans pour le plus long terme qu'une avide espérance pouvait se promettre ; mais il n'est point de jour que je n'aie regardé comme le dernier de mes jours. Pourquoi m'interroger sur la date de ma naissance, et si je compte encore parmi les jeunes gens? J'ai mon lot. De même qu'un homme peut dans une petite taille être complètement homme, ainsi un court espace de temps peut compléter la vie. La longueur de l'âge ne fait rien ici.^[107] La durée de ma vie est hors de mon pouvoir ; être homme de bien tant que je vivrai, voilà qui dépend de moi. Exige de moi que mes jours ne s'écoulent pas un à un dans d'ignobles ténèbres, que je dirige ma vie et ne la laisse pas fuir devant moi.

Tu demandes quel est l'âge le plus avancé? L'âge de la sagesse. Y parvenir c'est avoir atteint non la plus lointaine limite, mais la plus élevée. Que l'homme alors se glorifie hardiment et remercie les dieux en se retrouvant parmi eux, et sache gré autant à lui-même qu'à la nature de ce qu'il a été. Oui, il a droit de s'applaudir d'avoir rendu à la nature une vie meilleure qu'il ne la reçut. Il a réalisé le modèle de l'homme de bien ; il en a fait voir le caractère et la grandeur : eût-il ajouté à ses jours, il n'eût fait que continuer son passé. Et jusqu'où donc voulons-nous vivre? Nous avons tout connu, joui de tout. Nous savons d'où relève le grand principe des choses, la nature ; comment elle ordonne le monde ; par quels retours elle ramène l'année ; comment elle a réuni en elle tous les êtres épars et s'est donnée pour fin à elle-même. Nous savons que les astres marchent par leur propre impulsion ; qu'excepté la terre rien n'est fixe ; que tout le reste fuit d'une vitesse continuelle. Nous savons comment la lune devance le soleil ; pourquoi, plus lente, elle le laisse derrière elle, lui si prompt dans sa course ; comment elle reçoit ou perd sa lumière ; quelle cause amène la nuit et quelle autre nous rend le jour. Il nous reste à aller où nous verrons de plus près ces merveilles. Et, dit le sage, ce n'est pas cet espoir qui me fait partir avec plus de courage, bien sûr que pour moi s'ouvre un chemin vers mes dieux bien-aimés. J'ai mérité sans doute d'être admis dans leur sein et je m'y suis déjà vu : j'ai envoyé vers eux ma pensée et ils m'ont envoyé la leur. Mais suppose-moi anéanti, et qu'à la mort rien de l'homme ne reste, ma résolution n'en est pas moins ferme, dussé-je n'aborder nulle part au sortir d'ici. « Il n'a pas vécu autant d'années qu'il aurait pu vivre! » Un petit nombre de lignes peut former un livre, un livre louable et utile. Tu sais combien les annales de Tanusius sont volumineuses et comment on les appelle.^[108] La longue vie de quelques hommes ressemble à ces annales et mérite l'épithète qu'on y joint. Estimes-tu plus heureux le gladiateur qu'on égorge le soir que celui qui tombe au

milieu du jour? en est-il, penses-tu, un seul assez sottement épris de la vie pour aimer mieux recevoir le coup de grâce au spoliaire^[109] que dans l'arène? Voilà à quelle distance nous nous avançons les uns les autres. La mort nous fauche tous, le meurtrier après la victime. C'est en vue d'un moment que l'on s'agite avec tant d'anxiété. Eh! que sert d'éviter plus ou moins longtemps l'inévitable?

LETTRE XCIV.

DE L'UTILITÉ DES PRÉCEPTES. DE L'AMBITION, DE SES ANGOISSES.

Cette partie de la philosophie qui donne les préceptes propres à chaque personne, qui ne forme point l'homme en général, mais qui prescrit au mari la conduite à tenir avec sa femme, au père la manière d'élever ses enfants, au maître celle de gouverner ses esclaves, a été seule admise par quelques esprits. Ils ont laissé là tout le reste qu'ils tenaient pour pures digressions en dehors de l'utile, comme si l'on pouvait donner conseil sur des cas spéciaux sans avoir d'abord embrassé tout l'ensemble de la vie humaine. D'après Aristote le stoïcien, au contraire, ces préceptes ont peu de poids et ne descendent pas jusqu'au fond de l'âme. Ils tirent un grand secours, selon lui, des axiomes de la philosophie et de la constitution même du souverain bien ; et les avoir bien compris et étudiés, c'est s'être prescrit ce qu'il faut faire dans chaque occurrence. Celui qui apprend à lancer le javelot se choisit un point de mire, et sa main se forme à bien diriger le trait ; quand il a acquis ce talent par les leçons et l'exercice, partout où il veut, il en fait usage : car ce n'est pas tel ou tel objet qu'il sait frapper, mais tous ceux qu'il voudra. De même l'homme instruit des devoirs de la vie en général n'a pas besoin d'avis partiels, quand le tout lui est familier : ce qu'il sait, ce n'est pas la manière de vivre avec sa femme ou son fils, mais celle de bien vivre, qui renferme aussi les deux premières.

Cléanthe juge que cette branche de la science est utile aussi, mais impuissante si elle n'est entée sur le tronc, si les décrets mêmes et les points capitaux de la philosophie ne nous sont connus.

Le problème se divise donc en deux points : cette branche est-elle utile ou inutile, et peut-elle, à elle seule, former l'homme de bien, c'est-à-dire est-elle superflue ou rend-elle superflues toutes les autres ? Ceux qui la veulent faire croire superflue disent : « Si quelque obstacle arrête ma vue, il faut l'écarter ; tant qu'il est devant moi, c'est peine perdue que de me prescrire et la façon de marcher et où je dois étendre la main. Ainsi encore, si quelque nuage aveugle mon âme et s'oppose à ce qu'elle discerne l'ordre de ses devoirs, que me fait l'homme qui me dit : « Tu vivras de telle sorte avec ton père, de telle autre avec ta femme ! » Vos préceptes n'avancent à rien, tant que l'erreur offusque mon esprit ; dissipez-la, je verrai clairement ce que chaque devoir exige de moi. Sinon, vous enseignez au malade ce que l'homme sain doit faire, vous ne lui rendez pas la santé. Tous enseignez au pauvre le rôle du riche. Comment le remplira-t-il s'il reste dans sa pauvreté ? Tous apprenez à celui qui a faim ce qu'il doit faire en tant que rassasié ; cette faim qui lui ronge les moelles, ôtez-la lui

d'abord. Je vous dis de même pour tous les vices : c'est d'eux qu'il faut débarrasser l'homme, au lieu de recommander ce qui, avec eux, est impraticable. Si vous ne dissipez les préjugés qui nous travaillent, ni l'avare ne comprendra comment il faut user de l'argent, ni le poltron comment mépriser les périls. Il faut faire bien comprendre à l'un que l'argent n'est ni un bien ni un mal, et lui montrer des riches très misérables ; il faut convaincre l'autre que tout ce que redoute la multitude n'est pas si à craindre que la renommée le crie en tous lieux, fût-ce même la douleur ou la mort. Que dans la mort, cette loi qu'il faut subir, il y a cette grande consolation qu'elle ne nous visite pas deux fois ; que dans la douleur on aura pour remède ce courage obstiné qui rend plus léger ce qu'on supporte avec énergie ; que la douleur a cela de bon qu'elle ne peut être extrême quand elle dure, ni durer quand elle est extrême ; qu'il faut accepter avec constance tout ce que nous imposent les nécessités d'ici-bas. Lorsqu'avec ces principes vous aurez amené l'homme en présence de sa condition, et qu'il aura reconnu que la vie heureuse n'est point une vie selon la volupté, mais selon la nature ; qu'il aura affectionné dans la vertu l'unique bien de l'homme et fui la turpitude comme l'unique mal ; que tout le reste, richesse, honneurs, santé, force, puissance seront à ses yeux dessillés choses indifférentes qui ne doivent compter ni dans les biens ni dans les maux, il n'aura que faire de ces moniteurs de détails pour lui dire : « Marchez ou mangez de telle sorte ; ceci convient à l'homme, ceci à la femme, ceci au mari, ceci au célibataire. » Les plus ardents donneurs de ces conseils n'ont pas eux-mêmes la force de les suivre. Le pédagogue les prodigue à l'enfant, l'aïeule au petit-fils, et le plus colère des précepteurs démontre qu'il ne se faut point mettre en colère.

Entre dans une école publique, tu verras que ce que les philosophes débitent avec tant d'importance et d'emphase est dans les livrets de l'enfance.^[110]

« Et après tout, enseignerez-vous des choses évidentes ou douteuses ? Évidentes, elles n'ont pas besoin qu'on en donne avis ; douteuses, on n'en croit pas le précepteur : les préceptes sont donc superflus. Veuillez bien me comprendre. Si vos avis sont obscurs et ambigus, il faudra les appuyer de preuves ; s'il vous faut prouver, vos démonstrations ont plus de valeur que le reste et suffisent toutes seules. « Voici comme il faut en user avec un ami, un citoyen, un allié. — Pourquoi ? — Ainsi le veut la justice. » Une théorie de la justice me fournit tout cela. J'y trouve que l'équité est en soi chose désirable, que ce n'est pas la crainte qui nous y force, l'intérêt qui nous y engage ; que celui-là n'est pas juste à qui cette vertu plaît par autre chose que par elle-même.

« Quand, bien persuadé, je me suis imbu de ces doctrines, que me font vos préceptes qui m'apprennent ce que je sais déjà ? Les préceptes sont superflus pour qui a la science ; pour qui ne l'a pas, c'est peu de chose. Car il lui faut

concevoir non seulement ce qu'on lui prescrit, mais encore le pourquoi. Est-ce, je le répète, à l'homme qui a des idées justes sur les biens et sur les maux que les préceptes sont nécessaires, ou à l'homme qui en a des idées fausses? Le second ne tirera de vous aucune aide : son oreille est acquise au préjugé public qui combat vos avertissements ; le premier, dont le jugement est arrêté sur ce qu'il doit rechercher ou fuir, sait ce qu'il a à faire sans même que vous parliez. Toute cette partie de la philosophie peut donc être écartée.

« Deux choses nous amènent à faillir, ou un fonds de mauvais penchants que des opinions dépravées ont fait contracter à l'âme, ou, sans que l'erreur la domine, c'est une propension vers l'erreur ; et bientôt entraînée par de faux-semblants loin du devoir, la voilà corrompue. C'est pourquoi nous devons ou guérir radicalement cette âme malade et la délivrer de ses vices, ou, si elle est libre encore mais tendant au mal, nous emparer d'elle les premiers. Les *décrets* de la philosophie opèrent ce double effet : donc ici vos préceptes n'ont rien à faire.

« D'ailleurs, si nous voulons donner des préceptes pour chaque individu, c'est une œuvre qui passe toute portée. Car nous devons d'autres avis aux capitalistes qu'aux cultivateurs, aux commerçants qu'aux suivants et amis des rois, à celui qui veut s'attacher à ses égaux qu'à celui qui veut vivre avec ses inférieurs. Pour l'état de mariage vous prescrirez comment on doit vivre avec celle qu'on a épousée fille, et comment avec celle qui a l'expérience d'un premier hymen, comment avec une femme riche, comment avec une non dotée. Ne pensez-vous pas qu'il y a quelque différence entre une épouse stérile ou féconde, déjà mûre ou toute jeune, entre une mère ou une marâtre? Nous ne pouvons embrasser tous les cas, et chacun pourtant veut des préceptes particuliers. Mais les lois de la philosophie sont sommaires et comprennent tous les cas. Ajoute ici que les préceptes de la sagesse doivent être précis et positifs : ce qui ne peut être précisé est en dehors de la sagesse ; la sagesse connaît les limites des choses. Nouvelle raison d'écarter la partie des préceptes qui promet à peu de personnes, loin de pouvoir fournir à toutes, tandis que la sagesse s'adresse à tout le monde. La démence publique et celle qu'on livre aux soins des médecins ne diffèrent nullement : sinon que celle-ci est travaillée de maladie, celle-là de faux préjugés. L'une vient d'un dérangement d'organes : l'autre est un dérangement d'esprit. Celui qui recommanderait à un fou la manière dont on doit parler, la démarche qu'on doit avoir, la conduite qu'on doit tenir en public, en particulier, serait plus fou que celui qu'il voudrait morigéner ; c'est la bile noire qu'il faut guérir, c'est la cause même de sa folie qu'il faut écarter. Agissez pareillement pour cette autre folie de l'âme : dissipez le mal lui-même, sinon vos bons avis se perdent en vaines paroles. »

Voilà les raisons d'Ariston. Nous les réfuterons une à une. D'abord, pour répondre à celle-ci : « Si quelque obstacle empêche l'œil de voir, il faut l'écarter, » j'avoue que l'œil n'a pas besoin de préceptes pour voir, mais d'un remède qui le nettoie et le débarrasse de l'obstacle. Car il est dans la nature que l'homme voie, et c'est le rendre à ses fonctions que d'écarter ce qui les gêne. Mais ce que chaque devoir exige de nous, la nature ne l'enseigne pas. Et puis, l'homme guéri d'une fluxion ne se trouve pas, par cela même qu'il recouvre la vue, en état de la rendre à d'autres : l'homme délivré du vice en délivre autrui. Il n'est besoin ni d'exhortation ni même de conseil pour que l'œil saisisse la différence des couleurs : il distinguera le blanc du noir sans que personne l'en avertisse : l'âme au contraire exige force préceptes pour reconnaître les devoirs qu'impose la vie. Et encore, pour des yeux malades le médecin fait plus que traiter, il conseille. « Gardez-vous, dit-il, d'exposer la vue affaiblie à une trop vive lumière : des ténèbres passez d'abord à un demi-jour, puis osez davantage, et par degrés accoutumez-vous à supporter le plein midi. Après le repas point d'étude : ne forcez point un organe plein et gonflé ; l'impression de l'air, du froid qui vous frappe au visage, est à éviter ; » à quoi il ajoute d'autres avis semblables non moins efficaces que les médicaments.^[111] « L'erreur, dit Ariston, est la cause de nos fautes ; les préceptes ne nous l'enlèvent pas, ils ne détruisent pas les opinions fausses touchant le bien et le mal. » J'accorde que par eux-mêmes les préceptes sont impuissants pour renverser les préventions erronées de l'âme ; mais est-ce à dire qu'ils le sont toujours, même avec d'autres auxiliaires ? En premier lieu ils renouvellent nos souvenirs, et puis, ce qui en bloc paraissait trop confus, la division des parties l'offre sous un jour plus exact. Dans votre système vous pourriez taxer de superflues toute consolation, toute exhortation ; or elles ne le sont pas ; donc les simples avis ne le sont pas non plus. « C'est folie, dites-vous, de prescrire au malade ce qu'il devrait faire bien portant ; c'est la santé qu'il faut lui rendre, sans quoi les préceptes sont vains. » Mais n'y a-t-il pas des règles communes à la maladie et à la santé, dont il faut être instruit, comme de ne point manger gloutonnement, d'éviter la fatigue ? Il y a des préceptes communs au pauvre et au riche. « Guérissez la cupidité et vous n'aurez rien à recommander ni au pauvre ni au riche, si la passion s'éteint chez tous les deux. » Comme si ce n'étaient pas choses différentes que de ne point désirer l'argent et que de savoir user de la richesse dont l'avare ignore la mesure, dont l'homme même qui ne l'est pas ne sait point l'usage ? « Extirpez les erreurs, les préceptes sont superflus. » Cela est faux : supposez en effet l'avarice plus généreuse, le luxe moins dissipateur, la témérité soumise au frein, l'apathie réveillée par l'éperon, tous les vices repoussés, encore reste-t-il à savoir et ce qu'on doit faire et comment on doit le faire. « Les avertissements seront sans

effet, appliqués à des vices invétérés. » Mais la médecine elle-même ne triomphe pas des maux incurables : pourtant on l'y emploie tantôt comme remède, tantôt comme soulagement. La philosophie à son tour, dût-elle agir tout entière et rassembler toutes ses forces, ne saurait extirper un ulcère endurci, en vieilli dans l'âme ; s'ensuit-il qu'elle ne guérisse rien parce qu'elle ne guérit pas tout ? « Que sert de démontrer des choses évidentes ? » Cela sert beaucoup. Car souvent nous savons telle chose et nous n'y songeons point. L'admonition n'instruit pas, mais pique l'attention, mais réveille, mais fortifie nos souvenirs et les empêche de s'échapper. Nous passons devant tant d'objets sans les voir ! Avertir, c'est une manière d'exhorter. Souvent l'esprit ferme les yeux aux choses les plus visibles : il faut d'autorité le rappeler à la connaissance de ce qu'il connaît le mieux. C'est ici le cas de rappeler le mot de Calvus plaidant contre Vatinius : « Il y a eu brigue, vous le savez, et tous savent que vous le savez. » De même vous savez que l'amitié veut être saintement observée, et vous la trahissez ; vous savez qu'il est injuste d'exiger que votre femme soit chaste, quand vous corrompez celles des autres : vous savez que si elle doit être pure d'adultère, vous devez l'être de concubinage, et vous ne l'êtes pas. Aussi faut-il vous ramener fréquemment à ces souvenirs, car vous devez les tenir non pas à l'écart, mais sous la main. Toute vérité salutaire veut être souvent méditée, souvent approfondie ; et qu'on ne se borne pas à la connaître, mais qu'on l'ait à commandement. Ajoute que les choses déjà claires deviennent ainsi plus claires encore. « Si ce que vous prescrivez est contestable, vous devrez y joindre des preuves ; ce seront donc ces preuves, non les préceptes, qui feront effet. » Mais, sans même recourir aux preuves, l'autorité seule de celui qui conseille n'a-t-elle pas son efficacité, tout ainsi que les réponses des jurisconsultes gardent leur valeur, même quand les raisons n'en sont pas données ? En outre les préceptes mêmes ont intrinsèquement beaucoup de poids, surtout formulés en vers ou resserrés en prose sous forme de sentences, comme ces adages de Caton : « Achète, non pas l'utile, mais l'indispensable. Ce qui n'est pas utile, ne coûtât-il qu'un as, est trop cher. » Telles sont les réponses d'oracles ou les mots qui y ressemblent : « Sois ménager du temps. Connais-toi toi-même. » Exigeras-tu des preuves quand on te citera ces vers :

Pour remède à l'injure il ne faut que l'oubli.

Osons : le sort nous aidera. ^[112]

Le paresseux fait obstacle à lui-même.

Ces vérités n'ont nul besoin d'avocat, elles nous prennent par nos sentiments intimes, et c'est alors que la nature nous montre sa puissance et triomphe. ^[113] Nos âmes portent les germes de toutes les vertus, que développent les bons avis, comme à l'aide d'un souffle léger s'étend le feu d'une étincelle. La vertu se

réveille dès qu'on la touche et qu'on la provoque. Il y a, en outre, des principes qui sont en nous, mais que nous n'avons pas bien présents, et qui obéissent à l'appel dès qu'on les énonce. Il est aussi des idées éparses et peu liées entre elles, qu'un esprit non exercé ne saurait réunir. C'est cette réunion qu'il importe d'opérer, pour leur donner à toutes plus de consistance et à l'esprit plus d'allégement. Autrement, si les préceptes ne sont d'aucun secours, il faut abolir tout corps de doctrine et s'en tenir à la simple nature. Ceux qui le prétendent ne voient pas qu'il y a des esprits actifs et pénétrants, comme des esprits lents et obtus ; que tel enfin est plus ingénieux que tel autre. La vigueur de l'esprit se nourrit et s'accroît par les préceptes qui ajoutent des idées aux idées naturelles, et qui rectifient les mauvaises tendances.

« Mais l'homme qui manque de principes droits, à quoi vos avertissements lui serviront-ils, enchaîné qu'il est par ses vices ? » Ils lui serviront à s'en affranchir. Car tout sentiment naturel n'est pas éteint en lui, mais seulement éclipsé et comprimé : en cet état même il tente de se relever, il lutte contre le génie du mal. Mais qu'il trouve assistance et soit soutenu par vos préceptes, il remonte à la vie, si toutefois une corruption invétérée ne l'a pas gangrené et frappé de mort ; car alors la philosophie avec toutes ses règles, avec toute l'instance de ses efforts, ne le ressusciterait pas. En quoi d'ailleurs diffèrent ses décrets de ses préceptes, sinon que les uns sont généraux, les autres particuliers ? Ce sont toujours des prescriptions, mais absolues dans le premier cas, et, dans le second, relatives. « À l'homme qui a des principes droits et honnêtes les avertissements sont superflus. » Point du tout : car tout instruit qu'il est de ce qu'il doit faire, il ne lit pas assez clairement dans ses devoirs. Ce ne sont pas nos passions seulement qui nous empêchent de faire des actes dignes d'éloge, c'est aussi l'incapacité de découvrir ce que chaque chose exige de nous. Parfois notre âme est bien réglée, mais apathique, et n'est pas exercée à trouver la route du devoir : les bons avis la lui montrent. « Bannissez les fausses opinions touchant les biens et les maux, et mettez les vraies à la place : les bons avis n'auront rien à faire. » Sans doute c'est un moyen d'établir l'harmonie de l'âme, mais ce n'est pas le seul. Car encore qu'on ait démontré par de bons arguments ce qui est bien, ce qui est mal, les préceptes n'en ont pas moins leur rôle : la prudence, la justice constituent des devoirs, et les devoirs se règlent par les préceptes. Et puis le jugement qu'on porte du bien et du mal se fortifie par l'exécution des devoirs à laquelle les préceptes conduisent. Car le conseil et l'action marchent d'accord, et l'un ne peut précéder l'autre sans en être suivi ; l'action vient en son lieu, d'où l'on voit que les préceptes la devancent. « Mais les préceptes sont infinis. » Cela est faux. Ils ne le sont pas sur les points principaux et nécessaires ; ils n'offrent alors que de légères variétés selon l'exigence des temps, des lieux, des

personnes, et encore donne-t-on pour tout cela des préceptes généraux. « Jamais des préceptes généraux n'ont guéri la folie, ni même la méchanceté. » Il y a ici dissemblance. Car ôtez la folie, vous avez rendu la santé ; mais bannissez les fausses opinions, vous n'obtenez pas à l'instant l'intelligence claire des devoirs, et quand vous l'obtiendriez, les bons avis n'en fortifieront pas moins un jugement déjà droit sur les biens et sur les maux. Il est également faux que les préceptes ne profitent pas à l'insensé : car si tout seuls ils ne suffisent pas, ils aident du moins à la guérison : les menaces et les corrections ont souvent contenu l'insensé. Je parle de celui dont l'esprit est dérangé, non entièrement perdu.

« Mais les lois, pour nous porter au devoir, sont inefficaces : et que sont les lois, que des préceptes mêlés de menaces ? » D'abord ce qui ôte aux lois le pouvoir de persuader, c'est qu'elles menacent : les préceptes gagnent la volonté, mais ne la forcent point. Ensuite, les lois détournent du crime : les préceptes ne font qu'exhorter au devoir. Ajoute que les lois aussi contribuent aux bonnes mœurs, quand surtout elles instruisent et ne se bornent pas à commander. Sur ce point je suis d'autre avis que Posidonius, qui n'approuve pas que les lois de Platon soient accompagnées d'exposés de motifs.^[114] « La loi, dit-il, doit être brève, pour être plus facilement retenue par les ignorants ; qu'elle soit comme une voix partie du ciel ; qu'elle ordonne et ne discute pas. Rien ne me semble plus froid ni plus déplacé qu'une loi avec préambule. Commande, dis ce que tu veux que je fasse : ma tâche n'est pas d'apprendre, mais d'obéir. » Je tiens, moi, que les lois influent sur les mœurs ; aussi voit-on de mauvaises mœurs partout où les lois sont mauvaises. « Mais les lois n'influencent pas sur tous ! » Ni la philosophie non plus : est-ce à dire qu'elle soit inutile et impuissante à former les âmes ? or la philosophie qu'est-elle, sinon la loi de la vie ? Mais admettons que les lois soient sans influence, il ne suit pas de là qu'il en soit de même de tout avertissement, ou il faudra le dire aussi des discours qui consolent, qui dissuadent, qui exhortent, de la réprimande et de l'éloge. Toutes ces choses sont des espèces d'avertissements, des moyens de faire arriver à la perfection morale.

Rien n'inspire mieux des sentiments honnêtes et ne rappelle mieux au droit chemin une âme flottante et encline à s'égarer, que la fréquentation des gens de bien. C'est un charme qui peu à peu s'insinue dans les cœurs ; et les voir souvent, les entendre souvent, agit avec autant de force que le précepte. Oui, j'aime à le dire, la simple rencontre du sage fait du bien ; et tout d'un grand homme, jusqu'à son silence, profite en quelque point.^[115] Il ne m'est pas si aisé de dire comment on en devient meilleur, qu'il me l'est de sentir que je le suis devenu. « Il y a dit Phédon, de menus insectes dont la morsure ne se sent point, tant le dard est imperceptible et nous trompe pour mieux nous blesser ; la tumeur

indique une morsure, et sur la tumeur même nulle lésion ne paraît. Semblable chose arrive dans le commerce des sages ; on ne reconnaît ni quand, ni comment il profite ; on reconnaît qu'il a profité. » — Que prétends-tu conclure de là? — Que les bons préceptes, si tu les médites souvent, te serviront autant que les bons exemples. Pythagore a dit « que notre âme devient tout autre, lorsque entrés dans un temple nous voyons de près les images des dieux et attendons la voix de quelque oracle. [\[116\]](#) »

Mais qui peut nier que certains préceptes ne frappent efficacement les esprits même les moins éclairés? Tels sont ces axiomes si brefs, mais d'un grand poids :

Rien de trop.

Jamais un cœur avare a-t-il dit « C'est assez? »

Attendez-vous à la pareille.

Ces mots-là portent coup, et nul n'est maître de douter ou de s'enquérir du pourquoi. Tant la vérité, même sans démonstration, nous entraîne toute seule!

Si le respect est un frein pour l'âme, une barrière pour le vice, pourquoi l'avertissement n'aurait-il pas le même pouvoir? Si le châtiment imprime la honte, pourquoi l'avertissement ne le ferait-il pas, lors même qu'il n'emploie que les préceptes sans rien de plus? Mais il est plus efficace et pénètre plus avant, s'il appuie de raisons ses conseils, s'il ajoute pourquoi la chose doit se faire, quel fruit est réservé à celui qui la fait et qui obéit aux préceptes. Si l'autorité est utile, l'avertissement le sera ; or elle est utile, par conséquent l'avertissement aussi.

La vertu se divise en deux parties, la contemplation du vrai et l'action ; la doctrine nous porte à la première, l'avertissement à la seconde. L'action droite est à la fois l'exercice et la manifestation de la vertu ; or si celui qui conseille sert pour l'action, celui qui avertit sert encore. Si donc l'action droite est nécessaire à la vertu, et que cette action nous soit indiquée par l'avertissement, l'avertissement aussi est nécessaire. Deux choses ajoutent singulièrement aux forces de l'âme, sa foi en la vérité et en elle-même : l'avertissement donne l'une et l'autre. Il lui fait croire à la vérité, et cette croyance lui inspire l'enthousiasme et la remplit de confiance : concluons que l'avertissement n'est pas superflu. M. Agrippa, homme d'un grand caractère et, entre tous ceux que les guerres civiles ont faits illustres et puissants, le seul dont les succès aient été ceux de la patrie, répétait souvent qu'il devait beaucoup à cette maxime : « L'union fait prospérer les plus faibles établissements, l'anarchie dissout les plus forts. » Maxime qui, disait-il, l'avait rendu excellent frère, excellent ami. Si des sentences de ce genre, devenues familières à l'âme, la forment au bien, pourquoi cette portion de la philosophie, dont elles sont l'essence, n'en ferait-elle pas autant? La vertu consiste, partie dans la doctrine, partie dans l'exercice : il faut apprendre, et

confirmer par l'action ce qu'on a appris. S'il en est ainsi, non seulement les décrets de la sagesse sont utiles, mais encore ses préceptes, véritables édits qui répriment nos passions et qui les enchaînent.

« La philosophie, dit-on, se partage en deux points : la science, et l'état de l'âme. Qui possède la science, qui s'est instruit de ce qu'il doit faire ou éviter, n'est point sage encore, s'il n'a comme identifié son âme avec ses instructions. La troisième partie, celle des préceptes, tient des deux premières, des décrets et de l'état de l'âme, et partant ne contribue en rien à compléter la vertu, puisque les deux autres suffisent. » Ainsi donc la consolation aussi serait superflue, car elle a la même origine ; et aussi l'exhortation, les conseils, les raisonnements même, toutes choses qui proviennent de l'état d'une âme bien réglée et forte. Mais quoiqu'elles naissent d'une excellente situation de l'âme, cette situation est produite par elles, tout comme elle les produit. Et puis votre objection suppose déjà un homme parfait et monté au comble de la félicité humaine. Or on n'arrive là que bien tard, et, en attendant, l'homme imparfait, mais en progrès, a besoin qu'on lui montre les voies et façons d'agir. Ces voies, peut-être la sagesse saura-t-elle les trouver sans avertissements, elle qui a déjà conduit l'âme à ne pouvoir se porter que vers le bien ; quant aux esprits encore débiles, il est nécessaire que quelqu'un les précède et leur dise : « Évitez ceci, faites cela. » D'ailleurs, s'ils attendent à savoir par eux-mêmes ce qu'il y a de meilleur à faire, jusque-là ils ne peuvent qu'errer et leurs erreurs les empêcheront d'arriver à se suffire ; il leur faut donc un guide, pendant qu'ils se rendent capables de se guider. Les enfants apprennent par règles : on leur tient les doigts, que la main du maître promène sur le tracé des lettres figurées ; puis on leur prescrit d'imiter le modèle d'après lequel se réforme leur écriture ; ainsi notre âme trouve dans les préceptes instruction et secours.

Voilà comment on prouve que cette partie de la philosophie n'est point superflue. On se demande ensuite si seule elle suffit pour faire un sage. Cette question aura son jour ;^[117] jusque-là, toute argumentation à part, n'est-il pas clair que nous avons besoin d'un conseiller dont les leçons combattent celles que nous donne le peuple? Aucune parole n'arrive impunément à nos oreilles : qui nous souhaite du bien nous nuit, qui nous souhaite du mal nous nuit encore ; les imprécations des uns nous inspirent de chimériques terreurs, et l'affection des autres nous abuse par ses vœux bienveillants, en nous envoyant vers des biens éloignés, incertains, fugitifs, quand nous pouvons puiser chez nous la félicité. On n'est plus libre, je le répète, de suivre le droit chemin : on est entraîné dans le faux par des parents, par des serviteurs ; nul ne s'égare pour soi seul ; on répand l'esprit d'erreur sur ses voisins, et réciproquement on le reçoit d'eux. Et pourquoi l'individu a-t-il les vices de la société? La société les lui donne. À

corrompre les autres on se corrompt soi-même ; on apprend le mal, ensuite on l'enseigne, et on arrive à ce comble de dépravation qui concentre dans un seul cœur la science perverse de tous. Ayons donc quelque surveillant^[118] qui par intervalles pique notre apathie, ferme notre oreille aux rumeurs de l'opinion et proteste quand le public ne fait que louer. Car on se trompe si l'on croit que nos vices naissent avec nous : ils nous sont survenus, on nous les inculque. Que de fréquents avertissements repoussent donc les cris étourdissants qui résonnent autour de nous. La nature ne nous prédispose pour aucun vice :^[119] elle nous a engendrés purs et libres de souillures ; rien qui pût irriter notre cupidité ne fut mis par elle sous nos yeux ; elle a enfoncé sous nos pieds l'or et l'argent ; elle nous a donné à fouler et à écraser tout ce pour quoi l'on nous foule et l'on nous écrase. Elle a élevé nos fronts vers le ciel ; tous ses magnifiques et merveilleux ouvrages, elle a voulu les mettre à portée de nos regards le lever, le coucher des étoiles, la rapide révolution des cieux qui le jour nous découvre les scènes terrestres et la nuit celles du firmament ; la marche des astres, tardive si on la compare à celle du monde céleste, des plus promptes si l'on songe aux immenses cercles qu'ils parcourent avec une vitesse qui ne s'interrompt jamais ; les éclipses du soleil et de la lune placés en opposition réciproque ; puis d'autres phénomènes dignes d'admiration, soit qu'ils se succèdent régulièrement, soit qu'ils jaillissent déterminés par des causes subites, comme de nocturnes traînées de feux, des éclairs qui déchirent le ciel sans bruit et sans tonnerre, des colonnes, des poutres ardentes, des flammes sous tant d'autres formes. La nature a ainsi réglé ce qui devait se passer au-dessus de nos têtes ; mais l'or et l'argent, mais le fer qui à cause d'eux ne reste jamais en paix, comme pour prouver qu'il y a péril à nous les livrer elle les a tenus cachés. Nous seuls avons arraché et produit à la lumière ce qui devait nous mettre aux prises ; c'est nous qui, bouleversant de pesantes masses de terres, avons exhumé les motifs et les instruments de nos dangers, nous qui, armant la Fortune des fléaux dont elle nous frappe, n'avons pas honte de mettre au plus haut rang ce qui gisait aux dernières profondeurs du sol. Veux-tu savoir quel faux éclat a déçu tes yeux ? Rien de plus sale, de moins brillant que ces métaux tant qu'ils restent ensevelis et noyés dans leur boue.^[120] Et en effet, quand on les extrait à travers de sombres et interminables tranchées, et avant qu'ils se produisent dégagés de leurs scories, il n'est rien de plus terne. Enfin considère ceux qui les travaillent et sous la main desquels cette sorte de terre stérile et informe laisse successivement ses impuretés, et vois de quel enduit fuligineux ils sont couverts. Eh bien ! les âmes en sont plus salies que les corps, et il en reste plus d'ordures chez le possesseur que chez l'ouvrier.

Ayons donc, il le faut, ayons un moniteur un conseiller de bon sens, et qu'au milieu de tout ce fracas, de ces frémisses du mensonge, une voix sincère se

fasse entendre à nous. Quelle sera cette voix? Ce sera celle qui à travers les cris assourdissants de l'ambition saura nous glisser de salutaires paroles et nous dire : « Tu n'as pas sujet de rien envier à ceux que le peuple appelle grands et heureux ; non, ne laisse pas ébranler la paisible assiette, la santé de ton âme, à de futiles battements de mains ; non, ne prends pas en dégoût ta tranquillité devant ces faisceaux qui précèdent cet homme habillé de pourpre. Non, ne juge pas celui à qui on fait faire place plus heureux que toi, que le lecteur écarte de sa route. Veux-tu exercer une dictature aussi profitable à toi-même que peu tyrannique pour les autres? chasse bien loin tous tes vices. Beaucoup d'hommes se rencontrent, incendiaires des cités, qui vont rasant des murailles indestructibles au temps et vierges d'invasion durant plusieurs siècles ; beaucoup élèvent des terrasses au niveau des forteresses, et voient des remparts prodigieux en hauteur foudroyés par leurs béliers et leurs machines ; beaucoup poussent devant eux des armées, portent les derniers coups aux ennemis en fuite et arrivent jusqu'à la grande mer, tout dégouttants du sang des nations ; mais eux aussi, pour vaincre leurs adversaires, avaient été vaincus par la cupidité. Ils sont accourus, et nul n'a fait résistance ; mais eux non plus n'avaient point résisté à la soif des conquêtes et du carnage : voilà ce qui les poussait, quand ils semblaient pousser les autres.

« Ainsi courait le malheureux Alexandre, en proie à cette rage de dévastation qui l'envoyait sous des cieux inconnus. Le crois-tu sain d'esprit, lui qui préludant par les désastres de la Grèce, son institutrice, ravit à chacun ce qu'il a de plus précieux, à Sparte l'indépendance, à Athènes la parole? Non content de la ruine de tant de villes, subjuguées ou achetées par Philippe, il va renversant çà et là d'autres villes et promène ses armes sur tout le globe ; sa cruauté ne s'arrête et ne se lasse nulle part ; c'est la bête féroce qui mord au delà de sa faim. Déjà il a entassé vingt royaumes en un seul ; déjà il est la terreur commune du Grec et du Persan ; déjà reçoivent son joug des peuples restés libres devant Darius ; et cependant il veut marcher par delà l'Océan et le soleil : il s'indigne que la victoire rétrograde et délaisse les traces d'Hercule et de Bacchus : il veut faire violence à la nature elle-même. C'est moins désir d'aller toujours qu'impuissance de faire halte, comme ces masses que l'on précipite et dont la chute n'a de terme que le fond de l'abîme.

Et Cn. Pompée lui-même, qui l'engageait dans ses guerres étrangères et civiles? Ce n'étaient ni le courage ni la raison : c'était l'amour insensé d'une fausse grandeur. Tantôt marchant en Espagne contre les aigles de Sertorius, tantôt courant traquer les pirates et pacifier les mers, il se parait de ces prétextes pour perpétuer son pouvoir. Qui l'entraînait en Afrique, dans le Nord, contre Mithridate, et dans l'Arménie et vers tous les recoins de l'Asie, sinon cette

passion démesurée de s'élever qui le faisait lui seul ne pas s'estimer assez grand? Qui a rendu César le fléau de sa propre fortune et de la patrie? La gloire et l'ambition et l'insatiable besoin d'être le premier. Il ne put souffrir un seul homme devant lui,^[121] quand la République en souffrait deux au-dessus d'elle. C. Marius une seule fois consul, car il reçut un seul consulat et usurpa les autres, Marius taillant en pièces les Teutons et les Cimbres et poursuivant Jugurtha dans les déserts d'Afrique, n'avait-il, dis-moi, en recherchant tant de périls que son courage pour instigateur? Marius menait son armée, l'ambition menait Marius.^[122] Ces hommes qui ébranlaient le monde étaient eux-mêmes plus agités encore ; pareils à l'ouragan qui arrache et entraîne, entraîné qu'il est tout le premier, et qui fond avec une impétuosité d'autant plus grande qu'il n'a nul moyen de se maîtriser. Et c'est pourquoi, après avoir fait des victimes sans nombre, ces pestes du genre humain ressentent le contrecoup des atteintes dont ils l'accablèrent. Ah! crois-le bien, nul n'est heureux par le malheur d'autrui.

De tous ces types dont nos yeux, dont nos oreilles sont fatigués, prenons le contrepied, et purgeons notre âme des mauvaises doctrines qui la remplissent. Ramenons la vertu dans la place usurpée sur elle ; qu'elle en extirpe tout mensonge et tout ce qui plaît sous un faux titre ; qu'elle nous sépare du peuple auquel nous croyons trop, et nous rende aux saines opinions. Car la sagesse est de revenir à la nature et de rentrer en possession du bien d'où l'erreur publique nous avait bannis. C'est un grand pas vers la raison que d'avoir quitté les prêcheurs de folie en fuyant loin de cette foule où l'homme est nuisible pour l'homme. Pour te convaincre que je dis vrai, observe combien chacun vit autrement pour le monde, autrement pour soi. Non que par elle-même la solitude soit une école d'innocence, ni que les champs enseignent la frugalité ; mais quand le témoin et le spectateur sont partis, peu à peu se calment les vices dont la jouissance est d'être montrés, d'attirer les regards. Qui a jamais endossé la pourpre pour ne la faire voir à personne? Qui a jamais fait servir dans l'or son repas solitaire? Quel homme couché à l'ombre de quelque arbre éloigné des villes a déployé pour lui seul la pompe de son luxe? Nul n'a de faste pour ses propres yeux, pas même pour un petit cercle d'amis : on étale l'attirail de ses vices en proportion du nombre des regardants. Oui, dans tous ces objets de nos extravagances, le stimulant c'est l'admiration et la présence d'autrui. Tu empêcheras qu'on ne les désire, si tu empêches qu'on ne les montre. L'ambition, le luxe, la tyrannie ont besoin d'un théâtre : les tenir dans l'ombre c'est les guérir.^[123]

Si donc le sort nous a placés au milieu du fracas des villes, qu'un moniteur s'y tienne à nos côtés et loue, devant les admirateurs des immenses patrimoines, le mortel qui, riche de peu, règle son avoir sur le besoin. Devant ceux qui

exaltent le crédit et la puissance, il mettra plus haut le loisir consacré aux lettres, l'âme détachée de l'extérieur et revenue à ses vrais biens. Ceux que les décisions du vulgaire proclament heureux, il les montrera qui chancellent étourdis sur ce faite envié de tous et qui portent de leur état un bien autre jugement que la foule. Car ce qui à la foule semble élévation est pour eux le bord d'un abîme. Ils ne respirent plus, le vertige les prend chaque fois que leur vue plonge dans ce précipice de leur grandeur. Ils songent que le sort est variable,^[124] que plus le poste est haut, plus il est glissant ; ce qu'ils convoitaient les épouvante ; et cette même fortune qui les fait peser sur autrui leur pèse à eux, bien plus accablante ; alors ils font l'éloge d'une douce et indépendante retraite : ils abhorrent l'éclat, ils cherchent par où fuir de l'édifice encore debout : alors enfin vous voyez la crainte philosopher^[125] et des affaires malades inspirer de saines résolutions. Car, comme si c'étaient choses incompatibles que bonne fortune et bon esprit, le malheur nous donne la sagesse que la prospérité emporte.

LETTRE XCV.

INSUFFISANCE DES PRÉCEPTES PHILOSOPHIQUES. IL FAUT ENCORE DES PRINCIPES GÉNÉRAUX.

SUR L'INTEMPÉRANCE.

Tu me pries de payer comptant ce que j'avais dit devoir s'ajourner, et de t'apprendre si cette partie de la philosophie que les Grecs appellent *παραινετικήν* et nous *préceptive*, suffit pour faire un sage accompli. Je sais que tu prendrais en bonne part mon refus. Je n'en tiendrai que mieux ma promesse et ne laisserai pas tomber l'adage vulgaire : « Une autre fois ne demande plus ce que tu ne voudras pas obtenir. » Parfois en effet nous sollicitons avec instance ce que nous refuserions si on nous l'offrait. Que ce soit inconséquence ou cajolerie, on doit nous punir en nous prenant vite au mot.^[126] Il y a trop d'hypocrites demandes qui cachent des répugnances réelles. Un lecteur apporte une longue histoire écrite fort menu, en rouleau très serré, et, quand une bonne part en est lue : « Je cesserai, dit-il, si on le désire. — Continuez, continuez, » lui crient ceux-là même qui voudraient le voir se taire à l'instant.^[127] Souvent nous désirons une chose et en sollicitons une autre, et nous taisons la vérité même aux dieux ; mais ou les dieux ne nous exaucent pas, ou ils nous pardonnent.

Pour moi, sans pitié aucune, je veux me venger et te décocher une énorme lettre ; que si elle t'ennuie à lire, dis alors : « Je me la suis attirée, » et compare-toi à ceux qui, parvenus à force d'intrigue à épouser une femme, ne l'ont que pour leur supplice ; ou à ces avarés que leurs richesses acquises par des sueurs infinies rendent malheureux ; ou à ces ambitieux que leurs honneurs gagnés au prix, de mille artifices et de mille efforts déchirent de tant d'épines, à tous ceux enfin qui sont en pleine possession de leurs maux.

Mais, sans plus de préambule, j'entre en matière. « La vie heureuse, disent nos adversaires, se fonde sur les bonnes actions vers lesquelles conduisent les préceptes ; donc les préceptes suffisent pour la vie heureuse. » — Si les préceptes conduisent aux bonnes actions, ce n'est pas toujours ; c'est quand ils trouvent l'esprit docile : quelquefois ils se présentent en vain, si l'âme est circonvenue d'opinions erronées. D'ailleurs, lors même qu'on fait bien, on ne sait pas qu'on fait bien. Car il est impossible à qui que ce soit, s'il n'est dès le principe formé et gouverné par une raison parfaite, de remplir toutes les conditions du devoir jusqu'à en connaître et les moments et l'étendue, et envers qui et comment les remplir. Aussi lui est-il impossible de se porter vers l'honnête de toute son âme, ni même avec constance ou affection ; il regarde en arrière, il

hésite. « Si, dit-on, l'action honnête vient des préceptes, les préceptes sont bien suffisants pour rendre la vie heureuse : or l'un est vrai, donc l'autre l'est aussi. » À quoi nous répondons que les actions honnêtes se font un peu grâce aux préceptes, mais non grâce aux préceptes seuls. On insiste et l'on dit : « Si les autres arts ont assez des préceptes, il en sera de même de la sagesse qui est l'art de la vie. On forme un pilote en lui enseignant à mouvoir le gouvernail, à carguer les voiles, à profiter du bon vent, à lutter contre le mauvais, à tirer parti d'une brise incertaine et sans direction fixe. Les préceptes instruisent de même les autres artisans : donc ceux dont l'art est de bien vivre y trouveront les mêmes ressources. » Mais les autres arts ne s'occupent que du matériel de la vie, non de la vie dans son ensemble. Aussi rencontrent-ils au dehors beaucoup d'empêchements et d'embarras, l'espérance, la cupidité, le découragement. Celui qui s'intitule l'art de vivre ne peut être arrêté par rien dans son exercice ; il renverse les barrières et se joue avec les obstacles. Veux-tu savoir quelle dissemblance il y a entre cet art et les autres ? Dans les autres on est plus excusable de pécher volontairement que par accident ; dans celui-ci, la plus grande faute est celle qu'on a voulu commettre. Ce que je dis va s'expliquer. Un grammairien ne rougit pas d'un solécisme qu'il a fait sciemment ; il en rougit, s'il l'a fait par ignorance. Le médecin qui ne voit pas que l'état du malade empire, pêche plus contre son art que s'il feint de ne le pas voir. Mais dans l'art de la vie, il y a plus de honte à faillir volontairement. Ajoute que le plus grand nombre des arts, même les plus libéraux, ont leurs axiomes en outre des préceptes, comme la médecine. C'est pourquoi autre est l'école d'Hippocrate, autre celle d'Asclépiade, autre celle de Thémison. D'ailleurs point de science contemplative qui n'ait ses axiomes, nommés par les Grecs δόγματα, que nous pouvons appeler ou *decreta*, ou *scita*, ou *placita*, et que tu trouveras dans la géométrie et l'astronomie.^[128] Or, la philosophie est à la fois contemplative et active : elle observe et agit tout ensemble. On se trompe si l'on croit qu'elle ne promette que des œuvres terrestres ; elle aspire plus haut. « J'explore, dit-elle, tout l'univers et ne me borne pas au commerce des mortels ; vous conseiller, vous dissuader ne me suffit point ; de grands objets m'appellent qui sont au delà de votre portée. »

Je vais dire d'abord le système des cieux,
L'origine du monde et l'histoire des dieux ;
D'où la nature crée et nourrit toutes choses ;

Leur fin, leur renaissance et leurs métamorphoses.^[129]

comme parle Lucrèce. Il s'ensuit donc que la philosophie, comme contemplative, a ses axiomes. Et puis n'est-il pas vrai que nul ne fera bien ce qu'il doit faire, s'il n'est instruit par la raison à remplir en toute chose toute

l'étendue de ses devoirs? Celui-là ne les observera pas qui aura reçu des préceptes relatifs et non généraux. Toute leçon partielle est faible en elle-même et pour ainsi dire sans racine. Les axiomes seuls nous affermissent, nous maintiennent dans la sécurité et dans le calme, embrassent et la vie tout entière et toutes les lois de la nature. Il y a la même différence entre les axiomes de la philosophie et ses préceptes qu'entre les éléments et les corps : ceux-ci dépendent de ceux-là, ceux-là sont les causes de ceux-ci, comme de tout.

« L'antique sagesse, dit-on, ne prescrivait rien de plus que ce qu'il faut faire ou éviter ; et les hommes d'alors en valaient beaucoup mieux ; depuis que sont venus les docteurs, les gens de bien ont disparu. Cette simple et accessible vertu s'est changée en une science obscure et sophistique : on nous enseigne à disputer ; non à vivre. » Sans doute, comme vous le dites, cette sagesse de nos aïeux était grossière, surtout à sa naissance, ainsi que tous les autres arts qui avec le temps se sont raffinés de plus en plus. Mais aussi n'avait-on pas besoin alors de cures bien savantes. L'iniquité ne s'était ni élevée si haut, ni propagée si loin : à des vices non compliqués encore des remèdes simples pouvaient résister. Aujourd'hui il faut des moyens de guérir d'autant plus puissants que les maux qui nous attaquent ont bien plus d'énergie. La médecine était autrefois la science de quelques herbes propres à étancher le sang et à fermer les plaies ; depuis, elle est arrivée insensiblement à cette infinité de recettes si variées. Ce n'est pas merveille qu'elle ait eu moins à faire sur des tempéraments robustes, non encore altérés, nourris de substances digestibles que ne viciaient point l'art et la sensualité. Mais dès qu'au lieu d'apaiser la faim, on ne chercha qu'à l'irriter, et qu'on inventa mille assaisonnements afin d'aiguiser la gourmandise, ce qui pour le besoin était un aliment devint un poids pour la satiété. De là cette pâleur, ce tremblement de nerfs qu'a pénétrés le vin, ces maigreurs par indigestion, plus déplorables que celles de la faim ; de là cette incertaine et trébuchante démarche, cette allure, comme dans l'ivresse même, constamment chancelante ; de là cette eau infiltrée partout sous la peau, ce ventre distendu par la malheureuse habitude de recevoir outre mesure ; de là cet épanchement d'une bile jaune, ces traits décolorés, ces consommations, vraies putréfactions d'hommes vivants, ces doigts retors aux phalanges raidies, ces nerfs insensibles, détendus et privés d'action ou mus par soubresauts, et vibrant sans relâche. Parlerai-je de ces vertiges, de ces tortures d'yeux et d'oreilles, du cerveau qui bouillonne comme un fourmillement, et des ulcères internes qui rongent tous les conduits par où le corps se débarrasse? Et qui compterait en outre cet essaim de fièvres qui tantôt fondent à l'improviste, tantôt se glissent en poison lent, tantôt viennent avec leurs frissons et leurs tremblements universels? Rappellerai-je tant d'autres maladies, innombrables supplices de la mollesse? On était exempt de ces fléaux

quand on ne s'était pas encore laissé fondre aux délices, quand on n'avait de maître et de serviteur que soi. On s'endurcissait le corps à la peine et au vrai travail ; on le fatiguait à la course, à la chasse, aux exercices du labour. On trouvait au retour une nourriture que la faim toute seule savait rendre agréable. Aussi n'était-il pas besoin d'un si grand attirail de médecins, de fers, de boîtes à remèdes. Toute indisposition était simple comme sa cause : la multiplicité des mets a multiplié les maladies. Pour passer par un seul gosier, vois que de substances combinées par le luxe, dévastateur de la terre et de l'onde ! Des aliments tout hétérogènes doivent nécessairement se combattre et altérer les digestions par leurs tendances diverses. Et il n'est pas surprenant que de matières si discordantes naissent des maladies si capricieuses et si variées, et que des éléments de contraire nature, concentrés sur un seul point, regorgent au dehors. Par là, nos maladies sont aussi peu uniformes que notre vivre.

Le prince, et tout à la fois le fondateur de la médecine, a dit que les femmes ne sont sujettes ni à la perte des cheveux ni à la goutte aux jambes.^[130] Cependant et leurs cheveux tombent et leurs jambes souffrent de la goutte. Ce n'est pas la constitution des femmes, c'est leur vie qui a changé : c'est pour avoir lutté d'excès avec les hommes qu'elles ont subi les infirmités des hommes. Comme eux elles veillent, elles boivent comme eux ; elles les défient à la gymnastique et à l'orgie ; elles vomissent aussi bien qu'eux ce qu'elles viennent de prendre au refus de leur estomac et rendent toute la même dose du vin qu'elles ont bu ; elles mâchent également de la neige pour rafraîchir leurs entrailles brûlantes. Et leur lubricité ne le cède même pas à la nôtre : nées pour le rôle passif (maudites soient-elles par tous les dieux !), ces inventrices d'une débauche contre nature en viennent à assaillir des hommes.^[131] Comment donc s'étonner que le plus grand des médecins, celui qui connaît le mieux la nature, soit pris en défaut et qu'il y ait tant de femmes chauves et podagres ? Elles ont perdu à force de vices le privilège de leur sexe ; elles ont dépouillé leur retenue de femmes, les voilà condamnées aux maladies de l'homme. Les anciens médecins ne savaient pas recourir à la fréquence des aliments et soutenir par le vin un poulx qui va s'éteindre ; ils ne savaient pas tirer du sang et chasser une affection chronique à l'aide du bain et des sueurs ; ils ne savaient pas, par la ligature des jambes et des bras, renvoyer aux extrémités le mal secret qui siège au centre du corps. Rien n'obligeait à chercher bien loin mille espèces de secours contre des périls si peu nombreux. Mais aujourd'hui, quels immenses pas ont faits les fléaux de la santé humaine ! On paye ainsi les intérêts du plaisir poursuivi sans mesure ni respect de rien.^[132]

Nos maladies sont innombrables ; ne t'en étonne pas : compte nos cuisiniers. Les études ne sont plus ; les professeurs de sciences libérales, délaissés par la

foule, montent dans une chaire sans auditeurs. Aux écoles d'éloquence et de philosophie règne la solitude ; mais quelle affluence aux cuisines ! Quelle nombreuse jeunesse assiège les fourneaux des dissipateurs ! Je ne cite point ces troupes de malheureux enfants qui, après le service du festin, sont encore réservés aux outrages de la chambre à coucher. Je ne cite point ces bandes de mignons classés par races et par couleurs, si bien que tous ceux d'une même file ont la peau du même poli, le premier duvet de même longueur, la même nuance de cheveux, et que les chevelures lisses ne se mêlent point aux frisées. Je passe ce peuple d'ouvriers en pâtisserie ; je passe ces maîtres d'hôtel au signal desquels tout s'élance pour couvrir la table. Bons dieux ! que d'hommes un seul ventre met en mouvement ! Eh quoi ! ces champignons, voluptueux venin, n'opèrent-ils pas en vous quelque sourd travail, lors même qu'ils ne tuent pas sur l'heure ? Et cette neige au cœur de l'été, ne doit-elle pas dessécher et durcir le foie ? Penses-tu que ces huîtres, chair tout inerte, engraisée de fange, ne te transmettent rien de leur pesanteur limoneuse ? que cette *sauce de la compagnie*, ^[133] précieuse pourriture de poissons malsains, ne te brûle pas l'estomac de sa saumure en dissolution ? Ces mets purulents et qui passent presque immédiatement de la flamme à la bouche, crois-tu qu'ils vont s'éteindre sans lésion dans tes entrailles ? Aussi quels hoquets impurs et empestés ! Quel dégoût de soi-même aux exhalaisons d'une indigestion de vieille date ! Sache donc que tout cela pourrit en toi, et ne s'y digère point.

Jadis, je me le rappelle, on a parlé beaucoup d'un ragoût fameux : tout ce qui, chez nos magnifiques, vous tient à table un jour durant, un gourmand, pressé d'en venir à sa ruine, l'avait entassé sur un plat : conques de Vénus, spondyles, huîtres séparées de leurs bords qui ne se mangent plus, entremêlées et coupées de hérissons de mer ; le tout portait sur un plancher de rougets désossés et sans nulle arête. On se dégoûte de ne manger qu'une chose à la fois ; on fond toutes les saveurs en une ; on opère sur table ce que devait faire l'estomac repu ; je m'attends à ce qu'on nous serve tout mâché. Qu'il s'en faut peu quand on ôte coquilles et arêtes ; quand l'œuvre de nos dents, c'est le cuisinier qui l'a faite ! C'est trop de peine pour la sensualité que de goûter l'un après l'autre ! Elle veut le tout ensemble transformé en un mets unique. Est-ce la peine d'allonger le bras pour un seul objet ? Qu'ils arrivent plusieurs à la fois ; que tout ce que de nombreux services offrent de plus distingué s'unisse et se combine. Tous qui disiez que la table n'a qu'un but d'ostentation et de vanité, sachez qu'ici l'on ne montre point : on donne à deviner. Qu'on fasse un tout de ce qu'ailleurs on sépare ; qu'une même sauce l'assaisonne ; qu'on ne distingue rien : que les huîtres, les hérissons, les spondyles, les rougets soient amalgamés, cuits, servis ensemble : y aurait-il plus de confusion dans le produit d'un vomissement ? Que

résulte-t-il de toutes ces mixtions? Ses maladies complexes comme elles, énigmatiques, diverses, de formes multiples, contre lesquelles la médecine à son tour a dû s'armer d'expériences de toute espèce.

J'en dis autant de la philosophie. Plus simple autrefois, lorsqu'après des fautes moindres de légers soins nous guérissaient, contre le renversement complet de nos mœurs, elle a besoin de tous ses efforts. Et plutôt aux dieux qu'à ce prix enfin elle fît justice de la corruption! Notre frénésie n'est pas seulement individuelle, elle est nationale : nous réprimons les assassinats, le meurtre d'homme à homme ; mais les guerres, mais regorgement des nations,^[134] forfait couronné de gloire! La cupidité, la cruauté, ne connaissent plus de frein : ces fléaux toutefois, tant qu'ils s'exercent dans l'ombre et par quelques hommes, sont moins nuisibles, moins monstrueux ; mais c'est par décrets du sénat, c'est au nom du peuple que se consomment les mêmes horreurs, et l'on commande aux citoyens en masse ce qu'on défend aux particuliers. L'acte qu'on paierait de sa tête s'il était clandestin, nous le préconisons commis en costume militaire. Loin d'en rougir, l'homme, le plus doux des êtres, met sa joie à verser le sang de son semblable et le sien, à faire des guerres, à les transmettre en héritage à ses fils, tandis qu'entre eux les plus stupides et les plus féroces animaux vivent en paix. Contre une fureur si dominante et si universelle la tâche de la philosophie est devenue plus difficile ; elle s'est munie de forces proportionnées aux obstacles croissants qu'elle voulait vaincre. Elle avait bientôt fait de gourmander un peu trop d'amour pour le vin ou la recherche de mets trop délicats ; elle n'avait pas grand'peine à remettre dans la sobriété des gens qui ne s'en écartaient pas bien loin. Aujourd'hui

Il lui faut tant de bras, tant d'art et de génie.^[135]

On court au plaisir par toutes voies ; tout vice a franchi sa limite. Le luxe pousse à la cupidité ; l'oubli de l'honnête a prévalu ; la honte n'est jamais où nous invite le gain. L'homme, chose sacrée pour l'homme, vois-le égorgé par jeu et par passe-temps ; l'instruire à faire et à recevoir des blessures était déjà impie, et voilà qu'on l'expose aux coups nu et sans armes ; tout le spectacle qu'on attend de l'homme, c'est sa mort.^[136]

Au sein de cette perversité profonde, on voudrait quelque chose de plus énergique que les remèdes connus pour nous purger de ces souillures invétérées ; il faut l'autorité des dogmes^[137] pour extirper jusqu'aux racines dernières du mensonge en crédit. Avec cela préceptes, consolations, exhortations peuvent servir : tout seuls ils sont inefficaces. Si nous voulons nous rattacher les hommes et les tirer du vice où ils sont engagés, apprenons-leur la nature du bien et du mal ; qu'ils sachent que tout, hors la vertu, est sujet à changer de nom, à devenir tantôt bien, tantôt mal. De même que le premier lien de la discipline militaire est

la foi jurée, l'amour du drapeau et l'horreur de la désertion, et que les autres devoirs s'exigent et s'obtiennent sans peine de ces consciences qu'enchaîne leur serment, ainsi dans l'homme que vous voulez conduire à la vie heureuse, jetez les premières bases et insinuez les principes de la vertu. Qu'il l'embrasse avec une sorte de superstition, qu'il la chérisse, qu'il veuille vivre avec elle, que sans elle il refuse de vivre.

« Eh quoi! N'a-t-on pas vu des gens devenir vertueux sans ces instructions si subtiles, et atteindre à de grands progrès en ne suivant rien de plus que de simples préceptes? » Je l'avoue ; mais c'étaient d'heureux génies qui saisirent en passant les points essentiels. Car de même que les dieux n'ont appris aucune vertu, étant nés avec toutes, et qu'il entre dans leur essence d'être bons, ainsi parmi les hommes, quelques natures privilégiées du sort parviennent sans un long apprentissage aux lumières que les autres reçoivent par tradition, et se vouent à l'honnête au premier mot qui le révèle : de là ces âmes qui s'approprient si vite toute vertu, qui se fécondent pour ainsi dire elles-mêmes. Quant aux esprits émoussés et obtus ou que leurs habitudes dépravées dominent, il faut un long travail pour que leur rouille s'efface. Au reste, si l'on élève plus vite à la perfection les âmes qui tendent au bien, on aidera aussi les âmes faibles et on les arrachera à leurs malheureux préjugés en leur enseignant les dogmes de la philosophie dont l'importante nécessité est si visible. Il y a en nous des penchants qui nous font paresseux pour certaines choses, téméraires pour d'autres. On ne peut ni arrêter cette audace, ni réveiller cette apathie, si l'on n'en fait disparaître les causes, qui sont d'admirer et de craindre à faux. Tant que ces passions possèdent l'homme, on a beau lui dire : « Voici tes devoirs envers ton père, tes enfants, tes amis, tes hôtes. » Ses efforts seront paralysés par l'avarice ; il saura qu'il faut combattre pour la patrie, et la crainte l'en dissuadera ; il saura qu'il doit à ses amis jusqu'à ses dernières sueurs, mais la mollesse l'empêchera d'agir : il saura que prendre une concubine est la plus grave injure qu'on puisse faire à une épouse ; mais l'incontinence le poussera hors du devoir. Ainsi rien ne sert de donner des préceptes, si d'abord on n'écarte ce qui leur fait obstacle : ce serait mettre des armes sous les yeux et à la portée d'un homme qui pour s'en servir n'aurait pas les mains libres. Pour que l'âme puisse aller aux préceptes qu'on lui donne, il faut la délier. Supposons qu'un homme fasse ce qu'il doit : il ne le fera pas d'une manière assidue, d'une manière égale, car il ignorera pourquoi il le fait. Quelques-unes de ses actions, soit hasard, soit routine, se trouveront bonnes ; mais il n'aura pas en main la règle pour les y rapporter, pour s'assurer qu'elles sont vraiment bonnes. Il ne promettra pas d'être à tout jamais vertueux, s'il l'a été par accident.

En second lieu, les préceptes te montreront peut-être à faire ce qu'il faut,

mais non à le faire comme il faut ; et s'ils ne te le montrent pas, ils ne te mènent pas jusqu'à la vertu. L'homme averti fera ce qu'il doit, je l'accorde ; mais c'est trop peu, parce que le mérite n'est pas dans l'action, mais dans la manière de la faire. Quoi de plus scandaleux que le faste qui dans un repas dévore le cens d'un chevalier ? Quoi de plus digne d'être noté par le censeur, dès qu'on se donne cela, comme parlent nos débauchés, pour soi, pour son plaisir ? Pourtant des repas de cérémonie ont coûté tout autant de sesterces aux hommes les plus sobres. Ce qui, donné à la gourmandise, est honteux, échappe au blâme, si la dignité l'exigeait. Ce n'est plus du faste, c'est un devoir de représentation.^[138]

Un rouget d'énorme taille (et pourquoi n'en pas dire le poids, cela va piquer l'appétit de certaines gens ?), un rouget de quatre livres et demie, dit-on, fut envoyé à Tibère qui le fit porter au marché pour être vendu, disant : « Mes amis, je me trompe fort, ou Apicius l'achètera, ou P. Octavius. » Sa conjecture fut réalisée au delà de ses prévisions : les enchères s'ouvrent, Octavius l'emporte, et obtient parmi ses pareils l'immense gloire d'avoir payé cinq mille sesterces^[139] un poisson que vendait César et qu'Apicius même n'osait acheter. Une telle dépense pour Octavius fut une honte, non pour l'homme qui avait fait emplette du poisson afin de l'envoyer à l'empereur ; bien que blâmable aussi, il l'avait fait par admiration d'un objet qu'il crut digne de César.

Un ami se tient au chevet d'un ami malade, nous l'approuvons ; mais s'il n'est là qu'en vue d'hériter, c'est un vautour, il attend un cadavre. Les mêmes choses sont ou honteuses ou honnêtes, selon l'intention ou la manière dont on les fait. Or elles sont toujours honnêtes, si c'est, à l'honnête que nous sommes voués, si nous n'estimons de bien sur la terre que l'honnête et ce qui s'y rattache. Toutes les autres choses ne sont des biens que par accident. On doit donc se pénétrer de convictions qui dominent l'ensemble de la vie : je les appelle dogmes. Telle que sera la conviction, telles seront les œuvres et les pensées ; or les œuvres et les pensées, c'est la vie. Des conseils détachés sont trop peu pour ordonner tout un système. M. Brutus, dans le livre qu'il a intitulé *Des devoirs*, donne force préceptes aux parents, aux enfants, aux frères ; mais nul ne les exécutera comme il faut, s'il n'a des principes où les rapporter. Il faut se proposer un but de perfection vers lequel tendent nos efforts et qu'envisagent tous nos actes, toutes nos paroles, comme le navigateur a son étoile pour le diriger dans sa course. Vivre sans but, c'est vivre à l'aventure. Si force est à l'homme de s'en proposer un, les dogmes deviennent nécessaires. Tu m'accorderas, je pense, que rien n'est plus honteux que l'homme indécis, hésitant et timide, qui porte le pied tantôt en arrière, tantôt en avant. C'est ce qui en toutes choses nous arrivera, si nos âmes ne se dépouillent de tout ce qui nous retient en suspens et nous empêche d'agir de toutes nos forces. Le culte à rendre

aux dieux est un sujet ordinaire de préceptes. Défendons aux hommes d'allumer des lampions le jour du sabbat, vu que les dieux n'ont nul besoin de luminaire, et qu'aux hommes mêmes la fumée n'est pas chose fort agréable. Proscrivons ces salutations matinales dont on assiège les temples ; l'orgueil humain se laisse prendre à de tels hommages ; mais adorer Dieu, c'est le bien connaître. Proscrivons ces linges et frottoirs qu'on porte à Jupiter, et ces miroirs qu'on présente à Junon :^[140] la divinité n'exige pas de tels services ; loin de là, elle se met elle-même au service du genre humain : partout et pour tous elle est prête.^[141] L'homme a beau savoir quel rôle il doit tenir dans les sacrifices, à quelle distance il doit fuir le joug de la superstition, il n'aura jamais assez fait, si sa pensée n'a conçu Dieu tel qu'il doit l'être, Dieu qui possède et qui donne toutes choses, qui fait le bien sans intérêt. Quel mobile porte les dieux à faire le bien? Leur nature. On s'imagine qu'ils ne veulent pas nuire ; on se trompe : ils ne le peuvent pas ; recevoir une injure leur est aussi impossible que la faire. Car offenser et être offensé sont choses qui se tiennent. Leur nature suprême et belle par excellence, en les affranchissant du danger, n'a pas permis qu'ils fussent dangereux eux-mêmes.

Le culte à rendre aux dieux, c'est d'abord de croire à leur existence, et ensuite de reconnaître leur majesté, leur bonté surtout, sans laquelle il n'est point de majesté. C'est de savoir qu'ils président là-haut, régissant l'univers de leur main puissante, et que, tuteurs du genre humain tout entier, ils s'intéressent par instants aux individus. Ils n'envoient ni n'éprouvent le mal ; du reste châtiant quelquefois, prévenant les crimes, ou les punissant, et les punissant même par d'illusoires faveurs. Tu veux te rendre les dieux propices? Sois bon comme eux.^[142] Celui-là les honore assez qui les imite.^[143]

Voici une seconde question : comment faut-il agir avec les hommes? Qu'y répondons-nous, et quels sont nos préceptes? Qu'on épargne le sang humain? Combien c'est peu de ne pas nuire à qui l'on doit faire du bien! La belle gloire en effet pour un homme de n'être point féroce envers son semblable! Nous lui prescrivons de tendre la main au naufragé, de montrer la route à l'homme qui s'égare, de partager son pain avec celui qui a faim.^[144] Quand aurai-je fini de dire tout ce dont il doit s'acquitter ou s'abstenir, moi qui puis lui tracer en ce peu de mots-la formule du devoir humain : ce monde que tu vois, qui comprend le domaine des dieux et des hommes, est un : nous sommes les membres d'un grand corps.^[145] La nature nous a créés parents, en nous tirant des mêmes principes et pour les mêmes fins. Elle a mis en nous un amour mutuel et nous a faits sociables ; elle a établi le droit et le juste, elle a décrété que l'auteur du mal serait plus à plaindre que celui qui le souffre ;^[146] elle commande, et je trouve toutes prêtes des mains secourables. Qu'elle soit dans nos cœurs et sur nos lèvres

cette maxime du poète :

Ah! rien d'humain ne m'est étranger, je suis homme.^[147]

Qu'elle y soit toujours ; nous sommes nés pour le bien commun. La société est l'image exacte d'une voûte qui croulerait avec toutes ses pierres, si leur mutuelle résistance n'assurait seule sa solidité.

Ayant fait la part des dieux et des hommes, examinons comment il faut user des choses. On aura jeté au vent ses préceptes, s'ils ne sont précédés de l'idée qu'on doit avoir sur chaque chose, sur la pauvreté, les richesses, la gloire, l'ignominie, la patrie, l'exil. Apprécions chacune de ces choses, sans tenir compte de l'opinion ; cherchons ce qu'elles sont, et non comment on les appelle.

Je passe aux vertus. On nous recommandera d'avoir en haute estime la prudence, de nous armer de courage, d'aimer la tempérance, d'embrasser la justice, s'il se peut, plus étroitement encore que tout le reste. Mais on n'obtiendra rien, tant qu'on ignorera ce qu'est la vertu ; s'il n'y en a qu'une ou s'il y en a plusieurs ; si elles sont séparées ou connexes ; si en posséder une c'est les posséder toutes ; comment elles diffèrent entre elles. L'artisan n'a besoin de s'enquérir ni de l'origine, ni des avantages de son métier, non plus que le pantomime de la théorie de la danse. Tous ces arts là se savent pour ainsi dire eux-mêmes et sont tout d'une pièce : car ils n'embrassent pas l'ensemble de la vie. La vertu est en même temps la science des autres et de soi : il faut apprendre d'elle à l'étudier elle-même. L'action ne sera pas droite, si la volonté ne l'est pas, puisque la volonté fait l'action. D'autre part, la volonté ne peut être droite que le fond de l'âme ne le soit, car de là procède la volonté ; et le fond de l'âme ne sera tel que lorsqu'elle aura saisi les lois de toute la vie, fixé ses jugements sur chaque chose et réduit tout au pied de la vérité. Point de tranquillité que pour ceux qui possèdent une règle immuable et certaine de jugement ; les autres tombent à chaque pas, puis se relèvent, et du dégoût à la convoitise c'est un va-et-vient incessant. La cause de cette mobilité est toujours l'éblouissement que nous cause le phare le moins sûr de tous, l'opinion. Pour vouloir toujours les mêmes choses, il faut vouloir le vrai.^[148] On n'arrive point au vrai sans les dogmes : toute la vie est là. Biens et maux, honnête et déshonnête, juste et injuste, actes pieux et impies, vertus et usages des vertus, avantages de la vie, considération, dignité, santé, force, beauté, sagacité des sens, toutes ces choses veulent un bon appréciateur. Que l'on puisse savoir pour combien chacune doit entrer dans nos ressources. Car on s'abuse, et l'on prise certains objets plus qu'ils ne valent ; et l'on s'abuse au point que ce qui tient chez nous la première place, richesses, crédit, puissance, ne devrait pas compter pour un sesterce.^[149] Voilà ce que tu ne sauras point, si tu n'as étudié la grande loi d'appréciation qui pèse et estime tout cela. Tout comme les feuilles ne peuvent verdier d'elles-

mêmes, comme il leur faut une branche où elles tiennent, dont elles tirent la sève ; ainsi les préceptes, s'ils sont isolés, se flétrissent : greffe-les sur un corps de doctrines.

Et puis, ceux qui suppriment les principes généraux ne s'aperçoivent pas qu'ils les confirment par cela même. Car que disent-ils ? que les préceptes suffisent au système entier de la vie ; qu'on n'a que faire des principes généraux de la sagesse, c'est-à-dire des dogmes. Or, ce qu'ils disent là est aussi un principe général, tel assurément que j'en établirais un si je disais qu'il faut laisser là les préceptes comme superflus, s'en tenir aux principes généraux et en faire son étude exclusive : cette défense même de s'occuper des préceptes serait un précepte encore. En philosophie certains cas réclament des conseils ; certains autres, et le nombre en est grand, veulent des preuves, car ils sont enveloppés de doute, et à peine le plus grand soin, joint à une extrême pénétration, peut-il les éclaircir. Si les preuves sont nécessaires, nécessaires aussi sont les dogmes, fruit du raisonnement, résumés de la vérité. Il est des choses évidentes, il en est d'obscures ; les évidentes sont ce que les sens, ce que la mémoire saisissent ; les obscures, ce qui leur échappe. Or la raison n'est point pleinement satisfaite des choses évidentes ; son plus grand, son plus beau domaine est dans les choses cachées. Ce qui est caché veut des preuves ; nulle preuve sans dogmes ; donc les dogmes sont nécessaires. La croyance aux choses certaines, qui fait le sens commun, fait aussi le sens parfait ; sans elle tout n'est dans l'âme que fluctuation ; de là encore la nécessité du dogme qui donne aux esprits la règle inflexible de jugement. Enfin, quand nous avertissons un homme de mettre son ami sur la même ligne que lui-même, de songer qu'un ennemi peut devenir ami, de redoubler d'affection envers l'un, de modérer sa haine pour l'autre, nous ajoutons : « Cela est juste et digne de l'honnête homme. » Eh bien, le juste et l'honnête sont renfermés dans le code de nos dogmes, code par conséquent nécessaire, puisque sans lui le juste ni l'honnête n'existent plus.

Mais joignons dogmes et préceptes : car sans la racine les rameaux sont stériles, et la racine profite à son tour des rameaux qu'elle a produits. Personne ne peut ignorer de quelle utilité sont les mains ; leurs services sont manifestes : mais le cœur, de qui les mains reçoivent la vie, la force et le mouvement, le cœur reste caché. Je puis dire de même des préceptes qu'ils paraissent à découvert, mais que les dogmes de la sagesse s'enveloppent de mystère. Ce qu'il y a de plus saint dans les choses sacrées est révélé aux initiés seuls ; ainsi la philosophie ne dévoile ses derniers secrets qu'aux adeptes qu'elle admet dans son sanctuaire, tandis que ses préceptes et autres détails de ce genre sont connus même des profanes.

Posidonius estime nécessaires non seulement la *préemption*, terme que rien

ne nous empêche d'employer, mais encore les conseils, la consolation et l'exhortation. Il y ajoute la recherche des causes, l'*aetiology*, si j'ose ainsi parler, et pourquoi ne le ferais-je pas, quand nos grammairiens, gardiens de la pure latinité, se croient en droit d'adopter ce mot? Posidonius dit que la définition de chaque vertu serait utile, ce qu'il appelle *éthologie* et quelques-uns χαρακτηρισμόν, exposé des caractères et des symptômes de chaque vertu et de chaque vice, pour différencier ce qui paraît semblable. Ce procédé a la même portée que les préceptes. Le précepte dit : « Tu feras telle chose si tu veux être tempérant. » La définition : « Etre tempérant, c'est faire telle chose et s'abstenir de telle autre. » Ouest la différence? L'un donne les préceptes de la vertu, et l'autre le modèle. Ces définitions, ou, pour me servir du terme des publicains, ces signalements ont leur utilité, j'en conviens. Signalons des actes louables : ils trouveront quelque imitateur. Tu crois utile qu'on te donne des indices pour reconnaître un coursier généreux, pour n'être pas dupe en l'achetant et ne point perdre ta peine avec un sujet sans vigueur? Combien n'est-il pas plus essentiel de connaître les caractères d'une âme supérieure, vu qu'il est permis de se les approprier!

Jeune et de noble sang, d'un pas fier il s'avance,
Sur ses souples jarrets retombe avec aisance ;
Insensible aux vains bruits, le premier du troupeau,
Il fend l'onde écumante, affronte un pont nouveau.
Il a le ventre court, l'encolure hardie,
Et la tête effilée et la croupe arrondie ;
Chaque muscle saillit sur ce mâle poitrail...
Que d'un clairon lointain le son guerrier l'éveille,
Il s'agite, il frémit, il a dressé l'oreille.

Un souffle de feu roule en ses bruyants naseaux. [\[150\]](#)

Notre Virgile, sans y penser, a décrit l'homme de cœur ; et moi, je n'emploierais pas d'autres traits pour peindre le grand homme. Que j'aie à représenter Caton, intrépide au milieu du fracas des guerres civiles, qui gourmande le premier les armées déjà parvenues aux Alpes et qui court s'opposer à leur choc impie, je ne lui donnerais pas un autre aspect, une autre attitude. Certes, nul ne pourrait s'avancer plus fièrement que l'homme qui se lève à la fois contre César et contre Pompée, et quand tous, par intérêt, caressent l'une ou l'autre faction, les défie tous deux et leur fait voir que la République a aussi son parti à elle. Oui, c'est peu dire pour Caton que de le montrer

Insensible aux vains bruits....

lui qu'en effet les bruits les plus vrais, les crises les plus pressantes n'effrayent pas : en face de dix légions, des auxiliaires gaulois, des enseignes barbares mêlées aux aigles citoyennes, il élève une voix libre, il exhorte la République à ne point fléchir dans sa lutte pour la liberté, à tenter toutes les épreuves : car il

est plus noble de tomber dans la servitude que d'y courir. Quelle vigueur, quel enthousiasme, et, dans la terreur universelle, quelle assurance! Il sait qu'il est le seul dont la condition ne court point de risque ; que la question n'est pas si Caton sera libre, mais s'il vivra au milieu d'hommes libres : de là son mépris des périls et des glaives. Ah! sans doute, en admirant l'invincible constance du héros que n'ébranle pas la chute de sa patrie, je puis répéter :

Chaque muscle saillit sur ce mâle poitrail.

Il serait utile, non seulement de peindre les hommes vertueux tels qu'ils ont coutume d'être, et d'esquisser leurs formes et leurs traits, mais de redire quels ils furent, mais d'exposer cette dernière et héroïque blessure de Caton par où s'exhalait l'âme de la liberté. Il faudrait montrer cette sagesse de Laelius et son union de frère avec Scipion ; ces beaux faits de l'autre Caton, tant dans la paix que dans la guerre, ces lits de bois de Tubéron^[151] dressés en public avec leurs peaux de boucs pour couvertures, et les vases d'argile servis aux convives devant le temple même de Jupiter. Qu'était-ce autre chose que diviniser la pauvreté dans le Capitole? N'eussé-je de lui que ce fait pour l'associer aux Catons, le croirons-nous insuffisant? C'était là plutôt une censure qu'un repas. Oh! combien ils ignorent, les avides poursuivants de la gloire, ce qu'elle est et quelle route y mène! Ce jour-là le peuple romain vit la vaisselle de bien des citoyens, il admira celle d'un seul homme. L'or et l'argent de tous les autres a été brisé et mille fois refondu ; l'argile de Tubéron durera autant que les siècles.

LETTRE XCVI.

ADHÉRER À LA VOLONTÉ DE DIEU. LA VIE EST UNE GUERRE.

Et tu t'indignes encore de quelque chose, et tu te plains, et ne comprends pas qu'il n'y a dans tout ceci d'autre mal que ton indignation et tes plaintes! Si tu me demandes mon sentiment, je ne vois de malheureux pour l'homme de cœur que la croyance qu'il y aurait ici-bas quelque malheur pour lui. Je ne me souffrirai plus moi-même, du jour où quelque chose me deviendra insupportable. Je me porte mal? C'est dans ma destinée. Mes esclaves sont morts, mes rentes compromises, ma maison écroulée, les pertes, les blessures, les tribulations, les craintes, fondent sur moi. Choses ordinaires, que dis-je? inévitables, décrets du ciel plutôt qu'accidents.

Si tu veux en croire un ami qui te découvre avec franchise le fond de son cœur, dans tout ce qu'on appelle disgrâces et rigueurs voici ma règle : je n'obéis pas à Dieu, je m'unis à sa volonté ;^[152] c'est par dévouement, non par nécessité, que je le suis. Quoi qu'il m'arrive, j'accepterai tout sans tristesse, sans changer de visage ; jamais je ne payerai à contrecœur mon tribut. Or tout ce qui cause nos gémissements, nos épouvantes, est tribut de la vie. Quant à en être exempt, Lucilius, ne l'espère, ne le demande pas. Un mal de vessie t'a ôté le repos ; tes aliments t'ont paru amers, ton affaiblissement a été continu : allons plus loin, tu as craint pour tes jours. Eh! ne savais-tu pas que tu souhaitais tout cela en souhaitant la vieillesse? Tout cela est, dans une longue vie, ce que sont dans une longue route la poussière, la boue et la pluie. « Mais je voulais vivre et n'éprouver aucune incommodité! » Un vœu si lâche n'est pas d'un homme. Prends comme tu voudras celui que je fais pour toi : c'est celui du courage autant que de l'amitié : fassent les dieux et les déesses que tu ne sois jamais l'enfant gâté de la Fortune! Demande-toi à toi-même, si quelque dieu te laissait le choix, lequel tu aimerais mieux de vivre dans les camps ou dans les tavernes. Eh bien, la vie, Lucilius, c'est la guerre.^[153] Ainsi ceux qui, toujours alertes, vont gravissant des rocs escarpés ou plongent dans d'affreux ravins, et qui tentent les expéditions les plus hasardeuses, sont les braves et l'élite du camp ; mais ceux qu'une ignoble inertie, lorsque autour d'eux tout travaille, enchaîne à leur bien-être, sont les lâches qu'on laisse vivre par mépris.

LETTRE XCVII.

DU PROCÈS DE CLODIUS. FORCE DE LA CONSCIENCE.

Tu te trompes, cher Lucilius, si tu regardes comme un vice propre à notre siècle la soif du plaisir, l'abandon des bonnes mœurs et autres désordres que chacun reprocha toujours à ses contemporains.^[154] Tout cela tient aux hommes, non aux temps, aucune époque n'a été pure de fautes. Suis de siècle en siècle l'histoire de la corruption, je rougis de le dire, mais jamais elle n'agit plus à découvert qu'en présence de Caton. Croira-t-on que l'or joua un si grand rôle dans la cause où Clodius était accusé d'adultère ostensiblement commis avec la femme de César en profanant la sainteté d'un de ces sacrifices qui s'offrent pour le salut du peuple, en un lieu où l'aspect seul d'un homme est si sévèrement interdit que jusqu'aux peintures d'animaux mâles y sont voilées? Eh bien, de l'or fut compté aux juges ; et, chose plus infâme qu'un tel pacte, la jouissance de patriciennes et d'adolescents nobles fut exigée comme supplément de prix. Le crime fut moins révoltant que l'absolution. L'accusé d'adultère se fait distributeur d'adultères et n'est assuré de son salut qu'en rendant ses juges semblables à lui. Voilà ce qui s'est fait dans une cause où, n'y eût-il pas eu d'autre frein, Caton avait porté témoignage. Citons les paroles mêmes de Cicéron, car le fait passe toute croyance : « Il a mandé les juges, il a promis, il a cautionné, il a donné. Bien plus, bons dieux, quelle horreur! des nuits de femmes qu'ils désignèrent, et de nobles adolescents qu'on dut leur amener, tel a été, pour quelques juges, le pot-de-vin du marché.^[155] » Ne disputons pas sur le prix : l'accessoire fut plus monstrueux. Tu veux la femme de cet homme austère? je te la donne. De ce riche? je la mettrai dans ton lit. Si je ne te procure pas l'épouse de cet autre, condamne-moi. Cette belle que tu désires, elle viendra ; je te promets une nuit de cette autre, et je ne serai pas long : dans les vingt-quatre heures ma promesse sera tenue.

Distribuer des adultères, c'est faire pis que de les commettre : l'un est pour de nobles dames une injonction méprisante, l'autre un jeu de libertin. Ces juges, si dignes de l'accusé, avaient demandé au sénat une garde, qui n'était nécessaire qu'en cas de condamnation, et l'avaient obtenue, ce qui leur valut ce mot piquant de Catulus, après l'absolution : « Pourquoi nous demander une garde? Craigniez-vous qu'on ne vous reprit l'or de Clodius? » Mais ces plaisanteries n'empêchaient pas l'impunité d'un homme adultère avant le jugement, courtier de prostitution pendant qu'on le jugeait, qui, pour échapper à son arrêt, avait fait pis que pour le mériter. Crois-tu qu'il y ait eu rien de plus corrompu que ces mœurs, quand ni religion ni justice n'arrêtaient la débauche, qui dans cette même

enquête, suivie extraordinairement par décret du sénat, consommait de plus graves attentats que ceux qu'on recherchait? Il s'agissait de savoir si après l'adultère on pouvait être en sûreté ; il fut reconnu qu'on ne pouvait l'être qu'au moyen de l'adultère. Et ceci s'est commis sous les yeux de Pompée et de César, sous les yeux de Cicéron et de Caton, de ce Caton, disons-nous, en présence duquel le peuple n'osa demander, aux jeux floraux, qu'on fît paraître les courtisanes nues. Crois-tu les hommes d'alors plus austères comme spectateurs que comme juges? Tout cela se verra, tout cela s'est vu ; et l'immoralité des villes, momentanément contenue par les lois et la crainte, ne s'arrêtera jamais d'elle-même. Ne va donc pas te figurer que la débauche soit aujourd'hui plus autorisée et les lois moins libres d'agir. De nos jours, la jeunesse est bien plus retenue qu'au temps où un accusé se défendait d'un adultère devant ses juges, tandis que les juges s'avouaient coupables du même crime devant l'accusé ; lorsque pour juger l'infamie on la commettait ; lorsqu'un Clodius, plus en crédit que jamais par les vices qui l'avaient rendu criminel, se faisait entremetteur au moment où se plaidait sa cause. Qui le croira? Un seul adultère l'eût fait condamner ; sa complicité dans plusieurs le fit absoudre.

Tout âge aura ses Clodius, mais tout âge n'aura point ses Catons.^[156] Nous inclinons facilement au mal : pour le mal, les guides ni les compagnons ne peuvent manquer ; que dis-je? on y va, sans guide ni compagnon, de soi-même ; c'est plus qu'une pente, c'est un précipice. Et ce qui nous rend presque tous incapables de retour au bien, c'est que dans tous les autres arts, les fautes portent honte et dommage à leur auteur ; dans l'art de la vie on trouve du charme à faillir. Le pilote ne s'applaudit point de voir son vaisseau couler bas, ni le médecin d'enterrer son malade, ni l'orateur, si la faiblesse de sa défense a fait succomber son client : pour l'ennemi des mœurs au contraire, prévariquer c'est jouir. L'un triomphe d'un adultère que rendaient plus piquant les obstacles ; l'autre met sa joie dans la fourberie et le vol : nul repentir du crime, que si le crime a mal tourné. Tel est l'effet des habitudes perverses. Car, d'un autre côté, la preuve que le sentiment du bien survit même dans l'âme la plus abandonnée au mal, et qu'elle n'ignore point ce qui est déshonnête, mais qu'elle n'y songe plus, c'est que tout homme dissimule une mauvaise action, et que, lui eût-elle réussi, en recueillant le résultat il a bien soin de cacher la cause. Mais une conscience pure aime le grand jour et défie tous les regards : le méchant craint jusqu'aux ténèbres. Epicure a dit là-dessus fort heureusement, ce me semble : « Le malfaiteur peut avoir la chance de rester caché ; la certitude, il ne peut l'avoir. » Ou bien, si tu trouves le sens plus clair comme ceci : « Rien ne sert au coupable de demeurer caché ; eût-il même cette fortune, il n'y aurait pas foi. » Oui, l'impunité peut suivre le crime, la sécurité jamais.

Je ne crois pas qu'ainsi énoncée cette maxime choque notre école.^[157] Pourquoi? Parce que la plus prompte comme la plus grave peine du malfaiteur est d'avoir fait le mal, et que pas un crime, dût la Fortune l'orner de tous ses dons, et le protéger et le couvrir, ne reste impuni : le supplice du crime est dans le crime même.^[158] Et néanmoins un autre châtiment encore le presse et le poursuit : toujours il craint et prend l'alarme et ne se fie à rien de ce qui pourrait le rassurer. Pourquoi délivrerais-je d'un tel supplice l'iniquité? Pourquoi ne la laisserais-je pas toujours en suspens?

Séparons-nous ici d'Epicure, qui dit : « Rien n'est juste de sa nature ; et il faut éviter de faire le mal parce que ensuite on n'évite pas la crainte ; » mais répétons avec lui qu'une mauvaise conscience porte en elle ses fouets vengeurs et subit des tortures infinies dans cette perpétuelle angoisse qui l'opprime, qui la déchire, qui lui défend de croire aux garants de sa sécurité.^[159] Et cela même démontre, ô Epicure! que naturellement l'homme abhorre le crime, puisque nul coupable, au fond même du plus sûr asile, n'est exempt de frayeur. Beaucoup sont par hasard affranchis de la punition, nul ne l'est de la crainte. Pourquoi? C'est que nous portons imprimée en nous l'horreur de ce que la nature condamne. Aussi n'est-on jamais sûr d'être bien caché lors même qu'on l'est le mieux : car la conscience nous accuse et nous dénonce à nous-mêmes. Le propre du crime est de trembler toujours. Malheur à l'humanité, lorsque tant de forfaits échappent à la loi, au magistrat et aux supplices écrits, si la nature ne faisait tout payer, et cruellement, et à l'heure même ; et si, à défaut du châtiment, elle n'envoyait la peur.

LETTRE XCVIII

NE POINT S'ATTACHER AUX BIENS EXTÉRIEURS.

L'ÂME, PLUS PUISSANTE QUE LA FORTUNE, SE FAIT UNE VIE HEUREUSE OU MISÉRABLE.

Ne regarde jamais comme heureux celui dont le bonheur est suspendu aux chances du sort. Fragile appui que l'extérieur pour qui y place sa joie : elle sortira par où elle est entrée. Mais celle qui naît de son propre fonds est fidèle et solide ; elle croît et nous accompagne jusqu'à notre dernière heure ; toutes les autres admirations du vulgaire ne sont des biens que pour un jour. « Mais quoi ? Ne saurait-on y trouver ni profit ni plaisir ? » Qui dit le contraire ? Pourvu toutefois que nous en soyons les maîtres, qu'ils ne soient pas les nôtres. Tout ce qui relève de la Fortune peut profiter et plaire sous une condition : que le possesseur se possède et ne soit point l'esclave de ce qu'il a. Car on s'abuse, Lucilius, si l'on croit qu'un seul des biens ou des maux de l'homme lui vienne de la Fortune : elle ne donne que la matière des uns comme des autres, et les éléments de ce qui chez lui deviendra bien ou mal. Plus forte que toute destinée, l'âme fait seule prendre à ce qui la touche une face riante ou rembrunie, et devient l'artisan de ses joies et de ses misères. Pour le méchant rien qui ne tourne en mal, même ce qui lui venait sous l'apparence du plus grand bien ; l'âme droite et saine redresse les torts de la Fortune, adoucit ses plus vives rigueurs par l'art de les supporter, reconnaissante et modeste dans le succès, courageuse et ferme dans la disgrâce. Malgré sa prudence et les religieux scrupules qu'elle apportera dans tous ses actes, bien qu'elle ne tente rien au delà de ses forces, elle n'obtiendra pas ce bonheur absolu et inaccessible aux menaces, si elle ne se tient immobile devant la mobilité des choses.

Que tu observes les autres, car on juge plus nettement ce qui ne nous est point personnel, ou que tu t' observes sans partialité, et tu sentiras et tu avoueras que dans ce qui nous est désirable et cher il n'est rien d'utile, si tu ne t'es armé contre la légèreté du sort et des choses dépendantes du sort, si tu ne répètes, au lieu de te plaindre, à chaque dommage qui survient : *Les dieux ont jugé autrement*, ou même, inspiration plus haute, plus juste, plus reconfortante pour l'âme, à chaque événement contraire à ta pensée : *Les dieux ont mieux jugé que moi*. Plus d'accidents pour l'homme ainsi préparé ; et l'on se prépare ainsi quand on songe, avant de le sentir, à tout ce que peut la vicissitude des choses humaines, quand on possède ses enfants, sa femme, son patrimoine, comme ne pouvant les posséder toujours,^[160] et comme ne devant pas être plus à plaindre si

on vient à les perdre. Déplorables esprits que ceux que l'avenir tourmente, malheureux avant le malheur, qui se travaillent pour conserver jusqu'au bout leurs jouissances du moment. En aucun temps ils ne seront calmes ; et dans l'attente du futur, le présent, dont ils pouvaient jouir, leur échappe. Nulle différence entre perdre une chose et trembler de la perdre.

Ce n'est pas que je te prêche ici l'insouciance. Loin de là, prends garde aux écueils ; tout ce que la sagesse peut prévoir, prévois-le ; observe, détourne bien, avant qu'il n'arrive, tout ce qui peut te porter dommage. Pour cela même rien ne servira mieux qu'une confiance hardie et une âme d'avance cuirassée contre la souffrance. Qui peut supporter les coups du sort pourra les éviter ; et ce n'est pas dans un tel calme qu'il soulève les orages. Rien de plus misérable et de moins sage qu'une crainte anticipée. Quelle est donc cette démenche de devancer son infortune ? Enfin, pour rendre en deux mots ma pensée et te peindre au vrai ces affairés, ennemis d'eux-mêmes, ils sont aussi impatients sous le coup que dans l'attente du malheur. Il s'afflige plus qu'il ne le devrait, l'homme qui s'afflige plus tôt qu'il ne le doit. Comment apprécierait-elle la douleur, cette même faiblesse qui ne sait point l'attendre ? Avec cette sorte d'impatience, on rêve la perpétuité du bonheur, on le croit fait pour croître toujours, si haut qu'il soit déjà, non pour durer seulement ; on oublie par quel mécanisme toute destinée monte ou s'affaisse, et c'est la constance du hasard que l'on se promet pour soi seul. Aussi Métrodore me paraît-il avoir très bien dit dans une lettre à sa sœur qui venait de perdre un fils du meilleur naturel : « Tous les biens des mortels sont mortels comme eux. » Il parle des biens vers lesquels se précipite la foule : car le grand, le vrai bien ne meurt pas ; il est aussi certain que permanent ; il s'appelle sagesse et vertu, seule chose impérissable que donne le ciel à qui doit périr.

Du reste l'homme est si injuste, si oublieux du terme où il marche, où chacune de ses journées le pousse, qu'il s'étonne de la moindre perte, lui qui doit tout perdre en un jour. Sur quelque objet que tu fasses graver : *Ceci m'appartient*, cet objet peut être chez toi, il n'est pas à toi ; rien de solide pour l'être débile, pour la fragilité rien d'éternel et d'indestructible. C'est une nécessité de périr aussi bien que de perdre ; et ceci même, comprenons-le bien, console un esprit juste : il ne perd que ce qui doit périr.

« Eh bien, contre ces pertes quelle ressource avons-nous trouvée ? » Celle de retenir par le souvenir ce qui nous a fui, sans laisser échapper du même coup les fruits que nous en avons pu recueillir. La possession s'enlève, avoir possédé nous reste. Tu es le plus ingrat des hommes si, après que tu as reçu, tu te crois quitte quand tu perds. Un accident nous ravit la chose ; mais en avoir usé, mais le fruit de cette chose, est encore à nous : nos iniques regrets nous font tout perdre. Dis-toi bien : « De tout ce qui me semble terrible, rien qui n'ait été

vaincu, qui ne l'ait été par plus d'un mortel, le feu par Mucius, la croix par Régulus, le poison par Socrate, l'exil par Rutilius, la mort au moyen du fer par Caton ; nous aussi sachons vaincre quelque chose !

« D'autre part, ces faux biens, dont l'éclat apparent entraîne le vulgaire, ont été par plusieurs et plus d'une fois dédaignés, Fabricius général refusa les richesses, censeur il les flétrit ; Tubéron jugea la pauvreté digne de lui, digne du Capitole, le jour où, se servant d'argile dans un repas public, il montra que l'homme devait se contenter de ce qui était, même alors, à l'usage des dieux.^[161] Sextius le père répudia les honneurs, lui que sa naissance appelait aux premières charges de la république : il ne voulut point du laticlave que lui offrait le divin Jules ; car il sentait que ce qui peut se donner peut se reprendre, à notre tour, faisons preuve de magnanimité. Prenons rang parmi les modèles. Pourquoi mollir ? pourquoi désespérer ? Tout ce qui fut possible l'est encore. Nous n'avons qu'à purifier notre âme et suivre la nature : qui s'en écarte est condamné à désirer et à craindre, à être esclave des événements. Nous pouvons rentrer dans la route, nous pouvons ressaisir tous nos droits. Ressaisissons-les, et nous saurons supporter la douleur, sous quelque forme qu'elle envahisse notre corps, et nous dirons à la Fortune : « Tu as affaire à un homme de cœur ; cherche ailleurs qui tu pourras vaincre. »

Avec ces propos et d'autres semblables, notre ami^[162] calme les douleurs d'un ulcère qu'assurément je voudrais voir perdre de sa violence et se guérir, ou rester stationnaire et vieillir avec lui. Mais pour lui je suis bien tranquille ; c'est la perte que nous ferons qui m'inquiète, si ce digne vieillard nous est enlevé. Car lui, il est rassasié de la vie ; s'il en désire la prolongation, ce n'est pas pour lui, mais pour ceux auxquels il est utile. Il vit par générosité. Un autre eût déjà mis fin à de telles souffrances ; notre ami pense qu'il est aussi honteux de se réfugier dans la mort que de la fuir. « Eh quoi ! si tout l'y engage, ne quittera-t-il pas la vie ? » Pourquoi non, si, n'étant plus utile à personne, il ne fait plus que perdre sa peine à souffrir ?

Voilà, cher Lucilius, s'instruire d'exemple à la philosophie et s'exercer en présence des actes : voir ce qu'un homme éclairé a de courage contre la mort, contre la douleur, aux approches de l'une, sous l'étreinte de l'autre. Ce qu'il faut faire, apprenons-le de celui qui le fait. Jusqu'ici nous cherchions par des arguments s'il est possible à qui que ce soit de résister à la douleur, si les plus grands courages eux-mêmes fléchissent en face de la mort. Qu'est-il besoin de paroles ? La chose est sous nos yeux. Voici un homme que ni la mort ne rend plus ferme contre la douleur, ni la douleur contre la mort : contre toutes deux il s'appuie sur lui-même ; l'espoir de la mort ne le fait pas souffrir plus patiemment, ni l'ennui de la souffrance mourir plus volontiers : il attend l'une, il

supporte l'autre.

LETTRE XCIX.

SUR LA MORT DU FILS DE MARULLUS. DIVERS MOTIFS DE CONSOLATION.

Je t'envoie la lettre que j'écrivis à Marullus quand il perdit son tout jeune fils, et qu'on m'apprit qu'il supportait cette perte avec peu de fermeté. Je n'y ai pas suivi l'usage ordinaire, et n'ai point cru devoir traiter mollement un homme plus digne de réprimande que de consolation. Pour une âme abattue et qui supporte impatiemment une blessure profonde, il faut quelque peu d'indulgence : qu'elle se rassasie de son deuil ou exhale du moins ses premiers transports. Mais ceux qui pleurent de parti pris, qu'on les gourmande sur le champ, et qu'ils apprennent combien, même dans les larmes, il y a d'inconséquences.

« Tu attends, lui disais-je, des consolations : tu recevras des reproches. Quoi! tant de faiblesse pour la mort d'un fils! Que ferais-tu, si tu perdais un ami? Il t'est mort un fils de douteuse espérance, du tout premier âge : ce sont bien peu de jours perdus. On se cherche partout des motifs d'affliction ; sans motifs même, on veut se plaindre de la Fortune, comme si elle ne devait pas nous en fournir de légitimes. Mais, en vérité, tu me semblais avoir déjà assez de constance contre des malheurs réels, pour ne pas en manquer devant ces fantômes de malheurs dont on ne gémit que pour suivre l'usage. Tu ferais la plus grande des pertes, celle d'un ami, que tu devrais encore plutôt te réjouir de l'avoir possédé que t'attrister de ne l'avoir plus. Mais personne presque ne porte en compte toutes les avances qu'il a reçues, tous les plaisirs qu'il a goûtés. La douleur, entre autres misères, a cela de particulier qu'elle est infructueuse, disons plus, qu'elle est ingrate. Eh quoi! de ce que tu n'as plus ce précieux ami, votre œuvre est-elle perdue? Ces longues années, cette fusion intime de deux existences, cette étroite fraternité d'études, n'ont-elles rien produit? Enterres-tu ton amitié avec ton ami? Et pourquoi gémir de l'avoir perdu, si sa possession t'a été stérile? Crois-moi, le sort a beau nous enlever ceux que nous aimons, la plus grande partie d'eux-mêmes demeure avec nous. Il est à nous le temps qui n'est plus, et rien n'est en lieu plus sûr que ce qui a été. Nos prétentions sur l'avenir nous rendent ingrats envers les biens qui précédèrent, comme si l'avenir, en admettant qu'il nous réussisse, ne devait pas bien vite se perdre dans le passé. C'est apprécier étroitement les choses que d'enfermer ses joies dans le présent : et l'avenir et le passé ont leurs charmes ; l'un a l'espérance, l'autre le souvenir. Mais le premier, encore en suspens, peut ne point arriver ; le second ne peut pas ne point avoir été. Quelle folie est-ce donc de se laisser déchoir de la plus sûre

des possessions?^[163] Savourons en esprit nos jouissances épuisées, si toutefois en les épuisant, notre âme, comme percée à jour, n'a pas laissé perdre ce qu'on lui versait.

« Il y a une infinité d'exemples de pères qui suivirent sans larmes le convoi de leurs enfants morts à la fleur de l'âge, qui du bûcher revinrent au sénat ou à l'exercice de quelque charge publique, et se livrèrent tout de suite à autre chose qu'à la douleur. Et ils firent bien : car d'abord la douleur est superflue dès qu'elle ne change en rien les choses ; ensuite la plainte n'est pas juste quand l'accident qui aujourd'hui frappe l'un, est réservé à tous. Enfin, regrets et plaintes sont déraisonnables là où si peu d'instantants séparent l'être qui s'en va de celui qui le regrette. Résignons-nous donc d'autant mieux à sa perte que nous allons le suivre. Considère la célérité du temps, qui fuit à tire-d'aile ; songe à ce court espace où nous sommes emportés si vite ; regarde bien tout ce cortège du genre humain tendre vers le même terme et à de très brefs intervalles, lors même qu'ils semblent le plus longs : le fils que tu as cru perdre n'a fait que prendre les devants.^[164] Quelle démence à toi, qui achèves la même route, de le plaindre d'être arrivé le premier! Pleure-t-on un événement qu'on savait bien devoir s'accomplir? Si l'on ne croyait point qu'un homme dût mourir, on se mentait à soi-même. Pleure-t-on un événement qu'on reconnaissait soi-même inévitable? Se plaindre qu'un homme soit mort, c'est se plaindre qu'il ait été homme. Tous nous sommes liés au même destin : si tu obtins de naître, il te reste à mourir. Nous différons par les intervalles, au but nous redeviendons égaux. La durée qui s'étend du premier au dernier de nos jours n'est qu'incertitude et variation : calculée sur l'échelle des maux, elle est longue même pour l'enfant ; sur la vitesse, elle est courte même pour le vieillard. Rien qui ne nous échappe et ne nous trompe ; tout est plus mobile que les flots les plus orageux. Tout n'est qu'un va-et-vient, tout se transforme en son contraire au commandement de la Fortune ; et dans une telle révolution des choses humaines, rien pour aucun de nous, sinon la mort, n'est certain. Tous pourtant la maudissent, elle qui seule n'abuse personne. « Mais il est mort à un âge si tendre! » Je ne te dis pas encore que le plus heureux est l'être débarrassé de la vie ; passons au vieillard : de combien peu il l'emporte sur l'enfant!^[165] Représente-toi l'océan des âges, si profond et si vaste, embrasse-le tout entier ; puis compare ce qu'on appelle une vie d'homme à l'immensité même, et vois sur quelle minime durée portent nos vœux, nos calculs sans fin. De ce peu d'heures, combien nous prenons les larmes, combien les soucis, combien nos souhaits de mort avant que la mort n'arrive ; combien les maladies, les craintes, les années ou trop tendres ou incultes ou stériles : et la moitié du tout se passe à dormir! Ajoutes-y travaux, afflictions, périls ; tu reconnaîtras que même dans la plus longue vie la moindre

part est celle où l'on vit en effet.

« Maintenant personne t'accordera-t-il que ce ne soit pas une grâce pour l'homme de rentrer dans son premier état, et d'achever sa route avant l'heure de la lassitude? La vie n'est ni un bien ni un mal : c'est le théâtre de l'un et de l'autre. Ainsi ton fils n'a rien perdu qu'une chance plus certaine de dommage. Il eût pu sortir de tes mains sage et prudent ; il eût pu sous l'aile paternelle croître pour la vertu ; mais, crainte plus légitime » il eût pu ressembler au grand nombre.^[166] Vois ces jeunes descendants des plus nobles maisons que la débauche a jetés dans l'arène ; vois-les, assouvissant tout ensemble leur lubricité et celle d'autrui, se prostituer à tour de rôle, et ne pas laisser s'écouler un jour sans ivresse ou sans quelque autre éclatant scandale : il te sera démontré que la crainte était plus fondée que l'espérance. Ne te forge donc pas de nouveaux motifs d'affliction : à de faibles désagréments n'ajoute pas le poids de ton impatience. Je ne te demande pas de grands efforts, de l'héroïsme ; je ne présume pas assez mal de ta vertu pour te croire réduit à l'appeler à toi tout entière. Ce n'est pas là une blessure, c'est une morsure légère : la blessure, c'est toi qui la fais. Certes la philosophie t'a merveilleusement profité, si un enfant, plus connu jusqu'ici de sa nourrice que de son père, te cause d'aussi violents regrets!

« Mais quoi! te conseillé-je l'insensibilité? voudrais-je voir tes traits impassibles au bûcher d'un fils, et irai-je jusqu'à défendre au cœur d'un père de se serrer? Aux dieux ne plaise! C'est inhumanité, ce n'est pas force d'âme, que d'envisager du même œil les funérailles ou la vie des siens, que de n'être pas ébranlé^[167] au premier déchirement qui nous sépare d'eux. Et quand je te les défendrais, il est des choses qu'on ne maîtrise point : les larmes s'échappent quoi qu'on fasse, et en s'épanchant elles soulagent le cœur. Quel parti prendre? Permettons qu'elles coulent sans les provoquer ; mais qu'elles coulent tant que la douleur les fera sortir, non d'après les invitations de l'exemple. N'aggravons en rien notre peine, ne l'amplifions pas sur ce que nous voyons chez les autres. Il y a un faste de douleur plus exigeant que la douleur même : combien peu d'hommes sont tristes pour eux seuls! Nous éclatons si le monde nous entend ; muets et calmes dans la solitude, l'aspect du premier venu nous fait fondre en larmes de plus belle.^[168] Alors on se frappe la tête, ce qu'on pouvait faire plus à l'aise quand nul ne nous empêchait ; alors on invoque le trépas, on se roule de son lit à terre. Toutes ces démonstrations s'en vont avec le spectateur. Ici, de même qu'ailleurs, nous tombons dans le travers de prendre exemple du grand nombre et de consulter non le devoir, mais la coutume. Transfuges de la nature, nous nous livrons à l'opinion, toujours mauvaise conseillère et le plus inconséquent des juges sur ce point comme sur tout le reste. Voit-elle un homme

courageux dans l'affliction? elle l'appelle cœur sauvage et dénaturé. En voit-elle un autre défaillir, étendu sur un corps chéri? Femmelette, dit-elle, âme sans vigueur. C'est donc aux lois de la raison qu'il faut tout rappeler.

« Or rien ne répugne à la raison comme de viser à ce qu'on cite notre douleur et qu'on admire nos larmes : le sage sans doute s'en permet quelques-unes, d'autres lui échappent d'elles-mêmes ; mais voici la différence. Quand la première nouvelle d'une mort prématurée nous frappe, quand nous pressons ce corps qui de nos bras va passer dans les flammes, irrésistiblement la nature nous arrache des pleurs. La sensibilité, sous l'impression d'une douleur poignante, en ébranlant tout l'individu, agit sur les yeux d'où elle chasse, en la comprimant, l'humeur qui les avoisine. Ces larmes-là tombent forcément malgré nous. Il en est auxquelles nous donnons passage, quand la mémoire de ceux que nous avons perdus se réveille ; et je ne sais quelle douceur se mêle à la tristesse, au souvenir de leur agréable entretien, de leur commerce enjoué, de leur complaisante tendresse : alors nos paupières se dilatent comme dans la joie. Ici on s'abandonne, ailleurs on est subjugué.

« Et c'est pourquoi la présence d'aucun cercle, d'aucun assistant, ne doit retenir ni exciter nos pleurs ; les essuyer ou les laisser couler est toujours moins honteux que les feindre. Qu'ils suivent leur cours ; ils peuvent venir aux tempéraments les plus calmes et les plus rassis. Souvent les pleurs du sage coulèrent sans que sa dignité en souffrît, mais c'était dans une telle mesure que, pour être homme, il ne cessait pas d'être grand. Oui, nous pouvons céder à la nature en gardant notre gravité. J'ai vu aux funérailles des leurs des hommes vénérables, sur le visage desquels perçait la tendresse du cœur, sans rien de nos désespoirs d'apparat, rien qui ne fût donné à une affection sincère. Il est, jusque dans la douleur, une bienséance que doit observer le sage ; et, comme toute chose, l'affliction a ses limites. Chez les hommes de peu de raison, les joies comme les douleurs débordent.

« Subis sans murmure les coups de la nécessité. Qu'est-il survenu d'improbable, d'extraordinaire? Combien à cette heure même il se commande d'enterrements! Que de lits funèbres^[169] s'achètent! Combien de deuils après le tien!

« Autant de fois que tu diras : « Mon fils était enfant ; » dis aussi : « Il était du nombre des mortels, auxquels rien n'est garanti, que le destin n'est pas tenu de conduire à la vieillesse : où il le veut, il les congédie. » Du reste, parle fréquemment de lui ; fais revivre, autant que tu pourras, son souvenir qui se représentera plus souvent s'il n'est pas accompagné d'amertume. Car si les gens tristes ne sont guère recherchés, la tristesse l'est bien moins encore. Quelque heureux propos, quelque gentillesse, tout enfantine qu'elle fût, t'ont-ils charmé

en lui, reviens-y souvent, et affirme sans crainte qu'il eût pu remplir les espérances conçues par la tendresse de son père. Perdre la mémoire des siens et l'ensevelir avec leurs cendres, être pour eux prodigue de larmes, avare de souvenirs, c'est ne point porter un cœur d'homme. C'est ainsi que les oiseaux, que les bêtes féroces aiment leurs petits : leur amour, des plus violents, est pour ainsi dire de la rage ; mais viennent-ils à les perdre, il s'éteint tout à fait. Cela ne sied point au sage : sa mémoire sera persévérante, ses larmes passeront.

Je n'approuve en aucune façon ce que dit Métrodore, « qu'il est une volupté, sœur de la tristesse,^[170] qu'on fera bien de savourer aux jours d'affliction. » J'ai transcrit ses propres paroles, tirées de sa première lettre à sa sœur. Je ne doute pas du jugement que tu en porteras. Car quoi de plus honteux? Etre, au sein du deuil, en quête du plaisir, l'espérer du deuil même, et demander aux pleurs une jouissance! Voilà les hommes qui nous reprochent trop de rigorisme, qui flétrissent nos doctrines comme impitoyables, quand nous disons qu'on doit fermer son âme aux chagrins, ou les en bannir au plus vite. Lequel donc est le plus inadmissible, le plus barbare, ou de ne pas sentir la douleur de perdre un ami, ou d'être, au milieu de sa douleur, à l'affût de la volupté? Nos préceptes à nous n'ont rien que d'honnête : quand le cœur trop rempli s'est soulagé de quelques larmes et a jeté pour ainsi dire ses premiers bouillons, nous lui défendons le désespoir. Et tu conseilles, toi, l'amalgame du deuil et de la joie! Ainsi l'on console un enfant avec du gâteau, et l'on fait taire les cris d'un nourrisson en faisant couler du lait dans sa bouche. Quoi! à l'instant même où ton fils est la proie des flammes, où ton ami expire, tu n'admits point de trêve au plaisir, ton chagrin est une sensualité de plus! Lequel est le plus honorable, ou d'éloigner de ton âme la douleur, ou d'y accueillir la volupté de pair avec elle? Que dis-je de l'accueillir, de courir après, de vouloir l'extraire de ta douleur même? Il est, dis-tu, une volupté sœur de la tristesse! C'est à nous qu'est permis ce langage, à vous il ne l'est pas. Vous ne connaissez de bien que la volupté, de mal que la douleur. Entre le bien et le mal quelle parenté peut-il y avoir? Mais supposons-la : est-ce bien le moment de faire cette trouvaille, de scruter sa douleur pour surprendre autour d'elle quelque chose qui nous délecte et qui nous chatouille? Certains remèdes, salutaires à telle partie du corps, sont trop malpropres et trop peu décents pour s'appliquer à telle autre ; et ce qui ailleurs soulagerait sans choquer la pudeur, devient déshonnête selon l'endroit de la blessure. N'as-tu pas honte de guérir le deuil du cœur par la volupté? Cherche une cure plus sévère à une telle plaie. Dis plutôt : « L'homme qui a cessé d'être ne sent plus le mal, » ou, s'il le sent, « il n'a pas cessé d'être. » Non, plus de souffrance pour qui n'est plus ; car souffrir c'est vivre. Le crois-tu à plaindre de n'être pas, ou d'être encore d'une manière quelconque? Or ce ne peut être un

tourment pour lui de ne pas exister ; le néant peut-il rien sentir? Et s'il existe, point de tourment, car il échappe au grand désavantage de la mort, qui est de n'être plus.

« Disons aussi à quiconque pleure et regrette un fils enlevé dès le bas âge : « Nous tous, vu la brièveté de nos jours comparée à l'ensemble des siècles, jeunes ou vieux, nous sommes au même point.^[171] Notre partage sur la totalité des temps est moindre que ce qu'on peut dire de plus imperceptible, car même l'imperceptible est quelque chose ; ce qui nous est donné à vivre se réduit presque à rien, et ce rien, ô démente! nos plans retendent à l'infini. »

« Si je t'écris ceci, ce n'est pas que je pense que tu l'attendes de moi : le remède viendrait bien tard ; et je suis sûr de t'avoir dit de vive voix tout ce que tu vas lire. Mais j'ai voulu te punir d'un moment d'oubli qui t'avait laissé absent de toi-même, et, pour l'avenir, t'exhorter à opposer à la Fortune toute la vigueur de ton courage, à prévoir tous ses traits, non comme possibles, mais comme devant t'atteindre à coup sûr. »

LETTRE C.

JUGEMENT SUR LES ÉCRITS DU PHILOSOPHE FABIANUS.

Tu m'écris que tu as lu avec beaucoup d'empressement les livres de Fabianus Papirius *sur les devoirs civils*, mais qu'ils n'ont pas répondu à ton attente ; puis, oubliant qu'il s'agit d'un philosophe, tu blâmes sa construction oratoire. Admettons que tu dises vrai, qu'il laisse aller ses paroles et ne les travaille pas. D'abord cette manière a sa grâce, et un charme particulier s'attache à une composition facile et coulante. Car il est essentiel, je crois, de distinguer si elle tombe négligemment, ou si elle s'échappe avec aisance. Et ici même, comme je vais le dire, il y a une différence importante. Fabianus, ce me semble, ne presse pas sa diction, il l'épanche, tant elle abonde et se déroule avec calme, bien que l'entraînement s'y laisse sentir. Elle annonce et révèle clairement qu'on ne l'a ni façonnée ni longtemps tourmentée. Mais, croyons-le comme toi : il a fait de la morale, non du style ; il a écrit pour l'âme et point pour l'oreille. D'ailleurs, quand il discourait, tu n'aurais pas eu le temps de songer aux détails, tant l'ensemble t'aurait transporté ; et presque toujours ce qui plaît improvisé est d'un effet moindre sur le manuscrit. Mais c'est déjà beaucoup de captiver au premier abord l'attention, encore qu'un examen réfléchi doive trouver à reprendre. Mon avis, si tu le demandes, c'est qu'il est plus beau d'emporter les suffrages que de les mériter ; et je sais bien que les mériter est le plus sûr ; je sais qu'alors on compte plus hardiment sur l'avenir.

Un style trop circonspect ne sied point au philosophe. Quand sera-t-il énergique et ferme, quand risquera-t-il sa personne, s'il craint pour ses mots ? La diction de Fabianus ne sentait point la négligence, mais la sécurité. Aussi n'y trouveras-tu rien de bas : il choisit ses termes sans courir après ni les placer selon le goût du siècle, au rebours de l'ordre naturel. Ils ont de l'éclat, quoique pris de la langue ordinaire ; sa pensée, noble et magnifique, n'est point écourtée en sentence : elle se développe largement. Tu trouveras chez lui des manques de précision, des structures de phrase peu savantes ou qui n'ont pas notre poli moderne ; mais, l'œuvre entière bien considérée, on n'y voit rien d'étroit et de vide. Là sans doute, ni variétés de marbres, ni salons entrecoupés de canaux d'eaux vives, *ni cabane du pauvre*,^[172] ni tout ce qu'un luxe dédaigneux de la belle simplicité entasse de disparates ; mais, comme on dit, la maison est bien construite.

Ajoute qu'en fait de composition oratoire on n'est pas d'accord. Les uns lui veulent une nudité sauvage pour parure ; d'autres l'aiment raboteuse, au point que si le hasard leur amène une période un peu harmonieuse, ils la démembreront

tout exprès, ils en brisent les cadences, de peur qu'elle ne réponde à l'attente de l'oreille. Lis Cicéron : sa composition est une ; souple et posée, molle sans être efféminée.^[173]

Asinius Pollion : style rocailleux et sautillant, qui laisse l'oreille au dépourvu où l'on y pense le moins. Cicéron n'a que d'heureuses désinences ; chez Pollion tout est cascade, sauf quelques phrases bien rares sorties d'un moule convenu et d'une structure uniforme.

Pour Fabianus, il va, dis-tu, terre à terre et s'élève peu : je ne crois pas que tel soit son défaut. Il n'y a pas chez lui manque de grandeur ; c'est du calme, c'est le reflet d'une âme habituellement paisible et tempérée ; il est uni, mais sans bassesse. Il n'a pas cette vigueur oratoire, ces aiguillons que tu demandes, ces sentences frappantes et soudaines ;^[174] mais vois le corps tout entier : bien que sans apprêt,^[175] il a sa beauté. La dignité, son discours ne l'a pas, elle est au fond de sa doctrine. Montre-moi qui tu pourrais préférer à Fabianus. Je te passe Cicéron, dont les œuvres philosophiques sont presque aussi nombreuses que les siennes ; mais s'ensuit-il qu'on soit un nain dès qu'on n'a pas la taille du géant ? Je te passe Asinius Pollion et je dis : « En si haute matière, c'est exceller que d'être le troisième. » Nomme Tite-Live enfin : car il a écrit aussi des dialogues^[176] qu'on peut rattacher à la philosophie autant qu'à l'histoire, et des traités de philosophie pure. Je lui ferai place encore : mais vois que de rivaux on dépasse quand on n'a que trois vainqueurs, et tous trois des plus éloquents!^[177]

Mais Fabianus n'a pas tous les mérites : son style est sans nerf, bien qu'il ait de l'élévation ; il n'est point rapide ni impétueux, malgré son ampleur ; il n'est pas limpide, il n'est que pur. « Tu voudrais, dis-tu, l'entendre malmener le vice, mettre les périls au défi, apostropher la Fortune, humilier l'ambition ; tu voudrais que le luxe fût gourmande, la débauche stigmatisée, la violence désarmée, que l'art oratoire parfois lui prêtât ses foudres, la tragédie son grandiose, le comique sa finesse. » Veux-tu donc qu'il s'amuse à la plus petite des choses, aux mots ? Il s'est voué à la science, son sublime objet ; et l'éloquence le suit comme son ombre, sans qu'il y prenne garde.^[178] Non, sans doute, il ne s'observera point à chaque pas, ramassant sa phrase sur elle-même, aiguisant chaque parole en trait qui réveille et qui perce, beaucoup, je l'avoue, tomberont sans porter coup, et par moments son discours glissera sur nous sans agir ; mais partout régnera une grande lumière ; mais, si long qu'il soit, le chemin sera sans ennui. Bref, il te laissera convaincu qu'il a écrit comme il sentait. Tu reconnaîtras qu'il a tout fait pour t'instruire de ses idées, non pour flatter les tiennes. Tout chez lui tend au progrès, à la sagesse ; rien ne vise aux applaudissements.

Je ne doute pas que tels ne soient ses écrits, bien que j'en juge plutôt par réminiscence que sur le livre même, et que leur caractère m'apparaisse moins

comme l'impression familière d'un commerce récent que comme les traits généraux d'une lointaine connaissance. Tel il me semblait du moins quand je pouvais l'entendre : non substantiel, mais plein, fait pour enthousiasmer les jeunes âmes bien nées et les enflammer d'un zèle imitateur, de l'espoir même de le vaincre, exhortation, selon moi, la plus efficace : car on décourage si en donnant le désir d'imiter on en ôte l'espoir. Au reste il avait l'abondance du style ; sans que tel ou tel passage ressortît, l'ensemble était magnifique.

LETTRE CI.

SUR LA MORT DE SÉNÉCIO. VANITÉ DES LONGS PROJETS. IGNOBLE SOUHAIT DE MÉCÈNE.

Chaque jour, chaque heure démontre à l'homme tout son néant :^[179] toujours quelque récente leçon lui rappelle sa fragilité qu'il oublie, et de l'éternité qu'il rêve rabat ses pensées vers la mort.^[180] « Où tend ce début? » vas-tu dire. Tu connaissais Cornelius Sénécio, ce chevalier romain si magnifique et si obligeant : parti d'assez bas il s'était élevé par lui-même, et n'avait plus qu'une pente aisée pour courir à tous les succès. Car les honneurs croissent plus facilement qu'ils ne commencent ; comme l'aspirant aux richesses, que la pauvreté retient dans sa sphère, a longtemps à lutter et à ramper pour en sortir. Sénécio visait même à l'opulence, où le conduisaient deux moyens des plus efficaces, la science d'acquérir et celle de conserver ; et l'une des deux seule l'eût fait assez riche. Cet homme donc, d'une sobriété extrême, non moins soigneux de sa santé que de son patrimoine, m'avait fait visite le matin selon sa coutume, avait passé le reste du jour jusqu'à nuit close, au chevet d'un ami malade d'une affection grave et désespérée ; il avait soupé gaiement, quand une indisposition subite le saisit : une angine, lui rétrécissant le gosier, comprima son souffle ; à peine alla-t-il, tout haletant, jusqu'au jour. Ainsi en très peu d'heures, et venant de remplir toutes les fonctions d'un homme sain et plein de vie, Sénécio s'est éteint. Lui qui faisait travailler ses capitaux sur terre et sur mer qui, essayant, sans en négliger aucun, de tous les genres de profit, était même entré dans les fermes publiques, alors que tout succède à ses vœux, que des torrents d'or courent s'engloutir dans ses coffres, le voilà enlevé.

.....Et puis va, Mélibée,

Plante, aligne tes ceps et greffe tes poiriers.^[181]

Qu'insensé est l'homme qui jette ses plans pour toute une vie! Il n'est pas maître de demain. Oh! quelles sont folles, ces longues espérances qu'il aime à bâtir!^[182] « J'achèterai, je construirai, je ferai tel prêt, telle rentrée, je remplirai telles dignités ; puis enfin, las et plein de jours, je me recueillerai dans le repos. » Crois-moi, tout, même pour les heureux, n'est qu'incertitudes : nul n'a le droit de se rien promettre de l'avenir. Que dis-je? ce que nous tenons glisse de nos mains ; et l'heure présente, qu'on croit bien saisir, le moindre incident nous la vole.^[183] Le temps se déroule suivant des lois fixes, mais impénétrables ; or que gagné-je à ce que la nature sache de science certaine ce que moi je ne sais pas? On projette des traversées lointaines, et, après maintes courses aux plages étrangères, un tardif retour dans la patrie ; on prendra l'épée, puis viendront les lentes récompenses des travaux militaires ; puis des gouvernements, des emplois

qui mènent à d'autres emplois, et déjà la mort est à nos côtés, la mort à laquelle on ne pense que quand elle frappe autrui ; en vain elle multiplie à nos yeux ses instructives rigueurs, ^[184] leur effet ne dure pas plus que la première surprise. Et quelle inconséquence ! On s'étonne de voir arriver un jour ce qui chaque jour peut arriver. Le terme de notre carrière est où l'inexorable nécessité des destins l'a fixé : mais nul de nous ne sait de combien il en est proche.

Aussi faut-il disposer notre âme comme si nous y touchions déjà : ne remettons rien au futur, réglons journallement nos comptes avec la vie. Car elle pèche surtout en ceci que, toujours inachevée, on l'ajourne d'un temps à un autre. Qui sut chaque jour mettre à sa vie la dernière main n'est point à court de temps. Or de ce manque de temps naissent l'anxiété et la soif d'avenir qui ronge l'âme. Rien de plus misérable que ce doute : les événements qui approchent, quelle issue auront-ils ? Combien me reste-t-il de vie, et quelle sorte de vie ? Voilà ce qui agite de terreurs sans fin l'âme qui ne se recueille jamais. Quel moyen avons-nous d'échapper à ces tourmentes ? un seul : ne pas lancer notre existence en avant, mais la ramener sur elle-même. Si l'avenir tient en suspens tout mon être, c'est que je ne fais rien du présent. Si au contraire j'ai satisfait à tout ce que je me devais ; si mon âme affermie sait qu'entre une journée et un siècle la différence est nulle, elle regarde d'en haut tout ce qui peut survenir encore d'événements et de jours, et se rit fort dans sa pensée de la vicissitude des temps. Comment en effet ces chances variables et mobiles te bouleverseraient-elles, si tu demeures stable en face de l'instabilité ?

Hâte-toi donc de vivre, cher Lucilius, et compte chaque journée pour une vie entière. Celui qui s'est ainsi préparé, celui dont la vie s'est trouvée tous les jours complète, possède la sécurité. Vivre d'espérance, c'est voir le temps, à mesure qu'il arrive, échapper à notre croissante avidité, et nous laisser ce sentiment si amer, qui remplit d'amertume tous les autres, la peur de la mort. De là l'ignoble souhait de Mécène, ^[185] qui ne refuse ni les mutilations, ni les difformités, ni enfin le pal sur la croix, pourvu qu'au milieu de tant de maux la vie lui soit conservée.

Qu'on me rende manchot, cul-de-jatte, impotent ; ^[186]

Sur ce corps que le mal déforme

Qu'il s'élève une bosse énorme ;

Que dans ma bouche branle une dernière dent ;

Si je respire encor, c'est bien, je suis content.

Même en croix, sur le pal, laissez, laissez-moi vivre. ^[187]

Ce qui serait, si la chose arrivait, le comble des misères, il le souhaite, il demande, comme si c'était vivre, une prolongation de supplice. Je le jugerais déjà bien méprisable s'il n'arrêtait son vœu que devant la mise en croix ; mais que dit-il ? « Mutiliez tous mes membres, pourvu qu'en un corps brisé et impotent il me reste le souffle, et que, défiguré, monstrueusement contrefait, j'obtienne

encore quelque répit sur le bois-même où l'on me clouerait, sur le pal où vous m'asseyeriez! » Est-ce donc la peine de comprimer sa plaie, de pendre à une croix les bras étendus, afin de reculer ce qui, pour tout patient, est une grâce, le terme du supplice? N'avoir de souffle que pour expirer sans cesse? Que souhaiter à ce malheureux, sinon des dieux qui l'exaucent? Que veut dire cette turpitude de poète et de femmelette, ce pacte insensé de la peur? Pourquoi mendier si basement l'existence?-Penses-tu que Virgile ait jamais dit pour lui ce beau vers :

Est-ce un malheur si grand que de cesser de vivre?^[188]

Il invoque les derniers des maux ; les plus cruelles souffrances, la croix et le pal, il les désire ; et qu'y gagnera-t-il? Eh! certes de vivre un peu plus. Or quelle vie est-ce qu'une longue agonie? Il se trouve un homme qui aime mieux sécher dans les tourments, et périr par lambeaux, et distiller sa vie goutte à goutte, que de l'exhaler d'un seul coup! Il se trouve un homme qui, hissé sur l'infâme gibet, déjà infirme et défiguré, les épaules et la poitrine comprimées par une difformité hideuse, ayant déjà, même avant la croix, mille motifs de mourir, veut prolonger une existence qui prolongera tant de tortures! Nie maintenant que la nécessité de mourir soit un grand bienfait de la nature! Et bien des gens sont prêts pour des pactes encore plus infâmes, prêts même à trahir un ami pour quelques jours de vie de plus, à livrer de leur main leurs enfants à la prostitution, pour obtenir de voir cette lumière témoin de tous leurs crimes. Dépouillons-nous de la passion de vivre, et sachons qu'il n'importe à quel moment on souffre ce qu'il faut souffrir tôt ou tard. L'essentiel est une bonne et non une longue vie ; et parfois bien vivre consiste à ne pas vivre longtemps.

LETTRE CII.

SUR L'IMMORTALITÉ DE L'ÂME. QUE L'ILLUSTRATION APRÈS LA MORT EST UN BIEN.

Comme on désoblige l'homme qu'on arrache aux visions d'un songe agréable, car on lui enlève un plaisir qui, tout illusoire, a pourtant l'effet de la réalité, ta lettre m'a fait le même tort : elle m'a tiré d'une douce méditation où je me laissais aller et qui, si je l'avais pu suivre, m'eût conduit plus avant. Je me complaisais dans le problème de l'immortalité des âmes ; et j'étais même, oui j'étais pour l'affirmative : j'entrais avec confiance dans l'opinion de tant de grands hommes, dont les doctrines si consolantes promettent plus qu'elles ne prouvent.^[189] Je me livrais à leur espoir sublime ; déjà j'éprouvais un dégoût de moi-même et regardais en mépris les restes d'un corps brisé par l'âge, moi pour qui cette immensité du temps, cette possession de tous les siècles allait s'ouvrir, quand tout à coup je fus réveillé par la remise de ta lettre, et tout mon pauvre rêve fut perdu. J'y reviendrai quand je serai quitte avec toi : je veux le ressaisir à tout prix.

Tu dis au début de ta lettre que je n'ai pas entièrement développé ma thèse stoïcienne « que l'illustration qui s'obtient après la mort est un bien, qu'en effet je n'ai pas résolu l'objection qu'on nous oppose : « Jamais il n'y a de bien où il y a solution de continuité ; or ici cette solution a lieu. » — Ta difficulté, Lucilius, se rattache à la question, mais doit être vidée ailleurs : c'est pourquoi j'avais différé d'y répondre, comme à d'autres choses qui ont trait au même sujet. Car en certains cas, tu le sais, les sciences rationnelles rentrent dans la morale. J'ai donc traité, comme touchant directement aux mœurs, cette thèse-ci : « Si ce n'est pas chose folle et sans objet que d'étendre ses soins au delà du jour suprême? Si les biens de l'homme périssent avec nous, et s'il n'y a plus rien pour qui n'est plus? Si une chose qui, lorsqu'elle existera, ne sera pas sentie par nous, peut offrir, avant qu'elle existe, quelque fruit à recueillir ou à désirer? » Tout ceci est de la morale : aussi l'ai-je placé en^[190] son lieu. Quant à ce que disent contre cette opinion les dialecticiens, je devais le réserver et je l'ai fait. Maintenant que tu veux le tout ensemble, j'exposerai leurs arguments en bloc pour y répondre ensuite en détail.

À moins de quelques préliminaires, ma réfutation ne serait pas comprise. Et quels préliminaires veux-je présenter? qu'il est des corps continus, tels que l'homme ; des corps composés, comme un vaisseau, une maison, enfin tout ce qui forme usité par l'assemblage de diverses parties ; des corps divisibles, aux membres séparés, tels qu'une armée, un peuple, un sénat : car les membres qui

constituent ces corps sont réunis par droit ou par devoir, mais distincts et isolés par nature. Que faut-il encore que j'avance? que, selon nous, il n'y a pas de bien où il y a solution de continuité ; vu qu'un même esprit devant contenir et régir un même bien, l'essence d'un bien unique est une. Si tu en désires la preuve, elle est par elle-même évidente ; mais je devais poser ce principe, puisqu'on nous attaque par nos propres armes.

« Vous avouez, nous dit-on, qu'il n'y a pas de bien où il y a solution de continuité. Or l'illustration, c'est l'opinion favorable des honnêtes gens. Comme en effet la nonne renommée ne vient pas d'une bouche unique, ni la mauvaise de la mésestime d'un seul, ainsi l'illustration n'est pas dans l'approbation d'un seul homme de bien. Il faut l'accord d'un grand nombre d'hommes marquants et considérables pour qu'elle ait lieu. Mais elle est le résultat du jugement de plusieurs, c'est-à-dire de personnes distinctes ; d'où il suit qu'elle n'est pas un bien.

« L'illustration, dit-on encore, est l'éloge donné aux bons par les bons ; l'éloge est un discours ; le discours, une voix qui exprime quelque idée : or la voix, même des gens de bien, n'est pas un bien. Car ce que fait l'honnête homme n'est pas toujours un bien : il applaudit, il siffle ; et ni cette action d'applaudir ni celle de siffler, quand on admirerait et louerait tout de lui, ne s'appellent biens, non plus que sa toux ou ses éternuements. Ce n'est donc pas un bien que l'illustration.

« Enfin dites-nous : ce bien appartient-il à qui donne l'éloge, où à qui le reçoit? Si vous dites que c'est au premier, votre assertion est aussi ridicule que de prétendre que c'est un bien pour moi qu'un autre soit en bonne santé. Mais louer le mérite est une action honnête : ainsi le bien est à celui qui loue, puisque l'action vient de lui, et non à nous qui sommes loués ; or tel était le fait à éclaircir. »

Répondons sommairement à chaque point. D'abord, y a-t-il bien, quand il y a solution de continuité? Cela fait encore doute, et les deux partis ont leurs arguments. Ensuite l'illustration n'a pas besoin d'une foule de suffrages ; l'opinion d'un seul homme de bien peut lui suffire ; car l'homme de bien est capable de porter jugement de tous ses pareils. « Quoi! l'estime d'un seul donnera la bonne renommée, le blâme d'un seul l'infamie? Et la gloire aussi je la comprends large, étendue au loin, car elle veut le concert d'un grand nombre. » La gloire, la renommée, diffèrent de l'illustration, et pourquoi? Qu'un seul homme vertueux pense bien de moi, c'est pour moi comme si tous les gens vertueux avaient de moi la même pensée, ce qui aurait lieu si tous me connaissaient. Leur jugement est pareil, identique ; or c'est toujours tenir la même voie que de ne pouvoir se partager. C'est donc comme si tous avaient le

même sentiment, puisqu'en avoir un autre leur est impossible. Quant à la gloire, à la renommée, la voix d'un seul ne suffit pas. Si, au cas précité, un seul avis vaut celui de tous, parce que tous, interrogés, n'en auraient qu'un seul ; ici les jugements d'hommes dissemblables sont divers et les impressions variées : tout y est douteux, inconséquent, suspect. Comment croire qu'un seul sentiment puisse être embrassé par tous ? Le même homme n'a pas toujours le même sentiment. Le sage aime la vérité, qui n'a qu'un caractère et qu'une face ; c'est le faux qui entraîne l'assentiment des autres. Or le faux n'est jamais homogène : ce n'est que variations et dissidences.^[191]

« La louange, dit-on, n'est autre chose qu'une voix ; or une voix n'est pas un bien. » Mais en disant que l'illustration est la louange donnée aux bons par les bons, nos adversaires rapportent cela non à la voix, mais à l'opinion. Car encore que l'homme de bien se taise, s'il juge quelqu'un digne de louange, il le loue assez. D'ailleurs il y a une différence entre la louange et le panégyrique : il faut, pour louer, que la voix se fasse entendre ; aussi ne dit-on pas la *louange* funèbre,^[192] mais l'oraison *funèbre*, dont l'office consiste dans le discours. Dire que quelqu'un est digne de louange, c'est lui promettre non pas les paroles, mais le jugement favorable des hommes. Il y a donc aussi une louange muette, une approbation de cœur, une conscience qui applaudit à l'homme de bien. Répétons en outre que la louange se rapporte au sentiment, non aux paroles, lesquelles expriment la louange conçue et la portent à la connaissance de plusieurs. C'est me louer que me juger digne de l'être. Quand le tragique romain^[193] s'écrie : « Il est beau d'être loué par l'homme que chacun loue ;^[194] » il veut dire l'homme digne de louange. Et quand un vieux poète dit :

Oui, la louange est l'aliment des arts,^[195]

il ne parle pas de cette louange bruyante qui les corrompt ; car rien ne perd l'éloquence et en général les arts faits pour l'oreille comme l'engouement populaire. La renommée veut, elle exige une voix ; l'illustration s'en passe : elle peut s'obtenir sans cela, se contenter de l'opinion ; elle est complète en dépit même du silence, en dépit des oppositions. En quoi l'illustration diffère-t-elle de la gloire ? En ce que la gloire est le suffrage de la foule ; l'illustration, le suffrage des gens de bien.

« On demande à qui appartient ce bien qu'on nomme illustration, cette louange donnée aux bons par les bons ; est-ce à celui qui loue, ou à celui qui est loué ? » À tous les deux : à moi qui suis loué, parce que la nature m'a fait ami de tous, que je m'applaudis d'avoir bien fait, que je me réjouis d'avoir trouvé des cœurs qui comprennent mes vertus et qui m'en savent gré ; à mille autres aussi pour qui leur gratitude même est un bien, mais d'abord à moi, car il est dans ma nature morale d'être heureux du bonheur d'autrui, surtout du bonheur dont je

suis la cause. La louange est le bien de ceux qui louent : car c'est la vertu qui l'enfante, et toute action vertueuse est un bien. Mais c'est une jouissance qui leur échappait, si je n'avais été vertueux. Ainsi c'est un bien de part et d'autre qu'une louange méritée, tout autant certes qu'un jugement bien rendu est un avantage pour le juge comme pour celui qui gagne sa cause. Doutes-tu que la justice ne soit le trésor et du magistrat qui l'a dans son cœur et du client à qui elle rend ce qui lui est dû? Louer qui le mérite c'est justice : c'est donc un bien des deux côtés.

Voilà suffisamment répondre à ces docteurs en subtilités. Mais notre objet ne doit pas être de discuter des arguties, et de faire descendre la philosophie de sa hauteur majestueuse dans ces puérils défilés. Ne vaut-il pas bien mieux suivre franchement le droit chemin, que de se préparer soi-même un labyrinthe, pour avoir à le reparcourir à grand'peine? Car toutes ces disputes ne sont autre chose que jeux d'adversaires qui veulent se tromper avec art. Dites-nous plutôt combien il est plus naturel d'étendre dans l'infini sa pensée. C'est une grande et noble chose que l'âme humaine : elle ne se laisse poser de limites que celles qui lui sont communes avec Dieu même. Elle n'accepte point une étroite patrie telle qu'Éphèse ou Alexandrie, ou toute autre ville, s'il en est, plus populeuse en habitants, plus ample en constructions ; sa patrie, c'est ce vaste circuit qui enceint l'univers et tout ce qui le domine, c'est toute cette voûte sous laquelle s'étendent les terres et les mers, sous laquelle l'air partage et réunit à la fois le domaine de l'homme et celui des puissances célestes, et où des milliers de dieux, chacun à son poste, poursuivent leurs tâches respectives. Et elle ne souffre pas qu'on lui circoncrive son âge, elle se dit : « Toutes les années m'appartiennent ; point de siècle fermé au génie, point de temps^[196] impénétrable à la pensée. Quand sera venu le jour solennel où ce corps, mélange de divin et d'humain, se dissoudra, je laisserai mon argile où je l'ai prise, et moi, je me réunirai aux dieux. Ici même je ne suis pas sans communiquer avec eux ; mais ma lourde et terrestre prison me retient. Ces jours mortels sont des temps d'arrêt, préludes d'une existence meilleure et plus durable. Comme le sein maternel qui nous garde neuf mois nous forme non pour lui, mais en apparence pour ce monde où nous sommes jetés assez forts déjà pour respirer l'air et résister à l'extérieur, ainsi le temps qui s'écoule de l'enfance à la vieillesse nous mûrit pour un second enfantement. Une autre origine, un monde nouveau nous attend. Jusque-là, nous ne pouvons souffrir du ciel qu'une vue lointaine.

« Sache donc envisager sans frémir cette heure qui juge la vie ;^[197] elle n'est pas la dernière pour l'âme, si elle l'est pour le corps. Tous les objets qui gisent autour de toi, vois-les comme les meubles d'une hôtellerie : tu ne dois que passer. La nature nous fait sortir nus, comme nous sommes entres. On n'emporte

pas plus qu'on n'a apporté.^[198] Que dis-je! tu laisseras sur le seuil une grande part du bagage apporté pour cette vie. Tu dépouilleras cette peau, première enveloppe qui tapisse tes organes ; tu dépouilleras cette chair, ce sang qui la pénètre et court se distribuer par tous tes membres ; tu dépouilleras ces os et ces muscles qui maintiennent les parties molles et fluides du corps ; ce jour, que tu redoutes comme le dernier, te fait naître pour un jour sans fin.^[199] Dépose ton fardeau : tu hésites! n'as-tu pas déjà quitté de même le corps où tu étais caché, pour te produire à la lumière? Tu résistes, tu te jettes en arrière : jadis aussi à grand effort ta mère t'expulsa de son sein. Tu gémis, tu pleures ; et ces pleurs mêmes annoncent l'avènement à la vie. On dut les excuser, quand tu arrivais novice et étranger à tout ; quand au sortir des entrailles maternelles, de ce tiède et bienfaisant abri, tu fus saisi par un air trop vif et offensé par le toucher d'une main rude ; quand, faible encore, au milieu d'un monde inconnu, tu éprouvais la stupeur d'une complète ignorance. Aujourd'hui, ce n'est pas pour toi chose nouvelle d'être séparé de ce dont tu faisais partie. Abandonne de bonne grâce des membres désormais inutiles, laisse là ce corps que tu fus si longtemps sans habiter. Il sera mis en pièces, écrasé, réduit en cendres : tu t'en affliges? Cela se fait toujours. Elles périssent de même^[200] les membranes qui enveloppent le nouveau-né. Pourquoi tant chérir ces débris, comme ta chose propre? Ils n'ont fait que te couvrir. Voici venir le jour où tomberont tes voiles, où tu seras tiré de ta demeure, de ce ventre immonde et infect.

« D'ici même, dès aujourd'hui, fais effort et prends ton élan : attache-toi à tes amis, à tes parents comme à choses qui ne sont pas tiennes ; élève-toi d'ici à de plus hautes et plus sublimes méditations. Quelque jour la nature t'ouvrira ses mystères, la nuit présente se dissipera, et une lumière pure t'inondera de toutes parts. Représente-toi de quel éclat vont briller ces milliers d'astres confondant ensemble leurs rayons. Pas un nuage ne troublera cette sérénité ; toutes les plages du ciel se renverront une égale splendeur. La nuit ne succède au jour que dans notre infime atmosphère. Alors tu confesseras avoir vécu dans les ténèbres, quand ton être complet envisagera la complète lumière que d'ici, à travers l'étroite orbite de tes yeux, tu entrevois obscurément et que pourtant tu admires de si loin. Que te semblera-t-elle cette divine clarté, contemplée dans son foyer?^[201] »

De telles pensées ne laissent séjourner dans l'âme aucun penchant sordide, bas ou cruel. « Il est des dieux, nous disent-elles, témoins de tout ce que fait l'homme : soyez purs devant eux, rendez-vous dignes de les approcher un jour, proposez-vous l'éternité. Si l'homme l'embrasse comme son idéal, ni les armées ne lui font peur, ni la trompette ne l'étonne, ni les menaces ne l'intimident. Comment craindrait-il? pour lui la mort est une espérance. Celui même qui ne

croit à l'âme et à sa durée qu'autant que la retiennent les liens du corps, d'où elle se dégagerait pour s'évaporer aussitôt, s'il travaille à se rendre utile même après son trépas, alors tout ravi qu'il soit à nos yeux, cependant

Et ses hautes vertus et l'éclat de sa race

Vivent dans la mémoire....[\[202\]](#)

Songe combien les bons exemples servent l'humanité, et reconnais que le souvenir des grands hommes ne profite pas moins que leur présence.

LETTRE CIII.

COMMENT L'HOMME DOIT SE MÉFIER DE L'HOMME.

NE POINT ROMPRE AVEC LES USAGES REÇUS.

Pourquoi te mettre si fort en garde contre ces accidents qui, possibles sans doute, peuvent aussi ne pas arriver, tels que l'incendie,^[203] l'écroulement d'une maison, tout ce qui fond sur nous par hasard, non par préméditation? Prévois, évite plutôt ces ennemis qui nous épient, qui visent à nous surprendre. Ce sont des cas assez rares, quoique graves, que les naufrages, les chutes du haut d'un char ; mais d'homme à homme le péril est de tous les jours. Voilà contre, quoi il faut te prémunir, t'armer de toute ta vigilance, car nul fléau n'est plus commun, plus obstiné, plus insinuant. La tempête menace avant de surgir ; l'édifice craque avant de s'écrouler ; la fumée précède et annonce l'incendie : l'attaque de l'homme est imprévue ; il masque d'autant mieux ses machines qu'il nous serre de plus près. Tu es dupe, si tu te fies aux physionomies qui s'offrent à toi! Sous le visage d'hommes est le naturel des bêtes féroces ;^[204] seulement, chez celles-ci le premier bond est plus dangereux : une fois passées elles ne nous cherchent plus, car jamais rien ne les porte à nuire que la nécessité. Elles, la faim ou la peur les forcent au combat ; pour l'homme, perdre un homme est l'affaire d'un caprice.

Ne songe toutefois à ce que tu dois craindre de ton semblable, qu'en te rappelant tes devoirs envers lui. Observe autrui, de peur qu'on ne te blesse ; toi-même, pour ne pas blesser. Réjouis-toi de voir des heureux, sois ému quand tu vois souffrir ; et n'oublie ni le bien à faire, ni les pièges à éviter. À cette conduite que gagneras-tu? qu'on ne te nuise pas? Non : mais tu ne seras pas dupe. Au reste, le plus que tu pourras, réfugie-toi dans la philosophie : elle te couvrira de son égide ; tu seras, dans son sanctuaire, en sûreté ou plus sûr qu'ailleurs. On ne se heurte contre la foule qu'en faisant route avec elle. Qu'ai-je à te dire encore? Ne te vante point de cette même philosophie : elle a maintes fois failli perdre ceux qui la pratiquaient avec trop de hauteur et d'indépendance. Qu'elle extirpe tes vices sans reprocher les leurs aux autres : qu'elle n'ait point horreur des usages reçus, et ne se donne point l'air de condamner tout ce qu'elle ne fait pas. La sagesse peut aller sans faste, sans offusquer les gens.^[205]

LETTRE CIV.

UNE INDISPOSITION DE SÉNÈQUE. TENDRESSE DE SA FEMME POUR
LOI.

LES VOYAGES NE GUÉRISSENT POINT LES MAUX DE L'ÂME.

VIVRE AVEC LES GRANDS HOMMES DE L'ANTIQUITÉ.

J'ai fui dans ma terre de Nomentanum.... devine quoi? « La ville? » Non, mais la fièvre qui s'annonçait. Déjà elle mettait la main sur moi : je fis bien vite préparer ma voiture, malgré ma Pauline, qui voulait me retenir. « Le mal est à son début, disait le médecin, le pouls agité, inégal, troublé dans sa marche naturelle. » Je m'obstine à partir : je donne pour raison ce mot de mon^[206] honoré frère Gallio qui, pris d'un commencement de fièvre en Achaïe, s'embarqua aussitôt en s'écriant : « Ce n'est pas de moi, c'est du pays que vient le mal. » Voilà ce que je répétais à ma Pauline qui est cause que ma santé a plus de prix pour moi. Oui, comme je sais que sa vie tient à la mienne, je commence, par égard pour elle, à m'écouter un peu ; et aguerri par la vieillesse sur bien des points, je perds sur celui-ci le bénéfice de mon âge. Je me représente que dans ce vieillard respire une jeune femme qu'il faut ménager ; et comme je ne puis gagner sur elle d'être aimé avec plus de courage, elle obtient de moi que je m'aime avec plus de soin.

Il faut condescendre à nos légitimes affections ; et quelquefois, quand tout nous presserait de mourir, à la pensée des siens il faut, même au prix de la souffrance, rappeler à soi la vie et retenir le souffle qui s'exhale. L'honnête homme doit rester ici-bas, non tant qu'il s'y plaît, mais tant qu'il y est nécessaire. Celui qu'une épouse, qu'un ami ne touchent point assez pour l'arrêter plus longtemps sur la terre et qui s'obstine à mourir, est un égoïste. Vivre est aussi une loi à s'imposer quand l'intérêt des nôtres l'exige ; eussions-nous souhaité, commencé même de rompre avec la vie, n'achevons pas et prêtons-nous encore à leur tendresse.^[207] Généreuse est l'âme que son dévouement pour autrui rattache à l'existence ; plus d'un grand homme a fait ainsi. Mais la plus haute preuve de sensibilité, à mon sens, c'est quand la vieillesse, malgré son immense avantage de moins s'inquiéter du corps et d'user de la vie avec moins de regrets, devient plus attentive à se conserver, si elle sait que tel est le bonheur, l'utilité, le vœu de quelqu'un des siens. D'ailleurs cela porte avec soi sa joie et son salaire qui, certes, est assez doux. Quoi de plus agréable, en effet, que d'être chéri d'une épouse au point d'en devenir plus cher

à soi-même? Aussi ma Pauline peut compter que j'éprouve ses craintes pour moi, en outre des miennes.

Tu veux savoir si cette résolution de partir m'a bien ou mal réussi? À peine eussé-je quitté la lourde atmosphère de la ville et cette odeur des cuisines qui, toutes fumantes, toutes en travail, vomissent mêlé à la poussière tout ce qu'elles engouffrent de vapeurs infectes, j'ai senti dans mon être un changement subit. Juge combien mes forces ont dû croître quand j'ai pu atteindre mes vignes! J'étais le coursier qu'on rend à la prairie, qui vole à sa pâture. Je me suis donc enfin retrouvé : j'ai vu disparaître cette langueur suspecte, qui ne promettait rien de bon ; déjà toute mon ardeur me revient pour l'étude. Non qu'un lieu y fasse beaucoup plus qu'un autre, si l'esprit ne se possède, l'esprit qui se crée, s'il veut, une retraite au sein même des occupations. Mais l'homme qui choisit telle contrée, puis telle autre, et veut saisir le repos à la course, trouvera partout de nouveaux tiraillements. Quelqu'un se plaignait à Socrate que les voyages ne lui avaient servi de rien ; le sage, dit-on, lui repartit : « Ce qui vous arrive est tout simple ; vous voyageiez avec vous. » Heureux certains hommes, s'ils se sauvaient loin d'eux-mêmes! Mais non : on est à soi-même son premier persécuteur, son corrupteur, son épouvantail.

Que gagne-t-on à franchir les mers, à errer de ville en ville? Veux-tu fuir le mal qui t'obsède? Il n'est pas besoin que tu sois ailleurs : sois autre. Suppose-toi débarqué à Athènes, débarqué à Rhodes ; choisis à ton caprice toute autre ville : que te font les mœurs de ces pays?^[208] Tu y portes les tiennes. La richesse te semble-t-elle le bonheur? Tu trouveras ton supplice dans ta pauvreté, dans la pire de toutes, la pauvreté imaginaire. Car en vain possèdes-tu beaucoup ; quelque autre possédant davantage, tu te crois en déficit de tout ce dont il te surpasse. Places-tu le bonheur dans les dignités? Tu souffriras de l'élection de tel consul, de la réélection de tel autre : quel dépit, si tu lis plusieurs fois le même nom dans nos fastes! Dans ton ambitieuse démenche, tu ne verras plus ceux que tu dépasses, dès qu'un seul te devancera. Le plus grand des maux, penses-tu, c'est la mort? Mais il n'y a de mal en elle que ce qui la précède, la peur. Tu t'effrayeras et du péril et de l'ombre du péril ; des chimères t'agiteront sans cesse. Car que te servira

D'avoir franchi tant d'hostiles cités,

Tant de bords dangereux par le Grec habités?^[209]

La paix même sera pour toi fertile en alarmes. Ton âme une fois découragée, l'abri le plus sûr n'aura pas ta confiance ; et dès que le sentiment irréfléchi de la peur tourne en habitude, il paralyse jusqu'à l'instinct de la conservation. Il n'évite pas, il fuit : et l'on donne plus de prise aux dangers en leur tournant le dos. Tu croiras subir une bien grave infortune lorsque tu perdras quelqu'un que

tu aimes : en quoi tu montreras autant d'inconséquence que si tu pleurais quand les arbres rians qui ornent ta demeure sont abandonnés de leurs feuilles. Tous les êtres qui réjouissent ton cœur, vois-les comme tu vois ces feuilles alors qu'elles verdoient ; car enfin, aujourd'hui l'un, demain l'autre, leur sort est de tomber ; mais de même qu'on regrette peu la chute des feuilles parce qu'elles se reproduisent, ainsi dois-tu prendre la perte de ceux que tu aimes et qui, dis-tu, font le charme de ta vie : ils se remplacent, s'ils ne peuvent renaître. « Mais ce ne seront plus les mêmes ! » Et toi, n'auras-tu pas changé ? Chaque jour, chaque heure fait de toi un autre homme ;^[210] et ce larcin du temps, visible chez autrui, s'il ne l'est pas chez toi, c'est qu'il s'opère à ton insu. Les autres semblent emportés de vive force, nous sommes furtivement dérobés à nous-mêmes.

Mais ces réflexions ne seront point les tiennes ; ta n'appliqueras pas ce baume à ta plaie ; toi-même sèmeras ta route d'inquiétudes sans fin, tantôt espérant, tantôt découragé. Plus sage, tu tempérerais l'un par l'autre : tu n'espérerais point sans méfiance, tu ne te méfieras point sans espoir.

Jamais changement de climat a-t-il en soi profité à personne ? Il n'a pas calmé la soif des plaisirs, mis un frein aux cupidités, guéri les emportements, maîtrisé les tempêtes de l'indomptable amour, délivré l'âme d'un seul de ses maux, ramené la raison, dissipé l'erreur. Mais comme l'enfant s'étonne de ce qu'il n'a jamais vu, pour un moment un certain attrait de nouveauté nous a captivés. Du reste l'inconstance de l'esprit, alors plus malade que jamais, s'en irrite encore, plus mobile, plus vagabonde par l'effet même du déplacement. Aussi les lieux qu'on cherchait si ardemment, on met plus d'ardeur encore à les fuir et, comme l'oiseau de passage, on vole plus loin, on part plus vite qu'on n'était venu.^[211] Les voyages te feront connaître des peuples et voir de nouvelles configurations de montagnes, des plaines d'une grandeur insolite pour toi, des vallons arrosés de sources intarissables, des fleuves offrant à l'observateur quelque phénomène naturel, soit le Nil, qui gonfle et déborde en été ; soit le Tigre, qui disparaît tout à coup pour se frayer sous terre un passage dont il sort avec toute la masse de ses eaux ; soit le Méandre, sujet d'exercice et de fiction pour tous les poètes, qui se replie en mille sinuosités et souvent, lorsqu'il approche de son lit, se détourne encore avant d'y rentrer : mais tout cela ne te rendra ni meilleur ni plus sage.^[212] C'est à l'étude qu'il faut recourir et aux grands maîtres de la sagesse, pour apprendre leurs découvertes, pour chercher ce qui reste à trouver. Ainsi l'âme se rachète de son misérable esclavage et ressaisit son indépendance. Tant que tu ignores ce que tu dois fuir ou rechercher, ce qui est nécessaire ou superflu, ce qui est juste, ce qui est honnête, tu ne voyageras pas, tu ne feras qu'errer. Tu n'as point d'aide à espérer de tes courses sans nombre ; car tes passions cheminent avec toi, car ton mal te suit. Et puisse-t-il ne

faire que te suivre! Il serait à quelque distance : mais il est en toi, non à ta suite. Aussi t'obsède-t-il partout ; partout ton malaise est également cuisant. Il faut des remèdes à un malade plutôt que des déplacements. L'homme qui s'est cassé la jambe ou donné une entorse ne monte ni sur une voiture ni sur un navire : il fait appeler le médecin pour rejoindre l'os rompu, pour replacer le muscle démis. Eh bien donc, croiras-tu qu'une âme foulée et fracturée sur tant de points se rétablisse par le changement de lieux? L'affection est trop grave pour céder à une locomotion. Ce n'est pas à courir le monde qu'on devient médecin ou orateur : il n'y a de lieu spécial pour l'apprentissage d'aucun art ; et la sagesse, de tous le plus difficile, se ramasserait sur les grandes routes? Il n'est point de voyage, crois-moi, qui te sorte de tes passions, de tes dépits, de tes craintes ; s'il en était, le genre humain tout entier se lèverait pour l'entreprendre. Tes passions ne lâcheront point prise : elles déchireront sur la terre et sur l'onde leur proie fugitive aussi longtemps que tu emporteras le principe de tes maux.

Tu t'étonnes de fuir en vain? Ce que tu fuis ne t'a pas quitté. C'est à toi-même à te corriger ; rejette ce qui te pèse et mets à tes désirs au moins quelque borne. Purge ton âme de toute iniquité : pour que la traversée te plaise, guéris l'homme qui s'embarque avec toi. L'avarice te rongera tant que tu auras commerce avec des cœurs avares et sordides : ta morgue te restera tant que tu hanteras des superbes ; ^[213] ton humeur implacable ne se perdra pas dans la compagnie d'hommes de sang ; tes accointances avec les débauchés raviveront tes feux adultères. Si tu veux dépouiller tes vices, fuis au plus loin les vicieux exemples. L'avare, le séducteur, l'homme cruel, l'artisan de fraudes, si contagieux par leur seule approche, sont en toi. Passe au camp des hommes vertueux. Vis avec les Catons, avec Tubéron, avec Lælius, ou, s'il te prend envie de visiter aussi les Grecs, avec Socrate, avec Zénon. L'un t'enseignera à mourir quand la nécessité l'exigera ; l'autre, à prévenir même la nécessité. Vis avec un Chrysippe, un Posidonius. Ceux-là te transmettront la science des choses divines et humaines ; ceux-là te prescriront d'agir, de n'être pas seulement un habile discoureur qui débite ses phrases pour le plaisir des oreilles, mais de te faire une âme vigoureuse et inflexible à toutes menaces. Car l'unique port de cette vie agitée, orageuse, c'est le dédain de tout ce qui peut advenir ; c'est la lutte résolue, à découvert, qui reçoit en face les traits de la Fortune, sans l'esquiver, sans la marchander. La nature nous donne la passion des grandes choses ; et comme les animaux reçoivent d'elle, les uns la férocité, les autres la ruse, d'autres l'instinct de la crainte, ainsi l'homme lui doit cette fierté et cette élévation du cœur qui cherchent la vie la plus honorable, non la plus exempte de péril : car en lui tout respire le ciel, modèle et but dont il se rapproche autant que peuvent le faire les pas d'un mortel. Il appelle le grand jour, il aime à se croire devant ses

juges et ses approbateurs. Roi de l'univers, supérieur à tout ici-bas, devant quoi s'humilierait-il? Rien lui semble-t-il assez accablant pour qu'il courbe sa noble tête?

Ce couple affreux à voir, la souffrance et la mort,^[214] ne l'est nullement pour qui ose l'envisager d'un œil fixe et percer de trompeuses ténèbres. Mainte fois les terreurs de la nuit se changent au matin en objets de risée.^[215]

Ce couple affreux à voir, la souffrance et la mort, dit si bien Virgile, et non point affreux *en réalité*, mais seulement à *voir* : il entend que c'est pure vision, que ce n'est rien. Qu'y a-t-il là, répétons-le, d'aussi formidable que ce qu'en publie la renommée? Qu'y a-t-il, je te prie, Lucilius, pour qu'un homme de cœur craigne la souffrance, un mortel la mort? Je ne vois que gens qui réputent impossible ce qu'ils n'ont pu faire ;^[216] et puis nos doctrines sont trop hautes, disent-ils, elles passent les forces de l'homme. Ah! combien j'ai d'eux meilleure opinion qu'eux-mêmes! Eux aussi peuvent, mais ils ne veulent pas. L'essai qu'on leur demande a-t-il jamais trahi ceux qui l'ont tenté? N'a-t-il pas toujours paru plus facile à l'exécution? Ce n'est point parce qu'il est difficile que nous n'osons pas ; c'est parce que nous n'osons pas, qu'il est difficile. D'ailleurs, s'il vous faut un exemple, prenez Socrate, vieillard éprouvé par tous les malheurs, poussé sur tous les écueils, et que n'ont vaincu ni la pauvreté, aggravée encore par ses charges domestiques, ni les fatigues des camps qu'il dut subir aussi, ni les tracasseries de famille dont il fut harcelé, soit par une femme aux mœurs intraitables, à la parole hargneuse, soit par d'indociles enfants qui ressemblaient plus à leur mère qu'à leur père. Quelle vie passée presque toute ou à la guerre, ou sous la tyrannie, ou sous une liberté plus cruelle que la guerre et que les tyrans! Après vingt-sept ans de combats, la fin des hostilités fut l'abandon d'Athènes à la merci de trente tyrans, la plupart ennemis de Socrate. Pour calamité dernière, une condamnation le flétrit des imputations les plus accablantes. On l'accusa d'attenter à la religion et de corrompre les jeunes gens qu'il soulevait, disait-on, contre les dieux, contre leurs parents et la république : puis vinrent les fers et la ciguë. Tout cela, bien loin de troubler son âme, ne troubla même pas son visage. Il mérita jusqu'à la fin l'éloge admirable, l'éloge unique que jamais nul ne le vit plus gai ni plus triste que de coutume : il fut toujours égal dans ces grandes inégalités du sort.

Veux-tu un second exemple? Prends M. Caton, ce héros plus moderne, que la Fortune poursuivit d'une haine encore plus vive et plus opiniâtre. Traversé par elle dans tous les actes de sa vie, et jusque dans celui de sa mort, il prouva néanmoins qu'un grand cœur peut vivre et mourir en dépit d'elle. Son existence se passa toute soit dans les guerres civiles, soit à une époque déjà grosse de

guerres civiles ; et l'on peut dire de lui, comme de Socrate, qu'il vécut dans une patrie esclave, à moins qu'on ne prenne Pompée, César et Crassus, pour les hommes de la liberté. Personne ne vit changer Caton, quand la république changeait sans cesse : toujours le même dans toute situation, préteur ou repoussé de la préture, accusé ou chef de province, au forum, aux armées, à l'heure du trépas. Enfin, au milieu de toute cette république en détresse, quand d'un côté marchait César appuyé des dix plus braves légions, de tant d'étrangers ses auxiliaires, et quand de l'autre était Pompée, Caton seul suffit contre tous. Quand ceux-là penchaient pour César, ceux-ci pour Pompée, Caton lui seul forma un parti à la liberté. Embrasse dans tes souvenirs le tableau de ces temps, tu verras d'une part le petit peuple et tout ce vulgaire enthousiaste des choses nouvelles ; de l'autre, l'élite des Romains, l'ordre des chevaliers, tout ce qu'il y avait dans l'État de vénéré, de distingué ; et, délaissés au milieu de tous, la république et Caton. Ah! sans doute, tu considéreras avec admiration

Agamemnon, Priam, et terrible à tous deux

Achille....^[217]

car il les improuve tous deux, il les veut désarmer tous deux. Voici comme il juge au sujet de l'un et de l'autre : « Si César triomphe, je me condamne à mourir ; si c'est Pompée, je m'exile. » Qu'avait-il à craindre celui qui, défait ou vainqueur, s'infligeait les peines qu'on n'attend que du plus implacable ennemi? Il mourut donc, selon son propre arrêt. Vois si l'homme peut supporter les travaux : il conduisit à pied son armée à travers les solitudes de l'Afrique ; s'il est possible d'endurer la soif : Caton, sur des collines arides, dépourvu de bagages, traînant après lui les débris de ses légions vaincues, souffrit la disette d'eau sans quitter sa cuirasse, et chaque fois que s'offrait l'occasion de boire, il but toujours le dernier.^[218] Vois si l'on peut mépriser et les honneurs et les affronts : le jour même où on lui refuse la préture, il joue à la paume sur la place des comices. Vois si l'on peut ne pas trembler devant des puissances supérieures : il provoque à la fois César et Pompée, quand nul n'osait offenser l'un que pour gagner les bonnes grâces de l'autre. Vois si la mort peut se dédaigner aussi bien que l'exil : Caton s'imposa l'exil ou la mort, et pour préluder la guerre. Nous pouvons donc contre pareil sort avoir même courage : il ne faut que vouloir soustraire sa tête au joug. Or avant tout répudions les voluptés : elles énervent, elles efféminent, elles exigent trop de choses, et toutes ces choses, c'est à la Fortune qu'il les faut mendier. Ensuite méprisons les richesses, ce salaire de tant d'esclavages.^[219] Renonçons à l'or, à l'argent, à tout cet éclat qui pèse sur les heureux du siècle : sans sacrifice, point de liberté ; et qui tient la liberté pour beaucoup doit tenir pour bien peu tout le reste.

LETTRE CV.

CE QUI FAIT LA SÉCURITÉ DE LA VIE. DES MAUVAISES CONSCIENCES.

Les règles que tu dois conserver pour jouir d'un peu de sûreté dans la vie, les voici, sauf à toi à les prendre, et j'en suis d'avis, comme des préceptes d'hygiène que je te donnerais pour l'insalubre climat d'Ardée.^[220] Cherche à voir quels sont les motifs qui poussent un homme à perdre son semblable, tu trouveras l'espérance, l'envie, la haine, la crainte, le dédain. De tous ces motifs le dédain est le moins grave, au point que beaucoup l'acceptèrent comme préservatif, comme abri.^[221] On foule, il est vrai, l'homme qu'on dédaigne, mais on passe outre. Nul ne s'acharne, nul ne s'étudie à persécuter l'objet de ses dédains. On oublie même l'ennemi couché par terre pour combattre l'ennemi debout.

Tu éluderas l'espoir du méchant, en ne possédant rien qui excite la convoitise et l'improbité, rien qui ait trop, d'éclat : car on est désireux de ce qui brille, bien qu'on le connaisse peu.

Pour échapper à l'envie, tu ne feras ni étalage de ta personne, ni vanité de tes biens ; tu sauras jouir dans le secret de ton cœur.^[222]

La haine est fille de l'offense : on l'évite, si l'on ne fait d'injure gratuite à personne ; c'est de quoi le bon sens te garantira. Voici qui fut pour beaucoup un écueil : on a parfois encouru des haines sans avoir proprement d'ennemi.^[223] Si tu n'inspires pas la crainte, tu le devras à la médiocrité de ta fortune, et à la douceur de ton caractère. Que les gens sachent qu'on peut te choquer sans péril grave ; qu'avec toi la réconciliation soit facile et loyale. Il est aussi triste de se faire craindre chez soi qu'au dehors, par ses serviteurs que par ses enfants. Il n'est personne qui ne soit assez fort pour nuire. Et puis, qui se fait craindre craint à son tour : nul n'a pu lancer la terreur en gardant sa sécurité.

Reste le dédain, dont la mesure est à la discrétion de celui qui le prend pour égide, qui l'accepte parce qu'il l'a voulu, non parce qu'il le mérite : disgrâce qu'on oublie dans la pratique du bien et dans l'amitié de ceux qui ont du pouvoir chez quelque puissant : il sera, bon de s'approcher d'eux, non de s'y accrocher ; le secours pourrait coûter plus que le péril.

Mais rien ne te servira mieux que de vivre dans le repos, de t'entretenir fort peu avec les autres, beaucoup avec toi. Il se glisse dans les entretiens je ne sais quel charme insinuant, qui, de même que l'ivresse ou l'amour,^[224] nous arrache nos secrets. Nul ne tait ce qu'il entend dire ; nul ne dit uniquement ce qu'il a entendu. Qui n'a pas tu la chose ne taira pas l'auteur. Chacun a pour quelque autre la même confiance qu'on a mise en lui. Si maître qu'il soit de sa langue, ne

se fût-il livré qu'à un seul, il aura un peuple de confidents ; et le secret d'hier devient la rumeur du jour.^[225] La grande base de la sécurité consiste à ne rien faire d'inique. Celui qui cède au génie du mal mène une vie de trouble et d'anxiété ; ses frayeurs égalent ses prévarications, et son esprit n'est jamais en paix. Les alarmes suivent le délit : captif de sa conscience qui ne lui permet aucune distraction, tout malfaiteur est sans cesse sommé de lui répondre. On souffre la peine dès qu'on l'attend ; on l'attend quand on la mérite.^[226] Une mauvaise conscience peut trouver sûreté quelque part, nulle part sécurité. On a beau n'être pas découvert, on se dit qu'on peut l'être ; et dans le sommeil on tressaille, et l'on ne peut ouïr parler d'un crime sans songer au sien. Il ne semble point assez effacé, assez invisible. Le coupable a parfois la chance de rester caché ; la certitude, il ne l'a jamais.^[227]

LETTRE CVI.

SI LE BIEN EST CORPS. FUIR LES SUBTILITÉS.

Si je réponds un peu tard à tes lettres, ce n'est pas que trop d'occupations se disputent mon temps : ne te paye jamais d'une telle excuse ; j'ai du loisir, et en a toujours qui veut. Les affaires ne cherchent personne ; c'est nous qui courons nous y jeter, et qui croyons que tous ces embarras sont l'enseigne du bonheur. Pourquoi est-ce donc que je n'ai pas sur-le-champ répondu à tes questions? c'est qu'elles rentraient dans la contexture de l'ouvrage où tu sais que je veux embrasser toute la philosophie morale, et éclaircir toutes les questions qui s'y rattachent. J'ai donc hésité si je t'ajournerais, ou si, en attendant que cette matière vînt en son ordre, je te donnerais une audience extraordinaire : j'ai cru plus honnête de ne pas faire languir un homme venu de si loin. J'extraurai donc ceci encore d'une série de choses qui se tiennent ; et s'il se présente quelque curiosité de ce genre, je préviendrai ta demande et te l'enverrai. Que sera-ce? Tu veux le savoir? De ces objets dont la connaissance amuse plus qu'elle ne sert ; comme est ta question : « Le bien est-il un corps? »

Le bien agit, car il est utile : or ce qui agit est corps. Le bien donne du mouvement à l'âme, il en est comme la forme et le moule ; ce qui est le propre d'un corps. Les biens du corps sont corps eux-mêmes ; donc il en est ainsi des biens de l'âme, car l'âme aussi est corps. Le bien de l'homme est nécessairement un corps, l'homme étant corporel. Ou je me trompe, ou ce qui l'alimente, ce qui conserve ou rétablit sa santé est corps aussi : donc également le bien de l'homme est corps. Tu ne douteras pas, je pense, que les passions ne soient corps (pour intercaler ici on autre point dont tu ne parles, pas) ; par exemple : la colère, l'amour, la tristesse. Si tu en doutais, vois comme elles changent tous les traits, obscurcissent le front, épanouissent le visage, appellent la rougeur ou refoulent le sang. Comment des signes aussi manifestes seraient-ils imprimés au corps par autre chose qu'un corps? Si les passions sont corps, les maladies de l'âme, l'avarice, la cruauté, les vices endurcis et arrivés à l'état incurable, et encore la perversité et toutes ses espèces, comme la malignité, l'envie et la superbe, le sont aussi. Il en sera de même des biens, d'abord par la raison des contraires, ensuite parce qu'ils t'offrent les mêmes indices. Ne vois-tu pas quelle vivacité donne aux yeux le courage ; quelle force d'attention, la prudence ; quelle modestie paisible, le respect ; quelle sérénité, la joie ; quel air rigide, la sévérité ; quelle aisance calme, la franchise? Il faut donc que ce qui change la couleur des corps et leur manière d'être, que ce qui exerce sur eux tant d'empire soit corps aussi. Or toutes les vertus susdites sont des biens, comme tout ce qui vient d'elles. Est-

il douteux que ce qui touche ne soit corps?

Un corps seul peut toucher et peut être touché,

comme dit Lucrèce.^[228] Or tous les agents dont je parle ne changeraient pas le corps s'ils ne le touchaient, donc ils sont corps. Il y a plus : tout ce qui possède force d'impulsion, de contrainte, de rappel, de commandement, est corps. Car enfin, ne voit-on pas la crainte retenir, l'audace précipiter, le courage pousser et donner l'élan, la modération imposer un frein et rappeler, la joie exalter l'âme, la tristesse l'abattre? Tous nos actes, en un mot, se font sous l'empire de la perversité ou de la vertu ; ce qui commande au corps n'est autre chose qu'un corps ; de même ce qui le violence. Le bien du corps est corporel ; le bien de l'homme est aussi le bien du corps, et partant corporel.

Après avoir fait pour toi, selon ton désir, acte de complaisance, souffre que je me dise ce que déjà je t'entends dire. Nous jouons là comme aux échecs ; nous émoussons sur des choses vaines la subtilité de notre esprit : tout cela ne fait pas des hommes de bien, mais des doctes.^[229] La sagesse est plus accessible, elle est surtout plus simple : avec peu de science on arrive au bon esprit. Mais, comme nous prodiguons sans arrêt tout le reste, ainsi faisons-nous de la philosophie même. Nous portons partout, et jusque dans la science, l'intempérance qui nous travaille : nous étudions non pour la vie réelle, mais pour l'école.

LETTRE CVII.

SE PRÉPARER À TOUTES LES DISGRÂCES. SUIVRE SANS MURMURER LES ORDRES DE DIEU.

Qu'est devenue ta rare prudence? Et cette sagacité qui appréciait si bien les choses? Où est ton grand courage? Une bagatelle te désole! Tes esclaves, te voyant si affairé, ont cru le moment bon pour s'enfuir. Prends que c'étaient de faux amis, (et en vérité laissons-leur le nom d'amis que leur donne ce bon Epicure) ;^[230] pour qu'ils ne compromettent pas plus scandaleusement tous tes intérêts, passe-toi de gens qui mettaient ta surveillance aux abois, et faisaient de toi un maître aussi fâcheux que ses valets.^[231] Rien en cela d'étrange, rien d'inattendu. S'en émouvoir est aussi ridicule que de se plaindre d'être éclaboussé en pleine rue ou crotté dans la boue. Tu es sujet, dans la vie, aux mêmes accidents qu'en un bain public, dans une foule, en voyage, les uns prémédités, les autres fortuits. Ce n'est pas une affaire de plaisir que la vie. Engage dans une longue carrière, il faut que l'homme trébuche, et chancelle, et tombe, et s'épuise et s'écrie : « O mort! » c'est-à-dire qu'il mente. Ici tu laisseras en chemin un compagnon, là tu enterreras l'autre, un troisième te menacera. Voilà par quels encombres il te faut parcourir cette route hérissée d'écueils. « Un ami vouloir ma mort^[232]! » Prépare ton âme à tout cela : tu es venu, sache-le bien, où éclate la foudre ; tu es venu sur des bords

Qu'habitent les chagrins et les remords vengeurs,

Et la triste vieillesse et les pâles douleurs.^[233]

C'est dans cette compagnie que la vie doit s'achever. Éviter tant d'ennemis, tu ne le peux ; les braver est possible, et on les brave quand on y a songé souvent et tout prévu d'avance. On affronte plus hardiment le péril contre lequel on s'est longuement aguerri ; et les plus dures atteintes, dès qu'on s'y attend, s'amortissent, comme les plus légères effrayent, si elles sont imprévues. Tâchons que rien ne le soit pour nous ; et comme tout mal dans sa nouveauté pèse davantage, tu devras à une méditation continuelle de n'être neuf pour aucun.

« Mes esclaves m'ont abandonné! » D'autres ont pillé leur maître, l'ont calomnié, massacré, trahi, foulé aux pieds, empoisonné, poursuivi criminellement. Tout ce que tu dirais de pire est arrivé mille fois. Et puis, quelle multitude et quelle variété de traits nous menacent! Les uns déjà nous ont percés ; on brandit les autres : en ce moment même ils arrivent ; beaucoup, qui vont frapper autrui, nous effleurent. Ne soyons surpris d'aucune des épreuves pour lesquelles nous sommes nés : nul n'a droit de s'en plaindre, elles sont communes à tous. Je dis à tous, car celui même qui y échappe pouvait les subir ; or la loi juste est celle non point qui a son effet sur tous, mais qui est faite pour

tous. Imposons à notre âme la résignation, et payons sans gémir les tributs d'un être mortel. L'hiver amène les frimas, souffrons son âpreté ; l'été revient avec ses chaleurs, endurons-les ; une température malsaine attaque notre santé, sachons être malades. Tantôt une bête sauvage se jettera sur nous, ou un homme plus féroce que toute bête sauvage. L'onde nous ravira ceci, la flamme cela. C'est la constitution des choses : la changer nous est impossible ; ce que nous pouvons, c'est de nous élever à cette hauteur d'âme, si digne de la vertu, qui souffre avec courage les coups du hasard et veut ce que veut la nature. Or la nature, comme tu vois, gouverne ce monde par le changement. Aux nuages succède la sérénité ; les mers se soulèrent après le calme ; les vents soufflent alternativement ; le jour remplace la nuit ; une partie du ciel s'élève sur nos têtes, l'autre plonge sous nos pieds : c'est par les contraires que la permanence des choses se maintient.^[234] Voilà sur quelle loi il faut nous régler : suivons-la, obéissons-lui : quoi qu'il arrive, pensons que cela devait arriver, et renonçons à quereller la nature.

Le mieux est de souffrir, quand le remède est impossible ;^[235] contre le divin auteur de tout événement n'essayons nulle plainte et marchons dans ses voies.^[236] Mauvais soldat est l'homme qui suit son général à contrecœur. Recevons avec dévouement et avec joie ses commandements ; ne troublons point, lâches déserteurs, la marche de cette belle création où tout ce que nous souffrons est partie nécessaire. Disons à Jupiter, qui tient le gouvernail et dirige le grand tout, ce que lui dit le stoïcien Cléanthe en vers éloquents que l'exemple de l'éloquent Cicéron me permet de traduire en notre langue. S'ils te plaisent, tu m'en sauras gré ; sinon, songe à Cicéron dont je n'ai fait que suivre l'exemple.

Roi des champs étoiles, ô père, sois mon guide :
Où tu veux, sans tarder et d'un pas intrépide je te suis.
C'est la loi, que j'en murmure ou non.
Et le destin s'impose au méchant comme au bon :
Je cède, il me conduit ; je résiste, il m'entraîne.

Ainsi doit-on vivre et parler. Que le destin nous trouve prêts et déterminés. Il n'est d'âme grande que celle qui s'abandonne à Dieu : c'est aux âmes étroites et dégénérées à tenter la lutte, à calomnier l'ordre de l'univers, à vouloir réformer la Providence, plutôt qu'elles-mêmes.

LETTRE CVIII.

COMMENT IL FAUT ÉCOUTER LES PHILOSOPHES. ATTALUS, SOTION,
PYTHAGORE.

TOUT RAPPORTER À LA VIE PRATIQUE.

La question que tu me fais porte sur des choses bonnes à savoir seulement pour dire qu'on les sait. Mais enfin, puisque tel est leur mérite, et que tu es pressé, et que tu ne veux pas attendre le livre où je m'occupe à présent même à classer l'ensemble de la philosophie morale, je vais résoudre tes doutes. Toutefois je veux avant tout t'indiquer le moyen de diriger cette ardeur de savoir dont je te vois enflammé, et qui pourrait se faire obstacle à elle-même. Il ne faut ni butiner au hasard, ni, envahir avidement tout le champ de la science : c'est partie par partie qu'on arrive à saisir le tout. On doit proportionner le fardeau à ses forces, et ne pas prendre au delà de ce qu'on peut porter. Ne puise pas selon ton désir, mais selon ta capacité. Commence par avoir l'âme bien réglée : ta capacité répondra à tes désirs. Plus une telle âme reçoit, plus elle s'étend.

Voici un précepte que j'ai retenu d'Attalus,^[237] lorsque j'assiégeais son école, le premier à m'y rendre et le dernier à la quitter ; lorsque, durant ses promenades mêmes, je l'attirais dans l'une de ces discussions instructives auxquelles il se prêtait de bonne grâce, qu'il provoquait même. « Le maître et le disciple, disait-il, doivent avoir un but commun et vouloir, l'un se rendre utile, l'autre profiter. » Que celui qui vient aux leçons d'un philosophe y recueille chaque fois quelque fruit, et s'en retourne ou plus sage ou plus près de l'être. Et il en sera ainsi : car telle est l'influence de la philosophie, que non seulement ses prosélytes, mais tous ceux qui l'approchent y gagnent.^[238] Qui s'expose au soleil brunira son teint, bien qu'il n'y vienne pas pour cela ; qui s'arrête et fait longue séance dans la boutique d'un parfumeur emporte avec soi l'odeur du lieu ; de même, au sortir de chez un philosophe, quelque chose de lui nous suit nécessairement et nous profite, tout inattentifs que nous soyons. Pèse bien mes termes : je parle d'inattention, non de répugnance.

« Mais quoi? N'avons-nous pas vu des hommes suivre maintes années un professeur de sagesse, et ne pas prendre la moindre teinte de ses doctrines? » Comment ne les aurais-je pas vus? Et c'étaient les plus persistants, les plus assidus, ceux que j'appelle, moi, non pas disciples, mais piliers d'école. D'autres viennent pour entendre, non pour retenir, comme on va au théâtre chercher le plaisir et amuser son oreille de paroles, de chant ou de drames. Pour la plupart de ces habitués tu verras les leçons du philosophe n'être qu'un passe-temps d'oisifs.

Ils ne songent point à s'y défaire de quelque vice, à y recevoir quelque règle de vie pour redresser leurs mœurs : ils ne veulent que goûter la satisfaction de l'oreille. Quelques-uns pourtant apportent leurs tablettes ; mais au lieu de choses, ils y notent des mots qu'ils répéteront sans fruit pour les autres, comme ils les entendent sans fruit pour eux-mêmes. Il en est qu'échauffent les grands traits d'éloquence et qui entrent dans la passion de l'orateur, aussi émus d'esprit que de visage ; transport pareil à celui de ces eunuques qui, au son de la flûte phrygienne, ont de l'enthousiasme à commandement. Ce qui les ravit, ce qui les entraîne, c'est la beauté des doctrines, et non plus la vaine harmonie des paroles. Qu'il se débite quelque, vive tirade contre la mort, quelque fière apostrophe contre la fortune, les voilà prêts à faire ce qu'ils viennent d'ouïr. Ils sont pénétrés et tels qu'on le veut, si l'impression morale persiste, si leur noble élan ne se brise à l'heure même contre les railleries du monde, qui dissuade de toute vertu. Ces sentiments conçus avec tant d'ardeur, bien peu les remportent dans leurs foyers.

Il est facile d'allumer chez son auditeur l'amour de ce qui est bien : car la nature a donné à tous le fondement et le germe des vertus. Tous nous sommes faits pour toutes ; à l'approche d'une main habile, ces précieuses étincelles, pour ainsi dire assoupies, se réveillent.^[239] N'entends-tu pas de quels applaudissements retentissent nos théâtres, quand il s'y prononce de ces choses que tout un peuple reconnaît et sanctionne d'une seule voix comme la vérité même?^[240]

Oui, le pauvre a bien peu, mais tout manque à l'avare
Sans pitié pour autrui, pour lui même barbare.

À de tels vers l'homme le plus sordide applaudit, et la censure de ses propres vices le charme.^[241] Juge combien ces mots doivent avoir plus d'effet quand c'est un philosophe qui parle, lorsqu'à de salutaires préceptes se mêlent quelques vers qui les gravent plus efficacement dans les consciences peu éclairées! « Car, comme a dit Cléanthe, de même que notre souffle produit un son plus éclatant s'il est comprimé dans l'étroite parité d'un long tube d'où il sort enfin par un plus large orifice,^[242] ainsi la gêne et la contrainte du vers donnent à nos pensées un nouvel éclat. » La même chose que l'on écoute sans intérêt, qui effleure l'attention, si on l'exprime en prose, dès que le rythme lui vient en aide, que la pensée, déjà heureuse, se plie aux entraves et à la précision du mètre, elle nous arrive comme le trait que darde un bras nerveux.^[243] On parle en cent façons du mépris des richesses ; on nous enseigne par de fort longs discours à mettre nos biens en nous-mêmes, non dans nos patrimoines, que celui-là est opulent qui s'accommode à sa pauvreté et se fait riche de peu. Mais l'esprit est bien plus vivement frappé, quand on récite des vers comme ceux-ci ;

Le moins pauvre est celui qui désire le moins ;

Tes vœux seront comblés s'ils suivent tes besoins.^[244]

Ces maximes et d'autres semblables nous arrachent l'aveu de leur évidence. Ceux mêmes à qui rien ne suffit s'extasient, se récrient, déclarent la guerre aux richesses. Quand tu leur verras cette disposition, insiste, presse et fortifie ton dire ; plus d'équivoques, de syllogismes, de chicanes de mots, de vains jeux de subtilité. Tonne contre l'avarice, tonne contre le luxe ; et si l'impression est visible, si les âmes s'ébranlent, redouble encore de véhémence. On ne saurait croire combien profitent de telles allocutions qui tendent à guérir les âmes et n'ont pour but que le bien des auditeurs. Il est bien facile de gagner de jeunes esprits à l'amour de l'honnête et du juste ; dociles encore, ils ne sont gâtés qu'à la surface ; que de prise a sur eux la vérité, si elle trouve un avocat digne d'elle!^[245]

Pour moi, certes, lorsque j'entendais Attalus discourir sur les vices, les erreurs, les maux de la vie, j'ai souvent pris en pitié la race humaine ; et lui me paraissait sublime et supérieur aux plus élevés des mortels. « Je suis roi, » disait-il ; et à mes yeux il était bien plus : car il avait droit de censure sur les rois de la terre. Venait-il à faire l'éloge de la pauvreté, à démontrer combien au delà du nécessaire tout n'est plus qu'inutilité, gêne et fardeau, j'étais prêt mainte fois à ne sortir que pauvre de son école. S'il flétrissait nos voluptés, s'il vantait la continence, la sobriété, une âme pure de tout plaisir illicite ou même superflu, je brûlais de couper court à l'intempérance, et à la sensualité. Quelque chose m'est resté de ces leçons : car j'avais abordé tout le système avec enthousiasme ; puis, ramène aux pratiques du monde, j'ai peu conservé de ces bons commencements. Depuis lors, j'ai pour toute la vie renoncé aux huîtres et aux champignons : ce sont là non des aliments, mais de perfides douceurs qui forcent à manger quand on n'a plus faim, charme bien senti des gourmands qui engloutissent plus qu'ils ne peuvent tenir : cela passe facilement et se vomit de même. Depuis lors, je me suis à jamais interdit les parfums, la meilleure odeur pour le corps étant de n'en avoir aucune. Depuis lors, j'ai sevré de vin mon estomac, et j'ai dit aux bains à étuves un éternel adieu : se rôtir le corps et l'épuiser de sueurs m'a paru une recherche fort inutile. Les autres habitudes dont je m'étais défait sont revenues ; de façon pourtant qu'en cessant de m'abstenir je garde une mesure assez voisine de l'abstinence, ce qui peut-être est plus difficile ; car pour certaines choses le retranchement total coûte moins que l'usage modéré.

Puisque je t'ai commencé l'histoire des premières ferveurs de ma jeunesse philosophique, suivies des tiédeurs du vieil âge, je puis sans rougir t'avouer de quel beau feu^[246] Sotion m'a enflammé pour Pythagore. Il expliquait pourquoi ce philosophe et, après lui, Sextius^[247] s'étaient abstenus de la chair des animaux. Leurs motifs à chacun différaient, mais tous deux en avaient d'admirables.

Sextius pensait qu'il existe assez d'aliments pour l'homme sans qu'il verse le sang, et que la cruauté devient habitude, dès qu'on se fait du déchirement des chairs un moyen de jouissance. « Réduisons, ajoutait-il, les éléments de sensualité ; » et il finissait en disant que notre variété de mets est aussi contraire à la santé que peu faite pour le corps.

Au dire de Pythagore,^[248] une parenté universelle lie tous les êtres, et une transmutation sans fin les fait passer d'une forme à une autre. À l'en croire, nulle âme ne périt ni même ne cesse d'agir, sauf le court moment où elle revêt une autre enveloppe. Sans chercher ici après quelles successions de temps et quels domiciles tour à tour habités, elle retourne à la forme humaine, toujours est-il que Pythagore a imprimé aux hommes l'horreur du crime et du parricide, puisqu'ils pourraient, sans le savoir, menacer l'âme d'un père, et porter un fer ou une dent sacrilège sur cette chair où logerait un membre de leur famille.

Après cet exposé, que Sotion enrichissait d'arguments à lui : « Tu ne crois pas, s'écriait-il, que les âmes ont des corps divers pour destinations successives, et que ce qu'on appelle mort est une transmigration? Tu ne crois pas que chez l'animal qui broute l'herbe, chez ceux qui peuplent l'onde ou les forêts, séjourne ce qui fut l'âme d'un homme? Tu ne crois pas que rien en ce monde ne meurt,^[249] mais change de lieu seulement ; qu'à l'exemple des corps célestes et de leurs révolutions marquées, chaque être qui respire a ses métamorphoses, chaque âme son cercle à parcourir? Tout cela, de grands hommes l'ont cru! Suspend donc ton jugement ; et en attendant, respecte tout ce qui a vie. Si cette doctrine est vraie, s'abstenir de la chair des animaux sera s'épargner des crimes. Si elle est fausse, ce sera frugalité. Que peux-tu perdre à me croire?^[250] C'est une pâture de lions et de vautours que je t'arrache. »

Frappé de ces discours, je m'abstins dès lors de toute nourriture animale ; et un an de ce régime me l'avait rendu facile, agréable même. Mon esprit m'en paraissait devenu plus agile ; et je ne jurerais pas aujourd'hui qu'il ne l'était point. Tu veux savoir comment j'ai discontinué? L'époque de ma jeunesse tomba sous le principat de Tibère : on proscrivait alors des cultes étrangers ; et parmi les preuves de ces superstitions était comptée l'abstinence de certaines viandes. À la prière donc de mon père, qui craignait peu d'être inquiété, mais qui n'aimait point la philosophie,^[251] je repris mon ancienne habitude ; et il n'eut pas grand'peine à me persuader de faire meilleure chère.

Attalus vantait aussi l'usage d'un matelas qui résiste ; tel est encore le mien à mon âge : l'empreinte du corps n'y paraît point.

Tout ceci est pour te montrer quelle ardeur véhémence emporte une âme neuve vers toutes les bonnes doctrines, dès qu'on l'y exhorte, dès qu'on l'y pousse. Mais le mal et la faute viennent en partie des maîtres qui enseignent l'art

de disputer, non de vivre, et en partie des disciples qui arrivent déterminés à cultiver leur esprit, sans songer à l'âme ; si bien que la philosophie n'est plus que de la philologie. Il importe beaucoup, dans toute étude, de bien savoir quel but on s'y propose. L'apprenti grammairien qui va feuilletant Virgile n'y lit pas ce beau trait :

.... Le temps fuit, ce temps irréparable, ^[252]

pour se dire : « Alerte! si je ne me hâte, me voilà en arrière. Les jours me poussent, poussés eux-mêmes par une rapidité fatale ; emporté sans le sentir, je règle toute chose au futur ; tout se précipite et je dors. » Non : mais il observera que chaque fois que Virgile parle de la vitesse du temps, il emploie le verbe *fuir* :

Tu vois nos plus beaux jours fuir, hélas! les premiers.

Puis vient la maladie et la triste vieillesse,

Le travail, et la faux de l'horrible déesse. ^[253]

Celui qui lit en philosophe rapporte ces mêmes vers à leur véritable intention. « Jamais, pense-t-il, Virgile ne dit que les jours *marchent*, mais qu'ils *fuient*, allure la plus rapide de toutes ; et que nos plus beaux jours nous sont le plus tôt ravis. » Que tardons-nous? Prenons-donc aussi notre élan, pour rivaliser de vitesse avec la chose la plus prompte à nous échapper? Au meilleur qui s'envole, le moins bon succède. Comme le vin le plus pur est le premier qu'on verse de l'amphore, tandis que le plus épais et le plus trouble reste au fond, ainsi de notre vie : la meilleure part se présente la première. Nous la laissons épuiser aux autres, ne nous réservant que la lie. Gravons ceci dans notre âme, comme un oracle accepté par nous :

Tu vois nos plus beaux jours fuir, hélas! les premiers.

Pourquoi les plus beaux? Parce que le reste n'est qu'incertitude. Pourquoi encore? Parce que jeune on peut s'instruire, on peut tourner au bien son esprit flexible et encore maniable ; parce que cette saison est faite pour les travaux, faite pour les études qui donnent l'essor à la pensée, pour les exercices qui fortifient le corps. Les âges suivants sont plus lourds, plus languissants, trop voisins du terme. Travaillons donc de toute notre âme et, sans songer aux dissipations du siècle, ne poursuivons qu'un but : que cette extrême célérité du temps, impossible à retenir ne nous laisse point en arrière ; nos yeux s'ouvriraient trop tard. Aimons les jours de la jeunesse comme les plus beaux de tous, et assurons-nous-en la conquête. Tout bien qui fuit veut qu'on le saisisse. »

Telle n'est point la pensée du disciple qui lit ce vers avec des yeux de grammairien. Il ne voit pas que « les premiers jours sont les plus beaux, » parce qu'ensuite viennent les maladies, que la vieillesse nous serre de près et plane sur nos têtes pleines encore des rêves de l'adolescence ; mais il se dit que Virgile place toujours ensemble les maladies et la vieillesse, alliance certes bien

entendue, car la vieillesse, c'est une maladie incurable. Puis, autre remarque, quelle épithète applique-t-il à cet âge? il l'appelle *triste* :

La maladie et la triste vieillesse.

Ne t'étonne pas que chaque esprit exploite le même sujet selon ses goûts, Dans le même pré, le bœuf cherche de l'herbe, le chien un lièvre, la cigogne des lézards. Qu'un philologue, un grammairien et un philosophe prennent tous trois la *République* de Cicéron, chacun porte ses réflexions sur un point différent.^[254] Le philosophe s'étonne qu'on ait pu avancer tant de paradoxes contre la justice ; quand le philologue aborde la même lecture, il note avec soin qu'il y a deux rois de Rome dont l'un n'a point de père et l'autre point de mère : car on varie sur la mère de Servius ; pour Ancus, on ne lui donne pas de père ; on l'appelle petit-fils de Numa. Il note aussi que ce que nous nommons *dictateur*, ce que les histoires désignent sous ce titre, s'est appelé anciennement *maître du peuple* ; témoins encore aujourd'hui les livres des Augures ; et il est constaté que l'adjoint qu'il prend s'intitule *maître de la cavalerie*. Il n'a garde d'omettre que Romulus périt durant une éclipse de soleil ; qu'on en appelait au peuple du jugement des rois mêmes. Fenestella, entre autres, prétend que ce fait est consigné dans les livres des Pontifes.

Quand le grammairien ouvre le même volume, il y voit d'abord, comme vieux mots, *reapse* mis par Cicéron pour *reipsa*, et il porte cela sur son mémorial, et encore *sese* pour *seipse*. Puis il vient aux mots dont l'usage moderne a changé l'emploi, par exemple à ce passage : « Puisque c'est de la borne même que son interpellation nous a rappelés, » où Cicéron, comme les anciens, nomme *calcem* la borne du Cirque, qu'on appelle aujourd'hui *cretam*. Puis il recueille les vers d'Ennius, et surtout son épitaphe de Scipion l'Africain :

Nul n'a pu, soit Romain, soit ennemi de Rome,

Répondre dignement aux bienfaits du grand homme.

D'où il appert, à son sens, qu'autrefois *opera*, de même que le pluriel d'opus, avait la signification d'*auxilium*, Ennius ayant écrit *operæ pretium* pour exprimer que, citoyen ou ennemi, nul n'a pu rendre à Scipion le prix de l'aide reçue. Et quelle bonne fortune ensuite de trouver la phrase d'après laquelle Virgile crut pouvoir dire :

Du grand parvis des cieux

Sur lui la foudre gronde^[255]!

« Ennius, s'écrie-t-il, l'a volée à Homère, et Virgile à Ennius ; » car il y a dans cette même *République* de Cicéron ce distique d'Ennius :

Si jamais un mortel peut monter chez les dieux,

À moi seul est ouvert le grand parvis des cieux.

Mais de peur qu'à mon tour cette digression ne m'entraîne à faire le philologue ou le grammairien, je reviens à ma pensée, qu'il faut entendre et lire

les philosophes pour apprendre d'eux le secret de la vie heureuse, pour leur dérober non des mots d'ancienne ou de nouvelle fabrique, des métaphores aventureuses et des figures de style, mais des préceptes salutaires, de sublimes et généreuses sentences qui puissent sur l'heure passer dans la pratique. Méditons-les si bien que leurs paroles revivent chez nous en actes.

Du reste, je ne sache point d'hommes plus mal méritants de tous leurs semblables que ceux qui ont appris la philosophie comme une sorte de profession mercenaire, gens qui vivent au rebours des règles de vie qu'ils donnent. Car répandus dans le monde, ils y sont les preuves vivantes de la vanité de leurs études, en se montrant esclaves de tous ces mêmes vices tant frondés par eux.^[256] Un précepteur de ce genre ne me vaudra jamais plus qu'un pilote travaillé de nausées pendant la tempête. Il faut tenir le gouvernail que le flot emporte, lutter sérieusement contre la mer, et dérober au vent les voiles : de quelle aide pourrait m'être le conducteur du navire frappé de stupeur et vomissant? Or, dis-moi : y a-t-il navire battu d'aussi grandes tempêtes que l'est notre vie? Il y faut non des phrases, mais une bonne manœuvre. De tout ce que ces gens disent, de tout ce qu'ils jettent avec emphase à la foule ébahie, rien ne vient d'eux. Platon l'avait dit, Zénon l'avait dit, Chrysippe, Posidonius et toute une légion de valeur moindre.^[257] Pour prouver que cette morale est la leur, je leur offre un moyen : qu'ils fassent ce qu'ils enseignent.

Voilà les avis que j'avais à cœur de te faire tenir. Puis, pour satisfaire à ce que tu désires, je te réserve une lettre tout entière : je ne veux pas que tu abordes déjà fatigué une matière épineuse qui demande toute la force d'une attention réfléchie.

LETTRE CIX.

SI LE SAGE EST UTILE AU SAGE, ET COMMENT.

Tu veux savoir « si le sage est utile au sage.^[258] » Nous disons que le sage est comblé de tous les biens, qu'il a atteint le faite du bonheur ; et l'on demande si qui que ce soit peut être utile au possesseur de la suprême félicité. Les bons se servent entre eux, en ce sens qu'ils exercent leurs vertus et se maintiennent dans leur état de sagesse ; chacun d'eux désire avoir avec qui conférer et discuter. Le lutteur entretient son habileté par l'exercice ; le musicien stimule le musicien. Comme eux le sage a besoin de tenir ses vertus en haleine ; un autre sage l'excite comme il s'excite lui-même. « En quoi le sage sert-il au sage? » Par l'élan qu'il lui donne, par les occasions de bien faire où il le convie. Il lui transmet aussi quelque chose de ses méditations, il l'instruit de ses découvertes ; car au sage même il en reste toujours à faire et de quoi donner carrière à son génie. Le méchant nuit au méchant : il le rend pire encore en réveillant sa colère, ses craintes, en entrant dans ses déplaisirs, en exaltant ses jouissances ; et jamais les méchants ne sont plus à plaindre que quand plusieurs associent leurs vices et mettent en commun leur perversité. Donc, par la règle des contraires, le bon sera utile au bon. « De quelle manière? » dis-tu. Il lui apportera de la joie, il fortifiera sa confiance ; et à la vue du calme dont mutuellement ils jouissent, leur satisfaction croîtra encore. Et les connaissances qu'il lui communiquera! Car le sage est loin de tout savoir ; et connût-il tout, quelque autre peut imaginer et indiquer des voies plus courtes qui mènent plus aisément tout son labeur à bien. Le sage servira le sage, non par son seul mérite, mais par le mérite de celui dont il se fait l'aide. Sans doute il peut, même livré à lui seul, développer ses ressources, aller de sa propre vitesse ; mais les exhortations n'encouragent pas moins le coureur. « Le sage ne profite pas au sage, mais à lui-même, sache-le. Ote-lui son énergie propre, il ne fait plus rien. » Tu pourrais de même contester que la douceur soit dans le miel, puisque c'est la personne qui le mange qui doit avoir la langue et le palais appropriés à ce genre de saveur, de façon que le goût lui en soit agréable et non repoussant ; car il est des individus à qui, par l'effet de la maladie, le miel paraît amer. Il faut que nos deux sages soient tels que l'un puisse être utile, et que l'autre offre à son action une matière toute prête.

« Mais, dira-t-on, à une chaleur portée au plus haut degré ajouter encore de la chaleur est superflu ; à qui possède le souverain bien tout surcroît d'utilité n'importe guère. Est-ce que l'agriculteur, fourni de tous ses instruments, en va demander à autrui? Est-ce que le soldat, armé de toutes pièces pour marcher au combat, désire encore des armes? Ainsi du sage : il est pour le champ de la vie

suffisamment pourvu, suffisamment armé. » À quoi je réponds : les corps mêmes pénétrés d'une extrême chaleur ont besoin d'une chaleur additionnelle pour se maintenir à ce point extrême. « Mais la chaleur se maintient par elle-même. » D'abord il y a peu d'analogie entre tes termes de comparaison. La chaleur est une, l'utilité est diverse. Ensuite la chaleur, pour être chaleur, ne demande pas qu'on y ajoute ; mais le sage ne peut demeurer dans son état de perfection, s'il n'adopte quelques amis qui lui ressemblent, pour faire avec eux échange de vertus. Et ajoute qu'entre elles toutes les vertus sont amies. L'homme est donc utile à son pareil, dont il aime les vertus, et à qui il fournit l'occasion d'aimer en retour les siennes. Ce qui nous ressemble nous charme, surtout les cœurs honnêtes, qui savent nous goûter et se faire goûter de nous. D'ailleurs, nul autre que le sage ne possède l'art d'agir sur l'âme du sage, comme il n'y a que l'homme qui puisse agir par la raison sur l'homme. Si donc pour agir sur la raison il est besoin de raison, de même, pour avoir action sur une raison parfaite, il en faut une qui le soit pareillement. Etre utile se dit encore de ceux qui nous procurent des choses philosophiquement indifférentes, argent, crédit, sûreté, tout ce qui, pour l'usage de la vie, nous est cher ou indispensable : en quoi l'on peut dire que l'insensé lui-même sera utile au sage. Mais être utile au sage, c'est exciter l'âme aux choses conformes à sa nature, tant au moyen de sa vertu à elle que par la vertu de qui agit sur elle. Et ce ne sera pas sans profit même pour ce dernier : car il faut bien qu'en exerçant la vertu d'autrui il exerce aussi la sienne. Mais, fût-on abstraction du souverain bien ou de ce qui le produit, il n'est pas moins vrai que le sage peut être utile à son pareil. La rencontre d'un sage est pour le sage essentiellement désirable, parce qu'il est dans la nature que toujours le bon sympathise avec ce qui est bon, et qu'il s'affectionne à ce qui lui ressemble comme à lui-même.

Il est nécessaire, poursuivre mon argument, que je passe de cette question à une autre. On demande en effet « si le sage est homme à délibérer, à appeler qui que ce soit en conseil? » ce qu'il est obligé de faire quand il descend à ces détails de la vie civile et domestique que j'appellerais des œuvres mortes. Alors il a besoin du conseil d'autrui, comme d'un médecin, d'un pilote, d'un avocat, d'un arrangeur de procès. Le sage sera donc utile au sage, en certains cas, par ses conseils ; mais dans les grands et divins objets dont j'ai parlé, ils exerceront leurs vertus en commun, et confondront leurs âmes et leurs pensées : ainsi profiteront-ils l'un à l'autre. D'ailleurs il est dans la nature de s'identifier avec ses amis, d'être heureux du bien qu'ils font comme de celui qu'on ferait soi-même. Eh! sans cela, conserverions-nous nous-mêmes cette vertu, qui n'est forte que par l'exercice et par l'usage? Or la vertu conseille de bien disposer le présent, de pourvoir à l'avenir, de délibérer, de tendre les ressorts de l'âme : ce

développement, cet effort moral sera plus facile au sage qui se sera associé un conseil. Il cherche donc un homme ou parfait, ou qui soit en progrès et voisin de la perfection ; et cet homme lui sera utile, en lui apportant l'aide et le tribut de ses lumières. On prétend que chacun voit plus clair dans l'affaire d'autrui que dans la sienne ; cela arrive à ceux que l'amour d'eux-mêmes aveugle, et dont la crainte, en face du péril, ne discerne plus ce qui les sauverait. On devient sage à mesure qu'on prend plus de sécurité et qu'on s'affranchit de la crainte. Mais néanmoins, il est des cas où même un sage est plus clairvoyant pour un autre que pour lui ; et puis cette satisfaction si douce de vouloir ou ne vouloir pas les mêmes choses, voilà ce que le sage recevra du sage : ils traceront de concert leur noble sillon.

Me voici quitte du travail que tu voulais de moi, quoiqu'il fût compris dans l'ordre des matières qu'embrasse mon livre sur la philosophie morale. Mais songe, comme je te le répète fréquemment, qu'en tout ceci l'homme n'exerce que sa subtilité. Car, et j'y reviens toujours, à quoi pareille chose me sert-elle ? Me rendra-t-elle plus courageux, plus juste, plus tempérant ? Suis-je à même de faire de la gymnastique ? J'ai encore besoin du médecin. Que me sert d'étudier votre inutile fatras ? Pour de grandes promesses je vois bien peu d'effets. Vous alliez m'apprendre à rester intrépide en face des glaives étincelants et le poignard sous la gorge ; à être impassible quand l'incendie m'investirait de ses flammes, quand une soudaine bourrasque emporterait mon navire loin de tout rivage. Tenez-moi parole : faites que je méprise et la volupté et la gloire ; vous m'instruirez ensuite, à démêler un sophisme embrouillé, à saisir une équivoque, à éclairer une obscurité : pour le présent, enseignez-moi ce qui presse le plus.

LETTRE CX.

VŒUX ET CRAINTES CHIMÉRIQUES DE L'HOMME.

Je te salue de ma maison de Nomentanum et te souhaite la santé de l'âme, c'est-à-dire la faveur de tous les dieux, ces dieux pacifiques et bienveillants pour quiconque s'est réconcilié avec soi-même. Oublie un moment cette croyance chère à plusieurs, que chaque mortel reçoit pour pédagogue un dieu, non pas du premier ordre, mais de l'étage inférieur, de la classe de ceux qu'Ovide appelle *le commun des dieux*. Toutefois n'écarte pas cette idée sans te souvenir que nos pères, qui l'ont eue, étaient stoïciens en donnant à l'homme son Génie, à la femme sa Junon. Nous verrons plus tard si les dieux ont le loisir de veiller aux affaires des particuliers ; en attendant, sache que, soit que nous restions confiés à leur garde, ou livrés à nous seuls et à la Fortune, tu ne peux proférer contre personne d'imprécation pire que de lui souhaiter d'être mal avec lui-même. Il n'est pas besoin non plus d'invoquer la colère des dieux sur qui nous semble la mériter ; non, cette colère est sur le méchant, lors même qu'ils paraissent se complaire à favoriser son élévation. Emploie ici ta sagacité : considère ce que sont les choses, non comme on les appelle, tu verras qu'il nous arrive plus de mal par les succès que par les revers. Que de fois le principe et le germe du bonheur sont sortis de ce qu'on nommait calamité ! Que de prospérités vivement fêtées d'abord, s'échafaudaient au bord de l'abîme, élevant la victime, déjà haut placée, d'un degré de plus, comme si auparavant elle eût pu encore tomber sans risque ! Au reste, cette chute même n'a rien en soi de malheureux, si l'on envisage l'issue dernière au delà de laquelle la nature ne saurait précipiter personne. Il est proche, le terme de toute chose : oui, il est proche pour l'heureux l'instant qui le renversera, proche pour le malheureux celui qui l'affranchira. ^[259] Double perspective que nous seuls étendons, que l'espoir ou la crainte reculent. Sois plus sage, mesure tout à ta condition d'homme : abrège du même coup tes joies et tes appréhensions. Tu gagneras, à des joies plus courtes, des appréhensions moins longues. Mais que parlé-je de restreindre ce mal de la peur ? Rien au monde, crois-moi, ne mérite de te l'inspirer. Ce ne sont que chimères qui nous émeuvent, qui nous glacent de surprise. Nul ne s'est assuré de l'existence du péril : chacun n'a fait que transmettre sa peur au voisin. Nul n'a osé s'approcher de l'épouvantail, en sonder la nature, voir s'il ne craignait pas ce qui était un bien. Voilà comme un vain prestige, un fantôme abuse nos crédules esprits, parce qu'on n'en a pas démontré le néant. C'est ici le cas de porter devant nous un regard ferme ; nous verrons clairement que rien n'est plus passager, plus incertain, plus rassurant même que l'objet de nos alarmes. Le

trouble de notre imagination est tel que Lucrèce l'a jugé :

Comme tout pour l'enfant est objet de terreur

Dans l'ombre de la nuit, l'homme en plein jour a peur.^[260]

Que dis-je? N'est-on pas plus insensé que le plus faible enfant, de prendre peur en plein jour? Mais tu te trompes, Lucrèce, ce n'est pas en plein jour que l'on craint : on s'est fait de tout des ténèbres ; on ne distingue plus rien, ni le nuisible ni l'utile. On court jusqu'au bout de cette vie, se heurtant contre tout, sans pour cela faire halte, ni mieux regarder où l'on pose le pied. Quelle haute folie n'est-ce pas de courir dans les ténèbres! Apparemment on se presse ainsi pour que la mort ait à nous rappeler de plus loin ; et, bien qu'on ignore où l'on est poussé, on n'en suit pas avec moins de vitesse et d'obstination ses tendances premières.

Mais le jour peut nous luire, si nous voulons. Le seul moyen pour cela serait d'acquérir la science des choses divines et humaines, non superficiellement, mais d'une manière intime ; de revenir à ce que l'on sait déjà, d'y repenser souvent ; de démêler ce qui est bien, ce qui est mal, ce qui porte faussement l'un ou l'autre nom ; de méditer sur ce qui est honnête ou honteux, et sur la Providence.

Et l'esprit humain, dans sa pénétration, ne s'arrête point là ; il aime à porter ses regards par delà le ciel même, à voir où l'emporte son cours, d'où il a pu surgir et vers quelle fin se précipite ce rapide mouvement de l'univers. Mais, détournée de ces hautes contemplations, notre âme s'est plongée en d'ignobles et abjectes pensées, pour s'enchaîner à l'intérêt ; et laissant là les cieux et leurs limites, le grand tout et les maîtres qui le font mouvoir, nous avons fouillé la terre et cherché quelque peste à en exhumer, peu contents des dons qu'elle offre à sa surface. Tout ce qui devait faire notre bien-être, Dieu, qui est aussi notre père, l'a mis à notre portée. Il a devancé nos recherches : l'utile nous est venu spontanément ; le nuisible a été enfoui au plus profond des abîmes. L'homme ne peut donc se plaindre que de lui seul : il a déterré les instruments de sa perte, au refus de la nature qui les lui cachait.^[261] Il a vendu son âme à la volupté, faiblesse qui ouvre la porte à tous maux ; il l'a livrée à l'ambition, à la renommée, à d'autres idoles non moins creuses et vaines. En cet état de choses, que te conseillerai-je? Rien de nouveau : car ce ne sont pas des maladies nouvelles que tu m'appelles à guérir. Je dirai avant tout : tâche, à part toi, de bien distinguer ce qui est nécessaire, ce qui est superflu. Le nécessaire viendra partout sous ta main ; la recherche du superflu exigera tous tes moments et tous tes soins. Mais ne va pas trop t'applaudir de te peu soucier d'un lit éclatant d'or, de meubles incrustés de pierres fines : quelle vertu y a-t-il à mépriser un tel superflu? Ne t'admire que le jour où tu mépriseras même le nécessaire. Le bel effort de

pouvoir vivre sans un faste royal ; de ne pas désirer des sangliers du poids de mille livres, des plats de langues de phénicoptères,^[262] ni tous ces prodiges d'un luxe qui, dégoûté de se voir servir l'animal tout entier, choisit certaines parties dans chaque bête! Je t'admirerai le jour où tu ne dédaigneras pas le pain le plus grossier, où tu te persuaderas que l'herbe des champs croît, au besoin, non pour la brute seule, mais pour l'homme ; que les bourgeons des arbres peuvent remplir aussi cet estomac où l'on entasse force mets de prix, comme s'il recevait pour garder! Remplis-le, sans toutes ces délicatesses. Qu'importe en effet ce qu'on lui donne, puisqu'il doit perdre tout ce qu'on lui donnera? Ton œil est ravi par la symétrie de toutes ces dépouilles de la terre et de l'onde ; ce qui te plaît des unes, c'est qu'elles arrivent toutes fraîches sur la table ; des autres, que contraintes d'engraisser à force de nourriture, leur embonpoint semble fondre, à peine contenu par son enveloppe. Tu es charmé de ce luisant que l'art sut lui donner. Cependant, ô misère! ces laborieux tributs, avec leurs mille assaisonnements, une fois passés par ton estomac, seront confondus en une seule et même immondice. Veux-tu mépriser la sensualité des mets? Vois où ils aboutissent.

Il me souvient de quelle admiration Attalus^[263] nous transportait tous, lorsqu'il disait : « Longtemps les richesses m'en ont imposé. J'étais fasciné, dès que j'en voyais briller çà ou là quelque parcelle : le fond, qui m'était caché, je me le figurais aussi beau que la superficie. Mais à l'une des exhibitions solennelles de tous les trésors de Rome, je vis des ciselures d'or, d'argent, de matières plus coûteuses que l'argent et que l'or, des teintures étrangères, des costumes venus de plus loin que nos frontières et même que celles de nos ennemis ; je vis défiler sur deux lignes des légions de jeunes esclaves mâles et femelles éclatants de luxe et de beauté ; je vis enfin tout ce qu'égalait, dans une fastueuse revue, la fortune du peuple-roi. « Que fait-on, pensais-je, en tout ceci, qu'attiser les cupidités des hommes, par elles-mêmes si ardentes? Qu'est-ce que cette pompe triomphale de l'or? Une leçon d'avarice où nous courons tous. Pour moi, je le jure, j'emporte d'ici bien moins de désirs que je n'en apportais.^[264] » Et je méprisai les richesses, moins encore comme superflues que comme puériles. « As-tu vu, me dis-je, comme il a suffi de peu d'heures pour que cette marche, d'ailleurs si lente, si bien échelonnée, fût écoulée? Notre vie entière sera-t-elle remplie de ce qui n'a pu remplir tout un jour? » Autre réflexion : ces objets me parurent aussi peu utiles pour leurs possesseurs qu'ils l'avaient été pour les spectateurs. Aussi je me répète, chaque fois que pareilles choses m'éblouissent le regard, soit magnifique palais, soit brillant cortège d'esclaves, soit litières soutenues par des porteurs de la plus belle mine : « Qu'admires-tu là, tout ébahi? Une pompe faite pour la montre, non pour l'usage, qui plaît un moment et qui

passe. Tourne-toi plutôt vers la vraie richesse ; apprends à te contenter de peu. Elève ce noble et généreux défi : L'eau ne me manque pas, j'ai de la bouillie : luttons de félicité avec Jupiter lui-même.^[265] Eh! de grâce, luttons, même quand cela nous manquerait. Honte à qui place son bonheur dans l'or et l'argent! Honte encore à qui le place dans sa bouillie et dans son eau! » — Mais que faire si je n'ai pas ces deux choses? Le remède à de telles privations? — Tu le demandes! La faim termine la faim.

« Si tes pensées sont autres, qu'importe la grandeur ou l'exiguïté des besoins qui te font esclave? Qu'importe que ce soit peu, si le sort te le refuse? Pour cette eau même et cette bouillie tu peux tomber à la discrétion d'autrui : or, l'homme libre est celui non pas qui laisse à la Fortune la moindre prise, mais qui ne lui en laisse aucune. Encore une fois, ne désire rien, si tu veux défier Jupiter, que nul désir ne vient troubler. »

Ce qu'Attalus nous disait, la nature l'a dit à tous les hommes. Si tu médites souvent ces leçons, tu sauras être heureux au lieu de le paraître, heureux à tes yeux plutôt qu'à ceux des autres.

LETTRE CXI.

LE SOPHISTE. LE VÉRITABLE PHILOSOPHE.

Tu me demandes comment s'appelle en latin ce que les Grecs nomment *sophismes*. Beaucoup de termes ont été essayés, aucun n'est resté ; sans doute comme la chose n'était pas reçue ni usitée chez nous, le mot à son tour a été repoussé. Toutefois le terme le plus juste, à mon gré, est celui que Cicéron emploie, *cavillationes*, petits moyens qui se réduisent à un tissu de questions captieuses, sans profit d'ailleurs pour la vie pratique et n'ajoutant rien au courage, à la tempérance, à l'élévation des sentiments. Mais l'homme qui cherche dans l'exercice de la philosophie sa propre guérison acquiert une noblesse d'âme, une assurance, une force invincibles : plus on l'approche, plus il paraît grand. Il est de hautes montagnes dont les proportions, vues de loin, semblent moindres, et qui de près frappent le spectateur par leurs gigantesques sommets : tel est, ô Lucilius, le vrai philosophe, homme et non charlatan de la science. Debout sur un lieu éminent, il est admirable, il est grand d'une grandeur réelle. Il n'est point guindé dans sa marche et ne se haussa point sur le bout des pieds comme ceux qui appellent l'artifice au secours de leur taille et veulent paraître plus grands qu'ils ne sont : il se trouve, lui, de taille suffisante. Comment ne serait-il pas satisfait d'avoir grandi jusqu'au niveau où n'atteint plus la main de la Fortune? Donc il domine aussi toutes choses humaines, égal à lui-même en toute situation, que sa vie marche d'un cours paisible ou ballottée par les orages, vouée aux luttes et aux difficultés.

Tant de constance ne sera jamais le produit de ces chicanes de mots dont je parlais tout à l'heure. L'esprit s'y joue sans rien y gagner, et la philosophie, cette sublime étude, il la fait ramper terre à terre. Ce sont, au reste, des passe-temps que je n'interdis pas, quand on veut être à rien faire. Mais le mal, le grand mal est qu'ils offrent un je ne sais quel charme, et que, ingénieux en apparence, ils attirent l'esprit, le captivent et retardent sa marche, quand de si vastes labeurs le réclament, lorsqu'à peine la vie tout entière suffit rien que pour apprendre à mépriser la vie.

« Et l'art de la régler? » dis-tu. Ceci est l'œuvre secondaire : car nul ne règle bien sa vie, si d'abord il ne la méprise.

LETTRE CXII.

DIFFICULTÉ DE RÉFORMER LES MAUVAISES HABITUDES.

Je souhaiterais de toute mon âme que ton ami se réformât et devint tel que tu le désires. Mais c'est le prendre bien endurci ou même, chose plus fâcheuse, trop amolli et trop usé par une longue habitude du vice. Je veux te faire une comparaison tirée de mon métier d'agriculteur. Toute vigne n'est pas susceptible d'être greffée : si le sujet est vieux ou ruiné, s'il est faible ou grêle, il n'adoptera pas la greffe ou ne pourra pas la nourrir ; il ne fera point corps avec elle, et ne s'assimilera point à sa vertu ni à sa nature. Aussi a-t-on coutume de couper la vigne hors de terre, afin que si l'épreuve manque, on puisse tenter de nouveau la chance et recommencer sous terre l'incision. L'homme dont parle ta lettre n'a plus aucune force : pour avoir trop donné aux vices, il a perdu sa sève et sa flexibilité : enter la raison sur cette âme est impossible ; elle n'y profiterait pas. « Mais il le désire, lui. » N'en sois pas dupe ! Je ne dis pas qu'il te mente : il croit le désirer. Il a pris en dégoût la mollesse.... oui, mais renouera vite avec elle. « La vie qu'il mène fait son tourment, » dit-il. Je ne le nie point : eh ! qui n'éprouve ce même tourment ? Quel homme n'aime et ne déteste à la fois sa façon de vivre ? Ne donnons gain de cause à celui-ci que sur la preuve qu'il aura rompu sans retour avec la mollesse. Jusqu'ici ce n'est qu'une bouderie.

LETTRE CXIII.

SI LES VERTUS SONT DES ÊTRES ANIMÉS : ABSURDES QUESTIONS.

SUIVRE LA VERTU SANS ESPOIR DE RÉCOMPENSE.

Tu désires que je te mande mon avis sur cette question agitée dans notre école : « La justice, le courage, la prudence et les autres vertus sont-elles animées? » Par ces subtilités, cher Lucilius, nous donnons lieu de croire que nous exerçons notre esprit sur des choses vaines, et que nous usons nos loisirs en disputes qui restent sans fruit. Je satisferai ton désir et t'exposerai l'opinion de nos maîtres. Mais ma pensée est autre que la leur, je le proteste. Selon moi, certaines assertions ne conviennent qu'à gens portant chaussure et manteau grecs. Voici donc ce qui a tant ému les anciens sophistes.

Ils tiennent pour constant que l'âme est animal, vu que par elle nous sommes animaux, et que tout ce qui respire a tiré d'elle ce nom ; or, la vertu n'étant autre chose que l'âme modifiée d'une certaine façon, est conséquemment animal. De plus, la vertu agit : agir ne se peut sans mouvement spontané ; si elle a ce mouvement, que l'animal seul peut avoir, elle est animal. « Mais, dit-on, si elle est animal, la vertu possédera la vertu. » Pourquoi ne se posséderait-elle pas elle-même? le sage fait tout par la vertu ; la vertu tout par elle-même. « Ainsi donc, tous les arts aussi sont des animaux, et encore toutes nos pensées, tout ce qu'embrasse notre esprit. Il s'ensuit que plusieurs milliers d'animaux logent dans l'étroite cavité de notre cœur, et que nous sommes ou que chacun renferme en soi plusieurs animaux. » Tu demandes quelle réponse on fait à cela? Chacune de ces choses sera animal, et il n'y aura pas plusieurs animaux. Comment? le voici : mais prête-moi toute la sagacité, toute l'attention de ton esprit. Chaque animal doit avoir une substance à part ; tous ont une âme qui est la même : ils peuvent donc exister comme isolés, non comme plusieurs à la fois. Je suis en même temps animal et homme, sans qu'on puisse dire que je sois deux. Pourquoi? C'est qu'il devrait pour cela y avoir séparation : c'est que l'un doit être distinct de l'autre pour qu'ils fassent deux. Tout ce qui en un seul est multiple tombe sous une seule nature ; il est un. Mon âme est animal, moi aussi ; cependant nous ne sommes pas deux. Pourquoi? Parce que mon âme fait partie de moi. On la comptera par elle-même pour quelque chose quand elle subsistera par elle-même ; tant qu'elle sera membre d'un tout, on ne pourra y voir rien de plus. Et la raison, c'est que pour être quelque autre chose, il faut être à soi, comme individu, comme complet, comme absolument soi.

J'ai déjà déclaré que cette opinion n'est pas la mienne. Car, qu'on l'admette,

non seulement les vertus seront animaux, mais encore les vices et les affections opposées, colère, crainte, chagrin, méfiance. Les conséquences iront même au delà : point d'opinion, point de pensée qui ne soit animal, ce qui sous aucun rapport n'est admissible. N'est pas homme tout ce qui est le fait de l'homme. On dit : « Qu'est-ce que la justice? C'est l'âme disposée de certaine manière. Partant, si l'âme est animal, la justice l'est aussi. » Point du tout! Cette justice est une manière d'être, une faculté de l'âme. Cette même âme se modifie sous diverses formes et n'est pas un autre animal chaque fois qu'elle fait autre chose ; et tout ce qui procède d'elle n'est point animal. Si la justice, si le courage, si les autres vertus sont animaux, cessent-elles par moments de l'être pour le redevenir, ou le sont-elles constamment? Les vertus ne peuvent cesser d'être vertus. Il y aura donc un grand nombre, un nombre infini d'animaux qui habiteront cette âme? « Non pas, me répond-on ; ils se rattachent à un seul, ils sont parties et membres d'un seul. » L'image que nous nous figurons de l'âme est donc comme celle de l'hydre aux cent têtes, dont chacune combat à part et à toute seule sa force malfaisante. Or aucune de ces têtes n'est un animal ; c'est une tête de l'hydre, et cette hydre constitue l'animal. Personne ne dira que, dans la Chimère, le lion ou le serpent fût un animal : ils en faisaient partie, mais les parties ne sont point des animaux. Pourquoi donc en conclure que la justice est animal? Elle agit, dites-vous, elle est utile ; et ce qui agit, ce qui est utile a du mouvement ; or ce qui a du mouvement est animal. — Cela est très vrai, si ce mouvement est spontané ; mais ici il est emprunté et vient de l'âme. Tout animal jusqu'à sa mort est ce qu'il a commencé d'être : l'homme jusque là est homme ; le cheval, cheval ; le chien reste chien : ils ne sauraient se transformer en autre chose. La justice, c'est-à-dire l'âme disposée d'une certaine manière, est un animal! Je le veux croire : le courage encore, ou l'âme modifiée d'une autre sorte, est un animal. Mais quelle est cette âme? Celle qui tout à l'heure était justice? Elle est concentrée dans le premier animal : passer dans un autre lui est interdit. Il faut qu'elle reste jusqu'au bout où elle s'est d'abord établie. D'ailleurs une seule âme ne peut appartenir à deux animaux, encore moins à un grand nombre. Si la justice, le courage, la tempérance et les autres vertus sont autant d'animaux, comment n'auraient-ils qu'une âme pour tous? Il faut que chacun ait la sienne, ou ce ne sont plus des animaux. Un seul corps ne peut être à plusieurs animaux, nos sophistes eux-mêmes l'avouent. Quel est le corps de la justice? L'âme. Et celui du courage? La même âme. Cependant le même corps ne peut renfermer deux animaux. « C'est, dit-on, la même âme qui revêt la forme de justice, et de courage, et de tempérance. » Cela serait possible, si dans le même temps qu'elle est justice, elle n'était pas courage ; si, dans le temps qu'elle est courage, elle n'était pas tempérance. Mais ici toutes les vertus existent

simultanément. Comment donc seront-elles chacune autant d'animaux, avec une seule âme, qui ne peut constituer plus d'un animal? Enfin, aucun animal ne fait partie d'un autre ; or la justice fait partie de l'âme, ce n'est donc pas un animal.

Mais, ce me semble, je perds ma peine à démontrer une chose avouée. Il y a de quoi se dépitier ici, plutôt que matière à discuter. Nul animal n'est pareil à un autre.^[266] Considère les tous : il n'en est point qui n'ait sa couleur propre, sa figure, ses proportions à lui. À tous les traits qui rendent si admirable le génie du céleste ouvrier,^[267] j'ajouterais encore que dans ce nombre infini de créations jamais il ne s'est répété : les choses même qui paraissent semblables, rapprochées, se trouvent différentes. De tant d'espèces de feuilles, pas une qu'il n'ait spécialement caractérisée ; de tant d'animaux, pas un dont la forme^[268] soit exactement celle d'un autre : toujours il y a quelque nuance. Il s'est astreint à mettre, dans tout ce qui était autre, et dissemblance et imparité. Toutes les vertus, comme vous dites, sont pareilles ; donc elles ne sont pas animales. Point d'animal qui ne fasse par lui-même quelque chose ; or la vertu par elle-même ne fait rien qu'avec l'homme. Tous les animaux sont ou raisonnables comme les hommes, comme les dieux, ou irraisonnables, comme les bêtes sauvages ou domestiques. Mais les vertus certes sont raisonnables : or elles ne sont ni hommes ni dieux ; elles ne sont donc pas animaux. Tout animal raisonnable ne fait rien sans qu'une image quelconque l'y ait excité d'abord, puis le voilà qui se meut, mouvement confirmé ensuite par l'assentiment. Quel est cet assentiment? le voici. Il faut que je me promène ; ce n'est qu'après m'être dit cela et avoir approuvé mon idée qu'enfin je me promène. Faut-il que je m'asseye? j'arrive de même à m'asseoir. L'assentiment à de tels actes n'a pas lieu dans la vertu. Car, admettons que la prudence soit un animal, comment se dira-t-elle, avec assentiment : « Il faut que je me promène? »

Sa nature ne le comporte pas : car la prudence prévoit pour celui qui la possède, non pour elle. Elle ne peut ni se promener ni s'asseoir ; elle n'a donc pas d'assentiment, et qui n'en a pas n'est pas animal raisonnable. La vertu, si elle est animal, est raisonnable ; elle n'est pas animal raisonnable, elle n'est donc pas animal. Si la vertu est animal, et que tout bien soit vertu, tout bien est animal. Nos stoïciens l'avouent. Sauver son père est un bien ; opiner sagement au sénat est un bien ; rendre exacte justice est un bien : donc sauver son père est un animal ; opiner sagement est un animal. La conséquence ira si loin qu'on ne pourra s'empêcher de rire. Se taire prudemment est bien ; bien souper est un bien : ainsi se taire et souper sont des animaux.

Eh bien! soit : appuyons toujours et divertissons-nous de ces subtiles inepties. Si la justice et le courage sont des animaux, sans doute ce sont des animaux terrestres. Tout animal terrestre a froid, a faim, a soif ; donc la justice a

froid, le courage a faim, la clémence a soif. Et encore, ne puis-je demander quelle figure ont ces animaux? Celle d'un homme, d'un cheval, d'une bête sauvage? Leur donne-t-on, comme à Dieu, la forme ronde?^[269] je demanderai si l'avarice, la mollesse, la démente sont rondes pareillement, car elles aussi sont des animaux. Les arrondit-on à leur tour? Je demanderai si une promenade faite avec prudence est animal ou non. Nécessairement on l'avouera, et on dira que la promenade est un animal, et qu'il est de forme ronde.

Ne crois pas au reste que parmi les nôtres je sois le premier qui ne parle pas comme le maître, et qui aie mon opinion à moi : Cléanthe et son disciple Chrysippe ne sont pas d'accord sur ce que c'est que la promenade. Cléanthe dit : « Ce sont des esprits mis en mouvement du siège de l'âme jusqu'aux pieds. » Selon Chrysippe, c'est l'âme elle-même. Eh! pourquoi, à l'exemple de ce même Chrysippe, ne pas en appeler à son propre sens, ne pas rire de ces multitudes d'animaux que le monde ne pourrait contenir?

« Les vertus, dit-on, ne constituent pas plusieurs animaux, et sont pourtant des animaux. Un homme est poète et orateur, et cependant n'est qu'un seul homme ; ainsi ces vertus sont des animaux, mais n'en sont pas plusieurs. C'est chose identique que l'âme et l'âme juste, et prudente, et courageuse, c'est-à-dire ordonnée selon chacune de ces vertus. » La question s'évanouit, nous voilà d'accord. Moi aussi j'avoue pour le moment que l'âme est animal, sauf à voir plus tard qu'en penser ; mais que ses actions soient animaux, je le nie. Autrement toutes nos paroles, tous les vers des poètes seraient animaux. Si en effet un discours sensé est un bien, et que tout bien soit un animal, un discours sera un animal. Un bon vers est un bien ; or tout bien est animal, le vers est donc animal. Ainsi,

Je chante les combats et ce héros....

voilà un animal ; et l'on ne dira pas qu'il est rond, car il a six pieds. Tout cela, en conscience, te paraît pur entortillage. J'éclate de rire quand je me figure qu'un solécisme est un animal, ainsi qu'un barbarisme, un syllogisme, et que je leur assigne, comme un peintre, des traits qui leur conviennent.

Voilà sur quels objets nous discutons, les sourcils froncés, le front plissé de rides! Je ne saurais dire ici avec Cecilius : « O tristes inepties! » car elles sont risibles. Que ne traitons-nous plutôt quelque utile et salutaire question? Que ne cherchons-nous comment on parvient aux vertus, et quelle route y mène? Apprenez-moi, non si le courage est un animal, mais qu'aucun n'est heureux sans le courage, s'il ne s'est affermi contre les coups du sort ; s'il n'a, dans sa pensée, dompté toutes les disgrâces en les prévoyant avant qu'elles n'arrivent. Qu'est-ce que le courage? L'invincible rempart de l'humaine faiblesse, au moyen duquel on entoure d'une sécurité permanente cette vie tant assiégée : car

alors on use de sa propre force, de ses propres armes. Je veux ici te citer une sentence du stoïcien Posidonius : « Garde-toi de croire que jamais tu doives ta sûreté aux armes de la Fortune. C'est des tiennes qu'il faut te servir contre elle : ce n'est pas elle qui en donne. Et si bien armé qu'on soit contre tout ennemi, contre elle, on est sans défense. »

Alexandre portait chez les Perses, chez les Hyrcaniens, chez les Indiens, chez toutes les nations orientales jusqu'à l'Océan, la dévastation et la fuite ; mais lui-même, après le meurtre de Clitus, après la mort d'Ephestion, s'ensevelissait dans les ténèbres, pleurant tantôt son crime envers l'un, tantôt la douloureuse perte de l'autre ; et le vainqueur des peuples et des rois succombait à ses fureurs et à ses chagrins. C'est qu'il avait tout fait pour subjuguier l'univers plutôt que ses passions. O quelle profonde erreur captive ces mortels qui, jaloux d'étendre leur domination au delà des mers, mettent leur suprême bonheur à envahir par leurs soldats force provinces, à entasser conquêtes sur conquêtes, ne sachant pas quelle est cette autre royauté immense qui nous égale aux dieux ! L'empire sur soi-même est le plus grand de tous les empires.^[270] Qu'on m'enseigne quelle chose sacrée est la justice, qui n'a en vue que le droit d'autrui, qui n'attend d'elle-même d'autre prix que ses propres œuvres. Qu'elle n'ait rien de commun avec l'intrigue et l'opinion ; qu'elle ne plaise qu'à elle seule. Qu'avant tout chacun arrive à se dire : « Je dois être juste sans intérêt. » C'est peu encore ; qu'il se dise : « Je veux pour cette vertu si belle me sacrifier, et me sacrifier avec plaisir ; que toutes mes pensées se détournent le plus possible de mes avantages privés. » Ne regarde pas quel salaire obtient ton acte de justice : un acte injuste est mieux payé.^[271] Pénètre-toi aussi du principe que je rappelais tout à l'heure : il n'importe point de quel grand nombre de gens ton équité sera connue. Quiconque veut qu'on publie sa vertu travaille non pour sa vertu, mais pour la gloire. Tu refuses d'être juste sans gloire ? Ah ! certes plus d'une fois tu devras l'être au prix de ta réputation.^[272] Et alors, si tu es sage, une mauvaise renommée pour avoir bien fait n'est pas sans douceur.

LETTRE CXIV.

QUE LA CORRUPTION DU LANGAGE VIENT DE CELLE DES MŒURS.

^[273] MÉCÈNE ÉCRIVAIN. SALLUSTE.

« D'où vient, dis-tu, qu'à certaines époques il s'est produit un genre corrompu d'éloquence? Et comment je ne sais quelle vicieuse tendance des esprits a-t-elle mis en vogue, tantôt l'amplification ampoulée, tantôt la phrase saccadée et cadencée en manière de chant? Pourquoi s'est-on engoué parfois d'idées gigantesques et hors de vraisemblance, parfois de sens brusquement rompus et énigmatiques qui en disent plus à l'esprit qu'à l'oreille? Pourquoi a-t-on vu des temps où l'on abusait du droit de métaphore sans nulle retenue? » La raison, tu l'as souvent ouï dire, elle est dans ce mot passé chez les Grecs en proverbe : « Telles mœurs, tel langage. »^[274] Or comme les actes de chacun ont avec ses discours des traits de ressemblance, ainsi le langage d'une époque est quelquefois l'expression de ses mœurs.^[275] Si la morale publique s'altère et se laisse aller à la vie sensuelle, c'est un symptôme de la dissolution générale que l'afféterie du style, quand toutefois elle ne se trouve point chez un ou deux écrivains seulement, mais est applaudie et reçue. L'esprit ne peut réfléchir une autre teinte que celle de l'âme.^[276] Si l'âme est saine, réglée, sérieuse, tempérante, l'esprit aussi est sobre et retenu : le vice qui gâte l'une est contagieux pour l'autre.^[277] Ne vois-tu pas, quand l'âme est en langueur, que les membres sont alourdis, et les jambes paresseuses à se mouvoir? Est-elle efféminée? la démarche du corps trahit sa mollesse. Est-elle active, énergique? l'allure est plus vive. Est-elle en démence, ou, ce qui est presque la même chose, en colère? le désordre est dans les mouvements : on ne marche pas, on est emporté. Combien ces effets ne sont-ils pas plus sensibles sur l'esprit, si complètement uni à l'âme? Elle le façonne, il lui obéit, il prend d'elle le mot d'ordre.

La manière dont vivait Mécène est trop connue pour que je doive la rappeler ici, tout comme sa façon de marcher, et ses raffinements, et son excessive manie d'être vu, et sa crainte que ses vices ne restassent cachés. Eh bien, son style n'est-il pas aussi relâché que sa robe sans ceinture, et son expression aussi prétentieuse que sa parure, son cortège, sa maison, son épouse?^[278] C'était un homme d'un beau génie, s'il lui eût donné une plus saine direction, s'il n'avait eu peur de se faire comprendre, si sa diction même n'était débraillée. Tu verras chez lui la parole de l'homme ivre, voilée de brouillards, pleine d'écarts et de licence. Dans son livre *sur la toilette*, quoi de plus pitoyable que :

Le fleuve et les bocages
Qui coiffent ses rivages?

Vois son lit *labouré* de mille esquifs légers,
Qui, *retournant* ses flots, rament^[279] sur ses vergers.

Et « cette femme aux boucles frisées, ces lèvres qui la *pigeonnent* et qui *commencent un soupir* ; et ce cou qui *plie sous une ivresse surhumaine*.^[280] — *Les tyrans, irrémédiable faction, espionnent par les festins, sondent les familles par la bouteille et de l'espérance font sortir la mort.* — Le Génie, à peine témoin de sa propre fête, les fils d'une cire amincie, le gâteau *craquetant*. — Autour du foyer la mère ou l'épouse *font ceinture*. »

Ne vient-il pas tout de suite à l'esprit, quand on lit ces choses, que c'est bien là l'homme qui allait toujours par la ville robe traînante ; qui, même quand il suppléait Auguste absent, donnait dans ce lâche accoutrement le mot d'ordre ? Oui, c'est l'homme qui du haut du tribunal et des rostrs, dans toute assemblée publique, ne paraissait que la tête couverte d'un capuchon de femme d'où ressortaient ses oreilles, comme dans le mime *des riches proscrits*. C'est celui qui, au moment où grondaient le plus les guerres civiles, quand Rome était sur le qui-vive et en armes, se faisait publiquement escorter de deux eunuques, plus hommes encore que lui. C'est celui qui s'est marié mille fois, et n'a jamais eu qu'une même femme.^[281] Ces locutions si impertinemment construites, si négligemment jetées, placées d'une manière si contraire à l'usage, démontrent que ses mœurs ne furent pas moins étranges, moins dépravées, moins exceptionnelles. On lui accorde un grand mérite de mansuétude : il s'abstint du glaive, il épargna le sang, et ne fit sentir tout ce qu'il pouvait que par le scandale. Mais le mérite même qu'on lui donne, il l'a gâté par cette monstrueuse mignardise de ses écrits ; elle révèle un caractère mou plutôt qu'indulgent. Voilà ce que cette élocution entortillée, et ces mots détournés de leur sens, et ces idées souvent grandes, il est vrai, mais énervées par l'expression accusent manifestement. C'était un vertige qu'amène l'excès du bien-être, une infirmité qui tantôt est de l'homme, tantôt du siècle.

Quand la mollesse, enfant de l'opulence, s'est propagée au loin, le luxe des costumes devient d'abord plus recherché ; on s'applique ensuite à l'ameublement ; puis c'est aux habitations mêmes que s'étendent nos soins : on veut qu'elles envahissent des campagnes entières, on veut que leurs murailles resplendissent de marbres venus d'outre-mer, que leurs plafonds soient relevés d'or, que l'éclat des pavés réponde aux lambris. La magnificence des festins a son tour : on tâche à se distinguer par la nouveauté des mets, par des changements dans l'ordre des services. Ce qui terminait le repas en sera le début, et les cadeaux qu'on faisait aux convives entrants seront donnés au départ. Dès que l'esprit s'est fait un système de dédaigner les choses d'usage, de tenir pour vil ce qu'on voit chaque jour, on cherche aussi à innover dans le langage, soit par

des termes antiques et surannés qu'on exhume et qu'on reproduit ; soit en créant des mots ou des acceptions inconnues ; soit, comme c'est depuis peu la mode, en prenant pour élégance l'audace et l'accumulation des métaphores. Tel orateur, avec ses phrases écourtées, prétend qu'on lui sache gré de tenir en suspens l'auditeur, et de ne laisser qu'entrevoir sa pensée ; tel autre diffère et prolonge le développement de la sienne. Il en est qui, sans aller jusqu'aux fautes de goût, précaution nécessaire à quiconque vise au grand, sont loin au fond de haïr ces fautes mêmes. Enfin partout où tu verras réussir un langage corrompu, les mœurs aussi auront déchu de leur pureté, n'en fais aucun doute. Et comme le luxe de la table et des vêtements dénote une civilisation malade ; de même le dérèglement du discours, pour peu qu'il se propage, atteste que les âmes aussi, dont le style n'est que l'écho, ont dégénéré.

Ne t'étonne pas que le mauvais goût se fasse bienvenir, non seulement d'un auditoire à mise grossière, mais de ce qu'on appelle la classe élégante. C'est par la toge que ces hommes diffèrent, non par le jugement.^[282] Étonne-toi plutôt qu'outre les productions vicieuses, on loue jusqu'aux vices mêmes.

Mais quoi! cela s'est fait de tout temps : point de génie qui, pour plaire, n'ait eu besoin d'indulgence. Cite-moi tel célèbre auteur que tu voudras, je te dirai ce que ses contemporains lui ont passé, sur quelles fautes ils ont sciemment fermé les yeux. J'en citerai à qui leurs défauts n'ont point fait tort ; j'en citerai à qui ils ont servi. Je dis plus : je te montrerai des hommes du plus grand renom et proposés comme de merveilleux modèles, que la lime de la critique réduirait à rien, le mauvais se trouvant chez eux tellement mêlé au bon, qu'elle enlèverait l'un avec l'autre. Ajoute qu'en littérature il n'y a point de règle absolue. On varie au gré des usages sociaux, qui jamais ne restent longtemps les mêmes.

Nombre de gens exploitent le vocabulaire d'un autre âge : ils parlent la langue des douze tables ; Gracchus, Crassus, Curio sont pour eux trop polis, trop modernes : ils remontent jusqu'à Appius et Coruncanius. Il en est d'autre part, qui, pour ne rien vouloir que d'usuel et de familier, tombent dans le trivial. Ces deux genres, diversement défectueux, le sont bien autant que la manie de n'employer que des termes pompeux, retentissants et poétiques, en évitant les mots indispensables et au service de tout le monde : des deux côtés, j'ose le dire, on pêche également.^[283] Ici l'on affiche trop d'apprêt, là, trop de négligence ; l'un s'épile jusqu'aux jambes, l'autre néglige même ses aisselles.

Passons à la construction oratoire. Que de genres n'y signalerai-je pas qui offensent le goût? Ou bien on l'aime hachée et raboteuse : on s'étudie à briser toute phrase tant soit peu unie et coulante ; on veut que toute transition soit une secousse ; on tient pour mâle et vigoureuse une diction qui choque l'oreille de ses aspérités. Ou bien ce n'est point une construction oratoire : c'est une phrase

musicale, tant les sons les plus flatteurs y sont filés avec mollesse. Que dire de celles où les mots essentiels reculent et se font si longtemps attendre? À peine est-ce à la chute de la période qu'ils reviennent. Et ces constructions si lentes à se dérouler, ces constructions cicéroniennes^[284] à pente continue, qui vous tiennent mollement suspendu, fidèles, comme d'habitude, à leur marche propre, à leur même cadence?

Le choix de la pensée peut être vicieux de deux manières : si elle est mesquine et puérile, ou inconvenante et risquée jusqu'à l'impudence ; puis, si elle est trop fleurie, trop douceuse ; si elle se perd dans le vide, et, sans nul effet, n'amène que des sons. Pour introduire ces défauts, il suffit d'un contemporain en possession du sceptre de l'éloquence : tous les autres l'imitent et se transmettent ses exemples. Ainsi, quand florissait Salluste, les sens mutilés, les chutes brusques et inattendues, une obscure concision étaient de l'élégance. Arruntius, homme d'une moralité rare,^[285] qui a écrit l'histoire de la guerre Punique, fut de l'école de Salluste et s'efforça de saisir son genre. Il y a dans Salluste : *Exercitum argento fecit*, c'est-à-dire, *avec de l'argent il leva une armée*, Arruntius, épris de cette locution, l'a mise à chaque page. Il lit quelque part : *Fugam nostris fecere* ; *Ils firent les nôtres s'enfuir*. Ailleurs : *Hiero, rex Syracusanorum, bellum fecit* (fut l'instigateur de la guerre). Ailleurs encore : *Quæ audita Panormitanos dedere Romanis fecere* ; *Ces nouvelles firent se rendre aux Romains les Panormitains*. J'ai voulu te donner un échantillon : tout le livre est tissu de ces façons de parler. Clairsemées dans Salluste, elles fourmillent dans Arruntius, et presque sans interruption. La raison en est simple : le premier y tombait par hasard ; le second courait après. Or, tu vois où l'on va, quand d'un travers on s'est fait un type. Salluste a dit : *Aquis hiemantibus* ; *l'hiver suspendait la navigation*. Arruntius écrit, au premier livre de sa *Guerre Punique* : *Repente hiemavit tempestas*. Dans un autre endroit, pour dire que l'année fut très froide : *Totus hiemavit annus* ; *toute l'année fut hiver*. Et plus loin : *Hiemante aquilone*. Sans cesse et partout le même verbe se trouve enchâssé. Salluste ayant dit quelque part : *Inter arma civilia, aequi bonique famas petit* ; *Dans les guerres civiles il aspire aux renoms d'homme juste et honnête* ; l'imitateur n'a pu se défendre de mettre au début même de son premier livre : *Ingenies esse famas de Regulo* ; *Regulus eut d'immenses renoms*.

Evidemment ces vices de style et d'autres analogues, contractés par imitation, ne prouvent ni relâchement de mœurs ni corruption d'âme. Il faut qu'ils soient personnels, qu'ils naissent de notre fonds pour donner la mesure de nos penchants. Un homme violent a l'expression violente ; est-il passionné? elle sera vive ; efféminé? maniérée et lâche. Tout comme ces gens qui s'épilent la barbe ou en conservent quelques bouquets ; qui se rasent de si près le bord des

lèvres et laissent croître le reste du poil ; qui adoptent des manteaux de couleur bizarre, des toges d'étoffes transparentes ; ne voulant rien faire qui puisse passer inaperçu ; appelant, provoquant l'attention ; acceptant le blâme, pourvu qu'on les regarde : tel est dans ses écrits Mécène ; tels sont tous ceux qui donnent dans le faux, non par méprise, mais le sachant et le voulant.

Cela provient d'une âme profondément malade. La langue du buveur ne balbutie point avant que sa raison ne soit appesantie, affaissée ou perdue ; de même ce genre et, pour dire vrai, cette ivresse de style n'attaque jamais qu'une âme déjà chancelante. C'est donc l'âme qu'il faut guérir : le sentiment, l'expression, tout vient d'elle ; elle détermine l'habitude du corps, la physionomie, la démarche. Saine et vigoureuse, elle communique au discours son énergie, sa mâle fermeté. Abattue, le reste s'écroule avec elle.

... Le roi vivant, tous n'ont qu'un même esprit ;

Sa mort brise le pacte. [\[286\]](#)

Notre roi c'est notre âme. Tant que sa force est entière, elle retient tout l'homme dans le devoir par le frein de la subordination : pour peu qu'elle vacille, l'ébranlement est général. Mais a-t-elle cédé à la volupté, ses facultés aussi et son action se paralysent ; tout son effort n'est plus qu'impuissance et avortement.

Le parallèle que j'ai commencé, suivons-le jusqu'au bout : notre âme est tantôt roi, tantôt tyran : roi, quand ses vues tendent à l'honnête, et que veillant au salut du corps commis à sa garde, elle n'en exige rien de bas, rien d'avilissant ; si au contraire elle est emportée, cupide, sensuelle, elle tombe sous une qualification odieuse et sinistre, elle devient tyran. Alors des passions effrénées s'emparent d'elle et la poussent au mal, heureuses d'abord comme cette populace qui, aux largesses, publiques, gorgée d'un superflu funeste, gaspille ce qu'elle ne peut dévorer. Puis quand, de progrès en progrès, la fièvre a miné toutes les forces, quand la moelle et les muscles sont pénétrés du poison de l'intempérance, l'image des plaisirs auxquels ses excès l'ont rendu inhabile fait la dernière joie de l'homme : en guise de voluptés qui lui soient propres, il a le spectacle de celles des autres, pourvoyeur et témoin de débauches dont l'abus lui a interdit l'usage. Moins flatté des délices qui affluent autour de lui que désespéré de voir que son palais ni son estomac ne peuvent absorber tout cet appareil de table, ni lui-même se vautrer dans tous les accouplements de ses mignons et prostituées, il gémit, car la plus grande part de sa félicité échappe à ses étroites facultés physiques, elle est perdue.

N'est-il pas vrai, cher Lucilius, que ce délire vient de ce que nul de nous ne songe qu'il est mortel, qu'il est débile, que nul, après tout, ne songe qu'il n'est qu'un ? Considère nos cuisines. Vois courir et se croiser au milieu de tous ces

feux nos cuisiniers : te semble-t-il que ce soit pour un seul ventre qu'une telle cohue apprête tant de mets? Vois les celliers où vieillissent nos vins, et ces greniers encombrés des vendanges de plus d'un siècle : te semble-t-il que pour un seul gosier se gardent depuis tant de consulats les vins de tant de pays? Vois en combien de lieux le soc retourne la terre, que de milliers de colons l'exploitent et la fouillent : te semble-t-il que ce soit pour une seule bouche qu'onensemence la Sicile et l'Afrique.^[287] On reviendrait à la sagesse et on modérerait ses désirs si, se comptant pour un seul homme, et de plus,^[288] mesurant la capacité de son corps, on se reconnaissait hors d'état de consommer ni beaucoup, ni longtemps. Mais rien ne te disposera à la tempérance en toutes choses comme de songer souvent que la vie est courte, et de plus incertaine. Quoi que tu fasses, pense à la mort.

LETTRE CXV.

QUE LE DISCOURS EST LE MIROIR DE L'ÂME. BEAUTÉ DE LA VERTU. SUR L'AVARICE.

Ne te tourmente pas trop du choix et de l'arrangement des mots, Lucilius, non : j'ai de plus graves soins à t'imposer. Songe à la substance, et point à la forme, moins à écrire même qu'à sentir ce que tu écris, et à le sentir de manière à mieux te l'approprier, à le marquer comme de ton sceau. Toute production que tu verras soigneusement travaillée et polie part, sois-en sûr, d'un esprit préoccupé de minuties. Qui pense noblement s'exprime avec plus de simplicité, d'aisance, et porte dans tous ses discours une mâle assurance plutôt que de l'apprêt. Tu connais nombre de jeunes gens à barbe et à chevelure luisantes, sortis tout entiers d'une boîte à toilette : n'espère d'eux rien de viril, rien de substantiel. Le style est la physionomie de l'âme : s'il est peigné coquettement, fardé, artificiel, il est clair que l'âme non plus n'est pas franche, et a quelque chose d'affecté. Des colifichets ne sont point la parure d'un homme. ^[289]

S'il nous était donné de voir à découvert le cœur de l'homme de bien, quel magnifique tableau, que de sainteté et de majesté calme éblouirait nos yeux! D'un côté la justice et la tempérance, de l'autre la prudence et la force se prêtant un mutuel éclat ; puis la frugalité, la continence, la résignation, l'indulgence, l'affabilité et l'humanité, cette vertu, le croirait-on? si rare chez l'homme, verseraient là toutes leurs splendeurs. Et combien la prévoyance, l'élégance des mœurs et, pour couronner le tout, la magnanimité la plus haute n'y ajouteraient-elles pas de noblesse et d'autorité imposante! Merveilleux ensemble de grâce et de dignité, qui n'exciterait notre amour qu'en nous remplissant de vénération! A l'aspect de cette auguste et radieuse figure sans parallèle visible ici-bas, ne resterait-on pas, comme à l'apparition d'une divinité, frappé d'extase, immobile ; ne la prierait-on pas du fond de l'âme de se laisser voir impunément? ^[290] Puis, grâce à la bienveillance empreinte sur ses traits, ne s'enhardirait-on pas à l'adorer, à la supplier ; et, après avoir longtemps contemplé cette élévation, cette grandeur si fort au-dessus de ce qu'on voit parmi nous, ce regard d'une étrange douceur, et néanmoins brillant d'un feu si vif, alors enfin, comme notre Virgile, ne s'écrierait-on pas dans un religieux enthousiasme :

O vierge! de quel nom faut-il que je t'appelle?

Car tes traits ni ta voix ne sont d'une mortelle :

Qui que tu sois, du moins prends pitié de nos maux ^[291]!

On obtient d'elle aide et pitié quand on sait l'honorer. Or, ce ne sont ni les gras taureaux et leurs chairs sanglantes, ni les offrandes d'or et d'argent, ni les tributs versés au trésor d'un temple qui l'honorent, c'est la droiture et la pureté

d'intention.^[292] Non, je le répète, il n'est point de cœur qui ne s'embrasât d'amour pour elle, si elle daignait se manifester à nous : car aujourd'hui, jouets de mille prestiges, nos yeux sont fascinés par trop de clinquant ou noyés dans trop de ténèbres. Toutefois, de même qu'au moyen de certains remèdes on se rend la vue plus perçante et plus nette, si nous voulions écarter tout obstacle des yeux de notre esprit, nous pourrions découvrir cette vertu, même enfouie dans cette prison du corps, sous les lambeaux de l'indigence, à travers l'abjection et l'opprobre.^[293] Et nous la verrions dans toute sa beauté, bien que sous les plus vils dehors. D'autre part aussi nous pénétrerions la souillure et la misère des âmes qu'a paralysées le vice, malgré l'éblouissante pompe des richesses qui rayonneraient autour d'elles, malgré les honneurs et les grands pouvoirs dont le faux éclat frapperait nos sens. Alors nous pourrions comprendre combien est méprisable ce que nous admirons, en vrais enfants pour qui le moindre hochet a tant de prix. Car ils préfèrent à leurs parents, à leurs frères, des colliers achetés avec une pièce de menu cuivre. « Entre eux et nous, dit Ariston, quelle est la différence? Que ce sont des tableaux, des statues qui nous passionnent ; que nos folies coûtent plus cher. » Un enfant trouve sur le rivage des cailloux polis et offrant quelque bigarrure, le voilà heureux : nous le sommes, nous, des veines de ces énormes colonnes qu'envoient soit les sables d'Egypte, soit les déserts africains, pour orner quelque portique ou une salle à tenir un peuple de convives.^[294] Nous admirons des murs plaqués de feuilles de marbre, quoique nous sachions quels vils matériaux elles cachent ; nous en imposons à nos yeux. Et revêtir d'or nos lambris, qu'est-ce autre chose que nous délecter d'un mensonge? Car nous n'ignorons pas que cet or recouvre un bois grossier. Mais n'y a-t-il que nos murs et nos lambris qu'une mince décoration déguise extérieurement? Tous ces gens que tu vois s'avancer tête haute n'ont que le vernis du bonheur. Examine bien, et sous cette légère écorce de dignité^[295] tu sauras combien il se loge de misères. Depuis que cette même chose qui occupe sur leurs sièges tant de magistrats et de juges, qui fait et les magistrats et les juges,^[296] depuis que l'argent est si fort en honneur, le véritable honneur a perdu tout crédit : l'homme, tour à tour marchand et marchandise, ne s'informe plus du mérite des choses, mais de ce qu'elles, se payent : c'est par spéculation qu'il fait le bien, par spéculation qu'il fait le mal. Il suit la vertu tant qu'il en espère quelque aubaine, prêt à passer dans l'autre camp, si le crime promet davantage. Nos parents nous élèvent dans l'admiration de l'or et de l'argent ; la cupidité qu'ils sèment dans nos jeunes cœurs y germe profondément et grandit avec nous. Et la multitude, partagée sur tout le reste, est unanime sur ce seul point, le culte de l'or. C'est l'or qu'elle souhaite aux siens ; quand elle veut sembler reconnaissante aux dieux, c'est l'or, comme la plus excellente des choses humaines, qu'elle leur consacre.

Enfin nos mœurs sont déchues à ce point, que la pauvreté est une malédiction et un opprobre, méprisée du riche, en horreur au pauvre. Outre cela viennent les poètes qui dans leurs vers attisent nos passions, qui préconisent les richesses comme l'unique gloire et l'ornement de la vie. Les immortels ne leur semblent pouvoir donner ni posséder rien de meilleur.^[297]

Sur cent colonnes d'or s'élevait radieux

Le palais du soleil....^[298]

Tu vois à son char

Essieu d'or, timon d'or ; et d'espace en espace

De vifs rayons d'argent qu'un cercle d'or embrasse.

Pour tout dire, le siècle qu'ils nous peignent comme le plus heureux, ils l'appellent *siècle d'or*.

Même chez les tragiques grecs, il ne manque pas de héros qui échangent contre le profit leur conscience, leur vie, leur honneur.

Fais que je sois riche, ô Plutus!

Je consens qu'infâme on me nomme ;

Est-il riche? est le mot de tous ; on ne dit plus :

Honnête homme? Tant vaut la bourse, tant vaut l'homme.

Ne rien avoir, voilà de quoi l'on doit rougir.

Nul ne s'enquiert ni d'où, ni par quelle aide

Est venu ce qu'on a, mais combien on possède.

Vivre riche est mon vœu ; pauvre, mieux vaut mourir.

Heureux celui qui meurt accumulant encore^[299]!

Argent, suprême bien, le monde entier t'honore,

Toi toujours beau, plus précieux

Qu'un fils chéri, qu'une mère adorée,

Que d'un aïeul la vieillesse sacrée.

Si d'un pareil éclat Vénus charme les yeux,

Elle enflamme à bon droit les mortels et les dieux.

Quand ces derniers vers, qui sont d'Euripide, furent récités au théâtre, le peuple entier se leva tout d'un élan pour proscrire et l'acteur et la pièce ; mais Euripide, se précipitant sur la scène, pria les spectateurs d'attendre et de voir quelle serait la fin de cet admirateur de l'or. Bellérophon, dans cette tragédie, était puni comme le sont tous ses pareils dans le drame de la vie. Car jamais l'avarice n'évite son châtiment, bien qu'elle-même déjà se punisse assez. Oh! que de larmes, que de travaux elle impose! Qu'elle est misérable par ses désirs, misérable par ses profits! Et les inquiétudes journalières qui torturent chacun selon la mesure de son avoir! L'argent tourmente plus ses possesseurs que ses aspirants. Combien ils gémissent de leurs pertes, souvent grandes par le fait, plus grandes par l'imagination! Enfin, le sort ne fît-il point brèche à leur bien, pour eux ne point gagner c'est perdre. Le monde pourtant les dit heureux et riches, et souhaite d'amasser autant qu'ils possèdent. Je l'avoue. Mais quoi? Est-il condition pire à tes yeux que d'être à la fois misérable et envié? Ah! si l'on pouvait, avant d'aspirer aux richesses, entrer dans la confidence des riches ;

avant de courir après les honneurs, lire dans le cœur des ambitieux, de ceux qui ont atteint le faite des dignités! On changerait certes de souhaits, à les voir en former sans cesse de nouveaux, tout en réprouvant les premiers. Car il n'est point d'homme que sa prospérité, vint-elle au pas de course, satisfasse jamais. Il se plaint et de ses projets d'avancement et de leurs résultats : il préfère toujours ce qu'il a quitté.^[300]

Tu devras à la philosophie l'avantage, au-dessus duquel je ne vois rien, de ne jamais te repentir de toi-même. Ce qui peut te mener vers cette félicité solide que nulle tempête n'ébranlera, ce ne sont point d'heureux enchaînements de mots, des périodes coulantes et flatteuses. Que les mots aillent comme ils voudront, pourvu que l'âme garde son harmonie, qu'elle reste grande ; qu'insoucieuse des préjugés, s'applaudissant de ce qui la fait blâmer des autres, elle juge de ses progrès par ses actes, et ne s'estime riche en doctrine qu'autant qu'elle est libre de désirs et de craintes.

LETTRE CXVI.

QU'IL FAUT BANNIR ENTIÈREMENT LES PASSIONS.

« Lequel vaut mieux d'avoir des passions modérées, ou de n'en avoir aucunes? » Question souvent débattue. Nos stoïciens les proscrivent ; les péripatéticiens veulent les régler. Moi je ne vois pas ce que peut avoir de salutaire ou d'utile une maladie, si modérée qu'elle soit.^[301] Ne crains pas : je ne t'enlève rien de ce que tu ne veux pas qu'on te refuse ; je serai facile et indulgent pour ces objets d'affection que tu juges nécessaires, ou utiles, ou agréables à la vie : je n'ôterai que ce qui est vice. En te défendant *le désir*, je te permettrai *le vouloir* ; tu feras les mêmes choses, mais sans trouble, avec une résolution plus ferme : tu goûteras mieux, dans leur essence même, les plaisirs. Ne viendront-ils pas mieux à toi, si tu leur commandes, que si tu leur obéis?

« Mais il est naturel, dis-tu, que la perte d'un ami me déchire le cœur : donne à des pleurs si légitimes le droit de couler. Il est naturel d'être flatté de l'estime des hommes et centriste de leur mépris : pourquoi m'interdire cette vertueuse crainte d'une mauvaise renommée? » Il n'est point de faiblesse qui n'ait son excuse prête, qui au début ne se fasse modeste et traitable, et de là n'arrive à de plus larges développements. Tu n'obtiendras pas qu'elle s'arrête, si tu as souffert son premier essor. Toute passion naissante est mal assurée : puis d'elle-même elle s'enhardit, elle prend force à mesure qu'elle avance : il est plus aisé de ne pas lui ouvrir son cœur que de l'en bannir. Toutes, qui peut le nier? découlent en quelque sorte d'une source naturelle. La nature nous a commis le soin de nous-mêmes ; mais ce soin, dès qu'on y met trop de complaisance, devient vice. La nature a mêlé le plaisir à tous nos besoins, non pour que l'homme le recherchât, mais afin que les choses sans lesquelles on ne peut vivre nous offrissent plus de charme au moyen de cette alliance.^[302] Le plaisir qui veut qu'on l'admette pour lui seul est mollesse. Fermons donc la porte aux passions, puisqu'on a moins de peine, encore une fois, à ne les pas recevoir qu'à les faire sortir.^[303]

« Permets-moi, dis-tu, de donner quelque chose à l'affliction, quelque chose à la crainte. » Mais ce *quelque chose* s'étend toujours loin, et n'accepte pas tes arbitraires limites. Le sage peut, sans risque, ne pas s'armer contre lui-même d'une inquiète surveillance : ses chagrins, comme ses joies, s'arrêtent où il le veut ; pour nous, à qui la retraite n'est pas facile, le mieux est de ne point faire un seul pas en avant. Je trouve fort judicieuse la réponse de Panétius à un jeune homme qui voulait savoir si l'amour est permis au sage : « Quant au sage, lui dit-il, nous verrons plus tard ; pour vous et moi, qui sommes encore loin de l'être, gardons-nous de tomber à la merci d'une passion orageuse, emportée,

esclave d'autrui, vile à ses propres yeux. Nous sourit-elle, sa bienveillance provoque nos désirs ; nous dédaigne-t-elle, c'est l'amour-propre qui nous enflamme. La facilité en amour nuit autant que la résistance : on se laisse prendre à l'une, on veut triompher de l'autre. Convaincus de notre faiblesse, sauvons-nous dans l'indifférence. N'exposons nos débiles esprits ni au vin, ni à la beauté, ni à l'adulation, ni à aucune de ces choses qui nous flattent pour nous perdre. » Ce que Panétius répondit au sujet de l'amour, je le dirai pour telle affection que ce soit. Fuyons au plus loin tout sentier où l'on glisse ; sur le terrain le plus sec, nous nous tenons déjà si peu ferme!

Tu vas m'opposer ici le banal reproche fait aux stoïciens : « Vos promesses sont trop gigantesques, vos préceptes trop rigoureux. Faibles mortels, nous ne saurions tout nous interdire. Passez-moi une douleur mesurée, des désirs que je tempère, une colère qui va s'apaiser. » Sais-tu pourquoi leur morale est impraticable pour nous? C'est que nous la croyons telle ; ou plutôt, certes, le motif réel est tout autre. Parce que nos défauts nous sont chers, nous les défendons ; nous aimons mieux les excuser que les expulser.^[304] La nature donne à l'homme assez de force, s'il veut s'en servir, la recueillir toute pour se protéger, ou du moins ne la pas tourner contre lui-même. Nous ne voulons pas est le vrai mot ; nous ne pouvons pas est le prétexte.^[305]

LETTRE CXVII.

QUELLE DIFFÉRENCE LES STOÏCIENS METTAIENT ENTRE LA SAGESSE ET ÊTRE SAGE. DU SUICIDE.

Tu m'attireras beaucoup d'affaires et me jetteras, à ton insu, dans un grand et fâcheux procès, en me posant de ces questions délicates sur lesquelles je ne saurais me séparer de mes maîtres sans manquer à ce que je leur dois, ni juger comme eux sans blesser ma conscience. Tu demandes s'il est vrai, comme les stoïciens le prétendent, que la sagesse soit un bien, mais que ce ne soit pas un bien d'être sage. Exposons d'abord leur opinion, puis je hasarderai la mienne. Nos stoïciens veulent que ce qui est bien soit corps,^[306] parce que le bien agit, et que tout ce qui agit est corps. Le bien est utile ; il faut pour cela qu'il fasse quelque chose et ainsi qu'il soit corps. La sagesse est un bien, disent-ils ; de là ils sont amenés à la dire aussi corporelle. Être sage n'emporte pas, selon eux, la même condition. C'est chose incorporelle et accidentelle à la première, c'est-à-dire à la sagesse : c'est pourquoi elle ne fait rien et n'est point utile. « Quoi ! s'écrie-t-on, les stoïciens ne disent-ils pas que c'est un bien d'être sage ? » Ils le disent, mais en le rapportant à son principe, qui est proprement la sagesse.

Ecoute ce qu'on leur répond, avant que je fasse scission et que je me range d'un autre parti. « À ce compte-là, vivre heureux ne serait pas un bien. » Bon gré mal gré il faut qu'ils disent : « La vie heureuse est un bien ; vivre heureux n'en est pas un. » Ici encore on leur fait cette autre objection : « Vous voulez être sages ; il est donc désirable de l'être ; si c'est chose désirable, c'est un bien. » Voilà nos gens réduits à torturer les termes, à allonger ce mot *expetere* d'une syllabe dont notre langue ne souffre pas l'adjonction, et que j'ajouterai pourtant, si tu le permets. L'*expetendum*, selon eux, c'est ce qui est bien ; l'*expetibile*, ce qui survient en outre du bien obtenu. On ne le cherche pas comme bien, mais il s'ajoute au bien qu'on recherche. — Pour moi, je ne pense pas ainsi, et je crois que nos stoïciens ne vont aussi loin que parce que leur première proposition les lie, et qu'ils ne peuvent plus changer la formule.

Nous avons coutume d'accorder beaucoup au préjugé universel ; et ce nous est une preuve de vérité qu'un sentiment soit partagé par tous. L'existence des dieux, par exemple, se déduit, entre autres raisons, de l'opinion qui sur ce point est innée dans tous les esprits, de ce que, nulle part, nulle race d'hommes n'est rejetée en dehors de toute loi et de toute morale jusqu'à ne pas croire à des dieux quelconques. Quand nous dissertons sur l'immortalité des âmes, ce n'est pas une légère autorité à nos yeux que l'accord unanime des hommes à craindre ou à révéler des lieux infernaux.^[307] J'invoque de même ici une croyance universelle :

tu ne trouveras personne qui ne pense et que la sagesse est un bien, et que c'est un bien d'être sage.

Je n'imiterai pas les gladiateurs vaincus, qui d'ordinaire font appel au peuple : je commencerai la lutte avec nos propres armes. Ce qui survient à quelqu'un se trouve-t-il hors de lui ou en lui? S'il se trouve en lui, c'est un corps aussi bien que lui ; car rien ne peut survenir sans contact : or, ce qui touche est corps. S'il est hors de lui, il s'est éloigné après être survenu ; ce qui s'éloigne a du mouvement : or, ce qui a du mouvement est corps. Tu comptes que je vais dire que même chose est la course et courir, même chose la chaleur et avoir chaud, même chose la lumière et luire. J'accorde que ce sont choses distinctes, mais non de condition diverse. Si la santé est chose indifférente, se bien porter ne le sera pas moins ; s'il en est de même de la beauté, ce sera aussi chose indifférente que d'être beau. Si la justice est un bien, c'est encore un bien d'être juste. Si une turpitude est un mal, c'en sera un de la commettre, aussi sûrement que, si la chassie est un mal, c'est un mal d'être chassieux. Et, pour que tu le saches, l'un ne peut être sans l'autre. Qui est sage a la sagesse ; qui a la sagesse est sage. Il est si impossible de douter que l'un ne soit tel que l'autre, que tous deux semblent à quelques-uns être une seule et même chose.

Mais je demanderais volontiers, puisque toutes choses sont ou bonnes, ou mauvaises, ou indifférentes, dans quelle classe on place *être sage*? Ce n'est pas un bien, dit-on ; ni un mal sans doute : c'est donc chose intermédiaire ou indifférente. Or, nous appelons ainsi ce qui peut échoir au méchant comme au bon : la fortune, par exemple, là beauté, la noblesse. Être sage ne peut échoir qu'au bon : donc ce n'est pas chose indifférente. Mais on ne peut même appeler mal ce qui ne peut échoir au méchant : donc c'est un bien. Ce qu'on n'a pas sans être bon est un bien ; être sage n'appartient qu'au bon, donc c'est un bien. « C'est, dis-tu, chose accidentelle à la sagesse. » Cet état que tu nommes être sage fait-il ou comporte-t-il la sagesse? Dans l'un ou l'autre cas, c'est toujours un corps ; car ce qui est fait et ce qui fait est corps : s'il est corps, c'est un bien ; car il ne lui manquait pour cela que de ne pas être incorporel.

Les péripatéticiens veulent qu'il n'y ait nulle différence entre la sagesse et être sage, attendu que l'un, n'importe lequel, est compris dans l'autre. Penses-tu, en effet, que jamais homme puisse être sage, sinon celui qui possède la sagesse, et que celui qui est sage puisse ne pas la posséder? Les anciens dialecticiens font une distinction qui a passé jusque chez les stoïciens, et laquelle? La voici : Autre chose est un champ, autre chose est d'avoir un champ ; en effet, avoir un champ se dit du possesseur, non du champ même. Toilà comme la sagesse est autre chose qu'être sage. Tu accorderas, je crois, que l'objet possédé et le possesseur font deux : la sagesse est possédée, celui-là la possède qui est sage. La sagesse

est l'âme perfectionnée ou portée au plus haut point de grandeur et de bonté : c'est en effet tout l'art de la vie. Etre sage, qu'est cela? Je ne puis dire : l'âme perfectionnée, mais bien l'heureux état de qui la possède. Ainsi, l'un est l'âme vertueuse, l'autre la possession de cette âme vertueuse. Il y a, disent les stoïciens, diverses natures de corps : par exemple, celles de l'homme, du cheval ; elles sont suivies de mouvements des âmes démonstratifs de ceux des corps. Les premiers ont quelque chose de particulier, distinct des corps : ainsi, je vois Caton se promener ; les sens me le montrent et ma pensée le croit. C'est un corps que je vois, qui occupe mes yeux et ma pensée. Puis je dis : « Caton se promène ; » ce n'est pas d'un corps que je parle, mais j'énonce quelque chose touchant un corps, ce que les uns appellent un *prononcé*, les autres un énonce, d'autres un *dire*. De même, quand nous nommons la sagesse, nous concevons je ne sais quoi de corporel ; quand nous disons : « Il est sage, » nous parlons d'un corps ; or, il est très différent de nommer une chose ou de parler de cette chose.

Croyons un moment que ce soient deux choses ; car je n'exprime pas encore mon opinion personnelle : qui empêche alors que la seconde ne soit autre que la première et néanmoins soit bonne aussi? Tu disais tout à l'heure : autre chose est un champ, autre chose avoir un champ. Pourquoi non? Puisque autre est la nature du possédant, autre celle de l'objet possédé ; ici est la terre, là est l'homme. Mais dans la question présente les deux termes sont de même nature, et celui qui possède la sagesse, et cette sagesse qui est possédée. De plus, dans l'exemple ci-dessus, ce qui est possédé est autre que celui qui possède : ici le même sujet embrasse et la chose et le possesseur. On possède un champ par droit ; la sagesse par caractère ; celui-là peut s'aliéner et se transmettre, celle-ci ne quitte point son maître. Il n'y a donc pas lieu de comparer des choses dissemblables. J'avais commencé à dire que ce pouvaient être deux choses, et néanmoins bonnes toutes deux : tout comme sagesse et sage font deux choses, bonnes l'une et l'autre, tu me l'accordes. De même que rien n'empêche que la sagesse soit un bien, ainsi que l'homme qui la possède ; de même rien n'empêche que la sagesse soit un bien, ainsi que la posséder, c'est-à-dire être sage. Si je veux posséder la sagesse, c'est de manière à être sage. Comment? N'est-ce pas un bien que cette chose sans laquelle l'autre n'est pas? C'est vous, n'est-ce pas, qui dites que la sagesse, si on la donnait pour n'en pas user, ne devrait pas être acceptée? Qu'est-ce qu'user de la sagesse? C'est être sage ; c'est ce qu'elle a de plus précieux : ôtez-lui cela, elle devient superflue. Si les tortures sont des maux, être torturé est un mal : cela est si vrai, que le premier point sera faux si la conséquence est niable. La sagesse est l'état d'une âme parfaite ; être sage, c'est user de cette âme parfaite. Comment ne serait-ce pas un bien que l'usage d'une chose qui, sans usage, n'est plus un bien? Je te le demande, la

sagesse est-elle désirable? Tu l'avoues. Je te demande ensuite si l'usage de la sagesse est désirable? Tu l'avoues encore ; car tu la refuserais, dis-tu, si l'on te défendait d'en user. Ce qui est désirable est un bien. Etre sage, c'est user de la sagesse, comme parler est user de la parole, comme voir est user de la vue. Puis donc qu'être sage, c'est user de la sagesse ; que l'usage de la sagesse est désirable ; être sage l'est conséquemment aussi ; et s'il l'est, c'est un bien. — Il y a longtemps que je me reproche d'imiter les sophistes que j'accuse, et de dépenser des phrases sur une chose toute claire. Car à qui peut-il venir en doute que, si trop de chaleur est un mal, avoir trop chaud n'en soit un aussi ; que si le grand froid est un mal, ce n'en soit un de le ressentir ; que si la vie est un bien, ce ne soit un bien de vivre?

Toutes ces questions tournent autour de la sagesse, mais n'y entrent point, or c'est en elle qu'il faut nous arrêter. Pour qui veut faire quelques excursions, elle a de vastes et immenses problèmes à sonder. Recherchons-y la nature des dieux, les éléments des globes célestes, le cours si varié des étoiles, si nos corps se meuvent aux mouvements de celles-ci, si tous les corps et toutes les âmes reçoivent de là leurs impulsions ; si ce qu'on appelle hasard n'a point sa règle fixe qui l'enchaîne ; s'il est vrai que rien n'arrive imprévu ou ne roule en dehors de l'ordre universel : spéculations qui déjà s'éloignent de la morale et de son but, mais qui délassent l'esprit et l'élèvent au niveau de leurs sublimes objets. Quant aux arguties dont je t'entretenais tout à l'heure, elles le rétrécissent et le dépriment : loin de l'aiguiser, comme vous le croyez, elles l'émoussent. Dites, au nom du ciel! ces veilles que réclament si impérieusement des soins plus nobles et plus fructueux, pourquoi les consumer en abstractions peut-être fausses, à coup sûr inutiles? Que m'importera de savoir en quoi la sagesse diffère d'être sage, et si l'un est un bien, l'autre non? À tout risque voici mon vœu ; j'en courrai la chance : que ton lot soit la sagesse, et être sage le mien! nous serons de pair. Ah ! plutôt montre-moi la voie qui mène à cette sagesse : dis-moi ce qui est à fuir, à rechercher ; quelles études raffermiront mon âme chancelante ; comment je repousserai loin de moi ces fougueuses passions qui m'emportent hors du devoir. Que je sache faire tête au malheur, parer ses atteintes sans nombre, soit qu'elles me viennent surprendre, ou que je me sois jeté au-devant ; supporter les tribulations sans gémir, la prospérité sans faire gémir autrui ; ne pas attendre le dernier, l'inévitable terme de la vie, mais de moi-même et quand bon me semblera, partir en toute hâte. Rien ne me paraît plus pitoyable que d'invoquer la mort. Car si tu veux vivre, pourquoi souhaites-tu de mourir? Si tu ne le veux plus, pourquoi demander aux dieux une faculté que dès ta naissance tu tiens d'eux? Mourir un jour, quand tu ne le voudrais pas, voilà ton obligation : mourir dès que tu le voudras, voilà ton droit. Tu ne peux te soustraire à l'une ; tu peux

saisir l'autre. Quel ignoble vœu j'ai lu ces jours-ci au début de l'œuvre d'un homme assurément fort disert : « Si je pouvais mourir au plus vite ! » Insensé ! tu désires ce qui t'appartient. Que tu meures au plus vite ! Est-ce que par hasard ces paroles auraient eu l'effet de te vieillir ? Sinon, que tardes-tu ? Nul ne te retient : fuis par où tu l'aimeras le mieux. Choisis dans la nature lequel des éléments tu chargeras de t'ouvrir une issue. Les trois grands principes où ce monde-trouve ses moyens d'action, l'eau, la terre, l'air, sont à la fois sources de vie et agents de mort. Que tu meures au plus vite ! Mais cet *au plus vite*, comment l'entends-tu ? À quand l'ajournes-tu ? Il peut venir plus tôt que tu ne veux. Ton mot est d'un cœur pusillanime ; c'est le cri d'un désespoir qui vise à être plaint. Qui invoque la mort ne veut pas mourir. Demande aux dieux la vie, la santé ; si tu préfères la mort, elle a cet avantage qu'elle met fin à tous les souhaits.^[308]

Voilà, cher Lucilius, les sujets à méditer ; voilà ce qui doit nourrir notre âme. Voilà la sagesse, voilà être sage au lieu de s'épuiser en subtilités creuses sur de vaines et puériles discussions. Le sort t'a mis en face de tant de problèmes ! Tu n'as pu encore les résoudre, et tu chicanes avec des mots ! O folie ! Quand le signal de combattre est donné, tu t'escrimes contre les vents ! Écarte ces fleurets, il te faut des armes de guerre.^[309] Dis comment j'empêcherai que ni tristesse ni peur ne troublent mon âme, comment je la purgerai des secrètes convoitises qui lui pèsent. Trouve moyen d'agir. « La sagesse est un bien, être sage n'en est pas un ! » À la bonne heure : acceptons pour nous la négative ; que toute étude pour être sage devienne un objet de risée, et passe pour labeur prodigué en pure perte.

Que dirais-tu si tu savais qu'on se demande également si la sagesse à venir est un bien ? Car peut-on douter, je te prie, que les greniers ne sentent pas le poids de la prochaine moisson, que l'enfance n'éprouve en rien la vigueur ou les développements d'une adolescence qui n'est pas encore ? De quel secours est au malade une santé qui viendra plus tard ? En quoi l'homme qui court et qui lutte est-il refait par plusieurs mois de repos qui suivront ? Qui ne sait que ce qui doit arriver n'est pas un bien, par cela seul qu'il n'est pas arrivé ? Le bien est toujours utile ; les choses actuelles seules peuvent l'être ; si une chose ne profite point, elle n'est pas encore un bien ; si elle profite, elle l'est déjà. Un jour je serai sage ; ce sera un bien quand je le serai, mais ce bien n'est pas encore. Avant tout il faut qu'une chose soit, pour qu'on voie ensuite ce qu'elle est. Comment, je te prie, ce qui n'est rien jusqu'ici serait-il déjà un bien ? Et comment te prouverai-je mieux qu'une chose n'est pas qu'en te disant qu'elle sera plus tard ? Elle n'est pas venue, évidemment, puisqu'elle est en train de venir. Quand le printemps doit suivre, je sais que nous sommes en hiver ; l'été est proche, nous ne sommes donc pas en été. Le meilleur argument qu'on ait qu'une chose n'est pas dans le présent, c'est qu'elle est à venir. Je serai sage, je l'espère ; mais en attendant je

ne le suis pas. Si je possédais un tel bien, je n'éprouverais pas le mal d'en être privé. Viendra le jour où je serai sage : de là on peut concevoir que jusqu'ici je ne le suis pas. Je ne puis tout ensemble jouir de l'être et souffrir de ne l'être pas. Ces deux contraires ne s'allient point, et le même homme n'est pas à la fois heureux et malheureux.

Laissons bien vite ces trop subtiles fadaises, et volons sans retard aux doctrines qui peuvent nous porter secours. Le père qui, pour sa fille en travail, hâte les pas de la sage-femme avec un inquiet empressement, ne s'amuse pas à lire le programme et l'ordre des jeux publics ; le propriétaire qui court à l'incendie de sa maison ne jette pas les yeux sur une table d'échecs pour voir comment se dégagera la pièce bloquée. Mais toi, ô dieux ! toi à qui de toutes parts arrivent de fâcheuses nouvelles : ta maison en flammes, tes enfants eh péril, ta patrie assiégée, tes biens au pillage, que sais-je ? naufrages et tremblements de terre, et tout ce qu'il est possible de craindre ; lorsque tant d'objets se disputent tes soins, tu es tout à de pures récréations d'esprit ? Tu vas scrutant quelle différence il y a entre la sagesse et être sage ? Tu noues et dénoues des syllogismes, lorsque tant d'orages planent sur ta tête ? La nature ne nous a point prodigué le temps d'une main si libérale qu'il nous en reste quelque chose à perdre ; et vois combien il en échappe même aux plus ménagers. Nos maladies nous en volent une part, celles de nos proches une autre ; nos affaires indispensables ont la leur, les intérêts publics la leur ; le sommeil nous prend moitié, de notre vie.^[310] Jours bornés et rapides, et qui nous emportez, que nous revient-il de dissiper presque toutes vos heures si vainement ?

Disons encore que l'esprit s'accoutume plutôt à ce qui amuse qu'à ce qui guérit, et qu'on fait un divertissement de la philosophie, le plus sérieux des remèdes. Entre la sagesse et être sage quelle est la différence, je l'ignore : mais je sais qu'il m'importe aussi peu de le savoir que de ne le savoir pas. Dis-moi : quand je l'aurai appris, en serai-je plus sage ? Pourquoi donc aimes-tu mieux m'enchaîner aux mots que m'exercer aux actes ? Inspire-moi plus de courage, plus de sécurité ; fais-moi l'égal de la Fortune, fais-moi plus grand qu'elle. Et je puis l'être, si c'est dans cet unique but que j'apprends.

LETTRE CXVIII.

DES ÉLECTIONS À ROME. DU BIEN ET DE L'HONNÊTE.

Tu réclames de moi des lettres plus fréquentes. Comptons ensemble : tu ne seras pas au pair. Il était convenu que tu commencerais ; tu devais m'écrire, et moi te répondre ; mais je ne serai pas exigeant. Je sais qu'on peut te faire crédit : je te livrerai donc mes avances. Je ne ferai pas comme Cicéron, le plus fécond des beaux parleurs, qui engageait Atticus à lui écrire, à défaut même de tout sujet, ce qui lui viendrait à l'esprit. Les sujets ne me manqueront jamais, dussé-je omettre tous ces détails qui remplissent les lettres de Cicéron : quel candidat péricle ; quel autre lutte par auxiliaires ou de ses seules forces ; qui, pour le consulat, se repose sur César, qui sur Pompée, qui sur son coffre-fort ;^[311] quel âpre usurier c'est que Cecilius, dont ses proches même ne peuvent tirer un écu à moins d'un pour cent par mois.^[312] Parlons de nos misères plutôt que de celles d'autrui : sondons notre cœur, voyons de combien de choses il se fait candidat et refusons-lui notre voix. La vraie grandeur, ô Lucilius, la sécurité, l'indépendance consistent à ne rien solliciter et à s'éloigner de tous comices où préside la Fortune.

N'est-il pas bien doux, dis-moi, quand les tribus sont convoquées, les candidats guindés au haut de leurs tribunes ; que l'un promet telle somme, que l'autre en fait l'authentique dépôt ; qu'un troisième accable de baisers la main de l'homme auquel, une fois nommé, il ne laissera pas toucher la sienne ; que tous attendent dans l'anxiété la voix qui proclame les élus, n'est-il pas bien doux de rester à l'écart, et de regarder ces marchés publics sans acheter ni vendre quoi que ce soit ? Mais combien plus vive est la joie de celui qui voit d'un œil calme non plus l'étroite enceinte où se font des prêteurs et des consuls, mais ces comices universels où se postulent soit des honneurs annuels, soit de perpétuels pouvoirs, soit des guerres heureuses, et des triomphes, soit encore des richesses, des mariages, une postérité, la santé pour soi et les siens ! Qu'elle est grande l'âme qui seule ne fait nulle demande, ne courtise personne, et qui dit : « Je n'ai pas affaire à toi, ô Fortune ! Je ne me mets pas à ta merci. Je sais que tes exclusions sont pour les Catons, tes choix pour les Vatinius ; je ne te prie de rien. » Voilà détrôner l'aveugle déesse.

Je puis bien correspondre ainsi avec toi, et exploiter une matière toujours neuve, quand de toutes parts nous voyons s'agiter ces milliers d'ambitieux qui, pour emporter quelque désastreux avantage, courent à travers tant de maux à un nouveau mal, convoitent ce qu'ils vont fuir tout à l'heure, ou du moins dédaigner. Car quel homme eut jamais assez d'un succès dont le désir même lui

avait semblé téméraire? Non que la prospérité soit, autant qu'on se le figure, avide de jouissances : c'est qu'elle en est pauvre ; aussi ne rassasie-t-elle personne. Tu crois tel homme fort élevé, parce que tu rampes loin de lui ; mais ce point où il est parvenu est, ce lui semble, bien bas. Ou je me trompe, ou il cherche à monter encore ; et ce que tu prends pour le plus haut terme n'est à ses yeux qu'un échelon. Tous se perdent par l'ignorance du vrai : ils s'imaginent voler au bonheur, déçus qu'ils sont par de vains bruits ; puis des maux réels, ou le déchet ou le néant de leurs espérances ressortent pour eux d'une possession hérissée d'épines. Presque toujours le lointain nous abuse et nous admirons : ^[313] grandeur est, pour le vulgaire, synonyme de bonheur.

Pour ne point donner dans la même méprise, recherchons « quel est le vrai bien. » On l'a compris diversement : les uns l'ont défini ou décrit d'une manière, les autres d'une autre. Quelques-uns disent : « Le bien, c'est ce qui invite l'esprit et l'appelle à soi. » D'autres aussitôt de répondre : « Comment! même s'il invite l'homme à sa perte? » Tu sais : il y a bien des maux qui séduisent. Le vrai et le vraisemblable diffèrent entre eux. Ainsi, le bien se joint au vrai ; car il n'est de bien que le vrai, mais ce qui invite, ce qui allèche, n'est que vraisemblable : il dérobe, il sollicite, il entraîne. Voici une autre définition : « Le bien est une chose qui excite l'appétit d'elle-même, ou le mouvement et la tendance de l'âme vers elle. » À quoi on réplique également que ce mouvement de l'âme est excité par beaucoup de choses dont la poursuite perd le poursuivant. Une meilleure définition est celle-ci : « Le bien est ce qui attire vers soi le mouvement de l'âme conformément à la nature : celui-là seul est digne d'être recherché. » Dès qu'il mérite nos recherches ; il est honnête, chose à rechercher par excellence. Ceci m'avertit d'expliquer en quoi, diffèrent le bien et l'honnête. Ils ont quelque chose entre eux de mixte et d'indivisible ; et il ne peut exister de bien qui ne renferme de l'honnête, comme à son tour l'honnête est toujours bien. En quoi donc diffèrent-ils? L'honnête est le bien parfait, le complément de la vie heureuse, qui changé en biens tout ce qu'il touche. Expliquons ma pensée : Il y a des choses qui ne sont ni biens ni maux, comme le métier des armes, les ambassades, les magistratures. Ces fonctions, honnêtement remplies, arrivent à être des biens, et de douteuses deviennent bonnes. Le *bien* a lieu par l'alliance de l'honnête : l'honnête est *bien* de sa nature. Le bien découle de l'honnête ; l'honnête existe par lui-même. Ce qui est bien a pu être mal ; ce qui est honnête n'a pu être que bien.

On a encore défini le bien « ce qui est conforme à la nature. » Or ici prête-moi ton attention : Ce qui est bien est selon la nature ; il ne s'ensuit pas que tout ce qui est selon la nature soit bien. Beaucoup de choses, conformes à cette nature, sont de si mince importance que le nom de bien ne leur convient pas.

Elles sont trop futiles, trop dignes de dédain : or jamais bien, même le moindre, n'est à dédaigner. N'est-il encore qu'en germe, ce n'est pas un bien ; dès qu'il commence à être un bien, il n'est plus petit. À quoi le bien se reconnaît-il ? S'il est par excellence selon la nature. « Vous avouez, dira-t-on, que ce qui est bien est selon la nature ; voilà son caractère, et vous avouez aussi qu'il est des choses conformes à la nature qui ne sont pas des biens. Comment donc l'un est-il bien, les autres ne l'étant pas ? Comment prend-il un caractère différent, les autres ayant comme lui le privilège d'être conformes à la nature ? » Par sa grandeur même. Il n'est pas nouveau de voir certaines choses changer en s'accroissant. C'était un enfant, c'est maintenant un homme ; son caractère devient autre : car l'enfant n'avait pas de raison, l'homme est raisonnable. Il y a des choses qui par l'accroissement deviennent non seulement plus grandes, mais tout autres. On répond ; « ce qui grandit ne devient pas autre ; qu'on remplisse de vin une bouteille ou un tonneau, il n'importe : dans les deux vases le vin conserve sa propriété vineuse ; une petite quantité de miel, ou une grande, ne diffère pas de saveur. » Il n'y a point d'analogie dans les exemples qu'on me pose : dans le vin et dans le miel la qualité est et reste la même, quoique la quantité augmente. Certaines choses en s'augmentant ne perdent ni leur genre ni leur propriété ; certaines autres, après beaucoup d'accroissements, changent en dernier lieu de nature, et subissent une condition d'existence nouvelle et autre que la première. Une seule pierre a fait la voûte : c'est celle qui presse comme un coin les deux flancs inclinés, celle dont l'insertion les réunit. Pourquoi cette dernière addition produit-elle tant d'effet pour son peu de volume ? Ce n'est pas qu'elle augmente, c'est qu'elle complète. Certaines choses ne font de progrès qu'en dépouillant leur première forme pour en recevoir une nouvelle. Que l'on recule longtemps par la pensée les bornes d'un objet, et qu'on en suive l'extension jusqu'à la lassitude, il prend dès lors le nom d'infini, il est bien autre qu'il n'était lorsqu'il paraissait grand, mais *fini*. C'est ainsi que, si nous songeons à une chose difficile à diviser, la difficulté croissante nous amène enfin au *non divisible*. Ainsi encore, d'un corps lourd et qu'on meut avec peine, nous arrivons à l'*immobile*. De même une chose d'abord *conforme à la nature* a pu, par un accroissement de grandeur, prendre une autre propriété et devenir un *bien*.

LETTRE CXIX.

QU'ON EST RICHE QUAND ON COMMANDE À SES DÉSIRES.

À chaque découverte que je fais, je n'attends pas que tu dises : *Partageons!* je me le dis pour toi. Qu'ai-je donc trouvé? Tu veux l'apprendre? Ouvre ta bourse : c'est tout profit. Je t'apprendrai le secret de devenir riche en un instant, secret dont tu es si curieux, et avec raison. Je te conduirai à la plus haute fortune par une voie expéditive. Il te faudra cependant un prêteur : car tout commerce nécessite des emprunts ; mais je ne veux pas que ce soit par entremetteur, ni que les courtiers aillent prônant ta signature. J'ai pour toi un créancier tout prêt, celui de Caton : « Emprunte à toi-même. » Quelque peu que ce soit suffira, si ce qui manque, nous ne le demandons qu'à nous. En effet, cher Lucilius, nulle différence entre ne pas désirer et posséder. Dans les deux cas le résultat est le même, des tourments de moins.^[314] Et je ne prétends pas que tu refuses rien à la nature : elle est intraitable, on ne peut la vaincre, elle exige son dû ; je dis seulement que tout ce qui va au delà est purement volontaire, mais non point nécessité. Ai-je faim? il faut manger. Que mon pain soit grossier ou de premier choix, cela ne fait rien à la nature. Elle veut, non que je délecte mon palais, mais que mon estomac soit rempli. Ai-je soif? que mon eau soit puisée au lac voisin, ou que je l'aie enfermée sous une voûte de neige dont elle emprunte la fraîcheur, qu'importe à la nature? Tout ce qu'elle me commande, c'est d'étancher ma soif. Sera-ce dans une coupe d'or ou de cristal, dans un vase murrhin ou de Tibur, ou dans le creux de ma main, qu'importe encore? En toute chose considère le but, et laisse là ce qui n'y mène point. Je suis sommé par la faim : saisissons le premier aliment venu ; elle-même assaisonnera tout ce qui sera tombé sous ma main. La faim n'est jamais dédaigneuse.

Veux-tu donc savoir ce qui m'a plu si fort, ce qui me semble si bien dit? « Le sage est le poursuivant le plus empressé des richesses naturelles. » Viande creuse dont tu me gratifies! Qu'est-ce que cela? J'avais déjà préparé mes coffres ; déjà je m'inquiétais sur quelle mer j'irais trafiquer et risquer mes jours, quelle branche d'impôts j'exploiterais, quelle denrée j'importerais. C'est une déception cela : me prêcher la pauvreté quand tu m'as promis des richesses!

Ainsi tu juges pauvre celui qui n'a faute de rien? « Le mérite, dis-tu, en est à lui, à sa patience, non à sa situation. » C'est donc que tu ne le crois pas riche, par la raison qu'il ne saurait cesser de l'être? Lequel vaut mieux d'avoir beaucoup ou d'avoir assez? Qui a beaucoup désire davantage, preuve qu'il n'a point encore assez ; Qui possède assez a obtenu ce que jamais riche n'a atteint, le terme du désir. Tu ne crois pas aux richesses du sage! Est-ce parce qu'elles ne

font proscrire personne ; parce qu'elles ne poussent point le fils à empoisonner son père, et la femme son mari ; parce que dans la guerre elles sont à l'abri, et dans la paix libres de soins ; parce qu'elles ne sont ni dangereuses à posséder, ni fatigantes à régir? A-t-il peu l'homme qui, pour tout bien, ne souffre ni du froid, ni de la faim, ni de la soif? Jupiter n'a pas plus. On n'a jamais peu dès qu'on a assez, jamais beaucoup dès qu'on n'est pas satisfait. Après Darius et les Indes vaincues, le Macédonien Alexandre est pauvre encore : il cherche encore à conquérir ; il fouille des mers inconnues, il lance les premières flottes qu'ait vues l'Océan ; il a forcé, faut-il le dire? les barrières du monde. Ce qui suffit à la nature ne suffit pas à un mortel. Il s'en trouve un qui désire toujours après qu'il a tout. Tant sont aveugles nos esprits ! Tant l'homme, à mesure qu'il avance, oublie son point de départ! Celui-ci, maître tout à l'heure d'un coin de terre obscur et maître contesté, vient de toucher le bout du monde, et n'ayant plus qu'à revenir par ce globe qu'il a tout conquis, il est triste.^[315]

Jamais l'or ne fait riche ; au contraire il irrite davantage là soif de l'or. En veux-tu savoir la cause? C'est que plus on a, plus il devient aisé d'avoir encore. Au surplus, fais venir ici qui tu voudras de ceux dont on accole les noms aux Crassus et aux Licinius ; qu'il apporte ses registres, qu'il suppute à la fois tout ce qu'il a et tout ce qu'il espère : à mon sens il est pauvre ; au tien même il peut l'être un jour. Mais l'homme qui s'accommode aux exigences de la seule nature, loin qu'il ressente la pauvreté, ne la craint même pas. Vois pourtant comme il est difficile de se réduire au pied de la nature : celui même que nous appelons l'homme de la nature et que tu nommes pauvre, celui-là aussi a du superflu. Mais l'opulence éblouit le peuple et attire vers elle tous les yeux, quand de grosses sommes sortent d'une maison, qu'on y voit jusqu'au plafond même couvert de dorures, quand une troupe d'esclaves choisis s'y fait remarquer par sa bonne mine ou par sa riche tenue. Félicité de parade que tout cela : celle de l'homme que nous avons soustrait aux influences du peuple comme de la Fortune est tout intérieure. Quant à ceux chez qui le nom d'opulence est mensongèrement usurpé par de laborieux besoins, ils ont des richesses comme on dit que nous avons la fièvre, quand c'est elle qui nous a. Par contre aussi nous disons : « La fièvre le tient ; » de même il faut dire : « Les richesses le possèdent.^[316] » Voici donc le conseil que j'ai le plus à cœur de te donner, et qu'on ne donne jamais assez : règle toute chose suivant les désirs naturels, qu'on peut contenter ou sans qu'il en coûte, ou à peu de frais. Seulement n'allie point le vice avec le désir. Tu t'inquiètes sur quelle table, dans quelle argenterie paraîtront tes mets, si les esclaves servants sont bien appariés, ont la peau bien lisse. Les mets tout seuls, voilà ce que veut la nature.

Vas-tu, quand par la soif tu te sens dévorer,

Chercher un vase d'or pour te désaltérer ;
Et rien ne te plaît-il, lorsque la faim te presse,
Hors le paon, le turbot?^[317]

La faim n'a point ces exigences : il lui suffit qu'on la fasse cesser, elle ne se soucie guère avec quoi. Le reste est l'œuvre pénible d'une déplorable sensualité, qui s'ingénie pour que la faim dure après qu'elle est rassasiée ; pour que l'estomac soit, non pas rempli, mais comblé ; pour que la soif éteinte aux premières rasades se renouvelle encore. Horace a donc bien raison de dire que la soif ne s'inquiète point dans quelle coupe ou avec quelle grâce son eau lui est servie. Si tu crois que la chevelure plus ou moins belle de l'échanson ou le transparent du vase soit chose essentielle, tu n'as pas soif. La nature, en tout si bienveillante, nous a fait l'importante grâce d'ôter aux besoins le dégoût. C'est au superflu que va bien l'esprit d'exclusion : « Ceci n'est guère de mise ; cela est peu vanté ; voici qui choque mes yeux. » Le créateur de ce monde, en traçant à l'homme ses conditions d'existence, a voulu le conserver, non l'efféminer. Tout dans ce but est à sa portée, sous sa main : l'attirail de la délicatesse ne s'obtient qu'à grand'peine et à force d'art. Jouissons donc de ce bienfait de la nature, comptons-le pour un des plus grands ; et songeons qu'elle n'a sous aucun rapport mieux mérité de nous qu'en nous portant à satisfaire sans tant de répugnances les appétits qui naissent de la nécessité.

LETTRE CXX.

COMMENT NOUS EST VENUE LA NOTION DU BON ET DE L'HONNÊTE.

L'HOMME EST RAREMENT SEMBLABLE À LUI-MÊME.

Ta lettre, qui touche en courant nombre de questions subtiles, s'arrête enfin sur celle-ci, dont elle demande la solution : « Comment nous est venue la notion du bien et de l'honnête? » Pour les autres écoles, ces deux choses sont diverses et distinctes ; chez nous, elles font partie du même tout. Je m'explique. Le bon, selon quelques-uns, c'est l'utile ; et ils nomment ainsi la richesse, un cheval, du vin, une chaussure, tant ils la font descendre bas ! L'honnête pour eux, c'est ce qui répond à la loi du devoir et de la vertu, comme des soins pieux donnés à la vieillesse d'un père, des secours à la pauvreté d'un ami, un vaillant coup de main, un avis dicté par la prudence et la modération. Nous aussi nous divisons les attributs, mais le sujet est un. Rien n'est bon que l'honnête, et l'honnête, par son essence même, est bon. Je crois superflu d'ajouter ce que j'ai dit maintes fois sur la différence des deux choses ; je répète seulement que rien ne nous semble bon de ce qui peut servir au mal : or tu vois combien de gens font mauvais usage des richesses, de la noblesse, de la puissance.

Mais revenons au point que tu désires voir éclaircir : « Comment nous est venue la notion première du bon et de l'honnête? » La nature n'a pu nous l'enseigner : elle nous a donné les germes de la science, non la science elle-même. Quelques-uns disent que cette notion nous est venue par aventure ; mais est-il croyable que l'image de la vertu n'ait que fortuitement apparu à je ne sais quel homme ? Selon nous, l'observation a recueilli, comparé entre eux certains actes fréquents de la vie ; et l'intelligence humaine y a reconnu le bon et l'honnête par *analogie*. Comme ce mot a reçu des grammairiens latins droit de cité, je ne crois pas devoir le proscrire et le renvoyer au lieu de sa naissance ; je l'emploie donc, non pas seulement comme toléré, mais comme sanctionné par l'usage. Or qu'est-ce que cette *analogie* ? Le voici : on connaissait la santé du corps, on s'avisa que l'âme aussi avait la sienne ; on connaissait la force physique, on en déduisit qu'il y avait une force morale. Des traits de bonté, d'humanité, de courage, nous avaient frappés d'étonnement : nous commençâmes à les admirer comme autant de perfections. Il s'y mêlait beaucoup d'alliage ; mais le prestige d'une action remarquable le couvrait de son éclat : on a dissimulé ces taches. Car naturellement on est porté à outrer le plus juste éloge ; et toujours le portrait de la gloire a été au delà du vrai. Or donc, de ces faits divers fut tiré le type du bien par excellence.

Fabricius repoussa l'or de Pyrrhus, et vit moins de grandeur à posséder un royaume qu'à mépriser les dons d'un roi. Le même Fabricius, à qui le médecin de Pyrrhus promettait d'empoisonner son prince, avertit celui-ci d'être sur ses gardes. Ce fut l'effet d'une même vertu de ne pas être vaincu par l'or, et de ne pas vaincre par le poison. Nous avons admiré ce grand homme, inflexible aux offres d'un roi, tout comme à celles d'un régicide, obstiné à suivre la vertu son modèle ; soutenant le plus difficile des rôles, celui d'un chef de guerre irréprochable ; croyant qu'il est des choses non permises même contre un ennemi ; enfin, au sein d'une extrême pauvreté, pour lui si glorieuse, n'ayant pas moins horreur des richesses que de l'empoisonnement. « Pyrrhus, a-t-il dit, tu vivras, grâce à moi ; réjouis-toi de ce qui a toujours fait ta peine : Fabricius est incorruptible. »

Horatius Coclès à lui seul intercepta l'étroit passage d'un pont : il voulut que la retraite lui fût coupée, pourvu qu'on fermât le chemin à l'ennemi dont il soutint l'effort jusqu'au moment où retentit avec fracas la chute des solives brisées. Alors tournant la tête, et voyant le péril de sa patrie écarté au prix du sien : « Me suive qui voudra maintenant ! » s'écrie-t-il ; et il se précipite dans le fleuve, non moins soucieux, au milieu du courant qui l'entraîne, de sauver ses armes que sa vie, ses armes invaincues dont l'honneur fut maintenu sans tache ; et il rentra dans Rome aussi tranquillement que s'il avait passé par le pont même.

Ces actions et d'autres semblables nous ont appris ce que c'est que la vertu. En revanche, ce qui peut sembler surprenant, le vice en obtint parfois les honneurs, et l'honnête parut briller où il était le moins. Car il est, tu le sais, des vices qui avoisinent les vertus,^[318] des penchants dégradés et vils sous des dehors de moralité. Ainsi le prodigue a des airs de générosité, bien que la distance soit grande de qui sait donner à qui ne sait pas conserver. Car, on ne peut trop le redire, Lucilius, beaucoup jettent leurs dons et ne les placent pas : or appellerais-je libéral un bourreau d'argent ? La négligence ressemble à la facilité ; la témérité au courage. Ces conformités apparentes nous obligèrent à prendre garde et à distinguer des choses très rapprochées à l'extérieur, au fond très dissemblables. En observant ceux qu'avait signalés quelque action d'éclat, on sut démêler quand tel homme avait agi dans l'élan généreux d'un grand cœur. On vit cet homme, brave à la guerre tel jour, timide au forum, héros contre la pauvreté, sans force contre la calomnie : les éloges furent pour l'action, le discrédit pour la personne. On en vit un autre bon avec ses amis, modéré envers ses ennemis, administrant avec des mains pures et religieuses les affaires de l'État et des citoyens ; également doué de la patience qui tolère, et de la prudence qui n'agit qu'à propos ; donnant à pleines mains quand la libéralité est de saison ; quand le travail commande, s'y dévouant avec persévérance, et subvenant par l'activité de

l'âme à l'épuisement des organes ; outre cela, toujours et en tout le même : vertueux non plus par système, mais par habitude, et arrivé au point, non pas seulement de pouvoir bien faire, mais de ne pouvoir faire autrement que bien. On jugea que là était la parfaite vertu, laquelle se ramifia en plusieurs parties. Car on avait des passions à dompter, des frayeurs à vaincre, il fallait prévoir les choses à faire, rendre à chacun selon son droit : on trouva pour tout cela la tempérance, la force, la prudence, la justice, et on leur assigna leurs rôles.

Qu'est-ce donc qui nous a fait connaître la vertu? Nous l'avons reconnue à l'ordre qu'elle établit, à sa beauté, à sa constance, à l'harmonie de toutes ses actions, à cette grandeur qui se rend supérieure à tout. Alors naquit l'idée de cette vie heureuse qui coule doucement, sans obstacle, qui s'appartient toute à elle-même. Mais comment cette dernière image s'offrit-elle à nous? Je vais le dire. Jamais ce mortel parfait, cet adepte de la vertu ne maudit la Fortune ; jamais il n'accueillit les événements avec chagrin ; se regardant comme citoyen et soldat de l'humanité, à ses yeux tout labeur fut un commandement à subir. Quelque disgrâce qui survint, il n'y vit point un mal à repousser, un accident qui le frappait ; il l'accepta comme une charge à lui dévolue. « Quelle qu'elle soit, se dit-il, elle est mienne ; elle est dure, elle est cruelle : qu'elle soit pour mon courage un aiguillon de plus. » Force était donc de reconnaître grand cet homme qui n'avait jamais gémi sous le malheur, jamais ne s'était plaint de sa destinée, qui, éprouvé en mille rencontres, avait brillé comme une vive lumière parmi les ténèbres, attirant vers lui toutes les âmes touchées de ce calme, de cette douceur qui le mettait au niveau de l'homme en même temps que du dieu.^[319] Alors cette âme accomplie, arrivée à son plus haut point, n'a plus au-dessus d'elle que l'intelligence divine, dont une parcelle est descendue jusque dans sa mortelle enveloppe ; or jamais le divin ne domine mieux en lui que lorsque la pensée qu'il est mortel lui révèle qu'il a reçu la vie pour l'employer dignement ; que ce corps n'est point un domicile fixe,^[320] mais une hôtellerie et une hôtellerie d'un jour, qu'il faut abandonner dès qu'on se sent à charge à son hôte.

Oui, Lucilius, notre âme n'a pas de titre plus frappant de sa haute origine que son dédain pour l'indigne et étroite prison où elle s'agite, que son courage à la quitter. Il n'ignore pas où il doit retourner, celui qui se rappelle d'où il est venu. Ne voyons-nous pas combien d'incommodités nous travaillent, combien ce corps est peu fait pour nous? Nous nous plaignons tour à tour du ventre, de la tête, de la poitrine, de la gorge. Tantôt nos nerfs, tantôt nos jambes nous tiennent au supplice ; les déjections nous épuisent ou la pituite nous suffoque ; puis c'est le sang qui surabonde, qui plus tard vient à nous manquer : d'ici, de là, nous sommes harcelés et poussés dehors, inconvénients ordinaires à l'habitant d'une demeure qui n'est point la sienne. Et au sein même du ruineux domicile qui nous

est échu, nous n'en formons pas moins d'éternels projets, nous n'envahissons pas moins en espoir le plus long avenir qu'une vie humaine puisse atteindre, jamais rassasiés d'or, jamais rassasiés de pouvoir. L'impudence et la déraison peuvent-elles aller plus loin? Bien ne suffit à des êtres faits pour mourir, disons mieux, à des mourants.^[321] Car point de jour qui ne nous rapproche du dernier, du bord fatal d'où il nous faut tomber ; et chaque heure nous y pousse. Vois quel aveuglement moral est le nôtre! Cet avenir dont je parle s'accomplit en ce moment même, il est en grande partie arrivé. Car le temps que nous avons vécu est rentré dans le néant où il était avant que nous ne vécussions ; et quelle erreur de ne craindre que le jour suprême, quand chaque jour nous avance d'autant vers la destruction! Ce n'est point le pas où l'on succombe qui produit la lassitude, il ne fait que la révéler. Le jour suprême aboutit à la mort, mais chaque jour s'y acheminait. Elle nous mine peu à peu, elle ne nous fauche pas.^[322]

Aussi toute grande âme, ayant conscience de sa céleste origine, s'efforce-t-elle, au poste où elle est mise, de se conduire avec honneur et talent ; du reste, ne jugeant comme à elle aucun des objets qui l'entourent, elle en use à titre de prêts : elle est étrangère et passe vite.^[323] Une pareille constance chez un homme n'est-elle pas comme l'apparition d'une nature extraordinaire, surtout, ai-je dit, si cette grandeur est démontrée vraie en ce qu'elle est toujours égale? Le vrai demeure invariable ; le faux ne dure pas. Certains hommes sont tour à tour Vatinius et Catons : tout à l'heure ils ne trouvaient pas Curius assez austère, Fabricius assez pauvre, Tubéron assez frugal, assez simple dans ses besoins ; maintenant ils luttent d'opulence avec Licinius, de gourmandise avec Apicius, de mollesse avec Mécène. La grande marque d'un cœur corrompu est de flotter, de se laisser balloter sans fin des vertus qu'on simule aux vices qu'on affectionne.

On lui voyait tantôt deux cents esclaves,
Tantôt dix ; il n'avait que tétrarques et rois
Et grandeurs à la bouche ; et puis, baissant la voix :
« Une table à trois pieds, une simple salière,
Pour me parer du froid une toge grossière,
C'est assez, » À cet homme exempt de passions,
Chiche, content de peu, donnez deux millions :
En cinq jours bourse vide.....^[324]

Tous ceux dont je parle sont représentés par ce personnage d'Horace, jamais égal ni semblable à lui-même, tant il erre d'un excès à l'autre. Tels sont beaucoup de caractères, je dirais presque tous. Quel est l'homme qui chaque jour ne change de dessein et de vœu? Hier il voulait une épouse ; aujourd'hui, une maîtresse ; tantôt il tranche du souverain, tantôt il ne tient pas à lui qu'il ne soit le plus obséquieux des esclaves ; souvent gonflé jusqu'à se rendre haïssable, il va s'aplatir et se faire plus petit, plus humble que ceux qui gisent vraiment dans

la boue ; tour à tour il sème l'or et le ravit. Ainsi se trahit surtout l'absence de jugement : on paraît sous telle forme, puis sous telle autre ; et, chose à mon gré la plus pitoyable du monde, on n'est jamais soi. C'est une grande tâche, crois-moi, que de soutenir toujours le même personnage. Or, excepté le sage, nul ne le fait. Nous autres, nous ne savons encore que changer : tu nous verras par moments économes, sérieux ; par moments prodigues et frivoles. C'est à toute heure travestissement nouveau, et l'opposé de ce que nous quittons.^[325] Gagne donc sur toi de te maintenir jusqu'à la fin tel que tu as résolu d'être. Fais qu'on puisse te louer, ou du moins te reconnaître. Il y a tel homme, qu'on a vu la veille, et dont on peut dire : « Qui est-il ? » tant est grande la métamorphose !

LETTRE CXXI.

QUE TOUT ANIMAL A LA CONSCIENCE DE SA CONSTITUTION.

Tu vas me faire un procès, je le vois, si je t'expose la subtile question qui aujourd'hui m'a retenu assez longtemps ; et derechef tu t'écrieras : « Qu'y a-t-il là pour les mœurs ? » Récrie-toi, soit : moi, je t'opposerai en première ligne mes garants, contre lesquels tu plaideras, Posidonius, Archidème : [\[326\]](#) ils accepteront le débat ; je parlerai après eux.

Il n'est pas vrai que tout ce qui tient à la morale forme les bonnes mœurs. Telle chose concerne la nourriture de l'homme ; telle autre ses exercices, telle autre son vêtement, son instruction ou son plaisir : mais toutes se rapportent à l'homme, bien que toutes ne le rendent pas meilleur. Quant aux mœurs, il est diverses manières d'influer sur elles. Telle méthode les corrige et les règle ; telle autre scrute leur nature et leur origine. Quand je recherche pourquoi la nature a produit l'homme, pourquoi elle l'a mis au-dessus des autres animaux, crois-tu que je m'écarte bien loin de la morale ? Tu te tromperais. Comment sauras-tu quelles mœurs l'homme doit avoir, si tu ne découvres quelle est la grande fin de l'homme, si tu n'approfondis sa nature ? Tu ne comprendras bien ce que tu as à faire ou à éviter, que quand tu auras appris ce que tu dois à ta nature. « Oui, diras-tu, je veux apprendre à modérer mes désirs et mes craintes ; débarrasse-moi de la superstition, enseigne-moi que c'est chose légère et vaine que ce qu'on appelle fortune, et que l'unique syllabe qui change tout vient s'y joindre bien facilement. » Je contenterai ton désir : j'exhorterai aux vertus, je flagellerai les vices. Bien qu'on me trouve trop vif et trop peu modéré sur ce point, je ne cesserai de poursuivre l'iniquité, de m'opposer au débordement effréné des passions, de réprimer les voluptés qui aboutissent à la douleur, de fermer la bouche aux vœux téméraires. Et n'ai-je pas raison, quand nos plus grands maux sont nés de nos souhaits, et que les choses dont on nous félicite deviennent l'objet même de nos plaintes ?

En attendant, souffre que j'examine cette question qui semble un peu s'éloigner de la morale : « Tous les animaux ont-ils le sentiment de leurs facultés constitutives ? » Ce qui prouverait le mieux qu'ils l'ont, c'est l'à-propos et la facilité de leurs mouvements, qui semblent révéler une étude réfléchie. On n'en voit point dont tous les membres ne soient pourvus de leur agilité propre. L'ouvrier manie avec aisance ses outils ; le pilote ne dirige pas moins habilement son gouvernail ; les couleurs que le peintre a placées devant lui, nombreuses et variées comme celles des objets qu'il veut reproduire, il les démêle d'un coup d'œil, et de la palette au tableau son regard et sa main voyagent sans obstacle.

L'animal n'est pas moins preste à se mouvoir dans tous les sens qui lui conviennent. On admire souvent ces habiles pantomimes dont le geste prompt sait tout rendre, exprime toutes les passions, accompagne la parole la plus rapide.^[327] Ce que l'acteur doit à l'art, l'animal le tient de la nature. Aucun n'a peine à mouvoir ses membres, aucun n'est embarrassé pour s'en servir. Mis au monde pour cela, ils l'exécutent sur l'heure : ils reçoivent leur science avec la vie, ils naissent tout élevés.

« Les animaux, va-t-on dire, ne meuvent si à propos les diverses parties de leur corps, que parce que autrement ils éprouveraient de la douleur. » Donc, selon vous, ils y sont contraints ; c'est par crainte, non volontairement, que leur allure est ce qu'elle doit être. Rien de plus faux. Les mouvements lents sont ceux que nécessite la contrainte ; l'agilité est le propre de la spontanéité. Loin que ce soit la crainte de souffrir qui les fasse se mouvoir, ils se portent à leurs mouvements naturels en dépit même de la souffrance. Ainsi l'enfant qui tâche de rester debout, qui s'étudie à se tenir sur ses jambes, ne peut d'abord essayer ses forces qu'il ne tombe, pour se relever chaque fois en pleurant, tant qu'il n'a pas fini le douloureux apprentissage que demande la nature. Renverse certains animaux dont le dos est d'une substance dure : ils se tournent, ils dressent leurs pattes qu'ils portent de côté et d'autre, jusqu'à ce qu'on les remette en leur premier état. Une tortue renversée ne sent point de douleur ; mais elle est inquiète, elle regrette sa position naturelle, et ne cesse de faire effort, de s'agiter, que quand elle se retrouve sur ses pattes. Donc tout ce qui respire a la conscience de sa constitution, d'où lui vient ce prompt et facile usage de ses membres ; et la plus forte preuve que cette notion date de la naissance même, c'est que nul être vivant n'ignore l'emploi de ses facultés.

On répondra encore : « La constitution, comme vous dites, vous autres stoïciens, est une certaine disposition dominante de l'âme à l'égard du corps. Cette définition embarrassée et subtile, que, vous-mêmes avez peine à formuler, comment un enfant la conçoit-il ? Il faut que tous les animaux naissent dialecticiens pour comprendre une chose que trouvent obscure la plupart des esprits les plus cultivés. » L'objection serait fondée, si je prétendais que notre définition est comprise par les animaux, et non leur constitution même. La nature nous dit ce que nous sommes bien mieux que ne fait la parole. Ainsi l'enfant ignore ce que c'est que constitution, mais il connaît très bien la sienne ; il ne sait ce que c'est qu'un être animé, mais il sent qu'il est animé. En outre, il a de sa constitution même une idée grossière, sommaire et confuse, comme nous savons que nous possédons une âme, sans en connaître la nature, le siège, la forme ni l'origine. Tout comme la conscience de son âme arrive à l'homme, bien qu'il ignore ce qu'est cette âme et où elle réside ; de même aux animaux se manifeste

la conscience de leur constitution. Il faut bien qu'ils aient le sentiment de ce par quoi ils sentent tout le reste, le sentiment de ce qui les dirige et leur fait la loi. Il n'est personne qui ne conçoive qu'il existe en lui quelque chose dont il reçoit ses impressions, sans savoir ce que c'est ; ce mobile est en lui, il le sait : quel est-il ? d'où vient-il ? il l'ignore.^[328] Ainsi l'enfant, comme l'animal, n'a de la partie souveraine de son être qu'une conscience peu claire, indéterminée. « Vous dites, reprend l'adversaire, que toute créature s'harmonie d'abord à sa constitution ; que celle de l'homme étant d'être raisonnable, il s'harmonie à la sienne, non comme animal seulement, mais comme raisonnable : car l'homme se doit aimer par l'âme, qui le rend homme. » Comment donc l'enfant peut-il s'harmonier à une constitution raisonnable, lui qui n'est pas raisonnable encore ? — Tout âge a sa constitution propre : autre est celle de la première enfance, autre celle du second âge, autre celle du vieillard ; et tous savent y concorder. La première enfance n'a point de dents et s'en passe volontiers ; les dents lui viennent, elle apprend à s'en servir. Le brin d'herbe qui deviendra paille et froment et qui, tendre encore, lève à peine hors du sillon, n'est pas constitué comme au jour où, déjà plus ferme, il se tient sur sa tige assez forte dans sa faiblesse pour supporter le jeune épi ; il change une troisième fois quand il jaunit, et que son épi durci n'attend plus que le fléau ; mais quelle que soit sa façon d'être, il y concourt, il s'y accommode. Ma première, ma seconde enfance, mon adolescence, ma vieillesse, diffèrent l'une de l'autre ; et cependant je suis le même qui ai passé par ces divers âges. Et la façon d'être a beau varier, on s'y harmonie toujours également. Car ce n'est ni mon enfance, ni ma jeunesse, ni ma vieillesse, mais bien moi que la nature me recommande. Ainsi l'enfant s'affectionne à sa constitution d'enfant et non à celle qu'il aura jeune homme ; et s'il doit plus tard changer pour grandir, il ne s'ensuit point que l'état dans lequel il naît ne soit pas conforme à sa nature. L'animal s'attache d'abord à lui-même : car il faut bien conserver l'être auquel le reste se rapportera. Je cherche le plaisir : pour qui ? pour moi : c'est donc de moi que je prends soin. De même je fuis la douleur, toujours à cause de moi. Si je travaille en tout pour mon bien-être, c'est que je mets mon bien-être avant tout. Voilà chez toutes les espèces l'instinct non acquis, mais inné. La nature introduit ses enfants dans la vie, elle ne les y jette pas ; et comme le gardien le plus sûr c'est le plus proche, elle confie chacun à soi-même. C'est pourquoi, comme je l'ai dit dans mes précédentes lettres, l'animal qui ne fait que de naître ; de quelque manière qu'il s'échappe du sein maternel, connaît tout de suite ce qui lui est pernicieux ou mortel,^[329] et il l'évite ; et les races que poursuivent les oiseaux de proie redoutent jusqu'à l'ombre de ceux-ci, lors même qu'ils volent bien au-dessus de leur tête. Aucun animal n'entre dans la vie sans la crainte de la mort.

« Mais, dit-on, d'où l'animal naissant tient-il l'intelligence de ce qui le conserve ou le détruit? » D'abord, la question est de savoir s'il l'a, et non comment il peut l'avoir. Or il l'a manifestement, vu que, l'intelligence admise, il ne ferait pas mieux. D'où vient que la poule, tranquille en présence du paon ou de l'oie, fuit l'épervier, bien plus petit qu'elle, encore qu'elle n'en ait jamais vu? D'où vient que les poussins redoutent le chat, et jamais le chien?^[330] Évidemment ils ont de ce qui peut leur nuire une science innée, indépendante de l'expérience,^[331] puisque avant d'avoir pu l'éprouver ils se gardent du mal? Et ne crois pas que le hasard y fasse rien : ils ne craignent que ce qu'ils doivent craindre, et jamais ne perdent cet instinct de vigilance et de précaution. C'est toujours de la même manière qu'ils fuient les mêmes périls. Ajoute qu'ils ne deviennent pas plus timides avec l'âge : ce qui montre qu'ils ne font rien pour l'avoir appris, mais par l'amour naturel de leur conservation. Les leçons de l'expérience sont lentes et varient selon les individus : celles de la nature sont égales pour tous, et immédiates.

Si pourtant tu l'exiges, je te dirai comment tout animal cherche à connaître ce qui lui est nuisible. Il sent qu'il est fait de chair ; et sentant par suite ce qui peut couper, brûler ou écraser cette chair, quelles sont les races armées contre lui, tout cela lui apparaît comme antipathique et hostile. Car ce sont choses indivisibles que le désir de la conservation, la recherche du bien-être et l'horreur de ce qui blesse. L'amour de ce qui doit nous servir et l'antipathie des contraires sont dans la nature même ; aucune étude ne nous suggère cela, et c'est sans réflexion que s'exécutent les prescriptions de la nature. Ne vois-tu pas quel art déploient les abeilles dans l'architecture de leurs domiciles? quel accord dans l'accomplissement de leurs tâches respectives? Ne vois-tu pas comme ces tissus de l'araignée sont inimitables à toute industrie humaine? Quel travail pour combiner tous les fils dont partie, jetée en ligne droite, sert de support, et partie se roule en cercle à mailles serrées au centre, qui de là vont s'élargissant, de façon que l'insecte contre lequel s'ourdit la trame homicide demeure empêtré comme dans un filet! Cette science, la nature la donne, elle ne s'apprend pas. De là vient qu'un animal n'est pas plus habile qu'un autre de son espèce.^[332] Tu verras les toiles des araignées se ressembler toutes, et les cellules de toutes les ruches avoir la même capacité. Les traditions de l'art sont faillibles et inégalement réparties ; il n'y a d'uniforme que les enseignements de la nature. Elle apprend surtout aux animaux à se défendre, à bien connaître leurs ressources :^[333] aussi cette instruction commence-t-elle pour eux aussitôt que la vie. Et ce n'est pas merveille s'ils naissent pourvus d'une faculté sans laquelle ils naîtraient en vain. C'est le premier moyen que la nature leur donne pour s'harmonier constamment avec eux-mêmes et pour s'aimer. Ils n'auraient pu se

conserver, s'ils ne l'avaient voulu. Cela seul n'eût de rien servi ; mais sans cela rien ne servait. Au reste, tu ne verras aucun animal faire bon marché de son être, ou même le négliger en rien. Le plus stupide et le plus brute, insensible pour tout le reste, a pour se conserver mille expédients. Tu verras les créatures les plus inutiles aux autres ne se manquer jamais à elles-mêmes.

LETTRE CXXII.

CONTRE CEUX QUI FONT DE LA NUIT LE JOUR. LE POÈTE MONTANUS.

Les jours perdent sensiblement et rétrogradent devant les nuits, de manière toutefois à laisser un assez honnête espace de temps à qui se lèverait, comme on dit, avec l'aurore, pressé par de plus nobles devoirs que l'homme qui attend ses premières lueurs pour aller faire sa cour. Honte à celui qui sommeille lâchement quand le soleil est déjà haut, et dont la veille commence à midi! Et encore, pour beaucoup, il n'est pas jour à cette heure-là. Certaines gens font du jour la nuit, et réciproquement : appesantis par l'orgie de la veille, leurs yeux ne commencent à s'ouvrir que quand l'ombre descend sur la terre. Tels que ces peuples placés, dit-on, par la nature sur un point du globe diamétralement opposé au nôtre, et dont parle Virgile :

Quand les coursiers du jour nous soufflent la lumière,

Là-bas Vesper s'allume et rouvre sa carrière, ^[334]

les hommes que je cite contrastent avec tous, non géographiquement, mais par le genre de vie : antipodes de Rome dans Rome même, ils n'ont, suivant le mot de Caton, « jamais vu du soleil ni le lever, ni le coucher. » Penses-tu qu'ils sachent comment on doit vivre, ceux qui ignorent quand il faut vivre? Et ils craignent la mort, eux qui s'y plongent vivants, hommes d'aussi malencontreux présage que les oiseaux de ténèbres! Qu'ils passent dans le vin et les parfums leur nocturne existence ; qu'ils consomment leur veille contre nature en festins coupés de nombreux services : ils sont là non à des banquets, mais à leur repas d'enterrement. ^[335] Et encore est-ce de jour qu'on rend aux morts un pareil hommage.

Les journées, grands dieux! sont-elles jamais trop longues pour l'homme occupé? Sachons agrandir notre vie : l'office, la manifestation de la vie, c'est l'action. ^[336] Retranchons à nos nuits pour ajouter à nos jours. ^[337] L'oiseau qu'on élève pour nos tables, qu'on veut engraisser avec moins de peine, est tenu dans l'ombre et l'immobilité ; privé alors de tout exercice, ramassé sur lui-même, son corps inerte est envahi de bouffissure, et à l'abri du jour sa paresseuse obésité croît de plus en plus. Ainsi ces êtres qui se sont voués à la nuit ont l'aspect repoussant, le teint plus équivoque que n'est la pâleur d'un malade : minés de langueur, exténués et blêmes, corps vivants à chair cadavérique. Cependant, le dirai-je? c'est là le moindre de leurs maux : combien sont plus épaisses les ténèbres de leur âme! Abrutie, éclipsée, elle porte envie à l'homme qui ne voit plus. Eut-on jamais des yeux pour ne s'en servir que la nuit?

Tu veux savoir d'où naît cette dépravation morale, cette horreur du jour,

cette vie transportée tout entière dans les ténèbres? C'est que tout vice fait violence à la nature et se sépare de l'ordre légitime. C'est le génie de la mollesse de se complaire à tout bouleverser : il ne dévie pas seulement de la droite raison, il la fuit le plus loin qu'il peut ; il en veut prendre même le contrepied. Dis-moi : ne violent-ils pas les lois de la nature, ceux qui boivent à jeun, qui, dans un estomac vide, versent le vin à grands flots, et ne mangent que quand ils sont ivres? Rien n'est pourtant plus commun que de voir une jeunesse folle de gymnastique boire presque sur le seuil du bain, et boire outre mesure, au milieu d'hommes nus comme elle, et faire à chaque instant essuyer les sueurs provoquées par une liqueur brûlante et des rasades multipliées. Ne boire qu'à la fin des repas est trop vulgaire : cela va bien à la rusticité de ces pères de famille qui ne se connaissent pas en plaisir. Le vin qu'on savoure est celui qui ne surnage pas sur les aliments, qui pénètre immédiatement jusqu'aux nerfs : une ivresse délicieuse est celle qui envahit des organes libres.

Ne viole-t-il pas les lois de la nature, celui qui échange la prétexte contre l'habit de femme? Ne les violent-ils pas, ceux qui mutilent^[338] l'enfance pour que sa fraîcheur brille encore dans un âge qui ne l'admet plus? O cruauté! ô misère sans égale! Il ne sera jamais homme, pour pouvoir plus longtemps se prostituer à un homme ; et quand son sexe aurait dû le sauver de l'outrage, l'âge même ne l'y soustraira pas!

Ne violent-ils pas ces mêmes lois, ceux qui demandent la rose aux hivers, qui au moyen d'eaux chaudes et de températures factices, bien graduées, arrachent aux frimas le lis, cette fleur du printemps? Et ceux encore qui plantent des vergers au sommet des tours ; qui voient sur les toits, sur le faîte de leurs palais se balancer des bosquets dont les racines plongent où leurs cimes les plus hardies devraient à peine monter,^[339] ne violent-ils pas les lois de la nature, comme cet autre qui jette au sein des mers les fondements de ses bains et ne croit pas nager assez voluptueusement si ses lacs d'eaux thermales ne sont battus du flot marin et de la tempête?^[340]

Dès qu'on a pris le parti de tout vouloir contrairement à l'ordre de la nature, on finit par un complet divorce avec elle. Le jour se lève? c'est l'heure du sommeil. Tout dort? prenons nos exercices : ma litière, mon dîner maintenant. L'aurore n'est pas loin? il est temps de souper. N'allons pas faire comme le peuple : fi de la routine et des méthodes triviales! Laissons le jour au vulgaire ; créons un matin pour nous, pour nous seuls.

En vérité, de tels hommes sont pour moi comme s'ils n'étaient plus. Qu'elles diffèrent peu des obsèques, et des obsèques prématurées, ces existences qu'on mène à la lueur des torches et des bougies^[341]! Ainsi vivaient, nous nous en souvenons, une foule d'hommes du même temps, entre autres Atilius Buta,

ancien préteur. Après avoir mangé un patrimoine énorme, il exposait sa détresse à Tibère qui répondit : « Tu t'es réveillé trop tard. »

Montanus Julius,^[342] versificateur passable, connu par l'amitié sitôt refroidie du même Tibère, récitait de sa poésie où il intercalait à tout propos *le lever et le coucher* du soleil. Quelqu'un s'indignant qu'il eût tenu toute une journée son auditoire, dit que c'était un homme qu'il ne fallait plus aller entendre ; sur quoi Natta Pinarius répliqua : « Puis-je faire plus pour lui? Je suis prêt à l'entendre d'un lever à un coucher de soleil. » Un jour il déclamait ces vers :

Le ciel se dore au loin d'une clarté nouvelle ;
L'ardent Phébus s'avance, et la noire hirondelle,
Pour son nid babillard pétrissant son butin,
Donnant leur part à tous, *commence* le festin....

« Et Buta *commence* à dormir, » s'écria Varus, chevalier romain, de la suite de M. Vinicius,^[343] et amateur des fins soupers où son humeur caustique lui méritait une place. Puis à la tirade qui venait tout après :

Les bergers dans l'étable ont rentré leurs troupeaux ;
Sur la terre assoupie arrêtant les travaux,
La nuit sombre et muette a *commencé*....

Varus interrompit encore : « Que dit-il? Déjà la nuit? Allons donner le bonjour à Buta. » Rien n'était plus connu que Buta, que sa vie qui tournait en sens inverse des autres vies, et que suivaient, je l'ai dit, beaucoup de ses contemporains. Si tel est le goût de certaines gens, ce n'est pas que la nuit ait par elle-même plus de charmes pour eux, c'est que rien ne leur plaît de ce qui s'offre à tous, c'est que le grand jour pèse aux mauvaises consciences,^[344] et que ceux qui convoitent ou méprisent les choses selon qu'elles s'achètent plus ou moins cher, dédaignent la lumière qui ne coûte rien. Et puis les gens de plaisir veulent qu'on s'entretienne, tant qu'elle dure, de la vie qu'ils mènent. Si l'on n'en dit rien, ils croient leur peine perdue. Et ils sont mal à l'aise, si quelque fait d'eux échappe à la publicité. Beaucoup mangent comme eux leur bien, beaucoup ont des maîtresses ; pour se faire un nom parmi leurs pareils, il faut non seulement du luxe, mais un luxe original. Dans une ville aussi affairée, les sottises ordinaires ne font point parler d'elles.^[345]

J'ai ouï rapporter par Pedito Albinovanus, conteur très agréable, qu'il avait habité, à l'étage supérieur, la maison de Sp. Papinius, l'un de ces hommes qui fuyaient le jour. « Vers la troisième heure de la nuit,^[346] disait-il, j'entends des coups de fouets qui résonnent ; je demande ce que fait mon homme : « C'est, me répond-on, qu'il règle les comptes de ses gens. » Trois heures après, s'élèvent des vociférations précipitées : « Qu'est cela? » On me dit : « Papinius exerce sa voix. » Vers la dixième heure, j'entends un bruit de roues, et j'apprends qu'il va sortir en voiture. À la pointe du jour, on court de tous côtés ; on appelle les

esclaves : sommeliers, cuisiniers sont en grand mouvement. « Qu'est-ce encore? » Il demande son gruaud et son vin miellé : il sort du bain. — Il prolongeait donc son souper bien avant dans le jour? — Pas du tout : il était très sobre et ne dépensait que ses heures de nuit. Aussi Pedo répondait-il à ceux qui bien souvent traitaient cet homme d'avare et de vilain : « Et son régime donc? tout à l'huile de lampe! parlez-en. »

Ne t'étonne point de voir le vice affecter tant de formes particulières : c'est un Protée à mille faces, on n'en peut saisir les variations. Il n'est qu'une manière d'aller droit ; il en est tant de s'égarer^[347]! Et le caprice nous pousse si vite à de nouveaux écarts! De même, dans vos façons d'être, suivez la nature, elles ont un air d'aisance et de facilité ; de simples nuances vous distinguent d'autrui ; les natures faussées sont sur mille points en désaccord avec tous et avec leurs pareilles.^[348]

Mais la grande cause, selon moi, de cette maladie, est le dédain de vivre comme tout le monde. Se fait-on distinguer des autres par la mise, la délicatesse de la table, le luxe des équipages, on veut encore s'en séparer par la distribution du temps. On ne se contente pas d'excès vulgaires, quand on cherche pour prix des siens le scandale même, but de tous ces gens qui, pour ainsi dire, vivent à rebours.

Tenons donc, ô Lucilius, tenons le chemin que la nature nous a tracé, et n'en dévions jamais. Là, tout nous est ouvert et facile ; s'obstiner contre elle, c'est proprement la vie de ceux qui rament contre le courant.

LETTRE CXXIII.

MŒURS FRUGALES DE SÉNÈQUE. FUIR LES APOLOGISTES DE LA VOLUPTÉ.

Harassé d'avoir fait une route plus incommode que longue, je suis arrivé à ma maison d'Albe fort avant dans la nuit. Je n'y trouve rien de prêt que mon appétit ; que faire? Je m'étends, fort las, sur ma couche ; cuisinier, boulanger sont en retard. Prenons bien la chose, et je me dis à part moi : « Non, rien n'est pénible, dès que tu l'acceptes sans peine ; rien ne te doit dépit, si ton dépit même ne l'exagère. Mon boulanger manque de pain? Mais mon régisseur, mon portier, mon fermier en ont. « Mauvais pain! dis-tu. Attends, il deviendra bon ; la faim te le fera trouver tendre et de premier choix. Seulement n'y touche point qu'elle ne te commande. » J'attendrai donc et ne mangerai que quand j'aurai de bon pain, ou que le mauvais ne me rebutera plus.

Il est nécessaire d'apprendre à s'accommoder de peu. Mille difficultés de lieux et de temps nous traversent et, fût-on riche et des mieux pourvus, s'interposent entre nous et l'objet souhaité. Nul ne peut avoir tout ce qu'il désire ; mais on peut ne pas désirer ce qu'on n'a point, et user gaiement de ce que le sort nous offre. C'est un grand point d'indépendance qu'un estomac bien discipliné et qui sait souffrir les mécomptes. Tu ne saurais imaginer quel bien-être j'éprouve à sentir ma lassitude se reposer sur elle-même.^[349] Je ne demande ni frictions, ni bain, pas d'autre remède que le temps. Ce qui est venu par la fatigue s'en va par le repos. Ce souper, tel quel, je le savourerai mieux qu'un banquet de pontifes. Voilà donc enfin mon courage mis à une épreuve inattendue, par conséquent plus franche et plus réelle. Car l'homme qui s'est préparé, qui s'est arrangé pour souffrir ne découvre pas si bien quelle est sa vraie force. Les plus sûrs indices de la force naissent de l'imprévu, quand les contretemps nous trouvent non seulement courageux, mais calmes ; quand loin de prendre feu, d'invectiver, nous suppléons à ce que nous avons droit d'attendre en supprimant notre désir, et réfléchissons que si nos habitudes en souffrent, nous-mêmes n'y perdons rien.

Que de choses dont on ne comprend toute l'inutilité que lorsqu'elles viennent à nous manquer! On en usait, non par besoin, mais parce qu'on les avait. Que d'objets l'on se donne, parce que d'autres en ont fait emplette, parce qu'on les voit chez presque tout le monde! L'une des causes de nos misères, c'est que nous vivons d'après autrui, et qu'au lieu d'avoir la raison pour règle, le torrent de l'usage nous emporte. Ce que peu d'hommes feraient, nous n'aurions garde de l'imiter ; mais les exemples abondent-ils? Comme si la chose en était

plus belle pour être plus fréquente, on l'adopte ; et l'erreur prend sur nous les droits de la sagesse, dès qu'elle devient l'erreur publique.^[350]

On ne voyage plus maintenant sans un escadron d'éclaireurs numides qu'appuie une légion de coureurs en avant-garde. Il est mesquin de n'avoir personne qui jette hors de la route ceux qui vont vous croiser, et qui annonce par des flots de poussière que voici venir un homme d'importance.^[351] Tout le monde a des mulets pour porter ses cristaux, ses vases murrhins,^[352] ses coupes ciselées par de grands artistes. Il est pitoyable qu'on puisse croire tout votre bagage à l'épreuve des cahots. Chacun fait voiturier ses jeunes esclaves la face enduite de pommades, de peur que le soleil, que le froid n'offense leur peau délicate ; on doit rougir si, dans son cortège de mignons, on n'a pas un de ces frais visages auxquels il faut un préservatif.

Évitons le commerce de tous ces hommes : propagateurs d'immoralité, la contagion circule avec eux. La pire engeance était, semblait-il, les colporteurs de médisances ; il en est une autre : les colporteurs de vices. Leurs doctrines nuisent profondément et, si elles n'empoisonnent pas sur le coup, elles laissent leurs germes dans le cœur ; elles ne nous quittent plus, fussions-nous même déjà loin d'eux, et plus tard le mal se réveille. Comme au sortir d'une symphonie notre oreille emporte avec elle cette harmonie et cette douceur des chants, qui, enchaînant l'action de la pensée, ne lui permettent point d'application sérieuse ; ainsi les paroles de l'adulation et l'apologie des désordres retentissent en nous longtemps après qu'on ne les entend plus ; et difficilement l'on bannit de son âme le concert enchanteur : il nous poursuit, il se prolonge, il revient par intervalles. Fermons donc l'oreille aux discours pervers, surtout aux premières insinuations. Car dès qu'elles ont pris pied et se sont fait admettre, elles osent davantage. De là on arrive à nous dire : « La vertu ! la philosophie ! la justice ! termes sonores, vides de sens. Le seul bonheur, c'est de traiter joyeusement la vie, manger, boire et jouir sans gêne de son patrimoine ; voilà vivre, voilà se rappeler qu'on est mortel. Les jours s'écoulent, la vie s'échappe pour ne plus revenir ; et l'on hésite ? Que sert d'être sage ? On est jeune, on ne sera pas toujours propre au plaisir : pourquoi, à cet âge qui peut le goûter, qui le réclame, s'infliger l'abstinence ; vouloir mourir par avance, et tout ce que la mort nous enlèvera, se le retrancher dès maintenant ? Tu n'as point de maîtresse, point de mignon pour rendre ta maîtresse jalouse ; tu sors chaque matin le gosier sec ; tes soupers sont d'un fils qui doit soumettre à son père son journal de dépense. Ce n'est pas là jouir, c'est assister aux jouissances des autres. Quelle folie de te faire le gérant de ton héritier, de tout te refuser, pour que ton ample succession d'un ami te fasse un ennemi, d'autant plus joyeux de ta mort qu'il en recueillera davantage ! Ces gens moroses, au front sourcilleux, censeurs de nos plaisirs,

ennemis d'eux-mêmes, pédagogues du genre humain, compte-les pour moins qu'une obole, et préfère hardiment bonne vie à bonne renommée. »

Propos à fuir non moins que ces voix à portée desquelles Ulysse ne voulut passer que lié à son mât. Ils ont le même pouvoir : ils chassent de nos cœurs patrie, famille, amitié, vertus ; leur doctrine, plus dégradante encore, envoie l'homme se briser aux écueils d'une vie de honte et de misère. Qu'il vaut mieux aller droit son chemin, et s'élever à cette hauteur où plus rien n'a de charme pour nous que l'honnête ! Et nous pourrions y atteindre, si nous savons faire deux parts des choses, dont les unes nous invitent et les autres nous repoussent. Ce qui invite, ce sont les richesses, les plaisirs, la beauté, les honneurs, tout ce qui nous flatte et nous rit ici-bas. Ce qui repousse, c'est le travail, la mort, la douleur, l'ignominie, une vie de privations. Eh bien, il faut s'habituer à ne pas désirer les uns, à ne pas craindre les autres. Luttons contre ces deux tendances : fuyons ce qui nous invite, faisons face à ce qui nous attaque. Ne vois-tu pas combien l'homme qui monte diffère d'attitude avec celui qui descend. Qui suit une pente porte le corps en arrière ; qui gravit se penche en avant : car si tu pèses, en descendant, sur la partie antérieure du corps, si, pour monter, tu le ramènes en arrière, te voilà complice de ta chute. Aller aux plaisirs c'est descendre ; pour les choses rudes et difficiles il faut gravir, il faut de l'élan ; ailleurs le frein est nécessaire.

Penses-tu qu'ici je prétende que ceux-là seuls sont dangereux à écouter qui vantent le plaisir et nous impriment la crainte de la douleur, déjà effrayante par elle-même ? J'en vois d'autres non moins nuisibles qui, sous le masque du stoïcisme, nous exhortent aux vices. Que prêchent-ils en effet ? « Que le sage, le philosophe seul sait faire l'amour ; seul apte au grand art de bien boire et d'être bon convive, le sage y est passé maître. Voyons, disent-ils, jusqu'à quel âge peuvent être aimés les jeunes garçons. »

Laissons aux Grecs cette pratique ; prêtons plutôt l'oreille à ceux qui disent : « Nul ne devient bon par hasard ; la vertu veut un apprentissage. La volupté est une chose abjecte et futile, digne de toute notre indifférence ; qui nous est commune avec les brutes, et que les dernières, les plus viles pourchassent avec plus d'ardeur. La gloire est un songe, une fumée, un je ne sais quoi plus mobile que le vent. La pauvreté n'est un mal que pour qui se révolte contre elle. La mort n'est point un mal : qu'est-elle donc ? dis-tu : la seule loi d'égalité chez les hommes. La superstition est une erreur qui tient du délire : elle craint ce qu'elle devrait aimer ; son culte est une profanation.^[353] Or, quelle différence y a-t-il entre nier les dieux et les dégrader ? »

Voilà ce que nous devons nous dire et nous redire sans cesse : la tâche de la philosophie n'est point de suggérer des excuses au vice. Plus d'espoir de salut

pour le malade que son médecin invite à l'intempérance.

LETTRE CXXIV.

QUE LE SOUVERAIN BIEN SE PERÇOIT NON PAR LES SENS, MAIS PAR L'ENTENDEMENT.

Je puis des vieux auteurs te citer maint avis,

Si leurs simples discours ont pour toi quelque prix.^[354]

Or, tu n'y répugnes pas ; et jamais vérité, si simple qu'elle soit, ne te rebute : tu n'es pas d'un goût assez difficile pour ne courir qu'après le sublime. Je t'approuve aussi de tout rapporter au progrès moral, et de ne te choquer jamais que de ces hautes subtilités qui ne mènent à rien : tâchons qu'ici même cela n'arrive point par mon fait.

« On demande si le bien se perçoit par les sens ou par l'entendement? » et l'on ajoute « que l'enfant et la brute ne le connaissent pas. » Tous ceux qui mettent la volupté au-dessus de tout, pensent que le bien nous vient par les sens ; nous, au contraire, nous l'attribuons à l'entendement, et le plaçons dans l'âme. Si les sens étaient juges du bien, nous ne repousserions nul plaisir ; car il n'en est point qui n'ait son attrait et son charme propre ; comme aussi jamais nous ne subirions volontairement la douleur : car toute douleur révolte les sens. De plus, on n'aurait droit de blâmer ni l'ami trop ardent du plaisir, ni celui que domine l'effroi de la douleur. Et cependant nous condamnons les gourmands et les libertins, et nous méprisons ceux qui n'osent point agir en hommes, par peur de souffrir. En quoi pèchent-ils, s'ils obéissent aux sens, c'est-à-dire aux juges du bien et du mal, aux arbitres créés par vous de nos appétits comme de nos répugnances? Mais évidemment, c'est à la raison, souveraine des sens, qu'appartient le droit de régler la vie et ce qui est vertu, honneur, et de prononcer sur le bien et le mal. Chez nos adversaires la partie la plus vile a droit de décision sur la plus noble : ce qui est bien, les sens le détermineront, les sens, obtus et grossiers, moins prompts chez l'homme que chez les animaux. Et si quelqu'un s'avisait, pour discerner de menus objets, de s'en rapporter au tact plutôt qu'à la vue? Non : aucun sens, fût-il, pour ces menus objets, plus subtil et plus pénétrant que la vue, ne nous donnerait la distinction du bien et du mal. Vois dans quelle ignorance du vrai ils se débattent, et comme ils ravalent le sublime et le divin, ceux qui veulent que le souverain bien, que le mal, se jugent par le toucher.

« Mais, nous dit-on, de même que toute science et tout art doivent avoir quelque chose de manifeste, les sens peuvent saisir et tirer de là leurs principes et leurs développements ; ainsi le bonheur a sa base et son point de départ dans les choses manifestes et qui tombent sous les sens. Car vous aussi vous dites que le bonheur doit provenir d'objets palpables. » Nous disons que le bonheur est

dans les biens conformes à la nature. Or, ce qui est conforme à la nature nous apparaît clairement, sur le champ, comme tout ce qui est sain et pur. Les choses conformes à la nature, ce que reçoit l'homme dès sa naissance : c'est, je ne dis point le bonheur, mais le principe du bonheur. Vous, vous gratifiez l'enfance du bonheur suprême, de la volupté d'Épicure : le nouveau-né arrive tout d'abord au but que peut seul atteindre l'homme fait. C'est mettre la cime de l'arbre où doivent être les racines. Celui qui dirait que le fœtus enseveli dans le sein maternel, et dont le sexe même est indécis, que cette molle et informe ébauche jouit déjà de quelque bonheur, serait taxé d'erreur évidente. Or, quelle faible différence entre l'enfant qui ne fait que de naître, et cette chair qui pèse aux flancs ou elle se cache ! L'un n'est pas plus mûr que l'autre pour l'intelligence du bien et du mal ; et l'enfant qui vagit est aussi peu capable de bonheur que l'arbre, ou tout animal privé de la parole. Et pourquoi le bonheur n'est-il pas fait pour l'arbre ni pour l'animal ? Parce qu'ils n'ont point la raison. Par le même motif il n'appartient pas à l'enfant, dépourvu de cette raison à laquelle il faut qu'il arrive pour arriver au bonheur.

Il y a l'animal irraisonnable, il y a celui qui n'est pas raisonnable encore, et celui qui l'est imparfaitement. Le bonheur n'est chez aucun d'eux : la raison seule l'apporte avec soi. Entre les trois classes que je viens de citer, quelles sont donc les différences ? Jamais le bonheur ne sera dans l'être irraisonnable ; celui qui n'est pas encore raisonnable ne peut jusque-là le posséder ; celui qui l'est imparfaitement marche vers le bonheur, mais ne l'a pas atteint. Non, Lucilius, le bonheur n'est point l'apanage d'un individu ni d'un âge quelconques : du bonheur à l'enfance il y a le même intervalle que du terme au début, que du couronnement au principe. À plus forte raison, n'est-il pas dans un mol embryon, doué à peine de quelque consistance. Eh oui ! certes : pas plus qu'il n'était dans la semence même. Quand tu dirais : « Je connais telle vertu à cet arbre, à cette plante, » elle n'est pas dans la pousse qu'on voit seulement poindre et percer la terre. Le blé a son utilité propre, que n'a point encore le brin nourri de lait,^[355] ni le tendre épi qui se dégage de son fourreau, mais bien ce froment qu'a doré et mûri le soleil dans la saison prescrite. Comme toute création n'a ses qualités développées qu'au jour où son accroissement est complet, ainsi l'homme ne possède le bien qui lui est propre que quand la raison est consommée en lui. Et ce bien quel est-il ? Une âme indépendante et droite, qui met tout à ses pieds, rien au-dessus d'elle. Ce bien est si peu pour la première enfance, que l'adolescence ne l'espère même pas, et qu'il est la chimère de la jeunesse. Heureuse même la vieillesse que de longues et sérieuses études y ont pu conduire ! Alors on le possède avec connaissance de cause.

« Selon vous, dira-t-on, il existe un bien virtuel pour l'arbre, un bien pour la

plante : l'enfant peut donc avoir aussi le sien. » Le vrai bien ne se trouve ni dans l'arbre, ni dans la brute ; mais l'espèce de bien qui est en eux n'est qualifié tel que par un terme d'emprunt. « Où donc est le bien pour eux ? » Dans ce qui est conforme à leurs natures respectives. Mais le vrai bien n'est en aucune façon donné à la brute : c'est le lot d'une nature meilleure et plus heureuse. Où la raison n'a point place, le bien n'existe pas. Il y a quatre espèces de natures : celle de l'arbre, celle de la brute, celle de l'homme et celle de Dieu. L'homme et Dieu, étant raisonnables, ont la même nature : ils ne diffèrent qu'en ce que l'un ne meurt pas, et que l'autre est mortel : la nature de l'un constitue son bonheur ; l'autre doit conquérir le sien. Les autres natures sont parfaites dans leur genre, non d'une vraie perfection : car la raison leur est étrangère. Il n'y a de vraiment parfait que ce qui l'est d'après les lois universelles de la nature : or, cette nature est raisonnable ; mais des créatures inférieures peuvent avoir une perfection relative. L'être en qui ne peut se trouver le bonheur ne saurait avoir ce qui le produit : le bonheur se compose d'un ensemble de biens ; cet ensemble n'est point chez la brute, donc la brute n'a pas le vrai bien.

La brute perçoit les sensations présentes, se rappelle les sensations passées quand d'aventure ses organes en sont avertis : un cheval mis en face d'une route se ressouvient s'il l'a déjà prise ; dans l'écurie il n'a nulle mémoire du chemin qu'il aura mille fois parcouru. L'idée de la troisième division du temps, l'idée de l'avenir n'est pas faite pour lui. Comment donc peut-on voir une entière perfection chez des êtres qui n'ont du temps qu'une imparfaite perception ? Car des trois parties qui le composent, le passé, le présent, l'avenir, c'est la plus courte que l'animal saisit dans son cours rapide, le présent ; il a rarement souvenir du passé, qui jamais ne lui revient qu'à l'occasion du présent. Ainsi, le bien qui appartient à une nature parfaite, ne peut s'allier à une nature qui ne l'est point ; ou, si cette dernière en possède un quelconque, c'est à la manière des plantes. Je ne nie pas que l'animal n'ait, vers ce qui semble conforme à notre nature, de vifs et impétueux élans, mais irréguliers et désordonnés. Or, jamais le vrai bien n'est irrégulier ou désordonné. « Mais, dira-t-on, pourquoi les animaux n'auraient-ils ni ordre ni règle dans leurs mouvements ? » Oui, voilà ce que j'affirmerais si l'ordre était dans leur nature ; mais, en réalité, ils se meuvent selon leur nature désordonnée. Il n'y a proprement de déréglé que ce qui peut être parfois conforme à la règle ; pour qu'il y ait inquiétude, il faut qu'il puisse y avoir sécurité ; le vice n'est jamais qu'où pourrait être la vertu. C'est ainsi que les mouvements des animaux correspondent à leur nature. Mais, pour ne pas trop t'arrêter, j'accorde qu'il peut y avoir chez les bêtes quelque bien, un mérite, une perfection qui n'ont rien d'absolu. Tout cela n'échoit qu'à l'être raisonnable auquel il est donné d'en apprécier les causes, l'étendue et l'application. Donc le

bien ne se trouve que chez l'être doué de raison.

Tu demandes à quoi peut aboutir cette discussion, et quel profit ta pensée en recueillera. — Celui d'un exercice qui l'aiguise, d'une honnête occupation qui, faute de mieux, la tienne en haleine. L'homme profite aussi de tout ce qui arrête son élan vers le mal. Je dis plus : je ne puis mieux te servir qu'en te montrant ton vrai bien, qu'en te séparant de la bête, qu'en t'associant à Dieu. Pourquoi en effet, ô homme! si bien nourrir et cultiver les forces de ton corps? La nature en a octroyé de plus grandes à certains animaux domestiques ou sauvages. Pourquoi tant de soins de ta parure? Tu auras beau faire : nombre d'entre eux te surpasseront en beauté. Et ta chevelure si artistement arrangée? Quand tu l'aurais flottante à la mode des Parthes, ou tressée en natte comme les Germains, ou toute éparse comme les Scythes, la crinière que secoue le cheval sera toujours plus épaisse que la tienne, celle du lion plus magnifiquement hérissée. Quand tu auras bien appris à courir, tu ne seras pas l'égal du plus chétif lièvre. Rends-toi : renonce à des prétentions où tu as forcément le dessous, car tu aspiras à ce qui n'est pas pour toi ; reviens au bien qui t'est propre. Où est-il? Dans une âme épurée et chaste, émule de la divinité,^[356] dédaignant la terre et ne plaçant hors d'elle-même rien de ce qui la fait ce qu'elle est. Animal raisonnable! quel est ton bien à toi? Une raison parfaite. Fais qu'elle arrive à son dernier terme, et s'élève aussi haut qu'elle peut croître. Ne t'estime heureux que le jour où toutes tes joies naîtront de toi-même ; où, parmi ces objets que les mortels s'arrachent, qu'ils convoitent, qu'ils gardent chèrement, nul ne te semblera digne, je ne dis pas de tes préférences, mais du moindre désir. Voici une courte formule qui te doit donner ou la mesure de tes progrès, ou la conscience de ta perfection : tu jouiras du vrai bien quand tu comprendras que les plus malheureux des hommes, ce sont les heureux.^[357]

^[1] Au texte : *Non fagat a foro coactor*. *Coactor*, collecteur d'impôts, sens peu clair. Je lis, comme Pincianus, *coctor*, dans le sens de *decoctor* que porte un mss.

^[2] Livre III, XIII, et VI, IV.

^[3] Voir *Lettre LXXXVII, de la Colère*, III, XXVI. *Ulciscentur illum mores sui*. (Cic, *ad Attic.*, IX, l. 12. « Point de méchant qui ne se nuise tout le premier : c'est la torche qui ne brûle qu'en se consumant. » (Saint Augustin *sur le Ps. XXXIV.*) « La malice hume la plus part de son propre venin et s'en empoisonne. Le vice laisse comme un ulcère en la chair, une repentance en l'âme, qui s'esgratigne et s'ensanglante elle-même. » (Montaigne, III, II.)

La coupe où notre main prépare le supplice
Pour nous s'emplit alors. L'implacable justice,
À ses propres fureurs livrant la trahison,
Lui fait jusqu'à la lie avaler le poison.

(L. Halévy, *Macbeth*, I, sc. IX.)

^[4] L'homme est ingrat ; c'est son grand vice.

Comme une grâce il sollicite un bien ;
L'a-t-il reçu? Ce n'est plus que justice :
On a bien fait, il ne doit rien.

(Lamothe, *Fables*, liv. I.)

[5] Voir *des Bienfaits*, II, XXVII. « Il y a de certains biens que l'on désire avec emportement, et dont l'idée seule nous enlève et nous transporte : s'il nous arrive de les obtenir, on les sent plus tranquillement qu'on ne l'eût pensé, on en jouit moins que l'on n'aspire encore à de plus grands. » (La Bruyère, *de l'Homme*.)

[6] Voir *des Bienfaits*, II, XXIV ; VII, XXIV, XXV, et *Lettre* XIX. Juvénal, *Sat.* X. « Il se faut bien garder, disait Philippe de Comines, de faire tant de service à son maistre, qu'on l'empesche d'en trouver la juste récompense. »

[7] « Il n'y a si belle escrime qui ne se perde quand on en vien là. » (Montaigne, I, XIX.)

[8] *Enéide*, VI, 26.

[9] Decimus Brutus, l'un des meurtriers de César et chef du parti républicain dans la Gaule cisalpine. Abandonné de ses légions, il voulait aller joindre Brutus et Cassius en Orient ; il fut trahi par un prince gaulois qui le livra aux partisans d'Antoine.

[10] *Enéide*, VIII, 297 et VI, 401.

[11] Voy. *Lettre* XXIV et *Consol.* à *Marcia*, XIX.

[12] *Enéide*, VI, 95.

[13] Le grand Pompée, en un temps de famine, chargé de faire venir des vivres à Rome, s'embarquait par un gros temps et répondait à ses amis qui le dissuadaient de partir : « Il est nécessaire que je parte, et non que je vive. »

[14] Aulu-Gelle, Valère Maxime et Pline le Naturaliste répètent cette histoire exagérée jusqu'à la fable. Il s'agissait sans doute d'une multitude de gros serpents.

[15] « De toutes nos pensées nulle ne lui échappe, et nul discours ne se cache de lui. » (*Prov.*, ch. XLII, v. 20.) Voir aussi Sénèque, *Fragm.* XVIII.

[16] *Discipulus est prioris posterior dies.* (P. Syrus.)

On peut voir l'avenir dans les choses passées. (Rotrou.) Voir Balzac, *le Prince*, XIII.

[17] Voy. *Lettre* XII.

[18] Voir *Lettre* LIII. Et Horace : *Gelida quum perluor unda, Per medium frigus.* (I, *Ep.* I.)

[19] On appelait ainsi des canaux d'eau vive creusée dans les jardins, par allusion à l'Euripe, détroit de l'Eubée. Voy. *Lettre* XC.

[20] Que n'a réchauffée ni le soleil ni le feu.

[21] Voy. *Lettres* XVIII et CXIII et *Vie de Sénèque*.

[22] Voy. *Lettres* LVI et LXXX.

[23] Buveurs, quelle erreur est la vôtre!

Vous vous figurez qu'il est beau

De tenir plus de vin qu'un autre :

C'est le mérite d'un tonneau. (Malleville.)

[24] *Ego apis Matinae*

More modoque,

Operosa parvus

Carmina fingo. (Hor., IV, *Ode* II.)

Et semblable à l'abeille en nos jardins éclore,

De différentes fleurs j'assemble et je compose

Le miel que je produis. (J. B. Rouss., III, *Ode I.*)
Papillon du Parnasse et semblable aux abeilles
À qui le bon Platon compare nos merveilles,
Je suis chose légère et vole à tout sujet ;
Je vais de fleur en fleur.... (La Font., *Ép. à Mlle de La Sabl.*)

[25] *Énéide*, I, 482.

[26] Le sucre, *saccharum* en latin, en sanscrit *çarkara*, est nommé par Arrien le miel des roseaux. Strabon parle de roseaux qui font du miel sans qu'il y ait d'abeilles. Dioscoride le définit un miel solidifié. *Quique bibunt tenera dulces ab arundine succos.* (Lucain, III, v. 237.) Stace parle de la cuisson du sucre : *Et quas percoquit Ebusia cannas.* (Sylv., I, VI.) « L'Arabie, dit Pline, *Hist. nat.*, produit le *saccharum*, mais il est meilleur dans l'Inde ; c'est un miel extrait de certains roseaux, blanc comme la gomme, friable sous la dent, de la forme d'une grosse noisette ; il ne sert qu'en médecine. » Les Arabes paraissent avoir inventé la cristallisation du sucre, dont la canne avait été transportée dans l'Arabie heureuse, sous les Antonins.

[27] « Les abeilles pillotent deçà delà les fleurs, mais elles font après le miel, qui est tout leur ; ce n'est plus thym ni marjolaine.... etc. » (Montaigne, I, XXV.) Lucrèce, III, v. 11.

Changeons en notre miel leurs plus antiques fleurs :
Pour peindre notre idée empruntons leurs couleurs ;
Allumons nos flambeaux à leurs feux poétiques :
Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques. (A. Chénier, *l'Invention.*)

[28] Imité par Quintilien, *Instit. Orat.*, X, I.

[29] Voir la même comparaison dans les *Fragments de la Républ.* de Cicéron. Seulement Cicéron l'applique à l'harmonie qui règne dans une cité bien ordonnée.

[30] *Énéide*, VII, 808. Barthélemy.

[31] Voir *De la colère*, I, VII et VIII.

[32] Au texte : *cum causis crescent, tantique erunt quanti* (ou *quanto*) *fient* ; ce qui n'offre pas de sens. J'ai lu *quantae*.

[33] M. de Maistre a cru voir là, comme dans la *Lettre LXXVIII*, un souvenir des tortures infligées sous Néron aux chrétiens ; et il a remarqué une imitation évidente de Sénèque par Lactance, qui dit à propos des martyrs de Dioclétien : « La seule chose qu'évitent les bourreaux, c'est que les chrétiens ne meurent dans la torture ; ils ont grand soin que leurs membres reprennent de la force pour d'autres souffrances, et puissent fournir de nouveau sang au supplice. » (*Divin. Instit.*, V, II.)

[34] Voir *Consol. à Marcia*, VI. « Que la fortune heurte votre vaisseau par tous les endroits et le couvre de toutes ses vagues, elle ne vous empêchera pas de tenir le gouvernail droit. » (Balzac, *Consol. à M. de La Valette.*)

[35] Je lis avec deux mss. *non in effectu*. Lemaire : *et in effectu*,

[36] Voy. Suét., *Galba*, VI, et Pline, *Hist. nat.*, VIII, II.

[37] Voir, sur cette villa, *Lettre LI*.

[38] Un mss. porte *Annibali*, d'autres *Annibalis*, un autre *Annibal*, leçon que nous avons suivie. Au nominatif le sens est qu'Annibal aussi fut exilé de son pays ; avec le génitif, que le sénat romain avait exigé cet exil ; avec le datif, que la victoire de Scipion sur Annibal ne lui avait valu que l'ingratitude de ses concitoyens.

[39] Par les Gaulois.

[40] Sorte de marbre veiné.

[41] Voir *Nouvelle Héloïse*, IV^e partie, t. II, description du jardin de M. de Wolmar, où sont critiqués les jardins français dans lesquels se voyaient *de grands vases remplis de rien*.

[42] La pierre spéculaire, espèce d'albâtre transparent de Cappadoce, qui remplaçait le verre très rare

aux fenêtres chez les anciens. « Les rognures mêmes en sont utiles, dit Pline, *Hist.* XXXVI, XLV, et l'on en sème le grand cirque à l'époque des jeux, ce qui le rend d'une blancheur éblouissante. » Trimalchion, dans Pétrone, en fait semer sa salle de banquet. Sénèque, *Lettre* XC, dit que l'usage de cette pierre a été découvert de son temps.

[43] « Nos ancêtres, dit Varron, avaient l'haleine sentant l'ail et l'oignon, mais musquée de bonne conscience. »

[44] Horace, *Ep.* II, liv. I.

[45] *Géorg.*, II, 58. Delille. Mes arrière-neveux me devront cet ombrage (La Fontaine).

[46] *Géorgiq.*, I, 215. Delille.

[47] Je lis *grandisca piae*, comme plus haut *arborum truncos cum scapo suo* et non *rapo*.

[48] « On s'envoyait réciproquement des figues ce jour-là pour se souhaiter une *douce année*. »
Et peragat caëptum dulcis ut annus iter. (Ovide, *Fast.* I, v. 185.)

[49] *Enéide*, VII, 227. Barthélemy.

[50] « Tu te trompes, Philémon, si avec ce carrosse brillant, ce grand nombre de coquins qui te suivent, et ces six bêtes qui te traînent, tu penses que l'on t'en estime davantage. L'on écarte tout cet attirail qui t'est étranger, pour pénétrer jusques à toi, qui n'es qu'un fat. » (La Bruyère, *du Mérite personnel*.)

[51] Voir *Lettre* CXXIII.

[52] *Géorgiq.*, I, 53,

[53] Voir Horace, I, *Ep.* II.

On ne le tire pas des veines du Potose. (Boileau, *Ép.* V.)

[54] « Ceux qui volent les particuliers passent leur vie, disait Caton, dans les chaînes et dans les cachots ; les voleurs publics sur l'or et sur la pourpre. ». (A.-Gellius, XI, XVIII.)

Mal prend aux volereaux de faire les voleurs ;

Tous les mangeurs de gens ne sont pas grands seigneurs.

(La Fontaine.)

[55] Texte altéré : *Nostra enim actio est* ; Interpolation.

[56] *Quia illic et vipera est*, autre interpolation.

[57] Autrement dit : *le nœud gordien*.

[58] Réflexion prophétique.

[59] On a comparé cette lettre à la déclamation de J. J. Rousseau contre les sciences et les arts ; elle nous semble avoir plus d'analogie avec la controverse qui s'est élevée de nos jours entre les partisans des sciences et ceux des lettres.

[60] Il faut lire avec les mss. *discamus*. Lemaire : *dicamus*.

[61] Voy. sur cette manie de recherches, *Brièveté de la vie*, XIII et XIV.

[62] Voir *Consol.* à *Marcia*, X, et *Lettre* LXXII, et Horace, *Sat.*, I, II. « Un homme dit fièrement : « J'ai une belle maison. — Quelle maison? — Celle que mon père m'a laissée. — D'où l'avait-il eue? — De notre aïeul. » Qu'on remonte plus loin, qu'on épuise les noms de bisaïeul et de trisaïeul, les termes manquent ; on ne sait plus qui nommer. N'es-tu pas effrayé en songeant combien de personnes ont passé par cette maison, sans que nul de ceux qui l'habitèrent l'ait emportée avec lui? Ton père l'a laissée ici : il a passé par elle, tu passeras de même. Si donc tu ne fais que passer par ta maison, regarde-la comme une hôtellerie où l'on s'arrête quelques moments, plutôt que comme une habitation où l'on séjourne. » (Saint Augustin, in *Psalm.*, CXXI, § 8.)

[63] *Géorg.*, I, 336. Delille.

[64] Voy. *Lettres* XIII, XVI, LXXVII. *Quest. nat.* II, XXXV et XXXVII.

[65] *Géorgiq.*, I, 424. Delille.

[66] Voy. *Lettre* LVII et la note.

[67] Grammairien grec, sous Auguste. Ses écrits sont perdus.

[68] On connaît l'épithaphe de Beauzée par Rivarol : *Ci-gît qui passa sa vie entre le supin et le gérondif.*

[69] Voy. *Lettre* LXXIV et la note.

[70] M et H, les deux premières du premier mot, *numériquement* 48.

[71] « Isocrate, Plutarque, Sénèque représentent Zénon d'Elée comme un sophiste dont l'unique but est de trouver des objections contre toute doctrine sans en établir aucune. Ils ne réfléchissent pas que si Zénon n'établit aucune doctrine, c'est qu'il n'en avait pas besoin, celle de son maître Parménide étant là, et que tout son effort devait être de réfuter les adversaires de Parménide. Platon, dans un dialogue dont les personnages sont précisément Parménide et Zénon, montre le disciple imbu de la même doctrine que le maître, du même dogmatisme, et du dogmatisme le plus absolu. » (Cousin, *Fragments philosophiques.*)

[72] *Nihil scire.* Je croirais que Sénèque a écrit : *nihil sciri*, que l'on ne sait rien ; ce serait plus exact. D'après ses habitudes de style, il n'aurait pas sitôt après, dans un autre sens, répété ce *nihil scire*.

[73] *Enéide*, I, 342.

[74] Voy. *De la Vie heureuse*, XVII. *Lettre* XCIV ; *Des Bienfaits*, III, VIII.

[75] Je songeais que de votre héritage
Vous avez beau vouloir élargir les conflits,
Quand vous l'agrandiriez trente fois davantage,
Vous aurez toujours des voisins.
(J. B. Rousseau, III, *Ode* VI.)

[76] Vois, chassée à grands frais de sa rive étonnée,
La mer dans leurs villas frémir emprisonnée. (Pétrone, ch. CXX.)

[77] Ici Sénèque dit plus vrai et plus chrétiennement que Cicéron : « Nous nous glorifions à bon droit de notre vertu, ce qui n'arriverait pas, si nous la tenions de Dieu, non de nous. » (*de Nat. Deor.*, III) ; et qu'Horace : *Det vitam, det opes, animum mi aequum ipse parabo.*

[78] « La nature a fait le droit commun, l'usurpation a fait le droit privé. » (Saint Ambroise, *De offic. minist.*) « Ce chien est à moi, disaient ces pauvres enfants ; c'est là ma place au soleil ; voilà l'origine et l'image de l'usurpation sur la terre. » (Pascal, et J. J. Rousseau, *Disc. de l'inég. des condit.*)

[79] On reprochait à Henri IV le peu de pouvoir qu'il avait à la Rochelle : « Vous vous trompez, répondit-il, j'y fais ce que je veux, parce que je n'y fais que ce que je dois. »

[80] *Géorgiq.*, I, 444.

[81] *Géorgiq.*, I, 139,

[82] Ce raffinement de luxe avait lieu dans les théâtres ou amphithéâtres. On l'annonçait sur un *album* affiché aux lieux les plus fréquentés de la ville. On a trouvé celui-ci à Pompéi : *Venatio. Athletae. Sparsiones. Vela. Erunt.* « Chasse de bêtes féroces. Combats d'athlètes. Pluie d'eaux de senteur. Toiles tendues au-dessus des spectateurs. »

[83] « Tous les arts suent pour le satisfaire. » (Bossuet.)

[84] Ovide, *Métam.*, VI, 54.

[85] « Et les toiles si déliées, ces vaines couvertures qui ne cachent rien. » (Bossuet, *Sermon pour Mlle de La Vallière.*) Voir *Consol. à Helvia*, XVI ; *des Bienfaits*, VII, IX.

[86] De leur queue allongée ingénieux rival,
Le timon reçut d'elle un mouvement égal ;
La rame imita mieux leur nageoire élancée ;
Et dans sa coupe heureuse, avec soin retracée,

Leur tête, sans effort fendant les flots amers,
À la proue écumante ouvrit le sein des mers.

(Esmén., *Navig.*, ch. III.)

[87] Voy. *Lettre* LXXXVI. *De la Providence*, IV et notes.

[88] La sténographie inventée par Tyron, affranchi et secrétaire de Cicéron.

[89] *Géorgiq.*, I, 125. Delille.

[90] Voir Pétrone, ch. LXXXVIII.

[91] Voy. *Lettre* LXXX.

[92] Cet incendie, dont on voyait encore des traces au dix-septième siècle, eut lieu l'an de J. C. 59, un siècle après la fondation de Lyon par Plancus.

[93] *Ecce paucissimis verbis maximam civitatem hausit et absorpsit ; non reliquit illi nec ruinam.* (Macrobe, *Sat.* V, I.)

[94] Témoin l'incendie de Rome sous Néron.

[95] Néron donna, pour cette reconstruction, environ 1.500.000 francs de notre monnaie. Tacite, *Ann.*, liv. XVI.

[96] « Il n'y a pas de route royale en mathématiques. » Autre réponse d'un précepteur à un fils de roi.

[97] Je lis avec un mss. *cum quibus non est*. Lemaire : *sine quibus*.

[98] *Enéide*, III, 426. Barthélemy.

[99] Voy. *Lettre* LXVI.

[100] *Enéide*, V, 363.

[101] *Vos autem estis corpus Christi et membra de membro.* (Saint Paul, I *Cor.*, XII, 27.)

[102] Moins riche de ce qu'il possède,
Que pauvre de ce qu'il n'a pas. (J. B. Rousseau.)

[103] *Enéide*, XI, 485. Voir Pétrone, ch. CXV.

Qu'importe que nos corps des oiseaux ravissants
Ou des monstres marins deviennent la pâture?
Sépulture pour sépulture,

La mer est égale à mon sens. (La Font., *la Fiancée*....)

Voir aussi V. Hugo, *Marion Delorme*, V, sc. III ; Lamartine, *Mort de Socrate*.

[104] Voy., sur Métronax. *Lettre* LXXXVI.

[105] *Annosus stultus non diu vixit, diu fuit.* (P. Syrus).

« Vivre, ce n'est pas respirer, c'est agir. Tel s'est fait enterrer à cent ans, qui mourut dès sa naissance. »
(Rousseau, *Emile*, liv. I.)

[106] Dresse de tes vertus, non de tes jours, le compte ;
Ne pense pas combien, mais comme aller tu dois ;
Vois jusques à quel prix ta besogne se monte ;
On juge de la vie et de l'or par le poids.

(P. Mathieu, *Quatrains*.)

[107] Dieu ne mesure pas nos sorts à l'étendue

La goutte de rosée à l'herbe suspendue

Y réfléchit un ciel aussi vaste, aussi pur

Que l'immense Océan dans ses plaines d'azur.

(Lamartine. II, *Harm.* XII.)

[108] *Annales Tanusui, cacata charta.* (Catulle.)

[109] Lieu où l'on achevait les gladiateurs désormais impropres à combattre. Voy. *Quest. nat.*, III, 59.

[110] « Les plus sublimes idées des philosophes sont dans les réponses du Catéchisme. » (*Génie du Christianisme*.)

[111] Je retranche comme interpolé : *Adjicit remediis medicina consilia*.

[112] *Enéide*, X, 284.

[113] Voir *Lettre* CVIII.

[114] « Les dogmes de la religion civile doivent être simples, en petit nombre, énoncés avec précision, sans explications ni commentaires. » (J. J. Rousseau, *Contr. soc.*, IV, VIII.)

[115] Allusion à Thraséas et à Sénèque lui-même devant Néron. Voy. *de la Tranquillité de l'âme*, III, et *Lettre* CVIII.

[116] Voy. *Quest. natur.*, VII, 30.

[117] Elle fait l'objet de la lettre suivante.

[118] Voy. *Lettres* VII et XII.

[119] Voir *Lettre* L. « Il n'y a pas de perversité originelle dans le cœur humain.... » (Rouss., *Emile*, liv.

II.)

[120] *Nullus argento color est avaris*
Abdito terris. (Horace, II, Ode II.)

[121] Voir *Consolation à Marcia*, XIV et la note.

[122] L'ambition m'appelle ;
Pour commander j'obéis à sa loi :
Dominateur de la terre et de l'onde,
Je dispose à mon gré du monde,
Et ne puis disposer de moi. (Delille, *Dithyrambe*.)

[123] Voir Lucien, *Saturnal.*, §2. Tertull., *de Cult. mulier*. Pétrarq., *Vit. solitaria*.

Mais l'homme fastueux cherche-t-il à jouir ?
Prétend-il vivre ? Hélas ! il ne veut qu'émouvoir.
Dans les discours publics il met sa jouissance.
De l'éclat ruineux de sa folle dépense
Veut-on le corriger ? Le moyen n'est pas loin :
Ordonnez seulement qu'il soit fou sans témoin. (Delille, *Épît. sur le luxe*.)

[124] *Anxius sceptrum tenet, et moventes*
Cuneta divinat metuitque casus
Mobiles rerum, dubiumque tempus. (Senec., *Thyest.* III, v. 604.)

[125] Je lis avec un mss. *philosophantes metus*, et non *metu*, ou *philosophantis metus*.

[126] Diogène, voyant un vieillard cajoler une jeune fille, lui dit : « Ne crains-tu point d'être pris au mot ? »

[127] L'écrivain à la mode, entre un double flambeau,
Dans son fauteuil cherchant une posture,
Et tenant en main son rouleau
Aux assistants vient en faire lecture.
Enorme est le cahier et fine est l'écriture ;
Puis de l'in-folio qu'on vient d'apercevoir
Le format menaçant aisément fait prévoir
L'éternité de la torture.

(Delille, *La Convers.*, ch. I.)

- [128] Avant Sénèque, qui a introduit le mot *astronomia*, on disait *astrologia*.
- [129] Lucrèce, I, vers 49.
- [130] Hippocrate dans ses aphorismes parle ainsi des eunuques, non des femmes ; il dit seulement qu'elles ne sont point sujettes à la goutte, *si non menses ipsi defecerint*.
- [131] *Paedieat pueros tribas Philaenis*. (Martial, VII, *Epig.* LXVI).
- [132] « Les tyrans ont-ils jamais inventé des tortures plus insupportables que celles que les plaisirs font souffrir à ceux qui s'y abandonnent? Ils ont amené dans le monde des maux inconnus au genre humain ; et les médecins enseignent d'un commun accord que ces funestes complications de symptômes et de maladies qui déconcertent leur art, confondent leurs expériences, démentent si souvent leurs anciens aphorismes, ont leur source dans les plaisirs. » (Bossuet, *Serm. contre l'amour des plaisirs*.)
- [133] *Garum sociorum*, ainsi nommé de la fabrication de garum établie près de Carthagène, en Espagne, par une société de chevaliers romains. De même jadis on disait en France : *tabac de la Ferme ; café de la Compagnie*. « Vu son haut prix, dit Brillat-Savarin, il y a lieu de croire que c'était une sauce étrangère, peut-être le soy qui nous vient de l'Inde, et qu'on sait être le résultat de poissons fermentés avec des champignons. »
- [134] *Immortalitatem cruentam*, dit Lactance dans un passage éloquent qui paraît imité de Sénèque. (*Instit. divin.*, I, XVIII.)
- [135] *Enéide*, VIII, 442.
- [136] Voy. *Lettres* VII et XC.
- [137] Une épithète de plus, les dogmes *religieux*, et Sénèque proclamait la nécessité du christianisme.
- [138] *Odit populus Romanus privatam luxuriant, publicam magnificentiam diligit*. (Cic., *pro Mur.*, XXXVI.)
- [139] On en paya un, sous Caligula, 8000 sesterces. Pline, *Hist.*, IX.
- [140] Voy. Sénèque, *Fragments*, XXXVI.
- [141] « Dieu n'est point servi par des mains humaines ; il n'a besoin de rien, lui qui donne à tout l'être, le souffle et tout. » (*Act. apost.*, XVIII, 25.)
- [142] « Aimez-vous les uns les autres ; c'est toute la loi et les prophètes. » (Saint Paul.)
- [143] « Soyons des dieux! Il nous le permet par l'imitation de sa sainteté. » (Bossuet, *Serm. sur la Nature*.)
- [144] *Esurienti panem frange tuum*, disent nos livres saints. Voir aussi *de la Colère*, I, XIV.
- [145] Voir *de la Colère*, II, XXX. « Quoique nous soyons plusieurs, nous ne sommes tous qu'un seul corps.... et nous sommes tous réciproquement membres les uns des autres. » (Saint Paul.)
- [146] *Accipere, quam facere, praestat injuriam*. (Cic., *Tusc.* V.)
- [147] Térence, *Heautont.*, I, sc. I, 77. Traduit de Ménandre : Ἀνὴρ ἐγώ, χαί πάντα μοι τάνδρός μέλει.
- [148] Voy. *Lettre* CXXII et *Quest. natur.*, I, *Préface*.
- [149] C'est-à-dire un petit sesterce.
- [150] *Géorgiques*, III, Vers 75. Trad. de Delille modifiée.
- [151] « Lorsque Q. Maximus, pour honorer la mémoire de Scipion l'Africain, son oncle, donna un repas au peuple romain, il pria Tubéron de présider aux apprêts, comme neveu de ce grand homme. Et Tubéron, en profond et vrai stoïcien, fit étendre des peaux de boucs sur des lits à la carthaginoise, et servit en vaisselle de Samos, comme s'il eût eu à célébrer les obsèques du cynique Diogène et non celles de Scipion, de cet homme presque divin. Le peuple prit fort mal cette frugalité à contretemps. Et l'homme le plus intègre, le meilleur citoyen, le petit-fils de P. Emile, le neveu de Scipion l'Africain fut repoussé de la préture, grâce à ses peaux de boucs. » (Cic., *pro Mur.*, XXXVI.)

- [152] Voir *Lettre* CVII, et *De la vie heureuse*, XV.
- [153] *Militia est vitahominis super terram.* (Job, VIII, 1. Voir *Lettres* LI, LIX.)
La vie est un combat dont la palme est aux cieux. (Delavigne, *le Paria*.)
- [154] *Des Bienfaits*, I, X. « Ne demande point pourquoi les premiers siècles étaient meilleurs que le nôtre : c'est une folle demande. » (*Ecclesiast.*, VII.)
- [155] *Lettres à Atticus*, I, XVI.
- [156] Imité par Juvénal, *Sat.* XIV, 41 :
Vois : en Catilinas toute contrée abonde ;
Des Brutus, des Catons, il n'en est plus au monde. (*Trad. de Dubos*.)
- [157] Elle disait qu'on doit haïr le vice et aimer la vertu pour eux-mêmes.
- [158] Voy. *Lettres* LXXXI et LXXXVII.
- [159] *Fugit impius nemine persequente.* (Prov., XXVIII, 1.) Voir Lucrèce, III, 1026. Plat., *Républ.*, X.
Saint August., *In Psalm.* XLV.
Et le crime serait paisible,
Sans le remords incorruptible
Qui s'élève encor contre lui. (Lamothe, *Ode à Astrée*.)
- [160] « Rien ne sera accident pour nous, si nous possédons nos patrimoines, nos enfants, nos femmes, comme ne devant pas les posséder toujours. » (I *Corinth.*, VII, 29.)
- [161] Voy. *Lettre* XCV et la note.
- [162] On ne sait quel est cet ami.
- [163] Voy. *Lettre* XCVIII, et *Consolation à Polybe*, XXIX, XXX.
- [164] Voir, *Consolation à Marcia*, XIX. *Consolation à Polybe*, XXVIII.
- [165] Nos termes sont pareils par leur courte durée. (La Fontaine.) Voir Fénelon : *Du bon usage des croix*.
- [166] Voy. *Consolation à Marcia*, XXI, XXII.
- [167] C'est bien, je le confesse, une juste coutume
Que le cœur affligé,
Par le canal des yeux vidant son amertume,
Cherche d'être allégé.
Mesme quand il advient que la tombe sépare
Ce que nature a joint,
Celui qui ne s'esmeut à l'âme d'un barbare
Ou n'en a du tout point. (Malherbe, *A du Périér*.)
- [168] Voir *Tranquill. de l'âme*, XV. *Amissum non fiel, quum sola est Gellia, patrem :*
Si quis adest, jussae prosiliunt lacrymae. (Mart., Ep. I, XXXIV.)
- [169] *Vitalia*, euphémisme pour *funebria vestimenta*. Voir Pétrone, c. LXXVII. De même on disait *fuit*, *vixit*, pour *mortus est*. « Pourvu que ce soit vie, aurait dit Montaigne, soit-elle passée, ils se consolent. »
- [170] Voir *Consol. à Marcia*, I ; à *Polybe*, XXIII.
Est quaedam flere voluptas. (Ovide.) Voir Sénèque le père, V, *Controv.* XXX. « La mélancolie est chose friande. » (Montaigne.)
Sombres plaisirs d'un cœur mélancolique. (La Fontaine, *Nymphes de Vaux*.)
Enfin Chateaubriand, *René* : « Les joies de la douleur. »
- [171] « Nos termes sont pareils par leur courte durée. » La Fontaine.
- [172] Voy. *Consolation à Helvia*, XII. *Lettre* XVIII et la note.

[173] Voy. *Lettres* XL (*gradarius fuit* il allait au pas), et CXIV.

[174] « Il lui manquait le nerf oratoire, le glaive acéré du combat ; mais la richesse du style venait comme d'elle-même embellir ses faciles compositions. Parlait-il, son visage serein réfléchissait le calme d'une âme paisible : nul effort de poumons, nul apprêt dans le maintien ; les mots semblaient couler de ses lèvres sans qu'il y prit part.... » Et tout le reste du portrait de Fabianus. (Sénèque le père, *Controv.* II, *Préface*, trad. inédite.)

[175] Je lis, avec Gruter : *quanquam tit incomptum*

[176] Ces Dialogues ont péri, ainsi que ses Traités.

[177] *Prima sequentem honestum est in secundis tertiisve consistere.* (Cic., *Orat.*, I.)

On peut avec honneur remplir le second rang. (Voltaire.)

[178] *Tanquam inseparabilem famulam, etiam non vocatam sequi eloquentiam.* (Saint Augustin, *de Doctrin. christ.*, IV, VI.)

« Démosthène ne cherche point le beau, il le fait sans y penser, il se sert de la parole comme un homme modeste de son habit, pour se couvrir. » (Fénelon, *Lettres sur l'Éloquence*.)

[179] « *Heu! Heu! nos miseros! Quam totus homuncio nil est!* » (Pétrone, XXXIV.) Et l'exclamation de Bossuet : « Ah! que nous ne sommes rien! »

[180] Et par le tourbillon au néant emporté,

Abattu par le temps, rêve l'éternité. (Lamart., *Méditat.*, I, IV.)

[181] Virg., *Églog.*, I.

[182] Voir *Lettres* XIII et XXIII. Horace, I, *Ode* IV : *Vitae summa brevis spem nos vetat inchoare longam.* Et ailleurs : *Spem longam reseces.*

Quittez le long espoir et les vastes pensées. (La Font.)

[183] Eh! tient-on le présent dans sa main?

Est-on sûr d'aujourd'hui pour rêver à demain?

(Sophocle, *Trachiniennes*.)

[184] Voy. *De la Tranquillité de l'âme*, XI.

[185] Voy, sur Mécène, *de la Providence*, m, TX. *Lettres* χα, CXIV.

[186] La Fontaine n'ayant fait qu'imiter ce passage de Mécène, on ne pouvait conserver ici qu'une partie du premier vers. Voy. *La mort et le bûcheron*.

[187] En quelque état qu'on soit, il n'est rien tel que d'être. (Gresset, *Sydnei*.)

[188] *Enéide*, XII, 646. Trad. par Racine (*Phèdre*).

[189] *Somnia sunt non docentis, sed optantis*, dit Cicéron sur le même sujet. (*Quaest. acad.*, IV.)

[190] Dans son grand Traité de morale qui est perdu.

[191] « Si, comme la vérité, le mensonge n'avait qu'un visage, nous serions en meilleur terme ; mais le revers de la vérité a un champ indéfini : mille routes dévoyent du blanc, une y va. » (Montaigne, III, VIII.) « Par combien d'erreurs, mille fois plus dangereuses que la vérité n'est utile, ne faut-il point passer pour arriver à elle! Le faux est susceptible d'une infinité de combinaisons ; la vérité n'a qu'une manière d'être. » (Rousseau, *Discours sur les sciences*.) Voy. aussi *Lettre* CXX, vers la fin.

[192] On lit pourtant dans Tite Live *laudes funebres*, VIII, XL. Est-ce de la patavinité?

[193] Nævius.

[194] Mais de tous les plaisirs le plaisir le plus doux,
C'est de se voir loué de ceux que chacun loue.

(La Fontaine, *Quatrain à M****.)

Tel était ce Crillon, chargé d'honneurs suprêmes,

Nommé brave autrefois par les braves eux-mêmes. (*Henriade*.)

[195] La louange agréable est l'âme des beaux vers. (Boil., *Ép.* IX.) « À la douce rosée de la louange les vertus croissent comme les plantes à la rosée du ciel. » (Pindare, *Ném.* VIII.)

« Mais l'homme de bien seul sait louer les gens de bien. » (Pind., *Ném.* II.)

[196] C'est par l'étude que nous sommes
Contemporains de tous les hommes,
Et citoyens de tous les lieux. (Lamothe.)

[197] Voir *Lettre* XXVI.

[198] « Car nous n'avons rien apporté en ce monde, et sans nul doute nous n'en pouvons rien emporter. » (Saint Paul à *Timoth.* VI, 7.)

[199] La voilà, cette heure suivie
Par l'aube de l'éternité,
Cette heure qui juge la vie
Et sonne l'immortalité!
Et tu pâlerais devant elle?
Ame à l'espérance infidèle!
Tu démentirais tant de jours,
Tant de nuits passés à te dire :
« Je vis, je languis, je soupire. »
Ah! mourons, pour vivre toujours.

(Lamartine, *Harm.*, IV, II)

Nous fûmes à la vie enfantés avec peine ;
Et cet heureux trépas, des faibles redouté,
N'est qu'un enfantement à l'immortalité. (Id., *Mort de Socrate.*)

[200] Je lis avec Gruter : *pereunt æque*, Lemaire : *saepe*.

[201] Imité par Lucain, liv. IX :

..... Illic postquam se lumine vero
Implevit, stellasque vagus miratur et astra
Fixa polis, vidit quanta sub nocte jaceret
Nostra dies.

Voir aussi *Consol. à Marcia*, XXVI. « Nous voyons maintenant par reflet, en énigme ; alors nous verrons face à face. Je connais maintenant en partie ; alors je connaîtrai et je serai connu. » (Saint Paul, I *Corinth.*, VII.)

Fénelon, dans le tableau qu'il fait des Champs-Élysées, semble n'avoir que développé les idées de Sénèque : « Le jour n'y finit point, et la nuit, avec ses sombres voiles, y est inconnue ; une lumière pure et douce se répand autour des corps de ces hommes justes et les environne de ses rayons comme d'un vêtement. Cette lumière n'est point semblable à la lumière sombre qui éclaire les yeux des misérables mortels, et, qui n'est que ténèbres ; c'est plutôt une gloire céleste qu'une lumière : elle pénètre plus subtilement les corps les plus épais, que les rayons du soleil ne pénètrent le plus pur cristal : elle n'éblouit jamais ; au contraire, elle fortifie les yeux et porte dans le fond de l'âme je ne sais quelle sérénité : c'est d'elle seule que ces hommes bienheureux sont nourris ; elle sort d'eux et elle y entre ; elle les pénètre et s'incorpore en eux comme les aliments s'incorporent en nous. Ils la voient, ils la sentent, ils la respirent... Ils ne veulent plus rien ; ils ont tout sans rien avoir, et leur plénitude les élève au-dessus de tout ce que les hommes vides et affamés cherchent sur la terre.... Tous les maux s'enfuient loin de ces lieux tranquilles et ne peuvent y avoir aucune entrée. » Et plus loin, même pensée qu'au c. XXV de la *Consol. à Marcia* : « Je ne sais quoi de divin coule sans cesse au travers de leurs cœurs comme un torrent de la divinité même qui s'unit à eux ; ils ne font, tous ensemble, qu'une seule voix, une seule pensée, un seul cœur.... Une même félicité fait comme un flux et reflux dans ces âmes unies. » (*Télémaque*, l. XIX.)

[202] *Enéide*, IV, 3.

[203] Leçon vulgaire : *incidentium ruinam*, location plate et qui choque devant l'*incidunt* de la ligne suivante. Je lis avec un mss. : *incendium dico, ruinam, aliaque quae*. Juvénal semble s'être souvenu de ce texte de Sénèque *Sat.* III, v. 7 :

..... *Incendia, lapsus*
Tectorum assiduos, ac mille pericula saevae
Urbis.

[204] « Homo homini lupus. » (Plaute) « Vir malus puer robuslus.... et omnium adversus omnes perpetuae suspiciones, bellum omnium in omnes. » (Hobbes.)

[205] Voir *Lettres* V, XIV, XVIII, XIX, LXVII. Imité par Montaigne, I, XXV.

[206] Au texte : *Domini mei Gallionis. Domini*, terme de respect : Gallio était son aîné.

[207] Sénèque, *Lettre* LXXVIII, nous apprend que dans sa jeunesse l'excès de ses souffrances physiques l'avait porté au suicide, mais que la vieillesse d'un père qu'il chérissait l'avait retenu.

[208] Voir *Tranquill. de l'âme*, II ; *Lettres* II, XXVIII. Horace, *Odes*, l. II, 16 ; III, I, 37 ; *Ép.*, l. I, II.

Cet ennui que tu fuis est au fond de ton cœur,
Tu ne saurais le fuir qu'en te fuyant toi-même.
Change de lieu, si tu veux, tous les jours ;
Cours la terre et la mer dans ton chagrin extrême :
Ton ennui te suivra toujours.
En vain, pour excuser ton bizarre caprice,
Tu veux injustement en accuser les lieux ;
Ton pauvre esprit a la jaunisse,
Et tout paraît jaune à tes yeux.
Le repos que tu te proposes
Ne s'acquiert point à force de courir.
Apprends, apprend à te souffrir :
On vient à bout par là de souffrir toutes choses.

(Desmarets de Saint-Sorlin.)

[209] *Enéide*, III, 383.

[210] Voy. *Lettre* LXVIII.

[211] Le char léger du fat qui vole en un instant
De l'ennui qui le chasse à l'ennui qui l'attend.

(Delille, *Jard.*, ch. II.)

[212] Rarement à courir le monde
On devient plus homme de bien. (J. B. Rousseau.)

[213] « Qui touche de la poix en sera gâté, et qui se joint au superbe deviendra superbe. » (*Eccles.*, XIII, v. 1.)

[214] *Enéide*, IV, 277.

[215] La mort, la pauvreté, l'obscurité que j'aime,
Pour les ambitieux pire que la mort même,
Ces maux, exagérés par une lâche erreur,
De leur masque effrayant vont perdre la terreur ;
Le sage, qui de loin redoutait leur menace,
Apprend à les braver s'il les regarde en face.

(Delille, *Imagination*.)

[216] Voy. *Lettres* XCXVIII, CXVI. *De la Colère*. I, XII.

[217] *Enéide*, I, 458.

[218] Trait cité aussi par Lucain, IX, 591. Ainsi firent David, Alexandre, Bonaparte en Egypte, etc.

[219] *Serviet aeternum quia parvo nesciet uti.* (Horace, I, *Ép.* X.)

[220] *Ardea*, aujourd'hui le hameau de *mal'aria*.

[221] Ceci est peut-être un souvenir personnel de Sénèque. Caligula, jaloux de son éloquence, voulait le faire périr. Une courtisane l'en détournait, lui disant que Sénèque, atteint de phthisie, ne tarderait pas à mourir. Voir aussi *Lettre XIV*.

[222] *Qui sapit, in tacito gaudeat ille sinu.* (Tibulle, IV, XIII.)

[223] Témoin Aristide.

[224] « Un parler ouvert ouvre un autre parler et le tire hors, comme fait le vin et l'amour. » (Montaigne, III, I.) « Le sage dit quelque part que la conversation enivre, parce qu'elle pousse au dehors le secret de l'âme par une certaine chaleur, et presque sans qu'on y pense. » (Bossuet, *Serm.*, III^e *sem.* du *Carême*.)

[225] C'est que ma belle-sœur, fine et dissimulée,
Amis dans mon secret la discrète assemblée,
Et que je dois compter que dans fort peu de jours
J'aurai pour confidents la ville et les faubourgs.

(Destouches, *Philosophe marié*, II, sc. II.) Voir aussi La Fontaine, *les Femmes et le secret*.

[226] *Semper quod meruerunt expectant.* (Pétrone, 125.)

..... Torquetur peste futura,
Nec recipit somnos, et saepe cubilibus amens
Excutitur, pœnamque luit formidine pœnse.

(Claudien, *In Rufin.*, II, 180.)

[227] *Lettre XCXVII. Quotidie damnatur qui semper timet.* (P. Syrus.)

Ainsi trompant toujours sans pouvoir se tromper,
En vain à son mépris elle veut échapper,
Dans le monde ou chez elle en vain cherche un refuge,
Et seule avec soi-même elle est avec son juge....
Elle rougit au nom de la femme infidèle,
Qu'un cercle indifférent immole devant elle.
(C. Delavigne, *École des vieill.*)

[228] *De natura rerum*, I, 305.

[229] « L'affinement des esprits n'en est pas l'assagissement. » (Montaigne, III, 9.)

[230] *Quo turpius non sint.... desint illi*, leçon des mss. Lemaire a torturé le texte pour en tirer : *quota pars abesse desunt....*

[231] Je lis comme J. Lipse : *et te aliis molestum et se* (au lieu de *esse*) *reddebant*.

[232] Je lis avec un mss. : *Mori me vult?* et non *Mori vult*.

[233] *Énéide*, VI, 264.

[234] L'aise et l'ennui de la vie
Ont leur course entresuivie
Aussi naturellement
Que le chaud et la froidure ;
Et rien, afin que tout dure,
Ne dure éternellement. (Malherbe.)

[235] *Sed levius fit patientia*
Quidquid corrigere est nefas. (Horace, I, *Od.* XXI.)

[236] De murmurer contre elle et perdre patience
Il est mal à propos.
Vouloir ce que Dieu veut est la seule science
Qui nous met en repos.

(Malherbe, *Consol. à du Périer*.)

« Votre mort est une des pièces de l'ordre de l'univers, une pièce de la vie du monde. » (Montaigne.)

[237] Voy. sur Attalus, *Lettres* IX, LXIII, LVII, LXXXI.

[238] Voy. *Lettre* IX.

[239] C'est ce vrai, dont tous les esprits
Ont en eux-mêmes la semence,
Que l'on sent, mais qu'on est surpris
De trouver vrai quand on y pense. (Lamothe, *Odes*.)

[240] Voir Cicéron, *De finib.*, V, IXII ; et Gresset, *le Méchant*, acte IV, sc. IV. « Les hommes, fripons en détail, sont en gros de fort honnêtes gens ; ils aiment la morale ; cela se voit admirablement bien sur les théâtres : on est sûr de plaire au peuple par des sentiments que la morale avoue, et de le choquer par ceux qu'elle réproche. » (*Esprit des lois*, XXV, II.)

Le monde est vertueux, il aime les belles actions.... qu'il ne fait pas lui-même. (C. Doucet, *la Considération*, coméd.)

[241] Chacun, peint avec art dans ce nouveau miroir,
S'y vit avec plaisir, ou crut ne s'y point voir :
L'avare, des premiers, rit du tableau fidèle
D'un avare souvent tracé sur son modèle.

(Boileau, *Art poétique*, ch. III.)

[242] Je lis avec presque tous les mss. : *patientiore novissime exitu*. Lemaire : *potentiorum novissimo*....

[243] « Tout ainsi que la voix contrainte dans l'étroit canal d'une trompette sort plus aiguë et plus forte ; ainsi me semble-t-il que la sentence, pressée aux pieds nombreux de la poésie, s'eslance bien plus brusquement et me sert d'une plus vive secousse. » (Montaigne, I, V.)

De la contrainte rigoureuse
Où l'esprit semble resserré,
Il reçoit cette force heureuse
Qui l'élève au plus haut degré.
Telle, en d'étroits canaux pressée,
Avec plus de force lancée,
L'onde s'élève dans les airs ;
Et la règle qui semble austère,
N'est qu'un art plus certain de plaire,
Inséparable des beaux vers.

(La Faye, *Ode sur la rime*.)

[244] P. Syrus.

[245] Voir *Lettre* L.

[246] Voy. sur Solion, *Lettre* XLIX.

[247] Sur Sextius, Voy. *Lettres* LIX, LXIV et XCVIII.

[248] Sur cette doctrine de Pythagore, voir le passage de Plutarque traduit par Rousseau : *Emile*, liv. II ; Ovide, *Métam.*, liv. XV ; Delille, *la Pitié*, ch. I ; Roucher, *les Mois*, ch. II, vers la fin.

[249] *Vita non tollitur, sed mutatur*. Prose de la messe des morts.

[250] Quatre Mss. portent : *Quod crudelitatis tuae damnum est?* deux seulement *credulitatis*, que je

préfère.

[251] *Qui calumniam timebat, non philosophiam oderat*, Lemaire. Je maintiens le texte de tous les mss. : *qui non calumniam timebat, sed phil...* Voir ce que Sénèque dit de son père : *Consol. à Helvia*, XVI.

[252] *Géorg.*, III, 284.

[253] *Géorg.*, III, 66.

[254] Même métaphore et pensée dans Plutarque. (*Comment il faut lire les poètes*). « Lorsque nous recevons par la lecture une sorte de pâture spirituelle, chaque esprit s'approprie ce qui convient plus particulièrement à son tempérament intellectuel, et laisse échapper le reste. De là vient que nous ne lisons pas du tout les mêmes choses dans les mêmes livres ; ce qui arrive surtout à l'autre sexe comparé au nôtre, car les femmes ne lisent pas comme nous. » (De Maistre, *Soirées de Saint-Petersbourg*, VII.)

[255] *Géorg.*, III, 260.

[256] Imité d'un beau passage de Cicéron, *Tusc.*, II, IV. Voir aussi le XIII^e *Fragm. en prose* de Sénèque. « Que tes discours ne rougissent point de ta conduite ; *non confundant opera tua sermonem tuum* ; quand tu parles dans l'église, qu'on ne puisse te répondre, à part soi : « Pourquoi ce que tu dis ne le fais-tu pas ? Que la bouche, la conscience, la main du prêtre soient d'accord. » (Saint Jérôme, *Ep.* XII, à *Nepot.*) « Constance de comédie et de livre qui se présente et qui se lit, mais qui n'a rien de vrai ni de naturel. La douleur mène tous les jours en triomphe la philosophie, et les philosophes sont eux-mêmes des exemples mémorables de l'inutilité de leurs paroles. » (Balzac, XXVII, *Lettre* III.)

[257] Dans la confusion des mss. je crois pouvoir lire : *et ingens agmen non talium*. Lemaire : non^[tot ac] *talium*.

[258] À comparer avec la *Lettre* IX.

[259] Voir *Quest. nat.*, III, *Préface*.

Velocis spatii meta novissima :

Spem ponant avidi, solliciti metum. (Senec, *Troad.* 398.)

[260] Lucrèce, II, v. 64.

[261] Voir *de la Colère*, III, XXIII.

Du sein de la terre entrouverte,

Ces instruments de notre perte,

L'argent et l'or sont arrachés.

On les tire de ces abîmes

Où, sage et prévoyant nos crimes,

La nature les a cachés. (*Astrée*, ode de Lamothe.)

[262] « Oiseau aux ailes de pourpre ou de feu. » C'est le flammant, amphibie qui abonde sur les côtes d'Afrique. Les anciens en faisaient grand cas, les modernes le dédaignent. Cependant les Maures s'en nourrissent.

[263] Sur Attalus, voy. *Lettre* CVIII.

[264] Voir Pline, *Hist.*, XXVI, XXVIII.

Lauta tamen cæna est ; fateor, lautissima, sed cras ?

Mullorum leporumque, et suminis exitus hic est. (Martial, XII, 48.)

Venter universos hominum labores, momentanea blandimenta, stercoris fine condemnat. (Saint Jérôme, à *Fabiol.*, *Lettre* III.)

« Que pensera Emile quand il trouvera que toutes les régions du monde ont été mises à contribution, que vingt millions de mains peut-être ont longtemps travaillé, et tout cela pour lui présenter en pompe à midi ce qu'il va déposer le soir dans sa garde-robe ? » (J. J. Rousseau.)

[265] Paroles d'Épicure. Voir *Lettre* XXV.

[266] Toutes les éditions : *Nullum animal alterius pars est*, répétition hors de propos de ce qui est

quelques lignes plus haut. Les mss. *alteri pars est* ; ou *animalis alteri par est*. Il faut donc lire ; *Nullum animal alteri pars est*.

[267] Voir Pline, *Hist.*, VIII, I.

[268] *Imago*. Alias *similitudo*, Lemaire : *magnitudo*.

[269] Quelques stoïciens donnaient à Dieu cette forme. Voir l'*Apokolokyntose*, VII.

[270] *Melior est patiens viro forti, et qui dominatur animo suo, expugnatore urbium*. (*Proverb.*, XVI, 32.)

Réglez sur vos propres désirs,
C'est le plus beau des diadèmes.

(La Fontaine, *Prol. de Daphné*.)

[271] Je lis : *majus injustæ est*, selon quatre mss. Lemaire : *quam justam esse*.

[272] Voir *Lettre LXXXI* et *De la colère*, III, XLI.

[273] Question traitée par Cicéron, *Brutus*, XIII, et par Quintilien, XII, X et XVI.

[274] Mot de Platon, « Le style est l'homme même. » (Buffon.)

[275] « La littérature est l'expression de la société. » (Mme de Staël.) Voir aussi *Nouv. Héloïse*, VI, Lettre V.

[276] Voir *Lettre CXV* : *Oratio vultus animi*.

[277] Le vers se sent toujours des bassesses du cœur. (Boileau.)

Un esprit corrompu ne fut jamais sublime.

(Voltaire, *Ep. à Clairon*.) Voir Quintil., XI, *Initio*.

[278] Voir *de la Providence*, III, et *Lettre CXIII*. Sur l'afféterie de Mécène, consulter Quintilien, IX, IV. Suétone, *August.*, LXXXVI. Tacite, *de Orat.*, XXVI. Macrobe, II, IV. On la sentira surtout en lisant de ses vers à Horace dans Suétone, *Vie d'Horace*, et dans les *Étymologies* d'Isidore, I. IX.

[279] Je lis avec Scaliger : *remigant* au lieu de *remittant*.

[280] Je lis *fanatur, nec more Tyrani*. Les textes sont très équivoques.

[281] Téntia, qu'il répudiait sans cesse, pour la reprendre toujours. Voir *De la Providence*, LII.

[282] Voir *de la Vie heureuse*, II.

..... Ainsi qu'en sots auteurs,
Notre siècle est fertile en sots admirateurs :
Il en est chez le duc, il en est chez le prince.

(Boileau, *Art poétique*.)

[283] « Opposez-vous fortement à la vicieuse imitation de quelques jeunes docteurs qui travaillent tant qu'ils peuvent au rétablissement de la barbarie. Leurs locutions sont ou étrangères, ou poétiques : leurs périodes sont toutes rimes ou antithèses. S'il y a dans les mauvais livres quelque mot pourri de vieillesse, ou monstrueux par sa nouveauté, une métaphore plus effrontée que les autres, une expression insolente et téméraire, ils recueillent ces ordures avec soin et s'en parent avec curiosité. Voilà une étrange maladie et de vilaines amours. » (Balzac, XII, *Lettre IV*.)

[284] Voir *Lettre C*.

[285] Sénèque fait contraster à dessein ce mérite d'Arruntius avec les vices de Salluste, pour prouver, comme il le dit plus bas, que l'imitation du style n'implique pas toujours l'imitation des mœurs.

[286] *Géorg.*, IV, 212.

[287] Voir *Lettres LXXXIX* et *XCIV. Consol. à Helvia*, X.

[288] « Cette vie qui en couvre tant d'autres, de qui tant d'autres vies dépendent, qui occupe tant de monde par son usage, remportant de places, se desplace-t-elle comme celle qui tient à son simple nœud? Nul de nous ne pense assez n'être qu'un. » (Montaigne, II, X)

« Cet homme qui a tant de charges, tant de titres, tant d'honneurs, tant de fois comte, tant de fois seigneur, possesseur de tant de richesses, maître de tant de personnes ; ministre de tant de conseils, ne se comptera jamais pour un seul homme ; et il ne considère pas qu'il ne fait que de vains efforts, puisqu'enfin, quelque soin qu'il prenne de s'accroître et de se multiplier en tant de manières et par tant de titres superbes, il ne faut qu'une seule mort pour tout abattre, et un seul tombeau pour tout enfermer. » (Bossuet, *Sur la Nativité*.)

[289] *Forma viros neglecta decet.* (Ovide, *Art. amandi*.)

[290] Voir *Lettre LXXXSX*. au début : Platon, *Phèdre*, X. Cicéron, *Tusc.*, et des *Devoirs*, I, V. « Cette éternelle beauté pour qui les disciples de Platon se hâtaient de quitter la terre, ne se montre à ses amis ici-bas que voilée ; elle s'enveloppe dans les replis de l'univers comme dans un manteau : car si un seul de ses regards tombait directement sur le cœur de l'homme, il ne pourrait le soutenir, il se fendra en délices. » (Chateaubr., *Génie du Christian*.)

[291] *Enéide*, I, 326.

[292] Voir *Lettre XCV*.

[293] Sous des traits languissants, sous des dehors infâmes
Peuvent se dérober de magnifiques âmes. (*Pot de vin*, *Sat.*, A. Barbier.)

[294] Voir *de la Constance au sage*, XII ; 15^e *Fragm.* en prose.

[295] J'ai vu mille peines cruelles
Sous un vain masque de bonheur,
Mille petites réelles
Sous une écorce de grandeur,
Mille lâchetés infidèles
Sous un coloris de candeur. (Gresset, *la Chartreuse*.)

[296] L'argent seul au palais peut faire un magistrat. (Boileau, *Sat.* VIII.)

[297] Voir Pétrone, c. LXXXVIII.

[298] Ovide, *Mélant.*, II, 107.

[299] Les dix premiers vers sont tirés de divers endroits d'Euripide et de Sophocle.

[300] Voir *Lettre XXXVI*.

[301] Voir *Lettre LXXXV*, et *De la colère*, I, VII ; III, X.

[302] Partout d'un dieu clément la bonté salutaire
Attache à nos besoins un plaisir nécessaire. (Voltaire, *Disc. sur le plaisir*.)

[303] Voir Massillon, *Sur la tiédeur*, II^e *Serm.*, II^e partie. *Nouvelle Héloïse*, partie VI, *Lettre VI*.

[304] *Excusare quam excutere*. Ainsi Fontenelle : *Il est plus facile de s'abstenir que de se contenir*.

[305] Voir *lettre XCII*, et *de la Constance du sage*, XV. Thucydide, *Oraison funèb.* prononcée par Périclès.

« Les bornes du possible dans les choses morales, sont moins étroites que nous ne pensons ; ce sont nos faiblesses, nos vices, nos préjugés qui les rétrécissent. Les âmes basses ne croient point aux grands hommes : de vils esclaves sourient d'un air moqueur à ce mot de *liberté*. Par ce qui s'est fait, considérons ce qui se peut faire. » (Rousseau, *Contr. social*, XII.)

[306] Voy. *Lettres CVI* et *CXIII*.

[307] Voir Cicéron, *de Nat. Deor.*, I, XVII ; II, XXXVII.

[308] Voir *de la Colère*, III, XV. *De la Providence*, chap. dernier. *Timidi est optare necem*. (Ovide, *Métamorph.*, IV, II.)

J'appelle en vain la mort, et mon erreur est grande
Si je me puis donner ce que je lui demande.

Toutes sortes d'objets favorisent mes vœux :
Le fer et le poison, et les eaux et les feux.
Oui, vous êtes partout, gouffres et précipices,
Recours du désespoir, volontaires supplices,
Et vous perdez pour moi le titre d'inhumains ;
Mon destin, mon remède est en mes propres mains.
La mort est ici-bas la puissance absolue....
Qui ne la peut trouver ne la cherche pas bien.
(Gombault, *les Danaïdes*, trag., sc. dern.)

[309] « Que ferez-vous ici, faibles discoureurs? Détruisez-vous ces remparts en jetant des fleurs? Dissiperez-vous ces conseils cachés en chatouillant les oreilles? Croyez-vous que ces superbes hauteurs tombent au bruit de vos périodes mesurées? Et pour captiver les esprits, est-ce assez de les charmer un moment par la surprise d'un plaisir qui passe? Non, non, ne nous trompons pas : pour renverser tant de remparts et vaincre tant de résistance, et nos mouvements affectés, et nos paroles arrangées, et nos figures artificielles sont des machines trop faibles. Il faut prendre des armes plus puissantes, plus efficaces. » (Bossuet, *Orais. fun. du R. P. Bourgoing*.)

[310] Voir *Brièveté de la vie*, X. Massillon, *Serm. sur l'emploi du temps*,
On n'a pas le loisir de goûter la lumière.
Misérables mortels, combien possédez-vous
Un présent si cher et si doux?
Retranchez-en le temps dont Morphée est le maître.
Retranchez ces jours superflus
Où notre âme, ignorant son être,
Ne se sent pas encore ou bien ne se sent plus :
Otez le temps des soins, celui des maladies,
Intermède fatal qui partage nos vies. (La Fontaine, *le Quinquina*.)

[311] Je lis *areae* comme Fickert et un mss. Lemaire : *arte*. Un autre *abs se*.

[312] Voir *Des bienfaits*, VII, X. Et Cic, *Attic.*, V, XXI.

[313] *Major e longiquo reverentia*. (Tacite.)

[314] Voir *Lettre II*. Regnard semble avoir parodié cet endroit dans *le Joueur* :
..... Que faut-il à la nature humaine?
Moins on a de richesse et moins on a de peine :
C'est posséder les biens que savoir s'en passer.

[315] Voir *Lettre XCI*.

Aestuat infelix angusto in limite mundi. (Juvénal.) Maître du monde entier s'y trouvait trop serré.
(Boileau.)

[316] « L'Écriture a grande raison de dire : *les hommes des richesses, viri divitiarum*, et non les richesses des hommes, pour montrer que l'avare n'est pas vraiment possesseur de sa fortune, mais qu'il est possédé par elle. » (Saint Ambr., *sur Naboth*.)

..... Ce malheureux attendait
Pour jouir de son bien une seconde vie,
Ne possèdent pas l'or, mais l'or le possédait.
(La Fontaine, *l'Avare*.)

[317] Horace, I. *Sat. II*.

[318] Voir *Lettre XLV. De la Clémence*, I, III. Lucrèce, IV, 1154, si bien imité par Molière dans *le Misanthrope*. La Bruyère, *du Cœur : Toutes les passions sont menteuses....* (Malebranche, *Recherche de la vérité*, I. I.)

- [319] N'y a-t-il pas là comme une image de l'homme-Dieu des chrétiens?
- [320] « Car nous n'avons pas ici de cité permanente. » (Saint Paul.)
- [321] Ninon de L'Enclos, en danger de mourir à vingt-deux ans, répondait à ses amis qui déploraient sa destinée : « Ah! je ne laisse au monde que des mourants. »
- [322] Voir *Lettres I et XXIV*. Montaigne, I, 19. Deshoulières. *Réflexions diverses*.
- [323] *Peregrini et hospites super terram*. (Saint Paul, *Hebr.*, XI, 13.)
- [324] Horace, I. *Sat.* III, v. II.
- [325] *Tantum interest inter meipsum et meipsum!* (Saint Augustin, *Confess.*, X, 30.) « Il se trouve autant de différence de nous à nous mêmes que de nous à autrui. » (Montaigne, II, I.) Voir Horace, I, *Ép.* I. Boileau, *Sat.* VIII. Andrieux, *Meunier de Sans-Souci*
- [326] Deux philosophes stoïciens.
- [327] Voir Pétrone, *Fragm.*, le *Pantomime*, *loquacissimae manus, linguosi digiti, clamotum silentium, expositio tacita*. (Cassiodore, IV, *Ep. ultima*.)
- [328] Je sens en moi certain agent ;
Tout obéit dans ma machine
À ce principe intelligent.
De tous nos mouvements c'est l'arbitre suprême....
Un esprit vit en nous et meut tous nos ressorts ;
L'impression se fait : le moyen? Je l'ignore. (La Fontaine, *Les deux rats et l'œuf*.)
- [329] Voir Cicéron, *De finibus*, III, V.
- [330] Voir Bernardin de Saint-Pierre, *Étude I* ; Delille, *Imagin.*, I.
- [331] « Comment tant d'animaux entrent-ils dans la vie avec des haines sans offense, des industries sans apprentissage et des instincts plus sûrs que l'expérience? » (Bernard, de Saint-Pierre, *Étude II*.)
- [332] « Chez l'abeille, le castor, les fourmis, l'industrie publique meurt et renaît tout entière à chaque génération. Une prompte et fatale perfection les saisit au début de la vie et leur interdit la perfectibilité. L'individu est toujours égal à l'espèce. » (Rivarol, *Métaphys.*)
- [333] *Omnibus ignotae mortis timor, omnibus hostem
Praesidiumque datum sentire, et noscere teli
Vimque modumque sui*. (Ovide, *Halieutic.*)
- [334] *Géorg.*, I, 259. Trad. de Delille pour le premier vers.
- [335] Voy. *Lettre XII*, l'anecdote de Pacuvius ; et *La vie heureuse*, XI.
- [336] Le temps est assez long pour quiconque en profite :
Qui travaille et qui pense en étend la limite ;
On peut vivre beaucoup sans végéter longtemps. (Voltaire, *VI^e discours*.)
- [337] Ce que j'ôte à mes nuits je l'ajoute à mes jours. (Rotrou, *Venceslas*.)
- [338] Manuse. : *Spectant*. J. Lipse : *expetunt*. Je propose *exsecant*.
Voy. *Lettre XLVII*. Sénèque le père : *Excisorum greges, ut ad longiorem patientiam idonei sint*. Controv. V, XXXIII.
Pour prolonger la fleur de son trop court printemps,
L'homme impubère encore a vu le fer impie
Extirper de ses flancs les germes de la vie (*Exsectaque viscera ferro*). (Pétrone, c. CXIX.)
- [339] Ces bosquets étaient même arrosés de piscines qui portaient des barques. (Sénèque le père, Controv., V, V.)
- [340] Voir ce que dit Suétone, c. XXXI, des bains de Néron et de cette piscine qu'il avait commencé de

faire creuser du cap Misène au lac Averno pour contenir toutes les eaux thermales de Baïes.

[341] Voy. *Tranquillité de l'âme*, XI et la note.

[342] Ce Montanus est parodié par Sénèque : *Ayokalokynt.*, II.

[343] C'est ce Vinicius dont Auguste disait : « Il a de l'esprit argent comptant. » *Ingenium in numerato*.

[344] Ainsi Sénèque le père : *Lucem intueri innocentes matuerunt*. *Controv.* II, IX. Pensées qui rappellent ces vers trop connus :

Quand on fut toujours vertueux,

On aime à voir lever l'aurore.

[345] Dans un siècle fécond en monstrueux excès,

En vain vous m'étaiez des sottises vulgaires :

Vite, engloutissez-moi tout le bien de vos pères,

Ou dans votre quartier, obscurément fameux,

Dans nos salons bourgeois végétez donc comme eux.

... De cet avis sentant bien l'importance....

Mondor se ruinait avec un goût exquis. (Delille, *Ep. sur le luxe*.)

[346] Pour nous neuf heures du soir ; la première de la nuit commençait à six.

[347] « Milles routes dévoyent du blanc, une y va. » (Montaigne.)

[348] « La raison tient de la vérité, elle est une : on n'y arrive que par un chemin, et l'on s'en écarte par mille. L'étude de la sagesse a moins d'étendue que celle que l'on ferait des sots et des impertinents. » (La Bruyère, *de l'Homme*.) Voir *Lettres* XVI et XLVII.

[349] *Sibi ipsa acquiescit*, deux manusc. Lemaire : *assuescit*.

[350] Voir *de la Vie heureuse*, I. *Quod exemplo fit, id etiam fieri jure putant*. (Cic, *ad Sulpic.*, *Ep.* III.) *Et cœpit esse licitum quod publicum est*. (Cyprien à Donat., *Ep.* I.)

[351] Voir *Lettre* LXXXVII.

[352] Voir *Des bienfaits*, VII, IX, et la note.

[353] Voir *de la Clémence*, II, V. *Deum a religioso cereri, a supersticioso timeri*. (Varron cité par saint Augustin.) *Non dedit nobis (Deus) spiritum timoris, sed virtutis et dilectionis*. (Saint Paul, *Timoth.*, I, VII.)

[354] Virg., *Géorg.*, I, 476.

[355] *Herba lactente*. Virg., *Géorg.*, I, 315 : *lactentia frumenta*. « Le grain de blé renferme un germe revêtu d'une petite gaine qui perce la terre et devient une feuille séminale, *cotylédon*. C'est son unique *mamelle*, alimentée de la farine du grain. Elle pousse une radicule qui doit puiser bientôt dans la terre même des sucres plus abondants. : (Bernard, de Saint-Pierre, *Harmon.*, I.)

[356] *Testimonium perhibeo illis quod aemulationem Dei habent* (Saint Paul, *Rom.*, X, 2.)

[357] « Et les malheureux pourtant me font moins de pitié que les heureux, » (Esch., *Agam.*, v. 1336.) *Miserere tufelicism*. (Bilbilicus, I, *Epig.* L.)

Se voir du bien par delà ses souhaits

N'est souvent qu'un bonheur qui fait des misérables :

Il n'est ni train pompeux ni superbes palais

Qui n'ouvrent quelque porte à des maux incurables. (Molière, *Psyché*, IV, sc. I.)

CONSOLATIONS

Traduction J. Baillard, 1861.

Oeuvre numérisée par Marc Szwajcer
85 pages

TABLE

CONSOLATION À MARCIA

CONSOLATION A HELVIA

CONSOLATION À POLYBE

CONSOLATION À MARCIA

I. Si je ne vous savais, Marcia, aussi éloignée de la pusillanimité de votre sexe, que de tout autre défaut, si l'on n'admirait votre caractère comme un modèle des mœurs antiques, je n'oserais m'opposer à une douleur comme la vôtre, quand je vois des hommes même s'attacher à la leur et la couvrir avec amour ; je ne me serais pas flatté dans un moment si défavorable, près d'un juge si prévenu, sur un grief si révoltant, de réussir à vous faire absoudre la fortune. J'ai été rassuré par votre vigueur d'âme bien connue et par la grande épreuve où s'est fait voir votre courage. On n'ignore pas quel fut votre dévouement à la personne d'un père, pour lequel votre tendresse fit les mêmes vœux que pour vos enfants, sauf de le voir vous survivre, et ce vœu même, peut-être l'avez-vous formé. Car une grande affection se permet sur quelques points de contredire la commune raison. Quand votre père, A. Cremutius Cordus, voulut mourir, vous combattîtes de toutes vos forces son projet. Dès qu'il vous eut prouvé que c'était l'unique moyen d'échapper aux satellites de Séjan et à la servitude, sans approuver sa détermination, vous y prêtâtes une adhésion forcée et vos larmes coulèrent ; en public, il est vrai, vous étouffâtes vos gémissements, mais ce ne fut pas sous un front joyeux, et cela dans un siècle où un grand effort de piété filiale était de ne pas se montrer dénaturé.^[1]

Mais à la première occasion, et sitôt que les temps changèrent, le génie de votre père, vainqueur des flammes qu'il^[2] avait subies, fut par vous rendu au public ; vous l'avez vraiment racheté du trépas, en réintégrant dans les bibliothèques publiques les livres que cet homme de cœur avait écrits de son sang. Que ne vous doivent pas les lettres latines ? Un de leurs plus beaux monuments était en cendres. Que ne vous doit pas la postérité ? L'histoire lui parviendra pure de mensonge : œuvre qui coûta cher à son auteur. Que ne vous doit-il pas lui-même ? Sa mémoire vit et vivra tant qu'on mettra du prix à connaître les annales romaines, tant qu'il se trouvera un seul homme curieux de remonter aux faits de nos ancêtres, curieux de savoir ce qu'est un vrai Romain, et quand déjà se courbaient toutes les têtes attelées au joug de Séjan, ce que fut un mortel indomptable, un caractère, un esprit, une plume indépendante. Quelle immense perte pour la république, si ce génie qu'avaient condamné à l'oubli ses deux plus beaux mérites, l'éloquence et la liberté, n'en eût été exhumé par vous ! On le lit, on l'admire ; il est dans nos mains et dans nos cœurs ; il ne craint plus l'outrage des temps ; et de ses bourreaux, tout jusqu'à leurs crimes, qui seuls leur ont valu un nom, mourra bientôt dans le silence.

Témoin de votre force d'âme, je ne vois plus quel est votre sexe, je ne vois plus ce front qu'obscurcit depuis tant d'années l'immuable empreinte d'une

première tristesse. Et remarquez combien peu je cherche à vous surprendre, à tendre aucun piège à votre cœur. Je vous rappelle vos malheurs d'autrefois ; or voulez-vous savoir si cette nouvelle plaie se peut guérir? L'ancienne n'était pas moindre, et je vous la montre cicatrisée. À d'autres les molles complaisances et les ménagements : moi j'ai résolu d'attaquer de front vos chagrins ; vos yeux sont fatigués, épuisés par les larmes que fait couler l'habitude, excusez ma franchise, plutôt encore que le regret : j'arrêterai ces larmes, vous-même, s'il est possible, aidant à votre guérison, sinon, malgré vous-même, dussiez-vous retenir et embrasser une douleur qui vous tient lieu de ce fils auquel vous l'avez fait survivre.^[3] Car enfin quel en sera le terme? On a tout essayé en vain, on a épuisé les représentations de vos amis, l'ascendant d'hommes distingués, tous de votre famille ; les belles-lettres, cet héréditaire et paternel apanage, ne sont plus qu'une consolation vaine qui vous distrait à peine un moment et que votre oreille laisse passer sans l'entendre. Le temps lui-même, remède naturel et tombeau des plus grandes afflictions, a pour vous seule perdu son efficacité. Trois ans déjà se sont écoulés, et votre deuil n'a rien diminué de sa première véhémence : il se renouvelle et s'affermi chaque jour ; il s'est fait un titre de sa durée ; il est venu au point de croire qu'il y aurait honte à cesser.

De même que tous les vices s'enracinent plus profondément, si on ne les étouffe en leur germe ; ainsi ces affections tristes et malheureuses, victimes d'elles-mêmes, finissent par se repaître de leur propre amertume ; et l'infortune puise dans son chagrin une jouissance contre nature.^[4] J'aurais donc souhaité dès le principe venir à votre aide : un moindre remède eût suffi pour dompter le mal naissant ; invétéré, il faut des moyens plus énergiques pour le combattre. Même les plaies du corps se guérissent sans peine, quand le sang a fraîchement coulé : alors on emploie le feu, on sonde bien avant ; elles souffrent le doigt qui les interroge ; mais une fois corrompues, envieillies, dégénérées en ulcères funestes, la cure est plus difficile. Il n'est ménagement ni palliatif qui puisse désormais réduire une douleur aussi rebelle que la vôtre : le fer doit la trancher.

II. Je sais que toute consolation commence par des préceptes pour finir par des exemples. Il est bon parfois de changer cette méthode : on ne doit pas traiter de même tous les esprits. Les uns cèdent à la raison ; aux autres il faut opposer de grands noms, une autorité qui ne leur laisse plus l'esprit libre, qui les éblouisse et leur impose. Pour vous, je mettrai sous vos yeux deux illustres exemples de votre sexe et de votre époque, une femme qui s'est livrée à tout l'entraînement de sa douleur, une autre qui, frappée par un semblable coup, mais perdant davantage, ne laissa pas toutefois au malheur un long pouvoir sur son âme et sut bien vite la rétablir dans son assiette. Octavie et Livie, l'une sœur, l'autre épouse d'Auguste, avaient toutes deux vu périr un fils à la fleur de l'âge

et toutes deux l'espoir légitime qu'il régnerait un jour. Octavie avait perdu Marcellus, gendre et neveu d'un prince qui déjà se reposait sur lui, qui l'allait charger du fardeau de l'empire. Jeune, actif d'esprit, d'un talent plein de vigueur ; et puis d'une tempérance, d'une retenue de mœurs qui à son âge, qui dans son rang méritaient plus qu'une médiocre admiration ; patient dans les travaux, ennemi des voluptés, quelque tâche que lui imposât son oncle, quoi qu'il voulût pour ainsi dire édifier sur Marcellus, Marcellus eût pu y suffire. C'était un digne choix, une base que rien n'eût fait céder.^[5] Tant que sa mère lui survécut, elle ne cessa de pleurer et de gémir, elle ne souffrit aucune parole qui eût pour but de la soulager, ni rien qui pût seulement la distraire. Tout entière à son deuil, absorbée par cette seule pensée, elle fut le reste de sa vie ce qu'on l'avait vue au convoi de son fils, non qu'elle n'osât se relever de son abattement ; mais repoussant ce qui l'y eût aidée, elle croyait perdre deux fois son fils si elle renonçait à ses larmes. Elle ne voulut avoir aucun portrait de cet être tant chéri, ni qu'on parlât jamais de lui devant elle. Elle avait pris en aversion toutes les mères et détestait surtout Livie, dont le fils semblait avoir hérité du bonheur promis au sien. N'aimant que les ténèbres et la solitude, dédaignant jusqu'à son frère, elle refusa les vers faits pour célébrer la mémoire de Marcellus et tout ce que les beaux-arts lui prodiguaient d'hommages ; elle ferma son oreille à toute consolation ; elle se tint en dehors des devoirs les plus ordinaires de la vie ; même la haute fortune de son frère et les trop vifs rayons de sa grandeur la blessaient : elle se fit comme un tombeau de sa retraite. Entourée de ses autres enfants et de ses petits-fils, elle ne déposa plus l'habit de deuil, à la grande mortification de tous les siens, du vivant desquels il lui semblait avoir tout perdu.

III. Livie s'était vu ravir son fils Drusus, qui eût été un grand prince, qui était déjà un grand capitaine. Il avait pénétré jusqu'au fond de la Germanie, et planté les aigles romaines en des lieux où l'on savait à peine qu'il fût des Romains. Il était mort vainqueur en pleine expédition ; et les ennemis même l'avaient respecté malade, avaient signé une trêve en son honneur et n'osaient souhaiter un accident pour eux si prospère. À la gloire de cette mort, reçue pour la république, se joignaient les regrets immenses des citoyens, des provinces, de l'Italie entière à travers laquelle, escortées des municipes et des colonies accourues à la cérémonie lugubre, ses funérailles furent menées triomphalement jusque dans Rome.^[6] La mère n'avait pu recevoir du fils l'adieu suprême et la douceur du dernier baiser. Après avoir, durant une longue route, suivi ces dépouilles si chères et vu brûler dans toute l'Italie tant de bûchers, qui, à chaque pas, semblaient renouveler sa perte et irritaient sa blessure, Livie, dès qu'elle eut porté Drusus dans la tombe, y déposa son chagrin avec lui : son affliction fut

mesurée et non moins digne de l'épouse de César que légitime pour une mère.^[7] Aussi ne cessa-t-elle de célébrer le nom de son fils, de multiplier partout son image en public, en particulier, de parler et d'entendre avec charme parler de lui, tandis qu'on ne pouvait rappeler et honorer le souvenir de Marcellus sans se faire un ennemi de sa mère.

Choisissez de ces deux exemples lequel vous paraît le plus louable. Suivre le premier, ce serait vous retrancher du nombre des vivants, prendre en aversion les enfants d'autrui, les vôtres, celui même que vous pleurez ; être pour les mères une rencontre de sinistre augure, rejeter tout plaisir honnête et licite comme messéant à votre infortune, haïr la lumière, maudire votre âge qui ne vous plonge pas assez vite au tombeau, et, faiblesse des plus indignes qui répugne trop à vos sentiments connus par de plus nobles traits, ce serait faire voir que vous ne voulez plus vivre et que vous n'osez mourir.

Mais si vous prenez pour modèle la courageuse Livie, vous serez dans le malheur plus retenue, plus résignée, et ne vous consumerez pas de mille tourments. Quelle folie en effet^[8] de se punir de ses misères, de les aggraver par un mal nouveau? Cette sévérité de mœurs, cette réserve qui fut la règle de toute votre vie, vous y serez fidèle encore aujourd'hui ; car la douleur aussi a sa modestie.^[9] Pour assurer à votre fils un digne et plein repos, ne cessez de répéter son nom, de penser à lui : vous le placerez dans une sphère meilleure si son image, comme autrefois sa personne, se présente à sa mère sous les traits du bonheur et de la sérénité.

IV. Je ne vous mènerai pas à cette rigide école qui veut qu'on s'arme, dans des malheurs humains, d'une dureté inhumaine, et qu'une mère ait les yeux secs le jour même des funérailles d'un fils.^[10] Prenons tous deux le bon sens pour arbitre et posons-nous cette question : « Que faut-il que soit la douleur? ou grande ou éternelle? » Ici, je n'en doute pas, l'exemple de Livie que vous avez vue de près et vénérée, sera-référent par vous. Elle vous appelle à ses conseils : dans la première ferveur de son deuil, quand l'affliction est le plus impatiente et rebelle, Livie s'abandonna aux consolations d'Aréus, le philosophe de son mari,^[11] et confessa que cet homme avait beaucoup fait pour elle, plus que le peuple romain qu'elle ne voulait pas attrister de sa tristesse, plus qu'Auguste, qui chancelait privé de son second appui,^[12] et n'avait pas besoin que le deuil des siens vînt l'accabler ; plus enfin que Tibère son fils, dont la tendresse lui fit éprouver, après cette perte prématurée et tant regrettée des peuples, que c'était le nombre plutôt que l'amour de ses enfants qui lui manquait. J'imagine que, près d'une femme si jalouse de maintenir sa renommée, Aréus dut entrer en matière et débiter de la sorte :

« Jusqu'à ce jour, Livie (autant du moins que je puis le savoir, moi, l'assidu

compagnon de votre époux, initié par lui non seulement aux faits qu'on laisse connaître au public mais aux plus secrets mouvements de vos âmes), vous avez pris garde de ne pas offrir en vous la moindre prise à la censure. Sur les plus grandes choses, et même sur les plus petites, vous vous êtes observée de manière à jamais n'avoir besoin de l'indulgence de la renommée, ce juge indépendant des princes. Et je ne sache rien de plus glorieux au rang suprême que d'accorder des milliers de grâces, et de n'en demander aucune. Suivez donc ici encore votre belle coutume ; ne hasardez rien dont vous puissiez dire : « Que ne l'ai-je pas fait, ou que ne l'ai-je fait autrement? »

V. « Je vous prie aussi, je vous conjure même de ne pas vous montrer difficile et intraitable à vos amis. Vous ne pouvez ignorer, en effet, qu'ils ne savent maintenant comment se comporter devant vous, s'ils parleront quelquefois de Drusus, ou s'ils garderont le silence : ils ont peur que se taire sur cet illustre nom ne soit lui faire injure, ou que le prononcer ne vous blesse. Loin de vous, dans nos réunions, ses actions et ses discours sont exaltés, célébrés comme ils le méritent : devant vous toutes les bouches sont muettes sur lui. Vous êtes donc privée de la plus vive satisfaction, d'assister à l'éloge d'un fils pour la gloire duquel, j'en suis sûr, vous sacrifieriez vos jours, s'il était possible à ce prix de la rendre éternelle. Souffrez donc, provoquez même des entretiens dont il soit l'objet ; prêtez avec intérêt l'oreille à ce nom et à cette mémoire ; n'y voyez pas un sujet de déplaisir, comme le font tant d'autres qui, frappés comme vous, prennent pour un surcroît de malheur de s'entendre consoler. Appuyée tout entière sur le point sensible de vos souffrances, et oubliant les douceurs qu'elles vous laissent, vous n'envisagez votre sort que par son côté le plus triste. Au lieu de vous retracer ce qu'était votre fils, la douceur de son commerce, le charme de sa présence, les délicieuses caresses de son enfance, l'éclat de ses premiers progrès, vous ne vous attachez qu'à la dernière scène de sa vie. Comme s'il n'était pas en soi assez lugubre, votre imagination s'épuise à noircir encore le tableau.

« Fuyez, de grâce, l'ambition dépravée de paraître la plus malheureuse des femmes. Songez-y bien encore : la grandeur ne consiste pas à montrer du courage quand tout nous seconde, quand la vie marche d'un cours prospère ; et ce n'est point sur une mer paisible et par un vent propice que l'art du pilote se déploie : il faut quelque choc subit de l'adversité pour éprouver l'âme. O Livie ! n'allez point fléchir ; armez-vous au contraire d'une contenance ferme ! Si pesants que soient les maux tombés sur vous, supportez-les, et que le premier bruit vous ait seul effrayée. Rien ne charge de plus d'odieux la Fortune que l'égalité d'âme. »

Ensuite il lui montra qu'un fils lui restait, que de celui qu'elle avait perdu il

lui restait des petits-fils.

VI. Marcia, la cause de Livie est la vôtre ; c'est vous qu'Aréus assistait dans la personne de Livie, c'est vous qu'il consolait. Mais supposons, Marcia, que le sort vous ait ravi plus que ne perdit jamais aucune mère ; et je n'atténue point sous des mots radoucis la grandeur de votre infortune ; si les pleurs désarment le sort, pleurons ensemble ; que tous nos jours s'écoulent dans le deuil ; que nos nuits sans sommeil, se consomment au sein de la tristesse ; que nos mains frappent, déchirent notre poitrine et s'attaquent même à notre visage ; exerçons sur nous toutes les rigueurs d'une salutaire affliction.^[13] Mais si nuls sanglots ne rappellent à la vie ce qui n'est plus ; si le destin est immuable, à jamais fixe dans ses lois que les plus touchantes misères ne sauraient changer ; si enfin la mort ne lâche point sa proie, cessons une douleur qui serait sans fruit. Soyons donc maîtres et non pas jouets de sa violence. Le pilote est déshonoré, si les flots lui arrachent le gouvernail, s'il abandonne les voiles que se disputent les vents et livre à l'ouragan le navire ; mais au sein même du naufrage, admirons celui que la mer engloutit ferme à son timon et luttant jusqu'au bout.

VII. « Mais il est naturel de regretter les siens. » Qui le nie, tant que les regrets sont modérés ? L'absence, et à plus forte raison la mort de qui nous est cher, est nécessairement douloureuse et serré le cœur des plus résolus. Mais le préjugé nous entraîne plus loin que ne commande la nature.

Voyez comme chez la brute les regrets sont véhéments, et, pourtant combien ils passent vite. La vache ne fait entendre ses mugissements qu'un ou deux jours ; la cavale ne continue pas plus longtemps ses courses vagues et insensées. Quand la bête féroce a bien couru sur la trace de ses petits et rôdé par toute la forêt, après qu'elle est mainte fois revenue au gîte pillé par le chasseur, sa douleur furieuse est prompte à s'éteindre. L'oiseau qui voltige avec des cris si aigus autour de son nid dépeuplé, en un moment redevient calme et reprend son vol ordinaire. Il n'est point d'animaux qui regrettent longtemps leurs petits : l'homme seul attise sa douleur et s'afflige, non en raison de ce qu'il éprouve, mais selon qu'il a pris parti de s'affliger. Ce qui prouve qu'il n'est pas naturel de succomber à ces deuils, à ces déchirements, c'est qu'ils sont plus douloureux à la femme qu'à l'homme, plus aux barbares qu'aux peuples de mœurs douces et civilisées, plus aux ignorants qu'aux esprits éclairés. Or ce qui tient sa force de la nature reste identique dans tous les êtres.

Evidemment donc ce qui est si variable n'est point naturel. Le feu brûlera qui que ce soit, à tout âge et en tout pays, les hommes comme les femmes ; le fer manifestera sur tout corps vivant sa propriété de trancher : pourquoi ? parce qu'il l'a reçue de la nature, qui ne fait acception de personne. La pauvreté, le chagrin, l'ambition affectent diversement les hommes, plus ou moins imbus qu'ils sont

du préjugé ; et la faiblesse, l'impatience nous viennent d'avoir, à l'avance, cru terrible ce qui ne l'est point.

VIII. De plus, ce qui est naturel ne diminue point par la durée : le temps use la douleur ; c'est en vain qu'elle se roidit, de jour en jour plus opiniâtre et que tout remède l'effarouche, celui qui sait si bien apprivoiser les plus intraitables instincts, le temps l'émoussera. Il vous reste encore, ô Marcia, un chagrin profond qui semble même endurci dans votre âme ; il n'a plus cette vivacité des premiers transports, il est tenace et obstiné ; tel qu'il est néanmoins, le temps vous le dérobera pièce à pièce. Chaque fois que d'autres soins vous occuperont, il perdra de son intensité. Jusqu'ici vous veillez à le maintenir : or, la différence est grande entre se permettre la douleur et se l'imposer. Combien il est plus convenable à la noblesse de vos sentiments de mettre fin à votre deuil, que d'attendre qu'il veuille cesser ! Ne différez pas jusqu'au jour où il vous quittera malgré vous : quittez-le la première.^[14]

IX. « D'où vient donc cette persévérance à gémir sur nous-mêmes, si la nature n'en fait pas une loi ? » C'est qu'on ne voit jamais les maux possibles avant qu'ils n'arrivent ; comme si, privilégié contre eux, on avait pris une voie plus assurée que la foule ; les disgrâces d'autrui ne nous rappellent point qu'elles sont communes à tous.^[15] Tant de funérailles passent devant nos demeures, et nous ne pensons pas à la mort ! Nous voyons tant de trépas prématurés ; et sur le berceau de nos fils nous rêvons toges viriles, emplois militaires, paternel héritage où ils nous succéderont ! La subite pauvreté de tant de riches frappe nos regards ; et il ne nous vient jamais à l'esprit que nos richesses aussi sont sur le penchant d'un abîme ! On évite moins la chute dès qu'on est heurté comme à l'improviste : les attaques prévues de loin arrivent amorties. Sachez que vous êtes là, debout, exposée à toutes les atteintes, et que les traits qui percèrent les autres ont sifflé à vos oreilles. Figurez-vous une muraille, une redoute couronnée d'ennemis et rude à gravir, où vous monteriez sans défense : attendez-vous à des blessures, et comptez que de cette hauteur flèches et javelots, volant pêle-mêle avec les pierres sont dirigés sur votre personne. En les voyant tomber à vos côtés ou derrière vous dites d'une voix ferme : « Tu ne m'abuseras pas, ô Fortune ! ni trop de sécurité ni négligence ne m'auront perdue, si tu m'écrases. Je sais ce que tu me prépares : tu en as frappé un autre, c'est moi que tu visais. »

Qui jamais considère ses biens en homme fait pour mourir ? Qui ose un moment songer à l'exil, à l'indigence, à la mort de ce qui lui est cher ? Qui de nous, averti d'y songer, ne repousse point cela comme un augure sinistre qu'il voudrait détourner sur la tête de ses ennemis ou du donneur d'avis intempestif ? « Je ne croyais pas l'événement possible ! » Dois-tu rien croire impossible de ce que tu sais pouvoir arriver à tant de mortels, de ce que tu vois arrivé à tant

d'autres? Écoute une belle sentence, qui méritait de ne pas se perdre dans les facéties de Publius :

Le trait qui m'a frappé peut frapper tous les hommes

Celui-ci a perdu ses enfants : ne peux-tu pas perdre les tiens? Celui-là s'est vu condamner : ton innocence est sous le coup du même glaive. Voici l'erreur qui nous aveugle et nous ôte notre vigueur d'hommes : nous souffrons ce que nous ne pensions jamais devoir souffrir. C'est désarmer les maux présents que d'avoir prévu qu'ils viendraient.

X. Tout ce qui nous environne d'un éclat fortuit, postérité, honneurs, richesses, vastes portiques, vestibules encombrés de clients qu'on n'a pu admettre, une épouse illustre, d'un sang noble, d'une beauté parfaite, tout ce qui en un mot relève de l'incertaine et mobile fortune n'est qu'un appareil étranger qu'on nous prête, mais dont rien n'est donné en propre : la scène est ornée de décorations d'emprunt qui doivent retourner à leurs maîtres. Les unes seront remportées aujourd'hui, les autres demain ; peu resteront jusqu'au dénouement. L'homme n'a donc pas droit d'être fier, de se croire au milieu de ses biens ; on n'a fait que lui livrer à bail ; l'usufruit seul est à lui, c'est au propriétaire à fixer la durée de la concession.^[16] Notre devoir à nous, est de tenir toujours disponible ce qui nous fut commis pour un temps indéterminé, et de tout rendre sans murmure à la première sommation. Il n'est qu'un méchant débiteur qui cherche chicane à son créancier. Tous nos proches, suivant ce principe, tant ceux que l'ordre de la nature nous fait souhaiter de laisser après nous, que ceux dont le vœu légitime est de nous précéder dans la tombe, doivent nous être chers à ce titre, que rien ne nous promet que nous les posséderons toujours, ni même que nous les posséderons longtemps. Habituez votre tendresse à voir en eux des êtres qui vous échapperont, qui déjà vous échappent ; regardez tout présent du sort comme chose réservée par le maître.^[17] Saisissez au passage la douceur d'être père ; faites goûter à vos enfants celle de vous posséder : pressez-vous de jouir pleinement les uns des autres. Rien ne vous assure du jour présent ; un jour! trop long délai, de l'heure où je parle. Hâtez-vous : la fatalité vous talonne ; tous vos entours vont être dispersés ; la tente où vous dormez va se replier au cri d'alerte. Tout se doit ravir à la course. Malheureux, vous ne savez pas vivre en fugitifs.

Si vous pleurez la mort de votre fils, accusez l'heure de sa naissance : dès sa naissance l'arrêt de mort lui fut signifié. Il vous fut donné à cette condition : c'est la destinée qui dès le sein maternel ne cessait de le suivre. Nous venons au monde sujets de la fortune, reine cruelle et inexorable, pour subir à sa discrétion le juste aussi bien que l'injuste. Nos corps sont livrés sans réserve à sa tyrannie, à ses outrages, à toutes ses rigueurs : elle condamnera ceux-ci au feu, soit comme supplice, soit comme remède ; ceux-là aux chaînes de l'ennemi ou de

leurs concitoyens ; les uns nus et roulant de vague en vague sur le mobile Océan, après une longue lutte n'échoueront pas même sur un banc de sable ou sur la plage : quelque monstre énorme les engloutira ; d'autres, consumés par divers genres de maladies, seront tenus longtemps suspendus entre la vie et le trépas. Changeante et capricieuse maîtresse, qui n'a de ses esclaves nul souci, la fortune sèmera en aveugle et châtements et récompenses. Pourquoi gémir sur les détails de la vie? c'est la vie entière qu'il faut déplorer. De nouvelles disgrâces fondront sur vous avant que vous n'ayez satisfait aux anciennes. Modérez donc vos pleurs, vous surtout qui êtes d'un sexe impatient dans l'affliction : trop de sujets de crainte et de souffrance réclament leur part de votre sensibilité.

XI. Quel est donc cet oubli de votre sort et du sort de tous? Née mortelle, vous avez donné le jour à des mortels : vous, matière corruptible et qui passe, harcelée sans cesse d'accidents et de maladies, comptiez-vous que de si fragiles éléments eussent engendré la force et l'immutabilité? Votre fils n'est plus, c'est-à-dire, il a couru au terme où se hâte d'arriver ce que vous jugez si heureux de lui survivre, où tous ces plaideurs du Forum, ces oisifs des théâtres, ces suppliants de nos temples s'acheminent à pas inégaux. Et les objets de vos vénération et ceux de vos mépris ne seront qu'une même cendre. Sur le fronton du temple où la Pythie rend ses oracles, il est écrit : *Connais-toi toi-même*. Qu'est-ce que l'homme? Un je ne sais quel vase fêlé, que peut briser^[18] la moindre secousse ; il ne faut pas une grande tempête pour te mettre en pièces : le premier choc va te dissoudre.^[19] Qu'est-ce que l'homme? Corps débile et frêle, nu, sans défense naturelle, incapable de se passer du secours d'autrui, en butte à tous les outrages du sort ; qui, après avoir glorieusement exercé ses muscles, est la pâture de la première bête féroce, la victime du moindre ennemi ; pétri de faiblesse et d'infirmité, s'il brille par ses traits extérieurs ; le froid, la chaleur, la fatigue, il ne supporte rien ; l'inertie, d'autre part, et l'oisiveté hâtent sa destruction ; il craint ses aliments, dont le manque ou l'excès le tue ; que de soucis, que d'angoisses pour conserver ce souffle précaire, qui tient à si peu, qu'une peur subite ou l'éclat trop fort d'un bruit imprévu lui ravissent! ce seul être toujours en quête, pour s'en nourrir, de substances malsaines, non créées pour lui,^[20] on s'étonne qu'il meure! c'est l'affaire^[21] d'un hoquet. Pour renverser l'homme, en effet, est-il besoin d'un grand effort? Une odeur, une saveur, la lassitude, les veilles, les humeurs, la table et tout ce sans quoi il ne peut vivre, lui est mortel. Chaque pas qu'il fait le rappelle au sentiment de sa fragilité ; tout climat ne lui est pas supportable ; le changement d'eau, une température qui ne lui est pas familière, la plus mince des causes, un rien le rend malade ; chair vouée à la corruption, molle, inaugurant son entrée dans la vie par des pleurs,^[22] que de révolutions, en passant, ce chétif animal n'excite-t-il pas? À quelles

ambitieuses pensées ne le pousse pas l'oubli de sa condition? Il embrasse l'infini, l'éternité dans ses projets ; il arrange l'avenir des fils de ses fils et de ses arrière-petits-fils, lorsqu'au milieu de ses vastes plans la mort vient qui le frappe, et ce qu'on appelle vieillesse n'est qu'une période de quelques années.

XII. Votre douleur, ô Marcia, si toutefois elle raisonne quelque peu, a-t-elle pour motif votre propre disgrâce, ou celle d'un fils qui n'est plus? Êtes-vous, dans cette perte, affligée de n'avoir pas du tout joui de son amour, ou de ce que vous pouviez, s'il avait plus longtemps vécu, en jouir davantage? Dans le premier cas, votre perte devient plus supportable : on regrette moins ce qui n'a donné ni joie, ni plaisir. Si vous confessez lui avoir dû de grandes jouissances, vous devez non pas vous plaindre qu'elles vous soient ravies, mais être reconnaissante de les avoir goûtées. Les fruits même de son éducation ont assez dignement couronné vos efforts. Si les gens qui nourrissent avec tant de soins de jeunes chiens, des oiseaux, ou tout autre animal dont s'engouent leurs frivoles esprits, ont un certain plaisir à les voir, à les toucher, si leurs muettes caresses les flattent ; pour ceux qui élèvent leurs enfants, la récompense de l'éducation est dans l'éducation même. Quand ses travaux ne vous auraient de rien servi, son zèle rien conservé, ses talents rien acquis, l'avoir possédé, l'avoir aimé, n'est-ce rien pour vous? « Mais j'en pouvais jouir plus longtemps, plus pleinement! » Toujours fûtes-vous mieux traitée que si vous ne l'eussiez jamais, eu. En effet, si l'on nous donnait le choix d'être heureux pour peu de temps, ou de ne pas l'être du tout, qui ne préférerait un bonheur passager à la privation totale de bonheur? Auriez-vous souhaité un être dégénéré qui n'eût à vos yeux que tenu la place et porté le nom de fils, au lieu de la noble créature qui vous dut le jour? Si jeune, et déjà tant de sagesse, tant d'amour filial, sitôt époux et sitôt père, sitôt fidèle à tous ses devoirs, sitôt revêtu du sacerdoce, tout pour ainsi dire avant l'heure, à la hâte.^[23]

Jamais presque les grandes félicités ne sont en même temps durables ; elles ne se prolongent et ne nous accompagnent jusqu'au bout que si elles sont venues par degrés. Les dieux, ne voulant vous donner un fils que pour peu de temps, vous l'ont sur-le-champ donné tel que l'eussent formé de longues années. Vous ne pouvez pas même dire qu'ils vous aient frappée d'un fatal privilège en vous ravissant vos joies maternelles. Promenez vos regards sur la multitude des hommes illustres ou vulgaires, partout s'offriront à vous des malheurs plus grands que le vôtre. Ils ont atteint de grands capitaines ; ils ont atteint des potentats ; la fable même n'en a pas affranchi ses divinités, afin sans doute que ce fût un allègement à nos douleurs de voir jusqu'au sang des dieux sujet à la mort. Encore une fois, jetez les yeux tout autour de vous : vous ne me citerez pas de famille si à plaindre qui ne trouve,^[24] dans une plus malheureuse encore, de

quoi se consoler. Non pas certes que je présume assez mal de vos sentiments, pour croire que vous porteriez plus légèrement l'infortune, si je produisais devant vous la foule immense de ceux qui pleurent : il est inhumain de se consoler par le grand nombre des misérables. Je rappellerai pourtant quelques exemples, non pour établir que le deuil est chose ordinaire à l'homme : il serait, ridicule de s'évertuer à prouver que nous sommes mortels ; mais pour vous faire voir combien d'hommes ont adouci les plus rudes coups en les souffrant avec calme. Commençons par le plus heureux. L. Sylla perdit son fils ; et cette perte n'arrêta ni le cours de ses guerres, ni son indomptable ardeur à frapper ennemis et concitoyens, et ne laissa pas supposer qu'il n'eût adopté que du vivant de son fils ce surnom d'*Heureux*, pris après sa mort. Il ne craignit ni la haine des hommes, sur les maux desquels se fondait son excessive prospérité, ni le courroux des dieux qu'accusait hautement le bonheur d'un Sylla.^[25] Mais quand on rangerait parmi les problèmes le jugement à porter sur Sylla, ses ennemis même avoueraient qu'il sut prendre à propos les armes et les déposer à propos ; et le point que je traite sera démontré : ce n'est pas un extrême malheur que celui qui arrive aux plus heureux des hommes.

XIII. Que la Grèce n'accorde pas trop d'admiration à ce père qui, au milieu d'un sacrifice, apprenant que son fils était mort, se contenta de faire taire le joueur de flûte, d'ôter de son front la couronne, et continua jusqu'au bout la cérémonie. Ainsi a fait le pontife Pulvillus. Il présidait à la dédicace du Capitule ; il avait la main sur le jambage de la porte, quand il reçut une semblable nouvelle. Feignant de n'avoir pas entendu, il prononça les mots solennels de la formule pontificale, sans qu'un seul gémissment interrompît sa prière : on lui parlait de son fils mort, et il invoquait Jupiter propice. On pouvait prévoir le terme d'un deuil qui, au premier moment, dans son premier transport, n'avait pu arracher un père des autels de la patrie, d'une inauguration, d'une fête. Il était bien digne de faire cette mémorable dédicace et digne du suprême sacerdoce, celui qui ne cessait d'adorer les dieux, même en éprouvant leur courroux. Il fit plus ; et après que, rentré chez lui, il se fut abreuvé de ses larmes, qu'il eut ouvert passage à quelques sanglots, et accompli les devoirs d'usage envers les morts, son visage redevint le même qu'au Capitole.

Paul-Émile, vers le temps du glorieux triomphe où Persée, roi de si grand renom, fut conduit enchaîné devant son char, avait donné en adoption deux de ses fils et s'en était réservé deux qu'il vit mourir. Quels fils s'était-il réservés, quand l'un de ceux qu'il avait cédés était Scipion ! Le peuple romain ne vit pas sans attendrissement le char du triomphateur vide de ses fils. Paul-Émile n'en harangua pas moins la foule, et il remercia les dieux de ce qu'ils avaient couronné ses vœux. Car il avait demandé au ciel que, si son éclatante victoire

devait payer tribut à la fortune jalouse, ce fût aux dépens du général plutôt que de la république. Voyez son héroïque résignation! La perte de ses fils, il l'appelle une grâce. Et quel père pouvait être plus affecté d'une telle catastrophe? Ses consolateurs et ses appuis tout à la fois l'abandonnent : et néanmoins Persée n'a pas la joie de voir les pleurs de Paul-Émile.

XIV. Irai-je maintenant, parmi tant de grands hommes, vous promener sans fin d'exemple en exemple et vous chercher des malheureux, comme si les heureux n'étaient pas plus difficiles à trouver? Qu'il est peu de maisons qui jusqu'au bout se soient maintenues de toutes pièces, où le sort n'ait rien bouleversé! Prenez quelle année vous voudrez ; citez-en les consuls, M. Bibulus, par exemple, et J. César ; vous verrez deux collègues si fort opposés par la haine, appariés par le malheur : M. Bibulus, homme plus honnête qu'énergique, eut deux fils tués à la fois, après qu'ils eurent servi de proie à la brutalité des hordes égyptiennes, pour qu'il n'eût pas moins à gémir sur la fin des victimes que sur l'infamie des bourreaux. Ce Bibulus pourtant qui, ^[26] toute l'année de son consulat, craignant son ombrageux collègue, s'était tenu caché dans sa maison, en sortit le lendemain du jour où lui fut annoncée cette double mort, et voulut remplir ses fonctions ordinaires d'homme public. Pouvait-il à deux fils donner moins d'un jour? En un jour ont cessé les larmes d'un père qui avait pleuré un an son consulat.

J. César parcourait la Bretagne, et l'Océan ne pouvait plus borner sa fortune, lorsqu'il apprit la mort de sa fille, qui emportait avec elle la paix du monde. Il voyait déjà que Pompée souffrirait avec peine dans la république un rival de sa grandeur, et voudrait mettre un terme à des succès qui lui pesaient alors même que leur intérêt commun y gagnait ; et toutefois César, trois jours après, reprit les soins du commandement et vainquit sa douleur aussi vite que ses autres ennemis.

XV. Vous citerai-je d'autres morts dans la famille des Césars, que la Fortune me semble frapper si souvent, pour que leurs deuils même servent le genre humain, en lui montrant qu'eux aussi, réputés fils des dieux, qui doivent engendrer des dieux, ne sont pas maîtres de leur propre sort comme du sort d'autrui?

Le divin Auguste vit ses enfants, ses petits-enfants, toute la race impériale s'éteindre, et repeupla par l'adoption la solitude de son palais. Et pourtant il souffrit tous ces revers en homme intéressé déjà à ce que nul ne se plaignît des dieux.

La nature et l'adoption avaient donné deux fils à Tibère : il les perdit tous deux. Et lui-même fit à la tribune l'éloge du second ; et debout, en face du cadavre dont il n'était séparé que par un voile qui doit préserver les yeux d'un pontife de ce funèbre aspect, au milieu des pleurs de tout un peuple, il le

détourna pas son visage ; il apprit à Séjan, présent à ses côtés, avec quelle force d'âme Tibère pouvait perdre les siens.^[27]

Voyez que de grands hommes n'a point respectés le sort devant qui tout succombe, bien qu'ils fussent ornés de tous les trésors de l'âme, de toute les grandeurs publiques ou privées. Ainsi la mort fait sa ronde dévastatrice et sans distinction moissonne et chasse tout devant elle comme sa proie. Demandez à chacun le compte de sa vie : nul n'a reçu impunément la lumière!

XVI. « Tu oublies, m'allez-vous dire, que c'est une femme que tu veux consoler : tu me cites des hommes pour exemple. » Eh! qui oserait dire que la nature, en créant la femme, l'ait datée d'une main avare, et qu'elle ait rétréci pour elle la sphère des vertus? Sa force morale, croyez-moi, vaut la nôtre ; elle aussi peut, quand elle le veut, s'élever à tout ce qui honore l'homme : l'habitude lui fait supporter aussi bien que nous et le travail *et*, la douleur. Et dans quelle ville, bons dieux! pensé-je à réhabiliter les femmes? Dans une ville où la royauté, trop pesante pour des têtes romaines, fut renversée par Lucrèce et Brutus ; Brutus à qui nous devons la liberté, Lucrèce à qui nous devons Brutus ; dans une ville, où Clélie, bravant le Tibre et l'ennemi, fut pour son insigne courage placée par nous presque au rang des héros! Du haut de son coursier d'airain, sur cette voie Sacrée où se presse la foule, elle fait rougir nos jeunes gens, portés sur leurs molles litières, de paraître en cet équipage aux lieux où les femmes même méritaient de nous la statue équestre.

Que si vous voulez des exemples de femmes courageuses dans le deuil, sans les chercher de porte en porte, dans une seule maison je vous monterai les deux Cornélies, la première, fille de Scipion, mère des Gracques. Elle mit au monde douze enfants et vit passer leurs douze funérailles ; elle fit aisément preuve de force à la mort de ceux dont la naissance comme la fin ne furent pas sensibles à la république ; mais Tibérius et C. Gracchus qui, si on leur dénie le titre d'hommes vertueux, furent, on l'avouera, de grands hommes,^[28] elle les vit massacrés et privés de sépulture. Eh bien, à ceux qui voulaient la consoler et la plaindre, elle répondait : « Jamais je ne cesserai de me dire heureuse, moi qui ai enfanté les Gracques. »

L'autre Cornélie, femme de Livius Drusus, avait perdu son fils, jeune homme de grand renom, d'un génie distingué, qui marchait sur les traces des Gracques, et qui, laissant en instance tant de lois proposées, fut tué au sein de ses pénates, sans qu'on sut par quelle main. Elle supporta toutefois cette mort précoce et impunie avec le même courage que son fils avait mis à proposer ses lois.

Vous serez bientôt réconciliée avec la fortune, Marcia, en voyant que les traits dont elle a frappé les Scipions, et les mères et les fils des Scipions, et

jusqu'aux Césars, sont les mêmes dont elle ne vous a pas fait grâce. La vie est toute semée d'embûches et d'ennemis de tous genres : avec eux point de longue paix, je dirai presque point de trêve. Vous aviez élevé quatre enfants, Marcia : sur des rangs épais tout coup porte, dit le proverbe. Est-il étrange que tout ce nombre n'ait pu passer sans échec sous l'œil jaloux du destin? « Quelle injustice! dites-vous : il a fait plus que me ravir mes fils, il les a choisis. » Non, vous ne pouvez trouver injuste que le plus fort fasse au plus faible part égale : il vous laisse deux filles, et de ces filles deux petits-fils ; et ce fils même, que vous pleurez maintenant jusqu'à ne plus songer au premier, elle ne vous l'a pas enlevé tout entier ; il vous reste de lui deux filles, grande charge si vous faiblissez, grande consolation si vous reprenez courage. Le destin a voulu qu'en les voyant, vous vous rappeliez leur père,^[29] et non votre douleur. L'agriculteur, quand ses arbres sont abattus, déracinés par les vents, ou que la trombe en tournoyant les a brisés d'un choc subit, soigne précieusement les rejets qui survivent, à la place du tronc qui n'est plus, il en répartit la semence et les plants nouveaux ; et en un moment (car le temps, si prompt à détruire, ne l'est pas moins à tout relever), ces jeunes sujets grandissent plus beaux que les premiers. Remplacez votre Métilius par ses filles et comblez ainsi le vide de votre maison. Que cette double consolation adoucisse le regret d'un seul.

Sans doute il est dans notre nature de ne trouver du charme qu'à ce que nous avons perdu ; le souvenir de ce qu'on n'a plus^[30] rend injuste pour ce qui reste. Mais calculez combien le sort, même en vous maltraitant, vous a épargnée, vous verrez qu'il vous est laissé plus que des consolations. Regardez vos nombreux petits-fils, vos deux filles.

XVII. Dites encore, ô Marcia : « Je pourrais m'indigner, si nos destins étaient selon nos mérites, si le malheur ne poursuivait jamais les bons ; mais je vois que, sans nulle différence, bons et méchants, tous sont jouets des mêmes orages. Il est cruel pourtant de perdre un jeune homme qu'on a élevé, qui déjà pour sa mère, pour son père, était un appui et une gloire. » Cela est cruel, qui le nie? mais cela est dans l'ordre des choses humaines. Vous êtes née pour perdre, pour périr, pour espérer, pour craindre, pour troubler le repos d'autrui et le vôtre, pour redouter et souhaiter la mort, et, chose pire, pour ne savoir jamais votre vraie position.

Si l'on disait à un homme prêt à partir pour Syracuse : « Connais d'avance tous les inconvénients comme tous les agréments du voyage que tu projettes, puis embarque-toi, si tu veux. Voici ce que tu pourras admirer. Tu découvriras d'abord cette île, séparée par un faible, détroit de l'Italie, dont il est constant qu'autrefois elle faisait partie ; mais elle fut détachée du continent par une soudaine irruption de la mer, qui

Du flanc de l'Hespérie arracha la Sicile.^[31]

Ensuite, car tu pourras fort bien raser *le gouffre insatiable*, tu verras la fameuse Charybde, sommeillant tant que l'Auster ne trouble point sa paix et, pour peu qu'il s'élève, engloutissant les navires dans ses béants et profonds abîmes. Tu verras cette fontaine tant célébrée par les poètes, cette Aréthuse, limpide et transparente jusqu'au fond de son canal, abondante en eaux d'une extrême fraîcheur, soit qu'elles aient là leur origine première, soit qu'elles traversent les mers par un lit souterrain pour reparaître sans avoir décru, et préservées du mélange de flots moins purs. Tu verras le port le plus tranquille de tous ceux qu'ait creusés la nature, ou seule ou secondée par l'art, pour abriter les flottes, et si sûr, que la furie des plus grandes tempêtes n'y a pas accès. Tu verras où la puissance d'Athènes s'est brisée, où, sous des roches creusées à une profondeur infinie, sept mille de ses fils eurent une carrière pour prison ; et cette ville immense dont les tours s'étendent plus loin que les frontières de maintes cités, et ces hivers si tièdes, et pas un seul jour sans soleil.

Mais, toutes ces choses bien appréciées, un été lourd et malsain compensera la douceur de l'hiver. Là tu trouveras Denys le tyran, bourreau de la liberté, de la justice, des lois ; avide du pouvoir même après les leçons de Platon, de la vie même après l'exil ; il livrera les hommes aux flammes ou aux verges ; d'autres, pour une légère offense, seront décapités ; les deux sexes devront fournir à sa lubricité ; et, au milieu des sales troupes choisis pour les royales orgies, ce sera peu pour lui de jouer deux rôles à la fois.

« Instruit de ce qui peut t'attirer, de ce qui peut te retenir, embarque-toi, ou garde le rivage. » Après de tels avertissements, si cet homme persistait à dire : « Je veux aller à Syracuse ; » de quel autre pourrait-il légitimement se plaindre que de lui-même, n'étant point tombé là par hasard, mais bien prévenu, sachant où il venait ?

De même la nature dit à tous : « Je ne veux tromper personne. Tu me demandes une postérité ? Tu pourras l'avoir belle comme tu pourras l'avoir difforme ; et s'il te naît plusieurs rejetons, le sauveur de la patrie peut se trouver du nombre, tout comme celui qui la trahira. Ne désespère pas d'avoir des fils assez honorables un jour pour qu'à leur considération le cri de la haine te respecte ; mais songe aussi que peut-être leurs turpitudes feront de leur nom seul une injure. Il n'est pas impossible que tu reçoives d'eux les derniers devoirs et les éloges de la tombe ; sois prêt pourtant à les déposer sur le bûcher, soit enfants, soit hommes, soit vieillards. Car que font ici les années ? point de funérailles qui ne soient prématurées, dès qu'une mère y assiste. Mes conditions te sont connues d'avance ; si tu deviens père, tu absous les dieux de tout reproche : ils ne t'ont rien garanti. »

XVIII. Eh bien, appliquons cette similitude à la vie entière et à l'entrée qu'on y fait. Tu délibérais si tu irais voir Syracuse : je t'ai exposé les charmes et les désagréments de l'entreprise. Suppose qu'aux portes de la vie tu me demandes les mêmes conseils : tu vas entrer dans la cité commune des dieux et des mortels, qui embrasse tout, qu'enchaînent des lois fixes, éternelles, qui fait rouler les corps célestes, infatigables dans leurs tâches. Là tu verras d'innombrables étoiles ; tu t'émerveilleras qu'un unique soleil inonde de ses feux la nature entière, marque dans son cours quotidien la durée des jours et des nuits, et, dans son cours annuel, les étés, les hivers également partagés. Tu verras l'astre des nuits lui succéder, emprunter aux rayons de son frère une lumière douce et tempérée, tantôt se dérober aux yeux, tantôt dévoiler tout entier son orbe suspendu sur nous, croissant, décroissant tour à tour, et toujours autre le lendemain que la veille. Tu verras cinq planètes suivre des routes diverses et rebrousser le cours qui emporte le reste du ciel. À leurs moindres mouvements est attachée la fortune des peuples ; les plus grands comme les plus petits événements s'opèrent selon qu'un astre heureux ou malin est intervenu.^[32] Tu admireras l'amoncellement des nuages, l'eau qui retombe en pluie, le vol oblique de la foudre et le fracas des cieux.

Quand, rassasiés de ces hauts spectacles, tes yeux s'abaisseront sur la terre, un ordre de choses différent t'étalera d'autres merveilles. De vastes plaines qui se prolongent dans des lointains infinis ; de grandes chaînes de montagnes dressant leurs crêtes neigeuses jusque dans les nues ; des rivières qui tombent en cascades ; des fleuves coulant d'une même source les uns à l'orient, les autres à l'occident ; et, sur les plus hautes cimes, d'ondoyantes forêts ; d'immenses bois avec leurs animaux, avec les chants de leurs oiseaux, concert unique de mille sons divers ; la situation variée des villes, les nations séparées par la difficulté des lieux : celles-ci retirées sur des hauteurs presque inaccessibles, celles-là disséminées le long des fleuves, au bord des lacs, dans les vallées, autour des marais ; des champs que le travail féconde, des arbres fertiles sans culture ; des ruisseaux qui serpentent d'un cours paisible à travers les prairies ; des golfes rians ; des rivages reculant dans les terres pour former des ports, et tant d'îles semées sur les mers où elles apparaissent pour varier le tableau. Et ces pierres, ces perles brillantes ; ces torrents, dont les ondes rapides roulent l'or pêle-mêle avec le sable ; ces colonnes de feux qui jaillissent du sein de la terre, du milieu même des mers ; et l'Océan qui fait au globe une ceinture, qui partage, avec ses immenses bras, les peuples en trois continents entre lesquels s'agite sa fureur turbulente ! Sous ses flots, toujours mobiles sans même que le vent les soulève, tu verras des monstres ! énormes surpasser en grosseur tous les animaux terrestres : les uns, dont la masse pesante se meut sous la direction d'un guide ;

d'autres, plus prompts que la plus agile galère aidée de la rame ; d'autres qui absorbent et vomissent l'onde amère, au grand péril, des navigateurs. Tu verras des vaisseaux aller chercher des terres qu'ils ne connaissent même pas. Tu reconnaîtras qu'il n'est rien que ne tente l'humaine audace, et tu seras à la foi ; témoin et laborieuse associée de ces grands efforts ; tu apprendras, tu enseigneras des arts qui entretiennent la vie, ou qui l'embellissent ou qui la gouvernent.

Mais là aussi seront mille fléaux du corps et de l'âme : les guerres, les brigandages, les empoisonnements, les naufrages, l'inclémence du ciel et les vices de nos organes, la mort prématurée d'êtres chéris, et la nôtre, peut-être douce, peut-être amenée par la douleur et les tortures. Délibère avec toi-même et pèse bien ta décision ; si l'entrée te sourit, tu vois quelle issue te menace. Tu répondras : « Pourquoi ne choisirais-je pas de vivre ? » Non : tu n'y consens point à cette existence où la moindre perte t'est si cruelle. Remplis donc les clauses du marché. — Mais nous n'avons pas été consultés. — Nos parents l'ont été pour nous : ils savaient les conditions de la vie ; et ils nous l'ont donnée à subir.

XIX. Mais, pour passer aux motifs de consolation, voyons d'abord quel mal il faut guérir ; ensuite, par quels moyens. Ce qui fait l'amertume de nos larmes, c'est qu'il n'est plus là, celui qu'on aimait tant. Mais, en soi, ce regret devrait nous sembler supportable. Eh effet les absents, ou ceux qui vont l'être, tant qu'ils vivent,^[33] nous ne les pleurons pas, bien que nous soyons entièrement privés de les voir et de jouir d'eux. Le mal gît donc dans l'opinion, et nos souffrances ont pour mesure le tarif que nous leur fixons. Le remède est en notre puissance ! regardons les morts comme absents, et ce ne sera pas nous abuser : nous les avons laissés partir, que dis-je ? envoyés devant pour les suivre.^[34]

Mais voici un autre sujet de larmes : « Qui aurai-je pour me protéger, pour me défendre du mépris ? » Écoutez une réflexion bien peu acceptable, mais vraie : dans une ville comme la nôtre, la perte d'enfants donne plus d'influence qu'elle n'en ôte. N'avoir plus d'héritiers détruisait jadis le crédit d'un vieillard ; c'est aujourd'hui un si grand titre à la prépondérance qu'on en voit feindre de haïr leurs fils, désavouer^[35] leur sang, et créer autour d'eux une solitude factice.

Je sais ce que vous allez dire : « Ce qui me touche ici n'est pas un dommage matériel ; on ne mérite pas d'être consolé, quand on se chagrine de la perte d'un fils comme on ferait de celle d'un esclave, quand on a le cœur de considérer dans ce fils autre chose que lui-même. » Pourquoi donc, Marcia, êtes-vous si vivement affectée ? Est-ce parce que le vôtre est mort, ou qu'il n'a pas assez longtemps vécu ? Si vous pleurez sa mort, vous l'avez dû pleurer toujours, car toujours vous avez su qu'il mourrait. Persuadez-vous bien que hors de ce monde

on n'éprouve plus de mal ; que les effrayants récits qu'on^[36] nous fait des enfers sont des fables ; que les morts n'ont à craindre ni ténèbres, ni prisons, ni torrents qui roulent des flammes, ni fleuve d'oubli ; plus de tribunaux, plus d'accusés : dans une si large indépendance point de nouveaux tyrans. Ce sont là jeux de poètes qui nous ont agités de vaines terreurs. La mort est le dénouement, la fin de toutes douleurs, la barrière que le malheur ne franchit pas ; elle nous remet dans ce calme profond où nous reposions avant de^[37] naître. Qui pleure les morts doit pleurer aussi ceux qui ne sont pas nés. La mort n'est ni un bien ni un mal. Pour qu'une chose soit l'un ou l'autre, il faut qu'elle existe d'une manière quelconque ; mais ce qui n'est en soi que néant, ce en quoi tout s'anéantit, ne crée pour nous ni heur ni malheur. L'un comme l'autre supposent quelque élément, une sphère d'action. Le sort ne peut plus retenir ce que la nature congédie, et celui qui n'est pas ne saurait être malheureux. Votre fils a laissé derrière lui les confins de la servitude. Recueilli dans une profonde et éternelle paix, ni la crainte de la pauvreté, ni le souci des richesses, ni la volupté qui mine les âmes par ses fausses douceurs, ne le pressent de leurs aiguillons ; il n'éprouve pas l'envie du bonheur des autres, et nul ne le poursuit de la sienne ; l'invective ne blesse pas ses modestes oreilles ; plus de désastres publics ou privés qui contristent sa prévoyance ; sa pensée inquiète ne s'attache pas à tel événement futur où toujours se rattachent de pires incertitudes. Désormais il habite un séjour d'où rien ne peut le bannir, où rien ne saurait l'effrayer.

XX. Oh! combien s'aveuglent sur leurs misères ceux qui ne bénissent pas la mort comme la plus belle institution de la nature! Soit qu'elle vienne clore une destinée prospère ; soit qu'elle chasse le malheur présent ; soit qu'elle éteigne le vieillard ou rassasié ou las de vivre ; soit qu'au printemps de l'âge, durant ses rêves de félicité, elle tranche l'homme en sa fleur ; soit qu'elle rappelle l'enfance avant les rudes journées du chemin, la mort qui pour tous est le terme, pour beaucoup le remède, que souhaitent quelques-uns, ne mérite jamais mieux de nous que lorsqu'elle n'attend pas qu'on l'invoque. Elle affranchit l'esclave en dépit du maître, dégage le captif de sa chaîne et tire de prison ceux qu'une ombrageuse tyrannie y retenait sans pitié ; elle montre à l'exilé, dont la pensée et les regards sont incessamment tournés vers la patrie, qu'il importe peu près de quelles cendres dormiront les nôtres. Si la Fortune a mal réparti des biens communs à tous ; si, de deux êtres nés égaux, elle a livré l'un en propriété à l'autre, la mort rétablit pleinement l'égalité. Chez elle on ne fait rien de par le caprice de personne ; chez elle on ne sent point la bassesse de son état ; c'est elle dont la porte^[38] est ouverte à tous ; c'est elle, ô Marcia! que votre père a tant désirée! Non, grâce à elle, ce n'est plus un supplice d'être né ; grâce à elle, les menaces du sort ne m'abattront point ; mon âme sera sauve et gardera la royauté

d'elle-même. Je sais où en appeler.^[39] Je vois chez les tyrans des croix de plus d'une espèce, variées à leur fantaisie : l'un suspend ses victimes la tête en bas, l'autre les empale ; d'autres leur étendent les bras sur une potence. Je vois leurs chevalets, leurs verges sanglantes, et pour chaque membre et chaque articulation autant d'instruments de torture ; mais je vois aussi la mort. Plus loin ce sont des ennemis sanguinaires, des citoyens despotes ; mais à côté je vois la mort. La servitude n'est plus si fâcheuse quand, dégoûté du maître, on n'a qu'un pas à faire pour se voir libre. Contre les injures de cette vie, j'ai le bienfait de la mort.

Songez combien il est heureux de mourir à propos et à combien d'hommes il en a coûté d'avoir^[40] trop vécu ! Si Cn. Pompée,^[41] l'honneur et la colonne de l'État, eût été enlevé dans Naples par la maladie, il fût mort sans contredit le premier citoyen de la république. Et quelques jours de plus l'ont précipité de ce faite de gloire ! Il a vu, lui présent, ses légions taillées en pièces ; et d'une bataille où le sénat formait la première ligne (qu'ils durent gémir, ceux qui restèrent !), le général a survécu. Il a vu le bourreau égyptien ; cette tête sacrée pour les vainqueurs, il l'a présentée au vil satellite. Au reste, l'eût-on épargné, qu'il se fût repenti d'avoir la vie sauve : quoi de plus honteux pour Pompée que de vivre par la grâce d'un roi !

Et Cicéron, si alors qu'il sut détourner les poignards de Catilina dirigés à la fois sur lui et sur la république ; si à cette heure il fût mort, libérateur et sauveur de Rome ; s'il eût suivi sa fille au tombeau, il eût pu y emporter encore le titre d'heureux. Il n'eût-point vu le couteau levé sur la tête des citoyens, les bourreaux se partageant les biens des victimes qui payaient les frais de leur mise à mort, les dépouilles des consulaires vendues à l'encan, l'État affermant les massacres et les brigandages, tant de guerres, tant de rapines, tant de Catilinas.

Si M. Caton, à son retour de Chypre, où il venait de régler la succession d'un roi,^[42] avait été englouti par la mer, même avec les trésors qu'il rapportait, qui allaient solder la guerre civile, n'eût-ce pas été un bonheur pour lui ? Il serait mort du moins avec la pensée que nul n'aurait osé commettre le crime devant Caton. Hélas ! quelques années de plus ont contraint ce grand homme, né pour faire de tous des hommes libres comme lui, à fuir César et à suivre Pompée.

Disons-le : ce n'est point un malheur pour votre fils d'être mort jeune : le trépas lui a même fait remise de tous maux à venir. — Vous dites « qu'il a péri trop tôt et avant l'âge ! » Mais supposons qu'il ait vécu davantage ; mesurez la plus longue carrière qui soit donnée à l'homme, que c'est peu ! Né pour une si brève durée, pour céder vite la place à d'autres, qui arrivent au même titre, il s'en vient préparer leur gîte. Je parle de la vie humaine qui, on le sait, se déroule avec une incroyable célérité ; mais voyez ces villes qui comptent des siècles, et calculez combien peu ont subsisté les plus fières de leur antiquité. Tout ce qui est

de l'homme est court et périssable et ne tient aucune place dans l'infini des temps. Ce globe avec ses peuples, ses villes, ses fleuves, l'océan qui l'embrasse n'est pour nous qu'un point, comparé à l'univers : notre existence est moindre qu'un point auprès de l'ensemble des temps, plus vaste que cet univers, puisque, dans l'espace qu'ils lui ouvrent, il revient tant de fois sur lui-même. Qu'importe donc d'étendre une chose, dont le prolongement, quelque loin qu'il aille,^[43] n'est guère plus que rien? Il n'est de longue vie que celle qui a suffi à sa tâche. Quand vous me citeriez les Sibylles^[44] et les hommes dont la longévité est un souvenir de tradition ; quand vous supputeriez leurs cent, leurs cent dix années ; que votre pensée se porte à l'éternité, la différence sera nulle de l'âge le plus court au plus long, si vous comparez l'espace qu'ont vécu ces hommes à tout celui qu'ils n'ont point vécu.

Votre fils d'ailleurs n'est point mort avant le temps : il a vécu autant qu'il a dû vivre ; il ne lui restait plus rien au delà. L'époque de la vieillesse n'est pas la même pour tous les hommes, que dis-je? n'est pas la même pour tous les animaux. En quatorze ans, chez quelques-uns de ceux-ci, la vie est épuisée, et le plus long période pour eux est pour l'homme le premier. Rien de plus inégal que la mesure des destinées ; nul ne meurt trop tôt, dès qu'il n'était pas créé pour vivre plus. Le terme à chacun est fixé : il restera toujours au même point ; il n'est soins ni faveur qui puissent le reculer ; et pour le reculer, votre fils n'eût pas voulu se tourmenter de soins et de calculs. Il a eu sa part.^[45]

..... Et de sa course il a touché le but.^[46]

Rejetez donc l'accablante pensée qu'il eût pu vivre davantage. La trame de ses jours n'a pas été brusquement rompue : c'est chose où le hasard n'intervient jamais ; chacun est payé de ce qui lui fut promis. Le destin suit son impulsion propre, et n'ajoute ni ne retranche à ses premiers engagements : nos vœux, nos affections n'y peuvent rien. Chacun aura tout ce qui, le premier jour, lui fut assigné. Au premier moment qu'on voit la lumière, on est entré dans le chemin de la mort, on s'est rapproché du terme fatal ; et ces mêmes années dont s'enrichissait la jeunesse, la vie s'en appauvrissait.^[47]

Une illusion nous berce et nous fait croire à tous qu'on ne penche vers la tombe que déjà vieux et courbé par les ans, tandis que l'enfance dès l'abord, puis la jeunesse et tous les âges nous y poussent. La fatalité fait son œuvre : elle nous dérobe le sentiment du trépas qui, pour mieux masquer ses approches, se déguise sous le nom d'existence. La première enfance n'est déjà plus au second âge qu'absorbe à son tour la puberté ; de pubère on devient jeune homme ; le jeune homme disparaît dans le vieillard. Chaque progrès, à le bien prendre, est une décadence.^[48]

XXI. Vous vous plaignez, Marcia, que votre fils n'ait pas joui d'une aussi

longue carrière qu'il le pouvait. D'où savez-vous si une carrière plus longue lui eût mieux valu, et si cette mort n'a point été une faveur pour lui? Où sont de nos jours les destinées qui portent sur d'assez fermes bases pour n'avoir rien à craindre de la marche du temps? Tout passe, tout s'évanouit chez les hommes ; et la plus précaire situation, la plus fragile est celle qui nous sourit le plus. Le souhait des heureux devrait donc être de mourir :^[49] d'autant que par ces grandes vicissitudes qui bouleversent toutes choses, il n'est de sûr que le passé.^[50] Qui vous assurait que cette beauté rare de votre fils, que la sauvegarde d'une sévère pudeur préserva sous les yeux d'une impure cité, eût pu échapper aux maladies et porter inaltérées jusqu'à la vieillesse cette perfection, cette noblesse de traits?

XXII. Songez aux mille souillures de l'âme : car les bons naturels ne tiennent pas tous en vieillissant les heureuses promesses de l'adolescence ; trop souvent ils tournent au mal. Plus tard, et avec plus de honte, la volupté les gagne et les pousse à déshonorer de nobles débuts ; ou, de bonne heure voués aux tavernes et à la gloutonnerie, leur affaire essentielle devient leur manger et leur boire. Et les incendies, les chutes d'édifices, les naufrages, le fer déchirant du médecin qui extrait des os de corps vivants, qui plonge ses mains tout entières dans nos entrailles, et opère, avec des souffrances compliquées, sur les plus honteuses parties de nous-mêmes! Ajoutez l'exil : votre fils n'était pas plus innocent que Rutilius ; la prison : était-il plus sage que Socrate? le glaive du suicide qui se perce le sein : était-il plus vénérable que Caton? En présence de telles perspectives, avouez que la nature s'est montrée généreuse d'avoir promptement mis en lieu sûr ceux à qui la vie réservait un pareil salaire. Rien de si fallacieux que cette vie, rien de si traître que ses pièges : nul assurément ne l'accepterait, s'il ne la recevait à son insu. Puis donc que le mieux serait de ne pas naître, comptez qu'après cette faveur, la plus grande est de cesser d'être au plus tôt, de rentrer bien vite dans son premier état.^[51]

Rappelez-vous cet horrible temps où Séjan livrait votre père à son client Satrius Secundus, comme on donne une gratification de guerre. Le ministre était furieux de quelques mots hardis de Cremutius, qui n'avait pu s'empêcher de dire : *On ne place pas Séjan sur nos têtes ; il y monte*. Un décret plaçait la statue de cet homme au théâtre de Pompée qu'avaient consumé les flammes, et que Tibère rebâtissait. Votre père s'écria : *Pour le coup ce théâtre est vraiment perdu*. Eh! qui n'éclaterait de voir sur la cendre de Pompée ériger un Séjan, sur le monument du grand capitaine consacrer un soldat sans foi! Il est consacré, on y lit son nom ; et ces chiens dévorants, apprivoisés pour le maître seul, terribles pour tout autre, et qu'il engraisait de sang humain, s'en viennent aboyer par son ordre autour de votre père. Que faire? S'il voulait vivre, il fallait implorer Séjan ; mourir, il fallait l'obtenir de vous, sa fille : tous deux sont inflexibles ; son choix

est fait : il trompera sa fille. Ayant donc pris un bain qui l'affaiblît le plus possible, il se retire dans sa chambre sous prétexte d'y faire une collation ; et renvoyant ses esclaves, il jette par la fenêtre quelques débris de mets pour faire croire qu'il a mangé ; ensuite il s'abstient de souper comme s'il eût déjà pris assez de nourriture. Le second, le troisième jour, il fait de même : le quatrième jour son état de faiblesse le trahit. Alors vous serrant dans ses bras : « Ma chère fille, apprends la seule chose que je t'aie jamais cachée : tu me vois en chemin de mourir, et le passage est presque à demi franchi. Ne me rappelle pas à la vie : tu ne le dois ni le peux. » Puis il ordonne qu'on ferme tout accès à la lumière, et s'ensevelit dans les ténèbres. Sa résolution connue, ce fut une joie publique de voir la voracité de ces loups insatiables frustrée de sa proie. Les accusateurs, à l'instigation de Séjan, portent plainte au tribunal des consuls de ce que Cremutius Cordus se laisse mourir ; ils s'y opposent, eux qui l'y ont contraint, tant ils craignent qu'il ne leur échappe. La question était importante : un accusé a-t-il le droit de se laisser mourir ? Pendant qu'on délibère, que les accusateurs reviennent à la charge, il s'était mis, lui, hors de cause.

Vous voyez, Marcia, quelles crises imprévues fondent sur nous dans ces jours d'iniquité. La mort, dont vous gémissiez que le fils ait subi la nécessité, fut presque interdite à l'aïeul.

XXIII. Outre que tout avenir est douteux, que les mauvaises chances y sont plus certaines, la route du ciel est plus facile aux âmes retirées de bonne heure du commerce des humains ; car elles traînent après elles moins de fange et de fardeaux : affranchies avant d'être souillées,^[52] d'être absorbées par les intérêts d'ici-bas, elles revolent plus légères au lieu de leur origine, et se dégagent plus vite de ce qu'elles contractèrent d'impur et de grossier. Aussi ce séjour du corps n'est-il jamais cher aux grandes âmes ; elles brûlent de sortir et de se faire jour ; elles se sentent à la gêne dans leur étroite prison, accoutumées qu'elles sont à parcourir des régions plus sublimes, et à regarder d'en haut les choses de la terre. Voilà pourquoi Platon s'écrie que l'âme tout entière du sage aspire à la mort ; que^[53] c'est là ce qu'elle veut, ce qu'elle médite ; que c'est la passion qui incessamment l'entraîne et la pousse hors de ce monde. Eh quoi ! Marcia, en voyant dans votre jeune fils déjà la prudence d'un vieillard, une âme victorieuse des voluptés, purifiée, vierge de tout vice, cherchant la fortune sans cupidité, les honneurs sans ambition, les plaisirs sans excès, vous flattiez-vous de le conserver longtemps ? C'est au sommet de la perfection^[54] que la catastrophe est imminente. Une vertu achevée disparaît bientôt et se dérobe aux yeux mortels ; et ce qui mûrit de bonne heure n'attend pas l'arrière-saison. Plus un feu a jeté d'éclat, plus il est prompt à s'éteindre ; il est vivace, lorsque luttant contre des matières lentes et difficiles à s'enflammer, sa lueur, que noyait la fumée, sort

comme d'un nuage : la même cause qui lui dispute l'aliment fait qu'il dure. Ainsi les esprits qui brillent le plus passent le plus vite ; car dès que la place manque au progrès, on touche à la chute. Fabianus cite un phénomène que nos pères ont vu à Rome, un enfant grand comme un homme de haute taille ; mais il ne vécut guère, et toute personne sensée avait prédit qu'il mourrait tôt. Pouvait-il, en effet, parvenir à un âge dont la nature lui avait fait l'avance ? Oui, la maturité est l'indice d'une décomposition imminente ; la fin est proche, quand les phases d'accroissement sont épuisées.

XXIV. Croyez-moi, comptez les vertus, non les années de votre fils,^[55] il aura bien assez vécu. Demeuré orphelin, il fut sous la surveillance de ses tuteurs jusqu'à sa quatorzième année, et sous la vôtre toute sa vie. Bien qu'il eût une maison à lui, il ne voulut pas quitter le toit maternel. Lui qui par son âge, sa taille, sa noble figure et l'ensemble d'une constitution forte était fait pour les camps, il refusa la carrière des armes pour ne pas se séparer de vous. Calculez, Marcia, combien de mères voient rarement^[56] leurs enfants, dès qu'elles habitent d'autres demeures qu'eux ; songez que d'années perdues pour elles et passées dans l'anxiété tant qu'elles ont leurs fils aux armées, et voyez quel long espace de temps dont vous n'avez rien perdu ! Jamais votre fils ne s'est éloigné de vos yeux ; c'est sous vos yeux que l'étude a formé cet esprit supérieur fait pour égaler son aïeul, s'il n'eût été retenu par la modestie, qui, trop souvent imposa aux progrès du génie le frein du silence. Jeune, et d'une beauté peu commune, parmi cette multitude de femmes qui s'étudient à corrompre les hommes, il ne se prêta aux espérances d'aucune ; et l'impudeur de quelques-unes ayant été jusqu'à lui faire des avances, il rougit,^[57] comme d'une faute d'avoir plu. Cette pureté de mœurs le fit, à peine adolescent, juger digne du sacerdoce : le suffrage maternel l'appuyait sans doute ; mais le crédit même de sa mère ne devait prévaloir que pour un candidat méritant.

Faites-le revivre en vous par la contemplation de ses vertus, qu'il vous semble à présent plus que jamais à vous ; il n'a plus rien qui le distraie de sa mère ; désormais plus de sollicitudes ni de chagrins à cause de lui. Tout ce que vous pouviez pleurer d'un si bon fils, vous l'avez pleuré ; le reste est à l'abri du sort et pour vous plein de charmes, si vous savez jouir de ce fils, si ce qu'il y eut en lui de plus précieux est bien compris par vous. Son image seule a péri, et son image peu ressemblante ; lui, maintenant immortel, en possession d'un état meilleur, débarrassé de fardeaux étrangers, il est tout à lui-même. Ces os, que vous voyez entourés de muscles, cette peau qui les recouvre, ce visage, ces mains, ministres du corps, et enfin toute l'enveloppe humaine, ne sont qu'entraves pour l'âme et que ténèbres. Elles accablent l'esprit, elles l'offusquent, le souillent et, le détournant du vrai, son domaine, le plongent dans

le faux : toutes ses luttes sont contre cette^[58] chair qui lui pèse, qui tend à l'enchaîner et à l'abattre. Il veut s'élancer aux régions d'où il est sorti, où l'attendent l'éternelle paix et, après le chaos et la nuit, le spectacle de la pure lumière.

XXV. Ce n'est donc pas au tombeau de votre fils qu'il vous faut courir. Là ne gît qu'une grossière dépouille, pour lui si incommode, des cendres, des ossements, qui ne faisaient pas plus partie de Métilius que sa tunique et ses autres vêtements extérieurs. Sans rien perdre ni rien laisser de lui sur cette terre, il a fui, il s'est envolé tout entier : et, après avoir quelque temps séjourné sur nos têtes, le temps de se purifier des vices inhérents à toute vie mortelle et de secouer leur longue souillure, il est monté au plus haut des cieux où il plane entre les âmes fortunées, admis dans la société sainte des Scipions, des Catons, ces grands contempteurs de la vie, que la mort, leur bienfaitrice, est venu affranchir. Là votre père, Marcia, quoique tous soient de la même parenté, s'unit plus intimement encore à son petit-fils ravi d'une clarté nouvelle ; il lui développe la marche des astres qui l'avoisinent, et non plus par des conjectures, mais par la science universelle du vrai, il se plaît à l'initier dans les secrets de la nature. Et de même que c'est un charme^[59] pour l'étranger de se voir montrer par son hôte les merveilles d'une ville inconnue, c'en est un pour votre fils d'interroger sur les phénomènes célestes un interprète de famille. Ils aiment encore à abaisser leur regard sur cette terre lointaine : ils prennent plaisir à contempler du haut de leur gloire ce qu'ils^[60] ont quitté. Dans toutes vos actions, Marcia, songez que vous êtes sous les yeux d'un père et d'un fils, non tels que vous les connûtes, mais tels que sont des êtres plus parfaits, des citoyens du ciel ; rougissez de toute pensée basse et vulgaire, et de pleurer leur bienheureuse métamorphose. Libres dans l'éternel espace, et jouissant de l'immensité, rien ne les sépare plus, ni les barrières de l'Océan, ni hautes montagnes, ni profondes vallées, ni syrtes aux sables perfides ; toutes leurs voies sont unies ; dans leur facile et rapide essor, leurs âmes se pénètrent l'une l'autre et se confondent parmi les astres.

XXVI. Figurez-vous, ô Marcia! entendre du haut des célestes voûtes la voix de ce père qui eut sur vous l'autorité que vous aviez sur votre fils. Ce n'est plus cette amère parole qui déplorait nos guerres civiles, et par laquelle les prescripteurs furent à jamais proscrits dans l'histoire ; c'est un langage plus sublime encore, digne du lieu d'où il parle : « Pourquoi, ma fille, t'enchaîner à de si longs ennuis? D'où vient une telle ignorance du vrai, qui te fait croire ton fils iniquement traité, parce qu'il a pris en dégoût la vie et s'est retiré vers ses pères? Ne sais-tu point par quels orages la fortune bouleverse toutes choses ; qu'elle ne prête ses faveurs et son indulgence qu'à ceux qui ont avec elle le moins d'engagements? Te citerai-je ces rois dont le bonheur eût été complet, si

la mort fût venue plus tôt les soustraire aux maux qui allaient suivre? Et ces capitaines romains, dont la gloire serait sans ombre^[61] si l'on ôtait quelque chose à leurs jours? Et ces héros, ces illustres têtes formées pour le glaive du bourreau militaire? Regarde ton père et ton aïeul, ton aïeul livré à la merci d'un assassin étranger ; je n'ai, moi, souffert qu'aucune main touchât à ma personne, et, m'abstenant de toute nourriture, j'ai fait voir combien^[62] j'étais fier du courage qui dicta mes écrits. Faut-il que, dans notre famille, celui-là soit le plus longtemps pleuré dont la mort est la plus heureuse? Ici toutes les âmes ne forment qu'une âme ; et nous reconnaissons hors de l'épaisse nuit qui vous environne, que rien chez les hommes n'est, comme ils le pensent, ni désirable, ni élevé, ni magnifique : tout y est bassesse, misère, anxiété ; et quelle mince parcelle on y voit de notre lumière! Ajouterai-je qu'ici point d'armées ennemies qui s'entrechoquent avec fureur ; point de flottes qui se brisent les unes contre les autres? On n'y prépare, on n'y rêve point le parricide ; des tribunaux n'y retentissent point tout le jour de procès : ici rien de caché, la pensée est sans voile, le cœur sans replis, la vie à découvert et sous les regards de tous ; nous embrassons l'avenir et le passé des âges. Je bornais ma gloire à tracer les annales d'un siècle, d'un coin retiré du monde, les faits d'une poignée d'hommes : que de siècles maintenant, quelle suite et quel enchaînement de générations dans toute la somme des années je suis maître de contempler! Je puis voir quels empires doivent naître et quels doivent s'écrouler, la chute de cités fameuses, les nouvelles incursions des mers. Car, si tu peux trouver à tes regrets une consolation dans la commune destinée, sache que rien de ce qui est ne doit demeurer en place. Le temps abattra tout, emportera tout avec lui, et se jouera non seulement des hommes, cette portion si chétive de son capricieux empire, mais des lieux, des contrées entières, des grandes divisions du globe, balayera des montagnes, fera plus loin surgir dans les airs des rochers inconnus, absorbera des mers, déplacera le cours des fleuves, et rompant les communications des peuples, dissoudra les sociétés et la grande famille des humains. Ailleurs il engloutira des villes dans des gouffres béants, ou le sol s'ébranlera pour les renverser : de ses flancs s'exhalera la peste ; l'inondation couvrira les terres habitées ; tout être vivant périra dans le monde submergé ; et une vaste conflagration viendra dévorer et réduire en cendres ce qu'auront épargné^[63] les eaux. Et lorsque l'heure sera venue où la création doit s'éteindre pour se renouveler, elle-même se brisera par ses propres forces ; les astres heurteront les astres ; toute matière s'embrasera, et tous ces grands luminaires, qui brillent dans un si bel ordre, formeront la flamme d'un seul incendie. Nous aussi, âmes fortunées, qui avons pour lot l'éternité, quand il semblera bon à Dieu de refondre cet univers, dans l'immense écroulement, nous-mêmes, faibles débris de plus,

nous rentrerons au sein des éléments primordiaux. Heureux ton fils, ô Marcia! il est déjà initié à ces mystères!

[1] J'ai rétabli la leçon vulgaire : *nihil impie facere*. Lemaire : *pie*, sens forcé.

[2] Voir Sénèque le père, *Controv.*, l. V. Préface.

[3] *Sævumque arcte complexa dolorem,*
Perfruitur lacrimis et amat pro conjuge luctum.

(LUC, *PHARS.*, IX, 110.)

Mon deuil me plaît et me doit toujours plaire : Il me tient lieu de celui que je plains.

(Chaulieu, *Sur la mort de Lazare.*)

[4] Voir *Consol. à Polybe*, XXIII, et la lettre XCIX.

Je n'osais dans mes pleurs me noyer à loisir ;
Je goûtais en tremblant ce funeste plaisir.

(Racine, *Phèdre.*)

[5] Cet éloge de Marcellus se retrouve en termes presque semblables dans Tacite (*Ann.*, I, II, et Velleius Paternus, II, XCIII).

[6] Voir Tacite, *Ann.*, III.

Et l'ombre du héros, près d'une épouse altière
Sembler, se réveillant sous l'airain sépulcral,
S'enorgueillir encor de ce deuil triomphal.

(Chénier, *Tibère.*)

[7] *Quid deceat Drusi matrem, matremque Neronis*
Adspice ; quo surgas, adspice, mane toro.

(Ovide, *ad Liv.*)

[8] J'ai préféré la leçon : *Quae enim amentia* à *Quae enim, malum, amentia*. Un mss. : *major amentia*.

[9] Tous les sentiments naturels ont leur pudeur, disait Mme de Staël.

[10] Voir *Consolat. à Polybe*, XXXVII, et la note.

[11] Dès le temps des Scipions, les nobles Romains avaient, attachés à leurs personnes, des philosophes, des poètes, la plupart Grecs, sortes d'instituteurs moraux, de directeurs de conscience. Aréus d'Alexandrie, stoïcien, était en si haute estime auprès d'Auguste, qu'à la prise de cette ville ce prince annonça aux habitants qu'il leur faisait grâce, en considération d'Aréus.

[12] De Drusus.

[13] Voy. *Consolat. à Polybe*, 21 et note

[14] Voir lettre XCIX.

Le temps seul, malgré toi, finira ta tristesse,
Tes larmes tariront ;
Et ce que n'aura pu cette grande sagesse,
Quatre mois le feront.
Chasse donc ton chagrin, et, quoi qu'il faille faire,
Songe à le surmonter,
Sans attendre, en pleurant comme un homme vulgaire,
Qu'il te veuille quitter.

(Desmarets de St. Sorlin.)

[15] « Tout tombe à nos côtés ; Dieu frappe autour de nous nos proches, nos amis, nos maîtres ; et au milieu de tant de têtes et de fortunes abattues, nous demeurons fermes, comme si le coup devait toujours porter à côté de nous, ou que nous eussions jeté ici-bas des racines éternelles. » (Massillon, *Oraison du*

Dauphin.)

[16] Mourir est un tribut qu'on doit aux destinées,
Et leur décret fatal n'a pas prescrit d'années.
On doit sitôt qu'on naît : il faut, sans s'effrayer,
Quand la mort nous assigne, être prêt à payer.

(Rotrou, *Iphig.*)

Et Molière, *Psyché*, acte II, sc. 1. Saint Augustin, sur le Ps. CXXI.

« Tout ce qui doit passer ne peut être grand ; ce n'est qu'une décoration de théâtre : la mort finit la scène et la représentation. Chacun dépouille la pompe du personnage et la fiction des titres ; et le souverain, comme l'esclave, est rendu à son néant et à sa première bassesse. » (Massillon, *Oraison fun. du Dauphin.*)

[17] *Exceptum auctori*, Gronov., au lieu de : *exemptum auctore*.

[18] Je lis avec Fickert : *quolibet fragile jactatu*.

[19] « Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser.

Une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. » Pascal, *Pensées*. Art. I, 6. Voir *Questions naturelles*, VI, II, et la note.

[20] *Nutrimendum quaerens vitiosum*, d'après un mss., au lieu de la leçon vulgaire : *Soli sibi nutrimentum vitiosum*.

[21] Lemaire : *mortem unius quae singulis opus est*. Un mss : *singulius*, d'où je tire : *quae singultus opus est*, mieux lié à ce qui précède et à ce qui suit.

[22] Ainsi saint Augustin, au début de ses *Confessions* : *Homo circumferens mortalitatem suam*.

Latin de la phrase de Sénèque est imitée par Pline : *Flens animal, cæteris imperaturum, et a suppliciis vitam auspicatur*, *Hist. nat.* VII, I, Voir *Consol.* à Polybe XXIII.

[23] *Omnia tanquam praepropera*, un mss. *Tam propera*, Lemaire.

[24] Voir le mot de Solon : Valer. Max., VII, II, et Montaigne, III, IX. « En vérité, ma fille, il faut songer à ceux qui sont plus malheureux que nous, pour nous faire avaler nos tristes destinées. » (Mme de Sévigné.)

[25] Je ne vois que malheurs qui condamnent les dieux. (Racine, *Androm.*)

On connaît l'hémistiche de Claudien : *Absolvitque Deos*.

[26] Les mauvais plaisants, au lieu de dire ; « Tel acte s'est fait sous le consulat de César et de Bibulus, » dataient du consulat de Julius et de César.

[27] Je doute fort que cet exemple de Tibère soit cité à propos : il n'en usait ainsi que par insensibilité. Il trouvait Priam heureux d'avoir survécu à tous ses enfants.

[28] Ici Sénèque oublie ce qu'il a dit si bien ailleurs : *Grand homme plutôt qu'homme de bien? Ces deux qualités sont inséparables*, etc. (*De la Colère*, I, XVI.)

[29] Ils suffiront pour consoler leur mère.

Je croirai, les voyant, revoir encor leur père ;
Et par ces doux objets mon amour raffermi,
Vous possédant en eux, ne vous perd qu'à demi.

(Longepierre, *Médée*, III, sc. III.)

[30] C'est sur mes déplaisirs que j'ai les yeux ouverts :
Je regarde ce que je perds,
Et ne vois point ce qui me reste.

(Molière, *Psyché*, II, sc. 1.)

[31] *Enéide*, III, 448.

[32] Sénèque croit ici et dans ses traités de *la Providence*, I, et des *Questions naturelles*, II, XXXII, à l'influence des astres sur nos destinées. Il la nie dans sa lettre XCVII.

[33] *Absentes abfuturosque, dum vivent.* Et non : *Absentes enim abfuturos, dum viverent.*

[34] Pensée toute chrétienne qu'on retrouve dans la *Consol. à Polybe* et lettre XCIX, et dans le comique grec Antiphane : « Bientôt nous les rejoindrons au même rendez-vous, pour y vivre en commun d'une autre vie. »

[35] Voir *Constance du sage*, 6, et la note.

[36] Voir *Lettres* 24 et 81. Ovide, *Métam.*, XV, 3. Juvén., *Sat.* II. Pline *Hist.* VII, 66.

[37] Voir *Consol. à Polybe*, XXVII ; lettres XXIV, LIV, LXXVII, et dans la tragédie de Sénèque, *les Troyennes* :

Rien n'est après la mort, la mort même n'est rien.

Que devient l'homme en cessant d'être?

Ce qu'il était avant de naître.

Post mortem nihil est, ipsaque mors nihil.

Quaeris quo jaceas post obitum loco?

Quo non nata jacent.

Une heure après la mort notre âme évanouie

Devient ce qu'elle était une heure avant la vie.

(Cyrano, *Agrippine*.)

Du reste Sénèque se donne un magnifique démenti quelques pages plus loin, chap. XXIV et XXV.

[38] La leçon vulgaire est : *nulli paruit*, répétition affaiblie de ce qui précède ; j'ai préféré, avec Fickert, celle de trois mss. : *nulli non patuit*.

[39] *Quod appellem*, mss. Fickert. Lemaire : *quo appellam*.

[40] Et combien de héros glorieux, magnanimes,

Ont vécu trop d'un jour. (J. B. Rousseau)

[41] Ces mêmes réflexions sur Pompée ont été faites par Cic., *Tusc.*, t, XXXV ; Florus, IV ; Vell. Patern., II, XLVIII ; Lucain, VIII, 27. Comparez Tacite : *Non vidit Agricola....* Juvénal, *Sat.* X. Virgile : *Felix morte tua, neque in hunc servata dolorem!* et Sévigné, sur la mort de Turenne, lettre du 6 août 1675.

[42] Ptolémée, qui avait fait le peuple romain son héritier.

[43] « Qu'il y a eu de temps où je n'étais pas! Qu'il y en aura où je ne serai point! Et que j'occupe peu de place dans ce grand abîme des ans! ». (Bossuet, *Sermon sur la mort*.) « Que si le temps comparé au temps, la mesure à la mesure, et le terme au terme, se réduit à rien ; que sera-ce si l'on compare le temps à l'éternité où il n'y a ni mesure ni terme? Comptons donc comme très court, chrétiens, ou plutôt comptons comme un pur néant tout ce qui finit, puisqu'enfin, quand on aurait multiplié les années au delà de tous les nombres connus, visiblement ce ne sera rien quand nous serons arrivés au terme fatal. » (Id. *Orais. fun.* de Le Tellier.)

[44] Je lis avec J. Lipse et deux mss. : *vates*, Lemaire : *vaces*.

[45] Le texte ici est tellement corrompu, qu'à partir de *promovebit* jusqu'à *Tuli suum*, il n'offre aucun sens. Le voici : *Scit libenter illum ulterius diligentiam ex consilio perdidisse*. J. Lipse proposait : *promovebis, si libeat : nec illum interius. diligentia perduces* ou *reduces*. Je propose, en changeant bien moins : *nec libenter illum ulterius diligentia et consilio pertulisset*, et j'ai traduit en conséquence.

[46] *Énéide*, X, vers 472.

[47] « Tout ce que vous vivez, vous le desrobez à la vie. » (Montaigne, I, 19.)

Prima quae vitam dedit, hora carpsit. (*Herc. fur.* Acte III) *Nascentes morimur, finisque ab origine pendet.* (*Manilius*.) Chaque pas dans la vie est un pas vers la mort. (*Corneille*.)

[48] Voir la lettre LVIII ; et Montaigne, I, XIX. « Le continuel ouvrage de vostre vie, c'est bastir la mort. » « La vie de l'homme s'élève comme une petite tour dont la mort est le couronnement. » (Bern. de Saint-Pierre, *Paul et Virgin*.)

[49] Voir *Consol. à Polybe.*, XXIX. *Dum vita grata est, mortis conditio optima.* (P. Syrus. Voir Cic., *Tusc.*, I, XLVI.)

Quand tous les biens que l'homme envie
A son gré semblent accourir,
Que de la fortune asservie,
Il n'a plus rien à conquérir,
C'est alors qu'on aime la vie....
C'est alors qu'il faudrait mourir. (Lebrun, *Odes.*)

[50] *Et solum hoc ducas, quod fuit, esse tuum.* (Martial, I, 16.)

[51] « J'ai reconnu que le mort est plus heureux que le vivant, mais que le plus heureux encore est celui qui n'est jamais venu au monde. » *Ecclésiast.*, IV, 3. Voy. Cic., *Tusc.*, I, XLVIII ; Pline l'anc, VII, 1. Sophocle, *Œdipe Col.* C'est cette réflexion qui, développée au cabaret entre Chapelle et La Fontaine, leur inspira l'envie de s'aller noyer. On sait comment le bon sens de Molière mit fin à leur projet.

[52] Voir lettre XCIX. *Raptus est ; properavit educere illum de medio iniquitatum.* (*Sapient.*, IV, 14).

[53] « *Cupio dissolvi et esse cum Christo.* » Saint Paul, *ad Philip.*, I, 23.

[54] *Summisque negatum*

Stare diu. (Lucain, I, 70)

Voir Quintilien, VI. *Préface.*

Immodicis brevis est estas, et rara senectus. (Martial, VI, 9)

Au moment de jouir des labeurs de leur vie
Quand ils ont *subjugué* l'œil même de l'Envie,
Serpent qui s'entrelace à tout ce qui grandit,
Je ne sais de nos jours quelles fatales causes
Font tomber à la fois les hommes et les choses,
Et remonter au ciel tout ce qui resplendit. (Reboul.)

[55] *Dum numerat palmas, credidit esse senem.* (Martial, X, 53.)

Le printemps et l'automne en lui n'eurent qu'un cours ;
Et ses fruits étant mûrs dès la fleur de sa vie,
Il mourut en jeunesse, et mourut plein de jours.

(Lingendes.)

[56] Voy. plus haut, chap. XIX. *Lettre LXV*, et Stobée, *Serm.* 106.

[57] *Quaque aliae gaudere solent, ego rustica dote
Corporis erubui, crimenque placere putavi.*

(Ovide, *Métam.*, V, 18.)

[58] *Caro*, mot évangélique qui se trouve encore lettres LXV, LXXIV, LXXV. « *Caro autem concupiscit adversus spiritum : haec sibi invicem adversantur.* » (*Ad Galat.*, v, 17.) L'emploi de ce mot dont on a voulu conclure que Sénèque l'avait emprunté aux livres saints, se trouve fréquemment pour celui de *corps* dans les fragments d'Épicure et de Métrodore. Aristarque dit qu'on en usait souvent comme d'un synonyme de *corps*. (Scol. d'Aristophane, *Grenouill.*, V, CXXXI.)

[59] Je lis *monstrr. tor*, mss. Fickert, et non *monstratas*.

[60] Voir Bernardin de Saint-Pierre, *Harmon.*, fin du IX^e livre : « Il quitte un monde de ténèbres.... et du haut du ciel il jette un regard triomphant vers la terre, où. l'on pleure et où il n'est plus. » Tout le morceau semble inspiré de Sénèque, comme aussi ce passage de *Paul et Virginie* : « Ah! si du séjour des anges elle pouvait se communiquer à vous, elle vous dirait.... »

[61] Si le vainqueur du Nil fût du char descendu
A l'âge du vainqueur d'Arbelle,
Oh! que sa mort eût été belle!

Oh! quel trépas il a perdu! (Lebrun, *Odes*.)

[62] *Juvaret*, mss. Lemaire : *juvat*.

[63] Selon les stoïciens, le monde devait finir par embrasement. (Voir Lucain, I, v, 72 ; Ovide, *Met.*, XV ; saint Paul, *ad Hebr.*, II, 10.)

CONSOLATION A HELVIA

I. Plus d'une fois, mon excellente mère, l'élan de mon cœur m'a porté à vous consoler ; chaque fois je l'ai contenu. Bien des motifs m'engageaient à oser. D'abord, il me semblait que j'allais déposer tout le faix de mes ennuis, si j'essuyais au moins vos larmes, dussé-je n'en pas tarir le cours ; ensuite je me flattais d'avoir un ascendant plus fort pour vous tirer de votre abattement, quand je me serais relevé le premier ; enfin j'appréhendais que la fortune, n'ayant pu triompher de moi,^[1] ne triomphât de quelqu'un des miens. Ainsi je m'efforçais de mon mieux, une main sur ma blessure, de me traîner jusqu'à vous pour panser les vôtres. Mais d'autres considérations ajournèrent mon projet. Je savais qu'il n'est pas bon de toucher à une plaie toute vive et encore saignante ; les consolations pouvaient l'enflammer et l'aigrir ; et dans les maladies mêmes du corps, rien n'est plus dangereux que les remèdes prématurés.^[2] J'attendais donc que la violence même du mal l'eût brisé, qu'ainsi préparé pour la cure et mûri par le temps, il se laissât toucher et manier à loisir. D'ailleurs en compulsant tout ce que les plus beaux génies ont laissé de monuments écrits sur les moyens d'apaiser et de modérer les chagrins, je n'y trouvais aucun exemple d'homme qui se fît consolateur des siens, quand lui-même était pleuré d'eux. Dans cette situation nouvelle, j'hésitais, je craignais d'ulcérer au lieu de guérir. Et puis, ne fallait-il pas un langage tout neuf, pris loin des formes journalières et banales de consolation, à un homme qui, pour raffermir ses proches, soulevait sa tête pour ainsi dire du milieu même de son bûcher ? Les grandes douleurs en outre, toutes celles qui passent la mesure commune, interdisent le choix des paroles ; car elles étouffent souvent jusqu'à la voix. N'importe ; je ferai effort, non par confiance en mon propre génie ; mais ce qui peut le mieux vous consoler, c'est de m'avoir moi-même pour consolateur. Vous qui ne me refuseriez aucune chose, vous ne refuserez pas, je l'espère, bien que tout chagrin soit rebelle, d'agréer les soins d'un fils qui veut adoucir vos regrets.

II. Voyez combien je me suis promis de vous trouver facile : je compte obtenir sur vous plus d'empire que la douleur, toute-puissante chez les malheureux. Je ne veux point d'abord l'attaquer de front, mais lui aider plutôt, lui fournir de nouveaux stimulants ; je veux rompre tout appareil et rouvrir ce qui déjà peut s'être fermé. « Quel genre de consolation est-ce là ? dira-t-on : faire revivre des maux effacés, et placer l'âme en face de toutes ses infortunes, lorsqu'à peine elle suffit à une seule ! » Mais qu'on y réfléchisse : tout mal assez pernicieux pour s'accroître en dépit des remèdes le plus souvent cède à la méthode contraire. Oui, je remettrai sous vos yeux toutes les afflictions, toutes les scènes lugubres de votre vie ; je n'agirai pas mollement avec vous,

j'emploierai le fer et le feu, et par là qu'obtiendrai-je ? Que votre âme, déjà victorieuse de tant d'assauts, rougira d'endurer si mal une dernière, une seule atteinte après tant de cicatrices. Laissons les pleurs et les gémissements sans fin à ses âmes timides, qui amollies au sein d'une longue prospérité s'affaissent au choc de la moindre disgrâce ; mais ceux dont chaque pas dans la vie fut marqué par une infortune, doivent essayer les plus rudes attaques avec une ferme et inébranlable constance.^[3] La continuité du malheur a du moins cet avantage, qu'à force de tourments elle finit par endurcir. La fortune vous a sans relâche accablée de maux inouïs : elle n'a pas même excepté l'heure de votre naissance. Vous perdistes votre mère dès que vous fûtes arrivée au jour, ou plutôt même en y arrivant, exposée pour ainsi dire sur le seuil de la vie. Élevée sous les lois d'une marâtre, votre soumission, il est vrai, votre piété toute filiale l'ont obligée à se montrer mère pour vous ; mais une bonne marâtre coûte toujours cher. L'oncle le plus tendre, le meilleur et le plus courageux des hommes vous est ravi alors que vous attendiez sa venue ; et le destin, craignant que des rigueurs moins rapprochées ne vous soient trop légères, vous enlève dans le même mois un époux chéri qui vous a rendue mère de trois enfants. Quand vous pleuriez votre oncle, cet autre sujet de larmes vous est annoncé, et tous vos fils se trouvent absents ; comme si vos maux s'étaient à dessein accumulés sur le même moment pour que vous n'eussiez pas où reposer votre douleur. Pour ne point parler des périls, des alarmes sans nombre qui n'ont cessé de vous assaillir sans vous vaincre, naguère sur ce même sein qu'ils venaient de quitter, vous avez recueilli^[4] les cendres de trois petits-fils. Vingt jours après que mon fils expiré dans vos bras eut avec vos derniers baisers reçu de vous les honneurs funèbres, vous apprenez que je vous suis ravi. Il vous manquait jusque-là de porter le deuil des vivants.

III. La plus grave, la plus pénétrante de toutes les atteintes qui vous aient frappée, ce fut la dernière, je l'avoue ; elle n'a point rompu seulement l'épiderme, elle a déchiré le cœur et les entrailles. Mais si la moindre blessure arrache de longs cris au soldat novice qui redoute plus la main de l'opérateur que le fer de l'ennemi, le vétéran, fût-il percé de part en part, voit trancher ses chairs sans s'émouvoir et sans gémir, comme si c'étaient celles d'un autre : opposez même courage au traitement qu'il vous faut subir. Loin de vous ces lamentations, ces accents plaintifs, et tout ce fracas ordinaire de douleur féminine. Vous auriez perdu le prix de tant de souffrances si elles ne vous avaient appris à souffrir. Eh bien ! vous semblé-je procéder timidement avec vous ? Je ne vous ai rien voilé de vos misères, je les ai toutes amoncelées sous vos yeux. Je l'ai fait dans un digne but ; car je veux vaincre vos chagrins, et non pas seulement les restreindre.

IV. J'y parviendrai, je l'espère, si je vous montre d'abord que rien dans mon

sort ne doit faire juger malheureux ni moi, ni à plus forte raison les miens, qui souffriraient de mon malheur ; et si, passant à votre destinée particulière, laquelle dépend toute de la mienne, je vous prouve qu'elle n'est point au-dessus de vos forces. Je commencerai par ce que votre tendresse est le plus impatiente d'ouïr, et vous dirai que je n'éprouve aucun mal. Quand je ne pourrais vous en convaincre, je vous démontrerai du moins que le faix sous lequel je vous parais fléchir peut se supporter. Que si encore vous ne m'en croyez pas, je m'applaudirai davantage de me trouver heureux dans une situation qui ne fait presque que des misérables. Ne jugez point sur ouï-dire ; c'est moi qui, pour empêcher que des préjugés ne vous troublent, vous déclare que je ne suis pas malheureux. J'ajouterai, pour vous tranquilliser plus encore qu'il est impossible que je le sois jamais.

V. Heureux l'homme tel que l'a créé son auteur, s'il n'abdique pas sa destinée ! Grâce à la nature, il ne lui faut pas grands apprêts pour bien vivre : chacun peut se faire son bonheur. Les choses du dehors n'ont qu'une mince importance : leur poids est faible dans la balance des biens et des maux : et ni les succès n'exaltent le sage ni les revers ne l'abattent. Car il s'est toujours efforcé de placer en lui le plus qu'il peut de ses biens, de puiser dans son âme toutes ses joies. Est-ce donc que je me donne pour sage ? Je n'ai garde. Si j'avais droit à ce titre, non content de nier que je fusse à plaindre, je me dirais le plus fortuné des hommes et l'égal presque de Dieu même. Jusqu'ici, ce qui suffit déjà pour adoucir toute amertume, je me suis mis à la suite des sages ; trop faible encore pour me défendre seul, je me suis réfugié dans le camp de ces hommes qui savent se protéger^[5] eux et les leurs. Ils m'ont prescrit de veiller sans cesse comme à un poste militaire, et de prévoir bien à l'avance les tentatives et les coups de main de la Fortune. Elle accable l'homme qu'elle surprend ; elle est facile à repousser pour qui l'attend toujours. Ainsi l'arrivée de l'ennemi renverse ceux qu'elle trouve au dépourvu ; mais si avant la guerre on s'est préparé à la guerre, en bon ordre et dispos, on soutient aisément le premier choc, toujours le plus étourdissant. Jamais je ne me suis fié à la Fortune, lors même qu'elle semblait en paix avec moi : toutes ses faveurs, dont elle me comblait si libéralement, richesses, honneurs, célébrité, j'ai su les tenir assez loin de moi pour qu'elle pût les retirer sans m'entraîner du même effort. Entre ces choses et moi, j'ai mis un grand intervalle : elles disparurent, elles ne me furent point arrachées. L'adversité ne brise que les âmes qu'avait leurrées la prospérité. Ceux qui s'affectionnent aux dons de la Fortune comme à des biens personnels et permanents, qui veulent s'en faire des titres à la considération, tombent dans l'abattement et le désespoir dès que leurs vains et puérils esprits, incapables de toute solide jouissance, ont vu fuir ces hochets menteurs et passagers. Mais

quand la bonne fortune n'enfle point l'homme, la mauvaise ne le rapetisse point, il est pour toujours invincible à toutes deux, il a fait ses preuves de courage, il s'est assuré pendant le calme de toutes ses ressources contre la tempête. Pour moi, j'ai toujours cru que ces objets après lesquels tous soupirent ne renferment pas la moindre parcelle du vrai bien : je les ai trouvés vides de substance, parés d'un vernis brillant mais trompeur, et n'ayant rien au fond qui répondit aux apparences. Dans ce qu'on appelle mal, je ne vois rien de si effrayant ni de si dur que me le faisait craindre l'opinion au vulgaire. Le mot en lui-même, par une sorte de préjugé et de convention, frappe désagréablement l'oreille ; il semble sinistre et d'odieux augure ; ainsi l'a voulu le peuple : mais les arrêts du peuple se cassent souvent au tribunal des sages.

VI. Laissant donc l'opinion commune qu'entraîne la première vue des choses telle qu'on l'a cru saisir, voyons ce que c'est que l'exil. Rien au fond qu'un changement de lieu. Pour ne point sembler circonscrire la portée du mot et dissimuler les rigueurs qu'il comporte, j'ajoute que ce changement de lieu est suivi d'inconvénients, tels que la pauvreté, l'ignominie, le mépris, épouvantails que je combattrai plus tard. Je ne veux tout d'abord traiter que cette question : Quelle amertume ce changement apporte-t-il en soi ? Vivre expatrié, dit-on, est une chose insupportable. Eh bien ! voyez toute cette population à laquelle suffisent à peine les demeures de notre immense capitale : la plupart ont quitté leur patrie. Des municipes, des colonies, de tous les points du globe ils sont accourus en foule. Les uns y sont amenés par l'ambition, par les devoirs d'un emploi public, par la charge d'une ambassade, par l'amour du plaisir qui cherche, où la fortune abonde, un lieu commode à la corruption ; certains s'y rendent par goût pour les beaux-arts ou pour les spectacles ; tel y est entraîné par l'amitié, tel autre par ses talents, qu'il trouve à produire dans tout leur éclat sur ce grand théâtre ; celui-ci vient y vendre sa beauté, celui-là son éloquence. Toute espèce d'hommes afflue dans cette ville qui propose de riches salaires aux vertus comme aux vices. Faites comparaître devant vous tous ses habitants ; demandez à chacun d'où il est ; vous verrez que la plupart ont déserté leur pays natal pour la ville, il est vrai, la plus grande et la plus belle du monde, mais qui pourtant n'est point la leur. Après cette Rome, que l'on peut dire la commune patrie, passez en revue les autres villes, il n'en est point qui ne renferme en grande partie des étrangers. Maintenant, de ces contrées où l'agrément du site et l'avantage des lieux attirent le plus de monde, transportez-vous aux déserts, aux îles les plus sauvages, à Sciathos, à Sérîphe, à Gyare et en Corse, vous ne trouverez pas de si affreux exil où quelqu'un ne demeure par prédilection. Est-il rien d'aussi nu, d'aussi escarpé de toutes parts que mon rocher ?^[6] Est-il un sol plus pauvre en subsistances, une race d'hommes plus intraitable, un site plus

repoussant, un climat plus voué aux intempéries ? Eh bien, ici même se rencontrent plus d'étrangers que d'indigènes.

L'émigration est si peu pénible en elle-même qu'il n'y a pas jusqu'à cette Corse qui n'ait enlevé des hommes à leur patrie. C'est, suivant quelques-uns, un instinct voyageur, et je ne sais quelle fièvre de déplacement qui nous pousse à changer de demeure. Nous tenons en effet de la nature une âme inquiète et mobile, qui ne se fixe jamais ; elle se prodigue, elle promène sa pensée dans la sphère du connu et de l'inconnu, toujours vagabonde, ennemie du repos, amoureuse surtout de la nouveauté. Ce n'est pas chose étrange, si l'on considère son principe originel. Elle ne doit point l'être à cette masse terrestre et pesante qu'on appelle le corps : c'est du souffle céleste qu'elle émane. Or l'essence des choses célestes est le mouvement perpétuel : elles fuient emportées par une course rapide. Voyez les astres, ces flambeaux du monde : aucun n'est immobile ; ils roulent et changent incessamment de place ; déjà entraînés par la marche de l'univers, ils se meuvent d'eux-mêmes dans un sens opposé, voyagent de constellation en constellation, toujours actifs, toujours tendant d'un point à un autre point. Tout n'est que révolution constante, tout n'est que migration et que passage alternatif ; c'est l'ordre de la nature, la loi irrésistible. Après un certain nombre de siècles, le cercle de leurs cours révolu, ils repasseront de nouveau par leur premier chemin. Croirez-vous maintenant que l'âme humaine, formée des mêmes éléments que les corps célestes, souffre à regret le déplacement et les émigrations, quand la nature divine trouve dans une révolution ininterrompue et des plus rapides sa jouissance ou ses moyens de conservation.^[7]

Mais descendez du ciel sur la terre, vous verrez des nations, des peuples entiers changer de séjour. Que signifient ces villes grecques au milieu des contrées barbares ? Pourquoi la langue des Macédoniens se parle-t-elle dans l'Inde et la Perse ? La Scythie et toute cette longue chaîne de peuplades farouches et indomptées vous montrent des cités achéennes bâties, sur les rivages du Pont. Ni les rigueurs d'un hiver éternel, ni le naturel des habitants, aussi âpre que leur climat, n'ont détourné des colonies de s'y établir. L'Asie renferme une foule d'Athéniens ; la seule Milet a disséminé en divers lieux une population de soixante-quinze villes ; toute cette côte d'Italie que baigne la mer inférieure fut jadis la grande Grèce. L'Asie se dit le berceau des Toscans ; des Tyriens peuplent l'Afrique, des Carthaginois l'Espagne ; les Grecs se sont jetés dans la Gaule, et les Gaulois dans la Grèce ; les Pyrénées opposaient une barrière aux Germains, ils l'ont franchie ; l'inconstance humaine s'est aventurée à travers les pays les plus impraticables, les plus inconnus. Femmes, enfants, parents appesantis par l'âge, on entraînait tout avec soi. Les uns, après avoir longtemps erré, se sont arrêtés moins par choix que par lassitude au premier lieu venu ;

d'autres, pour s'emparer d'une terre étrangère, se sont fait un droit de leurs armes ; ceux-ci furent engloutis dans les flots, comme ils voguaient vers des plages ignorées ; ceux-là demeurèrent où le manque de provisions les força de faire halte. Et tous n'eurent pas les mêmes motifs pour quitter leurs foyers et en chercher de nouveaux. Tantôt c'est une cité détruite ; ce sont ses restes, échappés au fer ennemi, que la spoliation pousse à l'envahissement ; tantôt des proscrits politiques ; ici une population surabondante qui verse au dehors l'excédant de ses forces ; là, l'invasion de la peste, le sol qui fréquemment s'entrouvre, un climat que désole quelque insupportable fléau ; parfois les attrait d'une terre plus fertile qu'exagère encore la renommée ; d'autres enfin s'expatrient pour d'autres causes. Évidemment rien n'est demeuré constamment fidèle à son berceau. C'est un va-et-vient perpétuel du genre humain ; c'est chaque jour, sur un cercle immense, quelque rayon qui se déplace. On jette les fondements de cités nouvelles ; de nouveaux noms, de nouvelles nations apparaissent, quand d'autres cessent d'être ou s'absorbent dans la conquête d'un puissant voisin. Or toutes ces transplantations de peuples que sont-elles, que des exils en masse ?

VII. Qu'est-il besoin de vous traîner par de longs circuits, de vous citer Anténor qui bâtit Padoue, Evandre qui crée sur les rives du Tibre le royaume d'Arcadie ; et Diomède et tant d'autres, vainqueurs et vaincus, que la prise de Troie dispersa sous des cieux étrangers ? L'empire romain ne reconnaît-il pas pour fondateur un exilé qui, fuyant sa patrie conquise, traînant avec lui quelques chétifs débris, chassé par la nécessité et la crainte du vainqueur, cherchait au loin un asile et le trouva en Italie ? Que de colonies plus tard ce même peuple n'envoya-t-il pas dans toutes les provinces ? Partout où il a vaincu, le Romain y habite. On s'enrôlait avec joie pour ces émigrations ; et le vieillard quittait ses autels domestiques pour se faire colon au delà des mers.

VIII. Bien que le sujet n'exige pas un plus grand nombre d'exemples, il en est un que j'ajouterai, parce qu'il est tout sous mes yeux. La Corse a nombre de fois changé d'habitants. Sans trop remonter dans la nuit des âges, nous voyons que, désertant Phocée, les Grecs aujourd'hui fixés à Marseille s'arrêtèrent d'abord dans cette île. On ne sait pas bien quel motif les en a chassés, l'insalubrité de l'air, le voisinage de la trop puissante Italie, ou des côtes peu propres au mouillage ? Car il ne paraît pas que ce soit la férocité des insulaires, puisque les nouveaux venus prirent place parmi les peuples de la Gaule encore barbare et non civilisée. Puis vinrent les Liguriens, puis vinrent les Espagnols, ce que dénote la conformité des usages ; car on retrouve ici la coiffure, la chaussure du Cantabre et quelques mots de sa langue, l'idiome national ayant, dans le commerce des Grecs et des Liguriens, perdu toute sa physionomie. Ensuite deux colonies romaines y furent détachées, l'une par Marius, l'autre par Sylla : tant ce

rocher aride et couvert de ronces a de fois changé de population ! Enfin à peine trouveriez-vous une terre habitée aujourd'hui par ses indigènes. Toutes les races ont été mêlées, entées l'une sur l'autre et remplacées successivement. Celle-ci aspire à ce que dédaigne celle-là ; une troisième, qui a tout expulsé, est chassée à son tour. C'est l'arrêt du destin que rien ne soit constamment prospère et debout à la même place.

Quant à l'exil proprement dit, abstraction faite des autres désagréments qu'il entraîne, Varron, le plus docte des Romains, y voit un suffisant remède en ceci, que n'importe où l'on aille, on y jouit de la commune nature. Selon M. Brutus, c'est assez que l'exilé emporte avec soi tous ses mérites. Si, prise à part, chacune de ces consolations semble peu efficace pour un exilé, on conviendra que réunies elles peuvent être puissantes. En effet, combien peu de chose avez-vous perdu, quand ces deux biens, les plus grands de la vie, vous suivent quelque part que s'adressent vos pas, la commune nature, et la vertu qui vous est propre ! Croyez-moi, l'architecte quel qu'il soit de cet univers, qu'on l'appelle le dieu tout-puissant, ou la raison incorporelle créatrice de ces corps immenses, ou le souffle divin réparti avec une égale énergie dans ses plus vastes comme dans ses moindres œuvres, ou le destin, l'immuable enchaînement des causes entre elles, cet agent suprême a tout réglé de façon qu'il ne tombât rien, que des choses de valeur infime, à la discrétion de nos ennemis. Ce qu'il y a de meilleur en l'homme est placé hors du pouvoir humain, et ne se donne pas plus qu'il ne s'enlève. Ce monde, le plus grand, le plus magnifique ouvrage de la nature, cette âme faite pour contempler et pour admirer l'univers dont elle est la plus noble partie, voilà qui nous est propre et permanent, voilà qui doit nous demeurer autant que nous demeurerons nous-mêmes. Marchons donc gaiement, la tête haute, d'un pas agile et intrépide, partout où le sort nous mènera.

IX. Que l'on parcoure telle région qu'on voudra, on n'en trouvera aucune qui ne soit pas faite pour l'homme. De partout également ses regards découvrent le ciel ; partout le domaine des dieux est à même distance du domaine des mortels.^[8] Pourvu donc que ce spectacle dont mes yeux sont insatiables ne me soit pas ravi ; pourvu que je puisse contempler la lune et le soleil, suivre de l'œil les autres astres, leur lever, leur coucher, leurs distances, rechercher les causes de leur marche tantôt plus rapide et tantôt plus lente, observer au sein de la nuit ces millions de points lumineux dont les uns demeurent fixes, et les autres, sans fournir un long cours, roulent toujours dans le même orbite ; ceux-ci jaillissant tout à coup, ceux-là qui avec une traînée de flamme éblouissante semblent tomber du ciel ou dont les longs sillons de lumière vont traversant l'espace ; pourvu que j'habite au centre de ces merveilles, initié aux immortels secrets autant qu'un homme peut l'être, et que mon âme, sœur de ces merveilles qu'elle

aspire à contempler, ne descende pas de sa sublime sphère, que m'importe quelle boue foulent mes pieds ?

« Mais cette terre où je suis n'abonde ni en arbres à fruits ni en ombrages riants ; point de fleuves larges et navigables qui l'arrosent ; l'étranger ne demande aucun de ses produits qui suffisent à peine à la nourriture de ses habitants ; on n'y taille point de marbres précieux, on n'y exploite pas de filons d'or ou d'argent. » Quelle est étroite, l'âme qui fait sa joie des choses de la terre ! Reportons-nous vers ce monde supérieur qui partout se montre le même, partout brille du même éclat, et songeons que ces vils objets, sources d'erreurs et de préjugés, font seuls obstacle au vrai bonheur. En prolongeant ces portiques, en surélevant ces tours déjà si hautes, en agrandissant ces vastes quartiers, en augmentant la profondeur de ces grottes d'été, en couronnant de faites toujours plus massifs ces salles à manger, que fait-on, que se dérober de plus en plus la vue du ciel ? « Mais aux lieux où le sort m'a jeté, mon abri le plus spacieux est une cabane ? » Tu es certes bien pusillanime, et tu te consoles en avare, si tu ne dois ici ton courage qu'au souvenir de la cabane de Romulus. Ah ! dis plutôt : Cet humble toit ne repousse pas la vertu ; il effacera les plus beaux temples si l'on y peut contempler la justice, la modération, la sagesse, la piété, la science des devoirs et de leur exacte distribution, la connaissance des choses du ciel et de la terre. Elle n'est jamais étroite, la demeure qui renferme tant et de si grandes vertus ; il n'est jamais accablant, l'exil où peut nous suivre un tel cortège.

Brutus, dans son traité *De la vertu*, assure qu'il vit Marcellus,^[9] exilé à Mitylène, aussi heureux que le comporte la nature humaine, et plus passionné que jamais pour les nobles études. Aussi ajoute-t-il qu'en le quittant, il se trouvait plus exilé que lui, qu'il laissait sur la terre d'exil. Heureux Marcellus, plus heureux dans ton bannissement des éloges de Brutus que de ceux de la République durant ton consulat ! Qu'il est grand, cet homme dont on ne peut se séparer sans se croire exilé soi-même, et qui ravit l'admiration d'un personnage admiré même de Caton, son beau-père ! Brutus rapporte encore que C. César évita de relâcher à Mitylène, ne pouvant soutenir la vue d'un grand homme indignement traité. Son retour fut obtenu par une démarche solennelle du sénat qui montra tant de sollicitude et d'affliction, que chacun de ses membres semblait animé du même esprit que Brutus, et supplier plutôt pour soi que pour Marcellus, dont l'absence était le bannissement de tous. Mais le plus beau jour du proscrit, fut celui où Brutus eut peine à s'arracher de sa présence, et où César ne put la supporter. Double et magnifique témoignage : revenir sans lui fut pour Brutus un vif chagrin, pour César une honte. Doutez-vous que cet homme héroïque, pour se résigner à l'exil, ne se soit dit : « Te voilà hors de ta patrie, est-ce là un malheur ? La philosophie t'a enseigné que toute contrée est la patrie du

sage. Mais quoi ! ton proscripteur n'a-t-il pas lui-même passé dix longues années loin de la sienne, pour reculer, je le veux, les bornes de nos conquêtes ; mais enfin ne les a-t-il pas passées loin d'elle ? Voilà qu'aujourd'hui l'Afrique qui se relève grosse d'hostilités menaçantes, voilà que l'Espagne réchauffant des figues abattues et brisées, voilà que la perfide Egypte, en un mot, que le monde entier, attentif au moindre ébranlement de l'empire, l'appellent partout à la fois. Où courra-t-il d'abord? À qui fera-t-il face? Ses victoires vont le chasser sur tous les points du globe. Qu'il reçoive l'hommage et l'encens des peuples : il doit te suffire à toi d'avoir Brutus pour admirateur.^[10] »

Marcellus sut donc supporter l'exil, et le changement de séjour ne changea nullement son âme, bien qu'il eût pour compagne la pauvreté, laquelle n'est point un mal aux yeux de quiconque n'est pas encore infecté de mollesse et de cupidité, ces folies qui bouleversent tout l'homme. Qu'il est petit en effet, le nombre des choses nécessaires à notre conservation! Et à quel homme peuvent-elles manquer, pour peu qu'il ait d'énergie! Quant à moi, je le sens, ce ne sont point des ressources, mais des embarras que j'ai perdus. Ce qu'exige le corps se réduit à peu : il ne veut que se garantir du froid, apaiser sa faim, éteindre sa soif ; au delà, c'est pour les fantaisies du vice, non pour le besoin qu'on travaille. Il n'est pas nécessaire de fouiller les plus profonds abîmes de l'onde, de se farcir l'estomac des débris sanglants de mille animaux, d'arracher des coquillages aux bords sans nom de la mer la plus reculée. Que les dieux et les déesses confondent cette sensualité qui franchit les limites d'un empire dont l'univers est si jaloux! Elle envoie prendre au-delà du Phare de quoi pourvoir à ses fastueuses orgies, et n'a pas honte de demander des oiseaux à ces Parthes auxquels Rome n'a pas encore demandé compte de leurs attentats. Blasée sur tout ce qu'elle connaît, elle met à contribution le globe entier. Des extrémités de l'Océan on apporte des mets que peut à peine recevoir un estomac ruiné de raffinements. On vomit pour manger, on mange pour vomir ; et ces aliments, qu'ils ont cherchés par toute la terre, ils dédaignent de les digérer.^[11]

À qui méprise ces choses, quel tort fait la pauvreté? À qui les souhaite, elle est même salutaire ; elle le guérit malgré lui ; et quand on repousserait cette amère leçon de la nécessité, toujours est-il que l'impuissance a même effet qu'un refus volontaire. Caligula, que la nature me semble n'avoir fait naître que pour montrer ce que peut l'extrême dépravation dans une extrême fortune, dévora en un souper dix millions de sesterces ; et malgré le secours de tant de génies inventifs, il eut peine à trouver moyen de consommer d'un seul coup l'impôt de trois provinces. Que je plains ceux dont l'appétit ne s'éveille que pour des mets payés à poids d'or! Et cette cherté ne vient pas d'une exquise saveur, de ce qu'ils flattent particulièrement le palais : c'est qu'ils sont rares et difficiles à se

procurer. Si l'on voulait revenir à la saine raison, serait-il besoin de tous ces arts au service de la bouche, de ces lointains trafics? Faudrait-il dépeupler les forêts, sonder les gouffres de l'Océan? À chaque pas s'offrent des aliments que la nature a placés en tous lieux ; mais les aveugles! ils passent outre, ils voguent de climats en climats, de rivage en rivage,^[12] et quand peu les pourrait satisfaire, beaucoup les rend insatiables.

X. On voudrait leur crier : Pourquoi lancer en mer ces navires? Pourquoi armer vos bras et contre les bêtes féroces et contre vos semblables? Pourquoi tant de bruit et de courses par tous chemins? Pourquoi entasser richesses sur richesses? Ne songerez-vous jamais à l'exiguïté de vos corps?^[13] N'est-ce pas une folie et le dernier terme de l'aberration morale que ces vastes désirs avec des besoins si bornés? Enflez vos revenus, reculez vos limites, vos estomacs n'y gagneront rien en capacité. Que le négoce vous ait bien réussi, la guerre beaucoup rapporté, que vous rassembliez de toutes parts des masses de subsistances, vous n'aurez pas où loger tant de provisions. Et vous ne rêvez qu'acquisitions nouvelles! Sans doute que nos pères, sur les vertus desquels notre corruption se soutient encore,^[14] étaient à plaindre d'apprêter eux-mêmes leurs aliments, de coucher sur la dure, de n'avoir ni toits brillants d'or, ni temples étincelants de pierreries! Il est vrai qu'on gardait sa foi, alors qu'on jurait par des dieux d'argile ;^[15] qui les avait ; as à témoin, retournait mourir chez l'ennemi pour ne point faillir à sa parole. Ce dictateur qui écoutait les députés Samnites en préparant à son foyer les plus grossiers légumes de cette même main qui avait tant de fois terrassé l'ennemi et déposé le laurier triomphal sur les genoux de Jupiter Capitolin, vivait sans doute moins heureux que de notre temps un Apicius qui, dans cette ville d'où les philosophes s'étaient vu bannir comme corrupteurs de la jeunesse, tint école de bonne chère, et infecta son siècle de sa doctrine. Or, apprenez la fin de cet homme : elle vaut la peine d'être connue. Après un milliard de sesterces englouti en cuisine, et tant de riches présents des Césars et l'immense subvention du Capitole^[16] absorbés d'orgie en orgie, écrasé de dettes, forcé de voir ses comptes pour la première fois, il calcula qu'il lui resterait dix millions de sesterces, et pensant que ce serait mourir de faim que vivre avec une pareille somme, il s'empoisonna. Quel effroyable luxe que celui pour qui dix millions de sesterces étaient la misère! Osez croire maintenant que c'est le degré de richesse qui fait le bonheur, et non le degré de raison.

XI. Voilà un homme que dix millions de sesterces épouvantent : tant d'autres envieraient son sort, et il s'y dérobe par le poison, ou plutôt ce dernier breuvage est le seul salutaire qu'ait pris ce mortel dépravé. S'il but et mangea du poison, ce fut lorsqu'il mettait dans ses festins énormes non seulement sa délectation mais sa gloire, lorsqu'il faisait trophée de ses excès qu'il débauchait la ville

entière par ses exemples, et provoquait à l'imiter une jeunesse déjà trop encline au mal quand les modèles lui manqueraient. Tel est le sort des hommes qui ne mesurent point la richesse sur la raison dont les bornes sont fixes, mais sur des habitudes perverses, des fantaisies sans limite et sans frein.^[17] À la cupidité rien ne suffit : à la nature il suffit de si peu!

La pauvreté dans l'exil est donc loin d'être un mal, dès qu'il n'est point de sol si indigent qui ne fournisse largement à la nourriture de son hôte. Est-ce d'un vêtement, est-ce d'un abri qu'a besoin l'exilé? Si c'est vraiment pour le besoin qu'il les désire, ni l'un ni l'autre ne lui manqueront : il faut aussi peu pour couvrir l'homme que pour le nourrir ; la nature a voulu que rien de ce qu'elle lui rendait nécessaire ne fût pénible à trouver. S'il souhaite de la pourpre à double et triple teinture, tissée de bandes d'or, nuancée de diverses couleurs et broderies, la faute n'en est pas au sort mais à lui, s'il se trouve pauvre. Lui rendît-on même tout ce qu'il n'a plus, on n'aura rien fait : ses désirs, après son rappel, le laisseront plus dénué qu'il ne l'était dans les privations de l'exil. S'il souhaite un buffet étincelant de vases d'or, et une argenterie marquée au noble coin des artistes de l'antiquité, et cet airain dont la manie de quelques riches fait tout le prix, et ces légions d'esclaves qui rendent insuffisant le logis le plus simple, et ces bêtes de somme aux formés rebondies, à l'embonpoint artificiel, et des pierreries de tous les pays du monde ; qu'il entasse ces richesses si haut qu'il voudra, jamais elles ne rassasieront son âme insatiable ; tout comme aucun breuvage ne désaltérera l'homme dont la soif ne vient pas du besoin, mais de l'ardeur qui brûle ses entrailles : car ce n'est plus une soif, c'est une maladie.

Et cette fièvre n'attaque pas la cupidité seule ou la gourmandise. Elle est naturelle à tout appétit qui n'est point nécessité, mais dépravation : quoi qu'on lui prodigue, on ne met pas un terme au désir, on lui fait faire un pas de plus. Pour conclure donc : renfermez-vous dans la nature, vous ne sentirez pas la pauvreté ; sortez-en, la pauvreté vous suivra jusque dans l'opulence. Au nécessaire l'exil même peut suffire ; au superflu des royaumes ne suffiraient pas. C'est par l'âme qu'on est riche : ce trésor-là nous suit dans l'exil, dans les plus âpres solitudes ; il nous fait puiser en nous-mêmes, quand le corps a trouvé de quoi se soutenir, l'abondance et la satisfaction. L'argent n'importe en rien à l'âme, non plus qu'aux dieux immortels tous ces vains simulacres tant admirés par de stupides esprits, trop esclaves des sens. Ces marbres, cet or, cet argent, ces larges tables rondes d'un poli si parfait : pesante matière, que ne peut aimer une âme pure, ayant souvenir de son origine, détachée de la terre et de ses soins, prête à s'élancer au plus haut des cieux sitôt que sa chaîne se brisera, cependant que, malgré les entraves de la chair et les lourds embarras qui l'arrêtent de toutes parts, sa pensée explore dans son vol rapide le séjour des immortels. Aussi l'exil

n'est jamais fait pour elle, indépendante, sœur des dieux, qui embrasse les mondes et les temps. Sa pensée parcourt l'univers céleste, et les siècles qui ne sont plus et tous ceux qui doivent naître.^[18] Ce misérable corps, sa prison et sa gêne, est le jouet de tout ce qui l'environne ; c'est sur lui que les supplices, les brigandages, les maladies se déchaînent ; l'âme toute seule est chose sainte et qui ne meurt pas, et sur laquelle on ne saurait porter la main.

XII. N'allez pas croire que, pour atténuer les inconvénients de la pauvreté, pénible seulement dès qu'on la croit telle, ma ressource unique soit dans les préceptes des sages. Et d'abord, considérez en quelle majorité sont les pauvres que, sous nul rapport, vous ne verrez plus tristes ni plus soucieux que les riches ; je ne sais même s'ils ne sont pas d'autant plus gais que moins de soins partagent leur esprit. Si nous passons aux riches, dans combien de cas ne peut-on pas les assimiler aux pauvres ? En voyage, leurs bagages sont fort restreints, et toutes les fois que l'exige la célérité de la marche, la foule de leurs suivants est renvoyée. À la guerre, que peuvent-ils emporter de leur attirail ? La discipline des camps proscriit tout cela. Non seulement la force des circonstances ou le dénuement des lieux les mettent au niveau des pauvres, mais eux-mêmes choisissent certains jours où, quand l'ennui du faste vient à les prendre, ils ont pour table le gazon et, au lieu d'or et d'argent, se servent de vases d'argile.^[19] Insensés ! ce qu'ils désirent par moments, ils passent leur vie à le craindre. O profond aveuglement d'esprit ! ô cruelle ignorance du vrai ! ils fuient la chose dont ils se plaisent à embrasser l'image. Pour moi, chaque fois que j'envisage les exemples de nos aïeux, j'ai honte de chercher des consolations à la pauvreté, quand, de nos jours, le luxe est venu au point que le bagage d'un exilé est plus riche que le patrimoine d'un grand d'autrefois. On sait qu'Homère n'avait qu'un esclave ; Platon en eut trois ; Zénon, le fondateur de la doctrine rigide et mâle des stoïciens, n'en avait point. Osera-t-on dire que leur existence fut à plaindre, sans mériter soi-même la plus profonde pitié ? Menenius Agrippa, qui avait été entre le sénat et le peuple médiateur de la réconciliation générale, fut enterré au moyen d'une contribution publique. Pendant que Regulus battait les Carthaginois en Afrique, il écrivit au sénat que son mercenaire s'était enfui et laissait son champ à l'abandon. Le sénat ordonna que ce champ fût, en l'absence du général, cultivé aux frais de l'Etat. Certes, la perte d'un esclave n'achetait pas trop cher l'honneur d'avoir le peuple romain pour fermier. Les filles de Scipion furent dotées par le trésor public, leur père ne leur ayant rien laissé. Il était bien juste que l'Etat se fît une fois tributaire du héros qui lui valait chaque année les tributs de Carthage. Heureux les époux de ces filles auxquels le peuple romain tenait lieu de beau-père ! Trouvez-vous les riches qui donnent en mariage à leurs pantomimes favorites un million de sesterces plus enviés qu'un Scipion dont

les enfants reçurent du sénat, leur tuteur, une lourde monnaie de cuivre pour dot? Dédaignera-t-on une pauvreté dont on a de si illustres exemples? Un banni s'indignera-t-il d'être privé de quelque chose, quand-Scipion a manqué de dot pour ses filles, Regulus d'un homme à gages, Menenius d'argent pour ses funérailles, et quand les secours votés à ces grands hommes furent aussi honorables que l'était leur indigence? Avec de tels patrons, la pauvreté rassure ; elle devient même un titre de crédit.

XIII. On dira peut-être : « Pourquoi séparer subtilement des choses qui isolées sont supportables, et réunies ne le sont plus? Le changement de lieu peut s'endurer, si l'on ne fait que changer de lieu, la pauvreté de même, si elle n'est pas jointe à l'ignominie qui d'ordinaire brise à elle seule l'énergie de l'âme. » À quiconque voudra m'effrayer par l'accumulation des souffrances j'ai ceci à répondre : « Si tu es assez fort contre un seul des traits de la Fortune, tu le seras contre tous ; dès qu'une fois la vertu a cuirassé notre âme, elle l'a faite invulnérable sur tous les points. Si la passion de l'or, si cette peste du genre humain, la plus furieuse de toutes, t'a quitté, l'ambition ne te retiendra guère. Si tu regardes ton dernier jour non comme un châtiment, mais comme une loi de la nature,^[20] si tu as banni de ton cœur la crainte de la mort, aucune terreur n'osera y entrer. Si tu te dis que le penchant aux plaisirs amoureux fut donné à l'homme non pour la volupté, mais pour la propagation de l'espèce, pur des atteintes de ce venin secret et inhérent à nos entrailles, il n'est point d'autre mauvais désir qui ne te respecte. La raison terrasse non pas chaque vice isolément, mais tous les vices ensemble : sa victoire est générale. Crois-tu que l'ignominie puisse jamais émouvoir le sage, pour qui sa conscience est tout, et qui a rompu avec les préjugés du vulgaire? Ce qui est pis même que l'ignominie, c'est une mort ignominieuse. Eh bien, vois Socrate : avec le même visage qui jadis avait seul imposé aux trente tyrans, il entre dans^[21] cette prison dont il va ennoblir la honte ; car on ne pouvait voir une prison là où était Socrate. Quel homme serait assez aveugle aux lumières de la vérité pour croire Caton déshonoré par le double refus qu'il subit comme candidat à la préture et au consulat? C'est la préture, c'est le consulat qui furent déshérités de l'honneur que Caton leur apportait — le mépris d'autrui n'atteint que l'homme qui déjà se méprise lui-même. Une âme basse, dégradée, donne prise à ces flétrissures ; mais celle qui reste supérieure aux plus rudes disgrâces, qui triomphe des mêmes maux dont les autres sont accablés, celle-là est ; comme sacrée par sa propre infortune ; car, tel est l'homme : rien ne commande son admiration comme le courage dans le malheur. Lorsque dans Athènes on menait Aristide^[22] au supplice, et que sur son passage tous les yeux se baissaient et pleuraient non pas seulement l'homme juste, mais la justice elle-même sacrifiée en lui, il se trouva pourtant un

misérable qui lui cracha au visage, affront d'autant plus propre à l'indigner qu'il savait bien qu'une bouche impure pouvait seule se le permettre. Il se contenta de s'essuyer, et dit en souriant au magistrat qui l'accompagnait : « Avertissez cet homme de bâiller désormais avec plus de décence. » C'était faire affront à l'affront lui-même. Je sais qu'au dire de quelques-uns, rien n'est plus accablant que le mépris : ils choisiraient plutôt la mort. Je leur répondrai que l'exil est souvent à couvert de tout mépris. Le grand homme qui tombe reste grand même couché par terre ; il n'est pas croyez-le, plus méprisé que ces temples dont les ruines sont foulées aux pieds, mais que révèrent les âmes religieuses comme s'ils étaient encore debout.^[23] »

XIV. Puisque mon sort n'a rien, ô mère bien-aimée, qui doive éterniser vos larmes, je ne vois plus que des raisons à vous personnelles qui puissent les provoquer. Ces raisons se réduisent à deux : ou vous souffrez de cette idée qu'un appui vous manque, ou les regrets de l'absence vous sont intolérables. Je ne dois qu'effleurer le premier point : car votre cœur m'est connu ; rien ne vous est cher en nous tous que nous-mêmes. Que d'autres mères abusent, dans leur despotisme de femmes, de la puissance de leurs fils ; que, trouvant l'accès des honneurs fermé à leur sexe, leur ambition s'exerce au nom de ces fils dont elles dissipent les biens, dont elles briguent même l'héritage, dont elles fatiguent l'éloquence en la prêtant à ceux qu'elles protègent ; Helvia, au contraire, vivement réjouie de la fortune de ses enfants, n'en usa que bien peu ; elle mit toujours des bornes à notre libéralité, quand elle n'en mettait point aux siennes ; sous la tutelle même de son père, à des fils déjà riches elle a voulu donner encore ; elle a géré nos patrimoines avec les soins qu'on met au sien propre et le désintéressement qu'exige celui d'autrui ; elle a ménagé notre crédit comme s'il n'était pas aussi le sien ; il ne lui est revenu de nos honneurs qu'une joie pure et des sacrifices ; jamais sa tendresse n'a regardé à son intérêt. Pourriez-vous donc, après l'exil de votre fils, regretter ce qu'auparavant vous n'avez jamais compté comme à vous ?

XV. Aussi tous mes efforts doivent-ils se tourner vers la source même de votre affliction maternelle : « Je suis privée des embrassements d'un fils chéri ; je ne jouis plus de sa présence, de sa conversation. Où est-il celui dont la vue éclaircissait la tristesse de mon front ; dans le sein duquel je déposais tous mes soucis ? Où sont ces entretiens dont je ne me pouvais rassasier ? Et ces études auxquelles j'assistais avec un plaisir que goûtent peu les femmes, plus assidûment que ne font les mères ? Et ces douces rencontres ? Et cette gaieté d'enfant qu'il avait toujours à ma vue ? » Puis vous retrouvez les lieux mêmes de nos fêtes et de nos repas de famille, et, chose inévitable et bien propre à déchirer l'âme, les impressions d'une vie si intime naguère. Car, autre raffinement de la cruelle Fortune, c'est trois jours avant le coup qui m'a frappé, c'est quand vous

étiez en pleine sécurité et loin de toute appréhension semblable, qu'elle imagina de vous rappeler à Rome. Elle avait bien fait de nous séparer par la distance des lieux, bien fait de vous préparer à ce malheur par une absence de quelques années, vous qui êtes revenue non pour jouir de votre fils, mais pour ne pas perdre l'habitude de le regretter. Si votre absence avait daté de plus longtemps, le chagrin eût été moins vif, l'intervalle même en eût adouci l'amertume : si vous ne fussiez point partie, du moins vous y eussiez gagné pour dernier avantage de voir deux jours de plus votre fils. Mais le destin a si bien combiné ses rigueurs, que vous ne pûtes ni assister à mes succès, ni vous faire à mon absence. Or plus ces coups sont rudes, plus il faut vous armer de courage et redoubler de vigueur contre un ennemi connu, vaincu par vous plus d'une fois. Ce n'est pas d'un corps jusqu'ici sans blessure que votre sang coule aujourd'hui ; c'est sur vos cicatrices même que l'atteinte a porté.

XVI. N'invoquez pas pour excuse les droits de votre sexe, ce privilège des larmes qu'on lui accorde presque sans mesure, mais non pas sans terme ; car si nos ancêtres ont, par un décret solennel, permis aux veuves de pleurer dix mois leurs maris, ç'a été pour composer avec la douleur obstinée des femmes ; ils n'ont pas interdit le deuil, ils l'ont limité. Nourrir une affliction sans fin pour la perte d'un être aimé, c'est une faiblesse déraisonnable ; n'en ressentir aucune serait une dureté inhumaine. Pour bien concilier la sensibilité et la raison, il faut que l'âme s'ouvre au regret, mais qu'elle en triomphe. Ne vous réglez pas sur quelques femmes dont le premier deuil n'a cessé qu'à leur mort, sur ces mères que vous connaissez, qui à la perte de leurs fils s'imposèrent ces lugubres voiles qu'elles ne dépouillèrent plus. Vous devez mieux répondre aux débuts si courageux de votre vie : s'excuser sur ce qu'elle est femme, ne sied pas à celle qui s'est tenue loin de toute faiblesse féminine. Ce n'est pas vous que le fléau dominant du siècle, la licence des mœurs a pu entraîner comme tant d'autres, ni perles ni diamants ne vous ont séduite ; la richesse ne vous a point éblouie, ne vous a point paru le premier bien de l'humanité. Soigneusement élevée dans une maison austère et de mœurs antiques, l'exemple du vice, si dangereux même à la vertu, ne vous a point détourné d'elle. Jamais vous ne rougîtes de votre fécondité, comme si elle vous reprochait votre âge ; jamais vous n'imitâtes ces femmes qui, n'ambitionnant pour tout mérite que d'être belles, déguisent les progrès de leur grossesse comme d'un fardeau qui les dépare, ou même étouffent dans leur sein le germe et l'espoir de leur race.^[24] Ni fard, ni artifices de coquettes n'ont souillé votre visage ; jamais vous n'adoptâtes ces costumes que l'on dépose sans en être plus nue.^[25] Vous n'avez eu pour parure que cette beauté même qui a résisté à l'outrage des ans ; et la première gloire à vos yeux fut la chasteté.

Vous ne pouvez donc, pour autoriser votre douleur, invoquer les prérogatives d'un sexe dont vos vertus vous ont séparée. Vous devez être aussi étrangère à ses larmes que vous l'êtes à ses vices. Mais il est même des femmes qui vous défendront de vous consumer dans l'affliction et qui, après un abattement moindre sans doute et plus court chez vous que chez les autres, vous obligeront à vous relever. Jetez les yeux sur celles que d'éclatantes vertus ont portées au rang des grands hommes ; voyez Cornélie : de douze enfants qu'elle avait eus, le sort l'avait réduite à deux. À nombrer les morts, dix avaient péri ; estimez la perte : dix Gracques. Et pourtant, à ceux qui pleuraient autour d'elle et maudissaient sa destinée, elle disait : « N'accusez pas la Fortune qui m'a donné des Gracques pour fils. » Voilà bien la femme dont devait naître celui qui s'écriait à la tribune : « Toi, insulter ma mère, celle qui m'a porté dans ses flancs ! » Mais le mot de la mère me paraît bien plus énergique. Le fils mettait un haut prix à la naissance des Gracques ; et la mère, même à leur trépas. Rutilia suivit dans le bannissement son fils Cotta ; elle lui fut si tendrement attachée qu'elle aima mieux souffrir l'exil que son absence et ne revit sa patrie qu'avec lui. Il était rentré dans Rome et couvert de gloire lorsqu'elle le perdit, et cela, avec le courage qu'elle avait mis à le suivre : les obsèques de son fils terminées, nul ne la vit plus dans les larmes. Héroïque dans l'exil de ce fils, elle se montra sage à sa mort : rien n'avait rebuté sa tendresse, rien ne put l'enchaîner à une affliction stérile et déraisonnable. C'est parmi ces femmes que je veux vous compter : constante imitatrice de leur vie, il sera beau de vous voir comme elles modérer, comprimer vos chagrins. Je sais que la chose n'est guère en notre pouvoir, qu'aucune affection n'obéit, et la douleur moins que tout le reste : farouche de sa nature, tous les remèdes la trouvent rebelle. Parfois on voudrait l'étouffer et dévorer ses gémissements ; mais le visage a beau feindre, a beau se composer, les pleurs se font jour et débordent ; on court occuper son esprit de spectacles et de gladiateurs ; mais, au fort de ses distractions les plus vives, le moindre ressouvenir de ce qu'il a perdu le bouleverse. Mieux vaut donc vaincre la douleur que la tromper ; car, en dépit des plaisirs qui lui donnent le change ou des affaires qui l'entraînent ailleurs, elle se réveille ; dans son repos même elle prépare son élan pour de nouvelles morsures ; mais terrassée par la raison, elle ne se relèvera plus. Je ne vous conseillerai pas de faire comme je sais qu'ont fait tant d'autres, de vous jeter dans des voyages prolongés ou de pur agrément, de consacrer beaucoup de temps et de soins à recevoir vos comptes, à administrer vos biens, de toujours vous embarrasser en quelque nouvelle affaire : tous palliatifs d'un moment qui, sans la guérir, contrarient la douleur ; j'aime mieux la faire cesser que l'étourdir. Je préfère vous conduire au port où doit tendre quiconque fuit les coups de la Fortune, c'est-à-dire aux études libérales. Ce sont

elles qui fermeront votre blessure, qui vous affranchiront de toutes vos tristesses. Ces habitudes studieuses n'eussent-elles jamais été les vôtres, il faudrait aujourd'hui les prendre : or autant que mon père et la rigueur de ses vieilles maximes l'ont permis, toutes les belles connaissances ont été sinon possédées, du moins abordées par vous. Plût au ciel que cet excellent homme, trop attaché aux usages de ses ancêtres, vous eût laissée approfondir plutôt qu'effleurer les doctrines des sages ! Vous n'auriez pas maintenant à chercher des armes contre la Fortune, vous les trouveriez en vous. Parce que certaines femmes puisent dans les lettres, non point des principes de sagesse, mais une séduction de plus à étaler, il ne souffrit pas que vous en fissiez une plus longue étude ; mais votre heureux génie, prompt à tout saisir, a suppléé au temps, vous possédez les premières bases de toute science. C'est aujourd'hui qu'il y faut revenir ; elles feront votre sûreté, votre consolation, vos délices ; si vous leur ouvrez franchement votre âme, jamais plus n'y entrera la douleur, jamais l'inquiétude, jamais les inutiles tourments d'une affliction vaine ; votre cœur restera fermé à tous les chagrins, comme il l'est depuis longtemps à toutes les autres faiblesses.

Voilà vos plus sûrs auxiliaires et votre unique sauvegarde contre la Fortune ; mais comme, avant de gagner l'asile qu'ils vous promettent, il vous faut des appuis pour assurer votre marche, je veux en attendant vous montrer les consolations qui vous restent. Jetez les yeux sur mes frères : aurez-vous droit, tant qu'ils vivront, d'accuser la destinée ? Vous possédez en eux deux mérites divers qui doivent faire votre joie : l'un s'est élevé aux honneurs par ses talents ; la philosophie de l'autre les a dédaignés. Reposez votre cœur malade sur la dignité du premier, sur le calme du second, sur la tendresse de tous deux. Je les connais ces frères, et leurs sentiments, les plus intimes. Gallion ne court sa brillante carrière que pour vous en reporter la gloire. Mêla ne s'est voué à la retraite et au repos qu'afin d'être mieux à vous. Pour vous protéger comme pour charmer votre vie, la Fortune vous a bien partagée en fils : le crédit de l'aîné peut vous défendre, vous pouvez jouir des loisirs du plus jeune. Ils rivaliseront de dévouement ; et l'amour de leur fils compensera l'absence d'un seul. Oui, j'ose vous le promettre, il ne vous manquera que le nombre. Que vos yeux aussi se reportent sur vos petits-enfants, sur mon fils Marcus en qui tout est si aimable. Point de tristesse qui tienne à sa vue ; point de douleur si vive et si récente qui ne cède à ses insinuantes caresses.^[26] Quels pleurs ne tariraient devant sa gaieté ? Est-il une âme serrée par le chagrin que ses gentillesse ne dilatent, que son espièglerie n'entraîne à ses jeux, qui ne soit distraite, arrachée aux pensées les plus absorbantes par ce babil dont personne ne se lasse ?^[27] Dieux que j'implore, faites qu'il nous survive ! Que la rigueur des destins s'épuise toute et s'arrête sur moi seul ; que toutes les douleurs de la mère frappent sur moi, sur moi toutes

celles de l'aïeule! Soyez tous heureux où le sort vous maintient ; je ne me plaindrai pas qu'on m'ait ravi à mon fils et à mes foyers. Que du moins, victime pour toute ma maison, je ne lui laisse rien à souffrir de plus. Pressez sur votre sein cette Novatilla qui bientôt vous donnera des arrière-petits-fils ; je l'avais si bien adoptée dans mes affections, qu'après ma perte, et tout en conservant son père, elle pourrait sembler orpheline. Aimez-la pour vous et pour moi. Le sort vient de lui ravir sa mère ; votre tendresse peut, sans effacer ses regrets, faire qu'elle sente moins son isolement. Qu'elle sache de vous régler ses mœurs et son extérieur : les leçons pénètrent plus avant quand elles s'impriment dans un âge encore tendre. Qu'elle prenne goût à vos entretiens ; qu'elle se forme à votre école. Quels dons vous lui ferez, quand vous ne lui donneriez que l'exemple! Ce devoir solennel sera votre premier remède : les douleurs pieuses comme la vôtre n'ont de distraction possible que la raison, ou une noble tâche à remplir. Je compterais aussi votre père parmi vos grandes consolations, s'il n'était loin de vous. Mais votre cœur vous dira quels sont les intérêts du sien : vous sentirez combien il est plus juste de vous conserver pour lui que de vous sacrifier pour moi. Dans ses accès immodérés, quand la douleur s'emparera de vous, quand elle voudra vous entraîner, songez à votre père. Multipliée pour lui dans vos enfants et vos petits-enfants, vous n'êtes plus son seul bien ; toutefois, comme couronne de son heureuse carrière, il n'a que vous. Lui vivant, ce serait chose impie que de vous plaindre d'avoir trop vécu.

XVII. Je n'ai point nommé jusqu'ici celle qui sait le mieux adoucir vos peines, votre sœur, ce cœur si fidèle, dans lequel s'épanchent tous vos ennuis comme dans une autre vous-même, cette âme qui pour nous tous est une âme de mère. C'est elle qui mêla ses larmes aux vôtres ; c'est près d'elle que vous commençâtes à respirer. Vos affections deviennent toujours les siennes ; mais quand il s'agit de moi, ce n'est pas uniquement pour vous qu'elle s'afflige. Apporté à Rome dans ses bras, c'est par ses tendres soins de mère et de nourrice que je-fus rétabli d'une longue maladie ; c'est aux efforts de son crédit que je dus ma questure ; et cette femme, si timide à soutenir le moindre entretien, à rendre un salut à haute voix, surmonta sa réserve par dévouement pour moi. Ni ses habitudes retirées, ni sa modestie, toute villageoise auprès de l'effronterie de tant de femmes, ni son amour du repos, ni ses mœurs solitaires et paisibles ne la retinrent : elle se fit pour moi solliciteuse.

Voilà, mère bien-aimée, celle qui saura vous consoler et vous raffermir : rapprochez-la de vous le plus possible, embrassez-la de la plus étroite affection. La douleur fuit d'ordinaire ceux qu'elle aime le plus, et cherche à s'exhaler en liberté ; que la vôtre, que toutes vos pensées se confient à votre sœur : voulez-vous conserver ou déposer vos chagrins, vous la trouverez prête soit à y mettre

un terme, soit à les partager. Mais si je connais bien la sagesse de cette femme accomplie, elle ne vous laissera pas sécher sans fruit dans les larmes, elle vous citera son propre exemple dont j'ai moi-même été témoin. Son époux adoré, notre oncle, à qui elle s'était unie vierge, elle l'avait perdu sur le navire où ils voguaient ensemble ; et pourtant ni cette perte affreuse, ni les horreurs de la tempête ne l'accablèrent : elle triompha des éléments et du naufrage même pour rapporter le corps de cet époux. O que de femmes dont les actes sublimes sont restés dans l'ombre et perdus ! Que votre sœur eût eu pour contemporaine cette antiquité, si franche admiratrice des vertus, combien de génies eussent à l'envi célébré une femme qui, oubliant sa faiblesse, oubliant cette mer, formidable aux plus fermes courages, expose ses jours pour donner la sépulture à son mari, et, tandis qu'elle songe à lui conquérir un tombeau, ne craint pas d'en manquer elle-même ! Les chants de tous les poètes ont glorifié une Alceste qui prit pour mourir la place de son époux. Il est plus beau de risquer sa vie pour ensevelir le sien : l'amour est plus grand de racheter à péril égal un moindre avantage.

S'étonnera-t-on après cela que, pendant seize ans que son époux gouverna l'Egypte, on ne l'eût jamais vue en public, qu'elle n'eût reçu chez elle personne de la province, qu'elle n'eût rien demandé à son mari ; ni souffert qu'on la sollicitât de rien ? Aussi cette Egypte^[28] médisante et ingénieuse à noircir ses préfets, cette province où qui peut éviter la faute n'échappe point à la calomnie, admira votre sœur comme un modèle unique de vertu ; et, chose bien difficile à un peuple qui se plaît aux bons mots même les plus dangereux, elle s'est interdit sur son compte toute parole indiscrete, et aujourd'hui souhaite encore, sans jamais l'espérer, une Romaine qui lui ressemble. Elle eût fait beaucoup si pendant seize ans son mérite se fût produit à tous les yeux ; elle fit plus en se laissant ignorer.

Tout ceci soit dit non pour entreprendre son éloge qu'affaiblirait plutôt un si bref exposé, mais pour vous peindre tout l'héroïsme de cette femme que ni l'ambition, ni la cupidité, compagnes et fléaux de la puissance, n'ont séduite ; qui sur un vaisseau désemparé, en face du naufrage et de la mort, ne connut point la peur, ne se détacha point de son époux inanimé, moins soucieuse d'échapper elle-même que de trouver où l'inhumer. Montrez un courage digne du sien ; que votre âme s'arrache à son deuil ; gardez que l'on ne croie que vous vous repentiez d'avoir été mère.

Au reste, comme il faut bien, quoi que vous fassiez, que vos pensées reviennent de temps en temps vers moi, et que mon souvenir se représente à vous plus fréquent que celui de vos autres enfants, non qu'ils vous soient moins chers, mais parce qu'il est naturel de porter plus souvent la main là où nous sentons la souffrance, voici l'idée que vous devez vous faire de moi. Mon esprit

est libre et serein comme aux plus heureux jours ; et en est-il de plus heureux que ceux où l'âme, quitte de toute autre pensée et livrée aux travaux qu'elle aime, tantôt goûte le charme délassant des beaux-arts, tantôt s'élève à la contemplation d'elle-même et de l'univers, passionnée qu'elle est pour la vérité ? Elle étudie la terre d'abord et sa position, puis se demande ce qu'est cette mer, qui enceint notre globe, et d'où vient l'alternance de ses flux et reflux ; elle saisit le secret des effrayantes scènes qui remplissent l'intervalle des cieux à la terre ; elle visite l'orageux espace où grondent et jaillissent les foudres, où se déchaînent les vents, et d'où tombent les pluies, les neiges, les tourbillons de grêle ; puis, ces régions inférieures parcourues, elle s'élance au plus haut des cieux, et jouit du magnifique spectacle des choses divines ; elle se souvient qu'elle est immortelle, elle embrasse dans sa course tout le passé et tous les siècles à venir.

[1] Je lis d'après un mss : *ne a me non victo*. Lemaire : *victa*.

[2] Même début dans la lettre de saint Basile à la femme de Nectaire.

[3] L'on pardonne les pleurs aux personnes communes,
Mais non pas aux esprits qui dans les infortunes
Ont si visiblement leur courage éprouvé.

(Racan. *Consol. à M, de Bellegarde*.)

[4] C'était le devoir des parents les plus proches.

..... *Non hic mihi mater*

Quae legat in mæstos ossa perusta sinus. (Tib., I, *Eleg.* III.)

[5] Trois mss. portent *se ac suos*, que j'adopte, au lieu de *se ac sua*.

[6] Quand on double le cap Corse on aperçoit une tour qui fut habitée, dit-on, par notre auteur exilé : *Torre di Seneca*.

[7] Il est à remarquer que le mot grec θεός, dieu, signifie coureur.

[8] C'est le mot de Dante exilé.

Icy comme à la cour, j'ai le sort tout pareil,
Et vois couler mes jours sous un même soleil....
Et quoi que fasse Ilax et les plus favoris,
Le ciel n'est pas plus loin d'icy que de Paris.

(Théophil., *Eleg.*)

[9] Le même pour lequel Cicéron plaida devant César.

[10] Crois-moi : le calme heureux d'une âme irréprochable
Vaut bien tout le fracas d'une gloire coupable.
Marcellus en exil éprouve un sort plus doux
Que César, entouré d'un sénat à genoux.

(Pope, *Essai sur l'homme*, *Ép.* IV.)

[11] Voir *Lettre XXXXVII*.

[12] *Transvolat in medio posita, et fugientia captat*. (Horace, II, *Sat.* II.)

[13] Voir *Lettre CXIV*.

[14] « Il faut prendre garde si l'administration que nous louons n'est point la suite d'un meilleur règne ; si ce n'est point la chaleur qui reste d'un feu qui n'est plus et le mouvement d'un branle qui a cessé ; si ce

ne sont point les vertus des pères qui soutiennent l'infirmité des enfants et leur espargnes qui fournit à leurs débauches. » (Balzac. *Aristip.*, V.)

- [15] Voir lettre XXXI, et Juvénal, *Sat.* XI, 115. (Sénèq. le rhét. *Controv.*, IX.)
Saluez ces pénates d'argile :
Jamais le ciel ne fut aux humains si facile
Que quand Jupiter même était de simple bois ;
Depuis qu'on l'a fait d'or, il est sourd à nos voix.

(La Fontaine, *Philémon.*)

« C'est une croix de bois qui a sauvé le monde. » (Montlosier.)

- [16] Destinée à l'embellissement du temple, et détournée par Apicius.

- [17] *Ignorat cupiditas ubi finiat necessitas.* (Saint Augustin.)

[18] « Qu'avez-vous fait trente ans dans ce désert, » demandait-on à un anachorète qui répondit :
« *Cogitavi dies antiquos, et annos æternos in mente habui.* » J'ai médité sur les anciens jours, et j'ai pensé à l'éternité.

- [19] Voir *Lettres* XVII et XVIII.

- [20] *Lex est, non pæna, perire.* (Sénèq., *Petites pièces de vers.*)

- [21] Il se présente aux seize, il demande des fers
Du front dont il aurait condamné ces pervers. (*Henriade.*)

- [22] Sénèque confond Aristide, qui ne fut jamais conduit au supplice, avec Phocion.

- [23] L'imagination, en souvenirs féconde,
Quand le présent ingrat semble l'abandonner,
Des honneurs qu'il n'a plus revient l'environner.
Ainsi le saint respect qui de loin le contemple
Remplit toujours de Dieu les débris d'un vieux temple, (Delille, *Imag.*, ch. III.)

[24] Il faut que cette horrible pratique d'avortements ait été bien commune alors, pour que Sénèque loue Helvia de ne l'avoir pas suivie. Du temps d'Ovide elle avait déjà lieu :

- Nunc uterum vitiat quæ vult formosa videri ;*
Raraque in hoc ævo quæ velit esse parens. (Ovide, *De nuce.*)

Parce que certaines femmes.... « Souvent les lectures qu'elles font, avec tant d'empressement, se tournent en parures vaines et en ajustements immodestes de leur esprit ; souvent elles lisent par vanité, comme elles se coiffent. » Bossuet. *Serm. sur les oblig. de l'état relig.*

[25] Je lis, d'après un mss. : *quæ nihil amplius nudaret quum poneretur.* Lemaire : *quæ nihil aliud, quam ut nudaret, componeretur.* Voy. d'ailleurs *Des bienfaits*, VII, IX. ; et *Lettre* XC.

- [26] Contre tous mes ennuis, sa grâce est la plus forte :
Je n'ai point de chagrins que sa gaité n'emporte.

(CASIM. DELAVIGNE, *L'ÉCOLE DES VIEILL.*)

- [27] Du chagrin le plus noir elle éclaircit les ombres,
Et fait des jours sereins de mes jours les plus sombres.

(Rac., *Esther.*)

[28] Même jugement sur les Égyptiens, porté fort au long par Hérodiens (*Hist.*, IV, IX) ; et dans une lettre de l'empereur Adrien. (Voir Flav., *Vopisc.*)

CONSOLATION À POLYBE

XX.... comparés à notre corps, ils sont solides ; réduits aux conditions de cette nature qui détruit toutes choses et ne les a tirées de son sein que pour les y rappeler, ils sont bien frêles. Comment rien d'immortel eût-il pu sortir de nos mortelles mains?^[1] Les sept grandes merveilles du monde, et ce qu'a pu bâtir de plus prodigieux encore la vanité des âges suivants, tout cela un jour se verra couché au niveau du sol. C'est la loi : rien ne dure toujours, presque rien longtemps ; chaque chose a son côté fragile : si le mode de destruction varie, au demeurant tout ce qui commence doit finir. L'univers, selon quelques-uns, est condamné à périr ; et ce bel ensemble qui embrasse tout ce qui est Dieu comme tout ce qui est homme, un jour fatal, s'il n'est pas impie de le croire, le viendra dissoudre et replonger dans la nuit du premier chaos. Allez maintenant, et lamentez-vous sur des morts individuelles ; gémissiez sur la cendre de Carthage, et de Numance, et de Corinthe, et de tout ce qui a pu choir de plus haut, quand ce monde, qui n'a pas où tomber, doit crouler à son tour!^[2] Allez et plaignez-vous que les destins, qui oseront consommer cette œuvre dont frémit la pensée, ne vous aient pas fait grâce à vous!

XXI. Quel être assez superbe, assez effréné dans ses prétentions, voudrait, sous l'empire d'une nécessité qui ramène tout à la même fin, qu'il y eût exception pour lui et les siens, et qu'en cet univers, menacé de ruine lui-même, une famille quelconque fût sauvée? C'est donc une puissante consolation de songer que ce qui nous arrive, tous avant nous l'ont subi et tous le subiront ; et la nature me semble avoir fait de sa plus dure loi la loi commune afin d'adoucir la rigueur du sort en le rendant égal pour tous.^[3]

Vous trouverez encore un sensible allègement dans la pensée que votre douleur est sans fruit pour l'objet de vils regrets comme pour vous ; et vous ne voudrez plus prolonger ce qui serait inutile. Certes, si l'affliction peut en rien nous servir, je n'hésite pas : tout ce que mes malheurs m'ont laissé de larmes, je les répandrai sur le vôtre.^[4] J'en retrouverai encore dans ces yeux épuisés par tant de deuils domestiques, pour peu qu'elles vous puissent être de quelque avantage. Que tardez-vous? Unissons nos plaintes ; je prends en main tous vos griefs : « O Fortune! si inique au jugement de tous, tu semblais jusqu'ici avoir respecté un homme mis par ta grâce en assez haute vénération pour jouir d'une immunité presque sans exemple, pour voir son bonheur échapper à l'envie. Voici que tu lui infliges la plus grande douleur que, sauf la perte de César, il pouvait ressentir : après avoir bien sondé toutes les parties de son âme, tu as compris qu'une seule était ouverte à tes coups. Car quel autre mal pouvais-tu lui faire? Lui enlever son or? Jamais il n'en fut l'esclave ; aujourd'hui surtout, le plus qu'il

peut, il l'éloigne de son cœur ; et dans une si grande facilité d'en acquérir, il n'y cherche pas de plus précieux avantage que de le mépriser. L'aurais-tu privé de ses amis? Tu le savais si digne d'être aimé, qu'il eût aisément remplacé ceux qu'il aurait perdus. Car, de tous les personnages puissants dans la maison du prince, je n'ai connu que lui dont l'amitié généralement si utile était encore plus recherchée pour sa douceur. Lui aurais-tu ravi l'estime publique? Il y possède des droits trop solides pour être ébranlés même par toi. Aurais-tu détruit sa santé? Tu connaissais son âme nourrie et, pour dire plus, née au sein des doctrines libérales, et affermie au point de dominer toutes les souffrances du corps. Lui aurais-tu ôté la vie? Combien peu tu lui eusses fait tort! La renommée de son génie lui promet l'immortalité. Il a travaillé à se survivre dans la meilleure partie de son être, et ses illustres, ses éloquents compositions le rachèteront du tombeau. Tant que les lettres obtiendront quelque honneur, tant que subsisteront la majesté de la langue romaine ou le charme de la langue grecque, Polybe doit briller entre ces grands noms qui verront en lui l'égal ou, si sa modestie refuse cet éloge, l'associé de leur génie.

XXII. « Ton unique pensée fut donc de trouver en lui l'endroit le plus vulnérable. C'est en effet à l'élite des humains que tu réserves tes coups les plus habituels, tes fureurs qui sévissent indistinctement et qu'il faut craindre même dans tes bienfaits. Qu'il t'eût coûté peu d'épargner cette rigueur à un homme sur lequel tes faveurs semblaient descendues avec choix et réflexion et non, suivant ton usage, jetées au hasard! »

Couronnons, si vous voulez, ces plaintes, par le portrait de ce noble jeune homme enlevé dès ses premiers progrès dans la carrière. Il était digne de vous appartenir ; et vous, certes, bien digne de n'avoir à verser aucune larme sur le frère même le moins méritant. Tous rendent de lui un égal témoignage : il manque à votre gloire, rien ne manque à la sienne ;^[5] il n'y avait rien en lui que vous ne fussiez fier d'avouer. Sans doute pour un frère moins bon, votre bonté n'eût pas été moindre ; mais rencontrant dans celui-ci une plus riche matière, votre affection s'y est plus complaisamment déployée. Son crédit ne s'est fait sentir à personne par l'injustice ; il n'a menacé personne de son frère. Il avait pris exemple de votre modération ; il avait compris et de quel honneur et de quel fard eau vous chargiez les vôtres. Il a suffi à cette tâche. Impitoyable destinée, que ne désarme aucune vertu! Avant de connaître tout, son bonheur, votre frère fut moissonné par elle. Mon indignation, je le sais, est trop faible : il est si difficile de trouver des paroles qui rendent dignement les grandes douleurs! Poursuivons toutefois nos plaintes, si nos plaintes servent de quelque chose : « Que prétendais-tu par tant d'injustice et de violence, ô Fortune! T'es-tu sitôt repentie de tes faveurs? Te ruer brutalement entre deux frères, et de ta faux

sanglante trancher les nœuds d'une si douce concorde, bouleverser cette vertueuse famille de jeunes hommes tous dignes l'un de l'autre, et abattre sans nul motif une fleur de cette belle couronne! Et que sert donc une pureté fidèle à toutes les lois de la morale, une frugalité antique, et au sein de la plus haute fortune l'empire de soi-même et la tempérance la plus scrupuleuse, le sincère et invariable amour des lettres, une âme vierge de toute souillure? Polybe est dans les pleurs ; et averti par la perte d'un frère de ce que tu peux sur ceux qui lui restent, il tremble même pour les consolateurs que tu laisses à son affliction. O catastrophe non méritée! Polybe est dans les pleurs ; il a pour lui la faveur de César, et il gémit! Sans doute, Fortune insatiable, tu épiais l'occasion de montrer que rien, pas même César, ne peut garantir de tes attentats. »

XXIII. Nous pouvons accuser, sans fin la destinée ; la changer, nous ne le pouvons. Fixe et inexorable dans ses rigueurs, ni invectives, ni pleurs, ni bon droit ne l'émeuvent : elle n'épargne jamais personne, elle ne fait grâce de rien. Étouffons donc des lamentations infructueuses : elles nous réuniraient plutôt à l'objet de nos douleurs qu'elles ne le tireraient de la tombe. Des tortures ne sont pas des remèdes : il faut dès l'abord-y renoncer ; et de puérils soulagements et je ne sais quel amer, plaisir de tristesse ne doivent point captiver notre âme. Car si la raison ne met un terme à nos larmes, ce n'est pas le sort qui l'y mettra. Jetez les yeux sur l'humanité qui vous environne : partout d'abondantes et d'inépuisables causes de chagrins. Une besogneuse indigence appelle cet homme à un labeur de tous les jours ; celui-là est aiguillonné par l'ambition, qui ne connaît pas le repos ; tel qui a souhaité les richesses, les redoute, et l'accomplissement de ses vœux fait son supplice ; ou les soucis ou les affaires nous tourmentent, ou les flots de clients qui assiègent sans cesse notre vestibule ; l'un gémit d'avoir des enfants, l'autre de les avoir perdus. Les larmes nous manqueront plus tôt que les motifs d'en verser. Ne voyez-vous pas quelle existence nous a promise la nature en voulant que les pleurs fussent le premier augure de notre naissance?^[6] Tel est le début de la vie, et la suite de nos ans y répond : c'est dans les pleurs qu'ils se passent. Que ceci nous apprenne à nous modérer dans ce qui doit se renouveler si souvent ; et voyant se presser sur nos pas cette masse d'afflictions imminentes, sachons tarir ou du moins réserver nos larmes. S'il est une chose dont il faille être avare, c'est surtout de celle dont l'usage n'est que trop fréquent. Pensez aussi, pour vous raffermir davantage, que le moins flatté de votre douleur est celui à qui elle semble s'adresser. Ou il vous défend ces cruels regrets, ou il les ignore : rien donc n'autorise un pareil hommage : offert à qui ne le sent point, il est stérile, et il déplaît s'il est senti.

XXIV. Est-il un homme dans tout l'univers qui se fasse une joie de votre deuil? je dirai hardiment que non. Eh bien, ces mêmes dispositions que nul ne

nourrit contre vous, les supposez-vous à votre frère? croyez-vous qu'il veuille votre mal, votre supplice, vous arracher à vos travaux, c'est-à-dire à vos études, ^[7] et à César? Cela n'est pas vraisemblable. Il vous a aimé comme un frère, vénéré comme un père, honoré comme son supérieur : il vous demande des regrets, non du désespoir. Pourquoi donc vous complaire dans l'affliction qui vous consume, quand votre frère, s'il reste chez les morts quelque sentiment, désirerait la voir finir? S'il s'agissait d'un frère moins tendre, dont le cœur fût moins sûr, je réduirais tout à une hypothèse et je dirais : Ou votre frère exige de vous des souffrances et des pleurs sans fin, alors il est indigne de tant d'affection ; ou il est loin de les vouloir, et il faut renoncer à une douleur inefficace pour tous deux : à un cœur dénaturé de tels regrets ne sont pas dus ; un cœur aimant les refuserait. Mais la tendresse de celui-ci vous fut trop bien prouvée : tenez pour certain que la plus vive peine qu'il pût ressentir serait de vous voir pour lui dévoré d'amertumes, et vos yeux, qui le méritent si peu, condamnés sans relâche à se remplir tour à tour et à s'épuiser de larmes.

Mais voici surtout ce qui doit épargner à votre tendresse des gémisséments superflus : songez aux frères qui vous restent et que vous devez instruire d'exemple à se roidir sous l'injuste main qui les frappe. Les grands capitaines, après un échec, affectent à dessein de la gaieté, et déguisent leur position critique sous un semblant de satisfaction, de peur qu'en voyant leur chef consterné, le courage des soldats ne s'abatte : tel est maintenant votre devoir. Prenez un visage qui démente l'état de votre âme, et, s'il se peut, bannissez entièrement vos douleurs : sinon, concentrez-les, contenez-en jusqu'aux symptômes ; ayez soin que vos frères se règlent d'après vous ; ils jugeront bien séant tout ce qu'ils vous verront faire, et leurs sentiments se régleront sur votre visage. Vous devez être et leur consolation et leur consolateur ; pourrez-vous retenir leurs plaintes, si vous laissez un libre cours aux vôtres?

XXV. Un autre moyen de vous préserver des excès de l'affliction, c'est de réfléchir que rien de ce que vous faites ne peut rester secret. Une grande tâche vous fut imposée par le suffrage de l'univers :^[8] osez la remplir. Vous êtes entouré de tout un essaim de consolateurs qui épient l'intérieur de votre âme et tâchent de surprendre jusqu'où va sa force contre la douleur,^[9] et si vous n'êtes habile qu'à user de la bonne fortune, et si vous sauriez souffrir en homme l'adversité ; tous les yeux observent les vôtres. Tout est permis à ceux dont les affections peuvent se cacher ; pour vous, le moindre mystère est impossible : la fortune vous expose au grand jour ; le monde entier saura de quel air vous aurez reçu cette blessure, si au premier choc vous avez baissé l'épée, ou si vous êtes demeuré ferme. Désormais, au poste élevé où l'amitié de César et votre gloire littéraire vous ont mis, nul acte vulgaire ne vous sied, nulle faiblesse de cœur. Or

quoi de plus faible et de moins viril que de se laisser miner au chagrin? Vous êtes, dans un deuil égal, moins libre que vos frères ; bien des choses vous sont défendues par l'opinion qu'on a conçue de vos talents et de votre caractère : et combien l'on exige, combien l'on attend de vous! Si vous aviez fait vœu d'entière indépendance, fallait-il attirer sur vous les regards de tous? Il vous faut maintenant remplir les belles promesses que vous avez faites aux admirateurs de votre génie, à ceux qui en transcrivent les productions, à tous ceux qui, s'ils n'ont pas besoin de vos puissantes faveurs, ont besoin des fruits de votre plume. Ils en sont les dépositaires : vous ne pouvez donc rien faire d'indigne des vertus et des lumières qui s'annonçaient en vous, sans qu'une foule d'hommes aient regret de vous avoir admiré. Vous n'avez pas le droit de vous affliger sans mesure ; et ce n'est pas le seul qui vous soit ravi : vous n'auriez pas droit de prolonger votre sommeil une partie du jour, de fuir le tourbillon des affaires pour le loisir et la paix des champs, de vous délasser, par un voyage d'agrément, des assidus travaux d'un poste laborieux, de vous récréer l'esprit par des spectacles variés, de régler à vos fantaisies l'emploi d'une journée.

XXVI. Mille choses vous sont interdites qui sont permises à l'humble mortel perdu dans son obscur recoin. C'est une grande servitude qu'une grande fortune. Aucune de vos actions ne vous appartient : tant de milliers d'audiences à donner, tant de requêtes à mettre en ordre, les torrents d'affaires qui affluent vers vous de tous les points du globe, et sur lesquelles, selon leur rang, vous devez appeler la pensée du maître du monde, tout cela exige une entière vigueur dans la vôtre. Oui, il vous est interdit de pleurer, afin de pouvoir écouter la foule de ceux qui pleurent, Pour essuyer les larmes de ceux dont la détresse cherche à aborder la pitié du plus doux des empereurs, il faut d'abord sécher les vôtres. Vous dirai-je enfin un remède qui pour vous ne sera pas le moindre? quand vous voudrez oublier tout, songez à César : considérez de quel dévouement, de quel zèle vous devez payer sa bienveillance ; vous sentirez qu'il ne vous est pas plus accordé de ployer sous le faix qu'à celui dont les épaules, si l'on en croit la tradition mythologie que, supportent la voûte céleste. Et César lui-même, à qui tout est permis, par cela seul est loin de pouvoir tout se permettre.^[10] Toutes les familles sont protégées par ses veilles, le repos public par son travail, les jouissances et les loisirs de tous par sa soigneuse activité.^[11] Du jour où César s'est voué au bonheur du monde, il s'est ravi à lui-même ; et comme aux astres qui poursuivent leurs cours sans fin comme sans relâche, il lui est défendu de s'arrêter jamais, de disposer d'un seul instant. Dans une certaine mesure, la même nécessité vous commande, vous arrache au soin de vos intérêts, à vos goûts personnels.

Tant que César gouverne la terre, vous ne pouvez vous consacrer ni au

plaisir, ni à la douleur, ni à aucune autre chose : vous vous devez tout au souverain. Et que dis-je? puisque César, vous l'avouez hautement et sans cesse, vous est plus cher que votre vie, tant qu'il respire, vous ne sauriez, sans injustice vous plaindre de la Fortune. Lui vivant, tous les vôtres respirent : vous n'avez rien perdu, vos yeux doivent être secs, sereins même : vous trouverez tout en lui, il vous tient lieu de tout. Il répugnerait trop à votre sagesse, à votre âme sensible et reconnaissante, de méconnaître votre félicité jusqu'à oser pleurer quelque chose tant que vit César.

Je vous indiquerai encore un autre remède, non sans doute plus puissant, mais d'un usage plus familier. C'est sous votre toit que le chagrin menace de vous saisir au retour, car en présence de votre divinité, il ne saurait trouver accès : César remplira toute votre âme ; une fois loin de lui, la douleur, comme trouvant l'occasion, tendra des pièges à votre isolement, et peu à peu se glissera dans cette âme livrée au repos. Ne souffrez donc pas qu'un seul de vos instants soit inoccupé : qu'alors vos muses chéries, si longtemps et si fidèlement aimées, vous payent de retour ; qu'elles réclament leur zélateur et leur pontife ; passez de longues heures avec Homère et Virgile qui ont bien mérité du genre humain, comme vous de toutes les nations et d'eux-mêmes, vous qui les fîtes connaître à tant d'hommes pour lesquels ils n'avaient point écrit. Ne redoutez rien, pour tous les moments que vous aurez mis sous leur sauvegarde. Et surtout rédigez l'histoire des faits de votre empereur, pour que tous les siècles les apprennent par un témoignage domestique : lui-même, pour la forme et le plan de ces annales, vous donnera et la matière et l'exemple.^[12]

XXVII. Je n'irai pas jusqu'à vous conseiller de composer, avec cette grâce qui vous est propre, des fables et des apologues dans le goût d'Esopé, genre que n'a pas essayé le génie romain.^[13] Il est difficile, sans doute, à une âme si rudement frappée, d'aborder tout à coup des exercices de pur agrément ; toutefois soyez sûr qu'elle est déjà raffermie et rendue à elle-même, si de productions plus austères elle peut descendre à de moins graves études. Car votre imagination, quoique souffrante encore et en lutte contre elle-même, sera distraite par le sérieux même des choses où elle s'appliquera ; mais celles qui demandent à l'écrivain un front déridé vous répugneront, tant que vous n'aurez pas retrouvé toute votre assiette. Commencez donc par des sujets sévères, pour vous détendre ensuite sur de plus riants.

Ce sera aussi un grand soulagement de vous demander souvent à vous-même : « Est-ce pour moi que je m'afflige ou pour celui qui a cessé d'être? Si c'est pour moi, plus de mérite dans la faiblesse dont je me pare ; et ma douleur, excusable seulement si elle part d'un noble motif, dès qu'elle a l'intérêt en vue, n'est plus de la pitié fraternelle.^[14] Or rien ne sied moins à l'honnête homme que

de calculer à la mort d'un frère. Si c'est sur lui que je pleure, je dois admettre l'une de ces deux choses : ou il ne reste aux morts aucun sentiment, et mon frère, échappé à toutes les disgrâces de la vie, se retrouve aux lieux où il était avant de naître, libre de tout mal, sans crainte, sans désir, sans souffrance aucune ; quelle est alors cette folie de nourrir une douleur sans fin pour qui n'en éprouvera jamais ? Ou le trépas nous laisse encore quelque sentiment, et ainsi l'âme de mon frère, renvoyée comme d'une longue prison, jouit enfin d'elle-même, de son indépendance, du spectacle de la nature ; et tandis qu'il regarde d'en haut les choses de la terre, il contemple aussi de plus près les célestes mystères dont il a si longtemps et vainement cherché la clef. Pourquoi me consumé-je à regretter un frère qui est heureux ou qui n'est plus ? Pleurer un heureux serait l'envier, pleurer le néant est folie.^[15] »

XXVIII. Ne sauriez-vous sans émotion vous le figurer dépouillé des brillants avantages qui l'entouraient de tout leur éclat ? Mais songez, s'il, a perdu bien des choses, combien de choses il ne craint plus ! Point de ressentiment qui le tourmente, de maladie qui l'abatte, de soupçon qui le harcèle ; l'envie au fiel rongeur, constante ennemie de tout ce qui s'élève, ne s'acharnera plus sur lui ; la crainte ne l'aiguillonnera plus ; la légèreté de la Fortune, si prompte à déplacer ses faveurs, ne troublera plus sa paix. Calculez bien, on lui a fait grâce de bien plus qu'on ne lui a fait tort. Il ne jouira ni de l'opulence, ni de son crédit ni du vôtre ; plus de bienfaits à recevoir ni à répandre. Est-il à plaindre d'avoir perdu tout cela, ou heureux de ne pas le regretter ? Croyez-moi, plus heureux est l'homme à qui la Fortune est inutile, que celui qui l'a sous la main. Tous ces faux biens si spécieux, qui nous amusent de leurs trompeuses douceurs, argent, dignité, puissance, et tant d'autres hochets devant lesquels l'aveugle cupidité humaine s'ébahit, ne se conservent qu'à grand-peine, sont vus avec envie ; ils pèsent à ceux même qu'ils décorent ; ils menacent puisqu'ils ne servent ; glissants et fugitifs, on ne les saisit jamais bien ; car n'eût-on dans l'avenir rien à craindre, une grande fortune à maintenir coûte par elle-même bien des soucis. Veuillez en croire ceux qui voient le mieux le fond des choses : toute vie est un supplice. Au milieu d'une mer profonde et sans repos, lancés dans les oscillations du flux et du reflux, tantôt élevés à des fortunes soudaines, tantôt dépouillés et plongés plus bas que nous n'étions montés, poussés, repoussés sans cesse, nulle part nous ne prenons pied en lieu stable ; nous flottons suspendus aux vagues, heurtés les uns par les autres, faisant mainte fois naufrage, le redoutant toujours. Sur cet orageux océan ouvert à toutes les tempêtes, le navigateur n'a de port que le trépas.^[16]

Ne pleurez donc pas, comme forait l'envie, le bonheur d'un frère : il repose ; il est enfin libre, hors de péril, immortel.^[17] Il voit que César lui survit, et tous les

rejetons de César ; il vous voit lui survivre avec tous ses frères. Avant qu'elle changeât rien de ses faveurs, il a quitté la Fortune immobile encore et qui lui versait ses dons à pleines mains. Il jouit maintenant sans obstacle de l'immensité des cieux ; et d'une humble et basse région, il a pris son vol vers ce séjour, quel qu'il soit, qui ouvre aux âmes dégagées de leurs fers ses demeures bienheureuses ; et dans son vague et libre essor, il découvre tous les trésors de la nature avec un suprême ravissement. Détrompez-vous : il n'a point perdu la lumière ; il en respire une inaltérable, vers laquelle nous nous acheminons tous. Que plaignons-nous son sort ? Il ne nous a pas quittés, il a pris les devants. ^[18]

XXIX. C'est, croyez-moi, un grand bonheur que de mourir au temps de la félicité. Rien n'est sûr, fût-ce pour tout un jour ; dans l'impénétrable obscurité de ce qui doit être, qui devinera si pour votre fière la mort a été jalouse ou bienveillante ?

Une autre consolation infaillible pour vous, qui êtes juste en toutes choses, sera de penser non qu'un tort vous a été fait par la perte d'un tel frère, mais que vous êtes redevable au ciel d'avoir longtemps et pleinement joui de sa tendresse. Injuste est celui qui dispute au bienfaiteur tout droit ultérieur sur ses dons ; avide, qui ne tient pas pour gain d'avoir reçu, mais pour dommage d'avoir restitué ; ingrat, qui nomme injustice le terme de la jouissance ; déraisonnable, qui s' imagine qu'on ne peut goûter que des biens actuels, au lieu de se reposer aussi sur les fruits ^[19] du passé, de juger bien plus sûr ce qu'on laisse derrière soi ; car là point de révolution à craindre. On resserre trop ses jouissances, si on n'en croit trouver qu'aux choses que l'on tient et qu'on voit, si les avoir possédées est compté pour rien : car tout plaisir est prompt à nous quitter : il fuit, il s'envole, et presque avant qu'il n'arrive, il n'est plus. Que la pensée se reporte donc sur le passé : tout ce qui jamais a pu nous charmer, rappelons-le, et que de fréquentes méditations nous le fassent mieux savourer. Le souvenir d'avoir joui est plus durable et plus fidèle que la jouissance. Vous avez possédé un excellent frère : comptez cela pour une félicité des plus grandes. Au lieu de songer combien de temps encore vous pouviez l'avoir, songez combien de temps vous l'avez eu. La nature vous l'avait, comme à tous les frères, non donné pour toujours, mais prêté : il lui a plu de le redemander, sans attendre que vous en fussiez rassasié, elle a suivi sa loi. Qu'un débiteur s'indigne de rembourser un prêt, qui surtout lui fut fait gratuitement, ne passera-t-il pas pour injuste ? Ainsi vous reçûtes la vie votre frère et vous : la nature a usé de son droit en exigeant plus tôt ses avances de qui elle a voulu. Ne l'accusez pas : ses conditions étaient connues ; accusez l'esprit humain si avide dans ses prétentions, si vite oublieux de ce que sont les choses, de ce qu'est ; l'homme lui-même, quand la nature ne l'en avertit pas. Félicitez-vous donc d'avoir eu un si bon frère ; et la jouissance d'un tel bien,

quoique trop courte au gré de vos vœux, sachez l'apprécier. Reconnaissez que si la possession fût des plus douces, la perte était dans l'ordre des choses humaines. Il y a en effet une inconséquence des plus grandes à s'affliger de ce que le sort nous ait, pour peu d'instant, gratifié d'un tel frère, et à ne pas s'applaudir qu'il nous en ait gratifié. « Mais une perte si imprévue! Chaque homme a son illusion qui l'abuse : s'agit-il de ceux qu'il aime, il oublie volontiers la loi de mortalité. La nature n'a garanti à personne qu'elle lui ferait grâce de l'indispensable tribut. Journallement passent devant nos yeux les funérailles d'hommes connus ou inconnus de nous ; et nous pensons à autre chose, et nous appelons subite une catastrophe que chaque jour nous signale comme inévitable. Il n'y a donc pas là injustice du sort ; il y a dépravation d'esprit chez l'homme, insatiable en tout, et qui s'indigne de sortir d'un lieu où on ne l'admit qu'à titre précaire. »

XXX. Combien était plus juste le sage qui, apprenant la mort de son fils, fit cette réponse digne d'une âme héroïque : « En lui donnant la vie, je savais qu'il mourrait un jour! » Certes il ne faut pas s'étonner que d'un tel père soit né un homme qui sut mourir avec courage. La mort d'un fils ne parut pas au philosophe une chose nouvelle : car qu'y a-t-il de nouveau qu'un homme meure, quand toute son existence n'est qu'un acheminement vers la mort? « En lui donnant la vie, je savais qu'il mourrait un jour. » Puis il ajoute, avec plus de sagesse encore et de fermeté : « C'est pour cela que je l'ai élevé. »

C'est pour cela qu'on nous élève tous : quiconque arrive à la lumière est promis au trépas. Heureux du prêt qui nous est fait, rendons-le dès qu'on le réclamera. Le sort saisira l'un plus tôt, l'autre plus tard : il n'oubliera personne. Tenons-nous prêts et résolus : ne craignons jamais l'inévitable, et attendons toujours le possible. Citerai-je ces généraux, les enfants de ces généraux, et ces hommes tout chargés de consulats et de triomphes, payant leur dette à l'inexorable destin ; des royaumes entiers avec leurs rois, des peuples avec leurs races diverses subissant la même fatalité? Tout homme, que dis-je? toute chose marche à sa dernière heure ; tous cependant n'ont pas pareille fin. La vie abandonne l'un au milieu de sa course ; elle échappe à l'autre dès le premier pas, tandis qu'une extrême vieillesse, déjà lasse de jours, obtient à peine le congé qu'elle demande.^[20] Celui-ci tombe au matin, celui-là le soir ; mais tous nous tendons vers un terme unique. Je ne sais s'il y a plus de folie à méconnaître la loi qui nous condamne à mourir, que d'impudence à y résister.

Prenez en main, prenez les œuvres de l'un ou de l'autre de ces deux poètes dont vos travaux ingénieux ont accru la célébrité, et dont vous avez rompu les vers avec tant de bonheur que le mètre ayant disparu, ils n'ont rien perdu de leur grâce. Car en passant d'une langue dans une autre, tous leurs mérites, chose si difficile, les ont suivis sous ce costume étranger. Il n'est pas un seul chant de ces

poèmes qui ne vous offre en foule des exemples de vicissitudes humaines, de hasards imprévus, et de larmes provoquées par mille et mille causes. Avec quelle verve foudroyante vous reproduisiez ces grandes leçons! Relisez-les, vous rougirez de faiblir si vite, et de déchoir de la hauteur de vos discours. Gardez que ceux qui naguère et tout à l'heure même admiraient vos écrits, ne se demandent comment de si fières et de si fermes paroles sont sorties d'une âme si facile à briser. Ah! plutôt, reportez-vous, de ces pensées déchirantes, sur vos riches et nombreuses consolations : tournez vos yeux sur des frères chéris, sur une épouse, sur un fils. Pour le salut d'eux tous, la fortune a composé avec vous au prix d'un seul. Vous avez plus d'un cœur où vous reposer.

XXXI. Épargnez-vous le discrédit de paraître aux yeux de la foule plus touché d'une seule douleur que de tant de consolations. Vous voyez tous les vôtres frappés avec vous, sans qu'ils puissent vous venir en aide ; loin de là, ils attendent de vous leur soulagement, vous le sentez bien : moins donc leurs lumières et leur génie approchent des vôtres, plus votre devoir est de résister au mal commun. Et c'est déjà une sorte d'allègement que de partager sa peine entre plusieurs : un fardeau ainsi divisé doit réduire beaucoup la part qui vous reste. Je ne cesserai non plus de vous offrir l'image de César : tant qu'il gouverne le monde, et qu'il fait voir combien l'autorité se conserve mieux par les bienfaits que par les armes ; tant qu'il préside aux choses humaines, vous ne courez pas risque de vous apercevoir d'aucune perte ; en lui seul vous trouvez un support, un consolateur suffisant. Relevez votre courage, et chaque fois que les larmes voudront mouiller votre paupière, arrêtez vos yeux sur César : elles se sécheront au radieux aspect de cette puissante divinité. Éblouis de son éclat, vos regards ne pourront se porter sur nul autre objet : il les tiendra fixés sur lui seul. Il est nuit et jour le but de vos contemplations, votre âme n'en est jamais distraite ; pensez à lui, comme recours contre la Fortune invoquez-le, et sans doute ce prince, si débonnaire, si affectueux pour tous ceux qui lui appartiennent, aura déjà mis plus d'un appareil sur votre blessure et prodigué le baume qui doit charmer vos douleurs. Mais encore, n'en sût-il rien fait, voir seulement César ou penser à lui, n'est-ce pas l'adoucissement le plus prompt, le plus efficace pour vous? Vous tous, dieux et déesses, prêtez-le longtemps à la terre, qu'il égale les hauts faits d'Auguste et dépasse ses années ; que, tant qu'il sera parmi les mortels, il ne s'aperçoive pas que rien dans sa maison soit sujet à la mort. Que le maître futur de l'empire, que son fils voie apprécier par un père son long dévouement, et qu'il lui soit associé avant d'être son successeur! Que bien tard, et pour nos neveux seulement, luise le jour où sa famille le placera dans les cieux!

XXXII. Que tes mains, ô Fortune! s'abstiennent de lui faire outrage ; ne laisse voir sur lui ta puissance que par son côté salulaire ; permets qu'il ferme les

plaies du genre humain dès longtemps malade et épuisé ; tout ce que les fureurs du chef précédent ont ébranlé, permets qu'il le remette en place et le rétablisse. Puisse cet astre, qui vint briller sur un monde tombé dans le chaos et englouti, dans les ténèbres, nous éclairer toujours! Qu'il pacifie la Germanie, qu'il nous ouvre la Bretagne, qu'il continue les triomphes de son père et en obtienne de nouveaux, gloire dont moi-même je serai spectateur : c'est la première de ses vertus, sa clémence, qui me le promet. Car, en me précipitant dans l'abîme, il n'a pas juré de ne m'en point tirer ; que dis-je? il ne m'a pas même précipité : la Fortune me poussait à ma chute, et il m'a soutenu ; et, guidée par l'indulgence, sa main divine m'a doucement déposé sur cette plage. Il a intercédé en ma faveur près du sénat : il a fait plus que me donner la vie, il l'a demandée pour moi. C'est à lui à voir comment il lui plaira d'apprécier ma cause : ou sa justice la reconnaîtra bonne, ou sa clémence la rendra telle ; mais le bienfait sera égal pour moi, soit qu'il me sache, soit qu'il veuille me voir innocent. Cependant ce m'est une grande consolation dans mes misères de considérer son active compassion parcourant tout le globe ; de ce même coin de terre où je suis enseveli, tant d'infortunés, plongés dans l'oubli d'une disgrâce de plusieurs années, ont été exhumés par lui et ramenés à la lumière! je ne crains pas d'être le seul qui échappe à sa pitié. Mais qui sait mieux que lui l'instant où il doit venir au secours de chacun? Je ferai tout pour que sa clémence ne rougisser pas de descendre à moi. Bénie soit-elle, ô César! Par elle, en effet, les exilés vivent sous ton règne avec moins d'alarmes que les premiers de l'empire sous Caligula. Plus d'angoisses, plus de glaive d'heure en heure attendu : chaque voile qui se montre à l'horizon ne les fait plus pâlir.^[21] Grâce à toi, les rigueurs du sort ont pour eux des bornes ; ils ont l'espérance d'un meilleur avenir, et le repos du présent. Ah! sans doute la foudre est juste dans ses coups, quand ceux même qu'elle frappe la révèrent.^[22]

XXXIII. Ainsi donc ce prince, l'universel consolateur du monde, a déjà, si tout ce que je vois ne m'abuse, soulagé votre âme et appliqué sur une si grave blessure des remèdes encore plus puissants ; il n'a rien omis pour vous raffermir : tous les exemples propres à vous inspirer la résignation, sa mémoire si fidèle^[23] vous les a rapportés ; il vous a développé les préceptes de tous les sages avec son éloquence ordinaire. Nul n'aurait mieux rempli que lui ce rôle de persuasion. De tels discours auront un bien autre poids, tombant de ses lèvres comme autant d'oracles ; toute la violence de votre douleur se brisera devant cette autorité plus qu'humaine. Figurez-vous l'entendre vous dire : « Tu n'es pas le seul que la Fortune se soit choisi pour victime d'une si rude disgrâce ; pas une maison sur toute la face du globe n'existe ou n'a existé, qui n'ait eu quelque catastrophe à pleurer. Sans m'arrêter à des faits vulgaires qui, plus obscurs, n'en

sont pas moins frappants, c'est à nos fastes, aux annales de cette république que je te ramène. Tu vois toutes ces images qui remplissent le vestibule des Césars. En est-il une que n'ait rendue fameuse quelque grande peine domestique? Est-il un de ces hommes, ornement des siècles où ils brillèrent, qui n'ait eu le cœur déchiré du trépas des siens, ou qui ne leur ait lui-même laissé les plus cuisants regrets?^[24] Te rappellerai-je Scipion l'Africain apprenant dans l'exil la mort de son frère? Il l'avait arraché à la prison, mais à la mort, il ne le put ; et combien le droit le plus légitime révoltait sa tendresse pour lui! tous l'avaient vu quand, le même jour qu'il enleva ce frère aux mains de l'appariteur du tribun, il osa, homme privé, s'opposer au tribun lui-même. Il supporta cependant la mort de ce frère avec autant de courage qu'il l'avait défendu. Te citerai-je Scipion Émilien, témoin, presque en un seul et même moment, du triomphe d'un père et des funérailles de deux frères? Eh bien, à peine adolescent, touchant encore à l'enfance, quand sa famille s'ensevelissait dans les trophées même de son chef,^[25] il contempla ce brusque vide avec la fermeté d'un héros né pour que Rome ne manquât point d'un Scipion, ou que Carthage ne survécût pas à ce nom-là.

XXXIV. « Parlerai-je de l'heureuse union des deux Lucullus rompue par la mort? Et les Pompée, à qui le cruel destin ravit jusqu'à la consolation de s'abîmer dans le même naufrage? Sextus Pompée survécut d'abord à sa sœur, dont la mort dénoua les liens si solidement formés de la paix publique ; il survécut à ce digne frère que la Fortune n'avait tant élevé que pour ne pas le précipiter de moins haut que son père ; et après cette nouvelle épreuve, il put suffire, non seulement à sa douleur, mais aux soins de la guerre.

« Partout s'offrent d'innombrables exemples de frères séparés par la mort, ou plutôt à peine un seul couple fraternel a-t-il été vu vieillissant ensemble ; mais je me contenterai des exemples de notre maison. Non, nul n'est assez dépourvu de sens et de raison pour se plaindre que la Fortune lui inflige quelque deuil, quand il saura qu'elle a eu soif des larmes même des Césars? Le divin Auguste a perdu Octavie sa sœur, si chèrement aimée, et la nature n'a pas fait remise de ce tribut de larmes à l'homme auquel elle destinait le ciel. Et que dis-je? accablé de tous les genres de deuil, il a vu périr le fils de sa sœur,^[26] l'héritier qu'il se préparait. Enfin, pour ne pas compter une à une toutes ses afflictions, il a vu périr ses gendres, ses enfants et petits-enfants. Et nul de tous les mortels ne sentit plus que lui qu'il était homme, tant qu'il demeura chez les hommes. Cependant tant de coups terribles n'excédèrent pas les forces de cette âme assez grande pour suffire à tout ; et le victorieux, le divin Auguste dompta non seulement les nations étrangères, mais encore ses douleurs.

« Caius César Agrippa, fils adoptif et petit-fils d'Auguste mon oncle, au sortir de l'adolescence, perdit son frère chéri Lucius, prince de la jeunesse

comme lui. C'est dans les apprêts de la guerre des Parthes, qu'il reçut cette blessure à l'âme, bien plus grave que celle qui allait frapper son corps ; et il endura l'une et l'autre avec un cœur de frère et de héros. Tibère, mon oncle, vit mourir dans ses bras et couvert de ses baisers mon père Drusus Germanicus, son frère puîné, qui nous ouvrait le fond de la Germanie et soumettait à notre empire les races les plus indomptables. Toutefois Tibère sut modérer et son chagrin, et celui des autres ; l'armée entière consternée, foudroyée par cette mort, réclamait les restes de son cher Drusus : il la contient dans les bornes d'une affliction toute romaine ; il jugea que non seulement la guerre, mais aussi la douleur a sa discipline. Il n'eût pu arrêter les larmes des autres, s'il n'eût d'abord refoulé les siennes.

XXXV. « Marc-Antoine, mon aïeul, l'égal des plus grands, sauf de l'homme qui fut son vainqueur, réorganisait la république sous le pouvoir triumviral, dont il était le chef ; il n'avait point de supérieur, et, ses deux collègues exceptés, voyait tout au-dessous de lui, lorsqu'il apprit la fin tragique^[27] de son frère. Fortune capricieuse, quel jeu tu te fais du malheur des humains ! Dans le même temps que Marc-Antoine siégeait arbitre de la vie et de la mort de ses concitoyens, le frère de ce Marc-Antoine était condamné, conduit au supplice. Le triumvir supporta cependant cette affreuse plaie avec autant de grandeur d'âme que toutes ses autres adversités : ses pleurs à lui, ce fut le sang de vingt légions immolées aux mânes fraternels. Mais, sans rappeler mille autres souvenirs de mort dont plusieurs me sont personnels, deux fois le sort m'a frappé dans mes affections de frère, et deux fois il a vu qu'il pouvait me blesser,^[28] mais non me vaincre. J'ai perdu Germanicus mon frère ; et, pour bien juger combien je l'aimais, il faut comprendre jusqu'où va la fraternité la plus tendre. En ai-je moins su régler ma douleur de manière à ne rien omettre de ce qu'exigeait un cœur aimant, comme à ne rien faire que l'on pût blâmer dans un prince ? »

Supposez donc, Polybe, que le père de la patrie vous rappelle ces exemples ; que c'est lui qui vous montre qu'aucune chose n'est sacrée, n'est inviolable pour la Fortune, qui a osé faire sortir des pompes funéraires de ces mêmes palais où elle s'en vient chercher des dieux. Qu'on ne s'étonne donc plus de la trouver en quelque rencontre ou cruelle ou injuste. Peut-elle avoir pour des familles privées aucune équité, aucun ménagement, elle dont l'implacable fureur a tant de fois souillé par la mort l'oreiller sacré des Césars ? En vain les plus amers reproches sortiront et de notre bouche et de la bouche de tout un peuple, elle ne changera point pour cela. Sourde à toute prière,^[29] à toute expiation, ce qu'elle a fait des choses de ce monde, elle te fera toujours : il n'est rien que laisse en paix son audace, rien où ne touchent ses mains profanes. Elle forcera les plus saintes barrières, comme ce fut de tout temps son allure ; elle entrera, pour leur faire

outrage, jusqu'en ces demeures qui ont des temples pour avenues, et aux portes couronnées de lauriers elle suspendra ses crêpes lugubres.^[30]

XXXVI. Puissent seulement nos vœux et les publiques prières obtenir d'elle, si elle n'a pas encore résolu d'anéantir la race humaine, si le nom romain trouve encore grâce à ses yeux, qu'un prince donné au monde glissant vers l'abîme, soit aussi sacré pour elle qu'il l'est pour tous les mortels. Qu'elle apprenne de lui la clémence ; qu'elle soit douce envers le plus doux des princes.^[31]

Pour vous, les yeux fixés sur ces grands hommes cités tout à l'heure, et reçus dans le ciel ou dans une sphère voisine du ciel, souffrez sans murmure que le sort étende sur vous aussi cette main qui ne respecte pas même ceux par qui nous vivons encore. Imitiez leur courage à soutenir, à vaincre la douleur, et, autant qu'il est donné à l'homme, marchez sur les traces divines. Si ailleurs, sur la voie des dignités et de la noblesse, il y a l'obstacle bien grand des distances, la vertu est accessible à tous : elle ne dédaigne jamais quiconque fait tant que de se juger digne d'elle. Certes il est beau d'imiter ces hommes qui, pouvant s'indigner de n'être point exempts de votre infortune, n'ont pourtant pas tenu à injustice d'être en ce seul point assimilés aux autres, et n'y ont vu que le droit commun de la mort, subie par eux sans résistance farouche comme sans mollesse efféminée. Car ne point sentir ses maux, c'est n'être pas homme ; ne pas les supporter, c'est manquer de courage.

Après avoir parcouru la série de tous les Césars qui se sont vu ravir par le sort des frères et des sœurs, je ne puis en oublier un qu'il faudrait retrancher de cette liste impériale, et que la nature enfanta pour la ruine et l'opprobre de l'humanité, pour renverser de fond en comble un empire que relève la clémence du meilleur des souverains. Caligula, cet homme aussi incapable de se réjouir que de s'affliger en prince, après la perte de sa sœur Drusilla, fuyant la vue et le commerce de ses concitoyens, sans assister aux obsèques de cette sœur, sans lui rendre les derniers devoirs, retiré à sa maison d'Albe, cherchait dans les dés, tout le jour et toute la nuit presque, et dans d'autres semblables jeux de hasard, le soulagement du plus vif chagrin. O honte du rang suprême ! un empereur romain pleure une sœur, et ce sont les dés qui le consolent ! Ce même Caius, dans tous les caprices du délire, tantôt laisse croître sa barbe et ses cheveux, tantôt parcourt en égaré les rivages d'Italie et de Sicile, n'étant jamais bien sûr s'il veut pour Drusilla des pleurs ou des autels. Car dans le même temps qu'il lui voue des temples et les honneurs divins, quiconque n'a pas montré assez d'affliction est frappé par lui des plus cruels châtiments?^[32] On l'a vu aussi impatient sous les coups de la mauvaise fortune, qu'il était dans la prospérité gonflé d'un orgueil plus qu'humain. Que toute âme romaine répudie l'exemple d'un insensé qui oublie son deuil dans des jeux hors de saison ou qui l'aigrit encore par une

négligence et une malpropreté repoussantes, ou qui savoure, dans le mal d'autrui, la plus inhumaine des consolations. Pour vous, il n'est rien dans votre conduite qu'il vous faille changer, tant vous vous êtes de bonne heure passionné pour ces études qui relèvent si bien le prix de la prospérité, qui allègent si aisément l'infortune, qui font le plus bel ornement comme la plus douce consolation de l'homme.

XXXVII. Plongez-vous donc davantage encore dans vos études chéries : c'est maintenant qu'il faut vous en faire comme un rempart, en entourer votre âme, et que d'aucun côté la douleur ne trouve accès en vous. La mémoire de ce frère demande aussi que votre plume lui élève un monument durable. Car voilà les seules œuvres de l'homme que n'outrage nulle tempête, que le temps ne consume jamais ; tout le reste, entassements de pierres, mausolées de marbre, tombeau de terre élevés à d'immenses hauteurs, ne prolongent pas de beaucoup notre nom : tout cela périt comme nous,^[33] il n'est d'indestructible que ce que le génie a consacré : voilà le généreux hommage, le temple que vous devez à votre frère. Mieux vaudra lui vouer votre génie, qui vivra toujours, qu'une douleur stérile et des larmes.

Quant à la Fortune, sa cause, il est vrai, ne saurait se plaider maintenant auprès de vous : car tous ses dons, dès qu'elle en a repris un seul, nous deviennent odieux ; on pourra néanmoins la défendre sitôt que le temps aura fait de vous un juge plus équitable : alors vous pourrez vous réconcilier avec elle. En effet, par combien d'avances n'a-t-elle pas compensé cette injure ? par combien de faveurs ne va-t-elle pas la racheter encore ? Et après tout, ce qu'elle vous a ravi, c'est elle qui vous l'avait donné.^[34] N'armez donc pas contre vous, même votre imagination, n'aidez pas à votre chagrin. Votre éloquence sait, il est vrai, agrandir les petites choses, tout comme rabaisser, et réduire les grandes aux plus minces proportions ; mais qu'elle réserve sa vigueur pour d'autres besoins, qu'aujourd'hui elle s'emploie toute à vous consoler. Et encore, prenez garde, déjà même ces efforts ne seraient-ils pas de trop ? car si la nature a ici ses exigences, l'amour-propre nous grossit la dette. Jamais au reste je ne prétendrai vous interdire toute tristesse. Je sais bien qu'il se trouve des gens d'une philosophie dure plutôt que courageuse, qui nient que le sage puisse connaître la douleur.^[35] Mais il paraît que ces hommes ne sont jamais tombés dans un malheur pareil au vôtre ; car alors la Fortune eût déconcerté leur fière sagesse, et les eût contraints, en dépit d'eux-mêmes, à confesser la vérité. La raison aura fait assez, si elle retranche seulement le superflu, l'excès de l'affliction ; mais la supprimer toute, que nul ne l'espère ni ne l'ambitionne. Qu'elle garde plutôt une mesure qui, sans ressemblera l'insensibilité ni au délire, nous maintienne dans l'état d'une âme affectée, mais non jetée hors de son siège. Que nos pleurs

coulent, mais pour cesser bientôt que des gémissements s'échappent de nos cœurs brisés, mais qu'ils aient aussi leur terme. Réglez votre âme de manière à mériter l'approbation des sages et celle de vos frères. Faites que la mémoire de celui qui n'est plus puisse s'offrir à vous souvent et avec charme ; dans vos discours parlez mainte fois de lui, et que vos souvenirs vous le représentent sans cesse. Or il faut, pour cela, savoir trouver dans ces souvenirs plus de douceur que d'amertume. Car il est naturel qu'à la longue l'esprit s'éloigne des pensées auxquelles il ne revient qu'avec tristesse. Rappelez-vous tant de modestie, tant d'aptitude à entreprendre, d'habileté à exécuter, de fidélité dans les engagements. Racontez aux autres toutes ses actions, toutes ses paroles, et redites-vous-les à vous-même. Pensez à ce qu'il fut, et à tout ce qu'il promettait d'être : car que ne pouvait-on pas hardiment espérer d'un tel frère?

Voilà, telles que je les ai pu rédiger, les réflexions d'un esprit dès longtemps affaîssé et abâtardi par la disgrâce. Vous semblent-elles peu dignes de votre-génie ou peu propres à guérir vos douleurs! songez qu'il n'a guère de loisir pour consoler les autres, celui qu'absorbent ses propres maux ; et que les termes de notre idiome viennent difficilement au banni,^[36] entouré de barbares dont le langage discordant, choquant même pour leurs frères un peu civilisés, frémit constamment à son oreille.^[37]

^[1] *Mortaline manu factæx immortale carfinæ
Fas habeant?* (Énéide, : V, 99.)

^[2] Et l'univers, qui dans son large tour
Voit courir tant de mers et fleurir tant de terres,
Sans sçavoir où tomber tombera quelque jour.

(Maynard, *Od. à Alcip.*)

Voir Byron, *Child-Harold*. IV, St. 18. Lamartine, *Perle de l'Anio*.

^[3] Va, plains-toi maintenant qu'une maison privée
Du sac universel ne se soit point sauvée,
Et te desplais de voir arriver à quelqu'un
L'accident que tu vois arrivsr à chacun.
Ainsi ce que le sort a de plus lamentable,
Eh le rendant commun il le rend supportable,
Et la Parque adoucît l'aspre sévérité
De ses funestes lois par leur égalité.

(BERTRAND, *SUR LA MORT DE RONSARD.*)

^[4] Qu'on pleure ou non, les maux suivent leurs cours
Ah! si nos pleurs, si nos plaintifs discours
Contre les maux étaient d'utiles armes,
Au poids de l'or s'achèteraient les larmes.
Pourquoi gémir? Jamais deuil ne produit,
Arbre fatal, que le deuil pour tout fruit.

(Philémon, comique grec. *Trad. inédite.*)

^[5] C'est le vers de Saurin sur Molière :

Rien ne manque à sa gloire, il manquait à la nôtre.

[6] Voir *Consol.* à « *arda*, XI ; Pline, *Hist.*, VIII, I ; saint Cyprien, *de la Patience* ; Buffon, *de l'Enfance*.

Vagituque locum lugubri complet, ut æquum est,
Cui tantum in vita restat transire malorum. (Lucret. V, 224.)

[7] Polybe était secrétaire de Claude pour les belles-lettres, *a studiis*. Il paraît, d'après le chap. XXVI, qu'il occupait aussi la charge de secrétaire d'Etat.

[8] Voir pour tout ce chapitre : *De la clémence*, I, VIII ; et *Lettre XLIII*.

[9] Triste destin des rois! esclaves que nous sommes
Et des rigueurs du sort et des discours des hommes,
Nous nous voyons sans cesse assiégés de témoins,
Et les plus malheureux osent pleurer le moins.

(Racine, *Iphig.*) Et dans *Phèdre* :

Encor dans mon malheur de trop près observée....
(Acte IV, sc. VI.) Des courtisans sur nous les inquiets regards....

(Volt., *Œdipe*, act. III, sc. I.)

[10] *Et in maxuma fortuna minuma licentia est.*

(Sallust., *Catil.*, II.)

Minimum decet libere, cui multum licet.

(Tragédie des *Troyennes*.)

Et qui doit tout pouvoir ne doit pas tout oser. (Corneille.)

Voir enfin Massillon, *Petit car.*, 1^{er} sermon.

[11] « Les gens de bien dorment sans crainte à l'abri de mes veilles, et vivent heureux par ma misère. »
(Richelieu, *Testam. politique*. Et Henri IV à Casaubon : « *Vous voyez combien j'ai de peine, moi, afin que vous puissiez étudier en paix.* »)

[12] Claude, d'après les conseils de Tite Live, entreprit d'écrire l'histoire. (Suétone.) Pline fait mention de l'histoire de Claude ; et Niebuhr, par d'excellentes raisons, a vivement regretté la perte des ouvrages de cet empereur.

[13] Cette assertion a étonné de la part de Sénèque, qui devait bien connaître les fables de Phèdre, affranchi de Tibère. On a donné pour raison que notre auteur parle d'écrivains nés Romains, et que Phèdre était *barbarus*. On a dit que ce nom de Phèdre pouvait être le pseudonyme de Polybe. D'autres pensent que Sénèque conseilla à Polybe d'écrire *en prose*, comme il avait fait ses deux traductions, des fables latines, genre qui eût été nouveau à Rome : Esope était un prosateur.

Je crois plus probable que Sénèque aura considéré Phèdre comme interprète des *Fables grecques* d'Esope, non comme inventeur de *Fables latines*. En écartant Phèdre, sous ce prétexte fondé, il aura voulu flatter Polybe de l'idée qu'il ouvrait la carrière, qu'il serait inventeur.

[14] J'adopte la leçon *desciscere*. Lemaire : *incipit dolor desciscens*.

[15] Que faites-vous pour eux, si vous les regrettez?

Vous fâchez leur repos, et vous rendez coupables

Ou de n'estimer pas leurs trépas honorables,

Ou de porter envie à leurs félicités.

(Malherbe, *Larmes de saint Pierre*.)

[16] Imité en vers grecs par Pallas d'Alexandrie, ainsi traduit par le vieux poète Malleville :

Le vent sur cette mer excite mille orages ;

Le nombre des vaisseaux est celui des naufrages ;

Le rocher le plus ferme est enfin ébranlé.

L'un redoute sa perte et l'autre la soupire :

Tant que par l'Aquilon bien plus que par Zéphyre
Au grand port du trépas chacun soit rappelé.

[17] *Modicum plora super mortuum, quiescit.* (Ecclésiast.) Luther, fatigué de luttas, s'écriait : *Invideo mortuis, quoniam quiescent.*

[18] Voir *Consol. à Marcia*, XIX. « Nous retrouverons bientôt ce que nous avons perdu. Nous en approchons tous les jours à grands pas. Encore un peu et il n'y aura plus de quoi pleurer. C'est nous qui mourons : ce que nous aimons vit et ne mourra point. » (Fénelon, *Lett. spirit.*)

[19] Voir *Lettres* LXXIII et XCIX.

[20] *Illa rapit juvenes, sustinet illa senes.* (Ovide, *ad Liv.*, v. 371.)

[21] Allusion à un fait cité par Dion et par Suétone. Caligula venait de rappeler un exilé de Tibère, et lui demandait à quoi il avait passé son temps : « A prier les dieux, répondit l'autre, de faire périr Tibère et de te donner l'empire. » Imaginant alors que tous ceux qu'il avait exilés priaient les dieux pour sa mort, Caligula envoya dans toutes les îles pour les massacrer.

[22] Voilà bien le *morituri te salutant*. La pensée n'est belle qu'adressée à Dieu : « J'adore en périssant la raison qui t'aigrit. »

[23] Cette faculté, qu'on ne peut contester à Claude, homme lettré et écrivain de mérite, était sujette à d'étranges éclipses dont Sénèque se moque plaisamment, ainsi que de son éloquence, dans l'*Apokolokyntose*.

[24] Mais sans qu'il soit besoin d'envoyer ma mémoire
Vous chercher bien avant des preuves dans l'histoire,
Et sans vous effrayer de phantasmes venus
Ou d'étranges pays, ou de temps inconnus,
Le Louvre est à nos yeux de la grandeur humaine
Et des peines des grands une pompeuse scène.
La grâce et la vertu, la gloire et la beauté
N'ont pu là se munir contre l'adversité ;
Sa longue et dure main, qui n'épargne personne,
Sur le trône souvent, souvent sous la couronne
A piqué de nos lys les glorieuses fleurs :
Elle en a fait couler le sang avec les pleurs.

(Le P. Lemoyne, *Consol. à Eudoxe*.)

[25] « *Super ipsum Pauli triumphum concidentis.* Serait-ce là que Fléchier aurait puisé cette belle image : « il demeura comme enseveli dans son triomphe? » (*Orais. fun. de Turenne*.)

[26] Marcellus si connu par les vers de Virgile.

[27] C. Antonius, tué en Macédoine par ordre de Brutus.

[28] Par la mort de Germanicus et par celle de Livilla, que fit périr Tibère.

[29] Comparer les vers si connus de Malherbe :

La mort a des rigueurs...

*Scilicet omne sacrum mors importuna profanat :
Omnibus obscurcis injicit illa manus.*

(Ovide, *Amor*, III, 9.)

[30] Voir Claudien, *Consul. Honor.*, IV, et Ovide, *Fast.* IV.

Cette aigle, votre garde et votre domestique,
De vos pères héros la compagne héroïque,
En vain vous cachera sous les nombreux lauriers
Qui lui sont demeurez de leurs gestes guerriers :

En vain par-dessus vous elle étendra ses aisles :
Les oiseaux de la mort vous raviront sous elles.

(Le P. Lemoyne, *Entret. poét.*)

[31] « La mort fut douce envers Madame. » (Bossuet.)

[32] Cette Drusilla, objet de sa passion incestueuse, c'était un crime de la pleurer, parce qu'elle était déesse ; et un crime de ne pas la pleurer, parce qu'elle était sa sœur. (Dion Cass., liv. LIX, ch. II.)

[33] Car le tombeau lui-même est sujet à la mort. (Juvénal, X, 145.)

Le mausolée est mort aussi bien que Mausole ; Ephèse a vu tomber son temple et son idole.... etc.

(Le P. Lemoyne, *Entret. poét.*, liv. I.)

[34] C'est le mot de Job : « Dieu me l'a donné, Dieu me l'a ôté. » Voir aussi *de la Providence*, V.

[35] Les stoïciens. Ou Sénèque n'avait pas encore embrassé leur doctrine, ou il l'écartait pour complaire à Polybe, ou enfin les chagrin de l'exil, cet ouvrage même le prouve, la lui avaient fait oublier. J. Lipse, Diderot et Ruhkopf induisent à tort de ce passage que ce traité n'est point de Sénèque : il dit à peu près la même chose à Marcia. (*Consol.*, LV.)

[36] *Ipsē mihi videor jam didicisse latine,*

Jam didici getice sarmaticeque loqui. (Ovide, *Trist.*, V, 12.)

J'ai désappris ma langue aux bords où je végète,

Où j'apprends en retour le sarmate et le gète.

[37] A cette *Consolation*, ainsi qu'aux deux autres de notre auteur, on peut comparer la *Lettre de Sulpicius à Cicéron sur la mort de Tullia* ; la *Consolation* attribuée à Cicéron ; l'*Élégie d'Albinovanus sur la mort de Mécène* ; la *Consolation à Unie sur la mort de Drusus*, par Ovide ; les *Sylves* de Stace, liv. II ; *Epicedion* ; le *Traité du deuil*, de Lucien ; les deux *Consolations* de Plutarque à *Apollonius et à sa femme* ; Saint Grégoire de Nazianze, *Éloge de son frère Césarius* ; Boèce, *Consolation philosophique* ; Balzac, *Consolation au Cardinal de La Valette* ; *Paul et Virginie*, de Bernardin de Saint-Pierre, et enfin la *Lettre à une mère sur la mort de sa fille*, que Paul-Louis Couprier semble avoir composée, comme exercice de style, d'après les rois *Consolations* de Sénèque.

ENTRETIENS

Traduction J. Baillard, 1861.

631 pages

DE LA COLÈRE

TABLE

LIVRE I.
LIVRE II
LIVRE III.

LIVRE I.

I. Tu as exigé de moi,^[1] Novatus, que je traitasse par écrit des moyens de dompter la colère ; et c'est avec raison, ce me semble, que tu as craint particulièrement cette passion, de toutes la plus horrible et la plus effrénée. Les autres, en effet, ont un reste de calme et de sang-froid ; celle-ci est tout emportée, tout à l'élan de son irritation ; armes, sang et supplices, voilà les vœux de son inhumaine frénésie ; sans souci d'elle-même, pourvu qu'elle nuise à son ennemi ; se ruant sur les épées nues ; avide de se venger, quand sa vengeance^[2] même doit la perdre. Aussi quelques sages l'ont-ils définie une courte démente ;^[3] car, comme la démente, elle ne se maîtrise point, oublie toute bienséance, méconnaît toute affection, opiniâtre, acharnée à son but, sourde aux conseils et à la raison, elle que de vains motifs soulèvent, incapable de discerner le juste et le vrai, exacte image de ces ruines croulantes qui n'écrasent qu'en se brisant. Pour te convaincre que l'homme ainsi dominé n'a plus sa raison, observe l'attitude de toute sa personne : de même que la folie furieuse a pour infaillibles symptômes le visage audacieux et menaçant, le front sinistre, l'air farouche, la démarche précipitée, des mains qui se crispent, un teint bouleversé, et ces soupirs fréquents qu'elle pousse avec effort, tel paraît l'homme dans la colère.^[4] Ses yeux s'enflamment, étincellent, toute sa face devient pourpre, tant le sang chassé de son cœur bout et monte avec violence ; ses lèvres tremblent, ses dents se serrent, ses cheveux se dressent et se hérissent ; sa respiration est comprimée et sifflante ; on entend se tordre et craquer les articulations de ses membres ; il gémit, il mugit ; sa parole s'embarrasse de sons entrecoupés ; à tout instant ses mains se frappent, ses pieds battent la terre ; toute son allure est désordonnée, tout son être exhale la menace : hideux et repoussant aspect de l'homme qui gonfle et dégrade sa noble figure. On doute alors si un tel vice n'est pas plus difforme encore que haïssable. Les autres peuvent se cacher, se nourrir en secret : la colère se fait jour, se produit sur le visage, et plus elle est forte, plus elle bouillonne et se manifeste. Ne vois-tu pas tous les animaux trahir leurs mouvements hostiles par des signes précurseurs ? Tous leurs membres sortent du calme de leur attitude ordinaire, et leur instinct cruel s'exalte de plus en plus. Le sanglier écume, il aiguise ses défenses contre des corps durs ; le taureau frappe l'air de ses cornes et fait voler le sable sous ses pieds ; le lion pousse de sourds rugissements ; le cou du serpent se gonfle de courroux ; le chien atteint de la rage a un aspect sinistre. Il n'est point d'animal si terrible, si malfaisant de sa nature, qui ne montre, dès que la colère l'a saisi, un nouveau degré de férocité. Je n'ignore pas qu'en général les affections de l'âme ont peine à se déguiser : l'incontinence, la peur, l'audace, ont leurs indices et peuvent se pressentir ; car

nulle pensée n'agite vivement l'intérieur de l'homme sans qu'une émotion quelconque paraisse sur son visage. Quel est donc ici le trait distinctif? Que si les autres passions se voient, celle-ci éclate.

II. Si maintenant tu veux considérer ses effets destructeurs, jamais fléau ne coûta plus au genre humain. Tu verras des meurtres, des empoisonnements, le deuil des accusés infligé par eux aux accusateurs, des villes saccagées, des nations détruites tout entières, des chefs vendus à l'encan par les leurs, et les torches incendiaires dont les ravages, non contenus dans l'enceinte des cités, propagent au loin leurs tristes lueurs et les vengeances de l'ennemi. Vois ces villes si fameuses dont on retrouve à peine les fondements : c'est la colère qui les a renversées. Regarde ces solitudes vides durant plusieurs milles de toute habitation : c'est la colère qui les a dépeuplées. Regarde tous ces grands transmis à notre souvenir comme exemples d'un fatal destin. La colère frappe l'un dans son lit, égorge l'autre à la table sacrée du festin, immole un magistrat^[5] en plein forum, à la face même des lois, veut que le père tende la gorge au poignard du fils, qu'une main servile verse le sang royal, qu'un citoyen étende ses membres sur une croix. Et encore ne parlé-je que de catastrophes individuelles. Que sera-ce si de ces victimes isolées tu veux porter les yeux sur des assemblées entières massacrées, sur la plèbe égorgée pêle-mêle par la soldatesque, sur des nations proscrites en masse et vouées à la mort ... comme se déroband à notre tutelle ou dédaignant notre autorité. Et d'où viennent ces emportements du peuple contre des gladiateurs, de ce peuple injuste qui se croit insulté s'ils ne meurent pas de bonne grâce, qui se juge méprisé, et qui par son air, ses gestes, son acharnement, de spectateur se fait ennemi?

Ce sentiment, quel qu'il soit, n'est certes pas la colère, mais il en approche. C'est celui de l'enfant qui, s'il est tombé, veut qu'on batte la terre, et souvent ne sait pas contre quoi il se fâche ; seulement il est fâché, sans motif et sans avoir reçu de mal ; toutefois il lui semble qu'il en a reçu, il éprouve quelque envie de punir. Aussi prend-il le change aux coups qu'on fait semblant de frapper, des prières et des larmes feintes l'apaisent, et une vengeance imaginaire emporte une douleur qui ne l'est pas moins.

III. « Souvent, dit-on, un homme s'irrite contre des gens qui ne l'ont pas offensé, mais qui doivent le faire : preuve que la colère ne vient pas uniquement de l'offense. » Il est vrai que le pressentiment du mal irrite ; mais c'est que l'intention même nous blesse, et que méditer l'injure, c'est déjà la commettre. On dit encore : « La colère n'est point un désir de punir, puisque fréquemment les plus faibles la ressentent contre les plus forts, sans prétendre à des représailles qu'ils n'espèrent même pas. » Mais d'abord nous entendons par colère le désir et non la faculté de punir ; or on désire même plus qu'on ne peut.

D'ailleurs il n'est si humble mortel qui n'espère, avec quelque raison, tirer satisfaction de l'homme le plus haut placé : pour nuire nous sommes tous puissants. La définition d'Aristote ne s'éloigne pas fort de la nôtre ; car il dit que la colère est le désir de rendre mal pour mal. En quoi notre définition diffère-t-elle de la sienne? Il serait trop long de l'expliquer. On objecte à toutes deux que les brutes ont leur colère, et cela sans être attaquées ni vouloir se venger ou faire souffrir à leur tour ; car quoiqu'elles fassent du mal, le mal n'est point leur but. Il faut répondre que l'animal, que tout, excepté l'homme, est étranger à la colère ; car, quoique ennemie de la raison, elle ne prend naissance que là où la raison a place. Les bêtes ont de l'impétuosité, de la rage, de la férocité, de la fougue ; mais la colère n'est pas plus leur fait que la luxure, bien que pour certains plaisirs elles soient moins retenues que l'homme. N'ajoute pas foi au poète qui dit :

Le sanglier farouche a perdu sa colère ;

Le cerf ne sait plus fuir ; de ses brusques assauts

L'ours ne menace plus les robustes taureaux.^[6]

Il appelle colère l'élan, la violence du choc. Or la brute ne sait pas plus se mettre en colère que pardonner. Les animaux, privés de la parole, sont exempts des passions de l'homme : ils ont seulement des impulsions qui y ressemblent. Autrement, qu'il y ait chez eux de l'amour, il y aura de la haine ; l'amitié supposera les inimitiés ; et les dissensions, la concorde, choses, dont ils offrent aussi quelques traces ; mais du reste le bien et le mal appartiennent en propre au cœur humain. À l'homme seul furent donnés la prévoyance, le discernement, la pensée ; et non seulement nos vertus, mais nos vices même sont interdits aux animaux. Tout leur intérieur, comme leur dehors, diffère de nous. Ils ont cette faculté souveraine autrement dite principe moteur, tout comme une voix, mais inarticulée, embarrassée, incapable de former des mots ; tout comme une langue, mais enchaînée, mais non libre de se mouvoir en tous sens ; de même leur principe moteur a peu de pénétration, peu de développement. Ils perçoivent l'image, les formes des objets qui excitent leurs mouvements ; mais cette perception est trouble et confuse. De là la véhémence de leurs transports, de leurs attaques, mais rien qui soit appréhension, souci, tristesse ni colère ; ils n'ont que les semblants de tout cela. Aussi leur ardeur tombe vite et passe à l'état opposé : après la plus violente fureur, après la frayeur la plus vive ils paissent tranquillement ;^[7] et aux frémissements, aux agitations désordonnées succèdent en moins de rien le repos et le sommeil.

IV. J'ai suffisamment expliqué ce que c'est que la colère : elle diffère évidemment de l'irascibilité, ainsi que l'homme ivre, de l'ivrogne, et l'homme effrayé, du timide. L'homme en colère peut n'être pas irascible ; l'irascible peut

quelquefois n'être pas en colère. Les Grecs distinguent ce vice en plusieurs espèces, sous divers noms que j'omettrai comme n'ayant pas chez nous leurs équivalents, bien que nous disions un *homme amer*, *acerbe*, aussi bien qu'un *homme inflammable*, *furibond*, *criard*, *difficile*, *ombrageux*, toutes variétés du même vice. Tu peux y joindre le caractère morose, genre, d'irascibilité affinée. Il y a des colères qui se soulagent par des cris ; il y en a dont la fréquence égale l'obstination ; les unes vont droit à la violence et sont chiches de paroles ; les autres se répandent en injures et en discours pleins de fiel ; celles-ci ne vont pas au delà de la plainte et de l'aversion ; celles-là sont profondes, terribles et concentrées. Il y a mille modifications du même mal, et ses formes sont infinies.

V. J'ai cherché en quoi consiste la colère ; si tout autre animal que l'homme en est susceptible ; ce qui la distingue de l'irascibilité, et quelles formes elle affecte. Cherchons maintenant si elle est selon la nature, si elle est utile, si l'on en doit garder quelque chose. Est-elle selon la nature ? Pour éclaircir ce doute, voyons seulement l'homme. Quoi de plus doux que lui tant qu'il reste fidèle à son caractère ; et quoi de plus cruel que la colère ? Quoi de plus aimant que l'homme ? Quoi de plus haineux que la colère ? L'homme est fait pour assister l'homme ; la colère pour l'exterminer. Il cherche la société de ses semblables, elle brise avec eux ; il veut être utile, elle veut nuire ; il vole au secours même d'inconnus, elle s'en prend aux amis les plus chers. L'homme est prêt même à s'immoler pour autrui ; la colère se jettera dans l'abîme, pourvu qu'elle y entraîne sa proie. Et peut-on méconnaître davantage la loi de la nature qu'en attribuant à la meilleure, à la plus parfaite de ses créatures un vice si barbare et si désastreux ? La colère, nous l'avons dit, a soif de vengeance ; or qu'une telle passion soit inhérente au cœur de l'homme, qui est la mansuétude même, cela n'est nullement selon la nature. Les bons offices, la concorde, voilà en effet les bases de la vie sociale ; ce n'est point la terreur, c'est une mutuelle affection qui établit ce pacte, cette communauté de secours. « Mais quoi ! le châtiment n'est-il pas parfois une nécessité ? » Qui en doute ? Mais il le faut impartial, raisonné : alors il ne nuit pas, il guérit en paraissant nuire. On expose au feu le javelot dont on veut corriger les courbures ; on le comprime entre plusieurs coins non pour le rompre, mais pour le redresser : de même s'améliorent nos vicieux penchants par la contrainte physique et morale. Ainsi d'abord, dans la maladie naissante, le médecin tente de modifier un peu le régime quotidien, de régler l'ordre du manger, du boire, des exercices, et de raffermir la santé en changeant seulement la manière de vivre. Puis vient la dose du manger, du boire, des exercices. L'ordre et la dose prescrits sont-ils sans effet, il supprime certaines choses et en réduit d'autres. Échoue-t-il encore, il interdit toute nourriture et débarrasse le corps par la diète. Si tous ces ménagements sont vains, il perce la veine, il porte

le fer sur la partie affectée qui peut nuire aux membres voisins et propager la contagion : nul traitement ne lui semble trop dur si la guérison est à ce prix. Ainsi le dépositaire des lois, le chef de la cité devra, le plus longtemps possible, n'employer au traitement des âmes que des paroles et des paroles de douceur, qui les engagent au bien, qui leur insinuent l'amour de l'honnête et du juste, qui leur fassent sentir l'horreur du vice et le prix de la vertu. Son langage peu à peu deviendra plus sévère : il avertira encore en réprimandant, et ne recourra que comme dernier remède aux châtimens, alors même légers et révocables. Les derniers supplices ne s'infligeront qu'aux scélérats, du dernier degré ; et nul ne périra que sa mort ne soit un bien même pour lui.

VI. Du médecin au magistrat, toute la différence est que le premier, s'il ne peut sauver nos jours, nous adoucit le passage redouté, et que le second chasse de la vie le coupable chargé d'infamie, aux yeux de tous, non qu'il se plaise au supplice de personne ; le sage est loin de cette inhumaine barbarie ; mais pour donner un exemple à tous, pour que ceux qui de leur vivant n'ont pas voulu être utiles à l'État le servent du moins par leur mort. Non, l'homme, de sa nature, n'est point avide de punir ; et la colère n'est point selon sa nature, car la colère ne veut que châtimens. Je citerai aussi l'argument de Platon, car pourquoi ne pas prendre chez autrui ce qui rentre dans nos idées ? « Le juste, dit-il, ne lèse personne, la vengeance est une lésion : elle ne sied donc pas au juste, ni par conséquent la colère, car c'est à la colère que la vengeance convient. » Si le juste ne trouve point de charme à se venger, il n'en trouvera pas à une passion qui met sa joie dans la vengeance. La colère n'est donc pas conforme à la nature.

VII. Mais, bien qu'elle ne le soit point, ne doit-on pas l'accueillir pour les services qu'elle a souvent rendus ? Elle exalte les âmes et les aiguillonne ; et le courage guerrier ne fait rien de brillant sans elle, sans cette flamme qui vient d'elle, sans ce mobile qui étourdit l'homme et le lance plein d'audace à travers les périls. Aussi quelques-uns jugent-ils que le mieux est de modérer la colère sans l'étouffer, de retrancher ce qu'elle a de trop vif pour la restreindre à sa mesure salutaire, et surtout de conserver ce principe, dont l'absence rend notre action languissante et relâche les ressorts de la vigueur morale.

Mais d'abord il est plus facile d'expulser un mauvais principe que de le gouverner, plus facile de ne pas l'admettre que de le modérer une fois admis. Dès qu'il s'est mis en possession, il est plus fort que le maître et ne souffre ni restriction ni limite. D'autre part, la raison elle-même, à laquelle vous livrez les rênes, n'a de puissance qu'autant qu'elle s'est isolée des passions ; mais souillée de leur alliance, elle ne peut plus les contenir quand elle eût pu les écarter. L'âme, une fois ébranlée, jetée hors de son siège, n'obéit plus qu'à l'impulsion qu'elle a reçue. Il est des choses qui, dès l'abord, dépendent de nous, et qui plus

tard nous emportent par leur propre force et ne permettent plus de retour. L'homme qui s'élance au fond d'un abîme n'est plus maître de lui ; il ne peut s'arrêter ni ralentir sa chute :^[8] un entraînement irrévocable a coupé court à toute prudence, à tout repentir, et il est impossible de ne pas arriver où on était libre de ne pas tendre. Ainsi l'âme qui s'est abandonnée à la colère, à l'amour, à une passion quelconque, perd les moyens d'enchaîner leur fougue. Il faut qu'elles la poussent jusqu'au bout, précipitée de tout son poids sur la pente rapide du vice.

VIII. Le mieux est de dominer la première irritation, de l'étouffer dans son germe, de se garder du moindre écart, puisque sitôt, qu'elle égare nos sens on a mille peines à se sauver d'elle car toute raison s'en est allée, dès que la passion vient à s'introduire et qu'on lui, a volontairement donné le moindre droit. Elle agira pour tout le reste d'après son caprice, non d'après votre permission. C'est dès la frontière, je le répète, qu'il faut repousser l'ennemi ; s'il y pénètre et s'empare des portes de la place, recevra-t-il d'un captif l'ordre de s'arrêter? Notre âme alors n'est plus cette sentinelle qui observe au dehors la marche des passions pour, les empêcher de forcer les lignes du devoir : elle-même s'identifie avec la passion ; aussi ne peut-elle plus rappeler à elle la force tutélaire et préservatrice qu'elle vient de trahir et de paralyser. Car, comme je l'ai dit, la raison et la passion n'ont point leur siège distinct et séparé : elles ne sont autre chose qu'une modification de l'âme en bien ou en mal. Comment donc la raison, envahie et subjuguée par les vices, se relèvera-t-elle après sa défaite, ou comment se dégagera-t-elle d'une confusion où c'est l'alliage des mauvais principes qui domine?

« Mais, dira-t-on, il est des hommes, qui, dans la colère, savent se contenir. » Est-ce de manière à ne rien faire de ce qu'elle leur dicte, ou lui obéissent-ils en quelque chose? S'ils ne lui cèdent rien, reconnaissez qu'elle n'est pas nécessaire pour agir, vous qui l'invoquiez comme une puissance supérieure à la raison. Enfin, je vous le demande, est-elle plus forte ou plus, faible que cette raison? Si elle est plus forte, comment celle-ci pourra-t-elle lui prescrire des bornes, vu que d'ordinaire c'est le plus faible qui obéit? Si elle est plus faible, la raison, sans elle, se suffit pour mettre fin son œuvre et n'a que faire d'un auxiliaire qui ne la vaut pas.

« Mais on voit des gens irrités ne point sortir d'eux-mêmes et se contenir. » Comment? quand déjà la colère se dissipe et veut bien les quitter, mais non quand elle bouillonne : elle est alors souveraine. « Mais encore, ne laisse-t-on pas souvent, même dans la colère, partir sain et sauf l'ennemi que l'on hait? Ne s'abstient-on pas de lui faire du mal? » Sans doute, et par quel motif? Parce qu'une passion en repousse une autre, et que la peur ou la cupidité obtient de nous quelque concession ; ce n'est point là une paix dont la raison nous gratifie,

c'est la trêve peu sûre et menaçante des passions.

IX. Enfin la colère n'a en soi rien d'utile, rien qui stimule la bravoure militaire : jamais en effet la vertu n'est réduite à s'aider du vice ; elle est assez forte d'elle-même. A-t-elle besoin d'élan? Elle ne se courrouce point, elle se lève ; selon qu'elle le juge nécessaire, elle tend ou relâche ses propres ressorts : tels sont les traits que lancent nos machines et auxquels le tireur est maître de donner plus ou moins de portée. « La colère, dit Aristote, est nécessaire : on ne peut forcer aucun obstacle sans elle, sans qu'elle remplisse notre âme et échauffe notre enthousiasme. Seulement il la faut prendre non comme capitaine, mais comme soldat. » Cela n'est pas vrai : car, si elle écoute la raison et qu'elle suive où celle-ci la mène, ce n'est plus la colère, qui n'est proprement qu'une révolte. Si elle résiste ; si, quand on veut qu'elle s'arrête, ses féroces caprices la poussent en avant, elle est pour l'âme un instrument aussi peu utile que le soldat qui ne tient nul compte du signal de la retraite. Ainsi donc, si elle souffre qu'on règle ses écarts, il lui faut un autre nom, elle cesse d'être cette colère que je ne conçois que comme indomptable et sans frein ; si elle secoue le joug, elle devient préjudiciable et ne peut plus compter comme secours. En un mot, ce ne sera plus la colère, ou elle sera dangereuse : car l'homme qui punit non par avidité de punir, mais par devoir, ne saurait passer pour un homme irrité. Le soldat utile est celui qui sait obéir à son chef, plus éclairé que lui. Mais les passions savent aussi mal obéir que commander ; aussi jamais la raison n'acceptera ces auxiliaires violents, imprévoyants, auprès desquels son autorité n'est rien, et qu'elle ne comprimerait jamais qu'en leur opposant leurs sœurs et leurs pareilles, comme à la colère la peur, à l'indolence la colère, à la peur la cupidité.^[9]

X. Sauvons la vertu d'un tel malheur : que jamais la raison ne prenne les vices pour refuge. L'âme avec eux ne peut goûter de calme sincère ; nécessairement flottante et battue de tous les vents, prenant les auteurs de sa détresse pour pilotes, ne devant son courage qu'à la colère, son activité qu'aux instincts cupides, sa prudence qu'à la crainte, sous quelle tyrannie vivra-t-elle, si chaque passion fait d'elle son esclave? N'a-t-on pas honte de soumettre les vertus au patronage des vices? Ce n'est pas tout : la raison n'a plus de pouvoir dès qu'elle ne peut rien sans la passion, dès qu'elle s'apparie et s'assimile à elle. Où est la différence, quand la passion, livrée à elle seule, est aussi aveugle que la raison est impuissante sans la passion? Toutes deux sont égales du jour où l'une ne peut aller sans l'autre. Or, comment souffrir que la passion marche de pair avec la raison? « La colère est utile, dites-vous, si elle est modérée. » Dites mieux : si sa nature est d'être utile ; mais si elle est indocile à l'autorité et à la raison, qu'obtiendrez-vous en la modérant? Que, devenue moindre, elle nuise moins. Donc une passion que l'on modère n'est autre chose qu'un mal modéré.

XI. « Mais en face de l'ennemi la colère est nécessaire. » Moins que jamais : là il faut de l'ardeur, mais non déréglée, mais tempérée par la discipline. Qu'est-ce qui perd les Barbares, si supérieurs par la force du corps, si durs au travail, sinon cet emportement si préjudiciable à lui-même? Et le gladiateur : n'est-ce point l'art qui le protège, la colère qui l'expose aux coups? Qu'est-il encore besoin de colère quand la raison atteint le même but? Crois-tu que le chasseur soit irrité contre les bêtes féroces? Pourtant il soutient leur choc, il les poursuit dans leur fuite : c'est la raison qui, sans la colère, fait tout cela. Tous ces milliers de Cimbres et de Teutons qui inondaient les Alpes, par quoi furent-ils anéantis au point que la renommée seule à défaut de messenger, porta chez eux la désastreuse nouvelle? N'est-ce point parce que la colère leur tenait lieu de vaillance, la colère, qui parfois renverse et détruit tout sur son passage, mais qui plus souvent se perd elle-même? Quoi de plus intrépide que les Germains? Quoi de plus impétueux dans l'attaque? Quoi de plus passionné pour les armes au milieu desquelles ils naissent? C'est leur école, leur unique souci ; de tout le reste ils ne s'inquiètent point. Quoi de plus endurci à tout souffrir : car la plupart ne se pourvoient ni de vêtements, ni d'abris contre la rigueur perpétuelle du climat? De tels hommes pourtant sont taillés en pièces par les Espagnols et les Gaulois, par les troupes si peu belliqueuses d'Asie et de Syrie, avant même que la légion romaine se montre : ce qui rend leur défaite aisée n'est autre chose que leur emportement. Or maintenant, qu'à ces corps, qu'à ces âmes étrangères à la mollesse, au luxe, aux richesses, on donne une tactique, une discipline ; certes, pour ne pas dire plus, il nous faudra revenir aux mœurs de la vieille Rome. Par quel moyen Fabius releva-t-il les forces épuisées de la République? Il sut uniquement temporiser, différer, attendre ; toutes choses que l'homme irrité ne sait pas. C'en était fait de la patrie, alors sur le bord de l'abîme, si Fabius eût osé tout ce que lui dictait le ressentiment. Il prit pour conseil la fortune de l'Empire ; et calcul fait de ses ressources, dont pas une ne pouvait périr sans ruiner toutes les autres, il remit à un temps meilleur l'indignation et la vengeance : uniquement attentif aux chances favorables, il dompta la colère avant de dompter Annibal. Et Scipion? n'a-t-il pas, laissant Annibal, l'armée punique, tout ce qui devait enflammer son courroux, transporté la guerre en Afrique et montré une lenteur qui passa chez les envieux pour amour du plaisir et lâcheté? Et l'autre Scipion? que de longs jours il a consumés au siège de Numance, dévorant son dépit comme général et comme citoyen, de voir cette ville plus lente à succomber que Carthage! Et cependant ses immenses circonvallations enfermaient l'ennemi et le réduisaient à périr de ses propres armes.

XII. La colère n'est donc pas utile, même à la guerre et dans les combats. Elle dégénère trop vite en témérité ; elle veut pousser autrui dans le péril, et ne

se garantit pas elle-même. Le courage vraiment sûr est celui qui s'observe beaucoup et longtemps, qui se couvre d'abord et n'avance qu'à pas lents et calculés.^[10] « Eh quoi! l'homme juste ne s'emportera pas, s'il voit frapper son père, ou ravir sa mère! » Il ne s'emportera pas : il courra les délivrer et les défendre. A-t-on peur que, sans la colère, l'amour filial ne soit un trop faible mobile? Eh quoi! devrait-on dire aussi, l'homme juste, en voyant son père ou son fils sous le fer de l'opérateur, ne pleurera pas, ne tombera pas en défaillance? Nous voyons cela chez les femmes, chaque fois que le moindre soupçon de danger les frappe. Le juste accomplit ses devoirs sans trouble et sans émoi : en agissant comme juste, il ne fait rien non plus qui soit indigne d'un homme de cœur. On veut frapper mon père, je le défendrai ; on l'a frappé, je le vengerai, par devoir, non par ressentiment.

Quand tu cites ces hypothèses, Théophraste, tu veux décrier une doctrine trop mâle pour toi ; tu laisses là le juge pour t'adresser aux auditeurs. Parce que tous s'abandonnent à l'emportement dans des cas semblables, tu crois qu'ils décideront que ce qu'ils font on doit le faire, car presque toujours on tient pour légitimes les passions qu'on trouve en soi. D'honnêtes gens s'irritent quand on outrage leurs proches : mais ils font de même quand leur eau chaude n'est^[11] pas servie à point, quand on leur casse un verre ou qu'on éclabousse leur chaussure. Ce n'est pas l'affection qui provoque ces colères, c'est la faiblesse : ainsi l'enfant pleure ses parents morts comme il pleurerait ses noix perdues. Qui s'emporte pour la cause des siens est non pas dévoué, mais peu ferme. Ce qui est beau, ce qui est noble, c'est de courir défendre ses parents, ses enfants ; ses amis, ses concitoyens, à la seule voix du devoir, avec volonté, jugement, prévoyance, sans emportement, ni fureur. Car point de passion plus avide de vengeance que la colère, et qui par là même y soit plus inhabile, tant elle se précipite follement, comme presque toutes les passions, qui font elles-mêmes obstacle au succès qu'elles poursuivent. Avouons donc qu'en paix comme en guerre elle ne fut jamais bonne à rien. Elle rend la paix semblable à la guerre : devant l'ennemi, elle oublie, que les armes sont journalières ; et elle tombe à la merci des autres, faute de s'être possédée elle-même. D'ailleurs, ce n'est pas une raison d'adopter le vice et de l'employer, parce qu'il a produit parfois quelque bien ; car il est aussi des maux que la fièvre emporte : ne vaut-il pas mieux toutefois ne l'avoir jamais eue? Détestable remède que de devoir la santé à la maladie! De même quand la colère, dans des cas imprévus, nous aurait servis, comme peuvent faire le poison, un saut dans l'abîme, un naufrage, ne la croyons pas pour cela essentiellement salutaire : car beaucoup de gens ont dû leur santé à ce qui fait périr les autres.

XIII. D'ailleurs tout bien, digne de passer pour tel, est d'autant meilleur et

plus désirable qu'il est plus grand. Si la justice est un bien, personne ne dira qu'elle gagnerait à ce qu'on y retranchât quelque chose ; si c'est un bien que le courage, nul ne souhaitera qu'on en diminue rien : à ce compte, plus la colère serait grande, meilleure elle serait. Qui, en effet, refuserait l'accroissement d'un bien? Or l'accroissement de la colère est un danger ; c'est donc un danger qu'elle existe. On ne peut appeler bien ce qui, en se développant, devient mal.

« La colère, dit-on, est utile, en réveillant l'ardeur guerrière. » Il en sera donc de même de l'ivresse ; elle pousse à l'audace et à la provocation ; et beaucoup ont été plus braves au combat pour avoir eu moins de sobriété. Ainsi encore la frénésie et la démence seraient nécessaires au déploiement de nos forces ; car le délire les double souvent. Eh quoi! la peur n'a-t-elle pas, par un effet contraire, fait naître l'audace, et la crainte de la mort, poussé au combat les plus lâches? Mais la colère, l'ivresse, la crainte et tout sentiment analogue sont des stimulants honteux et précaires ; ils ne fortifient point la vertu, qui n'a que faire du vice ; seulement parfois ils réveillent quelque peu un cœur mou et pusillanime. La colère ne rend plus courageux que celui qui sans elle serait sans courage : elle vient non pas aider une vertu, mais la remplacer. Eh! si la colère était un bien, ne serait-elle pas l'apanage des hommes les plus parfaits? Or, les esprits les plus irascibles sont les enfants, les vieillards, les malades ; et tout être faible par nature est quinteux.

XIV. « Il est impossible, dit Théophraste, que l'homme de bien ne s'irrite pas contre les méchants. » De cette façon, plus on a de vertu, plus on sera irascible? Vois, au contraire, si l'on n'en sera pas plus calme, plus libre de passions et de haine pour qui que ce soit. Pourquoi haïrait-on ceux qui font le mal, puisque c'est l'erreur qui les y pousse?^[12] Il n'est point d'un homme sage de maudire ceux qui se trompent : il se maudirait le premier. Qu'il se rappelle combien il enfreint souvent la règle, combien de ses actes auraient besoin de pardon ; et bientôt il s'irritera contre lui-même. En effet, un juge équitable ne décide pas dans sa cause autrement que dans celle d'autrui.^[13] Non, il ne se rencontre personne qui ait droit de s'absoudre soi-même ; et qui se proclame innocent consulte plutôt le témoignage des hommes que sa conscience.^[14] Combien n'est-il pas plus humain d'avoir pour ceux qui pèchent des sentiments doux, paternels, de ne pas leur courir sus, mais de les rappeler! Je m'égare dans vos champs par ignorance de la route : ne vaut-il pas mieux me remettre dans la voie que de m'expulser? Employons, pour corriger les fautes, les remontrances, puis la force, la douceur, puis la sévérité ; et rendons l'homme meilleur tant pour lui que pour les autres, sinon sans rigueur, du moins sans emportement. Se fâche-t-on contre l'homme qu'on veut guérir?

XV. « Mais ils sont incorrigibles ; rien de traitable en eux, ou qui donne

espoir d'amendement. » Eh bien, rayez de l'humaine association ceux qui gangrèneraient ce qu'ils touchent : coupez court à leurs crimes par la seule voie possible, mais toujours sans haine. Quel motif aurais-je de haïr l'homme à qui je rends le plus grand des services, en l'arrachant à lui-même? A-t-on de la haine contre le membre qu'on se fait amputer? Ce n'est point là du ressentiment, c'est une cure où se mêle la pitié. On abat les chiens hydrophobes ; on tue les taureaux farouches et indomptables ; on égorge les brebis malades, de peur qu'elles n'infectent le troupeau ; on étouffe les monstres à leur naissance ; on noie même les enfants estropiés ou difformes. Ce n'est pas la colère, c'est la raison qui veut qu'on retranche de ce qui est sain ce qui ne l'est pas. Rien ne sied moins que la colère à l'homme qui punit, le châtiment ayant d'autant plus d'efficacité lorsqu'il est imposé par la raison. C'est pour cela que Socrate disait à son esclave : « Comme je te battrais, si je n'étais en colère! » Il remit la correction de l'esclave à un moment plus calme, et en attendant se fit la leçon à lui-même. Chez qui la passion serait-elle modérée, quand Socrate n'osa pas se fier à sa colère? Pour réprimer l'erreur ou le crime, il ne faut donc pas un vengeur irrité : car la colère est un délit de l'âme et l'on ne doit pas corriger une faute par une autre.

XVI. « Quoi! je ne me courroucerai pas contre un voleur, contre un empoisonneur! » Non, pas plus que je ne me courrouce contre moi-même quand je me tire du sang. Toute espèce de châtiment est un remède, et je l'applique comme tel. Toi qui ne fais encore que débiter dans le mal, dont les chutes, quoique fréquentes, ne sont pas graves, j'essayerai, pour te ramener, d'abord les remontrances secrètes, ensuite la réprimande publique. Toi qui es allé trop loin pour que des paroles puissent te sauver, tu seras contenu par l'ignominie. À toi, il faut un stigmate plus fort, plus pénétrant : on t'enverra en exil, sur des bords ignorés. Ta corruption invétérée exige-t-elle des remèdes encore plus énergiques, les fers et la prison publique, t'attendent. Mais toi, dont le moral est désespéré et la vie un tissu de crimes, poussé que tu es non par de ces motifs qui ne manqueront jamais au méchant, mais par une cause pour toi assez puissante, le plaisir de mal faire, tu as bu l'iniquité jusqu'à la lie, et tes entrailles en sont tellement infectées, qu'il faudrait te les arracher pour l'en faire sortir. Malheureux! qu'il y a longtemps que tu cherches la mort! eh bien, tu vas nous rendre grâces : nous te sauverons du vertige dont tu es la proie : après t'être vautré dans le mal pour ton supplice comme pour celui des autres, il n'est plus pour toi qu'un seul bien possible, la mort, que nous t'allons donner sur le champ.

[15] — Pourquoi m'emporterais-je contre lui à l'heure où je lui rends le plus grand service? Il est des cas où la pitié la mieux entendue est d'ôter la vie.

Si, homme d'expérience et de savoir, j'entraîs dans une infirmerie ou dans la

maison d'un riche, je ne prescrirais pas le même traitement pour des affections différentes. Je vois dans les âmes une grande variété de vices, et c'est toute une cité qu'on m'appelle à guérir : à chaque maladie je dois chercher son spécifique. Ici réussira la honte ; là le bannissement ; ailleurs la douleur physique ; plus loin la perte des biens, de la vie. Si, comme juge, je dois revêtir la robe de sinistre aspect,^[16] s'il y a lieu de convoquer le peuple au son de la trompette, je monterai au tribunal non point en furieux ou en ennemi, mais avec le visage de la loi ; ses paroles solennelles seront répétées par moi d'une voix plutôt calme et grave qu'emportée ; et si je commande l'exécution, je serai sévère, mais point irrité. Et si je fais tomber sous la hache une tête coupable, ou coudre le sac du parricide, ou supplicier un soldat, ou monter sur la roche Tarpéienne un traître, un ennemi public, ce sera sans colère, mon visage ni mon âme ne seront pas autres que lorsque je frappe un reptile ou un animal venimeux. « On a besoin de colère pour punir. » Qu'est-ce à dire ? la loi te semble-t-elle irritée contre des hommes qu'elle ne connaît pas, qu'elle n'a pas vus, qu'elle espère ne voir jamais ? Prenons donc, les mêmes sentiments qu'elle : elle ne se courrouce point, elle prononce.

Si c'est une convenance pour le juste de se courroucer contre le crime, il devra donc aussi porter envie aux succès des méchants. Car quoi de plus révoltant que de voir fleurir et abuser des faveurs du sort des hommes pour qui le sort ne saurait assez inventer de maux ? Mais leurs avantages excitent aussi peu son envie que leurs crimes sa colère. Un bon juge condamne ce que la loi réprouve : il ne hait point.

« Comment ! s'écrie-t-on, les plus palpables injustices ne heurteront pas l'âme du sage, ne le tireront pas de son calme ? » Je le confesse, il éprouvera une légère, une faible émotion. Car, disait Zénon, dans l'âme du sage lui-même, la plaie fût-elle guérie, la cicatrice demeure. Oui, des semblants, des ombres de passions viendront l'effleurer ; des passions réelles, jamais. Aristote prétend que certaines passions, pour qui en use bien, sont des armes ; ce qui serait vrai si, comme les instruments de guerre, on les pouvait prendre et quitter à volonté. Les armes qu'Aristote prête à la vertu frappent toutes seules et d'elles-mêmes sans attendre qu'on les saisisse : nous sommes leurs instruments, elles ne sont point le nôtre. Nous n'avons nul besoin d'aides étrangers : la nature nous a suffisamment munis par la raison. Elle nous a donné là une arme solide, inaltérable, docile, qui n'est pas à double tranchant et ne peut être renvoyée contre son maître. S'agit-il non seulement de prévoir, mais d'exécuter, la raison seule et par elle-même suffit.^[17] Quoi de moins sensé que de la faire recourir, elle, à la colère, l'immuable à l'incertain, la fidélité à la trahison, la santé à la maladie ? Et si je prouve que dans les actes aussi qui seuls semblent nécessiter l'intervention de la colère la raison par elle-même apporte bien plus d'énergie ? Dès qu'en effet elle a

décidé que telle chose doit s'accomplir, elle y persiste : ne pouvant, pour changer, trouver mieux qu'elle-même, elle s'arrête à sa résolution première. La colère a souvent reculé devant la pitié, car sa force n'a nulle consistance, c'est une vaine bouffissure : violente dans son origine, elle est pareille à ces vents de terre qu'enfantent les fleuves et les marais ; ils ont de la fougue et ne tiennent pas. Elle débute par de vifs élans, puis s'affaisse, lassée avant l'heure : ne respirant d'abord que cruauté, que supplices inouïs, lorsqu'il faut sévir, elle ne sait plus que mollir et céder.

La passion tombe vite ; la raison est toujours égale. Et même, la colère vînt-elle à persévérer, souvent, bien que de nombreux coupables aient mérité la mort, à la vue du sang de deux ou trois victimes elle cesse de frapper. Ses premiers coups sont terribles, comme le venin des serpents, au sortir de leur gîte, est dangereux ; mais leurs morsures, en se répétant, épuisent bientôt leur malignité. Ainsi il n'y a point parité de peines où il y a parité de crimes : et souvent la peine la plus grave est pour la moindre faute en butte à la première fougue. Inégale dans toute son allure, la passion va plus loin qu'il ne faut ou s'arrête en deçà. Elle se complaît dans ses excès, juge d'après son caprice, sans vouloir entendre, sans laisser place à la défense, s'attachant aux idées dont elle s'est saisie, et ne souffrant point qu'on lui ôte ses préventions, si absurdes qu'elles soient. La raison, accorde à chaque partie le lieu, le temps convenables ; elle-même elle prend délai pour avoir toute latitude dans la discussion de la vérité : la colère décide à la hâte. La raison veut qu'on prononce selon la justice ; elle, au contraire, veut qu'on trouve juste ce qu'elle a prononcé. La raison n'envisage que le fond même de la question ; la colère s'émeut pour des motifs puérils autant qu'étrangers à la cause. Un air assuré, une voix ferme, un langage franc, une mise recherchée, un cortège imposant, la faveur populaire vont l'exaspérer. Souvent, en haine du défenseur, elle condamne l'accusé : vainement la vérité éclate à ses yeux ; elle aime et soutient son erreur ; elle ne veut pas qu'on la lui démontre ; et s'obstiner dans une fausse voie lui paraît plus beau que se repentir.

Cn. Pison, notre contemporain, fut un homme irréprochable à beaucoup d'égards, mais esprit faux, et qui prenait l'inflexibilité pour de la fermeté. Dans un moment de colère, il avait condamné à mort un soldat comme meurtrier de son camarade parti en congé avec lui et qu'il ne pouvait représenter. L'infortuné demande un sursis pour aller aux recherches, il est refusé. On le conduit, d'après la sentence, hors des lignes du camp ; et déjà il tendait la tête, quand soudain reparut celui qu'on croyait assassiné. Alors le centurion préposé au supplice ordonne à l'exécuteur de remettre son glaive dans le fourreau, et ramène le condamné à Pison. Il vient rendre au juge le service qu'a rendu le sort au soldat : tous deux seront innocents. Une foule immense escorte les deux frères d'armes,

qui se tiennent l'un l'autre embrassés : l'armée est au comble de la joie. Pison s'élance en fureur sur son tribunal ; il voue à la fois au supplice et le soldat non coupable du meurtre et celui qui n'avait pas été assassiné. Quoi de plus indigne ? parce que l'un était justifié, tous deux périssaient. Et Pison ajoute une troisième victime : le centurion lui-même, pour avoir ramené un condamné, est envoyé à la mort. Placés hors du camp, tous trois vont périr : car le premier est innocent. Oh ! que la colère est ingénieuse à se forger des motifs de sévir ! « Toi, je te condamne, parce que tu l'es déjà ; toi, parce que tu es cause de la condamnation d'un camarade ; et toi, parce que, chargé d'exécuter l'arrêt, tu n'as pas obéi à ton général. » Il trouva moyen de créer trois crimes, faute d'en trouver un.

La colère, ai-je dit, a cela de funeste qu'elle ne veut pas qu'on la dirige. Elle s'indigne contre la vérité même, si la vérité se manifeste contre son gré : ses cris forcenés, la tumultueuse agitation de toute sa personne trahissent son acharnement contre l'homme qu'elle poursuit, qu'elle accable d'outrages et de malédictions. Ainsi n'agit pas la raison, qui pourtant, s'il le faut, ira, calme et silencieuse, renverser de fond en comble des maisons entières, anéantir avec femmes et enfants certaines familles, pestes de l'État, abattre même leurs demeures et les raser jusqu'au sol, abolir enfin des noms hostiles à la liberté ; tout cela sans grincer les dents, sans secouer violemment la tête, ni compromettre en rien le caractère du juge, dont la dignité calme est plus que jamais un devoir quand c'est une peine grave qu'il applique. « À quoi bon, dit Hiéronyme,^[18] quand tu veux frapper quelqu'un, commencer par te mordre les lèvres ? » Et s'il eût vu un proconsul s'élancer de son tribunal, arracher au lecteur les faisceaux, et déchirer ses propres vêtements parce que ceux de la victime tardaient à l'être ! Que sert de renverser la table, de briser les coupes contre terre, de heurter du front les colonnes, de s'arracher les cheveux, de se frapper la cuisse ou la poitrine ? Que penser d'une passion qui, ne pouvant se jeter assez tôt sur autrui, se tourne contre elle-même ! Aussi les assistants la retiennent et la prient de s'épargner, scènes que n'offre jamais quiconque, libre de colère, inflige à chacun la peine qu'il mérite. Souvent il renvoie l'homme qu'il vient de prendre en faute, si son repentir est de bon augure pour la suite, s'il est visible que le mal ne vient pas du fond de l'âme, mais s'arrête, comme on dit, à la surface. Cette impunité-là n'est funeste ni à celui qui l'obtient, ni à celui qui l'accorde. Quelquefois un grand crime sera moins puni qu'un plus léger, si dans l'un il y a manquement et non scélératesse, et dans l'autre astuce profonde, hypocrisie invétérée, le même délit n'appellera pas la même répression sur l'homme coupable par inadvertance et sur celui qui a prémédité l'infraction. Il faut que le juge sache et ne perde jamais de vue, dans toute application de peines, qu'il s'agit ou de corriger les méchants ou d'en purger la terre : dans les deux cas ce

n'est point le passé, c'est l'avenir qu'il envisagera. « Car, comme le dit Platon, le sage punit, non parce qu'on a péché, mais pour qu'on ne pêche plus ; le passé est irrévocable, l'avenir se prévient. Veut-il prouver par des exemples que tout criminel finit mal, il fait mourir ces hommes publiquement, non pas tant pour qu'ils périssent, que pour qu'ils servent aux autres d'effrayante leçon. »

Tu vois combien l'homme chargé de peser et d'apprécier ces choses doit être libre de tout ce qui trouble l'âme pour exercer un pouvoir qui demande les plus religieux scrupules, qui donne droit de vie et de mort. Il est mal de mettre le glaive aux mains d'un furieux.^[19]

Gardons-nous aussi de penser que la colère contribue en rien à la grandeur d'âme, car la grandeur n'est point là, je n'y vois que bouffissure : ainsi dans les corps hydropiques, que distend une humeur viciée, la maladie n'est pas de l'embonpoint, c'est une enflure funeste. Tout esprit que sa dépravation même emporte au delà des saines pensées de l'humanité s' imagine que je ne sais quoi de noble et de sublime l'inspire : mais il n'y a là-dessous rien de solide ; l'édifice sans base est prompt à crouler. La colère n'a rien où s'appuyer ; rien de ferme ou qui soit durable ne lui donne naissance : ce n'est que vent et que fumée ; elle diffère autant de la grandeur d'âme que la témérité du courage, la présomption de la confiance, l'humeur farouche de l'austérité, la cruauté de la sévérité. Il y a loin, je le répète, d'une âme élevée à une âme orgueilleuse. La colère n'a jamais de grandes, de généreuses inspirations. Je vois, au contraire, dans cette susceptibilité habituelle, les symptômes d'une âme énervée, malheureuse, qui sent sa faiblesse. Le malade couvert d'ulcères gémit au moindre contact : ainsi la colère est surtout le vice des femmes et des enfants. « Mais des hommes même y sont sujets ! » C'est que des hommes aussi ont le caractère des enfants et des femmes. Eh ! n'y a-t-il pas de ces paroles, jetées dans la colère, qui semblent le cri d'une âme grande quand on ignore la vraie grandeur ? Tel est ce mot sinistre, exécrable : *Qu'on me haïsse, pourvu qu'on me craigne* ;^[20] mot qui sent bien le siècle de Sylla. Je ne sais ce qu'il y a de pis dans ce double vœu : la haine ou la terreur publique. Qu'on me haïsse ! Il voit dans l'avenir les malédictions, les embûches, l'assassinat ; quel contrepoids y met-il ? que les dieux le punissent d'avoir trouvé à la haine un si digne remède ! Qu'on le haïsse ! qu'est-ce à dire ? pourvu qu'on t'obéisse ? Non, Pourvu qu'on t'estime ? Non ; pourvu que l'on tremble. Je ne voudrais pas de l'amour à ce prix. Pense-t-on que ce mot soit parti d'une grande âme ? Quelle erreur ! Elle n'était point grande, cette âme ; elle était féroce.

Ne crois pas au langage de la colère ; elle fait beaucoup de bruit, elle menace, et n'en est pas moins profondément pusillanime. N'ajoute pas foi non plus à l'éloquent Tite Live, quand il dit : *Grand homme plutôt qu'homme de*

bien! Ces deux qualités sont inséparables : ou l'on sera bon aussi, ou l'on ne sera pas même grand ;^[21] car je ne conçois la grandeur que dans une âme inébranlable qui intérieurement, et du faîte à la base, soit également ferme, telle enfin qu'elle ne puisse s'allier avec un génie malfaisant. La terreur, le fracas, la destruction, peuvent être l'œuvre du méchant ; mais la grandeur, dont le fondement, dont la force est dans la bonté, il ne l'aura pas ; seulement son langage, ses muscles tendus, tout l'appareil qui l'entoure, prendront un faux air de grandeur. Il lui échappera telle parole d'un haut courage en apparence. Ainsi Caligula, furieux de ce que le ciel tonnait sur ses pantomimes, dont il était plus encore l'émule passionné que le spectateur, et de ce que sa séquelle de gladiateurs avait peur de ces foudres qui certes oubliaient alors de punir, défia Jupiter à un combat désespéré en vociférant ce vers d'Homère : *Ou tu m'enlèveras, ou je t'enlèverai.*^[22] Quelle démente était-ce là? s'imaginer ou que le dieu ne pouvait lui nuire, ou qu'il nuirait au dieu! Pour moi, je pense que son blasphème n'a pas peu contribué à l'explosion du complot formé contre lui. Ce fut en effet, aux yeux de tous, le terme de la patience que d'avoir à supporter celui qui ne pouvait supporter Jupiter.

Ainsi donc, dans la colère, même quand elle paraît le plus véhémence, qu'elle affronte les dieux et les hommes, il n'y a rien de grand, rien de noble ; ou si quelques esprits y voient la marque d'une grande âme, qu'ils la voient aussi dans le luxe. Le luxe veut marcher sur l'ivoire, se vêtir de pourpre, avoir des lambris dorés, transporter les terres, emprisonner les mers, précipiter des fleuves en cascades, suspendre des bosquets sur ses toits.^[23] Qu'on voie aussi de la grandeur dans l'avarice : elle couche sur des monceaux d'or et d'argent, cultive des champs qui de fait s'appellent des provinces, et livre à chacun de ses fermiers de plus vastes départements que le sort n'en assignait aux consuls. Qu'on voie aussi de la grandeur dans la luxure : elle franchit les mers, fait des troupes d'eunuques, et, bravant la mort, prostitue l'épouse sous le glaive de l'époux. Qu'on voie de la grandeur dans l'ambition peu satisfaite d'honneurs annuels, elle veut, s'il est possible, couvrir nos fastes d'un seul nom, répartir ses titres sur le monde entier. Peu importe à quel point toutes ces passions se développent et s'étendent : elles sont toujours étroites, misérables et basses. La vertu seule est élevée, sublime ; et il n'y a de grand que ce qui en même temps est calme.

^[1] *Novatus*. Celui des frères de Sénèque qui, par suite d'adoption, prit le nom de Junius Gallio, et au tribunal duquel saint Paul fut amené par les Juifs.

^[2] Voir liv. II, XXXVI. *Ruat vel in me, dummodo in fratrem runt.* (Seneq. *Thyeste*, v. 190).

Tombe sur moi le ciel pourvu que je me venge!
Il est beau de mourir après ses ennemis.

(CORNEILLE. *RODOG.* V, SC. I.)

Felix jacet, quicumque quos odit premit. (Senec. *Hereul. Ceteus.*)

Et qui tue en mourant doit mourir satisfait. (Rotrou.)

[3] Μανίαν ὀλογοχρόνιον. Themistius. *Iratum ab insano non nisi tempore distare.* Cato major. *Ira furor brevis est.* Horace.

[4] Imité par saint Basile dans son homélie sur le même sujet.

[5] Allusion au préteur Asellio, tué au temple de Castor par les usuriers contre lesquels il avait porté de sévères édits.

[6] Ovide *Métam.*, VII, 645.

[7] Le tigre déchire sa proie et dort.... (*Génie du Christianisme, sur la Conscience.*)

[8] Voir Cic. *Tusculan.*, VI, XVIII.

[9] « Toutes les passions sont sœurs : une seule suffit pour en exciter mille ; et les combattre l'une par l'autre n'est qu'un moyen de rendre le cœur plus sensible à toutes. Le seul instrument qui sert à les purger c'est la raison. » (Rousseau, *sur les Spectacles.*)

[10] La valeur n'est valeur qu'autant qu'elle est tranquille. (Piron, *Métromanie*, acte III, scène III.)

« La vaillance n'a pas besoin de cholère, parce qu'elle est trempée de raison et de jugement, là où l'ire et la fureur sont fragiles, pourries et aisées à briser. C'est pourquoi les Lacédémoniens ostent avecque le son des fleustes la cholère à leurs gens, quand ils vont combattre, et devant le combat ils sacrifient aux Muses, à cette fin que la raison leur demeure. » (Plutarq., *de la Cholère*, trad. d'Amyot.)

[11] Les Romains faisaient grand usage d'eau chaude dans leurs repas, et la buvaient soit pure, soit mêlée avec du vin et du miel.

[12] C'est le mot du Christ : *Pardonnez-leur, mon père, ils ne savent ce qu'ils font.* Voir aussi Sénèque, des *Bienfaits*, V, XVII ; et Platon, des *Lois*, V.

[13] « Double poids et double mesure sont deux choses abominables devant Dieu. Quel homme peut dire : « Mon cœur est pur, je suis net du péché? » (Prov. de Salomon.)

[14] « Si nous disons que nous n'avons point de péché, nous nous trompons nous-mêmes, et la vérité n'est pas en nous. » (Saint Jean, *Ép.* I, VIII.)

[15] Plusieurs de ceux qui avaient conspiré la mort de Néron, dit Suétone, s'en vantaient même auprès de lui en disant qu'ils ne pouvaient mieux servir un homme souillé de tous les forfaits qu'en lui donnant la mort. (Voir aussi Dion, LXII, XXIV. Tacite, *Ann.*, XV, LXVIII et surtout Sénèque, des *Bienfaits*, VII, XX.)

[16] *Perversa*, endossée à l'envers, en signe d'affliction.

[17] Voir un parallèle semblable dans Pope, *Essai sur l'homme*, II, II. Cf. Cicér., des *Devoirs*, I, XXV.

[18] Philosophe péripatéticien, né à Rhodes, vécut sous Ptolémée Philadelphie, vers la 127^e olympiade, an 272 avant Jésus-Christ. Souvent cité par Plutarque, *Traité de la Colère*. Tous ses ouvrages sont perdus.

[19] *Eripere telum, non dare, irato decet.* (P. Syrus.)

[20] Ce mot est mis dans la bouche d'Atrée par le poète tragique Accius, né l'an de Rome 584, mort après les proscriptions de Sylla. « Quand c'est Atrée qui dit cela, observe Cicéron, on applaudit, car le mot est digne du personnage ; comme cet autre vers :

Oui, le père aux enfants servira de tombeau, »

(Des *Devoirs*, I, XVIII.)

Heureux ou malheureux, il suffit qu'on me craigne.

(Racine, *Britannicus.*)

[21] Un esprit corrompu ne fut jamais sublime.

(Voltaire, épître LXXXV.)

La gloire ne peut être où la vertu n'est pas.

(Lamartine à Byron.) Et voir Suét., *Caligula*, XXII.

[\[22\]](#) *Iliade*, XXIII, 724.

[\[23\]](#) Voir la lettre XXXII. Et Pline : *In tecta jam silvæ scandunt. Hist.*, XV, XIV. Et Sénèque le père, *Controv.*, IX : « Ces forêts plantées sur nos maisons qu'elles pourrissent : ombre et fumée plutôt que verdure! »

LIVRE II

I. Mon premier livre, Novatus, offrait une tâche engageante : on est porté comme sur une pente facile à parcourir les tableaux du vice ; maintenant des questions plus subtiles m'appellent. Il faut chercher si la colère vient d'un libre choix ou d'entraînement, c'est-à-dire si elle s'émeut spontanément, ou s'il en est d'elle comme de tout transport qui s'élève en nous à notre insu. Voilà où doit descendre la discussion pour remonter ensuite plus haut. Ainsi, dans la formation du corps humain, les os, les nerfs, les articulations, charpente de tout l'édifice, et les viscères, si peu agréables à voir, se coordonnent avant le reste ; vient ensuite ce qui fait les charmes de la figure et de l'extérieur ; et enfin, quand l'œuvre est complète, la nature y jette comme dernier coup de pinceau ce coloris qui plaît tant aux yeux. Que l'apparence de l'injure soulève la colère, nul doute ; mais suit-elle soudain cette apparence ; s'élance-t-elle sans que l'âme y acquiesce, ou lui faut-il pour se mouvoir l'assentiment de l'âme, voilà ce que nous cherchons. Nous tenons, nous, que la colère n'ose rien par elle-même et sans l'approbation de l'âme. Car saisir l'apparence d'une injure et en désirer la vengeance ; faire la double réflexion qu'on ne devait pas être offensé et qu'on doit punir l'offenseur, cela ne tient pas au mouvement physique qui devance en nous la volonté. Le mouvement physique est simple, celui de l'âme est complexe et offre plus d'un élément. On a compris quelque chose, on s'indigne, on condamne, on se venge : tout cela ne peut se faire si l'âme ne s'associe à l'impression des sens.

II. « À quoi, dis-tu, tend cette question? » À bien connaître la colère. Car si elle naît malgré nous, jamais la raison ne la surmontera. Tout mouvement non volontaire est irrésistible, inévitable, comme le frisson que donne une aspersion d'eau froide, comme certains contacts qui répugnent,^[1] comme lorsqu'à de fâcheuses nouvelles notre poil se hérissé, que des mots déshonnêtes nous font rougir, et que le vertige saisit l'homme qui regarde au fond d'un précipice. Aucun de ces mouvements ne dépendant de nous, la raison avec ses conseils ne peut les prévenir. Mais ses conseils dissipent la colère : car ce vice de l'âme est volontaire ; ce n'est pas une de ces fatalités humaines, de ces accidents qu'éprouvent les plus sages, et dont il faut voir un exemple dans la souffrance morale dont nous frappe tout d'abord l'idée révoltante de l'injustice. Ce dernier sentiment s'éveille même aux jeux de la scène et à la lecture de l'histoire. Souvent on éprouve une sorte de colère contre un Clodius^[2] qui bannit Cicéron, contre un Antoine qui l'assassine. Qui n'est révolté des exécutions militaires de Marius, des proscriptions de Sylla? Qui ne maudit un Théodote, un Achillas, et ce roi enfant, qui déjà est homme pour le crime?^[3] Le chant même quelquefois et de rapides modulations nous animent ; nos âmes s'émeuvent au son martial des

trompettes, à une tragique peinture, au triste appareil des supplices les plus mérités. Ainsi l'on rit avoir rire les autres, et l'on s'attriste avec la foule qui pleure ; et l'on s'échauffe à la vue de combats où l'on n'a point part. Mais ceci n'est pas de la colère, comme ce n'est point l'affliction qui contracte nos sourcils à la représentation d'un naufrage sur la scène ; comme ce n'est point l'effroi qui glace le lecteur quand il suit Annibal depuis Cannes jusque sous nos murs. Toutes ces sensations sont d'une âme remuée sans le vouloir, des préludes de passions, non des passions réelles. De même encore l'homme de guerre, en pleine paix et sous la toge, tressaille au bruit du clairon ; et le cheval de bataille dresse l'oreille au cliquetis des armes.^[4] Alexandre, dit-on, aux chants de Xénophane, porta la main sur son épée.

III. Aucune de ces impulsions fortuites ne doit s'appeler passion : L'âme, à leur égard, est passive plutôt qu'active. Or la passion consiste non à s'émouvoir en face des objets, mais à s'y livrer, et à suivre cette impulsion accidentelle. Car si l'on croit qu'une pâleur subite, des larmes qui échappent, l'aiguillon secret de la concupiscence, un soupir profond, l'éclat soudain des yeux ou toute autre chose analogue soient l'indice d'une passion, d'un sentiment réels, on s'abuse, on ne voit pas que ce sont là des mouvements tout physiques. Il arrive au plus brave de pâlir quand on l'arme pour le combat, de sentir quelque peu ses genoux trembler au signal du carnage ; le cœur peut battre au plus grand capitaine quand les deux armées vont s'entrechoquer ; l'orateur le plus éloquent frissonne au moment de prendre la parole. Mais la colère n'est pas une impression simple, elle se porte en avant ; c'est un élan, et tout élan implique une adhésion morale, et dès qu'il s'agit de venger et de punir, ce ne peut être à l'insu de l'intelligence. Un homme se croit lésé : il veut se venger : un motif quelconque le dissuade, il s'arrête aussitôt. Je n'appelle point cela colère, mais mouvement de l'âme, qui cède à la raison. Ce qui est colère, c'est ce qui dépasse la raison et l'entraîne avec soi. Aussi cette première agitation de l'âme, causée par l'apparence de l'injure, n'est pas plus de la colère que ne l'est cette même apparence. La colère est l'élan qui suit, qui n'est plus seulement la perception de l'injure, mais qui en admet l'existence. C'est l'âme soulevée qui marche à la vengeance volontairement et avec réflexion. Est-il douteux que la peur porte à fuir, la colère à courir en avant ? Vois donc si tu dois croire que l'homme recherche ou évite quoi que ce soit sans le consentement de son intelligence.

IV. Veux-tu savoir comment les passions naissent, grandissent, font explosion ? L'émotion d'abord est involontaire, et comme l'avant-courrière et la menace de la passion ; il y a ensuite une volonté, facile à vaincre : on croit la vengeance un devoir après l'injure, ou qu'il faut punir l'auteur du mal. L'instant d'après, l'homme n'est plus son maître : il veut se venger, non plus parce qu'il le

faut, mais à l'aveugle ; la raison a succombé. Quant à l'impulsion première, la raison n'y peut échapper, non plus qu'aux impressions physiques dont j'ai parlé, comme de bâiller en voyant bâiller les autres, ou de fermer les yeux quand une main étrangère s'y porte brusquement. Dans tout ceci la raison est impuissante ; l'habitude peut-être et une constante surveillance atténueront ces effets. Le second mouvement, qui naît de la réflexion, la réflexion en triomphe^[5]....

V. Examinons maintenant cette question : ceux qui versent à flots le sang des hommes, qui se font du carnage une fête, sont-ils en colère lorsqu'ils tuent sans avoir reçu d'injure, sans même croire en avoir reçu? Ainsi fut Apollodore, ainsi Phalaris. Ce n'est pas là de la colère, c'est de la férocité : car elle ne fait pas le mal parce qu'on l'a offensée, elle qui veut bien même qu'on l'offense pourvu qu'elle fasse le mal ; elle frappe, elle déchire, non par vengeance, mais par volupté. Qu'est-ce donc que ce fléau, quelle est sa source? Toujours la colère qui, à force d'être exercée et assouvie, arrive à ne plus savoir ce que c'est que pitié, abjure tout pacte avec la société humaine et finit par se transformer en cruauté. L'homme rit alors, et s'applaudit et s'enivre de joie ; son visage est loin d'exprimer la colère : il est cruel par passe-temps. Annibal, dit-on, à la vue d'un fossé plein de sang humain, s'écria : « Le beau spectacle! » Qu'il l'eût trouvé plus beau, si ce sang avait pu remplir un fleuve ou un lac! Faut-il s'étonner que tel soit ton plus doux spectacle, toi né dans le sang, dont l'enfance fut dressée au meurtre? Ton homicide étoile, que la fortune secondera vingt ans, va repaître partout tes yeux de ces délicieux tableaux : tu les verras et à Trasimène et à Cannes et, pour la dernière fois, sous les murs de ta chère Carthage.

Naguère, sous le divin Auguste, Volesus,^[6] proconsul d'Asie, ayant fait en un jour tomber trois cents têtes sous la hache, et se promenant au milieu des cadavres d'un air superbe, comme s'il eût accompli l'œuvre la plus belle et la plus glorieuse, s'écria en grec : « O la royale exécution! » Qu'eût-il fait s'il eût été roi? Ce n'était pas là de la colère : c'était un mal pire, un mal sans remède....

VI. « Puisque, dit-on, la vertu applaudit à ce qui est honnête, ce qui ne l'est pas doit exciter son courroux. » Que ne dit-on aussi qu'elle doit être à la fois basse et sublime? Or ici c'est le dire, c'est la relever et la rabaisser du même coup : car le plaisir de voir une bonne action est noble, il exalte l'âme ; et la colère qu'inspire la faute d'autrui est ignoble et d'un cœur rétréci. Toujours la vertu se gardera d'imiter les vices qu'elle réprime : elle doit châtier cette colère qui en rien ne vaut mieux, qui souvent est pire que les délits auxquels elle s'attaque. Le bonheur, la satisfaction sont l'apanage naturel de la vertu ; la colère est aussi peu digne d'elle que l'affliction. Or la tristesse est compagne de la colère, cette tristesse où nous jette toujours le repentir ou le mauvais succès d'un emportement. Et si le rôle du sage était de s'irriter contre les fautes, il s'irriterait

d'autant plus qu'elles seraient plus grandes, et s'irriterait souvent ; d'où il suit que le sage non seulement s'emporterait, mais serait le plus colère des hommes. Puis donc que, selon nous, toute colère, grave ou fréquente, n'a jamais place en l'âme du sage, que n'achevons-nous de l'en délivrer tout à fait? Car, encore une fois, il n'y a pas de limite possible, s'il doit se courroucer selon la gravité de chaque méfait. Le sage devra être ou injuste, s'il poursuit d'un courroux égal des délits inégaux, ou irascible à l'excès, s'il sort de lui-même à chaque crime qui méritera sa colère. Or quoi de plus indigne que de subordonner les sentiments du sage à la méchanceté d'autrui? Votre Socrate ne rapportera plus à la maison le visage avec lequel il en est sorti.

VII. D'ailleurs si le sage doit s'emporter contre les actions honteuses, et s'émouvoir et s'attrister de tous les crimes, rien n'est plus misérable que lui. Toute sa vie se passera dans l'irritation et le chagrin. Peut-il faire un pas sans heurter quelque scandale? Peut-il sortir de chez lui, qu'il ne traverse une foule de pervers, d'avares, de prodigues, d'impudents, tous triomphants par leurs vices mêmes? Nulle part ses yeux ne tomberont sans découvrir de quoi s'indigner. Il ne suffira pas aux transports sans fin qu'exigeront ces incessantes rencontres. Ceux qui dès l'aurore courent par milliers au forum, quels honteux procès, quels défenseurs plus infâmes ne suscitent-ils pas? L'un accuse les rigueurs du testament paternel, que c'était bien assez d'avoir méritées ; l'autre plaide contre sa mère ; un troisième se fait délateur d'un crime visiblement commis par lui seul ; on élit magistrat tel autre pour condamner ce que lui-même a fait ; et la foule est gagnée à la mauvaise cause par les belles paroles d'un avocat. Pourquoi m'arrêter à des faits spéciaux? Quand tu vois le forum inondé de citoyens, le champ de Mars où court s'entasser la multitude, et ce cirque où s'étale la majeure partie du peuple de Rome, sache bien que là sont réunis autant de vices que d'hommes.^[7] Entre tous ces gens qui portent le costume de paix, nulle paix n'existe : ils sont prêts à s'entre-détruire pour le plus mince profit.

VIII. Nul ne tire son gain que du dommage d'autrui ;^[8] l'heureux on le hait, le malheureux on le méprise ; un grand t'écrase, tu écrases un petit ; à chacun sa passion qui l'aiguillonne ; pour un caprice, pour une chétive proie on aspire à tout bouleverser. C'est la vie des bandes de gladiateurs, qui vivent en commun pour se combattre. C'est la société des bêtes féroces ; et encore celles-ci sont pacifiques entre elles et s'abstiennent de déchirer leurs semblables :^[9] l'homme s'abreuve du sang de l'homme. En un seul point il se distingue des brutes que l'on voit lécher la main qui leur donne à manger ; sa rage dévore ceux même qui le nourrissent. Jamais la colère du sage ne cessera, si une fois elle commence. Partout débordent les vices et les crimes, trop multipliés pour que la loi pénale y remédie. Une immense lutte de perversité est engagée ; la fureur de mal faire

augmente chaque jour, à mesure que la honte est moindre. Abjurant tout respect de l'honnête et du juste, n'importe où sa fantaisie l'appelle, la passion y donne tête baissée ; et le génie du mal n'opère plus dans l'ombre : il marche aux yeux de tous ; il est à tel point déchaîné dans la société, il a si fort prévalu dans les âmes, que l'innocence n'est point seulement rare, elle a disparu. Voit-on en effet qu'il s'agisse de transgressions individuelles ou peu nombreuses? Non : c'est de toutes parts, comme à un signal donné, qu'on se lève pour tout confondre, le bien, le mal, dans un même chaos.

..... Et l'hôte craint son hôte,
Le beau-père son gendre ; et des frères entre eux
Rarement l'intérêt n'a point brisé les nœuds ;
L'époux avare immole une épouse perfide ;
La marâtre prépare un breuvage homicide ;
Le fils des jours d'un père accuse la longueur.... [\[10\]](#)

Et ce n'est là qu'un coin du tableau ; le poète n'a pas décrit deux camps ennemis dans le même peuple ; le père jurant de défendre ce que le fils a fait serment de renverser ; la patrie livrée aux flammes par la main d'un citoyen ; les routes infestées de cavaliers qui volent par essaim à la découverte des refuges de proscrits ; les fontaines publiques empoisonnées ; [\[11\]](#) la peste créée de main d'homme ; des tranchées creusées par nous-mêmes autour de nos proches assiégés ; des prisons encombrées ; l'incendie dévorant les cités entières ; des gouvernements, désastreux ; la ruine des États et des peuples complotée dans l'ombre ; la gloire prostituée à des actes qui sous le règne des lois sont des crimes ; les rapt, les viols, ton plus pur organe, ô homme! que la débauche n'excepte pas de ses souillures!

IX. Ajoute la foi publique parjurée par les nations, et les pactes rompus ; la force faisant sa proie de tout ce qui ne peut résister ; les captations, les vols, les fraudes, les dénégations de dépôts, tous crimes pour lesquels nos trois forums [\[12\]](#) ne suffisent pas. Si tu veux que le sage s'irrite en proportion de l'indignité des forfaits, ce ne sera plus de la colère, ce sera du délire.

Il est mieux de penser qu'il ne faut point de colère contre l'erreur. Que dirais-tu de l'homme qu'indigneraient les faux pas de son compagnon dans les ténèbres, la surdité d'un esclave qui n'entendrait pas l'ordre du maître, la distraction d'un autre qui négligerait ses devoirs pour considérer les amusements et les insipides jeux de ses camarades? En voudrais-tu aux gens d'être atteints de maladie, de vieillesse, de fatigue? Entre autres infirmités des mortels il y a cet aveuglement d'esprit qui leur fait une nécessité non seulement d'errer, mais d'aimer leurs erreurs. Pour ne pas t'irriter contre les individus, fais grâce à l'espèce tout entière ; enveloppe l'humanité dans la même indulgence. Si tu t'emportes contre le jeune homme ou contre le vieillard qui fait une faute,

emporte-toi contre l'enfant qui doit faillir un jour. Or peut-on en vouloir à cet âge qui n'est pas encore celui du discernement? Il y a une plus forte excuse, et plus légitime, pour l'homme que pour l'enfant. Car la condition de notre naissance, c'est d'être sujets à autant de maladies de l'âme que du corps ; non que notre intelligence soit lente ou obtuse, mais nous employons mal sa subtilité, nous sommes les uns pour les autres des exemples de vices. Chacun suit ses devanciers dans la mauvaise route qu'ils ont prise ; et comment ne pas excuser qui s'égare sur une voie devenue la voie publique?

X. La sévérité d'un chef d'armée punit les faits particuliers ; mais il faut bien faire grâce quand c'est toute l'armée qui déserte.^[13] Qui désarme la colère du juge? la foule des coupables. Il sent trop l'injustice et le péril de s'irriter contre des torts qui sont ceux de tous. Chaque fois qu'Héraclite sortait et qu'il voyait autour de lui tant de gens vivre ou plutôt périr si déplorablement, il pleurait et avait pitié de ceux surtout qu'il rencontrait joyeux et s'applaudissant de leur sort : c'était de la sensibilité, mais plus encore de la faiblesse ; et lui-même était parmi les gens à plaindre. Démocrite au contraire, dit-on, ne se trouvait jamais en public sans rire, tant il était loin de prendre au sérieux ce qui se faisait le plus sérieusement. La colère ici-bas est-elle raisonnable? Il y faudrait ou rire ou pleurer de tout. Le sage ne s'irritera pas contre ceux qui pèchent ; et pourquoi? Parce qu'il sait que la sagesse ne naît pas avec nous, qu'il faut l'acquérir ; que dans le cours des siècles quelques hommes à peine y arrivent, parce que la condition humaine, en cette vie lui est bien connue, et qu'un bon esprit n'accuse pas la nature. Ira-t-il s'étonner que des fruits savoureux ne pendent point aux buissons sauvages? S'étonnera-t-il que les épines et les ronces ne se chargent point de quelque substance nourricière? On n'est pas choqué d'une imperfection que la nature défend comme son œuvre.^[14] Le sage donc, toujours calme et juste pour les erreurs, nullement ennemi, mais censeur de ceux qui pèchent, ne sort jamais sans se dire : « Je vais rencontrer beaucoup d'hommes adonnés soit au vin, soit à la débauche, beaucoup d'ingrats, beaucoup d'âmes avides ou agitées par les furies de l'ambition. » Il verra tout cela d'un œil aussi bienveillant que le médecin voit ses malades. Est-ce que le maître du vaisseau dont la charpente désunie fait eau de toutes parts s'en prend aux matelots ou au bâtiment? Il fait mieux : il court au remède, ferme passage à l'onde extérieure, rejette celle qui a pénétré, bouche les ouvertures apparentes, combat par un travail continu les infiltrations cachées qui remplissent insensiblement la cale, et ne se rebute pas de voir l'eau se renouveler à mesure qu'on la fait sortir. Il faut une lutte infatigable contre des fléaux toujours actifs et renaissants, non pour qu'ils disparaissent, mais pour qu'ils ne prennent pas le dessus.

XI. « La colère, dit-on, a cela d'utile, qu'elle nous sauve du mépris, qu'elle

effraye les méchants. » D'abord la colère, si son pouvoir égale ses menaces, par cela même qu'elle se fait craindre, se fait haïr. Or il est plus dangereux d'inspirer la crainte que le mépris. Mais si la colère est impuissante, elle n'en est que plus exposée au mépris et n'évite pas le ridicule ; car quoi de plus pitoyable qu'un courroux qui s'exhale en stériles éclats ? Et, puis, se faire craindre n'est souvent pas une preuve de supériorité ; et je ne réclamerais pas pour le sage l'arme de la bête féroce, la terreur. Eh ! ne craint-on pas aussi la fièvre, la goutte, un ulcère rongeur ? Et s'ensuit-il qu'il y ait quelque chose de bon dans ces maux ? Loin de là, le mépris, le dégoût, l'horreur ne viennent-ils pas toujours de l'effroi qu'un objet nous cause ? La colère, par elle-même, est hideuse et peu à craindre : mais beaucoup la redoutent comme l'enfant a peur d'un masque difforme. Et puis l'effroi ne rejaillit-il pas sur celui qui l'inspire ; peut-on se faire craindre et rester soi-même en sécurité ? Rappelle-toi ce vers de Labéridus, cité au théâtre dans le fort de la guerre civile, et qui frappa vivement tout le peuple, comme l'expression du sentiment universel :

Et qui fait peur à tous, de tous doit avoir peur.^[15]

Ainsi l'a voulu la nature : tout ce qui est grand par la terreur doit en ressentir le contrecoup. Le cœur du lion tressaille aux plus légers bruits ; les plus fiers animaux s'effarouchent d'une ombre, d'une voix, d'une odeur inaccoutumée ; tout ce qui se fait craindre tremble à son tour. Le sage n'a donc pas lieu de souhaiter qu'on le craigne.

XII. Et ne t'imagines pas que la colère soit quelque chose de grand parce qu'elle effraye. On s'effraye aussi des choses les plus viles, des poisons, de la dent meurtrière d'un reptile ou d'un animal féroce. Est-il étrange que de nombreuses troupes de bêtes fauves soient arrêtées, repoussées vers le piège par un cordon de plumes bigarrées, qui doit le nom d'épouvantail à l'effet qu'il produit ? L'être sans raison a peur sans motif. Un char en mouvement, une roue qui tourne, fait rentrer le lion dans sa loge ; le cri du porc épouvante l'éléphant. La colère nous inspire la même crainte que l'ombre à l'enfant, qu'une plume rouge à la bête sauvage ; elle n'a rien de la fermeté du vrai courage, mais elle intimide les âmes faibles. « Otez donc de ce monde l'iniquité, me dira-t-on, si vous voulez en ôter la colère. Or l'un n'est pas plus possible que l'autre. » D'abord, on peut se préserver du froid, quoique l'hiver soit dans la nature, et de la chaleur malgré les mois d'été, soit par les avantages du lieu, qui garantissent des intempéries de la saison, soit que des organes endurcis nous rendent insensibles au chaud comme au froid. Ensuite retourne la proposition et dis : Il faut arracher la vertu du cœur humain avant d'y admettre la colère ; car le vice est incompatible avec la vertu : Et il est aussi impossible d'être en même temps irascible et sage, que malade et sain. « On ne peut, dit-on, bannir entièrement la

colère, la nature humaine ne le permet pas. » Cependant il n'est rien de si difficile et de si pénible que l'esprit humain ne puisse vaincre, rien qu'on ne se rende familier par une pratique assidue, point de passion si sauvage et si indomptée, qui ne plie enfin au joug de la discipline. Tout ce que l'âme se commande elle l'obtient.^[16] Des hommes sont parvenus à ne rire jamais, ou à renoncer soit au vin, soit aux femmes, soit même aux habitudes de tous,^[17] ou à se contenter d'un court sommeil pour prolonger d'infatigables veilles, ou à courir en montant sur la plus mince corde, ou à porter d'énormes fardeaux, qui dépassent presque les forces humaines, ou à plonger à d'immenses profondeurs et à rester longtemps sous les eaux sans reprendre haleine.

XIII. Il est mille autres choses où la persévérance force tout obstacle et fait voir que rien n'est difficile à l'âme qui s'impose la loi de l'endurer. Dans les faits que je viens de citer, le prix était nul ou peu digne d'un travail si opiniâtre. Qu'obtient en effet de si brillant l'homme qui s'est exercé à courir sur la corde tendue, à charger ses épaules de poids énormes, à ne pas laisser clore ses yeux au sommeil, à pénétrer au fond de la mer? L'encouragement était mince, et pourtant ici la constance est venue à bout de son œuvre. Et nous n'appellerons pas à notre aide cette patience qu'attend une récompense si haute, le calme inaltérable et la félicité de l'âme? Qu'il est beau d'échapper à la colère, cette horrible maladie, et en même temps à la rage, à la violence, à la cruauté, à la démence, à tout son cortège de passions!

Ne cherchons point une apologie et une excuse à nos emportements, en les présentant comme utiles ou inévitables ; car quel vice a jamais manqué d'avocat? Ne dis point : « La colère ne peut s'extirper. » Ils sont guérissables les maux qui nous travaillent ; et la nature elle-même, qui nous créa pour le bien, vient en aide à qui veut se corriger.^[18] D'ailleurs la route des vertus n'est pas, comme il l'a semblé à quelques uns, difficile et escarpée : c'est de plain-pied qu'on arrive à elles. Je ne vous propose point là une chimère : on chemine aisément vers la vie heureuse,^[19] partez seulement sous de bons auspices et avec l'assistance des dieux. Ce qui est bien plus difficile, c'est de faire ce que vous faites. Quel plus doux repos en effet que celui d'une âme en paix, et quoi de plus fatigant que la colère?^[20] Quoi de plus calme que la clémence, et de plus affairé que la cruauté? La chasteté est, en plein loisir ; l'incontinence, toujours préoccupée ; toutes les vertus s'entretiennent sans beaucoup d'efforts : les vices coûtent cher à nourrir.^[21]

Doit-on écarter la colère? C'est ce qu'avouent en partie ceux mêmes qui disent qu'il faut la modérer. Proscrivons-la tout à fait : rien d'utile n'en pourrait sortir ; sans elle le crime sera plus aisément, plus justement prévenu, et le méchant puni et ramené au bien.

XIV. Le sage accomplira tous ses devoirs sans aucun impur auxiliaire, sans s'associer rien qu'il faille maintenir avec inquiétude dans son juste tempérament. Jamais donc la colère ne doit être admise : on peut parfois la simuler,^[22] s'il faut commander l'attention d'esprits paresseux, comme on emploie l'aiguillon et la torche pour exciter un cheval lent à prendre sa course. Souvent l'ascendant de la crainte est nécessaire, quand la raison est impuissante. Mais la colère n'est pas plus utile à l'homme que l'abattement ou l'effroi. « Quoi! ne survient-il pas des occasions qui la provoquent? » C'est alors surtout qu'il faut lui résister. Il n'est pas difficile de maîtriser son âme, lorsqu'on voit l'athlète, qui s'occupe de la plus grossière partie de lui-même, supporter les coups et la douleur pour épuiser les forces de l'adversaire ; s'il riposte, c'est l'à-propos qui l'y invite, jamais le ressentiment. Pyrrhus, dit-on, ce grand maître d'exercices gymniques, recommandait toujours à ses élèves de ne point s'irriter. La colère, en effet, trouble tous les calculs de l'art, c'est de frapper seulement, non de parer, qu'elle se préoccupe. Ainsi souvent la raison conseille la patience ; la colère, la vengeance, et d'un mal d'abord supportable, elle nous jette dans un pire. Un seul mot blessant coûta parfois l'exil à qui ne sut pas l'endurer ; pour n'avoir pas digéré en silence une faible injure, on s'est vu écrasé sous d'affreuses catastrophes, et tel qui s'est révolté d'une légère restriction à la plus large indépendance s'est attiré le joug le plus accablant.

XV. « Pour preuve, dit-on, que la colère a en soi quelque chose de généreux, considérez que les peuples libres sont les plus irascibles : voyez les Germains et les Scythes. » C'est qu'en effet les âmes courageuses et fortement trempées par la nature, que des mœurs plus douces n'apprivoisent point encore, sont promptes à s'irriter. Car il est des vices qui ne prennent naissance que chez les meilleurs caractères, comme des arbres vigoureux s'élèvent sur un sol heureux quoique négligé ; fécondé par l'homme, ses produits sont autres et bien plus nombreux. Ainsi, dans les âmes essentiellement énergiques, l'irascibilité est fruit du terroir ; pleines de sève et de feu, rien de chétif ni d'avorté n'en sort ; mais ce n'est là qu'une vigueur brute, comme tout ce qui croît sans culture, par la seule vertu de son principe ; et si l'éducation ne les dompte bien vite, ces germes du vrai courage dégénèrent en audace et en témérité. Eh! ne voit-on pas à la douceur de caractère s'allier des faiblesses analogues, comme la pitié, l'amour, le vain respect humain? Oui, je signalerais plus d'un bon naturel par ses imperfections mêmes ; mais ce n'en sont pas moins des défauts, quoique étant les indices d'un caractère estimable. Quant à ces peuples dont l'humeur sauvage fait l'indépendance, de même que les lions et les loups, indociles à la discipline, ils ne peuvent non plus l'imposer. Je vois là non pas le génie vigoureux de l'homme, mais un instinct farouche et intraitable ; or nul ne peut commander, s'il

ne sait obéir.

XVI. Aussi l'empire a presque toujours appartenu aux peuples des régions tempérées ;^[23] chez ceux qui inclinent vers les glaces du septentrion les caractères sont, selon le mot d'un poète :

Après comme le ciel qui pèse sur leurs têtes.

« Mais, ajoute-t-on, les animaux les plus irascibles passent pour les plus généreux. » Quelle erreur de nous comparer des êtres qui, au lieu de raison, n'ont qu'une furie aveugle ! L'homme, au lieu de cette furie, a la raison. Et encore n'est-ce point là chez les bêtes l'arme universelle. Le lion a pour auxiliaire son courroux ; le cerf, l'instinct de la peur ; le vautour, son vol impétueux ; la colombe, sa fuite rapide. D'ailleurs il n'est pas même vrai que les races les plus irascibles soient les meilleures. Je veux croire que celles qui vivent de proie valent d'autant mieux que leur rage est plus ardente ; mais je louerai dans le bœuf sa patience, dans le cheval sa docilité sous le frein. Qui donc vous fait ravalier l'homme à de si malheureux parallèles, quand vous avez et l'univers et Dieu, que seul de toutes les créatures l'homme peut comprendre, parce que seul il doit l'imiter ?

« Les caractères emportés, dit-on, passent pour les plus francs. » Oui, comparés aux hommes de fraude et d'astuce ; et puis, ils paraissent francs parce qu'ils sont tout en dehors. Moi, je ne les appellerai pas francs, mais inconsidérés, qualification qu'on impose aux sots, aux débauchés, aux dissipateurs, à tous les vices qui calculent peu.

XVII. « L'orateur, dit-on, qui s'emporte en vaut mieux quelquefois. » Dis plutôt : qui feint de s'emporter ; de même les histrions qui par leur débit remuent le peuple, ne ressentent pas la colère, mais ils la jouent bien. Devant les juges aussi, dans les assemblées, partout où il s'agit d'entraîner et de maîtriser les esprits, on feindra tour à tour la colère, la crainte, la pitié qu'on voudra inspirer aux autres ; et souvent ce qu'une vraie émotion n'aurait pu faire, une émotion factice l'obtiendra. « C'est une âme faible, dit-on, qu'une âme incapable de colère. » Oui, si elle n'a pas de ressort plus puissant que celui-là.

Ne soyons ni brigand, ni victime ; ni compatissant, ni cruel : l'un serait mollesse, l'autre, dureté de cœur. Que le sage tienne le milieu ; et s'il faut faire acte de vigueur, qu'il montre non de la colère, mais de l'énergie.

XVIII. Nous avons traité de ce qui concerne la colère en elle-même : venons aux moyens de la guérir. Je les divise en deux classes ; ceux qui l'empêchent de naître, et ceux qui, une fois née, préviennent ses écarts.

Dans le régime du corps humain, il y a des prescriptions pour le maintien de la santé, il y en a pour la rétablir : ainsi, veut-on repousser la colère, le traitement sera autre que pour la calmer et la vaincre. Certains préceptes embrasseront la

vie entière ; et l'éducation et les âges suivant y auront leur part. L'éducation réclame les plus grands soins, ces soins si féconds dans l'avenir ; car s'il est aisé de façonner une âme encore tendre, il ne l'est pas d'extirper des vices grandis avec nous. Les âmes nées ardentes sont les plus ouvertes à la colère : en effet, comme il y a quatre éléments, le feu, l'eau, l'air et la terre, il y a leurs propriétés correspondantes qui sont la chaleur, l'humidité, la sécheresse et le froid. Et ainsi, les variétés de lieux, de races, de tempéraments, de penchants, proviennent du mélange des quatre principes ; et les divers caractères sont plus ou moins prononcés selon que tel ou tel élément y domine. De là vient aussi qu'un pays s'appelle humide ou sec, froid ou chaud. Les animaux et les hommes se différencient de la même manière.

XIX. Ce qui importe, c'est dans quelle mesure chacun de nous participe du chaud et de l'humide : celui des deux éléments qui prévaudra déterminera nos penchants. L'élément chaud rend l'homme irascible : car le feu est actif et opiniâtre. L'élément froid fait l'homme timide : le froid étant un principe qui engourdit et paralyse. Partant de là, quelques stoïciens ont dit que la colère prend naissance dans la poitrine, quand le sang bouillonne autour du cœur. Voilà, selon eux, son vrai siège ; et leur seule raison c'est que la poitrine est la plus chaude partie de tout le corps. Chez ceux où domine le principe humide, la colère croît, par degrés : la chaleur en eux n'est pas toute prête, ils ne la doivent qu'au mouvement. C'est pourquoi les colères des enfants et des femmes sont plutôt vives que profondes et sont plus faibles à leur début. Dans l'âge où la fibre est plus sèche, nos transports sont véhéments, soutenus, mais n'augmentent pas ni ne gagnent beaucoup, une chaleur qui décline étant trop voisine du froid. Les vieillards sont difficiles, portés à la plainte, comme les malades, les convalescents et ceux chez qui la fatigue ou les pertes de sang ont épuisé la chaleur. Il en est de même des hommes que la soif ou la faim aiguillonne, ou dont le sang est appauvri, ou dont les organes insuffisamment restaurés s'affaissent. Le vin enflamme la colère, car il augmente la chaleur relative de chaque tempérament.

XX. Des hommes s'emportent dans l'ivresse, d'autres s'emportent même à jeun.^[24] Il n'y a pas d'autre cause de l'extrême irascibilité des blonds, comme de ceux dont le visage est coloré, et qui ont naturellement le teint que la colère donne aux autres : trop de mobilité agite leur sang. Mais si la nature produit des tempéraments irritables, il est mille causes qui accidentellement peuvent faire ce que fait la nature. C'est tantôt la maladie, une altération d'organes, tantôt le travail, des veilles continues, des nuits inquiètes, le chagrin, l'amour ; tous les poisons du corps et de l'âme tendent à faire de celui qui souffre un esprit quinteux. Mais tout cela n'est que germes et prédispositions ; la cause toute-

puissante, c'est l'habitude qui, si elle est profonde, alimente le vice. Changer le naturel est difficile ; il est même impossible de refondre les éléments une fois combinés à la naissance. Mais il est bon de les connaître pour qu'aux tempéraments inflammables on interdise le vin ; « le vin qu'il faut refuser aux enfants, » dit Platon, lequel ne veut pas qu'on attise le feu par le feu.^[25] Ne les surchargeons pas non plus d'aliments ; ce serait donner au corps trop de développement, et, en même temps que le corps, épaissir l'esprit. Qu'ils s'exercent par le travail, sans aller jusqu'à la fatigue, de manière à diminuer, non à consumer leur ardeur, et que ce bouillonnement excessif jette seulement son écume. Les jeux ont aussi leur avantage ; et des récréations modérées détendent et rafraîchissent l'esprit. Les tempéraments lymphatiques ou trop secs et froids n'ont pas à craindre la colère, mais des défauts pires, la pusillanimité, l'hésitation, le découragement, l'esprit de soupçon.

XXI. Aussi devra-t-on ménager et caresser de tels caractères et les rappeler aux affections gaies. Et comme il faut à la colère d'autres remèdes qu'à l'abattement, des remèdes non seulement différents, mais contraires, on obviara d'abord au défaut le plus prononcé. Rien, je le répète, de plus utile que de jeter de bonne heure les bases d'une saine éducation. Difficile tâche que celle d'un gouverneur, qui doit prendre garde et d'entretenir la colère chez son élève et d'émousser sa vigueur morale. La chose réclame toute la clairvoyance d'un bon observateur. Car les dispositions qu'il faut cultiver et celles qu'il faut étouffer se nourrissent d'aliments semblables ; or les semblables trompent aisément l'homme même le plus attentif. De la licence naît la témérité, de la contrainte l'affaïssement ; les éloges relèvent un jeune cœur et le font bien présumer de ses forces ; mais ces mêmes éloges engendrent l'arrogance et l'irritabilité. Il faut entre ces deux écueils diriger l'enfant de manière à user tantôt du frein, tantôt de l'aiguillon. Qu'on ne lui impose rien d'humiliant, rien de servile ; qu'il n'ait jamais besoin de demander avec supplication et qu'il ne gagne pas à le faire ; n'accordons rien qu'à ses mérites présents, à sa conduite passée, à ses bonnes promesses pour l'avenir. Dans ses luttes avec ses jeunes camarades, ne souffrons pas qu'il se laisse vaincre ou qu'il se mette en colère ; tâchons qu'il devienne l'ami de ses rivaux de tous les jours, afin que dans ces combats il s'accoutume à vouloir vaincre et non pas nuire. Toutes les fois qu'il l'aura emporté, qu'il aura fait quelque chose de louable, passons-lui un peu de fierté, mais non de ces élans de joie qui dégénèrent en une sorte d'ivresse, laquelle à son tour produit la morgue et la présomption. Accordons-lui quelque délassement ; mais ne l'énervons pas dans le désœuvrement et la paresse, et retenons-le loin du contact des voluptés. Car rien ne dispose à la colère comme une éducation molle et complaisante ; voilà pourquoi plus on a d'indulgence pour un enfant unique, ou

plus on lâche la bride à un pupille, plus on gâte leurs bonnes qualités. Il ne résistera pas à une offense, celui qui n'a jamais éprouvé un refus, celui dont une mère empressée a toujours essuyé les larmes, à qui toujours on a donné raison contre son gouverneur. Ne vois-tu pas comme toute grande fortune a de grandes colères pour compagnes?^[26] C'est chez les riches, les nobles, les magistrats qu'elles se montrent davantage, là où tout ce qu'il y a de frivole et de vain dans le cœur de l'homme se gonfle au vent de la prospérité. La prospérité est la nourrice de la colère, parce que ses superbes oreilles sont assiégées de mille voix approbatrices qui lui crient : « Vous ne vous mesurez pas selon votre rang, vous vous rabaissez vous-même, » et tant d'autres flatteries auxquelles résisterait à peine une âme saine et dès l'origine affermie dans le bien.

Ayons donc grand soin d'écarter de l'enfant la flatterie : qu'il entende la vérité ; qu'il connaisse quelquefois la crainte, toujours le respect ; qu'en présence des grandes personnes il se lève ; qu'il n'obtienne rien par l'emportement. Ce que nous refusons à ses larmes, offrons-le-lui quand il se sera calmé. Quelle que soit la richesse paternelle, qu'il ne puisse que la voir, sans disposer de rien ; qu'on lui reproche tout ce qu'il aura fait de mal.

XXII. Il est essentiel de donner à l'enfance des précepteurs et des pédagogues d'un caractère doux. Toute nature encore tendre s'attache à ce qui l'approche et s'y modèle en grandissant : l'adolescent est prompt à reproduire les habitudes de sa nourrice et de ses maîtres. Un enfant élevé chez Platon, et ramené dans sa famille, était témoin des cris de fureur de son père : « Jamais, dit-il, je n'ai vu cela chez Platon. » Sans doute, demeuré chez son père, il lui eût plus vite ressemblé qu'au philosophe.

Qu'avant tout la nourriture de l'enfant soit frugale, ses vêtements sans luxe et sa mise semblable à celle de ses camarades. Il ne s'indignera point qu'on le compare à d'autres, celui que dès l'abord vous aurez fait l'égal du grand nombre. Mais tout ceci ne s'applique qu'à nos enfants. Pour nous, le hasard de la naissance et l'éducation ne laissent plus de place ni au reproche ni aux préceptes ; il s'agit de régler les jours qui nous restent.

Il nous faut donc combattre les causes déterminantes. Un motif de ressentiment, c'est l'idée qu'on a reçu une injure : n'y croyons pas facilement ; ne nous laissons pas aller aux apparences même les plus visibles. Souvent le faux a les dehors du vrai. Différons toujours : le temps dévoile la vérité. Ne prêtons point aux incriminations une oreille complaisante ; ayons pour suspect et connaissons bien ce travers de l'humanité qui nous fait croire volontiers ce qu'il nous fâche d'entendre, et prendre feu avant de juger.

XXIII. Et quand on se laisse entraîner non pas même par des rapports, mais par des soupçons ; quand on s'irrite contre un air de visage ou un sourire

inoffensif mal interprétés? Plaidons contre nous-mêmes la cause de l'absent, et tenons en suspens notre courroux. Car un châtiment différé peut s'accomplir ; accompli, c'est l'irrévocable. On connaît ce tyrannicide qui, surpris avant la consommation de son acte, et torturé par Hippias pour qu'il déclarât ses complices, indiqua les amis de celui-ci qui se trouvaient là et qu'il savait tenir le plus à la vie du tyran. Hippias, les ayant fait tuer l'un après l'autre à mesure qu'ils étaient nommés, demande s'il en reste encore. « Il ne reste plus que toi, répond l'Athénien, car je ne t'ai laissé personne à qui tu fusses cher. » Ainsi la colère porta le tyran à prêter son bras au tyrannicide, à immoler de son propre glaive ses défenseurs. Avec combien plus de magnanimité Alexandre, averti par une lettre de sa mère de prendre garde au poison de son médecin Philippe, but sans crainte le breuvage qu'il lui présentait! Il aima mieux en croire son cœur pour juger un ami : il fut digne de l'avoir innocent, digne de le rendre à la vertu, s'il l'eût trahie. Je loue d'autant plus ce trait d'Alexandre, que nul ne fut si sujet que lui à la colère ; et plus la modération est rare chez les rois, plus elle mérite d'éloges.^[27]

Ainsi a fait J. César, qui, dans nos guerres civiles, fut si clément après la victoire. Il avait mis la main sur des portefeuilles de correspondances entre Pompée et ceux qui paraissaient avoir suivi le parti contraire ou être restés neutres, il brûla le tout ; et, bien que d'habitude très modéré dans sa colère, il aima mieux qu'elle lui fût impossible. Il pensa que la plus gracieuse manière de pardonner est d'ignorer les torts de chacun. Notre facilité à croire fait la plus grande partie du mal : souvent même on doit refuser de l'apprendre, car en certaines choses il vaut mieux être dupe que défiant.

XXIV. Loin de nous cette manie de soupçon et de conjecture qui irrite si souvent à faux. Un tel m'a salué peu civilement ; l'embrassade de tel autre a été bien froide ; celui-ci a brusquement rompu son propos commencé ; celui-là ne m'a pas invité à son repas ; j'ai vu de l'éloignement sur le visage de tel autre. Jamais les raisons ne manquent aux soupçonneux : voyons plus simplement les choses et jugeons-les avec bienveillance. Ne croyons qu'à ce qui frappe nos yeux, qu'à l'évidence même ; et quand la vanité de nos soupçons sera démontrée, gourmandons notre crédulité. De cette sévérité naîtra l'habitude de ne pas croire trop aisément.

XXV. Il suit de là aussi qu'on se doit garder d'entrer en fureur pour les plus minces et les plus misérables sujets. Mon esclave est peu alerte, mon eau à boire trop tiède, mon lit mal arrangé, ma table négligemment dressée. S'irriter de si peu est folie. Il est souffrant et dans un fâcheux état de santé, l'homme qui frissonne au plus léger souffle ; ses yeux sont malades, si une étoffe blanche l'éblouit ; il est perdu de mollesse, s'il a mal au côté, rien qu'à voir travailler

autrui. Mypdiridès, dit-on, de la ville des Sybarites, voyant un ouvrier fouiller la terre et lever un peu haut son outil, se plaignit que cela le fatiguait et lui défendit de faire ce travail en sa présence. Il conta souvent avec chagrin qu'il s'était meurtri l'épiderme en couchant sur des feuilles de rose repliées. Quand les voluptés ont empoisonné à la fois l'âme et le corps, toutes choses semblent insupportables, non parce qu'elles sont dures, mais par la mollesse de celui qu'elles touchent. Y a-t-il en effet de quoi entrer dans des accès de rage pour la toux ou l'éternuement d'un valet, pour une mouche qu'il n'aura pas chassée prestement ; pour un chien qui se trouve sur notre chemin, pour une clef tombée par mégarde de la main d'un esclave ? Supporterai-je avec calme un citoyen qui m'injurie, des diatribes en plein forum ou au sénat, si le bruit d'un banc que l'on tire offense mon oreille ? Endurerai-je la faim, la soif, une campagne sous un ciel ardent, si je m'emporte contre un valet parce qu'il a mal délayé la neige dans le vin ?

XXVI. Aussi rien n'alimente l'irascibilité comme la mollesse, toute despotique et impatiente. Il faut traiter durement notre âme, pour qu'elle ne soit sensible qu'aux atteintes graves.

Notre courroux s'émeut ou de ce qui ne saurait nous faire injure, ou de ce qui a pu nous en faire. Du premier genre sont les choses inanimées : un livre que des caractères trop menus, que les fautes du copiste font rejeter ou mettre en pièces ; un vêtement qu'on déchire parce qu'il déplaît. Qu'il est absurde de s'en prendre à des objets qui ne méritent ni ne sentent notre dépit!^[28] « Mais si je me fâche, c'est contre ceux qui ont fait ces choses-là. » D'abord, souvent notre colère précède cette distinction ; et puis peut-être ces ouvriers auraient de bonnes raisons à donner. L'un n'a pu mieux faire qu'il n'a fait ; et ce n'est pas exprès pour te désobliger qu'il est resté novice ; l'autre ne cherchait pas à t'offenser. Après tout, cette bile amassée contre les personnes, quelle folie de la décharger sur les choses ? L'extravagance peut seule s'attaquer à des objets dénués de sentiment, de même qu'à l'animal privé d'intelligence qui ne nous fait aucune injure, parce qu'il ne peut le vouloir ; car l'injure ne part que de la réflexion. Oui, il peut nous nuire, tout comme une épée ou une pierre ; nous faire injure, il ne le peut. Il est pourtant des hommes qui croient leur honneur compromis si un cheval docile sous d'autres mains regimbe sous la leur ; comme si c'était par réflexion, et non grâce à l'habitude et à l'art d'en tirer parti, que certaines choses sont plus maniables pour certains hommes.

XXVII. Si dans tous les cas la colère est peu sage, elle ne l'est pas plus contre des enfants ou contre ces esprits que leur faiblesse rapproche de l'enfance. Toutes leurs fautes, auprès d'un juge équitable, deviennent innocentes par l'absence de discernement.

Il est des êtres qui, impuissants pour nuire, n'ont jamais qu'une action bienfaisante et salubre ; tels sont les dieux immortels qui ne peuvent ni ne veulent le mal. Leur nature est douce et pacifique, aussi éloignée de faire l'injure que de la recevoir. Les insensés et les ignorants leur imputent les tempêtes de la mer, les pluies excessives, les hivers persistants, tandis que nul de ces phénomènes, heureux ou funestes, ne s'opère directement en vue de l'homme. Ce n'est point pour nous qu'a lieu dans le monde le retour périodique de l'hiver et de l'été ; tout s'exécute d'après les lois qui gouvernent les choses célestes. C'est trop présumer de soi que de se croire digne d'être l'objet de ces grands mouvements.^[29] Non, rien de tout cela ne se fait contre nous ; bien au contraire, tout cela concourt à notre conservation.

Nous avons dit que la puissance de nuire manque à certains êtres, que d'autres n'en ont pas la volonté. Parmi ceux-ci seront les bons magistrats, les pères, les instituteurs, les juges, dont il faut recevoir les châtimens comme on subit le scalpel, la diète et toute autre rigueur salutaire. Sommes-nous punis ? songeons non pas à la punition seule, mais à ce que nous avons fait : ouvrons un interrogatoire sur notre conduite ; si nous voulons nous dire la vérité, nous jugerons la réparation inférieure au délit. Si nous voulons apprécier justement toutes choses, persuadons-nous bien d'abord que nul de nous n'est sans reproche. Car voici d'où viennent nos indignations les plus vives : « Je n'ai point failli ; je n'ai rien fait, » disons-nous ; c'est-à-dire que nous ne convenons de rien. Toute réprimande, toute correction nous exaspère ; et alors même à nos premières fautes nous ajoutons, nouveaux méfaits, l'orgueil et la rébellion. Quel est celui qui ose dire qu'il n'a failli contre aucune loi ? Quand il dirait vrai, quelle étroite vertu qu'une vertu légale ! Combien plus loin s'étend la règle du devoir que celle du droit ? Que de choses la pitié, l'humanité, la bienfaisance, la justice et l'honneur exigent, dont nulle n'est gravée aux tables de la loi !

XXVIII. Mais cette formule si restreinte de vertu, nous ne pouvons même la remplir. Nous avons tous ou fait ou médité le mal, nous l'avons souhaité ou favorisé ; et souvent, si nous ne fûmes point coupables, c'est pour n'avoir pu réussir à l'être.

Que cette pensée nous rende plus indulgens pour ceux qui pèchent et plus dociles aux réprimandes. Surtout point de colère contre nous-mêmes, (qui épargnera-t-on si on ne se respecte ?) et moins encore contre les dieux. Ce n'est point par leur volonté, mais par la loi de notre condition mortelle, que nous subissons les disgrâces qui nous surviennent. Mais les maladies, les souffrances nous assiègent ! Il faut bien sortir de manière ou d'autre du domicile malsain qui nous est échu.

Il te reviendra qu'un tel a mal parlé de toi : songe si tu ne l'as point

provoqué ; songe sur combien de gens tu tiens de mauvais discours ; songe, en un mot, que les uns le font, non pour attaquer, mais par représailles ; les autres soit par entraînement, soit par contrainte, soit par ignorance ; que même, si on le fait sciemment et avec volonté, en te nuisant on n'a pas dessein de te nuire. Ou on a cédé à l'attrait d'un bon mot ; ou ce qu'on a fait n'était pas pour nous fermer la route, mais on ne pouvait arriver qu'en nous écartant de la sienne. Souvent c'est un flatteur qui blesse en voulant caresser. En se rappelant que de fois on a été soi-même en butte à des soupçons faux, que de services la fortune nous a rendus sous les apparences de l'outrage, que d'inimitiés se sont chez nous tournées en affections, on sera moins prompt à s'émouvoir, surtout si chaque fois qu'on nous blesse, la conscience nous crie : « Et toi-même ! » Mais où trouver ce juge si impartial ? Celui qui convoite toute femme mariée et se croit autorisé à la séduire dès qu'elle est celle d'un autre, celui-là ne veut pas que la sienne soit vue ; le plus rigoureux exacteur de la foi promise est un perfide ; une bouche parjure tonne contre le mensonge ; le chicanier s'indigne qu'on l'attaque en justice. Tel ne veut pas qu'on porte atteinte à la pudeur de ses jeunes esclaves, et lui-même s'est prostitué. Les vices d'autrui sont sous nos yeux : nous rejetons derrière nous les nôtres.^[30] Ainsi un père gourmande les longs festins d'un fils moins déréglé que lui. On n'accorde rien aux passions des autres, et l'on a tout permis aux siennes ; et le tyran s'emporte contre l'homicide, et le sacrilège est sans pitié pour le larcin.^[31] Les hommes, en grande partie, s'irritent non pas contre le délit, mais contre le délinquant. Nous deviendrons plus tolérants, si nous rentrons en nous-mêmes, si nous nous disons : « N'avons-nous pas, nous, aussi fait quelque chose de pareil ? Ces égarements n'ont-ils pas été les nôtres ? Gagnerons-nous à ce qu'ils soient condamnés ? »

Le grand remède de la colère, c'est le temps. N'exigez pas dès l'abord qu'elle pardonne, mais qu'elle juge ; elle se dissipe pour peu qu'elle attende ; n'essayez pas de l'étouffer d'un seul coup, dans la violence de ses premiers élans : la victoire complète s'obtiendra par des succès partiels.

XXIX. Des choses qui nous offensent, les unes nous sont redites, les autres frappent directement nos yeux ou nos oreilles. Pour celles qu'on nous raconte, il ne faut pas nous presser d'y croire. Beaucoup de gens mentent pour tromper ; beaucoup parce qu'ils sont trompés eux-mêmes. L'un accuse pour faire sa cour et suppose l'injure pour avoir l'air d'en plaindre la victime. Un autre est jaloux et voudrait désunir d'étroites amitiés ; un autre, sournoisement, se fait un jeu et un spectacle d'observer de loin, et sans risque, ceux qu'il a mis aux prises.

Si tu étais juge d'un procès sur la plus modique somme, sans témoin rien ne te serait prouvé ; sans serment, le témoin ne ferait pas foi ; tu donnerais aux deux parties les remises, le temps convenables ; tu les entendrais plus d'une fois, car

la vérité ressort d'autant mieux qu'on l'a plus souvent débattue. Et ton ami, tu le condamnes sur-le-champ, sans l'ouïr, sans l'interroger? Avant qu'il puisse connaître son accusateur ou son crime, te voilà furieux! Es-tu sûr de la vérité, bien instruit du pour et du contre? Mais le délateur lui-même abandonnera son dire, s'il lui faut le prouver. « Ne va pas, a-t-il dit, me citer ; si tu me mets en avant, je nierai, et jamais tu ne sauras plus rien de moi. » En même temps qu'il te pousse, il se dérobe lui-même à la lutte et à ses périls. Ne vouloir dire les choses que clandestinement, c'est, ou peu s'en faut, ne rien dire. Quoi de plus injuste que de croire à des rapports secrets et d'éclater publiquement?

XXX. Souvent on est soi-même témoin de la chose qui-blesse. Alors examinons le caractère et l'intention de son auteur. C'est un enfant? excusons son âge : il ignore s'il fait mal. C'est un père? ou ses bienfaits sont assez grands pour qu'il ait même le droit d'offense. Ou peut-être est-ce encore un service que nous prenons pour une injure. C'est une femme? son faible jugement l'égare. C'est par ordre? qui peut, sans injustice, s'irriter contre la nécessité? Par représailles? il n'y a plus injure situ souffres ce que tu as fait souffrir. C'est ton juge? sou mets ta sentence à la sienne. Ton roi? s'il punit en toi un coupable, courbe-toi devant sa justice ; innocent, cède à la fortune. C'est un animal sans raison ou un être qu'on en dirait privé? tu t'assimiles à lui en perdant ton sang-froid. C'est une maladie, une calamité? elle passera plus légère si tu la supportes en homme. C'est un dieu? tu perds ta peine à t'irriter contre lui, tout comme à appeler son courroux sur d'autres. C'est un homme de bien qui t'a fait injure? n'en crois rien. Un méchant? n'en sois pas surpris : il payera à quelque autre le mal qu'il t'a fait, et il s'est puni lui-même en le faisant.

Deux motifs, ai-je dit, soulèvent la colère : d'abord on se croit offensé : j'ai suffisamment traité ce point ; puis offensé injustement : c'est de quoi je vais parler encore. On appelle injustice un traitement qu'on ne croyait pas mériter, auquel on ne s'attendait pas. Tout mal imprévu nous semble une indignité. Aussi rien n'exaspère l'homme comme de voir déjoués son espoir et sa confiance. C'est bien là ce qui fait qu'un rien nous indispose contre nos domestiques, et que dans nos amis une négligence est taxée d'injure.

XXXI. « Pourquoi donc l'injure qui vient d'un ennemi nous émeut-elle si fort? » C'est qu'elle a lieu contre notre attente ou qu'elle la dépasse. C'est l'effet de notre excessif amour-propre : nous croyons que pour nos ennemis même nous devons être inviolables. Chaque homme a dans son cœur les prétentions d'un roi : il veut pouvoir tout sur les autres et qu'on ne puisse rien sur lui. On n'est donc irascible que par ignorance des choses d'ici-bas, ou par présomption. Par ignorance : car quoi d'étonnant que le méchant fasse le mal? qu'y a-t-il d'étrange qu'un ennemi nuise, qu'un ami désoblige, qu'un fils s'oublie, qu'un

valet manque à sa tâche? Fabius trouvait que la plus pitoyable excuse pour un général est de dire : « Je n'y ai pas pensé ; » selon moi, c'est la plus pitoyable pour tout homme. Il faut croire tout possible, s'attendre à tout : dans les plus doux caractères il y aura quelque aspérité. La nature humaine produit des amis perfides ; elle produit des ingrats, des hommes cupides, des hommes pour qui rien n'est sacré. Avant de prononcer sur la moralité d'un seul, songe à celle du grand nombre. C'est au sein de la plus vive joie qu'il faut craindre le plus ;^[32] alors que tout te semble calme, ne crois pas à l'absence, mais au sommeil de la tempête : compte toujours sur quelque fléau près de surgir contre toi. Le pilote ne livre jamais toutes ses voiles avec une confiance absolue ; il veut pouvoir les replier vite, et tient ses cordages prêts.

Surtout rappelle-toi que la passion de nuire est hideuse, haïssable, la moins faite pour le cœur de l'homme, dont les bons traitements apprivoisent jusqu'aux plus farouches animaux. Vois l'éléphant courber sa tête au joug ; le taureau laisser impunément sauter sur son dos des enfants et des femmes ; des serpents ramper et se glisser innocemment parmi nos coupes et dans notre sein ; et sous nos toits des lions et des ours livrer patiemment leurs gueules à nos attouchements et caresser leur maître : tu rougiras d'avoir laissé tes mœurs à la brute pour prendre les siennes.^[33]

C'est un sacrilège de nuire à la patrie, par conséquent à un citoyen : il est membre de la patrie : quand le tout est sacré, les parties ne le sont pas moins ; par conséquent l'homme est sacré ; il est pour toi concitoyen dans la grande cité. Qu'arriverait-il si nos mains faisaient la guerre à nos pieds, et nos yeux à nos mains? L'harmonie règne entre les membres du corps humain, parce que tous sont intéressés à la conservation de chacun ; ainsi les hommes doivent s'épargner l'un l'autre, parce qu'ils sont nés pour vivre en commun : or il n'y a de salut pour la société que dans l'amour et l'appui mutuel de chacune de ses parties. Les vipères même, les serpents d'eau, tout reptile dont les coups ou les morsures peuvent nuire, on ne les écraserait pas si, comme d'autres races, elles s'apprivoisaient ou pouvaient cesser d'être dangereuses pour nous et pour tous. Ainsi nous ne punirons pas parce qu'on a péché, mais afin qu'on ne pêche plus ; la peine n'aura jamais égard au passé, mais à l'avenir : il n'y a pas là de colère, c'est de la précaution. S'il fallait punir toute nature dépravée et tournée au mal, le châtiment n'excepterait personne.

XXXII. « Mais dans la colère il y a un certain plaisir : il est doux de rendre souffrance pour souffrance. » Je le nie. S'il est beau de répondre à un bienfait par un autre, il ne l'est pas de compenser l'injure par l'injure : dans le premier cas, la défaite est honteuse ; et dans le second, la victoire.

La vengeance! mot inhumain et qu'on fait pourtant synonyme de justice ;

elle ne diffère guère de l'injure que par l'ordre des temps.^[34] Qui renvoie l'offense pêche, seulement avec un peu plus de droit à l'excuse.

Un homme avait, aux bains publics, frappé M. Caton par mégarde et sans le connaître (car qui aurait pu insulter sciemment ce grand homme?). Comme ensuite il s'excusait : « Je ne me souviens pas, dit Caton, d'avoir été frappé. » Il pensa qu'il valait mieux ne pas apercevoir l'injure que de la venger. — Comment donc! un tel emportement n'a attiré aucun mal à son auteur? — Beaucoup de bien, au contraire : il a appris à connaître Caton. Il est d'une grande âme de dédaigner les injures : la plus méprisante manière de se venger est de ne pas juger l'agresseur digne de vengeance. Combien, pour avoir voulu raison d'une légère offense, n'ont fait que creuser leur blessure! Celui-là est grand et généreux qui, à l'exemple du roi des animaux, entend sans s'émouvoir les aboiements d'une meute impuissante. « Nous serons moins exposés au mépris, dit-on, en tirant vengeance de l'injure. » Si nous recourons à la vengeance comme remède, n'y joignons pas la colère ; n'y voyons pas une jouissance, mais un acte utile. D'ailleurs, il vaut souvent mieux dévorer son dépit que de se venger.

XXXIII. Aux impertinences des puissants oppose un front serein, non pas seulement la patience : ils recommenceront s'ils croient t'avoir blessé. Et voici ce qu'il y a de pire dans l'insolence d'une haute fortune : elle offense d'abord, puis elle hait. Tout le monde connaît le mot de cet homme qui avait vieilli à la cour des rois. On lui demandait comment il était parvenu à un si grand âge, chose bien rare en pareil lieu :^[35] « En recevant des affronts, dit-il,^[36] et en remerciant. »

Souvent, loin qu'il soit utile de venger l'injure, il est dangereux de paraître l'avouer. Caligula, choqué de la recherche qu'affectait dans sa mise et dans sa coiffure le fils de Pastor, chevalier romain distingué, l'avait fait mettre en prison. Pastor demande la grâce de son fils : le tyran, comme averti de le faire périr, ordonne à l'instant son supplice. Cependant, pour ne pas tenir tout à fait rigueur au père, il l'invite à souper le jour même. Pastor arrive ; aucun reproche ne se lit sur son visage. Après avoir chargé quelqu'un de le surveiller, César le prie de boire à la santé du prince dans une large coupe ; c'était presque lui offrir le sang de son fils : l'infortuné avale courageusement jusqu'à la dernière goutte. On lui passe parfums et couronnes ; l'ordre est donné de voir s'il acceptera : il accepte. Le jour qu'il a enterré ou plutôt qu'il n'a pu enterrer son fils, il prend place, lui centième, au banquet du maître, et le goutteux vieillard boit comme à peine il convient de boire à la naissance d'un héritier. Pas une larme, pas un signe qui permît à la douleur de percer : il soupa comme s'il eût obtenu la grâce de la victime. Pourquoi, dis-tu, tant de bassesses? Il avait un second fils. Que fit

Priam? ne dissimula-t-il pas sa colère? n'embrassa-t-il pas les genoux du roi de Larisse? Oui, cette main fatale, teinte du sang de son Hector, il la porta même à ses lèvres, et il soupa, mais du moins sans parfums, sans couronnes ; son farouche ennemi lui prodiguait les consolations, l'exhortait à prendre quelque nourriture, mais non pas à vider de larges coupes sous l'œil d'un témoin aposté. Le Romain^[37] eût bravé Caligula s'il n'avait craint que pour lui-même ; mais l'amour paternel surmonta le ressentiment. Il méritait qu'on lui permît, au sortir du festin, d'aller recueillir les restes de son fils. Il ne l'obtint même pas ; et le jeune tyran, toujours bienveillant et affable, provoquait le vieillard par de fréquentes santés, il l'invitait à bannir son chagrin ; et Pastor de se montrer aussi gai que s'il eût oublié ce qui s'était passé ce jour-là. C'en était fait du second fils, si le bourreau n'eût été content du convive.

XXXIV. Abstenons-nous de la colère, soit contre un égal, soit contre un supérieur, soit contre un inférieur. Avec un égal la lutte est douteuse ; avec un supérieur, insensée ; avec un inférieur, dégradante. Il est d'un être chétif et misérable de rendre morsure pour morsure : la souris, la fourmi s'attaquent à la main qui les approche ; tout ce qui est faible se croit blessé dès qu'on le touche. Un moyen de nous radoucir, c'est de songer aux services passés de qui nous irrite aujourd'hui, et le bien rachètera le mal. Rappelons-nous aussi quel honneur nous reviendra de notre renom de clémence, et combien un pardon nous a valu d'amis utiles. N'étendons pas notre colère sur les enfants de nos rivaux et de nos ennemis. Un des insignes traits de l'implacable Sylla fut d'exclure des charges publiques les fils des proscrits. Le comble de l'iniquité est que les fils héritent des haines vouées aux pères. Demandons-nous, quand nous aurons peine à nous laisser fléchir, si nous serions heureux que chacun fût pour nous inexorable. Que de fois le pardon qu'on avait refusé à d'autres on l'a demandé pour soi ! Combien se sont roulés aux pieds de ceux-là mêmes qu'ils avaient repoussés des leurs!^[38] Quoi de plus glorieux que de convertir sa colère en amitié ? Quels sont les plus fidèles alliés du peuple romain ? ceux qui furent ses plus opiniâtres ennemis. Que serait aujourd'hui l'empire, si une politique prévoyante n'eût partout mêlé les vainqueurs aux vaincus ? Cet homme se déchaîne contre toi ; toi, provoque-le par des bienfaits.^[39] L'inimitié tombe aussitôt que l'un des deux quitte la place : sans réciprocité, point de lutte.^[40] Lors même qu'elle s'engage, le plus généreux est le premier qui fait retraite :^[41] c'est être vaincu que de vaincre. Es-tu frappé ? retire-toi ; frapper à ton tour serait amener et légitimer des atteintes nouvelles ; tu ne serais plus maître de te dégager. Eh ! qui voudrait frapper assez fort son ennemi pour laisser la main dans la plaie sans plus pouvoir s'en déprendre ? Telle est pourtant l'arme de la colère ; c'est avec peine qu'on la retire.

XXXV. Si nous nous choisissons des armes légères, une épée commode et

facile à manier ; ne renoncerons-nous pas à la fougue des passions, bien moins maniables, furieuses, qui ne reviennent plus à nous ! La seule vélocité qui plaise est celle qui s'arrête au commandement, qui ne s'élance pas au delà du but, qu'on peut replier sur elle-même et ramener de la course au pas. On juge malades les nerfs qui s'agitent malgré nous. Le vieillard ou l'infirme seuls courent quand ils veulent marcher. Jugeons ainsi les mouvements de l'âme : les plus sains, les plus vigoureux sont ceux dont l'allure nous est soumise, non ceux qui s'emportent d'eux-mêmes.

Rien, toutefois, ne sera plus efficace que de considérer d'abord la difformité de la colère, ensuite ses dangers. Aucune passion n'offre des symptômes plus orageux ; elle enlaidit les plus beaux traits et donne un air farouche aux physionomies les plus calmes. L'homme alors perd toute dignité : sa toge était drapée selon la bienséance, il la laisse traîner, et tout soin de sa tenue lui échappe ; ses cheveux, que la nature ou l'art ont disposés d'une manière décente, se soulèvent à l'instar de son âme ; ses veines se gonflent ; une respiration pressée ébranle sa poitrine ; les cris de rage qu'il pousse avec effort tendent les muscles de son cou ; ses membres frémissent ; ses mains tremblent ; tout son corps est en convulsion. Que penses-tu que soit l'état intérieur d'une âme dont au dehors l'image est si hideuse ? Combien ses traits cachés sont plus terribles, ses transports plus ardents, sa fermentation plus bouillante ! Elle détruira tout l'homme, si elle n'éclate. Qu'on se représente les Barbares, les tigres dégouttants de carnage ou qui courent s'en abreuver ; les monstres d'enfer qu'ont imaginés les poètes, avec des serpents pour ceinture et vomissant la flamme ; les noires Furies, élancées du Ténare pour souffler le feu des combats, semer la discorde chez les peuples, et déchirer le pacte de la paix : telle on doit se figurer la colère, l'œil étincelant de flammes ; ainsi elle gémit, ainsi elle mugit, mêlant à ses sifflements d'aigres clameurs et des sons, s'il en est, plus sinistres ; brandissant ses traits des deux mains, car se couvrir est loin de sa pensée ; menaçante, ensanglantée, labourée de cicatrices et livide de ses propres coups. La démarche égarée, la raison tout offusquée de ténèbres, elle se rue çà et là, elle ravage, elle met tout en fuite, chargée de l'exécration générale, de la sienne surtout. Si tout autre fléau lui manque, elle souhaite l'irruption des mers, l'écroulement de la terre, du ciel ; elle maudit et elle est maudite. Qu'on la voie, si l'on veut, telle que nos poètes nous dépeignent

Bellone au fouet sanglant, aux lugubres flambeaux ;
ou la Discorde,

De sa robe en triomphe étalant les lambeaux ;
qu'on imagine, s'il se peut, des traits plus affreux encore pour cette affreuse passion.

XXXVI. Il y a des gens, dit Sextius,^[42] qui se sont bien trouvés d'avoir, dans la colère, jeté les yeux sur un miroir.^[43] Effrayés d'une telle métamorphose, et conduits pour ainsi dire en face d'eux-mêmes, ils ne se reconnaissaient point ; et combien un miroir rendait faiblement leur difformité réelle ! Si l'âme pouvait se manifester et se réfléchir sur quelque surface, nous serions confondus à l'aspect de cette image sombre et livide, de ces bouillonnements, de ces contorsions, de cette bouffissure. Nous voyons sa difformité percer à travers toute cette enveloppe d'os et de chair qui lui fait obstacle ; que serait-ce si elle apparaissait nue ? Non, tu ne crois pas qu'un miroir ait jamais guéri personne. Car enfin, qui court au miroir pour regagner son sang-froid l'a déjà recouvré. La colère, d'ailleurs, ne se croit jamais plus belle que quand elle est horrible, effroyable ; telle elle veut être, telle aussi elle veut qu'on la voie.

Il vaut mieux songer à combien de personnes cette passion par elle-même a été fatale. On en a vu, au fort de la crise, se rompre, les veines, vomir le sang après des éclats de voix surhumains, avoir les yeux couverts d'un nuage, tant la bile s'y porte violemment ; et des malades sont retombés plus bas que jamais : il n'est point de voie plus prompte à la folie. Aussi chez bien des gens la démence ne fut qu'une continuation de la colère : la raison, qu'ils ont voulu perdre, ils ne l'ont plus retrouvée. Ajax fut poussé au suicide par la folie, et à la folie par la colère. « Périssent mes enfants ! que l'indigence m'accable ! que ma maison s'écroule ! » voilà leurs souhaits, et ils ne s'emportent point, disent-ils : ainsi le fou nie qu'il extravague. Ennemis de leurs meilleurs amis, redoutables aux êtres qu'ils chérissent le plus, oubliant toute loi, hors celles qui châtient, tournant au moindre souffle, inabordables, ni paroles, ni bons procédés ne les émeuvent, ils ne font rien que par violence, prêts à frapper du glaive ou à le diriger contre eux-mêmes, car le mal qui les possède est le plus terrible des maux et dépasse tous les vices connus. Ceux-ci, en effet, n'entrent dans l'âme que par degrés ; la colère l'envahit dès l'abord et complètement, subjugué toute autre affection, fait taire l'amour le plus ardent. Des amants ont percé l'objet de leur tendresse, et sont tombés ensuite dans les bras de leur victime. L'avarice, monstre si dur et si peu traitable, la colère l'a fait fléchir sous elle, l'a contrainte à sacrifier ses trésors, à transformer sa demeure et tout son avoir en un seul bûcher. Eh ! n'a-t-on pas vu l'ambitieux fouler aux pieds des insignes qui furent ses idoles, répudier des honneurs qui s'offraient à lui ? Point de passion que la colère ne domine en souveraine.

^[1] Comme Fickert, je lis : *tactus* et non *ictus*, d'après les meilleurs manuscrits.

^[2] Voir *des Bienfaits*, IV, XVII, et Lettre XCVII ; et Cic., *de Finib.*, V, XXII ; et surtout Balzac, *le*

Prince, chap. XXI.

[3] Ptolémée Dionysius, roi d’Egypte, qui, par le conseil de ses deux ministres, Achillas et Théodote, fit trancher la tête à Pompée. Ce roi avait à peine douze ans.

[4] Mais qu’entend-il? Le tambour qui résonne :
Le sang remonte à son front qui grisonne ;
Le vieux coursier a senti l’aiguillon.

(BÉRANGER.)

[5] Lacune. Voir Louis Racine développant ces mêmes idées dans son épître I, *sur l’âme des bêtes*.

[6] Il fut condamné sous Auguste, V. Tacite, *Ann.* III, 68.

[7] Voir *le Loisir du sage*, au début, et les Lettres VII et XXXIX. « L’amphithéâtre est le temple de tous les démons ; là siègent autant d’esprits immondes qu’il peut tenir d’hommes ; le théâtre est le repaire tout spécial de l’impudicité. » (Tertull., *de Spect.*, XII.)

[8] Voir *des Bienfaits*, VI, XXXVIII.

[9] Voir Horace, VII^e *Épod.* ; Boileau, *Sat.* VIII, et J. B. Rousseau, liv. II, *ode* XVI, et *Télémaq.*, liv. XVII.

[10] Ovide, *Métam.*, I, 144.

[11] Le consul M. Aquilius, pour réduire les villes d’Asie, fit empoisonner les canaux des fontaines. (Florus, II, XX.)

[12] Le *Forum romanum* construit, dit-on, par Romulus, entre le Capitole et le mont Palatin ; celui que Jules César bâtit après la bataille de Pharsale, et celui d’Auguste. Un quatrième fut bâti par Trajan.

[13] *Quidquid multis peccatur, inultum est.* (Luc, *Pharsal.*, V, vers 160.) Voir saint Augustin, *Ép.* LXIV.

[14] Oui, je vois ces défauts, dont votre âme murmure,
Comme vices unis à l’humaine nature ;
Et mon esprit enfin n’est pas plus offensé
De voir un homme fourbe, injuste, intéressé,
Que de voir des vautours affamés de carnage,
Des singes malfaisants et des loups pleins de rage.

(MOLIÈRE, *MISANT.*, SC. I.)

[15] Même pensée au chap. XVI du liv. I, et au traité *de la Clémence*, I, XI et XIX, et dans la tragédie d’Œdipe : *Timet timentes : metus in auctorem redit.* (Acte III, sc. I.)

[16] Je vois de quels efforts vos sens sont combattus,
Mais les difficultés sont le champ des vertus ;
Avec un peu de peine on achète la gloire :
Qui veut vaincre est déjà bien près de la victoire :
Se faisant violence on s’est bientôt dompté,
Et rien n’est tant à nous que notre volonté.

(ROTROU, *VENCESLAS.*)

[17] Je lis avec deux mss. de Fickert : *omnium more*. Leçon vulg. : *omni humore*.

[18] Maxime prise par Rousseau pour l’épigraphe de son *Emile*.

[19] « Mais si peut-on y arriver, qui en sait l’adresse, par des routes ombrageuses, gazonnées et doux-fleurantes, plaisamment et d’une pente facile et polie. » (Montaigne, I, XXV. Marc-Antoine, V, IX.)

[20] « On a dit en latin qu’il coûte moins cher de haïr que d’aimer.... » (La Bruyère, *du Cœur.*)

[21] « Il en coûte plus pour nourrir un vice que pour élever deux enfants. » (Franklin.)

[22] « Ay-je besoin de cholère et d'inflammation, je l'emprunte et je m'en masque. » (Montaigne, III. X.)

[23] « Les hommes ne sont tout ce qu'ils peuvent être que dans les climats tempérés. » (Rousseau, *Emile*, liv. I. Voir la Théorie des climats de Montesquieu, *Esprit des lois*, liv. XIV.)

[24] Je lis, d'après Muret et deux mss. *quidam sicci*. Lem. : *Saucii*.

[25] *Vinum et adolescentia, duplex incendium voluptatis : Quid oleum flammæ adjicimus?* (Saint Jérôme, *ad Eustoch.*)

Voir pour ces chap. XX, XXI et XXII, Quintilien, liv. III, et Rousseau, dans *Emile*, I, II, où se trouve plus d'un emprunt fait à Sénèque.

[26] « Le feu s'embrase dans la forêt selon qu'il y a de bois : la colère de l'homme s'allume à l'égal de son pouvoir, et croît à proportion qu'il a plus de bien. » (*Ecclesiast.*, XXVIII, 12.)

[27] De ce trait d'Alexandre, et des belles, mais simples réflexions de Sénèque, Rousseau a fait une tirade déclamatoire. (*Emile*, livre II.)

[28] Voir le chap. IV de Montaigne, liv. I.

[29] Voir *des Bienfaits*, VI, XXIII ; Montaigne, II, XII ; Voltaire, Sixième discours en vers, et Mme de Sévigné, lettre du 2 janvier 1681. Ailleurs pourtant Sénèque croit à l'influence des astres sur nos destinées.

[30] La Fontaine, fable de *la Besace* :

Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

[31] « De ce mesme papier où il vient d'inscrire l'arrêt de condamnation contre un adultère, le juge en desrobbe un lopin pour en faire un poulet à la femme de son compagnon. » (Montaigne, III, IX.)

[32] On connaît les beaux vers de La Fontaine sur Fouquet : Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles, etc.

« Lorsqu'ils auront dit paix et sécurité, alors une soudaine ruine viendra. » (Saint Paul.)

[33] *Turpe erit ingenium mitius esse feris*. (Ovid., *Amor.*, El. X.)

[34] Lire comme Pincianus : *et a contumelia non*. Lemaire : *et talio non*.

[35] *Prodigio par est cum nobilitate senectus*. (Juvén., V, 4.)

[36] Ceci rappelle le mot du duc d'Orléans, régent : *Un parfait courtisan n'a ni humeur, ni honneur*.

Quiconque ne sait pas dévorer un affront,
Ni de fausses couleurs se déguiser le front,
Loin de l'aspect des rois qu'il s'écarte, qu'il fuie.

(RACINE, *ESTHER*, ACT III, SC I.)

[37] Je lis, avec un ancien manusc., *Romanus pater*, et non : *Trojanum patrem*.

[38] Tel repousse aujourd'hui la misère importune,
Qui tombera demain dans la même infortune.
Il est beau de prévoir ces retours dangereux
Et d'être bienfaisant alors qu'on est heureux.

(LA HARPE, *PHILOCTÈTE*.)

[39] *Cet homme se déchaîne contre toi ; toi, provoque-le par les bienfaits*. Voilà bien ce précepte chrétien, *rends le bien pour le mal*, qu'on reproche à la philosophie païenne de n'avoir pas connu.

[40] Je lis avec Gronovius : *si utrinque concurratur, ille est*.

[41] *Et qui non jugulat, Victor abire solet*. (Pétrone.)

Le vainqueur doit rougir en ce combat honteux ;
Et les premiers vaincus sont les plus généreux.

(RACINE, *FRÈRES ENNEMIS*.)

[42] Philosophe romain, qui renouvela la doctrine de Pythagore. Voir lettres de Sénèque, LIX, LXIV. Ses maximes furent adoptées par quelques chrétiens. Rufin, prêtre d'Aquilée, les traduisit en latin, et, trompé sans doute par la ressemblance du nom les attribua mal à propos au pape Sixte II.

[43] Voir sur cet emploi du miroir, et sur Minerve jouant de la flûte, Ovide, *Art d'aimer*, III, vers 503; Plutarque, *de la Colère* ; Machiavel, même sujet, et saint Chrysostome, homélie VI, in *Joan*. Cette recette du miroir est mise en pratique par Shakespeare dans sa comédie de *la Méchante Femme*.

LIVRE III.

I. Ce que tu as particulièrement désiré, Novatus, nous allons tenter de le faire : extirper la colère de nos âmes, ou du moins lui mettre un frein et réprimer ses transports. Quelquefois il faut l'attaquer en face et à découvert, quand la faiblesse du mal s'y prête ; d'autres fois par des voies détournées, quand son ardeur trop vive s'exaspère et croît par les obstacles mêmes. Il importe d'apprécier ce qu'elle a de force, et si elle n'en a rien perdu ; s'il faut la combattre à outrance et la refouler, ou céder au premier déchaînement de la tempête qui emporterait la digue avec elle. On devra prendre conseil du caractère de chacun. Les uns se laissent vaincre par la prière ; d'autres répondent à la soumission par l'insulte et la violence ; on en apaise d'autres en les effrayant ; aux uns le reproche, aux autres un aveu, à ceux-ci la honte suffit pour les arrêter ; ou enfin c'est le délai, remède bien lent pour cette fougueuse passion et le dernier où l'on doive se rabattre. Car les autres affections admettent le délai, une cure plus lente : celle-ci, impétueuse, emportée par elle-même comme par un tourbillon, n'avance point pas à pas, elle naît avec toute sa force. Elle ne sollicite point l'âme comme les autres vices, elle l'entraîne et jette hors de lui l'homme qui a soif de nuire, dût le mal l'envelopper aussi ; elle se rue à la fois sur ce qu'elle poursuit et sur ce qu'elle trouve en son passage. L'impulsion des autres vices est graduelle ; ici c'est un saut dans l'abîme. Tout mauvais penchant, fût-il irrésistible, peut du moins faire de soi-même quelque pause ; celui-ci, pareil aux foudres, aux tempêtes, à tous ces fléaux de la nature dont rien ne peut arrêter la course ou plutôt la chute, redouble à chaque pas d'intensité. Tout vice fait divorce avec la raison ; la colère brise avec le bon sens ; on descend aux premiers par une pente insensible et qui nous déguise leurs progrès ; dans la seconde, on est précipité. Il n'est rien qui nous presse, qui nous étourdisse davantage ; toute à son propre entraînement, arrogante après le succès, les mécomptes accroissent sa démence ; repoussée, elle ne perd point courage ; que la fortune lui dérobe son adversaire, elle tourne contre elle-même sa dent furieuse ; peu importe la valeur des motifs qui l'ont soulevée : les plus légers la poussent aux extrémités les plus graves.

II. Nul âge n'en est exempt ; elle n'excepte aucune race d'hommes. Il en est qui doivent à la pauvreté l'heureuse ignorance du luxe ; d'autres, toujours en haleine et nomades, échappent à l'oisiveté ; des mœurs sauvages et une vie agreste, ne connaissent ni le bornage des champs, ni la fraude, ni tous les fléaux qu'enfante la chicane. Mais aucun peuple ne résiste aux impulsions de la colère, aussi puissante chez le Grec que chez le Barbare, non moins funeste où la loi se fait craindre qu'aux lieux où la force est la mesure du droit.^[1] Enfin toute autre

passion ne s'empare que des individus ; celle-ci est la seule qui embrase parfois des nations. Jamais tout un peuple ne brûla d'amour pour une femme, ne fut emporté universellement par les mêmes calculs d'avarice ou de lucre ; l'ambition domine isolément quelques hommes ; l'orgueil n'est point un mal épidémique, tandis que la foule a souvent marché d'ensemble sous les drapeaux de la colère. Hommes, femmes, vieillards, enfants, chefs et peuples sont unanimes ; et toute cette multitude, que quelques mots ont déchaînée, devance déjà son agitateur. On court, sans plus attendre, au fer et à la flamme ; on déclare la guerre aux peuples voisins, on la fait aux compatriotes. Des maisons avec leurs familles entières s'abîment dans les feux ; et l'orateur chéri, naguère comblé d'honneur, tombe sous la colère de l'émeute qu'il a faite ; des légions tournent leurs javelots contre leur général. Le peuple en masse se sépare du sénat ; le sénat, cette lumière de Rome, n'attend ni les élections, ni le choix d'un chef régulier : il improvise les ministres de son courroux, il poursuit de maisons en maisons d'illustres citoyens dont lui-même devient le bourreau. On ose, violant le droit des gens, outrager des ambassadeurs ; une fureur inouïe soulève la cité ; sans donner le temps de s'amortir à l'animosité publique, sur-le-champ des flottes sont lancées en mer, des soldats s'embarquent tumultueusement.^[2] Plus de formalités, plus d'auspices ; le peuple, sans nul guide que le ressentiment, se précipite et fait arme de tout ce que donne le hasard ou le pillage : transports téméraires, qu'expient bientôt d'affreux désastres.

III. C'est le sort des Barbares qui se ruent en aveugles aux combats. À la moindre apparence d'injure qui frappe ces esprits irritables, ils s'emportent soudain : partout où le ressentiment les pousse, ils tombent sur les peuples comme un vaste écroulement, sans ordre, sans crainte, sans prévoyance, avides de leurs propres périls, heureux de se sentir frappés, de s'enfermer, de peser de tout leur corps sur les glaives ennemis et de se faire jour à travers leurs blessures mêmes.^[3] « Voilà sans doute, diras-tu, la plus monstrueuse, la plus destructive des frénésies : montre-nous donc à la guérir. » Oui, mais, comme je l'ai dit dans les premiers livres, Aristote est là qui prend la défense de la colère, qui ne veut pas qu'on l'extirpe en nous. « C'est, dit-il, l'aiguillon de la vertu : qu'on l'arrache, l'âme est désarmée, plus d'élan vers les grandes choses, elle tombe dans l'inertie. »

Signalons donc, puisqu'il le faut, toute la laideur et toute la férocité d'un tel penchant : faisons voir à tous les yeux quel monstre est l'homme en fureur contre l'homme, comme il se déchaîne, comme il s'élance, se perdant pour le perdre, et poussant dans l'abîme ce qu'il ne peut noyer qu'en se noyant lui-même. Eh quoi! peut-on appeler sensé celui qui, comme enlevé par un ouragan, ne marche plus, mais se précipite, jouet d'un fatal délire? Il ne confie pas sa

vengeance à d'autres : l'exécuteur c'est lui ; d'un cœur et d'un bras désespérés il frappe en bourreau ceux qu'il aime le plus, ceux dont la perte va lui arracher tant de larmes. Et l'on donne pour aide et pour compagne à la vertu une passion qui, troublant ses conseils, la rend impuissante à rien faire ! Elles sont caduques et de sinistre augure ; elles ne tournent qu'au suicide, les forces qu'un accès de fièvre développe chez le malade. Ne m'accuse donc pas de perdre le temps en propos stériles, quand je flétris la colère comme si les opinions étaient partagées sur elle, puisqu'un philosophe, des plus illustres, lui assigne ses fonctions, l'appelle, comme un utile auxiliaire qui nous souffle son courage dans les combats, dans la vie active, dans tout ce qui demande quelque chaleur d'exécution. Détrompez-vous, vous qui croiriez qu'en aucun temps, en aucun lieu, elle puisse être utile : considérez sa rage effrénée et son esprit de vertige ; ne la séparez point de son appareil favori, rendez-lui ses chevalets, ses cordes, ses cachots, ses croix, ces feux qu'elle allume autour des fosses où sont à demi enterrées ses victimes, ces crocs à traîner les cadavres, ces chaînes de toute forme, ces supplices de toute espèce, membres déchiquetés, fronts marqués de stigmates, loges de bêtes féroces. C'est au milieu de ces attributs qu'il faut la placer, poussant d'aigres et épouvantables frémissements, plus horrible que tous les instruments de sa fureur.

IV. Dût-on contester ses autres caractères, toujours est-il que nulle passion n'offre un aspect plus sinistre. Nous l'avons décrit dans les premiers livres, ce visage menaçant et farouche, tantôt pâle, par le refoulement subit du sang vers le cœur, tantôt pourpre et d'une teinte sanglante, par l'excessive affluence de la chaleur et des esprits vitaux ; ces veines gonflées, ces yeux roulant et s'échappant presque de leurs orbites, puis fixes et concentrés sur un seul point. Les dents s'entrechoquent et cherchent une proie avec le grincement du sanglier qui aiguise ses défenses. Et le craquement des articulations, et les mains qui se tordent à se briser et frappent à chaque instant la poitrine, et ce souffle haletant et pressé, ces pénibles et profonds gémissements, cette agitation de toute la personne, ces mots sans suite coupés d'exclamations brusques, ces lèvres tremblantes par instant comprimées, d'où sort je ne sais quel sifflement sauvage ! Oui, la bête fauve qu'irrite la faim ou le dard enfoncé dans ses flancs qui, dans sa dernière morsure exhale contre le chasseur un reste de vie, a la face moins hideuse que l'homme enflammé par la colère. Écoute, si tu peux, ses vociférations, ses menaces, que te semble-t-il d'une torture qui arrache à l'âme de tels cris ? Chacun ne voudra-t-il pas rompre avec cette passion, quand il reconnaîtra qu'elle commence par son propre supplice ? Ceux qui, au suprême pouvoir, agissent, en hommes irrités, qui voient en cela une preuve de force, qui comptent parmi les hauts privilèges d'une haute fortune d'avoir la vengeance à leurs ordres, me défendras-tu de les avertir que, loin d'être puissants, ils ne

peuvent même se dire libres, ces captifs de la colère? Me défendras-tu de dire à tous, afin qu'ils soient plus vigilants et s'observent mieux, que si d'autres maladies morales sont le partage des âmes perverses, l'irascibilité se glisse jusque chez les hommes éclairés et restés purs d'ailleurs, au point qu'à certains yeux elle est signe de franchise, et que le vulgaire regarde comme les meilleures gens ceux qui y sont sujets?

V. Mais à quoi tend un tel aveu? — À ce que nul ne se croie à l'abri de cette fièvre qui jette même des naturels froids et paisibles dans la violence et la cruauté. De même que rien ne sert contre la peste, ni une robuste constitution, ni l'observation du meilleur régime, car elle attaque indistinctement forts et faibles : ainsi les surprises de la colère sont également à craindre et pour les esprits remuants et pour les esprits rassis et réglés, déshonorés par elle et compromis d'autant plus qu'elle les rend plus différents d'eux-mêmes. Or, comme notre devoir est d'abord de l'éviter, puis de la réprimer, et enfin d'en guérir les autres, j'enseignerai successivement à ne pas tomber sous son influence, à s'en dégager, à retenir celui qu'elle entraîne, à l'apaiser et à le ramener au bon sens. On se prémunira contre elle en se remettant mainte fois sous les yeux tous les vices qu'elle renferme, en l'appréciant comme elle le mérite. Que toute conscience l'accuse, la condamne, scrutons bien ses iniquités et traînons-les au grand jour ; pour qu'elle paraisse telle qu'elle est, comparons-la avec ce qu'il y a de pire. L'avarice acquiert et entasse des biens dont un héritier plus sage saura jouir : la colère y met le feu ; il est rare qu'on ne la paye cher ; parfois un maître violent réduit ses esclaves à fuir ou à se tuer, et combien ses emportements lui sont plus dommageables que la cause qui les a produits! La colère apporte le deuil au père, au mari le divorce, au magistrat la haine, au candidat la disgrâce ; elle est pire même que la débauche, car celle-ci jouit de ses propres plaisirs, celle-là des souffrances d'autrui. Elle dépasse la méchanceté, l'envie : le mal qu'elles veulent à autrui, la colère veut l'infliger ; les revers fortuits sont pour les premières une bonne fortune ; la seconde n'attend pas que le sort frappe, elle veut nuire quand elle hait, non que d'autres nuisent. Rien n'est plus funeste que les inimitiés : c'est la colère qui les suscite ; point de plus grand fléau que la guerre : c'est l'explosion de la colère des grands ; et ces colères plébéiennes et privées, que sont-elles encore, qu'une guerre sans armes et sans soldats? Il y a plus : même en la séparant de sa suite immédiate et fatale, des embûches, des éternelles inquiétudes d'une lutte mutuelle, la colère se punit quand elle se venge, elle abjure la nature humaine. Celle-ci nous convie à l'amour, celle-là à la haine ; l'une ordonne de faire le bien, l'autre de faire le mal.

Et puis ce soulèvement que provoque en elle un excessif amour-propre,

noble en apparence, est au fond un sentiment bas et étroit ; car quiconque se juge méprisé d'un autre tombe au-dessous de lui. Mais un grand cœur, sûr de ce qu'il vaut, ne venge pas une injure, parce qu'il ne la sent pas. De même que les traits rebondissent sur un corps dur, et que les masses solides affectent douloureusement la main qui les frappe, ainsi dans un grand cœur jamais l'injure n'arrive à se faire sentir, elle, si frêle devant ce qu'elle attaque. Qu'il est beau de se montrer impénétrable à tous les traits, de renvoyer, quelles qu'elles soient, les injures et les offenses ! La vengeance est un aveu que le coup a porté :^[4] ce n'est pas une âme forte que celle qui plie sous l'injure. L'homme qui te blesse est-il plus puissant ou plus faible que toi ? Plus faible, épargne-le ; plus puissant, grâce pour toi-même.

VI. Le signe le plus certain de la vraie grandeur, c'est que nul événement fortuit ne puisse nous irriter. La région supérieure du ciel et la mieux ordonnée, celle qui avoisine les astres, ne s'amasse pas en nuages, n'éclate pas en tempêtes, ne se roule pas en tourbillons ; elle est à l'abri du plus léger trouble : c'est plus bas que gronde la foudre.^[5] Ainsi une âme élevée, toujours calme et placée dans une sphère sans orages, étouffe en elle tout ferment d'irritation ; la modération, l'ordre et la majesté l'accompagnent : rien de tout cela chez l'homme en colère. Où est celui qui, livré au ressentiment et à la fureur, ne dépouille d'abord toute retenue ; qui, dans sa fougue délirante et se ruant sur son ennemi, ne mette de côté toute dignité personnelle ;^[6] qui se rappelle, sous un tel aiguillon, le nombre et l'ordre de ses devoirs ; qui commande à sa langue, maîtrise aucune partie de soi-même ; qui, une fois emporté, règle son élan ?

Nous nous trouverons bien du précepte salutaire de Démocrite qui promet la tranquillité si, dans la vie privée ou publique, on s'abstient d'affaires trop multipliées ou au delà de ses forces. Jamais on ne passera si heureusement sa journée, quand on la partage entre mille affaires, qu'on ne se heurte ou contre les hommes ou contre les choses, ce qui pousse l'homme à la colère. Celui qui traverse en courant les quartiers populeux d'une ville doit nécessairement coudoyer bien des gens, tomber ici, être arrêté plus loin, éclaboussé ailleurs ; ainsi, dans cette mobile activité d'une vie aventureuse, bien des empêchements, bien des motifs d'aigreur se présentent. Tel a trompé nos espérances, tel autre en retarde l'accomplissement, un troisième en intercepte les fruits ; nos projets les mieux concertés n'aboutissent pas : c'est que la fortune ne se dévoue à personne au point de couronner ses tentatives sur mille points à la fois. Il arrive de là que celui dont elle a contrarié quelques entreprises ne peut plus souffrir les hommes ni les choses ; sur les moindres motifs il s'en prend tour à tour aux personnes, aux affaires, aux lieux, au destin, à lui-même. Donc pour assurer à l'âme sa tranquillité, il ne la faut ni dissiper, ni épuiser, je le répète, en travaux trop

nombreux ou trop grands, et qui tendraient au delà de ce que nous pouvons. On s'accommode facilement d'une charge légère qu'on peut faire passer d'une épaule à l'autre sans qu'elle glisse ; mais celle que des mains étrangères nous imposent et que nous avons peine à porter échappent, après quelques pas,^[7] à nos forces vaincues ; nous avons beau nous raidir sous le faix, nous chancelons, et notre impuissance se trahit.

VII. Il en arrive de même, sache-le bien, dans la gestion des intérêts civils et domestiques. Les affaires simples et expéditives se prêtent à notre action ; les affaires graves et au-dessus de notre portée ne se laissent point aisément saisir ; elles surchargent et entraînent ; on se croit près de les embrasser, on tombe avec elles. C'est ainsi que souvent on consume en vain tout son zèle, lorsqu'au lieu d'entreprendre des choses faciles on s'obstine à juger facile ce qu'on a entrepris.

Avant de rien tenter, mesure bien tes forces, ce que tu veux faire, et par quels moyens ; car le regret d'un essai infructueux ne manquera pas de t'aigrir. La différence entre une âme bouillante et une âme froide et sans ressort, c'est qu'un échec produit chez l'homme énergique la colère, chez l'homme mou et inactif l'abattement. Que nos prétentions ne soient ni mesquines, ni téméraires, ni coupables ; bornons à notre voisinage l'horizon de nos espérances ; point de ces tentatives dont le succès serait pour nous-mêmes un sujet d'étonnement.

VIII. Mettons nos soins à prévenir l'injure que nous ne saurions supporter. Ne lions commerce qu'avec les gens les plus pacifiques, les plus doux, nullement opiniâtres^[8] ou moroses. On prend les mœurs de ceux avec qui l'on vit ;^[9] et comme certaines affections du corps se gagnent par le contact, l'âme communique ses vices à qui l'approche. Souvent l'ivrogne entraîne ses commensaux à aimer le vin ; la compagnie des libertins amollit l'homme fort et, s'il est possible, le héros ; l'avarice infecte de son venin ceux qui l'avoisinent. Dans la sphère opposée, l'action des vertus est la même ; elles répandent leur douceur sur tout ce qui les environne ; et jamais un climat propice, un air plus salubre n'ont fait aux valétudinaires le bien qu'éprouve une âme peu ferme dans la bonne voie à fréquenter un monde meilleur qu'elle. L'effet merveilleux de cette influence se reconnaît chez les bêtes féroces mêmes, qui s'appriivoisent au milieu de nous ; et toujours le monstre le plus farouche perd quelque chose de son affreux instinct, s'il habite longtemps sous le toit de l'homme.

Toute aspérité s'émousse et peu à peu s'efface au milieu d'êtres naturellement doux. D'ailleurs non seulement l'exemple rend meilleur celui qui vit avec des personnes pacifiques, mais il ne trouve là nul motif de s'emporter et de donner carrière à son défaut. Il devra donc fuir tous les hommes qu'il saura capables d'exciter son penchant à la colère. « Mais qui sont-ils ? » Une infinité de gens qui, par des causes diverses, agiront de même sur toi. L'orgueilleux te

choquera par ses mépris, le caustique^[10] par son persiflage, l'impertinent par ses insultes, l'envieux par sa malignité, le querelleur par ses contradictions, le fat et le hâbleur par leur jactance. Tu n'endureras pas qu'un soupçonneux te craigne, qu'un entêté l'emporte sur toi, qu'un homme du bel air te dédaigne.

Choisis des caractères simples, faciles, modérés, qui ne provoquent pas tes vivacités et qui sachent les souffrir. Tu pourras surtout t'applaudir de ces naturels flexibles et polis, dont la douceur pourtant n'irait pas jusqu'à l'adulation ; car près des gens colères la complaisance outrée tient lieu d'offense. Tel était l'un de nos amis, excellent homme assurément, mais d'une susceptibilité trop prompte, chez qui la flatterie risquait d'être aussi mal reçue que l'injure. On sait que l'orateur Cœlius était fort irascible. Un jour, dit-on, il soupait avec un de ses clients, homme d'une patience rare ; mais il était difficile à celui-ci, jeté dans le tête-à-tête, d'éviter une dispute avec un tel interlocuteur. Il crut que le mieux serait d'être toujours de son avis et de faire l'écho. Cœlius, impatienté d'une si monotone approbation,^[11] s'écria : « Nie-moi donc quelque chose, pour que nous soyons deux. » Eh bien, tout fâché qu'il était de ne pas trouver à se fâcher, il se calma tout de suite faute d'adversaire. Si donc nous avons conscience de notre défaut, choisissons de préférence des personnes qui s'accommodent à notre air et à nos discours : sans doute elles pourront nous gêner, nous donner la mauvaise habitude de ne rien entendre qui nous contrarie ; mais il est bon de donner à son mal des intermittences, du repos. Notre caractère, si difficile et si indompté qu'il soit, se laissera du moins caresser : il n'en est point de rude et d'intraitable pour une main légère.

Lorsqu'une discussion menace d'être longue et opiniâtre, arrêtons-nous dès l'abord, avant qu'elle ne devienne violente. La lutte nourrit la lutte : une fois dans la lice elle nous y engage plus avant, nous y retient. Il est plus facile de n'y point descendre que de faire retraite.

IX. L'homme irascible doit encore renoncer aux études trop sérieuses, ou du moins ne pas s'y livrer jusqu'à la fatigue, ne point partager son esprit entre trop d'occupations, mais le tourner aux exercices récréatifs. Que la lecture des poètes le charme, que les récits de l'histoire le captivent : qu'il se traite avec douceur et ménagement. Pythagore apaisait, aux sons de la lyre, les troubles de son âme ; qui ne sait, en revanche, que les clairons et les trompettes nous aiguillonnent, tandis que certains chants sont pour l'esprit des calmants qui le détendent ? Le vert convient aux yeux troubles ; et il est des couleurs qui reposent une vue fatiguée, tout comme d'autres plus vives la blessent : ainsi des occupations gaies soulagent un esprit malade.

Forum, patronages, plaidoiries, fuyons tout cela, tout ce qui ulcère notre mal. Évitions aussi les fatigues du corps. Elles dissipent tout ce qu'il y a en nous

d'éléments doux et calmes et soulèvent les principes d'âcreté. Ainsi les gens qui se défient de leur estomac, avant de rien entreprendre d'important et de difficile, tempèrent par quelque nourriture leur bile que remue surtout la fatigue ; soit que le vide de l'estomac y concentre la chaleur, trouble le sang dont il arrête le cours dans les veines défaillantes ; soit que l'épuisement et la débilité du physique pèsent sur le moral. Quoi qu'il en soit, c'est de la même cause que vient l'irritabilité dans l'affaiblissement de la maladie ou de l'âge. C'est pour cela aussi que la faim et la soif sont à craindre : elles aigrissent et enflamment les esprits.

X. Le vieux dicton : *Gens fatigués cherchent noise* ; peut s'étendre à ceux que la soif, la faim ou tout autre malaise irrite.^[12] Comme ces ulcères qui souffrent du plus léger contact, puis de l'idée seule qu'on va les toucher, un esprit malade s'offensera d'un rien : il en est qu'un salut, la remise d'une lettre, un discours à entendre, une simple question pousse à vous faire querelle. Partout où il y a douleur, il y a plainte au moindre attouchement. Le mieux est donc d'appliquer le remède au premier sentiment du mal, de ne laisser à notre langue que le moins de liberté possible et d'en contenir les saillies. Or il est facile de surprendre à leur premier début les affections morales : elles ont leurs pronostics. De même que la tempête et la pluie s'annoncent par des signes précurseurs ; ainsi la colère, l'amour, toutes ces tourmentes qui assaillent les âmes grondent avant d'éclater. Les personnes sujettes au mal caduc pressentent l'approche de leurs accès quand la chaleur se retire des extrémités, quand leur vue se trouble, que leurs nerfs tressaillent, que leur mémoire échappe, que le vertige les prend. Aussi tout d'abord ont-elles recours aux préservatifs ordinaires : elles neutralisent, en respirant et en mâchant certaines substances, la cause mystérieuse qui fait que l'homme ne se possède plus ; elles combattent par des fomentations le froid qui roidit leurs membres ; ou, si tout remède est impuissant, du moins elles ont fui les yeux de la foule, et elles sont tombées sans témoin.

Il est utile de connaître son mal et d'en arrêter les progrès avant qu'ils ne s'étendent au loin. Cherchons quelle est en nous la fibre la plus irritable. Tel s'émeut d'une parole, et tel d'une action injurieuse ; celui-ci veut qu'on tienne compte de sa noblesse, et celui-là de sa beauté ; il en est qui se piquent de bon goût ; il en est qui se donnent pour érudits ; certains ne peuvent souffrir l'orgueil, ou la résistance ; vous en trouvez dont la colère dédaignerait de tomber sur un esclave ; d'autres, tyrans cruels à la maison, au dehors sont la douceur même. L'un, si on le sollicite, se croit offensé ; qu'on ne demande rien à l'autre, il se juge méprisé. Tous ne sont pas vulnérables par le même point.

XI. L'essentiel est donc de savoir son endroit faible, pour le mettre

spécialement à couvert. Il n'est pas bon de tout voir,^[13] de tout entendre : que beaucoup d'injures passent inaperçues pour nous : presque toujours, ne les a pas reçues qui les ignore. Tu ne veux pas être colère? Ne sois pas curieux. Celui qui s'enquiert de tout ce qui s'est dit sur son compte, et qui va exhumant les plus secrets propos de l'envie, trouble lui-même son repos. Souvent c'est l'interprétation qui arrive à donner aux choses les couleurs de l'injure. Patientons donc pour les unes ; moquons-nous des autres, ou bien pardonnons. Il est mille moyens de prévenir la colère ; le plus souvent tournons la chose en badinage et en plaisanterie. Socrate, dit-on, ayant reçu un soufflet, se contenta de remarquer « qu'il était fâcheux d'ignorer quand on devait sortir avec un casque. » Ce n'est pas la manière dont l'injure est faite qui importe ; c'est comment elle est supportée. Or je ne vois pas pourquoi la modération serait difficile, quand je sais jusqu'à des tyrans qui, enflés de leur fortune et de leur pouvoir, ont mis un frein à leurs rigueurs habituelles. Voici du moins ce qu'on raconte de Pisistrate, le tyran d'Athènes : un de ses convives, dans l'ivresse, s'était répandu en invectives contre sa cruauté ; et l'offensé ne manquait pas de gens qui voulaient lui prêter main-forte, et qui d'un côté, qui de l'autre lui soufflaient le feu de la vengeance ; il souffrit paisiblement la chose et répondit aux instigateurs : « Je ne lui en veux pas plus qu'à un homme qui se serait jeté sur moi les yeux bandés. » Bien des gens se créent des sujets de plainte ou sur de faux soupçons, ou sur des torts légers qu'ils s'exagèrent.

XII. Souvent la colère vient à nous ; plus souvent nous l'allons chercher, nous qui, loin de l'attirer jamais, devrions, quand elle survient, la repousser. Nul ne se dit : « Cette chose qui m'indigne, je l'ai faite, ou j'ai été prêt à la faire. » Nul ne juge l'intention de l'auteur, mais l'acte tout seul : pourtant il faudrait voir s'il l'a commis volontairement ou par mégarde, par contrainte ou par erreur ; s'il a écouté la haine ou l'intérêt ; s'il a suivi sa passion, ou prêté les mains à celle d'autrui. L'âge de l'offenseur plaide pour lui, ou son rang : tolérons alors par humanité, ou souffrons par respect.

Mettons-nous à la place de l'homme contre lequel nous nous fâchons : notre susceptibilité vient parfois d'un injuste amour-propre qui voudrait faire aux autres ce que lui-même ne veut pas subir. On n'attend pas pour éclater ; et néanmoins le grand remède de la colère c'est le temps,^[14] qui amortit le premier feu : alors le brouillard qui offusque la raison se dissipe ou du moins s'éclaircit. Une partie des motifs qui t'emportaient si fort s'atténuera dans l'espace d'une heure, je ne dis pas même d'un jour ; le reste s'évanouira tout à fait. Si c'est en vain que tu auras pris délai,^[15] tu prouveras que c'est la justice qui a prononcé, non la colère. Tout ce que tu veux sainement apprécier, abandonne-le au temps : le flux et reflux du présent ne laisse rien voir avec netteté. Platon n'avait pu

obtenir de lui-même de différer le châtiment d'un esclave qui l'avait irrité ; il lui ordonna d'ôter sur-le-champ sa tunique et de présenter son dos aux verges : il voulait le battre de sa main. Ensuite, se sentant hors de sang-froid, il retint son bras levé et suspendu dans l'attitude d'un homme qui va frapper. Un ami qui survint lui demanda ce qu'il faisait : « Je châtie un homme emporté, » dit Platon ; et comme paralysé il gardait cette contenance menaçante, ignoble pour un sage, car sa pensée était déjà loin de l'esclave : il en avait trouvé un autre plus digne de punition. Il abdiqua donc ses droits de maître ; et trop ému pour une peccadille, il dit à Speusippe : « Châtie ce valet comme il le mérite ; car pour moi, je suis en colère. » Il s'abstint de frapper par le même motif qui eût poussé tout autre à le faire. « Je ne suis plus à moi, pensa-t-il, j'irais trop loin : j'y mettrais de la passion : ne laissons pas cet esclave à la merci d'un maître qui ne se maîtrise plus. » Voudrait-on confier la vengeance à des mains irritées, quand Platon lui-même s'en est interdit l'exercice?

Ne te permets rien dans la colère ; pourquoi? parce que tu voudrais tout te permettre. Lutte contre toi-même : qui ne peut la vaincre, est à demi vaincu par elle. Tant qu'elle est cachée, tant que nous ne lui donnons pas issue, étouffons ses symptômes ; et tenons-la, autant qu'il se peut, invisible et voilée.

XIII. Il nous en coûtera de grands efforts : car elle veut faire explosion, jaillir des yeux en traits de flamme, bouleverser la face humaine ; or, dès qu'elle s'est produite à l'extérieur, elle nous domine. Repoussons-la au plus profond de notre âme : supportons-la plutôt que d'être emportés par elle : tournons même tous ses indices en indices contraires. Que notre visage paraisse plus serein, notre parler plus doux, notre allure plus calme ; qu'insensiblement l'homme intérieur se rectifie sur ces dehors. Un symptôme de colère chez Socrate était de baisser la voix, de parler moins ; on reconnaissait là qu'il luttait contre lui-même. Aussi était-il deviné par ses amis qui le reprenaient ; et ce reproche pour une émotion imperceptible ne lui était pas déplaisant. Comment ne se fût-il pas applaudi de ce que tous s'apercevaient de sa colère, sans que personne la ressentît? Or, on l'eût ressentie, s'il n'eût donné sur lui-même à ses amis le droit de blâme qu'il prenait sur eux. À combien plus forte raison ne devons-nous pas, nous, faire de même? Prions nos meilleurs amis d'user de toute liberté envers nous, alors surtout que nous serons moins disposés à la souffrir ; qu'ils ne donnent point raison à nos emportements ; contre un mal d'autant plus puissant qu'il a pour nous de l'attrait, invoquons-les tant que nous voyons clair encore, tant que nous sommes à nous.

XIV. Ceux qui portent mal le vin et qui craignent la pétulance et la témérité où l'ivresse les jette, préviennent leurs gens de les enlever de la salle du festin. Les personnes qui ont éprouvé qu'elles se maîtrisent peu dans la maladie,

défendent qu'on leur obéisse dans cet état. Rien de mieux que de chercher d'avance une barrière aux défauts qu'on se connaît, et, avant tout, de régler si bien notre âme que, fût-elle ébranlée des chocs les plus graves et les moins prévus, elle ne ressente pas de courroux, ou que, si la grandeur et la soudaineté de l'injure la soulèvent, elle refoule tout en soi et ne laisse point percer nos ressentiments. Tu verras que la chose est possible, si je te cite quelques exemples pris entre mille d'où l'on peut apprendre à la fois quel fléau c'est que la colère, quand elle pousse à l'extrême l'abus de la toute-puissance, et combien elle peut se commander à elle-même lorsqu'une terreur plus forte la comprime.

Le roi Cambyse^[16] s'adonnait au vin avec excès. Prexaspe, l'un de ses favoris, l'engageait à plus de sobriété, disant que l'ivresse était chose honteuse à un souverain vers lequel tous les yeux, toutes les oreilles sont dirigés. À quoi le prince répondit : « Pour t'apprendre que je ne suis jamais hors de moi, tu vas voir que mes yeux, quand j'ai bu, font leur office et mes mains aussi. » Et il vide à plus longs traits de plus grandes coupes qu'à l'ordinaire, puis déjà alourdi par l'ivresse, il ordonne au fils de son censeur de se placer, hors de la salle, debout sur le seuil et la main gauche levée au-dessus de la tête. Alors il tend son arc, perce le cœur même du jeune homme, où il avait dit qu'il visait, et, ouvrant la poitrine, il montre le dard enfoncé droit dans le viscère ; puis, regardant le père : « Ai-je la main assez sûre ? » demanda-t-il. Prexaspe déclara qu'Apollon n'eût pas tiré plus juste. Que les dieux maudissent cet homme plus esclave de cœur que de condition ! Il loue une chose dont c'était trop d'avoir été le spectateur. Il voit une occasion de flatterie dans cette poitrine d'un fils partagée en deux, dans ce cœur palpitant sous le fer. Ah ! il devait contester au bourreau sa gloire, et faire recommencer l'épreuve, pour que le roi pût mieux signaler sur le père lui-même la sûreté de sa main. O tyran sanguinaire ! oh ! qu'il était digne, que les arcs de tous ses sujets se bandassent contre lui ! Quand nous aurons bien exécré cet homme qui couronne ses orgies par les supplices et par le meurtre, toujours est-il qu'ici l'éloge était plus odieux que l'acte. Ne cherchons pas quelle devait être la conduite du père en face du cadavre de son fils, de cet assassinat dont il avait été le témoin et la cause ; ce dont il s'agit maintenant est démontré : c'est que la colère peut être étouffée. Il ne proféra ni imprécation contre le roi, ni aucune de ces plaintes qu'arrache une grande infortune, lui qui se sentait le cœur percé du même coup que celui de son fils. On peut soutenir qu'il fit bien de dévorer le cri de sa douleur ; car, s'il eût parlé en homme irrité, il perdait la chance d'agir plus tard en père. Son silence, on peut le croire, fut plus sage que ses leçons de tempérance à un monstre qu'il valait mieux gorger de vin que de sang, et dont la main, tant qu'il tenait sa coupe, faisait trêve aux massacres. Ainsi Prexaspe grossit la liste de ceux qui ont prouvé, par d'immenses malheurs, ce

qu'un bon conseil coûte aux amis des rois.

XV. Sans doute Harpage en avait donné un de cette nature à son maître,^[17] aussi roi de Perse, qui, offensé, lui fit servir à table la chair de ses propres enfants, puis lui demanda, à plusieurs reprises, si le ragoût lui plaisait. Et quand il vit le malheureux bien repu de l'horrible mets, il fit apporter les têtes, ajoutant cette question : « Comment juges-tu que l'on t'a traité? » Le père, hélas! trouva des paroles ; sa langue ne resta pas glacée : « À la table du roi, dit-il, tout mets est agréable^[18] » À cette bassesse que gagna-t-il? Qu'on ne l'invitât pas à manger les restes. Sans défendre à un père d'exécrer l'acte de son roi, de chercher une vengeance digne d'une si atroce monstruosité, je conclurai de là qu'il est possible encore de cacher le ressentiment qui naît des plus poignantes douleurs et de lui imposer un langage contraire à sa nature. C'est une chose nécessaire de dompter son irritation, surtout aux hommes dont le sort est de vivre à la cour des rois et d'être admis à leur table. On y mange, on y boit, on y répond ainsi ; il y faut sourire à ses funérailles. L'existence vaut-elle qu'on la paye si cher? Nous le verrons tout à l'heure : c'est là une autre question. Nous n'essayerons pas de consolation dans cette affreuse prison d'esclaves, nous ne les exhorterons point à subir la loi de leurs bourreaux : nous leur montrerons dans toute servitude une voie ouverte à la liberté. Si leur âme est malade, si ses passions font ses misères, elle peut, en finissant elle-même, les finir. Je dirai à qui se trouve jeté sous la main d'un tyran, lequel prend pour but de ses flèches le cœur de ses amis ou rassasie un père des entrailles de ses fils : « Pourquoi gémir, insensé! Pourquoi attendre que sur ta patrie expirante quelque ennemi te vienne venger ou qu'un puissant roi accoure de contrées lointaines?^[19] Quelque part que tes yeux se tournent, là est la fin de tes maux. Vois cette roche escarpée : de là on s'élance à la liberté. Vois cette mer, ce fleuve, ce puits : la liberté est assise au fond de leurs eaux. Vois cet arbre écourté, rabougri, mal venu : la liberté pend à ses branches. Vois ton cou, ta gorge, ton cœur : autant d'issues pour fuir l'esclavage. Mais ces issues que je te montre sont trop pénibles, exigent trop de vigueur d'âme? Où est, dis-tu, la grande voie vers la liberté? dans chaque veine de ton corps. »

XVI. Tant que rien ne nous semble assez intolérable pour nous faire rompre avec la vie, sachons en toute situation repousser la colère. Fatale à ceux qui servent sous un maître, elle ne peut, par l'indignation, qu'accroître ses tourments ; et le poids de l'esclavage se fait d'autant plus sentir qu'on le souffre avec plus d'impatience. L'animal qui se débat dans le piège le resserre davantage ; l'oiseau ne fait qu'étendre sur son plumage la glu dont il travaille à se dépêtrer. Point de joug si étroit qui ne blesse moins une tête soumise qu'une tête rebelle. L'unique allègement des grandes peines c'est de savoir pâtir et obéir à la nécessité.^[20]

Mais s'il est utile aux sujets de contenir leurs passions, notamment la colère, si furieuse et si effrénée, cela est encore plus utile aux rois. Tout est perdu, quand tout ce que dicte la colère, la fortune le permet ; et le pouvoir qui s'exerce en faisant le mal du grand nombre ne saurait tenir longtemps : il touche à sa chute sitôt que tous ceux qui gémissent isolément sont ralliés par une peur commune. Aussi que de tyrans immolés soit par un seul homme, soit par tout un peuple que le ressentiment général pousse en masse sous le même drapeau ! Et combien pourtant se sont livrés à la colère comme à l'exercice d'un privilège royal ! Témoin Darius qui, après que l'empire eut été enlevé au Mage, fut le premier appelé au trône de la Perse et d'une grande partie de l'Orient. Comme il avait déclaré la guerre aux Scythes, qui au Levant ceignaient son royaume, Œbase, noble vieillard, le supplia de lui laisser un de ses trois fils pour la consolation de ses derniers jours, en gardant au service les deux autres. « Tu auras plus que tu ne demandes, dit le prince, tous vont t'être rendus. » Et il les fait tuer devant le père auquel il laisse leurs cadavres. C'eût été en effet une cruauté de les emmener tous trois.

XVII. Combien Xerxès se montra plus facile ! Pythius, père de cinq fils, lui demandait le congé d'un seul : il obtint de choisir. Le choix fait, ce fils désigné fut coupé en deux par ordre de Xerxès, et une moitié placée sur chaque côté de la route : ce fut la victime lustrale de son armée. Aussi eut-il le sort qu'il méritait ; vaincu, dispersé au loin, il vit ses immenses débris joncher toute la Grèce, et se sauva à travers les cadavres des siens.

Telle fut, dans la colère, la férocité de rois barbares, chez qui ni l'instruction ni la culture des lettres n'avaient pénétré. Mais je te citerai un roi, sorti du giron d'Aristote, Alexandre, perçant dans un banquet et perçant de sa main son cher Clitus, son ami d'enfance, qui, peu enclin à flatter, répugnait à passer de la liberté macédonienne aux serviles habitudes de Perse. Le même livra à la rage d'un lion Lysimaque, également son ami. Or ce Lysimaque, échappé par un heureux hasard à la dent du lion, en devint-il lui-même plus doux lorsqu'il régna ? Eh non ! il mutila affreusement Télésphore de Rhodes, son ami, lui fit couper le nez et les oreilles, et le nourrit longtemps dans une cage comme quelque animal inconnu et extraordinaire, sorte de tronc vivant, plaie difforme, qui n'avait plus rien de la face humaine. Et puis c'était la faim, c'étaient les souillures d'un corps immonde laissé dans sa propre fange, courbé sur ses genoux, sur ses mains calleuses qui lui servaient forcément de pieds dans son étroite prison ; et des flancs ulcérés par le frottement des barreaux : figure non moins hideuse qu'effroyable à voir. Son supplice en avait fait un monstre qui repoussait même la pitié. Mais quoique le patient ne ressemblât plus à un homme, le bourreau y ressemblait moins encore. ^[21]

XVIII. Plût aux dieux que l'étranger eût gardé chez lui de tels exemples de cruauté, et qu'on n'eût point vu passer dans nos mœurs avec d'autres vices d'emprunt, la barbarie des supplices et des vengeances! Ce M. Marius,^[22] à qui le peuple avait dressé des statues dans tous les carrefours, et prodigué l'encens, le vin des libations, les prières, eut les jambes rompues par ordre de Sylla, les yeux arrachés, les mains coupées ; et comme s'il eût pu subir autant de morts que de tortures, il fut déchiré lentement dans chacun de ses membres. Quel fut l'exécuteur de ces ordres sanguinaires? qui, sinon Catilina, dont les mains s'exerçaient dès lors à tous les attentats? Il déchiquetait sa victime sur le tombeau du plus doux des mortels, sur la cendre indignée de Catulus. Là un homme de funeste exemple, populaire toutefois, et qui fut aimé plutôt sans mesure que sans motif, perdait tout son sang goutte à goutte. Marius méritait de subir tout cela, Sylla de l'ordonner, Catilina d'y prêter ses mains ; mais qu'avait fait la République pour se voir percer le sein tour à tour et par ses ennemis et par ses vengeurs?

Mais pourquoi remonter si loin? Naguère Caligula fit, dans la même journée, battre de verges Sextus Papinius, fils de consulaire, Betilienus Bassus son questeur et fils de son intendant, et d'autres, tant chevaliers romains que sénateurs ; puis il les mit à la torture, non pour en tirer quelque aveu, mais pour s'amuser. Ensuite, impatient de tout retard dans ses jouissances, que sa cruauté voulait^[23] complètes et sans délai, tout en se promenant dans cette allée des jardins de sa mère qui passe entre le portique et le fleuve, il fit venir quelques-uns d'eux, avec des matrones et d'autres sénateurs, pour les décoller aux flambeaux. Qui le pressait? Quel danger personnel ou public le délai d'une nuit laissait-il craindre? Il coûtait si peu d'attendre l'aurore, de quitter enfin sa chaussure de table pour mettre à mort des sénateurs romains!

XIX. Jusqu'où allait son insolente cruauté! Il est à propos qu'on le sache, bien que ceci semble une digression étrangère et hors de mon sujet ; mais cette insolence même est un des traits de la colère, quand, dans sa rage, elle passe toutes les bornes. Il avait battu de verges des sénateurs ; or, grâce à ses faits précédents, on pouvait dire : « C'est chose ordinaire. » Il les avait torturés par tout ce que la nature offrait de plus horrible, les cordes, les planches hérissées de clous, les chevalets, le feu, son odieux visage.^[24] Mais, me dira-t-on, est-ce merveille que trois sénateurs soient, comme de méchants esclaves, passés par les lanières et les flammes à la voix de l'homme qui méditait d'égorger en masse le sénat, et qui souhaitait que le peuple romain n'eût qu'une tête, pour que les forfaits de son prince, divisés par les distances et le temps, fussent concentrés en un jour et dans un seul coup? Quoi de plus inouï qu'un supplice nocturne? D'ordinaire le brigand assassine dans l'ombre ; les châtiments légaux sont

publics, et plus-ils le sont, plus ils servent à l'exemple et à l'amendement de tous. Ici encore on va me dire : « Ce qui t'étonne si fort est journalier pour ce tigre : c'est pour cela qu'il vit, pour cela qu'il veille, c'est à cela qu'il emploie ses nuits. »

Certes, nul après lui ne se rencontrera qui ordonne d'enfoncer une éponge dans la bouche de ses victimes, pour y étouffer leurs dernières paroles. A-t-on jamais, à un mourant, ravi la faculté de gémir? Il a craint, lui, qu'une voix libre ne sortît des tourments de l'agonie et ne lui dît ce qu'il ne voulait pas ouïr. Il avait la conscience des horreurs sans nombre que nul, hormis à l'heure suprême, n'oserait lui reprocher. Comme on ne trouvait pas d'éponges, il commanda de déchirer les vêtements de ces infortunés, et de leur remplir la bouche avec ces lambeaux. Quelle barbarie est-ce là? Permits-leur donc de rendre le dernier soupir : donne passage à cette âme qui va s'échapper : qu'elle puisse s'exhaler autrement que par les blessures.

XX. Ne nous arrêtons pas à dire que les pères furent la même nuit que les fils, égorgés à domicile par des centurions qu'il leur dépêcha, homme compatissant, pour qu'ils n'aient point à porter le deuil.

Ce n'est pas la férocité d'un Caligula, ce sont les maux de la colère que je me suis proposé de décrire, de la colère, qui ne frappe pas tel ou tel homme seulement, mais déchire des nations entières, s'attaque à des villes, à des fleuves, à des objets qui ne peuvent sentir la douleur. Un roi de Perse fit couper le nez à tout un peuple de Syrie ; de là le nom de *Rhinocolure* qui fut donné à la contrée. Il n'a pas coupé les têtes : appelles-tu cela de l'indulgence? C'est un nouveau genre de supplice dont il s'est égayé.

Quelque chose de pareil menaçait ces peuples d'Ethiopie que leur longévité a fait nommer *Macrobiens*. Au lieu de tendre humblement les mains aux fers de Cambyse, ils avaient répondu à ses envoyés avec une liberté que les rois appellent insolence. Cambyse en frémissait de rage ; et, sans provisions de bouche, sans avoir fait reconnaître les passages, il traînait sur un sol aride et sans chemins tout ce qu'il avait de monde propre à faire campagne. Dès la première marche plus de vivres, nulle ressource dans ces contrées stériles, incultes, que les pas de l'homme ne connaissaient point. D'abord on prit, pour combattre la faim, les feuilles les plus tendres et les bourgeons des arbres, et le cuir ramolli au feu, et tout ce que la nécessité put convertir en aliment ; puis, lorsqu'au milieu des sables, tout, jusqu'aux racines et aux herbes, vint à manquer, et qu'apparut le désert vide même de tout être vivant, il fallut se décimer, et l'on eut une pâture plus horrible que la faim. Mais la colère poussait encore ce roi en avant, quoiqu'une partie de son armée fût perdue, une partie mangée, tant qu'à la fin, craignant d'être à son tour appelé à la commune chance, il donna le signal de la

retraite. Et l'on réservait pour sa bouche les oiseaux les plus délicats, et l'attirail de ses cuisines était porté sur des chameaux, pendant que ses soldats demandaient au sort à qui échoirait une mort misérable ou une vie pire encore.

XXI. Cambyse déploya sa colère contre une nation inconnue de lui, innocente, qui toutefois pouvait sentir ses coups ; Cyrus s'emporta contre un fleuve. Comme il courait assiéger Babylone, car, à la guerre, l'important est de saisir promptement l'occasion, il tenta de passer à gué le Gynde, alors fortement débordé : entreprise à peine sûre après que l'été s'est fait sentir, et l'a fait tomber au niveau le plus bas. Un des chevaux blancs qui d'ordinaire menaient le char royal fut entraîné par le courant, ce qui courrouça fortement Cyrus. Il jura que ce fleuve, assez hardi pour emporter les coursiers du grand roi, serait réduit au point que des femmes même pourraient le traverser et s'y promener à pied. Il employa là tous ses préparatifs de guerre, et persista dans son œuvre jusqu'à ce que, partagé en cent quatre-vingts canaux, divisés eux-mêmes en trois cent soixante ruisseaux, le fleuve, à force de saignées, laissât son lit entièrement à sec. Ainsi perdit-il et le temps, perte énorme dans les grandes entreprises, et l'ardeur du soldat brisée dans un travail stérile, et l'occasion de prendre au dépourvu l'ennemi, après lui avoir déclaré une guerre qu'il faisait à un fleuve.

XXII. Cette démente (car quel autre terme employer?) a gagné aussi les Romains. Caligula détruisit, près d'Herculanum, une magnifique villa, parce que sa mère y avait été quelque temps détenue. Il ne fit par là que rendre cette disgrâce plus notoire. Tant que la villa fut debout, on passait devant sans la remarquer ; aujourd'hui on s'informe pourquoi elle est en ruine.

S'il faut méditer ces exemples pour les fuir, imitons, en revanche, la douceur et la modération d'hommes qui ne manquaient ni de raisons pour se mettre en colère, ni de pouvoir pour se venger. Qu'y avait-il de plus facile pour Antigone que d'envoyer au supplice deux sentinelles qui, accoudées à la tente royale, cédaient à l'attrait si périlleux et si général pourtant de médire du prince? Antigone avait ouï tout ce qu'ils disaient, n'étant séparé des causeurs que par une simple toile. Il l'ébranla doucement et leur dit : « Éloignez-vous un peu ; le roi pourrait vous entendre. » Le même, dans une marche de nuit, entendant quelques-uns de ses soldats le maudire à outrance pour les avoir engagés dans un chemin-fangeux et inextricable, s'approcha des plus embourbés, et lorsque, sans se faire connaître, il les eut aidés à sortir d'embarras : « Maintenant, leur dit-il, maudissez Antigone, qui vous a jetés par sa faute dans ce mauvais pas ; mais remerciez-le aussi de vous avoir tirés du borbier. »

Il supportait avec autant de douceur les sarcasmes de ses ennemis que ceux de ses sujets. Au siège de je ne sais quelle bicoque, les Grecs qui la défendaient, se fiant sur la force de la place, bravaient les assaillants, faisaient mille

plaisanteries sur la laideur d'Antigone, et riaient tantôt de sa petite taille, tantôt de son nez épaté. « Bon! dit-il, je puis espérer, puisque j'ai Silène dans mon camp. » Quand il eut réduit ces railleurs par la famine, ceux des captifs qui étaient propres au service furent répartis dans ses cohortes et le reste vendu à l'encan, ce qu'il n'eût même pas fait, assura-t-il, si pour leur bien il n'eût fallu un maître à de si mauvaises langues. Le petit-fils de ce roi fut Alexandre,^[25] qui lançait sa pique contre ses convives, qui de ses deux amis cités tout à l'heure livra l'un à la fureur d'un lion et fut pour l'autre une bête féroce. Et de ces deux hommes, celui qu'il jeta au lion survécut.

XXIII. Alexandre ne tenait cet affreux penchant ni de son aïeul, ni même de son père. Car si Philippe eut quelque vertu, ce fut, entre autres, la patience à souffrir les injures, grand moyen politique pour maintenir un État. Démocharès, surnommé Parrhésiaste pour l'extrême impertinence de son langage, lui avait été député avec d'autres citoyens d'Athènes. Après avoir entendu l'ambassade avec bienveillance, le prince demanda ce qu'il pouvait faire qui fût agréable aux Athéniens : « Te pendre, » répliqua Démocharès. L'indignation des assistants se soulève à cette brutale réponse ; mais Philippe fait cesser les murmures et congédie ce Thersite sans lui faire le moindre mal : « Pour vous, dit-il aux autres députés, allez dire aux Athéniens que ceux qui parlent de la sorte sont bien plus intraitables que celui qui les entend sans les punir. »

Le divin Auguste a montré aussi, par beaucoup d'actes et de paroles mémorables, que la colère n'avait pas d'empire sur lui. L'historien Timagène^[26] s'était permis sur l'empereur, sur l'impératrice et sur toute leur maison certains mots qui ne furent point perdus, car un trait piquant circule et vole de bouche en bouche d'autant plus vite qu'il est plus hardi. Souvent Auguste l'avertit de modérer sa langue ; comme il persistait, le palais lui fut interdit. Depuis, Timagène vieillit commensal d'Asinius Pollion ; et toute la ville se l'arrachait. L'exclusion du palais impérial ne lui ferma aucune autre porte. Plus tard il lut publiquement et brûla ses histoires manuscrites, sans faire grâce à son journal de la vie d'Auguste. Il se déclara l'ennemi de l'empereur ; nul ne redouta son amitié, nul ne vit en lui une victime frappée de la foudre et qu'il faut fuir : il y eut des bras qui s'ouvrirent pour cet homme tombant de si haut. César, je le répète, souffrit tout cela patiemment, sans même s'émouvoir de cet attentat à sa gloire et aux faits de son règne. Jamais il ne fit de reproches à l'hôte de son ennemi ; seulement il lui dit une fois : « Tu nourris un serpent. » Puis, comme celui-ci voulait s'excuser, il l'interrompit : « Que je ne gêne pas tes jouissances, mon cher Pollion, que je ne les gêne pas. » Et comme Pollion offrait, au premier ordre de César, de fermer sa maison à Timagène : « Crois-tu que je puisse le vouloir, reprit Auguste, moi qui vous ai réconciliés? » En effet, Pollion avait été

quelque temps brouillé avec Timagène, et son seul motif pour le revoir fut que César ne le voyait plus.

XXIV. Que chacun donc se dise, toutes les fois qu'on l'offense : « Suis-je plus puissant que Philippe? on l'a pourtant outragé impunément. Ai-je plus d'autorité dans ma maison que le divin Auguste n'en avait sur le monde entier, Auguste qui se contenta de rompre avec son offenseur? Pourquoi ferais-je expier à mon esclave par le fouet ou les fers une réponse faite d'un ton trop haut, un air de mutinerie, un murmure qui n'arrive pas jusqu'à moi? Qui suis-je, pour que choquer mon oreille soit un crime? Une foule d'hommes ont pardonné à leurs ennemis ; moi, je ne ferais pas grâce à un serviteur indolent, distrait ou causeur? » Que l'enfant ait pour excuse son âge ; la femme, son sexe ; l'étranger, son indépendance ; le domestique, ses rapports familiers avec nous. Est-ce la première fois que tel te mécontente? songe que de fois il la satisfait. T'a-t-il souvent et en d'autres cas offensé? souffre encore ce que tu souffris si longtemps. Est-ce ton ami? il l'a fait sans le vouloir. Ton ennemi? c'était son rôle. Cédons à plus sage que nous, pardonnons à qui l'est trop peu ; pour tous enfin, disons-nous bien que les plus parfaits mortels ne laissent pas de faillir souvent ; qu'il n'est point de circonspection si mesurée qui parfois ne s'oublie ; point de tête si mûre, de personne si grave que l'occasion ne pousse à quelque vivacité ; point d'homme si peu porté à l'offense qui n'y tombe, en voulant l'éviter.

XXV. Si l'homme obscur se console dans ses maux à l'aspect de la chancelante fortune des grands ; si dans sa cabane celui-là pleure un fils avec moins d'amertume qui voit sortir de chez les rois mêmes des funérailles prématurées, ainsi devra souffrir avec plus de résignation quelques offenses, quelques mépris, quiconque se représentera qu'il n'est point de si haute puissance que l'injure ne vienne assaillir. Et puisque la sagesse aussi peut faillir, quelle erreur n'a son excuse? Rappelons-nous combien notre jeunesse eut à se reprocher de devoirs mal remplis, de paroles peu retenues, d'excès de vin. Cet homme est en colère? donnons-lui le temps de reconnaître ce qu'il a fait, il se corrigera lui-même ; qu'il soit enfin notre redevable,^[27] qu'est-il besoin de régler nos comptes avec lui? Incontestablement il s'est détaché de la foule et élevé dans une sphère à part, l'homme qui répond aux attaques par le dédain : le propre de la vraie grandeur est de ne pas se sentir frappé. Ainsi aux aboiements de la meute le lion tourne lentement la tête ; ainsi un immense rocher brave les assauts de la vague impuissante. Qui ne s'irrite point demeure inébranlable à l'injure ; qui s'irrite n'a plus son assiette. Mais celui que je viens de placer plus haut que toutes les atteintes embrasse comme d'une étreinte invincible le souverain bien ; il répond et à l'homme et à la Fortune même : « Quoi que tu fasses, tu sièges

trop bas pour troubler la sérénité de mon ciel ; la raison s'y oppose, et je lui ai livré la conduite de ma vie ; la colère me nuirait plus que l'injure, oui, plus que l'injure : je sais jusqu'où va l'une ; où m'entraînerait l'autre, je ne le sais pas. »

XXVI. « Je ne puis, dis-tu, m'y résigner : souffrir une injure est trop pénible. » Mensonge que cela : qui donc ne peut souffrir l'injure, s'il souffre le joug de la colère? Ajoute qu'en agissant ainsi, tu supportes l'une et l'autre. Pourquoi tolères-tu les emportements d'un malade, et les propos d'un frénétique, et les coups d'un enfant? C'est, n'est-ce pas, qu'ils te paraissent ne savoir ce qu'ils font.^[28] Qu'importe quelle misère morale nous aveugle? L'aveuglement commun est l'excuse de tous. — Quoi! l'offenseur sera impuni? — Non ; quand tu le voudrais, il ne le sera pas. Car la plus grande, punition du mal, c'est de l'avoir fait ; et la plus rigoureuse vengeance, c'est d'être livré au supplice du repentir.^[29] Enfin il faut avoir égard à la condition des choses d'ici-bas pour en jugera tous les accidents avec équité ; et ce serait juger bien mal que de reprocher aux individus les torts de l'espèce. Un teint noir ne singularise point l'homme en Ethiopie, non plus qu'une chevelure rousse et rassemblée en tresse ne messied au guerrier germain.^[30] Tu ne trouveras étrange ou inconvenant chez personne ce qui est le cachet de sa race. Chacun des exemples que je cite n'a pour lui que l'habitude d'une contrée, d'un coin de la terre ; vois donc combien il est plus juste encore de faire grâce à des imperfections qui sont celles de l'humanité. Nous sommes tous considérés et imprévoyants, tous irrésolus, portés à la plainte, ambitieux. Pourquoi déguiser sous des termes adoucis la plaie universelle? nous sommes tous méchants. Oui, quoi qu'on blâme chez autrui, chacun le retrouve en son propre cœur.^[31] Pourquoi noter la pâleur de l'un, la maigreur de l'autre? la peste est chez tous. Soyons donc entre nous plus tolérants : méchants, nous vivons parmi nos pareils. Une seule chose peut nous rendre la paix : c'est un traité d'indulgence mutuelle. Cet homme m'a offensé, et ma revanche est encore à venir ; mais un autre peut-être l'a été par toi, ou le sera un jour.

XXVII. Ne te juge pas sur l'heure présente, sur le jour actuel : interroge l'état habituel de ton âme ; quand tu n'aurais point commis le mal, tu peux le commettre. Combien il vaut mieux guérir la plaie de l'injure que de s'en venger! La vengeance absorbe beaucoup de temps et nous expose à une foule d'offenses pour une seule qui nous pèse.^[32] La colère dure chez tous bien plus longtemps que l'injure ; n'est-il pas mille fois préférable de quitter le champ des disputes et de ne pas déchaîner vices contre vices? Te semblerait-il sain d'esprit, celui qui rendrait à la mule un coup de pied, au chien un coup de dent? « La brute, dis-tu, n'a pas la conscience de ce qui est mal. » Mais d'abord, quelle injustice qu'après de toi le titre d'homme soit un obstacle au pardon! Ensuite, si tout ce

qui n'est pas l'homme est sauvé de ta colère, grâce au manque de raison, mets donc sur la même ligne tout homme en qui la raison manque. Car qu'importe qu'il diffère d'ailleurs de la brute, si l'excuse de la brute dans tous les torts qu'elle cause est aussi la sienne, l'absence de discernement? Il a fait une faute? est-ce bien la première? sera-ce la dernière? Ne le crois pas quand il aurait dit : « Je n'y retomberai plus. » Il blessera encore et un autre le blessera et la vie entière tournera dans un cercle de fautes. Soyons doux avec les êtres qui le sont le moins.

Ce que l'on dit à la douleur peut très efficacement se dire à la colère : Cessera-t-elle un jour, ou jamais? Si elle doit cesser, n'aimeras-tu pas mieux la quitter, que d'attendre qu'elle te quitte? Si la même préoccupation doit durer sans fin, vois à quelle guerre sans trêve tu te condamnes! Quel état que celui d'un cœur incessamment gonflé de fiel!^[33]

XXVIII. Et puis, à moins de bien attiser soi-même sa colère, de renouveler sans cesse les éléments qui la ravivent, d'elle-même elle se dissipera et chaque jour lui enlèvera de sa force. Ne vaut-il pas mieux qu'elle soit vaincue par toi que par elle-même? Ta colère s'attaque à tel homme, puis à tel autre ; de tes esclaves elle retombe sur tes affranchis, de tes parents sur tes enfants, de tes connaissances sur des inconnus, car les motifs surabondent partout où le cœur n'intercède pas. La passion te précipitera d'ici là, de là plus loin, et, de nouveaux stimulants s'offrant à chaque pas, ce sera une rage continue. Eh! malheureux, quand donc aimeras-tu? O que de beaux jours perdus à mal faire! Qu'il serait plus doux, dès à présent, de s'attacher des amis, d'apaiser ses ennemis, de servir l'État, de tourner ses soins vers ses affaires domestiques, au lieu d'épier péniblement ce que tu peux faire de mal à ton semblable, comment tu le blesseras dans sa dignité, son patrimoine ou sa personne, victoires que tu n'obtiendras point sans lutte ni péril, l'adversaire te fût-il inférieur en force?^[34] Te le livrât-on garrotté et voué à tous les supplices qu'il te plairait de lui infliger, souvent le lutteur qui frappe trop violemment se désarticule le bras, ou sent l'un de ses muscles fixé à la mâchoire qu'il a brisée. Combien la colère a fait de manchots et d'infirmes, lors même qu'elle ne trouvait qu'une matière passive! D'ailleurs il n'est rien de si faible par nature qu'on puisse l'écraser sans risque : parfois l'extrême douleur ou le hasard rend le plus faible égal au plus fort. Et puis, presque tous les sujets qui nous fâchent ne sont-ils pas plutôt des contrariétés que des torts réels? Il y a loin pourtant entre faire obstacle à ma volonté et ne pas la servir, entre me dépouiller et ne pas me donner. Et nous mettons sur la même ligne un vol ou un refus, une espérance détruite ou ajournée ; qu'on agisse contre nous ou pour soi, par amour pour un tiers ou par haine contre nous! Pourtant certaines personnes ont pour s'opposer à nous des

motifs, non seulement légitimes, mais honorables. C'est un père qu'ils défendent, un frère, un oncle, un ami : eh bien, nous ne leur pardonnons pas de faire ce que nous les blâmerions de n'avoir pas fait ; bien plus, ce qui passe toute croyance, souvent nous applaudissons à l'acte, et nous blâmons l'auteur.

XXIX. Tel n'est point certes l'homme généreux et juste : il admire chez ses ennemis ceux qui furent les plus braves^[35] et les plus dévoués pour le salut et la liberté de leur pays ; il demande au ciel des guerriers, des concitoyens qui leur ressemblent. Il est honteux de haïr qui l'on estime, et cent fois plus honteux de le haïr pour cela même qui lui mériterait la pitié, si, captif par exemple, et brusquement plongé dans la servitude, il garde quelque reste de son indépendance, et ne court pas assez prestement à de vils et pénibles offices ; si, alourdi par son loisir passé, il n'égale pas à la course le cheval ou le char du maître ; si, fatigué de veilles continues, il succombe au sommeil ; s'il répugne aux travaux rustiques, ou les aborde avec peu de courage, lui qui passe du service de la ville et de ses fêtes à un si dur labeur. Distinguons si c'est la force ou le vouloir qui manquent : nous absoudrons souvent, si nous jugeons avant de nous fâcher. Mais non ; c'est le premier élan qu'on suit : puis, malgré la puérilité de son emportement, on persiste, on ne veut pas sembler avoir pris feu sans cause, et, pour comble d'iniquité, la colère nous rend d'autant plus obstinés qu'elle est plus injuste. On la maintient, on l'exalte encore, comme si chez elle violence était preuve de justice. Qu'il est bien plus noble d'apprécier tout le vide, toute l'insignifiance de ses prétextes ! Ce que tu vois se produire chez la brute, tu le surprendras chez l'homme : un fantôme, un rien nous bouleverse.

XXX. La couleur rouge irrite le taureau ; l'aspic se dresse à la vue d'une ombre ; une étoffe blanche provoque la rage des ours et des lions. Tout être farouche et irascible par nature se trouble aux plus vaines apparences. Voilà ce qui arrive aux esprits inquiets et peu éclairés : ils se frappent de choses imaginaires, à tel point que parfois ils taxent d'injures de modiques bienfaits ; et telle est la source la plus féconde ou du moins la plus amère de nos rancunes. Oui, l'on en veut aux gens qu'on chérit le plus, s'ils ont moins fait pour nous que nous ne l'avions espéré, moins qu'ils n'ont fait pour d'autres, tandis que dans les deux cas le remède est bien simple : il a plus accordé à un autre ? jouis de ton lot sans faire de comparaison ; il ne sera jamais heureux, celui que torture la vue d'un plus heureux que lui. J'ai moins que je n'attendais ? mais peut-être attendais-je plus que je ne devais. Voilà recueil qu'il faut surtout craindre : de là naissent des haines mortelles et capables des plus sacrilèges attentats. Le divin Jules fut assassiné bien moins par des ennemis que par des amis, dont il n'avait point rassasié les prétentions irrassasiables. Il l'eût voulu sans doute ; car jamais homme n'usa plus libéralement de la victoire, dont il ne s'attribua rien que le

droit d'en dispenser les fruits. Mais comment suffire à des exigences si démesurées, quand tous voulaient avoir tout ce qu'un seul pouvait posséder? Voilà pourquoi César vit brandir autour de sa chaise curule les poignards de ses compagnons d'armes, de Tullius Cimber, naguère son plus forcené partisan, et de tant d'autres, qui avaient attendu la mort de Pompée pour se faire Pompéiens.

XXXI. La même cause fit tourner contre des rois les armes de leurs satellites, elle poussa leurs plus fidèles amis à comploter la mort de ceux pour lesquels et avant lesquels ils avaient fait vœu de mourir.

Nul n'est content de sa fortune quand il regarde celle d'autrui.^[36] De là notre colère contre les dieux mêmes, parce qu'un autre nous devance ; nous oublions combien sont derrière nous, pour envier à quelques-uns la masse d'envieux qui les presse et marche à leur suite.^[37] Telle est pourtant notre importune avidité : en vain aurons-nous beaucoup reçu, on nous a fait tort de ce que nous pouvions recevoir au delà. « Il m'a donné la préture ; mais j'espérais le consulat. Il m'a donné les douze faisceaux ; mais il ne m'a pas fait consul ordinaire.^[38] Il a bien voulu que l'année fût datée de mon nom ; mais il ne m'appuie pas pour le sacerdoce. Il m'a agrégé au pontificat ; mais pourquoi dans un seul collège? Rien ne manque à mes dignités, mais en quoi a-t-il grossi ma fortune? Il m'a donné ce qu'il fallait bien qu'il donnât à quelqu'un : il n'y a rien mis du sien. » Remercie plutôt de ce que tu as obtenu ; attends le reste, et réjouis-toi de n'être pas encore comblé. C'est un plaisir encore de voir qu'il nous reste à espérer. Tu as vaincu tous tes rivaux? sois heureux d'avoir la première place dans le cœur de ton ami. Beaucoup te surpassent-ils? Vois combien plus marchent après toi que devant toi.^[39]

XXXII. Ton grand tort, veux-tu le savoir? c'est d'établir des comptes inexacts, de priser trop haut ce que tu donnes, trop bas ce que tu reçois.

Divers motifs, selon les personnes, doivent nous détourner de la colère ; ici ce sera la crainte, là le respect, ailleurs le dédain. Le bel exploit, n'est-ce pas, de faire jeter au cachot un malheureux esclave! Pourquoi cette hâte de le frapper sur l'heure, de lui rompre tout d'abord les jambes? Perdrions-nous donc ce droit fatal pour un peu de délai? Laissons venir l'heure où ce soit nous qui donnions nos ordres : à présent la colère commande et nous fait parler : qu'elle se dissipe, et nous verrons à proportionner la peine au délit. Car c'est en quoi surtout on s'égare : on recourt au glaive, aux derniers supplices ; on punit des fers, du cachot, de la faim, ce qui n'eût mérité qu'une correction légère. « Comment! vas-tu dire, veux-tu que nous considérions tout ce qui nous blesse visiblement comme des bagatelles, des misères, des puérités? » Pour moi, ce que j'ai de mieux à te conseiller, c'est d'élever ton âme à une hauteur d'où tu verras dans toute leur petitesse, dans toute leur abjection ces faux biens, objets pour nous de

tant de procès, de tant de courses, de tant de sueurs, et qui, pour quiconque a dans la pensée quelque grandeur et quelque noblesse, ne valent pas un regard.

C'est autour de l'argent que s'élèvent les plus fortes clameurs ; c'est l'argent qui fatigue nos forums, qui met aux prises les fils avec les pères, qui prépare les poisons, qui confie les glaives aux sicaires tout comme aux légions. Il est souillé de notre sang ; il remplit les nuits conjugales de bruyantes querelles, il envoie la foule assiéger les tribunaux des magistrats ; et si les rois massacrent et pillent, s'ils renversent des villes édifiées par le long travail des siècles, c'est pour aller chercher l'or et l'argent dans leurs cendres fumantes.

XXXIII. Jetons, je le veux bien, un coup d'œil sur l'obscur recoin où gisent ces trésors. Voilà la cause de ces cris de fureur, de ces yeux sortant de leurs orbites, de ces hurlements de la chicane dans nos palais judiciaires, où des magistrats, évoqués de si loin, s'en viennent décider, entre deux cupidités, laquelle est plus fondée en droit. Et quand, non pas pour un trésor, mais pour une poignée de menu cuivre, pour un denier que réclame un esclave, ce vieillard qui va mourir sans héritier s'époumone de colère ! Et quand, pour moins d'un millième pour cent, cet usurier infirme, aux pieds distordus par la goutte qui ne lui a pas laissé de mains pour prêter serment, s'en va criant et poursuivant par mandataires, au fort même d'un accès, la rentrée de ses as !

En vain tu m'étalerais frappée en monnaie toute cette masse de métaux qu'on tire incessamment des mines,^[40] et tu produirais au jour tout ce qu'enfouit de trésors l'avarice qui rend à la terre ce qu'elle lui a mal à propos ravi, cet énorme entassement ne serait pas digne à mes yeux de faire sourciller le sage. Combien on devrait se rire de ce qui nous tire tant de larmes !

XXXIV. Voyons maintenant : parcourons les autres causes de colère, le manger, le boire, et jusque dans ces choses des rivalités d'ambition, les recherches du costume, les mots piquants, les insultes, les attitudes peu respectueuses, les soupçons, l'indocilité d'une bête de somme, la paresse d'un esclave, l'interprétation maligne des propos d'autrui, qui ferait juger la parole comme un présent funeste de la nature. Crois-moi, ce sont choses légères qui nous fâchent si grièvement : les luttes et les querelles d'enfants n'ont pas de motifs plus frivoles. Dans tout ce que nous faisons avec une si triste gravité, rien de sérieux, rien de grand. Votre colère, encore une fois, votre folie vient de ce que vous faites trop grand cas de petites choses. « Tel a voulu m'enlever un héritage ; tel qui m'avait longtemps capté par l'espoir de son testament s'est fait mon accusateur ; tel a voulu séduire ma concubine. » Ce qui devait être un nœud d'amitié ; la communauté de vouloir, devient un ferment de discorde et de haine :

XXXV. Un chemin étroit est une cause de rixes entre les passants ; dans une

voie large et spacieuse toute une population circule sans se heurter. Les objets de vos convoitises, par leur exigüité et parce qu'ils ne peuvent passer à l'un sans être ôtés à l'autre, excitent de même, chez tant de prétendants, et des combats et des disputes! Tu t'indignes qu'un esclave, qu'un affranchi, que ta femme, que ton client aient osé te répondre ; puis tu vas te plaindre qu'il n'y a plus de liberté dans l'État, toi qui l'as bannie de chez toi! Qu'on ne réponde pas à tes questions, on est traité de rebelle. Ah! qu'ils aient le droit de parler, et de se taire et de rire! — Devant le maître? dis-tu ; — Non, devant le père de famille.^[41] Pourquoi ces cris, ces vociférations, ces fouets que tu demandes au milieu du repas? Parce que tes esclaves ont parlé, parce que dans cette salle aussi pleine qu'un forum ne règne pas le silence d'un désert? Ton oreille n'est-elle faite que pour entendre de molles harmonies de chants et des accords de sons mélodieusement filés? Sois prêt à entendre le rire comme les pleurs, les compliments et les reproches, les bonnes et les fâcheuses nouvelles, la voix humaine aussi bien que les cris des animaux et les aboiements. Quelle misère de tressaillir au cri d'un esclave, au bruit d'une sonnette, d'une porte où l'on frappe! Délicat comme tu l'es, il te faudra bien supporter les éclats du tonnerre.

Ce que je dis des oreilles, tu peux le rapporter aux yeux, non moins irritables ni moins dédaigneux, quand on les a mal disciplinés. Ils sont blessés d'une tache, d'un grain de poussière, d'une pièce d'argenterie qui n'est pas assez brillante, d'un métal qui ne reluit pas au soleil. Et ces mêmes yeux qui ne peuvent souffrir que des marbres à nuances variées et fraîchement polis, que des tables tachetées de mille veines, qui ne veulent chez nous que tapis de pied brodés d'or, se résignent très bien à voir au dehors des ruelles raboteuses et inondées de boue, des passants la plupart salement vêtus, des murs de maisons rongés par le temps, croulants, inégaux.

XXXVI. Quelle est la cause qui fait qu'on ne s'offense pas en public de ce qui choque au logis? L'imagination seule, au dehors calme et patiente, chez nous morose et grondeuse. Il faut apprendre à tous nos sens à se raffermir : la nature les a faits patients ; c'est à l'âme à ne les plus corrompre,^[42] et il faut, tous les jours l'appeler à rendre compte. Ainsi faisait Sextius.^[43] La journée terminée, retiré dans sa chambre pour le repos de la nuit, il interrogeait son âme : « De quel défaut t'es-tu guérie, aujourd'hui? Quel vice as-tu combattu? En quoi es-tu devenue meilleure? » La colère cessera ou se modérera,^[44] si elle sait que chaque jour elle doit paraître devant son juge. Quoi de plus beau que cette habitude de faire l'enquête de toute sa journée! Quel sommeil que celui qui succède à cet examen de conscience! Qu'il est calme, profond et libre, lorsque l'âme a reçu sa portion d'éloge ou de blâme, et que, surveillante d'elle-même, elle a, comme un censeur secret, informé sur sa propre conduite! J'exerce cette magistrature et me

cite chaque jour à mon tribunal ; quand la lumière a disparu de ma chambre et que ma femme, qui sait mon usage, respecte mon silence par le sien, je fais à part moi l'inspection de toute ma journée et reviens pour les peser sur mes actes et mes paroles. Je ne me déguise rien, je n'omets rien. Quelle est celle de mes fautes que je craindrais d'envisager, quand je puis dire : « Tâche de ne plus faire cela ; pour le présent, je te pardonne. Dans telle discussion tu as mis trop d'âpreté : ne va plus désormais te commettre avec l'ignorance ; ils ne veulent point apprendre, ceux qui n'ont jamais appris. Tu as donné tel avertissement plus librement qu'il ne convenait, et tu n'as pas corrigé, mais choqué : songe moins une autre fois si ce que tu dis est vrai, que si l'homme à qui tu le dis souffre la vérité. »

XXXVII. L'homme de bien aime qu'on le reprenne ; les plus méchants sont ceux que la censure effarouche le plus. Quelques saillies dans un festin, quelques traits lancés pour te piquer au vif ont-ils porté coup ? souviens-toi d'éviter ces repas où se trouvent des gens de toute espèce : la licence est plus effrénée après le vin ; il ôte toute retenue, même aux plus sobres. Tu as vu ton ami s'indigner contre le portier de quelque avocat ou de quelque riche, pour n'avoir pas été reçu ; et toi-même as pris feu pour lui contre le dernier des esclaves. Te fâcherais-tu donc contre un dogue enchaîné dans sa loge ? Encore, quand il a bien aboyé, s'apaise-t-il au morceau qu'on lui jette. Passe au large, et ne fais qu'en rire. Ce misérable se croit quelque chose parce qu'il garde un seuil qu'assiège la foule des plaideurs ; et l'homme qui repose au dedans, son heureux et fortuné maître, regarde comme l'enseigne de la richesse et de la puissance d'avoir une porte difficile à franchir ; il oublie que celle d'une prison l'est bien plus. Attends-toi à des contrariétés sans nombre qu'il faut essuyer. Est-on surpris d'avoir froid en hiver, d'éprouver en mer des nausées, sur un chemin des cahots ? L'âme est forte contre les disgrâces quand elle y arrive préparée. Placé à table en un lieu trop modeste, te voilà outré contre l'hôte, contre l'esclave qui fait l'appel des convives, et contre le préféré. Insensé ! que t'importe quelle partie du lit ton corps va fouler ? ton plus ou moins de mérite dépend-il d'un coussin ? Tu as vu de mauvais œil quelqu'un qui avait mal parlé de ton esprit. C'est ta loi : l'accepterais-tu ? À ce compte Ennius, dont tu n'es point charmé, devrait te haïr, et Hortensius se déclarer ton ennemi, et Cicéron t'en vouloir, si tu te moquais de ses vers.

XXXVIII. Es-tu candidat ? sois assez juste pour ne pas te plaindre des suffrages. On t'a fait un outrage : t'a-t-on fait pis qu'à Diogène, philosophe stoïcien ? Au moment même où il dissertait sur la colère, un jeune insolent cracha sur lui ; il reçut cet affront avec la douceur d'un sage et dit : « Je ne me fâche pas ; je suis toutefois en doute si je dois me fâcher. » Notre Caton répondit

mieux : un jour qu'il plaidait, Lentulus,^[45] de violente et factieuse mémoire, lui cracha au milieu du front de la manière la plus dégoûtante ; Caton s'essuya en disant : « Je suis prêt à témoigner qu'ils se trompent bien, ceux qui prétendent que tu ne saurais^[46] cracher une injure. »

XXXIX. J'aurai bien rempli une portion de ma tâche, Novatus ; j'aurai pacifié l'âme, si je lui ai appris à ne pas sentir la colère, ou à s'y montrer supérieure. Passons aux moyens d'adoucir ce vice chez les autres ; car nous ne voulons pas seulement être guéris, mais guérir. Nous n'aurons garde de vouloir calmer par des discours ses premiers transports toujours aveugles et privés de sens ; donnons-lui du temps ; les remèdes ne servent que dans l'intervalle des accès. Nous ne toucherons pas à l'œil au fort de la fluxion (l'inflammation deviendrait plus intense), ni aux autres maux dans les moments de crise. Les affections naissantes se traitent par le repos, « L'insignifiant remède que le tien ! vas-tu dire ; il apaise le mal quand le mal cesse de lui-même ! » D'abord il le fait cesser plus vite ; ensuite il prévient les rechutes ; et cette violence même qu'on n'oserait tenter de calmer, on la trompe. On éloigne tous les instruments de vengeance ; on feint soi-même la colère, afin qu'en apparence auxiliaire et associé à ses ressentiments on ait plus de crédit dans ses conseils ; on imagine des retards ; sous prétexte de les vouloir plus fortes, on diffère les représailles qui sont sous la main ; on épuise tout pour donner quelque relâche à la fureur. Si sa véhémence est trop grande, on la fera reculer sous l'impression de la honte ou de la crainte ; moins vive, on l'amusera de propos agréables ou de nouvelles, on la distraira par la curiosité. Un médecin, dit-on, ayant à guérir la fille d'un roi, et ne le pouvant sans employer le fer, glissa une lancette sous l'éponge dont il pressait légèrement la mamelle gonflée. La jeune fille se fût refusée à l'incision, s'il n'en eût masqué les approches ; la douleur était la même : mais imprévue, elle fut mieux supportée.

XL. Il est des maux qu'il faut tromper pour les guérir?^[47] Tu diras à tel homme : « Prends garde que ton courroux ne fasse jouir tes ennemis. » À tel autre : « Ce renom de magnanimité, de force d'âme que presque tous te donnent, tu risques de le perdre. Je m'indigne certes comme toi, et mon ressentiment ne connaît pas de bornes ; mais il faut attendre le moment : tu seras vengé. Concentre bien tes déplaisirs ; quand tu seras en mesure, tu feras payer aussi l'arriéré. »

Mais gourmander la colère et la heurter de front, c'est l'exaspérer. Il faut la prendre par mille biais et par la douceur, à moins d'être un personnage assez important pour la briser d'autorité, comme fit le divin Auguste, un jour qu'il soupait chez Vedius Pollion. L'un des esclaves avait cassé un vase de cristal. Vedius le fait saisir et le condamne à un genre de mort assez extraordinaire :

c'était d'être jeté aux énormes murènes qui peuplaient son vivier. Qui n'eût cru qu'il nourrissait de ces poissons par luxe? c'était par cruauté. Le malheureux s'échappe des mains de ses bourreaux, se réfugie aux pieds de César, et demande pour toute grâce de périr autrement, et que les bêtes ne le mangent point. César s'émue d'une si étrange barbarie : il affranchit l'esclave, fit briser sous ses yeux tous les cristaux et combler le vivier. Le souverain devait ainsi corriger un ami : c'était bien user de sa puissance. « Du sein d'un banquet tu fais traîner à la mort et déchirer des hommes par des supplices d'un genre inouï! Pour un vase brisé, les entrailles d'un homme seront mises en pièces ! Tu auras l'audace d'ordonner une exécution aux lieux où est César!^[48] »

XLI. Es-tu assez puissant pour foudroyer la colère du haut de ta supériorité? Traite-la sans pitié, mais seulement quand elle est, comme je viens de la montrer, féroce, impitoyable, sanguinaire : elle est alors incurable, si elle ne craint plus puissant qu'elle....

Donnons la paix à notre âme ; or ce qui la lui donne c'est la constante méditation des préceptes de la sagesse, et la pratique du bien, et la pensée vouée tout entière à l'unique passion de l'honnête! C'est à nos consciences qu'il faut satisfaire, sans travailler en rien pour la renommée : acceptons-la, fût-elle mauvaise, pourvu que nous la méritions bonne. « Mais la foule admire tout acte énergique, et l'audace est en honneur : le calme passe pour apathie. » Au premier aspect peut-être ; mais dès qu'une vie toujours égale a prouvé que ce n'est pas indolence, mais paix de l'âme, ce même peuple vous rend son estime et sa vénération.

Elle n'a donc rien d'utile en soi, cette passion, cette farouche ennemie : qu'apporte-t-elle au contraire? tous les fléaux, le fer, les feux ; foulant aux pieds toute pudeur, elle a souillé ses mains de carnage, dispersé les membres de ses enfants. Il n'est rien que respectent ses attentats ; sans souci de la gloire, sans crainte de l'infamie, inguérissable dès qu'elle s'est endurcie jusqu'à la haine.

XLII. Préservons-nous d'un tel poison, purgeons-en notre âme, extirpons jusqu'aux racines de vices qui, si faibles qu'ils soient, sur quelque point qu'ils percent, renaîtraient toujours ; et n'essayons pas de tempérer la colère : bannissons-la tout à fait ; car de quel tempérament une chose mauvaise est-elle capable? Or nous réussirons, pourvu que nous fassions effort. Et rien n'y aidera mieux que la pensée que nous sommes mortels.^[49] Que chacun se dise, comme il le dirait à tout autres « Que sert d'assigner à tes rancunes une éternité qui ne t'appartient pas et de dissiper ainsi ta courte existence?^[50] Ces jours que tu peux dépenser en honnêtes distractions, que sert de les faire tourner aux souffrances et au désespoir d'autrui? » Ils n'admettent point un tel gaspillage ; nul n'en a assez pour en perdre. Pourquoi courir aux combats, appeler sur nous les périls de la

lutte? Pourquoi, oublieux de notre faiblesse, vouer d'immenses haines à nos semblables et nous dresser, nous si fragiles, contre leur fragilité?^[51] Tout à l'heure ces inimitiés que nourrissent nos cœurs implacables, une fièvre, une maladie quelconque en rompra le cours ; tout à l'heure, terrible médiatrice, la mort séparera le couple acharné. À quoi bon ces violents éclats, cette vie de discorde et de trouble? Le destin plane sur nos têtes et nous compte ces heures perdues, et de plus en plus se rapproche. Le jour que tu destines à la fin tragique d'un ennemi, peut-être est voisin de la tienne.

XLIII. Que n'es-tu plutôt avare de ces jours bornés? Fais plutôt qu'ils soient doux et à toi-même et aux autres ; vivant, mérite leur amour, et leurs regrets quand tu ne seras plus. Cet homme agit à ton égard avec trop de hauteur, et tu veux le renverser? — Cet autre t'assaille de ses invectives : tout vil et méprisé qu'il est, il choque, il importune quiconque lui est supérieur, et tu prétends l'effrayer de ta puissance? Ton esclave comme ton maître, ton grand patron comme ton client soulèvent ton courroux ; patiente quelque temps : voici venir la mort qui nous fera tous égaux.

Souvent, dans les matinées de l'amphithéâtre, nous rions, tranquilles spectateurs, au combat d'un ours et d'un taureau enchaînés ensemble, qui, après s'être tourmentés l'un l'autre, tombent sous le bras qui leur garde le dernier coup. Ainsi fait l'homme : chacun harcèle son compagnon de chaîne ; et vainqueur comme vaincu, est pour ce matin même, destiné à périr.^[52] Ah! que plutôt le peu de temps qui nous reste s'écoule paisible et inoffensif : que nul ne jette sur notre cadavre un regard de haine! Plus d'une querelle a cessé aux cris d'alerte qu'excitait un incendie voisin ; et l'apparition d'une bête féroce termine la lutte du voyageur et du brigand. On n'a pas le loisir de combattre un moindre mal, en présence d'une terreur plus grande. Qu'avons-nous affaire de combats et d'embûches? Ta colère peut-elle souhaiter à un ennemi rien de plus que la mort? Demeure en paix : il mourra bien sans toi ; tu perds ta peine à vouloir faire ce qui arrivera. « Je ne veux pas, dis-tu, précisément le tuer, mais l'exiler, mais le punir dans son honneur ou dans ses biens. » Je t'excuserai plutôt de souhaiter une blessure à ton ennemi qu'une misérable égratignure,^[53] ce qui serait d'une âme non seulement méchante, mais petite. Au surplus, que tu lui réserves le dernier supplice ou des peines plus légères, combien peu dureront ses tourments et la joie impie que tu en recueilleras! Notre vie ne s'exhale-t-elle pas à mesure que nous respirons?^[54] Tant que nous sommes parmi les humains, sacrifions à l'humanité ; ne soyons pour personne un objet de crainte ou de péril : injustices, dommages, apostrophes injurieuses, tracasseries, méprisons tout cela, et soyons assez grands pour souffrir ces désagréments d'un jour. Nous, n'aurons pas regardé derrière nous, et, comme on dit, tourné la tête, que la mort sera là.

[1] *Mensuraque juris vis erat.* (Lucain, liv. I.) *Jusque datum sceleri.* (Id., *ibid.*) *Omnejus in validioribus esse.* (Salluste)

[2] Tout ce passage rappelle le tableau animé que fait l'historien Florus des procédés violents des Tarentins envers les ambassadeurs de Rome.

[3] *Per ferrum, tanti securus vulneris, exit.* (Lucain, I, vers 212.)

[4] « Le mépris fait tomber les injures ; qui s'en irrite semble s'y reconnaître. » (Tacite.)

[5] Encore Lucain, neveu et souvent imitateur de Sénèque :

..... *Nubes excedit Olympus,*

Pacem summa tenant.... (Liv. II, vers 271.)

[6] Au lieu de *verecundi habuit*, qui répète *verecundiem* mis deux lignes plus haut, je proposerais *verendi*, même sens plus fortement nuancé.

[7] Plusieurs manusc. *in proximo*, préférable à *in proximos*.

[8] Je lis avec J. Lipse et quelques mss., *obnixo*, plutôt que *obnoxio* ou *auxio*.

[9] Voy. *De la tranquillité de l'âme*, VII.

[10] Je préfère *dicax* à *dives* que portent peu de manusc.

[11] Voy. Montaigne, II, 31.

[12] « Archytas, irrité contre la nonchalance de ses valets, ne leur fait austre chose sinon qu'il leur dict en s'en allant : Bien vous prend de ce que je suis courroucé. » (Plutarq. *Délais de la justice divine*.)

[13] Voy. Massillon : *Du pardon des offenses*.

[14] Voy. livre II, XXVIII ; et *Lettre XVII*.

[15] Je lis, d'après un manusc. : *si nihil egerit... apparebit jam*, et non : *si nihil erit.... apparebit tamen....*

[16] Voir Hérodote. III, XXIV et XXXV.

[17] Le même Hérodote, I, CVIII, raconte que le courroux d'Astyage venait de ce que Harpage avait sauvé les jours de Cyrus qu'il avait eu ordre de faire périr à sa naissance, Cyrus, petit-fils d'Astyage. Voir aussi Justin, I, IV.

[18] L'histoire des Persans modernes offre souvent de pareils actes et de pareilles réponses (*Voyages de Chardin et Tavernier*. Voir aussi l'*Histoire d'Edgar*, roi d'Angleterre.)

[19] En effet, Harpage se vengea en prenant le parti de Cyrus, qu'il invita à venir détrôner Astyage.

[20] Voy. livre II, 33, et Ovide, *Amor*. I, Eleg. 2.

[21] *Factusque pœna sua monstrum, misericordiam quoque amiserat.* Tacite semble s'être souvenu de ce passage en décrivant la mort de Vitellius : *Deformitas exitus misericordiam abstulerat.*

[22] Neveu du grand Marius. Étant préteur, d'accord avec les tribuns du peuple, il publia seul, à l'insu et contre le gré de ses collègues, un édit qui fixait l'intérêt de l'argent, très arbitraire dans ces temps de troubles. De là la reconnaissance du peuple.

[23] Je lis *ingentem* au lieu d'*ingens*. D'autres manusc. : *inquies*.

[24] L'énergique finale de cette phrase est reproduite par Tacite, *Vie d'Agricola*, XLV : « Néron du moins détourna les yeux ; il commanda des meurtres et ne s'en fit pas un spectacle (le mot n'est pas complètement vrai) ; le plus grand de nos supplices, sous Domitien, était de le voir et d'en être vus. »

[25] Il y a oubli, ou corruption de texte. L'aïeul d'Alexandre était Amyntas.

[26] Voir la lettre XCI de Sénèque, et Quintil. X, I. « Prisonnier de guerre, puis cuisinier, de cuisinier

porteur de litière, et de là assez heureux pour s'élever jusqu'à l'amitié de l'empereur, il fut si indifférent à l'une et à l'autre fortune, à son présent comme à son passé, que le prince, irrité contre lui pour plusieurs motifs, lui ayant interdit son palais, Timagène brûla, son histoire d'Auguste, comme pour lui refuser, par représailles, l'hommage de son talent. Parleur habile, diseur de bons mots souvent blessants, mais élégamment tournés. » (Sénèque le père, *Controvers.*, XXXIV, trad. inédite.)

[27] Je lis : *debeat pæanas*, et non *dabit* que portent Lemaire et quelques manuscrits.

[28] Voir liv. I.

[29] Je laisse à tes remords le soin de ma vengeance.

(La Fosse, tragédie de *Manlius*. Voir lettre LXXXI, *ad finem*.)

[30] Je lis, avec le manusc. Gronovius : *nec... apud Germanos virum dedecet*, au lieu de : *utrumque decet*. Juvénal a imité tout ce passage, Sat. XIII.

[31] « J'ai trouvé tout cela dans mon cœur, » disait Massillon à ceux qui s'étonnaient qu'il eût si bien peint les vices de la cour.

[32] A ses propres auteurs la vengeance est fatale.

Elle amène après elle une suite infernale

De remords, de fureurs, dont les tristes effets

Rendent les mieux vengés les plus mal satisfaits.

(Gombauld, tragédie des *Danaïdes*.)

[33] Tout ce passage semble avoir inspiré Massillon dans son sermon du *Pardon des offenses*.

[34] Voir Sénèq., *Hercul. furens*, vers 735 et suiv.

[35] *Inque suis amat hoc Cæsar, in hoste probat*. (Ovide, *Trist.*)

C'est le mot de Napoléon : *Honneur au courage malheureux!*

[36] *Aliena nobis, nostra plus aliis placent*. (Terent., *Phorm.*, I, III.)

[37] Je traduis comme s'il y avait : *urgentis invidiæ*, que je suppose fort être la vraie leçon. *Quantum ingentis* paraît peu latin et fait pléonasme.

[38] César, et Auguste après lui, avaient institué deux sortes de consuls : les uns *ordinaires*, élus aux calendes de janvier, donnaient leurs noms à l'année ; les autres *substitués*, étaient créés dans le cours de l'année. (Voir l'*Apokolokyntose* de Sénèque, IX.)

[39] Voy. *Des bienfaits*, II, XXVII.

[40] *Metallis quæ depromimus*. Lemaire donne à tort *deprimimus*.

[41] Voir plus haut, chap. XXIV, et surtout l'admirable lettre XLVII, où Sénèque recommande, comme eût fait un chrétien, la douceur envers les esclaves.

[42] *Destinat corrumpere*. *Desiit* est la vraie leçon à mon sens.

[43] Voir les vers dorés de Pythagore. Ainsi faisait Caton le censeur. (Cic., *de Senect.*, XXXVI, et Horace, liv. I, s. IV.) Tout ce passage est ingénieusement imité par Ausone, Idyll. XII, et Ducis, *Épître à mon chevet*.

[44] *Desinet et moderatior erit*. Je propose *aut*.

[45] Probablement *Lentulus Sura*, consul, puis chassé du sénat à cause de ses vices, préteur depuis, enfin, complice de Catilina, et condamné et incarcéré dans la prison du sénat.

[46] *Te negant os habere* offre un double sens : bouche, effronterie. J'ai dû rendre la pensée, sinon la lettre.

[47] Un malade obstiné meurt si l'on ne l'abuse.

Les remèdes qu'on craint plaisent après l'effet,

Et quelquefois il faut cacher même un bienfait.

(*Laure*, tragédie de Rotrou, acte II, sc. II.)

[48] Le même trait est cité, *Traité de la Clémence*, I, XVIII : « Auguste était en veine de bonté ce jour-là, ce qui ne lui arrivait pas toujours ; car il avait fait crucifier un de ses esclaves pour avoir mis en broche et mangé une caille qui, dans les combats de ces petits animaux, battait toutes les autres et s'était jusqu'alors trouvée invincible. » (Plutarq., *Apopht. Rom.*, X.)

[49] Mortel, ne garde pas une haine immortelle.

(Vers attribué par Aristote à Ménandre.)

[50] « L'homme, dans une vie si courte et si remplie de labeurs et de misères, place encore de la colère contre l'homme. » (*Eccles.*, XXVIII.)

Pourquoi combattre, et pourquoi conquérir?
La terre est un sépulcre, et la gloire est un rêve
Patience, ô mortels! et remettez le glaive ;
Un jour encore tout va mourir.

(Lamartine, *Recueillem. poétiq.*, XI.)

[51] Jusques à quand, mortels farouches,
Vivrons-nous de haine et d'aigreur?...
Implacable dans ma colère,
Je m'applaudis de la misère
De mon ennemi terrassé ;
Il se relève, je succombe,
Et moi-même à ses pieds je tombe
Frappé du trait que j'ai lancé.

(Pompignan.)

[52] . Je crois voir des forçats dans un cachot funeste,
Se pouvant secourir, l'un sur l'autre acharnés,
Combattre avec les fers dont ils sont enchaînés.

(Voltaire, *Disc. en vers.*)

[53] Je lis, avec deux manusc. *punctiunculam*. Leçon vulgaire *insulam*.

[54] Mon être à chaque souffle exhale un peu de soi ;
Chaque parole emporte un lambeau de ma vie.

(Lamartine, *Harmon.* XI, liv. IV.)

DE LA CONSTANCE DU SAGE

ou

Que le sage n'est pas atteint par l'injure.

TABLE

- II.
- III.
- IV.
- V.
- VI.
- VII.
- VIII.
- IX.
- X.
- XI.
- XII.
- XIII.
- XIV.
- XV.
- XVI.
- XVII.
- XVIII.
- XIX.*

1. Il y a entre les stoïciens, Sérénus, et les autres sectes qui font profession de sagesse, autant de différence qu'entre l'homme et la femme, je crois pouvoir le dire : car bien que les deux sexes contribuent dans la vie commune pour une part égale, celui-ci est né pour obéir, celui-là pour commander. Les autres philosophes ont trop de mollesse et de complaisance, à peu près comme ces médecins domestiques et faisant partie de nos gens, qui donnent aux malades, non les meilleurs et les plus prompts remèdes, mais ceux qu'on veut bien souffrir. Les stoïciens, prenant une voie plus digne de l'homme, ne s'inquiètent point qu'elle paraisse riante à ceux qui s'y engagent : ils veulent au plus tôt nous tirer de péril et nous conduire à ce haut sommet tellement hors de toute atteinte qu'il domine la Fortune elle-même. 2. « Mais la route où ils nous appellent est ardue, hérissée d'obstacles ! » Est-ce donc par la plaine qu'on gagne les hauteurs ? Et même cette région n'est pas si abrupte que quelques-uns se la figurent. À l'entrée seulement sont des pierres et des rocs inabordables au premier aspect : ainsi mainte fois on croit voir de loin des masses taillées à pic et liées entre elles, tant que la distance abuse les yeux. Puis à mesure qu'on approche, ces mêmes lieux, dont une erreur de perspective avait fait un seul bloc, insensiblement se dégagent ; et ce qui, dans l'éloignement, semblait tout escarpé, se trouve être une pente assez douce.

3. Dernièrement, lorsque nous vînmes à parler à M. Caton, tu t'indignais, toi que révolte l'injustice, que son siècle eût si peu compris ce grand homme, et qu'un mortel supérieur aux Pompée, aux César eût été ravalé au-dessous des Vatinius ; tu trouvais infâme qu'on lui eût arraché sa toge en plein forum, comme il voulait combattre un projet de loi ; que des rostres à l'arc de Fabius, traîné par les mains d'une faction séditeuse, il eût longuement subi les propos insultants, les crachats et tous les outrages d'une multitude en démence. Je te répondais que si tu avais sujet de gémir, c'était sur cette république que d'une part un P. Clodius, de l'autre un Vatinius et les plus méchants citoyens mettaient à l'enchère, hommes aveugles et corrompus, qui dans leur cupidité ne voyaient pas que vendre l'État c'était se vendre eux-mêmes avec lui.

II.

1. Pour ce qui est de Caton, te disais-je, rassure-toi : car jamais le sage ne peut recevoir d'injure ni d'humiliation ; et Caton nous fut donné par les dieux immortels comme un modèle plus infaillible qu'Ulysse ou Hercule, héros des premiers âges, proclamés comme sages par nos stoïciens, comme indomptables aux travaux, contempteurs de la volupté et victorieux de toutes les terreurs. 2. Caton ne lutta point contre des bêtes féroces, exercice digne d'un chasseur et d'un rustre ; il ne poursuivit pas de monstres avec le fer et le feu, et ne vécut pas dans un temps où l'on pût croire qu'un homme portât le ciel sur ses épaules : déjà on avait secoué le joug de l'antique crédulité, et le siècle était parvenu au plus haut degré de lumières. Caton fit la guerre à l'intrigue, ce monstre à mille formes, au désir illimité du pouvoir, que le monde entier partagé entre trois hommes n'avait pu rassasier, aux vices d'une cité dégénérée et s'affaissant sous sa propre masse ; seul resté debout, il retint dans sa chute la république, autant que pouvait le faire le bras d'un mortel, tant qu'enfin entraîné, arraché lui-même, après l'avoir longtemps retardée il voulut partager sa ruine ; alors s'éteignit du même coup ce qui n'eût pas été séparé sans crime : Caton ne survécut point à la liberté, ni la liberté à Caton. 3. Or cet homme, penses-tu que le peuple ait pu lui faire injure en lui arrachant la préture ou la toge, en couvrant d'infâmes crachats sa tête sacrée ? Le sage est à l'abri de tout : ni injures, ni mépris ne sauraient l'atteindre.

III.

1. Il me semble voir ta verve qui s'échauffe et bouillonne ; tu es prêt à t'écrier : « Voilà ce qui ôte crédit à vos préceptes ; vous promettez de grandes choses qu'on est loin d'espérer, plus loin encore de croire ; et lorsque avec d'emphatiques paroles vous avez prétendu que le sage n'est jamais pauvre, vous ne niez pas qu'il manque souvent de valet, d'habit, de toit, d'aliment ; après avoir dit que le sage ne perd jamais la raison, vous ne niez pas qu'il puisse tomber dans la folie, tenir des discours peu sensés, et oser tout ce que la force du mal contraint de faire ; après avoir dit que le sage ne saurait être esclave, vous ne disconvenez pas qu'il puisse être vendu, exécuter les ordres d'un maître et lui rendre de serviles offices. Ainsi de vos airs si fiers, si sourcilleux, vous redescendez aussi bas que les autres : vous n'avez changé que le nom des choses. 2. C'est pourquoi je soupçonne quelque artifice pareil dans votre maxime, au premier abord belle et magnifique : Le sage ne recevra ni injure ni humiliation. Or il importe beaucoup de savoir si c'est au-dessus de l'indignation que tu le places, ou au-dessus de l'injure. Prétends-tu qu'il se résignera? il n'a là aucun privilège ; il n'obtient qu'une chose vulgaire, et qui s'apprend par la continuité même des outrages, la patience. Mais si tu dis qu'il ne recevra pas d'injures, en ce sens que nul ne tentera de lui être hostile, toute affaire cessante je me fais stoïcien. » 3. Je réponds que je n'ai pas voulu décorer le sage d'un attribut imaginaire et de mots pompeux, mais le mettre en un lieu où nulle injure ne puisse porter. « Eh quoi! il n'y aura personne qui le harcèle, qui le provoque? » Sans doute rien de si sacré dans la nature qui ne rencontre un profanateur ; mais ce qui offre un caractère céleste n'en habite pas moins une sphère sublime, encore que des impies dirigent contre une grandeur fort au-dessus d'eux des coups qui ne l'atteindront pas. Nous appelons invulnérable, non ce qui n'est point frappé, mais ce que rien ne blesse. À ce signe-là reconnais le sage. N'est-il pas vrai que la force qui triomphe est plus sûre que celle qui n'a point d'assaillants? 4. Si l'on doute d'une puissance non éprouvée, on doit tenir pour ferme et avérée celle qui a repoussé toutes les attaques. Apprends de même que le sage est de trempe meilleure, quand nulle injure ne peut lui nuire, que quand on ne lui en fait aucune. Le brave, à mes yeux, est l'homme que ni les guerres ne subjuguent, ni l'approche d'une force ennemie n'épouvante, non celui qui s'engraisse d'oisiveté au milieu de peuples indolents : 5. c'est sur un sage de ce premier modèle que l'injure est impuissante. Il n'importe donc quelle multitude de traits on lui lance, s'il est impénétrable à tous. Il y a de certaines pierres dont la dureté est à l'épreuve du fer ; aucun outil ne peut couper, ni tailler, ni user le diamant, qui les émousse tous par sa vertu propre ; il y a des

corps incombustibles qui, enveloppés de flammes, gardent leur consistance et leur figure ; des rochers, dressés en pleine mer, brisent la fureur des vagues et ne portent nulle trace des assauts qui les battent depuis tant de siècles : ainsi l'âme du sage est inexpugnable ; et, grâce à ses forces acquises, elle est aussi assurée contre l'injure que les objets dont je viens de parler.

IV.

1. Mais encore, n'y aura-t-il personne qui essaye de l'outrager? On l'essayera, mais l'outrage n'arrivera pas jusqu'à lui. Un trop grand intervalle l'éloigne du contact des choses inférieures, pour qu'aucun pouvoir nuisible étende jusqu'à lui son action. Quand les puissants de la terre, quand l'autorité la plus haute, forte de l'unanimité d'un peuple d'esclaves, tenteraient de lui porter dommage, tous leurs efforts expireraient à ses pieds, comme les projectiles chassés dans les airs par l'arc ou la baliste s'élancent à perte de vue pour retomber bien en deçà du ciel. 2. Eh! crois-tu, alors qu'un stupide monarque obscurcissait le jour par ses nuées de flèches, qu'une seule ait touché le soleil ; ou que de ses chaînes jetées dans la mer il ait pu effleurer Neptune? Les êtres célestes échappent aux mains des hommes ; qui rase les temples ou jette au creuset leurs statues ne fait nul tort à la divinité : de même tout ce que l'audace, l'arrogance et l'orgueil tentent contre le sage, demeure sans effet. 3. « Mais il vaudrait mieux que personne ne voulût l'insulter. » Tu souhaites à la race humaine une vertu difficile, des mœurs inoffensives. Que l'injure n'ait pas lieu. C'est l'intérêt de celui qui l'aurait faite, et non de l'homme qui, en fût-il l'objet, ne peut en souffrir. Je ne sais même si le sage ne montre pas plus clairement sa force par son calme au sein des orages, comme un général ne prouve jamais mieux la supériorité de ses armes et de ses troupes que lorsqu'il est et se juge en sûreté même sur le sol ennemi.

V.

1. Distinguons, s'il te plaît, Sérénus, l'injure de la simple offense. La première, de sa nature, est plus grave ; l'autre, plus légère, ne pèse qu'aux âmes trop irritables : elle ne blesse pas, elle froisse. Telle est pourtant la faiblesse et la puérilité des amours-propres, que pour quelques-uns rien n'est plus cruel. Tu verras tel esclave aimer mieux recevoir des coups de fouet que des soufflets, et juger la mort et les verges plus tolérables que d'offensantes paroles. 2. On en est venu à ce point de déraison que non pas seulement la douleur, mais l'idée de la douleur est un supplice ; on est comme l'enfant qui a peur d'une ombre, d'un masque difforme, d'une figure grimaçante, qui se met à pleurer aux noms désagréables à son oreille, à certains mouvements de doigts et autres épouvantails, dont l'illusion brusque et inattendue le fait fuir.

3. L'injure a pour but de faire du mal à quelqu'un : or la sagesse ne laisse point place au mal. Il n'est de mal pour elle que la honte, laquelle n'a point accès où habitent déjà l'honneur et la vertu : l'injure ne va donc point jusqu'au sage. Car si elle est la souffrance d'un mal, dès que le sage n'en souffre aucun, aucune injure ne peut le toucher. 4. Toujours elle ôte quelque chose à celui qu'elle attaque, et on ne la reçoit jamais sans quelque détriment de sa dignité, de sa personne ou de ses biens extérieurs ; or le sage ne peut rien perdre : il a tout placé en lui, il ne confie rien à la fortune, il a ses biens sur une solide base, il se trouve riche de sa vertu qui n'a pas besoin des dons du hasard. Et ainsi son trésor ne peut ni grossir ni diminuer ; car ce qui est arrivé à son comble n'a plus chance d'accroissement. La fortune n'enlève que ce qu'elle a donné : elle ne donne pas la vertu, aussi ne la ravit-elle pas. La vertu est chose libre, inviolable, que rien n'émeut, que rien n'ébranle, tellement endurcie aux coups du sort, qu'on ne saurait la faire fléchir, loin de l'abattre. En face des appareils les plus terribles son œil est fixe, intrépide ; son visage ne change nullement, qu'elle ait de dures épreuves ou des succès en perspective. 5. Donc le sage ne perdra rien dont il puisse ressentir la perte. Il a en effet pour seule possession la vertu, dont on ne l'expulsera jamais ; de tout le reste il n'use qu'à titre précaire : or quel homme est touché de perdre ce qui n'est pas à lui ? Que si l'injure ne peut en rien préjudicier aux biens propres du sage, parce que la vertu les sauvegarde, on ne peut faire injure au sage.

6. Démétrius, surnommé Poliorcète, ayant pris Mégare, demandait au philosophe Stilpon s'il n'avait rien perdu : « Rien, répondit celui-ci ; car tous mes biens sont avec moi. » Et cependant son patrimoine avait fait partie du butin, ses filles étaient captives, sa ville natale au pouvoir de l'étranger, et lui-même en présence d'un roi qui, entouré d'armes et de phalanges victorieuses,

l'interpellait du haut de son triomphe. 7. Stilpon lui ravit ainsi sa victoire, et, au sein d'une patrie esclave, témoigna qu'il n'était pas vaincu, qu'il n'éprouvait même pas de dommage ; car il avait avec lui la vraie richesse, sur laquelle on ne met pas la main. Quant aux choses qu'on pillait et qu'on emportait de toutes parts, il ne les jugeait pas siennes, mais accidentelles et sujettes aux caprices de la Fortune : il n'avait pas pour elle l'affection d'un maître. Tout ce qui en effet arrive du dehors est d'une possession fragile et incertaine.

VI.

1. Songe maintenant si un voleur, un calomniateur, un voisin puissant, ou quelque riche exerçant cette royauté que donne une vieillesse sans enfants(01) étaient capables de faire injure à cet homme, quand la guerre et ce fier ennemi qui professait l'art sublime de forcer des remparts ne l'avaient pu dépouiller de rien. 2. Au milieu des glaives partout étincelants et du tumulte de la soldatesque ardente au pillage, au milieu des flammes, du sang, des débris d'une cité croulante, du fracas des temples s'abîmant sur leurs dieux, il y eut paix pour un seul homme.

3. Ne juge donc pas téméraire l'annonce que je t'ai faite si dans ma bouche elle a peu de créance, je t'offre un garant. Tu as peine à croire que tant de fermeté chez un homme, tant de grandeur d'âme soit possible ; mais si je le fais comparaître, si lui-même te dit : 3. « N'en doute pas, quiconque naît homme peut s'élever au-dessus des choses humaines ; douleurs, pertes, tribulations, blessures, révolutions qui grondent autour de lui, il peut tout envisager sans pâlir, supporter avec calme les disgrâces, et le bonheur avec modération, sans ployer sous les unes, sans se fier à l'autre, rester égal et le même dans les conjonctures les plus diverses, et penser que rien n'est à lui que lui seul, c'est-à-dire encore la meilleure partie de son être. 4. Oui, et me voici pour exemple : que sous ce renverseur de villes(02) les fortifications s'ébranlent au choc du bélier ; que les orgueilleuses tours, sapées par les mines et les voies souterraines(03), s'affaissent tout à coup ; que ses terrasses montent au niveau des plus hautes citadelles, je le défie d'inventer des machines qui donnent à l'âme bien assise la moindre secousse. 5. Je me suis tout à l'heure arraché des ruines de ma maison à la lueur d'un embrasement général, j'ai fui la flamme à travers le sang. À quel sort sont livrées mes filles ; est-il pire que le sort de tous ? je l'ignore. Seul et chargé d'ans, ne voyant rien que d'hostile autour de moi, je déclare néanmoins que mes biens sont saufs et intacts, je garde, j'ai encore tout ce que j'avais à moi. 6. Tu n'as pas lieu, Démétrius, de me juger vaincu, de te croire mon vainqueur : ta fortune a vaincu ma fortune. Ces choses périssables et qui changent de maître, je ne sais où elles ont passé : quant à mon véritable avoir, il est, il sera toujours avec moi. 7. Ces autres riches ont perdu leurs patrimoines ; les libertins leurs amours et leurs courtisanes si scandaleusement aimées ; les intrigants le sénat, le forum et les lieux consacrés à l'exercice public de tous les vices ; l'usurier a perdu ces registres où l'avarice, dans ses fausses joies, suppute d'imaginaires richesses ; moi, j'emporte la mienne entière et sans dommage. Adresse-toi donc à ceux qui pleurent, qui se lamentent, qui, pour sauver leur or, opposent leurs corps nus aux glaives menaçants, qui fuient l'ennemi la bourse pleine. »

8. Oui, Sérénus, reconnais que cet homme accompli, comblé des vertus humaines et divines, ne saurait rien perdre. Ses trésors sont enceints de fermes et insurmontables remparts, auxquels il ne faut comparer ni les murs de Babylone où Alexandre a pénétré, ni ceux de Carthage ou de Numance qu'un même bras a conquises, ni le Capitole ou sa citadelle qui gardent la trace de l'ennemi. Les murailles qui défendent le sage sont à l'abri de la flamme et des incursions ; elles n'offrent point de brèche, elles sont hautes, imprenables, au niveau du séjour des dieux.

VII.

1. Il ne faut pas dire, selon ta coutume, que notre sage ne se trouve nulle part. Ce n'est pas un vain portrait forgé pour honorer la nature humaine, ni le gigantesque idéal d'une chose qui n'est point et que nous rêvons ; mais tel nous affirmons qu'est le sage, tel nous l'avons montré et le montrerons. Il est rare peut-être et ne se rencontre que de loin en loin dans les siècles ; car les grands phénomènes, car ce qui excède l'ordinaire et commune mesure ne se produit pas fréquemment ; toutefois, je crains bien que ce M. Caton, dont le souvenir a fait le début de cette discussion, ne soit fort au-dessus de votre modèle à vous. 2. En résumé, il est certain que ce qui blesse est plus fort que ce qui est blessé ; or la perversité n'a pas plus d'énergie que la vertu, et partant ne peut blesser le sage. L'injure n'est essayée que par les méchants contre les bons : ceux-ci entre eux vivent en paix ; et les méchants ne sont pas moins hostiles les uns pour les autres que pour les bons. Que si l'on ne peut blesser que le faible si le méchant est moins fort que le bon, si les bons n'ont à craindre l'injure que de qui ne leur ressemble pas, elle n'a certes point prise sur le sage ; car il n'est plus besoin de t'avertir que lui seul est bon. 3. « Si Socrate, dis-tu, a été injustement condamné, il a éprouvé une injure. » Ici nous devons distinguer : il peut arriver qu'on m'adresse une injure et que je ne la reçoive pas. Par exemple, qu'on me dérobe un objet dans ma maison des champs et qu'on le reporte à ma maison de ville, on aura commis un larcin et je n'aurai rien perdu. 4. On peut devenir malfaiteur, sans avoir fait le mal. Celui qui sort des bras de sa femme, la croyant celle d'un autre, est adultère, bien que sa femme ne le soit pas. Quelqu'un m'a donné du poison, mais dont la force s'est perdue, mêlée à ma nourriture ; en me donnant ce poison on s'est engagé dans le crime, encore qu'on n'ait pas nui. Il n'en est pas moins assassin, l'homme dont j'ai trompé le fer en y opposant mon manteau. Tout crime, avant même d'avoir accompli son œuvre, est, pour ce qui fait le coupable, déjà consommé. 5. Certaines choses ont entre elles une condition d'existence et une connexion telles, que la première peut être sans la seconde, mais non la seconde sans la première. Essayons d'éclaircir ceci par un exemple. Je puis mouvoir mes pieds sans courir, je ne courrais pas sans mouvoir mes pieds ; je puis, quoique étant dans l'eau, ne pas nager ; si je nage, je ne puis pas n'être point dans l'eau. 6. De ce genre est aussi la question qui nous occupe. Si j'éprouve une injure, nécessairement on me l'a faite ; si on l'a faite, il ne s'ensuit pas nécessairement que je l'éprouve. Mille incidents peuvent l'écarter. Le hasard peut arrêter la main qui me menace et détourner le trait qu'on m'a lancé ; ainsi l'injure, quelle qu'elle soit, peut être repoussée par un obstacle quelconque, interceptée en son chemin, de sorte qu'on l'ait faite sans qu'elle ait été reçue.

VIII.

1. D'ailleurs la justice ne peut rien souffrir d'injuste, car les contraires ne s'allient point. Or l'injure n'a jamais lieu sans injustice ; donc l'injure ne peut être faite au sage. Et ne t'étonne pas que nul ne puisse lui faire injure, nul, aussi ne peut lui rendre service. Rien ne lui manque qu'il lui convienne d'accepter à titre de présent, et puis le méchant ne saurait lui en faire aucun. Il faudrait avoir avant de donner ; et il n'a rien que le sage soit flatté de recevoir. 2. Personne ne saurait nuire au sage, ou lui être utile ; ainsi les êtres divins n'ont besoin d'aucune aide, ne sont pas vulnérables ; or le sage est voisin des dieux, il se tient presque sur leur ligne ; à la mortalité près, il est leur pareil. Cependant qu'il gravit et monte vers ce séjour élevé de l'ordre, de l'immuable paix, où la vie marche d'un cours égal et harmonieux, plein de sécurité, bienveillant, né pour le bonheur de tous, pour se perfectionner lui et les autres, il ne connaîtra ni désirs ignobles, ni larmes, 3. car appuyé sur la raison, il traversera les vicissitudes humaines avec un courage tout divin. Il ne laisse point prise à l'injure, je veux dire à celle qui viendrait non des hommes seulement, comme tu pourrais croire, mais de la Fortune même ; celle-ci entre-t-elle en lutte avec la vertu, elle n'en sort jamais son égale. Si cette heure suprême au-delà de laquelle ne peuvent plus rien les lois irritées ni les menaces des plus cruels tyrans, et où l'empire du sort se brise, est acceptée par nous d'une âme égale et résignée ; si nous savons que la mort n'est point un mal, et par conséquent et bien moins encore une injure, nous endurerons beaucoup plus aisément le reste, dommages, souffrances, ignominies, changements de lieux, pertes d'enfants, séparations de toute espèce ; que tous ces flots d'adversité enveloppent le sage, ils ne le submergent point ; ce n'est pas pour que leur choc isolé le consterne. Et s'il supporte sans faiblesse les injures de la Fortune, que lui feront celles des hommes puissants, qu'il sait n'être que les mains de la Fortune ?

IX.

1. Il souffrira donc tout, comme il souffre les rigueurs de l'hiver, l'intempérie du ciel, les chaleurs excessives, les maladies, mille autres accidents fortuits. Jamais il ne fait au méchant l'honneur de croire que la raison ait conseillé un seul de ses actes : la raison n'appartient qu'au sage ; chez tous les autres elle est absente : on n'y voit que fraudes, embûches, mouvements désordonnés de l'âme, mis par le sage sur la liste des accidents. Or tout ce qui est fortuit ne sévit et ne fait injure qu'en dehors de nous. 2. Il songe encore quelle latitude offre l'injure dans ces intrigues qui nous suscitent tant de périls : tel est un accusateur suborné, ou des griefs calomnieux, ou les grands prévenus et armés contre nous, et tous ces brigandages qui s'exercent sous le costume de paix.

Autre espèce d'injure bien fréquente : on te dérobe un gain ou une récompense longtemps poursuivie ; un héritage brigué péniblement se détourne de toi ; on t'enlève la faveur lucrative d'une opulente maison. Le sage échappe à tout cela, lui qui ne sait vivre ni dans l'espoir ni dans la crainte. 3. Ajoute aussi, que loin de recevoir de sang-froid une injure, il n'est personne qui n'en éprouve un trouble violent, et qu'un tel trouble n'atteint point l'âme forte, modératrice d'elle-même, dans son calme et sa paix profonde : car si l'injure la touche, elle perd sa paix et sa liberté. Mais le sage ignore la colère, qu'allume l'apparence de l'injure. Et serait-il étranger à la colère, s'il ne l'était à l'injure, qu'il sait ne pouvoir lui être faite ? De là cette assurance, cette satisfaction, cette éternelle joie où s'exalte son cœur ; de là ce cœur si peu froissé par les chocs qui lui viennent des choses ou des hommes, que l'injure même lui profite : c'est par elle qu'il s'éprouve, qu'il expérimente sa vertu. 4. Faisons silence, de grâce, à cette parole, et l'oreille et l'âme recueillies assistons au mystère qui affranchit le sage de l'injure. Et l'on ne retranche rien pour cela à vos emportements, à vos cupidités si rapaces, à votre aveugle témérité, à votre arrogance. Sans toucher à vos vices, c'est l'affranchissement du sage qu'on poursuit ; on prétend, non vous empêcher de faire l'injure, mais que le sage repousse au loin toutes celles qu'on lui adressera, et que sa constance, sa grande âme suffisent à le défendre. 5. Ainsi, dans nos jeux sacrés, beaucoup n'ont triomphé qu'en fatiguant, par une opiniâtre patience, les bras qui les frappaient. Compte le sage au nombre des athlètes qui, par un exercice long et consciencieux, ont acquis la force d'endurer les coups et de lasser tous les assauts.

X.

1. Maintenant qu'est achevée la première partie de notre tâche, passons à la seconde, où, par des arguments qui en partie nous sont propres, mais dont la plupart appartiennent à tous, nous ferons voir le néant de ce qu'on appelle offense. C'est moins qu'une injure ; il est plus aisé de s'en plaindre que de s'en venger ; et les lois même ne l'ont pas trouvée digne de leur animadversion. 2. Le ressentiment de l'offense tient à un manque d'élévation dans l'âme que froisse un procédé, un mot peu honorables. Cet homme ne m'a pas reçu aujourd'hui, quoiqu'il en reçût d'autres ; quand je parlais, il tournait dédaigneusement la tête, ou il a ri tout haut ; au lieu de m'offrir la place d'honneur, c'est la dernière qu'il m'a donnée ; et autres griefs de cette sorte. Qu'en dirai-je ? Plaintes d'esprits blasés, où tombent presque toujours les raffinés, les heureux du siècle. A-t-il le loisir, de remarquer ces riens, l'homme que pressent des maux plus sérieux ? 3. Des âmes inoccupées, naturellement faibles et efféminées, que l'absence d'injures réelles rend plus irritables, s'émeuvent de ces choses ; et la plupart du temps tout naît d'une fausse interprétation. Il témoigne donc peu de prudence et de confiance en lui même, celui qui s'affecte à si bon marché ; évidemment il croit qu'on le méprise, et cette poignante idée ne vient point sans un certain abaissement de l'amour-propre qui se rapetisse et s'humilie. Mais le sage n'est méprisé de personne : il a conscience de sa grandeur ; il se dit dans son cœur que nul n'est en droit de le mésestimer ; et, pour tous ces tourments d'imagination, ou plutôt ces contrariétés, je ne dis point qu'il les surmonte, il ne les sent même pas. 4. Il est d'autres atteintes qui frappent le sage, bien qu'elles ne le terrassent point, la douleur physique, les infirmités, la perte de ses amis, de ses enfants, ou les malheurs de son pays que dévore la guerre. Je ne le nie pas, le sage est sensible à tout cela. Car nous ne lui attribuons pas un cœur de fer ou de rocher. Il n'y aurait nulle vertu à supporter ce qu'on ne sentirait point.

XI.

1. Que fait-il donc ? Il reçoit certains coups, mais les reçoit pour les vaincre, pour en guérir et fermer les plaies. Quant à ces piqures dont nous parlons, il y est insensible : il ne s'arme pas contre elles de sa vertu accoutumée, de toute sa puissance de souffrir ; il n'y prend pas garde ou croit devoir en rire. Outre cela, comme la plupart des offenses partent d'hommes orgueilleux, insolents et qui supportent mal la prospérité, le sage a, pour repousser cette morgue maladive, la plus belle de toutes les vertus, la santé de l'âme et la magnanimité. Toutes ces petites choses passent devant ses yeux comme les fantômes d'un vain songe, comme des visions nocturnes sans consistance ni réalité. 2. Il se représente aussi que tous les hommes sont trop au-dessous de lui pour avoir l'audace de dédaigner ce qui leur est si supérieur. Le mot contumélie [offense] vient de contemptus, mépris, parce qu'on n'imprime cette sorte d'injure qu'à ceux qu'on méprise : mais jamais on ne méprise plus grand et meilleur que soi, fit-on même quelque chose de ce que dicte ordinairement le mépris. Un enfant frappe au visage ses parents, dérange ou arrache ou souille de salive les cheveux de sa mère ; il découvre aux yeux des siens ce que la pudeur veut qu'on voile ; il ne se fait pas faute de paroles obscènes ; et aucune de ces choses ne s'appelle offense : pourquoi ? Parce que l'enfant ne peut mépriser personne. 3. Par la même raison, nous sommes charmés, tout offensantes qu'elles soient pour nous, des saillies de nos esclaves, dont la témérité assure son droit sur les convives en commençant par le chef de la maison. Plus l'individu est avili et sert de jouet, plus il est libre de tout dire. On achète même pour cela de jeunes esclaves à l'humeur espiègle, on aiguise leur impudence, on leur donne des maîtres pour apprendre à débiter des sottises réfléchies que nous qualifions, non pas d'offenses, mais de gentilleses. Or quelle extravagance qu'une même chose tantôt nous amuse et tantôt nous fâche ; que ce qu'on appelle grossièreté dans une bouche amie, devienne, dans celle d'un misérable valet, un joyeux persiflage !

XII.

1. Ce que nous sommes avec les enfants, le sage l'est avec tout autre homme enfant encore après la jeunesse et sous des cheveux blancs. Ont-elles gagné quelque chose avec l'âge, ces âmes malades chez qui l'erreur seule a grandi ? Ils ne diffèrent des enfants que par la taille et l'apparence physique, d'ailleurs aussi légers, aussi inconstants, cherchant la volupté sans choix, peureux ; ce n'est jamais par caractère, mais par crainte, qu'ils sont calmes. 2. Qu'on ne dise pas qu'ils se distinguent de l'enfance en ce que celle-ci est avide d'osselets, de noix et de jetons, et qu'eux veulent de l'or, de l'argent, des villes. Les enfants entre eux créent des magistratures, ont leurs robes prétextes, leurs faisceaux, leur petit tribunal ; les hommes au Champ de Mars, au forum, au sénat, jouent sérieusement les mêmes jeux. Avec du sable amoncelé sur le rivage, les enfants élèvent des simulacres de maisons ; les hommes, pensant faire merveille, s'occupent de pierres, de murailles, d'édifices, et changent en masses périlleuses ce qui fut inventé pour abriter leurs personnes(04). Même illusion chez l'homme fait que chez l'enfant, mais sur des objets autres, avec des conséquences plus graves. 3. Le sage a bien raison de prendre les offenses des hommes comme des jeux d'enfants ; quelquefois il sévit contre eux et leur inflige, comme à ces derniers, des punitions qui les éclairent, non qu'il ait reçu l'injure, mais parce qu'ils l'ont faite et pour qu'ils n'y retombent plus. Ainsi l'on dompte certains animaux en les frappant ; et sans nous mettre en colère quand ils refusent le cavalier, nous les châtions pour que la douleur triomphe de leur résistance. Ainsi se trouve résolue aussi l'objection qu'on nous fait pourquoi, si le sage ne reçoit ni injure ni offense, en punit-il les auteurs ? C'est qu'en effet il ne se venge pas, il corrige.

XIII.

1. Et pourquoi croirais-tu le sage incapable de cette fermeté, quand tu la peux voir chez d'autres hommes dont les mobiles sont si différents ? Jamais le médecin se met-il en colère contre un frénétique ? Les imprécations du fiévreux auquel il défend l'eau froide, les prend-il en mauvaise part ? 2. Le sage est pour tous les hommes dans la même disposition que le médecin pour les malades ; celui-ci ne dédaigne pas de toucher, si elles ont besoin de remède, les parties les plus déshonnêtes de leur corps, ni d'examiner les derniers produits de leurs aliments et de leurs boissons, ni d'essuyer leur fureur qui s'exhale en invectives. Le sage sait trop que tous ces gens qui s'avancent parés de toges à bandes de pourpre, avec le coloris de la santé, sont loin d'être sains : il voit en eux des malades hors d'état de se maîtriser : aussi ne se fâche-t-il même pas si, dans leurs accès, ils se permettent quelque violence contre qui les veut guérir ; et comme il ne fait nul cas de leurs hommages, il met sur la même ligne leurs irrévérences. 3. Comme il ne se prévaudra pas des respects d'un mendiant, il ne se croira pas offensé si quelque homme de la lie du peuple ne lui rend point son salut ; ainsi encore, qu'une foule de riches aient de lui une haute idée, il ne l'aura pas de lui-même, certain qu'ils ne diffèrent en rien des mendiants, qu'ils sont même plus misérables, car les mendiants ont besoin de bien peu, les riches de beaucoup. D'autre part que lui importe qu'un roi des Mèdes, qu'un Attale asiatique, qu'il aura salué, passe sans lui rien dire, le visage arrogant ? Il sait que leur condition n'est pas plus désirable que celle de l'esclave auquel échoit, dans un nombreux domestique, le gouvernement des malades et des fous. 4. Irai-je m'indigner si quelque brocanteur du temple de Castor ne me salue pas par mon nom, lui, l'un de ces hommes qui vendent et achètent de méchants esclaves, et dont les boutiques sont pleines de valets de la pire espèce ? Non, ce me semble ; car qu'y a-t-il de bon dans celui qui n'a que du mauvais sous la main ? Le sage fait aussi peu attention aux civilités ou aux impoliteses d'un tel homme qu'à celles d'un roi. Tu vois à tes pieds des Parthes, des Mèdes, des Bactriens : mais c'est la crainte qui les contient ; mais ils t'obligent à toujours avoir l'arc tendu ; mais c'est une race dégradée, vénale, qui ne soupire qu'après un nouveau maître.

5. Le sage ne sera touché des insultes de qui que ce soit ; car en vain les hommes diffèrent tous entre eux, il les estime tous pareils en ce que leur folie est égale. S'il s'abaissait jusqu'à prendre à cœur une injure, ou grave ou légère, jouirait-il jamais de la sécurité qui est le propre, le trésor du sage ? Il se gardera de tirer vengeance d'une insulte : ce serait en honorer l'auteur. Car s'il existe un homme dont le mépris nous pèse, nécessairement son estime nous flatte.

XIV.

1. Il y a des gens assez déraisonnables pour croire qu'une femme peut les offenser. Qu'importent ses richesses, le nombre de ses porteurs, les bijoux qui chargent ses oreilles, l'ampleur de sa litière ? Ce n'en est pas moins un être peu éclairé ; et si de saines doctrines, si un long enseignement n'ont retrempé cette âme, elle reste intraitable, et esclave de ses passions. Quelques-uns ne peuvent souffrir qu'un friseur les coudoie, prennent pour offenses les difficultés d'un portier, la morgue d'un nomenclateur(05), les hauteurs d'un valet de chambre. Oh ! que tout cela doit faire rire de pitié et doit remplir d'une douce satisfaction celui qui, du fracas des erreurs d'autrui, ramène ses regards sur sa propre tranquillité ! 2. « Qu'est-ce à dire ? Le sage n'approchera pas d'une porte que défend un gardien brutal ? » Assurément il en tentera l'accès, si c'est chose essentielle qui l'appelle ; cet homme, quel qu'il soit, il le traitera comme un chien hargneux, qu'on apaise en lui jetant de la pâture. Il ne s'indignera pas d'une légère dépense pour franchir le seuil d'une maison, en pensant qu'il y a des ponts où le passage se paye. Il payera donc aussi cet homme, si brutal qu'il soit, qui lève un impôt sur les visites : il sait acheter ce qui se vend. Il n'y a qu'un petit esprit qui s'applaudisse d'avoir dit son fait à un portier, de lui avoir brisé sa baguette(06), d'avoir été droit au maître et demandé satisfaction sur les épaules de l'esclave. On descend, dans la lutte, au niveau de l'adversaire ; l'eut-on vaincu, on s'est fait son égal. 3. « Mais si le sage reçoit des soufflets, comment agira-t-il ? » Comme Caton quand on le frappa au visage : il ne prit point feu, il ne vengea point son injure, il n'eut pas même besoin de pardonner ; il la nia. Il y avait plus de grandeur à nier qu'à pardonner. 4. Nous n'insisterons pas longtemps ; qui ne sait en effet que nulle de ces choses qui passent pour des biens ou des maux n'apparaît au sage sous la même face qu'aux autres hommes ? Il ne s'inquiète pas de savoir ce qu'ils appellent honte et misère ; il ne fait point route avec la foule : mais de même que les astres, dont la marche est en sens contraire à celle des cieux, lui il avance au rebours des préjugés de tous.

XV.

1. Cessez donc de dire : « Le sage ne recevra-t-il pas d'injure, s'il est meurtri de coups, si on lui arrache un œil ? Ne recevra-t-il pas d'offense, s'il est poursuivi sur le forum des grossiers propos d'hommes impurs ; si au festin d'un riche on le condamne à se placer au bas bout de la table et à manger avec les valets chargés des plus vils emplois ; s'il est contraint d'essuyer ce qu'on peut imaginer de plus révoltant pour une âme bien née ? » 2. Quelque répétés, quelque graves que deviennent de tels procédés, ils ne changeront pas de nature. Si de minces offenses ne le touchent pas, de plus grandes échoueront de même ; s'il n'est pas ému pour peu, il ne le sera pas pour beaucoup. Mais, la mesurant sur votre faiblesse, vous jugez au hasard une grande âme, et calculant jusqu'où vous pensez qu'irait votre patience, vous placez quelque peu plus loin le terme de celle du sage ; or lui, sa vertu l'a établi sur les confins d'un autre monde : il n'a rien de commun avec vous. 3. Aussi quelque durs, quelque lourds à endurer, quelque repoussants que soient de nom ou d'aspect tous vos fléaux, leur masse ne saurait l'accabler : tel il résisterait à chacun, tel il résiste à tous. Dire que le sage supportera ceci et qu'il ne supporterait pas cela, emprisonner une telle grandeur dans vos arbitraires limites, mauvaise logique : la Fortune triomphe de nous, si nous ne triomphons complètement d'elle. 4. Et ne crois pas que ce soit ici de l'insensibilité stoïque. Épicure, que vous adoptez comme patron de votre lâcheté, qui ne prêche, selon vous, que mollesse, indolence et tout ce qui mène aux voluptés, Épicure a dit : « Rarement la fortune trouve le sage en défaut. » Que voilà presque parler en homme ! Ah ! dis d'un ton plus ferme encore, qu'elle n'a nul accès près de lui ! 5. Voici la maison du sage, petite, sans ornements, sans fracas, sans appareil, sans portiers qui en surveillent l'entrée, qui vont classant la foule avec un dédain de mercenaires ; mais ce seuil vide de sentinelles, libre de concierges, la Fortune ne le franchit point ; elle sait que pour elle il n'y a point place où rien ne vient d'elle.

XVI.

1. Que si Épicure même, qui a tant accordé aux sens, porte à l'injure ce fier défi, quel effort chez nous peut sembler incroyable ou au-dessus de la nature humaine ? Il prétend que l'injure est supportable pour le sage, nous que pour le sage elle n'existe pas. 2. Ne dis point que cela répugne à la nature. Nous ne nions pas qu'il ne soit pénible d'être frappé, maltraité, de perdre quelque membre ; mais nous nions que dans toutes ces choses il y ait injure ; nous leur ôtons, non pas leur aiguillon douloureux, mais le nom d'injures, qui ne peut être admis, sans que la vertu s'amointrisse. Laquelle des deux sectes dit le plus vrai, nous le verrons ailleurs ; quant au mépris de l'injure toutes deux s'accordent. Quelle est donc entre elles la différence ? La même qu'entre deux gladiateurs intrépides, dont l'un presse de la main sa blessure et se tient ferme, et dont l'autre, se tournant vers le peuple qui s'écrie, fait signe que la sienne n'est rien et ne souffre pas qu'on intervienne pour lui. 3. Il ne faut pas croire qu'entre les deux écoles le dissentiment soit grave. Ce dont il s'agit, l'unique chose qui nous intéresse, deux autorités t'y convient : méprise les injures et ce que j'appellerais des ombres, des soupçons d'injures, les offenses. Pour dédaigner l'offense, il n'est pas besoin de toute la fermeté d'un sage ; il ne faut que voir juste et pouvoir se dire : « Ai-je mérité ou non ce qui m'arrive ? Si je l'ai mérité, ce n'est pas offense, c'est justice ; dans le cas contraire, c'est à l'auteur de l'injustice à rougir. 4. Et qu'est-ce enfin que l'on nomme offense ? On a plaisanté sur ce que j'ai la tête chauve, ou les yeux malades, ou les jambes grêles, ou la taille défectueuse : quelle offense y a-t-il à s'entendre dire ce qui frappe tous les yeux ? Devant un seul témoin tel mot nous fait rire, qui devant plusieurs nous indigne ; et nous ne laissons point aux autres le droit de répéter ce que nous-mêmes disons journellement de nous. Modérée, la raillerie amuse, à dose plus forte elle irrite. »

XVII.

1. Chrysippe rapporte qu'un homme entra en fureur pour avoir été appelé brebis de mer. Au sénat, nous avons vu pleurer Fidus Cornélius, gendre d'Ovide, parce que Corbulon l'avait qualifié d'autruche plumée. Il venait d'essayer d'autres invectives qui déchiraient ses mœurs et sa vie, et son front était demeuré impassible : une sottise absurde lui arracha des larmes. Tant la raison laisse de faiblesse dans les âmes qu'elle abandonne ! 2. Que penser de ceux qui se formalisent si l'on contrefait leur langage, leur démarche, un défaut corporel, un vice de prononciation ? Comme si ces traits devenaient plus frappants dans la copie faite par les autres que dans l'original, qui est nous-même. Quelques-uns n'aiment pas qu'on parle de leur vieillesse, de leurs cheveux blancs, de cet âge enfin où tous ambitionnent d'arriver. Rappeler à d'autres leur pauvreté, c'est un cuisant reproche : or ils se le font eux-mêmes, dès qu'ils la cachent. Aussi, pour ôter toute ressource aux impertinents et à ceux qui exercent leur gaieté aux dépens des autres, il n'y a qu'à s'exécuter d'avance : on ne prête plus à rire, quand on a ri de soi tout le premier. 3. Vatinius, victime-née du ridicule et de la haine(07), était un railleur agréable et facétieux, si l'on en croit la tradition. Il disait lui-même force bons mots sur ses pieds goutteux et sur sa gorge toute tailladée : ainsi échappait-il aux brocards de ses ennemis, plus nombreux encore que ses infirmités, et surtout à Cicéron. Ce qu'a pu faire, avec son front d'airain, un homme qui à force d'opprobres avait désappris à rougir, pourquoi ne le ferait pas celui en qui les études libérales et le culte de la sagesse auront porté quelque fruit ? 4. Ajoute que c'est une sorte de vengeance d'enlever à l'ennemi le plaisir de l'offense. On l'entend dire : « Malheureux que je suis ! je crois qu'il n'a pas compris. » Tant il est vrai que tout le succès de l'offense est d'être sentie, d'indigner celui qui l'éprouve. Enfin l'insolent ne manquera pas de trouver plus tard son pareil, qui du même coup te vengera.

XVIII.

1. Caligula, parmi tous les vices qui abondaient en lui, avait une merveilleuse aptitude aux sarcasmes, comme l'éprouvaient tous ceux qui donnaient prise à quelque stigmat, bien qu'il fût lui-même un ample sujet de moquerie. C'était cette pâleur caractéristique de sa folie, et si repoussante ; c'étaient ces yeux disparaissant presque sous un front de vieille, et si affreusement louches ; c'était cette tête chauve, que des cheveux d'emprunt semés par places rendaient si difforme, et puis cette nuque hérissée d'une soie rude, ces jambes grêles, ces pieds énormes. Je ne finirais pas si je voulais citer tous les mots méprisants qui lui échappèrent contre les auteurs de ses jours, contre ses aïeux, contre tous les ordres de l'État : rapportons seulement ceux qui lui furent mortels. 2. Asiaticus Valérius, son ami, honoré des premières entrées, était un homme peu traitable, à peine capable de souffrir une offense même faite à autrui. C'est à ce Valérius qu'en plein banquet, autant dire en assemblée publique, Caligula, d'une voix haute et claire, osa dépeindre comment se comportait sa femme dans les bras d'un homme. Justes dieux ! un mari entendre ces choses, le prince les savoir, et pousser l'impudeur jusqu'à raconter je ne dis pas au consulaire, à l'ami, mais, lui empereur, à l'époux la honte de l'épouse et les dégoûts de son corrupteur ! 3. Chéréa, tribun militaire, avait une voix qui ne répondait pas à son courage et dont les sons peu mâles et cassés pouvaient faire suspecter ses mœurs. Lorsqu'il demandait le mot d'ordre, le prince lui donnait tantôt Vénus, tantôt Priape, accusant ce guerrier d'infâmes complaisances dans des termes toujours nouveaux ; quand lui était en robe transparente, en sandales(08), chamarré d'or ! Chéréa fut contraint de recourir au glaive pour se soustraire à de pareils mots d'ordre. Le premier d'entre les conjurés il leva le bras sur l'empereur ; il lui fendit d'un seul coup la tête ; puis mille autres épées vinrent de toutes parts achever de venger les injures des citoyens et de la patrie. Mais le premier qui fut homme alors, c'est celui qui l'avait paru le moins.

4. Ce Caligula ne voyait en tout que des offenses, aussi incapable de les souffrir qu'averse de les faire. Il s'emporta contre Hérennius Macer, qui l'avait salué du nom de Caius(09) ; et un centurion primipilaire eut à se repentir de l'avoir appelé Caligula(10). On sait que, né dans les camps, il n'était familièrement désigné par le soldat que sous ce nom-là et sous celui d'enfant des légions ; mais Caligula lui parut une satire et un outrage dès qu'il eut chaussé le cothurne impérial. 5. Ce sera donc déjà une consolation de savoir que, notre indulgence oubliât-elle de se venger, il se trouvera quelqu'un qui châtie le provocateur, le superbe, d'où nous est venue l'injure : car de tels êtres n'épuisent pas leur fiel sur une seule personne et dans une seule attaque. 6. Jetons les yeux

sur les exemples d'hommes dont nous louons la patience ; sur un Socrate, qui, assistant aux comédies où il était publiquement bafoué, prit la chose de bonne grâce et ne rit pas moins que le jour où sa femme Xantippe l'arrosa tout entier d'une eau immonde. On reprochait à Antisthène d'être né d'une mère barbare, d'une Thrace ; il répondit que la mère des dieux était aussi du mont Ida([11](#)).

XIX.

1. Ne descendons point dans le champ des rixes et des luttes ; retirons-nous loin en arrière, et, quelques provocations que des insensés nous adressent, car l'insensé peut seul se les permettre, n'en tenons point compte. Et les hommages et les injures du vulgaire doivent être confondus dans le même mépris : 2. ne nous affligeons pas de celles-ci, ne nous félicitons pas de ceux-là. Autrement la crainte ou le dégoût des mortifications nous feront omettre des devoirs essentiels ; et nous manquerons à ceux d'hommes publics et privés, souvent même à ce qui nous sauverait, si nous tremblons, dans nos anxiétés de femmes, de rien ouïr qui nous désoblige ; parfois aussi nos rancunes contre des hommes puissants se dévoileront avec une indiscrete liberté. Or la liberté ne consiste pas à ne rien tolérer ; détrompons-nous : être libre, c'est mettre son âme au-dessus de l'injure ; c'est se rendre tel, qu'on trouve en soi seul la source de ses plaisirs ; c'est se détacher de l'extérieur, pour ne point passer sa vie dans l'inquiète appréhension des rires ou des propos de tout venant. Car qui ne pourra nous offenser, si un seul le peut ? 3. Mais le sage et l'aspirant à la sagesse useront chacun d'un remède différent. À l'homme imparfait encore, et qui n'a pas cessé de se diriger sur le jugement du grand nombre, nous représenterons qu'à chaque pas l'injure et l'insulte l'attendent. Les accidents prévus sont toujours moindres. Plus sa naissance, sa renommée, son patrimoine le distinguent, plus il doit montrer de courage ; qu'il se souvienne qu'en première ligne se tiennent les soldats de haute taille. Les offenses, les paroles outrageantes, les diffamations, toutes les avanies de ce genre, qu'il les supporte comme les clameurs de l'ennemi, les dards lancés de trop loin, les pierres qui, sans blesser, frappent le casque et ne font que du bruit. Que les injures graves, comme ces traits qui percent ou les armes ou la poitrine, ne l'abattent ni ne le fassent broncher. Quelque force qui vous menace, vous presse, vous assiège, céder est toujours une honte ; défendez le poste que vous assigna la nature. Et quel est-il ? celui d'homme de cœur. 4. Le sage a un tout autre auxiliaire qui vous manque, car vous luttez encore : il a la victoire gagnée. Ne soyez point rebelle à vos intérêts : sur la route de la vérité, nourrissez l'espoir d'y atteindre ; accueillez avec amour des doctrines meilleures, et appuyez-les de vos convictions comme de vos suffrages. Qu'il existe une âme invincible, une âme contre laquelle la Fortune ne puisse rien, voilà qui importe à la république du genre humain.

Notes

(01) Les vieillards riches et sans enfants, dès les derniers temps de la république, étaient entourés comme d'une cour dont ils recevaient les hommages

et les cadeaux intéressés. Ils disposaient d'une armée de clients. La captation des testaments était l'un des métiers les plus lucratifs.

(02) La mère du grand Condé surnommait son fils le grand renverseur de murailles.

(03) Les anciens ont connu l'art de creuser des galeries souterraines jusqu'à l'intérieur d'une place pour la surprendre, ou sous le pied des remparts pour les faire crouler en soutenant d'abord leur poids par des pièces de charpente que l'on incendiait ensuite.

(04) Ici, comme en maint endroit de ses écrits, Sénèque fait allusion aux nombreux écroulements de maisons qui avaient lieu à Rome de son temps. Après la dernière guerre punique, une énorme affluence d'étrangers à Rome en avait fait élargir l'enceinte et surexhausser les édifices.

(05) Esclave chargé d'apprendre les noms des clients de son maître ou des citoyens un peu considérables et de les lui dire tout bas, l'usage étant de saluer par leurs noms ceux à qui on voulait montrer des égards. Le nomenclator annonçait aussi les visiteurs qui entraient.

(06) Qu'il tenait à la main pour écarter les importuns, les mendiants, les animaux.

(07) On disait proverbialement : Odissem te odio Vatiniano. Vatinius ayant failli être lapidé un jour qu'il donnait un combat de gladiateurs, obtint des édiles la défense de jeter dans le cirque autre chose que des pommes. On vint demander au jurisconsulte Cassellius si les pommes de pin étaient des pommes : Oui, répondit-il, si vous les jetez à Vatinius, (Macrobe, II, XVI).

(08) C'est-à-dire en chaussures de femme ou d'efféminé.

(09) Caius, son nom de famille, au lieu de l'appeler César.

(10) Diminutif de caliga, chaussure de simple légionnaire.

(11) Ida, en Phrygie, non en Crète, par conséquent en pays barbare aux yeux des Grecs.

DE LA TRANQUILLITÉ DE L'ÂME

LETTRE DE SÉRÉNUS À SÉNEQUE.

I. En m'examinant bien moi-même, cher Sénèque, j'ai reconnu certains défauts sensibles, patents, que je puis toucher du doigt ; d'autres plus obscurs et cachés plus avant ; d'autres enfin non habituels, mais qui, reparaissant par intervalles, sont à mon gré les plus incommodes, comme ces ennemis vagabonds qui nous assaillent à leurs moments et ne permettent de garder ni l'attitude vigilante de la guerre ni la sécurité de la paix.

Voici toutefois ma situation actuelle telle que je la saisis (car pourquoi taire à son médecin la vérité?). Sans être franchement délivré d'un joug redouté et maudit, je ne m'y vois plus courbé si fortement. Mon état, quoique non désespéré, n'en est pas moins déplorable et cruel : je ne suis ni malade ni guéri.

Ne me dis pas que les commencements de toute vertu sont faibles, que le temps lui apporte la consistance et la fermeté. Je n'ignore point que les avantages même que l'on recherche pour l'éclat, les dignités par exemple, le renom d'orateur, et tout ce qui dépend du suffrage d'autrui, grandissent par la durée ; même les travaux qui donnent la vraie force, et jusqu'à ces mérites, qui pour plaire ont besoin de fard, attendent que l'âge et la succession des années les aient consacrés de leur empreinte ; mais j'appréhende que l'habitude, qui consolide tout, ne donne en moi au défaut dont je parle des racines plus profondes. Un long commerce avec le mal comme avec le bien nous fait épouser l'un ou l'autre.

Cette fluctuation d'une âme hésitante qui ne se porte résolument ni à la vertu ni au vice, cette infirmité-là est moins facile à peindre d'un seul trait que par détails. Je décrirai les accidents : tu trouveras un nom à la maladie. J'ai la passion de l'économie, je le confesse. Je n'aime ^[1] ni un fastueux lit de parade, ni ces vêtements qu'on tire d'un précieux coffret, ou que force poids et machines ont tenu sous presse pour leur donner du lustre ; ma robe est vulgaire et de tous les jours : je la puis garder et endosser sans tant de précautions. Je n'aime point ces festins où l'on a pour ordonnateurs et pour témoins des bandes d'esclaves, qu'il faut plusieurs jours pour apprêter et une multitude de bras pour servir ; je veux des mets simples et communs, ni venus de bien loin ni achetés bien cher, qu'on trouve en tous pays, qui ne pèsent ni à la bourse, ni à l'estomac, qui ne se vomissent pas dès qu'on les a pris. J'aime un échanton sans beau costume et naïf enfant du foyer ; et la lourde argenterie de mon provincial de père, sans ciselure et sans nom d'artiste ; et une table que ne distinguent point les bigarrures de ses veines, qu'on ne cite point par la ville pour avoir appartenu successivement à plusieurs maîtres de bon goût : la mienne est faite pour mon usage et non pour arrêter l'œil charmé des convives ou allumer leur convoitise.

Tout livré que je suis à ces goûts modestes, je me laisse éblouir à la vue d'une brillante élite de jeunes esclaves, de serviteurs mieux vêtus que ceux de nos pompes triomphales, et chamarrés d'or. Ce superbe cortège de valets, cet édifice où le sol même que l'on foule est tout pavé de matières précieuses, où les plus riches métaux, prodigués dans les moindres recoins, brillent jusque sur les plafonds et ce peuple de courtisans inséparables des grandes fortunes en train de périr, que te dirai-je? ces eaux transparentes jusqu'au fond de leur canal et qui circulent autour même des tables, et ces banquets où tout répond à la splendeur des lieux, lorsque ces mille magnificences du luxe m'investissent de leur pompe étourdissante, moi qui sors tout rouillé de ma longue frugalité, mes yeux se troublent quelque peu et sont moins à l'épreuve que mon âme. Je m'éloigne alors, sinon moins sage, du moins plus triste, et devant mon chétif mobilier je ne porte plus la tête si haute ; une morsure secrète vient m'atteindre, je me prends à douter si cette vie ne vaudrait pas mieux que la mienne : de tout cela rien qui me change, mais aussi rien qui ne m'ébranle.

J'aspire à suivre les énergiques leçons de nos maîtres^[2] et à me jeter dans les affaires publiques ; j'aspire aux honneurs et aux faisceaux, non que la pourpre ou des verges dorées me séduisent, mais pour mes amis et mes proches, pour mes concitoyens, enfin pour tous les hommes que je dois mieux servir en vivant plus près d'eux. Je me rapproche ainsi docilement de Zénon, de Cléanthe, de Chrysippe, dont aucun pourtant ne prit part au gouvernement, mais qui tous me conseillent d'y entrer. Puis au premier choc qu'essuie mon âme novice à de telles secousses, si je me heurte à l'une de ces indignités trop fréquentes dans la vie humaine, ou à quelque obstacle qui empêche mon action, s'il me faut donner un temps considérable à des futilités, je reprends goût à mon loisir, et pareil au coursier qui, malgré la fatigue, double le pas à l'approche du logis, je brûle de resserrer mon existence dans ses lares protecteurs. Pas un jour ne me sera enlevé par personne ; que me donnerait-on qui m'indemnîât d'une telle perte?^[3] Mon âme ne se dévouera qu'à elle-même, ne courtisera qu'elle seule, ne fera rien qui ne soit pour elle, rien en vue de l'opinion : chérissons une vie tranquille, étrangère aux soucis politiques et privés.

Mais qu'une lecture mâle m'élève le cœur et que d'illustres exemples viennent à m'aiguillonner, me voilà prêt à voler au forum, à prêter ma voix à tel accusé, à tel autre mon appui, peut-être inefficace, mais dévoué, et à humilier devant tous le superbe, gonflé de ses iniques succès....

Pour composer, je crois qu'en vérité le mieux est d'envisager le sujet en lui-même et d'y conformer son discours ; que du reste les mots se subordonnent aux choses, et que n'importe où celles-ci nous mènent,^[4] l'expression suive sans trop se tourmenter. Qu'est-il besoin de composer pour la durée des siècles? Tu veux

faire en sorte que la postérité ne taise pas ton nom? N'es-tu pas né pour mourir? N'est-il pas plus commode d'entrer dans la tombe en silence? Ainsi, pour occuper ton temps, pour ton utilité propre, non pour te faire préconiser, rédige quelques pages d'un style simple : il en coûte moins d'efforts à n'étudier que pour sa provision d'un jour.

En revanche, si quelques grandes pensées exaltent mon âme, elle se répand en termes pompeux, elle cherche des inspirations plus hautes et des expressions qui y répondent, et mon discours s'élève à la dignité du sujet ; oubliant alors les lois d'un goût trop circonscrit, je plane au-dessus de la terre et parle un langage qui n'est plus le mien.

Enfin, et pour couper court aux détails, je porte en toutes choses cette même faiblesse de bonne intention : j'ai peur d'y céder à la longue, ou, ce qui est plus inquiétant, de rester toujours comme en suspens sur un abîme, plus profond peut-être que je ne crois le voir. Car on envisage avec complaisance ses défauts personnels, et l'amour-propre altère nos jugements. Beaucoup, je crois, seraient arrivés à la sagesse, s'ils n'eussent imaginé l'avoir atteinte, s'ils ne se fussent dissimulé en partie leurs imperfections ou n'eussent passé sur celles qui frappaient le plus leurs yeux. Car ne crois pas que les flatteries d'autrui nous soient plus mortelles que les nôtres. Qui ose se dire la vérité? Qui, au milieu d'un troupeau de panégyristes et d'adulateurs, n'a pas enchéri à part soi sur tous leurs éloges?

Je t'en prie donc, si tu as quelque moyen de fixer cette fluctuation de sentiments, juge-moi digne de l'apprendre : que je te doive ma tranquillité. Ces mouvements de mon âme ne sont pas très-dangereux, n'amènent aucune révolte, je le sais, et pour décrire par une similitude exacte le sujet de mes plaintes, ce n'est point la tempête, c'est le mal de mer qui me tourmente. Sauve-moi donc de ce malaise, quel qu'il soit ; secours un homme qui, en vue de la terre, s'épuise pour y aborder.

REPONSE DE SENEQUE

II. Depuis longtemps, crois-moi, cher Sérénus, je cherche moi-même en silence à quelle situation je puis comparer la tienne, et je ne trouve rien qui en approche plus que l'exemple d'un homme qui relève d'une longue et sérieuse maladie : quelques frissons, de légers ressentiments l'effleurent par intervalles, et quitte de ses derniers malaises, il forme toujours d'inquiètes conjectures ; déjà guéri, il présente son poulx au médecin, il interprète en mal la moindre chaleur qu'il éprouve. Ce n'est pas, Sérénus, que la santé lui manque, mais il n'y est plus accoutumé ; ainsi frémit encore une mer redevenue tranquille ou un lac qui se repose de la tempête. Il n'est donc pas besoin ici de ces remèdes violents par lesquels déjà nous avons passé : il ne s'agit plus de lutter contre toi-même, de te gourmander ou de t'aiguillonner vivement ; il ne faut que ces soins qui viennent en dernier, qu'avoir foi en toi et te croire engagé dans la bonne voie, sans te laisser distraire par les traces multiples de ceux qui la traversent pour se perdre dans mille autres sens, ou de quelques égarés qui la côtoient d'un peu plus près. Mais le but où tu aspires est une chose grande, sublime, et qui rapproche de Dieu, l'impassibilité.

Cette ferme assiette de l'âme, appelée chez les Grecs εὐθυμία, et qui fut pour Démocrite le texte d'un bel ouvrage, je l'appellerai tranquillité ; car il n'est pas nécessaire d'imiter et de calquer jusqu'aux formes des expressions : la chose dont nous parlons veut être désignée par un terme qui ait la force du mot grec, non sa physionomie. Nous cherchons donc où réside cette constante égalité, cette allure uniforme d'une âme en paix avec elle-même, heureuse et charmée de ses seuls trésors, dont le contentement ininterrompu porte sur une base immuable, une âme enfin que rien ne peut enfler ni abattre : voilà la vraie tranquillité. Les moyens généraux d'y parvenir seront l'objet de mes recherches ; et de ce spécifique universel tu prendras telle dose que tu voudras. Commençons par signaler tous les caractères de la maladie où chacun reconnaîtra ses propres symptômes ; et pour ton compte tu comprendras que dans ce mécontentement de toi-même tu as bien moins à faire que ceux qui, enchaînés à quelque emploi brillant et accablés du poids d'un grand titre, s'obstinent dans leur rôle par mauvaise honte plutôt que par volonté.

Rangeons tout à la fois dans la même classe et ces hommes qui, tristes jouets de leur légèreté, de leurs dégoûts, de leurs éternels changements de projets, n'aiment jamais rien tant que ce qu'ils ont quitté, et ceux qui croupissent dans le marasme de l'inertie. Ajoutes-y ceux qui, comme travaillés d'insomnie, s'agitent dans tous les sens, essayent de toutes les postures et ne doivent enfin le repos qu'à l'épuisement, renouvelant sans cesse les formes de leur existence pour

s'arrêter où les a surpris, non point la haine du changement, mais la vieillesse, trop paresseuse pour innover ; et ceux qui, peu changeants dans leurs plans de vie, persistent moins par constance que par apathie. Ils vivent, non comme ils veulent, mais comme ils ont commencé. Il est mille autres variétés de ce mal : mais uniforme en ses résultats, tout vice se déplaît à lui-même. Cela vient d'une âme privée d'équilibre, passionnée, mais timide ou malheureuse dans son ambition, soit qu'on n'ose pas tout ce qu'on désire, soit qu'on n'y atteigne point, et qu'élancé de plein vol vers ses espérances, on flotte forcément sans appuis ni base, suspendu dans l'espace qui nous sépare de l'objet de nos vœux. La vie n'est plus qu'incertitude, qu'apprentissage et pratique obligée d'artifices dégradants, pénibles ; et quand le succès manque à l'œuvre, on souffre de s'être déshonoré en pure perte, on gémit non d'avoir voulu le mal, mais de l'avoir voulu en vain. Alors viennent nous saisir et le regret de nos entreprises et la peur d'en commencer d'autres ; alors grondent ces orages d'une âme qui ne trouve plus à s'épancher au dehors ; car elle ne peut ni commander ni obéir à ses passions ; l'existence s'arrête sur elle-même faute d'essor suffisant, et au milieu de ses vœux déconcertés une morne langueur la flétrit.

Tous ces tourments s'aggravent encore, quand le dépit d'un malheur si chèrement acheté jette l'homme dans la retraite et vers les études solitaires auxquelles ne peut se plier un esprit tendu aux affaires, avide d'action, et inquiet par nature, pauvre qu'il est de ressources personnelles. Aussi, sevré des distractions que la multiplicité même des occupations procure, cet asile, cette solitude, ces murailles lui pèsent ; il frémit de se voir livré à lui seul. De là cet ennui, ce mécontentement de soi, cette agitation de pensée qui n'a pas où se reposer, cette chagrine et malade impatience du loisir, d'autant plus vive qu'on rougit d'en avouer les motifs, que l'amour-propre concentre profondément ses tortures, que les passions à la gêne et captives, faute d'issue se dévorent entre elles. De là ces abattements de corps et d'esprit, ce chaos d'irrésolutions sans fin, ces premiers pas qui laissent en suspens, ces échecs qui désespèrent, cette disposition à maudire notre inutilité, à nous plaindre de n'avoir rien à faire ; de là cette jalousie haineuse de l'agrandissement d'autrui. Car l'aliment de l'envie, c'est l'inertie après l'insuccès : on souhaite la ruine de tous parce qu'on n'a pas pu s'élever ; et l'aversion que lui inspire l'avancement des autres, jointe au dépit de ses mécomptes, aigrit l'homme contre sa fortune, il querelle son siècle, il se réfugie dans l'ombre où il couve son propre supplice, seul avec ses dégoûts et sa confusion.

En effet l'esprit humain, né pour agir, amoureux du mouvement, embrasse avec joie tout ce qui le réveille et l'entraîne au dehors ; mais surtout, plus il est dépravé, plus l'activité le réjouit, même en le consumant. Certains ulcères

recherchent le nuisible frottement de la main, et ce contact leur est doux ; l'homme atteint de la gale trouve un plaisir bien vif dans tout ce qui envenime son mal hideux : ainsi l'Ame sur laquelle les ulcères des mauvais désirs ont fait éruption se délecte dans la tourmente et le tracas des affaires. Il y a, même pour le corps, certains plaisirs qui ne sont pas exempts d'une sorte de souffrance, comme de se retourner dans un lit et changer de côté pour prévenir la fatigue, ou prendre une position nouvelle pour trouver la fraîcheur. Tel est l'Achille d'Homère, couché tantôt sur le dos, tantôt sur la face, et qui essaye successivement de toutes les postures. C'est là le propre d'un malade : ne pouvoir supporter longtemps le même état et demander son remède au changement. Voilà pourquoi l'on entreprend des voyages sans but, on côtoie tous les rivages, on promène sur la terre et sur l'onde une inconstance toujours ennemie des objets présents. Allons dans la Campanie. Puis déjà ce séjour de délices nous lasse : il nous faut une contrée sauvage. Parcourons le Brutium et les forêts Lucaniennes. Oui, mais cherchons parmi ces déserts de quoi récréer un peu nos yeux délicats de l'horreur monotone d'une nature repoussante. C'est Tarente : volons-y, voyons son port fameux, ses hivers tempérés, ses opulentes demeures dignes encore de leurs anciens maîtres ; et bientôt : vite, retournons à Rome : depuis trop longtemps mes oreilles sont privées des applaudissements, du fracas du cirque ; courons rassasier nos yeux de sang humain.

Les voyages se succèdent, les spectacles remplacent les spectacles, et comme dit Lucrèce :

Ainsi l'homme toujours se fait lui-même....^[5]

Mais que sert de fuir, s'il ne se quitte pas? Il est à lui-même son éternel, son insupportable compagnon. Sachons-le donc bien : nos ennuis ne sont pas la faute des lieux, mais la nôtre.^[6] L'homme n'a de force pour rien supporter, il ne souffre ni le travail, ni les plaisirs, ni lui-même, ni quoi que ce soit un peu longtemps. Quelques-uns furent poussés au suicide, parce qu'à force de varier leurs projets d'existence ils retombaient dans le même cercle et ne s'étaient plus laissé le moyen de changer encore. Ils ont pris en dégoût la vie et la scène du monde ; de là le cri désespéré des hommes de plaisir : « Verrai-je donc toujours les mêmes choses?^[7] »

III. Contre cette sorte d'ennui tu me demandas le remède à employer? « Le meilleur serait, comme dit Athénodore, de se vouer aux affaires, aux emplois publics, aux devoirs de la vie civile. Si certains hommes passent tout le jour au soleil, dans les exercices et les soins du corps ; si pour l'athlète il est essentiel de fortifier ses membres et de consacrer la majeure partie de son temps à entretenir cette force dont il fait son unique profession ; pour nous qui nous destinons aux luttes civiles, le travail de la pensée n'est-il pas une tâche bien plus belle encore?

Car en se proposant de servir ses concitoyens et tous les hommes, on s'exerce et l'on profite à la fois dans cette succession des devoirs publics et privés que l'on embrasse selon ses forces. Mais, ajoute-t-il, comme au milieu de cette frénétique ambition des hommes et de ces calomnies sans nombre qui donnent un mauvais tour aux actions les plus droites, la franchise est peu sûre et que toujours les obstacles seraient plus nombreux que les facilités, il faut s'éloigner du forum et des fonctions publiques.

« Mais, même au foyer domestique, l'âme trouve encore à déployer sa grandeur. Il n'en est pas d'elle comme du lion et de ces animaux dont la loge arrête les élans, c'est dans l'isolement qu'elle agit le mieux. En quelque lieu toutefois qu'elle se cache et dérobe le mystère de sa retraite, que son vœu soit de servir l'État comme les individus par ses talents, sa voix ou ses conseils. Car celui-là n'est pas seul utile à la république qui produit des candidats, défend des accusés, opine sur la paix et la guerre ; exhorter au bien la jeunesse ; dans une si extrême disette de sages précepteurs, former les âmes à la vertu, et quand elles se ruent vers les richesses et la volupté, les saisir, les ramener et, si l'on ne peut mieux faire, ralentir au moins leur course, voilà au sein de la vie privée faire œuvre d'homme public.

« Est-ce que celui qui juge entre les citoyens et les étrangers, ou le préteur urbain qui prononce aux plaideurs l'arrêt dont un assesseur lui dicte la formule, font plus que l'homme qui enseigne ce que c'est que justice, pitié, patience, courage, mépris de la mort, connaissance des dieux, quel trésor est une bonne conscience et qu'on ne la doit qu'à soi-même ? Oui, si tu donnes ton temps à de telles études, en le dérobant aux foliations publiques, tu n'as point déserté ni abdiqué ton ministère. Ce qu'on nomme la vie militaire, ce n'est pas seulement faire face à l'ennemi et se battre à la gauche ou à la droite. Ils sont soldats aussi ceux qui gardant les portes des places, dans un poste, moins périlleux, mais nul n'exclut pas l'action, sentinelles vigilantes ou chefs des arsenaux : si leur sang ne coule pas avec leurs sueurs, on ne les leur compte pas moins comme services. Réfugie-toi dans l'étude, tu échapperas à tous tes dégoûts de l'existence : l'ennui du jour ne te fera pas soupirer après la nuit, tu ne seras point à charge à toi-même et inutile aux autres, tu t'attireras de nombreux amis, et les plus honnêtes citoyens afflueront vers toi. Jamais en effet, si obscure qu'elle soit, la vertu ne reste cachée ;^[8] elle exhale au loin ses parfums, et quiconque est digne de l'approcher la devine à la trace. Que si nous rompons tout commerce avec nos semblables, si nous répudions le genre humain pour vivre concentrés en nous seuls, l'effet de cette solitude, désaffectionnée de tout, sera l'absence de motifs d'action. Nous nous mettrons à bâtir ici, à démolir là, à repousser la mer par nos constructions, à faire venir de l'eau en dépit des lieux, à gaspiller ce temps que la

nature nous donne pour un meilleur usage. Tel en est trop avare, tel autre, prodigue ; ceux-ci le dépensent de manière à s'en rendre compte ; ceux-là ne s'en réservent rien. Et quoi de plus pitoyable qu'un vieillard qui n'a, pour témoigner qu'il a longtemps vécu, que le nombre de ses années!^[9] »

Pour moi, cher Sérénus, Athénodore me semble trop plier sous les circonstances, trop se hâter de faire retraite. Je ne nie point qu'il ne faille parfois reculer, mais insensiblement, pas à pas, en sauvant ses aigles, en sauvant l'honneur militaire. L'ennemi respecte et ménage mieux ceux qui parlent sous les armes. Ainsi doit faire, selon moi, le sage ou l'homme qui aspire à l'être. Si la fortune prévaut et lui retranche les moyens d'agir, qu'il n'aille pas incontinent tourner le dos, et fuir sans armes, cherchant à cacher, comme s'il était un lieu au monde où le sort ne pût nous poursuivre ; qu'il mette seulement plus de réserve à s'engager dans un état et plus d'attention à bien choisir celui où il pourra servir la patrie. On lui ferme la carrière des armes ? Qu'il aspire aux honneurs civils ; réduit à la vie privée, qu'il soit orateur ; condamné à se taire qu'il prête à ses concitoyens sa muette assistance. L'accès même du barreau lui serait-il périlleux ? Il peut chez les particuliers, dans les spectacles, dans les repas, agir en homme de bon commerce, en ami fidèle, en convive tempérant. Dépouillé des fonctions de citoyen, qu'il remplisse ses devoirs d'homme.

Aussi est-ce une des grandes vues du stoïcisme de ne point nous emprisonner dans l'enceinte d'une seule ville, de nous mettre en rapport avec le monde entier ; et si nous adoptons pour patrie l'univers,^[10] ce n'est qu'afin d'ouvrir un champ plus vaste à la vertu. On te ferme le barreau, on te repousse de la tribune, des comices ? Regarde derrière toi quelle immense étendue de régions se déploie, quelle multitude de peuples ! Jamais une assez grande partie de la terre ne te sera interdite, qu'il ne t'en reste une plus grande encore. Prends garde seulement que tous les torts ne viennent de toi seul : tu ne veux peut-être servir la patrie qu'à titre de consul, ou de prytane, ou de céryx ou de suffète ? Ne voudrais-tu donc aussi faire campagne que comme général ou tribun ? Si les autres sont aux premiers rangs, si le sort t'a rejeté parmi les triaires, combats de la voix et de l'exemple, par tes exhortations et ton courage. Eût-il les mains coupées, le brave trouve encore à seconder les siens, rien qu'à garder son rang et à les animer de ses cris. Voilà ton rôle : que la Fortune t'éloigne des premiers postes de l'État, reste debout et assiste-nous de ta voix ; si l'on étouffe ton cri dans ta gorge, reste debout encore, assiste-nous de ton silence.^[11]

Rien de ce que fait un bon citoyen n'est perdu : sa façon d'écouter, ses regards, son visage, son geste, son opposition muette, sa démarche même sont utiles. Comme ces substances salutaires qu'il n'est besoin ni de goûter, ni même de toucher, dont le parfum est efficace, la vertu répand de loin et sans qu'on la

voie son heureuse influence. Soit que la vertu ait libre carrière et jouisse de ses droits, soit qu'elle n'ait qu'un accès précaire et replie forcément sa voile ; inactive, silencieuse et circonscrite, ou brillant au grand jour, en quelque état qu'elle soit elle sert l'humanité. Crois-tu donc qu'un sage repos soit d'un exemple si peu utile?

Concluons que le parti le meilleur est de mêler le loisir aux affaires, lorsque des empêchements fortuits ou la situation politique font obstacle à la vie active. Car toutes les barrières ne sont jamais si bien fermées qu'un acte honorable ne puisse se faire jour. Qu'on trouve une ville plus malheureuse qu'Athènes à l'époque où trente tyrans la déchiraient. Treize cents des meilleurs citoyens avaient été immolés par eux ; et leur cruauté, loin de s'assouvir, s'irritait par ses excès même. Cette ville où siégeait l'Aréopage, ce tribunal si vénéré, qui possédait un sénat auguste et un peuple digne de son sénat, voyait chaque jour leurs bourreaux tenir leur sinistre conseil ; et la curie profanée était trop étroite pour tous ces tyrans. Quel repos pouvait-il y avoir pour une cité qui comptait autant de tyrans que de satellites? Nul espoir d'affranchissement ne pouvait même s'offrir aux âmes ; on n'entrevoyait nul remède contre tant de fléaux déchaînés. Où eût-elle trouvé, la malheureuse ville, assez d'Harmodius?

Socrate cependant était au milieu de ce peuple, de ces sénateurs qui pleuraient et qu'il consolait ; qui désespéraient de la république et qu'il rassurait ; au milieu de ces riches qu'effrayait leur opulence et auxquels il reprochait le tardif repentir d'une fatale avarice ; et il offrait à qui voulait l'imiter le grand exemple d'un citoyen qui marche libre en face de trente despotes. Voilà celui que cette même Athènes fit mourir en prison : il avait impunément bravé une légion de tyrans, et la cité libre ne put souffrir la liberté d'un homme. Sachons par là que même dans une patrie esclave l'occasion de payer de sa personne ne manque pas au sage, et que dans une ville florissante et prospère la cupidité, l'envie et mille autres vices, sans gardes armés, n'y sont pas moins rois.

Ainsi, selon que le permettent les circonstances politiques ou notre destin personnel, il faut étendre ou resserrer notre sphère d'action, mais agir en toute occurrence sans que la crainte nous retienne engourdis. Et l'homme de cœur est celui qui de toutes parts en butte à d'imminents périls, quand le bruit des armes et des chaînes résonne autour de lui, ne brise point son courage aux écueils, comme aussi ne s'y dérobe pas : s'enterrer n'est point se sauver. « J'aime mieux cesser d'être, disait, je crois, Curius Dentatus, que d'être mort dès cette vie. » Quoi de pire en effet que de se voir effacé du nombre des vivants avant l'heure du trépas? Créons-nous un tout autre sort : si nous tombons sur une époque où la chose publique soit trop peu maniable, sacrifions davantage au loisir et aux lettres ; comme dans une traversée périlleuse, prenons terre plus souvent ; et sans

attendre que les affaires nous quittent, prenons congé d'elles les premiers.

IV. Il faut considérer d'abord ce que nous sommes, puis ce que nous voulons entreprendre, enfin les hommes pour lesquels et avec lesquels nous devons agir. Ce que nous sommes, ai-je dit, avant tout! car presque toujours l'amour-propre nous exagère nos forces. L'un échoue pour avoir trop compté sur son éloquence ; l'autre Impose à ses biens plus de charges qu'ils n'en peuvent porter ; l'autre accable son corps débile de fonctions trop laborieuses. Ceux-ci ont une modestie peu propre aux débats civils, qui veulent être abordés avec assurance, ceux-là une raideur malvenue à la cour. Quelques-uns ne sont pas maîtres d'une susceptibilité prompte à s'indigner, à s'échapper en discours imprudents. Il en est qui ne peuvent réprimer leur humeur railleuse ni retenir un bon mot qui peut les perdre. À tous ces gens-là le repos vaut mieux que les affaires : tout caractère indomptable et farouche doit fuir ce qui peut irriter sa dangereuse indépendance.

V. Il faut ensuite apprécier nos entreprises et mesurer nos facultés à nos projets. Car il doit toujours y avoir plus de puissance dans le porteur que dans le fardeau, qui nécessairement nous écrase, s'il dépasse nos forces.^[12] Il est encore des affaires moins grandes par elles-mêmes que parce qu'elles deviennent le germe fécond de mille autres : celles-là aussi doivent être évitées pour les embarras multiples qu'elles enfantent successivement. N'abordons pas non plus celles dont on n'est plus libre de se retirer ; mettons la main aux choses que nous puissions ou terminer, ou du moins espérer voir finir. Renonçons à celles dont nos efforts ne peuvent qu'étendre le cercle et qui ne s'arrêtent point où on l'a voulu.

VI. Enfin il faut choisir les hommes, voir s'ils sont dignes que nous leur consacrons une partie de notre existence, si le sacrifice de notre temps leur profitera. Certains nous croient leurs obligés à raison de nos propres services. Athénodore disait qu'il n'irait point même souper chez qui ne penserait pas lui en avoir obligation. C'était assez dire qu'il irait bien moins encore chez ceux qui prétendent payer d'un dîner un service d'ami et comptent chaque plat pour un cadeau,^[13] comme si c'était pour nous faire honneur qu'ils boivent et mangent outre mesure. Qu'on leur ôte témoins et convives, l'orgie à huis clos ne les charmera guère.

Demande-toi si c'est à l'action ou aux loisirs studieux et à la contemplation, que la nature t'a fait le plus apte, puis incline où te porte l'instinct de ton génie, Isocrate saisit et entraîna d'autorité Ephorus loin du barreau, lui croyant plus de dispositions pour écrire l'histoire. Car les vacations forcées réussissent mal, tout labeur contre nature est stérile.^[14]

VII. Mais rien n'est douloureux à l'âme comme une amitié fidèle et tendre. Quel trésor que des cœurs prêts à recevoir sans danger pour nous tous nos

secrets, des consciences moins sévères que la nôtre, des hommes dont l'entretien charme nos soucis, dont le prudent conseil nous éclaire dont la gaieté dissipe nos chagrins, dont la vue seule nous réjouit! Choisissons-les ces amis, autant qu'il se peut, libres de passions. Le vice en effet s'insinue, et de proche en proche il se communique ; son contact seul est funeste. Si donc en temps de peste on doit prendre garde de s'arrêter auprès des personnes déjà infectées et que le fléau dévore, car nous contracterions leur mal et leur atmosphère seule nous empoisonnerait ; de même dans le choix de nos amis nous tâcherons de nous associer les âmes qui ont le moins perdu de leur pureté.

C'est inoculer le fléau que de mêler à ce qui est malade ce qui ne l'est pas ; non que je te prescrive de ne chercher, de n'attirer vers toi que le sage : car où le trouver ce mortel que nous poursuivons depuis tant de siècles? Le meilleur, c'est le moins mauvais. À peine aurais-tu la chance d'un plus heureux choix, quand tu chercherais parmi les Platon, les Xénophon et tous les rejetons de la souche socratique, quand tu pourrais puiser au siècle de Caton, qui produisit bien des hommes dignes d'avoir Caton pour contemporain, et bien des artisans de crimes les plus atroces que nulle part on ait vus. Car il fallait l'une et l'autre espèce d'hommes pour que Caton pût être compris. Caton dut avoir affaire aux bons pour en être admiré, et aux méchants, pour mettre sa vertu à l'épreuve. Mais aujourd'hui, par cette grande disette de gens de bien, soyons moins dédaigneux dans nos choix. Toutefois, évitons notamment ces gens moroses qui se lamentent sur tout, qui se complaisent à voir en tout des sujets de plainte. Même constamment fidèle et dévoué, c'est toujours un ennemi de ton repos qu'un compagnon irritable et à tout propos pessimiste.

VIII. Passons à la propriété, source la plus féconde des tribulations humaines.^[15] Car si tu mets dans la balance d'un côté tous nos autres tourments : morts, maladies, craintes, regrets, douleurs et travaux à subir, et de l'autre les maux qu'enfante l'intérêt, ce dernier côté l'emportera de beaucoup. Il faut songer ici combien c'est un plus léger chagrin de ne pas posséder que de perdre et nous comprendrons que la pauvreté est d'autant moins en butte aux regrets cuisants, qu'elle a moins de dommages à craindre. C'est une erreur de penser que le riche endure plus courageusement les pertes que le pauvre! les plus grands corps sentent aussi bien que les plus petits la souffrance des blessures. Bion dit ingénieusement : « Il est aussi douloureux aux têtes chevelues qu'aux têtes chauves^[16] de se sentir épiler. » Il en est de même, sache-le bien, du riche et du pauvre : la perte est pénible à l'un comme à l'autre ; leur argent faisait corps avec eux : la séparation ne s'opère pas sans déchirement. Au reste, il est plus supportable, je le répète, et plus aisé de ne pas acquérir que de se voir dépouiller ; et tu trouveras des visages plus riants chez ceux que la fortune ne

visita jamais que chez ceux qu'elle a délaissés. Il l'avait compris, ce Diogène, cette âme grande et virile ; et il s'arrangea de manière que rien ne pût lui être ravi. Appelle cela pauvreté, dénuement, détresse, flétris cette sécurité de tel nom que tu voudras, je veux croire que là n'est pas le bonheur, si tu me montres quelque autre état à l'abri des spoliations. Ou je me trompe, ou c'est être roi parmi tant d'hommes cupides et fourbes, parmi tant de larrons et de pirates, que d'être le seul à qui l'on ne puisse faire tort. Si l'on conteste la félicité de Diogène, que l'on doute aussi de la condition des dieux immortels et s'ils peuvent vivre heureux sans métairies, sans jardins, sans riches campagnes peuplées de colons étrangers, sans argent à gros intérêts sur la place.

Ne rougis-tu pas, ô homme! de t'ébahir ainsi devant les richesses? Lève tes regards vers le ciel : tu verras les dieux nus, donnant tout, ne se réservant rien. Appelleras-tu pauvre, plutôt que semblable aux dieux, l'homme qui s'est dépouillé des dons du hasard? L'homme heureux, selon toi, sera-ce un Démétrius, cet affranchi de Pompée, qui n'eut pas honte d'être plus opulent que son maître? Chaque jour la liste de ses esclaves, comme à un général les rôles de son armée, était apportée à cet homme, qui, dès le principe, eût dû se trouver riche avec deux esclaves suppléants et un bouge moins étroit. Diogène, lui, n'avait qu'un serviteur, lequel prit la fuite : on lui indiqua où il était ; il ne parut point que ce fût la peine de se le faire ramener. « Ce serait une honte, dit-il, que Manès pût vivre sans Diogène, et que Diogène ne pût vivre sans Manès. » Je m'imagine l'entendre ajouter ; « Fortune! va faire ailleurs de tes tours! il n'y a plus rien à toi chez Diogène. Mon esclave s'est enfui ; je dis mal : c'est un homme libre qui est parti. »

Une troupe d'esclaves exige le vêtement et la nourriture! Il faut fournir aux nombreux estomacs de la plus vorace des engeances, lui acheter des habits, surveiller toutes ces mains si rapaces, enfin tirer parti d'êtres qui ne servent qu'en pleurant et en maudissant. Combien est plus heureux l'homme qui n'a de frais à faire que pour celui qu'il coûte le moins de refuser, c'est-à-dire que pour lui-même! Mais n'ayant pas cette force en nous, ayons de moins amples patrimoines : nous serons moins exposés aux injures du sort. Les tailles moyennes, qui peuvent se ramasser sous le bouclier, valent mieux à la guerre que celles qui dépassent les autres, et qui offrent en tous sens une grande surface aux blessures. La vraie mesure de fortune est celle qui, sans tomber dans la pauvreté, ne s'en éloigne pas de beaucoup.

IX. Cette situation nous plaira, si d'abord nous avons du goût pour l'économie, sans laquelle les plus grandes richesses ne suffisent point, et avec laquelle les plus minces fournissent assez, d'autant que la ressource est à notre portée et que la pauvreté économe peut se tourner en vraie richesse. Habitue-

nous à éloigner de nous le faste, et à priser dans les choses l'utilité, non l'éclat. Mangeons pour apaiser la faim, buvons pour éteindre la soif ; ne payons au plaisir charnel que le tribut nécessaire. Sachons nous servir de nos jambes, régler notre table et notre costume non sur les exemples modernes, mais comme nous y invitent les mœurs de nos pères. Sachons nous fortifier dans la continence, repousser le luxe, fuir l'intempérance, calmer notre colère, envisager de sang-froid la pauvreté, cultiver la frugalité (dussions-nous avoir quelque honte d'apaiser à peu de frais des appétits naturels), tenons comme à la chaîne nos fougueuses espérances et notre imagination élancée vers l'avenir, et faisons en sorte que nos richesses viennent de nous-mêmes plutôt que de la Fortune. Oui, il est impossible, au milieu des variables et injustes caprices du sort, que de nombreux coups de vent ne frappent pas ceux qui déploient de trop vastes agrès : réduisons nos biens à d'étroites limites, et les coups porteront à faux.

Aussi a-t-on vu bien souvent des exils et des disgrâces salutaires ; et de légers malheurs en ont guéri de plus graves, quand l'homme, sourd aux sages conseils, ne comportait pas un traitement plus doux. Eh! ne lui est-il pas utile que la pauvreté, l'ignominie, le renversement de sa position, le sauvent d'un grand mal par un moindre? Accoutumons-nous donc à pouvoir manger sans un peuple de convives, à nous faire servir par moins de valets, à n'avoir d'habits que pour l'usage qui les fit inventer, à être logés moins au large. Ce n'est pas seulement aux courses et aux luttes du cirque, c'est dans la carrière de la vie qu'il faut apprendre à tourner court.

Même les dépenses pour les études, les plus nobles de toutes, ne me paraissent raisonnables que si elles sont modérées. Que me font ces immenses quantités de livres, et ces bibliothèques dont le maître en toute sa vie peut à peine lire les titres? Cette masse d'écrits surcharge plutôt qu'elle n'instruit ; et il vaut bien mieux s'adonner à un petit nombre d'auteurs que d'en effleurer des milliers. Quatre cent mille volumes furent brûlés à Alexandrie ; superbe monument d'opulence royale! répéteront des enthousiastes, après Tite Live, qui appelle cela l'œuvre de la magnificence et de la sollicitude des rois. Il n'y eut là ni magnificence ni sollicitude ; il y eut faste littéraire, que dis-je, littéraire? ce n'est pas pour les lettres, c'est pour la montre qu'on fit ces collections ; ainsi, chez le grand nombre, chez des gens qui n'ont même pas l'instruction d'un esclave, les livres, au lieu d'être des moyens d'étude, ne font que parer des salles de festin. Achetons des livres pour le besoin seulement, jamais pour l'étalage.

« Mais je dépense plus honorablement de cette manière qu'en vases de Corinthe et en tableaux!^[17] » C'est un vice en tout que l'excès. Y a-t-il à excuser l'homme qui agence le citre^[18] et l'ivoire en bibliothèque, qui va cherchant partout les œuvres bien complètes de tel auteur inconnu ou méprisé, et devant

ses milliers de volumes, bâille, admirant par-dessus tout les tranches et les titres? Aussi est-ce chez les moins studieux que tu verras tout ce qu'il y a d'orateurs et d'historiens et des cases superposées du plancher au plafond ; jusque dans les bains et les thermes, on a sa bibliothèque d'un poli parfait, comme indispensable ornement de maison. Tu pardonnerais volontiers cette manie, si elle provenait d'un excès d'amour pour l'étude ; mais ces recueils précieux, mais, avec leurs portraits, les écrits de ces divins génies s'achètent pour le coup d'œil. Ils vont décorer des murailles.^[19]

X. Mais tu es tombé dans une position difficile, et inopinément des malheurs publics ou personnels sont venus t'enlacer d'un réseau que tu ne saurais dénouer ni rompre. Songe que les prisonniers ont d'abord peine à supporter le poids de leurs fers et de leurs entraves : peu à peu le désespoir fait place à des dispositions plus résignées ; la nécessité leur enseigne à tout subir avec courage, l'accoutumance le leur rend facile. Point de situation dans la vie qui n'ait ses douceurs, ses heures de relâche, ses plaisirs, pourvu qu'au lieu de se croire à plaindre, on travaille à se faire envier.

Le meilleur titre que la nature ait à notre reconnaissance, c'est que sachant pour quelles misères nous naissons, elle a imaginé, comme adoucissement à nos peines, l'habitude qui nous familiarise vite avec ce qu'elles ont de plus rude.^[20] Nul n'y résisterait, si les adversités avaient dans leur durée la même violence qu'au premier choc. La fortune nous mène tous en captifs : l'un porte des fers dorés et plus lâches ; ceux de l'autre sont plus serrés et de métal grossier. Mais qu'importe? la même surveillance nous enveloppe tous ; ils sont enchaînés aussi ceux qui rivent nos chaînes,^[21] à moins qu'on ne juge moins lourde celle qui tient au bras gauche des gardiens. À celui-ci ses honneurs, à celui-là son opulence, à ce troisième sa noblesse, à cet autre son obscurité, sont autant de liens odieux ; certains hommes sentent peser sur leur tête le pouvoir d'autrui, quelques-uns le leur propre ; tel a l'exil pour prison, tel autre le sanctuaire. Tout état est un esclavage. Accoutumons-nous donc au nôtre ; plaignons-nous-en le moins possible, et sachons saisir tout ce qu'il s'y rattache d'avantages. Il n'est pas de sort si pénible qu'un bon esprit n'y trouve quelque dédommagement. Souvent, par une habile distribution, un très petit espace se prête à une foule d'emplois, et l'enclos le plus resserré devient habitable à qui sait en tirer parti. Oppose la raison à tous les obstacles : devant elle les âpres écueils s'aplanissent, les étroits sentiers s'élargissent, et les fardeaux sont moins lourds à qui sait les porter. Il ne faut pas non plus que nos désirs volent trop loin ; ne leur laissons que l'horizon le plus proche, puisqu'ils ne peuvent souffrir une captivité absolue. Renonçons à ce qui n'est point pour nous ou qui coûte trop de peine ; allons à ce qui appelle notre main et sourit à nos espérances ;^[22] mais sachons que toutes choses sont

également frivoles ; à l'extérieur diverses formes, au fond mêmes vanités.

N'envions point ceux qui tiennent les hauts rangs : leur apparente élévation n'est que le penchant d'un précipice. À leur tour ceux qu'un sort perfide a mis sur ces postes glissants auront moins à craindre s'ils dépouillent l'orgueil naturel de leur fortune, s'ils font descendre leur grandeur le plus qu'ils pourront vers le plain-pied des autres hommes.

Il en est plus d'un sans doute que la nécessité enchaîne à ces sommets d'où l'on peut tomber, mais d'où l'on ne descend point ; qu'ils témoignent du moins que le plus lourd de leur tâche est d'être obligés de peser sur les autres ; qu'ils sont bien moins élevés que cloués à leurs charges. À force d'équité, de douceur, d'humanité dans le commandement, de générosité dans leurs grâces, qu'ils se ménagent pour les chutes à venir maint adoucissement, et que, suspendus sur l'abîme, cet espoir les rassure un peu. Mais rien ne préserve mieux de ces orages de l'âme que de fixer toujours quelque limite à son élévation et, au lieu d'attendre que la Fortune nous quitte à sa fantaisie, de s'exhorter soi-même au repos bien en deçà du dernier terme. Ainsi nous ressentirons encore la pointe de quelques désirs, mais bornés, qui ne nous jetteront pas dans l'incertain et l'infini.

XI. Ceci s'adresse aux âmes imparfaites, faibles et non encore guéries ; je ne parle pas au sage. Celui-là n'a pas à marcher d'un pas timide et par tâtonnements ; il a tellement foi en lui-même qu'il avancera sans hésiter à l'encontre de la Fortune et jamais ne lâchera pied devant elle. Car en quoi pourrait-il la craindre ? Ses esclaves, son avoir, son rang parmi les hommes, tout son être enfin et ses yeux et ses mains, et le reste des choses qui peuvent rattacher à la vie, le sage met tout cela, met tout son être enfin nombre des objets précaires ; il use de la vie comme d'un prêt, qu'il va rendre sans chagrin à la première répétition. Et loin de le rabaisser à ses propres yeux, cette idée qu'il ne s'appartient pas lui fait apporter en toute chose autant de scrupule et de circonspection qu'une conscience religieuse et pure en met dans la conservation d'un dépôt. Sommé de rendre, il ne voudra pas chicaner avec la Fortune, il lui dira : « J'ai possédé, j'ai joui, je te rends grâce. Il m'en a coûté cher pour utiliser ton bien ; mais tu l'ordonnes, je te le remets avec reconnaissance et de grand cœur. Veux-tu me laisser quelque chose de toi, je saurai encore le garder. En disposes-tu autrement, mon argent, soit monnaie, soit ciselures, ma maison, mes esclaves, je rends, je restitue tout cela. »

Si c'est la nature, notre première créancière, qui nous appelle à restitution, disons-lui de même : « Reprends cette âme meilleure que tu ne me l'as donnée. Sans tergiverser, ni reculer, je te représente volontairement ce que j'ai reçu de toi sans le savoir ; emporte-le. » Retourner au lieu d'où l'on est venu, qu'y a-t-il là de si terrible ? Celui-là vivra mal qui ne saura pas bien mourir. La vie est la

première chose qu'il faut réduire à sa vraie valeur : compte-la au nombre de tes servitudes. « On ne peut souffrir, dit Cicéron, les gladiateurs qui s'abaissent à tout pour obtenir la vie ; on s'intéresse à ceux qui portent sur le front le mépris du trépas. » Ainsi de nous : c'est une cause ordinaire de mort que la peur de mourir. Dans les jeux qu'elle se donne à elle-même la Fortune dit au lâche : « Pourquoi t'épargnerais-je, indigne combattant? Tu seras d'autant plus déchiré de coups et de blessures que tu ne sais pas tendre la gorge. Mais tu vivras plus longtemps et ton agonie sera plus courte, toi qui, sans baisser la tête ni te couvrir de tes mains, reçois en brave le fer ennemi. »

Qui craint la mort ne fera jamais acte d'homme vivant ; mais celui qui sait bien que dès l'heure où il fut conçu son arrêt fut porté, celui-là vivra selon les termes de l'arrêt, et en même temps, par la même force d'âme, fera en sorte que nul événement ne soit imprévu pour lui. En voyant d'avance le possible comme certain, il amortira le choc de tous les maux : car, à l'homme qui s'y tient prêt, qui les attend, ils n'apportent rien de nouveau ; mais celui qui, plein de sécurité, ne prévoit que d'heureuses chances, est accablé lorsqu'ils arrivent. La maladie, la captivité, ma maison qui s'écroule ou s'enflamme, rien de tout cela ne peut me surprendre. Je savais dans quelle orageuse société m'avait confiné la nature ; j'ai tant de fois ouï dans mon voisinage le cri des funèbres adieux, tant de fois vu passer devant ma porte la torche et les bougies des obsèques prématurées ;^[23] l'écroulement de quelque haut édifice a tant de fois frappé mon oreille ; tant de liaisons commencées au forum, au sénat, dans les entretiens, ont pour moi disparu dans la nuit qui est venue séparer nos mains unies et heureuses de fraterniser ! Puis-je m'étonner jamais de voir fondre sur moi des périls qui n'ont cessé de planer sur moi ? Combien cependant s'exposent à la mer sans songer aux tempêtes ! Ne rougissons pas de prendre d'un méchant auteur une bonne pensée. Publius, talent plus vigoureux que les tragiques et que les comiques, quand il renonce aux plates bouffonneries et à ces propos qui s'adressent aux derniers rangs de l'amphithéâtre, Publius^[24] nous dit, entre autres sentences qui s'élèvent non-seulement au-dessus du brodequin, mais même du cothurne :

Le trait qui m'a frappé peut frapper tous les hommes.

Si nous gravons cela au fond de notre âme, si nous regardons tous les maux, qui journellement pullulent sous nos yeux, comme ayant le chemin aussi libre vers nous que vers les autres, nous nous trouverons armés bien avant l'attaque. Il n'est plus temps de s'aguerrir au péril quand le péril est en présence. « Je ne pensais pas que cela dût être ! Je n'aurais jamais cru l'événement possible ! » Et pourquoi non ? Où sont les richesses que l'indigence, la faim, la mendicité, ne suivent pas de près ? Quelle dignité avec sa prétexte, son bâton d'augure et sa chaussure patricienne, ne marche pas voisine de l'accusation, du bannissement,

des notes infamantes, de mille flétrissures et du dernier mépris? Quelle est la royauté que n'attendent pas la chute et la dégradation, et le vainqueur et le bourreau? Révolutions que ne séparent point de longs intervalles ; la même heure peut nous voir sur le trône et aux genoux d'un maître.^[25]

Souviens-toi que toute condition est chancelante, et que les revers d'autrui peuvent aussi t'atteindre. Tu es riche? L'es-tu plus que Pompée? Eh bien, lorsque Caius, son parent de vieille date, hôte de nouvelle espèce, lui ouvrait le palais de César pour lui fermer sa propre maison, Pompée manqua de pain et d'eau. Il possédait des fleuves entiers qui naissaient et finissaient dans ses domaines, et il mendia l'eau des gouttières, il périt de faim et de soif dans le palais de son parent, de son héritier, qui marchandait les solennelles obsèques de l'affamé.^[26]

Tu fus honoré des plus hauts emplois? Furent-ils aussi grands, aussi inespérés, aussi illimités que ceux de Séjan? Le jour où le sénat lui avait fait cortège, il fut mis en pièces par le peuple, et, de celui que les dieux et les hommes avaient comblé de toutes les faveurs possibles, il ne resta rien pour le croc du bourreau.

Tu es roi? Je ne te renverrai ni à Crésus qui par ordre du vainqueur monta sur le bûcher puis le vit éteindre, survivant ainsi à la royauté et au supplice ; ni à Jugurtha qui en une même année fit trembler le peuple romain et reput ses yeux comme captif. Nous avons vu Ptolémée roi d'Afrique, et le roi d'Arménie, un Mithridate, dans les fers de Caligula ; l'un envoyé en exil, l'autre ne souhaitant rien qu'un exil moins perfide. Dans ces énormes vicissitudes de fortunes qui s'élèvent et qui tombent, si l'on n'envisage les maux possibles comme certains, on donne contre soi trop de forces à l'adversité, laquelle est désarmée dès qu'on l'ose voir venir. Une autre règle à suivre est de ne point travailler pour des choses vaines ou vainement, c'est-à-dire de ne pas aspirer à ce qu'on ne peut atteindre, ou à des conquêtes après lesquelles, à notre grande honte, une tardive lumière nous découvre le néant de nos ambitions ; en un mot, que nos travaux n'aillent pas échouer sans effet ou que les effets ne soient pas indignes des travaux. Car c'est là presque toujours ce qui contriste : le défaut de succès ou un succès dont on rougit.

XII. Retranchons ces allées et venues habituelles au peuple d'oisifs qui court sans cesse maisons, théâtres, places publiques avec des offres de service à tout venant, et l'air toujours affairé.^[27] Demande à l'un d'eux sortant de chez lui où il va et ce qu'il compte faire : il te répondra qu'en vérité il n'en sait rien, mais qu'il verra du monde, qu'il fera quelque chose. Ils errent à l'aventure, à la quête des occupations et saisissant, non ce qu'ils auraient projeté de faire, mais ce que leur offre le hasard. Sans objet, sans résultat dans leurs courses, ils sont comme ces fourmis qui grimpent le long des arbustes et montent au sommet pour

redescendre à vide jusqu'à terre. Voilà l'image de presque tous ces gens dont on qualifierait à bon droit l'existence de laborieuse inoccupation. C'est pitié de les voir courir comme à un incendie, heurtant ceux qui passent, tombant et faisant tomber ; et pourquoi s'évertuent-ils tant ? Pour donner un salut qu'on ne leur rendra point, ou grossir le deuil d'un mort qu'ils ne connaissent pas, ou assister au procès d'un plaideur par état, aux fiançailles d'un homme qui change de femme : à tout instant, ou suivre une litière qu'en certains endroits ils portent eux-mêmes. Ils rentrent chez eux excédés de fatigues infructueuses ; ils jurent qu'ils ne savent pourquoi ils sont sortis, ni où ils sont allés ; et c'est à recommencer demain sur les mêmes allures qu'aujourd'hui.

Que toute peine donc se propose un but, un résultat. À défaut de motifs réels, les esprits inquiets et les fous s'agitent pour de creuses chimères, car il faut même à de telles gens quelque espoir pour se remuer, incités qu'ils sont par des apparences telles quelles, dont l'imagination préoccupée ne reconnaît pas tout le néant. De même chacun de ces hommes, qui ne sortent que pour grossir la foule, a mainte idée frivole et vaine qui le promène par la ville et, sans qu'il ait la moindre affaire devant lui, l'arrache de son lit dès l'aurore, l'envoie heurter à vingt portes différentes, saluer vingt nomenclateurs ; et refusé presque partout, la personne qu'il trouve le plus difficilement chez elle, c'est lui-même.

De cette maladie procède un vice des plus odieux, la manie d'écouter, de s'enquérir de ce qui se sait, de ce qui ne se sait pas, d'apprendre une foule de choses qu'il est dangereux de raconter et dangereux d'entendre. C'est, je crois, à ce propos que Démocrite a dit au début de son livre : « Qui voudra vivre tranquille ne se chargera pas de nombreuses affaires, publiques ou privées, s'entendant par là sans doute celles qui sont superflues, car les nécessaires, soit privées, soit publiques, il faut s'y vouer, fussent-elles nombreuses, fussent-elles infinies ; mais quand ce n'est pas la voix solennelle du devoir qui commande, il faut s'abstenir d'agir. »

XIII. Celui qui entreprend beaucoup donne souvent prise à la Fortune ; le plus sûr est de la tenter rarement, de songer sans cesse à ses caprices et de ne se rien promettre de sa constance. Je m'embarquerai, à moins de quelque incident ; je serai prêteur, si rien n'y met obstacle ; ma spéculation réussira, s'il ne survient quelque traverse. Voici pourquoi nous soutenons qu'il n'arrive au sage rien d'inattendu : nous l'affranchissons, sinon des accidents, du moins des erreurs communes ; toutes choses ne tournent pas comme il l'a voulu, mais comme il l'a prévu. Or il a prévu avant tout que ses plans pouvaient rencontrer des résistances. Et il faut bien que le regret d'avoir désiré en vain soit moindre chez l'homme qui ne s'est pas promis en tout cas le succès.

XIV. Prenons aussi cette facilité d'humeur qui n'embrasse pas trop

ardemment un premier projet ; passons de bonne grâce où le sort nous mène ; ne redoutons point de changer de vues ou d'état : seulement ne tombons pas dans cette vicieuse mobilité de plans qui est le plus grand ennemi de notre repos. Car si l'obstination est une cause nécessaire de misère? et d'angoisses, puisque à chaque instant la Fortune lui arrache quelque illusion, un mal bien plus grave, c'est la légèreté qui ne se fixe nulle part. Deux fléaux pour la paix de l'âme : ne pouvoir ni changer ses plans, ni souffrir son sort. Détachons-nous donc entièrement du dehors pour revenir à nous : que sûre d'elle-même, heureuse et fière de ses avantages, notre âme se retire, le plus qu'elle pourra, de ce qui n'est pas elle, et que désormais toute à soi, insensible aux pertes, elle prenne en bonne part jusqu'à l'adversité. À la nouvelle d'un naufrage qui l'avait totalement ruiné, notre Zénon ne dit que ces mots : « La Fortune veut que je philosophe plus à l'aise. » Un tyran menaçait le philosophe Théodore de le faire mourir, de le priver même de sépulture : « Tu peux te satisfaire, répliqua celui-ci ; j'ai une pinte de sang à ton service. Quant à la sépulture, tu es bien simple de croire qu'il m'importe de pourrir dans la terre plutôt que dessus. »

Canus Julius, grand homme s'il en fut, et qui n'a rien à perdre de notre admiration pour être né dans ce siècle-ci, venait d'avoir une longue altercation avec Caligula.^[28] Le voyant sortir, le nouveau Phalaris lui dit : « Ne te flatte pas d'une fausse espérance, j'ai donné l'ordre de ta mort. — Grand merci! très excellent prince, » fut la réponse de Canus. Quel sens avait-elle? Je ne sais, car elle m'en présente plusieurs. Était-ce un sarcasme, une manière de peindre l'affreuse tyrannie sous laquelle la mort devenait une grâce? Lui reprochait-il ses scènes de frénésie journalière, où il se faisait remercier de ceux même dont il égorgeait les fils ou confisquait les biens? Ou acceptait-il avec joie la mort comme un affranchissement? Quoi qu'il en fût, sa réponse est celle d'une grande âme. Caligula, dira-t-on peut-être, était capable après cela de le condamner à vivre. Canus n'eut pas cette crainte : il savait le tyran fidèle à sa parole quand il promettait le supplice. Croirais-tu que les dix jours qui le séparaient de la mort, il les passa sans le moindre souci? On a peine à concevoir tout ce que dit, tout ce que fit cet homme, et quelle fut sa tranquillité. Il jouait aux échecs, lorsque le centurion, qui traînait au supplice une troupe de condamnés, le fit appeler à son tour. Canus alors compte ses pièces, dit à son adversaire : « N'allez pas après ma mort vous vanter faussement de m'avoir battu ; » et au centurion : « Vous serez témoin que j'ai sur lui l'avantage d'une pièce. » Était-ce là jouer aux échecs? C'était se jouer du tyran. Ses amis étaient consternés de l'immense perte qu'ils allaient faire : « Pourquoi cette tristesse? leur dit-il. Vous cherchez encore si l'âme est immortelle ; moi, je vais le savoir tout à l'heure. » Et il ne cessa pas, même au dernier moment, de chercher la vérité, et de demander à sa propre mort

une solution. Un philosophe attaché à sa personne l'accompagnait, et déjà ils approchaient du tertre où s'immolaient journellement à notre dieu Caligula des victimes humaines. « À quoi songez-vous en ce moment? demanda-t-il à Canus, et quelle pensée vous occupe? — Je me propose, dit celui-ci, d'épier, dans ce moment si rapide, si mon âme se sentira sortir. » Et il promit, s'il découvrait quelque chose, de venir chez tous ses amis leur révéler l'état des âmes. Voilà bien le calme au fort de l'orage. Voilà un homme digne d'être immortel, qui appelle son heure fatale en témoignage de la vérité. Sur l'extrême limite de la vie, il interroge son âme au départ, et veut s'instruire non seulement jusqu'à son trépas, mais par son trépas même. Nul ne philosopha plus avant dans la mort. Aussi n'as-tu pas à craindre notre indifférence, ô grand homme, ô précieuse renommée! Nous te signalerons à la mémoire des siècles, illustre victime, qui tiens ta grande place dans les massacres de Caius.

XV. Mais que sert d'avoir repoussé les causes d'affliction personnelle? Il est des instants où une sorte d'horreur pour le genre humain nous saisit, à la rencontre de tant de crimes heureux, en voyant combien la simplicité de cœur est rare ; l'innocence peu connue ; la bonne foi, si elle ne profite, presque nulle part ; les gains de la débauche non moins odieux que ses profusions ; la vanité, pressée de franchir ses bornes naturelles jusqu'à vouloir briller par l'infamie. La pensée se perd dans cette nuit ; et de l'écroulement pour ainsi dire des vertus qu'il n'est ni permis d'espérer chez les autres, ni utile de posséder, il ne surgit plus que ténèbres.

Il faut donc nous plier à ce tour d'esprit, qui envisage moins l'odieux que le ridicule des vices de l'humanité ; il faut imiter Démocrite plutôt que son adversaire. Héraclite ne pouvait se trouver en public sans verser des larmes, et Démocrite riait sans cesse. Dans tout ce que nous faisons l'on ne voyait que misères, l'autre que puérités. Il faut tenir peu compte de quoi que ce soit et porter légèrement la vie ; le rire est ici plus humain que les larmes, et c'est mériter mieux de ses semblables de trouver en eux du plaisant que du triste. On leur laisse du moins quelque bon espoir ; mais il y a folie à pleurer ce qu'on désespère de réformer ; et à tout bien considérer, il est plus noble d'être gagné par le rire que par les pleurs. Le rire soulève une des plus légères affections de l'âme, il ne voit rien de grand, de sévère ni même de sérieux dans tout notre vain appareil. Qu'on réfléchisse sur chacune des choses qui nous font gais ou tristes, on sentira combien est vrai ce mot de Bion : « Toutes les affaires qui occupent les hommes sont de vraies comédies, et leur vie n'est ni plus respectable ni plus sérieuse que des embryons mal formés. » Mais le plus sage sera d'accepter tranquillement les mœurs communes et les vices des hommes sans se laisser aller ni aux rires ni aux larmes. Se tourmenter des misères d'autrui, c'est se vouer à

d'éternels chagrins ; en faire un sujet de risée serait une jouissance barbare, tout comme c'est une stérile politesse que de verser des pleurs et composer son visage parce que le voisin enterre son fils.

Et aussi, dans tes chagrins personnels, ne donne à la douleur que ce qu'exige non l'usage,^[29] mais la raison. Car le grand nombre ne verse de larmes que pour être vu ; elles tarissent quand les témoins s'en vont ; on croit malséant de ne pas pleurer quand tout le monde pleure. Elle est tellement invétérée en nous cette fausse honte qui nous assujettit à l'opinion, que la chose la plus naturelle, la douleur, arrive elle-même à l'affectation.

Une autre considération bien légitime qui d'ordinaire contriste l'âme et la jette dans l'anxiété, c'est la fin malheureuse des hommes vertueux. C'est Socrate contraint de mourir dans les fers ; Rutilius de vivre dans l'exil ; Pompée et Cicéron de tendre la gorge à leurs clients ; Caton, cette vivante image des vertus, se courbant sur son glaive et témoignant que le coup qui l'immole immole aussi la république. Quelle âme n'est torturée de voir la Fortune si inique dans ses récompenses ? qu'espérer désormais, nous tous, quand les plus hommes de bien subissent les pires^[30] destinées ? Que faire donc ? Examiner comment chacun d'eux a souffert la sienne : s'ils l'ont fait en héros, souhaiter leur courage ; si c'est lâchement et en femmes qu'ils périrent, leur perte est nulle pour l'humanité. Ou ils sont dignes que leur vertu te fasse envie, ou leurs cœurs pusillanimes ne valent pas un regret. Quelle honte ne serait-ce point, si la mort courageuse d'un grand homme n'enfantait que des lâches ? Louons plutôt en lui un héros digne à jamais de nos éloges, et disons : « O l'homme de cœur ! O l'homme heureux ! te voilà libre des accidents humains, de l'envie, de la maladie, libre de la captivité : ce n'est pas toi que les dieux ont cru digne de la mauvaise fortune ; c'est elle qu'ils ont crue indigne de pouvoir jamais rien sur toi. » Quant à ceux qui fuient la lutte et qui du sein de la mort tournent encore les yeux vers la vie, il faut les ramener forcément à l'ennemi.

Je ne veux pleurer ni l'homme qui est dans la joie ni celui qui verse des larmes : le premier a séché les miennes ; l'autre, s'il en répand, n'est plus digne d'en obtenir de moi. Quoi ! je pleurerais Hercule expirant dans les flammes ; Régulus percé de clous qui le déchirent ; ou Caton, de son propre fer ?^[31] Ils ont tous, au prix de quelques jours de vie, acheté une éternelle gloire ; ils sont arrivés par la mort à l'immortalité.

Il est encore une source féconde de sollicitudes, c'est le pénible soin qu'on prend de se composer et de ne se jamais montrer tel qu'on est, comme font tant d'hommes dont toute la vie est un mensonge, une représentation de théâtre. Quel supplice que d'avoir sans cesse les yeux sur nous-mêmes, et de trembler qu'on ne nous reconnaisse pour n'être pas ce que nous semblons ! Quelle anxiété de

tous les instants que de prendre le moindre coup d'œil pour un jugement porté sur nous ! Car mille incidents viendront malgré nous nous dévoiler ;^[32] et dût-on réussir dans un rôle aussi difficile, quelle jouissance ou quelle sécurité, de passer sa vie sous le masque !

Mais quelle satisfaction dans cette simplicité franche qui n'a d'ornement qu'elle-même, qui ne jette pas un manteau sur ses mœurs ! On court le risque, il est vrai, d'être mésestimé, si tout en nous est sans voile pour tous ; car bien des gens dédaignent ce qu'ils abordent de trop prêt. Mais le vrai mérite n'a pas à craindre de rien perdre à un examen trop familier ; et, après tout, le dédain que nous attirerait la franchise vaut mieux que le supplice d'une continuelle dissimulation. Prenons toutefois un juste milieu : la distance est grande entre la franchise et le trop d'abandon.

Il faut aussi se retirer souvent en soi-même ; la fréquentation d'hommes qui ne nous ressemblent pas trouble l'âme la mieux réglée, réveille les passions et irrite ce qu'il peut y avoir en nous de parties faibles et mal guéries. Entremêlons toutefois les deux choses et cherchons tour à tour la solitude et le monde. L'une fait désirer de revoir les hommes, l'autre d'habiter avec soi ; elles se servent mutuellement de correctif ; la solitude guérit du dégoût de la foule, la société dissipe l'ennui de l'isolement.

Que l'esprit non plus ne soit pas toujours également tendu : appelons-le parfois aux délassements. Socrate ne rougissait pas de jouer avec des enfants ; et Caton cherchait dans le vin un allègement aux fatigues de la vie publique. Scipion,^[33] chargé de triomphes, ne dédaignait point de mouvoir en cadence ses membres aguerris, non pas en affectant ces molles attitude : aujourd'hui à la mode qui donnent à la démarche même un air plus qu'efféminé, mais selon la danse toute virile dont ces hommes antiques égayaient leurs jours de fête, et qui ne leur faisait rien perdre de leur dignité, quand ils eussent eu l'ennemi pour spectateur. Il faut donner du relâche à la pensée : elle se relève, après le repos, plus ferme et plus énergique. Comme on ne doit pas trop exiger du champ le plus fertile qu'épuiserait bientôt une production non interrompue, ainsi l'esprit le plus vigoureux se brise par un labeur trop assidu. Il veut, pour reprendre sa force, être détendu, relâché quelque peu. De la continuité des travaux résulte pour lui une sorte d'émoussement et de langueur.

Les hommes ne courraient pas avec tant d'ardeur aux divertissements et aux jeux, si un attrait naturel ne s'y rattachait : mais l'abus en ce genre ôte à l'esprit toute consistance et tout ressort. Ainsi le sommeil est indispensable à la réparation des forces ; cependant le prolonger et le jour et la nuit serait une vraie mort. Grande est la différence entre relâcher et dissoudre. Les législateurs ont institué des fêtes, réjouissances publiques obligées, qu'ils regardaient comme un

tempérament et une interruption nécessaire aux travaux. Et de grands hommes, m'a-t-on dit, se sont donné chaque mois leurs jours de vacance ; d'autres partageaient chaque journée entre le loisir et les occupations. Par exemple, je me rappelle Asinius Pollion, ce grand orateur ; passé la dixième heure,^[34] nulle affaire ne l'aurait retenu ; il n'ouvrait plus même ses lettres, crainte d'y trouver matière à de nouveaux tracas, et prenait deux heures pour se remettre des fatigues de tout le jour. D'autres décelaient au milieu de la journée et reportaient sur l'après-midi les affaires de moindre embarras. Nos pères ne voulaient point qu'après la dixième heure on fît de nouveaux rapports au sénat. À la guerre, le service de nuit est alternatif ; et qui revient d'expédition à sa nuit franche.

Ménageons nos forces intellectuelles et donnons-leur par intervalles un repos qui soit pour elles un aliment réparateur. La promenade dans les lieux découverts, sous un ciel libre et au grand air, récrée et retrempe nos facultés. Souvent un voyage en litière, un simple changement de contrée, donnent au moral une vigueur nouvelle, comme ferait encore un repas d'amis, un peu plus de vin que de coutume. Parfois même on peut aller jusqu'à l'ivresse, non pour s'y plonger, mais pour y noyer ses ennuis.^[35] Car elle les enlève, elle remue l'âme dans ses profondeurs, et entre autres affections chasse la mélancolie. On appelle *Liber* l'inventeur du vin, non parce qu'il provoque la licence des paroles, mais parce qu'il délivre l'âme des soucis qui la tyrannisent, parce qu'il lui donne plus d'assurance, de vigueur et d'audace à tout entreprendre. Mais le vin, comme la liberté, n'est salulaire que pris avec mesure. On croit que Solon et Arcésilaüs aimaient à boire ; on a reproché à Caton l'ivrognerie : on arriverait plutôt à rendre ce reproche honorable qu'à ravalier Caton. Mais que le remède ne soit pas trop fréquent : il pourrait tourner en habitude dangereuse ; seulement, à certains jours, convions notre âme à une gaieté franche et libre, et faisons quelque trêve à l'austère sobriété.

En effet, si nous en croyons un poète grec,^[36] *Il est doux par moments de perdre la raison*. Vainement il frappe au temple des Muses, l'homme qui reste de sens rassis, dit Pluton ; et Aristote : *Point de grand génie sans un grain de déraison*. L'imagination ne peut s'élever au grandiose et à la majesté du langage, si elle n'est fortement émue. C'est en dédaignant les pensées vulgaires et de tous les jours, c'est quand la souffle sacré l'exalte et la transporte, c'est alors qu'elle fait entendre des accents plus qu'humains. Elle ne peut atteindre à rien de sublime, à aucune œuvre ardue, tant qu'elle demeure en son assiette. Il faut qu'elle s'écarte de la voie commune, que toute à son élan et mordant son frein, elle entraîne son guide et le porte où il eût à lui seul désespéré de monter.

Je t'ai montré, cher Sérénus, les moyens de conserver à l'âme sa tranquillité, de la lui rendre, de résister à la subtile contagion des vices. Sache bien toutefois

qu'aucun de ces moyens n'est assez puissant pour préserver ce fragile trésor, si une active et continuelle vigilance n'entoure notre âme toujours prête à faillir.

[1] Rousseau semble s'être souvenu de tout ce passage dans son *Emile* : « Si j'étais riche, je n'irais pas me bâtir une ville à la campagne.... etc. »

[2] Les stoïciens. Voy. *Le Repos du sage*, XII.

[3] Voir *des Bienfaits*, VIII, II. « Je mets ma liberté à si haut prix que tous les rois du monde ne pourraient me l'acheter, » dit Descartes dans une de ses lettres.

[4] « C'est aux paroles à servir et à suivre, et que le Gascon y arrive, si le François n'y peut aller. » (Montaigne.)

[5] *De natura rerum*, III, 1804.

[6] Voir lettres II, XXVIII, LXIX, CIV.

[7] Voir aussi lettre 24.

Ce riche qui, d'avance usant tous les plaisirs,
Ainsi que son argent tourmente ses désirs,
S'écrie à son lever : « Que la ville m'ennuie!
Volons aux champs! c'est là qu'on jouit de la vie,
Qu'on est heureux. » Il part, vole, arrive ; l'ennui
Le reçoit à la grille et se traîne avec lui.
À peine il a de l'œil parcouru son parterre,
Et son nouveau kiosque et sa nouvelle serre,
Les relais sont mandés : lassé de son château
Il fuit, il court bâiller à l'opéra nouveau.
Ainsi, changeant toujours de dégoûts et d'asile
Il accuse les champs, il accuse la ville ;
Tous deux sont innocents, le tort est à son cœur
Un vase impur aigrit la plus douce liqueur.

(Delille, *Hom. des champs*, I)

[8] *Suum sequitur lumen semper innocentiam.*

[9] Voir *Brièveté de la vie*, VIII.

Que je plains le vieillard qui n'a que des années
Pour nous prouver qu'il a vécu! (Panard.)

[10] Comparer avec le chapitre XXXI du *Repos du Sage*.

[11] Peut-être y a-t-il ici une allusion à Thrasséas, dont le silence protestait sous Néron, et représentait l'opinion publique.

[12] Voir *de la Colère*, III, VII. « Ne t'engage pas dans une multiplicité d'actions ; si tu entreprends beaucoup d'affaires, tu ne seras pas exempt de fautes ; si tu les suis toutes, tu n'y pourras suffire ; si tu vas au-devant, tu seras accablé. » (*Ecclesiast.*, XI, 20.)

[13] Avant tout souviens-toi qu'en valable monnaie
De ton vieux dévouement un souper te surpaie.
D'une illustre amitié c'est donc là tout le fruit :
Un souper!... Et pourtant le maître en fait grand bruit.
De ses faveurs avare, il en tient bon registre.

(Juvén., V, trad. de Dubos.)

[14] Ne forçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grâce. (La Fontaine.)

[15] Voir de la Colère, III, XXXIII. *Radix omnium malorum cupiditas*. (Saint Paul.)

[16] Imité par Bossuet :

« C'est une folie de s'imaginer que les richesses guérissent de l'avarice, ni que cette eau puisse éteindre cette soif. Nous voyons par expérience que le riche à qui tout abonde n'est pas moins impatient dans les pertes que le pauvre à qui tout manque. Il en est comme des cheveux qui font toujours sentir la même douleur, soit qu'on les arrache d'une tête chauve, soit qu'on les tire d'une tête qui en est couverte. Ainsi chaque petite parcelle du bien que nous possédons tenant dans le fond du cœur par sa racine particulière, il s'ensuit manifestement que l'opulence n'a pas moins d'attache que la disette, au contraire, qu'elle est en ceci et plus captive et plus engagée, qu'elle a plus de liens qui l'enchaînent et un plus grand poids qui l'accable. » (*Serm. sur l'impénit.*)

[17] Voir *De la brièveté de la vie*, XII.

[18] *Armarium citro atque ebore aptanti*, leçon de quelques manus. préférable au *captanti* de toutes les éditions. Le *citro* est ce *thuya* d'Algérie dont on fait des meubles si élégants. « Le citre aux taches d'or qu'à l'or même on préfère. » (Pétrone, CIX.)

[19] Voir Pliny l'ancien, XXXV, II.

[20] Comparer Montaigne, III, IX.

[21] Car penser s'affranchir c'est une resverie ;

La liberté par songe en la terre est chérie.

Rien n'est libre en ce monde et chaque homme dépend

Comte, prince, sultan, de quelque autre plus grand.

Tous les hommes vivants sont, ici-bas esclaves,

Mais suivant ce qu'ils sont ils diffèrent d'entraves :

Les uns les portent d'or, et les autres de fer.

(Régnier, *Satire* III.)

« Quand la politique humaine attache sa chaîne au cou d'un esclave, la justice divine en rive l'autre bout au cou du tyran. » (Bernardin de Saint-Pierre. *Étud.* VII.)

Toute puissance est une gêne :

Oh! d'un roi que je plains l'ennui!

C'est le conducteur de la chaîne ;

Ses captifs sont plus gais que lui. (Béranger.)

[22] « *Selon qu'on peut* : c'étoit le refrain et le mot favori de Socrate : mot de grande substance : il faut adresser et arrêter nos désirs aux choses les plus aisées et voisines. » (Montaigne, III, II.)

[23] Voir *Cons. à Polybe*, XXIX, et à *Marcia*, IX, et *Brièveté de la vie*, XX. Sénèque (*Herc. furieux*, vers 855), donne de cet usage une explication ingénieuse :

« Aux enfants seuls, pour qu'ils aient moins peur, on accorde un flambeau qui les précède et éclaire l'ombre infernale. Les autres s'enfoncent tristement dans les opaques ténèbres. »

[24] Voy. sur Publius Syrus, *Consol. à Marcia*, II.

[25] Comparer avec Massillon : *Incertit. de la vie*, et Bossuet : *Serm. du 5^e dim. après l'Épip.*

[26] On ignore quel est ce descendant de Pompée.

[27] Voir la LXXXVII^e lettre persane.

[28] Sans doute au sujet du complot dont Caligula l'accusait d'être instruit : « Si je l'étais, répondit Canus, lui ne l'aurait jamais su. » (Boèce, *De la Consolation philosophique*).

[29] Voy. *Consol. à Marcia*, LXIII et XCIV.

[30] Partout des malheureux, des proscrits, des victimes,

Luttant contre le sort ou contre les bourreaux :

On dirait que le ciel aux cœurs plus magnanimes

Mesure plus de maux. (Lamart., *Médit*, XIV.)

[31] Je lis, avec le manusc. Colbert : *aut Catonem vulnere suo?* au lieu de *aut Catonem quod vulnera sua fortiter tulit?* leçon faible et plate.

[32] On a beau se farder aux yeux de l'univers,
A la fin sur quelqu'un de nos vices couverts
Le public malin jette un œil inévitable....
Et jamais, quoi qu'il fasse, un mortel ici-bas
Ne peut aux yeux du monde être ce qu'il n'est pas. (Boileau.)

[33] Il s'agit de Scipion le premier Africain. Cic., *De Orat.*, II ; Horace, *Sat.* II, I.

[34] C'est-à-dire quatre heures après midi, selon notre manière de compter.

[35] Sénèque, sur ce point, se réfute lui-même : *Lettre LXXXIII*.

[36] Anacréon. *Dulce est desipere in loco*. Hor., *Odes* IV, XII.

DE LA VIE HEUREUSE

I. Vivre heureux, mon frère Gallion, voilà ce que veulent tous les hommes : quant à bien voir ce qui fait le bonheur, quel nuage sur leurs yeux ! Et il est si difficile d'atteindre à la vie heureuse, qu'une fois la route perdue, on s'éloigne d'autant plus du but qu'on le poursuit plus vivement ; toute marche en sens contraire ne fait par sa rapidité même qu'accroître l'éloignement. Il faut donc, avant tout, déterminer où nous devons tendre, puis bien examiner quelle voie peut y conduire avec le plus de célérité. Nous sentirons, sur la route même, pourvu que ce soit la bonne, combien chaque jour nous aurons gagné et de combien nous approcherons de ce but vers lequel nous pousse un désir naturel. Mais tant qu'on marche à l'aventure, sans suivre de guide que les vagues rumeurs et lesclameurs contradictoires qui nous appellent sûr mille points opposés, la vie se consume en vains écarts, cette vie déjà si courte, quand on donnerait les jours et les nuits à l'étude de la sagesse. Déterminons donc bien où et par où nous devons aller, non sans quelque habile conducteur qui ait exploré les lieux que nous avons à traverser. Ce voyage est tout autre que les voyages ordinaires où un sentier bien choisi, les gens du pays qu'on interroge empêchent qu'on ne s'égare ; ici le chemin le plus battu, le plus fréquenté est celui qui trompe le mieux. Ainsi, par-dessus tout, gardons-nous de suivre en stupide bétail la tête du troupeau, et de nous diriger où l'on va plutôt qu'où l'on doit aller. Or il n'est rien qui nous jette en d'inextricables misères comme de nous régler sur le bruit public, regardant comme le mieux ce que la foule applaudit et adopte, ce dont on voit le plus d'exemples, et vivant non pas d'après la raison, mais d'après autrui. De là ce vaste entassement d'hommes qui se renversent les uns sur les autres. Comme en une déroute générale où, les masses se refoulant sur elles-mêmes, nul ne tombe sans faire choir quelque autre avec lui ; les premiers entraînent la perte de ceux qui suivent ; de même dans tous les rangs de la vie nul ne s'égare pour soi seul : on est la cause, on est l'auteur de l'égarement des autres. Car il n'est pas bon de s'attacher à ceux qui marchent devant ; et comme chacun aime mieux croire que juger, de même au sujet de la vie jamais on ne juge, on croit toujours :^[1] ainsi nous joue et nous précipite l'erreur transmise de main en main, et l'on périt victime de l'exemple. Nous serons guéris à condition de nous séparer de la foule ; car tel est le peuple : il tient ferme contre la raison, il défend le mal qui le tue. Aussi arrive-t-il ce qui a lieu dans les comices où, les préteurs à peine élus, les électeurs même s'étonnent de leur choix, quand la mobile faveur a fait volte-face.^[2] On approuve et on blâme tour à tour les mêmes choses, telle est l'issue de tout jugement où la majorité décide.

II. Quand c'est de la vie heureuse qu'il s'agit, ne va pas, comme lorsqu'on se

partage pour aller aux voix, me répondre : « Ce côté-ci paraît le plus nombreux. » Par là même il est le moins sage. L'humanité n'est pas tellement favorisée que le meilleur parti plaise au plus grand nombre : le pire se reconnaît à la foule qui le suit.^[3] Cherchons ce qu'il y a de mieux à faire, non ce qui est le plus habituel, ce qui met en possession d'une félicité stable, non ce qu'approuve le vulgaire, le plus sot interprète de la vérité ; et j'entends par vulgaire aussi bien le chœur en chlamydes que les porteurs de couronnes.^[4] Car ce n'est pas à la couleur du vêtement dont le corps s'enveloppe que s'arrêtent mes yeux ; je ne juge pas l'homme sur leur témoignage : j'ai un flambeau meilleur et plus sûr pour démêler le faux du vrai. Le mérite de l'âme, c'est à l'âme à le trouver. Oh ! si jamais il lui était loisible de respirer et de se retirer en elle-même et de s'imposer une torture salutaire, comme elle se confesserait la vérité et s'écrierait : « Tout ce que j'ai fait jusqu'ici, j'aimerais mieux ne l'avoir point fait ; quand je me rappelle tout ce que j'ai dit, je porte envie aux êtres muets, tous les vœux que j'ai formés sont à mes yeux des imprécations d'ennemis ; tout ce que j'ai craint, ô dieux ! m'eût valu mieux mille fois que ce que j'ai désiré ! J'ai eu des inimitiés avec bien des hommes ; puis de la guerre je suis revenu à la paix, s'il est une paix possible entre méchants, et je n'ai pu encore rentrer en grâce avec moi-même. Je me suis consumé en efforts pour me tirer des rangs du vulgaire, pour me signaler par quelque mérite : qu'ai-je obtenu, que de m'exposer aux traits de la malveillance, que d'indiquer où l'on me pouvait mordre ? » Ces hommes que tu vois préconiser l'éloquence, courtiser la fortune, adorer le crédit, exalter le pouvoir, sont tous des ennemis ou, ce qui revient au même, peuvent le devenir. Tout ce grand nombre d'admirateurs n'est qu'un grand nombre d'envieux.

III. Pourquoi ne pas chercher plutôt un bien qui profite, qui se sente, non un bien de parade ? Ces choses qui font spectacle, qui arrêtent la foule, que l'on se montre avec ébahissement, brillantes à l'extérieur, ne sont au fond que misères. Je veux un bonheur qui ne soit pas pour les yeux, je le veux substantiel, partout identique à lui-même, et que la partie la plus cachée en soit la plus belle ; voilà le trésor à exhumier. Il n'est pas loin ; on peut le trouver : il ne faut que savoir où porter la main. Mais nous passons à côté, comme dans les ténèbres, nous heurtant même contre l'objet désiré.^[5]

Pour ne pas te tramer par des circuits sans fin, j'omettrai les doctrines étrangères, qu'il serait trop long d'énumérer et de combattre. Voici la nôtre à nous ; et quand je dis la nôtre, ce n'est pas que je m'enchaîne à un chef quelconque de l'école stoïcienne : j'ai droit aussi de parler pour mon compte. Ainsi je serai de l'opinion de tel, j'exigerai que tel autre divise la sienne : et peut-être, appelé moi-même le dernier, sans improuver en rien les préopinants, je

dirai : « Voici ce que j'ajoute à leur avis. » Du reste, d'après le grand principe de tous les Stoïciens, c'est la nature que je prétends suivre : ne pas s'en écarter, se former sur sa loi et sur son exemple, voilà la sagesse. La vie heureuse est donc une vie conforme à la nature ; mais nul ne saurait l'obtenir, s'il n'a préalablement l'âme saine et en possession constante de son état sain ; si cette âme n'est énergique et ardente, belle de ses mérites, patiente, propre à toute circonstance, prenant soin du corps et de ce qui le concerne, sans anxiété toutefois, ne négligeant pas les choses qui font le matériel de la vie, sans s'éblouir d'aucune, et usant des dons de la Fortune, sans en être l'esclave. On comprend, quand je ne le dirais pas, que l'homme devient à jamais tranquille et libre, quand il s'est affranchi de tout ce qui nous irrite ou nous terrifie. Car en place des voluptés, de toute chose étroite et fragile qui flétrit l'homme en le perdant, succède une satisfaction sans bornes, inébranlable, toujours égale ; alors l'âme est en paix, en harmonie avec elle-même, et réunit la grandeur à la bonté. Toute cruauté en effet vient de faiblesse.^[6]

IV. On peut définir encore autrement le bonheur tel que nous l'entendons, c'est-à-dire formuler le même sens, en changeant les termes. Tout comme la même armée tantôt se développe au large, tantôt se masse sur un terrain étroit, ou se courbe au centre en forme de croissant, ou déploie de front toute sa ligne, sans perdre de sa force quelle que soit sa distribution, sans changer d'esprit ni de drapeau ; ainsi la définition du souverain bien peut s'allonger et s'étendre, selon les goûts divers, comme se resserrer et se réduire. Ce sera donc tout un si je dis : « Le souverain bien, c'est une âme qui dédaigne toute chose fortuite, et qui fait sa joie de la vertu ; » ou bien : « C'est l'invincible énergie d'une âme éclairée sur les choses de la vie, calme dans l'action, toute bienveillante et du commerce le plus obligeant. » Je suis libre de dire encore : « Celui-là est heureux pour lequel il n'est de bien ou de mal qu'une âme bonne ou dépravée ; qui cultive l'honnête, et, content de sa seule vertu, ne se laisse ni enfler ni abattre par les événements ; qui ne connaît pas de plus grandes délices que celles qu'il puise, dans son cœur, et pour qui la vraie volupté est le mépris des voluptés.^[7] » Tu peux, en te donnant carrière, faire prendre au même fonds diverses formes, tu n'altéreras ni ne modifieras sa valeur. Par exemple qui nous empêche d'appeler le bonheur une âme libre, élevée, intrépide et constante, placée en dehors de la crainte, en dehors de toute cupidité, aux yeux de laquelle l'unique bien est l'honnête, l'unique mal l'infamie, et tout le reste un vil amas d'objets qui n'ôtent rien à la vie heureuse, n'y ajoutent rien et, sans accroître ou diminuer le souverain bien, peuvent arriver ou s'en aller ? L'homme établi sur une telle base aura, ne le cherchât-il point, pour compagnes nécessaires une perpétuelle sérénité, une satisfaction profonde comme la source dont elle sort, heureux de ses propres

biens et ne souhaitant rien de plus grand que ce qu'il trouve en soi. Ne sera-ce point compenser dignement les sensations émoussées, frivoles, si peu persévérantes d'une méprisable chair? Le jour où le plaisir deviendrait son maître, la douleur le serait aussi.

V. Or tu vois quel misérable et funeste esclavage devra subir l'homme que le plaisir et la douleur, les plus capricieux despotes et les plus passionnés, vont se disputer tour à tour. Elançons-nous donc vers la liberté que rien ne donne, hormis l'indifférence pour la Fortune. Alors, commencera ce bonheur inappréciable, ce calme d'un esprit retiré en un asile sûr d'où il domine tout ; alors plus de terreurs ; la possession du vrai nous remplira d'une joie immense, inaltérable, et de sentiments affectueux et expansifs que nous savourerons moins comme des biens, que comme les fruits d'un bien qui est en nous. Puisque j'ai déjà prodigué les définitions, disons qu'on peut appeler heureux celui qui ne désire ni ne craint plus, grâce à la raison. Tout comme les rochers n'éprouvent ni nos craintes ni nos tristesses, non plus que les animaux, sans que pourtant on les ait jamais dits heureux, puisqu'ils n'ont pas le sentiment du bonheur ; il faut mettre sur la même ligne tout homme qu'une nature émoussée et l'ignorance de soi relèguent au rang des troupeaux et des brutes, dont rien ne le distingue. Car si la raison chez ceux-ci est nulle, celui-là en a une dépravée qui n'est habile qu'à le perdre et à pervertir toutes ses voies. Le titre d'heureux n'est pas fait pour l'homme jeté hors de la vérité ; partant, la vie heureuse est celle dont un jugement droit et sûr fait la base et la base immuable. Il n'est d'esprit serein et dégagé de toute affliction que celui qui, échappant aux plaies déchirantes comme aux moindres égratignures, reste à jamais ferme où il s'est placé, certain de garder son assiette en dépit des colères et des assauts de la Fortune. Quant à la volupté, dût-elle nous assiéger de toutes parts, s'insinuer par tous nos sens, flatter notre âme de ses mille caresses successivement renouvelées, et solliciter ainsi tout notre être et chacun de nos organes, quel mortel, si peu qu'il lui restât de l'homme, voudrait être chatouillé nuit et jour, et renoncer à son âme pour ne plus songer qu'à son corps?

VI. « Mais l'âme aussi, dit l'épicurien, aura ses voluptés. » Qu'elle les ait donc, qu'elle^[8] siège en arbitre de la mollesse et des plaisirs, saturée de tout ce qui délecte les sens ; qu'elle porte encore ses regards en arrière et s'exalte au souvenir des débauches passées, qu'elle dévore en espoir et déjà dispose celles où elle aspire, et tandis que le corps s'engraisse et dort dans le présent, qu'elle anticipe l'avenir par la pensée. Elle ne m'en paraît que plus misérable : car laisser le bien pour le mal est une haute folie. Sans la raison point de bonheur ; et la raison n'est point chez l'homme qui néglige les meilleurs aliments et n'a faim que de poisons. Pour être heureux il faut donc un jugement sain ; il faut que,

content du présent quel qu'il soit, on sache aimer ce que l'on a ; il faut que la raison nous fasse trouver du charme dans toute situation. Ils ont senti, ceux-là même qui disent : « Le souverain bien c'est la volupté, » dans quelle place infime ils le mettent. Aussi nient-ils que la volupté puisse être détachée de la vertu ; selon eux, point de vie honnête qui ne soit en même temps agréable, point de vie agréable qui ne soit en même temps honnête. Je ne vois pas comment des choses si diverses se laisseraient accoupler ainsi. Pourquoi, je vous prie, la volupté ne saurait-elle être séparée de la vertu ? C'est qu'apparemment, comme tout bien tire de la vertu son principe, vous faites naître aussi de la même souche vos amours et vos ambitions. Ah ! si cette parenté était vraie, nous ne verrions pas certaines choses être agréables, mais déshonnêtes, et certaines autres, des plus honorables, mais pénibles, mais douloureuses à accomplir.

VII. Ajoute ici que la volupté peut être le partage de la vie même la plus infâme ; et la vertu n'admet pas une telle vie. Que de malheureux avec leur volupté, ou plutôt par la volupté même ! Cela n'arriverait pas, si elle ne faisait qu'un avec la vertu, qui en est souvent privée, mais qui jamais n'en a besoin. Pourquoi allier des objets dissemblables, disons plus qui se repoussent ? La vertu est quelque chose de grand, de sublime, de souverain, d'invincible, d'infatigable ; la volupté est chose basse, servile, impuissante, caduque, qui a son poste et son domicile aux lupanars et aux tavernes. La vertu, tu la trouveras dans le temple, au forum, au sénat, debout sur les remparts, le corps poudreux, le teint hâlé, les mains calleuses ; la volupté le plus souvent va cherchant le mystère et appelle les ténèbres ; elle rôde autour des bains, des étuves, des lieux qui redoutent l'édile, efféminée, sans vigueur, ruisselante de vins et de parfums, pâle ou fardée et souillée des drogues de la toilette. Le souverain bien est impérissable ; il ne sort pas du cœur où il règne, il n'a ni satiété ni repentir. Car une conscience droite ne dévie jamais, n'est jamais odieuse à elle-même, n'a rien changé à ses principes, parce qu'elle a toujours suivi les meilleurs. La volupté au contraire, c'est au fort même de ses délices qu'elle s'éteint. Elle trouve en l'homme peu de place, aussi l'emplit-elle bien vite ; puis vient le dégoût, et après les premiers élans elle s'affaisse. Y aurait-il jamais fixité dans une chose dont l'essence est le mouvement ? Aussi ne peut-elle même avoir la moindre réalité, elle qui vient et passe comme l'éclair,^[9] qui s'évanouira dans l'usage d'elle-même. Car elle arrive là pour cesser ; dès qu'elle commence, elle vise à n'être plus.^[10]

VIII. Enfin, tout comme les bons, les méchants ont leur volupté. L'homme flétri ne jouit pas moins de sa honte que l'honnête homme de sa belle conduite. C'est pourquoi les anciens nous prescrivent d'adopter la meilleure, non la plus agréable vie, afin que la volonté, droite et bonne, ait le plaisir non pour guide,

mais pour compagnon. La nature en effet est le guide qu'il faut suivre ; c'est elle qu'observe, elle que consulte la raison. C'est donc une même chose que vivre heureux et vivre selon la nature. Or voici en quoi cela consiste : à jouir de nos facultés physiques et de ce qui est fait, pour elles, en usufruitier vigilant mais sans peur, comme de choses prêtées pour un jour et fugitives, à ne pas subir leur servitude, ni nous laisser posséder par ce qui ne vient point de nous, à mettre les aises du corps et les avantages fortuits au rang que tiennent dans les camps les auxiliaires et les troupes légèrement armées. Que tout cela serve et ne commande point ; à ce titre seulement l'âme en tirera profit. Que l'homme de cœur soit incorruptible aux choses du dehors, invincible, admirateur seulement de son être, ayant foi dans son âme, préparé à l'une et à l'autre fortune, artisan de sa vie. Que l'assurance chez lui n'aille pas sans la science, ni la science sans la fermeté ; que ses résolutions tiennent une fois prises, et que dans ses décrets il ne se glisse pas de rature. On conçoit, sans que je l'ajoute, quelle paix, quelle concordance régnera dans un tel esprit, et que tous ses actes seront empreints d'une dignité bienveillante. Chez lui la véritable raison sera greffée sur les sens et y prendra ses éléments ; car il n'a pas d'autre point d'appui pour faire effort ou prendre son élan vers le vrai, puis se replier sur lui-même. Le monde céleste aussi, qui embrasse tout, et ce Dieu qui régit l'univers, malgré leur tendance vers le dehors, rentrent néanmoins de toutes parts dans le grand tout et en eux-mêmes. Qu'ainsi fasse l'esprit humain : lorsqu'en suivant les sens dont il dispose, il se sera porté par eux à l'extérieur, qu'il soit maître d'eux et de lui-même et enchaîne près de lui en quelque sorte le souverain bien. De là sortiront cette unité de force, cette puissance homogène et cette raison sûre qui ne se partage et n'hésite pas plus sur ce qu'elle juge ou peut saisir, que sur ses convictions. Quand elle a mis cet ordre, ce plein accord entre toutes ses parties, quand elle s'est, pour ainsi dire, harmonisée, le souverain bien est conquis. Il ne reste plus de fausse voie, de passage où l'on glisse, où l'on se heurte, où l'on chancelle. Tout se fait par sa libre autorité, rien n'arrive contre son attente ; chacun de ses actes tourne à bien et s'exécute avec cette facilité prompte et cette allure qui ne tergiversent jamais. La lenteur, l'incertitude trahissent la lutte et l'inconsistance des pensées. Oui, prononce-le hardiment : le souverain bien c'est l'harmonie de l'âme, car les vertus doivent être où se trouvent l'accord et l'unité : le désaccord est le propre des vices.

IX. « Mais toi aussi, me dira-t-on, tu ne cultives la vertu qu'en vue d'une jouissance quelconque que tu en espères. » D'abord, si la vertu doit procurer le plaisir, il ne s'ensuit pas que ce soit pour cela qu'on la cherche ; ce n'est pas le plaisir seul qu'elle apporte, mais elle l'apporte en plus : et sans y travailler, ses efforts, quoique ayant un autre bût, arrivent en outre à celui-là. Comme en un

champ labouré pour la moisson quelques fleurs naissent par intervalles, bien que ce ne soit pas pour de minces bluets, qui pourtant réjouissent les yeux, qu'on a dépensé tant de travail ; l'objet du semeur était autre : la fleur est venue par surcroît ; de même le plaisir n'est ni le salaire, ni le mobile de la vertu, il en est l'accessoire ; ce n'est pas parce qu'elle donne du plaisir qu'on l'aime ; c'est parce qu'on l'aime qu'elle donne du plaisir. Le souverain bien est dans le jugement même et la disposition d'un esprit excellent ; quand celui-ci a rempli le cercle de son développement et s'est retranché dans ses limites propres, le souverain bien est complet, il ne veut rien de plus. Car il n'y a rien en de hors du tout, non plus qu'au delà du dernier terme. Tu te méprends donc quand tu demandes pour quel motif j'aspire à la vertu, c'est chercher quelque chose au-dessus du sommet des choses. Ce que je cherche dans la vertu ? Elle-même : elle n'a rien de meilleur, elle est^[11] à elle-même son salaire. Trouves-tu que ce soit trop peu ? Si je te dis : le souverain bien, c'est une inflexible rigidité de principes, c'est une prévoyance judicieuse, c'est la sagesse, l'indépendance, l'harmonie, la dignité, exigeras-tu encore un plus haut attribut, pour y rattacher tous ceux-ci ? Que me parles-tu de plaisir ? Je cherche le bonheur de l'homme, non de l'estomac, qui chez le bœuf ou la bête féroce a plus de capacité.

X. « Tu feins, reprend l'adversaire, de ne pas entendre ce que je dis ; car moi, je nie que la vie puisse être agréable, si elle n'est en même temps honnête, condition aussi peu faite pour la brute que pour l'homme qui mesure son bonheur à ses aliments. Oui, c'est clairement et devant tous que je l'atteste : cette vie, que j'appelle agréable, n'est possible qu'en compagnie de la vertu. » Eh ! qui ne le sait ? Ceux qui regorgent le plus de vos plaisirs, ce sont toujours les plus insensés des hommes. Le bien-être abonde chez l'iniquité ; et que de jouissances dépravées et sans nombre l'âme elle-même ne se crée-t-elle pas ? D'abord l'arrogance, l'excessive estime de soi, cette enflure de cœur qui nous place au-dessus des autres mortels, l'amour aveugle et imprévoyant de ce que l'on possède, la mollesse énervante, ces transports de joie pour les plus minces, les plus puérils motifs, puis cet esprit moqueur et superbe qui jouit à vous humilier, et l'apathie, l'affaissement du moral qui s'endort sur sa propre lâcheté. Toutes folies que la vertu fait disparaître ; elle nous réveille de son brusque toucher, pèse les plaisirs avant de les admettre, et prise pas bien haut ceux même qu'elle approuve (c'est assez qu'elle les admette), heureuse non d'en user, mais d'en user avec tempérance : or la tempérance, qui retransche aux plaisirs, ébrèche ton souverain bien. Tu te jettes dans les bras du plaisir, moi je le tiens à distance ; tu l'épuises, moi je le goûte ; tu y vois le bien suprême, il n'est pas même un bien pour moi ; tu fais tout pour lui, et moi rien. Quand je dis moi, je parle du sage pour qui seul, selon toi, la volupté est faite.

XI. Mais je n'appelle point sage l'esclave de quoi que ce soit, et moins que tous l'esclave de la volupté. Comment, une fois dominé par elle, résistera-t-il à la fatigue, aux périls, à l'indigence, à tant de menaces qui grondent autour de la vie humaine? Comment soutiendra-t-il l'aspect de la mort, l'aspect de la douleur, le fracas d'un ciel en courroux, et une foule d'attaques acharnées, lui qu'un si mol adversaire a vaincu? Tout ce que lui aura conseillé la volupté, il le fera. Eh! ne vois-tu pas que de choses elle lui conseillera? « Elle ne saurait, dis-tu, l'engager à rien de honteux : elle a la vertu pour compagne. » Mais, encore une fois, vois quel souverain bien c'est que celui qui a besoin de surveillant pour être un bien. D'ailleurs, comment la vertu régira-t-elle cette volupté qu'elle aura suivie? Suivre c'est obéir ; pour régir il faut être maître. Tu mets en arrière ce qui commande. Le digne emploi pour la vertu : tu fais d'elle le pré-gustateur de tes plaisirs! Nous verrons plus tard si, chez des hommes qui l'ont si outrageusement traité ; elle est encore la vertu, elle qui ne peut garder son nom dès qu'elle perd son rang ; en attendant, et c'est là le point, je te ferai voir nombre d'hommes assiégés de voluptés, sur qui la fortune a versé toutes ses grâces, et que tu seras, forcé d'avouer méchants. Vois un Nomentanus, un Apicius recherchant à grands frais, comme ils les appellent, les biens de la terre et de l'onde, et passant en revue sur leur table les animaux de tous les pays. Vois-les du haut d'un lit de roses^[12] contempler l'orgie qu'ils ordonnent, charmer leurs oreilles par le son des voix, leurs yeux par des spectacles, leurs palais par d'exquises saveurs. La moelleuse et douce pression des coussins investit tout leur corps ; et pour que leurs narines même prennent part à la fête, des parfums variés embaument jusqu'aux salles où sont offerts à la mollesse des repas qu'on peut dire funèbres.^[13] Ces gens-là nagent dans les délices, vas-tu dire ; mais elles ne tournent pas à bien pour eux : ce n'est pas le vrai bien qui fait leur joie.

XII. « Si mal leur arrive, réplique-t-on, c'est qu'il survient beaucoup d'incidents qui bouleversent l'âme ; c'est que l'esprit est en proie à un flux et reflux de sentiments qui se combattent. » Cela est vrai, je vous l'accorde ; mais ces esprits égarés, capricieux et sous le coup du repentir, n'en perçoivent pas moins de vives voluptés ; aussi faut-il avouer que s'ils sont loin alors de tout malaise, ils ne le sont pas moins de la sagesse ; que, pour la plupart, leur joie est une folie délirante et leur rire un rire de furieux.^[14] Tout au contraire les plaisirs du sage sont modérés, discrets, presque languissants, tout intérieurs et à peine, sensibles au dehors ; car ce n'est point à sa sollicitation qu'ils viennent, et, bien qu'ils se présentent d'eux-mêmes, il ne leur fait point fête, il les accueille et les goûte : sans aucun transport. Il les mêle à la vie comme un intermède et un jeu pour égayer le sérieux du drame. Que l'on cesse donc d'allier ce qui ne va point ensemble et d'accoler la vertu à la volupté. Faux assemblage qui flatte les

penchants les plus dissolus. Tel homme noyé dans les plaisirs, qui toujours rampe dans sa crapule, sachant qu'il suit la volupté, croit aussi suivre la vertu. Il entend dire en effet qu'elles sont inséparables, puis sur ses vices il écrit *sagesse* et affiche ce qu'il devrait cacher à tous les yeux. Ainsi ce n'est pas Epicure qui pousse ces hommes à la débauche ; ce sont eux qui, livrés à tous les excès, cachent leurs goûts dépravés dans le sein de la philosophie et volent en foule aux lieux où ils apprennent qu'on vante le plaisir. Cette volupté d'Épicure, telle que vraiment je la conçois, ils n'apprécient pas combien^[15] elle est réservée et sobre : c'est au nom seul qu'ils accourent, cherchant pour leurs désordres une autorité quelconque et un voile. Seul bien de l'homme vicieux, la honte du vice les abandonne :^[16] ils louent ce dont ils rougissaient, ils se font gloire de leur corruption ; et se relever de sa chute est impossible à cette jeunesse qui décore d'un titre honorable ses turpitudes et sa lâcheté.

XIII. Voilà ce qui rend cette apologie du plaisir pernicieuse : les préceptes honnêtes se cachent au fond de la doctrine, la séduction est à la surface. Oui, et telle est à moi ma pensée, je le dis en dépit de ceux des nôtres qui courtisent la foule, la morale d'Épicure^[17] est vertueuse, irréprochable ; à l'examiner de près, elle est même austère. Ce qu'il appelle volupté se réduit à quelque chose d'assez étroit, d'assez maigre ; la loi que nous imposons à la vertu, il l'impose au plaisir. Il le veut soumis à la nature ; or c'est bien peu pour la mollesse que ce qui suffit à la nature. D'où vient donc le mal ? De ce que ceux qui mettent le bonheur dans une oisiveté nonchalante, dans les jouissances alternatives de la table et des femmes, cherchent pour une mauvaise cause un patron respectable. Ils s'en viennent, attirés par un nom qui séduit ; ils suivent, non la volupté qu'il enseigne, mais celles qu'ils lui apportent ; croyant voir dans leurs passions les préceptes du maître, ils s'y abandonnent sans réserve et sans feinte, et la débauche enfin court tête levée. Je ne dis donc pas, comme presque tous les nôtres : « La secte d'Épicure est une école de scandale ; » mais je dis : « Elle a mauvais renom ; on la diffame sans qu'elle le mérite. » Qui peut bien connaître le temple, s'il n'est admis dans l'intérieur ? Le fronton seul donne lieu aux faux bruits et invite à une coupable espérance. Il y a là comme qui dirait un héros en habit de femme. Tu gardes les lois de la pudeur, et la vérité t'est sacrée ; ta personne ne se prête à aucune souillure, mais tu as à la main le tambour de Cybèle. Choisis donc un honnête drapeau et une devise qui par elle-même excite les âmes à repousser des vices dont l'approche seule nous amollit. Quiconque passe au camp de la vertu est présumé un noble caractère ; qui s'enrôle sous la volupté est aux yeux de tous dépourvu de ressort et d'énergie, déchu de la dignité d'homme, voué à de honteux excès, si on ne lui montre à faire la distinction des plaisirs, s'il ne sait pas lesquels se renferment dans les besoins de

la nature, lesquels se précipitent et n'ont plus de bornes, d'autant plus insatiables qu'on les rassasie davantage. Eh bien donc : que la vertu marche la première, tous nos pas seront assurés. L'excès du plaisir est nuisible ; dans la vertu pas d'excès à craindre : car elle est par elle-même la modération. Ce n'est pas un bien qu'une chose qui souffre de son propre accroissement.

XIV. Homme, tu as en partage une nature raisonnable : quel meilleur guide te proposer que la raison? Et si l'on veut marier la vertu à la volupté, et n'aller au bonheur qu'ayant toutes les deux pour compagnes, que la vertu précède et que l'autre suive, comme l'ombre suit le corps. Faire de la vertu, de ce qu'il y a de plus relevé au monde, la servante de la volupté, c'est l'œuvre d'un esprit incapable, de toute idée grande. Que la vertu aille en tête, qu'elle porte l'étendard ; nous n'en aurons pas moins la volupté, mais nous en serons maîtres et modérateurs ; nous céderons quelque chose à ses prières et rien à ses ordres. Celui au contraire qui donne le pas à la volupté n'obtient ni l'une ni l'autre : il laisse échapper la vertu, et encore, loin de posséder les plaisirs, les plaisirs le possèdent ; ou leur absence le torture, ou leur excès le suffoque ; malheureux s'ils le délaissent, plus malheureux s'ils l'assiègent enfouie. Comme le navigateur, surpris dans la mer des Syrtes, tantôt il demeure à sec, tantôt la vague le roule et l'emporte au loin. Tel est l'effet d'une intempérance excessive et d'un aveugle amour des richesses ; car à qui prend un but mauvais pour un bon il est dangereux de réussir. C'est avec fatigue et péril que nous chassons les bêtes féroces ; leur capture même ne donne qu'une possession inquiète : souvent en effet elles ont mis leurs maîtres en pièces. De même quiconque a de grandes voluptés sous la main se trouve n'avoir pris que dès monstres ; il est la proie de ses captifs. Plus ceux-ci sont forts et nombreux, plus il devient chétif esclave, et plus il a de maîtres, lui que le vulgaire appelle heureux. Polir suivre jusqu'au bout la similitude l'homme qui fouille les retraites du gibier, qui met une si grande importance

..... A lui tendre ses rets ;

Oui de sa meute ardente investit les forêts,^[18]

celui-là, pour relancer des animaux, abandonne de plus utiles soins, et renonce à une foule de devoirs ; ainsi le sectateur du plaisir lui sacrifie tout, ne tient nul compte du premier des biens, la liberté, qu'il aliène aux plus vils penchants : il se vend au plaisir, quand il pense l'acheter.

XV. « Cependant, qui empêche que la vertu et le plaisir ne se confondent, et ne réalisent le souverain bien de telle sorte que l'honnête et l'agréable soient une même chose? » C'est que l'honnête seul peut faire partie de l'honnête, et que le souverain bien n'aurait pas toute sa pureté s'il voyait en soi quelque alliage de moindre prix. La joie même qui naît de la vertu, quoique étant un bien, ne fait

point partie du bien absolu ; non plus que le calme et la sérénité, quelque beaux qu'en soient les motifs. Car ces choses ne sont des biens que comme conséquences du bien suprême, non comme compléments. Mais quiconque associe la vertu et le plaisir, sans même leur faire part égale, émousse par la fragilité de l'un tout ce que l'autre a de vigueur ; cette liberté, qui n'est invincible qu'autant qu'elle ne voit rien de plus précieux qu'elle-même, il la met sous le joug. Car, et quelle plus grande servitude? il a déjà besoin de la Fortune ; de là une vie d'anxiété, de soupçons, d'alarmes, il redoute les événements, il est suspendu à leurs moindres chances.

Ce n'est pas là donner à la vertu un fondement fixe et inébranlable : c'est la vouloir ferme sur un point mobile. Quoi de plus mobile en effet que l'attente des choses fortuites, que les révolutions du corps et des objets qui l'affectent? Comment peut-il obéir à Dieu, prendre en bonne part tout ce qui arrive, ne pas se plaindre du destin, et expliquer favorablement ses disgrâces, l'homme qu'agitent tout entier les plus légères pointes de la douleur ou du plaisir? On n'est pas même bon pour défendre ou venger sa patrie, ni pour soutenir ses amis, quand le cœur penche aux voluptés. Que le souverain bien s'élève donc à une hauteur d'où nulle violence ne l'arrache, où, n'abordé ni là douleur, ni l'espérance, ni la crainte, ni rien qui porte atteinte à son sublime privilège. Or une telle hauteur n'est accessible qu'à la seule vertu ; ces âpres sentiers ne seront gravés que par elle : elle s'y tiendra ferme et souffrira tous les accidents de la montée avec patience, de grand cœur même : elle saura que toute difficulté des temps est une loi de la nature. De même qu'un brave soldat supportera ses blessures, comptera fièrement ses cicatrices, et tout percé de traits et mourant bénira le général pour qui il succombe, elle aura ; gravé dans son âme cet antique précepte : Suis *Dieu*. Le lâche qui se plaint, qui pleure, qui gémit, n'en est pas moins forcé d'exécuter ce qu'on ordonne et violemment ramené au devoir. Or quelle démente de se faire traîner plutôt que de suivre! Non moindre, en vérité, est la sottise de ces gens, oublieux de leur condition, qui s'affligent s'il leur arrive quelque chose de pénible, qui s'étonnent, qui s'indignent à l'une de ces disgrâces communes aux bons et aux méchants, je veux dire les maladies, les morts, les infirmités et les mille traverses auxquelles la vie de l'homme est en butte. Tout ce que la constitution de l'univers nous impose de souffrances, acceptons-le intrépidement.^[19] On nous enrôla sous serment pour subir toute épreuve humaine, pour ne point nous laisser bouleverser par les choses qu'il n'est pas en nous d'éviter. Nous sommes nés dans une monarchie : obéir à Dieu, voilà notre liberté.^[20]

XVI. C'est donc dans la vertu que réside le vrai bonheur. Et que te conseillera-t-elle? De ne pas regarder comme biens ou comme maux ce qui n'est

l'effet ni de la vertu, ni de la méchanceté ; puis, d'être inébranlable à tout mal qui viendrait d'un bien, et de te rendre, en ce qui dépend de toi, l'image de la divinité. Pour une telle entreprise que te promet-on? Un privilège immense, égal à celui de Dieu même. Plus de contrainte, plus de privation ; te voilà libre et inviolable ; plus de perte à subir, plus de vaine tentative, plus d'obstacles. Tout succède selon tes vœux ; tu ne connais plus de revers ; rien ne contrarie tes prévisions ni tes volontés, « Eh quoi! la vertu suffirait pour vivre heureux? » Parfaite et divine qu'elle est, pourquoi n'y suffirait-elle pas? Elle a même plus qu'il ne faut. Que peut-il manquer en effet à un être placé en dehors de toute convoitise? Qu'a-t-elle affaire de l'extérieur, l'âme qui rassemble tout en elle? Quant à l'homme qui chemine vers la vertu, quels que soient déjà ses progrès, il a besoin de quelque indulgence de la Fortune, lui qui lutte encore dans l'embarras des choses-humaines, tant qu'il n'a pas délié ce nœud et rompu tout lien mortel. Ou donc est la différence? C'est que les uns sont attachés, les autres enchaînés, d'autres n'ont pas un membre qui soit libre. L'homme qui touche à la région supérieure, qui a gravi plus près du faîte, ne traîne après lui qu'une chaîne lâche ; sans qu'il soit libre encore, il est déjà bien près de l'être.

XVII. Or maintenant,^[21] qu'un de ces hommes qui vont clabaudant contre la philosophie me dise, selon l'usage : « Pourquoi donc ton langage est-il plus brave que ta conduite? Pourquoi baisses-tu le ton devant un supérieur? Pourquoi regardes-tu l'argent comme un meuble qui t'est nécessaire, et te montres-tu sensible à une perte? Et ces larmes quand on t'annonce la mort de ta femme ou d'un ami? D'où vient que tu tiens à l'opinion, que les malins discours te blessent, que tu as une campagne plus élégante que le besoin ne l'exige, et que tes repas ne sont point selon tes préceptes? À quoi bon ce brillant mobilier, cette table où tu fais boire des vins plus âgés que toi, cette^[22] maison richement ordonnée, ces plantations qui ne doivent produire que de l'ombre? D'où vient que ta femme porte à ses oreilles le revenu d'une opulente famille ; que tes jeunes esclaves sont habillés d'étoffes précieuses ; que chez toi servir à table est un art ; qu'on y voit l'argenterie non placée au hasard et à volonté, mais savamment symétrisée?^[23] Que fais-tu d'un maître en l'art de découper? » Qu'on ajoute, si l'on veut : « Pourquoi possèdes-tu au-delà des mers, et as-tu des biens que tu n'as jamais vus? Honte à lui, si insoucieux, que de tous tes esclaves tu n'en connais pas même quelques-uns, ou assez fastueux pour en avoir plus que ta mémoire n'en pourrait connaître! » J'aiderai tout à l'heure à ces reproches et m'en ferai plus que l'agresseur ne pense : ici je répondrai seulement : Je ne suis pas un sage, et pour donner pâture à ta jalousie, je ne le serai jamais. Ce que j'exige de moi, c'est d'être, sinon l'égal des plus vertueux, du moins meilleur que les méchants ; il me suffit de me défaire chaque jour de quelque vice et de

gourmander mes erreurs. Je ne suis point parvenu à la santé, je n'y parviendrai même pas : ce sont des lénitifs plutôt que devrais remèdes que j'élabore pour ma goutte, heureux si ses accès deviennent plus rares, si je sens moins ses mille aiguillons. À comparer mes jambes aux vôtres, quel faible coureur je suis!^[24]

XVIII. Encore n'est-ce pas pour moi que je dis cela, pour moi qui suis plongé dans l'abîme de tous les vices ; c'est pour quiconque a quelque progrès à montrer. « Autre est mon langage, autre ma conduite! » Hommes pétris de malignité et ennemis des plus pures vertus, on a fait même reproche à Platon, on l'a fait à Epicure, on l'a fait à Zénon. Tous ces philosophes en effet ne nous entretenaient pas de leur vie à eux, mais de celle qu'il faut se proposer. C'est de la vertu, non de moi que je parle ; et quand je fais la guerre aux vices, je la fais ayant tout aux miens ; quand j'en aurai le pouvoir, je vivrai comme je le dois. Et la malveillance aura beau tremper, à loisir ses traits dans le fiel, elle ne me détournera pas du mieux ; ce venin que vous distillez sur les autres, et qui vous tue, ne m'empêchera pas d'applaudir sans relâche à des principes que je ne suis pas sans doute, mais que je sais qu'il faudrait suivre, ne m'empêchera pas d'adorer la vertu et, bien qu'à un long intervalle, d'aller me traînant sur sa trace. J'attendrai, n'est-ce pas, que cette malveillance apprenne à respecter quelque chose, quand rien ne fut sacré pour elle, ni Rutilius, ni Caton? Comment aussi ne leur paraîtrait-on pas trop riche, à ceux qui ne jugent pas Démétrius le Cynique assez pauvre? Cet homme si énergique, qui luttait contre tous les désirs naturels, plus pauvre que tous ceux de son école, puisqu'à la loi qu'ils s'imposaient de ne rien avoir, il a joint celle de ne rien demander, n'est point, selon eux, assez dénué de tout. Car, voyez-vous, ce n'est pas la doctrine de la vertu, c'est la doctrine de l'indigence qu'il professait!

XIX. Diodore, philosophe épicurien qui, ces jours derniers, mit volontairement fin à son existence, n'agit pas, dit-on, suivant les préceptes du maître en se coupant la gorge. Les uns veulent qu'on voie là un acte de folie ; et les autres, d'irréflexion. Lui, cependant, heureux et fort d'une bonne conscience, se rendait témoignage en sortant de la vie et bénissait le calme de cette vie passée dans le port et à l'ancre. Il disait, (et pourquoi murmuriez-vous de l'entendre, comme s'il vous fallait l'imiter?) il disait :

J'ai vécu, j'ai rempli toute ma destinée.^[25]

Vous disputez sur la vie de tel, sur la mort de tel autre, et vous aboyez aux grands noms qu'ennoblit un mérite quelconque, comme font de petits chiens à la rencontre de personnes qu'ils ne connaissent pas. Il vous importe en effet que nul ne passe pour homme de bien : il semble que la vertu d'autrui soit la censure de vos méfaits.^[26] Vous êtes blessés de ce pur éclat auquel vous opposez vos souillures, sans comprendre combien tant d'audace tourne à votre détriment. Car

si les suivants de la vertu sont cupides, débauchés, ambitieux, qu'êtes-vous donc, vous à qui le nom seul de vertu est odieux? Vous soutenez que pas un ne réalise ce qu'il dit et ne conforme sa vie à ses maximes. Quoi d'étonnant, quand leurs paroles sont si héroïques, si sublimes, dominant de si haut toutes les tempêtes de la vie humaine ; quand ils ne visent pas à moins qu'à s'arracher de ces croix où tous, tant que vous êtes, enfoncez de vos mains les clous qui vous déchirent? Le supplicé du moins n'est suspendu qu'à un seul poteau ; ceux qui se font bourreaux d'eux-mêmes subissent autant de croix que de passions qui les tiraillent : médisants toutefois, c'est à insulter autrui qu'ils ont bonne grâce. Je pourrais n'y voir qu'un passe-temps, n'était que certains hommes crachent de leur gibet sur ceux qui les regardent.

XX. Les philosophes ne réalisent pas tout ce qu'ils disent? mais ils font déjà beaucoup par cela seul qu'ils disent, et parce qu'ils conçoivent l'idée du beau moral. Eh! si leurs actes étaient au niveau de leurs discours, quelle félicité surpasserait la leur? Jusque-là il n'y a pas lieu de mépriser de bonnes paroles et des cœurs pleins de bonnes pensées. L'application aux études salutaires, restât-elle en deçà du but, est louable encore. Est-ce merveille qu'on n'arrive pas au faite quand on s'attaque à de si rudes montées? Admirez du moins, lors même qu'ils tombent, leur généreuse audace. Elle est noble l'ambition de l'homme qui, consultant moins ses forces que celles de la nature humaine, s'essaye à de grandes choses, fait effort et se orée en lui-même des types de grandeur que les âmes le plus virilement douées seraient impuissantes à reproduire. L'homme qui s'est dit d'avance :^[27] « L'aspect de la mort ne me troublera pas plus que son nom. Je me résignerai à toutes les épreuves, si grandes qu'elles soient ; mon âme prêtera force à mon corps. Les richesses, je les dédaignerai absentes aussi bien que présentes ; ni plus triste de les voir entassées chez d'autres, ni plus fier si elles m'entourent de leur éclat. Que la fortune me vienne ou se retire, je ne m'en apercevrai pas.

Je regarderai toutes les terres comme à moi, les miennes comme à tous. Je vivrai en homme qui se sent né pour ses semblables, et je rendrai grâce à la nature d'une si belle mission. Pouvait-elle mieux pourvoir à mes intérêts? Elle m'a donné moi seul à tous et tous à moi seul. Ce que j'aurai, quoi que ce soit, je ne le garderai pas en avare, je ne le sèmerai pas en prodigue : je ne croirai rien posséder mieux que ce que j'aurai sagement donné. Je ne compterai ni ne pèserai mes bienfaits : l'obligé seul y mettra le prix. Jamais je ne penserai aller trop, loin en obligeant qui le mérite. Je ne ferai rien pour l'opinion, je ferai tout pour ma conscience : je me figurerai avoir le public pour témoin de tout ce qu'elle me verra faire. J'aurai pour terme du manger et du boire de satisfaire les appétits naturels, non de remplir mon estomac, puis de le vider factivement. Agréable à

mes amis, doux et traitable à mes ennemis, je ferai grâce avant qu'on m'implore, je préviendrai toute légitime prière. Je saurai que ma patrie c'est le monde, que les dieux y président, que sur ma tête, qu'autour de moi veillent ces juges sévères de mes actes et de mes paroles. Et, à quelque instant que la nature redemande ma vie ou que la raison me presse de partir, je m'en irai avec le témoignage d'avoir aimé la bonne conscience, les bonnes études, de n'avoir pris sur la liberté de personne, ni laissé prendre sur la mienne. »

XXI. Qui se proposera d'agir ainsi, qui le voudra, qui le tentera, s'acheminera vers les dieux ; et certes, dût-il dévier, *il échouera du moins dans un noble projet.*^[28] Vous autres, qui haïssez et la vertu et son adorateur, vous ne faites là rien d'étrange ; car les vues malades redoutent le soleil, et le grand jour est antipathique aux animaux nocturnes : éblouis de ses premiers rayons, ils regagnent de tous côtés leurs retraites et fuient dans d'obscures crevasses cette lumière qui les effraye. Gémissiez, exercez votre langue maudite à outrager les bons ; acharnez-vous, mordez tous à la fois : vos dents se briseront sur eux bien avant qu'elles ne s'y impriment : « Pourquoi cet amant de la philosophie mène-t-il une existence si opulente ? Il dit qu'il faut mépriser l'or, et il en possède ; qu'il faut mépriser la vie, et il reste avec les vivants ; la santé, et il est très soigneux d'entretenir la sienne : il veut l'avoir la meilleure, possible. L'exil est un vain mot, selon lui ; il s'écrier *Quel mal y a-t-il à changer de pays ?* et pourtant s'il le peut, il vieillira dans sa patrie. Il prononce qu'une existence plus ou moins longue est indifférente ; toutefois, tant que rien ne l'en empêche, il prolonge la sienne, et dans une vieillesse avancée il conserve en paix sa verdure. »

Oui, il dit qu'on doit mépriser ces choses, non pour ne les avoir point, mais pour les avoir sans inquiétude. Il ne les repousse pas, mais si elles s'éloignent, il fait tranquillement retraite avec elles. Où la fortune déposera-t-elle ses richesses plus sûrement que chez l'homme qui les lui rendra sans murmure ? Quand M. Caton louait Curius, Coruncanius et ce siècle où l'on était coupable aux yeux du censeur pour posséder quelques lames d'argent, lui, Caton,^[29] avait quarante millions de sesterces : moins sans doute que Crassus, mais plus que Caton le censeur. C'était, si l'on compare, dépasser son bisaïeul de bien plus que lui-même ne fut dépassé par Crassus ; et si de plus grands biens lui étaient échus, il ne les eût pas dédaignés. Car le sage ne se croit indigne d'aucun des dons du hasard ; non qu'il aime les richesses, mais il les préfère : ce n'est pas dans son âme, c'est dans sa maison qu'il les loge ; il n'en répudie pas la possession, mais il les domine : il n'est point fâché qu'une plus ample matière soit fournie à sa vertu.

XXII. Eh ! qui doute que pour le sage il n'y ait plus ample matière à déployer son âme dans la richesse que dans la pauvreté ? Toute la vertu de celle-ci est de

ne point plier ni s'abattre ; dans l'autre, la tempérance, la libéralité, l'esprit d'ordre, l'économie, la magnificence ont un champ vaste et libre. Le sage ne se méprisera point, quand il serait de taille exigüe ; toutefois il en voudrait une grande : avec un corps grêle, et privé d'un œil, il peut se bien porter : il aimera mieux pourtant avoir aussi la vigueur physique. Il désirera ces avantages sans oublier qu'il a en lui quelque chose de plus fort que tout cela : il saura souffrir la mauvaise santé tout en souhaitant la bonne. Car il est des choses qui, bien que n'ajoutant guère à la somme du bonheur, et pouvant disparaître sans en amener la chute, contribuent néanmoins quelque peu à cette satisfaction que la vertu perpétue, comme elle l'a fait naître. Les richesses sont au sage ce qu'est au navigateur un bon vent qui l'égaye et facilite sa course, ce qu'est un beau jour, et, par un temps brumeux et froid, une plage que réchauffe le soleil. Et après tout, quel sage, je veux dire des nôtres, pour lesquels la vertu est le seul bien, voudra nier que les objets même appelés par nous indifférents aient au fond quelque prix et que les uns soient à préférer aux autres? Il en est dont on fait certain cas ; il en est que l'on prise fort haut. Ne nous abusons point : la richesse est de ceux qu'on doit préférer. « Pourquoi donc me railler, s'écrit-il quelqu'un, quand chez toi elles tiennent le même rang que chez moi? » — Veux-tu savoir combien je suis loin de leur donner ce rang? À moi les richesses, si elles m'échappent des mains, ne m'enlèveront rien qu'elles-mêmes ; toi, atterré du coup, tu croiras te survivre et te manquer tout ensemble, si elles se retirent de toi. Chez moi les richesses ont quelque place ; elles ont chez toi la plus haute ; pour tout dire, elles m'appartiennent, toi tu leur appartiens.

XXIII. Cesse donc d'interdire l'argent aux philosophes : personne n'a condamné la sagesse à la pauvreté. Oui, le philosophe aura d'amples richesses ; mais elles ne seront ravies à qui que ce soit, ni souillées du sang d'autrui, ni acquises au détriment de personne ou par de sordides profits ; mais elles sortiront de chez lui aussi honorablement qu'elles y seront entrées ; mais elles ne feront gémir que l'envie. Exagère-les tant que tu voudras, elles sont honorables : s'il s'y trouve bien des choses que chacun voudrait pouvoir dire siennes, on n'y voit rien dont personne puisse dire : *C'est à moi*. Lui cependant ne renverra point à la Fortune ses faveurs, et un patrimoine loyalement acquis ne lui inspirera ni orgueil ni honte. Je me trompe : il éprouvera quelque orgueil si, ouvrant sa porte et exposant sa richesse aux regards publics, il peut dire : « Que quiconque y reconnaît son bien le reprenne. » Oh! qu'il est grand, qu'il mérite sa fortune celui dont le défi serait justifié par l'épreuve, celui qui resterait aussi riche après que devant! Oui, s'il peut sans crainte et impunément provoquer l'inventaire de tous, si nul n'y trouve à exercer la moindre revendication, c'est hardiment et au grand jour qu'il sera riche. Si, d'un côté, pas un denier n'entre chez le sage par de

mauvaises voies, de l'autre, les trésors que la Fortune lui donne ou qui sont le fruit de ses mérites ne seront pas répudiés ni exclus par lui. Ils sont chez lui en si bon lieu! Pourquoi le leur envierait-il? Qu'ils viennent, qu'ils y trouvent leur digne hôte. Il n'en fera ni étalage, ni mystère : le premier est d'un sot imprudent ; le second, d'un homme timide et pusillanime qui pense tenir dans sa bourse un bien inestimable. Non, encore une fois, il ne chassera pas de sa maison les richesses. Leur dirait-il : « Vous ne m'êtes bonnes à rien ; » ou : « Je ne sais pas me servir de vous? »

Le sage, quand il pourrait cheminer à pied, aimera cependant mieux monter sur un char ; de même, s'il peut être riche, il acceptera la richesse ; il l'aura, sans doute, mais comme chose fugitive et qui doit s'envoler ; il ne souffrira qu'elle pèse ni à personne, ni à lui-même. Il donnera... vous dressez l'oreille? vous tendez le pan de votre robe? Il donnera aux bons ou à ceux qu'il pourra rendre tels. Il donnera avec mûre réflexion, choisissant les plus dignes, en homme qui se souvient qu'il faut rendre compte de la dépense non moins que de la recette. Il donnera d'après des motifs justes et plausibles : car c'est une perte des plus humiliantes qu'un présent mal placé. Sa bourse, facile à s'ouvrir, ne se videra point toute seule ; si beaucoup en sort, rien n'en tombe.

XXIV. On se trompe si l'on croit que donner soit une chose facile.^[30] Elle présente beaucoup de difficulté pour qui du moins donne avec réflexion, sans semer au hasard et par boutade. Ici j'oblige sans rien devoir, là je m'acquitte ; j'accours à la voix du malheur ou poussé par la seule pitié ; je relève un homme qui ne mérite pas que la pauvreté le dégrade et le retienne dans ses entraves ; je refuse à d'autres, bien qu'ils aient besoin, parce que lors même que j'aurais donné, ils seront toujours dans le dénuement. Tantôt j'offrirai simplement, tantôt j'userai d'une sorte de contrainte. Puis-je montrer ici de la négligence, moi qui ne place jamais mieux que lorsque je donne?^[31] « Quoi! tu ne donnes que pour recouvrer? » Dites mieux : pour ne pas perdre. Tel doit être le placement de nos dons, que nous n'ayons pas droit de réclamer, mais qu'on puisse nous tendre. Qu'il en soit du bienfait comme d'un trésor profondément enfoui que l'on n'exhume qu'en cas de nécessité. Et la maison même du riche, quelle large sphère n'ouvre-t-elle pas à sa bienfaisance! Car qui oserait n'appeler la libéralité que sur des hommes libres? Faites du bien aux hommes, nous dit la nature ; esclaves ou libres, ingénus ou affranchis, affranchis devant le prêteur ou devant nos amis, il n'importe : partout où il y a un homme, il y a place pour le bienfait. Le sage peut donc aussi répandre l'argent dans son particulier et y pratiquer la libéralité, vertu ainsi appelée non qu'elle se doive aux hommes libres seuls, mais parce qu'elle part d'un cœur libre. Les bienfaits du sage ne se jettent jamais à des hommes flétris et indignes, comme aussi jamais ne s'épuisent et ne s'éparpillent

tellement, qu'à l'aspect de qui les mérite ils ne puissent plus couler à pleine source. N'allez donc pas interpréter à faux ce que disent de moral, de courageux, de magnanime les aspirants de la sagesse ; et d'abord, prenez-y bien garde : autre est l'aspirant, autre est l'adepte de la sagesse. Le premier vous dira : « Je parle vertu ; mais je me débats encore au milieu d'une foule de vices. Ne me jugez pas sur la loi que je formule : en ce moment même je travaille à me faire, à me former, à m'élever à mon idéal immense. Quand j'aurai atteint complètement mon but, vous pourrez exiger que mes œuvres répondent à mon langage. »

Mais l'homme arrivé au bien suprême plaidera autrement sa cause, et dira : « D'abord il ne vous appartient pas de vous porter juges de ceux qui valent mieux que vous : pour moi déjà, preuve que je tiens le droit chemin, j'ai le bonheur de déplaire aux méchants. Mais je veux bien vous rendre un compte que je ne refuse à aucun mortel ; écoutez ma profession de foi et quel cas je fais de toute chose. Je nie que les richesses soient un bien ; autrement, elles rendraient l'homme bon ; jusqu'ici, ce qu'on rencontre chez les méchants ne pouvant s'appeler bien, je refuse ce nom aux richesses ; du reste qu'elles soient permises, utiles et d'une grande commodité dans la vie, je le confesse.

XXV. « Pourquoi est-ce donc que je ne les compte pas au nombre des biens, et que fais-je avec elles de mieux que vous, quand nous convenons, vous et moi, qu'on peut les avoir? Le voici : placez-moi dans la plus opulente maison, en un lieu où l'or et l'argent soient de l'usage le plus commun, je ne m'enorgueillirai pas de ces choses qui, bien qu'étant chez moi, n'en seront pas moins hors de moi. Transportez-moi sur le pont Sublicius,^[32] jetez-moi parmi les nécessiteux : je ne me mépriserai pas pour me voir assis aux côtés de ceux qui tendent la main vers l'aumône. Car qu'importe qu'on manque d'un morceau de pain, quand le pouvoir de mourir ne manque pas? Que dirai-je pourtant? Que cette maison opulente je la préfère au pont Sublicius. Entourez-moi d'un attirail splendide et des recherches de la mollesse, je ne m'en croirai nullement plus heureux pour avoir un manteau moelleux et dans mes festins la pourpre pour lit, tout comme je ne serai en rien plus à plaindre, si je n'ai qu'une poignée de foin pour reposer ma tête fatiguée, et pour dormir qu'un paillason du cirque^[33] dont la bourre s'échappe par les reprises d'une vieille toile. Que dirai-je encore? Que j'aime mieux montrer ma valeur morale sous la prétexte ou la chlamyde que les épaules nues ou à demi couvertes. Que tous mes jours s'écoulent à souhait, que des félicitations nouvelles s'enchaînent aux précédentes félicitations, je ne m'en ferai pas accroire pour cela. Changez en rigueur cette indulgence du sort : que de toutes parts mon âme ait à Subir des pertes, des chagrins, les assauts de tout genre ; que chaque heure m'apporte son sujet de plainte, non, au milieu des plus grandes misères je ne me dirai pas misérable ; non, je ne maudirai aucun de mes

jours : j'ai pourvu à ce qu'il n'y en ait point de néfaste pour moi. Que vous dirai-je pourtant? que j'aimerais mieux avoir à tempérer mes joies qu'à maîtriser mes douleurs. Voici ce que vous dira le grand Socrate : « Faites-moi vainqueur de toutes les nations ; que le voluptueux char de Bacchus me promène triomphant jusqu'à Thèbes depuis les lieux où naît le jour ; que les rois perses me demandent mes lois, je ne me souviendrai jamais mieux que je suis homme qu'à ce moment où toutes les voix me salueront dieu. De ce faite de gloire précipitez-moi par un brusque retour sur le brancard ennemi pour orner la pompe d'un triomphateur cruel et superbe, on ne me traînera pas plus humilié sous son char que quand j'étais debout sur le mien.^[34] » Que vous dirai-je pourtant? J'aimerais mieux être vainqueur que captif. Tout le domaine de la Fortune, je le dédaignerai ; mais de ce domaine, si on me donne le choix, je prendrai ce qu'il a de plus doux. Tout ce qui m'advient se transformera en bien ; mais je préfère des éléments plus faciles, plus agréables, moins rudes à mettre en œuvre. Car ne croyez pas qu'aucune vertu soit exempte de travail : seulement les unes ont besoin d'aiguillon, comme les autres de frein. De même que sur une descente il faut au corps une force qui la retienne, et, pour monter, une impulsion ; ainsi certaines vertus suivent un plan incliné, d'autres gravissent laborieusement. Doutez-vous qu'il y ait ascension, effort, lutte opiniâtre dans la patience ; le courage, la persévérance, dans toute vertu qui fait face aux dures épreuves de la vie et qui dompte le sort? Et, d'autre part, n'est-il pas manifeste que la libéralité, la modération, la mansuétude ne font qu'aller sur une pente? Là nous retenons notre âme qui pourrait glisser trop avant : ailleurs nous l'exhortons, nous la stimulons. Ainsi nous emploierons en présence de la pauvreté les plus énergiques vertus, celles chez qui les attaques augmentent le courage ; et nous réserverons à la richesse les plus soigneuses, qui vont d'un pas circonspect et savent tenir leur équilibre.

XXVI. « Cette distinction ainsi faite, je préférerai pour mon usage celles dont l'exercice est plus paisible à celles dont l'essai veut du sang et des sueurs. Ce n'est donc pas moi, dira le sage, qui vis autrement que je ne parle ; c'est vous qui entendez autrement. Le son des paroles frappe seul votre oreille ; leur sens, vous ne le cherchez pas. « Quelle est donc la différence entre moi le fou et vous le sage, si vous comme moi nous voulons posséder? » Elle est très grande. Chez le sage, la richesse est esclave ; chez l'insensé, elle est souveraine ; le sage ne permet rien à la richesse, et elle vous permet tout. Vous, comme si l'on vous en eût garanti l'éternelle possession, vous vous y affectionnez, vous faites corps avec elles : le sage au contraire ne pense jamais tant à la pauvreté que quand il nage dans l'opulence. Un bon général ne croit jamais tellement à la paix qu'il ne se prépare à la guerre ; et cette guerre, bien qu'elle ne se fasse pas encore, vous

est déclarée. Vous êtes fiers d'une maison magnifique, comme si elle ne pouvait ni prendre feu ni s'écrouler. Vos yeux s'éblouissent de votre fortune inaccoutumée, comme si elle avait franchi tout écueil, désormais assez colossale pour que toutes les attaques du sort fussent impuissantes à la ruiner. Vous jouez indolemment avec les richesses, vous n'en prévoyez pas le péril ; ainsi d'ordinaire les barbares qu'on assiège, ne connaissant pas nos machines, gardent les travaux des assaillants sans bouger et ne comprennent pas à quoi tendent ces ouvrages qui s'élèvent si loin d'eux. La même chose vous arrive : engourdis au milieu de votre avoir, vous ne songez pas combien d'accidents de toutes parts vous menacent qui tout à l'heure vous raviront ces précieuses dépouilles. Otez au sage les richesses,^[35] tous ses vrais biens lui resteront ; car il vit satisfait du présent, tranquille sur l'avenir. « Il n'est rien, dira Socrate ou quiconque pourra juger les choses humaines avec la même autorité, il n'est rien que je me sois autant promis que de ne pas plier à vos préjugés la conduite de ma vie. Ramassez de tous côtés contre moi vos propos ordinaires, je ne prendrai pas cela pour des injures, mais pour de misérables vagissements d'enfants. »

« Ainsi parlera l'homme en possession de la sagesse, l'homme auquel une âme exempte de tout vice fait une loi de gourmander les autres, non qu'il les haïsse, mais pour les guérir. Il ajoutera encore : « Votre opinion m'inquiète non pour mon compte, mais pour le vôtre : haïr et harceler la vertu, c'est abjurer l'espoir de revenir au bien. Vous ne me faites à moi aucun tort, pas plus qu'aux dieux ceux qui renversent leurs autels ; mais l'intention mauvaise est manifeste, et le dessein est coupable lors même qu'il n'a pu nuire. Je supporte vos hallucinations comme le grand Jupiter souffre dans sa bonté les impertinences des poètes qui l'ont affublé, celui-ci d'un plumage, celui-là de cornes ; qui l'ont représenté adultère et découchant ; qui en ont fait un maître cruel envers les dieux, injuste envers les hommes, ravisseur et corrupteur de nobles adolescents, de ses proches même, enfin parricide et usurpateur du trône de son roi, de son père. Tout cela n'allait à autre chose qu'à ôter aux hommes la honte de mal faire, s'ils avaient cru que les dieux fussent ainsi.^[36] »

« Mais si vos propos ne me blessent en rien, toutefois, c'est pour l'amour de vous que je vous avertis, respectez la vertu. Croyez-en ceux qui l'ont suivie longtemps, et qui vous crient qu'ils suivent en elle quelque chose de grand, quelque chose qui de jour en jour leur apparaît plus grand encore. Honorez-la, elle comme les dieux, et ceux qui la prêchent comme ses pontifes : et à chaque souvenir des livres sacrés que par moments on invoquera, *prêtes un silence favorable*. » Cette formule n'indique pas, comme le croit la foule, une faveur qu'on réclame ; mais on commande le silence pour que les saintes pratiques puissent s'achever dans l'ordre prescrit sans que nulle voix profane les vienne

troubler.

XXVII. Il est bien plus essentiel encore de vous commander ce silence, pour qu'à chaque oracle énoncé par elle vous écoutiez avec l'attention la plus recueillie. Qu'un imposteur par état s'en vienne agitant son sistre ;^[37] qu'un homme, habile à se taillader les membres, ensanglante d'une main légère ses bras et ses épaules ;^[38] qu'un autre hurle en rampant sur ses genoux dans les rues, ou qu'un vieillard en robe de lin,^[39] tenant une branche de laurier et une lanterne en plein jour, crie de toute sa force que quelque Dieu est irrité, vous accourez tous, vous êtes tout oreilles : il est inspiré, affirmez-vous ; et de l'ébahissement des uns s'augmente l'ébahissement des autres. Mais voici Socrate, qui de cette prison purifiée par sa présence et devenue plus respectable que pas un sénat, vous adresse ce langage : « Quelle est cette frénésie? quelle est cette nature ennemie des dieux et des hommes, qui vous fait diffamer les vertus, et dans vos propos malfaisants violer les choses saintes? Si vous le pouvez, louez les bons ; sinon, passez outre. Que s'il vous plaît de donner cours à votre odieuse licence, ruez-vous les uns contre les autres. Lorsqu'en effet votre folie s'attaque au ciel même, je ne dis pas que vous faites un sacrilège, mais vous perdez votre peine. Moi, j'ai fourni jadis matière aux bouffonneries d'Aristophane ; toute cette poignée de poètes burlesques a vomi contre moi ses sarcasmes envenimés.^[40] Ma vertu a dû son plus beau lustre aux atteintes qu'on lui portait : car le grand jour et les persécutions la servent, et nul n'apprécie mieux tout ce qu'elle vaut que ceux qui ont éprouvé ses forces en la provoquant. La dureté du caillou ne se fait bien connaître qu'à ceux qui le frappent. Je me livre à vos coups comme un rocher isolé sur une mer houleuse : les flots, quelque vent qui les pousse, le battent incessamment sans pour cela l'ébranler de sa base ni, malgré tant de siècles et des attaques perpétuelles, le détruire. Attaquez-moi, donnez l'assaut : c'est en vous supportant que je triompherai. Contre une force insurmontable toute agression, si vive qu'elle soit, ne fait tort qu'à elle-même. Cherchez donc quelque matière plus molle, plus prompte à céder, où puissent s'enfoncer vos traits. Avez-vous bien loisir de scruter les faibles d'autrui, de vous faire juges de qui que ce soit? » Pourquoi ce philosophe est-il si largement logé? Pourquoi ce sage a-t-il si bonne table? » Vous prenez garde aux pustules d'autrui, vous, sillonnés de tant d'ulcères. C'est comme qui rirait des taches rares d'un beau, corps ou des moindres verrues, quand une lèpre hideuse le dévorerait lui-même. Reprochez à Platon d'avoir demandé de l'argent, à Aristote d'en avoir reçu, à Démocrite de s'en être peu soucié, à Epicure de l'avoir dissipé, reprochez-moi sans cesse Alcibiade et Phèdre. O trop heureuse la vie dont vous jouerez le jour où il vous sera donné d'imiter nos vices! Que ne tournez-vous plutôt votre clairvoyance sur ces mauvaises passions qui de tous côtés vous poignent, les

unes vous assaillant du dehors, les autres consumant jusqu'à vos entrailles? Non, les choses humaines n'en sont pas à ce point que, malgré l'ignorance où vous êtes de votre situation, vous ayez du loisir assez pour exercer vos langues à insulter qui vaut mieux que vous.

XXVIII. « Voilà ce que vous ne comprenez pas ; vous portez un visage malséant à votre fortune, comme tant d'autres, tranquillement assis au cirque ou au théâtre, quand déjà leur maison est en deuil d'une catastrophe qu'ils ne connaissent point. Moi qui d'en haut vois plus loin que vous, j'aperçois les orages qui grossissent sur vos têtes pour éclater un peu plus tard, ou qui, déjà proches et imminents, vont vous balayer vous et vos biens. Et que dis-je? à présent même, bien qu'à peine vous le sentiez, une sorte de tourbillon roule et enveloppe vos âmes tour à tour détachées et rapprochées des mêmes objets : tantôt il vous élève jusqu'aux nues, tantôt-vous précipite et vous brise au fond des abîmes... »

Le reste manque.

^[1] Des jugements d'autrui nous tremblons follement ;
Et chacun l'un de l'autre adorant les caprices,
Nous cherchons hors de nous nos vertus et nos vices.

(Boileau.)

« C'est le plus grand malheur des choses humaines, que nul ne se contente d'être insensé seulement pour soi, mais veut faire passer sa folie aux autres, si bien, que ce qui nous serait indifférent, souvent, tant nous sommes faibles, attire notre imprudente curiosité par le bruit qu'on en fait autour de nous. »

(Bossuet, *Serm. sur la vérité Évangél.*)

^[2] Même image dans Cicéron, *pro Murasna*, XVIII.

^[3] Les sots, depuis Adam, font la majorité.

(Casim. Delavig., *Ép. à l'Académ.*)

^[4] « Il y a le peuple qui est opposé aux sages, aux habiles et aux vertueux : ce sont les grands comme les petits. » (La Bruyère.)

Il en est chez le duc, il en est chez le prince.... (Boil., *Art. poét.*, I.)

^[5] « L'homme poursuit sans cesse l'illusion qui lui échappe, et néglige l'utile vérité qui repose à ses pieds. » (Bernard. de Saint-Pierre, *Étud.*, X.)

^[6] « La force du faible est toujours de la cruauté. » (*Espr. des lois.*) *Vir malus puer robustus.* (Hobbes.) « Toute méchanceté vient de faiblesse, et qui pourrait tout ne ferait jamais de mal. » (J. J. Rousseau.) Voir de la Colère, I, XVI.

^[7] *Quae major voluptas quam fastidium ipsum voluptatis!* (Tertull. *de Spect.*, XXVM.)

[8] Je lis *sedeat* avec deux manuscrits. Lemaire : *cedat*.

[9] Les manuscrits portent *transitve*. *Transitu*, mauvaise mais vulgaire leçon. Je propre *transitique*.

[10] *Eunt ut non sint*. (Saint Augustin.) « Cette volupté active, mouvante, et je ne sçay comment cuisante et mordante, celle-là même ne vise qu'à l'indolence comme à son but. L'appétit qui nous ravit à l'accointance des femmes, il ne cherche qu'à chasser la peine que nous apporte le désir ardent et furieux, et ne demande qu'à l'assouvir et se loger en repos et en l'exemption de cette fiebvre. » (Montaigne, liv. II, XII.)

[11] *Ipsa quidem virtus pretium sibi*. (Claudien.)

[12] *Spectantes*. Des manusc : *exspectantes*.

[13] Comparer à tout ce morceau Cicéron, *de Finib.*, II, VIII.

[14] Voir Pascal, *Pensées*. Misère de l'homme, § 2.

[15] *Quam sobria*, au lieu de *quum*.

[16] Seul bien des criminels le repentir nous reste. (Volt., *Œdipe*.) Voir *De la Providence*, V, et *Lettre CVII*.

[17] Voir aussi *Lettre XXXIII*.

[18] Virg., *Géorg.*, I, 439.

[19] Les manusc. : *magno nisu eripiatut animo*. Je lis avec Muret : *magno excipiatut animo*.

[20] « Où est l'esprit du Christ, là est la liberté. » (Saint Paul, *aux Corinth.*)

[21] C'est ici sans doute une réponse à Suilius, le plus violent détracteur de Sénèque. Sur Suilius, voir Tacite (*Ann.*, XIII, XIII, XIV, LIII, et Dion Cassius, LXI, XII.)

[22] *Cur laute....* au lieu de *cur autem domus*, ou *cur annum disponitur?*

[23] *Petite struitur*, et non *servitur* ou *servatur*.

[24] *Debilis cursor sum*, au lieu de *debiles, curs....* ou *debilibus....*

[25] *Énéide*, IV, 654.

[26] Ils voudraient de cet astre éteindre la clarté,
Et se venger sur lui de leur obscurité. (Volt., *Épît.*)

[27] *Quo videbo*. Lemaire : *quo jubebo et videbo* qui n'est pas dans les manuscrits.

[28] Vers d'Ovide, *Métam.*, II, 328.

[29] Caton d'Utique.

[30] *Crede mihi, res est ingeniosa dore*. (Ovide)

[31] Voir *Des bienfaits*, VI, III, et la note.

[32] Où stationnait par privilège grand nombre de mendiants. Martial, X, V. Juvén., XIV, 434.

[33] Paillasson de roseaux dont le duvet servait de bourre, et où s'asseyait le

menu peuple aux jeux du cirque.

[34] Il tombe sans tristesse au plus bas de la roue :
Ce qu'il est sur un trône il l'est sur un fumier,
Humble dans les grandeurs, content parmi la boue,
Et tel au dernier rang qu'un autre est au premier.

(Corneil., *Imit. De J. C.*, III, XXII.)

[35] Il n'est pour le vrai sage aucun revers funeste ;
Et perdant toute chose à lui-même il se reste. (Destouches.)

[36] Voir *Brièveté de la vie*, XVII. Sur les amours des dieux Sénèque pensait comme Platon (*Rép.*, III) ; comme Cicéron, (*Tusc.*, I) ; et comme saint Augustin, (*Confess.*, I. XVI, et *Cité de Dieu*, II), qui reproduit presque notre auteur.

[37] Prêtre d'Isis.

[38] Prêtre de Bellone.

[39] Prêtre égyptien.

[40] Aux accès insolents d'une bouffonne joie
La sagesse, l'honneur, l'esprit furent en proie.

(Boileau, *Art poét.*, III.)

DE LA BRIÈVETÉ DE LA VIE

I. La plupart des mortels, Paulinus, se plaignent^[1] de l'avarice de la nature : elle nous fait naître, disent-ils, pour si peu de temps! ce qu'elle nous donne d'espace est si vite, si rapidement parcouru! enfin, sauf de bien rares exceptions, c'est alors qu'on s'apprête à vivre, que la vie nous abandonne. Et sur ce prétendu malheur du genre humain la multitude et le vulgaire ignorant n'ont pas été seuls à gémir : même des hommes célèbres s'en sont affligés et n'ont pu retenir leurs plaintes. De là cette exclamation du prince de la médecine : *La vie est courte, l'art est long*. De là aussi Aristote fait le procès à la nature et lui adresse ce reproche, si peu digne d'un sage, que libérale pour les animaux seulement, elle leur accorde cinq et dix siècles de vie, tandis que l'homme, né pour des choses si grandes et si multipliées, finit bien en deçà d'un si long terme.^[2]

Non : la nature ne nous donne pas trop peu : c'est nous qui perdons beaucoup trop. Notre existence est assez longue et largement suffisante pour l'achèvement des œuvres les plus vastes, si toutes ses heures étaient bien réparties. Mais quand elle s'est perdue dans les plaisirs ou la nonchalance, quand nul acte louable n'en signale l'emploi, dès lors, au moment suprême et inévitable, cette vie que nous n'avions pas vue marcher, nous la sentons passée sans retour. Encore une fois, l'existence est courte, non telle qu'on nous l'a mesurée, mais telle que nous l'avons faite ; nous ne sommes pas pauvres de jours, mais prodigues. De même qu'une ample et royale fortune, si elle échoit à un mauvais maître, est dissipée en un moment, au lieu qu'un avoir médiocre, livré à un sage économe, s'accroît par l'usage qu'il en fait ; ainsi s'agrandit le champ de la vie par une distribution bien entendue.

II. Pourquoi nous plaindre de la nature? Elle s'est montrée généreuse. La vie, pour qui sait l'employer, est assez longue. Mais l'un est possédé par l'insatiable avarice ; l'autre s'applique péniblement à d'inutiles labeurs ; un autre est plongé dans l'ivresse, ou croupit dans l'inaction, ou s'épuise en intrigues toujours à la merci des suffrages d'autrui, ou, poussé par l'aveugle amour du négoce, court dans l'espoir du gain sur toutes les terres, sur toutes les mers. Dévorés de la passion des armes, certains hommes ne rêvent que périls pour l'ennemi, ou tremblent pour eux-mêmes ; ceux-ci, pour faire aux grands une cour sans profit, se consomment dans une servitude volontaire. Ceux-là, sans nul relâche, ambitionnent la fortune d'autrui ou maudissent la leur. Le plus grand nombre, sans but déterminé, sont les jouets d'un esprit mobile, irrésolu, mécontent de soi, qui les promène de projets en projets. Quelques-uns ne trouvent rien qui leur plaise et où ils doivent diriger leurs pas : engourdis et baillants, la mort vient les surprendre ; tant cette sentence, échappée comme un oracle de la bouche d'un

grand poète,^[3] est à mon sens incontestable :

De notre vie, hélas! la plus grande partie
Est celle où nous vivons le moins.

Tout le reste n'est point vie, mais durée.^[4] Les vices sont là qui assaillent ces hommes de toute part, qui ne souffrent pas qu'ils se relèvent, qu'ils portent en haut leur regard, pour voir où luit la vérité : ils les tiennent plongés, abîmés dans d'immondes désirs.^[5] Jamais loisir de revenir à soi : si parfois le hasard les gratifie d'un peu de calme, comme sur une mer profonde, où les vagues roulent encore après la tempête, leur agitation persiste, les passions ne leur laissent jamais de repos.^[6]

Je ne parle là, penses-tu, que de gens dont chacun avoue les misères. Vois les heureux autour desquels la foule s'empresse : leur prospérité les suffoque. Que de riches auxquels pèsent leurs richesses! Que d'hommes dont l'éloquence ardente à s'étaler, à fournir chaque jour sa carrière, arrache le sang de leurs poumons!^[7] Combien sont pâles de leurs continuelles débauches! Combien immolent complètement leur liberté au peuple de clients qui déborde autour d'eux ! Parcoure enfin tous les rangs, des plus humbles aux plus élevés : l'un assigne, l'autre comparaît ; l'un est accusé, l'autre défenseur, un troisième est juge : aucun n'est à soi-même, tous se consomment pour ou contre un autre. Demande ce que font ces hommes, dont les noms chargent la mémoire des nomenclateurs ;^[8] voici tous leurs traits distinctifs : l'un s'emploie pour celui-ci, l'autre pour celui-là, aucun pour soi-même. Et l'on en voit se plaindre, avec une indignation bien folle, du dédain de leurs grands patrons qui, lorsqu'on veut les aborder, n'ont pas un moment à donner! Oses-tu bien accuser la morgue d'autrui, toi qui jamais ne trouves un moment pour toi-même? Cet homme du moins, quel qu'il soit, si hautain de visage, t'a regardé enfin ; il a prêté l'oreille à tes discours, il t'a admis à ses côtés ; toi, tu n'as jamais daigné t'envisager, ni te donner audience.

III. Ne crois donc pas qu'on te doive rien pour de tels offices : lorsqu'en effet tu les rendais, c'était, non par désir de te donner à autrui, mais par impuissance de rester avec toi. Quand les plus brillants génies qui furent jamais s'uniraient en ce point, ils ne pourraient s'émerveiller assez d'un tel aveuglement de l'esprit humain. On ne laisse envahir ses champs par qui que ce soit ; au plus mince différend sur les limites, on a recours aux pierres et aux armes ; mais sur sa vie on laisse empiéter qui le veut ; bien plus : soi-même on introduit les usurpateurs. Vous ne trouvez personne qui veuille partager son argent avec vous : entre combien de gens n'éparpille-t-on pas son existence? Sévères économes de nos patrimoines, s'agit-il de dépenser le temps, nous sommes prodigues à l'excès du seul bien dont il serait beau d'être avare.^[9] Volontiers

prendrais-je dans la foule des vieillards le premier venu pour lui dire : « Te voici arrivé au dernier période de la vie humaine ; cent ans ou plus pèsent sur ta tête : voyons, rappelle ton passé, fais-lui rendre compte. Dis ce que t'en a dérobé un créancier, une maîtresse, un plaideur, un client, tes querelles conjugales, l'ordre à maintenir parmi tes gens, tes courses officieuses par la ville. Ajoute les maladies qui furent ton ouvrage, et tout le temps que tu laissas stérile, tu te verras plus pauvre d'années que tu n'en supputes. Repasse en ta mémoire combien de fois tu as été fixe dans tes projets ; combien de jours ont eu l'emploi que tu leur destinais ; quel usage tu as fait de ton être ; quand ton front est demeuré calme et ton âme exempte de trouble ; quelle œuvre dans un si long espace a été par toi menée à fin ; que de gens ont mis ta vie au pillage quand toi tu ne sentais pas ce que tu perdais ; combien les vaines douleurs, les folles joies, les avides calculs, les conversations décevantes ont absorbé de tes moments : vois le peu qui t'est resté de ton lot ; tu reconnaîtras que tu meurs trop jeune. »

IV. D'où vient donc tout le mal, ô hommes? Vous vivez comme si vous deviez toujours vivre ; jamais il ne vous souvient de votre fragilité. Loin de mesurer la longueur du temps écoulé, vous le laissez perdre comme s'il coulait à pleins bords d'une source intarissable ; et peut-être ce jour que vous sacrifiez à tel homme ou à telle affaire est le dernier de vos jours. Vous craignez tout,^[10] comme de chétifs mortels ; et comme des dieux vous voulez tout avoir. Rien de si ordinaire que d'entendre dire : « À cinquante ans je quitterai tout pour la retraite ; à soixante ans je prendrai congé des emplois. » Et qui donc te garantit que tu dépasseras ce terme? Qui permettra que les choses aillent comme tu les arranges? N'as-tu pas honte de ne te réserver que les restes de ton existence, et de destiner à la raison le seul temps qui ne soit bon à rien? Qu'il est tard de commencer sa vie à l'époque oh elle doit finir! Quel fol oubli de la condition mortelle que de remettre à cinquante ou soixante ans les projets de sagesse, que de vouloir entrer dans la carrière à un âge où peu d'hommes ont poussé la leur! Vois comme il échappe aux plus puissants et aux plus élevés d'entre les humains des paroles de regret, des vœux pour ce repos qu'ils préconisent, qu'ils préfèrent à toutes leurs prospérités. Ils voudraient bien par instants descendre de leur faîte,^[11] s'ils le pouvaient impunément : car lors même qu'au dehors rien ne l'attaque ou ne l'ébranle, toute haute fortune tend à crouler sur elle-même.

V. Le divin Auguste, à qui les dieux avaient plus prodigué qu'à personne, ne cessait d'invoquer le repos, de demander qu'on le déchargeât de l'empire. Tous ses discours revenaient toujours à ce point, qu'il espérait pour lui le repos. Il charmait ses travaux de l'illusoire mais douce consolation qu'un jour il vivrait pour lui-même. Dans une lettre au sénat, où il annonçait que sa retraite ne serait pas sans dignité et ne démentirait point sa gloire passée, je trouve ces paroles :

« Mais cela serait plus beau à effectuer qu'à mettre en projet ; toutefois le désir d'atteindre à un moment si désiré m'entraîne à tel point que, l'heureuse réalité se faisant attendre, j'en puise quelque avant-goût dans le plaisir de vous en parler. » Le repos lui semblait chose si précieuse, que, ne pouvant le posséder en effet, il l'anticipait par la pensée. L'homme qui voyait tout relever de lui seul, et qui faisait la destinée des hommes et des peuples, ne songeait qu'avec la plus vive joie au jour où il dépouillerait sa grandeur.^[12] Il avait éprouvé combien cette fortune dont l'éclat remplissait toute la terre coûtait de sueurs et cachait d'anxiétés secrètes, lui qui, d'abord contre des citoyens, puis contre ses collègues, enfin contre ses proches, réduit à lutter par les armes, avait rougi de sang la terre et la mer ; lui qui, promené par la guerre en Macédoine, en Sicile, en Egypte, en Syrie, en Asie et sur presque tous les rivages, n'avait tourné contre l'étranger que des légions lasses de civils massacres. Tandis qu'il pacifie les Alpes, qu'il achève de dompter ces races enclavées dans l'empire, dont elles troublaient la paix, tandis qu'il recule nos frontières au delà du Rhin, de l'Euphrate, du Danube, au sein même de Rome s'aiguisent contre lui les poignards de Muréna, de Cépion, de Lépide, des Egnatius. Il n'a pas encore échappé à leurs embûches, que sa fille et une foule de jeunes nobles, liés par l'adultère comme par un serment, épouvantent sa vieillesse fatiguée et lui font craindre pis qu'une nouvelle Cléopâtre avec un autre Antoine.^[13] Il tranchait ces ulcères avec les membres mêmes ; d'autres renaissaient à l'instant. Comme en un corps trop chargé de sang, toujours il y avait éruption sur quelque point. Auguste donc soupirait après le repos : dans cet espoir, dans cette pensée ses travaux devenaient moins lourds. Tel était le vœu de celui qui pouvait combler tous les vœux.

Cicéron, ballotté entre les Catilina et les Clodius, ses ennemis déclarés, et les Crassus et les Pompée, ses équivoques amis, vogue au hasard sur le vaisseau de l'État qu'il préserve un moment du naufrage où lui-même enfin va périr : le calme ne le rassure point et la tourmente l'accable. Que de fois ne maudit-il pas son fameux consulat exalté par lui-même non sans sujet, mais sans mesure ! Sur quel ton lamentable il s'exprime dans une lettre à Atticus, après la défaite de Pompée, dont le fils réchauffait encore en Espagne un parti vaincu : « Tu me demandes, dit-il, ce que je fais ici. Je vis à demi libre dans mon Tusculum. » Puis retours sur le passé qu'il déplore, plaintes du présent, désespoir de l'avenir. Cicéron s'est dit à demi libre ! Mais certes jamais le sage ne descendra à cette humiliante qualification : jamais de demi-liberté pour lui, toujours liberté pleine et entière. Indépendant, roi de lui-même, placé plus haut que tous rien pourrait-il dominer cet homme qui domine la Fortune.

VI. Livius Drusus, homme énergique et véhément, après avoir ressuscité les

plans subversifs et les funestes motions des Gracques, fort d'un immense concours venu de toute l'Italie, sans prévoir l'issue de cette lutte qu'il ne pouvait mener à fin ni n'était libre de quitter une fois engagée, maudissait, dit-on, une vie agitée dès ses premiers ans, et s'écriait : « Je suis le seul qui, même enfant, n'aie pas eu un jour de congé. » Et en effet, encore pupille et sous la prétexte, il osait déjà recommander des accusés aux juges et interposer son crédit dans le barreau^[14] avec tant d'efficacité que plus d'un jugement fut notoirement arraché par lui. Où ne se fût pas emportée une si précoce ambition? On pouvait le prédire : c'est à d'énormes catastrophes publiques et privées que devait aboutir une audace si prompte à se faire jour. Il s'y prenait tard pour se plaindre *de n'avoir pas eu un jour de congé*, lui factieux dès l'enfance et tyran du forum. On n'est pas sûr s'il s'est lui-même donné la mort. Il expira soudainement d'une blessure reçue dans l'aine ; si l'on put douter que cette mort eût été volontaire, nul n'en contesta l'à-propos.

Il n'est pas besoin de prolonger la liste de ces hommes qui, jugés heureux par les autres, ont rendu contre eux-mêmes un sincère témoignage en maudissant^[15] tout le drame de leur vie. Mais ces plaintes n'ont changé ni les autres ni eux-mêmes ; sitôt les paroles proférées, le cœur retombe dans ses vieilles erreurs. Oui certes, votre vie se prolongeât-elle par delà mille années, ce serait un cercle encore bien étroit ; que de siècles vos passions ne dévoreraient-elles pas! Or cet espace que la nature franchit en courant, que la raison peut étendre, nécessairement vous échappera bientôt. Car vous ne savez ni saisir, ni retenir, ni retarder ce qu'il y a de plus fugitif au monde ; vous le laissez s'envoler, comme une chose insignifiante ou réparable.

En tête de cette classe d'hommes, je compte ceux dont le vin et la débauche prennent tous les instants ; car il n'en est point de plus honteusement occupés. Que d'autres se laissent captiver aux prestiges d'une vaine gloire, c'est là du moins une erreur honorable. Enumère-moi les mortels avides, colères, injustes dans leurs haines ou dans leurs guerres : il y a dans tous ces excès quelque chose de viril. Mais se vautrer dans l'intempérance et la débauche est un déshonneur, une souillure. Examine l'emploi que ces gens-là font de leurs jours, et compte ce qu'en absorbent de vils calculs, des artifices, des appréhensions, des soins à rendre, à recevoir, des cautions à donner ou à prendre, des festins, devenus aujourd'hui d'importants devoirs, tu verras comme ni dans leurs maux, ni dans leurs biens, ils n'ont le temps de respirer. Enfin tout le monde convient qu'un homme jeté dans ce torrent ne peut bien remplir aucune tâche ; ni l'éloquence, ni les arts libéraux ne sont faits pour lui : son esprit partagé ne reçoit nulle impression profonde, il rejette tout comme lui étant imposé de force. Il n'est propre à rien moins qu'à vivre, science déjà la plus difficile de toutes.

VII. Les professeurs de toute autre science se trouvent partout en grand nombre. On a vu même des enfants en posséder si bien quelques-unes, qu'ils auraient pu les enseigner. Mais l'art de vivre, il faut toute la vie pour l'apprendre ; et, ce qui t'étonnera peut-être davantage, toute la vie il faut apprendre à mourir. Tant de grands hommes, brisant tout importun lien, ont dit adieu aux richesses, aux emplois, aux plaisirs, pour se consacrer jusqu'au dernier jour à cette unique science de vivre ; et néanmoins presque tous sont sortis de la vie sans avoir, de leur aveu même, trouvé ce secret ; comment ceux dont je parle le posséderaient-ils ?

Il n'appartient, crois-moi, qu'à une âme élevée et qui voit à ses pieds les erreurs humaines, de ne se rien laisser dérober de son temps ; et la plus longue vie est celle de l'homme qui, aussi loin qu'elle a pu s'étendre, l'a gardée pour lui tout entière. Aucune partie n'en est restée inculte ou sans emploi ; aucune n'a admis d'usurpateurs : il n'a rien trouvé qui fût digne d'être échangé contre son temps, dont il a été l'avare économe. Aussi son lot lui a-t-il suffi ; mais, et il le faut bien, quel déchet pour ceux dont la vie fut en grande partie gaspillée par la foule ! Et ne crois pas qu'ils ne s'aperçoivent point de ce qu'ils perdent : écoute la plupart de ceux qu'une grande prospérité surcharge, au milieu de leurs troupes de clients, ou de leurs procès à soutenir ou d'autres illustres misères, écoute-les s'écrier maintes fois : « Je n'ai pas le temps de vivre ! » Pourquoi ne l'as-tu pas ? Tout ce monde qui t'attire à soi t'enlève à toi-même. Que de jours t'a ravies cet accusé ; et ce candidat ; et cette vieille, lasse d'enterrer ses héritiers ; et ce riche dont la feinte maladie irrite l'espoir de ses cupides flatteurs ; et cet ami puissant qui vous a tous, non dans son amitié, mais dans son étalage ! Eh oui, fais le calcul et la revue de tes jours, tu verras qu'il n'en est resté pour toi que bien peu, et que les jours de rebut.^[16] Un autre a obtenu les faisceaux qu'il désirait tant, et il aspire à les déposer, et il répète sans cesse : « Quand l'année sera-t-elle écoulée ? » Celui-ci donne des jeux, honneur qu'il doit au sort et qu'il avait prisé si haut, et il s'écrie : « Quand serai-je quitte de ces embarras ? » On s'arrache cet avocat dans tout le forum ; il encombre la place entière d'un immense concours qui dépasse la portée de sa voix, et lui encore s'écrie : « Quand donc y aura-t-il vacances ? » Chacun presse les instants de son existence ; et l'impatience de l'avenir nous travaille, et le dégoût du présent. Mais l'homme qui met chaque moment à profit, qui règle chaque journée comme si elle était toute sa vie, celui-là ne souhaite ni n'appréhende le lendemain. Eh ! quelle nouvelle jouissance une heure de plus peut-elle lui apporter ? Il a tout connu, il a goûté de tout à satiété : que le sort capricieux ordonne du reste comme il voudra, sa vie est à l'abri du sort. On peut y ajouter, on ne peut rien en ôter ; y ajouter, de quelle manière ? Comme à un convive repu déjà, mais non gorgé, on peut présenter d'autres mets

qu'il ne désirait pas, mais qu'il savoure encore.^[17]

VIII. Ainsi, parce qu'un homme a des cheveux blancs et des rides,^[18] ne va pas croire qu'il ait vécu longtemps ; il n'a pas longtemps vécu, mais longtemps duré. Car enfin, penses-tu qu'on ait fait une longue traversée quand, accueilli dès le port par une furieuse tempête, poussé en mille cas contraires par les vents qui soufflaient avec violence de points opposés, on n'a pu que tourner dans le même cercle? Ce n'est pas là un long voyage ; c'est une tourmente prolongée. Je m'étonne toujours quand je vois des hommes demander à d'autres leur temps, et ceux-ci le donner avec tant de complaisance. Des deux côtés l'on n'a en vue que le motif de la demande ; mais le temps même, pas un n'y songe. C'est comme un rien que l'on demande, un rien que l'on accorde : on joue avec ce qu'il y a de plus précieux au monde. Ce qui abuse, c'est que le temps est chose impalpable, qui ne frappe point les yeux : et l'on en tient fort peu de compte ; je dirais presque, il n'a aucun prix. Des hommes du plus brillant mérite reçoivent un salaire annuel au prix duquel ils louent leurs travaux, leurs services, leur savoir-faire : le temps n'est prisé par personne. On le jette à pleines mains, il semble ne rien coûter. Mais vois les mêmes hommes quand ils sont malades ; si la mort les menace de près, comme ils embrassent les genoux des médecins! Redoutent-ils le dernier supplice, ils sont prêts, pour vivre, à sacrifier tout ce qu'ils possèdent, tant est grande la contradiction de leurs sentiments.^[19]

Si, comme les années passées, on pouvait leur mettre à chacun sous les yeux les années à venir, de quel effroi ne^[20] seraient-ils pas saisis en voyant quel peu il leur en reste! Comme ils les économiseraient! Or, s'il est facile, tout modique qu'il soit, de ménager un bien dont on est sûr, avec quel soin doit-on garder celui qui, sans qu'on sache à quel moment, doit nous échapper! Ne crois pas cependant qu'ils en ignorent tout le prix. Ils disent tous les jours à ceux qu'ils chérissent le plus fortement qu'ils donneraient pour eux une portion de leur vie. Ils la donnent cette portion, et sans qu'ils y pensent ; ils s'en dépouillent sans profit pour les autres ; ils ne savent pas même s'ils se dépouillent en effet, et dès lors ils supportent sans peine un dommage inaperçu pour eux. Personne ne te restituera tes années ; personne ne te rendra à toi-même. La vie suivra sa pente primitive sans rebrousser son cours ou l'interrompre, sans faire nul fracas ni t'avertir de sa rapidité ; elle coulera en silence. Ni la puissance des rois ni la faveur des peuples ne la feront aller plus loin.^[21] Selon l'impulsion reçue au départ, elle courra jusqu'au bout, jamais ne se détournant, jamais ne s'arrêtant. Que vas-tu devenir? Durant tes vaines occupations, la vie se précipite, la mort, d'une heure à l'autre, arrivera et, bon gré mal gré, elle se fera recevoir.

IX. Cette pensée peut-elle être celle d'aucun homme, je dis de ces hommes qui se piquent de prudence et qui sont trop laborieusement occupés pour

embrasser une vie meilleure? Ils approvisionnent leur vie aux dépens de leur vie même ; ils distribuent leurs plans sur un long avenir : or voilà surtout comme notre existence se perd, à différer. Voilà ce qui leur dérobe successivement les jours les plus près d'eux, et leur vole le présent^[22] en leur promettant l'avenir. Le plus grand empêchement à la vie, c'est l'attente, que tient en suspens le lendemain. Tu perds le jour actuel : ce qui est aux mains de la Fortune, tu le veux régler ; ce qui est aux tiennes, tu le lâches. Que prétends-tu? Où élances-tu ton être? Tout ce qui est à venir repose sur l'incertain. Vis dès cette heure. Entends le cri du plus grand de nos poètes ; ne dirait-on pas qu'une bouche divine a dicté à sa muse cette salutaire pensée :

Tous vos jours les meilleurs, ô mortels misérables,
Fui^{ent} les premiers.....

Que tardes-tu? semble-t-il dire ; qu'attends-tu? Si tu ne t'empares de ce jour, il fuit ; quand tu t'en seras emparé, il fuira encore. Il faut donc combattre la rapidité du temps par la promptitude à en user.^[23] Cette cascade qui se précipite ne coulera pas toujours : hâte-toi de puiser. Ce qui condamne encore admirablement tes plans illimités, c'est que le poète ne parle pas même de saisons, mais de jours. Tranquille, et dans cette effrayante fuite des temps, nonchalamment immobile, ce sont des mois, des années, une longue suite d'années que dans tes rêves ambitieux il te plaît d'accumuler ; or de quoi te parle-t-on? d'un jour, et d'un jour qui fuit. Il n'est donc que trop vrai : tous les meilleurs jours fuient les premiers pour les malheureux mortels, pour ceux bien entendu qui se tourmentent de soins frivoles et, encore enfants par l'intelligence, se voient surpris par la vieillesse, à laquelle ils arrivent sans apprêts, sans armes. Ils n'ont pourvu à rien : ils tombent tout à coup et en aveugles aux mains de l'ennemi : ils ne sentaient pas ce qu'il gagnait journellement sur eux. De même qu'un entretien, une lecture, quelque pensée qui les absorbe dérobe aux voyageurs la longueur du chemin ; ils se voient arrivés avant de s'imaginer qu'ils approchaient : ainsi le voyage rapide et continu^{el} de la vie, où l'on marche, soit éveillé, soit endormi, toujours du même pas, ces malheureux préoccupés ne le jugent bien qu'au terme fatal.

X. Un tel sujet, si je voulais le diviser et l'étendre sous différents titres, me fournirait des preuves en foule, pour démontrer que la vie de ces hommes se réduit à bien peu de chose. Fabianus, qui n'était pas de ceux qui ne sont philosophes qu'en chaire, mais un franc philosophe du vieux temps, avait coutume de dire : « Il faut combattre les passions à force ouverte et non par de subtils discours ; ce ne sont pas des coups ménagés, c'est un choc vigoureux qui dissipera cette perfide milice. Brisons net l'arme du sophisme, n'escarmouchons pas avec lui. » Mais pour mieux confondre l'erreur, éclairons-la : ne nous

bornons pas à la plaindre.

La vie se partage en trois époques : celle qui est, celle qui fut, celle qui sera. Celle que nous traversons n'est bientôt plus ; ce qui est devant nous est incertain ; le passé seul et assuré : c'est là que la Fortune a perdu ses droits, c'est là ce qui ne peut retomber à la discrétion de personne. Voilà ce que perdent les hommes stérilement occupés : ils n'ont pas le loisir de tourner leur regard en arrière, et, quand ils l'auraient, trop d'amertume s'attache aux souvenirs qui sont des remords. Ils reportent à regret leur pensée sur une époque mal employée ; ils n'osent toucher à ces désordres dont l'immoralité se voilait sous la séduction du plaisir présent : la plaie se rouvrirait au contact. Il n'est que l'homme qui a dans tous ses actes suivi l'arrêt de sa conscience, laquelle ne se trompe jamais, il n'est que cet homme qui revienne avec charme vers le passé. Quand on s'est longtemps laissé aller aux rêves de l'ambition, aux dédains de l'orgueil, aux abus de la victoire, aux ruses de la déloyauté, aux exactions rapaces, aux prodigalités ruineuses, il faut bien que l'on tremble devant ses souvenirs. Le passé cependant est une portion de notre vie désormais sacrée, inviolable,^[24] hors de l'atteinte des événements humains, soustraite à l'empire du sort ni le besoin, ni la crainte, ni l'invasion des maladies ne peuvent la troubler. On ne saurait nous la contester ni nous la ravir : la jouissance en est aussi constante qu'inaltérable. Le présent n'a qu'un jour et même qu'un moment à la fois ; le passé offre tous ses jours ensemble, dociles à ton appel et se laissant considérer et retenir à volonté : mais l'esclave du vice n'a pas ce loisir-là. Il n'appartient qu'à l'âme calme et rassise de passer en revue tous les âges qu'elle a franchis ; les autres âmes sont sous le joug : impossible à elles de tourner la tête et de regarder en arrière. Leur vie s'est allée perdre dans un abîme ; et comme on a beau toujours verser dans un crible où manque le fond qui reçoit et qui garde, de même qu'importe quelle mesure de temps on prodigue à ceux qui n'ont point place pour y rien déposer : âmes fêlées et percées à jour, tout passe au travers.^[25] Le présent est bien court, si court même qu'il semble à plusieurs qu'il n'est point.

Il fuit en effet d'une fuite éternelle ; il coule et se précipite ; il a cessé d'être plus tôt qu'il n'est venu ; il est aussi peu stationnaire que les cieux ou les astres, dont l'active et continuelle rotation ne les laisse jamais au même point de l'espace. Les hommes à préoccupations ne possèdent donc que le présent, si rapide qu'il est insaisissable ; et les mille soins qui les partagent le leur dérobent encore.

XI. Enfin veux-tu savoir combien peu de temps ils vivent ? Vois combien ils souhaitent de vivre longtemps. Vieux et décrépits, ils mendent dans leurs prières un supplément de quelques années. Ils se rajeunissent à leurs propres yeux, se bercent de leur mensonge et s'abusent avec autant de satisfaction que s'ils

trompaient aussi le destin.^[26] Mais qu'ensuite leur santé chancelante les avertisse que l'heure est venue, avec quel effroi ils se voient mourir! Ils ne sortent pas de la vie, ils en sont arrachés. Ils se donnent hautement le nom d'insensés pour n'avoir pas pensé à vivre : que seulement ils échappent à la maladie, comme ils sauront goûter le repos! Ils reconnaissent alors combien inutilement ils amassaient, pour ne pas jouir, et que tant d'efforts n'ont abouti à rien.

Comment au contraire une vie passée loin de toute affaire ne serait-elle pas longue? Rien n'en est aliéné ni jeté à l'un et à l'autre ; rien n'en est livré à la Fortune, perdu par négligence, entamé par prodigalité ; rien n'en demeure stérile, tout, pour ainsi dire, est en plein rapport. Ainsi la vie la plus bornée aura été plus que suffisante : aussi, que le dernier jour vienne quand il voudra, le sage n'hésitera point : il ira au-devant de la mort d'un pas assuré.

Tu demandes peut-être ce que j'entends par hommes préoccupés. Ne crois pas que je désigne seulement ceux contre lesquels il faut lâcher les chiens pour les chasser enfin des tribunaux ; ni ceux qu'étouffe honorablement la foule de leurs sollicitateurs, ou qui moins noblement se font écraser à la porte d'autrui ; ni ceux que d'obséquieux devoirs arrachent de chez eux et envoient se morfondre au seuil des grands ; ni ceux que l'appât d'un lucre infâme pousse aux enchères de biens confisqués, sauf à rendre gorge plus tard. Il est aussi des inactions fort occupées. Dans sa villa, dans son lit, dans la plus entière solitude et bien qu'isolé de tous, plus d'un est à charge à lui-même. Il en est dont la vie ne doit pas s'appeler oisive, mais laborieusement désœuvrée.

XII. Appelles-tu homme de loisir l'amateur qui va classant avec une inquiète minutie ces vases de Corinthe dont la manie de quelques curieux fait tout le prix ; celui qui consume la majeure partie de ses jours au milieu de vieux métaux enrouillés ; ou cet autre qui au gymnase (car, ô ignominie! les vices qui nous travaillent ne sont plus même romains) va, pour contempler les jeunes combattants, s'installer au lieu même où ils se frottent d'huile ; ou celui qui assortit par couples ses troupeaux de vainqueurs, selon la couleur^[27] et l'âge ; ou celui qui se charge de nourrir les athlètes les plus en renom? Appelles-tu hommes de loisir ceux qui passent tant d'heures chez le barbier à se faire enlever le moindre poil qui aura commencé à poindre pendant la nuit ; à tenir conseil sur chaque cheveu ; à rétablir une mèche déplacée, ou à ramener de ci et de là leur chevelure sur un front dégarni! Quelle indignation, si le barbier a omis quelque mince détail, oubliant que ce n'est pas un homme qu'il rase! Quelle fureur, si le rasoir a entamé leur crinière, si rien dépasse la ligne ordonnée, si chaque mèche ne retombe pas toute dans son anneau spécial! Est-il un de ces êtres qui n'aimât mieux voir bouleverser l'État que sa chevelure, qui n'ait plus grand souci de l'ajustement de sa tête que de ce qui peut la sauver, qui ne choisisse d'être un

homme bien coiffé plutôt qu'un honnête homme? Appelles-tu gens de loisir ceux qui partagent tous leurs moments entre le peigne et le miroir? Et ces autres, qui composent, écoutent ou récitent des chansons, grave besogne, où ils se torturent pour plier le ton naturel de leur voix, le meilleur comme aussi le plus simple, aux inflexions d'une langoureuse mélodie? Leurs doigts battent incessamment la mesure d'un air qu'ils ont dans la tête : prennent-ils part aux actes les plus sérieux, les plus tristes même, tu les entends qui fredonnent entre leurs dents. Ces-gens-là sont non pas oisifs, mais oiseusement occupés. Il n'est point jusqu'à leurs repas, j'ose le dire, qu'on puisse leur compter comme heures de loisir, quand on voit avec quelle sollicitude ils disposent leur argenterie ; quelle importance ils mettent à ce que les tuniques de leurs Ganymèdes soient relevées avec grâce ; comme ils sont soucieux de voir en quel état le sanglier va sortir des mains du rôtiisseur, et avec quelle célérité leurs valets aux membres bien lisses courent, le signal donné, chacun à leur tâche ; avec quel art l'oiseau sera découpé en tranches de la préparation requise, avec quel empressement de malheureux esclaves essuieront les rebutantes sécrétions de l'ivresse.^[28] Tout cela pour atteindre à une renommée de bon goût et de magnificence ; et cette maladie les poursuit tellement dans tous les détails de la vie, qu'ils ne boivent ni ne mangent sans y mettre de la prétention.

Tu ne compteras pas sans doute parmi les hommes de loisir ceux que l'on transporte de côté et d'autre en chaise ou en litière, qui ont leurs heures pour se faire promener et se croiraient coupables de les manquer ; qui ne se baignent en grande ou en petite eau, qui ne mangent que sur l'avis d'un autre, et dont l'âme alanguie est tellement énervée par l'extrême mollesse, qu'ils ne peuvent savoir par eux-mêmes s'ils ont faim. J'ai ouï dire qu'un de ces délicats (si toutefois désapprendre la vie humaine et ses habitudes doit s'appeler délicatesse), enlevé du bain à bras d'hommes et déposé sur un siège, fit cette question : « Suis-je assis? » Il ignore s'il est assis! Crois-tu qu'il sache bien s'il existe, s'il voit, s'il se repose? Etait-ce ignorance réelle ou affectée? J'aurais peine à dire laquelle est la plus pitoyable. Ces sortes de gens sans doute sont fort sujets aux distractions ; mais fort souvent ils les simulent. Ils ont des travers favoris qu'ils regardent comme l'enseigne du bonheur. Il est pour eux trop simple et trop ignoble de savoir ce qu'ils font. Ose dire maintenant que nos mimes exagèrent trop souvent la satire de notre mollesse. À coup sûr ils omettent beaucoup plus qu'ils n'inventent ; et nos incroyables excès se sont si fort multipliés dans ce siècle, qui n'a de génie que pour le vice, que l'on peut accuser la scène de n'en pas dire assez. Grands dieux! avoir perdu dans la mollesse la conscience de son être au point de s'en rapporter à d'autres pour savoir si l'on est assis!

XIII. Ce n'est donc pas là un homme de loisir ; cherche un autre terme : il est

malade, il est déjà mort. Être homme de loisir c'est avoir le sentiment de ce loisir même ; mais celui-là ne vit qu'à demi qui a besoin qu'on lui indique en quelle posture est sa personne : comment pourrait-il se dire maître de la moindre fraction de son temps ? Il serait trop long d'énumérer tous ceux qui ont consumé leurs jours aux échecs, à la paume, ou à se rôtir le corps au grand soleil. Le repos ne consiste pas en des plaisirs si affairés. Par exemple, et nul ne l'a mis en doute, ne s'évertuent-ils point sans effet, ceux que d'oiseuses recherches littéraires absorbent sans cesse ? Or de ceux-là déjà le nombre est assez grand parmi nous. C'était une maladie grecque de rechercher combien Ulysse avait eu de rameurs ; si l'Iliade fut écrite avant l'Odyssée ; si ces poèmes sont du même auteur ; et autres vétilles semblables qui, à les garder pour soi, ne font rien pour la satisfaction intérieure, et, à les mettre au jour, donnent moins l'air d'un savant que d'un fâcheux. Voici les Romains gagnés à leur tour par ce stérile engouement des connaissances futiles.^[29] Ces jours derniers j'ouïs certain savant nous relater quels généraux romains avaient les premiers fait telle ou telle chose. C'est Duillius qui remporta la première victoire navale ; c'est Curius Dentatus qui le premier fit voir des éléphants à son triomphe. Ces détails du moins, bien qu'ils n'aient pas la vraie gloire pour objet, roulent encore sur des faits nationaux. Nul profit à tirer d'une telle science, bien que dans sa spécieuse puérilité elle offre quelque intérêt. Faisons grâce encore à cette question : Qui le premier persuada aux Romains de monter sur un vaisseau ? ce fut Claudius, surnommé pour cette raison *Caudeco*, nom que les anciens donnaient à l'assemblage de plusieurs planches, d'où vient que les tables de nos lois se nomment *codices*, et que, même aujourd'hui, les bateaux de comestibles qui, de temps immémorial, circulent sur le Tibre, s'appellent *caudicariæ*. Je veux encore qu'il ne soit pas indifférent de savoir que Valérius Corvinus fut le premier vainqueur de Messana et que, le premier des Valérius, il prit le nom de la ville soumise et fut appelé Messana, surnom dont le peuple altéra la prononciation et qui devint par la suite Messala. Permettras-tu aussi qu'on s'occupe de savoir que L. Sylla fit voir le premier dans le cirque des lions déchaînés, tandis qu'auparavant on leur laissait leurs chaînes ; et que le roi Bocchus fournit les archers qui devaient les tuer ? Faisons cette dernière concession. Mais que Pompée ait le premier donné au cirque un combat de dix-huit éléphants, courant comme en champ de bataille sur des malfaiteurs, quel profit tirer d'un tel fait ? Le premier citoyen de Rome, celui que parmi nos illustrés aïeux la renommée nous peint comme un modèle de bonté, crut que c'était un spectacle mémorable que de faire périr des hommes d'une manière nouvelle. Ils combattent ? C'est peu. Oh les déchire ? C'est peu encore : que d'énormes bêtes les broient sous leur masse. Il valait mieux laisser de pareils actes dans l'oubli, de peur qu'un jour

quelque homme puissant-ne vînt à les apprendre et ne voulut enchérir sur ces excès d'inhumanité.

XIV. Oh! quels épais nuages répand sur l'esprit de l'homme une haute fortune! En voilà un qui se croit supérieur à la nature humaine, pour avoir livré des bandes de malheureux à des monstres nés sous un autre ciel, pour avoir mis aux prises des combattants de forces si disproportionnées, et versé à flots le sang à la face de ce peuple qu'il forcera tout à l'heure à répandre le sien par torrents. Et plus tard ce même homme, dupe de la perfidie Alexandrine, tendra la gorge au fer du dernier des esclaves et reconnaîtra enfin la vanité du surnom qu'il étale.

Mais, pour revenir au point que j'ai quitté, et faire voir encore d'autres exemples des inutiles travaux de certains hommes, le même savant contait que Métellus, ayant défait les Carthaginois en Sicile, fut le seul Romain qui devant son char de triomphe fit marcher cent vingt éléphants captifs ; que Sylla fut le dernier qui agrandit l'enceinte de la ville, ce qui n'avait lieu chez nos ancêtres qu'après une conquête en Italie, non sur l'étranger. Du moins vaut-il mieux savoir cela que d'apprendre, comme il l'affirmait, que le mont Aventin n'est pas compris dans nos murs pour l'un de ces deux motifs : ou parce que le peuple s'y retira jadis, ou parce que Rémus, y consultant le vol des oiseaux, ne les trouva point favorables. Il y a une infinité de traditions de ce genre qui sont des fictions, ou qui ont un air de mensonge. Or en admettant que ceux qui les citent parlent de bonne foi ou offrent caution de ce qu'ils écrivent, guériront-ils un seul préjugé, étoufferont-ils une seule passion? qui rendront-ils plus courageux, plus juste, plus libéral? Je ne sais parfois, disait notre ami Fabianus, s'il ne vaut pas mieux renoncer à toute étude que de s'empêtrer dans celles-là.

Seuls de tous les mortels ils ont le vrai loisir, ceux qui donnent le leur à la sagesse ; seuls ils savent vivre. Car non contents de bien garder leur part d'existence, ils y ajoutent tout l'ensemble des âges. Toutes les années qui furent avant eux leur sont acquises. Avouons-le, sous peine d'être les plus ingrats des hommes : ces illustres fondateurs des saintes doctrines, c'est pour nous qu'ils sont nés, ils nous ont défriché la vie.^[30] Ces admirables connaissances, arrachées aux ténèbres et produites au grand jour, c'est le labeur d'autrui qui nous y donne accès. Aucun siècle ne nous est interdit : tous nous sont ouverts ;^[31] et si, par un généreux essor, nous voulons franchir les limites étroites de l'humaine faiblesse, notre esprit peut placer sur le vaste horizon des temps. Il peut discuter avec Socrate, douter avec Carnéade, goûter le loisir d'Épicure, triompher de l'humanité avec les stoïciens, l'outrepasser avec les cyniques, enfin, émule de la nature, entrer avec elle en partage de tous les siècles. Pourquoi de ce temps si borné, de cette vie précaire et transitoire ne pas s'élancer à plein vol vers ces

espaces immenses, éternels ; où tous les sages sont nos concitoyens?

Ces gens qui se prodiguent en mille visites officieuses, qui privent du repos eux et les autres, quand ils ont bien satisfait leur manie, et frappé comme ils font chaque jour à toutes les portes, et pénétré par chacune de celles qu'ils ont trouvées ouvertes, et promené à la ronde leurs salutations intéressées, dans cette ville immense qu'agitent tant de passions diverses, combien de personnes ont-ils pu voir? Combien dont le sommeil, la débauche ou l'incivilité les a éconduits, ou qui ont mis leur patience aux abois pour finir par leur échapper, sous prétexte d'affaire pressante? Combien ont évité de paraître dans leur vestibule encombré de clients et se sont dérobés par quelque issue secrète, comme s'il n'était pas plus malhonnête d'esquiver une visite que de la refuser? Combien, à demi endormis et alourdis par l'orgie de la veille, tandis que des malheureux ont hâté leur réveil pour aller attendre celui du patron, combien entrouvriront à peine les lèvres pour redire dans un bâillement dédaigneux un nom^[32] que leur esclave leur souffla mille fois à l'oreille?

Celui-là, nous pouvons le dire, cultive de vrais amis qui cherche tous les jours à se familiariser davantage avec un Zénon, un Pythagore, un Démocrite, un Aristote, un Théophraste, et tous ces autres oracles de la morale et de la science. Pas un qui n'ait pour nous du temps de reste, pas un qui ne nous reçoive, qui ne nous renvoie plus contents de nous-mêmes et de lui, pas un qui nous laisse partir les mains vides. La nuit comme le jour ils sont accessibles pour tous. Pas un ne te forcera de mourir, tous t'en apprendront le secret ; ils n'useront pas tes années à leur profit, ils t'offriront le tribut des leurs. Tu n'auras point à pâlir de leur avoir parlé ; leur amitié ne te sera pas mortelle ; et ce^[33] n'est pas à grands frais qu'on leur fait sa cour.

XV. Tu emporteras de chez eux tout ce que tu voudras : il ne tiendra pas à eux que plus tu auras pris, plus tu ne puises encore. Quelle félicité, quelle belle vieillesse est réservée au client de ces grands patrons! Il aura en eux des amis pour délibérer, sur les moindres comme sur les plus graves objets, pour leur demander tous les jours conseil sur lui-même, pour entendre d'eux la vérité sans offense, l'éloge sans flatterie, pour se former à leur image. Nul n'a eu le privilège de se choisir ses aïeux, dit-on tous les jours ; c'est le sort qui les donne. On se trompe : l'homme peut désigner à qui il devra sa naissance. Il y a des familles de nobles génies : à laquelle veux-tu appartenir? Choisis, et non-seulement son nom, mais ses richesses seront les tiennes. Il ne te faudra ni avarice, ni épargne sordide pour les conserver ; elles grossiront d'autant plus que tu en feras part à plus de monde. Ces sages t'ouvriront la voie à l'immortalité ; ils t'élèveront à un poste d'où nul ne te précipitera : voilà l'unique secret de prolonger cette périssable vie, que dis-je? de l'échanger contre une vie qui ne

périt point. Les honneurs, les monuments, tout ce que l'ambition fait décréter ou s'édifie de ses propres mains, s'écroule bien vite : il n'est rien qu'à la longue le temps ne détruise, le temps qui moissonne sitôt ce que lui-même^[34] avait consacré. La sagesse est à l'abri de ses coups. Aucun siècle ne l'effacera, ni ne la mettra en poudre ; l'âge suivant et de proche en proche tous les âges ultérieurs ajouteront à la vénération qu'elle inspire : car si l'envie s'attache aux gloires contemporaines, on admire plus franchement celles qui déjà sont loin de nous.^[35]

Ainsi la vie s'agrandit pour le sage : pour lui ne sont point faites les limites imposées au reste des hommes. Seul affranchi des lois de l'humanité, tous les siècles lui sont soumis, comme à Dieu. Le passé, il le ressaisit par le souvenir ; le présent, il sait l'employer ; l'avenir, il en jouit d'avance. Elle est longue sa vie, parce que sur ce seul point du temps il concentre tous les temps. Mais qu'elle est courte et soucieuse l'existence de ceux qui, oublieux du passé, négligent le présent et tremblent pour l'avenir ! Arrivés au terme, ils reconnaissent trop tard, les malheureux, combien ils ont été longtemps occupés sans rien faire.

XVI. Et ne dis pas : « Une preuve que leur vie est longue, c'est qu'ils invoquent quelquefois la mort. » Tristes jouets de leur folie et de passions qui, ne sachant où se prendre, donnent tête baissée contre l'objet même de leur frayeur, souvent ils désirent la mort par cela même qu'ils la craignent. Et cette autre preuve de longue vie, tu ne l'admettras pas non plus : « Souvent la journée leur semble trop longue ; attendent-ils le moment fixé pour un festin, ils se plaignent des heures trop lentes à passer. » Oui, quand leurs occupations les quittent, abandonnés à leur loisir ils se consomment ; ils ne savent ni qu'en faire, ni s'en débarrasser. Ils aspirent donc à une occupation quelconque ; et dans l'intervalle toutes les heures leur pèsent. Cela est si vrai, que si le jour a été affiché pour un combat de gladiateurs, ou si la date de tout autre spectacle ou divertissement est attendue, ils voudraient franchir les jours intermédiaires. Dès qu'ils attendent, tout délai est trop long. Mais cet instant dont ils sont amoureux, bref et rapide qu'il est, leur folie l'abrège bien plus encore ;^[36] d'une époque déjà en avant d'eux ils se rejettent toujours plus avant et ne peuvent se fixer dans un même désir. Ce n'est pas que les journées leur soient longues, c'est qu'ils les voient comme obstacles. Que les nuits au contraire leur semblent courtes, passées dans les bras des prostituées ou dans les orgies ! De là encore le délire des poètes, dont les fictions nourrissent les égarements des hommes, et qui ont imaginé que Jupiter, dans l'ivresse d'une jouissance amoureuse, avait doublé la durée de la nuit. N'est-ce pas vraiment enflammer nos vices que d'alléguer en leur faveur l'autorité des dieux, que de fournir à la passion, par d'augustes^[37] exemples, l'excuse de ses déportements ? Pourraient-ils, ces voluptueux, ne pas trouver courtes des nuits qu'ils achètent si cher ? Ils perdent le jour à désirer la nuit, et la

nuît à craindre le retour de la lumière. Leurs plaisirs mêmes sont inquiets, troublés de mille alarmes, et au fort de leur joie vient les assaillir cette désolante pensée : « Combien cela durera-t-il?^[38] » Fatale réflexion, qui a fait gémir des rois sur leur puissance ; et le rang suprême leur a offert moins de charmes que la certitude de le perdre un jour ne leur a donné d'épouvante. Alors qu'il déployait son armée dans des plaines immenses, sans la compter qu'en mesurant le terrain qu'elle couvrait, le roi de Perse, le superbe Xerxès se prit à pleurer en songeant qu'au bout de cent années, de tant de milliers d'hommes à la fleur de l'âge, pas un ne survivrait.^[39] Et ces mêmes hommes, il va, lui qui les pleure, hâter pour eux l'heure mortelle, il va les perdre sur terre, sur mer, dans les combats, dans les retraites, et dévorer en peu d'instantes ces existences pour lesquelles il appréhende la centième année.

XVII. Pourquoi leurs joies mêmes sont-elles si inquiètes? C'est qu'elles ne reposent point sur des-bases solides ; et le même néant d'où elles sortent fait leur instabilité. Or que penser de leurs moments malheureux, comme ils les appellent eux-mêmes, quand ceux dont ils sont si fiers et qui les placent à leurs yeux au-dessus de l'humanité sont mêlés de tant d'amertumes? Toute extrême jouissance a ses sollicitudes ; et la plus riante fortune est celle à laquelle on a le moins droit de se fier. Un succès pour s'affermir a besoin d'un succès nouveau ; pour les vœux accomplis il faut faire encore d'autres vœux. Car rien de ce qu'élève le hasard n'a de consistance : plus l'édifice gagne en hauteur, plus il est sujet à crouler ; et nul ne trouve de^[40] charme à ce qui menace ruine. Nécessairement donc elle est des plus malheureuses, non pas seulement des plus courtes, la vie de ceux qui acquièrent à grand'peine ce qu'ils ne garderont qu'avec plus de peine encore : que d'efforts pour atteindre ce qu'ils ambitionnent, que d'anxiétés pour retenir ce qu'ils ont atteint!^[41] Et en attendant on ne tient nul compte d'un temps qui ne reviendra plus. De nouvelles agitations succèdent aux premières, une espérance en éveille une autre, l'ambition appelle l'ambition. On ne cherche pas la fin de ses misères, on en change l'objet.^[42] Nos honneurs ont fait nos tortures? le soin d'y pousser autrui nous prendra encore plus de temps. Candidats, sommes-nous à la fin de nos brigues? nous commençons à briguer pour les autres. Avons-nous déposé le rôle fâcheux d'accusateurs? nous passons à celui de juges. Cessons-nous de juger? nous voilà rapporteurs. A-t-on vieilli dans la gestion mercenaire des biens d'autrui? c'est des siens mêmes qu'on se fait esclave. Marius échange la chaussure de soldat contre les soucis de consul. Si Quintius se hâte de terminer sa dictature, c'est de la charrue qu'on le rappellera. Scipion va marcher contre les Carthaginois, peu mûr d'années pour une si haute entreprise ; vainqueur d'Annibal, vainqueur d'Antiochus, il illustre son consulat, il cautionne celui de son frère ; on va même, s'il ne s'en défend,

l'associer à Jupiter ; puis ce glorieux sauveur, en butte aux orages des factions, qui, jeune homme, aura dédaigné les honneurs presque de l'apothéose, mettra dans un exil obstiné la jouissance et l'ambition de ses vieux jours.^[43] Jamais ne nous manqueront, soit dans le bonheur, soit dans la disgrâce, les motifs d'inquiétude : mille embarras nous couperont les voies du repos ; sans jamais en jouir, nous y aspirerons toujours.^[44]

XVIII. Sépare-toi donc de la foule, cher Paulinus ; et, après de trop longues tourmentes pour ta course bornée, qu'un port plus tranquille te recueille enfin. Songe que de fois tu as bravé les flots, que d'orages tu as essuyés, ou qui menaçaient ta tête ou que tu détournas sur toi quand ils nous menaçaient tous. Assez d'épreuves et de jours d'alarmes ont témoigné de ta vigueur morale : essaye ce qu'elle pourra faire dans la retraite. Si la plus grande et certes la meilleure part de tes jours fut donnée à l'État, réserves-en aussi quelque peu pour toi. Ce n'est point à un lâche ou apathique repos que je te convie ; je ne veux pas que le sommeil, que les voluptés, idoles de la foule, étouffent ce qu'il y a de vie dans ton âme. Ce n'est point là le vrai repos. Tu rencontreras de plus graves affaires que tout ce qui jusqu'ici a exercé ton courage, affaires à traiter loin de tous tracas et soucis. Tu administres les revenus de l'univers avec le désintéressement qu'exige l'affaire d'autrui, avec le zèle que tu mettrais aux tiennes, avec le scrupule dû à celles de l'État. Tu te concilies l'affection dans une charge où il est difficile d'éviter la haine : et cependant, crois-moi, mieux vaut régler les comptes de sa vie que ceux des subsistances publiques. Cette âme vigoureuse et à la hauteur des plus grandes-choses, ne l'enchaîne plus à un ministère honorable sans doute, mais qui ne mène guère au bonheur ; rappelle-la à toi-même, et songe que tu ne t'es point voué avec tant d'ardeur dès ta première jeunesse aux études libérales, pour devenir l'honnête gardien de plusieurs milliers de mesures de blé. Tu avais donné de plus nobles et de plus hautes espérances. On ne manquera pas d'hommes qui joignent à une intégrité exacte l'assiduité au travail. La bête de somme par sa lenteur même est plus propre au transport des fardeaux que les coursiers de noble race : qui jamais surcharge leur vive et généreuse allure d'un lourd bagage ? Songe en outre que de sollicitude dans l'énorme responsabilité que tu acceptes : c'est à l'estomac de l'homme que tu as affaire ; ni la raison ne trouve docile, ni l'équité n'apaise, ni les prières ne fléchissent un peuple affamé. Naguère, dans ces quelques jours qui suivirent la fin tragique de Caligula (si l'on garde aux enfers quelque sentiment, combien son ombre dut gémir de laisser le peuple romain lui survivre)^[45] il ne restait plus^[46] qu'une semaine de subsistances ! Alors qu'il construit ses ponts de vaisseaux et que^[47] des forces de l'Empire il se fait un hochet, voici le dernier des fléaux, même pour des assiégés, la famine à nos portes.^[48] L'homicide

famine et, comme suite naturelle, la subversion de tout l'État : c'est ce que faillit coûter l'imitation d'un roi barbare et fou, du déplorable orgueil d'un Xerxès. Dans quelle situation d'esprit durent être les magistrats chargés des approvisionnements publics? Menacés du fer, des pierres, de la flamme et de Caligula,^[49] ils dissimulèrent sous le plus profond secret le mal affreux que Rome couvait dans ses entrailles. C'était sagesse à eux : car il est des affections qu'il faut traiter à l'insu du malade ; beaucoup sont morts d'avoir connu leur mal.

XIX. Cherche donc un asile dans ces occupations que tu sais, plus tranquilles, plus sûres et plus hautes. Tes soins pour que le blé se verse dans les greniers de l'État sans être altéré par la fraude ou la négligence dans le transport ; pour que l'humidité ne le gâte ni ne l'échauffe, pour que la mesure et le poids s'y retrouvent, ces soins, dis-moi, valent-ils les études sublimes et sacrées qui te révéleront et la nature des dieux et leur félicité, et leur condition et leur forme ; où tu sauras quel sort attend ton âme, dégagée des liens du corps, au séjour de la paix ; quelle main retient au centre du monde les corps les plus pesants, suspend au-dessus les plus légers, promène le feu au sommet de la voûte étoilée et lance les astres dans leurs carrières? J'omets tant d'autres phénomènes non moins riches en merveilles. Ne veux-tu pas, renonçant à la terre, t'élever en esprit jusque-là? Ton sang est chaud encore, ta vigueur te reste, élance-toi vers un monde meilleur. Ce qui t'attend dans cette vie nouvelle, c'est l'inépuisable science du bien, l'amour et la pratique des vertus, l'oubli des passions, l'art de vivre et de mourir, un calme profond, absolu.

Misérable est la condition de tout homme futillement occupé, mais plus misérables sont ceux dont les occupations n'ont pas leur mobile en eux-mêmes ; ils dorment au sommeil d'un autre, ils marchent à son pas, ils mangent à son appétit.^[50] Aimer ou haïr, la chose du monde la plus indépendante, est chez eux pure obéissance. Veulent-ils savoir combien leur vie est courte? Qu'ils se demandent quelle fraction leur en appartient. Quand tu leur verras la prétexte^[51] déferée à plusieurs reprises, un nom fameux dans le forum, n'en sois point jaloux. On paye tout cela de sa vie : pour qu'une seule année se compte par leur nom, ils usent toutes leurs années. Certains hommes, ardents à monter aux plus hauts grades de l'ambition, sentent dès les premières luttes la vie leur échapper ; d'autres qui ont percé, à travers mille indignes bassesses, jusques au faîte des dignités, sont saisis de l'affreuse pensée qu'ils travaillaient^[52] pour une épitaphe ; tel vieillard décrépît, qui se bâtit, en jeune homme, des espérances toutes neuves sur un long avenir, au milieu de rudes et malencontreux efforts, succombe d'épuisement.

XX. L'ignoble chose que ce praticien qui pour d'obscurs plaideurs, sous le

faix de l'âge et en face d'un sot auditoire dont il mendie l'approbation, s'en vient rendre le dernier souffle! Honte à qui, rassasié de jours plus tôt que d'affaires, tombe expirant au milieu de pareils offices! Honte à qui, en pleine agonie, s'obstine à recevoir ses comptes, et fait rire l'héritier qu'il a tant fait languir! Je ne puis ici passer sous silence une anecdote qui s'offre à ma pensée. Turannius, vieillard d'une activité sans égale, à quatre-vingt dix ans passés, ayant reçu de Caligula, sans la demander, sa mise à la retraite des fonctions d'intendant, se fit étendre sur un lit, et voulut que toute sa maison l'entourât, le pleurât comme mort.^[53] Et tous ses gens de pleurer leur vieux maître condamné au repos ; et il ne finit ces lamentations que lorsqu'on lui rendit tous ses tracas. Est-ce donc une si douce chose de mourir à la tâche? Ainsi sommes-nous faits presque tous : la passion du travail survit au pouvoir de travailler ; on lutte contre son impuissance, et on n'estime la vieillesse fâcheuse que parce qu'elle éloigne des affaires. À cinquante ans la loi ne nous enrôle plus sous le drapeau ; à soixante, elle dispense de siéger au sénat ;^[54] eh bien, les hommes obtiennent congé d'eux-mêmes plus difficilement que de la loi. Et tandis qu'ils entraînent et sont entraînés, qu'ils s'arrachent le repos les uns aux autres, artisans réciproques de leur infortune, leur vie passe sans fruit, sans plaisir, sans nul progrès moral ; pas un qui se place en présence de la mort, pas un qui ne pousse à l'infini ses prétentions. J'en vois, hélas! qui réglementent pour le temps même où l'on n'est plus : masses gigantesques pour leurs tombeaux, monuments publics à inaugurer sous leur nom, et ce bûcher où combattront des gladiateurs, et tout l'orgueil de leurs obsèques.

En vérité, ces gens-là devraient être enterrés comme s'ils fussent morts enfants : c'est aux torches et aux bougies qu'on mènerait leur deuil.^[55]

^[1] Même début que chez Salluste. (*Jugurtha*, I ; et *Catil.*, I et II.)

^[2] Cicéron attribue cette pensée non pas à Aristote, mais à Théophraste son disciple. Aristote dit même le contraire (*Generat. anim.*, IV, X.) Il observe que, sauf l'éléphant, l'homme est de tous les animaux celui qui vit le plus longtemps. Peut-être y avait-il au texte primitif : *Aristotelis discipuli*.

^[3] Ménandre.

^[4] Lemaire : *certum.... omne spatium*. Tous les mss. sauf un : *ceterum...*

^[5] *Nescit quid perdat, et alto*
Demersus, summa rursus non bullit in unda. (Pers., Sat. III.)

^[6] *Ut ingenti*
Vexata noto, servat longos
Unda tumultus et jam vento
Cessante tumet. (Senec., *Herc. fur.*, v. 1088.)

^[7] Imité par Juvénal, Sat. X, v. 2 et v. 9.

[8] Voy, *Tranquillité de l'âme*. XII ; *Constance du sage*, XIV.

[9] « Nous réservons nos biens pour nos proches et pour nos enfants : notre temps, nous le donnons à tout le monde : nous l'exposons, pour ainsi dire, en proie à tous les hommes : on nous fait même plaisir de nous en décharger, » (Massillon, *Serm. sur l'empl. du temps*.)

[10] *Sors tua mortalīs, non est mortale quod optas*. (Ovide)

Ton sort est d'un mortel, et tes vœux sont d'un dieu.

[11] Evidemment Corneille a été ici inspiré de Sénèque :

Et monté sur le faite il aspira à descendre. (*Cinna*, I, sc. II)

[12] Auguste voulait par là se faire prier de conserver le pouvoir, et bien connaître la vraie limite de ce qu'il pourrait oser encore. (Voy Suét., *Aug.*, XXVIII.)

[13] Sa fille Julie, et Julius Antonius, fils du triumvir Marc-Antoine.

[14] Loin d'être admis à présenter requête au barreau, on n'y paraissait même pas avant d'avoir pris la robe virile. Voy. *Lettre IV*.

[15] *Perosi*, leçon de deux mss. au lieu de *prodentes*, leçon vulgaire.

[16] Je lis *rejiculos* d'après deux mss. qui portent *reiiculos*. Trois autres : *rudiculos*. Un seul : *ridiculos*.

[17] Voir lettre LXXII :

Cur non, ut plenus vitae conviva, recedis? (Lucrèce)

Qu'on sortît de la vie ainsi que d'un banquet,

Remerciant son hôte et faisant son paquet. (La Fontaine.)

Et Delille, *Imagin.*, chant. VI.

[18] Voir *Tranquill. de l'âme*, III, et lettre XCIII. « Arrêtons un peu notre vue sur un vieillard qui aurait blanchi dans les vanités de la terre. Quoique l'on me montre ses cheveux gris, quoique l'on me compte ses longues années, je soutiens que sa vie ne peut être longue, j'ose même assurer qu'il n'a pas vécu. » (Bossuet, *Oraison funèbre de Mme Yolande*.)

[19] « Il n'y a rien que les hommes aiment mieux à conserver, et qu'ils ménagent moins, que leur propre vie. » (La Bruyère.)

[20] Voir Massillon, *Serm. sur la mort* : « Si l'heure était marquée à chacun de nous.... etc. »

[21] Le temps marche toujours ; ni force ni prière,

Sacrifices ni vœux n'allongent la carrière.

(La Fontaine, *Disc. à Mlle de La Sabl.*)

[22] *Victuros agimus semper ; nec vivimus unquam*. (Manilius.)

Nous ne vivons jamais, nous attendons la vie.

L'avenir, toujours séduisant,

Ainsi qu'un charlatan habile

Nous escamote le présent. (Desmahis.)

[23] « A cette heure que j'aperçoy ma vie si briesve en temps, je la veux estendre en poids : je veux arrester la promptitude de sa fuite par la promptitude de ma saisie : et par la vigueur de l'usage compenser la hastiveté de son écoulement. » (Montaigne, III, XIII.)

[24] *Jam numerat placido felix Antonius aevo*

Quindecies actas Primus Olympiadas.

Praeteritosque dies et totos respicit annos,

Nec metuit Lethes jam propioris aquas.

Nulla recordanti lux est ingrata, gravisque ;

Nulla subit cujus non meminisse velit.

Ampliat aetatis spatium sibi vir bonus : hoc est

Vivere bis, vite posse priore frui. (Martial, X, *Ep.* XXIII.)

Il compte soixante ans d'une heureuse carrière,
Le sage et doux Primus ; s'il regarde en arrière,
Jour par jour, an par an, il voit tout bien rempli
Il approcha sans peur du fleuve de l'oubli,
Quel souvenir ingrat pèse à sa conscience
Quel jour voudrait-il voir de sa vie effacé?
Ainsi l'homme de bien étend son existence
Et c'est vivre deux fois que jouir du passé. (*Trad. inéd.*)

Voir aussi Massillon, *Mort du juste* ; Buffon, *de la Vieillesse* ; Delille, *Imagination*.

[25] Image prise à Lucrèce et répétée par Lucien : *Cratès et Diogène*.

[26] *Non omnes fallis : scit te Proserpina canum :*
Personam capiti detrahet illa tuo. (Martial, III, XLIII.)

[27] Voir lettre XCIV, et Lucain, X, 127.

[28] Voir sur tous ces détails, *la Vie heureuse*, XVII, et lettre LVII.

[29] Tibère étudia la fable avec un soin qui allait jusqu'au ridicule. Il demandait à certains savants de quelle maison était la mère d'Hécube ; quel nom portait Achille déguisé en fille à la cour de Nicomède ? que chantaient les sirènes ? (Suét., *Tib.*, LXX Voir aussi Balzac, *le Barbon* ; La Bruyère, *de la Société*.)

[30] Les hommes t'ont servi même avant ta naissance :
Ils t'ont créé des lois et bâti des remparts ;
De vingt siècles unis la lente expérience
T'a préparé les arts. (Thomas, *les Devoirs*, ode.)

[31] C'est par l'étude que nous sommes
Contemporains de tous les hommes
Et citoyens de tous les lieux. (Lamothe.)

[32] A leur lever pressez-vous pour attendre,
Pour leur parler sans vous en faire entendre,
Pour obtenir, après trois ans d'oubli,
Dans l'antichambre un refus très poli. (Voltaire, *Ép. en vers.*)

[33] Imité par Montaigne, III, III ; La Bruyère, *des Biens de fortune* ; Paul et Virginie, *Disc. du vieillard* ; Legouvé fils, *Invent, de l'Impr.*

[34] « Le temps est le larron de ses propres biens ; il ôte tout ce qu'il a donné ; il gaste les choses après les avoir meuries. » (Balzac, *Entret.*)

Et le temps, d'un seul pas confondant ton orgueil,
De tout ce qu'il produit devenir le cercueil.

(Lamartine, 1^{re} Méditation.)

[35] *Vetera semper in laude, praesentia in fastidio esse.*

(Tacite, *Orat.* XVIII.)

Virtutem in columem odimus,
Sublatam ea oculis quærimus invidi. (Horace)

Voir Vell. Pat. II ; Propert., III, *El.* I ; Pompign. sur *la mort de J. B. Rousseau* ; Fontanes, *Stanc. à Chateaubr.* ; Lamart. XIV^e Médit.

Juste envers les tombeaux, ingrat pendant la vie. (M. J. Chénier, *Ep. à Le Sueur.*)

[36] « Ne sachant pas l'employer, ils se plaignent de la rapidité du temps, et je vois qu'il coule trop lentement à leur gré. Toujours pleins de l'objet auquel ils tendent, ils voient à regret l'intervalle qui les en sépare. L'un voudrait être à demain ; nul n'est content de l'heure présente ; tous la trouvent trop lente à passer ; il n'y en a peut-être pas un qui n'eût réduit ses ans à très peu d'heures, s'il eût été maître d'en ôter

au gré de son ennui et de son impatience. » (Rouss., *Emile*, l. V. Voir aussi Sénèq., lettre CXVII.)

[37] Voir de la Vie heureuse, XXVI.

Deum esse amorem, turpiter vitio fovens

Finsit libido : quoque liberior foret,

Titulum furori numinis falsi addidit. (Senec, *Hippol.* I.)

Eurip., *Ion*, acte I, dit la même chose. « Imitateurs des dieux qu'ils adorent, les malheureux! ils sont dévotement criminels. » *Delicta religiosa.* (Saint Cyprien, à Donat, *Lettre I.*) « L'ancien paganisme enfanta des dieux abominables qu'on eût punis ici-bas comme des scélérats, et qui n'offraient pour tableau du bonheur suprême que des forfaits à commettre et des passions à contenter. Mais le vice, armé d'une autorité sacrée, descendait en vain du séjour éternel.... etc. » (Rousseau, *Vicaire savoyard*.)

[38] D'un vol désespéré dans le sombre avenir

Mort âme avec effroi se plonge

Et je me dis : ce n'est qu'un songe

Que le bonheur qui doit finir. (Lamartine, *Nouv. médit.*, X.)

[39] Un jour, en présence du peuple romain auquel il donnait des jeux, Titus versa des larmes provoquées par cette même réflexion.

[40] Voir, pour tout ce passage, *Imitat. de J. C.*, III, XII.

[41] Pour les acquérir que de peine!

Que de soins pour les conserver (Pavill., *Stanc.*)

Les faveurs de la cour!

Tu sais qu'à peine elles durent un jour.

Qu'on les conserve avec inquiétude

Pour les perdre avec désespoir. (La Font., *Joconde*.)

[42] « Ils boivent jusqu'à la lie toute l'amertume de leur calice : ils ont beau le verser d'un vase dans un autre vase, se consoler d'une passion par une passion nouvelle, d'une perte par un nouvel attachement, d'une disgrâce par de nouvelles espérances ; l'amertume les suit partout ; ils changent de situation, ils ne changent pas de supplice. » (Massill., *Mystères*.)

[43] Il fit graver sur sa tombe : *Ingrate patrie, tu n'as pas même mes os.*

[44] Insensés! vous courez après l'instant de vivre,

Sans saisir cet instant qui vous fuit sans retour,

Et toujours malheureux pour être heureux un jour.

(Clément, *Sat.* VII.)

[45] On sait qu'il souhaitait que le peuple romain n'eût qu'une tête, pour la faire tomber d'un seul coup.

[46] Leçon vulgaire : *superesse!* Je crois devoir lire, avec J. Lipse : *superfuere.*

[47] « Ils demandent à l'art ce que la nature refusait, et manient comme un jouet la puissance impériale. » (Tacite, *Ann.*, XV)

[48] Caligula avait réuni, pour construire ces ponts, tous les vaisseaux disponibles et même les bâtiments destinés pour porter à Rome les seuls blés qui l'alimentaient, les blés d'Afrique et de Sicile.

[49] Je lis avec un mss. *Caïum*. Voir pour ce sens, *De la colère*, III, XIX, Un autre : *Gaium*. Un autre : *Graïum*. Trois autres et Lemaire : *gladium*.

[50] « Il ne faut pas seulement qu'ils fassent ce que le tyran dit, mais qu'ils pensent ce qu'il veut, et puis qu'ils se plaisent de son plaisir, qu'ils laissent leur goust pour le sien, qu'ils forcent leur complexion, qu'ils dépouillent leur naturel. Quelle condition est plus misérable que de vivre ainsi, qu'on n'ait rien à soy, tenant d'autrui son aise, sa liberté, son corps et sa vie? » (La Boétie, *Servitude volontaire*.)

Est-il dans l'univers un plus triste servage

Que le joug de la gloire et son dur esclavage,

Qui condamne un mortel à vivre hors de lui,
Et le fait respirer par le souffle d'autrui?

(Delille, *Imagin.*, ch. VI.)

[51] Costume officiel des piêtres et des magistrats.

[52] *Laudis titulique cupido,*
Haesuri saxes cinerum custodibus. (Juvén., X.)

« Quelque puissants qu'aient été les hommes, à quoi se réduisent ces magnifiques éloges qu'on leur donne? A cette inscription : *Hic jacet.* » (Bourdal., *Serm. pour le jour de Pâq.*) « Les honneurs ne sont que des titres pour nos tombeaux. » (Massill., *Omis, de Villars.*)

[53] Ainsi fit Auguste, ainsi fait Trimalchion dans Pétrone, ainsi Charles-Quint devenu moine. Sénèque, lettre XII, rapporte un trait semblable de Pacuvius, gouverneur de Syrie.

[54] « Nous devons au souverain notre première et notre seconde jeunesse ; mais notre dernier âge, nous nous le devons à nous-mêmes. Les lois romaines semblent nous le conseiller, lorsqu'à soixante ans elles nous rendent au repos. » (Pline, *Panégyr.*)

[55] *Voy. de la Tranquillité de l'âme*, II, et lettre CXXII.

DE LA PROVIDENCE

ou

**Pourquoi les gens de bien sont sujets au malheur,
lorsqu'il existe une providence**

TABLE

Chapitre I.
Chapitre II.
Chapitre III.
Chapitre IV.
Chapitre V.
Chapitre VI.

CHAPITRE I.

Tu me demandes, Lucilius, pourquoi, si le monde est régi par une Providence, les gens de bien éprouvent tant de maux. La réponse trouverait plus aisément place dans le corps d'un traité où nous démontrerions que cette Providence préside à toutes choses et qu'un Dieu habite au milieu de nous ; mais puisqu'il te plaît de détacher une partie de la grande question et de voir résoudre ton objection unique, sans toucher au fond du procès, ma tâche ne sera pas difficile : je vais plaider la cause des dieux.

Il est superflu, pour le moment, de prouver que ce vaste univers ne peut subsister sans un être conservateur ; que ce cours des astres, si régulier dans sa diversité, n'est point dû aux brusques mouvements du hasard, ce que le hasard fait surgir, étant sujet à des perturbations fréquentes et à de promptes collisions ; qu'au contraire une loi éternelle ordonne cette marche rapide et harmonieuse qui emporte toute l'immensité des terres et des mers et ces éclatants luminaires qui brillent rangés dans l'espace ; qu'un tel ordre n'est pas le produit de l'errante matière ; que des agrégations fortuites ne s'équilibreraient avec l'art tout-puissant qui fit asseoir immobile la terra et son énorme masse, pendant qu'elle voit les cieux fuir si vite autour d'elle ; qui, pour amollir la terre, versa les mers dans leurs bassins, sans qu'elles se sentissent grossir par les fleuves ; qui enfin de germes imperceptibles, fit naître de si grands végétaux. Que dis-je ? tout ce qui paraît désordre et irrégularité, à savoir les pluies, les nuages et leur choc d'où jaillissent les foudres ; les incendies vomis par la cime des monts entrouverts ; les secousses du sol ébranlé ; tous les mouvements qu'enfante autour du globe la partie orageuse de la création, quoique subits, n'arrivent pas sans dessein. Ils ont leurs raisons, comme ces phénomènes qui, vus hors de leur lieu naturel, paraissent des prodiges, tels que des eaux chaudes au milieu de la mer, et ces îles nouvelles qui tout à coup montent à sa surface. Et quand on voit la mer mettre à nu ses rivages en se retirant sur elle-même, et dans un court espace de temps les couvrir de nouveau, croira-t-on que c'est une aveugle impulsion qui tantôt repousse et refoule les ondes vers le large, tantôt les chasse et les renvoie précipitamment regagner leur place, si l'on observe surtout que ces eaux s'enflent progressivement, ont leurs heures et leurs jours marqués, et vont croissant ou décroissant suivant les attractions de la lune qui règle à son gré ces évolutions marines ?

Mais réservons tout cela pour le temps convenable ; d'autant que ce ne sont pas des doutes que tu élèves contre la Providence, mais des plaintes. Je te réconcilierai avec les dieux, toujours bons quand l'homme l'est lui-même. Car la nature ne comporte pas que ce qui est bon nuise aux bons. Il y a entre l'homme

de bien et les dieux une amitié dont le lien est la vertu. Une amitié, ai-je dit, non ; c'est plus encore : une parenté, une ressemblance. L'homme de bien ne diffère de Dieu que par la durée : il est son disciple, son émule, son véritable fils. L'être sublime dont il descend, sévère censeur de toutes vertus, est comme un père rigide : il élève durement sa famille.

Quand donc tu verras les hommes vertueux, les bienvenus de la divinité, voués à la peine, aux sueurs, gravir de rudes montées, tandis que les méchants sont en tête et regorgent de délices, rappelle-toi qu'on aime la retenue dans ses enfants, la licence dans ceux des esclaves, qu'on astreint les premiers à une règle austère et qu'on excite la témérité des seconds. Ayons de Dieu la même idée ; il ne traite pas mollement l'homme vertueux ; il l'éprouve, il l'endurcit, il le mûrit pour le ciel.

CHAPITRE II.

Pourquoi l'homme de bien essuie-t-il tant de traverses ? Rien de mal ne peut arriver à l'homme de bien : les contraires ne vont point ensemble. De même que toutes ces rivières, toutes ces pluies que versent les cieux, et ces milliers de sources médicinales, loin de changer la saveur de la mer, ne l'affaiblissent même point ; ainsi tous les flots de l'adversité ne transforment point une âme courageuse, elle demeure la même et donne aux événements sa propre teinte ; car elle est plus forte que les accidents extérieurs : je ne dis pas qu'elle ne les sent point, mais elle en triomphe ; calme d'ailleurs et pacifique, elle ne se lève que pour repousser les chocs ennemis. Toute adversité est à ses yeux un exercice. Où est l'homme, digne de ce nom et que l'honnête aiguillonne, qui ne désire une épreuve à sa taille et ne brave le péril pour voler au devoir ? L'oisiveté pour toute âme active n'est-elle pas un supplice ? Nous voyons les athlètes soigneux de leur vigueur choisir les antagonistes les plus robustes et vouloir que ceux qui les préparent pour le combat déploient contre eux toutes leurs forces. Ils endurent les coups, les plus rudes étreintes ; et, s'ils ne trouvent pas leur égal, ils tiennent tête à plusieurs à la fois. Le courage languit sans adversaire : sa grandeur, sa force, son énergie n'éclatent tout entières que dans l'épreuve de la douleur.

Voilà, sache-le bien, ce que doit faire l'homme vertueux, s'il veut ne pas redouter la fatigue et la peine et ne pas se plaindre de la destinée : quoi qu'il arrive, qu'il le prenne en bonne part et en fasse profit. L'important n'est pas ce que tu souffres, mais dans quel esprit tu le souffres. Vois quelle différence entre la tendresse d'un père et celle d'une mère ! Le père ordonne qu'on réveille son fils de bonne heure pour qu'il se livre à l'étude, même les jours de fête il ne le souffre pas à rien faire, il fait couler ses sueurs et quelquefois ses larmes. La mère, au contraire, le réchauffe sur son sein, toujours elle veut le tenir à l'ombre, éloigner de lui les pleurs, le chagrin, le travail. Dieu a pour l'homme de bien les sentiments d'un père, une mâle affection : « Qu'il soit, dit-il, secoué par la fatigue, par la douleur, par les privations, pour acquérir la véritable force. » Les animaux qui doivent à l'inaction leur embonpoint perdent toute vigueur ; et non seulement le travail, mais le mouvement seul et leur propre poids les accable. Une prospérité non encore entamée ne résiste à aucune atteinte ; mais une lutte assidue avec les disgrâces, mais leurs chocs même durcissent l'épiderme ; devant aucun mal on ne cède : vient-on à tomber, un genou à terre on combat encore.

Tu es surpris que Dieu, qui affectionne les bons, qui veut les rendre meilleurs encore et le plus parfaits possible, leur impose pour exercice quelque calamité. Et moi, je ne m'étonne pas qu'il prenne parfois envie aux maîtres du ciel de considérer de grands hommes en lutte contre l'adversité. Souvent nous nous

plaisons à voir un jeune homme intrépide qui reçoit, armé d'un épieu, l'élan d'une bête féroce, qui soutient jusqu'au bout l'attaque d'un lion sans pâlir ; le spectateur est d'autant plus charmé que ce brave est d'un sang plus illustre. Ce n'est point là ce qui peut attirer l'attention divine, ce ne sont pas ces puérils passe-temps de la frivolité humaine. Voici un spectacle digne d'appeler les regards du Dieu qui veille à l'œuvre de ses mains ; voici un duel digne de Dieu : l'homme de cœur aux prises avec la mauvaise fortune, surtout s'il a provoqué la lutte. Oui, je ne vois rien de plus beau sur la terre aux yeux du maître de l'Olympe, quand il daigne les y abaisser, que ce Caton, inébranlable après la chute dernière de son parti, et debout encore au milieu des ruines de la république. « Que le monde, se dit-il, soit tombé sous la loi d'un seul, la terre occupée par ses légions, la mer par ses flottes, que les armes de César nous tiennent assiégés, Caton saura trouver une issue : son bras seul lui ouvrira une large voie vers la liberté. Ce fer, que la guerre civile même n'a pu souiller ni rendre criminel, va donc enfin servir à un digne et glorieux usage. La liberté, qu'il n'a pu rendre à la patrie, il va la donner à Caton. Accomplis, ô mon âme, l'œuvre de tes longues méditations : dérobe-toi aux misères de l'humanité. Déjà Pétreius et Juba ont pris leur élan, et ils gisent percés par la main l'un de l'autre. Noble et généreux pacte de mort, mais peu convenable à notre grand caractère. Il nous siérait aussi peu de demander la mort que la vie. »

Certes les dieux auront vu avec une vive joie ce héros, cet intrépide libérateur de lui-même, veiller au salut des autres, organiser la retraite des fuyards, se livrer à l'étude cette même nuit qui devait être pour lui la dernière, plonger le fer dans sa poitrine sacrée, semer ses entrailles sur le sol et ouvrir de sa main une issue à cette âme auguste que le glaive eût profanée. Et, je veux le croire, si le coup fut mal assuré et insuffisant, c'est que c'était peu pour les dieux d'avoir vu Caton dans cette unique scène ; ils retinrent sa vertu et la redemandèrent : elle dut reparaître dans un acte plus difficile. Car il y a moins de courage à faire une première épreuve de la mort qu'à la recommencer. Les dieux pouvaient-ils ne pas se complaire, à voir leur élève échapper à la vie par un si beau et si mémorable trépas ? C'est une apothéose qu'un trépas admiré de ceux-là même qu'il épouvante.

CHAPITRE III.

La suite de mon discours m'amènera bientôt à montrer combien tous nos maux prétendus sont loin d'être des maux réels. Pour le présent, je me borne à dire : ces événements que tu nommes cruels, funestes, affreux, sont utiles d'abord à ceux mêmes qu'ils frappent, puis à l'humanité tout entière, dont les dieux tiennent plus compte que des individus ; ceux-ci d'ailleurs les acceptent et mériteraient des maux réels, s'ils ne le faisaient pas. J'ajouterai qu'ainsi le veut le destin, et qu'ils sont soumis à ces justes épreuves par la même loi qui les fait vertueux. De là je t'amènerai à ne jamais plaindre l'homme de bien, qu'on peut dire malheureux, mais qui ne peut l'être.

De toutes ces propositions la plus difficile à démontrer, ce semble, est la première : que ces crises qui nous font frémir d'épouvante sont dans l'intérêt de ceux qui les souffrent. « Est-ce donc pour leur bien, diras-tu, qu'ils sont chassés en exil, précipités dans l'indigence, qu'ils voient mourir enfants et femme, qu'on leur inflige l'infamie, ou qu'on les mutilé ? » Tu t'étonnes qu'il sorte quelque bien de tout cela ; étonne-toi donc qu'à la cure de certaines maladies on emploie le fer et le feu aussi bien que la faim et la soif. Mais si tu songes que souvent il faut qu'un tranchant salutaire dénude les os, ou les extraie, extirpe les veines ou ampute les membres qui ne peuvent rester sans que tout le corps périclite, tu souffriras qu'on te démontre qu'il est des disgrâces utiles à qui les essuie, comme assurément plus d'une chose que l'on vante et que l'on recherche nuit à ceux qui s'en laissent charmer, vraie image de l'indigestion, de l'ivresse, de tous les excès qui mènent à la mort par le plaisir.

Entre plusieurs belles sentences de notre cher Démétrius, écoute celle-ci que j'ai tout fraîchement recueillie, qui retentit et vibre encore à mon oreille : « Je ne vois rien de si malheureux que celui que n'a jamais visité de malheur. » En effet, il ne lui a pas été donné de s'éprouver. En vain la Fortune aura secondé, prévenu même tous ses souhaits, les dieux ont mal présumé de lui. Il n'a pas été jugé digne de vaincre un beau jour cette Fortune, qui s'éloigne d'une âme pusillanime et semble dire : « Qu'ai-je à faire d'un tel adversaires ? Au premier choc il mettra bas les armes. Qu'ai-je besoin contre lui de toute ma puissance ? La moindre menace va le mettre en fuite : il ne soutient pas même mes regards. Cherchons ailleurs qui puisse nous tenir tête. J'aurais honte d'en venir aux mains avec un homme prêt à se rendre. »

Le gladiateur tient à déshonneur d'avoir en face un trop faible adversaire ; il sait qu'on triomphe sans gloire quand on a vaincu sans péril. Ainsi fait la Fortune : elle prend pour rivaux les plus braves, et passe dédaigneusement devant les autres. Elle attaque les fronts rebelles et superbes, pour tendre contre

eux tous ses muscles. Elle essaye le feu contre Scaevola, la pauvreté contre Fabricius, l'exil contre Rutilius, les tortures contre Régulus, présente le poison à Socrate, le suicide à Caton.

Ces grandes leçons d'héroïsme, la mauvaise fortune seule a le privilège de les donner. Plaindras-tu Scaevola parce que sa main est posée sur le brasier ennemi et se punit elle-même de sa méprise, parce que cette main consumée fait reculer le roi que son glaive n'avait pu abattre ? Eût-il été plus heureux de réchauffer cette main dans le sein d'une maîtresse ? Plaindras-tu Fabricius parce qu'il emploie à bêcher sa terre tout le temps qu'il ne donne pas à la république ; parce qu'il fait la guerre aux richesses, comme à Pyrrhus ; parce qu'il mange à son foyer les herbes et les racines que, vieillard triomphal, il a arrachées dans son champ ? Eh quoi ! serait-il plus heureux d'entasser dans son estomac des poissons de lointains rivages, des oiseaux pris sous un ciel étranger, ou de réveiller, avec les coquillages des deux mers, la paresse d'un appétit blasé, ou de se faire servir, ceints d'énormes pyramides de fruits, ces animaux gigantesques dont la prise coûte la vie à plus d'un chasseur ? Plaindras-tu ce Rutilius, dont les juges ont à répondre au tribunal de tous les siècles, d'avoir souffert plus volontiers qu'on l'arrachât à sa patrie qu'à son exil, d'avoir seul refusé quelque chose à Sylla dictateur, et, au lieu de suivre la voix qui le rappelait, de s'être enfui encore plus loin ? « Adresse-toi, lui dit-il, à ceux qu'a brusquement surpris dans Rome ton heureux destin : qu'ils voient le forum inondé de sang, le lac Servilius (car tel est le spoliaire) de l'ordonnateur des proscriptions couvert de têtes de sénateurs ; des hordes d'assassins qui errent par toute la ville, et des milliers de citoyens égorgés en masse, au mépris, c'est peu dire, au piège même de la foi donnée. Qu'ils voient ces horreurs, ceux qui ne peuvent supporter l'exil. « Eh quoi ! Sylla sera pour toi l'heureux Sylla, parce qu'à sa descente au forum le glaive écarte la foule devant lui, parce qu'il souffre qu'on expose en public les têtes des consulaires, parce qu'il fait payer par le questeur et inscrire au compte de l'état le prix de chaque meurtre ? Et ce monstre avait dicté la loi Cornélia ! »

Venons à Régulus. En quoi la Fortune l'a-t-elle maltraité, lorsqu'elle a fait de lui le modèle de la loyauté, le modèle de la constance ? Les clous traversent ses chairs, et de quelque côté que son corps fatigué s'appuie, il pèse sur une blessure, et ses paupières sont tenues ouvertes pour des veilles sans repos. Plus vive est la torture, plus grande sera la gloire. Veux-tu savoir s'il se repent d'avoir mis la vertu à si haut prix ? Rends-lui la vie et renvoie-le au sénat : il opinera encore de même.

Regardes-tu comme plus heureux Mécène, en proie aux tourments de l'amour, pleurant les divorces quotidiens de sa capricieuse épouse, et demandant le sommeil à ces concerts d'harmonie que le lointain rend plus doux à l'oreille ?

Il aura beau à force de vin s'assoupir, et se distraire au bruit des cascades, et recourir à mille voluptés pour tromper ses cruels ennuis, il y aura autant d'insomnie sur son duvet que sur la croix de Régulus. Mais Régulus se console en songeant que s'il souffre, c'est pour l'honneur ; du sein de ses tortures il ne considère que leur cause ; l'autre, flétri par les voluptés, pliant sous le faix d'une prospérité excessive, est plus tourmenté par le motif de ses souffrances que par ses souffrances même. Non, la corruption n'a pas tellement pris possession du genre humain qu'on puisse douter que, s'ils avaient le choix de leur destin, la plupart des hommes n'aimassent point mieux naître Régulus que Mécène. Ou si quelqu'un osait préférer le sort du favori d'Auguste, il préférerait par cela même, bien que sans le dire, être la femme de Mécène.

Crois-tu Socrate malheureux pour avoir bu, comme un breuvage d'immortalité, la coupe fatale que lui préparèrent ses concitoyens, et pour avoir discoursu sur la mort jusqu'au moment de la mort même ? Doit-on le plaindre d'avoir senti son sang se figer, et le froid qui s'insinuait dans ses veines y éteindre peu à peu la vie ? Ah ! portons envie à Socrate bien plutôt qu'à ces hommes qui boivent dans des coupes d'une seule pierre précieuse, et pour qui de jeunes mignons, au sexe indécis ou retranché par le fer et instruits à tout souffrir, délayent dans l'or la neige qui couronne leur coupe. Ce qu'ils viennent de boire, leur estomac le rejette en entier ; ils sentent, dans leur morne dégoût, la bile refluer jusqu'à leur palais ; mais Socrate boira la ciguë avec une douce sérénité. Pour Caton, sa cause est jugée : il a possédé le souverain bien, c'est ce que proclamera l'unanime témoignage des hommes sur un homme que la nature s'était choisi pour soutenir le choc des crises les plus terribles. « Les inimitiés des grands sont funestes, a-t-elle dit ; opposons Caton tout à la fois à Pompée, à César et à Crassus. Il est cruel de se voir supplanté par d'indignes rivaux ; qu'un Vatinius lui soit préféré. Il est affreux d'être engagé dans les guerres civiles ; qu'il aille par tout l'univers combattant pour la bonne cause avec autant de malheur que de constance. Il est cruel de se donner la mort ; qu'il se la donne. Qu'aurai-je obtenu par là ? De faire voir à tous qu'on ne saurait appeler maux des épreuves dont Caton m'aura paru digne. »

CHAPITRE IV.

Les prospérités descendent sur le vulgaire, sur les âmes communes ; mais réduire à l'impuissance le malheur et tout ce qui fait peur aux mortels n'appartient qu'au grand homme. Jouir d'un bonheur constant et traverser la vie sans que rien ait froissé notre âme, c'est ne pas connaître la seconde face des choses humaines. Tu es homme de courage : mais d'où puis-je le savoir, si le sort ne te donne les moyens de montrer ton grand cœur ? Tu es descendu dans l'arène ; si nul rival n'était là, la couronne est à toi, mais non la victoire. Ce n'est pas de ton courage que je te félicite, c'est d'avoir gagné comme qui dirait le consulat ou la préture : un titre, un avancement.

J'en puis dire autant à l'homme vertueux, si quelque passe difficile ne lui a donné, ne fût-ce qu'une fois, l'occasion de signaler sa vertu : je t'estime malheureux, pour ne l'avoir jamais été ; tu as traversé la vie sans combat. Personne ne saura ta force, tu ne la sauras pas toi-même. Pour se connaître il faut s'être essayé ; à l'œuvre seulement on apprend ce qu'on pouvait faire. Aussi a-t-on vu des hommes provoquer le malheur qui les respectait, et chercher à faire briller leur vertu près de s'ensevelir dans l'obscurité. Oui, le grand homme parfois aime l'adversité, comme le brave soldat aime la guerre. J'ai vu, sous Caligula, Triumphus le mirmillon se plaindre de la rareté des jeux : « Les belles années perdues ! » s'écriait-il.

Le courage est avide de périls : il songe où il tend, non à ce qu'il va souffrir : car les souffrances sont elles-mêmes une part de la gloire. Le guerrier est fier de ses blessures : il étale avec complaisance le sang qu'il est heureux de répandre ; et au retour de la bataille, quoique les autres aient aussi bien fait, les regards s'attachent surtout aux blessés.

Je le répète, Dieu traite en favoris ceux qu'il veut conduire à la perfection de la gloire, chaque fois qu'il leur offre matière à exercer leur courage et leur force d'âme, ce qui implique toujours quelque position difficile. Le pilote se fait connaître dans la tempête, et le soldat dans la mêlée. Comment saurais-je combien tu serais fort contre la pauvreté, si tu nages dans l'opulence ; combien tu opposerais de constance à l'ignominie, aux diffamations, aux haines populaires, si tu vieillis au milieu des applaudissements, si l'invariable faveur et je ne sais quel entraînement des esprits subjugués t'accompagnent partout ? Comment saurais-je avec quelle résignation tu supporterais la perte de tes enfants, si tous tes rejetons sont encore sous tes yeux ? Je t'ai entendu prodiguer aux autres des consolations ; j'aurais pu te juger, si tu t'étais consolé toi-même, si tu avais toi-même fait taire ta douleur. Ah ! je t'en conjure, garde-toi de frémir à la vue des épreuves que nous envoient les dieux comme pour aiguillonner nos

âmes. L'adversité est l'occasion de la vertu.

On aurait droit d'appeler malheureux ceux que l'excès du bonheur engourdit, et qu'un calme de mort tient comme enchaînés sur une mer immobile. Pour ceux-là tout accident sera nouveau. Le malheur est plus cruel quand on ne l'a jamais connu ; le joug pèse davantage à une tête qui n'y est point faite. Le soldat novice pâlit à l'idée d'une blessure ; le vétéran voit avec fermeté couler son sang ; il sait que ce sang a souvent préparé la victoire. De même les élus de Dieu, ses bien-aimés, il les endure, il les éprouve, il les exerce ; les autres, qu'il paraît traiter avec indulgence, avec ménagement, il les garde comme une proie sans défense pour les maux à venir. Car c'est une erreur de croire que personne soit exempt : cet homme si longtemps heureux aura son tour. Quiconque te semble absous n'est qu'ajourné.

« Mais comment est-ce aux plus hommes de bien que Dieu inflige les maladies, les disgrâces de tout genre ? » Et comment à la guerre les expéditions les plus périlleuses sont-elles imposées aux plus braves ? Le chef envoie des hommes d'élite, s'il faut, de nuit, surprendre et attaquer les ennemis, reconnaître un chemin, débusquer un poste. Aucun d'eux au départ ne dit : « Mon général m'a fait tort ; » mais : « Il m'a bien jugé. »

Qu'ainsi parle tout mortel commandé pour souffrir ce qui coûte tant de pleurs aux timides et aux lâches : « Dieu nous estime assez pour éprouver en nous jusqu'où va chez l'homme la puissance de souffrir. »

Fuyez les délices, fuyez cette mollesse énervante qui détrempe vos âmes, et les endort dans une continuelle ivresse, tant qu'un revers subit ne vous avertit point que vous êtes hommes. Celui que des panneaux diaphanes ont toujours défendu contre l'impression de l'air, qui garde aux pieds de tièdes enveloppes incessamment renouvelées, dont la salle de festins est entretenue dans une douce température par la chaleur qui circule sous le parquet et dans les murailles, celui-là ne peut sans risque être effleuré du plus léger souffle. Tout excès est nuisible, l'excès de la mollesse bien plus que tout autre. Il dérange le cerveau, entraîne l'esprit à de fantasques imaginations, répand sur le vrai et sur le faux un nuage épais qui confond leurs limites. Ne vaut-il pas mieux bien supporter une infortune continuelle qui nous convie à la vertu que d'être écrasé de l'énorme poids d'une félicité sans mesure ? On s'éteint plus doucement par l'inanition : l'indigestion déchire les entrailles. Les dieux suivent le même procédé avec les gens de bien que les précepteurs avec leurs disciples : ils exigent plus de travail de ceux dont ils ont meilleure espérance. Est-ce en haine de ses enfants, crois-tu, que le Spartiate éprouve leur courage par des flagellations publiques ? Le père est là qui les exhorte à supporter les coups sans faiblir ; tout déchirés et à demi morts, on les conjure de tenir bon, d'offrir leurs corps blessés à de nouvelles

blessures.

Qu'y a-t-il d'étonnant que Dieu mette à de rudes essais les âmes généreuses ? L'apprentissage de la vertu n'est jamais bien doux. La Fortune nous frappe et nous déchire : souffrons. Ce n'est pas une persécution, c'est une lutte ; plus nous reviendrons à la charge, plus nous y gagnerons de vigueur. La partie de notre corps la plus robuste est celle que nous avons le plus mise en jeu. Offrons-nous aux coups de la Fortune, pour nous endurcir par elle et contre elle. Elle finira par nous rendre de force égale à la sienne. Le mépris du danger nous viendra de l'accoutumance. Ainsi, les nautoniers se font des tempéraments qui résistent à la mer ; les mains du laboureur sont calleuses ; le bras du guerrier gagne du nerf pour lancer le javelot ; le coureur a le jarret souple. Les facultés les plus fortes de chaque homme sont celles qu'il a exercées. Pour braver la puissance du mal notre âme a un recours, la patience ; et tu sauras ce qu'elle peut faire en nous, si tu songes combien des nations dénuées de tout et fortes de leur indigence même acquièrent par le travail. Considère ces peuples à la frontière desquels finit la paix du monde romain, je veux dire les Germains et toutes ces races vagabondes semées sur les bords de l'Ister. Un éternel hiver, un ciel sombre pèsent sur eux, un sol avare leur livre une maigre subsistance, du chaume ou des feuillages les abritent seuls contre la pluie, ils courent sur des étangs que la gelée a durcis et se nourrissent des animaux qu'ils prennent à la chasse. Tu les crois malheureux ? Non ; il n'y a point de malheur dans ce que l'habitude a changé en seconde nature : insensiblement on prend goût à ce qui d'abord fut nécessité. Ils n'ont pour domicile que ces campements d'un jour où leur lassitude les arrête ; des aliments grossiers qu'il faut ravir à la pointe du glaive, un climat d'une rigueur effrayante, une nudité complète, tout cela te semble une affreuse misère, et c'est la vie de tant de peuples !

Pourquoi s'étonner que l'homme de bien soit ébranlé pour être affermi ? Il n'est d'arbre solide et vigoureux que celui qui souffrit longtemps le choc de l'aquilon. Les assauts même qu'il essuie rendent sa fibre plus compacte, sa racine plus sûre et plus ferme. Il est fragile s'il a crû dans un vallon aimé du soleil. Concluons que l'intérêt des gens de bien, s'ils veulent que la crainte leur devienne étrangère, exige qu'ils marchent habituellement au milieu des terreurs de la vie et se résignent à ces accidents qui ne sont des maux que pour qui les supporte mal.

CHAPITRE V.

Ajoute, ce qui importe à tous, que les hommes vertueux sont, pour ainsi dire, autant de combattants qui payent de leurs personnes. Dieu s'est proposé, comme le sage, de montrer que toutes ces choses que le vulgaire ambitionne ou qu'il redoute ne constituent ni biens ni maux. Ce seront des biens manifestes, s'il les assigne aux bons seulement ; ce seront des maux, s'il ne les inflige qu'aux méchants. La cécité serait une chose affreuse si on ne perdait la vue qu'en méritant d'avoir les yeux arrachés : aussi Appius et Métellus seront-ils privés de la lumière. Les richesses ne sont pas un bien ; aussi deviennent-elles le partage d'Eilius, le prostitueur, pour que les hommes, qui consacrent l'or dans les temples, le voient aussi dans les antres de la débauche. La divinité ne saurait mieux ravaler les objets de nos convoitises qu'en les prodiguant à des infâmes et en les éloignant des gens de bien. « Mais il est injuste que les bons soient mutilés, percés de coups, chargés de chaînes, tandis que les méchants conservent l'intégrité de leurs membres, leur indépendance, leur luxe effronté. » Eh bien quoi ? Il est donc injuste que des braves prennent les armes, veillent la nuit dans les camps, et couverts de blessures et d'appareils se tiennent debout sur la tranchée, tandis que, dans la ville, des eunuques, des débauchés de profession vivent en pleine sécurité ? Encore une fois, il est donc injuste que les plus nobles vierges soient réveillées la nuit pour la célébration des rites sacrés, quand les prostituées jouissent du plus profond sommeil ? Le travail réclame l'élite des humains. Le sénat délibère souvent des jours entiers, tandis que les plus vils citoyens charment leurs loisirs au champ de Mars, ou s'ensevelissent dans une taverne, ou tuent leur temps dans quelque cercle. Il en est ainsi de la grande république du genre humain : les gens de bien travaillent, se sacrifient, sont sacrifiés, et de leur plein gré ; le sort ne les entraîne point, ils le suivent, ils vont du même pas : ses intentions, s'ils les eussent connues, ils les eussent prévenues.

Je me rappelle encore cette parole généreuse du courageux Démétrius : « Dieux immortels, je n'ai qu'un reproche à vous faire : c'est de ne m'avoir pas révélé vos volontés plus tôt. Je me serais porté de moi-même où je n'arrive qu'à votre appel. Voulez-vous prendre mes enfants ? C'est pour vous que je les ai élevés. Voulez-vous quelque partie de mon corps ? Prenez-la. Le sacrifice est peu de chose : j'abandonnerai bientôt le tout. Voulez-vous ma vie ? Pourquoi la refuserais-je ? Je n'hésiterai pas à vous rendre ce que je tiens de vous. Je vous livrerai de grand cœur tout ce que vous demanderez. Eh quoi ! j'eusse aimé mieux l'offrir que le laisser prendre. Qu'est-il besoin de ravir ce que vous pourriez accepter ? Mais vous ne me l'enlèverez même pas : on n'enlève qu'à celui qui résiste. Je n'éprouve ni contrainte ni violence ; je ne suis pas l'esclave

de Dieu, j'adhère à ce qu'il veut ; et ne sais-je pas d'ailleurs que tout marche en vertu d'une loi immuable, écrite pour l'éternité ? » Oui, les destins nous conduisent ; et le rôle réservé à chaque homme fut fixé dès la première heure de sa naissance. Les causes s'enchaînent aux causes : nos destins publics et privés sont liés à toute une série d'événements qui les mènent. Souffrons donc tout avec courage : car tout arrive, non pas comme on croit, par hasard, mais à son heure. Il a été réglé dès longtemps quels seraient tes joies et tes pleurs ; et bien que la vie de chaque homme se colore en apparence de grandes variétés qui la distinguent, le tout se résume au même point : passagers, nous avons reçu des biens passagers. Pourquoi tant nous indigner ? Pourquoi vous plaindre ? C'est pour cette fin qu'on nous a créés. Que la nature use à son gré de notre argile qui est sa chose ; nous, satisfaits, quoi qu'il arrive, et courageux, songeons que rien ne périt de ce qui est nôtre. Quel est le devoir d'une âme vertueuse ? De s'abandonner au destin. C'est une grande consolation d'être emporté avec l'univers. Quelle que soit la loi qui nous impose cette vie et cette mort, elle est la même nécessité qui lie aussi les dieux : une marche irrévocable entraîne les choses humaines comme les choses divines. L'auteur et le moteur de l'univers a écrit la loi des destins, mais il y est soumis : il obéit toujours, il a ordonné une seule fois.

« Mais encore, comment Dieu fut-il assez injuste dans le partage des destinées pour assigner aux bons la pauvreté, les blessures, les morts prématurées ? » L'ouvrier ne peut changer la matière : il ne l'a que pétrie. Chaque être a ses conditions inséparables, cohérentes, indivisibles. Les natures languissantes et vouées au sommeil, ou dont la veille ressemble au dormir des autres, sont fabriquées d'éléments inertes : pour produire un homme digne de renommée, il faut un principe d'action plus puissant. Sa route ne sera pas unie : il lui faudra monter et descendre, céder aux flots et naviguer dans la bourrasque et poursuivre sa course ayant la Fortune contraire. Que d'écueils aussi, que d'obstacles ! Il les émoussera, les aplanira par lui-même. Le feu éprouve l'or ; et les revers, l'homme courageux. Vois à quelle hauteur doit s'élever la vertu, et juge si elle peut marcher par des voies sans péril.

Un chemin escarpé commence ma carrière.
Mes coursiers rafraîchis, sortant de la barrière,
Ne gravissent qu'à peine à la cime des airs.
Là, tout dieu que je suis, du haut de l'Univers
Je ne puis sans effroi voir l'abîme du vide.
Enfin de mon déclin la pente est si rapide,
Que Téthys qui, le soir, me reçoit dans ses eaux,
Tremble d'y voir rouler mon char et mes chevaux[3].

À ces paroles, le généreux Phaéthon répondit : « Cette carrière me plaît ; je

monte : l'entreprise vaut bien que je m'expose à la chute. »

Le père essaye toujours d'intimider le jeune téméraire :

Je veux qu'en ton chemin nulle erreur ne t'égare ;

Oseras-tu braver plus d'un monstre barbare ?

Les cornes du Taureau, la gueule du Lion, Et l'arc du Sagittaire ?

Il réplique de nouveau : « Le char est à moi ; qu'on l'attelle. Vous croyez m'intimider : au contraire. Je veux me tenir ferme où Phébus lui-même tressaille de crainte. C'est aux âmes basses et peureuses à suivre les routes les plus sûres : le courage tente les accès difficiles. »

CHAPITRE VI.

« Pourquoi cependant Dieu souffre-t-il qu'il arrive mal aux gens de bien ? » Non, il ne le souffre pas ; il a écarté d'eux tous les maux, en écartant tout ce qui est crime et turpitude, coupables pensées, projets ambitieux, aveugle débauche, et cupidité qui plane sur le bien d'autrui : eux, il les protège et les défend. Voudrait-on encore le constituer gardien de leur bagage ? Eux-mêmes le tiennent quitte de ce soin : ils méprisent les choses extérieures.

Démocrite se dépouilla de ses richesses, les regardant comme un fardeau pour le sage ; est-ce merveille si Dieu laisse les gens de bien livrés à un sort que parfois ils recherchent spontanément ? « Ils perdent leurs enfants ! » Eh bien, quoi ? eux-mêmes quelquefois ne les condamnent-ils pas à la mort ? « On les envoie en exil ! » Mais souvent ils quittent volontairement leur patrie pour ne plus la revoir. « On leur ôte la vie ! » Eh ! ne se l'arrachent-ils pas, au besoin, de leurs propres mains ? « Pourquoi souffrent-ils les rigueurs du sort ? » Pour apprendre aux autres à souffrir : ils sont nés pour servir d'exemple. Figure-toi que Dieu leur dit : « Qu'avez-vous à vous plaindre de moi, vous qui vous êtes donnés à la vertu ? J'ai environné les autres de faux biens ; esprits vides, je les ai amusés de l'illusion d'un long songe : je les ai parés d'or, d'argent et d'ivoire ; au-dedans d'eux tout est misère. Ces hommes, qui vous paraissent les heureux de la terre, voyez-les, non du côté qu'ils aiment à montrer, mais de celui qu'ils cachent, ce n'est qu'indigence, ordure, turpitude : ils ressemblent à leurs murailles, ils n'ont de beau que la surface. Là n'est point l'intrinsèque et pure félicité ; ce n'est qu'un placage, et bien mince. Tant qu'ils peuvent se tenir debout et se faire voir comme ils veulent être vus, ils brillent, ils imposent ; qu'un accident les déconcerte et les démasque, alors se découvrent les profondes et réelles souillures qu'un éclat d'emprunt déguisait. À vous seuls j'ai donné les biens sûrs et durables ; plus vous les sonderez et retournerez sous toutes les faces, plus vous les trouverez immenses et sans prix. Je vous ai donné de braver ce que tous craignent, de mépriser ce qu'ils convoitent. Votre éclat n'est point en dehors : tous vos trésors sont au-dedans de vous. Ainsi le ciel n'a que faire de ce qui n'est pas lui : il est à soi-même un assez beau spectacle. C'est dans vous que j'ai placé tous vos biens : votre bonheur est de n'avoir pas besoin du bonheur. « Mais, que d'afflictions, d'affreux revers, d'épreuves « accablantes ! » Comme je ne pouvais vous y soustraire, j'ai armé vos âmes contre tous les assauts. Souffrez avec courage ; par là vous l'emporterez sur moi-même : je suis en dehors de la souffrance ; vous êtes, vous, au-dessus d'elle. Bravez la pauvreté : nul ne vit aussi pauvre qu'il est né. Bravez la douleur : elle passera, ou vous passerez. Bravez la Fortune : je ne lui ai pas donné de trait qui aille jusqu'à

l'âme. Bravez la mort : elle est pour vous le néant ou une nouvelle vie. Avant tout j'ai voulu qu'on ne pût vous retenir malgré vous : la retraite est ouverte. Renoncez-vous à combattre ?

Fuyez, vous êtes libres ; de toutes les nécessités que je vous ai imposées, il n'en est point que j'aie rendue plus facile que la mort. Votre âme est sur une pente rapide, entraînant. Ouvrez les yeux, et voyez combien est court et dégagé le chemin qui mène à la liberté. Je n'ai pas mis d'aussi longs obstacles à la sortie qu'à l'entrée de cette vie. Le sort aurait eu sur vous trop d'empire, si l'homme avait autant de peine à mourir qu'à naître. Pas d'instant, pas de lieu qui ne vous enseigne combien il est aisé le rompre avec la nature et de lui renvoyer son présent. Au pied même des autels et dans les solennels sacrifices où l'on implore de longs jours, apprenez à mourir. Les taureaux de la plus belle taille succombent à une minime blessure : ces animaux, dont la force est si grande, la main de l'homme les abat d'un seul coup ; le fer le plus mince sait rompre les liens des vertèbres ; et l'articulation qui joint la tête au cou une fois tranchée, ces masses énormes tombent. La vie n'est pas profondément cachée en l'homme ; il ne faut pas même le fer pour l'arracher ; nul besoin de ces plaies qui plongent et sondent bien avant les entrailles : le trépas est tout proche. Je n'ai pas marqué le point où il faut frapper : toute place est vulnérable. Ce qu'on appelle mourir, cet instant où l'âme se sépare du corps passe trop vite pour être saisi dans sa rapidité. Que les étreintes d'un lacet vous suffoquent, que l'eau vous intercepte la respiration ; que la dureté du sol où se fait votre chute vous fracasse la tête ; que des charbons ardents avalés ferment passage à l'air que vos poumons exhalent, quel que soit le moyen, l'effet est prompt. Ne rougissez-vous pas de craindre si longtemps ce qui dure si peu ? »

DE LA CLÉMENCE

TABLE

LIVRE I.

LIVRE II.

LIVRE I.

I. Je me suis proposé, Néron César, d'écrire sur la clémence, pour vous tenir lieu comme d'un miroir qui vous mît en face de vous-même, et vous fît voir à quelle sublime jouissance il vous est donné d'arriver. Bien qu'en effet le véritable fruit des bonnes actions soit de les avoir faites, et qu'en dehors des vertus, il n'y ait aucun prix digne d'elles, il est doux cependant pour une conscience pure de s'examiner, de passer en revue ses souvenirs, puis reportant ses regards sur cette immense multitude, anarchique, séditeuse, passionnée, prête à s'élancer pour tout perdre avec elle si elle allait rompre son joug, il est doux de se dire : « Seul de tous les mortels j'ai été élu et jugé digne de représenter les dieux sur la terre : j'ai le droit de vie et de mort sur les peuples. La balance des destinées et des conditions de tous est remise en mes mains ; ce que le sort réserve à chaque individu, c'est par ma bouche qu'il le déclare : une seule de mes réponses va porter l'allégresse aux nations et aux cités. Rien ne fleurit nulle part que par ma volonté et sous ma tutelle. Tous ces milliers de glaives que la paix conservée par moi retient dans le fourreau, je puis d'un signe les en faire sortir : quelles nations seront anéanties ou transportées ailleurs, affranchies ou réduites en servitude, quel roi va devenir esclave, quel front va ceindre le bandeau royal,^[1] quelles villes doivent tomber ou s'élever, c'est à moi de le décider. Au sein de la toute-puissance, rien n'a pu m'arracher d'injustes condamnations, ni la colère, ni la fougue de la jeunesse, ni cet esprit de témérité et de révolte chez les peuples, qui souvent fait perdre patience aux âmes les plus calmes, ni l'ambition cruelle, mais si commune aux maîtres du monde, de signaler leur pouvoir par la terreur. J'ai enfermé, j'ai scellé mon glaive, avare du sang même le plus vil^[2] : toujours, à défaut d'autres titres, le titre d'homme m'a trouvé indulgent. Couvrant ma sévérité d'un voile, ma plus belle arme est la clémence. Je m'observe comme si les lois, que de la poussière et de l'oubli j'ai exhumées au grand jour, me devaient demander compte de mes actes. La jeunesse de l'un, la vieillesse de l'autre me touchent ; à celui-ci son illustration, à celui-là son obscurité ont valu le pardon ; et si les motifs de commisération me manquent, c'est pour moi-même que je fais grâce. Qu'aujourd'hui les dieux immortels me somment de leur répondre, je suis prêt à leur présenter le tableau complet du genre humain. »

Oui, César, vous pouvez hardiment jurer que de tout ce qui fut commis à votre tutelle et à votre foi, la force ni l'artifice du chef n'en ont rien ravi à la république. Vous avez aspiré à une gloire bien rare, que jamais prince n'a encore obtenue, celle de n'avoir lésé personne. Vos efforts ne sont pas perdus ; et votre insigne bonté n'a trouvé ni ingrats ni déprédateurs : vous êtes payé de retour.

Jamais homme ne fut cher à un homme autant que vous l'êtes au peuple romain, qui voit en vous ses délices pour une longue suite de jours.

Mais grande est la tâche dont vous vous êtes chargé. On ne parle plus ni du divin Auguste, ni des premiers temps de Tibère ; on ne vous cherche de modèle à imiter que vous-même. On s'attend à un règne conforme à ses prémices, à sa première année.^[3]

Espoir difficile à remplir, si la bonté, au lieu d'être naturelle en vous, n'y était qu'un emprunt passer. Car tout masque ne se porte jamais longtemps. La feinte tombe bien vite et rend l'homme à son caractère ; mais quand la vérité est là, quand nos vertus naissent pour ainsi dire de notre fonds même, le temps ne peut que les faire croître et s'améliorer. Dans quel hasardeux avenir entrerait le peuple romain, alors qu'on ignorait où se porterait tout d'abord cette âme des Césars qui est en vous ! Les vœux de l'Empire ont maintenant leur garantie : car il n'est plus à craindre que Néron vienne à s'oublier tout à coup lui-même.

Trop de bonheur, il est vrai, rend les peuples exigeants ; leurs désirs ne sont jamais assez modérés pour s'arrêter aux biens obtenus. Une grande faveur est un pas fait vers de plus grandes ; et l'on embrasse les plus folles prétentions dès qu'on a goûté d'une grâce inattendue. Et tous vos concitoyens cependant, forcés de reconnaître leur bonheur, confessent de plus que s'il s'y peut ajouter quelque chose, c'est qu'il ne cesse point. Tout les contraint à cet aveu, le dernier qui échappe à l'homme, une sécurité profonde et prospère, et tout droit à l'abri de toute injustice. Ils ont sous les yeux la plus heureuse forme de république, où il ne manque, d'une liberté extrême, que la licence de s'entre-déchirer. Mais ce qui par-dessus tout frappe les grands comme les petits d'une égale admiration, c'est votre clémence. Et en effet, quant aux autres vertus du prince, chacun, selon son rang de fortune, ou les éprouve ou en espère plus ou moins ; de sa clémence tous se promettent le même appui. Eh ! où est l'homme si fort et si satisfait de son innocence, qui ne se réjouisse de voir assise auprès du souverain la clémence, secourable à la fragile humanité ?

II. Dans l'opinion de quelques-uns, je le sais, la clémence est le soutien des méchants, car s'il n'y a pas eu crime, elle reste inapplicable : c'est la seule vertu qui chez un peuple d'honnêtes gens n'ait rien à faire. Mais d'abord comme l'art de guérir, utile aux seuls malades, est estimé aussi de ceux qui se portent bien, ainsi la clémence, qu'invoque l'homme digne de punition, est révérée encore de qui n'a point fait le mal. Et puis, elle peut s'étendre parfois même à des innocents, quand il arrive qu'une situation est réputée crime ;^[4] et la clémence vient en aide non seulement à l'innocence, mais souvent encore à la vertu, puisqu'il se rencontre par la fatalité des temps des actes louables qui courent risque d'être punis.^[5] Ajoutez qu'une grande partie des hommes est capable de

retour aux pratiques honnêtes. Il ne convient pas toutefois de pardonner au hasard : car dès que toute distinction entre les bons et les méchants est effacée, la confusion survient et les vices débordent. Apportez ici cette réserve qui sait démêler les âmes guérissables des âmes désespérées. Que votre clémence ne soit ni indistincte et banale, ni trop exclusive : il est également cruel de pardonner à tous^[6] et de ne faire grâce à personne. On doit tenir un milieu ; or l'équilibre étant difficile, s'il faut que l'un des deux côtés y gagne, que ce soit celui de l'humanité.

III. Mais ceci sera mieux traité en son lieu. Je divise maintenant tout notre sujet en trois parties. La première complétera l'éloge de la clémence ; la seconde en montrera la nature et les caractères ; comme en effet certains vices ont de la ressemblance avec des vertus, on ne peut les en distinguer qu'en les marquant de traits qui les fassent reconnaître. Nous rechercherons en troisième lieu comment l'âme s'élève jusqu'à cette vertu, comment elle s'y affermit et se l'approprie par l'usage. Que la clémence soit de toutes les vertus celle qui convient le mieux à l'homme, comme étant celle qui nous humanise le plus, c'est une vérité nécessaire et aussi constante pour nous stoïciens, qui voulons qu'on voie dans l'homme un être sociable, né pour le bien général, que pour ceux qui le vouent uniquement au plaisir, et jamais ne parlent ou n'agissent sans avoir leur intérêt pour but. Car si c'est le calme et le repos qu'il aime, l'homme trouve dans sa nature cette vertu qui chérit la paix, qui retient le bras prêt à frapper. Mais il n'est personne en qui la clémence soit plus belle que dans un roi ou chef d'Empire. En effet une grande^[7] puissance n'est honorable et glorieuse qu'autant que son action est salutaire ; et c'est un fléau que celle qui n'est forte que pour le mal. Il a seul fondé sa grandeur sur une ferme base, celui que la république sait être non pas seulement le chef, mais l'homme du peuple, dont on sent journellement la sollicitude veiller à la conservation de tous et de chacun ; dont la présence, loin d'être comme l'apparition d'un féroce et nuisible animal élançé de son repaire et qui fait tout fuir, semble celle d'un astre bienfaisant et pur, vers lequel on vole, on s'empresse.^[8] Tous sont prêts à se dévouer pour lui aux glaives assassins ; ils voudront qu'il passe sur leurs corps, s'il faut pour le sauver joncher sa route de cadavres humains. Sentinelles vigilantes, ils protègent la nuit son sommeil ; ils se pressent à ses côtés, ils l'environnent pour le défendre ; ils courent au-devant des périls qui le menacent. Ce n'est point sans raison qu'existe chez les peuples et dans les cités ce concert d'amour et de protection pour le chef, et que chacun prodigue sa personne et ses biens partout où le salut du souverain le demande. Ce n'est point mépris de soi-même ou folie, si tant de milliers de têtes consentent à tomber pour une seule, si tant de morts rachètent une seule vie, quelquefois celle d'un vieillard infirme.^[9] De même en effet que le corps est tout

entier au service de l'âme ; en vain appartiennent à l'un la noblesse des formes et des proportions, tandis que l'autre habite en nous inaperçue, insaisissable, et ne sait elle-même quel endroit la recèle ; les mains, les pieds, les yeux ne s'en font pas moins ses ministres, cette chair est son rempart, son ordre me cloue sur place ou me fait courir sans relâche et par tous chemins ; quand ce maître est cupide, nous explorons les mers dans l'espoir du gain ; s'il aime la gloire, nous avons bientôt livré notre main aux flammes, ou sauté volontairement dans l'abîme : de même aussi cette immense multitude, enveloppe d'une seule âme, est gouvernée par son souffle^[10] et obtempère à sa sagesse, menacée qu'elle est de périr écrasée sous ses propres forces, dès qu'une puissante raison ne la soutient plus.

IV. C'est donc leur propre conservation que les peuples aiment, lorsque pour un seul homme ils font sortir dix légions en bataille, lorsqu'ils s'élancent aux premières lignes et offrent leurs poitrines aux blessures pour ne pas voir ses drapeaux reculer. Le prince est le lien qui fait de la république un seul corps, il est le souffle, il est la vie que respirent ces milliers d'hommes, inutiles fardeaux pour eux-mêmes et proies pour l'ennemi, si ce génie de tout l'empire se retire d'eux.

.... Le roi vivant, tous ont un même esprit ;

Sa mort brise le pacte.^[11]

Ce sera là le coup mortel pour la paix que Rome donne au monde ; la fortune du peuple-roi s'écroulera. Un tel danger sera loin de lui, tant qu'il saura supporter le frein ; que si quelque jour il le brise, ou si quelque accident l'en dégage et qu'il se refuse à le reprendre, cette belle unité, ce faisceau du plus grand des Empires éclatera en mille pièces ; et Rome ne sera plus souveraine le jour où elle cessera d'obéir.

Si donc les princes et les rois, si les tuteurs des États, de quelque nom qu'on les salue, se voient l'objet d'affections plus fortes que ne le sont même les affections privées, n'en soyons pas surpris. Et si le bon citoyen préfère l'intérêt de sa patrie au sien propre, naturellement cette préférence embrasse celui qui est la patrie personnifiée. Dès longtemps, en effet, l'empereur s'est tellement confondu avec la république, que l'un ne peut être séparé de l'autre sans que tous deux périssent : le chef a besoin des forces de tous, et il faut une tête à l'État.

V. Je semble m'être éloigné ici de mon thème, et je touche au contraire au fond même du sujet. Oui, César, puisque, comme je le prouve en ce moment, vous êtes l'âme de la république, puisque celle-ci est votre corps, vous voyez, je pense, combien la clémence est un besoin pour vous ; c'est vous-même que vous épargnez quand vous semblez épargner autrui. Usez donc d'indulgence même envers les citoyens les plus répréhensibles : ce sont de vos membres malades : et

s'il est parfois nécessaire de vous tirer du sang, gardez que le fer n'aille trop avant.^[12] La clémence, disais-je, est, pour tous les hommes, conforme à leur nature, mais elle est d'autant plus glorieuse aux souverains, qu'elle a près d'eux plus de malheureux à sauver et se déploie sur une plus riche matière. La cruauté de l'homme privé fait peu de victimes : celle du prince sévit comme une guerre. Or, bien que les vertus se donnent la main, et qu'aucune ne soit meilleure ou plus noble qu'une autre, il en est pourtant qui vont mieux à certains personnages.

La grandeur d'âme sied à tout mortel, à celui même qui au-dessous de lui ne voit plus rien. Car quoi de plus grand et de plus héroïque que de vaincre la mauvaise fortune? Cette grandeur d'âme toutefois est plus au large dans la prospérité et frappe mieux les regards sur un lieu élevé que dans la plaine. La clémence, sous quelque toit qu'elle habite, maintient près d'elle le bonheur et la paix ; mais plus rare chez les rois, elle y est d'autant plus admirable. Quoi de plus digne d'éloge, en effet, que de voir l'homme à la colère duquel il n'est point d'obstacle ; dont les sentences de mort ne rencontrent, même où elles frappent, que l'acquiescement du respect ; à qui nul ne demandera compte ; dont le courroux, dès qu'il éclate, interdit jusqu'à la prière ; de le voir s'imposer un frein à lui-même, et faire de son pouvoir un songe meilleur et plus doux, pénétré qu'il est de cette pensée : « Tout homme peut tuer malgré la loi ;^[13] moi seul puis sauver malgré elle? »

C'est aux grandes positions que va bien une grande âme : si on ne s'élève pas jusqu'à elles, si même on ne les surpasse, on les ravale plus bas que la terre. Or c'est le propre d'une grande âme d'être calme et sereine et de regarder du haut de son mépris les injures et les offenses. S'emporter jusqu'au délire est une faiblesse de femme.

Les bêtes féroces seules, et encore les races les moins généreuses mordent tout d'abord et s'acharnent sur l'ennemi abattu. L'éléphant, le lion écartent leurs agresseurs et s'éloignent ;^[14] les espèces ignobles sont obstinées dans leurs vengeances. Une colère inflexible et barbare n'est pas digne d'un roi : la colère le fait descendre au niveau presque de l'offenseur ; mais qu'il octroie la vie ou sauve l'honneur à l'homme justement menacé de les perdre, il fait alors ce qui n'est possible qu'à celui qui peut tout. Car on peut arracher la vie à plus élevé que soi ; on ne peut la donner qu'à son inférieur. Donner la vie, privilège de la souveraineté, laquelle n'est jamais plus auguste que lorsqu'elle exerce ce bienheureux pouvoir des dieux^[15] à qui tous, bons et méchants, nous devons la lumière. Que le prince donc, s'associant à la pensée divine, se complaise à voir ceux de ses sujets qui sont vertueux et utiles, et laisse le reste dans la foule ; qu'il s'applaudisse de l'existence des uns, qu'il tolère celle des autres.

VI. Songez que vous êtes dans une ville où, dans les rues les plus larges, une

multitude sans cesse affluente s'étouffe au premier obstacle qui l'arrête en son cours ; où, rapide torrent, elle demande passage vers trois théâtres à la fois. Cette ville où se consomment les produits du reste du monde, en quel vaste et muet désert elle se changerait, s'il n'y devait rester que ce qu'un juge sévère pourrait absoudre ! Est-il beaucoup de magistrats qui ne soient sous le coup de la loi même au nom de laquelle ils informent ? Est-il un accusateur sans reproche ? Je ne sais même si l'homme qui pardonne le plus difficilement n'est pas celui qui a le plus souvent eu besoin d'indulgence. Nous avons tous prévariqué, les uns plus, les autres moins ; ceux-ci de dessein prémédité, ceux là poussés par l'occasion ou l'instigation des méchants ; et parfois, peu fermés dans nos sages principes, nous les avons à contrecœur et malgré nous sacrifiés. Et l'on nous voit et l'on nous verra faillir jusqu'à notre dernier jour. Que dis-je ? Ces âmes si épurées, qui ont pour toujours échappé au désordre et aux égarements, ne sont remontées à l'état d'innocence qu'à travers bien des fautes.

VII. Or, puisque j'ai parlé des dieux, que puis-je mieux proposer au prince que de se former sur leur modèle, que d'être envers ses peuples ce qu'il voudrait que les dieux fussent en vers lui ? Gagnerait-il à les trouver impitoyables pour toutes ses fautes et ses erreurs ? Voudrait-il s'en voir poursuivi jusqu'à sa perte totale ? Où serait le roi sûr de sa vie et dont les aruspices n'auraient pas à recueillir les restes ?^[16] Que si les dieux, dans leur exorable justice, ne lancent pas soudain leur tonnerre sur les monarques prévaricateurs, combien n'est-il pas plus juste qu'un homme, placé à la tête d'hommes comme lui, exerce avec douceur son empire, et se demande si l'aspect de la nature n'est pas plus riant et plus beau par un jour pur et serein, que quand le globe s'ébranle aux éclats répétés de la foudre, et que les éclairs brillent de tous côtés ?^[17] Eh bien ! le tableau d'un règne paisible et modéré n'est pas autre que celui d'un ciel serein et sans nuage. Un gouvernement cruel, c'est l'orage dans une obscure nuit, où tout tremble au bruit de coups inattendus, où tout s'épouvante, où pas même l'auteur du trouble universel n'échappe aux contrecoups. On excuse plus facilement l'homme privé qui s'opiniâtre dans ses vengeances : il est vulnérable, et son ressentiment naît d'une injure éprouvée. D'ailleurs il craint le mépris ; et ne pas rendre guerre pour guerre paraîtrait faiblesse plutôt que générosité. Mais l'homme qui tient en main la vengeance et néglige d'en user, celui-là est sûr d'obtenir le glorieux titre de clément.^[18] Libre aux individus obscurs de ramasser le ceste, de se jeter dans l'arène des procès, des querelles, et de lâcher bride à leur colère : entre joueurs d'égale force les coups ne sont point si pesants ; mais un roi, qu'un seul éclat de voix, qu'une parole,^[19] peu mesurée lui échappe, sa dignité est compromise.

VIII. Peut-être vous semble-t-il dur qu'on enlève aux princes cette liberté de paroles dont jouissent les moindres mortels. C'est être esclave, dit-on, ce n'est

plus régner. Eh! ne l'éprouvez-vous pas? Tout en notre faveur, le gouvernement n'est servitude que pour vous. Bien différente est la situation de ces hommes cachés dans la foule qu'ils ne dépassent point ; leurs vertus, pour se produire, ont longtemps à lutter, et leurs vices sont obscurs comme eux.^[20] Mais la renommée enregistre vos paroles et vos actes ; aussi nul ne doit-il se montrer plus inquiet de sa réputation que celui qui, bonne ou mauvaise, verra s'étendre au loin la sienne. Que de choses vous sont interdites qui, grâce à vous, nous sont permises! Je puis aller seul et sans crainte par la ville où il me plaît, bien que nulle suite ne m'accompagne, et sans avoir d'arme chez moi ni à mon côté ; vous, au sein de la paix que vous donnez à tous, il vous faut vivre armé. Vous ne pouvez vous dégager de votre fortune ; elle vous assiège, et n'importe où vous descendiez, elle vous suit^[21] en grand appareil. Telle est la servitude du rang suprême de ne pouvoir se faire petit. Cette nécessité vous est commune avec les dieux : leur ciel aussi les retient captifs, et descendre est aussi impossible pour eux que dangereux pour vous. Vous êtes enchaîné à votre grandeur. Nos démarches à nous ne sont sensibles que pour peu de gens : nous nous montrons, nous disparaissions, nous changeons d'état, sans que la foule s'en aperçoive ; vous, il ne vous est pas plus donné qu'au soleil de vous dérober aux regards. Une vive lumière rayonne sur vous ; tous les yeux sont tournés vers elle. Vous sortez, pensez-vous, non, c'est un astre qui se lève ; votre bouche ne peut s'ouvrir que ses accents ne soient recueillis par toutes les nations, ni votre courroux éclater, que le monde ne frémisses, ni votre justice frapper personne, sans tout ébranler alentour. La foudre, fatale à peu d'hommes, quand elle tombe est l'effroi de tous ;^[22] ainsi les potentats qui tonnent sur nos têtes envoient la terreur bien au delà du châtement. Et ce n'est pas sans raison. On ne se demande plus ce qu'a fait, mais ce que pourra faire celui qui peut tout.

Ajoutez que l'homme privé, s'il reçoit patiemment l'injure, s'expose à en recevoir de nouvelles :^[23] quant aux rois, la mansuétude assure d'autant mieux leur sécurité. Comme de fréquentes vengeances, pour quelques haines qu'elles compriment, accroissent l'irritation commune, il faut que la volonté de sévir cesse avant les motifs. Sinon, de même qu'un arbre élagué multiplie ses rameaux en les renouvelant, et qu'une foule de plantes ne se fauchent que pour repousser plus touffues, la cruauté des rois grossit le nombre de leurs ennemis à chaque tête qu'elle retranche. Le père et les enfants du mort, et les proches et les amis lui succèdent, tous à la place d'un seul.^[24]

IX. Je veux rendre cette vérité plus sensible pour vous par un exemple de famille.^[25] Le divin Auguste fut un prince fort doux, à le prendre du jour où il fut seul chef de l'État. Quand la république avait plusieurs maîtres, il abusa du glaive. À l'âge où vous êtes, à peine sorti de sa dix-huitième année, déjà il avait

plongé le poignard au sein de ses amis, déjà il avait attenté secrètement aux jours du consul M. Antoine, déjà il avait été collègue des proscripteurs. Il comptait quarante ans et plus au temps de son séjour en Gaule, lorsqu'il reçut l'avis que L. Cinna, homme d'un esprit borné, conspirait contre lui. On lui disait où, quand et de quelle manière l'attentat devait s'exécuter : l'un des complices lui dénonçait tout. Auguste, résolu de se venger, convoqua ses amis en conseil. Sa nuit était agitée, car il songeait qu'il allait condamner un jeune patricien, à ce crime près irréprochable, un petit-fils de Cn. Pompée. Il n'avait pas la force de faire mourir un homme, lui qui avait dicté avec M. Antoine, dans un souper, l'édit de proscription. Il gémissait, il proférait par intervalles des paroles sans suite et contradictoires. « Quoi! je laisserai aller mon assassin libre et tranquille, et les alarmes seront pour moi, l'impunité pour lui! Quoi! lorsqu'après tant de guerres civiles qui ont vainement menacé ma tête, lorsqu'au prix de tant de combats sur mer et sur terre d'où je suis sorti sain et sauf, j'avais conquis la paix du monde, cet homme aura voulu non seulement me tuer, mais faire de moi un holocauste. » On devait l'attaquer dans un sacrifice où il allait présider. Ensuite, après un moment de silence, d'une voix bien plus forte, et plus indignée contre lui-même que contre Cinna : « Pourquoi vis-tu, si ta mort importe à tant de citoyens! Quoi! toujours des supplices, toujours du sang! Je suis pour les jeunes nobles une tête condamnée, contre laquelle ils aiguisent leurs poignards. La vie n'est pas d'un tel prix, que pour ne la point perdre il faille tant de victimes. »

Enfin Livie l'interrompit en lui disant : « Accueillerez-vous les conseils d'une femme? Suivez l'exemple d'un médecin : si les remèdes ordinaires ne réussissent pas, ils emploient les contraires. La sévérité jusqu'ici n'a pas été heureuse. À Salvidienus a succédé Lépide, à Lépide Muræna, à Muræna, Cæpio, à Cæpio, Egnatius et d'autres que je ne nomme pas, car quelle honte que de pareilles gens aient eu tant d'audace! Essayez maintenant de la clémence. Pardonnez à Cinna : il est découvert, il ne peut plus vous nuire, sa grâce peut servir votre gloire. »

Charmé de trouver en elle l'avocat de ses propres pensées, l'empereur remercia son épouse, contremanda sur-le-champ son conseil et fit appeler Cinna seul. Renvoyant alors tout le monde de sa chambre, après avoir fait placer un second siège pour Cinna : « Je te demande avant tout, lui dit-il, de m'écouter sans m'interrompre, sans couper mon discours d'aucune exclamation : tu auras tout loisir de parler après moi. Je t'ai trouvé, Cinna, dans le camp de mes adversaires, non pas devenu, mais né mon ennemi ; et je t'ai laissé vivre, je t'ai rendu tout ton patrimoine. Aujourd'hui ton bonheur et ta richesse sont tels, que le vaincu fait envie aux vainqueurs. Tu as demandé le sacerdoce : de préférence à de nombreux compétiteurs dont les pères s'étaient battus pour ma cause, je te

l'ai donné. Après tant de bienfaits, tu as résolu de m'assassiner. »

À ce mot, China s'étant écrié qu'une telle démence était loin de sa pensée : « Tu ne tiens pas ta parole, reprit Auguste, il était convenu que tu ne m'interromprais point. M'assassiner, te dis-je, voilà ton dessein. » Et il indiqua le lieu, le jour, les complices, le plan de l'attaque, le bras chargé de frapper. Puis le voyant baisser les yeux et, non plus par suite de sa promesse, mais confondu par sa conscience, demeurer muet : « Quel est ton but? ajouta-t-il, de régner à ma place? Certes, le peuple romain est à plaindre, si tu n'as pour monter à l'empire d'autre obstacle que moi. Tu ne peux même pas défendre les intérêts de ta maison :^[26] tout récemment, dans une cause privée, tu as succombé sous le crédit d'un affranchi. Il t'est plus facile sans doute de prendre César à partie. Je veux bien te faire place, si je suis le seul qui gêne tes prétentions. Mais les Paul-Emile, les Fabius Maxime, les Cossus, les Servilius subiront-ils ta loi, eux et toute une légion de patriciens, non pas de ceux qui affichent de vains titres, mais de ces hommes qui font honneur aux images de leurs aïeux? »

Je ne reproduirai pas tout son discours ; il envahirait une grande partie de ce traité ; car on sait qu'il parla plus de deux heures, prolongeant ainsi la seule vengeance qu'il voulût tirer. « Cinna, dit-il à la fin, je te fais grâce une seconde fois ; j'avais épargné un ennemi, j'épargne un conspirateur, un parricide. À dater de ce jour devenons amis ; luttons à qui de nous deux aura le plus loyalement donné ou reçu la vie. » Plus tard il lui conféra spontanément le consulat, en le grondant de n'oser point le demander ; il n'eut pas d'ami plus fidèle et plus dévoué ; il fut son unique héritier ; et personne ne trama plus de conspiration contre lui.

X. Votre aïeul pardonna aux vaincus : eh! s'il n'eût pardonné, sur qui eût-il régné? Sallustius, les Cocceius, les Dellius et toute la cohorte des premières entrées,^[27] il la recruta dans le camp de ses adversaires. Déjà les Domitius, les Messala, les Asinius, les Cicéron, et toute la fleur de Rome, avaient été gagnés par sa clémence. Avec quelle longanimité il attendit la mort de Lépide! Il souffrit nombre d'années qu'il gardât les insignes du principat, et ne se laissa transférer qu'à la mort du triumvir le titre de grand pontife. Il aima mieux qu'on y vît un honneur qu'une dépouille. Il dut à cette clémence son salut et sa sécurité : elle le rendit le favori, le bien-aimé des citoyens, bien que la république ne courbât sous sa main qu'une tête encore indomptée ; sa clémence lui vaut aujourd'hui encore les suffrages de cette renommée si peu complaisante même aux princes vivants. Nous le croyons au rang des dieux, sans attendre que la loi l'ordonne. Si nous confessons qu'il fut un bon prince et bien et dignement surnommé père de la patrie, c'est uniquement parce que les offenses à sa personne, d'ordinaire plus sensibles au souverain que les violations du droit, ne le poussaient à aucune

rigueur ; parce qu'aux mots les plus sanglants il se contentait de sourire ; parce qu'il semblait souffrir lui-même les peines qu'il infligeait ; parce que tous les condamnés pour adultère commis avec sa fille, loin qu'il les ait punis de mort,^[28] reçurent de lui des sauf-conduits pour s'éloigner en toute sûreté. Voilà ce que j'appelle pardonner : savoir tant d'hommes prêts à s'irriter pour vous, à faire leur cour la tête de votre ennemi à la main, et non-seulement sauver, mais protéger cet ennemi!

XL Tel fut Auguste déjà vieux, ou déclinant vers la vieillesse, après une jeunesse bouillante, irascible, signalée par tant d'actes vers lesquels il ne tournait qu'à regret les yeux. Nul n'oserait mettre en parallèle votre douceur avec celle d'Auguste, tout divin qu'on le nomme, opposât-on à vos jeunes années les^[29] années plus que mûres d'un vieillard. Il a été clément, et modéré ; mais ce fut après Actium, après cette mer souillée du sang romain, après qu'il eut brisé aux côtes de Sicile ses flottes et celles de ses rivaux, après les hécatombes de Pérouse^[30] et les proscriptions. Pour moi, je n'appelle pas clémence la lassitude de la cruauté. La vraie clémence, César, est celle dont vous faites preuve, qui n'est point née d'une barbarie repentante, qui consiste à rester sans tache, à n'avoir jamais versé le sang des citoyens. C'est, au sein de la toute-puissance, véritablement régner, sur soi-même, c'est être l'amour de l'univers, cette commune patrie si dévouée pour vous, que de ne se laisser ni enflammer de passions coupables ou irréfléchies, ni corrompre aux exemples de ses prédécesseurs, que de se pas tenter jusqu'où va la rigueur de ses droits sur les peuples, mais, au contraire, d'émousser le glaive du pouvoir.

Grâce à vous, ô Néron! Rome est pure de supplices ; et votre belle âme a pu se glorifier *de n'avoir pas versé dans le monde entier une goutte de sang humain*, chose d'autant plus grande et admirable que jamais le glaive ne fut confié à de plus jeunes mains. La clémence, revenons-y, ne donne pas seulement de la gloire, elle est aussi une sauvegarde : c'est l'ornement de tout empire et en même temps son plus sûr appui. Pourquoi en effet les bons rois vieillissent-ils en paix et transmettent-ils le sceptre à leurs fils et à leurs petits-fils, tandis que le règne des tyrans est aussi détesté qu'éphémère? Par quoi se distingue le tyran du bon roi? car en apparence leur fortune, leur puissance est la même. N'est-ce pas que le premier sévit par plaisir ; le second, seulement par justice et par nécessité?

XII. « Eh quoi! les rois aussi n'infligent-ils pas souvent la mort? » Oui, quand l'intérêt public les y détermine ; mais le tyran, la cruauté lui tient au cœur. Le tyran! s'il diffère du roi, c'est par les actes, non par le titre. Denys l'ancien peut en toute justice être mis au-dessus de bien des rois ; et rien n'empêche d'appeler tyran L. Sylla, dont les égorgements ne cessèrent que faute d'ennemis. Qu'importe qu'il soit descendu de la dictature, qu'il ait repris la toge d'homme

privé? quel tyran but jamais le sang humain aussi avidement que lui, qui fit massacrer à la fois sept mille citoyens romains ; qui, voisin du massacre et siégeant près du temple de Bellone, entendait les cris confus de cette multitude gémissante sous le glaive, et disait au sénat épouvanté : « Continuons, pères conscrits, c'est une poignée de séditeux que je fais mettre à mort? » Il disait vrai : ce n'était pour lui qu'une poignée d'hommes. Tout à l'heure, à ce propos, ^[31] nous déciderons comment il faut sévir contre des ennemis, quand ce sont des concitoyens, des membres d'une même république qui s'en sont détachés pour passer à l'état d'ennemis.

C'est donc, comme je le disais, par la clémence que la grande différence du roi au tyran se manifeste. Tous deux peuvent également s'entourer d'armes : mais chez l'un, elles sont le rempart de la paix publique ; l'autre les a pour comprimer de puissantes haines par une puissante terreur. Et ces bras même, auxquels il se confie, il ne les voit pas sans effroi ; les ressentiments des peuples accroissent ses ressentiments ; détesté parce qu'il est craint, il veut se faire craindre parce qu'on le déteste, et il adopte l'infamale maxime qui a perdu tant de ses pareils : *Qu'on me haisse, pourvu que l'on tremble!* ^[32] Il ignore quelle explosion s'apprête, quand la mesure des haines est comblée. En effet, une crainte modérée contient les esprits ; mais continuelle, violente, mais si elle met l'homme en face des suprêmes périls, elle relève l'audace des plus abattus et pousse à tout entreprendre. Ainsi une enceinte de cordes et de plumes tient en respect l'animal sauvage ; mais pris à dos par le piqueur dont les traits le harcèlent, il tentera de se faire jour à travers l'obstacle qu'il fuyait et foulera aux pieds l'épouvantail. ^[33]

Le courage le plus ardent est celui que l'extrême nécessité fait éclater. Il faut que la crainte laisse encore quelque sécurité et fasse envisager bien plus d'espoir que de péril ; autrement, si la soumission n'en a pas moins à trembler, on n'aspire plus qu'à heurter de front le péril, on fait bon marché d'une vie dont on n'était plus maître. Un roi humain et débonnaire a des auxiliaires fidèles qu'il emploie au salut de l'État ; le soldat est fier de penser que la sécurité publique est son ouvrage ; point de travaux qu'il n'endure avec joie : c'est un père qu'il garde. Quant au tyran farouche et sanguinaire, nécessairement ses satellites lui pèsent.

XIII. Pourrait-il les avoir fidèles et dévoués, ces hommes de tortures, de chevalets et de supplices, auxquels il jette comme à des bêtes des citoyens à dévorer? Plus anxieux, plus soucieux ^[34] que les plus grands criminels, car il appréhende et les hommes et les dieux témoins et vengeurs des forfaits, il est venu au point de ne pouvoir changer de caractère. Entre autres maux, en effet, ce qu'a de plus affreux la cruauté, c'est son besoin de persévérer ; et le retour au

bien ne lui est plus ouvert. De nouvelles fureurs doivent soutenir les premières ;
^[35] quel plus grand malheureux que l'homme pour qui le crime est une nécessité?

O qu'il est digne de pitié, à ses yeux du moins, car le plaindre serait impie, celui qui ne signale sa puissance que par les meurtres et les rapines, à qui tout est devenu suspect, sa cour aussi bien que son peuple! Il redoute les armes, et c'est aux armes qu'il a recours ; il ne peut croire ni à la foi d'un ami ni à l'amour d'un fils. S'il envisage tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il va faire, s'il descend dans cette conscience chargée de crimes et de remords, bien souvent il craint la mort, plus souvent il la désire, plus odieux à lui-même qu'à ceux qu'il opprime.

Celui au contraire qui, veillant à tous les intérêts, bien qu'il en défende plus spécialement quelques-uns, alimente comme siennes^[36] toutes les parties du corps social ; celui qui, porté par nature à la bonté, lors même qu'il convient de sévir, laisse voir avec quelle répugnance il prête son bras à la rigueur préservatrice des lois ; qui n'a dans l'âme rien d'hostile, rien de farouche ; qui exerce doucement une autorité salubre, qui veut la faire aimer, trop heureux si de sa prospérité tous avaient leur part ; qui est affable dans ses discours, et d'un abord facile ; dont le visage, et c'est ce qui gagne surtout les peuples, respire l'amabilité ; qui, favorable aux vœux légitimes, repousse sans aigreur ceux qui ne le sont pas, celui-là est chéri, défendu, vénéré de tous ses sujets. Les entretiens secrets parlent de lui de la même manière que les harangues. On désire sous lui d'être père ; et la stérilité, compagne forcée des maux publics, disparaît : on croit bien mériter de ses enfants en les faisant naître dans un si beau siècle. Un tel prince est gardé par ses bienfaits ; il n'a nul besoin de satellites : pour lui les armes sont une décoration.^[37]

XIV. Quel est donc le devoir d'un prince? Celui d'un bon père, qui tantôt reprend ses enfants avec douceur, tantôt les menace, et parfois même frappe pour mieux avertir. Un homme sensé ne déshérite pas son fils au premier mécontentement. À moins que des torts graves et répétés n'aient vaincu sa patience, à moins qu'il n'appréhende des fautes plus grandes que celles qu'il punit, sa main se refuse toujours à signer le fatal arrêt. Il fait d'abord mille tentatives pour rappeler ce caractère indécis des sentiers mauvais où il glisse ; c'est quand tout espoir est perdu, qu'il essaye des moyens extrêmes ; car on n'a recours aux grands châtiments que si tout remède est épuisé.

Cette tâche du père est aussi celle du prince que nous appelons père de la patrie sans qu'une vaine flatterie nous y porte, car ses autres surnoms sont purement honorifiques. Ceux de grand, d'heureux, d'auguste, et tous les titres possibles dont nous surchargeons une fastueuse majesté, sont pour elle un banal tribut ; mais nommer le prince père de la patrie,^[38] c'est lui dire que le pouvoir qui lui fut remis est tout paternel, qu'il doit être le plus tempéré de tous, plein de

sollicitude pour ses enfants, et placer leurs intérêts avant les siens. Père, il ne se décidera que bien tard à retrancher l'un de ses membres : l'a-t-il retranché, il voudrait pouvoir le remettre en place ; il gémit de la séparation ; il aura beaucoup et longtemps hésité. Qui condamne précipitamment est près de condamner avec plaisir, et l'extrême rigueur touche à l'injustice. De nos jours Erixon, chevalier romain, pour avoir fait périr son fils sous le fouet, fut dans le forum percé de coups de poinçons^[39] par le peuple. À peine l'autorité d'Auguste put-elle l'arracher aux mains indignées des fils et des pères.

XV. T. Arius, qui, ayant surpris son fils en flagrant délit de parricide, l'avait exilé après avoir instruit son procès, fut admiré de tout le monde pour s'être borné à l'exil et à un exil bien doux, car il relégua le coupable à Marseille et lui fit une pension annuelle égale à celle qu'il recevait avant son crime. Grâce à cette généreuse conduite, dans une ville où jamais défenseur ne manqua même aux plus grands forfaits, nul ne mit en doute la justice d'une sentence portée par ce père qui avait pu condamner son fils, mais qui ne pouvait le haïr. Ce même exemple va vous donner à comparer un bon prince avec un bon père.

Prêt à juger son fils, T. Arius avait prié Auguste de faire partie du tribunal domestique.^[40] Auguste donc vint chez un simple citoyen, prit place et s'assit au conseil d'une famille étrangère. Il ne dit pas : « Qu'il vienne dans mon palais ; » c'eût été déférer l'enquête à l'empereur et non au père. Après l'audition de la cause et la discussion de tous les moyens de défense du jeune homme et des charges qu'on lui opposait, le prince demanda que chacun votât par écrit, de peur que l'opinion de tous ne fût celle qu'eût émise l'empereur. Puis, avant l'ouverture des votes, il jura que la succession d'Arius, homme opulent, ne serait point acceptée par lui.^[41]

On me dira : « Il y avait de la faiblesse d'âme dans cette crainte de paraître vouloir s'ouvrir des chances par la condamnation du fils ; » mon avis est tout autre. Tout citoyen comme nous eût eu nécessairement dans une bonne conscience de quoi braver les interprétations malignes : un prince doit beaucoup faire pour l'opinion. Auguste jura qu'il n'accepterait point la succession. Ainsi Arius perdit le même jour deux héritiers ; mais l'empereur avait racheté la liberté de son vote, et après avoir prouvé que sa sévérité était désintéressée, ce qu'un prince doit toujours avoir à cœur, il opina ainsi : « Que le fils soit exilé où le père voudra. » Il ne vota ni pour le supplice du sac et des serpents,^[42] ni pour la prison ; il songea non sur qui il prononçait, mais dans quel conseil il siégeait. Un père, dit-il, devait se contenter de la peine la plus douce, infligée à un fils adolescent encore, qu'on avait poussé à un crime pour lequel il avait fait voir une timidité voisine de l'innocence : il suffisait de l'éloigner de Rome et des regards paternels.

XVI. O prince bien digne d'être appelé au conseil des pères, et digne d'être nommé cohéritier même de fils innocents! Voilà la clémence qui sied au souverain, celle qui, quelque part qu'elle se montre, y fait prévaloir la douceur en toutes choses. Nul ne doit être assez abject pour que sa mort ne soit pas sentie par le prince : quel qu'il soit, il est membre de l'État. Cherchons pour exemple au pouvoir suprême des autorités moindres, et il en est de plus d'un genre : le prince commande à ses sujets, le père à ses enfants, le précepteur à ses disciples, le tribun ou le centurion à ses soldats. Ne jugerait-on point détestable père celui qui sans cesse, pour les plus légères causes, accablerait de coups ses enfants? Quel maître d'arts libéraux est le plus digne de sa profession, ou de celui qui frappe en bourreau ses élèves si leur mémoire est en défaut, si leur coup d'œil n'est pas assez prompt pour lire sans hésiter, ou de celui qui aime mieux les corriger par de simples avis et les reprendre en les piquant d'honneur? Un tribun, un centurion implacable fera des déserteurs, et pour ceux-ci il y a pardon. Car enfin est-il juste de commander avec plus de rigueur et de dureté à l'homme qu'au stupide animal? Et encore, l'écuyer habile n'effarouche pas par des coups redoublés le cheval qu'il veut dompter ; il le rendrait ombrageux et rétif, s'il ne lui faisait sentir pour l'apaiser une main caressante. Ainsi le chasseur qui dresse de jeunes chiens à suivre la piste, ou qui les emploie, déjà exercés, à lancer ou à poursuivre le gibier, ne les menace pas trop souvent, ce serait les décourager et éteindre leur noble instinct dans le sentiment dégénéré de la peur ; mais il ne les laisse pas non plus errer et vaguer à leur fantaisie. Ainsi encore les conducteurs de bêtes de somme, de ces races indolentes nées pour l'insulte et les mauvais traitements, les poussent souvent par trop de cruauté à secouer le joug.

XVII. Il n'est point d'être moins facile, et qu'il faille gouverner avec plus d'art que l'homme, aucun qu'il faille plus ménager. Car quoi de moins raisonnable que ceci : on rougira de décharger sa colère sur des bêtes de somme ou des chiens, et la pire condition sera celle de l'homme soumis à l'homme? on traite les maladies, on ne s'irrite pas contre elles : or il y a ici maladie morale, elle a besoin d'une cure indulgente ; que l'homme qui l'applique n'ait aucune aigreur contre nous. Mauvais médecin que celui qui désespère, pour n'avoir pas à guérir. Telle doit être, envers les âmes malades, la conduite du chef à qui le salut de tous est commis : ne pas dès l'abord repousser tout espoir, ne pas déclarer les symptômes mortels. Qu'il lutte contre les vices, qu'il tienne bon ; qu'il fasse honte aux uns de leur mal, qu'il amuse les autres par des lénitifs, et la cure ainsi déguisée réussira mieux et plus tôt. Le prince doit s'étudier non seulement à guérir, mais à ne laisser que d'avouables cicatrices. Il ne tire nulle gloire d'un châtiment cruel : qui doute en effet de sa puissance? La gloire est immense au contraire de suspendre ses coups, d'arracher de nombreuses

victimes à la colère des autres et de n'en immoler aucune à la sienne.

XVIII. Il est beau de commander avec douceur aux esclaves : il faut qu'un maître considère non ce qu'il peut leur faire impunément souffrir, mais ce qu'autorisent l'équité et la bonté qui ordonnent aussi d'épargner des captifs, des malheureux achetés à prix d'argent. À combien plus juste titre ordonnent-elles de ne pas traiter des hommes libres, de sang noble, d'illustre race, comme des esclaves dont on abuse, de voir en eux des citoyens que vous précédez par le rang, et dont on vous livra non la propriété, mais la tutelle! L'esclave trouve asile au pied de la statue impériale. Comme esclave, tout m'est permis contre lui ; comme homme, il est des choses que me défendent le droit commun de tout ce qui respire et la nature, qui l'a fait mon semblable. Qui ne portait à Védius Pollion^[43] plus de haine que ses esclaves mêmes, lui qui engraisait de chair humaine ses lamproies et qui, pour la moindre faute, faisait jeter ces infortunés dans son vivier, que dis-je? dans son réservoir de serpents? Monstre digne de mille morts, soit qu'il se repût des lamproies qui avaient dévoré ses esclaves, soit qu'il n'eût ces animaux que pour les nourrir de la sorte! Si les maîtres impitoyables sont montrés du doigt par toute la ville qui les réprouve et les déteste ; l'iniquité des rois et leur mauvais renom s'étendent plus au loin et les livrent à la haine des siècles. Qu'il eût mieux valu ne pas naître, que de voir sa naissance comptée parmi les calamités publiques!

XIX. Nul ne peut rien imaginer de plus glorieux que la clémence pour l'homme placé à la tête des autres, de quelque manière et à quelque titre qu'il y soit monté. Et certes, avouons-le, cette vertu est d'autant plus belle et magnifique que le pouvoir qui la pratique est plus grand ; et le pouvoir ne doit jamais nuire, s'il se conforme aux lois de la nature. C'est elle en effet qui inventa la royauté, laquelle se retrouve chez les animaux et surtout chez les abeilles, dont le roi habite la cellule la plus spacieuse, à l'endroit le plus sûr et au centre de ses États. Il est de plus exempt de travail, lui qui surveille celui des autres ; à sa mort tout l'essaim se disperse. Elles ne souffrent jamais plus d'un roi, et le combat révèle le plus digne. La forme de son corps est remarquable : il diffère de tous ses sujets tant par sa grosseur que par ses couleurs éclatantes ; mais voici surtout ce qui le distingue : les abeilles sont très-irascibles, et, eu égard à leur petitesse, des plus ardentes à combattre, et elles laissent leur aiguillon dans la plaie ; le roi seul est sans aiguillon. La nature n'a pas voulu qu'il fût cruel ni qu'il exerçât une vengeance qui lui coûterait trop cher : elle lui a retiré son arme, et sa colère reste inoffensive. Grande leçon pour les puissants de la terre! La nature, selon sa coutume, se manifeste dans de petits êtres, et de sublimes enseignements nous viennent de ses moindres ouvrages.

Rougissons de ne pas prendre exemple sur ces faibles animaux, nous dont le

courroux doit se modérer d'autant plus que l'explosion en est plus funeste. Plût aux dieux que l'homme subît la même loi que l'abeille, que la vengeance se brisât avec l'arme et ne trouvât pas les moyens de porter plus d'un coup, ni d'autres bras pour servir ses fureurs! Elle se laisserait bien vite, si elle ne s'assouvissait qu'à ses dépens et n'exhalait son venin qu'au péril de sa vie. Et même, telles que sont les choses, elle ne le pourrait impunément. Force est au tyran d'éprouver toutes les peurs^[44] qu'il inspire ; il faut qu'il surveille toutes les mains, et qu'au moment même où nul ne complot, il se croit menacé, et qu'aucun instant de sa vie ne soit libre de crainte. Peut-on supporter une si douloureuse existence, quand il est si facile, sans faire de mal et, partant, sans en craindre, d'exercer une autorité tutélaire à la satisfaction de tous? Quelle erreur de croire qu'il y ait sûreté pour le prince, là où rien n'est en sûreté contre lui! Par la sécurité^[45] qu'on donne on achète la sécurité. Il n'est pas besoin de bâtir de hautes forteresses, de munir de retranchements des collines escarpées, de tailler à pic les flancs des montagnes, de se hérissier de murailles et de tours : un roi sans gardes est protégé par sa clémence. Il n'est de rempart inexpugnable que l'amour des citoyens.

Quoi de plus beau pour le prince que de vivre entouré des vœux d'un peuple entier, vœux qui ne s'énoncent pas sous l'œil des délateurs ; que de voir le moindre ébranlement de sa santé exciter non l'espoir, mais l'alarme de tous ; de savoir que ses sujets n'ont rien de si précieux qu'ils ne sacrifient pour sauver ses jours et qu'ils se figurent éprouver eux-mêmes tous les biens qui peuvent lui arriver? Il prouve par les actes d'une bonté journalière que la république^[46] n'est pas à lui, mais bien lui à la république. Qui oserait lui dresser quelque embûche? Qui ne souhaiterait, s'il était possible, détourner même les coups du sort loin d'un chef sous qui la justice, la paix, la pudeur, la sécurité, l'honneur fleurissent respectés, et qui maintient l'État enrichi dans l'abondance de tous les biens? Il est contemplé comme le serait la divinité, si elle daignait se rendre visible à nos adorations et à notre culte. Car enfin, n'est-ce pas approcher des dieux que se montrer, comme est leur nature, bienfaisant, généreux, puissant pour le bonheur du monde? Voilà le but, voilà l'exemple à se proposer : n'être jugé le plus grand que pour qu'on vous juge aussi le meilleur.

XX. Un prince punit pour l'un de ces deux motifs : ou il se venge, ou il venge autrui. Discutons d'abord le motif qui le touche personnellement ; car la modération est plus difficile, quand, la vengeance est réclamée par le ressentiment et non pour l'exemple. Est-il besoin qu'ici j'avertisse de ne pas croire aisément, d'approfondir les choses, de présumer plutôt l'innocence, de montrer qu'aux yeux du juge l'affaire le touche, comme elle touche le prévenu. Ceci n'est que justice ; la clémence n'a rien à y voir. Mais nous exhorterons le

prince, lorsque l'offense est manifeste, à rester maître de lui-même, à faire grâce de la peine s'il le peut sans risque, sinon à la réduire ; à se montrer enfin plus exorable dans sa cause que dans celle des autres. Comme en effet la générosité consiste non à se faire libéral du bien d'autrui, mais à donner ce qu'on s'ôte à soi-même ; ainsi, j'appelle clément non pas l'homme qui fait bon marché des griefs d'autrui ; mais celui qui, poussé par les siens propres, ne bondit pas sous l'aiguillon ; qui a compris qu'il est d'une grande âme de souffrir les injures au faite de la puissance, et que rien n'est plus digne de gloire qu'un prince qu'on offense et qui ne punit pas.

XXI. La vengeance d'ordinaire a ces deux effets : ou elle console de l'injure reçue ou elle rassure pour l'avenir. La condition du prince est trop haute pour avoir besoin qu'on le console ainsi, et sa puissance trop incontestée pour qu'il veuille la faire mieux reconnaître en perdant quelques malheureux. Je parle ici d'offenses ou d'attaques parties de rangs inférieurs ; car ceux qui furent pour un temps ses égaux, s'il les voit tombés au-dessous de lui, que faut-il de plus à sa gloire?^[47]

Un esclave, un serpent, une flèche peuvent tuer un roi ; mais pour faire grâce il faut être plus grand que celui qu'on sauve. Le prince doit donc user généreusement du magnifique pouvoir qu'il tient des dieux, d'ôter ou de donner la vie ; il le doit surtout envers ceux qu'il sait avoir tenu le même rang que lui. Leur sort est-il en ses mains, sa vengeance est complète, rien n'y manque : la peine est réelle, suffisante.^[48] Car c'est avoir perdu la vie que de la devoir ; et quiconque, jeté du haut des grandeurs aux pieds de son adversaire, a dû attendre la sentence d'un autre sur sa tête et sa couronne, n'existe désormais que pour la gloire de son sauveur, qui gagne bien plus à respecter ses jours qu'à l'effacer du nombre des vivants. C'est le perpétuel trophée de la vertu du triomphateur : traîné devant son char il n'eût fait que passer. Que si l'on peut sans risque lui laisser aussi son royaume, le rasseoir sur ce trône d'où il était tombé, combien ne s'en accroît pas le renom de celui qui de la défaite d'un ennemi n'a voulu que la gloire ! Voilà triompher de sa victoire même et montrer qu'on n'a rien trouvé chez les vaincus qui fût digne du vainqueur.^[49] À l'égard de sujets, d'inconnus, d'hommes sans nom, la modération est d'autant plus juste, qu'il y a moins de mérite à les avoir terrassés. Tantôt faites-vous une joie du pardon ; tantôt dédaignez de frapper ; éloignez-vous de faibles reptiles : ils souillent la main qui les écrase. Quant à ces hommes qui, amnistiés ou punis, feront l'entretien de tous, c'est le cas d'user d'une clémence solennelle.

XXII. Passons aux délits entre citoyens : la loi, en les punissant, poursuit un triple but que le prince aussi doit avoir en vue ; elle veut ou amender ceux qu'elle atteint, ou rendre les autres meilleurs par l'exemple du châtiment, ou que,

les méchants disparus, la sécurité se rétablisse. Des peines modérées amenderont plus facilement les coupables : car celui-là s'observe et se conduit mieux qui n'est pas tout à fait mort à l'honneur. L'honneur perdu ne se ménage plus ; et c'est une autre impunité que de n'avoir plus de place pour le châtiment. Quant aux mœurs publiques, on les corrige mieux en étant sobre de punitions ; car le grand nombre des délinquants crée l'habitude du délit ;^[50] on trouve moins lourde une flétrissure dont tant d'autres partagent le poids ; et la sévérité perd, par sa fréquence même, ce qu'elle a de plus efficace, l'influence de l'exemple. Un prince fonde les bonnes mœurs dans la société et en extirpe les vices, lorsqu'il sait les souffrir non en approbateur, mais en homme à qui les châtiments répugnent et dont le cœur saigne à les appliquer. On a honte de faillir quand c'est la clémence qui gouverne. La peine paraît bien plus grave, venant d'un juge connu pour sa douceur.

XXIII. D'ailleurs vous verrez se commettre plus souvent les crimes qui sont plus souvent punis. Votre père, en cinq ans, a fait coudre dans le sac fatal plus de parricides qu'on n'en a vu punir dans tous les siècles précédents. Les enfants se portaient bien moins fréquemment au dernier des forfaits, lorsqu'aucune loi ne l'avait prévu ; et ce fut par une haute prudence que d'éminents législateurs, consommés dans la science du cœur humain, aimèrent mieux passer ce crime sous silence, comme un phénomène incroyable et au-dessus de l'humaine audace, que de laisser voir en le proscrivant qu'il n'était pas impossible. Ainsi les parricides ont commencé avec la loi, et la peine a donné l'idée du crime. C'en est fait de la piété filiale, depuis que nous avons vu plus de sacs que de croix. Dans un état où l'on punit rarement, il s'établit un concert de moralité, et l'on s'y affectionne comme à un trésor commun. Qu'un peuple se croie moral, il le sera : il s'indigne bien plus contre ceux qui s'écarterent de la règle générale, s'il les voit en petit nombre. Il est dangereux, croyez-moi, d'apprendre au peuple qu'il y a plus de méchants qu'il ne pense.

XXIV. On fit jadis, dans le sénat, la proposition de distinguer par le vêtement les esclaves des hommes libres ; mais l'on sentit bien vite quel péril nous menacerait du jour où nos esclaves commenceraient à nous compter. Sachez que même chose est à craindre, si l'on ne fait grâce à personne : on verra bientôt combien l'emporte la masse des citoyens dépravés. La multitude des supplices fait aussi peu d'honneur au prince qu'au médecin celle des funérailles. Une autorité moins rude est mieux obéie. L'esprit humain est de sa nature indocile ; il se cabre contre les obstacles et la contrainte ; il suit plus volontiers qu'il ne se laisse conduire. Et comme un fier et généreux coursier se prête mieux à un frein plus léger, ainsi la moralité publique marche d'un mouvement spontané à la suite de la clémence ; on apprécie cette vertu du prince et l'on veut se la conserver.

Cette voie est donc la plus efficace. La cruauté est un vice qui n'est pas de l'homme, qui n'est pas digne de cette âme dont le fond est la douceur même. C'est une rage d'animal féroce que de se complaire au sang et aux plaies ; c'est répudier le nom d'homme et se transformer en monstre des bois.

XXV. Réponds en effet, Alexandre, livrer Lysimaque à la fureur d'un lion,^[51] est-ce autre chose que le déchirer de tes propres dents? Ce lion c'est toi, cette férocité c'est la tienne. Oh! que tu voudrais être toi-même armé d'ongles et de mâchoires assez larges pour dévorer un homme tout entier! Je n'exige pas de toi que cette main, si infailliblement mortelle à tes amis, soit secourable pour aucun, ni que cette âme cruelle, insatiable fléau des nations, s'assouvisse sans meurtre et sans carnage ;^[52] je t'appellerai clément si, pour mettre à mort un ami, tu prends ton bourreau chez les hommes. Voilà surtout ce qui rend la cruauté exécration, c'est qu'elle passe d'abord les bornes légales, puis celles de l'humanité. Elle recherche des supplices nouveaux, elle s'ingénie, elle imagine des instruments pour varier et prolonger la douleur, elle se délecte à voir souffrir des hommes. Cette horrible maladie de l'âme est arrivée au plus haut degré de la démence, quand la barbarie devient pour elle un plaisir et le meurtre un passe-temps.

Derrière un pareil homme viennent les bouleversements, les haines, les poisons, les glaives ; tout le menace d'autant de périls qu'il y a de gens menacés par lui : ici des embûches isolées, ailleurs une révolte générale l'assiège. Car si un particulier qu'on immole n'émeut guère, ne soulève pas des cités ; contre un fléau qui sévit au loin et qui s'attaque à tous, les traits partent de toutes parts. Tel reptile venimeux se dérobe par sa petitesse, et on ne se réunit pas pour le détruire ; mais un serpent démesuré, qui a pris des proportions phénoménales, qui empoisonne les sources où il s'abreuve, qui brûle de son haleine et qui broie tout sur son passage, on l'attaque avec des balistes.^[53] Un faible mal peut nous abuser et nous échapper ; s'il est extrême, on court à l'encontre. Ainsi un seul malade ne trouble même pas une maison ; mais quand des morts multipliées ont signalé l'épidémie, le cri d'alarme est universel : on fuit, et la violence s'attaque aux dieux même. Que le feu éclate dans une seule demeure, la famille et les voisins viennent y jeter de l'eau ; mais si l'incendie est vaste, s'il a déjà dévoré plusieurs édifices, on démolit, pour l'étouffer, une partie de la ville.

XXVI. Pour se venger des cruautés d'un maître, il a suffi du bras d'un esclave bravant l'inévitable supplice de la croix ; mais les tyrans, des nations, des races opprimées par eux ou seulement menacées de l'être, se sont levées pour les exterminer. Leurs satellites même ont parfois tourné leurs armes contre eux et pratiqué sur leurs personnes les leçons de perfidie, de sacrilège, de férocité qu'ils avaient reçues d'eux.^[54] Que peut-on espérer jamais de gens qu'on

a soi-même formés au crime? L'iniquité n'est pas longtemps soumise et ne se borne pas au mal qu'on lui prescrit. Mais supposons la cruauté impunie, quel règne que le sien! Quel spectacle offre-t-il? celui d'une ville prise d'assaut, et l'effroyable aspect de la terreur générale. Tout n'est que désespoir, alarme, confusion : on redoute jusqu'au plaisir. Point de sécurité même à table, où l'ivresse aussi doit veiller soigneusement sur sa langue ; même aux spectacles, où l'on cherche des prétextes pour vous accuser et vous perdre. Qu'importent ces coûteux appareils qu'ont payés les trésors des rois et que les plus fameux artistes concourent à embellir? Des jeux dans une geôle peuvent-ils plaire?

L'affreuse jouissance, bons dieux! que d'égorger, de torturer, de s'applaudir au bruit des chaînes, d'abattre des têtes de citoyens, de marquer son passage par des flots de sang, de voir à son aspect tout trembler, tout fuir! Qu'y aurait-il de pis à vivre sous l'empire des lions et des ours, à la merci des serpents et des animaux les plus destructeurs? Encore ces êtres privés de raison, prévenus selon nous et coupables de férocité, respectent-ils ceux de leur espèce ; et chez les brutes du moins la ressemblance est une sauvegarde.^[55] Le tyran, dans sa rage, méconnaît même les liens du sang ; étrangers ou parents, tout lui est égal, pourvu qu'il s'exerce, par le meurtre des individus, à faucher des nations entières. Embraser des villes, faire passer la charrue sur d'antiques cités, c'est, pour lui, donner preuve de puissance ; n'immoler qu'une ou deux victimes n'est pas assez royal ; et si d'un même temps il ne fait tendre la gorge à toute une troupe de malheureux, il s'imagine que son droit de sévir est amoindri. Ah! plutôt quel bonheur n'est-ce point de sauver une foule d'hommes, de les rappeler comme du sein de la mort à la vie, et de mériter par sa clémence la couronne civique! Quel plus digne, quel plus beau laurier pour un front souverain que cette couronne : *Pour avoir sauvé des citoyens!* Que sont auprès ces faisceaux d'armes ravis aux vaincus, ces chars teints du sang des barbares, ces dépouilles, fruits de la conquête? C'est un pouvoir divin que celui qui sauve des multitudes d'hommes et des peuples ; mais tuer en masse et sans distinction, un incendie, un mur qui s'écroule ont ce pouvoir-là.

LIVRE II.

I. Ce qui m'a engagé, Néron César, à écrire sur la clémence, c'est surtout une parole que je n'ai pu vous entendre proférer, ni redire moi-même à d'autres sans admiration ; parole généreuse, magnanime, pleine d'humanité, qui non calculée, ni émise pour les oreilles de la foule, éclata tout à coup, et mit au grand jour la lutte d'un bon cœur avec les devoirs de votre rang. Près de sévir contre deux brigands, le préfet de vos cohortes, le vertueux Burrhus que vous, son prince, savez apprécier, vous pressait d'écrire le nom des coupables et pour quel motif vous vouliez punir : cette sanction, longtemps ajournée, il insistait pour l'obtenir enfin. Forçant sa répugnance et la vôtre, il vous présentait le papier, il vous le mettait en main, et vous vous écriâtes : *Je voudrais ne pas savoir écrire!*^[56] O réponse digne d'être entendue de toutes les nations qui couvrent le sol de l'Empire, et de celles qui jouissent sur nos confins d'une précaire indépendance, et de celles qui de fait ou d'intention nous sont hostiles! Qu'elle serait digne d'être transmise à l'assemblée générale des peuples pour servir de formule au serment de leurs chefs et de leurs rois! Comme elle rappelle l'innocence primitive du monde et mériterait de faire revivre ces anciens jours! Oui, c'est maintenant qu'il serait à propos de s'entendre pour revenir au juste et à l'honnête en bannissant la convoitise du bien d'autrui, source de toutes les corruptions du cœur : il serait temps qu'on vît la piété, l'intégrité, la foi, la modération renaître, et qu'après les excès de sa trop longue domination, le génie du mal fît à la fin place au règne du bonheur et de la vertu.

II. Cet avenir, César, est en grande partie le nôtre : j'en accepte et proclame avec joie l'augure. La douceur de votre âme va se répandre et pénétrer insensiblement dans tout le corps de votre empire ; tout se va former sur votre modèle.^[57] C'est à la tête que se rattache toute la santé de l'homme : c'est d'elle qu'il reçoit la vigueur et l'énergie, par elle qu'il languit et s'affaisse ; elle est l'esprit de vie comme le principe de mort. Et citoyens et alliés, tous se rendront dignes de la bonté du prince ; on verra par tout le globe les vertus reparaître ; on abjurera l'esprit de violence.

Pardonnez si je m'arrête quelque peu à parler de vous. Ce n'est pas pour charmer votre oreille, telle n'est point ma coutume, et j'aimerais mieux vous choquer par la vérité que vous plaire par la flatterie.^[58] Quel est donc mon but? Outre que je veux vous rendre le plus familiers qu'il se peut les actes et les paroles qui vous honorent, afin que ce qui est aujourd'hui l'élan d'une heureuse nature devienne un principe^[59] réfléchi ; je songe en moi-même à cette foule de mots expressifs, mais horribles, passés en maximes sociales qui se répètent et circulent partout, comme celle-ci : *Qu'on me haïsse, pourvu qu'on me craigne!*

ce qui ressemble à ce vers grec : *Que la terre à ma mort s'abîme dans les flammes*,^[60] et à mille traits de même espèce. Or je ne sais comment dans les âmes atroces, exécrables, la matière prêtait davantage pour rendre leur pensée avec vigueur et véhémence. Je ne connais pas une parole de douceur et de bonté dont l'énergie me frappe. Pour conclure donc : donnez rarement, avec répugnance et après une longue hésitation, cette signature qu'il faut parfois nécessairement tracer, et qui vous faisait prendre l'écriture en haine ; oui, selon votre usage, hésitez longtemps, ajournez plus d'une fois.

III. Et pour ne pas prendre le change à ce mot séduisant de clémence qui pourrait nous jeter dans un autre excès, examinons en quoi elle consiste, quelles sont et sa nature et ses limites. La clémence est la modération d'une âme qui a le pouvoir de se venger ; ou bien, c'est l'indulgence du supérieur dans la punition de l'inférieur. Il est plus sûr de donner plusieurs définitions, de peur qu'une seule ne soit incomplète et, pour ainsi dire, n'échoue par un vice de formule : on peut donc encore appeler clémence une disposition de l'âme à la douceur dans l'application des peines. Une autre définition, qui trouvera des contradicteurs, quoiqu'elle approche le plus du vrai, serait celle-ci : la clémence est cette modération qui remet quelque chose de la peine due et méritée ; on va se récrier et dire qu'aucune vertu ne fait rien de moins que ce qu'elle doit. Et cependant tous reconnaissent la clémence dans cette retenue de l'âme qui reste en deçà de ce que la justice pouvait infliger. L'ignorance croit que la sévérité est le contraire de la clémence ; mais jamais vertu ne fut le contraire d'une autre vertu.

IV. Quel est donc l'opposé de la clémence ? La cruauté, qui n'est autre chose qu'un excès de rigueur dans la mesure des châtiments. Mais il est des hommes qui, sans avoir à châtier, sont néanmoins cruels : ceux, par exemple, qui tuent des inconnus, des passants, non en vue d'un profit, mais pour le plaisir de tuer. Et non contents d'assassiner, ils torturent, comme Sinis, comme Procuste, comme les pirates qui accablent de coups leurs captifs et les jettent vivants dans les flammes. Voilà aussi de la cruauté : mais n'étant pas une suite de la vengeance, car il n'y a pas eu offense, ni du courroux qu'excite un méfait, puisqu'aucun crime ne l'a provoquée, elle est en dehors de notre définition, laquelle ne comprend que l'excessive rigueur dans les punitions. Nous pourrions dire : c'est être plus que cruel, c'est être féroce que de se faire une joie de torturer ; nous pourrions dire : c'est de la démence ; car il en est de plus d'un genre, et la plus caractérisée est celle qui va jusqu'à massacrer et déchirer des hommes. J'appellerai donc cruels ceux-là seulement qui punissent, non sans motif, mais sans mesure. Tel était Phalaris qui, dit-on, sévissait non pas contre des innocents, mais au delà des bornes de l'humanité et de la raison, Nous pourrions prévenir toute chicane en définissant la cruauté un penchant de l'âme vers le parti le plus

rigoureux. La cruauté et la clémence sont choses qui se repoussent ; mais la sévérité s'allie certes bien avec la première. Et c'est ici le lieu de se demander ce que c'est que la compassion. Généralement elle est louée comme une vertu ; et l'on appelle bon l'homme compatissant. Mais cet état de l'âme est pure faiblesse. La cruauté et la compassion sont sur les limites, l'une de la sévérité, l'autre de la clémence : il faut se garder ou de tomber dans la cruauté en croyant se montrer sévère, ou dans la compassion qu'on aurait prise pour de la clémence. En ce dernier cas le mécompte offre moins de péril ; mais l'erreur est égale dès qu'on sort de la vraie mesure.

V. De même donc que la religion honore les dieux, et que la superstition les outrage,^[61] de même tout homme de bien se montrera clément et doux, mais il évitera la compassion.^[62] Car c'est le vice d'une âme pusillanime que de défaillir à l'aspect du mal d'autrui ; et les moins nobles caractères y sont le plus sujets. Ce sont des vieilles et des femmelettes que les larmes des plus grands scélérats émeuvent, et qui briseraient, si elles pouvaient, les portes de leur prison. La compassion considère non à cause, mais le sort de celui qui souffre ; la clémence concorde avec la raison. Je sais que la secte stoïcienne est mal famée auprès des ignorants, comme trop dure, comme incapable de donner aux princes et aux rois aucun bon conseil. On lui reproche de dire que son sage ne s'apitoie jamais, ne pardonne jamais : doctrine qui, ainsi présentée, est odieuse. Car elle semble ravir tout espoir aux faiblesses humaines, et appeler au châtiment les moindres peccadilles. S'il en est ainsi,^[63] que penser d'une école qui ordonnerait d'oublier qu'on est homme et qui fermerait le seul port assuré contre la Fortune, le recours de l'homme à son semblable. Mais non : il n'est point de secte plus bienveillante, plus douce, plus amie du genre humain, plus vouée aux intérêts de tous ; car elle a pour loi d'être utile et secourable, et de songer non pas seulement à soi-même, mais à la société comme aux individus.

La compassion est une impression malade à l'aspect des misères d'autrui, ou un chagrin qu'on éprouve à l'idée qu'elles ne sont pas méritées. Or la maladie morale n'atteint point le sage : son âme est toute sereine, et aucun nuage ne peut l'obscurcir. Rien ne sied mieux^[64] à l'homme que les sentiments élevés : or il ne peut les avoir tels, celui que la crainte abat, dont le cœur est en deuil et se serre de tristesse. C'est ce qui n'arrivera pas au sage, même dans ses propres infortunes : il repousse tous les traits du sort dont le courroux se brise à ses pieds ; son visage est toujours le même, calme, impassible, ce qui ne pourrait être si le chagrin avait accès en lui. Ajoutez qu'au sage appartiennent la prévoyance et la promptitude du conseil : or jamais rien de pur et de net ne sort d'une source troublée. Le chagrin ôte à l'homme sa clairvoyance, le génie des expédients, la faculté de fuir le péril, d'apprécier ce qui est juste. Le sage n'a

donc point cette *compassion*, qui n'est qu'une malheureuse *passivité* de l'âme ; mais tout ce que font d'ordinaire les compatissants,^[65] il le fera de lui-même, et dans un autre esprit.

VI. Il consolera ceux qui pleurent, sans pleurer avec eux ; il tendra la main au naufragé, donnera l'hospitalité au proscrit et l'aumône au nécessiteux, non cette aumône humiliante que la plupart de ceux qui veulent passer pour compatissants jettent avec dédain à ceux qu'ils assistent et qu'ils craindraient même de toucher ; il donnera ce que l'homme doit à l'homme sur le patrimoine commun. Il rendra le fils aux larmes de la mère, il fera détacher ses fers, il le retirera de l'arène, il donnera même la sépulture au criminel ; mais dans tous ses actes il sera calme d'esprit et de visage. Ainsi le sage ne s'apitoiera pas ; il secourra, il obligera, lui né pour aider ses semblables et travailler au bien public dont il offre à chacun sa part. Il y a même certains méchants, en partie condamnables, mais qu'on peut amender, sur lesquels sa bonté s'étendra. C'est surtout aux grandes misères courageusement subies qu'il sera heureux de porter secours. Chaque fois qu'il le pourra, il corrigera les torts de la Fortune : où emploierait-on mieux les richesses, le pouvoir, qu'à relever ce que le sort a jeté par terre ? Son visage ni son âme ne trahiront nulle défaillance en voyant la jambe desséchée d'un mendiant, ses haillons,^[66] sa maigreur, sa vieillesse courbée sur un bâton. Mais il obligera tous ceux qui en seront dignes ; et, à l'exemple des dieux, sa prédilection sera pour le malheur. La commisération est voisine de la misère ; elle a quelque chose d'elle et participe de sa nature. Il n'est, sachez-le bien, que des yeux malades qui, en voyant d'autres yeux^[67] couler, larmoient à leur tour ; tout comme certes ce n'est pas gaieté, mais faiblesse de nerfs, que de rire toujours lorsque rient les autres, et de bâiller par contrecoup à chacun de leurs bâillements. La commisération est l'infirmité d'une âme trop sensible à l'aspect de la misère : l'exiger du sage serait presque vouloir qu'il se lamentât et s'en vînt gémir aux funérailles du premier venu.^[68]

VII. Mais pourquoi ne pardonne-t-il pas ? Je vais le dire. Établissons d'abord ce que c'est que le pardon, pour qu'on sache que le sage ne doit pas l'accorder. Le pardon est la remise d'une peine méritée. Pourquoi le sage ne doit-il pas faire cette remise ? On en trouve les raisons longuement déduites chez ceux qui ont traité cette matière. Je serai plus bref, le débat n'étant pas soulevé par moi ; je dirai : On pardonne à celui qu'on devait punir : or le sage ne fait jamais ce qu'il ne doit pas et n'omet jamais ce qu'il doit faire ; il ne remet donc pas la peine qu'il doit infliger ; mais ce que vous demandez au pardon, le sage prend une voie plus honorable pour l'accorder : il épargne, il conseille, il rend meilleur. Il agit comme s'il pardonnait, et il ne pardonne pas ; parce que pardonner, c'est avouer qu'on omet quelque chose de ce qu'on eût dû faire. Il admonestera l'un de

paroles seulement, sans lui appliquer d'autre peine, eu égard à son âge susceptible encore d'amendement ; cet autre, victime manifeste de préventions outrées, il le déclarera quitte, comme dupe d'une erreur ou ayant failli dans l'ivresse. Il renverra des prisonniers de guerre sains et saufs, quelquefois même avec éloge, si c'est pour de nobles motifs, pour la foi jurée, pour les traités, pour la liberté qu'ils ont pris les armes. Ce sont là des actes non de pardon, mais de clémence. La clémence a son libre arbitre : elle ne juge pas d'après un texte, mais selon l'équité la plus large : elle a droit d'absoudre et de régler le litige au taux qu'il lui plaît. Non qu'elle fasse rien en cela de moins que ne veut la justice, mais c'est qu'elle voit dans ses arrêts la justice même. Pardonner, c'est ne pas punir ce qu'on juge punissable, c'est remettre une peine exigible. Faire acte de clémence, c'est en principe proclamer que l'homme qu'on acquitte n'était passible de rien de plus. C'est donc un acte plus complet que le pardon, et plus honorable. En tout ceci, selon moi, on dispute sur les mots : sur les choses même on est d'accord. Le sage fera remise de beaucoup ; il sauvera bien des âmes malades, mais qui ne seront pas incurables. Il imitera l'habile agriculteur, qui ne soigne pas seulement les arbres droits et de belle venue mais qui adapte à ceux dont une cause quelconque faussait la croissance des appuis qui les redressent ; il ébranche le pourtour de celui-ci que des rameaux trop touffus empêcheraient de s'élancer ; il fume le pied de celui-là qui dépérissait par défaut du sol ; il donne de l'air à cet autre qu'étouffait l'ombre de ses voisins. Ainsi le véritable sage discernera les caractères et comment chacun doit être traité, comment les penchants dépravés se rectifient....

[1] Entre tous les mortels de Dieu la prévoyance
M'a du haut ciel choisi, donné sa lieutenance....
..... Je détruis, je conserve ;
Tout pays, toute gent, je la rends libre ou serve ;
J'esclave les plus grands ; mon plaisir, pour tous droits,
Donne aux gueux la couronne et le bissac aux rois.

(Daubigné, *Misères du temps.*)

[2] Le sang le plus abject vous était précieux. (Racine, *Britann.*, acte IV, sc. III.)

[3]Néron suffit pour se conduire....
Pour bien faire, Néron n'a qu'à se ressembler.
Heureux si ses vertus, l'une à l'autre enchaînées,
Ramènent tous les ans ses premières années! (Ib., I, sc. II.)

[4] *Interim fortuna pro culpa est.* Allusion à Britannicus. On a dit en France : *Il y a des situations qui conspirent.*

[5] Manière détournée d'engager Néron à ne point persécuter des hommes illustres dont le crime était d'être trop peu courtisans, *Nec minus periculum ex magna fœna quam ex mala.* (Tac., *Agric.*)

Thraséas au sénat, Corbulon dans l'armée
Sont encore innocents, malgré leur renommée. (Racine, *Britann.*, acte I, sc. II).

[6] « Ne faites pas largesse de notre sang et, pour épargner quelques scélérats, n'allez pas perdre tous les gens de bien. » (Sall., *Catil.*, voir St Augustin, *Ep.* LIV.) « C'est une grande cruauté envers les hommes que la pitié pour les méchants. » (Rousseau, *Emile*, IV)

[7] L'amour est fils de la clémence,
La clémence est fille des dieux ;
Sans elle toute leur puissance
Ne serait qu'un titre odieux.
(La Fontaine, *pour M. Fouquet*)

[8] Leur sombre inimitié ne fuit point mon visage ;
Je vois voler partout les cœurs à mon passage.

(Racine, *Britann.*, acte IV, sc. III.)

[9] Voir, pour tout ce morceau, Bossuet, *Éducat. du Dauph.* « Le prince, en tant que prince, n'est point un homme particulier... »

[10] Image reproduite par Florus, liv. IV.

[11] Virgile, *Géorgiq.*, IV, 212.

[12] *Voy. de la Colère*, I, XVI.

[13] Le dernier des soldats tient la mort dans ses mains ;
Mais le ciel n'accorda qu'au maître des humains
Le privilège auguste et si digne d'envie
D'enchaîner la mort même et de donner la vie.

(D'Arlincourt, *Caroléide*.)

[14] *Corpora magnanimo satis est prostrasse leoni.* (Ov., *Trist.* I, V.)

[15] Voir Cic., *pro Ligar.*; Grég. de Naz., *de Amore pauperum*. Pline l'Ancien, II, 7.
Ou titre de clément rendez-le ambitieux :
C'est par là que les rois sont semblables aux dieux. (La Fontaine, *pour M. Fouquet*.)

[16] Allusion à la mort de Romulus.

[17] Images des dieux sur la terre,
Est-ce par des coups de tonnerre
Que leur grandeur doit éclater ?
(J.B. Rouss., *Ode*, et son *Ep.* II, liv. I.)

[18] *Nocere posse et nolle, laus amplissima est.* (P. Syrus.)
Quand on peut lancer le tonnerre,
Qu'il est beau de le retenir! (Mlle de Scudéry.)
Du magnanime Henri qu'il contemple la vie :
Dès qu'il put se venger il en perdit l'envie.

(La Fontaine, *aux Nymphes de Vaux*.)

[19] Le roi n'éclata point : les cris sont indécents
A la majesté souveraine, (*Id. le Roi, le Milan*, etc.)

[20] Voir Sall., *Catil.*, *disc. de César* et Massillon, *Petit car.*, I. V.

[21] Ma gloire inexorable à toute heure me suit, (Racine, *Bérén.*)

[22] *Quum feriant unum, non unum fulmina terrent*, (Ovide, *Pont.*, III, III ; Sénèq., lettre LXXIV.)

[23] Qui pardonne aisément invite à l'offenser. (Corneille)

[24] Voir *de la Colère*, III, XVI.

Ma cruauté se lasse et ne peut s'arrêter ;
Je veux me faire craindre et ne fais qu'irriter ;
Rome a pour ma ruine une hydre trop fertile :
Une tête coupée en fait renaître mille ;
Et le sang répandu de mille conjurés
Rend mes jours plus maudits et non plus assurés.

(Corneille, *Cinna*, IV, sc. III.)

Britannicus mourant excitera le zèle
De ses amis tout prêts à prendre sa querelle.
Ces vengeurs trouveront de nouveaux défenseurs
Qui, même après leur mort, auront des successeurs.
Vous allumez un feu qui ne pourra s'éteindre.

(Racine, *Britann.*, IV, sc. III.)

[25] Montaigne a traduit tout ce chapitre. Pour les nombreux emprunts qu'y a faits Corneille, voir *Cinna*, acte IV, sc. III et IV ; acte V, sc. I et III, et les commentaires de Voltaire sur Corneille, et son *Dict. philos.*, à l'article *Auguste*.

[26] Ici Corneille a exagéré Sénèque, en faisant dire par Auguste à Cinna : « Mais tu ferais pitié... si je t'abandonnais à ton propre mérite. » De là l'apostrophe du maréchal Lafeuillade à l'acteur chargé du rôle d'Auguste : *Tu me gâtes le Soyons amis!*

[27] Voy. *Constance du sage*, XVIII ; et surtout *des Bienfaits*, VI, XXXIV.

[28] Dion et Tacite disent pourtant qu'il fit périr plusieurs complices de Julie, sous prétexte que leurs relations avec elle n'étaient qu'un moyen d'arriver à l'empire.

[29]Enfin Néron naissant
A toutes les vertus d'Auguste vieillissant.

(Racine, *Britann.* I, sc. I.)

[30] Auguste immola aux mânes de César trois cents prisonniers faits dans Pérouse, dit Suétone ; quatre cents selon Dion Cassius. Il prévenait leurs supplications par ce seul mot : *Il faut mourir*.

[31] L'édition Lemaire porte : *Sed mox ille Sulla : Consequamur quomodo...* (Puis Sylla ajouta : Décidons comment...) Je lis avec un Mss. de Fickert : *Sed mox de Sulla consequamur...*

[32] Voir de la Colère, I, XVI.

[33] *Ibid.*, II, XII ; I, XIII. *Quest. natur.*, I, XII. Sénèque le rhéteur, IV, *Controv.* XXIX. *Acerrimi sunt morsus irritatæ necessitatis.* (Quint Curt., V.)

L'arc, pressé d'une main peu sage.
Se redresse et frappe au visage
Le maître qui l'a trop courbé.
Le désespoir qui croît s'élève à la menace ;
La haine a son courage et la peur son audace.

(Lebrun, *Voyage en Grèce*)

[34] *Omnibus rebus* leçon vulgaire. Je lis *reis obnoxior* avec S. Lipse. Un manusc. *reis noxior*. Un autre : *reis obnoxior*.

[35] Il vous faudra, Seigneur, courir de crime en crime,
Soutenir vos fureurs par d'autres cruautés,
Et laver dans le sang vos bras ensanglantés.

(Racine, *Britann.*, IV, sc. III.)

Voir J. J. Rousseau, *lettres de la Montagne*, IX.

[36] *Et quid Cæsar non suum videat?* (Plin., *Paneg.* XXI.)

[37] « La bonté et la justice gardent le roi, et son trône est affermi par la clémence. » (*Prov.*, XX,

XXVIII.) Devise de Marc Aurèle : *Regni clementia custos*. Par l'amour de son peuple il se croyait gardé. (Volt., *Œdipe*). Voir *Esprit des lois*, VI, XXI. *Les Rois*, *Od.* de Lebrun.

[38] Voir sur ce titre, Suét., *August.*, LVIII. « Il faut vouloir être le père et non le maître.... », etc. (Fénelon, *lettre à Louis XIV.*)

[39] *Graphiis*, autrement dits *stylis*, d'où *stylets*, poinçons de fer dont on se servait pour écrire. César, en se défendant contre ses meurtriers, perça de son *graphium* le bras de Cassius.

[40] Tribunal auquel étaient soumis les fils de famille et aussi la femme devenue *filis de famille* par la confarréation.

[41] Les legs en faveur des empereurs étaient fort nombreux. Auguste reçut par cette voie plus de huit cents millions de notre monnaie, bien qu'il fût, dit Suétone, chap. LXVI, peu avide d'héritages. En cas de proscription, on sauvait ainsi le reste de ses biens.

[42] On cousait les parricides dans un sac de cuir avec un serpent, un singe, un coq et un chien, et on les jetait dans la rivière.

[43] Voy. *de la Colère*, III, XL. Pline, *Hist.* IX, XXIX.

[44] Voir *de la Colère*, II, II. *Qui terret plus ipse timet.* (Claudien.)

Auteur des maux de tous, à tous il est en butte.

(Corneille, *Pompée*, I, sc. I.)

Craint de tout l'univers il vous faudra tout craindre,
Toujours punir, toujours trembler dans vos projets,
Et pour vos ennemis compter tous vos sujets.

(Racine, *Britann.*, IV, sc. III.)

Comme il les craint toujours, ils le craignent sans cesse, (Id., *Bajazet*.)

[45] OCTAVIE. Maître du monde, que te manque-t-il encore?

NÉRON. La paix.

OCTAVIE. Tu l'auras, si tu ne la ravis à personne.

(Alfieri, *Octav.*, trag.)

[46] « Il ne faut pas que tous soient à un seul, mais un seul doit être à tous pour faire leur bonheur. Il ne doit être que l'homme des lois et l'homme de Dieu. » (Fénelon, *Lettre à Louis XIV.*)

[47] Cette recommandation et les suivantes révèlent, ce semble, les appréhensions de Sénèque sur le sort réservé à Britannicus.

[48] *Ignoscere pulchrum*

Jam misero, pænæque genus vidisse precantem. (Claudien.)

[49] Changez par vos bontés un destin si funeste :

Le plaisir de bien faire est un plaisir céleste ;
Et celui d'excuser lorsque l'on peut punir,
De rendre des Etats qu'on pourrait retenir,
Et libéralement remettre une couronne,
C'est de ces grands efforts dont l'univers s'étonne ;
Et la félicité d'un spectacle si doux
Ne peut jamais venir que des dieux et de vous.

(Tristan., *Chrispe*, trag., II, sc. VI.)

[50] Voy. *des Bienfaits*, III, XVI.

[51] Voir *de la Colère*, III, XVII, et *Quest. nat.*, liv., XXV. Alexandre était irrité de la pitié qu'avait témoignée Lysimaque pour Callisthène condamné à une mort cruelle. Pline et Justin, qui citent l'acte cruel d'Alexandre, sont contredits par Q. Curce.

[52] Deux manusc. portent *vocetur*, bien préférable à la leçon vulgaire *vocatur*.

[53] Allusion au fameux serpent de Régulus.

[54] *Sæpe in magistrum scelera redierunt sua.*

(Sénèque, *Thyest.*, acte II, sc. I.)

..... *Auctorem scelus*
Repetit, suoque premitur exemplo nocens.

(Id., *Hercul. fur.* III, sc. II.)

[55] *Parcit*

Cognatis maculis similis fera.... etc. (Juvén., XV, CLIX.)

L'ours a-t-il dans les bois la guerre avec les ours? (Boileau, *Sat.* VIII.)

[56] Un jour, il m'en souvient, le sénat équitable

Vous pressait de souscrire à la mort d'un coupable.

Vous résistiez, seigneur, à leur sévérité ;

Votre cœur s'accusait de trop de cruauté,

Et plaignant les malheurs attachés à l'empire :

« Je voudrais, disiez-vous, ne savoir pas écrire. » (*Britannicus*, IV, sc. III.).

[57] *Rex velit honesta, nemo non eadem volet.*

(Sénéc, *Thyest.*, II, sc. I.)

Regis ad exemplum totus componitur orbis. (Claudien.)

Les exemples des rois nous font ce que nous sommes

Tout cherche à s'élever quand ils sont généraux.

Sont-ils faibles? Tout rampe et languit avec eux.

(Saint-Didier, *Clovis*, ch. VIII.)

Voir Pline, *Panég.*, XLV. *Lettres persanes*, XCIX. *Esprit des lois*, XII, c. XXXVII.

[58] Accusé d'avoir conspiré avec Pison. Sénèque répondit entre autres choses : « Qu'il n'avait pas l'esprit enclin à la flatterie ; que Néron le savait mieux que personne et avait plus souvent trouvé en lui un homme libre qu'un esclave. » Tacite, *Ann.*, XV, LXI.

Toujours dans mes conseils courageux et sincère,

Je crains de vous flatter et non de vous déplaire. (Corneille)

[59] *Et quod nunc ratio est, impetus ante fuit.* (Ovide)

La vertu, qui n'est pas d'un facile exercice,

C'est la persévérance après le sacrifice ;

C'est, quand le premier feu s'est lentement éteint,

La résolution qui survit à l'instinct.

(Ponsard, *l'Honn. et l'Arg.*)

[60] Voir de la Colère, I, XIII. Vers attribué à Euripide et que Tibère avait souvent à la bouche. Comme on citait ce vers devant Néron, il ajouta : « Et même de mon vivant! » (Suét., *Nér.*, XXXVIII.)

[61] Voy. lettre CXXIII.

[62] Ce paradoxe des stoïciens, qui découlait de leur fière doctrine de l'*impassibilité*, est l'un de ceux qui répugnent le plus à notre raison, car ôter la pitié du cœur des hommes, a dit Phocion, c'est ôter les autels du milieu de la cité. Heureusement que les stoïciens dérogeaient à leur système dans la pratique, et même, comme on va le voir plus bas, recommandaient vivement les actes qu'inspire la pitié.

[63] Passage altéré. *Quidni hæc scientia* ou *quid in hac*, leçon des mss. Je propose *quidnam hæc...*

[64] *Nihilque quam magnus*, leçon Lemaire. Je préfère le Mss : *nihilque æque hominem, quam....*

[65] « Je crois qu'il faut tout faire pour le soulagement d'une personne affligée, jusqu'à lui témoigner même beaucoup de compassion.... mais il faut se contenter d'en témoigner et se garder soigneusement d'en avoir. C'est une passion qui n'est bonne à rien au dedans d'une âme bien faite, qui ne sert qu'à affaiblir le cœur, et qu'on doit laisser au peuple, qui, n'exécutant jamais rien par raison, a besoin de passions pour le

porter à faire les choses. » (*Portrait de La Rochefoucauld, par lui-même.*)

[66] Texte corrompu. Un ms. *obcrusati cujus aredum aut panno jam maciem* d'où on a fait : *ob æruscantis civis aridam ac pannosam maciem....* Je propose, en changeant bien moins : *ob crus alicujus aridum aat pannosam m....*

[67] *Dum spectant oculi læsos læduntur et ipsi.* (Ovide, *Amor.*, II.)

[68] Ce tableau du stoïcisme qui secourt la misère sans se livrer à la pitié rappelle ce passage de Chateaubriand : « Équitable et moral, le protestantisme est exact dans ses devoirs, mais sa bonté tient plus de la raison que de la tendresse ; il vêtit celui qui est nu, il ne le réchauffe pas dans son sein ; il ouvre des asiles à la misère, il ne vit pas et ne pleure pas avec elle dans ses réduits les plus abjects ; il soulage l'infortune, il n'y compatit pas. » (*Analyse de l'hist. Franc. I^{er}.*)

DU REPOS OU DE LA RETRAITE DU SAGE

XXVIII.... Les cirques, en y applaudissant par tant de mains, nous préconisent les vices. Quand nous ne tenterions nul autre moyen de salut,^[1] la retraite, par elle-même, profiterait encore : on en vaut mieux quand on est seul.^[2] Et puis, cette retraite, ne peut-on la trouver auprès des hommes les plus vertueux, et choisir un modèle sur lequel on règle sa vie, ce qui sans loisir ne saurait se faire? On ne persévéra dans le plan une fois approuvé, que si nul n'intervient, s'appuyant du préjugé public, pour faire dévier nos idées encore chancelantes : alors la vie pourra marcher d'un cours égal et uniforme, cette vie que nous morcelons entre les plus contradictoires projets. Car de toutes nos misères la pire est que nous sommes changeants jusque dans nos vices ; ainsi on n'a même pas l'avantage de s'en tenir à un mal qui nous soit familier. Un premier nous quitte, un second nous séduit ; et pour surcroît de torture, nos jugements sont à la fois dépravés et instables. On flotte au hasard, on saisit un objet puis un autre ; ce qu'on a poursuivi on le laisse, ce qu'on a laissé on le poursuit de nouveau : retours alternatifs de convoitises et de repentirs. C'est que nous dépendons tout entiers de l'opinion, et que le meilleur parti nous semble celui qui a le plus de sectateurs et d'apologistes plutôt que celui qui les mérite. Nous jugeons la route bonne ou mauvaise non par ce qu'elle est, mais par le grand nombre des vestiges, dont pas un ne marque le retour.

Tu me diras : « Que fais-tu, Sénèque? Tu désertes ton drapeau. Si je ne me trompe, tes stoïciens disent : Jusqu'au dernier terme de notre vie nous serons agissants, nous ne cesserons de vouer nos soins au bien de tous et au soulagement de chacun, de tendre même à nos ennemis une main secourable et bienveillante. Nous sommes de ceux qui n'octroient de congé à aucun âge, et, comme s'exprime éloquemment le poète :

Sur nos cheveux blanchis le casque pèse encore.^[3]

Nous sommes de ceux qui, loin de rien donner avant la mort à l'oisiveté, ne souffrent pas même, s'il se peut, que ce dernier instant lui appartienne. Pourquoi donc nous tenir le langage d'Epicure sous la tente de Zénon? Que n'agis-tu plus résolument? te déplais-tu chez lui, fais-toi transfuge plutôt que traître. »

Voici dès maintenant ma réponse : Me demandes-tu quelque chose de plus que de me modeler sur mes chefs? Eh bien! j'aurai été non où ils m'envoient, mais où ils me mènent.

XXIX. Bien plus, je te prouverai que je ne suis pas infidèle aux préceptes des stoïciens, qui eux-mêmes ne les trahirent jamais ; et encore serais-je fort

excusable quand ce ne serait pas leurs préceptes que je suivrais, mais leurs exemples.

Je diviserai en deux points ce que j'ai à dire : je ferai voir d'abord qu'on peut, dès le jeune âge, se vouer tout entier à la contemplation du vrai, se chercher une règle de vie, et s'y conformer dans la retraite ; en second lieu, que c'est surtout au guerrier émérite et à l'âge de vétérance qu'il appartient d'agir ainsi et de tourner sa pensée vers des fonctions d'un autre ordre, comme ces vierges de Vesta qui, partageant leurs années entre divers offices, apprennent le service de l'autel, puis, quand elles l'ont appris, l'enseignent aux novices.

XXX. Je montrerai que telle est aussi l'opinion des stoïciens, non que je me sois imposé la loi de ne rien hasarder contre le dire de Zénon ou de Chrysippe,^[4] mais parce qu'ici la chose même permet que je me range à leur avis : suivre toujours l'opinion d'un seul n'est pas d'un sénateur, mais d'un homme de parti. Plût aux dieux que tous les principes fussent trouvés, que la vérité parût sans voile, et confessée de tous ! Nous ne changerions rien à ses décrets : jusqu'ici nous la cherchons avec ceux mêmes qui l'enseignent.

Deux grandes sectes sont divisées sur le point qui nous occupe : celle d'Epicure et celle du Portique, mais toutes deux nous mènent au repos par des voies différentes. Epicure dit : « Le sage n'approchera point des affaires publiques, à moins de circonstances imprévues ; » et Zénon : « Le sage approchera des affaires publiques, à moins de quelque empêchement. » Le premier veut le repos par système, le second par nécessité. Or cette nécessité s'étend loin : l'État est-il trop corrompu pour qu'on puisse y porter remède, est-il envahi par les méchants, le sage ne fera point d'efforts qui seraient vains et ne se prodiguera pas en pure perte, s'il a trop peu d'autorité ou de forces ; et la chose publique non plus ne l'acceptera pas, si sa mauvaise santé y fait obstacle. Comme il ne lancera pas en mer un vaisseau délabré, et ne donnera pas son nom pour la milice s'il est débile de corps, ainsi n'abordera-t-il pas une tâche^[5] qu'il saura inexécutable pour lui. On peut donc, même avec des ressources encore entières, sans avoir encore éprouvé nulle tempête, se tenir à l'abri, et tout d'abord se consacrer aux bonnes études,^[6] suivre en un mot cet heureux loisir, ce culte des Vertus que peuvent pratiquer les mortels même les plus amis du repos. Qu'exige-t-on de l'homme en effet ? Qu'il soit utile à beaucoup, s'il le peut ; sinon, à quelques-uns ; sinon encore, à ses proches ; ou enfin, à lui-même. Car se rendre utile à autrui, c'est travailler au bien commun. Comme quiconque se déprave ne se nuit pas à lui seul, mais nuit encore à tous ceux que meilleur, il eût pu servir ; de même qui mérite bien de son âme rend service à la société ; car il lui prépare un homme qui la servira un jour.

XXXI. Il est deux sortes de républiques que doit embrasser notre

dévouement : d'abord la grande, la vraie république, qui comprend les dieux et les hommes, où l'on ne voit point la cité dans tel ou tel coin de terre, mais dans les limites que nous mesure la carrière du soleil ; ensuite celle que nous assigna le sort de notre naissance : ce sera Athènes, ou Carthage, ou toute autre ville qui appartient non à tous, mais à tels ou tels. Quelques personnes vouent leurs soins à toutes deux en même temps, à la grande comme à la petite ; d'autres seulement à la première, d'autres enfin à la seconde.

Cette grande république, on peut la servir tout aussi bien au sein du loisir, je ne sais même si ce n'est mieux, en agitant ces questions : Qu'est-ce que la vertu ? Est-elle une ? en est-il plusieurs ? Est-ce la nature ou l'art qui fait l'homme de bien ? Est-ce une unité que cet ensemble qui embrasse les mers et les terres et tout ce qu'elles renferment ; ou Dieu a-t-il semé dans l'espace plusieurs mondes comme le nôtre ? Forme-t-elle un tout continu et plein, cette matière d'où naissent tous les êtres, ou est-elle divisée, entremêlée de vide et de parties compactes ? Dieu est-il assis devant son œuvre en spectateur, ou la dirige-t-il ? Est-il répandu au dehors et alentour, ou intimement mêlé au tout ? Le monde est-il immortel, ou est-ce parmi les choses périssables et nées pour un temps qu'il faut le compter ?

Celui qui médite ces problèmes, quel mérite a-t-il envers Dieu ? Que ses grandes créations ne restent pas sans admirateur. Nous répétons souvent que le souverain bien consiste à vivre selon la nature ; or la nature nous a faits pour, deux choses : la contemplation et l'action.

XXXII. Prouvons le premier de ces deux points. Eh ! ne sera-t-il pas prouvé pour quiconque, se consultant soi-même, verra quelle immense soif de connaître est en nous, combien les récits même les plus fabuleux éveillent notre intérêt ? Il est des hommes qui affrontent les mers et les fatigues des plus longs voyages pour le seul avantage, de découvrir quelque secret reculé loin d'eux. Ce même instinct attire aux spectacles des peuples entiers, nous pousse à percer toute barrière, à explorer toute chose occulte, à dérouler les fastes antiques, à entendre conter les mœurs des nations barbares. La nature nous a donné un génie avide de savoir ;^[7] et parce qu'elle avait conscience de son art et de sa beauté, elle nous a créés spectateurs de ses sublimes scènes. Elle perdait le fruit de son œuvre, si des merveilles si hautes, si subtiles dans leur mécanisme, si splendides, et toutes diversement belles, n'avaient que la solitude pour témoin. Pour te convaincre qu'elle veut une attention sérieuse, non un simple coup d'œil, vois quel poste elle nous a assigné. C'est au centre d'elle-même qu'elle nous a établis, c'est tout le cercle de l'univers qu'elle nous a livré pour point de vue. Elle a donné à l'homme une attitude droite ;^[8] et de plus, afin que son œil, fait pour la contemplation, suivît sans peine le cours des astres de leur lever à leur coucher,

et qu'il pût tourner son visage vers tous les, points de la sphère mobile, elle a voulu qu'il portât la tête haute et placée sur un cou flexible. Puis elle a produit sur la scène six de ses signes pour le jour et les six autres pour la nuit : elle a étalé tous ses charmes visibles, et par ce qu'elle offrait à ses regards lui a inspiré un vif désir de connaître le reste. Nous ne pouvons ni tout voir ni saisir toute l'étendue de ce que nous voyons ; mais notre regard, à force d'investigations, s'ouvre la voie et jette les fondements du vrai ; ce qu'il découvre le met sur la trace de ce qui demeure obscur, et il arrive à un principe antérieur au monde même.

D'où ces astres sont-ils sortis? Quel fut l'état de l'univers avant que ses éléments se distribuassent en parties distinctes? Quelle intelligence débrouilla l'informe chaos? qui assigna sa place à chaque chose? Est-ce d'eux-mêmes et par leur nature que les corps pesants sont descendus, que les corps légers ont pris leur essor ; ou plutôt, indépendamment des poids et des tendances, est-ce une force supérieure qui a réglé leurs lois respectives? Est-il vrai, et ce serait la grande preuve que l'homme émane du souffle divin, est-il vrai qu'une particule et comme des étincelles du feu céleste, tombées ici-bas, se sont fixées sur une argile qui leur était étrangère?

La pensée de l'homme force jusqu'aux remparts du ciel ; c'est peu pour elle de connaître les choses visibles : je veux savoir, se dit-elle, ce qui existe au delà des cieux, si c'est un espace sans fond, ou « une nouvelle enceinte qui a ses limites, quelles substances s'y trouvent et sous quel aspect. Sont-elles informes, confuses, occupant dans toutes leurs dimensions le même espace ; ont-elles aussi leurs beautés quelconques et leur classement? Sont-elles liées à notre système ou reculées au loin et roulant dans le vide? Est-ce d'atomes indivisibles que procède tout ce qui est né et tout ce qui sera, ou la matière des corps est-elle continue et muable dans son entier? Les éléments luttent-ils entre eux, ou loin d'être une guerre, leur action diverse ne concourt-elle pas à un but unique? Juge combien l'homme, né pour ces recherches, a reçu peu de temps en partage, se le réservât-il même tout entier ; n'en laissât-il rien ravir par trop de facilité, rien échapper par négligence, et, rigoureusement avare de ses heures, parvînt-il au terme de la plus longue vie humaine, sans que rien de ce qu'a fait pour lui la nature fût bouleversé par la Fortune, toujours est-il que pour atteindre aux immortels secrets l'homme est trop voisin de la mort.

Donc je vis selon la nature si je me suis donné à elle tout entier, si je lui voue mon admiration et mon culte. Or la nature a voulu que je fisse deux choses : agir et vaquer à la contemplation. Je les fais toutes deux, car la contemplation même n'est pas sans action.

Mais il importe de savoir, dis-tu, si c'est pour son plaisir que l'on embrasse

cette vie contemplative, ne lui demandant rien de plus que des rêveries sans fin comme sans résultat, chose en effet assez douce, et qui a ses charmes. À quoi je réponds qu'il n'importe pas moins de savoir dans quel esprit tu te livres, toi, à la vie civile ; si c'est pour fuir constamment le repos et ne jamais prendre le temps de lever tes regards des choses humaines vers les choses divines. Tout comme se jeter dans les affaires sans le moindre amour de ce qui est moral, sans culture de l'esprit, et produire des œuvres vides, serait la chose du monde la moins louable (l'intention morale devant toujours se joindre et se marier à l'acte) ; de même c'est un bien imparfait et languissant qu'une vertu apathique et lâchement oisive qui ne fait jamais preuve de ce qu'elle sait. Nul ne le niera : c'est dans la pratique qu'elle doit s'assurer de ses progrès ; et au lieu de se borner à méditer sur ce qu'il faut faire, elle doit parfois mettre la main à l'œuvre et traduire ses abstractions en réalités. Si pourtant la faute n'en est point au sage, si ce n'est pas l'ouvrier mais la matière qui manque, lui permettras-tu de rester avec lui-même ? À quelle fin se retranche-t-il dans le repos ?^[9] Pour t'apprendre qu'alors même il fera encore de ces actes qui peuvent servir la postérité. Oui, nous sommes de ceux qui prétendent que Zénon et Chrysippe ont accompli de plus grandes choses que s'ils eussent conduit des armées, géré les premières charges, établi des lois, eux, les législateurs non pas d'une cité, mais du genre humain tout entier. Et pourquoi ne serait-il pas séant à l'homme de bien, ce loisir qui le fait l'arbitre dès âges futurs et l'orateur non d'un petit nombre, mais de toutes les nations, de tous les hommes qui sont et seront jamais ? Enfin je demande si c'est d'après leurs propres préceptes que vécurent Cléanthe, et Chrysippe et Zénon ? Sans aucun doute tu répondras : « Ils ont vécu comme ils prescrivaient de vivre. » Eh bien, aucun d'eux n'a pris part au gouvernement. « Ils n'avaient, répliqueras-tu, ni la fortune ni le rang de ceux qu'on admet au maniement des affaires publiques. » Mais leur vie n'est pas pour cela restée inactive : ils ont trouvé le secret de rendre leur repos plus profitable à l'humanité que n'ont pu l'être les agitations et les sueurs de tant d'autres. Aussi a-t-on jugé qu'ils ont beaucoup fait, bien qu'ils n'eussent rien fait dans la cité.^[10]

Au surplus il y a trois genres de vie dont on a coutume de se demander quel est le meilleur : l'un est tout au plaisir, l'autre à la contemplation, le troisième à l'action. Et d'abord, en déposant l'esprit de contention et cette haine que nous jurons implacable aux sectateurs des autres écoles, voyons si ces trois tendances, sous des noms divers, n'arrivent pas au même point. Ni le partisan du plaisir n'est exclu de la contemplation, ni celui qui se voue à la contemplation n'est dépourvu de plaisir, ni l'homme dont la vie est vouée à l'action n'est étranger à la contemplation.

« Il est bien différent, dis-tu, qu'une chose soit le but d'un système ou

l'accessoire d'un autre but. » Sans doute la différence est grande : ici pourtant l'un n'est point sans l'autre. Le contemplateur ne saurait être sans action, ni l'homme d'action s'empêcher de réfléchir, et le troisième, dont nous nous accordons à penser si mal, est partisan non pas d'un plaisir inerte, mais d'un plaisir qu'il travaille à s'assurer par la raison. « Ainsi à son tour cette secte de voluptueux est agissante! » Comment ne le serait-elle pas, quand Epicure lui-même dit que parfois il s'éloignera de la volupté, qu'il ira jusqu'à rechercher la douleur, si la volupté est menacée de repentir, ou s'il faut choisir une douleur moindre au lieu d'une plus grave? À quoi tend ce que j'avance? À faire voir que la contemplation plaît à tous. Pour d'autres c'est le but ; pour nous c'est une station, non un port. Ajoute à cela que d'après la loi de Chrysippe on peut vivre dans le repos, je ne dis point par résignation, mais par choix. Notre école nie que le sage doive entrer dans aucune sorte de gouvernement. Mais qu'importe comment il arrive au repos, soit que la chose publique ne veuille pas de lui ou qu'il ne veuille pas de la chose publique? Si elle repousse tout le monde, (or jamais elle n'accueillera ceux qui sont tièdes avenir à elle) je demande à quel ordre de choses le sage pourra participer. À la démocratie d'Athènes ; où Socrate est condamné, d'où Aristote fuit pour ne pas l'être, où l'envie opprime les vertus? Non, diras-tu : le sage ne se mêlera pas d'un tel gouvernement. S'en ira-t-il donc à Carthage, où l'anarchie est permanente, la liberté hostile à tout mérite, le juste et l'honnête souverainement méprisés, où l'on traite ses ennemis avec la dernière inhumanité, et ses concitoyens comme ses ennemis? Il fuira aussi une pareille cité. Si je les passais toutes en revue, je n'en trouverais pas une qui put souffrir le sage, ou que le sage pût souffrir. Or donc si cette république que nous rêvons pour nous ne se rencontre pas, le repos nous devient à tous une nécessité, dès que la seule chose qu'on pouvait lui préférer n'existe nulle part.

Que l'on prétende qu'il est très bien de naviguer, et qu'ensuite on dise qu'il ne faut pas s'embarquer sur une mer où les naufrages sont communs, où fréquemment de soudaines tempêtes emportent le pilote à l'opposé de sa destination, c'est là, je crois, me défendre de quitter le port tout en louant la navigation....

Le reste manque.

[1] *Nihil aliud quod sit*, Selon les manuscrits, et non comme Lemaire : *quam quod sit*.

[2] Voir lettres VII et VIII. « J'ai dit souvent que tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre. » (Pascal, *Pensées*, art. 4)

« Tout notre mal vient de ne pouvoir être seuls, etc. » (La Bruyère, *De l'homme*)

Le grand monde est léger, inappliqué, volage ; Sa voix trouble et séduit : est-on seul, on est sage. (Volt., *Disc. nat. de l'homme*.)

[3] *Enéide*, IX, 612.

[4] Voir *De la tranquillité de l'âme*, I, I, et *Lettre XXXIII*.

[5] *Ad actum, qui se inhabilem sciet*, mss. Lemaire : *ad vitam quant inhabilem*.

[6] *Bonis artibus*, au lieu de *novis*.

[7] Voir dans Cicéron, *de Finib.*, V, XX, un passage tout à fait analogue.

[8] Voir Cic., *Nat. des dieux*, II, LVI ; et Ovide : *Os homini sublime dedit...* (*Métam.*, I, I.)

[9] Je crois qu'il faut lire : *ut scias*, au lieu de : *ut sciat*.

[10] Comparer Cic., *de Offic.*, I, XLIV : « Que le sage n'entre point dans le gouvernement, » est la maxime des épicuriens. Aristote, qui pèse le pour et le contre, se prononce pour la vie active. Sur quoi l'on peut lire deux traités de Philon, deux belles dissertations de Maxime de Tyr et l'*Épître XXII* de Chaulieu.

DES BIENFAITS

TABLE

LIVRE I

LIVRE II

LIVRE III

LIVRE IV

LIVRE V

LIVRE VI

LIVRE VII

LIVRE I

1. Parmi tant d'erreurs diverses où nous entraînent l'irréflexion et la légèreté de notre esprit, la moins pardonnable, à mon avis, mon cher Libéralis, c'est de ne savoir ni donner ni recevoir. Car nécessairement un bienfait mal placé doit être mal reconnu ; mais avons-nous fait un ingrat, il n'est plus temps de nous plaindre : c'était un service perdu au moment où il était rendu. Et il ne faut pas s'étonner qu'au milieu de vices si graves et si nombreux, le plus commun soit encore l'ingratitude. Cela tient à plusieurs causes, et surtout à notre imprudence dans le choix des personnes que nous obligeons : mais nous qui, avant de prêter notre argent, avons soin de prendre des informations si exactes sur les biens meubles et immeubles de l'emprunteur, et qui regarderions comme une folie de semer dans un terrain épuisé ou stérile ; aveugles dans notre bienfaisance, nous gaspillons au hasard plutôt que nous ne donnons. Et peut-être n'y a-t-il pas moins de honte à nier un bienfait, qu'à en réclamer le prix. C'est un genre de créance dont le remboursement est tout volontaire, et l'on a mauvaise grâce à se plaindre de son débiteur ; car ces dettes-là ne se paient pas en argent : c'est le cœur qui les acquitte, et c'est les acquitter, que d'aimer à les reconnaître. Mais si l'on doit des reproches à celui dont la gratitude ne va même pas jusqu'à l'aveu de sa dette, le bienfaiteur lui-même est-il toujours exempt de blâme ? Nous rencontrons beaucoup d'ingrats ; nous en faisons davantage. Tantôt notre exigence reproche un bienfait et en exige l'usure ; tantôt notre légèreté se repent d'un service un moment après l'avoir rendu ; tantôt notre humeur chagrine impute à mal les plus petites circonstances. Ainsi nous étouffons la reconnaissance, non seulement après avoir obligé, mais à l'instant où nous obligeons.

Qui de nous, en effet, cède à une simple prière, à une première demande ? qui de nous, en la voyant venir, n'a pas froncé le sourcil, détourné le visage, prétexté des affaires, prolongé à dessein la conversation par ces discours qui n'en finissent pas, pour ôter l'occasion de demander ? qui de nous, enfin, par mille moyens divers, n'a pas éludé les démarches empressées de l'indigence ? Puis, amenés au pied du mur, ou nous avons remis à un autre jour, ce qui n'est qu'un refus déguisé ; ou nous avons promis, mais avec contrainte, mais d'un air de mauvaise humeur, mais avec des paroles ambiguës qui ont peine à sortir. Aussi n'a-t-on qu'une reconnaissance de mauvaise grâce pour un service plutôt arraché que rendu.

Quelle obligation puis-je vous avoir d'un bienfait que vous laissez tomber du haut de votre orgueil, ou que, dans votre colère, vous me jetez à la tête, ou que vous abandonnez de guerre lasse, et pour vous soustraire à l'importunité ?

N'espérez pas de retour d'un homme lassé par vos délais, torturé par l'attente. La reconnaissance n'est exigible que dans la mesure du bienfait : il ne faut donc pas obliger à la légère ; car nous ne croyons devoir qu'à nous-mêmes le bien qu'on nous fait sans connaissance de cause : il ne faut pas non plus le faire attendre ; car si dans tout bienfait l'on doit compter pour beaucoup l'intention du bienfaiteur, un bienfait tardif suppose un refus prolongé. Gardez-vous aussi d'y mêler rien d'injurieux ; car la nature a voulu que le souvenir des mauvais offices se gravât plus profondément que celui des bons ; et la mémoire, si oublieuse du bien, garde le mal avec une fidélité opiniâtre. N'attendez donc pas de reconnaissance, si vous blessez en obligeant ; c'est vous en montrer assez que de vous pardonner votre bienfait.

La foule des ingrats ne doit pas pourtant ralentir notre bienfaisance. Nous-mêmes d'abord, comme je l'ai dit, nous contribuons à en augmenter le nombre : ensuite l'oubli sacrilège de l'impie entrave-t-il cette loi de bonté immuable que les dieux immortels se sont faite ? Obéissant à cette nécessité de leur nature, ils versent leurs bienfaits jusque sur les sacrilèges et ceux qui les oublient. Imitons leur exemple, autant que le permet la faiblesse humaine ; que nos bienfaits soient un don et non pas un prêt usuraire. On mérite d'être trompé, lorsqu'on donne avec l'arrière-pensée de rentrer dans ses avances. Mais notre bienfait a mal tourné : nos enfants, nos femmes n'ont-ils donc jamais déçu notre espoir ? et cependant l'on prend femme, l'on élève des enfants ; l'expérience même nous laisse là-dessus si indociles, que, tout meurtris, nous revenons à la charge, et ne craignons pas de nous remettre en mer après le naufrage. Que de motifs plus nobles encore pour persévérer dans notre bienfaisance ! y renoncer, parce que nous en avons été pour nos frais, c'est déclarer que nos dons étaient de pures avances ; c'est justifier les ingrats, pour qui l'ingratitude est une honte, alors seulement que la reconnaissance est facultative. Que de gens indignes de voir le jour ! et le soleil pourtant se lève pour eux. Que de gens mécontents d'être au monde ! cependant la nature enfante des générations nouvelles, et laisse vivre ceux-là même qui aimeraient mieux n'être pas nés.

C'est la marque d'une âme grande et belle, de ne chercher d'autre fruit du bienfait que le bienfait lui-même, et, après avoir rencontré tant de méchants, de croire encore à la vertu. Qu'aurait de si beau la bienfaisance, si elle n'était jamais trompée ? Le mérite est dans le bienfait ; qu'il soit perdu ou non, l'homme généreux en recueille le fruit à l'instant même. La crainte de l'ingratitude doit si peu décourager la bienfaisance, et la rendre paresseuse à remplir ses nobles fonctions, que, fût-on assuré de ne pas trouver un seul coeur reconnaissant, il vaudrait mieux encore perdre ses bienfaits, que de ne pas obliger. S'abstenir de faire le bien, c'est prendre l'avance sur l'ingratitude ; et, pour dire même toute

ma pensée, si l'ingrat est le plus coupable, la première faute est à celui qui s'abstient d'obliger.

II. Des bienfaits qu'au hasard sur la foule on répand Pour bien placer un seul, il en faut perdre cent. Il y a deux choses à reprendre dans le premier vers : on ne doit pas répandre ses bienfaits sur la foule ; et si la prodigalité est un défaut, c'est surtout en matière de bienfaits. La bienfaisance sans discernement n'est plus de la bienfaisance ; c'est tout autre chose. Au premier coup d'oeil, la pensée du second vers est fort belle : un seul bienfait, s'il est bien placé, console de la perte de cent autres. N'est-il pas cependant plus vrai, plus conforme au noble esprit de la bienfaisance, de dire qu'elle doit s'exercer, même sans espoir de bien tomber une seule fois ? Il est faux qu'il faille perdre cent bienfaits ; aucun n'est perdu ; la perte suppose un espoir de gain, et la bienfaisance ne tient pas de livres à partie double : elle n'a de compte ouvert que pour la dépense : tout ce qui lui rentre est en pur gain : que rien ne lui rentre, il n'y a point de perte. On donne pour le plaisir de donner, sans tenir note de ses bienfaits pour les réclamer à jour et à heure fixes comme un avide créancier. L'homme de bien ne pense jamais aux services qu'il a rendus, si la reconnaissance de l'obligé ne les lui rappelle : un service, autrement, a l'air d'un prêt. C'est une usure honteuse que de porter un bienfait en ligne de compte. Quel que soit le sort d'un premier service, continuons à en rendre de nouveaux : c'est un fonds qu'il vaut mieux laisser dormir aux mains des ingrats qu'aux nôtres ; du moins chez eux la honte, l'occasion, l'exemple, peuvent un jour réveiller la reconnaissance. Ne vous ralentissez pas, faites votre devoir jusqu'au bout, remplissez votre tâche d'homme de bien ; obligez de votre bourse, de votre crédit, de votre pouvoir, de votre expérience, de vos avis, de vos préceptes salutaires.

III. Les bêtes elles-mêmes sont sensibles aux bons traitements ; et il n'est point d'animal si farouche qui, à force de soins, ne s'apprivoise et ne devienne susceptible d'attachement. Le lion laisse manier impunément sa gueule par son maître ; et la reconnaissance pour la main qui le nourrit soumet le farouche éléphant à l'obéissance la plus servile. Tant la persévérance et la continuité des soins ont de pouvoir, même sur ces êtres incapables de comprendre et d'apprécier un bienfait ! L'ingratitude de cet homme a tenu bon contre un premier service ; elle ne tiendra pas contre un second : a-t-elle résisté aux deux premiers ? un troisième lui rappellera le souvenir des deux autres. On ne perd un bienfait que pour avoir cru trop tôt l'avoir perdu. Persévérez, rendez service sur service, et vous arracherez la reconnaissance au coeur le plus dur et le plus insensible. Devant tant de largesses, l'ingrat n'osera lever les yeux : de quelque côté qu'il se tourne pour échapper à ses souvenirs, qu'il vous retrouve, qu'il soit comme assiégé de vos bienfaits.

Maintenant, avant de m'étendre sur le caractère de la bienfaisance et sur son pouvoir, je vous demanderai la permission de me borner à réfuter en passant plusieurs questions étrangères au fond du sujet : pourquoi les Grâces sont-elles au nombre de trois? pourquoi sont-elles soeurs? pourquoi les figure-t-on les mains entrelacées, l'air riant, jeunes, vierges, sans ceinture, et vêtues de robes transparentes? Selon les uns, elles représentent la bienfaisance dans ses trois acteurs, celui qui donne, celui qui reçoit, celui qui rend : selon d'autres, sous ses trois faces : le bienfait, la dette, et la reconnaissance.

Quelle que soit, du reste, l'explication que j'adopte, peu importe cette vaine érudition. Leurs mains entrelacées, et ce groupe qui se replie sur lui-même, signifient, dit-on, que la chaîne du bienfait, en passant de main en main, revient toujours au bienfaiteur, entièrement détruite s'il y a solution de continuité, mais dans tout son prix et dans toute sa beauté, si les anneaux se suivent et se succèdent sans interruption. Elles ont le visage riant, parce que telle est la physionomie du bienfaiteur et de l'obligé. Le sourire de l'aînée a quelque chose de plus noble, comme celui du bienfaiteur lui-même. Elles sont jeunes, parce que la mémoire des bienfaits ne doit pas vieillir ; vierges, parce qu'ils sont purs, sans tache, et sacrés pour tout le monde ; si leurs ceintures sont détachées, c'est que tout, dans les bienfaits, doit être libre et sans contrainte ; si le tissu de leur robe est transparent, c'est que les bienfaits veulent être aperçus.

S'il est des gens assez esclaves des Grecs pour soutenir l'utilité de ces jeux d'esprit, on n'en trouvera pas, j'espère, qui poussent l'engouement jusqu'à voir de l'importance dans les noms qu'Hésiode a donnés aux Grâces. Il appelle la première Aglaé, la seconde Euphrosyne, la troisième Thalie. Chacun, sans doute, est libre d'interpréter ces noms et de les torturer à sa guise pour en tirer un sens raisonnable ; mais le nom qu'Hésiode leur prête n'en est pas moins un nom de fantaisie.

Aussi Homère ne s'est-il pas fait scrupule d'en changer un, et d'appeler l'une des Grâces Pasithea, en lui donnant même un époux, ce qui prouve qu'elles ne sont pas des vestales. Un autre poète leur donne des ceintures et les habille de robes phrygiennes chargées d'une épaisse broderie d'or ; il y a même un tableau qui représente Mercure avec elles non que la raison ou l'éloquence relève le prix du bienfait ; mais tel a été le caprice du peintre. Chrysippe lui-même, si remarquable par cette finesse d'esprit qui pénètre au fond des choses, et va droit au but, sans perdre plus de paroles qu'il n'en faut pour se faire comprendre ; Chrysippe remplit son ouvrage de ces niaiseries, tandis qu'il ne dit presque rien sur la manière de répandre, de recevoir et de rendre les bienfaits. Ces fables semblent faire le fond de son sujet, au lieu d'en être l'accessoire. Car, enchérissant sur ces détails rapportés par Hécaton, il ajoute que les Grâces sont

filles de Jupiter et d'Eurynome, plus jeunes que les Heures, mais plus jolies, ce qui les a fait donner à Vénus pour compagnes.

Il attache aussi une grande importance au nom de leur mère. On l'appelle, dit-il, Eurynome, parce que les bienfaits se répandent ainsi que les fruits d'une maternité féconde ; comme si le nom pouvait remonter des filles à la mère, ou comme si les poètes étaient bien scrupuleux sur l'exactitude des noms. Semblables à ces esclaves chargés de nous dire les noms des passants, et qui, à défaut de mémoire, payant d'effronterie, les inventent quand ils ne les savent pas, les poètes ne s'embarrassent guère d'altérer la vérité ; et pour peu que la mesure les y contraigne, ou que la beauté du mot les séduise, ils appellent les choses du nom qui va le mieux à leur vers : et on ne leur fait pas un crime de mettre un nouveau mot en circulation ; le premier poète qui suivra ne se fera pas faute d'en créer un autre. En voulez-vous une preuve ? voyez Thalie, dont on parle tant ; chez Hésiode c'est une Grâce, c'est une Muse chez Homère.

IV. Mais pour ne pas tomber dans le défaut que je reprends, laissons là des détails si étrangers au sujet, qu'ils ne s'y rattachent pas même comme accessoires. Veuillez seulement prendre ma défense, si l'on me reproche d'avoir remis à sa place Chrysippe, homme assurément d'un esprit supérieur, mais de cet esprit tout grec qui se fausse et s'émousse par sa trop grande finesse ; plus superficiel que profond, alors même qu'il semble pénétrer dans les entrailles du sujet. À quoi bon enfin toutes ces subtilités ? C'est de la bienfaisance qu'il s'agit, et des règles d'une vertu qui forme le lien le plus puissant de la société humaine : ce sont des principes de conduite qu'il faut donner à l'homme, pour que, sous les dehors de la générosité, il ne se laisse pas séduire à une facilité imprudente ; pour que notre bienfaisance, dont nous ne devons être ni avares ni prodigues, ne soit pas restreinte par des précautions qui n'ont pour but que de la régler. Il faut nous apprendre à recevoir comme à donner de bon coeur, à nous piquer d'une noble émulation pour parvenir, je ne dis pas à égaler nos bienfaiteurs, mais à les surpasser de fait et d'intention ; car, en matière de reconnaissance, on doit passer le but pour l'atteindre : il faut apprendre aux bienfaiteurs à ne jamais se croire en avance, aux obligés à se croire toujours en arrière.

Or, savez-vous comment s'y prend Chrysippe, pour nous encourager à cette généreuse rivalité, à ce noble combat de bienfaisance ? Comme les Grâces sont filles de Jupiter, nous dit-il, l'ingratitude est presque un sacrilège, un outrage fait à ces vierges divines. Eh ! enseignez-moi plutôt quelque moyen de doubler mes bienfaits et ma reconnaissance, d'établir entre l'obligé et le bienfaiteur une sorte d'émulation qui pousse l'un à oublier le bien qu'il a fait, l'autre à se souvenir sans cesse du bien qu'il a reçu. Abandonnez ces futilités aux poètes, dont le seul but est de charmer les oreilles, et de nous amuser par d'agréables mensonges.

Mais ceux qui se proposent de guérir les esprits, de fixer la bonne foi sur la terre, et d'inculquer la reconnaissance au coeur de l'homme, ceux-là doivent parler sérieusement ; et se mettre franchement à l'oeuvre ; à moins de croire que des propos frivoles, des fables, des contes de vieille femme soient suffisants pour arrêter l'ingratitude, la plus odieuse de toutes les banqueroutes.

V. Après m'être contenté, comme je l'ai dit, d'effleurer en passant des questions si futiles, il faut entrer en matière, et, avant tout, apprendre à sacrilège quelles obligations un bienfait nous impose. Chacun se croit redevable de ce qu'il a reçu l'un d'une somme d'argent, l'autre du consulat, celui-ci du sacerdoce, cet autre d'un gouvernement. Mais ce ne sont là que les signes extérieurs du bienfait ; ce n'est pas le bienfait lui-même car le bienfait n'est point chose palpable ; l'âme seule peut le saisir. Entre un service et l'objet qui en fait la matière, la différence est grande : ce n'est ni l'or, ni l'argent, ni rien de ce que nous recevons du dehors, qui le constitue, mais la volonté seule du bienfaiteur. Le vulgaire remarque seulement ce qui saute aux yeux, ce qui se donne et se reçoit ; quant à ce qui fait le véritable prix et la valeur du bienfait, il en tient fort peu de compte.

Mais ces objets que nous touchons, que nous voyons et auxquels s'attachent nos désirs, ne sont que des objets périssables ; la fortune et l'injustice peuvent nous les enlever : le bienfait, même après la perte de la chose donnée, subsiste encore. C'est une bonne action qu'aucune puissance ne peut anéantir. J'avais racheté mon ami des mains des pirates ; un autre ennemi le prend et le jette en prison : ce n'est pas mon bienfait qui lui est ravi, c'est la jouissance de mon bienfait. J'ai rendu à un père ses enfants sauvés de l'incendie ou du naufrage : qu'une maladie ou tout autre accident vienne à les lui enlever ensuite, ce qu'on a fait pour eux subsiste même sans eux. Toutes ces choses que nous décorons si légèrement du nom de bienfaits, ne sont que des moyens par lesquels se montre une volonté amie. Est-ce donc là le seul exemple où la représentation de la chose soit indépendante de la chose elle-même ? Un général distribue des colliers, des couronnes murales ou civiques : qu'ont donc de si précieux en soi une couronne, une robe prétexte, des faisceaux, un tribunal, un char ? Rien de tout cela n'est l'honneur, mais bien le signe convenu de l'honneur. De même aussi, ce qui frappe les yeux n'est pas le bienfait lui-même ; ce n'en est que la représentation et l'image.

VI. Qu'est-ce donc qu'un bienfait ? C'est une action toute de bienveillance, trouvant son plaisir dans celui qu'elle procure, essentiellement volontaire et spontanée. Ainsi, ce n'est pas l'action même ou le don qu'il faut considérer, mais l'intention : car le bienfait ne consiste pas dans la chose faite ou donnée ; il est tout entier dans la disposition d'esprit de celui qui la donne ou la fait. Et pour

sentir toute la vérité de cette distinction, remarquez que le bienfait est toujours un bien, tandis que la chose faite ou donnée n'est ni un bien ni un mal. C'est l'intention qui relève le prix des plus petites choses, qui ennoblit les plus viles, qui avilit les plus précieuses et les plus estimées ; mais ces objets que convoitent nos désirs ne sont en eux-mêmes ni bons, ni mauvais ; ils ne sont rien sans cette impulsion première qui modifie toute chose. Cet argent qui se compte, ou ce présent qui se donne, ne constituent pas plus le bienfait, que la beauté des victimes, ou les riches ornements qui les couvrent, ne constituent le respect de la divinité : ce qui l'honore, c'est la piété du sacrificateur, c'est la droiture de son âme. Pour adorer les dieux, l'homme de bien n'a besoin que d'un peu de farine, ou d'un gâteau grossier ; quant au méchant, les flots de sang dont il arrose les autels ne le laveront pas de son impiété.

VII. Si le bienfait consistait dans la chose elle-même, et non dans la volonté du bienfaiteur, le prix du bienfait serait en raison du prix de l'objet donné. Mais, bien loin de là ; jamais peut-être nous n'avons plus d'obligations qu'à celui qui donne peu, mais généreusement ; qui égale dans son cœur les richesses des rois, qui rend un léger service, mais de bonne grâce : qui oublie sa pauvreté en voyant la mienne ; pour qui la bienfaisance n'est pas seulement un désir, mais une passion ; qui se regarde comme l'obligé, quand il est le bienfaiteur ; qui donne comme s'il était sûr de rentrer dans ses avances, et y rentre comme s'il n'avait rien avancé ; qui, peu content d'être utile quand l'occasion se présente, la cherche même et la prévient.

Un bienfait, au contraire, nous est pénible, je le répète, quelle que soit sa valeur apparente ou réelle, dès qu'il nous faut comme l'arracher de force, ou qu'on le laisse tomber par mégarde. Pour en rehausser le prix, il faut donner de bon cœur plutôt que prodiguer à pleines mains. L'un a fait peu pour nous, mais il n'a pu faire davantage ; l'autre a donné beaucoup, mais après mainte hésitation et maint délai, avec un soupir de regret, avec faste, en faisant parade de son service, sans songer à être agréable à celui qu'il obligeait ; c'est à sa vanité, enfin, qu'il a donné, et non pas à moi.

VIII. Socrate recevait de nombreux présents de ses disciples ; chacun lui donnait selon sa fortune : quand vint le tour d'Eschine, qui était pauvre : « Je n'ai rien à vous offrir, lui dit-il, qui soit digne de vous, et c'est cela seulement qui me fait sentir ma pauvreté. Je vous offre donc la seule chose que je possède moi-même. Ce présent, tel qu'il est, ne le dédaignez pas, et pensez que si les autres vous ont donné beaucoup, ils ont encore gardé plus pour eux-mêmes. Et pourquoi donc m'aurais-tu donné si peu, lui répondit Socrate, à moins que tu ne t'estimes peu de chose ? C'est donc à moi d'avoir soin de te rendre meilleur que je ne t'ai reçu. » Et par ce seul présent Eschine l'emporta et sur Alcibiade, dont

le coeur égalait les richesses, et sur la munificence des plus opulents disciples de Socrate.

IX. Vous voyez donc comme, au sein même de l'indigence, l'âme trouve encore matière à libéralité. Il me semble qu'Eschine dit à la fortune : « Tu n'as rien fait en me faisant pauvre ; tu ne m'empêcheras pas d'offrir à ce grand homme un présent digne de lui ; et si je ne peux lui donner du tien, c'est du mien que je lui donnerai. » Et il ne faut pas croire qu'il s'estimât bien peu lui-même, en se donnant lui-même en paiement : l'adroit jeune homme eut l'esprit de se gagner Socrate en échange ---. Ce n'est point la valeur du présent qu'il faut considérer, mais la valeur de celui qui donne. L'homme adroit offre un accès facile à des désirs immodérés ; il nourrit par ses discours des espérances coupables qu'il ne doit jamais réaliser. Encore est-il préférable à celui qui, affectant un ton brusque et des airs importants, provoque l'envie par l'étalage de ses richesses. En courtisant sa fortune, on le déteste, et on le hait, quitte à l'imiter, si le hasard nous mettait à même de le faire. Tel se fait un jouet des femmes d'autrui, non pas en cachette, mais en public, et abandonne la sienne aux autres.

Il n'y a qu'un rustre, un homme grossier et de mauvaise compagnie, perdu d'honneur chez les matrones, qui puisse vouloir l'empêcher de se donner en spectacle dans une litière découverte, exposée aux regards de tous les curieux. Quiconque ne s'affiche pas avec une maîtresse, ou n'entretient pas publiquement une femme mariée, passe aux yeux du beau sexe pour un libertin de bas étage, un débauché ignoble, un coureur de servantes.

Ainsi l'adultère est le genre de fiançailles le plus décent. Veufs par consentement mutuel, maris garçons, notre femme n'est pas celle que nous avons épousée, mais celle que nous avons enlevée à son époux. Dissiper en prodigalités le fruit de nos rapines, chercher dans des rapines nouvelles un aliment à de nouvelles prodigalités, n'avoir de respect pour rien, mépriser la pauvreté dans les autres, et la redouter pour nous comme le plus grand des maux, mettre partout le désordre par nos dérèglements, écraser le faible sous la violence et la crainte, voilà quelle est notre vie. Et si les provinces sont livrées au pillage, si des juges mercenaires vendent la justice au plus offrant et dernier enchérisseur, faut-il s'en étonner ? Le droit des gens ne permet-il pas de vendre ce qu'on achète ?

X. Mais excité par le sujet, notre ardeur nous mène trop loin : arrêtons-nous, et ne rejetons pas sur notre siècle seul la responsabilité de ces désordres. Il y a longtemps que nos ancêtres s'en plaignirent pour la première fois ; nous nous en plaignons comme eux, et nos enfants s'en plaindront à leur tour : les bonnes moeurs sont détruites, c'est le vice qui règne ; de jour en jour la vertu devient

plus rare, et le genre humain plus corrompu. Tout cependant reste au même point, et y restera toujours, sans éprouver d'autre alternative de fluctuation que celle de la vague poussée en avant par le flux, et ramenée en arrière quand la mer se retire. Aujourd'hui c'est l'adultère qui est à la mode, et la débauche marche le front levé ; demain ce sera la fureur de la gastronomie et de la bonne chère, gouffre le plus honteux où puisse s'engloutir le patrimoine : puis viendra le tour de la toilette et la recherche excessive de la beauté, recherche qui décèle la laideur de l'âme ; puis l'abus de la liberté déchaînera l'audace et la licence : la cruauté enfin sera une mode chez les particuliers, comme dans l'état, et la fureur des guerres civiles profanera tout ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré. L'ivrognerie à son tour deviendra un titre de gloire, et bien boire sera une vertu. Car les vices ne sont point stationnaires : toujours en mouvement, toujours en lutte les uns contre les autres, ils se heurtent, ils se pressent, ils se chassent tour à tour. Mais la seule chose qu'on puisse dire toujours de l'homme, c'est qu'il est méchant, qu'il l'a été, et, je le dis à regret, qu'il le sera toujours. Toujours il y aura des meurtriers, des tyrans, des voleurs, des adultères, des ravisseurs, des sacrilèges, des traîtres ; au-dessous d'eux tous je placerais l'ingrat, si tous ces vices ne prenaient leur source dans l'ingratitude, sans laquelle peut-être aucun grand crime ne se développe. Fuyez-la donc vous-même, comme le forfait le plus honteux ; pardonnez-la dans les autres comme la faute la plus légère. Tout le tort en effet qu'elle vous cause, c'est de vous faire perdre votre bienfait ; elle ne peut vous enlever ce qu'il a de plus précieux, le mérite d'avoir donné.

Mais si nous devons avoir soin d'obliger d'abord ceux dont la reconnaissance nous est assurée, il est aussi des services que nous devons rendre, même sans espoir de retour, nonobstant toute présomption, que dis-je? toute certitude de faire des ingrats. Puis-je arracher les enfants d'un autre à un danger imminent sans m'y exposer moi-même? je n'hésiterai pas. Mérite-t-il ce service? au prix même de mon sang je le sauverai, je partagerai son péril. Ne le mérite-t-il pas? s'il ne faut qu'un cri pour le tirer des mains des brigands, refuserai-je le secours de ma voix, quand elle peut sauver un homme?

XI. Il nous reste à examiner maintenant quelle doit être la nature des bienfaits, et la manière de donner. Donnons d'abord le nécessaire, ensuite l'utile, puis l'agréable. Donnons surtout quelque chose qui reste ; commençons d'abord par le nécessaire. Un service d'où dépend notre vie nous va plus au coeur que celui qui ne contribue qu'à notre agrément ou à notre bien-être. On peut faire le dédaigneux sur un présent dont il serait facile de se passer et de dire : Reprenez-le, je n'en ai pas besoin ; ce que j'ai me suffit. Heureux encore, quand on se contente de vous le rendre, sans le rejeter !

Les choses nécessaires se divisent en trois classes : celles sans lesquelles on

ne peut pas, celles sans lesquelles on ne doit pas, celles sans lesquelles on ne veut pas vivre. Dans la première sont les services qui nous arrachent au glaive de l'ennemi, à la vengeance d'un tyran, à la proscription, et à tous ces dangers qui assiègent la vie humaine. La grandeur alors ou l'imminence du péril dont nous sommes préservés ne fait qu'ajouter à notre reconnaissance ; car l'imagination se retrace toute l'étendue des maux auxquels on échappe, et la crainte passée donne du charme au bienfait. Gardons-nous cependant d'attendre, pour sauver quelqu'un, que la crainte du péril rehausse le prix du service. À la seconde classe appartiennent ces biens sans lesquels on peut vivre, mais d'une vie pire cent fois que la mort : ce sont la liberté, l'honneur, la vertu. La troisième enfin comprend tout ce que l'alliance, le sang, l'usage ou l'habitude nous font aimer, comme nos enfants, nos femmes, nos foyers, et tous ces objets auxquels notre âme s'attache avec une affection qui lui rend leur perte plus douloureuse que celle même de la vie. Suivent les choses utiles dont la matière est aussi variée qu'étendue. De ce nombre est l'argent, non point prodigué jusqu'au superflu, mais suffisant à des désirs modérés ; de ce nombre sont encore les dignités et l'acheminement aux honneurs : car la première utilité, c'est l'utilité personnelle.

Puis enfin vient la foule des bienfaits d'agrément : leur premier mérite doit être leur à-propos : il faut, par exemple, que ce ne soient pas choses communes ; qu'elles aient toujours été rares ou qu'elles le soient de notre temps ; si le présent n'est pas précieux par lui-même, qu'il emprunte son prix du lieu et des circonstances. Cherchez à donner ce qui doit faire le plus de plaisir, et frapper souvent la vue du possesseur, pour que votre souvenir s'offre à lui aussi fréquemment que l'objet même. Gardez-vous également de tout présent inutile, comme d'instruments de chasse pour un vieillard ou une femme, de livres pour un homme illettré, de filets pour un amateur de l'étude et des lettres. Craignons aussi le défaut contraire, et, tout en voulant consulter l'agrément et la convenance, évitons ce qui peut avoir l'air d'un reproche, comme l'envoi d'une caisse de vins à un ivrogne, ou de remèdes à un cacochyme. L'injure commence et le présent cesse, quand il fait ressortir les défauts de l'obligé.

XII. Avons-nous le choix des bienfaits? donnons la préférence aux plus durables, pour leur ôter, autant que possible, ce qu'ils ont de mortel. Il y a peu d'hommes assez reconnaissants pour songer à ce qu'ils ont reçu, lorsqu'une fois l'objet ne frappe plus leurs regards ; et, fussiez-vous disposé à l'ingratitude, le souvenir du bienfait s'offre à vous en même temps que le présent lui-même, lorsque, placé sous vos yeux, loin de vous permettre de l'oublier, il imprime et grave dans votre esprit le nom du bienfaiteur. Ce qui doit surtout nous engager à choisir des bienfaits durables, c'est qu'il ne nous appartient pas de les rappeler à l'obligé : l'objet lui-même doit seul réveiller un souvenir qui s'éteint. Je

donnerai donc plus volontiers de l'argenterie que de l'argent, plus volontiers des statues que des vêtements et autres objets susceptibles de se détruire par l'usage. La reconnaissance survit rarement à l'objet donné ; plus souvent elle cesse avec l'usage de la chose. Que mon bienfait ne périsse donc pas, s'il est possible, mais qu'il subsiste, qu'il reste, qu'il vive, pour ainsi dire, avec mon ami. Il n'y a personne, je pense, assez stupide pour qu'il soit besoin de lui rappeler qu'on n'envoie pas des gladiateurs ou des bêtes féroces, quand les jeux sont terminés, ni des habits d'été pendant l'hiver, ni des habits d'hiver pendant l'été.

Il faut, dans le bienfait, un bon sens qui ait égard au temps, au lieu, aux personnes ; ce qui est agréable aujourd'hui est désagréable demain. Ne fait-on pas plus de plaisir à quelqu'un en lui donnant ce qu'il n'a pas, plutôt que ce qu'il a en abondance ; ce qu'il cherche depuis longtemps sans pouvoir le trouver, que ce qu'il peut rencontrer à chaque pas ? C'est donc moins la richesse qu'il faut rechercher, en fait de présents, que leur rareté, et ce goût délicat qui leur donne du prix, même aux yeux de l'opulence. Ainsi ces fruits communs, que peu de jours après nous dédaignerons, nous sont agréables dans leur primeur. Nos présents auront encore quelque prix, si celui à qui nous les offrons n'en a jamais reçu de semblables, ou si nous n'en avons jamais donné de semblables à personne.

XIII. Dans le temps qu'Alexandre de Macédoine, vainqueur de l'Orient, élevait jusqu'au ciel ses pensées d'ambition, les Corinthiens lui envoyèrent une ambassade pour le féliciter et lui offrir le titre de citoyen de Corinthe. Ce singulier hommage le fit sourire. « Sache, reprit alors un des députés, que ce titre, Hercule et toi, vous l'avez seuls obtenu. » Flatté d'une marque d'honneur si peu prodiguée, Alexandre, s'empressa d'admettre les députés à sa table, et les combla de politesses, songeant moins à ceux qui lui donnaient ce titre, qu'au héros qui l'avait reçu avant lui. Et cet homme, amoureux de la gloire, dont il ne connaissait ni la nature, ni les bornes, marchant sur les traces d'Hercule et de Bacchus, sans s'arrêter là même où elles lui manquaient, détourna ses regards de ceux qui lui faisaient cette offre, pour ne voir que son rival de gloire, comme s'il fût déjà en possession du ciel qu'ambitionnait sa vanité, parce qu'on l'avait assimilé à Hercule. Et qu'avait-il de commun avec Hercule, ce jeune fou, dont une heureuse témérité fit tout le mérite ? Hercule ne conquit rien pour lui-même ; il parcourut l'univers, non pas en ambitieux, mais en libérateur. Eh ! qu'avait à conquérir l'ennemi des méchants, le vengeur des bons, le pacificateur de la terre et des mers ? Pour Alexandre, brigand dès son enfance, destructeur des nations, fléau de ses amis comme de ses ennemis, son plus grand bonheur fut d'être l'effroi du monde, oubliant que, si les plus nobles animaux sont redoutables, les plus vils ne sont pas moins à craindre par la malignité de leur

venin.

XIV. Revenons maintenant à notre sujet. Prodigué à tout le monde, un présent n'est agréable à personne. Nul ne se regarde comme l'hôte d'un aubergiste ou d'un cabaretier, ni comme le convive d'un homme qui tient table ouverte, et de qui l'on peut dire : Qu'a-t-il fait pour moi? ce qu'il a fait pour le premier venu, pour son ennemi, pour le dernier des hommes. M'a-t-il distingué personnellement? du tout : c'est sa manie qu'il a satisfaite. Voulez-vous donc de la reconnaissance? ne donnez rien de commun : on ne sait aucun gré d'un présent banal. Qu'on ne s'imagine point par là que je veux restreindre la bienfaisance et l'enchaîner dans d'étroites limites. Qu'elle se donne pleine et libre carrière, mais en marchant au but, et non en courant à l'aventure. On peut encore, tout en prodiguant ses bienfaits, persuader à chacun de ceux sur lesquels ils tombent, qu'on ne l'a point confondu dans la foule. Que chacun d'eux, grâce à quelque marque distinctive, puisse se flatter d'une faveur particulière, et se dire : J'ai reçu la même chose que les autres, mais sans l'avoir demandée ; ce qu'ils n'ont dû qu'à de longs services, il ne m'a fallu qu'un instant pour l'obtenir. Je ne suis pas le seul qui ait obtenu cette faveur, mais aucun ne l'a reçue en termes si obligeants et si gracieux. D'autres ne l'ont obtenue qu'après l'avoir demandée ; on ne m'a pas laissé le temps d'achever ma demande. Cet autre a reçu comme moi, mais il était en position de rendre, et sa vieillesse prodigue et sans postérité ouvrait tout vaste champ à l'espérance. On m'a donc plus donné, tout en me donnant la même chose, puisqu'on m'a donné sans espoir de retour. Comme une coquette, en partageant ses faveurs entre la foule de ses amants, a toujours l'art de laisser à chacun d'eux quelque marque d'amour particulière, celui qui veut rendre ses bienfaits aimables doit trouver le secret, en obligeant tout le monde, de flatter chacun d'une préférence personnelle. Loin de moi la pensée de vouloir entraver la bienfaisance : plus elle s'étend et se multiplie, plus elle devient honorable. Mais elle demande du discernement ; prodiguée sans choix et au hasard, elle ne provoque pas la reconnaissance. N'allez donc pas croire, qu'en vous donnant ces préceptes, j'aie l'intention de la circonscrire et de la renfermer dans des bornes plus étroites : ce serait bien mal comprendre mes leçons. Est-il une vertu pour laquelle nous ayons plus de respect, que nous encourageons davantage ? à qui sied-il mieux d'en parler, qu'à nous autres philosophes, qui voulons rendre sacrés les liens de la société humaine ?

XV. Quel est donc mon but ? Puisqu'il n'y a point de passion honnête, quelque louable qu'elle soit dans son principe, quand la modération n'en fait pas une vertu, je ne veux point que la bienfaisance devienne prodigue. Si l'on aime à recevoir un bienfait, si on le reçoit avec tout l'empressement de la

reconnaissance, c'est quand la raison le fait tomber sur qui le mérite, quand il n'est pas abandonné au hasard et à une précipitation irréfléchie, quand on peut s'en glorifier et s'en faire honneur. Est-ce un bienfait, lorsqu'on rougit d'en avouer l'auteur? Mais combien la reconnaissance est plus agréable, comme elle se grave plus profondément dans le coeur, et pour ne jamais s'effacer, quand elle se donne au bienfaiteur, plutôt qu'au bienfait lui-même ! « Il y a des gens, disait Crispus Passienus, dont j'aime mieux l'estime que les bienfaits ; il y en a d'autres dont j'aime mieux les bienfaits que l'estime par exemple, ajoutait-il, je préférerais l'estime d'Auguste, mais j'aimerais mieux les bienfaits de Claude. » Quant à moi, je pense que nous ne devons pas désirer les bienfaits de ceux dont nous dédaignons l'estime. Eh quoi ! fallait-il donc refuser les présents de Claude ? Non, sans doute ; mais on ne devait les recevoir que comme ceux de la Fortune, qui d'un instant à l'autre peut devenir notre ennemie. Pourquoi donc séparer deux choses si essentiellement liées entre elles ? Un bienfait cesse de l'être, lorsqu'on en ôte ce qui en fait le mérite, le discernement. L'or prodigué sans jugement et sans bienveillance, ne mérite pas plus le nom de bienfait qu'un trésor trouvé par hasard. Il y a de ces choses qu'on peut recevoir, mais qui n'obligent pas à la reconnaissance.

LIVRE II

I. Examinons maintenant, mon cher Liberalis, ce que j'ai négligé dans la première partie, comment il faut accorder un bienfait. Voici, pour y parvenir, la voie la plus facile et la plus courte, à mon avis : donnons comme nous voudrions qu'on nous donnât ; surtout donnons de bon coeur, promptement, sans hésiter. Quel charme peut avoir le bienfait que longtemps le bienfaiteur a retenu dans sa main, qu'il semble n'avoir lâché qu'avec peine, et comme en se faisant violence à lui-même. Si même il survenait quelque retard, ayons soin qu'on ne puisse en accuser notre irrésolution. L'hésitation est tout près du refus et n'a droit à aucune reconnaissance : car le premier mérite du bienfait consistant dans l'intention du bienfaiteur, celui dont la mauvaise volonté s'est trahie par ses tergiversations mêmes, n'a point donné ; seulement il a laissé prendre ce qu'il n'a point eu la force de retenir. Il est bien des gens qui ne sont généreux que par l'impuissance de refuser en face. Les bienfaits sont agréables surtout quand ils sont accompagnés de prévenance, et que, s'offrant d'eux-mêmes, ils ne sont retardés que par la discrétion de l'obligé. S'il est bien d'accéder aux demandes, il est mieux encore de les devancer. Je dis qu'il est mieux encore de prévenir les prières. En effet, l'homme de bien ne demandant jamais sans embarras dans le maintien, ni sans rougeur au front, lui épargner ce tourment, c'est multiplier le bienfait. Ce n'est point obtenir gratuitement, que de ne recevoir qu'après avoir demandé, parce que, comme le pensaient judicieusement nos pères, rien ne coûte si cher que, ce qu'on achète par des prières. Les hommes seraient plus avarés de voeux, s'ils devaient les faire en public, et les dieux eux-mêmes, dont la majesté ennoblit nos supplications, c'est à voix basse et dans le secret de nos coeurs que nous préférons les implorer.

II. Je vous demande : mot fâcheux qui nous pèse et qu'on ne prononce que le front baissé ; il faut l'épargner à notre ami, comme à tout homme que nous voulons nous attacher par nos bienfaits. On a beau se hâter, c'est obliger trop tard que de le faire après la demande. Il faut donc épier le désir de chacun, et, quand on l'a deviné, faire grâce du pénible embarras de demander. Le bienfait le plus doux, et dont le coeur conserve un long souvenir, est celui qui vient au-devant de l'obligé. S'il nous arrive d'être prévenus, hâtons-nous de couper la parole à celui qui nous sollicite, de peur de paraître sollicités ; à peine avertis, promettons sur-le-champ, et, par cet empressement, prouvons-lui que nous l'aurions obligé, même sans avoir été requis. Pour un malade, quelque nourriture donnée à propos, et, au besoin, une goutte d'eau peuvent tenir lieu de remède : ainsi le service le plus léger, le plus ordinaire, s'il vient promptement, s'il n'est point différé d'un instant, augmente de prix et l'emporte sur les services les plus

importants, quand la lenteur et l'hésitation les accompagnent. Obliger si prestement, c'est ne pas laisser en doute qu'on ne le fasse de bon coeur : aussi l'on prend plaisir à rendre service, et le visage exprime la joie du coeur.

III. Les bienfaits les plus signalés, certains hommes les gâtent par ce silence, cette lenteur à répondre qui tiennent de la morgue et de l'humeur ; ils promettent de l'air dont on refuse. Combien n'est-il pas mieux de joindre les bonnes paroles aux bons effets, et d'ajouter par des témoignages de politesse et de bienveillance un nouveau prix à ce que l'on donne ! Pour que l'obligé se corrige de sa lenteur à demander, on peut encore lui faire ce reproche amical : « Je vous en veux de ne pas m'avoir fait savoir plus tôt ce que vous désiriez de moi ; d'avoir mis trop de façons à me demander ; d'avoir employé un intermédiaire. Je me félicite de l'épreuve à laquelle vous avez mis mes sentiments pour vous à l'avenir, quelque chose que vous désiriez, demandez, je suis à votre service : je pardonne pour cette fois à votre mauvaise honte. » C'est ainsi que vous manifesterez des sentiments qui ajouteront encore du prix à vos bienfaits, quelque importants qu'ils puissent être. Alors se connaît la haute vertu, la touchante bonté du bienfaiteur, quand on se dit à soi-même en le quittant : « Ô le grand bien qui m'est advenu aujourd'hui ! j'aimerais mieux recevoir peu d'un tel homme que beaucoup de tout autre. Jamais ma reconnaissance ne pourra égaler la bonté de son coeur. »

IV. Mais la plupart rendent odieux leurs bienfaits par une telle rudesse de paroles, par un air si renfrogné, par des manières si hautaines, qu'on se repent de les avoir reçus. Ensuite, après les promesses, viennent des délais à n'en plus finir : or, rien n'est plus dur que de redemander ce qu'on a déjà obtenu. Les bienfaits doivent être payés comptant ; autrement, il est, auprès de certaines gens, plus difficile de les recevoir que de les obtenir. On est forcé de recourir à des intermédiaires, tant pour rappeler la promesse que pour la faire réaliser. Alors un bienfait s'use en passant par tant de mains ; l'on en sait d'autant moins de gré à celui qui l'a promis, que chaque intercesseur entre avec l'auteur du bienfait en partage de l'obligation. Si donc vous voulez qu'on vous sache pleinement gré de vos bienfaits, faites en sorte qu'ils arrivent à leur destination, entiers, sans déchet, et, comme on dit, sans retenue. Que personne ne les intercepte, ne les retienne en route : personne ne peut tirer quelque reconnaissance du bienfait que vous accordez, sans que ce soit autant de pris sur celle que vous méritez.

V. Rien n'est si pénible qu'une longue attente. On souffre moins de perdre ses espérances que de les voir languir. Mais tel est le travers de la plupart des protecteurs : ils diffèrent par vanité l'accomplissement de leurs promesses, pour ne pas diminuer la foule des solliciteurs. Semblables aux ministres dépositaires,

de la puissance royale, ils aiment à prolonger le spectacle de leur orgueilleuse importance ; ils ne font rien de suite ; ils font tout à deux fois : leurs outrages volent, et leurs bienfaits se traînent. Admettez donc comme plein de vérité ce mot d'un poète comique : « Quoi! ne voyez-vous pas que vous ôtez à la reconnaissance tout ce que vous ajoutez au délai? » De là ces paroles que le dépit arrache à l'homme de coeur : « Faites donc, si vous voulez faire. » Et encore : « Ah ! c'est trop attendre : j'aime mieux un prompt refus. » Lorsque ainsi l'ennui d'attendre a fait prendre le bienfait en haine, peut-on en être reconnaissant?

De même que le comble de la barbarie est de prolonger le supplice, et qu'il y a une sorte d'humanité à faire mourir vite, parce que la dernière douleur porte son terme avec soi, et que l'intervalle qui précède le supplice est ce qu'il a de plus cruel ; ainsi la reconnaissance d'un bienfait est d'autant plus grande, qu'il s'est moins fait attendre. Car, même des meilleures choses, l'attente n'est point exempte d'inquiétude ; et comme la plupart des bienfaits sont un remède à quelque mal, prolonger les souffrances, ou retarder la satisfaction d'un homme que l'on peut soulager sur-le-champ, c'est de sa propre main mutiler son bienfait. Toujours la bienveillance est empressée et qui oblige de bon coeur oblige promptement. Qui oblige tardivement, et en remettant d'un jour à l'autre, n'oblige qu'à contre-coeur. Il perd ainsi deux choses bien précieuses, le temps et la preuve de sa bienveillance ; vouloir tard, c'est ne pas vouloir.

VI. En toute affaire, mon cher Liberalis, le moins important n'est pas la manière dont on parle et dont on agit : on gagne beaucoup par la promptitude ; on ne perd pas moins par la lenteur. Tous les javelots sont armés d'un fer pointu ; mais quelle différence, s'ils sont lancés d'un bras vigoureux, ou s'ils s'échappent d'une main débile ! La même épée effleure ou perce d'outre en outre, suivant la tension du poignet qui la dirige : ainsi, quand on donne, la différence est dans la manière de donner.

Quelle douceur, quel prix n'acquiert pas un bienfait, si celui qui l'accorde épargne à l'obligé jusqu'aux remerciements ; si en donnant il semble oublier déjà qu'il a donné ! Car réprimander au moment même où l'on oblige, c'est une vraie folie : c'est mêler l'outrage au service que vous voulez rendre. Que l'aigreur donc ne gâte pas vos bienfaits ; éloignez-en toute amertume. Dans le cas même où vous auriez quelque réprimande à faire, choisissez un autre moment.

VII. Fabius Verrucosus comparait le bienfait durement accordé par un bourru, à un pain grossier que l'homme qui a faim est forcé d'accepter, mais qui n'en est pas moins amer à la bouche. L'empereur Tibère, que M. Élius Nepos, ancien préteur, avait sollicité de l'aider à payer ses dettes, se fit donner par celui-ci le nom de ses créanciers. Ce, n'était pas faire une libéralité, c'était convoquer

une assemblée de créanciers. Le mémoire lui ayant été remis, Tibère écrivit au bas l'ordre d'en payer le montant au débauché Élius. Grâce à cette réprimande injurieuse, Élius se vit à la fois affranchi de ses dettes et de la reconnaissance. Tibère le délivra de ses créanciers, et ne s'en fit point un obligé. Ce n'est pas qu'il n'eût son but : celui, je crois, de prévenir le renouvellement de pareilles demandes. C'était là peut-être un moyen efficace pour mettre, par la honte, un frein aux passions cupides ; mais l'homme qui ne songe qu'à obliger suit une tout autre voie.

VIII. Ne négligez aucun moyen d'embellir ce que vous donnez, afin de le faire mieux agréer. Agir comme Tibère, c'est, non pas obliger, mais déshonorer ; et, pour dire en passant ce que je pense à ce sujet, il me paraît même assez peu digne d'un empereur de donner pour flétrir. Encore Tibère ne put-il éviter par là les importunités, comme il l'avait cru. En effet, quelque temps après, il se trouva d'autres sénateurs qui sollicitèrent la même grâce : à tous il enjoignit de déclarer en plein sénat l'origine de leurs dettes ; et ce n'est qu'à cette condition qu'il leur donna la somme nécessaire. Mais ce n'est point là une libéralité, c'est une censure ; ce n'est point un secours, c'est une aumône de prince. Il n'y a pas de bienfait dans une largesse que je ne puis me rappeler sans rougir. J'ai été cité devant un juge ; pour obtenir, il m'a fallu plaider !

IX. Tous les maîtres de la sagesse enseignent qu'il est des bienfaits qu'on doit répandre publiquement, et d'autres en secret : publiquement, ceux qu'il est glorieux d'obtenir, comme les dons militaires, les honneurs et tout ce qui acquiert plus de prix par la renommée. Quant aux bienfaits qui ne contribuent ni à la considération ni à l'honneur de ceux qui les reçoivent, mais qui viennent au secours de la faiblesse, de l'indigence, ou qui préviennent le déshonneur, ils doivent être accordés en silence, et n'être connus que de ceux à qui ils sont utiles. Quelquefois même la supercherie est permise envers celui qu'on assiste, et les secours doivent lui arriver sans qu'il connaisse la main du bienfaiteur.

X. On raconte qu'Arcésilas avait un ami pauvre, et qui dissimulait sa pauvreté : cet homme tomba malade, et même alors il ne voulait pas avouer qu'il manquait des choses les plus nécessaires. Arcésilas jugea qu'il fallait l'assister en secret ; et, sans lui en rien dire, il glissa sous son oreiller un sac d'argent, afin que, en dépit de sa discrétion, son ami parût trouver ce dont il avait besoin, plutôt que le recevoir.

Quoi donc ! il ne connaîtra point la main qui l'a obligé ? C'est ce qu'il faut avant tout, puisque cette ignorance même fait partie du bienfait. Ensuite je prodiguerai beaucoup d'autres bienfaits, je multiplierai mes dons, pour faire connaître ainsi l'auteur du premier bienfait. Enfin, quand bien même il ne saurait jamais que je lui ai donné, je saurai toujours l'avoir fait. C'est peu, direz-vous.

Oui, sans doute, si vous voulez placer à intérêt ; mais si vous ne voulez que donner de la manière la plus utile à celui qui reçoit, vous donnerez, et votre propre témoignage vous suffira. Autrement ce qui vous plaît, ce n'est pas de faire le bien, c'est de paraître le faire. Je veux, dites-vous, que l'obligé le sache : vous ne cherchez donc qu'un débiteur ? Je veux de toute manière qu'il le sache : mais s'il lui est plus avantageux, plus honorable, plus agréable de l'ignorer, ne changerez-vous pas de méthode ? Non, je veux absolument qu'il le sache. Ainsi tu ne sauverais pas la vie à un homme dans les ténèbres ?

Je ne dis pas qu'on ne puisse dans l'occasion jouir de la reconnaissance de celui qu'on oblige ; mais s'il a en même temps besoin et honte de mon assistance ; si le service que je lui rends, à moins d'être enveloppé de mystère, est une humiliation, je n'irai point prendre acte de mes bienfaits. Pourquoi irais-je lui faire connaître que c'est de moi qu'il les tient, puisqu'un de nos premiers préceptes, un des plus indispensables, consiste à ne jamais reprocher, ni même rappeler un service ? Telle est la loi qui lie le bienfaiteur et l'obligé : l'un doit de suite oublier son bienfait, l'autre s'en souvenir toujours : c'est déchirer l'âme, c'est l'humilier, que de rappeler sans cesse vos services.

XI. On s'écrierait volontiers, comme cet homme qu'un ami de César avait sauvé de la proscription des triumvirs, et qui, fatigué de l'insolence de son bienfaiteur, s'écria : « Rends-moi à César. Jusques à quand, me diras-tu : « Je t'ai sauvé, je t'ai arraché à la mort ? » Oui, si c'est moi qui le premier m'en souviens, je te dois la vie ; si tu m'en fais une obligation, cette vie est une mort. Je ne te dois rien, si tu ne m'as sauvé que pour en faire parade. Jusques à quand me traîneras-tu comme à ta suite ? quand cesseras-tu de m'accabler du souvenir de ma misère ? Un triomphateur ne m'eût traîné qu'une seule fois. »

Il ne faut pas parler du bien que l'on a fait : rappeler un service, c'est le redemander. N'insistons jamais là-dessus ; n'en rappelons jamais la mémoire, à moins que, par un nouveau bienfait, nous ne fassions ressouvenir du premier. Il ne faut pas même raconter à d'autres nos services ; qui donne doit se taire : c'est à celui qui reçoit à parler. Sans quoi, on pourrait vous appliquer ce qu'on disait d'un homme qui prônait partout son bienfait : « Nierez-vous qu'on vous l'a rendu ? — Quand donc ? répondit cet homme. — Souvent et en maints endroits ; autant de fois et partout où vous l'avez publié. »

Qu'avez-vous besoin de parler, et de vous charger de la tâche d'un autre ? Il est quelqu'un qui s'en acquittera plus honorablement que vous ; et, quand il parlera, vous serez loué même de votre silence. Vous me jugez donc ingrat, de vous imaginer qu'en vous taisant votre bienfait ne sera pas connu ? Vous devez si bien vous abstenir de le publier, que si l'on venait à en parler devant vous, vous auriez à répondre : « Il mériterait qu'on fit encore plus pour lui ; mais

malheureusement, jusqu'ici, je lui ai voulu plus de bien que je n'ai pu lui en faire. » Et un tel propos, il ne faudrait pas le tenir avec une arrière-pensée, ni de l'air d'un homme qui repousse d'une main ce qu'il veut retenir de l'autre. Un bienfait doit en outre être suivi de toutes sortes de bons procédés. Le laboureur aura semé en pure perte, s'il borne là ses travaux. Que de soins ne faut-il pas pour conduire ses semis jusqu'à la moisson! Point de germe qui donne des fruits, s'il n'est, depuis le premier jusqu'au dernier moment, l'objet d'une culture régulière et suivie : de même pour les bienfaits. En est-il de plus grands que ceux que les enfants tiennent de leurs pères? cependant ils seraient sans résultat, s'ils se bornaient à l'enfance, et si, par la continuité de ses soins, l'amour paternel ne conservait son ouvrage. Il en est de même des autres services ; ils sont perdus, si on ne les soutient : c'est peu de les avoir rendus, il faut les entretenir. Voulez-vous exciter la reconnaissance de ceux que vous obligez, ne vous contentez pas de leur faire du bien, aimez-les. Surtout, comme je l'ai dit, ménageons leurs oreilles : rappeler ses services, c'est se rendre ennuyeux ; les reprocher, c'est se faire détester. Il n'est rien, en faisant le bien, qu'on doive plus éviter que l'orgueil. À quoi bon ce visage arrogant et ces propos altiers ? la chose même vous élève assez. Dépouillons toute vaine jactance : laissons parler les faits, et taisons-nous. Un bienfait accompagné d'orgueil n'est pas seulement désagréable il est odieux.

XII. C. César donna la vie à Pompeius Pennus, si c'est donner que de ne pas ôter : puis, Pennus acquitté, rendant grâces à l'empereur, celui-ci lui présenta son pied gauche à baiser. Ceux qui, pour excuser Caligula, prétendent qu'il n'agit point par insolence, disent que, portant un brodequin doré, ou même d'or, brodé de perles, il avait voulu le montrer. À la bonne heure. Qu'y avait-il d'injurieux pour un consulaire, à baiser de l'or et des perles? et d'ailleurs quelle partie Pennus aurait-il pu choisir dans le corps de l'empereur, où le baiser fût moins impur ? Ce Caius, né pour substituer aux mœurs d'un état libre la servitude asiatique, pensa que c'était trop peu qu'un vieillard, un sénateur, ayant passé par les premières dignités de l'empire, se prosternât devant lui en présence des principaux citoyens, dans la vile attitude d'un suppliant, comme un vaincu devant un ennemi vainqueur ; il trouva le secret de faire descendre plus bas que ses genoux la liberté romaine.

N'est-ce pas là fouler aux pieds la république? et même dira-t-on (car cette circonstance n'est pas indifférente), la fouler du pied gauche ? Son insolence n'aurait pas été assez hideuse, assez effrénée, s'il se fût borné à juger en brodequins un consulaire plaidant pour sa vie, et s'il n'eût sur la face d'un sénateur appuyé les clous de sa chaussure.

XIII. Ô insolence d'une haute fortune ! Ô stupide démente ! Qu'il est doux

de ne rien recevoir de toi ! comme tout bienfait de ta part se change en outrage ! Quel charme tu trouves dans tous les excès ! et combien toutes ces façons te donnent mauvaise grâce ! plus tu veux t'exhausser, plus ta taille paraît petite ; et tu nous fais bien voir que tu ne connais pas ces biens dont tu parais si gonflé. Tout ce que tu donnes, tu le gâtes. Mais je veux te demander ce qui te fait porter la tête si haut et changer de physionomie et de maintien, au point qu'on dirait que tu as un masque plutôt qu'un visage ? Ils sont doux, les bienfaits qui se présentent sous les dehors de la bienveillance, de l'aménité, de la sérénité, et quand celui qui les répand ne s'élève pas au-dessus de moi de toute sa hauteur, mais se montre toujours affable, qu'il descend à mon niveau, qu'il dépouille ses dons de tout faste, qu'il épie le moment favorable, et paraît avoir attendu, pour m'obliger, l'occasion plutôt que l'urgence de mes besoins. En un mot, afin d'engager ces importants à ne pas perdre leurs bienfaits par trop d'arrogance, prouvons-leur que tout le fracas qui accompagne leurs dons n'en augmente pas plus la valeur, qu'il ne les fait paraître eux-mêmes, plus grands ; l'orgueil n'est qu'une fausse grandeur, et fait haïr même ce qui est aimable.

XIV. Il est des choses nuisibles à ceux qui les obtiennent : ici ce n'est pas le don, mais le refus, qui est un bienfait. Nous pèserons donc l'intérêt plutôt que la volonté des demandeurs : car on désire souvent des choses préjudiciables, et l'on ne discerne pas combien elles sont nuisibles, tant que la passion offusque le jugement ; mais lorsque le désir s'est apaisé, lorsque l'emportement d'une âme ardente et indocile s'est enfin calmé, on déteste les pernicioeux auteurs de ces funestes présents. Comme nous refusons l'eau froide aux malades, le poignard aux affligés qui ont pris en haine leur propre vie, et aux amants tout ce que leur désespoir pourrait tourner contre eux-mêmes ; ainsi les choses nuisibles, quoiqu'on nous les demande avec instance, avec humilité, quelquefois même en implorant notre pitié, nous persisterons à ne pas les accorder. Il faut considérer également le commencement et la fin de nos bienfaits, et donner ce qu'on sera heureux non seulement de recevoir, mais encore d'avoir reçu.

Bien des gens disent : « Je sais que cela ne lui sera pas profitable ; mais que faire ? il insiste ; je ne puis résister à ses prières : c'est son affaire ; c'est à lui, et non à moi, qu'il devra s'en prendre. » Vous êtes dans l'erreur : il se plaindra de vous, et même à juste titre, lorsqu'il aura recouvré son bon sens, lorsque la fièvre qui agitait son âme se sera calmée. Comment ne haïrait-il pas celui qui a facilité sa ruine ou son péril ? Se rendre à des vœux funestes à ceux qui les forment, c'est une bonté cruelle. De même que c'est une fort belle action de sauver un homme malgré lui, et quoiqu'il ne veuille pas être sauvé ; de même, accorder une faveur funeste, c'est de la haine flatteuse et affable. Que nos bienfaits deviennent de plus en plus chers par l'usage, et ne tournent jamais à mal. Je ne

donnerai pas de l'argent à un homme qui veut, à ma connaissance, en faire le prix de l'adultère, afin de ne point partager avec lui la honte du fait ou de l'intention. Si j'en ai le pouvoir, je le dissuaderai de ce crime ; sinon, je ne l'y aiderai point. Soit que la colère l'emporte hors du droit chemin, soit qu'une fougue ambitieuse l'éloigne de la prudence, je ne lui donnerai pas sujet de dire quelque jour de moi : Son amitié m'a perdu. Il n'existe souvent aucune différence entre les dons de nos amis et les vœux de nos ennemis. Le mal que ceux-ci nous désirent, les autres, par une indulgence mal placée, nous y jettent, nous y préparent. Et quoi de plus honteux que de ne mettre, ce qui arrive trop souvent, aucune différence entre la haine et le bienfait ?

XV. Ne donnons jamais rien aux dépens de notre honneur. La première loi de l'amitié, c'est l'égalité entre amis : il faut donc consulter l'intérêt de chacun. J'assisterai cet homme dans l'indigence, mais sans m'y plonger moi-même ; je lui sauverai la vie, mais sans exposer la mienne, à moins que ce sacrifice ne soit la rançon d'un grand homme ou le prix d'un noble dévouement. En un mot, je ne donnerai jamais ce que j'aurais honte d'exiger. Je n'exagérerai point un service médiocre, mais je souffrirai qu'on estime mes bienfaits au dessous de leur valeur : car, si mettre en ligne de compte le bien que l'on a fait, c'est en perdre tout le mérite, de même, en faisant montre de ce que l'on donne, ce n'est pas le faire valoir, c'est le reprocher. On doit aussi consulter ses moyens et ses forces, afin de ne faire ni plus ni moins qu'on ne peut. Il faut, en outre, apprécier la personne à qui l'on donne : il est des bienfaits trop minces pour venir d'un homme considérable ; d'autres sont trop considérables pour la personne à qui on les offre. Il faut donc mettre en parallèle ceux qui donnent et ceux qui reçoivent, les peser avec le bienfait dans une juste balance, et voir si le présent est trop lourd ou trop léger pour celui qui donne, et si celui à qui vous le faites serait homme à le dédaigner ou à le refuser.

XVI. Alexandre, cet insensé qui n'avait jamais que des pensées gigantesques, faisait présent d'une ville à quelqu'un.

Celui-ci, sachant s'apprécier, et voulant éviter l'odieux d'un pareil don, allégua qu'il ne convenait point à sa fortune. « Je ne cherche pas, répondit Alexandre, ce qu'il te convient de recevoir, mais ce qu'il me convient de donner. » Le mot paraît sublime et royal ; je n'y vois qu'une grande sottise. Il n'y a pas, en effet, de convenance absolue entre tel homme et tel présent ; il faut considérer la chose, la personne, le temps, la cause, le lieu et les autres circonstances, pour déterminer la nature de l'action.

Monstre gonflé d'orgueil ! s'il ne lui convient pas de recevoir ce don, il ne te convient pas de le faire. On doit proportionner les dignités aux personnes, et, la vertu consistant toujours dans la modération, l'excès n'est pas moins blâmable

que le défaut. Je veux que ton pouvoir s'étende jusque-là ; la fortune t'avait porté assez haut, pour que tes présents fussent des villes ; mais qu'il eût été plus grand et plus noble de ne pas prendre ces villes que de les distribuer en forme de cadeau ! Et cependant il peut se trouver quelqu'un de trop petit, pour qu'on lui jette dans les bras une cité.

XVII. Un cynique demanda un talent à Antigone : « C'est plus que ne doit demander un cynique, » répondit le prince. Ainsi refusé, l'autre demanda un denier : « C'est trop peu pour un roi. » Honteuse subtilité ! c'était un subterfuge, afin de ne rien accorder : pour le denier, Antigone n'envisagea que la grandeur royale ; pour le talent, que la bassesse du cynique ; tandis qu'il pouvait à la fois accorder le denier au cynique, et donner le talent comme roi. En admettant qu'il y eût des présents trop considérables pour un cynique, il n'est donc si petit que la bienveillance d'un roi ne puisse honorablement accorder. Si vous voulez savoir mon avis, j'approuve le refus d'Antigone : car c'est une chose intolérable que de demander de l'argent, alors qu'on le méprise. Vous avez crié : haine aux richesses ! telle a été votre profession de foi. Vous avez adopté ce rôle, il faut vous en acquitter. Quelle injustice, de vouloir acquérir des richesses en faisant gloire de la pauvreté ! Il ne faut donc pas moins songer à ce qu'on se doit à soi-même, qu'à celui qu'on va obliger. Je veux user ici d'une comparaison familière à Chrysippe, notre maître ; elle est tirée du jeu de paume. Si la balle tombe, ce ne peut être que par la faute de celui qui la jette ou de celui qui la reçoit. Elle conserve sa direction, tant que, renvoyée d'un joueur à l'autre, elle est lancée et reçue avec une adresse égale ; mais il faut qu'un bon joueur proportionne son coup à la taille plus ou moins élevée de son adversaire. Il en est de même pour les bienfaits : s'ils ne sont pas proportionnés à la personne qui donne et à celle qui reçoit, n'espérez pas les voir convenablement sortir des mains de l'une pour arriver dans celles de l'autre. Si nous avons affaire à un joueur habile et exercé, nous lancerons la balle avec assurance, car elle trouvera toujours, de quelque part qu'elle lui parvienne, une main prompte et adroite pour la renvoyer. Si c'est à un joueur maladroit, nous ne la lancerons plus avec la même raideur, mais en amortissant nos coups ; et la balle, moins rapide, viendra mollement chercher une main novice. On doit en agir de même pour les bienfaits. Il est des gens à qui il faut donner des leçons ; et s'ils font des efforts, s'ils montrent de la confiance et de la bonne volonté, ne leur en demandons pas davantage. Mais le plus souvent nous ne faisons que des ingrats, et nous les encourageons à l'aise, comme s'il n'y avait de bienfaits signalés que ceux qu'on n'a pu reconnaître. En cela, nous ressemblons à ces joueurs malins qui cherchent à faire rire de leur adversaire, au détriment du jeu, qui ne peut se prolonger que par le bon accord.

Il est des gens d'un si mauvais naturel, qu'ils aiment mieux perdre le fruit de

leurs bienfaits, que de paraître en être payés : gens orgueilleux et exigeants ! Combien n'est-il pas plus juste et plus humain de laisser son rôle à l'obligé, et de l'encourager pour aider la reconnaissance, d'interpréter tout avec bienveillance, d'accueillir ses remerciements comme le paiement de la dette, et de donner à celui qu'on a lié par ses dons la facilité de se dégager ! On accorde peu d'estime au prêteur à usure, soit qu'il exige sa dette avec dureté, soit que, pour en retarder le paiement, il fasse naître des difficultés et des délais : de même, il n'est pas moins essentiel d'accepter le retour de ses bienfaits, que de ne pas l'exiger. L'homme bienfaisant donne facilement et n'exige rien ; il est charmé quand on s'acquitte : après avoir oublié de bonne foi ce qu'il avait donné, il en reçoit le paiement comme un bienfait.

XVIII. Quelques-uns non seulement donnent, mais reçoivent avec orgueil ; c'est un travers qu'il faut éviter. Me voici arrivé à la seconde partie de mon sujet, et je vais exposer la manière dont il faut se conduire en recevant des bienfaits. Tout devoir réciproque exige autant d'une part que de l'autre. Après avoir examiné ce que doit être un père, il nous reste à déterminer avec non moins de soin ce que doit être un fils. Le mari a des devoirs, l'épouse n'en a pas de moindres. Toutes ces relations rendent en proportion de ce qu'elles imposent, et veulent une règle commune, laquelle, dit Hécaton, est difficile, car l'honnête et tout ce qui en approche est sur un sommet escarpé.

Faire le bien ne suffit pas, si l'on ne prend pour règle la raison : c'est elle qui doit nous guider durant tout notre chemin ; nos actions, les plus petites comme les plus grandes, doivent être régies par ses conseils : selon qu'elle avise, donnons. Or, la raison nous dira tout d'abord qu'il ne faut pas recevoir de tout le monde. De qui recevrons-nous donc ? En deux mots je vais vous répondre : De ceux à qui nous voudrions avoir donné. Et ne croyez pas qu'il faille apporter moins de scrupule dans le choix du bienfaiteur que dans celui de l'obligé : car, n'en résultât-il aucun autre inconvénient (et il en résulte bien d'autres), c'est un tourment très pénible que d'être redevable envers une personne dont on ne voudrait pas être l'obligé. Au contraire, il est très doux d'avoir reçu un bienfait de celui que vous aimeriez même après une offense, quand, sous d'autres rapports, il a su vous rendre son amitié douce et légitime ; mais, pour un homme honnête et réservé, c'est le comble du malheur, d'être contraint d'aimer celui qu'il ne prend pas plaisir à aimer.

Est-il besoin de répéter encore que je ne parle point des sages qui veulent tout ce qu'ils doivent, qui sont maîtres de leur âme, qui s'imposent à leur gré des lois et savent les observer ? non, je parle toujours des hommes imparfaits, qui aiment la vertu, mais dont souvent les passions n'obéissent qu'en résistant.

Il faut donc choisir celui dont on recevra un bienfait, et choisir même plus

soigneusement un bienfaiteur qu'un créancier. Car à celui-ci je rendrai la somme que j'aurai reçue, et, le remboursement fait, je serai quitte et libéré. Mais à l'autre il faut davantage, et, quoique j'aie acquitté la dette de la reconnaissance, l'obligation n'est pas détruite. Après avoir rendu, je dois encore ; il faut recommencer. La raison m'avertit de ne point accorder mon amitié à celui qui en est indigne : or, les bienfaits établissent des droits sacrés, d'où l'amitié prend naissance. « Mais, dira-t-on, je ne suis pas toujours libre de dire : Je n'accepte point ; il faut quelquefois recevoir un bienfait malgré soi. Un tyran cruel, irritable, me fait un présent : si je le dédaigne, il s'offense ; n'accepterai-je pas ? Mettez sur la même ligne le brigand, le pirate, et le roi qui porte un cœur de brigand et de pirate. Que faire ? je le trouve indigne de m'obliger ».

Lorsque je vous dis de choisir votre bienfaiteur, j'excepte la force majeure et la crainte : en leur présence, plus de choix possible. Si vous êtes en liberté, si vous avez la faculté de dire oui ou non, pesez en vous-même les circonstances. Si la nécessité vous ôte le choix, persuadez-vous bien que vous ne recevez pas, mais que vous obéissez : nul ne doit de reconnaissance pour un don qu'il n'a pas été libre de refuser. Voulez-vous savoir si j'accepte ? permettez-moi le refus. Cependant il vous a donné la vie ; peu importe le don, si la volonté de l'un n'est pas aussi libre que celle de l'autre. De ce que vous m'avez sauvé, il ne s'ensuit pas que vous soyez mon sauveur. Le poison quelquefois a guéri un malade : on ne compte pas, pour cela, le poison parmi les remèdes salutaires. Certaines choses servent, et n'obligent pas.

XIX. Un homme, en voulant tuer un tyran, lui perça un abcès : le tyran dut-il remercier celui qui, en voulant lui nuire, accomplit une opération salutaire qui avait effrayé l'art des médecins ? Vous voyez donc que l'action en elle-même n'a aucune importance, et que je ne puis pas regarder comme un bienfaiteur celui qui m'a fait du bien en me voulant du mal : le bienfait vient du hasard ; le mal vient de l'homme.

Nous avons vu dans l'amphithéâtre un lion reconnaître son ancien maître parmi les bestiaires, et le protéger contre la fureur des autres bêtes. Appellerons-nous bienfait cette assistance d'un animal féroce ? Non sans doute, parce que ce lion n'a pu avoir ni la volonté ni l'intelligence du bienfait. À la place de la bête féroce, mettez le tyran : tous deux ont donné la vie ; ni l'un ni l'autre n'ont fait le bien, parce qu'il n'y a point de bienfait quand on est forcé de recevoir, et quand on est dans la nécessité de devoir à qui l'on ne veut point. Commencez par me rendre mon libre arbitre ; ensuite viendra le bienfait.

XX. On doute que M. Brutus dût recevoir la vie des mains de Jules César, qu'il jugeait digne de mort. Quant à ses motifs pour tuer le dictateur, nous en parlerons une autre fois. Brutus, qui d'ailleurs fut un grand homme, me semble

avoir commis une erreur palpable, et tenu une conduite peu conforme aux principes du stoïcisme, soit en redoutant le nom de roi, lorsque le meilleur des gouvernements est celui d'un roi juste ; soit en croyant au retour de la liberté, lorsque de si grands avantages étaient attachés à l'empire et à la servitude ; soit en s'imaginant que l'État pouvait recouvrer son ancienne constitution, après avoir perdu ses anciennes mœurs, et en espérant voir l'égalité des droits et les lois respectées là où il avait vu tant de milliers d'hommes combattre, non pour la liberté, mais pour le choix d'un maître. Et comment put-il oublier la nature de l'homme et l'état de son pays, au point de croire qu'après la mort d'un tyran, il en manquerait un autre qui voudrait la même chose, quand il s'était trouvé un Tarquin après tant de rois tués par le fer et par la foudre? Mais il dut recevoir la vie, et cependant ne pas honorer comme un père l'homme qui, par la violence, avait acquis le pouvoir de conférer ce bienfait. Car ce n'était pas le sauver, que de ne pas le tuer. Il ne lui accorda pas un bienfait, mais il l'affranchit de la mort.

XXI. On peut, avec plus de raison, examiner ce point : que doit faire un prisonnier de guerre qui se voit offrir sa rançon par un homme qui a prostitué son corps et souillé sa bouche par d'infâmes débauches ? Me laisserai-je sauver par un être si impur? et quand il m'aura rendu à la liberté, quelle reconnaissance pourrai-je lui témoigner? Vivrai-je avec un impudique? ne vivrai-je pas avec mon libérateur? Je vais, à cet égard, exposer mon opinion. Je puis d'un tel homme recevoir un argent auquel est attaché le salut de mon existence ; mais je le recevrai comme un prêt, et non comme un bienfait. Je lui rendrai son argent, et même, si l'occasion se présente de le tirer d'un péril, je le sauverai ; mais de l'amitié, qui suppose la conformité de sentiments, je me garderai bien de lui en accorder ; je ne le regarderai point comme un libérateur, mais comme un usurier à qui je dois rendre ce que j'ai reçu. Il est tel homme digne d'être mon bienfaiteur, mais qui va se nuire pour m'obliger. Je ne dois point recevoir de lui, par la raison même que je le vois prêt à risquer pour moi sa fortune et sa vie. Il veut me défendre dans un procès capital ; mais la protection qu'il m'accorde lui attirera l'inimitié du prince. C'est moi qui serais son ennemi, si, lorsqu'il veut s'exposer au péril pour moi, je ne préférerais, ce qui est plus simple, y être exposé sans lui.

Ridicule et frivole est l'exemple qu'Hécaton cite à ce propos : Arcésilas refusa l'argent que lui offrait un fils de famille, de peur d'offenser un père avare. Qu'y a-t-il donc là de si louable? il ne voulut pas être recéleur d'un vol ? il ne voulut point accepter ce qu'il aurait fallu restituer? Belle modération, de ne pas accepter le bien d'autrui!

S'il nous faut un exemple d'un généreux désintéressement, citons celui de Julius Grécinus, que Caligula fit mourir, uniquement parce qu'il avait plus de

vertu qu'il ne peut convenir à un tyran. Grécinus rassemblait l'argent que ses amis lui offraient à l'envi pour la célébration des jeux ; mais il refusa d'accepter une grosse somme que lui envoyait Fabius Persicus. Ses amis, considérant plus le don que le donnant, lui reprochaient ce refus : « Comment, leur dit-il, vous voulez que je reçoive un bienfait d'un homme de qui je ne voudrais pas accepter une santé à table ! » Et comme le consulaire Rebilus, homme non moins taré, lui offrait une somme encore plus considérable, et le pressait de l'accepter : « Excusez-moi, lui dit Julius Grécinus, j'ai déjà refusé Persicus. » Serait-on plus scrupuleux dans le choix d'un sénateur, que Grécinus dans le choix d'un bienfaiteur.

XXII. Quand nous avons jugé convenable de recevoir, recevons gaiement ; montrons notre satisfaction ; qu'elle soit évidente aux yeux de notre bienfaiteur, pour qu'il commence dès lors à recueillir le fruit de son bienfait. Car c'est un bonheur, de voir son ami heureux ; c'en est un plus grand encore, lorsqu'on en est la cause. Que notre reconnaissance éclate avec effusion, non seulement en sa présence, mais en tous lieux. Celui qui a reçu de bonne grâce un bienfait a déjà fait son premier paiement.

XXIII. Il est des hommes qui ne veulent être obligés qu'en secret : ils évitent tout témoin, tout confident des obligations qu'ils contractent : défiez-vous de leurs intentions. Si le bienfaiteur ne doit divulguer ses bienfaits qu'autant qu'il plaît à l'obligé, celui-ci doit les proclamer à la face de tous. Avez-vous honte de devoir ? n'acceptez point. D'autres n'expriment leur reconnaissance que furtivement, dans un coin, à l'oreille. Ce n'est point là de la modestie, c'est une manière de renier le bienfait. On est ingrat, quand on cherche l'absence de témoins pour rendre grâces. Il est des gens qui, dans les engagements qu'ils contractent, ne veulent ni énonciation des noms, ni entremetteurs, ni témoins, ni contrat : voilà précisément la conduite de ceux qui prennent toutes les précautions possibles pour envelopper de mystère les services qui leur sont rendus. Ils craignent de leur donner de l'éclat, afin de paraître devoir leur fortune à leur propre mérite, plutôt qu'à l'assistance d'autrui. Ils sont peu assidus à rendre leurs devoirs à ceux auxquels ils doivent la vie ou leur avancement ; et, afin de n'être pas pris pour des clients, ils se résignent à l'inconvénient plus grave de passer pour ingrats.

XXIV. D'autres disent beaucoup de mal de ceux qui leur ont fait le plus de bien. Il est moins dangereux d'offenser certains hommes, que de les obliger : ils cherchent, par la haine, à prouver qu'ils ne doivent rien. Or, rien n'est plus essentiel, que de conserver le souvenir des bienfaits, et de le renouveler en son esprit ; car on ne saurait être reconnaissant, si l'on ne se souvient pas, et le souvenir est déjà de la reconnaissance. En recevant, il ne faut pas faire le

difficile ; il ne faut pas non plus se montrer humble et rampant. Si l'on reçoit sans empressement, tout bienfait, dans sa nouveauté, étant nécessairement agréable, que fera-t-on quand la jouissance qu'il procure d'abord sera émoussée? Celui-ci accepte dédaigneusement, et comme s'il disait : « Je n'ai pas besoin ; mais, puisque vous le voulez absolument, je me rends à vos désirs. » Cet autre reçoit avec si peu d'attention, qu'on doute qu'il se soit aperçu du service ; un troisième desserre à peine les dents, et se montre ainsi plus ingrat que s'il ne disait rien. Il faut parler ; il faut proportionner nos remerciements au bienfait, et ajouter : « Vous avez obligé plus de gens que vous ne pensez. » Car il n'est personne qui n'aime à voir s'étendre le résultat d'un service rendu. « Vous ne savez pas tout ce que vous avez fait pour moi ; mais je ne dois pas vous le laisser ignorer, c'est plus que vous ne croyez. » On est reconnaissant, lorsqu'on exagère l'obligation qu'on peut avoir : « Je ne pourrai jamais m'acquitter envers vous ; mais je ne cesserai de déclarer partout que je ne puis m'acquitter. »

XXV. Furnius ne gagna jamais tant le coeur d'Auguste, et ne le rendit par la suite facile à ses demandes, que par ces paroles, quand il obtint la grâce de son père qui avait suivi le parti d'Antoine : « César, je n'ai qu'un seul tort à vous reprocher ; vous m'avez condamné à vivre et à mourir ingrat. » En effet, quoi de plus digne d'un coeur reconnaissant, que de ne pas être satisfait de sa reconnaissance, et que de croire impossible d'égaler jamais un bienfait ? Faisons en sorte, par de telles paroles ou d'autres semblables, que notre gratitude ne reste point cachée, mais qu'elle se montre et qu'elle éclate au grand jour. Et même, à défaut de paroles ; quand nous sommes affectés comme nous devons l'être, que nos sentiments se peignent sur notre visage. Celui qui doit être reconnaissant, dès l'instant même qu'il reçoit le bienfait, songe à s'acquitter. Il ressemble, d'après Chrysippe, à un concurrent disposé à disputer le prix de la course ; renfermé dans la barrière, mais tout prêt à partir, il n'attend que le signal pour s'élancer. Il lui faut une grande agilité, de grands efforts, pour atteindre celui qui l'a devancé.

XXVI. Voyons maintenant ce qui fait surtout les ingrats. C'est la trop bonne opinion qu'on a de soi, et ce vice inné dans l'homme, qui consiste dans l'admiration de nous-mêmes et de tout ce qui tient à nous ; c'est la convoitise, c'est l'envie. Commençons par le premier point. Chacun se juge avec une indulgente partialité : ainsi l'on croit avoir tout mérité ; on reçoit un bienfait comme une dette ; on ne se croit jamais apprécié à sa juste valeur. « Il m'a donné cela ; mais après combien de temps! après combien de peines ! que j'aurais obtenu bien plus, si je m'étais attaché à tel ou tel autre, ou si je m'étais fait valoir! je ne m'y attendais pas. On m'a confondu dans la foule : on m'a donc jugé digne de si peu de chose ! Il aurait été plus poli de m'oublier entièrement ».

XXVII. L'augure Cn. Lentulus, l'homme le plus riche que l'on eût connu, avant que des affranchis le fissent passer pour pauvre, vit dans ses coffres jusqu'à quatre cent millions de sesterces. (Il vit, c'est le mot propre ; car il se contenta de les voir.) Esprit mince, coeur rétréci, malgré son excessive avarice, il lâchait plutôt un écu qu'une parole, tant il était pauvre de langage ! Il devait toute sa fortune au divin Auguste, à qui il n'avait apporté qu'une pauvreté surchargée du poids d'un grand nom ; et pourtant, devenu le premier de Rome en crédit et en richesses, souvent il osait se plaindre d'Auguste, disant qu'il l'avait enlevé à ses études. « Tout ce que j'ai pu obtenir, disait-il, ne m'a pas dédommagé de ce que j'ai perdu en renonçant à l'éloquence. » Et cependant c'était une obligation de plus qu'il avait à Auguste, de l'avoir préservé du ridicule et d'un travail en pure perte.

La cupidité est incompatible avec la reconnaissance ; jamais à un espoir insatiable les dons ne peuvent suffire. Plus on obtient, plus on désire ; et l'avarice n'est jamais plus ardente, qu'assise sur des monceaux d'or : c'est comme une flamme qui a d'autant plus de force, qu'elle s'élance d'un plus vaste embrasement.

De même l'ambition ne permet pas de se reposer dans un degré d'honneurs dont, en d'autres temps, le désir eût été une folie. Personne ne se dit content du tribunat ; on se plaint, si l'on n'arrive à la préture ; et la préture n'est comptée pour rien, si elle n'est suivie du consulat ; enfin le consulat ne comble pas les vœux, s'il n'est déféré qu'une fois. L'ambition s'élance toujours en avant ; elle est insensible aux avantages acquis, parce qu'elle regarde toujours, non le point de départ, mais le but où elle tend.

XXVIII. Mais les maux qu'elle nous cause le cèdent aux tourments de l'envie, dont la voix importune ne cesse de nous troubler par ses comparaisons. Il a fait cela pour moi ; mais il a donné plus à celui-ci, et plus tôt à celui-là. Enfin l'envie ne plaide la cause de personne, et, à l'exclusion de tout le monde, elle n'a de bon vouloir que pour elle-même. N'est-il pas plus modeste et plus prudent de relever le bienfait qu'on a reçu, et de reconnaître que nul n'est autant estimé par les autres que par soi ? J'aurais dû recevoir davantage ; mais il n'était pas aisé pour lui de donner plus ; sa libéralité devait s'étendre sur plusieurs. C'est un commencement ; soyons satisfaits, et par notre gratitude excitons sa bienveillance. Il a fait peu, il fera plus souvent ; il a préféré un tel à moi, il m'a préféré à bien d'autres. Cet homme ne m'égale ni pour le mérite, ni pour les services rendus ; soit ; mais il a trouvé le secret de plaire. En me plaignant, je ne me montrerai pas digne de plus grands bienfaits ; mais peu digne de ceux que j'ai reçus. On a donné davantage à ces hommes décriés ; qu'importe ? la Fortune a-t-elle des yeux ? Tous les jours nous nous plaignons du bonheur des méchants ;

souvent la grêle, passant à côté du champ d'un scélérat, écrase la moisson des hommes les plus vertueux. Chacun subit sa destinée en amitié comme dans tout le reste. Nul service n'est si complet, que la malice ne puisse y trouver à redire ; si petit, qu'une interprétation bienveillante ne puisse le relever. Nous aurons toujours des sujets de plainte, si nous regardons les bienfaits du mauvais côté.

XXIX. Voyez avec quelle injustice sont appréciés les présents des dieux, quelquefois même par ceux qui font profession de sagesse. Ils se plaignent de ce que l'homme n'a pas la grosseur de l'éléphant, l'agilité du cerf, la légèreté de l'oiseau, la force redoutable des taureaux ; de ce que la peau des buffles est plus épaisse que la nôtre, le poil du daim plus beau, celui de l'ours plus fourré, celui du castor plus fin ; de ce que les chiens nous surpassent par la subtilité de leur odorat, les aigles par leur vue perçante, les corbeaux par leur longévité, une foule d'animaux par leur aptitude à nager. Et quoique certaines qualités soient incompatibles dans le même individu, telles que la vitesse et la force, ils font un crime à la nature de n'avoir pas réuni dans l'homme des avantages qui s'excluent réciproquement.

Ils accusent les dieux de négligence envers le genre humain, pour ne lui avoir pas donné une santé inaltérable, une force invincible, et la science de l'avenir. Peu s'en faut même que, dans leur sacrilège impudence, ils ne maudissent la nature, parce que nous sommes inférieurs aux dieux, et que nous ne marchons pas leurs égaux. Combien ne vaut-il pas mieux revenir à la contemplation de tant de bienfaits signalés, et leur rendre grâces de nous avoir, dans ce magnifique domicile du monde, cédé la seconde place avec l'empire sur les choses terrestres!

Peut-on ainsi nous comparer à ces animaux qui sont placés sous notre dépendance? Tout ce qui nous a été refusé, nous ne pouvions l'avoir. Or, qui que tu sois, injuste appréciateur de la condition de l'homme, songe à tout ce que nous avons reçu du père des hommes. Combien d'animaux plus forts que nous nous soumettons à notre joug, et combien de plus agiles nous savons atteindre! songe enfin qu'il n'est rien de mortel qui ne soit placé sous la puissance de l'homme. Combien de qualités précieuses n'a-t-il pas en partage! combien d'arts! Et cette âme dont l'activité pénètre partout, plus rapide dans son essor que les astres, dont elle devance de tant de siècles les révolutions futures! Considère enfin toutes ces productions, tous ces trésors, toutes ces richesses accumulées les unes sur les autres. Parcoure toute la chaîne des êtres, et tu n'en trouveras pas un seul contre lequel, à tout prendre, tu voulusses te changer ; oui, tu seras obligé de choisir dans chaque espèce les qualités que tu voudrais posséder! Alors pesant avec équité les bontés de la nature, tu ne pourras t'empêcher de convenir que l'homme a été l'objet de sa prédilection. Oui, nous avons toujours été chéris des

dieux immortels, et nous le sommes encore. Et quel plus grand honneur pouvaient-ils nous accorder? ils nous ont placés immédiatement après eux : les dieux ont beaucoup fait pour nous, notre nature ne comportant pas davantage.

XXX. Cette digression, mon cher Liberalis, m'a paru nécessaire, et parce qu'il fallait parler un peu des plus grands bienfaits en parlant des moindres, et parce que, de l'ingratitude envers les dieux provient l'audace de cet exécration vice envers les hommes. Car, envers qui sera-t-on reconnaissant, quel service trouvera-t-on considérable et digne de retour, si l'on méprise les bienfaits du ciel? à qui se croira-t-on redevable de son salut, de sa vie, si l'on prétend n'avoir pas reçu des dieux l'existence qu'on leur demande tous les jours? Ainsi, quiconque enseigne la reconnaissance, plaide la cause des hommes et celle des dieux, de ces dieux qui, n'ayant besoin de rien, et hors de la sphère des désirs, peuvent néanmoins recevoir l'hommage de notre reconnaissance. Qu'une âme ingrate n'aille pas s'excuser sur la faiblesse ou l'indigence ; qu'on ne dise pas « Que faire, et comment m'y prendre ? comment puis-je, à des êtres supérieurs, maîtres de la nature, montrer de la reconnaissance? » En montrer est très facile, sans dépense, si vous êtes avare, sans fatigue, si vous êtes indolent. À l'instant où l'on vous oblige, vous êtes, si vous le voulez, quitte, quel que soit le bienfaiteur : recevez de bon cœur, et vous avez rendu.

XXXI. De tous les paradoxes de la secte stoïque, voici, à mon sens, le moins étonnant et le moins contestable : Recevoir de bon cœur un bienfait, c'est le rendre. Car, comme nous rapportons tout à l'intention, tenons pour fait tout ce qu'un homme a voulu faire ; et de même que la piété, la bonne foi, la justice, toutes les vertus, en un mot, sont parfaites en soi, quoiqu'il ne leur ait pas été permis de se manifester extérieurement, de même un homme est pleinement reconnaissant par la seule intention.

Toutes les fois qu'on vient à bout de ce qu'on se proposait, on recueille le fruit de ses soins. Or, le bienfaiteur, que se propose-t-il? l'utilité de celui qu'il oblige, et sa propre satisfaction. Si donc il a réussi dans ce qu'il se proposait, si son cœur est pénétré de sa bienveillance et partage sa satisfaction, mon bienfaiteur a obtenu ce qu'il désirait ; car il ne demandait rien en retour de ses dons : autrement, ce n'eût pas été un bienfait, mais un trafic.

On a fait une heureuse navigation, lorsqu'on touche au port désiré. Ma main a tiré juste, lorsque le trait lancé par moi a frappé le but. Celui qui fait du bien veut seulement qu'on y soit sensible ; il a tout ce qu'il voulait, si le bienfait est reçu avec joie. Mais il espérait quelque profit : alors plus de bienfait, puisque le caractère du bienfait est de n'attendre aucun retour. Si, en recevant, je suis entré dans les sentiments de celui qui donnait, je ne lui dois plus rien : autrement, bien misérable serait la condition de la plus belle des vertus. Pour être reconnaissant,

on me renvoie à la Fortune. Si je ne puis m'acquitter malgré elle, l'intention doit suffire à l'intention. Quoi donc? ne ferai-je pas tous mes efforts pour m'acquitter? ne chercherai-je pas le moment et l'occasion? ne désirerai-je pas combler de richesses celui qui m'a fait part des siennes? Assurément ; mais le bienfait vient de mauvaise source, si l'on ne peut s'acquitter, même les mains vides.

XXXII. Celui qui a reçu un bienfait a beau l'avoir accepté du meilleur coeur, il n'a pas rempli son devoir tout entier ; il lui reste encore l'obligation de s'acquitter. Ainsi, en jouant à la paume, c'est quelque chose de recevoir la balle avec art et adresse ; mais on ne donne le titre d'habile joueur qu'à celui qui renvoie avec dextérité et sur le coup la balle qu'il a reçue. La comparaison n'est pas juste : pourquoi? parce qu'ici on loue l'agilité du corps, la souplesse, et non la disposition de l'âme : or, on doit donner un entier développement à toute action soumise au jugement des yeux. Et cependant je ne refuserai pas le nom d'habile joueur à celui qui a reçu la balle convenablement, s'il n'a pas dépendu de lui de la renvoyer.

Mais, poursuit-on, quoiqu'il ne manque rien à l'habileté du joueur, puisqu'il a rempli la moitié des conditions du jeu, et qu'il peut remplir l'autre moitié, le jeu n'en demeure pas moins incomplet ; car il consiste dans les allées et venues de la balle, alternativement reçue et renvoyée. Je ne pousse pas plus loin ma réfutation. Admettons qu'il en soit ainsi, et qu'il manque au jeu quelque chose, il ne manque rien au joueur de même, dans la question que nous traitons, il manque quelque chose au don, pour lequel on doit un équivalent, il ne manque rien à l'âme du bienfaiteur, qui a rencontré dans l'obligé une âme sympathisant avec la sienne ; et celui-ci, autant qu'il est en lui, a fait ce qu'il voulait.

XXXIII. On m'a fait du bien : je l'ai reçu de manière à contenter pleinement mon bienfaiteur. Il a obtenu ce qu'il désirait, et la seule chose qu'il désirât : je suis donc reconnaissant. Restent encore les services qu'il peut tirer de moi, et les complaisances qu'on est en droit d'attendre d'un homme reconnaissant ; mais ce n'est pas là le complément d'un devoir incomplet, c'est l'accessoire d'un devoir accompli. Phidias fait une statue : il faut en elle distinguer le fruit de l'art et la récompense de l'artiste : le fruit de l'art est d'avoir fait ce qu'il voulait faire ; la récompense de l'artiste est le profit qui lui en revient. Phidias a exécuté son oeuvre, quoiqu'elle ne soit pas vendue. Triple est le fruit qu'il en retire ; le premier est la conscience de son oeuvre achevée ; le second est la gloire ; le troisième est le profit, que doit lui assurer ou la reconnaissance, ou la vente, ou tout autre avantage. De même pour le bienfait : son premier fruit consiste dans la satisfaction intérieure ; on en jouit, quand le bienfait a produit l'impression qu'on voulait : le second est la gloire, le troisième est le retour dont le bienfait

peut être suivi. Lors donc que le bienfait a été accepté avec une joie bienveillante, le bienfaiteur est déjà payé de reconnaissance, mais non pas de retour. Je ne dois donc que ce qui est en dehors du bienfait en lui-même ; je l'acquitterai en le recevant convenablement.

XXXIV. Quoi donc? dites-vous encore : celui qui n'a rien fait peut-il avoir rendu? D'abord on a beaucoup fait en rendant bienveillance pour bienveillance, comme entre amis, et d'égal à égal ; ensuite un bienfait s'acquitte autrement qu'une dette. N'attendez pas que je vous montre un reçu : c'est une affaire entre les coeurs. Cette proposition, quoiqu'au premier aspect elle paraisse contraire à votre opinion, ne vous semblera pas étrange, si vous suivez mon raisonnement, et que vous vous souveniez qu'il existe plus de choses que de mots. Beaucoup de choses sont sans nom ; nous ne les désignons point par des termes spéciaux, mais par des métaphores. Nous disons le pied d'un homme, le pied d'un lit, le pied d'une voile, le pied d'un vers ; un chien de chasse, un chien de mer, le Chien, constellation. Comme les mots nous manquent pour donner un nom à chaque chose, toutes les fois qu'il est nécessaire, nous en empruntons un. Le courage est la vertu qui méprise les dangers réels, ou l'art de repousser les dangers, de les attendre, de les affronter. Nous appelons cependant courageux le gladiateur et le misérable esclave que la témérité pousse à mépriser la mort. L'économie est l'art d'éviter les dépenses superflues, ou celui de dépenser nos revenus avec modération ; nous appelons cependant très économe celui dont l'âme est sordide et rétrécie, quoiqu'il y ait une différence immense entre une juste mesure et une épargne excessive. Toutes ces choses diffèrent entre elles par leur essence ; mais la pauvreté du langage nous force d'employer le mot d'économie dans les deux cas, et de nommer courageux tant celui qui méprise avec raison les périls accidentels, que celui qui, sans raison, court au-devant du danger. De même le mot bienfait désigne, ainsi que nous l'avons dit, et une action bienfaisante et le don qui résulte de cette action, comme de l'argent, une maison, une robe prétexte. Le nom est le même pour l'une et l'autre chose ; mais le sens et la portée en sont très différents.

XXXV. Prêtez-moi donc attention, et vous reconnaîtrez bientôt que mon opinion ne s'éloigne en rien de la vôtre. Le bienfait qui consiste dans l'acte bienveillant, nous l'acquittons en le recevant avec une réciprocité de bienveillance ; l'autre bienfait, qui consiste dans un don réel, nous ne l'avons pas acquitté, mais nous avons l'intention de le faire. Nous avons satisfait à l'intention par l'intention ; nous devons encore la chose pour la chose. Ainsi, quoique nous disions que celui qui a reçu un bienfait de bon coeur s'est montré reconnaissant, nous ne lui prescrivons pas moins de rendre quelque chose de semblable à ce qu'il a obtenu.

Quelques-unes de nos assertions s'écartent des idées reçues ; mais elles y rentrent par un autre côté. Nous disons que le sage ne peut recevoir aucun mal ; et cependant celui qui l'aura frappé du poing n'en est pas moins condamné par nous comme coupable d'injure. Nous disons que l'insensé ne possède rien ; et cependant, qu'à cet insensé un larron enlève quelque chose, nous le condamnons pour vol. Nous disons que tous les insensés ont perdu la raison ; et cependant, loin de leur administrer de l'ellébore, nous laissons à ceux que nous qualifions de fous le droit de suffrage et celui de rendre la justice. De même, en avançant qu'un homme qui reçoit un bienfait de bon coeur s'en est acquitté, nous ne le laissons pas moins endetté, et toujours obligé de se libérer de nouveau, même après s'être acquitté. C'est là une exhortation à la reconnaissance, et non un désaveu du bienfait.

Ainsi, n'allons pas craindre de nous laisser accabler sous un fardeau intolérable. On m'a fait du bien ; on a défendu ma réputation ; on m'a délivré des haillons dont se couvrent les accusés ; on m'a rendu la vie et la liberté plus précieuse que la vie : quand viendra l'heureux jour où je pourrai manifester mes sentiments à mon bienfaiteur ? Il est arrivé, ce jour : c'est celui même où il vous a prouvé les siens. Acceptez le bienfait, acceptez-le avec empressement, avec la joie, non de le recevoir, mais de vous acquitter en restant encore redevable. Le sort ne peut vous ménager de plus grand péril que celui d'être ingrat. Je ne vous proposerai point de difficultés à vaincre ; n'allez pas vous décourager ; n'appréhendez pas de voir en perspective de grands efforts ou une longue servitude : avec moi point d'ajournement ; acquittez-vous sur-le-champ.

Jamais vous ne serez reconnaissant, si vous ne l'êtes au moment même. Que faire donc ? je ne vous dis pas de prendre les armes ; mais peut-être le faudra-t-il. Je ne vous dis pas de traverser les mers ; mais peut-être serez-vous forcé de vous embarquer par un vent orageux. Voulez-vous vous acquitter d'un bienfait ? en le recevant de bon coeur, vous avez payé la dette de reconnaissance, non pas de manière à croire que vous êtes quitte, mais à être plus tranquille sur votre dette.

LIVRE III

I. L'ingratitude est honteuse, mon cher Ébutius Liberalis ; tout le monde en convient. Aussi entendons-nous les ingrats eux-mêmes se plaindre des ingrats ; et cependant ce vice, qui déplaît à tous, semble inhérent au coeur de tous ; et nous poussons si loin l'inconséquence, que certains hommes deviennent nos plus grands ennemis, non pas seulement après le bienfait, mais à cause du bienfait même. Ce sentiment est, je l'avoue, dans quelques-uns, l'effet d'une perversité naturelle ; mais, chez le plus grand nombre, c'est le temps qui a effacé le souvenir des bienfaits : car les impressions les plus vives au premier moment, s'affaiblissent avec les années qui s'écoulent.

Je me rappelle la discussion que nous eûmes ensemble au sujet de ceux que vous ne voulez point nommer ingrats, mais oublieux : comme si la cause de l'ingratitude en était l'excuse. Quoi, pour être oublieux, on ne sera point réputé ingrat, tandis qu'il n'y a que l'ingrat qui oublie ? Il est plusieurs espèces d'ingrats, comme de voleurs et d'homicides ; leur crime est au fond le même ; mais, dans les détails, il varie à l'infini. Ingrat est celui qui nie le bienfait qu'il a reçu ; ingrat, qui le cache ; ingrat, qui ne le paie pas de retour : mais le plus ingrat de tous est celui qui l'oublie. Dans les autres cas, si l'on ne paie pas, l'on reconnaît au moins sa dette ; et quelque trace des services rendus se conserve au moins dans les replis secrets d'une mauvaise conscience. Un motif quelconque peut d'un jour à l'autre les porter à la reconnaissance, soit qu'il survienne une honte salutaire, ou quelque mouvement subit de vertu tel qu'il s'en élève quelquefois dans les coeurs les plus dépravés ; soit enfin qu'une occasion facile les excite à la gratitude : mais celui qui a perdu jusqu'à l'idée du bienfait pourrait-il jamais devenir reconnaissant ?

Lequel, à votre avis, est le plus coupable, ou de manquer de reconnaissance pour le bienfait, ou de manquer de mémoire ? Les yeux qui redoutent la lumière, sont malades ; ceux qui ne la voient plus sont aveugles. Si ne point aimer les auteurs de ses jours est une impiété, il y a folie à ne les pas reconnaître. Et quelle pire ingratitude, que d'avoir tellement éloigné, banni de son coeur ce qui devrait y tenir le premier rang, qu'on en est arrivé à l'ignorance totale du bienfait ? Il est évident qu'on n'a pas souvent songé à la restitution, quand on a oublié la dette.

II. Enfin l'acquiescement d'un bienfait réclame la bonne intention, le temps, la faculté, et la fortune favorable ; mais le souvenir est une reconnaissance qui ne coûte rien. Et pour ne pas faire ce qui n'exige ni peine, ni richesse, ni bonheur, quelle excuse peut-on alléguer ? Jamais en effet il ne voulut être reconnaissant, celui qui a rejeté le souvenir du bienfait assez loin pour le perdre de vue. Les ustensiles qu'on touche, qu'on manie tous les jours, sont toujours préservés par

là de la rouille et de la poussière : ceux au contraire qui, relégués loin des regards, gisent dans un coin comme inutiles, se couvrent avec le temps d'une couche d'ordures : de même les objets dont la pensée s'occupe sans cesse, n'échappent jamais à la mémoire, qui ne perd que les souvenirs sur lesquels elle n'est pas souvent revenue.

III. Outre cette cause, il en est d'autres qui nous cachent quelquefois les services les plus importants. La première et la plus puissante provient de ce que, toujours occupés de nouveaux désirs, nous ne regardons plus l'objet que nous avons, mais celui que nous voulons avoir : tout ce qu'on a chez soi n'a plus de prix. Qu'en résulte-t-il ? la vivacité de vos nouveaux désirs vous inspire pour le bienfait passé une indifférence qui s'étend sur son auteur. Nous aimions un bienfaiteur, nous le révérions, nous reconnaissions en lui l'artisan de notre fortune, tant que nos vœux se bornaient à l'état où sa bonté nous avait placés ; mais ensuite de nouveaux désirs s'emparèrent de notre âme, et elle s'élança vers eux avec cette ardeur qui, d'ordinaire, après de grandes choses, en fait désirer de plus grandes. Dès ce moment s'évanouit le souvenir de ce qu'auparavant nous exaltions comme un bienfait : nous ne voyons plus les avantages qui nous ont mis au-dessus des autres, mais seulement le spectacle que nous étale la fortune de ceux qui marchent devant nous. Or, il est impossible d'être à la fois envieux et reconnaissant : l'envie suppose du mécontentement et du chagrin ; la reconnaissance est inséparable de la satisfaction.

Ensuite, comme nous n'envisageons guère que le temps présent, qui passe si vite, rarement nous reportons notre attention sur le passé. De là vient l'oubli que nous faisons de nos précepteurs et de leurs bienfaits, parce que nous avons laissé derrière nous notre enfance : ainsi périt le souvenir des soins bienfaisants dont notre adolescence a été l'objet ; car nous l'avons également perdue de vue. Ce qui a été, on ne le met pas seulement au passé, on le met comme au néant. Aussi rien de plus infidèle que la mémoire de ceux qui s'attachent seulement à l'avenir.

IV. C'est ici le lieu de rendre justice à Épicure. Sans cesse il se plaint de ce que, dans notre ingratitude pour le passé, nous ne savons pas revenir par la souvenance au bonheur qui nous est autrefois advenu, ni le compter au nombre des plaisirs. Il n'est cependant pas de plaisir plus vrai que celui dont rien ne peut nous ravir la jouissance. Les biens présents, en effet, ne nous sont pas irrévocablement acquis ; un accident peut nous les enlever : les biens à venir sont chanceux et incertains : il n'est que les biens passés qui soient hors d'atteinte. Le moyen d'être reconnaissant des bienfaits, quand on passe toute sa vie à poursuivre des yeux le présent et l'avenir ? C'est le souvenir qui fait la reconnaissance ; et l'on enlève au souvenir tout ce qu'on donne à l'espérance.

V. Il est, mon cher Liberalis, des connaissances qu'une première perception

grave pour toujours dans notre esprit ; il en est d'autres que, pour les posséder, il ne suffit pas d'avoir apprises : telle est la géométrie, telle est la science des choses célestes, telles sont ces hautes études qui, par leur subtilité, se dérobent à notre souvenir. De même, il y a des bienfaits que leur importance préserve de l'oubli ; d'autres, moindres, mais plus nombreux et rendus à diverses époques, échappent à notre mémoire. J'en ai dit la raison : c'est qu'elle n'y revient pas de temps en temps, et qu'en général ce n'est pas volontiers que nous faisons la récapitulation de nos dettes.

Écoutez les sollicitateurs, il n'en est pas un qui ne vous promette une reconnaissance inaltérable, éternelle ; qui ne proteste d'un zèle, d'un dévouement absolu à votre personne, et qui, s'il est quelque expression plus humble qui puisse lui servir de garant, ne s'empresse de l'employer. Le bienfait accordé, leur bouche se refuse à de telles expressions, comme viles et dégradantes ; enfin ils en viennent à ce qui, selon moi, est le dernier terme d'une coupable ingratitude, à l'oubli total : car, encore une fois, il y a tant d'ingratitude à oublier, qu'il suffit de se souvenir du bienfait, pour être reconnaissant.

VI. On demande si ce vice odieux devrait rester impuni, et si la loi par laquelle, dans nos écoles, on donne action contre l'ingrat, loi qui paraît si juste à tout le monde, ne devrait pas être applicable dans la société? Pourquoi non ? ne voit-on pas des villes reprocher les services qu'elles ont rendus à des villes, et faire payer aux descendants les avances faites à leurs ancêtres?

Nos pères, ces modèles de grandeur, ne redemandaient qu'à leurs ennemis les services rendus : ils donnaient noblement et perdaient de même. Excepté la nation des Mèdes, il n'est point de peuple chez qui l'action contre les ingrats ait été admise ; et c'est déjà une grande présomption qu'elle ne devait point l'être. Toutes les nations de la terre sont d'accord sur les autres crimes ; et l'homicide, l'empoisonnement, le parricide, le sacrilège subissent chacun, selon les localités, une peine diverse mais partout ils en subissent une. Quant à l'ingratitude, ce vice si général qui n'est puni nulle part, elle est partout décriée. Ce n'est point qu'on lui fasse grâce ; mais comme l'appréciation de ce délit eût été difficile et incertaine, on ne l'a condamné qu'à la haine, et on l'a laissé au nombre des crimes qu'on renvoie au jugement des dieux.

VII. En effet, une foule de raisons se présentent à mon esprit pour que ce crime ne tombe point sous l'action de la loi. Là première, c'est que le principal mérite du bienfait serait détruit, si, comme une obligation pécuniaire, un prêt ou un contrat, il donnait lieu à une action judiciaire. Ce qui fait la grandeur du bienfait, c'est qu'on donne même avec la certitude de perdre ; c'est que le bienfaiteur remet tout à la discrétion de l'obligé. Si je l'actionne, si je le cite devant le juge, dès ce moment ce n'est plus un bienfait, c'est une créance. En

second lieu, si rien n'est plus estimable que la reconnaissance, elle cesse de l'être, du moment qu'elle est forcée ; et il n'y aura pas plus de mérite à être reconnaissant qu'à restituer un dépôt ou à payer une dette, sans attendre la sentence du juge. Ainsi nous gâterions les deux plus belles vertus de l'humanité, la bienfaisance et la reconnaissance. Qu'y a-t-il donc en effet de beau dans la première, si au lieu de donner, elle prête? et dans la seconde, si elle rend non pas spontanément, mais par nécessité? Point de gloire à être reconnaissant, s'il n'y a pas de sûreté à se montrer ingrat.

Ajoutez maintenant que, pour l'exécution de cette loi, tous les tribunaux seront à peine suffisants. Qui ne se trouvera pas dans le cas d'actionner? qui sera à l'abri d'une action ? Il n'est personne qui n'exagère ses propres bienfaits, personne qui ne grossisse les moindres services qu'il a rendus. D'ailleurs, tous les objets qui ressortissent des tribunaux, sont spécifiés par la loi, et ne laissent pas au juge un arbitraire indéfini. C'est pour ce motif que, dans une bonne cause, il y a plus d'avantage à s'en rapporter au juge qu'à un arbitre : le premier est assujéti à des formes, qui lui imposent des limites qu'il ne peut franchir ; la conscience du second, au contraire, est libre, affranchie de toutes entraves : il peut ajouter et retrancher à son gré, et prendre pour base de la sentence, non ce que la loi ou la justice commande, mais les inspirations de la bienveillance et de la compassion. L'action contre l'ingrat n'imposerait aucune entrave au juge : elle l'investirait d'un pouvoir illimité. Car la nature des bienfaits n'est pas encore déterminée ; et, pour ce qui est de leur valeur, la fixation dépendrait entièrement du plus ou moins de bienveillance du juge. Qu'est-ce qu'un ingrat ? aucune loi ne le définit. Souvent, même après avoir rendu ce qu'on a reçu, on est ingrat ; et souvent, sans l'avoir rendu, on est reconnaissant. Il est des cas où le juge le plus ignorant peut porter une sentence, lorsqu'il s'agit de prononcer si un fait est ou non accompli, ou quand le seul vu des pièces suffit pour trancher la question. Mais lorsque, entre deux parties adverses, c'est la raison qui doit fixer les droits, il faut juger d'après la vraisemblance ; lorsque la question à décider est du ressort de l'intelligence seule, alors il ne suffit pas, pour de telles causes, d'aller prendre un juge dans la foule des privilégiés que le cens ou l'héritage d'un chevalier a fait inscrire au tableau.

VIII. Ainsi ce n'est point l'ingratitude qui n'a pas paru susceptible d'être déférée aux juges ; mais on n'a pas trouvé de juge propre à en connaître. Vous n'en serez pas surpris, en approfondissant les difficultés sans nombre qui surgiraient d'une pareille accusation. Tel homme a donné beaucoup d'argent, mais il est riche et ne devait pas se ressentir d'une pareille dépense. Un autre, en donnant autant, s'est exposé à compromettre tout son patrimoine. La somme est égale, le bienfait ne l'est pas. Encore un autre exemple : celui-ci, pour empêcher

une saisie, a avancé son argent, mais il n'a fait que le tirer de son coffre ; l'autre a donné la même somme, mais après l'avoir empruntée, après l'avoir sollicitée, après avoir consenti à se charger d'une grave obligation. Mettez-vous au même rang, et celui qui, sans se gêner, m'a gratifié d'un service, et celui qui en a reçu un pour m'en faire part?

Quelquefois c'est moins la somme que l'à-propos qui fait le prix de la chose. C'est un bienfait de donner une terre d'une fertilité à faire baisser le prix des denrées ; c'est un bienfait d'offrir un pain à un homme qui a faim. C'est un bienfait de donner des domaines que traversent plusieurs fleuves navigables, mais pour des malheureux consumés par la soif, et dont le gosier desséché leur permet à peine de respirer, c'est un bienfait de leur indiquer une source. Comment comparer, comment peser entre elles toutes ces circonstances ? Il est malaisé de prononcer, quand ce n'est pas la chose, mais le mérite de la chose qu'on doit examiner. Admettez des deux côtés l'égalité parfaite du bienfait : il y a eu disparité dans la façon de l'accorder. Cet homme m'a fait du bien, mais non de bonne grâce, mais en témoignant du regret, mais en me regardant avec plus d'arrogance que de coutume ; enfin il y a mis cette lenteur qui désoblige plus qu'un prompt refus. Toutes ces circonstances, comment le juge en pourrait-il faire l'appréciation, lorsqu'un mot, un signe d'hésitation, un coup d'oeil suffit pour anéantir le mérite d'un service rendu ?

IX. Que dirai-je de certains services qu'on n'appelle bienfaits que parce qu'on les désire avec trop de passion? D'autres n'ont point cet éclat qu'y attache l'opinion ; mais ils n'en ont que plus d'importance, malgré l'apparence contraire. Vous appelez un bienfait la concession du droit de cité chez un peuple puissant, l'admission au théâtre sur les bancs des chevaliers, la défense d'un client accusé de crime capital ; mais donner un bon conseil, mais retenir l'homme qui va commettre un forfait, mais arracher à un furieux le glaive dont il va se percer ; mais ; par des consolations efficaces, soulager un coeur affligé, et réconcilier avec l'existence l'homme qui voulait suivre au tombeau ceux qu'il pleure ; mais veiller au chevet du lit d'un malade, et, lorsque sa guérison et sa vie dépendent d'un instant, épier ce moment favorable pour lui faire prendre quelque nourriture, pour ranimer par le vin ses artères défaillantes, enfin pour lui amener le médecin qui l'arrache à la mort : qui pourra régler l'appréciation de pareils bienfaits? et quel juge en établira la compensation par la réciprocité de bienfaits analogues ? On vous a donné une maison ; et moi je vous ai averti que la vôtre allait vous écraser dans sa chute. On vous a donné un héritage ; et moi je vous ai tendu une planche dans le naufrage. On a combattu pour vous, pour vous on a reçu des blessures ; moi je vous ai sauvé la vie par mon silence. Comme le bienfait se donne et s'acquitte différemment, il est malaisé d'établir à cet égard

une mesure précise.

X. De plus, pour l'acquit d'un bienfait, il n'est point de jour fixé comme pour le paiement d'une créance. Ainsi celui qui ne s'est pas encore libéré, peut se libérer plus tard. Pourriez-vous indiquer le terme fatal pour être atteint et convaincu d'ingratitude? Les plus grands bienfaits sont sans preuves : souvent ils sont cachés au fond de la conscience des deux intéressés. En induirons-nous qu'il ne faut faire du bien que devant témoin? Ensuite, quelle peine infligerons-nous aux ingrats? sera-t-elle la même pour tous, malgré la disparité des bienfaits? sera-t-elle graduée? puis, selon l'importance du bienfait, plus grave ou plus légère? Fort bien ; ce sera donc une taxation pécuniaire ; mais si c'est la vie, si c'est plus que la vie que le bienfaiteur ait accordé, quelle peine prononcerez-vous? Sera-t-elle au-dessous du bienfait? quelle injustice! Y sera-t-elle proportionnée? c'est la peine capitale. Quelle barbarie, que des bienfaits aboutissent à une fin sanglante!

XI. Mais, dira-t-on, on a accordé aux pères une action privilégiée. Pourquoi cette considération exclusive que la loi a bien voulu avoir pour les bienfaits paternels, ne s'étendrait-elle pas aux autres bienfaits ? Je réponds que nous avons consacré, par une législation exceptionnelle, la dignité des parents, parce qu'il importait que leurs enfants fussent élevés : il fallait les exciter puissamment à remplir une tâche pénible et d'un succès incertain. On ne pouvait pas leur dire comme aux bienfaiteurs : « Choisissez les objets de vos dons ; ne vous en prenez qu'à vous-même, si vous vous êtes trompé : n'assistez que ceux qui en sont dignes. » Dans l'éducation de leurs enfants, rien n'est laissé au choix : il n'y a que des vœux à former ; et c'est pour les encourager à courir cette chance qu'il a fallu leur donner quelque pouvoir.

Autre différence : les pères qui ont été les bienfaiteurs de leurs enfants, le sont encore et le seront toujours ; et l'on n'a pas à craindre qu'ils en imposent à cet égard. Mais pour les autres bienfaits, avant de savoir s'ils ont été reconnus, il faut savoir s'ils ont été accordés. De la part des pères tout est avoué, reconnu d'avance ; et, attendu qu'il est utile à la jeunesse d'être gouvernée, nous avons établi sur elle comme des magistrats domestiques, à la surveillance desquels elle fût confiée.

Enfin tous les bienfaits des pères étant de même nature, on a pu les apprécier une fois pour toutes : les autres bienfaits si divers, si dissemblables, modifiés par tant de circonstances, n'ont jamais été assujettis à une règle commune ; car il valait mieux n'en établir aucune, que de les soumettre au même niveau.

XII. Il est des choses qui coûtent beaucoup à donner ; d'autres qui, considérables pour qui les obtient, ne coûtent rien à qui les accorde. Il est des services qu'on rend à des amis, d'autres qu'on rend à des inconnus ; et alors le

service, supposé le même, augmente de valeur pour celui avec qui il nous met en relation. Tantôt on vous a donné des secours, tantôt des honneurs, tantôt des consolations. Vous trouverez tel homme à qui rien n'est plus doux, rien n'est plus précieux que d'avoir un coeur ami pour y reposer son malheur. Tel autre aimera mieux qu'on travaille à son élévation, qu'à sa sécurité. Enfin, un troisième se croira plus obligé au défenseur de sa vie qu'à celui qui l'a rendu homme de bien. Or, toutes ces obligations seront plus ou moins haut taxées, selon le penchant secret du juge pour l'un ou pour l'autre de ces bons offices. D'ailleurs, c'est moi-même qui choisis mon créancier ; mais un bienfait, souvent je le reçois malgré moi, quelquefois même à mon insu. Que ferez-vous ? appellerez-vous ingrat celui que, sans son aveu, on a chargé d'une obligation que sciemment il n'eût point acceptée ? et n'appellerez-vous point ingrat celui qui n'a pas rendu ce qu'il a reçu de façon ou d'autre ?

XIII. Un homme m'a rendu service, mais plus tard il m'a fait une offense. Un premier bienfait m'oblige-t-il à dévorer toutes ses injures ? ou serai-je quitte de ma reconnaissance, parce qu'il aura lui-même annulé son bienfait par les torts qui l'ont suivi ? Et alors comment estimerez-vous si le bien que j'ai reçu équivaut au mal qu'on m'a fait ?

Le jour entier ne suffirait pas à dénombrer toutes les difficultés qui se présentent. On sera moins empressé, direz-vous, à répandre des bienfaits, s'il n'y a point d'action ouverte aux bienfaiteurs, et de peine portée contre les ingrats. Mais songez plutôt que ce que vous proposez irait à l'inverse du but : on sera moins empressé d'accepter des bienfaits qui vous exposeront à soutenir un procès, qui seront un prétexte d'inquiéter l'innocence. Par la même raison, on serait plus lent à donner car on n'aime pas à obliger un homme malgré lui. Mais si, pour obliger, on n'a pas d'autre motif que la générosité, que le plaisir de faire le bien, on trouvera plus de satisfaction à obliger des hommes dont la reconnaissance sera tout à fait libre. La gloire du bienfait s'affaiblit par les précautions prises pour en être payé.

XIV. En second lieu, les bienfaits seront moins nombreux, mais plus vrais. Eh bien ! est-ce un mal de réprimer une bienfaisance banale et inconsidérée ? Voilà précisément le but que se sont proposé les législateurs qui ont laissé sans loi cette matière : il sont voulu qu'on donnât avec plus de réserve, et qu'avec plus de réserve on choisît ceux qu'on veut obliger. Examinez bien, je le répète, à qui vous allez donner : vous n'aurez contre lui ni action légale, ni répétition à exercer. Vous êtes dans l'erreur, si vous vous attendez à l'assistance d'un juge aucune loi ne doit pourvoir à vos recouvrements. N'espérez qu'en la bonne foi de l'homme que vous obligez. C'est ainsi que les bienfaits conservent leur valeur et leur éclat : vous les souillez, si vous en faites une matière à procès.

C'est une expression très juste, et conforme au droit des gens : « Rendez ce que vous devez. » Mais, dans un bienfait, rien n'est honteux comme ce mot : « Rendez » Que pourra-t-il rendre? La vie qu'il me doit, l'honneur, la sécurité, la santé? de telles dettes sont trop grandes pour être acquittées. Eh bien! ajoutez-vous, qu'il me rende un équivalent. C'est là ce que je disais : la dignité du bienfait périra, si vous en faites une sorte de marchandise. N'excitons point les âmes à l'avarice, aux plaintes, à la discorde ; elles s'y portent déjà trop naturellement : résistons, au contraire, de tout notre pouvoir, et les occasions qu'on cherche, sachons les prévenir.

XV. Et plutôt aux dieux que nous pussions encore persuader aux hommes de s'en rapporter, pour le paiement de leurs créances, à la bonne volonté de leurs débiteurs! Plût aux dieux qu'aucune stipulation ne liât le vendeur et l'acheteur ! que les engagements et les conventions ne fussent point garantis par l'empreinte des cachets, et ne fussent placés que sous la sauvegarde de la bonne foi et de la loyauté! Mais on a substitué la contrainte aux plus nobles sentiments, et on aime mieux enchaîner la bonne foi que de compter sur elle. On appelle des témoins de part et d'autre : celui-ci ne prête que sur plusieurs signatures et par l'entremise des courtiers ; celui-là ne se contente pas d'une promesse verbale, il veut que son prêteur se lie de sa propre main. Honteux et déplorable aveu de la méchanceté humaine, de la perversité publique! on se fie plus à nos cachets qu'à nos coeurs. Pourquoi cette réunion de personnages honorables? à quelle fin impriment-ils leur sceau sur ces actes? c'est pour que cet homme ne nie point avoir reçu ce qu'il a reçu en effet. Et la probité incorruptible de tous ces garants de la vérité n'est pas du moins mise en doute? Tout aussi bien : dans l'instant on s'armera contre eux des mêmes précautions, pour leur prêter de l'argent. Eh ! n'était-il pas plus honorable de subir la mauvaise foi de quelques-uns, que de redouter la déloyauté de tous?

Il ne manque plus à l'avarice que l'avantage de voir les bienfaits entourés de cautions. C'est le fait d'un coeur généreux et magnanime d'aider, de servir ses semblables : qui donne imite les dieux ; qui redemande imite les usuriers. Eh quoi! en donnant des garanties aux bienfaiteurs, voudrions-nous les assimiler au rebut de la société?

XVI. Il y aura, dit-on, encore plus d'ingrats, si l'on n'a contre eux aucun recours légal. Dites plutôt : il y en aura moins, parce qu'on mettra plus de choix dans la distribution des bienfaits. D'ailleurs, il n'est pas sans inconvénient de publier combien les ingrats sont nombreux : le nombre des coupables ôtera la honte du crime, et un vice général cessera d'être un opprobre. Quelle femme rougit à présent du divorce, depuis que certaines dames illustres et de noble race ne comptent plus leurs années par le nombre des consuls, mais par celui de leurs

maris? depuis qu'elles divorcent pour se marier, et se marient pour divorcer? On craignait cette infamie, tant qu'elle fut rare ; maintenant que tous les registres publics sont couverts, d'actes de divorce, ce qu'on entendait si souvent répéter, on s'est instruit à le faire.

A-t-on aujourd'hui la moindre honte de l'adultère, depuis qu'on en est venu au point qu'une femme ne prend un mari que pour stimuler les amants? La chasteté n'est plus qu'une preuve de laideur. Où trouverez-vous une femme assez misérable, assez chétive pour se contenter d'un couple d'amants? Ne faut-il pas qu'elle partage les heures de sa journée entre plusieurs? encore un jour entier ne suffit pas à tous. Ne faut-il pas qu'on la porte chez l'un, et qu'elle passe quelque temps chez l'autre? Il n'y a qu'une malapprise et une arriérée qui ne sache pas que l'adultère avec un seul est appelé mariage.

Comme la honte de ces crimes a disparu depuis qu'ils se sont multipliés, ainsi les ingrats deviendront plus nombreux et plus hardis, si vous leur fournissez l'occasion de se compter.

XVII. Eh quoi! l'ingrat sera donc impuni ? Mais, dites-moi, l'impie ne l'est-il pas? le méchant, l'avare, l'emporté, le cruel, ne le sont-ils pas ? Regardez-vous donc comme impuni ce qui est abhorré ? et trouvez-vous un supplice plus rigoureux que la haine générale? Le châtement de l'ingrat consiste en ce qu'il ne peut recevoir du bien de personne, ni en faire ; qu'il est ou se croit montré au doigt par tout le monde ; qu'il a perdu le sentiment de la plus honnête, de la plus douce affection. Ne plaignez-vous pas le malheur de celui dont les yeux ne voient plus la lumière, ou qu'une maladie a rendu sourd? Combien n'est point à plaindre celui qui a perdu le sentiment des bienfaits ! Il redoute les dieux, témoins infailibles de l'ingratitude ; son âme est torturée, bourrelée de la conscience des bienfaits qu'il a méconnus ; enfin (et cette seule peine est assez forte), la jouissance la plus délicieuse, comme je viens de le dire, il ne la connaît pas.

Mais celui que charme le souvenir du bienfait reçu, goûte une volupté constante et perpétuelle ; il songe à l'intention du bienfaiteur, et non point à ce qu'il tient de lui, et cette pensée fait sa joie. L'ingrat ne sent qu'une fois le plaisir du bienfait ; un coeur reconnaissant goûte ce plaisir à tous moments. Comparons leur vie à tous deux : l'un a l'air triste et inquiet, tel que doit l'avoir un fripon, un banqueroutier frauduleux ; il ne rend point à ses parents, à son gouverneur, à ses maîtres, l'honneur qui leur est dû. L'autre est gai, content, cherchant sans cesse l'occasion de témoigner sa reconnaissance, et trouvant son bonheur dans ce sentiment même. Loin de vouloir faire banqueroute, il n'aspire qu'à s'acquitter largement et avec usure, non seulement envers ses parents et ses amis, mais même envers ses inférieurs : car si même il a pu recevoir quelque bienfait d'un

de ses esclaves, il considère moins la personne que la chose.

XVIII. Cependant il est des philosophes, Hécaton entre autres, qui ont mis en question si l'esclave peut jamais devenir le bienfaiteur de son maître ? car il y en a qui font la distinction suivante : certaines choses sont des bienfaits, quelques autres des devoirs, d'autres enfin des services obligés. Le bienfait est le don d'un étranger qui, sans encourir le blâme, aurait pu s'abstenir ; le devoir est le propre du fils, ou de l'épouse, ou des autres personnes que les liens de la nature obligent à s'entraider ; le service obligé est d'un esclave placé dans une condition telle, que, quoi qu'il fasse, il ne peut acquérir un titre contre son supérieur.

D'ailleurs, celui qui n'admet pas le bienfait de l'esclave envers son maître ignore le droit naturel ; car le point important, c'est le sentiment de celui qui donne, et non sa condition. La vertu n'exclut personne ; elle ouvre les bras à tous les hommes ; elle les admet tous, elle les appelle tous : libres, affranchis, esclaves, rois, exilés ; elle n'a de préférence ni pour la noblesse ni pour l'opulence : elle se contente de l'homme dans sa nudité.

Quel refuge, en effet, resterait-il contre les accidents soudains, quelle grande chose l'âme pourrait-elle se promettre à elle-même, si une vertu éprouvée était soumise aux caprices de la fortune ? Si l'esclave ne peut devenir le bienfaiteur de son maître, il en est ainsi du sujet à l'égard de son roi, et du soldat envers son général. Qu'importe effectivement le pouvoir qui nous domine, si ce pouvoir est absolu ? car si l'esclave est empêché d'acquérir le titre de bienfaiteur par l'obstacle de la nécessité, et par la crainte des derniers châtiments, le même obstacle arrêtera le sujet et le soldat, parce que, sous des noms divers, c'est la même autorité. On oblige pourtant son roi ; on oblige son général : donc, on peut obliger son maître. Un esclave peut être juste, courageux, magnanime ; il peut donc être aussi un bienfaiteur. Car c'est encore ici de la vertu : il est si vrai qu'un esclave peut devenir le bienfaiteur de son maître, que souvent un maître doit tout à son esclave. On ne doute pas qu'un esclave ne puisse être le bienfaiteur d'autrui ; pourquoi donc pas de son maître ?

XIX. « Par la même raison, dit Hécaton, qu'un esclave qui donne de l'argent à son maître ne peut devenir son créancier. D'ailleurs chaque jour il oblige son maître : il le suit dans ses voyages, le soigne dans ses maladies, et consacre tous ses efforts à le servir. Cependant tous ces bons offices, qui de la part de tout autre seraient qualifiés de bienfaits, ne sont de la part d'un esclave que des services obligés. En effet, il n'y a de bienfait que lorsque l'on donne ce qu'on est libre de ne pas donner ; or, l'esclave n'a point la liberté de refuser : il n'accorde rien, il obéit, et il ne peut se faire un mérite d'une action qu'il n'a pas le droit de ne pas faire ».

En admettant cette nécessité, j'aurai encore gain de cause, et je vous

montrai qu'à cet égard l'esclave, en maintes circonstances, est libre. En attendant, dites-moi, si je vous montre un esclave combattant pour la vie de son maître, au mépris de la sienne, et qui, couvert de blessures, répand pour lui tout le sang qui lui reste, afin de lui ménager par sa mort le temps de s'échapper, nierez-vous qu'il ne soit le bienfaiteur de son maître, parce qu'il est son esclave ? Et si je vous en fais voir un autre que l'on voudrait forcer à révéler les secrets de son maître, et qu'un tyran ne peut ni corrompre par aucune promesse, ni effrayer par aucune menace, ni vaincre par aucuns tourments ; qui élude, et, autant qu'il est en lui, écarte tous les soupçons, en sacrifiant sa vie à sa fidélité, nierez-vous qu'il ne soit le bienfaiteur de son maître, parce qu'il est son esclave ? Reconnaissez plutôt que le bienfait est d'autant plus méritoire, que les exemples de vertu sont plus rares chez les esclaves ; qu'il mérite d'autant plus de reconnaissance, que, malgré l'odieux qui s'attache à toute domination et à toute contrainte pesante, l'attachement à un maître a triomphé de la haine ordinaire pour la servitude.

Ainsi, loin que ce ne soit pas un bienfait, parce qu'un esclave en est l'auteur, c'est quelque chose de plus, puisque sa servitude même n'a pu y mettre obstacle.

XX. C'est une erreur de penser que la servitude absorbe l'homme tout entier : la meilleure partie de lui-même en est exempte. Le corps seul obéit et reconnaît la loi du maître : l'âme demeure indépendante ; elle est si libre et dégagée d'entraves, que, dans cette prison même où elle est renfermée, elle ne peut être empêchée de prendre son essor, pour s'élever aux plus sublimes objets, et s'élancer auprès des dieux dans l'infini. C'est donc le corps seul que le sort a mis entre les mains du maître : c'est là ce qu'il achète, ce qu'il vend ; l'âme est et reste émancipée. Tout ce qui vient d'elle est libre ; car nous ne pouvons donner des ordres illimités, et nos esclaves ne sont pas tenus de nous obéir en tout : ils ne feront pas ce qu'on leur commandera contre la république ; ils ne prêteront la main à aucun crime.

XXI. Il est des actions qui ne sont ni ordonnées ni défendues par la loi : celles-là peuvent fournir matière aux bienfaits de l'esclave. Tant qu'il ne s'acquitte que des devoirs de l'esclave, il fait son service : tout ce qui dépasse ses obligations devient un bienfait ; tout ce qu'il n'accomplit que par amitié n'est plus une affaire de service. Il est des objets qu'un maître doit fournir à ses esclaves : le vivre et le vêtement : personne n'appelle cela bienfait. Mais lorsqu'un maître a des soins particuliers pour un esclave, qu'il lui procure une éducation honorable, qu'il le fait instruire dans les arts réservés aux hommes libres : voilà un bienfait. Il en est de même, par réciprocité, pour l'esclave : tout soin qui de sa part excède les limites de son service ordinaire ; tout ce qu'il fait, non par obéissance ni par devoir, mais par pure bonne volonté, est un bienfait,

pourvu que la chose soit assez importante pour mériter ce nom, si elle venait de toute autre personne.

XXII. L'esclave, selon Chrysippe, est un mercenaire à perpétuité. Comme le mercenaire va jusqu'au bienfait, lorsqu'il travaille au delà du temps pour lequel il s'est engagé ; de même l'esclave qui, par sa bienveillance envers son maître, a franchi les limites de sa condition, et par un effort, dont s'honorerait même un homme d'une naissance illustre, a surpassé les espérances de son maître, devient un bienfaiteur domestique. Est-il juste, à votre avis, puisque nous nous fâchons contre eux, quand ils font moins que leur devoir, de leur dénier notre reconnaissance, s'ils font plus que leur devoir ou l'usage ne leur impose ? Voulez-vous savoir où le bienfait n'est pas ? c'est lorsque l'on peut dire : Qu'aurais-je fait, s'il n'avait pas voulu ? Mais s'il a fait ce qu'il pouvait ne pas vouloir, sa bonne volonté mérite des louanges.

Il y a opposition entre le bienfait et l'outrage. L'esclave peut conférer un bienfait à son maître, si de ce même maître il peut recevoir un outrage. Or les injures des maîtres envers leurs esclaves sont du ressort d'un magistrat chargé de réprimer la cruauté, la lubricité, ainsi que l'avarice dans la prestation des aliments nécessaires. Quoi donc ? un maître reçoit un bienfait de son esclave ? non, mais un homme d'un autre homme. Enfin, ce qui dépendait de l'esclave, il l'a fait : il a offert un bienfait à son maître. Si vous ne voulez pas recevoir d'un esclave, vous le pouvez. Mais quel homme la fortune a-t-elle rendu assez grand, pour qu'il ne puisse avoir jamais besoin des plus petits ? Je vais vous rapporter un grand nombre d'exemples différents, ou même opposés entre eux. Un esclave a donné la vie à son maître ; un autre lui a donné la mort ou l'a sauvé quand il allait périr, et, si ce n'est assez, il l'a sauvé en périssant lui-même. L'un a aidé la mort, l'autre l'a frustrée.

XXIII. Claudius Quadrigarius rapporte dans le dix-huitième livre de ses Annales, qu'au siège de Grumentum, lorsque les habitants étaient déjà réduits aux dernières extrémités, deux esclaves passèrent à l'ennemi, et lui rendirent des services. La ville prise, tandis que le vainqueur s'y répandait de tous côtés, les deux esclaves, connaissant les localités, se rendirent avec lui à la maison où ils avaient servi, et firent marcher devant eux leur maîtresse, répondant à tous ceux qui les questionnaient, que c'était leur maîtresse, et une maîtresse très cruelle, qu'ils menaient eux-mêmes au supplice. L'ayant ainsi conduite hors des murs, ils la cachèrent avec le plus grand soin, jusqu'à ce que la fureur de l'ennemi fût apaisée.

Sitôt que nos soldats, rassasiés, furent redevenus Romains, ces esclaves revinrent à leurs habitudes, et se remirent eux-mêmes sous la puissance de leur maîtresse. Elle les affranchit aussitôt l'un et l'autre, et ne rougit pas de devoir la

vie à deux esclaves sur lesquels elle avait droit de vie et de mort. Elle eut même à s'en féliciter d'autant plus, que, sauvée d'une autre manière, elle n'aurait dû son salut qu'à l'effet ordinaire d'une clémence commune ; mais sauvée par ses esclaves, elle devint un sujet d'entretien, un exemple célèbre pour deux villes. Dans l'horrible confusion d'une cité prise d'assaut, quand chacun ne songeait qu'à sa propre sûreté, tous avaient abandonné cette femme, excepté les transfuges ; et ceux-ci, pour faire voir le motif de leur première fuite, se firent encore une fois transfuges, et quittèrent les vainqueurs pour la captive, en prenant le rôle de parricides. Car ce qui donne surtout un caractère sublime à ce bienfait, c'est qu'ils se décidèrent, afin de sauver leur maîtresse, à passer pour ses assassins. Non, croyez-moi, je vous le dis, il n'est point d'une âme servile d'acheter ainsi une belle action par la renommée d'un crime. C. Vettius, préteur des Marse, était mené captif à Rome. Un de ses esclaves tira l'épée du soldat qui le conduisait, et commença par tuer son maître. « Maintenant, dit-il, songeons à moi ; j'ai déjà délivré mon maître ; » puis il se perça d'un autre coup. Citez-moi quelqu'un qui ait sauvé son maître avec plus de grandeur d'âme.

XXIV. César assiégeait Corfinium, et tenait Domitius enfermé dans cette place. Domitius appela son médecin, qui était aussi son esclave, et lui demanda du poison. Le voyant hésiter : « Que tardes-tu, dit-il, comme si tout dépendait de toi ? Je te demande la mort les armes à la main. » L'esclave promit, apporta un breuvage innocent, qui assoupit Domitius ; puis il alla trouver le fils de son maître, et lui dit : « Faites-moi mettre en prison, jusqu'à ce que l'événement vous prouve si j'ai donné du poison à votre père. » Domitius vécut, et reçut la vie de César : mais il l'avait auparavant reçue de son esclave.

XXV. Dans la guerre civile, un esclave cacha son maître proscrit : puis paré des anneaux de celui-ci et couvert de ses habits, il alla au-devant de ceux qui le cherchaient, leur disant qu'il ne leur demandait point de grâce, qu'ils eussent à exécuter les ordres reçus ; puis il tendit la gorge. Quel héroïsme, d'avoir voulu mourir pour son maître, dans un temps où c'était un prodige de fidélité que de ne pas vouloir sa mort ! qu'il était beau de se montrer humain et fidèle, quand la cruauté et la perfidie étaient universelles ! et quand la trahison était encouragée par les plus grandes récompenses, de ne désirer, pour sa fidélité, d'autre récompense que la mort !

XXVI. Je n'omettrai pas les exemples de notre temps. Sous Tibère, la fureur des délations était devenue fréquente ; c'était comme une rage presque générale, qui, plus terrible que toutes les guerres civiles, ensanglantait en pleine paix la république. On recueillait les mots échappés à l'ivresse, à l'abandon de la plaisanterie : pour sévir, tout prétexte était bon. Déjà l'on ne s'informait plus du résultat des procès : il n'y en avait qu'un. Le prétorien Paullus assistait à un

repas, portant à son doigt une image de Tibère, gravée en relief sur une pierre précieuse. Il serait bien sot à moi de chercher des périphrases pour dire qu'il prit un pot de chambre. La chose fut remarquée par Maron, fameux délateur de cette époque. Mais l'esclave de celui à qui l'on tendait un piègé profita de son ivresse pour lui ôter son anneau. Maron prenait déjà les convives à témoin que l'image de l'empereur avait été approchée d'un endroit obscène, et dressait sa dénonciation, quand l'esclave montra l'anneau dans sa main. Si celui-ci s'appelle encore un esclave, je consens à ce que Maron s'appelle un convive.

XXVII. Sous le divin Auguste, une parole indiscrete ne mettait pas encore en péril, mais pouvait déjà compromettre. Le sénateur Rufus avait, dans un souper, exprimé le voeu que César ne revint point sain et sauf d'un voyage projeté ; ajoutant que tous les veaux et tous les taureaux formaient le même voeu. Ce propos fut soigneusement recueilli par certains convives. Le lendemain, dès qu'il fit jour, l'esclave qui s'était tenu aux pieds de Rufus, lui raconte ce qu'il a dit dans l'ivresse, et lui conseille d'aller sur-le-champ trouver l'empereur pour se dénoncer lui-même. Docile à ce conseil, Rufus se présente à César, comme il descend de son palais : il lui proteste avec serment qu'il avait perdu la raison la veille, et qu'il souhaite que son méchant voeu retombe sur lui-même et sur ses enfants ; il le conjure de lui pardonner et de lui rendre ses bonnes grâces. Auguste y consent. « Personne, ajoute Rufus, ne croira que vous m'ayez rendu votre affection, si vous ne m'accordez quelque bienfait. » Et alors il lui demanda une somme que n'eût pas dédaignée un courtisan en faveur. César la lui accorda encore, en ajoutant : « Pour mon intérêt, je me donnerai bien de garde de me fâcher jamais contre vous. » Auguste fit bien sans doute de pardonner, et d'ajouter la libéralité à la clémence. Quiconque entendra parler de ce fait ne manquera pas de louer l'empereur ; mais il faut d'abord louer l'esclave. Est-il besoin de vous dire qu'il fut affranchi ? mais non pas gratuitement ; César avait payé le prix de sa liberté.

XXVIII. Après tant d'exemples, doutera-t-on qu'un maître ne reçoive quelquefois un bienfait de son esclave ? Faut-il que la personne avilisse la chose ? et ne vaut-il pas mieux que la chose elle-même honore la personne ? Nous avons tous les mêmes commencements, une même origine. Nul n'est plus noble qu'un autre, s'il n'a l'esprit plus droit et plus propre à la vertu. Ceux qui exposent dans leur vestibule les images de leurs ancêtres, et placent à l'entrée de leur demeure une longue série de noms liés entre eux par les rameaux d'un arbre généalogique, sont plus connus que nobles.

Le père commun, c'est le monde. Par des degrés ou brillants ou obscurs, chacun de nous remonte à cette origine première. Ne vous laissez pas abuser par ceux qui, récapitulant la liste de leurs aïeux, partout où manque un nom illustre,

y supposent un dieu. Ne méprisez aucun homme, même entouré de noms vulgaires et peu favorisés de la fortune. Bien que dans votre généalogie vous ne rencontriez que des affranchis, ou des esclaves, ou des étrangers, élevez hardiment votre âme, et tout ce qu'entre eux et vous il peut y avoir d'abject, franchissez-le d'un bond : au bout vous trouverez une haute noblesse.

Pourquoi l'orgueil nous gonfle-t-il au point de nous faire rejeter avec dédain les bienfaits d'un esclave, et de ne songer qu'à sa condition sans nous rappeler ses mérites? Un esclave ! Osez-vous bien donner à quelqu'un ce nom, vous, l'esclave de la débauche et de la gourmandise ? vous, le valet d'une maîtresse adultère? que dis-je? le valet de toutes les femmes adultères?

Vous appelez un homme esclave! où vous entraînent donc ces porteurs qui promènent çà et là votre litière ? et ces serviteurs affublés en soldats, et revêtus d'un brillant costume, où vous transportent-ils donc ? À la loge de quelque portier, aux jardins de quelque esclave qui n'a pas même de fonctions déterminées. Puis vous prétendez que votre esclave ne peut être votre bienfaiteur, quand le baiser de l'esclave d'autrui est pour vous un bienfait. Quelle est donc cette inconséquence de votre esprit? D'un côté, vous méprisez les esclaves, et de l'autre, vous recherchez leur baiser comme un bienfait ! Impérieux et fier chez vous, humble au dehors, et aussi dédaigné que dédaigneux : car nul n'a l'âme plus abjecte que celui dont l'orgueil est le plus immodéré ; nul n'est plus disposé à fouler aux pieds les autres, que celui qui apprend à outrager, à force d'outrages reçus.

XXIX. Cette sortie était nécessaire pour rabattre l'insolence de ces hommes qui ne s'attachent qu'à la fortune, et pour revendiquer le droit des esclaves au titre de bienfaiteurs, tout aussi bien que je le revendique en faveur des fils. On demande, en effet, quelquefois si les enfants ne peuvent accorder à leurs parents de plus grands bienfaits qu'ils n'en ont reçu? On convient que très souvent les fils ont été plus grands et plus puissants que leurs pères : on convient également qu'ils ont été plus vertueux. Ce point accordé, il peut se faire qu'ayant une fortune plus ample et des dispositions meilleures, ils surpassent leurs pères en bienfaits.

« Quelque chose, dit-on, qu'un fils donne à son père, ce sera toujours moins qu'il n'a reçu, parce que, jusqu'à cette faculté de donner, il tient tout de son père. Ainsi un père ne peut jamais être surpassé en bienfaits par son fils, qui ne tient que de lui cette même supériorité ».

Je réponds d'abord : il est des choses qui doivent leur origine à d'autres, et qui cependant sont plus grandes que leur origine ; et de ce que l'une n'eût pu s'accroître, si elle n'eût dû son commencement à l'autre, il ne s'ensuit pas que la première ne puisse surpasser en grandeur la seconde. Il n'est aucune chose en ce

monde qui, dans ses rapides progrès, n'aille bien au delà de son principe. Les semences sont le principe de tout ce qui naît en ce monde ; et cependant elles ne sont que la plus petite partie des substances qu'elles engendrent.

Voyez le Rhin, voyez l'Euphrate, en un mot, tous les fleuves célèbres : quelle est leur grandeur comparée à leur source ? Tout ce qui les rend redoutables et fameux, c'est dans leur cours qu'ils l'ont acquis. Ôtez les racines, les forêts cesseront de s'élever, et les hautes montagnes seront privées de leur parure. Voyez ces troncs si élevés, si vous mesurez leur hauteur ; si énormes, si vous mesurez l'étendue que couvrent au loin leurs rameaux : combien est petit en comparaison l'espace qu'embrassent leurs racines déliées ! Sur leur base s'appuient et nos temples et les vastes murs de notre Rome ; et pourtant cette base sur laquelle tout s'appuie est cachée sous le sol. Il en est ainsi de toutes choses : la grandeur qu'elles acquièrent avec le temps efface la trace de leur origine.

Je n'aurais pu rien acquérir, si les bienfaits de mes parents n'eussent précédé ; mais il ne s'ensuit pas que tout ce que j'ai acquis soit moindre que la faculté sans laquelle je n'aurais pu rien acquérir. Si ma nourrice n'avait allaité mon enfance, je n'eusse rien pu faire de ce que je fais aujourd'hui de la tête et des bras ; je ne serais point parvenu à environner mon nom de cette illustration que m'ont procurée mes services civils et militaires : mettez-vous pour cela au-dessus de mes grands travaux les services de ma nourrice ? Cependant il m'eût été aussi difficile de m'avancer sans les soins de ma nourrice que sans les bienfaits de mon père.

XXX. Que si à l'auteur de mes jours je dois tout ce que je puis, considérez que mon commencement n'est ni mon père, ni même mon aïeul. Il y aura toujours quelque chose d'antérieur d'où chaque origine tire sa propre origine. Or, personne ne soutient que je dois plus à des ancêtres inconnus et placés au delà du souvenir des hommes, que je ne dois à mon père. Je leur devrais cependant davantage, puisque mon père tenait d'eux jusqu'à la faculté de me donner la vie. Tout ce que je fais pour mon père, quelque important qu'il soit, n'est point équivalent au bienfait paternel, parce que je ne serais pas, s'il ne m'eût engendré ? À ce compte, si quelque médecin a guéri mon père expirant, je ne pourrai faire pour lui rien qui ne soit au-dessous de son bienfait ; car mon père ne m'eût point engendré, s'il n'eût été guéri. Mais voyez s'il ne vaut pas mieux penser que ce que j'ai pu faire, et ce que j'ai fait, m'appartient en propre, comme procédant de ma force et de ma volonté.

Quant à la vie pure et simple, considérez ce qu'elle est en soi ; vous verrez que c'est un don bien petit, bien incertain, une source égale de bien et de mal. Sans doute c'est le point de départ de toutes choses ; mais ce n'est pas la plus

grande, quoique la première. J'ai sauvé la vie à mon père ; je l'ai élevé à la plus haute dignité, je l'ai rendu le premier de ses concitoyens ; je l'ai non seulement honoré par mes actions, mais, pour qu'il en fit lui-même d'aussi honorables, je lui ai ouvert une voie large et facile, je lui ai fourni des moyens non moins sûrs que glorieux. Les distinctions, l'opulence, tout ce qui excite l'ambition des hommes, je l'ai accumulé sur lui. Supérieur à tous les autres, je me suis toujours maintenu son inférieur. Dites maintenant : Cela même, la faculté d'agir ainsi, est encore un bienfait de votre père. Je vous répondrai : Oui, si, pour agir ainsi, c'était assez que de naître ; mais si, pour vivre bien, le moins essentiel est de vivre, et si vous m'avez fait un don que les bêtes sauvages, les animaux les plus petits et même les plus immondes partagent avec moi, ne vous attribuez pas un mérite qui ne procède point de vos bienfaits, quoiqu'il en soit la conséquence. Supposez que je vous aie donné la vie, en échange de celle que vous m'avez donnée. Encore ici je l'emporte sur vous ; car vous sentiez mon bienfait, je le sentais aussi ; car je ne vous donnais pas la vie pour mon plaisir, et moins encore par mon plaisir ; car il est plus important de conserver la vie que de la recevoir, comme il y a moins de tourment à mourir qu'à craindre la mort.

XXXI. Quand je vous ai sauvé la vie, vous pouviez en jouir aussitôt ; quand vous me l'avez donnée, je n'avais point le sentiment de mon existence : je vous ai donné la vie, alors que vous craigniez de mourir ; en me la donnant, vous m'avez destiné à mourir ; moi, je vous ai sauvé une vie complète à laquelle rien ne manquait ; vous avez engendré en moi un être privé de raison, et à charge aux autres ; et la preuve que donner ainsi la vie n'est pas un grand bienfait, c'est que vous pouviez m'exposer ; et, en ce cas, c'eût été un mauvais service de m'avoir engendré. D'où je conclus que le moindre des bienfaits est la cohabitation de mon père et de ma mère, si, maints accessoires ne venant se joindre à ce commencement de bienfait, il n'est ratifié en quelque sorte par d'autres bienfaits.

Le bien ne consiste pas à vivre, mais à bien vivre. Oui, je vis bien ; mais je pourrais vivre mal : ainsi la seule chose que je tiens de vous, c'est de vivre. Si vous voulez mettre en compte la vie seule, la vie nue, dépourvue de raison ; si vous vantez cela comme un grand bien, songez que cet avantage est celui des mouches et des vermisseaux. Enfin, pour ne parler que des arts libéraux dont l'étude salutaire a dirigé vers le bien le cours de ma vie, même en profitant de ce bienfait, je vous ai restitué plus que je n'ai reçu. Vous m'aviez donné à moi-même ignorant, ébauché ; et moi je vous rends un fils tel que vous seriez heureux de l'avoir engendré.

XXXII. Mon père m'a nourri ; si je le nourris à mon tour, je lui rends davantage ; parce qu'il est doublement aise d'être nourri, et nourri par son fils ; parce qu'il jouit plus encore de mon bon coeur que de la chose elle-même. Les

aliments qu'il m'a donnés n'ont touché que mon corps. Et si l'on est parvenu à se rendre célèbre parmi les nations, ou par l'éloquence, ou par la justice, ou par les exploits militaires, si l'on a entouré son père d'une grande renommée et dissipé l'obscurité de sa naissance par une vive splendeur, n'a-t-on pas conféré à ses parents un inestimable bienfait? Qui connaîtrait Ariston et Gryllus, sans leurs fils, Platon et Xénophon? Socrate rend immortel le nom de Sophronisque. Il serait trop long d'énumérer ceux qui ne vivent dans la mémoire, que parce que l'éclatant mérite de leurs fils a transmis leur nom à la postérité. Est-ce le père d'Agrippa, homme inconnu même après Agrippa, qui a fait plus pour son fils, ou cet illustre fils qui a plus fait pour son père, lui qui fut décoré d'une couronne navale, exemple unique entre les récompenses militaires ? lui qui orna cette ville de tant de beaux ouvrages surpassant en magnificence tout ce qu'on avait fait jusqu'alors, et tout ce qu'on a fait depuis? Et Octave, fit-il plus de bien à son fils que l'empereur Auguste n'en fit à son père Octave, quoique ce père naturel soit éclipsé par le père adoptif? Quelle joie il eût éprouvée en voyant ce jeune vainqueur, après les guerres civiles, jeter en maître les bases d'une paix solide ! Il n'eût pas reconnu son propre ouvrage, et, en se regardant lui-même, eût-il jamais pu croire qu'un tel homme fût né dans sa famille ?

Pourquoi citerais-je à présent tous ces autres pères, qui depuis longtemps seraient tombés dans l'oubli, si la gloire de leurs fils ne les eût arrachés à l'obscurité, et ne les retenait encore au grand jour? D'ailleurs, nous n'examinons pas s'il est arrivé qu'un fils ait rendu à son père plus qu'il n'avait reçu de lui, mais si la chose est possible. Si les exemples que j'ai rapportés ne vous satisfont pas encore, et si les bienfaits des fils ne vous paraissent pas supérieurs à ceux des pères, il n'en est pas moins vrai que la nature peut produire ce que les siècles n'ont pas encore enfanté. Enfin, si, pris un à un, ils ne peuvent égaler la grandeur du bienfait paternel, accumulés en masse, ils le surpasseront.

XXXIII. Scipion sauva la vie à son père dans un combat ; encore vêtu de la prétexte, il poussa son cheval dans les rangs ennemis : c'était peu d'avoir affronté, pour se faire jour jusqu'à son père, tous les périls qui assiègent les plus grands capitaines, et triomphé de tant d'obstacles ; c'était peu d'avoir, pour son début comme soldat, pénétré jusqu'à la première ligne à travers le corps des vétérans, et prouvé ainsi que sa valeur n'attendait pas le nombre des années ; ajoutez à cela qu'il défendit son père accusé, qu'il l'arracha aux complots et à la brigade d'ennemis puissants ; qu'il accumula sur lui un deuxième et même un troisième consulat, sans compter d'autres honneurs faits pour flatter l'ambition d'un consulaire ; qu'il soulagea sa pauvreté par des richesses qu'il tenait de la conquête ; et, ce qui est le plus flatteur pour les hommes de guerre, qu'il le fit riche des dépouilles des ennemis. Cela vous semble-t-il encore trop peu ? ajoutez

qu'il le fit proroger dans le gouvernement des provinces et dans d'autres commandements extraordinaires ; ajoutez qu'après avoir renversé de fond en comble les plus grandes villes, ce héros, défenseur et vrai fondateur de l'empire romain, qui devait désormais s'étendre sans égal du couchant à l'aurore, ajouta le lustre d'une nouvelle noblesse à la noblesse de son père. Dites maintenant : Mais le père de Scipion ---. Peut-on douter que le bienfait vulgaire de la génération n'ait été surpassé par le dévouement et l'héroïsme du fils, à qui je ne sais si Rome doit plus sa sûreté que sa gloire?

XXXIV. Ensuite, si ce n'est assez, imaginez un homme qui ait arraché son père à la torture, et qui l'ait subie en sa place. Vous pouvez, jusqu'où vous voudrez, étendre les bienfaits du fils : le don paternel est simple, il est facile, et même accompagné de plaisir pour le bienfaiteur : c'est un bienfait dont il a, par la force des choses, fait part à beaucoup d'autres, sans le savoir ; un bienfait dans lequel il est de moitié avec la mère. Il a pu avoir en vue la loi de son pays, les privilèges de la paternité, le soin de perpétuer son nom et sa famille, enfin tout plutôt que l'individu auquel il donnait l'être. Mais si un fils s'est élevé jusqu'à la sagesse, et l'a communiquée à son père, douterons-nous encore s'il n'a pas donné plus qu'il n'avait reçu? Mais, insiste-t-on, tout ce que vous faites, tout ce que vous pouvez donner, vous le devez au bienfait de votre père. C'est aussi à mon précepteur que je dois mes progrès dans les lettres. Cependant nous dépassons ceux qui nous les ont enseignées, du moins quant aux éléments. Quoique, sans ces premiers maîtres, on n'eût pu parvenir à rien, il ne s'ensuit pas que, malgré tous ses progrès, on soit toujours au-dessous d'eux : entre les commencements et la perfection la différence est grande ; et les uns ne sont pas comparables à l'autre, bien que celle-ci ne puisse exister sans ceux-là.

XXXV. Il est bien temps que nous tirions enfin quelque pièce de notre fonds. Celui à qui l'on doit un bienfait au-dessus duquel il y a quelque chose peut être surpassé. Le père a donné la vie à son fils ; mais il est des choses meilleures que la vie : ainsi un père peut être surpassé comme bienfaiteur, puisqu'il existe des bienfaits plus grands que le sien. Celui qui a donné la vie à un autre, si on la lui a sauvée deux fois à lui-même, a reçu un plus grand bienfait qu'il n'a donné. Or, un père a donné la vie : si donc il est plus d'une fois préservé de la mort par son fils, il aura plus reçu que donné. Un bienfait, pour celui qui l'a reçu, est d'autant plus grand, qu'en le recevant il en avait plus besoin : or, celui qui vit a plus besoin de la vie que celui qui n'est pas né, et qui ne, peut avoir besoin de rien.

Un père, donc, qui reçoit la vie de son fils, lui est plus redevable qu'un fils en recevant la vie de son père. Sur quel fondement prétendez-vous que les bienfaits du fils ne peuvent surpasser ceux du père? Parce qu'il a reçu la vie de son père, et que, s'il ne l'avait pas reçue, il ne serait capable d'aucun bienfait.

Mais ici le père se trouve dans le même cas que tous ceux qui ont donné la vie à quelqu'un : on n'aurait pu leur témoigner sa reconnaissance, si l'on n'eût point reçu la vie. En concluons-nous aussi qu'on ne peut par la reconnaissance surpasser le bienfait d'un médecin, car on peut devoir la vie à un médecin ; ni celui d'un matelot qui vous a sauvé du naufrage ?

Et toutefois il est possible de surpasser en bienfaits et en dévouement ceux à qui, d'une manière ou d'une autre, nous devons la vie. La même chose est donc possible pour les pères. Si quelqu'un m'accorde un bienfait qui ait besoin d'être entretenu par la sollicitude bienfaisante de beaucoup d'autres personnes, et que le bienfait que j'ai rendu en échange n'ait besoin de la participation d'aucun tiers, j'ai plus donné que reçu. Or, le père n'a donné à son fils qu'une vie qui s'éteindrait sans une infinité de soins accessoires pour l'entretenir : mais la vie que le fils conserve à son père n'a nullement besoin de secours étrangers ; elle se conserva d'elle-même. Ainsi le père qui reçoit de son fils la vie qu'il lui avait donnée, reçoit un bienfait plus grand.

XXXVI. Ceci ne détruit pas le respect qu'on doit à son père, et ne rend pas les enfants plus mauvais, mais au contraire meilleurs ; car la vertu est essentiellement ambitieuse, et brûle de prendre le pas sur ce qui la devance. La piété filiale deviendra plus active, si au désir de rendre la pareille se joint l'espoir de vaincre. Les pères eux-mêmes subiront volontiers et avec joie cette défaite, car il arrive souvent que la défaite offre des avantages. De là une lutte bien désirable, et pour les pères le bonheur si grand d'avoir à s'avouer surpassés en bienfaits par leurs enfants ! Ne point partager cette opinion, c'est fournir une excuse à l'ingratitude des enfants, c'est ralentir l'élan de leur reconnaissance, tandis que nous devrions les stimuler, en disant : « Courage, vertueux jeunes gens ; c'est ici entre les pères et leurs enfants une honorable lutte ; c'est à qui donnera plus qu'il n'a reçu. Ils ne sont pas vainqueurs, pour vous avoir prévenus. Prenez courage, ainsi qu'il convient de le faire, et ne vous lassez point, afin de vaincre vos pères qui désirent être vaincus. Et dans cette noble arène vous ne manquerez pas de généraux qui vous exhortent à les imiter, et vous invitent à marcher sur leurs traces à la victoire que des fils ont souvent obtenue. »

XXXVII. Énée a surpassé son père : il n'avait été pour lui dans son enfance qu'un fardeau sans péril et sans embarras : mais son père, accablé de vieillesse, il le fallut porter à travers les bataillons ennemis, à travers les ruines de Troie, qui s'écroulait autour de lui, alors que ce pieux vieillard, tenant embrassés les vases sacrés et ses dieux domestiques, surchargeait d'un double poids les épaules de son fils, qui ne cheminait qu'à grand'peine. Énée le porta au milieu des flammes, et que ne peut la piété ? il le plaça comme une sorte de dieu parmi les fondateurs de l'empire romain.

Ils ont surpassé leurs pères, ces jeunes Siciliens, qui, au milieu des secousses violentes de l'Etna, au milieu d'une lave brûlante inondant les villes, les campagnes et la plus grande partie de l'île, emportèrent leurs parents sur leurs épaules. Les flammes, dit-on, s'écartèrent et, se retirant à droite et à gauche, ouvrirent un large chemin à ces héroïques jeunes gens, si dignes d'accomplir en sûreté cette glorieuse entreprise.

Antigone remporta la même victoire, lui qui, après avoir vaincu l'ennemi dans une grande bataille, transmit à son père le prix de la guerre, et lui abandonna le trône de Chypre. C'est être vraiment roi que de ne pas vouloir régner quand on le peut.

T. Manlius triompha de son père, tout impérieux qu'il était. Relégué jusqu'alors à la campagne par la volonté paternelle, à cause de la stupidité grossière qu'il montrait dans son adolescence ; il alla trouver le tribun du peuple qui avait ajourné son père, demanda une entrevue à ce magistrat, et l'obtint.

Le tribun espérait que le fils se rendrait le délateur d'un père odieux ; il croyait même s'être fait un ami de ce jeune homme, parce que, entre autres crimes dont il accusait le père, il alléguait l'exil du fils. Mais celui-ci, le trouvant seul, tire un poignard caché dans son sein, et lui dit : « Si tu ne jures de te désister de ton accusation contre mon père, je, te perce de ce glaive : c'est à toi de choisir de quelle manière mon père sera délivré de son accusateur. » Le tribun jura, et tint son serment : seulement il rendit compte à l'assemblée du motif de son désistement. Jamais, depuis, aucun autre citoyen ne se permit impunément de faire rentrer dans l'ordre un tribun.

XXXVIII. Il est maints autres exemples de fils qui ont arraché leurs pères aux dangers, qui les ont élevés de l'état le plus humble au faite des honneurs, qui les ont tirés de la plèbe et de la foule pour rendre leurs noms à jamais immortels.

Il n'est point de langage assez fort, de parole assez éloquente pour exprimer dignement tout ce qu'il y a de mérite, tout ce qu'il y a de gloire immortelle, à pouvoir se dire : « J'ai obéi à mes parents ; je leur ai cédé : à leurs ordres, justes ou non, et quelque durs qu'ils fussent, je me suis toujours montré obéissant et soumis : je n'ai été rebelle qu'en un seul point : je n'ai pas voulu qu'ils me surpassassent en bienfaits. »

Ah! je vous en conjure, soutenez ce combat ; et, quoique vaincus, reformez vos rangs : heureux les vainqueurs! heureux même les vaincus! Quoi de plus beau pour un jeune homme que de pouvoir se dire à lui-même (car il lui serait défendu de le dire à tout autre) : « J'ai vaincu mon père en bienfaits! » Quoi de plus heureux pour un vieillard, que de pouvoir se vanter en tous lieux et devant tout le monde d'avoir été surpassé par son fils en bienfaits? Quoi de plus doux que d'être vaincu par soi-même ?

LIVRE IV

I. De toutes les questions que nous avons traitées jusqu'ici, mon cher Liberalis, il est aisé de voir que nulle n'est plus essentielle et ne mérite, selon l'expression de Salluste, un soin plus attentif que celle qui se présente à nous : La bienfaisance, et la gratitude qui en est le prix, sont-elles à rechercher pour elles-mêmes ?

Il se rencontre des gens qui ne recherchent l'honnête qu'afin d'en recueillir la récompense : pour eux, la vertu est sans charme si elle est sans profit, tandis qu'elle perd tout son éclat, si elle dévient vénale. En effet, quelle honte de calculer le taux de la probité ! La vertu n'invite point par l'appât du gain, et ne détourne point par la crainte du dommage ; loin de séduire personne par des espérances et des promesses, elle exige au contraire qu'on fasse des sacrifices pour elle, et presque toujours elle est elle-même un tribut volontaire. Foulant aux pieds vos intérêts, il faut marcher à elle partout où elle vous appelle, partout où elle vous envoie, sans égard pour vos biens, quelquefois même sans ménagement pour votre propre sang ; enfin jamais il ne faut refuser de lui obéir.

Que gagnerai-je, dit-on, si j'accomplis cet acte de courage, cet acte de reconnaissance ? De l'avoir fait. On ne vous promet rien de plus ; si d'aventure il vous revient quelque bénéfice, regardez-le comme un accessoire. La récompense des actions honnêtes est en elles-mêmes. Si ce qui est honnête est désirable en soi, et que le bienfait soit une chose honnête, il est clair que, sa nature étant la même, son sort ne doit pas être différent. Or, nous avons prouvé maintes fois et suffisamment qu'il fallait rechercher l'honnête pour lui-même.

II. Sur ce point nous sommes en guerre avec les épicuriens, ces philosophes efféminés, qui exercent leur sagesse dans les festins. Pour eux la vertu n'est que la servante des voluptés : servante docile et soumise et tout à fait dominée par elles. « Il n'est pas, disent-ils, de plaisir sans la vertu ». Mais pourquoi mettez-vous le plaisir avant la vertu ? Vous croyez peut-être qu'il ne s'agit que d'une dispute de préséance ? ce débat touche au fond de la chose, et met en question son essence même. Elle n'est plus la vertu, si elle se résigne à marcher à la suite. À elle appartient le premier rôle : elle doit guider, commander, occuper la place d'honneur ; et vous la réduisez à demander des ordres !

« Que vous importe cette distinction ? réplique l'épicurien. Et moi aussi, je nie que sans la vertu le bonheur puisse exister. Ce même plaisir que je recherche, et dont je suis esclave, je le réprouve, je le condamne s'il vient sans la vertu. Le seul point qui nous divise, c'est de savoir si la vertu est la cause du souverain bien, ou si elle est elle-même le souverain bien ».

Quand ce serait là l'unique sujet de notre débat, n'est-ce donc rien, à votre

avis, que cette question de préséance ? et n'est-ce pas un désordre, un aveuglement manifeste, que de mettre devant ce qui doit être après ? D'ailleurs, je ne m'indigne pas seulement de ce que vous mettez la vertu après le plaisir, mais de ce que vous la mettez en société avec lui. La vertu le méprise, elle est son ennemie déclarée, elle le fuit bien loin ; le travail, la douleur, et les disgrâces virilement supportées, voilà les compagnons qu'elle préfère à ce bonheur efféminé.

III. Ces préliminaires étaient indispensables, mon cher Liberalis, parce que la bienfaisance dont il est ici question, faisant partie de la vertu, il n'est rien de si honteux que de donner dans tout autre but que de donner. Car si nous offrons avec l'espérance de recevoir, nous donnerons au plus opulent, et non au plus digne : loin de là, au riche orgueilleux nous préférons l'indigent : le bienfait cesse d'en être un, quand il ne s'adresse qu'à la fortune.

D'ailleurs, si pour être utiles aux autres, nous n'avions d'autre motif que notre avantage personnel, il s'ensuivrait que les riches, les grands et les rois, qui peuvent se passer de l'assistance d'autrui, se trouveraient d'autant plus dispensés de donner, qu'ils ont plus de moyens de le faire. Les dieux aussi tariraient le cours de tant de bienfaits qu'ils ne cessent de répandre nuit et jour : car en toutes choses leur nature leur suffit, et garantit à la fois la plénitude, la sécurité et l'inaltérable durée de leur bonheur. Ils n'accorderaient donc plus de bienfaits, s'ils étaient mus par leur intérêt et par des motifs personnels. Ce n'est plus de la bienfaisance, c'est de l'usure, que de considérer, non point où sera le plus dignement employé ce que nous donnons, mais où il sera le plus profitablement placé pour nous, et du recouvrement le plus facile. C'est parce que les dieux sont bien éloignés de cette manière de voir, que nous bénissons leur providence libérale ; car si l'unique motif du bienfait était l'avantage du bienfaiteur, comme Dieu n'a rien à espérer de nous, Dieu n'aurait aucune raison de nous faire du bien.

IV. Je sais ce qu'ici va répondre l'épicurien : « Dieu n'accorde pas de bienfaits ; mais, calme et indifférent à notre sort, étranger à la marche du monde, il s'occupe d'autre chose, ou, ce qui semble à Épicure le comble de la félicité, il demeure dans une inaction complète, et les hommages des hommes ne le touchent pas plus que leurs outrages ».

Celui qui parle ainsi n'entend pas ce concert de voix suppliantes ; il ne voit pas ces mains qu'élèvent de tous côtés vers le ciel tant d'hommes faisant des vœux publics ou particuliers. Certes, la chose n'aurait pas lieu, et tous les mortels ne se seraient point accordés dans cette folie d'invoquer des divinités sourdes, des dieux impuissants, s'ils n'eussent reconnu que leurs bienfaits, tantôt spontanément offerts, tantôt accordés à la prière, sont toujours grands,

opportuns, et détournent, par leur intervention, quelque catastrophe imminente. Et quel est donc l'être assez malheureux, assez abandonné, assez maltraité du destin et né pour souffrir, qui n'ait jamais éprouvé cette munificence des dieux? Considérez ces hommes qui déplorent leur sort et se plaignent sans cesse : vous n'en trouverez aucun qui soit tout à fait exclu des bienfaits du ciel ; vous n'en verrez pas un qui n'ait quelquefois puisé à cette source bienfaisante. Est-ce donc peu de chose que tous ces biens également départis à tous dès leur naissance ? Et pour ne point parler des autres biens, qui ensuite sont dispensés inégalement pendant la vie, la nature nous a-t-elle donné si peu de chose, en se donnant elle-même ?

V. Dieu n'accorde aucun bienfait! Mais d'où tenez-vous ce que vous possédez, ce que vous donnez, ce que vous refusez, ce que vous gardez, ce que vous ravissez? d'où vient cette innombrable quantité d'objets qui charment vos yeux, vos oreilles, votre coeur? d'où vient cette abondance qui va jusqu'à la profusion? La nature n'a pas seulement pourvu à nos besoins ; dans sa tendresse, elle a songé même à nos plaisirs : témoin tant de fruits de différents goûts, tant de plantes utiles à la santé, tant d'aliments attribués à chaque saison de l'année, en telle profusion que la terre fournit même à la paresse des aliments fortuits. Voyez toutes ces espèces d'animaux répandus, soit sur la surface de la terre, soit au sein des eaux, soit dans les plaines élevées de l'air, afin que toutes les parties de la nature concourent à fournir à l'homme quelque tribut ! Et ces rivières dont le cours sinueux embrasse et embellit nos campagnes ; et ces fleuves dont le lit vaste et profond ouvre une voie commode à la navigation et au commerce, et ceux qui, prenant, à des jours marqués, un merveilleux accroissement, apportent à une terre aride et desséchée par les feux de l'été leurs irrigations abondantes! Parlerai-je de ces sources d'eaux minérales, et de ces eaux bouillantes qui jaillissent sur les rivages mêmes de la mer? Ici le Larius étend son eau profonde. Et là le Bénacus furieux s'enfle et gronde.

VI. Si l'on vous donnait quelques arpents de terre, vous appelleriez cela un bienfait ; et pour vous ce n'est pas un bienfait que cet espace immense de terres qui s'étend au loin? Si quelqu'un vous avait donné de l'argent (or, je vois que vous en faites grand cas), et qu'il eût rempli votre coffre-fort, vous regarderiez cela comme un bienfait ; et tant de métaux enfouis pour vous, tant de fleuves qui dans leur cours roulent l'or avec le sable, et cette immense quantité d'argent, de fer et d'airain cachée dans les entrailles de la terre, livrée à vos industrieuses recherches, et dont le secret vous est révélé par maints signes extérieurs, ne sont donc pas à votre gré un bienfait?

Si l'on vous faisait présent d'une maison, dont quelques parois fussent incrustées de marbre, et les plafonds resplendissants d'or et de peinture,

appelleriez-vous cela une libéralité mesquine? Mais à vous appartient une immense demeure, à l'abri de l'incendie et de la ruine, où l'on ne voit point ces légers revêtements, plus minces que le tranchant du fer qui les découpait, mais des masses entières des pierres les plus précieuses, mais des blocs de cette matière si variée, si bien nuancée, dont les moindres fragments excitent votre admiration ; un édifice dont la voûte brille, la nuit et le jour, d'un éclat différent ; et vous dites encore n'avoir reçu aucun don ! Enfin, ne pouvant vous dissimuler le prix de ce que vous possédez, dans votre ingratitude vous prétendez n'en être redevable à personne? Mais d'où tenez-vous cet air que vous respirez ; cette lumière dont le flambeau éclaire et règle tous les actes de votre vie, et ce sang dont le cours entretient en vous la chaleur vitale? de qui tenez-vous ces mets dont les saveurs exquises triomphent de la satiété de votre palais, et ces stimulants qui renouvellent les jouissances de vos sens fatigués? À qui devez-vous ce repos où votre vie se gâte et se flétrit ? Ah ! si vous êtes reconnaissant, ne vous direz-vous point : « C'est un Dieu qui nous a fait ces loisirs ; oui, toujours il sera un Dieu pour moi. Son autel sera souvent arrosé du sang d'un tendre agneau sorti de ma bergerie. C'est lui qui a permis à mes génisses d'errer en liberté, comme tu le vois, et à moi-même de jouer sur ma flûte rustique les airs que je voudrais ».

Oui, c'est un Dieu qui a donné, non pas quelques génisses, mais d'immenses troupeaux répandus sur toute la terre, et qui fournit la pâture aux bestiaux errants de toutes parts, qui substitue les pâturages de l'été à ceux de l'hiver. Il ne nous enseigne pas seulement à chanter sur des pipeaux, et à moduler, non sans quelque charme, des chants rustiques et grossiers. Mais tant d'arts qui conspirent à nos jouissances, et cette diversité de voix et de sons qui empruntent leurs accents tantôt à notre souffle, tantôt à un souffle extérieur, n'est-ce pas lui qui les a créés ? N'allez pas dire que toutes ces inventions nous appartiennent : elles ne nous appartiennent pas plus que notre croissance, et que les développements divers de nos organes dans les différentes périodes de la vie, tels que la chute des dents de l'enfance, les signes de la puberté lorsque apparaît l'adolescence, et que l'homme passe à un âge plus robuste ; enfin cette dernière dent qui marque le terme de la jeunesse. Ces germes de tous les âges et de tous les arts, c'est Dieu qui les a mis en nous ; c'est ce souverain maître qui dégage les génies de leur obscurité.

VII. C'est la nature, dites-vous, qui me donne tous ces biens. Mais ne voyez-vous pas qu'en parlant ainsi vous ne faites que changer le nom de Dieu? Car qu'est-ce que la nature, si ce n'est cette intelligence céleste répandue dans l'ensemble et dans toutes les parties de l'univers ? Pour peu que vous le vouliez, il y a bien d'autres noms à donner à ce grand auteur de tout ce qui est à notre

usage : ainsi vous pouvez, conformément à nos rites, l'appeler Jupiter très bon et très grand, ou Jupiter Tonnant, ou Stator ; non point, comme le rapportent les historiens, parce que, après le vœu de Romulus, il arrêta la fuite de l'armée romaine, mais parce que tout s'appuie sur sa bienveillance, et que de lui vient toute force, toute stabilité. Appelez-le encore destin ; vous ne vous tromperez point : car le destin n'est autre chose que l'enchaînement compliqué de toutes les causes ; et Dieu est la cause première, celle de qui toutes les autres dérivent. Tout nom que vous voudrez lui donner s'appliquera merveilleusement à lui, pourvu que ce nom caractérise quelque attribut, quelque effet de la puissance céleste. Dieu peut avoir autant de noms qu'il est de bienfaits émanant de lui.

VIII. Ceux de notre secte pensent que c'est lui qui est Bacchus, Hercule et Mercure : Bacchus, parce qu'il est le père de toutes les créatures, la source première de ces semences fécondes qui reproduisent les êtres à l'aide de la volupté ; Hercule, parce que sa force est invincible, et qu'après l'accomplissement de ses travaux il se retirera au sein de la flamme. Mercure, parce qu'il est le principe de la raison, de l'harmonie, de l'ordre et de la science. Partout où vous dirigerez vos pas, c'est toujours lui que vous trouverez devant vous ; rien n'est vide de lui : lui-même remplit tout son ouvrage.

Vous ne, gagnez donc rien, ô le plus ingrat des mortels ! à renier vos obligations envers Dieu pour en faire honneur à la nature, parce que la nature ne peut pas plus exister sans Dieu, que Dieu sans la nature ; l'un et l'autre sont une même chose, et leurs fonctions sont les mêmes.

Si, ayant reçu quelque chose de Sénèque, vous prétendez n'être le débiteur que de Lucius ou d'Annaeus, vous ne changez pas pour cela le créancier, vous ne faites que changer le nom ; que vous l'appeliez par son prénom, par son nom, ou par son surnom, c'est toujours la même personne. De même, que vous appeliez Dieu la Nature, le Destin, la Fortune, ce ne sont là que des noms différents du même Dieu, qui se modifie dans l'exercice divers de sa toute-puissance. Ainsi, la justice, la probité, la prudence, le courage, la frugalité, sont les biens d'une même âme : si quelqu'une de ces vertus vous plaît, c'est l'âme qui vous plaît.

IX. Mais, sans nous engager dans une digression étrangère à notre sujet, je répète que Dieu nous comble incessamment des plus grands bienfaits, sans espoir de retour ; car il n'a pas besoin de nos services, et nous ne pouvons lui en rendre aucun. La bienfaisance est donc une chose désirable pour elle-même ; l'unique but que doit se proposer le bienfaiteur, c'est l'avantage de l'obligé : c'est là qu'il faut tendre, laissant de côté notre intérêt personnel.

« Vous prétendez, me dit l'épicurien, qu'on ne saurait mettre trop de soin à choisir ceux à qui l'on donne, de même que le laboureur ne confie pas ses semences à un terrain sablonneux. Si l'on admet ce précepte, nous sommes donc,

en répandant nos bienfaits, guidés par notre intérêt personnel, comme le laboureur en prodiguant son labeur et ses semailles? En effet, semer n'est pas une chose désirable pour elle-même. Vous choisissez, en outre, ceux à qui vous voulez accorder vos bienfaits ; ce qui ne devrait pas être, si la bienfaisance était désirable par elle-même ; car qu'importe à qui l'on donne et comment l'on donne : c'est toujours un bienfait ».

Oui, sans doute, nous n'avons, pour rechercher l'honnête, d'autre motif que l'honnête lui-même ; toutefois, quoique ce doive être notre unique but, il importe en toute chose de savoir ce qu'on fait, et quand on le fait, et comment ; car tout dépend de là. Ainsi quand je choisis celui que je veux obliger, c'est pour qu'il y ait vraiment bienfait de ma part ; car il ne peut y avoir ni honnêteté ni bienfaisance à donner à un infâme.

X. La restitution d'un dépôt est une chose désirable par elle-même : toutefois je ne le rendrai ni en tout cas, ni en tout lieu, ni en tout temps. Quelquefois il n'y aura pas de différence entre nier le dépôt, et le rendre publiquement. J'aurai donc égard à l'intérêt bien entendu de celui à qui je dois rendre ; et, de peur de lui nuire, j'irai jusqu'à lui refuser son dépôt. J'en userai de même dans mes bienfaits : J'examinerai quand, à qui, comment et pourquoi je dois donner. Car rien ne doit se faire sans consulter la raison ; or, il n'est point de bienfait, si la raison ne l'avoue : la raison est la compagne inséparable de l'honnête.

Que d'hommes n'entendons-nous pas tous les jours se reprocher leurs dons inconsidérés, et s'écrier : « J'aimerais mieux avoir perdu, que de lui avoir donné ! » En effet, il n'est pas de plus humiliante façon de perdre, que d'avoir inconsidérément donné ; et il est beaucoup plus fâcheux d'avoir mal placé son bienfait, que de n'avoir pas été payé de retour : car c'est la faute d'autrui, si l'on ne nous rend pas ; c'est la nôtre, si nous n'avons pas bien choisi ceux à qui nous voulions donner. Mais, dans ce choix, ne croyez pas que je m'arrête, ainsi que vous vous l'imaginez, à chercher celui qui me rendra la pareille c'est l'homme reconnaissant que je choisis, non celui qui rendra.

Souvent on peut être reconnaissant sans s'acquitter, et n'être qu'un ingrat en s'acquittant : c'est d'après le coeur que se forme mon évaluation. Aussi je négligerai l'homme riche, mais indigne, pour donner à l'honnête homme indigent : car celui-ci sera reconnaissant au sein de la pauvreté ; et tout lui manquant, son coeur ne lui fera pas faute. Ce n'est ni du profit, ni du plaisir, ni de la gloire que je veux tirer de mon bienfait : si je contente celui qui reçoit, c'est assez ; je ne donne que pour faire mon devoir. Mais ce devoir ne se fait pas sans choix. Ce choix, quel sera-t-il ? demandez-vous.

XI. Je choisirai un homme intègre, candide, reconnaissant, qui respecte le bien d'autrui, qui ne soit pas attaché au sien comme un avare, enfin qui ait un

coeur bienveillant. Quand j'aurai fixé mon choix sur lui, lors même que la fortune l'aurait privé de tout moyen de me payer de retour, je n'en aurai pas moins atteint mon but. Si ce n'est que par intérêt, par un sordide calcul que je me montre généreux ; si je ne rends service qu'à celui qui pourra me rendre service à son tour, je ne donnerai pas à un voyageur qui part pour des contrées diverses et lointaines ; je ne donnerai point à un homme qui s'expatrie pour toujours ; je ne donnerai point à un malade désespéré, et quand je serai moi-même mourant, je ne donnerai pas, car je n'aurais pas le temps de retirer mes avances. Toutefois, ce qui vous prouve que c'est pour le bien même qu'on doit faire le bien, c'est qu'aux étrangers qui abordent dans nos ports pour les quitter sans retour, nous venons en aide. Au naufragé inconnu nous fournissons un vaisseau équipé pour le ramener dans sa patrie. Il part, connaissant à peine le bienfaiteur qui l'a sauvé, et ne devant jamais le revoir ; il se subroge les dieux pour sa dette, il les supplie d'acquitter pour lui le tribut de sa reconnaissance : cependant la conscience d'un bienfait stérile réjouit notre coeur.

Lorsque, touchant aux bornes de la vie, nous faisons notre testament, ne répandons-nous pas des bienfaits qui ne doivent nous rapporter aucun profit ? Que de temps employé, que de réflexions dans le secret de notre âme pour régler et le montant des legs et le choix des légataires ? Toutefois, que nous importe à qui nous donnons, puisque nous ne devons rien recevoir de personne ? Jamais pourtant plus de circonspection n'accompagne nos dons ; jamais nos jugements ne sont plus scrupuleusement pesés que dans ce moment où, tout intérêt personnel s'évanouissant, la vertu se présente seule à nos yeux. Mauvais juges de nos devoirs, tant que l'espérance et la crainte, tant que le plus lâche des vices, la volupté, nous les fait voir sous un faux jour, c'est lorsque la mort nous isole de toutes les passions, lorsqu'elle nous envoie un juge incorruptible pour prononcer, c'est alors que nous cherchons les plus dignes pour leur transmettre nos biens ; et l'affaire que nous réglons avec le soin le plus religieux est ce partage de choses qui ne sont plus à nous.

XII. Et certes, c'est une grande satisfaction de pouvoir se dire à sa dernière heure : « Je vais enrichir cet homme ; je vais, avec les biens que je lui laisse, ajouter à l'éclat de sa dignité ». Si l'on ne donnait que pour reprendre, il faudrait mourir intestat.

« Vous dites, objecte l'épicurien, que le bienfait est une dette insolvable : or, une dette n'est pas une chose désirable par elle-même ». Quand nous disons que le bienfait est une dette c'est par similitude et figurément. Ainsi nous disons que la loi est la règle du juste et de l'injuste : or, une règle n'est pas désirable par elle-même. Nous sommes réduits à user de ces mots pour rendre notre pensée plus claire. Quand je me sers du mot de dette, c'est par métaphore. Pour marquer

la différence, j'ajoute insolvable : or, il n'est point de dette qui ne puisse ou ne doive être acquittée.

On doit si peu faire du bien par intérêt, que souvent, comme je l'ai dit, il faut en faire à ses risques et périls. Ainsi je vole à la défense d'un homme attaqué par des brigands, quand je pourrais, en toute sûreté, continuer ma route : je protège un accusé succombant sous le crédit de ses adversaires, et je tourne contre moi la cabale des hommes puissants ; la robe de deuil dont je le débarrasse, je vais peut-être me voir forcé de la revêtir pour faire tête aux mêmes accusateurs, tandis que je pouvais passer de l'autre côté ou rester spectateur paisible de débats ; qui me sont étrangers. Je me rends caution pour un homme condamné, et, par l'engagement que je prends envers ses créanciers ; je fais tomber les affiches annonçant l'expropriation de mon ami : pour sauver un homme, dont les biens sont en vente, je cours risque de voir vendre les miens.

Veut-on acheter une maison à Tusculum ou à Tibur, dans le but d'y trouver un air salubre et une retraite contre les ardeurs de l'été, on ne s'informe guère du revenu : on achète d'abord la propriété, et puis on l'entretient. De même pour les bienfaits : si vous me demandez ce qu'ils rapportent, je vous répondrai : Une bonne conscience. Ce que rapporte un bienfait? que ne me demandez-vous ce que rapportent la justice, l'innocence, la grandeur d'âme, la chasteté, la tempérance ? Si vous cherchez autre chose qu'elles-mêmes, non, ce n'est pas elles que vous cherchez.

XIII. Que gagne l'univers à accomplir ses révolutions? que gagne le soleil à prolonger et à diminuer la durée des jours ? Cependant tous ces mouvements sont des bienfaits, car ils tournent à notre avantage. Comme la fonction de l'univers est d'entretenir la rotation des sphères, comme la fonction du soleil est de changer tous les jours le lieu de son lever et de son coucher, et de verser gratuitement sur nous ses faveurs salutaires : ainsi la fonction de l'homme est de pratiquer la bienfaisance. Mais pourquoi donne-t-il? pour ne pas manquer de donner, pour ne pas perdre une occasion de faire le bien. Votre plaisir à vous consiste à énerver votre corps délicat dans un lâche repos, à vous plonger dans un calme voisin de l'assoupissement, à vivre cachés sous d'épais ombrages, à choyer la torpeur de vos âmes engourdies au milieu de ces molles pensées que vous décorez du nom de tranquillité ; puis, dans la retraite de vos jardins, à entretenir, par des boissons et des mets exquis, l'embonpoint de vos corps pâles d'indolence. Notre plaisir à nous est d'accomplir des actes de bienfaisance, même pénibles, pourvu qu'ils soulagent les peines des autres ; même périlleux, pourvu qu'ils arrachent les autres au danger ; même ruineux, pourvu qu'ils diminuent les besoins et les embarras des autres. Que m'importe que mes dons rentrent dans mes mains? Lors même qu'ils n'y rentreraient pas, il faut donner.

Nos bienfaits n'ont en vue que l'avantage de l'obligé, et non le nôtre : autrement, de bienfaiteurs nous deviendrions obligés. Aussi une foule d'actions vraiment utiles aux autres perdent tout leur mérite, lorsqu'elles sont vendues. Le commerçant est utile aux cités, le médecin à ses malades, le marchand d'esclaves à ceux qu'il vend ; mais comme tous ces gens-là ne servent l'intérêt d'autrui que pour le leur, ils n'obligent pas ceux à qui ils sont utiles.

XIV. Point de bienfait là où le but qu'on se propose est le profit. Je donne tant, je recevrai tant : c'est un marché. Je n'appellerai point chaste la femme qui repousse un amant pour l'enflammer ; pas plus que celle qui résiste par la crainte des lois ou de son mari : car comme dit Ovide : « Celle qui n'a point accordé parce que la chose ne lui était point permise, a tout accordé ».

Et c'est à bon droit qu'on met au nombre des coupables celle qui ne doit sa vertu qu'à la crainte, et non à elle-même. On peut dire également que celui qui n'a donné que pour recevoir n'a point donné. Sommes-nous les bienfaiteurs des animaux, parce que nous les nourrissons pour notre usage, ou pour en faire nos aliments ? les bienfaiteurs des arbres dont nous prenons soin pour qu'ils ne pâtissent point de la sécheresse ou de la dureté d'un sol négligé et non remué ? On ne se livre pas à la culture d'un champ par principe de vertu et d'honnêteté, non plus qu'à toute autre occupation dont le fruit est en dehors d'elle-même.

Ce n'est pas une pensée avare ou sordide qui nous pousse à la bienfaisance ; c'est un sentiment humain et généreux, qui nous fait désirer, en donnant, de donner davantage, qui se plaît à ajouter de nouveaux services aux anciens, et qui n'a d'autre but que de contribuer le plus possible au bonheur d'autrui. Autrement, il n'y a ni grandeur, ni mérite, ni gloire à faire du bien, parce qu'on y trouve un avantage.

Qu'y a-t-il de beau à s'aimer soi-même, à ménager pour soi, à acquérir pour soi ? Tous ces calculs, la vraie passion de faire le bien les dédaigne : elle nous entraîne aux plus généreux sacrifices, et, dans l'oubli de ses intérêts, elle est trop heureuse du seul plaisir de faire le bien.

XV. Qui peut douter que le tort fait à autrui ne soit l'opposé du bienfait ? comme faire tort est une chose qu'on doit éviter et fuir pour elle-même, faire du bien en est une qu'on doit désirer pour elle-même : dans le premier cas, la honte l'emporte sur toutes les récompenses qui invitent au crime : dans le second, les charmes puissants de la vertu suffisent pour nous attirer.

Non, il faut le dire, il n'est personne qui n'aime ses bienfaits, personne qui ne soit disposé à voir avec plus de plaisir ceux qu'il a comblés de biens, et pour qui ce ne soit un motif de donner encore, que d'avoir donné une fois ; ce qui n'aurait pas lieu, si la bienfaisance ne trouvait en soi-même sa satisfaction.

N'entendons-nous pas dire tous les jours : « Je n'ai pas le courage

d'abandonner cet homme à qui j'ai sauvé la vie, que j'ai tiré du péril? Il me prie de plaider sa cause contre des adversaires en crédit : cela me coûte beaucoup ; mais le moyen de m'en dispenser? je l'ai défendu tant et tant de fois ». Vous voyez donc qu'il est dans la bienfaisance une vertu secrète qui nous y porte malgré nous ; d'abord, parce que c'est un devoir, en second lieu, pour ne pas déroger à ce que nous avons fait : car tel homme à qui d'abord nous avons des motifs de refuser, n'obtient de nous ensuite que parce qu'il a déjà obtenu.

C'est si peu l'utilité qui nous porte à la bienfaisance, que souvent nous persistons complaisamment à continuer des bienfaits inutiles, seulement par amour pour notre bienfait ; et même quand il a mal réussi, l'indulgence est aussi naturelle que celle d'un père pour les vices de ses enfants.

XVI. Les épicuriens avouent que ce n'est pas en vue de l'honnête, mais de l'utile, qu'ils sont reconnaissants ; et ici il sera encore plus aisé de leur répondre : les mêmes arguments qui nous ont servi à démontrer que la bienfaisance est une vertu désirable par elle-même, vont s'appliquer à la reconnaissance. Nous avons établi, comme base de toutes nos autres preuves, qu'il faut rechercher l'honnête uniquement pour lui-même. Or, qui osera contester qu'il soit honnête d'avoir de la reconnaissance? Qui ne déteste l'ingrat? est-ce parce que l'ingrat se nuit à lui-même? Et quand on vous fait le récit des procédés odieux d'un homme ingrat envers son ami, quel est le sentiment que vous éprouvez? ne voyez-vous en cela que l'infamie de sa conduite, ou bien le tort d'avoir négligé des relations qui lui auraient été utiles et profitables? J'aime à le penser, vous voyez en lui un méchant qui a besoin d'un châtiment, et non d'un curateur. Or, vous ne porteriez pas ce jugement, si la reconnaissance n'était une vertu désirable en elle-même.

Il est peut-être d'autres sentiments qui portent moins avec eux leur dignité, et dont l'honnêteté a besoin d'interprète pour se faire connaître ; mais la reconnaissance est trop exposée à la vue, trop belle pour ne jeter qu'un éclat faible et douteux. Quoi de plus louable, quoi de plus généralement gravé dans le coeur des hommes, que la reconnaissance pour les bienfaits ?

XVII. Et dites-moi encore, quel motif nous y porte ? Le profit? ne pas le mépriser, c'est déjà un commencement d'ingratitude. La vanité? et quelle gloire y a-t-il à payer une dette? La crainte ? l'ingrat n'a rien à craindre : c'est le seul crime que la loi n'ait point prévu, la nature y ayant pourvu suffisamment. Comme il n'est point de loi qui ordonne l'affection des enfants pour leurs parents et la tendresse des parents pour leurs enfants, parce qu'il est inutile de nous pousser où nous allons ; comme personne n'a besoin d'être exhorté à l'amour de soi, qui naît en nous avec la vie ; de même il n'est pas nécessaire de nous exciter à l'amour désintéressé des choses honnêtes : il est dans leur nature

de nous plaire ; et tel est le charme de la vertu, qu'il est dans le coeur du méchant d'approuver le bien qu'il ne fait pas. Qui ne voudrait passer pour bienfaisant? quel est l'homme qui ; alors qu'il se souille de crimes et d'injustices, n'aspire à la réputation de bonté? qui ne cherche à colorer ses excès les plus criants de quelque ombre d'équité? qui ne désire passer pour le bienfaiteur de ceux auxquels il a fait tort? Voilà pourquoi l'on souffre les remerciements de ceux qu'on a offensés ; et l'on affecte au moins la bonté et la générosité dont on est incapable. Tiendrait-on une pareille conduite, si l'amour pur de la vertu, qui se fait rechercher pour elle-même, ne nous forçait à courir après une réputation contraire à nos moeurs et à cacher notre iniquité, dont nous aimons à recueillir les profits, quoique la détestant elle-même et en rougissant? car jamais on n'a vu personne assez en révolte contre la loi naturelle, assez dépouillé du caractère d'homme, pour être méchant de gaieté de coeur.

Demandez à ces gens qui ne vivent que de brigandage, si ce qu'ils doivent au vol et au meurtre, ils n'aimeraient pas mieux l'acquérir par des voies légitimes. Oui, celui dont le métier est de détrousser et d'assassiner les passants vous dira qu'il préférerait trouver ce qu'il enlève de force. Il n'est personne qui n'aimât mieux jouir des avantages du crime sans le commettre ; et la plus grande obligation que nous ayons à la nature, c'est qu'elle a illuminé tous les coeurs d'un rayon de vertu ; ceux même qui ne la suivent point la voient encore.

XVIII. Afin de vous convaincre que l'affection d'un coeur reconnaissant doit être recherchée pour elle-même, et que, pour elle-même aussi, vous devez éviter l'ingratitude, considérez qu'il n'est point de vice plus propre à dissoudre et à détruire la société. En effet, qui garantit notre sûreté individuelle, si ce n'est la réciprocité des services? Toute la sécurité de notre existence, toute sa force de résistance contre les attaques subites du dehors repose sur ce commerce de bienfaits. Isolez-nous un instant : que sommes-nous? une proie pour les animaux, une victime sans défense, le sang le plus facile à verser. Les autres animaux sont doués des forces nécessaires pour se protéger eux-mêmes : destinés par la nature à mener une vie errante et solitaire, ils ont été pourvus d'armes défensives. L'homme n'a d'autre arme que sa faiblesse : il n'a ni griffes ni dents puissantes pour se rendre terrible aux autres créatures : il est nu, infirme : la société est son seul appui. La nature lui a donné deux choses, qui de l'être le plus sujet aux attaques des autres animaux ont fait le plus puissant de tous la raison et la société. Ainsi celui qui, dans l'isolement, serait inférieur à tous, est devenu le maître du monde. La société lui a donné l'empire sur tous les autres animaux : né sur la terre, la société lui a soumis un élément étranger, et a voulu qu'il dominât même sur la mer. C'est la société qui repousse les attaques de la maladie, qui prépare des appuis à la vieillesse, qui fournit des consolations

contre la douleur ; c'est elle qui nous rend intrépides, car nous pouvons l'invoquer contre les assauts de la fortune. Détruisez la société, et l'unique soutien de la vie des individus, l'unité du genre humain, sera rompu or, il le sera, du jour où l'ingratitude ne sera plus abhorrée pour elle-même, mais à cause des maux qu'elle entraîne. Car combien d'ingrats sont sûrs de l'impunité ! Et d'ailleurs j'appelle ingrat quiconque est reconnaissant par crainte.

XIX. Jamais le sage n'a craint les Dieux. En effet, il y a de la folie à craindre ce qui est bienfaisant, et l'on ne peut aimer ce que l'on redoute. Vous surtout, Épicure, vous faites de Dieu un être désarmé ; vous l'avez dépouillé de toutes ses foudres, de toute sa puissance ; et, afin que personne n'eût à le craindre, vous l'avez rejeté loin de la sphère du monde. Relégué derrière je ne sais quel haut et inexpugnable rempart, isolé du contact et de la vue des mortels, que lui reste-t-il pour se faire craindre ? il n'a le pouvoir ni de servir ni de nuire. Placé dans un de ces vastes milieux qui séparent un ciel d'un autre, loin de l'animal, loin de l'homme, loin de la matière, il se voit à l'abri du choc des mondes qui s'abîment au-dessus et autour de lui ; il n'entend point nos vœux, il ne prend à nous aucun intérêt. Et pourtant voilà le Dieu que vous voulez que nous chérissions à l'égal d'un père ! apparemment c'est par reconnaissance ; ou, si vous ne croyez point en devoir manifester pour celui qui ne vous fait aucun bien, pourquoi donc l'adorer, vous surtout, qui ne reconnaissez pour principe de votre être que l'agrégation fortuite des atomes et des particules qui seuls l'ont formé ? à cause, dites-vous, de sa suprême majesté, de sa nature unique. Mais je vous accorde que ce ne soit ni l'espoir ni l'intérêt qui déterminent votre culte : il est donc une chose désirable par elle-même, dont la seule beauté vous entraîne ; et cette chose est justement l'honnête. Or, quoi de plus honnête que de se montrer reconnaissant ? Le sujet de cette vertu s'étend aussi loin que la vie.

XX. Mais, reprend l'épicurien, elle n'est pas non plus sans avoir son utilité. – Et quelle vertu n'a pas la sienne ? mais il n'en est pas moins vrai qu'une chose est désirable pour elle-même, lorsque, sans égard pour ses avantages accessoires, elle plaît en dehors d'eux et sans eux. Il est utile d'être reconnaissant ; mais je le serais encore, fût-ce à mon détriment.

À quoi vise l'homme reconnaissant ? Est-ce à se faire de nouveaux amis, à se concilier de nouveaux bienfaits ? Mais que sera-ce, si l'on doit soulever des inimitiés ? si la reconnaissance, loin d'accroître votre fortune, vous expose à perdre une partie de ce que vous avez acquis, économisé ? Vous résignerez-vous volontiers à de tels sacrifices ? Il est ingrat celui qui, en payant de retour un premier service, en attend un second ; qui ne rend qu'avec l'espoir d'obtenir. J'appelle ingrat l'homme qui se fixe au lit d'un malade, parce que celui-ci doit faire son testament, et qui, dans un pareil moment, a le loisir de penser à un

héritage, à un legs. Quand bien même il ferait d'ailleurs tout ce que doit faire un ami vertueux et reconnaissant, si l'espoir s'est glissé dans son âme, si, n'ayant en vue que le gain, ses soins ne sont qu'une amorce, je ne vois en lui qu'un de ces oiseaux qui se nourrissent de cadavres, qui d'un arbre voisin épient la brebis malade et près de succomber : oui, un tel homme est un vautour qui plane sur la mort, et qui rôde autour des cadavres.

XXI. Un coeur reconnaissant n'est séduit que par la droiture même de son intention. Voulez-vous en avoir la preuve, et vous convaincre qu'il ne se laisse point corrompre par l'intérêt? Il y a deux sortes d'hommes reconnaissants. On appelle reconnaissant celui qui rend quelque chose pour ce qu'il a reçu ; peut-être a-t-il quelque chose dont il peut faire parade avec ostentation : on appelle reconnaissant celui qui a reçu un bienfait de bon coeur, et qui avoue sa dette avec effusion. Ce sentiment est renfermé dans la conscience : or, quel profit peut-il résulter d'une affection cachée? Cependant il est reconnaissant, quand même il ne peut rien faire de plus ; il aime son bienfaiteur, il se reconnaît débiteur, il voudrait s'acquitter. Si vous désirez quelque chose de plus, la faute ne vient pas de lui. On n'en est pas moins habile artiste, pour être dépourvu des instruments nécessaires à l'exercice de son art ; le chanteur n'en a pas la voix moins belle, bien qu'elle soit couverte par le bruit et les clameurs de la foule. Je désire payer de retour ; après cela, il me reste encore quelque chose à faire, non pour être reconnaissant, mais pour être quitte : car souvent, bien qu'on se soit acquitté, on peut être ingrat ; et reconnaissant, bien qu'on n'ait pu s'acquitter. Car il en est de la gratitude comme de toutes les autres vertus : c'est le coeur seul qui en fait le prix. Cet homme s'est-il mis en devoir de s'acquitter? tout ce qui manque doit être imputé à la fortune. À ce titre, on peut être éloquent en gardant le silence ; vaillant, les bras croisés et les mains liées ; à ce titre, on peut être bon pilote quoiqu'en terre ferme, parce que les obstacles qui s'opposent à l'application de la science ne peuvent rien lui ôter : de même on est reconnaissant, par la seule intention de l'être, et sans avoir d'autre témoin de cette volonté que soi-même.

Je dirai plus : quelquefois un homme reconnaissant est tenu pour ingrat, parce que l'opinion, interprète menteuse, dénature nos sentiments. Où trouver, en ce cas, d'autre guide que sa conscience, qui, même lorsqu'on l'accable, donne le contentement ; qui oppose sa voix aux cris de la multitude et de la renommée ; qui s'appuie uniquement sur son propre témoignage, et qui, voyant contre elle le grand nombre des opinions qui la condamnent, ne compte point les voix, mais triomphe par son seul suffrage ? Lorsqu'elle voit sa loyauté en butte aux châtimens dus à la perfidie, bien loin de descendre de sa hauteur, elle se met au-dessus de son supplice.

XXII. « J'ai, dit-elle, ce que je voulais, ce que j'ambitionnais. Je ne me

repens point, je ne me repentirai jamais ; aucune rigueur de la fortune ne pourra me réduire à laisser échapper ces paroles : Que suis-je allée chercher? à quoi me sert la pureté de mes intentions? » Elle sert au sage sur le chevalet, elle lui sert sur le bûcher : quand on promènerait la flamme sur tous mes membres, quand elle viendrait lentement et peu à peu envelopper mon corps vivant, quand ce corps, animé d'une bonne conscience, répandrait goutte à goutte tout son sang, je me plairai au milieu de ces feux qui feront briller mon innocence.

Revenons maintenant à cet argument déjà présenté. Pourquoi voulons-nous être reconnaissants au moment de la mort ? Pourquoi pesons-nous avec tant de scrupule les bons offices de chacun? Pourquoi, reportant nos souvenirs sur toute notre vie passée, avons-nous tant à coeur de paraître n'en avoir oublié aucun? Il ne reste plus rien où puissent se rattacher nos espérances ; mais, placés sur la dernière limite de la vie, nous ne voulons dire adieu au monde qu'avec la conscience d'être aussi reconnaissants que possible. Car à ce sentiment se joint une haute récompense, et le pouvoir de la vertu attire à soi tous les hommes. Sa beauté pénètre de toutes parts dans les âmes et les ravit d'admiration à la vue de sa merveilleuse clarté.

Mais il en résulte beaucoup d'avantages : car les jours de l'homme vertueux sont plus assurés ; l'amour et le suffrage des gens de bien, une existence pleine de sécurité, sont le partage ordinaire d'un coeur innocent et accessible à la reconnaissance. Et, en effet, la nature eût été fort injuste, si à cette vertu elle n'eût attaché que misère, inquiétude et stérilité. Toutefois, bien que la route qui y conduit soit souvent sûre et facile, voyez si vous avez le courage de vous y engager, fût elle même hérissée de rochers et de précipices, infestée de bêtes sauvages et de serpents.

XXIII. De ce qu'une chose est accompagnée de quelques avantages extérieurs, il ne faut pas conclure qu'elle ne doive pas être recherchée pour elle-même : car, presque toujours, les plus belles choses sont entourées de nombreux et brillants accessoires, mais elles marchent devant, et ces accessoires ne viennent qu'après.

Qui doute que les révolutions périodiques du soleil et de la lune n'aient une influence directe sur le séjour du genre humain ; que l'un par sa chaleur n'entretienne les corps, ne féconde le sein de la terre, n'absorbe les eaux surabondantes, et ne brise les tristes entraves de l'hiver ; que l'autre, par sa tiédeur efficace et pénétrante, ne fasse mûrir les fruits de la terre? qu'à ses différentes phases ne réponde la fécondité humaine? que l'immense révolution du soleil ne serve de mesure à l'année, et que la lune ne décrive les mois dans une sphère plus étroite? Mais ôtez-leur ces propriétés, le soleil en serait-il moins un spectacle admirable pour l'oeil de l'homme? ne fit-il que passer devant nos

regards, en mériterait-il moins nos adorations? Et la lune serait-elle aussi moins digne de notre contemplation, quand ce ne serait qu'un astre impuissant et oisif roulant sur nos têtes? Et le ciel même, lorsque, pendant la nuit il verse sur nous ses feux, et qu'il resplendit de ses innombrables étoiles, quel oeil ne fixe-t-il pas sur sa magnificence ? Quel homme, à la vue de si grandes merveilles, songe à l'utilité qu'elles nous apportent? Regardez rouler dans les hauteurs silencieuses du ciel ces astres qui, sous une immobilité apparente, nous dérobent leur inconcevable vitesse : que de grands effets s'accomplissent dans le cours d'une de ces nuits que vous observez pour distinguer et calculer les jours ! que de choses se passent au milieu de ce silence! quelle longue série de destinées se déploie dans les limites d'une seule zone! Et ces mondes, que vous croyez répandus çà et là pour l'ornement ont chacun, leur oeuvre à accomplir. Car il ne faut pas vous imaginer qu'il n'y en ait que sept qui marchent, et que le reste soit attaché à la voûte céleste ; notre oeil ne peut saisir le mouvement que d'un petit nombre : mais plus loin, dans des espaces inaccessibles à nos regards, d'innombrables dieux vont et reviennent dans l'espace. Et parmi ceux qu'atteignent nos regards, la plupart suivent une marche mystérieuse, et dérobent leurs mouvements à notre intelligence. Quoi donc! vous ne seriez pas émerveillé du spectacle imposant de ce vaste ensemble, quand bien même il n'y aurait pas là ce qui vous fait mouvoir, ce qui vous protège, ce qui vous donne la vie, ce qui vous conserve, ce qui vous anime de son souffle !

XXIV. Bien que tous ces corps lumineux soient pour nous de première utilité, qu'ils soient nécessaires au soutien de notre vie, ce n'est toutefois que leur éclat majestueux qui touche profondément notre âme : de même les vertus, et particulièrement la reconnaissance, tout en nous procurant de grands avantages, ne veulent point être recherchées pour ce motif ; elles ont quelque chose de plus relevé, et c'est mal les comprendre, que de les compter au rang des choses utiles. Vous êtes reconnaissant par intérêt ; vous ne le serez donc qu'en vue du profit. La vertu ne veut point d'un amant sordide : c'est les mains ouvertes qu'il faut venir à elle. L'ingrat se dit à soi-même : « Je voulais être reconnaissant, mais je crains la dépense, je crains le péril, je redoute la disgrâce : il vaut mieux faire ce qui m'est utile ». La reconnaissance et l'ingratitude ne peuvent procéder du même principe ; ainsi que leurs oeuvres, leurs vues doivent être différentes. L'un est ingrat, contre son devoir, par intérêt ; l'autre, contre son intérêt, est reconnaissant par devoir.

XXV. Notre intention est de vivre selon le voeu de la nature, et d'imiter les dieux : or, les dieux, dans tout ce qu'ils font, ne suivent que la raison qu'ils ont de le faire ; à moins peut-être que vous n'estimiez que, pour prix de leurs bienfaits, ils trouvent une jouissance à humer les vapeurs de l'encens et la fumée

des sacrifices. Voyez leurs immenses travaux de chaque jour, leurs inépuisables bienfaits, les productions sans nombre dont ils couvrent la terre, ces vents favorables et multipliés par lesquels ils soulèvent les mers, ces pluies abondantes et subites par lesquelles ils rafraîchissent les plaines desséchées, renouvellent les veines épuisées des fontaines, et, par des conduits secrets, leur versent de nouveaux aliments : tous ces bienfaits sont entièrement gratuits ; ils nous les accordent, sans qu'il leur en revienne aucun salaire. Voilà donc la règle qu'ils nous tracent ; observons-la sans nous en écarter, et ne marchandons point avec la vertu. Rougissons de vendre nos bienfaits : les dieux donnent tout gratuitement.

XXVI. Si vous imitez les dieux, nous dit-on, faites aussi du bien aux ingrats : car le soleil se lève pour les scélérats, et la mer est ouverte aux pirates. Ici l'on nous demande si l'homme vertueux doit faire du bien à un ingrat, quand il sait son ingratitude. Permettez-moi un mot d'explication, pour ne point me trouver embarrassé par une question captieuse. Dans le système des stoïciens, admettez qu'il y ait deux espèces d'ingrats : l'un est ingrat, parce qu'il est insensé, l'insensé est méchant aussi ; le méchant a tous les vices ; donc il est ingrat. Ainsi, tous ceux qui sont méchants, nous les appelons intempérants, avarés, luxurieux, envieux ; non que chacun d'eux ait tous ces vices dans un degré éminent et notoire, mais parce qu'ils peuvent les avoir, et qu'ils les ont en effet, encore bien qu'ils ne les montrent pas. L'ingrat de la première espèce est celui à qui le vulgaire donne ce nom, et qui est naturellement enclin et sujet à ce vice. Pour l'ingrat de la seconde espèce, qui ne tombe dans cette faute que parce qu'il n'est exempt d'aucun vice, l'homme vertueux lui fera du bien : car il n'en ferait à personne, s'il excluait de telles gens. Mais quant à l'ingrat qui fait profession de renier les bienfaits, qui a le cœur foncièrement voué à l'ingratitude, le sage ne lui accordera pas plus un bienfait qu'il ne prêterait de l'argent à un banqueroutier, et qu'il n'en confierait à un homme connu pour être un dépositaire infidèle. Tout insensé passe pour peureux ; et ce défaut est encore le partage du méchant, qui est sujet à tous les vices indistinctement ; mais on donne proprement le nom de peureux à celui qui, de sa nature, tremble au moindre bruit. L'insensé a tous les vices, mais il n'est point de sa nature également enclin à tous : celui-ci s'abandonne à l'avarice, celui-là à la vie molle et sensuelle, cet autre à la violence.

XXVII. Ceux-là donc sont dans l'erreur, qui, interpellant les stoïciens, leur disent : « Eh quoi ! Achille est un lâche ? Quoi ! Aristide, surnommé le Juste, est un homme inique ? Quoi ! Fabius, qui par ses lenteurs sauva la république, est un téméraire ? Quoi ? Decius craint la mort ? Mucius est un traître ? Camille un transfuge ? Nous ne prétendons pas que tous les vices soient aussi fortement marqués dans tout individu, que dans quelques-uns ; mais nous disons que le

méchant et l'insensé ne sont exempts d'aucun vice ; nous ne croyons pas même l'audacieux à l'abri de la crainte, ni le prodigue exempt d'avarice. De même que tous les hommes ont cinq sens, et que néanmoins ils n'ont pas tous la vue perçante du lynx ; de même chez l'insensé tous les vices ne sont pas aussi saillants que certains vices chez quelques-uns. Tous les vices sont réunis chez tous les vicieux ; mais tous les vices ne se manifestent pas dans tous. La nature porte l'un à l'avarice : l'autre est adonné à la débauche, celui-là au vin, ou, s'il n'y est pas encore adonné, il est constitué de manière que son penchant l'y portera bientôt. Ainsi, pour revenir à mon propos, tout méchant est ingrat, car il a en lui les germes de tous les vices : néanmoins nous appelons exclusivement ingrat celui qui est sujet à l'ingratitude. À celui-là je me garderai de faire du bien. De même qu'un père pourvoit mal sa fille, quand il la marie à un brutal qui a souvent été répudié ; de même qu'un chef de famille se montre mauvais ménager, s'il confie l'administration de son patrimoine à un homme condamné pour gestion infidèle ; de même, enfin, qu'un testateur agirait follement en donnant à son fils un tuteur habitué à dépouiller ses pupilles ; de même on accusera de placer mal ses bienfaits celui qui choisira, pour les répandre, des ingrats auprès desquels ils seraient infailliblement perdus.

XXVIII. « Les dieux aussi, dit-on, comblent de biens les ingrats ». Mais ces bienfaits étaient destinés aux hommes vertueux : s'ils descendent parfois jusqu'aux méchants, c'est que la séparation est impossible. Or, il vaut mieux faire du bien même aux méchants à cause des bons, que de manquer aux bons à cause des méchants. Ainsi tous ces biens que vous citez, le jour, le soleil, les vicissitudes de l'hiver et de l'été, les deux autres saisons intermédiaires et tempérées, l'automne et le printemps, les pluies, les sources d'eau vive, les souffles réglés des vents, ont été créés pour tout le monde : les préférences individuelles étaient impossibles. Un roi offre des honneurs à ceux qui en sont dignes, et le congiaire à ceux-mêmes qui en sont indignes. Le blé public se distribue au voleur, au parjure, à l'adultère, sans distinction des moeurs : il suffit d'être citoyen. Tout ce qui se donne aux hommes, à titre de citoyens, et non à titre d'hommes vertueux, les bons et les méchants le reçoivent également. C'est ainsi que la Divinité a donné en commun au genre humain certaines choses dont nul n'est exclu. Car il était impossible de faire que le vent fût favorable aux bons et contraire aux méchants : or, le bien général voulait que le commerce de la mer fût ouvert, et que l'empire des hommes s'étendît. De même on ne pouvait imposer aux pluies la loi de ne point arroser les terres des méchants et des vicieux. Certaines choses existent en communauté. C'est pour les bons comme pour les méchants que l'on bâtit des villes ; les monuments du génie, publiés et répandus, tombent aussi dans des mains indignes. La médecine assiste même les

criminels ; on n'a jamais supprimé les recettes salutaires pour empêcher la guérison des méchants. Appliquez la censure, et faites acception de personnes, pour les dons spécialement destinés au mérite, et non pour ceux qui sont jetés sans distinction à la multitude. La différence est grande entre ne point exclure et choisir. La justice se rend à tout le monde ; les homicides eux-mêmes jouissent de la paix, et le ravisseur réclame ce qu'on lui a ravi ; les meurtriers et les assassins domestiques sont défendus par les murailles contre l'ennemi du dehors : le rempart des lois protège ceux qui les ont le plus outragées. Certains bienfaits ne pouvaient être particuliers qu'en devenant généraux. Ne me citez donc pas les avantages auxquels nous sommes appelés en commun : le bienfait qui doit aller trouver quelqu'un de mon choix, je ne l'accorderai pas sciemment à un ingrat.

XXIX. « Quoi! dit-on encore, vous refuserez vos avis à un ingrat qui vous consultera sur ses affaires ? vous l'empêcherez de puiser de l'eau à votre fontaine ; et, s'il s'égare, vous ne le remettrez pas dans son chemin ? Ou bien lui rendrez-vous ces sortes de services, sans être d'ailleurs disposé à lui rien donner »? Distinguons, ou du moins tâchons de distinguer. Un bienfait est une action utile ; mais toute action utile ne constitue pas un bienfait : il en est de si peu importantes, qu'elles ne peuvent usurper le nom de bienfait. Deux conditions sont requises dans un bienfait : premièrement, l'importance de la chose ; car il y en a de trop petits pour mériter ce nom. A-t-on jamais appelé bienfait le don d'un quarteron de pain, une aumône de petite monnaie, ou la permission d'allumer son feu? Et cependant ces petits services sont parfois plus utiles que les plus grands ; mais lors même que leur à-propos les rend nécessaires, leur modicité leur ôte toute valeur. La seconde condition du bienfait, et la plus importante, est la volonté d'obliger celui à qui l'on rend service, de l'en juger digne, de lui donner de bon coeur, et de se réjouir personnellement du plaisir qu'on lui fait. Rien de tout cela ne se trouve dans les petits services dont je viens de parler. Nous ne les rendons pas spécialement à ceux que nous en jugeons dignes, mais à tout venant, vu leur peu d'importance : ce n'est pas à l'homme, c'est à l'humanité que nous donnons.

XXX. Je donnerai même certaines choses, je l'avoue, à des hommes indignes, en considération d'autres personnes : c'est ainsi que, dans la recherche des fonctions publiques, la noblesse a fait quelquefois préférer des gens diffamés à des hommes habiles, mais sans naissance. Ce n'est pas sans raison que nous considérons comme sacré le souvenir des grandes vertus ; et plus d'hommes s'attacheront à bien faire, si le mérite de leurs bonnes actions ne meurt pas avec eux. Qui a porté au consulat le fils de Cicéron, si ce n'est son père? et plus récemment Cinna, comment se trouva-t-il consul en sortant du camp ennemi ?

Sextus et les autres Pompées n'ont-ils pas été poussés à la même dignité par la grandeur d'un seul homme, d'un homme assez considérable d'ailleurs pour que sa famille s'élevât même sur sa ruine? Par quelle cause, récemment encore, Fabius Persicus, dont les baisers rendraient stériles même les prières de l'homme de bien, a-t-il été revêtu du sacerdoce dans plus d'un collège? n'est-ce point par égard pour la mémoire de Verrucosus, de l'Allobroge, et de ces trois cents héros qui, pour sauver l'État, opposèrent une seule famille à l'invasion des ennemis? Nous devons honorer la vertu, non seulement présente, mais aussi lorsque la mort l'a soustraite à nos regards. Si elle a fait en sorte de servir non seulement son siècle, mais encore de léguer des bienfaits à la postérité, ne bornons point notre reconnaissance à une seule génération. Celui-ci a donné la vie à de grands hommes ; quel qu'il puisse être lui-même, il est digne de bienfaits, puisqu'il a engendré des hommes qui en sont dignes. Cet autre est né d'aïeux illustres ; qu'il reste à couvert, quel qu'il soit, sous leur ombrage tutélaire. Comme la réverbération du soleil fait rayonner les lieux immondes, des hommes sans mérite tirent de leurs ancêtres un éclat emprunté.

XXXI. Je veux ici, mon cher Liberalis, justifier les dieux. Quelquefois nous nous prenons à dire : Que voulait donc leur providence, en mettant sur le trône un Aridée? Croyez-vous que ce fut pour lui qu'elle l'y plaça? ce fut en considération de son père et de son frère. Pourquoi donna-t-elle l'empire du monde à Caius César, à cet homme qui était si avide de sang humain, qu'il le faisait couler sous ses yeux comme s'il eût dû le boire? Croyez-vous que ce soit à lui qu'elle ait donné cet empire ? non, c'est à son père Germanicus, c'est à son aïeul et à son bisaïeul, et, avant eux, à d'autres ancêtres non moins illustres, bien qu'ils eussent vécu hommes privés et qu'ils eussent connu des égaux. Vous, Liberalis, lorsque vous fîtes consul Mamercus Scaurus, ignoriez-vous que sa bouche impure recueillait avidement les menstrues de ses servantes ? Et d'ailleurs en faisait-il mystère? se souciait-il de passer pour un homme chaste? Je vous rapporterai un propos qu'il tenait de lui-même ; je l'ai souvent entendu citer, et même applaudir en sa présence. Un jour qu'il trouva Asinius Pollion couché, il lui proposa, mais en usant du mot obscène, de lui faire ce qu'il aurait aimé beaucoup mieux souffrir. Voyant Pollion froncer le sourcil : « Si j'ai dit quelque chose de mal, eh bien! que ce mal me soit fait à moi, » reprit-il. Oui, lui-même racontait ce mot. Est-ce un homme si effrontément obscène, que vous avez gratifié des faisceaux et du siège de justice ? non ; mais en songeant à ce vieux Scaurus, prince du sénat, vous n'avez pas voulu laisser sa race dans un indigne abaissement.

XXXII. Les dieux, il est aisé de le voir, traitent avec une grande faveur certains hommes, à cause de leurs pères et de leurs aïeux ; d'autres, par égard

pour le caractère que déploieront un jour leurs neveux, leurs arrière-neveux et leur postérité la plus reculée. Car ils connaissent la série entière de leur ouvrage. La prescience de toutes les choses qui doivent leur passer par les mains s'ouvre incessamment devant eux : pour nous tout sort des ténèbres ; et ce qui nous semble soudain, pour eux n'arrive que prévu et déjà familier. Que ceux-ci règnent, parce que leurs ancêtres n'ont pas régné ; parce qu'ils ont considéré comme la plus belle des couronnes celle de la justice et du désintéressement ; parce qu'ils n'ont pas sacrifié le bien public à eux-mêmes, mais qu'au contraire ils se sont dévoués au bien public. Tels autres régneront parce que l'un de leurs ancêtres fut un homme vertueux, dont l'âme était supérieure à la fortune, et qui, dans une guerre civile, aima mieux, pour le bien de l'État, être vaincu que vainqueur. Depuis si longtemps on n'a pu le récompenser. Que par égard pour lui, tel homme soit le chef du peuple ; et cela sans en avoir la science ou la capacité, mais parce qu'un autre homme a mérité pour lui.

Celui-ci est difforme de corps, hideux à voir, et propre à rendre ridicules les ornements royaux. Les hommes vont m'accuser, m'appeler aveugle, téméraire, et prétendre que je ne sais où placer un honneur dû aux plus dignes et aux plus vertueux ; mais moi, je sais qu'en donnant à l'un je paie une dette ancienne contractée envers un autre. D'où connaît-on cet homme qui fuit obstinément la gloire attachée à le suivre, qui marche au péril de l'air dont les autres en reviennent, et qui ne sépare jamais son bien du bien public ? Où est-il, dites-vous, cet homme, et qui est-il ? Vous l'ignorez ; mais je tiens registre des recettes et des dépenses : je sais ce que je dois, à qui ; je paie les uns après un long terme, et les autres d'avance, suivant l'occasion et mes facultés.

XXXIII. Je ferai du bien à un ingrat, mais non pas pour lui-même. Que ferez-vous, dit-on, quand vous ne saurez pas s'il est ingrat ou reconnaissant ? attendrez-vous que vous le sachiez : mais alors ne perdriez-vous pas l'occasion de lui faire du bien ? L'attente ici peut être longue ; car, comme le dit Platon, il est difficile de deviner le cœur humain. D'un autre côté, ce serait témérité de ne pas attendre. Nous répondrons que jamais nous ne devons attendre une certitude absolue, parce que rien n'est plus difficile que la recherche du vrai mais nous devons prendre la voie qui offre le plus de vraisemblance. C'est la marche de tous les devoirs : c'est d'après cette règle que nous ensemençons, que nous naviguons, que nous faisons la guerre, que nous prenons femme, que nous élevons nos enfants, quoique pour tous ces actes l'événement soit incertain.

On se décide pour ce qui donne bon espoir. Car qui pourrait, au laboureur qui sème, garantir la récolte ; au navigateur, un bon port ; au combattant, la victoire ; au mari, une femme chaste ; au père, des enfants pieux ? Nous nous laissons guider par la raison, plutôt que par l'évidence. Si vous attendez pour agir la

certitude du succès et l'évidence la plus complète, toute votre vie s'arrêtera dans l'inaction. Mais moi, du moment que je me sentirai poussé d'un côté ou d'un autre par le vraisemblable à défaut du vrai, je ne balancerai pas à faire du bien à celui que je présumerai devoir être reconnaissant.

XXXIV. « Mais il survient, dit-on, beaucoup de circonstances à la faveur desquelles le méchant se glisse à la place du bon, et où le bon est repoussé comme méchant. Les apparences sont trompeuses, et nous y croyons cependant ». Qui prétend le contraire? mais je ne trouve aucun autre moyen de régler ma pensée. Ce sont les seules traces qui puissent me guider vers la vérité ; je n'en ai pas de plus certaines. Je prendrai soin de les examiner avec une attention scrupuleuse, et je ne précipiterai pas mon jugement. De même, dans un combat, il peut arriver que ma main, par l'effet de quelque déception, lance un trait qui perce mon camarade, et que j'épargne un ennemi, le prenant pour un ami. Mais cela n'arrivera que rarement, et jamais par ma faute : mon intention étant de frapper l'ennemi, et de défendre mon concitoyen. Si je connais un homme pour ingrat, je ne lui ferai pas de bien. – Mais il m'a surpris ; il en a imposé. Ici point de reproche à faire au bienfaiteur ; c'est à l'homme supposé reconnaissant que j'ai donné.

« Si vous avez dit-on, promis un bienfait à quelqu'un dont vous veniez ensuite à découvrir l'ingratitude, tiendrez-vous votre promesse, ou ne la tiendrez-vous pas? Si vous la tenez, vous commettez sciemment une faute, car vous donnez à qui vous ne devez pas ; si vous refusez, vous faites encore une faute, parce que vous ne donnez pas à qui vous avez promis. Ici nous voyons changer votre doctrine stoïque, et cette orgueilleuse prétention qui consiste à dire que le sage ne se repent jamais de ses actions, jamais ne les amende, et jamais ne change d'avis ».

Le sage ne change pas d'avis, toutes choses demeurant comme elles étaient, lorsqu'il s'est déterminé. Ainsi il n'est jamais sujet au repentir, parce qu'alors il ne pouvait rien faire de mieux que ce qu'il a fait, ni rien décider de mieux que ce qu'il a décidé. D'ailleurs, dans toutes ses entreprises il mettra cette restriction : S'il ne survient rien qui empêche. Et voilà pourquoi nous disons que tout advient au gré de ses désirs, et que rien ne trompe son attente, parce qu'il prévoit d'avance qu'une circonstance fortuite peut entraver ses desseins. Les imprudents comptent résolument sur la fortune ; le sage la voit sous ses deux faces : il résolument le pouvoir de l'erreur, l'incertitude des choses humaines, et les nombreux obstacles qui s'opposent à nos projets. Il marche avec précaution dans le chemin glissant et douteux du sort : sa résolution certaine tend vers un but incertain ; et la restriction sans laquelle il ne projette, il n'entreprend jamais rien, le protège encore ici.

XXXV. J'ai promis de rendre un service, s'il ne survenait un empêchement légitime. Que sera-ce en effet, si ce que j'ai promis à un tiers la patrie le réclame pour elle ? Si une loi vient défendre à chacun de faire ce à quoi je m'étais engagé pour un ami ? Je vous ai promis ma fille en mariage ; mais depuis j'ai découvert que vous étiez étranger : il ne m'est pas permis de m'allier ainsi avec un étranger ; et je trouve mon excuse dans cet empêchement légal. Je n'aurai manqué à ma parole et encouru le reproche d'inconstance, qu'alors seulement que, toutes choses étant restées les mêmes qu'au moment de ma promesse, je n'accomplirai pas mon engagement. Tout changement me rend libre de faire un nouvel examen, et me dégage de ma promesse. J'ai promis de vous défendre en justice, mais depuis j'ai découvert que l'intérêt de votre cause tendait à porter préjudice à mon père. J'ai promis de vous accompagner en voyage ; mais on m'apprend que la route est infestée de voleurs. Je devais vous assister en personne dans une affaire ; mais mon fils est malade, mais ma femme est en mal d'enfant. Toutes choses doivent être en même état qu'au moment où je vous ai promis, pour que vous puissiez réclamer cet engagement comme obligatoire. Or, quel plus grand changement peut advenir, que de découvrir que vous êtes un homme méchant et ingrat ? Ce que je donnais à un homme digne de mon bienfait, je le refuse à un homme qui en est indigne, et encore j'aurai sujet de me plaindre d'avoir été trompé.

XXXVI. J'examinerai cependant l'importance de la chose promise, et cette importance me déterminera. S'il s'agit de peu, je donnerai, non parce que vous le méritez, mais parce que j'ai promis. Alors ce ne sera plus un présent que je ferai ; mais j'acquitterai ma parole, et en même temps je maudirai ma sottise ; la perte sera la punition de ma téméraire promesse. Voilà, me dirai-je, pour qu'il t'en souvienne, pour qu'à l'avenir tu parles avec plus de réserve et, comme on dit, je serai mis à l'amende pour avoir trop parlé. Si la chose est importante, je dirai avec Mécène : Je ne veux pas que cent mille sesterces viennent me la reprocher : car je comparerai entre elles l'une et l'autre circonstance : c'est quelque chose de tenir ta promesse ; c'est beaucoup de ne pas obliger un homme indigne. Considérons cependant la valeur du bienfait. S'il est léger, fermons les yeux ; mais s'il doit tourner à mon détriment ou à ma honte, j'aime bien mieux avoir à m'excuser une seule fois de mon refus que sans cesse de ma condescendance. Tout dépend, je le répète, du prix attaché aux termes de ma promesse. Non seulement je retiendrai ce que j'ai promis imprudemment ; mais ce que j'ai donné mal à propos. C'est une folie de se croire lié par une promesse fondée sur une erreur.

XXXVII. Philippe, roi de Macédoine, avait un soldat plein de valeur et dont en maintes expéditions, il avait éprouvé les utiles services : pour récompenser

son courage, il lui avait donné part dans le butin, entretenant ainsi, par de fréquentes gratifications, l'ardeur de cette âme vénale. Dans un naufrage, cet homme fut jeté sur les terres d'un Macédonien : à cette nouvelle, celui-ci s'empresse d'accourir, rappelle chez ce malheureux un dernier souffle de vie, le fait transporter à sa ferme, lui cède son lit, le ranime souffrant et demi-mort, le soigne pendant trente jours à ses frais, le rend à la santé et le renvoie muni de provisions. « Je vous prouverai ma reconnaissance, dit le soldat, pourvu seulement que j'aie le bonheur de voir mon général ». Il conte à Philippe son naufrage, mais se tait sur les secours qu'il a reçus, et lui demande aussitôt de lui donner la ferme d'un particulier qu'il désigne. Or, ce particulier était justement l'hôte qui l'avait reçu, qui l'avait rendu à la santé. Souvent les rois, surtout en temps de guerre, donnent, les yeux fermés : l'équité d'un seul homme est impuissante contre tant de passions armées : il n'est pas possible d'être à la fois homme de bien et bon général. Comment rassasier tant de milliers d'hommes insatiables ? qu'auront-ils pour eux, si on laisse à chacun son bien ? C'est ce que se dit Philippe, en ordonnant que le soldat fût mis en possession du domaine qu'il demandait. L'homme ainsi chassé de son héritage ne put se taire sur cette injustice et ne la supporta pas en paysan résigné qui se serait cru trop heureux de n'être pas donné lui-même avec sa terre : il adressa à Philippe une épître ferme et pleine de liberté. Après l'avoir lue, Philippe entra dans une si grande colère, qu'il donna ordre aussitôt à Pausanias de réintégrer dans son bien l'ancien propriétaire. Quant à ce soldat si méchant, à cet hôte si ingrat, à ce naufragé si avide, il lui fit tracer sur le front des marques qui devaient attester son ingratitude envers son hôte. Il méritait, certes que ces lettres fussent non pas seulement tracées, mais profondément gravées ; pour avoir expulsé son hôte et l'avoir jeté nu et comme un naufragé sur ce rivage où lui-même avait été relevé gisant. Nous verrons plus tard de quel châtiment il était digne ; en attendant, il fallait d'abord lui retirer les biens qu'il avait envahis par le plus grand des crimes. Mais qui serait touché du châtiment d'un homme qui avait commis un acte de nature à refouler dans les coeurs tout désir de venir en aide aux malheureux ?

XXXVIII. Philippe vous fera-t-il un don parce qu'il l'a promis, même s'il ne doit pas le faire, même si c'est une injustice, si c'est un crime, et que, par ce seul acte, il ferme les rivages aux naufragés ? Ce n'est point légèreté, de revenir d'une erreur reconnue et condamnée. Faisons cet aveu ingénu : « Je pensais qu'il en était autrement ; on m'a trompé ». Il n'y a que l'obstination d'une sottise orgueilleuse qui s'exprime ainsi : « Ce que j'ai dit une fois, quoi que ce puisse être, doit demeurer fixe et immuable ». Il n'est pas honteux de changer d'avis avec les circonstances. Et si Philippe avait laissé cet homme en possession du

rivage dont son naufrage l'avait rendu maître, n'était-ce pas interdire le feu et l'eau à tous les malheureux? Il vaut mieux, dit-il, que, relégué aux confins de mon royaume, tu portes sur ton front criminel ces lettres que je voudrais pouvoir imprimer dans tes yeux. Va publier les droits sacrés de la table hospitalière ; fais lire sur ta face un décret qui porte qu'en recevant des malheureux sous son toit on ne court pas un danger capital. Cette loi sera mieux sanctionnée de la sorte, que si je l'avais gravée sur l'airain.

XXXIX. « Pourquoi donc, nous dit-on, votre maître Zénon, ayant promis de prêter cinq cents deniers à quelqu'un, et ayant ensuite acquis la certitude que ce prêt était mal placé, persistât-il, malgré l'avis contraire de ses amis, dans sa résolution, parce qu'il avait promis? »

Je réponds d'abord qu'un prêt n'a rien de commun avec un bienfait. Il est des moyens de se faire payer d'un mauvais débiteur : je puis l'ajourner ; s'il fait faillite, j'en tirerai un dividende. Quant au bienfait, c'est en totalité, c'est tout d'un coup qu'il est perdu. D'ailleurs, cette dernière perte suppose un méchant homme ; et l'autre, tout au plus un mauvais ménager. En outre, Zénon lui-même, si la somme eût été plus forte, n'eût point persisté à prêter : Mais cinq cents deniers, ce sont, comme on dit, les frais d'une maladie ; c'était trop peu de chose pour valoir la rétractation d'une promesse. J'irai souper chez vous, parce que je l'ai promis, quand même il ferait froid, mais non pas s'il vient à neiger. Pour aller assister à des fiançailles, je me lèverai, parce que je l'ai promis, quand bien même je serais dans le travail d'une digestion difficile ; mais non pas si j'ai la fièvre. Je vous cautionnerai en justice, parce que je l'ai promis ; mais non pas, s'il faut vous cautionner pour une somme indéterminée ou envers le fisc.

Il y a toujours, je le répète, cette restriction tacite, si je le puis, si je le dois, si les circonstances sont les mêmes. Faites en sorte que, quand vous réclamerez l'effet d'une promesse, les choses soient au même état qu'elles étaient lorsque je vous l'ai faite. Il n'y aura pas légèreté de ma part à vous manquer, s'il est survenu quelque chose de nouveau. Quand la condition de la promesse est changée, pourquoi vous étonner qu'on ait changé d'avis? Remettez toutes choses au même état, et vous me trouverez le même. J'ai promis de comparaître pour vous en justice ; vous avez fait défaut : il n'y a point d'action contre tous ceux qui font défaut ; la force majeure est une excuse.

XL. Appliquez la même réponse à la question de savoir si, dans tous les cas, il faut payer la dette de la reconnaissance, et rendre le bienfait qu'on a reçu. Je dois être reconnaissant ; mais quelquefois ma mauvaise fortune, quelquefois la situation prospère de mon bienfaiteur, ne me permettent pas de prouver ma gratitude. Que rendrai-je à un roi? pauvre, que rendrai-je à un riche, vu surtout que certaines gens prennent en mauvaise part la restitution d'un bienfait, sur

lequel ils ne cessent d'en accumuler d'autres. Que puis-je offrir à de tels hommes, si ce n'est ma bonne volonté? car je ne dois pas repousser un nouveau bienfait, parce que je ne me suis pas encore acquitté de l'ancien. Je recevrai avec autant d'empressement qu'on en aura mis à donner, et je me livrerai à mon ami comme un sujet capable d'exercer sa bienfaisance. Celui qui ne veut pas recevoir de nouveaux bienfaits, est fâché de ceux qu'il a reçus. Je ne me montre point ma reconnaissance par des actes. Qu'importe ? ce n'est pas ma faute, si l'occasion me manque, ou le moyen. Lorsqu'il m'a rendu service, il en avait évidemment le moyen et l'occasion. Mon bienfaiteur est bon ou méchant : s'il est bon, ma cause est bonne ; s'il est méchant, je ne la défends pas. Je ne juge même pas convenable de lui restituer en toute hâte le bienfait, et de le poursuivre lorsqu'il se retire. Rendre à celui qui ne veut point ce que vous avez reçu volontairement, ce n'est point là de la reconnaissance. Quelques-uns, dès qu'on leur envoie le plus léger présent, vous en renvoient bien vite un autre mal à propos et protestent qu'ils ne doivent rien. C'est une espèce de refus, que cet échange si prompt ; c'est effacer un présent par un présent. Quelquefois même, je ne restituerai pas un bienfait, quoique je le puisse. Dans quel cas? si la restitution m'est plus dommageable qu'elle n'est avantageuse à mon bienfaiteur ; s'il ne doit avoir nul profit d'une restitution qui me causerait une perte notable. Celui qui se hâte de rendre, n'a pas le coeur d'un homme reconnaissant, mais d'un débiteur. Et, pour le dire en deux mots, qui veut s'acquitter trop vite, doit à contre-coeur ; et qui doit à contre-coeur, est ingrat.

LIVRE V

I. Dans les livres précédents j'avais, ce semble, complété ma tâche, ayant traité de la manière dont il faut donner et recevoir : car cette partie de nos devoirs est limitée dans ces deux termes. Si je m'attarde encore, ce n'est pas que le sujet m'y oblige, mais je m'y complais : or, il faut aller où il conduit, non vers tous les points de vue qu'il ouvre. À chaque pas, en effet naissent de ces questions qui sollicitent l'esprit par je ne sais quel charme et qui, sans être inutiles, ne sont pas nécessaires. Mais tu le veux, continuons, maintenant que le fond même du sujet est épuisé, à nous enquérir de ces faits qui, à vrai dire, y sont plutôt connexes qu'inhérents et dont l'examen scrupuleux, s'il ne paye pas de la peine qu'il coûte, n'est pourtant point un labeur stérile.

Pour toi, nature d'élite, si portée à la bienfaisance, Libéralis Aebutius, aucun éloge de cette vertu n'a rempli l'idée que tu t'en fais. Je ne vis jamais homme apprêter si largement les services même les plus légers. Et cette bonté d'âme est allée jusqu'à ressentir comme fait à toi-même tout le bien que l'on fait à d'autres. Tu serais prêt, pour éviter au bienfaiteur un repentir, à payer la dette de l'ingrat. Tu es si loin de toute ostentation, si empressé, à décharger ceux que tu obliges, que dans tout le bien que tu opères, tu voudrais faire croire non que tu donnes, mais que tu rends. Aussi des dons faits de cette manière te reviennent-ils plus pleinement : car presque toujours ils retournent d'eux-mêmes à qui n'en redemande rien ; et comme la gloire s'attache de préférence à ceux qui la fuient, ^[1] la gratitude répond aux bienfaits par un tribut d'autant plus doux qu'on la laisse plus libre de les méconnaître. Il ne tient pas à toi qu'après avoir reçu on ne se risque à te demander de nouvelles grâces, que tu ne refuseras pas, que tu ajouteras, plus nombreuses et plus grandes, à celles dont on étouffe et dissimule le souvenir. Résolution d'un homme excellent, d'un cœur magnanime, qui tolère l'ingrat jusqu'à ce qu'il l'ait fait reconnaissant. Et cette façon d'agir ne te trompera point : le vice ne résiste pas à la vertu, si tu ne te presses pas trop de le haïr.

II. Tu as encore pour maxime favorite ce mot que tu juges admirable : il est honteux d'être vaincu en bienfaits. Mais la vérité du mot est à bon droit mise en question ; car la chose est bien autre que tu ne l'imagines. Jamais, dans les luttes qui honorent, la défaite n'est honteuse, pourvu qu'on ne jette point ses armes et que le vaincu veuille ressaisir la victoire. Tout le monde n'a pas au service de ses bonnes intentions les mêmes forces, les mêmes facultés, le même appui de cette Fortune dont nos plus vertueux desseins, du moins dans leurs effets, subissent l'influence. La volonté seule de s'élever au bien est louable, lors même qu'un plus agile concurrent nous a devancés. ^[2] Ce n'est point comme dans ces combats

offerts en spectacle, où la palme annonce le plus digne ; et là encore souvent le faible doit son triomphe au hasard. Dès qu'il s'agit d'un devoir que chacune des deux parties désire remplir le mieux possible, si l'une a pu davantage, a eu sous la main de quoi satisfaire son vœu et qu'à tous ses efforts la Fortune ait laissé le champ libre, quand l'autre, avec un zèle égal, aurait rendu moins qu'elle n'a reçu, ou même n'aurait rien pu rendre, mais n'aspirerait qu'à s'acquitter et s'y porterait de toutes les forces de son âme, cette autre ne serait pas plus vaincue que le soldat qui meurt sous les armes et qu'il a été plus facile à l'ennemi de tuer que de mettre en fuite. Ce que tu regardes comme une honte, la défaite, l'homme vertueux ne peut l'éprouver : car jamais il ne cédera, jamais il ne renoncera ; debout et prêt jusqu'au dernier jour, il mourra à son poste, déclarant tout haut qu'il a reçu beaucoup, qu'il voulait ne pas rendre moins.

III. Les Lacédémoniens proscrivent le combat du pancrace et du ceste, où la seule preuve d'infériorité est l'aveu du vaincu. Le coureur qui touche le premier la borne a devancé de vitesse, non de courage, son compétiteur. Le lutteur renversé trois fois perd la palme, il ne la cède pas. Comme Sparte avait grandement à cœur que ses enfants ne fussent point vaincus, elle les éloignait de toute lutte où le vainqueur est déclaré non par le juge ni par le résultat en lui-même, mais par l'aveu du champion qui se retire et livre à l'autre l'avantage. L'honneur dont ce peuple est si jaloux pour les siens, chacun peut l'obtenir de sa vertu, de son zèle, et ne jamais se laisser vaincre : car, en face même d'une force supérieure, l'âme peut rester invincible. Personne ne dit des trois cents Fabius : « Ils se sont fait battre, » mais : « Ils se sont fait tuer. » Régulus a été pris, non défait par les Carthaginois ; ainsi en est-il de tout homme accablé sous l'effort et le poids d'une Fortune ennemie, mais dont le cœur ne fléchit pas.

De même, en matière de bienfaits, qu'on en ait reçu un plus grand nombre, de plus importants, de plus fréquents, on n'est pas vaincu pour cela. Les bienfaits de l'un l'emportent peut-être sur ceux de l'autre, si l'on met en balance les choses données et reçues ; mais à comparer qui donne et qui reçoit, en ne tenant compte que des intentions en elles-mêmes, ni l'un ni l'autre n'aura la palme. Tels souvent deux gladiateurs, dont l'un sera tout criblé de plaies et l'autre n'aura que de légères atteintes, sont réputés sortir égaux de la lice, bien que le plus maltraité semble, avoir eu le dessous.

IV. Nul ne peut donc être surpassé en bienfaits, pourvu qu'il sache devoir, qu'il veuille rendre, et que l'insuffisance du fait soit compensée par l'intention. Tant que l'on persévère ainsi, tant que se maintient cette volonté, assez de traits signalent la reconnaissance : qu'importe de quel côté se compte le plus de petits cadeaux ? Tu pourras, toi, donner beaucoup, moi, je ne pourrai que recevoir ; la fortune est pour toi, j'ai pour moi la bonne volonté. Et pourtant je te vaudrai, autant

que des braves sans armes ou qui n'en ont que de légères en valent d'autres armés de toutes pièces.

Non, jamais l'homme n'est vaincu en bienfaits ; car la gratitude est toujours au niveau de la volonté. S'il était honteux de recevoir plus qu'on n'a donné, il ne faudrait rien accepter d'hommes bien plus puissants que nous et auxquels nous ne pouvons rendre la pareille. Je parle des grands et des rois, que la Fortune met à même de faire des largesses nombreuses en échange desquelles ils ne recouvrent que bien peu de choses, beaucoup moins qu'ils ne donnent. Les rois, ai-je dit? À eux aussi on peut rendre service ; et ce pouvoir qui les met si haut ne subsiste que par le concours et le ministère de leurs inférieurs.

Il est des âmes dégagées de toute ambition, que presque nulle convoitise humaine n'arrive à effleurer : ceux-là, la Fortune elle-même ne peut les gratifier de rien. De toute nécessité je serai vaincu en bienfaits par un Socrate, je le serai par un Diogène, qui marche nu au milieu des richesses macédoniennes et foule aux pieds le faste des rois. Oh! qu'alors à ses propres yeux, comme à tous les yeux qui, pour reconnaître le vrai, n'étaient voilés d'aucun brouillard, il dut paraître supérieur à l'homme qui voyait le monde à ses pieds! N'était-il pas bien plus puissant, n'était-il pas bien plus riche que cet Alexandre qui possédait tout? Car il avait plus à refuser que l'autre ne pouvait offrir.

V. Il n'y a point de honte à être vaincu par de tels hommes. Suis-je en effet moins courageux parce que tu me mets en face d'un adversaire invulnérable? Le feu en a-t-il moins le pouvoir de brûler, s'il tombe sur une matière incombustible, et le fer a-t-il perdu sa propriété tranchante, lorsque c'est une pierre, dont la nature compacte repousse toute atteinte et résiste aux corps les plus durs, qu'il s'agit de diviser? Au sujet de la reconnaissance ma réponse est la même. Point de honte à être vaincu par un bienfaiteur dont la grande fortune ou la rare vertu ferme aux services toute voie de retour. Nous sommes presque toujours vaincus par les auteurs de nos jours, ne les possédant guère qu'au temps où ils nous semblent incommodes, où leurs bienfaits ne sont pas compris de nous. À peine avons-nous gagné quelque expérience et venons-nous à entrevoir que nous devons les aimer pour les choses mêmes qui nous les rendaient peu aimables, je veux dire leurs avertissements, leur sévérité et leur attention à veiller sur notre jeunesse imprudente, ils nous sont ravis. Peu arrivent jusqu'à l'âge où l'on recueille dans ses enfants tout le fruit de ses soins : les autres n'ont senti d'eux que le fardeau. Toutefois, il n'y a point de honte à être vaincu en bienfaits par un père ; et comment y en aurait-il? On ne doit rougir de l'être par personne. Avec certains bienfaiteurs on est leur égal et leur inférieur tout ensemble : leur égal par le cœur, qui est la seule chose qu'ils exigent, la seule que nous leur promettons ; leur inférieur par la fortune, qui peut empêcher

qu'on ne s'acquitte, sans pour cela qu'on ait à rougir comme vaincu. Il n'y a pas de honte à ne pas atteindre, pourvu que l'on s'obstine à suivre. Souvent je me vois forcé d'implorer de nouveaux services avant d'avoir acquitté les premiers. Et je ne suis ni détourné ni honteux de ma demande par le motif que je devrai sans pouvoir rendre : car il ne tiendra pas à moi que je ne prouve de mon mieux ma reconnaissance. Il peut survenir du dehors quelque empêchement ; néanmoins je ne serai pas vaincu en bon vouloir, et je succomberai sans honte à des difficultés indépendantes de moi.

VI. Alexandre, le roi de Macédoine, se glorifiait souvent de n'avoir été vaincu en bienfaits par personne. Il ne dut pas, l'outrecuidant, priser bien haut, ni les Macédoniens, ni les Cares, ni les Grecs, ni les Perses, ni ces peuplades éparses qui n'avaient point d'armée, pour ne pas s'avouer qu'il tenait d'eux un empire qui s'étendait de l'angle de Thrace jusqu'au bord des mers inconnues. C'était à Socrate à se glorifier ainsi, c'était à Diogène qui, certes, avait triomphé d'Alexandre. Oui, il en avait triomphé le jour où ce conquérant, gonflé d'un orgueil plus qu'humain, vit un homme auquel il ne pouvait ni rien donner, ni rien ravir.

Le roi Archélaüs pria Socrate de venir à sa cour. Socrate, dit-on, répondit qu'il ne voulait point aller chez un homme dont il recevrait plus qu'il ne pourrait lui rendre. Mais d'abord il eût été maître de ne rien accepter ; ensuite, c'est de lui que serait venu le premier bienfait : car c'est par une prière qu'il serait venu, et c'était faire ce qu'après tout le roi était hors d'état de lui rendre. Enfin, Archélaüs n'eût pu offrir que de l'argent et de l'or, et il eût reçu en retour le mépris de l'or et de l'argent. Quoi ! il était impossible à Socrate de s'acquitter envers le prince ? Et qu'aurait-il reçu d'égal à ce qu'il eût donné, je veux dire le spectacle d'un homme sachant vivre et mourir et possédant le dernier mot de ces deux sciences ? Ce roi aveugle en plein jour, il l'eût initié aux secrets de la nature si étrangers pour lui, qu'un jour d'éclipse de soleil il fit fermer son palais et raser la tête à son fils en signe de deuil et de calamité. Quel service à lui rendre que de le tirer de la retraite où la peur le tenait caché, de l'obliger à se rassurer, de lui dire : « Ce n'est point là une défaillance du soleil, c'est la rencontre de deux astres ; c'est la lune qui, cheminant au-dessous du soleil, a interposé son globe juste entre nous et lui et nous empêche de le voir : elle n'intercepte qu'une faible partie de ses rayons, si elle ne fait que l'effleurer à son passage ; elle en couvre davantage, si elle lui oppose une plus grande surface ; elle en dérobe tout à fait l'aspect, quand elle vient à glisser son disque directement entre la terre et le soleil ; mais tu vas voir les deux astres se disjoindre en sens divers par leur propre vitesse ; le jour va être rendu à la terre, et tel sera l'ordre constant des siècles : il y a des jours fixes et marqués d'avance où l'interposition de la lune

empêchera le soleil de nous verser tous ses rayons. Encore un moment, et l'astre va reparaître, va sortir de cette espèce de nuage et, dégagé de tout obstacle, nous envoyer librement sa lumière. »

Le philosophe ne pouvait-il pas payer de retour Archélaüs en lui apprenant à régner? Certes, le bienfait de Socrate se fût de beaucoup amoindri, si le prince avait pu faire la moindre chose pour Socrate.

Pourquoi donc ce dernier répondit-il de la sorte? Enjoué de son naturel, habitué, dans son langage, à procéder par sous-entendus, raillant tout le monde, surtout les puissants, il aima mieux s'excuser finement que refuser avec une hauteur farouche. « Je ne veux pas, dit-il, recevoir de bienfaits d'un homme à qui je ne pourrais rendre en même monnaie. » Peut-être craignit-il qu'on ne le forçât d'accepter contre son gré, d'accepter ce qui n'eût pas été digne de Socrate. « Il eût refusé, dira-t-on, s'il ne l'eût pas voulu. » Mais c'était courroucer contre lui un prince arrogant qui prétendait qu'on fît grand cas de tous ses dons. Nulle différence entre ne pas vouloir donner à un roi et ne pas vouloir accepter de lui ; il met sur la même ligne l'un et l'autre et il est plus amer à l'orgueil d'être dédaigné que de n'être pas craint.^[3] Veux-tu savoir ce qu'en effet Socrate ne voulait point? Il ne voulait point aller à une servitude volontaire, lui de qui Athènes libre ne put supporter la libre censure.

VII. Nous avons, je pense, suffisamment traité cette question : s'il est honteux d'être vaincu en bienfaits ; celui qui la pose sait que d'habitude on n'est pas son propre bienfaiteur. Autrement il serait clair qu'il n'y a pas de honte à être vaincu par soi-même. Cependant quelques stoïciens mettent aussi en doute si l'on peut se rendre service à soi-même, si l'on se doit de la reconnaissance. Pour que le problème parût proposable, ils ont fait ce raisonnement : on dit souvent : « Je me félicite ; je ne puis me plaindre que de moi-même ; je m'en veux ; je me punirai ; je me déteste ; » et cent autres phrases de ce genre où l'on parle de soi comme on ferait d'un tiers. Or si je puis me faire du mal, pourquoi ne pourrais-je me faire aussi du bien? Et pourquoi des services qui s'appelleraient bienfaits, si je les rendais à d'autres, n'auraient-ils pas le même nom quand c'est à moi que je les rends? Ce qui, me venait d'un autre, serait une dette, si je me le donnais à moi-même n'en serait pas une? Pourquoi serais-je ingrat envers moi? Ce serait une honte non moins grande que d'être avare, dur, cruel et négligent envers soi. Il y a autant d'infamie à se prostituer qu'à prostituer autrui. N'est-il pas vrai qu'on blâme le flatteur, l'homme qui, à l'affût de vos paroles, s'apprête à vous louer faussement, tout comme on blâme quiconque se complaît en soi-même, s'admire et se fait pour ainsi dire son propre flatteur? Le vice est odieux, non seulement quand il nuit au dehors, mais quand c'est sur lui-même qu'il réagit. Quel homme est plus admirable que ce lui qui sait se commander, qui est maître

de lui? Il est plus facile de gouverner des nations barbares et impatientes d'un joug étranger que de contenir son âme et de lui faire la loi. Platon remercie Socrate des leçons qu'il a reçues de lui ; pourquoi Socrate ne se remercierait-il pas de celles que lui-même s'est données? M. Caton a dit : « Ce qui te manque, emprunte-le à toi-même. » Pourquoi ne me donnerais-je pas, si je puis me prêter? Dans une infinité de cas nous avons l'habitude de nous scinder en deux personnes. Nous disons : « Laissez-moi me consulter ; je me tirerai l'oreille. » Si ces façons de parler sont justes, on peut, tout comme s'en vouloir, se savoir gré, se louer comme se faire des reproches, se devoir à soi-même ou son dommage ou son profit. Le tort et le bienfait sont les contraires ; si l'on dit d'un homme : « Il s'est fait tort, » nous pourrions dire : « Il s'est accordé un bienfait. »

VIII. Est-il naturel de se devoir à soi-même? Ce qui l'est, c'est que l'obligation précède le retour. Point de débiteur sans créancier ; pas plus que de mari sans femme ou de père sans fils. Il faut que quelqu'un donne pour que quelqu'un reçoive : ce n'est ni donner ni recevoir que de faire passer une chose de la main gauche dans la droite. Un homme ne se porte pas lui-même, quoiqu'il meuve son corps d'un lieu à un autre ; celui qui plaide sa propre cause ne s'assiste point ; on ne s'érige point une statue comme on ferait à un patron ; un malade qui ne doit qu'à ses propres soins son rétablissement n'exige pas de soi-même un salaire : ainsi, en toute affaire d'où on aura tiré quelque utilité personnelle, on ne devra pas se rendre grâce, n'ayant pas à qui la rendre. Accordons qu'on puisse se rendre service : en même temps qu'on donne on reçoit ; accordons qu'on reçoive de soi un bienfait : on le restitue en le recevant. C'est à ma caisse, comme on dit, que j'emprunte : signature fictive, aussitôt rendue que donnée. Le donnant n'est pas autre que l'acceptant : c'est un seul et même homme. Ce terme de dette n'est de mise qu'entre deux personnes : comment donc l'appliquer à une seule, qui se libère en s'obligeant? Comme dans un cercle ou une balle, il n'y a ni bas ni haut, ni fin, ni commencement, parce que le mouvement bouleverse cet ordre, met devant ce qui était derrière, ce qui descendait remonte, et, de quelque façon que tout aille, tout se retrouve au même point ; ainsi de l'homme, crois-moi : retourne-le sous mille faces, c'est toujours lui. S'il se blesse, il n'a de réparation à poursuivre contre personne. Qu'il s'enchaîne et qu'il s'emprisonne, il n'est point traduit pour fait de violence. Quand il se rend service il s'acquitte du même coup. On dit que rien ne se perd dans la nature, car tout ce qu'on lui arrache lui retourne ; rien ne saurait périr, parce que rien n'a d'issue pour s'échapper, et que tout rentre au sein dont il est sorti. Quelle analogie a cet exemple avec la question présente? Le voici ; je te suppose ingrat : le bienfait pour cela ne se perd point, il est encore chez son auteur ; ou bien refuses-tu de le reprendre? Il est chez toi avant d'être rendu. Tu

ne peux rien perdre ; ce que l'on t'enlève ne t'en reste pas moins acquis. C'est en toi que tourna le cercle : recevoir, pour toi c'est donner ; donner c'est recevoir.

IX. « Il faut, dit-on, se faire du bien, et partant s'en savoir gré. » Le principe dont cette conséquence est tirée n'est pas vrai. On ne se fait pas du bien ; on obéit à sa nature qui inspire à l'homme l'amour de soi, d'où lui vient cet extrême soin d'éviter le nuisible, de rechercher l'utile. Ainsi n'est point libéral quiconque ne donne qu'à lui-même ; n'est point clément qui se pardonne ; n'est point compatissant qui s'émeut de ses propres maux. Ce qui, fait pour autrui, est libéralité, clémence, compassion, fait pour nous-mêmes est instinct de nature. Le bienfait est un acte volontaire : or, se servir est une nécessité. Plus on a répandu de bienfaits, plus on est bienfaisant. Qui jamais a été loué pour s'être secouru, pour s'être arraché aux mains des brigands ? On ne s'accorde pas plus un bienfait que l'hospitalité ; il n'est pas plus possible de se faire un don qu'un prêt. Si chacun s'accorde des bienfaits, il le fait toujours et sans cesse : il n'en peut calculer le nombre. Quand donc s'acquitterait-on, puisque c'est par où l'on s'acquitte que l'on s'obligerait ? Comment, en effet, démêler si l'on s'oblige ou s'acquitte ? C'est dans l'intérieur du même homme que tout se passe. Je me suis tiré d'un péril : me voilà obligé par moi-même ; je me tire d'un second péril : est-ce m'obliger ou m'acquitter ? Et puis, quand j'accorderais le premier point, qu'on est le bienfaiteur de soi-même ; la conséquence, je ne l'accorderais pas. Car ici on a beau donner, on n'est pas redevable. Pourquoi ? Parce qu'on recouvre au même instant. Il faut d'abord recevoir un bienfait, puis le reconnaître, enfin le rendre. Il n'y a pas lieu à reconnaître dès qu'on recouvre incontinent. On ne donne qu'à un autre ; on ne doit qu'à un autre ; on ne rend qu'à un autre. Comment s'opéreraient chez un seul ces trois actes dont chacun exige deux personnes ?

X. Un bienfait consiste à s'entremettre utilement. Or le mot s'entremettre est relatif à autrui. Ne jugerait-on pas insensé l'homme qui dirait qu'il s'est fait une vente à lui-même ? Car vendre c'est aliéner, c'est transférer sa propre chose et ses droits de maître. Et par la donation, comme par la vente, on se sépare de ce qu'on possédait, on en transmet la jouissance. Cela étant, on ne peut se conférer de bienfait, parce qu'on ne peut se faire aucun don. Autrement les deux contraires seraient confondus : le don et l'acceptation ne feraient qu'un. Enfin, il y a grande différence entre donner et recevoir, puisqu'ils marquent deux positions diverses. Si l'on pouvait s'accorder un bienfait, ces deux termes ne différeraient plus.

Il y a, disais-je tout à l'heure, des expressions qui se rapportent à autrui, et qui, par leur nature même, impliquent toute autre personne que nous. Je suis frère, mais d'un autre : nul n'est son propre frère. Je suis l'égal de qui ? De

quelqu'un : on n'est pas l'égal de soi-même. Tout comparatif est inintelligible sans terme de comparaison, comme tout conjonctif est impossible sans objet conjoint. De même le don n'a pas lieu sans une seconde personne, non plus que le bienfait. Cela ressort du terme même où cet acte est précisé : faire du bien. Nul ne se fait du bien, pas plus qu'il ne se favorise, pas plus qu'il n'est son partisan. Je pourrais prolonger ceci et multiplier les exemples ; car enfin, pour qu'il y ait bienfait, une seconde personne est nécessaire. Il est des actes honorables, magnifiques, de suprême vertu, qui n'ont lieu que de la sorte. On loue, on estime la bonne foi comme l'un des plus beaux caractères de l'humanité : or, dira-t-on qu'un homme a été de bonne foi envers lui-même?

XI. Je passe à la seconde partie. L'acquit d'un bienfait nécessite quelques frais, comme le paiement d'une dette : or on ne fait nuls frais quand on s'acquitte envers soi, pas plus qu'on ne bénéficie à être son propre bienfaiteur. Le bienfait et le retour doivent aller de l'un à l'autre : il n'y a pas réciprocité dans le même individu. Donc s'acquitter c'est servir à son tour la personne de qui on a reçu : mais le retour envers nous-mêmes à qui profite-t-il? à nous. Et qui n'envisage le retour comme venant d'ailleurs que le bienfait? Se payer de retour, c'est faire une chose utile pour soi, et jamais ingrat se l'est-il refusée? Et quel homme fut jamais ingrat pour autre chose que cela? « Si l'on doit se savoir gré de certaines choses, nous dit-on, on doit aussi se témoigner de la reconnaissance. Or nous disons : « Je me sais gré de n'avoir pas voulu épouser telle femme, faire société avec tel homme. » En parlant ainsi, nous faisons notre éloge, et, pour approuver notre action, nous employons abusivement les termes de la reconnaissance. J'appelle bienfait ce qu'on peut, même après l'avoir reçu, ne pas rendre ; l'homme qui s'accorde un bienfait ne peut pas ne point recouvrer ses avances : ce n'est donc pas un bienfait. Le bienfait s'accepte en un temps et se rend dans un autre. Ce qu'on approuve dans le bienfait, ce qu'on estime, c'est lorsque pour servir autrui l'homme oublie un moment son intérêt propre, c'est quand, pour donner, il se prive. Tel n'est point le cas de celui qui est son propre bienfaiteur. Le bienfait est une œuvre sociale qui nous acquiert un obligé, un ami ; se donner à soi n'a rien de social, ne nous vaut ni amitié ni obligation, n'engage personne à espérer, à se dire : « Voilà un homme à cultiver. Il a rendu service à celui-ci, il en fera autant pour moi. » Le bienfait, c'est ce qu'on donne, non à cause de soi, mais à cause de l'homme à qui l'on donne. Qui se donne à soi-même fait tout le contraire : ce n'est donc pas un bienfaiteur.

XII. Te semblé-je maintenant infidèle aux promesses par lesquelles j'ai commencé? Diras-tu que je m'écarte de ce qui fait l'importance du sujet, que je perds bien sciemment toute ma peine? Attends : tu le diras encore avec plus de vérité quand je t'aurai mené vers ces obscurs labyrinthes qui, lorsqu'on s'en

échappe, ne laissent d'autre avantage que de s'être tiré de difficultés où l'on pouvait ne pas descendre. Car que gagne-t-on à défaire laborieusement des nœuds qu'on a faits soi-même pour les dénouer? Mais comme il est certains objets qu'on entrelace par passe temps et par jeu, et qu'une main inhabile a beaucoup de mal à démêler, tandis que l'auteur de ces complications sépare chaque partie sans la moindre peine, parce qu'il connaît les points de jonction et d'arrêt ; et comme ces choses ne laissent pas d'avoir quelque attrait, car elles piquent la sagacité, elles tiennent notre esprit en haleine ; de même ces questions, qui prennent un air de finesse et de piège, dissipent l'insouciance et la paresse de l'imagination, soit qu'il faille leur déblayer le champ pour qu'elles s'y développent, ou leur présenter comme d'obscur et âpres montées où il faut gravir en rampant et poser un pied circonspect.

On prétend qu'il n'y a point d'ingrats, et on le démontre ainsi. « Le bienfait, c'est ce qui est utile : or nul ne peut être utile au méchant, vous le dites vous-mêmes, stoïciens ; donc le méchant ne reçoit pas le bienfait, et partant, il n'est point ingrat. En outre, le bienfait est chose honnête et louable : rien d'honnête ni de louable n'a place chez le méchant, par conséquent le bienfait non plus ; que s'il ne peut le recevoir, il n'est pas tenu de le rendre, et par là échappe à l'ingratitude. Selon vous, l'homme de bien agit en tout avec droiture ; cela étant, il ne peut être ingrat. L'homme de bien rend le bienfait, le méchant ne le reçoit pas ; et vous dites vrai, Jamais homme de bien, jamais méchant n'est ingrat. Ainsi l'ingratitude n'existe point dans la nature. »

Tout cela est vide de sens. L'unique bien, chez nous, c'est l'honnête ! Il ne saurait aller au méchant, qui cesserait de l'être si la vertu pénétrait en lui. Tant qu'il reste méchant, nul ne peut être son bienfaiteur, car le bien et le mal sont antipathiques et ne vont point ensemble. Personne donc n'est utile au méchant : tout ce qui lui arrive est gâté par l'usage pervers qu'il en fait. Un estomac vicié par la maladie et qui se charge de bile corrompt tout ce qu'il reçoit d'aliments et transforme en cause de souffrance ce qui devrait le nourrir ; telle est une âme aveugle : quoi qu'on lui confie, tout lui pèse, tout lui est pernicieux, tout, par son fait, lui est occasion de misère.^[4] Aussi les heureux du monde et les riches sont-ils le plus en proie à cette fièvre interne, le moins capables de se reconnaître, tombés qu'ils sont dans une mer plus vaste, jouets de plus de fluctuations. Les méchants ne rencontrent rien qui leur profite ; disons mieux, qui ne leur nuise. Tout ce que le sort leur envoie, ils l'assimilent à leur nature : les plus belles choses en apparence, et qui seraient les plus utiles aux bons, sont des poisons pour eux. C'est pourquoi ils ne sauraient non plus opérer aucun bienfait, nul ne pouvant donner ce qu'il n'a pas ; et l'intention bienfaisante leur manque.

XIII. En dépit de tout cela, cependant, le méchant peut recevoir quelque

chose d'analogue au bienfait, et, s'il ne le rend, il est ingrat. Il y a les biens de l'âme, les biens du corps et ceux de la fortune. Les biens de l'âme sont interdits à l'insensé et au méchant : il n'est admis qu'à ceux qu'il peut recevoir, qu'il est tenu de rendre, qu'il est ingrat de ne rendre point. Et cela n'est pas dans nos doctrines seules. Les péripatéticiens eux-mêmes, qui étendent et reculent si loin les bornes de la félicité humaine, disent que de menus bienfaits peuvent arriver au méchant, et qu'à défaut de les rendre il est ingrat. Or il ne nous paraît pas convenable à nous d'appeler bienfaits des choses qui ne feront pas l'homme meilleur au moral ; mais que ce soient des avantages qu'on peut désirer, nous ne le nions pas. Le méchant peut même les donner à l'homme de bien, comme les recevoir de lui ; tels sont de l'argent, un vêtement, des honneurs, la vie ; ne pas les rendre, c'est encourir la qualification d'ingrat. « Mais comment qualifier de ce nom l'homme qui ne rend pas ce qui, selon nous, n'est pas un bienfait ? » Il est des choses qui, sans être vraiment les mêmes, sont, par analogie, comprises sous le même terme. Ainsi nous appelons boîte aussi bien une boîte d'argent qu'une boîte d'or ; nous appelons illettré non pas l'homme tout à fait ignorant, mais celui qui n'a pas atteint un certain degré d'instruction ; ainsi voir un homme mal vêtu, couvert de haillons, c'est, comme on dit, voir un homme tout nu. Des avantages ne sont pas des bienfaits, encore qu'ils en aient l'apparence. « Comme ce sont là des semblants de bienfaits, ils ne donnent lieu qu'à des semblants d'ingratitude. » Erreur : ils sont appelés bienfaits et par celui qui donne et par celui qui reçoit. Ainsi, trahir même^[5] l'apparence d'un bienfait réel, c'est être ingrat, tout comme on est empoisonneur quand on apprête un somnifère que l'on croit un breuvage mortel.

XIV. Cléanthe pousse encore plus avant : « Quand même ce n'est pas un bienfait qu'on reçoit, dit-il, on n'en est pas moins ingrat : car on n'était pas disposé à rendre celui qu'on aurait reçu. Ainsi l'on est assassin avant même d'avoir trempé ses mains dans le sang, dès qu'on est armé pour le meurtre et qu'on a l'intention de dépouiller et de tuer. L'acte est la mise en œuvre, la manifestation, non le commencement de l'iniquité.^[6] Ce qu'a reçu l'ingrat n'était pas un bienfait, mais en avait le nom. Les sacrilèges sont punis, bien que nul ne puisse porter la main jusqu'aux dieux.^[7] »

« Mais comment peut-on être ingrat envers un méchant, puisqu'à son égard le bienfait ne peut avoir lieu ? » Par la raison certes qu'on a reçu de lui quelque-une de ces choses qui, pour l'ignorant, sont des biens ; abondent-elles chez le méchant, nous devons de même lui témoigner matériellement notre reconnaissance, et, quels que soient les objets donnés, les ayant reçus comme biens, nous devons les rendre comme tels. On dit d'un homme qu'il doit de l'argent, soit qu'il ait emprunté de l'or ou du cuir frappé au coin de l'État,

comme il y en eut à Lacédémone pour servir de monnaie. La nature de l'obligation détermine celle du paiement.

XV. Qu'est-ce que le bienfait? Faut-il prostituer à une sordide et vile matière cette grande et noble dénomination? Peu vous importe : est-ce pour vous qu'on cherche le vrai? Gardez vos respects pour les faux-semblants ; et puisque vous appelez vertu tout ce qu'on vous prône sous ce nom, adorez-le.

« Si d'un côté, nous dit-on, il n'y a pas d'ingrats selon vos principes, de l'autre, au contraire, tout le monde est ingrat. Car, à vous entendre, tout insensé est méchant ; or qui a un seul vice les a tous : donc tous les insensés étant de plus méchants, ils sont tous ingrats. » Eh! ne le sont-ils pas, en effet? N'est-ce point là le reproche qui de partout tombe sur le genre humain? N'est-ce pas la plainte universelle qu'on ne fait du bien qu'en pure perte ; qu'il est fort peu d'hommes qui ne reconnaissent des procédés généreux par des procédés tout contraires? Et ne crois pas que ces murmures viennent de nous seuls, qui nommons corruption et perversité tout ce qui sort des règles de la stricte droiture. Voici qu'il s'élève je ne sais quelle voix d'autre part que du quartier philosophique pour proclamer, dans l'assemblée même des peuples et des nations, leur condamnation en masse :

..... Oui, l'hôte craint son hôte ;

Le beau-père son gendre, et des frères entre eux

Rarement l'intérêt n'a point brisé les nœuds ;

Les époux vont tramant la perte l'un de l'autre.^[8]

Mais voici pis encore : les bienfaits n'engendrent que crimes, et l'on n'épargne pas le sang de ceux pour lesquels on devrait verser tout le sien. Le poignard, le poison répondent aux bienfaits : porter la main sur la patrie elle-même et l'opprimer sous ses propres faisceaux s'appelle puissance et dignité. On s'imagine ramper dans l'abjection si l'on ne tient sous ses pieds la république. Les armées qu'on a reçues d'elle, on les tourne contre elle ; et nos harangues de généraux sont ceci : « Tirez le glaive contre vos femmes ; tirez-le contre vos enfants : autels, foyers, pénates, voilà où doivent s'attaquer vos armes.^[9] » Vous à qui le triomphe même n'eût pu jadis ouvrir les portes de Rome sans l'aveu du sénat, vous qui, ramenant vos troupes victorieuses, n'obteniez audience que hors des murs, foulez aujourd'hui les cadavres de vos concitoyens, et, dégoûtants du meurtre de vos frères, entrez dans Rome enseignes déployées. En présence des clairons guerriers, Liberté, fais silence ; que ce vainqueur et pacificateur des nations, ce peuple qui avait refoulé loin de lui les guerres et comprimé tous les éléments de terreur se voie assiégé dans ses murs et frissonne devant ses aigles.

XVI. Un ingrat, c'est Coriolan, lui qui trop tard, après le crime et le remords, écoute le devoir : s'il dépose les armes, c'est en plein parricide qu'il les dépose. Un ingrat, c'est Catilina, peu content de prendre d'assaut sa patrie, s'il n'en fait

un amas de ruines, s'il n'y déchaîne ses hordes d'Allobroges, s'il ne lui cherche au delà des Alpes l'ennemi qui doit assouvir sur elle ses vieilles haines nationales, et si les premiers capitaines romains ne forment l'hécatombe dès longtemps promise aux bûchers gaulois.^[10] Un ingrat, c'est C. Marius, parvenu des derniers rangs de l'armée au consulat : s'il ne fait des Romains même boucherie que des Cimbres ; s'il ne donne que dis-je ? s'il n'est lui-même le signal des massacres civils et des exécutions,^[11] il ne croit pas ses revers assez vengés, sa fortune première assez rétablie. Un ingrat, c'est L. Sylla, qui sauve son pays par des remèdes pires que n'étaient ses périls^[12] : du fort Préneste à la porte Colline, il ne marche qu'à travers le sang ; il commande au sein de Rome même de nouvelles charges, de nouveaux carnages, assez barbare après la victoire, assez impie après la foi donnée pour égorger deux légions entières dans un défilé sans issue ; Sylla, l'inventeur de la proscription, qui assurait, grands dieux ! au meurtrier d'un citoyen romain l'impunité, un salaire, et, peu s'en faut, la couronne civique. Un ingrat, c'est Cn. Pompée, qui, pour trois consulats et autant de triomphes, pour tant d'honneurs, la plupart emportés avant l'âge, paye de retour la république en la partageant de concert avec les maîtres qu'il lui impose, comme s'il lavait l'odieux de sa tyrannie en permettant à plusieurs ce qui n'eût dû l'être à personne : il convoite sans cesse des commandements extraordinaires, se crée distributeur des provinces pour avoir droit de choisir, divise la république en trois parts, dont deux tombent dans sa maison : il réduit le peuple romain à ne pouvoir être sauvé que par le bienfait de la servitude.^[13] Un ingrat, c'est le rival, même et le vainqueur de Pompée : du fond des Gaules et de la Germanie, il ramène la guerre contre Rome ; et cet ami, ce courtisan du peuple vient dans le cirque de Flaminius asseoir son camp plus près de nous que ne fit Porsenna. Il adoucit, je le veux, le droit cruel de la victoire, il remplit sa constante promesse : il ne tua que des ennemis en armes. Mais qu'importe ? Si d'autres ont fait de l'épée un plus sanglant usage, rassasiés à la fin ils l'ont laissée tomber de leurs mains ; César, qui fut prompt à la rendre au fourreau, ne la quitta jamais. Ingrat fut Marc-Antoine envers son dictateur, quand il le proclama légitimement tué,^[14] quand il livra des provinces et des armées à ses meurtriers, et quand sa patrie, déchirée de proscriptions, d'invasions et de guerres, était destinée, par lui, après tant de maux, à des rois qui n'étaient pas même Romains, afin que celle qui rendait naguère à l'Achaïe, à Rhodes, à presque toute cité fameuse l'intégrité de leurs droits et l'indépendance à titre gratuit, en revanche payât tribut à des eunuques.

XVII. Tout un jour ne pourrait suffire à énumérer tous ces hommes qui furent ingrats jusqu'à consommer la perte de leur pays. J'aurais une tâche non moins immense, si je voulais récapituler de quelles ingratitudes elle paya les

meilleurs et les plus dévoués de ses fils, cette république aussi souvent coupable qu'on le fut envers elle. Elle envoie Camille en exil ; elle force Scipion à la retraite ; on bannit Cicéron après sa victoire sur Catilina, on détruit ses pénates, on pille ses biens, il souffre tout ce qu'il eût souffert de Catilina vainqueur. Rutilius, pour prix de son intégrité, est relégué dans un coin de l'Asie ; Caton est écarté une fois de la préture, et du consulat toute sa vie. Nous sommes un peuple ingrat.

Que chaque homme s'interroge : pas un qui ne se plaigne de l'ingratitude de quelque autre. Or il ne se peut faire que tous se plaignent sans qu'il y ait à se plaindre de tous : tous sont donc ingrats. Ne sont-ils que cela? Tous sont cupides, tous envieux, tous lâches, ceux notamment qui affichent le plus d'audace. Ajoute encore : tous sont ambitieux, tous impies. Mais ne t'en irrite point ; pardonne-leur : ils sont tous insensés.^[15] Je ne veux pas te rappeler à de vagues généralités, ni te dire : « Vois combien la jeunesse est ingrate ! » Est-il un fils si pur de toute idée de parricide, qui ne souhaite la mort de son père ; si modéré, qui ne l'attende ; si affectionné qui n'y songe? Est-il bien des hommes qui, maris d'excellentes femmes, craignent asses de les perdre pour ne pas compter ce qu'ils y gagneraient?^[16] Où est, dis-moi, où est le plaideur, défendu par toi, chez qui survive, à sa prochaine affaire, la souvenir d'un si grand service? Voici un fait avoué de tous : quel homme meurt sans se plaindre? Qui, au jour suprême, ose dire :

J'ai vécu, j'ai rempli toute ma destinée.^[17]

Qui sort de la vie sans se débattre, sans gémir? C'est pourtant le fait d'un ingrat que de trouver trop courts les jours écoulés. Ils le sont toujours trop, si tu les estimes par le nombre. Songe que le souverain bien ne consiste pas dans la durée quelle qu'elle soit, tiens-toi pour satisfait. Quand le jour fatal serait reculé pour toi, qu'y gagnerais-tu en félicité? Ce répit ne rend pas la vie, plus heureuse, mais plus longue. Qu'il vaut bien mieux remercier le ciel des jouissances qu'il nous a permises ; au lieu de supputer les années des autres, bien apprécier les siennes, et les compter comme gains! Est-ce là ce dont la Divinité m'a jugé digne? C'est assez pour moi. Elle pouvait faire plus : mais ce qu'elle a fait est pure gratification.

Soyons reconnaissants envers les dieux ; soyons-le envers les hommes ; soyons-le envers ceux qui ont fait quelque bien soit à nous-mêmes, soit aux nôtres.

XVIII. « Holà ! va-t-on me dire : c'est m'engager à l'infini que d'ajouter : *aux nôtres*. Mettez-y quelque borne. Qui rend un service au fils, selon vous, le rend aussi au père. D'abord d'où vient ce service, et où tend-il? Puis je voudrais qu'on déterminât bien si, rendu au père, le service rejaillit encore sur le frère, et

encore sur l'oncle et sur l'aïeul, et sur l'épouse, et sur le beau-père? Dites où je dois m'arrêter, et jusqu'où cette ligne de parenté me conduira. » — Si je cultive votre champ, je vous rends service ; si j'éteins les flammes qui dévoreraient votre maison, ou si je l'étaye pour qu'elle ne croule point, n'est-ce pas aussi un service? Si je sauve votre esclave, je vous tiendrai pour redevable, et si je sauve votre fils, mon bienfait ne vous lierait point?

XIX. « Comparaisons inexactes. L'homme qui cultive mon champ ne rend pas service à ce champ, mais à moi ; et celui qui, pour en prévenir la chute, étaye ma maison, le fait à cause de moi, car ma maison n'a pas de sentiment. Il m'a pour débiteur parce qu'il n'en saurait avoir d'autre. De même qui cultive bien mon champ cherche à bien mériter, non du champ, mais de moi. J'en dis autant de mon esclave : c'est une portion de ma propriété ; c'est pour moi qu'on le sauve, c'est moi qui dois pour lui. Mais mon fils est susceptible d'être obligé : aussi est-ce lui qui reçoit le bienfait ; moi je m'en réjouis, j'en suis touché, je n'en suis pas obligé, » — Je voudrais pourtant que vous, qui ne vous croyez pas redevables, vous répondissiez à ceci : la santé d'un fils, son honneur, sa fortune, intéressent-ils son père ? Le père sera-t-il plus heureux s'il conserve son fils, plus malheureux s'il le perd? Eh bien! un homme dont j'augmente la félicité, à qui j'épargne le risque du plus grand des malheurs, ne reçoit-il pas un bienfait de moi? « Non, dites-vous, car s'il est des services qui, rendus à d'autres, s'étendent jusqu'à nous, nul retour ne doit s'exiger que de celui qui a reçu, comme l'argent prêté se demande au débiteur, bien qu'il me soit indirectement parvenu. Il n'est point de service dont les avantages ne se fassent sentir à ceux qui nous touchent, à ceux même souvent qui nous sont étrangers. On ne recherche pas où passe le bienfait sortant des mains de ceux qui l'ont reçu, mais où on l'a d'abord placé : c'est à l'acceptant lui-même, à lui personnellement qu'on le répète. » Mais enfin, je vous prie, ne dites-vous pas : vous m'avez rendu mon fils : s'il eût péri, je n'aurais pas survécu? Et vous ne devez rien pour la vie de ce fils, cette vie que vous préférez à la vôtre? Et lorsque je vous sauve ce fils, vous tombez à genoux, vous rendez grâce aux dieux, comme si je vous eusse sauvé vous-même. Il vous échappe de dire : « Sauver les miens ou moi, c'est tout un ; vous avez sauvé deux personnes, et moi plus que mon fils. » Pourquoi ce langage, si vous ne receviez pas un bienfait? « Par la même raison que si mon fils avait emprunté, je rembourserais le créancier, sans que pour cela j'aie dû personnellement. Par la même raison que si mon fils était surpris en adultère, je rougirais, sans être adultère moi-même. Je me dis obligé pour mon fils, non que je le sois réellement, mais parce qu'il me plaît de m'offrir à vous comme débiteur volontaire. Après que son salut m'a procuré une satisfaction vive, un immense avantage, après que j'ai échappé à l'affreux déchirement de sa perte, il s'agit de

savoir, non si vous me fûtes utile, mais si vous êtes mon bienfaiteur. La brute aussi, la pierre, l'herbe des champs sont utiles, mais d'elles ne vient pas le bienfait, qui ne part que de la volonté. Or ce n'est pas au père, c'est au fils que vous voulez du bien ; souvent même vous ne connaissez pas le père, Ainsi à cette demande ; « Quoi ! je n'ai pas été le bienfaiteur du père en « sauvant le fils? » opposez cette autre ; « Quoi ! j'ai été le bienfaiteur du père que je ne connaissais pas, à qui je ne songeais pas? » Et encore, ne peut-il pas arriver que vous haïssiez le père tout en sauvant le fils ? Et vous passeriez pour le bienfaiteur d'un homme dont vous étiez l'ennemi mortel quand vous l'obligez? »

Mais, pour quitter la discussion dialoguée et répondre en jurisconsulte, c'est l'intention qu'il faut considérer. Le bienfaiteur a obligé celui qu'il voulait obliger. Si c'est le père qu'il avait en vue, le père a reçu le bienfait ; mais le bienfait dont son fils fut l'objet ne le lie pas, lui le père, bien qu'il en jouisse. Cependant, s'il en a l'occasion, il voudra, à son tour, payer du sien, non comme étant tenu de s'acquitter, mais comme ayant un motif d'initiative. Le bienfait ne doit pas se répéter au père : s'il fait en retour quelque acte de bienveillance, il est juste plutôt que reconnaissant. Car autrement plus de limites : si j'oblige le père, j'oblige aussi la mère, l'oncle, les enfants, les alliés, les amis, les esclaves, la patrie. Où donc le bienfait commence-t-il à s'arrêter? Car ici arrive l'insoluble *sorite*,^[18] qu'il est difficile de borner, parce qu'il procède pas à pas et ne cesse de gagner du terrain.

Autre question : deux frères sont en discorde ; si je sauve l'un, aurai-je servi l'autre, qui sera fâché qu'un frère qui lui est odieux n'ait pas péri? Sans nul doute il y a bienfait lorsqu'on nous oblige même malgré nous, tout comme il n'y en a pas, quand on nous oblige malgré soi.

XX. « Tu te dis bienfaiteur, m'objectera-t-on, de ceux que tu choques, que tu tortures? » Eh! que de bienfaits ont l'abord fâcheux et révoltant, par exemple trancher et brûler pour guérir, et garrotter les membres? Il s'agit de voir, non si le bienfait chagrine qui le reçoit, mais s'il ne devrait pas le réjouir. Un denier n'est pas de mauvais aloi parce qu'un barbare, ignorant l'empreinte romaine, n'en a pas voulu. On déteste le bienfait et on le reçoit, si toutefois il est utile, s'il est donné dans l'intention qu'il soit utile. Qu'importe, si la chose est bonne, qu'elle soit reçue de mauvaise grâce? Mais voyons prends l'hypothèse contraire : cet homme déteste son frère qu'il est de son intérêt le conserver : j'ai tué ce frère. Est-ce là un bienfait, quoique l'autre le dise et s'en félicite? c'est nuire bien traîtreusement que de se faire remercier du tort qu'on a fait. « Je comprends : une chose utile, c'est un bienfait ; une chose nuisible, ce n'en est pas un. » En voici une pourtant qui n'est ni utile ni nuisible et qui ne laisse pas d'être un bienfait. J'ai trouvé ton père sans vie dans un lieu désert, et je l'ai enseveli ; cela

n'a fait de bien ni à lui, que lui importait de quelle manière son corps allait se dissoudre? ni à son fils : car quel avantage en a-t-il recueilli? Voici néanmoins ce qu'il y a gagné ; il n'a pas manqué, grâce à moi, à un devoir solennel et imposé par la nature. J'ai fait pour son père ce qu'il eût voulu, ce qu'il eût dû faire lui-même. Ceci toutefois n'est un bienfait qu'autant qu'il ne vient point de ce sentiment de pitié et d'humanité qui me ferait ensevelir les restes du premier venu : il faut que j'aie reconnu la personne et songé qu'alors, j'obligeais le fils. Mais que je recouvre de terre le cadavre d'un inconnu, nul ne m'est obligé d'avoir pris ce soin : c'est là une charité banale.

On me dira : « Pourquoi rechercher si scrupuleusement qui tu as obligé? Est-ce pour réclamer plus tard? Il est des gens qui pensent qu'il ne faut jamais redemander, et voici leurs motifs : l'ingrat, quand tu lui réclamerais, ne rendra point ; l'homme reconnaissant rendra de lui-même. D'ailleurs, si tu as donné à un honnête homme, attends : point d'injurieuse sommation, comme s'il n'était pas disposé à s'acquitter ; si c'est un malhonnête homme, portez-en la peine. Ne gêne pas le beau nom de bienfait, n'en fais pas une créance. Et puis, où la loi n'ordonne pas de répéter, elle le défend. » Tout cela est vrai, tant que rien ne me presse, tant que la Fortune ne me contraint point ; je demanderai plutôt un service que je ne le redemanderai. Mais s'il s'agit de la vie de mes enfants, si ma femme court quelque danger, si le salut, si la liberté de mon pays m'envoient où je ne voudrais pas aller, je surmonterai ma répugnance et protesterai que j'avais tout fait pour me passer des secours d'un ingrat. Et en somme, la nécessité de rentrer dans mes avances l'emportera sur la honte de redemander. Au reste, quand j'oblige un honnête homme, c'est à condition de ne rien réclamer que dans le cas d'impérieux besoins.

XXI. « Mais la loi, en ne permettant pas ces répétitions, les prohibe. » Que de choses n'ont pour elles ni loi ni droit d'action, mais que l'usage social et humain, plus fort que toute loi a autorisées ! Aucune loi ne commande de garder les secrets de nos amis, aucune de tenir parole même à un ennemi. Quelle loi nous oblige à remplir une simple promesse? Et pourtant je poursuivrai de mes plaintes l'homme qui aura divulgué un propos confidentiel ; je m'indignerai qu'un engagement ait été pris et méconnu. « Mais c'est changer en créance le bienfait! » Non pas : je n'exige point, je redemande, et même je ne redemande pas ; j'avertis. La plus extrême nécessité ne me fera pas recourir à un homme avec qui j'aurais longtemps à lutter. S'il est un ingrat pour qu'un avertissement ne lui suffise point, je nasse outre et ne le juge pas digne d'être forcé à la reconnaissance. Le créancier n'assigne pas ceux de ses débiteurs qu'il sait avoir failli et qui, en fait d'honneur, n'ont plus rien à perdre ; de même je laisserai là certaines ingratitude sans pudeur, endurcies, et je ne redemanderai qu'à

l'homme qui ne se laissera pas arracher, mais qui rendra de bonne grâce.

XXII. Beaucoup ne savent ni désavouer ce qu'ils ont reçu ni le rendre : ni assez bons pour être reconnaissants, ni assez méchants pour être ingrats ; c'est négligence, c'est lenteur ; débiteurs en retard, non insolvable. Ceux-là je ne les sommerai point, je les avertirai, je les ramènerai au devoir dont d'autres soins les distraient. ; ils me répondront aussi tôt : « Pardon ; en vérité j'ignorais que tu en eusses besoin ; sans quoi je me fusse empressé de te l'offrir. Ne me prends pas, je te prie, pour un ingrat ; je n'ai pas oublié ce que tu as fait pour moi. » Pourquoi donc hésiterais-je à rendre de pareils hommes meilleurs et pour eux et pour moi ? J'empêcherai qui je pourrai de manquer au devoir, et mon ami bien plus qu'un autre, s'il y devait surtout manquer envers moi. Je lui rends un nouveau service si je le sauve de l'ingratitude ; et non point par de durs reproches, mais le plus délicatement possible, pour le laisser maître de s'acquitter, je réveillerai ses souvenirs : je lui demanderai un service : il comprendra de lui-même que je redemande.

Parfois j'emploierai une certaine rudesse de paroles, si j'ai l'espoir qu'il puisse s'amender ; car, s'il est incurable, je me garderai par cela même de le tourmenter, et d'un ingrat je ne me ferai pas un ennemi. Sans doute épargner à l'ingrat l'aiguillon des avertissements c'est le rendre plus paresseux encore à s'acquitter. Mais les âmes que l'on peut guérir et ramener au bien, au moindre remords qu'on éveille, devra-t-on les laisser se perdre faute d'une seule représentation qui suffit au père pour corriger le fils, à l'épouse pour rappeler à elle l'époux qui s'égarait, à l'ami pour réchauffer la tiédeur d'un ami ?

XXIII. Certaines gens pour se réveiller n'ont pas besoin qu'on les frappe, mais qu'on les secoue légèrement ; de même il est des hommes dont la reconnaissance et la foi, sans être éteintes, sont assoupies : Il faut les piquer. Que notre don ne soit pas un piège : or c'en est un, si l'on n'évite de redemander que pour faire de moi un ingrat. « Et si j'ignore tes besoins, si d'autres occupations, qui partagent et réclament mes soins, m'ont fait oublier l'occasion ? Montre-moi ce que je puis, ce que tu veux. Pourquoi désespérer avant l'essai ? Pourquoi te hâter de perdre et un bienfait et un ami ? D'où sais-tu si c'est de ma part refus ou ignorance, mauvais vouloir ou manque de moyens ? Mets-moi à l'épreuve. » J'avertirai donc, mais sans amertume, sans éclat, sans reproche ; je ferai en sorte qu'il croie rentrer dans ses souvenirs sans y être rappelé.

XXIV. Un vétéran, accusé de quelque violence envers ses voisins, plaidait sa cause devant J. César, et les griefs devenaient accablants lorsqu'il s'avisait de dire : « Vous souvenez-vous, mon général, de vous être donné une entorse au talon en Espagne, devant Sucrone ? — Oui, je m'en souviens. — Vous souvient-il aussi que voulant vous reposer par un soleil fort ardent, sous un arbre qui

donnait très peu d'ombre, sur un sol rocailleux, au milieu de roches très aiguës où n'avait pu croître que cet arbre-là, un de vos frères d'armes vous fit un lit de sa casaque? — Comment! si je m'en souviens? dit César ; et même alors, mourant de soif, hors d'état de gagner en marchant une source voisine, j'allais m'y traîner sur les mains, si ce camarade, brave et digne militaire, ne m'eût apporté de l'eau dans son casque. — Eh bien, général, pourriez-vous reconnaître l'homme ou le casque? — Le casque, non ; mais l'homme, parfaitement ; au surplus, ajouta-t-il, impatienté sans doute qu'on le ramenât^[19] d'une discussion actuelle à une vieille histoire, cet homme-là ce n'est pas toi. — César, reprit le vétéran, il est tout simple que vous ne me reconnaissiez pas ; car lorsque la chose arriva, j'étais encore sans blessure : depuis, j'ai perdu un œil à Munda et l'on m'a tiré des esquilles de la tête. Si le casque vous était montré, vous ne le reconnaîtriez pas davantage : un sabre espagnol l'a fendu en deux. » César défendit qu'on inquiétât son vétéran ; et il lui adjugea les bouts de terrain que traversait le chemin vicinal, cause de la querelle et du procès.

XXV. Et pourquoi ce soldat n'aurait-il pas réclamé à son général le prix d'un service dont le souvenir, s'était brouillé sous l'impression de tant d'autres faits? Car la haute fortune de César et plusieurs armées à conduire ne lui permettaient pas de songer à chacun de ses soldats. Ce n'est plus là répéter un bienfait, c'est reprendre ce qu'on a mis en lieu sûr et comme à portée, de manière toutefois que pour le reprendre il faille étendre la main. Je redemanderai donc, soit par besoin, soit dans l'intérêt même de ceux à qui je redemanderai.

Quelqu'un disait à Tibère, aux premiers temps de son élévation : « Vous souvient-il, César?... » Mais avant qu'il poussât plus loin les preuves d'une familiarité antérieure : « Je ne me souviens plus, interrompit Tibère, de ce que j'ai été. » Est-ce à un tel homme qu'il eût fallu rappeler un service? Il fallait souhaiter son oubli. Il lui répugnait qu'aucun de ses amis ou des gens de son âge l'eussent connu jadis ; il voulait qu'on n'eût les yeux que sur sa fortune présente, qu'on ne se souvînt, qu'on ne parlât pas d'autre chose : il tenait pour un espion tout ancien ami.

Il faut plus d'à-propos pour répéter un bienfait que pour le demander. Modérons tellement nos termes que l'ingrat même ne puisse dissimuler sa dette. On devrait se taire et attendre, si l'on vivait chez un peuple de sages ; et même à des sages il serait mieux d'indiquer ce que réclame l'état de nos affaires. Rien n'échappe à la connaissance des dieux, et toutefois nous les prions, mais nos vœux n'opèrent que comme avertissements. Oui, les dieux mêmes entendent le prêtre d'Homère alléguer son zèle et ses soins religieux pour leurs autels.

Vouloir et souffrir les avertissements est le second devoir de la reconnaissance ; déferons-y, pour nous faire écouter plus tard. Quelques âmes

n'ont besoin pour incliner dans tel ou tel sens que d'un léger mouvement des rênes : elles vont déjà bien d'elles-mêmes.

Viennent ensuite celles qu'un simple avertissement fait rentrer dans la voie : à celles-là n'ôtons pas leur guide. L'œil endormi a la faculté de voir, bien qu'il n'en use pas ; c'est la lumière envoyée par les dieux qui le rappelle à ses fonctions. L'outil ne sert de rien tant que l'ouvrier ne s'en aide point pour son travail. Parfois la bonne volonté est en nous, mais engourdie par la mollesse et l'inertie, ou par l'ignorance du devoir. Il s'agit de l'utiliser, non de se dépiter et de la laisser se rouiller ;^[20] comme le maître avec les enfants qu'il enseigne, souffrons avec patience les achoppements d'une mémoire défaillante. Souvent par un mot ou deux qu'on leur souffle on ramène les enfants au texte qu'ils doivent réciter : de même un avertissement réveillera la reconnaissance.

^[1] Voir lettre LXXIX. *Quo minus gloriam petebat, eo magis illam assequabatur.* (Sall., *Catil.*, LIV.) « Plus elle s'humiliait, plus elle grande à tous les yeux ; la gloire accompagne celui qui la fuit. » (Saint Jérôme, *Élog. de sainte Paule*.)

^[2] *Ut desint vires, tamen est laudanda voluntas.* (Ov., *Pontiq.*, III, Eleg. IV.)

Et si de t'agréer je n'emporte le prix,

J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris. (La Fontaine).

^[3] Autre allusion encore aux largesses de Néron envers Sénèque. Voir livres II, note 15 et IV, note 21.

^[4] Ce qui plaist à l'œil sain offense un chassieux ;

L'eau se jaunit en bile au corps du bilieux ;

Le sang d'un hydropique en pituite se change ;

Et l'esthomas gâté pourrit tout ce qu'il mange.

De la douce liqueur rosoyante du ciel

L'un en fait le venin, l'autre en tire le miel.

Ainsi c'est la nature et l'humeur des personnes

Et non la qualité qui rend les choses bonnes.

(Régner, Sat. V.)

^[5] Le sens qui précède oblige à lire avec un ms. *speciem* et non *specie*, leçon vulgaire.

^[6] Voy. *De la constance du sage*, VII.

^[7] Voy. livre VII, VII. *De la constance du sage*, IV.

^[8] Ovide, *Métam.*, I, 144.

^[9] Imité par Lucain, *Pharsale*, I.

^[10] Lieu où les Gaulois avaient brûlé dans Rome, prise par eux, des leurs qui étaient morts de la peste.

^[11] Ses soldats massacraient ceux qui, venant le saluer, ne recevaient pas le salut de sa main ; et ses amis eux-mêmes ne l'abordaient qu'avec la crainte qu'il n'oubliât de faire le geste sauveur.

^[12] *Excessit medicina modum.* ... etc., *Pharsale*, II, 140.

^[13] *Non aliter salvus esse potuit, nisi confugisset ad servit utem.* (Florus, IV, III.)

^[14] Ceci a trait à la liaison momentanée de Marc-Antoine avec les meurtriers de César.

^[15] « Pardonne-leur : ils sont tous insensés. » C'est la parole évangélique.

[16] Et du bien qu'elle aura fait le compte en pleurant.

(La Font., *Matrone d'Éph.*)

[17] *Enéide*, IV, 651 ?

[18] Voy. la lettre LXXXV.

[19] *Adduceret*, Lemaire. Je lis avec trois mss. *abduceret*.

[20] Leçon vulgaire ; *relinquere in vitio*. Un ms. : *in vieto* que j'adopte.

LIVRE VI

I. Il est des questions, vertueux Libéralis, qui, uniquement faites pour exercer l'esprit, restent toujours en dehors de la vie pratique ; il en est dont la discussion plaît et dont la solution est utile. Je t'en donnerai de toutes à choisir. C'est à toi, comme tu l'entendras, de prescrire soit l'entrée en lutte, soit une simple revue qui dessine à l'œil le programme des jeux. Celles mêmes que tu auras hâte d'écarter n'auront pas été tout à fait stériles ; car bien des choses, superflues à apprendre, peuvent être bonnes à connaître. J'aurai donc les yeux fixés sur ton visage, et selon qu'il m'y invitera, je traiterai plus au long certains points, éliminant les autres et les rejetant sans pitié.

II. Un bienfait peut-il être retiré ? Quelques-uns prétendent que non. C'est, disent-ils, un acte et non pas une chose : ainsi le don diffère de l'action de donner ; ainsi le navigateur est autre que la navigation. Bien qu'il n'y ait point de malade sans maladie, la maladie et le malade ne sont pas même chose : pareillement autre est le bienfait en lui-même, autre l'avantage qui peut en revenir à chacun de nous. Il est incorporel et ne cesse pas d'être : c'est la matière du bienfait qui flotte au gré du sort et qui change de maître. Ainsi, quand tu me l'enlèves, la nature elle-même ne peut révoquer le don qu'elle a fait. Elle interrompt ses bienfaits, elle ne les met pas à néant. L'homme qui meurt a vécu cependant ; et celui qui perd les yeux a vu la lumière. Les biens qui nous furent conférés, on peut faire qu'ils ne soient plus, mais non point qu'ils n'aient pas été. Or une partie du bienfait, et la plus sûre même, est dans le passé. Quelquefois nous cessons de pouvoir jouir plus longtemps du bienfait : le bienfait lui-même ne s'efface point. Quand la nature ferait effort de tous ses moyens, elle ne saurait revenir sur ses pas. On peut me ravir la moisson, l'argent, l'esclave, tout ce qui chez moi porte le titre de bienfait ; le bienfait en soi demeure, il est immuable. Nulle puissance ne fera que l'un n'ait point donné, que l'autre n'ait point reçu.

III. La belle parole, selon moi, que le poète Rabirius met dans la bouche de M. Antoine, alors que voyant sa fortune, passée aux mains d'un rival, ne lui plus laisser que le choix de sa mort, pourvu encore qu'il se hâtât, il s'écriait :

Il me reste du moins tout ce que j'ai donné.^[1]

Oh! combien il eût pu lui rester, s'il eût voulu ! Voilà les solides trésors ; en dépit de toutes les vicissitudes humaines, ils demeurent stables, indestructibles, et plus ils se multiplient, moins ils font d'envieux.^[2] Tu entasses comme si c'était pour toi, administrateur d'un jour! Tous ces faux biens qui vous gonflent d'orgueil et qui, vous élevant au-dessus de l'homme, vous font mettre en oubli votre fragilité ; cet or gardé sous vos portes de fer et par vos satellites en armes ; cette proie ravie dans le sang d'autrui et que vous défendez au prix du vôtre, pour laquelle vous équipez des flottes, vous rougissez les mers de carnage, vous

foudroyez les cités, sans voir derrière vous^[3] que le destin aussi s'apprête à tonner sur vos têtes ;^[4] cet empire pour lequel vous avez rompu mille fois les engagements de familles, d'amis et de collègues, quand le monde s'est vu écrasé sous le choc de deux prétendants ; tout cela n'est pas à vous : dépôt précaire, qui d'un moment à l'autre attend un nouveau maître ; ou votre ennemi, ou, ce qui est la même chose, votre héritier va le dévorer. Veux-tu en être vrai propriétaire? Fais-en de purs dons. Prends donc vraiment soin de ta fortune et travaille à t'en assurer une possession certaine et inexpugnable ; rends-la plus noble, tu la rendras plus sûre. Ce qui t'émerveille si fort, ce par quoi tu t'estimes riche et puissant, reste, tant que tu le gardes, sous d'ignobles appellations. C'est une maison, un esclave, des écus : quand tu les donnes, ce sont des bienfaits.

IV. « Vous avouez, dira-t-on, qu'il nous arriva de n'être plus redevable à l'homme dont nous avons reçu le bienfait : c'est donc qu'on nous l'a repris. » Nous pouvons pour bien des motifs cesser de devoir, non qu'on ait repris le bienfait, mais parce qu'on l'a profané. Un homme qui m'a défendu en justice a plus tard souillé mon lit par le viol. Il n'a pas repris son bienfait ; mais, effacée par un outrage bien aussi grand, ma dette n'existe plus. Et si l'attentat surpasse le service qui l'a précédé, non seulement il éteint ma reconnaissance, mais il me donne droit de vengeance et de poursuite, dès que mis en balance le mal l'emporte sur le bien ; ce dernier alors n'est pas annulé, il est étouffé. Eh ! n'est-il pas des pères tellement durs, tellement criminels que les lois divines et humaines permettent de les réprouver, de les renier? Nous ont-ils donc ôté ce que nous tenions d'eux? Nullement ; mais leurs actes dénaturés qui ont suivi ont détruit le mérite de tout bon office antérieur. Ce n'est pas le bienfait qui s'en va, mais ce qui en fait le prix : je ne cesse pas d'avoir, mais je ne dois plus. Que quelqu'un m'ait prêté de l'argent, puis incendié ma maison, le dommage a compensé le prêt, et, sans avoir rendu, je ne suis point débiteur. Ainsi encore qui s'est signalé envers moi par sa bienveillance, par sa générosité, et ensuite par plusieurs traits de hauteur, de mépris, de cruauté, m'a mis en situation d'être quitte comme si je n'avais rien reçu ; il a tué ses propres bienfaits. Le fermier n'est plus lié, bien que son bail subsiste, envers le propriétaire qui a foulé aux pieds ses récoltes et coupé ses plants. Non que ce dernier ait reçu ce qu'il avait stipulé, mais parce qu'il a tout fait pour ne rien recevoir. De même parfois le débiteur obtient condamnation contre son créancier qui lui a pris, à un autre titre, plus qu'il ne répète à titre de prêt. Ce n'est pas entre le créancier et le débiteur seulement que le juge intervient pour dire au premier : « Tu lui as prêté de l'argent. Mais quoi? Tu as enlevé son troupeau, tué son esclave, tu possèdes son champ sans l'avoir payé : estimation faite te voilà débiteur, de créancier que tu étais venu. » Entre le bienfait et l'injure, la même compensation a lieu. Souvent,

je le répète, le bienfait subsiste et on ne le doit plus, si par la suite son auteur s'en est repenti, s'il s'est dit malheureux d'avoir donné ; s'il n'a donné qu'en soupirant, avec un visage rembruni ; s'il a cru perdre plutôt que faire un don ; si c'est pour lui qu'il m'a donné, ou du moins si ce n'est pas pour moi ; s'il n'a cessé de me le jeter à la face, de s'en faire gloire, de le proclamer partout, de me rendre amère sa libéralité. Le bienfait subsiste donc, quoiqu'il cesse d'être dû, tout comme certains prêts d'argent, sans donner un droit actuel au créancier, restent dus, mais ne sont pas exigibles.

V. On a reçu de toi un service et, plus tard, une injure : au service est due la reconnaissance, à l'injure la réparation. Ou plutôt on ne te doit pas l'une et tu ne dois point l'autre : le premier fait absout le second.^[5] Dire : « Je lui ai rendu son bienfait, » c'est dire qu'on a restitué non pas ce qu'on avait reçu, mais autre chose à la place. Rendre en effet, c'est donner pour ce qu'on a reçu. Cela n'est pas douteux : car tout paiement consiste à rendre non le même objet, mais l'équivalent. Ne dit-on pas d'un débiteur : « Il a rendu l'argent, » quoiqu'au lieu d'argent il ait compté de l'or, ou encore, que, sans verser du comptant, une délégation en bons termes ait parfait l'acquittement?

Il me semble t'entendre dire : « Tu perds ta peine. Que m'importe de savoir si ce que je ne dois plus subsiste encore? Ce sont d'ineptes pointilleries de jurisconsultes qui disent que l'hérédité ne peut s'acquérir par usucapion, mais seulement les biens de l'hérédité, comme si celle-ci était autre chose que les biens qui la constituent. Établis-moi plutôt cette distinction qui peut être utile : quand le même homme qui m'a obligé m'a par la suite fait une injure, dois-je lui rendre son bienfait et néanmoins me venger de lui, satisfaisant pour ainsi dire à deux engagements distincts, ou confondre l'un dans l'autre, sans m'inquiéter nullement que l'injure couvre le bienfait ou le bienfait l'injure? Car voici la pratique du barreau ; quant au droit reçu dans votre école, ce sont mystères qui vous sont propres. On sépare les actions, et le même titre dont je me prévaux on s'en prévaut contre moi. Il n'y a point confusion d'instances : si un homme m'a confié un dépôt d'argent et qu'ensuite il m'ait volé, je le poursuivrai pour le vol ; lui m'actionnera comme dépositaire. »

VI. Les cas cités par toi, cher Libéralis, sont déterminés par des lois spéciales qu'il faut suivre, et l'une ne rentre pas dans l'autre. Chacune a ses errements : le dépôt a son action propre tout de même certes que le vol. Mais le bienfait n'est soumis à aucune loi ; il n'a que moi pour arbitre. Il m'appartient de peser les bons offices et les torts de chacun envers moi, puis de prononcer s'il m'est dû plus que je ne dois. En matière légale rien ne dépend de nous : il faut suivre où l'on nous mène. En matière de bienfait l'autorité est toute en moi ; et ici je décide sans séparer, sans disjoindre : injures comme bienfaits, je renvoie

tout au même juge. Autrement, c'est vouloir qu'en même temps j'aime et je haïsse ; que je me plaigne et que je remercie, ce que la nature n'admet pas. Il vaut mieux, comparaison faite du bienfait et de l'injure, voir s'il ne m'est pas encore dû quelque chose. Tout comme un homme qui sur les lignes de mes manuscrits s'aviserait d'écrire d'autres lignes n'enlèverait pas les premiers caractères et ne ferait que les couvrir, ainsi l'injure qui survient ne laisse plus voir le bienfait.

VII. Mais ton visage, sur lequel j'ai voulu me régler, se rembrunit déjà, son front se plisse : m'éloignerais-je trop de mon sujet? Tu sembles me dire :

Eh! pourquoi tant d'écarts? Dirige ici ta course ;

Caresse le rivage^[6]

Je ne puis mieux le faire. Mais soit : si tu crois ce point suffisamment traité, passons à la question de savoir s'il est dû quelque chose à l'homme qui nous oblige malgré lui. Cet énoncé pourrait être plus net, mais il le fallait un peu vague, sauf à distinguer immédiatement pour montrer que le problème est double : doit-on à qui nous a servi sans le vouloir? doit-on à qui nous a servi sans le savoir? Car que quelqu'un nous fasse du bien par contrainte, l'obligation est trop évidemment nulle, pour qu'on se mette le moins du monde en frais de le prouver. Cette question, comme toute autre semblable qu'on pourrait soulever, se résoudra sans peine pour peu qu'on réfléchisse à ceci : qu'il n'y a de bienfait que dans ce que nous adresse une intention quelconque, mais une intention amie et bienveillante. Ainsi nous ne rendons point grâce aux fleuves qui portent nos grands navires et qui courent sur un large et intarissable lit pour voiturier tant de richesses, ou qui, rians et poissonneux, serpentent au sein des campagnes qu'ils fécondent ; et nul ne croit devoir de la reconnaissance au Nil, pas plus que de la haine, s'il déborde outre mesure et tarde à se retirer ; le vent, quand même son souffle est doux et propice, n'est pas plus notre bienfaiteur que ne l'est un mets utile et salubre. L'homme qui sera mon bienfaiteur doit non seulement m'obliger, mais le vouloir. C'est pourquoi encore on n'est point redevable aux animaux et que d'hommes pourtant la vitesse d'un cheval a sauvés du péril ! ni aux arbres non plus : et que de gens accablés de chaleur trouvent un abri sous leurs rameaux épais ! Or quelle différence y a-t-il que je sois secouru par qui ne le sait pas, ou par qui ne le peut savoir, puisque chez tous deux le vouloir a manqué? Quelle différence y aurait-il entre me prescrire de la reconnaissance pour un navire, un chariot, une lance, ou pour un homme qui, tout comme ces objets, n'a eu nul dessein de me servir et ne l'a fait que par hasard?

VIII. On peut obliger quelqu'un sans qu'il le sache, jamais sans le savoir soi-même. Souvent nous sommes guéris par des accidents qui ne sont pas pour cela des remèdes ; quelques personnes, pour être tombées dans une rivière par un

grand froid, ont recouvré la santé ; il en est chez qui la flagellation a dissipé la fièvre quarte, et leur frayeur subite donnant un autre cours à l'imagination leur a fait oublier l'heure critique ; ce n'est pas à dire qu'aucune de ces choses, bien qu'elles aient sauvé quelques hommes, soient salutaires : ainsi certaines gens nous servent sans le vouloir et même par leur mauvaise volonté ; et il n'y a pas de reconnaissance à leur devoir de ce que la Fortune a fait tourner à notre avantage leurs desseins pernicioeux.^[7] Penses-tu que je doive rien à l'homme dont la main, dirigée contre moi, a frappé mon ennemi, et qui m'eût blessé, s'il ne se fût mépris ! Souvent un témoin trop évidemment parjuré décrédite les imputations les plus vraies ; et l'accusé, qui semble en butte à un complot, devient dès lors intéressant. Mainte fois l'influence qui devait perdre est ce qui sauve ; et les juges refusent à la faveur une condamnation que méritait la cause. Ces juges toutefois n'ont pas obligé, bien qu'ils aient servi : car je considère où le trait s'adresse, non où il arrive ; et le bienfait se distingue de l'injure non par le résultat, mais par l'intention. Mon adversaire par ses discours contradictoires, par sa présomption offensante pour le juge, et n'ayant voulu qu'un témoin unique, a relevé ma cause. Je n'examine pas si sa maladresse m'a profité : sa volonté m'était hostile.

IX. Car enfin, pour être reconnaissant, je dois vouloir faire de même que l'homme qui m'aura obligé. Quoi de plus injuste que de garder rancune à celui qui dans une presse m'aura foulé ou éclaboussé, ou poussé hors de mon chemin ? Et cependant rien autre chose ne l'affranchit du reproche, bien que l'injure soit dans le fait même, sinon qu'il ne croyait pas le commettre. Mon adversaire ne m'a pas obligé, par la même raison que le passant ne m'a point fait injure : on n'est ami ou ennemi que par la volonté. Que de gens la maladie a sauvés du service militaire ! Tel eût été témoin et victime de l'écroulement de sa maison, si l'assignation de sa partie adverse ne l'eût retenu dehors ; d'autres ont gagné au naufrage de ne pas tomber dans les mains des pirates. Mais on n'est pas tenu de reconnaissance envers le naufrage ou la maladie, parce que le hasard n'a pas conscience du service qu'il rend ; et nous ne savons nul gré à l'adversaire dont les chicanes nous ont sauvés, en nous faisant perdre notre repos et notre temps. Le bienfait n'existe qu'autant qu'il part d'une bonne volonté et qu'il a l'aveu de son auteur. On m'a servi sans le savoir, je ne dois rien : on m'a servi en voulant me nuire, j'agirai de même.

X. Revenons au premier cas. Pour payer de retour, tu veux que je fasse quelque chose ; mais pour m'obliger on n'avait rien fait. Passant au second personnage, faudra-t-il lui témoigner ma gratitude ; et, ce que j'ai reçu sans sa volonté, le lui rendre volontairement ? Mais que dire du troisième, dont la malveillance s'est surprise à me faire du bien ? Pour que je sois redevable, c'est

peu qu'on ait voulu m'obliger ; pour que je ne le sois point, il suffit qu'on n'ait pas voulu le faire. Car l'intention toute nue ne constitue pas le bienfait ; et comme le bienfait n'a pas lieu, si la meilleure, la plus pleine volonté a été trahie par le sort, il n'existe, pas davantage si la volonté n'a précédé l'événement. Ce qu'il faut, ce n'est pas que tu m'aies servi ; je ne suis obligé que si tu avais eu dessein de me servir.

XI. Cléanthe pose cet exemple-ci : « J'ai envoyé deux esclaves chercher Platon à l'Académie et le prier de venir. L'un a fouillé tout le portique, parcouru les autres endroits où il comptait pouvoir le rencontrer, et il est rentré aussi las que désappointé ; l'autre s'arrête devant le premier charlatan venu, et pendant qu'il erre au hasard et va de groupe en groupe jouant avec ses pareils, il voit Platon qui passe, il le trouve sans l'avoir cherché. Nous louerons, continue Cléanthe, l'esclave qui, autant qu'il était en lui, s'est acquitté de sa commission ; et l'autre, que sa fainéantise a si bien servi, sera châtié. »

C'est la volonté qui, à nos yeux, confère le bienfait : vois dans quelle condition il se montre, avant de me croire lié par une obligation. Le bon vouloir est peu s'il n'a été utile ; l'utilité est peu, sans le bon vouloir. Suppose qu'on ait voulu me faire un don et que ce don n'ait point eu lieu ; l'intention m'est acquise, non le bienfait, qui n'est complété que par l'acte joint à l'intention. On voulait me prêter de l'argent, je ne l'ai pas reçu : je ne dois rien ; de même si, prêt à me rendre service, tu ne l'as pas pu, je serai ton ami, non ton obligé. Je désirerai, à ton exemple, faire aussi pour toi quelque chose : du reste, si la Fortune m'a permis d'en user libéralement avec toi, j'aurai fait une largesse plutôt qu'un acte de gratitude. C'est toi qui seras en reste avec moi ; dès lors je prends date ; et le compte s'ouvre à mon profit.

XII. Mais je pressens la question ; inutile que tu la fasses ; ton visage a parlé. « Si quelqu'un nous a fait du bien dans son intérêt, lui est-il dû quelque chose ? » Car voilà la plainte que je t'ai souvent ouï répéter : certains hommes, dis-tu, portent au compte d'autrui ce qu'ils font pour eux-mêmes. Je vais répondre, cher Libéralis ; mais divisons d'abord la question et séparons l'acte réciproque de l'acte égoïste. Ce sont en effet choses bien différentes que de se faire serviable à son profit ou au nôtre, ou bien au nôtre et au sien en même temps. L'homme dont les vues sont toutes personnelles nous est utile, parce que tel est son seul moyen de l'être à lui-même ; cet homme est pour moi comme celui qui cherche pour son bétail la pâture d'hiver et d'été ; comme celui qui, pour les vendre plus avantageusement, nourrit bien ses captifs, ou engraisse et étrille les bœufs qu'il élève pour les sacrifices ; comme le maître de gladiateurs qui a le plus grand soin que ses gens soient exercés et de bonne mine. Il y a loin, comme dit Cléanthe, d'un bienfait à un négoce.

XIII. D'un autre côté, je ne suis pas assez injuste pour n'avoir point d'obligation à celui qui en faisant mon bien a fait le sien. Car je n'exige pas qu'on s'oublie pour songer à moi : je souhaite même que le service qui m'est rendu profite encore plus à qui me le rend, pourvu qu'en le rendant il ait eu double intention et fait ma part ainsi que la sienne. Dût-il avoir le meilleur lot, si tant est qu'il m'ait associé à lui, si moi aussi j'étais dans sa pensée, je serais ingrat, je serais plus qu'injuste de ne me pas réjouir à le voir trouver son profit où j'ai trouvé le mien. Il est souverainement inique de n'appeler bienfait que ce qui cause à son auteur quelque préjudice. Quant à l'homme qui me fait du bien dans son propre intérêt, je lui répondrai : « Tu t'es servi de moi ; pourquoi dire que c'est toi qui m'as fait du bien, plutôt que moi qui t'en ai fait ? »

« Supposez, me dit-on, que je ne puisse devenir magistrat qu'en rachetant dix citoyens sur un grand nombre de captifs ; ne me devrez-vous rien à moi qui vous aurai tiré de la servitude et des fers ? Et pourtant j'aurai agi dans mon intérêt. » À cela je réponds : « Vous agissez ici en partie dans votre intérêt, en partie dans le mien. C'est pour vous que vous rachetez : car il vous suffit pour le succès de vos vues, de racheter les premiers venus. Ainsi je vous dois, non de m'avoir racheté, mais de m'avoir choisi ; car vous pouviez atteindre votre but par la délivrance d'un autre comme par la mienne. Ce que votre action a d'utile, vous le partagez avec moi : vous m'admettez dans une combinaison qui doit faire deux heureux. Quant à me préférer à d'autres, c'est exclusivement pour moi que vous le faites. Ainsi encore si pour être élu préteur il vous faut racheter dix captifs, et que nous ne soyons que dix, aucun de nous ne vous devrait rien, vous n'auriez à nous demander compte de rien qui ne fût tout à votre profit. Ce n'est pas que j'interprète en jaloux un bienfait : je désire qu'il profite non à moi seulement, mais encore à vous. »

XIV. « Mais, poursuit-on, si j'avais fait jeter les noms dans l'urne et que le vôtre fût sorti dans les dix, est-ce que vous ne me devriez rien ? » Oui, je vous devrais, mais peu de chose. Vous allez savoir quoi. Vous faites ici quelque chose pour moi : vous m'appellez aux chances du rachat ; que mon nom soit sorti, je le dois au sort ; qu'il ait été dans le cas de sortir, je le dois à vous. Vous m'avez ouvert l'accès au bienfait dont je dois à la Fortune la plus grande part ; mais je suis redevable envers vous, d'avoir pu l'être envers la Fortune. »

Je ne m'occuperai nullement de ces bienfaiteurs mercenaires ! qui ne calculent pas à qui, mais pour quel prix ils donnent, et qui rapportent à eux-mêmes tout le bien qu'ils font. Un homme me vend du blé ; je ne puis vivre si je n'en achète, mais je ne dois pas la vie à qui m'en a vendu. Je considère non pas combien est nécessaire la chose sans laquelle je ne saurais vivre, mais combien mérite peu de reconnaissance ce que je n'eusse pas eu sans l'acheter. En

l'apportant, le marchand songeait, non de quel secours ce serait pour moi, mais de quel bénéfice pour lui. Ce que je paye, je ne le dois pas.

XV. « À ce compte-là, me dira-t-on, vous ne devez rien à votre médecin que ses modiques honoraires, rien à votre précepteur dès que vous lui aurez compté quelque argent. Pourtant ces deux classes d'hommes sont chez nous grandement aimées, grandement considérées. » On répond à ceci qu'il est des choses qui valent plus qu'on ne les achète. Vous achetez du médecin une chose inestimable, la vie et la santé ; du précepteur d'arts libéraux, les connaissances qui ennoblissent et la culture de l'âme. Aussi n'est-ce pas ici la chose que l'on paye, mais la peine, mais leur ministère, les heures qu'ils dérobent à leurs affaires pour nous les consacrer. C'est le salaire, non du service, mais du temps employé.

On peut encore faire une autre réponse plus vraie et qui va suivre ; mais indiquons d'abord comment peut se réfuter cette objection : « Il est des choses qui valent plus qu'elles ne se vendent, et pour lesquelles on doit au delà de ce qu'on les a payées. » D'abord qu'importe ce qu'elles valent, dès que le prix a été convenu entre l'acheteur et le vendeur ? Ensuite je l'ai achetée non à son prix, mais au vôtre. « Elle vaut davantage ! » Mais elle n'a pu se vendre plus. Le prix des choses dépend des circonstances. Vantez-les tant que vous voudrez, leur taux est celui au delà duquel elles ne se vendent plus ; et en outre, n'est point redevable au vendeur, celui qui achète à bon compte. Du reste, elles ont beau valoir davantage, il n'y a là de votre part nulle générosité, puisqu'on ne les prise pas d'après le service et l'effet obtenu, mais d'après l'usage et le taux du marché. Quel prix mettez-vous à l'art du pilote qui franchit les mers, qui, au travers des flots, quand la terre a fui loin de ses regards, vous trace une route certaine, prévoit les tempêtes, et au milieu de la sécurité générale ordonne tout à coup de carguer les voiles, de baisser les agrès, de se tenir prêt au choc de l'orage et de faire tête à sa brusque violence ? Toutefois un si grand service est acquitté par le prix du passage. À combien évaluez-vous l'hospitalité dans un désert, un abri pendant la pluie, un bain ou du feu par un temps froid ? Cependant je sais le peu que tout cela me coûte dans l'auberge où je descends. Quel service ne me rend pas l'homme qui étaye ma maison prête à s'écrouler, l'homme dont l'art incroyable retient comme suspendu tout un édifice qui se crevasse depuis ses fondements ? Et pourtant c'est à un prix fixe et modique que tout ce travail est taxé. Un rempart nous défend contre l'ennemi, contre les subites incursions des brigands ; cependant ces tours, boulevards futurs de la sécurité publique, on sait ce que gagne par jour le maçon qui les bâtit.

XVI. Je ne finirais pas si je voulais étendre le cercle des faits qui démontrent que tels services importants coûtent peu. Mais alors pourquoi dois-je au médecin et au précepteur quelque chose de plus que leurs honoraires, qui ne m'acquittent

point envers eux? Parce que de médecin et de précepteur ils passent au rang d'amis ; et ce n'est point par la science qu'ils me vendent que je m'attache à eux, c'est par un sentiment de bienveillante familiarité. Quant au médecin qui ne fait que me tâter le pouls et qui me classe parmi ses banales visites, me prescrivant, sans s'intéresser à moi, ce qu'il faut faire ou éviter, je ne lui dois rien de plus ; car il n'est pas venu me voir en ami, mais comme un faiseur d'ordonnances. Je n'ai pas lieu non plus d'honorer beaucoup le précepteur qui m'a confondu dans la foule de ses élèves, qui ne m'a pas jugé digne d'un soin spécial et tout particulier, et qui, sans jamais diriger sur moi son attention, nous jetait indistinctement sa science que j'ai, non pas apprise, mais attrapée au vol. Pourquoi est-ce donc que l'on doit beaucoup à ces deux hommes? Ce n'est pas parce qu'ils nous vendent ce qui vaut plus que nous ne l'achetons, c'est parce qu'ils font quelque chose pour nous personnellement. Mon médecin m'a témoigné plus de sollicitude que son état ne l'y obligeait : c'était pour moi, non pour l'honneur de l'art qu'il tremblait ; non content d'indiquer les remèdes, il les appliquait de sa main. Des plus inquiets sur mon sort, et des plus assidus, aux moments critiques il accourait ; les services les plus pénibles, les plus rebutants, ne lui coûtaient point. Il n'entendait pas mes gémissements sans émotion ; dans la foule de ceux qui l'invoquaient j'étais son malade de prédilection, et il ne donnait son temps à d'autres que si mon état le lui permettait. Celui-là, ce n'est pas comme médecin, c'est comme ami qu'il m'a obligé. À son tour mon précepteur a pris sur lui la fatigue et les ennuis de l'enseignement : outre ces choses que le maître débite pour tous, il en est d'autres qu'il m'a transmises et comme infiltrées goutte à goutte ; ses exhortations ont relevé mes bonnes dispositions morales, et tantôt ses éloges m'ont encouragé, tantôt ses remontrances ont dissipé chez moi la paresse. Mes facultés étaient ignorées, engourdies : il y porta la main, pour ainsi dire, et les tira de leur sommeil. Loin de me dispenser sa science avec parcimonie pour se rendre plus longtemps nécessaire, il eût voulu, s'il avait pu, me la verser toute d'une seule fois. Ne suis-je pas ingrat si je n'aime pas à voir en cet homme l'un de mes plus chers attachements?

XVII. Les gens même qui vivent de la plus ignoble industrie reçoivent de nous quelque chose en sus du prix fixé, si nous voyons qu'ils n'ont point épargné leur peine : il n'est pas jusqu'au pilote, au manœuvre qu'on loue à vil prix et à la journée, auxquels on ne jette une gratification. Pour ces arts de premier ordre qui conservent ou civilisent la vie, l'homme qui croit ne devoir rien de plus que ce qu'il a stipulé est un ingrat. Ajoutez que la communication de ces connaissances fait naître l'amitié : alors on paye à l'instituteur, comme au médecin, le prix du travail, mais la dette du cœur subsiste.

XVIII. Platon avait traversé un fleuve dans une barque sans que le batelier lui eût rien demandé, ce que prenant pour une marque de considération, il dit à cet homme : « Ton bon office demeure en dépôt chez Platon. » Mais peu après il vit le batelier passer l'une après l'autre plusieurs personnes gratis et avec le même empressement ; alors il rétracta ses premières paroles ; car pour que je vous sois obligé de ce que vous faites pour moi, il faut non seulement que vous le fassiez, mais que vous le fassiez à cause de moi. Vous n'avez action contre personne pour ce que vous prodiguez à tout le monde. « Mais encore ne nous sera-t-il rien dû pour cela? » De moi comme unique obligé, non. Je vous payerai avec tous les autres la dette qui m'est commune avec tous.

XIX. « Selon vous, me dira-t-on, je ne reçois aucun bienfait de l'homme qui me fait passer le Pô gratuitement? » — Aucun. C'est un simple acte de bienveillance : le bienfait n'est pas là. Cet homme agit pour lui, ou du moins n'agit pas pour moi. Après tout, lui-même ne croit pas m'accorder un bienfait ; c'est en vue de la république, ou du voisinage, ou par vanité qu'il joue ce rôle, et en retour il attend un avantage quelconque, autre que le salaire individuel des passagers. « Eh quoi ! que l'empereur accorde à tous les Gaulois le droit de cité, aux Espagnols l'exemption d'impôt, ne lui devront-ils rien à ce titre individuellement? » Oui, sans doute, et ce ne sera pas comme personnellement obligés, mais comme participant à l'obligation du pays. « Cependant, direz-vous, il n'a nullement songé à moi. Lors de ce bienfait général, ce n'est pas proprement à moi qu'il voulait donner le droit de cité, ce n'est pas à moi qu'il songeait. Pourquoi donc lui serais-je redevable s'il ne m'avait pas pour objet au moment d'accomplir son acte? » Mais d'abord, devez-vous dire, en se proposant de faire du bien à tous les Gaulois, il se proposait de m'en faire, puisque j'étais Gaulois ; et, s'il ne m'a pas spécialement désigné, il m'a compris sous la désignation commune. Et, pour mon compte, j'ai contracté envers lui, non une dette privée, mais une dette collective : membre de la nation, je ne m'acquitterai pas en mon nom, mais au nom du pays, par contribution.

XX. Si quelqu'un prête de l'argent à ma patrie, je ne me dirai pas son débiteur ; c'est un engagement que je ne confesserai pas, ni comme candidat, ni comme accusé ; et néanmoins, pour l'acquitter, je donnerai ma quote-part. Ainsi, pour cette chose octroyée à tous, je ne me reconnais point débiteur : elle a eu lieu pour moi aussi sans doute, mais non à cause de moi ; moi aussi je l'ai reçue, mais sans qu'on sût que je la recevrais ; je ne laisserai pas de me croire comptable de quelque chose, parce que, malgré un long circuit, elle est arrivée jusqu'à moi. Il faut que j'aie été l'objet d'un acte pour qu'il m'oblige. « Dans ce système, peut-on me dire, vous ne devez donc rien ni au soleil, ni à la lune, car ce n'est pas pour vous qu'ils se meuvent? » Mais comme leurs mouvements ont

pour but la conservation de l'univers, ils se meuvent pour moi aussi qui fais partie de l'univers. Ajoutez d'ailleurs que notre condition et la leur sont bien différentes. L'homme qui m'est utile pour l'être à lui-même à l'occasion de moi, n'est pas mon bienfaiteur, parce qu'il a fait de moi l'instrument de son avantage ; au lieu que le soleil et la lune ont beau nous faire du bien pour eux-mêmes, leur but n'est pas d'obtenir de nous la réciproque ; car nous, que pourrions-nous pour eux ?

XXI. « J'admettrais, objectera-t-on, que le soleil et la lune ont la volonté de nous être utiles, s'ils étaient libres de ne l'avoir pas. Or, il leur est impossible de ne pas se mouvoir, car enfin, qu'ils s'arrêtent, s'ils le peuvent, qu'ils suspendent leurs révolutions. » Vois par combien de raisons ceci se réfute. Est-ce à dire qu'on veuille moins parce qu'on ne peut pas ne point vouloir ? Et même la plus forte preuve d'une volonté ferme ne se tire-t-elle pas de l'impossibilité de changer ? Il est impossible à l'homme vertueux de ne pas agir comme il fait ; il cesserait d'être vertueux s'il agissait autrement ; direz-vous qu'il ne sera jamais bienfaisant parce qu'il ne fait que ce qu'il doit ? Il ne peut pas ne point faire ce qu'il doit. D'ailleurs, il est bien différent de dire d'un homme : « Il ne peut pas ne point le faire parce qu'il y est forcé » ; et de dire : « Il ne peut pas ne point le vouloir. » Car s'il y a pour lui nécessité d'agir, je ne dois le bienfait qu'à celui qui l'y a contraint. S'il y a nécessité pour lui de vouloir par cela seul qu'il n'a rien de mieux à vouloir, il n'est contraint que par lui-même. Ainsi ce que dans le premier cas je ne lui devais pas, dans le second je le lui dois. « Que les astres, dites-vous, cessent donc de vouloir. » Ici veuillez bien réfléchir. Où est l'homme assez hors de sens pour n'admettre pas comme volonté celle qui ne court risque ni de cesser, ni de passer à l'état contraire ; loin de là, il n'en est point, ce semble, de plus réelle que celle qui est constante au point d'être éternelle. S'il est vrai qu'on ait un vouloir lors même qu'on peut l'instant d'après ne l'avoir plus, refuserons-nous une volonté à l'être qui, par sa nature, ne peut pas ne point l'avoir ?

XXII. « Eh ! qu'ils s'arrêtent donc s'ils le peuvent. » C'est-à-dire, que tous ces grands corps séparés par d'immenses intervalles, et placés dans l'espace comme sentinelles de l'univers, désertent leurs postes ; que brusquement, bouleversant toutes choses, les astres se heurtent contre les astres ; que la concorde des éléments rompue, le monde céleste coure en va cillant vers sa ruine ; que cet ensemble merveilleux dans sa rapidité laisse inachevées au milieu de leur carrière des révolutions promises pour tant de siècles ; que ces globes qui vont tour à tour et reviennent à propos, qui maintiennent avec tant de justesse l'équilibre du monde, s'abîment dans une conflagration subite ; que ce mécanisme si varié se déconcerte et se confonde en un seul chaos. Que tout

devienne la proie du feu absorbé ensuite par d'inertes ténèbres, et qu'un gouffre sans fond dévore cette foule de divinités. Faut-il, pour vous fermer la bouche, que tout cela croule à la fois, ce qui vous sert en dépit de vous, ce qui marche à votre profit, bien qu'à ces mouvements préside une cause plus grande et primordiale?

XXIII. Ajoutez que nulle contrainte étrangère n'a d'action sur les dieux : leur loi à eux, c'est leur éternelle volonté. Ce qu'ils réglèrent une fois, ils ne le changent plus. On ne peut donc imaginer qu'ils fassent rien contre leur vouloir ; car pour eux, ne pouvoir cesser, c'est vouloir continuer, et jamais un premier dessein ne les expose au repentir. Sans doute il ne leur est permis ni de s'arrêter ni de marcher en sens contraire ; mais le seul motif, c'est que leur propre autorité les enchaîne à leur décision, ce n'est pas faiblesse s'ils persistent, seulement il leur répugne de s'écarter de la meilleure voie qu'ils se sont souverainement tracée. Or, dans l'organisation primitive, dans l'arrangement de l'univers ils nous eurent en vue, nous aussi, et ils ont tenu compte de l'homme. Ne croyons donc pas qu'ils ne parcourent l'espace et ne poursuivent leur œuvre que pour eux ; car nous-mêmes nous entrons dans le plan de cette œuvre. Nous devons donc au soleil, à la lune, à toute-puissance céleste ce qu'on doit à des bienfaiteurs :^[8] en vain ont-ils un plus noble principe d'impulsion, un but plus auguste à atteindre, ils ne laissent pas de nous être utiles. Que dis-je? Ils se sont proposé de l'être, et nous leur sommes obligés ; leurs bienfaits n'ont pu nous venir à leur insu, par surprise ; ce que nous recevions, ils savent que nous le devons recevoir. Et quoique leur mission soit plus haute et le fruit de leurs travaux plus sublime que de conserver de qui doit périr, néanmoins notre avantage aussi a, dès l'origine des choses, occupé leur prévoyance, et l'ordre établi dans le monde prouve assez que nous n'étions pas le dernier de leurs soins.

Nous devons une pieuse affection aux auteurs de nos jours ; que de fois pourtant l'homme s'unit à la femme sans vouloir devenir père! Mais les dieux, peut-on croire qu'ils n'aient point su ce qui allait naître d'eux, eux qui pourvurent à ce que tous eussent dès l'abord des aliments et des secours? Et ce n'est point négligemment qu'ils ont produit des êtres pour lesquels ils produisaient tant de choses. Oui, la nature nous a mûris dans sa pensée avant de nous créer ; et l'homme n'est pas un fruit si chétif qu'il ait pu tomber au hasard de sa main.^[9] Voyez quel champ elle nous a ouvert, et que l'étroite sphère de l'humanité est loin de restreindre l'empire de l'homme! Voyez sur quel espace immense il est libre d'égarer ses pas, espace qui n'est point borné où finit la terre ; car nous plongeons dans toutes les parties de la nature ! Voyez l'audace de son intelligence, et comment seule elle connaît ou cherche à connaître les dieux, et va dans son vol sublime participer aux mystères célestes ! Reconnaissez que

l'homme n'est pas une œuvre de précipitation et d'imprévoyance. Parmi ses plus grandes, la nature n'en a point dont elle se glorifie plus, à laquelle du moins elle étale plus sa gloire. Quelle étrange fureur de contester aux dieux leur générosité! Comment paiera-t-on des dettes qui ne s'acquittent jamais sans qu'il en coûte quelque chose, si l'on nie avoir rien reçu de ces bienfaiteurs, dont en le niant même on reçoit encore, et qui donneront toujours et ne redemanderont jamais? Mais surtout quelle perversité de se croire quitte, par cela même que la bienfaisance survit au désaveu, et de ne voir dans la perpétuité et l'enchaînement des grâces que cet argument : « On était forcé de donner! Je n'en veux pas ; qu'il les garde, qui les lui demande? » Ajoutez à de telles paroles tout le vocabulaire de l'impudence ; en mérite-t-il moins bien de vous, l'être dont les largesses, à l'instant même où vous les niez, pleuvent sur vous, et qui, par un trait de bonté, je puis dire plus grand que tous les autres, malgré vos blasphèmes, vous donnera encore?

XXIV. Ne voyez-vous pas comme dès l'âge le plus tendre les parents obligent leurs enfants à subir des contrariétés salutaires? Malgré leurs pleurs et leur répugnance, on emmaillote leur corps avec le plus grand soin, et, de peur qu'une liberté prématurée ne déforme leurs membres, on les assujettit pour qu'ils croissent régulièrement ; bientôt on leur inculque les connaissances libérales ; on réduit par la crainte leur mauvais vouloir. Enfin l'on façonne leur pétulante jeunesse à la frugalité, à la pudeur, aux bonnes mœurs ; et l'indocilité cède à la contrainte. Devenus même plus âgés et déjà maîtres de leurs actions, s'ils repoussent certains remèdes par crainte ou par déraison, on emploie contre eux la force et la gêne. Ainsi les plus grands bienfaits de nos parents, nous les recevons sans le savoir ou sans le vouloir.

XXV. À ces ingrats, et à quiconque repousse le bienfait, non parce qu'il n'en veut pas, mais pour ne point devoir, ressemblent, dans la sphère opposée, ceux qui, par excès de gratitude, souhaitent à qui les a obligés, quelque disgrâce, quelque adversité où ils puissent prouver au bienfaiteur quel affectueux souvenir ils lui gardent. Est-ce là l'effet d'une intention droite et dévouée, on se le demande : ainsi font ceux qui, dans le délire d'une ardente passion, souhaitent l'exil à leur maîtresse pour partager son isolement et sa fuite ; la pauvreté, pour la sauver du besoin par des libéralités plus grandes ; la maladie, pour veiller à son chevet : ce qui serait l'imprécation d'un ennemi devient le vœu de ces amants. La haine ne diffère presque point, par ses effets, d'un amour insensé.^[10] Tel est à peu près le travers des hommes qui voudraient voir leurs amis dans la peine pour les en tirer, et chez qui le tort précède le bienfait, comme s'il n'était pas mieux de ne rien faire pour eux que de chercher par un crime à placer un bon office. Que dirait-on du pilote qui demanderait aux dieux le temps le plus

contraire, l'ouragan, pour que le danger rehaussât le mérite de son art? Que dirait-on du général qui prierait les dieux d'envoyer force ennemis investir son camp, et, dans une attaque soudaine, combler les fossés, arracher les palissades à la vue de son armée en désordre, arborer jusque sur les portes leurs drapeaux menaçants, afin que lui pût rétablir plus glorieusement des affaires perdues et désespérées? Tous ceux-là tracent à leurs bienfaits une odieuse voie, qui invoquent les dieux contre l'homme dont ils se feront les sauveurs, et qui désirent l'abattre avant de le relever. Caractère inhumain, reconnaissance perverse que de vouloir du mal à ceux que l'honneur vous défend d'abandonner.

XXVI. « Mon vœu, dis-tu, ne lui nuit pas, puisqu'en même temps que le péril je lui souhaite les moyens de salut. » C'est dire : « Oui, j'ai bien quelque tort, mais un tort moindre que si j'invoquais le péril sans la délivrance. » Il est indigne de me plonger dans l'abîme pour m'en tirer, de me renverser pour me rétablir, de me mettre aux fers pour me délivrer. Ce n'est pas faire le bien que s'arrêter dans le mal ; et jamais il n'est méritoire d'arracher l'épine quand soi-même on l'a enfoncée. Ne me blesse pas, j'aime mieux cela que d'être guéri ; je puis te savoir gré de me guérir si l'on m'a blessé, mais non de me blesser pour avoir à me guérir. Jamais la cicatrice ne plaît que comparée avec la blessure ; et si l'on aime que celle-ci se ferme, on préférerait qu'elle n'eût pas été faite. La souhaiter à un homme dont on ne tiendrait nul bienfait serait un vœu inhumain ; combien ne l'est-il pas plus à l'égard d'un bienfaiteur?

XXVII. « Mais je demande aussi de pouvoir lui porter secours. » D'abord, et je t'arrête au milieu de ton vœu, tu commences par être ingrat : avant d'entendre ce que tu veux faire pour lui, je sais ce que tu veux qu'il souffre. Sollicitude pour lui, angoisse et pis encore, telle est ton imprécation. Tu veux qu'il ait besoin de secours, voilà qui est contre lui ; qu'il ait besoin du tien, voilà qui est pour toi. Tu veux moins le secourir que te libérer. Qui se hâte ainsi veut en égoïste être quitte, plutôt encore que s'acquitter, Ainsi le seul point qui, dans ton vœu, pouvait sembler honorable, la crainte de devoir devient un trait honteux d'ingratitude ; car que souhaites-tu? la faculté pour toi de témoigner ta reconnaissance? non ; mais la nécessité pour l'autre de l'implorer. Tu t'ériges en supérieur, et chose révoltante, tu fais tomber le bienfaiteur aux pieds de l'obligé. N'est-il pas bien mieux de devoir avec la louable intention de s'acquitter, que de payer par de méchantes voies? En niant la dette, tu ferais moins mal : ce ne serait qu'une générosité perdue ; mais tu veux voir le bienfaiteur humilié devant toi par la perte de sa fortune, et sa situation changée et réduite au point qu'il se trouve au-dessous de ce qu'il fit pour toi. Et je te croirais reconnaissant ! Ose proférer devant lui le vœu de lui être ainsi utile. Appelles-tu donc un vœu ce que la haine et la reconnaissance peuvent se partager par moitié, ce que tu attribuerais sans

difficulté à un adversaire, à un ennemi, si l'on taisait le mot qui vient le dernier? On a vu aussi en temps de guerre souhaiter de prendre certaines villes pour les sauver, et de vaincre pour faire grâce. Ce n'en sont pas moins des souhaits hostiles, que ceux où la part de l'indulgence n'arrive qu'après les rigueurs. Enfin que penses-tu que soient des vœux dont nul ne désire moins le succès que celui pour qui tu les formes? Cruel envers l'homme que tu veux voir maltraité par les dieux et secouru par toi, tu es inique envers les dieux mêmes. Tu les charges du rôle de persécuteurs, et prends celui de sauveur pour toi : tu feras le bien, et les dieux le mal ! Si tu me suscitais un accusateur pour l'écarter plus tard, si tu m'impliquais dans quelque procès qu'ensuite tu ferais évanouir, nui ne douterait de ta perversité. Or qu'importe que la chose soit tentée par fraude ou sous forme de vœu? Seulement tu me cherches ici de plus puissants adversaires. Ne viens pas dire : « Quel tort te fais-je donc? » Ton vœu devient ou inutile ou dommageable : et il est dommageable encore, quand même il serait inutile. Si tu ne me fais pas tort, c'est grâce aux dieux ; mais il y a tort dans tout ce que tu souhaites. Cela suffit ; je dois t'en vouloir comme si tout le mal était fait.

XXVIII. « Si mon vœu, vas-tu dire, eût été exaucé, il l'eût été aussi pour ton salut. » Mais d'abord tu me souhaites un péril certain, sauf ton secours qui ne l'est pas ; et l'un et l'autre fussent-ils infaillibles, le dommage sera venu le premier. Et puis tu savais, toi, la condition de ton vœu ; mais moi, d'abord emporté par l'orage, ni port ni secours ne m'étaient promis. Quel tourment n'était-ce pas d'avoir eu besoin de secours, même si j'en obtiens ; d'avoir tremblé, même si l'on me sauve ; d'avoir dû plaider, même si l'on m'absout! Le terme de nos craintes n'est jamais tellement doux qu'on ne juge plus douce encore une complète et inébranlable sécurité. Souhaite de pouvoir me rendre mon bienfait au besoin, mais non pas que ce besoin arrive. S'il n'eût tenu qu'à toi, le mal que tu invoques, tu l'eusses fait toi-même.

XXIX. Qu'il serait plus noble de dire : « Puisse mon bienfaiteur être toujours en état de distribuer des grâces, et ne jamais en avoir besoin ! Que l'abondance ne cesse de le suivre, lui qui l'emploie si généreusement en largesses et en bons offices, et qu'il n'éprouve en aucun temps l'impuissance de donner, ni le repentir de ses dons! Que ce caractère, déjà si porté aux sentiments humains, à la pitié, à la clémence, soit encore excité, provoqué par la foule des âmes reconnaissantes ; qu'assez heureux pour les rencontrer il ne soit pas forcé de les mettre à l'épreuve! Que nul ne le trouve inflexible, et qu'il n'ait à fléchir personne! Que la Fortune, toujours égale et fidèle à lui continuer ses faveurs, ne permette aux autres de lui témoigner que la reconnaissance du cœur ! » De tels vœux ne sont-ils pas bien plus légitimes que les tiens? Ils ne t'ajournent point à une occasion plus propice ; ils te font à l'instant même reconnaissant. Car qui empêche de

l'être envers la prospérité? Que de moyens n'a-t-on pas de s'acquitter complètement, même auprès des heureux du monde! De sincères avis, une fréquentation assidue, des entretiens dont l'urbanité sache plaire sans flatterie, une attention, si l'on te consulte, toujours prête, une discrétion inviolable, tous les rapports d'une douce familiarité. Il n'est personne, si haut que la faveur du sort le place, qui ne soit d'autant plus privé d'ami, que nulle autre chose ne lui manque.

XXX. La triste occasion que tu désires, tu dois la repousser de tous tes vœux, l'écarter au plus loin. Pour pouvoir t'acquitter, as-tu besoin de la colère des dieux? Et tu ne te sens pas coupable, quand tu vois mieux traité par eux l'homme envers qui tu te fais ingrat? Représente-toi, par la pensée, une prison, des fers, l'accusé en deuil, la servitude, la guerre, l'indigence : voilà les crises que tu invoques ; si l'on contracte avec toi, voilà à quel prix on est quitte. Que ne désires-tu plutôt de voir puissant l'homme à qui tu dois tant, de le voir heureux?

Car, je l'ai dit, qui t'empêche de payer ta dette aux hommes même les plus privilégiés du sort? Une pleine et ample matière te sera offerte pour cela. Quoi? ignores-tu que les plus riches créanciers sont payés comme les autres? Mais, car je ne veux pas t'enchaîner malgré toi, quand l'opulence sans bornes du bienfaiteur fermerait toutes les voies à la reconnaissance, apprends qu'il est un bien dont l'absence est fatale aux grandeurs, un bien qui manque à ceux qui possèdent tout. C'est à savoir un homme qui dise vrai ; il faut, quand, tout étourdis de mensonges, l'habitude d'ouïr ce qui flatte au lieu de ce qui est juste, les a conduits à ne plus connaître la vérité, il faut un homme qui les enlève à cette ligue et à ce concert d'impostures. Ne vois-tu pas dans quel précipice les entraîne le silence de toute voix libre, et ce dévouement qui se ravale en obséquieuse servilité? Pas un ami qui parle du cœur pour conseiller ou pour dissuader : c'est un combat d'adulation. L'unique tâche de tous leurs familiers est de lutter à qui les trompera de la plus agréable manière. Abusés sur leurs forces, et se croyant aussi grands qu'on le leur répète, ils attirent sur eux sans motif des guerres qui vont tout mettre en danger de périr ; ils rompent d'utiles et indispensables alliances, et mus par des ressentiments que nul n'ose retenir, ils épuisent le sang des peuples pour finir par verser le leur, cela parce qu'ils sévissent sur des soupçons admis comme preuves, qu'ils ont honte de se laisser fléchir comme on rougirait d'une défaite, et jugent éternel un pouvoir qui n'est jamais plus vacillant qu'à son apogée. Ils ont fait crouler en débris sur eux et les leurs de vastes empires, et n'ont point compris, sur ce théâtre éblouissant de grandeurs vaines et sitôt écoulées, qu'ils devaient s'attendre à tous les malheurs, du jour où nulle vérité ne pouvait plus se faire entendre à eux.

XXXI. Lorsque Xerxès déclara la guerre aux Grecs, cette âme enflée

d'orgueil, et oubliant sur quelles bases fragiles portait sa confiance, ne trouva partout que des instigateurs : l'un disait qu'on ne tiendrait pas contre l'annonce seule de la guerre, et qu'au premier bruit de sa marche, on tournerait le dos ; un autre, qu'avec ce monde de soldats il était sûr, non seulement de vaincre la Grèce, mais de l'écraser : qu'il devait plutôt craindre de trouver des villes désertes et abandonnées, de vastes solitudes où l'absence d'ennemis rendrait superflu l'emploi de ses immenses forces ; un autre, qu'à une telle invasion la nature suffirait à peine ; les mers seraient trop étroites pour ses flottes, les lieux de campement pour ses troupes de pied, les plaines pour le déploiement de sa cavalerie ; le ciel presque manquerait d'espace pour les traits que lanceraient tant de bras.^[11] Comme de toutes parts on se répandait ainsi en hyperboles qui redoublaient le délire de sa présomption, le seul Démarate, Lacédémonien, lui représenta « que cette multitude dont il était si fier, désordonnée et encombrante, serait dangereuse à conduire ; que ce n'était pas une force, mais une masse ; qu'il est impossible de gouverner ce qui dépasse toute mesure, et que toute chose ingouvernable ne dure pas. Et d'abord, dit-il, sur les premières hauteurs tu auras en tête des adversaires qui t'apprendront ce que sont les enfants de Sparte. Tant de milliers de peuplades seront tenues en échec par trois cents hommes. Fermes et inébranlables à leur poste, ils défendront le défilé commis à leur garde : et cette barrière vivante, toute l'Asie ne la fera point reculer d'un pas. Tout ce menaçant appareil, ce choc, pour ainsi dire, du monde entier se ruant sur la Grèce, se brisera contre une poignée d'hommes. Quand la nature bouleversée dans ses lois t'aura livré quelque passage, une simple gorge te le barrera, et tu jugeras des pertes qui t'attendent par ce que le détroit des Thermopyles t'aura coûté. Tu verras que l'on peut te vaincre en voyant qu'on peut t'arrêter. Sans doute on t'abandonnera plusieurs points comme à un torrent déchaîné, dont la première furie sème une grande terreur en passant ; mais peu après tout se lèvera d'un même élan, et tes propres forces seront refoulées sur toi. On dit vrai lorsqu'on t'assure que les apprêts de guerre sont trop vastes pour tenir dans toute l'enceinte du pays qu'ils menacent ; mais cela même est contre nous. La Grèce triomphera de toi par cela même que tu ne peux t'y loger, t'y mouvoir utilement tout entier. Bien plus : ce qui pour une armée est le grand moyen de salut, tenir tête aux chocs imprévus, porter secours aux points qui faiblissent, te sera impossible, comme de prévenir ou d'arrêter le désordre. Tu seras défait bien avant de sentir ta défaite. Ne crois pas non plus que tout doive céder à tes troupes par la raison que leur chef lui-même n'en sait pas le nombre ? il n'est chose si grande qui n'ait chance de périr ; car, de sa grandeur même, à défaut d'autre ennemi, naît la cause qui la tuera. » Tout arriva comme Démarate l'avait prédit. Celui qui s'attaquait aux dieux et aux hommes, qui forçait la nature dès

qu'elle lui faisait obstacle, fut arrêté tout court par trois cents guerriers, et, en jonchant de ses débris épars^[12] toute la Grèce,^[13] Xerxès apprit quelle différence il y a d'une multitude à une armée. Alors, plus malheureux de son humiliation que de ses pertes, il remercia Démarate de lui avoir seul parlé sans feinte, et lui permit de demander ce qu'il voulait. Celui-ci demanda de faire son entrée dans Sardes, l'une des plus grandes villes d'Asie, monté sur un char, et la tiare droite sur le front, honneur réservé aux rois seuls.^[14] Il était digne de cette récompense s'il ne l'eût demandée. Mais que je plains une nation où le seul homme qui dît la vérité au prince ne savait pas se la dire à lui-même!

XXXII. Le divin Auguste exila sa fille, impudique au delà de toute la portée flétrissante du mot, et rendit publics les scandales de la maison impériale : des amants introduits par bandes ; Rome devenue le théâtre nocturne de leurs orgies ambulantes ; le Forum, et cette même tribune d'où le père avait proclamé la loi qui punit l'adultère, choisis par la fille pour y consommer les siens ; ces rendez-vous à la statue de Marsyas, où l'on s'attroupait tous les jours,^[15] quand, d'épouse infidèle, travestie en prostituée, elle se ménageait avec des complices inconnus le droit de tout faire. Ces débordements, qui réclamaient l'animadversion du prince, non moins que son silence, car il est des turpitudes qui retombent sur celui même qui les châtie, Auguste, peu maître de son courroux, les avait fait connaître à tous. Puis, à quelque temps de là, la colère faisant place à la honte, il gémit de n'avoir pas su taire ce qu'il avait appris trop tard, lorsqu'il n'y avait plus que du déshonneur à parler. Il s'écria plus d'une fois : « Rien de tout cela ne me fût arrivé si Mécène ou Agrippa eussent encore vécu. » Tant, avec des millions d'hommes, il est difficile d'en remplacer deux !^[16] Ses légions sont taillées en pièces : d'autres sont levées sur le champ ; sa flotte est détruite : en peu de jours on en met à flot une nouvelle ; la flamme consume les édifices publics : ils se relèvent plus beaux de leurs cendres ; mais tout le reste de sa vie la place d'Agrippa et de Mécène demeura vide. Que conclure de là? Que leurs pareils ne purent se retrouver, ou que ce fut la faute du prince, qui aima mieux se plaindre que chercher? Ne nous figurons point qu'Agrippa et Mécène étaient dans l'usage de lui parler vrai ; s'ils eussent été en vie, ils eussent dissimulé comme les autres. C'est la tactique des souverains de louer les morts pour déprimer les vivants, et de prêter le mérite de la franchise à ceux dont ils n'ont plus à la redouter.

XXXIII. Mais, pour rentrer dans mon sujet, tu vois combien il est facile de s'acquitter envers les heureux, envers les hommes placés au comble de l'humaine prospérité. Dis-leur, non ce qu'ils veulent entendre, mais ce qu'ils voudront avoir toujours entendu ; que leurs oreilles, remplies d'adulations, s'ouvrent enfin à un langage sincère ; donne-leur des conseils qui les sauvent. Tu

demandes ce que tu peux faire pour des gens si heureux? fais qu'ils n'aient pas foi en leur bonheur ; qu'ils sachent tout ce qu'il faut de bras et de bras sûrs pour le retenir. Auras-tu faiblement mérité d'eux si tu leur arraches une bonne fois la folle assurance que leur puissance doive durer toujours, s'ils apprennent de toi que tous les dons du hasard sont changeants et fuient d'un vol plus prompt qu'ils ne viennent, et qu'on ne redescend point par les mêmes degrés du faîte où l'on est parvenu, mais que souvent du plus haut échelon au plus bas il n'est point d'intervalle?^[17] Tu connais bien peu le prix de l'amitié, si tu ne crois pas leur donner beaucoup en leur donnant un ami, chose rare dans les palais et même dans l'histoire des siècles, chose qui ne manque nulle part davantage qu'aux lieux où l'on croit qu'elle abonde. Eh quoi ! ces listes énormes qui fatiguent la mémoire et la main des nomenclateurs, les crois-tu des listes d'amis? Non, ceux-là ne nous aiment point, qui viennent par nombreuses phalanges frapper à notre porte, et qu'on partage en premières et secondes entrées, selon la vieille étiquette des rois et de ceux qui les singent en répartissant par sections tout un peuple de prétendus amis. C'est une des manies de l'orgueil de mettre bien haut la faveur de pénétrer jusqu'à son seuil, de le toucher : il accorde à titre d'honneur le droit de vous morfondre de plus près à sa porte, d'être le premier qui mette le pied dans l'intérieur où sont encore vingt autres portes qui tiennent exclus même les admis.

XXXIV. Chez nous, C. Gracchus d'abord et, peu après, Livius Drusus, établirent les premiers l'usage de classer son monde, et de recevoir partie en audience privée, partie en petit cercle, tout le reste en masse. Ils avaient donc, ces gens-là, amis de première et amis de seconde classe, jamais de vrais amis. Donnes-tu ce titre à l'homme qui te salue à son rang de numéro? A-t-il pu t'ouvrir loyalement son âme celui qui, par ta porte entrebâillée, se glisse chez toi plutôt qu'il n'y entre? Ose-t-il bien prendre son franc-parler, l'homme qui n'est libre d'articuler le bonjour vulgaire et banal, qu'on jette même à des inconnus, que si son tour est arrivé? Va chez lequel tu voudras de ces patrons qui étourdissent la ville du fracas de leurs visiteurs ; tu auras beau voir les rues encombrées de cette multitude, les chemins devenus trop étroits pour leurs bataillons de clients qui vont ou qui reviennent, sache que là il y a foule d'hommes, solitude d'amis.^[18] C'est dans le cœur, non dans l'antichambre, qu'on cherche un ami. C'est là qu'il faut le recevoir, le retenir ; le plus intime de notre être, voilà son asile. Apprends-leur cela, tu es reconnaissant. Tu te fais tort de penser qu'utile dans les revers seulement, tu cesses de l'être dans la bonne fortune. De même que dans toute conjoncture critique, ou fâcheuse, ou prospère, tu te conduis sagement et tâches d'appliquer aux unes la prudence, aux autres le courage, aux troisièmes la modération ; de même dans tous les cas également tu

peux servir ton ami. Si tu ne t'éloignes pas de ses disgrâces ni ne les appelles de tes vœux, toujours s'offrira-t-il, sans même que tu le souhaites, parmi tant d'événements divers, des incidents qui fourniront matière à ton dévouement. Celui qui voudrait me voir riche pour avoir part à mon bien-être, semble former des vœux pour moi quand il ne songe qu'à lui-même ; ainsi me souhaiter quelque embarras pour employer son aide et son zèle à m'en délivrer, c'est être ingrat, c'est se préférer à moi et croire ne pas payer trop cher de mon malheur cette gratitude qui mérite un nom tout contraire. On veut par là s'affranchir, se décharger d'un fardeau qui pèse, il y a loin entre se hâter en vue de rendre bienfait pour bienfait, et se hâter pour ne plus devoir. Qui veut rendre bienfait pour bienfait saura se prêter à ma convenance et désirera pour moi une occasion qui m'agré : celui qui ne cherche rien qu'à se libérer pour son compte, voudra y parvenir de quelque manière que ce soit, ce qui est la pire des dispositions.

XXXV. Cet excès d'empressement, disons-le encore, est d'un ingrat. Je ne puis le démontrer plus clairement qu'en répétant mes premières paroles : Non, tu ne veux pas rendre le bienfait reçu, tu veux t'y soustraire. C'est comme si tu disais : « Quand serai-je débarrassé de cet homme ? Travaillons par tous les moyens à ne plus être son obligé. » Tu voudrais prendre sur son bien pour le rembourser qu'on te jugerait loin d'être reconnaissant : ton vœu est encore plus inique. Tu exècres ton bienfaiteur, et tu cloues sur cette tête, qui doit t'être sacrée, une sinistre imprécation. Personne, je pense, ne mettrait en doute la barbarie de ton cœur, si tu lui souhaitais ouvertement la pauvreté, la captivité, la faim, les angoisses de la peur. Où est la différence si, à défaut de paroles, ton vœu le dit tout bas ? De sens rassis, désirerais-tu rien de tout cela ? Va, maintenant ; appelle gratitude ce que ne ferait point même un ingrat : lui du moins n'irait pas jusqu'à la haine, il n'oserait que nier le bienfait.

XXXVI. Qui donnerait à Énée le surnom de Pieux, s'il avait voulu la prise de sa patrie pour ravir son père à la captivité ? Qui vanterait les jeunes Siciliens si, pour donner aux fils un bel exemple, ils eussent souhaité que l'Etna bouillonnant et tout enflammé vomît au loin une masse de feux extraordinaire et leur fournît à eux l'occasion de déployer leur amour filial en arrachant leurs parents du milieu de l'incendie ? Rome ne devrait rien à Scipion si, pour finir la guerre punique, il l'eût alimentée ; rien aux Décus qui ont par leur mort sauvé la patrie, s'ils eussent auparavant souhaité que pour donner lieu à leur héroïque dévouement un cas d'extrême nécessité se présentât.

Grande est l'infamie du médecin qui cherche à se faire de la besogne. Beaucoup, après avoir aggravé et irrité le mal pour avoir plus d'honneur à le guérir, n'ont pu en venir à bout ou ne l'ont vaincu qu'à force de torturer leurs malheureux malades.

XXXVII. Callistrate,^[19] dit-on, ainsi du moins Hécaton l'atteste, partait pour l'exil avec beaucoup d'autres qu'avait chassés une démocratie factieuse et d'une licence effrénée ; quelqu'un lui exprimant le vœu qu'Athènes se vît dans la nécessité de réintégrer les bannis, il eut horreur d'un pareil retour. Le mot de notre Rutilius est encore plus énergique. Je ne sais qui lui disait, par forme de consolation, qu'une guerre civile était imminente, et que bientôt tous les exilés se verraient rappelés : « Quel mal t'ai-je fait, répondit-il, pour me souhaiter un retour plus affreux que mon départ ? J'aime mieux que mon pays ait à rougir de mon exil qu'à s'affliger de mon rappel. » Ce n'est pas un exil qu'une absence dont tout le monde est plus honteux que l'homme qui y fut condamné.

Si ces grands hommes ont rempli le devoir de bons citoyens en refusant de revoir leurs pénates au prix du désastre public, parce qu'une injustice soufferte par deux individus est préférable au mal de tous, je manque à mon tour aux sentiments de la reconnaissance si je veux qu'un homme bien méritant de moi soit écrasé de difficultés pour que je puisse les écarter de lui. Bien que nos motifs soient bons, nos vœux sont des vœux de malheur. Il n'y a pas même d'excuse, loin qu'il y ait de l'honneur, à éteindre un incendie qu'on aurait allumé.

XXXVIII. Chez certaines nations, un vœu inhumain a été réputé crime. Du moins voyons-nous qu'à Athènes Démade fit condamner un homme qui vendait les objets nécessaires aux funérailles, sur la preuve qu'il avait souhaité de gros bénéfices, vœu qui ne pouvait s'exaucer que par la mort de beaucoup de monde. On demande souvent néanmoins si cette condamnation fut juste. Peut-être cet homme désira-t-il non de vendre beau coup, mais cher ; d'acheter à bon compte ce qu'il voulait revendre. Comme le commerce se compose et de l'achat et du débit, pourquoi rattacher à toute force à la seconde partie un vœu dont le succès s'applique à toutes deux ? À ce compte on pourrait condamner tous les gens de ce même métier : tous en effet veulent la même chose, c'est-à-dire font intérieurement le même vœu. La grande majorité des hommes serait à condamner : car qui ne doit son profit au désavantage d'un autre ? Le soldat soupire après la guerre, s'il aime la gloire ; la cherté des grains relève l'agriculteur ; le salaire de l'éloquence se proportionne au nombre des procès ; une année féconde en malades fait le bénéfice du médecin ; les trafiquants d'objets de luxe s'enrichissent de la corruption des jeunes gens. Que l'inclémence du temps ou l'incendie respectent nos maisons, tu verras tomber l'industrie de ceux qui les bâtissent. Le vœu dont un homme a été convaincu est le vœu de tous.^[20] Est-ce qu'un Arruntius, un Aterius et mille autres qui font métier de capter des testaments, ne forment pas, dis-moi, les mêmes vœux que les ordonnateurs et entrepreneurs de pompes funèbres ? Encore ceux-ci ne

savent-ils pas de quelles gens ils désirent la mort : mais eux, l'ami le plus intime, celui dont l'affection leur promet le plus,^[21] voilà l'homme qu'ils veulent voir mourir : on peut vivre sans faire tort aux premiers ; faire attendre les seconds c'est les ruiner. Ils aspirent donc et à recevoir le prix de leur honteuse servilité, et à se voir quittes d'un tribut onéreux. Donc aussi nul doute que le vœu proscrit dans un Athénien ne soit surtout le vœu de ces gens qui ne s'enrichissent de décès qu'en s'appauvrissant si l'on ne meurt point. Et pourtant, les souhaits de toute cette classe d'hommes sont aussi notoires qu'impunis. Enfin, que chacun s'interroge et rentre dans le secret de sa conscience pour y sonder les vœux qu'elle recèle, que de vœux qu'on rougit même de s'avouer, et combien peu pourraient s'émettre devant témoins !

XXXIX. Mais tout ce qui est répréhensible n'est pas légalement condamnable : témoin ce vœu qui nous occupe, ce mauvais emploi d'une intention bonne qui entraîne un ami dans le vice qu'il veut éviter ; car l'impatience même de montrer sa reconnaissance le rend ingrat. Que dit-il ? « Que mon bienfaiteur tombe à ma merci ; qu'il ait besoin de mon crédit ; que sans moi son salut, son honneur, sa sûreté deviennent impossibles. Qu'il soit malheureux au point de regarder comme un bienfait la moindre restitution. » Il dit, et les dieux l'entendent : « Qu'il soit assiégé d'embûches domestiques et que je les puisse seul déjouer. Qu'il ait en tête un puissant et redoutable ennemi ; qu'une troupe hostile et bien armée le presse ; qu'un créancier, qu'un accusateur le poursuivent. »

XL. Vois quelle est ta justice ! Tu ne souhaiterais rien de tout cela s'il ne t'avait pas fait de bien. Sans parler des torts plus graves que tu commets en répondant par les plus grands maux aux plus grands services, tu es coupable au moins de ne point attendre le moment convenable ; il est aussi mal de le devancer que de le laisser fuir. Comme un bienfait ne doit pas toujours s'accepter, il n'est pas toujours bien de le rendre. Me rendre sans que je le désire serait être ingrat ; combien ne l'es-tu pas plus, toi qui me contrains à le désirer ! Attends : pourquoi ne veux-tu pas que mon présent séjourne chez toi ? Pourquoi ton obligation te pèse-t-elle ? Pourquoi, comme avec un âpre usurier, te hâtes-tu de régler nos comptes ? Pourquoi me chercher des embarras, déchaîner sur moi la colère des dieux ? Comment redemanderais-tu, toi qui payes de la sorte ?

XLI. Sachons donc avant tout, cher Libéralis, devoir tranquillement, épier les occasions de rendre, sans les amener de force ; et quant à cette manie de se libérer au plus vite, souvenons-nous que c'est de l'ingratitude. Car nul ne rend de bonne grâce ce qu'il est fâché de devoir, et ce qu'on ne veut pas garder près de soi, on l'estime un fardeau plutôt qu'un service. Combien n'est-il pas plus noble et plus juste de tenir toujours les bienfaits de notre ami à sa disposition, de

les lui offrir sans les lui jeter à la tête, et de ne pas se croire obéré : car le bienfait est un lien réciproque, il enchaîne deux cœurs. Tu dois dire : « Il ne tient pas à moi que ton bon office ne te revienne ; puisses-tu le reprendre avec joie ! Si quelque nécessité menace l'un de nous deux, si l'arrêt du sort veut que tu sois forcé de rentrer dans tes dons, ou moi d'en recevoir encore de toi, que celui-là donne plutôt qui en a l'habitude. Je suis tout prêt,

Turnus n'hésite pas. ^[22]

Je te prouverai mes sentiments à la première occasion ; d'ici là, j'ai les dieux pour témoins. »

XLII. Souvent, cher Libéralis, j'ai remarqué en toi et pris pour ainsi dire sur le fait cette tendance, cet inquiet empressement à n'être en arrière d'aucune de tes obligations. Tant de souci ne sied point à la reconnaissance : elle doit au contraire prendre en soi la plus haute confiance, et sûre comme elle l'est que son attachement est sincère, bannir toute anxiété.

C'est presque un outrage de dire : « Reprends ce que je te dois. » Que le premier droit du bienfaiteur soit le choix du moment où il veuille reprendre. « Mais je crains que le monde n'interprète mal mes délais. » C'est mal agir que de régler sa reconnaissance sur l'opinion plutôt que sur sa conscience. Tu as ici deux juges : toi, que tu ne saurais tromper, et le bienfaiteur, qui peut être ta dupe. « Quoi ! si l'occasion ne s'offre jamais, devrai-je donc éternellement ? » Oui, tu devras, mais tu devras ouvertement, mais tu seras heureux de devoir, mais tu auras grand plaisir à voir le dépôt laissé dans tes mains. C'est regretter d'avoir reçu que s'affliger de n'avoir point rendu encore. Pourquoi, si je t'ai semblé digne de t'obliger, te semblerais-je indigne que tu me doives ?

XLIII. Grave est l'erreur de ceux qui pensent que ce soit la marque d'une âme élevée de donner beaucoup, de remplir de cadeaux la bourse ou la maison d'une foule d'hommes : c'est là parfois l'œuvre non d'une grande âme, mais d'une grande fortune. On ignore combien il est plus pénible et plus difficile souvent de recevoir et de garder que de répandre. Car, sans rien ôter au mérite de l'un ou de l'autre, qui est égal comme fondé sur l'honnête, il n'y a pas moins de vertu à porter le poids de sa dette qu'à avoir donné. Il en coûte même dans le premier cas plus que dans le second, d'autant qu'il faut de plus grands soins pour conserverie don que pour le faire. Qu'on ne s'agite donc point en aveugle pour rendre bien vite, qu'on ne parte point avant l'heure : on est également blâmable et de sommeiller au moment d'agir, et de se hâter hors de propos. Mon ami a placé sur moi : je ne crains ni pour moi ni pour lui. Toutes ses sûretés sont prises ; son bon office ne saurait périr qu'avec moi, et même alors ne périrait-il point : car il a ma reconnaissance, il a tout. Qui pense trop à restituer le bienfait suppose au bienfaiteur trop d'envie de le recouvrer. Soyons prêt dans les deux

circonstances : le veut-il reprendre? rapportons-le, rendons-le avec joie. Prêfère-t-il le voir sous ma garde? Pourquoi lui déterrer son trésor? pourquoi refuser son dépôt? Il mérite bien d'avoir la liberté du choix. Quant à l'opinion et à la renommée, laissons-les à leur rang : elles doivent non pas nous guider, mais nous suivre.

[1] *Extra fortunam est quidquid donatur amicis :
Quas dederis, sotas semper habebis opes*, (Martial, V, X, LIV.)
Les solides trésors sont ceux qu'on a donnés.

(Racine, *Relig.*, IV.)

Un grand cœur s'enrichit des présents qu'il a faits.

(Lebrun, *Ode à Volt.*)

[2] « L'aumône, sortant de la main qui l'a faite, lui dit : J'étais petite, me voilà grande ; j'étais mince, tu m'as multipliée ; j'étais haïe, tu m'as rendue digne d'amour ; j'étais passagère, je suis domiciliée ; j'étais sous ta garde, et tu es sous la mienne. » (*Sentence persane.*)

[3] Leçon vulgaire : *in adversos*. Un ms. *in aversos*, leçon excellente. Ainsi Sénèque dit ailleurs : *sequitur superbes ultor a tergo Deus. Herc. fur* I, sc. I.

[4] *Nescius ultorem post caput esse deum.* (Tibulle.)

[5] « Le bien que nous avons reçu de quelqu'un veut que nous respections le mal qu'il nous fait. » (La Rochef., *Max.*, CCXXXIX.)

[6] *Enéide*, V, 172.

[7] Voy. liv. II, XIX.

[8] Voy. *De la colère*, II, XXVII, et *Quest. nat.*, VI, III.

[9] Voir livre IV, III, VIII. XI, XXIX.

Tu n'étais pas encor, créature insensée
Déjà de ton bonheur j'enfantais le dessein :
Déjà, comme son fruit, l'éternelle pensée
Te portait dans son sein. (Lamart., *Médit.*)

[10] Ah ! rien n'est comparable à mon amour extrême,
Et dans l'ardeur qu'il a de se montrer à tous !
Il va jusqu'à former des souhaits contre vous.
Oui, je voudrais qu'aucun ne vous trouvât aimable,
Que vous fussiez réduite en un sort misérable ;
Que le ciel en naissant ne vous eût donné rien ;
Que vous n'eussiez ni rang, ni naissance, ni bien,
Afin que de mon cœur l'éclatant sacrifice
Vous pût d'un pareil sort réparer l'injustice,
Et que j'eusse la joie et la gloire en ce jour
De vous voir tout tenir des mains de mon amour.
— C'est me vouloir du bien d'une étrange manière !
Me préserve le ciel.... (*Misanthr.*, acte IV, sc. III.)

[11] Un tragique moderne a dit
Vois la Thrace envahie, et de nos traits sans nombre
Vois les cieus obscurcis....

Léonidas. — Nous combattons à l'ombre.

[12] *Stratus per Graeciam Xerxes*. Ainsi dans Racine
Montrer aux nations *Mithridate détruit*.

[13] Voy. de la Colère III, XVI.

[14] Je voudrais donc, Seigneur, que ce mortel heureux,
De la pourpre aujourd'hui paré comme vous-même.
Et portant sur le front le sacré diadème,
Sur un de vos coursiers pompeusement orné,
Aux yeux de vos sujets dans Suse fût mené.

(Racine, *Esther*, acte II, sc. V.)

[15] Statue placée dans le Forum, et sur laquelle le plaideur qui gagnait déposait une couronne. Julie faisait de même pour chaque exploit d'un autre genre. (Voir Pline, *Hist.*, XXI, III.)

[16] Sénèque ici ne pensait-il pas à lui-même et à Burrhus, les seuls conseillers vertueux de Néron? Autrement n'eût-il pas dit : *Il était difficile*?

[17] Voy. De la tranquill. de l'âme, II.

[18] *Magna civitas, magna solitudo*. (Prov. latin). « Je me mêlais à la foule, vaste désert d'hommes. » (Chateaubr., *René*.)

Voir *Consul.* à *Marcia*, X, et lettre XIX.

Non, je ne vous sois point d'un regard ennemi ;
Je vous plains seulement, vous n'avez pas d'ami.
Dans ces salons pompeux où la fortune assemble
Tous ces mortels brillants ennuyés d'être ensemble,
Je me sens accabler du poids de leur langueur.
En vain je cherche un homme et j'y demande un cœur :
Dans son palais rempli le riche est solitaire.

(Ducis, *Épît. à l'Amitié*.)

[19] Orateur distingué dont les succès enflammèrent l'émulation de Démosthène.

[20] Voir de la Colère, II, VIII

Ars tua, Tipheris, jacet, si non fit in aequore fluctus :
Si valeant homines, ars tua, Phoebe, jacet.

(Ovide, *Trist.*, IV. III.)

Ton art n'est rien, Tiphis quand la mer est tranquille ;
Aux hommes sains, Phébus, ton art est inutile.

Voir aussi Montaigne, I, XXI, et Rousseau, imitant Sénèque ou Montaigne ; *Emile* : II. *Ce qui nuit à l'un nuit à l'autre*. (Vieux prov.)

[21] Au texte : *rei plurimum est*. Je lis comme Gruter : *spei*.

[22] Virgil. *Enéide*, XII, II.

LIVRE VII

I. Bon courage, cher Libéralis,

Enfin nous prenons terre : ici plus de longueurs,

De détours fatigants, d'importunes lenteurs.^[1]

Ce livre-ci rassemble les restes d'une matière épuisée, et j'avise à découvrir non ce que je dois dire, mais ce que je n'ai pas dit. Prends toutefois tout ce reliquat en bonne part, puisque c'est pour toi qu'il y a reliquat. Si je n'avais eu qu'un but d'amour-propre, l'intérêt de mon œuvre eût dû croître graduellement, et j'eusse ménagé pour la fin de quoi réveiller même un appétit satisfait. Mais j'ai accumulé tout le plus essentiel sur le commencement : maintenant je glane ce qui a pu m'échapper. Et franchement, si tu me demandes mon avis, je ne crois pas qu'il importe fort, les points qui règlent la morale une fois traités, de s'attacher à d'autres questions imaginées non comme remèdes de l'âme, mais comme exercices de l'esprit. Car, ainsi que le dit si bien Démétrius^[2] le cynique, grand homme à mon avis, même si on le compare aux plus grands : « Il est plus utile de ne posséder qu'un petit nombre de sages préceptes, pourvu qu'on les tienne à sa portée et à son usage, que d'en avoir étudié mille qu'on n'a plus sous la main.^[3] Le bon lutteur, dit-il, n'est pas celui qui sait à fond toute la théorie des temps et enlacements dont l'application est rare sur l'arène ; c'est celui qui, après s'être longtemps et soigneusement exercé dans une ou deux positions, épie attentivement l'instant de les saisir : qu'importe en effet qu'il sache beaucoup, s'il sait tout ce qu'il faut pour vaincre?^[4] De même, dans la philosophie, pour une foule de choses qui amusent, peu frappent au but ! Il est permis d'ignorer la cause qui fait déborder, puis refluer l'Océan ; pourquoi chaque septième année d'âge marque l'homme d'un cachet nouveau ; pourquoi les arcs d'un portique vu de loin ne gardent pas les mêmes proportions, mais se rétrécissent et se rapprochent vers les extrémités, tellement que l'intervalle des dernières colonnes devient nul ; pourquoi des jumeaux conçus séparément naissent ensemble ; si un seul acte de copulation suffit pour tous deux, ou si chacun a sa conception propre ; pourquoi à des naissances pareilles des destins divers, des points d'arrivée si distants l'un de l'autre, quand les points de départ diffèrent si peu. On ne perd pas grand'chose à négliger ce qu'il n'est ni possible ni utile de savoir. L'impénétrable vérité reste cachée dans son abîme. Et nous ne pouvons faire un crime à la nature de nous envier nos découvertes : car il n'y a de difficiles que celles dont tout l'avantage consiste à les avoir faites. Tout ce qui nous doit rendre meilleurs ou heureux, elle l'a mis sous nos yeux ou tout près de nous. Que, dédaignant les vicissitudes du sort, un homme s'élève au-dessus de la crainte et n'embrasse pas l'infini dans ses avides espérances, mais sache trouver en lui-même ses richesses ;^[5] qu'il ait banni les terreurs humaines et religieuses,

bien sûr qu'il y a peu à redouter de la part des hommes et rien de la part des dieux ; que contempteur de ces choses qui font le supplice en même temps que la décoration de la vie, il soit parvenu à voir clairement que la mort n'est la source d'aucun mal, et qu'elle est le terme de bien des maux ; qu'il ait voué son cœur à la vertu et trouve unies toutes les voies par où elle l'appelle ; qu'en qualité d'être sociable et né pour le service de tous, il regarde le monde comme la patrie commune du genre humain ; qu'il ouvre sa conscience aux dieux^[6] et se conduise en tout comme il ferait sous l'œil du public ; qu'il ait pour soi plus de respect encore que pour les autres, un tel homme s'est dérobé aux orages et fixé où résident le calme et la sérénité ; il possède complètement la science utile et nécessaire : le reste n'est fait que pour amuser ses loisirs. Car il est permis à l'âme déjà recueillie en lieu sûr de se distraire à des études qui ornent l'esprit sans lui apporter plus de force.

II. Ces principes, notre Démétrius veut que le disciple déjà en progrès les tienne pour ainsi dire à deux mains, qu'il ne s'en dessaisisse jamais, qu'il se les inculque et se les assimile, et qu'en les méditant chaque jour, il arrive au point que la règle morale s'offre d'elle-même à lui et réponde partout et sur le champ à son appel ; que sans délai lui apparaisse la grande distinction de l'honnête et de son contraire, pour lui rappeler qu'il n'est de mal que ce qui est honteux, de bien que ce qui est honnête ; qu'elle soit sa règle pour ordonner les œuvres de sa vie, sa loi constante pour agir et juger, et qu'il tienne pour le plus malheureux des hommes, dans quelque haute fortune qu'il brille, quiconque, esclave de la table et des femmes, laisse croupir son âme dans une léthargique inertie. Qu'il se dise : « La volupté est chose fragile, qui passe vite, sujette aux dégoûts ; plus avidement on l'épuise, plus tôt elle dégénère en souffrance que suit bientôt infailliblement ou le repentir ou la honte. Y a-t-il en elle rien de noble ou de séant à cette nature humaine qui approche de celle des dieux ? Abjecte par elle-même, ayant pour agents, pour guides des organes déshonnêtes et vils, ses résultats sont repoussants. La volupté digne d'un homme, d'un homme qui sait l'être, n'est pas de remplir, d'engraisser son corps ; de réveiller des passions qu'il est bien plus sûr de laisser dormir ; c'est d'échapper aux troubles violents que soulèvent dans les âmes les rivalités de l'ambition, comme à ces frayeurs irrésistibles parce qu'elles viennent de plus haut, lorsqu'au sujet des dieux on ajoute foi à l'opinion et qu'on les juge d'après nos propres vices. » Cette volupté toujours égale, imperturbable, jamais exposée au dégoût d'elle-même, est le partage de l'homme dont nous traçons l'image, de celui qui, pour ainsi dire, savant de la science des lois divines et humaines, jouit de ce qui est sans dépendre de ce qui sera, car point de fixité pour qui se porte vers l'incertain. Ainsi exempt des soucis qui absorbent, qui torturent la pensée, il n'espère ni ne

craint ; il ne s'élance point dans le vague du hasard : ce qu'il a lui suffit. Et ne va pas croire que peu lui suffise : il est maître de tout, non comme le fut Alexandre, [7] arrêté au bord de la mer Rouge, et auquel il manquait plus qu'il n'avait conquis ; car il n'est même pas sûr de ce qu'il tient, de ce qu'il a dompté, lorsque, au milieu de l'Océan, Onésicrite, son éclaireur, se hasarde sur une mer inconnue à la recherche de nouvelles guerres. Rien prouve-t-il mieux sa pauvreté réelle que cette rage de porter ses armes au delà des bornes de la nature, sur un abîme inexploré et sans fond comme sans rives, où le pousse son aveugle, son irrésistible convoitise? Qu'importe tout ce qu'il a pu ravir ou donner de royaumes et combien de provinces il écrase de tributs? Il est pauvre de tout ce qu'il désire. [8]

III. Et telle fut la maladie non d'Alexandre seulement, qu'une témérité heureuse poussa sur les traces d'Hercule et de Bacchus, mais de tous ceux que la Fortune combla de ses irritantes faveurs. Passe en revue Cyrus, Cambyse et toute la lignée des rois de Perse, lequel trouveras-tu qui, rassasié de succès, se soit dit : « C'est assez, » et que la mort n'ait pas surpris reculant encore en espoir les bornes de son Empire? Qu'on ne s'en étonne pas : tout ce que la cupidité peut saisir s'absorbe et se perd sans laisser de trace ; si le gouffre est insatiable, il n'importe combien l'on jette. Le sage seul possède et conserve tout sans effort. Il n'a pas de lieutenants à envoyer au delà des mers, ni de camp à tracer sur les rives ennemies, ni de garnisons à répartir dans les postes convenables : il ne lui faut ni légions ni troupes à cheval. Tout de même que les dieux règnent sans armées, et du trône paisible où ils siègent gouvernent tutélairement leur empire, le sage, quelque loin que ses devoirs s'étendent, les accomplit sans trouble ; il est le plus puissant, le meilleur de toute la race humaine, qu'il regarde à ses pieds. Nonobstant vos railleries, c'est le privilège d'une âme sublime, quand l'Orient et l'Occident se découvrent à sa pensée qui pénètre jusqu'aux lieux reculés dont des déserts nous ferment l'accès, quand elle contemple tant d'êtres divers et cette abondance de toutes choses qu'enfante si libéralement la nature, de pouvoir se dire, comme ferait un dieu : « Tout cela est à moi. » Et c'est ainsi qu'on ne désire plus, puisque au delà de tout il n'y a rien.

IV. « C'est cela même que je voulais, dis-tu. Je te tiens : je suis curieux de voir de quelle manière tu te tireras du piège où tu es volontairement tombé. Dis-moi comment il est possible de rien donner au sage, si le sage possède tout? Car l'objet même qu'on lui donne est à lui. Il ne peut donc recevoir un bienfait : on ne lui offre que ce qui lui appartient. À t'entendre, pourtant, on peut donner au sage. » Je réponds, moi, en te faisant au sujet des amis la même objection. « Vous dites qu'entre eux tout est commun : donc on ne saurait rien donner à son ami ; ce serait lui donner ce qui lui est commun avec vous. »

Rien n'empêche qu'une chose soit commune au sage et à celui qui la possède, à qui elle fut livrée en propre. Dans le droit politique tout est au roi, et cependant ces biens, dont le roi possède l'universalité, sont répartis entre une foule d'individus, et chaque chose a son maître particulier. Ainsi l'on peut donner au roi une maison, un esclave, de l'argent, sans qu'il soit dit qu'on lui donne son bien à lui. Aux rois est la souveraineté du tout, aux particuliers la propriété. Ce qu'on appelle territoire d'Athènes ou de Campanie se subdivise et se distingue de voisin à voisin par délimitations spéciales, et les champs de l'un comme de l'autre sont tous terres de la république. Individuellement^[9] le droit du possesseur est reconnu ; et de cette façon je puis donner mes terres à l'État, quoiqu'elles s'appellent terres de l'État, parce qu'il les possède à un titre différent du mien. Met-on en doute que l'esclave avec son pécule n'appartienne au maître? Le maître, toutefois, peut recevoir de l'esclave. Car il n'est pas vrai que l'esclave n'ait rien parce qu'il cessera d'avoir dès que son maître le voudra ; et son don ne laisse pas d'en être un, bien qu'il ne donne de plein gré que ce qu'on eût pu lui ravir même malgré lui.

Comme nous avons démontré que tout appartient au sage (point sur lequel nous sommes d'accord), il reste à établir ceci : Comment y a-t-il encore matière à libéralité envers l'homme qui possède toute chose, comme nous l'admettons? Au père appartient tout ce dont ses enfants disposent. Qui ne sait pourtant qu'un fils peut aussi donner à son père? Il n'est rien qui ne soit aux dieux : néanmoins nous leur apportons des offrandes, nous leur versons des tributs. Ce que j'ai demeure mien, quoiqu'il soit tien aussi ; car il peut être à moi en même temps qu'à toi. « Mais, dit-on, les prostituées sont à l'homme qui en fait trafic : or si tout appartient au sage, les prostituées font partie de ce tout et conséquemment appartiennent au sage ; et l'on appelle prostituteur le propriétaire de ces femmes, donc le sage est prostituteur. » De même on ne veut pas qu'il achète, et l'on dit : « Nul n'achète sa propre chose ; or toute chose est au sage, donc il n'achète rien. » On ne veut pas non plus qu'il emprunte, attendu que personne ne paye les intérêts de son propre argent. Je ne saurais nombrer ce qu'on nous suscite de chicanes, quoiqu'on entende à merveille le sens de nos paroles.

V. Et en effet, quand je dis que tout appartient au sage, c'est sans déposséder qui que ce soit de ses biens propres : de même que sous un bon roi tout est à lui comme souverain, et aux particuliers comme propriétaires, distinction dont la preuve viendra dans son temps. Pour la question présente, il suffit qu'une chose possédée par le sage et par moi à titres différents puisse être par moi donnée au sage. Rien d'étonnant qu'on puisse donner à qui possède tout. J'ai loué ta maison : j'acquies là un droit à côté du tien : la chose est à toi, l'usage de la chose à moi. Ainsi encore, tu ne toucheras point, si ton fermier s'y oppose, aux

fruits mêmes de tes terres, et, s'il y a cherté ou famine,

Ils seront pour autrui ces longs amas de grains,^[10]
quoique nés de ton fonds et entassés chez toi, et destinés à remplir tes greniers. Et tu n'entreras pas, toi propriétaire, dans ce que tu m'as loué ; et ton esclave, devenu mon mercenaire, ne pourra te suivre, et quand j'aurai pris à loyer ta voiture, ce sera bénévolement si je te laisse monter dans ce véhicule qui est à toi. Tu vois donc qu'il peut se faire qu'en recevant sa propre chose se soit un don qu'on reçoive.

VI. Dans tous les exemples ci-dessus, il y a deux maîtres d'une même chose, et somment? L'un en est le propriétaire, l'autre l'usufruitier. Les mêmes livres que nous disons être de Cicéron, Dorus le libraire les appelle siens, et ne dit pas moins vrai que nous. L'un les revendique comme auteur, l'autre comme acquéreur, et l'on décide avec raison qu'ils sont à tous deux ; car tous deux y ont droit, mais non le même droit. Ainsi Tite Live peut recevoir ses propres écrits de Dorus ou les lui acheter,^[11] je puis donner au sage ce qui est à moi personnellement, bien que tout soit à lui. Dès qu'en effet, à l'instar des rois, il possède moralement toutes choses, mais que les propriétés individuelles sont disséminées entre autant de maîtres, rien ne l'empêche de recevoir, de devoir, d'acheter, de louer. César possède tout ; mais son trésor ne renferme que ses biens propres et privés : si le monde est sous son empire, son patrimoine se borne à ce qui lui est personnel. On peut discuter si telle chose lui appartient ou non, sans amoindrir sa puissance ; car ce que la loi lui dénie comme revenant à autrui, est à lui sous un autre rapport. De même le sage, qui possède en son âme l'universalité des choses, n'a de droit et en propriété que ses biens à lui.

VII. Bion a des arguments pour démontrer tantôt que tout le monde est sacrilège, tantôt que personne ne l'est. Quand il veut tous nous précipiter du roc Tarpéien, il dit : « Quiconque enlève, détruit, détourne à son usage ce qui appartient aux dieux est sacrilège : or toute chose leur appartient ; tout ce qu'on prend on le prend donc aux dieux : quiconque prend la moindre chose est donc sacrilège. » Après quoi il nous invite à forcer les temples et à piller impunément le Capitole, en disant que le sacrilège n'existe pas, attendu que tout ce qu'on enlève d'un endroit appartenant aux dieux est transféré dans un endroit qui leur appartient. Ici l'on répond : « Tout sans doute appartient aux dieux, mais tout ne leur est pas consacré. On ne reconnaît de sacrilège qu'à l'égard des choses que la religion assigne à la Divinité. Ainsi le monde entier est le temple des immortels, le seul temple digne de leur grandeur et de leur magnificence ;^[12] et cependant le profane se distingue du sacré, et tout n'est pas licite dans le sanctuaire appelé *fanum*, comme il pourrait l'être sous le ciel et en présence des astres. L'homme sacrilège ne peut faire injure à Dieu, que sa nature céleste a placé hors de toute

atteinte : mais il est puni pour l'avoir voulu outrager comme Dieu. Sa conscience, comme la nôtre, l'oblige à une réparation pénale. » De même donc qu'on juge sacrilège celui qui dérobe un objet sacré, bien que le fruit du vol, quelque part qu'il l'ait transporté, se trouve dans les limites du monde ; de même on peut voler le sage. Car on lui soustrait non point de ces choses qui rentrent dans son universelle souveraineté, mais de celles qu'il possède à titre particulier, qui lui servent personnellement, il ne reconnaîtra, lui, que la possession du premier genre ; pour la seconde, il n'y prétendra point, quand il le pourrait ; et on l'entendra dire, comme ce général romain (Cur. Dentatus) auquel on décernait, pour prix de sa valeur et de son dévouement au service de l'État, tout le terrain qu'un sillon de charrue pourrait embrasser en un jour : « Vous n'avez pas besoin d'un citoyen qui aurait besoin de plus qu'un autre citoyen. » N'y avait-il pas, dis-moi, plus de grandeur à refuser cette offre qu'à l'avoir méritée ? Car beaucoup envahissent les limites d'autrui, nul ne s'en donne à soi-même.

VIII. Ainsi quand nous considérons l'âme du sage, cette souveraine de toutes choses, rayonnant comme telle sur le monde entier, nous disons que tout lui appartient ; quant à son droit vulgaire de propriété, il consiste, le cas échéant, à payer le cens personnel. Bien autre chose est de priser sa richesse d'après la grandeur de son âme ou sur le rôle de l'impôt : l'idée de tout avoir, comme vous l'entendez, le révolterait. Je ne rappellerai point Socrate, Chrysippe, Zénon ni tant d'autres grands hommes, d'autant plus grands que l'envie ne fait pas obstacle aux gloires du passé. Je citais tout à l'heure ce même Démétrius que la nature me semble avoir fait naître de nos jours pour constater que ni lui ne pouvait être corrompu par nous, ni nous corrigés par personne,^[13] cet homme, bien qu'il s'en défende, d'une sagesse consommée, d'une fermeté de décision inébranlable,^[14] d'une éloquence digne de ses mâles doctrines, sans colifichets ni puéril souci de mots, et qui, pleine d'enthousiasme, selon que le souffle l'y porte poursuit jusqu'au bout son sujet. Oui sans doute, si la Providence a donné le spectacle d'une telle vie et d'un tel talent^[15] de parole, ç'a été pour que notre siècle ne manquât ni de censeur ni de modèle.

IX. Si quelque dieu venait offrir à ce Démétrius la possession de ce que nous appelons nos biens, sous l'expresse condition de ne pouvoir en rien donner, j'affirme qu'il refuserait, qu'il dirait : « Qui, moi ! m'affubler de ce lourd et inextricable réseau ! Embourber dans cette fange profonde le plus indépendant des hommes ! Pourquoi m'adjuger ce que possèdent de maux tous les peuples, ce que je n'accepterais pas, même pour en faire largesse, car j'y vois trop de choses qu'il ne me siérait point de donner ! Embrassons, je le veux, d'un coup d'œil ce qui fascine les peuples et les rois : voyons ce que vous payez de votre sang et de vos vies. Étalez-moi les plus riches dépouilles du luxe ; déployez-les par ordre

ou, mieux encore, faites-moi du tout un seul monceau. Je vois l'écaille de la tortue minutieusement travaillée en marqueterie, et l'enveloppe de l'animal le plus difforme et le plus lent achetée à des prix énormes, et la variété même de ses taches qu'on admire remplacée au moyen de l'art par d'autres teintes parfaitement imitées.^[16] Je vois des tables faites d'un bois qu'on estime tout le revenu d'un sénateur, et d'autant plus recherché qu'un vice de croissance l'aura déformé par un plus grand nombre de nœuds.^[17] Je vois des cristaux qui enflamment les enchères en raison de leur fragilité : car à tout objet la sottise trouve un charme de plus dans le risque même qui devrait la rebuter.^[18] Je vois des coupes murrhines :^[19] car vos orgies seraient trop peu coûteuses si les rasades^[20] dont on se fait raison et qui doivent se vomir ensuite ne se portaient à la ronde dans de profondes pierres précieuses. Je vois des perles dont une seule ne suffit plus pour une oreille, car déjà les oreilles sont faites à porter des fardeaux ; on veut des perles accouplées deux par deux et en outre accumulées par étages. Vous n'étiez point assez esclaves des extravagances de vos femmes, si deux ou trois^[21] patrimoines ne leur pendaient à chaque oreille. Je vois la soie tissée en vêtements, s'il faut appeler vêtements ce qui ne peut en rien protéger le corps ou du moins la pudeur, ce qui donne à peine à une femme le droit d'assurer qu'elle n'est pas nue.^[22] Voilà ce qu'on fait venir à si grands frais et de pays même inconnus au commerce, afin que dans le secret du boudoir ces nobles épouses ne puissent rien montrer à leurs amants qu'elles n'aient laissé voir à tout un public.

X. « Avarice, à quoi songes-tu? Que d'objets l'emportent en valeur sur ton or ! Tous ceux dont je viens de parler sont en plus grand honneur et à plus haut prix? Voyons maintenant, passons en revue tes trésors, tes lingots d'or et d'argent, dont l'humaine cupidité s'éblouit! La terre elle-même, en offrant à sa surface tout ce qui pouvait nous être utile, avait caché, enfoui ces métaux ; et, comme c'étaient choses nuisibles et qui ne se produiraient au jour que pour le malheur des peuples, elle pesait sur elles de tout son poids.^[23] Je vois le fer, qu'on arrache aux mêmes ténèbres que l'or et que l'argent, de peur que l'instrument ni le salaire ne manquent aux hommes pour s'entr'égorgier. Encore ceci offre-t-il quelque chose de matériel, quelque chose où l'esprit peut se laisser prendre à l'erreur des yeux : mais je vois aussi des contrats, des billets, des cautionnements, simulacres vides de la possession, des formules^[24] dont une avidité malade abuse l'imagination, heureuse de croire à ce qui n'est pas. Qu'est-ce en effet que tout cela? Que sont les placements, les livres d'échéances, les usures, sinon des dénominations que la cupidité va chercher hors de la nature réelle? Je puis me plaindre que cette nature n'ait pas plus profondément enseveli l'or et l'argent, qu'elle ne les ait pas surchargés d'un poids impossible à

soulever. Mais que dire des registres, des supputations, de la vente du temps,^[25] des sangsues du centième par mois, fléaux volontaires^[26] qui découlent de l'état social, ne présentant rien de visible aux yeux, de palpable aux mains, rêves d'une avarice qui n'embrasse que du vent? Oh ! que je plains quiconque fonde sa joie sur l'énorme liste de ses domaines, sur de vastes espaces de terre cultivés par des malheureux enchaînés, et sur d'immenses troupeaux qui ont des provinces et des royaumes pour pacages, et sur un domestique plus nombreux que de belliqueuses nations, et sur des édifices privés qui surpassent en étendue de grandes villes ! Quand il aura bien couvé des yeux tous ces objets sur lesquels il a réparti et disséminé au loin sa fortune, quand il se sera bien gonflé d'orgueil, qu'il compare ce qu'il possède avec ce qu'il désire, il est pauvre. Laisse-moi libre, et rends-moi à mes vrais trésors. Mon royaume, à moi, c'est la sagesse : il est immense, il est paisible ; je possède toutes choses à condition qu'elles soient à tous. »

XI. Aussi un jour que Caligula lui offrait deux cent mille sesterces, Démétrius se mit à rire et les refusa, ne jugeant même point qu'il y eût dans ce chiffre de quoi se vanter du refus. Bons dieux! quelle mesquinerie pour honorer une telle âme ou pour la séduire ! Rendons témoignage à cet homme illustre. On m'a cité de lui un mot admirable ; comme il s'étonnait que Caius ait eu la folie de penser le corrompre à ce prix : « S'il avait résolu de m'éprouver, dit-il, c'est tout son empire qu'il devait m'offrir. »

XII. Ainsi l'on peut donner au sage, bien que tout lui appartienne ; de même, quoique nous disions qu'entre amis tout est commun, rien n'empêche de faire un don à son ami. Car cette communauté avec un ami n'est pas celle d'un associé qui a sa part comme moi la mienne : c'est celle du père et de la mère qui, ayant deux enfants, n'ont pas chacun le leur, mais en ont chacun deux. Or avant tout je veux faire savoir à quiconque m'invite à m'associer avec lui qu'entre nous deux il n'y a rien de commun. Pourquoi? c'est qu'une telle communauté n'a lieu qu'entre sages ; ils sont tous amis. Les autres ne sont pas plus amis qu'associés.^[27] D'ailleurs il est plus d'un genre de communauté. Les bancs des chevaliers appartiennent à tout chevalier romain ; et sur ces bancs toutefois la place que j'ai prise me devient propre. Si je la cède à un autre, bien qu'elle me soit commune avec lui, je passe pour lui faire une faveur. Certaines choses ne donnent certains droits qu'à une condition spéciale. J'ai ma place aux bancs des chevaliers non pour la vendre, ni pour la louer, ni pour y être à demeure : c'est à la seule fin d'y voir le spectacle. Je ne mentirai donc pas si je dis que j'ai ma place sur ces bancs ; mais si je viens au théâtre et qu'ils soient tous remplis, j'ai là ma place de droit, puisqu'il m'est permis de m'y asseoir, et je ne l'ai pas, puisque ceux qui jouissent du même droit que moi les occupent toutes. Sache qu'il en est de même

entre amis. Tout ce que possède mon ami nous est commun à tous deux, mais reste propre au détenteur : en disposer sans son aveu m'est interdit. « Vous vous moquez, dira-t-on ; si les biens de mon ami sont à moi, je pourrai les vendre. » Non, pas plus que les places de chevaliers, bien qu'elles vous soient communes avec les autres chevaliers. Ne concluez pas qu'une chose n'est point à vous de ce que vous ne pouvez ni la vendre, ni la consommer, ni la détériorer ou l'améliorer. Cette chose est vôtre, bien qu'elle ne soit vôtre qu'avec restriction. Vous avez reçu, mais tous ont reçu au même titre.

XIII. Disons, pour ne pas te faire trop languir : le bienfait ne saurait croître en grandeur, mais les circonstances du bienfait peuvent grandir, se multiplier et offrir un champ plus vaste aux effusions d'une libéralité qui suive son penchant comme les amants s'abandonnent au leur : ceux-ci, par de nombreux baisers, par d'étroits embrassements, n'augmentent pas leur tendresse, mais lui donnent carrière.

La question qui vient ensuite a été aussi traitée à fond dans les premiers livres : je l'effleurerai donc brièvement, car on y peut rattacher tous les arguments présentés ailleurs. La voici : Celui qui a tout fait pour payer sa dette l'a-t-il payée? La preuve, dit-on, qu'il n'a pas payé, c'est qu'il a tout fait sans y réussir. Évidemment donc la chose n'a point eu lieu, dès que l'occasion a manqué. Et le débiteur n'a point remboursé quand, pour y parvenir, il a partout cherché sans trouver sa somme. Il est des choses de nature telle qu'elles doivent se résoudre en effets ; il en est d'autres où l'on répute pour effets d'avoir tout tenté pour effectuer. Si le médecin, pour me guérir, a épuisé les ressources de l'art, toute sa tâche est remplie ; son client eût-il succombé, l'orateur a toujours le mérite de l'éloquence qu'il a déployée, s'il a fait valoir tous les moyens de droit ; la gloire ne couronne pas moins le général malheureux à la guerre, si d'ailleurs sa prudence, ses talents, sa valeur ont répondu à ce qu'on attendait de lui.^[28] L'obligé a tout fait pour te rendre : ta prospérité l'en a empêché. Aucune disgrâce ne t'est survenue qui mît à l'épreuve la sincérité de son amitié. Il n'a pu donner à un riche, veiller au chevet d'un homme bien portant, assister un heureux. Il s'est acquitté, bien que tu n'aies pas recouvré ton bienfait. En un mot, l'homme qui toujours rêve à se libérer, qui en épie l'occasion, qui n'y épargne ni soins ni peine, a plus fait que celui qui doit au hasard de s'être acquitté promptement.

XIV. La comparaison du débiteur est inexacte : il ne suffit pas à celui-ci d'avoir cherché de l'argent, s'il ne paye ; il a toujours en face l'impitoyable créancier qui ne laisse pas un jour s'écouler gratis. Le bienfaiteur, plein de bonté, témoin de tes mille démarches, de tes soucis, de tes anxiétés, te dira : « *Bannis ce soin de ta pensée.* »^[29] Cesse de te persécuter toi-même. Tu m'as tout rendu. Tu

me ferais injure de croire que je désire rien de plus. Je suis pleinement récompensé par ton intention. » On me demandera si c'est avoir, selon moi, rendu le bienfait que d'avoir de la sorte montré sa gratitude. À ce compte, dira-t-on, il n'y a nulle différence entre rendre et ne rendre pas. Je répondrai par l'hypothèse d'un homme qui aurait oublié le bienfait reçu, qui n'aurait pas même tenté de le reconnaître : on niera certes qu'il se soit acquitté. L'autre, au contraire, a nuit et jour prodigué sa peine, négligeant tout autre devoir, ne s'attachant, ne travaillant qu'à une seule chose, à ne laisser fuir : aucune occasion. Mettra-t-on sur la même ligne celui qui n'a eu cure de se montrer reconnaissant et l'homme qui n'a jamais perdu la pensée du devoir? Il y aurait injustice à exiger de moi des effets, quand il est clair que l'intention ne m'a point manqué. Enfin suppose que, te sachant captif, j'emprunte de l'argent et laisse pour sûreté au créancier mes biens en gage ; que je côtoie, par un hiver déjà rigoureux, des rivages infestés de brigands et que j'essuie tout ce que la mer peut offrir de périls, même aux temps de calme ; que je parcoure d'immenses solitudes, cherchant ce que tout navigateur fuyait, les pirates qu'à la fin je trouve, lorsqu'un autre déjà t'a racheté, nieras-tu que je me sois acquitté? Et si, durant cette traversée, l'argent que je m'étais procuré pour ta rançon je l'ai perdu dans un naufrage? Et si, en voulant t'affranchir de tes fers, moi-même j'y suis tombé, nieras-tu que je me sois acquitté? Certes, Harmodius et Aristôgiton reçoivent des Athéniens le titre de tyrannicides ; la main que laissa Mucius sur le foyer ennemi l'illustra autant que l'eût fait la mort de Porsenna ; et toujours la vertu qui a lutté contre la Fortune, lors même qu'échoue son entreprise, en sort glorieusement, il est plus méritoire de poursuivre des occasions qui fuient sans cesse et de tenter mille et mille voies pour arriver à témoigner sa gratitude que de se trouver reconnaissant sans la moindre peine, à la première occasion.

XV. « Le bienfaiteur, me dit-on, t'a obligé doublement, d'intention et de fait ; et tu lui es doublement redevable. » On peut tenir ce langage à qui ne témoignerait qu'une oisive intention : mais celui qui, outre l'intention, fait effort et n'omet aucune tentative, celui-là ne le mérite pas : car il satisfait aux deux choses autant qu'il est en lui. Et puis il ne faut pas toujours comparer les choses numériquement : quelquefois une seule en vaut deux. Ici, par exemple, l'effet est compensé par cette volonté si dévouée, si désireuse de rendre. Que si l'intention sans le fait est un retour insuffisant, nul ne s'acquitte envers les dieux, auxquels on n'offre que l'intention. « C'est, dira-t-on, qu'on ne peut leur donner autre chose. » Eh bien! si je ne puis faire mieux pour mon bienfaiteur, pourquoi ne serai-je pas reconnaissant envers cet homme de la même façon qu'envers les dieux?

XVI. Si pourtant tu me demandes mon avis, si tu veux que je te signifie ma

réponse, ce sera que l'un se croie payé et que l'autre sache qu'il n'a point rendu ; que le bienfaiteur libère l'obligé et que celui-ci se tienne lié ; que le premier dise : « J'ai reçu, » et que l'autre réponde : « Je dois. »

Dans toute question ayons en vue l'intérêt social. Il faut fermer aux ingrats toute excuse qui pourrait leur être une échappatoire, un prétexte à nier leur dette. Tu as tout fait, dis-tu : eh bien! fais encore. Crois-tu nos pères assez peu sensés pour n'avoir pas compris qu'il est fort injuste de mettre sur la même ligne celui qui dissipe en débauches ou au jeu l'argent reçu de son créancier, et l'homme à qui un incendie, un vol ou quelque autre accident fâcheux font perdre le bien d'autrui avec le sien? S'ils n'ont admis aucune excuse, c'était pour apprendre aux hommes qu'ils doivent à tout prix tenir leur parole. Car il valait mieux rejeter un petit nombre d'excuses même fondées que de permettre à tous d'en hasarder de mauvaises. Tu as tout fait pour rendre. Cela doit suffire à ton bienfaiteur ; pour toi, c'est trop peu. De même, en effet, que s'il laisse ton zèle le plus ardent et le plus dévoué passer sous ses yeux comme non avenu, il ne mérite plus de retour ; de même aussi tu es ingrat si, quand il accepte comme paiement ta bonne volonté, tu ne te crois pas d'autant plus redevable que l'on te tient quitte. Ne t'empare point de cet aveu, n'en prends pas acte, n'en cherche pas moins les occasions de rendre. Rends à l'un parce qu'il te répète, à l'autre parce qu'il te fait remise ; à celui-ci parce qu'il est méchant homme, à celui-là parce qu'il ne l'est point.

Aussi ne crois pas que cette question-ci te concerne : Le bienfait reçu d'un homme vertueux doit-il se rendre quand cet homme cesse de l'être et qu'il tourne au mal? Car tu lui rendrais un dépôt qu'il t'aurait remis étant sage ; car, fût-il devenu méchant, tu lui paierais une dette : pourquoi pas aussi un bienfait? Parce qu'il change, doit-il te changer? Ce que tu recevrais d'un homme bien portant, tu ne le rendrais donc pas s'il tombait malade? Comme si toujours un ami souffrant n'avait pas plus de droits sur nous! Eh bien, l'âme de celui-ci est malade : assiste-le, supporte-le ;^[30] le vice est une maladie morale. Mais je crois qu'ici, pour mieux comprendre, il faut distinguer :

XVII. Il y a deux genres de bienfaits : l'un, que le sage seul peut conférer au sage, c'est le bienfait par excellence et le seul vrai ; l'autre, vulgaire et plébéen, qui s'échange entre nous autres ignorants. Sur celui-ci, point de doute qu'on ne doive le rendre, quel qu'en soit l'auteur, devînt-il homicide, voleur, adultère par la suite. Il y a des lois pour les crimes, et le juge corrige mieux que l'ingrat. Nul ne doit te rendre méchant parce qu'il l'est lui-même. Au méchant, je jetterai vite son bien fait ; au bon, je rendrai : à celui-ci parce que je dois ; à l'autre pour ne plus devoir.

XVIII. Quant au premier genre de bienfait il y a doute. Si je n'ai pu recevoir

qu'à titre de sage, ce n'est donc qu'à un sage que je puis rendre. Quand je lui rendrais, il ne pourrait plus recevoir ; il n'est plus apte au bienfait, il ne sait plus l'art d'en user. Me dirais-tu de renvoyer la balle à un manchot? Ce serait folie de donner à quelqu'un ce qu'il ne peut reprendre. Pour répondre d'abord à ces derniers mots : je ne lui donnerai pas ce qu'il ne pourra recevoir ; je lui rendrai, même s'il ne peut reprendre ; car si je ne puis obliger sans qu'on reçoive, je ne me libérerai qu'en restituant. « Il ne pourra en tirer parti? » C'est son affaire ; à lui la faute, non à moi.

XIX. « Rendre, dit-on, c'est remettre à quelqu'un qui reçoive. Car enfin, si tu me dois du vin et que je te dise de le répandre sur un tamis ou sur un crible, prétendras-tu que cela c'est rendre? me voudras-tu rendre une chose qui, au moment de la restitution, sera perdue entre nous deux ? Selon moi, rendre c'est livrer la chose due au propriétaire, et quand il la veut. Voilà tout ce que j'ai à faire. Que la chose rendue lui reste, ce soin-là ne me concerne plus. Je ne lui dois pas ma tutelle, mais ma parole ; il vaut bien mieux encore qu'il ne conserve pas que si je ne rendais point. Je rendrai, même à un créancier qui sur le champ dépenserait la somme en gourmandises : m'eût-il délégué sa concubine pour toucher l'argent, je le verserai ; dût-il jeter dans les plis d'une robe sans ceinture les écus qu'il recevra, je les donnerai. Car je dois rendre, et non conserver ou défendre ce que j'aurai rendu. C'est du bienfait reçu, ce n'est pas du bienfait, rendu que la garde m'est imposée. Tant qu'il est chez moi il doit être intact ; mais, dût-il glisser des mains qui vont le reprendre, je le livrerai si on le réclame. Je rendrai à l'honnête homme selon sa convenance ; au méchant dès qu'il demandera. « Mais, dit-on, tu ne peux lui rendre son bienfait tel que tu l'as reçu. Tu l'as reçu d'un sage, tu le rends à un fou. » Non pas : je le lui rends tel qu'il peut maintenant le recevoir : ce n'est point par mon fait qu'il est amoindri, c'est par le sien. Ce que j'ai reçu, je le rendrai. S'il est revenu à la sagesse, je le lui rendrai tel que je l'ai reçu, tant qu'il compte parmi les méchants, je ne le rends que tel qu'il peut le recevoir. « Quoi! s'il est devenu non seulement méchant, mais cruel, mais atroce, tel qu'un Apollodore, un Phalaris, lui rendras-tu même alors le bienfait que tu auras reçu? » Une aussi grande métamorphose chez le sage n'est point dans la nature : car en tombant d'un état parfait dans la pire des situations, nécessairement il a gardé, même dans le mal, quelques vestiges du bien. Jamais la vertu ne s'éteint si complètement qu'elle ne laisse imprimés dans l'âme des caractères trop profonds pour qu'aucun changement les puisse effacer. L'animal sauvage qui, élevé parmi nous, s'est enfui de nouveau dans ses forêts, y retient quelque chose de ses mœurs radoucies, et diffère autant des races toutes domestiques que de ces races vraiment indomptées qui n'ont jamais souffert la main de l'homme. Nul mortel ne tombe au dernier degré de la perversité, pour

peu qu'il se soit attaché à la sagesse. Il en est trop intimement empreint pour l'avoir pu dépouiller toute et passer à la teinte opposée. Je demanderai ensuite si cet homme n'est cruel que dans le secret de son cœur, ou si c'est un génie destructeur qui se déchaîne sur les peuples. Car tu me présentes un Apollodore, un Phalaris ; si le caractère de ces tyrans est au fond le sien, certes je lui renverrais son bienfait, pour que de lui à moi nul lien ne subsiste. Mais si le sang humain est une joie, une pâture pour lui ; si les supplices d'hommes de tout âge deviennent les passe-temps de son insatiable barbarie ; si ce n'est plus la colère, mais je ne sais quelle soif de meurtre qui l'enivre ; s'il égorge les fils en présence du père ; si, peu content de la mort simple, il torture et fait non seulement brûler, mais rôtir ses malheureuses victimes ; si son château-fort dégoutte sans cesse d'un carnage récent, c'est trop peu de ne pas lui rendre son bienfait. Tous les nœuds qui l'unissaient à moi, la violation du droit humain et social les a tranchés. Qu'un homme m'ait fait quelque avantage, mais qu'il porte les armes contre ma patrie, tous ses droits sur moi sont perdus, et ma reconnaissance passerait pour un crime. S'il n'attaque pas ma patrie, mais qu'il opprime la sienne ; si, trop éloigné de mes concitoyens, ce sont les siens qu'il tourmente, une telle dépravation morale n'en a pas moins tout rompu entre nous. Pour n'être pas mon ennemi, il ne m'en est pas moins odieux, et mes devoirs envers le genre humain me commandent d'abord et plus haut que ma dette envers un seul homme.

XX. Mais les choses fussent-elles à ce point, et eussé-je dès lors toutes représailles libres envers un homme qui, brisant tous les devoirs, a donné contre lui le droit de tout faire, je croirai devoir garder une mesure telle que, si ma restitution n'est capable ni d'augmenter son pouvoir désastreux pour tous, ni de l'affermir, et qu'elle puisse se faire sans entraîner la ruine publique, je la ferai. Je sauverai son fils en bas âge : en quoi ce service nuit-il à aucun de ceux que sa cruauté déchire ? Mais de l'argent pour stipendier et retenir ses satellites, je ne lui en fournirai point. S'il désire des marbres, de riches costumes, cet attirail de luxe ne peut chez lui faire tort à personne : mais je ne lui donnerai ni armes, ni soldats. S'il demande comme cadeau d'un grand prix des artistes scéniques, des courtisanes,^[31] de ces choses qui peuvent amollir son humeur féroce, volontiers les lui offrirai-je. Je ne lui enverrai ni trirèmes, ni bâtiments de guerre ; mais des vaisseaux de plaisance et de parade et autres fantaisies de rois qui s'ébattent sur la mer, à la bonne heure. Et si la guérison de cette âme est totalement désespérée, du même coup je rendrai service au monde et m'acquitterai envers l'homme, puisque pour de tels caractères sortir de la vie est le seul remède, et que le mieux est de cesser d'être quand on ne peut plus revenir à soi.^[32]

Mais de pareils monstres sont rares et passent toujours pour des

phénomènes, comme les brusques déchirements du sol et l'éruption de volcans sous-marins. Donc éloignons d'eux notre pensée ; parlons de ces vices que l'on déteste, mais sans frémir. Ce méchant homme, que je puis rencontrer dans le premier marché venu, et qu'individuellement on redoute, recouvrera auprès de moi le bienfait que j'aurai reçu de lui. Il n'est pas juste que son iniquité me profite : que ce qui n'est pas à moi retourne au possesseur, bon ou méchant. Avec quel scrupule je ferais mon enquête si, au lieu de rendre, je voulais donner ! Il faut qu'ici je cite une anecdote.

XXI. Un pythagoricien avait acheté d'un cordonnier une paire de sandales, grosse emplette pour lui, et n'avait pu payer comptant. Quelques jours après il revient à la boutique pour se libérer, la trouve close et frappe longtemps. À la fin quelqu'un lui dit : « Vous perdez votre peine : le cordonnier que vous cherchez est mort et déjà en cendre. Cela peut nous sembler fâcheux, à nous qui perdons les nôtres pour toujours ; mais à vous, bagatelle ! vous savez bien qu'il ressuscitera. »

Ainsi raillait-il le pythagoricien. Et notre philosophe remporte chez lui sans trop de regret ses trois ou quatre deniers, qu'il fait de temps en temps sonner dans sa main. Peu après il se reprocha le secret plaisir de n'avoir pas rendu ; voyant trop que cette triste aubaine lui avait souri, il reprit le chemin de la boutique et se dit : « Le cordonnier pour toi vit encore ; rends ce que tu dois. » Puis, par un endroit de la cloison où les planches s'étaient disjointes, il glisse et fait tomber dans l'intérieur quatre deniers, pour se punir d'un coupable désir et ne point s'accoutumer à retenir le bien d'autrui.

XXII. Ce que tu dois, cherche à qui le rendre : si nul ne réclame, il faut te sommer toi-même ; que ton bienfaiteur soit bon ou méchant, peu t'importe. Paye-le, tu l'accuseras après, et rappelle-toi comment les rôles sont partagés entre vous deux. À lui l'oubli est demandé, ton devoir à toi est de te souvenir. On aurait tort toutefois de croire qu'en disant que l'auteur du bienfait doit oublier, nous voulons lui enlever la mémoire de ce qu'il y a au monde de plus honorable. Si parfois nos préceptes dépassent la mesure, c'est pour mieux revenir au vrai et à leur point. Quand nous disons qu'il ne doit pas se souvenir, nous voulons faire entendre qu'il ne doit pas publier ses actes, ni en tirer gloire, ni se rendre importun. Certaines gens vont de cercle en cercle raconter tout le bien qu'ils ont fait : ils en parlent à jeun, ils ne peuvent s'en taire dans l'ivresse, ils en étourdissent les inconnus, ils le confient à leurs amis. Pour guérir cette manie de souvenirs qui sont de vrais reproches, nous avons prescrit l'oubli au bienfaiteur ; et lui commander au delà du possible, c'était lui conseiller le silence.

XXIII. Chaque fois qu'on se défie d'un homme à qui l'on impose une tâche, on doit lui demander plus qu'il ne faut pour en obtenir tout ce qu'il faut. Une

hyperbole n'exagère qu'afin d'atteindre à la réalité par le mensonge. Le poète qui parle de coursiers

Plus légers que les vents et plus blancs que la neige,
parle d'une chose impossible pour faire admettre le mieux possible. Et celui qui a dit d'un homme :

Plus ferme que ces rocs, plus fougueux qu'un torrent,
ne comptait persuader à personne qu'un homme fût aussi ferme qu'un rocher. Jamais l'hyperbole n'espère en proportion de ce qu'elle ose ; mais^[33] elle affirme l'incroyable de peur d'être au-dessous du croyable. Quand nous disons : « Que l'auteur du bienfait l'oublie, » nous voulons dire : « Qu'il paraisse l'oublier ; que ses souvenirs ne se laissent pas voir, ne nous assiègent pas. » En avançant que le bienfait ne doit pas se redemander, nous ne proscrivons point toute réclamation ; souvent, en effet, les méchants ont besoin qu'on les presse, et les bons même qu'on les avertisse. Eh quoi ! ne montrerai-je pas l'occasion à qui ne la voit point ? Ne lui révélerai-je pas mes besoins, que plus tard il feindrait ou gémirait d'avoir ignorés ? Faisons intervenir parfois, l'avertissement, mais avec réserve : point de requête ni d'appel au droit.

XXIV. Socrate dit un jour devant ses amis : « J'aurais acheté un manteau, si j'avais eu de l'argent. » Sans demander à aucun d'eux, il les avertit tous, et ce fut à qui l'obligerait. Après tout, c'était si peu de chose qu'allait recevoir Socrate ! mais c'était beaucoup d'être l'homme de qui Socrate voudrait recevoir. Pouvaient-ils leur faire plus doucement la leçon ? « J'aurais acheté un manteau, si j'avais eu de l'argent. » Cette parole dite, le don le plus empressé vient trop tard : il a laissé Socrate au dépourvu. C'est à cause des trop rigoureuses exigences que nous défendons de redemander, non pour qu'on ne le fasse jamais, mais pour qu'on y mette de la discrétion.

XXV. Aristippe, un jour, savourant des parfums, s'écria : « Maudits soient les efféminés qui ont fait décrier une si douce chose ! » À notre tour disons : Maudits soient ces déloyaux, ces importuns usuriers de bienfaisance qui ont aboli ce beau droit, le droit de rappel entre amis ! N'importe ! j'userai, moi, de cette prérogative de l'amitié, et demanderai le retour d'un service à l'homme que j'eusse prié de ce même service. Il acceptera comme une grâce nouvelle l'occasion de s'acquitter. Jamais, dussé-je en venir à la plainte, je ne dirai :

Jeté nu sur ces bords, je l'arrache au trépas ;

Je partage, insensée, avec lui mes États.^[34]

Ce n'est point là un avertissement : c'est un amer reproche. C'est rendre ses bienfaits haïssables ; c'est faire que l'ingratitude devienne un droit, un plaisir. Il suffit et au delà de ces autres paroles modestes et affectueuses qui réveillent les souvenirs :

Si j'ai bien mérité de toi, si dans ton cœur

J'eus quelque place^[35]

C'est à l'autre, en revanche, à dire : « Dieux! si tu as mérité! Jeté sur le rivage, dépouillé de tout, tu m'as recueilli. »

XXVI. « Mais, dit-on, nul moyen ne sert. Il dissimule, il a oublié : que dois-je faire? » Tu poses là une question de haute importance et par laquelle il convient de couronner cet ouvrage : comment faut-il supporter les ingrats? Dans un esprit de calme, de douceur, de magnanimité. Que jamais l'âme la plus insensible, la plus oublieuse, la plus ingrate, ne te blesse au point qu'il ne te reste même plus la satisfaction d'avoir donné. Que jamais mauvais procédé ne t'arrache ces paroles : « Je voudrais ne l'avoir point fait. » Que ton bienfait, même malheureux, conserve encore pour toi ses charmes. L'ingrat se repentira toute sa vie si, même à ce moment, toi tu ne te repens point.^[36] Il n'y a pas à t'indigner de cet accident comme de quelque chose d'inouï, tu devrais t'étonner plutôt si cela n'arrivait point. C'est ou la peine ou la dépense qui rebute ces hommes, ou le risque à courir, ou la mauvaise honte d'avouer en rendant qu'ils ont reçu ; chez l'un c'est faute de savoir s'y prendre, chez l'autre indolence, chez un autre trop d'occupations. Vois ces immenses cupidités béantes et demandant toujours : t'étonneras-tu que nul ne rende, quand nul ne croit recevoir assez? Est-il parmi de telles gens une âme tellement sûre et solide qu'on y puisse déposer sans risque un bienfait? Ils sont forcenés de luxure ou esclaves de leur ventre, ou tout entiers au lucre, dont le chiffre seul, non les moyens, les préoccupe ; travaillés soit par l'envie, soit par l'ambition qui se rue en aveugle à travers les glaives. Et que d'âmes paralysées et décrépites! Et, à l'opposé, que de cœurs inquiets, agités, en tourmente perpétuelle! Et puis l'excessive estime de soi, et l'impudence, gonflée de ce qui fait sa honte. Que dirai-je des tendances obstinées au mal, de ces légèretés d'humeur voltigeant sans cesse d'un projet à l'autre? Que l'on y joigne la témérité étourdie, et la crainte, toujours infidèle conseillère, et ce labyrinthe d'inconséquences où se débattent les hommes, l'audace chez les lâches, la discorde entre les plus intimes, et l'universelle maladie d'avoir foi en l'incertitude même, de dédaigner ce qu'on possède, de convoiter ce qu'on avait jugé inespérable.

XXVII. C'est parmi les passions les plus orageuses que tu cherches la vertu la plus calme, la fidélité. Si l'exacte image de la vie humaine s'offrait à tes regards, il te semblerait voir le tableau d'une ville emportée d'assaut où, sans pudeur ni respect du juste, la force prend-conseil d'elle seule, comme au signal donné d'un bouleversement général. On ne s'abstient ni du fer ni de la flamme ; le crime est libre du frein des lois ; la religion elle-même, cette sauvegarde des suppliants au milieu des armes ennemies, n'est d'aucun obstacle pour des gens qui courent à la proie. C'est à qui pillera le particulier, le public, le profane, le

sacré : on brise, on escalade ; impatient d'une voie trop étroite, on renverse tout ce qui gêne, on marche au butin sur des ruines. L'un dépouille et n'égorge pas ; l'autre a le bras chargé de sanglantes rapines ; pas un qui n'emporte quelque chose d'autrui. Au milieu de cette avidité de la race humaine, certes tu oublies trop quel sort pèse sur nous tous, si tu cherches dans une armée de ravisseurs quelqu'un qui restitue. Tu t'indignes qu'il y ait des ingrats ! Indigne-toi donc qu'il y ait des fastueux, qu'il y ait des avarés, des impudiques ; indigne-toi que la maladie soit hideuse, que la vieillesse soit blême.^[37] L'ingratitude est un vice affreux, intolérable, qui rompt toute société entre les hommes et détruit la concorde, cet appui de notre débilité ; et pourtant ce vice est tellement vulgaire que celui même qui s'en plaint n'y a pas échappé.

XXVIII. Demande à ta conscience si tous ceux qui t'ont obligé t'ont trouvé reconnaissant ; si jamais bienfait ne s'est perdu dans ton âme, si la mémoire de tous les services qui te furent rendus ne t'a point quitté. Tu verras ceux qu'on a prodigués à ton enfance évanouis avant ta jeunesse ; d'autres, placés sur ta jeunesse, n'ont point duré jusqu'à tes vieux jours. Certains souvenirs se perdent, d'autres sont repoussés ; ou peu à peu ils se dérobent à notre vue, ou nos regards s'en détournent. Disons, pour excuser à tes yeux ta faiblesse, que ta mémoire, la première, est fragile et ne suffit pas à la multitude des objets. Nécessairement, à mesure qu'elle reçoit elle doit perdre, et les impressions dernières étouffent les plus anciennes. De là est venu que ta nourrice n'a plus qu'une minime influence sur toi, les années qui suivirent ayant laissé tous ses bons offices en arrière. Ainsi s'en allèrent tes premiers respects pour ton précepteur ;^[38] ainsi, tout occupé des comices consulaires ou candidat aux sacerdoces, les votes qui t'ont fait questeur sont déjà loin de ta pensée. Peut-être le vice dont tu te plains, si tu secoues avec soin les replis de ton âme, tu l'y trouveras caché. S'irriter d'un tort que tous partagent, c'est injustice ; qui est le tien, c'est folie. Pour être absous, sois indulgent. La tolérance ramènera le coupable ; les reproches certes l'éloigneraient. Garde que son front ne s'endurcisse ; quelque pudeur peut y survivre : souffre qu'il la conserve. Souvent la voix trop hautaine du reproche a rompu les hésitations du respect humain : nul ne craint d'être ce qu'il paraît déjà ;^[39] démasqué, on met bas toute honte.^[40]

XXIX. « J'ai perdu mon bienfait ! » Ce que l'on consacre aux dieux, dit-on jamais qu'on l'a perdu ? Le bienfait est au rang des choses consacrées si, tout stérile qu'il puisse être, on l'a placé à bonne intention. « Cet homme n'est pas tel que nous l'espérions ! » Soyons tels que nous fûmes : ne l'imitons pas. Elle a eu lieu dès l'origine, la perte dont tu t'aperçois seulement.

Ce n'est pas sans mortification pour toi-même que tu dénonces l'ingrat : car se plaindre d'un bienfait perdu, c'est signe qu'on avait mal donné. Plaidons de

notre mieux devant nous-mêmes la cause de l'ingrat : peut-être n'a-t-il pas pu, peut-être n'a-t-il pas su, peut-être rendra-t-il. Plus d'un mauvais titre est devenu bon, grâce à la sage lenteur du créancier qui a soutenu, qui a aidé par des délais. Faisons de même : prêtons secours à une reconnaissance qui chancelle.

XXX. « J'ai perdu mon bienfait! » Insensé! tu ne connais pas la date de ta perte. Tu as perdu, mais au moment où tu donnais : ta perte aujourd'hui se déclare. Dans les cas même qui semblent désespérés, les ménagements parfois ont grandement servi. Comme les plaies du corps, celles de l'âme veulent être touchées avec délicatesse ; souvent l'abcès que le temps eût ouvert, une obstination brutale le déchire. Qu'est-il besoin de mots blessants, de plaintes, de reproches sans fin? Pourquoi me faire grâce, me tenir quitte? Si je suis ingrat, me voilà libéré sans toi. Qui te pousse à m'exaspérer, après que tu as tant fait pour moi? Veux-tu qu'un ami douteux se change en ennemi déclaré et cherche, pour réhabiliter son honneur, à flétrir le tien, et qu'on dise : « Je ne sais pourquoi cet homme, à qui il devait tant, lui est devenu insupportable. Il y a là-dessous quelque chose. » Toute plainte^[41] contre un supérieur, si elle ne la souille pas, ternit sa dignité ; et nul ne s'en tient à de légères imputations : car l'énormité du mensonge est un moyen de l'accréditer.

XXXI. Combien je préfère la méthode qui nous fait conserver les dehors de l'amitié pour l'ingrat, et l'amitié même, s'il veut venir à résipiscence! Une bonté opiniâtre triomphe du plus mauvais cœur ; et il n'en est point d'assez durs, d'assez rétifs à tout ce qui se fait aimer, pour ne pas affectionner le bienfaiteur même qu'ils outragent,^[42] auquel ils doivent dès lors, comme une obligation de plus, l'impunité de leur banqueroute. Tes réflexions donc doivent aboutir à ceci : « On ne m'a point payé de retour : que faire? » Imiter les dieux, ces généreux auteurs de toutes choses, qui nous font du bien avant que nous puissions les connaître, qui persistent lors même que nous les méconnaissions. Celui-ci les accuse d'indifférence envers nous, celui-là d'injustice ; un autre les chasse du monde, leur ouvrage,^[43] comme insouciant, privés de sensibilité, de lumière et d'action : il n'en tient nul compte ; le soleil, à qui nous devons de partager les heures entre le travail et le repos, et de n'être pas plongés dans les ténèbres et le chaos d'une éternelle nuit ; le soleil qui dans sa course gouverne l'année, alimente les corps, fait croître les plantes et mûrir les fruits, tel autre l'appelle une sorte de pierre ou un globe de feux concentrés par hasard, enfin toute autre chose qu'un dieu. Et cependant, pareils à ces bons pères qui, aux bravades de leurs jeunes enfants, ne savent que sourire, les dieux ne laissent pas d'accumuler leurs bienfaits sur ceux qui mettent en problème l'existence de ces bienfaiteurs : leur main impartiale dispense ses faveurs sur les grands peuples comme sur les plus minces tribus ; leur lot, leur unique puissance est de faire le bien. Ils versent

à propos les pluies sur la terre, balancent les mers de leur souffle, marquent les saisons par la révolution des astres, aux temps froids de même qu'aux temps chauds nous envoient pour les adoucir des brises caressantes, et souffrent avec le calme de l'indulgence l'erreur de leurs faillibles créatures.^{[44][45]} Prenons-les pour modèles. Donnons, quand nous aurions beaucoup donné en vain : donnons malgré tout, soit à d'autres, soit à ceux mêmes qui nous ont fait perdre. Jamais l'écroulement d'une maison n'empêcha de la relever, et quand le feu a dévoré nos pénates, à cette place encore tiède nous posons des fondements nouveaux, et des villes mainte fois englouties se rebâtissent hardiment^[46] sur le même sol. Tant notre âme est tenace à bien espérer de l'avenir ! Sur la terre comme sur l'onde tout travail humain s'arrêterait, si les tentatives malheureuses ne laissaient le désir de recommencer.

XXXII. « Il est ingrat ! » Ce n'est pas à moi qu'il a fait tort, c'est à lui : j'ai joui de mon service, au moment même où je le rendais. N'en soyons pas plus lent à donner, mais plus circonspect. Ce que l'un m'a fait perdre, d'autres m'en indemniseront. Mais lui aussi je l'obligerai de nouveau : comme le bon agriculteur, à force de soins, de culture, je vaincrai la stérilité du sol ; et si le bienfait est perdu pour moi, lui le sera pour tout le monde. Ce n'est pas tout pour un grand cœur de donner et de perdre : un grand cœur doit perdre et donner encore.

^[1] Virg., *Géorg.*, II, 45.

^[2] Voy. sur Démétrius, *De la Providence*, III, *Lettre XCIV*, et plus bas, ch. VIII.

^[3] Voy. *De la vie heureuse*, XVIII, et *Lettre XX*.

^[4] Le trop d'expédients peut gâter une affaire
On perd du temps au choix, on fête, on veut tout faire.
N'en ayons qu'un, mais qu'il soit bon. (La Font.)

^[5] Heureux de sa raison qui suit toujours la pente,
Qui sans chercher au loin un bonheur hasardé,
S'est avec son destin sans peine accommodé ;
Craignant, désirant peu, modeste, sans système,
Sachant trouver tout fait son bonheur en lui-même.

(Ducis, *Epît. à Bouffl.*)

^[6] *Revela Domino opera tua.* (Prov. XVI, 3.)

^[7] Voy. *Lettres* XVII, LXI, XCI, XCIV et *alias* ; et Boileau, *Sat.* VIII.

^[8] Moins riche de ce qu'il possède.

Que pauvre de ce qu'il n'a pas. (J. B. Rousseau)

^[9] Au texte : *pars quoque*. Je lis avec un mss. *quaeque*.

^[10] Virg., *Géorg.*, I, 158.

^[11] *Exigis ut donem nostros tibi, Quinte, libellos ;*

Non habeo : sed habet bibliopola Tryphon.

(Mart., III, Ep. LXXII.)

[12] « Maître qu'il est du ciel et de la terre, il n'habite pas dans les temples faits de main d'hommes. »
(Act. apost., XVII. 24.) Voir aussi XIX^e frag. de Sénèque.

[13] *Nec nos ab illo*, leçon vulg. Je lis avec Gruler : *ab ullo*.

[14] C'est lui qui dit un jour à Néron : « Tu me menaces de la mort ; la nature t'en menace toi-même. »
Il eut pourtant la faiblesse de défendre devant le sénat l'assassin de Soranus, l'infâme Egnatius Celer.
(Tacite, *Hist.*, IV, XL.)

[15] L'accord d'un beau talent et d'un beau caractère. (Andrieux, *Ép. à Ducis*.)

[16] « On transforme en bois l'écaille même de la tortue. » (Pline, *Hist.*, XVI, LXIII.)

[17] Il s'agit du *citre*. Voir *Consol. à Helvia*, II ; *de la Colère*, III, XXXV ; Pétrone, CXXIX ; Pline, *Hist.*, XLII, XV. C'est le thuya d'Algérie.

[18] « Leur fragilité même en faisait le prix. Ce fut une preuve d'opulence et la vraie gloire du luxe, de posséder ce qui pouvait d'un choc périr tout entier. » (Pline, *Hist.*, XXXIII, II.)

[19] Probablement porcelaines de Chine. Voy. *De la Providence*, III, cl *Lettre CXIX*.

[20] Je lis avec Érasme : *prapinaverint*. Lemaire : *pronuntiaverint*.

[21] Voir *de la Vie heureuse* XVII

Matrona incedit census induta nepotum,

(Propert., III, *Elég.* XIII.)

Henri IV se moquait des courtisans qui *portaient sur leur dos leurs prés et leurs hautes futaies*.

[22] Voy. *Consolation à Helvia* XVI et *Lettre XC*.

[23] *Itum est in viscera terrae*
— *Quas que recondiderat, stygiisque admoverat umbris,*
Effodiuntur opes, irritamenta malorum. (Ov., *Métam.* I)

[24] Je lis avec un mss : *verba quædam*. Leçon vulg. : *timbras quasdam*.

[25] *Du centième par mois* : taux d'intérêt habituel à Rome. Voir *lettre CXVIII*.

Hinc usura vorax, avidumque in tempora faenus.

(Lucain, I, 181.)

La dette, affreux serpent qui ronge l'avenir.

[26] Même pensée développée dans la *lettre CXXII*.

[27] « Entre les meschants quand ils s'assemblent, c'est complot, non pas compaignie. Ils ne s'entretiennent pas, mais ils s'entrecraignent. » (La Boétie. *Servit. volunt.*)

[28] Passage imité par Quintilien, II, XVII.

[29] Virg., *Énéide*, IV.

[30] Encore une parole évangélique.

[31] Allusion à la courtisane Acté, et justification des complaisances forcées de Sénèque pour Néron.

[32] Phrase prophétique sur Néron. V. *Note 14. De la colère*, I. VI.

[33] Voir *de la Vie heureuse*, XX. « Ces précepteurs de vertu semblent avoir porté les devoirs de l'homme au delà des bornes de la stature afin que notre esprit, tout en s'efforçant d'y atteindre, s'arrêtât point marqué par la raison. (Cic., *Pro Muren.*, XXXI.) *Praecipiamus omnia, ut saltem plura fiant.* (Quintil.)
« L'hyperbole exprime au delà de la vérité, pour ramener l'esprit à la mieux connaître. » (La Bruyère.)

[34] *Énéide*, IV, 373.

[35] *Énéide*, IV, 317.

[36] « Fais du bien à ton ennemi, tu amasseras des charbons ardents sur sa tête. » (*Évangile*.)

[37] Voir *de la Colère*, II, X. Ne nous emportons point contre les hommes en voyant leur dureté, leur ingratitude, etc. Ils sont ainsi faits, c'est leur nature ; s'en fâcher, c'est ne pouvoir supporter que la pierre tombe, ou que le feu s'élève. (La Bruyère, *de l'Homme*.)

[38] Voy. livre III, III.

[39] *Nihil est audacius illis*
Deprensus, iram atque animos a crimine sumunt.

(Juvénal. VI, 284.)

[40] *Depensus pudor emittitur* : vraie leçon que donnent tous les mss.. moins un. Lemaire : *amittitur*.

[41] Je lis avec Fickert *querendo* au lieu de *quaerendo*, éd. Lemaire.

[42] Texte vulg. : *et tracijs*. Les meilleurs mss. ont *injuriatus*.

[43] Dangereux novateur, par son cruel système
Il veut du ciel désert chasser l'être suprême.

(Gilbert, *le dix-huitième siècle*.)

[44] Voy. Livre I, I et IX ; II, XXIV ; III, XXV ; VII, XVI.

[45] Le Nil a vu, sur ses rivages,
Les noirs habitants des déserts
Insulter par leurs cris sauvages
L'astre éclatant de l'univers.
Crime impuissant, fureurs bizarres !
Tandis que ces monstres barbares
Poussaient d'insolentes clameurs,
Le Dieu, poursuivant sa carrière,
Versait des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs.

(Pompignan, *Mort de J. B. Rousseau*.)

[46] Je lis avec trois mss. *credimus*. Deux ont : *condimus*.

APOKOLOKYNTOSE

APOTHÉOSE BURLESQUE DU CÉSAR CLAUDE,

VULGAIREMENT DITE

APOKOLOKYNTOSE^{[\[1\]](#)}

TABLE

I.
II.
IV.
XV.

I.

Que s'est-il passé dans le ciel, le troisième jour avant les Ides d'octobre, sous les consuls Asinius Marcellus et Acilius Aviola, en l'année d'avènement, à l'aurore du plus fortuné des siècles? Voilà, ce que je veux transmettre à la mémoire des hommes. Je ne sacrifierai ni à la haine ni à la reconnaissance. Je dirai la pure vérité : si on me demande d'où je la tiens, je puis d'abord, si je veux, ne pas répondre. Qui m'y forcerait? Ne suis-je pas que je suis libre à dater du jour où trépassa celui qui avait justifié le proverbe : *Il faut naître ou monarque ou fou?*^[2] S'il me plaît de répondre, je dirai ce qui me vient sur les lèvres. A-t-on jamais exigé d'un historien des cautions sous serment? Toutefois, s'il est nécessaire de produire mon garant, demandez à l'homme qui a vu Drusilla en route pour l'Olympe :^[3] le même vous dira qu'il a vu Claude y monter aussi *d'un pas fort inégal.*^[4] Bon gré, mal gré, mon témoin doit voir tout ce qui se fait là-haut. Il est inspecteur de la voie Appia, par où vous savez que le divin Auguste et Tibère César sont allés chez les dieux. Questionnez-le, seul à seul il vous contera la chose ; devant plusieurs, jamais il n'en sonnera mot. Car depuis qu'en plein sénat il a juré avoir vu Drusilla faire son ascension, et que pour prix d'une si bonne nouvelle, nul n'a voulu le croire, lui témoin oculaire, il a solennellement protesté qu'il ne révélerait plus rien, eût-il vu même en plein forum un homme assassiné. C'est de lui que j'ai su tous les faits, certains, clairs comme le jour : je vous les livre, et sur ce, lui souhaite santé et prospérité.

II.

Un cercle plus étroit, Phébus, bornait ton cours ;
Triomphante, Cynthie empiétait sur les jours ;
De pavots plus puissants la nuit venait armée.
L'automne aux doux trésors et le dieu des coteaux
Voyaient froisser déjà leur couronne entamée ;
Et sur les ceps tardifs la grappe clairsemée,
Ridée au vent d'hiver, tombait sous les ciseaux.

On me comprendra mieux, je crois, si je dis qu'on était en octobre, au troisième jour des Ides d'octobre.^[5] L'heure, je ne puis bien la préciser.^[6] On aurait moins de peine à mettre d'accord les philosophes que les horloges : toutefois, c'était entre six et sept. « Malappris que tu es ! Quand les poètes s'étendent si complaisamment sur leur thème, que non contents de décrire le lever, le coucher du soleil, ils ne peuvent même laisser en paix son midi,^[7] toi tu laisseras passer une heure si heureuse pour le vers ? »

Phébus avait franchi la moitié de son tour.
Déjà voisin du soir, dans les célestes plaines
Sur ses coursiers lassés il agitait les rênes,
Et d'obliques rayons dorait encor le jour.

III. Et Claude faisait effort pour rendre son âme qui ne trouvait pas d'issue. Mercure, que cette nature originale avait toujours charmé, tire à part une des trois Parques et lui dit : « Pourquoi, femme impitoyable, permets-tu que ce malheureux soit ainsi torturé ? Il ne fallait pas le faire souffrir si longtemps : voilà soixante-quatre ans que son souffle et lui sont en lutte. Pourquoi lui en veux-tu, à lui et à l'Empire ? Souffre que les astrologues disent une fois la vérité, eux qui, depuis qu'on l'a fait prince, l'enterrent chaque année, chaque mois. Au reste, rien d'étonnant qu'ils se trompent : nul n'a su l'heure de sa naissance ; on n'a même pas cru qu'il eût jamais achevé de naître.^[8] Allons, fais ton office :

Qu'il meure ; et qu'un plus digne enfin règne à sa place.^[9]

— À dire vrai, répond Clotho, je voulais lui laisser quelques jours de plus, pour qu'il fût citoyens romains le peu de gens qui ne le sont pas encore. Car il s'était mis en tête de voir tout ce qui est Grec, Gaulois, Espagnol, Breton, endosser la toge. Mais, comme il est bon de laisser quelques étrangers pour la graine, et que tu le veux ainsi, qu'ainsi soit. » Elle ouvre alors une petite boîte dont elle tire trois fuseaux : celui d'Augurinus,^[10] celui de Baba,^[11] et le troisième, de Claude. « Ce sont, dit-elle, trois personnages que j'expédierai dans l'année à fort peu de distance l'un de l'autre, afin que Claude ne s'en aille pas tout seul. Il ne faut point que celui qui tout à l'heure voyait tant de milliers d'hommes lui faire cortège par derrière, par devant, de droite et de gauche, soit brusquement abandonné à lui-même. Il se contentera pour le moment de ces deux amis de table. »

IV.

À ces mots, elle prend l'un de ces vils fuseaux,
Le tourne, et de sa sœur dérobant les ciseaux,
Du stupide mortel abrège l'agonie.
Il est tranché le cours de sa royale vie :
Deuil heureux ! De la joie on rêvât les couleurs ;
Lachésis, les cheveux entrelacés de fleurs,
Riante, et le front ceint des lauriers du Permesse,
D'une toison d'argent tire une blanche tresse
Dont le fil aminci, tout à coup jaunissant,
Prend du roi des métaux l'éclat éblouissant,
Il devient or. Ses sœurs, du miracle charmées,
Aident au doux labeur actives, animées ;
Et sous leurs mains, plus riche et plus brillante encor,
La laine en triple tour file des siècles d'or.
De sa molle toison doucement séparée,
Leurs doigts, ces doigts divins, l'ont à peine effleurée
Que le fil de soi-même et coule et s'assouplit :
Le bienheureux fuseau sans effort se remplit.
Phébus paraît : il voit par delà les années
D'un Nestor, d'un Tithon, croître ces destinées,
Et joyeux les dévoile en ses doctes chansons,
Prodigue tour à tour d'hymnes et de toisons.
C'est alors qu'oubliant les heures fugitives,
À la lyre, à la voix, ses trois sœurs attentives^[12]
N'en poursuivent que mieux leur travail empressé.
Le plus long âge d'homme est plus que dépassé ;
Et des vers fraternels on vante l'harmonie ;
Et la chaîne des jours se prolonge infinie.
« O Parques! respectez cette œuvre de vos mains :
Qu'il garde, dit Phébus, tous ces dons surhumains.
Ce héros me ressemble et d'air et de visage ;
L'art des chants sur la lyre est aussi son partage ;
L'âge d'or avec lui s'en va recommencer ;
Le silence des lois grâce à lui doit cesser.
Comme on voit de Vénus l'étoile fortunée
Ou Vesper ramenant la nuit illuminée,
Ou la vermeille Aurore, ou, quand mon astre a lui,
L'ombre déjà dissoute et fuyant devant lui,
Tel se lève Néron ; tel aux regards de Rome
D'un pur et doux éclat brille ce fier jeune homme :
La bonté se reflète en ses traits, dans ses yeux,
Et sur un cou de lis flottent ses blonds cheveux. »

Ainsi dit Apollon. Lachésis, qui voulait pour sa part favoriser un si beau mortel, ourdit les fils à pleines mains et ajoute à Néron maintes années de gratification. Pour Claude tous décident :

Qu'avec des chants de joie au plus vite on l'enterre.

Et son âme s'échappe en bulle d'air, et il n'y eut plus moyen de le prendre

pour un vivant. Il rendit le dernier souffle en écoutant des comédiens :^[13] on voit que j'ai bien raison de craindre ces gens-là. Voici la dernière parole que les hommes aient ouï sortir de sa bouche, après un son plus bruyant émis par l'organe dont il parlait avec le moins de peine :^[14] « O guignon! je crois que me suis embrené! » Qu'avait-il *fait*? Je l'ignore : mais je sais bien qu'il a *fait* ainsi sur toute chose.

V. Vous dire ce qui s'est ensuite passé sur la terre serait superflu. Vous le savez de reste ; et il n'est pas à craindre qu'on perde le souvenir de ce que la publique allégresse a si bien gravé dans les âmes. Jamais les jours de félicité s'oublient-ils? Écoutez ce qui s'est fait dans le ciel, selon mon auteur : à lui la responsabilité.

On annonce à Jupiter l'arrivée d'un quidam de bonne taille, ayant les cheveux d'un blanc parfait et une sorte d'allure menaçante, car il branle continuellement la tête et traîne le pied droit. On lui a demandé de quelle nation il est ; il a répondu on ne sait quoi en bredouillant et d'une voix inarticulée. On ne comprend pas son jargon qui n'est ni grec, ni romain, ni d'aucune nation connue.

Alors Jupiter donna l'ordre à Hercule qui, ayant parcouru toute la terre, était censé connaître tous les peuples, d'aller voir et d'examiner de quelle race il était. Or donc Hercule, au premier aspect, éprouva un trouble réel en homme qui n'aurait pas dompté encore tous les monstres.^[15] Il vit cette face d'espèce nouvelle, cette démarche insolite, il ouït cette voix qui n'appartenait à aucun animal terrestre, qui n'était, comme chez les monstres marins, qu'un rauque et sourd grognement, et il pensa que le treizième de ses travaux lui tombait sur les bras. En y regardant mieux, il crut démêler quelque chose d'un homme. Il s'approcha donc et, chose facile à un roitelet grec, il débita ce vers d'Homère :

Quel es-tu? D'où viens-tu? De quel pays es-tu?^[16]

À ce langage, Claude est tout joyeux qu'il y ait là des gens lettrés : il espère qu'il va trouver à placer ses histoires.^[17] Et il réplique par ce vers du même poète, qui voulait dire je suis César :

Les vents m'ont amené des rivages troyens ;^[18]

Mais le vers suivant, Homérique aussi, eût été plus vrai :

Dont j'ai détruit les murs, tué les citoyens.

VI. Or il en aurait imposé à Hercule, fort peu malin,^[19] n'eût été la Fièvre qui seule, désertant son temple, accompagnait Claude ; elle avait laissé tous les autres dieux à Rome. « Cet homme, dit-elle, te conte de pures menteries. Je te dirai, moi qui ai vécu tant d'années avec lui, qu'il est natif de Lyon. Tu vois un bourgeois du municipale de Plancus. Comme je te l'annonce, c'est à seize milles de Vienne qu'il est né : il est franc Gaulois. Aussi, comme un bon Gaulois devait

faire, il a pris Rome. Oui, je te le garantis né à Lyon où Licinius a fait le roi nombre d'années. Toi, Hercule, qui as plus battu de pays qu'un muletier qui ne débride jamais, tu dois savoir ton Lyonnais par cœur, et qu'il y a bien des milles entre le Xanthe et le Rhône. »

Ici Claude se fâcha tout rouge et poussa du mieux qu'il le put un grognement de colère. Que disait-il? Impossible de le comprendre. Du reste, il faisait signe qu'on menât la Fièvre au supplice en levant sa main disloquée, mais assez ferme pour ce geste seul, son geste d'habitude, qui faisait décoller un homme. Il ordonnait donc que l'on coupât le cou à la Fièvre ; mais on eût dit qu'il n'y avait là que ses affranchis, tant nul ne se souciait de ses ordres.

VII. Alors Hercule : « Écoute-moi, et trêve d'impertinences. Te voici dans un pays où les rats rongent le fer.^[20] Si tu ne parles vite et franchement, je coupe court à tes billevesées. » Et pour avoir un air plus terrible, prenant le ton tragique :

« Dis quel est ton pays : sois prompt, ou ma colère
D'un seul coup te rejette, et bien mort, sur la terre.
Jadis cette massue écrasa vingt tyrans.
Quoi ? Que bredouilles-tu ? Quels sons incohérents ?
Dénoue enfin les nœuds de ta langue indolente :
De quel sang put sortir cette tête branlante ?
Un jour, dans l'Hespérie, au triple Géryon
J'allai porter la guerre et, par occasion,
Ramenant vers Argos ses taureaux indomptables
Avec de gras troupeaux, l'honneur de ses étables.
Je vis, au pied d'un mont doré par l'Orient,
Deux fleuves réunis en un large torrent.
Là s'étonnent de fuir emportés par le Rhône
Les flots longtemps muets de la paisible Saône
Qui semblait ne savoir où diriger son cours
Ces beaux lieux auraient-ils vu commencer tes jours? »

Cela fut dit avec assez d'âme et de vigueur. Le dieu pourtant n'avait pas toute son assurance, craignant *d'un fou quelque taloche*. Mais Claude, en présence d'un robuste gaillard, n'eut plus envie de rire ; il comprit que si à Rome personne n'était son égal, là-haut il n'avait plus le même crédit, et que le coq^[21] n'est vraiment fort que sur son fumier. Il répondit ou, autant qu'on le put comprendre, il parut répondre : « O toi le plus vaillant des dieux, Hercule, je comptais que tu m'assisterais auprès des autres et que, si l'on me demandait un répondant, je pourrais me réclamer de toi, qui me connais parfaitement. Car si tu rappelles tes souvenirs, c'était moi qui devant ton temple rendais la justice, durant tout le jour, aux mois de Julius et d'Auguste. Tu sais combien j'y endurai de misères à écouter les avocats le jour et la nuit ; oui, si tu étais tombé au milieu d'eux, toi qui te crois à toute épreuve, tu eusses préféré nettoyer les étables

d'Augias : j'ai eu cent fois plus d'ordures à avaler.

VIII. « Mais comme je veux.... » (*Il manque ici plusieurs lignes dont la substance devait être ceci* : Hercule se laisse toucher ; il promet à Claude la déification, et entre avec lui brusquement dans l'assemblée céleste pour le recommander. Les dieux, choqués du procédé, lui en font des reproches, et l'un d'eux lui dit :) « Il n'est pas étonnant que tu aies forcé les portes de notre salle ; en est-il de sacrées pour toi ? Or dis-nous quelle espèce de dieu veux-tu qu'on fasse de cet intrus ? Un dieu d'Epicure, cela ne se peut : un être qui ne s'embarrasse de rien et qui n'embarrasse personnel. Un dieu stoïcien ? Comment lui donner forme ronde,^[22] comme dit Varron, sans tête, sans prépuce ? Il a bien quelque chose d'un dieu stoïcien, car je ne lui vois ni cœur ni tête. Si, mon cher Hercule, il avait demandé ce service à Saturne, en l'honneur duquel il fêtait toute l'année les Saturnales tant qu'il fut César, Saturne n'eût pas obtenu ce nouveau dieu de son fils. Claude n'a-t-il pas, autant du moins qu'il était en lui, condamné Jupiter comme incestueux ? Car enfin, il a fait périr L. Silanus son gendre, et, je vous demande, pourquoi ? Silanus avait une sœur, la plus gracieuse des jeunes filles, que tout le monde appelait Vénus, et il avait mieux aimé l'appeler Junon, « Mais, dit Claude, pourquoi, je vous prie, faire des sottises à sa sœur ? — À Athènes, lui répliqua-t-on, c'est à moitié permis ; à Alexandrie, tout à fait.^[23] Parce qu'à Rome les souris rongent les gâteaux pour les arrondir, celui-ci prétend tout redresser chez nous. Lui, dans sa chambre à coucher que faisait-il ? Je ne sais ; *mais il vient fureter jusqu'aux plages célestes* ; il veut qu'on le fasse dieu. Il n'a pas assez d'un temple en Bretagne, de l'encens des Barbares et du titre de dieu qu'ils lui donnent : dieu barbouillé, bon pour ces fous.^[24] »

IX. À la fin Jupiter s'avisa qu'en présence d'un étranger dans la curie on devait dire son avis et non discuter. « Pères conscrits, dit-il, je vous avais permis quelques questions, et vous avez tenu de vrais propos de foire. J'entends que l'on observe les formes parlementaires. Cet individu, quel qu'il soit, que pensera-t-il de nous ? »

On fit sortir Claude ; et le premier auquel on demanda son avis fut le père Janus : il avait été désigné, pour les calendes de juillet, consul des après-dînées.^[25] Personnage des plus subtils, *qui toujours, à la fois, voit devant et derrière.*^[26] En habitué du forum, il débita force belles phrases que le sténographe ne put suivre, et que par ce motif je ne rapporte pas, pour ne point dénaturer les termes de son discours. Il s'étendit sur la majesté des dieux : « Il ne fallait pas prodiguer cet honneur. Autrefois, dit-il, c'était une grande affaire que d'être fait dieu ; grâce à vous, ce n'est plus qu'une farce. En conséquence, pour qu'on ne m'accuse pas de poser une question de personne plutôt que de principe, je vote pour qu'à dater de ce jour on ne déifie plus aucun de ceux *qui mangent les fruits*

de la terre,^[27] ou, pour dire autrement, qui trouvent en elle *leur nourrice et leur vie*. Quiconque, au mépris de ce sénatus-consulte, sera fait dieu, en personne, statue ou peinture, je le dévoue aux Larves, et, la première fois que nous aurons spectacle, je veux qu'il soit flagellé avec les gladiateurs malappris. »

Après lui fut interrogé touchant son opinion Diespiter, le fils de Vica Pota, désigné aussi consul de la petite banque. Il vivait de petits profits et vendait de petits droits de cité. Hercule l'aborde gracieusement et lui touche le bout de l'oreille. Aussi opine-t-il en ces termes : « Attendu que le divin Claude est lié par le sang au divin Auguste, tout comme à la divine Augusta son aïeule (il a décrété qu'elle serait déesse) ; qu'il dépasse de bien loin en sagesse tous les mortels, et qu'il est d'intérêt public que quelqu'un puisse, avec Romulus, dévorer ces raves donc les sucs *vous brûlent le palais* ; je vote pour que dès aujourd'hui Claude soit fait dieu, sur le pied du plus méritant de ses prédécesseurs, et que la chose fasse appendice aux *Métamorphoses d'Ovide*. » Les avis se partageaient, et Claude paraissait avoir la majorité, grâce à Hercule qui, voyant que son fer pétait chaud, courait de l'un à l'autre et disait : « N'allez pas me désobliger ; c'est une affaire dont j'ai fait la mienne : plus tard, s'il vous faut ma voix, vous l'aurez en retour ; une main lave l'autre. »

X. Ce fut alors au divin Auguste à émettre son sentiment ; il s'énonça en fort beau langage : « Pères conscrits, vous m'êtes témoins que du jour où je suis devenu dieu, je n'ai pas dit le moindre mot. Je ne me mêle jamais que de mes affaires. Mais je ne puis dissimuler plus longtemps, ni contenir ma douleur, qu'aggrave encore la honte que je subis. N'aurai-je conquis la paix sur terre et sur mer ; n'aurai-je éteint le feu des guerres civiles ; second fondateur de Rome par mes lois, ne l'aurai-je embellie de mes constructions que pour^[28].... Comment dirai-je? Pères conscrits, je ne trouve pas de termes : toute parole est trop au-dessous de mon indignation. Invoquons au secours de mon impuissance la sentence qu'a portée bloquent Messala Corvinus : *Il a fauché les droits de l'Empire*. Ce misérable, pères conscrits, qui nous semblerait incapable de chasser une mouche, tuait les hommes aussi lestement qu'un chien s'assoit par terre.^[29] Mais que dire de tous ses forfaits juridiques? Je n'ai plus assez de larmes pour les malheurs publics, quand j'envisage, ceux de ma famille. Je passerai donc sur les premiers et ne rappellerai que les seconds (*Ici deux lignes inintelligibles*)... Cette brute que vous voyez, cachée tant d'années à l'abri de mon nom, m'a témoigné sa reconnaissance en faisant mourir d'abord deux Julies, mes petites-filles, l'une par le fer, l'autre par la faim, puis mon arrière-neveu L. Silanus. Prends garde, Jupiter, la cause est mauvaise ; en tous cas elle te touche de près. Si cet être doit siéger parmi nous, je lui dirai « Divin Claude, pourquoi tous ceux que tu as fait périr, hommes ou femmes, les as-tu condamnés sans jamais

instruire leur procès, sans les entendre? Est-ce une chose qui se fasse ? Au ciel du moins elle ne se fait pas. »

XI. « Voilà Jupiter : depuis tant d'années qu'il règne, il n'a cassé qu'une jambe, celle de Vulcain

Qu'il saisit par un pied et lança de l'Olympe.^[30]

« Il s'est aussi fâché contre sa femme, et l'a suspendue à la voûte du ciel ; mais l'a-t-il tuée? Toi, qu'as-tu fait de Messaline, dont j'étais le grand-oncle au même titre que je suis le tien? Tu l'as mise à mort. « Je ne sais pas, dis-tu.^[31] » Que le ciel te maudisse! N'y a-t-il pas plus de honte encore à ne l'avoir pas su qu'à l'avoir fait? Oui, il a sans interruption continué Caligula mort. Celui-ci tua son beau-père, Claude tue son gendre. Caligula défendit qu'on donnât au fils de Crassus le surnom de Magnus ; Claude lui rend son surnom et lui prend sa tête. Il immole, dans une seule famille, Crassus Magnus, Scribonia, Tristionia, Assario, tous dignes de leur noblesse, sauf Crassus, si complètement sot qu'on aurait pu en faire un roi.^[32]

« Songez donc, pères conscrits, quel est ce monstre qui sollicite pour qu'on l'admette au rang des dieux ! Voudrez-vous maintenant faire de lui un des vôtres? Voyez ce corps, pétri par la colère céleste. Au surplus, qu'il prononce seulement trois paroles de suite, et je veux qu'il m'emmène comme esclave. Lui un dieu ! À quel culte, à quelle foi pourra-t-il prétendre ? Vous-mêmes, si vous divinisez de tels êtres, qui croira en votre divinité ? Pour conclure, pères conscrits, si je me suis décemment comporté parmi vous, si je n'ai répondu malhonnêtement à personne, vengez mes injures. Or voici mon vote motivé. » Et prenant ses tablettes, il lut :

« Attendu que le divin Claude a fait périr son beau-père Appius Silanus ; ses deux gendres Pompeius Magnus et L. Silanus ; le beau-père de sa fille, Crassus le frugal, semblable à lui Claude comme un œuf à un œuf ;^[33] Scribonia, belle-mère de sa fille ; Messaline son épouse, et tant d'autres dont on n'a pu calculer le nombre, je vote pour qu'une peine sévère lui soit infligée : des procès à juger sans vacance aucune ; qu'il soit au plus tôt déporté, et qu'il ait à vider le ciel en un mois et l'Olympe en trois jours. »

Chacun se rangea à cet avis. À l'instant le fils du Cyllène, le saisissant par la nuque, le traîne vers ces lieux sombres

D'où nul, dit-on, n'est jamais revenu.^[34]

XII. Comme ils descendaient par la voie sacrée, Mercure demande ce que signifie tout ce concours de monde et si ce ne sont pas les funérailles de Claude. Car la chose était des plus magnifiques, on n'y avait rien épargné : cela sentait son dieu qu'on enterre. Joueurs de flûtes, sonneurs de cors, et sénateurs^[35] de toute espèce, une cohue, un concert-monstre,^[36] que Claude lui-même pouvait

entendre. Ce n'était que joie, qu'allégresse ; le peuple romain marchait du pas d'un peuple libre. Agathon et quelques avocats pleuraient, mais franchement, du fond de l'âme. Les jurisconsultes sortaient de leurs ténèbres,^[37] pâles, amaigris, ayant à peine le souffle, en train seulement de ressusciter. L'un d'eux, voyant les avocats conférer tête basse et déplorer tant d'honoraires perdus, s'en vint leur glisser son mot : « Je vous disais bien que les Saturnales ne dureraient pas toujours! » Claude, en voyant ses obsèques, comprit qu'il était mort : aussi chantait-on, à grand renfort de voix, cette complainte en vers anapestes :

Partez sanglots, coulez pleurs ;
Faisons tous même grimace :
Que de lugubres clameurs
Retentisse au loin la place.
Il est tombé ce héros,
En lumières, en courage
Bien plus grand que ses rivaux
De tout pays, de tout âge
Il eût pu vaincre en courant
Dans sa fuite si légère
Le Parthe récalcitrant,
D'une lance meurtrière
Larder le Perse défait,^[38]
Bander l'arc, et d'un seul trait
Jeter l'ennemi par terre,
Ou, dès qu'il se retournait,
Blessar le Mède au derrière.
Dieux ! quel bras, quel coup d'œil sûr!
Au delà de tout rivage,
Vieux Neptune, en vain ta rage
Protégeait leur dernier mur :
Le Brigante aux yeux d'azur,^[39]
Le Breton subit ses chaînes ;
Il dit, nouveau courtisan,
Devant les haches romaines
Se courba ton Océan,
Pleurez cet esprit d'élite.
Qui jugea mieux et plus vite
Cause importante ou petite,
Sans avoir entendu qu'un
Des plaidants, souvent aucun
Après toi toute l'année
Qui donc voudra désormais,
Tant que dure la journée,
Ne rien ouïr que procès?
Minos te cède la place :
Son peuple muet le chasse
Du tribunal des enfers ;
Et dans sa Crète natale,

Des cent villes qu'elle étale
Il va juger les pervers.
Qu'un long sanglot dans les airs
De vos seins meurtris s'exhale,
Avocats, race vénale,
Et nouveaux faiseurs de vers.
Aux dés, qu'aimait son génie,
Vous dont la chance bénie
Grossissait l'ample trésor,
Pleurez ses beaux écus d'or!

XIII. Claude se délectait à entendre ses louanges. Il eût bien voulu regarder plus longtemps. Mais le Talthybius^[40] céleste l'empoigne, et lui enveloppant la tête pour qu'il ne soit pas reconnu, l'entraîne par le champ de Mars, puis, entre le Tibre et la voie couverte,^[41] il plonge avec lui aux enfers.

Déjà l'y avait précédé, par un chemin plus court, l'affranchi Narcisse,^[42] pour recevoir son patron. Luisant de parfums, car il sortait du bain, il accourt au-devant de Claude et s'écrie : « Comment ! Un dieu chez les hommes! — Allons! dépêche, dit Mercure, et va nous annoncer. » L'autre aurait voulu flagorner plus longtemps son maître ; Mercure lui réitère l'ordre de se hâter, et un coup de caducée stimule sa lenteur. Plus prompt que la parole on eût vu s'envoler Narcisse. Là tous les abords sont en pente, la descente est facile ;^[43] aussi malgré sa goutte arriva-t-il en un moment à la porte de Pluton. Sur le seuil était couché Cerbère, ou, comme dit Horace, *le monstre aux cent têtes* s'agitant et secouant sa crinière hérissée. Narcisse, accoutumé à la blanche levrette qui faisait ses délices, se troubla bien un peu lorsqu'il vit ce chien noir à long poil, dont certes vous ne voudriez pas faire la rencontre dans les ténèbres. Il ne laissa pas de crier bien haut : « Voici le César Claude. » Aussitôt s'avancent, battant des mains, des ombres qui chantaient :

Nous le tenons, pour nous tous quelle joie!^[44]

C'étaient C. Silius,^[45] consul désigné ; Junius, chef des gardes prétoriennes ; Sextus Trallus ; M. Helvius, Trogus, Cotta, Vectius Valens, Fabius, chevaliers romains que Narcisse avait fait conduire à la mort. Au milieu de cette foule chantante était Mnester le pantomime, que par motif de convenance,^[46] Claude avait fait raccourcir. Messaline aussi reçut promptement la nouvelle de l'arrivée de Claude. Les premiers accourus de tous les affranchis furent Polybe, Myron, Harpocras, Amphaeus, Phéronacte : Claude les avait tous dépêchés pour avoir partout maison prête. Suivaient les deux préfets^[47] Justus Catonius et Rufus fils de Pompeius ; puis ses amis Saturnius Luscius et Pedit Pompeius et Lupus et Celer Asinius, consulaires ; enfin la fille de son frère, la fille de sa sœur, son gendre, son beau-père, sa belle-mère, toute sa parenté au complet. Ils marchent par bande serrée au-devant de Claude, qui les voyant s'écrie : « Tout est plein de

mes amis ! Comment êtes-vous ici, vous autres? »

Alors Pédopompeius : « Que dis-tu, monstre de cruauté? Comment nous sommes ici? Et quel autre nous y a envoyés que toi, bourreau de tous tes amis? Allons devant le juge : je te ferai voir qu'ici nous en avons. »

XIV. Il le conduit au tribunal d'Éaque. Celui-ci informait d'après la loi Cornélia contre les assassins. Pédopompeius requiert que le nom de Claude soit mis au rôle, et signe l'acte d'accusation, qui porte trente sénateurs tués, des chevaliers romains jusqu'à trois cent quinze et plus, et d'autres citoyens, tout autant *qu'il est de grains de sable et de grains de poussière*.^[48]

Epouvanté, Claude jette les yeux tout autour de lui, cherchant quelque défenseur pour plaider sa cause. Pas un avocat ne se trouve. Enfin s'avance P. Petronius,^[49] son ancien convive, sachant parler le baragouin de Claude ; il demande à le défendre ; refusé. L'accusateur Pédopompeius crie et déclame fort, Petronius se sent des velléités de répondre. Éaque, le plus juste des hommes, l'en empêche. Ouïe la partie adverse seulement, il condamne et dit :

Jugé comme il jugea ; c'est de toute équité.

Il se fit un grand silence. Tous étaient stupéfaits, étourdis par la nouveauté de la chose qui, disait-on, ne s'était jamais vue. Claude la trouvait inique plutôt que nouvelle. On disputa longtemps sur le genre de peine : que devra-t-on lui infliger? Il y en eut qui dirent : « Si l'on donnait vacance à quelque^[50] criminel qu'il remplacerait? Tantale mourra de soif si on ne lui vient en aide ; jamais Sisyphe n'est relevé de sa tâche ; il faut bien qu'un jour la roue du malheureux Ixion soit enrayée. »

On ne voulut donner congé à aucun des vétérans de l'enfer, de peur que Claude n'espérât pour l'avenir la même grâce. On décida qu'un supplice nouveau devait être inventé ; on imaginerait un travail stérile, l'illusion de quelque désir sans terme ni résultat. En conséquence, Éaque ordonne que Claude jouera aux dés avec un cornet percé ; et déjà celui-ci s'était mis à ramasser incessamment ses dés qui fuyaient, et cela sans rien avancer.

XV.

Car à peine il saisit d'une fiévreuse main
Le cornet d'où s'échappe ou la perte ou le gain
Que du vase sans fond, tonneau des Danaïdes,
Il sent les dés couler entre ses doigts avides.
Il recommence, et tout glisse encore, et sans fin
Il prend ses dés, les jette et les reprend en vain.
Ainsi du mont fatal Sisyphe atteint la cime,
Quand déjà son fardeau roule au fond de l'abîme!

Soudain parut Caligula qui revendiquait Claude comme son esclave ; il produit des témoins qui l'avaient vu charger Claude de coups de fouets, de férules, de soufflets. Il se le fait adjuger ; Éaque lui livre l'homme, et Caligula le passe à Ménandre, son affranchi, pour en faire un débrouilleur de procès.

[1] Mot forgé qui veut dire : *Apothéose d'une citrouille*, et non pas *Métamorphose* (de Claude) en *citrouille*, comme on l'interprétait jusqu'ici contrairement au récit de l'auteur.

[2] Parce que les fous et les rois se permettent tout. Érasme., *Adag.*, I, 304.

[3] Livius Géminus, sénateur, qui jura en plein sénat avoir vu monter au ciel Drusilla, sœur de Caligula, lequel l'en récompensa par un don de 250 mille deniers.

[4] *Enéide*, II, 737. Claude était boiteux.

[5] Voir, au début du *Roman comique* de Scarron, une spirituelle imitation de ce passage.

[6] En effet, Agrippine cacha longtemps la mort de Claude au peuple, jusqu'à ce qu'elle eût pris toutes ses mesures pour ôter l'empire à Britannicus et l'assurer à Néron.

[7] Allusion ironique aux lecteurs de vers de son temps dont il reproduit la manie descriptive. Voyez ce qu'il dit du poète Montanus, lettre CXXII.

Un âne, sous les yeux de ce rimeur proscrit,
Ne peut passer tranquille et sans être décrit.

(J. Chénier, sur *les Poètes descriptifs*.)

[8] Sa mère Antonia disait de lui que la nature ne l'avait qu'ébauché. *Suét.*, chap. III.

[9] *Géorg.*, IV, 90.

[10] Personnage inconnu.

[11] Autre sot personnage, mentionné dans la *lettre XV*.

[12] Selon quelques auteurs, les Parques étaient filles de Jupiter et de Thémis ; de l'Érèbe et de la nuit, selon la plupart.

[13] Agrippine, pour mieux cacher la mort de son époux, fit venir au palais des comédiens, comme pour le divertir. *Suét.*, *Claude*, 45.

[14] Il avait songé, dit encore Suétone, chap. XXXII, à rendre un édit pour accorder toute liberté *flatum crepitumque ventris emittendi*. Voir Trimalchion dans Pétrone, 47, et les *Réflexions plaisantes* de Montaigne. I, 20.

[15] Je lis avec deux manus. : *ut qui etiam non omnia monstra domuerit*. Lemaire : *non Junonia monstra timuerit*.

[16] *Odyssée*, I, 479.

[17] Il avait écrit en grec l'histoire des Tyrrhéniens en vingt livres, et celle des Carthaginois en sept livres, outre celles qu'il avait faites en latin. (Suétone, *Claude*, 44 et 43.) Voir aussi *Consol. à Polybe*,

XXVI.

[18] *Odyssée*, X, 38.

[19] Deux mss. : *minime vafro*. Lemaire : *minimo discrimine*.

[20] Par conséquent le fer de la hache.

[21] Jeu de mots sur le double sens de *gallus* : *coq* ou *gaulois*.

[22] Les stoïciens donnaient à leur dieu la forme ronde.

[23] Il s'agit de sœurs d'un autre lit et de sœurs du même lit. Voir *Esprit des lois*, V, 5.

[24] Je lis, d'après Fickert : *μὲν μὲν*.

[25] Allusion moqueuse à l'abus des consuls substitués. Les Césars prodiguaient ce titre pour multiplier leurs créatures.

[26] *Iliade*, III, 109.

[27] Manusc. Fickert : *mimum fecistis*. Lemaire : *minimum*.

[28] Je lis comme Fickert et Orelli : « *ut... quid dicam* ; Ailleurs : *et quid quid... Et quid dicam*, »

[29] *Quam canis adsidit*. Manusc. Lemaire : *excidit*.

[30] *Iliade*, I, 59.

[31] Narcisse avait pris sur lui d'ordonner le meurtre.

[32] Même idée qu'au chap. I.

[33] Ironie : Claude était fort gourmand.

[34] Catulle, *le Moineau de Lesbie*.

[35] Je lis *senatorum*. Beaucoup de sénateurs, de la plus basse extraction, avaient été nommés sous Claude, par le crédit des affranchis.

[36] Je lis *tantus conventus*, avec J. Lipse et Orelli. Ailleurs : *conventus*.

[37] Claude n'était pas un procureur comme Tibère ; il jugeait en équité, sans se plier à la lettre de la loi ; aussi les pauvres jurisconsultes étaient-ils délaissés. Un édit de Claude avait autorisé les avocats à recevoir de gros honoraires, contrairement à la loi Cincia.

[38] Fickert ; *sequi Persida telis*. Lemaire : *Perfida...* n'offre aucun sens.

[39] Fickert : *Scotobrigantas*. Lemaire : *Scuta Brigantas*. D'autres : *cute*.

[40] Nom du héraut ou messenger des Grecs devant Troie.

[41] Voie sacrée près de laquelle les cloaques se dégorgeaient dans le Tibre.

[42] Anachronisme volontaire. Narcisse survécut à Claude.

[43] *Facilis descensus Averni*. Virg. *Enéide* VI.

[44] Formule d'allégresse que chantaient les prêtres d'Egypte quand ils avaient trouvé le nouveau bœuf Apis.

[45] Il avait épousé publiquement Messaline en l'absence de son mari Claude.

[46] « Les affranchis de Claude lui persuadèrent qu'après avoir immolé de si grandes victimes, on ne devait pas épargner un histrion. » Tacit. *Ann.*, XI, 36. On peut entendre aussi : *pour lui donner plus de grâce*.

[47] Ce personnage, et tous ceux qui sont cités après lui, avaient péri comme complices du mariage de Silius.

[48] *Iliade*, IX, 309.

[49] Voy. Tacite, *Ann.*, VI, 45. Il bégayait comme Claude.

[50] Au texte : *si uni dii laturam fecissent...* ce qui n'offre pas de sens. Je proposerais ; *si uni*

dilationem.... ou *dilaturam* (qu'on ne trouve nulle part), s'il était latin.

QUESTIONS NATURELLE

TABLE

LIVRE I.

LIVRE II

LIVRE III

LIVRE IV.

LIVRE V

LIVRE VI.

LIVRE VII.

LIVRE I.

Étude de Dieu et de la nature, la plus grande de toutes. Météores ignés. Arc-en-ciel. Miroirs. Verges. Parhélies.

PRÉFACE.

Autant il y a de distance, vertueux Lucilius, entre la philosophie et les autres sciences, autant j'en trouve, dans la philosophie même, entre la partie qui s'occupe de l'homme et celle qui a les dieux pour objet. Celle-ci plus relevée, plus aventureuse, s'est permis davantage : les yeux du corps n'ont pu lui suffire ; elle a pressenti quelque chose de plus grand et de plus beau, placé par la nature au delà de nos regards. En un mot, il y a de l'une à l'autre philosophie tout l'intervalle de Dieu à l'homme. La première enseigne ce qu'il faut faire ici-bas ; la seconde, ce qui se fait dans le ciel. L'une dissipe nos erreurs, et nous présente le flambeau qui éclaire les voies trompeuses de la vie ; l'autre plane fort au-dessus du brouillard épais où s'agitent les hommes et les arrache aux ténèbres pour les conduire à la source de la lumière. Oui, je rends surtout grâce à la nature, lorsque, non content de ce qu'elle montre à tous, je pénètre dans ses plus secrets mystères ; lorsque je m'enquiers de quels éléments l'univers se compose ; quel en est l'architecte ou le conservateur ; ce que c'est que Dieu ; s'il est absorbé dans sa propre contemplation, ou s'il abaisse parfois sur nous ses regards ; si tous les jours il crée ou s'il n'a créé qu'une fois ; s'il fait partie du monde, ou s'il est le monde même ; si aujourd'hui encore il peut rendre de nouveaux décrets et modifier les lois du destin, ou si ce ne serait pas descendre de sa majesté et s'avouer faillible que d'avoir à retoucher son œuvre. Il doit en effet aimer toujours les mêmes choses, celui qui ne saurait aimer que les choses parfaites ; non qu'il soit pour cela moins libre ni moins puissant ; car il est lui-même sa nécessité.^[1] Si l'accès de ces mystères m'était interdit, aurait-ce été la peine de naître ? Pourquoi alors me féliciterais-je de compter parmi les vivants ? Pour n'être qu'un filtre à passer des aliments et des boissons,^[2] pour étayer ce corps maladif et inconsistent qui périt, si je cesse de le remplir ; faut-il vivre en garde-malade, et craindre la mort, pour laquelle nous naissons tous ? Otez-moi l'incalculable jouissance de ces études, l'existence vaut-elle tant de sueurs, tant d'agitations ? Oh ! que l'homme est petit, s'il ne s'élève pas au-dessus des choses humaines !^[3] Tout le temps qu'il lutte contre ses passions, que fait-il de si admirable ? sa victoire même, s'il l'obtient, a-t-elle rien de surnaturel ? A-t-il le droit de s'admirer lui-même, parce qu'il ne ressemble pas aux plus dépravés ? Je ne vois pas qu'on doive s'applaudir d'être le plus valide d'une infirmerie. Il y a loin d'une certaine force à la santé parfaite. Tu t'es soustrait aux faiblesses de l'âme ; ton front ne sait point mentir ; la volonté d'autrui ne te fait ni composer

ton langage, ni déguiser tes sentiments ; tu fuis l'avarice, qui ravit tout aux autres pour tout se refuser ; la débauche, qui prodigue honteusement l'argent qu'elle regagnera par des voies plus honteuses ; l'ambition, qui ne mène aux dignités que par d'indignes bassesses. Et jusqu'ici tu n'as rien fait : sauvé de tant d'écueils, tu n'as pas échappé à toi-même. Elle est magnifique cette vertu où nous aspirons, non que ce soit proprement un bien d'être exempt du vice, mais parce que cela agrandit l'âme, la prépare à la connaissance des choses célestes, et la rend digne d'être associée à Dieu même.

La plénitude et le comble du bonheur pour l'homme, c'est de fouler aux pieds tout mauvais désir, de s'élancer dans les cieux, et de pénétrer les replis les plus cachés de la nature. Avec quelle satisfaction, du milieu de ces astres où vole sa pensée, il se rit des mosaïques de nos riches, et de notre terre avec tout son or, non pas seulement de celui qu'elle a rejeté de son sein et livré aux empreintes monétaires, mais de celui qu'elle garde en ses flancs pour la cupidité des âges futurs! Pour dédaigner ces portiques, ces plafonds éclatants d'ivoire, ces forêts pendantes sur nos toits,^[4] ces fleuves contraints de traverser des palais,^[5] il faut avoir embrassé le cercle de l'univers, et laissé tomber d'en haut un regard sur ce globe étroit, en grande partie submergé, tandis que ce qui surnage est au loin sauvage, brûlant ou glacé. Voilà donc, se dit le sage, le point que tant de nations se partagent le fer et la flamme à la main! Voilà les mortels avec leurs risibles frontières! Le Dace ne franchira pas l'Ister ; le Strymon fermera la Thrace, et l'Euphrate arrêtera les Parthes ; le Danube séparera la Sarmatie de l'empire romain ;^[6] le Rhin sera la limite de la Germanie ; entre les Gaules et les Espagnes, les Pyrénées élèveront leurs cimes ; d'immenses déserts de sables s'étendront de l'Egypte à l'Ethiopie! Si l'on donnait aux fourmis l'intelligence de l'homme, ne partageraient-elles pas aussi un carré de jardin en plusieurs provinces? Quand tu te seras élevé aux objets vraiment grands dont je parle, chaque fois que tu verras des armées marcher enseignes levées, et comme si tout cela était chose sérieuse, des cavaliers tantôt voler à la découverte, tantôt se développer sur les ailes, tu seras tenté de dire :

La noire légion sous les herbes chemine.^[7]

Ce sont des évolutions de fourmis : grands mouvements sur peu d'espace. Quelle autre chose les distingue de nous, que l'exiguïté de leur corps?^[8] C'est sur un point que vous naviguez, que vous guerroyez, que vous vous taillez des empires, à peine visibles, n'eussent-ils de barrière que les deux Océans. Il est là-haut des régions sans bornes, que notre âme est admise à posséder, pourvu qu'elle n'emporte avec elle que le moins possible de ce qui est matière, et que, purifiée de toute souillure, libre d'entraves, elle soit assez légère et assez sobre en ses désirs pour voler jusque-là. Dès qu'elle y touche, elle s'y nourrit et s'y

développe : elle est comme délivrée de ses fers et rendue à son origine. Elle se reconnaît fille du ciel^[9] au charme qu'elle trouve dans les choses célestes ; elle y entre, non comme étrangère, mais comme chez elle. Elle voit avec sécurité le coucher, le lever des astres, leurs voies si diverses et si concordantes. Elle observe le point d'où chaque planète commence à nous luire, son plus haut degré d'élévation, le cercle qu'elle parcourt, la ligne jusqu'où elle s'abaisse. Avidé spectatrice, il n'est rien qu'elle ne sonde et n'interroge. Eh! qui l'en empêcherait? Ne sait-elle pas que tout cela est son domaine? Qu'alors elle juge mesquin le séjour étroit qu'elle a fui! Qu'est-ce en effet que l'espace qui s'étend des rivages les plus reculés de l'Espagne jusqu'aux Indes? Une traversée de quelques jours, si un bon vent enfle la voile.^[10] Et les plaines du ciel ouvrent une carrière de trente années à la plus rapide de toutes les planètes, qui, sans jamais s'arrêter, va constamment de la même vitesse! Là enfin l'homme apprend ce qu'il a si longtemps cherché ; là il apprend à connaître Dieu? Qu'est-ce que Dieu? L'âme de l'univers. Qu'est-ce que Dieu? Tout ce que tu vois et tout ce que tu ne vois pas. On rend enfin à l'être suprême sa grandeur, qui passe toute imagination, si l'on reconnaît que seul il est tout, qu'au dedans comme au dehors, son œuvre est pleine de lui. Quelle est donc la différence entre la nature de Dieu et la nôtre? C'est que dans l'homme la plus noble partie est l'âme, et qu'il n'y a rien en Dieu qui ne soit âme. Il est tout raison ; tel est, au contraire, l'aveuglement des mortels, qu'à leurs yeux cet univers si beau, si régulier, si constant dans ses lois, n'est que l'œuvre et le jouet du hasard d'où vinrent l'orageuse région des tonnerres, des nuées, des tempêtes, et les autres phénomènes qui tourmentent le globe et son atmosphère. Et ce délire ne s'arrête pas au vulgaire ; il a gagné jusqu'à des hommes qui se donnent pour sages. Il en est qui, tout en reconnaissant en eux une âme, et une âme prévoyante, laquelle embrasse les moindres détails, ce qui les touche eux et les autres, refusent au grand tout, dont ils font partie, toute espèce d'intelligence, et le supposent emporté par je ne sais quelle force aveugle, ou par une nature ignorante de ce qu'elle fait.^[11] Combien, dis-moi, n'importe-t-il pas d'être éclairé sur toutes ces choses, et d'en bien déterminer les limites? Jusqu'où va la puissance de Dieu ; forme-t-il la matière dont il a besoin, ou ne fait-il que la mettre en œuvre ; l'idée préexiste-t-elle à la matière, ou la matière à l'idée ; Dieu accomplit-il tout ce qu'il veut, ou trop souvent le sujet ne manque-t-il pas à l'exécution ; et des mains du suprême artisan ne sort-il pas maintes fois des ouvrages défectueux, non point faute d'art, mais parce que les éléments qu'il emploie sont rebelles à l'art? Admirer, étudier, creuser ces grands problèmes, n'est-ce point franchir la sphère de sa mortalité et s'inscrire citoyen d'un monde meilleur? « À quoi, diras-tu, te serviront ces études? » Dussé-je n'y gagner rien de plus, au moins saurai-je

que tout est borné, quand j'aurai pris Dieu pour mesure. Mais ces réflexions viendront plus tard.

I. J'aborde maintenant mon sujet. Écoute ce que la philosophie veut qu'on pense de ces feux que l'air fait mouvoir transversalement. Ce qui prouve avec quelle force ils sont lancés, c'est l'obliquité de leur course, et leur extrême vitesse ; on voit qu'il y a là, non un mouvement propre, mais une impulsion étrangère. Ils sont aussi nombreux que variés dans leurs formes. Il y en a une espèce qu'Aristote appelle *Chèvre*. Si tu m'en demandes la raison, explique-moi d'abord pourquoi on les nomme aussi *Boucs*. Si, au contraire, ce qui est plus expéditif, nous convenons entre nous de nous épargner ces questions sur le dire des auteurs, nous gagnerons plus à rechercher la cause du phénomène qu'à nous étonner de ce qu'Aristote appelle *Chèvre* un globe de feu. Telle fut la forme de celui qui, pendant la guerre de Paul Emile contre Persée, apparut grand comme le disque de la lune. Nous-mêmes avons vu plus d'une fois des flammes qui offraient l'aspect d'un ballon énorme, mais qui se dissipaient dans leur course. Vers le temps où Auguste quitta la vie, pareil prodige se renouvela ; nous le revîmes lors de la catastrophe de Séjan, et le trépas de Germanicus fut annoncé par un semblable présage. « Quoi! me diras-tu, serais-tu enfoncé dans l'erreur au point de croire que les dieux envoient des signes avant-coureurs de la mort, et qu'il soit rien d'assez grand sur la terre pour que la chute en retentisse jusqu'au ciel? » Je traiterai ce point dans un autre temps. Nous verrons si les événements se déroulent tous dans un ordre fatal ; s'ils sont tellement liés les uns aux autres, que ce qui précède devienne la cause ou le présage de ce qui suit. Nous verrons si les dieux prennent souci des choses humaines, si la série même des causes révèle par des signes certains quels seront les effets. En attendant, j'estime que les feux dont nous parlons naissent d'une violente compression de l'air qui s'est rejeté d'un côté, mais sans faire retraite, et en réagissant sur lui-même. Cette réaction fait jaillir des poutres, des globes, des torches, des incendies. Si la collision est plus faible, si l'air n'est, pour ainsi dire, qu'effleuré, l'éruption lumineuse est moindre,

Et l'étoile, en filant, traîne sa chevelure.^[12]

Alors de minces étincelles tracent dans le ciel un sillon peu perceptible et prolongé. Aussi n'y a-t-il point de nuit qui n'offre ce spectacle : car il n'est pas besoin pour cela d'une grande commotion de l'air. Pour tout dire, en un mot, ces feux ont la même cause que les foudres, mais moins énergique : ainsi, un léger choc des nuages produit l'éclair ; un choc plus violent, la foudre. Voici l'explication d'Aristote : « Le globe terrestre exhale quantité de vapeurs de tout genre, les unes sèches, les autres humides, quelques-unes glacées, d'autres

inflammables. » Il n'est pas étonnant que les émanations de la terre soient de nature si multiple et si variée, puisque les corps célestes mêmes ne se montrent pas tous sous la même couleur. La canicule est d'un rouge plus vif que Mars, et Jupiter n'a d'autre éclat que la netteté d'une lumière pure. Il faut donc que de cette infinité de molécules que la terre rejette et envoie vers la région supérieure, les nuages attirent des parties ignifères, susceptibles de s'allumer par leur choc mutuel, et même par la simple action des rayons solaires ; comme chez nous la paille enduite de soufre s'allume même à distance du feu. Il est donc vraisemblable qu'une matière analogue, concentrée dans les nuages, s'enflamme aisément et produit des feux plus ou moins considérables, suivant qu'ils ont plus ou moins d'énergie. Car il est fort absurde de croire que ce sont des étoiles qui tombent, ou qui traversent le ciel, ou des parcelles qui s'enlèvent et se séparent des étoiles ; si cela était, depuis longtemps il n'y aurait plus d'étoiles : car il n'y a pas de nuit où l'on ne voie plusieurs de ces feux courir, entraînés en sens divers. Or, chaque étoile se retrouve à sa place et leur grandeur ne varie point. Il suit de là que ces feux naissent au-dessous d'elles, et ne s'évanouissent sitôt dans leur chute que parce qu'ils n'ont ni foyer, ni siège assuré. « Mais pourquoi ne traversent-ils pas aussi l'atmosphère pendant le jour ? » Et si tu disais que de jour il n'y a pas d'étoiles parce qu'on ne les voit pas ? Elles disparaissent, effacées par l'éclat du soleil : de même alors des feux parcourent le ciel, mais la clarté du jour absorbe leur lumière. Si pourtant il en est parfois dont l'explosion soit assez distincte pour ressortir au milieu même de l'éclat du jour, ceux-là sont visibles. Il est certain que l'âge présent en a vu plusieurs de cette sorte, les uns se dirigeant d'orient en occident, les autres dans le sens contraire. Les gens de mer voient un signe de gros temps dans le grand nombre des étoiles filantes : si elles annoncent des vents, elles se forment dans la région des vents, c'est-à-dire dans l'espace intermédiaire de la terre à la lune. Dans les grandes tempêtes, on voit comme de vraies étoiles posées sur les voiles des vaisseaux. Le matelot en péril se croit alors sous la protection de Castor et de Pollux. Mais ce qui doit le rassurer, c'est qu'elles se montrent quand l'ouragan faiblit et que le vent tombe ; Autrement ces feux voltigeraient, et ne se reposeraient pas.^[13] Gylippe, voguant vers Syracuse, en vit un s'arrêter sur le fer même de sa lance. Dans les camps romains, des faisceaux d'armes parurent s'enflammer de ces étincelles qui venaient les effleurer, et qui souvent frappent comme la foudre les animaux et les arbustes. Lancées avec moins de force, elles ne font que glisser et tomber mollement, sans frapper ni blesser. Elles jaillissent tantôt d'entre les nuages, tantôt d'un air pur, s'il déborde en principes inflammables. Et même ne tonne-t-il pas quelquefois dans le ciel le plus serein, comme il arrive en un temps couvert, par une collision atmosphérique ? L'air, si transparent, si sec qu'il puisse être, est pourtant

compressible ; il peut former des corps analogues aux nuages, et qui, choqués, fassent explosion. De là les poutres, les boucliers ardents, les cieux qui semblent tout en feu, lorsque des causes semblables, mais plus actives, agissent sur les mêmes éléments.

II. Voyons maintenant comment se forment les cercles lumineux qui entourent quelquefois les astres. On rapporte que le jour où Auguste revint d'Apollonie à Rome, on vit autour du soleil un cercle empreint des couleurs variées de l'arc-en-ciel. C'est ce que les Grecs nomment *Halo* et que nous pouvons très justement appeler Couronne. Voici comme on en explique la formation : qu'on jette une pierre dans un étang, on voit l'eau s'écarter en cercles multipliés, dont le premier, fort rétréci, est successivement enveloppé par d'autres de plus en plus larges, tant qu'enfin l'impulsion se perde et meure dans la plaine immobile des eaux. Il faut supposer dans l'air des effets analogues. Quand ce fluide condensé est susceptible de percussion, les rayons du soleil, de la lune, d'un astre quelconque, le forcent, par leur action, à s'écarter circulairement. L'air, en effet, comme l'eau, comme tout ce qui reçoit une forme d'un, choc quelconque, prend celle du corps qui la frappe. Or, tout corps lumineux est sphérique ; donc l'air qui en sera frappé prendra la forme ronde. De là le nom d'Aires donné par les Grecs à ces météores, parce que les lieux destinés à battre le grain sont ronds généralement. Du reste, il n'y a pas la moindre raison de croire que ces cercles, quelque nom qu'on leur donne, se forment dans le voisinage des astres. Ils en sont fort éloignés, bien qu'ils paraissent les ceindre et leur faire une couronne. C'est près de la terre que se dessinent ces apparitions ; et l'œil de l'homme, toujours faible et trompé, les place autour des astres mêmes. Rien de pareil ne peut se former dans le voisinage du soleil et des étoiles, où règne l'éther le plus subtil. Car les formes ne peuvent absolument s'imprimer que sur une matière dense et compacte ; sur des corps subtils elles n'ont pas de prise ou ne tiennent pas. Dans nos bains mêmes, on observe un effet semblable autour des lampes, au milieu de cet air dense et obscur, surtout par le vent du midi, qui rend l'atmosphère lourde et épaisse. Ces cercles parfois se dissolvent et s'effacent insensiblement, parfois se rompent sur un point, et les marins attendent le vent du côté du ciel où la rupture s'est faite : l'aquilon, si c'est au nord ; si c'est au couchant, le zéphyre. C'est une preuve que ces couronnes prennent naissance dans la même région que les vents. Au-delà, les vents ne se forment plus, ni par conséquent les couronnes. À ces preuves ajoute que jamais ces météores ne s'engendrent que dans un air immobile et stagnant : le contraire ne se voit pas. En effet, un air tranquille peut recevoir une impulsion, prendre une figure quelconque ; un air agité se dérobe à l'action même de la lumière, car il n'a ni forme ni consistance ; les molécules

frappées les premières sont aussitôt disséminées. Ces cercles donc qui couronnent les astres n'auront jamais lieu qu'au sein d'une atmosphère dense et sans mouvement, et par là propre à retenir le faisceau conique de lumière qui vient la frapper. Et en effet, reviens à l'exemple que je citais tout à l'heure. Une pierre jetée dans un bassin, dans un lac, dans toute eau dormante, y produit des cercles sans nombre ; ce qu'elle ne fait pas dans une eau courante. Pourquoi ? Parce que toute figure est brisée par la fuite de l'eau. Il en est de même pour l'air : tranquille, il peut recevoir une forme ; impétueux et agité, il se dérobe et brouille toutes les empreintes qui veulent s'y appliquer. Quand les couronnes se dissolvent également sur tous les points, et s'évaporent sans déplacement, c'est une marque que l'air est tranquille ; et ce calme universel annonce de l'eau. Se rompent-elles d'un côté seulement, le vent soufflera du côté de la rupture ; se déchirent-elles en plusieurs endroits, il y aura tempête. Tous ces accidents s'expliquent par ce que j'ai exposé plus haut. Car, que l'ensemble du phénomène se décompose à la fois, cela démontre l'équilibre, et, partant, le calme de l'air. Si la fracture est unique, c'est que l'air pèse de ce côté, et que de là doit venir le vent. Mais si le cercle est déchiré et morcelé de toutes parts, évidemment il subit le choc de plusieurs courants qui tourmentent l'air et l'assaillent tous à la fois. Cette agitation de l'atmosphère, cette lutte et ces efforts en tous sens signalent la tempête et la lutte imminente des vents. Les couronnes ne paraissent guère que la nuit autour de la lune et des autres astres ; de jour elles sont si rares, que quelques philosophes grecs prétendent qu'on n'en voit jamais ; ce que toutefois l'histoire dément. La cause de cette rareté, c'est que le soleil, ayant trop de force ; agite, chauffe et volatilise trop l'air : l'action de la lune, moins vive, est plus aisément soutenue par l'air ambiant ; il en est de même des autres astres, également incapables de le diviser. Dès lors leur figure s'imprime et peut s'arrêter sur cette vapeur plus consistante et moins fugace. En un mot, l'air ne doit être ni tellement compacte qu'il éloigne et repousse l'immersion de la lumière, ni tellement subtil et délié, qu'il n'en retienne aucun rayon. Telle est la température des nuits, alors que les astres, dont la lumière douce ne vient pas heurter l'air d'une façon brusque et violente, se peignent dans ce fluide, plus condensé qu'il ne l'est d'ordinaire pendant le jour.

III. L'arc-en-ciel, au contraire, n'a pas lieu de nuit, si ce n'est très rarement, parce que la lune n'a pas assez de force pour pénétrer les nuages et y répandre ces teintes qu'ils reçoivent quand le soleil les frappe. Cette forme d'arc et cette diversité de teintes viennent de ce qu'il y a dans les nuages des parties plus saillantes et d'autres plus enfoncées ; des parties trop denses pour laisser passer les rayons, et d'autres trop ténues pour leur fermer accès. De ce mélange inégal et alternatif d'ombre et de lumière résulte l'admirable variété de l'arc-en-ciel. On

l'explique encore autrement. Quand un tuyau vient à se percer, on voit l'eau qui jaillit par une étroite ouverture offrir à l'œil les couleurs de l'iris, si elle est frappée obliquement par le soleil. Pareille chose peut se remarquer dans le travail du foulon, lorsque sa bouche, remplie d'eau, fait pleuvoir sur l'étoffe tendue au châssis une rosée fine et comme un nuage d'air humide, où brillent toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Nul doute que la cause de ce phénomène ne réside dans l'eau ; car il ne se forme jamais que dans un ciel chargé de pluies. Mais examinons comment il se forme. Suivant quelques philosophes, il y a dans les nuages des gouttes d'eau perméables aux rayons du soleil, et d'autres, plus denses, qu'ils ne peuvent traverser : les premières renvoient la lumière, les autres restent dans l'ombre ; et de leur interposition se forme un arc, dont une partie brille et reçoit la lumière, tandis que l'autre la repousse et couvre de son obscurité les points adjacents. D'autres nient qu'il en soit ainsi. L'ombre de la lumière, disent-ils, pourrait ici passer pour cause unique, si l'arc n'avait que deux couleurs, s'il n'était composé que de lumière et d'ombre.

Mais ses mille couleurs, abusant l'œil séduit,
Mêlent le ton qui cesse à la teinte qui suit :
La nuance n'est plus et semble encor la même ;

Le contraste n'a lieu qu'à chaque point extrême. [\[14\]](#)

On y voit un rouge de flamme, du jaune, du bien, et d'autres teintes si finement nuancées, comme sur la palette du peintre, que, suivant le dire du poète, pour discerner entre elles les couleurs, il faut comparer les premières aux dernières. Car la transition échappe, et l'art de la nature est tellement merveilleux, que des couleurs qui commencent par se confondre, finissent par contraster. Que font donc ici vos deux seuls éléments d'ombre et de lumière pour expliquer des effets sans nombre ? D'autres donnent de ces mêmes effets la raison suivante : dans la région où il pleut, toutes les gouttes sont autant de miroirs, toutes peuvent réfléchir l'image du soleil. Ces images, multipliées à l'infini, se confondent dans leur chute précipitée, et l'arc-en-ciel naît de la multitude confuse de ces images du soleil. Voici sur quoi on base cette conclusion. Exposez au soleil des milliers de bassins, tous renverront l'image de cet astre ; placez une goutte d'eau sur chaque feuille d'un arbre, il y paraîtra autant de soleils qu'il y aura de gouttes, tandis que dans le plus vaste étang on n'en verra qu'un seul. Pourquoi ? Parce que toute surface luisante, circonscrite, si étendues que soient ses limites, n'est qu'un seul miroir. Supposez cet étang immense coupé par des murs en plusieurs bassins, il s'y formera autant d'images du soleil qu'il y aura de bassins. Laissez l'étang dans son entier, il répétera toujours une image unique. Il n'importe que ce soit un ponce d'eau ou un lac ; dès qu'il est circonscrit, c'est un miroir. Ainsi, ces gouttes innombrables, qui se

précipitent en pluie, sont autant de miroirs, autant d'images du soleil. L'œil placé en face n'y voit qu'un confus assemblage, et l'intervalle de l'une à l'autre s'efface par le lointain. De là, au lieu de gouttes distinctes, on n'aperçoit qu'un brouillard formé de toutes les gouttes. Aristote porte le même jugement. Toute surface lisse, dit-il, renvoie les rayons qui la frappent. Or, quoi de plus lisse que l'eau et l'air? L'air condensé renvoie donc vers nos yeux les rayons qui en sont partis. Nos yeux sont-ils faibles et souffrants, la moindre répercussion de l'air les trouble. Il est des malades dont l'affection consiste à se figurer que partout c'est en face d'eux-mêmes qu'ils arrivent, et qui voient partout leur image. Pourquoi? Parce que leur rayon visuel, trop faible pour pénétrer l'air le plus voisin, se replie sur lui-même. Ainsi, ce que l'air dense fait sur les autres, un air quelconque le fait sur eux, puisque le moins opaque l'est assez pour repousser leur vue débile. Mais une vue ordinaire est repoussée par l'air, s'il est assez dense, assez impénétrable pour arrêter et refouler le rayon visuel sur son point de départ. Les gouttes de pluie sont donc autant de miroirs, mais tellement petits qu'ils réfléchissent seulement la couleur et non la figure du soleil. Or, ces gouttes innombrables et qui tombent sans, interstice, réfléchissant toutes la même couleur, doivent produire non pas une multitude d'images distinctes, mais une seule image longue et continue. « Comment, diras-tu, supposer des millions d'images où je n'en vois aucune? Et pourquoi, quand le soleil n'a qu'une couleur, ses images sont-elles de teintes si diverses? » Pour répondre à ton objection, ainsi qu'à d'autres qu'il n'est pas moins nécessaire de réfuter, je dois dire que la vue est le juge le plus faux, non seulement des objets dont la diversité de couleurs s'oppose à la netteté de ses perceptions, mais de ceux même qui sont le plus à sa portée. Dans une eau transparente la rame la plus droite semble brisée. Les fruits vus sous le verre paraissent bien plus gros. L'intervalle des colonnes entre elles est comme nul à l'extrémité d'un long portique ; et, pour revenir à mon texte, le soleil même, que le calcul nous prouve être plus grand que toute la terre, est tellement rapetissé par nos yeux, que des philosophes ne lui ont pas donné plus d'un pied de diamètre. L'astre que nous savons le plus rapide de tous, aucun de nous ne le voit se mouvoir ; et l'on ne croirait pas qu'il avance, s'il n'était clair qu'il a avancé. Ce monde qui tourne, incliné sur lui-même, avec tant de vitesse, qui roule en un moment de l'orient à l'occident, nul de nous ne le sent marcher. Qu'on ne s'étonne donc pas si notre œil n'aperçoit point les intervalles des gouttes de pluie, et ne peut distinguer à une telle distance cette infinité d'images si ténues. Il est hors de doute que l'arc-en-ciel est l'image du soleil, reçue dans une nuée concave et gonflée de pluie. La preuve en est qu'il se montre toujours à l'opposé du soleil, au haut du ciel ou à l'horizon, suivant que l'astre s'abaisse ou s'élève, et en sens contraire. Le soleil descend-il? le nuage

est plus haut ; monte-t-il? il est plus bas. Souvent il se trouve latéral au soleil ; mais, ne recevant pas directement son empreinte, il ne forme point d'arc. Quant à la variété des teintes, elle vient uniquement de ce que les unes sont empruntées au soleil, les autres au nuage même. Ce nuage offre des bandes bleues, vertes, purpurines, jaunes et couleur de feu, variété produite par deux seules teintes, l'une claire, l'autre foncée. Ainsi du même coquillage ne sort pas toujours la même nuance de pourpre. Les différences proviennent d'une macération plus ou moins longue, des ingrédients plus épais ou plus liquides dont on a saturé l'étoffe, du nombre d'immersions et de coctions qu'elle a subies, si enfin on ne l'a teinté qu'une fois. Il n'est donc pas étrange que le soleil et un nuage, c'est-à-dire un corps et un miroir, se trouvant en présence, il se reflète une si grande variété de couleurs qui peuvent se diversifier en mille nuances plus vives ou plus douces. Car, autre est la couleur que produit un rayon igné, autre celle d'un rayon pâle et effacé. Partout ailleurs nous tâtonnons dans nos recherches, quand nous n'avons rien que la main puisse saisir, et nos conjectures doivent être plus aventurées : ici on voit clairement deux causes, le soleil et le nuage ; l'iris n'ayant jamais lieu par un ciel tout à fait pur ou assez couvert pour cacher le soleil, il est donc l'effet de ces deux causes, puisque l'une manquant, il n'existe pas.

IV. Il suit de là, chose non moins évidente, qu'ici l'image est renvoyée comme par un miroir, car elle ne l'est jamais que par opposition, c'est-à-dire, lorsque en face de l'objet visible se trouve l'objet répercutant. Des motifs non de persuasion, mais de conviction forcée, en sont donnés par les géomètres ; et il ne reste douteux pour personne que si l'iris reproduit mal l'image du soleil, c'est la faute du miroir et de sa configuration. À notre tour, essayons d'autres raisonnements qu'on puisse saisir sans difficulté. Je compte, entre autres preuves du développement défectueux de l'iris, la soudaineté de ce développement : un moment déploie dans l'espace ce vaste corps, ce tissu de nuances magnifiques ; un moment le détruit. Or, rien n'est aussi vite renvoyé qu'une image l'est par un miroir ; en effet, le miroir ne fait pas l'objet, il le montre. Artémidore de Paros détermine en outre quelle forme doit avoir le nuage pour reproduire ainsi l'image du soleil. « Si vous faites, dit-il, un miroir concave d'une boule de verre coupée en deux, en vous tenant hors du foyer, vous y verrez tous ceux qui seront à vos côtés, plus près de vous que le miroir. Même chose arrive quand nous voyons par le flanc un nuage rond et concave : l'image du soleil s'en détache, se rapproche et se tourne vers nous. La couleur de feu vient donc du soleil, et celle d'azur du nuage ; le mélange de l'une et de l'autre produit toutes les autres. »

V. À ces raisonnements on répond : il y a sur les miroirs deux opinions ; on n'y voit, d'après les uns, que des simulacres, c'est-à-dire les figures de nos

corps, émanées et distinctes de ces mêmes corps ; selon d'autres, l'image n'est pas dans le miroir, ce sont les corps mêmes qu'on voit par la réflexion du rayon visuel qui revient sur lui-même. Or, ici l'essentiel n'est pas de savoir comment nous voyons ce que nous voyons, mais comment l'image renvoyée devrait être semblable à l'objet, comme elle l'est dans un miroir. Qu'y a-t-il de si peu ressemblant que le soleil et un arc où ni la couleur, ni la figure, ni la grandeur du soleil ne sont représentées? L'arc est plus long, plus large, la partie rayonnante est d'un rouge plus foncé que le soleil, et le reste présente des couleurs tout autres que celle de l'astre. Et pour prétendre que l'air est un miroir, il faut le donner comme surface aussi lisse, aussi plane, aussi brillante. Mais aucun nuage ne ressemble à un miroir ; nous traversons souvent les nues, et n'y voyons pas notre image. Quand on gravit le sommet des montagnes, on a sous les yeux des nuages, et cependant on ne peut s'y voir. Que chaque goutte d'eau soit un miroir, je l'accorde ; mais je nie que le nuage soit composé de gouttes. Il renferme bien de quoi les produire, mais elles, n'y sont pas toutes produites ; ce n'est point la pluie qui compose le nuage, c'est la matière de ce qui sera pluie. Je vous concéderai même qu'il y a dans un nuage d'innombrables gouttes, et qu'elles réfléchissent quelque objet ; mais toutes ne réfléchissent pas le même, chacune a le sien. Rapprochez plusieurs miroirs, ils ne confondront pas leurs reflets en un seul ; mais chaque miroir partiel renfermera en soi l'image de l'objet opposé. Souvent, d'une quantité de petits miroirs, on en forme un seul : placez un homme vis-à-vis, il vous semble voir tout un peuple, parce que chaque fragment renvoie une figure distincte. On a eu beau joindre et adapter ensemble ces fragments, ils n'en reproduisent pas moins à part leurs tableaux, et font d'un homme une multitude. Mais ce n'est pas un entassement confus ; les figures sont réparties une à une entre les diverses facettes. Or, l'arc-en-ciel est un cercle unique, continu ; il n'offre en tout qu'une seule figure. Mais, dira-t-on, l'eau qui jaillit d'un tuyau rompu, ou sous les coups de la rame, ne présente-elle pas quelque chose de pareil aux couleurs de l'arc-en-ciel? Cela est vrai ; mais non par le motif qu'on prétend faire admettre, à savoir que chaque goutte reçoit l'image du soleil. Elles tombent trop vite pour pouvoir s'empreindre de cette image. Il faut un objet arrêté, pour saisir la forme à reproduire. Qu'arrive-t-il donc? Elles retracent la couleur, non l'image. D'ailleurs, comme l'empereur Néron le dit fort élégamment :

..... Le cou des pigeons de Cypris

Brille en se balançant des couleurs de l'iris :

de même le cou du paon, à la moindre inflexion, les reflète. Faudra-t-il donc appeler miroirs ces sortes de plumes auxquelles chaque mouvement donne de nouvelles nuances? Eh bien! les nuages, par leur nature, diffèrent autant des

miroirs que les volatiles dont je parle, que les caméléons et autres animaux qui changent de couleur, soit d'eux-mêmes, quand la colère ou le désir les enflamme, et que l'humeur, répandue sous la peau, la couvre de taches ; soit par la direction de la lumière, qui modifie la couleur en les frappant de face ou obliquement. En quoi des nuages ressemblent-ils à des miroirs, ceux-ci n'étant pas diaphanes, et ceux-là laissant passer la lumière? Les miroirs sont denses et compacts, les nuages, vaporeux ; les miroirs sont formés tout entiers de la même matière ; les nuages, d'éléments hétérogènes assemblés au hasard, et par là même sans accord et sans cohésion durable. Et puis, nous voyons au lever du soleil une partie du ciel rougir ; nous voyons des nuages parfois couleur de feu. Qui donc empêche, s'ils doivent cette couleur unique à l'apparition du soleil, qu'ils ne lui en empruntent pareillement plusieurs, bien qu'ils n'aient pas la propriété d'un miroir? Tout à l'heure, dira-t-on, un de vos arguments pour prouver que toujours l'arc-en-ciel surgit en face du soleil, était qu'un miroir même ne réfléchit que les objets qu'il a devant lui ; ce principe est aussi le nôtre. Car comme il faut opposer au miroir ce dont on veut qu'il reçoive l'image, de même, pour que le nuage soit coloré, il faut que le soleil soit dans une position convenable : l'effet n'aurait pas lieu, si la lumière brillait sur tous les points ; il faut, pour le produire, une direction propre des rayons solaires. Ainsi parlent ceux qui veulent qu'on admette la coloration du nuage. Posidonius, et les auteurs qui jugent que le phénomène s'opère comme sur un miroir, répondent : « S'il y avait dans l'iris une couleur quelconque, elle serait persistante, et paraîtrait d'autant plus vive qu'on en serait plus près. Mais la lueur de l'arc, vive dans le lointain, meurt à mesure qu'on s'en approche. » Je n'admets pas cette réponse, tout en approuvant le fond de l'idée, et voici pourquoi. Le nuage, il est vrai, se colore, mais de telle sorte que la couleur n'est pas visible de tous côtés, pas plus que ne l'est le nuage lui-même : ceux qui sont dedans ne le voient pas. Est-il donc étrange que la couleur soit inaperçue de ceux pour qui le nuage même n'est pas visible? Cependant, quoique inaperçu! il existe ; par conséquent la couleur aussi. Ne concluons donc pas qu'elle est imaginaire, de ce qu'elle ne paraît plus la même quand on en approche ; car cela arrive même pour les nuages, qui n'en sont pas moins réels pour n'être pas vus. Quand on vous dit aussi qu'un nuage est teint du soleil, ce n'est pas vous dire que cette teinte le pénètre comme corps résistant, immobile et qui dure, mais comme corps fluide et volatil, qui ne reçoit autre chose qu'une très passagère empreinte. Il y a, au surplus, telles couleurs dont l'effet ne frappe les regards qu'à distance. Plus la pourpre de Tyr est belle et richement saturée, plus il la faut tenir haut, pour qu'elle déploie tout son éclat. Est-ce à dire qu'elle soit sans reflet, parce que l'excellence de sa teinte ne se fait pas voir sous quelque jour qu'on l'étale? Je suis du même sentiment que

Posidonius : j'estime que l'arc-en-ciel se forme sur un nuage qui figure un miroir concave et rond, ayant l'aspect demi-sphérique. Le démontrer, sans l'aide des géomètres, est impossible : ceux-ci enseignent, par des arguments qui ne laissent pas de doute, que c'est l'image du soleil, non ressemblante. Tous les miroirs, en effet, ne sont pas fidèles. Il en est où l'on craint de jeter les yeux, tant ils déforment et altèrent le visage de ceux qui s'y regardent ; la ressemblance s'y retrouve en laid. On pourrait, à voir certains autres, prendre une haute idée de ses forces, tant ils grossissent les muscles et amplifient outre nature les proportions de tout le corps. D'autres placent à droite ce qui est à gauche, et réciproquement ; d'autres contournent ou renversent les objets. Faut-il s'étonner qu'un miroir de ce genre, qui dénature en le reflétant le disque du soleil, puisse se former aussi dans un nuage ?

VI. À toutes ces preuves ajoutons que jamais l'iris ne forme plus d'un demi-cercle, lequel est d'autant moindre que le soleil est plus haut. Si Virgile a dit :

..... Et l'arc-en-ciel immense

Boit l'eau des mers.^[15]

c'est quand la pluie est imminente ; mais il n'apporte pas les mêmes pronostics, sur quelque point qu'il se montre. Au midi il amène des pluies abondantes, que n'a pu dissiper le soleil dans toute sa force, parce qu'elles sont trop considérables. S'il brille au couchant, il y aura rosée et pluie fine. Paraît-il à l'orient ou à peu de distance de l'orient, il promet un temps serein. Mais pourquoi, si l'iris est un reflet du soleil, se montre-t-il beaucoup plus grand que cet astre ? Parce qu'il y a tel miroir dont la propriété est de rendre les objets bien plus considérables qu'il ne les voit, et de donner aux formes un prodigieux développement, tandis que tel autre les rapetisse. À votre tour, dites-moi pourquoi l'iris se courbe en demi-cercle, si ce n'est pas à un cercle qu'il répond ? Vous expliquerez peut-être d'où vient cette variété de couleurs ; mais cette forme de l'iris, vous ne l'expliquerez pas, si vous n'indiquez un modèle sur lequel il se dessine. Or, il n'en est pas d'autre que le soleil, auquel vous avouez qu'il doit sa couleur ; donc il lui doit aussi sa forme. Enfin, vous convenez avec moi que ces teintes, dont une partie du ciel se colore, viennent du soleil. Un seul point nous divise : vous croyez ces teintes réelles, je les crois apparentes. Réelles ou apparentes, elles viennent du soleil ; et vous n'expliquerez point pourquoi elles s'évanouissent tout d'un coup, tandis que toute vive couleur ne s'efface qu'insensiblement. J'ai pour moi cette apparition subite et cette subite disparition. Car le propre d'un miroir est de réfléchir l'objet non successivement, pièce à pièce, mais par un calque instantané du tout. Et l'objet n'est pas moins prompt à s'éclipser qu'à se dessiner : car pour qu'il paraisse ou s'évanouisse, il ne faut que le montrer ou l'ôter. L'iris n'est pas une substance, un corps essentiel

du nuage ; c'est une illusion, une apparence sans réalité. En veux-tu la preuve? L'arc s'effacera, si le soleil se voile. Qu'un second nuage, par exemple, intercepte le soleil, adieu les couleurs du premier. « Mais l'iris est quelque peu^[16] plus grand que le soleil. » Je viens de dire qu'on fait des miroirs qui grossissent tout ce qu'ils représentent. J'ajouterai que tous les objets, vus à travers l'eau, semblent bien plus considérables. Des caractères menus et peu distincts, lus au travers d'un globe de verre plein d'eau, sont plus gros à l'œil et plus nets. Les fruits qui nagent dans le cristal paraissent plus beaux qu'ils ne sont ; les astres, plus grands à travers un nuage, parce que la vue de l'homme manque de prise dans un fluide, et ne peut saisir exactement les objets. Cela devient manifeste si tu remplis d'eau une coupe, et que tu y jettes un anneau ; l'anneau a beau demeurer au fond, son image est répercutée à la surface. Tout ce qu'on voit à travers un liquide quelconque est beaucoup plus gros que nature. Est-il étonnant que l'image du soleil grossisse de même, vue dans l'humidité d'un nuage, puisque deux causes y concourent à la fois, la transparence en quelque sorte vitrée du nuage et sa nature aqueuse? Car, s'il ne contient pas l'eau toute formée, le nuage en élabore les principes, et c'est en eau qu'il doit se convertir.

VII. « Puisque, va-t-on me dire, vous avez parlé de verre, je prends texte de là même pour argumenter contre vous. On fabrique des baguettes de verre cannelées ou à plusieurs angles saillants, comme ceux d'une massue, lesquelles, si elles reçoivent transversalement les rayons du soleil, présentent les teintes de l'iris, preuve que ce n'est pas là l'image du soleil, mais une imitation de couleurs par répercussion. » Cet argument milite en grande partie pour moi. D'abord il démontre qu'il faut un corps poli et analogue au miroir pour répercuter le soleil ; ensuite, que ce ne sont nullement des couleurs qui se forment alors, mais de faux-semblants comme ceux qui, je l'ai dit, paraissent ou s'effacent sur le cou des pigeons, selon qu'ils se tournent dans tel ou tel sens. Or, il en est de même du miroir qui, on le voit, n'a pas de couleur à lui, mais simule une couleur étrangère. Un seul fait pourtant reste à expliquer : c'est qu'on ne voit pas dans cette baguette l'image du soleil, parce qu'elle n'est pas disposée pour la bien reproduire. Il est vrai qu'elle tend à le faire, vu qu'elle est d'une matière lisse et propre à cet effet ; mais elle ne le peut, parce qu'elle est irrégulièrement faite. Convenablement fabriquée, elle réfléchirait autant de soleils qu'elle aurait de faces. Ces faces n'étant pas assez détachées les unes des autres, et n'ayant pas assez d'éclat pour faire l'office d'un miroir, elles ébauchent la ressemblance, elles ne la rendent point ; les images trop rapprochées se confondent et n'offrent plus qu'une seule bande colorée.

VIII. Mais pourquoi l'iris n'est-il pas un cercle complet, et n'en laisse-t-il voir que moitié dans le prolongement si étendu de sa courbe? Suivant l'opinion

de quelques-uns, le soleil étant bien plus élevé que les nuages, et ne frappant qu'à la partie supérieure, la partie inférieure n'est pas atteinte par ses rayons. Et comme ils ne reçoivent le soleil que d'un côté, ils n'en réfléchissent qu'une partie, qui n'excède jamais la moitié. Cette raison est peu concluante ; en effet, le soleil a beau être plus élevé, il n'en frappe pas moins tout le nuage, et par conséquent le colore, puisque ses feux le traversent et le pénètrent dans toute son épaisseur. Ces mêmes auteurs disent une chose qui va contre leur proposition. Car, si le soleil donne d'en haut, et, partant, ne colore que la partie supérieure des nuages, l'arc ne descendra jamais jusqu'à terre. Or, il s'abaisse jusque-là. De plus, l'arc est toujours opposé au soleil, peu importe qu'il soit plus bas ou plus haut ; car tout le côté qui est en face se trouve frappé. Ensuite le soleil couchant produit quelquefois des arcs, et certes c'est le bas du nuage qui est frappé, l'astre rasant la terre.^[17] Et pourtant alors il n'y a qu'un demi-cercle, quoique le nuage reçoive le soleil dans sa partie la plus basse et la plus impure. Nos stoïciens, qui veulent que la lumière soit renvoyée par le nuage comme par un miroir, supposent la nue concave et semblable à un segment de sphère, qui ne peut reproduire le cercle entier, n'étant lui-même qu'une partie de cercle. J'admets les prémisses, sans approuver la conclusion. Car, si un miroir concave peut représenter toute la circonférence d'un cercle, rien n'empêche que la moitié de ce miroir ne reproduise un globe entier. Nous avons déjà parlé de cercles qui paraissent autour du soleil et de la lune en forme d'arcs : pourquoi ces cercles sont-ils complets, et ceux de l'iris ne le sont-ils jamais? Ensuite, pourquoi sont-ce toujours des nuages concaves qui reçoivent le soleil, et non des nuages plans ou convexes? Aristote dit qu'après l'équinoxe d'automne, l'arc-en-ciel peut se former à toute heure du jour, mais qu'en été il ne se forme qu'au commencement ou au déclin de la journée. La raison en est manifeste. D'abord c'est qu'au milieu du jour, le soleil, dans toute sa chaleur, dissipe les nuages dont les éléments qu'il divise ne peuvent renvoyer son image. Le matin, au contraire, et lorsqu'il penche vers son couchant, il a moins de force, et ainsi les nuages peuvent résister et le répercuter. Ensuite, l'iris ne se formant d'ordinaire que quand le soleil fait face au nuage, dans les jours courts l'astre est toujours oblique. Ainsi, à toute heure de la journée, il trouve, même au plus haut de son cours, d'autres nuages qu'il frappe, directement. En été, il est vertical par rapport à nous, et à midi surtout il est trop élevé et trop perpendiculaire, pour qu'aucun nuage puisse se trouver en face ; ils sont tous au-dessous.

IX. Parlons maintenant de ces *verges* lumineuses qui brillent, comme l'iris, de teintes variées, et que nous regardons aussi comme pronostics de pluie. Elles ne sont pas difficiles à expliquer, n'étant autre chose que des arcs-en-ciel imparfaits : elles sont colorées, mais n'ont point la forme demi-circulaire ; c'est

en ligne droite qu'elles s'allongent. Communément elles se forment près du soleil dans un nuage humide, qui commence à se résoudre en pluie. Elles ont par conséquent les mêmes teintes que l'arc-en-ciel ; leur figure seule diffère, parce que celle des nuages où elles s'impriment est différente.

X. La même variété de couleur existe dans les *couronnes* ; seulement les couronnes se forment partout, autour de tous les astres ; l'iris ne brille qu'à l'opposite du soleil, et les verges lumineuses dans son voisinage. On peut encore marquer ainsi les différences : la couronne, partagée en deux, sera un arc ; ramenée à la ligne droite, c'est une verge. Les couleurs variées de ces trois météores sont des combinaisons de l'azur et du jaune. La verge avoisine toujours le soleil ; l'arc-en-ciel est solaire ou lunaire ; la couronne peut se former autour de tout astre.

XI. Il y a encore une autre espèce de verges : ce sont des rayons déliés qui traversent les nues par les étroits intervalles qui les séparent, et s'échappent en lignes droites et divergentes ; ils présagent pareillement la pluie. Or, ici, quel parti prendre ? Comment les appellerai-je ? Images du soleil ? Les historiens les nomment des soleils, et rapportent qu'on a en vu jusqu'à deux et trois à la fois. Les Grecs les appellent *parhélies*,^[18] parce que d'ordinaire ils se montrent dans le voisinage du soleil, ou qu'ils ont avec cet astre une sorte de ressemblance. Car elle n'est pas complète ; elle se borne à l'image et à la figure. Du reste, ils n'ont rien de sa chaleur ; ce sont des rayons émoussés et languissants. Comment donc les qualifier ? Faut-il faire comme Virgile qui, balançant sur le choix d'un nom, finit par adopter ce nom sur lequel il hésitait d'abord :

Et quel nom te donner, ô nectar de Rhétie ?

Du Falerne pourtant ne te crois pas rival.^[19]

Ainsi rien n'empêche de leur conserver la qualification de parhélies. Ce sont des images du soleil qui se peignent dans un nuage dense, voisin de cet astre, et disposé en miroir. Quelques-uns définissent le parhélie un nuage circulaire, brillant et semblable au soleil ; il suit cet astre à une certaine distance, qui est toujours la même qu'au moment de son apparition. Sommes-nous surpris de voir l'image du soleil dans une source, dans un lac paisible ? Non, ce me semble. Eh bien ! son image peut être réfléchie dans l'air aussi bien que sur la terre, quand il s'y trouve une matière propre à produire cet effet.

XII. Pour observer une éclipse de soleil, on pose à terre des bassins remplis d'huile ou de poix, parce qu'un liquide onctueux se trouble moins facilement et retient mieux les images qu'il reçoit. Or, une image ne peut se laisser voir que dans un liquide immobile. Alors nous remarquons comment la lune s'interpose entre nous et le soleil ; comment ce globe, bien plus petit que le soleil, venant à lui faire face, le cache tantôt partiellement, s'il ne lui oppose qu'un côté de son

disque, et parfois en totalité. On appelle éclipse totale celle qui fait paraître les étoiles en interceptant le jour ; elle a lieu quand le centre des deux astres se trouve pour nous sur le même axe. Comme l'image de ces grands corps s'aperçoit sur la terre, elle peut de même s'apercevoir dans l'air, quand il est assez dense, assez transparent pour recevoir l'image solaire que les autres nuages reçoivent aussi, mais laissent échapper s'ils sont trop mobiles, ou trop raréfiés, ou trop noirs : mobiles, ils dispersent les traits de l'image ; raréfiés, ils la laissent passer ; chargés de vapeurs impures et grossières, ils ne reçoivent pas son empreinte, comme nous voyons que les miroirs ternis ne renvoient plus les objets.

XIII. Souvent deux parhélies se montrent simultanément ; ce qui s'explique de même. Rien n'empêche en effet qu'il ne s'en forme autant qu'il se trouve de nuages propres à réfléchir l'image du soleil. Suivant quelques auteurs, de deux parhélies simultanés, l'un est produit par le soleil et l'autre par l'image. Ainsi plusieurs miroirs opposés les uns aux autres nous offrent tous des images dont une seule pourtant reproduit l'objet réel ; les autres ne sont que des copies de ces images. Peu importe en effet ce qu'on met en présence du miroir ; il répète tout ce qu'on lui montre. De même, dans la haute région de l'air, lorsque le hasard dispose deux nuages de telle sorte qu'ils se regardent l'un l'autre, celui-ci reflète l'image du soleil, celui-là l'image de l'image. Mais il faut, pour produire cet effet, des nuages denses, lisses, brillants, d'une nature analogue à celle du soleil. Tous ces météores sont de couleur blanche et ressemblent au disque de la lune, parce qu'ils reluisent des rayons que le soleil leur darde obliquement. Si le nuage est près de l'astre et au-dessous, la chaleur le dissipe ; s'il est trop loin, il ne renvoie pas les rayons, et l'image n'est pas produite. Il en est de même de nos miroirs : trop éloignés, ils ne nous rendent pas nos traits, le rayon visuel n'ayant plus la force de répercussion. Ces soleils, pour parler comme les historiens, annoncent aussi la pluie, surtout s'ils paraissent au midi, d'où viennent les nuages les plus gros et les plus chargés. Quand ils se montrent à droite et à gauche du soleil, si l'on en croit Aratus, une tempête va surgir.

XIV. Il est temps de passer en revue les autres météores, si variés dans leurs formes. Ou ce sont des étoiles qui brillent soudainement, ou des flammes ardentes, les unes fixes et stationnaires, les autres qui roulent dans l'espace. On en remarque de plusieurs genres. Les *bothynes* sont des cavités ignées du ciel, entourées intérieurement d'une espèce de couronne, et semblables à l'entrée d'une caverne circulaire. Les *pithies* ont la forme d'un immense tonneau de feu, tantôt mobile, tantôt se consumant sur place. On appelle *chasmata* ces flammes que le ciel en s'entrouvrant laisse apercevoir dans ses profondeurs. Les couleurs de ces feux sont aussi variées que leurs formes. C'est, par exemple, un rouge des

plus vifs, ou une flamme légère prompte à s'évanouir ; quelquefois une lumière blanchâtre, quelquefois un éclat éblouissant, d'autres fois une lueur jaunâtre et uniforme qui ne scintille ni ne rayonne. Ainsi nous voyons

Fuir en longs traits d'argent l'étoile pâissante.^[20]

Ces prétendues étoiles s'élancent, traversent le ciel, et semblent, par leur vitesse incalculable, une longue traînée de feu ; notre vue, trop faible pour distinguer chaque point de leur passage, nous fait croire que toute la ligne parcourue est une ligne de feu. Car la rapidité de leurs mouvements est telle, qu'on ne peut en suivre la succession ; on n'en saisit que l'ensemble. On voit plutôt l'apparition que la marche du météore ; et s'il semble marquer toute sa route d'un seul trait enflammé, c'est que notre œil trop lent ne peut suivre les divers points de sa course ; nous voyons du même coup d'où il part et où il est arrivé. Telle nous paraît la foudre : nous croyons qu'elle trace une longue ligne de flamme, parce qu'elle fournit sa course en un clin d'œil, et que nos regards sont frappés à la fois de tout l'espace qu'elle parcourt dans sa chute. Mais ce corps igné n'occupe pas toute la ligne qu'il décrit, une flamme allongée et si ténue n'a point d'élan si vigoureux. Mais comment jaillissent ces étoiles ? C'est le frottement de l'air qui les allume, et le vent accélère leur chute ; cependant elles ne proviennent pas toujours de ces deux causes. Parfois l'état de l'atmosphère suffit pour les produire. Les régions supérieures abondent en molécules sèches, chaudes, terreuses, parmi lesquelles ces feux prennent naissance ; c'est en courant après les substances qui les alimentent qu'ils se précipitent avec tant de rapidité. Mais pourquoi sont-ils de diverses couleurs ? Cela tient à la nature de la matière inflammable et à l'énergie du principe qui enflamme. Ces météores présagent le vent, et il vient de la région d'où ils partent.

XV. Tu demandes comment se forment les feux que nous appelons, nous, *fulgores*, et les Grecs, *sela*. De plus d'une manière, comme on dit. La violence des vents peut les produire, comme aussi la chaleur de la région éthérée. Car ces feux, qui de là se disséminent au loin, peuvent se porter en bas, s'ils y trouvent des aliments. Le mouvement des astres dans leur cours peut réveiller les principes inflammables et propager l'incendie au-dessous de leur sphère. En un mot, ne peut-il pas arriver que l'atmosphère lance jusque dans l'éther des molécules ignées qui produisent cet éclat, cette flamme ou cette sorte d'étoile excentrique ? De ces *fulgores*, les uns se précipitent comme des étoiles volantes ; les autres, fixes et immobiles, jettent assez de lumière pour dissiper les ténèbres et donner une sorte de jour, jusqu'à ce que, faute d'aliments, ils s'obscurcissent, et, comme une flamme qui s'éteint d'elle-même, finissent après une constante déperdition par se réduire à rien. Quelquefois ces feux apparaissent dans les

nuages, d'autres fois au-dessus : ce sont alors des corpuscules ignés, couvés près de la terre par un air condensé qui les fait jaillir jusqu'à la région des astres. Il en est qui ne peuvent durer ; ils passent, ils s'éteignent à l'instant presque ou ils s'allument. Voilà les *fulgores* proprement dits, parce que leur apparition est courte et fugitive, et qu'ils sont dangereux dans leur chute, aussi désastreuse parfois que celle de la foudre. Ils frappent des maisons, que les Grecs désignent sous le nom d'*astrapoplecta*. Ceux dont la flamme a plus de force et de durée, qui suivent ou le mouvement du ciel, ou une marche qui leur est propre, sont regardés par nos stoïciens comme des comètes ; nous en parlerons plus tard. De ce genre sont les *pogonies*, les *lampes*, les *cyparisses*, et tout corps qui se termine par une flamme éparse. On doute si l'on doit ranger dans cette classe les *poutres* et les *pithies*, dont l'apparition est fort rare, et qui exigent une grande agglomération de feux pour former un globe souvent plus gros que n'est le disque du soleil levant. On peut rapporter au même genre ces phénomènes fréquemment cités dans l'histoire, tels qu'un ciel tout en feu, où l'embrasement parfois s'élève si haut qu'il semble se confondre avec les astres, et parfois s'abaisse tellement qu'il offre l'aspect d'un l'incendie lointain. Sous Tibère, des cohortes coururent au secours de la colonie d'Ostie, qu'elles croyaient en feu, trompées par un météore de cette sorte qui, pendant une grande partie de la nuit, jeta la lueur sombre d'une flamme épaisse et fuligineuse. Nul ne met en doute la réalité des flammes qu'on aperçoit alors ; bien certainement ce sont des flammes. Il y a contestation pour les météores dont j'ai parlé plus haut, je veux dire l'arc-en-ciel et les couronnes. Sont-ce des illusions d'optique et de fausses apparences, ou doit-on y voir des réalités ? À notre avis, les arcs et les couronnes n'ont effectivement point de corps, tout comme en un miroir nous ne voyons rien que simulacre et mensonge dans les représentations de l'objet extérieur. Car le miroir ne renferme pas ce qu'il montre ; autrement cette image n'en sortirait point, et ne serait pas effacée à l'instant par une autre ; on ne verrait pas des formes innombrables paraître et s'évanouir tour à tour. Que conclure de là ? Que ce sont des représentations, des imitations vaines d'objets réels. Même certains miroirs sont construits de manière à défigurer ces objets : quelques-uns, comme je l'ai dit ci-dessus, représentent de travers la face du spectateur ; d'autres le grandissent hors de toute mesure, et prêtent à sa personne des proportions surhumaines.

XVI. Ici je veux te conter une histoire, où tu verras combien la débauche est peu dédaigneuse de tout artifice qui provoque au plaisir ; combien elle est ingénieuse à stimuler ses propres fureurs. Hostius Quadra était d'une impudicité qui fut même traduite sur la scène. C'est ce riche avare, cet esclave de ses cent millions de sesterces, qu'Auguste jugea ne pas mériter de vengeance quand ses

esclaves le tuèrent ; et peu s'en fallut que le prince ne déclarât cette mort légitime. Il ne bornait pas aux femmes ses jouissances contre nature ; il était avide de l'un comme de l'autre sexe. Il avait fait faire des miroirs comme ceux dont je viens de parler, lesquels reproduisaient les objets bien plus grands qu'ils n'étaient, et où le doigt excédait en longueur et en grosseur les dimensions du bras. Or il disposait ces miroirs de telle sorte que, s'il se livrait à un homme, il voyait sans tourner la tête tous les mouvements de ce dernier ; et les énormes proportions que figurait le métal trompeur, il en jouissait comme d'une réalité. Il allait dans tous les bains recrutant ses hommes, les choisissant à sa mesure ;^[21] et il lui fallait encore l'illusion pour complaire à son insatiable maladie. Qu'on dise maintenant que c'est à une propreté raffinée qu'est due l'invention du miroir ! On ne peut rappeler sans horreur ce que ce monstre, digne d'être déchiré de sa bouche impure, osait dire et exécuter, lorsque entouré de tous ces miroirs, il se faisait spectateur de ses turpitudes ; ce qui, même demeuré secret, pèse sur la conscience ; ce que tout accusé nie, il en souillait sa bouche, il le touchait de ses yeux. Et pourtant, ô dieux ! le crime recule devant son propre aspect ; les hommes perdus d'honneur et voués à toutes les humiliations, gardent comme dernier scrupule la pudeur des yeux. Mais lui, comme si c'était peu d'endurer des choses inouïes, sans exemple, il conviait ses yeux à les voir ; et non coûtent d'envisager toute sa dégradation, il avait ses miroirs pour multiplier ces sales images et les grouper autour de lui ; et comme il ne pouvait tout voir aussi bien quand pris à dos par l'un, et tête baissée, il appliquait sa bouche aux plaisirs d'un autre, il s'offrait à lui-même les tableaux répétés de son double rôle. Il contemplait l'œuvre infâme de cette bouche ; il se voyait possédant tout ce qu'il pouvait admettre d'hommes. Partagé quelquefois entre un homme et une femme, et passif de toute sa personne, il se plaisait à voir ce qu'il est horrible de dire. Que restait-il que cet être immonde eût pu réserver pour les ténèbres ? Loin que le jour lui fît peur, il s'étalait à lui-même ses monstrueux accouplements, il se les faisait admirer. Que dis-je ? Ne doute pas qu'il n'eût souhaité d'être peint dans ces attitudes. Les prostituées même ont encore un reste de retenue, et ces créatures, livrées à la brutalité publique,^[22] tendent à leur porte un voile qui cache leur triste obséquiosité : il n'est pas jusqu'aux repaires du vice qui ne gardent quelque vergogne. Mais ce monstre avait érigé son ignominie en spectacle ; il se mirait dans ces actes que la plus profonde nuit ne voile pas assez. « Oui, se dit-il, homme et femme m'exploitent à la fois : et de ce qui me reste libre, je veux en flétrissant autrui faire acte encore de virilité.^[23] Tous mes membres sont pollués, envahis : que mes yeux aussi aient part à l'orgie, qu'ils en soient les témoins, les appréciateurs ; et ce que la position de mon corps m'empêche de voir, que l'art me le montre ; qu'on ne croie pas que j'ignore ce

que je fais. Vainement la nature n'a donné à l'homme que de chétifs moyens de jouir, elle qui a si richement pourvu d'autres races. Je trouverai moyen de donner le change à ma frénésie, et de la satisfaire.^[24] Que me sert mon coupable génie, s'il ne va pas outre nature? Je placerai autour de moi de ces miroirs qui grossissent à un point incroyable la représentation des objets. Si je le pouvais, j'en ferais des réalités ; ne le pouvant pas, repaissons-nous du simulacre. Que mes appétits obscènes s'imaginent tenir plus qu'ils n'ont saisi, et s'émerveillent de leur capacité. » Lâcheté indigne! C'est à l'improviste peut-être, et sans la voir venir, que cet homme a reçu la mort. C'était devant ses miroirs qu'il fallait l'immoler.

XVII. Qu'on rie maintenant des philosophes qui dissertent sur les propriétés du miroir, qui cherchent pourquoi notre figure s'y représente ainsi tournée vers nous ; dans quel but la nature, tout en créant des corps réels, a voulu que nous en vissions encore les simulacres ;^[25] pourquoi, enfin, elle a préparé des matières aptes à recevoir l'image des objets. Ce n'était pas certes pour que nous vinssions devant un miroir nous épiler la barbe et la face, et lisser notre visage d'hommes. En aucune chose elle n'a fait de concession à la mollesse ; mais ici qu'a-t-elle voulu d'abord? Comme nos yeux, trop faibles pour soutenir la vue directe du soleil, auraient ignoré sa vraie forme, elle a, pour nous le montrer, amorti son éclat. Bien qu'en effet il soit possible de le contempler alors qu'il se lève ou se couche, cependant la figure de l'astre lui-même, tel qu'il est, non d'un rouge vif, mais d'un blanc qui éblouit, nous serait inconnue, si à travers un liquide il ne se laissait voir plus net et plus facile à observer. De plus, cette rencontre de la lune et du soleil, qui parfois intercepte le jour, ne serait pour nous ni perceptible, ni explicable, si en nous baissant vers la terre nous ne voyions plus commodément l'image des deux astres. Les miroirs furent inventés pour que l'homme se vît lui-même. De là plusieurs avantages : d'abord la connaissance de sa personne, puis quelquefois d'utiles conseils.^[26] La beauté fut prévenue d'éviter ce qui déshonore ; la laideur, qu'il faut racheter par le mérite les attraits qui lui manquent ; la jeunesse, que le printemps de l'âge est la saison de l'étude et des énergiques entreprises ; la vieillesse, qu'elle doit renoncer à ce qui messied aux cheveux blancs ; et songer quelquefois à la mort.^[27] Voilà dans quel but la nature nous a fourni les moyens de nous voir nous-mêmes. Le cristal d'une fontaine, le poli d'une pierre réfléchit à chacun son image.

J'ai vu mes traits naguère au bord de l'onde,

Quand la mer et les vents sommeillaient^[28]

Que penses-tu qu'était la toilette quand on se parait devant de tels miroirs? À cet âge de simplicité, contents de ce que leur offrait le hasard, les hommes ne détournaient pas encore les bienfaits de la nature au profit des vices, ne faisaient

pas servir ses inventions au luxe et à la débauche. Le hasard leur présenta d'abord la reproduction de leurs traits ; puis, comme l'amour propre, inné chez tous, leur rendait ce spectacle agréable, ils revinrent souvent aux objets où ils s'étaient vus une première fois. Lorsqu'une génération plus corrompue s'enfonça dans les entrailles du globe, pour en extraire ce qu'il y faudrait replonger, le fer fut le premier métal dont on se servit ; et on l'aurait impunément tiré des mines, si on l'en avait tiré seul. Les autres fléaux de la terre suivirent : le poli des métaux offrit à l'homme son image, qu'il ne cherchait pas ; l'un la vit sur une coupe, l'autre sur l'airain préparé dans quelque autre but. Bientôt après on façonna des miroirs circulaires ; mais, au lieu du poli de l'argent, ce n'était encore qu'une matière fragile et sans valeur. Alors aussi, durant la vie grossière de ces anciens peuples, on croyait avoir assez fait pour la propreté quand on avait lavé au courant d'un fleuve les souillures contractées par le travail, quand on avait peigné sa chevelure et réparé le désordre d'une longue barbe ; tous soins que l'on prenait soi-même ou qu'on se rendait réciproquement. C'était la main d'une épouse qui démêlait cette épaisse chevelure qu'on avait coutume de laisser flottante, et que ces hommes, assez beaux à leurs yeux sans le secours de l'art, secouaient comme les nobles animaux secouent leur crinière. Par la suite, le luxe ayant tout envahi, on fit des miroirs de toute la hauteur du corps ; on les cisela d'or et d'argent, on les orna même de pierreries ; et le prix auquel une femme acheta un seul de ces meubles, excéda la dot qu'anciennement le trésor public donnait aux filles des généraux pauvres. Te figures-tu un miroir étincelant d'or chez les filles de Scipion, dont la dot fut une pesante monnaie d'airain? heureuse pauvreté, qui leur valut une pareille distinction! Elles ne l'eussent pas reçue du sénat, si leur père les avait dotées. Or, quel que fût celui à qui le sénat servit ainsi de beau-père, il dut comprendre qu'une telle dot n'était pas de celles qu'on peut rendre.^[29] Aujourd'hui, de simples filles d'affranchis n'auraient pas assez pour un seul miroir de ce que le peuple romain donna pour Scipion. Le luxe a poussé plus loin l'exigence, encouragé par le progrès même des richesses : tout vice a reçu d'immenses développements, et toutes choses sont tellement confondues par nos raffinements criminels, que l'attirail des femmes, tout un monde, comme on le nommait, a passé dans les bagages d'hommes, je dis peu encore, d'hommes de guerre.^[30] Voilà que le miroir, appelé dans l'origine au seul service de la toilette, est devenu pour tous les genres de vices le meuble indispensable.

^[1] *Semel jussit, semper paret*, a dit Sénèque, *de la Provid.*, V. Voir au début de *l'Esprit des lois*, où Montesquieu a pris de notre auteur cette grande pensée : « Dieu est lui-même sa nécessité, et il n'est jamais limité que par lui-même, » (*Lettres Persanes*, LXIX.)

[2] *Percolarem*. Voir *Lettre LXXVII* : *Per vesicam mille amphorae transeant : saccus es*.

[3] « O la vile créature que l'homme, et abjecte, s'il ne se sent soulever par quelque chose de céleste! » (Montaigne.) Voir aussi *Lettre LXV*.

[4] Un mss. : *Pensiles*, préférable à *tonsiles*. Voy. *lettre CXXIX*.

[5] Voir Cicéron, *la République*, I, XVII.

[6] L'Ister, le Danube, deux noms du même fleuve que les anciens confondaient à cause du mélange des races qui en habitaient les parties supérieures et les parties inférieures.

[7] *Enéide*, IV, 404.

[8] Il voit comme fourmis marcher ces légions

Sur ce petit amas de poussière et de boue

Dont notre vanité fait tant de régions.

(Racan, à *M. de Bellegarde*.) Voy. *Consol. à Helvia*, IX. Cic., *Républ.*, I, XVII. Pline, *Hist.*, II, LXVIII. La Bruyère, *des Jugem. Télémaq.* liv. IX. *Jérusal. délivr.*, IV. Le P. Lemoyne, *Saint Louis*, liv. IX. Lebrun, *la Nature*. Delille, *Dithyrambe*.

[9] *Nostra conversatio in cœlis est*. (Saint Paul, *Philipp.*, III, 20.)

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieus. (Lamartine, *Méditation*.)

[10] Peut-être ne parle-t-il que des îles Canaries et des îles Fortunées, où Sertorius voulait aller s'établir. L'ignorance des Romains en géographie maritime appelait Indiens tous les peuples à peu près inconnus. Le baron de Zach (*Corresp. astronom.*, 1826) voyait dans cette phrase de Sénèque la preuve que dès lors on allait souvent, et assez vite, d'Espagne en Amérique.

[11] Voir Cic., *pro Milone*, vers la fin ; *de Legib.* II, et le début de *l'Esprit des lois*.

[12] *Enéide*, V, 528.

[13] Je lis avec un mss. : *alioquin ferrentur ignes, non sederent*. Lemaire : *aliquando feruntur*.

[14] Ovid., *Métam.*, VI, 65.

[15] *Géorgiq.*, I, 380.

[16] Trois mss. *aliquanto*. Lemaire : *aliquando*.

[17] Je lis avec Fickert : *terris propinquus*. Lemaire : *propinquas*.

[18] Sénèque parle encore des parhélies, liv. II, II.

[19] *Géorgiq.*, II, 95.

[20] *Géorg.*, I, 367.

[21] Lemaire : *apta mensura legebat viros*. Fickert : *aperta*.

[22] *Ignoto meretrix corpus junctura Quiriti*

Opposita populum summovet ante sera.

(Ovide, *Amor.*, III, 13.)

[23] *Alicujus contumelia marem exerceo*, Fickert. Lemaire : *contumeuliam majorem*.

[24] *Morbo mea et imponam*, Fickert. Lemaire : *et potiar*.

[25] Voir *Lettre XC*.

[26] Le miroir, chez les anciens, était l'emblème de cette connaissance de soi-même qu'ils regardaient comme le principe de la sagesse. De cette connaissance venait la prudence, qu'ils figuraient par un serpent replié vers un miroir où il se regarde.

[27] Voir Phèdre, *Fab.* III, VIII. Imité par Richer, *Fable du miroir* ; Boursault, *les Fables d'Ésope*, coméd., acte III, sc. VIII. Tel est aussi le conseil de Socrate. (Apul., *Apolog. Socr.*)

Si mihi difficilis formam natura negavit,

Ingénia formae damna rependo mese. (Ovide, *Heroid.*)

[28] Virg., *Eglog.*, II. 25.

[29] C'est-à-dire qu'il eût été impie de répudier les filles de Scipion. La répudiation entraînait la remise de la dot.

[30] *Ille tenet speculum pathici gestamen Othonis.*
.... *speculum, avilis sarcina belli.* (Juvén., Sat. II, 99.)

LIVRE II

L'air. Les nuages. Les éclairs. La foudre. Doctrine des Toscans sur les augures. Ne pas plus craindre la foudre que tout autre danger de mort.

I. L'étude complète de l'univers se divise en trois parties : le ciel, la région météorique et la terre. La première considère la nature des astres, leur grandeur, la forme des feux qui circonscrivent le monde ; si le ciel est un corps solide, une matière ferme et compacte, ou un tissu de molécules subtiles et ténues ; s'il reçoit ou donne le mouvement ; s'il a les astres au-dessous de lui, ou adhérents à sa propre substance ; comment le soleil règle le retour des saisons ; s'il revient sur ses pas ; et bien d'autres questions de ce genre. La seconde partie traite des phénomènes qui se passent entre le ciel et la terre. Tels sont les nuages, les pluies, les neiges, et *la foudre aux humains apportant l'épouvante*,^[1] et tout ce que l'air subit et opère de variations. Nous appelons cette région météorique, parce qu'elle est plus élevée que le globe. La troisième partie s'occupe des champs, des terres, des arbres, des plantes, et, pour parler comme les jurisconsultes, de tout ce qui tient au sol. Pourquoi, diras-tu, placer la question des tremblements de terre à l'endroit où tu parleras des tonnerres et des éclairs ? Parce que les tremblements de terre étant produits par le vent, qui n'est que l'air agité, quoique cet air circule souterrainement, ce n'est pas à ce point de vue qu'il faut le considérer. Il faut le voir par la pensée en la place où la nature l'a mis. Je dirai même, ce qui semblera plus étrange, qu'à propos du ciel on devra parler aussi de la terre. Tu demandes pourquoi ? Le voici : quand nous examinons en leur lieu les questions propres à la terre, si elle est un plan large, inégal et indéfini, ou si elle affecte la forme d'une boule et ramène toutes ses parties à la sphère ; si elle enchaîne les eaux, ou si elle est enchaînée par elles ; si c'est un être vivant, ou une masse inerte et insensible, pleine d'un souffle vital, mais d'un souffle étranger ; quand tous ces points et d'autres semblables viennent à leur tour de discussion, ils rentrent dans l'histoire de la terre, et sont rejetés à la troisième partie. Mais quand on se demande quelle est la situation de la terre ; en quel endroit de l'univers elle s'est fixée ; comment elle s'est mise en regard des astres et du ciel ; cette question remonte à la première partie, et mérite, pour ainsi parler, une place plus honorable.

II. Maintenant que j'ai parlé des divisions entre lesquelles se partage l'ensemble de la nature, je dois avancer quelques faits généraux, et tout d'abord ce principe, que l'air est du nombre des corps doués d'unité. Pourquoi ai-je dû débiter par ce principe ? Tu le sauras, quand, reprenant les choses de plus haut,

j'aurai distingué les corps continus des corps connexes. La continuité est l'union non interrompue des parties entre elles. L'unité est la continuité sans contiguïté, le contact de deux corps juxtaposés. N'est-il pas vrai que parmi les corps que l'on voit et que l'on touche, doués de sensations ou agissant sur les nôtres, il en est de composés? Or, ils le sont par contexture ou par coacervation ; par exemple, une corde, un monceau de blé, un navire. Il en est de non composés, comme un arbre, une pierre. Il faut donc accorder que des corps même qui échappent à nos sens et ne se laissent saisir que par la pensée, quelques-uns sont doués de l'unité. Voie combien je ménage ton oreille ; je pouvais me tirer d'affaire en employant le terme philosophique *corps un* ; puisque je t'en fais grâce, paye-moi de retour. Qu'est-ce à dire? Que si je me sers du mot *un*, tu te rappelles que je le rapporte non pas au nombre, mais à la nature du corps qui, sans aucune aide extérieure, a l'unité de cohésion. L'air est un corps de cette espèce.

III. Le monde embrasse tous les corps qui sont ou peuvent devenir l'objet de nos connaissances. Les uns font partie du monde, les autres sont des matériaux mis en réserve. Toute la nature a besoin de matériaux, de même que tout art manuel. Ainsi, pour éclaircir ma pensée, j'appelle parties de notre corps les mains, les os, les nerfs, les yeux ; et matériaux, les sucs alimentaires qui doivent se distribuer dans ces parties. Le sang à son tour est comme partie de nous-mêmes, bien qu'il soit compté parmi les matériaux, comme servant à former les autres parties, et n'en est pas moins l'une des substances dont le corps entier se compose.

IV. C'est ainsi que l'air est une partie du monde, une partie nécessaire. Car c'est l'air qui joint la terre et le ciel. Il sépare les hautes régions des régions inférieures, mais en les unissant ; il les sépare comme intermédiaire ; il les unit, puisque par lui tous deux se communiquent. Il transmet plus haut tout ce qu'il reçoit de la terre, et réciproquement rend à la terre les influences sidérales. Je dis que l'air est partie du monde, de même que les animaux et les plantes, lesquels font partie de l'univers, puisqu'ils entrent comme compléments dans le grand tout, et que l'univers n'existe pas sans eux. Mais un seul animal, un seul arbre, n'est qu'une quasi-partie ; car il a beau périr, l'univers d'où il disparaît, reste entier. L'air, comme je le disais, est cohérent au ciel ainsi qu'à la terre : il est inné dans l'un comme dans l'autre. Or, l'unité appartient à tout ce qui fut créé partie essentielle d'une chose ; car rien ne reçoit l'être sans unité.

V. La terre est l'une des parties du monde et l'un de ses matériaux. Pourquoi en est-elle une partie? C'est, je pense, ce que tu ne demanderas pas ; autant vaudrait demander pour quoi le ciel en est une. C'est qu'en effet l'univers n'existerait pas plus sans l'une que sans l'autre ; l'univers existant au moyen des

choses qui, comme le ciel et la terre, fournissent les aliments que tous les animaux, toutes les plantes et tous les astres se partagent. C'est de là que tous les individus tirent leur force, et le monde de quoi satisfaire à ses innombrables besoins ; de là provient ce qui nourrit ces astres si nombreux, si actifs, si avides, qui, nuit et jour à l'œuvre, se repaissent aussi constamment ; c'est là que la nature puise ce qu'exige l'entretien de toutes, ses parties. Le monde s'est fait sa provision, pour l'éternité. Je vais te donner en petit l'analogie de cet immense phénomène : un œuf renferme autant de liquide qu'il en faut pour la formation de l'animal qui doit éclore.

VI. L'air est contigu à la terre : la juxtaposition est telle, qu'il occupe à l'instant l'espace qu'elle a quitté. Il est une des parties du monde ; et néanmoins tout ce que la terre transmet d'aliments aux astres, il le reçoit,^[2] et sous ce rapport doit être compté comme l'un des matériaux, non comme partie du grand tout. De là son extrême inconstance et ses bruyantes agitations. Quelques-uns le composent de molécules distinctes, comme la poussière, ce qui s'éloigne infiniment du vrai. Car jamais corps composé ne peut faire effort que par l'unité de ses parties, qui toutes doivent concourir à lui donner du ressort en mettant leur force en commun. Mais l'air, s'il était morcelé en atomes, demeurerait épars, et une substance disséminée ne saurait faire corps. Le ressort de l'air se démontre par le ballon qu'il gonfle et qui résiste aux coups ; il se démontre par ces objets pesants transportés au loin sans autre véhicule que le vent ; il se démontre par la voix, qui faiblit ou s'élève proportionnellement à l'impulsion de l'air. Qu'est-ce, en effet, que la voix, sinon l'air, mis enjeu par la percussion de la langue pour produire un son ? Qu'est-ce que la course et toute locomotion ? Des effets de l'air respiré avec plus ou moins de force. C'est l'air qui donne aux nerfs leur vigueur, et aux coureurs leur agilité. Quand il s'agite et tourbillonne avec violence, il arrache arbres et forêts, il enlève et brise des édifices entiers. La mer immobile et stagnante par elle-même, c'est l'air qui la soulève. Passons à de moindres effets ; que serait le chant sans le ressort de l'air ? Les cors, les trompettes, et ces instruments qui, sous la pression de l'eau, rendent un son plus fort que ne ferait une bouche humaine, n'est-ce pas l'air comprimé qui fait agir leur mécanisme ? Considérons quelle force immense et inaperçue déploient des graines presque imperceptibles, et qui, par leur ténuité, ont trouvé place dans les jointures des pierres : elles viennent à bout de séparer des roches énormes et de détruire des monuments ; les racines les plus menues, les plus déliées, fendent des blocs massifs de rochers. Quelle autre cause serait-ce, sinon l'élasticité de l'air, sans laquelle il n'est point de force, et contre laquelle nulle force n'est assez puissante ? Quant à l'unité de l'air, elle peut se déduire suffisamment de la cohésion de toutes les parties du corps humain. Qui les maintient de la sorte, si

ce n'est l'air? Qui donne le mouvement, chez l'homme, au principe vital? Comment y a-t-il mouvement s'il n'y a ressort? d'où vient ce ressort, sinon de l'unité ; et cette unité, sinon de l'air même? Enfin, qui pousse hors du sol les récoltes, l'épi si faible à sa naissance ; qui fait grandir ces arbres verdoyants ; qui étend leurs branches ou les élance vers le ciel, sinon le ressort et l'unité de l'air?

VII. Certains auteurs divisent l'air et le partagent en molécules, entre lesquelles ils supposent le vide. Ce qui prouve, selon eux, que ce n'est pas un corps plein, mais qu'il s'y trouve beaucoup de vide, c'est la facilité qu'ont les oiseaux à s'y mouvoir et à le parcourir, les plus grands comme les plus petits. L'argument est faux ; car l'eau offre la même facilité, et il n'y a point de doute sur l'unité de ce liquide qui ne reçoit les corps qu'en refluant toujours en sens contraire de l'immersion. Ce déplacement circulaire, *circumstantia* chez nous, et chez les Grecs *péristase*, s'opère dans l'air comme dans l'eau. L'air, en effet, entoure tous les corps qui le pressent, et n'a pas besoin que le vide s'y interpose. Mais nous reprendrons ailleurs ce sujet.

VIII. De tout ceci il faut conclure qu'il y a dans la nature un principe d'activité de la plus grande force. En effet, il n'est point de corps dont l'élasticité n'augmente l'énergie. Ce qui n'est pas moins vrai, c'est qu'un corps ne saurait développer dans un autre une élasticité qui ne serait pas naturelle à celui-ci ; tout comme nous disons que rien ne saurait être mû par une action étrangère sans avoir en soi une tendance à la mobilité. Or, que jugerons-nous plus essentiellement élastique que l'air? Qui lui refusera cette propriété en voyant comme il bouleverse la terre et les montagnes, les maisons, les murailles, les tours, de grandes cités et leurs habitants, les mers et toute l'étendue de leurs rivages? Son élasticité se prouve par sa rapidité et sa grande expansion. L'œil plonge instantanément à plusieurs milles de distance ; un seul son retentit à la fois dans des villes entières ; la lumière ne s'infiltré pas graduellement, elle inonde d'un jet la nature entière.

IX. L'eau, à son tour, quel ressort pourrait-elle avoir sans le secours de l'air? Doutes-tu que ces jets, qui du fond et du centre de l'arène s'élancent jusqu'au faite de l'amphithéâtre, ne soient produits par le ressort de l'eau? Or, il n'est ni pompe ni machine qui puisse lancer ou faire jaillir l'eau plus fort que ne le fait l'air. L'air se prête à tous les mouvements de l'eau qui, par le mélange et la pression de ce fluide, se soulève, lutte en cent façons contre sa propre nature, et monte, toute créée qu'elle est pour descendre. Par exemple : un navire qui s'enfonce à mesure qu'on le charge ne fait-il pas voir que ce n'est point l'eau qui l'empêche d'être submergé, mais l'air? Car l'eau céderait, et ne pourrait soutenir un poids quelconque, si elle-même n'était soutenue. Un disque qu'on jette de haut sur un bassin d'eau ne s'enfonce pas, il rejaillit ; comment cela, si ce n'est

l'air qui le repousse? Et la voix, par quel moyen passerait-elle à travers l'épaisseur des murs, si dans les matières solides même il ne se trouvait de l'air pour recevoir et transmettre le son qui frappe du dehors? Oui, l'air n'agit pas seulement sur les surfaces, il pénètre l'intérieur des corps, ce qui lui est facile, parce que ses parties ne sont jamais séparées, et qu'à travers tout ce qui semble le diviser il conserve sa cohérence. L'interposition des murailles, des montagnes les plus hautes, est un obstacle entre l'air et nous, mais, non entre ses molécules ; elle ne nous ferme que les voies par où nous aurions pu le suivre.

X. L'air traverse les corps même qui le divisent, et non seulement il se répand et reflue autour des milieux solides, mais ces milieux sont même perméables pour lui : il s'étend depuis l'éther le plus diaphane jusqu'à notre globe ; plus mobile, plus délié, plus élevé que la terre et que l'eau, il est plus dense et plus pesant que l'éther. Froid par lui-même et sans clarté, la chaleur et la lumière lui viennent d'ailleurs. Mais il n'est pas le même dans tout l'espace qu'il occupe ; il est modifié par ce qui l'avoisine. Sa partie supérieure est d'une sécheresse et d'une chaleur extrêmes, et par cette raison raréfiée au dernier point, à cause de la proximité des feux éternels, et de ces mouvements si multipliés des astres, et de l'incessante circonvolution du ciel. La partie de l'air la plus basse et la plus proche du globe est dense et nébuleuse, parce qu'elle reçoit les émanations de la terre. La région moyenne tient le milieu, si on la compare aux deux autres, pour la sécheresse et la ténuité ; mais elle est la plus froide des trois. Car la région supérieure se ressent de la chaleur et du voisinage des astres ; la région basse aussi est attiédie d'abord par les exhalaisons terrestres, qui lui apportent beaucoup d'éléments chauds, puis par la réflexion des rayons solaires qui, aussi haut qu'ils peuvent remonter, adoucissent sa température doublement réchauffée ; enfin, au moyen de l'air même expiré par les animaux et les végétaux de toute espèce, lequel est empreint de chaleur, puisque sans chaleur rien ne saurait vivre. Joins à cela les feux artificiels et visibles, et ceux qui, couvant sous la terre, font parfois éruption, ou brûlent incessamment loin de tout regard dans leurs innombrables et mystérieux foyers. Ajoute les émanations de tant de pays fertiles, qui doivent avoir une certaine chaleur, le froid étant un principe de stérilité, et la chaleur, de reproduction. Il s'ensuit que la moyenne partie de l'air, soustraite à ces influences, garde la température froide, puisque, de sa nature, l'air est froid.

XI. De ces trois régions de l'air, l'inférieure est la plus variable, la plus inconstante, la plus capricieuse. C'est dans le voisinage du globe que l'air est le plus agissant, comme aussi le plus passif, qu'il cause et éprouve le plus d'agitation, sans toutefois qu'il soit affecté partout de la même manière : son état change selon les lieux ; l'oscillation et le désordre ne sont que partiels. Les

causes de ces changements et de cette inconstance sont dues quelquefois à la terre, dont les diverses positions influent puissamment sur la température de l'air ; quelquefois au cours des astres, et au soleil plus qu'à tout autre ; car il règle les saisons, et amène, par sa proximité ou son éloignement, les hivers et les étés. Après le soleil, c'est la lune qui a le plus d'influence. De leur côté, les étoiles n'influencent pas moins sur la terre que sur l'air qui l'environne ; leur lever ou leur coucher contrariés occasionnent les froids, les pluies et les autres intempéries d'ici-bas. Ces préliminaires étaient indispensables avant de parler du tonnerre, de la foudre et des éclairs ; puisque c'est dans l'air que se passent ces phénomènes, il fallait expliquer la nature de cet élément pour concevoir plus aisément quel est son rôle actif ou passif.

XII. Il s'agit donc d'un triple phénomène, l'éclair, la foudre et le tonnerre, lequel, produit en même temps, n'est que plus tard perçu par l'oreille. L'éclair montre le feu, la foudre le lance. L'un n'est, pour ainsi dire, qu'une menace, qu'un effort sans résultat ; l'autre est un coup qui frappe. Ici sur certains points tout le monde est d'accord ; sur d'autres, les opinions sont diverses. Chacun convient que ces trois phénomènes sont formés dans les nuages et par les nuages, et en outre que l'éclair et la foudre sont ou semblent être du feu. Passons aux points sur lesquels on dispute. Le feu, disent les uns, réside dans les nuages ; instantané selon d'autres, il n'était pas avant l'explosion. Les premiers se partagent encore sur la cause productrice du feu ; celui-ci le fait venir de la lumière, celui-là des rayons du soleil qui, par leurs entrecroisements et leurs retours rapides et multipliés sur eux-mêmes, font jaillir la flamme. Anaxagore prétend que ce feu émane de l'éther, et que de ses hautes régions embrasées il tombe une infinité de particules ignées qui couvent longtemps au sein des nuages. Aristote croit, non pas que le feu s'amasse longtemps d'avance, mais qu'il éclate au moment même où il se forme ; sa pensée peut se résumer ainsi : deux parties du monde, la terre et l'eau, occupent la partie inférieure de l'espace ; chacune a ses émanations. Les vapeurs de la terre sont sèches et de même nature que la fumée : de là les vents, le tonnerre, la foudre ; l'eau n'exhale que de l'humide ; elle produit les pluies et les neiges. Ces vapeurs sèches de la terre, dont l'accumulation engendre les vents, s'échappent latéralement des nuages sous une compression violente, puis de là frappent sur un large espace les nuages voisins ; et cette percussion produit un bruit analogue à celui de la flamme qui pétille dans nos foyers en dévorant du bois trop vert. Dans le bois vert, les bulles d'un air chargé de principes humides crèvent par l'action de la flamme ; dans l'atmosphère, les vapeurs qui s'élancent, comme je viens de le dire, des nuages comprimés, vont frapper d'autres nuages, et ne sauraient faire explosion ni jaillir sans bruit. Le bruit diffère selon la différence du choc.

Pourquoi? parce que les nuages sont plus larges de flancs les uns que les autres. Du reste, c'est l'explosion des vapeurs comprimées qui est le feu : on l'appelle éclair ; il est plus ou moins vif, et s'embrase par un choc léger. Nous voyons l'éclair avant d'entendre le son, parce que le sens de la vue, plus prompt, devance de beaucoup celui de l'ouïe.

XIII. Quant à l'opinion de ceux qui veulent que le feu soit en dépôt dans les nuages, beaucoup de raisons en prouvent la fausseté. Si ce feu tombe du ciel, comment n'en tombe-t-il pas tous les jours, puisque la température y est constamment embrasée? D'ailleurs les partisans de cette opinion n'expliquent pas la chute du feu qui tend par sa nature à monter. Car ce feu éthéré est bien différent de celui que nous allumons, d'où il tombe des étincelles dont le poids peut être apprécié. Aussi, ces étincelles ne descendent pas ; elles sont entraînées et précipitées. Rien de semblable n'a lieu dans ce feu si pur de l'éther : il ne contient rien qui le porte en bas ; s'il s'en détachait la moindre parcelle, le tout serait en péril ; car ce qui tombe en détail peut bien aussi crouler en masse. Et puis, cet élément, que sa légèreté empêche tous les jours de tomber, comment, s'il recelait des particules pesantes, eût-il pu séjourner à cette hauteur d'où il devait naturellement tomber? « Mais quoi! ne voit-on pas tous les jours des feux se porter en bas, ne fût-ce que la foudre même dont il est ici question? » J'en conviens ; mais c'est que ces feux, ne se meuvent pas d'eux-mêmes ; ils sont emportés. La puissance qui les entraîne n'est point dans l'éther : car là, point de violence qui comprime ou qui brise ; rien d'inaccoutumé ne s'y produit. C'est le règne de l'ordre ; et ce feu épuré, posté comme gardien aux extrêmes frontières du ciel, circule magnifiquement autour de l'univers en marche : il ne saurait descendre ni être chassé par une force étrangère, parce que l'éther n'a place pour aucun corps hétérogène ; ce qui est ordre et fixité n'admet point la lutte.

XIV. On objecte que nous disons, pour expliquer la formation des étoiles filantes, que peut-être quelques parties de l'air attirent à elles le feu des régions supérieures, et s'enflamment ainsi par le contact. Mais bien autre chose est de dire que le feu tombe de l'éther contre sa tendance naturelle, ou de vouloir que de la région ignée la chaleur passe aux régions inférieures et y excite un embrasement : car le feu ne tombe pas de l'éther, chose impossible, il se forme dans l'air même. Ne voyons-nous pas dans nos villes, lorsqu'un incendie se propage au loin, des bâtiments isolés, longtemps échauffés, prendre feu d'eux-mêmes? Il est donc vraisemblable que la région supérieure de l'air, qui a la propriété d'attirer le feu à elle, s'allume sur quelque point par la chaleur de l'éther placé au-dessus ; nécessairement entre la couche inférieure de l'éther et la couche supérieure de l'air, il existe quelque analogie, et de l'un à l'autre il n'y a pas dissemblance, parce qu'il ne s'opère point de transition brusque dans la

nature. Au point de contact le mélange des deux qualités se fait insensiblement, de sorte qu'on ne saurait dire où l'air commence et où l'éther finit.

XV. Quelques stoïciens estiment que l'air, pouvant se convertir en feu et en eau, ne tire point d'une source étrangère de nouveaux éléments d'inflammation, vu qu'il s'allume par son propre mouvement ; et lorsqu'il brise les parois épaisses et compactes des nuages, il faut bien que l'explosion de ces grands corps soit accompagnée d'un bruit qui s'entende au loin. Or, cette résistance des nuages, qui cèdent difficilement, contribue à rendre le feu plus énergique, tout comme la main aide le fer à couper, quoique ce soit le fer qui coupe.

XVI. Mais quelle différence y a-t-il entre l'éclair et la foudre? La voici : l'éclair est un feu largement développé ; la foudre, un feu concentré et lancé impétueusement. S'il nous arrive de remplir d'eau le creux de nos mains réunies, puis de les serrer vivement, le fluide en jaillit comme d'un siphon. Quelque chose de semblable se produit dans l'atmosphère. Figure-toi que des nuages étroitement comprimés entre eux l'air interposé s'échappe et s'enflamme par le choc, chassé qu'il est comme par une machine de guerre. Nos batistes même et nos scorpions ne lancent les traits qu'avec bruit.

XVII. Quelques-uns pensent que c'est l'air qui, en traversant des nuages froids et humides, rend un son, comme le fer rouge qui siffle quand on le plonge dans l'eau. De même donc que le métal incandescent ne s'éteint qu'avec un long frémissement ; ainsi, dit Anaximène, l'air qui s'engouffre dans la nue produit le tonnerre, et dans sa lutte contre les nuages qui l'arrêtent et qu'il brise, allume l'incendie par sa fuite même.

XVIII. Anaximandre attribue tout au vent. « Le tonnerre, dit-il, est le son produit par le choc d'un nuage. Pourquoi ce son est-il plus ou moins fort? Parce que le choc a plus ou moins de force. Pourquoi tonne-t-il même par un ciel serein? Parce qu'alors aussi le vent traverse l'air, qu'il agite et déchire. Mais pourquoi tonne-t-il quelquefois sans éclair? C'est que le vent, trop ténu et trop faible pour produire la flamme, a pu du moins, produire le son. Qu'est-ce donc proprement que l'éclair? Un ébranlement de l'air qui se sépare, qui s'affaisse sur lui-même et ouvre les voies à une flamme peu active qui ne serait pas sortie toute seule. Qu'est-ce que la foudre? le brusque élan d'un vent plus vif et plus dense. »

XIX. Anaxagore prétend « que tout s'opère ainsi, quand l'éther envoie quelque principe actif dans les régions inférieures ; qu'alors le feu étant poussé contre un nuage froid, on entend le tonnerre. S'il déchire la nue, l'éclair brille ; du plus ou moins d'énergie de ce feu naît la foudre ou l'éclair. »

XX. Selon Diogène d'Apollonie, « certains tonnerres se forment du feu, d'autres sont dus au vent. Ceux qui naissent du feu le feu les précède et les

annonce ; le vent produit ceux qui retentissent sans trace de flamme. » J'accorde que l'un des deux phénomènes peut avoir lieu sans l'autre, sans pourtant qu'il y ait deux forces distinctes, l'une et l'autre pouvant produire les mêmes effets. Car qui niera qu'une impulsion violente de l'air puisse produire la flamme comme elle produit le son? Qui ne conviendra en outre que le feu quelquefois, tout en brisant les nuages, peut ne pas en jaillir, si, quand il en a déchiré quelques-uns, un trop grand amas d'autres nues vient à l'étouffer? Ainsi alors le feu se dissipe sous forme de vent, et perd l'éclat qui le décèle, tandis qu'il enflamme ce qu'il a pu rompre dans l'intérieur de sa prison. Ajoute que, nécessairement, la foudre dans son essor chasse l'air devant elle, et que le vent la précède et la suit, quand elle fend l'air avec tant de violence. Voilà pourquoi tous les corps, avant d'être atteints par la foudre, sont ébranlés par la vibration du vent que le feu pousse devant lui.

XXI. Congédions ici nos guides, et commençons à marcher par nous-mêmes, à passer des faits avoués aux faits problématiques. Or, qu'y a-t-il d'avoué? Que la foudre est du feu aussi bien que l'éclair, lequel n'est autre chose qu'une flamme qui serait foudre, si elle avait plus d'énergie. Ce n'est point la nature de ces deux météores qui diffère, c'est leur degré d'impétuosité. La foudre est du feu ; c'est ce que prouve la chaleur qui l'accompagne ; et, à défaut de chaleur, c'est ce que prouveraient ses effets ; car souvent la foudre a causé de vastes incendies. Elle a consumé des forêts, des rues entières dans nos villes ; quelquefois même ce qu'elle n'a pas frappé n'en porte pas moins une empreinte de feu, d'autres fois comme une teinte de suie. Que dirai-je de l'odeur sulfureuse qu'exhalent tous les corps foudroyés? Il est donc constant que la foudre et l'éclair sont du feu, et qu'ils ne diffèrent l'un de l'autre que par le chemin qu'ils parcourent. L'éclair est la foudre qui ne descend pas jusqu'au globe ; et réciproquement on peut dire : la foudre est l'éclair qui vient toucher le globe. Ce n'est pas comme vain exercice de mots que je prolonge cette distinction, c'est pour mieux prouver l'affinité, la parité de caractère et de nature des deux phénomènes. La foudre est quelque chose de plus que l'éclair ; retournons la phrase : l'éclair est à peu de chose près la foudre.

XXII. Puisqu'il est établi que tous deux sont des substances ignées, voyons comment le feu s'engendre parmi nous, car il s'engendre de même dans les régions célestes. Le feu, sur la terre, naît de deux façons : d'abord par la percussion, quand on le fait jaillir de la pierre ; puis par le frottement, comme celui qui s'opère avec des morceaux de bois. Toute espèce de bois pourtant n'est pas propre à donner ainsi du feu : c'est la propriété de quelques-unes comme du laurier, du lierre, et de certaines autres connues des bergers pour cet usage. Il peut donc se faire que les nuages s'enflamment de même, ou par percussion, ou

par frottement. Vois avec quelle force s'élancent les tempêtes, avec quelle impétuosité se roulent les tourbillons. Tout ce que le fléau trouve sur son passage est fracassé, emporté, dispersé au loin. Faut-il s'étonner qu'une telle force fasse jaillir du feu, ou de matières étrangères, ou d'elle-même? On conçoit quelle intensité de chaleur doivent éprouver les corps qu'elle froisse dans sa course. Toutefois, on ne saurait attribuer à ces météores une action aussi énergique qu'aux astres, dont la puissance est non moins grande qu'incontestée.

XXIII. Peut-être aussi des nuages poussés contre d'autres nuages par l'impulsion légère d'un vent qui fraîchit doucement, produisent un feu qui luit sans éclater ; car il faut moins de force pour former l'éclair que pour engendrer la foudre. Tout à l'heure nous avons reconnu à quel haut degré de chaleur certains corps s'élèvent au moyen du frottement. Or, lorsque l'air, qui peut se convertir en feu, agit sur lui-même de toute sa force par le frottement, on peut admettre avec vraisemblance qu'il en jaillisse une flamme passagère et prompte à s'évaporer, comme ne sortant pas d'une matière solide où elle puisse prendre consistance. Elle ne fait donc que passer, elle n'a de durée que celle du trajet qu'elle parcourt, jetée dans l'espace sans aliments.

XXIV. On me demandera comment, lorsque nous attribuons au feu une tendance vers les régions supérieures, la foudre néanmoins se dirige vers la terre. Y a-t-il erreur dans notre énoncé? On voit en effet le feu monter aussi bien que descendre. — Ces deux mouvements sont possibles : car le feu naturellement surgit en pyramide, et sauf obstacle, il tend à monter, comme naturellement aussi l'eau se porte en bas ; si pourtant une force étrangère intervient qui la refoule en sens contraire, elle s'élève vers le lieu même d'où elle est tombée en pluie. Ce qui fait que la foudre tombe, c'est la même puissance irrésistible qui l'a lancée. Le feu éprouve alors ce qui arrive aux arbres dont la cime encore souple peut être courbée jusqu'à toucher le sol, mais laissée à elle-même, reprend sa place tout d'un élan. Il ne faut pas considérer les choses dans un état contraire au vœu de leur nature. Laisse au feu sa direction libre, il regagnera le ciel, séjour des corps les plus légers ; si quelque chose vient à l'entraîner et à faire dévier son essor, il ne suit plus sa nature, il devient passif.

XXV. « Vous dites ; objecte-t-on encore, que le frottement des nuées produit la flamme, lorsqu'elles sont humides ou même chargées d'eau : mais comment la flamme peut-elle se développer dans ces nuées, qui semblent aussi incapables que l'eau même de la produire? »

XXVI. La flamme naît dans les nuages^[3] qui d'abord ne sont pas de l'eau, mais un air condensé, disposé à former de l'eau ; la transformation n'est pas faite, mais elle est prochaine et toute prête. Il ne faut pas croire que l'eau se rassemble dans les nuages pour s'en épancher ensuite ; sa formation, sa chute

sont simultanées. Et puis quand j'accorderais qu'un nuage est humide et plein d'eau toute formée, rien n'empêcherait que le feu sortît de l'humide et même, chose plus étonnante, du principe de l'humide, de l'eau. Des philosophes ont soutenu que rien ne peut se convertir en feu sans s'être d'abord converti en eau. Il se peut donc qu'un nuage, sans que l'eau qu'il contient change de nature, lance du feu de quelqu'une de ses parties, comme le bois qui souvent brûle d'un côté et sue de l'autre. Je ne nie pas que les deux éléments soient incompatibles et que l'un détruise l'autre ; mais où le feu est plus fort que l'eau, il l'emporte, comme aussi quand c'est l'eau qui relativement surabonde, le feu demeure sans effet. Voilà pourquoi le bois vert ne brûle point. Ce qui importe, c'est donc la quantité de l'eau, qui, trop faible, ne résiste pas et n'empêche point l'action du feu. Comment n'en serait-il pas ainsi? Du temps de nos pères, au rapport de Posidonius, tandis qu'une île surgissait dans la mer Egée, la mer écumait pendant le jour, et de la fumée s'élevait de ses profondeurs ; ce qui trahissait l'existence d'un feu qui ne se montra pas continu, mais qui éclatait par intervalles comme la foudre, chaque fois que l'ardeur du foyer sous-marin soulevait le poids des eaux qui le couvraient. Ensuite il vomit des pierres, des rocs entiers, les uns intacts et chassés par l'air avant leur calcination, les autres rongés et réduits à la légèreté de la pierre ponce ; enfin la crête d'une montagne brûlée parut au-dessus de la mer. Peu à peu sa hauteur s'accrut, et ce rocher s'agrandit au point de former une île. De notre temps, sous le consultât de Valérius Asiaticus, le même fait s'est renouvelé. Pourquoi rapporté-je ces exemples? Pour faire voir que ni la mer n'a pu éteindre le feu sur lequel elle passait, ni cette énorme masse d'eau l'empêcher de se faire jour. C'est de deux cents brasses de profondeur, au dire d'Asclépiodote, disciple de Posidonius, que, fendant l'obstacle des flots, le feu a fait éruption. Si cet immense volume d'eau n'a pu étouffer une colonne de flamme qui jaillissait du fond de la mer, combien moins la subtile vapeur, les gouttelettes des nuées éteindraient-elles le feu dans l'atmosphère? Elles apportent si peu d'empêchement à la formation des feux, qu'on ne voit luire la foudre que dans un ciel chargé d'eau ; elle n'a pas lieu par un temps serein. Un jour pur n'a pas à la redouter, non plus que les nuits qui ne sont pas obscurcies de nuages. « Mais quoi? Dans un ciel illuminé d'étoiles, et par la nuit la plus calme, ne voit-on pas quelquefois des éclairs? » Oui ; mais sois sûr qu'un nuage se trouve au point d'où part l'éclair, nuage que la sphéricité du globe ne nous laisse pas voir. Ajoute qu'il se peut que des nuages bas et voisins du sol fassent jaillir de leur choc un feu qui, poussé plus haut, se montre dans la partie pure et sereine du ciel ; mais toujours naît-il dans une région plus grossière.

XXVII. On a distingué plusieurs espèces de tonnerres. Il en est qui

s'annoncent par un murmure sourd comme celui qui précède les tremblements de terre, et que produit le vent captif et frémissant. Comment pense-t-on que se forme ce phénomène? le voici. Quand l'air se trouve enfermé dans un amas de nuages où il se roule de cavités en cavités, il fait entendre une sorte de mugissement rauque, uniforme et continu. Et comme, si elles sont chargées d'éléments humides, les régions basses du ciel lui ferment passage, les tonnerres de cette espèce sont les préludes d'une pluie imminente. Il est une autre espèce de tonnerre dont le son est aigu, aigre même, pour mieux dire, tel que l'éclat d'une vessie qu'on brise sur la tête de quelqu'un. Ces tonnerres ont lieu lorsqu'un nuage roulé en tourbillons crève et chasse l'air qui le distendait. Ce bruit se nomme proprement fracas : aussi soudain qu'éclatant, il terrasse et tue les hommes ; quelques-uns, sans perdre la vie, demeurent étourdis et sont tout à fait hors d'eux-mêmes, *attoniti* ; ainsi appelle-t-on ceux que l'explosion du feu céleste a jetés dans l'aliénation. Cette explosion peut venir aussi d'un air enfermé dans le creux d'un nuage et qui, raréfié par son mouvement même, se dilate, puis, cherchant à se faire une plus large place, résonne contre les parois qui l'enveloppent. Car enfin, si nos deux mains frappées l'une contre l'autre retentissent avec force, la collision de deux nuées ne doit-elle pas produire un bruit d'autant plus grand que ce sont de plus grandes masses qui s'entrechoquent?

XXXIII. On voit, me dira-t-on, des nuages heurter des montagnes, sans qu'il en résulte de retentissement. Mais d'abord toute collision de nuages ne produit pas de bruit ; il faut pour cela une aptitude, une disposition spéciale. Ce n'est pas en battant des mains sur le revers qu'on peut applaudir, c'est en frappant paume contre paume ; il y a même une grande différence selon qu'on frappe du creux ou du plat des mains. Ensuite, il ne suffit pas que les nuages se meuvent, il faut qu'ils soient poussés violemment par une sorte de tourmente. D'ailleurs, la montagne ne fend pas la nue ; elle en change seulement la direction, et en émousse les parties saillantes. Il ne suffit pas que l'air sorte d'une vessie gonflée, pour rendre un son ; si c'est le fer qui la divise, l'air s'échappe sans frapper l'oreille ; pour qu'il y ait explosion, il faut la rompre, non la couper. J'en dis autant des nuages ; sans un déchirement brusque et violent, ils ne retentissent pas.^[4] Ajoute que les nuages poussés contre une montagne ne se brisent point ; ils se moulent autour de certaines parties de la montagne, autour des arbres, des arbustes, des roches escarpées et des pics ; c'est ainsi qu'ils se disséminent et laissent fuir sur mille points l'air qu'ils peuvent contenir : à moins qu'il n'éclate dans tout son volume, il ne fait pas explosion. Ce qui le prouve, c'est que le vent qui se divise en traversant les branches des arbres, siffle et ne tonne pas. Il faut un coup qui frappe au loin et qui disperse simultanément le nuage tout entier,

pour que le son éclate, pour que le tonnerre se fasse entendre.

XXIX. De plus, l'air est de sa nature propre à transmettre les sons. Qu'est-ce, en effet, que le son? Rien autre chose que la percussion de l'air. Il faut donc que les nuages qui viennent à être déchirés soient creux et distendus ; car tu vois qu'il y a bien plus de sonorité dans un espace vide que dans un espace plein, dans un corps distendu que dans celui qui ne l'est pas. Ainsi, les tambours ne résonnent que parce que l'air qui réagit est repoussé contre leurs parois intérieures ; et le bruit aigu des cymbales n'est dû qu'à la compression de l'air dans leurs cavités.

XXX. Quelques philosophes, et entre autres Asclépiodote, pensent que le tonnerre et la foudre peuvent sortir aussi du choc de certains autres corps. Jadis l'Etna, dans une de ses grandes éruptions, vomit une immense quantité de sables brûlants. Le jour fut voilé de poussière, et une nuit soudaine épouvanta les peuples. En même temps, dit-on, il y eut quantité de tonnerres et de foudres formés du concours de corps arides, et non par les nuages, qui vraisemblablement avaient tous disparu de cette atmosphère enflammée. Cambyse envoya contre le temple de Jupiter Ammon une armée, qui fut d'abord cou verte, puis ensevelie sous des sables que l'Auster soulevait et laissait retomber comme une neige. Alors aussi, probablement, il jaillit des foudres et des tonnerres du frottement des sables entrechoqués. Cette opinion ne répugne pas à notre théorie ; car nous avons dit que la terre exhale des corpuscules de deux espèces, secs et humides, qui circulent dans toute l'atmosphère. Dans les cas dont il est ici question, il se forme des nuages plus compacts et plus denses qu'un simple tissu de vapeurs. Celui-ci peut se briser avec retentissement ; mais les phénomènes cités plus haut et qui remplissent l'air d'incendies qui le vaporisent, ou de vents qui balayent au loin le sol, nécessairement produisent le nuage avant le son. Or, le nuage peut se former d'éléments secs comme d'éléments humides, puisqu'il n'est, avons-nous dit, que la condensation d'un air épais.

XXXI. Au reste, pour l'observateur, les effets de la foudre sont merveilleux, et ne permettent pas de douter qu'il n'y ait dans ce météore une énergie surnaturelle, inappréciable à nos sens.^[5] Elle fond l'argent dans une bourse qu'elle laisse intacte et sans l'endommager ; l'épée se liquéfie dans le fourreau demeuré entier, et le fer du javelot coule en fusion le long du bois qui n'est pas touché. Les tonneaux se brisent sans que le vin s'écoule ; mais cette consistance du liquide ne dure que trois jours. Un fait à remarquer encore, c'est que les hommes et les animaux que la foudre a frappés ont la tête tournée vers l'endroit d'où elle est sortie, et que les rameaux des arbres qu'elle a renversés se tiennent droits, dirigés dans le même sens. Enfin, les serpents et les autres animaux, dont

le venin est mortel, une fois atteints par la foudre, perdent toute propriété malfaisante. D'où le savez-vous? me dira-t-on. C'est que dans les cadavres saturés de poison il ne naît pas de vers, et qu'au cas dont je parle, les vers pullulent au bout de quelques jours.

XXXII. Que dirons-nous de la vertu qu'a la foudre de pronostiquer, non pas un ou deux faits à venir, mais souvent l'ordre et la série entière des destins, et cela en caractères non équivoques, bien plus frappants que s'ils étaient écrits? Or, voici en quoi nous ne sommes pas d'accord avec les Toscans, consommés dans l'interprétation de ces phénomènes. Selon nous,^[6] c'est parce qu'il y a collision de nuages, que la foudre fait explosion ; selon eux, il n'y a collision que pour que l'explosion se fasse. Comme ils rapportent tout à Dieu, ils sont persuadés, non que les foudres annoncent l'avenir parce qu'elles sont formées, mais qu'elles sont formées parce qu'elles doivent annoncer l'avenir. Au reste, elles se produisent de la même manière, que le pronostic en soit la cause ou la conséquence. Mais comment la foudre présage-t-elle l'avenir, si ce n'est pas Dieu qui l'envoie? Comment les oiseaux, qui n'ont pas pris tout exprès leur vol pour s'offrir à nos yeux, donnent-ils des auspices favorables ou contraires? C'est encore Dieu, disent les Toscans, qui a dirigé leur vol. — Tu lui supposes trop de loisir et tu l'occupes de bien chétifs détails, si tu crois qu'il arrange des songes pour tel homme, des entrailles de victimes pour tel autre. Sans doute l'intervention divine a lieu dans nos destinées ; mais ce n'est pas Dieu qui dirige les ailes de l'oiseau, et qui dispose les entrailles des animaux sous la hache du sacrificateur. Le destin se déroule d'une tout autre manière : il envoie d'avance et partout des indices précurseurs, dont les uns nous sont familiers, les autres, inconnus. Tout événement devient le pronostic d'un autre ; les choses fortuites seules et qui s'opèrent en dehors de toute règle, ne donnent point prise à la divination. Ce qui procède d'un certain ordre peut dès lors se prédire. On demandera pourquoi l'aigle a le privilège d'annoncer les grands événements, le corbeau de même, et d'autres oiseaux en fort petit nombre, tandis que la voix des autres n'a rien de prophétique? C'est qu'il y a des faits qui ne sont pas encore entrés dans le corps de la science, et d'autres qui ne peuvent même y entrer, parce qu'ils se passent trop loin de nous. Du reste, il n'est aucun être dont les mouvements et la rencontre ne présagent quelque chose. Si tous les indices ne sont pas remarqués, quelques-uns le sont. L'auspice a besoin de l'observateur ; il relève de l'homme qui y dirige son attention ; ceux qui passent inaperçus n'en avaient pas moins leur valeur. L'influence des cinq planètes est consignée dans les observations des Chaldéens. Mais dis-moi, tant de milliers d'astres luiraient-ils en vain dans le ciel? Qu'est-ce qui égare les tireurs d'horoscopes, sinon leur système de ne rattacher notre sort qu'à cinq astres seulement ; quand pas un de

tous ceux qui brillent sur nos têtes n'est sans quelque influence sur notre avenir? Les astres les plus rapprochés de l'homme agissent peut-être plus immédiatement sur lui, tout comme ceux qui, par la fréquence de leurs mouvements, le frappent sous des aspects plus variés.^[7] Mais ceux même qui sont immobiles, ou que leur rapidité, égale à celle de tout le monde céleste, fait paraître tels, ne laissent pas d'avoir droit et empire sur nous. Regarde au vol des oiseaux, puis agis en chaque chose selon le devoir.^[8] Mais il n'est pas plus facile d'apprécier ces influences, qu'il n'est permis de le mettre en doute.

XXXIII. Revenons aux foudres, dont la science forme trois parties : l'observation, l'interprétation, la conjuration. La première se règle sur la formule ; la seconde constitue la divination ; la troisième a pour but de rendre les dieux propices, en les suppliant d'envoyer les biens, d'écarter les maux, c'est-à-dire de confirmer leurs promesses ou de retirer leurs menaces.

XXXIV. On attribue à la foudre une vertu souveraine, parce que tout autre présage est annulé dès qu'elle intervient. Tous ceux qu'elle donne sont irrévocables, et ne peuvent être modifiés par aucun autre signe. Tout ce qu'on voit de menaçant dans les entrailles des victimes, dans le vol des oiseaux, la foudre propice l'efface ; et rien de ce que la foudre annonce n'est démenti ni par le vol des oiseaux, ni par les entrailles des victimes. Ici la doctrine me semble en défaut. Pourquoi? Parce qu'il n'y a rien de plus vrai que le vrai. Si les oiseaux ont prédit l'avenir, il est impossible que cet auspice soit neutralisé par la foudre ; ou, s'il peut l'être, ils n'ont pas prédit l'avenir. Car ici ce n'est pas l'oiseau et la foudre, ce sont deux signes de vérité que je compare ; s'ils prophétisent vrai tous les deux, l'un vaut l'autre. Si donc l'intervention de la foudre ruine les indications du sacrificateur ou de l'augure, c'est qu'on a mal inspecté les entrailles, mal observé le vol des oiseaux. Le point n'est pas de savoir lequel de ces deux signes a le plus de force et de vertu ; si tous deux ont dit vrai, sous ce rapport ils sont égaux. Que l'on dise : La flamme a plus de force que la fumée, on aura raison ; mais, comme indice du feu, la fumée vaut la flamme. Si donc on entend que chaque fois que les victimes annonceront une chose et la foudre une autre, la foudre doive obtenir plus de créance, peut-être en demeurerai-je d'accord ; mais si l'on veut que, les premiers signes ayant prédit la vérité, un coup de foudre réduise tout à néant et obtienne exclusivement foi, on a tort. Pourquoi? Parce que peu importe le nombre des auspices, le destin est un ; si un premier auspice l'a bien interprété, un second ne le détruit pas : le destin est le même. Encore une fois, il est indifférent que ce soit le même présage ou un autre qu'on interroge, dès qu'on l'interroge sur la même chose.

XXXV. La foudre ne peut changer le destin. Comment cela? C'est qu'elle-même fait partie du destin. À quoi donc servent les expiations et les sacrifices, si

les destins sont immuables? Permetts-moi de défendre la secte rigide des philosophes qui excluent ces cérémonies, et ne voient, dans les vœux qu'on adresse au ciel, que la douce illusion d'un esprit malade. La loi du destin s'exécute selon d'autres voies ; nulle prière ne le touche, il n'est pitié ni recommandation qui le fléchisse. Il maintient irrévocablement son cours ; l'urne s'épanche dans la direction marquée. Comme l'eau rapide des torrents ne revient point sur elle-même, ne s'arrête jamais, parce que les flots qui suivent précipitent les premiers ; ainsi la chaîne des événements obéit à une rotation éternelle, et la première loi du destin c'est de rester fidèle à ses décrets.

XXXVI. Que comprends-tu, en effet, sous ce mot destin? C'est, selon moi, l'universelle nécessité des choses et des faits, que nulle puissance ne saurait briser. Croire que des sacrifices, que l'immolation d'une brebis blanche le désarment, c'est méconnaître les lois divines. Il n'y a pas jusqu'au sage dont la décision, vous le dites, ne soit immuable ; que sera-ce de Dieu? Le sage sait ce qui vaut le mieux pour l'instant présent ; mais tout est présent pour la divinité. Néanmoins je veux bien ici plaider la cause de ceux qui estiment que l'on peut conjurer la foudre, et qui ne doutent point que les expiations n'aient quelquefois la vertu d'écarter les périls, ou de les diminuer, ou de les suspendre.

XXXVII. Quant aux conséquences de ces principes, je les suivrai plus tard. Pour le moment, un point commun entre les Étrusques et nous, c'est que nous aussi nous pensons que les vœux sont utiles, sans que le destin perde rien de son action et de sa puissance. Car il est des chances que les dieux immortels ont laissées indécises, en ce sens que pour les rendre heureuses, quelques prières, quelques vœux suffisent. Ces vœux alors ne vont pas à l'encontre du destin, ils entrent dans le destin même. La chose, dit-on, doit ou ne doit pas arriver. Si elle doit arriver, quand même vous ne formeriez point de vœux, elle aura lieu. Si elle ne doit pas arriver, vous auriez beau en former, elle n'aura pas lieu. Faux dilemme ; car voici, entre ces deux termes, un milieu qu'on oublie, savoir, que la chose peut arriver si l'on forme des vœux. Mais, dit-on encore, il est aussi dans la destinée que des vœux soient ou ne soient pas formés.

XXXVIII. Quand je donnerais les mains à ce raisonnement et confesserais que les vœux eux-mêmes sont compris dans l'ordre du destin, il s'ensuivrait que ces vœux sont inévitables. Le destin de tel homme est qu'il sera savant, s'il étudie ; mais ce même destin veut qu'il étudie : donc il étudiera. Un tel sera riche, s'il court la mer ; mais cette destinée, qui lui promet des trésors, veut aussi qu'il coure la mer : donc il la courra. J'en dis autant des expiations. Cet homme échappera au péril, s'il détourne par des sacrifices les menaces du ciel ; mais il est aussi dans sa destinée de faire ces actes expiatoires ; aussi les fera-t-il. Voilà, d'ordinaire, par quelles objections on veut nous prouver que rien n'est laissé à la

volonté humaine, que tout est remis à la discrétion du destin. Quand cette question s'agitera, j'expliquerai comment, sans déroger au destin, l'homme a aussi son libre arbitre. Pour le présent, j'ai résolu le problème de savoir comment, le cours du destin restant invariable, les expiations et les sacrifices peuvent conjurer les pronostics sinistres, puisque, sans combattre le destin, tout cela rentre dans ses lois. Mais, diras-tu, à quoi bon l'aruspice, dès que, indépendamment de ses conseils, l'expiation est inévitable? L'aruspice te sert comme ministre du destin. Ainsi la guérison, quoiqu'on la juge due au destin, n'en n'est pas moins due au médecin, parce que c'est par ses mains que le bienfait du destin nous arrive.

XXXIX. Il y a trois espèces de foudres, au dire de Caecinna : les foudres de conseil, d'autorité, et les foudres de station. La première vient avant l'événement, mais après le projet formé, quand, méditant une action quelconque, nous sommes déterminés ou détournés par un coup de foudre. La seconde suit le fait accompli, et indique s'il est propice ou funeste. La troisième survient à l'homme en plein repos, qui n'agit ni ne projette aucune action ; celle-ci menace, ou promet, ou avertit. On l'appelle admonitrice ; mais je ne vois pas pourquoi cène serait pas la même que la foudre de conseil. C'est un conseil aussi que l'admonition ; toutefois il y a quelque nuance, et c'est pourquoi on les distingue. Le conseil engage ou dissuade ; l'admonition se borne à faire éviter un péril qui s'avance, quand, par exemple, nous avons à craindre un incendie, une trahison de nos proches, un complot de nos esclaves. J'y vois encore une distinction : le conseil est pour l'homme qui projette ; l'admonition pour celui qui n'a nul projet. Les deux faits ont leur caractère propre. On conseille celui qui délibère, on avertit spontanément.

XL. Disons tout d'abord que les foudres ne diffèrent point par leur nature, mais par leurs significations. Il y a la foudre qui perce, celle qui renverse, celle qui brûle. La première est une flamme pénétrante, qui fuit par la moindre issue, grâce à la pureté et à la ténuité de ses éléments. La seconde est roulée en globe et renferme un mélange d'air condensé et orageux. Ainsi la première retourne et s'échappe par le trou où elle est entrée. La force de la seconde, s'étendant au large, brise au lieu de percer. Enfin, la foudre qui brûle contient beaucoup de particules terrestres ; c'est un feu plutôt qu'une flamme : aussi laisse-t-elle de fortes traces de feu empreintes sur les corps qu'elle frappe. Sans doute le feu est toujours inséparable de la foudre ; mais on appelle proprement ignée celle qui imprime des vestiges manifestes d'embrasement. Ou elle brûle, ou elle noircit. Or, elle brûle de trois manières : soit par inhalation, alors elle lèse ou endommage bien légèrement ; soit par combustion, soit par inflammation. Ces trois modes de brûler ne diffèrent que par le degré ou la manière. Toute

combustion suppose ustion ; mais toute ustion ne suppose pas combustion, non plus que toute inflammation ; car le feu peut n'avoir agi qu'en passant. Qui ne sait que des objets brûlent sans s'enflammer, tandis que rien ne s'enflamme sans brûler? J'ajouterai un seul mot : il peut y avoir combustion sans inflammation, tout comme l'inflammation peut s'opérer sans combustion.

XLI. Je passe à cette sorte de foudre qui noircit les objets qu'elle frappe. Par là elle les décolore ou les colore. Pour préciser la différence, je dirai : Décolorer, c'est altérer la teinte sans la changer : colorer, c'est donner une autre couleur ; c'est, par exemple azurer, noircir ou pâlir. Jusqu'ici les Étrusques et les philosophes pensent de même ; mais voici le dissentiment : les Étrusques disent que la foudre est lancée par Jupiter, qu'ils arment de trois sortes de carreaux. La première, selon eux, est la foudre d'avis et de paix ; elle part du seul gré de Jupiter. C'est lui aussi qui envoie la seconde, mais sur l'avis de son conseil, les douze grands dieux convoqués.^[9] Cette foudre salutaire ne l'est pas sans faire quelque mal. La troisième est lancée par le même Jupiter, mais après qu'il a consulté les dieux qu'on nomme supérieurs et voilés. Cette foudre ravage, englobe et dénature impitoyablement tout ce qu'elle rencontre, choses publiques ou privées. C'est un feu qui ne laisse rien subsister dans son premier état.

XLII. Ici, à première vue, l'antiquité se serait trompée. Car quoi de plus absurde que de se figurer Jupiter, du sein des nuages, foudroyant des colonnes, des arbres, ses propres statues quelquefois ; laissant les sacrilèges impunis, pour frapper des moutons, incendier des autels, tuer des troupeaux inoffensifs,^[10] et enfin consultant les autres dieux, comme incapable de prendre conseil de lui-même? Croirai-je que la foudre sera propice et pacifique, lancée par Jupiter seul, et funeste, quand c'est l'assemblée des dieux qui l'envoie? Si tu me demandes mon avis, je ne pense pas que nos ancêtres aient été assez stupides pour supposer Jupiter injuste, ou, à tout le moins, impuissant. Car de deux choses l'une : en lançant ces traits qui doivent frapper des têtes innocentes, et ne point toucher aux coupables, ou il n'a pas voulu mieux diriger ses coups, ou il n'a pas réussi. Dans quelle vue ont-ils donc émis cette doctrine? C'était comme frein à l'ignorance, que ces sages mortels ont jugé la crainte nécessaire ; ils voulurent que l'homme redoutât un être supérieur à lui. Il était utile, quand le crime porte si haut son audace, qu'il y eût une force contre laquelle chacun trouvât la sienne impuissante. C'est donc pour effrayer ceux qui ne consentent à s'abstenir du mal que par crainte, qu'ils ont fait planer sur leur tête un Dieu vengeur et toujours armé.

XLIII. Mais ces foudres qu'envoie Jupiter de son seul mouvement, pourquoi peut-on les conjurer, tandis que les seules funestes sont celles qu'ordonne le conseil des dieux délibérant avec lui?^[11] Parce que si Jupiter, c'est-à-dire le roi

du monde, doit à lui seul faire le bien, il ne doit pas faire le mal sans que l'avis de plusieurs l'ait décidé. Apprenez, qui que vous soyez, puissants de la terre, que ce n'est pas inconsidérément que le ciel lance ses feux ; consultez, pesez les opinions diverses, tempérez la rigueur des sentences,^[12] et n'oubliez pas que, pour frapper légitimement, Jupiter même n'a point assez de son autorité propre.

XLIV. Nos ancêtres n'étaient pas non plus assez simples pour s'imaginer que Jupiter changeât de foudres. C'est une idée qu'un poète peut se permettre :

Il est un foudre encor, plus léger et plus doux,

Mêlé de moins de flamme et de moins de courroux :

Les dieux l'ont appelé le foudre favorable^[13]

Mais la haute sagesse de ces hommes n'est point tombée dans l'erreur qui se persuade que parfois Jupiter s'escrime avec des foudres de légère portée : ils ont voulu avertir ceux qui sont chargés de foudroyer les coupables, que le même châtiment ne doit pas frapper toutes les fautes ; qu'il y a des foudres pour détruire, d'autres pour toucher et effleurer, d'autres pour avertir par leur apparition.

XLV. Ils n'ont pas même cru que le Jupiter adoré par nous au Capitole et dans les autres temples, lançât la foudre de sa main. Ils reconnaissent le même Jupiter que nous, le gardien et le modérateur de l'univers dont il est l'âme et l'esprit, le maître et l'architecte de cette création, celui auquel tout nom peut convenir. Veux-tu l'appeler Destin ? Tu ne te tromperas pas ; de lui procèdent tous les événements ; il est la cause des causes. Le nommeras-tu Providence ? Tu auras encore raison. C'est sa sagesse qui pourvoit aux besoins de ce monde, à ce que rien n'en trouble la marche, à ce qu'il accomplisse sa tâche ordonnée. Aimes-tu mieux l'appeler la Nature ? Le mot sera juste ; c'est de lui que tout a pris naissance ; nous vivons de son souffle. Veux-tu voir en lui le monde lui-même ?^[14] Tu n'auras pas tort ; il est tout ce que tu vois,^[15] tout entier dans chacune de ses parties, et se soutenant par sa propre puissance.^[16] Voilà ce que pensaient, comme nous, les Étrusques ; et s'ils disaient que la foudre nous vient de Jupiter, c'est que rien ne se fait sans lui.

XLVI. Mais pourquoi Jupiter épargne-t-il parfois le coupable, pour frapper l'innocent ? Tu me jettes là dans une question bien vaste, qui veut qu'on la traite en son temps et en son lieu. Je réponds seulement que la foudre ne part point de la main de Jupiter, mais qu'il a tout disposé de telle sorte que les choses même qui ne se font point par lui, ne se font pourtant pas sans raison, et que cette raison vient de lui. Elles n'ont d'action que celle qu'il a permise ; lors même que les faits s'accomplissent sans lui, il a voulu qu'ils s'accomplissent. Il ne préside pas aux détails : mais il a donné le signal, l'énergie et l'impulsion à l'ensemble.

XLVII. Je n'adopte pas la classification de ceux qui divisent les foudres en

perpétuelles, déterminées ou *prorogatives*. Les *perpétuelles* sont celles dont les pronostics concernent toute une existence, et, au lieu d'annoncer un fait partiel, embrassent la chaîne entière des événements qui se succéderont dans la vie. Telles sont les foudres qui apparaissent le jour où l'on entre en possession d'un patrimoine, où un homme ou une ville vient à changer d'état. Les foudres *déterminées* ne se rapportent qu'à un jour marqué. Les *prorogatives* sont celles dont on peut reculer, mais non conjurer ou détruire les effets menaçants.

XLVIII. Je vais dire pourquoi cette division ne me satisfait pas. La foudre qu'on nomme perpétuelle est également déterminée ; elle répond aussi à un jour fixe ; elle ne cesse pas d'être déterminée par cela seul qu'elle s'applique à un temps plus long. Celle qui semble prorogée est déterminée tout de même ; car, du propre aveu de ceux que je combats, on sait jusqu'où on peut obtenir d'en reculer l'effet. Le délai, selon eux, est de dix ans seulement pour les foudres particulières, de trente ans pour les foudres publiques. Ces sortes de foudres sont donc déterminées en ce qu'elles portent avec elles le terme de leur prorogation. Ainsi toutes les foudres et tous les événements ont leur jour marqué ; car l'incertain ne comporte pas de limites. Quant à l'observation des éclairs, le système est sans liaison et trop vague. On pourrait suivre cependant la division du philosophe Attalus, qui s'était attaché à ce point de doctrine, et noter le lieu de l'apparition, le temps, la personne, la circonstance, la qualité, la quantité. Si je voulais traiter à part chacun de ces détails, je m'engagerais dans une œuvre sans fin.

XLIX. Parlons ici sommairement des noms que Caecinna donne aux foudres, et énonçons là-dessus notre pensée. Il y a, dit-il, les *postulatoires*, qui exigent qu'un sacrifice interrompu ou fait contre les règles soit recommencé ; les *monitoires*, qui indiquent les choses dont il faut se garder ; les *pestifères*, qui présagent la mort ou l'exil ; les *fallacieuses*, qui sous apparence du bien font du mal : elle donneront un consulat funeste à qui doit le gérer, un héritage dont la possession sera chèrement payée ; les *déprécatives*, qui annoncent un péril, lequel ne se réalise pas ; les *péremptales*, qui neutralisent les menaces d'autres foudres ; les *attestantes*, qui confirment des menaces antérieures, les *aterranées*, qui éclatent sur un lieu clos ; les *ensevelies*, qui frappent un lieu déjà foudroyé et non purifié par des expiations ; les *royales*, qui tombent sur le forum,^[17] dans les comices, dans les lieux où s'exerce la souveraineté d'une cité libre qu'elles menacent de la royauté ; les *infernales*, dont les feux s'élancent de la terre ; les *hospitalières*, qui appellent, ou, pour me servir de l'expression plus respectueuse qu'on emploie, qui invitent Jupiter à nos sacrifices, lequel Jupiter, s'il est irrité contre celui qui les offre, n'arrive pas, dit Caecinna, sans grand péril pour les invitants ; enfin, les *auxiliaires*, invoquées sans doute, mais portant bonheur à

qui les invoque.

L. Combien était plus simple la division d'Attalus, cet homme remarquable, qui à la science des Etrusques avait joint la subtilité grecque! « Parmi les foudres, disait-il, il en est dont les pronostics nous regardent ; il en est sans aucun pronostic, ou dont l'intelligence nous est interdite. Les foudres à pronostics sont ou propices ou contraires ; quelques-unes ne sont ni contraires, ni propices. Les contraires sont de quatre sortes. Elles présagent des maux inévitables ou évitables, qui peuvent ou s'atténuer ou se différer. Les foudres propices annoncent des faits ou durables ou passagers. Il y a, dans les foudres qu'il appelle mixtes, du bien et du mal, ou du mal qui se change en bien, ou du bien qui se tourne en mal. Celles qui ne sont ni contraires, ni propices, annoncent quelque entreprise où nous devons nous engager sans crainte ni joie, telle qu'un voyage dont nous n'aurions rien à redouter, rien à espérer. »

LI. Revenons aux foudres à pronostics, mais à pronostics qui ne nous touchent point : telle est celle qui indique si, dans la même année, il y aura une foudre de la même nature. Les foudres sans pronostic, ou dont l'intelligence nous échappe, sont, par exemple, celles qui tombent au loin dans la mer et dans les déserts, et dont le pronostic est nul ou perdu pour nous.

LII. Ajoutons quelques observations sur la force de la foudre, qui n'agit pas de la même manière sur tous les corps. Les plus solides, ceux qui résistent, sont brisés avec éclat ; et parfois elle traverse sans dommage ceux qui cèdent. Elle lutte contre la pierre, le fer et les substances les plus dures, obligée qu'elle est de s'y faire un chemin de vive force. Quant aux substances tendres et poreuses, elle les épargne, quelque inflammables qu'elles paraissent d'ailleurs ; le passage étant plus facile, sa violence est moindre. Ainsi, comme je l'ai dit, sans endommager la bourse, elle fond l'argent qui s'y trouve ; vu que ses feux, des plus subtils, traversent, des pores même imperceptibles. Mais les parties solides du bois lui opposent une matière rebelle dont elle triomphe. Elle varie, je le répète, dans ses modes de destruction ; la nature de l'action se révèle par celle du dommage, et l'on reconnaît le genre de foudre à son œuvre. Quelquefois elle produit sur divers points du même corps des effets divers : ainsi, dans un arbre, elle brûle les parties les plus sèches, rompt et perfore les plus solides et les plus dures, enlève l'écorce du dehors, déchire et met en pièces l'écorce intérieure, et enfin froisse et crispe les feuilles. Elle congèle le vin, elle fond le fer et le cuivre.

LIII. Une chose étrange, c'est que le vin gelé par la foudre, et revenu à son premier état, est un breuvage mortel ou qui rend fou. J'ai cherché la cause de ce phénomène : voici l'idée qui s'est offerte à moi. Il y a dans la foudre quelque chose de vénéneux, dont vraisemblablement il demeure des miasmes dans le liquide condensé et congelé, qui, en effet, ne pourrait se solidifier si quelque

élément de cohésion ne s'y ajoutait. L'huile, d'ailleurs, et tous les parfums touchés de la foudre, exhalent une odeur repoussante : ce qui fait voir que ce feu si subtil, dénaturant tout ce qu'il attaque, renferme un principe pestilentiel, qui tue non seulement par le choc, mais par la simple exhalation. Enfin, partout où la foudre tombe, il est constant qu'elle y laisse une odeur de soufre ; et cette odeur naturellement forte, respirée à mainte reprise, peut causer le délire. Nous reviendrons à loisir sur ces faits. Peut-être tiendrons-nous à prouver combien la théorie qu'on en a faite découle immédiatement de cette philosophie, mère des arts, qui la première a cherché les causes, observé les effets et, ce qui est bien préférable à l'inspection de la foudre, rapproché les résultats des principes.

LIV. Je reviens à l'opinion de Posidonius. De la terre et des corps terrestres s'exhalent des vapeurs, les unes humides, les autres sèches et semblables à la fumée : celles-ci alimentent les foudres, et celles-là les pluies. Les émanations sèches et fumeuses qui montent dans l'atmosphère ne se laissent pas enfermer dans les nuages, et brisent leurs barrières ; de là le bruit qu'on appelle tonnerre. Dans l'air même il est des molécules qui s'atténuent et qui, par là, se dessèchent et s'échauffent. Retenues captives, elles cherchent de même à fuir et se dégagent avec fracas. L'explosion est tantôt générale et accompagnée d'une violente détonation, tantôt partielle et moins sensible. L'air ainsi modifié fait qu'il tonne ; soit qu'il déchire les nuages, soit qu'il vole au travers. Mais le tourbillonnement de l'air emprisonné dans la nue est la cause la plus puissante d'inflammation.

LV. Le tonnerre n'est autre chose que l'explosion des vapeurs sèches de l'air ; ce qui n'a lieu que de deux manières, par frottement ou par éruption. La collision des nuages, dit Posidonius, produit aussi ce genre de détonation ; mais elle n'est pas complète, parce que ce ne sont pas de grandes masses qui se heurtent, mais des parties détachées. Les corps mous ne retentissent que s'ils se choquent contre des corps durs ; ainsi les flots ne s'entendent que lorsqu'ils se brisent sur l'obstacle. Objectera-t-on que le feu plongé dans l'eau siffle en s'éteignant ? J'admets ce fait, il est pour moi ; car ce n'est pas le feu qui rend un son, c'est l'air qui s'échappe de l'eau où s'éteint le feu. En vous accordant que le feu naisse et s'éteigne dans les nuages, toujours naît-il d'un souffle et d'un frottement. « Quoi ! dit-on, ne se peut-il pas qu'une de ces étoiles filantes dont vous avez parlé tombe dans un nuage et s'y éteigne ? » Supposons que ce fait puisse quelquefois avoir lieu ; mais c'est une cause naturelle et constante que nous cherchons ici, et non une cause rare et fortuite. Si je convenais qu'il est vrai, comme vous le dites, qu'on voit parfois, après le tonnerre, étinceler des feux semblables aux étoiles qui volent obliquement et paraissent tomber du ciel, il s'ensuivrait que le tonnerre aurait été produit non par ces feux, mais en même temps que ces feux. Selon Clidémus, l'éclair n'est qu'une vaine apparence ; ce

n'est pas un feu : telle est, dit-il, la lueur que pendant la nuit le mouvement des rames produit sur la mer. L'analogie n'est pas exacte : cette lueur paraît pénétrer la substance même de l'eau ; celle qui se forme dans l'atmosphère jaillit par éruption.

LVI. Héraclite compare l'éclair à ce premier effort du feu qui s'allume dans nos foyers, à cette flamme incertaine qui tantôt meurt, tantôt se relève. Les anciens nommaient les éclairs *fulgetra* ; nous disons *tonitrua* au pluriel : ils employaient le singulier *tonitruum* ou *tonum*. Je trouve cette dernière expression dans Caecinna, auteur plein de charme qui aurait eu un nom dans l'éloquence, si la gloire de Cicéron ne l'avait éclipsé. Notons aussi que, dans le verbe qui exprime l'éruption hors des nues d'une clarté subite, les anciens faisaient brève la syllabe du milieu, que nous faisons longue. Nous disons *fulgere* comme *splendere*. Ils disaient *fulgere*.

LVII. Mais tu veux savoir mon opinion à moi ; car je n'ai encore fait que prêter ma rédaction à celles d'autrui. Je dirai donc : L'éclair est une lumière soudaine qui brille au loin-il a lieu quand l'air des nuages se raréfie et se convertit en un feu qui n'a pas la force de jaillir plus loin. Tu n'es pas surpris, je pense, que le mouvement raréfie l'air et qu'ainsi raréfié il s'enflamme. Ainsi se liquéfie le plomb lancé par la fronde : le frottement de l'air le fait fondre comme ferait le feu. Les foudres sont plus fréquentes en été, parce que l'atmosphère est plus chaude, et que le frottement contre des corps échauffés rend l'inflammation plus prompte. Le mode de formation est le même pour l'éclair, qui ne fait que luire, et pour la foudre, qui porte coup ; seulement l'éclair a moins de force, il est moins nourri ; enfin, pour dire en deux mots ma pensée, la foudre, c'est l'éclair avec plus d'intensité. Lors donc que les éléments chauds et fumeux, émanés de la terre, se sont absorbés dans les nuages et ont longtemps roulé dans leur sein, ils finissent par s'échapper ; et, s'ils manquent de force, ils ne donnent qu'une simple lumière ; mais si l'éclair a trouvé plus d'aliments, s'il s'enflamme avec plus de violence, ce n'est point un feu qui apparaît, c'est la foudre qui tombe.

LVIII. Quelques auteurs sont persuadés qu'après sa chute elle remonte ; d'autres, qu'elle reste sur le sol quand surchargée d'aliments elle n'a pu porter qu'un faible coup. Mais d'où vient que la foudre apparaît si brusquement, et que son feu n'est pas plus durable et plus continu ? Parce que c'est la chose du monde la plus rapide qui est en mouvement ; c'est tout d'un trait qu'elle brise les nues et enflamme l'atmosphère. Puis la flamme s'éteint en même temps que le mouvement cesse : car l'air ne forme pas des courants assez suivis pour que l'incendie se propage ; et une fois allumé par la violence même de ses mouvements, il ne fait d'effort que pour s'échapper. Dès qu'il a pu fuir et que la lutte a cessé, la même impulsion tantôt le pousse jusqu'à terre, tantôt le

dissémine, selon que la force de dépression est plus ou moins grande. Pourquoi la foudre se dirige-t-elle obliquement? Parce qu'elle se forme d'un courant d'air, et que ce courant suit une ligne oblique et tortueuse ; or, comme la tendance naturelle du feu est de monter, quand quelque obstacle l'abaisse et le comprime, il prend l'inclinaison oblique. Quelquefois ces deux tendances luttent sans céder l'une à l'autre, et tour à tour le feu s'élève et redescend. Enfin, pourquoi la cime des montagnes est-elle si souvent foudroyée? C'est qu'elle avoisine les nuages, et que dans sa chute le feu du ciel doit les rencontrer.

LIX. Je vois d'ici ce que tu désires dès longtemps et avec impatience. « Je tiendrais plus, dis-tu, à ne pas redouter la foudre qu'à la bien connaître. Enseigne à d'autres comment elle se forme. Ôte-moi les craintes qu'elle m'inspire, avant de m'expliquer sa nature. » Je viens à ton appel ; car à tout ce qu'on fait ou dit doit se mêler quelque utile leçon. Quand nous sondons les secrets de la nature, quand nous traitons des choses divines, songeons à notre âme pour l'affranchir de ses faiblesses et peu à peu la fortifier : c'est le devoir des savants eux-mêmes dont l'unique but est l'étude ; et que ce ne soit pas pour éviter les coups du sort, car de tous côtés les traits volent sur nous ; que ce soit pour souffrir avec courage et résignation. Nous pouvons être invincibles, nous ne pouvons être inébranlables, et pourtant j'ai parfois l'espoir que nous le pourrions. Comment cela? dis-tu. Méprise la mort ; et tout ce qui mène à la mort tu l'as méprisé du même coup : guerres, naufrages, morsures de bêtes féroces, chutes soudaines d'édifices entraînés par leur masse. Que peuvent faire de pis tous ces accidents, que de séparer l'âme du corps, séparation dont ne nous sauve nulle précaution, dont nulle prospérité n'exempte, que nulle puissance ne rend impossible? Le sort dispense inégalement tout le reste ; la mort nous appelle tous, est égale pour tous. Qu'on ait les dieux contraires ou propices, il faut mourir : prenons courage de notre désespoir même. Les animaux les plus lâches, que la nature a créés pour la fuite, quand toute issue leur est fermée, tentent le combat malgré leur faiblesse. Point de plus terrible ennemi que celui qui doit son audace à la difficulté d'échapper ; la nécessité provoque toujours des élans plus irrésistibles que la valeur seule.^[18] Il se surpasse, ou du moins il reste l'égal de lui-même, l'homme de cœur qui voit tout perdu. Jugeons-nous trahis, et nous le sommes au profit de la mort : oui, Lucilius, nous lui sommes tous réservés. Tout ce peuple que tu vois, tout ce que tu imagines d'hommes vivants sur ce globe, sera tout à l'heure rappelé par la nature et poussé dans la tombe ; certain de son sort, on n'est incertain que du jour,^[19] et c'est au même terme que tôt ou tard il faut venir. Or, n'est-ce pas le comble de la pusillanimité et de la démence, que de solliciter, avec tant d'instance un moment de répit? Ne mépriserais-tu pas l'homme qui, au milieu de condamnés à mort comme lui, demanderait à titre de grâce de tendre la

gorge le dernier? Ainsi faisons-nous ; nous tenons pour un grand bonheur de mourir plus tard.^[20] La peine capitale a été décernée en toute équité. Car, et telle est la grande consolation de qui va subir l'arrêt fatal, ceux dont la cause est la même ont le même sort. Nous suivrions le bourreau si le juge ou le magistrat nous livrait au supplice, nous présenterions docilement la tête ; où est la différence, dès qu'on va mourir, que ce soit de force ou de gré? Quelle folie, ô homme! et quel oubli de ta fragilité, si tu ne crains la mort que lorsqu'il tonne! Ton existence tient donc au sommeil de la foudre! Tu vivras, si tu lui échappes! Mais le fer, mais la pierre, mais la fièvre vont t'attaquer. La foudre n'est pas le plus grand, mais le plus étourdissant des périls. Tu seras sans doute iniquement traité, si l'incalculable célérité de ta mort t'en dérobe le sentiment, si ton trépas est expié, si, même en expirant, tu n'es pas inutile au monde, si tu deviens pour lui le signe de quelque grand événement! Tu seras iniquement traité d'être enseveli avec la foudre! Mais tu trembles au fracas du ciel, un vain nuage te fait tressaillir ; et au moindre éclair, tu te meurs. Eh bien! quoi? trouves-tu plus beau de mourir de peur que d'un coup de foudre? Ah! n'en sois que plus intrépide quand les cieux te menacent ; et le monde dût-il s'embraser de toutes parts, songe que de cette masse immense tu n'as rien à perdre. Que si tu penses que c'est contre toi que s'apprête ce bouleversement de l'atmosphère, cette lutte des éléments ; si c'est à cause de toi que les nuages amoncelés s'entrechoquent et retentissent ; si c'est pour ta perte que jaillissent ces irrésistibles carreaux, accepte du moins comme consolation l'idée que ta mort mérite tout cet appareil. Mais cette idée même ne viendra pas à temps pour toi ; de tels coups font grâce de la peur. Entre autres avantages, la foudre a celui de prévenir ton attente. L'explosion n'épouvante qu'après qu'on y a échappé.

[1] Ovid. *Métam*, I, 55.

[2] *In alimentum coelestium misit*, tous les mss. Lemaire rejette *cælestium*.

[3] Je lis avec les mss. Fickert : *Ex nube nascitur*. Lemaire : *Ignis qui nas...*

[4] Je lis avec trois mss. : *dissiluere, non sonant*. Lemaire : *dissolutae*.

[5] Voir Lucrèce, liv. VI.

[6] Voir sur la divination des Etrusques le savant ouvrage de Otfried Millier, et Benjam. Constant, de *la Religion*, XI, c. VII.

[7] Je lis comme Fickert, d'après un Mas. : *aliterque prospiciunt*. Lemaire : *aliter cetera animalia*.

[8] J'adopte la leçon de Fickert : *Alites.... tracta*. Lemaire : *Aliud... tractas*.

[9] Chez les anciens peuples de l'Italie, Sabins, Samnites, Brutiens, Etrusques, puis chez les Romains, les institutions religieuses furent toujours identiques avec les institutions politiques. Les dieux ne se gouvernaient qu'à l'instar de ces peuples : entre eux point de pouvoir absolu ; Végovis, leur chef, ne prenait aucune détermination sans le conseil des douze grands dieux qu'on appelait *Consentes*.

[10] Voir Lucrèce, liv. II, vers la fin, et VI, 416.

[11] L'un jamais ne se fourvoie ;
Et c'est celui que toujours
L'Olympe en corps nous envoie :
L'autre s'écarte en son cours ;
Ce n'est qu'aux monts qu'il en coûte.

(La Fontaine, *Jupiter et les tonn.*)

[12] O vous, rois, qu'il voulut faire
Arbitres de notre sort,
Laissez entre la colère
Et l'orage qui la suit
L'intervalle d'une nuit....
Tout père frappe à côté. (*Id.*, *ibid.*)

[13] Ovide, *Métam.*, III, 306.

[14] *In illo vivimus, movemur et sumus.* (Saint Paul, à l'Aréopage.)

[15] *Jupiter est quodcumque vides, quocumque moverit.* (Lucaïn.)

[16] *Mens agitat molem, et magno se corpore miscet.* (*Énéide*, VI, 726.)

[17] Les mss. portent : *quum eorum tangitur* dont on a fait : *quorum vi tangitur*. Je crois devoir lire : *quum forum tangitur*.

[18] Voir de la Clémence, I, XII.

[19] *De tempore queritur.* Je crois qu'il faut *quaeritur* comme au liv. VI, XXXII : *Non de re, sed de tempore est quaestio*.

[20] Voir *Lettre XCIII*. « Qu'on s'imagine un nombre d'hommes dans les chaînes et tous condamnés à la mort, dont les uns étant chaque jour égorgés à la vue des autres, ceux qui restent voient leur propre condition dans celle de leurs semblables, et, se regardant les uns les autres avec douleur et sans espérance, attendent leur tour ; c'est l'image de la condition des hommes. » (Pascal, *Pensées*, 1^{re} part., art. VII.)

LIVRE III

Les eaux terrestres : d'où elles se forment. La terre, pareille au corps humain. Les poissons. Le rouget. Luxe des tables. Déluge final.

Je n'ignore pas, mon excellent ami, de quel vaste édifice je pose les fondements, à mon âge, moi qui veux parcourir le cercle de l'univers, et découvrir les principes des choses et leurs secrets, pour les porter à la connaissance des hommes. Quand pourrai-je mettre à fin tant de recherches, réunir tant de faits épars, pénétrer tant de mystères? La vieillesse me talonne et me reproche les années consumées en de vaines études ; nouveau motif pour me hâter et pour réparer par le travail les lacunes d'une vie mal occupée. Joignons la nuit au jour, retranchons des soins inutiles ; laissons là le souci d'un patrimoine trop éloigné de son maître ; que l'esprit soit tout à lui-même et à sa propre étude, et qu'au moment où la fuite de l'âge est le plus rapide, il reporte au moins sur soi ses regards. Il va le faire, et s'aiguillonner, et chaque jour mesurer la brièveté du temps. Tout ce qu'il a perdu se regagnera par l'emploi sévère du présent. Le plus fidèle ami du bien, c'est l'homme que le repentir y ramène. Volontiers m'écrierais-je avec un illustre poète :

Un noble but m'enflamme, et pour mon œuvre immense

Je n'ai que peu de jours! ...

I. Ainsi parlerais-je, même adolescent ou jeune encore ; car pour de si grandes choses, point d'avenir qui ne soit trop court. Mais cette carrière sérieuse, difficile, infinie, c'est après le midi de ma vie que je l'ai abordée. Faisons ce qu'on fait en voyage ; parti trop tard, on rachète le délai par la vitesse. Usons de diligence, et ce travail déjà si grand, qui restera inachevé peut-être, poursuivons-le sans donner notre âge pour excuse. Mon âme s'agrandit en présence de son entreprise gigantesque ; elle envisage ce qui me reste à faire, non ce qui me reste à vivre. Des hommes se sont consumés à écrire l'histoire des rois étrangers, et les souffrances et les attentats réciproques des peuples. Combien n'est-il pas plus sage d'étouffer ses propres passions, que de raconter à la postérité celles d'autrui? Combien ne vaut-il pas mieux célébrer les œuvres de la divinité, que les brigandages d'un Philippe, d'un Alexandre et de leurs pareils, fameux par la ruine des nations, pestes non moins fatales à l'humanité que ce déluge qui couvrit toutes les plaines, que cet embrasement général où périrent la plupart des êtres vivants? On sait nous dire comment Annibal a franchi les Alpes ; comment il a porté en Italie une guerre imprévue, que les désastres de l'Espagne rendaient plus redoutable ; comment sa haine, survivant à sa défaite et à Cartilage, le fit errer de cour en cour, s'offrant pour général, demandant une armée et ne cessant,

malgré sa vieillesse, de nous chercher la guerre dans tous les coins du monde : tant cet homme pouvait endurer de vivre sans patrie, mais non sans ennemi. Ah! plutôt enquérons-nous de ce qui doit se faire, non de ce qui s'est fait, et enseignons aux hommes qui livrent leur sort à la Fortune, que rien n'est stable dans ses dons, que tous s'échappent plus légers que les vents. Car elle ne sait point se fixer, elle se plaît à verser les maux sur les biens, à mêler les rires et les larmes.^[1] Donc que nul n'ait foi dans la prospérité ; que nul ne s'affaisse dans le malheur ; les choses ont leur flux et leur reflux. Pourquoi ces saillies d'orgueil? La main qui te porte si haut, tu ne sais pas où elle te laissera. Elle ne s'arrêtera pas à ton gré, mais au sien. Pourquoi cet abattement? Te voilà au fond de l'abîme, c'est l'heure de te relever. De l'adversité on passe à de meilleurs destins, et du but désiré à un état moins doux. Il faut que la pensée envisage ces vicissitudes communes et aux moindres maisons qu'un léger choc renverse, et aux maisons souveraines. Des trônes sortis de la poussière ont écrasé ceux qui leur faisaient la loi. D'antiques empires ont croulé dans l'éclat même de leur gloire. Qui pourrait compter les puissances brisées les unes par les autres? Dans le même moment Dieu fait surgir celles-ci et abaisse celles-là,^[2] et ce n'est pas doucement qu'elles descendent ; il les jette à bas de toute leur hauteur, sans qu'il reste d'elles un débris. Grands spectacles, selon nous, qui sommes si petits! Souvent ce n'est point la nature des choses, c'est notre petitesse qui fait leur grandeur. Qu'y a-t-il de grand ici-bas? Est-ce de couvrir les mers de ses flottes, de planter ses drapeaux sur les bords de la mer Rouge, et, quand la terre manque à nos usurpations, d'errer sur l'Océan à la recherche de plages inconnues? Non : c'est d'avoir vu tout ce monde par les yeux de l'esprit, et remporté le plus beau triomphe, le triomphe sur ses vices. On ne saurait nombrer les hommes qui se sont rendus maîtres de villes, de nations entières ; combien peu l'ont été d'eux-mêmes! Qu'y a-t-il de grand ici-bas? C'est d'élever son âme au-dessus des menaces et des promesses de la Fortune ; c'est de ne rien voir en elle qui soit digne d'un vœu. Qu'a-t-elle, en effet, qu'on doive convoiter, quand, du spectacle des choses célestes, retombant sur la terre, nos yeux ne voient plus, comme ceux qui passent d'un clair soleil à la sombre nuit des cachots? Ce qu'il y a de grand, c'est une âme ferme et sereine dans l'adversité, qui accepte tout accident comme si elle l'eût désiré ; et l'on eût dû le désirer, si l'on eût su que tout arrive par les décrets de Dieu. Pleurer, se plaindre, gémir, c'est être rebelle. Ce qu'il y a de grand, c'est que cette âme, forte et inébranlable aux revers, repousse les voluptés, et même les combatte, à outrance ; qu'elle ne recherche ni ne fuie les périls ; qu'elle sache, sans l'attendre, se faire son destin ; qu'elle marche au-devant des biens comme des maux, sans trouble, sans anxiété, et que ni l'orageuse ni la riante fortune ne la déconcerte! Ce qu'il y a de grand, c'est de

fermer son cœur aux mauvaises pensées, de lever au ciel des mains pures ; c'est, au lieu d'aspirer à des biens qui, pour aller jusqu'à toi, doivent être donnés ou perdus par d'autres, de prétendre au seul trésor que nul ne te disputera, la sagesse ; tous les autres, si fort prisés des mortels, regarde-les, si le hasard te les apporte, comme devant s'en aller par où ils sont venus ! Ce qu'il y a de grand, c'est de mettre fièrement sous ses pieds ce qui vient du hasard ; de se souvenir qu'on est homme ; si l'on est heureux, de se dire qu'on ne le sera pas longtemps ; malheureux, qu'on ne l'est plus dès qu'on croit ne pas l'être ! Ce qu'il y a de grand, c'est d'avoir son âme sur le bord des lèvres et prête à partir ; on est libre alors non par droit de cité, mais par droit de nature. Est libre quiconque n'est plus esclave de soi, quiconque a fui cette servitude de tout instant, laquelle n'admet point de résistance, et pèse sur nous nuit et jour, sans trêve ni relâche. Qui est esclave de soi subit le plus rude de tous les jougs ; mais le secouer est facile : qu'on ne se fasse plus à soi-même mille demandes ; qu'on ne se paye plus de son propre mérite ; qu'on se représente et sa condition d'homme et son âge, fût-on des plus jeunes ; qu'on se dise : « Pourquoi tant de folies, tant de fatigues, tant de sueurs ? Pourquoi bouleverser le sol, assiéger le forum ? Il me faut si peu, et pour si peu de temps !^[3] » Voilà à quoi nous aidera l'étude de la nature qui, nous arrachant d'abord aux objets indignes de nous, donne ensuite à l'âme cette grandeur, cette élévation dont elle a besoin, et la soustrait à l'empire du corps. Et puis, l'intelligence exercée à sonder les mystères des choses ne dégénérera pas dans des questions plus simples. Or, quoi de plus simple que ces règles salutaires où l'homme puise des armes contre sa perversité, contre sa folie, qu'il condamne et ne peut quitter ?

I. Parlons maintenant des eaux, et cherchons comment elles se forment. Soit, comme le dit Ovide,

Qu'une source limpide en flots d'argent s'épanche ;^[4]
ou, comme dit Virgile,

..... Que des monts mugissants
Neuf sources à la fois lancent leurs flots puissants,
Mer grondante, qui presse une campagne immense ;^[5]

ou, comme je le trouve dans tes écrits-mêmes, mon cher Junior,

Qu'un fleuve de l'Élide en Sicile soit né ;^[6]
par quel moyen ces eaux sont-elles fournies à la terre ? Où tant de fleuves immenses alimentent-ils jour et nuit leurs cours ? Pourquoi quelques-uns grossissent-ils en hiver ? pourquoi d'autres s'enflent-ils à l'époque où le plus grand nombre baisse ? En attendant, nous mettrons le Nil hors de ligne : il est d'une nature spéciale et exceptionnelle ; nous ajournerons ce qui le concerne, pour traiter en détail des eaux ordinaires, tant froides que chaudes, et à

l'occasion de ces dernières, nous chercherons si leur chaleur est naturelle ou acquise. Nous nous occuperons aussi de celles qu'ont rendues célèbres ou leur saveur ou une vertu quelconque. Car il en est qui sont bonnes pour les yeux, d'autres pour les nerfs ; il en est qui guérissent radicalement des maux invétérés et dont les médecins désespéraient ; quelques-unes cicatrisent les ulcères ; celles-ci, prises en boisson, fortifient les organes intérieurs et soulagent les affections du poulmon et des viscères ; celles-là arrêtent les hémorragies : elles sont aussi variées dans leurs effets que dans leurs saveurs.

II. Les eaux sont toutes ou stagnantes ou courantes, réunies par masses ou distribuées en filets. On en voit de douces ; on en voit de natures tout autres, d'acres parfois, de salées, d'amères et de médicinales ; dans ces dernières nous rangeons les sulfureuses, les ferrugineuses, les alumineuses : la saveur indique la propriété. Elles ont encore de nombreuses différences, qu'on reconnaît au toucher : elles sont froides ou chaudes ; au poids : elles sont pesantes ou légères ; à la couleur : elles sont pures ou troubles, ou azurées, ou transparentes ; enfin, à la salubrité : elles sont saines, salutaires, ou mortelles, ou pétrifiables. Il y en a d'extrêmement légères ; il y en a de grasses ; les unes sont nourrissantes, les autres passent sans soutenir le corps ; d'autres procurent la fécondité.

III. Ce qui rend l'eau stagnante ou courante, c'est la disposition des lieux : elle coule sur les plans inclinés ; en plaine, elle s'arrête immobile ; quelquefois le vent la pousse devant lui ; il y a alors contrainte plutôt qu'écoulement. Les amas d'eau proviennent des pluies ; les cours naturels naissent des sources. Rien n'empêche cependant que l'eau soit recueillie et naisse sur le même point ; témoin le lac Fucin, où les montagnes circonvoisines déversent leurs eaux pluviales.^[7] Mais il recèle aussi dans son bassin des sources abondantes ; tellement que quand les torrents de l'hiver s'y jettent, son aspect ne change pas.

IV. Examinons en premier lieu comment la terre peut fournir à l'entretien continuel des fleuves, et d'où sort une telle quantité d'eau. On s'étonne que les fleuves ne grossissent pas sensiblement les mers ; il ne faut pas moins s'étonner que tous ces écoulements n'appauvrissent pas sensiblement la terre. D'où vient que ses réservoirs secrets regorgent au point de toujours couler et de suppléer incessamment à ses pertes ? La raison que nous donnerons pour les fleuves s'appliquera, quelle qu'elle soit, aux ruisseaux et aux fontaines.

V. Quelques auteurs prétendent que la terre réabsorbe toutes les eaux qu'elle épanche ; et que, si la mer ne grossit jamais, c'est qu'au lieu de s'assimiler les courants qui s'y jettent, elle les restitue aussitôt. D'invisibles conduits les ramènent sous terre ; on les a vus venir, ils s'en retournent secrètement ; les eaux de la mer se filtrent pendant ce trajet ; à force d'être battues dans les anfractuosités sans nombre de la terre, elles se posent leur amertume, et à travers

les couches si variées du sol se dépouillent de leur saveur désagréable, pour devenir eaux tout à fait pures.

VI. D'autres estiment que la terre ne rend par les fleuves que les eaux fournies par les pluies ; et ils apportent comme preuve la rareté des fleuves dans les pays où il pleut rarement. L'aridité des déserts de l'Ethiopie, et le petit nombre de sources qu'offre l'intérieur de l'Afrique, ils l'attribuent à la nature dévorante du climat, où l'été règne presque toujours. De là ces mornes plaines de sables, sans arbres, sans culture, à peine arrosées de loin en loin par des pluies que le sol absorbe aussi tôt. On sait, au contraire, que la Germanie, la Gaule, et, après ces deux contrées, l'Italie, abondent en ruisseaux et en fleuves, parce que le climat dont elles jouissent est humide, et que l'été même n'y est pas privé de pluies.

VII. Tu vois qu'à cette opinion on peut objecter bien des choses. D'abord, en ma qualité de vigneron qui sait son métier, je puis t'assurer que jamais pluie, si grande qu'elle soit, ne mouille la terre à plus de dix pieds de profondeur. Toute l'eau est bue par la première couche, et ne descend point plus bas. Comment pourrait-elle alimenter des fleuves, cette pluie qui n'imbibe que la superficie du sol? Elle est en majeure partie entraînée dans la mer par le canal des fleuves. Bien peu en est absorbé par la terre, qui ne la garde pas : car ou la terre est altérée, et elle boit tout ce qui tombe ; ou elle est saturée, et elle ne reçoit pas au delà de ce qu'elle désirait. C'est pourquoi les premières pluies ne font pas grossir les rivières, la terre, trop sèche, attirant tout à elle. Comment d'ailleurs expliquer ces eaux qui s'échappent en fleuves des rochers et des montagnes? Quel tribut reçoivent-elles des pluies qui coulent le long des rocs dépouillés, sans trouver de terre qui les retienne? Ajoute que des puits creusés dans les lieux les plus secs, à deux ou trois cents pieds, rencontrent d'abondantes veines d'eau à cette profondeur où la pluie ne pénètre point ; preuve que ce ne sont pas là des eaux tombées du ciel, ou des amas stagnants, mais ce qu'on appelle vulgairement des eaux vives. L'opinion que je combats se réfute aussi par cette réflexion, que des sources jaillissent du sommet de certaines montagnes, sources évidemment poussées par une force d'ascension, ou nées sur le lieu même, puisque toute eau pluviale court de haut en bas.

VIII. Selon d'autres, de même qu'à la surface du globe s'étendent de vastes marais, de grands lacs navigables, et que d'immenses espaces sont envahis par les mers qui couvrent tous les lieux bas ; de même l'intérieur de la terre est rempli d'eaux douces, stagnantes, comme nous voyons l'Océan et ses golfes, mais relativement plus considérables, les cavités souterraines étant plus profondes que Celles de la mer. De ces inépuisables masses sortent nos grands cours d'eau. Doit-on s'étonner que la terre ne se sente pas appauvrie par ces

fleuves, quand la mer ne s'entrouve pas enrichie?

IX. D'autres adoptent cette explication-ci ; ils disent : « L'intérieur de la terre renferme des cavités profondes et beaucoup d'air qui, nécessairement, se refroidit dans l'ombre épaisse qui le comprime ; cet air inerte et sans mouvement, ne pouvant plus maintenir son principe, se convertit en eau. De même qu'au-dessus de nos têtes, de l'air ainsi modifié naît la pluie ; de même se forment sous terre les fleuves et les rivières. L'air ne peut longtemps demeurer immobile et peser sur l'atmosphère ; il est de temps à autre raréfié par le soleil, ou dilaté par les vents ; aussi y a-t-il de longs intervalles d'une pluie à une autre. Quelle que soit la cause qui agisse sur l'air souterrain pour le changer en eau, elle agit sans cesse : c'est la perpétuité de l'ombre, la permanence du froid, l'inertie et la densité de cet air ; les sources et les fleuves ne cesseront donc pas d'être alimentés. La terre, suivant nous, est susceptible de transmutation. Tout ce qu'elle exhale, n'ayant pas pris naissance dans un air libre, tend à s'épaissir et se convertit promptement en eau. »

X. Telle est la première cause de la formation des eaux dans l'intérieur du globe. Ajoute que tous les éléments naissent les uns des autres : l'eau se change en air, et l'air en eau ; le feu se forme de l'air, et l'air du feu. Pourquoi la terre ne serait-elle pas de même produite par l'eau, et l'eau par la terre? Si la terre peut se convertir en air et en feu, à plus forte raison peut-elle se changer en eau. La terre et l'eau sont homogènes, toutes deux pesantes, denses, et reléguées dans la région inférieure du monde. L'eau produit de la terre, pourquoi la terre ne produirait-elle pas de l'eau? « Mais les fleuves sont si considérables! » Si grands que tu les trouves, vois aussi de quel grand corps ils sortent. Tu es surpris que les fleuves, qui ne cessent de couler, et quelques-uns si rapidement, trouvent, pour s'alimenter, une eau toujours prête et toujours nouvelle. Mais es-tu surpris que l'air, malgré les vents qui le poussent dans toute sa masse, non seulement ne s'épuise pas, mais coule jour et nuit avec le même volume? Pourtant il ne court pas comme les fleuves dans un canal déterminé ; il embrasse dans son vaste essor l'espace immense des cieux. Es-tu surpris qu'il survienne toujours d'autres vagues après les vagues sans nombre qui se sont brisées sur la grève? Rien ne s'épuise de ce qui revient sur soi-même. Chaque élément est soumis à ces retours alternatifs. Toutes les pertes de l'un vont enrichir l'autre ; et la nature tient ses différentes parties comme pondérées dans une balance, de peur que, les proportions dérangées, l'équilibre du monde ne soit rompu. Tout élément se retrouve dans tous. Non seulement l'air se change en feu, mais il n'existe jamais sans feu : ôte-lui la chaleur, il devient concret, immobile et solide. L'air passe à l'état d'eau, et jamais il n'existe sans ce liquide. La terre se convertit en air et en eau ; mais elle n'est jamais sans eau, non plus que sans air. Et ces transmutations

sont d'autant plus faciles, que l'élément à naître est déjà mêlé au premier. Ainsi la terre contient de l'eau, et la fait sortir de son sein ; elle renferme de l'air : l'ombre et le froid de l'hiver le condensent et en font de l'eau. Elle-même est liquéfiable ; elle met en œuvre ses propres ressources.^[8]

XI. « Mais, diras-tu, si les causes d'où proviennent les fleuves et les sources sont permanentes, pourquoi tarissent-ils parfois? Pourquoi se montrent-ils dans des endroits où l'on n'en voyait point? » Souvent un tremblement de terre dérange leurs directions ; un éboulement leur coupe le passage, les force, en les retenant, à se chercher une issue nouvelle par une irruption sur un point quelconque ; ou bien la secousse même du sol les déplace. Il arrive souvent en ce pays-ci que les rivières, qui ne retrouvent plus leur lit, refluent d'abord, puis se frayent une route pour remplacer celle qu'elles ont perdue. Ce phénomène, dit Théophraste, eut lieu au mont Coryque, où, après un tremblement de terre, on vit jaillir des sources jusqu'alors inconnues. On fait encore intervenir d'autres accidents d'où naîtraient des sources, ou qui détourneraient et changeraient leur cours. Le mont Hémus était jadis dépourvu d'eau ; mais une peuplade gauloise, assiégée par Cassandre, s'étant retranchée sur cette montagne dont elle abattit les forêts, on découvrit de l'eau en abondance, que, sans doute, les arbres absorbaient pour s'en alimenter. Ces arbres coupés, l'eau qu'ils ne consommaient plus parut à la surface du sol. Le même auteur dit qu'un fait pareil arriva aux environs de Magnésie. Mais, n'en déplaise à Théophraste, j'oserai dire que la chose n'est pas vraisemblable ; car les lieux les plus riches en eaux sont communément les plus ombragés ; ce qui n'arriverait pas, si les arbres absorbaient les eaux : or, ceux-ci ne cherchent pas leurs aliments si bas, tandis que la source des fleuves, est dans des couches intérieures, trop profondes pour que les racines des arbres y puissent atteindre. Ensuite, les arbres coupés n'en ont que plus besoin d'eau ; ils pompent l'humidité non seulement pour vivre, mais pour prendre une nouvelle croissance. Théophraste rapporte encore qu'aux environs d'Arcadia, ville de Crète qui n'existe plus, les lacs et les sources tarirent, parce qu'on cessa de cultiver le territoire après la destruction de la ville ; quand les cultivateurs revinrent, les eaux reparurent. Il donne pour cause de ce dessèchement le resserrement du sol, qui s'était durci, et qui, n'étant plus remué, ne pouvait plus livrer passage aux pluies. Pourquoi donc voyons-nous des sources nombreuses aux lieux les plus déserts? Il y a beaucoup plus de terrains cultivés à cause de leurs eaux, que de terrains où l'eau n'est venue qu'avec la culture. Ce n'est pas de l'eau pluviale, celle qui roule en fleuves immenses, navigables dès leur source ; ce qui le prouve, c'est que l'été comme l'hiver leur source verse la même quantité d'eau. La pluie peut former un torrent, et non pas ces fleuves qui coulent entre leurs rives d'un cours égal et soutenu ; elle ne les

forme pas, mais elle les grossit.

XII. Reprenons la chose de plus haut, si bon te semble, et tu verras que rien ne t'embarrassera plus si tu examines de près la véritable origine des fleuves. Un fleuve est le produit d'un volume d'eau qui s'épanche sans interruption. Or, si tu me demandes comment se forme cette eau, je te demanderai, moi, comment se forme l'air ou la terre? S'il existe quatre éléments, tu ne peux demander d'où vient l'eau, puisqu'elle est un des quatre éléments. Pourquoi s'étonner qu'une portion si considérable de la nature puisse fournir d'elle-même à des écoulements perpétuels? Tout comme l'air, qui est aussi l'un des quatre éléments, produit les vents et les orages, ainsi l'eau produit les ruisseaux et les fleuves. Si le vent est un cours d'air, le fleuve est un cours d'eau. J'attribue à l'eau assez de puissance, quand je dis : C'est un élément. Tu comprends que ce qui vient d'une pareille source ne saurait tarir.

XIII. L'eau, dit Thalès, est le plus puissant des éléments, le premier en date, celui par qui tout a pris vie. Nous pensons comme Thalès, au moins sur le dernier point. En effet, nous prétendons que le feu doit s'emparer du monde entier et convertir tout en sa propre substance, puis s'évaporer, s'affaïsser, s'éteindre et ne rien laisser autre chose dans la nature que l'eau ; qu'enfin l'eau recèle l'espoir du monde futur. Ainsi périra par le feu cette création dont l'eau fut le principe. Es-tu surpris que des fleuves sortent incessamment d'un élément qui a tenu lieu de tout, et duquel tout est sorti? Quand les éléments furent séparés les uns des autres, l'eau fut réduite au quart de l'univers, et placée de manière à suffire à l'écoulement des fleuves, des ruisseaux, des fontaines. Mais voici une idée absurde de ce même Thalès. Il dit que la terre est soutenue par l'eau sur laquelle elle vogue comme un navire ; qu'à la mobilité d'un tel support sont dues les fluctuations qu'on appelle tremblements de terre. Ce ne sera donc pas merveille qu'il y ait assez d'eau pour entretenir les fleuves, si tout le globe est dans l'eau. Ce système grossier et suranné n'est que risible ; tu ne saurais admettre que l'eau pénètre notre globe par ses interstices, et que la cale est entr'ouverte.

XIV. Les Égyptiens ont reconnu quatre éléments, et dans chacun le mâle et la femelle. L'air est mâle en tant que vent ; femelle en tant que stagnant et nébuleux. L'eau de la mer est mâle ; toutes les autres sont femelles. Le feu mâle c'est celui qui brûle et flamboie ; la partie qui brille inoffensive est la femelle. Les portions résistantes de la terre s'appellent mâles : ce sont les rochers et les pierres ; ils qualifient de terre femelle celle qui se prête à la culture.

XV. Il n'y a qu'une mer, et elle existe depuis l'origine des choses ; elle a ses conduits, qui donnent lieu à ses courants et à son flux. L'eau douce a, comme la mer, d'immenses canaux souterrains qu'aucun fleuve n'épuisera. Le secret de ses

ressources nous échappe ; elle ne jette au dehors que son superflu. J'admets quelques-unes de ces assertions ; mais voici ce que je pense en outre. Il me semble que la nature a organisé le globe comme le corps humain, qui a ses veines et ses artères pour contenir, les unes le sang, les autres l'air ; de même la terre a des canaux différents pour l'air et pour l'eau qui circulent en elle. La conformité est si grande entre la masse terrestre et le corps humain, que nos ancêtres même en ont tiré l'expression de veines d'eau. Mais comme le sang n'est pas le seul fluide qui soit en nous, comme il s'y trouve bien d'autres humeurs toutes diverses, les unes essentielles à la vie, les autres viciées, d'autres plus épaisses, telles que dans le crâne, la cervelle ; dans les os, la moelle ; puis les mucosités, la salive, les larmes, et on ne sait quoi de lubrifiant qui aide au jeu des articulations plus prompt par ce moyen et plus souple ; ainsi la terre renferme plusieurs variétés d'humeurs, dont quelques-unes en mûrissant se durcissent. De là tout ce qui est terre métallique, d'où la cupidité tire l'or et l'argent ; de là tous les liquides qui se convertissent en pierre. En certains lieux, la terre détrempée avec l'eau se liquéfie et se change en bitume ou autres substances analogues. Ainsi se forment les eaux selon les lois et l'ordre naturels. Au reste, ces humeurs, comme celles de nos corps, sont sujettes à se vicier : un choc, une secousse quelconque, l'épuisement du sol, le froid, le chaud, en altéreront la nature ; ou le soufre, en s'y mêlant, les congèlera plus ou moins promptement. Dans le corps humain, une fois la veine ouverte, le sang coule jusqu'à ce qu'il s'épuise, ou que l'incision soit fermée, ou qu'il reflue par quelque autre cause. De même les veines de la terre une fois déchirées et ouvertes, il en sort des ruisseaux ou des fleuves, selon la grandeur de l'orifice et les moyens d'écoulement. Tantôt un obstacle tarit la source, tantôt la déchirure se cicatrise pour ainsi dire et ferme l'issue qu'elle offrait ; d'autres fois la terre, que nous avons dite être transmutable, cesse de fournir des matières propres à se liquéfier ; d'autres fois aussi les pertes se réparent ou par des forces naturelles, ou par des secours venus d'ailleurs ; car souvent un endroit vide, placé à côté d'un endroit plein, attire à soi le liquide ; et souvent la terre, portée à changer d'état, se fond et se résout en eau. Il s'opère sous la terre le même phénomène que dans les nuées : l'air s'épaissit, et dès lors, trop pesant pour ne pas changer de nature, il devient eau. Souvent les gouttelettes éparses d'un fluide délié se rassemblent, comme la rosée, et se réunissent en un réservoir commun. Les fontainiers donnent le nom de sueur à ces gouttes que fait sortir la pression du terrain, ou que fait transpirer la chaleur. Mais ces faibles écoulements formeront tout au plus une source. Il faut des causes puissantes et de riches réserves pour engendrer un fleuve. Il sort paisible, si l'eau n'est entraînée que par son propre poids ; impétueux et déjà bruyant, si elle est chassée par l'air qui s'y trouve

mêlé.

XVI. Mais d'où vient que quelques fontaines sont pleines six heures durant, et à sec pendant six autres heures? Il serait superflu d'énumérer tous les fleuves qui grossissent dans certains mois, et dans d'autres sont fort réduits, ou de chercher les causes de chaque phénomène, quand la même peut s'appliquer à tous. De même que la fièvre quarte revient à son heure, que la goutte a ses époques fixes, les menstrues, si rien ne les arrête, leurs retours périodiques, et que l'enfant naît au mois où il est attendu ; ainsi les eaux ont leurs intervalles pour disparaître et pour se représenter. Ces intervalles sont parfois plus courts, et dès lors plus sensibles ; parfois plus longs, mais toujours réguliers. Faut-il s'en étonner, quand on voit l'ordre de l'univers et la marche invariable de la nature? Jamais l'hiver ne se trompe d'époque ; l'été ramène ses chaleurs au temps voulu ; l'automne et le printemps les remplacent tous deux, à leur tour ; et le solstice et l'équinoxe ont leur jour certain. Sous cette terre aussi la nature a ses lois moins connues de nous, mais non moins constantes. Il faut admettre pour l'intérieur du globe tout ce qu'on voit à la surface. Là aussi sont de vastes cavernes, des abîmes immenses et de larges vallées creusées sous des montagnes suspendues. Là sont des gouffres béants et sans fond, où souvent glissèrent et s'engloutirent des villes, où d'énormes débris sont profondément ensevelis. Ces cavités sont pleines d'air, car le vide n'existe pas, et d'étangs sur lesquels pèsent de vastes ténèbres. Il y naît aussi des animaux, mais pesants et informes, à cause de l'air épais et sombre où ils sont conçus, et de ces eaux stagnantes où ils vivent : la plupart sont aveugles, comme les taupes et les rats souterrains qui n'ont pas d'yeux, parce qu'ils leur seraient inutiles. Enfin Théophraste affirme qu'en certains pays on tire de terre des poissons.^[9]

XVII. Ici mille objections te seront suggérées par l'invraisemblance du fait que poliment tu te borneras à traiter de fable : comment croire qu'on aille à la pêche sans filets, sans hameçons, la pioche à la main? Il ne manque plus, dis-tu, que d'aller chasser dans la mer. Mais pourquoi les poissons ne passeraient-ils pas sur notre élément? ne passons-nous pas sur le leur? Ce ne sera qu'un échange. Le phénomène t'étonne? Et les œuvres du luxe! ne sont-elles pas bien plus incroyables, alors qu'il contrefait ou qu'il dépasse la nature? Le poisson nage sous les lits des convives : pris sous la table^[10] même, de suite il passe sur la table. Le rouget^[11] n'est pas assez frais, s'il ne meurt dans la main de l'invité. On le présente dans des vases de verre, on observe quelle est sa couleur dans l'agonie, par quelles nombreuses nuances le fait passer cette lutte de la vie qui s'éteint ; d'autres fois on le fait mourir dans le *garum*,^[12] et on le confit tout vivant. Et ces gens traitent de fable l'existence des poissons souterrains, qui s'exhument et ne se pêchent pas. N'est-il pas plus inadmissible que des poissons

nagent dans la sauce, qu'en l'honneur du service^[13] on les tue au milieu du service même, qu'on se délecte longtemps à les voir pâmer, qu'on rassasie ses yeux avant son palais?

XVIII. Souffre que j'oublie un instant mon sujet pour m'élever contre la sensualité du siècle. Rien de plus beau, dit-elle, qu'un rouget expirant. Dans cette lutte, où son dernier souffle s'exhale, il se colore d'un rouge vif, qui peu après vient à pâlir : quelle succession ménagée de nuances, et par quelles teintes indécises il passe de la vie à la mort^[14] ! Dans quelle longue léthargie a sommeillé le génie des cuisines ! Qu'il s'est éveillé tard, et que tard il s'est aperçu des restrictions qui le sevreraient de telles délices ! Un si grand, un si merveilleux spectacle avait fait jusque-là le plaisir de vils pêcheurs ! Qu'ai-je affaire d'un poisson tout cuit, qui ne vit plus ? Qu'il meure dans son assaisonnement. Nous admirions jadis qu'il y eût des gens assez difficiles pour ne pas toucher à un poisson qui ne fût du jour même, et, comme ils disent, qui ne sentît encore la mer. Aussi l'amenait-on en grande hâte, et les porteurs de marée, accourant hors d'haleine et avec grands cris, voyaient tout s'écarter devant eux. Où n'a-t-on pas poussé le raffinement ? Le poisson d'aujourd'hui, s'il a cessé de vivre, est déjà gâté pour eux. « C'est aujourd'hui qu'on l'a pêché. » Je ne saurais me fier à vous sur un point de cette importance. Je ne dois en croire que moi-même ; qu'on l'apporte ici ; qu'il meure sous mes yeux. Le palais de nos gourmets est devenu si délicat, qu'ils ne peuvent goûter le poisson s'ils ne l'ont vu dans le repas même nager et palpiter. Tout ce que gagne de nouvelles ressources un luxe bientôt à bout d'inventions, est prodigué en combinaisons chaque jour plus subtiles, en élégances plus extravagantes, faisant fi des recettes connues. On nous disait hier : « Rien de meilleur qu'un rouget de rocher ; » on nous dit aujourd'hui : « Rien de plus charmant qu'un rouget qui rend le dernier souffle. Passez-moi le bocal ; que je l'y voie tressaillir et s'agiter. » Après un long et pompeux éloge, on le tire de ce vivier de cristal ; alors au plus fin connaisseur à en faire la démonstration : « Voyez comme il s'allume d'un pourpre éclatant, plus vif que le plus beau carmin ; voyez ces veines courir le long de ses flancs ; et le ventre ! il est tout sang, on le dirait ;^[15] et ce reflet d'azur qui a brillé comme l'éclair ! Ah ! il devient raide, il pâlit ; toutes ses couleurs expirent en une seule. » Pas un de ces hommes n'assiste à l'agonie d'un ami ; pas un n'a la force de voir la mort d'un père, cette mort qu'il a souhaitée. Combien peu suivent jusqu'au bûcher le corps d'un parent ! La dernière heure d'un frère, d'un proche est délaissée ; à celle d'un rouget on accourt en foule. Est-il, en effet, une plus belle chose ? Non, je ne puis retenir, en cas pareils, des expressions risquées et qui passent la vraie mesure : ils n'ont pas assez, pour l'orgie, des dents, de la bouche et du ventre : ils sont gourmands même par les yeux.

XIX. Mais pour revenir à mon texte, voici une preuve que la terre nous cache de grands amas d'eau, fertiles en poissons immondes. Que cette eau vienne à sortir de la terre, elle apporte avec elle une foule prodigieuse d'animaux repoussants à l'œil comme au goût, et funestes à qui s'en nourrit. Il est certain que dans la Carie, aux environs de la ville d'Hydisse, il jaillit tout à coup une masse d'eau souterraine, et qu'on vit mourir tous ceux qui goûtèrent des poissons amenés par ce nouveau fleuve à la face du ciel jusqu'alors inconnu pour eux. Qu'on ne s'en étonne pas : c'étaient des masses de chair alourdies et tuméfiées par un long repos ; privés d'ailleurs d'exercice, et engraisés dans les ténèbres, ils avaient manqué de cette lumière d'où vient toute salubrité. Ce qui indique que des poissons peuvent naître sous terre et à cette profondeur, c'est qu'il naît des anguilles dans des trous creusés dans la vase, et que le même défaut d'exercice les rend d'autant plus lourdes à digérer, que les retraites où elles se cachent sont plus profondes. La terre renferme donc, et des veines d'eau dont la réunion peut former des fleuves, et en outre des rivières immenses, dont les unes poursuivent leur cours invisible jusqu'au golfe qui les absorbe ; d'autres émergent du fond de quelque lac. Personne n'ignore qu'il existe des lacs sans fond. Que conclurai-je de là ? Qu'évidemment les grands cours d'eau ont un réservoir permanent, dont les limites sont aussi peu calculables que la durée des fleuves et des fontaines.

XX. Mais d'où viennent les différentes saveurs des eaux ? De quatre causes : d'abord, du sol qu'elles traversent, ensuite, de la conversion de ce même sol en eau ; puis, de l'air qui aura subi pareille transformation ; enfin, de l'altération produite souvent par quelque agent délétère. Voilà ce qui donne aux eaux leurs saveurs diverses, leurs vertus médicinales, leur odeur forte, leurs exhalaisons mortelles, leur légèreté ou leur pesanteur, leur chaleur ou leur froid de glace. Elles se modifient selon qu'elles passent sur un sol saturé de soufre, de nitre ou de bitume. L'eau viciée de la sorte est une boisson qui peut donner la mort. Tel est ce fleuve des Cicones dont l'eau, selon Ovide,

Pétrifie en passant l'estomac qu'elle arrose ;

Le marbre enduit bientôt tout ce qu'on y dépose.

Elle est minérale et contient un limon de nature telle, qu'il solidifie et durcit les corps. Le sable de Pouzzoles devient pierre au contact de l'eau ; ainsi, par un effet contraire, l'eau de ce fleuve, en touchant un corps solide, s'y attache et s'y colle ; et tout objet qu'on jette dans son lit n'en est retiré qu'à l'état de pierre ; transformation qui s'opère en quelques endroits de l'Italie : une branche, une feuille plongée dans l'eau s'y change, au bout de quelques jours, en une pierre formée par le limon qui se dépose autour de ce corps, et y adhère insensiblement. La chose te paraîtra moins étrange si tu réfléchis que l'Albula et presque toutes

les eaux sulfureuses enduisent d'une couche solide leurs canaux et leurs rives. Il y a une propriété analogue dans ces lacs dont l'eau, au dire du même poète,

De qui s'y désaltère égare la pensée,

Ou clôt d'un lourd sommeil sa paupière affaissée.

Elle agit comme le vin, mais avec plus de force. De même que l'ivresse, tant qu'elle n'est pas dissipée, est une démence, ou une pesanteur extrême qui jette dans l'assoupissement ; de même ces eaux sulfureuses, imprégnées d'un air nuisible et vénéneux, exaltent l'homme jusqu'au délire, ou l'accablent d'un sommeil de plomb. Les eaux du Lynceste ont cette maligne influence :

Quiconque en a trop bu tout aussitôt chancelle :

On dirait que le vin a troublé sa cervelle.^[16]

XXI. Il y a des cavernes sur lesquelles on ne peut pencher la tête sans mourir ; l'empoisonnement est si prompt, qu'il fait tomber les oiseaux qui volent par-dessus. Tel est l'air et tel est le lieu d'où s'échappent ces eaux mortelles. Si la nature pestilentielle de l'air et du sol a moins d'énergie, leur malignité est moindre ; elle se borne à attaquer les nerfs, c'est comme une ivresse qui les engourdit. Je ne m'étonne pas que le sol et l'air corrompent l'eau et lui communiquent quelque chose des lieux d'où elle vient et de ceux qu'elle a traversés. La saveur des herbages se retrouve dans le lait ; et le vin, devenu vinaigre, garde, au goût, de sa qualité ; point de substance qui ne représente quelque trace de ce qui l'a produite.

XXII. Il y a une autre espèce d'eaux que nous croyons aussi anciennes que le monde : s'il a toujours été, elles furent de tout temps ; s'il a eu un commencement, elles datent de la grande création. Et ces eaux, quelles sont-elles ? L'Océan et les mers méditerranées qui en sortent. Selon quelques philosophes, certains fleuves aussi, dont on ne peut expliquer la nature, sont contemporains du monde même ; comme l'Ister, le Nil, immenses cours d'eau, trop exceptionnels pour qu'on puisse leur donner la même origine qu'aux autres.

XXIII. Telle est la division des eaux, établie par quelques auteurs. Après cela ils appellent célestes les eaux que les nuages épanchent du haut des airs ; dans les eaux terrestres ils distinguent celles que je nommerai surnageantes et qui rampent à la surface du sol, puis celles qui se cachent sous terre, et dont nous avons rendu compte.

XXIV. D'où vient qu'il existe des eaux chaudes, quelques-unes même tellement bouillantes, qu'on ne peut en faire usage qu'après les avoir laissées s'évaporer à l'air libre, ou en les tempérant par un mélange d'eau froide ? On explique ce fait de plusieurs façons. Selon Empédocle, les feux qu'en maint endroit la terre couve et recèle, échauffent l'eau qui traverse les couches au-dessous desquelles ils sont placés. On fabrique tous les jours des serpentins, des

cyindres, des vases de diverses formes, dans l'intérieur desquels on ajuste de minces tuyaux de cuivre qui vont en pente et forment plusieurs contours, et ainsi l'eau, se repliant plusieurs fois au-dessus du même feu, parcourt assez d'espace pour s'échauffer au passage. Elle entre froide, elle sort brûlante. Empédocle estime que la même chose a lieu sous terre ; et il n'aura pas tort dans l'opinion de ceux qui échauffent leurs bains sans y faire de feu. Dans un local déjà fort chaud on introduit un air brûlant qui, par les canaux où il passe, agit, comme ferait la présence du feu même, sur les murs et les ustensiles du bain. Ainsi, de froide qu'elle était, toute l'eau s'échauffe dans ses nombreux circuits ; et l'évaporation ne lui ôte pas sa saveur propre, parce qu'elle coule enfermée.

D'autres pensent que les eaux, en sortant ou en entrant dans des lieux remplis de soufre, empruntent leur chaleur à la matière même sur laquelle elles coulent, ce qu'attestent l'odeur même et le goût de ces eaux ; elles représentent les qualités de la substance qui les a échauffées. Que la chose ne t'étonne point : l'eau qu'on jette sur de la chaux vive ne bouillonne-elle pas ?

XXV. Il y a des eaux mortelles qui ne se trahissent ni au goût ni à l'odorat. Près de Nonacris en Arcadie, une source, appelée Styx par les habitants, trompe les étrangers en ce qu'elle n'a ni aspect ni odeur suspecte ; ainsi les préparations des habiles empoisonneurs ne se révèlent que par l'homicide. Cette eau en un instant donne la mort ; et il n'y a pas de remède possible, parce qu'elle se coagule aussitôt qu'on la boit ; elle se prend, comme le plâtre mouillé, et colle les viscères. En Thessalie, auprès de Tempe, se trouve une eau dangereuse, qu'évitent les animaux et le bétail de toute espèce ; elle passe à travers le fer et l'airain : elle ronge, telle est sa force, les corps les plus durs ;^[17] aucun arbre ne croît sur ses bords, et eue fait mourir le gazon. Certains fleuves ont aussi des propriétés merveilleuses : quelques-uns colorent la laine des moutons qui y boivent ; en peu de temps les toisons noires deviennent blanches, et le mouton arrivé blanc s'en retourne noir. Il y a en Béotie deux fleuves de ce genre ; l'un, vu l'effet qu'il produit est appelé *Mélas (noir)* ; et tous deux sortent du même lac avec une vertu opposée. On voit aussi en Macédoine, au rapport de Théophraste, un fleuve où l'on amène les brebis dont on veut que la toison prenne la couleur blanche ; quand elles ont bu quelque temps de cette eau, leur laine est changée comme si on l'eût teinte. Si c'est de la laine noire que l'on veut, on a tout prêt un teinturier gratuit : on mène le troupeau aux bords du Pénée. Je vois dans des auteurs modernes qu'un fleuve de Galatie produit ce même effet sur tous les quadrupèdes ; qu'un autre, en Cappadoce, n'agit que sur les chevaux, dont il parsème le poil de taches blanches. Il y a des lacs dont l'eau soutient ceux qui ne savent pas nager ; le fait est notoire. On voyait en Sicile, et l'on voit encore en Syrie, un lac où les briques surnagent et où les corps pesants ne peuvent

s'enfoncer. La raison en est palpable. : pèse un corps quelconque, et compares-en le poids avec celui de l'eau, pourvu que les volumes soient les mêmes ; si l'eau pèse davantage, elle supportera le corps plus léger qu'elle, et l'élèvera à une hauteur proportionnée à la légèreté de l'objet ; s'il est plus pesant, il descendra. Si l'eau et le corps comparés sont de poids égaux, il ne plongera ni ne montera ; il se nivellera avec l'eau, flottant, il est vrai, mais presque enfoncé et ne dépassant en rien la surface. Voilà pourquoi on voit flotter des poutres, les unes presque entièrement élevées sur l'eau, les autres à demi submergées, d'autres en équilibre avec le courant. En effet, quand le corps et l'eau sont d'égale pesanteur, aucun des deux ne cède à l'autre ; le corps est-il plus lourd, il s'enfonce ; plus léger, il surnage. Or, sa pesanteur et sa légèreté peuvent s'apprécier, non par nos mesures, mais par le poids comparatif du liquide qui doit le porter. Lors donc que l'eau est plus pesante qu'un homme ou qu'une pierre, elle empêche invinciblement la submersion. Il arrive ainsi que, dans certains lacs, les pierres même ne peuvent aller à fond. Je parle des pierres dures et compactes ; car il en est beaucoup de poreuses et de légères qui, en Lydie, forment des îles flottantes, au dire de Théophraste. J'ai vu moi-même une île de ce genre à Outilles : il en existe une sur le lac de Vadimon, une autre sur celui de Staton. L'île de Cutilies est plantée d'arbres et produit de l'herbe, et cependant l'eau la soutient : elle est poussée çà et là, je ne dis pas par le vent seulement, mais par la moindre brise ; ni jour ni nuit elle ne demeure stationnaire, tant elle est mobile au plus léger souffle ! Cela tient à deux causes : à la pesanteur d'une eau chargée de principes minéraux, et à la nature d'un sol qui se déplace facilement, n'étant point d'une matière compacte, bien qu'il nourrisse des arbres. Peut-être cette île n'est-elle qu'un amas de troncs d'arbres légers et de feuilles semées sur le lac, qu'une humeur glutineuse aura saisis et agglomérés. Les pierres même qu'on peut y trouver sont poreuses et perméables, pareilles aux concrétions que l'eau forme en se durcissant, surtout aux bords des sources, médicinales, où les immondices des eaux sont rapprochées et consolidées par l'écume. Un assemblage de cette nature, où il existe de l'air et du vide, a nécessairement peu de poids. Il est des choses dont on ne peut rendre compte : pourquoi par exemple, l'eau du Nil rend-elle les femmes fécondes au point que celles même dont une longue stérilité a fermé le sein deviennent capables de concevoir ? Pourquoi certaines eaux, en Lycie, ont-elles pour effet de maintenir le germe, et sont-elles visitées par les femmes sujettes à l'avortement ? Pour moi, ces idées populaires me semblent peu réfléchies. On a cru que certaines eaux donnaient la gale, la lèpre, parsemaient de taches blanches le corps de ceux qui en buvaient ou qui s'y lavaient : inconvénient qu'on attribue à l'eau de rosée. Qui ne croirait que ce sont les eaux les plus pesantes qui forment le cristal ? Or,

c'est tout le contraire ; il est le produit des eaux les plus légères, qui par leur légèreté même se congèlent le plus facilement. Le mode de sa formation est indiqué par le nom même que les Grecs lui donnent : le mot κρύσταλλος rappelle, en effet, et le minéral diaphane, et la glace dont on croit qu'il se forme. L'eau du ciel, ne contenant presque point de molécules terreuses, une fois durcie, se condense de plus en plus par la continuité du froid jusqu'à ce que, totalement dégagée d'air, elle se comprime tout entière sur elle-même ; alors ce qui était eau devient pierre.

XXVI. Il y a des fleuves qui grossissent en été, comme le Nil, nous expliquerons ailleurs ce phénomène. Théophraste affirme que, dans le Pont, certains fleuves ont leur crue à cette époque. On donne quatre raisons de ce fait : ou la terre alors est plus disposée à se changer en eau ; ou bien il tombe vers les sources des pluies qui, par des conduits souterrains et inaperçus, s'en vont alimenter ces fleuves ; ou bien leur embouchure est plus fréquemment battue par des vents qui refoulent leurs flots et arrêtent leur courant, lequel paraît grossir parce qu'il ne s'écoule plus. La quatrième raison est que les astres, dans certains mois, font sentir davantage aux fleuves leur action absorbante, tandis qu'à d'autres époques, étant plus éloignés, ils attirent et consomment moins d'eau. Ainsi ce qui, auparavant, se perdait, produit une espèce de crue. On voit des fleuves tomber dans un gouffre où ils disparaissent aux regards ; on en voit d'autres diminuer graduellement, puis se perdre, et à quelque intervalle reparaître et reprendre leur nom et leur cours. Cela s'explique clairement ; ils trouvent sous terre des cavités, et l'eau se porte naturellement vers les lieux les plus bas et où des vides l'appellent. Reçus dans ces lits nouveaux, ils y suivent leur cours invisible ; mais, dès qu'un corps solide vient leur faire obstacle, ils le brisent sur le point qui résiste le moins à leur passage, et coulent de nouveau à l'air libre.

Tel le Lycus, longtemps dans la terre englouti,
Sous un ciel étranger renaît loin de sa source ;
Tel, perdu dans un gouffre et caché dans sa course,
L'Erasin reparaît dans les plaines d'Argos. ^[18]

Il en est de même du Tigre en Orient ; la terre l'absorbe, et il se fait chercher longtemps ; ce n'est qu'à une distance considérable (et on ne doute pas que ce ne soit le même fleuve), qu'on le voit sortir de l'abîme. Certaines sources rejettent, à des époques fixes, les immondices qu'elles contenaient ; ainsi fait l'Aréthuse en Sicile, tous les cinq ans, au temps des jeux olympiques. De là l'opinion que l'Alphée pénètre sous la mer de l'Achaïe jusqu'en Sicile, et ne sort de terre que sur le rivage de Syracuse ; et que, pour cette raison, durant les jours olympiques, il y apporte les excréments des victimes qu'on a jetés dans son courant. Ce cours

de l'Alphée, mon cher Lucilius, tu l'as mentionné dans ton poème, toi comme Virgile, quand il s'adresse à Aréthuse :

Qu'ainsi jamais Doris aux bords siciliens

N'ose à tes flots mêler l'amertume des siens. ^[19]

Dans la Chersonèse de Rhodes se trouve une fontaine qui, après qu'on l'a vue longtemps pure, se trouble et élève du fond à la surface quantité d'immondices, dont elle ne cesse de se dégager tant qu'elle n'est pas redevenue tout à fait claire et limpide. D'autres fontaines se débarrassent, par le même moyen, non seulement de la vase, mais des feuilles, des tessons et de toute matière putréfiée qui y séjournait. La mer fait partout de même ; car il est dans sa nature de rejeter sur ses rivages toute sécrétion et toute impureté ; néanmoins, sur certaines plages ce travail est périodique. Aux environs de Messine et de Myles, elle vomit, en bouillonnant, et comme dans des accès de fièvre, une sorte de fumier d'une odeur infecte ; de là la fable a fait de cette île les étables des bœufs du Soleil. Il est en ce genre des faits difficiles à expliquer, surtout lorsque les périodes sont mal observées et incertaines. On ne saurait donc en donner une raison directe et spéciale ; mais, en général, on peut dire que toute eau stagnante et captive se purge naturellement. Car, pour les eaux courantes, les impuretés n'y peuvent séjourner ; le mouvement seul entraîne et chasse tout au loin. Celles qui ne se débarrassent point de cette manière ont un flux plus ou moins considérable. La mer élève du fond de ses abîmes des cadavres, des végétaux, des objets semblables à des débris de naufrage ; et ces purgations s'opèrent non seulement quand la tempête bouleverse les flots, mais par le calme le plus profond.

XXVII. Ici je me sens invité à rechercher comment, quand viendra le jour fatal du déluge, la plus grande partie de la terre sera submergée. L'Océan avec toute sa masse et la mer extérieure se soulèveront-ils contre nous ? Tombera-t-il des torrents de pluies sans fin ; ou, sans laisser place à l'été, sera-ce un hiver opiniâtre qui brisera les cataractes du ciel, et en précipitera une énorme quantité d'eaux ; ou les fleuves jailliront-ils plus vastes du sein de la terre, qui ouvrira des réservoirs inconnus ; ou plutôt, au lieu d'une seule cause à un si terrible événement, tout n'y concourra-t-il pas, et la chute des pluies, et la crue des fleuves, et les mers chassées de leurs lits pour nous envahir ? Tous les fléaux ne marcheront-ils pas d'ensemble à l'anéantissement de la race humaine ? Oui, certes ; rien n'est difficile à la nature, quand surtout elle a hâte de se détruire elle-même. S'agit-il de créer, elle est avare de ses secours, et ne les dispense que pour d'insensibles progrès ; c'est brusquement, de toute sa force, qu'elle vient briser son œuvre. Que de temps ne faut-il pas pour que le fœtus, une fois conçu, se maintienne jusqu'à l'enfement ! Que de peines pour élever cet âge si tendre ! que de soins pour le nourrir, pour conduire ses frêles organes jusqu'à

l'adolescence! Et comme un rien défait tout l'ouvrage! Il faut tant d'années pour bâtir une ville, qu'une heure va ruiner! un moment réduit en cendres une forêt d'un siècle.^[20] Un puissant mécanisme soutient et anime tout ; et, d'un seul coup, soudain tout vole en pièces. Que la nature vienne à fausser le moindre de ses ressorts, c'est assez pour que l'humanité périsse. Lors donc qu'arrivera l'inévitable catastrophe, la destinée fera surgir mille causes à la fois : une telle révolution n'aurait pas lieu sans une secousse universelle, comme pensent certains philosophes, et Fabianus est du nombre. D'abord tombent des pluies excessives ; plus de soleil aux cieux, qu'assombrissent les nuages et un brouillard permanent, sorti d'humides et épaisses ténèbres qu'aucun vent ne vient éclaircir. Dès lors le grain se corrompt dans la terre, et de maigres chaumes grandissent sans épis. Tout ce que sème l'homme se dénature, l'herbe des marais croît sur toute la campagne ; bientôt le mal atteint des végétaux plus puissants. Détaché de ses racines, l'arbre entraîne la vigne dans sa chute ; nul arbrisseau ne tient plus à un sol fluide et sans consistance ; les gazons, les pâturages, amis des eaux, sont balayés par elles. La famine sévit : la main se porte sur les aliments de nos premiers pères ; on secoue l'yeuse, le chêne et les arbres dont les racines implantées dans la masse pierreuse des montagnes ont pu résister. Les maisons chancellent rongées par l'eau qui pénètre jusqu'en leurs fondements affaissés, et qui fait de la terre un borborygme ; en vain veut-on étayer les édifices qui s'écroulent, les appuis glissent partout où ils portent, et sur ce sol boueux rien n'est ferme. Cependant les nuages s'entassent sur les nuages ; les neiges amoncelées par les siècles se fondent en torrents, se précipitent du haut des montagnes, arrachent les forêts déjà ébranlées, et roulent des quartiers de rochers qui n'ont plus de lien. Le fléau emporte pêle-mêle métairies, bergers et troupeaux ;^[21] et de l'humble cabane qu'il enlève en passant, il court au hasard attaquer des masses plus solides. Il entraîne les villes et les habitants prisonniers dans leurs murs, incertains s'ils doivent plus redouter ou la mort sous des ruines, ou la mort sous les ondes ; tant l'une et l'autre, calamité fondent sur eux de concert! Bientôt l'inondation, accrue des torrents voisins qu'elle absorbe, va çà et là ravager les plaines, tant qu'enfin, chargée des immenses débris des nations, elle triomphe et domine au loin.^[22] À leur tour les fleuves que la nature a faits les plus vastes, poussés par les tempêtes, ont franchi leurs rives. Qu'on se figure le Rhône, le Rhin, le Danube, qui, sans quitter leur lit, sont déjà des torrents, qu'on se les figure débordés, et déchirant le sol pour se créer de nouveaux rivages en dehors de leurs cours. Quel impétueux développement, quand le Rhin, se jetant sur les campagnes, plus large et non moins rapide, roule à pleins bords et comme à l'étroit sur des plaines sans bornes ; quand le Danube, au lieu d'effleurer le pied ou le flanc des montagnes, vient battre leur cime, charriant des quartiers

énormes de monts, des rocs qu'il disperse, de vastes promontoires arrachés de leur base chancelante et enlevés au continent ; lorsqu'enfin, ne trouvant plus d'issue, car il se les est toutes fermées, il se replie en cercle sur lui-même et enveloppe d'un seul tourbillon une immense étendue de terres et de cités!

Cependant les pluies continuent, le ciel se charge de plus en plus, et ainsi le mal dure et enfante le mal. Le brouillard devient nuit, nuit d'horreur et d'effroi coupée par intervalles d'une clarté sinistre ; car la foudre ne cesse de luire ; les tempêtes bouleversent la mer qui, pour la première fois, grossie par les fleuves qui s'y jettent, et trop resserrée dans son lit, va reculant ses bords. Elle n'est plus contenue par ses limites, mais par les torrents qui lui font obstacle et refoulent ses vagues en arrière ; puis eux-mêmes, en grande partie, refluent comme arrêtés à une embouchure trop restreinte et donnent aux champs l'aspect d'un lac immense. Tout ce que la vue peut embrasser est occupé par les eaux. Toute colline est cachée sous l'onde, dont la profondeur est partout immense ; les cimes seulement des plus hautes montagnes sont encore guéables. Là, sur ces sommités du globe, se sont réfugiés les hommes avec leurs enfants, leurs femmes, leurs troupeaux qu'ils chassent devant eux. Plus de communications pour ces malheureux, plus de passage d'un point à l'autre ; l'eau a tout comblé sous leurs pieds. Ainsi se cramponne à toutes les éminences ce qui reste du genre humain ; heureux encore, dans cette extrémité, d'être passé de l'épouvante à une stupeur morne ; la surprise n'a pas laissé place à l'effroi ; la douleur même n'est plus possible ; car elle perd sa force dès qu'on souffre au delà de ce qu'on peut sentir. On voit donc s'élever, comme des îles, des pointes de montagnes, de nouvelles Cyclades, comme l'a si bien dit le plus ingénieux des poètes, qui ajoute, avec une magnificence digne du tableau :

Tout était mer ; la mer n'avait plus de rivages.^[23]

Mais le noble entraînement de son génie et du sujet devait-il se rabattre à ces puériles niaiseries :

Au milieu des brebis on voit nager les loups
Et les fauves lions que le déluge emporte?

C'est être peu sobre d'esprit que d'oser en faire sur ce globe dévoré par les eaux. Il était grand le poète, et cette immense scène de bouleversement, il l'embrassait bien dans ces vers :

Les fleuves ont couvert les plaines désolées,
Ont roulé sur les tours dans l'abîme écroulées.

Tout cela était beau, s'il ne se fût pas occupé de ce que faisaient les brebis et les loups. Nage-t-on dans un déluge qui emporte tout à la fois? Et la même impétuosité qui entraîne les animaux ne les engloutit-elle pas? Vous avez conçu, comme vous le deviez, l'image imposante de la terre s'abîmant toute sous l'eau,

du ciel même qui fond sur la terre : soutenez ce ton : vous saurez ce qu'il convient de dire si vous songez que c'est tout un monde qui se noie.^[24] — Revenons maintenant à notre sujet.

XXVIII. Quelques auteurs pensent que des pluies excessives peuvent dévaster le globe, non le submerger ; qu'il faut de grands coups contre une si grande masse ; que la pluie peut gâter les moissons, la grêle abattre les fruits, et les ruisseaux grossir les fleuves, mais qu'ils rentrent bientôt dans leurs lits. La mer se déplacera, assurent quelques autres : telle est la cause qui amènera ce grand cataclysme ; ni torrents, ni pluies, ni fleuves déchaînés ne peuvent produire l'universel naufrage. Quand l'heure fatale est tout proche, quand le renouvellement du genre humain est résolu, les eaux du ciel tombent sans interruption et ces pluies-là sont des torrents, je l'accorde ; plus d'aquilon ni de vent qui dessèche ; les autans multiplient les nuages, et les pluies, et les fleuves.

.... Le mal, hélas ! incessamment s'augmente ;
Ces moissons, des mortels et l'espoir et l'amour,
Les travaux d'une année, ont péri sans retour.^[25]

Il s'agit non plus de nuire à la terre, mais de l'engloutir. Tout cela n'est que préludes, après lesquels enfin les mers s'élèvent à une hauteur inusitée et portent leurs flots au-dessus du niveau extrême des plus grandes tempêtes. Puis les vents les chassent devant eux, et roulent d'immenses nappes d'eau qui vont se briser loin de la vue des anciens rivages. Lorsque la mer a reculé ses bords et s'est fixée sur un sol étranger, présentant la dévastation de plus près, un courant violent s'élance du fond de l'abîme. L'eau est en effet aussi abondante que l'air et que l'éther, et plus abondante encore dans les profondeurs où l'œil ne pénètre pas. Une fois mise en mouvement, non par le flux, mais par le destin, dont le flux n'est que l'instrument, elle se gonfle, elle se développe de plus en plus, et pousse toujours devant elle. Enfin, dans ses bonds prodigieux, elle dépasse ce que l'homme regardait comme d'inaccessibles abris. Et c'est pour l'eau chose facile ; sa hauteur serait celle du globe, si l'on tenait compte des points où elle est le plus élevée. Le niveau des mers s'égale, comme aussi le niveau général des terres. Partout les lieux creux et plans sont les plus bas. Or, c'est cela même qui régularise la rondeur du globe, dont font partie les mers elles-mêmes, et elles contribuent pour leur part à l'égale inclinaison de la sphère. Mais, comme dans la campagne les pentes graduées échappent à la vue, de même les courbures de la mer sont inaperçues, et toute la surface visible paraît plane, quoique étant de niveau avec le continent. Aussi, pour déborder, n'a-t-elle pas besoin d'un énorme exhaussement ; il lui suffit, pour couvrir un niveau que le sien égalé, de s'élever quelque peu ; et ce n'est pas aux bords, mais au large où le liquide est amoncelé, que le flux commence. Ainsi, tout comme la marée équinoxiale, dans le temps de

la conjonction du soleil et de la lune, est plus forte que toutes les autres, de même celle-ci, envoyée pour envahir la terre, l'emporte sur les plus grandes marées ordinaires, entraîne plus d'eaux avec elle ; et ce n'est qu'après avoir dépassé la cime des monts qu'elle doit couvrir, qu'enfin elle rétrograde. Sur certains points, la marée s'avance jusqu'à cent milles, sans dommage et d'un cours régulier ; car alors c'est avec mesure qu'elle croît et décroît tour à tour. Au jour du déluge, ni lois ni frein n'arrêtent ses élans. Quelles raisons à cela? diras-tu. Les mêmes qu'à la future conflagration du monde. Le déluge d'eau ou de feu arrive lorsqu'il plaît à Dieu de créer un monde meilleur et d'en finir avec l'ancien. L'eau et le feu soumettent la terre à leurs lois ; ils sont agents de vie et instruments de mort. Lors donc que le renouvellement de toutes choses aura été résolu, ou la mer, ou des flammes dévorantes seront déchaînées sur nos têtes, selon le mode de destruction qui sera choisi.

XXIX. D'autres y joignent les commotions du globe qui déchirent le sol et découvrent des sources nouvelles d'où jaillissent des fleuves, tels qu'en doivent vomir des réservoirs jusqu'alors intacts. Béroze, traducteur de Bélus, attribue ces révolutions aux astres, et d'une manière si affirmative, qu'il fixe l'époque de la conflagration et du déluge. « Le globe, dit-il, prendra feu quand tous les astres, qui ont maintenant des cours si divers, se réuniront sous le Cancer, et se placeront de telle sorte les uns sous les autres, qu'une ligne droite pourrait traverser tous leurs centres. Le déluge aura lieu quand toutes ces constellations seront rassemblées de même sous le Capricorne. Le premier de ces signes régit le solstice d'hiver ; l'autre, le solstice d'été. Leur influence à tous deux est grande, puisqu'ils déterminent les deux principaux changements de l'année. » J'admets aussi cette double cause ; car il en est plus d'une à un tel événement ; mais je crois devoir y ajouter celle que les stoïciens font intervenir dans la conflagration du monde. Que l'univers soit une âme, ou un corps gouverné par la nature, comme les arbres et les plantes, tout ce qu'il doit opérer ou subir, de son premier à son dernier jour, entre dans sa constitution, comme en un germe est enfermé tout le futur développement de l'homme.^[26] Le principe de la barbe et des cheveux blancs se trouve chez l'enfant qui n'est pas né encore ; il y a là en petit l'invisible ébauche de l'homme complet et de ses âges successifs. Ainsi le monde naissant portait en soi, outre le soleil, et la lune, et les révolutions des astres, et la reproduction des animaux, le principe de tous les changements terrestres et aussi de ce déluge qui, de même que l'hiver et l'été, est appelé par la loi de l'univers. Il aura donc lieu non par les pluies seulement, mais aussi par les pluies ; non par l'irruption de la mer, mais entre autres causes par cette irruption ; non par une commotion du globe, mais par, cette commotion aussi. Tout viendra en aide à la nature, pour que les décrets de cette nature

s'accomplissent. Mais la plus puissante cause de submersion sera fournie par la terre contre elle-même ; la terre, avons-nous dit, est transmutable et se résout en eau. Lors donc qu'aura lui le jour suprême de l'humanité, que les parties de ce grand tout devront se dissoudre ou s'anéantir complètement pour renaître complètes, neuves, purifiées de telle sorte qu'il ne reste plus aucune influence corruptrice, il se formera plus d'eau qu'on n'en aura vu jusqu'alors. Aujourd'hui les éléments sont répartis dans leur légitime proportion. Il faut que l'un d'eux se trouve en excès, pour que l'équilibre du monde soit troublé. C'est l'eau qui sera en excès ; maintenant elle ne peut qu'envelopper la terre, non la submerger. Tout accroissement devra donc la pousser à un envahissement. La terre donnera donc juste à l'élément liquide^[27] de quoi la faire elle-même céder à plus fort qu'elle. Elle commencera par s'amollir, puis se détrempera, se délayera et ne cessera de couler sous forme liquide. Alors bondiront, sous les montagnes ébranlées de leur choc, des fleuves qui fuiront ensuite sourdement par des fissures. Tout sol ne rendra que de l'eau ; du sommet des montagnes jailliront des sources ; et de même que la corruption s'étend à des chairs saines, et que les parties voisines d'un ulcère finissent par s'ulcérer, de proche en proche les terres en dissolution feront tout dissoudre autour d'elles ; l'eau sortira par filets, par courants ; et, des rochers entr'ouverts de toutes parts, des torrents courront dans les mers et, de toutes, n'en feront qu'une seule. Il n'y aura plus d'Adriatique, de détroit de Sicile, de Charybde, de Scylla ; la nouvelle mer noiera toute cette mythologie ; et l'Océan, aujourd'hui limite et ceinture du monde, en occupera le centre. Que dirai-je enfin ? L'hiver envahira les mois consacrés aux autres saisons ; l'été se verra exclu, et les astres qui dessèchent la terre perdront leur active chaleur. Elles périront toutes, ces dénominations de mer Caspienne et de mer Rouge, de golfe d'Ambracie et de Crète, de Pont et de Propontide : toute distinction périra. Alors sera confondu ce plan de la nature qui faisait du globe diverses parties. Ni remparts ni tours ne protégeront plus personne ; les temples ne sauveront pas leurs suppliants ; les hautes citadelles seront impuissantes ; l'onde, qui devancera les fuyards, les balayera de leurs créneaux. Elle fondra par masses de l'occident ; elle fondra de l'orient ; un seul jour ensevelira le genre humain. Tout ce que la Fortune a mis tant de temps et de complaisance à édifier, tout ce qu'elle a fait de supérieur au reste du monde, tout ce qu'il y a de plus fameux et de plus beau, grandes nations, grands royaumes, elle abîmera tout.

XXX. Rien, je le répète, n'est difficile à la nature, quand surtout ce sont choses primitivement créées par elle, et que ce n'est pas brusquement qu'elle s'y porte, mais après maint avertissement. Dès le premier jour du monde, quand, pour former l'ordre actuel, tout se dégagait de l'informe chaos, l'époque de la submersion du globe fut fixée ; et afin que la tâche ne fût pas trop difficile pour

les mers, si elle était toute nouvelle, elles y préludent depuis longtemps. Ne vois-tu pas comme le flot heurte le rivage et semble prêt à le franchir? Ne vois-tu pas la marée passer au delà de ses limites, et mener l'Océan à la conquête du monde? Ne vois-tu pas cette guerre incessante des eaux contre leurs barrières? Mais pourquoi tant redouter ces irrptions bruyantes, et cette mer, et ces débordements de fleuves si impétueux? Où la nature n'a-t-elle point placé de l'eau pour nous assaillir de toutes parts quand elle voudra? N'est-il pas Vrai qu'en fouillant la terre, c'est de l'eau qu'on rencontre? Toutes les fois que la cupidité, ou toute autre cause, pousse l'homme à s'enterrer dans les profondeurs du sol, les travaux cessent par la présence de l'eau. Ajoute qu'il est dans l'intérieur du globe des lacs immenses, et plus d'une mer enfouie, et plus d'un fleuve qui roule sous nos pieds. Sur tous les points donc abonderont les éléments du déluge, puisque des eaux coulent et au-dessous et tout à l'entour de la terre : longtemps contenues, elles triompheront et réuniront les fleuves aux fleuves, les lacs aux lacs. La mer souterraine emplira les bassins des sources, dont elle fera d'immenses gouffres béants. De même que notre corps peut s'épuiser par un flux continu, et nos forces se perdre par une transpiration excessive, la terre se liquéfiera, et, quand nulle autre cause n'y contribuerait, elle trouvera en elle-même de quoi se submerger. Je conçois ainsi le concours de toutes les grandes masses d'eaux, et la destruction ne sera pas longue à s'accomplir. L'harmonie du monde sera troublée et détruite, dès qu'une fois la nature se relâchera de sa surveillance tutélaire : soudain, de la surface et de l'intérieur de la terre, d'en haut et d'en bas l'irruption aura lieu. Rien de si violent, de si immodéré dans sa fougue, de si rebelle et terrible à ce qui lui résiste, qu'un immense volume d'eau. Usant de toute sa liberté, et puisque ainsi le voudra la nature, l'eau couvrira ce qu'elle sépare et environne maintenant. Comme le feu qui éclate sur plusieurs points se confond vite en un vaste incendie, tant les flammes ont hâte de se réunir ; ainsi, en un moment, les mers débordées ne feront qu'une masse de leurs ondes. Mais la licence des eaux ne sera pas éternelle. Après avoir consommé l'anéantissement du genre humain et des bêtes farouches dont l'homme aura pris les mœurs, la terre réabsorbera ses eaux ; la nature forcera les mers de rester immobiles, ou de rugir dans leurs limites ; chassé de nos domaines, l'Océan sera refoulé dans ses profondeurs et l'ancien ordre rétabli. Il y aura une seconde création de tous les animaux ; la terre reverra l'homme, ignorant le crime et né sous de meilleurs auspices. Mais cette innocence non plus ne doit durer que tant que les âmes sont neuves. La perversité gagne bientôt ; la vertu est difficile à trouver ; il faut un maître, un guide, pour aller à elle ; le vice s'apprend même sans précepteur.

[1] On a dit : *Sperate, miseri ; cavete, felices*. Et Horace : *Sperat infestis, metuit secundis*. (II, Ode VII.)

[2] *Valet ima summis*
Mutare, et insignem attenuat deus,
Obscura promens. (Hor., I, Od. XXXIV.)

[3] Viens sous mon toit de chaume où le bonheur repose ;
Viens, chasse devant toi les ennuis et les soins.
Nos besoins sur la terre, ami, sont peu de choses
Et combien peu de temps avons-nous ces besoins! (Berquin, *l'Ermite*.)

[4] *Métam.*, III, 407.

[5] *Enéide*, I, 245.

[6] Dans son poème de l'Etna.

[7] Je lis d'après les mss. : *in quem montes circumjecti quidquid fuelit pluvia derivant*. Lemaire : *montis..., quidquid fudit, fluvii derivantur*.

[8] « Le mouvement général des eaux dans le monde ne s'expliquera jamais d'une manière satisfaisante (supposé qu'il s'explique), qu'à la manière de Sénèque, c'est-à-dire par des méthodes totalement étrangères à nos expériences matérielles et aux lois de la mécanique. » (De Maistre, X^e *Soirée*.)

[9] En octobre 1835 on a envoyé à l'Académie des sciences de Paris deux petites anguilles de trois ou quatre pouces de long, vomies avec l'eau par un des puits artésiens creusés à Elbeuf : fait qui démontre que l'eau de ces puits ne provient pas toujours d'infiltrations, mais qu'elle y peut venir aussi par des canaux souterrains. Ces anguilles étaient noires, et non pas blanches comme celles qui habitent les environs d'Elbeuf. « Ce n'est qu'au dernier siècle qu'on a commencé à rendre justice à Théophraste sur son assertion rapportée par Sénèque, et aujourd'hui on ne doute plus que certains poissons ne puissent rester longtemps ensevelis vivants dans la terre. » Dans l'île de Ceylan, deux fois l'an toutes les eaux stagnantes s'évaporent et le lit des étangs se durcit et se fendille au soleil ; mais, dès la première pluie, les poissons reparaissent aussi nombreux que jamais, et il suffit de poser au hasard un panier sans fond pour y prendre aussitôt à la main des poissons longs d'un pied.

« On a vérifié que les poissons de Ceylan sont doués de la singulière faculté de parer à l'effet des sécheresses périodiques en s'enterrant dans la vase lors de la disparition de l'eau, et en y demeurant jusqu'au retour des pluies. Dans d'autres régions tropicales, aux bords de la Gambie, les indigènes capturent des quantités énormes de poissons dans le lit du fleuve, dès qu'arrivent les pluies. En Abyssinie, pendant l'été, on trouve dans le lit desséché du *Mareb* des poissons enfoncés à plus de six pieds dans le sol. Dans les parties plates de Ceylan, les Cingalais, pendant la sécheresse, se procurent des poissons de la même manière qu'on récolte chez nous les pommes de terre. L'argile est ferme, mais humide ; on en enlève de grosses mottes au moyen de bûches, et ces mottes, rejetées à quelque distance, se séparent dans leur chute en plusieurs fragments et mettent à nu des poissons de neuf à douze pouces, adultes, parfaitement portants et qui sautent sur le sol une fois exposés au grand jour. » (*Descrip. de l'île de Ceylan*, par sir Emerson Tennent. Londres, 1859.)

[10] Voir *Lettre C* et *Tranquillité de l'âme*, I.

[11] C'est proprement le *Mullus* des Latins, d'après l'opinion formelle de Cuvier.

[12] Sur le *garant*, voir *Lettres XXV, XCV* et la note.

[13] Je lis avec Pincianue, malgré presque tous les mss., *et cœnae, ciansa* au lieu de *nec c...* La fin de la phrase entraîne ce changement.

[14] Au lieu de *in ceteras facias ... coloris*, je lis, d'après un mss. : *incerti facies inter vitam et mortem coloris est! Vacatio....* et plus loin : *Quam serro experrecta....* Lemaire : *qua sero expressa....*

[15] Trois mss. : *sanguinem*. Un seul : *sanguineum*.

[16] Ces vers et les quatre autres qui précèdent sont tirés des *Métam.* d'Ovide, XV, 313, 830.

[17] Fickert : *etiam dura mordendi*, Lemaire : *molliendi*.

[18] Ovide, *Métam.*, XV, 277. Desaintange.

[19] Virgile, *Églog.*, X, 4.

[20] Voy. *Lettre XCI*.

[21] Deux mss. : *intermixtos dominis greges*. Un seul : *ovium greges*.

[22] . L'Océan apparut. Bouillonnant et superbe,
Entraînant les forêts comme le sable et l'herbe,
De la plaine inondée envahissant le fond,
Il se couche en vainqueur dans le désert profond,
Apportant avec lui, comme de grands trophées,
Les débris inconnus des villes étouffées,
Et là, bientôt plus calme en son accroissement,
Semble dans ses travaux s'arrêter un moment
Et se plaire à mêler, à briser sur son onde
Les membres arrachés au cadavre du monde.

(Vigny, *le Déluge*.)

[23] Ovide, *Métam.*, I, vers 392 et suiv.

[24] L'analogie est frappante entre ces critiques que Sénèque adresse à Ovide et ce que dit Boileau du Moïse du P. Lemoyne (*Art poétique*).

[25] Le premier vers est d'un auteur inconnu. Les deux autres sont d'Ovide, *Métam.*, I, 272.

[26] *Ipsa jam membra omnia sunt latenter in semine*. (Saint Augustin, *Civ. Dei*, XXXII, XIV.)

[27] Texte altéré. Gronovius : *Undare ergo terra debet*. Je lirais : *Undae ergo et terra non minus dabit*.
Lemaire : *debet*.

LIVRE IV.

Éloge de Lucilius. Dangers de la flatterie. Origine et description du Nil. Phénomènes de la grêle, de la neige, de la glace, de la pluie. La glace, comme consommation de luxe.

PRÉFACE.

Tu aimes donc, comme tu me l'écris, sage Lucilius, et la Sicile, et le loisir que te laisse ton emploi de gouverneur. Tu les aimeras toujours, si tu veux te tenir dans les limites de cette charge, et ne pas changer en souveraineté ce qui n'est qu'une délégation. Ainsi feras-tu, je n'en doute pas. Je sais combien tu es étranger à l'ambition et ami de la retraite et des lettres. Que ceux-là regrettent le tourbillon des affaires et du monde, qui ne peuvent se souffrir eux-mêmes. Toi, au contraire, tu es si bien avec toi ! Je ne m'étonne pas que peu d'hommes aient ce bonheur : nous sommes nos propres tyrans, nos persécuteurs ; malheureux tantôt de nous trop aimer, tantôt du dégoût de notre être ; tour à tour l'esprit enflé d'un déplorable orgueil ou tendu par la cupidité ; amollis par les plaisirs ou consumés d'inquiétudes, et, pour comble de misère, jamais seuls avec nous. Nécessairement, où tant de vices cohabitent, il y a lutte perpétuelle. Fais donc, cher Lucilius, ce que tu as coutume de faire. Sépare-toi, tant que tu pourras, de la foule, et ne prête pas le flanc aux adulateurs ; ils sont adroits à circonvenir les grands ; tu auras le dessous avec eux, si bien en garde que tu sois. Crois-moi, te laisser flatter, c'est te livrer à la trahison.^[1] Tel est l'attrait naturel de la flatterie : même lorsqu'on la rejette, elle plaît ; longtemps exclue, elle finit par se faire admettre ; car elle nous compte, comme un mérite de plus, de ne vouloir pas d'elle ; et les affronts même ne peuvent la décourager. On ne croirait pas ce que je vais dire, et pourtant cela est vrai : chacun de nous est surtout vulnérable à l'endroit qu'on attaque en lui ; peut-être, en effet, ne l'attaque-t-on que parce qu'il est vulnérable. Arme-toi donc bien,^[2] mais songe que tu ne saurais être à l'épreuve des blessures. Aurais-tu tout prévu, tu seras frappé au défaut de tes armes. L'un emploiera l'adulation avec déguisement et sobriété ; l'autre ouvertement, en face, affectant la brusquerie, comme si c'était franchise de sa part et non pas artifice. Plancus, le grand maître en ce genre avant Vitellius, disait qu'il ne faut ni mystère ni dissimulation dans la flatterie. « Elle perd ses avances, disait-il, si elle ne se trahit : heureux le flatteur qu'on prend sur le fait ! plus heureux celui qu'on réprimande, qu'on a fait rougir ! » Un personnage tel que toi doit s'attendre à bien des Plancus ; et le remède à un si grand mal n'est pas de refuser la louange. Crispus Passiénus, l'homme le plus subtil en toutes choses que j'aie connu, notamment dans l'appréciation et la cure des vices, disait souvent : « Nous mettons la porte entre nous et la flatterie, nous ne la fermons

pas. Nous agissons avec elle comme avec une maîtresse. On aime que celle-ci pousse la porte, on est ravi qu'elle l'ait forcée. » Démétrius, philosophe du premier ordre, disait, il m'en souvient, à un fils d'affranchi puissant : « J'aurais, pour m'enrichir, une méthode aisée, le jour où je me repentirais d'être homme de bien. Je ne te cacherais pas ma recette : j'enseignerais à ceux qui ont besoin d'amasser comment, sans s'exposer aux risques de la mer, ni aux difficultés d'achat et de vente, sans tenter les profits peu sûrs de l'agriculture, ni ceux moins sûrs encore du barreau, ils trouveront moyen de faire fortune facilement, gaiement même, et de charmer les hommes en les dépouillant. Toi, par exemple, je jurerais que tu es plus grand que Fidus Annaeus et qu'Apollonius le lutteur, quoique ta taille soit aussi ramassée que celle d'un Thrace aux prises avec un Thrace.^[3] Je dirais qu'on n'est pas plus libéral que toi, et je ne mentirais point ; on peut se figurer que tu donnes aux gens tout ce que tu ne leur prends pas. »

Oui, mon cher Junior, plus la flatterie est à découvert, plus elle est hardie, plus elle s'est endurci le front et a fait rougir celui des autres, plus son triomphe est prompt. Car on en est venu à ce point d'extravagance que qui nous loue modérément nous semble envieux. Je t'ai dit souvent que Gallion mon frère, qu'on aime encore trop peu quand on l'aime autant qu'on peut aimer, était étranger aux autres vices et avait, de plus, la flatterie en horreur ; tu l'as tâté sur tous les points. D'abord tu t'es émerveillé qu'ayant le plus grand, le plus beau génie du monde, il aimât mieux^[4] le retenir comme dans un sanctuaire, que de le livrer aux profanes : ce début l'a fait fuir. Tu as voulu louer cette modération qui met entre les richesses et lui une distance telle, qu'il ne semble ni les avoir ni les condamner : dès l'abord il t'a coupé la parole. Tu admirais cette affabilité et cette simplicité charmantes, qui ravissent ceux même auxquels il ne prend pas garde, et obligeant, sans vouloir de retour, jusqu'à ceux qu'il ne voit qu'en passant ; car jamais mortel n'a su plaire à un seul autant qu'il plaît à tous, et cela avec un naturel si heureux et si entraînant, que rien chez lui ne sent l'art ni l'affectation. Chacun se laisse attribuer volontiers un mérite publiquement reconnu ; eh bien ! ici encore il résista à tes cajoleries, et tu t'écrias : « J'ai trouvé un homme invincible à des séductions auxquelles tout homme ouvre son cœur ! » Sa prudence, sa persévérance à éviter un mal inévitable étaient, de ton aveu, d'autant plus belles, que tu comptais le trouver accessible à des éloges qui, bien que faits pour chatouiller l'oreille, n'étaient que des vérités. Mais il n'y vit qu'une raison de plus pour les repousser : car c'est toujours à l'aide du vrai que le mensonge attaque la vérité. Toutefois, ne sois pas mécontent de toi, comme un acteur qui aurait mal joué son rôle, et comme si Gallion s'était douté de la comédie et du piège ; il ne t'a pas découvert, il t'a repoussé. C'est pour toi un exemple à suivre. Quand quelque flatteur s'approchera de toi, dis-lui : « Mon

ami, ces compliments, qui passent d'un magistrat à l'autre avec les licteurs, portez-les à quelqu'un qui, prêt à vous payer de la même monnaie, veuille vous écouter jusqu'au bout. Moi, je ne veux pas duper, et je ne saurais être dupe ; vos éloges me tenteraient, si vous n'en donniez aussi aux méchants. » Mais qu'est-il besoin de descendre si bas que les flatteurs puissent se mesurer de près avec toi ? Tiens-les à longue distance. Quand tu souhaiteras de francs éloges, pourquoi les devrais-tu à autrui ? Loue-toi toi-même ; dis : « Je me suis voué aux études libérales, quoique la pauvreté me conseillât d'autres partis, et appelât mon génie à des travaux dont le salaire est immédiat. Un art tout désintéressé, la poésie, m'a séduit, et les salutaires méditations de la philosophie m'ont attiré. J'ai fait voir que tout cœur d'homme est capable de vertu ; j'ai su m'affranchir des entraves de ma naissance, et me mesurant non sur ma fortune, mais sur la hauteur de mon âme, j'ai marché l'égal des plus grands. Caligula n'a pu me faire trahir mon affection pour Gétulicus ;^[5] Messala et Narcisse, longtemps ennemis de Rome avant de l'être l'un de l'autre, n'ont pu triompher de mon dévouement à d'autres personnages qu'il était funeste d'aimer. J'ai offert ma tête pour garder ma foi. Pas une parole qui ne sortît d'une conscience pure ne m'a été arrachée. J'ai tout craint pour mes amis, je n'ai craint pour moi que de les avoir trop peu aimés. D'indignes pleurs n'ont point coulé de mes yeux ; je n'ai embrassé en suppliant les mains de personne. Je n'ai rien fait de messéant à un homme de bien, à un homme de cœur. Plus grand que mes périls, prêt à marcher au-devant de ceux qui me menaçaient, j'ai su gré à la Fortune d'avoir voulu éprouver quel prix j'attachais à ma parole. Il ne devait pas m'en coûter peu pour une si grande chose. La balance ne me tint pas longtemps incertain, car les deux poids n'étaient pas égaux : valait-il mieux sacrifier ma vie à l'honneur, ou l'honneur à ma vie ? Je ne me jetai pas d'un élan aveugle dans la résolution extrême qui m'eût arraché à la fureur des puissants du jour. Je voyais autour de Caligula des tortures, des brasiers ardents. Dès longtemps, je le savais, sous lui le monde était tombé dans une situation telle, que la mort simple passait pour un effet de sa clémence. Cependant je ne me suis point courbé sur la pointe d'un glaive, ni élané, bouche béante, dans la mer : on aurait pu croire que pour mes amis je ne savais que mourir. » Ajoute que jamais les présents n'ont pu corrompre ton âme, et que, dans cette lutte si générale de cupidité, jamais tes mains ne se sont tendues vers le lucre. Ajoute ta frugalité, la modestie de tes paroles, tes égards pour tes inférieurs, ton respect pour tes supérieurs. Et puis, demande-toi si le rappel de tous ces mérites est vrai ou faux : s'il est vrai, tu auras été loué devant un précieux témoin ; s'il est faux, l'ironie n'aura été entendue de personne. Moi-même, maintenant, on pourrait croire que je veux te capter ou t'éprouver. Penses-en ce qu'il te plaira, et commence par moi à craindre tout le monde.

Médite ce mot de Virgile.

Plus de foi nulle part...

Ou ces vers d'Ovide :

Partout règne Érinnyes ; et, sous son char foulés,

Tous semblent par serment pour le crime enrôlés.^[7]

Ou ce trait de Ménandre (car est-il un beau génie qui, sur ce point, ne se soit ému, pour maudire ce fatal concert du genre humain qui se porte au mal?) : « Nous sommes méchants, tous tant que nous sommes, » s'écrie le poète qui jette sa pensée sur la scène avec une rudesse campagnarde. Il n'est ni vieillard qu'il excepte, ni enfant, ni femme, ni homme ; il dit plus : ce n'est pas individuellement, ou en petit nombre, c'est en masse qu'on ourdit le crime. Il faut donc fuir, se recueillir en soi, ou plutôt encore se sauver de soi. Je veux tenter, bien que la mer nous sépare, de te rendre un service ; tu es peu sûr de ta route ; que je te prenne la main pour te guider vers un meilleur but ; et tu ne sentiras point ton isolement, je causerai d'ici avec toi. Nous serons réunis par la meilleure partie de notre être : nous nous donnerons mutuellement des conseils que le visage de l'auditeur ne modifiera point.^[8] Je te mènerai loin de ta Sicile, pour t'empêcher d'ajouter grande foi aux histoires et de venir à te complaire en toi-même chaque fois que tu te dirais : « Je la tiens sous mon autorité, cette province qui soutint le choc et brisa les armées des deux plus grandes cités du monde, alors qu'entre Rome et Carthage elle demeura le prix d'une lutte gigantesque ; alors qu'elle vit les forces de quatre généraux romains, c'est-à-dire de tout l'empire, réunies sur un seul champ de bataille ; alors qu'elle ajouta encore à la haute fortune de Pompée, qu'elle fatigua celle de César, fit passer ailleurs celle de Lépide, leur servit à tous de théâtre, et fut témoin de ce prodigieux spectacle, où les mortels ont pu reconnaître avec quelle rapidité on glisse du faite au plus bas degré, et par quelle variété de moyens la Fortune détruit les grands pouvoirs. Car la Sicile a vu, dans le même temps, Pompée et Lépide précipités, par une catastrophe différente, de la plus grande élévation dans l'abîme, Pompée fuyant l'armée d'un rival, Lépide sa propre armée. »

I. Pour t'enlever tout à fait à ces souvenirs, et bien que la Sicile possède en elle et autour d'elle nombre de merveilles, je passerai sous silence tout ce qui est relatif à cette province, et reporterai tes réflexions sur un autre point. Je vais m'occuper avec toi d'une question que je n'ai point voulu traiter au livre précédent, savoir, pourquoi le Nil croît si fortement en été. Des philosophes ont écrit que le Danube est de même nature que ce fleuve, parce que leur source à tous deux est inconnue, et qu'ils sont plus forts l'été que l'hiver. Chacun de ces points a été reconnu faux : on a découvert que la source du Danube est en

Germanie ; et s'il commence à croître en été, c'est quand le Nil reste encore enfermé dans son lit, dès les premières chaleurs, lorsque le soleil, plus vif à la fin du printemps, amollit les neiges, qu'il a dû fondre avant que le gonflement du Nil soit sensible. Pendant le reste de l'été, le Danube diminue, revient à ses proportions d'hiver et tombe même au-dessous.

II. Mais le Nil grossit avant le lever de la canicule, au milieu de l'été, jusqu'après l'équinoxe. Ce fleuve, le plus noble de ceux que la nature étale aux yeux de l'homme, elle a voulu qu'il inondât l'Egypte à l'époque où la terre, brûlée par le soleil, absorbe plus profondément ses eaux, et doit en retenir assez pour subvenir à la sécheresse du reste de l'année. Car, dans ces régions qui s'étendent vers l'Ethiopie, les pluies sont nulles ou rares, et ne profitent point à un sol qui n'est pas habitué aux eaux du ciel. Tout l'espoir de l'Egypte, comme tu sais, est dans le Nil. L'année est stérile ou abondante, selon qu'il a été avare ou libéral de ses eaux. Jamais le laboureur ne consulte l'état du ciel. Mais pourquoi avec toi, mon poète, ne pas jouer à la métaphore, ne pas te décocher celle-ci, de ton cher Ovide :

Les champs n'implorent point Jupiter pluvieux?^[9]

Si l'on pouvait découvrir où le Nil commence à croître, les causes de son accroissement seraient trouvées. Tout ce qu'on sait, c'est qu'après s'être égaré dans d'immenses solitudes où il forme de vastes marais, et se partage entre vingt nations, il rassemble d'abord autour de Philé ses flots errants et vagabonds. Philé est une île d'accès difficile, escarpée de toutes parts. Elle a pour ceinture deux rivières qui, à leur confluent, deviennent le Nil et portent ce nom. Le Nil entoure toute la ville : alors plus large qu'impétueux, il ne fait que sortir de l'Ethiopie et des sables à travers lesquels passe le commerce de la mer des Indes. Puis se présentent les Cataractes, lieu que la grandeur du spectacle a rendu fameux. Là, pour franchir des rochers aigus et ouverts sur plusieurs points, le Nil, irrité, soulève toutes ses forces ; brisé par les masses qu'il rencontre, il lutte dans d'étroits défilés ; vainqueur ou repoussé, sa violence reste la même. Alors, pour la première fois, se courrouce son onde arrivée d'abord sans fracas et d'un cours paisible ; fougueuse, elle se précipite en torrent par ces pas sages resserrés, elle n'est plus semblable à elle-même. Jusque-là, en effet, elle coule trouble et fangeuse ; mais une fois engagée dans ces gorges pierreuses, elle écume et prend une couleur qui ne lui est pas naturelle, que la résistance du lieu lui donne. Enfin, il triomphe des obstacles ; mais tout à coup le sol l'abandonne, il tombe d'une hauteur immense, et fait au loin retentir de sa chute les contrées d'alentour. Une colonie de Perses, fondée en cet endroit,^[10] ne pouvant supporter ce fracas assourdissant et continu, fut forcée d'aller s'établir ailleurs. Parmi les merveilles du Nil, on m'a cité l'incroyable témérité des indigènes. Ils montent à

deux une petite barque : l'un la dirige, l'autre, vide l'eau. Puis, longtemps ballottés par la rapidité furieuse du Nil et par ses contre-courants, ils gagnent enfin ses étroits canaux entre des rocs rapprochés qu'ils évitent ; ils glissent avec le fleuve tout entier, gouvernent le canot dans sa chute, et, au grand effroi des spectateurs, plongent la tête en bas : on croit que c'en est fait d'eux, qu'ils sont ensevelis, abîmés sous l'énorme masse, lorsqu'ils reparaissent bien loin de la cataracte, fendant l'onde comme un trait lancé par une machine de guerre. La cataracte ne les noie pas, elle les rend à une onde aplanie. Le premier accroissement du Nil se manifeste au bord de cette île de Philé dont je viens de parler. Un faible intervalle la sépare d'un rocher qui divise le fleuve, et que les Grecs nomment ἄβατον, parce que nul, excepté les prêtres, n'y met le pied ; c'est à que la crue commence à devenir sensible. Puis, à une longue distance, surgissent deux écueils, appelés dans le pays *veines du Nil*, d'où s'épand une grande quantité d'eau, pas assez grande, toutefois, pour couvrir l'Egypte. Ce sont des bouches où, lors du sacrifice annuel, les prêtres jettent l'offrande publique, et les gouverneurs des présents en or. Depuis cet endroit, le Nil, visiblement plus fort, s'avance sur un lit profondément creusé, et ne peut s'étendre en largeur, encaissé qu'il est par des montagnes. Mais libre enfin près de Memphis, et s'égarant dans les campagnes, il se divise en plusieurs rivières ; puis par des canaux artificiels, qui dispensent aux riverains telle quantité d'eau qu'ils veulent, il court se répandre sur toute l'Egypte. D'abord disséminé, il ne forme bientôt qu'une vaste nappe semblable à une mer bourbeuse et stagnante : la violence de son cours est paralysée par l'étendue des contrées qu'il couvre ; car il embrasse à droite et à gauche le pays tout entier. Plus le Nil s'élève, plus on compte sur une belle récolte. C'est un calcul qui ne trompe pas l'agriculteur, tant la hauteur du fleuve est l'exacte mesure de la fertilité qu'il crée ! Sur ce sol sablonneux, altéré, il amène et l'eau et l'humus. Comme, en effet, ses flots sont troubles, il en dépose tout le limon aux endroits qui se fendent de sécheresse : tout ce qu'il porte avec soi d'engrais, il en enduit les parties arides, et profite aux campagnes de deux manières : il les arrose en les fumant. Tout ce qu'il ne visite pas demeure stérile et désolé. Une crue excessive est pourtant nuisible. Le Nil a de plus cette vertu merveilleuse que, différent des autres fleuves qui balayent et ravinent le sol, lui, malgré sa masse si supérieure, loin de ronger ni d'enlever quoi que ce soit, il ajoute aux ressources du terrain ; et son moindre bienfait est de le rafraîchir, car le limon qu'il y verse, en désaltérant les sables, leur donne de la cohérence ; et l'Egypte lui doit non seulement la fertilité de ses terres, mais ses terres mêmes. C'est un spectacle magnifique que le Nil débordé sur les campagnes. La plaine en est couverte, les vallées ont disparu, les villes sortent de l'eau comme des îles. Les habitants du milieu des terres ne communiquent plus

qu'en bateaux ; et moins elles voient de leur territoire, plus la joie des populations est grande.^[11] Lors même que le Nil se tient renfermé dans ses rives, il se décharge dans la mer par sept embouchures, dont chacune est une mer ; et il ne laisse pas d'étendre une foule de rameaux sans nom et sur sa droite et sur sa gauche. Il nourrit des monstres qui ne sont ni moins gros ni moins redoutables que ceux de la mer. On peut juger de sa grandeur par ce fait, que d'énormes animaux trouvent dans son sein une pâture et un parcours suffisants. Babillus, cet excellent homme, d'une instruction si rare en tout genre de littérature, dit avoir vu, pendant sa préfecture d'Egypte, à la bouche dite héracléotique, la plus large des sept, des dauphins venant de la mer, et des crocodiles menant du fleuve à leur rencontre une troupe des leurs qui livrèrent aux dauphins une sorte de combat en règle : les crocodiles furent vaincus par ces pacifiques adversaires, dont la morsure est inoffensive. Les crocodiles ont toute la région dorsale dure et impénétrable à la dent même d'animaux plus forts qu'eux ; mais le ventre est mou et tendre. Les dauphins, en plongeant, le leur entamaient avec la scie qu'ils portent saillante sur le dos, et dans leur élan de bas en haut les éventraient. Beaucoup de crocodiles furent décousus de la sorte ; les autres firent un mouvement de conversion et se sauvèrent. Cet animal fuit quand on le brave ; plein d'audace si on le craint. Les Tentyrites en triomphent, non par une vertu particulière de leur race ou de leur sang, mais par le mépris qu'ils en font, et par la témérité. Ils l'attaquent intrépidement ; ils lui jettent, dans sa fuite, un licou et le tirent à eux ; beaucoup de ces hommes périssent pour avoir manqué de présence d'esprit dans la poursuite.

Le Nil, autrefois, roulait une onde salée comme celle de la mer, au rapport de Théophraste. Il est constant que deux années de suite, la dixième et la onzième du règne de Cléopâtre, le Nil ne déborda point, ce qui prophétisait, disait-on, la chute de deux puissances : Antoine et Cléopâtre virent, en effet, crouler la leur. Dans les siècles les plus reculés, le Nil fut neuf ans sans sortir de son lit, à ce que prétend Callimaque.

Abordons maintenant l'examen des causes qui font croître le Nil en été, et commençons par les plus vieux auteurs. Anaxagore attribue cette crue à la fonte des neiges qui, des montagnes de l'Ethiopie, descendent jusqu'au Nil. Ce fut l'opinion de toute l'antiquité. Eschyle, Sophocle, Euripide, énoncent le même fait ; mais une foule de raisons en font ressortir la fausseté. D'abord, ce qui prouve que l'Ethiopie est un climat brûlant, c'est le teint aduste de ses habitants, et les demeures que les Troglodytes se creusent sous terre. Les pierres y brûlent comme au sortir du feu, non seulement à midi, mais jusque vers le déclin du jour ; le sable est comme embrasé, et ne peut recevoir le pied de l'homme ; l'argent se sépare du plomb ; les soudures des statues se détachent ; sur quelque

matière que l'on applique des ornements, le placage ne tient pas. L'Auster, qui souffle de ce point, est le plus chaud des vents. Les animaux qui se cachent au froid ne disparaissent là en aucun temps. Même en hiver, le serpent reste à la surface du sol, en plein air. À Alexandrie, déjà fort éloignée de ces excessives chaleurs, il ne tombe pas de neige ; plus haut on ne voit point de pluie. Comment donc une contrée où règnent de si grandes chaleurs aurait-elle des neiges qui durassent tout l'été? S'y trouvât-il même des montagnes pour les recevoir, elles n'en recevraient jamais plus que le Caucase ou les montagnes de Thrace. Or, les fleuves de ces montagnes grossissent au printemps et au début de l'été, mais bientôt baissent au-dessous du niveau d'hiver. En effet, les pluies du printemps commencent la fonte des neiges, que les premières chaleurs achèvent de faire disparaître. Ni le Rhin, ni le Rhône, ni le Danube, ni le Caystre, ne sont sujets à cet inconvénient, ni ne grossissent l'été, quoiqu'il y ait de très hautes neiges sur les cimes du septentrion. Le Phase et le Borysthène auraient aussi leurs crues d'été, si, malgré les chaleurs, les neiges pouvaient grossir leur cours. Et puis, si telle était la cause des crues du Nil, c'est au commencement de l'été qu'il coulerait à plein canal ; car alors les neiges sont des plus abondantes et encore entières, et c'est la couche la moins dure qui fond. La crue du Nil dure quatre mois, gardant toujours le même niveau. À en croire Thalès, les vents étésiens repoussent le Nil à sa descente dans la mer, et suspendent son cours en poussant la mer contre ses embouchures. Ainsi refoulé, il revient sur lui-même, sans pour cela grossir ; mais l'issue lui étant barrée, il s'arrête, et bientôt, partout où il le peut, force le passage qui lui est refusé. Euthymène, de Marseille, en parle comme témoin : « J'ai navigué, dit-il, sur la mer Atlantique. Elle cause le débordement du Nil, tant que les vents étésiens se soutiennent ; car c'est leur souffle qui alors pousse cette mer hors de son lit. Dès qu'ils tombent, la mer aussi redevient calme, et le Nil à sa descente déploie moins de puissance. Du reste, l'eau de cette mer est douce, et nourrit des animaux semblables à ceux du Nil. » Mais pourquoi, si les vents étésiens font gonfler le Nil, la crue commence-t-elle avant la saison de ces vents, et dure-t-elle encore après? D'ailleurs le fleuve ne grossit pas à mesure qu'ils soufflent plus violemment. Son plus ou moins de fougue n'est point réglé sur celle des vents étésiens, ce qui aurait lieu, si leur action le faisait hausser. Et puis ils battent la côte égyptienne, le Nil descend à leur rencontre : il faudrait qu'il vint du même point qu'eux, si son accroissement était leur ouvrage. De plus, il sortirait pur et azuré de la mer, et non pas trouble comme il est. Ajoute que le témoignage d'Euthymène est réfuté par une foule d'autres. Le mensonge avait libre carrière, quand les plages étrangères étaient inconnues ; on pouvait de là nous envoyer des fables. À présent, la mer extérieure est côtoyée sur tous ses bords par des trafiquants dont

pas un ne raconte qu'aujourd'hui le Nil soit azuré ou que l'eau de la mer soit douce. La nature elle-même repousse cette idée ; car les parties les plus douces et les plus légères sont pompées par le soleil. Et encore pourquoi le Nil ne croît-il pas en hiver? Alors aussi la mer peut être agitée par des vents quelque peu plus forts que les étésiens, qui sont modérés. Si le mouvement venait de l'Atlantique, il couvrirait tout d'un coup l'Egypte : or l'inondation est graduelle. Oenopide de Chio dit que l'hiver la chaleur est concentrée sous terre ; ce qui fait que les cavernes sont chaudes, l'eau des puits relativement tiède, et qu'ainsi les veines de la terre sont desséchées par cette chaleur interne. Mais, dans les autres pays, les pluies font enfler les rivières. Le Nil, qu'aucune pluie n'alimente, diminue l'hiver et augmente pendant l'été, temps où la terre redevient froide à l'intérieur et les sources fraîches. Si cette cause était la vraie, tous les fleuves devraient grossir, et tous les puits hausser pendant l'été ; outre cela, la chaleur n'augmente pas, l'hiver, dans l'intérieur de la terre. L'eau, les cavernes, les puits semblent plus chauds, parce que l'atmosphère rigoureuse du dehors n'y pénètre pas. Ainsi ce n'est pas qu'ils soient chauds, c'est qu'ils excluent le froid. La même cause les rend froids en été, parce que l'air échauffé, qui en est loin, ne saurait passer jusque-là. Selon Diogène d'Apollonie, le soleil pompe l'humidité ; la terre desséchée la reprend à la mer et aux autres eaux. Or, il ne peut se faire qu'une terre soit sèche et l'autre riche d'humidité ; car elles sont toutes poreuses et perméables de l'une à l'autre. Les terrains secs empruntent aux humides. Si la terre ne recevait rien, elle ne serait que poussière. Le soleil attire donc les eaux ; mais les régions où elles se portent sont surtout les régions méridionales. La terre, desséchée, attire alors à elle plus d'humidité ; tout comme dans les lampes, l'huile afflue où elle se consume, ainsi l'eau se rejette vers les lieux où une forte chaleur et un sol altéré l'appellent. Or, d'où est-elle tirée? Des points où règne un éternel hiver, du septentrion, où elle surabonde. C'est pourquoi le Pont-Euxin se décharge incessamment dans la Mer Inférieure avec tant de rapidité, non pas, comme les autres mers, par flux et reflux, mais par une pente toujours la même, et comme un torrent. Si elle ne suivait cette route, et par là ne rendait à telle partie ce qui lui manque, et ne soulageait telle autre de ce quelle a de trop, dès longtemps tout serait ou desséché ou inondé. Je voudrais demander à Diogène pourquoi, quand la mer et tous ses affluents passent les uns dans les autres, les fleuves ne sont pas partout plus grands en été? Le soleil alors brûle l'Egypte avec plus de force ; voilà pourquoi le Nil s'élève. Mais ailleurs aussi les rivières grossissent quelque peu. Ensuite, pourquoi y a-t-il des contrées privées d'eau, puisque toutes l'attirent des autres contrées, et l'attirent d'autant plus qu'elles sont plus échauffées? Enfin, pourquoi l'eau du Nil est-elle douce, si elle vient de la mer? Car il n'en est point de plus douce au goût que celle de ce fleuve.

III. Si je t'affirmais que la grêle se forme dans l'air, de même que la glace parmi nous, par la congélation d'une nuée entière, ce serait par trop de témérité. Range-moi donc dans la classe de ces témoins secondaires qui disent : « Je ne l'ai pas vu, certes, mais je l'ai ouï dire. » Ou encore, je ferai ce que font les historiens : ceux-ci, quand ils ont, sur nombre de faits, menti tout à leur aise, en citent quelqu'un dont ils ne répondent pas, et dont ils laissent à leurs auteurs la responsabilité. Si donc tu es disposé à me croire, Posidonius s'offre pour garant tant de ce que j'ai dit ci-dessus que de ce qui va suivre. Il affirmera, comme s'il y eût été, que la grêle provient de nuées pleines d'eau, ou même déjà changées en eau. Pourquoi les grêlons sont-ils de forme ronde? Tu peux le savoir sans maître, si tu observes qu'une goutte d'eau s'arrondit toujours sur elle-même. Cela se voit sur les miroirs qui retiennent l'humidité de l'haleine, sur les vases mouillés, et sur toute surface polie. Vois même les feuilles des arbres, les herbes, où les gouttes qui s'y arrêtent demeurent en globules.

Quoi de plus dur qu'un roc? quoi de plus mou que l'onde

Qui laisse au dur rocher une empreinte profonde?^[12]

ou, comme a dit un autre poète :

Goutte à goutte en tombant l'eau creuse enfin la pierre.^[13]

Et ce creux est sphérique. D'où l'on voit que l'eau qui le produit l'est aussi, et se taille une place selon sa forme et sa figure. Au reste, il se peut, quand les grêlons ne seraient pas tels, que dans leur chute ils s'arrondissent, et que, précipités à travers tant de couches d'un air condensé, le frottement agisse sur tous et les façonne en boules. Cela ne saurait avoir lieu pour la neige ; elle est trop peu ferme, trop dilatée, et ne tombe pas d'une grande hauteur, mais se forme non loin de la terre. Elle ne traverse pas dans les airs un long intervalle ; elle se détache d'un point très rapproché. Mais pourquoi ne prendrais-je pas la même liberté qu'Anaxagore? car c'est entre philosophes surtout qu'il doit y avoir égalité de droits. La grêle n'est que de la glace suspendue ; la neige est une congélation flottante parmi les frimas. Nous l'avons déjà dit : entre l'eau et la rosée il y a la même différence qu'entre le frimas et le glaçon, comme entre la neige et la grêle.

IV. Le problème ainsi résolu, je pourrais me croire quitte ; mais je te ferai bonne mesure ; et, puisque j'ai commencé à t'ennuyer, je ne veux taire aucune des difficultés de la matière. Or on se demande pourquoi, en hiver, il neige et ne grêle pas ; et pourquoi, au printemps, les grands froids déjà passés, il tombe de la grêle. Car, au risque de me laisser tromper à ton dam, la vérité me persuade aisément, moi crédule, qui vais jusqu'à me prêter à ces légers mensonges, assez forts pour fermer la bouche, pas assez pour crever les yeux. En hiver l'air est pris par le froid, et dès lors ne tourne pas encore en eau, mais en neige, comme se

rapprochant plus de ce dernier état. Avec le printemps, l'air commence à se dilater davantage ; et l'atmosphère, plus chaude, produit de plus grosses gouttes. C'est pourquoi, comme dit notre Virgile :

.... Quand du printemps sur nous fondent les pluies, ^[14]

la transmutation de l'air est plus active, car il se dégage et se détend de toutes parts : la saison même l'y aide. Aussi les pluies sont-elles alors plus fortes et plus abondantes que continues. Celles de l'hiver sont plus lentes et plus menues ; ainsi l'on voit par intervalles tomber de rares et faibles gouttes mêlées de neige. Nous appelons temps neigeux les jours où le froid est intense et le ciel sombre. D'ailleurs, quand l'aquilon souffle et règne dans l'atmosphère, il ne tombe que de fines pluies ; par le vent du midi elles sont plus obstinées et les gouttes plus grosses.

V. Voici une assertion de nos stoïciens que je n'ose ni citer, parce qu'elle me semble peu soutenable, ni laisser de côté. Car où est le mal d'en toucher quelque chose à un juge indulgent comme toi ? Et certes, vouloir éprouver à la coupelle tous les arguments, serait condamner les gens au silence. Il est si peu d'opinions sans contradicteur ! Celles même qui triomphent ont dû plaider. Les stoïciens disent que tout ce qu'il y a de glaces accumulées vers la Scythie, le Pont et les plages septentrionales se fond au printemps ; qu'alors les fleuves gelés reprennent leur cours, et que les neiges descendent en eau des montagnes. Il est donc à croire que de là partent des courants d'air froid qui se mêlent à l'atmosphère du printemps. Ils ajoutent à cela une chose dont je n'ai fait, ni ne songe à faire l'expérience. M'est avis que toi aussi tu te gardes, en voulant t'assurer de la vérité, d'expérimenter dans la neige. Ils disent que les pieds se refroidissent moins à fouler une neige ferme et durcie, qu'une neige ramollie par le dégel. Donc, s'ils ne mentent pas, tout le froid produit dans les régions du nord par la neige en dissolution et les glaçons qui se brisent, vient saisir et condenser l'air tiède et déjà humide des contrées du midi. Voilà comment ce qui devait être pluie devient grêle sous l'influence du froid.

VI. Je ne puis me défendre de t'exposer toutes les folies de nos amis. N'affirment-ils pas que certains observateurs savent prédire, d'après les nuages, quand il y aura grêle, et qu'ils ont pu l'apprendre par l'expérience, en remarquant la couleur de ceux qui étaient toujours suivis de grêle ? Un fait incroyable, c'est qu'à Cléone il y avait des préposés publics, *chalazophylakes* ou pronostiqueurs de la grêle. Au signal qu'ils donnaient de l'approche du fléau, que penses-tu que faisaient les gens ? qu'ils couraient aux manteaux, aux couvertures ? Non : chacun, selon ses moyens, immolait soit un agneau, soit un poulet ; et vite, ayant goûté quelque peu de sang, la nuée glissait plus loin. Tu ris ? Ecoute : tu vas rire plus encore. N'avait-on ni agneau, ni poulet ; sans

risquer de se faire grand mal. On portait la main sur soi-même. Et ne crois pas que les nuages fussent bien avides ou cruels : un poinçon bien affilé piquait le doigt jusqu'au sang, et telle était la libation. Et la grêle ne se détournait pas moins du champ de ce pauvre homme que de celui où de plus riches sacrifices l'avaient conjurée.

VII. D'où vient cela? demandent quelques personnes. Les unes, comme il convient aux vrais sages, disent qu'il est impossible à qui que ce soit de faire un pacte avec la grêle et de se racheter de l'orage par de légères offrandes, bien que les dieux mêmes se laissent vaincre par des présents. Les autres supposent dans le sang une vertu particulière qui détourne les nuages et les repousse. Mais comment y aurait-il dans ce peu de sang une vertu assez forte pour pénétrer si haut et agir sur les nuages. N'était-il pas bien plus simple de dire : « Mensonge et fable que cela! » Mais à Cléone, on rendait des jugements contre ceux qui étaient chargés de prévoir l'orage, lorsque, par leur négligence, les vignes avaient pâti ou que les moissons étaient couchées par terre. Et, chez nous, les douze Tables ont prévu le cas où quelqu'un *frapperait d'un charme les récoltes d'autrui*. Nos grossiers ancêtres croyaient qu'on attirait ou repoussait les pluies par des enchantements, toutes choses si visiblement impossibles, qu'il n'est besoin, pour s'en convaincre, d'entrer dans l'école d'aucun philosophe.

VIII. Je n'ajouterai plus qu'une chose à laquelle tu adhéreras et applaudiras volontiers. On dit que la neige se forme dans la partie de l'atmosphère qui avoisine la terre, vu que cette partie est plus chaude, par trois raisons. D'abord, toute évaporation de la terre, ayant en soi beaucoup de molécules ignées et sèches, est d'autant plus chaude qu'elle est plus récente. Ensuite, les rayons du soleil sont répercutés par la terre et se replient sur eux-mêmes. Cette réflexion chauffe tout ce qui est près de la terre, et y envoie d'autant plus de calorique, que le soleil s'y fait doublement sentir. En troisième lieu, les hautes régions sont plus battues des vents, tandis que les plus basses y sont moins exposées.

IX. Joins à cela un raisonnement de Démocrite : « Plus un corps est solide, plus il reçoit vite la chaleur, et plus long temps il la conserve. » Mets au soleil un vase d'airain, un de verre et un d'argent, la chaleur se communiquera plus vite au premier et y restera plus longtemps. Voici, en outre, les raisons de ce philosophe pour croire qu'il est ainsi : « Les corps plus durs, plus compactes, plus denses que les autres, ont nécessairement, dit-il, les pores plus petits, et l'air y pénètre moins. Par conséquent, de même que les petites étuves et les petites baignoires s'échauffent promptement, ainsi ces cavités secrètes et imperceptibles à l'œil sentent plus rapidement la chaleur, et, grâce à leurs étroites proportions, sont moins promptes à rendre ce qu'elles ont reçu. »

X. Ce long préliminaire nous amène à la question. Plus l'air est proche de la

terre, plus il est dense. De même que dans l'eau et dans tout liquide la lie est au fond, ainsi les parties de l'air les plus denses se précipitent en bas. Or, on vient de prouver que les matières les plus compactes et les plus massives gardent le plus fidèlement la chaleur qu'elles ont contractée ; mais, plus l'air est élevé et loin des grossières émanations du sol, plus il est pur et sans mélange. Il ne retient donc pas la chaleur du soleil ; il la laisse passer comme à travers le vide, et par là même s'échauffe moins.

XI. Cependant quelques-uns disent que la cime des montagnes doit être d'autant plus chaude qu'elle est plus près du soleil. C'est s'abuser, ce me semble, que de croire que l'Apennin, les Alpes et les autres montagnes connues par leur extraordinaire hauteur, soient assez élevées pour se ressentir du voisinage du soleil. Elles sont élevées relativement à nous ; mais, comparées à l'ensemble du globe, leur petitesse à toutes est frappante. Elles peuvent se surpasser les unes les autres ; mais rien n'est assez haut dans le monde pour que la grandeur même la plus colossale marque^[15] dans la comparaison du tout. Si cela n'était, nous ne définirions pas le globe une immense boule. Un ballon a pour forme distinctive une rondeur à peu près égale en tous sens, comme celle que peut avoir une balle à jouer. Ses fentes et ses coutures n'y font pas grand'chose, et n'empêchent pas de dire qu'elle est également ronde partout. Tout comme sur ce ballon ces solutions n'altèrent nullement la forme sphérique, ainsi, sur la surface entière du globe, les proportions des plus hautes montagnes ne sont rien, quand on les compare à l'ensemble. Ceux qui diraient qu'une haute montagne recevant de plus près le soleil, en est d'autant plus tôt chaude, n'ont qu'à dire aussi qu'un homme de taille élevée doit avoir plus tôt chaud qu'un homme de petite taille, et plus tôt chaud à la tête qu'aux pieds. Mais quiconque mesurera le monde à sa vraie mesure, et réfléchira que la terre n'est qu'un point dans l'espace, concevra qu'il ne peut y avoir à sa surface d'éminence telle, qu'elle sente davantage l'action des corps célestes, comme s'en approchant de plus près. Ces montagnes si hautes à nos yeux, ces sommets encombrés de neiges éternelles, n'en sont pas moins au plus bas du monde : sans doute elles sont plus près du soleil qu'une plaine ou une vallée, mais de la même façon qu'un cheveu est plus gros qu'un cheveu, un arbre qu'un arbre, une montagne qu'une autre montagne. Car alors on pourrait dire aussi que tel arbre est plus voisin du ciel que tel autre : ce qui n'est pas, parce qu'il ne peut y avoir grande différence entre de petites choses, qu'autant qu'on les rapproche entre elles. Quand on prend l'immensité pour point de comparaison, il n'importe de combien l'une des choses comparées est plus grande que l'autre ; car la différence fût-elle considérable, elle n'est toujours qu'entre deux atomes.

XII. Mais, pour revenir à mon sujet, les raisons qui précèdent ont fait

presque généralement croire que la neige se forme dans la partie de l'air la plus proche de la terre, et qu'elle est moins compacte que la grêle, parce que le froid qui l'a saisie est moindre. En effet, cette partie de l'air est trop froide pour tourner en eau et en pluie, mais pas assez pour se durcir en grêle. Ce froid moyen, qui n'est pas trop intense, produit la neige par la coagulation de l'eau.

XIII « Pourquoi, diras-tu, poursuivre si péniblement ces recherches frivoles qui jamais ne rendent l'homme plus instruit ni meilleur? Tu dis comment la neige se forme : il serait bien plus utile de nous dire pourquoi la neige ne devrait pas s'acheter. » Tu veux que je fasse le procès au luxe, procès de tous les jours et sans résultat. Plaidons toutefois, et dût le luxe l'emporter, que ce ne soit pas sans combat ni résistance de notre part. Mais quoi! penses-tu que l'observation de la nature ne conduise pas au but que tu me proposes? Quand nous cherchons comment se forme la neige, quand nous disons qu'elle est de même nature que les gelées blanches, et qu'elle contient plus d'air que d'eau, n'est-ce pas, dis-moi, reprocher aux gens, outre la honte d'acheter de l'eau, la sottise d'acheter moins que de l'eau? Pour nous, étudions plutôt comment se forme la neige, que comment elle se conserve ; car, non content de transvaser des vins centenaires et de les classer selon leur saveur et leur âge, on a trouvé moyen de comprimer la neige, de lui faire défier l'été, de la défendre contre les ardeurs de la saison par le froid des glaciers.

Qu'avons-nous gagné à cet artifice? De transformer en marchandise l'eau qu'on avait pour rien. On a regret que l'air, que le soleil ne puisse s'acheter, que ce jour qu'on respire arrive même aux hommes de plaisir et aux riches sans nulle peine et sans frais. Malheureux que nous sommes! Il est quelque chose que la nature laisse en commun au genre humain! Ce qu'elle fait couler à la portée de tous, pour que tous y puisent la vie, ce qu'elle prodigue si largement, si libéralement, pour l'usage tant de l'homme que des bêtes féroces, des oiseaux, des animaux les moins industriels, la mollesse, ingénieuse à ses dépens, en a fait une chose vénale. Tant il est vrai que rien ne lui plaît s'il ne coûte! Sous un rapport les riches descendaient au niveau de la foule ; ils ne pouvaient l'emporter sur le plus pauvre des hommes. Pour celui que son opulence embarrasse on s'avisa que l'eau elle-même pouvait être un objet de luxe. Comment sommes-nous arrivés à ne trouver aucune eau fluide assez fraîche? Le voici. Tant que l'estomac reste sain, et s'accommode de choses salubres, tant qu'on le satisfait sans le surcharger, les boissons naturelles lui suffisent. Mais quand, grâce à des indigestions quotidiennes, il se sent altéré, non par l'ardeur de la saison, mais par un feu interne ; lorsqu'une ivresse non interrompue s'est fixée dans ses viscères, s'est tournée en bile qui dévore les entrailles, il faut bien chercher quelque chose pour vaincre cet incendie que l'eau redouble encore, que les remèdes ne font

qu'attiser. Voilà pourquoi l'on boit de la neige non seulement en été, mais au cœur de l'hiver. Quel en serait le motif, sinon un mal intérieur, des organes ruinés par trop de jouissances, qui n'ont jamais obtenu un seul intervalle de relâche, mais où les dîners s'entassaient sur des soupers prolongés jusqu'au jour ; des organes distendus par le grand nombre et la variété des mets, et enfin perdus, noyés par l'orgie ? Et de tout ce qu'elle a pu digérer, l'incessante intempérance s'est fait un irritant de plus ; et une soif de rafraîchissements toujours plus énergiques s'est allumée en elle. On a beau entourer la salle du festin de draperies, de pierres spéculaires, triompher de l'hiver à force de feu, le gourmand affadi, débilité par son ardeur même, cherche toujours un stimulant qui le réveille. Tout comme on jette de l'eau fraîche sur l'homme évanoui et privé de sentiment pour le faire revenir à lui ; ainsi l'estomac engourdi par de longs excès ne sent plus rien, si un froid incisif ne le pénètre et ne le brûle. De là vient, je le répète, que la neige ne lui suffit plus, c'est la glace qu'il veut à tout prix, comme plus consistante, et par là concentrant mieux le froid. On la délaye dans l'eau qu'on y verse à plusieurs reprises ; et l'on ne prend pas le dessus des glaciers, mais, pour que le froid ait plus d'intensité et de persistance, on extrait les morceaux du fond. Aussi n'est-elle pas toujours du même prix ; l'eau a non seulement ses vendeurs, mais, ô honte ! ses taux qui varient. Les Lacédémoniens chassèrent de leur ville les parfumeurs, et leur enjoignirent de passer au plus tôt la frontière, les accusant de perdre l'huile. Qu'auraient-ils fait, s'ils avaient vu ces provisions de neige en magasins, et tant de bêtes de somme occupées à transporter cette eau, dont la teinte et la saveur se dénaturent dans la paille qui la conserve ? Pourtant, grands dieux ! qu'il est aisé de satisfaire la soif naturelle ! Mais rien peut-il émouvoir un palais blasé, que la trop vive chaleur des mets a rendu insensible ? Par cela même qu'il ne trouve rien d'assez frais, rien n'est assez chaud pour lui. Des champignons brûlants, trempés à la hâte dans leur sauce, sont engloutis fumants encore, pour être à l'instant refroidis par des boissons saturées de neige. Oui, tu verras les hommes les plus frêles, enveloppés du palliolum et du capuchon, pâles et maladifs, non seulement boire mais manger la neige, et la faire tomber par morceaux dans leurs coupes de peur qu'entre chaque rasade leur vin ne tiédise. Est-ce là une simple soif, dis-moi ? C'est une fièvre, d'autant plus violente que ni le poulx ni la chaleur de la peau ne la trahissent. C'est le cœur même que consume cette mollesse, mal indomptable, qui à force de langueur et d'énervement s'est endurci à tout souffrir. Ne voit-on pas que tout s'émousse par l'habitude ? Aussi cette neige même, dans laquelle vous nagez, pour ainsi dire, n'est arrivée par l'usage et par la docilité journalière de vos estomacs, qu'à tenir lieu d'eau. Cherchez encore quelque substance plus glacée ; ce n'est plus rien qu'un stimulant si familier.

[1] « Si nous ne nous flattions point nous-mêmes, la flatterie des autres ne nous pourrait nuire. On croit quelquefois haïr la flatterie, on ne hait que la manière de flatter. » (La Rochefoucauld.)

[2] *Sic ergo formare...*, tous les manusc. Je crois qu'il faut lire : *forma te*, peut-être *arma te*.

[3] Les gladiateurs thraces, en luttant, se ramassaient tout entiers sous leurs boucliers.

[4] Je lis avec un ms. : *mallet* au lieu de *malles*.

[5] Je lis comme Fickert : *Non mihi in amicitia Getulici Caius fidem....* Lemaire : *Non mihi amicitia G.... Caii fidem etipuit*.

[6] *Enéide*, IV, 273.

[7] *Métam.*, I, 244.

[8] Trois Mss. : *non ex vultu audientis pendentia...* Lemaire : *et ex vultu... pendentem...*

[9] Le vers n'est point d'Ovide, mais de Tibulle, I, *Élég.* VII.

[10] Je lis avec Fickert, d'après deux Mss. : *gene ibi a Persis....* Un seul porte : *ibi asperis*.

[11] Imité par Bossuet : « On lui abandonnait la campagne ; mais les villes, rehaussées avec des travaux immenses, et s'élevant comme des îles au milieu des eaux, regardaient avec joie de cette hauteur toute la laine inondée et tout ensemble fertilisée par le Nil. » (*Hist. univer.*, III^e part., III.)

[12] Ovide, *Art d'aimer*, I, 175

[13] Lucrèce, I, 324.

[14] *Géorgiq.*, I, 313.

[15] Lemaire : *nulla sit*. Il faut lire, avec deux mss : *ulla*.

LIVRE V

Ce que c'est que le vent. Diverses sortes de vents. Leurs avantages. Comment l'homme en a fait des instruments de malheurs.

I. Le vent est un écoulement d'air. Selon quelques-uns, c'est l'air qui prend cours sur un point. Cette définition semble plus exacte, parce que l'air n'est jamais tellement immobile qu'il n'éprouve quelque agitation. Ainsi l'on dit que la mer est tranquille, quand elle n'est que légèrement émue et qu'elle ne se porte pas tout d'un côté. Lors donc que tu liras :

Quand la mer et les vents sommeillaient..., ^[1]

dis-toi bien qu'il n'y a pas là immobilité, mais faible soulèvement ; que l'on nomme calme l'état d'une mer qui ne se meut pas plus fort dans un sens que dans l'autre. Il faut en dire autant de l'air, qui n'est jamais sans mouvement, fût-il même paisible ; et tu vas le concevoir. Quand le soleil s'insinue dans quelque lieu fermé, nous voyons de minimes corpuscules voler à sa rencontre, monter, descendre, s'entrechoquer de mille manières. Ce serait donc donner une définition incomplète que de dire : « Les flots sont une agitation de la mer, » car cette agitation existe même lorsque la mer est tranquille. Pour éviter toute surprise, il faut dire : « Les flots sont une agitation de la mer poussée en un sens. » De même, dans la question actuelle, on échappe aux contradicteurs, si l'on dit : « Le vent est un air qui prend cours vers un point ; ou un cours d'air impétueux, ou un effort de l'air vers un seul côté, ou un de ses élans plus fort que de coutume. » Je sais ce qu'on peut répondre à propos de la première définition : qu'est-il besoin d'ajouter que c'est vers un point qu'il prend cours ? Nécessairement ce qui court, court vers un point quelconque. Nul ne dit que l'eau court, quand elle se meut sur elle-même ; c'est quand elle se porte quelque part ; il peut donc y avoir mouvement, sans qu'il y ait cours ; et en revanche, il ne peut y avoir cours qui ne tende quelque part. Si cette brève définition est à l'abri de la critique, employons-la ; si l'on y veut plus de scrupule, ne lésinons pas sur un mot dont l'addition préviendrait toute chicane. Venons maintenant à la chose même ; c'est assez discuter sur les termes.

II. Démocrite dit que le vent se forme lorsque dans un vide étroit sont réunis un grand nombre de corpuscules, qu'il appelle atomes ; l'air, au contraire, est calme et paisible, lorsque dans un vide considérable ces corpuscules sont peu nombreux. Dans une place, dans une rue, tant qu'il y a peu de monde, on circule sans embarras ; mais si la foule se presse en un passage étroit, les gens qui se renversent les uns sur les autres se prennent de querelle ; ainsi, dans l'atmosphère qui nous environne, qu'un espace exigü soit rempli d'un grand

nombre d'atomes, il faudra qu'ils tombent l'un sur l'autre, qu'ils se poussent et repoussent, qu'ils s'entrelacent et se compriment. De là se produit le vent, lorsque ces corps qui luttent entre eux commencent à céder et à fuir après une longue fluctuation. Dans un espace considérable où nageront quelques atomes, il n'y aura ni choc ni impulsion.

III. Cette théorie est fautive ; et ce qui le prouve, c'est que parfois il n'y a pas le moindre vent quand l'air est tout chargé de nuages. Alors pourtant il y a plus de corps pressés et à l'étroit, ce qui produit l'épaisseur et la pesanteur des nuages. Ajoute qu'au-dessus des fleuves et des lacs s'élèvent fréquemment des brouillards dus à l'agglomération de corpuscules condensés, sans que pour cela il y ait du vent. Quelquefois même le brouillard est assez épais pour dérober la vue des objets voisins ; ce qui n'aurait pas lieu sans l'entassement d'une multitude d'atomes sur un petit espace. Jamais pourtant il n'y a moins de vent que par un temps nébuleux ; c'est même le contraire qui arrive : le soleil, au matin, dissout en se montrant, les vapeurs humides qui épaississent l'air. Alors le vent se lève, après que la masse de ces corpuscules, enfin dégagée, se résout et se dissémine.

IV. Comment donc se forment les vents, puisque tu nies, qu'ils se forment^[2] comme le veut Démocrite?—De plus d'une manière. Tantôt c'est la terre elle-même qui exhale et chasse à grands flots l'air de son sein ; tantôt, lorsqu'une grande et continuelle évaporation a poussé de bas en haut ces exhalaisons, c'est de leur modification et de leur mélange avec l'air que naît le vent. Car je ne puis me résoudre à admettre ni à taire cette idée que, tout comme dans le corps humain la digestion donne lieu à des vents qui offensent vivement l'odorat, et dont nos entrailles se débarrassent tantôt bruyamment, tantôt en silence ; de même cet immense corps de la nature enfante des vents lorsqu'il digère. Il est heureux pour nous que ses digestions soient toujours bonnes : autrement nous aurions à craindre quelque chose de bien suffoquant. Ne serait-il pas plus vrai de dire que de toutes les parties du globe il s'élève incessamment des masses de corpuscules qui, d'abord agglomérés, puis raréfiés peu à peu par l'action du soleil, exigent, comme tout corps comprimé qui se dilate, un espace plus considérable, et donnent naissance au vent?

V. Eh quoi! n'y aurait-il pas, selon toi, d'autre cause des vents que les évaporations de la terre et des eaux qui, après avoir pesé sur l'atmosphère, se séparent impétueusement, et, de compactes qu'elles étaient, venant à se raréfier, s'étendent nécessairement plus au large? J'admets aussi cette cause. Mais une autre beaucoup plus vraie et la plus puissante, c'est que l'air a naturellement la propriété de se mouvoir, qu'il n'emprunte point d'ailleurs, mais qui est en lui tout comme mainte autre faculté. Peux-tu croire que l'homme ait reçu la puissance de se mouvoir, et que l'air seul demeure inerte et incapable de

mouvement? L'eau n'a-t-elle pas le sien, même en l'absence de tout vent? Autrement elle ne produirait aucun être animé. Ne voyons-nous pas la mousse naître dans son sein, et des végétaux flotter à sa surface?

VI. Il y a donc un principe vital dans l'eau : que dis-je dans l'eau? Le feu, par qui tout se consume, est lui-même créateur, et, chose invraisemblable, qui pourtant est vraie, certains animaux lui doivent naissance. Il faut donc que l'air possède une vertu analogue ; et c'est pourquoi tantôt il se condense, tantôt se dilate et se purifie ; d'autres fois, il rapproche ses parties, puis il les sépare et les dissémine. Il y a donc entre l'air et le vent la même différence qu'entre un lac et un fleuve. Quelquefois le soleil lui seul produit le vent, en raréfiant l'air épaissi, qui perd, pour s'étendre, sa densité et sa cohésion.

VII. Nous avons parlé des vents en général ; entrons maintenant dans le détail. Peut-être découvrirons-nous comment ils se forment, si nous découvrons quand et où ils prennent leur origine. Examinons d'abord ceux qui soufflent avant l'aurore et qui viennent des fleuves, des vallées, ou des golfes. Tous ces vents n'ont point de persistance, ils tombent dès que le soleil a pris de la force, et en même vont pas jusqu'où la terre cesse d'être en vue. Ces sortes de vents commencent au printemps et ne durent pas au delà de l'été ; ils viennent surtout des lieux où il y a beaucoup d'eau et beaucoup de montagnes. Bien que l'eau abonde dans les pays de plaine, ils manquent d'air, je dis de cet air qui peut s'appeler vent.

VIII. Comment donc se forme ce vent que les Grecs nomment *Encolpias*? Toutes les exhalaisons des marais et des fleuves (et elles sont aussi abondantes que continues) alimentent le soleil pendant le jour ; la nuit, elles cessent, d'être pompées ; et renfermées dans les montagnes, elles se concentrent sur le même point. Quand l'espace est rempli et ne peut plus les contenir, elles s'échappent par où elles peuvent, et se portent toutes du même côté ; de là naît le vent. Le vent fait donc effort où il trouve une issue plus libre et une capacité plus grande pour recevoir tout cet amas de vapeurs. La preuve de ce fait, c'est que, durant la première partie de la nuit, il n'y a pas de vent, parce que c'est alors que commencent à s'entasser ces vapeurs qui regorgent déjà vers le point du jour, et cherchent un écoulement pour se décharger ; elles se portent du côté où s'offre le plus de vides et où s'ouvre un champ vaste et libre. Le soleil levant les stimule encore davantage en frappant cette atmosphère froide. Car, avant même qu'il paraisse, sa lumière agit déjà ; ses rayons n'ont pas encore fouetté l'air, que déjà il le harcèle et l'irrite, par cette lumière qu'il envoie devant soi. Mais quand il se montre lui-même, il attire en haut une partie de ces émanations, et dissout l'autre par sa chaleur. Aussi ces courants d'air ne sauraient-ils durer plus tard que l'aurore ; toute leur force tombe en présence du soleil ; les plus violents

s'alanguissent vers le milieu du jour, et jamais ne se prolongent au delà de midi. Les autres sont plus faibles, moins continus, et en raison des causes plus ou moins puissantes qui les engendrent.

IX. Pourquoi les vents de cette espèce ont-ils plus de force au printemps et en été? car ils sont très faibles le reste de l'année et ne vont pas jusqu'à enfler les voiles. C'est que le printemps est une saison humide, et que la grande quantité des eaux et des lieux que sature et arrose l'humidité naturelle de l'atmosphère augmente les évaporations. Mais pourquoi soufflent-ils de même l'été? Parce qu'après le coucher du soleil la chaleur du jour dure encore et persiste une grande partie de la nuit : elle facilite la sortie des vapeurs, et attire puissamment toutes les émissions spontanées de la terre ; après quoi la force lui manque pour les consumer. Ainsi la durée des émanations et des exhalaisons du sol et des eaux est plus longue que dans les temps ordinaires : or le soleil, à son lever, produit du vent non seulement par sa chaleur, mais encore par la percussion. Car la lumière qui, comme je l'ai dit, précède le soleil, n'échauffe pas encore l'atmosphère, elle la frappe seulement. Ainsi frappé, l'air s'écoule latéralement. Je ne saurais pourtant accorder que la lumière soit par elle-même sans chaleur, puisque c'est la chaleur qui la produit. Peut-être n'a-t-elle pas autant de chaleur que son action le ferait croire ; elle n'en a pas moins son effet, en divisant, en atténuant les vapeurs condensées. Les lieux mêmes que la nature jalouse tient pour ainsi dire clos et inaccessibles au soleil sont du moins réchauffés par une lumière louche et sombre, et moins froids de jour que de nuit. D'ailleurs le propre de la chaleur est de chasser, de repousser loin d'elle les brouillards. Le soleil doit donc en faire autant ; d'où quelques-uns se sont figuré que le vent part d'où part le soleil ; opinion évidemment fausse, puisque le vent porte les vaisseaux de tous côtés, et qu'on navigue à pleines voiles vers l'orient ; ce qui n'aurait pas lieu, si le vent venait toujours du côté du soleil.

X. Les vents étésiens, dont on veut tirer un argument, ne prouvent guère ce qu'on avance. Exposons cette opinion avant de donner les motifs qui nous la font rejeter. « Les vents étésiens, dit-on, ne soufflent pas en hiver ; les jours alors étant trop courts, le soleil disparaît avant que le froid soit vaincu ; les neiges peuvent s'amonceler et durcir. Ces vents ne commencent qu'en été, lorsque les jours deviennent plus longs et que le soleil nous darde ses rayons verticalement. Il est donc vraisemblable que les neiges, frappées d'une chaleur plus pénétrante, exhalent plus d'humidité, et qu'à son tour la terre, débarrassée de cette enveloppe, respire plus librement. Il se dégage donc de la partie nord de l'atmosphère plus de corpuscules, qui refluent dans les régions basses et chaudes. De là l'essor des vents étésiens ; et s'ils commencent dès le solstice et ne tiennent pas au delà du lever de la canicule, c'est que déjà une grande partie

des émanations septentrionales a été refoulée vers nous ; au lieu que, quand le soleil changeant de direction est plus perpendiculairement sur nos têtes, il attire à lui une partie de l'atmosphère et repousse l'autre. C'est ainsi que l'haleine des vents étésiens tempère l'été, et nous protège contre la chaleur accablante des mois les plus brûlants. »

XI. Maintenant, comme je l'ai promis, expliquons pourquoi ces vents ne sont d'aucun secours et ne fournissent aucune preuve à la cause que je combats. Nous disons que l'aurore éveille le souffle du vent, qui baisse sitôt que l'air a été touché du soleil : or, les gens de mer nomment les étésiens dormeurs et paresseux, attendu, comme dit Gallion, qu'ils ne sauraient se lever matin ; ils ne font acte de présence qu'à l'heure où les vents les plus opiniâtres ont cessé, ce qui n'arriverait pas si le soleil les paralysait comme les autres. Ajoute que, s'ils avaient pour cause la longueur du jour et sa durée, ils souffleraient avant le solstice, temps où les jours sont le plus longs et la fonte des neiges le plus active ; car, au mois de juillet, la terre est tout à fait découverte, ou du moins fort peu d'endroits sont encore cachés sous la neige.

XII. Certains vents sortent de nuages qui crèvent et se dissolvent en s'abaissant ; les Grecs les appellent *Ecnéphies*. Voici, je pense, le mode de leur formation : l'évaporation terrestre jette dans les airs une quantité de corpuscules hétérogènes et d'inégales dimensions, les uns secs, les autres humides. Quand toutes ces matières antipathiques et qui luttent entre elles sont réunies en un même ensemble, il est vraisemblable qu'il se forme des nuages creux, entre lesquels s'établissent des intervalles cylindriques, étroits comme le tuyau d'une flûte. Dans ces intervalles est enfermé un air subtil, qui aspire à s'étendre plus au large dès qu'un passage obstrué le comprime, l'échauffé et ainsi le dilate ; alors il déchire son enveloppe, il s'élance : c'est un vent rapide, orageux presque toujours, vu la hauteur dont il descend et l'énergie, la fougue que lui donne sa chute. Car il n'est pas libre ni dégagé dans sa course ; il est contraint, il lutte et s'ouvre de force une route. D'ordinaire cette fureur dure peu. Comme il a brisé les nuages qui lui servaient de retraite et de prison, il arrive avec impétuosité, accompagné quelquefois du tonnerre et de la foudre. Ces sortes de vents sont beaucoup plus forts et durent davantage, quand ils absorbent dans leur cours d'autres vents issus des mêmes causes, et que plusieurs n'en font qu'un seul. Ainsi les torrents n'ont qu'une grandeur médiocre tant qu'ils courent isolés ; mais le grand nombre de cours d'eau qu'ils s'approprient les rend plus considérables que des fleuves réglés et permanents. On peut croire qu'il en est de même des ouragans : ils durent peu, tant qu'ils soufflent seuls ; mais dès qu'ils ont associé leurs forces, et que l'air, chassé de plusieurs points de l'atmosphère, se ramasse sur un seul, ils y gagnent plus de fougue et de persistance.

XIII. Un nuage qui se dissout produit donc du vent ; or, il se dissout de plusieurs manières : ce globe de vapeurs est crevé quelquefois par les efforts d'un air enfermé qui cherche à sortir, quelquefois par la chaleur du soleil, ou par celle que de terminent le choc et le frottement de ces masses énormes. Nous pouvons, si tu le veux, examiner ici comment se forment les tourbillons. Tant qu'un fleuve coule sans obstacle, son cours est uniforme et en droite ligne. S'il rencontre un rocher qui s'avance du rivage dans son lit, ses eaux rebroussent faute de passage, et se replient circulairement. Elles tournent ainsi et s'absorbent sur elles-mêmes : le tourbillon est formé. De même le vent, tant que rien ne le contrarie, déploie ses forces droit devant lui. Repoussé par quelque promontoire, ou resserré par le rapprochement de deux montagnes dans la courbure d'un canal étroit, il se roule sur lui-même à plusieurs reprises, et forme un tourbillon semblable à ceux qu'on voit dans les fleuves, comme nous venons de le dire. Ce vent donc, mû circulairement, qui tourne autour du même centre, et s'irrite par son propre tournoiement, s'appelle tourbillon. Avec plus de fougue et plus de durée dans sa circonvolution, il s'enflamme et devient ce que les Grecs nomment *prester* : c'est le tourbillon de feu. Ces tourbillons sont presque aussi dangereux que le vent qui s'échappe des nuages ; ils emportent les agrès des vaisseaux, ils soulèvent tout un navire dans les airs. Il y a des vents qui en engendrent de tout différents d'eux, et qui chassent et dispersent l'air en des courants tout autres que ceux qu'ils affectent eux-mêmes. Et, à ce propos, une réflexion se présente à moi. De même que la goutte d'eau qui déjà penche et va tomber, ne tombe toutefois que lorsque plusieurs s'ajoutent à elle et la renforcent d'un poids qui enfin la détache et la précipite ; de même, tant que les mouvements de l'air sont légers et répartis sur plusieurs points, il n'y a pas encore de vent ; le vent ne commence qu'à l'instant où toutes ces tendances partielles se confondent en un seul essor. Le souffle et le vent ne diffèrent que du plus au moins. Un souffle considérable s'appelle vent ; le souffle proprement dit est un léger écoulement d'air.

XIV. Reprenons ce que j'ai dit en premier lieu. Il y a des vents qui sortent des cavernes et des retraites intérieures du globe. Le globe n'est point solide et plein jusqu'en ses profondeurs ; il est creux en maintes parties,

.... Et suspendu sur de sombres abîmes.^[3]

Certaines de ces cavités sont vides et sans eau. Bien que nulle clarté n'y laisse voir les modifications de l'air, je crois pouvoir dire que dans ces ténèbres séjournent des nuages et des brouillards. Car ceux qui sont au-dessus de la terre n'existent pas parce qu'on les voit ; on les voit parce qu'ils existent. Les nuages souterrains n'en existent donc pas moins, pour être invisibles. Tu dois savoir que sous terre il est des fleuves semblables aux nôtres » : les uns coulent

paisiblement ; les autres roulent et se précipitent avec fracas sur des rochers. Tu m'accorderas aussi, n'est-ce pas, l'existence de lacs souterrains, d'eaux stagnantes et privées d'issue? S'il en est ainsi, nécessairement l'air, dans ces cavités, se charge d'exhalaisons qui, pesant sur les couches inférieures, donnent naissance au vent par cette pression même. Il faut donc reconnaître que des vents couvent dans l'obscurité de ces nuages souterrains, et qu'après avoir amassé assez de force ils emportent l'obstacle qu'oppose le terrain, ou s'emparent de quelque passage ouvert à leur fuite, pour s'élancer par ces voies cavernes jusqu'au séjour de l'homme. Il est en outre manifeste que la terre enferme dans son sein d'énormes quantités de soufre et d'autres substances non moins inflammables. Le vent qui s'y engouffre pour trouver une issue doit, par le seul frottement, allumer la flamme. Bientôt l'incendie gagne au loin ; l'air stagnant lui-même se dilate, s'agite et cherche à se faire jour, avec un frémissement terrible et des efforts impétueux. Mais je traiterai ceci avec plus de détail quand il s'agira des tremblements de terre.

XV. Permets-moi ici de te raconter une anecdote. Au rapport d'Asclépiodote, Philippe fit descendre un jour nombre d'ouvriers dans une ancienne mine, depuis longtemps abandonnée, pour en explorer les richesses, la situation, et voir si l'avidité des aïeux avait laissé quelque chose à leur postérité.^[4] Les ouvriers descendirent avec une provision de flambeaux pour plusieurs jours. Après une longue et fatigante route, ils découvrirent des fleuves immenses, de vastes réservoirs d'eaux dormantes, pareils à nos lacs, et au-dessus desquels la terre, loin de s'affaisser, se dégageait, se prolongeait en voûte, spectacle qui les fit frissonner. J'ai lu ce récit avec un bien vif intérêt. J'ai vu par là que les vices de notre siècle ne sont pas d'hier, mais remontent, par une déplorable tradition, aux temps les plus reculés, et que ce n'est pas de nos jours seulement que l'avidité, fouillant les veines de la terre et des rochers, y chercha ce que leurs ténèbres nous cachaient mal. Nos ancêtres aussi, héros dont nous célébrons les louanges, dont nous gémissons d'avoir dégénéré, ont, dans un cupide espoir, coupé des montagnes, ont vu le gain sous leurs pieds et des roches ; croulantes sur leurs têtes. Avant le Macédonien Philippe, il s'est trouvé des rois qui, poursuivant l'or jusque dans les plus profonds abîmes, et renonçant à l'air libre, s'enfonçaient dans ces gouffres où n'arrive plus rien qui distingue le jour de la nuit, et laissaient, loin derrière eux la lumière. Quel était donc ce grand espoir? Quelle impérieuse nécessité a courbé, a enfoui l'homme, fait, pour regarder les cieux? Qui l'a pu plonger au sein même et dans les entrailles du globe pour en exhumer l'or non moins dangereux à poursuivre qu'à posséder? C'est pour de l'or qu'il a creusé ces longues galeries, qu'il a rampé dans les boues autour d'une proie incertaine, qu'il a oublié le soleil, oublié cette belle nature dont il s'exilait! Sur

quel cadavre la terre pèse-t-elle autant que sur ces malheureux jetés par l'impitoyable avarice sous ces masses gigantesques, déshérités du ciel, ensevelis dans les profondeurs qui recèlent ce poison fatal? Ils ont osé descendre au milieu d'un ordre de choses si nouveau pour eux, sous ces terres suspendues ; des vents qui souillaient au loin dans le vide, d'effrayantes sources dont les eaux ne coulaient pour personne, une épaisse et éternelle nuit ; ils ont, tout bravé, et ils craignent encore les enfers!^[5]

XVI. Mais je reviens à la question qui m'occupe. Quatre vents se partagent les quatre points du ciel, le levant, le couchant, le midi et le septentrion. Tous les autres, qu'on appelle de tant de noms divers, se rattachent à ces vents principaux.

Sur le tiède rivage où va mourir le jour
Souffle le doux Zéphyre ; et Borée à son tour
Fait frissonner le Nord, envahit la Scythie ;
Eurus à l'Orient, la Perse, l'Arabie ;
Et l'orageux Midi doit la pluie à l'Auster.^[6]

Ou, pour les énumérer en moins de mots, fais ce qui n'est nullement faisable, réunis-les en une seule tempête :

L'Eurus et le Notus, l'Africus orageux,
Tous s'élancent »...^[7]

et le quatrième, quoiqu'il ne fût pas de la mêlée, l'Aquilon. D'autres comptent douze vents : ils subdivisent en trois chacune des quatre parties du ciel, et adjoignent à chaque vent deux subalternes. C'est la théorie du judicieux Varron ; et cet ordre est rationnel. Car le soleil ne se lève ni ne se couche pas toujours aux mêmes points. À l'équinoxe, qui a lieu deux fois l'an, son lever, son coucher ne sont pas les mêmes qu'au solstice d'hiver ou au solstice d'été. Le vent qui souffle de l'orient équinoxial s'appelle en notre langue *Subsolanus*, et en grec *Apheliotès*. De l'orient d'hiver souffle l'Eurus, qui, chez nous, est Vulturne. Tite Live lui donne ce nom dans le récit de cette bataille funeste aux Romains, où Annibal sut mettre notre armée en face tout à la fois du soleil levant et du Vulturne, et nous vainquit, ayant pour auxiliaires le vent et ces rayons dont l'éclat éblouissait les yeux de ses ennemis. Varron aussi se sert du mot Vulturne. Mais *Eurus* a déjà droit de cité, et ne se produit plus dans notre idiome à titre d'étranger. De l'orient solsticial nous arrive le *Caecias* des Grecs, qui, chez nous, n'a point de nom. L'occident équinoxial nous envoie le Favonius, que ceux même qui ne savent pas le grec vous diront s'appeler Zéphyre. L'occident solsticial enfante le Corus, nommé par quelques-uns Argestès, ce qui ne me semble pas juste ; car le Corus est un vent violent, qui ne porte ses ravages que dans une seule direction ; tandis que l'Argestès est ordinairement doux, et se fait sentir à ceux qui vont comme à ceux qui reviennent. De l'occident d'hiver se rue l'Africus, le vent furibond que les Grecs ont nommé *Lips*. Dans le flanc

septentrional du monde, du tiers le plus élevé souffle l'Aquilon ; du tiers qu'occupe le milieu, le Septentrion ; et du tiers le plus bas, le Thrascias, pour lequel nous n'avons pas de nom. Au midi se forment l'Euro-Notus, le Notus, en latin Auster, et le Libo-Notus, inconnu chez nous.

XVII. J'adopte cette division en douze vents ; non qu'il y en ait partout autant, car l'inclinaison du terrain en exclut souvent quelques-uns, mais parce qu'il n'y en a nulle part davantage. Ainsi, quand nous disons qu'il y a six cas, ce n'est pas que chaque nom en ait six, c'est qu'aucun n'en reçoit plus de six. Ceux qui ont reconnu douze vents se sont fondés sur la division analogue du ciel. En effet, le ciel est partagé en cinq zones, dont le centre passe par l'axe du monde. Il y a la zone septentrionale, la solsticielle, l'équinoxiale, la brumale, et la zone opposée à la septentrionale. On en ajoute une sixième qui sépare la région supérieure du ciel de la région inférieure. Car, comme tu sais, toujours une moitié du monde céleste est sur notre tête, et l'autre sous nos pieds. Or, cette ligne qui passe entre la portion visible et la portion invisible, les Grecs l'ont appelée *horizon* ; les Romains *finitor* ou *finiens*. Il faut joindre à ce cercle le méridien, qui coupe l'horizon à angles droits. De ces cercles, quelques-uns courent transversalement et coupent les autres par leur rencontre. Par une suite nécessaire, les divisions du ciel égalent en nombre ces coupures. Donc l'horizon, ou cercle finiteur, en coupant les cinq cercles dont je viens de parler, forme dix portions : cinq à l'ouest, et cinq à l'est. Le méridien, qui coupe aussi l'horizon, donne deux régions de plus. Ainsi l'atmosphère admet douze divisions, et fournit même nombre de vents. Quelques-uns sont particuliers à certaines contrées, et ne vont pas plus loin, ou ne se portent que dans le voisinage. Ceux-là ne s'élancent point des parties latérales du monde. L'Atabulus tourmente l'Apulie, l'Iapyx la Calabre, le Sciron Athènes, le Catégis la Pamphylie, le Circius la Gaule. Bien que ce dernier renverse même des édifices, les habitants lui rendent grâces ; ils croient lui devoir la salubrité de leur ciel. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'Auguste, pendant son séjour en Gaule, lui voua un temple qu'il bâtit en effet. Je ne finirais pas si je voulais nommer tous les vents ; car il n'est presque aucun pays qui n'en voie quelque un naître dans son territoire et mourir dans ses environs.

XVIII. Parmi tant d'autres créations de la Providence, celle-ci donc mérite bien l'admiration de l'observateur ; car ce n'est pas dans un but unique qu'elle a imaginé et disposé les vents sur tous les points du globe. Ce fut d'abord pour empêcher l'air de croupir ; puis ils durent l'agiter sans cesse, pour le rendre utile et propre à entretenir la vie de tout ce qui respire. Ce fut aussi pour envoyer à la terre les eaux du ciel, et prévenir en même temps leur trop grande abondance. Tantôt, en effet, ils entassent les nuages, tantôt ils les disséminent, afin de répartir les pluies sur tous les climats. L'Auster les pousse sur l'Italie : l'Aquilon

les refoule en Afrique ; les vents Étésien ne les laissent pas séjourner sur nos têtes. Ces mêmes vents, à la même époque, versent sur l'Inde et l'Ethiopie des torrents continuels. Ajouterai-je que les récoltes seraient perdues pour l'homme, si le souffle de l'air ne détachait la paille superflue du grain à conserver, s'il n'aidait au développement de l'épi et, entrouvrant l'enveloppe où le froment se cache, ne rompt cette follicule, comme l'appellent les agriculteurs? N'est-ce pas à l'aide des vents que tous les peuples communiquent entre eux, et que se mêlent des races qu'avaient séparées les distances? Immense bienfait de la nature, si l'homme, dans sa démence, ne s'en faisait un instrument de ruine! Hélas! ce qu'on a généralement dit du premier César, ce que Tite-Live a consigné, qu'on ne sait lequel aurait mieux valu pour la république qu'il eût ou n'eût pas existé, on peut aussi l'appliquer aux vents, tant leur utilité, leur nécessité même sont plus que compensées par tout ce que la folie humaine y trouve de moyens homicides. Mais le bien ne change pas de nature, par la faute de qui en abuse pour nuire. Certes, lorsque la Providence, lorsque Dieu, ce grand ordonnateur du monde, a livré l'atmosphère aux vents qui l'agitent et soufflent de tous les points, afin que rien ne dépérît faute de mouvement ; ce n'était pas pour que des flottes, remplies d'armes et de soldats, bordassent presque tous nos rivages et allassent sur l'Océan ou par delà nous chercher un ennemi. Quelle frénésie nous transporte et nous plie à cette tactique d'extermination mutuelle? Nous volons à toutes voiles au-devant des batailles, cherchant le péril pour le péril même.^[8] Nous affrontons l'incertaine fortune, la fureur de tempêtes insurmontables à tout effort humain, une mort sans espoir de sépulture. La paix même vaudrait-elle qu'on la poursuivît par de telles voies? Nous, cependant, échappés à tant d'invisibles écueils, aux pièges des bas-fonds, à ces orageux promontoires contre lesquels les vents poussent les navigateurs, à ces ténèbres qui voilent le jour, à ces nuits dont la tempête et la foudre augmentent l'horreur, à ces tourbillons qui brisent en éclats les navires, quel fruit retirerons-nous de tant de peines et d'effrois? Harassés de tant de maux, quel port va nous accueillir? la guerre, un rivage hérissé d'ennemis, des nations à massacrer et qui entraîneront en grande partie le vainqueur dans leur ruine, d'antiques cités à détruire par la flamme. Pourquoi ces peuples levés en masse, ces années qu'on enrôle, qu'on va mettre en ligne au milieu des flots? Pourquoi fatiguons-nous les mers? La terre, sans doute, n'est point assez spacieuse pour s'y égorger. La Fortune nous traite avec trop de tendresse ; elle nous donne des corps trop robustes, une santé trop florissante! Le destin ne nous décime pas assez brusquement ; chacun peut fixer à l'aise la mesure de ses années, et descendre par une pente douce à la vieillesse! Donc allons sur la mer, provoquons ce destin trop lent à nous atteindre. Malheureux! que cherchez-vous? La mort? elle est

partout, elle surabonde. Elle vous arrachera même de votre lit ; que du moins elle vous en arrache innocents ; elle vous saisira jusqu'en vos foyers : ah! qu'elle ne vous saisisse point méditant le crime. Comment appeler autrement que frénésie ce besoin de promener la destruction, de se ruer en furieux sur des inconnus, de s'irriter sans offense, de tout dévaster sur son passage, et, comme la bête féroce, d'égorger sans haïr? Celle-ci, du moins, ne mord jamais que pour se venger ou assouvir sa faim ; nous, prodiges du sang d'autrui et du nôtre, nous labourons les mers, nous les couvrons de flottes, nous livrons notre vie aux orages, nous implorons des vents favorables ; les plus prospères sont ceux qui nous mènent aux batailles. Race criminelle, jusqu'où nos crimes nous ont-ils emportés? Le continent était trop peu pour nos fureurs. Ainsi cet extravagant roi de Perse envahit la Grèce, que son armée inonde, mais qu'elle ne peut vaincre. Ainsi Alexandre, qui a franchi la Bactriane et les Indes, veut connaître ce qui existe par delà la grande mer, et s'indigne que le monde ait pour lui des limites. Ainsi la cupidité fait de Crassus la victime des Parthes : rien ne l'émeut ; ni les imprécations du tribun qui le rappelle, ni les tempêtes d'une si longue traversée, ni les foudres prophétiques qui grondent vers l'Euphrate, ni les dieux qui le repoussent. À travers le courroux des hommes et des dieux, il faut marcher au pays de l'or. On n'aurait donc pas tort de dire que la nature eût mieux fait pour nous d'enchaîner le souffle des vents, de couper court à tant de courses insensées, et d'obliger chacun à demeurer en son pays. N'y gagnât-on rien de plus, on ne porterait malheur qu'à soi et aux siens. Mais non : on n'a pas assez des malheurs domestiques ; on veut aussi pâtir à l'étranger. Point de terre si lointaine qui ne puisse envoyer quelque partie fléau qu'elle renferme. Que sais-je si aujourd'hui le chef de quelque grand peuple inconnu, gonflé des faveurs de la Fortune, n'aspire pas à porter ses armes au delà de ses frontières et n'équipe pas des flottes dans un but mystérieux? Que sais-je si tel ou tel vent ne va pas m'apporter la guerre? Quel grand pas vers la paix du monde, si les mers nous eussent été closes! Cependant, je le dis encore, nous ne pouvons nous plaindre du divin auteur de notre être, quand nous dénaturons ses bienfaits par un usage contraire à ses desseins. Il a donné les vents pour maintenir la température du ciel et de la terre, pour attirer ou repousser les pluies, pour nourrir les moissons et les fruits des arbres ; l'agitation même qu'ils produisent hâte, entre autres causes, la maturité ; ils font monter la sève, le mouvement l'empêche de croupir. Il a donné les vents pour qu'on puisse connaître ce qui est au delà des mers ; car quel être ignorant que l'homme, et qu'il aurait peu d'expérience des choses, s'il était renfermé dans les limites du sol natal! Il a donné les vents pour que les avantages de chaque contrée du globe deviennent communs à toutes, non pour transporter des légions, de la cavalerie, les armes les plus meurtrières de chaque

peuple.^[9] À estimer les dons de la nature par l'usage pervers qu'on en fait, nous n'avons rien reçu que pour notre mal. À qui profite le don de la vue, la parole? Pour qui la vie n'est-elle pas un tourment? Trouve-moi une chose tellement utile sous tous les aspects, qu'elle ne soit pas transformée par le crime en arme nuisible. Les vents aussi, la nature les avait créés pour servir au bien ; nous en avons fait tout le contraire. Tous nous mènent vers quelque fléau. Les motifs de mettre à la voile ne sont pas les mêmes pour chacun de nous : nul n'en a de légitimes ; divers stimulants nous excitent à tenter les hasards de la route ; mais toujours est-ce pour obéir à quelque vice. Platon dit ce mot remarquable, et nous finirons par son témoignage : « Ce sont des riens que l'homme achète au prix de sa vie. » Oh! oui, mon cher Lucilius, si tu es bon juge de la folie des hommes, c'est-à-dire de la nôtre (car le même tourbillon nous emporte), tu riras surtout à l'idée qu'on amasse, dans le but de vivre, ce qu'on n'acquiert qu'en usant sa vie!

[1] Virg., *Eglog.*, II, 26.

[2] Je lis comme Fickert, d'après un ms. : *quoniam hoc modo negas fieri?* Lemaire : *quos non negas fieri?*

[3] Ovide, *Métam.*, I, 388.

[4] Rien n'augmenta la puissance de Philippe comme la découverte de quelques mines d'or qu'il fit exploiter, et dont il retira par an plus de mille talents, près de 6 millions de francs. Il s'en servit pour gagner les chefs des républiques grecques. (Diod., XVI. Strabon, VII.)

[5] Voir, sur le même sujet et les mêmes idées, une brillante déclamation de Jean-Jacques. VII^e *Rêverie*.

[6] Ovide, *Métam.*, I, 61.

[7] Virg., *Enéide*, I, 85.

[8] *Non tam præmis periculorum quam periculis laetus.* (Tac, *Hist.*, II, LXXXVI.) « Ce n'est que la chasse, et non la prise, qu'ils recherchent. » (Pascal, *Pensées*, édit. Havet.)

[9] Voir Horace, I, *Ode* III. Properce, III, *Eleg.* v. Tibulle, II. m. Lucain, III, XCV. Lebrun, I, *Ode m.* Thomas, *Éloge de Duguay-Trouin*. Esménard, *la Navigation*.

LIVRE VI.

Des tremblements de terre. Pompéi. Système de Thalès. Sources du Nil. Aristote, Théophraste, Callisthène tué par ordre d'Alexandre. La philosophie nous aguerrit contre tous les fléaux.

I. Pompéi, ville fort visitée en Campanie, qu'avoisinent d'un côté le cap de Sorrente et Stables, et de l'autre le rivage d'Herculanum, entre lesquels la mer s'est creusé un golfe riant, fut abîmée, nous le savons, par un tremblement de terre dont souffrirent tous les alentours ; et cela, Lucilius, en hiver, saison privilégiée contre ces sortes de périls, au dire habituel de nos pères. Cette catastrophe eut lieu le jour des nones de février, sous le consulat de Régulus et de Virginius. La Campanie, qui n'avait jamais été sans alarme, bien qu'elle fût restée sans atteinte et n'eût payé de tribut au fléau que la peur, se vit cette fois cruellement dévastée. Outre Pompéi, Herculanum fut en partie détruite, et ce qui en reste n'est pas bien assuré. La colonie de Nucérie, plus respectée, n'est pas sans avoir à se plaindre. À Naples, beaucoup de maisons particulières ont péri, mais point d'édifices publics ; l'épouvantable désastre n'a fait qu'effleurer cette cité. Des villas qui la dominaient, quelques-unes ont tremblé, et n'ont point souffert. On ajoute qu'un troupeau de six cents moutons fut asphyxié, que des statues se fendirent, et qu'après l'événement on vit errer des hommes devenus fous et délirants. Étudions les causes de ces phénomènes : le plan de mon ouvrage, l'à-propos même d'un fait contemporain le demande. Cherchons à rassurer les esprits effrayés, et guérissons l'homme d'une immense terreur. Car où verrons-nous quelque sécurité, quand la terre même s'ébranle et que ses parties les plus solides s'affaissent, quand la seule base inébranlable et fixe qui soutient et affermit tout le reste, s'agite comme une mer ; quand le sol perd l'avantage qui lui est propre, l'immobilité ? Où nos craintes pourront-elles cesser ? Où nos personnes trouveront-elles un refuge ? Où fuiront nos pas chancelants, si la peur naît du sol même, si ses entrailles nous l'envoient ? Tout prend l'alarme au premier craquement d'une maison, au moindre signe qu'elle va crouler ; chacun se précipite et fuit et laisse là ses pénates pour se fier à la voie publique. Mais quel asile s'offre à nos jeux, quelle ressource, si c'est le monde qui menace ruine ; si ce qui nous protège et nous porte, ce sur quoi les villes sont assises, si les fondements du globe, comme ont dit quelques-uns, s'entrouvrent et chancellent ? Que trouver, je ne dis pas qui vous secoure, mais qui vous console, quand la peur n'a plus même où fuir ? Quel rempart assez ferme, en un mot, pour nous défendre et se défendre lui-même ? À la guerre, un

mur me protège ; des forteresses hautes et escarpées arrêteront, par la difficulté de l'accès, les plus nombreuses armées. Contre la tempête, j'ai l'abri du port ; que les nuées crèvent sur nos têtes et vomissent sans fin des torrents de pluie, mon toit les repoussera ; l'incendie ne me poursuit pas dans ma fuite ; et quand le ciel tonne et menace, des souterrains, des cavernes profondes me mettent à couvert. Le feu du ciel ne traverse point la terre ; le plus mince obstacle le fait rebrousser. En temps de peste, on peut changer de séjour. Point de fléau qu'on ne puisse éviter. Jamais la foudre n'a dévoré des nations entières ; une atmosphère empoisonnée dépeuple une ville, mais ne la fait pas disparaître. Le fléau dont je parle s'étend bien plus loin ; rien ne lui échappe, il est insatiable, il compte par masses ses victimes. Ce ne sont point quelques maisons, quelques familles ou une ville seulement qu'il absorbe ; c'est toute une race d'hommes, toute une contrée qu'il détruit, qu'il étouffe sous les ruines ou ensevelit dans des abîmes sans fond. Il ne laisse pas trace qui révèle que ce qui n'est plus a du moins été ; et sur les villes les plus fameuses, sans nul vestige de ce qu'elles furent, s'étend un nouveau sol. Bien des gens craignent plus que tout autre ce genre de trépas qui engloutit l'homme avec sa demeure et qui l'efface vivant encore du nombre des vivants, comme si tout mode de destruction n'aboutissait pas au même terme. Et c'est où se manifeste surtout la justice de la nature : au jour fatal, notre sort à tous est pareil. Qu'importe donc que ce soit une pierre qui m'écrase, ou le poids de toute une montagne ; qu'une maison fonde et s'écroule sur moi, qu'entermé sous ce mince débris, sa seule poussière me suffoque, ou que le globe entier s'affaisse sur ma tête ; que mon dernier soupir s'exhale au clair soleil et à l'air libre, ou dans l'immense gouffre du sol entr'ouvert ; que je descende seul dans ces profondeurs, ou qu'un nombreux cortège de peuples y tombe avec moi ! Qu'il se fasse autour de ma mort plus ou moins de fracas, qu'y gagnerai-je ? C'est toujours et partout la mort. Armons-nous donc de courage contre une catastrophe qui ne peut s'éviter ni se prévoir. N'écoutons plus ces émigrés de la Campanie, qui, après son désastre, lui ont dit adieu, et jurent de n'y jamais remettre le pied. Qui leur garantit que tel ou tel autre sol porte sur des bases plus solides ? Soumis tous aux mêmes chances, les lieux encore inébranlés ne sont pas inébranlables. Celui, peut-être, que tu foules en toute sécurité, va s'entrouvrir cette nuit, ou même avant la fin du jour. D'où sais-tu si tu ne serais pas dans des conditions plus favorables sur une terre où le destin a déjà épuisé ses rigueurs, et qui attend l'avenir, appuyée sur ses ruines mêmes ?^[1] Car ce serait erreur de croire une région quelconque exempte et à couvert de ce péril. Toutes subissent pareille loi. La nature n'a rien enfanté d'immuable. Tel lieu croulera aujourd'hui, tel autre plus tard. Et comme parmi les édifices d'une grande ville on étaye d'abord celui-ci, puis celui-là ; ainsi successivement chaque portion du globe se

détraque. Tyr a été tristement célèbre par ses écroulements. L'Asie perdit à la fois douze de ses villes. Ce fléau mystérieux, assaillit, l'an dernier, l'Achaïe et la Macédoine, tout à l'heure la Campanie. La destruction fait sa ronde, et ce qu'elle oublie quelque temps, elle sait le retrouver. Ici ses attaques sont rares, là elles sont fréquentes ; mais elle n'excepte, elle n'épargne rien, non seulement les hommes, éphémères et frêles créatures, mais les villes, les rivages, le voisinage des mers et les mers elles-mêmes sont à sa merci. Et l'on se promet de la Fortune des biens de longue durée ; et la prospérité, de toutes les choses humaines la plus prompte à s'envoler, quelque homme la rêve pour soi constante et immuable ! On se la promet complète et sans fin, et l'on ne songe pas que cette terre même où nous marchons n'est pas solide. Car le sol de la Campanie, de Tyr, de l'Achaïe, n'est pas le seul qui ait ce défaut de cohésion et que mainte cause puisse désunir ; toute la terre est de même : l'ensemble demeure, les parties croulent successivement.

II. Mais que fais-je ? J'avais promis de rassurer contre le péril, et je signale partout des sujets d'alarme. J'annonce que rien n'est éternellement calme : tout peut périr et donner la mort. Eh bien ! cela même est un motif de nous rassurer, motif le plus puissant de tous ; car enfin, où le mal est sans remède, la crainte est une folie. La raison guérit les sages de la peur ; les autres doivent au désespoir leur profonde insouciance. C'est pour le genre humain, crois-moi, que s'est dit le mot adressé à ces hommes qui, pris tout à coup entre l'incendie et l'ennemi, restaient frappés de stupeur :

Le salut des vaincus est de n'en plus attendre.^[2]

Voulez-vous ne plus craindre rien, songez que vous avez tout à craindre.^[3] Jetez les yeux autour de vous : qu'il faut peu de chose pour vous briser ! Ni le manger, ni le boire, ni la veille, ni le sommeil ne sont salutaires que dans une certaine mesure. Ne sentez-vous pas que nos corps, jouets de l'extérieur, ne sont que faiblesse et fragilité ; que le moindre effort les détruit ? N'y a-t-il en vérité chance suffisante de mort, que si la terre tremble et tout à coup s'effondre, entraînant ce qui couvre sa surface ? C'est prendre une haute idée de son être, que de craindre plus que tout le reste la foudre, les secousses du globe et ses déchirements : aie donc conscience de ta faiblesse, ô homme ! crains plutôt la pituite. Sommes-nous donc si heureusement nés, doués de membres si robustes et d'une si gigantesque taille, que nous ne puissions périr si le monde ne s'ébranle, si le ciel ne lance son tonnerre, si la terre ne fond sous nos pieds ? Un mal au plus petit de nos ongles, pas même à l'ongle tout entier, rien qu'une déchirure partielle nous tue ; et je craindrais les tremblements du sol, moi qu'un flegme peut étouffer ! J'aurais grand'peur que la mer ne sortit de son lit ; que le flux, plus impétueux que de coutume, ne poussât une plus grande masse d'eau

sur la côte, quand on a vu des hommes suffoqués par un breuvage avalé de travers! Insensé, que la mer épouvante, tu sais qu'une goutte d'eau peut te faire périr!^[4] La grande consolation de la mort est dans la nécessité même de mourir, et rien n'affermirait contre toutes les menaces du dehors comme l'idée des dangers sans nombre qui couvent dans notre propre sein. Qu'y a-t-il de moins sage que de défaillir au bruit du tonnerre ; que d'aller rampant sous la terre pour se dérober à ses coups ; que d'appréhender les oscillations ou la chute soudaine des montagnes, les irruptions de la mer jetée hors de ses limites, quand la mort est partout présente et arrive de toutes parts, quand tel atome, des plus imperceptibles, porte en soi de quoi perdre le genre humain? Loin que ces malheurs doivent nous consterner, comme plus terribles en eux-mêmes qu'une fin ordinaire, tout au contraire, puisqu'il faut sortir de la vie, et que notre âme un jour nous quittera, soyons fiers de périr dans ces crises solennelles.^[5] Il faut mourir dans tel ou tel lieu, plus tôt ou plus tard. Cette terre dût-elle demeurer ferme, ne rien perdre de ses limites, n'être bouleversée par aucun fléau, elle n'en sera pas moins un jour sur ma tête. Qu'importe donc qu'on la jette sur moi, ou qu'elle s'y jette d'elle-même? Déchirés par je ne sais quelle puissance irrésistible et fatale, ses flancs se crèvent et m'entraînent dans d'immenses profondeurs ; eh bien quoi? La mort est-elle plus légère à sa surface? Qu'ai-je à me plaindre, si la nature ne veut pas que je repose dans un lieu sans renom, si elle me fait une tombe d'un de ses débris? C'est une noble pensée que celle de Vagellius dans un poème bien connu :

S'il faut tomber,

dit-il,

je veux tomber des cieux.^[6]

De même nous pouvons dire : S'il faut tomber, que ce soit par une secousse du globe ; non que des désastres publics ne soient pas chose impie à souhaiter, mais parce qu'un grand motif de se résigner à la mort, c'est de voir que la terre elle-même est périssable.

III. Il est bon aussi de songer avant tout que les dieux n'opèrent aucune de ces révolutions ; que ce n'est point leur courroux qui ébranle le ciel ou la terre. Ces phénomènes ont leurs causes propres et ne sévissent pas à commandement ; ils naissent, comme dans le corps humain, de quelques vices désorganiseurs, et, lorsqu'elle paraît faire souffrir, c'est la matière qui souffre. Mais, dans l'ignorance où nous sommes de la vérité, tout nous épouvante ; et la rareté de la chose augmente nos terreurs. Des accidents habituels frappent moins ; l'insolite effraye plus que tout le reste. Or, qui rend un fait insolite pour l'homme? C'est qu'il voit la nature par d'autres yeux que ceux de la raison ; c'est qu'il songe, non à ce que peut cette nature, mais à ce qu'elle vient de faire. Ainsi nous

sommes punis de notre irréflexion par la peur que nous donnent des faits tout nouveaux, ce nous semble, et qui sont seulement inaccoutumés. Et, en effet, n'est-il pas vrai qu'une religieuse terreur saisit tes esprits, les nations entières, quand le soleil, ou même la lune, dont les éclipses sont plus fréquentes, nous dérobent tout ou partie de leur disque? C'est pis encore lorsque des flammes traversent obliquement le ciel ; lorsqu'on voit une partie de l'atmosphère en feu, ou des astres chevelus, ou plusieurs soleils à la fois, ou des étoiles en plein jour, ou des feux soudaine qui volent dans l'espace avec une longue traînée de lumière. On tremble alors et l'on s'étonne ; et quoique cette crainte vienne d'ignorance, on dédaigne de s'instruire pour ne plus craindre. Combien il vaudrait mieux s'enquérir des causes, et porter sur ce point toutes les forces de son attention. Il n'est rien à quoi l'esprit puisse, je ne dis pas se prêter, mais se dévouer plus dignement.

IV. Cherchons donc quelle cause agite la terre^[7] jusqu'en ses fondements et met en branle une si pesante masse ; quelle est cette force, plus puissante que le globe, qui en fait crouler les immenses supports ; pourquoi la terre tantôt tremble, tantôt, n'ayant plus de lien, s'affaisse, tantôt se disjoint et se morcelle ; pourquoi, après un éboulement, elle reste longtemps entr'ouverte, ou se rapproche tout de suite ; pourquoi elle engloutit des fleuves renommés pour leur grandeur, ou en fait jaillir de nouveaux ; pourquoi elle ouvre de nouvelles sources d'eaux chaudes, ou en refroidit d'anciennes ; pourquoi des feux sont vomis des montagnes ou des rochers par des cratères jusque-là inconnus ; tandis que des volcans fameux pendant des siècles viennent à s'éteindre. Elle opère des prodiges sans nombre, change la face des lieux, déplace des montagnes, exhausse des plaines, des vallées, forme des collines, fait surgir du fond des mers de nouvelles îles. Les causes de ces révolutions méritent bien d'être approfondies. « Mais quel sera le prix de ma peine? » Le plus grand de tous, la connaissance de la nature. Ce que ces sortes de recherches ont de plus beau, outré qu'à mille égards elles serviront l'avenir, c'est que la magnificence même du sujet captive l'homme, c'est qu'il porte non l'esprit de lucre, mais un culte d'admiration. Commençons donc l'étude de ces mystères auxquels il m'est si doux d'être initié, que, bien qu'ayant déjà publié dans ma jeunesse un livre sur les *tremblements de terre*, j'ai voulu m'essayer encore une fois, et voir si l'âge m'a fait gagner en science ou du moins en sagacité.^[8]

V. La cause qui fait trembler la terre est due, selon les uns à l'eau ; selon d'autres, au feu ; à la terre elle-même, disent ceux-ci ; à l'air, disent ceux-là ; quelques-uns admettent le concours de plusieurs de ces causes ; certains les admettent toutes. Enfin, on a dit qu'évidemment c'était l'une d'elles : mais laquelle? On n'en était pas sûr. Passons en revue chacun de ces systèmes ; peux

des anciens, je dois le dire avant tout, sont peu réfléchis, sont informes. Ils erraient encore autour de la vérité. Tout était nouveau pour eux qui n'allaient d'abord qu'à tâtons ; on a poli leurs grossières idées, et si l'on a fait quelques découvertes, c'est à eux néanmoins que l'honneur en doit revenir. Il a fallu des esprits élevés pour écarter le voile qui couvre la nature, et, sans s'arrêter à ce qu'elle montre aux yeux, sonder jusqu'en ses entrailles et descendre dans les secrets des dieux. Ils ont beaucoup aidé aux découvertes en les croyant possibles. Écoutons donc les anciens avec indulgence ; rien n'est complet dès son début. Et cela est vrai non seulement de la question qui nous occupe, si importante et si obscure, que, même après de nombreux travaux, chaque siècle trouvera encore à faire : mais, en quoi que ce soit, toujours les commencements sont loin de la perfection.

VI. Que l'eau soit cause des tremblements de terre, c'est ce qu'affirment divers auteurs et avec divers arguments. Thalès de Milet estime que le globe entier a pour support une masse d'eaux sur laquelle il flotte, et qu'on peut appeler Océan ou grande mer, ou élément jusqu'ici dénaturé simple, l'élément humide. Cette eau, dit-il, soutient la terre ; et l'immense navire pèse sur le liquide qu'il comprime. Il est superflu d'exposer les motifs qui font croire à Thalès que la partie de l'univers la plus pesante ne saurait porter sur une substance aussi ténue, aussi fugace que l'air : il ne s'agit pas maintenant de l'assiette du globe, mais de ses secousses. Thalès apporte en preuve de son système, que presque toujours les grandes secousses font jaillir des sources nouvelles, comme il arrive dans les navires qui, lorsqu'ils penchent et s'inclinent sur le flanc, sont envahis par l'eau ; toujours, s'il y a surcharge, l'eau vient couvrir le bâtiment, ou du moins s'élève à droite et à gauche plus que de coutume. La fausseté de cette opinion se démontre sans longs raisonnements. Si la terre était soutenue par l'eau, elle tremblerait quelquefois dans toute sa masse et toujours serait en mouvement ; ce ne serait pas son agitation qui étonnerait, mais son repos. Elle s'ébranlerait tout entière, non partiellement ; car ce n'est jamais la moitié seulement d'un navire qui est battue des flots. Or, les tremblements de notre terre ne sont pas universels, mais partiels. Comment serait-il possible qu'au corps porté tout entier par l'eau ne fût pas agité tout entier, quand ce fluide est agité ? « Mais d'où viennent les eaux qu'on a vues jaillir ? » D'abord, souvent la terre tremble, sans qu'il en sorte de nouvelles eaux. Ensuite, si telle était la cause de ces éruptions, elles n'auraient lieu qu'autour des flancs du globe ; ce que nous voyons arriver sur les fleuves et en mer : l'exhaussement de l'onde, à mesure que s'enfonce le navire, se remarque surtout aux flancs du bâtiment. Enfin l'éruption dont on parle ne serait pas si minime, et comme une voie d'eau qui s'infiltrerait par une fente légère ; l'inondation serait

immense en raison de l'abîme infini sur lequel flotterait le monde.

VII. D'autres, en attribuant à l'eau les tremblements de terre, les expliquent autrement. La terre, disent-ils, est traversée en tous sens de cours d'eau de plus d'une espèce ; tels sont, entre autres, quelques grands fleuves constamment navigables même sans le secours des pluies. Ici le Nil, qui roule en été d'énormes masses d'eaux ; là, coulant entre le monde romain et ses ennemis, le Danube et le Rhin : l'un qui arrête les incursions du Sarmate et forme la limite de l'Europe et de l'Asie ; l'autre qui contient cette race germanique si avide de guerre. Ajoute l'immensité de certains lacs, des étangs entourés de peuplades qui entre elles ne se connaissent pas, des marais innavigables, et que ne peuvent pas même traverser ceux qui en habitent les bords. Et puis tant de fontaines, tant de sources mystérieuses qui vomissent des fleuves comme à l'improviste. Enfin tous ces torrents impétueux, formés pour un moment, et dont le déploiement est d'autant plus prompt qu'il dure moins. Toutes ces eaux se retrouvent sous terre, de même nature et de même aspect. Là aussi, les unes sont emportées dans un vaste cours et retombent par tourbillons en cataractes ; d'autres, plus languissantes, s'étendent sur des lits moins profonds et suivent une pente douce et paisible. Il faut, sans contredit, que de vastes réservoirs les alimentent, et qu'il y en ait de stagnantes en plus d'un lieu. On croira, sans longs arguments, que les eaux abondent là où sont toutes les eaux du globe. Car comment suffirait-il à produire tant de rivières, sans l'inépuisable réserve d'où il les tire ? S'il en est ainsi, n'est-il pas inévitable que quelquefois l'un de ces fleuves déborde, abandonne ses rives, et frappe d'un choc violent ce qui lui fait obstacle ? Il y aura alors ébranlement dans la partie de la terre que le fleuve aura frappée, et qu'il ne cessera de battre jusqu'à ce qu'il décroisse. Il peut se faire qu'un fort courant d'eau mine quelque canton et en emporte quelque brèche, dont l'éboulement fasse trembler les couches supérieures. Enfin, c'est être trop esclave de ses yeux et ne point porter au delà sa pensée, que de ne pas admettre qu'il y ait dans les profondeurs de la terre toute une mer immense. Je ne vois point quel obstacle empêcherait que ces cavités n'eussent aussi leurs rivages, leurs secrets canaux qu'alimente une mer aussi spacieuse que les nôtres, plus spacieuse peut-être, la surface du sol devant laisser leur part à tant d'êtres vivants ; au lieu que l'intérieur, dépourvu d'habitants, laisse aux eaux une place plus libre. Pourquoi n'auraient-elles pas leurs fluctuations et ne seraient-elles pas agitées par les vents qu'engendre tout vide souterrain et toute espèce d'air ? Il se peut donc qu'une tempête plus forte que de coutume ébranle et soulève violemment quelque partie du sol. N'a-t-on pas vu souvent, assaillis tout à coup par la mer, des lieux très peu voisins de ses rivages, et des villas, qui la regardaient de loin, submergées par les flots qu'auparavant on y entendait à peine ? La mer

souterraine peut de même croître et décroître,^[9] et jamais sans qu'il y ait contrecoup au-dessus d'elle.

VIII. Je ne crois pas que tu hésites longtemps à admettre des fleuves souterrains et une mer invisible : car d'où s'élancent les eaux qui montent jusqu'à nous, sinon de ces réservoirs intérieurs? Eh! quand tu vois le Tigre, interrompu au milieu de sa course, se dessécher et disparaître non tout entier, mais peu à peu, par déperditions insensibles qui enfin le réduisent à rien, où penses-tu qu'il aille, sinon dans les profondeurs de la terre, lorsque d'ailleurs il va en ressortir à tes yeux tout aussi fort qu'auparavant? Et quand tu vois l'Alphée, tant célébré par les poètes, se perdre en Achaïe, puis traversant la mer, reparaître en Sicile et nous donner la riante fontaine Aréthuse? Ignores-tu que dans les systèmes qui rendent raison du débordement du Nil en été, il en est un qui le fait venir de la terre même, et qui attribue la crue du fleuve non aux eaux du ciel, mais aux eaux intérieures? Deux centurions que l'empereur Néron, passionné pour toutes les belles choses et surtout pour la vérité,^[10] avait envoyés à la recherche des sources du Nil, racontaient devant moi qu'ayant parcouru une longue route, aidés des secours du roi d'Ethiopie et recommandés par lui aux rois voisins, ils voulurent pénétrer plus avant et arrivèrent à un immense marais. « Les indigènes, ajoutaient-ils, ne savent pas où il finit, et il faut désespérer de le savoir, tant les herbages y sont entremêlés à l'eau, tant cette eau est peu guéable, et impraticable aux navires. Une petite barque, avec un seul homme, est tout ce que peut porter ce marais fangeux, tout hérissé d'obstacles. Là, me dit l'un des centurions, nous vîmes deux rochers d'où tombait un énorme cours d'eau. » Que ce soit la source ou un affluent du Nil, qu'il naisse en ce lieu ou ne fasse qu'y reparaître après une course souterraine, quoi que ce soit enfin, douteras-tu que cette eau ne vienne d'un grand lac perdu sous le sol? Il faut que la terre renferme en maint endroit beaucoup d'eaux éparses, qu'elle réunit en un bassin commun, pour qu'elle puisse vomir de si forts courants.

IX. D'autres, qui attribuent les tremblements de terre au feu, varient sur son mode d'action. Anaxagore est particulièrement de cette opinion : « que la cause des orages est analogue à celle des tremblements de terre ; c'est-à-dire qu'un vent en fermé sous terre vient à en briser l'air épais et condensé en nuages, aussi violemment que sont brisées les nuées du ciel ; et que de cette collision de nuages, de ce choc de l'air écrasé sur lui-même s'allume un feu soudain. Ce feu, heurtant tout ce qui s'offre à lui, cherche une issue, écarte tout obstacle, tant qu'enfin, resserré dans un étroit passage, il trouve une route pour s'échapper à l'air libre, ou s'en fait une par la violence et la destruction. » Ceux qui expliquent autrement le même phénomène disent « que ce feu couve en plus d'un endroit,^[11] consumant tout ce qui l'avoisine, et que, si les parties rongées

tombent, leur chute entraîne tout ce qui perd en elles son appui, nul support nouveau n'étant là pour arrêter l'écroulement. Alors s'ouvrent des gouffres béants, de vastes abîmes, où, après avoir branlé longtemps, le sol se rasseoit sur les parties demeurées fermes. C'est ce que nous voyons dans nos villes, quand l'incendie en dévore quelques édifices ; les poutres une fois brûlées ou les supports de la toiture détruits, le faîte qui a longtemps balancé s'effondre, et l'ébranlement, les oscillations ne cessent que lorsqu'il rencontre un point d'appui. »

X. Anaximène voit dans la terre elle-même la cause de ces tremblements : selon lui, elle ne reçoit du dehors aucune impulsion ; mais dans son sein tombent les débris détachés d'elle-même, dissous par l'eau, ou rongés par le feu, ou arrachés par un souffle violent ; et à défaut même de ces trois causes, les causes internes de déchirement et de destruction ne manquent pas. D'abord, en effet, tout s'écroule avec le temps, et rien n'échappe à la vieillesse, qui mine les corps les plus solides et les plus robustes. Tout comme, dans les vieux édifices, il est des portions qui tombent, même sans aucun choc, quand la force ne fait plus équilibre au poids ; ainsi, dans cette charpente de tout le globe, il arrive à certaines parties de se dissoudre de vétusté ; dissoutes, elles ébranlent par leur chute ce qui est au-dessus d'elles, d'abord en se détachant, car aucun corps considérable ne se sépare d'un autre sans le mettre en mouvement, ensuite lorsque, précipitées, tout objet résistant les fait rebondir, comme une balle qui ne tombe que pour rejaillir, qui, souvent chassée, est chaque fois renvoyée par le sol d'où elle prend encore son élan. Si ces débris vont choir dans une eau stagnante, les lieux voisins sentent la commotion : d'énormes flots y sont brusquement refoulés sous le choc de masses lancées de si haut.

XI. Certains philosophes, tout en expliquant les tremblements de terre par le feu, lui assignent un autre rôle. Ce feu, qui bouillonne en plusieurs endroits, exhale nécessairement des torrents de vapeurs qui n'ont pas d'issue et qui dilatent fortement l'air ; avec plus d'énergie, ils font voler en éclats les obstacles ; moins véhéments, ils ne peuvent qu'ébranler le sol. Nous voyons l'eau bouillonner sur le feu. Ce que nos foyers produisent sur ce peu de liquide dans une étroite chaudière, ne doutons pas que le vaste et ardent foyer souterrain ne le produise avec plus de force sur de grands amas d'eaux. Alors la vapeur de ces eaux bouillonnantes secoue vivement tout ce qu'elle frappe.

XII. Mais l'air est le mobile qu'admettent les plus nombreuses et les plus grandes autorités. Archélaüs, très versé dans l'antiquité, s'exprime ainsi : « Les vents s'engouffrent dans les cavités de la terre ; là, quand tout l'espace est rempli, et l'air aussi condensé qu'il peut l'être, le nouvel air qui survient foule et comprime le premier, et de ses coups redoublés il le resserre, puis le disperse en

désordre. Celui-ci, qui cherche à se faire place, écarte tous les obstacles et s'efforce de briser ses barrières ; ainsi arrivent les tremblements de terre, par la lutte de l'air impatient de fuir. Ces commotions ont pour avant-coureur un air calme et que rien n'agite, parce que la force impulsive, qui d'ordinaire déchaîne les vents, est concentrée dans les cavités souterraines. » Naguère, en effet, lors du tremblement de la Campanie, bien qu'on fût en hiver, l'atmosphère quelques jours avant fut constamment tranquille. Qu'est-ce à dire? La terre n'a-t-elle jamais tremblé un jour de vent? Il est bien rare que deux vents soufflent à la fois. La chose pourtant est possible et se voit : si nous admettons, et s'il est constant que deux vents opèrent simultanément quand le sol tremble, pourquoi l'un n'agiterait-il pas l'air supérieur, l'autre l'air souterrain?

XIII. On peut ranger dans cette opinion Aristote, et son disciple Théophraste, dont le style, sans être divin comme le trouvaient les Grecs, a de la douceur et une élégance qui ne sent point le travail. Voici ce que l'un et l'autre pensent. « Il sort toujours de la terre des vapeurs, tantôt sèches, tantôt mêlées d'humidité. Celles-ci, venues des entrailles du globe, et s'élevant aussi haut qu'elles peuvent, lorsqu'elles ne trouvent plus à monter davantage, rétrogradent et se roulent sur elles-mêmes ; et comme la lutte des deux courants d'air opposés repousse violemment les obstacles, soit que les vents se trouvent renfermés, soit qu'ils fassent effort pour fuir par un étroit passage, il y a alors secousse et fracas. » De la même école est Straton, lequel a cultivé surtout cette branche de la philosophie et exploré la nature. Voici comment il se prononce : « Le froid et le chaud se contrarient toujours et ne peuvent demeurer ensemble ; le froid passe à l'endroit que le calorique abandonne ; et réciproquement la chaleur revient quand le froid est chassé. » Ceci est incontestable : quant à l'antipathie des deux principes, je la prouve ainsi. En hiver, quand le froid règne sur la terre, les puits, les cavernes, tous les lieux souterrains sont chauds, parce que la chaleur s'y est réfugiée, cédant au froid l'empire du dehors ; quand cette chaleur a pénétré, s'est accumulée sous terre autant qu'elle a pu, sa puissance est en raison de sa densité. Une nouvelle chaleur survient qui, forcément associée à celle-ci, pèse sur elle et lui fait quitter la place. En revanche, même chose a lieu si une couche de froid plus puissante pénètre dans les cavernes. Toute la chaleur qu'elles recelaient se retire, se resserre et s'échappe impétueusement ; ces deux natures ennemies ne pouvant ni faire alliance, ni séjourner en même lieu. Ainsi mise en fuite et voulant sortir à toute force, la chaleur écarte et brise tout ce qui l'avoisine ; voilà pourquoi, avant les commotions terrestres, on entend les mugissements de ces courants d'air déchaînés dans les profondeurs du globe. Et l'on n'entendrait pas sous ses pieds, comme dit Virgile :

Le sol au loin mugir et les monts chanceler,^[12]

si ce n'était l'œuvre des vents. De plus, ces luttes ont leurs alternatives ; ce n'est pas toujours la chaleur qui se concentre et fait explosion. Le froid recule et fait retraite, pour triompher bientôt à son tour ; suivant ces alternatives et ces retours divers de l'air en mouvement, la terre tremble.

XIV. D'autres estiment que l'air et l'air seul produit ces commotions, mais qu'il les produit autrement que ne le veut Aristote. Écoutons-les parler : « Notre corps est arrosé par le sang et par l'air qui court dans ses canaux particuliers. Quelques-uns de ces conduits sont plus étroits que les autres, et l'air ne fait qu'y circuler ; mais nous avons des réservoirs plus grands où il s'amasse et de là se répand dans les autres parties. De même la terre, ce vaste corps, est pénétrée par les eaux qui lui tiennent lieu de sang, et par les vents, cet air, on peut le dire, qu'elle respire par tous ses pores. Ces deux fluides tantôt courent ensemble, tantôt s'arrêtent en même temps. Or, dans le corps humain, tant que dure l'état de santé, le mouvement des artères a lieu sans trouble et régulièrement ; mais au moindre accident, la fréquence du pouls, les soupirs, les étouffements annoncent la souffrance et la fatigue : ainsi la terre, dans son état naturel, reste immobile. Quelque désordre survient-il, alors, comme un corps malade, elle s'agite ; ce souffle, qui circulait doucement, chassé avec plus d'énergie, fouette les veines où il court, mais non pas comme le disent ceux dont j'ai parlé ci-dessus, et qui croient la terre un être vivant. Car alors cet être frissonnerait également dans toute son étendue, puisque chez l'homme la fièvre ne mord pas sur telle partie plus que sur telle autre,^[13] mais les envahit et les ébranle toutes également. » Tu vois qu'il doit s'infiltrer dans la terre quelque souffle de l'air ambiant, et que, tant qu'il trouve une libre sortie, il circule sans dommage ; mais s'il rencontre un obstacle, si quelque barrière l'arrête, surchargé du poids de l'air qui le presse par derrière, il fuit avec effort par quelque ouverture, avec d'autant plus d'énergie qu'il est plus comprimé. Ceci ne peut avoir lieu sans lutte, ni la lutte sans ébranlement. Mais si l'air ne trouve pas même d'ouverture pour s'échapper, il se roule avec fureur sur lui-même, et s'agite en tous sens, il renverse, il déchire. Puissant, malgré sa ténuité, il pénètre dans les lieux les plus obstrués ; dans quelque corps qu'il s'introduise, il le disjoint violemment, il le fait éclater. Alors la terre tremble ; car ou elle s'ouvre pour lui donner passage, ou, après lui avoir fait place, dépourvue de base, elle s'éboule dans le gouffre dont elle l'a fait sortir.

XV. Suivant une autre opinion, la terre est criblée de pores : elle a non seulement ses canaux primitifs, qui-lui furent originellement donnés comme autant de soupiraux, mais beaucoup d'autres que le hasard y a creusés. L'eau a entraîné la terre qui couvrait certains points ; les torrents en ont rongé d'autres ; ailleurs, de grandes chaleurs ont crevassé et ouvert le sol. C'est par ces

interstices qu'entre le vent ; s'il se trouve enfermé et poussé plus avant par la mer souterraine, si le flot ne lui permet pas de rétrograder, alors ne pouvant ni s'échapper, ni remonter, il tourbillonne, et comme il ne peut suivre la ligne droite, sa direction naturelle, il fait effort contre les voûtes de la cavité, et frappe en tous sens la terre qui le comprime.

XVI. Énonçons encore un point que la plupart des auteurs soutiennent, et qui, peut-être, ralliera les esprits. Il est évident que la terre n'est point dépourvue d'air ; et je ne parle pas seulement de cet air qui la fait cohérente, qui rapproche ses molécules, et qui se trouve jusque dans les pierres et les cadavres, mais d'un air vital, végétatif, qui alimente tout à sa surface. Autrement, comment pourrait-elle infuser la vie à tant d'arbustes, à tant de graines, qui sans air n'existeraient pas? Comment suffirait-elle à l'entretien de tant de racines qui plongent de mille manières dans son sein, les unes presque à sa surface, les autres à de grandes profondeurs, si elle n'avait en elle des flots de cet air générateur d'où naissent tant d'êtres variés qui le respirent et qui lui doivent leur nourriture et leur croissance? Ce ne sont encore là que de légers arguments. Ce ciel tout entier, que circonscrit la région ignée de l'éther, la plus élevée du monde, toutes ces étoiles dont le nombre est incalculable, tout ce chœur céleste, et, sans parler des autres astres, ce soleil qui poursuit son cours si près de nous, qui surpasse plus d'une fois en grosseur toute la sphère terrestre, tous tirent leurs aliments de la terre et se partagent les vapeurs qu'elle exhale, seule pâture qui les entretienne. Ils ne se nourrissent pas d'autre chose. Or, la terre ne pourrait suffire à des corps si nombreux, à des masses bien plus grandes qu'elle-même, si elle n'était remplie du fluide vital qui, nuit et jour, s'échappe de tous ses pores. Il est impossible qu'il ne lui en reste pas beaucoup, quoi qu'on lui demande et qu'on lui enlève, et il faut que ce qui sort d'elle se reproduise incessamment. Car elle n'aurait pas de quoi fournir sans fin à tous ces corps célestes, sans échange réciproque et transmutation d'éléments. Il faut en outre que cet air abonde en elle, qu'elle en soit remplie, qu'elle ait des réservoirs où elle puise. Il n'est donc pas douteux que la terre cache dans son sein des gaz en grand nombre, et que l'air y occupe de sombres et vastes cavités. S'il en est ainsi, de fréquentes commotions devront troubler cette masse pleine de ce qu'il y a de plus mobile au monde. Car, qui peut en douter? de tous les éléments, l'air est le plus inquiet, le plus inconstant, le plus ami de l'agitation.

XVII. Il s'ensuit donc qu'il agit selon sa nature, et que, toujours prêt à se mouvoir, il met parfois en mouvement tout le reste. Et quand? lorsqu'il est arrêté dans son cours. Tant que rien ne l'empêche, il coule paisiblement ; est-il repoussé ou retenu il devient furieux et brise ses barrières ; on peut le comparer

À l'Araxe indigné contre un pont qui l'outrage.^[14]

Le fleuve, tant que son lit est libre et ouvert, développe à mesure le volume de ses eaux : mais si la main de l'homme ou le hasard a jeté sur sa voie des rochers qui le resserrent, alors il s'arrête pour mieux s'élancer ; et plus il a d'obstacles devant lui, plus il trouve de ressources pour les vaincre. Toute cette eau, en effet, qui survient par derrière et qui s'amoncèle sur elle-même, cédant enfin sous son propre poids, s'apprête à tout rompre de force et se précipite emportant ses digues dans sa fuite. Il en est de même de l'air. Plus il est puissant et délié, plus il court avec rapidité, et brise violemment toute barrière : de là un ébranlement de la partie du globe sous laquelle il luttait. Ce qui prouve que cela est vrai, c'est que souvent, après une commotion, quand il y a eu déchirement du sol, du vent s'en échappe pendant plusieurs jours, comme la tradition le rapporte du tremblement de terre de Chalcis. Asclépiodote, disciple de Posidonius, en parle dans son livre des *Questions naturelles*.

On trouve aussi dans d'autres auteurs que la terre s'étant ouverte en un endroit, il en sortit assez longtemps un courant d'air qui évidemment s'était frayé le passage par où il débouchait.

XVIII. La grande cause des tremblements de terre est donc ce fluide, naturellement fougueux, qui court de place en place. Tant qu'il ne reçoit nulle impulsion, enseveli dans un espace libre, il y repose inoffensif et ne tourmente pas ce qui l'environne. Si un moteur accidentel le trouble, le repousse, le tient à l'étroit, il ne fait encore que céder et vaguer au hasard. Mais si tout moyen de fuir lui est enlevé, et si tout lui fait obstacle, alors

..... Il fait mugir les monts,

Et frémit avec rage en ses noires prisons, ^[15]

qui longtemps ébranlées se brisent et volent en éclats ; il s'acharne d'autant plus que la résistance est plus forte et la lutte plus longue. Enfin, quand il a longtemps parcouru les lieux où il est enfermé et dont il n'a pu s'évader, il rebrousse vers le point même d'où vient la pression, et s'infiltre par des fentes cachées faites par ses secousses mêmes, ou s'élance au dehors par une brèche nouvelle. Ainsi rien ne peut contenir une telle force ; point de barrière qui arrête le vent ; il les rompt toutes, il emporte tous les fardeaux, il se glisse en d'étroites assures, qu'il agrandit pour se mettre à l'aise ; indomptable nature, puissance libre et impétueuse, qui reprend toujours ses droits. Oui, c'est là une chose invincible ; et il n'est prison au monde

Qui retienne, enchaînés sous des lois prévoyantes,

Les indociles vents, les tempêtes bruyantes. ^[16]

Sans doute la poésie, par ce mot de prison, a voulu entendre ce lieu souterrain qui les cache et qui les recèle. Mais elle n'a point vu que ce qui est enfermé n'est point encore un vent, et que ce qui est vent ne supporte point de

clôture. L'air captif est calme et stagnant ; qui dit vent dit toujours fuite. Ici se présente un nouvel argument, qui prouve que les tremblements de terre sont produits par l'air. C'est que nos corps mêmes ne frissonnent que si quelque désordre en agite l'air intérieur, condensé par la crainte, ou alangui par l'âge, ou engourdi dans les reines, ou glacé par le froid, ou dérangé dans son cours aux approches de la fièvre. Tant qu'il circule sans accident, et suit sa marche ordinaire, le corps ne tremble point ; mais si une cause quelconque vient embarrasser ses fonctions, il ne suffit plus à soutenir ce qu'il maintenait par sa vigueur ; il rompt, en fléchissant, tout son équilibre normal.

XIX. Écoutons, il le faut bien, ce que Métrodore de Chio énonce comme un arrêt. Car je ne me permets pas d'omettre même les opinions que je n'admets point : il est plus sage de les exposer toutes, et mieux vaut condamner ce qu'on désapprouve que de n'en point parler. Or, que dit-il ? « Que tout comme la voix d'un chanteur enfermé dans un tonneau en par court la totalité, en fait vibrer et résonner les parois, et quoique poussée légèrement, ne laisse pas, par sa circonvolution, d'ébranler avec frémissement le vaisseau où elle est captive ; ainsi les spacieuses cavernes qui s'enfoncent sous le sol contiennent de l'air qui, frappé par l'air supérieur, les ébranle de même que ces vaisseaux dont je viens de parler et dont la voix d'un chanteur fait résonner les vides. »

XX. Venons à ceux qui admettent toutes les causes ci-dessus énoncées, ou du moins plusieurs d'entre elles. Démocrite en ad met plusieurs. Il dit : « que les tremblements de terre sont dus quelquefois à l'air, quelquefois à l'eau, quelquefois à tous deux ; » et il explique ainsi son idée : « Il y a dans la terre des cavités où affluent de grandes masses d'eaux ; de ces eaux, les unes sont plus légères, plus fluides que les autres ; repoussées par la chute de quelque corps pesant, elles vont heurter la terre et l'agitent. Car cette fluctuation des eaux ne peut avoir lieu sans un mouvement du corps frappé. Ce que nous disions tout à l'heure de l'air doit se dire pareillement de l'eau accumulée en un lieu trop étroit pour la contenir : elle pèse sur quelque point, et s'ouvre une route tant par son poids que par son impétuosité ; longtemps captive, elle ne peut trouver d'issue que par une pente, ni tomber directement sans une certaine force ou sans ébranlement des parties à travers lesquelles et sur lesquelles elle tombe. Mais si, lorsqu'elle commence à fuir, un embarras l'arrête, replie ce courant sur lui-même, elle rebrousse vers la terre qui s'avance à l'encontre, et donne une secousse aux saillies les plus avancées. Parfois aussi la terre pénétrée par l'eau s'affaisse profondément, et sa base même est minée ; alors une pression plus forte s'exerce sur le côté où le poids des eaux se fait le plus sentir. D'autres fois c'est le vent qui pousse les eaux, et qui, déchaîné avec violence, ébranle la partie de la terre contre laquelle il lance les ondes amoncelées. Souvent, engouffré dans

les canaux intérieurs du globe, d'où il cherche à fuir, il agite tous les alentours : car la terre est perméable aux vents, fluide trop subtil pour pouvoir être tenu en dehors, et trop puissant pour qu'elle résiste à son action vive et rapide. »

Épicure admet la possibilité de toutes ces causes, et en propose plusieurs autres : il blâme ceux qui se prononcent pour une seule, vu qu'il est téméraire de donner comme certain ce qui ne peut être qu'une conjecture, « L'eau, dit-il, peut ébranler la terre, en la détrempant et en rongant certaines parties qui deviennent trop faibles pour servir de bases comme auparavant. Le tremblement peut être produit par l'action de l'air intérieur, dans lequel l'introduction de l'air extérieur porterait le trouble. Peut-être l'écroulement subit de quelque masse venant à refouler l'air cause-t-il la commotion. Peut-être le globe est-il en quelques endroits soutenu comme par des colonnes et des piliers qui, entamés et fléchissants, font chanceler la masse qu'ils supportent. Peut-être un vent brûlant, converti en flamme et analogue à la foudre, fait-il en courant un immense abatis de ce qui lui résiste. Peut-être des eaux marécageuses et dormantes, soulevées par le vent, ébranlent-elles la terre par leur choc, ou le mouvement même de ces eaux accroît-il l'agitation de l'air qu'il irrite et porte de bas en haut. » Au reste, il n'est aucune de ces causes qui paraisse à Épicure plus efficace que le vent.

XXI. Nous aussi, nous croyons que l'air seul peut produire de tels efforts ; car rien dans la nature n'est plus puissant, plus énergique ; et sans air les principes les plus actifs perdent toute leur force. C'est lui qui anime le feu ; sans lui les eaux croupissent ; elles ne doivent leur fougue qu'à l'impulsion de ce souffle, qui emporte de grands espaces de terre, élève des montagnes nouvelles, et crée au milieu des mers des îles qu'on n'y avait jamais vues. Théré, Thérasia, et cette île contemporaine que nous avons vue naître dans la mer Egée, peut-on douter que ce ne soit ce même souffle qui les ait produites à la lumière ? Il y a deux espèces de tremblements, selon Posidonius : chacun a son nom particulier. L'un est une secousse qui agite la terre par ondulations ; l'autre, une inclinaison qui la penche latéralement comme un navire. Je crois qu'il en est une troisième, justement et spécialement désignée par nos pères sous le nom de tremblement, et qui diffère des deux autres. Car alors il n'y a ni secousse étendue, ni inclinaison ; il y a vibration. Ce cas est moins nuisible, comme aussi l'inclinaison l'est beaucoup plus que la secousse. Car s'il ne survenait promptement un mouvement opposé, qui redressât la partie inclinée, un vaste écroulement s'ensuivrait. Les trois mouvements diffèrent entre eux, en raison de leurs causes diverses.

XXII. Parlons d'abord du mouvement de secousse. Qu'une longue file de chariots s'avance pesamment chargée, et que les roues tournant avec effort tombent dans les creux du chemin, vous sentez le sol qui s'ébranle. Asclépiodote

rapporte que la chute d'un rocher énorme détaché du flanc d'une montagne fit écrouler par contrecoup des édifices voisins. Il peut se faire de même sous terre qu'une roche détachée tombe bruyamment de tout son poids dans les cavités qu'elle dominait, avec une force proportionnée à sa masse et à son élévation. Et ainsi la voûte de la vallée souterraine tremble tout entière. Vraisemblablement la chute de ces rochers ne vient pas seulement de leur poids ; mais les fleuves qui roulent au-dessus, et dont l'action permanente ronge le lien des pierres, en emportent chaque jour quelque chose, l'eau écorchant pour ainsi dire cette peau qui la contient. Cette détérioration continuée pendant des siècles et ce perpétuel frottement minent le rocher, qui cesse de pouvoir soutenir son fardeau. Alors s'écroulent des masses d'une pesanteur immense ; alors le rocher se précipite, et, rebondissant sur le sol inférieur, ébranle tout ce qu'il frappe.

Le fracas l'accompagne et tout croule avec lui,^[17] comme dit Virgile. Telle sera la cause du mouvement de secousse. Passons au second mouvement.

XXIII. La terre est un corps poreux et plein de vides. L'air circule dans ces vides, et s'il en est entré plus qu'ils n'en laissent sortir, il ébranlera la terre. Cette cause est admise par beaucoup d'auteurs, comme je viens de le dire, si tant est que la foule des témoignages fasse autorité pour toi. C'est aussi l'opinion de Callisthène, homme bien digne d'estime ; car il eut l'âme élevée, et ne voulut point souffrir les extravagances d'un roi. Ce nom-là est contre Alexandre un grief éternel, que ni aucune vertu, ni des guerres toujours heureuses ne rachèteront. Chaque fois qu'on dira : « Que de milliers de Perses sont tombés sous ses coups ! » on répliquera : « Et Callisthène aussi. » Chaque fois qu'on dira : « Par lui est mort Darius, Darius *le grand roi* ; » on répliquera : « Et Callisthène aussi. » Chaque fois qu'on dira : « Il a tout vaincu jusqu'aux bords de l'Océan ; il y a même aventuré les premières flottes qu'aient vues ses ondes ; il a étendu son empire d'un coin de la Thrace aux bornes de l'Orient ; » on répondra : « Mais il a tué Callisthène. » Eût-il dépassé tout ce qu'avant lui capitaines et rois ont laissé de glorieux exemples, il n'aura rien fait de si grand que ce dernier crime.^[18] Callisthène, dans l'ouvrage où il a décrit la submersion d'Hélice et de Buris, la catastrophe qui jeta ces villes dans la mer ou la mer sur ces villes, en donne la cause que nous avons dite plus haut : « L'air pénètre dans la terre par des ouvertures cachées, et sous la mer comme partout ; lorsque ensuite viennent à s'obstruer les conduits par où il est descendu, et que par derrière la résistance de l'eau lui interdit le retour, il se porte çà et là, et, par ses contre-courants, il ébranle la terre. Aussi les lieux qui font face à la mer sont-ils les plus sujets au fléau ; et de là fut attribué à Neptune le pouvoir d'ébranler la mer. » Ceux qui connaissent les premiers éléments de la littérature grecque

savent que ce dieu y est surnommé *Sisichthon*.

XXIV. J'admets aussi que l'air est la cause de ces désordres ; mais je contesterai sur son mode d'introduction dans le sein de la terre. Est-ce par des pores déliés et invisibles, ou par des conduits plus grands, plus ouverts? Vient-il du fond de la terre ou de la surface? Ce dernier point est inadmissible. La peau même chez l'homme refuse passage à l'air ; il n'entre que par l'organe qui l'aspire, et ne séjourne, une fois reçu, que dans la partie qui offre le plus de capacité. Ce n'est pas au milieu des nerfs et des muscles, c'est dans les viscères et dans un large réservoir intérieur qu'il se loge. On peut soupçonner qu'il en est ainsi de la terre, parce que le mouvement part, non de sa surface ou d'une couche voisine de sa surface, mais du fond même de ses entrailles. Ce qui le prouve, c'est que les mers les plus profondes en sont agitées, sans doute par l'ébranlement de leur lit. Il est donc vraisemblable que le tremblement vient des profondeurs du globe, où l'air s'engouffre dans d'immenses cavités. « Mais, dira-t-on, comme le froid nous fait frissonner et trembler, l'air extérieur ne produit-il pas la même impression sur la terre? » La chose n'est nullement possible ; il faudrait que la terre fût sensible au froid, pour qu'il lui arrivât, confine à nous, de frissonner sous une influence extérieure. Que la terre éprouve quelque chose d'analogue à ce que ressent l'homme, mais par une cause différente, je l'accorde. La force qui la bouleverse doit venir d'une plus grande profondeur ; et le meilleur argument qu'on en puisse donner, c'est que dans ces véhémentes commotions qui entrouvrent le sol et dans ces immenses écroulements, des villes entières sont parfois dévorées par le gouffre qui les ensevelit. Thucydide raconte que vers l'époque de la guerre du Péloponnèse l'île d'Atalante fut totalement ou du moins en grande partie détruite. Sidon eut le même sort, s'il faut en croire Posidonius. Et il n'est pas besoin ici d'autorités : n'avons-nous pas souvenir que des convulsions intestines du globe ont séparé, rejeté au loin des lieux qui se touchaient, et anéanti des campagnes? Je vais dire comment, selon moi, les choses se passent alors.

XXV. Quand le vent, engouffré dans une vaste cavité terrestre qu'il remplit, commence à lutter, à chercher une issue, il frappe à maintes reprises les parois qui l'enferment, et au-dessus desquelles des villes quelquefois sont assises. Tantôt les secousses sont telles, que les édifices placés à la surface du sol en sont renversés ; souvent, plus puissantes encore, elles font crouler ces mêmes parois qui supportent l'immense voûte par-dessus le vide, et y engloutissent avec elles des villes entières, à des profondeurs inconnues. On prétend, si tu veux le croire, que jadis l'Ossa et l'Olympe ne faisaient qu'un, mais qu'un tremblement de terre les a disjoints ; qu'il a fendu en deux l'énorme montagne ; qu'alors on vit jaillir le Pénée, qui, laissant à sec les marais dont la Thessalie avait à souffrir, entraîna

avec lui leurs eaux croupissantes faute d'écoulement. L'origine du Ladon, qui coule entre Élis et Mégalopolis, vient d'un tremblement de terre. Que prouvent ces faits? Que de vastes cavernes (quel autre nom donnerais-je aux cavités souterraines?) servent à l'air de réceptacle ; sinon les secousses embrasseraient de bien plus grands espaces, et plusieurs pays seraient ébranlés du même coup. Mais elles ne se font sentir que dans des limites fort restreintes, et jamais jusqu'à deux cents milles. Le tremblement dont le monde entier vient de parler n'a point dépassé la Campanie. Ajouterai-je que, quand Chalcis tremblait, Thèbes restait immobile? Quand la ville d'Aegium était bouleversée, Patras, qui en est si voisine, ne le sut que par ouï-dire. L'immense secousse qui effaça du sol Hélice et Buris s'arrêta en deçà d'Aegium. Il est donc évident que le mouvement ne se prolonge qu'à proportion de l'étendue du vide souterrain.

XXVI. Je pourrais ici m'appuyer fort au long de grandes autorités, lesquelles nous disent que jamais le sol de l'Égypte n'a tremblé. La raison qu'elles en donnent, c'est qu'il est tout entier formé de limon. En effet, s'il faut en croire Homère, Pharos était éloignée du continent de tout l'espace que peut franchir en un jour un vaisseau voguant à pleines voiles ; elle fait maintenant partie de ce continent. En effet, les eaux bourbeuses du Nil, chargées d'une vase épaisse qu'elles déposent incessamment sur le sol primitif, l'ont toujours recalé par ces alluvions annuelles. Aussi ce terrain, gras et limoneux, n'offre-t-il aucun interstice ; enrichi d'une croûte solide à mesure que se desséchait la vase, d'une couche concrète et cohérente par l'agglutination de ses molécules, aucun vide ne s'y put former, puisque toujours aux parties sèches venaient s'ajouter des matières liquides et molles. Cependant et l'Égypte tremble et aussi Délos, que de son chef Virgile déclare

Immobile, sacrée, inébranlable aux vents. ^[19]

Les philosophes aussi, race crédule, en avaient dit autant, sur la foi de Pindare. Thucydide prétend que, jusque-là toujours immobile, elle trembla vers le temps de la guerre du Péloponnèse. Callisthène parle d'une autre secousse à une époque différente. « Parmi les nombreux prodiges, dit-il, qui annoncèrent la destruction d'Hélice et de Buris, les plus frappants furent une immense colonne de feu, et la secousse que ressentit Délos. » Selon lui, cette île demeure ferme, parce que, sur la mer où elle est assise, elle a pour bases des roches poreuses et des pierres perméables où l'air s'engage et d'où il peut sortir ; qu'ainsi encore le sol des Iles est mieux assuré, et les villes d'autant plus à l'abri des secousses, qu'elles sont plus voisines de la mer. Assertion fausse, comme ont pu le sentir Herculaneum et Pompéi, Toutes les côtes, au reste, sont sujettes aux tremblements de terre. Témoin Paphos, renversée plus d'une fois, et la fameuse Nicopolis, pour qui c'était un fléau familier. Cypre, qu'environne une mer profonde, n'en

est pas exempte, non plus que Tyr elle-même, quoique baignée par les flots. Telles sont à peu près toutes les causes que l'on assigne aux tremblements de terre.

XXVII. Cependant on cite, du désastre de la Campanie, certaines particularités dont il faut rendre raison. Un troupeau de six cents moutons a, dit-on, péri sur le territoire de Pompéi. Il ne faut pas croire que ces animaux soient morts de peur. Nous avons dit qu'ordinairement les grands tremblements de terre sont suivis d'une sorte de peste, ce qui n'est pas étonnant, car le sein de la terre recèle plus d'un principe de mort. D'ailleurs l'air même, qui s'y corrompt ; soit par les miasmes de la terre, soit par sa propre stagnation dans ces éternelles ténèbres où il dort, est funeste aux êtres qui le respirent ; ou, vicié par l'action délétère des feux intérieurs, après qu'il a croupi longtemps, il vient souiller et dénaturer notre pure et limpide atmosphère, et le fluide inaccoutumé qu'on respire alors nous apporte des maladies d'une espèce nouvelle. Et puis, l'intérieur de la terre renferme aussi des eaux dangereuses et pestilentiellles, parce que jamais aucun mouvement ne les agite, et que l'air libre ne les bat jamais. Épaissies par le brouillard pesant et continuel qui les couvre, il n'en sort que des molécules empoisonnées et insalubres pour l'homme. L'air aussi qui s'y trouve mêlé et que ces marais tiennent captif ne s'en échappe pas sans répandre au loin son poison et sans tuer ceux qui boivent de ces eaux. Les troupeaux, naturellement sujets aux épidémies, sont atteints d'autant plus vite, qu'ils sont plus avides ; ils vivent bien plus que nous à ciel ouvert et font un fréquent usage de l'eau, ce principal agent de la contagion. Les moutons, dont la constitution est plus délicate et qui ont la tête plus voisine du sol, ont dû être atteints à l'instant ; et la chose est simple : ils respiraient l'exhalaison presque à son foyer. Elle eût été fatale à l'homme même, si elle fût sortie avec plus d'abondance ; mais la grande masse d'air pur dut la neutraliser, avant qu'elle s'élevât à portée de la respiration humaine.

XXVIII. Que la terre renferme beaucoup de principes mortels, c'est ce que prouve la multitude de poisons nés, sans qu'on les sème, spontanément ; car elle a en elle les germes des plantes nuisibles comme des plantes utiles. Et sur plusieurs points de l'Italie ne s'exhale-t-il pas, par certaines ouvertures, une vapeur pestilentielle que ni l'homme ni les animaux ne respirent impunément ? Les oiseaux mêmes qui traversent ces miasmes, avant qu'un air plus pur en ait adouci l'influence, tombent au milieu de leur vol ; leur corps devient livide, et leur cou se gonfle comme s'ils eussent été étranglés. Tant que cette vapeur, retenue dans la terre, ne fuit que par d'étroites fissures, son action se borne à tuer ceux qui baissent la tête sur la source ou qui s'en approchent de trop près. Mais renfermée durant des siècles dans d'affreuses ténèbres, elle se vicie davantage et

croît en malignité avec le temps ; plus elle fut stagnante, plus elle est funeste. Trouve-t-elle une issue, se dégage-t-elle de cette glaçante et éternelle prison, de cette infernale nuit, notre atmosphère en est infectée ; car les substances pures cèdent aux substances corrompues. L'air salubre alors passe à l'état contraire. De là cette continuité de morts subites et ces maladies aussi monstrueuses dans leur genre qu'extraordinaires par leurs causes. Cette calamité est plus ou moins longue, selon l'intensité du poison, et le fléau ne disparaît qu'après que ces lourds miasmes se sont délayés au loin sous le ciel, secoués par les vents.

XXIX. À Pompéi des hommes errèrent çà et là comme hors de sens, frappés de vertige par la peur, cette peur qui, même modérée et toute personnelle, trouble la raison ; or quand elle saisit les masses au milieu des villes croulantes, des peuples écrasés, des convulsions du sol, quoi d'étonnant qu'elle égare des esprits sans ressource entre la douleur et l'effroi ? Il n'est pas facile, dans les grandes catastrophes, de ne rien perdre de son jugement. Alors la plupart des âmes faibles arrivent à un point de terreur qui les enlève à elles-mêmes. Jamais la terreur ne vient sans ôter quelque chose à l'intelligence ; c'est une sorte de délire ; mais il y a des hommes qui reviennent bientôt à eux ; d'autres, plus fortement bouleversés, tombent dans la démence. C'est pour cela que, dans les batailles, beaucoup d'hommes errent en insensés ; et nulle part on ne trouve plus de prophètes qu'aux lieux où la terreur se mêle à la superstition pour frapper les esprits. Qu'une statue se fende, je ne m'en étonne pas, quand des montagnes, comme je l'ai dit, se disjoignent, quand la terre se déchire jusqu'en ses abîmes.

Ce sol, dit-on, jadis à grand bruit s'écroulant
(Tant sa longue vieillesse a pu changer le monde!),
En deux parts se rompit, reçut la mer profonde ;
Et Neptune baigna de ses flots resserrés
Les villes, et les champs désormais séparés.
D'un flanc de l'Hespérie il a fait la Sicile.^[20]

Tu vois des contrées entières arrachées de leurs bases, et au delà de la mer des champs qui touchaient les nôtres ; tu vois des villes même et des nations se partager en deux, quand la nature, dans ses révoltes locales et spontanées, déchaîne sur quelque point la mer, le feu, les trombes d'air, puissances prodigieuses, car c'est elle tout entière qui les met en branle, car si elles frappent partiellement, elles ont pour frapper la force du grand tout. Ainsi la mer a ravi les Espagnes au continent africain ; ainsi l'irruption chantée par de grands poètes a retranché la Sicile de l'Italie. Mais il y a quelque peu plus de fougue dans l'effort qui part du centre de la terre, d'autant plus énergique qu'il est plus gêné pour agir. Mais c'est assez parler des vastes effets et des merveilleux phénomènes qu'offrent les tremblements de terre.

XXX. Pourquoi donc s'étonner de voir éclater le bronze d'une statue non

massive, mais creuse et mince, où l'air peut s'être enfermé et d'où il veut fuir? Qui ne sait que, par les tremblements du sol, des édifices se sont fendus diagonalement, puis rejoints ; que souvent d'autres, portant à faux sur leurs bases, ou bâtis trop négligemment et de peu de consistance, se sont raffermis? Que si alors on voit des murs, des maisons entières se fendre, les pans les plus solides des tours se déchirer, les assises de vastes ouvrages manquer sur tous les points, est-ce un fait bien digne de remarque qu'une statue se soit divisée en deux parties égales de la tête aux pieds? Mais pourquoi le tremblement dura-t-il plusieurs jours en Campanie? Car les secousses y furent incessantes, plus clémentes sans doute qu'au début, mais désastreuses, vu qu'elles ébranlaient des masses déjà attaquées et branlantes, qui pour tomber n'avaient pas besoin, tant elles tenaient mal, d'être poussées, mais seulement remuées. C'est que tout l'air n'était pas sorti ; et bien qu'il fût dehors en grande partie,^[21] il errait encore çà et là.

XXXI. À tous les arguments qui démontrent que l'air produit tout cela, on peut, sans hésiter, joindre celui-ci : « Après une violente secousse, qui a maltraité des villes, des contrées entières, la secousse subséquente ne saurait être aussi vive ; à cette première en succèdent de moindres, le plus fort courant a ouvert l'issue à ses rivaux. Ce qui demeure comme retardataire n'a plus la même puissance, le même besoin de lutte ; la voie est trouvée ; l'air n'a qu'à suivre celle par où s'est faite sa première et plus forte éruption. Je crois devoir rappeler ici la remarque d'un homme très docte et très digne de foi, qui était au bain lors du tremblement de la Campanie. Il affirmait avoir vu les carreaux qui pavaient le sol du bain se séparer les uns des autres, puis se rapprocher ; l'eau se montrait dans les interstices au moment de la séparation, puis se refoulait en bouillonnant quand le rapprochement avait lieu. J'ai ouï dire, par le même, qu'il avait vu les corps mous éprouver dès secousses plus fréquentes, mais plus douces que les corps naturellement durs.

XXXII. C'en est assez, cher Lucilius, sur les causes des tremblements de terre. Parlons des moyens d'affermir nos âmes en de tels moments : il nous importe plus de grandir en courage qu'en science ; mais l'un ne va pas sans l'autre. Car la force ne vient à l'âme que par la science, par l'étude réfléchie de la nature. Est-il une âme, en effet, que ce désastre même n'ait dû fortifier et enhardir contre tous les autres désastres? Pourquoi redouterai-je un homme, une bête sauvage, une flèche ou une lance? De bien autres périls m'attendent. La foudre, ce globe même, tous les éléments nous menacent. Eh bien, portons à la mort un généreux défi, soit qu'elle mène de front contre nous un immense appareil, soit qu'elle nous apporte une fin vulgaire et de tous les jours. Qu'importe avec quelles terreurs elle nous attaque, ou quel vaste cortège elle

traîne? Ce qu'elle veut de nous c'est un rien, que doit nous ôter la vieillesse, ou un léger mal d'oreille, l'humeur viciée qui surabonde, un mets antipathique à l'estomac, une simple égratignure au pied. C'est peu de chose que la vie de l'homme ; mais une grande chose, c'est le mépris de cette vie. Qui la méprise verra sans pâlir les mers bouleversées, quand tous les vents la soulèveraient, quand un flux immense, déchaîné par quelque grande révolution, ferait de toute la terre un océan. Il verra sans pâlir l'horrible et sinistre tableau d'un ciel qui vomirait la foudre, et dont la voûte brisée anéantirait tout sous ses feux, et elle-même avant tout. Il verra sans pâlir se rompre la charpente du globe entrouvert. L'empire même des morts se découvrît-il à ses yeux, sur le bord de l'abîme il demeurerait ferme et debout ; peut-être même, s'il y doit tomber, se précipitera-t-il. Que m'importe la grandeur de la catastrophe qui me tue? La mort elle-même n'est pas si grand'chose. Si donc nous voulons vivre heureux et n'être en proie ni à la crainte des dieux, ni à celle des hommes ou des choses, et regarder en dédain les vaines promesses de la Fortune, comme ses puériles menacées ; si nous voulons couler des jours tranquilles et le disputer aux immortels même en félicité, tenons toujours notre âme prête à partir. Si des pièges, si des maladies, si les glaives ennemis, si le fracas de tout un quartier qui s'écroule, si la ruine du globe ou un déluge de feux embrassant cités et campagnes dans une même destruction menacent notre vie, s'ils la veulent, qu'ils la prennent. Qu'ai-je à faire, sinon de reconforter mon âme au départ, de la congédier avec de bons auspices, de lui souhaiter courage et bonheur, de lui dire : « N'hésite point à payer ta dette. Elle n'est point douteuse ; l'époque seule du paiement l'était. Tu fais ce que tu devais faire tôt ou tard. Point de supplications, point de crainte ; ne recule pas, comme si tu allais au-devant du malheur. La nature, dont tu es fille, t'appelle en une meilleure et plus sûre patrie. Là, point de sol qui tremble ; point de vents qui fassent retentir les nues de leurs luttes bruyantes ; point d'incendies qui dévorent des villes, des régions ; point de naufrages où des flottes entières s'engloutissent ; point d'armées où, suivant des drapeaux contraires, des milliers d'hommes s'acharnent avec une même furie à leur mutuelle extermination ; point de ces pestes qui entassent sur un bûcher commun les peuples pêle-mêle expirants. Que craignons-nous un mal si léger? Est-il grave? Qu'il fonde une bonne fois sur nos têtes, plutôt que d'y planer sans cesse! Craindrai-je donc de périr quand la terre périt avant moi ; quand le globe, qui fait trembler toutes choses, tremble le premier et ne me porte atteinte qu'à ses dépens? Hélice et Buris ont été totalement abîmées dans la mer, et je craindrais pour ma chétive et unique personne? Des vaisseaux cinglent sur deux villes, sur deux villes que nous connaissons, dont l'histoire a gardé et nous a transmis le souvenir. Combien d'autres cités submergées ailleurs! Que de peuples sur lesquels la terre ou les

flots se sont refermés! Et je ne voudrais pas de fin pour moi, quand je sais que finir est la condition de mon être, que dis-je? quand je sais que tout a sa fin! Ce qui n'est qu'un dernier soupir m'effraierait! »

Exhorte-toi donc le plus que tu pourras, Lucilius, contre la crainte de la mort, ce sentiment qui nous rapetisse, qui, pour ménager notre vie, la trouble et l'empoisonne, qui nous exagère tous périls, soit les tremblements de terre, soit la foudre. Tous ces périls, tu les braveras avec constance, si tu songes qu'entre la plus courte et la plus longue vie la différence est nulle : quelques heures de perdues. Admets que ce soient des Jours, que ce soient des mois, que ce soient des années, nous perdons ce qu'il eut toujours fallu perdre. Qu'importe, dis-moi, que j'arrive ou non à ce temps qui fuit, que les plus avides à le saisir n'arrêtent pas? Ni l'avenir n'est à moi, ni le passé. Je flotte suspendu sur un point de la mobile durée ;^[22] avoir été, en ce court moment, est-ce une grande chose? Écoute la piquante réponse du sage Lelius à l'homme qui disait : « J'ai soixante ans! — Parlez-vous des soixante ans que vous n'avez plus?^[23] » La vie est de nature insaisissable, et jamais le temps n'appartient à l'homme ; voilà ce que nous ne sentons pas, nous qui ne comptons que des années déjà perdues. Gravons dans nos âmes et ne cessons de répéter cet avertissement : Il faut mourir! Quand? Feu importe. La mort est la loi de la nature, le tribut et le devoir des mortels, le remède de tous les maux. Il la souhaitera celui qui en a peur. Lucilius, laisse là tout le reste, et applique-toi uniquement à ne pas craindre ce mot : la mort. Rends-toi la familière à force d'y penser, pour qu'au besoin tu puisses même courir au-devant d'elle.

^[1] Je lis avec Fickert et deux Mss. : *et quae in futurum ruina sua fulta sunt*. Lemaire : *an quae in futuram ruinam suam....*

^[2] *Enéide*, II, 354.

^[3] *Qui nil potest sperare desperet nihil*. (Senec., *Médée*, v. 163.)

Mon unique espérance est de n'en point avoir. (*Bajazet*, acte I, sc. III.)

Ou qu'un beau désespoir alors le secourût. (Corneille, *les Horaces*.)

N'importe : à tout oser le péril doit contraindre ;

Il ne faut craindre rien quand on a tout à craindre. (Corneille, *Heraclius*, I, sc. V.)

^[4] Voir *Consolat. à Marcia*, X. « Il ne nous faut point une baleine, un éléphant, un crocodile ni tels autres animaux, dont un seul est capable de défaire un grand nombre d'hommes. Les pouils sont suffisants pour faire vacquer la dictature de Sylla : c'est le déjeuner d'un petit ver que le cœur et la vie d'un grand et triomphant empereur » (Montaigne, *Apol.*) Voir aussi Balzac, *Aristippe*, Disc. III. « Les grands événements ne sont pas toujours produits par les grandes causes.... » Pascal, *Pensées*, Édit. Havet, 7 : « Cromwell allait ravager toute la chrétienté.... sans un petit grain de sable qui s'est mis dans son uretère.... »

^[5] . *Félix quisquis bello moriens*

Omnia secura consumpta videt.

(Senec., *Troad.*, acte I, sc. dern.)

Everso juvat orbe mori ; salatia leto

Exitium commune dabit. (Claudien, *In Rufin.* V, XIX)

Commune naufragium omnibus solatio est. (P. Syrus.)

[6] Je veux qu'un bel oser honore ma ruine,

Et puisqu'il faut tomber, je veux tomber des cieux. (Bertaud.)

Il est beau qu'un mortel jusques aux cieux s'élève,

Il est beau même d'en tomber.

(Quinault, *Phaéton*, acte IV.)

Quand je devrais au ciel rencontrer le tonnerre,

J'y monteraï plutôt que de ramper à terre.

Mon cœur, jaloux du sort de ces grands malheureux,

Veut s'élever, Madame, et tomber avec eux.

(Racine, *Frères ennem.*, acte IV, sc. III.)

[7] « La théorie des tremblements de terre donnée par Sénèque, dit Humboldt (*Voyage aux terres équinox.*, vol. I, p, 313), contient le germe de tout ce qui a été professé de notre temps sur l'action des vapeurs élastiques renfermées dans l'intérieur du globe. »

[8] Ceci prouve que Sénèque a refondu son ouvrage après la première publication. On y trouve en effet plusieurs choses qui n'ont pu être écrites qu'au début du règne de Néron, par exemple ce qu'il dit de ce prince au chap. VIII de ce Livre.

[9] Je lis avec deux mss. : *accedere ac recedere*.... ce qui concorde avec *quorum neutrum fit*. Lemaire : *accedere*.

[10] Voir chap. IV.

[11] Je lis : *pluribus obrutus loris*. Un ms. : *ruptus*. Un autre *obvius*.

[12] *Énéide*, VI, 286.

[13] Je lis, d'après un mss. : *mordacius*. Un autre : *moratius*. Un troisième : *moderatus*.

[14] *Énéide*, VIII, 728.

[15] *Énéide*, I, 85.

[16] *Énéide*, I, 53.

[17] *Énéide*, VIII, 525.

[18] Lemaire : *quant scelus Callisthenis. Hic Callisthenes*.... Un mss. : *quam scelus. Hic Call*.... Je lis, comme Fickect : *quam scelus hoc. Callisthenes*....

[19] *Énéide*, III, 77.

[20] *Énéide*, III, 414.

[21] Lemaire : *omissa parte*. Je lis avec deux mss. : *emissa sui parte*.

[22] « Notre vie est un point entre deux abîmes... etc. » (Pascal, *Pensées*.)

[23] Voir l'*Anthologie grecque*, I, *Epig.* XC.

Ssepe rogas : quot habes annos? — Respondeo : nullos.

—*Quomodo?—Quos habui, Pontice, non habeo.* (Owen, III, *Épig.* CXIV.)

L'heure sonne! on la compte, elle n'est déjà plus :

La cloche n'annonçait que des moments perdus.

(Young, I^{re} *Nuit*, trad. de Colardeau.)

LIVRE VII.

Des comètes. Quelle est leur nature. Importance des études qui ont pour objet les phénomènes naturels. On les néglige, on les oublie pour se donner tout entier à la mollesse et aux vices.

I. Il n'est mortel si apathique, si obtus, si courbé vers la terre, qui ne se redresse et ne tende de toutes les forces de sa pensée vers les choses divines, quand surtout quelque nouveau phénomène apparaît dans les cieux. Tant que là-haut tout suit son cours journalier, l'habitude du spectacle en dérobe la grandeur. Car l'homme est ainsi fait. Si admirable que soit ce qu'il voit tous les jours, il passe indifférent, tandis que les choses les moins importantes, dès qu'elles sortent de l'ordre accoutumé, le captivent et l'intéressent. Tout le chœur des constellations, sur cette immense voûte dont elles diversifient la beauté, n'attire pas l'attention des peuples ; mais qu'il s'y produise quelque chose d'extraordinaire, tous les visages sont tournés vers le ciel. Le soleil n'a de spectateur que lorsqu'il s'éclipse.^[1] On n'observe la lune que quand elle subit pareille crise. Alors les cités poussent un cri d'alarme, alors chacun tremble pour soi d'une superstitieuse panique. Combien n'est-il pas plus merveilleux de voir le soleil parcourir, à peu de chose près, autant de degrés qu'il fait naître de jours, ce soleil qui, dans sa révolution, clôt l'année ; qui, après le solstice, fait décroître les jours en rétrogradant, et dans sa marche toujours plus oblique laisse aux nuits plus d'espace ; qui efface la clarté des astres ; qui, tant de fois plus grand que la terre, ne la consume point, mais la réchauffe par sa chaleur qu'il dispense tour à tour plus intense et plus faible ; qui n'illumine ou n'éclipse jamais tout le disque de la lune, que lorsqu'elle lui fait face. Tous ces faits, on n'y prend pas garde, tant que l'harmonie ne s'interrompt point. Survient-il quelque trouble, quelque apparition inaccoutumée, on regarde, on interroge, on provoque l'attention des autres. Tant il est dans notre nature d'admirer le nouveau plutôt que le grand ! Même chose a lieu pour les comètes. S'il apparaît de ces corps de flamme d'une forme rare et insolite, chacun veut savoir ce que c'est ; on oublie tout le reste pour s'enquérir du nouveau venu ; on ne sait s'il faut admirer ou trembler : car on ne manque pas de gens qui sèment la peur, qui tirent de là de graves pronostics. Aussi les questions se pressent, on brûle, de savoir si c'est un prodige, ou un astre. Non certes, il n'est point de recherche plus noble, d'enseignement plus utile que celui qui porte sur la nature des étoiles et des corps célestes : y a-t-il là une flamme concentrée, comme l'affirment notre vue et la lumière même qu'ils nous versent^[2] et la chaleur qui descend d'eux à nous ; ou bien, au lieu de globes enflammés, sont-ce des corps solides et terreux qui,

glissant dans les plages ignées, en reçoivent, pour briller ainsi, une couleur d'emprunt, une clarté qui n'est pas en eux? Cette opinion fut celle de grands esprits : ils regardaient les astres comme des substances dures et compactes qui s'alimentent de feux étrangers. La flamme toute seule, disent-ils, se dissiperait, si elle n'était retenue par un corps qu'elle retient à son tour ; un globe de lumière qui n'adhérerait pas à un corps stable par lui-même serait certes bientôt dispersé par le rapide mouvement des cieux.

II. Pour faciliter nos recherches, il sera bon d'examiner si les comètes sont de même nature que les corps placés plus haut qu'elles. Elles ont avec eux des points de ressemblance, l'ascension, la déclinaison, et aussi la forme extérieure, sauf la diffusion et le prolongement lumineux ; du reste, même feu, même éclat. Si donc tous les astres sont des corps terreux, elles le seront pareillement. S'ils ne sont qu'une flamme pure, qui subsiste six mois durant et résiste à la révolution du monde si impétueuse, les comètes peuvent être aussi formées d'une substance déliée, que la rotation perpétuelle des cieux ne saurait dissoudre. Il ne sera pas hors de propos non plus de rechercher si le monde tourne autour de la terre immobile, ou si c'est le monde qui est fixe et la terre qui tourne. Des philosophes ont dit, en effet, que c'est nous que la nature emporte à notre insu ; que ce n'est pas le ciel, mais bien notre globe qui se lève et qui se couche. Question digne de toute notre attention, que celle de savoir quelle situation est la nôtre : si notre demeure est stationnaire ou douée du plus rapide mouvement ; si Dieu fait rouler l'univers autour de nous, ou nous autour de l'univers. Il faudrait aussi avoir le tableau de toutes les comètes qui apparurent avant nous : car leur rareté jusqu'ici empêche de saisir la loi de leur course et de s'assurer si leur marche est périodique, si un ordre constant les ramène au jour marqué. Or, l'observation de ces corps célestes est de date récente et ne s'est introduite que depuis peu dans la Grèce.

III. Démocrite, le plus sagace des anciens observateurs, soupçonne qu'il y a plus d'étoiles errantes qu'on ne croit : mais il n'en fixe pas le nombre et ne les nomme point ; le cours des cinq planètes n'était pas même alors déterminé. Eudoxe, le premier, transporta d'Égypte dans la Grèce la connaissance de leurs mouvements. Toutefois il ne dit rien des comètes ; d'où il résulte que les Égyptiens même, le peuple le plus curieux d'astronomie, avaient peu approfondi cette partie de la science. Plus tard Gonon, observateur aussi des plus exacts, dressa le catalogue des éclipses de soleil qu'avaient notées les Égyptiens, mais ne fit aucune mention des comètes, qu'il n'eût point omises s'il eût trouvé chez eux quelques faits constatés sur ce point. Seulement, deux savants qui disent avoir étudié chez les Chaldéens, Épigène et Apollonius de Myndes, ce dernier si habile astrologue, diffèrent entre eux sur ce même sujet. Selon Apollonius, les

comètes sont mises par les Chaldéens au nombre des étoiles errantes, et ils connaissent leur cours ; Épigène, au contraire, dit qu'ils n'ont rien de positif sur les comètes, mais qu'ils les prennent pour des corps qu'enflamme un tourbillon d'air violemment roulé sur lui-même.

IV. Commençons, si tu le veux bien, par exposer le système d'Épigène et par le réfuter. Saturne est, selon lui, la planète qui influe le plus sur tous les mouvements des corps célestes. « Lorsqu'il pèse sur les signes voisins de Mars, ou qu'il entre dans le voisinage de la lune, ou en conjonction avec le soleil, sa nature froide et orageuse condense l'air et le roule en globe sur plusieurs points ; s'il absorbe ensuite les rayons solaires, le tonnerre gronde et l'éclair luit. Si Mars concourt à son action, la foudre éclate. Outre cela, dit-il, les éléments de la foudre ne sont pas les mêmes que ceux des éclairs : l'évaporation des eaux et de tous les corps humides ne produit dans le ciel que ces lueurs qui menacent sans frapper ; mais plus chaudes et plus sèches, les exhalaisons de la terre font jaillir la foudre. Les poutres, les torches, qui ne diffèrent entre elles que par le volume, ne se forment pas autrement. Lorsqu'un de ces globes d'air que nous appelons trombes s'est chargé de particules humides et terreuses, quelque part qu'il se porte, il offre l'aspect d'un feu dilaté, et dure autant que subsiste cette masse d'air saturée d'éléments humides et terreux. »

V. Réfutons d'abord la dernière de ces erreurs : il est faux que les poutres et les torches soient produites par des trombes. La trombe ne se forme et ne court que dans le voisinage de la terre : aussi la voit-on déraciner les arbustes et mettre à nu le sol par tout où elle se jette, emportant quelquefois forêts et maisons ; presque toujours plus bas que les nuages, jamais du moins elle ne s'élève au-dessus. C'est dans une partie plus élevée du ciel que paraissent les poutres, et jamais on ne les voit entre la terre et les nuages. De plus, la trombe est toujours plus rapide que les nuages, et elle est lancée circulairement ; enfin, elle cesse brusquement et crève par sa violence même. Les poutres ne traversent pas le ciel d'un horizon à l'autre comme les torches ; elles stationnent et brillent toujours sur le même point. Charimandre, dans son *Traité des comètes*, dit qu'Anaxagore vit dans le ciel une lumière considérable et extraordinaire, de la dimension d'une grosse poutre, et qui dura plusieurs jours. Une flamme allongée, d'un aspect semblable, au rapport de Callisthène, précéda la submersion d'Hélice et de Buris. Aristote prétend que ce n'était pas une poutre, mais une comète, qu'au reste son grand éclat empêchait de voir sa diffusion ; mais que plus tard, quand il se fut affaibli, la comète parut ce qu'elle était. Cette apparition, remarquable sous plus d'un rapport, l'est surtout en ceci, qu'aussitôt après, la mer couvrit ces deux villes. Aristote regardait-il cette poutre ; ainsi que toutes les autres, comme des comètes ? Mais il y a cette différence que la flamme des poutres est continue,

et celle des comètes éparpillée. Les poutres brillent d'une flamme égale, sans solution de continuité, sans affaiblissement, seulement plus concentrée vers les extrémités. Telle était, d'après Callisthène, celle dont je viens de parler.

VI. « Il y a, dit Epigène, deux espèces de comètes. Les unes projettent en tous sens une flamme vive, et ne changent point de place ; les autres jettent d'un seul côté une flamme éparsse comme une chevelure, et passent plus bas que les étoiles ; de cette espèce furent les deux comètes que notre siècle a vues. Les premières sont hérissées dans leur contour d'une sorte de crinière ; immobiles, presque toujours peu élevées, elles sont produites par les mêmes causes que les poutres et les torches, par une surabondance d'air épais où tourbillonnent force émanations humides et sèches de notre globe. Ainsi le vent, comprimé dans des lieux étroits, peut enflammer l'air supérieur, si cet air est riche d'éléments inflammables ; il peut ensuite écarter de ce centre lumineux l'air voisin, qui rendrait fluide et alanguirait le globe de feu ; enfin, le lendemain et les jours suivants, il peut s'élever encore aux mêmes points pour y rallumer l'incendie, Nous voyons, en effet, les vents plusieurs jours de suite renaître aux mêmes heures. Les pluies aussi et les autres météores orageux ont leurs retours périodiques. » Enfin, pour résumer la théorie d'Epigène, il croit ces comètes formées d'une manière analogue à l'explosion de feux qu'amène un tourbillon. La seule différence est que les trombes fondent des régions supérieures sur le globe, au lieu que les comètes s'élèvent du globe vers ces mêmes régions.

VII. On fait contre ce système plusieurs objections. D'abord, si le vent était ici cause agissante, il venterait toujours à l'apparition des comètes ; or, elles se montrent par le temps le plus calme. Ensuite, si le vent leur donnait naissance, elles disparaîtraient à la chute du vent ; si elles commençaient avec lui, elles grandiraient de même ; elles auraient d'autant plus d'éclat qu'il aurait plus de violence. À quoi j'ajoute encore que le vent agit sur plusieurs points de l'atmosphère, et que les comètes ne se montrent qu'en une seule région ; à une certaine élévation le vent n'arrive plus, et l'on voit des comètes bien plus haut que les vents ne peuvent monter. Epigène passe ensuite à l'espèce de comètes qui, dit-il, ressemblent plus spécialement aux étoiles, qui ont un mouvement et dépassent la ligne des constellations. Il leur attribue la même origine qu'à ses comètes inférieures, à cela près que la masse d'exhalaisons terrestres qu'elles portent en elles, et qui sont sèches, tend à s'élever vers les régions supérieures du ciel où l'aquilon les pousse. Mais si l'aquilon les poussait, elles iraient toujours vers le midi, qui est la direction de ce vent. Or, leurs tendances sont diverses, à l'orient pour les unes, au couchant pour les autres ; toutes suivent une courbe que le vent ne leur imprimerait pas. Enfin, si c'était l'aquilon qui les fit monter de la terre dans les cieux, les comètes ne se lèveraient jamais par d'autres vents ;

ce qui pourtant a lieu.

VIII. Réfutons maintenant la seconde raison dont Epigène s'appuie : car il en donne deux. « Tout ce que la terre exhale de sec et d'humide doit, une fois réuni, par l'incompatibilité même des principes, rouler l'air en tourbillon. Ce vent fougueux, mû circulairement, enflamme tout ce qu'il ramasse dans sa course et le porte au plus haut des airs. L'éclat du feu qu'il fait jaillir dure autant que ce feu peut s'alimenter, et tombe dès qu'il ne le peut plus. » Raisonner ainsi, ce n'est pas voir combien la marche des tourbillons diffère de celle des comètes. Les tourbillons, dans leur rapide violence, sont plus impétueux que les vents mêmes ; les comètes se meuvent tranquillement, et ce qu'elles traversent d'espace en un jour et une nuit n'est point appréciable. D'ailleurs, la marche du tourbillon est vagabonde, pleine d'écarts ; selon le mot de Salluste, c'est comme un tournant d'eau ; la comète va régulièrement et suit une route déterminée. Qui pourrait croire que la lune, que les cinq planètes soient entraînées par le vent, ou roulées par un tourbillon ? Personne, je pense. Pourquoi ? parce qu'elles ne sont pas désordonnées, emportées dans leur cours. Disons la même chose des comètes. Rien de confus ni de tumultueux dans leur allure, rien qui fasse augurer qu'elles obéissent à des éléments de trouble et a des mobiles inconstants. Et puis, quand ces tourbillons seraient assez forts pour s'emparer des émanations humides et terrestres et les lancer de si bas à de telles hauteurs, ils ne les élèveraient pas au-dessus de la lune ; toute leur action s'arrête aux nuages. Or, nous voyons les comètes rouler au plus haut des cieux parmi les étoiles. Il n'est donc pas vraisemblable qu'un tourbillon se soutienne en un si long parcours ; car ; plus il est fort, plus tôt il tend à s'affaïsser.

IX. Ainsi, qu'Epigène choisisse : avec une force médiocre, le tourbillon ne pourra s'élever si haut ; violent et impétueux, il sera plus prompt à se briser. Que dit-il encore ? Que si les comètes inférieures ne montent pas davantage, c'est parce qu'elles ont plus de parties terrestres. C'est leur pesanteur qui les retient près de terre. Cependant, il faut bien que les autres comètes, plus durables et plus élevées, soient plus riches de matière ; elles ne luiraient pas si longtemps si elles ne trouvaient plus d'aliments. Je disais tout à l'heure qu'un tourbillon ne peut subsister longtemps ni monter au-dessus de la lune et au niveau des étoiles. C'est qu'un tourbillon n'est formé que par la lutte de plusieurs vents, lutte qui ne peut être longue. Quand des courants d'air, incertains et sans direction fixe, ont tourné en cercle quelques instants, l'un d'eux finit par prédominer. Jamais les grandes tempêtes ne durent ; plus l'orage est fort, plus il passe vite. C'est quand les vents sont à leur plus haut point d'intensité qu'ils perdent toute leur violence, et par cette impétuosité même ils tendent forcément à mourir. Aussi jamais n'a-t-on vu de tourbillons durer tout un jour, ni même toute une heure. Leur rapidité étonne ;

leur courte durée n'étonne pas moins. Ajoute que leur véhémence et leur célérité sont plus sensibles sur la terre et dans son voisinage ; en s'élevant ils s'étendent, se relâchent et par là se dissipent. Enfin, quand ils atteindraient même la région des astres, le mouvement qui emporte tous ces grands corps les décomposerait. Quoi de plus rapide, en effet, que cette révolution du ciel? Elle dissiperait l'effort de tous les vents coalisés et la Solide et massive charpente de ce globe ; que ferait-elle donc de quelques molécules d'air roulées sur elles-mêmes?

X. Au reste, ces feux, portés si haut par un tourbillon, n'y subsisteraient qu'avec le tourbillon même. Or, quoi de moins admissible que la longue durée de ce phénomène? Un mouvement est détruit par un mouvement contraire, et là-haut tout est soumis à cette puissance de rotation qui emporte le ciel.

Qui lance et fait tourner les astres, dans l'espace.^[3]

En accordant même quelque durée aux tourbillons, contre toute possibilité, que dira-t-on des comètes qui se montrèrent six mois de suite? Ensuite il faudrait qu'il y eût deux mouvements en un même lieu : l'un de nature divine, permanent, et poursuivant son œuvre sans relâche ; l'autre, nouveau, accidentel, imprimé par un tourbillon. Nécessairement ils se feraient mutuellement obstacle. Or, les révolutions de la lune et des planètes qui roulent au-dessus d'elles sont irrévocablement fixées ; jamais d'hésitation ni d'arrêt, jamais rien qui fasse soupçonner qu'elles rencontrent quelque empêchement. On ne peut croire qu'un tourbillon, le plus violent, le plus désordonné des orages, arrive jusqu'au milieu des astres et se rue à travers ces rangs si paisibles, si harmonieux. Admettrons-nous que des circonvolutions d'un tourbillon il puisse naître un feu qui, lancé jusqu'au haut du ciel, nous fasse croire par son aspect même que c'est un astre allongé? Au moins cette flamme devra-t-elle, ce me semble, avoir la forme de ce qui la produit : or, la forme d'un tourbillon est ronde, il tournoie sur place, comme ferait une colonne sur son axe ; la flamme qu'il porterait dans ses flancs devrait donc être ronde aussi. Mais la flamme des comètes est longue, éparse et nullement cylindrique.

XI. Laissons Epigène, et poursuivons l'examen des autres opinions. Mais, avant de les exposer, rappelons-nous que les comètes ne se montrent pas dans une seule région du ciel, ni dans le cercle du zodiaque exclusivement ; elles paraissent au levant tout comme au couchant, mais le plus souvent vers le nord. Leurs formes diffèrent, car, quoique les Grecs en aient fait trois catégories : l'une, dont la flamme pend comme une barbe ; l'autre, qui s'entoure d'une sorte de chevelure éparse ; la troisième, qui projette devant elle un cône de lumière ; toutes cependant sont de la même famille et portent à bon droit le nom de comètes. Mais, comme elles n'apparaissent qu'à de longs intervalles, il est difficile de les comparer entre elles. Durant même leur apparition, les spectateurs

ne sont point d'accord sur leur état réel : mais, selon qu'on a la vue plus perçante ou plus faible, on les dit plus brillantes ou plus rouges, on juge leur chevelure plus ramassée sur le corps de l'astre, ou plus saillante sur les côtés. Au reste, qu'il y ait entre elles quelques différences ou qu'il n'y en ait aucune, nécessairement toutes les comètes sont produites par les mêmes causes. Le seul fait bien constant, c'est que l'apparition, des comètes est insolite, leur forme étrange, et qu'elles trament autour d'elles une flammée échevelée. Quelques anciens ont goûté cette explication-ci : Quand deux étoiles errantes se rencontrent, leurs lumières, confondues en une seule, offrent l'aspect d'un astre allongé ; ce phénomène doit se produire non seulement par le contact, mais par l'approche même des deux corps. Car alors l'intervalle qui les sépare, illuminé et enflammé par toutes deux, doit figurer une longue traînée de feu.

XII. À cela nous répondons que le nombre de ces étoiles mobiles est déterminé, et que toutes paraissent alors même que la comète se montre : il est donc manifeste que ce n'est pas leur jonction qui produit cet astre, lequel a son existence propre et indépendante. Souvent même une planète passe sous l'orbite d'une autre plus élevée, par exemple, Jupiter sous Saturne, Vénus ou Mercure sous Mars, qui est alors perpendiculairement au-dessus, sans que de ces rapprochements résulte la formation d'une comète, ce qui, sans cela, aurait lieu chaque année ; car tous les ans il se rencontre quelques planètes dans le même signe du zodiaque. S'il suffisait, pour produire une comète, qu'une étoile passât sur une autre étoile, la comète ne durerait qu'un instant, le passage des planètes étant des plus rapides. C'est pourquoi toute éclipse est si courte ; la même célérité qui a rapproché les deux astres les sépare. Nous voyons le soleil et la lune se dégager en peu d'instant des ténèbres qui les obscurcissent : combien les étoiles, si petites comparativement, doivent-elles se séparer plus vite ! Cependant des comètes durent jusqu'à six mois ; ce qui n'arriverait pas si elles étaient produites par la jonction de deux planètes, puisque celles-ci ne peuvent rester longtemps unies, et que la loi de vitesse qui les régit doit les pousser toujours en avant. Ces planètes d'ailleurs, qui nous semblent voisines entre elles, d'immenses intervalles les tiennent éloignées. Comment les feux d'une de ces étoiles pourraient-ils se porter jusqu'à l'autre, de manière à les faire paraître réunies à de si énormes distances ? « La lumière de deux étoiles, poursuit-on, se confond sous l'apparence d'une seule, comme les nuages rougissent quand le soleil les frappe, comme le crépuscule et l'aurore prennent une teinte dorée, comme l'iris, ou un second soleil nous apparaissent.^[4] » Mais, d'abord, tous ces effets sont dus à une cause très active ; c'est le soleil qui produit ces teintes enflammées. Les planètes n'ont pas la même puissance ; d'ailleurs, tous ces phénomènes n'arrivent que dans le voisinage de la terre, au-dessous de la lune.

La région supérieure est pure, sans mélange qui l'altère, et a toujours sa couleur propre. Et si pareil phénomène s'y manifestait, il n'aurait pas de durée, il disparaîtrait bien vite, comme ces couronnes qui se forment autour du soleil et de la lune, et qui presque aussitôt s'effacent. L'arc-en-ciel même ne dure guère. Si la lumière de deux planètes pouvait remplir l'espace intermédiaire entre elles, elle ne serait pas moins prompte à se dissiper, ou du moins ne subsisterait pas aussi longtemps que les comètes. Les planètes roulent dans les limites du zodiaque, c'est leur cercle d'évolutions ; or, on voit des comètes sur tous les points, elles ne sont pas plus circonscrites dans l'espace que l'époque de leur apparition n'est fixe.

XIII. Artémidore répond « que nos cinq planètes sont les seules observées, mais non pas les seules existantes ; qu'il nous en échappe une foule innombrable, soit que l'obscurité de leur lumière nous les rende invisibles, soit que la position de leur orbite ne nous permette de les voir que quand elles en touchent le point extrême. Il intervient donc, selon lui, des étoiles nouvelles pour nous qui confondent leur lumière avec celle des étoiles fixes, et projettent une flamme plus grande que celle des planètes ordinaires. » De tous les mensonges d'Artémidore, celui-ci est le plus léger ; car sa théorie du monde n'est, d'un bout à l'autre, qu'une fable impudente. À l'en croire, « la région supérieure du ciel est solide : sorte de plafond résistant, voûte profonde et épaisse, composée d'un amas d'atomes condensés ; la couche suivante est de feu, tellement compacte qu'elle ne saurait se dissiper ni s'altérer. Il y a pourtant des soupiraux et comme des fenêtres par lesquelles pénètrent les feux de la partie extérieure du monde, non pas en si grande quantité qu'ils en puissent troubler l'intérieur, d'où ils remontent au dehors. Ceux qui paraissent contre l'ordre accoutumé découlent de ce foyer extérieur. » Réfuter de telles choses serait donner des coups en l'air et s'escrimer contre les vents.

XIV. Je voudrais pourtant que ce philosophe, qui a fait au ciel un plancher si ferme, m'expliquât pourquoi nous devons croire à l'épaisseur dont il nous parle. Quelle puissance a porté si haut ces masses si compactes et les y retient ? Des éléments si massifs sont nécessairement d'un grand poids. Comment des corps pesants restent-ils au plus haut des cieux ? Comment cette masse ne descend-elle pas, ne se brise-t-elle pas par son poids ? Car il ne peut se faire que cette voûte énorme, ces hauts lambris d'Artémidore, pendent ainsi et n'aient qu'un fluide léger pour appui. On ne dira même pas que certains liens les retiennent extérieurement et empêchent leur chute, ni qu'entre eux et nous il y ait des supports sur lesquels ils pèsent et s'étaient. On n'osera pas dire non plus que le monde est emporté dans l'immensité, et qu'il tombe éternellement sans qu'il y paraisse, grâce à la continuité même de sa chute, qui n'a pas de terme où aboutir.

C'est ce qu'on a dit de la terre, faute de pouvoir expliquer comment cette masse demeurerait fixe au milieu des airs. Elle tombe éternellement, dit-on ; mais on ne s'aperçoit pas de sa chute, parce qu'elle s'opère dans l'infini. Qui vous autorise ensuite à conclure que le nombre des planètes n'est pas borné à cinq, qu'il y en a une foule d'autres, et sur une foule de points ? Si vous n'avez pour cela aucun argument plausible, pourquoi ne vous répondrait-on pas que toutes les étoiles sont errantes ou qu'aucune ne l'est ? Enfin, toute cette multitude d'astres vagabonds vous est d'une faible ressource ; car, plus il y en aura, plus leurs rencontres seront fréquentes : or, les comètes sont rares, et c'est pour cela qu'elles étonnent toujours. D'ailleurs, le témoignage de tous les siècles s'élève contre vous ; car tous ont observé l'apparition de ces astres et en ont instruit la postérité.

XV. Après la mort de Démétrius, roi de Syrie, père de Démétrius et d'Antiochus, peu avant la guerre d'Achaïe, brilla une comète aussi grande que le soleil. C'était d'abord un disque d'un rouge enflammé, une lumière assez éclatante pour triompher de la nuit. Insensiblement elle diminua de grandeur, son éclat s'affaiblit ; enfin, elle disparut totalement. Combien faut-il donc d'étoiles réunies pour former un si grand corps ? De mille étoiles n'en faites qu'une, elles n'égaleront pas la grosseur du soleil. Sous le règne d'Attale on vit une comète, petite d'abord, qui ensuite s'éleva ; s'étendit, s'avança jusqu'à l'équateur, et grossit au point d'égal, par son immense diffusion, cette plage céleste qu'on nomme *Voie lactée*. Combien encore n'a-t-il pas fallu d'étoiles errantes pour remplir d'un feu continu un si grand espace du ciel ?

XVI. Maintenant que j'ai réfuté les raisonnements, combattons les témoins. Je n'aurai pas grand'peine à dépouiller Euphorus de son autorité ; c'est un historien. Or, il en est qui vont relatant des choses incroyables pour se faire valoir, et comme le lecteur, s'ils le traînaient sur des événements trop communs, s'endormirait, ils le réveillent par des prodiges. D'autres sont crédules, d'autres négligents. Quelques-uns se laissent prendre au mensonge, quelques autres y ont goût ; ceux-ci ne savent pas l'éviter, ceux-là courent après. C'est le défaut commun à toute la race : on n'accueillera pas leur œuvre, elle ne sera point populaire, pensent-ils, s'ils ne l'ont saupoudrée de mensonge. Ephorus, l'un des moins consciencieux, est souvent trompé, souvent trompeur. Cette comète, par exemple, si anxieusement observée par tout ce qu'il y avait d'yeux au monde, à cause de la grande catastrophe qu'elle amena dès qu'elle parut, la submersion d'Hélice et de Buris, il prétend qu'elle se sépara en deux étoiles, et il est le seul qui l'ait dit. En effet, qui pouvait saisir l'instant de la dissolution, du fractionnement de la comète en deux parties ? Et comment, si quelqu'un la vit se dédoubler, nul ne l'a-t-il vue se former de deux étoiles ? Pourquoi Ephorus n'a-t-

il pas ajouté les noms de ces deux étoiles? L'une au moins devait faire partie des cinq planètes?

XVII. Apollonius de Myndes est d'une autre opinion. Selon lui, la comète n'est pas un assemblage de planètes ; mais une foule de comètes sont des planètes réelles. « Ce ne sont point, dit-il, des images trompeuses, des feux qui grossissent par le rapprochement de deux astres ; ce sont des astres particuliers, tel qu'est le soleil ou la lune. Leur forme n'est point précisément ronde, mais élancée, étendue en longueur. Du reste, leur orbite n'est pas visible ; ils traversent les plus hautes régions du ciel et ne deviennent apparents qu'au plus bas de leur cours. Ne croyons pas que la comète qu'on vit sous Claude soit la même que celle qui parut sous Auguste, ni que celle qui s'est montrée sous Néron, et qui a réhabilité les comètes, ait ressemblé à celle qui, après le meurtre de Jules César, durant les jeux de Vénus Génitrix, s'éleva sur l'horizon vers la onzième heure du jour. Les comètes sont en grand nombre et de plus d'une sorte ; leurs dimensions sont inégales, leur couleur diffère ; les unes sont rouges, sans éclat ; les autres blanches et brillantes de la plus pure lumière ; d'autres présentent une flamme mêlée d'éléments peu subtils et se chargent, s'enveloppent de vapeurs fumeuses. Quelques-unes sont d'un rouge de sang, sinistre présage de celui qui sera bientôt répandu. Leur lumière augmente et décroît comme celle des autres astres qui jettent plus d'éclat, qui paraissent plus grands à mesure qu'ils descendent et s'approchent de nous, plus petits et moins lumineux parce qu'ils rétrogradent et s'éloignent. »

XVIII. On répond facilement à cela, qu'il n'en est pas des comètes comme des autres astres. Du premier jour où elles paraissent, elles ont toute leur grosseur. Or, elles devraient s'accroître en s'approchant de nous ; et cependant leur premier aspect ne change pas, jusqu'à ce qu'elles commencent à s'éteindre. D'ailleurs on peut dire contre Apollonius ce qu'on dit contre les auteurs précités : si les comètes étaient des astres, et des astres errants, elles ne rouleraient pas en dehors du zodiaque, dans lequel toute planète fait sa révolution. Jamais étoile ne paraît au travers d'une autre. La vue de l'homme ne peut percer le centre d'un astre, pour voir au delà quelque astre plus élevé. Or, on découvre à travers les comètes comme à travers un nuage, les objets ultérieurs : la comète n'est donc point un astre, mais un feu léger et irrégulier.

XIX. Zénon, notre maître, estime que ce sont des étoiles dont les rayons convergent et s'entremêlent, et que de cette réunion de lumières résulte un semblant d'étoile allongée. De là, quelques philosophes jugent que les comètes n'existent pas ; que ce sont des apparences produites par la réflexion des astres voisins, ou par leur rencontre, et quand la cohésion s'est faite. D'autres admettent leur réalité, mais pensent qu'elles ont leur cours particulier, et

qu'après certaines périodes elles reparaissent aux yeux des hommes. D'autres enfin croient qu'elles existent, mais leur refusent le nom d'astres, vu qu'elles s'en vont pièce à pièce, qu'elles ne durent guère, et en peu de temps s'évaporent.

XX. Presque tous ceux de notre école sont de cette opinion, qui leur semble ne pas répugner à la vérité. Et, en effet, nous voyons au plus haut des airs s'allumer des feux de toute espèce, tantôt le ciel s'embraser, tantôt

Fuir en longs traits d'argent des flammes blanchissantes,^[5]
tantôt courir des torches avec de larges sillons de feu. La foudre même, malgré sa prodigieuse rapidité, qui nous fait passer en un clin d'œil de l'éblouissement aux ténèbres, est un feu dû à l'air froissé, un feu qui jaillit d'une forte collision atmosphérique. Aussi n'est-ce qu'une flamme sans durée, qui fait explosion et qui passe et à l'instant s'évanouit. Les autres feux subsistent plus longtemps, et ne se dissipent point que l'aliment qui les nourrissait ne soit entièrement consumé. À cette classe appartiennent les prodiges décrits par Posidonius, colonnes, boucliers ardents, et autres flammes remarquables par leur étrangeté, auxquelles on ne prendrait pas garde si leur cours suivait l'ordre habituel. Chacun s'étonne à ces apparitions d'un feu subit au haut des airs, soit qu'il ne fasse que briller et disparaître, soit que l'air comprimé au point de prendre feu lui donne cette consistance dont on s'émerveille. Et enfin, n'est-il pas vrai que parfois l'éther se déchire et laisse apparaître, en se refoulant sur lui-même, une vaste cavité lumineuse? On pourrait s'écrier : Qu'est cela?

..... Je vois les cieux tout à coup s'entrouvrir,

Leurs étoiles errer dans l'espace....^[6]

Et souvent ces phénomènes, sans attendre la nuit, éclatèrent en plein jour. Mais c'est par une autre raison que brillent à un moment si peu fait pour eux ces astres dont l'existence est constante, alors même qu'on ne les voit point. Beaucoup de comètes sont invisibles, parce que les rayons du soleil les effacent. Posidonius rapporte que dans une éclipse de cet astre on a vu paraître une comète qu'il cachait par son voisinage. Souvent, après le coucher du soleil, on voit près de son disque des feux épars : c'est que le corps de la comète, noyé dans la lumière du soleil, ne peut se distinguer ; mais sa chevelure est en dehors des rayons.

XXI. Ainsi nos stoïciens pensent que les comètes, comme les torches, les trompettes, les poutres et les autres météores, proviennent d'un air condensé. C'est pourquoi les comètes apparaissent plus fréquemment au nord, parce que l'air stagnant y abonde. Mais pourquoi la comète marche-t-elle, au lieu de rester immobile? Le voici. Elle est comme le feu, qui suit toujours ce qui l'alimente ; et bien qu'elle tende aux régions supérieures, le défaut de matière inflammable la fait rétrograder et descendre. Dans l'air même elle n'incline point à droite ou à

gauche, car elle n'a point de route réglée, elle se porte lentement où l'attire la veine de l'élément qui la nourrit : ce n'est pas une étoile qui marche, c'est un feu qui s'alimente. Pourquoi donc ses apparitions sont-elles longues ; pourquoi ne s'évapore-t-elle pas plus tôt? En effet, six mois durant s'est montrée celle que nous avons vue sous l'heureux principat de Néron, et qui suivait sa courbe en sens inverse de celle qui parut sous Claude. Car, partie du septentrion et s'élevant vers le midi, elle gagna l'orient en s'obscurcissant toujours, davantage ; l'autre, venue du même point, avec tendance vers l'occident, tourna au midi où elle disparut. C'est que la première, nourrie d'éléments plus humides et plus propres à la combustion, les suivit toujours ; la seconde eut pour elle une région plus féconde et plus substantielle. Les comètes se dirigent donc où les attire leur aliment, et non dans une voie prescrite. Les circonstances furent différentes pour les deux que nous avons observées, puisque l'une se portait à droite, l'autre à gauche. Or le mouvement de toutes les planètes a lieu du même côté, c'est-à-dire en un sens contraire au mouvement des cieux. Les cieux roulent de l'est à l'ouest ; les planètes vont de l'ouest à l'est. Aussi ont-elles deux mouvements, celui qui leur est propre, et celui qui les emporte avec tout le ciel.

XXII. Je ne pense pas comme nos stoïciens. Selon moi, la comète n'est pas un feu qui s'allume subitement ; c'est une des créations éternelles de la nature. D'abord tout météore, comme fils de l'air, dure peu ; car il naît dans un élément fugace et prompt à changer. Quel météore subsisterait longtemps sans se modifier, dans l'air qui ne demeure jamais le même, qui, toujours fluide, n'est que passagèrement calme? En moins de rien il passe d'un état à un autre, ou pluvieux, ou serein, ou dans un milieu variable. Les nuages dans lesquels il se condense si habituellement pour se dissoudre ensuite, tantôt s'agglomèrent, tantôt se disséminent, jamais ne restent sans mouvement, il est impossible qu'un feu permanent siège en un corps si mobile, et y adhère avec la ténacité de ceux que la nature a faits inaltérables, en les plaçant à poste fixe. D'ailleurs, si la comète était inséparable de son aliment, elle descendrait toujours. Car l'air est d'autant plus épais qu'il est plus voisin de la terre : or, jamais les comètes ne descendent si bas et n'approchent de notre sol. Enfin, le feu va où sa nature le mène, c'est-à-dire en haut ; ou bien il se porte où l'attire la matière à laquelle il s'attache et dont il se nourrit.

XXIII. Les feux célestes ordinaires n'ont point une route tortueuse ; il n'appartient qu'aux astres de décrire des courbes. D'anciennes comètes en ont-elles décrit? Je l'ignore ; mais de notre temps deux l'ont fait. Ensuite tout feu qu'une cause temporaire allume s'éteint promptement. Ainsi les torches ne luisent qu'en passant ; ainsi la foudre n'a de force que pour un seul coup ; ainsi

les étoiles filantes ou tombantes ne font que traverser l'air qu'elles sillonnent. Jamais feu n'a de durée, si son foyer n'est en lui-même ; je parle de ces feux divins, de ces éternels flambeaux du monde, qui sont ses membres, ses ministres. [7] Mais ceux-ci accomplissent une tâche ; fournissent une carrière, gardent un ordre constant, sont toujours égaux à eux-mêmes. D'un jour à l'autre on les verrait croître ou décroître, si leur flamme était d'emprunt et leur cause instantanée. Cette flamme serait moindre ou plus grande, selon le plus ou le moins d'aliments qu'elle aurait. Je viens de dire qu'une flamme produite par l'altération de l'air n'a point de longue durée ; j'ajouterai même qu'elle ne peut durer et se maintenir en nulle façon. Car les torches, la foudre, les étoiles filantes, tous les feux que l'air exprime de son sein, ne peuvent, que fuir dans l'espace, et on ne les voit que tomber. La comète a sa région propre ; aussi n'en est-elle pas expulsée si vite ; elle achève son cours ; elle ne s'éteint pas, elle s'éloigne de la portée de nos yeux. Si c'était une planète, dira-t-on, elle roulerait dans le zodiaque. — Mais qui peut assigner aux astres une limite exclusive confiner et tenir à l'étroit ces êtres divins ? Ces planètes mêmes, qui seules te semblent se mouvoir, parcourent des orbites différentes les unes des autres. Pourquoi n'y aurait-il pas des astres qui suivraient des routes particulières et fort éloignées de celles des planètes ? Pourquoi quelque région du ciel serait-elle inaccessible ? Que si l'on veut absolument que toute planète touche le zodiaque, la comète peut avoir un cercle assez large pour y coïncider en quelque partie, ce qui est non pas nécessaire, mais possible.

XXIV. Vois s'il n'est pas plus digne de la grandeur du monde céleste de le diviser en des milliers de routes diverses, que d'y vouloir un seul sentier battu et de faire du reste un morne désert. Croiras-tu que dans cette immense et magnifique architecture, parmi ces astres innombrables qui décorent et diversifient le tableau des nuits, qui ne laissent jamais l'atmosphère vide et sans action, cinq étoiles seules aient leur mouvement libre, tandis que les autres restent là, peuple immobile et stationnaire ? Si maintenant l'on me demande d'où vient qu'on n'a pas observé le cours des comètes, comme celui des cinq étoiles errantes, je répondrai qu'il est mille choses dont nous admettons l'existence, tout en ignorant leur nature. Que nous ayons une âme dont la voix souveraine tantôt nous excite, tantôt nous rappelle, tout le monde l'avoue ; mais cette âme quelle est-elle ? Quel est ce chef, ce régulateur de nous-mêmes ? Nul ne te l'expliquera, pas plus qu'il ne t'indiquera où il siège. L'un dit : « C'est un souffle ; » l'autre répond : « C'est une harmonie ; » celui-ci le nomme une force divine, une parcelle de la divinité ; celui-là l'appelle un air éminemment subtil ; cet autre, une puissance immatérielle. Il s'en trouve qui la placent dans le sang, dans la chaleur vitale. Comment verrait-elle clair dans tout le reste, cette âme qui en est

encore à se chercher elle-même?^[8]

XXV. Pourquoi donc s'étonner que les comètes, dont le monde a si rarement le spectacle, ne soient point encore pour nous astreintes à des lois fixes, et que l'on ne connaisse si d'où viennent ni où s'arrêtent ces corps dont les retours n'ont lieu qu'à d'immenses intervalles? Il ne s'est pas écoulé quinze siècles depuis que

La Grèce par leur nom a compté les étoiles.^{[9][10]}

Aujourd'hui encore, que de peuples ne connaissent du ciel que son aspect, et ne savent pas pourquoi là lune s'éclipse et se couvre d'ombre! Nous-mêmes, sur ce point, ne sommes arrivés que depuis peu à une certitude raisonnée. Un âge viendra où ce qui est mystère pour nous sera mis au jour par le temps et les études accumulées des siècles. Pour de si grandes recherches, la vie d'un homme ne suffit pas, fût-elle toute consacrée à l'inspection du ciel. Que sera-ce, quand de ce peu d'années nous faisons deux parts si inégales entre l'étude et de vils plaisirs? Ce n'est donc que successivement et à la longue que ces phénomènes seront dévoilés. Le temps viendra où nos descendants s'étonneront que nous ayons ignoré des choses si simples. Ces cinq planètes qui assiègent nos yeux, qui se présentent sur tant de points et forcent notre curiosité, nous ne connaissons que d'hier leur lever du matin et du soir, leurs stations, le moment où elles s'avancent en ligne directe, la cause qui les fait revenir sur leurs pas. Les émersions de Jupiter, son coucher, sa marche rétrograde, ainsi a-t-on appelé son mouvement de retraite, ne nous sont familiers que depuis peu d'années. Il s'est trouvé des sages pour nous dire : « C'est une erreur de croire qu'il y ait des étoiles qui suspendent ou détournent leur cours. Les corps célestes ne peuvent ni s'arrêter, ni dévier : tous vont en avant, tous obéissent à une direction primitive. Leur course cessera le jour où ils cesseront d'être. L'éternelle création est douée de mouvements irrévocables ; si jamais ils font halte, c'est qu'il surviendra des obstacles que la marche égale et régulière du monde rend jusqu'ici impuissants. »

XXVI. Pourquoi donc certains astres semblent-ils rebrousser chemin? C'est la rencontre du soleil qui leur donne une apparence de lenteur ; c'est la nature de leurs orbites et des cercles disposés de telle sorte qu'à certains moments il y a illusion d'optique. Ainsi les vaisseaux, lors même qu'ils vont à pleines voiles, semblent immobiles. Il naîtra quelque jour un homme qui démontrera dans quelle partie du ciel errent les comètes ; pourquoi elles marchent si fort à l'écart des autres planètes ; quelle est leur grandeur, leur nature. Contentons-nous de ce qui a été trouvé jusqu'ici ; que nos neveux aient aussi leur part de vérité à découvrir. Les étoiles, dit-on, ne sont pas transparentes, et la vue perce à travers les comètes. Si cela est, ce n'est point à travers le corps de la comète, dont la

flamme est dense et substantielle ; c'est à travers la traînée de lumière rare et éparse en forme de chevelure, c'est dans les intervalles du feu, non à travers le feu même, que vous voyez. « Toute étoile est ronde, dit-on encore, les comètes sont allongées ; évidemment ce ne sont pas des étoiles. » Mais qui vous accordera que les comètes ont la forme allongée? Elles ont naturellement, comme les autres astres, la forme sphérique, mais avec une plus grande extension de lumière. De même que le soleil darde ses rayons au loin et au large, et cependant présente une forme autre que celle de ses flots lumineux ; ainsi le noyau des comètes est rond, mais leur lumière nous apparaît plus longue que celle des autres étoiles.

XXVII. « Pourquoi cela? » dis-tu. Dis-moi d'abord toi-même pourquoi la lune reçoit une lumière si différente de celle du soleil quand c'est du soleil qu'elle la reçoit? Pourquoi est-elle tantôt rouge, tantôt pâle? Pourquoi devient-elle livide et sombre, quand l'aspect du soleil lui est dérobé? Dis-moi pourquoi les étoiles ont toutes entre elles quelque différence de forme, mais surtout différent avec le soleil. Comme rien n'empêche que tous ces corps soient des astres, bien que dissemblables, qui empêcherait que les comètes fussent éternelles et de même nature qu'eux, malgré la différence de leur aspect? Car enfin, le ciel même, a le bien considérer, ne se compose-t-il pas de parties diverses? D'où vient que le soleil est toujours ardent dans le signe du lion, d'où il dessèche et brûle la terre ; tandis que dans le Verseau il rend l'hiver plus intense et enchaîne les fleuves d'une barrière de glace? Les deux signes pourtant sont de même espèce, quoique leurs effets et leur nature soient fort opposés. Le Bélier se lève en fort peu de temps ; la Balance est des plus tardives ; et ces deux signes n'en sont pas moins de même nature, malgré la vélocité de l'un et la lenteur de l'autre. Ne vois-tu pas combien les éléments sont opposés entre eux? Ils sont pesants ou légers, froids ou chauds, humides ou secs. Toute l'harmonie de l'univers résulte de discordances. Tu nies que la comète soit un astre, parce que sa forme ne répond pas au type que tu t'es fait et n'est pas celle des autres. Mais considère combien l'astre qui n'achève sa révolution qu'en trente ans ressemble peu à celui qui en un an a fini la sienne. La nature ne tire pas tous ses ouvrages d'un moule uniforme ; elle est fière de sa variété même. Elle a fait tel astre plus grand, tel autre plus rapide ; celui-ci a plus de puissance ; l'action de celui-là est plus modérée ; quelques-uns, mis par elle hors de ligne, marchent isolés et avec plus d'éclat ; les autres sont relégués dans la foule. On méconnaît les ressources de la nature, si l'on croit qu'elle ne peut jamais que ce qu'elle fait habituellement. Elle ne montre pas souvent des comètes ; elle leur a assigné un lieu à part, des périodes différentes, des mouvements tout autres que ceux des planètes. Elle a voulu rehausser la grandeur de son œuvre par ces apparitions,

trop belles pour qu'on les croie fortuites, soit qu'on ait égard à leur dimension, soit qu'on s'arrête à leur éclat plus ardent et plus vif que celui des autres étoiles. Leur aspect a ceci de remarquable et d'exceptionnel, qu'au lieu d'être enfermée et condensée dans un disque étroit, la comète se déploie librement et embrasse la région d'un grand nombre d'étoiles.

XXVIII. Aristote dit que les comètes présagent des tempêtes, des vents violents, de grandes pluies. Pourquoi, en effet, ne pas croire qu'un astre puisse être un pronostic? Ce n'est pas sans doute un signe de tempête, comme il y a signe de pluie lorsqu'une lampe

Se couvre en pétillant de noirs flocons de mousse ;^[11]
ou comme il y a indice de gros temps quand l'oiseau des mers,
Quand la foulque sautille et joue au tord des flots ;
Ou lorsque le héron, les ailes étendues,
De ses marais s'élance et se perd dans les nues.^[12]

C'est un pronostic général, comme l'est celui de l'équinoxe, qui vient changer la température en chaud ou en froid ; comme ce que les Chaldéens prédisent de la bonne ou mauvaise étoile sous laquelle on sait. Cela est si vrai, que ce n'est pas pour le moment même qu'une comète annonce les vents et la pluie, comme l'ajoute Aristote ; c'est l'année entière qu'elle rend suspecte. Évidemment donc, les pronostics de la comète ne lui viennent pas d'éléments voisins d'elle et pour un temps immédiat ; elle les tire de plus loin ; ils tiennent aux lois mystérieuses du ciel. Celle qui apparaît sous le consulat de Paterculus et de Vopiscus réalisa ce qu'en avaient prédit Aristote et Théophraste : partout régnèrent de violentes et continuelles tempêtes ; et, en Achaïe comme en Macédoine, des villes furent renversées par des tremblements de terre. La lenteur des comètes, au dire d'Aristote, prouve leur pesanteur et décèle en elles beaucoup de parties terrestres ; leur marche aussi le prouve ; car elles sont poussées presque toujours vers les pôles.

XXIX. Ces deux arguments sont faux. Réfutons d'abord le premier. La lenteur de la marche serait une preuve de pesanteur! Et pourquoi? Saturne, celle de toutes les planètes qui achève le plus lentement sa carrière, est donc la plus pesante. Or, ce qui prouve sa légèreté, c'est qu'elle est plus élevée que toutes les autres. Mais, diras-tu, elle décrit un plus grand cercle ; sa vitesse n'est pas moindre, mais sa course est plus longue. Songe que j'en puis dire autant des comètes, quand même leur marche serait plus lente, ce qui est contraire à la vérité. La dernière comète a parcouru en six mois la moitié du ciel ; la précédente, en moins de temps, avait disparu. « Mais elles sont pesantes, puisqu'elles descendent. » D'abord, ce n'est point descendre que se mouvoir circulairement ; ensuite la dernière comète, partie du nord, s'est avancée par

l'occident vers le midi, et c'est à force de s'élever qu'elle s'est dérobée à nos yeux. L'autre, la Claudienne, d'abord vue au septentrion, ne cessa de monter toujours plus perpendiculaire, tant qu'on ne la vit plus. Voilà, sur les comètes, tout ce que je sache d'intéressant pour moi ou pour les autres. Suis-je dans le vrai? Les dieux le savent,^[13] eux qui connaissent la vérité. Pour nous, nous ne pouvons rien que chercher à tâtons, que cheminer dans l'ombre et par conjecture, sans être sûrs de trouver juste, comme sans désespérer.

XXX. Aristote dit excellemment : « Ne soyons jamais plus circonspects que lorsque nous parlons des dieux. » Si nous entrons dans les temples avec recueillement, si nous n'approchons d'un sacrifice que les yeux baissés, la toge ramenée sur la poitrine, avec tous les signes d'une réserve qui fait de nous comme d'autres hommes ; combien plus de retenue ne doit-on pas s'imposer quand on discute sur les astres, les planètes, la nature des dieux, pour n'avancer rien de téméraire ou d'irrévérencieux, ne pas affirmer ce qu'on ne sait point, ni mentir à ce que l'on sait! Faut-il s'étonner qu'on découvre si lentement, ce qui est si profondément caché! Panaetius et ceux qui veulent faire croire que les comètes ne sont pas des astres ordinaires, qu'elles n'en ont que la fausse apparence, ont soigneusement examiné si toutes les saisons sont également propices à ces apparitions ; si toute région du ciel est apte à les créer ; si elles peuvent se former partout où elles peuvent se porter, et autres questions qui s'évanouissent toutes, quand je prouve que les comètes ne sont pas des embrasements fortuits, mais entrent dans la constitution même du ciel, qui les montre rarement et nous cache leurs évolutions. Combien d'autres corps roulent en secret dans l'espace, et ne se lèvent jamais pour les yeux de l'homme! Dieu, en effet, n'a pas fait toute chose pour nous. Quelle faible portion de ce vaste ensemble est accordée à nos regards! L'arbitre, le créateur, le fondateur de ce grand tout dont il s'est fait le centre ; ce Dieu, la plus haute et la meilleure partie de son ouvrage, se dérobe lui-même à nos yeux ; il n'est visible qu'à la pensée.

^[14]

XXXI. Bien d'autres puissances, voisines de l'être suprême par leur nature et leur pouvoir, nous sont inconnues, ou peut-être, merveille plus grande, échappent à nos yeux à force de nous éblouir, soit que des substances si ténues deviennent imperceptibles à la vue de l'homme, soit que leur majestueuse sainteté se cache dans une retraite profonde pour gouverner leur empire, c'est-à-dire elles-mêmes, et ne laisser d'accès qu'à l'âme.

Quel est cet être sans lequel rien n'existe?^[15] Nous ne pouvons le savoir ; et nous serions surpris de ne connaître qu'imparfaitement quelques points lumineux, quand la plus importante partie de l'univers, quand Dieu nous échappe! Que d'animaux furent pour la première fois découverts dans ce siècle!

Que d'autres, ignorés de nous, seront connus des âges suivants! Que de conquêtes pour les temps à venir, quand notre mémoire même ne sera plus! Que ce monde serait peu, s'il n'enfermait des choses que le monde entier doit chercher! Il est des mystères religieux qui ne se dévoilent pas en un jour. Éleusis garde des révélations pour ceux qui la viennent revoir. La nature ne livre pas à la fois tous ses secrets. Nous nous croyons initiés, nous, encore arrêtés sur le seuil. De telles merveilles ne se découvrent pas indistinctement et à tout mortel ; elles sont reculées, elles, sont closes au plus profond du sanctuaire. Ce siècle en verra quelques-unes ; d'autres attendent ceux qui vont nous remplacer. Quand donc ces connaissances arriveront-elles à l'homme? Les grandes découvertes sont lentes, surtout quand les efforts languissent. Il n'est qu'une chose où nous tendions de toute notre âme, sans y atteindre encore : la plus grande corruption possible. Nos vices sont encore en progrès. Le luxe trouve à se passionner pour de nouvelles folies ; la débauche invente contre elle-même de nouveaux outrages ; la vie de délices qui dissout et consume trouve à enchérir sur ses raffinements, sur ses énervements homicides. Nous n'avons pas assez fait abdication de force. Ce qui nous reste d'extérieur mâle, nous l'effaçons sous le luisant de nos corps épilés. Nous avons vaincu les femmes en toilette ; les couleurs que portent les courtisanes, que les dames romaines ont dû s'interdire, nous, Romains, nous les avons prises. On va d'une molle et languissante allure, d'un pas indécis : ce n'est plus en homme que l'on marche, c'est en femmelette. Des bagues ornent nos doigts ; chaque phalange a sa pierre précieuse. Tous les jours nous imaginons de nouveaux moyens de dégrader notre sexe ou de le travestir, ne pouvant le dépouiller : l'un livre au fer ce qui le fait homme ; la plus vile bande du cirque devient le refuge de cet autre, loué pour mourir, armé pour l'infamie. Même ruiné, il pourra fournir à sa frénésie : il a bien choisi.^[16]

XXXII. Tu es surpris que la science n'ait pas jusqu'ici complété son œuvre! l'immoralité n'a pas encore donné toute sa mesure. Elle ne fait que de naître, et tous nous lui vouons nos soins ; nos yeux, nos mains se font ses esclaves. Mais la science, quels visiteurs a-t-elle qui la croit digne de mieux que d'un coup d'œil en passant? Et la philosophie, et toute autre étude libérale, qui s'en occupe, à moins qu'il n'y ait relâche aux théâtres, ou qu'il ne survienne un jour de pluie, de ces jours qu'on peut perdre?^[17] Aussi les branches de la grande famille philosophique s'éteignent-elles sans rejets. Les deux Académies, l'ancienne et la moderne, n'ont plus de pontife qui les continue. Chez qui puiser la tradition et la doctrine pyrrhonienne? L'illustre mais impopulaire école de Pythagore n'a point trouvé de représentant.^[18] Celle des Sextius, qui la renouvelait avec une vigueur toute romaine,^[19] au milieu même de ses débuts, après un grand et premier essor, la voilà morte. Mais que de soins et d'efforts pour que le nom du

moindre pantomime ne puisse périr! Elle revit dans leurs successeurs la noble race de Pylade et de Bathylle ; pour de tels arts il y a force disciples, force maîtres. Toute maison est, dans Rome, un bruyant théâtre de danses où les deux sexes vont se trémoussant. Maris et femmes se disputent l'honneur de figurer aux côtés de ces histrions.^[20] Puis, le front usé par le masque mimique, on passe au casque du gladiateur.^[21] La philosophie, nul n'en a souci. Aussi, bien loin que l'on découvre ce qui a pu échapper aux investigations de nos pères, combien de leurs découvertes tombent dans l'oubli! Et pourtant, ô dieux! quand nous y vouerions toutes nos facultés ; quand notre jeunesse, tempérante, en ferait son unique étude ; les pères, le texte de leurs leçons ; les fils, l'objet de leurs travaux, à peine arriverions-nous au fond de cet abîme où dort la vérité, qu'aujourd'hui notre indolente main cherche à la surface du sol.

^[1] Voir liv. VI, III, et Cicéron *ad Herenn.*, III, XXII ; de *Nat. Deor.*, III, XXXVIII.

^[2] Au texte : *ipsum ab aliis fluens lumen*. Je crois qu'il faut lire : *ab illis* ou *ab astris*.

^[3] Ovide, *Métam.*, II, 71.

^[4] Passage tourmenté. Un mss. porte : *areus alterne sol visitur*. Je propose : *alterve sol visitur*. Lemaire : *alterne nec nisi sole pingitur*.

^[5] Virgile, *Géorg.*, I, 367.

^[6] *Enéide*, IX, 20.

^[7] Au texte : *partes ejus sont et opera*. Je lirais volontiers : *operae*. Selon les stoïciens, un dieu était attaché à chaque astre et dirigeait ses mouvements.

^[8] Voir *De la Clémence*, I, III. « La façon dont l'âme est unie au corps est tout à fait merveilleuse et incompréhensible à l'homme, et cette union c'est l'homme même. » (Saint August., *De civit. Dei*, XXI, X.) Et Pascal, *Pensées, Faiblesse de l'homme*. Pope, *Essai sur l'homme*, III.

^[9] Virgile, *Géorg.*, I, 137.

^[10] *Qui numerat multitudinem stellarum, et omnibus eis nomina vocat.* (*Psalm*. CXLVI.)

^[11] *Géorg.*, I, 392. Delille.

^[12] *Géorg.*, I, 363. Trad. de Delille modifiée.

^[13] Je lis avec deux mss. ; *di ciunt*. Lemaire : *discutant*.

^[14] C'est dans l'entendement que vous me verrez luire :
Tout œil me rétrécit qui veut me reproduire.

(Lamartine, *Entret. sur Job.*)

^[15] *Sine ipso factum est nihil quod factum est.* (Saint Jean, I, 3.)

^[16] Voir *Lettre LXXXVII*.

^[17] D'Aguesseau semble avoir eu sous les yeux ce passage, dans son II^e *Disc. sur la décadence du barreau*.

^[18] Imité par Pétrone, ch. LXXXVIII.

^[19] Il s'agit des deux Sextius, père et fils. Voir l'éloge du père, *Lettres LIX* et *LXVIII*. Sénèque parle du fils, *Lettre CVIII*. Leur secte était un mélange de stoïcisme et de pythagorisme.

[20] « Tibère fit un règlement qui défendait aux sénateurs d'entrer dans les maisons des pantomimes, aux chevaliers de leur faire cortège en public. » (Tacite, *Ann.*, I, LXXVIII.) Règlement qui, s'il fut suivi, tomba en désuétude.

[21] Je lis *transitur ad galeam*. « L'an de Rome 817, plusieurs noble dames et sénateurs s'avilirent jusqu'à descendre dans l'arène. » (Tacite. *Ann.*, XV, 32.) « Quem praestare potest mulier *galeata* pudorem. » (Juvén VI, 252.) Trois mss. donnent *ad ganeam*. Lemaire : *ad ganeam* (on passe à l'orgie), finale bien faible : l'orgie était l'accompagnement tout ordinaire de ces sortes de danses.

LES TRAGÉDIES

555 pages

TRAGÉDIES
DE
L. A. SÉNÈQUE

TRADUCTION NOUVELLE
PAR M. E. GRESLOU
TOME PREMIER.

PARIS
C. L. F. PANCKOUCKE

INTRODUCTION.

IL n'y a point de peuple moderne qui puisse être bien venu à reprocher aux Latins leur imitation presque servile de la littérature et des arts de la Grèce. Nous avons tous fait la même faute, si c'en est une, ou nous avons subi les mêmes conditions de l'existence humaine, si c'est une loi fatale pour les peuples nouveaux de traduire en leurs langues et d'approprier à leurs époques les monuments des littératures antérieures. Sous ce rapport même nous sommes en quelque sorte plus étonnants que les premiers imitateurs de la Grèce. Depuis l'âge de Thésée jusqu'au siècle d'Auguste, aucun principe nouveau n'avait été mis dans le monde ; Rome adorait les mêmes dieux qu'Athènes, et lorsque, après avoir achevé son œuvre de guerre et de conquête, elle voulut recueillir aussi l'héritage intellectuel des peuples vaincus, rien ne s'opposait à ce qu'un théâtre païen prît place dans la ville éternelle à côté des temples païens. Nous, au contraire, nous sommes tombés dans cette contradiction remarquable, d'être chrétiens à la messe et païens à l'Opéra, comme l'a dit Voltaire. Nous aussi nous sommes parés des dépouilles du paganisme vaincu : la même puissance qui avait plié le génie conquérant des Romains sous le génie plastique des Grecs, a soumis notre foi, notre science, notre morale chrétiennes à l'adoration de ce qu'elles devaient détruire, au culte de ce qu'elles avaient remplacé. Il nous a fallu percer la couche épaisse de civilisation que dix-sept siècles avaient formée sur les débris de l'ancien monde, pour en exhumer des richesses qui ne l'ont pas empêché de périr ; et comme ces Romains qui allaient demander l'initiation des arts, de la philosophie et des lettres à une ville que Sylla avait presque noyée dans le sang de ses habitants, nous nous sommes mis à l'école de ces Grecs et de ces Romains que la science juive et le glaive des Barbares avaient dépossédés en même temps du double empire qu'ils exerçaient sur les idées et sur les choses.

Et si cette manie de refaire ce qui a été fait nous semble surtout préjudiciable en ce que, ramenant sans cesse l'esprit humain sur un thème usé, elle remplace nécessairement les créations nouvelles qui pourraient surgir par des contrefaçons ou des copies des anciens modèles, le mal est encore bien plus grand chez nous que chez les Romains. Nous ne croyons pas sans doute, pour ne parler que du théâtre, que les tragédies d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, les comédies d'Aristophane et de Ménandre, n'aient été traduites ou imitées qu'une seule fois dans la langue romaine ; mais il est sûr au moins que jamais elles ne l'ont été aussi souvent que chez nous : Rome alors était le monde ; ce n'était qu'à Rome, et dans la langue de Rome, que l'on traduisait le théâtre des Grecs : aujourd'hui que les royaumes ont germé sur les débris de l'unité païenne, et que la poussière du grand empire a produit de tous côtés une moisson de peuples nouveaux et

vivants de leur vie propre, des centres nombreux se sont formés, les langues sont arrivées à l'âge littéraire, et, par suite, les traductions, les imitations, les reproductions plus ou moins serviles des littératures anciennes se sont multipliées, non plus dans une seule capitale, comme autrefois à Rome, non plus dans une seule langue, mais dans toutes les capitales et dans toutes les langues de l'Europe moderne. Le mal, comme on voit, s'est agrandi dans une effrayante proportion.

Que l'Italie donc ait pris aux Grecs leurs sciences, leurs arts et leur littérature, c'est une vérité certaine ; mais cette vérité ne peut être un reproche adressé par nous aux Latins, puisque nous les avons imités nous-mêmes dans leur imitation ; et ce qu'il y a de plus curieux à observer dans ce rapprochement, c'est que ni de leur part ni de la nôtre ce joug d'une influence étrangère ne fut volontairement accepté. Mêmes efforts à Rome et à Paris pour échapper à cette étreinte fatale, même protestation du génie moderne et du génie romain contre l'envahissement du génie antique et du génie grec, même résistance et même inutilité dans la résistance.

Ce fut vers le temps de la seconde guerre contre Carthage, que Rome sentit les premières atteintes de la Grèce.

« Rome alors, dit M. Michelet,^[1] recevait docilement en littérature le joug de la Grèce, comme en politique celui de l'aristocratie protectrice des Grecs, celui des Metellus, des Fabius, des Quintius, des Emilius, des Marcius, des Scipions surtout. Ces nobles orgueilleux qui foulaient si cruellement la vieille Italie, dont les armes leur soumettaient le monde, accueillaient avec faveur les hommes et les mœurs étrangères. Ils fermaient Rome aux Italiens pour l'ouvrir aux Grecs. Peu à peu s'effaçait le type rude et fruste du génie latin. On ne trouvait plus de vrais Romains que hors de Rome, chez les Italiens, par exemple à Tusculum en Caton, et plus tard dans ce paysan d'Arpinum qui fut Marius. »

Cette invasion des idées étrangères avait pour chef politique le premier Scipion, pour chef littéraire le vieil Ennius, qui tous deux poussaient à l'hellénisme, l'un par ses mœurs, par son langage, par l'autorité de son nom, l'autre par ses écrits. Le génie du vieux Latium se leva pour défendre son originalité compromise, et leur suscita deux puissants adversaires, un homme d'état et un poète, Caton et Névius. Caton se déclara l'ennemi personnel des Grecs, et des Scipions qui les avaient pris sous leur patronage ; Névius attaqua les uns et les autres dans ses vers mordants et pleins de sel, mais rudes comme le génie latin qu'il représentait. La lutte fut longue et les succès balancés. Le parti national sembla un moment vaincu : Névius, banni par la cabale victorieuse des Scipions, s'exila de Rome en prédisant à ses concitoyens que, lui mort, ils n'auraient plus personne pour leur apprendre à parler leur langue : mais le génie

persévérant de l'homme d'état vint au secours du poète ; Caton vengea l'exil forcé de Névius par l'exil volontaire de Scipion, qui, en mourant, déclara sa patrie ingrate, et la déshérita *de ses os* parce qu'elle avait repoussé dans sa personne les mœurs, les idées et les arts de la Grèce.

Mais ce triomphe du génie latin ne fut pas de longue durée ; il semble même que la Grèce ne fut un instant repoussée de Rome que grâce au zèle immodéré de ses patrons qui voulaient l'y faire entrer avec trop de puissance et de fracas ; naturellement et sans violence, elle devait s'emparer de cette terre vers laquelle un certain vide attirait tous les souffles de l'Orient. Caton lui-même, le plus ardent défenseur du génie latin, finit par reconnaître l'inutilité de sa résistance ; il étudie les lettres grecques avant de mourir, et, tout en maudissant le génie corrompateur et la perversité des Grecs, il déclare à son fils qu'il est peut-être bon d'effleurer leurs arts. Après lui, Rome n'eut plus qu'à se laisser aller tout ouvertement dans cette voie, où une puissance mystérieuse l'entraînait ; et cent ans plus tard les compatriotes d'Ennius avaient mérité l'épithète que ce poète calabrais leur avait donnée : ils étaient Grecs autant qu'ils pouvaient l'être, c'est-à-dire autant qu'un peuple qui adopte les idées d'un autre peut cesser d'être lui-même.

La même chose est arrivée chez nous, avec la même résistance du génie national ou plutôt de l'esprit moderne. « Si les Latins, dit La Harpe, ont tout emprunté des Grecs, nous avons tout emprunté des uns et des autres. » Mais ce qui nous semble n'avoir pas été assez remarqué, c'est que nous devons plus aux premiers qu'aux seconds, et que notre imitation de la littérature grecque est avant tout une imitation de la littérature latine. Il suffit de comparer attentivement les trois littératures pour s'en convaincre. C'est en copiant nous-mêmes les premiers copistes que nous avons reproduit les originaux ; c'est à Rome que nous avons pris Athènes, c'est par l'Italie que la Grèce nous est venue.

L'imitation des Romains et la nôtre une fois placées sur la même ligne, il s'agit de les qualifier toutes deux, et d'en trouver la raison : elle est tout entière, selon nous, dans les conditions mêmes de l'existence humaine, qui, considérée d'un point de vue élevé, se résume toujours en une œuvre synthétique, en une majestueuse unité ; trame savante qui se développe à travers le temps sous la main des générations. Sous d'autres rapports, cette unité du travail de l'homme est peut-être plus sensible ; en politique, par exemple, et en morale, on découvre plus facilement cette liaison des faits qui nous montre l'œuvre d'un peuple se poursuivant chez un autre peuple, la vie des anciens continuée par les modernes. Mais la même loi n'agit pas moins dans la littérature et dans l'art. La distraction seule empêche de l'y voir, et sans doute aussi l'erreur commune, qui, ramenant

l'art pour ainsi dire à lui-même, prétend lui donner je ne sais quelle existence absolue et indépendante de la vie réelle des sociétés.

Séparé de toutes les circonstances qui l'inspirent et le modifient, retiré du temps et de l'espace, l'art n'a plus qu'une existence abstraite, vague et idéale. Mais, considéré comme l'expression d'une œuvre et d'une pensée, il acquiert une valeur plus positive, une forme plus saisissable ; il devient pour ainsi dire actif, et se mêle à la vie humaine. Debout sur le faite d'une société parvenue à la complète expression de son principe, il reprend les idées générales au point où le dernier peuple, avant de s'éteindre, les a laissées, et les augmente ou les modifie de tout le travail qui s'est accompli dans la société qu'il représente.

De ce point de vue, l'imitation des Grecs par les Romains, celle des anciens par les modernes, s'offrent à nous comme la continuation d'une œuvre éternelle qui se déroule dans le temps, qui se poursuit toujours et ne se recommence jamais ; ancienne parce qu'elle se fait dès le commencement ; nouvelle parce qu'elle se fait encore aujourd'hui ; toujours même et toujours autre, comme dirait Platon. Tout se suit, tout s'enchaîne dans cette œuvre merveilleuse des peuples et des siècles : les premiers hommes avaient sein ; d'autres, plus tard, sont entrés dans leurs travaux ; et, après avoir recueilli ce qui n'était point venu par leurs soins, ils ont dû semer eux-mêmes pour transmettre à leurs successeurs l'héritage qu'ils avaient reçu.

Si les Romains n'avaient fait que traduire en leur langue les chefs-d'œuvre littéraires de la Grèce, les Romains n'auraient point de littérature : il faudrait en dire autant des modernes, s'ils s'étaient bornés à une reproduction stérile de l'antiquité ; mais il n'en est point ainsi ; dans la littérature latine, on reconnaît l'empreinte du génie romain, et dans toutes nos littératures le cachet du génie moderne. Le peu d'étendue de cette notice ne nous permet pas de donner à cette idée les développements nécessaires, ni de l'exposer avec détail. Mais tout ce que nous pourrions dire ne serait que la justification de ce principe évident par lui-même, que chaque peuple, placé dans des conditions particulières de temps et de lieu, a une physionomie propre, une personnalité distincte, un caractère sien, qui se retrouvent nécessairement dans la part qu'il a prise à l'œuvre humaine.

Il semble jusqu'ici que, dans le jugement porté sur la littérature latine, on ait pris au pied de la lettre ce nom de Grecs donné aux Romains par Ennius, peu de temps après la seconde guerre punique. On a oublié que l'imitation des formes n'a rien de commun avec le fond des idées. En admettant que, dans les lettres et les arts, la Grèce ait découvert le beau, et nous ait transmis des modèles qui ne nous ont guère laissé que le mérite de les imiter, il faut toujours comprendre que le beau dans l'art n'est que la meilleure manière d'exprimer des idées quelconques, et que ces modèles ne se rapportent qu'à la forme et à la

manifestation de ces idées. Que Rome ait tout pris à la Grèce, il faut en convenir ; mais s'ensuit-il qu'elle n'y ait pas ajouté ? qu'elle ne nous ait transmis exactement que ce qu'elle avait reçu ? il n'est pas permis de le croire. En principe, l'œuvre humaine ne demeure pas stationnaire d'un peuple à l'autre, d'un siècle à l'autre ; en fait, la comparaison des deux littératures marque la différence et le progrès. Dans Virgile, par exemple, le poète romain, nous trouvons trois poètes grecs résumés en un seul, Homère, Hésiode et Théocrite ; mais toutes les différences de temps et de lieu sont parfaitement observées. La description des enfers dans l'*Enéide* n'est point la servile copie de celle de l'*Odyssée* ; les *Géorgiques* sont romaines ; et si le poète bucolique reste Grec dans quelques églogues, il ne l'est point dans Gallus, il est presque chrétien dans Pollion. Ainsi de toute la littérature vraiment latine : Horace n'a pas seulement reproduit les idées de Pindare, de Stésichore et d'Alcée ; il a mis dans la forme grecque l'esprit de son temps, il a touché l'avenir en s'appuyant sur le passé. Il faut en dire autant de Lucrèce, de Catulle, d'Ovide et des poètes latins qui n'ont pas écrit seulement pour écrire, et qui ont pensé que le premier point pour faire de l'art, c'était d'avoir une idée à exprimer.

Voilà comment nous croyons qu'il faut comprendre l'imitation littéraire. Cette manière n'a pas l'inconvénient de stériliser l'art en l'isolant de tout ce qui peut lui prêter une valeur positive. Envisagé comme l'expression des idées et des faits de chaque époque, il devient le témoin du passé, le représentant des peuples dont il éternise la mémoire et les œuvres ; il marque le rapport des temps et la succession des idées. De ce point de vue, les questions d'art sont vraiment utiles, et servent à résoudre d'autres questions plus graves et plus profondes ; au lieu qu'en séparant l'art de ce qui le fait vivre, de manière à ne lui laisser d'autre but et d'autre fin que lui-même, on se perd dans un abîme de divagations stériles, et de questions mal posées, sans fruit et sans sagesse, comme celle qui fut agitée au dix-septième siècle sur le mérite relatif des anciens et des modernes.

Il ne s'agit donc plus de s'enquérir si les Romains ont une littérature propre, si cette littérature est inférieure à celle des Grecs. On a déjà trop dit de paroles inutiles sur ce texte. Les Romains ont dû prendre des idées générales au point même où la Grèce les avait laissées, et c'est ce qu'ils ont fait. Au temps d'Ennius et de Scipion, l'âge littéraire n'était pas venu pour l'Italie ; à cette époque, le génie d'Athènes eût étouffé celui de Rome, et déjà, sans l'opposition vigoureuse du parti national, la langue latine allait être sacrifiée à la grecque, parce qu'elle était faible encore pour les œuvres de l'art, comme au treizième siècle l'italien fut méprisé par Pétrarque, et faillit céder au latin l'épopée catholique du moyen âge. C'est qu'une littérature est pour ainsi dire le testament de mort d'une société qui, avant de commencer à mourir, doit avoir fini de vivre.

Rome, au temps de Scipion, n'était point encore arrivée à ce point culminant où l'on ne peut plus que descendre ; il lui restait encore quelque chemin à faire pour atteindre la plénitude et remplir le cadre de sa destinée. Ni la langue, ni les idées n'étaient mûres, pas plus que le cercle politique n'était complet ; dans les vagues et flottantes limites de l'empire. Ce ne fut que plus tard, au temps de César et d'Auguste, que Rome devait trouver une littérature au bout de ses conquêtes.

À ce moment, elle put imiter la Grèce impunément, et sans compromettre l'originalité de son génie ; elle avait en elle-même tous les éléments de sa littérature, elle était sûre d'exprimer ses propres idées dans la forme étrangère qu'elle empruntait. De plus, cette forme devenait sienne par l'emploi. Le monde oriental, à cette époque, était épuisé de sève et de vie ; la forme s'affaissait, n'étant plus soutenue par l'esprit ; l'art, après avoir tout dit, tout exprimé, ne savait plus où se prendre : il était temps que le monde occidental ou barbare vînt remplir le moule sans le briser. C'est ce que firent les Latins. Homère avait fermé les temps héroïques et ouvert l'âge de l'histoire : Virgile à son tour ferma le monde païen, et annonça les siècles nouveaux, comme Dante, après treize siècles de catholicisme, vint fermer le moyen âge, et marquer le point de départ de ce qu'on nomme les temps modernes. L'épopée d'Homère est grecque, celle de Virgile est romaine, celle du Dante est catholique : mais au fond ces trois poèmes n'en font qu'un. C'est la même épopée qui se déroule et se continue, comme l'œuvre humaine dont elle est l'expression croissante et progressive.^[2] Les Grecs avaient localisé dans leur pays les faits obscurs des premiers âges, et donné la forme de leur génie à ce que l'Orient leur avait transmis des traditions primitives. La science et l'antiquité se résumaient en eux, quoique Bacon leur reproche d'avoir ignoré tout ensemble et l'antiquité de la science et la science de l'antiquité. Pour continuer l'œuvre humaine, il fallait, au temps d'Auguste, continuer l'œuvre des Grecs, de même qu'au quatorzième siècle il fallut continuer celle des Romains. Voilà comment Virgile fut le poète universel après Homère, et Dante le poète catholique après Virgile. Rome avec l'*Enéide* reçut les origines de Troie et son berceau dans l'Orient. Par le poète florentin, la vie des peuples modernes se rattache à celle de l'ancien monde, en traversant l'Italie pour arriver à la Grèce, et la Grèce pour atteindre au commencement de toutes choses.

Ainsi une littérature considérée du point de vue le plus élevé, n'est que l'expression de la vie d'un peuple : d'où il s'ensuit que tout peuple a sa littérature propre, imitée sans doute, en la manière que nous avons dite, mais originale encore et tout empreinte des conditions spéciales de temps et de lieu qu'elle doit réfléchir. Une littérature est un fruit du temps qui suppose toujours une longue existence antérieure, et qui, comme les fruits de la terre, ne garde

qu'un moment les couleurs et les parfums de la maturité. L'âge heureux où l'homme sent en lui toute sa vie, suppose l'enfance et la jeunesse dans le passé, la vieillesse et la décrépitude dans l'avenir. La virilité d'un peuple, c'est cette époque de force et d'accomplissement, de calme et de plénitude, qui marque l'entier développement des facultés. Telle fut pour les Romains l'époque d'Auguste, où Rome avait touché tous les points du cercle qu'elle devait remplir, et où il ne restait plus qu'à poser les bornes de toutes choses. Ces bornes furent en effet posées, dans la littérature comme dans la politique, pour un seul moment ; car le sommet d'une montagne n'est qu'un point presque sans étendue entre deux longues pentes, l'une qu'il faut monter, l'autre qu'il faut descendre. En gravissant la pyramide romaine, on rencontre, avant d'arriver au faîte, Ennius et Scipion ; au faîte même, Virgile et Auguste ; au dessous du côté de la descente, Sénèque et Néron, le commencement, la force, la décadence, la jeunesse, la virilité, la vieillesse, trois âges qui résument la vie des sociétés comme celle des individus.

C'est à ce dernier âge de la littérature latine qu'appartient le poète dont nous avons à parler, l'auteur, quel qu'il soit, du *Théâtre* qu'on attribue à Sénèque. La tragédie est regardée généralement comme la partie faible de cette littérature ; Boileau, Racine, La Harpe en ont porté ce jugement. Nous ne voulons certes pas y contredire ; mais il est juste d'observer que cette sentence, rendue contre la tragédie latine en général, ne doit frapper que les restes de ce genre de littérature qui sont parvenus jusqu'à nous ; le siècle d'Auguste échappe nécessairement à cette décision, puisqu'aucune tragédie de cette époque n'a été soumise à l'appréciation des critiques. Leur jugement ne porte donc que sur le *Théâtre* de Sénèque, débris de la décadence. Reste à examiner si le génie romain dans sa force pouvait enfanter des œuvres comparables à celles du temps de Périclès, et si la tragédie, qui n'est après tout qu'une forme à exprimer des idées, trouvait à Rome les mêmes conditions d'existence et de succès qu'elle avait trouvées dans Athènes. Virgile, Varius, Ovide, à n'en pas douter, avaient composé des tragédies dont nous connaissons même les titres ; c'étaient les premiers génies de l'époque et les plus capables de lutter contre les modèles de la Grèce. Horace parle aussi d'un certain Titius, dont il demande avec intérêt, « s'il se livre en vers pompeux à de tragiques fureurs.^[3] »

Dans un autre endroit,^[4] cet excellent juge se plaît à reconnaître aux écrivains de son époque d'heureuses dispositions pour ce genre de poème : « Le génie romain, dit-il, ne manque naturellement ni d'élévation, ni de force ; il a l'accent tragique et montre une heureuse audace. » Il est vrai qu'il ajoute : « Nos auteurs craignent trop les ratures et les corrections. » Mais que penser de cette parole ? Elle s'applique évidemment à tous les écrivains de l'époque en général,

et cependant ceux de ces auteurs dont les œuvres nous sont parvenues, ne nous semblent en rien inférieurs aux plus grands d'entre les Grecs. On peut croire qu'il en serait de même des poètes tragiques, si le temps les avait épargnés.

Cette erreur, de voir toute la tragédie latine dans le *Théâtre* de Sénèque, a fait chercher dans la nature même du génie romain, dans les institutions, dans les mœurs, des raisons à l'appui du jugement abusif qu'on en a porté. Ce qu'on a pu dire dans ce sens, Horace l'avait déjà dit. Il ne cache pas le peu de goût des Romains pour la tragédie, ou plutôt leur préférence pour d'autres spectacles moins nobles et moins dignes de leur attention. « Ce qui effraie, dit-il, et chasse de la scène le poète le plus hardi, c'est de voir la multitude ignorante et stupide, sans mérite et sans dignité, mais fière de la puissance du nombre, et prête à fermer le poing si les chevaliers la contrarient, demander au milieu de la pièce un ours ou des lutteurs. C'est là ce qui charme la populace. » Mais de ce que la foule grossière et brutale ne savait point goûter ces nobles jeux du théâtre, il ne s'ensuit pas que les œuvres qu'elle dédaignait fussent indignes de plaire à de meilleurs juges. Horace lui-même en fait un éloge que ne méritent point à notre avis les tragédies de Sénèque, et qui devait nécessairement s'adresser à quelque chose de mieux. Il déclare en propres termes que la tragédie latine est ce qu'elle doit être, *quum recte tractent alii*. « J'admire, dit-il encore, le poète qui tourmente mon cœur pour des maux imaginaires, qui l'irrite ou l'apaise à son gré, et le remplit de fausses terreurs ; qui, comme un magicien, me transporte tantôt à Thèbes, et tantôt dans Athènes.^[5] » La conséquence que nous voulons tirer de ce passage s'appuie encore sur le témoignage de Quintilien, qui, après avoir avoué la faiblesse de la comédie latine, cite avec éloge quelques tragédies romaines, et surtout la *Médée* d'Ovide,^[6] il donne même à entendre que le *Thyeste* de Varius était comparable à tout ce que les Grecs avaient laissé de plus parfait en ce genre.

Après avoir montré que le jugement porté sur la tragédie latine ne regarde que les tragédies de Sénèque, nous demanderons quelle est au fond la valeur d'un pareil jugement? Aujourd'hui qu'il n'y a plus de questions purement littéraires, il est difficile de savoir précisément ce que c'est qu'une bonne tragédie. La Harpe le savait ; mais on ne le sait plus guère depuis lui. La tragédie est chose humaine et suit le mouvement des sociétés. Si les hommes du siècle de Louis XIV voyaient dans la tragédie grecque le type et la perfection du genre, pourquoi ne l'ont-ils pas mieux imitée? pourquoi même sont-ils plus redevables au tragique romain, pour lequel assurément ils ne cachaient pas leur mépris? C'est que, dans ce dernier, il y avait à la fois décadence et progrès, et que, tout en exaltant la belle simplicité du théâtre d'Athènes, nos grands poètes sentaient profondément la différence des temps et les conditions particulières de leur

époque : Corneille, Racine, Voltaire ont imité Sénèque en mille endroits, sans en rien dire, tandis qu'ils parlaient beaucoup de Sophocle et d'Euripide, qu'ils n'imitaient pas. Un examen comparé de la *Phèdre* grecque, de l'*Hippolyte* latin et de la *Phèdre* de Racine, mettrait cette vérité dans tout son jour. En retranchant de la dernière tout ce qui est moderne, tout ce qui est français, on y trouvera la pièce latine, comme, en ôtant de celle-ci tout ce qui est romain, tout ce qui est du siècle de Néron, il n'en restera plus que les éléments primitifs de la tragédie grecque. Voilà comment nous concevons la difficulté d'établir un jugement juste en cette matière, et de prononcer en dernier ressort et d'une manière absolue sur le mérite des trois tragédies dont il s'agit. Ce qu'il y a de mieux à dire, c'est que chacun d'eux a été le meilleur en son temps, puisqu'il en exprimait la vie et les idées. Nous concevons la supériorité de la *Phèdre* de Racine sur celle de Pradon, celle de l'*Antigone* de Sophocle sur l'œuvre de quelque mauvais poète du même temps ; nous concevons que les pièces d'un théâtre puissent être classées suivant leur mérite relatif, parce que la raison de ce jugement est prise dans les conditions mêmes de l'époque ; mais qu'on doive abaisser un siècle pour en élever un autre, en les jugeant du point de vue d'un idéal qu'on ne connaît pas encore, c'est à quoi nous ne pouvons souscrire.

Le *Théâtre* de Sénèque, nous l'avons déjà dit, représente, pour nous, toute la tragédie latine. Le temps ne nous a rien laissé des poèmes de ce genre qui furent écrits au siècle d'Auguste, et de tous ceux des temps antérieurs il ne nous reste que de très-courts fragments. Ce fut l'an de Rome 514, que Livius Andronicus donna, pour la première fois, ce spectacle aux Romains : ses tragédies étaient des traductions du grec. Après lui vint Névius, dont Horace^[7] disait qu'on ne lisait pas les ouvrages, mais qu'on les savait par cœur ; il fut suivi d'Ennius, le plus chaud partisan des Grecs au temps de la seconde guerre punique ; de Pacuvius, à qui Cicéron paraît accorder le premier rang dans ce genre ;^[8] d'Accius enfin ou Attius, dont Horace^[9] vante la profondeur. On parle aussi d'un Afranius, poète comique, mais qui composa quelques tragédies. Ce fut le premier âge du théâtre latin.

Plus tard, on dit que Varron, le plus savant des Romains, Jules César, Quintus Cicéron, frère du grand orateur ; Virgile, Auguste, Turanius, et Aristius Fuscus, ami d'Horace, écrivirent pour la scène tragique. Quintilien parle avec éloge d'une *Médée* d'Ovide ; mais rien ne reste de ces compositions, qui seules pourraient nous donner une juste idée de la tragédie latine. Cicéron lui-même avait traduit, à ce qu'il paraît, un grand nombre de pièces du théâtre grec ; en général, presque tous les écrivains latins, mais surtout les orateurs, avaient traité ce genre comme un exercice utile pour l'éloquence.

Après Auguste, sous les règnes de Caligula et de Claude, peu de temps avant

Sénèque, fleurit un auteur de tragédies, le meilleur de l'époque, au jugement de Quintilien :^[10] c'est Pomponius Secundus. Tacite parle d'un décret impérial tendant à réprimer l'irrévérence du peuple envers ses ouvrages, et l'auteur du *Dialogue sur la corruption de l'éloquence* le cite comme un exemple de la vie honorable et glorieuse que donne le culte des Muses ; mais il ne nous est rien resté de ses ouvrages, non plus que de ceux de Maternus, l'un des interlocuteurs du même Dialogue, homme de talent, qui avait aussi composé quatre tragédies, *Médée*, *Thyeste*, *Caton* et *Domitius*. Ces deux dernières étaient tirées de l'histoire romaine, comme leur titre même l'indique ; mais en général les sujets des tragédies latines étaient empruntés à la tragédie grecque. Horace parle avec éloge des écrivains qui avaient osé mettre sur la scène des faits tirés de l'histoire nationale, *celebrare domestica facta*.

Mais ce n'était guère qu'une exception, comme chez nous ; et cela doit être, par la raison que l'actualité n'est jamais poétique : tandis que la distance et le temps donnent aux hommes et aux choses une réalité plus grande, une forme plus arrêtée, et que le poète, au lieu de créer ses personnages, fait mieux de les prendre tout faits dans la mémoire des hommes, et vivant d'une vie plus forte que celle qu'il pourrait leur communiquer.

L'appréciation du *Théâtre* de Sénèque par La Harpe nous paraît pleine de justesse et de mesure : il fait la part des beautés et des défauts avec une sage impartialité. « On y trouve en général, dit-il, peu de connaissance du théâtre, et du style qui convient à la tragédie. Ce sont les plus beaux sujets d'Euripide et de Sophocle, traduits en quelques endroits, mais le plus souvent transformés en longues déclamations du style le plus boursoufflé. La sécheresse, l'enflure, la monotonie, l'amas des descriptions gigantesques, le cliquetis des antithèses recherchées, dans les phrases une concision entortillée, et une insupportable diffusion dans les pensées, sont les caractères de ces imitations maladroites et malheureuses, qui ont laissé leurs auteurs si loin de leurs modèles.

« Il ne faut pas pourtant croire que les pièces de Sénèque soient absolument sans mérite il y a des beautés, et les bons esprits, qui savent tirer parti de tout, ont bien su les apercevoir. On y remarque des pensées ingénieuses et fortes, des traits brillants, et même des morceaux éloquents et des idées théâtrales. Racine a bien su profiter de l'*Hippolyte*, qui est ce qu'il y a de mieux dans Sénèque.

« Les heureux larcins qu'on a faits à Sénèque font voir que, comme poète, il n'est pas indigne d'attention ni de louange ; mais le peu de réputation qu'il a laissé en ce genre, et le peu de lecteurs qu'il a eu, sont la preuve de cette vérité, toujours utile à mettre sous les yeux de ceux qui écrivent, que ce n'est pas le mérite de quelques traits semés de loin en loin qui peut faire vivre les ouvrages, et qu'il faut élever des monuments durables, pour attirer les regards de la

postérité. »

On peut reprocher néanmoins à cet habile critique de ramener à un point de vue moderne le jugement qu'il porte sur un écrivain de l'antiquité, quand il parle de *connaissance du théâtre* et du *style qui convient à la tragédie*. Qu'est-ce que le théâtre? est-ce quelque chose dont on connaisse le type nécessaire, éternel, invariable? Non, certes. Cette parole de La Harpe ne signifie donc rien autre chose, sinon que le tragique latin ne concevait pas la tragédie comme les modernes l'ont conçue plus tard. Les Grecs non plus ne la concevaient pas comme nous, et sous ce rapport ils méritent de la part du critique la même condamnation. Il faut en dire autant sur le *style qui convient à la tragédie*. Racine admirait certainement celui de Sophocle, mais il ne l'imitait pas ; s'il eût fait dire, par exemple, à quelqu'un de ses personnages ce que le prince des tragiques grecs a mis dans la bouche de Déjanire :^[11] « Hercule m'a donné plusieurs enfants ; mais à leur égard il est tel qu'un laboureur qui, devenu possesseur d'un champ dans une terre éloignée, n'y paraît qu'au temps des semences et de la moisson, » la justesse de la comparaison n'eût pas empêché le public français d'en rire et de trouver que l'auteur n'entendait rien au style qui convient à la tragédie. Autre temps, autre goût. Cent ans avant Racine, un de nos vieux poètes, Robert Garnier, ne craignait pas de comparer la trace du sang d'Hippolyte à celle d'un limaçon :

Comme on voit un limas qui rampe aventureux

Le long d'un sep tortu laisser un tract glaireux.

Sa pièce était reçue avec enthousiasme : on trouvait que c'était là le vrai style de la tragédie ; Ronsard, l'aristarque du temps, proclamait la gloire immortelle de l'auteur, et le docte Amyot le félicitait en vers latins.

Ce n'est pas certes que nous ne trouvions rien à redire au style de Sénèque, il s'en faut même beaucoup. Mais, pour le juger, nous le comparons avec celui de Virgile ou d'Horace, et, sans prétendre définir le langage propre à la tragédie, nous disons que l'auteur est homme de la décadence, et qu'il écrit comme on écrit à ces époques. Son style est une ombre qui fait ressortir la lumière du grand siècle, comme celui de nos écrivains du jour met en relief la gloire de nos grands maîtres. Parvenue à son plus haut degré de puissance et d'unité, la pensée humaine s'affaiblit et se divise ; un certain trouble se répand dans les idées, et les esprits défaillants ne savent plus rien concevoir avec cette netteté, cette plénitude, cette puissance de vue, dont la condition première est le calme intellectuel. C'est un malheur dont il n'est pas besoin d'aller chercher l'exemple dans Sénèque ; mais on le trouve chez lui à un degré très remarquable. Ce défaut peut n'être pas uniquement la faute du siècle, si ces tragédies sont réellement l'ouvrage de Lucius Annéus Sénèque le philosophe. On sait qu'il était de cette

famille espagnole des Annéus, chez qui l'emphase et le mauvais goût semblent un don naturel, un privilège héréditaire. Lucain et Florus prouvent, avec lui, cette vertu du sang. De plus, il paraît certain que, même au temps d'Auguste, le langage et le ton de la tragédie n'étaient rien moins que simples et naturels. Horace parle, dans son *Art poétique*, des *phrases ampoulées* et de *l'orgueil des grands mots*, que Télèphe et Pelée doivent rejeter dans le malheur et à cause de leur malheur ; ce qui prouve que, dans une position plus heureuse, ils pouvaient se les permettre :

Projicit ampullas, et sesquipedalia verba.

Dans un autre endroit,^[12] voulant savoir si un de ses amis, dont il estime le talent, s'occupe de quelque tragédie, il demande en propres termes s'il se livre à la fureur et à l'emphase du vers tragique,

Tragica desaevit et ampullatur in arte.

Du reste, ce poète, d'un goût si pur, ne voit point, dans cette pompe et dans cette élévation du style, un défaut général de la tragédie latine. Elle pouvait être plus grandiose et plus imposante que la tragédie grecque, sans être pour cela plus mauvaise. Le génie romain le permettait, l'exigeait même. Ce qui nous choque dans Sénèque, c'est l'excès d'un esprit vigoureux, mais souvent faux et déréglé, qui ne sait pas garder une juste mesure. La grandeur des théâtres romains, la multitude des spectateurs, le besoin de frapper l'attention d'un peuple affamé de fortes émotions, et surtout de répondre à la magnificence de l'appareil théâtral,^[13] de sorte que l'oreille fût remplie comme les yeux, avaient dû nécessairement introduire dans la tragédie romaine une pompe et une élévation de style inconnues sur les théâtres grecs et sur les nôtres. Le malheur de notre poète, c'est que chaque pensée qu'il veut exprimer le domine ; il court après elle, et souvent il ne l'atteint pas ; il monte, il s'élève, et ne trouve plus ce qu'il a cherché dans les nuages.

Au reste, les défauts qu'on peut lui reprocher sont trop connus et trop célèbres pour qu'il soit nécessaire de nous y arrêter longtemps. Le passage du *Cours de littérature* que nous avons cité plus haut les résume tous. Seulement, la critique du dix-huitième siècle, plus littéraire que philosophique, s'est trop exclusivement renfermée dans la question d'art, toujours vaine et toujours stérile, comme nous l'avons dit, quand on l'isole de toutes les circonstances de temps et de lieu qui seules peuvent lui donner une véritable importance. Les tragédies de Sénèque sont surtout une peinture fidèle et souvent hideuse de la société romaine, sous les règnes de Claude et de Néron. C'est un sombre tableau dans lequel l'auteur semble avoir jeté précipitamment les débris du vieux monde qui s'éteignait sous ses yeux ; nuls principes arrêtés, beaucoup de regrets, et plus encore de doutes ; des lambeaux de morale et de poésie, disparates brillantes,

jetées par intervalles pour l'effet.^[14] On sent que l'auteur écrit comme il voit vivre, c'est-à-dire, au hasard, sans règle, sans mesure et sans conviction. La vertu, sous sa plume, perd toute réalité ; le crime acquiert des proportions monstrueuses ; il affirme et nie l'immortalité de l'âme, d'une page à l'autre ; parle des dieux pour dire qu'ils n'existent pas, de la vie humaine comme d'une chose à laquelle il ne trouve pas de sens ; mêle toutes les doctrines, toutes les opinions, comme un homme qui sait beaucoup et qui ne croit à rien.

La haine de la tyrannie, l'instabilité des grandeurs humaines, le regret de la vie primitive, et l'éloge de la médiocrité, reviennent souvent sous sa plume. Le premier de ces thèmes favoris est toujours, comme on le conçoit, le moins développé ; mais son expression, pour être plus brève, n'en devient que plus forte, comme si, plus que toute autre, elle était le cri du cœur, témoin ces vers fameux et souvent cités :

..... Victima haud ulla amplior
Potest, magisque opima mactari Jovi,
Quam rex iniquus.

(*Hercul. fur.*, v. 923 et ss.)

Mais rien ne peint mieux l'état violent de la société romaine que certaines descriptions que nous n'oserions citer à cause de l'horreur et du dégoût qu'elles inspirent. On se demande, en les lisant, quel devait être ce peuple qui avait besoin de pareilles images pour se sentir vivre et s'émouvoir. Le supplice volontaire d'Œdipe, le festin d'Atrée, l'inventaire des membres d'Hippolyte fait sur le théâtre par son père, etc., nous semblent marquer le dernier terme de la dégradation romaine, ou plutôt de la corruption de l'ancien monde. De tels spectacles supposent un endurcissement des fibres du cœur si difficile à concevoir, qu'on croirait que le peuple romain, comme ce roi d'Asie qui s'était ôté la ressource du poison par l'usage du poison même, avait épuisé en lui, par l'abus, la source des émotions de tout genre. On dit que la délicatesse des Grecs avait trouvé la coupe d'Eschyle parfois trop pleine et trop enivrante ; celle où les tragiques latins versaient le crime et la douleur était bien d'une autre mesure et d'un autre goût ; il fallait une nourriture plus forte pour assouvir la sensualité grossière et dépravée du peuple-roi, qui s'asseyait au théâtre comme Vitellius à table ; il fallait des malheurs étranges, des crimes démesurés, pour exciter quelque émotion dans ces âmes durcies, que des images vraies n'eussent pas seulement effleurées ; il fallait remplacer la terreur par l'horreur, outrer les proportions de toutes choses, fausser la nature et la vérité pour leur offrir un spectacle qu'elles pussent aimer et comprendre. C'est surtout dans les rôles de femmes que l'époque se reconnaît. Les vertus de ce sexe ont disparu sur la scène, comme elles avaient disparu dans Rome, et sont remplacées par je ne sais

quoi qui ne peut avoir de nom. Rien ne rappelle mieux les mœurs de ces femmes dont Sénèque le Philosophe a si bien parlé dans ses lettres, de ces matrones romaines qui en étaient venues à ne plus compter leurs années par les consuls, mais par le nombre de leurs maris ; qui avaient la goutte comme des hommes, chose étrange qui ne s'était jamais vue que dans ce siècle, dit le moraliste ; mais juste punition de leurs débordements, puisqu'en prenant tous les vices de l'autre sexe elles avaient mérité d'en prendre aussi toutes les maladies. Dieu avait livré ce peuple à son sens dépravé.^[15]

Toutefois, il reste une vérité qu'il est impossible de méconnaître : c'est que ce théâtre, malheureux fruit d'une époque de décadence, a puissamment influé sur le nôtre. Il n'en est pas que nos meilleurs écrivains aient copié plus commodément et moins remercié. On dirait qu'ils ont choisi la tragédie grecque pour l'exalter sans en rien prendre, et la tragédie latine pour en dire le plus de mal possible, tout en l'imitant. Ils ont fait deux parts de Sénèque ; ils ont mis d'un côté les beautés pour se les approprier sans en rien dire, et de l'autre les défauts pour décrier, en les montrant, l'homme qu'ils avaient dépouillé. C'est ainsi que les bons esprits qui savent tirer parti de tout, dit La Harpe, ont profité du bien et du mal qu'ils ont rencontré dans ses tragédies. Rotrou, Corneille, Racine, Voltaire, Crébillon, Le Mercier, Alfieri et beaucoup d'autres, ont largement puisé dans cette source commune et publique. Il nous a été impossible d'enregistrer tous les larcins plus ou moins heureux qu'on a faits à notre auteur, mais ceux que nous avons indiqués dans nos notes suffisent pour établir la preuve de ce que nous avançons.

La première question qui se présente quand on veut parler du *Théâtre* de Sénèque, c'est de savoir quel en est le véritable auteur ; il est beaucoup de questions plus importantes que celle-là, mais il n'en est point de plus controversée. Heureusement que nul grave intérêt ne dépend d'un article de foi positif sur cette matière ; car, après tant d'efforts pour l'éclaircir, nous serions plus embarrassés que les premiers critiques de formuler aucune assertion précise. Il nous semble même que cette question, si vivement débattue à une autre époque où elle devait exciter plus de sympathie, par des hommes bien plus savants que nous et qui y attachaient bien plus d'importance, est demeurée plus obscure que jamais. Les plus habiles critiques n'ont fait que l'embrouiller en voulant l'éclaircir, et les savantes mains de Juste-Lipse, des deux Scaliger, de Nicolas et de Daniel Heinsius, d'Isaac Pontanus, de Klotsch et de Jacobs, etc., au lieu de faire briller la lumière, ont assemblé plus de nuages.

La crainte de nous égarer dans ce dédale, faute d'un fil assez fort pour nous conduire, surtout après les traces décevantes que les commentateurs ont laissées derrière eux, nous fait une loi de nous arrêter à l'entrée :

..... Quia me vestigia terrent,
Omnia te adversum spectantia, nulla retrorsum.

(Horace, *Epist.*, lib. I, ép. 1.)

Il nous suffira de montrer le résultat de leurs efforts, pour en faire sentir l'impuissance et la stérilité. Le plus grand nombre s'accorde à laisser à L. A. Sénèque le Philosophe, quatre de ces dix tragédies connues de tout temps sous son nom, *Œdipe*, *Hippolyte*, *les Troyennes* et *Médée*, comme les meilleures. Nous ne contesterons point cette paternité qu'on lui attribue ; il nous semble même assez juste de lui faire bonne part dans ces dix pièces orphelines que son nom seul peut-être a sauvées du naufrage, et portées à travers les siècles ; mais la raison qui les a fait déclarer siennes existe-t-elle vraiment, et les tragédies dont on lui fait hommage ont-elles sur les autres une supériorité réelle ? Ce serait encore une nouvelle question à décider, et presque aussi difficile que la question principale, à en juger par les contradictions des critiques à cet égard. Juste-Lipse, par exemple, exalte comme une œuvre *sublime, incomparable et digne du siècle d'Auguste*, *les Phéniciennes*, que Daniel Heinsius et beaucoup d'autres avec lui, notamment Racine, flétrissent de tout leur mépris. Même contradiction pour *les Troyennes*, la meilleure des tragédies de Sénèque, suivant Heinsius, la plus mauvaise au jugement de Juste-Lipse. Quand on voit deux critiques d'une autorité si grande et si respectable se heurter ainsi de front, avant de songer soi-même à rectifier ce que leurs sentiments peuvent avoir de faux et d'exagéré, on apprend à se défier des lumières que l'examen de ces tragédies semble offrir pour déterminer l'auteur soit de toutes, soit de quelques-unes. Ce seul exemple donne une assez juste idée de la manière dont les commentateurs ont procédé dans leurs recherches : toutes leurs hypothèses se sont détruites les unes par les autres ; le dernier venu la prouvé l'erreur de ses devanciers, jusqu'à ce qu'un autre vînt lui prouver la sienne, et ainsi de suite. L'un a cru trouver dans les principes des stoïciens, qui se rencontrent à tous moments dans ces tragédies, une raison péremptoire pour les attribuer à Sénèque le Philosophe ; mais un autre est venu qui a démontré, par beaucoup de passages, qu'elles étaient évidemment l'œuvre de quelque partisan des doctrines d'Epicure. L'hypothèse du premier se trouvait ainsi renversée, quand un troisième les a mis d'accord en produisant une foule de témoignages tirés des *Lettres à Lucilius*, et des traités philosophiques de Sénèque, par lesquels il est facile de voir que le philosophe, éclectique par excellence, allait et revenait d'Epicure à Zénon, et qu'à ce double titre il pouvait être ou n'être pas l'auteur des tragédies dont on cherchait le père.

Ainsi tous les fils qui devaient conduire les critiques jusqu'à la vérité se sont trouvés courts, ou se sont brisés dans leurs mains ; tant d'efforts ne les ont menés qu'au doute, qui sera pour nous la science de Socrate, et dans lequel nous nous

reposerons très volontiers en reconnaissant l'impossibilité d'en sortir. Voici du reste les diverses conjectures hasardées par les critiques :

Pétrarque, Pierre Crinitus et Daniel Caïétan reconnaissent les dix tragédies pour être de L. A. Sénèque le Philosophe.

Erasme adopte la même opinion ; mais il retranche *Octavie*, dans laquelle Sénèque joue un rôle, et qui ne peut sérieusement lui être attribuée.

Le P. Brumoi soutient que ce *Théâtre* n'est point de Sénèque le Philosophe, ni d'aucun autre membre de sa famille, mais d'un anonyme qui aura mis son œuvre sous un nom fameux alors dans la littérature latine.

Vulcanius, Delrio, Scriverius, Borrichius, n'hésitent pas à accorder à Sénèque le Philosophe la plus grande partie des pièces de ce *Théâtre*.

Suivant un des derniers, traducteurs, l'abbé Coupé, Sénèque est l'auteur de toutes, moins *Octavie* ; dans cette hypothèse, il les aurait composées pour l'instruction de son élève, mais il ne les aurait pas publiées ni reconnues pour siennes, par crainte de la jalousie de Néron, que ses doctes leçons n'auraient pas guéri de la manie poétique dont il était dominé jusqu'à faire mourir ceux qui composaient de meilleurs vers que lui.

Le dernier traducteur, Levée, pense au contraire que si Sénèque le Philosophe avait composé ces tragédies pour ramener son siècle à la vertu, comme on l'a dit (à tort, selon nous, car ce n'en était guère le moyen), il devait au contraire les publier pour appliquer le remède au mal, et qu'en tout cas il ne pouvait se défendre de les avouer pour siennes, vu que Néron n'aurait pas manqué de le reconnaître à son style.

Le même critique ajoute qu'il doute fortement que Sénèque soit l'auteur de ces tragédies. Il soupçonne qu'elles pourraient bien être de Pomponius Secundus, qui certainement avait composé des tragédies, dont aucune ne nous est parvenue, au moins sous son nom.

Puis il propose Mela, frère de Sénèque et père de Lucain, homme capable, exclusivement livré à l'étude de l'éloquence et des lettres, et que son père, M. Ann. Sénèque, mettait au dessus de ses deux frères, Luc. Ann. Sénèque et Gallion.

Puis il déclare qu'il abandonne la discussion et laisse aux savants du premier ordre le soin de résoudre ce problème : « Si Sénèque le Philosophe n'est point l'auteur des tragédies publiées sous son nom, ces tragédies sont-elles l'ouvrage d'un écrivain bien postérieur à Sénèque, ou celui d'un poète contemporain, ou parent du précepteur de Néron? » Ce problème n'est pas nouveau, c'est précisément la question que les savants du premier ordre s'étaient faite et qu'ils n'ont pu résoudre avec certitude.

Puis enfin, et c'est par où peut-être il aurait dû commencer, il dit que « son

intention ne fut jamais d'opposer son sentiment personnel à l'opinion la plus accréditée, qui attribue toutes les tragédies à Sénèque le Philosophe. » Conclusion fâcheuse, et qui réduit à rien tout ce qu'il a dit jusque-là. Son exemple serait bien propre à nous guérir de la velléité d'avoir une opinion personnelle en pareille matière. Cependant nous adoptons, comme conjecture et non comme certitude, le sentiment de Scaliger, de D. Heinsius et de quelques autres commentateurs, qui attribuent à Sénèque le Philosophe les quatre meilleures pièces du *Théâtre* qui porte son nom (nous les avons citées plus haut), sans prétendre au reste désigner l'auteur ou les auteurs de celles qui ne lui sont pas attribuées.

N. B. Sénèque le Tragique n'étant point pour nous un personnage réel et distinct du Philosophe, nous renvoyons le lecteur à la *Vie de Sénèque*, publiée en tête du premier volume de ses œuvres, par M. Ch. Du Rozoir.

E. GRESLOU.

MÉDÉE

TABLE

PERSONNAGES.

ARGUMENT.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I. MÉDÉE.

SCÈNE II. LE CHŒUR.

ACTE SECOND.

SCÈNE I. MÉDÉE, SA NOURRICE.

SCÈNE II. CRÉON, MÉDÉE.

SCÈNE III. LE CHŒUR.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. LA NOURRICE, MÉDÉE.

SCÈNE II. JASON, MÉDÉE.

SCÈNE III. LE CHŒUR.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I. LA NOURRICE.

SCÈNE II. MÉDÉE.

SCÈNE III. LE CHŒUR.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I. UN ENVOYÉ, LE CHŒUR, LA NOURRICE, MÉDÉE, JASON.

NOTES SUR MÉDÉE.

PERSONNAGES.

MÉDÉE.

JASON.

CRÉON.

LA NOURRICE DE MÉDÉE.

CHŒUR DE CORINTHIENS.

UN ENVOYÉ.

ARGUMENT.

Après le meurtre de Pélidas, Jason vivait en exil à Corinthe, avec sa femme et ses enfants. Créon l'ayant choisi pour gendre, Médée reçoit de son mari une déclaration de divorce, et du roi l'ordre de chercher un autre asile. Elle obtient un jour de délai, et envoie à Creuse, la fiancée de Jason, une robe et un collier infectés des poisons de la plus noire magie. À peine Creuse a-t-elle mis sur elle ces présents, que la robe s'enflamme, et la jeune épouse est misérablement brûlée, ainsi que son père, qui s'empresse de la secourir. Pour compléter sa vengeance, Médée égorge, sous les yeux de leur père, les enfants qu'elle avait eus de Jason, et s'enfuit à travers les airs.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

MÉDÉE.

[Dieux de l'Hymen, et toi, Lucine](#), gardienne du lit conjugal ; Minerve, qui enseignas à Tiphys l'art de diriger le navire nouveau sur les flots obéissants ; redoutable roi des profondes mers ; Soleil, qui distribues le jour au monde ; triple Hécate, qui prêtes à de mystérieux sacrifices la lumière favorable ; vous tous, dieux nommés par Jason, et vous, divinités que Médée a droit d'invoquer, chaos de l'éternelle nuit, régions souterraines de l'enfer, Ombres impies, souverain de ce royaume funeste, [et toi, son épouse, enlevée par un séducteur plus fidèle](#), je vous invoque d'une voix sinistre : venez, déesses qui punissez les crimes, venez avec votre chevelure de serpents en désordre, et des torches funèbres dans vos mains sanglantes, venez telles que vous parûtes autrefois à mes noces ; [apportez-moi la mort pour cette nouvelle épouse](#), la mort pour son père et pour toute cette race royale, et laissez-moi vous demander un supplice plus terrible pour l'époux. Qu'il vive, mais [pour errer dans des villes inconnues](#), pauvre, exilé, tremblant, détesté, sans asile ; réduit à regretter mon amour, à frapper deux fois à une porte étrangère comme un hôte fatal ; et, ce qui est le vœu le plus cruel que je puis former contre lui, qu'il ait des enfants semblables à lui-même, semblables à leur mère ! Je suis, oui, je suis déjà vengée, [j'ai des enfants](#). Mais c'est trop de plaintes et de paroles inutiles. N'irai-je pas contre mes ennemis ? n'éteindrai-je pas les torches nuptiales et la clarté du jour ? [Le Soleil, père de ma famille](#), voit un pareil spectacle ! Il se laisse voir lui-même, et, monté sur son char, suit sa route accoutumée dans l'azur d'un ciel sans nuages ! Il ne recule pas, il ne ramène pas le jour en arrière ! Laisse-moi, laisse-moi traverser les airs sur ton char, ô mon père ; confie-m'en la conduite, et remets en mes mains les rênes brûlantes de tes coursiers enflammés. [L'incendie de Corinthe](#) réunira les deux mers qu'elle sépare. C'est le seul parti qui me reste : je porterai comme ma rivale une torche d'hyménée, je réciterai les prières sacramentelles, et j'immolerai des victimes sur les autels consacrés pour ce grand jour. Cherche dans leurs entrailles mêmes le chemin de la vengeance, ô mon âme ; [si tu sais encore oser](#), et s'il te reste quelque chose de ta vigueur première, bannis toute crainte de femme, et revêts-toi de toutes les fureurs du Caucase. Tous les crimes qu'ont vus le Phase et le Pont, Corinthe les verra : je roule dans mon esprit des projets affreux, inouïs, abominables, qui doivent épouvanter à la fois le ciel et la terre. Blessures, meurtre, membres épars et sans

sépulture, qu'est-ce que cela? mes premiers essais de jeune fille. Je veux que ma colère aujourd'hui soit plus terrible ; femme et mère, il me faut de plus grands forfaits. Arme-toi de fureur, et prépare tout ce que tu as de rage et de puissance pour détruire ; que le souvenir de ta répudiation soit sanglant comme celui de tes noces. Comment vas-tu quitter ton époux? comme tu l'as suivi. Abrège ces vains retards ; tu es entrée dans ce palais par un crime, c'est par un crime qu'il faut en sortir.

SCENE II.

LE CHŒUR.

Dieux du ciel et de la mer, daignez favoriser ce royal hymen ; et vous, peuples, [apportez vos prières et vos vœux. D'abord, qu'un taureau blanc vienne présenter sa tête superbe aux autels de Jupiter et de Junon](#), dans les mains desquels résident le sceptre et la foudre. Sacrifions à Lucine, pour nous la rendre propice, une génisse blanche comme la neige, et qui n'ait jamais subi le joug. Immolons ensuite [une victime plus tendre à la déesse](#) qui enchaîne les mains sanglantes et les fureurs de Mars, qui dicte des traités d'alliance aux nations belliqueuses, et verse l'abondance de sa corne fertile. [Et toi, qui marches précédé de flambeaux légitimes](#), et dont la main écarte doucement les ténèbres de la nuit, viens, ô Hyménée, la tête et les pieds appesantis par le vin, et le front ceint d'une couronne de roses. Et toi, qui précèdes le jour et la nuit, étoile de Vénus, toujours trop lente au gré des amants, lève-toi, les mères avides et les vierges impatientes soupirent après tes douces clartés.

La jeune princesse de Corinthe surpasse en beauté les vierges d'Athènes, et [celles que la ville sans murailles](#) voit se livrer, sur les sommets du Taygète, [à de mâles exercices](#), et [celles qui baignent leurs pieds blancs](#) dans la fontaine d'Aonie ou dans les eaux saintes de l'Alphée. De même [le noble fils d'Eson](#) l'emporte, par les grâces de son visage, sur le fils de Sémélé, qui attelé des tigres à son char ; sur le dieu qui anime le trépied des oracles, Apollon, frère de la chaste Diane ; sur Pollux, qui se plaît aux combats du ceste, et sur son frère Castor.

Puissent-ils demeurer toujours, Creuse la plus belle des femmes, Jason le plus beau des époux !

Quand elle paraît au milieu de nos chœurs, ses charmes effacent toutes les beautés qui l'environnent. Ainsi la lumière des étoiles pâlit en présence du soleil, ainsi les astres nombreux des Pléiades se cachent à nos yeux quand la lune arrondit son croissant, et présente un cercle parfait de lumière empruntée. La blancheur de la neige, unie à l'éclat de la pourpre, compose le teint de notre

jeune princesse, et l'incarnat de ses joues est pareil à celui de l'aurore que le pasteur, secouant la rosée du matin, voit paraître à l'horizon.

O vous, jeune héros, échappé de la couche horrible de la fille du Phase, de cette épouse cruelle dont vous ne caressiez les charmes qu'avec dégoût et d'une main tremblante, jouissez de votre bonheur, et recevez avec amour cette nouvelle épouse [que ses parents du moins vous donnent avec joie](#).

Jeunes gens, livrez-vous à ces jeux folâtres qu'autorise la liberté des noces, lancez de tous côtés les couplets malins et joyeux. [Rarement les sujets](#) peuvent se permettre cette licence envers leurs princes.

Généreux fils du dieu qui porte le thyrses, charmant Hyménée, [il est temps d'embraser le pin fendu](#) en plusieurs parts ; il est temps de ranimer tes doigts engourdis, et de secouer tes flambeaux solennels. [Que le fescennin éclate avec sa verve piquante et maligne](#) ! C'est un jour de noces et de fêtes, livrez-vous aux transports d'une joie bruyante et animée : [laissons le silence et la nuit à ces femmes](#) qui se dérobent furtivement aux bras d'un étranger.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

MÉDÉE, SA NOURRICE.

MÉDÉE.

Je me meurs ; des chants d'hymen ont frappé mon oreille. C'est à peine encore si je puis croire à mon malheur. Jason a-t-il pu en venir là? Après m'avoir ôté mon père, ma patrie, mon royaume, m'abandonner ainsi seule sur une terre étrangère ! Le cruel a-t-il donc oublié mes bienfaits? a-t-il oublié ma coupable puissance, qui a vaincu pour lui les flammes et les flots? pense-t-il que j'ai épuisé tous les crimes, et qu'il ne m'en reste plus à commettre?

Incertaine, égarée, je me tourne de tous côtés dans le transport qui m'agite, et cherche un moyen de me venger. Ah! s'il avait un frère! Mais il a une épouse : c'est elle qu'il faut frapper. — Est-ce donc assez pour le tourment que je souffre? S'il est dans la Grèce, s'il est chez les nations barbares un crime que tes mains ne connaissent pas encore, apprête-toi à le commettre : les crimes passés t'y excitent ; il faut les rappeler tous : la toison d'or enlevée : ton frère, malheureux compagnon de ta fuite, mis en pièces ; sa dépouille jetée sur la route de son père, et les débris de son corps semés sur le sol de son royaume ; les membres du vieux Pélidas brûlés dans la chaudière qui devait le rajeunir, que de meurtres commis ! que de sang répandu ! Et pourtant aucun de ces crimes ne fut l'effet de ma colère ; aujourd'hui je sens toute la rage d'un amour dédaigné.

Mais que pouvait Jason, dominé comme il était par une volonté et une puissance étrangères? Il devait offrir son cœur au fer homicide. Non, modère ces transports, ô ma douleur, et parle plus sagement. Que Jason vive, et qu'il soit toujours à moi, s'il est possible ; sinon, qu'il vive encore, qu'il garde le souvenir de mes bienfaits, et conserve cette vie que je lui ai donnée. La faute en est tout entière à Créon, qui abuse de sa puissance pour briser les nœuds de notre hymen, pour enlever une mère à ses enfants, et séparer deux époux si étroitement unis. C'est de lui seul qu'il faut me venger, c'est lui seul qu'il faut punir. Je réduirai son palais en cendres, et le promontoire de Malée, si redoutable aux vaisseaux égarés parmi ses écueils, verra monter vers le ciel de noirs tourbillons de fumée.

LA NOURRICE.

Calmez-vous, de grâce, et renfermez au fond de votre cœur ces plaintes funestes. Il faut dévorer patiemment et en silence les plus sanglants outrages, si l'on veut pouvoir s'en venger. C'est la colère concentrée qui est à craindre, tandis que la haine qui parle s'ôte à elle-même tout moyen de vengeance.

MÉDÉE.

C'est une légère douleur, que celle qui peut user de sagesse et se replier sur elle-même : les grandes souffrances ne se cachent pas ; il faut qu'elles éclatent librement.

LA NOURRICE.

Arrêtez cette fougue impétueuse, ma fille ; le silence même n'est déjà pas trop sûr pour vous.

MÉDÉE.

La fortune, qui opprime les lâches, recule devant les âmes courageuses.

LA NOURRICE.

J'approuve le courage, mais quand il a lieu de se montrer.

MÉDÉE.

Il n'est pas de moment où il soit mal-à-propos de montrer du courage.

LA NOURRICE.

Il ne vous reste aucun espoir dans le malheur qui vous accable.

MÉDÉE.

Quand on n'espère plus, c'est alors qu'on ne doit pas désespérer.

LA NOURRICE.

Colchos est loin d'ici, votre perfide époux vous abandonne, et de toute votre puissance il ne vous reste rien.

MÉDÉE.

Il me reste Médée : tu vois en elle la terre et les mers, le fer et le feu, les dieux et la foudre.

LA NOURRICE.

Vous devez craindre la puissance du roi.

MÉDÉE.

Mon père était roi aussi.

LA NOURRICE.

Vous ne redoutez pas ses guerriers?

MÉDÉE.

Non, quand ils seraient fils de la Terre.

LA NOURRICE.

Vous mourrez.

MÉDÉE.

C'est ce que je désire.

LA NOURRICE.

Fuyez.

MÉDÉE.

Non ; je me repens d'avoir fui déjà. Que je fuie encore, moi Médée!

LA NOURRICE.

Vous êtes mère.

MÉDÉE.

Tu vois par qui je le suis.

LA NOURRICE.

Pouvez-vous hésiter à fuir?

MÉDÉE.

Je fuirai ; mais avant de fuir je serai vengée.

LA NOURRICE.

Votre ennemi vous poursuivra.

MÉDÉE.

[Je trouverai peut-être un moyen de l'arrêter.](#)

LA NOURRICE.

Faites silence, je vous en prie, et cessez vos folles menaces. Calmez ce vain emportement, et pliez-vous aux circonstances.

MÉDÉE.

La fortune peut m'ôter ma puissance ; mon courage, non. Mais qui fait crier sur ses gonds la porte du palais? C'est Créon lui-même, le maître orgueilleux de ce pays.

SCÈNE II.

CRÉON, MÉDÉE.

CRÉON.

Quoi! Médée, cette fille coupable du roi de Colchos ne songe pas encore à sortir de mes états? Elle médite quelque nouveau crime : on connaît son âme, on connaît ses coups. Qui peut-elle épargner? et qui trouvera le repos auprès d'elle? Je voulais d'abord employer le fer pour purger mon royaume de ce fléau ; mais j'ai cédé aux prières de mon gendre, et je lui ai laissé la vie. Qu'elle nous délivre de sa fatale présence et qu'elle se retire en paix. Mais elle s'avance fièrement vers moi, et ose m'aborder d'un air menaçant. Gardes, repoussez-la ; je ne veux pas qu'elle s'approche de moi, ni qu'elle me touche. Dites-lui de se taire, et qu'elle apprenne enfin à plier sous l'autorité royale. [Retire-toi vite, malheureuse,](#) et délivre-nous d'un monstre cruel et abominable.

MÉDÉE.

Pour quel crime, ou pour quelle faute me condamnez-vous à l'exil?

CRÉON.

Cette honnête femme demande pourquoi on la chasse.

MÉDÉE.

Si vous prononcez comme juge, il faut m'entendre ; si c'est comme tyran, vous n'avez qu'à ordonner.

CRÉON.

Juste ou injuste, il faut obéir au commandement d'un roi.

MEDÉE.

Un pouvoir tyrannique ne peut subsister longtemps.

CRÉON.

Va porter tes plaintes à Colchos.

MEDÉE.

J'y retourne ; que celui qui m'en a fait sortir m'y ramène.

CRÉON.

J'ai prononcé ton arrêt, il n'est plus temps de réclamer.

MEDÉE.

Celui qui juge sans avoir entendu les deux parties, quand même il rendrait une sentence équitable, commet une injustice.

CRÉON.

As-tu écouté Pélias avant de le tuer? Mais parle ; je veux bien te laisser plaider une aussi belle cause.

MEDÉE.

Je sais par moi-même combien il est difficile d'apaiser le feu de la colère, et combien ceux dont l'orgueilleuse main porte le sceptre regardent comme une vertu royale de ne jamais revenir sur leurs pas : c'est une vérité que j'ai apprise dans le palais de mon père ; car, tout accablée que je suis sous le poids des maux, bannie, suppliante, seule, délaissée, en butte à tous les coups, j'ai eu cependant pour père un roi puissant, et ma naissance est glorieuse, puisque j'ai le Soleil pour aïeul. Tous les pays que le Phage, en ses détours, baigne de ses eaux tranquilles ; tous ceux que la mer de Scythie borne à l'Occident, aux lieux où l'eau des fleuves forme de vastes marais qui adoucisent l'amertume des ondes salées ; toutes les terres que fatiguent de leurs courses les guerrières aux boucliers échancrés, qui se condamnent au veuvage sur les bords du Thermodon ; toute cette étendue forme le royaume de mon père. J'ai eu mes beaux jours de gloire, de bonheur et de royale puissance ; j'ai vu des amants, dont les rois recherchent aujourd'hui l'alliance, briguer l'honneur de ma main. Mais la fortune, inconstante et légère, m'a arrachée du trône pour me livrer à l'exil. Fiez-vous donc à la puissance, quand il ne faut qu'un moment pour détruire tant de gloire et de bonheur. Le plus grand, le plus beau privilège des rois, celui que nul coup du sort ne leur peut ravir, c'est d'assister les malheureux, de donner un sûr asile aux suppliants ; voilà le seul trésor que j'aie emporté de Colchos. J'ai cette gloire immense d'avoir sauvé moi-même la fleur des guerriers de la Grèce, tous ces héros enfants des dieux et le soutien de leur patrie. C'est à moi qu'elle doit Orphée, ce chantre admirable qui attendrit les

rochers et traîne les forêts à sa suite ; c'est à moi qu'elle doit Castor et Pollux, et [les enfants de Borée](#), et [Lyncée, dont la vue perçante](#) découvre les objets placés au delà des mers ; et tous les Argonautes, sans parler du chef de ces chefs conquérants, pour lequel vous ne me devez aucune reconnaissance, et pour lequel aussi je n'en demande pas. J'ai sauvé tous les autres pour vous ; celui-là seulement, je l'ai sauvé pour moi-même.

Accusez-moi maintenant, et reprochez-moi tous mes crimes ; je les avouerai. Le seul qu'on puisse me reprocher, c'est le retour des Argonautes. Mais si j'avais écouté la voix de la pudeur et de l'amour filial, c'en était fait de la Grèce entière et de ses princes, et votre gendre devenait la première victime du taureau qui vomissait des flammes.

Quelque malheur que le destin me réserve, je ne me repens pas d'avoir sauvé la vie à tous ces fils de rois. Le seul prix que j'aie reçu pour tous mes crimes, vous l'avez en votre puissance. Condamnez-moi comme coupable si vous voulez, mais rendez-moi celui qui m'a rendue coupable : je le suis en effet, Créon, je le confesse ; mais vous saviez déjà que je l'étais, quand j'ai embrassé vos genoux, et que mes mains suppliantes ont réclamé votre protection auguste. Je ne vous demande qu'un asile dans ce royaume, un misérable coin de terre, une retraite obscure où me cacher. Si vous me bannissez de cette ville, ne me refusez pas au moins un abri éloigné dans l'étendue de vos états.

CRÉON.

Je ne suis point un roi cruel, ni capable de repousser outrageusement la prière d'un malheureux, et je crois l'avoir assez clairement prouvé, en prenant pour gendre un fugitif en proie à tous les maux, et qui avait tout à craindre de ses ennemis : car Acaste, roi de Thessalie, cherche à vous faire périr en punition de vos crimes ; il poursuit contre vous la vengeance de son père, ce vieillard chargé d'années dont les membres ont été mis en pièces par ses propres filles, égarées dans leur amour filial, et poussées à ce forfait par vos cruels artifices. En séparant sa cause de la vôtre, Jason peut se justifier ; le sang de Pélias n'a point souillé ses mains innocentes ; il ne s'est point armé du fer ; il s'est gardé pur de ce qui s'est fait en votre présence. Malheureuse ouvrière des crimes les plus odieux, qui avez pour les concevoir la méchanceté d'une femme, et l'audace d'un homme pour les exécuter, et qui craignez si peu la honte qui s'attache aux actions infâmes, partez, délivrez ce pays de votre présence ; emportez avec vous vos funestes poisons, dissipez nos craintes ; allez ailleurs fatiguer les dieux de vos noirs sacrifices.

MEDÉE.

Vous me forcez de partir? eh bien! rendez-moi le navire qui m'a portée ici ; rendez-moi le compagnon de ma fuite. Pourquoi me contraindre à partir seule? je

ne suis pas venue seule, pourtant. Si vous craignez d'avoir une guerre à soutenir, chassez-nous tous les deux. Pourquoi cette distinction entre deux coupables? C'est pour lui seul que j'ai tué Pélidas, non pour moi. Ainsi, de ma fuite, de mon larcin, de mon père trahi, de mon frère mis en pièces, tous ces crimes qu'un mari peut inspirer à de nouvelles épouses ne sont point mon ouvrage. Je les ai commis tous, il est vrai, mais aucun d'eux pour moi-même.

CRÉON.

Vous devriez être partie. Pourquoi ces délais et ces vains discours?

MEDÉE.

Je pars, mais je vous demande à genoux une dernière faveur, c'est de ne point punir mes fils innocents du crime de leur mère.

CRÉON.

Allez, je les traiterai comme mes propres enfants, et leur servirai de père.

MEDÉE.

Par ce royal hymen que vous formez sous de si heureux auspices, par les espérances qu'il vous donne, par le destin des empires, dont la fortune inconstante se joue au gré de ses caprices, je vous en conjure, accordez-moi un court délai pour partir, le temps de prodiguer à mes enfants les derniers embrassements d'une mère, peut-être, hélas ! prête à mourir.

CRÉON.

Vous demandez le temps de commettre quelque nouveau crime.

MEDÉE.

Quel mal pouvez-vous craindre de moi, en si peu de temps?

CRÉON.

Ce n'est jamais le temps qui manque aux scélérats pour mal faire.

MEDÉE.

Refuserez-vous à une malheureuse quelques moments pour pleurer?

CRÉON.

Malgré la terreur involontaire qui me porte à vous refuser, [je veux bien vous laisser un jour](#) pour préparer votre départ.

MEDÉE.

C'est trop, vous pouvez abréger ce délai ; moi-même je me sens pressée de partir.

CRÉON.

Il y va de votre vie, si vous n'avez quitté l'isthme avant que le soleil de demain se lève sur mes états. Mais la cérémonie du mariage m'appelle ; je dois aux dieux pour ce grand jour des vœux et des sacrifices.

SCÈNE III.

LE CHŒUR.

[Il fut hardi, le premier navigateur](#) qui osa fendre les flots perfides sur un fragile vaisseau, et laisser derrière lui sa terre natale, confier sa vie au souffle capricieux des vents, et poursuivre sur les mers sa course aventureuse, n'ayant pour barrière entre la vie et la mort que [l'épaisseur d'un bois mince et léger](#)! On ne connaissait point alors le cours des astres, et l'on ne savait point encore se régler sur la position des étoiles qui brillent dans l'espace. Les vaisseaux ne pouvaient éviter ni les Hyades pluvieuses, ni l'influence de la Chèvre d'Olène, ni celle du Chariot glacé que suit et dirige à pas lents le vieux Bouvier. Zéphyre et Borée n'avaient pas encore de nom.

Tiphys le premier osa déployer des voiles sur le grand abîme, et dicter aux vents de nouvelles lois. Il sut tantôt les ouvrir tout entières, tantôt les étendre au pied du mât pour recevoir le vent de côté ; abaisser prudemment les antennes à moitié du mal, ou les élever jusqu'à son sommet lorsque l'ardeur des matelots appelle toute la force des vents, et que la banderole de pourpre s'agite vivement au haut du navire.

Nos pères vivaient dans des siècles d'innocence et de pureté. Chacun alors demeurait tranquille sur le rivage qui l'avait vu naître, et vieillissait sur la terre de ses aïeux, riche de peu, ne connaissant de trésors que ceux du pays natal.

Le vaisseau de Thessalie rapprocha [les mondes que la nature avait sagement séparés](#), soumit la mer au mouvement des rames, et joignit à nos misères les périls d'un élément étranger. Ce malheureux navire paya chèrement son audace par cette longue suite de dangers qu'il lui fallut courir, entre les deux montagnes qui ferment rentrée de l'Euxin, et qui se heurtaient l'une contre l'autre, avec le retentissement de la foudre, tandis que la mer, prise entre elles, lançait jusqu'aux nues ses vagues écumantes. Le courageux Tiphys pâlit à cette vue, et laissa le gouvernail échapper à sa main défaillante ; Orphée se tut, et sa lyre resta muette sous ses doigts ; Argo lui-même perdit l'usage de la parole. Eh! quand la vierge du Pélore de Sicile, entourée de ses chiens furieux, les faisait aboyer tous à la fois, qui des navigateurs ne trembla de tous ses membres en entendant tous ces cris poussés par un seul monstre? Quelle dut être aussi leur terreur aux chants harmonieux des cruelles sirènes, entendues sur la mer d'Ausonie, et qui, accoutumées à retenir les vaisseaux par le charme de leur voix, se laissèrent presque entraîner aux doux accents de la lyre d'Orphée?

Quel fut le prix de ce hardi voyage? une toison d'or, et Médée plus cruelle que les flots mêmes, digne récompense des premiers navigateurs. Maintenant la mer est soumise, et se courbe sous nos lois : plus n'est besoin d'un navire

construit par Minerve, et [monté par des rois](#) ; la moindre barque peut s'aventurer sur les flots : les bornes antiques sont renversées, et les peuples vont bâtir des villes sur des terres nouvelles. Le monde est ouvert en tout sens, et rien plus n'est à sa place.

L'Indien boit l'eau glacée de l'Araxe, le Perse boit celle de l'Elbe et du Rhin. [Un temps viendra, dans le cours des siècles](#), où l'Océan élargira la ceinture du globe, pour découvrir à l'homme une terre immense et inconnue ; la mer nous révélera de nouveaux mondes, et [Thulé ne sera plus la borne de l'univers](#).

ACTE TROISIÈME.
SCÈNE I.

LA NOURRICE, MÉDÉE.

LA NOURRICE.

Princesse, où courez-vous d'un pas si rapide? Arrêtez, modérez votre colère, et calmez ce fougueux emportement. Comme une Ménade furieuse dans le désordre qui l'agite, et pleine du dieu qu'elle porte en son sein, se précipite au hasard à travers les sommets neigeux du Pinde ou les coteaux de Nysa, Médée va et vient, avec des mouvements désordonnés, portant sur tous ses traits l'expression de la rage et de la fureur : son visage enflammé se gonfle par l'effort de sa respiration profonde. Elle crie ; ses yeux sont baignés d'un torrent de larmes : elle sourit d'un air satisfait ; tous les sentiments paraissent tour-à-tour sur son visage. Elle hésite, elle menace, elle s'emporte, elle se plaint, elle gémit. Sur qui va tomber le poids de sa fureur? quel but vont frapper ses menaces? où le flot de sa colère doit-il se briser? sa rage déborde : ce n'est pas un crime facile, un forfait ordinaire qu'elle médite ; elle va se surpasser elle-même. J'ai vu autrefois les signes de la colère sur ses traits ; il se prépare quelque chose de grand, d'affreux, de cruel, d'abominable, d'impie, car c'est la fureur que je vois en ce moment sur son visage. Puisse le ciel tromper mes pressentiments !

MÉDÉE.

Si tu veux savoir, malheureuse, combien tu dois haïr, rappelle-toi combien tu as aimé. Je souffrirais ce royal hymen sans vengeance? je perdrais sans profit ce jour si instamment demandé, si difficilement obtenu? tant que la terre se balancera au milieu de l'air par son propre poids, tant que le cours des astres lumineux déploiera les saisons dans l'ordre accoutumé, tant qu'il sera impossible de compter les sables de la mer, tant que le jour suivra le soleil, et que la nuit ramènera les étoiles, tant que l'Ourse du pôle restera suspendue au dessus des flots, tant que les fleuves iront se jeter dans la mer, la soif de vengeance qui me dévore, loin de s'éteindre, ne fera que s'irriter davantage. Ni la rage des bêtes féroces, ni Scylla ni Charybde dont les gouffres engloutissent les mers d'Ausonie et de Sicile, ni l'Etna, qui de son poids écrase la poitrine d'Encelade, ne peuvent égaler la violence de ma fureur. Le fleuve le plus rapide, la mer la plus orageuse, l'Euxin soulevé par le souffle du Corus, la flamme excitée par le vent le plus fort, n'arrêteront point le cours impétueux de ma colère. Je renverserai tout, je briserai tout.

Jason dira-t-il qu'il redoutait Créon, et les armes du roi de Thessalie? mais le véritable amour ne peut rien craindre. En admettant même qu'il ait cédé à la

force et obéi par faiblesse, il pouvait au moins venir trouver son épouse, et se ménager avec elle un dernier entretien. [Cet homme si fier ne l'a peut-être pas osé](#) ; il pouvait sans aucun doute obtenir de son beau-père de reculer l'instant de mon départ funeste. On me laisse un jour pour embrasser mes enfants. C'est peu, mais je ne m'en plains pas, car j'aurai de reste le temps qu'il me faut ; ce jour, cet unique jour verra s'accomplir des choses qui feront l'entretien de tous les jours à venir. J'attaquerai les dieux mêmes, j'ébranlerai la nature entière.

LA NOURRICE.

Le malheur a troublé votre raison, princesse, calmez-vous, reprenez vos esprits égarés.

MÉDÉE.

Je n'aurai de repos que quand j'aurai vu toute chose s'abîmer avec moi ; que tout l'univers périclite : il est doux de mourir en l'entraînant dans sa ruine.

LA NOURRICE.

Songez à tout ce que vous avez à craindre, si vous persistez dans ce fatal projet ; il n'y a point de sûreté possible à attaquer ceux qui ont la force entre leurs mains.

SCÈNE II.

JASON, MÉDÉE.

JASON.

O destinée cruelle, ô sort impitoyable, et toujours également cruel dans sa faveur et dans sa haine ! les dieux ne savent-ils donc trouver à mes malheurs que des remèdes pires que les maux ? si je veux garder la foi conjugale et la reconnaissance que je dois à mon épouse, il me faut dévouer ma tête à la mort ; si je ne veux pas mourir, je suis forcé de devenir parjure. Ce n'est pas la crainte pourtant qui me fait oublier mes engagements d'époux, c'est ma tendresse alarmée ; car la mort de mes enfants suivrait de près la nôtre. Si tu habites le ciel, sainte justice, je t'invoque, et te prends à témoignage ! c'est à mes enfants que je me dévoue ; leur mère elle-même, j'en suis sûr, malgré sa violence et son humeur intraitable, tient plus à ses enfants qu'à son époux. Je viens essayer l'effet de mes prières sur son âme irritée. Voici qu'à ma vue, elle s'agite et bondit de fureur ; la haine respire sur tous ses traits, et son visage exprime toute la colère qui bouillonne dans son cœur.

MÉDÉE.

[Je fuis, Jason, je fuis](#) ; l'exil n'est pas nouveau pour moi ; c'est la cause de l'exil qui est nouvelle. C'est pour toi que j'ai fui, jusqu'à ce jour ; maintenant... je quitte ces lieux, je pars. Mais en me chassant de ton palais, où veux-tu que j'aille ? vers le Phéacie, à Colchos, dans le royaume de mon père, dans ces plaines

arrosées du sang de mon frère? en quel pays m'ordonnes-tu de porter mes pas? quelles mers faut-il que je traverse encore? le détroit de l'Euxin, par où j'ai ramené toute une armée de héros, en suivant un amant adultère à travers les Symplégades? est-ce l'humble Iolchos, la Thessalie ou Tempe que tu me donnes pour séjour? toutes les voies que je t'ai ouvertes, je me les suis fermées à moi-même.

Où me renvoies-tu? tu m'imposes l'exil, mais tu ne m'en indiques pas le lieu ; il faut partir, voilà ce qu'ordonne le gendre de Créon. Je consens à tout ; accable-moi des plus cruels traitements, je les ai tous mérités ; que le roi dans sa colère épuise toutes les cruautés contre la rivale de sa fille, qu'il charge mes mains déchaînées, qu'il me plonge dans l'éternelle nuit d'un cachot affreux, c'est moins encore que je ne mérite. Homme ingrat! [souviens-toi donc de ces taureaux](#) à la brûlante haleine, de ces monstres effrayants qui glaçaient de terreur tes compagnons et toi-même, dans cette plaine d'où sortait [une moisson furieuse de soldats armés](#), ces ennemis inattendus, nés de la terre, et qui, à mon commandement, périrent tous de la main les uns des autres. Rappelle-toi encore le bélier de Phryxus dont tu venais conquérir la riche dépouille, et le dragon vigilant forcé, pour la première fois, de céder à la puissance du sommeil ; et mon frère mis à mort, et tous les crimes résumés par moi en un seul crime, et les filles de Pélidas abusées par mes artifices jusqu'à mettre en pièces le corps de leur vieux père qui ne devait point revivre. N'oublie pas non plus que, pour chercher sur tes pas un autre royaume, j'ai abandonné le mien.

Par les enfants que tu espères d'une nouvelle épouse, par le repos que tu vas trouver dans le palais de Créon, par les monstres que j'ai vaincus, par ces mains toujours dévouées à te servir, par les périls dont je t'ai délivré, par le ciel et la mer témoins de nos serments, prends pitié de ma misère, je t'en supplie, et rends-moi aux jours de ton bonheur le prix de mes bienfaits. De toutes ces richesses que les Scythes vont ravir si loin, et rapportent des brûlantes plaines de l'Inde, de ces amas d'or, si considérables que nos palais ne peuvent les contenir, et que nous en faisons l'ornement de nos bois, je n'en ai rien emporté dans ma fuite, rien que les membres de mon frère ; encore était-ce pour toi. Ma patrie, mon père, mon frère, ma pudeur, je t'ai tout sacrifié : ce fut ma dot ; rends-moi tous ces biens puisque tu me renvoies.

JASON.

Créon, dans sa colère, voulait vous ôter la vie ; mes larmes l'ont apaisé, il borne sa vengeance à un ordre d'exil.

MÉDÉE.

Je regardais l'exil comme un châtiment ; il me faut, à ce que je vois, le recevoir comme une faveur.

JASON.

Tandis que vous le pouvez encore, fuyez, sauvez-vous de ces lieux. Les rois sont terribles dans leur colère.

MÉDÉE.

Ce que tu me conseilles, c'est pour Creuse que tu penses l'obtenir. Tu veux l'affranchir d'une rivale odieuse.

JASON.

Médée me reproche mes amours?

MÉDÉE.

Oui, et tes meurtres, et tes perfidies.

JASON.

Mais de quels crimes enfin pouvez-vous m'accuser?

MÉDÉE.

De tous ceux que j'ai commis.

JASON.

Il ne reste plus qu'à me déclarer coupable même de tous vos forfaits.

MÉDÉE.

Ces forfaits sont les tiens, oui les tiens ; le crime est à celui qui en recueille les fruits. Quand je serais infâme pour tous les autres, toi seul devrais me défendre, et soutenir mon innocence. Celui qui se rend coupable pour ton service, doit être pur à tes yeux.

JASON.

La vie est un supplice quand on rougit de celui dont on l'a reçue.

MÉDÉE.

On ne la conserve pas, quand on rougit de l'avoir reçue.

JASON.

Que ne calmez-vous plutôt ces mouvements de fureur? vous êtes mère, songez à vos enfants.

MÉDÉE.

Je n'en veux plus, je les renie, je les repousse de moi, si Creuse doit leur donner des frères.

JASON.

Elle est reine pour offrir un asile à des fils d'exilés, et puissante pour les protéger dans leur infortune.

MÉDÉE.

Que les dieux m'épargnent ce malheur affreux, de voir un sang illustre mêlé au sang d'une race infâme, et les descendants du Soleil, unis aux enfants de Sisyphe.

JASON.

Pourquoi cette obstination cruelle à vouloir nous perdre ainsi tous les deux ? partez, je vous en conjure.

MÉDÉE.

Créon lui-même a écouté mes prières.

JASON.

Que puis-je faire pour vous, dites-le moi ?

MÉDÉE.

Pour moi ? tout, jusqu'au crime.

JASON.

Je suis entre deux rois qui me pressent.

MÉDÉE.

Tu as aussi Médée plus puissante qu'eux, et plus redoutable. Faisons-en l'épreuve, laisse-moi les combattre, et que Jason soit le prix de la victoire.

JASON.

Le malheur a brisé mon courage, vous-même craignez le retour des maux qui déjà vous ont accablée.

MÉDÉE.

Dans tous les temps je suis restée maîtresse de la fortune.

JASON.

Acaste s'avance ; Créon, plus proche encore, est aussi plus redoutable.

MÉDÉE.

Il faut les fuir tous les deux : je n'exige pas que tu prennes les armes contre ton beau-père ; Médée ne veut pas que tu souilles tes mains du sang de ta famille : conserve ta vertu, mais suis-moi.

JASON.

Et qui nous défendra, si nous avons à soutenir une double guerre ? si Créon et Acaste réunissent leurs armées contre nous ?

MÉDÉE.

Ajoute à leurs armées celles de Colchos, sous la conduite d'Éeta, joins les Scythes aux Grecs, et tu verras tous ces ennemis périr au sein des flots.

JASON.

L'éclat du sceptre m'inspire de l'effroi.

MÉDÉE.

Prends garde plutôt qu'il n'excite tes désirs.

JASON.

Cet entretien pourrait devenir suspect, ne le prolongeons pas plus longtemps.

MÉDÉE.

Puisqu'il en est ainsi, puissant maître des dieux, fais retentir le ciel du bruit de ton tonnerre, arme tes mains, et prépare tes flammes vengeresses. Que tes

carreaux ébranlent le monde en déchirant les nuages. Tu n'as pas besoin de choisir la place où tu dois frapper ; lui ou moi, n'importe ; qui que ce soit de nous deux qui meure, ce sera toujours un coupable ; et [ta foudre ne s'égarera pas en tombant sur nous](#).

JASON.

Revenez à des pensées plus sages, et parlez avec moins de fureur. S'il y a dans le palais de mon beau-père quelque chose qui puisse adoucir l'amertume de votre exil, vous n'avez qu'à le demander.

MÉDÉE.

Je sais mépriser les trésors des rois, et c'est, tu ne l'ignores pas, ce que j'ai toujours fait. Seulement laisse-moi prendre mes enfants, pour qu'ils m'accompagnent dans mon exil, et que je puisse répandre mes larmes dans leur sein : toi, ta nouvelle épouse te donnera d'autres enfants.

JASON.

Je voudrais pouvoir consentir à ce que vous me demandez, je l'avoue, mais l'amour paternel me le défend ; Créon lui-même, tout roi qu'il est, et mon beau-père, n'obtiendrait jamais de moi un pareil sacrifice. Mes enfans sont les seuls liens qui m'attachent à la vie, la seule consolation de mes cuisantes peines ; je renoncerais plutôt à l'air que je respire, à mes propres membres, à la lumière du jour.

MÉDÉE.

Voilà donc comme il aime ses enfants ! c'est bien, il est en ma puissance, j'ai un endroit où le frapper. [Permettez au moins qu'en partant](#) je leur parle une dernière fois, que je leur donne mes derniers baisers de mère : vous ne pouvez me refuser cette faveur ; ce sont les dernières paroles que vous entendrez de moi ; oubliez tout ce que j'ai pu vous dire dans le désordre de la colère : conservez de moi un souvenir plus favorable, et que ces paroles furieuses sortent de votre mémoire.

JASON.

Je les ai toutes oubliées ; ce que je vous demande seulement, c'est de modérer l'excès de votre douleur, et de rendre la paix à votre âme : la résignation dans le malheur en adoucit l'amertume.

MÉDÉE.

Il s'en va ! quoi ! tu me quittes ainsi, oubliant et moi-même, et tous mes bienfaits ! ne te souvient-il plus de moi ? il faut qu'il t'en souvienne à jamais. Maintenant, à l'œuvre, Médée ; déploie toute ta puissance, et toutes tes ressources. Le fruit de tant de crimes pour toi, c'est de ne plus connaître de crimes ; la ruse ne servirait de rien ici, on te craint. Frappe à l'endroit où l'on ne peut songer à se défendre ; allons, il faut oser, il faut exécuter ce qui est en ta

puissance, et même ce qui est au dessus de tes forces.

Et toi, ma fidèle nourrice, la confidente de mes peines, la compagne de ma vie agitée, viens seconder mes tristes résolutions. Il me reste un manteau précieux, don céleste, consacré dans ma famille, et le plus bel ornement du trône de Colchos, donné par le Soleil à mon père, comme une marque de sa haute origine ; j'ai de plus un beau collier d'or, et un peigne d'or étincelant de pierreries, qui me sert à parer ma tête : je veux que mes enfants les offrent de ma part à la nouvelle épouse, mais après que je les aurai moi-même imprégnés d'un poison magique par la force de mes enchantements. Il faut invoquer Hécate, et préparer l'affreux sacrifice ; dressons l'autel, et que le feu s'allume.

SCÈNE III.

LE CHŒUR.

Ni la violence des flammes, ni la force des vents, ni les flèches rapides, ne sont redoutables comme la fureur d'une femme répudiée, qui aime et qui hait tout ensemble. Moins terrible est le vent d'ouest, quand il déchaîne les tempêtes de l'hiver, et le Danube quand il se précipite comme un torrent, brise les ponts qui joignent ses rives, et se déborde à travers les campagnes.

Moins terrible est le Rhône quand il repousse les flots de la mer, et moins terribles sont les torrents formés par les neiges de l'Hémos quand elles se fondent aux regards brûlants du soleil, vers le milieu du printemps.

Le feu de l'amour, attisé par la haine, est aveugle et furieux ; rien ne peut l'apaiser, ni régler ses emportemens : la mort même ne l'effraie pas, il va lui-même au devant de l'épée.

Grâce ! dieux tout puissants ; nous implorons votre clémence : protégez les jours du héros dont le courage a soumis la mer ! Mais hélas ! le roi des flots brûle de venger l'outrage fait à son empire.

Le jeune téméraire qui voulut guider le char éternel du dieu du jour, oubliant les limites que son père avait tracées, fut, pour prix de son imprudence, atteint des feux qu'il avait jetés à travers le monde.

Ce n'est jamais sans péril qu'on se lance dans des voies inconnues : suivez la route sûre, tracée par les premiers hommes, et gardez-vous de porter une main violente et sacrilège sur les barrières vénérables qui séparent les mondes.

Tous ceux qui ont manié les rames célèbres du hardi vaisseau, et dépouillé le Pélion de l'épais ombrage de sa forêt sacrée ; tous ceux qui se sont jetés à travers les rochers mouvants ; qui, après des périls sans nombre, ont abordé aux côtes d'un pays barbare, pour en rapporter l'or qu'allaient saisir leurs mains avides, ont dû périr, et expier leur sacrilège audace par un trépas cruel.

La mer, outragée par eux, a vengé ses droits méconnus. Tiphys, le premier

des navigateurs, a dû céder le gouvernail à des mains moins habiles ; il est mort loin des états paternels, sur une plage étrangère, et repose maintenant sous une tombe inconnue, parmi des ombres sans gloire ; et l'Aulide, avertie par le malheur de son roi, retient aujourd'hui dans ses ports les navires impatients du calme qui les arrête.

[Le noble fils de Calliope](#), dont la lyre harmonieuse suspendait le cours des fleuves, et faisait taire les vents, dont la douce mélodie faisait oublier aux oiseaux leurs chants, et forçait les forêts à le suivre, a été mis en pièces dans les plaines de Thrace, et sa tête a roulé sur les ondes glacées de l'Hèbre ; il a revu les bords du Styx et les ténèbres du Tartare, pour n'en plus remonter.

Alcide a vaincu les enfants de Borée ; il a mis à mort le fils de Neptune, qui avait reçu de son père le don de prendre plusieurs formes. Lui-même, après avoir pacifié la terre et l'onde, après avoir brisé les portes du sombre empire, [s'est couché vivant sur le bûcher de l'Œta](#), et livrant son corps aux flammes dévorantes, est mort [brûlé par cette robe sanglante de Nessus](#), que sa nouvelle épouse lui avait donnée.

[Ancée a péri sous la dent cruelle d'un sanglier](#) ; tes mains impies, ô Méléagre, ont détruit les frères de ta mère qui a vengé leur mort par la tienne. Tous ces héros, du moins, avaient mérité leur sort ; mais quel crime avait commis le tendre enfant que le grand Hercule n'a pu retrouver, et qui périt, hélas ! entraîné dans le cours d'une eau tranquille ? Allez donc maintenant, héros magnanimes, braver la mer, quand une simple fontaine vous offre tant de périls !

Idmon était savant dans la science de l'avenir, toutefois un serpent l'a dévoré, dans les sables de Libye. [Mopsus, qui a fait ces prédictions véritables](#) à tous ses compagnons, a seul démenti ses propres oracles ; il est mort loin de Thèbes. S'il faut en croire ses prophétiques récits, l'époux de Thétis a mené dans l'exil une vie errante et misérable. [Nauplius, qui doit allumer des feux trompeurs](#), pour se venger des Grecs, se précipitera lui-même au fond des mers. Le fils d'Oïlée a péri, frappé de la foudre et noyé dans les flots, en expiation des crimes de son père. Alceste, se sacrifiant pour son époux, meurt pour racheter les jours du roi de Thessalie. Enfin celui même qui ordonna de rapporter, sur le premier navire, les dépouilles de l'Asie, et la riche toison du bélier de Phryxus, Pélias a été plongé dans une chaudière bouillante, et son corps, mis en pièces, a été consumé dans cet espace étroit et brûlant. Dieux puissants ! vous avez assez vengé la mer, [épargnez Jason, qui n'a pris part que malgré lui](#) à cette entreprise !

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

LA NOURRICE.

Mon âme est saisie d'horreur et d'effroi ; un malheur affreux se prépare. Le courroux de Médée s'augmente et s'enflamme d'une manière effrayante, et ses fureurs passées renaissent. Je l'ai vue souvent, dans ses transports, attaquer les dieux, et forcer le ciel même à lui obéir ; mais ce qu'elle médite en ce moment doit être plus terrible encore et plus étrange : car à peine s'est-elle échappée d'ici, d'un pas furieux, pour se renfermer dans son funeste sanctuaire, qu'elle a déployé toute sa puissance, et mis en œuvre des secrets qu'elle-même avait toujours redoutés, et tout ce qu'elle connaît de maléfices cachés, mystérieux, inconnus. [Puis, étendant la main gauche](#) sur son autel funeste, elle appelle tous les fléaux qu'enfantent les sables brûlants de la Libye, et ceux que les cimes glacées du Taurus tiennent enchaînés sous la neige éternelle ; elle appelle tous les monstres : attirés par ses évocations magiques, des reptiles sans nombre s'élancent de leurs retraites. Un vieux serpent s'avance, traînant avec effort sa masse énorme ; il allonge les trois dards de sa langue, et cherche des yeux la proie qu'il doit dévorer ; mais les paroles magiques le troublent, il replie ses anneaux, et ramène tout son corps en spirales. « C'est peu de chose, dit Médée, que ces monstres nés dans les parties basses de la terre : c'est au ciel même qu'il faut demander ses poisons. Le temps est venu de m'élever au dessus des enchantements vulgaires ; il faut qu'à ma voix descende le serpent monstrueux qui s'étend comme un vaste fleuve dans l'étendue du ciel, et presse dans ses nœuds immenses les deux monstres, dont le plus grand favorise les Grecs, et le plus petit les Tyriens. Le Serpentaire ouvrira ses bras qui enchaînent l'immense reptile, et le forcera d'épancher ses poisons. Je veux aussi, par mes enchantements, attirer Python, qui osa combattre contre deux divinités ; je veux avoir en ma puissance l'hydre de Lerne, avec toutes ses têtes hideuses qui renaissaient toujours sous le bras victorieux d'Alcide. Et toi aussi, viens, dragon vigilant de Colchos, qui t'endormis pour la première fois à mes accents magiques. »

Après avoir évoqué tous ces monstres, elle mêle ensemble les herbes funestes qui naissent sur les sommets inaccessibles de l'Eryx et parmi les éternels frimas du Caucase, arrosé du sang de Prométhée ; et celles qui servent à empoisonner les flèches des guerriers de l'Arabie Heureuse, des archers mèdes ou des Parthes légers ; et [celles que, sous un ciel glacé](#), les Suèves recueillent dans la célèbre forêt Hercynienne. Tous les poisons que la terre produit au

printemps de l'année quand les oiseaux font leurs nids, ceux qu'elle engendre en hiver quand les frimas ont dépouillé les forêts de leur verte parure, et que la force du froid a resserré toutes choses ; toutes les plantes dont le poison mortel est caché dans la fleur, toutes celles dont il faut tordre les racines pour en extraire les sucres malfaisants, Médée les tient entre ses mains. Cette herbe vient du mont Athos en Thessalie, cette autre du Pinde orgueilleux ; c'est sur les sommets du Pangée que celle-ci a laissé tomber sa tête encore tendre sous le tranchant de la faux. Une partie de ces plantes a été cueillie sur les bords du Tigre aux eaux rapides et profondes ; une autre, sur les rives du Danube ; une autre dans ces plaines arides où l'Hydaspe roule ses flots tièdes et pleins de diamants, [et sur les rivages du Bétis](#) qui donne son nom à la contrée qu'il arrose avant de décharger ses eaux tranquilles dans la mer d'Hespérie. [Les unes ont été coupées avec le fer](#) avant le lever du soleil ; les autres dans les ténèbres de la nuit la plus profonde ; celles-ci enfin sont tombées sous l'ongle enchanté de la magicienne.

Elle prend tous ces végétaux mortels, exprime le venin des serpents, y mêle le sang d'oiseaux funestes, le cœur du triste hibou et les entrailles vivantes de la chouette au cri lugubre. La cruelle magicienne réunit ces éléments divers, pénétrés du feu le plus actif et du froid le plus rigoureux. Elle ajoute à leurs poisons des paroles non moins redoutables. Mais j'entends le bruit de ses pas furieux ; elle prononce les évocations magiques, et le monde s'ébranle à ses premiers accents.

SCÈNE II.

MÉDÉE.

Je vous invoque, ombres silencieuses, divinités funèbres, aveugle Chaos, ténébreux palais du roi des enfers, cavernes de la mort défendues par les fleuves du Tartare ! Ames coupables, arrachez-vous un instant à vos supplices, et venez assister à ce nouvel hymen ! Que la roue qui déchire les membres d'Ixion s'arrête et le laisse toucher la terre ; que Tantale puisse enfin boire au gré de son envie les eaux de Pyrène. Il me faut pour le beau-père de mon époux le plus affreux de vos tourments. [Que le rocher roulant de Sisyphe cesse de fatiguer ses bras](#) ; et vous, Danaïdes, qui vous consommez en vain à remplir vos tonneaux, venez toutes, l'œuvre qui doit s'accomplir en ce jour est digne de vous ! Et toi, qu'appellent mes enchantements, astre des nuits, descends sur la terre sous la forme la plus sinistre, et avec toutes les terreurs qu'inspirent tes trois visages !

C'est pour toi que, suivant l'usage de mon pays, brisant les nœuds qui retiennent ma chevelure, j'ai erré pieds nus dans les forêts solitaires, fait tomber la pluie par un ciel sans nuages, abaissé les mers, et contraint l'Océan de refouler ses vagues impuissantes jusque dans ses plus profonds abîmes. J'ai, par ma

puissance, troublé l'harmonie des mondes, fait luire en même temps le flambeau du jour et les astres de la nuit, et forcé l'Ourse du pôle à se plonger dans les flots qu'elle ne doit jamais toucher. J'ai changé l'ordre des saisons ; j'ai fait naître les fleurs du printemps parmi les feux de l'été, et montré des moissons inconnues sous les glaces de l'hiver. J'ai forcé les flots impétueux du Phasé à remonter vers leur source ; j'ai arrêté le cours du Danube et enchaîné ses ondes menaçantes qui s'écoulaient par tant de bras ; j'ai fait gronder les flots, j'ai soulevé les mers sans le secours des vents. Au seul bruit de ma voix, une antique et sombre forêt a perdu son ombrage ; le soleil, interrompant sa carrière, s'est arrêté au milieu du ciel ; les Hyades s'ébranlent à mes terribles accents. Il est temps, Hécate, de venir assister à tes noirs sacrifices. C'est pour toi que, d'une main sanglante, j'ai formé cette couronne qu'entoure neuf fois le serpent qui fut un des membres du géant Typhée dont la révolte ébranla le trône de Jupiter. C'est ici le sang d'un perfide ravisseur que Nessus donna en mourant à Déjanire ; c'est ici la cendre du bûcher de l'Œta ; elle est imprégnée du poison qui consuma le corps d'Hercule. Tu vois ici le tison d'Althée, sœur tendre autant que mère impie dans sa vengeance. Voici les plumes des Harpyes laissées par elles dans un antre inaccessible, en fuyant la poursuite de Zétès ; en voici d'autres arrachées aux oiseaux du Stymphale, blessés par les flèches trempées dans le sang de l'hydre de Lerne.

Mais l'autel retentit : je reconnais ses trépieds qu'agite une déesse favorable. Je vois le char rapide d'Hécate, non celui qu'elle guide à travers les nuits quand son visage forme un cercle parfait de lumière argentée, mais celui qu'elle monte quand, vaincue par les enchantements des magiciennes de Thessalie, elle prend une figure sombre et effrayante, et resserre la courbe qu'elle doit décrire dans le ciel. J'aime cette lumière pâle et blafarde que tu verses dans les airs, ô déesse ; frappe les nations d'une horreur inconnue ; [le son des cymbales corinthiennes va venir](#) à ton secours ; je l'offre un sacrifice solennel sur des gazons sanglants, et j'en allume le feu nocturne avec cette torche retirée du milieu des tombeaux. C'est pour toi qu'en tournant ainsi ma tête, je prononce les paroles sacrées ; c'est pour toi que mes cheveux épars sont à peine retenus par une bandelette flottante, comme dans la cérémonie des funérailles ; c'est pour toi que je secoue ce rameau de cyprès trempé dans les eaux du Styx ; c'est pour toi que, découvrant mon sein jusqu'à la ceinture, je vais me percer les bras avec ce couteau sacré, et répandre mon sang sur l'autel. Accoutume-toi, ma main, à tirer le glaive, et à faire couler un sang qui m'est cher. Je me suis frappée, et la liqueur sacrée s'est répandue. Si tu trouves que je t'invoque trop souvent, pardonne à mes prières importunes. Aujourd'hui, comme toujours, c'est Jason qui me force d'implorer ton assistance. Pénètre d'un venin puissant cette robe que je destine à Creuse ; et

qu'aussitôt qu'elle l'aura revêtue, il en sorte une flamme active qui dévore jusqu'à la moelle de ses os. J'ai enfermé dans ce collier d'or un feu invisible que j'ai reçu de Prométhée, si cruellement puni pour le vol qu'il a fait au ciel, et qui m'a enseigné l'art d'en combiner la puissance funeste. Vulcain aussi m'a donné un autre feu caché sous une mince enveloppe de soufre. J'ai de plus des feux vivants de la foudre, tirés du corps de Phaéton, enfant du Soleil ainsi que moi.

J'ai des flammes de la Chimère ; j'en ai d'autres qui viennent de la poitrine embrasée du taureau de Colchos ; je les ai mêlées avec le fiel de Méduse, pour leur conserver toute leur vertu.

Augmente l'énergie de ces poisons, divine Hécate ! nourris les semences de feu que recèlent ces présents que je veux offrir ; fais qu'elles échappent à la vue et résistent au toucher ; que la chaleur entre dans le sein et dans les veines de ma rivale ; que ses membres se décomposent, que ses os se dissipent en fumée, et que la chevelure embrasée de cette nouvelle épouse jette plus de flammes que les torches de son hymen !

Mes vœux sont exaucés : l'audacieuse Hécate a fait entendre un triple aboiement ; les feux de sa torche funèbre ont donné le signal.

Le charme est accompli : il faut appeler mes enfants, qui porteront de ma part ces dons précieux à ma rivale. [Allez, allez, tristes enfants](#) d'une mère infortunée. Par des présents et par des prières, tâchez de gagner le cœur d'une maîtresse et d'une marâtre. Allez, et revenez vite, afin que je puisse encore jouir de vos embrassements.

SCENE III.

LE CHŒUR.

Où court cette ménade furieuse, dans l'égarement de son amour cruel? Quel nouveau crime nous prépare la violence de ses transports? Son visage est crispé de colère ; elle agite fièrement sa tête avec des gestes effrayants, et menace le roi lui-même. Croirait-on, à la voir, que c'est une exilée? À l'ardente rougeur qui colorait ses joues succède une horrible pâleur ; toutes les teintes paraissent tour-à-tour sur sa figure changeante. Elle porte ses pas de tous côtés, comme une tigresse à qui on a dérobé ses petits parcourt dans sa fureur les forêts du Gange.

[Ainsi Médée ne sait maîtriser ni sa rage ni son amour.](#) L'amour et la rage conspirent ensemble dans son cœur : que va-t-il en résulter? quand cette furie de la Colchide quittera-t-elle ce pays? quand délivrera-t-elle notre royaume et nos rois de la terreur qu'elle inspire?

O Soleil, ne retiens plus les rênes de ton char! que la nuit bienfaisante vienne à grands pas éteindre ta lumière, et que l'astre brillant qui la précède se hâte de terminer ce jour si plein d'alarmes !

ACTE CINQUIEME.
SCENE I.

UN ENVOYÉ, LE CHŒUR, LA NOURRICE, MÉDÉE, JASON.

L'ENVOYÉ.

Tout a péri ; cette royale famille n'est plus ; le père et la fille sont morts, et leurs cendres se sont mêlées.

LE CHŒUR.

[Quelle a été la cause de leur ruine?](#)

L'ENVOYÉ.

Celle qui perd tous les rois, des présents.

LE CHŒUR.

Et quel piège pouvaient-ils cacher?

L'ENVOYÉ.

J'en suis moi-même surpris ; c'est à peine si, maintenant que le malheur est arrivé, je puis le croire possible.

LE CHŒUR.

Comment la chose s'est-elle passée?

L'ENVOYÉ.

Un feu dévorant s'est allumé soudain comme à un signal donné, et s'est répandu dans tout le palais, qui n'est plus qu'un monceau de cendres, et l'on craint pour la ville.

LE CHŒUR.

Il faut éteindre cet incendie.

L'ENVOYÉ.

Ce qu'il y a de plus incompréhensible dans ce malheur, c'est que l'eau même ne fait qu'irriter la flamme ; plus on veut l'arrêter, plus on étend ses ravages ; elle se fortifie par les obstacles mêmes qu'on lui oppose.

LA NOURRICE.

Hâtez-vous, princesse, de quitter ce séjour des Pélopidés ; fuyez, cherchez un asile partout où vous pourrez.

MÉDÉE.

Moi, fuir ! Si j'étais partie d'abord, je reviendrais pour ce spectacle. J'aime à voir la cérémonie de ce nouvel hymen. O mon âme, pourquoi t'arrêter ? Poursuis, après un si heureux commencement. Cette joie que tu goûtes n'est qu'une faible partie de ta vengeance. Tu aimes encore, insensée que tu es, si c'est assez pour toi d'avoir privé Jason d'une épouse. Il faut chercher pour lui un châtiment encore ignoré, qui sera pour toi-même un témoignage de ta puissance. Il faut

briser les liens les plus sacrés, étouffer tout remords. La vengeance est peu de chose, quand elle ne laisse aucune tache aux mains qui l'exercent.

Ranime tes ressentiments, attise ta colère, et cherche dans le fond de ton cœur tout ce qui s'y est amassé de violence et de fureur. Que tout ce que tu as fait jusqu'ici paraisse juste et honnête à côté de ce que tu vas faire. Allons, il faut montrer combien légers, combien vulgaires sont les crimes que j'ai commis pour un autre. Ce n'était que le prélude et l'essai de mes propres vengeances. Quel grand forfait pouvait commettre ma main sans expérience? que pouvait la fureur d'une vierge timide? Maintenant je suis Médée, et mon génie s'est fortifié dans le crime.

Oui, je m'applaudis maintenant d'avoir coupé la tête de mon frère ; je m'applaudis d'avoir mis son corps en pièces, et dépouillé mon père de son mystérieux trésor. Je m'applaudis d'avoir armé les mains des fils de Pélías contre les jours de leur vieux père. Cherche le but que tu veux frapper, ô ma colère, il n'est plus de crime que ma main ne puisse exécuter. Où vas-tu adresser tes coups? et de quels traits veux-tu accabler ton perfide ennemi? J'ai formé dans mon cœur je ne sais quelle résolution fatale que je n'ose encore m'avouer à moi-même. Insensée que je suis! j'ai trop hâté ma vengeance. Plût au ciel que mon parjure époux eût quelques enfants de ma rivale ! Mais ceux que tu as de lui, suppose qu'ils sont nés de Creuse. J'aime cette vengeance, et c'est avec raison que je l'aime ; car c'est le crime qui doit couronner tous mes crimes. Mon âme, allons, prépare-toi : enfants, qui fûtes autrefois les miens, c'est à vous d'expier les forfaits de votre père.

[Mais je frémis](#) ; une froide horreur glace tous mes membres, et mon cœur se trouble. La colère est sortie de mon sein, et la vengeance de l'épouse a fait place à toutes les affections de la mère. Quoi ! je répandrais le sang de mes fils, des enfants que j'ai mis au monde? C'en est trop, ô mon âme égarée ; ce forfait inouï, ce meurtre abominable, je ne veux pas le commettre. Quel est le crime de ces malheureux enfants? Leur crime, c'est d'avoir Jason pour père, et surtout Médée pour mère. Qu'ils meurent, car ils ne sont pas à moi ; qu'ils périssent, car ils sont à moi. Ils ne sont coupables d'aucun crime, d'aucune faute ; ils sont innocents : je l'avoue..... mon frère aussi, était innocent.

Mon âme, pourquoi balancer? pourquoi ces pleurs qui coulent de mes yeux? pourquoi ce combat de l'amour et de la haine qui déchire mon cœur et le partage dans un flux et reflux de sentiments contraires? Quand des vents furieux se font une guerre cruelle, les flots émus se soulèvent les uns contre les autres, et la mer bouillonne sous leurs efforts opposés. C'est ainsi que mon cœur flotte irrésolu ; la colère chasse l'amour, et l'amour chasse la colère. Cède à la tendresse maternelle, ô mon ressentiment. Venez, chers enfants, seuls appuis d'une famille

déplorable, accourez, entrelacez vos bras autour de mon sein ; vivez pour votre père, pourvu que vous viviez aussi pour votre mère. Mais la fuite et l'exil m'attendent. Bientôt on va les arracher de mes bras, pleurants et gémissants. Ils sont perdus pour leur mère ; que la mort les dérobe aussi aux embrassements paternels. Ma colère se rallume, et la haine reprend le dessus. La furie qui a toujours conduit mes mains les réclame pour un nouveau crime ; la vengeance m'appelle, et j'obéis.

Plût au ciel que mon sein eût été aussi fécond que celui de [l'orgueilleuse fille de Tantale](#), et que je fusse mère de quatorze enfants! [Ma stérilité trahit ma vengeance](#). J'ai mis deux fils au monde, c'est assez pour mon père et pour mon frère. [Mais où court cette troupe épouvantable de Furies](#)? Qui cherchent-elles, et quel est le but que vont frapper leurs traits enflammés? Pour qui sont les torches qu'agitent les mains sanglantes de ces filles d'enfer? Des serpents gigantesques se dressent en sifflant sur leurs têtes. Quelle est la victime que Mégère veut frapper avec cette poutre qu'elle brandit entre ses mains? Quelle est cette ombre qui traîne avec effort ses membres séparés? C'est mon frère ; il demande vengeance ; il sera vengé. Tourne contre mes yeux toutes ces torches enflammées, tourmente, brûle ; j'ouvre mon sein aux Furies. Dis à ces divinités vengeresses de se retirer, ô mon frère ; dis-leur qu'elles peuvent retourner sans crainte au fond des enfers. Laisse-moi avec moi-même, et repose-toi sur ma main du soin de ta vengeance ; cette main, tu le sais, a déjà tiré l'épée. Voici la victime qui doit apaiser tes mânes.

Mais quel bruit soudain frappe mon oreille? On arme contre moi, on en veut à ma vie. Je vais monter sur la terrasse élevée de ce palais, ma vengeance à moitié satisfaite. Toi, nourrice, viens, je t'emporterai avec moi de ces lieux. Maintenant, courage! il ne faut pas que ta puissance reste cachée dans l'ombre ; il faut montrer à tout un peuple ce dont tu es capable.

JASON.

Sujets fidèles, qui pleurez le malheur de vos rois, accourez tous, et que l'auteur de ce crime tombe entre nos mains : ici, braves guerriers, ici, frappez, détruisez ce palais de fond en comble.

MÉDÉE.

J'ai recouvré mon sceptre, et mon frère, et mon père ; Colchos a reconquis la riche toison du bélier de Phryxus. Je reprends ma couronne et ma virginité ravie. O dieux redevenus propices! ô jour de gloire et d'hyménée!.... Va, maintenant ton crime est consommé. — Ta vengeance ne l'est pas. Achève donc, pendant que tes mains sont à l'œuvre. Pourquoi hésiter, ô mon âme? pourquoi balancer? Tu peux aller jusqu'au bout. Ma colère est tombée, je me repens, j'ai honte de ce que je viens de faire. Qu'ai-je donc fait, malheureuse? Le repentir ne sert de rien,

maintenant que je l'ai fait. Voilà que, malgré moi, la joie rentre dans mon cœur ; elle s'augmente et devient plus vive ; il ne manquait à ma vengeance que Jason lui-même pour témoin. Il me semble que je n'ai rien fait encore ; ce sont des crimes perdus, que ceux que j'ai commis loin de ses yeux.

JASON.

La voilà sur le bord du toit : lancez des feux contre elle, et qu'elle périsse consumée dans les flammes, instruments de ses forfaits.

MÉDÉE.

Tiens, Jason, occupe-toi de faire les funérailles de tes enfants, et de leur élever un tombeau : ton épouse et ton beau-père ont reçu de moi la sépulture et les derniers honneurs qu'on doit aux morts. Celui-ci a déjà cessé de vivre ; l'autre va subir le même sort, et tes yeux le verront.

JASON.

Au nom de tous les dieux, au nom de nos fuites communes, au nom de cet hymen dont je n'ai pas volontairement brisé les nœuds, épargne cet enfant. Si quelqu'un est coupable, c'est moi : tue-moi donc, et que le châtiment tombe sur ma tête criminelle.

MÉDÉE.

Non, je veux frapper à l'endroit douloureux, à l'endroit que tu veux dérober à mes coups. Va, maintenant, chercher la couche des vierges, en désertant celle des femmes que tu as rendues mères.

JASON.

Mais un seul doit suffire à ta vengeance.

MÉDÉE.

Si j'avais pu me contenter d'une seule victime, je n'en aurais immolé aucune. Mais c'est même trop peu de deux pour apaiser l'ardeur de ma colère. Je vais fouiller mon sein pour voir s'il ne renferme pas quelque autre gage de notre hymen, et le fer l'arrachera de mes entrailles.

JASON.

Achève et comble la mesure de tes crimes, je ne te fais plus de prières ; seulement ne prolonge pas davantage la durée de mon supplice.

MÉDÉE.

Jouis lentement de ton crime, ô ma colère, ne te presse pas : ce jour est à moi, je dois profiter du temps qu'on m'a laissé.

JASON.

Mais ôte-moi la vie, cruelle !

MÉDÉE.

Tu implores ma pitié ! C'est bien, mon triomphe est complet : je n'ai plus rien à te sacrifier, ô ma vengeance. Ingrat époux, lève tes yeux pleins de larmes :

reconnais-tu Médée? Voilà comme j'ai coutume de fuir : un chemin s'ouvre pour moi à travers le ciel ; deux serpents ailés se courbent sous mon joug et s'attèlent à mon char. Tiens, reçois tes enfants, et moi je m'envole à travers les airs.

JASON.

Oui, lance-toi dans les hautes régions de l'espace, et [proclame partout, sur ton passage](#), qu'il n'y a point de dieux.

NOTES SUR MÉDÉE.

Acte I.

Dieux de l'hymen, et toi, Lutine. Ce monologue nous paraît aussi bien placé, au commencement de cette pièce, que celui d'Œdipe nous a paru mal-à-propos au premier acte de la tragédie de ce nom. La violence de Médée, son amour méprisé, sa puissance mystérieuse devaient frapper d'abord l'esprit des spectateurs : c'est sur elle que roule ici la pièce tout entière. Creuse ne paraît pas ; Jason, Créon, ne jouent qu'un rôle presque passif, et tournent tous deux autour du principal personnage. Ce monologue était donc nécessaire pour mettre le spectateur au fait, par l'annonce énergique de tout ce qui doit arriver, sans, néanmoins, que le dénouement soit trop prévu. Le grand Corneille a imité ou traduit, dans sa *Médée*, ce morceau brillant. On sait combien son mâle génie sympathisait avec l'emphase vigoureuse et la hauteur espagnole des deux poètes de Cordoue, Sénèque et Lucain. Voici son imitation :

Souverains protecteurs des lois de l'hyménée,
Dieux garants de la foi que Jason m'a donnée,
Vous qu'il prit à témoin d'une immortelle ardeur,
Quand, par un faux serment, il vainquit ma pudeur ;
Voyez de quel mépris vous traite son parjure ;
Et m'aidez à venger cette commune injure.
S'il me peut aujourd'hui chasser impunément,
Vous êtes sans puissance ou sans ressentiment.
Et vous, troupe savante en noires barbaries,
Filles de l'Achéron, spectres, larves, furies,
Fières sœurs, si jamais notre commerce étroit
Sur vous et vos serpents me donna quelque droit.
Sortez de vos cachots avec les mêmes flammes
Et les mêmes tourments dont vous gênez les âmes ;
Laissez les quelque temps reposer dans les fers,
Pour mieux agir pour moi, faites trêve aux enfers.
Apportez-moi du fond des antres de Cerbère
La mort de ma rivale et celle de son père ;
Et, si vous ne voulez mal servir mon courroux.
Quelque chose de pis pour son perfide époux.
Qu'il coure vagabond de province en province,
Qu'il fasse lâchement la cour à chaque prince.
Banni de tous côtés, sans bien et sans appui,
Accablé de malheurs, de misère et d'ennui,
Qu'à ses plus grands revers aucun ne compatisse ;
Qu'il ait regret à moi pour son dernier supplice,
Et que mon souvenir, jusque dans le tombeau ;
Attache à son esprit un éternel bourreau.

(Corneille, *Médée*, acte I, sc. 4)

Les dieux de l'hymen étaient Jupiter, Junon, Vénus, Suada, Genius, Diane ou Lucine : l'étymologie de ce dernier nom n'est pas certaine ; Ovide en donne

deux dans ces vers :

....Dedit hæc tibi nomina locus,
Vel quia principium tu, dea, lucis habes.

(*Fast.*, lib. II.)

Plutarque dit que ces divinités conjugales étaient au nombre de cinq. À cette cause ils ont coutume de porter cinq flambeaux, ou parce qu'ils estiment que ceux qui se marient ont besoin de l'assistance de cinq dieux : de Jupiter parfait, de Junon parfaite, de Vénus, de Persuasion (peitw) et de Diane (Lucine), que les femmes réclament dans les douleurs et les travaux de l'enfantement (*Questions romaines*, quest. II). Les anciens croyaient que la lune favorisait l'œuvre de la génération.

Et [*toi, son épouse, enlevée par un séducteur plus fidèle*](#). C'est Proserpine, fille de Cérès, enlevée par Pluton, dieu des enfers, près d'Enna en Sicile, et devenue son épouse.

Apportez-moi [*la mort pour cette nouvelle épouse*](#). C'est Creuse, fille de Créon, roi de Corinthe, chez qui Jason avait cherché un asile ; elle se nomme aussi Glaucé dans la fable.

Pour [*errer dans des villes inconnues*](#). Une ville que l'on ne connaît pas, est aussi une ville où l'on n'est pas connu. *Urbes ignotæ* pourrait être aussi rendu par des villes étrangères. *Finis Agricolas,—extremis etiam, ignotisque non sine cura fuit.* (Tacite, *Agricol.*, cap. XLII.) Il est inutile de dire que par villes inconnues, il faut entendre des villes inconnues de Jason.

J'ai [*des enfants*](#). Un commentateur fait sur ce mot une observation très juste. Médée se réjouit d'être mère, et dit qu'elle est déjà vengée parce qu'elle a des enfants : *peperi* ; il ne s'agit point sans doute encore du meurtre de ces enfants ; au contraire, elle souhaite à Jason des fils qui lui ressemblent à elle, Médée, c'est-à-dire capables de tous les crimes qu'elle a commis. Néanmoins ce mot, qui exprime une autre idée, n'a pas été mis par l'auteur sans allusion à la catastrophe du cinquième acte.

Le [*Soleil, père de ma famille*](#). Médée était fille d'Eéta, fds du Soleil, et roi de Colchos. Voltaire a imité cette apostrophe au Soleil, dans son *Oreste* :

Et toi, qui reculas pour le festin d'Atrée,
Soleil, qu'épouvanta cette affreuse contrée
Tu luis encor pour nous, tu luis sur ces climats,
Dans l'éternelle nuit tu ne nous plonges pas!

L'incendie [*de Corinthe réunira les deux mers*](#). Corinthe était bâtie sur l'isthme de ce nom, qui sépare la mer Egée de la mer d'Ionie :

..... Undas
Qui secat et geminum gracilis mare separat Isthmos,
Nec patitur conferre fretum ; si terra recedat
Ionium Ægeo frangat mare....

(Lucanus, *Phars.*, lib. I, v. 100 et ss.)

Si [tu sais encore oser.... revêts-toi de toutes les fureurs du Caucase](#). Il était difficile de rendre en français toute l'énergie de ces locutions : *Si vivis, anime, Caucasum indue*. Nous avons tâché d'accorder l'élégance et le bon goût avec la fidélité. Il y a, quelques lignes plus bas, une expression du même genre : *Accingere ira* (v. 52).

Apportez [vos prières et vos vœux](#). Un commentateur a pensé qu'il fallait entendre ces mots, *rite faventibus*, dans le sens de *favete linguis* d'Horace. Cette interprétation ne nous déplaît point, quoique nous ne l'ayons point suivie. On sait que c'était la coutume chez les anciens, dans les cérémonies des mystères et des sacrifices, d'écarter tout discours profane, et de ne prononcer que des paroles saintes et d'un heureux augure :

Odi profanum vulgus et arceo,
Favete linguis, etc.

(Horace, *Odor.* lib. III.)

[D'abord, qu'un taureau blanc](#). Servius dit qu'il n'était pas permis d'immoler un taureau à Jupiter, et que Sénèque a fait cette erreur à dessein, pour annoncer d'avance que les noces de Creuse ne seraient point heureuses ; nous partageons sans difficulté ce sentiment.

Une [victime plus tendre à la déesse qui, etc.](#) La déesse dont il s'agit, est la Paix ; et la victime qu'on lui doit immoler, une brebis, qu'on sacrifiait hors de la présence de la déesse, et dont on ne répandait point le sang sur l'autel.

Et [toi, qui marches précède de flambeaux légitimes](#). C'est Hyménée, fils de Bacchus, selon les uns, à qui fait allusion ce vers : *Huc incede gradu marcidus ebrio*. Selon d'autres auteurs, il était fils d'Apollon, ou de Magnès. Quand Racine fait dire à Hyppolyte,

L'hymen n'est pas toujours entouré de flambeaux ;
c'est un gros mensonge, mais c'est Hyppolyte qui le fait ; et, comme dit Euripide, tout sied bien aux âmes vertueuses. Plus bas, nous entendrons dire au chœur tout le contraire : « Laissons le silence et la nuit à ces femmes qui se dérobent furtivement aux bras d'un étranger. » Le chœur a raison ; la lumière et les flambeaux sont la légitimité du mariage.

Celles [que la ville sans murailles](#). C'est Lacédémone que Lycurgue avait défendu d'enfermer de murs. Une ville n'est jamais sans murailles, avait-il dit, quand elle a dans son enceinte de vaillants citoyens (voyez Plutarque, *Vie de Lycurgue*). Le Taygète était une montagne de Laconie, au pied de laquelle Sparte était bâtie.

À [de mâles exercices](#). Elles s'exerçaient nues sous les yeux mêmes des jeunes hommes. Montesquieu dit là-dessus, qu'à Sparte, la pudeur avait été ôtée

à la chasteté (*Esprit des lois*, liv. IV, chap. 6) ; Plutarque blâme cet usage (*Quest. romaines*, quest. XL), et l'approuve dans la *Vie de Lycurgue*. Voici ce qu'il en dit dans ce dernier endroit : « La nudité des filles n'avait rien de honteux, parce que la vertu leur servait de voile, et écartait toute idée d'intempérance. Cet usage leur faisait contracter des mœurs simples, leur inspirait entre elles une vive émulation de vigueur et de force, et leur donnait des sentiments élevés, cri leur montrant qu'elles pouvaient partager avec les hommes le prix de la gloire et de la vertu. »

Celles [*qui baignent leurs pieds blancs dans la fontaine d'Aonie ou dans les eaux saintes de l'Alphée*](#). Ce sont les vierges de Béotie, appelées anciennement Aonie, d'Aon, fils de Neptune ; et celles de l'Élide, où coule le fleuve Alphée, dont les eaux sont appelées saintes parce qu'on les croyait agréables à Jupiter, et qu'on en arrosait sa statue à Olympie.

Le [*noble fils d'Eson*](#). C'est Jason, fils d'Eson, roi de Thessalie.

Que [*ses parents du moins vous donnent avec joie*](#). Peut-être ici s'agit-il du père de Jason et de celui de Médée tout ensemble. Mais tout ce qu'on pourrait dire, c'est qu'Eson n'avait pas consenti au mariage de son fils, car il ne paraît pas qu'il s'y soit formellement opposé.

Rarement [*les sujets peuvent se permettre cette licence envers leurs princes*](#). Sénèque est ici tout entier dans les mœurs romaines. On connaît la liberté ou la licence autorisée des esclaves pendant les Saturnales, celle de soldats pendant le triomphe de leurs généraux victorieux, etc.—Voyez la conversation d'Horace et de son valet ; et Plutarque, *Vie de Jules César*.

Il [*est temps d'embraser le pin fendu en plusieurs parts*](#). Suivant quelques auteurs, on employait encore d'autres bois que celui du pin pour en faire les torches nuptiales, notamment l'aubépine qui avait l'avantage d'écarter les maléfices. Pline dit que, de son temps, le charme et le coudrier servaient aussi à cet usage.—Voyez Pline, liv. vi, chap. 18; Hoffmann, *Cérémonies des noces*, chap. XVI ; Grévius, *Antiquités romaines*, tome VIII, page 1034 ; et Ovide, *Fastes*, liv. VI, v. 129 et 165.

Que [*le fescennin éclate avec sa verve piquante et maligne*](#). Tous les rites nuptiaux dont parle ici le chœur, sont romains. Nous renvoyons le lecteur au livre des *Antiquités romaines* d'Alexander Adam, Londres, 1801 ; aux *Questions romaines* de Plutarque ; aux *Fastes* d'Ovide, etc.

Le vers fescennin avait pris naissance à Fescennia, ville d'Etrurie, aujourd'hui Galèse. Quelques auteurs lui donnent une origine ou une étymologie différente. C'était une poésie grossière en la forme, et indécente au fond ; elle précéda le vers satyrique, farce burlesque, dont le nom devint plus tard celui du poème appelé satire, et qui se propose le redressement des mœurs : les vers fescennins n'étaient pas de nature à les rendre bonnes ; mais, comme le dit

Sénèque, le temps des noces permettait leur licence. Chez tous les peuples anciens, et même chez les modernes, le mariage est toujours accompagné de farces plus ou moins grossières, dont l'origine se perd dans la nuit des temps.

Laissons le silence et la nuit à ces femmes qui, etc. Ce trait est une injure cruelle pour Médée, dont il rappelle amèrement l'union clandestine et l'évasion.

Acte II.

Je me meurs ; des chants d'hymen ont frappé mon oreille.—Voyez Longepierre, *Médée*, acte II, sc. 1 :

Quel bruit, quels chants d'hymen ont frappé mon oreille?
Corinthe retentit de cris et de concerts,
Ses autels sont parés, ses temples sont ouverts,
Tout à l'envi prépare une odieuse pompe,
Tout vante ma rivale et l'ingrat qui me trompe.
Jason, il est donc vrai, jusque-là me trahit!

À-t-il oublié ma coupable puissance. Le grand Corneille a revêtu cette pensée déjà si forte de sa mâle poésie, et l'a élevée jusqu'au sublime :

Jason me répudie! eh! qui l'aurait pu croire?
S'il a manqué d'amour, manque-t-il de mémoire?
Me peut-il bien quitter après tant de bienfaits?
M'ose-t-il bien quitter après tant de forfaits?
Sachant ce que je suis, ayant vu ce que j'ose,
Croit-il que m'offenser ce soit si peu de chose?
Quoi! mon père trahi, les éléments forcés,
D'un frère dans la mer les membres dispersés,
Lui font-ils présumer mon audace épuisée?

(Corneille, *Médée*, acte I, sc. 4.)

Ton frère, malheureux compagnon de ta fuite, mis en pièces. Suivant la fable, Médée avait emmené avec elle son frère Absyrte. Poursuivie dans sa fuite par son père, elle tua cet enfant, coupa son corps en pièces, et en sema les débris sur sa route.

Unde Tomos diclus locus est, quia fertur in illo
Membra soror fratris consecuisse sui....

(Ovide)

Les membres du vieux Pélidas. Médée avait rajeuni Eson, père de Jason. Les filles de Pélidas la prièrent de rajeunir aussi leur père ; elle coupa en morceaux un vieux bœuf, le jeta dans une chaudière bouillante, et l'en retira vivant et rajeuni. Les filles de Pélidas le mirent aussi en pièces, et le jetèrent dans la chaudière, où Médée le laissa se consumer.

Il devait offrir son cœur au fer homicide. L'amour de Médée parle ici comme le patriotisme du vieil Horace. Nous ne doutons pas que notre grand Corneille n'ait pris à Sénèque le fameux : « Qu'il mourût! »

Que Jason vive, et qu'il soit toujours à moi. Ce langage, plein d'amour et de

sensibilité, doit intéresser vivement les spectateurs au sort de Médée, et quoique ensuite elle se montre ce qu'Horace dit qu'elle doit être, *ferox invictaque*, ces paroles du moins plaident en sa faveur, et prouvent que les sentiments affectueux et tendres avaient place dans cette âme violente et emportée.

Quand on n'espère plus, c'est alors qu'on ne doit pas désespérer. Apparemment parce que le comble des maux en produit le remède.

Ou qu'un beau désespoir alors le secourût,
dit Corneille ; et Virgile avait dit avant lui :

Una salus victis nullam sperare salutem.

Le salut des vaincus est de n'en point attendre

Il me reste Médée. Corneille a copié ce passage :

Votre pays vous hait, votre époux est sans foi :

Dans un si grand revers que vous reste-t-il?—Moi!

Moi, dis-je, et c'est assez—Quoi! vous seule, madame?

—Oui, tu vois en moi seule et le fer et la flamme,

Et la terre et la mer, et l'enfer et les cieux,

Et le sceptre des rois et la foudre des dieux.

Non, quand ils seraient fils de la Terre. Médée fait allusion à ces guerriers fils de la Terre, nés des dents du dragon de Colchos, et que Jason avait vaincus par son secours.

Je me repens d'avoir fui déjà. C'est-à-dire d'avoir quitté la Colchide, en se déroband avec Jason.

Je trouverai peut-être un moyen de l'arrêter. Médée a rappelé plus haut qu'elle avait arrêté la poursuite de son père en semant sur sa route les membres de son frère Absyrte.

Retire-toi vite, malheureuse! Longepierre a traduit, sans l'adoucir, cette violente apostrophe :

Va, sors de mes états, sors, barbare étrangère,

Abandonne Corinthe, et cours en d'autres lieux

Porter tes attentats et le courroux des dieux.

D'un monstre tel que toi délivre mon empire,

Cesse d'infecter l'air qu'en ces liens on respire ;

De ton horrible aspect ne souille plus ces lieux,

Et n'empoisonne plus la lumière des cieux.

(Longepierre, *Médée*, acte II, sc. 3.)

Juste ou injuste, il faut obéir au commandement d'un roi. On trouvera peut-être cette phrase peu correctement écrite, mais il fallait rendre le mouvement et la concision du texte : *Æquum atque iniquum*, etc. Voici d'ailleurs une citation de Racine qui nous justifiera mieux :

Chacun devait bénir le bonheur de son règne?

—Heureux ou malheureux, il suffit qu'on me craigne.

(*Britannicus*.)

Celui [qui juge sans avoir entendu les deux parties](#). C'est le principe de la défense qu'invoque ici Médée. Un jugement n'est juste qu'autant qu'il est rendu contradictoirement, et l'accusé entendu.

Inauditi atque indefensi, tamquam innocentes perierant, dit Tacite, *Hist.*, liv. I, chap. 6.

Aux [lieux où l'eau des fleuves forme de vastes marais](#). Il s'agit ici des Palus-Méotides, vastes marais formés par les dépôts de limon que les fleuves charrient jusqu'à leur embouchure, suivant Strabon. Des auteurs plus modernes nient ce fait, sur la foi de témoins oculaires.

Adoucissent [l'amertume des ondes salées](#). C'est un fait tout naturel et tout simple, attesté d'ailleurs chez les anciens par Pline et par Ovide.

Les [guerrières aux boucliers échancrés](#). Ce sont les Amazones.—Voyez *Troyennes*, acte I, sc. 1; et aussi *Œdipe*, acte II, sc. 3.

Les [enfants de Borée](#). Calais et Zéthès, enfants de Borée et de la nymphe Orithye. Ce furent eux qui chassèrent les Harpies qui enlevaient les mets de la table de Phinée, roi de Thrace, et les poursuivirent jusqu'aux îles Sporades.—Voyez Orphée, *Argonaut.* ; Ovide, *Métam.* ; et Virgile, *Énéide*.

Lyncée, [dont la vue perçante](#). La fable raconte que, du sommet du Taygète, montagne de Laconie, il pouvait voir tout le Péloponnèse, et qu'il découvrit Castor et Pollux cachés dans le creux d'un chêne. Son nom vient de celui du lynx, dont la vue a passé longtemps pour merveilleuse. Il y a, dans le texte, deux mots que nous n'avons pu rendre, mais que nous pouvons expliquer : *Lumine immisso*. Sénèque pensait, avec les stoïciens, que c'était de l'œil que partait la lumière, ou les rayons lumineux qui rendent les objets visibles ; Aristote pensait au contraire que les rayons nous venaient du dehors.

Je [veux bien vous laisser un jour](#). Plutarque fait sur cet endroit de la *Médée* d'Euripide les plus sages réflexions. « C'est par faiblesse, dit-il, que Créon accorde un jour à Médée ; la mauvaise honte l'empêche de refuser, et c'est ainsi qu'il attire sur sa maison et sur lui-même les plus grands maux. » Ce n'était pas, en effet, après avoir traité Médée comme la dernière des misérables, qu'il devait lui permettre de rester un jour de plus dans son palais. Il savait bien qu'elle ne manquait ni de pouvoir ni de ressentiment.—Voyez Plutarque, de la Mauvaise honte, *Œuvres morales*.

Il [fut hardi, le premier navigateur](#).—Voyez Horace, *Odes*, liv. I, ode 3 :

Illi robur et æs triplex
Circa pectus erat, qui fragilem truci
Cormnisit pelago ratem
Primus, nec timuit, etc.

L'épaisseur [d'un bois mince et léger](#). Boileau, dans sa traduction du *Traité du sublime*, a dit :

Un bois mince et léger les défend de la mort.

On disait à Anacharsis que la planche des vaisseaux n'avait que quatre pouces d'épaisseur : « Il y a peu de distance, répondit-il, entre les navigateurs et la mort. »

Les [mondes que la nature avait sagement séparés](#). Horace avait exprimé la même idée, liv. I, ode 3 :

Nequidquam deus abscondit

Prudens Oceano dissociabili

Terras, etc.

Gens humana ruit per vetitum nefas, etc.

Monté [par des rois](#). Les Argonautes, au nombre de cinquante, étaient tous rois ou fils de rois. Voyez Diodore de Sicile, Strabon, Justin, Orphée, Pindare, etc. Les rois, dans le passé, ont toujours été les initiateurs des peuples. Toutes les familles royales de la Grèce avaient leur part dans l'expédition des Argonautes, et leurs titres d'origine dans le premier vaisseau construit par Minerve, comme chez nous au moyen âge, les corporations d'ouvriers avaient leurs titres de noblesse dans le temple de Salomon.

Un [temps viendra dans le cours des siècles](#). C'est annoncer assez clairement la découverte du nouveau monde. Il est question aussi d'un monde inconnu dans le *Phédon* de Platon. Mais Abraham Ortelius pense que le poète qui, selon nous, n'a fait qu'exprimer un pressentiment général, et très-ancien dans l'humanité, ne parle ici que par une inspiration prophétique, une intuition précise qui lui faisait entrevoir la découverte de l'Amérique ; Sénèque était Espagnol, sa prophétie n'en est que plus frappante. Virgile, au reste, avait dit avant lui, dans son *Pollion* :

Alter erit tunc Tiphys et altera quæ vehat Argo

Delectos Heroas....

Thulé [ne sera plus la borne du monde](#). Thulé était une île de l'Océan septentrional, et les anciens la regardaient comme la limite du monde.

Si [tu veux savoir, malheureuse, combien tu dois haïr](#). Ce n'est, point ici une pensée déclamatoire comme il s'en rencontre beaucoup dans notre auteur. Médée nous paraît le type de ces natures puissantes, mais déréglées, pour qui la vie ordinaire, est trop étroite, et dont tous les sentiments touchent au crime. Voyez plus haut comment notre héroïne raisonne tous ses projets de vengeance (acte 1^{er}) ; sa haine doit se hausser au niveau de son amour.

Cet [homme si fier ne l'a pas osé](#). Dans la crainte sans doute de déplaire à Créon et à sa fille. *Extimuit* peut s'entendre aussi de la honte qui eût empêché Jason de se présenter devant Médée, après avoir fiancé une nouvelle épouse ; ou bien encore Médée veut dire que Jason a porté l'ingratitude à son égard jusqu'à ne pas se donner la peine de venir lui parler une dernière fois. Nous disons en

langage ordinaire : « Il a craint de se déranger. »

Je fuis, Jason, je fuis. Longepierre a traduit tout ce passage avec beaucoup de succès. Voici ses vers :

L'exil, vous le savez, n'est pas nouveau pour moi :
J'ai su pour vous, Jason, m'en imposer la loi.
Sa cause est ce qui fait ma peine et ma disgrâce ;
Je fuyais pour Jason, et c'est lui qui me chasse.
N'importe ; obéissons aux lois de mon époux,
Partons, puisqu'il le veut. Mais où m'envoyez-vous?
Reverrai-je Colchos? irai-je en Thessalie
Implorer les bontés des filles de Pélie?
Irai-je sur le Phase, où mon père irrité
Réserve un juste prix à mon impiété?
Hélas! du monde entier pour Jason seul bannie,
Ai-je encor quelque asile en Europe, en Asie?
Et, pour vous les ouvrir, me fermant tous chemins,
Contre moi n'ai-je pas armé tous les humains? etc.

(LONGEPIERRE, *Médée*, acte II, sc. 3.)

Souviens-toi donc de ces taureaux.—Voir encore la *Médée* de Longepierre, acte II, sc. 3 :

Remets devant tes yeux ce fatal Champ-de-Mars,
Sous cent formes la mort offerte à tes regards,
Ces enfants de la terre affamés de carnage,
Ces tourbillons de feu, ces monstres pleins de rage, etc.

et Ovide, *Métam.*, liv. VII.

Une moisson furieuse de soldats armés. Ce sont les dents du serpent de Béotie que Jason avait semées, et non celles du dragon de Colchide, comme le remarque très bien Delrio. Suivant Apollonius et Phérécydes, Minerve avait partagé entre Cadmus et Eéta les dents du serpent dont il est question à la page 273 de ce volume (*Edipe*, acte III, sc. 2), et c'est de ce roi de la Colchide que Jason les avait reçues.

Dans tous les temps je suis restée maîtresse de la fortune. Ici, la pensée n'est pas douteuse, mais il peut y avoir incertitude sur le texte. Quelques éditions portent *intra*, au lieu de *infra*, que nous avons adopté d'après les derniers éditeurs. Pour rendre cette phrase avec l'autre leçon, il faudrait dire : « J'ai toujours porté ma fortune en moi-même, » c'est-à-dire dans ma volonté, dans mon génie.

Ta foudre ne s'égarrera pas en tombant sur nous. C'est-à-dire en tombant sur l'un de nous deux. C'est ici un exemple remarquable du style de Sénèque ; ordinairement c'est la répétition de l'idée qui la fait mieux comprendre. Ici, au contraire, c'est le commencement qui rend la fin plus claire.

Permettez au moins qu'en partant. Jusqu'ici Médée a tutoyé Jason, parce qu'elle était hors d'elle-même et furieuse ; maintenant qu'elle parle avec plus de

calme, nous avons cru devoir substituer l'autre forme, qui est celle de la réserve, de l'indifférence, de la politesse. Quelques lignes plus bas, Médée reprend avec sa fureur son premier langage.

Il me reste un manteau précieux. Voici la lourde paraphrase de ce morceau par Longepierre :

.... Tu connais cette robe éclatante,
De rubis lumineuse, et d'or étincelante,
Parure inestimable, ornement précieux
Où l'art et la richesse éblouissent les yeux.
Le Soleil, mon aïeul, favorisant mon père,
Pour présent nuptial en fit don à ma mère,
Et semble avoir mêlé, pour enrichir ses dons,
Le feu de sa lumière à l'or de ses rayons.
C'est, de tous les trésors où je pouvais prétendre,
L'unique qu'en fuyant Médée ait daigné prendre.

Et plus bas :

Je vais l'empoisonner, et, par mon art funeste,
Mêler un prompt venin à son éclat céleste.
.....
Je veux que mes enfants, pour cacher ma vengeance.
En feignant d'implorer ses soins et sa clémence,
Ministres non suspects de mon courroux affreux,
Portent à leur marâtre un don si dangereux, etc.

(Médée, acte III, sc. 4)

Corneille écrit avec plus de force et de grandeur, sinon plus purement. Mais rien n'est moins tragique, selon nous, que l'idée qu'il a eue de faire désirer par Creuse la robe de Médée. Un tel caprice de femmelette ne devait point trouver place dans un sujet antique.

Et un peigne d'or, étincelant de pierreries. Nous croyons, avec Delrio, qu'il y a ici trois choses : *Palla, auro textili monile fulgens, et aurum quo solent cingi comæ, quodque gemmarum nitor distinguit*. Euripide, à la vérité, ne parle que d'une robe et d'une couronne d'or, mais ce n'est pas une raison pour forcer le sens de la phrase latine, qui ne serait plus qu'un fatras à peine explicable, si l'on voulait n'y trouver exprimé que ce qui est dans l'auteur grec.

Ni la violence des flammes, etc. Voyez la même idée rendue par des images presque semblables, dans l'*Hercule au mont Eta*, v. 233 : *O quam cruentus feminas stimulat dolor, etc*.

Le feu de l'amour attisé par la haine. Il n'y a point de mot latin qui réponde exactement à celui de jalousie ; nous n'avons pas voulu employer ce terme, parce qu'il n'appartient point véritablement à la langue romaine, par l'idée ou le sentiment qu'il exprime.

Le noble fils de Calliope. C'est Orphée, qui fut déchiré par les Bacchantes

dans les champs de la Thrace. — Voyez Ovide, *Métam.*, liv. X ; et Virgile, *Géorg.*, liv. IV.

S'est [couché vivant sur le bûcher de l'Eta](#). Cette mort est le sujet d'une pièce de notre auteur, *Hercule au mont Eta*, qui paraîtra dans le troisième volume de son théâtre.

Brûlé [par cette robe sanglante de Nessus](#). Le texte porte : *consumplus tabe gemini cruoris* ; nous croyons que le commentateur de Lemaire s'est trompé en interprétant *gemini cruoris* par le sang du centaure mêlé à celui de l'hydre de Lerne. Le centaure était homme et cheval, et son sang participait de ces deux natures.

Ancée [a péri sous la dent cruelle d'un sanglier](#). C'est de lui qu'est venu ce proverbe rapporté par Plutarque, dans ses *Œuvres morales* : « Entre la coupe et les lèvres, il y a de la place pour un malheur. » Ancée tenait une coupe à la main pour la porter à sa bouche, quand il apprit qu'un sanglier était entré dans sa vigne ; il remit à l'instant la coupe, et sortit pour combattre le sanglier qui le tua.

Mopsus [qui a fait ces prédictions véritables](#). Au temps où l'action se passe, tous les Argonautes ne sont pas morts. Le chœur entremêle ici les faits accomplis, et ceux qui doivent s'accomplir plus tard, suivant les prophéties de Mopsus, devin, fils d'Apollon, et de Manto, fille de Tirésias.

Nauplius, [qui doit allumer des feux trompeurs](#). Nauplius, roi d'Eubée, et père de Palamède, qu'Ulysse fit périr au siège de Troie. Pour venger sa mort, il fit allumer, sur le promontoire de Capharée, des fanaux qui devaient conduire la flotte des Grecs contre des écueils. Mais, voyant qu'Ulysse et Diomède avaient échappé, il se précipita lui-même dans les flots.

Épargnez [Jason qui n'a pris part que malgré lui à cette entreprise](#). Cette même excuse est alléguée en faveur de Jason, dans le poème grec d'Apollonius et dans celui de Valérius Flaccus :

Nec tua thessalicis quamquam inclita nomina terris
Sponte sequor ; cui non jusso tot adire voluptas
Monstra maris? etc.

(*Argonautæ*, lib. V, v. 481.)

Puis, [étendant la main gauche](#). Médée a dit plus haut, acte 1^{er}, sc. 1 : « Je vous invoque d'une voix sinistre ; » la main gauche qu'elle étend ici, se rapporte également au but de son sacrifice funeste.

Celles [que sous un ciel glacé](#). Les anciens croyaient que les poisons les plus énergiques étaient ceux du Nord et du Midi ; il est à peu près reconnu chez nous qu'il n'y a point de comparaison entre les végétaux de la ligne et ceux des pôles.

Et [sur les rivages du Bétis](#). C'est le Guadalquivir depuis l'invasion des Arabes en Espagne. L'ancienne Bétique était à peu près ce qu'on appelle

aujourd'hui l'Andalousie.

Les [unes ont été coupées avec le fer avant le lever du soleil](#). La vertu des simples et l'énergie de leurs poisons dépendaient de l'heure à laquelle on les avait cueillies et de la manière dont on les avait coupées. On trouvera, dans le *Macbeth* de Shakespeare, quelques rapports singuliers entre les préparations de Médée, la magicienne antique, et celles des sorcières du moyen âge.

Que [le rocher roulant de Sisyphe cesse de fatiguer ses bras](#). Nous avons admis *solvat* au lieu de *volvat*, que portent quelques éditions. *Solvat* nous paraît plus dans le sens général de ce passage ; tandis que *volvat* donnerait un sens tout particulier, propre à Sisyphe, et peut-être justifiable en ce que ce grand criminel, étant père de Créon, Médée ne veut pas demander pour lui cette suspension de châtiment qu'elle demande pour les autres coupables. Mais nous croyons qu'il est plus naturel de concentrer tout son ressentiment contre le roi de Corinthe, et c'est ce qui nous a fait préférer l'autre leçon.

Celle évocation de Médée a été reproduite par Longepierre (*Médée*, acte IV, sc. 1) ; c'est un morceau de poésie qui ne manque pas d'éclat, il serait trop long de le citer ici ; nous y renvoyons le lecteur.

Le [son des cymbales corinthiennes va venir à ton secours](#). Il y a dans le texte : *Æra Corinthi pretiosa* ; c'est un étrange anachronisme. Selon Pline l'Ancien, l'airain de Corinthe, si précieux à Rome, ne fut connu que l'an 607. C'était un mélange d'or, d'argent et de cuivre, dont la combinaison fut l'effet de l'incendie qui brûla Corinthe, et fit fondre les statues élevées dans cette ville. Sénèque ne pouvait pas ignorer ce fait ; mais il était poète, et les poètes sont assez portés à croire, comme Lysandre, que la vérité n'est pas meilleure que le mensonge.

Pour épargner les notes et les citations sur cette longue déclamation de Médée, nous renverrons aux détails du même genre, qui ne sont pas rares chez les poètes latins : Voyez Horace, *Satires*, liv. 1, sat. 8, v. 26, et *Epod.* v, v. 17 et ss. ; Lucain, *Pharsale*, liv. VI, v. 507 et ss. ; Tibulle, liv. 1, 6, 47 et 50 ; Apollonius ; Valérius Flaccus ; Virgile, etc. Quant aux détails mythologiques, ils sont assez connus.

Allez, [allez, tristes enfants](#). — Voyez la *Médée* de Longepierre, acte IV, sc. 2 :

Allez, tristes enfants, jeunes infortunés,

Qu'aux maux presque en naissant le ciel a condamnés, etc.

Ainsi [Médée ne sait maîtriser ni sa rage ni son amour](#). Tel est en effet le caractère de Médée, et le secret de tous les crimes qu'on lui prête, et qui ont fait de cette femme d'Asie le type le plus complet de l'amour et de la haine. Sa puissance magique n'est peut-être au fond que l'expression figurée de sa

puissance de sentir.

Quelle [a été la cause de leur ruine?](#) Il semblerait tout naturel que le lieu de la scène fût une partie du palais de Créon ; mais alors le chœur n'en serait pas à ignorer la catastrophe : il l'ignore cependant ; ce qui prouve que la scène se passe ailleurs ; mais où donc ? sur une place ? non. Dans l'appartement de Médée : il n'est pas naturel que le chœur s'y vienne installer. Il faut croire alors que la scène se passe dans un lieu tout à fait neutre, vague, indéfini.

Mais [je frémis](#). Ce passage prouve qu'il y a plus de nature et plus de sens qu'on ne le croit généralement dans les pièces de Sénèque. Le trouble de Médée, son cœur de mère, le doute qui vient à travers de sa résolution fatale, de cette vengeance qu'elle n'osait pas s'avouer à elle-même, sont aussi bien rendus que justement sentis. Voyez le calque de cette situation dans la *Médée* de Longepierre, acte IV, sc. 5 :

Quelque vive douceur qu'ait pour moi la vengeance,
Un trouble violent en secret la balance, etc.

Médée est encore ici la femme égarée qui voit le bien, l'approuve, et ne peut faire que le mal ; tant elle est invinciblement dominée par sa passion !

Me rapit invitam nova vis, aliudque cupido,
Mens aliud suadet ; video meliora proboque,
Deteriora sequor.....

(Ovide, *Metam.*, lib. VII.)

L'orgueilleuse [fillette de Tantale](#). Niobé, mère de quatorze enfants, qui périrent sous les flèches d'Apollon et de Diane.

Ma [stérilité trahit ma vengeance](#). Médée ne veut pas dire qu'elle a été tout à fait stérile, qu'elle n'a point d'enfants, mais seulement qu'elle n'en a pas assez pour satisfaire sa vengeance.

Mais [où court cette troupe épouvantable de furies?](#) Il ne faut que comparer ce passage avec les fureurs d'Oreste, au cinquième acte d'*Andromaque*, pour se convaincre que Racine a emprunté quelques traits à Sénèque.

Proclame [partout, sur ton passage, qu'il n'y a point de dieux](#). Jason parle ici comme toutes les âmes faibles et vulgaires pour qui le malheur est la pierre de scandale, et qui croient trouver, dans l'impunité des médians, un argument invincible contre la providence. C'est une grande erreur, mais qui est jusqu'à un certain point justifiée en cet endroit, par la douleur d'un homme plus malheureux que coupable, et qui vient de voir égorger ses deux enfants sous ses yeux. Un homme plus calme n'eût point prononcé un tel blasphème. « Le vice, dit Plutarque, dispose tous les hommes à toutes sortes de misères, étant un parfait ouvrier de malheur, et n'ayant besoin ni d'instruments ni de ministres pour châtier les coupables, etc. » (*Œuvres morales*. Que le vice est suffisant pour rendre l'homme malheureux.)

HIPPOLYTE

TABLE

PERSONNAGES.

ARGUMENT.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I. HIPPOLYTE, TROUPE DE VENEURS.

SCÈNE II. PHÈDRE, LA NOURRICE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I. LE CHOEUR, LA NOURRICE, PHÈDRE.

SCÈNE II. HIPPOLYTE, LA NOURRICE.

SCÈNE III. PHÈDRE, HIPPOLYTE, LA NOURRICE, SERVITEURS.

SCÈNE IV. LE CHOEUR.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. THÉSÉE, LA NOURRICE.

SCÈNE II. THÉSÉE, PHÈDRE, SERVITEURS, LA NOURRICE, qui ne parle pas.

SCÈNE III. THÉSÉE.

SCÈNE IV. LE CHOEUR.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I. LE MESSAGER, THÉSÉE.

SCÈNE II. LE CHOEUR.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I. THÉSÉE, PHÈDRE.

SCÈNE II. THÉSÉE, LE CHOEUR.

NOTES SUR HIPPOLYTE.

PERSONNAGES.

HIPPOLYTE.

PHÈDRE.

THÉSÉE.

LA NOURRICE DE PHÈDRE.

UN MESSAGER.

CHOEUR D'ATHÉNIENS.

TROUPE DE VENEURS.

ARGUMENT.

THÉSÉE avait eu d'Antiope l'Amazone un fils nommé Hippolyte ; ce jeune prince, livré tout entier au plaisir de la chasse, préférait le culte de Diane à celui de Vénus, et avait résolu de passer toute sa vie sans épouse. Phèdre, sa belle-mère, éprise de ses charmes, profite de l'absence de Thésée, descendu aux enfers, pour essayer de vaincre, par ses prières et ses caresses, la chasteté de son beau-fils. Hippolyte repousse les sollicitations de cette femme impudique. Furieuse de voir sa passion découverte, son amour se change en haine ; et, Thésée revenu, elle accuse Hippolyte d'avoir voulu la déshonorer par violence. Le jeune prince avait fui la présence de cette femme adultère ; mais dans sa fuite, voici qu'un taureau marin, envoyé par Neptune à la prière de Thésée, venant à se jeter au devant de son char, épouvante ses chevaux. Indociles à la voix de leur maître, ils le renversent du char, et mettent tout son corps en pièces, en le traînant à travers les rochers et les buissons. À la nouvelle de sa mort, Phèdre déclare la vérité à son époux, et se perce d'une épée sur le corps déchiré de son beau-fils. Thésée déplore le malheur de ce fils innocent, maudit sa colère précipitée et son vœu funeste. Il réunit les membres sanglants d'Hippolyte, et donne la sépulture à ces tristes restes.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

HIPPOLYTE, TROUPE DE VENEURS.

HIPPOLYTE.

ALLEZ, répandez-vous autour de ces bois épais, et parcourez d'un pas rapide les sommets de la montagne de Cécrops, les vallées qui s'étendent sous les roches de Parnes, et les bords du fleuve qui coule à flots précipités dans les gorges de Thrie. Gravissez les blanches cimes de ces collines neigeuses. Vous autres, tournez-vous du côté de cette forêt d'aunes élevés ; marchez vers ces prairies que le Zéphyr caresse de sa fraîche haleine, et sème de toutes les fleurs du printemps ; allez dans ces maigres campagnes où, comme le Méandre à travers ses plaines unies, serpente lentement le mol Ilissus dont les faibles eaux n'effleurent qu'à peine des sables stériles. Vous, dirigez vos pas vers les sentiers étroits des bois de Marathon, où les femelles des animaux sauvages, suivies de leurs petits, vont chercher la nuit leur pâture. Vous, tournez vers l'Acharnie que réchauffent les vents tièdes du midi. Qu'un autre s'élance à travers les rochers du doux Hymette, un autre sur la terre étroite d'Aphidna. Trop longtemps nous avons négligé le rivage sinueux que domine le cap de Sunium. Si quelqu'un de vous aime la gloire du chasseur, qu'il aille vers les champs de Phlyéus ; là se tient un sanglier terrible, l'effroi des laboureurs, et connu par ses ravages. Lâchez la corde aux chiens qui courent sans donner de la voix, mais retenez les ardents molosses, et laissez les braves crétois s'agiter avec force pour échapper à l'étroite prison de leur collier. Ayez soin de serrer de plus près ces chiens de Sparte : c'est une race hardie, et impatiente de trouver la bête. Le moment viendra où leurs aboiements devront retentir dans le creux des rochers. Maintenant ils doivent, le nez bas, recueillir les parfums, chercher les retraites en flairant, tandis que la lumière est encore douteuse, et que la terre humide de la rosée de la nuit garde encore les traces. Que l'un charge sur ses épaules ces larges toiles, qu'un autre porte ces filets. Armez l'épouvantail de plumes rouges dont l'éclat, troublant les bêtes sauvages, les poussera dans nos toiles. Toi, tu lanceras les javelots ; toi, tu tiendras des deux mains le lourd épieu garni de fer pour t'en servir au moment ; toi, tu te mettras en embuscade, et tes cris forceront les bêtes effrayées à se précipiter dans nos filets ; toi enfin, tu achèveras notre victoire, et plongeras le couteau recourbé dans le flanc des animaux.

Sois-moi favorable, ô déesse courageuse, toi qui règnes au fond des bois solitaires, toi dont les flèches inévitables atteignent les bêtes féroces qui se désaltèrent dans les froides eaux de l'Araxe, et celles qui s'ébattent sur les glaces

du Danube. Ta main poursuit les lions de Gétulie, et [les biches de Crète](#). D'un trait plus léger tu perces les daims rapides. Tu frappes et le tigre, à la robe tachetée, qui vient tomber à tes pieds, et le bison velu, et le bœuf sauvage de la Germanie au front orné de cornes menaçantes. Tous les animaux qui paissent dans les déserts, ceux que connaît le pauvre Garamante, ceux qui se cachent dans les bois parfumés de l'Arabie, ou sur les pics sauvages des Pyrénées, ou dans les forêts de l'Hyrkanie, ou dans les champs incultes que parcourt le Scythe nomade, tous craignent ton arc, ô Diane. Chaque fois qu'un chasseur est entré dans les bois le cœur plein de ta divinité, les toiles ont gardé la proie ; aucune bête, en se débattant, n'a pu rompre les filets ; les chariots gémissent sous le poids de la venaison ; les chiens reviennent à la maison la gueule rouge de sang, et les habitants des campagnes regagnent leurs chaumières dans l'ivresse d'un joyeux triomphe.

Allons, la déesse des bois nous favorise, les chiens donnent le signal par des cris aigus, les forêts m'appellent, hâtons-nous, et prenons le plus court chemin.

SCÈNE II.

PHÈDRE, LA NOURRICE.

PHÈDRE.

O Crète, reine puissante de la vaste mer, dont les innombrables vaisseaux couvrent tout l'espace que Neptune livre aux navigateurs jusqu'aux rivages de l'Assyrie, [pourquoi m'as-tu fait asseoir comme otage à un foyer odieux](#)? Pourquoi, associant ma destinée à celle d'un ennemi, me forces-tu de passer ma vie dans la douleur et dans les larmes? Thésée a fui de son royaume, et me garde en son absence [la fidélité qu'il a coutume de garder à ses épouses](#). Compagnon d'un audacieux adultère, il a pénétré courageusement dans la profonde nuit du fleuve qu'on ne repasse jamais ; il s'est rendu le complice d'un amour furieux, [pour arracher Proserpine du trône du roi des enfers](#). La crainte ni la honte ne l'ont pas arrêté ; le père d'Hippolyte va chercher jusqu'au fond du Tartare la gloire du rapt et de l'adultère. Mais un autre sujet de douleur pèse bien autrement sur mon âme. Ni le repos de la nuit ni le sommeil ne peuvent dissiper mes secrètes inquiétudes. Un mal intérieur me consume ; il s'augmente et s'enflamme dans mon sein, comme le feu qui bouillonne dans les entrailles de l'Etna. Les travaux de Minerve n'ont plus de charme pour moi, [la toile s'échappe de mes mains](#). J'oublie d'aller aux temples présenter les offrandes que j'ai vouées aux dieux, et de me joindre aux dames athéniennes pour déposer sur les autels, au milieu du silence des sacrifices, les torches discrètes des initiées, et honorer par de chastes prières et de pieuses cérémonies la déesse de la terre. J'aime à poursuivre les bêtes féroces à la course, et à lancer de mes faibles mains

les flèches au fer pesant. Où t'égaras-tu, ô mon âme? [quelle fureur te fait aimer l'ombre des forêts?](#) [Je reconnais la funeste passion qui égara ma mère](#) infortunée. Les bois sont le théâtre de nos fatales amours. O ma mère, combien tu me parais digne de pitié! Tourmentée d'un mal funeste, tu n'as pas rougi d'aimer [le chef indompté d'un troupeau sauvage](#). Cet objet d'un amour adultère avait le regard terrible ; il était impatient du joug, plus furieux que le reste du troupeau ; [mais au moins il aimait quelque chose](#). Mais moi, malheureuse, quel dieu, quel Dédale pourrait trouver le moyen de satisfaire ma passion? Non, quand il reviendrait sur la terre, cet ingénieux ouvrier qui enferma dans le labyrinthe obscur le monstre sorti de notre sang, il ne pourrait apporter aucun secours à mes maux. [Vénus hait la famille du Soleil](#), et se venge sur nous des filets qui l'ont enveloppée avec son amant. Elle charge toute la famille d'Apollon d'un amas d'opprobres. Aucune fille de Minos n'a brûlé d'un feu pur ; toujours le crime s'est mêlé à nos amours.

LA NOURRICE.

Epouse de Thésée, noble fille de Jupiter, hâtez-vous d'effacer de votre chaste cœur ces pensées abominables : éteignez ces feux impurs, et ne vous laissez pas aller à une espérance funeste. [Celui qui, dès le commencement, combat et repousse l'amour](#), est toujours sûr de vaincre à la fin et de trouver la paix. Si, au contraire, [on se plaît à nourrir et à caresser un doux penchant](#), il n'est plus temps ensuite de se révolter contre un joug que l'on s'est imposé soi-même. — Je connais l'orgueil des rois ; je sais combien il est dur, combien difficilement il plie devant la vérité, et se soumet à de sages conseils : mais n'importe ; quelles que soient les conséquences de ma hardiesse, je m'y résigne. Le voisinage de la mort qui délivre de tous les maux, donne plus de courage aux vieillards. Le premier degré de l'honneur, c'est de vouloir résister au mal et ne point s'écarter du devoir ; [le second, c'est de connaître l'étendue de la faute qu'on va commettre](#). Où allez-vous, malheureuse? voulez-vous ajouter au déshonneur de votre famille, et surpasser votre mère? car un amour criminel est pire qu'une passion monstrueuse ; une passion monstrueuse est un coup du sort, un amour criminel est le fruit d'un cœur pervers et corrompu. Si vous croyez que l'absence de votre époux descendu aux enfers puisse assurer l'impunité de votre crime, et dissiper vos alarmes, vous vous trompez : en supposant que Thésée soit caché pour jamais dans les profonds abîmes de l'enfer, et ne doive jamais repasser le Styx, n'avez-vous pas votre père qui règne au loin sur les vastes mers, et tient cent peuples divers sous son sceptre paternel? Un pareil forfait restera-t-il invisible, à ses yeux? Le regard d'un père est difficile à tromper. Mais admettons même qu'à force d'adresse et de ruse nous puissions cacher un si grand crime, le déroberons-nous aux regards de votre aïeul maternel dont la lumière embrasse le

monde? échappera-t-il au père des dieux, dont la main terrible ébranle l'univers en lançant les foudres de l'Etna? [L'œil de vos aïeux embrasse toutes choses](#), comment pourrez-vous éviter leurs regards?

Mais, quand les dieux consentiraient à fermer complaisamment les yeux sur cet horrible adultère, et à jeter sur vos criminelles amours un voile favorable qui a toujours manqué aux grands crimes, comptez-vous pour rien [le supplice affreux d'un esprit troublé par le remords](#), d'une conscience bourrelée, toujours pleine du forfait qu'elle se reproche, et effrayée d'elle-même? Le crime peut être quelquefois en sûreté, mais il n'est jamais en repos.

Éteignez, je vous en conjure, éteignez la flamme de cet amour impie : c'est un forfait inconnu aux nations les plus barbares, et qui ferait horreur aux Gètes vagabonds, aux habitants inhospitaliers du Taurus, aux peuples errants de la Scythie. Épurez votre cœur, et chassez-en le germe de ce crime horrible ; souvenez-vous de votre mère, craignez cet amour nouveau et monstrueux. Vous pensez à confondre la couche du père et celle du fils! à mêler le sang de l'un et de l'autre dans vos flancs incestueux! poursuivez donc, et troublez toute la nature par vos détestables amours. Pourquoi ne pas prendre plutôt un monstre pour amant? [pourquoi laisser vide le palais du Minotaure](#)? Il faut que le monde voie des monstres inconnus, il faut que les lois de la nature soient violées, à chaque nouvel amour d'une princesse de Crète.

PHÈDRE.

Je reconnais la vérité de ce que tu dis, chère nourrice ; mais la passion me pousse dans la voie du mal : mon esprit voit l'abîme ouvert, et s'y sent entraîné ; il y va, il y retourne, et forme en vain de sages résolutions. Ainsi, quand le nocher pousse en avant un vaisseau pesamment chargé, que repoussent les flots contraires, il s'épuise en vains efforts et le navire cède au courant qui l'entraîne. La raison dispute vainement une victoire acquise à la passion ; et l'Amour tout-puissant domine ma volonté. Cet enfant ailé règne en tyran sur toute la terre ; [Jupiter même est brûlé de ses feux invincibles](#). Le dieu de la guerre a senti la force de son flambeau ; Vulcain, le forgeron de la foudre, l'a également sentie, et ce dieu, qui entretient les ardents fourneaux de l'Etna, se laisse embraser aux flammes légères de l'Amour. Apollon, même le maître de l'arc, succombe aux traits, plus inévitables que les siens, lancés par cet enfant qui, dans son vol, frappe le ciel et la terre avec la même puissance.

LA NOURRICE.

C'est la passion qui, dans sa lâche complaisance pour le vice, a fait de l'amour un dieu, et paré faussement d'un nom divin sa fougue insensée pour se donner une plus libre carrière. On dit que Vénus envoie son fils se promener par le monde ; et que cet enfant, dans son vol à travers les airs, lance de sa faible

main ses flèches impudiques ; l'on donne ainsi au moindre des dieux la plus grande puissance parmi les Immortels. Vaines créations d'un esprit en délire qui invoque à l'appui de ses fautes l'existence d'une Vénus déesse, et l'arc de l'Amour! [C'est l'enivrement de la prospérité](#), l'excès de l'opulence, le luxe, père de mille besoins inconnus, qui engendrent cette passion funeste, compagne ordinaire des grandes fortunes : les mets accoutumés, la simplicité d'une habitation modeste, les aliments de peu de prix deviennent insipides. Pourquoi ce fléau, qui ravage les somptueux palais, ne se trouve-t-il que rarement dans la demeure du pauvre? pourquoi l'amour est-il pur sous le chaume? pourquoi le peuple garde-t-il des goûts simples et de saines affections? pourquoi la médiocrité sait-elle mieux régler ses désirs? pourquoi les riches, au contraire, et surtout ceux qui ont pour eux la puissance royale, sortent-ils des bornes légitimes? celui qui peut trop, veut aller jusqu'à l'impossible. Vous savez quelle doit être la conduite d'une femme assise sur le trône ; tremblez donc, et craignez la vengeance de votre époux dont le retour est proche.

PHÈDRE.

L'Amour m'accable de toute sa puissance, et [je ne crains pas le retour de Thésée](#). On ne remonte plus vers la voûte des cieux, quand on est une fois descendu dans le muet empire de la nuit éternelle.

LA NOURRICE.

Ne le croyez pas. Quand même Pluton aurait fermé sur lui les portes de son royaume, quand le chien du Styx en garderait toutes les issues, Thésée saura bien s'ouvrir une voie interdite au reste des mortels.

PHÈDRE.

Peut-être que mon amour trouvera grâce devant lui.

LA NOURRICE.

Il a été sans pitié pour la plus chaste des épouses. [Antiope l'Amazone a éprouvé la rigueur de sa main](#) cruelle. Mais en supposant que vous puissiez fléchir votre époux irrité, comment fléchirez-vous le cœur insensible de son fils? Il hait tout notre sexe, le seul nom de femme l'effarouche ; cruel envers lui-même, il se dévoue à un célibat perpétuel, il fuit le mariage, et vous savez d'ailleurs qu'il est fils d'une Amazone.

PHÈDRE.

Ah! je veux le suivre dans sa course rapide au sommet des collines neigeuses, à travers les roches hérissées qu'il foule en courant, je veux le suivre au fond des bois épais et sur la crête des montagnes.

LA NOURRICE.

Croyez-vous qu'il s'arrête, qu'il s'abandonne à vos caresses, et qu'il se dépouille de son chaste vêtement pour favoriser d'impudiques amours? Pensez-

vous qu'il dépose sa haine à vos pieds, quand c'est pour vous seule qu'il hait toutes les femmes?

PHÈDRE.

Sera-t-il impossible de l'attendrir par des prières?

LA NOURRICE.

Son cœur est farouche.

PHÈDRE.

Nous savons que [les cœurs les plus farouches ont été vaincus par l'amour](#).

LA NOURRICE.

Il fuira.

PHÈDRE.

S'il fuit, je le suivrai, même à travers les mers.

LA NOURRICE.

Souvenez-vous de votre père.

PHÈDRE.

Je me souviens aussi de ma mère.

LA NOURRICE.

[Il hait tout notre sexe](#).

PHÈDRE.

Je ne crains point de rivale.

LA NOURRICE.

Votre époux reviendra.

PHÈDRE.

Oui, [complice de Pirithoüs](#).

LA NOURRICE.

Votre père aussi viendra.

PHÈDRE.

Il fut indulgent pour ma sœur.

LA NOURRICE.

Vous me voyez suppliante à vos genoux ; par le respect dû à ces cheveux blanchis par l'âge, par ce cœur fatigué de soins, par ces mamelles qui vous ont nourrie, je vous en conjure, délivrez-vous de cette passion furieuse, et appelez la raison à votre secours. La volonté de guérir est un commencement de guérison.

PHÈDRE.

Tout sentiment de pudeur n'est pas encore éteint en moi, chère nourrice, je t'obéis. Il faut vaincre cet amour qui ne veut pas se laisser conduire. Je ne veux pas souiller ma gloire. Le seul moyen de me guérir, l'unique voie de salut qui me reste, c'est de suivre mon époux : [j'échapperai au crime par la mort](#).

LA NOURRICE.

Ma fille, calmez ce transport furieux, modérez vos esprits. Vous méritez de vivre par cela seul que vous vous croyez digne de mort.

PHÈDRE.

Non, je suis décidée à mourir ; il ne me reste plus qu'à choisir l'instrument de mon trépas. Sera-ce un fatal lacet qui terminera mes jours, ou me jetterai-je sur la pointe d'une épée? ou vaut-il mieux me précipiter du haut de la citadelle de Minerve? C'en est fait, prenons en main l'arme qui doit venger ma pudeur.

LA NOURRICE.

Croyez-vous que ma vieillesse vous laisse ainsi courir à la mort? Modérez cette fougue aveugle.

PHÈDRE.

Il n'est pas facile de ramener personne à la vie ; il n'est aucun moyen d'empêcher de mourir celui qui en a pris la résolution, surtout quand la mort est dans son devoir comme dans sa volonté.

LA NOURRICE.

O ma chère maîtresse, vous la seule consolation de mes vieux ans, si cette ardeur qui vous possède est si forte, méprisez la renommée ; elle ne s'attache pas toujours à la vérité ; elle est souvent meilleure ou pire que les actions. Essayons de fléchir cet esprit dur et intraitable. Je prends sur moi d'aborder ce jeune homme farouche, et d'émouvoir son âme insensible.

SCÈNE III.

LE CHOEUR.

Déesse qui naquis au sein des mers orageuses, et que le double Amour appelle sa mère, combien sont redoutables les feux et les flèches de ton fils, et combien les traits qu'il lance en se jouant, avec un sourire perfide, sont inévitables! la douce fureur qu'il inspire se répand jusque dans la moelle des os ; un feu caché ravage les veines ; il ne fait point de larges blessures, mais le trait invisible pénètre jusqu'à l'âme et la dévore.

Ce cruel enfant ne se repose jamais, ses flèches rapides volent incessamment par le monde. Les pays qui voient naître le soleil et ceux qui le voient mourir, les climats brûlés par les feux du Cancer, et ceux qui, dominés par la grande Ourse du nord, ne connaissent pour habitants que des hordes vagabondes, tous sont également échauffés par l'amour. Il attise le feu brûlant des jeunes hommes, et ranime la chaleur éteinte aux cœurs glacés des vieillards ; il allume au sein des vierges des ardeurs inconnues, il force les dieux mêmes à descendre du ciel, et à venir habiter la terre sous des formes empruntées. C'est par lui qu'Apollon, devenu berger des troupeaux d'Admète, quitta sa lyre divine, et conduisit des taureaux au son de la flûte champêtre. Combien de fois le dieu qui gouverne

l'Olympe et les nuages a-t-il revêtu des formes plus viles encore? Tantôt c'est un oiseau superbe, aux blanches ailes, à la voix plus douce que celle du cygne mourant. Tantôt c'est un jeune taureau au front terrible, qui prête son dos complaisant aux jeux des jeunes filles, s'élance à travers l'humide empire de son frère, et, imitant avec les cornes de ses pieds les rames des navires, dompte les flots avec sa large poitrine, et nage en tremblant pour la douce proie qu'il emporte. Blessée par les flèches de l'Amour, la reine des nuits déserte son empire, et confie à son frère la conduite de son char brillant, qui suit un autre cours que celui du soleil. Le dieu du jour apprend à conduire les deux coursiers noirs de sa sœur, et à décrire une courbe moindre que la sienne. Cette nuit se prolongea au delà du terme ordinaire, et le jour ne se leva que bien tard à l'orient, parce que le char de la déesse des ombres avait marché plus lentement, chargé d'un poids inaccoutumé. Le fils d'Alcmène, vaincu par l'Amour, a jeté son carquois et la dépouille effrayante du lion de Némée ; il a laissé emprisonner ses doigts dans des cercles d'émeraudes, et parfumer sa rude chevelure. Il a noué autour de ses jambes le cothurne d'or, et la molle sandale aux rubans couleur de feu. Sa main, qui tout à l'heure encore portait la pesante massue, tourne entre ses doigts les fuseaux légers. La Perse et l'opulente Lydie ont vu avec orgueil la peau terrible du lion laissée à terre, et ces fortes épaules, qui avaient porté le poids du ciel, revêtues d'une tunique efféminée de pourpre tyrienne. [Le feu de l'amour](#) (croyez-en ses victimes) [est un feu sacré](#), qui brûle et qui dévore. Depuis les profondeurs de la mer jusqu'à la hauteur des astres lumineux, le cruel enfant règne en maître absolu ; [ses traits brûlants vont chercher les Néréides au fond des eaux bleuâtres](#), et la fraîcheur des mers ne peut éteindre les feux qu'ils allument. Les oiseaux brûlent des mêmes flammes. Les taureaux, en proie à la fureur de Vénus, se livrent entre eux des combats horribles pour la possession d'un troupeau tout entier ; s'il craint pour sa compagne, le cerf timide se précipite avec rage sur son rival, et sa colère éclate dans ses cris. Les noirs habitants de l'Inde se troublent à la vue des tigres saisis d'une fureur amoureuse ; le sanglier aiguise ses défenses, et se couvre d'écume ; les lions d'Afrique secouent leur crinière avec violence, et les bois retentissent de cris épouvantables. Les monstres de la mer et les taureaux de Lucanie cèdent à l'aiguillon de l'Amour. Rien ne se dérobe à son empire, tout cède à sa puissance, tout, jusqu'à la haine ; oui, les inimitiés les plus enracinées ne tiennent pas contre sa flamme victorieuse, et, pour tout dire en un mot, le cœur même des marâtres se laisse aller à sa douce influence.

ACTE SECOND.
SCÈNE I.

LE CHOEUR, LA NOURRICE, PHÈDRE.

LE CHOEUR.

Parlez, ô nourrice, quelle nouvelle apportez-vous? où est la reine? dites-nous si le feu cruel qui la consume est apaisé?

LA NOURRICE.

Nul espoir d'adoucir un mal si grand ; cette flamme insensée n'aura point de fin. Une brûlante ardeur la dévore intérieurement ; [malgré ses efforts pour la cacher](#), cette passion concentrée s'échappe de son sein et se montre sur son visage. Le feu brille dans ses yeux, et ses paupières, abaissées fuient la lumière du jour. [Capricieuse et troublée](#), rien ne lui plaît longtemps. Elle s'agite en tous sens et se débat contre le mal qui la ronge. Tantôt ses genoux se dérobent sous elle comme si elle allait mourir, et sa tête s'incline sur son cou défaillant ; tantôt elle se remet sur sa couche, et, [oubliant le sommeil](#), passe la nuit dans les larmes. Elle demande qu'on la soulève sur son lit, puis qu'on l'étende ; elle veut tour à tour qu'on dénoue sa chevelure, et qu'on en répare le désordre ; toutes les positions lui sont également insupportables ; [elle ne songe plus à prendre des aliments](#) ni à entretenir sa vie ; elle marche à pas mal assurés, et se soutient à peine. Plus de forces ; la pourpre qui colorait la neige de son teint s'est effacée. Le feu qui la consume dessèche ses membres ; sa démarche est tremblante, la fraîcheur et l'éclat de son beau corps ont disparu ; ses yeux brillants, où luirait un rayon du soleil, n'ont plus rien de cette vive lumière qui rappelait sa glorieuse origine ; des larmes s'en échappant et coulent sans cesse le long de ses joues, comme ces ruisseaux formés par les neiges du Taurus quand une pluie d'orage vient à les fondre. — Mais le palais s'ouvre à nos yeux ; la voici elle-même, étendue sur les coussins de son siège doré ; dans son fatal égarement, elle veut se délivrer de sa parure et de ses vêtements accoutumés.

PHÈDRE.

[Débarrassez-moi de ces robes de pourpre et d'or](#) : loin de moi cette vive couleur de Tyr, et ces riches tissus recueillis sur les arbres de la Sérique. Je veux une étroite ceinture qui presse mon sein sans gêner mes mouvements ; point de colliers à mon cou ; ne changez point mes oreilles de ces blanches pierres, don précieux de la mer des Indes. Laissez mes cheveux, et n'y versez point les parfums d'Assyrie : je veux qu'ils soient épars et tombent en désordre sur mes épaules ; dans ma course rapide, ils flotteront au gré des vents. Je porterai le carquois dans ma main gauche, et dans ma main droite l'épieu de Thessalie ;

ainsi marchait la mère de l'insensible Hippolyte. Je parcourrai les bois dans le même appareil où l'on vit cette reine du Tanaïs ou des Palus-Méotides fouler le sol de l'Attique, à la tête de ses bataillons d'Amazones qu'elle avait amenés des rivages glacés de l'Euxin. Un simple nœud rassemblait ses cheveux et les laissait tomber sur ses épaules ; un bouclier en forme de croissant couvrait son sein. Je serai comme elle.

LA NOURRICE.

Laissez là ces tristes plaintes ; la douleur ne soulage point les malheureux. Ne songeons qu'à fléchir le courroux de la chaste déesse des bois. Reine des forêts, la seule des immortelles qui vous plaisiez à habiter les montagnes, la seule aussi qu'on y adore, écarterez de nous les malheurs que nous annoncent de sinistres présages. Grande déesse des forêts et des bois sacrés, ornement du ciel, et flambeau des nuits, vous qui partagez avec le dieu du jour le soin d'éclairer le monde, Hécate aux trois visages, rendez-vous favorable à nos vœux. Domptez le cœur de l'insensible Hippolyte ; qu'il apprenne à aimer, qu'il ressente les feux d'une ardeur partagée ; qu'il écoute la voix d'une amante. À vous de vaincre son cœur farouche et de le faire tomber dans les filets de l'amour ; à vous de ramener sous les lois de Vénus cet homme si fier, si dur et si sauvage ; consacrez toute votre puissance à ce grand changement ; et puisse votre visage briller toujours d'un vif éclat, votre disque n'être jamais offusqué de nuages ; que jamais, quand vous tiendrez les rênes de votre char nocturne, les chants des magiciennes de Thessalie ne vous forcent, à descendre sur la terre ; que jamais berger ne se glorifie de vos faveurs. Soyez propice à nos vœux. Mais déjà vous les avez entendus. Je vois Hippolyte lui-même ; il s'apprête à vous offrir un solennel sacrifice ; il est seul. Pourquoi hésiter ? le hasard m'offre le moment et le lieu favorables ; il faut user d'adresse. Je tremble. Il est pénible d'avoir à exécuter un crime ordonné par un autre. Mais, [quand on craint les rois](#), il faut renoncer à la justice, il faut bannir de son cœur tout sentiment honnête ; la vertu serait un mauvais instrument des volontés souveraines.

SCÈNE II.

HIPPOLYTE, LA NOURRICE.

HIPPOLYTE.

Quel motif conduit en ces lieux vos pas appesantis par l'âge, fidèle nourrice ? pourquoi ce trouble sur votre visage, et cette tristesse dans vos yeux ? les jours de mon père ne sont point menacés ? ni ceux de Phèdre, ni ceux de ses deux enfants ?

LA NOURRICE.

Soyez tranquille à cet égard ; l'état du royaume est prospère, et la florissante

famille de Thésée jouit d'un bonheur parfait. Mais vous, pourquoi ne partagez-vous pas cette félicité? Votre sort m'inquiète, et je ne puis que vous plaindre, en voyant à quels maux vous vous condamnez vous-même. On peut pardonner le malheur à l'homme que le destin poursuit de ses rigueurs ; mais celui qui va au devant des disgrâces, et qui se tourmente volontairement lui-même, mérite de perdre les biens dont il ne sait pas jouir. Souvenez-vous de votre jeunesse, et donnez à votre esprit les distractions qu'il demande. Allumez le flambeau des nocturnes plaisirs ; sacrifiez à Bacchus, et noyez dans son sein vos graves inquiétudes. Jouissez de la jeunesse, elle s'écoule avec rapidité. À votre âge le cœur s'ouvre facilement, le plaisir est doux ; livrez-vous à son empire. Pourquoi votre couche est-elle solitaire? Quittez cette vie austère qui convient mal à votre âge ; livrez-vous aux voluptés, donnez-vous une libre carrière, et ne perdez pas sans fruit vos plus beaux jours. Dieu a tracé à chaque âge ses devoirs, et marqué les différentes saisons de notre vie. La joie sied bien au jeune homme, la tristesse au vieillard. Pourquoi vous comprimer ainsi vous-même, et fausser la plus heureuse nature? Le laboureur a beaucoup à espérer d'une moisson qui, jeune encore, s'élance avec force et couvre les sillons de ses jets hardis. L'arbre qui doit élever au dessus de tous les autres sa tête puissante est celui dont une main jalouse n'a point coupé les rameaux. Les âmes nobles se portent plus facilement jusqu'au faite de la gloire, quand la liberté favorise et active leur développement. Sauvage et solitaire, vous ignorez les plus doux charmes de la vie, et vous consommez tristement votre jeunesse dans le mépris de Vénus. Croyez-vous que le seul devoir des hommes de cœur soit de se soumettre à une vie dure et laborieuse, de dompter des coursiers fougueux, et de se livrer tout entiers aux sanglants exercices de Mars? Le souverain maître du monde, voyant les mains de la mort si actives à détruire, a pris soin de réparer les pertes du genre humain par des naissances toujours nouvelles. Otez de l'univers l'amour qui en répare les désastres, et comble le vide des générations éteintes, le globe ne sera plus qu'une solitude effrayante et confuse ; la mer sera vide et sans flottes qui la sillonnent ; plus d'oiseaux dans les plaines du ciel, plus d'animaux dans les bois ; l'air ne sera plus traversé que par les vents. Voyez que de fléaux divers détruisent et moissonnent la race humaine ; la mer, l'épée et le crime! mais, en écartant même cette destruction nécessaire et fatale, n'allons-nous pas nous-mêmes au devant de la mort? Que la jeunesse garde un célibat stérile, tout ce que vous voyez autour de vous ne vivra qu'une vie d'homme, et s'éteindra pour jamais. Prenez donc la nature pour guide, fréquentez la ville, et recherchez la compagnie de vos concitoyens.

HIPPOLYTE.

[Il n'est pas de vie plus libre](#), plus exempte de vices, ni qui rappelle mieux les

mœurs innocentes des premiers hommes, que celle qui se passe loin des villes, dans la solitude des bois. Les aiguillons brûlants de l'avarice n'entrent point dans le cœur de l'homme qui se garde pur au sommet des montagnes ; il ne rencontre là ni la faveur du peuple, ni les caprices de la multitude toujours injuste envers les hommes de bien, ni les poisons de l'envie, ni les mécomptes de l'ambition ; il n'est point l'esclave de la royauté, ne la désirant pas pour lui-même ; il ne se consume point dans la poursuite des vains honneurs et des richesses périssables ; il est libre d'espérance et de crainte ; il ne redoute point les morsures empoisonnées de la sombre envie. Il ne connaît point ces crimes qui naissent dans les villes et dans les grandes réunions d'hommes. Sa conscience bourrelée ne le force point de trembler à tous les bruits qu'il entend. Il n'a point à déguiser sa pensée. Pour lui point de riche palais appuyé sur mille colonnes, point de lambris incrustés d'or. Sa piété ne verse point le sang à longs flots sur les autels ; cent taureaux blancs parsemés de farine ne viennent point offrir la gorge au sacrificateur. Mais il jouit du libre espace et de la pureté du ciel, il marche dans son innocence et dans sa joie. Il ne sait tendre de piège qu'aux animaux sauvages ; épuisé de fatigues, il repose ses membres dans les claires eaux de l'Ilissus. Tantôt il suit dans ses détours le rapide Alphée, tantôt il parcourt les bois épais qu'arrose la fraîche et limpide fontaine de Lerna. Il change de lieux à son gré : ici, il entend le chant plaintif des oiseaux mêlé au murmure des arbres agités par le vent, et aux frémissements des vieux hêtres. Tantôt il aime à s'asseoir sur les bords d'une onde, errante, ou à goûter un doux sommeil sur de frais gazons, auprès d'une large fontaine aux eaux rapides, ou d'un clair ruisseau qui s'échappe avec un doux murmure entre des fleurs nouvelles. Des fruits détachés des arbres lui servent à apaiser sa faim, et les fraises cueillies sur leur tige légère lui fournissent une nourriture facile ; ce qu'il veut fuir surtout, c'est le luxe ambitieux des rois. Que les puissances du monde boivent le vin en tremblant dans des coupes d'or ; il aime, lui, à puiser l'eau des sources dans le creux de sa main. Son repos est plus tranquille sur cette couche dure, où il s'étend avec sécurité. Il n'a point besoin d'une retraite obscure et profonde pour y cacher ses intrigues coupables, la crainte ne le force pas de s'enfermer dans les détours d'une demeure impénétrable à tous les yeux. Il cherche l'air et la lumière, et il se plaît à vivre sous la voûte du ciel. Telle fut sans doute la vie des premiers hommes reçus au rang des demi-dieux. L'ardente soif de l'or n'était point connue dans ces âges d'innocence ; nulle pierre sacrée ne déterminait alors les droits de chacun et la borne des champs, les vaisseaux ne sillonnaient point encore les mers ; chacun ne connaissait que son rivage. Les villes ne s'étaient point encore enfermées d'une vaste ceinture de murailles et de tours. La main du soldat n'était point armée du fer homicide, et la baliste ne

lançait point d'énormes pierres contre les portes ennemies pour les briser ; la terre assujettie ne gémissait point sous les pas du bœuf attelé au joug ; mais les campagnes fertiles nourrissaient d'elles-mêmes l'homme qui ne leur demandait rien ; il trouvait sur les arbres, il trouvait au fond des antres obscurs des richesses et des demeures naturelles. Mais cette alliance de l'homme avec la nature fut brisée par la fureur d'acquérir, par la colère aveugle, par toutes les passions qui bouleversent les âmes. La soif impie de commander se fit sentir dans le monde, le faible devint la proie du puissant, la force fut érigée en droit. Les hommes se firent la guerre, d'abord avec leurs seules mains ; les pierres, et les branches des arbres furent leurs armes grossières. Ils ne connaissaient point encore la flèche légère de cornouiller à la pointe acérée, ni l'épée à la longue lame qui pend à la ceinture du soldat, ni le casque à la crête ondoyante. La colère s'armait de ce qui lui tombait sous la main. — Bientôt le dieu de la guerre inventa des moyens nouveaux de se combattre, et mille instruments de mort : le sang coula par toute la terre, et la mer en fut rougie. Le crime ne s'arrêta plus, il entra dans toutes les demeures des hommes, et se multiplia sous toutes les formes possibles. Le frère mourut de la main du frère, le père sous la main du fils ; l'époux tomba sous le fer de l'épouse, et les mères dénaturées s'armèrent contre la vie de leurs propres enfants. Je ne dis rien des marâtres : les bêtes sauvages sont moins cruelles. [Mais la perversité de la femme est au dessus de tout](#) ; c'est elle qui est dans le monde l'ouvrière et la cause de tous les crimes ; c'est elle qui, par ses amours adultères, a réduit tant de villes en cendres, armé tant de nations les unes contre les autres, amené la ruine de tant de royaumes. Sans parler des autres, Médée seule, l'épouse d'Egée, suffit pour rendre ce sexe abominable.

LA NOURRICE.

Pourquoi faire peser sur toutes les femmes le crime de quelques-unes ?

HIPPOLYTE.

Je les hais toutes, je les abhorre, je les déteste, je les fuis. Soit raison, soit nature, soit colère aveugle, je veux les haïr. L'eau s'unira paisiblement au feu ; les Syrtes mouvantes offriront aux navires une passe commode et sans péril, le matin brillant se lèvera sur les ondes occidentales de la mer d'Hespérie, et les loups caresseront avec amour les daims timides, avant que mon cœur se dépouille de sa haine, et s'apaise envers la femme.

LA NOURRICE.

Souvent l'amour subjugué les âmes les plus rebelles, et triomphe de leurs antipathies. Voyez le royaume de votre mère ; [les fières Amazones](#) se soumettent aussi à la puissance de Vénus, vous en êtes la preuve, vous l'unique enfant mâle conservé dans cette nation.

HIPPOLYTE.

La seule chose qui me console de la perte de ma mère, c'est le droit qu'elle me donne de haïr toutes les femmes.

LA NOURRICE.

Comme une roche dure et de tous côtés inabordable, qui résiste au mouvement des mers, et repousse au loin les vagues qui viennent l'assaillir, le cruel méprise mes discours..... Mais voici Phèdre qui accourt à pas précipités, dans sa brûlante impatience. Que va-t-il arriver? quelle sera l'issue de ce fatal amour? — Elle est tombée par terre ; plus de mouvement ; la pâleur de la mort s'est répandue sur tous ses traits. Relevez-vous, ma fille, ouvrez les yeux, parlez, [c'est votre Hippolyte lui-même qui vous tient dans ses bras.](#)

SCÈNE III.

PHÈDRE, HIPPOLYTE, LA NOURRICE, SERVITEURS.

PHÈDRE.

Oh! qui me rend à la douleur, qui ranime dans mon sein le mal qui me dévore? J'étais heureuse dans cette défaillance qui m'ôtait le sentiment de moi-même. Mais pourquoi fuir cette douce lumière qui m'est rendue? Du courage, ô mon cœur ; il faut oser, il faut accomplir toi-même le message que tu as donné. Parlons avec assurance ; demander avec crainte, c'est provoquer le refus. Il y a longtemps que mon crime est plus qu'à moitié commis. La pudeur n'est plus de saison : c'est un amour abominable sans doute ; mais, si j'arrive au terme de mes désirs, je pourrai peut-être plus tard cacher sous des nœuds légitimes cette satisfaction criminelle. Il est des forfaits que le succès justifie. Il faut commencer. Ecoutez-moi, je vous prie, un moment sans témoin ; et faites retirer votre suite.

HIPPOLYTE.

Parlez, nous sommes seuls, et personne ne peut nous entendre.

PHÈDRE.

[Les mots, prêts à sortir, s'arrêtent sur mes lèvres](#) ; une force impérieuse m'oblige à parler, mais une force encore plus grande m'en empêche : soyez-moi témoins, dieux du ciel, que ce que je veux, je ne le veux pas.

HIPPOLYTE.

Est-ce que vous ne pouvez exprimer ce que vous êtes pressée de me dire?

PHÈDRE.

Il est facile d'énoncer des sentiments vulgaires, mais les grands sentiments ne trouvent point de paroles.

HIPPOLYTE.

Ne craignez pas, ô ma mère, de me confier vos chagrins.

PHÈDRE.

Ce nom de mère est trop noble et trop imposant ; un nom plus humble convient mieux à mes sentiments pour vous. [Appelez-moi votre sœur, cher Hippolyte](#), ou votre esclave : oui, votre esclave plutôt ; car je suis prête à faire toutes vos volontés. Si vous m'ordonnez de vous suivre à travers les neiges profondes, vous me verrez courir sur les cimes glacées du Pinde. Faut-il marcher au milieu des feux et des bataillons ennemis, je n'hésiterai pas à exposer mon sein nu à la pointe des épées. Prenez le sceptre que m'a confié votre père, et recevez-moi comme votre esclave. À vous de commander, moi de vous obéir. Ce n'est point affaire de femme de régner sur les villes. Mais vous, qui êtes dans la force et dans la fleur de l'âge, prenez en main le sceptre paternel. Ouvrez-moi votre sein comme à une suppliante, protégez-moi comme votre esclave, ayez pitié d'une veuve.

HIPPOLYTE.

Que le maître des dieux écarte ce triste présage ! mon père vit et nous sera bientôt rendu.

PHÈDRE.

Le dieu qui règne sur le sombre empire, et sur les rives silencieuses du Styx, ne lâche point sa proie, et ne laisse remonter personne vers le séjour des vivants. Renverra-t-il le ravisseur de son épouse ? il faudrait le supposer bien indulgent pour les fautes de l'amour.

HIPPOLYTE.

Les dieux du ciel plus favorables nous rendront Thésée ; mais, tant que nous resterons dans l'incertitude de son retour qu'appellent tous nos vœux, je garderai pour mes frères l'amitié que je leur dois, et mes tendres soins vous feront oublier votre veuvage. Moi-même [je veux tenir auprès de vous la place de mon père](#).

PHÈDRE.

O crédule espérance d'un cœur passionné ! ô illusions de l'amour ! en a-t-il assez dit ? je vais employer maintenant les prières. Prenez pitié de moi ; entendez mon silence, et les vœux cachés dans mon cœur ; je veux parler et je n'ose.

HIPPOLYTE.

Quel est donc le mal qui vous tourmente ?

PHÈDRE.

Un mal que ne ressentent pas souvent les marâtres.

HIPPOLYTE.

Vos paroles sont obscures et couvertes ; parlez plus clairement.

PHÈDRE.

Un amour furieux, un feu dévorant, me consument. Cette ardeur cachée pénètre jusqu'à la moelle de mes os, elle circule avec mon sang, brûle mes

veines et mes entrailles, et parcourt tout mon corps comme une flamme rapide qui dévore les poutres d'un palais.

HIPPOLYTE.

[C'est l'excès de votre chaste amour](#) pour Thésée qui vous trouble à ce point.

PHÈDRE.

Oui, cher Hippolyte, j'aime le visage de Thésée, je l'aime tel qu'il était jadis, paré des grâces de la première jeunesse ; quand un léger duvet marquait ses joues fraîches et pures, au temps où il visita la demeure terrible du monstre de Crète, et prit en main le fil qui devait le conduire à travers les mille détours du Labyrinthe. Qu'il était beau alors ! Un simple bandeau retenait sa chevelure, une aimable rougeur colorait ses traits blancs et délicats : des muscles vigoureux se dessinaient sur ses bras mollement arrondis ; c'était le visage de Diane que vous aimez, ou celui d'Apollon, père de ma famille, ou plutôt c'était le vôtre, cher Hippolyte. Oui, oui, Thésée vous ressemblait quand il sut plaire à la fille de son ennemi. C'est ainsi qu'il portait sa noble tête ; cette beauté simple et naïve me frappe encore plus en vous ; je retrouve sur votre visage toutes les grâces de votre père, auxquelles néanmoins un certain mélange des traits de votre mère ajoute un air de dignité sauvage. Vous avez dans une figure grecque la fierté d'une Amazone. [Si vous aviez suivi Thésée sur la mer de Crète](#), c'est à vous plutôt qu'à lui que ma sœur eût donné le fil fatal. O ma sœur, ma sœur, quelle que soit la partie du ciel que tu éclaires de tes feux, je t'invoque aujourd'hui ; notre cause est la même ; une seule famille nous a perdues toutes deux ; tu as aimé le père et j'aime le fils. — Hippolyte, vous voyez suppliante à vos pieds l'héritière d'une royale maison ; pure et sans tache, et vertueuse jusqu'à ce moment, c'est vous seul qui m'avez rendue faible. Je m'abaisse jusqu'aux prières, c'est un parti pris, il faut que ce jour termine ma vie ou mon tourment ; prenez pitié de mon amour.

HIPPOLYTE.

Puissant maître des dieux, tu n'as pas encore vengé ce crime ! tu le vois sans colère ! Quand donc tes mains lanceront-elles la foudre, si le ciel reste calme en ce moment ? Que l'Olympe tout entier s'ébranle, et que d'épaisses ténèbres cachent la face du jour. Que les astres reculent dans leur cours, et retournent en arrière ; toi surtout, roi de la lumière, peux-tu bien voir d'un œil tranquille ce forfait monstrueux de l'un de tes enfants ? Dérobe-nous la clarté du jour, et cache-toi dans la nuit. Pourquoi ta main n'est-elle pas armée, roi des dieux et des hommes ? pourquoi ta foudre aux trois carreaux n'a-t-elle pas encore embrasé l'univers ? Tonne sur moi, frappe-moi, que tes feux rapides me consomment ; je suis coupable, j'ai mérité de mourir. Je suis aimé de la femme de mon père : elle

m'a cru capable de partager sa flamme adultère et criminelle! Seul donc je vous ai semblé une proie facile? c'est mon indifférence pour votre sexe qui m'a valu ce fatal amour? O la plus coupable de toutes les femmes! ô fille plus déréglée dans vos passions que votre mère qui a mis un monstre au jour! Elle ne s'est souillée du moins que par l'adultère ; son crime longtemps caché s'est découvert dans les deux natures de l'être quelle avait conçu, et le visage horrible de cet enfant monstrueux manifesta la honte de sa mère. C'est le même sein qui vous a porté. O trois et quatre fois heureux les mortels que le crime et la perfidie ont perdus, détruits et plongés dans la tombe! Mon père, je vous porte envie ; Médée, votre marâtre, fut meilleure pour vous que la mienne ne l'est pour moi.

PHÈDRE.

Je connais assez le destin cruel qui pèse sur notre famille : nos amours sont horribles : mais je ne suis pas maîtresse de moi. Je te suivrai à travers les flammes, à travers les mers orageuses, à travers les rochers et les torrents impétueux ; où que tu ailles, ma passion furieuse m'emportera sur tes pas. Pour la seconde fois, superbe, tu me vois à tes genoux.

HIPPOLYTE.

[Ne me touchez pas](#) ; retirez vos mains adultères qui font outrage à ma pureté. [Mais quoi? elle m'embrasse!](#) Où est mon épée? qu'elle meure comme elle le mérite. J'ai plongé ma main dans ses cheveux, je tiens relevée cette tête impudique ; jamais sang n'aura coulé plus justement sur tes autels, ô déesse des forêts!

PHÈDRE.

Hippolyte, vous comblez tous mes vœux ; vous me guérissez de ma fureur. Mourir par vos mains en sauvant ma vertu, c'est plus de bonheur que je n'en demandais.

HIPPOLYTE.

Non, retirez-vous, et vivez, car vous n'obtiendrez rien de moi. Ce fer, qui vous a touchée, ne doit point rester à ma ceinture. Le Tanaïs pourra-t-il me purifier assez? Les eaux méotides qui vont se perdre dans la mer de Pont, sous des climats glacés, laveront-elles ma souillure? Oh! non, l'Océan lui-même avec tous ses flots n'effacerait pas la trace d'un pareil crime. O bois! ô bêtes des forêts!

LA NOURRICE.

Pourquoi hésiter? [c'est à nous de rejeter sur lui cet odieux attentat](#) et de l'accuser lui-même d'une flamme incestueuse. Couvrons une accusation par une autre : le plus sûr, quand on craint, c'est de faire le premier pas, et d'attaquer. Tout s'est passé dans le secret, nul témoin ne viendra dire si nous sommes les auteurs ou les victimes de cet attentat. Athéniens, accourez ; au secours, fidèles

serviteurs. Un infâme séducteur, Hippolyte, presse et menace la femme de Thésée ; il tient le fer en main, et veut effrayer cette chaste épouse par l'image de la mort. Il s'échappe d'un pas rapide, et, dans le trouble de sa fuite précipitée, son glaive est tombé ; le voici ; je tiens la preuve de son crime. Secourez d'abord sa victime infortunée. Ne touchez point à sa chevelure en désordre et lacérée par les mains du ravisseur, laissez-la comme un monument de sa violence cruelle. Répandez cette nouvelle dans la ville. — Et vous, chère maîtresse, reprenez vos sens. Pourquoi déchirer votre sein et fuir tous les regards? C'est la volonté qui rend une femme coupable, et non le malheur.

SCÈNE IV.

LE CHOEUR.

Il a fui comme l'orage, comme le vent du nord qui chasse les nuages devant lui, comme ces étoiles qui glissent dans l'espace en laissant derrière elles une longue traînée de feu. Que la renommée, qui vante les héros des vieux âges, compare leur gloire à la tienne, tu les effaceras tous par l'éclat de tes vertus, comme la lune efface toutes les étoiles, dans la plénitude de sa lumière, quand elle réunit les extrémités de son croissant, et se hâte de s'emparer du ciel qu'elle doit éclairer toute la nuit de ses vives clartés. Ta vertu brille comme la lumière d'Hespérus, messenger de la nuit qui s'élève du sein des mers pour amener les premières ombres du soir, et qui, le matin, les dissipe pour allumer, sous le nom de Lucifer, les premiers feux du jour.

[Et toi, conquérant de l'Inde](#) soumise à ton thyrses vainqueur, dieu à l'éternelle jeunesse et à la flottante chevelure, qui conduis avec la lance entrelacée de feuilles de vigne les tigres attelés à ton char, et pares ton front de la mitre orientale, la chevelure négligée d'Hippolyte n'est pas moins belle que la tienne.

Ne sois point trop fier des charmes de ton visage. La renommée a répandu par le monde [le nom du héros](#) que la sœur de Phèdre avait aimé avant toi. Beauté, don périssable que les dieux font aux mortels, et qui ne dure qu'un moment, avec quelle vitesse, hélas! tu te flétris! moins promptement se fane la fleur printanière des prairies sous les feux brûlants de l'été ; quand le soleil au solstice répand toute l'ardeur de ses rayons du haut du ciel et amène la nuit derrière son char rapide, les blanches feuilles du lis perdent leur beauté, la rose qui pare les plus nobles têtes, se fane et se décolore. Ainsi le doux incarnat de la jeunesse passe en un moment, chaque jour détruit quelque une des grâces d'un beau corps. La beauté est chose passagère : quel homme sage pourrait se confier en ce bien fragile? il faut en jouir tant qu'on la possède. Le temps nous détruit en silence, et chaque heure nouvelle vaut moins que celle qui l'a précédée. Pourquoi chercher la solitude, ô Hippolyte? la beauté ne court pas moins de

danger dans les déserts. Si tu te reposes à midi au fond d'un bois solitaire, tu seras la proie des Nàïades agaçantes, qui entraînent et retiennent dans leurs eaux les jeunes hommes dont la beauté les charme : les Dryades lascives et les Faunes des montagnes te dresseront des embûches pendant ton sommeil. Ou bien [la reine des nuits](#), moins ancienne que les habitants de l'Arcadie, te contempera du haut de la voûte étoilée, et oubliera de tenir en main les rênes de son char. Dernièrement nous l'avons vue rougir, sans qu'aucun nuage obscurcît la blancheur de son visage. Effrayés de cette lumière trouble et décomposée, nous avons cru que les enchantements des magiciennes de Thessalie l'avaient fait descendre sur la terre, et nous avons fait retentir l'airain bruyant. C'était toi qui l'arrêtais, c'était toi qui causais cette défaillance ; la déesse des nuits, pour te regarder, avait ralenti sa marche.

Expose moins souvent ton visage aux injures de l'hiver et aux ardeurs du soleil, et il surpassera la blancheur du marbre de Paros. Que de grâces dans la mâle fierté de ta figure, que de dignité dans ce front sévère ! tu peux comparer ta tête à celle d'Apollon ; ce dieu aime à laisser flotter les longs cheveux en désordre qui couvrent ses épaules ; toi, tu te plais à ne point parer ta tête, et à laisser ta courte chevelure se répandre au hasard. Les demi-dieux guerriers et habitués aux combats n'ont pas plus de force ni de vigueur que toi. Jeune encore, tes bras égalent déjà la puissance de ceux d'Hercule, et ta poitrine est plus large que celle de Mars. Quand tu veux monter sur un coursier généreux, ta main, plus habile que celle même de Castor, pourrait conduire le cheval célèbre du dieu de Lacédémone. Si tu veux tendre l'arc, et lancer le javelot de toutes tes forces, la flèche légère des archers de la Crète n'ira pas aussi loin que la tienne. Ou si tu veux, comme les Parthes, décocher des traits contre le ciel, aucun ne retombe sans ramener un oiseau frappé au cœur ; tes flèches vont chercher la proie jusqu'au sein des nuages. Mais hélas ! rarement la beauté fut heureuse pour les hommes, les siècles passés te l'apprennent. Puisse la divinité favorable écarter les périls qui te menacent, puisse ta noble figure te laisser franchir le seuil de la triste vieillesse !

Il n'est point de crime que l'aveugle fureur de Phèdre ne puisse oser. Elle prépare en ce moment une accusation terrible contre son beau-fils. La perfide ! elle cherche des témoignages dans le désordre de ses cheveux ; elle détruit la beauté de son visage, et laisse couler un torrent de larmes sur ses joues. Ce dessein criminel est conduit avec toute la ruse dont ce sexe est capable.

Mais quel est ce guerrier qui porte sur son front le noble éclat du diadème, et lève avec orgueil sa tête majestueuse ? [Comme il ressemblerait au jeune Pirithoüs](#), sans la pâleur de ses joues, et le désordre de ses cheveux hérissés..... C'est Thésée lui-même, c'est Thésée revenu sur la terre.

ACTE TROISIÈME.
SCÈNE I.

THÉSÉE, LA NOURRICE.

THÉSÉE.

Enfin je me suis échappé du sein de la nuit éternelle, et j'ai franchi la voûte souterraine qui couvre les mânes enfermés dans leur vaste et sombre prison. Mes yeux peuvent à peine soutenir l'éclat du jour tant désiré. Quatre fois Eleusis a recueilli les dons de Triptolème, quatre fois la Balance a égalisé la durée des nuits et des jours, depuis qu'un destin bizarre me retient entre la vie et la mort. Pendant tout ce temps, je n'ai conservé de la vie que le sentiment de l'avoir perdue. C'est à Hercule que je dois la fin de mes malheurs ; il a forcé la porte du sombre empire, et m'a ramené sur la terre en même temps que le chien du Tartare. Mais mon courage abattu ne retrouve plus sa vigueur première ; mes genoux tremblent sous moi. Oh ! que la route est pénible, des abîmes du Phlégéthon au séjour de la lumière ! Que de maux pour franchir cet espace, échapper à la mort et suivre les pas d'Alcide ! Mais quel gémissement lugubre a frappé mes oreilles ? Parlez, quelqu'un. Les soupirs, les larmes, la douleur, m'attendaient au seuil de mon palais ; cet accueil lamentable était bien dû à un mortel échappé des enfers.

LA NOURRICE.

Phèdre s'obstine, seigneur, dans la pensée de mourir ; elle se montre insensible à nos pleurs, et veut trancher le fil de ses jours.

THÉSÉE.

Pourquoi ce dessein funeste ? d'où vient qu'elle veut mourir quand son époux lui est rendu ?

LA NOURRICE.

C'est votre retour même qui précipite son trépas.

THÉSÉE.

Ces paroles obscures cachent je ne sais quel grand mystère ; parlez ouvertement ; quel est le chagrin qui pèse sur son cœur ?

LA NOURRICE.

Elle ne l'a dit à personne : c'est un mystère qu'elle cache au fond de son âme, résolue qu'elle est d'emporter avec elle au tombeau le secret douloureux qui la tue. Hâtez-vous de l'aller trouver, je vous en conjure ; les moments sont comptés.

THÉSÉE.

Ouvrez à votre roi les portes de son palais.

SCÈNE II.

THÉSÉE, PHÈDRE, SERVITEURS, LA NOURRICE, qui ne parle pas.
THÉSÉE.

Femme de Thésée, est-ce ainsi que vous accueillez le retour de votre époux si longtemps et si impatiemment attendu? Jetez donc cette épée ; tirez-moi du trouble où je suis, et apprenez-moi la cause qui vous force à mourir.

PHÈDRE.

Ah! plutôt, noble Thésée, par votre sceptre de roi, par l'amour de nos enfants, par votre retour, par le trépas où je touche, permettez-moi de mourir.

THÉSÉE.

Mais quel est le motif qui vous y porte?

PHÈDRE.

[Vous dire le motif de ma mort](#), ce serait en perdre le fruit.

THÉSÉE.

Nul autre que moi au monde ne le connaîtra.

PHÈDRE.

Quand il n'y aurait point d'autre témoin, une femme pudique doit respecter les oreilles de son époux.

THÉSÉE.

Parlez, je serai pour vous un discret confident.

PHÈDRE.

[Il faut garder son secret](#), si l'on ne veut pas qu'il soit divulgué par un autre.

THÉSÉE.

On vous ôtera tout pouvoir d'attenter sur vous-même.

PHÈDRE.

Quand on veut mourir, on en trouve toujours le moyen.

THÉSÉE.

Mais, dites-moi, quelle est la faute que vous voulez expier en mourant?

PHÈDRE.

Ma vie même.

THÉSÉE.

Mes larmes ne vous touchent-elles pas?

PHÈDRE.

C'est un bonheur de mourir digne d'être pleuré par les siens.

THÉSÉE.

Elle persiste dans son silence. Mais ce qu'elle ne veut pas dire, sa vieille nourrice le dira ; les chaînes et les tortures vont l'y contraindre. Allons, que la

force des tourments lui arrache ce fatal secret.

PHÈDRE.

Non, je vous le dirai moi-même, arrêtez.

THÉSÉE.

Pourquoi détourner tristement vos yeux? pourquoi ces larmes soudaines qui coulent sur vos joues, et que vous me dérobez sous le voile dont vous cachez votre front?

PHÈDRE.

Père des dieux immortels, je te prends à témoignage, et toi aussi, roi du jour, Soleil, auteur de ma famille ; j'ai résisté aux prières du séducteur, son épée et ses menaces n'ont rien pu sur mon cœur, mais mon corps a souffert violence ; et je veux par mon trépas laver cet outrage fait à ma pudeur.

THÉSÉE.

Dites-moi, quel est le perfide qui m'a déshonoré?

PHÈDRE.

C'est l'homme que vous en soupçonneriez le moins.

THÉSÉE.

Son nom?

PHÈDRE.

Cette épée vous l'apprendra : effrayé du bruit, le ravisseur l'a laissé tomber, en fuyant le concours des citoyens venus pour me défendre.

THÉSÉE.

Oh! quel crime affreux j'entrevois! quel forfait monstrueux! Cet ivoire porte les insignes royaux de ma famille ; je reconnais sur cette poignée [l'emblème glorieux du peuple athénien](#)..... Mais où s'est-il échappé?

PHÈDRE.

Vos serviteurs l'ont vu s'enfuir éperdu, et courir d'un pas rapide.

SCÈNE III.

THÉSÉE.

O saintes lois de la nature! ô maître de l'Olympe, ô Neptune, roi des mers, où un pareil monstre a-t-il pris naissance? Est-ce la Grèce qui l'a porté, ou le Taurus inhospitalier, ou le Phare de Colchide? Le naturel des aïeux se retrouve dans leurs enfants, et rien de pur ne peut sortir d'une source corrompue. C'est bien là le sens dépravé de ces guerrières Amazones ; mépriser les nœuds de l'hymen, et se garder chaste longtemps pour ensuite se prostituer à tous. O sang infâme, que l'influence d'un climat plus doux ne saurait purifier! Les bêtes elles-mêmes ne connaissent point ces criminelles amours, et une pudeur instinctive leur fait respecter les saintes lois de la nature. Fiez-vous donc à ce visage sévère,

à cette gravité fausse et menteuse, à ce maintien négligé qui rappelait la vie austère de nos aïeux, à cette rigidité de mœurs digne d'un vieillard, à ce langage froid et sérieux! [O hypocrisie du visage de l'homme!](#) La pensée demeure invisible au fond du cœur; tes vices de l'âme se cachent sous la beauté du corps; l'impudique se revêt de pudeur, l'audacieux prend un extérieur tranquille, la vertu devient le masque du crime, la vérité celui du mensonge, et la débauche affecte les dehors d'une vie sombre et austère. O toi, farouche habitant des forêts, toi si pur, si plein d'innocence et de pudeur naïve, [c'est contre moi que tu prenais tous ces détours?](#) c'est en souillant ma couche, c'est par un inceste abominable que tu voulais commencer ta vie d'homme? Ah! je dois aujourd'hui rendre grâces aux dieux de ce qu'Antiope a déjà péri sous ma main, et de ce que, au moment de descendre aux rivages du Styx, je n'ai point laissé ta propre mère auprès de toi. Va cacher ta honte parmi des peuples inconnus: quand même tu serais séparé de ce pays par toute l'étendue des mers; quand même tu habiterais le point de la terre opposé à celui que nous occupons; quand tu t'exilerais aux dernières limites du monde, et franchirais la barrière du pôle septentrional; quand tu pourrais, t'élevant au delà du séjour des neiges et des frimas, laisser derrière toi le souffle orageux et glacial de Borée, tu n'éviteras jamais le châtimement de tes crimes. Ma vengeance obstinée te suivra partout. Je visiterai les lieux les plus lointains, les mieux défendus, les plus cachés, les plus divers, les plus inabordables; aucun obstacle ne m'arrêtera, tu sais d'où je reviens: le but que mes traits ne pourront atteindre, mes prières l'atteindront: [le dieu des mers](#) m'a promis d'exaucer trois vœux formés par moi, et a pris le Styx à témoin de cette promesse. Accorde-moi cette faveur, ô Neptune! Que ce jour soit le dernier pour Hippolyte, et que ce coupable fils aille trouver les Mânes irrités contre l'auteur de ses jours. Rends-moi ce funeste service, ô mon père! Je ne réclamerais point aujourd'hui la dernière faveur que tu me dois, sans un malheur affreux: [dans les sombres cavernes de l'enfer](#), sous la main terrible de Platon, quand j'avais tout à craindre de sa colère, je me suis retenu de former ce troisième vœu; c'est maintenant, à mon père, qu'il faut accomplir ta promesse. Tu hésites? pourquoi ce silence qui règne encore sur tes ondes? Déchaîne les vents, et que leur souffle, amassant de sombres nuages, répande partout la nuit et nous dérobe la vue du ciel et du jour. Epanche tous tes flots, fais monter tous les monstres de: la mer, et soulève les vagues qui dorment au sein de tes plus profonds abîmes.

SCÈNE IV.

LE CHOEUR.

[O Nature, puissante mère des dieux immortels](#), et toi souverain maître de

l'Olympe, qui fais tourner d'un mouvement rapide les astres nombreux qui brillent à la voûte étoilée, qui presses leur marche vagabonde, et les forces d'accomplir leurs révolutions, pourquoi ce soin que tu prends de maintenir l'éternelle harmonie du monde céleste? Nos bois, dépouillés de leur feuillage par les neiges glacées de l'hiver, reprennent au printemps leur verdure ; aux rayons brûlants du soleil d'été qui mûrit les dons de Cérès, succède une saison plus douce. Mais toi, qui présides à cet ordre admirable, et qui règles ce mouvement prodigieux des corps célestes, ou ne sent plus ta présence dans le gouvernement des choses humaines. On ne te voit point récompenser les vertus et punir les crimes. C'est l'aveugle fortune qui règne sur la terre ; sa main capricieuse répand ses faveurs au hasard, et presque toujours sur les médians. L'ignoble débauche opprime la chasteté. Le crime règne dans les palais des rois. Le peuple accorde les faisceaux à des hommes déshonorés, et passe de l'amour à la haine. La vertu gémit et la justice ne recueille que le malheur : la triste indigence est le partage des hommes purs, et [l'adultère, que le vice élève, s'assied sur le trône. O justice! ô vertu!](#) vous n'êtes que de vaines idoles.

Mais quelle nouvelle apporte ce messenger qui accourt d'un pas rapide? la douleur est peinte sur son visage, et des larmes coulent de ses yeux.

ACTE QUATRIÈME.
SCENE I.

LE MESSAGER, THÉSÉE.

LE MESSAGER.

O dure et cruelle condition d'un serviteur! pourquoi faut-il que je sois contraint d'apporter une aussi affreuse nouvelle!

THÉSÉE.

Ne crains rien ; annonce-moi hardiment le malheur que je dois apprendre ; mon cœur est préparé d'avance aux plus rudes coups.

LE MESSAGER.

L'excès de la douleur m'empêche de trouver des paroles.

THÉSÉE.

Parle, dis-moi quel malheur accable ma triste famille.

LE MESSAGER.

Hippolyte, hélas! a péri d'une mort cruelle.

THÉSÉE.

Je sais depuis longtemps que je n'ai plus de fils. Maintenant c'est un vil séducteur qui cesse de vivre ; apprends-moi les détails de sa mort.

LE MESSAGER.

À peine eut-il quitté la ville d'un pas rapide, que, pour rendre sa fuite encore plus prompte, il attela sur-le-champ ses superbes coursiers et prit en main les rênes de son char. Alors il se parla quelque temps à lui-même, maudit le lieu de sa naissance, prononça plusieurs fois le nom de son père, et lâcha les rênes en excitant la marche de ses coursiers. Tout à coup la vaste mer se soulève, monte et se dresse jusqu'au ciel. Aucun vent ne souffle sur les flots, l'air est calme et silencieux, la mer est tranquille au dehors, c'est d'elle-même qu'est sortie la tempête : jamais l'Auster n'en excita de semblable dans le détroit de la Sicile, jamais le Corus ne souleva avec plus de fureur la mer d'Ionie, dans ces tempêtes effrayantes où l'on a vu le mouvement des flots ébranler les rochers, et leur blanche écume couvrir le promontoire de Leucate. — La mer monte et se dresse comme une montagne humide, qui, chargée d'un poids monstrueux, vient se briser sur le rivage. Ce n'est point contre les vaisseaux qu'est envoyé ce fléau, c'est la terre qu'il menace. Les vagues roulent avec violence ; on ne sait quel est ce poids que la mer porte dans ses flancs, quelle terre inconnue va paraître sous le soleil. Sans doute c'est une nouvelle Cyclade. Les rochers où s'élève le temple du dieu d'Epidaure ont disparu sous les flots, et avec eux le pic célèbre par les brigandages de Sciron, et la terre étroite que les deux mers embrassent. —

Pendant que nous contemplons ce spectacle plein d'horreur, la mer fait entendre un mugissement terrible répété par les roches d'alentour. L'eau découle du sommet de la montagne humide, l'écume sort de cette tête effrayante qui absorbe et renvoie les vagues. On croirait voir le terrible souffleur bondir au milieu des flots, et lancer avec force l'eau qu'il a reçue dans ses vastes flancs. — Enfin cette masse énorme s'ébranle, et, se brisant à nos yeux, jette sur le rivage un monstre plus effroyable que tout ce que nous pouvions craindre : la mer se précipite en même temps sur la terre à la suite du monstre qu'elle a vomi. — La terreur nous glace jusqu'aux os.

THÉSÉE.

Quelle forme avait cette masse effrayante?

LE MESSAGER.

C'était un taureau furieux à la tête azurée ; une crête superbe domine son front verdâtre : ses oreilles sont droites et hérissées ; ses cornes sont de deux couleurs : l'une conviendrait aux taureaux superbes qui marchent à la tête des troupes, l'autre est celle des taureaux marins. Ses yeux lancent des flammes et des étincelles bleuâtres. Son cou monstrueux est sillonné de muscles énormes, et ses larges naseaux se gonflent avec un bruit terrible. L'algue verte des mers s'attache à sa poitrine et à son fanon ; ses flancs sont parsemés de taches d'un jaune ardent. L'extrémité de son corps se termine en une bête monstrueuse ; c'est un immense dragon hérissé d'écaillés, qui se traîne en replis tortueux, et semblable à ce géant des mers qui engloutit et rejette des vaisseaux tout entiers. — La terre a tremblé : les troupes éperdus fuient en désordre à travers les campagnes, et le pasteur oublie de suivre ses bœufs dispersés. Tous les animaux des bois prennent la fuite, le chasseur glacé d'effroi demeure immobile et privé de sentiment. Hippolyte seul ne tremble pas ; il serre fortement les rênes, arrête ses coursiers et calme leur frayeur en les encourageant de sa voix qui leur est connue. — Sur le chemin d'Argos est un sentier taillé dans le roc, et côtoyant la mer qu'il domine. C'est là que le monstre se place et prépare sa fureur. Après s'être assuré de lui-même, et avoir éprouvé sa colère, il s'élance d'un bond rapide, et, touchant à peine la terre dans la vivacité de sa course, vient s'abattre furieux sous les pieds des chevaux épouvantés. Votre fils alors lève un front menaçant, et, sans changer de visage, crie d'une voix terrible : « Ce vain épouvantail ne saurait ébranler mon courage ; vaincre des taureaux, c'est pour moi une tâche et une gloire héréditaires. » Mais, au même instant, les chevaux, rebelles au frein, entraînent le char : ils s'écartent de la route ; et, dans l'empirement de leur frayeur, ils courent au hasard devant eux, et se précipitent à travers des rochers. Hippolyte fait comme un pilote qui cherche à retenir son vaisseau battu par une mer orageuse, et emploie toutes les ressources de son art

pour empêcher qu'il ne se brise contre les écueils : tantôt il tire fortement les rênes, tantôt il déchire leurs flancs à coups de fouet. — Le monstre s'attache à ses pas ; tantôt il marche à côté du char, tantôt il se présente à la tête des chevaux et les effraie de toutes les manières. Impossible de fuir plus longtemps, le taureau marin dresse devant eux ses cornes menaçantes. [Alors les coursiers éperdus](#) ne savent plus obéir à la voix qui leur commande ; ils s'efforcent de briser le joug qui les arrête, et, se dressant sur leurs pieds, précipitent le char : [Hippolyte renversé tombe sur le visage](#), et son corps s'embarrasse dans les rênes ; il se débat, et ne fait que resserrer davantage les nœuds qui le pressent. Les chevaux s'aperçoivent du succès de leurs efforts, et, libres enfin de leurs mouvements, entraînent le char vide partout où l'effroi les conduit. C'est ainsi que les coursiers du Soleil, ne sentant point dans son char le poids accoutumé, et croyant traîner un usurpateur, s'emportèrent dans leur course, et renversèrent Phaéton du haut des airs. Le sang d'Hippolyte rougit au loin les campagnes ; sa tête résonne et se brise contre les rochers ; ses cheveux sont arrachés par les ronces, les pierres insensibles déchirent son noble visage, et sa beauté, cause de tous ses malheurs, disparaît sous mille blessures. — Le char continue de fuir avec la même vitesse et d'entraîner sa victime expirante. Enfin il donne contre un tronc d'arbre brûlé dont la pointe aigüe et dressée arrête le corps d'Hippolyte et lui entre dans les entrailles ; ce triste incident tient le char quelque temps immobile ; mais les chevaux, un moment entravés, font un effort qui rompt l'obstacle et brise le corps de leur maître. Il a cessé de vivre ; déchiré par les ronces et par les pointes aiguës des buissons, [tout son corps devient une proie](#) dont chaque arbre de la route accroche un lambeau. — Ses tristes serviteurs parcourent la campagne avec des cris funèbres, et suivent pas à pas les traces que le sang de leur maître a laissées ; ses chiens gémissants cherchent partout ses membres épars. Ces soins pressés n'ont pu réunir encore tous les débris de son corps. Est-ce donc là tout ce qui reste de [cette beauté merveilleuse](#)? Hélas! ce jeune prince qui tout à l'heure partageait le trône et la gloire de son noble père dont il devait sans doute posséder l'héritage, et qui brillait comme un astre aux yeux des hommes, le voilà maintenant! C'est lui dont on rassemble les membres pour le bûcher, c'est lui dont la dépouille attend les honneurs du tombeau.

THÉSÉE.

O nature, nature! combien sont forts ces liens du sang qui attachent le cœur des pères à leurs enfants! Malgré moi-même, il faut plier sous ta puissance. J'ai voulu le tuer coupable, mort je dois le pleurer.

LE MESSAGER.

Il ne convient pas de déplorer un accident qu'on a soi-même appelé de tous ses vœux.

THÉSÉE.

Je regarde comme le plus grand malheur ce soin que prend la fortune de réaliser des souhaits impies.

LE MESSAGER.

Si vous gardez votre colère contre votre fils, pourquoi ces larmes qui coulent de vos yeux?

THÉSÉE.

Si je pleure, ce n'est pas pour l'avoir perdu, mais pour l'avoir tué.

SCÈNE II.

LE CHOEUR.

Que de révolutions terribles dans la vie humaine! les rangs inférieurs de la société sont moins exposés aux coups de la fortune, et moins maltraités par les caprices du sort. On trouve le repos dans une vie obscure, et l'humble cabane laisse aller ses hôtes jusqu'à la vieillesse : mais le faîte aérien des palais est en butte à tous les vents, aux fureurs de l'Eurus et du Notus, aux ravages de Borée et du Corus pluvieux. Rarement la foudre tombe au sein de l'humide vallée, tandis que les carreaux de Jupiter ébranlent le superbe Caucase et la montagne de Phrygie où s'élève le bois de Cybèle. Le roi du ciel, craignant pour son empire, frappe tout ce qui s'en approche. Ces grandes révolutions ne peuvent trouver place dans l'étroite enceinte d'une maison plébéienne, mais elles grondent à l'entour des trônes ; le temps, dans son vol incertain, les amène sur ses ailes rapides, et jamais la fortune changeante ne tient ses promesses.

Un héros échappe à la nuit éternelle et remonte à la clarté des cieux ; à peine arrivé sous le soleil, il s'attriste et maudit son retour. Sa patrie et le palais de ses pères lui deviennent plus insupportables que les insupportables que les gouffres de l'enfer. Chaste Minerve, révérée dans l'Attique, le retour de Thésée remonté sur la terre et sorti des prisons infernales n'est point une faveur dont tu doives remercier ton oncle avare : le nombre de ses victimes est toujours le même.

Mais quelle voix lamentable sort du fond de ce palais? et que veut Phèdre éperdue avec un glaive dans ses mains?

ACTE CINQUIÈME.
SCÈNE I.

THÉSÉE, PHÈDRE.
THÉSÉE.

Quel est ce transport furieux, et cette douleur qui vous égare? pourquoi cette épée? pourquoi ces cris et ces gémissements lugubres sur le corps de votre ennemi?

PHÈDRE.

C'est contre moi qu'il faut tourner ta fureur, ô Neptune ; c'est contre moi qu'il faut déchaîner les monstres de la mer, ceux que Téthys cache dans les derniers replis de son sein profond, ceux que le vieil Océan nourrit dans ses plus sombres abîmes. O cruel Thésée, que les liens n'ont jamais revu que pour leur malheur, et dont il faut que le retour soit acheté par la mort d'un père et d'un fils! tu détruis ta famille, et c'est toujours la haine ou l'amour d'une épouse qui te rend coupable. — [Hippolyte, est-ce ainsi que je te revois?](#) est-ce ainsi que je t'ai fait? Quel cruel Sinis, quel barbare Procuste a déchiré tes membres? ou quel Minotaure, quel monstre mugissant dans la prison bâtie par Dédale, t'a frappé de ses cornes terribles et mis en pièces? Hélas! qu'est devenue ta beauté? que sont devenus tes yeux, astres brillants pour les miens? es-tu bien mort? Ah! viens et prête l'oreille à mes paroles. Je puis le dire sans honte ; cette main vengera ton trépas, j'enfoncerai ce glaive dans mon sein coupable ; je me délivrerai tout ensemble de la vie et du crime : amante insensée, je veux te suivre sur les bords du Styx, et sur les brûlantes eaux des fleuves de l'enfer. Chère ombre, apaise-toi : reçois ces cheveux dont je dépouille ma tête, et que j'arrache sur mon front. Nos cœurs n'ont pu s'unir, nos destinées du moins s'uniront. Chaste épouse, meurs pour ton époux ; femme infidèle, meurs pour ton amant. Puis-je partager la couche de Thésée, après un si grand crime? il ne te manquerait plus que d'aller dans ses bras comme une femme irréprochable dont on a vengé l'honneur. — O mort, seule consolation qui me reste dans la perte de mon honneur, je me jette dans tes bras, ouvre-moi ton sein! — Athènes, écoute-moi, et toi aussi, père aveugle, et plus cruel que ta perfide épouse. J'ai menti : le crime affreux que j'avais moi-même commis dans mon cœur, je l'ai rejeté faussement sur Hippolyte. Tu as frappé ton fils innocent, toi, son père, et sa vertu a subi le châtiment d'un inceste dont elle ne s'était point souillée. Homme chaste, homme pur, reprends la gloire qui t'est due. Cette épée fera justice, et, ouvrant mon sein coupable, fera couler mon sang pour apaiser ton âme vertueuse. Ton devoir, après ce coup fatal, la marâtre de ton fils te l'enseigne, ô

Thésée ; apprends d'elle à mourir.

SCÈNE II.

THÉSÉE, LE CHOEUR.

THÉSÉE.

Tristes profondeurs de l'Érèbe, et vous, cavernes du Ténare, eau du Léthé si chère aux malheureux, et vous, flots dormants du Cocyte, je suis un coupable, entraînez-moi dans vos abîmes et me dévouez à des tourments éternels. Monstres affreux de l'Océan, que Protée cache dans les gouffres les plus profonds de la mer, accourez, et précipitez dans vos noires demeures un misérable qui, tout à l'heure encore, s'applaudissait du plus grand des crimes. Et toi aussi, mon père, toujours si prompt à servir mes vengeances, arme-toi pour me punir ; n'ai-je pas mérité la mort ? J'ai livré mon fils à un trépas horrible et inconnu, j'ai semé par les campagnes ses membres dispersés, et, en poursuivant la vengeance d'un forfait imaginaire, je me suis souillé moi-même d'un forfait véritable. Le ciel, la mer et les enfers sont pleins de mes crimes, il ne me reste plus de place pour en commettre d'autres, j'ai souillé le triple héritage des enfants de Saturne. Si je veux remonter sur la terre, je n'en trouve la route que pour être témoin de deux morts déplorables, pour perdre à la fois mon épouse et mon fils, pour rester seul dans le monde, après avoir allumé à la fois les bûchers qui doivent consumer ces deux êtres si chers à ma tendresse. — O toi qui m'as rendu ce jour que je déteste, ô Alcide, rends à Pluton la victime que tu lui avais arrachée, rends-moi l'enfer que tu m'as ôté. Hélas ! c'est en vain que j'invoque la mort dont j'ai déserté l'empire. Homme cruel et violent qui as inventé des supplices terribles et inconnus, sois juste et inflige-toi à toi-même le châtiment que tu as mérité. Ramène jusqu'à terre la cime d'un pin sourcilleux, et qu'en se redressant vers le ciel il déchire ton corps en deux parties, ou lance-toi du haut des rochers de Scyron. J'ai vu de mes yeux les tourments plus affreux encore que les victimes du Phlégéthon subissent enfermées dans ses vagues de feu. Je connais le supplice et le séjour qui m'attendent. Faites-moi place, ombres coupables ; repose tes bras fatigués, fils d'Eole, ma tête va se courber sous le poids éternel du rocher qui t'accable. Que le fleuve de Tantale vienne se jouer autour de mes lèvres trompées. Que le cruel vautour de Tityus le quitte pour s'abattre sur moi, et que mon foie, renaissant toujours, éternise mon supplice. Repose-toi, père de mon cher Pirithoüs, et que le branle de ta roue qui ne s'arrête point, brise mes membres dans le tourbillon des cercles qu'elle décrit. O terre, entrouvre-toi ! laisse-moi descendre dans tes abîmes, sombre Chaos ; cette fois, mieux que la première, j'ai le droit de pénétrer dans la nuit infernale : c'est mon fils que je veux y chercher. Ne crains rien, dieu du sombre empire, je ne viens vers toi

qu'avec de chastes pensées, reçois-moi dans ta demeure éternelle pour n'en plus sortir. Les dieux sont sourds à mes prières : si mes vœux étaient criminels, qu'ils seraient prompts à les exaucer!

LE CHOEUR.

Thésée, le temps ne manquera pas à vos plaintes, l'éternité tout entière vous reste. Maintenant il faut rendre à votre fils les derniers devoirs, et ensevelir au plus tôt les tristes débris de son corps indignement déchiré.

THÉSÉE.

Oui, oui, qu'on apporte les restes de cet enfant chéri, et cette masse qui n'a plus de forme, et ces membres rassemblés au hasard. Est-ce là Hippolyte? Ah! je reconnais mon crime. C'est moi qui l'ai tué, c'est moi ; et pour n'être pas seul coupable, ni coupable à demi, père, j'ai appelé mon père à seconder mon crime, et voilà le fruit de ses faveurs paternelles. O coup funeste qui ravit un fils à mes vieux ans! — Embrasse du moins ces membres déchirés, malheureux père ; presse et réchauffe contre ton cœur ce qui reste de ton enfant ; recueille les débris sanglants de ce corps mis en pièces ; rétablis l'ensemble de cet être brisé, remets chaque membre en son lieu. Voici la place de sa main droite ; voici où il faut replacer sa main gauche si habile à tenir les rênes de ses coursiers. Je reconnais le signe empreint sur son flanc gauche. — Combien de parties manquent encore à mes regrets! affermissiez-vous, à mes mains tremblantes, et poursuivez jusqu'au bout cette douloureuse recherche ; arrêtez-vous, mes larmes, laissez un père compter les membres de son enfant, et rétablir l'ensemble de son corps. Quelle est cette masse informe, défigurée par mille blessures? Je ne sais laquelle, mais c'est une partie de toi-même. Remettez-la donc ici, non pas à sa place, mais à cette place qui est restée vide. Est-ce ce visage tout brillant d'un feu céleste, et qui désarmait la haine? est-ce là ce qui reste de ta beauté divine? [O destinée fatale, ô cruelle bonté des dieux!](#) c'est en cet état que mon vœu paternel devait te ramener à moi! Reçois de ton père ces derniers dons, ces offrandes funèbres, ô toi qu'il faut ensevelir en plusieurs fois : [livrons d'abord aux flammes](#) ce que nous avons de lui, en attendant le reste. Ouvrez ce palais, triste séjour de mort : remplissez Athènes tout entière de vos cris lugubres. Vous, apprêtez la flamme qui doit allumer ce royal bûcher ; vous, parcourez la plaine et recueillez ceux des membres de mon fils qui nous manquent encore. Quant à cette coupable épouse, creusez-lui un tombeau, et que la terre pèse lourdement sur elle.

NOTES SUR HIPPOLYTE.

ACTE I^{er}.

Allez, répandez-vous autour de ces bois épais. Ce début marque la différence du théâtre antique et du théâtre moderne : rien de plus simple que l'intrigue de cette pièce dans Euripide et dans Sénèque ; l'amour incestueux de Phèdre pour son beau-fils forme à lui seul toute l'action. Racine, pour se conformer au goût et aux exigences de son époque, a fait Hippolyte amoureux, et mêlé des intérêts politiques à sa donnée principale. Sous ce rapport, il n'a pas été plus heureux que Pradon, qui fait dire par Hippolyte à son amante :

Depuis que je vous vois, j'abandonne la chasse.

Notre poète n'a point eu les mêmes nécessités à subir, et sa pièce nous semble s'ouvrir très heureusement par ce discours d'Hippolyte à ses veneurs, qui offre un spectacle agréable, et tout à fait conforme aux habitudes, aux goûts et aux mœurs de ce chaste héros.

Les sommets de la montagne de Cécrops. C'est une montagne située près d'Athènes, appelée la ville Cécropienne, de Cécrops, son fondateur.

Les roches de Parnes. Autre montagne de l'Attique, près du mont Hymette, pleine d'ours et de sangliers.

Les bords du fleuve qui coule dans les gorges de Thrie. Ce fleuve est le Céphise. Thrie était un bourg de l'Attique dans la tribu Cœnoa. Voyez THUCYDIDE, I, 114, et STRABON, IX.

Des bois de Marathon. Une des villes de la tétrapole attique, et célèbre par la victoire de Miltiade sur les Perses.

Tournez vers l'Acharnie. Le texte dit : *qua tepidis subditus austris frigora mollit durus Acharneus*. Il y a deux sens : il s'agit du bourg d'Acharnie, situé dans la partie méridionale de l'Attique, ou d'une montagne qui garantissait du froid un bourg du même nom.

Les rochers du doux Hymette. Cette montagne est appelée douce, à cause de l'excellent miel qu'on y recueillait.

La terre étroite d'Aphidna. Aphidna, bourg athénien dans la tribu Antiochide.

Le cap de Sunium. Promontoire de la mer Egée, célèbre par le tombeau de Thémistocle et les promenades de Platon. Voyez POMPONIUS MELA, liv. II.

Les champs de Phlyéus. Bourg de la tribu Ptolémaïde, suivant Hésyche, ou de la tribu Cécropide, suivant Harpocrate. Voyez ARISTOPHANE, les Guêpes, acte I, sc. 3, v. 5.

Les ardents molosses. Chiens d'Epire, aussi renommés pour leur courage que ceux de Sparte relaient pour la rapidité de leur course.

Les braves crétois. Bien entendu que ce sont des chiens crétois, et non des hommes.

Armez l'épouvantail de plumes rouges. L'épouvantail était une espèce de filet, garni de plumes d'une couleur vive, et légèrement roussies, qui, par leur odeur et leur aspect, forçaient les bêtes à se précipiter dans les pièges et dans les toiles.

Les froides eaux de l'Araxe. Fleuve d'Arménie, dont Virgile a dit : Pontem indignatus Araxes.

Les biches de Crète. Virgile en parle ; mais Heyne, dans sa note sur ces vers :

..... Qualis conjecta cerva sagitta
Quam procul incautam nemora inter cressia fixit
Pastor agens talis,

dit que c'est une erreur, qu'il n'y avait point de biches en Crète, mais beaucoup de chèvres sauvages, suivant Solin, ch. XVII. Pline dit la même chose, liv. VIII, chap. 58, § 3.

Pourquoi m'as-tu fait asseoir comme étage à un foyer odieux? On ne voit point dans la fable que Phèdre ait été remise en otage à Thésée ; Plutarque ne le dit pas. Notre poète suppose sans doute que Thésée, vainqueur des Crétois, en avait exigé la dernière fille de Minos, soit comme gage de leur fidélité, soit parce qu'il l'aimait.

La fidélité qu'il a coutume de garder à ses épouses. Thésée avait eu beaucoup de femmes avant Phèdre, et « tous ces mariages, dit Plutarque, n'ont eu ni des commencements honnêtes, ni des fins heureuses. Il enleva une Trézénienne nommée Anaxo ; et, après avoir tué Sinnis et Cercyon, il fit violence à leurs filles. Il épousa Périclès, mère d'Ajace, Phérécée et Jopé, fille d'Iphiclès. Son amour pour Eglé, fille de Panopée, lui fit abandonner, avec autant de lâcheté que d'ingratitude, Ariadne, à qui il avait de si grandes obligations. Enfin, l'enlèvement d'Hélène, qui alluma dans l'Attique le feu de la guerre, fut la cause de son exil et de sa mort. » PLUTARQUE, Vie de Thésée, ch. XXVII.

Sa foi partout offerte et reçue en cent lieux :
Hélène à ses parents dans Sparte dérobée,
Salamine témoin des pleurs de Périclès,
Tant d'autres dont les noms lui sont même échappés,
Trop crédules esprits que sa flamme a trompés ;
Ariadne aux rochers contant ses injustices,
Phèdre enlevée enfin sous de meilleurs auspices, etc.

(RACINE, Phèdre, acte I, sc. 1.)

Pour arracher Proserpine du trône du roi des enfers. Suivant Plutarque, il était allé avec Pirithous pour enlever l'épouse d'Aidoneus, roi des Molosses, qui

avait donné à sa femme le nom de Proserpine, à sa fille celui de Coré, et à son chien celui de Cerbère. Voyez Vie de Thésée, ch. XXX.

Racine fait parler Phèdre comme elle parle dans Sénèque : Qui va du dieu des mers déshonorer la couche.

Mais au troisième acte, sc. 5, Thésée dit simplement qu'il est allé avec Pirithoüs pour ravir la femme du tyran de l'Epire :

Je n'avais qu'un ami : son imprudente flamme
Du tyran de l'Epire allait ravir la femme ;
Je servais à regret ses desseins amoureux, etc.

La toile s'échappe de mes mains. Voilà ce que la Phèdre grecque et latine pouvaient dire sur la scène, mais ce que Racine s'est bien gardé de mettre dans la bouche de la sienne.

Tous les sujets, vieux ou modernes, sont empreints de la couleur du temps où ils sont représentés, et tout admirateur des anciens qu'était Racine, il est toujours de son siècle, par ce qu'il dit et par ce qu'il ne dit pas. La cour de Louis XIV eût trouvé Phèdre souverainement ridicule de venir dire sur la scène que depuis son amour elle ne sait plus ni coudre ni broder. C'est la même Phèdre néanmoins que celle d'Euripide et de Sénèque. Sans doute, mais dix-huit siècles l'ont un peu changée ; et pour qui sait voir au fond des choses, Racine est moderne dans son imitation de l'antiquité.

Quelle fureur te fait aimer l'ombre des forêts? Racine doit à Sénèque plus qu'on ne pense ; nous en donnerons la preuve par quelques citations.

Dieux! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts!
Quand pourrai-je, au travers d'une noble poussière,
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière!
(RACINE, Phèdre, acte I, sc. 3.)

On remarquera toutefois la différence de la femme antique et de la femme moderne. Phèdre, dans Sénèque, parle de poursuivre les bêtes féroces à la course, de lancer des traits de ses propres mains ; elle veut se faire chasseresse. Dans Racine, elle, veut seulement s'asseoir à l'ombre des forêts pour suivre de l'œil Hippolyte, ou le voir voler sur son char.

Je reconnais la funeste passion qui égara ma mère.

Je reconnais Vénus et ses feux redoutables,
D'un sang qu'elle poursuit tourments inévitables.
(Acte I, sc. 3.)

O ma mère, combien tu me parais digne de pitié! Voyez Euripide, Hippolyte, acte II, sc. 2, v. 337 ; et RACINE, Phèdre, acte I, sc. 3 :

O haine de Vénus! ô fatale colère!
Dans quels égarements l'amour jeta ma mère!

Le chef indompté d'un troupeau sauvage. Virgile n'en fait pas un portrait aussi terrible :

Pasiphaen nivei solatur amore juvenci :
Ah! virgo infelix, quae te dementia cepit!

.....
Ah! virgo infelix, tu nunc in montibus erras.
(Virgile, Eclog. VI.)

Mais au moins il aimait quelque chose.

L'insensible Hippolyte est-il connu de toi?

(RACINE, Phèdre, acte II, sc. 1.)

Attaque un ennemi qui te soit plus rebelle.
Hippolyte te fuit, et, bravant ton courroux,
Jamais à tes autels n'a fléchi les genoux.
(Acte III, sc. 2.)
Ce farouche ennemi qu'on ne pouvait dompter,
Qu'offensait le respect, qu'importunait la plainte,
Ce tigre que jamais je n'abordai sans crainte, etc.
(Acte IV, sc. 5.)

Vénus hait la famille du Soleil. Depuis les filets de Vulcain, à qui le Soleil avait découvert l'infidélité de son épouse.

Celui qui, dès le commencement, combat et repousse l'amour. Cette pensée, infiniment sage, est prise dans Lucrèce, qui l'a énergiquement exprimée :

..... Vitare plagas in amoris ne laciamur
Non ita difficile est, quam captum retibus ipsis
Exire, et validos Veneris perrumpere nodos.
(LUCRET., de Rerum natura, lib. IV, v. 1137.)

Si... on se plaît à nourrir et à caresser un doux penchant.

Tous ceux qui, comme toi, par de lâches adresses,
Des princes malheureux nourrissent les faiblesses,
Les poussent au penchant où leur cœur est enclin, etc.
(RACINE, Phèdre, acte IV, sc. 6.)

Le second, c'est de connaître l'étendue de la faute qu'on va commettre. Ceci n'est pas très clair. La nourrice veut dire que le premier degré de l'honneur, c'est d'être arrêté par la nécessité de ne commettre aucune faute ; et le second, de savoir reculer devant certaines actions par trop criminelles.

L'œil de vos aïeux embrasse toutes choses. Racine a tiré un parti merveilleux de ces vers de notre poète :

Misérable! et je vis! et je soutiens la vue
De ce sacré Soleil dont je suis descendue!
J'ai pour aïeul le père et le maître des dieux ;
Le ciel, tout l'univers est plein de mes aïeux :
Où me cacher? Etc.
(RACINE, Phèdre, acte IV, sc. 6.)

Le supplice affreux d'un esprit troublé par le remords. Racine a reproduit ces idées sous une autre forme, et les a mises dans la bouche de Phèdre elle-même :

..... Je sais mes perfidies,
C'enone ; et ne suis point de ces femmes hardies

Qui, goûtant dans le crime une tranquille paix,
Ont su se faire un front qui ne rougit jamais : Je connais mes fureurs, je les rappelle toutes, etc.

(Acte III, sc. 3.)

Pourquoi laisser vide le palais du Minotaure? Le Minotaure était le fruit monstrueux des amours de Pasiphaé et de son taureau. Thésée l'avait tué ; la nourrice conseille ironiquement à Phèdre de le remplacer par quelque autre monstre, fruit d'un amour semblable.

Jupiter même est brûlé de ses feux invincibles. Phèdre joue ici le rôle d'Œnone au quatrième acte de la pièce de Racine, elle plaide contre sa nourrice la même cause que défend Œnone dans la tragédie française :

Hé! repoussez, madame, une injuste terreur ;
Regardez d'un autre œil une excusable erreur.
Vous aimez. On ne peut vaincre sa destinée.
Par un charme fatal vous fûtes entraînée.
Est-ce donc un prodige inouï parmi nous?
L'amour n'a-t-il encor triomphé que de vous?
La faiblesse aux humains n'est que trop naturelle :
Mortelle, subissez le sort d'une mortelle ;
Vous vous plaignez d'un joug imposé dès longtemps :
Les dieux mêmes, les dieux, de l'Olympe habitants,
Qui d'un bruit si terrible épouvantent les crimes,
Ont brûlé quelquefois de feux illégitimes.
(RACINE, Phèdre, acte IV, sc. 6.)
Omnia vincit amor, et nos cedamus amori.

(VIRGILE, Eclog. III.)

C'est l'enivrement de la prospérité. Rien de plus juste que ces idées, rien de plus philosophique que cette impiété. Un poète grec avait dit, contre cette idée d'attribuer ses vices à la colère de certains dieux, et particulièrement contre l'amour :

Οὐ γὰρ Ἔρως θεός ἐστι, πάθως δ' αἰδηλον ἀπάντων.

(Phocylides, v. 177.)

Euripide a exprimé la même idée dans son Antigone :

Τὸ μαίνεσθαι δ' ἄρ' ἦν Ἔρως βροτοῖς.

Juvénal ne traite pas mieux la fortune :

..... Nos te
Nos facimus, fortuna, deam.

(Sat. X, v. 365.)

Je ne crains pas le retour de Thésée, etc.

On ne voit pas deux fois le rivage des morts,
Seigneur. Puisque Thésée a vu les sombres bords,
En vain vous espérez qu'un dieu vous le renvoie,
Et l'avare Achéron ne lâche point sa proie.
(RACINE, Phèdre, acte II, sc. 5.)

Antiope l'Amazone a éprouvé la rigueur de sa main. Ovide et Hygin

rapportent la même chose ; Plutarque ne parle pas de la mort d'Antiope.

Vous savez d'ailleurs qu'il est fils d'une Amazone.

Songez qu'une barbare en son sein l'a porté.

(Acte III, sc. 1.)

Les cœurs les plus farouches ont été vaincus par l'amour.

Quoique Scythe et barbare, elle a pourtant aimé.

(RACINE, Phèdre, acte III, sc. 1)

Il hait tout notre sexe.—Je ne crains point de rivale.

ÆNONE.

Il a pour tout le sein une haine fatale.

PHÈDRE.

Je ne me verrai point préférer de rivale.

Complice de Pirithoüs. C'est-à-dire adultère, et ravisseur de l'épouse du roi des morts. Voyez plus haut le commencement de cette scène.

Volage adorateur de cent objets divers.

Qui va du dieu des morts déshonorer la couche, etc.

J'échapperai au crime par la mort. Ce mouvement soudain change les rôles ; c'est la nourrice maintenant qui va prier Phèdre de céder à son amour.

Mourons ; de tant d'horreurs qu'un trépas me délivre ;

Est-ce un si grand malheur, que de cesser de vivre ?

Mais Racine a donné à Phèdre plus de délicatesse encore et de pudeur ; elle parle comme une chrétienne qui craint d'avouer ses tentations :

Je t'en ai dit assez, épargne-moi le reste.

Je meurs pour ne point faire un aveu si funeste.

Mourez donc, s'écrie Ænone ; et c'est Phèdre qui cède à ses instances, au lieu que, dans Sénèque, c'est la nourrice qui se rend complaisante à l'amour de sa maîtresse pour ne pas la voir mourir.

Déesse qui naquis au sein des mers orageuses. Vénus est appelée en grec Aphrodite, née de l'écume des mers. Quelques auteurs pensent que ce nom lui fut donné plutôt pour exprimer le trouble des passions qu'elle inspire : « Beauté plus terrible aux mortels que l'élément où l'on t'a fait naître malheureux qui se livre à ton calme trompeur ! c'est toi qui produisit les tempêtes qui tourmentent le genre humain. » (J.-J. ROUSSEAU, Nouvelle Héloïse, partie VI, lettre VII.)

Le double amour. Ερως et ἀντέρως, chez les Grecs ; l'amour divin et l'amour terrestre. Voir au deuxième volume les notes sur Médée.

Le feu de l'amour est un feu sacré.—*Sacer ignis*, feu exécrationnel ; dans la vieille langue religieuse du Latium : sacer esto, qu'il soit dévoué aux dieux, dit la loi des Douze Tables. Voyez le comte de MAISTRE, Éclaircissement sur les sacrifices.

Ses traits brûlants vont chercher les Néréides au fond des eaux bleuâtres. Un poète, je ne sais lequel, a dit :

L'humide sein des mers, où Vénus prit naissance,
Défend mal des feux de l'amour.

Voir, sur la puissance de l'amour, l'invocation à Vénus, au premier livre du poème de Lucrèce.

ACTE II.

Malgré ses efforts pour la cacher, etc.

Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée,
C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.
(RACINE, Phèdre, acte I, sc. 3.)
Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs.

(Ibid.)

..... Je m'égare,
Seigneur ; ma folle ardeur malgré moi se déclare.
(Acte II, sc. 5)

Capricieuse et troublée, rien ne lui plaît longtemps, etc.

Comme on voit tous ses vœux l'un l'autre se détruire !
Vous-même, condamnant vos injustes desseins,
Tantôt à vous parer vous excitiez nos mains ;
Vous-même, rappelant votre force première,
Vous vouliez vous montrer et revoir la lumière, etc.
(Acte I, sc. 3.)

Oubliant le sommeil.

Les ombres par trois fois ont obscurci les cieux,
Depuis que le sommeil n'est entré dans vos yeux.
(Ibid.)

Elle ne songe plus à prendre des aliments

Et le jour a trois fois chassé la nuit obscure,
Depuis que votre corps languit sans nourriture.
(RACINE, Phèdre, acte I, se. 3.)

Débarrassez-moi de ces robes de pourpre, etc. Racine a encore imité ce passage, mais il ne prête pas à Phèdre le même sentiment ; il la fait parler comme une femme qui souffre de tout et partout, pleine de malaise et d'ennui. Dans Sénèque, elle ne se plaint pas des vêtements qui la gênent, mais elle veut en prendre d'autres plus conformes à son désir de parcourir les forêts sur les pas d'Hippolyte.

Que ces vains ornements, que ces voiles me pèsent !
Quelle importune main, en formant tous ces nœuds,
A pris soin, sur mon front, d'assembler mes cheveux ? Etc.
(Acte I, sc. 3.)

Quand on craint les rois, il faut renoncer à la justice. Cette parole est terrible, mais injuste. Samuel a fait de la royauté un tableau bien sombre et bien dur, mais ce trait ne s'y trouve pas. Il semble qu'une pièce où de pareils mots se rencontrent n'ait pu être écrite à Rome que sous la république, ou composée plus tard sous les empereurs, à la condition expresse de n'être jamais représentée ni

publiée.

Il n'est pas de vie plus libre. Sénèque développe ici un thème banal et propre à ces époques malheureuses où l'homme, égaré dans la civilisation, veut revenir en arrière, et s'entoure de toutes les images d'une vie simple et primitive. Ce malaise et ces regrets sont communs aujourd'hui parmi nous, et lotis nos grands littérateurs les ont exprimés. Les lettres de Sénèque sont remplies de ces plaidoyers contre la civilisation. Du reste, il est inutile de dire que ce long discours d'Hippolyte ne convient point à la tragédie ; c'est un fragment de poème, une élégie brillante et passionnée, tout ce qu'on voudra, mais non pas une partie de dialogue.

Mais la perversité de la femme est au dessus de tout. Il y a dans ce jugement, porté contre la femme, plus que la haine personnelle de notre chaste héros : on y reconnaît la violence des doctrines antiques. La femme, disait Hippocrate, est perverse par nature, et incapable de bien ; Salomon la déclarait « plus amère que la mort. » Caton la poursuivait de ses invectives, et Metellus dit un jour, et très sérieusement, en plein sénat, qu'il serait à souhaiter qu'on n'en eût pas besoin pour la propagation de l'espèce. On peut croire encore que Sénèque est inspiré ici par son époque, où les femmes valaient bien peu sans doute ; mais les hommes valaient-ils davantage ?

Les fières Amazones se soumettent aussi à la puissance de Vénus.

Vous-même où seriez-vous, vous qui la combatte ?

Si toujours Antiope, à ses lois opposée,

D'une pudique ardeur n'eût brûlé pour Thésée ?

(RACINE, Phèdre, acte I, sc. 1.)

C'est votre Hippolyte lui-même qui vous tient dans ses bras. Nous n'approuvons point ce mensonge de la nourrice ; il nous semble indécent, et de nature à n'être pas supporté sur notre scène.

Les mots, prêts à sortir, s'arrêtent sur mes livres. Le lecteur qui voudra comparer la déclaration de Phèdre dans Sénèque, avec celle de la pièce de Racine, y trouvera la démonstration de ce que nous avons dit plus haut, que Racine n'est Grec ou Romain qu'en la forme, et que l'esprit de ses tragédies est à vingt siècles de distance de celles des pièces d'Euripide et de Sénèque.

Appelez-moi votre sœur, cher Hippolyte. Phèdre parle ici comme Byblis à son frère Caunus, dont elle est amoureuse, et à qui elle veut faire oublier le lien qui les unit :

Jam dominum adpellat, jam nomina sanguinis odit ;

Byblida jam mavult quam se vocet ille sororem.

(OVIDE, Metam., lib. IX, v. 465.)

Je veux tenir auprès de vous la place de mon père. Cette parole pourrait échapper à tout le monde dans la position d'Hippolyte ; mais le poète ne devait

point la lui mettre dans la bouche, à cause de l'équivoque et du double sens qu'une femme, dans la position de Phèdre, doit nécessairement saisir avec avidité.

C'est l'excès de votre chaste amour pour Thésée. — Oui, cher Hippolyte, j'aime le visage de Thésée, etc. Il suffit de citer cette partie de la déclaration de Phèdre, dans la tragédie française, pour montrer tout ce que Racine doit à notre auteur :

HIPPOLYTE.

Je vois de votre amour l'excès prodigieux, etc.

PHÈDRE.

Oui, prince, je languis, je brûle pour Thésée :
Je l'aime, non point tel que l'ont vu les enfers,
Volage adorateur de mille objets divers,
Qui va du dieu des morts déshonorer la couche ;
Mais fidèle, mais fier, et même un peu farouche,
Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après soi,
Tel qu'on nous peint les dieux, ou tel que je vous voi.
Il avait votre port, vos yeux, votre langage ;
Cette noble pudeur colorait son visage,
Lorsque de notre Crète il traversa les flots,
Digne sujet des vœux des filles de Minos.

Si vous aviez suivi Thésée sur la mer de Crète :

Que faisiez-vous alors? Pourquoi, sans Hippolyte,
Des héros de la Grèce assembla-t-il l'élite?
Pourquoi, trop jeune encor, ne pûtes-vous alors
Monter sur le vaisseau qui le mit sur nos bords ?
Par vous aurait péri le monstre de la Crète,
Malgré tous les détours de sa vaste retraite,
Pour en développer l'embarras incertain,
Ma sœur, du fil fatal, eût armé votre main.

Tout le reste de ce morceau admirable appartient à Racine : lui seul a eu l'idée de faire dire à Phèdre :

Mais non, dans ce dessein je l'aurais devancé,

Lui seul pouvait terminer cette déclaration pathétique par ce trait sublime :

Et Phèdre, au Labyrinthe avec vous descendue,

Se serait avec vous retrouvée ou perdue.

Ne me touchez pas..... Mais quoi! elle m'embrasse.

Ici le poète français n'a eu rien de mieux à faire que de s'écarter le plus possible de notre auteur. Le sentiment de la dignité de la femme, telle que le christianisme l'a faite et telle que les hommes immoraux eux-mêmes la conçoivent du point de vue de l'art et de l'idéal poétique, ne peut soutenir l'image de Phèdre qui se jette brutalement sur l'homme et lui fait violence. Dans la pièce latine, c'est Hippolyte qui veut tuer Phèdre pour s'affranchir de ses

atteintes hardies ; dans la pièce française, elle se condamne elle-même à mourir par la force de sa honte et de ses remords. Grande et notable différence entre la femme païenne, au temps de Néron, et la femme chrétienne, sous Louis XIV.

C'est à nous de rejeter sur lui cet odieux attentat. Il est possible que ces paroles s'adressent à Phèdre ; mais on peut croire aussi qu'elle ne les entend pas, et qu'elle n'a jusqu'ici qu'une part toute passive dans le dessein de la nourrice. La pièce de Racine est autrement riche d'incidents, de ressorts et de combinaisons : l'attention du spectateur n'est pas uniquement fixée sur l'accusation que Phèdre et sa confidente dirigent contre Hippolyte : d'ailleurs l'héroïne, aussi malheureuse que coupable, a dans son crime une raison plus forte, qu'Euripide et Sénèque ne lui ont pas donnée, le tourment d'un amour méprisé, et la jalousie qui, selon l'expression de l'Ecriture, est cruelle comme le sépulcre.

Et toi, conquérant de l'Inde. — Voyez au second volume, Œdipe, passim, les louanges de Bacchus.

Le nom du héros que la sœur de Phèdre avait aimé avant toi. C'est Thésée. Les auteurs ne s'accordent pas sur le sort d'Ariadne après la trahison de Thésée. Racine a suivi l'opinion de ceux qui disent qu'elle se pendit de désespoir :

Ariadne ma sœur, de quel amour blessée,
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée.

D'autres prétendent que, conduite par des matelots dans l'île de Naxos, elle y épousa Onaras prêtre de Bacchus. Voyez PLUTARQUE, Vie de Thésée, ch. XVIII.

La reine des nuits, moins ancienne que les habitants de l'Arcadie. Les Arcadiens se vantaient d'être nés avant la Lune. Lycophron les appelle προσέληνοι, antilunaires.

Ἄρκαδες, οἱ καὶ πρόσθε σεληναίης ὑδέονται.

(APOLLONIUS, Argonaut., IV.)

Voyez aussi SÉNÈQUE, Hercule Œtéen, v. 1883 et suiv.

Comme il ressemblerait au jeune Pirithoüs. « Voici quelle fut, dit Plutarque, l'occasion de l'amitié que Thésée contracta avec Pirithoüs. Comme sa force et son courage étaient célèbres dans toute la Grèce, Pirithoüs, qui voulait s'en assurer et se mesurer avec lui, enleva de Marathon un troupeau de bœufs qui lui appartenait, et, lorsqu'il sut que Thésée venait à lui bien armé, loin de prendre la fuite, il revint sur ses pas et alla droit à lui. Mais à peine ils se furent vus, que, frappés réciproquement de leur bonne mine et de leur fermeté, ils ne pensèrent plus à se battre. » (Vie de Thésée, ch. XXIX.)

ACTE III.

Depuis qu'un destin bizarre me retient entre la vie et la mort. C'est-à-dire

que, vivant, il était retenu dans le séjour des morts : destin bizarre, en effet, et peu croyable :

Croirai-je qu'un mortel, avant sa dernière heure,
Peut pénétrer des morts la profonde demeure ?
(RACINE, Phèdre, acte II, sc. 1.)

C'est à Hercule que je dois la fin de mes malheurs. — Voyez plus haut, Hercule furieux, acte III.

Les soupirs, les larmes, la douleur, m'attendaient au seuil de mon palais. — Voyez RACINE, Phèdre, acte III, sc. 5 :

Que vois-je? quelle horreur, dans ces lieux répandue,
Fait fuir devant mes yeux ma famille éperdue ?
Si je reviens si craint et si peu désiré,
O ciel, de ma prison pourquoi m'as tu tiré ?
Je n'ai pour tout accueil que des frémissements ;
Tout fuit, tout se refuse à mes embrassements :
Et moi-même, éprouvant la terreur que j'inspire,
Je voudrais être encor dans les prisons d'Épire, etc.

Vous dire le motif de ma mort, ce serait en perdre le fruit.

Je meurs pour ne pas faire un aveu si funeste.
(RACINE, Phèdre, acte I, sc. 3.)

Il faut garder son secret, si l'on ne veut pas qu'il soit divulgué par un autre.
« Toute révélation d'un secret est la faute de celui qui l'a confié. » (LA BRUYÈRE, de la Société et de la Conversation.)

L'emblème glorieux du peuple athénien. Cet emblème glorieux était une cigale d'or. Les Athéniens se prétendaient autochtones, ou enfants de la terre qu'ils habitaient. La cigale d'or était le symbole figuratif de cette origine.

Ergo omnis caro residebat cura capillo (Nisi) ;
Aurea solemni comptum quoque fibula ritu,
Mopsopiæ tereti nectebat denie cicadæ.
(VIRGILE, Ceiris, v. 126.)

O hypocrisie du visage de l'homme! etc.

..... A ce noble maintien,
Quel œil ne serait pas trompé comme le mien ?
Faut-il que sur le front d'un profane adultère,
Brille de la vertu le sacré caractère ?
Et ne devrait-on pas, à des signes certains,
Reconnaître le cœur des perfides humains !
(RACINE, Phèdre, acte IV, sc. 2.)

C'est contre moi que tu prenais tous ces détours.

Oui, c'est ce même orgueil, lâche! qui te condamne.
Je vois de tes froideurs le principe odieux :
Phèdre seule charma tes impudiques yeux, etc. (Ibid.)

Le dieu des mers m'a promis d'exaucer trois vœux formés par moi

Et toi, Neptune.....
Souviens-toi que, pour prix de mes efforts heureux,

Tu promis d'exaucer le premier de mes vœux.
Je t'implore aujourd'hui. Venge un malheureux père, etc.
(Ibid.)

Dans les sombres cavernes de l'enfer retenu déformer ce troisième vœu.

Dans les longues rigueurs d'une prison cruelle
Je n'ai point imploré ta puissance immortelle ;
Avare du secours que j'attends de tes soins,
Mes vœux t'ont réservé pour de plus grands besoins.
(RACINE, Phèdre, acte IV, sc. 2.)

O nature, puissante mère des dieux immortels, etc. On peut comparer ce chœur avec le début du premier livre contre Rufin. Des deux côtés, c'est le langage d'un homme qui a perdu la trace d'une providence régnant sur le monde, et qui oppose l'ordre et la régularité des phénomènes naturels avec le désordre qui l'afflige dans les choses humaines. Claudien, plus heureux que Sénèque, trouve au moins la justification des dieux dans le châtimement de Rufin.

L'adultère, que le vice élève, s'assied sur le trône. Ceci n'est peut-être pas très clair. *Vitio potens regnat adulter*, « l'homme adultère puissant par le vice, » littéralement. Nous croyons que, par le vice, il faut entendre l'immoralité générale qui, dans les siècles de corruption, devient le plus sûr moyen de parvenir.

O justice, ô vertu! vous n'êtes que de vaines idoles. C'est le cri d'une âme païenne qui, faible et facile à séduire, se détermine souvent par le succès ou le malheur. Le bonheur des médians et le malheur des justes est la tentation la plus forte à laquelle un homme puisse résister, mais celle aussi à laquelle il résiste le plus rarement. Le psalmiste, plus savant et plus affermi dans la foi, ne succombait pas, mais chancelait : « Pene moti sunt pedes mei, quum pacem peccatorum viderem. » — « Le pied a failli me glisser à la vue du bonheur des méchants. »

ACTE IV.

A peine eut-il quitté la ville d'un pas rapide. Le récit de Thérémène, dans la Phèdre de Racine, morceau de poésie brillante, mais déplacée dans une tragédie, est presque tout emprunté de Sénèque. Il semble que Racine, d'un goût si pur, ait été séduit par la beauté de ce passage de la tragédie latine. Sans doute il écrit mieux que Sénèque ; mais, tout en admirant la perfection de son récit, nous sommes fâchés qu'il ait négligé quelques traits plus convenables que d'autres qu'il a conservés, comme ceux-ci : « Alors il se parla quelque temps à lui-même, maudit le lieu de sa naissance, prononça plusieurs fois le nom de son père, etc. » Robert Garnier, le meilleur de nos vieux poètes tragiques, a presque traduit le récit de notre auteur. En voici les premiers vers :

Si tost qu'il fut sorti de la ville, fort blesme,
Et qu'il eust attelez ses limoniers luy mesme,

Il monte dans le char, et de sa droite main
Lève le fouet sonnant, et de l'autre le frein
Les chevaux sonne-pieds, d'une course esgalée,
Vont galopant au bord de la plaine salée
La poussière s'élève, et le char balancé
Voile dessus l'essieu comme un trait eslançé, etc.

La mer monte et se dresse comme une, montagne humide.

Cependant sur le dos de la plaine liquide
S'élève à gros bouillons une montagne humide ;
L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux, etc.
(RACINE, Phèdre, acte V, sc. 6.)

C'était un taureau furieux à la tête azurée. Racine fait très bien de ne pas faire demander par Thésée « quelle forme avait cette masse effrayante. » Du reste la description du monstre est à peu près la même :

Son front large est armé de cornes menaçantes ;
Tout son corps est couvert d'écaillés jaunissantes ;
Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux, etc.
(Ibid.)

Hippolyte seul ne tremble pas, etc.

Hippolyte lui seul, digne fils d'un héros,
Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,
Pousse au monstre, etc.
(Ibid.)

Alors les coursiers éperdus ne savent plus obéir à la voix qui leur commande.

La frayeur les emporte, et, sourds à cette fois,
Ils ne connaissent plus ni le frein ni la voix
En efforts impuissants leur maître se consume ;
Ils rougissent le mors d'une sanglante écume, etc.
(RACINE, Phèdre, acte V, sc. 6.)

Hippolyte renversé tombe sur le visage.

..... L'intrépide Hippolyte
Voit voler en éclats tout son char fracassé ;
Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé, etc.
(Ibid.)

Citons encore le vieux poète Garnier, non pour en rire, mais pour juger le progrès du style et du goût.

Il est contraint de choir, et de malheur advient
Qu'une longue lanière en tombant le retient :
Il demeure empestre ; le nœud toujours se serre,
Et les chevaux ardents le traînent contre terre,
A travers les huiliers et les buissons touffus,
Qui le vont deschirant avec leurs doigts griffus.
La teste lui bondit et ressaulte, et sanglante,
De ses membres saigneux la terre est rougissante ;

Comme on voit un limas qui rampe aventureux
Le long d'un sep tortu laisser un tract glaireux,
Son estomac ouvert d'un tronc pointu, se vuide
De ses boyaux traînés sous le char homicide ;
Sa belle âme le laisse et va conter là-bas,
Passant le fleuve noir, son angoisseux trespas.
De ses yeux éthérés la luisante prunelle,
Morte, se va couvrant d'une nuit éternelle.

Tout son corps devient une proie dont chaque arbre de la route accroche un lambeau.

De son généreux, sang la trace nous conduit,
Les rochers en sont teints ; les ronces dégouttantes
Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.
(RACINE, Phèdre, acte V, sc. 6.)

Est-ce donc là tout ce qui reste de cette beauté merveilleuse ?

..... Ce héros expiré.
N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré :
Triste objet où des dieux triomphe la colère,
Et que méconnaîtrait l'œil même de son père.
(RACINE, Phèdre, acte V, sc. 6.)

Acte V.

Hippolyte, est-ce ainsi que je te revois? Ce discours de Phèdre est bien différent de celui que lui prête Racine dans la même circonstance. Nous en avons déjà dit la cause. La Phèdre française est dévorée du même amour que celle de Sénèque, mais il y a seize siècles de l'une à l'autre, et le souffle de la morale chrétienne. La Phèdre ancienne éprouve aussi des remords, mais ils ressemblent plus à la douleur d'une amante qu'au repentir d'une femme coupable qui veut mourir pour expier, non seulement les conséquences de son amour, mais encore son amour même.

O destinée fatale, ô cruelle bonté des dieux!

O mon fils, cher espoir que je me suis ravi !
Inexorables dieux qui m'avez trop servi !
A quels mortels regrets ma vie est réservée !
(Ibid.)

Livrons d'abord aux flammes ce que nous avons de lui, en attendant le reste.

Nous ne savons pas quelle pouvait être la mise en scène de ce que Thésée vient de dire jusqu'ici dans cet inventaire des membres ou plutôt des chairs de son fils. C'est ce que nous appellerions presser l'horreur pour en faire sortir le dégoût. La délicatesse des Grecs n'eût point permis un pareil spectacle. On a conservé le titre d'une tragédie d'Euripide, 'Ιππόλυτος καλυπτόμενος, dans laquelle le corps d'Hippolyte était apporté sur le théâtre, mais voilé, comme le titre l'indique.

LES TROYENNES

TABLE

PERSONNAGES.

ARGUMENT.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

SCÈNE II. CHOEUR DES TROYENNES, HÉCUBE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I. TALTHYBIUS, CHOEUR DE TROYENNES.

SCÈNE II. PYRRHUS, AGAMEMNON, CALCHAS.

SCÈNE III. CHOEUR DE TROYENNES.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. ANDROMAQUE, UN VIEILLARD, ULYSSE.

SCÈNE II. ULYSSE, ANDROMAQUE, ASTYANAX.

SCÈNE III. CHOEUR DE TROYENNES.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I. HÉLÈNE, ANDROMAQUE, HÉCUBE, POLYXÈNE, PERSONNAGE MUET.

SCÈNE II. CHOEUR DE TROYENNES.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I. UN ENVOYÉ, ANDROMAQUE, HÉCUBE.

NOTES SUR LES TROYENNES.

PERSONNAGES.

HÉCUBE.

ANDROMAQUE.

ASTYANAX.

HÉLÈNE.

AGAMEMNON.

PYRRHUS.

ULYSSE.

CALCHAS.

CHOEUR DE TROYENNES.

TALTHYBIUS.

UN VIEILLARD.

UN ENVOYÉ.

POLYXENE, PERSONNAGE MUET.

ARGUMENT.

APRÈS la ruine de Troie, les Grecs voulant retourner dans leur patrie, sont arrêtés par les vents contraires. L'ombre d'Achille, apparue pendant la nuit, déclare qu'ils ne pourront mettre à la voile qu'après avoir apaisé ses mânes, et immolé sur son tombeau Polyxène, qui lui avait été fiancée, et qui avait servi de prétexte pour l'assassiner. [Agamemnon, épris de cette jeune princesse](#), ne souffre pas qu'on la sacrifie. Une dispute s'élève à ce sujet entre lui et Pyrrhus ; mais Calchas, consulté, répond que le sacrifice de Polyxène est indispensable, et qu'il faut en même temps faire mourir Astyanax. Ulysse emporte cet enfant que sa mère avait caché, et le précipite [du haut de la porte Scée](#). Polyxène, vêtue et parée comme pour la cérémonie d'un mariage, est conduite par Hélène au tombeau d'Achille, et immolée par Pyrrhus.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

HÉCUBE.

Vous tous qui vous confiez dans la puissance, et qui, assis sur le trône au milieu des splendeurs d'une cour superbe, livrez votre âme crédule au souffle caressant de la prospérité sans craindre l'inconstance des dieux, regardez Hécube, et regardez Troie. Jamais la fortune n'a montré par de plus terribles leçons l'instabilité de la grandeur humaine.

Elle est tombée, la capitale de la puissante Asie, cette ville magnifique élevée par la main des dieux! En vain pour la défendre accoururent les peuples qui boivent les eaux glacées que vomissent les sept bouches du Tanaïs; et ceux qui, recevant les premiers rayons du jour à son réveil, voient les flots tièdes du Tigre se perdre dans la mer colorée par les feux du soleil d'Orient ; et les Amazones, ces femmes sans maris, qui avoisinent les Scythes errants, et font retentir sous les pas de leurs coursiers les rivages de l'Euxin.

Le fer a détruit Pergame, et ses ruines la couvrent : ses hautes murailles et ses orgueilleuses tours gisent renversées parmi les cendres des maisons. Une ceinture de flammes entoure le palais de Priam, et l'antique séjour d'Assaracus n'est plus qu'un amas de ruines fumantes. Le feu même n'arrête pas les mains avides du vainqueur ; l'incendie et le pillage se disputent la même proie ; le ciel se cache derrière des flots de fumée, et la cendre d'Ilium, comme un nuage funèbre, obscurcit la clarté du jour. Le vainqueur est là, plein de colère et de vengeance ; il mesure des yeux cette Troie si lente à mourir, et se console enfin de ses dix années de combats. Cette ville tombée lui fait peur encore ; et même, en la voyant vaincue à ses pieds, il n'ose croire à son triomphe. Altéré de pillage, il ravit les dépouilles de Dardanus, que les mille vaisseaux de la Grèce ne peuvent contenir.

Je vous prends à témoins, dieux contraires! et vous, cendres de ma patrie! et toi, puissant maître de l'Asie, enseveli maintenant sous les ruines de Troie et sous les débris de ton royaume entraîné tout entier dans la chute! j'en atteste ici tes mânes, et les vôtres aussi, ô mes nombreux enfants! vous, après lui, les plus chers objets de ma douleur, tous les maux qui sont venus sur nous, tous ceux que, dans sa fureur prophétique, avait prédits la prêtresse aimée d'Apollon qui défendait de croire à ses oracles, moi, Hécube, je les avais prévus avant elle pendant ma fatale grossesse. Je n'ai point caché mes alarmes ; j'ai parlé, et, avant Cassandre, j'ai trouvé les oreilles fermées à mes prophéties. Ce n'est point le perfide Ulysse, ni le complice de son expédition nocturne, ni le fourbe Sinon, qui ont jeté parmi vous les flammes de l'incendie ; c'est de moi qu'est sorti cet

embrasement ; le feu qui vous dévore est le fruit de mes entrailles.

Mais pourquoi t'arrêter si longtemps à gémir sur les débris de cette ville en cendres? puisque tu as tant vécu, porte, hélas! tes regards sur des malheurs plus récents ; la chute de Troie est déjà un malheur ancien. J'ai vu le meurtre exécrable de Priam ; [j'ai vu le fils d'Achille](#) commettre, au pied même des autels, ce crime dont l'horreur efface tous les autres ; je l'ai vu saisir d'une main furieuse les cheveux blanchis de ton époux, et, ramenant sa tête en arrière, lui enfoncer dans la gorge son glaive impie. Le vieux prince reçut le coup sans plainte ; mais son sang était glacé par l'âge, et le fer homicide n'en fut point rougi. Rien n'a donc pu désarmer le bras du meurtrier, ni l'aspect d'un vieillard arrivé au terme de la vie, ni la présence des dieux, ni ce sanctuaire vénérable d'un empire détruit? Le père de tant de rois, Priam, est privé de sépulture, et n'a pas trouvé même un bûcher dans l'embrasement de Troie. Pourtant ce n'est pas encore assez pour le courroux des dieux : [voici qu'une urne fatale](#) va donner des maîtres aux fils et aux filles de Priam. À qui doit échoir ma vieillesse méprisée? L'un se promet à lui-même la veuve d'Hector, l'autre convoite la femme d'Hélénus, un autre enfin celle d'Anténor. Tu ne manques pas non plus de prétendants, ô Cassandre! Moi seule je suis une part du butin que chacun craint de se voir adjuger! [moi seule je suis encore redoutée des Grecs!](#)

[Mais vous ne pleurez pas](#), tristes captives, compagnes de mes malheurs! Frappez vos seins, gémissiez, célébrez les funérailles de Troie ; et que les échos de l'Ida, ce fatal théâtre du jugement de la beauté, s'éveillent au bruit de nos plaintes.

SCÈNE II.

CHOEUR DES TROYENNES, HÉCUBE.

LE CHOEUR.

Vous nous ordonnez de verser des larmes, c'est un devoir qui n'est pas nouveau pour nous. Nos pleurs n'ont jamais cessé de couler depuis le jour où, transformé en vaisseau, le pin de Cybèle conduisit à travers les mers le pasteur phrygien dans la grecque Amycla. Dix fois la neige a blanchi le sommet de l'Ida, dix fois le moissonneur a fauché en tremblant les campagnes de Sigée, depuis que nous avons cessé de connaître des jours sans douleur. Mais de nouveaux malheurs demandent des lamentations nouvelles ; pleurons donc, et vous, reine, donnez-nous le signal en élevant vos mains infortunées ; c'est à nous, pauvres femmes sans gloire, d'obéir à notre auguste maîtresse. Nous sommes prêtes à pleurer avec vous.

HÉCUBE.

Fidèles compagnes de mes malheurs, détachez votre chevelure ; qu'elle se

répande tristement sur vos épaules, souillées de la cendre chaude d'Ilion. Découvrez vos bras ; laissez tomber votre robe, et paraître vos corps nus jusqu'à la ceinture. Pour quel époux, tristes captives, couvririez-vous votre sein des voiles de la pudeur ? Dégagez-le donc de la robe qui l'enferme, afin que vos mains soient plus libres pour le frapper dans vos plaintes. J'aime l'état où vous êtes ; oui, je l'aime ; je reconnais les veuves des Troyens. Nous recommençons à pleurer nos anciens malheurs, donnons du moins à notre deuil une solennité nouvelle et plus grande. C'est Hector que nous pleurons.

LE CHOEUR.

Nous avons toutes dénoué nos cheveux, déjà cent fois lacérés en d'autres jours de deuil ; nous avons brisé leurs tresses, et répandu de la cendre chaude sur nos têtes.

HÉCUBE.

Remplissez-en vos mains ; c'est tout ce qui nous reste à prendre d'Ilion.

LE CHOEUR.

Nos épaules sont découvertes ; nos tuniques, pendantes et seulement retenues par la ceinture, ne cachent que la partie inférieure de notre corps.

HÉCUBE.

Votre poitrine nue attend vos mains, frappez. C'est maintenant, ô douleur, que tu dois éclater dans toute ta violence : que le bruit de nos coups fasse retentir les rochers de Rhétus ; que la nymphe Echo, qui habite le creux des montagnes, ne se contente pas de répéter d'une voix affaiblie nos derniers accents, mais qu'elle nous renvoie tout entiers les cris funèbres d'Ilion : que la mer et le ciel les entendent. Point de pitié, nos mains, frappez, dévastez nos poitrines. Des gémissements ordinaires ne sont pas assez pour moi ; c'est Hector que nous pleurons.

LE CHOEUR.

Hector, c'est pour toi que nous déchirons nos bras, que nous meurtrissons nos épaules, que, nous frappons nos têtes ; c'est pour toi que de nos mains maternelles nous déchirons notre sein. Vois, le sang coule et s'échappe avec force des blessures que nous nous sommes faites pour honorer tes mânes. Soutien de ta patrie, seul obstacle qui pouvait retarder l'accomplissement de ses destinées, tu servais de mur et de rempart aux malheureux Phrygiens. Troie demeura dix ans invincible, défendue par ton bras puissant ; tu tombas, elle dut tomber avec toi ; et le dernier jour d'Hector fut aussi le dernier pour son pays.

HÉCUBE.

Changez maintenant l'objet de vos lamentations : que vos larmes coulent pour Priam ; c'est assez pleurer Hector.

LE CHOEUR.

Roi des Phrygiens, reçois nos gémissements, reçois nos pleurs, vieillard dont les royales mains ont senti deux fois les fers de l'esclavage. Sous ton règne les malheurs de Troie devaient être doubles : deux fois les murailles de Dardanus ont été assiégées par les Grecs, deux fois elles ont servi de but aux flèches d'Hercule. Père infortuné! tu fermes le convoi de tes nombreux enfants, de cette foule de rois sortis du sein d'Hécube. Maintenant, victime sacrifice au puissant Jupiter, tu n'es plus qu'un tronc informe gisant sur les sables de Sigée.

HÉCUBE.

Portez ailleurs vos larmes, filles d'Ilion. Ce n'est point la mort de mon époux qu'il faut pleurer. Répétez toutes : Heureux Priam! il descend libre encore dans le séjour des Mânes ; il ne courbera point sous le joug des Grecs sa tête assujettie. Il n'a point vu les deux Atrides ; il ne voit point comme nous le perfide Ulysse ; il ne sera point traîné dans Argos comme un trophée et un ornement de la victoire. Ses mains, accoutumées à porter le sceptre, ne seront point attachées derrière son dos ; on ne le verra point suivre le char d'Agamemnon, et, les bras chargés de chaînes d'or, étaler aux regards du peuple de Mycènes le spectacle pompeux de sa royale infortune.

LE CHOEUR.

Oui, nous le disons toutes : Heureux Priam! en quittant la terre, il a emporté son royaume avec lui. Il erre maintenant heureux et libre sous les paisibles ombrages de l'Elisée, et cherche parmi les âmes pieuses l'ombre de son Hector. Heureux Priam! heureux le vaincu dont les yeux mourants ne voient rien survivre autour de lui!

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

TALTHYBIUS, CHOEUR DE TROYENNES.

TALTHYBIUS.

[Quel long retard](#) enchaîne toujours les Grecs dans le port, soit qu'ils aillent chercher la guerre, soit qu'ils veuillent retourner dans leur patrie!

LE CHOEUR.

Dites-nous quel obstacle arrête ainsi nos vaisseaux, et quel dieu nous ferme le chemin du retour?

TALTHYBIUS.

Je tremble ; une affreuse terreur glace tous mes membres. Les prodiges ne trouvent pas de croyance ; mais j'ai vu de mes yeux ce que je vais vous raconter ; je l'ai vu. [Déjà le soleil naissant](#) dorait la cime des montagnes, et le jour avait vaincu la nuit, quand tout à coup un sourd mugissement sort du sein de la terre ébranlée, qui s'ouvre et laisse voir ses profondes entrailles. Les arbres de l'Ida s'agitent, la haute forêt et le bois consacré à Cybèle s'ébranlent avec un bruit terrible, et des rocs détachés roulent du haut de la montagne. La terre n'est pas seule émue. La mer elle-même, sentant la présence du fils de Thétis, s'apaise, et calme l'agitation de ses flots. Alors une vallée se forme, et laisse voir dans son sein d'immenses cavernes. La voûte de l'enfer est percée par un gouffre béant qui conduit de l'Erèbe aux portes du jour, et soulève la pierre du tombeau d'Achille. [Son ombre gigantesque](#) se dresse devant moi, tel qu'il était jadis lorsque, préludant à la ruine de Troie, [il dompta les peuples de la Thrace](#) ; ou lorsqu'il frappa le fils de Neptune, Cycnus à la blonde chevelure ; ou lorsque, plein de la fureur de Mars, il arrêta le cours des fleuves par des monceaux, de cadavres, et que [le Xanthe refoulé](#) chercha son lit à travers des flots de sang ; ou tel enfin qu'on l'a vu, dans l'ivresse de son triomphe, debout sur son char orgueilleux, traîner dans la poussière Hector et Ilion. Sa voix irritée fait retentir tout le rivage : « Partez, lâches, partez ; emportez avec vous les honneurs dus à ma cendre, et hâtez-vous de lancer vos ingrats vaisseaux sur le royaume de ma mère. La Grèce a déjà payé bien cher la colère d'Achille, mais elle va lui coûter plus cher encore. Il faut que Polyxène, fiancée à ma cendre, soit immolée par la main de Pyrrhus, et arrose ma tombe de son sang. » Il dit, et, disparaissant au milieu d'un sombre nuage qui obscurcit le jour, il redescend au séjour des Mânes, et la terre se referme sur lui. [Une profonde paix enchaîne les flots](#) ; le bruit des vents expire ; la mer ne laisse plus entendre qu'un doux murmure ; et, du sein des eaux, les Tritons, en chœur, font entendre [un chant d'hyménée](#).

SCÈNE II.

PYRRHUS, AGAMEMNON, CALCHAS.

PYRRHUS.

[Au moment où tu donnas le signal](#) du retour aux voiles joyeuses de nos vaisseaux, Achille mourut, lui dont le bras redoutable porta le coup de mort à Ilion, qui ne survécut à mon père que [le temps de chercher la place où elle devait tomber](#). Quel que soit ton désir et ton empressement de satisfaire à ce que je te demande, [tu es en retard pour t'acquitter](#). Tous les chefs de l'armée ont reçu le prix de leur valeur. Le grand Achille est-il moins digne de récompense? A-t-il si peu mérité de la Grèce, lui qui, [malgré le conseil de fuir les combats](#), et d'attendre au sein de la paix une heureuse vieillesse dont la durée eût surpassé les ans du roi de Pylos, a déjoué les ruses de sa mère, et, rejetant la robe de femme qui le couvrait, trahi son sexe par le choix d'une épée? Jeune encore, son bras se teignit du sang de Télèphe, ce roi cruel d'un peuple farouche et inhospitalier, qui lui refusait l'entrée de la Mysie, et qui éprouva [la double puissance de cette main](#) à la fois terrible et secourable. Par lui [Thèbes fut détruite](#), Eétion vaincu et dépouillé de ses états. [La petite ville de Lyrnesse](#), bâtie au pied de la haute montagne de l'Ida, subit le même sort ; la patrie de Briséis est conquise avec cette belle captive, ainsi que Chrysé, d'où sortit [la fameuse querelle des deux rois](#) ; et la célèbre Ténédos ; et [Syros](#), dont les gras pâturages nourrissent les troupeaux de la Thrace ; et Lesbos, qui s'élève au milieu de la mer Egée ; et Cilla, si chère à Apollon, sans parler de toutes les villes [baignées par le Caycus](#), qui épanche avec ses eaux toutes les richesses du printemps. Cette terreur si prompte, cette conquête rapide de tant de peuples, [la dispersion de tant de villes](#), emportées comme dans un tourbillon, seraient le plus beau titre et la gloire éternelle d'un autre guerrier. Pour Achille, c'est l'entrée dans la carrière : c'est la marche de mon père ; tant de combats ne sont pour lui que le chemin des combats ; et, sans parler de ses autres exploits, la mort seule d'Hector ne suffirait-elle pas à sa gloire? Achille a vaincu Ilion, [vous n'avez fait que la détruire](#). Fils d'un si noble père, j'aime à étaler le tableau de sa gloire et le récit de ses hauts faits. Priam a vu périr sous ses yeux son fils Hector et son neveu Memnon, dont le trépas fit monter un nuage de douleur au front brillant de l'Aurore, sa mère. Effrayé de l'exemple qu'il avait donné, le vainqueur lui-même frémit de sa victoire, qui lui prouvait que les fils des déesses n'étaient pas exemptés de mourir. Grâce à mon père, enfin, la mort de la terrible reine des Amazones te délivra d'un dernier sujet d'alarmes. Si tu sais mettre un juste prix à ses services, quand même il demanderait une victime choisie parmi les vierges de Mycènes et d'Argos, tu devrais la lui accorder. Eh quoi! tu hésites? tu

repousses aujourd'hui l'idée d'un sacrifice auquel tu as autrefois consenti? Regardes-tu comme une barbarie d'immoler la fille de Priam au fils de Pelée? Mais toi, père, tu as sacrifié ta propre fille à Hélène. Ce que je te demande, pourtant, n'est pas nouveau pour toi, et tu l'as déjà fait.

AGAMEMNON.

[C'est le défaut de la jeunesse](#) de ne savoir pas régler sa fougue impétueuse. Mais cet emportement, qui chez d'autres n'est que l'effet de l'âge, Pyrrhus le tient de son père. J'ai autrefois supporté patiemment l'humeur fougueuse et les menaces du bouillant Achille ; car plus on a de puissance, plus on doit montrer de modération. À quoi bon souiller d'un sang inutile les mânes généreux de ce héros? Il importe, avant tout, de savoir ce que le vainqueur doit se permettre, ce que le vaincu doit souffrir. Un pouvoir fondé sur la violence ne dura jamais longtemps ; la modération, au contraire, l'affermir ; et plus la fortune se plaît à exhausser le faite de la grandeur humaine, plus l'homme qu'elle favorise doit abaisser l'orgueil de ses sentiments, redouter l'inconstance du sort, et se défier du bonheur dont les dieux l'accablent. La victoire m'a appris que les plus grandes choses s'écroulent en un moment. Est-ce la chute de Troie qui doit nous rendre si fiers et si hautains? Mais nous, Grecs, nous sommes aujourd'hui à ce haut point de puissance d'où elle est tombée. Moi-même, je l'avoue, l'orgueil du rang suprême a parfois égaré mon âme ; mais les faveurs mêmes de la fortune ont corrigé en moi cette hauteur de sentiments qu'elles eussent inspirée à d'autres. Ta chute me rendrait-elle fier, ô Priam? non, mais timide, plutôt. Puis-je voir dans la puissance royale autre chose qu'un vain titre dont l'éclat nous trompe, et qu'un bandeau fragile autour des têtes couronnées? Un revers soudain nous ravira ces biens, sans que peut-être il soit besoin pour cela de mille vaisseaux et de dix années de combats. Il n'est pas donné à toutes les choses humaines un si long temps pour mourir. Je le dirai même (et que mes paroles n'offensent point la Grèce), j'ai voulu abaisser Troie et la vaincre ; mais la détruire et l'effacer de la terre, c'est ce que j'aurais empêché, s'il était possible de régler la fureur d'un ennemi altéré de vengeance et victorieux dans les ténèbres. Tout ce qu'on pourrait nous reprocher de cruautés et de barbaries, [il faut l'imputer à la colère, à la nuit](#), dont l'obscurité même est un aiguillon pour la fureur ; à l'ivresse du glaive, qui, une fois abreuvé de sang, ne peut plus en boire assez. Que ce qui reste de Troie subsiste ; c'est assez et trop de vengeances. Je ne souffrirai pas qu'une vierge, la fille d'un roi, soit immolée sur une tombe ; que son sang arrose des cendres insensibles, et qu'on donne le nom d'hymen à un meurtre abominable. La faute de tous retomberait sur moi seul : car ne pas empêcher un crime quand on le peut, c'est l'ordonner soi-même.

PYRRHUS.

Ainsi, aucun honneur ne sera rendu à la cendre d'Achille.

AGAMEMNON.

Au contraire, [sa louange sera dans toutes les bouches](#), et le bruit de son grand nom retentira jusque chez les nations les plus inconnues ; et s'il faut du sang pour consoler son ombre, immolons-lui de grasses victimes choisies dans les troupeaux phrygiens, et versons sur sa tombe un sang qui ne coûtera des larmes à aucune mère.

Quel est donc cet usage barbare de sacrifier l'homme vivant à l'homme qui n'est plus? Garde-toi de souiller la mémoire de ton père et de la rendre odieuse, en demandant pour lui ces sanglants honneurs.

PYRRHUS.

O roi, plein d'orgueil! tant que la fortune prospère vient enfler ton courage, mais pusillanime dès que le péril s'offre à tes regards ; tyran des rois, est-ce que le feu d'une passion soudaine, l'amour d'une nouvelle beauté aurait embrasé ton cœur? Te plairas-tu donc à multiplier sans cesse tes vols dans notre famille? Cette épée saura rendre à mon père sa victime ; si tu la refuses et la retiens, je saurai la remplacer par une autre plus grande et digne de Pyrrhus. Depuis trop longtemps le sang des rois n'a point rougi ma main, et Priam demande un compagnon de son trépas.

AGAMEMNON.

Je ne prétends pas nier que le plus beau fait d'armes de Pyrrhus soit le meurtre de [Priam, dont Achille pourtant avait respecté la douleur suppliante](#).

PYRRHUS.

Je sais quels ont été les suppliants et les ennemis de mon père : Priam, toutefois, ne craignit pas de se présenter lui-même devant lui ; mais toi, retenu par la peur qui te domine, et n'ayant pas même le courage de la prière, il faut qu'Ajax et Ulysse aillent supplier pour toi, tandis que, tout tremblant, tu te tiens caché dans ta tente.

AGAMEMNON.

[J'avoue que ton père était sans crainte](#), alors que, pendant le massacre de nos guerriers et l'embrasement de nos vaisseaux, il se reposait, tranquille, à l'abri des combats et des alarmes, ne songeant qu'à tirer de sa lyre des sons harmonieux.

PYRRHUS.

Oui, mais ses chants inspiraient au noble Hector plus de crainte que tes armes ; et dans ces moments de trouble et d'épouvante, la plus profonde paix ne cessa pas de régner sur les vaisseaux de Thessalie.

AGAMEMNON.

Soit ; mais cette paix profonde, le père d'Hector, à son tour, la trouva sur ces mêmes vaisseaux.

PYRRHUS.

Parce qu'il est d'un roi magnanime d'accorder la vie à un autre roi.

AGAMEMNON.

Mais alors, pourquoi ta main la lui ravit-elle?

PYRRHUS.

Il est souvent plus humain de tuer que de laisser vivre.

AGAMEMNON.

Et c'est la même humanité qui le porte aujourd'hui à demander des vierges pour les immoler sur un tombeau?

PYRRHUS.

Est-ce que maintenant tu en serais venu à condamner ces sortes de sacrifices?

AGAMEMNON.

C'est le devoir d'un roi de préférer son pays à ses enfants.

PYRRHUS.

Il n'y a point de loi qui assure la vie des captifs et qui empêche de les punir.

AGAMEMNON.

Mais ce que la loi ne défend pas, l'honneur le défend.

PYRRHUS.

Le vainqueur n'a de règle que sa volonté même ; il peut tout ce qu'il veut.

AGAMEMNON.

Plus on a de puissance, plus on doit en modérer l'usage.

PYRRHUS.

Est-ce à toi d'étaler ces maximes devant des hommes qui ont gémi dix ans sous ton joug de fer, et que moi seul j'ai tirés de leur servitude?

AGAMEMNON.

[Est-ce ton île qui t'inspire cet orgueil?](#)

PYRRHUS.

Elle est pure, au moins, du meurtre d'un frère.

AGAMEMNON.

Oui, mais prisonnière au sein des flots.

PYRRHUS.

Comme entre les bras d'une mère. Quant à la noble famille d'Atrée et de Thyeste, on la connaît.

AGAMEMNON.

Toi! le fruit illégitime d'une vierge honteusement séduite! fils d'Achille, mais d'Achille encore enfant!

PYRRHUS.

Sans doute, mais de cet Achille dont la parenté embrasse le monde, qui, uni par le sang à tous les dieux, règne sur les mers par Thétis, sur les enfers par Eaque, sur le ciel par Jupiter.

AGAMEMNON.

Et qui tomba sous les coups d'un Pâris.

PYRRHUS.

Mais aussi qu'aucun des dieux n'osa jamais attaquer en face.

AGAMEMNON.

Je pourrais bien réprimer l'audace de tes discours, et dompter cette insolence ; mais l'épée que je porte sait pardonner même aux vaincus. Adressons-nous plutôt à Calchas, l'interprète des dieux ; s'ils demandent cette victime, je l'accorde.

Toi qui as ouvert la route à nos vaisseaux et levé les obstacles qui arrêtaient notre ardeur guerrière ; toi dont l'art puissant découvre les secrets du ciel, explique les entrailles des victimes et le langage de la foudre ; toi qui sais démêler dans une étoile à la longue chevelure enflammée les arrêts du destin, et dont les oracles m'ont déjà tant coûté, parle, dis-nous la volonté des dieux, ô Calchas, et inspire-nous par tes conseils.

CALCHAS.

Les destins mettent au départ des Grecs le prix accoutumé. « Il faut immoler cette vierge sur la tombe du roi de Thessalie, mais dans l'appareil nuptial des vierges thessaliennes, ou des fiancées de Mycènes et d'Ionie. Que Pyrrhus se charge de livrer cette épouse à son père, afin que rien ne manque à la cérémonie du sacrifice. Toutefois, ce n'est pas le seul obstacle qui arrête nos vaisseaux. Un sang plus noble que celui de Polyxène doit couler aussi ; les dieux l'exigent. Le petit-fils de Priam, le fils d'Hector, sera précipité d'une tour élevée ; il mourra, et notre flotte alors pourra déployer ses mille voiles sur les eaux. »

SCÈNE III.

CHOEUR DE TROYENNES.

[Est-il vrai que les âmes](#) survivent aux corps après la sépulture, ou n'est-ce qu'une fable inventée par la peur? Quand les mains d'une épouse ont fermé nos yeux, quand le dernier soleil s'est levé pour nous sans retour, et que l'urne funèbre s'est refermée sur nos cendres, faut-il reconnaître que ces derniers

honneurs sont inutiles, et qu'il reste encore aux malheureux mortels une vie à vivre? ou mourons-nous tout entiers, et ne reste-t-il rien de nous, quand le souffle qui nous anime s'est échappé du corps et s'est exhalé dans l'air pour se mêler aux nuages, et que la torche funéraire a brûlé auprès de nos restes inanimés? Tout ce que le soleil levant, tout ce que le soleil couchant éclaire dans son cours ; tout ce que l'océan, dans son mouvement éternel, baigne de ses eaux, bleuâtres, tout cela est la proie du temps qui s'avance à grands pas pour la saisir. Le même tourbillon qui emporte les douze signes célestes, la même vitesse qui entraîne le roi des astres et les siècles après lui, la même force qui presse Hécate dans sa course oblique, nous poussent aussi vers la mort, et une fois que nous avons touché le fleuve qui garantit les serments des dieux, rien de nous ne reste plus. Comme cette noire fumée qui se dégage du feu pour se perdre aussitôt dans l'air, comme ces nuées épaisses que le vent du nord dissipe et dérobe à nos regards, ainsi le souffle de vie qui nous anime sera dissipé.

Rien n'est plus après la mort ; la mort elle-même n'est rien : c'est le dernier terme d'une course rapide. Plus de désirs, plus d'inquiétudes, là s'arrêtent l'espérance et la crainte.

[Veux-tu savoir où tu seras après la mort?](#) où sont toutes choses avant de naître. Le temps nous dévore, et l'avidé chaos ressaisit sa proie. La mort est une loi fatale, inséparablement liée au corps, et qui n'épargne point l'âme. [Les enfers, le royaume des Ombres](#) et son impitoyable maître, le chien Cerbère qui en garde les portes et en défend l'entrée, ne sont que de faux bruits, des mots vides de sens, des fables aussi vaines que les illusions d'un rêve.

ACTE TROISIÈME.
SCÈNE I.

ANDROMAQUE, UN VIEILLARD, ULYSSE.

ANDROMAQUE.

Pourquoi, malheureuses captives, lacérer vos cheveux et vous meurtrir le sein, en arrosant vos joues d'un torrent de larmes? Nos maux sont peu de chose, s'ils nous laissent la force de pleurer. Il n'y a qu'un moment que Troie est perdue pour vous, mais elle a péri pour moi depuis le jour où le vainqueur impitoyable traîna mes membres dans la poussière, et où j'entendis l'essieu de son char crier avec un bruit affreux sous le poids de mon Hector. Abattue et accablée de ce coup, tous les malheurs venus à la suite ont trouvé mon âme endurcie et mon cœur insensible. Il y a longtemps que je me serais dérobée au pouvoir des Grecs pour suivre mon époux, si cet enfant ne me retenait sur la terre : c'est lui qui maîtrise ma douleur et me défend de mourir ; c'est lui qui me force d'avoir encore quelque chose à demander aux dieux, et qui prolonge le temps de mes souffrances ; c'est lui enfin qui m'ôte le plus beau privilège du malheur, celui de n'avoir plus rien à redouter. Il n'y a plus pour moi de bonheur possible, mais le malheur trouve encore une voie pour m'atteindre. Le comble de la misère, c'est de craindre encore, quand on espère plus.

LE VIEILLARD.

Quelle terreur soudaine est venue se joindre à vos douleurs?

ANDROMAQUE.

Un grand malheur en amène toujours de plus grands. Troie n'a pas rempli encore la mesure de ses cruelles destinées.

LE VIEILLARD.

Et quand les dieux voudraient ajouter à nos maux, comment le pourraient-ils?

ANDROMAQUE.

Les portes du Styx et ses profonds abîmes se sont ouverts, et nos ennemis morts sortent du sein des ténèbres infernales. Les Grecs ont-ils donc seuls le privilège de remonter vers la vie? La nécessité de mourir est pourtant la même pour tous : c'est une loi commune qui fait trembler tous les Phrygiens ; mais moi en particulier, mon âme est troublée par un songe affreux dont seule je connais les terribles images.

LE VIEILLARD.

Racontez-nous cette vision qui cause votre effroi.

ANDROMAQUE.

C'était vers la deuxième veille de la nuit, et le char brillant de l'Ourse commençait à décliner ; le repos, qui me fuit depuis longtemps, est venu apporter quelque relâche à mes maux, et un court sommeil a fermé doucement mes paupières appesanties, si l'on peut appeler sommeil cet engourdissement de l'âme accablée sous le poids de ses douleurs. [Tout à coup mon Hector s'est dressé devant moi](#), non tel qu'on l'avait vu portant la guerre au milieu des rangs ennemis, incendier les vaisseaux des Grecs ; ou bien, ivre de sang et de carnage, rentrer dans Troie après avoir pris sur un faux Achille les véritables armes du fils de Pelée. Son visage n'avait plus cet éclat majestueux et terrible qui l'animait jadis ; mais la douleur, l'abattement, les larmes, l'avaient rendu tout semblable aux nôtres ; ses cheveux tombaient en désordre et souillés.

Cependant, tel qu'il est, sa vue me réjouit ; alors, secouant sa tête : « Réveille-toi, me dit-il, et sauve ton fils, ô ma fidèle épouse! cache-le, c'est le seul moyen d'assurer sa vie. Essuie tes larmes. Est-ce la chute de Troie que tu déplores? Plût au ciel qu'elle eût déjà péri tout entière! Hâte-toi, cache où tu pourras le faible et dernier rejeton de notre famille. » Un frisson d'horreur m'arrache toute tremblante au sommeil ; je porte partout mes yeux effrayés, et, sans penser à mon fils, je cherche mon époux autour de moi ; je lui tends les bras, mais son ombre vaine échappe aux efforts que je fais pour l'arrêter.

O mon fils, enfant trop reconnaissable d'un glorieux père, unique espoir des Phrygiens, unique appui de ta famille déchue, dernier rejeton d'une race antique et d'un sang trop illustre, et trop semblable toi-même à ton père! [voilà bien le visage de mon Hector](#), voilà bien sa démarche et tout son maintien ; c'est ainsi qu'il portait ses mains courageuses, c'est ainsi qu'il levait fièrement sa noble tête et son front menaçant, ombragé d'une chevelure flottante qui tombait en boucles sur ses larges épaules. O mon fils, né trop tard pour les Troyens, mais trop tôt pour ta mère, un temps plus heureux viendra-t-il pour nous? et te verra-t-on un jour prendre en main la cause et la vengeance de ton pays, relever Pergame, et ramener de l'exil ses habitants dispersés? rendras-tu jamais à ta patrie sa gloire, et aux Phrygiens leur nom? Mais, en considérant ma position présente, je tremble de former de pareils vœux. Je suis prisonnière, il ne m'est pas permis d'espérer plus que la vie. Hélas! où trouver un endroit assez sûr pour mes alarmes? Dans quel asile te cacher, ô mon fils? Cette citadelle puissante, dont les hautes murailles, fortifiées par les dieux, excitaient partout l'admiration et l'envie, n'est plus qu'un amas de cendres ; la flamme a tout détruit, et, de cette ville immense, il ne reste pas de quoi cacher un enfant! Quelle retraite choisir? Il y a le tombeau de mon époux, sanctuaire vénérable, que l'ennemi même n'oserait violer ; édifice pompeux que Priam a fait construire à grands frais pour

élever à sa royale douleur un monument digne d'elle. Je ne puis mieux confier mon fils qu'à son père. Malheureuse! une sueur glacée découle de tous mes membres ; je suis effrayée de l'affreux présage que m'offre ce lieu funèbre.

LE VIEILLARD.

Plusieurs ont dû la vie au mensonge qui avait répandu le bruit de leur mort.

ANDROMAQUE.

Je conserve peu d'espoir. La haute naissance de mon fils pèse d'un poids terrible sur sa tête.

LE VIEILLARD.

Pour éviter qu'on ne vous trahisse, éloignez tout témoin.

ANDROMAQUE.

Et si l'ennemi vient le réclamer?

LE VIEILLARD.

Répondez qu'il a péri dans la ruine de Troie.

ANDROMAQUE.

À quoi servira de l'avoir caché, s'il faut qu'il retombe entre leurs mains?

LE VIEILLARD.

Le vainqueur est cruel dans le premier feu de sa colère.

ANDROMAQUE.

Mais cette retraite même est loin d'être sans danger.

LE VIEILLARD.

Quand on n'a rien à craindre, on peut choisir un asile ; mais dans le malheur, il faut prendre le premier qui se présente.

ANDROMAQUE.

O mon fils, dans quels lieux, dans quelle contrée inaccessible, inconnue, puis-je te déposer en sûreté? Qui protégera notre faiblesse à tous les deux? qui nous défendra? Toi qui fus toujours l'appui de la famille, Hector, défends-nous ; recèle aujourd'hui le pieux, larcin de ton épouse, conserve la vie de notre enfant, je le confie à tes cendres. [Viens, entre dans le tombeau de ton père](#), ô mon fils! Mais tu te rejettes en arrière, tu dédaignes cet asile honteux. Je reconnais ta noble nature. Tu rougis de ma peur. Laisse là cet orgueil, quitte ces sentiments de ta fortune passée, prends ceux que t'impose la nécessité présente. Regarde, et vois ce qui reste de nous : un tombeau, un enfant, une captive. Il faut se soumettre à son malheur ; allons, ose entrer dans la sainte demeure où repose ton père : si le destin a pitié de nos malheurs, tu y trouveras la vie ; s'il te la refuse, tu y trouveras du moins un tombeau.

LE VIEILLARD.

Les portes du monument funèbre se sont refermées sur votre précieux dépôt.

De peur que vos alarmes ne le trahissent, éloignez-vous d'ici, et retirez-vous en quelque autre lieu.

ANDROMAQUE.

La crainte est plus légère quand elle a son objet plus près d'elle : cependant, puisque vous le voulez, allons-nous-en d'ici.

LE VIEILLARD.

Faites silence un moment, et contenez votre douleur. Le cruel roi d'Ithaque vient de ce côté.

ANDROMAQUE.

O terre, ouvre tes abîmes ; et toi, cher Hector, perce la voûte souterraine des enfers, et cache dans le lit profond du Styx le dépôt que je t'ai confié. Voici Ulysse qui s'avance ; son air et sa démarche équivoques m'annoncent qu'il ourdit en son sein quelque trame perfide.

ULYSSE.

Ministre d'un oracle barbare, je vous supplie d'abord de croire que les paroles qui vont sortir de ma bouche ne viennent pas de moi. Je suis la voix de tous les Grecs et de leurs princes, à qui le fils d'Hector ferme le chemin tant désiré de la pairie : les destins réclament cet enfant. Jamais les Grecs ne croiront à la possession paisible de leur conquête ; toujours la crainte les forcera de regarder derrière eux, et les empêchera de poser les armes, tant que votre fils, ô Andromaque, entretiendra chez les Troyens l'espoir de se relever de leurs ruines.

ANDROMAQUE.

Est-ce là encore un oracle de votre Calchas ?

ULYSSE.

Quand même Calchas n'eût rien dit, Hector lui seul parlerait assez haut ; son fils même nous effraie. L'héritier d'un noble père porte le cachet de sa puissante origine. Voyez le jeune compagnon d'un taureau superbe ; il est faible d'abord, et ses cornes naissantes n'ont point encore brisé l'enveloppe qui les recouvre ; mais bientôt il dresse la tête, agite son front menaçant, et règne à son tour sur le troupeau dont son père lui a cédé l'empire. Un faible rameau détaché d'un grand arbre abattu s'élève en peu de temps à la hauteur de la tige maternelle, répand sur la terre la même ombre, et déploie dans les cieux le même feuillage. Ainsi se ranime souvent avec une nouvelle force la cendre mal éteinte d'un vaste embrasement. La douleur est peu propre à juger sainement des choses ; cependant soyez juste, et vous trouverez nos guerriers excusables, vieilliss comme ils sont par dix hivers et dix étés de combats, de craindre le retour de la guerre et des désastres nouveaux, et Troie encore menaçante, après tant d'efforts pour l'abattre. Le danger qui nous trouble est grand ; il ne s'agit de rien moins qu'un nouvel Hector ; délivrez-nous de cette crainte : c'est la seule cause qui

arrête nos vaisseaux prêts à déployer leurs voiles, le seul obstacle qui enchaîne ici notre flotte. Ne me regardez pas comme un homme cruel, parce que le sort m'a choisi pour venir prendre le fils d'Hector. S'il le fallait, je demanderais Oreste même à son père ; résignez-vous à souffrir ce que votre vainqueur a souffert avant vous.

ANDROMAQUE.

O mon fils! que n'es-tu dans les bras de ta mère! que ne puis-je connaître le malheur qui t'a séparé de moi, le lieu qui te dérobe à ma tendresse! Le sein déchiré de traits, les mains chargées de chaînes et meurtries par le fer, entourée de feux dévorants, je serais toujours ta mère aimante et dévouée! O mon fils, où es-tu? Quel est ton sort? tes pas se sont-ils égarés dans des lieux solitaires? ton faible corps a-t-il été consumé dans l'embrasement de Troie? le vainqueur s'est-il fait un jeu barbare de ton sang? ou mis à mort par quelque bête cruelle, sers-tu maintenant de pâture aux vautours de l'Ida?

ULYSSE.

Epargnez-vous cette feinte inutile : vous ne réussirez pas à tromper Ulysse. Plus d'une fois [j'ai su déjouer ces ruses de mères](#), mortelles ou déesses; laissez là ce vain artifice ; où est votre fils?

ANDROMAQUE.

[Où est Hector? où sont tous les Troyens?](#) où est Priam? Vous ne vous informez que d'un seul, et moi je m'enquiers de tout un peuple.

ULYSSE.

On vous forcera bien de dire ce que vous ne voulez pas déclarer volontairement.

ANDROMAQUE.

Une femme ne craint rien, quand elle peut, doit et veut mourir.

ULYSSE.

Ce langage est fier, mais il ne tiendra pas contre les approches de la mort.

ANDROMAQUE.

Si vous voulez agir sur moi par la terreur, menacez-moi de la vie ; car je ne forme qu'un vœu, c'est de mourir.

ULYSSE.

À force de coups, de feux, de tourments et de souffrances, la douleur vous fera parler malgré vous, et arrachera du fond de votre cœur le secret que vous y cachez, la nécessité, d'ordinaire, est plus forte que l'amour.

ANDROMAQUE.

Apprêtez la flamme, les coups, tous les raffinements de la barbarie, la faim,

la soif, tous les fléaux imaginables, le fer brûlant plongé dans les entrailles, l'horreur d'un cachot ténébreux et infect, tout ce qu'un vainqueur féroce et impitoyable peut inventer de supplices, rien ne pourra jamais ébranler le courage d'une mère intrépide.

ULYSSE.

Il n'y a point de sagesse à cacher un secret que vous allez être bientôt forcée de trahir. Cet amour même, dans lequel vous vous retranchez si obstinément, doit réveiller la tendresse des Grecs pour leurs enfants encore jeunes. Après une expédition si lointaine, après dix années de combats, je craindrais peu pour moi-même le danger dont Calchas nous menace. Mais je tremble pour mon fils Télémaque.

ANDROMAQUE.

Il m'en coûte de donner à Ulysse et aux Grecs un sujet de joie, mais il le faut. Laisse échapper, ô ma douleur, le secret que tu renfermes dans mon sein. Réjouissez-vous, Atrides! et vous, Ulysse, rapportez encore cette heureuse nouvelle aux Grecs : le fils d'Hector n'est plus.

ULYSSE.

Et quelle assurance nous donnez-vous de ce que vous avancez?

ANDROMAQUE.

Puisse le plus grand mal que j'aie à craindre du vainqueur se réaliser! puissé-je bientôt mourir, comme je l'espère, et trouver un tombeau sur le sol de Troie! puisse la terre de la patrie enfermer doucement les cendres d'Hector, comme il est vrai que mon fils, privé de la lumière, habite maintenant parmi les morts, et que, reçu dans la tombe, il est entré dans le repos de ceux qui ne sont plus!

ULYSSE.

Je suis heureux de pouvoir annoncer aux Grecs, que, par le trépas du fils d'Hector, les destins sont accomplis et la paix assurée.

Que vas-tu faire, Ulysse? Les Grecs te croiront-ils? Qui crois-tu toi-même? une mère. Mais quelle mère a jamais inventé une pareille imposture, sans craindre l'effet d'un affreux présage de mort? Quand on n'a rien de plus à craindre, on redoute au moins les présages. Elle a garanti par un serment la vérité de ses paroles, s'est-elle parjurée? Mais que peut-elle craindre de plus terrible qu'un parjure? Il faut ici déployer toutes tes ressources, ô mon esprit, toutes tes ruses, tous tes moyens, montrer Ulysse tout entier. La vérité ne peut jamais se perdre. Observe ici la mère : elle s'afflige, elle pleure, elle gémit, elle porte çà et là ses pas inquiets, et prête une oreille attentive à tous les sons qui la frappent. Il y a en elle plus de crainte que de douleur. C'est ici que j'ai besoin de tout mon génie.

Avec toute autre mère, il me faudrait employer le langage de la douleur ; mais vous, dans votre infortune, il faut vous féliciter d'avoir perdu un fils destiné à une mort cruelle, et qu'on eût précipité du haut de la tour qui seule subsiste encore sur les débris d'Ilion.

ANDROMAQUE.

Ah! je me sens mourir ; tout mon corps tremble et chancelle ; un froid glacial fige mon sang dans mes veines.

ULYSSE.

Elle a tremblé! Voilà, oui, voilà l'endroit par où je dois l'attaquer. La mère s'est trahie par cet effroi ; il faut frapper un second coup. Allez, courez, cherchez partout cet enfant caché par sa mère, ce dernier ennemi des Grecs, tirez-le de sa retraite, et l'amenez ici. C'est bien, vous le tenez, hâtez-vous de le prendre et de le faire sortir.

Pourquoi vous retourner? pourquoi trembler ainsi? [Vous savez bien qu'il est mort.](#)

ANDROMAQUE.

[Plût au ciel que je craignisse](#) en effet! Ce n'est qu'un retour de mes terreurs passées : on finit par oublier ce qu'on a eu le malheur de trop bien savoir.

ULYSSE.

[Puisque la victime expiatoire](#) qui devait être immolée sur ces murs a prévenu le sacrifice, et qu'une mort plus heureuse l'empêche d'accomplir l'oracle, il est un autre moyen d'assurer le retour de notre flotte, et Calchas nous l'a fait connaître : c'est de jeter à la mer les cendres d'Hector, et de détruire son tombeau jusqu'en ses fondements. Si donc votre fils a échappé au trépas qui l'attendait, nous allons porter nos mains sur ce monument vénérable.

ANDROMAQUE.

Que faire? Une double crainte partage mon âme : d'un côté mon fils, de l'autre la cendre de mon cher époux. Qui des deux l'emportera? J'en atteste les dieux impitoyables, et tes mânes sacrés, mes véritables dieux à moi, que je n'aime dans mon fils que toi-même, ô mon Hector! qu'il vive donc, pour me conserver ton image. Mais quoi! souffrir que ta cendre soit tirée de la tombe et dispersée! que tes os soient semés dans le vaste sein des mers! Non, meure plutôt mon fils. — Pourras-tu, malheureuse mère, supporter le spectacle de sa mort cruelle? pourras-tu le voir, lancé de si haut, tournoyer dans l'air jusqu'à ce qu'il se brise en tombant? Oui, je le pourrai, je le supporterai, je le souffrirai, pourvu que mon époux ne soit pas après sa mort le jouet d'un vainqueur outrageux. Mais cet enfant peut sentir son malheur, tandis que son père a trouvé dans le trépas un asile contre la souffrance. Pourquoi balancer? Décide-toi ; lequel veux-tu sauver? Tu hésites, ingrate épouse, quand ton Hector est là devant toi! Mais

non : père ou fils, c'est toujours Hector ; celui-ci est vivant, et peut-être un jour il vengera la mort de son père. Tu ne peux les sauver l'un et l'autre ; que veux-tu faire? Il faut conserver celui des deux que les Grecs redoutent.

ULYSSE.

Je vais accomplir l'oracle, je vais détruire le tombeau d'Hector.

ANDROMAQUE.

[Après l'avoir vendu?](#)

ULYSSE.

Je vais faire ce que j'ai dit, je vais renverser de sa base ce monument funèbre.

ANDROMAQUE.

J'en appelle aux dieux, j'en appelle à Achille. Pyrrhus, venez garantir les bienfaits de votre père!

ULYSSE.

Dans un moment les débris de cet édifice auront couvert le sol.

ANDROMAQUE.

C'est un sacrilège que les Grecs n'avaient pas encore osé commettre ; vous avez profané le sanctuaire des dieux, malgré leurs bontés pour vous ; mais jusqu'ici votre fureur avait respecté les tombeaux. Je m'opposerai à vos efforts impies ; mes mains désarmées iront au devant de vos armes. La colère me donnera des forces. Comme l'Amazone courageuse qui renversa les bataillons d'Argos, ou comme cette Ménade qui, dans sa fureur divine, brandissant le thyrses de Bacchus, portait la terreur au fond des bois, et, dans son emportement aveugle, donna la mort sans le savoir ; je m'élancerai au milieu de vous, et mourrai sur cette cendre chérie en défendant le tombeau d'Hector.

ULYSSE.

Quoi! vous n'êtes pas à l'œuvre? Les cris plaintifs et la fureur impuissante d'une femme font impression sur vous? Allons, hâtez-vous de m'obéir.

ANDROMAQUE.

Moi, c'est moi qu'il faut renverser d'abord. On me repousse, ô malheur! [Brise les liens du trépas](#), ô mon époux! perce la terre, et délivre-moi d'Ulysse! il suffit pour cela de ton ombre. Sa main agite ses armes et lance des feux! Le voyez-vous, Grecs, mon Hector, ou suis-je seule à le voir?

ULYSSE.

Renversez tout jusqu'à la base.

ANDROMAQUE.

Que fais-tu, malheureuse? tu veux envelopper dans la même ruine ton époux,

et ton fils! Tes prières peut-être attendriront les Grecs ; mais certainement ton fils, caché dans ce tombeau, va périr sous la chute de cette masse énorme. Qu'il périsse plutôt, le malheureux, partout ailleurs qu'ici, où le père écraserait le fils, où le fils tomberait sur la cendre du père. Vous me voyez à vos pieds, Ulysse, et j'embrasse vos genoux de ces mains qui n'en ont jamais touché d'autres. Prenez pitié d'une mère, écoutez avec douceur et bonté ses prières timides, et mesurez à votre grandeur la compassion que vous devez à ceux que le ciel a mis à vos pieds. Toute grâce accordée à un malheureux est [une avance faite à la fortune](#). Ainsi puissent les dieux vous garder pur le lit de Pénélope! puisse Laërte prolonger sa vie après vous avoir reçu dans ses bras! puisse votre fils vous revoir, et, comblant les vœux de ses pareils, surpasser les années de son aïeul et l'intelligence de son père! Prenez pitié d'une mère, cet enfant est la seule consolation qui me reste dans mes malheurs.

ULYSSE.

Livrez-moi d'abord votre fils, et j'écouterai vos prières.

ANDROMAQUE.

Parais, sors de ta retraite, malheureux, larcin de la mère infortunée! Voilà donc, Ulysse, la terreur de vos mille vaisseaux! Joins tes mains, pauvre enfant, et embrasse les genoux de ton maître ; ne regarde point comme une honte cet abaissement où la fortune réduit ceux qu'elle accable. Chasse de ta mémoire les rois tes ancêtres, et le sceptre glorieux de ton aïeul dont le nom remplissait la terre ; oublie Hector, et ne sois plus qu'un captif ; plie tes genoux, et si tu ne comprends pas encore le malheur qui t'attend, pleure au moins pour imiter la mère. Troie a vu autrefois un de ses princes pleurer tout enfant, et le jeune Priam a trouvé grâce devant la colère d'Hercule. Ce héros impitoyable, dont la force a vaincu tous les monstres ; qui, brisant les portes de l'enfer, s'ouvrit une voie pour remonter du séjour des morts, s'est laissé vaincre aux larmes de son faible ennemi, et lui a dit : « Reprends les rênes de ton empire, assieds-toi sur le trône de ton père, mais [sois plus fidèle](#) et plus juste que lui. » Tel fut le sort du prisonnier d'Hercule ; imitez sa douceur dans la vengeance. Voudriez-vous ne lui ressembler que par la victoire? Un suppliant non moins auguste est à vos pieds, et vous demande la vie ; ne la refusez pas, et que la fortune fasse de l'empire de Troie ce qu'elle voudra.

SCÈNE II.

ULYSSE, ANDROMAQUE, ASTYANAX.

ULYSSE.

Je suis sensible sans doute à la douleur d'une mère ; mais je dois plus d'intérêt encore aux femmes de la Grèce, pour qui votre fils, en grandissant,

deviendrait une source de maux.

ANDROMAQUE.

[Croyez-vous qu'il relève un jour cette ville](#) réduite en cendres? que ses faibles mains fassent sortir Ilion de ses ruines? Si Troie n'a d'espoir qu'en lui, elle n'a plus d'espoir. Nous ne sommes pas si peu abattus que nous puissions encore inspirer la moindre crainte. Son père enflerait-il son courage? [Oui, traîné autour des murs](#), peut-être : l'excès des maux brise l'âme ; Hector lui-même n'eût pas résisté à la chute de Troie. Est-ce votre vengeance, que vous voulez poursuivre sur cet enfant? Mais n'est-ce pas assez, grands dieux! qui ; sa noble tête se courbe sous le joug de l'esclavage? que pouvez-vous exiger de plus? Accordez-lui la servitude, c'est une faveur qu'on n'a jamais refusée à un roi.

ULYSSE.

Ce n'est pas Ulysse, mais Calchas qui vous la refuse.

ANDROMAQUE.

O homme plein d'artifice! ô artisan de crimes, dont la valeur guerrière n'a jamais été funeste à aucun ennemi, mais dont les perfidies et les trames coupables ont coûté la vie même à des Grecs! peux-tu faire servir ainsi le nom de Calchas et des dieux de prétexte à ta barbarie? Voilà bien un exploit digne de ton courage, soldat de nuit, qui n'as de hardiesse que pour demander la mort d'un enfant! Tu en es venu enfin à oser quelque chose tout seul, et en plein jour!

ULYSSE.

La valeur d'Ulysse est suffisamment connue des femmes de Troie, et plus encore de leurs époux. Nous n'avons pas le temps de perdre tout un jour en plaintes inutiles. On lève les ancres de nos vaisseaux.

ANDROMAQUE.

Je réclame du moins un court délai, le temps de rendre à mon fils les devoirs suprêmes, et de rassasier ma douleur dans un dernier embrassement.

ULYSSE.

Plût aux dieux que je pusse me laisser attendrir à vos plaintes! Tout ce que je puis faire, c'est de vous accorder quelques moments : que vos pleurs s'épanchent librement, [les larmes répandues soulagent la douleur](#).

ANDROMAQUE.

O toi, le tendre gage de mon amour! l'orgueil d'une famille déchue! [ô toi, la dernière mort d'Ilion](#), la terreur des Grecs et la vaine espérance de ta mère, qui dans son aveuglement rêvait pour toi les triomphes de ton père et les florissantes années de ton aïeul! le ciel a condamné mes vœux. Tu ne porteras point le sceptre des rois sur le trône pompeux d'Ilion. Tu ne domineras point sur les peuples, et tu ne rangeras point de nations vaincues sous ton obéissance. Tu ne verras point les Grecs fuir tremblants devant toi ; tu ne traîneras point Pyrrhus

derrière ton char. On ne te verra pas exercer tes jeunes mains aux jeux guerriers de l'enfance, ni poursuivre avec ardeur les animaux fuyant à travers les bois ; on ne te verra pas, [le lustre accompli](#), célébrer la solennité sainte des jeux troyens, et commander à cheval l'élite brillante de la jeunesse. Jamais tes pas légers ne se mêleront, devant les autels, à ces danses mystiques des temples de Phrygie, dont les sons religieux de la flûte recourbée enflamment les mouvements rapides. — O genre de mort plus cruel que la mort même, et qui fera voir à ces murailles un supplice plus affreux que celui d'Hector!

ULYSSE.

Cessez vos plaintes, pauvre mère! les grandes douleurs ne savent point s'arrêter d'elles-mêmes.

ANDROMAQUE.

Ulysse, je ne vous demande qu'un moment ; laissez-moi fermer de mes mains les yeux : de mon fils encore vivant. Tu meurs jeune, mon enfant, mais déjà redoutable. La destinée de ton pays t'entraîne. Va, meurs libre encore ; va rejoindre les Troyens qui sont morts libres aussi.

ASTYANAX.

Ayez pitié de moi, ma mère!

ANDROMAQUE.

Pourquoi t'attacher à mon sein et à mes bras? C'est un vain refuge pour ta vie. Au cri terrible du lion, le jeune taureau se serre en tremblant contre sa mère ; mais le ravisseur impitoyable repousse la mère, et, ouvrant sa large gueule, saisit le faible nourrisson, le déchire et l'emporte. Ainsi le vainqueur va te ravir de mes bras. Reçois mes baisers et mes larmes, cher enfant, et mes cheveux arrachés ; prends de tout ce qui est à moi pour aller rejoindre ton père. Répète-lui cependant ce reproche de son épouse : « Si les mânes conservent encore les pensées de la vie ; si l'amour ne s'éteint pas avec les flammes du bûcher, peux-tu bien, cruel Hector, laisser ton Andromaque soumise au joug des Grecs? Tu ne te réveilles pas? tu ne sors pas de la tombe? Achille en est pourtant sorti. » Reçois encore de mes cheveux, cher enfant ; reçois encore de mes larmes ; prends de tout ce que la mort de mon époux m'a laissé ; prends de mes baisers, pour les rendre à ton père. Laisse-moi ce vêtement, comme une faible consolation dans ma douleur : il a touché les restes sacrés de mon Hector, et ses mânes chéris ; mes lèvres recueilleront tout ce qui s'y est attaché de sa cendre.

ULYSSE.

La douleur ne sait point se modérer. Emportez cet enfant, qui seul enchaîne ici notre flotte.

SCÈNE III.

CHOEUR DE TROYENNES.

[Quel sera le lieu de votre exil](#), pauvres captives? Les montagnes de Thessalie et les frais ombrages de Tempe? [ou Phthie, contrée féconde en guerriers](#) courageux? [ou Trachine, dont l'âpre sol](#) nourrit de sauvages troupeaux? ou [Iolchos](#), régissant en souveraine sur une vaste mer? ou la Crète avec ses cent villes? ou la faible [Gortyne](#) et la stérile [Triccé](#)? ou [Mothone](#), avec ses légères forêts de houx? ou la ville qui s'élève au pied des flancs caverneux de l'Æta, et qui deux fois envoya contre Ilion ses arcs redoutables? [Olènes aux maisons rares](#)? [Pleuron](#), odieuse à la chaste Diane? [Trézène](#), qui borde au loin le rivage sinueux de la mer? [le Pélion](#), domaine de l'orgueilleux Prothoüs, et le dernier degré de l'échelle des Titans? C'est dans un antre de cette montagne, creusée par le temps, que Chiron instruisait la terrible enfance de son élève, et enflammait son ardeur guerrière par des récits de combats qu'il chantait sur sa lyre. Sera-ce [Caryste](#), célèbre par la beauté de ses marbres tachetés? [Chalcis](#), élevée sur le bord d'une mer orageuse, et qui voit l'Euripe ronger incessamment la terre sous ses pieds? les îles Calydnès, où mènent tous les vents? [Gonoësse](#), toujours battue par leur souffle impétueux? [Enispe](#), qui redoute le souffle de Borée? Péparèthe, qui semble attachée aux côtes de l'Attique? [Eleusis](#), révérée pour ses mystères ineffables? Irons-nous à la ville d'Ajace, [la vraie Salamine](#)? ou vers [Calydon](#), connue par le monstre sauvage qui la désolait? ou vers les terres que [le Titaëssus](#) arrose de ses flots paresseux avant de se perdre dans la mer? Quel sera le lieu de notre exil? [Bessa et Scarphé](#)? [la vieille Pylos](#)? [Pharis](#)? Pisa, et l'Elide, fameuse par les jeux qu'elle célèbre en l'honneur de Jupiter?

Ah! malheureuses! que le vent de l'exil nous emmène où il voudra, peu nous importe la terre qui doit nous recevoir, pourvu que nous soyons loin de [Sparte](#), qui a nourri dans ses murs le fléau des Troyens et des Grecs ; loin d'Argos, loin de Mycènes, patrie du cruel Pélopie ; loin de la faible [Nérite et de l'humble Zacynte](#) ; loin d'Ithaque et de ses écueils cachés sous les flots. Et vous, malheureuse Hécube, quel est le sort qui vous attend? Quel sera votre maître, et dans quel pays vous emmènera-t-il pour vous donner en spectacle à ses peuples? Dans quel royaume étranger devez-vous mourir?

ACTE QUATRIÈME.
SCÈNE I.

**HÉLÈNE, ANDROMAQUE, HÉCUBE, POLYXÈNE, PERSONNAGE
MUET.**
HÉLÈNE.

Tout hymen détestable et funeste, source de pleurs et de carnage, de douleur et de sang, mérite d'être célébré sous les auspices d'Hélène. Même après leur défaite, il faut, malgré moi, que je fasse encore du mal aux Troyens. On m'ordonne de demander la fiancée pour le prétendu mariage de Pyrrhus, de lui donner la parure et le vêlement des femmes grecques ; c'est moi enfin qui suis chargée d'abuser et de conduire adroitement à la mort la sœur de Paris. Trompons-la donc : l'erreur même sera pour elle une voie plus douce. C'est un bonheur de mourir sans craindre la mort. Pourquoi différer d'accomplir ce message? Puisqu'on t'y contraint, l'odieux de ce crime doit retourner sur ceux qui l'ont ordonné.

Généreuse fille de Priam, un dieu plus doux a pris en pitié les malheurs de votre famille, et vous prépare un heureux hyménée ; Troie elle-même, dans toute sa puissance, Priam, dans toute sa gloire, ne vous en offriraient pas de plus brillant. Le plus noble des enfants de la Grèce, le roi qui tient sous son empire les vastes plaines de la Thessalie, vous appelle à serrer avec lui les nœuds d'une légitime union. La grande Téthys, les divinités de sa cour, et la nymphe Thétis, déesse paisible de l'immense Océan, vous recevront dans leur alliance ; femme de Pyrrhus, Pelée et Nérée vous donneront ensemble le nom de fille. Quittez ces vêtements lugubres pour des parures de fête. Oubliez votre esclavage ; ramenez ces cheveux en désordre, et souffrez qu'une main savante ; les sépare autour de votre front. Troie n'est peut-être tombée que pour vous ménager l'accès d'un trône plus élevé. Souvent l'esclavage fut une source de gloire.

ANDROMAQUE.

Il ne manquait aux maux des Troyens que cette joie! Ilion renversé fume encore sous nos yeux ; c'est un moment bien choisi pour la fête d'un mariage! Qui oserait refuser? Qui hésiterait à accepter un hymen proposé par Hélène? O toi le fléau, la ruine, le malheur de deux peuples! vois-tu ces tombeaux des chefs? vois-tu ces ossements épars dans ces plaines, et jetés sans sépulture? voilà les fruits de ton hymen. C'est pour toi que le sang de l'Europe et de l'Asie a coulé, pendant que tu regardais de loin tes maris combattre l'un contre l'autre, ne sachant auquel des deux tu devais souhaiter la victoire. Allons, prépare cet hymen. Il n'est pas besoin de torches, de flambeaux solennels, ni de feux : Troie

seule éclairera cette union nouvelle. Troyennes! célébrez les noces de Pyrrhus ; célébrez-les dignement, c'est-à-dire par des cris et des pleurs.

HÉLÈNE.

Quoique les grandes douleurs soient aveugles et intraitables, et que souvent même elles nous fassent haïr ceux qui partagent nos peines, je puis cependant plaider ma cause devant un juge irrité, car j'ai souffert plus de maux. Andromaque pleure son Hector, Hécube regrette Priam ; seule il me faut cacher les larmes que je verse en secret pour Paris. La servitude est cruelle, affreuse, insupportable : captive moi-même, voilà dix ans que j'en porte le poids. Ilion est renversé, vos demeures détruites ; mais si c'est un malheur de perdre sa patrie, c'en est un plus grand de la craindre. Vous êtes plusieurs à pleurer vos malheurs, qui deviennent ainsi plus légers. Pour moi, j'ai également à souffrir des vainqueurs et des vaincus. Les chances de votre esclavage ont été longtemps douteuses ; mais moi, mon maître m'a prise avant que le sort eût parlé. J'ai été la cause de cette guerre et du malheur des Troyens, dites-vous. Cela serait vrai, si des vaisseaux de Sparte étaient venus les premiers dans vos mers ; mais si, au contraire, j'ai été ravie comme une proie sur une flotte troyenne, et donnée par une déesse au juge qui lui avait décerné le prix de la beauté, pardonnez-moi la faute de Paris. Songez que j'aurai à me défendre devant un juge sévère, et que c'est à Ménélas de prononcer sur mon sort. Maintenant, faites trêve à vos douleurs, ô Andromaque, et m'aidez à toucher le cœur de Polyxène. C'est à peine si je puis retenir mes larmes.

ANDROMAQUE.

Quel malheur, vraiment, de voir Hélène pleurer! Mais pourquoi pleurerait-elle? Parlez, quel nouveau complot trame Ulysse? quelle nouvelle perfidie? Va-t-on précipiter Polyxène des cimes de l'Ida? ou la lancer du haut de la citadelle? ou la jeter dans la vaste mer du sommet de ces roches qui forment au dessus des eaux les flancs aigus du cap de Sigée? Parlez, dites-nous ce que vous cachez sous ce maintien hypocrite. Tout malheur nous semblera doux auprès de celui de voir Pyrrhus devenir le gendre de Priam et d'Hécube. Parlez, quel supplice préparez-vous? Faites-nous le connaître ; nous ne vous demandons qu'une grâce, c'est de ne pas nous tromper. Vous voyez que nous sommes prêtes à mourir.

HÉLÈNE.

[Plût au ciel que l'interprète des dieux](#) m'ordonnât aussi de briser moi-même les liens d'une vie odieuse, ou de mourir sur la tombe d'Achille de la main barbare de Pyrrhus, en partageant votre sort, malheureuse Polyxène, vous qu'Achille réclame pour être immolée à sa cendre, et qu'il veut avoir pour épouse dans les enfers!

ANDROMAQUE.

Voyez avec quelle joie cette âme généreuse entend l'arrêt de sa mort! Elle demande avec empressement sa royale parure, et souffre la main qui dispose avec art ses cheveux sur sa tête. L'hymen que vous lui proposiez, c'était la mort, et la mort que vous lui annoncez maintenant, c'est pour elle un joyeux hyménée. Mais sa pauvre mère succombe à ce nouveau malheur, ce dernier coup l'a tuée. Relevez-vous, reprenez vos sens, malheureuse reine, et recueillez votre âme prête à s'exhaler. Que le lien qui l'attache à la vie est faible, et qu'il faudrait peu de chose pour rendre Hécube heureuse! — Elle respire, elle revit : la mort fuit les infortunés.

HÉCUBE.

Quoi! Achille vit encore pour le malheur des Troyens! il nous poursuit encore! Que les blessures de ta main sont légères, ô Pâris! [Sa cendre même et sa tombe](#) sont altérées de notre sang. Naguère une foule d'heureux enfants se pressait à mes côtés ; je ne pouvais suffire à leurs embrassements, ni assez multiplier mes caresses de mère pour ces fruits nombreux de ma fécondité. [Il ne m'en reste plus que celle-ci](#), dernier objet de tous mes vœux, ma consolation, ma compagne, mon appui dans le malheur. Voilà désormais tous les enfants d'Hécube ; il n'y a plus que celle-ci pour me donner le nom de mère! O vie, don cruel et funeste, échappe-toi de mon sein ; fais-moi grâce au moins de ce dernier coup. — Des pleurs inondent ses joues, la douleur a vaincu sa constance et changé son visage. Réjouis-toi plutôt, ma fille, réjouis-toi ; [Cassandre envie ton hymen](#), Andromaque est jalouse de ton bonheur!

ANDROMAQUE.

C'est nous, Hécube, c'est nous, oui, nous, qui sommes à plaindre, nous que les vaisseaux des Grecs vont emporter à travers les flots et disperser en divers lieux. Polyxène, du moins, trouvera un tombeau sur la terre chérie de ses aïeux.

HÉLÈNE.

Vous seriez plus jalouse de son destin, si vous connaissiez le vôtre.

ANDROMAQUE.

Y a-t-il donc dans ma destinée un malheur que j'ignore?

HÉLÈNE.

On a remué l'urne fatale, et les noms de vos maîtres en sont sortis.

ANDROMAQUE.

Quel est le mien? dites-le moi ; à qui faut-il que je donne ce nom?

HÉLÈNE.

[Le premier arrêt du sort](#) vous a mise au pouvoir du jeune

roi de Scyros.

ANDROMAQUE.

Heureuse Cassandre! que sa fureur prophétique et la faveur d'Apollon préservent d'un pareil outrage.

HÉLÈNE.

Elle appartient au chef des rois de la Grèce.

HÉCUBE.

Est-il quelqu'un parmi eux qui veuille devenir le maître d'Hécube?

HÉLÈNE.

[Ulysse vous a vue à regret](#) tomber dans son partage, pour ne lui appartenir que peu de temps.

HÉCUBE.

[Quel est l'homme assez cruel](#), assez barbare, assez impie, pour avoir ainsi partagé au sort entre les rois de royales captives? Quel dieu cruel a déterminé les chances de ce partage? Quel est cet arbitre implacable et outrageux qui, ne daignant pas choisir à chacune le maître qu'il lui faudrait, règle avec une aussi criante injustice nos destinées, et donne la mère d'Hector à celui qui possède les armes d'Achille? J'appartiens donc à Ulysse! Ah! c'est maintenant que je me sens vaincue, prisonnière, accablée de tous les maux à la fois! C'est mon maître qui me fait horreur, non l'esclavage. Le même homme aura donc tout ensemble la dépouille d'Hector et celle d'Achille? Mais son île, misérable et prisonnière au sein d'une mer orageuse, ne suffit pas même à ma sépulture. Partons, Ulysse, emmène-moi ; je suis mon maître, et ma destinée me suivra. N'espère point de calme sur les mers ; des vents furieux, soulèveront les flots ; tu trouveras partout la guerre et les feux ; mes malheurs et ceux de Priam s'attacheront à tes pas. En attendant ces désastres, ma vengeance a déjà commencé : jetée dans ton partage par le sort, [je te prive ainsi du prix meilleur](#) que tu pouvais attendre.

Mais voici Pyrrhus qui accourt à grands pas, la fureur peinte sur son visage. Eh bien! Pyrrhus, qui t'arrête? Allons, voilà mon sein, frappe, réunis la belle-mère d'Achille à son beau-père. Toi qui tues les vieillards, achève ton œuvre. Le sang de cette vierge aussi est digne d'être versé par toi, entraîne-la donc. Allez, ô Grecs, outragez les dieux par cet horrible meurtre, et profanez la cendre des morts. Quelle vengeance faut-il appeler sur vous? J'appelle sur vous une mer affreuse comme le sacrifice que vous allez offrir. Puisse toute votre flotte, puissent vos mille vaisseaux éprouver tous les malheurs que je vais demander aux dieux pour celui qui m'emportera moi-même!

SCÈNE II.

CHOEUR DE TROYENNES.

Il est doux pour un affligé de voir la douleur de tout un peuple, et d'entendre autour de soi les cris plaintifs d'une nation entière. Nos chagrins sont moins cuisants et nos pleurs moins amers, quand beaucoup d'hommes souffrent et pleurent avec nous. Il n'est que trop vrai, [la douleur nous rend cruels](#) ; c'est un bonheur pour nous de voir nos misères partagées par d'autres, et de savoir que nous ne sommes pas seuls malheureux. Nul ne se refuse à porter sa part d'une calamité générale : quoique réellement à plaindre alors, on ne croit pas l'être. Retranchez du monde les heureux, ôtez aux riches leurs amas d'or et leurs terres fécondes avec les cent bœufs qui les fertilisent, et vous verrez à l'instant le pauvre relever sa tête abattue. On n'est misérable que par comparaison. Il est doux pour l'homme plongé dans l'abîme de tous les maux de ne voir autour de lui que des visages chagrins. Celui-là se désole et accuse la destinée, qui, naviguant seul, est jeté nu par la tempête sur le rivage qu'il voulait atteindre. Mais on trouve plus de force pour supporter le naufrage quand on voit périr en même temps mille vaisseaux, et le rivage semé de leurs débris que lancent au loin les vagues soulevées par un vent furieux. [Phryxus pleura la mort d'Hellé](#), quand le bélier à la toison d'or, emportant sur les flots le frère et la sœur, laissa tomber celle-ci dans l'abîme. Mais [Deucalion et Pyrrha](#) ne firent entendre aucune plainte lorsque la mer les entourait, et qu'ils ne voyaient plus autour d'eux que l'immense étendue, restes seuls des habitants du monde.

Hélas! cette société du malheur va cesser ; la flotte des Grecs, en se dispersant, portera nos larmes en divers lieux, lorsque la trompette aura donné aux matelots le signal pour déployer les voiles, et que les vents, secondant l'effort des rames, auront poussé les vaisseaux en pleine mer et fait fuir derrière nous ce rivage.

[Dans quel état serons-nous, malheureuses!](#) quand nous verrons la terre s'abaisser toujours et la mer monter toujours? quand les hauts sommets de l'Ida se cacheront à nos yeux dans le lointain? quand, se montrant l'un à l'autre les lieux où fut Troie, la mère dira au fils, et le fils à la mère, le doigt tourné vers un point obscur à l'horizon : Troie est là-bas où tu vois ces nuages noirâtres et cette fumée qui monte en spirale vers le ciel. C'est à ce signe que les Phrygiens reconnaîtront le lieu de la patrie.

ACTE CINQUIÈME.
SCÈNE I.

UN ENVOYÉ, ANDROMAQUE, HÉCUBE.

L'ENVOYÉ.

O destinée cruelle, affreuse, digne d'horreur et de pitié! Les dix années de combats qui viennent de s'écouler n'ont rien vu d'égal à cet excès de barbarie. Mais par où commencer ce récit funeste? [raconterai-je d'abord votre malheur](#), Andromaque, ou le vôtre, épouse de Priam?

HÉCUBE.

Quelque malheur que vous puissiez pleurer, c'est le mien que vous pleurerez. Les autres n'ont à porter le poids que de leur propre misère ; mais moi, je suis accablée, des misères de tous. Tous les coups portent sur moi, je suis frappée dans tous les malheureux qui périssent.

L'ENVOYÉ.

Polyxène est égorgée, le fils d'Hector précipité du haut des murs ; mais ces deux victimes ont subi leur sort avec un égal courage.

ANDROMAQUE.

Faites-nous le récit de ces deux meurtres, donnez-nous les détails de ce double attentat. Les grandes douleurs aiment à toucher toutes leurs blessures. Parlez, nous voulons tout savoir.

L'ENVOYÉ.

Il reste de Troie une énorme tour, au sommet de laquelle Priam avait coutume d'aller s'asseoir pour diriger du haut de ses créneaux le mouvement des batailles. C'est là que, pressant avec amour son petit-fils dans ses bras, il lui montrait Hector, qui, le fer et la flamme à la main, renversait les bataillons des Grecs, et le rendait ainsi témoin des hauts faits de son père. Cette tour, autrefois célèbre et l'ornement de nos murailles, n'est plus qu'un rocher funeste autour duquel se pressent les chefs et l'armée des Grecs. C'est là que, désertant les vaisseaux, la foule des soldats s'est rassemblée. Les uns ont pris place sur la colline, d'où la vue s'étend en liberté sur la plaine ; d'autres, sur une roche élevée, du haut de laquelle ils peuvent tout voir en se dressant sur la pointe de leurs pieds. D'autres ont escaladé les pins, les lauriers et les hêtres, et toute la forêt tremble sous le poids de cette foule suspendue en l'air. Celui-ci occupe les dernières crêtes de la montagne escarpée ; celui-là s'appuie sur nos toits à moitié consumés par la flamme, ou se pose sur les plus hautes pierres de la muraille en ruines. On en voit même d'assez avides de ce spectacle cruel pour oser s'asseoir sur le tombeau d'Hector.

À travers cet espace inondé de spectateurs, le roi d'Ithaque s'avance avec orgueil, tenant par la main le petit-fils de Priam, qui le suit d'un pas ferme jusqu'au plus haut des murailles. Arrivé au sommet de la tour, il porte de tous côtés ses yeux vifs et hardis, sans éprouver dans son cœur la moindre émotion. Comme un jeune lionceau, faible, et dont les dents ne peuvent faire encore aucune blessure, menace déjà néanmoins, et montre son courage par des morsures impuissantes, ainsi cet enfant, captif sous une main ennemie, étonne, par son air intrépide, l'armée, et les chefs, et Ulysse même. Lui seul ne pleure pas au milieu de cette foule que son malheur attendrit. Et pendant que le roi d'Ithaque prononce à haute voix la réponse de Calchas, et prie les dieux cruels d'agréer la victime, il se précipite de lui-même au milieu des débris de l'empire de Priam.

ANDROMAQUE.

Les peuples de Colchos et les Scythes errants ont-ils jamais fait rien de semblable? Les barbares sans lois, répandus sur les bords de la mer Caspienne, ont-ils jamais commis un pareil attentat? Non. Busiris lui-même n'était pas assez féroce pour arroser ses autels du sang d'un enfant ; et jamais Diomède n'a donné une semblable pâture à ses chevaux. Qui recueillera tes membres, ô mon fils, et qui te donnera un tombeau?

L'ENVOYÉ.

Que pourrait-il rester de lui, tombé de si haut? rien que des os dispersés et broyés sur la pierre ; sa lourde chute a détruit l'élégance de son corps, et défiguré ces nobles traits et cette rare beauté qu'il tenait de son père : sa tête a volé en éclats ; la rencontre du roc l'a brisée et [en a fait jaillir la cervelle](#). Ce n'est plus qu'un débris méconnaissable et sans forme.

ANDROMAQUE.

[C'est une ressemblance de plus avec son père.](#)

L'ENVOYÉ.

À peine Astyanax est-il tombé du haut des murs, que tous les Grecs, déplorant ce crime qu'ils ont commis, se hâtent de courir vers le tombeau d'Achille pour en commettre un autre. La partie postérieure de ce monument est baignée par les flots de la mer, qui vient expirer sur les flancs du cap de Rhétus ; au devant il domine une vaste plaine, dont la pente s'élève doucement et s'arrondit en amphithéâtre. Le concours des Grecs a bientôt rempli ce nouvel espace. Les uns s'applaudissent de voir lever les obstacles qui ferment la route à leurs vaisseaux ; les autres se plaisent à voir couler le sang de leurs ennemis. Mais la plus grande partie de cette multitude légère et insensée maudit cette exécution cruelle, et veut cependant y assister. Les Troyens eux-mêmes se pressent pour contempler leur propre malheur, et viennent tout tremblants pour

voir tomber ce dernier reste de la puissance troyenne.

Soudain le cortège s'avance, précédé de flambeaux comme pour la cérémonie d'un mariage. Triste, et la tête baissée, Hélène conduit la jeune épouse ; à sa vue les Troyens souhaitent de pareilles noces à sa fille Hermione, et qu'elle-même soit rendue à Ménélas dans le même état où Polyxène doit être livrée à Achille. Les deux peuples sont glacés d'une égale terreur. La victime s'avance ; la pudeur incline son front ; mais ses joues brillent d'un vif éclat, et jamais sa beauté ne parut plus éblouissante qu'à ce dernier moment : comme on voit la lumière du soleil plus douce à l'heure de son coucher, lorsque les étoiles du soir vont paraître, et que les premières ombres de la nuit se mêlent aux derniers feux du jour.

Tous les cœurs sont émus à cet aspect. L'homme toujours admire davantage ce que la mort va ravir. Les uns sont attendris par les charmes de Polyxène, d'autres par sa jeunesse, d'autres enfin par la pensée des vicissitudes humaines ; mais tous sont également frappés de son courage et de son mépris de la mort. Elle devance Pyrrhus. Chacun tremble ; on se sent pris d'admiration et de pitié. Lorsqu'arrivé au sommet de la montagne le fils d'Achille eut monté sur le tombeau de son père, cette vierge intrépide ne fait pas un seul mouvement en arrière, [mais elle se tourne vers Pyrrhus](#), et lui présente son sein à frapper. Ce fier courage étonne tous les assistants ; mais ce qui les surprend plus encore, c'est la lenteur de Pyrrhus à consommer le sacrifice. À peine son glaive s'est-il plongé tout entier dans le sein de la victime que le sang coule à flots de la blessure profonde et mortelle : à ce moment même, Polyxène garde encore tout son courage ; elle tombe, mais en s'appuyant sur la terre avec force, et de manière à la rendre pesante pour Achille.

Les deux nations pleurent sur elle : mais les Troyens ne font entendre que des sanglots timides et étouffés, tandis que les Grecs donnent une expression plus libre à leur douleur. Voilà tout le détail de ce sacrifice. Le sang de la victime n'est pas demeuré sur la terre, mais il a disparu au même instant, et le cruel tombeau l'a bu tout entier.

HÉCUBE.

Allez, Grecs, allez ; retournez heureusement dans votre patrie ; déployez toutes vos voiles, et que vos vaisseaux impatients voguent sans crainte sur les flots ; vous avez mis à mort une jeune fille et un enfant, la guerre est terminée. — Mais moi, où faut-il porter mes larmes ? où jeter ce faible et dernier souffle qui m'attache encore à la vie ? sur qui dois-je pleurer ? Sur ma fille ou sur mon petit-fils, sur ma patrie ou sur mon époux, sur tous à la fois ou sur moi-même ? Il ne me reste plus de vœux que pour la mort. O toi qui tues les enfants et qui frappes les vierges, Mort, qui moissonnes si cruellement ceux que tu peux

atteindre avant l'âge, il n'y a donc que moi que tu craignes et que tu évites! En vain je te cherche au milieu des épées, des glaives et des feux pendant une nuit tout entière, tu me fuis toujours. Ni l'ennemi, ni la chute de mon palais, ni l'embrasement de Troie, n'ont pu m'ôter la vie ; et j'étais si près de mon époux quand il est mort!

L'ENVOYÉ.

Hâtez-vous, pauvres captives, de courir au rivage ; les voiles sont déployées, et la flotte se met en mouvement.

NOTES SUR LES TROYENNES.

PERSONNAGES. Dans *les Troyennes* d'Euripide, Polyxène ne paraît pas comme ici sur le théâtre, par la raison que sa mort ne fait pas le sujet de la pièce ; mais elle entre au moins pour un tiers dans le fond dramatique de la tragédie latine, et, sous ce rapport, il est surprenant que Sénèque l'ait traduite sur la scène comme un personnage muet. Le rôle de Polyxène, dans la pièce d'Hécube, est une des plus belles et des plus touchantes créations de la tragédie grecque ; le poète latin, qui la connaissait, ne devait pas, à notre avis, se priver volontairement d'une source aussi féconde d'émotion et d'intérêt.

ARGUMENT. Agamemnon, épris de cette jeune princesse. Il n'y paraît guère dans la pièce. Agamemnon, dans sa querelle avec Pyrrhus, n'en parle point ; cela se conçoit assez ; il est marié depuis longtemps, et, de plus, il vient de prendre avec lui Cassandre pour seconde épouse, comme le dit Euripide. On peut dire aussi, sans faire injure à la moralité du roi des rois, que, s'il était réellement épris des charmes de Polyxène, il parlerait avec plus de force encore pour sa défense. Nous n'avons point voulu rectifier l'argument, mais il nous semble vicieux sous ce rapport. Le langage d'Agamemnon, dans sa querelle avec Pyrrhus, est plein de noblesse et de gravité, les motifs qu'il fait valoir sérieux et honorables : nous ne croyons pas qu'il faille attribuer sa conduite à un amour dont la supposition ne se fonde que sur le reproche que lui en fait Pyrrhus.

Du haut de la porte Scée. Le lecteur verra plus bas qu'il n'est pas question de la porte Scée, mais d'une tour élevée où s'asseyait Priam, etc. (Voyez acte V, scène 1.) Euripide parle positivement de la porte Scée.

ACTE I^{er}.

Vous tous qui vous confiez dans la puissance. La critique de ce long monologue d'Hécube est tout entière dans ces vers de Boileau :

Que devant Troie en flamme, Hécube désolée,
Ne vienne point pousser une plainte ampoulée,
Ni, sans raison, décrire en quels affreux pays
Par sept bouches l'Euxin reçoit le Tanaïs.
Tout ce pompeux amas d'expressions frivoles
Sont d'un déclamateur amoureux de paroles, etc.

Nous souscrivons, quant à nous, à ce jugement. Quelques beautés que renferme ce morceau, nous y voyons deux défauts contraires bien remarquables, la solennité fautive de l'ensemble et la puérilité des détails. Sénèque va toujours d'un excès à l'autre, et quand on le rencontre dans le milieu naturel, c'est une bonne fortune.

L'instabilité de la grandeur humaine. Ou si l'on veut : Combien le piédestal de l'orgueil est fragile. Nous avons traduit *superbi* dans le sens de *potentes*.

Cette ville élevée par la main des dieux. Troie avait été bâtie par Ilus ;

Neptune et Apollon n'avaient travaillé qu'à ses remparts.

Les sept bouches du Tanaïs. Sénèque se trompe, dit Farnabius, il prend ici le Tanaïs pour l'Ister ou Danube. Delrio trouve cette faute de géographie très à propos dans la bouche d'Hécube. Nous ne croyons pas que l'auteur ait spéculé sur une erreur de ce genre.

Par les peuples venus des bords du Tanaïs, il faut entendre Rhésus et ses guerriers. Ceux venus de l'Orient, ce sont les Indiens conduits par Memnon, fils de l'Aurore.

Ses ruines la couvrent. Nous ne comprenons pas comment une ville peut être couverte par ses propres ruines, mais il faut traduire : *incubuit sibi*, elle est tombée sur elle-même.

La prêtresse aimée d'Apollon. C'est Cassandre, nommée plus bas. Elle obtint d'Apollon le don des oracles, et lui en refusa le prix. Le dieu ne pouvant lui retirer cette faveur, la rendit inutile en fermant les oreilles à ses prophéties.

Perdant ma fatale grossesse. Hécube, enceinte de Pâris, rêva qu'elle portait dans ses flancs une torche enflammée.

J'ai vu le fils d'Achille. — Voyez dans VIRGILE, *Enéide*, liv. II, le récit pathétique de la mort de Priam.

Voici qu'une urne fatale. Ce serait là proprement le fond de la pièce, si l'on pouvait considérer la mort d'Astyanax et le sacrifice de Polyxène comme de simples épisodes, ce que nous ne pensons pas.

Moi seule je suis encore redoutée des Grecs. La crainte qu'elle inspire est suffisamment expliquée ; mais nous ne pardonnons pas à l'auteur un pareil abus de l'esprit.

Mais vous ne pleurez pas. Cette parole est brusque, et très peu amenée par ce qui précède. Le critique répondrait :

Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez.

Les grands mots, dont alors l'acteur remplit sa bouche,

Ne partent point d'un cœur que sa misère touche.

Véritablement le langage d'Hécube jusqu'ici n'est point celui de la douleur. Mais, en revanche, tout le chœur suivant nous semble parfait sous ce rapport ; le style en est simple, les idées graves et élevées, prises dans la vérité locale et absolue. Les démonstrations extérieures même, et les formes du deuil religieusement conservées, ajoutent singulièrement au mérite de ce morceau, qui est un de ceux où l'on peut dire avec raison que Sénèque s'élève au dessus d'Euripide, le plus pathétique et le plus touchant des tragiques grecs.

ACTE II.

Quel long retard. — Voyez, dans VIRGILE, *Enéide*, liv. II, l'*Episode de Sinon*.

Sanguine placastis veutos et virgine caesa

Quum primum iliacas, Danai, venistis ad oras ;
Sanguine quaerendi reditus, animaue litandum
Argolica.....

L'exclamation de Talthybius rappelle tout d'abord le sacrifice d'Iphigénie en Aulide, au commencement de la guerre, et donne au sacrifice de Polyxène le même caractère de nécessité fatale, sans laquelle il ne serait qu'une vengeance barbare, un acte impossible à justifier.

Déjà le soleil naissant, etc. Ce récit n'est pas exempt d'enflure, ni d'une certaine obscurité qui tient à l'entassement : confus des images que le poète a prodiguées plutôt qu'il ne les a choisies ; mais en général c'est un morceau bien écrit, et l'un des meilleurs en ce genre qu'on puisse rencontrer dans les tragédies de Sénèque.

Son ombre gigantesque. Nous ne croyons pas que Talthybius fasse ici allusion à la taille d'Achille, qui était de neuf coudées. C'était une croyance générale, chez les anciens, que les fantômes des morts apparaissaient avec une taille surhumaine, et plus grande que celle qu'ils avaient eue pendant leur vie. En voici quelques exemples :

..... Errat antiquis vetus
Emissa bustis turba, et insultant loco
Majora notis monstra ...

(SENECA, *Thyeste*, act. IV, v. 671.)

Infelix simulacrum atque ipsius umbra Creusa?
Visa mihi ante oculos, et nota major imago.

(VIRG., *Eneid.*, lib. II, v. 772.)

Pulcher et humano major, trabeaque decorus
Romulus la media visus adesse via.

(Ovide. *Fast.*, lit. II, v. 503.)

Ingens visa duci pairiœ trepidantia imago, etc.

(LUCAN., *Phars.*, lib. I.)

Il dompta les peuples de la Thrace. C'est-à-dire les soldats envoyés au secours de Troie par Cissée, père d'Hécube, et Télèphe, roi de Mysie. Voyez la scène suivante, vers 216.

Le Xanthe refoulé. — Voyez, dans Homère, le combat d'Achille contre les deux fleuves de Troie, le Xanthe et le Simois. Voici comment s'exprime Virgile, *Enéide*, liv. V, vers 803 :

..... Quum Troia Achilles
Exanimata sequens impingeret agmina muris,
Millia multa daret letho, gemerentque repleti
Amnes ; nec reperire viam atque evolvere posset
In mare se Xanthus....

Voyez encore le récit de ce combat dans la tragédie de *Briséis*, acte V, scène 2, par Poinciset de Sivry.

Le Xanthe est le même fleuve que le Scamandre. Voyez, sur la différence de ces deux noms, le *Cratyle* de Platon ; Scamandre était le nom donné par les hommes, et Xanthe le nom divin.

[Une profonde paix enchaîne les flots.](#) Ceci n'est pas bien exact ; nous venons de voir au commencement du récit, que la mer, sentant la présence du fils de Thétis, avait calmé l'agitation de ses flots.

[Un chant d'hyménée.](#) Par allusion au prétendu mariage de Polyxène et d'Achille.

[Au moment où tu donnas le signal.](#) Cette querelle d'Agamemnon et de Pyrrhus est imitée d'Homère (*Iliade*, liv. 1), mais surtout de Sophocle. Voyez Ajax, *Dispute de Teucer et des Atrides*. On peut la comparer avec celle d'Agamemnon et d'Achille, dans l'*Iphigénie* de Racine.

[Le temps de chercher la place où elle devait tomber.](#) C'est une image vivante et expressive tirée d'une victime qui, frappée à mort, se trouble, chancelle, et cherche réellement la place où elle doit tomber. Nous trouvons une image non tout à fait semblable, mais du même genre, dans l'*Oraison funèbre* d'Anne de Gonzague : « Retirés en Silésie, il ne leur restait plus qu'à considérer de quel côté allait tomber ce grand arbre ébranlé par tant de bras. »

[Tu es en retard pour t'acquitter.](#) Pyrrhus veut dire qu'Achille devait avoir la première part dans les dépouilles, et que d'ailleurs Agamemnon ne devait pas attendre qu'on lui demandât ce qu'il devait lui-même offrir.

[Malgré le conseil de fuir les combats.](#) — Voyez Racine, *Iphigénie*, acte I, scène II.

Les Parques, à ma mère, autrefois l'ont prédit,
Lorsqu'un époux mortel fut reçu dans son lit, etc.

[La double puissance de celle main.](#) La fable dit que c'était la lance d'Achille qui avait la double puissance de frapper et de guérir. C'est une manière de parler, pour dire qu'Achille était à la fois guerrier et médecin. Il avait appris la médecine de son maître le centaure Chiron. Voyez Plutarque, *Œuv. mor. Symposiaq.*, liv. V, quest. 4.

[Thèbes fut détruite.](#) C'est Thèbes en Cilicie, qui avait pour roi Eétion, père d'Andromaque, épouse d'Hector.

[La petite ville de Lyrnesse.](#) Ville de la Troade.

[La fameuse querelle de deux rois.](#) Au premier chant de l'*Iliade*, Agamemnon refuse de rendre Chryséis à son père, et la peste se déclare dans le camp des Grecs. Achille insiste pour que la colère d'Apollon soit apaisée par le renvoi de cette captive. Agamemnon cède ; mais, pour s'indemniser, il ravit Briséis, la maîtresse d'Achille.

[Syros.](#) Ce n'est point Scyros, où Achille fut élevé sous des habits de femme à

la cour de Lycomède, mais une île de la mer Egée ; d'ailleurs l'orthographe n'est pas la même.

Baignées par le Caycus. Ce sont des villes de Mysie, où coule un fleuve appelé autrefois Caycus.

La dispersion de tant de villes. — *Sparsæ tot urbes.* L'expression est plus hardie que juste ; mais elle est forte et pittoresque. Racine a presque traduit tout ce passage dans son *Iphigénie* :

Quels triomphes suivront de si nobles essais!
La Thessalie entière, ou vaincue ou calmée,
Lesbos même, conquise en attendant l'armée,
De toute autre valeur éternels monuments,
Ne sont, d'Achille oisif, que les amusements.

(*Iphig.*, acte I, sc. 2.)

Vous n'avez fait que la détruire. Il faut prendre ici le mot détruire dans le sens littéral : *vos diruistis* « vous l'avez démolie. »

C'est le défaut de la jeunesse. Tout ce discours d'Agamemnon est plein de sens, de noblesse et de véritable grandeur ; et le roi des rois se montre ici bien plus moral que dans *l'Iphigénie* de Racine : il est vrai que, dans la pièce française, il veut sacrifier du sang à son ambition, le sang de sa fille. Dans Sénèque, au contraire, il se montre généreux, calme, et grand comme un roi. Il faut remarquer aussi que Pyrrhus, qui tient ici le langage d'Agamemnon dans Racine, tient à son tour, dans *l'Andromaque*, celui que notre auteur prête ici à Agamemnon, de sorte que Racine doit au tragique latin plus qu'on ne croit communément.

Il faut l'imputer à la colère, à la nuit. Voici comme Racine a imité et développé ce passage, *Andromaque*, acte I, scène 2 :

Tout était juste alors ; la vieillesse et l'enfance
En vain sur leur faiblesse appuyaient leur défense.
La victoire et la nuit, plus cruelles que nous,
Nous excitaient au meurtre et confondaient nos coups.
Mon courroux aux vaincus ne fut que trop sévère.
Mais que ma cruauté survive à ma colère,
Que, malgré la pitié dont je me sens saisir,
Dans le sang d'un enfant je me baigne à loisir,
Non, seigneur, etc.

Sa louange sera dans toutes les bouches. Châteaubrun, dont l'œuvre est généralement faible, a cependant quelques morceaux qui ne manquent ni de force ni d'éclat. Le plaidoyer en faveur de Polyxène est bien senti et bien exprimé :

Honorez ce héros des titres les plus rares,
Mais pour mieux l'honorer faut-il être barbares?

Et, plus bas, nous voyons éloquentement et poétiquement réfutée cette

opinion que les hommes, après la mort, conservaient le souvenir de leurs haines, et les passions de la vie ; grande et belle idée, toute chrétienne, et qui n'a pas l'inconvénient, comme le chœur que nous trouvons à la fin de ce second acte, de renverser le dogme le plus sublime, le plus consolant, le plus propre à exalter l'âme humaine, l'espérance d'une autre vie. Ce passage nous paraît digne d'être cité.

Tous les hommes n'ont plus qu'une même patrie,
Sitôt qu'ils ont franchi les bornes de la vie.
La mort également les marque de son sceau.
La haine et l'intérêt meurent dans le tombeau ;
Les folles passions n'en troublent point l'asile ;
Hector sans être ému voit les mânes d'Achille.
Loin de leur imputer nos aveugles transports.
Prenons les sentiments de ces illustres morts.
Achille ne veut point la mort de Polyxène,
Et, si vous le croyez susceptible de haine,
C'est à de vils mortels que vous le comparez ;
Et, pour en faire un dieu, vous le déshonorez.

(CHATEAUBRUN, *Troyennes*, acte IV, sc. 9.)

Priam, dont Achille avait respecté la douleur suppliante. C'est le reproche que Priam lui-même adresse à Pyrrhus.

(Voyez *Enéide*, liv. II.)

J'avoue que ton père était sans crainte. Cela veut dire qu'Achille n'avait rien à craindre loin des combats, et retiré sur ses vaisseaux.

Est-ce ton île qui t'inspire cet orgueil? Il est fâcheux vraiment que la fougue de Pyrrhus fasse perdre patience au sage Agamemnon, et l'amène enfin à des personnalités si futiles et si misérables, suivies de répliques non moins puériles de la part de Pyrrhus : c'est une querelle de rois, changée en une dispute de commères.

Est-il vrai que les âmes des morts, etc. Si l'on suppose que le chœur des troyennes sait déjà que Polyxène doit être immolée sur le tombeau d'Achille, il ne faut voir ici qu'un blasphème impie, dicté par la douleur, contre la superstition qui commande un aussi barbare sacrifice. Malheureusement, cette mauvaise excuse est à peine possible ; le chœur parle comme ne sachant rien de l'exécution qui se prépare, et débite gratuitement la plus honteuse morale, celle des épicuriens, qui ne croyaient pas à une autre vie.

Un autre défaut de ce chœur, c'est qu'il met le poète en contradiction avec lui-même. Après avoir dit au premier acte que « Priam, heureux et libre sous les paisibles ombrages de l'Elysée, cherche parmi les âmes pieuses l'ombre de son Hector », il assure maintenant que rien ne subsiste après la mort, et que tout finit avec cette vie.

Une des raisons qui avaient fait attribuer cette pièce et quelques autres, à Marcus Sénèque, le rhéteur, père du philosophe, c'est que ce dernier passe généralement pour avoir suivi la doctrine des stoïciens, qui croyaient à l'immortalité de l'âme. Mais cette raison n'en est pas une, car Sénèque le Philosophe a mêlé Platon et Epicure dans ses autres ouvrages, et s'est contredit en prose comme en vers, ainsi qu'on le voit dans sa *Consolation à Marcia*, où, après avoir dit que nos maux finissent avec la vie : *Ultra mortem mala nostra finiuntur*, il fait parler Cordus comme vivant de la vie des morts : *Nos quoque felices animae et æterna sortitæ*. Ses *Lettres* fournissent encore d'autres exemples de cette contradiction.

[Veux-tu savoir où tu seras après la mort?](#) Voici l'imitation, ou, si l'on veut, la parodie de cette pensée, par Cyrano de Bergerac :

Une heure après ma mort mon âme évanouie
Sera ce qu'elle était une heure avant ma vie.

[Les enfers, le royaume des Ombres, etc.](#) Le président Claude Nicole, qui n'a jamais passé pour un athée, mais séduit sans doute par la célébrité de ce chœur, extrêmement remarquable par la beauté du style, en a publié une paraphrase qui n'est pas la plus mauvaise pièce de son recueil imprimé en 1656 : en voici la dernière strophe :

Tout ce qu'on nous dit de la Parque,
De Cerbère et de l'Achéron ;
Tout ce qu'on prône de la barque
Où passe tous les morts le vieux nocher Caron,
Ce sont de froides railleries,
Des songes creux, des rêveries ;
Et, quiconque a du jugement,
Connaît facilement qu'une telle pensée
Vient du faible raisonnement
Qu'imprime la frayeur dans une âme blessée.

Acte III.

[Tout à coup mon Hector s'est dressé devant moi.](#) Ce songe est plutôt copié qu'imité de celui d'Enée, au second livre de l'*Enéide*, avec lequel il peut soutenir la comparaison, grâce à la sagesse de notre auteur, qui s'est contenté de suivre fidèlement son modèle, Racine, qui a aussi imité Virgile, dans le songe d'*Athalie*, a introduit, dans le lieu commun des apparitions, une circonstance toute nouvelle, et qu'on n'a pas assez expliquée du point de vue de l'art et de la vérité. Dans Virgile, Hector paraît triste et changé ; dans Racine, au contraire, Jézabel se montre, comme au jour de sa mort, pompeusement parée : que faut-il penser de cette différence, et lequel a raison du poète français ou du poète romain?

[Voilà bien le visage de mon Hector.](#) Tout ce discours d'Andromaque est un

modèle de grâce touchante, et de sensibilité maternelle. Si Sénèque écrivait toujours ainsi, sa gloire serait grande parmi les poètes tragiques de tous les pays. Malheureusement nous le verrons bientôt gâter ce beau rôle de mère, qui, jusqu'ici, n'a fait que s'embellir entre ses mains, et dont Racine a pris ces traits si touchants :

C'est Hector, disait-elle, en l'embrassant toujours ;
Voilà ses yeux, sa bouche, et déjà son audace ;
C'est lui-même, oui c'est toi, cher époux, que j'embrasse.

(*Andromaque*, acte III, sc. 5.)

Voici le passage d'*Euripide* que notre auteur a imité, mais embelli :

« O mon fils, ô doux objet de ma tendresse, tu vas périr par une main ennemie, tu vas abandonner ta mère désolée. La vertu de ton père est ta mort, cette vertu qui fut le salut de tant d'autres. C'est donc un malheur pour toi d'être né d'un héros. Funeste hymen! Sainte couche nuptiale! Lorsque j'entrai dans le palais d'Hector, aurais-je pu penser qu'en lui donnant un fils, j'offrais aux Grecs une victime, et non pas un maître à l'opulente Asie?—Mon fils, je vois couler tes larmes, tu sens les maux qu'on te prépare. Pourquoi tes mains m'embrassent-elles? pourquoi t'attacher à ma robe, et te réfugier, comme un oiseau timide, sous l'aile de ta mère, etc. » (Eurip., *Hécube*, acte II, sc. 2.)

Viens, entre dans le tombeau de ton père. L'idée de cacher Astyanax dans le tombeau d'Hector, n'est point empruntée d'Euripide, dont la fable est beaucoup plus simple. Elle nous semble très-belle, et d'un grand effet dramatique. Chateaubrun doit à cette donnée les plus beaux vers de sa tragédie des *Troyennes* ; les voici :

Tu frémis!—Plonge-toi dans le sein de la mort :
Voici le seul asile où te réduit le sort.
O mon fils, tu naquis pour régner sur l'Asie,
Il te reste un tombeau pour y cacher ta vie.
Et toi, mon cher Hector, sois sensible à mes cris,
De tes mânes sacrés enveloppe ton fils.
Creuse jusques au Styx ta demeure profonde,
Et cache mon dépôt sous l'épaisseur du monde.
Tu me l'as confié, j'attends aussi de toi
Que ton ombre le couvre, et le rende à ma foi.

(CHATEAUBRUN, *Troyennes*, acte III, sc. 4)

J'ai su déjouer ces ruses de mère. Clytemnestre, mère d'Iphigénie ; et Thétis, mère d'Achille.

Où est Hector, où sont tous les Troyens? Cette réponse d'Andromaque nous paraît très belle, et prouve que Sénèque ne s'égare pas toujours en cherchant le sublime.

Cet amour même, dans lequel vous vous retranchez. Cette réflexion d'Ulysse

est pleine de sens, et Châteaubrun l'a reproduite :

Madame, vos refus ne nous ont point surpris ;
Mais déjà vos terreurs ont jugé votre fils :
Plus vous appréhendez ce fatal sacrifice,
Et mieux vous nous prouvez quelle en est la justice, etc.

[Vous savez bien qu'il est mort.](#) Cette scène est déchirante, et la manière dont Ulysse épie chaque mouvement d'une femme que son cœur doit trahir, cette adresse à provoquer de sa part des manifestations qui seront pour son fils des arrêts de mort, le calcul froid de ce qu'il y a de moins raisonné dans les sentiments humains, tout cela sans doute doit émouvoir, mais aussi déchirer l'âme du spectateur. Nous croyons que Sénèque eût bien fait d'abrégé cette lutte affreuse entre l'oiseau craintif qui couvre ses petits, et l'oiseau ravisseur qui tourne autour de lui, et le fascine de ses regards.

[Plût au ciel que je craignisse.](#) Ce mensonge est éloquent sans doute, mais enfin c'est mi mensonge ; nous croyons que l'imitateur français a bien fait, de négliger ce trait, tout admirable qu'il puisse être en lui-même.

[Puisque la victime expiatoire.](#) Cette ruse d'Ulysse ne nous semble point naturelle ; Châteaubrun suppose que les Grecs avaient résolu, non-seulement d'immoler Astyanax, mais aussi de détruire le tombeau d'Hector : cela est plus sage, et nous épargne d'ailleurs la longue déclamation d'Andromaque, partagée entre la vie de son fils et le tombeau de son époux :

..... Tant de rois ne croient assurer leur victoire
Qu'en éteignant de lui jusques à sa mémoire.
Ils veulent l'abolir, et même son cercueil
Irrite leur colère, et blesse leur orgueil.
Madame, ces soldats viennent pour le détruire.

(CHATEAUBRUN, *Troyennes*, acte III, sc. 5.)

[Après l'avoir vendu?](#) Achille n'avait pas précisément vendu le cadavre d'Hector, mais il avait reçu les présents de Priam qui était venu le réclamer. —Voyez HOMÈRE, *Iliade*.

Avez-vous oublié qu'un immense trésor
Fut le pris éclatant du corps de mon Hector?
A sa cendre immortelle on vendit cet asile :
Etes-vous plus cruels ou plus puissants qu'Achille?

(CHATEAUBRUN, *Troyennes*, acte III, sc. 5.)

[Brise les liens du trépas.](#) L'imitateur français a presque traduit ce passage :

Avez-vous oublié quel guerrier fut Hector?
Ses mânes furieux vous menacent encor.
Fuyez, traîtres, craignez que son ombre indignée
Ne punisse la main qui l'aurait profanée :
Les foudres qu'il lançait vont éclater sur vous.

(*Troyennes*, acte III, sc. 5.)

[Une avance faite à la fortune.](#) Cette idée est touchante et toute chrétienne ;

nous disons aussi, mais dans un sens plus large, prêter à Dieu.

Sois plus fidèle. C'est-à-dire plus fidèle à tes engagements, plus attentif à tenir tes promesses.

Croyez-vous qu'il relève un jour celle ville. Racine doit à ce passage les vers les plus touchants et les plus beaux de son *Andromaque* :

..... Digne objet de leur crainte!
Un malheureux enfant qui ne sait pas encor
Que Pyrrhus est son maître, et qu'il est fils d'Hector.
Seigneur, tant de grandeurs ne nous touchent plus guère ;
Nous les lui promettons tant qu'a vécu son père :
Non, vous n'espérez plus de nous revoir encor,
Sacrés murs, que n'a pu conserver mon Hector!
Hélas! on ne craint pas qu'il venge un jour son père :
On craint qu'il n'essuyât les larmes de sa mère.

Oui, traîné autour des murs, peut-être. Il a fallu conserver dans la traduction le laconisme de l'original. Voici l'explication de cette pensée : « Le souvenir de son père enflerait-il son courage? Oui, apparemment, s'il se rappelle aussi que son père a été traîné autour des murs de Troie, derrière le char du vainqueur. »

Les larmes répandues soulagent la douleur. Ce conseil donné par Ulysse à Andromaque serait chez nous une froide raillerie, une amère dérision, mais il est tout à fait dans les mœurs des anciens. Sénèque le père (*Controv.* V, chap. 30) va jusqu'à parler de ce que Châteaubriand nomme si bien les joies de la douleur : « Nescio quomodo miscrum esse interdum in miseria juvat, et plerumque omnis dolor per lacrymas effluit. » C'est une pensée toute chrétienne, qui se retrouve dans l'*Esther* de Racine :

Il me faut bien souvent me priver de mes larmes.

O toi! la dernière mort d'Ilion. C'est-à-dire : Toi, en qui Troie meurt pour la dernière fois et pour toujours.

Le lustre accompli. Ces jeux troyens, appelés aussi jeux de la Jeunesse, que Virgile a décrits (*Enéide*, liv. V, v. 547 et suiv.), revenaient tous les quatre ans, à l'expiration du lustre :

Debita quum castae solvuntur vota Minervae
Tardaue confecto redeunt quinquatria lustro.

(Virg., *Ciris*, v. 24.)

Quel sera le lieu de notre exil. Il y a là tout un cours de géographie de l'ancienne Grèce ; on s'étonne, avec raison, de voir les femmes troyennes si savantes, et c'est un reproche à faire au poète : rien de plus gauche et de plus monotone que cette longue suite de noms de ville, qui tous arrivent à la file, appelés par l'interrogation, depuis le commencement du chœur jusqu'à la fin. Sénèque ajoute parfois d'heureux développements aux passages qu'il imite des poètes grecs, mais ce n'est pas ici. Le chœur d'Euripide, beaucoup plus court,

l'emporte sur celui de Sénèque, de tout ce que l'imitateur ajoute à la simplicité de son modèle.—Voyez Eurip., *Troyennes*, v. 241.

[Ou Phthie, contrée féconde en guerriers.](#) C'est le pays d'Achille et des Myrmidons, en Thessalie.

[Ou Trachine, dont l'âpre sol.](#) Autre ville de Thessalie, à cause de l'âpreté de son sol.

[Iolchos.](#) Patrie de Jason, le chef des Argonautes.

[Gortyne.](#) Ville de Crète.

[Triccé.](#) Ville de Thessalie.

[Mothone.](#) Ville de la Messénie, aujourd'hui Modon.

[Olènes, aux maisons rares.](#) Ville d'Élide, sur les confins de la Béotie.

[Pleuron.](#) Ville d'Etolie, patrie de Méléagre, dont le père, Oenée, avait méprisé Diane et attiré sa colère.

[Trézène.](#) Ville maritime du Péloponnèse, et patrie de Thésée.

[Le Pélion.](#) Montagne de Thessalie, qui, avec le Pinde et l'Osa, formait ce que Sénèque appelle très-bien l'échelle des géants.

[Caryste.](#) Une des Cyclades ; suivant Plutarque, elle renfermait aussi des carrières d'amiant : « Et la carrière de Caryste, il n'y a pas longtemps qu'elle a cessé de produire des pelotons de pierre mols, qui se filoient comme lin ; car je pense que quelques-uns de vous en ont peu veoir des serviettes et des rézeaux, et des coëffes qui en étoient tissues, qui ne brusloient point au feu ; ains quand elles estoient ordes et salles, pour avoir servy, et qu'on les jettoit dedans la flamme, on les en retiroit toutes nettes et claires. » (*Œuv. mor.*, des Oracles qui ont cessé, traduction d'Amyot.)

[Chalcis.](#) Ville d'Eubée, séparée de l'Aulide par le détroit de l'Euripe.

[Gonoesse.](#) Ville d'Etolie, toujours exposée au vent par la hauteur de son assiette.

[Enispe.](#) Ville d'Arcadie.—Voyez. Hom., *Iliade*, liv. II, v. 606.

[Eleusis.](#) Ville maritime de l'Attique, célèbre par ses mystères et son temple de Cérès.

[La vraie Salamine.](#) Ile de l'Attique, où régnait Télamon, père d'Ajax ; et non la ville du même nom, bâtie par Teucer dans l'île de Crète.

[Calydon.](#) Ville d'Etolie.

[Le Titaressus.](#) Fleuve de Thessalie, qui se jette dans le Pénée. Ses eaux étoient légères et grasses, comme de l'huile, suivant les poètes.—Voyez. Hom., *Iliade* II ; et Lucain, liv. VI.

[Bessa et Scarphé.](#) Villes de la Locride.

[La vieille Pylos.](#) Ville de Messénie. L'auteur l'appelle vieille, à cause de son roi Nestor.

Pharis. En Laconie.

Sparte. La patrie d'Hélène.

Nérite et Zacynthe. Iles de la domination d'Ulysse.

Acte IV.

Trompons-la donc. Dans les *Troyennes* d'Euripide, le héraut grec, Talchibios, annonce à Hécube que sa fille Polyxène doit être consacrée au service du tombeau d'Achille. C'est sans doute cette donnée qui a fourni à Sénèque l'idée d'un mariage supposé entre Polyxène et Pyrrhus. Mais dans l'*Hécube* du poète grec, Ulysse vient demander la victime sans aucun détour, et la scène qui s'ouvre à ce sujet entre lui et les deux femmes, est peut-être la plus belle et la plus touchante de tout le théâtre ancien.

Plût au ciel que l'interprète des dieux. Il est difficile d'imaginer un rôle plus niais que celui d'Hélène avec sa proposition de mariage, et un mensonge plus ignoble et plus mal concerté que ce guet-apens matrimonial. C'est une grande faute, à notre avis, et qui annonce dans notre auteur peu de jugement.

Sa cendre même et sa tombe. Ces trois vers sont imités d'Ovide, *Métamorph.*, liv. XIII, v. 503 :

..... Cinis ipse sepulti
In genus hoc sœvit, tumulo quoque sensimus hostem :
Eacidœ fecunda fui.....

Il ne m'en reste plus que celle-ci. Ce langage est, jusqu'à un certain point, naturel dans la douleur ; mais il n'est pas tout à fait exact ; Hécube conserve encore deux enfants, Cassandre et Polydore.

Cassandre, envie ton hymen. C'est-à-dire ta mort ; c'est une allusion au mensonge d'Hélène.—Voyez plus haut,

Le premier arrêt du sort :

Andromaque à Pyrrhus est échue en partage,
Cassandre dans Argos va suivre Agamemnon.

Ulysse vous a vue à regret : Vous vivrez dans les fers, et sous les lois d'Ulysse. (CHATEAUBRUN, *Troyennes*.)

Quel est l'homme assez cruel. Ce désespoir d'Hécube est naturel ; notre auteur, du reste, l'a pris d'Euripide, mais pour le gêner par une amplification fautive et puérile.

Je le prive ainsi du prix meilleur. Il est fâcheux qu'un grand écrivain, qu'un philosophe manque de jugement, jusqu'à prêter au principal personnage de sa pièce une parole aussi dénuée de convenance et de vérité morale.

La douleur nous rend cruels. Sénèque a déjà mis la même idée dans la bouche d'Hélène (voyez plus haut, page 201) : « Vous êtes plusieurs à pleurer vos malheurs qui deviennent ainsi plus légers. » Quant à la justesse morale de cette pensée, il faut distinguer : si Sénèque veut dire que notre âme sympathique

veut voir ses douleurs et ses joies partagées, il a raison ; mais s'il prétend que le malheur nous rend médians, il se trompe, car c'est une grande vérité morale de tous les temps, que le malheur est l'école du sage, et que lui seul nous révèle le grand mystère de la solidarité humaine. Virgile n'a-t-il pas dit :

Non ignata mali miseris succurrere diseo.

Phryxus pleura la mort d'Hellé. Phryxus et Hellé, fuyant la colère d'Athamas leur père, et d'Ino leur marâtre, voulurent passer la mer sur le dos du bélier à la toison d'or ; Hellé se noya dans cette mer qui fut ensuite appelée Hellespont.

Deucalion et Pyrrha. Deucalion était fils de Prométhée, et Pyrrha fille d'Epiméthée, son frère. Suivant la fable, ils survécurent tous deux au déluge, appelé par les Grecs, déluge de Deucalion, et repeuplèrent le monde en jetant par dessus leurs épaules des pierres qui devinrent des hommes.—Voyez Ovide, *Métamorph.*

Dans quel état serons-nous, malheureuses! La fin de ce chœur est un chef-d'œuvre de tristesse touchante, et de sensibilité naïve. Sénèque ici ne doit rien qu'à lui-même, et se montre égal aux plus grands poètes dans l'expression des sentiments vrais.

ACTE V.

Raconterai-je d'abord votre malheur? Cette question, dans la bouche de l'envoyé, choque toutes nos idées ; mais la réponse d'Hécube et celle d'Andromaque sont du même ordre. Il fallait deux récits à l'auteur pour remplir son cinquième acte ; il introduit tout simplement un envoyé qui sait deux histoires, et qui demande galamment par laquelle il faut commencer ; les deux mères savent très bien de quoi il s'agit, mais il leur faut absolument une description ; racontez-nous cela. Vraiment il faut se demander ce qu'était devenu le sentiment de la nature, à Rome au temps de Sénèque.

En a fait jaillir la cervelle. Il est impossible de rien imaginer de plus repoussant que ce tableau. Le récit d'Euripide est affreux sans doute, mais il ne va pas au moins jusqu'à parler de cervelle répandue. « Que nos barbares murs, dit Hécube, ont défiguré cette tête charmante qui fit les délices d'une mère! Voyez ces os fracassés d'où s'échappe le sang, afin de ne pas dire une chose honteuse. » On voit bien ce qu'elle pourrait dire, mais au moins elle ne le dit pas. La délicatesse des tirées les empêchait, dit-on, de nommer le cerveau, de peur d'offrir à l'esprit une image dégoûtante ; on a cru même que ce mot leur paraissait obscène ; il ne l'est pas chez nous, mais l'image présentée ici par Sénèque nous paraît insupportable.

C'est une ressemblance de plus avec son père. Tout se ressemble dans ce malheureux cinquième acte. Cette réflexion de la mère à qui l'on vient de

montrer la cervelle de son fils répandue, est du même goût que le reste.

Mais elle se tourne vers Pyrrhus. Ce récit vaut mieux que l'autre de beaucoup ; il est imité d'Euripide, qui a le bon sens, d'insister davantage sur l'objet principal, et moins sur les accessoires :

Dans la main de Pyrrhus déjà le glaive brille ;
Ses regards m'ordonnaient de saisir votre fille.
Arrêtez, nous dit-elle, ô vainqueurs des Troyens!
Prêts à mêler mon sang avec le sang des miens,
Epargnez-moi du moins un inutile outrage.
Ma mort doit être libre, et j'aurai le courage
De présenter au glaive et ma tête et mon sein.
Sur la fille des rois ne portez point la main.
Polyxène, acceptant un trépas qu'elle brave,
Ne veut point aux enfers porter le nom d'esclave.
Elle dit : mille voix parlent en sa faveur.
Agamemnon lui-même, admirant son grand cœur.
Souscrit à sa demande, et veut qu'on se retire.
Polyxène l'entend : elle arrache et déchire
Les voiles, ornements de sa virginité,
Et de son sein d'albâtre étalant la beauté,
Elle tombe à genoux : Pyrrhus, frappe! dit-elle,
Frappe, j'attends tes coups.—Il se trouble, il chancelle ;
La victime à ses pieds, l'aspect de tant d'appas,
La pitié quelque temps semble arrêter son bras.
Mais Achille l'emporte en cette âme hautaine,
Il enfonce le fer au cœur de Polyxène,
Le relire fumant : le sang jaillit au loin.
Elle tombe expirante, et par un dernier soin,
Elle rassemble encor la force qui lui reste,
Pour n'offrir aux regards qu'une chute modeste.
Elle meurt....

(Eurip., *Hécube*, acte V, traduct. de La Harpe)

AGAMEMNON

TABLE

PERSONNAGES.

ARGUMENT.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I. L'ombre de THYESTE.

SCÈNE II. CHŒUR DES FEMMES D'ARGOS.

ACTE SECOND.

SCÈNE I. CLYTEMNESTRE, SA NOURRICE.

SCÈNE II. ÉGISTHE, CLYTEMNESTRE, LA NOURRICE.

SCÈNE III. CHŒUR DE FEMMES D'ARGOS.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. EURYBATE, CLYTEMNESTRE.

SCÈNE II. CHŒUR DE TROYENNES, CASSATORE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I. AGAMEMNON, CASSANDRE.

SCÈNE II. CHŒUR DE FEMMES D'ARGOS.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

SCÈNE II. ÉLECTRE, STROPHIUS ; ORESTE et PYLADE, personnages muets.

SCÈNE III. CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE, ÉGISTHE, CASSANDRE.

NOTES SUR AGAMEMNON.

PERSONNAGES.

AGAMEMNON.

CLYTEMNESTRE.

ÉGISTHE.

ÉLECTRE.

CASSANDRE.

LA NOURRICE.

STROPHIUS.

EURYBATE.

L'OMBRE DE THYESTE.

CHŒUR DE FEMMES D'ARGOS OU DE MYCENES.

CHŒUR DE TROYENNES.

ORESTE, PYLADE, personnages muets.

ARGUMENT.

L'OMBRE de Thyeste, poussée par le désir de la vengeance (voyez l'Argument de *Thyeste*), vient exciter son fils Égisthe au meurtre d'Agamemnon. À peine de retour dans son palais, le vainqueur de Troie est enveloppé dans un vêtement d'où il ne peut s'échapper, et mis à mort par Égisthe, secondé de Clytemnestre qu'il avait séduite en l'absence de son époux. La maîtresse d'Agamemnon, Cassandre, est ensuite arrachée des autels et égorgée. Electre est jetée en prison pour avoir fait emmener son frère Oreste.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

L'ombre de THYESTE.

ÉCHAPPÉ des profondeurs du Tartare, j'ai quitté le sombre empire du Jupiter souterrain, pour monter sur la terre, moi Thyeste, et je ne sais laquelle de ces deux parties du monde je déteste le plus. Je fuis les hôtes de l'enfer, et ceux de la terre fuient devant moi. Mon âme est saisie d'horreur, et l'effroi glace tous mes membres. Je vois le palais de Tantale, et surtout le palais d'Atrée. Voici le seuil antique de la maison de Pélops. C'est là que les rois des Pélasges viennent recevoir leur couronne. Voilà le siège royal de ces hommes orgueilleux qui portent le sceptre en leurs mains. Cette salle est celle de leurs conseils, cette autre s'ouvre pour leurs banquets solennels.

Retournons : ne vaut-il pas mieux rester au milieu des tristes fleuves de l'enfer? ne vaut-il pas mieux voir le gardien du Styx agiter sur son triple cou sa crinière de serpents? Oui, je préfère ces lieux où le malheureux Ixion, attaché sur sa roue, tourne rapidement sur lui-même ; où Sisyphe se consume inutilement à rouler cette roche qui retombe toujours ; où un vautour avide ronge le foie sans cesse renaissant de Tityus ; où, dévoré d'une soif ardente au sein d'un fleuve, le vieux Tantale cherche en vain à saisir les eaux qui échappent à ses lèvres, expiant ainsi le repas funeste qu'il servit aux dieux. Mais que son crime est peu de chose parmi ceux de notre famille!

Rappelons-nous tous ces coupables de mon sang dont les noms se remuent dans l'urne de Minos. Moi, Thyeste, je les vaincrai tous dans la carrière du crime, mais je serai vaincu par mon frère ; mes flancs ont servi de tombeau à mes enfants et je me suis nourri de mes propres entrailles. Ce crime étant l'ouvrage du destin me laissait pur encore ; mais bientôt le sort me pousse à un forfait plus grand, et m'ordonne d'aller souiller le lit de ma fille. Au lieu de me révolter contre cet ordre fatal, je l'ai accepté avec joie. Ma chair est donc entrée dans celle de tous mes enfants! ma fille, cédant à l'oracle, a porté dans son sein un fils digne de moi. Le cours de la nature est troublé ; j'ai mêlé, par un crime horrible, le père et l'aïeul, le père et l'époux, les enfants et les petits-enfants, le jour et la nuit. Mais enfin, après tant de malheurs, il faut que cet oracle obscur trouve son accomplissement. Le roi des rois, le chef de tant de chefs, Agamemnon, qui des mille vaisseaux marchant sous ses étendards couvrait la mer de Phrygie, rentre vainqueur après dix années d'absence, et va présenter la gorge au glaive de son épouse. Encore un moment, et le sang d'Atrée à son tour va couler dans ce palais. Je vois d'ici des armes, des épées, des haches à deux

tranchants, et la tête du roi fendue en deux. Tous les crimes s'apprêtent, les embûches, le meurtre, le sang, mais surtout le festin royal. Égisthe, voici l'heure pour laquelle tu es né. Quoi! ton front s'incline sous le poids de la honte! ton cœur hésite et ta main tremble! Pourquoi délibérer en ton cœur si tu dois exécuter ce dessein? pourquoi te tourmenter par le doute et t'interroger toi-même? Songe à ta mère, et tu verras que tu le dois.

Mais pourquoi cette nuit d'été, qui devrait être si courte, s'allonge-t-elle jusqu'à la mesure des nuits d'hiver? Quelle puissance retient encore au ciel les étoiles mourantes? C'est moi qui arrête le soleil. Fuyons, et rendons le jour au monde.

SCÈNE II.

CHŒUR DES FEMMES D'ARGOS.

O Fortune! divinité funeste aux rois soumis à tes caprices, tu places toujours la grandeur souveraine sur une pente rapide au-dessus d'un abîme. Le sceptre ne laisse aucun repos à ceux qui le portent, ils ne sont jamais assurés d'un seul jour. Mille soucis renaissants les travaillent, et chaque moment soulève de nouvelles tempêtes dans leur sein. Les tourmentes qui battent les vagues émues entre les deux Syrtes d'Afrique, les orages qui remuent jusque dans ses dernières profondeurs l'Euxin, voisin du pôle glacial, et soumis à la brillante constellation du Bouvier qui jamais ne se plonge dans l'azur des mers, sont moins furieux et moins effroyables que ces révolutions qui précipitent la fortune des rois. Ils aiment et craignent tout ensemble la terreur qu'ils inspirent. La nuit n'a point pour eux de sûr asile ; le sommeil qui endort toutes les douleurs ne peut suspendre le cours de leurs alarmes.

Quels palais de roi le crime et la vengeance n'ont-ils pas renversés? quel trône n'est pas ébranlé par une guerre impie? La justice, l'honneur, la foi sacrée du lit conjugal, s'exilent des cours ; à leur place vient Bellone aux mains ensanglantées, et la cruelle Erinny, qui enfonce au cœur des superbes ses brûlants aiguillons, et s'attache aux maisons trop puissantes qui sont destinées à périr en un moment.

Sans combats même et sans perfidies, les grandes choses tombent et s'affaissent sous leur propre poids ; cette haute fortune vient à ne pouvoir plus se porter elle-même. Les voiles, enflées par un vent favorable, craignent le souffle impétueux qui les emporte. La tour, qui va cacher sa tête au sein des nues, gémit sous les coups de l'Auster pluvieux. Au sein des hautes forêts qui projettent une ombre immense les chênes séculaires sont brisés par les orages. La foudre tombe plus souvent sur les collines orgueilleuses ; les grands corps offrent plus de prise aux maladies. On laisse les moindres animaux courir et s'égarer dans les

pâturages, mais les plus nobles têtes des troupeaux sont réservées pour les sacrifices. Tout ce que la fortune élève, c'est pour le renverser ensuite ; mais la médiocrité donne une plus longue durée. Heureux l'homme qui, modestement caché dans la foule obscure, ne laisse entrer dans ses voiles qu'un vent doux qui ne l'écarte point du rivage, et qui, craignant de livrer sa barque aux orages de la haute mer, tourne toujours vers la côte le mouvement de ses rames!

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

CLYTEMNESTRE, SA NOURRICE.

CLYTEMNESTRE.

Pourquoi faiblir, ô mon âme! et penser au parti le plus sûr? pourquoi balancer? maintenant la meilleure voie t'est fermée. Le temps n'est plus où tu pouvais garder la foi du lit nuptial, et conserver fidèlement à ton époux le sceptre qu'il a remis en tes mains pour le temps de son absence. Vertu, honneur, droits de l'hymen, tendresse et fidélité conjugale, tu as tout sacrifié, ainsi que [la pudeur qui ne revient plus quand on l'a une fois bannie](#). Lâche donc le frein à tes passions, excite-les même, et livre-toi tout entière au penchant qui t'entraîne dans le mal : c'est par le crime seulement qu'on peut assurer ses pas dans la carrière du crime. Repasse dans ton esprit toutes les perfidies de ton sexe ; rappelle-toi ce que des femmes infidèles ont osé, dans l'égarement d'un amour coupable ; la violence des marâtres ; les forfaits de la vierge du Phéa que l'ardeur d'une flamme criminelle emporta loin des états de son père sur le vaisseau de Thessalie ; le fer, le poison. Quitte aussi le palais de Mycènes, avec ton amant, sur un vaisseau rapide.... Mais quelle faiblesse! peux-tu bien parler d'exil et de fuite secrète? [c'est l'histoire de ta sœur](#) : il te faut, à toi, de plus grands crimes.

LA NOURRICE.

Reine des Grecs, noble fille de Lédâ, quelles secrètes pensées roulez-vous dans votre âme? quels sont ces mouvements pleins de violence qui agitent votre cœur, et cette fureur qui vous domine? Malgré votre silence, le trouble de votre âme paraît tout entier sur votre visage. Quoi que ce puisse être, attendez, et ne précipitez rien. Les maux que la raison peut guérir, souvent dans le temps trouvent un remède.

CLYTEMNESTRE.

Mes tourments sont trop vifs pour supporter aucun retard. Je sens un feu terrible qui brûle mon cœur et la moelle de mes os. La crainte m'aiguillonne autant que le dépit. [D'un côté, mon cœur est en proie à la jalousie](#) ; de l'autre, il est subjugué par une passion honteuse, à laquelle je n'ose me livrer. Entre ces deux flammes qui me brûlent également, quoique affaiblie, sans force et déjà vaincue, ma pudeur se révolte encore : je suis prise entre deux forces contraires, [comme une mer que le vent et le flux se disputent](#), et qui demeure immobile, ne sachant à laquelle de ces deux puissances elle doit obéir. Aussi j'ai laissé tomber de mes mains le gouvernail, et je me laisse aller où la jalousie, le dépit,

l'espérance me conduiront. J'abandonne mon navire au caprice des flots. Le cœur une fois égaré, le meilleur guide à suivre, c'est le hasard.

LA NOURRICE.

La témérité seule et l'aveuglement peuvent choisir un pareil guide.

CLYTEMNESTRE.

Quand on est au comble du malheur, il n'y a plus de dangers à courir.

LA NOURRICE.

Vous n'avez rien à craindre, en vous montrant calme, et votre faute reste à couvert.

CLYTEMNESTRE.

[Non, le palais des rois est transparent](#), et le vice ne peut s'y cacher.

LA NOURRICE.

Vous regrettez un premier crime, et vous en méditez un autre!

CLYTEMNESTRE.

C'est une folie de vouloir s'arrêter sur une telle route.

LA NOURRICE.

Mettre crime sur crime, c'est ajouter à ses alarmes.

CLYTEMNESTRE.

Le fer, le feu tiennent souvent lieu de remèdes,

LA NOURRICE.

Mais ce n'est jamais dans les premiers moments qu'on emploie ces moyens extrêmes.

CLYTEMNESTRE.

Dans le malheur, il faut se jeter dans la voie la plus courte.

LA NOURRICE.

Pensez donc à la sainteté du nœud conjugal.

CLYTEMNESTRE.

Penser à un époux qui me laisse dans le veuvage depuis dix ans!

LA NOURRICE.

Songez du moins aux enfants qu'il vous a donnés.

CLYTEMNESTRE.

Je songe aussi à l'hymen de ma fille, à cet Achille qui dut être mon gendre, à la fidélité que mon époux m'a gardée.

LA NOURRICE.

Le sang de votre fille a levé les obstacles qui tenaient la flotte des Grecs enchaînée dans le port, et fait cesser le calme d'une mer immobile.

CLYTEMNESTRE.

O honte! ô douleur! moi, fille de Tyndare, moi, fille du ciel, j'ai donc enfanté la victime expiatoire qui devait favoriser le départ de leur flotte! Je me rappelle cet hymen de ma fille, hymen digne de la race des Pélopidés, grâce à la barbarie de son père, qui ne craignit pas de se tenir en habit de sacrificateur, à l'autel funèbre qu'il appelait un lit nuptial. Calchas lui-même a frémi de l'oracle annoncé par sa bouche, et le feu qui devait consumer la victime s'est retiré d'horreur. O race coupable, qui fait oublier ses crimes par d'autres plus grands! le meurtre a été le prix du vent, la mort le prix de la guerre.

LA NOURRICE.

Les dieux le voulaient, puisque les mille vaisseaux ont à l'instant déployé leurs voiles.

CLYTEMNESTRE.

Non, le ciel n'a point favorisé ce départ. C'est l'Aulide qui a vomi de ses ports leur flotte impie. Cette guerre, commencée sous de malheureux auspices, n'a pas eu un meilleur cours. Epris des charmes d'une captive, insensible aux larmes d'un père, il a gardé sous sa tente, comme une dépouille prise sur un dieu, la fille du prêtre d'Apollon, débutant ainsi dans son amour pour les vierges sacrées. Cette passion n'a cédé ni aux menaces de l'indomptable Achille, ni aux prédictions du devin qui seul embrasse de ses regards toute la vie humaine : tant ses prédictions vraies contre nous, l'étaient peu à l'égard des captives ; ni à cette peste qui dévorait l'armée, ni à la flamme sinistre des bûchers. Au milieu des désastres de la Grèce, il est là, immobile, vaincu sans avoir vu l'ennemi, il trouve du temps pour songer à ses amours, remplace une maîtresse par une autre ; et, pour avoir toujours sur sa couche quelque femme d'Asie, [il se prend d'amour pour Briséis](#) qu'il enlève à Achille, et ne rougit pas de l'arracher ainsi des bras de son époux. Voilà donc l'ennemi de Paris! Maintenant, blessé d'une nouvelle flèche de l'Amour, il s'est épris d'une passion furieuse pour la prophétesse de Troie, et après tant de combats, après la ruine d'Ilion, il revient l'époux d'une captive et gendre de Priam. — Allons, mon âme, prépare-toi ; la guerre que je médite n'est que trop juste : il faut frapper les premiers coups : pourquoi différer d'un seul jour? attendrai-je qu'il ait mis le sceptre de Pélopos aux mains d'une Phrygienne? Qui pourrait t'arrêter? seraient-ce tes filles, vierges encore dans ce palais, et la ressemblance d'Oreste avec son père? Ah! plutôt sois touchée de leurs malheurs à venir et de l'orage qui s'apprête à fondre sur eux. Pourquoi balancer, malheureuse? voici venir la marâtre de tes enfants, détourne d'eux sa

fureur : que l'épée traverse ton flanc, s'il le faut, et fasse un double meurtre ; mêle ton sang avec le sien, et perds ton époux en mourant toi-même. Il n'y a point de malheur à périr avec celui qu'on veut perdre.

LA NOURRICE.

Reine, calmez-vous, mettez un frein à cette fureur impétueuse, et considérez la grandeur de l'entreprise où vous vous lancez. C'est le vainqueur de l'Asie et le vengeur de l'Europe qui s'avance ; il traîne après lui Troie captive, et les Phrygiens vaincus après dix ans de combats. Est-ce avec la ruse et la perfidie que vous prétendez l'attaquer? Achille n'a pu le toucher de sa forte épée, quoiqu'il en eût armé ses mains avides de vengeance ; ni le plus brave des deux Ajax, quoique furieux et décidé à mourir ; ni Hector, qui seul arrêta les Grecs, et prolongea la guerre ; ni Paris avec ses traits inévitables, ni le noir Memnon, ni le Xanthe qui roulait dans ses flots les armes et les corps des guerriers ; ni le Simoïs dont les eaux étaient rougies de carnage ; ni le blanc Cycnus, fils du dieu des mers ; ni les phalanges de Thrace, commandées par le belliqueux Rhésus ; ni les Amazones avec leurs carquois peints, leurs haches redoutables, et leurs boucliers échancrés : et c'est lui que vous voulez immoler à son retour? c'est du sang de ce héros que vous voulez souiller les autels domestiques? la Grèce victorieuse laissera-t-elle sans vengeance un pareil crime? Voyez d'ici les chevaux, les armes, la mer hérissée de navires, la terre inondée de flots de sang, et tous les malheurs du palais de Priam rendus à la Grèce : étouffez dans votre sein ces pensées funestes, et que votre âme s'apaise envers vous-même.

SCÈNE II.

ÉGISTHE, CLYTEMNESTRE, LA NOURRICE.

ÉGISTHE.

Il est enfin venu pour moi ce jour fatal, auquel je n'ai jamais songé sans horreur. Pourquoi cette faiblesse de courage? pourquoi jeter les armes avant le combat? Regarde-toi comme un homme condamné par les dieux qui te préparent le sort le plus terrible. Va donc, dévoue ta tête coupable aux plus affreux supplices, offre ta poitrine à la fureur du fer et des feux.

CLYTEMNESTRE.

Avec une naissance comme la vôtre, Égisthe, la mort n'est pas un châtiment.

ÉGISTHE.

Compagne de mes dangers, fille de Lédà, suivez-moi seulement ; et cet homme, aussi lâche roi que père courageux, vous paiera le sang qu'il a versé. Mais quoi! vous tremblez, la pâleur est sur vos joues, vos yeux troublés restent immobiles et sans regard?

CLYTEMNESTRE.

L'amour conjugal prend le dessus et me ramène en arrière. Rentrons dans les limites que nous n'eussions point dû franchir : redevenons chastes et fidèles ; il n'est jamais trop tard pour faire un sage retour à la vertu ; [se repentir de ses fautes, c'est être presque innocent.](#)

ÉGISTHE.

Quel transport vous égare, insensée? croyez-vous, espérez-vous trouver à l'avenir plus de foi dans votre époux? quand même vous n'auriez pas au fond de votre pensée un grave sujet de crainte, pourriez-vous ne pas redouter son âme fière et hautaine que le succès enivre d'un fol orgueil, et qui ne sait plus se gouverner elle-même dans la grandeur? Alors que Troie était encore debout, son insolence le rendait insupportable aux rois ses alliés ; combien la ruine de cette ville fameuse doit avoir ajouté à la violence d'un tel caractère! il était roi de Mycènes, il y rentrera tyran : car toute âme s'élève dans la prospérité. Avec quel appareil il va venir au milieu de la foule brillante de ses maîtresses! mais au dessus de toutes les autres s'élève la prêtresse du dieu des oracles, captive qui règne en souveraine sur le cœur du roi des rois. Souffrirez-vous que cette esclave préférée partage votre lit nuptial? le partager, elle n'y consentira pas ; et vous subirez le plus grand des malheurs pour une femme légitime, celui de voir une concubine affermie dans tous vos droits, gouverner publiquement le palais de votre époux : car [l'hymen est comme le trône, il ne souffre point de partage.](#)

CLYTEMNESTRE.

Égisthe, pourquoi voulez-vous m'entraîner encore dans le précipice, et attiser le feu de ma colère qui commence à s'apaiser? Le vainqueur s'est permis quelque chose avec ses captives, c'est un écart qui ne mérite pas l'attention d'une épouse et d'une reine ; la loi de l'hymen n'est pas la même pour les rois que pour les hommes privés. De plus, le souvenir de ma honteuse faiblesse ne me permet guère d'imposer à mon époux des lois sévères ; il faut être prompt à pardonner quand on a besoin soi-même de pardon.

ÉGISTHE.

Oui, c'est bien ; vous vous pardonnerez vos fautes réciproques. Vous ignorez apparemment le privilège des rois : juges sévères pour nous, mais indulgents pour eux-mêmes, ils regardent comme la plus belle prérogative du trône le droit exclusif de faire tout ce qu'ils défendent aux autres.

CLYTEMNESTRE.

Hélène a reçu son pardon ; après avoir été pour l'Europe et l'Asie la cause de tant de maux, elle revient femme de Ménélas.

ÉGISTHE.

Oui, mais aucune maîtresse n'a entraîné Ménélas à de furtives amours, ni séduit ce cœur fidèle à son épouse. Votre tyran, au contraire, cherche déjà des

prétextes et des raisons de vous accuser. Quand vous n'auriez aucune faiblesse à vous reprocher, de quoi vous servirait l'innocence et la pureté de votre vie, devant un époux qui vous hait? Vous êtes coupable sans examen. Croyez-vous que vous pourrez aller cacher votre honte dans Lacédémone, et trouver un exil sur les bords de votre Eurotas et dans le palais de vos aïeux? la femme répudiée d'un roi ne sort point ainsi de ses mains ; vous vous flattez d'une folle espérance.

CLYTEMNESTRE.

Mes torts ne sont connus que d'un seul confident sur la discrétion duquel je puis compter.

ÉGISTHE.

La fidélité n'a point d'entrée dans le palais des rois.

CLYTEMNESTRE.

Je le comblerai de biens pour acheter son silence.

ÉGISTHE.

L'or triomphe d'une fidélité conquise à prix d'or.

CLYTEMNESTRE.

Je sens se réveiller en moi les inspirations de ma vertu première ; pourquoi leur imposer silence, et me donner d'une voix caressante les plus perfides conseils? une femme de mon rang pourra-t-elle trahir le roi des rois pour épouser un banni comme vous?

ÉGISTHE.

Et en quoi me trouvez-vous inférieur à ce fils d'Atrée, moi, fils de Thyeste?

CLYTEMNESTRE.

[Et de plus même son petit-fils.](#)

ÉGISTHE.

Apollon a présidé à ma naissance, je n'en rougis point.

CLYTEMNESTRE.

Pouvez-vous lui imputer cette naissance abominable, quand les crimes de votre famille l'ont chassé du ciel, et fait venir sur le monde une nuit soudaine en forçant le dieu du jour de ramener ses coursiers en arrière? Pourquoi rejeter votre honte sur les dieux, vous si savant à vous glisser dans la couche des époux, vous dont le courage d'homme n'a éclaté jusqu'ici que dans l'adultère. Fuyez donc au plus vite, délivrez mes yeux de l'opprobre d'une glorieuse maison : ce palais attend mon époux.

ÉGISTHE.

L'exil n'est pas nouveau pour moi, j'ai l'expérience du malheur. Si vous l'ordonnez, reine, c'est peu de quitter ce palais et cette ville : parlez, et je suis prêt à percer d'une épée ce cœur dévoré de chagrins.

CLYTEMNESTRE.

Moi, fille de Tyndare, j'aurais la cruauté de donner un ordre semblable? quand on a partagé le crime, on ne trahit pas son complice. Retirons-nous tous deux à l'écart, et cherchons ensemble à résoudre les difficultés de la position menaçante où nous sommes.

SCÈNE III.

CHŒUR DE FEMMES D'ARGOS.

Brillante jeunesse, chantez Apollon. C'est pour toi, dieu puissant, que ces guirlandes parent nos têtes ; c'est pour toi que les vierges d'Argos couvrent de branches de laurier leurs belles chevelures. Joignez-vous à nos chœurs, filles de Thèbes, venues à Argos pour ce grand jour, et [vous qui buvez les eaux glacées d'Erasine](#), ou celles de l'Eurotas, ou celles de l'Ismène qui coule sans bruit sur un lit de verdure, au milieu de ce peuple que la fille de Tirésias, Manto la prophétesse, instruisit à honorer par des sacrifices les deux enfants de Latone.

Tu as vaincu, Apollon, la paix est rendue au monde ; détends ton arc, et dégage tes épaules de ce carquois rempli de tes flèches rapides. Prends en main ton luth harmonieux, et qu'il vibre sous tes doigts : ne fais point d'abord entendre des sons vifs et hardis sur un mode élevé ; mais prélude par ces chants doux que tu modules sur la lyre légère dans tes jeux avec les Muses savantes.

Tu peux chanter encore sur un mode plus grave l'hymne dans lequel tu célébras la défaite des Titans par les dieux, ou celui que tu fis entendre quand ces monstres furieux se firent une échelle de montagnes entassées, élevant l'Ossa sur le Pélion, et l'Olympe sur les deux premières, avec ses forêts de pins.

Ecoute nos vœux, toi l'épouse et la sœur du roi du ciel dont tu partages le sceptre, puissante Junon! C'est ton peuple de Mycènes qui t'invoque aujourd'hui. Toi seule veilles sur Argos inquiète et suppliante au pied de tes autels : la paix et la guerre sont dans tes mains souveraines. Agamemnon te doit son triomphe, reçois l'hommage des lauriers qu'il va t'offrir. C'est pour toi que la flûte harmonieuse fait entendre de solennels accords, pour toi que les vierges savantes de Mycènes accompagnent de doux chants sur la lyre. C'est pour accomplir les vœux qu'elles t'ont faits, que les dames de la Grèce agitent leurs flambeaux mystérieux ; c'est sur ton autel que va tomber cette génisse blanche qui n'a jamais traîné la charrue, et dont le cou pur n'est point sillonné par le joug.

Et toi, fille du maître de la foudre, glorieuse Pallas, qui plus d'une fois as frappé de ta lance les murs troyens, nos femmes de tout âge se réunissent en chœur pour te rendre hommage, et le prêtre ouvre à ton approche les portes de ton temple : vois cette foule qui s'avance vers tes autels, le front paré de guirlandes. Ces vieillards affaiblis par les ans te rendent grâces d'avoir comblé

leurs vœux, et, de leurs mains tremblantes, font en ton honneur des libations de vin.

Reçois aussi l'hommage de notre reconnaissance, ô Diane! notre voix t'est connue. C'est toi qui affermis Délos chère à Latone : autrefois cyclade errante au gré des vents, cette île tient maintenant à la terre par de fortes et profondes racines ; les vents ne l'agitent plus, et les vaisseaux qu'elle suivait sur les mers se reposent aujourd'hui dans ses rades. Sous tes traits ont péri les enfants de l'orgueilleuse fille de Tantale, qui maintenant, statue de pierre, pleure debout sur le mont Sipyle, et laisse tomber des larmes toujours nouvelles de ses paupières de marbre vieilles dans son éternelle douleur. Hommes et femmes, dans Argos, honorent d'un culte empressé les deux enfants de Latone.

Mais toi surtout, reçois favorablement nos dons, père et maître des Immortels, dieu de la foudre, qui d'un signe de ta tête fais trembler les deux pôles ; puissant Jupiter, auteur de notre race, [abaisse tes regards sur tes arrière-petits fils](#), toujours dignes de cette haute origine.

Mais voici un guerrier qui s'avance à grands pas ; tout annonce qu'il apporte d'heureuses nouvelles, car le fer de sa lance est entrelacé de lauriers ; c'est Eurybate, le fidèle écuyer du roi des rois.

ACTE TROISIÈME.
SCÈNE I.

EURYBATE, CLYTEMNESTRE.

EURYBATE.

Après tant de fatigues et une si longue absence, je puis donc me prosterner dans ces temples, devant ces autels, et adorer les dieux protecteurs de ma patrie! c'est à peine si je crois à mon bonheur. Acquittez-vous des vœux que vous avez faits ; Agamemnon, l'orgueil de la Grèce, rentre enfin victorieux dans le palais de ses pères.

CLYTEMNESTRE.

J'apprends avec joie cette heureuse nouvelle. Où est cet époux dont mes désirs ont appelé le retour pendant dix années? est-il encore sur les flots, ou foule-t-il déjà la terre sous ses pas?

EURYBATE.

Heureux, comblé d'honneur, et plein de gloire, il a enfin mis le pied sur le rivage tant désiré.

CLYTEMNESTRE.

Célébrons ce beau jour par des sacrifices, remercions les dieux qui nous le font voir enfin, les dieux propices, mais trop lents au gré de notre impatience. Dis-moi, le frère de mon époux vit-il encore? Et ma sœur, dans quels lieux l'as-tu laissée?

EURYBATE.

Je ne puis que former des vœux et prier les Immortels pour leur salut ; car les hasards de la mer ne me laissent rien de certain à vous apprendre sur leur sort. La tempête a divisé notre flotte, et le vaisseau de Ménélas a cessé d'être en vue du nôtre. Agamemnon lui-même, égaré sur la vaste mer, a souffert sur les flots plus de pertes que dans la guerre ; il revient comme un vaincu, traînant après lui quelques navires brisés, restes malheureux d'une si grande flotte.

CLYTEMNESTRE.

Raconte-moi cet accident qui a fait périr nos vaisseaux, et la tempête qui a séparé les deux rois,

EURYBATE.

C'est un triste récit que vous me demandez ; il faut mêler la douleur à l'heureuse nouvelle que je vous annonce ; mon âme attristée se refuse à vous obéir, et se trouble au souvenir de tant de misères.

CLYTEMNESTRE.

Parle ; c'est ajouter à ses craintes que de ne vouloir pas entendre le récit de

ses malheurs : l'incertitude est un tourment de plus.

EURYBATE.

Dès que Troie tout entière a disparu sous les flammes, les Grecs se partagent les dépouilles, et se hâtent de courir vers la mer. Le soldat, épuisé par tant de fatigues, détache son épée ; les boucliers sont jetés sans ordre sur la poupe des vaisseaux, les mains de nos guerriers saisissent les rames, et le moindre retard pèse à notre impatience.

À peine le signal du retour a-t-il brillé sur le vaisseau du roi, à peine le son de la trompette a-t-il averti les rameurs, le navire à la proue d'or s'ébranle et ouvre la carrière dans laquelle toute la flotte doit se lancer. D'abord un vent doux enfle nos voiles et nous porte sur les flots : c'est à peine si la surface de l'onde est ridée par le souffle du Zéphyr ; la mer brille tout ensemble et disparaît sous nos vaisseaux. Nous prenons plaisir à contempler le rivage de Troie maintenant désert, à voir le promontoire de Sigée fuir derrière nous. Nos guerriers s'empressent de courber les rames en mesure ; ils ajoutent leurs efforts à la puissance du vent ; leurs bras vigoureux s'élèvent et s'abaissent en cadence. La mer gémit sous les rames, ses vagues viennent battre les flancs des navires, et une blanche écume divise l'azur des flots.

Quand le vent plus fort a tendu les voiles, nous quittons les rames, et nous abandonnons les navires au souffle qui les emporte. Etendus sur les bancs, nos guerriers regardent la terre qui fuit derrière nous de toute la vitesse de notre marche, ou se plaisent à des récits de batailles. Ils redisent les menaces du valeureux Hector, son corps traîné dans la poussière, et racheté par Priam, et l'autel ensanglanté de Jupiter Hercéen.

Cependant les dauphins, qui se jouent dans le cristal des ondes et soulèvent de leur large dos les vagues de la mer de Tyrrhène, viennent en foule bondir autour de nos navires. On les voit former des cercles folâtres, manger à côté de nous, tantôt nous devancer, tantôt nous suivre dans leurs jeux ; environner de leurs groupes joyeux tantôt le premier, tantôt le dernier de nos mille vaisseaux.

Déjà le rivage avait disparu ; les campagnes se cachaient à nos jeux, et les cimes de l'Ida se perdaient dans un lointain vague et confus. Tout ce qu'une vue perçante peut encore démêler, c'est la fumée d'Ilion, qui apparaît comme une tache obscure. Déjà le Soleil s'apprêtait à dételer ses chevaux fatigués, le jour tombait et les astres de la nuit allaient paraître. Tout à coup un léger nuage, s'arrondissant comme un globe noirâtre, se développe et ternit le disque lumineux du soleil couchant. [Cette tache sinistre à pareille heure nous fait craindre une tempête.](#)

Les premières étoiles de la nuit brillaient à la voûte du ciel : plus de vent, les voiles s'affaissent. [Alors un bruit sourd, présage de malheur,](#) se fait entendre au

sommet des collines lointaines : le rivage et les rochers s'ébranlent avec un murmure effrayant ; la mer se soulève, gonflée par les vents prêts à fondre sur nous. Soudain la lune se cache et les étoiles disparaissent ; la mer monte vers le ciel qui disparaît à nos yeux. Et [ce n'est pas une seule nuit qui nous enveloppe](#) ; un épais brouillard s'ajoute aux ténèbres, et le ciel et la terre se confondent dans une même obscurité. Les quatre vents opposés, l'Eurus soufflant contre le Zéphyr, Borée contre le Notus, soulèvent la mer du fond de ses abîmes ; chacun d'eux lance tous ses traits ; ils s'acharnent sur les flots, et les roulent dans un tourbillon rapide. L'Aquilon pousse contre nous les neiges de la Thrace, l'Auster chasse devant lui les sables des Syrtes de Libye. Mais ce n'est pas assez : le Notus se charge de nuages, et la pluie du ciel augmente les flots de la mer ; l'Eurus ébranle tout l'Orient, il remue le royaume des Nabathéens et les rivages de l'Aurore ; l'impétueux Corus se lève du sein de l'Océan. On croirait que l'univers tout entier va être arraché de ses fondements, que les dieux vont tomber du ciel brisé en éclats, et que le noir chaos va saisir toute la nature : le flux résiste au vent, le vent surmonte le reflux ; la mer ne peut plus se contenir dans ses rivages, et l'eau de la pluie se mêle aux vagues salées. Nous n'avons pas même, dans ce désastre, la consolation de voir et de savoir comment nous allons périr. Les ténèbres nous dérobent toute lumière, et une nuit pareille à la nuit du Styx nous enveloppe. Cependant quelques feux tombent par intervalle, des éclats de foudre déchirent les nues ; dans notre malheur, cette lumière sinistre est encore un bienfait, et nos yeux la saisissent avidement.

Cependant nos galères s'entrechoquent, leurs proues et leurs flancs se brisent les uns contre les autres. Des navires sont abîmés dans la mer qui s'ouvre pour les engloutir, et les rejette ensuite à sa surface ; d'autres coulent à fond sous leur propre poids. L'un appuie sur les eaux sa carène entr'ouverte et s'enfonce dans l'abîme ; cet autre, brisé, dépouillé de ses superbes agrès, flotte légèrement sur les eaux ; plus de voiles, plus de rames, plus de mâts pour soutenir les antennes, il ne reste plus que la carène toute nue qui surnage au hasard sur toute l'étendue de la mer Ionienne. La raison ni l'expérience ne peuvent nous fournir aucun secours, l'art du pilote est vaincu par l'excès des maux. La terreur engourdit tous nos membres, les matelots quittent la manœuvre et se reposent dans un morne abattement ; les rames échappent aux mains des rameurs. L'effroi, parvenu à son comble, tourne enfin nos pensées vers le ciel ; Grecs et Troyens font les mêmes vœux.

O vicissitudes humaines ! Pyrrhus envie le sort de son père, Ulysse celui d'Ajax, Ménélas celui d'Hector, Agamemnon celui de Priam. Nous appelons heureux ceux qui dorment sous les murs de Troie ; ils sont morts en combattant, la renommée conserve leur mémoire, et la terre conquise par leurs bras leur sert

de tombeau. Faut-il mourir sans gloire au milieu des flots? cet ignoble trépas est-il réservé à de braves guerriers? Perdre ainsi jusqu'au fruit de sa mort! Qui que tu sois, dieu cruel, dont la colère n'est pas encore désarmée par tant de malheurs, apaise-toi enfin ; [Troie elle-même donnerait des larmes à nos souffrances](#). Si ta haine est implacable, si tu as résolu de détruire l'armée des Grecs, pourquoi faire périr avec nous ceux pour qui nous périssons?

Dieux puissants! calmez cette mer furieuse ; ces vaisseaux portent des Grecs, mais ils portent aussi des Troyens. Impossible d'en dire davantage ; le bruit des flots couvre notre voix. Un nouveau malheur tombe sur nous : armée de la foudre de Jupiter irrité, Pallas déploie pour nous perdre toute la puissance que lui donnent sa lance redoutable, son égide où pend la tête horrible de Méduse, et les feux paternels. De nouvelles tempêtes sifflent dans l'air : seul, invincible à tant de maux, [Ajax lutte encore](#) ; comme il veut plier ses voiles, un éclat de foudre l'effleure. Mais la déesse balance un nouveau tonnerre en ses mains ; de toute sa force et de tout l'effort de ses bras, elle le lance en imitant son père. Le trait enflammé traverse Ajax et son vaisseau, et emporte quelque débris de l'un et de l'autre. Lui, toujours intrépide quoique brûlé de la foudre, s'élève comme un roc au dessus des flots : il fend cette mer furieuse et partage les vagues avec sa poitrine ; il saisit et entraîne son vaisseau, et le feu qui l'embrase le rend visible au milieu des sombres flots.

Enfin, debout sur un écueil, il crie d'une voix tonnante et furieuse qu'il a vaincu la mer et les feux : « Je triomphe, dit-il, du ciel, de Pallas, de la foudre et des flots : je n'ai point reculé devant le terrible dieu des combats ; seul, j'ai soutenu les coups d'Hector et les attaques de Mars ; les traits d'Apollon ne m'ont point ébranlé, j'ai triomphé de ces dieux comme des Troyens : pourrais-je craindre ces foudres sans force lancées par une main étrangère? Quand ce serait Jupiter lui-même... » Sa fureur allait oser davantage, quand Neptune, levant sa tête au dessus des mers, brise d'un coup de son trident le rocher sur lequel il s'appuie, et le blasphémateur est entraîné dans sa chute, vaincu enfin par la terre, la mer et le feu réunis contre lui seul.

Nous, un autre fléau plus cruel nous est réservé. Il est une eau basse à fond perfide et plein de rochers que le traître Capharée cache dans les gouffres qu'il domine.

La mer bouillonne entre ces roches, et les vagues écument dans un flux et reflux perpétuel. Au dessus de la montagne est une citadelle escarpée qui regarde les deux mers ; d'un côté, c'est le royaume de votre aïeul Pélops, et l'Isthme qui, se recourbant sur une terre étroite, ferme à la mer d'Hellé l'entrée de la mer Ionienne ; de l'autre, [c'est Lemnos immortalisée par le crime](#), et Chalcis, et l'Aulide qui retient les vaisseaux dans ses ports. [Cette forteresse est occupée par](#)

le père de Palamède : d'une main perfide il allume au sommet de ses tours des feux éclatants qui conduisent nos vaisseaux contre les rochers ; ils s'accrochent à leurs pointes aiguës ; le défaut d'eau fait qu'ils se brisent contre les récifs. L'un a sa proue à flot, et sa poupe sur un roc ; à peine il se détache, qu'un autre vient le heurter par derrière, et le brise en se brisant lui-même ; dans ce cruel malheur, nous craignons le rivage et nous préférons la mer. Enfin la tempête se calme au retour de la lumière ; Troie était vengée, le soleil reparaît, et le jour découvre à nos yeux attristés les ravages de la nuit.

CLYTEMNESTRE.

Faut-il m'affliger ou me réjouir du retour de mon époux? Je m'en réjouis ; mais je ne puis me défendre de pleurer sur tant de malheurs. Dieu puissant qui portes la foudre, apaise enfin envers nous les divinités du ciel!

Cependant, que nos fronts se parent de couronnes de fleurs. Que la flûte sacrée fasse entendre de joyeux sons, et qu'une blanche victime soit immolée au pied des autels. Mais voici venir la foule plaintive et échevelée des prêtresses inspirées d'Apollon, et le laurier prophétique se balance dans ses mains.

SCÈNE II.

CHŒUR DE TROYENNES, CASSATORE.

LE CHŒUR.

Quel doux supplice pour l'homme, que ce fatal amour qui l'attache à la vie, quand il pourrait s'affranchir de tous ses maux, quand la mort lui ouvre ses bras comme un refuge contre la souffrance, comme un port heureux où règne un éternel repos! Aucune terreur, aucun orage soulevé par l'aveugle fortune, aucun éclat de la foudre injuste de Jupiter, ne troublent cet asile. On y goûte une paix profonde : on n'a plus à craindre ni les séditions furieuses, ni la colère d'un vainqueur, ni les tempêtes d'une mer soulevée par les vents ni les troupes en bataille, ni ces nuages de poussière qui montent sous les pas des coursiers barbares, ni les flammes ennemies qui dévorent les villes, ni l'extermination des peuples écrasés sous leurs murailles, ni la guerre furie use. Il est libre de tout esclavage, celui qui méprise les caprices du sort, qui voit sans trouble et sans douleur les affreux rivages du Styx et de l'Achéron ; il est l'égal des rois et des dieux, le hardi mortel qui ose mettre un terme à sa vie.

Oh! quel malheur de ne savoir pas mourir! Nous avons vu tomber notre patrie dans une nuit cruelle, nous avons vu les remparts de Troie périr sous les feux des Grecs. Ce ne sont point les armes ni la force qui ont triomphé de nous, comme autrefois les flèches d'Hercule : Troie n'a point succombé sous le terrible fils de Thétis et de Pelée, ni sous les coups de son ami qui, revêtu de son armure, épouvanta nos guerriers par le fantôme d'Achille ; ni sous l'effort de ce héros

lui-même, quand, la douleur ranimant son fier courage, il vint fondre sur nos remparts et porter la terreur dans nos âmes.

Troie a perdu la seule gloire qui pût lui rester dans sa ruine, celle de ne succomber que sous la force. Elle a résisté dix années entières pour périr enfin par un stratagème nocturne. Nous avons vu ce cheval immense dont on prétendait faire hommage à nos dieux ; et, follement crédules, nous avons introduit nous-mêmes dans nos murs ce fatal présent des Grecs ; plus d'une fois nous vîmes trembler sur le seuil de notre ville ce cheval monstrueux qui portait dans ses flancs des chefs et des guerriers ennemis. [Il ne tenait qu'à nous d'éclaircir cette perfidie](#), et de prendre les Grecs dans leurs propres pièges. Plus d'une fois nous entendîmes le choc des boucliers, un sourd murmure frappa nos oreilles, ainsi que [les frémissements de Pyrrhus](#), qui ne se prêtait qu'avec peine aux fourberies d'Ulysse.

Sans aucune crainte, la jeunesse troyenne se plaît à prendre dans ses mains les cordes sacrées ; Astyanax marche à la tête des enfants de son âge ; [nos vierges sont conduites par la princesse fiancée au tombeau d'Achille](#). Hommes et femmes, parés comme pour un jour de fête, offrent aux dieux des présents solennels, et s'empressent dans les temples. La ville tout entière est dans l'allégresse ; Hécube même, si triste depuis les funérailles d'Hector, se laisse aller à cette joie universelle. Quel est le premier, quel est le dernier de nos maux que tu vas retracer, ô ma douleur ! est-ce la ruine de nos remparts élevés par les dieux et détruits par nos mains ? l'incendie de nos temples croulants sur leurs divinités ? D'autres malheurs nous empêchent de pleurer sur ceux-là : c'est sur toi que nous pleurons, glorieux père des Troyens. J'ai vu, [j'ai vu le glaive de Pyrrhus se plonger dans le sein de ce vieillard](#), et se teindre à peine de quelques gouttes d'un sang glacé.

CASSANDRE.

Arrêtez ces larmes que vous aurez toujours le temps de répandre, ô femmes troyennes ! pleurez plutôt sur vous-mêmes, et célébrez par des gémissements vos propres funérailles. Mes malheurs n'ont besoin d'être partagés par personne, cessez de gémir sur ce qui fait le sujet de mes douleurs, seule je saurai bien suffire à mes maux.

LE CHŒUR.

[Il est doux de mêler ses pleurs à ceux des autres](#) ; les douleurs qu'on dévore en secret sont plus cuisantes : on aime à pleurer ensemble des malheurs communs ; et vous-même, quels que soient votre courage et votre constance, vous ne pourrez suffire à tant d'amertumes.

Ni la triste Philomèle qui, perchée sur un arbre au printemps, fait entendre ses chants plaintifs sur la mort de son cher ; Itys ni l'oiseau de Thrace qui se

pose sur le bord des toits pour redire en gémissant la perfidie du roi qui fut son époux, ne pourraient dignement déplorer les malheurs de votre maison. Le cygne l'essaierait en vain, lorsque, entouré de ses blancs compagnons, il fait entendre son chant de mort sur les bords de l'Ister ou du Tanaïs. Ce serait trop peu encore de la malheureuse Alcyone qui mêle ses plaintes, sur la mort de Célyx, au triste murmure des flots, quand, pour s'être confiée au calme des mers, il lui faut réchauffer sa couvée dans son nid tremblant. [Ce serait peu des prêtres mutilés de la déesse de la terre](#), se déchirant les bras avec vous dans vos douleurs, comme ils font quand ils se livrent à leurs danses furieuses, échauffés par les sons de la flûte de Phrygie, et qu'ils pleurent [la mort d'Attis](#). Point de mesure à nos pleurs, ô Cassandre! puisque nos malheurs ont dépassé toute mesure.

[Mais pourquoi arracher de votre front ces bandelettes sacrées](#)? il me semble que c'est surtout dans le malheur qu'il faut honorer les dieux.

CASSANDRE.

L'excès de mes malheurs ne me laisse plus rien à redouter ; je n'ai plus besoin d'adresser des prières aux dieux, et quand ils voudraient me faire plus de maux, ils ne le pourraient pas. Le sort a épuisé sur moi sa puissance. Ai-je encore une patrie, un père, une sœur? Les tombeaux et les autels sont abreuvés de mon sang. Où sont mes frères si nombreux et si brillants? ils ont péri. Le palais du vieux Priam est désert, et de tant d'époux qui l'habitaient jadis, il n'y a qu'Hélène qui ne soit pas veuve. Hécube, la mère de tant de rois, et la reine des Troyens, cette femme qui mit au monde le flambeau qui devait consumer son empire, est entrée dans de nouvelles conditions d'existence ; elle a été changée en vin animal féroce, et elle aboie maintenant sur les ruines de son palais, survivant ainsi à Troie, à Priam, à Hector, à elle-même.

LE CHŒUR.

La prêtresse d'Apollon s'est tout à coup interrompue ; la pâleur est sur ses joues, et un tremblement convulsif agite tout son corps. Les bandelettes sacrées se dressent sur sa tête, et sa molle chevelure se hérissé. Des murmures étouffés résonnent dans son sein haletant : sa vue se trouble, on voit ses yeux tantôt se retourner comme pour s'enfoncer dans leur orbite, tantôt demeurer fixes et tendus. Voici qu'elle lève sa tête plus haut que de coutume, et marche d'un air imposant ; elle veut ouvrir sa bouche qui se refuse à parler ; maintenant les paroles vont sortir de ses lèvres, le dieu qui l'inspire a vaincu sa résistance.

CASSANDRE.

Quelle fureur nouvelle me transporte? Oh! m'entraînez-vous dans mon délire, roches sacrées du Parnasse? Laisse-moi, dieu des oracles, je ne t'appartiens plus. Eteins ces flammes qui s'allument dans mon sein : à quoi bon ces transports furieux, [à quoi bon cet enthousiasme qui m'égare](#)? Troie est

tombée : que fais-je encore, prophétesse qu'on ne veut pas croire? où suis-je? le jour a fui pour moi, une nuit profonde se répand sur mes yeux, et les ténèbres me dérobent la face du ciel. Mais que vois-je? le jour est éclairé par un double soleil, et deux villes d'Argos se dressent devant moi. Voici la forêt de l'Ida ; le juge fatal est assis entre les trois puissantes déesses. Rois, je vous en avertis, craignez le fruit, de l'inceste ; [cet enfant nourri dans les bois détruira vos palais](#). Quelle est cette femme égarée qui brandit une arme entre ses mains? sa parure est celle des femmes de Sparte, la hache des Amazones est à son bras. Quel est ce héros qu'elle va frapper? Un autre spectacle s'offre à mes regards : le lion superbe, le vainqueur des plus fiers animaux, tombe lui-même sous la dent d'un ennemi sans gloire ; une lionne hardie le déchire de ses morsures.

Mânes de mes parents, pourquoi m'appellez-vous, moi restée la dernière de toute ma famille? Je te suis, ô mon père! à qui Troie tout entière a servi de tombeau. Je te suis, Hector, l'appui des Phrygiens et la terreur des Grecs ; [je ne retrouve point l'éclat de ta gloire passée](#), ni tes mains encore échauffées de l'embrasement de la flotte ennemie : des membres déchirés, des bras meurtris par le poids des chaînes, voilà ce qui reste de toi. Je te suis, Troïle, qui trop jeune encore te mesuras contre le fils de Pélée. C'est à peine, ô Déiphobe! si je reconnais ton visage défiguré par ces blessures, présents de ta nouvelle épouse. Ah! je me sens pressée de traverser les fleuves de l'enfer, de voir le cruel chien du Tartare, et le royaume de l'avare Pluton. Cette barque passera aujourd'hui deux âmes royales, l'une vaincue, et l'autre victorieuse. Roi des Ombres, et toi fleuve sacré qui garantis les serments des dieux, je vous en conjure, entrouvrez un moment la voûte des enfers, pour que les mânes des Phrygiens se consolent en regardant Mycènes. Ombres malheureuses, voyez, et contemplez ce grand exemple des retours de la fortune.

Voici les noires sœurs qui accourent en agitant leurs fouets sanglants ; leur main gauche est armée de torches à demi brûlées ; leurs joues pâles se gonflent de rage, et un vêtement lugubre ceint leurs flancs décharnés. J'entends le bruit des nocturnes frayeurs ; les gigantesques os des Titans, rongés par la corruption, sont là gisants dans la fange d'un marais. Le vieux Tantale, épuisé de lassitude, ne cherche plus à saisir les eaux qui viennent se jouer autour de ses lèvres ; le meurtre qui s'apprête lui fait oublier sa soif. Je vois au contraire mon aïeul Dardanus qui triomphe et marche radieux.

LE CHŒUR.

Ce transport violent s'est éteint de lui-même. Elle tombe comme un taureau qui plie le genou devant l'autel, frappé d'un coup mal assuré. [Relevons ce corps que l'enthousiasme a brisé](#).

Mais voici enfin Agamemnon qui, le front ceint de lauriers, rentre dans son

palais. Son épouse est venue à sa rencontre en habits de fête, et la voilà qui marche à ses côtés.

ACTE QUATRIÈME.
SCÈNE I.

AGAMEMNON, CASSANDRE.

AGAMEMNON.

Enfin je rentre en paix dans la demeure de mes pères. Salut, terre chérie! reçois ces dépouilles des nations barbares; Troie, cette capitale si longtemps florissante de la superbe Asie, est soumise à ton empire. Mais pourquoi cette prophétesse est-elle ainsi renversée à terre et tremblante? sa tête se soutient à peine. Qu'on la relève, qu'on jette sur elle une eau froide. Ses yeux éteints se rouvrent à la lumière. Reprenez vos sens, princesse : après tant de malheurs, nous avons touché le port tant désiré ; ce jour est pour nous un jour de fête.

CASSANDRE.

[Troie aussi était en fête.](#)

AGAMEMNON.

Prosternons-nous devant les autels.

CASSANDRE.

C'est au pied des autels qu'on a égorgé mon père.

AGAMEMNON.

Adressons ensemble nos vœux à Jupiter.

CASSANDRE.

[À Jupiter Hercéen?](#)

AGAMEMNON.

Vous croyez voir Ilion devant vous?

CASSANDRE.

Oui, et Priam aussi.

AGAMEMNON.

Ce n'est point ici Troie.

CASSANDRE.

[Où se trouve Hélène, je vois toujours Troie.](#)

AGAMEMNON.

Ne craignez point la maîtresse que vous allez servir.

CASSANDRE.

L'heure de ma liberté est proche.

AGAMEMNON.

Vivez en toute assurance.

CASSANDRE.

Mon assurance est dans la mort.

AGAMEMNON.

Vous ne courez aucun danger.

CASSANDRE.

Non, mais vous, vous en courez un grand.

AGAMEMNON.

Que peut craindre un vainqueur?

CASSANDRE.

Ce qu'il ne craint pas.

AGAMEMNON.

Gardes, veillez sur elle jusqu'à ce qu'elle soit délivrée du dieu qui l'obsède ; retenez-la, de peur que son enthousiasme prophétique ne se porte à quelque violence.

O toi! dieu suprême qui lances la foudre et gouvernes les nuages, roi de la terre et du ciel, qui reçois des vainqueurs l'hommage de leurs trophées ; et toi aussi, l'épouse et la sœur du plus puissant des dieux, grande Junon d'Argos, je vais offrir avec joie sur vos autels les victimes, l'encens et les prières que je vous dois.

SCÈNE II.

CHŒUR DE FEMMES D'ARGOS.

Argos, terre de héros, ville chérie de la fière Junon, toujours de nobles enfants naissent dans ton sein. Tu as complété le nombre impair de tes divinités. Ton Hercule, par ses douze travaux, a mérité l'entrée du ciel. Pour lui, Jupiter a suspendu le cours des lois du monde, et doublé les heures humides de la nuit, en ordonnant au Soleil de ralentir la marche de son char rapide, et à la pâle Phébé de conduire lentement ses noirs coursiers. L'étoile qui change de nom du matin au soir se vit forcée de rétrograder, et s'étonna de s'entendre appeler Hesperus ; l'Aurore, qui avait levé sa tête brillante pour remplir sa tâche accoutumée, la laissa retomber sur l'épaule de son vieil époux. L'orient et l'occident s'aperçurent ainsi de la naissance d'Hercule. Ce n'était pas assez d'une seule nuit pour enfanter ce prodige de force ; il fallait que le monde ébranlé s'arrêtât pour toi, noble enfant promis au ciel!

Le lion terrible de Némée a senti la puissante étreinte de tes bras, ainsi que la biche du Ménale, et le sanglier furieux qui ravageait les champs de l'Arcadie. Sous tes coups est tombé l'horrible taureau venu des campagnes de Crète. Il a dompté l'hydre cruelle aux têtes renaissantes, et triomphé de cette puissance qui se fortifiait par la mort. Il a tué comme en se jouant, d'un coup de massue, le terrible Géryon, monstre gigantesque aux trois corps, et il a emmené ses troupeaux des bords de l'Hespérie jusque vers les lieux où le soleil se lève. Les

chevaux de la Thrace que leur maître cruel ne nourrissait point dans les pâturages du Strymon, ni avec les herbes qui croissent sur les rives de l'Hèbre, mais du sang de ses hôtes, Hercule les a ravis après leur avoir fait boire enfin le sang de ce barbare. Il a dépouillé la fière Hippolyte du baudrier qui couvrait son sein : ses flèches ont atteint sous la nue les oiseaux de Stymphe. Les arbres aux fruits d'or, qu'on n'avait jamais cueillis, ont éprouvé la main de ce héros, et leurs branches se sont redressées plus légères : le dragon, vigilant gardien de ce trésor, n'entendit le bruit des rameaux qu'au moment où l'heureux ravisseur quittait, chargé de sa proie, le jardin dévasté. Traîné sous le soleil, le chien du Tartare demeura muet sous sa triple chaîne ; aucune de ses gueules ne fit entendre un aboiement, tant l'éclat nouveau du jour lui causait d'effroi! Tu as détruit la maison parjure de Dardanus, tu lui as fait sentir la puissance de ces flèches qu'elle devait éprouver une seconde fois encore, tu l'as renversée en autant de jours qu'il nous a fallu d'années pour la vaincre.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

CASSANDRE.

Il se passe au dedans de ce palais un événement terrible et comparable aux dix années de Troie. Qu'est-ce donc, ô ciel! ranime-toi, mon âme, et jouis de ta fureur prophétique. Troie vaincue triomphe à son tour. C'est bien, Ilion se relève, puisque dans sa chute il entraîne Mycènes ; notre vainqueur est terrassé, jamais l'enthousiasme prophétique ne m'a présenté de plus claires images. Je vois, je suis présente, je jouis. Ce n'est point un vain fantôme qui se joue à mes yeux ; c'est un spectacle réel : je vois dans ce palais un festin pareil au dernier festin de Troie ; ces lits sont couverts de la pourpre d'Ilion ; ils boivent le vin dans les coupes d'or du vieil Assaracus. Agamemnon est au haut bout de la table ; ces tapis somptueux sur lesquels il repose, ces riches habits dont il est revêtu, sont les magnifiques dépouilles de Priam. Clytemnestre l'invite à quitter ces vêtements d'un ennemi, et à en recevoir plutôt un autre tissu, par les mains d'une fidèle épouse. — Je tremble, je frissonne. — Un vil banni tuera-t-il son roi? un infâme adultère prendra-t-il la vie de l'époux légitime? L'arrêt du destin va s'exécuter ; la fin de ce repas verra le sang du maître couler avec le vin. [Un vêtement perfide le livre sans défense à la mort](#) : ses mains captives ne peuvent sortir, sa tête est enfermée dans des plis larges et sans issue. Le vil Égisthe lui porte un coup d'épée dans le flanc, sa main tremble, il se trouble lui-même, et le fer n'entre qu'à moitié dans la blessure. Comme on voit dans les forêts un sanglier furieux s'agiter pour rompre les filets qui l'entourent, et en resserrer l'étreinte par ses vains efforts ; ainsi le roi cherche à déchirer ces plis flottants et inextricables qui l'enferment de tous côtés ; il s'agite en ses liens pour trouver son ennemi. Clytemnestre, furieuse, arme ses mains d'une hache, et pareille au sacrificateur qui, avant d'immoler un taureau devant les autels, cherche des yeux la place où il doit frapper, elle balance, pour mieux l'assurer, sa main impie. — Elle a frappé : c'en est fait. La tête tient encore par un lambeau de chair ; d'un côté le sang s'échappe du corps avec violence, de l'autre le chef coupé s'agite convulsivement. Mais les assassins ne se retirent pas encore : Égisthe s'acharne sur le cadavre et le déchire ; sa complice le seconde. Chacun d'eux, par ses crimes, se rend digne de sa race. L'un est fils de Thyeste, l'autre est sœur d'Hélène. Le Soleil s'arrête au bout de sa course, incertain s'il doit poursuivre ou se retourner comme il a fait pour le festin d'Atrée.

SCÈNE II.

ÉLECTRE, STROPHIUS ;

ORESTE et PYLADE, personnages muets.

ÉLECTRE.

Fuis, ô toi l'unique vengeur de ton père égorgé, fuis, et dérobe-toi aux mains criminelles de nos ennemis. Notre maison est renversée de fond en comble, notre empire est détruit. Mais quel est cet étranger qu'un char rapide amène dans ce palais? Viens, mon frère, cache-toi sous ma robe. Mais que fais-je? craindre des étrangers? Ce sont les membres de ma famille qu'il faut redouter. Rassure-toi, cher Oreste ; c'est un ami fidèle qui s'offre à nous.

STROPHIUS.

Je suis Strophius, j'arrive de la Phocide, chargé de ces palmes d'Olympie : ce qui m'amène, c'est le désir de féliciter cet ami dont la main puissante a renversé Troie après dix ans de combats. Mais pourquoi ces larmes qui coulent sur les joues de cette vierge? d'où viennent la terreur et la tristesse peintes sur son visage? c'est une fille du roi. Electre, quel sujet de pleurs y a-t-il dans ce palais qui devrait être si plein d'allégresse?

ÉLECTRE.

Mon père vient d'expirer sous les coups de ma mère. On veut égorger aussi cet enfant. L'amour a fait monter Égisthe sur le trône de Mycènes.

STROPHIUS.

O courte durée des félicités humaines!

ÉLECTRE.

Je vous en conjure par le souvenir de mon père, par la gloire de son sceptre, par l'inconstance du sort, emmenez Oreste avec vous, et répondez-moi de ce pieux larcin.

STROPHIUS.

Quelque effroi que doive m'inspirer le meurtre d'Agamemnon, je me charge volontiers de sauver cet enfant. Le bonheur demande des amis fidèles, mais c'est l'adversité qui les éprouve.

Tiens, pauvre enfant, pare ton front de cette couronne olympique : prends dans ta main gauche ce laurier vert qui protégera ta tête ; cette palme, don glorieux de Jupiter adoré dans Pise, sera pour toi tout ensemble un déguisement et un présage. Et toi, Pylade, qui as partagé la gloire de ton père en montant sur son char, apprends de lui à te montrer fidèle à l'amitié. Maintenant, ô mes coursiers, dont la Grèce tout entière a honoré la vitesse, volez et emportez-nous loin de cette cour homicide.

ÉLECTRE.

Il est parti, il est sauvé : le char, dans sa fuite rapide, est déjà loin de mes yeux. Maintenant je puis attendre mes ennemis sans crainte ; j'irai moi-même au

devant de leurs coups. La voici, cette femme couverte du sang de son époux ; les traces de son crime sont encore sur sa robe ; ses mains sont encore souillées du meurtre qu'elle vient de commettre, et son visage furieux ne respire que forfaits. Je vais chercher un asile au pied de ces autels ; laisse-moi, ô Cassandre, ceindre aussi mon front de tes bandelettes sacrées, car le même danger nous menace toutes les deux.

SCÈNE III.

CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE, ÉGISTHE, CASSANDRE.

CLYTEMNESTRE.

Ennemie de votre mère, fille coupable et dénaturée, de quel droit, vierge encore, osez-vous paraître en public?

ÉLECTRE.

Vierge, il m'a fallu fuir un palais où règne l'adultère.

CLYTEMNESTRE.

Qui reconnaîtrait une vierge à ce langage?

ÉLECTRE.

Elle est votre fille.

CLYTEMNESTRE.

Il faut plus de respect envers une mère.

ÉLECTRE.

Vous, m'apprendre mes devoirs!

CLYTEMNESTRE.

Tu portes dans ton cœur orgueilleux toute l'audace d'un homme ; mais on saura dompter cette humeur violente, et te ramener aux sentiments de ton sexe.

ÉLECTRE.

Mais il me semble que le fer va bien aux mains d'une femme.

CLYTEMNESTRE.

Oses-tu bien, insensée, te comparer à nous?

ÉLECTRE.

À vous? Quel est donc ici votre nouvel Agamemnon? Vous êtes veuve, et non reine ; votre époux ne vit plus.

CLYTEMNESTRE.

Je suis reine et je punirai bientôt ce langage d'une fille rebelle et impie : en attendant, apprenez-moi ce que vous avez fait de votre frère.

ÉLECTRE.

Il est sorti de Mycènes.

CLYTEMNESTRE.

Rendez-moi mon fils.

ÉLECTRE.

Et vous, rendez-moi mon père.

CLYTEMNESTRE.

Où l'avez-vous mis?

ÉLECTRE.

En lieu sûr ; il est hors de danger, et n'a rien à craindre du nouveau roi. Une tendre mère s'en réjouirait, mais une mère furieuse le trouvera mauvais.

CLYTEMNESTRE.

Tu mourras aujourd'hui même.

ÉLECTRE.

Tant mieux, si c'est de votre main. Je quitte cet autel : voulez-vous plonger le fer dans ma gorge? la voici : préférez-vous me frapper comme une victime qu'on immole ? je me livre avec joie et j'attends vos coups. Vous venez de commettre un crime ; il faut laver dans mon sang vos mains souillées et dégoutantes du meurtre de mon père.

CLYTEMNESTRE.

Vous qui partagez mes périls et ma puissance, Égisthe, venez ; cette fille impie charge sa mère d'outrages, et me refuse mon fils qu'elle a caché.

ÉGISTHE.

Fille insolente, abaissez le ton de votre voix, et épargnez à l'oreille d'une mère vos paroles injurieuses.

ÉLECTRE.

Il veut aussi m'apprendre mon devoir, lui l'auteur du plus grand des crimes, lui le fruit du crime, lui que sa famille ne sait comment nommer, lui le fils de sa sœur et le petit-fils de son père!

CLYTEMNESTRE.

Égisthe, qui vous empêche de faire tomber sous le glaive sa tête impie? qu'elle rende son frère, ou qu'elle meure à l'instant.

ÉGISTHE.

On va la plonger dans un cachot ténébreux, sous une roche profonde, pour y passer sa vie au milieu de tous les tourments. Il faudra bien qu'elle découvre ce qu'elle nous cache aujourd'hui, quand elle se verra réduite à la misère, à la faim, chargée de fers, livrée à l'horreur d'un cachot infect, veuve avant d'avoir connu l'hymen, séparée du monde et du commerce des vivants, privée de la lumière du jour ; de longues douleurs triompheront de sa résistance.

ÉLECTRE.

Je vous demande la mort.

ÉGISTHE.

Je vous la donnerais, si vous ne la demandiez pas. [C'est n'est rien entendre à la tyrannie, que de tuer ceux qu'on veut punir.](#)

ÉLECTRE.

Y a-t-il un plus cruel supplice que la mort?

ÉGISTHE.

Oui, la vie pour celui qui veut mourir.

CLYTEMNESTRE.

Gardes, entraînez ce monstre loin de Mycènes, dans le coin le plus reculé de ce royaume, et plongez-la chargée de fers dans la nuit d'un cachot ténébreux, pour dompter par les souffrances de la prison ce cœur indomptable. Quant à cette odieuse captive, qui fut l'épouse de son vainqueur, et la maîtresse d'un prince adultère, qu'elle meure à l'instant. Arrachez-la de l'autel, et qu'elle aille rejoindre l'époux qu'elle m'a ravi.

CASSANDRE.

Il n'est pas nécessaire de m'en arracher ; moi-même je veux marcher au devant de vous. Je suis pressée d'aller annoncer la première à mes chers Troyens que la mer est couverte des naufrages de la Grèce, que Mycènes est captive ; que le chef de tant de rois, pour expier les malheurs de Troie par une destinée semblable, a péri victime des présents d'une femme, de l'adultère, et de la perfidie. Je suis prête, entraînez-moi : je vous remercie même, car c'est vous qui m'avez fait trouver du bonheur à survivre à la ruine de Troie.

CLYTEMNESTRE.

Meurs, furieuse!

CASSANDRE.

[Un furieux me vengera.](#)

NOTES SUR AGAMEMNON.

IL est peu de sujets de tragédie aussi heureux que le meurtre d'Agamemnon : il forme la première partie de l'admirable trilogie d'Eschyle (*Agamemnon*, les *Choéphores*, et les *Euménides*), et depuis il a été mis sur la scène par une foule d'imitateurs dont les principaux sont Sénèque le Tragique, Thompson chez les Anglais, Alfieri chez les Italiens, Népomucène Lemer cier chez nous, sans parler de Roland Brisset, au XVI^e siècle, et de l'abbé Boyer, contemporain de Racine, qui lui a fait, par ses épigrammes, la seule gloire qu'il mérite et qu'il ait conservée. De toutes ces imitations, celle qui se rapproche le plus de la pièce grecque pour l'imposante simplicité des formes, c'est à notre avis *Agamemnon* de M. Lemer cier, qui doit beaucoup à Eschyle, et beaucoup à notre auteur.

Quant au mérite de la tragédie latine, il nous semble petit. Heinsius dit que cette pièce est écrite dans un assez bon esprit, *frugis bonæ*, ce que prouvent, dit-il, les imitations que l'auteur s'est permises ; car il a fait à Virgile d'assez heureux emprunts, etc. Nous adoptons ce jugement, mais en faisant toutes réserves pour le récit de la tempête qui se trouve au troisième acte, et qui est du plus mauvais goût, faux, ridicule et absurde au premier chef.

ACTE I.

L'ombre de Thyeste. Voyez, au premier volume, dans *Thyeste*, l'apparition de l'ombre de Tantale, qui sert, comme ici, de prologue et d'introduction. Cette ressemblance ne prouve pas que les deux tragédies soient de la même main, car la différence du style est trop marquée ; elle prouve plutôt l'attention d'un servile imitateur à suivre pas à pas un assez mauvais modèle.

Je vois le palais de Tantale, et surtout le palais d'Atrée. Il ne voit pas deux palais, mais un seul : *paternos, irnmo fraternos lares*, le palais qui fut celui de mon père et aussi celui de mon frère. Le père d'Atrée et de Thyeste était Pélops, mais il y a dans ce mot *paternos* une certaine latitude qui nous a permis de le traduire par Tantale, qui fut en premier maître de ce palais, et qui le premier le souilla par le crime.

C'est là que les rois des Pélasges viennent recevoir leur couronne Le mot de Pélasges nous paraît ici plus local que celui des Grecs, traduction ordinaire du mot *Pelasgi*. Rien de plus naturel que l'emploi de ce nom dans un sujet tiré de la fable et qui suppose une haute antiquité. « La race des Pélasges, dit. M. Michelet était la sœur aînée de la race hellénique. Quelque opinion que l'on adopte sur ce peuple il paraît certain que bien des siècles avant notre ère, ils dominaient tous les pays situés sur la Méditerranée, depuis l'Étrurie jusqu'au Bosphore. Dans l'Arcadie, l'Argolide et l'Attique, dans l'Étrurie et le Latium, peut-être dans l'Espagne, ils ont laissé des monuments indestructibles, etc. » Voyez *Histoire*

romaine, tome I, ch. 3.

M'ordonne d'aller souiller le lit de ma fille. Au lieu de me révolter contre cet ordre fatal, etc. Cette fille se nommait Pélopée. Suivant la fable, Thyeste avait pris ses précautions pour éviter l'accident qui devait lui donner un fils né de sa propre fille ; il l'avait fait élever dans un temple de Minerve, et ce fut sans la connaître que, la rencontrant dans un bois, il lui fit violence.

Ma chair est donc entrée dans celle de tous mes enfants! Cette phrase ne présente pas sans doute une idée bien nette, mais elle est la traduction littérale de : *Ergo ut per omnes liberos irem parens*. Il eût été plus clair de dire : « Ma chair s'est donc mêlée à celle de tous mes enfants. »

Il faut que cet oracle obscur trouve son accomplissement. Il s'agit de l'oracle qui avait prédit à Thyeste que le fils qui naîtrait de son commerce incestueux avec sa fille le vengerait d'Atrée. Suivant la fable, Égisthe, ainsi nommé parce qu'il avait été nourri dans les bois par une chèvre, reçut de Pélopée, sa mère, l'épée de Thyeste, et fut reçu à la cour d'Atrée qui lui ordonna d'aller tuer Thyeste dans sa prison. Celui-ci le reconnut, s'en fit reconnaître et l'envoya à son tour assassiner Atrée, après la mort duquel il remonta sur le trône de Mycènes d'où il fut ensuite chassé par Agamemnon.

Chœur des femmes d'Argos. Ce chœur est comme tous ceux de notre auteur, assez beau de style, mais vague et plein de généralités qui n'ont qu'un rapport indirect avec le sujet. L'auteur qui, comme nous l'avons déjà dit, nous paraît être un imitateur de Sénèque, a fait ici un tour de force en n'imitant pas comme il aurait dû le chœur d'Eschyle. Voyez *Agamemnon*, acte I, pour connaître la différence qu'il y a entre un chœur véritablement dramatique et une déclamation.

Cette haute fortune vient à ne pouvoir plus se porter elle-même. On pourrait dire aussi : « La fortune succombe sous le fardeau qu'elle porte, » *Ceditque oneri fortuna suo*. Pétrone a dit, en parlant à la fortune :

Ecquid Romano sentis te pondere victam,
Nec posse ulterius perituram extollere molem? etc.

La tour qui va cacher sa tête au sein des nues. Voyez le dernier chœur d'*Hippolyte*, acte IV, sc. 2 : ce sont les mêmes idées et les mêmes images. Voyez aussi Horace, livre II, Ode 10 v. 9 :

Les grands corps offrent plus de prise aux maladies. Voyez Florus, liv. III, X, 12 : « Sic illa immania corpora, quo erant majora, eo magis gladiis ferroque patuerunt. »

ACTE II.

La pudeur, qui ne revient plus quand on l'a une fois bannie. C'est la même idée qu'Horace et Boileau ont si poétiquement exprimée :

..... Neque amissos colores
Lana refert medicata fuco :

Nec vera virtus, quum semel excidit,
Carat reponi deterioribus.

(Horace, lib. III, Ode 5.)

L'honneur est comme une île escarpée et sans bords
On n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors.

(Boileau.)

C'est l'histoire de ta sœur. Hélène fille de Tyndare et de Lédæ qui s'enfuit de Sparte avec Pâris :

Pastor quum traheret per freta navibus
Idæis Helenam perfidus hospitam, etc.

(Horace, lib. I, Ode 15.)

D'un côté mon cœur est en proie à la jalousie! Il nous a été impossible de ne pas rendre ici *invidia* par *jalousie*, quoique ce ne soit pas la signification propre de ce mot. L'équivalent de jalousie en latin est *zelotypia*, mot grec, et qui prouve que la Jalousie ne fut connue à Rome que bien tard. *Uxorem tam pudicam moritus jam non zelotypus ejecit* : « Un mari chasse de sa maison une épouse devenue chaste et qui le dispense de la jalousie. » (Tertullien, *Apologue*, ch. III.)

Comme une mer nue le vent et le flux se disputent. C'est une imitation d'Ovide :

Utque carina
Quam ventus, ventoque rapit contrarius æstus,
Vim geminam sentit, paratque incerta duobus.

(Metam., lib. VIII, v. 470.)

Non, le palais des rois est transparent, et le vice ne peut s'y cacher. Juvénal, satire VIII, v. 150 et ss., et Pline, *Panégyrique de Trajan*, ch. LXXXIII, ont exprimé la même idée. La voici, plus développée par Claudien et par Voltaire :

Ut te totius medio telluris in orbe
Vivere cognoscas cunctis tua gentibus esse
Facta palam, nec possedari regalibus unquam
Secretum vitiis ; nam lux altissima fati
Occultum sinit esse nihil, latebrasque per omnes
Intrat et abstrusos explorat fama recessus.

(Claudian., VIII, v. 270.)

..... Crois-tu qu'une princesse
Puisse jamais cacher sa haine et sa tendresse ?
Des courtisans sur nous les inquiets regards
Avec avidité tombent de toutes parts.
A travers les respects, leurs trompeuses souplesses
Pénètrent dans nos cœurs et cherchent nos faiblesses.
A leur malignité rien n'échappe et ne fuit,
Un seul mot, un soupir, un coup d'œil nous trahit ;
Tout parle contre nous, jusqu'à notre silence ;
Et quand leur artifice et leur persévérance
Ont enfin malgré nous arraché nos secrets,
Alors avec éclat leurs discours indiscrets,

Portant sur notre vie une triste lumière,
Vont de nos passions remplir la terre entière.

(VOLTAIRE, Œdipe, acte III, sc. 2.)

Il se prend d'amour pour Briséis,... et ne rougit pas de l'arracher ainsi des bras de son époux. Briséis n'était point l'épouse d'Achille, et nous aurions pu rendre viri par ce guerrier ; mais nous avons cru que l'intention de Clytemnestre était de jeter de l'odieux sur son époux en supposant Achille plus étroitement uni à Briséis qu'il ne l'était réellement : ce qui nous confirme dans cette idée, c'est l'exclamation qui suit : « Voilà donc l'ennemi de Pâris ! »

Se repentir de ses fautes, c'est être presque innocent. Aliud est cito surgere, aliud est non cadere, « Ce n'est pas la même chose, de se relever promptement et de ne pas tomber, » dit saint Augustin, *Confess.*, liv. X, § 57 ; mais l'autre maxime est plus proportionnée à la faiblesse humaine, et Sidoine Apollinaire toi-même l'a proclamée : *Vicinatur innocentiae festina correctio.* (Sidonius, *Epist.*, VI, 9.) Et Voltaire en a fait un vers sublime.

Si Dieu n'ouvrait ses bras qu'à la seule innocence,
Qui pourrait de son temple embrasser les autels?
Dieu fit du repentir la vertu des mortels.

(Olympie, acte II, sc. 2.)

L'hymen est comme le trône, il ne souffre point de partage. Ovide avait dit :

Non bene cumsociis regna Venusque manent. (*Art. amat.*, lib. III, v. 564.)

Et de plus même son petit-fils. C'est-à-dire né de son inceste avec sa fille. Voir le Prologue et les notes qui s'y rapportent.

Vous qui buvez les eaux glacées d'Érasine. L'Erasine avait sa source dans l'Arcadie et la fin de son cours dans l'Argolide. Suivant les commentateurs, il s'agit ici des vierges de l'Arcadie.

Abaisse tes regards sur tes arrière-petits-fils. Agamemnon et Ménélas étaient fils d'Atrée fils de Pélops, et petits-fils de Tantale fils de Jupiter et de la nymphe Plota.

ACTE III.

Après tant de fatigues et une si longue absence. Voyez Eschyle, *Agamemnon*, vers 512 et ss.

Dis-moi, le frère de mon époux vit-il encore? Voyez encore Eschyle, *ibid.*, vers 626 et ss.

Cette tache sinistre, à pareille heure, nous fait craindre une tempête. Cela devait être suivant l'explication que Virgile a donnée de ces taches qui se voient sur le disque du soleil couchant :

Hoc etiam, emenso quum jam decedet Olympo,
Profuerit meminisse magis ; nam sæpe videmus
Ipsius in vultu varios errare colores.
Cæruleus pluviam denuntiat, igneus Euros.

Sin maculæ incipient rutilo immiscerier igni,
Omnia tunc pariter vento nimisque videbis
Fervere. Non illa quisquam me nocte per altum
Ire, neque a terra moneat convellere funem.

(Georg., lib. I, v. 450.)

Alors un bruit sourd, présage de malheur, se fait entendre au sommet des collines lointaines. Ce passage rappelle naturellement les beaux vers où l'auteur des saisons décrit le commencement d'un orage :

D'un tonnerre éloigné le bruit s'est fait entendre :
Les flots en ont frémi, l'air en est ébranlé,
Et le long du vallon le feuillage a tremblé ;
Les monts ont prolongé le lugubre murmure
Dont le son lent et sourd attriste la nature, etc.

(SAINT-LAMBERT, *Saisons*, chant II.)

Ce n'est pas une seule nuit qui nous enveloppe. Quoique toute cette description soit du plus mauvais goût, nous ne condamnons point cette phrase, *nec una nox est*, comme l'a fait un commentateur. Il arrive souvent qu'un brouillard rende la nuit plus épaisse, et c'est un effet naturel. Lucain a dit :

Non cœli nox illa fuit.... (Pharsal lib. V, v. 627.)

Et Ovide :

Cæaque nox premitur tenebris hiemssque suisque.

(Metam., lib. XI, v. 521)

Troie elle-même donnerait des larmes à nos souffrances. Virgile avait dit :

..... Pœnas expendimus omnes,

Vel Priamo miseranda manus.

(Enéide, liv. XI, v. 259.)

Claudien s'est emparé de la même idée, et lui a donné plus de développement :

..... Satiavimus iram,

Si qua fuit lugenda Getis, et flenda Suevis

Hausimus ; ipsa meos ex horret Parthia casus.

(De bello Gildon., v. 36.)

Ajax lutte encore. Pallas voulait punir Ajax de la violence qu'il avait exercée contre Cassandre :

Ipsa Jovis rapidum jaculata e nubibus ignem,

Disjecitque rates.....

Unius ob noxam et furias Ajacis Oilei.

(Virgile, Enéide, liv. I, v. 42.)

C'est Lemnos immortalisée par le crime. « Les femmes de Lemnos, dit la fable, ayant insulté Vénus et négligé ses autels, cette déesse, pour les en punir, les rendit d'une odeur si insupportable, que leurs maris les abandonnèrent pour

leurs esclaves ; piquées de cet affront, elles firent un complot entre elles contre tous les hommes de leur île, et les tuèrent tous dans une nuit, à l'exception de Thoas qui fut conservé par sa fille Hypsipyle. »

[Cette forteresse est occupée par le père de Palamède.](#) Nauplius roi d'Eubée ; son fils Palamède avait péri, au siège de Troie, par le crime d'Ulysse. Voyez VIRGILE, *Enéide*, liv. III.

[Quel doux supplice pour l'homme, que ce fatal amour qui l'attache à la vie.](#) Cette idée nous semble admirablement développée dans ce fragment d'un poète moderne

A quelque noir destin qu'elle soit asservie,
D'une invincible étreinte il embrasse sa vie,
Et va chercher bien loin, plutôt que de mourir,
Quelque prétexte ami pour vivre et pour souffrir.
Il a souffert, il souffre. Aveugle d'espérance,
Il se traîne au tombeau de souffrance en souffrance
Et la mort, de nos maux ce refuge si doux,
N'est pour lui qu'un tourment, le plus cruel de tous.

(André Chénier, *Fragments*)

Un autre poète, je ne sais lequel, a dit aussi :
O vie, instinct fatal, amour que rien n'efface,
Plante amère et stérile, amante des débris,
Faut-il que ta racine obstinément s'enlace
Au cœur que tu flétris !

[Il ne tenait qu'à nous d'éclaircir cette perfidie.](#) Tout ce morceau est imité presque servilement du II^e livre de l'*Enéide* ; nous y renvoyons le lecteur.

[Les frémissements de Pyrrhus qui ne se prêtait qu'avec peine aux fourberies d'Ulysse.](#) C'est l'idée que tous les poètes nous donnent du caractère de Pyrrhus :

”Εφυν γὰρ οὐδὲν ἐκ πράττειν, κ. τ. λ.

.....
‘Αλλ’ εἰμ’ ἑτοιμος πρὸς βίαν τὸν ἄνδρ’ ἄγειν,
Καὶ μὲ δόλοισιν

(Sophocle, *Philoct.*, v. 88 et suiv.)

[Nos vierges sont conduites par la princesse fiancée au tombeau d'Achille.](#) C'est Polyxène, fille de Priam et d'Hécube. Voyez au II^e volume du *Théâtre* de Sénèque, *les Troyennes*.

[J'ai vu le glaive de Pyrrhus se plonger dans le sein de ce vieillard.](#) Voyez au II^e livre de l'*Enéide* le magnifique récit de la mort de Priam dont ceci est une imitation.

[Il est doux de mêler ses pleurs à ceux des autres.](#) — Voyez les mêmes idées, *Troyennes*, acte IV, vers 1007 et ss., au II^e vol.

[Ce serait peu des prêtres mutilés de la déesse de la terre.](#) Les prêtres de Cybèle étaient les cabires, les corybantes, les curètes, les dactyles idéens, les

galles, les semivirs et les telchines, qui tous en général étaient eunuques. Son culte devint célèbre dans la Phrygie, d'où il fut porté en Crète et plus tard à Rome, au temps d'Annibal.

[La mort d'Attis](#). Jeune et beau Phrygien, éperdument aimé de Cybèle qui lui confia le soin de son culte, suivant Ovide, à condition qu'il ne violerait pas son vœu de chasteté. Il l'oublia en épousant la nymphe Sangaride que Cybèle fit périr. Attis, au désespoir de sa mort, allait se pendre, quand Cybèle, touchée de compassion, le changea en pin.

Suivant d'autres auteurs, notamment Servius, Attis était prêtre de Cybèle, et mourut de la mutilation que le roi de Phrygie lui fit subir, en mémoire de quoi la déesse institua un deuil annuel, et soumit ses prêtres à la mutilation. Voyez ARNOBE, EUSÈBE, FULGENCE, etc.

Venit in exemplum furor hinc, mollesque ministri
Cædunt jactatis vilia membra comis ;

(Ovide, Fast., lib. IV, v. 243.)

[Mais pourquoi arracher de votre front ces bandelettes sacrées?](#) — Voyez ESCHYLE, *Agamemnon*, v. 1273 et ss. « Pourquoi gardé-je encore ce sceptre, ces couronnes qui n'ont fait de moi qu'un objet de risée ? Vains ornements, soyez brisés avant ma mort ; c'est tout ce que je vous dois ; allez parer quelque autre infortunée. Viens, Apollon, viens reprendre cette robe prophétique, etc. »

Que me sert de porter ces voiles, ces symboles,
Attributs d'un pouvoir qu'il ôte à mes paroles ?
Dieu terrible ! il est temps enfin de dépouiller
Ces ornements sacrés que ma mort va souiller, etc.

(Lemercier, *Agamemnon*, acte II, sc. 7)

[A quoi bon cet enthousiasme qui m'égale?](#) Voici la traduction littérale de ce morceau lyrique par Roland Brisset de Tours, avocat et poète dramatique vers la fin du XV^e siècle :

A qui erray-je folle? à qui vay-je courante?
Ore Troye est à bas. Que fay-je décevante
Et menteuse prophète ? Où suy-je ? où fuit le jour?
Quelle obscure espaisseur embrunit ce séjour ?
Mais d'un soleil jumeau la clarté se redouble,
Et, rehaussant ses murs, Argos se montre double.
Je voy les bois Idez et le pasteur fatal
Entre les trois beautés arbitre à nostre mal :
Je vous adverty, rois, ceste race secrette,
Ce nourrisson des bois d'une amour indiscrete
Ru'ra bas cest estat : comme ceste putain
Arme d'un poignard nud sa délicate main !
A qui est-ce qu'en veut ceste femme Lacène,
Armée à la façon d'une amazonienne ?
Mais quel fantosme vain se présente à mes yeux ?

Le marmariq' lyon, jadis victorieux
Des autres animaux, estendu sur la place,
De la fière lyonne a ressenti l'audace, etc.

Cet enfant nourri dans les bois détruira vos palais. Il s'agit ici d'Égisthe ou de Pâris, élevés tous deux dans les bois, avec cette différence que Paris n'était point le fruit de l'inceste comme nous avons traduit *furtivum genus*, expression vague et qui laisse l'esprit en suspens. Il nous paraît que Cassandre entremêle à dessein le malheur de Priam et celui d'Agamemnon ; dans ce cas, *fruit de l'inceste* serait trop clair pour ce demi-jour qui convient aux oracles.

Je ne retrouve point l'éclat de ma gloire passée. Voyez Virgile, *Enéide*, liv. II, v. 274 :

Hei mihi ! qualis erat, quantum mutatus ab illo
Hectore, qui redit exuvias indutus Achillis,
Aut Danaum Phrygios jaculatus puppibus ignes!
Squalentem barbam et concretos sangume crines,
Vulneraque illa gerens, quæ circum plurima muros
Acceptit patrios.

Relevons ce corps que l'enthousiasme a brisé. Rien de plus naturel que cet état de faiblesse et d'abattement qui succède à un accès de l'esprit prophétique. Il faut que la dépense de force et de contention nécessaire à l'âme pour sortir du temps et de l'espace, et s'élever jusqu'à la vision de l'inconnu, soit compensée par une langueur égale à cette surexcitation ; de là cet effort des prêtresses païennes pour se dérober au démon qui les obsède. Tous les poètes en ont parlé ; mais nul ne l'a fait avec connaissance de cause, comme Daniel, celui de tous les prophètes qui a fait les prédictions les plus claires et les plus précises s'il a exprimé en plusieurs endroits cette faiblesse où le jetait l'état de vision : « Après cela, moi Daniel, je tombai dans la langueur, et je fus malade pendant quelques jours ; après quoi, m'étant levé, je travaillai aux affaires du roi. » (Daniel, ch. VIII, v. 27.) « Étant donc demeuré tout seul, j'eus cette grande vision ; la vigueur de mon corps m'abandonna, mon visage fut tout changé, je tombai en faiblesse, et il ne me demeura aucune force. » (*Id.*, ch. X. v. 8, et plus bas, v. 16.)

ACTE IV.

Troie aussi était en fête. Pour compléter le sens et la phrase, il faudrait ajouter « quand elle périt ; » mais nous avons dû nous en tenir à la concision du texte. Lemercier a dit très bien :

Ilion a péri dans la nuit de la fête.

(*Agamemnon*, acte IV, sc. 5.)

A Jupiter Hercéen? C'est-à-dire Jupiter invoqué pour la garde des murailles. M. Michelet pense que ce sont les Pélasges qui l'ont importé dans l'Italie et dans l'Attique, où il était comme la pierre des limites et le fondement de la propriété. Il s'agit ici du Jupiter de Troie :

Herceas, monstrator ait, non respicis aras ?

(LUCAN., *Pharsal.*)

Où se trouve Hélène, je vois toujours Troie. Hélène, c'est-à-dire une femme adultère.

Que peut craindre un vainqueur? L'abbé Boyer, dont nous avons parlé au commencement de ces notes, a délayé cette partie de dialogue en assez boss vers :

AGAMEMNON.

Que peut craindre un monarque au sein de ses états ?

Que peut craindre un vainqueur?

CASSANDRE.

..... Tout ce qu'il ne craint pas

Oui, c'est dans ces moments de pleine confiance

Que tu vas voir, trop fier d'une vaine puissance,

Ta grandeur renversée et tes projets trahis.

Je prévois ton trépas, je le vois, j'en jouis :

Je goûte dans ton sein la vengeance de Troie ;

Et ce jour fortuné, qui me comble de joie,

Est un jour plus cruel pour toi, pour tous les tiens,

Que dix ans de malheur ne furent aux Troyens, etc.

Qui reçoit des vainqueurs l'hommage de leurs trophées. C'est le Jupiter Feretrius des Romains, et le Ζεύς Νικηφόρος des Grecs, à qui l'on consacrait une partie des dépouilles.

Pour lui Jupiter a suspendu les lois du monde. Voyez *Hercule furieux*, acte I, vers 24.

Jupiter Alcmenæ geminas requieverat Arctos,

Et cælum noctu bis sine rege fuit.

(PROPERT, lib. II, eleg. 22, v. 26.)

Lycophron met trois nuits au lieu de deux, et Clément d'Alexandrie en met neuf, ce qui donne lieu à Arnobe de faire une plaisanterie assez peu grave : « Hercules natus est, qui in rebus hujus modi patris sui transiret exsuperaretque virtutes : ille noctibus vix novem unam potuit prolem extundere, concinnare, compingere : at Hercules, sanctus Deus, natus de Thespio quinquaginta nocte una perdocuit, et nomen virginitatis ponere, et genetricum pondera sustinere. » (ARNOB., *Adversus gentes*, lib. IV.)

Le lion terrible de Némée a senti la puissance étreinte de ton bras. Voyez *Hercule furieux*, vers 222, et le liv. VIII de l'*Enéide*.

Tu m'as fait sentir la puissance de ces flèches quelle devait éprouver une seconde fois. Troie ne devait périr que sous les flèches d'Hercule, dont Philoctète avait hérité. Voyez le *Philoctète* de Sophocle.

..... Volucresque sequendo

Debita Trojanis exercet spicula fatis.

(Ovide, *Metam.*)

Tu l'as renversée en autant de jours qu'il nous a fallu d'années pour la vaincre. C'est-à-dire en dix jours. Boileau s'est emparé de cette idée et l'a tournée à la louange de Louis XIV :

Quel plaisir de te suivre aux rives du Scamandre !
D'y trouver d'Illion la poétique cendre !
De juger si tes Grecs qui brisèrent ses tours
Firent plus en dix ans que Louis en dix jours !

ACTE V.

Un vêtement perfide le livre sans défense à la mort. Il nous est difficile de nous faire une idée de cette robe dans laquelle Agamemnon se trouve pris comme dans un filet :

Οὐτο δ' ἔπραξα καὶ τὰδ' οὐκ ἄρνήσονται
Ὡς μήτε Φεύγειν μήτ' ἀμύνεσθαι μόρον
Ἄπειρὸν ἀμφίβλεστρον ὥσπερ ἰχθύων
Περὶστιχίζο, Πλοῦτον ἔιματος κακόν.
Παίω δὲ νιν δῖς, κ. τ. λ.

(Eschyl., Agamemnon, v. 1387)

« J'ai fait en sorte, je ne veux point le nier, qu'il ne pût ni échapper ni se défendre ; je l'ai enveloppé dans un superbe voile, comme un poisson dans un filet sans issue : alors je le frappe deux fois, etc. »

Je suis Strophius, j'arrive de la Phocide. Ce personnage fait très bien de dire son nom et le motif de son arrivée ; car on ne l'attend pas, et le spectateur ne sait rien de lui. Suivant la fable, il n'était pas seulement ami d'Agamemnon, mais encore son beau-frère, puisqu'il avait épousé sa sœur Anaxibie. Lemerrier a emprunté ce personnage à Sénèque ; mais il lui a donné un rôle continu dans tout le cours de sa pièce.

Poscunt fidem secunda, at adversa exigunt (v. 934). Ce vers présente quelque obscurité : si *exigere* pouvait se traduire par *exiger*, nous aurions dit : « Les amis, nécessaires dans la prospérité, sont indispensables dans le malheur ; » mais nous avons mieux aimé donner à ce verbe le sens de *examinare, probare, experiri*. « Nolite ad vestras leges atque iustituta *exigere*, ea quæ Lacedæmone fiant. » (TIT.-LIV., lib. XXXIV, cap. 31.)

C'est ne rien entendre à la tyrannie que de tuer ceux qu'on veut punir. Cette maxime absurde, mais qui avait à Rome un sens politique, revient souvent dans notre auteur. Voyez *Hercule furieux*, acte II, sc. 3, et surtout la note sur ce passage.

Un furieux me vengera! Le texte dit : *Veniet et vobis furor* ; ce qui n'est pas très clair. Il s'agit d'Oreste qui doit venger son père et devenir furieux. Voyez ESCHYLE, les *Choéphores* et les *Euménides*.

ÆDIPE

TABLE

PERSONNAGES.

ARGUMENT.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I. ŒDIPE, et ensuite JOCASTE.

SCÈNE II. LE CHŒUR.

ACTE SECOND.

SCÈNE I. ŒDIPE, CRÉON.

SCÈNE II. ŒDIPE, TIRÉSIAS, CRÉON, MANTO.

SCÈNE III. LE CHŒUR.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. ŒDIPE, CRÉON.

SCÈNE II. LE CHŒUR.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I. ŒDIPE, JOCASTE.

SCÈNE II. UN VIEILLARD, ŒDIPE.

SCÈNE III. LE VIEILLARD, PHORBAS, ŒDIPE.

SCÈNE IV. LE CHŒUR.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I. UN ENVOYÉ.

SCÈNE II. LE CHŒUR.

SCÈNE III. ŒDIPE, LE CHŒUR, JOCASTE.

NOTES SUR ŒDIPE.

PERSONNAGES.

ŒDIPE.

JOCASTE.

CRÉON.

TIRÉSIAS.

CHŒUR DE THÉBAINS.

MANTO.

UN VIEILLARD.

PHORBAS.

UN ENVOYÉ.

ARGUMENT.

ŒDIPE étant roi de Thèbes, une peste affreuse vient désoler cette ville. Créon, frère de Jocaste, est envoyé à Delphes pour consulter l'oracle d'Apollon sur les remèdes à opposer à ce fléau cruel. Le dieu répond que la peste ne cessera pas ses ravages tant que la mort de Laïus n'aura pas été expiée par l'exil du meurtrier. Œdipe ordonne alors au devin Tirésias de chercher à découvrir, par la divination, l'assassin du roi. Le vieillard aveugle, aidé de sa fille Manto, interroge les entrailles des victimes : ce moyen ne réussissant pas, il emprunte le secours de la magie pour évoquer des enfers l'ombre de Laïus, qui déclare que c'est Œdipe lui-même qui est le meurtrier. La vérité connue, Œdipe, voyant qu'il est devenu l'assassin de son père et le mari de sa mère, double crime dont l'avaient menacé les oracles, tourne sa fureur contre lui-même, s'arrache les yeux, et se condamne à l'exil. Jocaste se frappe d'une épée.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ŒDIPE, et ensuite JOCASTE.

ŒDIPE.

UNE clarté douteuse a dissipé les ténèbres ; le soleil élève tristement son disque pâle et voilé de sombres nuages, pour contempler le deuil de notre ville désolée par un fléau dévorant, et le jour va découvrir à nos yeux les ravages de la nuit. Est-il un roi qui se trouve heureux sur le trône ? O trompeuse idole, que de misères tu caches sous une riante image ! Comme les plus hautes montagnes sont toujours en butte à la fureur des vents ; comme les rochers qui divisent les vastes mers de leurs pointes aiguës, ne cessent pas, même en temps de calme, d'être battus des flots : ainsi la haute position des rois les rend plus exposés aux coups de la fortune. Que j'avais bien fait de fuir les états de Polybe mon père ! j'étais exilé, mais tranquille ; errant, mais exempt d'alarmes. Le ciel et les dieux me sont témoins que je ne cherchais pas le trône où je suis monté. Une prédiction funeste me poursuit, je crains de devenir l'assassin de mon père ; le laurier prophétique de Delphes me menace de ce crime, et d'un autre plus grand encore. Et pourtant, peut-il en être un plus affreux que le meurtre d'un père ? Malheureux enfant que je suis ! j'ai honte de rappeler cette prédiction funeste : Apollon m'annonce un hymen abominable, une couche incestueuse, et des torches impies qui doivent éclairer l'union d'un fils avec sa mère ! C'est cette crainte seule qui m'a chassé des états paternels. Je n'ai point quitté le lieu de ma naissance comme un vil banni ; mais, défiant de moi-même, j'ai mis à couvert tes saintes lois, ô nature ! Quand l'homme tremble à l'idée d'un crime, alors même qu'il ne le voit pas possible, il doit le craindre encore. Tout m'effraie, et je n'ose compter sur moi-même. Il faut bien que la destinée me prépare quelque malheur ; car, que dois-je penser de me voir seul épargné par le fléau qui, déchaîné contre le peuple de Cadmus, étend si loin ses rayages ? À quel malheur suis-je donc réservé ? dans la désolation d'une ville entière, au milieu des larmes et des funérailles sans cesse renaissantes, je reste seul debout sur les débris de tout un peuple. Condamné comme je le suis par la bouche d'Apollon, pouvais-je attendre une royauté plus heureuse, pour prix de si grands crimes ? C'est moi qui empoisonne l'air qu'on respire ici. Le souffle pur de la brise ne rafraîchit plus les poitrines haletantes et brûlées ; les Zéphyrs caressants ont fui nos climats ; le soleil s'embrase de tous les feux de l'ardent Sirius que précède le terrible Lion de Némée ; les fleuves ont perdu leurs eaux, et les champs leur verdure ; la fontaine de Dircé est tarie, et l'Ismène n'a plus qu'un filet d'eau qui peut à peine

baigner les sables de son lit. La sœur d'Apollon passe invisible à travers le ciel, et une nuit inconnue se répand sur la face du monde. Les nuits, même les plus sereines, sont sans étoiles ; une lourde et sombre vapeur s'appesantit sur la terre ; les palais de l'Olympe et les hautes demeures des dieux se cachent dans une obscurité pareille à la nuit infernale. Cérès avorte, et, au moment où les blonds épis se balancent joyeusement dans l'air, le fruit meurt sur sa tige desséchée. [Personne n'est exempt des atteintes de ce fléau](#) : il frappe sans distinction d'âge ni de sexe, tue les vieillards et les jeunes hommes, les pères et les enfants, consume l'époux et l'épouse dans les feux d'un même bûcher. Le deuil et les pleurs manquent aux funérailles, la rigueur obstinée de ce mal terrible a tari la source des larmes ; et ce qui annonce le dernier terme de la douleur, les yeux demeurent secs. Ici c'est un père mourant, là une mère éperdue, qui portent leur enfant sur le bûcher, et se hâtent d'en aller prendre un autre pour lui rendre le même devoir. [La mort même naît de la mort](#) ; ceux qui conduisent les funérailles tombent sans vie à côté de ceux qu'ils portent. On voit aussi des malheureux [jeter leurs morts sur des bûchers](#) allumés pour d'autres ; on se dispute la flamme funéraire, le malheur étouffe tout sentiment. Les restes sacrés des morts ne sont point ensevelis dans des tombes séparées ; [on se contente de les brûler](#), et encore ne les brûle-t-on pas tout entiers. La terre manque pour les sépultures, et les forêts n'ont plus assez d'arbres pour les bûchers. Ni vœux, ni soins ne peuvent adoucir la violence du mal ; les médecins succombent, et le malade entraîne avec lui celui qui devrait le guérir. Prosterné au pied des autels, j'étends des mains suppliantes, pour demander qu'une mort prompte me fasse devancer la ruine de ma patrie, et m'épargne le malheur de périr le dernier, après avoir suivi le convoi de tout mon peuple. Dieux cruels ! destins impitoyables ! à moi seulement vous refusez la mort, si active à frapper tout autour de moi. Fuis donc, malheureux, ce royaume infecté par tes mains coupables ; dérobe-toi à ces larmes, à ces funérailles, à cet air empoisonné que tu portes partout sur tes pas. Fuis, hâte-toi de fuir, quand tu devrais ne trouver d'asile qu'auprès de tes parents.

JOCASTE.

Pourquoi, cher époux, aggraver nos malheurs par ces plaintes ? Il me semble qu'il est d'un roi de savoir supporter les disgrâces ; et que, plus un état est faible et chancelant, plus le souverain doit s'affermir lui-même et faire effort pour en soutenir l'édifice ébranlé. Il n'est pas digne d'un homme de tourner le dos à la fortune ennemie.

ŒDIPE.

Je ne mérite pas ce reproche honteux de lâcheté ; la crainte n'a point d'entrée dans mon cœur. Je soutiendrais sans pâlir le choc des armes et toute l'horreur des batailles ; je me sens de force à marcher à la rencontre des Titans furieux. [Ai-je](#)

[reculé devant le Sphinx](#), quand il me proposa son énigme obscure? non, j'ai vu d'un œil assuré sa gueule sanglante, et le sol blanchi des ossements de ceux qu'il avait dévorés. Et [au moment où, du haut de son rocher, il agitait ses ailes](#) pour s'abattre sur sa proie, et, comme un lion en furie, s'excitait lui-même en frappant ses flancs de sa queue, je lui demandai ses vers énigmatiques : il les prononça d'une voix terrible, ses dents claquaient l'une contre l'autre ; et, dans son impatience, il creusait le rocher de ses griffes cruelles. Et, pourtant, [je sus démêler le sens obscur de son énigme](#), et trancher le nœud de ses paroles mystérieuses.

JOCASTE.

Pourquoi donc maintenant adresser à la mort des vœux tardifs et insensés ? Vous pouviez mourir alors ; mais aujourd'hui le sceptre est la récompense de votre courage, et le prix de votre victoire sur le Sphinx.

ŒDIPE.

C'est la cendre de ce monstre perfide qui s'acharne contre nous ; oui, c'est elle : c'est le Sphinx mort qui nous tue. [L'unique voie de salut](#) qui nous reste, c'est qu'Apollon nous indique un remède à nos maux.

SCÈNE II.

LE CHŒUR.

Vous périssez, généreux enfants de Cadmus, et votre ville toute entière ; la malheureuse Thèbes voit ses campagnes désertes d'habitants. [Divin Bacchus, la mort moissonne](#) ce peuple de guerriers qui te suivirent jusqu'aux extrémités de l'Inde, osèrent pénétrer dans les plaines de l'Aurore et planter tes étendards victorieux, sur le berceau du monde. Ils ont vu, sous ta conduite, les forêts embaumées de l'Arabie Heureuse ; ils ont affronté les flèches perfides que lance le Parthe, si redoutable dans sa fuite ; ils ont abordé aux rivages de la mer Rouge, et parcouru ces climats où le soleil darde ses premiers feux, et noircit les Indiens nus, trop voisins de son lit enflammé.

[Enfants d'une race invincible, nous périssons](#) ; une destinée fatale nous entraîne. Chaque instant voit un nouveau triomphe de la mort ; une longue file s'avance vers le séjour des mânes, le cortège lugubre s'embarrasse, et nos sept portes ne suffisent plus au passage de cette foule qui s'achemine vers les tombeaux : les cadavres s'amassent, et les convois funèbres se pressent les uns les autres.

[Ce sont les troupeaux qui ont senti les premières atteintes](#) ; l'agneau malade a dédaigné l'herbe des gras pâturages. [Au moment où le sacrificateur](#) allait immoler la victime, lorsque, la main haute, il s'apprêtait à frapper un coup sûr, le taureau aux cornes dorées tombe sans vie, sa tête, s'ouvre sous le poids de la

hache ; mais aucun sang ne coule sur le fer sacré, et il ne sort de la blessure qu'une liqueur livide et noirâtre. Le coursier fléchit au milieu de sa course, et renverse en tombant le cavalier qui le monte.

Les animaux abandonnés jonchent l'herbe des prairies, et le taureau languit au milieu de ses compagnons expirants. Le pasteur lui-même succombe, et voit de ses yeux mourants son troupeau dévasté. Les cerfs ne craignent plus les loups ravissants ; le lion a cessé de faire entendre son rugissement terrible, et le poil de l'ours ne se hérissé plus dans sa fureur ; le reptile, caché dans sa retraite obscure, perd l'âcreté de son poison, et meurt avec son venin figé dans ses veines. Dépouillée de sa verte chevelure, la forêt ne projette plus d'ombre sur les montagnes, les plaines ont perdu leur parure de moissons naissantes, la vigne ne courbe plus ses bras chargés des présents de Bacchus.

Tout a ressenti les atteintes du mal qui nous consume ; les noires Euménides, armées de leurs torches infernales, ont brisé les portes de l'Erèbe ; [le Phlégéthon a poussé le Styx hors de son lit](#), et mêlé ses eaux à celles de nos fleuves. La Mort, planant sur nous, ouvre sa bouche avide, et déploie toutes ses ailes ; le nautonier qui, dans sa verte vieillesse, garde les passages du sombre fleuve, n'a plus la force de soulever ses bras, et se lasse à passer la foule innombrable des âmes qui se pressent autour de sa large barque. On dit même que le chien du Ténare a brisé sa chaîne de fer, et qu'il rôde maintenant autour de nos demeures ; [on dit que des mugissements sont sortis de la terre](#), et qu'on a vu des spectres à figure d'homme, mais d'une taille plus qu'humaine, errer dans nos bois : on dit que deux fois la forêt de Cadmus, secouant les neiges qui la couvrent, s'est ébranlée jusque dans ses racines ; que deux fois la fontaine de Dircé a roulé du sang dans son onde, et que, dans le silence des nuits, nos chiens ont fait entendre d'affreux hurlements.

Image affreuse de la mort, plus cruelle que la mort même ! une langueur douloureuse engourdit nos membres ; une rougeur malade colore les visages parsemés de pustules ardentes ; la vapeur d'un feu dévorant enflamme le siège de la pensée, et gonfle les joues de sang ; les yeux deviennent immobiles et tendus ; une chaleur infernale nous consume ; nos oreilles sont pleines de bruits. Un sang noir brise les veines et sort par les narines ; une toux intérieure et, obstinée déchire nos entrailles. Alors on voit des malheureux étreindre avec force les marbres glacés ; d'autres, devenus libres par la mort de leurs gardiens, courent aux fontaines, et l'eau qu'ils boivent ne fait qu'irriter leur soif ardente. Une foule misérable se presse autour des autels, en invoquant la mort, seule faveur que les dieux ne refusent pas. Ce n'est point pour apaiser le ciel par des vœux qu'on se presse dans les temples, mais pour assouvir sa colère à force de victimes.

Mais qui s'avance à pas précipités vers le palais? [n'est-ce pas le noble et vaillant Créon](#)? ou suis-je abusé par une illusion de mon esprit malade? Non, c'est en effet Créon, que nos vœux impatients appellent à grands cris.

ACTE SECOND.
SCÈNE I.

ŒDIPE, CRÉON.

ŒDIPE.

Je frémis d'horreur, dans l'attente de ce qui doit arriver, et mon esprit succombe sous une lutte de pressentiments contraires. Quand l'espérance et la crainte s'entremêlent ainsi, l'homme irrésolu tremble d'apprendre ce qu'il désire le plus savoir. Frère de mon épouse, si vous apportez quelque soulagement à nos maux, hâtez-vous de m'en instruire.

CRÉON.

[La réponse de l'oracle est obscure](#) et présente un sens douteux.

ŒDIPE.

Ne donner aux malheureux que des chances douteuses de salut, c'est ne pas vouloir les sauver.

CRÉON.

Le dieu de Delphes ne manque jamais de voiler ainsi le sens de ses oracles.

ŒDIPE.

Quelle que soit l'obscurité de sa réponse, apprenez-la moi : c'est à Œdipe seul qu'il appartient d'expliquer les énigmes.

CRÉON.

Apollon veut que le meurtre du roi s'expie par l'exil du meurtrier ; il vous ordonne de venger la mort de Laius. Ce n'est qu'à ce prix que la pureté du jour et la salubrité de l'air nous seront rendues.

ŒDIPE.

Et quel fut l'assassin de ce grand roi ? quel est celui que nomme le dieu? parlez, et il sera puni.

CRÉON.

Promettez-moi, je vous prie, d'écouter sans colère le récit affreux de ce que j'ai vu et entendu. J'en suis encore tout tremblant d'effroi, et mon sang demeure glacé dans mes veines. [Dès que mes pieds eurent franchi le seuil du sanctuaire](#), et que j'eus, selon l'usage, élevé mes mains suppliantes, en invoquant le dieu, les deux cimes neigeuses du Parnasse firent entendre un bruit terrible, le laurier sacré qui ombrage le temple s'ébranla et le temple même avec lui, et l'eau sainte de la fontaine de Castalie cessa de couler. La prêtresse alors commence à secouer d'une manière effrayante sa chevelure en désordre, et à se débattre contre le dieu qui l'obsède. À peine s'est-elle approchée de l'autel fatidique, qu'une voix plus

qu'humaine éclate et fait entendre cette réponse :

« La pureté de l'air sera rendue aux Thébains quand l'étranger coupable du meurtre de Laïus, et connu d'Apollon depuis son enfance, aura quitté les lieux qu'arrosent les eaux de Dircé, tributaires de l'Ismène. Il ne jouira pas longtemps du fruit de son crime ; il se fera la guerre à lui-même, et [lèguera la guerre à ses enfants](#), tristes rejetons d'un fils rentré dans le sein de sa mère. »

ŒDIPE.

La vengeance que les dieux m'ordonnent d'exercer aujourd'hui aurait dû suivre immédiatement la mort de Laïus, pour mettre la sainte majesté du trône à l'abri de pareils attentats. C'est aux rois surtout qu'il appartient de défendre et de venger les rois. Le sujet ne s'intéresse guère à la mort du maître qu'il craignait pendant sa vie.

CRÉON.

La terreur qui nous assiégeait alors ne nous permit pas de punir le meurtrier.

ŒDIPE.

[Quelle crainte a pu vous empêcher d'accomplir ce pieux devoir ?](#)

CRÉON.

Celle du Sphinx et de son énigme funeste.

ŒDIPE.

Aujourd'hui le ciel parle, il faut expier ce crime. Vous tous, dieux, qui abaissez sur ce monde des regards favorables, puissant maître de l'Olympe, et toi le plus bel ornement de la voûte céleste, soleil, qui parcours successivement les douze stations de ta route, entraînant après toi dans ta course rapide les tardives générations des siècles ; et toi, Phébé, pâle voyageuse des nuits, qui toujours marches à la rencontre de ton frère ; roi des vents, qui conduis ton char azuré sur les mers profondes ; et toi aussi, dominateur du sombre empire, écoutez ma prière : « [Puisse l'assassin de Laïus](#) ne trouver sur la terre ni repos, ni asile, ni demeure hospitalière ! Que son hymen soit infâme, ses enfants dénaturés ! qu'il devienne le meurtrier de son propre père ! qu'il commette enfin, et c'est la plus terrible imprécation que je puisse former contre lui, qu'il commette tous les crimes que j'ai eu le bonheur d'éviter ! Pour lui, point de pardon, j'en jure par le sceptre que je porte ici comme étranger, par le sceptre auquel j'ai renoncé dans ma patrie ; j'en jure par mes dieux domestiques, et par toi, Neptune, père de toutes choses, dont les flots baignent mollement les deux rives de ma terre natale. Je te prends aussi à témoin de mes serments, dieu des oracles, qui mets l'avenir sur les lèvres de [la prêtresse de Cyrrha](#). Puisse mon père, toujours tranquille et heureux sur le trône, n'arriver à sa dernière heure qu'après la plus douce vieillesse ! puisse ma mère ne connaître jamais d'autre époux que Polybe,

comme il est vrai que le meurtrier de Laiüs ne trouvera jamais grâce devant mes yeux. » Mais dites-moi dans quel lieu ce crime abominable a été commis. Est-ce dans un combat que Laiüs a perdu la vie, ou dans une embuscade?

CRÉON.

Laiüs était parti pour se rendre au bois épais qu'arrose la fontaine de Castalie ; il eut à traverser un sentier étroit et hérissé d'épines, [à l'endroit où le chemin se partage en trois routes](#). L'une conduit aux vignes fécondes de la Phocide, au dessus desquelles s'élèvent, par une pente insensible, les deux cimes du Parnasse ; une autre mène à [la ville de Sisyphe](#), bâtie entre deux mers, [vers les champs d'Olène](#) ; la troisième enfin serpente au fond d'une profonde vallée, et suit dans leurs détours les fraîches eaux de l'Hissus. C'est là que le roi, qui voyageait sans armes, fut assailli tout à coup par une troupe de brigands qui le tuèrent sans témoins dans ces lieux écartés. Mais voici le vieux Tirésias qui, par l'inspiration du dieu des oracles, s'avance vers nous à pas lents et mal assurés ; sa fille Manto l'accompagne et sert de guide à son père aveugle.

SCÈNE II

ŒDIPE, TIRÉSIAS, CRÉON, MANTO.

ŒDIPE.

Prêtre des dieux, [toi qui ne le cèdes qu'au dieu des oracles](#) dans la science de l'avenir, dis-nous sa réponse : quel est le coupable qu'il faut punir?

TIRÉSIAS.

Si ma bouche tarde à s'ouvrir, si ma langue hésite à parler, n'en soyez point surpris, magnanime Œdipe! la privation de la vue me dérobe une grande partie de la vérité ; mais l'intérêt de mon pays parle, Apollon m'appelle, il faut obéir, [il faut interroger les entrailles des victimes](#). Si mon sang avait encore la chaleur et la pureté de la jeunesse, le dieu lui-même descendrait dans mon sein. Approchez des autels un taureau blanc dont la tête n'ait jamais ployé sous le joug. Toi, ma fille, sers de guide à ton père aveugle, et fais-moi connaître les signes qu'offrira ce sacrifice qui doit nous découvrir le secret du destin.

MANTO.

La blanche victime que vous demandez est au pied de l'autel.

TIRÉSIAS.

Adresse aux dieux de solennelles prières, et [fais brûler sur l'autel un pur encens](#).

MANTO.

J'en ai déjà rempli le brasier divin.

TIRÉSIAS.

Et la flamme ? a-t-elle consumé les viandes sacrées ?

MANTO.

Non, ce n'a été qu'une lueur soudaine qui s'est éteinte au même instant.

TIRÉSIAS.

A-t-elle [au moins été claire et brillante](#) ? a-t-elle monté vers le ciel en colonne droite et pure, dont le sommet s'est perdu dans les airs? ou bien la vois-tu serpenter autour de l'autel, faible, terne, et obscurcie par des flots de fumée?

MANTO.

Cette flamme offre un aspect changeant et divers, comme les couleurs de l'arc-en-ciel qui, largement déployé dans l'étendue, annonce la pluie par les nuances variées dont il se colore. Il est impossible de déterminer chacune de ses teintes successives. D'abord, elle était bleuâtre et parsemée de taches brunes, puis couleur de sang, puis noire en s'éteignant. [Mais la voici maintenant qui se partage](#) en deux flammes rivales, et la cendre d'un même sacrifice, en guerre avec elle-même, se divise. O mon père ! je frémis de ce que je vois : le vin répandu se change en sang, et une épaisse fumée enveloppe la tête du roi ; une fumée plus épaisse encore se répand autour de son visage même, et couvre d'un sombre nuage cette lumière ténébreuse. Quel est ce présage, ô mon père! dites-nous-le ?

TIRÉSIAS.

Puis-je parler dans le trouble qui m'agite, et dans le désordre de mes esprits? Que dirai-je? ce sont d'affreux malheurs, mais un voile épais les couvre encore. Le courroux des dieux s'annonce d'ordinaire par des signes certains. Quel est donc ce mystère qu'ils veulent me révéler, et qu'ils dérobent ensuite à mes regards ? Pourquoi me cachent-ils le secret de leur colère? [on dirait que la honte les arrête](#). Prends vite les fruits salés, jette-les sur la tête des victimes. S'approchent-elles sans résistance de l'autel, et souffrent-elles patiemment la main qui les touche?

MANTO.

Le taureau a levé sa tête ; tourné vers l'orient, il a peur du jour, il se détourne et fuit le regard du soleil et sa vive lumière.

TIRÉSIAS.

[Les deux victimes sont-elles tombées sous le premier coup?](#)

MANTO.

La génisse est venue d'elle-même s'offrir au couteau sacré ; une seule blessure a suffi pour l'abattre. Mais le taureau, déjà frappé deux fois, s'agite en tout sens, et la vie ne s'échappe qu'avec peine de son corps épuisé par la résistance.

TIRÉSIAS.

Le sang s'échappe-t-il de la blessure étroite en jets rapides, ou s'il ne tombe

que lentement et goutte à goutte des autres blessures plus larges ?

MANTO.

Par l'ouverture faite à la poitrine, il sort comme un fleuve débordé ; par les autres bouches plus larges, ce n'est qu'une pluie légère. Mais voilà qu'il se refoule vers la tête et s'échappe en abondance par les yeux.

TIRÉSIAS.

Je suis épouvanté de ces funestes présages. Mais, dis-moi, quels signes certains remarques-tu dans les entrailles ?

MANTO.

O mon père ! quel est ce phénomène ? au lieu de palpiter doucement comme cela se voit toujours, elles bondissent violemment sous la main qui les touche, et un sang nouveau ruisselle par les veines. Le cœur malade s'affaisse et reste enfoncé dans la poitrine ; les veines sont livides, et une grande partie des fibres a disparu ; du foie corrompu sort un fiel noir et écumant ; et, ce qui est un présage toujours fatal aux monarchies, ce foie présente deux têtes pareilles. Une membrane légère, et qui ne peut cacher longtemps les secrets qu'elle nous dérobe encore, enveloppe ces deux têtes. [La partie hostile des entrailles](#) se gonfle avec violence, et les sept veines qu'elle porte sont tendues ; [une ligne oblique](#) les coupe toutes par derrière et les empêche de se rejoindre. L'ordre naturel est troublé, rien n'est à sa place, tout est interverti. Le poumon, plein de sang au lieu de l'air qui devrait le remplir, n'est point à droite ; le cœur n'est point à gauche ; la membrane destinée à recouvrir les entrailles ne les enferme point dans la molle épaisseur de ses tissus. Dans la génisse, les parties naturelles sont en désordre, toutes les lois de l'utérus sont violées. Tâchons de savoir d'où vient ce gonflement extraordinaire des entrailles. O prodige épouvantable ! la génisse a conçu, et le fruit qu'elle porte n'est point à sa place ; il remue ses membres en gémissant, et ses articulations débiles s'agitent vainement pour s'affranchir. Un sang livide a noirci les fibres ; la victime horriblement mutilée fait effort pour se précipiter ; ce cadavre informe et vide se dresse pour frapper de ses cornes les ministres sacrés. Les entrailles s'échappent de leurs mains. Cette voix que vous entendez, ô mon père, n'est point la forte voix des bêtes mugissantes, ni le cri des troupeaux effrayés ; c'est la flamme qui gronde sur l'autel, c'est du brasier divin que s'échappent ces lugubres sons.

ŒDIPE.

Dis-moi ce que signifient ces phénomènes terribles. Je l'apprendrai sans pâlir ; l'excès même des maux rend à l'âme toute sa tranquillité.

TIRÉSIAS.

Vous allez regretter le malheur dont vous cherchez à vous délivrer.

ŒDIPE.

Apprends-moi la seule chose que les dieux m'ordonnent de savoir ; quel est celui qui a souillé ses mains du meurtre de Laïus?

TIRÉSIAS.

Ni l'oiseau qui s'élève dans l'air sur des ailes rapides, ni les fibres arrachées des entrailles vivantes ne peuvent nous révéler son nom. Il faut tenter une autre voie ; il faut évoquer, du sein de la nuit éternelle et du profond Erèbe, Laïus lui-même, pour qu'il nous dénonce l'auteur de sa mort ; il faut ouvrir la terre, fléchir l'implacable dieu des morts, et traîner à la lumière les habitants du sombre royaume. Dites-nous quel est celui que vous chargez de ce soin ; car, pour vous, [la puissance royale dont vous êtes revêtu ne vous permet pas de descendre chez les Ombres.](#)

ŒDIPE.

Acquittez-vous de ce devoir, Créon, vous êtes après, moi le premier de ce royaume.

TIRÉSIAS.

Tandis que nous allons ouvrir les portes de l'enfer, vous, peuple, faites entendre [l'hymne thébain à la gloire de Bacchus.](#)

SCÈNE III.

LE CHŒUR.

O toi, dont la tête se couronne de pampres entrelacés dans tes cheveux flottants, et qui balances dans tes jeunes mains [les thyrses de Nysa](#), glorieux ornement du ciel, divin Bacchus, écoute les vœux que Thèbes, ta noble patrie, t'adresse aujourd'hui d'une voix suppliante. Tourne vers nous ta belle tête virginale ; qu'un regard de tes yeux brillants dissipe les nuages qui nous couvrent, les menaces de l'enfer, et la mort dévorante. Les fleurs du printemps qui se jouent dans ta chevelure, le bandeau syrien qui ceint ton front, le lierre qui le couronne, tes cheveux flottants ou noués sur la tête, tout relève l'éclat de ta beauté.

Jadis, craignant [la colère d'une marâtre jalouse](#), tu déguisas ton sexe, tu pris le vêtement d'une vierge blonde, et ses riches habits, et sa voluptueuse ceinture. Depuis lors, tu t'es plu à conserver cette parure enchanteresse, et la robe flottante aux larges plis, qui descendaient sur les lions attelés à ton char superbe, quand tu parcourais en vainqueur les vastes plaines de l'Aurore, et les peuples du Gange, et ceux qui boivent les froides eaux de l'Araxe.

Le vieux Silène te suit sur sa joyeuse monture, la tête pesante et couronnée de pampres ; les prêtres de ton culte célèbrent en dansant les mystiques orgies. La troupe des Bassarides, qui t'accompagne, ébranle, du bruit de ses pas, tantôt la cime solitaire du Pangée, tantôt le sommet du Pinde ; la Ménade furieuse,

revêtue de la peau de l'animal qui t'est consacré, vint, [sur les pas du Bacchus Thébain](#), se mêler aux filles de Cadmus. [Embrasées de ton feu divin](#), elles accourent échevelées, brandissant leurs thyrses redoutables, et ce n'est qu'après avoir mis en pièces le corps de Penthée, que, leur fureur venant à se calmer, les Thyades reconnaissent leur crime.

La sœur de ta mère, ô Bacchus, règne sur les mers profondes ; [la belle Ino, fille de Cadmus](#), tient sa cour au milieu des blanches Néréides. Son fils, reçu dans les flots, les soumet à son empire ; c'est Palémon, dieu puissant et parent de notre dieu.

Quand des pirates de la mer Tyrrhénienne t'enlevèrent, Neptune enchaîna ses flots, et changea la mer en une riantة prairie. Là s'élevaient le platane au vert feuillage, et le laurier chéri d'Apollon ; les oiseaux chantaient dans l'épaisseur des bois. Les rames étaient devenues des arbres que le lierre enlaçait de ses bras flexibles, et une vigne serpentait jusqu'au plus haut des mâts. Le lion de l'Ida rugissait à la proue, et le tigre du Gange était assis à la poupe. À cette vue, les pirates effrayés se jettent à la mer, où ils prennent, à l'instant même, une forme nouvelle : l'extrémité de leurs bras se détache, leur poitrine s'affaisse et se perd dans la partie inférieure ; de courtes mains s'attachent à leurs flancs ; leurs épaules se courbent sous les vagues, et leurs queues échancrées sillonnent la mer. Devenus dauphins, ils poursuivent encore les vaisseaux dans leur fuite rapide.

Le fleuve de Lydie, le riche Pactole qui roule de l'or dans son cours, t'a porté sur ses ondes. À ta vue, le Massagète, qui rougit son lait du sang de ses chevaux, s'est avoué vaincu ; il a détendu son arc, et jeté ses flèches homicides. [Le royaume du violent Lycurgue](#) a senti les effets de la puissance de Bacchus ; les Daces cruels se sont inclinés devant lui, ainsi que les peuples nomades exposés de plus près au souffle de Borée, et les nations qui habitent les bords glacés des Palus-Méotides, et celles que [l'astre de l'Arcadie et le double Chariot](#) éclairent de leurs feux verticaux. Il a dompté les Gelons errants, et désarmé les cruelles Amazones : vaincues et suppliantes, les vierges guerrières du Thermodon se sont prosternées devant lui, et, quittant leurs flèches légères, ont pris, dans leurs mains, le thyrses des Bacchantes.

C'est toi, dieu puissant, qui as rougi du sang thébain les sommets sacrés du Cithéron ; c'est toi qui as fait courir à travers les bois [les filles de Prétus](#), méritant aussi que tes autels s'élevassent dans Argos, à côté de ceux de la marâtre. Naxos, que la mer Egée entoure d'une humide ceinture, t'offrit pour épouse [une vierge délaissée](#), qui trouva ainsi, dans son malheur, les consolations d'un amour plus fidèle. D'une roche aride, tu fais jaillir la source de Nyctélie : ses flots murmurants se répandent sur les gazons, et versent leurs sucS nourriciers dans le sein de la terre, d'où sortent des fontaines d'un lait pur, les

vignes de Lesbos, et le thym parfumé. La nouvelle épouse est conduite en pompe dans les parvis célestes ; et c'est Apollon, le dieu à la chevelure flottante, qui fait entendre le chant solennel de ce grand hyménée. [Les deux Amours agitent leurs flambeaux](#) ; Jupiter oublie ses carreaux enflammés, et [laisse reposer la foudre, à l'approche de Bacchus](#).

Tant que les astres brillants du monde fourniront dans l'espace leur course accoutumée, tant que l'Océan baignera de ses flots la terre qu'il environne, tant que la lune renouvellera ses croissants, tant que l'étoile du matin continuera d'annoncer le retour de la lumière, tant que l'Ourse du pôle ne se plongera point dans les eaux bleues de la mer, nous ne cesserons jamais d'offrir nos hommages au noble fils de Sémélé.

ACTE TROISIÈME.
SCÈNE I.

ŒDIPE, CRÉON.

ŒDIPE.

Quoique votre visage m'annonce une révélation funeste, parlez ; dites-moi quelle tête il faut frapper pour apaiser les dieux.

CRÉON.

Ce que vous me demandez, la crainte m'empêche de vous le dire.

ŒDIPE.

Si le malheur de Thèbes ne vous touche pas, pensez du moins à ce sceptre qui échappe à votre famille.

CRÉON.

Vous souhaiteriez bientôt d'ignorer ce que vous êtes maintenant si impatient de savoir.

ŒDIPE.

L'ignorance ne guérit point les maux ; prétendez-vous me faire un mystère de ce qui doit sauver ce pays?

CRÉON.

Quand le remède est si affreux, il est cruel de guérir.

ŒDIPE.

Dites ce que vous savez, ou vous allez apprendre dans les tourments ce que peut le courroux d'un roi.

CRÉON.

Trop souvent les rois s'irritent d'une parole qu'ils ont eux-mêmes provoquée.

ŒDIPE.

Votre tête coupable paiera pour tous, si vous ne me révélez à l'instant les mystères de ce sacrifice.

CRÉON.

Permettez-moi de me taire : c'est la moindre liberté qu'on puisse demander à un roi.

ŒDIPE.

Une liberté muette est souvent plus fatale aux rois et à leurs sujets, qu'une vérité hardie.

CRÉON.

S'il n'est pas permis de se taire, quel bien reste-t-il à l'homme?

ŒDIPE.

C'est trahir son roi, que de ne parler quand il l'ordonne.

CRÉON.

Je vous obéis malgré moi ; écoutez, du moins, sans colère.

ŒDIPE.

A-t-on jamais puni des paroles arrachées par violence?

CRÉON.

À quelque distance de la ville, s'élève une épaisse forêt d'yeuses, près de la vallée qu'arrosent les eaux de Dircé. On y voit de noirs cyprès, qui, s'élevant de la profondeur de ce bois, le dominant de leur tête superbe, et le couvrent de leur éternelle verdure, et un vieux chêne aux rameaux inclinés, et consumés par le temps ; les siècles rongeurs ont ouvert son flanc, ses racines épuisées ne le soutiennent plus, et des troncs étrangers lui servent d'appui. Là, croissent aussi le laurier aux fruits amers, le tilleul au bois léger, le myrte de Paphos, l'aune, destiné à armer les bras des rameurs qui fendent les vastes mers, et les pins, dont les troncs droits et unis forment un rempart contre le soleil et les vents.

Au milieu s'élève ce vieux chêne, qui presse de son ombre immense la forêt qu'il domine, et seul, par l'étendue de ses rameaux, la couvre tout entière. Au dessous, dort une eau stagnante, privée de lumière et de soleil, et éternellement glacée ; un marais bourbeux s'étend à l'entour.

À peine arrivé, [le vieillard commence](#), à l'instant même, [son noir sacrifice](#), trouvant, dans l'obscurité du lieu, la nuit dont il a besoin. Il creuse la terre et y jette des flammes retirées d'un bûcher ; lui-même se couvre d'un vêtement lugubre, et se frappe le front. Sa robe funèbre traîne jusqu'à ses pieds ; il s'avance tristement dans cet appareil affreux. L'if des tombeaux couronne ses cheveux blancs. On traîne par derrière des brebis et des vaches noires ; la flamme dévore les viandes sacrées, et les victimes vivantes s'agitent au milieu de la flamme qui les dévore.

Alors il appelle les Mânes et le dieu qui les tient sous son empire, et celui qui garde les barrières du fleuve des morts. Puis, il prononce à voix basse des paroles magiques, et, d'une voix plus terrible, récite les chants mystérieux qui servent à apaiser ou à évoquer les ombres légères. Il arrose de sang les flammes sacrées, brûle des victimes entières, et remplit l'autel de carnage. Il verse encore de blanches libations de lait, répand, de la main gauche, la liqueur de Bacchus, recommence ses chants funèbres, et, regardant fixement la terre, appelle les Mânes d'une voix plus forte et plus émue.

La meute infernale répond à cet appel ; le vallon retentit trois fois ; le sol, ébranlé, tremble sous nos pas. « On m'a entendu, s'écrie le devin ; mes paroles ont produit leur effet ; les portes de l'obscur chaos sont forcées, et le peuple des morts va monter sur la terre des vivants. » Le bois tout entier s'incline, et les

rameaux des arbres se dressent ; les chênes se fendent ; la forêt, comme saisie d'horreur, s'agite et frissonne. La terre se retire en arrière, et fait entendre un sourd gémissement, soit que l'Achéron s'indigne qu'on ose sonder l'abîme de sa nuit profonde, soit que le sein de la terre elle-même se brise avec fracas pour livrer passage aux morts, soit enfin que le Chien aux trois têtes secoue avec fureur ses chaînes retentissantes. Tout à coup la terre s'entrouvre et nous présente une bouche immense. Moi-même alors j'ai vu les pâles Divinités au milieu des Ombres ; j'ai vu le Fleuve aux eaux dormantes, et [la véritable Nuit](#). Mon sang se glace et se fige dans mes veines. Les cruelles Furies s'élancent, et tous ces frères belliqueux, nés des dents du serpent de Dircé, accourent en armes, ainsi que le monstre fatal qui consumait les enfants de Cadmus.

J'entends venir avec fracas la farouche Erinny, la Fureur aveugle, l'Horreur, et tous les monstres que la Nuit éternelle engendre et cache dans son sein ; le Deuil, qui s'arrache les cheveux ; la Maladie, qui soutient à peine sa tête pesante ; la Vieillesse, insupportable à elle-même ; et la Crainte, qui voit un abîme à ses pieds.

Le cœur nous manque alors. Manto elle-même, toute savante qu'elle est dans l'art et les sortilèges de son père, se sent frappée d'effroi ; mais l'intrépide vieillard, à qui la perte de la vue laisse plus de force, appelle à grands cris les pâles habitants du sombre empire : ils accourent à sa voix comme de légers nuages, et se plaisent à respirer l'air des vivants, plus nombreux que les feuilles qui tombent sur l'Éryx à l'automne, ou que les fleurs qui couvrent, au printemps, les sommets d'Hybla, quand les essaims viennent s'y abattre en masses profondes ; moins de flots se brisent aux rivages de la mer Ionienne, moins d'oiseaux fuient les bords glacés du Strymon pour échapper aux frimas, et traversent le ciel pour échanger les neiges de l'Ourse contre les tièdes rivages du Nil, que la voix du vieux devin ne fût apparaître d'ombres. Eblouies par le jour, toutes ces âmes vont se cacher en tremblant dans les retraites les plus sombres de la forêt.

[Le premier qui s'élève du sein de la terre est Zéthus](#), dont la main droite presse la corne d'un taureau furieux ; puis Amphion tenant dans sa main gauche la lyre harmonieuse qui force les rochers à le suivre. Au milieu de ses enfants, qu'on ne peut plus lui ravir, [la superbe fille de Tantale](#) s'avance fièrement dans son orgueil maternel, et compte impunément ses fils et ses filles. Après elle, vient Agave, mère furieuse et dénaturée, suivie de la foule cruelle qui mit en pièces un de nos rois : le malheureux qu'elles ont déchiré marche sur leurs pas, et conserve encore l'aspect rigide et menaçant qu'il eut pendant sa vie.

Enfin, après des évocations réitérées, une ombre sort, le front voilé de honte : elle s'écarte de la foule et cherche à se cacher ; mais le vieux prêtre

insiste, redouble ses conjurations infernales, et la force de se découvrir : c'est Laius. Ce que j'ai à dire m'épouvante. Il se dresse devant moi, tout sanglant et les cheveux souillés d'une affreuse poussière ; il ouvre la bouche avec colère et dit : « O famille de Cadmus, toujours cruelle, et toujours altérée de ton propre sang ! arme-toi plutôt du thyrses homicide, et déchire les membres de tes enfants, dans la fureur de Bacchus. Le plus grand crime de Thèbes, c'est l'amour d'une mère pour son fils ! O ma patrie ! ce n'est point le courroux des dieux, c'est un forfait qui te perd. Ce n'est point le souffle empoisonné de l'Auster, ni la sécheresse de la terre, dont la pluie du ciel ne vient plus tempérer l'ardeur brûlante, que tu dois accuser de tes malheurs ; mais c'est ce roi couvert de sang, qui a reçu, pour prix d'un meurtre abominable, le sceptre et l'épouse de son père ; enfant dénaturé (mais moins encore que sa mère, deux fois malheureuse ; par sa fécondité), qui, remontant aux sources de son Être, a fait rentrer la vie dans les entrailles qui l'ont porté, et, par un crime qui n'a pas d'exemple parmi les animaux, s'est engendré à lui-même des sœurs et des frères, assemblage monstrueux, et plus incompréhensible que le Sphinx, qu'il a vaincu ! O toi qui portes le sceptre d'une main sanglante, moi ton père, je poursuivrai contre ta ville et contre toi la vengeance qui m'est due. J'amènerai les Furies pour présider à ton hymen, elles viendront avec leurs fouets retentissants. Je détruirai ta famille incestueuse ; j'écraserai ton palais sous le poids d'une guerre impie. Hâtez-vous de chasser du trône et de votre pays ce roi maudit. Toute terre dont il aura retiré son pied funeste se couvrira de fleurs et de verdure, au retour du printemps ; l'air deviendra pur ; les bois retrouveront la beauté de leur feuillage ; la mort, la peste, la destruction, la maladie, la corruption, la douleur, digne cortège qui l'accompagne, disparaîtront avec lui. Lui-même voudra précipiter sa fuite ; mais je saurai bien semer des obstacles sur sa route et le retenir. On le verra se traîner à pas lents, incertain de sa voie, et chercher tristement son chemin avec un bâton, comme un vieillard. [Otez-lui la terre, et moi, son père, je lui ravirai le ciel.](#)

ŒDIPE.

La terreur a glacé mes sens. Tout ce que je craignais de faire, on m'accuse de l'avoir fait ! et pourtant Mérope, toujours unie à Polybe, m'absout de cet hymen incestueux ; Polybe vivant me justifie du parricide qui m'est imputé. Contre l'inceste et le meurtre, j'ai, dans mon père et dans ma mère, un double témoignage. De quoi pourrait-on, encore m'accuser ? Thèbes pleurerait la mort de Laius longtemps avant que mes pieds eussent touché le sol de la Béotie. Le vieillard s'est-il trompé ? ou quelque dieu veut-il accabler cette ville d'un nouveau malheur ? Non, non ; [je découvre les complices d'une adroite machination.](#) C'est une calomnie du vieux prêtre, qui fait mentir les dieux, pour

faire passer mon sceptre dans vos mains, à vous, Créon.

CRÉON.

Se peut-il que je pense à détrôner ma sœur? Quand même la foi qui me lie à ma famille ne suffirait pas pour me retenir dans les bornes de ma position présente, j'aurais à craindre, au moins, les dangers d'une élévation pleine de soucis et d'alarmes. Croyez-moi, c'est à vous de déposer volontairement, tandis que vous le pouvez encore sans péril, un fardeau qui bientôt vous accablerait. Un rang moins élevé sera pour vous un plus sûr asile.

ŒDIPE.

Quoi ! vous allez jusqu'à m'inviter à déposer le sceptre, comme trop pesant pour mon bras!

CRÉON.

C'est un conseil que je donnerais à des rois qui seraient libres de rester sur le trône ou d'en descendre ; mais, pour vous, il vous faut subir les nécessités de votre fortune.

ŒDIPE.

Louer la médiocrité, vanter les douceurs du repos et d'une vie oisive, telle est la marche ordinaire d'un ambitieux qui veut régner. Ce calme apparent n'est presque jamais que le masque d'un esprit inquiet.

CRÉON.

Ma longue fidélité ne répond-elle pas suffisamment à de tels reproches?

ŒDIPE.

La fidélité n'est pour les perfides qu'un instrument de leurs mauvais desseins.

CRÉON.

Sans porter le poids de la royauté, ma position me fait jouir de tous les avantages de ce rang suprême ; mes concitoyens s'empressent dans mon palais ; proche parent de ceux qui gouvernent, il ne se lève pas un seul jour sans que leurs dons enrichissent ma demeure. Meubles somptueux, table opulente, grâces obtenues par mon crédit, que puis-je désirer encore après tant de biens, et que manque-t-il à mon bonheur ?

ŒDIPE.

Ce que vous n'avez pas. L'homme ne peut se borner tant qu'il n'est qu'au second rang.

CRÉON.

Ainsi, vous me condamnez comme coupable, sans avoir examiné ma cause.

ŒDIPE.

Et moi-même, vous ai-je rendu compte de ma vie? Tirésias a-t-il examiné ma

cause? et pourtant il me déclare coupable. C'est un exemple que vous me donnez ; je veux le suivre?

CRÉON.

Et si je suis innocent ?

ŒDIPE.

Pour les rois, un soupçon vaut une certitude.

CRÉON.

S'effrayer ainsi sans sujet, c'est mériter de courir un danger réel.

ŒDIPE.

Le coupable à qui l'on pardonne se défie toujours de celui qui lui a fait grâce, et ne peut que le haïr.

CRÉON.

C'est ainsi qu'on se rend odieux.

ŒDIPE.

Un roi qui craint trop la haine ne sait pas régner. La crainte est le rempart des trônes.

CRÉON.

Le roi qui ne sait gouverner qu'avec un sceptre de fer finit par redouter lui-même ceux qui le redoutent. La crainte retourne à celui qui l'inspire.

ŒDIPE.

Arrêtez ce coupable, et qu'il soit renfermé dans une tour. Je rentre dans mon palais.

SCÈNE II.

LE CHŒUR.

Non, Œdipe, vous n'êtes point l'auteur de nos maux ; ce n'est point la destinée des Labdacides qui s'appesantit sur nous, mais l'éternelle vengeance des dieux irrités : depuis le jour où la forêt de Castalie a prêté son ombre hospitalière à [l'étranger de Sidon](#), et que Dircé a baigné de son onde les pieds des navigateurs tyriens ; depuis que le fils du grand Agénor, las de chercher à travers le monde [l'amoureux larcin de Jupiter](#), s'est reposé sous nos arbres pour rendre hommage au dieu qui avait ravi sa sœur, et que, par le conseil d'Apollon, qui lui ordonnait de suivre une vache errante, dont la lourde charrue ou le poids du chariot n'eût jamais courbé la tête, il arrêta sa course vagabonde, et [appela notre contrée Béotie](#), du nom de cette vache fatale ; depuis ce temps, hélas! cette malheureuse terre ne cesse de produire, chaque jour, des monstres nouveaux. [Tantôt c'est un serpent énorme](#) qui, nourri dans le creux de nos vallées, fait entendre, au niveau des plus hauts chênes, ses affreux sifflements, et dresse au dessus des pins et [des arbres de Chaonie](#) sa tête bleuâtre, tandis que la plus

grande partie de son corps se replie sur le sol ; tantôt c'est une armée de soldats furieux que la terre enfante. La trompette sonne, l'airain des combats fait entendre son cri terrible. Avant d'avoir appris à former des paroles : avant de connaître l'usage de la voix, ils s'attaquent avec des cris de guerre ; ces frères sauvages se rangent en bataille les uns contre les autres. Et cette moisson de guerriers, digne de la semence qui l'a produite, n'eut que la vie d'un jour : née avec le soleil, elle n'était déjà plus à son coucher. L'étranger de Sidon est effrayé de ce prodige, il regarde en tremblant la guerre que se livre à lui-même ce peuple à peine sorti du sol, jusqu'à ce que toute cette jeunesse furieuse ait péri, et que la terre ait reçu dans son sein la moisson terrible qu'elle venait d'enfanter. Faut-il que cette guerre cruelle soit venue jusqu'à nous, et que Thèbes, la patrie d'Hercule, ait dû connaître ces haines fraternelles :

Parlerai-je aussi de ce descendant de Cadmus, dont le front s'ombragea des rameaux du cerf aux pieds légers, et que ses propres chiens poursuivirent comme une proie? À travers les monts et les bois, le malheureux Actéon se précipite, parcourt au hasard les défilés et les rochers avec une vitesse inconnue, redoute le vol meurtrier des flèches empennées, et fuit les toiles que lui-même a tendues, jusqu'au moment où, près de périr, il vit son bois et ses traits sauvages dans le miroir de cette même fontaine où [la déesse, trop sévère à venger sa pudeur](#), avait baigné ses charmes nus.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ŒDIPE, JOCASTE.

ŒDIPE.

Retombé dans mes premières inquiétudes, je repasse en revue toutes les raisons qui doivent me porter à craindre : le ciel et les enfers déclarent que c'est moi qui suis coupable du meurtre de Laiüs ; mais [ma conscience révoltée](#), et mieux connue d'elle-même que des dieux, proteste contre l'arrêt qui me condamne. Il me revient, [cependant, un vague souvenir](#) que j'ai tué d'un coup de massue et fait descendre chez les morts un vieillard qui avait provoqué ma colère de jeune homme, en voulant me fermer la route avec son char orgueilleux. C'était loin de Thèbes, au lieu même où les champs de la Phocide se partagent en trois routes. O ma chère épouse ! tirez-moi d'incertitude, je vous en conjure : quel âge avait Laiüs quand il mourut ? était-il dans la force de la jeunesse, ou déjà vaincu par les années ?

JOCASTE.

Il était entre les deux âges, mais cependant plus près de la vieillesse.

ŒDIPE.

[Avait-il à ses côtés un cortège nombreux ?](#)

JOCASTE.

La plupart de ses gardes s'étaient égarés dans les détours de la route, et il n'avait qu'un petit nombre de serviteurs fidèles autour de son char.

ŒDIPE.

Quelqu'un d'entre eux est-il mort à côté de son roi ?

JOCASTE.

Un seul, plus courageux et plus dévoué, a partagé son destin.

ŒDIPE.

Je connais le coupable... le nombre et le lieu s'accordent. Mais dites-moi le temps.

JOCASTE.

Dix ans se sont écoulés depuis ce jour.

SCÈNE II.

UN VIEILLARD, ŒDIPE.

LE VIEILLARD.

[Le peuple de Corinthe vous appelle au trône de votre père ; Polybe est entré dans l'éternel repos.](#)

ŒDIPE.

Comme de tous côtés la Fortune cruelle se plaît à m'accabler ! Dis-moi : comment mon père a-t-il cessé de vivre ?

LE VIEILLARD.

Il était vieux, un doux sommeil a détaché son âme de son corps.

ŒDIPE.

Ainsi, mon père est mort sans que sa vie ait été tranchée par un meurtre. Tu m'es témoin que je puis maintenant lever au ciel des mains pures, innocentes, et qui ne craignent plus de se souiller d'aucun crime. Mais la plus redoutable partie de ma destinée pèse encore sur moi.

LE VIEILLARD.

Le trône paternel qui vous attend, dissipera toutes vos craintes.

ŒDIPE.

Ce trône, je l'accepterais bien ; mais je redoute ma mère.

LE VIEILLARD.

Vous craignez la plus tendre des mères, qui soupire après votre retour ?

ŒDIPE.

C'est cette tendresse même qui me force de la fuir.

LE VIEILLARD.

Abandonnerez-vous une veuve infortunée ?

ŒDIPE.

Tu as mis la main sur ma blessure.

LE VIEILLARD.

Confiez-moi cette crainte cachée dans votre cœur ; j'ai appris dès longtemps à garder les secrets des rois.

ŒDIPE.

Averti par l'oracle de Delphes, je crains de devenir l'époux de ma mère.

LE VIEILLARD.

Vous n'avez point à redouter ce honteux malheur ; chassez loin de vous ces vaines alarmes : Mérope n'est pas votre mère.

ŒDIPE.

Et quel était son but en m'adoptant pour fils ?

LE VIEILLARD.

L'orgueil du trône : [les enfants resserrent la fidélité des peuples.](#)

ŒDIPE.

Comment ces secrets de la couche nuptiale sont-ils venus à ta connaissance ?

LE VIEILLARD.

[Ce sont ces mains qui, tout, enfant, vous ont remis à Polybe.](#)

ŒDIPE.

Tu m'as remis à mon père ; mais toi, de qui me tenais-tu ?

LE VIEILLARD.

D'un pâtre qui habitait le sommet neigeux du Cythéron.

ŒDIPE.

Quel hasard t'avait conduit dans ces bois ?

LE VIEILLARD.

J'y suivais les grands troupeaux commis à ma garde.

ŒDIPE.

Maintenant dis-moi quels signes particuliers tu as trouvés sur mon corps.

LE VIEILLARD.

Vos pieds avaient été percés par un fer, et c'est à leur enflure et à leur difformité que vous devez le nom d'Œdipe.

ŒDIPE.

Mais quel est celui qui m'a remis entre tes mains ? je veux le savoir.

LE VIEILLARD.

Le chef des troupeaux du roi, celui qui avait tous les autres pasteurs sous son obéissance.

ŒDIPE.

Son nom?

LE VIEILLARD.

Les premiers souvenirs se perdent chez les vieillards ; la rouille du temps les efface de leur mémoire affaiblie.

ŒDIPE.

Reconnaîtrais-tu les traits et le visage de cet homme?

LE VIEILLARD.

Peut-être, car souvent l'indice le plus léger suffit pour rappeler un souvenir détruit par le temps.

ŒDIPE.

Qu'on dise aux pasteurs d'amener tous mes troupeaux dans cette enceinte sacrée et devant les autels. Allez, serviteurs fidèles, hâtez-vous d'amener ici les chefs des bergers.

LE VIEILLARD.

Quelle que soit la cause du mystère que vous voulez éclaircir, qu'il vienne des hommes ou du hasard, laissez dans l'ombre ce qui fut si longtemps caché. Souvent la vérité connue devient fatale à celui qui la découvre.

ŒDIPE.

Puis-je redouter des maux plus grands que ceux que je souffre

aujourd'hui ?

LE VIEILLARD.

Sachez bien que sous le voile que vous cherchez, avec tant d'effort, à soulever, se cache un secret redoutable. Vous avez deux grands intérêts à ménager, celui du peuple et le vôtre : entre ces deux extrémités qui vous pressent également, laissez les destins se dénouer d'eux-mêmes, sans provoquer ce dénouement. Il est dangereux d'ébranler ainsi les bases d'un état tranquille et fortuné.

ŒDIPE.

Oui ; mais quand on est arrivé au comble des maux, ce danger ne subsiste plus.

LE VIEILLARD.

Fils de roi, espérez-vous donc vous découvrir à vous-même une plus noble origine? Craignez de vous repentir bientôt d'avoir trouvé un autre père.

ŒDIPE.

Dussé-je m'en repentir, je veux connaître le sang dont je suis né, je ferai tout pour le découvrir. Mais voici le vieux pasteur qui avait le soin des troupeaux du roi : c'est Phorbas. Te rappelles-tu le nom ou les traits de ce vieillard?

SCÈNE III.

LE VIEILLARD, PHORBAS, ŒDIPE.

LE VIEILLARD.

Sa vue réveille en moi quelque souvenir. Je ne le reconnais pas entièrement ; mais il ne m'est pas tout à fait inconnu. N'est-ce pas vous qui, sous le règne de Laïus, conduisiez ses troupeaux dans les pâturages que domine le Cithéron ?

PHORBAS.

Oui, les riantes prairies du Cithéron offrent, tous les étés, une verdure nouvelle à mes troupeaux.

LE VIEILLARD.

Me reconnaissez-vous?

PHORBAS.

Je n'ai de vous qu'un souvenir vague et confus.

ŒDIPE.

Te souviens-tu d'avoir remis un enfant à ce vieillard? Parle. Tu hésites ! pourquoi changer de couleur? pourquoi chercher ce que tu as à dire? Cette hésitation ne va point à la vérité.

PHORBAS.

C'est que vous m'interrogez sur des faits anciens, et que le temps a presque effacés de ma mémoire.

ŒDIPE.

Dis la vérité, si tu ne veux pas y être contraint par la douleur.

PHORBAS.

J'ai, en effet, remis à cet homme un enfant ; mais c'était un présent bien inutile, car l'enfant ne pouvait pas vivre.

LE VIEILLARD.

Que les dieux écartent ce présage ! Il vit, et puisse-t-il vivre longtemps !

ŒDIPE.

Pourquoi dis-tu que cet enfant remis par toi ne pouvait pas prolonger sa vie ;

PHORBAS.

Parce que ses pieds avaient été percés d'un fer mince, qui les joignait ensemble. Une tumeur s'était formée à l'endroit de la blessure, et déjà la corruption rongea ce faible corps.

LE VIEILLARD, à Œdipe

Ne l'interrogez pas davantage ; vous touchez au fatal dénouement.

ŒDIPE.

Dis-moi quel était cet enfant.

PHORBAS.

Le serment que j'ai fait me défend de le dire.

ŒDIPE.

Qu'on apporte des torches allumées : le feu t'ôtera cette discrétion.

PHORBAS.

Cherchez-vous la vérité par d'aussi cruels moyens ; épargnez-moi, de grâce.

ŒDIPE.

Si je te parais cruel et précipité dans ma colère, il ne tient qu'à toi d'en détourner les coups ; dis la vérité : quel était cet enfant ? quels étaient son père et sa mère ?

PHORBAS.

Sa mère, c'est votre épouse.

ŒDIPE.

O terre ! entrouvre-toi. Dieu des ténèbres, souverain des Ombres, entraîne au fond des enfers un misérable qui a interverti l'ordre de la naissance et de la génération. Thébains, amassez des pierres contre ma tête coupable ; que je meure sous vos traits ! Pères et enfants, frappez-moi ; épouses et frères, armez-vous contre moi ; peuple, victime d'un cruel fléau, prends la flamme de tes bûchers pour m'en accabler ! Je suis l'opprobre de mon siècle, l'objet de la colère céleste, le violateur des saintes lois de la nature. Dès l'instant où j'ai vu le jour pour la

première fois, j'ai mérité la mort. Tu ne dois pas vivre plus longtemps, ô ma mère! Prends une résolution digne de tes crimes. Et toi, malheureux Œdipe! va, cours à ton palais, et remercie ta mère des enfants qu'elle t'a donnés.

SCÈNE IV.

LE CHŒUR.

S'il m'était permis de faire moi-même le plan de ma destinée, je ne laisserais souffler dans mes voiles qu'un léger Zéphyr, et jamais l'autan furieux ne briserait les antennes de mon vaisseau. Un vent doux et mesuré m'emporterait mollement sur les ondes, sans secousse et sans alarmes ; je trouverais une voie facile et sûre entre les écueils qui bordent les deux routes extrêmes de la vie.

Fuyant la colère du roi de Crète, un jeune imprudent s'élance dans les airs, à l'aide d'une invention nouvelle ; il veut, avec les fausses ailes qui le portent, prendre un vol plus fier que celui des oiseaux mêmes : il tombe, et son malheur donne à la mer qui le reçoit un nom nouveau.

Mais plus prudent, le vieux Dédale règle sagement son vol ; il se tient dans la moyenne région de l'air, et là, comme la poule qui craint l'épervier pour ses petits et les rassemble auprès d'elle, il rappelle son fils ailé, jusqu'au moment où il voit ce compagnon de son hardi voyage tomber dans l'onde et agiter en vain ses bras chargés d'entraves.

Tout ce qui sort des justes bornes touche à un abîme.

Mais qu'entends-je? la porte s'ouvre avec fracas. Un serviteur du roi s'avance tristement, en se frappant la tête. Parlez : quelle nouvelle apportez-vous?

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

UN ENVOYÉ.

À peine Œdipe s'est-il vu dans l'accomplissement des oracles prononcés contre lui ; à peine a-t-il reconnu l'affreux mystère de sa naissance, et acquis la conviction de ses crimes, qu'il s'est avancé furieux vers son palais, et en a franchi précipitamment le seuil abhorré. Le lion d'Afrique est moins terrible quand sa rage l'emporte à travers les campagnes, et que sa crinière fauve s'agite sur son front menaçant. Son visage est sombre et effrayant, ses yeux hagards ; de sourds gémissements et de profonds soupirs s'échappent de sa poitrine ; une sueur glacée ruisselé de tous ses membres : il écume ; il éclate en cris effroyables, et la douleur bouillonne en son sein comme un flot comprimé ; sa colère, tournée contre lui-même, prépare je ne sais quelle résolution funeste comme sa destinée. « Pourquoi différer mon châtiment ? s'écrie-t-il... Du fer pour percer mon sein coupable, du feu, des pierres pour terminer ma vie ! Quel tigre, ou quel vautour cruel fondra sur moi pour déchirer mes entrailles ? Et toi, repaire de crimes, Cithéron maudit, déchaîne contre moi les monstres de tes bois, ou tes chiens furieux. Envoie-moi une Agave. Mon âme, pourquoi crains-tu la mort ? Elle seule dérobe l'innocence aux coups du malheur. »

À ces mots, sa main cruelle se porte à la garde de son épée et en fait sortir la lame. « Penses-tu donc, se dit-il alors, qu'un châtiment aussi léger suffise après tant d'horreurs, et crois-tu les expier toutes à la fois d'un seul coup ? Tu meurs, c'est bien, ton père est vengé. Mais ta mère ? mais ces enfants que tu as engendrés par un crime ? mais ta patrie, dont la ruine effroyable expie en ce moment tes forfaits ? Va, tu ne peux t'acquitter de tout ce que tu dois. La nature a troublé pour toi ses lois éternelles, et l'ordre accoutume de la naissance ; il faut que ton supplice la trouble aussi. Il te faut revivre, et mourir encore, et renaître toujours, afin que ton châtiment se renouvelle et s'éternise. Sers-toi de toutes les ressources de ton esprit ; supplée au nombre par la durée ; invente une mort longue, et trouve le moyen d'errer loin des vivants, sans être réuni aux morts. Meurs, mais un peu moins que ton père. Tu hésites, ô mon âme ! Un torrent de pleurs s'échappe malgré moi, et coule sur mes joues. Est-ce donc assez de pleurer ? Non, il faut que mes yeux mêmes sortent de leurs orbites et s'en aillent avec mes pleurs ; il faut arracher ces yeux coupables en expiation de mon hymen. »

Il dit, et sa colère va jusqu'à la fureur. Un feu sauvage anime ses traits menaçants, et ses yeux ont peine à se contenir dans leurs orbites. On voit sur son

visage la colère, la violence, l'emportement féroce et la cruauté d'un bourreau ; il pousse un gémissement, frémit d'une manière horrible, et porte à son visage ses mains furieuses ; ses yeux se présentent fixes et hagards, chacun d'eux s'offre de lui-même à la main qui le menace, et va au devant du supplice qu'il doit souffrir ; le malheureux plonge ardemment ses doigts forcenés dans leurs retraites, déracine à la fois les deux globes qu'elles renferment, et les retire tout sanglants. Sa main, déjà, ne fouille plus que le vide ; mais, toujours furieuse, s'y enfonce plus avant, et ravage encore l'intérieur de ces cavités profondes, où la lumière n'a plus d'entrée. Il s'épuise en vains transports, et prolonge inutilement son supplice : tant il a peur de voir encore le jour !

Enfin il lève la tête, et, de ses orbites sanglants et vides, parcourt l'étendue du ciel, pour éprouver cette nuit qu'il s'est faite. Il arrache tous les lambeaux de chair qui tiennent encore au siège de sa vue éteinte ; puis, fier d'un si beau triomphe, et s'adressant à tous les dieux : « Epargnez, s'écrie-t-il, épargnez ma patrie ; j'ai accompli vos décrets, je me suis puni de mes crimes. J'ai pu trouver enfin des ténèbres dont l'horreur égale celle de mon hymen. » Une pluie affreuse inonde son visage, et, de sa tête mutilée, le sang coule à grands flots par les veines que sa main a rompues.

SCENE II.

LE CHŒUR.

[Les destins sont nos maîtres](#), il faut céder à leur puissance. Jamais nos soins inquiets ne réussiront à changer la trame du fatal fuseau. Tout ce que nous souffrons ici-bas, tout ce que nous faisons, vient d'en haut. Lachésis veille à l'accomplissement des décrets qui se déroulent sous ses doigts impitoyables. Toute chose a sa voie tracée d'avance, et c'est le premier de nos jours qui détermine le dernier : Dieu même n'a pas le pouvoir de rompre cet enchaînement des effets et des causes ; et nulle prière ne peut changer l'ordre éternel qui engendre tous les faits humains. La crainte même de l'avenir est funeste, et plusieurs ont rencontré leur destinée en cherchant à l'éviter..... Mais la porte a crié sur ses gonds, c'est le roi lui-même qui vient, sans guide pour le conduire au milieu de la nuit qui l'environne.

SCÈNE III.

ŒDIPE, LE CHŒUR, JOCASTE.

ŒDIPE.

C'en est fait, je suis content ; mon père est vengé par mes mains. [J'aime ces ténèbres](#). Quelle divinité plus propice a répandu sur ma tête ce sombre nuage, en me pardonnant tous mes crimes ? J'échappe au jour qui en fut le complice et le

témoin. Cette main souillée par le parricide est redevenue pure, depuis que la lumière m'a abandonné. Voilà bien l'état qui convient à Œdipe.

LE CHŒUR.

Regardez, voici Jocaste qui s'avance à grands pas, furieuse, égarée, dans le même état de rage et de stupeur où tomba cette mère thébaine, quand elle trancha la tête de son fils, ou quand elle s'aperçut de ce crime après l'avoir commis. Elle hésite, elle désire tout ensemble, et n'ose parler à ce malheureux prince. Mais la douleur est plus forte que la honte, et la parole est déjà sur ses lèvres.

JOCASTE.

Comment t'appellerai-je Pinon fils? tu n'oses répondre? tu es donc mon fils, la rougeur même le prouve. Quelque répugnance que ce nom t'inspire, parle à ta mère ; pourquoi détourner ta tête, et porter ailleurs tes orbites dévastées ?

ŒDIPE.

Qui vient m'empêcher de jouir des ténèbres mêmes? Qui me rend ainsi la vue? C'est ma mère, oh! oui, je reconnais la voix de ma mère ; ce que j'ai fait ne sert de rien. Nous ne pouvons plus rester ensemble : coupables tous deux, il faut mettre entre nous une vaste étendue de mers, il faut que des terres inconnues nous séparent, il faut qu'un de nous cherche un asile au revers de ce monde, sur un autre hémisphère, éclairé par des astres nouveaux et par un autre soleil.

JOCASTE.

[Notre crime est celui du destin](#) ; l'homme qu'il persécute n'est point coupable.

ŒDIPE.

O ma mère ! n'en dites pas, n'en écoutez pas davantage, je vous en conjure par ces tristes débris démon corps mutilé, par les malheureux enfants que vous m'avez donnés, [par tous les liens sacrés ou impies](#) qui nous unissent.

JOCASTE.

O mon âme! d'où vient cet engourdissement ? Complice de ses crimes, pourquoi refuser d'en porter la peine ? Mon inceste a troublé les plus saintes lois et outragé tous les droits de la nature. Mourons donc, et que le fer m'arrache une vie abominable. Non, quand le maître des dieux lui-même, ébranlant l'univers, lancerait contre moi tous les traits de sa main foudroyante, jamais l'expiation n'égalerait l'horreur de mes crimes, mère sacrilège que je suis. Je veux mourir, cherchons-en les moyens. Prête-moi ta main, mon fils, si tu es vraiment parricide, achève ton ouvrage : tire l'épée qui a versé le sang de mon époux. Mais pourquoi lui donner un nom qui n'est pas le sien ? Laïus est mon beau-père. Faut-il enfoncer le fer dans ma poitrine, ou le plonger dans ma gorge prête à le recevoir? Tu ne sais pas choisir la place, ô ma main, frappe ces flancs

coupables qui ont porté tout ensemble un époux et un fils.

LE CHŒUR.

Elle expire. Sa main meurt sur la blessure ; et le sang qui s'en échappe avec violence, repousse le fer.

ŒDIPE.

Dieu des oracles ! toi qui présides à la vérité, c'est à toi que j'en appelle ici. Tes prédictions ne m'avaient annoncé que le meurtre d'un père ; et voilà que, doublement parricide, et plus coupable que je ne craignais de le devenir, j'ai tué aussi ma mère ; car [c'est mon crime qui a causé sa mort](#). Apollon, dieu menteur, j'ai dépassé la mesure de mon affreuse destinée.

Maintenant, malheureux Œdipe! va, suis d'un pas tremblant des voies ténébreuses, en posant sur la terre des pieds incertains et mal assurés. Cherche ta route avec la main dans la sombre nuit qui t'environne ; toujours prêt à tomber, sur un sol qui se dérobe sous toi, fuis, marche!... mais, arrête, tu vas rencontrer ta mère.

[Vous que la maladie accable](#), et qui n'avez plus qu'un léger souffle de vie, relevez vos têtes mourantes, je pars, je m'exile : un air plus pur viendra sur vous dès que j'aurai quitté ces lieux. Que celui dont l'âme est prête à s'exhaler, respire librement et se ranime. Allez, portez secours à ceux dont la vie est déjà désespérée. J'emporte avec moi tous les principes destructeurs qui désolent ce pays. Mort cruelle, effroi qu'inspire un mal terrible, maigreur, fléau dévorant, douleur insupportable, venez tous avec moi, je ne veux pas d'autres guides que vous.

NOTES SUR ŒDIPE.

ACTE I^{er}.

Œdipe, et ensuite Jocaste. Les commentateurs ne s'accordent pas sur la question de savoir si Jocaste est présente sur le théâtre dès le commencement de cette première scène. Quelques-uns ont pensé qu'il y aurait peu de galanterie à supposer qu'Œdipe ait le courage de raconter, de moraliser, de gémir si longtemps, comme s'il était seul, et sans faire attention à sa femme. Nous avons partagé ce sentiment, et nous donnons à entendre que Jocaste n'entre en scène que pendant la déclamation du roi, sans fixer le moment de son entrée. Le dernier traducteur l'introduit sur la scène dès le commencement ; mais, pour rendre son rôle moins passif, il lui met dans la bouche le 18^e vers :

Est majus aliquod patre mactato nefas ?

Cet expédient, qui a l'avantage de ne pas laisser une femme trop longtemps sans parler, ne nous a pourtant pas séduit. Cette réflexion nous paraît froide et peu convenable dans sa bouche ; et nous supposons qu'elle entre vers le milieu du monologue, qu'elle interrompt d'ailleurs fort à propos.

Je ne cherchais pas le trône où je suis monté. Œdipe veut dire qu'il est monté sur le trône par accident, et non par un effet de sa volonté : *In regnum incidi*, mot à mot : « Je suis tombé sur le trône ; je l'ai rencontré par hasard. » (Voyez SOPHOCLE, *Œdipe-Roi*, acte. II, sc. 2.) Le commentateur de Lemaire a fait, sur ce passage, une excellente note philologique, et cité deux passages, l'un de Sénèque, et l'autre de Cicéron, qui montrent clairement la valeur du verbe *incidere* opposé à *venire*. « Non, ut putamus incidunt cuncta, sed veniunt. » (*Seneca, de Provid.*) « Quod in id reipublicæ tempus non incideris, sed veneris ; judicio enim, non casu, etc. » (Cic., *Epist. ad div.* II, 7.) Le verbe *venire* exprime donc un enchaînement et une suite dans les pensées de l'homme, ou dans les événements humains ; les idées de hasard et de surprise s'expriment par le verbe *incidere*.

Malheureux enfant que je suis! Il est difficile de faire bien comprendre le sens de ces mots : *Pro misera pietas !* cela veut dire, en style moins noble : « Malheureux que je suis dans mes affections de famille ! »

Apollon m'annonce un hymen abominable. Il est inutile de faire observer combien la manière dont Œdipe raconte la prédiction de l'oracle, dans la pièce de Voltaire, est plus dramatique et plus animée. Sénèque a tort, selon nous, de mêler à la description de la peste de Thèbes, l'exposé de ses propres craintes ; c'est diviser l'intérêt, que de joindre à l'effet simple et naturel du récit qui ouvre la pièce, le problème confus de la destinée d'Œdipe. Sophocle n'est point tombé dans cette faute : son exposition se fait devant une partie du peuple de Thèbes, qui vient appeler sur ses maux l'attention de son roi. Œdipe répond qu'il n'a pas

attendu cet appel pour chercher le remède à ces maux : Créon est allé, par son ordre, consulter l'oracle de Delphes ; et, jusqu'au retour de ce prince, il n'est question que du fléau qui dévore la ville. Ce n'est que sur la réponse de l'oracle, qui ordonne de punir l'assassin de Laïus, que cette intrigue si compliquée se déroule, jusqu'à ce que la vérité se fasse reconnaître. Sénèque ne dit point d'ailleurs quand et comment le successeur de Laïus a été menacé du parricide et de l'inceste. Dans le poète grec, au contraire, cette prédiction avait été faite à Laïus lui-même, de sorte qu'Œdipe se trouve à la fois reconnu pour le fils du roi et pour son meurtrier : cette marche nous paraît beaucoup plus simple et mieux enchaînée.

Il fallait dire aussi pourquoi Œdipe avait été condamné à mourir, et par suite exposé sur le Cithéron. Sénèque oublie d'en parler. Voltaire a fort habilement ménagé ce puissant ressort de son intrigue : après avoir appris de Jocaste la destinée promise au fils de Laïus, Œdipe lui raconte à son tour la réponse d'Apollon consulté par lui sur le mystère de sa naissance.

JOCASTE.

Je me jetai craintive aux pieds de ta prêtresse ;
Voici ses propres mots :.....
Ton fils tuera son père, et ce fils sacrilège,
Inceste et parricide.....

ŒDIPE.

Cette voix m'annonça, le croirez-vous, madame ?
Tout l'assemblage affreux des forfaits inouïs
Dont le ciel autrefois menaça votre fils,
Me dit que je serais l'assassin de mon père,
..... Que je serais le mari de ma mère, etc.
(VOLTAIRE, *Œdipe*, acte IV, sc. 1.)

La position d'Œdipe, qui, sans savoir encore qu'il est fils de Laïus, se voit menacé des crimes annoncés au fils de Laïus, et qui se rappelle en ce moment même d'avoir tué deux guerriers sur les confins de la Béotie, est assurément la situation la plus dramatique et la plus effrayante qui soit au théâtre.

C'est cette crainte seule qui m'a chassé des états paternels. Voltaire dit la même chose sans parler du motif qui avait porté Œdipe à consulter l'oracle sur le mystère de sa naissance. Nous le trouvons dans Sophocle : « Fils de Polybe, roi des Corinthiens, et de la reine Mérope, son épouse, j'ai tenu le premier rang à Corinthe ; j'en étais l'espérance, quand il m'arriva une aventure propre à me surprendre, peu digne pourtant des soucis qu'elle me coûta. Un homme pris de vin eut l'audace de me reprocher que je n'étais pas fils du roi et de la reine..... Outré d'un affront si sanglant, j'eus peine à retenir ma colère..... Je pars, je vais au temple de Delphes, etc. » (SOPHOCLE, *Œdipe-Roi*, acte III, sc. 2.)

Quand l'homme tremble à l'idée d'un crime. Cette pensée est effrayante,

mais elle est vraie, et surtout convenable dans la bouche d'Œdipe, qu'une fatalité mystérieuse enveloppe ; et qui, malgré sa vertu, se trouve à la fin coupable des deux plus grands crimes qu'un scélérat puisse commettre. On verra plus bas, acte IV, sc. 1, que c'est au moment où Œdipe trouve dans sa conscience un témoignage plus fort que celui des dieux, et se déclare innocent malgré l'oracle, qu'il touche à la connaissance de ses crimes.

Vers 39. *Sed ignes auget æstiferi Canis*. L'édition de Lemaire porte : *Ignes frigit æstiferi Canis*, conformément à quelques éditions, et contrairement à quelques autres. La leçon que nous avons suivie nous paraît plus simple et plus naturelle, quoique celle qu'il adopte puisse être justifiée, notamment par ce vers de Virgile :

..... Borcæ penetrabile frigus adurat.

[La fontaine de Dircé est tarie](#). Lycus, roi de Thèbes, ayant répudié Antiope, épousa Dircé qui fit jeter en prison cette rivale, enceinte de Jupiter. Le dieu l'ayant délivrée, elle alla se cacher sur le mont Cithéron, où elle mit au monde Amphion et Zéthus, qui tuèrent Lycus, et attachèrent Dircé à la queue d'un taureau. Bacchus la changea en fontaine après sa mort.

[L'Ismène n'a plus qu'un filet d'eau](#). Ismène était l'aîné des fils d'Amphion et de Niobé. Blessé par Apollon, et souffrant une vive douleur, il se précipita dans un fleuve de la Cadmée auquel il donna son nom.

[Personne n'est exempt des atteintes de ce fléau](#). Les tragédies de Sénèque sont avant tout descriptives : cet endroit le prouve assez. Le tableau de la peste de Thèbes est le résumé très long de tous les tableaux du même genre qu'on avait faits jusque-là. Il étincelle de grandes beautés, à côté desquelles se trouvent de grands défauts dont le principal est la manie de vouloir tout dire, de ne pas savoir s'arrêter, et d'entasser tous les traits au lieu de choisir les plus vifs et les plus frappants. Le dernier traducteur renvoie, pour la comparaison, à l'*Œdipe* de Sophocle ; à Thucydide, liv. II ; à Lucrèce, liv. VI ; à Virgile, *Géorg.*, liv. III ; à Ovide, *Métam.*, liv. VIII ; à Silius Italicus, liv. XIV ; à Hérodien, liv. I ; à Ammien Marcellin, liv. XIX ; à Homère, *Iliade*, liv. I. Les descriptions de peste sont un des lieux les plus communs de la poésie chez les anciens, comme chez les modernes. À la longue liste que nous avons donnée, il faut ajouter Tacite, *Ann.*, liv. XVI, chap. 13.

[La mort même naît de la mort](#). Le plus grave des historiens rappelle textuellement la même circonstance dans la peste qui ravagea la Campanie sous le règne de Néron : « Non sexus, non ætas, periculo vacua ; servitia perinde et ingenua plebes raptim exstingui, inter conjugum ac liberorum lamenta, qui, dum adsident, dum delient, sæpe eodem rogo cremabantur. » (TACITE, *Annal.*, lib. XVI, chap. 13. — Voir aussi la description de la peste de Thèbes au liv. I^{er} de

l'Antigone de M. Ballanche.)

Jeter leurs morts sur des bûchers allumés pour d'autres. Cette usurpation du feu d'autrui se trouve exprimée dans Thucydide, liv. II ; dans Ovide, *Métam.*, liv. VII ; et dans Lucrèce, liv. VI, v. 1281 :

Namque suos consanguineos aliena rogorum
Insuper exstructa ingenti clamore locabant
Subdebantque faces.

On se contente de les brûler. Ce n'est pas tout à fait le sens de *arsisse*, qui veut dire littéralement de les enflammer, sans les laisser consumer entièrement. Ainsi, dans Virgile :

..... Jam proximus ardet

Ucalegon.

Ai-je reculé devant le Sphinx? Le Sphinx était un monstre cruel, fils d'Echidna et de Typhon, venu d'Egypte, selon M. Ballanche (*Antigone*), et comme l'indique le nom de Typhon, dieu ou génie rival d'Osiris, selon Plutarque (*sur Isis et Osiris*). Voltaire le fait naître en Béotie :

Né parmi les rochers, au pied, du Cithéron,
Ce monstre à voix humaine, aigle, femme et lion,
De la nature entière exécrable assemblage,
Unissait contre nous l'artifice à la rage.
Il n'était qu'un moyen d'en préserver ces lieux.
D'un sens embarrassé dans des mots captieux,
Le monstre, chaque jour, dans Thèbes épouvantée,
Proposait une énigme avec art concertée, etc.
(*Œdipe*, acte I, sc. 1.)

Au moment où, du haut de son rocher, il agitait ses ailes. Ce récit, moins diffus que la plupart de ceux qui se rencontrent dans les tragédies de Sénèque, est un morceau achevé, plein de verve et de poésie, sans mélange de mauvais goût. Pourquoi l'auteur n'écrit-il pas toujours ainsi? Le lecteur nous saura gré de lui donner ici une belle imitation de ce passage, par M. Ballanche :

« Ce jour mémorable est encore présent à mon esprit. Le Sphinx était assis sur une des croupes du mont Phicéus ; de là il répandait la terreur sur toute la contrée. J'arrive en sa présence au lever de l'aurore : un rideau de nuages transparents couvrait sa stature immense. Il avait le visage d'une femme ; tous ses traits, parfaitement réguliers, étaient immobiles : j'aperçois encore cet œil scrutateur qui semblait vouloir arracher les plus intimes secrets de la pensée, et, dans les contours de sa bouche, une sorte d'ironie triste et terrible qui me faisait frémir. Oui, je puis l'avouer à présent, quand je vis ses mains terminées en griffes énormes s'avancer hors du nuage, toutes prêtes à saisir une proie assurée, je commençai à me repentir de ma témérité. Cependant l'énigme m'est proposée, mais d'une manière toute nouvelle et toute merveilleuse. Aucun son articulé ne

retentissait à mon oreille, aucun mouvement ne paraissait agiter les lèvres du monstre ; seulement j'entendais comme une voix intérieure qui résonnait sourdement au fond de ma poitrine ; au même instant, les regards du Sphinx s'allumèrent, une joie féroce anima son visage, ses griffes s'abaissèrent sur ma tête : alors je tirai mon glaive, et, me couvrant de mon bouclier, je m'élançai sur mon terrible adversaire ; car il m'était livré, j'avais deviné l'énigme. Mon fer s'enfonça dans je ne sais quoi qui n'existait plus : tout avait disparu comme une vision. Néanmoins, mon glaive dégouttait d'un sang immonde, et j'avais entendu un bruit faible, mais sinistre, tout semblable au râle d'un homme qu'on égorgerait dans les bras du sommeil. » (*Antigone*, liv. I^{er}.)

Et, pourtant, je sus démêler le sens obscur de son énigme. Le mot de l'énigme, c'était l'*homme*. Voici la traduction, en mauvais vers latins, des vers grecs d'un certain Asclépiade, qui a ainsi exprimé le problème proposé par le Sphinx :

Est bipes et quadrupes in terris (solaque vox huic),
Atque tripes : munu vocem solum omnia campis
Inter quæ serpunt, quæ cælo et fluctibus errant.
Ast ubi contendit pedibus jam pluribus, illi
Deficiunt vires et lentis robora nervis.

« Eh! dieux! quel problème! c'était celui de toutes les misères attachées à la condition des fragiles mortels. Il me demanda le nom de cet être singulier qui n'a qu'une voix, qui ne vit qu'un jour sous le soleil, et qui n'est debout qu'un instant.... Je devinai que l'homme était cet être qui n'a qu'une voix, celle du gémissement ; cet être éphémère dont la vie, toute remplie d'amères tristesses, est placée entre deux enfances si courtes et si rapprochées, que le tout semble n'avoir que la durée d'un jour. » (BALLANCHE, *Antigone*, liv. I^{er}.)

L'unique voie de salut. Œdipe attend le retour de Créon, qui est allé consulter l'oracle de Delphes sur les remèdes à apporter au fléau qui désole les Thébains : Sénèque aurait dû l'expliquer plus clairement.

Divin Bacchus, la mort moissonne ce peuple de guerriers. Bacchus était fils de Jupiter et de Sémélé, fille de Cadmus, roi de Thèbes. Sa mère périt brûlée par la foudre de Jupiter, qui prit son fils, et le nourrit dans sa cuisse jusqu'au moment de sa naissance. Selon la fable, Bacchus dompta les Indes à la tête d'une armée de Thébains et de Thébaines.

Enfants d'une race invincible, nous périssons. Cette description de la peste serait trop longue, trop détaillée, quand même elle serait la seule ; mais elle est, de plus, à peu près inutile après le tableau déjà fait par Œdipe dans son interminable monologue. C'est un magnifique morceau de poésie, mais qui ne convient point dans un drame, qui doit se soutenir par l'action. On a blâmé le récit de Thérémène dans la *Phèdre* de Racine, et avec raison : *non erat hic locus*.

Il faut en dire autant de ce chœur, malgré les beautés de détail qui s'y trouvent.

Ce sont les troupeaux qui ont senti les premières atteintes. C'est un fait qui paraît constaté par l'observation, quelle que en soit la cause réelle, et l'explication qu'on en veuille admettre. On peut dire que les animaux, plus près de la nature et plus en contact avec les éléments, doivent être plus vite affectés des maladies qu'engendre la corruption de l'air, qui se communique immédiatement aux eaux, aux plantes, etc. Du reste, si notre auteur manque ici d'autorités parmi les physiologistes, il a, pour se justifier, le témoignage et l'exemple de beaucoup de poètes. Homère, *Iliade*, liv. I^{er} ; Ovide, *Métam.*, liv. VII ; Claudien, *Contre Rufin*, liv. 1^{er} ; Silius Italicus, liv. XIV, ont raconté le même fait, qui, sous ce rapport, est au moins une grande vérité poétique.

Au moment où le sacrificateur. Un accident de ce genre était du plus funeste augure chez les païens. Virgile et Ovide l'avaient exprimé avant Sénèque :

Sæpe in honore deum medio, stans hostia ad aram
Inter cunctantes cecidit moribunda ministros.
(*Georg.*, lib. III, v. 486.)

..... Dum vota sacerdos
Concipit, et fundit parum inter cornua vinum,
Haud exspectato ceciderunt vulnere tauri.
(*Metam.*, lib. VII, v. 593.)

Le Phlégéthon a poussé le Styx hors de son lit. Ce passage a embarrassé les commentateurs. On demande ce que veut dire, en cet endroit, ce mot *Phlégéthon* : est-ce le nom du fleuve brûlant des enfers, ou des enfers mêmes? Nous avons adopté le premier sens ; le second ne nous paraît ni meilleur, ni plus mauvais.

On dit que des mugissements sont sortis de la terre. Ceci est une brillante imitation d'un des plus admirables morceaux de Virgile :

Vox quoque per lucos vulgo exaudita silentes
Ingens, et simulacra modis pallentia miris
Obscenique canis importunæque volucres, etc.

Sénèque nous paraît ici lutter avec assez d'avantage contre le plus dangereux des modèles. Les idées sont les mêmes, et quant au mérite de l'expression, Virgile a peu de vers plus imitatifs que celui-ci :

Amphionios ululasse canes.

N'est-ce pas le noble et vaillant Créon? Créon, frère de Jocaste, était fils de Ménécée, et c'est à lui que le trône de Thèbes revenait de droit après la mort de Laïus, sans l'accident du Sphinx qui donna la couronne à Œdipe. Sophocle, et d'après lui Sénèque ont supposé que ce dernier se défiait de son beau-frère, et ont fait servir cette donnée à la péripétie de leur action,

ACTE II.

Ce qui prouverait que Sénèque tenait peu à l'effet dramatique de ses pièces,

ou peut-être qu'elles n'étaient pas destinées à la représentation, c'est que, peu retenu de copier Sophocle en beaucoup d'endroits, et souvent mot pour mot, il néglige de prendre au poète grec cette ouverture des deux premiers actes, si admirable, si simple et si grandiose. S'il a cru que le monologue qui ouvre son premier acte, et la conversation qui commence le deuxième, étaient d'un meilleur effet, il n'a rien compris à l'ordonnance du drame. Nous pensons qu'il a cédé plutôt à une nécessité purement politique, ou à des considérations de mœurs. La royauté n'était pas comprise à Rome ; et le rôle d'Œdipe vis-à-vis de son peuple n'eût point paru à la hauteur des idées romaines sur l'autorité,

[La réponse de l'oracle est obscure](#). Cet endroit est pris dans Sophocle, acte I, sc. 2 :

ŒDIPE,

Ah ! cher Créon, quelle est la réponse de l'oracle ?

CRÉOU.

Rassurez-vous, seigneur, la voici : « Si nous écartons la cause de nos malheurs, nous cesserons d'être malheureux. »

Une telle réponse doit paraître peu rassurante : elle exprime sans doute un sens fort clair, mais elle n'apprend rien de nouveau ; car, apparemment Œdipe connaissait le principe : *Sublata causa tollitur effectus*. L'oracle de Delphes parle ici comme Hamlet dans le drame de Shakespeare : « Soyez persuadés, dit-il à ses amis, qu'il n'y a pas dans tout le Danemark : un brigand qui ne soit en même temps un malhonnête homme. » Hamlet a ses raisons pour ne pas s'exprimer plus clairement, l'oracle aussi ; Sophocle ajoute qu'on ne peut pas forcer le dieu à parler un langage plus intelligible.

[Dès que mes pieds eurent franchi le seuil du sanctuaire](#). Cette description est parfaite, et du petit nombre des morceaux excellents qui se rencontrent dans notre auteur. Voltaire l'a imitée avec beaucoup de succès, mais non surpassée. (Voyez son *Œdipe*, acte IV, sc. 1.)

Pour la première fois, par un don solennel,
Mes mains, jeunes encore, enrichissaient l'autel :
Du temple tout à coup les combles s'entrouvrirent ;
De traits affreux de sang les marbres se couvrirent, etc.

[Il léguera la guerre à ses enfants](#). Nous avons dit plus haut qu'Œdipe était l'homme même, et l'énigme du Sphinx le problème obscur des destinées humaines. Il faut comprendre aussi dans un sens large et mythique cette parole de l'oracle : « Il se fera la guerre à lui-même, et léguera la guerre à ses enfants. » Elle exprime toutes les idées d'imputabilité, de transmission, de responsabilité, d'expiation, de dévouement, de sacrifice, que M. Ballanche a si poétiquement développées dans son *Antigone*.

« Tel fut Œdipe. Mais cet homme du malheur, cet homme que l'antiquité

regardait comme l’emblème des destinées humaines, ce roi de l’énigme, eut des enfants qui vinrent en quelque sorte compléter une telle vie. Nous voyons ses fils, héritiers malheureux de son ambition, de son orgueil, de son caractère inflexible, se disputer, à main armée, le trône de leur père. Ses filles, colombes gémissantes, méritèrent d’avoir les belles qualités qui le firent distinguer parmi les hommes : elles eurent quelque chose de son brillant génie, et tout à fait son goût pour les choses honnêtes et pour la vertu. Antigone seule reçut en partage la magnanimité d’Œdipe et l’élévation de ses sentiments. » (*Antigone*, épilogue.)

Quelle crainte a pu vous empêcher de punir le meurtrier ? Cet endroit est pris textuellement de Sophocle, acte I, sc. 2.

CRÉON.

On soupçonna des intrigues et des embûches ; mais enfin, le roi mort, nous retombâmes dans de plus grands maux.

ŒDIPE.

Quel si grand malheur a donc pu empêcher qu’on ne recherchât les auteurs d’une mort si déplorable ?

CRÉON.

Le Sphinx et ses pièges cruels : les maux présents et sensibles firent oublier un malheur obscur et passé.

ŒDIPE.

Hé bien ! je saurai, moi, le découvrir dès son origine. Les ordres d’Apollon et vos conseils sont justes, je vous seconderai. La patrie trouvera en moi un libérateur, l’oracle un prince obéissant, Laïus un vengeur. Mon intérêt propre m’y engage, cet attentat me regarde. Si je ne prends en la main la cause de Laïus, j’enhardis contre mes jours des sujets perfides et rebelles : assurons ma couronne en le vengeant, etc.

Puisse l’assassin de Laïus. Ces imprécations d’Œdipe sont belles et terribles, mais nous croyons que Sénèque va trop loin, quand il fait appeler sur la tête du coupable les crimes effrayants qui composent la destinée d’Œdipe. La vengeance qu’il doit invoquer, est une vengeance d’expiation ; et le crime, qui, le plus souvent, est la conséquence du crime, n’en doit pas être considéré comme le juste châtiment. À cette malédiction, Sophocle ajoute un trait que Sénèque a peut-être bien fait de ne pas reproduire : « Si je le cache (le meurtrier) volontairement dans mon palais, dit-il, puissent retomber sur ma maison et sur moi ces funestes imprécations ! » (*Œdipe-Roi* ; acte II, sc. 1.)

La prêtresse de Cirrha. Cirrha était une ville de Phocide où Apollon rendait des oracles. C’est à ses habitants que ce dieu ordonna de faire nuit et jour la guerre au dehors, s’ils voulaient vivre en paix les uns avec les autres. Plutarque, *Œuvres morales* : « Si l’on avance dans l’exercice de la vertu. »

À l'endroit où le chemin se partage en trois routes. M. Ballanche a reproduit ce passage avec le charme de son style : « Après plusieurs jours de marche incertaine, Œdipe et sa pieuse fille parvinrent au pied du Cithéron. Cette montagne est traversée par trois routes également fréquentées : l'une conduit aux vignes célèbres de la Phocide, et s'élève par une pente insensible jusqu'aux deux cimes du Parnasse qui fendent les nues ; l'autre aboutit à la ville d'Ephyre, que le vertueux Sisyphe bâtit entre deux mers ; enfin la troisième descend jusque sur les frontières de l'Elide, où elle continue de serpenter le long des rives fraîches et sinueuses de l'Alphée. » (*Antigone*, liv. II.)

La ville de Sisyphe. C'est Corinthe, sur l'isthme de ce nom.

Vers les champs d'Olène. Il s'agit ici d'Olène en Achaïe, où était située Corinthe. Il y avait une autre Olène en Béotie.

Toi qui ne le cèdes qu'au dieu des oracles. Créon fait très bien de dire que Tirésias s'avance par l'inspiration du dieu des oracles, car autrement on s'étonnerait de sa brusque arrivée. Dans la pièce de Sophocle, c'est le chœur qui propose à Œdipe de le faire venir : « Ce qu'Apollon, dit-il, est entre les dieux, Tirésias l'est parmi les mortels. Ne pourrait-il pas nous prêter le secours de ses lumières? »

Il faut interroger les entrailles des victimes. Sénèque, en cet endroit, quitte la trace de Sophocle. Dans la tragédie grecque, Tirésias n'a point recours aux entrailles des victimes, ni à la nécromancie. Œdipe lui propose d'employer ces moyens et d'autres encore ; et, au lieu de se plaindre, comme ici, de la privation de la vue, qui lui dérobe une partie de la vérité, il s'écrie d'abord qu'il ne voit que trop clair.

TIRÉSIAS.

Dieux ! qu'il est dangereux de trop savoir ! Je suis perdu, malheureux ! Pourquoi suis-je venu ?

ŒDIPE.

Vous savez tout, et vous gardez le silence ! voulez-vous donc nous trahir et nous perdre ?

TIRÉSIAS.

Que vous êtes injuste ! c'est pour vous autant que pour moi que je me tais. Epargnons-nous un chagrin mutuel. Je ne parle point.

ŒDIPE.

O le plus méchant de tous les hommes ! etc.

C'est ici qu'il faut admirer l'art avec lequel Sophocle a conduit son intrigue. Tirésias, avant déclaré que c'est Œdipe qui a tué Laïus, il semble d'abord que tout soit fini. Mais c'est au moment même où le nœud de la fable paraît coupé, qu'elle se noue plus fortement. Le devin a bien déclaré qu'Œdipe est le

coupable, mais c'est une assertion sans preuve contre laquelle Œdipe se récrie justement. Il soupçonne un concert entre Tirésias et Créon, pour lui ravir sa couronne ; et de là naît un incident nouveau, plein de vraisemblance, qui anime la scène, et retarde le dénomment. Sénèque paraît n'avoir pas compris la portée de cette querelle entre Œdipe d'un côté, Créon et Tirésias de l'autre. Dans sa pièce, la dispute d'Œdipe et de son beau-frère ne se lie pas aussi intimement à l'action, qui marche ainsi lourdement, et, selon son habitude, épisodiquement. C'est une attente pénible et prolongée, qui n'est pas soutenue, comme elle devrait l'être, par ce qui fait la vie du drame, les incidents.

Fais brûler sur l'autel un pur encens. Il nous paraît que les expressions employées ici par l'auteur sont sacramentelles. *Struere dono turis aras* ou *altaria* se retrouve dans Virgile, *En.*, liv. V, v. 54.

Au moins a-t-elle été pure et brillante? Outre les présages tirés des entrailles des victimes et du vol des oiseaux, les anciens avaient encore d'autres sortes de divination : la nécromancie, ou évocation des morts ; la pyromancie, ou divination par le feu ; la capnomancie ou divination par la fumée. Comme on le voit ici, la capnomancie consistait à observer de quelle manière et à quelle hauteur s'élevait la fumée, dans quelle direction elle était chassée par le vent, etc. Pour la pyromancie, lorsque les flammes s'attachaient d'elles-mêmes à la chair des victimes, lorsque, réunies en un seul faisceau, elles s'élançaient pures et sans fumée, on pouvait espérer du sacrifice un heureux résultat ; si le feu ne s'allumait qu'avec peine, si les flammes se divisaient ou ne s'attachaient pas sur le champ à la victime, si leur direction n'était pas perpendiculaire, si leur pétillement était violent et la fumée noire et épaisse, le sacrifice était regardé comme défavorable et rejeté par la colère des dieux. Robinson, *Antiquités grecques*. — Voyez aussi *Thyeste*, acte IV, v. 765 et suiv. ; et Valérius Flaccus, *Argonautes*, liv. VIII, v. 247.

Mais la voici maintenant qui se partage. Ces signes sont déjà effrayants par eux mêmes, dans les règles de la pyromancie ; mais, de plus, ici la séparation des flammes et des cendres annonce la guerre d'Étéocle et de Polynice, et leur haine survivant au trépas.

On dirait que la honte les arrête. Nous n'avons pas cherché à déguiser l'audace de l'expression latine : *Pudet deos nescio quid*. Sénèque traite ici les dieux comme Lucain, quand il fait dire à Caton :

Sit crimen Superis et me fecisse nocentem.

C'est la même théologie.

Les deux victimes sont-elles tombées sous le premier coup ? La génisse et le taureau figurent Jocaste et Œdipe, et tous les signes observés se rapportent en général à leur mariage incestueux, au châtement qu'ils s'infligent eux-mêmes, à

la guerre cruelle que se feront plus tard leurs enfants. La génisse qui tombe du premier coup, c'est Jocaste qui se frappe d'une épée, et meurt, au V^e acte. Le taureau frappé deux fois, qui fuit la lumière et perd son sang par les yeux, c'est Œdipe, comme on le voit à la fin de la pièce. Le foie à deux têtes, d'où s'écoule un fiel noir et corrompu, représente la haine d'Étéocle et de Polynice. La partie hostile des entrailles gonflée, c'est la guerre prochaine entre ces deux fils maudits et condamnés d'avance par le jugement des dieux, comme devant expier le crime de leur naissance. Les sept veines tendues et la ligne qui les empêche de se réunir, c'est le signe d'une guerre implacable ; etc.

La partie hostile des entrailles. On divisait les entrailles en deux parties, l'une attribuée aux amis, *familiaris*, l'autre aux ennemis, *hostilis*. Il paraît que cette division était mentale, et peut-être même arbitraire. Voyez Cicéron, *de la Divination* et *de la Nature des dieux* ; et Turnèbe, liv. IV, chap. 18.

Une ligne oblique. La ligne qui empêche les sept veines de la partie hostile de se rejoindre, annonce que les sept chefs, venus pour combattre devant Thèbes, ne reverront pas leur patrie : en effet, ils y périrent tous, excepté Adraste.

La puissance royale ne vous permet pas de descendre chez les Ombres. Ceci n'est point vrai pour les Grecs ; Thésée, Ulysse, Enée, étaient descendus aux enfers. Sénèque met ici les idées romaines à la place des usages locaux. Ainsi nous voyons Tibère blâmer les honneurs rendus par Germanicus et son armée aux débris de l'armée de Varus, par la raison qu'il ne convenait pas à un général romain de se mêler de cérémonies funèbres : *Neque imperatorem auguratu ac vetustissimis cæremoniis præâitum, attreclare feralia debuisse*. Tacite, *Ann.*, lib. I, cap. 62. — Ce ne serait donc point ici, comme on a pu le croire, une flatterie de Sénèque envers la prétendue divinité des empereurs.

L'hymne thébain à la gloire de Bacchus. C'était une coutume chez les anciens d'appeler la musique, les hymnes et les chants au secours de l'inspiration prophétique, dans les cérémonies divinatoires. Ainsi, dans *Athalie*, Joad, saisi de l'esprit divin, s'écrie :

Lévites, de vos sons prêtez-moi les accords,
Et de ces mouvements secondez les transports.

L'hymne de Sénèque est brillant, poétique ; plein de chaleur et d'inspiration. On peut le comparer avec l'hymne à Hercule, au liv. VIII de l'*Enéide*, dont il est imité en plusieurs endroits, et avec le *poème Séculaire* d'Horace. Mais, du reste, il n'a que peu de ressemblance avec les hymnes qui nous restent d'Homère, sorte de poèmes assez courts en l'honneur des dieux, dans la mesure alexandrine, et sans la forme ni le mouvement du dithyrambe.

Les thyrses de Nysa. Il y avait dix villes de ce nom, dit Farnabius : celle dont il s'agit en cet endroit était en Arabie ; et c'est dans un antre, près de cette ville,

que Bacchus fut élevé par les Nymphes.

La colère d'une marâtre jalouse. C'était Junon, épouse de Jupiter.

Sur les pas du Bacchus Thébain. Le texte porte *Ogygio*. Ogygie était l'ancien nom de Thèbes, ou, selon les mythologues, le nom sacré et incommunicable de la ville dont Thèbes était le nom profane. « Enfermer d'une même enceinte la Thèbes profane, et l'Ogygie mystique. » Ballanche, *Orphée*.

Embrasées de ton feu divin. « Alors je vis s'allumer parmi les convives une sorte de joie bruyante et folle qui tenait du vertige : elle ressemblait à celle des Thyades furieuses, lorsqu'elles se répandent sur le mont Ménale, ou dans les bois du Lycée, en célébrant les victoires du triomphateur de l'Inde ; elle ressemblait à celle de la malheureuse Agave, immolant son propre fils au sein de l'ivresse. » (*Antigone*, liv. I.)

La belle Ino, fille de Cadmus... Palémon. Ino, femme d'Athamas, roi de Thèbes, fuyant la fureur de son mari, se précipita dans la mer avec son fils Méciste ou Palémon. Ils furent changés en divinités de la mer. Ino devint Leucothoé ; Palémon, Portumnus.

Le royaume du violent Lycurgue. C'est la Thrace. Les auteurs ne sont pas d'accord sur le résultat de ses démêlés avec Bacchus. Les uns prétendent qu'il vainquit le dieu de la vigne, et le tua ; d'autres, au contraire, soutiennent que Bacchus le dompta et le punit de ses mépris. Plutarque blâme ce Lycurgue, en deux endroits de ses traités, d'avoir voulu couper la vigne, au lieu d'apprendre à ses peuples à tremper leur vin. L'épithète *securigeri* se rapporte à ce fait. Lycurgue se coupa, dit-on, les jambes avec la hache qui lui servait à couper la vigne, tant il y mettait de violence et de fureur.

L'astre d'Arcadie et le double Chariot. La Grande et la Petite Ourse, le Grand et le Petit Chariot, constellations du pôle septentrional.

Les filles de Prétus. Les filles de Prétus, roi d'Argos, préféraient leur beauté à celle de Junon, et méprisaient Bacchus. Ce dieu les frappa d'un vertige ; elles se crurent changées en vaches, et s'enfuirent à travers les bois :

Prætides implerunt falsis mugitibus agros.

(VIRGIL., *Silen.*)

Junon, charmée de cette vengeance, s'apaisa envers Bacchus, et souffrit qu'il fut adoré comme elle dans Argos.

Une vierge délaissée. Ariadne, fille de Minos. Voyez Plutarque, *Vie de Thésée* ; et Catulle, poème d'*Ariadne*.

Les deux Amours agitent leurs flambeaux. Platon distinguait deux Amours, Éros et Antéros : l'Amour pur et céleste, l'Amour terrestre et grossier. Les deux Amours dont il s'agit en cet endroit sont l'Amour divin et l'Amour humain : Bacchus était dieu, mais épousait une simple mortelle ; il fallait donc

l'intervention des deux Amours.

Laisse reposer la foudre à l'aspect de Bacchus. Sans doute en mémoire de Sémélé sa mère, que la foudre avait consumée.

ACTE III.

Le vieillard commence son noir sacrifice. L'évocation des morts était un moyen de divination que les peuples anciens n'employaient qu'à la dernière extrémité. « Ni l'oiseau qui s'élève sur des ailes rapides, ni les fibres arrachées des entrailles vivantes, ne peuvent nous révéler le nom du coupable, a dit plus haut le vieux Tirésias ; il faut tenter une autre voie, il faut évoquer du sein de la nuit éternelle, etc. De même, chez les Hébreux, où l'évocation des morts était aussi pratiquée, mais en secret et en violation de la loi :

Tel fut, dans Gelboé, le secret sacrifice
Qu'à ses dieux infernaux offrit la Pythonisse.
Alors qu'elle évoqua, devant un roi cruel,
Le simulacre affreux du prêtre Samuel.

« Pourquoi as-tu troublé mon repos, en me faisant monter sur la terre? dit le fantôme. — Je suis dans une grande angoisse, répond Saül ; les Philistins me font la guerre, et Dieu s'est retiré de moi, et ne m'a plus répondu ni par les songes, ni par l'Urim, ni par les prophètes. C'est pourquoi je t'ai appelé, afin que tu me fasses entendre ce que j'aurai à faire. » (*Samuel*, liv. I, chap. 38, v. 15.)

Le récit de cette cérémonie lugubre est un des plus beaux morceaux qu'on puisse admirer dans les tragédies de Sénèque ; la couleur en est sombre, mais toute locale, et les effets de terreur habilement ménagés. Dante nous paraît en avoir imité plusieurs traits dans le chant XXVIII^e de son *Enfer*.

Quant au cérémonial même du sacrifice, il est fort exact : on peut consulter sur ce point Rhaban, *des Prestiges des mages* ; D. Isidore, *Origines*, liv. VIII, *des Mages* ; Apollodore, *Biblioth.*, liv. III ; Buisson, *des Formules*, liv. I ; Stace, *Thébaïde*, liv. IV ; Denys d'Halic., liv. VII, chap. 13 ; Macrobe, liv. III, chap. 5 ; Turnèbe, *Adversar.*, liv. XV ; Arnobe, *Contre les nations*, liv. VII ; Pline, liv. II, chap. 37, et liv. XXVIII, chap. 1 ; Eusèbe, livre IV, etc.

La véritable nuit. Créon a dit tout à l'heure que Tirésias trouvait, dans l'obscurité du lieu, la nuit favorable à son noir sacrifice : mais cette nuit n'était que l'absence du jour et du soleil. Maintenant la nuit dont il parle est la véritable nuit, existant par elle-même, la nuit infernale, qui a son royaume à elle, ce que l'écriture nomme les ténèbres de l'ombre de la mort : cette expression nous semble très belle.

Le reste de la description n'est pas indigne d'être comparé au tableau des enfers, dans le VI^e livre de l'*Enéide*, dont il est, au reste, visiblement imité.

Le premier qui s'élève du sein de la terre, est Zéthus. Fils de Jupiter et d'Antiope, et frère d'Amphion, qu'il amena, par ses prières et ses reproches, à

quitter la lyre pour les armes. Sénèque lui donne ailleurs l'épithète de cruel et de farouche, parce qu'il ne se plaisait que dans les jeux sanglants de la guerre et de la chasse, et aussi par opposition à son frère, élève d'Apollon et des Muses. — Voyez *Hercule furieux*, acte IV, v. 916 et suiv.

[La superbe fille de Tantale](#). Niobé, mère de quatorze enfants qui périrent par les flèches d'Apollon et de Diane. Sénèque dit qu'elle compte impunément les enfants nombreux de sa fécondité, parce qu'elle n'a plus désormais à craindre la vengeance de Latone.

[Otez-lui la terre, et moi, son père, je lui ravirai le ciel](#). Ceci ne doit point s'entendre dans le même sens que nous disons : « Perdre la terre, et gagner le ciel. » *Cælum* veut dire ici la lumière du jour, par allusion au supplice volontaire d'Œdipe.

[Je découvre les complices d'une adroite machination](#). L'auteur rentre ici dans le plan de la tragédie grecque, et il ne s'en écartera plus jusqu'à la fin, sauf quelques différences de détail. Cette scène met en relief une des faces du caractère d'Œdipe, qui est, comme nous l'avons dit plus haut, le type le plus général des vertus, des vices, et de la destinée de l'homme. Sophocle ne l'a pas aussi bien compris : il parle bien de la violence de ses désirs et de sa curiosité inquiète ; mais il fait moins ressortir son despotisme et cette disposition à abuser de la puissance, qui n'est pas le moindre vice inhérent à la nature humaine.

[L'étranger de Sidon](#). Cadmus, fils d'Agénor, roi de Phénicie, dont les principales villes étaient Tyr et Sidon.

[L'amoureux larcin de Jupiter](#). Europe, fille d'Agénor et sœur de Cadmus. Voyez Ovide, *Métam.*, liv. III.

[Appela notre contrée Béotie](#). Suivant quelques auteurs, la Béotie avait tiré son nom de Béotus, fils de Neptune et d'Arné ; d'autres assignent encore une origine différente au nom de cette partie de la Grèce, qui s'appelait aussi Aonie, Messapie, Ogygie, Cadmée.

[Tantôt c'est un serpent énorme](#). C'est-à-dire le serpent qui tua les compagnons de Cadmus, auprès de la fontaine de Dircé. Cadmus le tua, et sema ses dents, qui produisirent cette moisson de guerriers dont il est question plus bas. Voyez Ovide, *Métam.*, liv. III.

[Des arbres de Chaonie](#). Des chênes, peut-être d'une espèce différente de ceux dont il est parlé dans la même phrase, et que l'auteur appelle *robora*.

[La déesse, trop sévère à venger sa pudeur](#). Diane, que ce malheureux prince avait vue par hasard, se baignant avec ses Nymphes.

ACTE IV.

[Ma conscience révoltée](#). Cette parole est hardie, et même sacrilège ; mais nous touchons au dénouement, qui nous montre l'homme confondu par sa

prudence même, et vaincu dans sa lutte contre la puissance obscure, mais invincible, de la destinée. Œdipe, au premier acte, tremble devant ce que l'on pourrait appeler la possibilité de l'impossible ; maintenant il proteste contre le fait, non pas comme possible, mais comme accompli. C'est un homme qui ne nie pas le suprême pouvoir des dieux, mais qui se perd en comptant trop sur le témoignage de la raison humaine.

Cependant un vague souvenir. Il est probable que Laïus était le seul homme qu'Œdipe eût tué dans toute sa vie, et Voltaire fait très-bien d'attribuer son oubli sur ce point à une espèce d'enchantement qu'il ne conçoit pas. Voici, au reste, le récit que le poète français lui met dans la bouche : il est plus développé que celui de Sénèque, et plus brillant :

Enfin je me souviens qu'aux champs de la Phocide
(Et je ne conçois pas par quel enchantement
J'oubliai jusqu'ici ce grand événement,
La main des dieux sur moi si longtemps suspendue
Semble ôter le bandeau qu'ils mettaient sur ma vue)
Dans un chemin étroit je trouvai deux guerriers
Sur un char éclatant que traînaient deux coursiers :
Il fallut disputer, dans cet étroit passage,
Des vains honneurs du pas le frivole avantage.
J'étais jeune et superbe, et nourri dans un rang
Où l'on puisa toujours l'orgueil avec le sang.
Inconnu, dans le sein d'une terre étrangère,
Je me croyais encore au trône de mon père ;
Et tous ceux qu'à mes yeux le sort venait offrir
Me semblaient mes sujets, et faits pour m'obéir ;
Je marche donc vers eux, et ma main furieuse
Arrête des coursiers la course impétueuse ;
Loin du char à l'instant ces guerriers élancés
Avec fureur sur moi fondent à coups pressés.
La victoire entre nous ne fut point incertaine :
Dieux puissants ! je ne sais si c'est faveur ou haine,
Mais sans doute, pour moi, contre eux vous combattiez ;
Et l'un et l'autre enfin tombèrent à mes pieds.
L'un d'eux, il m'en souvient, déjà glacé par l'âge,
Couché sur la poussière, observait mon visage ;
Il me lendit les bras, il voulut me parler,
De ses yeux expirants je vis des pleurs couler ;
Moi-même, en le perçant, je sentis dans mon âme,
Tout vainqueur que j'étais..... Vous frémissiez, madame !
(Œdipe, acte IV, sc. 1.)

Avait-il à ses côtés un cortège nombreux ? Voltaire a imité, mais embelli tout ce passage. Voici comme il a reproduit tout les détails de ce dialogue, en y réunissant les principaux traits de celui d'Œdipe et de Créon (acte II, sc. 1), où il est, pour la première fois, question du meurtre de Laïus, comme dans l'*Œdipe* de

Sophocle :

ŒDIPE.

Quand Laïus entreprit ce voyage funeste,
Avait-il près de lui des gardes, des soldats ?

JOCASTE

Je vous l'ai déjà dit, un seul suivait ses pas.

ŒDIPE.

Un seul homme ?

JOCASTE

Ce roi, plus grand que sa fortune,
Dédaignait, comme vous, une pompe importune.
On ne voyait jamais marcher devant son char
D'un bataillon nombreux le fastueux rempart.
Au milieu des sujets soumis à sa puissance,
Comme il était sans crainte, il marchait sans défense
Par l'amour de son peuple il se croyait gardé, etc.
(*Œdipe*, acte IV, sc. 1.)

[Le peuple de Corinthe vous appelle au trône de votre père.](#) Dans la pièce grecque, c'est aussi un berger qui fait l'office d'ambassadeur, ce qui prouve beaucoup en faveur des bergers et des rois de celle époque primitive, où Homère appelait les rois des pasteurs de peuples. Tout a bien changé depuis ; le roi et le berger sont devenus les deux extrêmes de la vie humaine ; et, quelque simple que nous supposions la diplomatie au siècle de Thésée, nous comprenons mieux le pâtre chargé de mettre à mort le fils de Laïus, que celui qui vient annoncer officiellement à Thèbes la mort de Polybe, et exprimer les vœux du peuple de Corinthe. Il faut croire que la raison dramatique y est pour quelque chose. Il s'agissait d'expliquer le fait mystérieux de la naissance d'Œdipe, et c'était ici affaire de bergers. C'est une raison de pardonner au vieux Corinthien, quand il va jusqu'à dire qu'il jouit depuis longtemps de la confiance des rois, et garde fidèlement les secrets d'état.

La partie faible de notre auteur, c'est le dialogue : on s'en aperçoit ici. Dans l'*Œdipe* grec, les scènes correspondantes sont vives et animées ; Jocaste surtout y prend part, comme elle doit y prendre intérêt. Ici, au contraire, ce personnage important s'efface et disparaît à l'arrivée du vieillard de Corinthe. Il semble que Sénèque ait pour règle de ne laisser que deux acteurs à la fois parlant sur la scène : c'est le vrai défaut de ses tragédies.

[Polybe est entré dans l'éternel repos.](#) C'est ici, quant à la lettre, le *Requiem æternam dona eis* des chrétiens ; mais nous ne croyons pas que l'auteur ait attaché le même esprit à ses paroles. Il faut donc les entendre ici dans le sens de ces vers fameux :

Post mortem nihil est, ipsaque mors nihil.
Quæris quo jaceas post obitum loco ?
Quo non nata jacent.

(*Troad.*, acte. II, sc. 3.)

Resserrent la fidélité des peuples. Celle locution est hardie, mais nous avons mieux aimé la risquer, que de nous jeter dans la paraphrase de cette locution brève et forte : *adstringunt fidem*.

Ce sont ces mains qui, tout enfant, vous ont remis à Polybe. Voici comment Voltaire a imité ce passage :

ICARE.

Le ciel qui, dans mes mains a remis votre enfance,
D'une profonde nuit couvre votre naissance ;
Et je sais seulement qu'en naissant condamné,
Et sur un mont désert à périr destiné,
La lumière sans moi, vous eût été ravie.

ŒDIPE.

Ainsi donc, mon malheur commence avec ma vie
J'étais, dès le berceau, l'horreur de ma maison.
Où tombai-je en vos mains ?

ICARE.

Sur le mont Cithéron.

ŒDIPE.

Près de Thèbes ?

ICARE.

Un Thébain, qui se dit votre père,
Exposa votre enfance en ce lieu solitaire, etc.

(*Œdipe*, acte IV, sc. 1)

Vos pieds avaient été percés par un fer. « Dès que l'enfant, sur qui reposaient de sinistres oracles, était venu au monde, les auteurs de ses jours, en proie à mille terreurs, étouffant tous les sentiments de la nature, avaient résolu de le faire mourir. Ce triste ministère fut confié à un serviteur fidèle, qui, n'ayant pu se déterminer à être cruel qu'à demi, au lieu d'égorger sa victime à l'instant même, l'avait cachée dans son manteau, et l'avait emportée sur les sommets du Cithéron. Là, touché d'une pitié barbare, il perce de son épée les pieds du fils de son maître, pour y passer une courroie ; il le suspend ainsi aux branches d'un arbre, se retire en pleurant, et s'en remet aux bêtes féroces pour achever l'exécution des ordres du roi. » (Ballanche, *Antigone*, liv. I^{er}.)

S'il m'était permis de faire moi-même le plan de ma destinée. Le chœur est un des morceaux les plus parfaits qui soient sortis de la main de Sénèque. C'est un éloge de la médiocrité, sujet vulgaire et lieu commun, traité ailleurs par

Sénèque (voyez *Thyeste*, acte III, sc. 1, v. 410 et 11), mais nulle part avec autant de fraîcheur et de pureté. Seulement, nous devons dire que ce chœur n'est point à sa place en cet endroit ; sans doute la catastrophe d'Œdipe est bien faite pour ramener les hommes à l'amour d'une vie obscure et tranquille ; mais il fallait jeter ces réflexions dans le cours de la pièce. Le chœur se montre ici trop étranger à ce qui se passe, trop détaché de l'action ; il devrait y prendre une part plus active et plus intéressée.

Un jeune imprudent. C'est Icare, fils de Dédale. Son malheur célèbre est devenu, comme celui de Phaéton, l'emblème d'une ambition démesurée, avec cette différence toutefois (car les traditions des peuples n'offrent jamais deux symboles qui expriment une seule et même chose), que l'audace d'Icare n'est préjudiciable qu'à lui-même, tandis que celle de Phaéton nuit à lui-même et aux autres. C'est une double allégorie qui condamne l'ambition des particuliers et celle des hommes publics.

Avec les fausses ailes qui le portent. C'est-à-dire avec des ailes que la nature ne lui a point données : *Pennis non homini datis*, comme dit Horace, *Ode 1^{re}, III*, 35.

Donne à la mer qui le reçoit un nom nouveau. C'est la mer Egée, dont la partie où il tomba fut appelée depuis mer Icarienne.

Son fis ailé. Le texte porte *alitem suum*, littéralement : « son oiseau », c'est-à-dire son fils, auquel il avait donné des ailes, ou simplement, son fils ayant des ailes.

ACTE V.

Je ne sais quelle résolution, funeste comme sa destinée. Sénèque, en écrivant ces mots, ne savait pas combien il s'approchait de la vérité ; il aurait dû dire : « Une résolution qui complète sa destinée. Car l'expiation du crime est toujours le complément du crime. C'est ce que ni le poète grec, ni le poète latin, ni Corneille, chez nous, ni Voltaire n'ont compris. Ils racontent le châtiment qu'Œdipe s'inflige à lui-même, comme un fait transmis par les traditions primitives, mais dont ils ne voient ni le sens mythique ni la raison profonde. Il est difficile d'imaginer rien de plus affreux, rien de plus repoussant, de plus matériel en un mot, que la description de ce châtiment, dans Sénèque. On se demande pourquoi le parricide et l'incestueux ne se tue pas plutôt, pour se livrer d'un seul coup, et tout entier, à la justice divine. Le poète répond que, s'il mourrait tout de suite, il ne souffrirait pas assez, parce qu'il est trop coupable. Cette réponse ne signifie rien. Le châtiment d'Œdipe, de ce roi de l'énigme, doit être une représentation sensible de sa science et de son ignorance, de ce qu'il a voulu savoir et de ce qu'il ne devait pas ignorer.

Sophocle n'est pas plus fort sur ce point. Le chœur dit à Œdipe qu'il lui

serait plus avantageux de ne pas vivre, que de vivre aveugle ; Œdipe répond qu'il s'est privé de la vue pour ne pas voir son père chez les morts.

Meurs, mais un peu moins que son père. Le texte porte : *Morere, sed citra patrem* : « Meurs, mais *en deçà* de ton père. » Sans doute pour ne pas aller jusqu'à lui, en mourant tout à fait. Au reste, les paroles que le poète met ici dans la bouche d'Œdipe, ne sont qu'une suite de divagations ridicules. Il n'y avait qu'une manière de justifier convenablement la punition d'Œdipe ; et, faute de l'avoir connue, force lui est de se jeter dans un dédale de raisons toutes aussi fausses les unes que les autres.

Les destins sont nos maîtres. L'idée de ce chœur est assez juste, mais incomplète ; elle n'exprime pas toute la conclusion morale qu'il faut tirer de la destinée d'Œdipe, de cette lutte fatale entre l'intelligence humaine et la volonté divine. Assurément *toute chose a sa voie tracée d'avance*, comme le dit Sénèque ; mais si la raison de l'homme doit se soumettre à la puissance invisible, elle est aussi appelée à connaître les vérités nécessaires par voie de révélation. Le malheur d'Œdipe, c'est de n'avoir eu, malgré son génie, qu'une révélation incomplète.

J'aime ces ténèbres. Voici l'imitation, ou plutôt la paraphrase de ce morceau, par M. Ballanche :

« Oh ! que je me plais dans ces ténèbres ! Il me semble qu'enfin je commence à entrer en possession du calme si désirable qui nous attend au fond du tombeau ; obscurité terrible et douce, je te salue ! sois mon asile ! sois le lieu de mon repos ! Je pourrai peut-être supporter la vie, lorsqu'elle ne sera pour moi qu'une longue mort ! Soleil, dont j'ai si longtemps profané la lumière, je ne te verrai plus, colorant des premières teintes de l'aurore la double cime du Parnasse, ou inondant de tes feux les riches campagnes de Thèbes, ou te jouant parmi ces nuages étincelants qui, le soir, entourent d'une ceinture charmante les sommets de l'Hélicon ! Ombre de Laïus, accepte mon sacrifice volontaire ! et vous, redoutables Euménides, ne poursuivez pas davantage ma famille ! Déjà la compagne malheureuse de mes tristes destinées, cette femme que je n'ose appeler d'aucun nom, m'a précédé dans la nuit éternelle ! Paix à sa cendre ! Que la terre soit légère à ses os, et qu'à présent je sois seul exposé au courroux des dieux. » (*Antig.*, liv. II.)

Notre crime est celui du destin. Pourquoi se tue-t-elle alors, si elle ne se croit point coupable ? Cette parole impie n'est évidemment que le premier cri de la douleur, qui sent et ne raisonne pas : elle est aussitôt rétractée. C'est encore ici une grande idée morale à conclure de la destinée d'Œdipe. Assurément ni lui ni sa mère ne sont coupables, du point de vue de l'intention ; mais ils sont coupables de fait car le crime a été commis, et tout crime est nécessairement

imputable, puisqu'il doit être expié. Cette jurisprudence est plus haute et plus inexorable que celle de nos codes criminels, qui distinguent le fait et l'intention. Dans l'ordre d'idées où nous sommes, le crime d'Œdipe et de sa mère n'est sans doute qu'un affreux malheur, mais ce malheur même est une souillure, et l'homme souillé ne doit pas vivre.

Par tous les liens sacrés ou impies. Sénèque exprime ici cette funeste complication de rapports qui existait entre Œdipe et Jocaste, et que Sophocle a exprimés dans ces vers célèbres, traduits par Boileau, dans le *Traité du sublime* :

Hymen, funeste hymen, tu m'as donné la vie
Mais dans ces mêmes flancs où je fus renfermé,
Tu fais rentrer le sang dont tu m'avais formé,
Et par là tu produis et des fils et des pères,
Des frères, des maris, des femmes et des mères,
Et tout ce que du sort la maligne fureur
Fit jamais voir au jour et de honte et d'horreur.

Voltaire préférerait, à ce fatras du poète grec, ces deux vers de Corneille, qui résument si simplement et si énergiquement toute la destinée d'Œdipe :

Ce sont eux qui m'ont fait l'assassin de mon père,
Ce sont eux qui m'ont fait le mari de ma mère.

Nous sommes parfaitement de son avis, en faisant observer toutefois que ce passage est peut-être la seule tache de l'*Œdipe Roi*, pièce d'ailleurs si admirable, et qu'Aristote regardait comme la plus belle de tout le théâtre grec.

C'est mon crime qui a causé sa mort. C'est le langage de la douleur, et non pas de la raison. Jocaste n'est incestueuse qu'à cause de son fils, sans doute, mais Œdipe aussi n'est incestueux que par sa mère. Le crime est donc partagé, et chacun des coupables est puni pour sa part.

Vous, que la maladie accable. Voltaire, qui n'a pas su éviter le ridicule d'une intrigue d'amour, dans un sujet tel qu'Œdipe, s'est habilement tiré de la catastrophe dont Sénèque s'est plu à rassasier les yeux des spectateurs. Quelques vers lui suffirent pour raconter le châtement d'Œdipe, et les conséquences de cette expiation. Il vit, dit le grand-prêtre,

..... Et le sort qui l'accable,
Des morts et des vivants semble le séparer ;
Il s'est privé du jour avant que d'expirer.
Je l'ai vu dans ses yeux enfoncer cette épée
Qui du sang de son père avait été trempée,
Il a rempli son sort, et ce moment fatal
Du salut des Thébains est le premier signal.
Tel est l'ordre du ciel, dont la fureur se lasse,
Comme il veut, aux mortels il fait justice et grâce.
Ses traits sont épuisés sur ce malheureux fils :
Vivez, il vous pardonne, etc.
(Acte V, sc. 6)

Tout le dernier acte de Sénèque est résumé dans ce peu de vers qui nous épargnent bien des horreurs dans cet affreux dénouement où Sophocle lui-même, comme nous l'avons dit plus haut, a compromis son goût et sa gravité.

THYESTE

TABLE

PERSONNAGES.

ARGUMENT.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I. L'OMBRE DE TANTALE, MÉGÈRE, TANTALE.

SCÈNE II. LE CHOEUR.

ACTE SECOND.

SCÈNE I. ATRÉE, UN GARDE.

SCÈNE II. LE CHOEUR.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. THYESTE, PLISTHÈNES ; le jeune TANTALE et le troisième fils de Thyeste, personnages muets.

SCÈNE II. ATRÉE, THYESTE, PLISTHÈNES ; le jeune TANTALE et le troisième fils de Thyeste, personnages muets.

SCÈNE III. LE CHOEUR.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I. UN MESSAGER, LE CHOEUR.

SCÈNE II. LE CHOEUR.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I. ATRÉE.

SCÈNE II. THYESTE.

SCÈNE III. ATRÉE, THYESTE.

PERSONNAGES.

THYESTE.

ATRÉE.

TANTALE.

MÉGÈRE.

PLISTHÈNES, FILS DE THYESTE.

CHOEUR DES VIEILLARDS DE MYCÈNES.

TANTALE, FILS DE THYESTE,

personnages muets.

UN AUTRE FILS DE THYESTE,

UN GARDE et UN MESSENGER.

ARGUMENT.

PENDANT qu'Atrée régnait à Mycènes, Thyeste, son frère, pour satisfaire l'ambition qu'il avait de s'emparer du trône, avait soustrait frauduleusement le bélier d'or sur la possession duquel on croyait que reposait le destin de la royauté, aidé en cela par la reine Érope, femme d'Atrée, que Thyeste avait séduite : de là division et lutte entre les deux frères. Après des chances diverses (car d'après un passage de la tragédie, vers 237, on peut croire qu'Atrée fut quelque temps privé de la couronne et fugitif), Thyeste, chassé du trône et de Mycènes, avait traîné longtemps une vie pauvre et misérable. Mais Atrée, dominé par un désir immodéré de vengeance, pour égaler le châtiment de Thyeste à son crime, feint de vouloir rendre à son frère son ancienne amitié. Thyeste revient, tremblant d'abord, et défiant de son bonheur ; mais Atrée, l'ayant reçu avec de feintes démonstrations de joie, lui prend ses fils en otage, les immole sur les autels, les fait servir à table devant leur père, et lui donne même à boire de leur sang mêlé dans du vin. Après cette vengeance, dont l'horreur, dit-on, fit reculer le soleil, Atrée fait connaître à son frère quels mets on lui a servis, et se moque de ses imprécations.

ACTE PREMIER.
SCÈNE I.

L'OMBRE DE TANTALE, MÉGÈRE. TANTALE.

QUELLE puissance m'arrache des enfers où mes lèvres avides cherchent vainement à saisir un aliment qui m'échappe toujours? quelle divinité funeste ramène Tantale au séjour des vivants? Aurait-on inventé pour moi quelque supplice plus affreux que cette soif brûlante au milieu des eaux, que cette faim toujours béante? Est-ce que mes épaules doivent se courber sous le rocher roulant de Sisyphe? Va-t-on m'étendre sur la roue dont le tournoiement rapide meurtrit les membres d'Ixion? Me faut-il subir le châtiment de Tityus qui, couché dans une vaste caverne, livre à de cruels vautours ses entrailles palpitantes, et qui, réparant chaque nuit la perte du jour, offre sans cesse une proie nouvelle à l'insatiable faim des monstres qui le dévorent? À quel nouveau tourment veut-on me faire passer? O qui que tu sois, juge impitoyable des morts, chargé d'inventer des supplices pour les âmes coupables, s'il est possible d'ajouter à ceux que je viens de nommer, tâche d'en trouver un qui épouvante le gardien même du sombre empire, qui fasse trembler le noir Achéron, qui me glace moi-même de terreur. Il va sortir de ma famille une suite d'hommes coupables qui surpasseront les crimes de leurs pères, me feront paraître innocent au prix d'eux, et se souilleront d'attentats inouïs. Toutes les places vacantes dans le séjour des impies, ma famille les remplira. Tant qu'il restera des Pélopidès, Minos n'aura point de relâche.

MÉGÈRE.

Ombre funeste, va, souffle sur ton palais détesté la rage des Furies ; qu'il s'engage entre tes descendants une lutte de crimes, et qu'ils s'arment tour-à-tour du glaive homicide. Point de mesure à leur fureur, point de honte qui les arrête : qu'une aveugle colère s'empare de leurs esprits ; que la rage des pères ne s'éteigne point avec eux, mais que leurs crimes passent, comme un héritage, à leurs fils : qu'aucun d'eux n'ait le temps de se repentir d'un attentat commis, mais qu'il en commette chaque jour de nouveaux, et que le châtiment d'un crime soit un crime plus grand. Que ces frères orgueilleux descendent du trône pour y remonter de l'exil. Que le destin de cette famille cruelle flotte indécis entre deux rois. Que le malheur succède à la puissance, la puissance au malheur ; et que leur royaume soit en proie à de continuelles révolutions. Que chassés de leur pays pour leurs crimes, ils n'y rentrent que pour en commettre de nouveaux, aussi insupportables aux autres qu'à eux-mêmes. Point de frein à leur fureur. Que le frère tremble devant le frère, le père devant le fils, le fils devant le père. Que la

mort des enfants soit affreuse, mais surtout leur naissance. Que la femme attende aux jours de son mari. Qu'ils portent la guerre au delà des flots et que leur sang arrose tous les pays. Que l'orgueil de la victoire les porte à s'élever insolemment au dessus des autres chefs. Que l'adultère ne soit que la moindre tache de cette famille souillée ; périssent la confiance, l'amour, tous les droits de la fraternité. Que le ciel même soit troublé par vos crimes : pourquoi ces étoiles qui brillent à sa voûte, et ces feux nocturnes qui laissent tomber sur le monde leur vive lumière? Qu'une nuit sombre les remplace, et que le jour s'éteigne. Bouleverse ton palais, évoque la haine, le meurtre, les funérailles ; que le génie de Tantale remplisse toute sa maison. Il faut la parer comme pour un jour de fête, en orner le seuil de lauriers verts, y allumer un feu splendide pour célébrer dignement ton arrivée. Il faut y renouveler, mais avec plus de victimes, l'attentat de la Thrace. Pourquoi la main de cet oncle est-elle oisive? Pourquoi Thyeste ne pleure-t-il pas déjà ses enfants? Quand va-t-on les retirer de la chaudière écumante pour les lui servir? Que leurs membres soient mis en pièces, que le foyer paternel soit souillé de leur sang. Qu'on dresse la table, tu iras prendre part à ce festin du crime ; il n'est pas nouveau pour toi. Je te donne un jour tout entier ; pour ce repas, je permets à ta faim de se satisfaire. Sous tes yeux, on boira le sang mêlé avec le vin..... J'ai imaginé un repas à te faire fuir toi-même. — Arrête donc, où veux-tu courir ainsi?

TANTALE.

À mes étangs, à mes fleuves, à mes eaux perfides, à ces fruits qui viennent jusque sur mes lèvres pour échapper toujours à ma faim dévorante. Laisse-moi rentrer dans ma triste prison, ou, si tu ne me trouves pas assez malheureux, fais-moi changer de fleuve ; plonge-moi dans les eaux du Phlégéthon, dans le cercle de ses vagues de feu. Vous tous que la loi du destin soumet aux plus affreux tourments ; vous qui, cachés sous une voûte rongée par le temps, craignez la chute d'une montagne prête à vous écraser ; vous qu'épouvantent la dent cruelle des lions et le fouet des Furies qui vous environnent ; vous qui, à demi consumés, cherchez à repousser les torches brûlantes des filles de l'enfer, écoutez la voix de Tantale qui va se hâter de vous rejoindre ; croyez-en mon expérience, et félicitez-vous de votre part de douleurs. — Quand me sera-t-il permis de fuir les vivants?

MÉGÈRE.

Quand tu auras porté le trouble dans ta maison, allumé la guerre, inspiré la rage des combats à ces deux rois, et rempli leurs âmes de transports furieux.

TANTALE.

C'est à moi de subir des peines, mais non d'en infliger. Ainsi donc je monte sur la terre comme une vapeur funeste exhalée de ses entrailles, comme une

peste qui doit jeter partout des semences de mort. Il me faut pousser mes petits-fils à des crimes épouvantables, moi leur aïeul! souverain père des dieux et le mien, quoiqu'il en coûte à ta gloire de l'avouer, je ne me retiendrai pas, et, malgré les châtiments réservés à ma langue indiscrete, je parlerai : Gardez-vous, ô mes enfants, de souiller vos mains par des meurtres sacrilèges, gardez-vous de verser le sang sur les autels. Je serai là, j'empêcherai les crimes..... Pourquoi ce redoutable fouet qui m'épouvante, ces serpents qui se tordent menaçants à ma vue? Pourquoi cet aiguillon de la faim pénètre-t-il jusqu'à la moelle de mes os? Ma poitrine desséchée par la soif s'irrite et s'enflamme, un feu s'allume au fond de mes entrailles brûlées. Je te suis.

MÉGÈRE.

Cette fureur qui te possède, répands-la sur ta famille entière. Qu'ils cèdent aux mêmes transports, que leur haine se change en une soif horrible qui les porte à boire le sang les uns des autres..... Ce palais s'est senti déjà de ton entrée, il s'est ému tout entier à ta fatale présence. Il suffit ; retourne aux gouffres de l'enfer, au fleuve que tu connais. Déjà la terre attristée souffre sous tes pas criminels. Vois, l'eau des fontaines rentre sous le sol, les fleuves se tarissent, un vent de feu chasse à peine devant lui quelques nuages sans eau. Les arbres deviennent pâles, leur fruit se détache et la branche reste nue. L'isthme que deux mers pressent de leurs vagues retentissantes, et qui ne laisse entre elles qu'une terre étroite, s'est agrandi et n'entend plus que de loin le murmure des flots. Le marais de Lerne est desséché, l'urne de l'Inachus n'a plus d'onde, les eaux saintes de l'Alphée se sont perdues sous la terre, les blancs sommets du Cithéron ne sont plus, il a perdu ses neiges, et le noble peuple d'Argos tremble que la sécheresse antique ne soit revenue. Le Soleil lui-même se trouble ; il ne sait s'il doit poursuivre sa course, et guider encore la marche du jour prêt à s'éteindre.

SCÈNE II.

LE CHOEUR.

Dieux qui veillez sur Argos l'achéenne, et sur Pise si fière de ses luttes olympiques, qui chérissez Corinthe, et son isthme, et son double port, et ses deux mers ; qui regardez avec amour les sommets neigeux du Taygète dont la blanche couronne formée par le souffle de l'Aquilon se fond au printemps sous la chaude haleine des vents étésiens ; divinité favorable aux claires eaux de l'Alphée qui baignent les sables d'Olympie ; faites descendre la paix sur nous, empêchez le retour de cette lutte criminelle entre des frères. Ne permettez pas que l'aïeul soit remplacé par des petits-fils plus coupables encore, ni que la scélératesse des enfants efface les attentats du père. Que la postérité du malheureux Tantale se lasse enfin dans cette voie du crime. C'est assez de barbaries. Leur sombre

fureur a passé par dessus toutes les lois, par dessus même tous les crimes connus. Myrtille, qui avait trompé son maître, fut à son tour trahi ; victime de la même perfidie qu'il avait montrée, son corps jeté dans la mer lui donna un nom nouveau ; il n'est point de récit mieux connu des navigateurs de la mer d'Ionie. Le jeune Pélops, comme il accourait dans les bras de son père, mourut frappé d'un glaive impie, et la main de Tantale déchira les membres de cette tendre victime pour les servir sur la table des dieux qu'il avait reçus dans son palais. Une faim sans repos, une soif éternelle, sont le prix de cet abominable festin. Il était impossible d'inventer une peine mieux appropriée à son crime. Toujours trompé dans ses désirs, le malheureux Tantale voit pendre au dessus de sa tête des fruits superbes, mais plus fugaces que les Harpyies. De chaque côté, un arbre laisse tomber ses branches courbées sous leur poids qui s'incline et se balance autour des lèvres béantes de ce malheureux affamé. Malgré sa faim, malgré l'affreux besoin qui le presse, trompé tant de fois, il ne cherche plus à saisir ces aliments perfides ; il détourne les yeux, tient ses lèvres fermées, serre les dents pour renfermer en lui-même la faim qui le dévore : mais à ce moment tous les arbres étaient plus près de lui leurs richesses, et leurs fruits se jouent mollement sur les branches flexibles ; ses désirs s'en irritent, ses mains se remettent à l'œuvre. À peine les a-t-il étendues pour saisir une nouvelle déception, que tout ce riche automne s'enlève et les arbres ont disparu. Une soif non moins horrible que sa faim le saisit à son tour : quand elle a bien enflammé son sang, et brûlé sa gorge comme un feu, le malheureux se penche sur les eaux qui l'entourent, mais le fleuve échappe à ses lèvres avides, le lit se dessèche, l'eau se retire, et le misérable veut en vain la poursuivre, il ne peut boire que l'aride poussière qu'elle a laissée derrière elle.

ACTE SECOND.
SCÈNE I.

ATRÉE, UN GARDE.

ATRÉE.

Homme timide, lâche, pusillanime, et, ce qui est le comble de la honte pour un roi, homme sans ressentiment, qui n'es pas encore vengé, peux-tu bien, après tant de crimes, après tant de perfidies de la part de ton frère, n'exprimer ta colère que par de vaines plaintes? Argos devrait déjà retentir du bruit des armes, tes vaisseaux devraient couvrir les deux mers ; pourquoi ne voit-on pas dans les villes et dans les campagnes la flamme luire et le glaive étinceler? Allons, que tout le pays d'Argos résonne sous les pas de mes cavaliers ; que ni forêts, ni forteresses bâties sur les sommets élevés des montagnes ne me dérobent mon ennemi ; que tout mon peuple s'élance hors de Mycènes en faisant retentir le cri de guerre. La mort pour celui qui voudrait cacher ou défendre l'objet de ma haine. Que ce riche palais du noble Pélops tombe sur moi, pourvu qu'il écrase aussi mon frère! Allons, mon courage, signale-toi par des actes que la postérité la plus reculée condamnera sans doute, mais n'oubliera jamais. Il me faut oser quelque crime atroce et horrible, tel que mon frère voulût l'avoir commis lui-même. Pour me venger de ses attentats, il me faut les surpasser. Mais quelle barbarie pourra triompher de cet homme? a-t-il ployé la tête sous le poids des maux? sait-il se modérer dans le bonheur, se tenir tranquille dans l'adversité? Non, je connais son âme dure et intraitable : il ne pliera pas, mais on peut le briser. Avant donc qu'il reprenne courage et répare ses forces, il faut le prévenir et l'attaquer, afin qu'il ne profite pas de mon repos pour m'attaquer moi-même. Il faut qu'il tue ou périsse ; le crime est entre nous comme le prix de la vitesse.

LE GARDE.

Ne craignez-vous pas que l'opinion de votre peuple ne se déclare contre vous?

ATRÉE.

Le plus beau privilège de la royauté, c'est de forcer les peuples non seulement à souffrir, mais à louer les actions de leurs maîtres.

LE GARDE.

La même crainte qui impose la louange, enfante aussi la haine. Le roi qui cherche la gloire d'une approbation sincère, aime mieux la louange du cœur que celle des lèvres.

ATRÉE.

L'homme le plus obscur peut mériter un éloge sincère ; les puissants

n'obtiennent jamais que de fausses louanges ; c'est à mes sujets de vouloir ce qu'ils ne veulent, pas.

LE GARDE.

Un roi n'a qu'à vouloir le bien, sa volonté sera celle de tous.

ATRÉE.

Un roi qui ne règne qu'à la condition de faire ce qui est juste, n'a qu'une autorité précaire.

LE GARDE.

Mais sans la vertu, sans le respect de la justice, sans la probité, sans l'humanité, sans la bonne foi, il n'y a point de puissance durable.

ATRÉE.

La probité, l'humanité, la bonne foi, sont des vertus purement privées. Les rois ne doivent avoir de règle que leur caprice.

LE GARDE.

Croyez que c'est un crime de faire du mal à un frère même coupable.

ATRÉE.

J'ai contre lui tous les droits qu'il a lui-même violés. Quel est le crime qu'il n'a pas commis, l'attentat devant lequel il a reculé? Il m'a ravi mon épouse, il m'a volé mon royaume. Il a dérobé le gage antique de la puissance, il a porté le trouble dans ma maison par ses perfidies. Il y a, dans les riches étables de Pélops, un bélier mystérieux, chef d'un noble troupeau ; une longue toison d'or le couvre tout entier, et c'est de cette laine précieuse qu'est orné le sceptre des fils de Tantale. La couronne appartient à l'heureux possesseur de ce bélier, sur qui repose ainsi la destinée de toute notre famille. Gardé comme en un sanctuaire impénétrable, il broute l'herbe d'une prairie enfermée par des murs de pierre dont le sûr rempart défend de toute atteinte le sacré troupeau. Thyeste, dans son audace criminelle, me l'a dérobé, en associant à sa perfidie la femme qui partageait mon lit. Telle fut l'origine des maux que nous nous sommes faits l'un à l'autre. J'ai erré tremblant et fugitif à travers mon propre royaume. Rien de ce qui était à moi ne fut à l'abri de ses coups perfides. Il a séduit mon épouse, troublé la fidélité de mon peuple, jeté le désordre dans ma maison, le doute sur la légitimité de mes enfants ; rien de certain que la haine d'un frère. Pourquoi hésiter? à l'œuvre enfin ; remplis-toi de l'esprit de Tantale, et t'inspire de Pélops, voilà les exemples que je dois suivre ; parle, dis-moi comment je dois immoler mon ennemi.

LE GARDE.

Qu'il meure sous le tranchant du glaive.

ATRÉE.

Tu parles de la fin de son supplice, mais c'est sur le supplice même que je

t'interroge. Tuer, c'est de la clémence ; je veux que sous mon règne la mort soit une faveur.

LE GARDE.

Etes-vous donc inaccessible à tout sentiment d'affection?

ATRÉE.

S'il y eut jamais un sentiment de ce genre dans notre famille, qu'il en sorte! Que la troupe cruelle des Furies vienne sur nous, avec la terrible Érinnys, et Mégère, armée de sa double torche. La fureur n'est pas encore assez embrasée dans mon sein ; je veux ajouter quelque chose de plus affreux à mes transports.

LE GARDE.

Qu'est-ce que votre rage veut enfanter de nouveau?

ATRÉE.

Rien qui soit à la mesure d'une haine ordinaire : je réunirai tous les crimes, et ma fureur pourtant ne sera point satisfaite.

LE GARDE.

Le fer?

ATRÉE.

C'est peu.

LE GARDE.

Et le feu?

ATRÉE.

C'est peu encore.

LE GARDE.

Quel sera donc l'instrument d'une semblable colère?

ATRÉE.

Thyeste lui-même.

LE GARDE.

C'est là une arme plus forte que toute haine.

ATRÉE.

Je l'avoue : un désordre affreux trouble mon cœur, et le bouleverse tout entier. Je suis entraîné, je ne sais où, mais je cède à la force qui m'entraîne. La terre mugit, ébranlée jusqu'en ses fondements ; le ciel tonne, quoique sans orage ; ce palais crie comme s'il allait se briser, les dieux lares se sont émus et ont tourné la tête : oui, oui, dieux suprêmes, je le commettrai ce crime qui vous fait horreur.

LE GARDE.

Que voulez-vous faire, enfin?

ATRÉE.

Je sens fermenter dans mon cœur je ne sais quoi d'inouï, d'extraordinaire, et

qui dépasse toutes les bornes de la nature humaine ; mes mains frémissent d'impatience ; je ne sais encore ce que c'est, mais c'est à coup sûr quelque chose de grand..... Oui, c'est bien ; emparons-nous le premier de cette idée. C'est un forfait digne de Thyeste, et digne d'Atrée ; chacun d'eux en aura sa part. Un repas abominable a été servi dans le palais du roi de Thrace..... C'est un crime horrible, je l'avoue, mais un autre l'a commis avant moi. Il faut que ma fureur imagine quelque chose de plus horrible encore. Philomèle et Procné, inspirez-moi. Notre cause est la même ; venez m'aider et conduire mes mains..... Il faut qu'un père déchire avidement et avec joie ses enfants, qu'il mange ses propres membres. C'est bien, c'est assez, ce genre de supplice me plaît, j'en suis content. Où est-il ? Mon innocence me pèse. Toutes les images du crime que je dois commettre sont déjà devant mes yeux, je vois ces enfants mangés par leur père. Mon âme, pourquoi ce retour de crainte ? pourquoi cette défaillance, avant le moment venu ? Allons, du courage ; d'ailleurs, ce qu'il y a de plus épouvantable dans ce crime c'est lui qui le fera.

LE GARDE.

Mais par quel artifice l'amèneriez-vous dans vos filets ? Il craint tout parce qu'il croit que tout lui est ennemi.

ATRÉE.

Il serait impossible de le tromper, s'il ne cherchait à tromper lui-même. Mais il convoite mon royaume, et ce désir lui ferait affronter la foudre de Jupiter, ce désir le pousserait à travers les vagues d'une mer orageuse, et parmi les écueils des Syrtes d'Afrique ; ce désir, enfin, lui fera braver ce qu'il regarde comme le plus affreux des maux, la vue de son frère.

LE GARDE.

Mais qui lui garantira vos intentions pacifiques ? où prendra-t-il cet excès de confiance ?

ATRÉE.

Une coupable espérance est toujours crédule. Mais, au reste, je chargerai mes fils d'un message pour leur oncle ; ils l'inviteront de ma part à quitter la vie errante d'un exilé, pour échanger sa misère contre un palais, et partager avec moi le trône d'Argos. Si Thyeste s'obstine à repousser mes prières, elles toucheront du moins ses enfants, jeunes, sans expérience, fatigués de leurs malheurs, et faciles à tromper. Mais la vieille espérance qu'il a de régner, sa triste misère, ses rudes traverses, feront taire sa défiance, et fléchiront son âme quoique endurcie par tant de malheurs.

LE GARDE.

Les années lui ont déjà rendu ses peines plus légères.

ATRÉE.

Tu te trompes, le sentiment des maux s'aigrit par le temps. On supporte un malheur quand il arrive, mais le porter toujours est un supplice intolérable.

LE GARDE.

Cherchez d'autres instruments pour vos funestes desseins ; vos fils en viendraient à exécuter contre vous ce que vous leur apprendriez à faire contre leur oncle. Souvent le crime retourne contre le maître qui en a donné les leçons.

ATRÉE.

Quand personne ne leur enseignerait le chemin du crime et de la perfidie, le trône les leur fera bien connaître. Tu crains qu'ils ne deviennent pervers? Mais ils le sont en naissant. Mon projet, qui te semble barbare, cruel, féroce et impie, s'agite peut-être en ce moment dans la tête de mon frère.

LE GARDE.

Vos enfants seront-ils dans le secret de cette perfidie? Leur âge n'est point mûr pour la discrétion ; ils pourraient trahir vos desseins. L'homme n'apprend à se taire qu'à la rude école du malheur. Sans doute que ces enfants qui vont servir à tromper votre frère, vous les tromperez eux-mêmes, afin de leur épargner au moins la complicité de cette barbarie.

ATRÉE.

Quel besoin en effet de mêler mes enfants à mon crime? Seul je puis bien suffire au service de ma haine.... Mais quoi? je recule dans mes projets. C'est une faiblesse. Epargner mes enfants, c'est l'épargner lui-même. Agamemnon saura mes projets et en sera l'instrument, Ménélas les saura de même et sera près de moi pour me servir à les exécuter. Ce crime sera pour moi l'occasion d'éclaircir mes doutes sur leur origine. S'ils refusent de servir ma haine, s'ils repoussent toute pensée de guerre, s'ils aiment Thyeste comme leur oncle, il est leur père. C'est bien..... Mais le trouble du visage décèle bien des secrets ; malgré soi-même on se trahit dans de grands desseins. Qu'ils ignorent donc le crime dont ils vont être les instruments. Et toi, songe à garder le silence.

LE GARDE.

Il est inutile de me le recommander. La terreur et la fidélité, mais la fidélité surtout, garderont vos secrets dans mon cœur.

SCÈNE II.

LE CHOEUR.

Enfin cette noble famille, race puissante du vieil Inachus, a mis un terme à ses haines fraternelles. Quelle rage vous porte à répandre le sang l'un de l'autre, et à vous disputer le trône par des crimes? Hommes jaloux de la puissance, vous ne savez pas où réside la véritable royauté. Ce ne sont point les richesses qui font les rois, ni l'éclat de la pourpre, ni le bandeau royal, ni l'or étincelant aux

lambris. Celui-là seul est vraiment roi, qui sait se mettre au dessus de la crainte et calmer l'orage de ses passions ; qui ne se laisse point aller à la fougue d'une ambition déréglée, ni à la faveur passagère d'uni ; multitude aveugle qui ne désire ni les trésors de l'Occident, ni ceux que le Tage roule parmi ses eaux dorées, ni les riches moissons de la chaude Libye. La foudre tombant à ses pieds ne l'ébranlerait pas ; il verrait, sans pâlir, la mer soulevée par l'Eurus, et les vagues furieuses de l'Adriatique ! Il ne craint ni la lance du soldat, ni l'épée menaçante. Tranquille au dessus des orages, il voit tout à ses pieds, marche gaîment où son destin l'appelle, et sait mourir sans se plaindre.

Que tous les rois s'unissent contre lui, ceux qui gouvernent les Scythes errants, ceux qui règnent sur les rivages de la mer Rouge, et sur les eaux de la mer d'Erythrée aux perles brillantes, ou ceux qui ferment les portes Caspiennes aux Sarmates indomptés ; viennent les maîtres de ces peuples qui osent traverser à pied les flots du Danube, ou les princes de la Sérique aux riches tissus, la royauté véritable demeurera toujours à la vertu. Elle n'a pas besoin de coursiers rapides, ni d'armes, ni de ces flèches que le Parthe lance de loin par derrière dans sa fuite perfide. Elle n'a point à renverser les villes avec des machines de guerre qui lancent au loin des quartiers de roche. On est roi, quand on est sans crainte ; on est roi, quand on est sans désirs ; et cette royauté, chacun peut se la donner à lui-même. Je laisse à d'autres le faîte glissant de la grandeur et de la puissance. Je ne veux pour moi que le repos d'une vie calme et douce. Je trouverai dans un état obscur les charmes d'un heureux loisir, une vie tranquille et inconnue de tous ; et quand mes jours auront ainsi passé sans bruit, je mourrai vieux et ignoré parmi la foule. La mort n'est un malheur que pour l'homme qui, trop connu des autres, arrive au terme fatal sans se connaître lui-même.

ACTE TROISIÈME.
SCÈNE I.

THYESTE, PLISTHÈNES ; le jeune TANTALE

et le troisième fils de Thyeste, personnages muets.

THYESTE.

Murs sacrés de ma patrie, palais d'Argos, je vous revois ; je goûte le bonheur le plus pur auquel puisse prétendre un malheureux banni, je touche le sol qui m'a vu naître, je reconnais les dieux de mes pères (si toutefois il est des dieux!), ces tours vénérables bâties par les Cyclopes, trop belles pour être l'ouvrage des hommes, et cette carrière où s'exerce ma jeunesse, et qui m'a vu plus d'une fois remporter le prix, monté sur le char de mon père. Argos et tout son peuple vont se porter en foule au devant de moi. Atrée aussi viendra sans doute..... Retourne aux forêts qui t'ont servi d'asile, à tes bois épais, à cette vie sauvage que tu as menée parmi leurs sauvages habitants. Il ne faut pas te laisser éblouir par le faux éclat d'une couronne. En voyant ce que tu vas recevoir, regarde aussi la main qui te l'offre. Tout à l'heure, dans une position qui semble insupportable à tous les hommes, j'étais plein de courage et de gaîté. Maintenant je retombe dans mes craintes passées ; mon esprit se trouble ; je voudrais retourner en arrière, et j'avance malgré moi.

PLISTHÈNES.

Qu'est-ce ceci? mon père ne se traîne plus qu'à pas lents ; il tourne la tête ; sa démarche devient incertaine et embarrassée.

THYESTE.

Pourquoi cette incertitude? pourquoi délibérer si longtemps sur une question si simple? dois-tu te fier à ce qui mérite le moins de confiance, à ton frère, à la royauté? crains-tu des malheurs déjà surmontés, déjà rendus plus doux par l'habitude, des peines qui ont déjà porté leur fruit? Non, tu as su trouver le bonheur dans tes disgrâces. Retourne sur tes pas, tandis que tu le peux encore, et sauve-toi de ces lieux funestes.

PLISTHÈNES.

Quelle puissance, ô mon père, vous fait fuir à l'aspect de la patrie? Pourquoi vous refuser à tant de biens? Le courroux de votre frère s'est apaisé ; il revient à vous, il vous donne la moitié de son royaume, rassemble les membres d'une famille divisée, et vous rend à vous-même.

THYESTE.

Tu me demandes le motif de ma crainte, je l'ignore moi-même ; je ne vois

rien qui doive m’effrayer, et je tremble pourtant. Je veux avancer, mais je sens mes genoux se dérober sous moi ; et une force mystérieuse m’entraîne loin du but vers lequel je marche. Je suis comme un navire que la rame et le vent poussent vers la haute mer, mais que le flux, contrariant l’effort de la rame et du vent, repousse vers le rivage.

PLISTHÈNES.

Surmontez ces vaines terreurs qui troublent votre esprit, et considérez les biens qui vous attendent ici à votre arrivée : ô mon père, vous pouvez être roi.

THYESTE.

Je puis aussi mourir.

PLISTHÈNES.

Mais le pouvoir est une belle chose.

THYESTE.

Ce n’est rien, pour qui ne désire rien.

PLISTHÈNES.

Vous laisserez la couronne à vos enfants.

THYESTE.

Un royaume ne peut contenir deux rois.

PLISTHÈNES.

Ainsi vous voulez rester misérable, quand il ne tient qu’à vous d’être heureux?

THYESTE.

Crois-moi, mon fils, c’est notre ignorance qui nous fait aimer les grandeurs, et craindre la mauvaise fortune. Au temps de mon élévation, je n’ai jamais cessé d’être dans les alarmes. Je redoutais jusqu’au glaive pendu à ma ceinture. O quel bonheur c’est de ne gêner l’ambition de personne, et de prendre un frugal repas modestement assis à terre! Le crime n’a point d’entrée dans les chaumières, et les mets servis sur une table étroite ne cachent aucun piège. C’est dans l’or que se verse le poison. Je parle par expérience ; la misère vaut mieux que l’opulence. Une cité faible ne reçoit point d’ombrage d’une maison bâtie sur le sommet d’une haute montagne et menaçante par sa position. Pauvre, je ne vois point l’ivoire briller à mes somptueux lambris, je n’ai point de sentinelles vigilantes pour protéger mon sommeil. Je n’envoie point de flottes entières à la pêche, la mer ne recule point refoulée par mes digues ambitieuses. Les tributs des nations ne viennent point s’engloutir dans l’abîme de mes appétits gloutons. Je ne cherche point à reculer jusqu’aux terres des Gètes et des Scythes la borne de mes champs. L’encens ne brûle point pour moi comme pour un dieu, et les autels de Jupiter ne sont point remplacés par les miens. Point de forêts dont les arbres se balancent sur le toit de mes palais ; point d’étangs dont les eaux fument

chauffées par la main des hommes. Je n'ajoute point le jour à la nuit pour le sommeil, ni la nuit au jour pour les débauches de table. Mais aussi je vis sans crainte ; ma demeure est tranquille quoique sans armes, et la médiocrité de mon état m'assure un profond repos. C'est une richesse plus que royale, que de savoir se passer de la royauté.

PLISTHÈNES.

Il ne faut pourtant pas la refuser, si les dieux vous la donnent.

THYESTE.

Il ne faut pas la rechercher non plus.

PLISTHÈNES.

Votre frère vous prie de partager le trône avec : lui.

THYESTE.

S'il m'en prie, je dois craindre ; il y a là quelque piège tendu autour de moi.

PLISTHÈNES.

On voit souvent la tendresse fraternelle rentier dans les cœurs d'où elle s'était retirée, et ce sentiment légitime reprendre toute sa puissance.

THYESTE.

Mon frère m'aimer! on verrait plutôt l'Ourse du pôle se plonger dans l'Océan, l'onde impétueuse du détroit de Sicile se calmer, les moissons mûrir sur les flots de la mer Ionienne, la nuit sombre éclairer la terre, l'eau s'unir au feu, la mort à la vie, le vent faire un traité de paix et d'alliance éternelle avec la mer.

PLISTHÈNES.

Cependant quelle perfidie pouvez-vous craindre?

THYESTE.

Toutes! quelle mesure veux-tu que je mette à mes craintes? Sa puissance à lui n'en a pas d'autres que sa haine.

PLISTHÈNES.

Que peut-il contre vous?

THYESTE.

Pour moi-même je ne crains plus rien : c'est pour vous qu'Atrée me semble redoutable.

PLISTHÈNES.

Vous craignez sa perfidie, maintenant que vous êtes en sa puissance! se garder du piège quand on y est tombé, c'est trop tard.

THYESTE.

Marchons donc. Mais vous le voyez, ô mes enfants, je vous suis et ne vous conduis pas.

PLISTHÈNES.

Le ciel récompensera votre amour de père ; marchez d'un pas ferme et assuré.

SCÈNE II.

ATRÉE, THYESTE, PLISTHÈNES ;

le jeune TANTALE et le troisième fils de Thyeste, personnages muets.

ATRÉE.

La bête féroce est tombée dans le piège que je lui ai tendu. Le voici lui-même, et ses enfants que je hais à l'égal de leur père. Ma vengeance est de ce moment assurée ; Thyeste est en ma puissance, il y est tout entier. Je puis à peine me contenir moi-même et régler les mouvements de ma colère. Semblable au chien généreux qui cherche la trace des bêtes, et, tenu en laisse, recueille les parfums semés sur leur passage : tant qu'il ne sent que de loin le sanglier, il obéit, et parcourt sans bruit tous les fourrés du bois ; mais quand il le sent approcher, il s'agite avec force, tous les muscles de son cou se tendent, il accuse par ses cris la lenteur de son maître, et rompt les liens dont on veut le retenir. Quand la haine respire l'odeur du sang, il faut qu'elle éclate. Cachons-la pourtant. — Comme son visage est pâle et défait ! quelle chevelure épaisse et confuse ! quelle barbe en désordre ! — Remplissons nos engagements : j'ai du bonheur à vous revoir, mon frère, venez dans mes bras, oublions toutes nos haines passées ; à partir de ce jour, n'écoutons plus que la voix du sang et de l'amitié fraternelle. Que tout sentiment coupable sorte à l'instant même de nos cœurs.

THYESTE.

Si vous n'étiez tel à mon égard, il me serait facile de prouver mon innocence ; mais j'aime mieux tout avouer : je le confesse donc, Atrée, j'ai commis autant de crimes que vous m'en avez imputé. Votre conduite actuelle rend ma cause mauvaise, et je sens qu'il faut avoir été vraiment coupable, pour avoir paru tel aux yeux d'un aussi bon frère. Je n'ai plus que mes larmes pour défense. Le premier de tous les mortels, vous me voyez à vos pieds. Ces mains qui n'ont jamais embrassé les genoux de personne embrassent les vôtres. Oubliez tous vos ressentiments, et que votre cœur s'apaise tout à fait envers moi. Recevez ces fils innocents comme otages de ma foi.

ATRÉE.

N'embrassez pas mes genoux, ô mon frère, mais plutôt venez dans mes bras. Et vous, nombreux appuis de notre vieillesse, venez vous suspendre à mon cou. Quittez, mon frère, ces vêtements de deuil qui sont un reproche pour mes yeux, prenez des habits semblables aux miens, et recevez avec joie la moitié de mon

royaume. Mon plus beau titre de gloire, c'est de sauver mon frère et de partager avec lui cette majesté royale que j'ai reçue de mon père. Avoir une couronne, c'est l'effet du hasard ; la donner, c'est l'ouvrage de la vertu.

THYESTE.

Que les dieux, mon frère, vous rendent le juste prix de tant de bienfaits. L'éclat du diadème convient mal à ma tête flétrie par la misère, le sceptre à mes mains coupables : laissez-moi me cacher dans la foule obscure de vos sujets.

ATRÉE.

Non ; il y a place pour deux sur mon trône.

THYESTE.

Je jouis de tous vos biens, mon frère, comme s'ils étaient à moi.

ATRÉE.

Peut-on se dérober aux faveurs de la fortune?

THYESTE.

Oui, quand on sait combien elles nous échappent facilement.

ATRÉE.

Voulez-vous me priver ainsi d'une gloire immense?

THYESTE.

Votre gloire est assurée, il me faut songer à la mienne. Je suis fermement résolu à refuser le trône que vous m'offrez.

ATRÉE.

Si vous n'en prenez votre part, je renonce à la mienne.

THYESTE.

J'accepte donc, et, puisque vous me l'imposez, je porterai le titre de roi ; mais le droit et la puissance que vous me donnez, vous seront toujours soumis, aussi bien que ma personne.

ATRÉE.

Que votre noble front sépare du bandeau royal ; moi, je vais sacrifier aux dieux les victimes que je leur dois.

SCÈNE III.

LE CHOEUR.

Qui le croirait? le cruel Atrée, cet homme si dur, si emporté, si violent, s'est senti désarmé à l'aspect de son frère. Rien n'est fort comme la voix du sang. Les haines entre étrangers sont implacables ; mais les sentiments naturels reprennent toujours leur empire. La haine excitée par de graves motifs avait rompu l'harmonie et appelé la guerre ; les coursiers rapides avaient fait retentir sous leurs pas la terre de nos campagnes ; de part et d'autre, le glaive homicide a brillé, entre les mains furieuses du dieu des combats qui ne respire que carnage

toujours nouveau ; mais voici que la voix du sang couvre le bruit des armes, réunit dieux frères divisés, et les ramène malgré eux à la paix.

Quel dieu propice a fait succéder le calme à ce trouble cruel ? Tout à l'heure encore Mycènes retentissait du fracas de la guerre civile. Les mères pâles pressaient leurs enfants contre leur sein ; l'épouse tremblait pour son époux revêtu d'armes rouillées par les loisirs d'une longue paix, et qui ne servaient qu'à regret une fureur impie. Ici l'on travaille à relever des murs en ruines ; là ce sont des tours chancelantes qu'on raffermirait, des portes qu'on fortifie par des chaînes de fer. Il faut faire une garde vigilante et passer des nuits inquiètes sur des créneaux. La crainte de la guerre est plus terrible que la guerre même.

Maintenant, ces jours d'alarmes sont passés : le cri terrible de la trompette a cessé de retentir, et notre ville est dans la joie d'une paix profonde. Ainsi, quand le Corus a soulevé la mer de Sicile et remué ses derniers abîmes, les gouffres de Scylla s'ébranlent avec fracas, et les matelots redoutent jusque dans le port cette mer que Charybde renvoie après l'avoir engloutie. L'affreux Cyclope se trouble lui-même dans les forges brûlantes de l'Etna, au bruit de Neptune en furie ; il tremble que la mer ne s'élève enfin jusqu'à ses fourneaux, où le feu ne s'éteint jamais. Ithaque s'émeut, et Laërte craint de voir son chétif royaume englouti dans les flots.

Mais aussitôt que la fureur des vents s'est apaisée, la mer s'aplanit comme un lac tranquille ; cette étendue sur laquelle un large vaisseau n'osait se risquer avec toutes ses voiles déployées, devient une surface unie où les barques se jouent sans péril ; et l'on peut compter les poissons qui nagent dans ces mêmes eaux, tout à l'heure si troublées par la tempête, que les Cyclades en tremblaient sur leurs bases.

Il n'est point d'état durable sur la terre : le plaisir et la douleur se succèdent et se remplacent, mais la part du plaisir est toujours moindre. Un moment suffit pour mettre un homme du sommet des grandeurs au dernier-degré de l'abaissement. Celui qui dispense à son gré les couronnes, qui, d'un signe de sa tête, désarme le Mède, et l'Indien brûlé par l'astre du jour, et le Scythe qui menace le Parthe de sa puissante cavalerie, tient lui-même le sceptre d'une main tremblante ; il prévoit, il redoute ces révolutions soudaines qui bouleversent le monde, et les changements que le temps peut amener.

O vous, à qui le roi de la terre et des mers a donné ce droit terrible de vie et de mort, abaissez l'orgueil de vos fronts superbes. Tout ce que vos sujets ont à redouter de vous, vous avez vous-même à le craindre d'un maître qui vous domine. Toute puissance relève d'une puissance supérieure. Un monarque règne au matin dans sa force, et le soir le voit renversé. Il ne faut point ni trop se confier dans la prospérité, ni désespérer dans le malheur. Clotho mêle ces deux

extrêmes de la vie humaine, et ne laisse point reposer la fortune, qui mène tout au branle de sa roue. Jamais homme ne fut assez favorisé du ciel pour être sûr du lendemain. Dieu roule dans un tourbillon rapide les hommes et les choses.

ACTE QUATRIÈME.
SCÈNE I.

UN MESSENGER, LE CHOEUR.

LE MESSENGER.

Puisse un tourbillon rapide m'emporter par les airs! puisse un nuage épais m'envelopper tout entier, pour ôter à mes yeux un aussi horrible spectacle! O race abominable, dont Pélops et Tantale même doivent rougir!

LE CHOEUR.

Quelle nouvelle nous apportez-vous donc?

LE MESSENGER.

Quel est ce pays? est-ce Argos et Sparte célèbre par la tendre amitié de deux frères? est-ce Corinthe assise sur une terre étroite entre deux mers? sommes-nous sur les bords de l'Ister favorable aux incursions des cruels Alains? est-ce ici la terre d'Hyrkanie, couverte de neiges éternelles, ou le désert des Scythes errants? quelle est cette partie du monde qui a servi de théâtre à un aussi monstrueux attentat?

LE CHOEUR.

Parlez, et quel que soit ce crime, faites-nous-le connaître.

LE MESSENGER.

Attendez que mon esprit se calme, et que mes membres glacés par la crainte retrouvent leurs mouvements. L'image de ce crime épouvantable est encore là devant mes yeux. Tempêtes furieuses, emportez-moi loin de cet affreux spectacle, jusqu'aux lieux où le soleil a porté sa lumière en fuyant ces climats.

LE CHOEUR.

C'est nous tenir trop longtemps dans cette cruelle incertitude. Expliquez-nous enfin ce qui vous cause tant d'horreur ; dites-nous l'auteur du crime. Je ne demande pas qui, mais lequel des deux l'a commis. Parlez donc sans retard.

LE MESSENGER.

Dans la partie supérieure du palais de Pélops, est un édifice tourné au midi, dont l'extrémité, s'élevant comme une montagne, domine la ville, et tient comme sous le joug le peuple inquiet d'Argos. Là est une salle immense dont les combles dorés s'appuient sur de belles colonnes de marbre tacheté. Derrière cette salle, connue du vulgaire et dont l'entrée lui est permise, il est d'autres bâtiments plus mystérieux qui forment le centre de ce riche palais. Celui du prince est le plus intérieur de tous, et le plus caché : entre les murailles de ce sanctuaire de la royauté s'élève un bois antique dont les arbres ne sont point destinés à charmer la vue, et dont le fer n'a jamais émondé le feuillage. On n'y

voit que l'if, le cyprès, et la sombre yeuse, dominés par un chêne orgueilleux qui s'élève de toute la tête au dessus de cette forêt. C'est là que les fils de Tantale vont prendre les auspices à leur avènement au trône ; c'est là que dans leurs revers ou dans leurs craintes ils vont implorer le secours des dieux. On voit appendus à ce chêne des dons pieux, des trompettes guerrières, des chars brisés, des carènes rompues sur la mer Egée, le char d'Énomaüs, l'essieu trompeur de Myrtilé, et tous les monuments de la valeur des fils de Tantale. On y voit la tiare phrygienne de Pélops, les dépouilles de ses ennemis, et la chlamyde aux riches couleurs, monument de ses victoires sur les Barbares. Sous l'ombrage de ce bois, est une triste fontaine aux eaux noires et stagnantes, comme celles des marais, semblable au fleuve infernal qui garantit les serments des dieux. On raconte que, durant les nuits, on entend dans ce lieu les divinités funèbres gémir, que le bois retentit d'un bruit de chaînes agitées et des hurlements des Mânes. Tous les prodiges, dont le récit même épouvante, se voient dans ce lieu ; des morts s'y promènent sortis de leurs vieux tombeaux, et des monstres d'une grandeur inconnue s'y font voir. Souvent même la forêt brille de mille feux, et les arbres gigantesques s'enflamment d'eux-mêmes. Le bois retentit parfois d'un triple aboiement, et des spectres plus grands que nature jettent la terreur dans le palais. Le jour même ne rend pas ce lieu moins horrible : il a une nuit qui lui est propre, et les fantômes de l'enfer s'y promènent à la lumière du soleil. Ceux qui vont consulter l'avenir en ce lieu en rapportent des oracles certains ; la prophétie s'échappe du sanctuaire avec un bruit immense ; un dieu parle, et la caverne s'ébranle au son de sa voix redoutable. Atrée furieux entre dans ce lieu funeste, traînant après lui les enfants de son frère ; à l'instant on pare les autels. Comment raconter dignement ce sacrifice abominable ? Lui-même attache les nobles mains de ses neveux derrière leurs dos, et ceint leurs tristes fronts d'une bandelette de pourpre. L'encens fume, la liqueur sacrée de Bacchus coule en libations, le couteau sépare le gâteau salé sur la tête des victimes. Rien ne manque à l'ordre prescrit pour les sacrifices, et ce crime affreux s'entoure de toutes les formes religieuses.

LE CHOEUR.

Et quel est le sacrificateur ?

LE MESSAGER.

Atrée lui-même : il prononce les prières funèbres, et de sa bouche cruelle fait entendre le chant de mort ; il est debout devant l'autel ; il touche tes victimes, les dispose, en approche le fer, et cherche la place où il doit frapper. Aucune formule du sacrifice n'est oubliée. Soudain le bois sacré s'agite, le sol tremble, le palais tout entier chancelle et semble chercher la place où il doit tomber ; de la partie gauche du ciel une étoile s'élance et laisse derrière elle un noir sillon ; le

vin répandu sur le brasier devient du sang ; le diadème s'échappe trois fois du front d'Atrée ; l'ivoire pleure dans les temples ; tous les habitants d'Argos pâlisent à la vue de ces prodiges : Atrée seul demeure inébranlable, et fait trembler les dieux qui le menacent. Tout à coup il s'élance à l'autel en jetant autour de lui des regards sombres et effrayants. Comme on voit dans les forêts de l'Inde un tigre hésiter entre deux jeunes taureaux, mesurer des yeux cette double proie que sa voracité convoite au même degré, et, ne sachant lequel des deux il doit saisir d'abord, tourner vers l'un, puis ramener vers l'autre sa gueule épouvantable, et tenir en suspens l'appétit qui le dévore : ainsi le cruel Atrée s'arrête à contempler les deux victimes dévouées à sa fureur impie ; il ne sait laquelle il doit s'immoler d'abord, laquelle il doit sacrifier la seconde : peu lui importe, sans doute ; mais il balance, et veut mettre de l'ordre dans son horrible forfait.

LE CHOEUR.

Quelle est enfin celle qu'il a frappée d'abord?

LE MESSAGER.

La première (ne croyez pas qu'il manque de piété filiale) a été pour son aïeul : le jeune Tantale est tombé le premier.

LE CHOEUR.

Qu'a senti, qu'a témoigné cet enfant à l'aspect de la mort?

LE MESSAGER.

Il est demeuré calme, et ne s'est point répandu en vaines prières : mais le cruel Atrée lui a plongé son glaive dans la gorge, et l'a enfoncé dans la blessure jusqu'à la garde. Le fer retiré, la victime est restée sur elle-même, comme ne sachant où elle devait tomber, et enfin elle s'est renversée sur son oncle. Au même instant le barbare traîne Plisthènes à l'autel et le réunit à son frère ; il le frappe et lui tranche la tête. Le tronc mutilé tombe à terre, et la tête roule avec un murmure faible et plaintif.

LE CHOEUR.

Et que fait-il après ce double meurtre? Epargne-t-il au moins l'enfant, ou s'il ajoute un nouveau crime aux deux premiers?

LE MESSAGER.

Comme un lion d'Arménie, à la crinière flottante, après avoir fait un carnage affreux dans un, grand troupeau, conserve encore toute sa rage, quoique sa gueule soit pleine de sang, et sa faim apaisée, et menace encore les jeunes bœufs et les veaux de ses dents fatiguées de meurtres ; ainsi la fureur d'Atrée dure encore et se ranime. Il tient en main son glaive souillé par un double assassinat, et oubliant quelle victime lui reste à frapper, il porte un coup qui la traverse de part en part : l'épée s'enfonçant dans la poitrine de l'enfant sort par son dos ; le

malheureux tombe, mourant de sa double blessure, et son sang qui coule éteint la flamme allumée sur l'autel.

LE CHOEUR.

O crime affreux!

LE MESSENGER.

Vous frémissez! mais ce n'est rien ; si Atrée en était resté là, il serait encore vertueux.

LE CHOEUR.

Mais y a-t-il dans la nature un forfait plus grand et plus atroce?

LE MESSENGER.

Croyez-vous être à la fin de son crime? vous n'en êtes qu'au premier degré.

LE CHOEUR.

Qu'a-t-il pu faire de plus? peut-être il a livré les corps à déchirer aux bêtes féroces, et les a privés des honneurs du bûcher?

LE MESSENGER.

Plût au ciel qu'il les eût privés de la terre qui couvre les morts et de la flamme qui les consume, pour les faire servir de pâture aux oiseaux, ou les jeter en proie aux bêtes féroces, et fait voir au malheureux Thyeste ses fils sans sépulture! ce supplice pour lui serait une grâce. — O crime que la postérité ne croira jamais et qu'aucun siècle ne pourra concevoir! les entrailles arrachées de ces corps vivants tressaillent, les veines palpitent, et le cœur s'agite encore sous l'impression de la terreur ; Atrée a le courage de manier les fibres, et d'y lire la destinée ; il observe attentivement les viscères encore tout pénétrés du feu de la vie. Satisfait des présages qu'il y trouve, il s'occupe tranquillement du festin qu'il veut offrir à son frère. Il coupe les corps en morceaux, il sépare du tronc les épaules et les attaches des bras, met à nu les articulations, brise les os, et ne laisse en leur entier que la tête et les mains qu'il avait reçues dans les siennes en signe de fidélité. Une partie des chairs est embrochée et se distille lentement devant le feu ; l'autre est jetée dans une chaudière que la flamme fait bouillonner et gémir : le feu laisse derrière lui ces effroyables mets, il faut le replacer trois fois dans le foyer pour le forcer enfin à s'arrêter et à brûler malgré lui. Le foie siffle autour de la broche, et je ne saurais dire laquelle gémit plus fort de la chair ou de la flamme, qui, noire comme la poix, se dissipe en fumée. Cette fumée est elle-même sombre et pesante ; elle ne monte pas droite vers le ciel, mais elle se balance dans l'air, et forme autour des dieux Pénates un nuage épais qui les contre. — O Soleil trop patient! tu t'es retourné en arrière, tu as fermé le jour au milieu de ta course ; mais trop tard cependant. Le malheureux Thyeste déchire ses enfants, et de sa bouche cruelle dévore ses propres membres. Il est là, les

cheveux brillants et parfumés, la tête appesantie par le vin. Plus d'une fois son estomac s'est fermé à ces funestes aliments. Malheureux! le seul bien qui te reste dans ton infortune c'est de ne la connaître pas, mais ce bien même va t'échapper. Quoique le Soleil ait retourné son char, pour suivre une route directement contraire à la sienne, et que la nuit ait devancé son heure pour étendre sur ce crime affreux des ténèbres inconnues, il te faudra pourtant voir, malheureux Thyeste, il te faudra connaître l'excès de ta misère.

SCÈNE II.

LE CHOEUR.

Roi de la terre et du ciel, toi dont l'éclat fait pâlir tous les astres de la nuit, vers quels climats es-tu allé? pourquoi nous ravir la lumière au milieu du jour, et cacher à nos yeux l'éclat de ton visage? l'étoile qui amène les heures du soir n'appelle point encore le brillant cortège des astres nocturnes ; le moment n'est point venu de dételer les coursiers de ton char descendu à l'Occident ; le jour n'est pas si près de la nuit, la troisième trompette ne s'est point fait entendre. Le laboureur, dont les bœufs ne sont pas las encore, s'étonne de voir arriver si vile l'heure de son repas du soir.

Quelle puissance a fermé ta route dans le ciel? quelle révolution soudaine a détourné tes coursiers de leur carrière accoutumée? Est-ce que les Géants vaincus auraient brisé les portes de l'Enfer, et recommenceraient leur guerre contre les dieux! Tityus a-t-il senti sa rage renaître dans son sein déchiré par le vautour? Typhée a-t-il soulevé la montagne qui l'écrase et déployé ses vastes membres? les vaincus de Phlégra tenteraient-ils contre le ciel une nouvelle attaque? l'Ossa de Thrace va-t-il encore se dresser par leurs mains sur le Pélion de Thessalie?

L'antique harmonie du monde est brisée ; plus de lever, plus de coucher du soleil. La fraîche déesse du matin qui amène les premiers feux du jour, et remet au dieu de la lumière les rênes de son char, voit avec étonnement ce trouble répandu dans son empire ; elle ne sait plus rafraîchir ses chevaux fatigués, ni plonger dans la mer son attelage inondé de sueur. Le Soleil, surpris de sa nouvelle demeure, trouve l'Aurore à son coucher, et appelle les ténèbres quand la nuit n'est pas prête encore. Les étoiles ne se montrent pas à sa place, aucun flambeau ne s'allume dans le ciel, et la lune ne vient point diminuer l'horreur de cette obscurité profonde.

Et plutôt au ciel que ce fût là seulement la nuit! Une affreuse terreur glace nos âmes, nous tremblons que ce ne soit la fin de toutes choses, et que l'informe chaos ne revienne envelopper les hommes et les dieux ; nous tremblons de voir la terre, la mer, le feu et les étoiles errantes se perdre encore une fois dans le

bouleversement de la nature. Le roi des astres, dont l'éternel flambeau conduit la marche des siècles, ne marquera plus la succession des hivers et des étés. La lune, venant à sa rencontre, ne diminuera plus l'horreur de la nuit effrayante, dans sa course plus rapide que celle de son frère, parce que la courbe qu'elle décrit est aussi moins grande. La foule innombrable des astres se perdra dans un même abîme.

Le cercle céleste, autour duquel tournent les années et les constellations, et qui partage obliquement les zones, tombera lui-même et entraînera dans sa chute les astres défaillants. Le Bélier qui, aux premiers jours du printemps, ouvre les voiles aux tièdes zéphyr, sera précipité dans les flots à travers lesquels il porta jadis la timide Hellé. Le Taureau, qui sur ses cornes brillantes soulève les Hyades, entraînera dans sa chute les Gémeaux et le Cancer aux pinces recourbées. Le Lion de Némée, qui lance tous les feux de l'été, retombera du ciel où la valeur d'Hercule l'a fait remonter. La Vierge reviendra sur la terre qu'elle avait quittée. La Balance et l'ardent Scorpion se détacheront ensemble du zodiaque. Le vieux Chiron, qui lance des flèches empennées avec son arc d'Émonie, verra cet arc se rompre dans sa main, et ses flèches tomber. Le Capricorne glacé, qui ramène l'hiver, brisera en tombant l'urne du Verseau qui lui-même entraînera la dernière constellation du ciel, les Poissons. Les monstres, qui jamais ne se sont baignés dans les flots de l'Océan, s'engloutiront dans cet abîme universel ; le Serpent, qui s'étend comme un fleuve onduleux entre les deux Ourses, périra, ainsi que la Cynosure glacée, qui occupe si peu de place à côté de l'immense Dragon. Le pesant Bouvier, qui garde son chariot, perdra son immobilité et se précipitera du haut du ciel.

Malheureux! nous avons été choisis dans la multitude des générations humaines pour être écrasés sous la chute du monde ; notre vie a été marquée pour la fin des siècles. O race également déplorable, soit que nous ayons perdu le soleil sans notre faute, soit que nous l'ayons chassé par nos crimes! mais point de plaintes et point de terreur. Ce serait un amour insensé de l'existence que de se refuser à périr avec le monde.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ATRÉE.

Je marche l'égal des dieux, je vois tous les hommes à mes pieds, et ma tête sublime atteint jusqu'au ciel. C'est maintenant que je règne, c'est maintenant que le trône de mon père est à moi. Les dieux ne me doivent plus rien, tous mes vœux sont remplis. Je suis content, c'est assez, je ne demande pas davantage. Mais pourquoi serait-ce assez? Non : je ferai plus, je veux accabler ce père de la mort de ses enfants. Pour m'épargner toute pudeur, le jour s'est retiré ; à l'œuvre donc, pendant que le ciel me favorise. Que ne puis-je tenir tous les dieux qui ont fui devant moi, pour les traîner ici malgré eux et leur faire contempler ce festin qu'a préparé ma vengeance! mais il suffit que Thyeste le voie. En dépit du jour qui nous retire sa lumière, je dissiperai les ténèbres qui te cachent l'excès de ton malheur. — Voilà trop longtemps qu'il est à table comme un convive heureux et tranquille. C'est assez de viandes, c'est assez de vin. Il ne faut pas qu'il soit ivre pour sentir sa misère. — Ouvrez les portes de ce palais comme pour un jour de fête. Il me tarde de voir la couleur de son visage à l'aspect des têtes de ses enfants, d'entendre ses premiers cris de douleur, de le voir tomber sans haleine et le corps glacé. Tel doit être le fruit de mon œuvre. Ce n'est pas de ses souffrances que je veux être témoin, mais de leur commencement. — Le palais est ouvert et resplendissant de mille feux : Thyeste est là, couché sur la pourpre et sur l'or ; sa tête appesantie par le vin s'appuie sur sa main gauche. Un hoquet.... Oh! je suis le plus grand des dieux, et le roi des rois. Mes vœux sont dépassés. Il est rassasié de viandes, et boit le vin dans une large coupe. Ne te fais pas faute de boire, il reste encore assez de sang de mes trois victimes ; je le mêlerai avec un vin vieux pour en déguiser la couleur, et cette dernière coupe achèvera ton repas. Qu'un père boive le sang de ses enfants! Il aurait bu le mien. Le voilà qui chante, et se répand en paroles joyeuses ; il n'est plus maître de sa raison.

SCÈNE II.

THYESTE.

HYMNE.

O mon âme, fatiguée par de longues infortunes, dépose le fardeau de tes soucis inquiets ; bannis la tristesse, bannis la crainte, loin de moi l'indigence, misérable compagne de l'exil, et la honte qui s'attache au malheur. Ne regarde pas où tu es, mais d'où tu viens. C'est beaucoup de pouvoir, en tombant de haut,

poser un pied ferme sur la terre ; il est beau, quand on est couvert par la chute d'un empire, de ne point courber la tête sous un si grand poids, de ne point se laisser abattre, de marcher droit et ferme sous tant de ruines.

Mais dissipons ces ombres de ma vie, et chassons bien loin ces tristes images d'un temps qui n'est plus. Puisque la fortune me sourit, je dois lui sourire. Chassons de mon esprit le Thyeste passé. L'ordinaire défaut des malheureux, c'est de ne plus croire au bonheur. En vain le sort, devenu plus propice, les invite à la joie : pour avoir connu le malheur, ils ne savent plus être heureux.

Pourquoi ce retour de tristesse qui m'empêche de jouir d'un aussi beau jour? pourquoi ces larmes qui tombent de mes yeux sans que j'en sache la cause? pourquoi ne puis-je parer mon front de ces fleurs nouvelles? Ah! je ne le puis, je ne le puis. Les roses du printemps se détachent de ma tête ; les parfums qui baignent mes cheveux, ne les empêchent pas de se dresser d'horreur, et mon visage est mouillé de larmes involontaires. Des cris lugubres se mêlent à mes chants. Ah! je veux donner encore des larmes à ma douleur, les malheureux trouvent un charme cruel à pleurer : je veux pousser de tristes plaintes, je veux déchirer cette robe de pourpre, et remplir ce palais de mes hurlements. Mon esprit s'émeut dans la vue des maux prêts à fondre sur ma tête, et me les annonce d'avance. Ah! quand la mer se gonfle ainsi d'elle-même sans un vent qui la soulève, une tempête effroyable menace les matelots.

Insensé! de quels malheurs, de quelles craintes vas-tu te troubler l'esprit? Livre-toi sans défiance à ton frère. Quoi que tu puisses craindre, c'est une peur chimérique ou tardive. Malheureux! je voudrais m'en défendre, mais je sens une vague terreur au dedans de moi. Des larmes soudaines s'échappent de mes yeux sans que j'en puisse dire la cause. Est-ce la douleur ou la crainte? pleure-t-on aussi dans l'excès de la joie?

SCENE III.

ATRÉE, THYESTE.

ATRÉE.

Unissons-nous, mon frère, pour célébrer dignement ce grand jour : il affermit le sceptre dans mes mains, il me donne le gage assuré d'une paix inviolable.

THYESTE.

Je suis rassasié de viandes et de vin. Le seul désir que je puis former pour mettre le comble à ma joie, c'est de la partager avec mes enfants.

ATRÉE.

Ah! croyez qu'ils sont déjà dans les bras de leur père. Ils y sont, ils y seront ; rien d'eux ne vous sera ôté ; vous voulez voir leurs visages, vous les verrez, et je les mettrai tous dans votre sein. Je vous en rassasierai, soyez tranquille ; en ce

moment ils sont avec les miens, assis à table, et dans la joie d'un festin qui convient à leur âge. Mais je les ferai venir. En attendant videz cette coupe héritée de nos aïeux, et remplie d'un noble vin.

THYESTE.

Je la reçois des mains de mon frère. J'offrirai une libation aux dieux paternels et boirai le reste. Mais qu'est-ce donc? ma main refuse d'obéir, cette coupe devient lourde et mon bras ne peut plus la soutenir. Le vin, approché de ma bouche, s'en retire, et fuit mes lèvres trompées. La table même a tressailli sur le sol ébranlé. Les flambeaux ne jettent presque plus de lumière. Le ciel, entre le jour et la nuit, semble étonné de n'avoir plus de clartés. Qu'est-ce donc? la céleste voûte s'ébranle avec plus de force, les ténèbres s'épaississent, l'obscurité devient plus grande, la nuit se cache dans la nuit. Tous les astres ont disparu. Puissances du ciel, épargnez du moins mon frère et mes enfants. Que sur ma tête coupable s'épuise tout l'effort de la tempête. Ah! rendez-moi mes enfants.

ATRÉE.

Je vous les rendrai, et rien au monde ne pourra vous les ravir.

THYESTE.

Quel trouble agite mes entrailles? que sens-je trembler dans mon corps? Je sens un poids qui m'accable, et j'entends résonner dans ma poitrine des gémissements qui ne sont pas les miens. Venez, ô mes enfants, votre malheureux père vous appelle ; venez, votre vue dissipera cette douleur. Mais d'où, me parlent-ils donc?

ATRÉE.

Ouvre tes bras, heureux père, les voici. Reconnais-tu tes enfants?

THYESTE.

Je reconnais mon frère! Peux-tu bien, ô terre, porter un pareil crime! Tu ne te plonges pas avec nous dans l'abîme du Styx! tes flancs ne se sont pas ouverts pour précipiter dans le gouffre du chaos ce royaume et son roi! Mycènes n'est pas détruite, et ses maisons renversées! nous ne sommes pas encore lui et moi dans l'enfer auprès de Tantale! Entrouvre-toi d'une extrémité jusqu'à l'autre ; et, par la déchirure immense de tes entrailles, laisse-nous tomber dans un abîme plus profond que le Tartare, plus profond que celui où gémissent nos aïeux, s'il en est un dans un gouffre où l'Achéron nous couvre de tous ses flots. Que les âmes coupables se promènent sur nos têtes, et que le Phlégéthon brûlant, devenu l'instrument de notre supplice, roule sur nous ses sables embrasés. O terre, peux-tu rester ainsi comme une masse inerte et privée de sentiment? Il n'y a plus de dieux.

ATRÉE.

Songe plutôt à recevoir avec amour tes enfants si impatiemment désirés : ton

frère ne veut plus retarder ton bonheur ; jouis de leur présence, embrasse-les, partage entre eux les caresses.

THYESTE.

Voilà donc ce traité de paix, cette amitié rendue, cette foi jurée entre frères? c'est donc ainsi que tu abjures la haine? Ce ne sont plus mes fils vivants que je te demande ; frère, je demande à mon frère une grâce qui ne prend rien sur son crime et sur sa haine, la permission de les ensevelir. Rends-moi d'eux ce que tu me verras brûler à l'instant. Ce n'est pas pour les garder que je les demande, mais pour les perdre.

ATRÉE.

Tu auras de tes fils tout ce qui en reste ; ce qui n'en reste plus, tu l'as déjà.

THYESTE.

En as-tu fait la pâture des oiseaux cruels? les as-tu jetés en proie aux bêtes féroces?

ATRÉE.

C'est toi-même qui les as mangés dans cet horrible festin.

THYESTE.

C'est pour cela que les dieux ont été frappés d'horreur! c'est pour cela que le soleil est retourné en arrière! Quels cris? quelles plaintes faire entendre? quelles paroles suffiront à ma douleur? Je vois leurs têtes coupées, leurs mains arrachées, et tous leurs os mis en pièces. Ce sont là les seules parties que leur père n'a pu dévorer. Mes entrailles s'agitent, ce crime enfermé dans mon sein fait effort pour en sortir, et cherche vainement une issue. Frère, donne-moi ton épée, elle est déjà toute abreuvée de mon sang ; donne-la-moi, que j'ouvre avec le fer une issue à mes enfants. Tu me la refuses! je vais briser ma poitrine à force de coups. Arrête, malheureux! épargne les ombres de tes fils. Qui jamais vit un pareil crime? Quel sauvage habitant des roches inhospitalières du Caucase, quel Procruste, fléau de l'Attique, a jamais rien fait de semblable? moi père j'écrase mes enfants, et mes enfants m'écrasent! N'y a-t-il point de mesure dans le crime?

ATRÉE.

On peut garder une mesure dans le crime, jamais dans la vengeance. J'ai trop peu fait encore pour la mienne. J'aurais dû baigner ton visage de leur sang lorsqu'il s'échappait de leurs blessures, et te le faire boire ainsi tout chaud et tout vivant. J'ai trahi ma vengeance en la précipitant. J'ai frappé tes fils de l'épée, je les ai immolés aux pieds des autels, comme des victimes expiatoires et dévouées : eux morts, j'ai mis leurs membres en pièces, je les ai coupés en petits morceaux ; j'en ai jeté une partie dans des chaudières bouillantes, j'ai mis l'autre

à rôtir lentement devant le feu. Ils vivaient encore lorsque je coupais leurs membres et leurs muscles ; j'entendais leurs fibres mugir embrochées, et ma main attisait la flamme. C'est leur père qu'il fallait charger de ce soin. Ah! ma colère s'est trompée. Thyeste a broyé ses fils sous ses dents impies, mais il n'en savait rien, mais eux ne le savaient pas.

THYESTE.

Ecoutez, mers aux flottants rivages, et apprenez ce crime ; apprenez-le, dieux, où que vous soyez depuis que cet attentat vous a fait fuir! terre, enfers, apprenez-le! Sombre et affreuse nuit du Tartare, prête l'oreille à mes cris. C'est toi qui m'attends ; toi seule dois être le témoin de ma misère, nuit profonde et sans étoiles. Je ne formerai point de vœux coupables. D'abord je ne demande rien pour moi ; eh! que pourrai-je demander? c'est pour vous seuls, ô dieux, que je vous prie. — Souverain maître du ciel, roi suprême du royaume éthéré, bouleverse le monde dans un tourbillon d'affreux nuages, déchaîne tous les vents, et que toutes les parties du ciel s'ébranlent aux éclats de ton tonnerre. Arme tes mains non de ces foudres légères qui brisent les toits et les demeures innocentes des mortels, mais de celle qui mit en poudre trois montagnes entassées l'une sur l'autre, et les Géants non moins énormes qu'elles. Voilà les traits, voilà les feux que tu dois lancer. Rends-nous le jour qui nous a fui, darde tes carreaux, et supplée à la lumière du ciel par celle des éclairs. N'hésite pas, frappe-nous tous les deux comme coupables, sinon frappe-moi seul ; et que les trois carreaux de la foudre enflammée traversent ma poitrine : pour rendre les derniers devoirs à mes fils, et brûler leurs corps, il faut me brûler moi-même. Si rien ne peut émouvoir les dieux, s'ils n'ont point de colère contre les impies, que cette nuit du moins soit éternelle, et que ses longues ténèbres s'égalent à l'immensité de ce crime. Je ne désire point le retour de ta lumière, ô Soleil!

ATRÉE.

Maintenant je suis content de mon œuvre, maintenant je jouis de ma victoire. Sans l'excès de ta douleur, mon crime serait perdu. De ce moment, je me sens le père de mes enfants, et la fidélité de mon épouse est justifiée.

THYESTE.

Quel était le crime de mes enfants?

ATRÉE.

D'être nés de toi.

THYESTE.

Des enfants à leur père!

ATRÉE.

Oui à leur père, et, ce qui me ravit, à leur véritable père.

THYESTE.

J'en appelle aux dieux protecteurs de l'innocence!

ATRÉE.

Et ceux de l'hymen?

THYESTE.

Doit-on se venger d'un crime par un crime?

ATRÉE.

Je sais ce qui t'afflige, tu souffres d'avoir été prévenu. Tu ne regrettes pas d'avoir goûté ces mets horribles, mais de ne les avoir pas préparés. Tu songeais en toi-même à servir un pareil repas à ton frère abusé ; à te liguier contre mes fils avec leur mère pour leur faire subir une mort semblable ; ce qui t'en a seul empêché, c'est que tu as cru qu'ils étaient à toi.

THYESTE.

Les dieux te puniront : mes vœux te livrent à leur vengeance.

ATRÉE.

Et moi, je te livre à celle de tes enfants.

HERCULE FURIEUX

TABLE

PERSONNAGES.

ARGUMENT.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I. JUNON.

SCÈNE II. CHOEUR DE THÉBAINS.

ACTE SECOND.

SCÈNE I. MÉGARE.

SCÈNE II. AMPHITRYON, MÉGARE.

SCÈNE III. LYCUS, MÉGARE, AMPHITRYON.

SCÈNE IV. CHOEUR DE THÉBAINS.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. HERCULE.

SCÈNE II. MÉGARE, AMPHITRYON, HERCULE, THÉSÉE.

SCÈNE III. CHOEUR DE THÉBAINS.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I. HERCULE, THÉSÉE, AMPHITRYON, MÉGARE.

SCÈNE II. CHOEUR DE THÉBAINS.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I. HERCULE, AMPHITRYON, THÉSÉE.

PERSONNAGES.

JUNON.

HERCULE.

LYCUS.

MÉGARE.

AMPHITRYON.

THÉSÉE.

CHOEUR DE THEBAINS.

ARGUMENT.

HERCULE avait épousé Mégare, fille de Créon, roi de Thèbes ; mais tandis qu'il descend aux enfers, par ordre d'Eurysthée, un Eubéen nommé Lycus excite une sédition, s'empare du trône, et fait mourir le roi avec ses fils. Cela fait, il offre à Mégare de l'épouser, et, sur son refus, se dispose à l'y contraindre par la force. Mais Hercule, revenant à propos, dissipe la faction de Lycus, et le tue lui-même. Junon, irritée de ces glorieux succès, jette dans son âme une fureur qui le porte à égorger sa femme et ses enfants. Revenu à lui-même, il reconnaît son crime. Sa douleur est si forte, que les prières d'Amphitryon et de Thésée ne peuvent qu'à peine l'empêcher de se donner la mort. Il part pour Athènes, avec Thésée, pour s'y purifier.

ACTE PREMIER.
SCÈNE I.

JUNON.

SŒUR du dieu de la foudre, car c'est le seul nom qui me reste, j'ai fui cet époux toujours infidèle, et, me bannissant moi-même des demeures éthérées, j'ai quitté l'Olympe, et cédé la place à mes indignes rivales. Il faut bien habiter la terre, puisque les courtisanes ont pris le ciel. Là, sur la partie la plus élevée du pôle glacial, je vois l'astre brillant de Calisto, qui conduit les flottes d'Argos. Là, du côté où se font sentir les tièdes haleines du printemps, je vois le taureau qui ravit Europe la Tyrienne. D'un autre côté, dans ces astres errants et redoutés des navigateurs, je reconnais les nombreuses filles d'Atlas. Ici, Orion, qui étale son effrayante chevelure, et les étoiles d'or de Persée. Là, brillent les Gémeaux brillants, fils de Tyndare, et les enfants de Latone, dont la naissance rendit à l'île de Délos son ancienne stabilité. Ce n'était pas assez de Bacchus et de sa mère dans le séjour des dieux ; pour qu'il n'y ait aucune partie du ciel exemple de cette profanation, la couronne d'Ariadne y trouve aussi sa place.

Mais ce sont là d'anciens outrages. Combien de fois la malheureuse Thèbes, féconde en femmes adultères et impies, n'a-t-elle pas donné à mon époux des enfants dont je n'étais que la marâtre ! Que la mère d'Alcide monte au ciel, et triomphe à ma place ; que les honneurs divins soient accordés à son fils, dont la naissance prit au monde un jour tout entier, le soleil ayant dû ralentir sa marche pour obéir à Jupiter, et retenir sa lumière captive au sein des flots ; je ne resterai pas sans vengeance. Mon cœur se remplira d'une haine implacable et vivante ; point de paix entre nous, mais une guerre cruelle comme mon ressentiment. La guerre ? — Mais tous les fléaux qu'une terre ennemie peut enfanter, tout ce que l'air et les flots peuvent produire de terreurs, de monstres, de pestes, de bêtes cruelles et sauvages, il a tout soumis, tout dompté. Il triomphe et se fortifie par les dangers même. Il jouit de ma colère, et trouve dans ma haine l'élément de sa gloire. Les travaux surhumains que je lui impose ne servent qu'à prouver sa haute origine ; je suis moi-même l'ouvrière de sa renommée. Aux lieux où le soleil, éteignant ou rallumant ses feux, noircit l'Ethiopien rapproché de ces deux points extrêmes, son indomptable courage lui fait dresser des autels, et l'univers tout entier le révère comme un dieu. Les monstres manquent à ma vengeance, et il est moins difficile à Hercule d'exécuter mes ordres, qu'à moi d'ordonner. Il reçoit mes commandements avec joie ; et certes, que pourraient contre ce jeune et puissant guerrier les arrêts du tyran le plus barbare ? Ses armes, ce sont maintenant les monstres qu'il a redoutés et qu'il a vaincus. L'hydre de Lerne et

le lion de Némée font sa force dans les combats. La terre n'est déjà plus assez grande pour lui. Il a brisé les portes du Jupiter souterrain ; il est remonté vers les vivants chargé des dépouilles opimes du roi des morts. C'est peu même d'en revenir ; il a rompu le pacte que le ciel avait fait avec les ombres. Je l'ai vu moi-même, je l'ai vu tirer le voile qui recouvre les abîmes des enfers, triompher du roi des morts, et venir étaler aux yeux de Jupiter les trophées ravis à son frère. Qui l'empêche de charger de chaînes et d'emmener captif ce dieu même, dont la puissance est égale à celle du maître des dieux ? Qui l'empêche de garder les enfers comme sa conquête, et de briser pour jamais les barrières du Styx ? Il a bien pu trouver une voie pour remonter du séjour des mânes, et profaner, en les exposant à tous les yeux, les profondeurs mystérieuses de la mort. Tout fier d'avoir brisé les portes du séjour des ombres, il triomphe de ma puissance, et traîne insolemment le chien du Ténare à travers les villes de l'Argolide : j'ai vu le jour défaillir à l'aspect de Cerbère, et le soleil trembler ; moi-même j'en ai pâli, et, à la vue des trois têtes de ce monstre vaincu, je me suis repentie de l'ordre que j'avais donné. Mais ce sont là de faibles sujets de plainte : il faut craindre pour le ciel même. Vainqueur des divinités infernales, il pourrait triompher aussi de celles d'en haut, il ravira le sceptre à son père : au lieu de s'élever lentement jusqu'au ciel, comme Bacchus, il voudra s'en ouvrir la route à travers des ruines, et régner seul dans l'univers après en avoir chassé tous les dieux. C'est l'épreuve de sa force qui lui donne cet excès d'audace ; en portant le ciel, il s'est reconnu assez fort pour le vaincre. Sa tête s'est tenue ferme sous le monde, et ses épaules n'ont point fléchi sous cet immense fardeau. Le firmament tout entier, avec tous ses astres et moi-même qui le pressais de tout mon poids, a reposé sur Hercule sans l'ébranler. Maintenant il cherche à envahir le ciel. Poursuis, ô ma colère ! poursuis ; frappe-le au milieu de ces vastes projets. Dresse-toi en bataille contre lui ; déchire-le de tes propres mains. Pourquoi chercher ailleurs l'instrument d'une haine si forte ? Laisse là tous les monstres ; laisse là Eurysthée, il n'a plus de force pour commander. Déchaîne contre ton ennemi les Titans, qui osèrent attaquer Jupiter lui-même ; lâche le prisonnier que presse le volcan de Sicile ; que le géant monstrueux soulève sa tête effroyable, enchaînée sous le poids de la terre de Doris ; que la lune, du haut des cieux, laisse tomber de nouveaux monstres qu'elle aura conçus.

Mais tous ces fléaux, il les a surmontés : veux-tu trouver un rival à Hercule ? il n'en peut avoir d'autre que lui-même : qu'il se fasse donc la guerre à lui-même. Il faut appeler du fond des enfers les terribles Euménides ; qu'elles viennent en agitant leur chevelure de flammes, et en brandissant dans leurs mains cruelles leurs fouets de serpents enlacés.

Va maintenant, superbe ; porte jusqu'au ciel tes vœux hardis, et méprise la

terre. Tu crois avoir échappé au Styx, et à la puissance des divinités infernales? sur la terre même tu vas retrouver l'enfer. Je ramènerai sur toi la Discorde affreuse des lieux profonds et ténébreux qu'elle habite au dessous du Tartare, sous l'épaisseur d'une montagne énorme qui l'enferme dans ses flancs ; avec elle, je susciterai ce qui reste encore de monstres dans le royaume de Pluton. Viennent donc le Crime odieux, l'Impiété farouche, qui lèche son propre sang, l'Egarement, et la Fureur toujours armée contre elle-même.

La Fureur ! oui, c'est elle qui sera le ministre de mon ressentiment. Hâtez-vous, filles d'enfer ; secouez vos torches ardentes ; que Mégère conduise la troupe effroyable des Furies, et que sa main funèbre s'arme d'une poutre brûlante, prise dans les flammes d'un bûcher ! Allons, punissez les profanateurs du Styx ; frappez vos seins ; que vos cœurs s'embrasent de plus de feux que n'en peuvent contenir les forges de l'Etna ! Pour mieux bouleverser l'âme d'Hercule, et la transporter de fureur, il faut d'abord me rendre moi-même furieuse. Je suis trop calme encore. C'est moi, fières sœurs, c'est moi dont vous devez premièrement troubler la raison, si vous voulez allumer en moi toute la rage d'une marâtre. Donnons à ma haine un autre cours. Je veux qu'il revienne ici victorieux, et qu'il ait la joie de revoir ses enfants. Le jour est venu où son courage abhorré doit enfin trouver grâce à mes yeux. Qu'il triomphe de moi, qu'il triomphe de lui-même ; qu'il souhaite de mourir après être remonté des enfers, et qu'alors je ne regrette plus qu'il soit né de Jupiter. Je me tiendrai à ses côtés, et pour que ses flèches ne manquent pas leur but, je conduirai moi-même sa main ; je dirigerai les coups qu'il frappera dans sa fureur ; pour la première fois, je lui prêterai mon secours dans ses combats. Le crime commis, je consens à ce que Jupiter l'admette enfin dans le ciel avec des mains si pures. Allons, il faut se mettre à l'œuvre : le jour commence à paraître, et le char brillant du Soleil s'avance déjà sur les pas de l'Aurore.

SCENE II.

CHOEUR DE THÉBAINS.

Déjà les étoiles, moins nombreuses, commencent à pâlir ; la nuit, vaincue, rassemble ses feux épars ; la lumière renaît, et l'astre brillant du matin chasse devant lui le cortège lumineux des astres nocturnes. Les sept constellations de l'Ourse d'Arcadie, qui brille au sommet du pôle glacé, retournent le timon du Chariot, et appellent le jour. Déjà, traîné par ses coursiers d'azur, le Soleil dore la cime de l'Œta ; déjà les bruyères du Cithéron, théâtre des fêtes de Bacchus, se colorent des premiers feux du jour, et la sœur d'Apollon s'en va pour revenir encore.

Avec la lumière le travail aussi renaît, éveillant toutes les inquiétudes,

ouvrant toutes les demeures des hommes. Le berger tire ses troupeaux des étables, et les lâche dans les prairies, toutes blanches de la fraîche rosée du matin. Le jeune taureau, dont le front n'est pas encore armé, s'élance en liberté dans les pâturages, tandis que les mères remplissent leurs mamelles épuisées. Errant et folâtre, le chevreau bondit sur l'herbe tendre. La triste Philomèle, suspendue au sommet d'une branche, redit sa chanson au dessus de sa couvée bruyante, et brûle de déployer ses ailes au soleil nouveau. Les oiseaux en chœur mêlent confusément leurs voix à la sienne, et saluent de concert le réveil du jour. Le nocher développe et livre au souffle des vents sa voile aventureuse. Là, sur des roches creusées par le temps, c'est un pêcheur qui remet un appât à l'hameçon trompé, ou qui, penché sur les eaux, suit de l'œil et d'une main attentive la proie qu'il va saisir, et qui, en se débattant, courbe la ligne.

Voilà pour les hommes heureux qui goûtent la paix d'une vie simple et paisible, qui se contentent de ce qu'ils possèdent, et bornent leur espérance à la mesure de leurs champs.

Mais les soucis inquiets et les tristes alarmes s'agitent au sein des villes en noirs tourbillons. L'un se dérobe au sommeil pour aller assiéger, l'entrée du palais des rois, et frapper à ces portes si lentes à s'ouvrir ; l'autre s'amasse des trésors sans fin, se consume à contempler ses richesses, et reste pauvre sur des monceaux d'or ; un autre boit jusqu'à l'ivresse le doux poison de la faveur populaire, et se repaît des vains applaudissements d'une multitude plus inconstante que les flots de la mer. Un autre enfin trafique des luttes orageuses du barreau, et se fait un revenu honteux de ses paroles et de ses emportements oratoires. Il en est peu qui connaissent le prix du repos, et qui, songeant à la brièveté de notre vie, sachent profiter d'un temps qui ne doit plus revenir.

Pendant que les destins le permettent, vivez heureux ; la vie s'écoule avec vitesse, et le cercle du jour entraîne rapidement celui de l'année. Les cruelles sœurs travaillent sans relâche, et ne ramènent point en arrière leurs fuseaux. Cependant la race humaine va d'elle-même au devant de sa destinée, dans l'égarement qui l'aveugle. Oui, nous allons chercher volontairement les eaux du Styx avant l'appel du destin.

O Hercule ! pourquoi ton noble cœur t'a-t-il entraîné si tôt vers le ténébreux séjour des Mânes ? Les Parques ont leur jour marqué d'avance. Il n'est donné à aucun mortel de prévenir ce terme fatal, ni de le devancer ; la mort ne reçoit que ceux qu'elle appelle.

Qu'un autre porte bien loin la gloire de son nom, et remplisse la terre du bruit de ses exploits ; qu'un autre s'élève jusqu'au ciel sur les ailes de la gloire, et marche au dessus des hommes sur un char triomphal ; pour moi, je ne demande qu'un asile obscur et tranquille, sur la terre qui m'a vu naître. Le repos

seul mène jusqu'à la plus longue vieillesse, et ce n'est que sous un humble toit que se rencontre l'heureuse médiocrité d'une fortune obscure mais assurée. Le courage qui s'élève doit aussi tomber de plus haut.

Mais voici Mégare qui s'avance, triste, les cheveux en désordre, et suivie de ses jeunes enfants. Le vieux père d'Hercule vient derrière elle à pas pesants.

ACTE SECOND.
SCÈNE I.

MÉGARE.

Puissant maître de l'Olympe, et roi du monde, mets enfin un terme à mes cruelles disgrâces, une borne à mes malheurs ! Jamais un jour tranquille ne s'est levé sur moi. La fin d'un malheur n'est pour moi que le commencement d'un autre. À peine mon époux revient-il vainqueur d'un ennemi, qu'un ennemi nouveau se lève ; avant qu'il ait pu toucher le seuil de sa maison, joyeuse de son retour, il reçoit l'ordre de marcher à d'autres combats. Point de relâche pour lui, point de repos que le temps nécessaire pour lui imposer de nouveaux périls. La colère de Junon le poursuit dès le berceau ; son enfance même ne fut pas à l'abri de cette persécution ; il a vaincu les monstres avant de les pouvoir connaître. Deux serpents dressaient contre lui leurs crêtes menaçantes ; Hercule enfant s'est traîné à leur rencontre ; il a soutenu d'un œil calme et serein les regards enflammés de ces reptiles ; leurs nœuds, étroitement serrés autour de son corps, n'ont fait monter aucun trouble à son visage ; il a pressé de ses tendres mains leurs terribles anneaux, et préludé par cette victoire à ses combats contre l'hydre. La biche du mont Ménale, si légère et si orgueilleuse de ses cornes d'or, fut par lui vaincue à la course, et saisie comme une proie. Le lion terrible de la forêt de Némée expira sous l'étreinte des bras d'Hercule, avec un profond rugissement. Parlerai-je des sanglantes étables des chevaux de la Thrace, et de ce roi cruel livré lui-même à ces monstres qu'il nourrissait du sang des hommes ? Rappellerai-je l'affreux sanglier qui, descendu des sommets touffus d'Erymanthe, désolait les bocages de l'Arcadie ? et le taureau de Crète, qui seul faisait trembler cent peuples différents ? Sur les bords lointains de l'Hespérie, le berger de Tartesse, aux trois corps, a péri sous le bras d'Hercule au milieu de ses troupeaux, que le vainqueur emmena des rivages de la mer Occidentale jusqu'aux prairies du Cithéron. Sommé de s'ouvrir, un chemin à travers ces régions brûlées que le soleil du midi consume de ses feux, il sépare deux montagnes, et livre une large voie à l'Océan, en brisant cette barrière qui divisait ses eaux. Plus tard, il attaque les riches jardins des Hespérides, trompe la vigilance du dragon, et s'empare des pommes d'or. N'a-t-il pas aussi entouré de flammes et fait périr le monstre de Lerne, ce fléau renaissant et multiple ? Ses flèches n'ont-elles pas atteint au milieu des nues les oiseaux cruels du lac de Stymphe, dont les sombres ailes déployées cachaient la lumière du soleil ? La reine des vierges guerrières du Thermodon, cette femme sans époux, n'a point prévalu contre lui ; et ses mains, si ardentes aux plus hautes entreprises, n'ont

point dédaigné la tâche ignoble qu'il fallut remplir dans les étables d'Augias.

Mais quel est le prix de tant de travaux? Il ne jouit pas de ce monde qu'il a défendu. La terre sent aujourd'hui l'absence du héros qui lui a donné la paix. Le crime heureux et triomphant s'appelle vertu ; les bons obéissent aux méchants la force fait le droit, et la terreur fait taire toutes les lois. J'ai vu de mes yeux des fils de rois, nobles soutiens du trône paternel, périr sous une main sanglante, et les derniers rejetons de la noble race de Cadmus indignement égorgés. J'ai vu ravir la tête et le bandeau royal de mon père. Où trouver assez de larmes pour les malheurs de Thèbes? Terre si féconde en dieux, sous quel maître trembles-tu maintenant? toi dont le sein fertile et les fortes campagnes firent croître une valeureuse moisson de guerriers en armes ; toi dont le fils de Jupiter, Amphion, bâtit les murs aux sons de sa lyre qui commandait aux pierres mêmes ; toi pour qui le père des dieux a plus d'une fois déserté le ciel ; toi qui as reçu des dieux dans ton sein, qui en as produit, et qui peut-être en produiras encore, tu rampes sous un joug avilissant. Race de Cadmus, cité d'Amphion, en quel abîme de misères êtes-vous retombées! Vous tremblez devant un fugitif sans cœur, chassé de son pays, et le fléau du nôtre! et le héros qui, sur terre et sur mer, poursuit la vengeance des crimes, qui de ses justes mains brise les sceptres de fer, il est maintenant esclave pendant son absence, et souffre lui-même les maux dont il délivre les autres. Lycus, le banni, règne en souverain dans Thèbes, la ville d'Hercule ; mais il n'y régnera pas longtemps : Hercule va revenir, il va nous venger ; il remontera tout à coup vers la lumière, et s'il ne trouve pas une voie, il s'en fera une lui-même. Oh! reviens, cher époux, reviens, repars vainqueur au milieu de ta famille vaincue ; remonte vers nous, et brise la prison de ténèbres qui te retient. Si l'enfer s'est refermé sur toi, si tu ne trouves point d'issue pour revenir, entrouvre le monde même, et laisse paraître avec toi tous les trésors que la nuit éternelle cache dans son sein. Comme on t'a vu cherchant à creuser un lit aux flots impétueux du Pénée, l'affermir sur tes pieds, et former tout à coup la profonde vallée de Tempe, d'un seul effort de ta poitrine, qui sépara violemment deux montagnes, et ouvrit une issue nouvelle au torrent de la Thessalie ; ainsi, pour remonter vers tes parents, tes enfants, ta patrie, il te faut trouver une voie, et ramener avec toi les entrailles mêmes du monde ; rends à la vie tout ce que l'action destructive du temps a plongé dans l'ombre de la mort, depuis tant de siècles ; chasse devant toi les générations éteintes qui ont bu dans les eaux du Léthé l'oubli de l'existence, et tous ces morts que la lumière du soleil effrayera. Il serait indigne de toi de ne rapporter de dépouilles que celles qu'on t'a demandées.

Mais je m'égare en des vœux insensés, ignorant le sort qui nous attend. Qui me fera voir ce jour heureux où je t'embrasserai, cher Hercule? où je baiserais tes

maines puissantes? où je te reprocherai ta longue absence et l'oubli de ton épouse? J'immolerai au maître des dieux cent taureaux indomptés ; j'offrirai à la déesse des moissons de secrets sacrifices ; j'irai dans la silencieuse Eleusis, avec la discrétion qu'exigent les mystères, jeter de longs flambeaux sur ses autels. Le jour où mon époux reviendra, je croirai voir tous mes frères rendus à la vie, et mon père lui-même assis plein de gloire sur son trône. Si une puissance invincible t'enchaîne là-bas, je vais te suivre ; reviens ici pour nous sauver tous, ou entraîne-nous tous après toi. Ah! tu nous entraîneras tous dans ta ruine, et aucune divinité ne viendra nous relever de l'abaissement où nous sommes.

SCÈNE II.

AMPHITRYON, MÉGARE.

AMPHITRYON.

Epouse de mon fils, chaste gardienne de la couche et des enfants du magnanime Hercule, ouvrez votre âme à de meilleures espérances, et ranimez votre courage abattu. Il reviendra, soyez-en sûre, et vous le verrez, comme au retour de toutes ses entreprises, plus grand que vous ne l'avez quitté.

MÉGARE.

Les malheureux croient facilement ce qu'ils désirent.

AMPHITRYON.

Ils sont encore plus portés, quand ils craignent, à ne point espérer de remède ni de fin à leurs maux. Toujours là peur met les choses au pire.

MÉGARE.

Descendu dans les entrailles de la terre, enseveli sous elle, écrasé sous le poids du monde, quelle voie trouvera-t-il pour remonter à la vie?

AMPHITRYON.

Celle qu'il a trouvée dans les plaines brûlantes de l'Afrique, à travers ces sables mouvans comme les flots de la mer orageuse qui deux fois les couvre de ses vagues, et deux fois les laisse à découvert ; et lorsque, ayant quitté son navire échoué dans les sables, au milieu des écueils étroits des deux Syrtes, il franchit à pied cette mer furieuse.

MÉGARE.

Rarement l'injustice du sort épargne les plus nobles courages : nul mortel ne peut impunément braver tant de fois de si grands périls ; le malheur finit toujours par atteindre celui qui longtemps avait échappé à ses coups.

Mais voici venir Lycus, portant en ses mains un sceptre usurpé ; son visage cruel respire la menace, et son déportement annonce tout ce qui se passe dans son âme.

SCÈNE III.

LYCUS, MÉGARE, AMPHITRYON.

LYCUS.

Roi de l'opulent territoire de Thèbes, de tout le fertile pays qu'entoure obliquement la Phocide, de toutes les terres que l'Ismène arrose, de celles que le Cithéron découvre de sa cime orgueilleuse, jusqu'à l'Isthme étroit qui sépare deux mers, je ne suis point assis sur le trône comme un lâche héritier de rois, qui règne en vertu de droits antiques et transmis par ses pères. Je n'ai point de nobles aïeux, et je ne puis montrer dans ma famille de titres éclatants ; mais j'ai la gloire que donne le courage. Vanter son origine, c'est exalter le mérite d'un autre. Toutefois un sceptre usurpé tremble toujours dans la main qui le porte : il n'a de salut que dans la force. Quand on sait que les sujets n'obéissent qu'en frémissant, il faut tenir le glaive levé sur eux, pour assurer ses droits. Rien de moins stable qu'un trône où l'on s'assied à la place d'un autre. Mais il est un moyen de fortifier ma position ; il suffit pour cela que Mégare me soit unie par les liens d'un royal hymen. La noblesse de sa naissance rehaussera l'éclat de ma gloire nouvelle. Je ne pense pas qu'elle refuse, et qu'elle ose rejeter mon alliance : mais si elle s'obstine dans un refus superbe, je suis résolu d'avance à exterminer toute la famille d'Hercule ; cet acte soulèvera la haine et les murmures du peuple : le premier point de l'art de régner, c'est de savoir braver la haine. Essayons donc ; le hasard me favorise : voici Mégare elle-même, triste et voilée, debout auprès de ses dieux protecteurs, et le véritable père d'Hercule est à ses côtés.

MÉGARE.

Quel nouveau dessein médite ce monstre, le fléau et la ruine de notre maison ? quel attentat ?

LYCUS.

O vous, noble héritière du sang des rois, plaignez pour un moment prêter à mes paroles une oreille favorable. S'il faut que les hommes nourrissent entre eux des haines éternelles, que la fureur, une fois entrée dans leur sein, n'en sorte plus, mais que le vainqueur ait toujours la main à l'épée pour maintenir sa victoire, et le vaincu pour réparer sa défaite, cet état de guerre ne laissera rien subsister : les campagnes ravagées resteront sans culture, les cités seront la proie des flammes, et les peuples disparaîtront sous des monceaux de cendres. Ramener la paix, c'est l'intérêt du vainqueur et le besoin des vaincus. Partagez avec moi l'autorité suprême, unissons nos cœurs ; voici le gage de ma foi, touchez la main que je vous présente. Pourquoi ce silence, et ces regards irrités ?

MÉGARE.

Moi, que je touche une main couverte du sang de mon père, et souillée par le

meurtre de mes deux frères! On verra plutôt le jour s'éteindre au lever du soleil, et renaître à son coucher ; la flamme s'unir fraternellement à la neige, Scylla joindre la côte de Sicile aux rivages d'Ausonie, et l'Euripe calmer la violence de son flux et reflux, pour baigner doucement d'un flot paisible le rivage de l'Eubée. Vous m'avez ravi père, couronne, frères, foyer domestique, patrie : que me reste-t-il encore? Un bien plus précieux que mon père, mes frères, ma couronne, et mon foyer domestique, la haine que je vous porte ; je regrette que tout un peuple doive la partager avec moi, la part qui m'en reste s'en trouve affaiblie d'autant. Règne avec insolence ; élève bien haut l'orgueil de tes pensées ; un dieu vengeur s'attache aux pas des hommes superbes. Je connais la destinée des rois de Thèbes. Faut-il rappeler les attentats commis ou soufferts par des reines? le double crime d'Œdipe, qui mêla en sa personne les noms d'époux, de fils, et de père? et le camp des deux, frères ennemis, et leurs deux bûchers? la douleur a changé en pierre la superbe fille de Tantale, qui, tout insensible qu'elle est, verse encore des pleurs sur le mont Sipyle. Cadmus lui-même, dressant une crête menaçante, et obligé de fuir à travers les champs de l'Illyrie, a laissé partout sur la terre l'empreinte de ses anneaux. Voilà le sort qui t'attend ; règne au gré de ton caprice, pourvu que tu viennes un jour à subir la fatalité qui pèse sur ce royaume.

LYCUS.

Epargnez-vous ces discours pleins de fiel et de fureur ; femme d'Hercule, apprenez, par son exemple, à plier sous l'autorité des rois. Quoique je porte un sceptre conquis par mes mains victorieuses, et que je règne souverainement, sans craindre des lois qui ne résistent jamais à la puissance des armes, je veux bien descendre à me justifier en peu de mots. Votre père a succombé, vos frères ont péri dans une lutte sanglante ; mais on sait que la guerre ne connaît point de mesure, et qu'il n'est point facile de calmer ou d'éteindre la fureur du glaive une fois sorti du fourreau. Il faut du sang aux batailles. Mais il combattait, lui, pour le droit de sa couronne ; moi, par une coupable ambition ; c'est le résultat qu'il faut considérer dans ces guerres, et non la cause. Mais périsse désormais le souvenir de ce qui s'est passé. Quand le vainqueur a déposé ses armes, le vaincu doit aussi déposer sa haine. Je ne demande pas que vous fléchissiez le genou devant moi pour adorer ma puissance. Au contraire, j'aime en vous ce fier courage que vous montrez dans vos malheurs. Vous méritez d'avoir un roi pour époux, unissons nos destinées.

MÉGARE.

Une sueur glacée découle de tous mes membres dont le sang se retire. Quelle affreuse parole a frappé mes oreilles! Je n'ai point éprouvé cette horreur quand le cri de la guerre et le fracas des armes ébranlaient nos murailles. J'ai supporté

sans pâlir tous ces malheurs. Mais l'idée de ce mariage m'épouvante, et me fait sentir enfin mon esclavage. Qu'on m'accable de chaînes, que le long supplice de la faim me conduise lentement à la mort, nulle puissance ne vaincra ma fidélité. Je mourrai ton épouse, ô Hercule!

LYCUS.

Est-ce donc cet époux descendu aux enfers qui vous inspire cet orgueil?

MÉGARE.

Il n'est descendu aux enfers que pour conquérir le ciel.

LYCUS.

Mais la terre immense pèse sur lui de tout son poids.

MÉGARE.

Il a porté le ciel, nul fardeau ne saurait l'accabler.

LYCUS.

Je saurai bien vous contraindre.

MÉGARE.

Pour se laisser contraindre, il faut ne savoir pas mourir.

LYCUS.

Dites, quel est le présent de mariage qui flatterait le plus votre cœur, et que je pourrais vous offrir?

MÉGARE.

Votre mort, ou la mienne.

LYCUS.

Eh bien, insensée que vous êtes, vous mourrez.

MÉGARE.

J'irai au devant de mon époux.

LYCUS.

Vous préférez donc un esclave à mon sceptre de roi?

MÉGARE.

Combien de rois sont tombés sous le bras de cet esclave !

LYCUS.

Pourquoi donc sert-il Eurysthée, et rampe-t-il sous le joug?

MÉGARE.

Otez les tyrans du monde, à quoi servira le courage?

LYCUS.

Être exposé aux bêtes et aux monstres, vous appelez cela du courage?

MÉGARE.

Il y a du courage à vaincre ce qui fait trembler tous les hommes.

LYCUS.

Avec ses hautes prétentions, il est maintenant plongé dans la nuit du

Tartare.

MÉGARE.

Le sentier qui mène de la terre au ciel est rude et difficile.

LYCUS.

Et quelle est donc sa naissance, pour espérer une place dans le séjour des dieux?

AMPHITRYON.

Triste épouse du grand Hercule, ne répondez pas ; c'est à moi de faire connaître la naissance d'Alcide et de nommer son père. Tant de nobles exploits, le monde pacifié, depuis le couchant jusqu'à l'aurore, par le bras de ce héros, tant de monstres vaincus, la Thessalie trempée du sang coupable des géants, et les dieux défendus par sa valeur, ne révèlent-ils pas assez clairement son père? n'est-il pas fils du maître des dieux? croyez-en du moins la haine de Junon.

LYCUS.

Pourquoi faire cette injure à Jupiter? Est-il possible que le sang des dieux se mêle à celui des mortels?

AMPHITRYON.

Telle est pourtant l'origine d'un grand nombre de dieux.

LYCUS.

Mais avaient-ils aussi connu la servitude, avant de monter au ciel?

AMPHITRYON.

Le dieu de Délos a gardé les troupeaux du roi de Thessalie.

LYCUS.

Mais il n'a jamais erré par le monde comme un vil proscrit.

AMPHITRYON.

Il avait reçu le jour d'une mère vagabonde, sur une terre flottante.

LYCUS.

Du moins il ne fut point exposé à la fureur des monstres ni des bêtes féroces.

AMPHITRYON.

Les premières flèches qu'il lança furent teintes du sang d'un dragon.

LYCUS.

Ignorez-vous les maux cruels qui assiégèrent l'enfance d'Hercule?

AMPHITRYON.

Le jeune Bacchus fut tiré du ventre de sa mère par un coup de foudre, et bientôt il prit place à côté du dieu qui lance le tonnerre. Mais quoi? le roi des cieux lui-même, qui ébranle les nuages, ne fut-il pas caché pendant son enfance dans un antre du mont Ida? Une si haute naissance ne va jamais sans de grandes infortunes, et l'honneur d'une céleste origine veut être chèrement payé.

LYCUS.

Là où vous voyez le malheur, sachez bien qu'il n'y a qu'un homme.

AMPHITRYON.

Là où vous voyez le courage, sachez bien qu'il n'y a point de malheur.

LYCUS.

Appelez-vous courageux celui qui, laissant tomber de ses épaules sa massue et la peau du lion de Némée, aux pieds d'une jeune fille, ne rougit pas de revêtir une robe de pourpre tyrienne? Appelez-vous courageux celui qui frotta de parfums sa rude chevelure? qui tira de ses mains guerrières les sons efféminés des tambours de Phrygie? qui ceignit autour de son front terrible la mitre des Barbares?

AMPHITRYON.

Bacchus ne rougit point de laisser flotter les anneaux de sa blonde chevelure, d'agiter dans ses jeunes mains les thyrses légers, en traînant dans sa marche efféminée les plis ondoyants de la robe longue et enrichie d'or des Barbares. Il faut bien qu'après de grands exploits le courage se repose.

LYCUS.

Oui, la maison d'Eurytus détruite, et ses cinquante filles brutalement violées, sont des monuments de ce repos. Ce sont là des exploits que ni Eurysthée ni Junon n'avaient commandés ; à lui seul en revient tout l'honneur.

AMPHITRYON.

Vous ne savez pas tout ; on peut citer d'autres traits qui n'appartiennent qu'à lui seul, Eryx vaincu au combat du ceste, et tué avec ses propres armes, Antée, le roi des sables de Libye, subissant le même sort, le sang de Busiris justement répandu sur les autels qu'il arrosait du sang de ses hôtes. Ajoutez encore à sa gloire la défaite de Cygnus, qui, tout invulnérable, et tout inaccessible qu'il était aux coups, périt néanmoins sous le bras d'Hercule, sans blessure ; et le triple Géryon trois fois vaincu par ce puissant adversaire. Vous partagerez le sort de ces criminels dont aucun cependant n'avait souillé sa couche par l'adultère.

LYCUS.

Ce que peut Jupiter, un roi le peut. Vous avez donné une épouse à Jupiter, vous m'en donnerez une aussi. Personne, mieux que vous, ne peut apprendre à votre belle-fille à choisir le plus digne, avec l'approbation même de son mari. Au reste, si elle refuse d'allumer avec moi le flambeau de l'hyménée, j'emploierai la force, et j'en aurai toujours des enfants de race illustre.

MÉGARE.

Mânes de Créon, dieux domestiques de Labdacus, torches nuptiales de l'incestueux Œdipe, attachez à cet hymen les destinées héréditaires de notre famille. Cruelles fiancées des fils d'Egyptus, venez, avec le sang qui découle de

vos mains homicides ; une seule d'entre vous a manqué au crime ; je ferai ce qu'elle n'a pas voulu faire.

LYCUS.

Puisque vous repoussez obstinément l'hymen que je vous propose, et que vous menacez votre roi, vous apprendrez à connaître ma puissance. Embrassez les autels, aucune divinité ne vous arrachera de mes mains, pas même Hercule, quand il pourrait soulever la terre qui l'écrase de son poids, et remonter vainqueur au séjour des vivants. Apportez ici les dépouilles des forêts, que ce temple s'embrase, et tombe sur la tête des suppliants qui y cherchent un refuge ; qu'il devienne un bûcher où la femme d'Hercule et tous ses enfants périssent consumés.

AMPHITRYON.

Je ne vous demande qu'une seule grâce, et, comme père d'Hercule, j'ai le droit de la demander, c'est de périr le premier.

LYCUS.

N'infliger à tous qu'un supplice commun, la mort, c'est ne savoir pas jouir de la tyrannie. Il faut varier les peines. Il faut condamner les malheureux à vivre, et les heureux à mourir. — Pendant qu'on amasse ici le bois qui doit servir à brûler ce temple, je vais offrir au dieu des mers le sacrifice que je lui ai promis.

AMPHITRYON.

O toi, le souverain des dieux ! ô toi, le père et le maître des Immortels ! toi, dont les traits enflammés font trembler la terre, arrête la main sacrilège de ce roi cruel ! Mais pourquoi adresser aux dieux de vaines prières ? où que tu sois, mon fils, écoute-moi ! Quelle puissance inconnue ébranle tout à coup les fondements de ce temple ? Pourquoi ce mugissement sourd qui sort de la terre ? Un bruit infernal s'échappe du fond de ses entrailles. Je suis exaucé ; j'entends, oui j'entends retentir les pas d'Hercule.

SCÈNE IV.

CHOEUR DE THÉBAINS.

O fortune jalouse des grands courages, que tu sais mal récompenser la vertu ! Tu donnes à Eurysthée un règne heureux et tranquille ; tandis que le fils d'Alcmène, occupé sans cesse à de nouveaux combats, fatigue, à tuer des monstres, ses mains qui ont porté les cieux : il lui faut couper les mille têtes renaissantes de l'hydre de Lerne, dérober les pommes d'or du jardin des Hespérides, après avoir endormi le dragon, gardien vigilant de ce précieux trésor. Il pénètre dans le désert, des Scythes errants qui vivent comme étrangers sur la terre de leurs aïeux. Il affronte les glaces d'une mer effrayante dont les flots dorment sans bruit sur les grèves silencieuses ; mer affreuse et durcie, qui n'a

point de vagues mouvantes, qui, après avoir porté des navires aux voiles enflées, présente une route solide et ferme aux Sarmates sauvages ; et qui, par une étrange révolution, suivant les époques de l'année, se courbe tantôt sous le sillon du vaisseau, tantôt sous les pas du coursier. C'est dans ces déserts que la reine des vierges belliqueuses du Thermodon, qui ceint d'un baudrier d'or ses flancs généreux, a détaché de son corps ce précieux ornement, et son bouclier, et l'écharpe qui couvrait son sein d'albâtre, pour les déposer aux pieds de son vainqueur.

Mais quel espoir te poussait dans l'abîme profond du Ténare? quelle imprudente audace entraînait tes pas dans le sentier sans retour qui mène au sombre royaume de Proserpine? là, point de mers dont le Notus ou le Zéphyr soulèvent les flots roulants. Là, ne brillent point les deux frères d'Hélène, astres chers aux pâles matelots. Là, croupissent les eaux noires et dormantes du fleuve infernal ; et les générations sans nombre que la mort pâle et dévorante amène sur ses bords, n'ont besoin que d'un seul nocher pour les passer toutes dans sa barque. Ah! puisses-tu vaincre les fatales puissances de l'enfer, et braver les fuseaux des Parques impitoyables! Déjà, quand tu portas la guerre contre Pylos, patrie du vieux Nestor, le roi des Ombres se mit en bataille contre toi, brandissant de sa main funeste une lance à trois dards. Mais il prit la fuite, légèrement blessé, et le roi de la mort craignit lui-même de mourir.

Brise les lois du trépas ; fais descendre le jour dans le sombre abîme des enfers, et que ses portes infranchissables deviennent une voie facile pour remonter vers la terre des vivants. Orphée a bien su par ses chants et par ses prières attendrir les inflexibles souverains des Mânes, et les forcer à lui rendre son Eurydice. Cette lyre enchanteresse qui entraînait les oiseaux, les bois, les rochers, qui suspendait le cours des fleuves, qui forçait les bêtes farouches à s'arrêter pour l'entendre, charme les enfers par des sons inconnus, et résonne avec plus de puissance dans les sourdes cavités du Tartare. Les beautés de la Thrace pleurent Eurydice, les divinités insensibles de l'enfer la pleurent aussi ; les trois juges même, qui, d'un front si sévère, interrogent les coupables et recherchent les crimes, pleurent sur leurs sièges. Enfin le roi de la mort s'écrie : « Je cède ; remonte vers la vie, mais à une condition : tu marcheras derrière ton époux, et lui ne se retournera pas pour te regarder, avant d'être arrivé à la clarté des cieux et d'avoir touché la porte du Ténare, voisin de Lacédémone. » Hélas! le véritable amour ne sait pas attendre ni souffrir aucun délai ; trop pressé de voir sa beauté rendue, Orphée la perd une seconde fois. Si la cour de Pluton a pu se laisser vaincre à la puissance de l'harmonie, elle doit céder à la force d'un héros.

ACTE TROISIÈME.
SCÈNE I.

HERCULE.

Dispensateur de la lumière, ornement du ciel, toi qui, le parcourant d'une extrémité jusqu'à l'autre sur ton char enflammé, réjouis la terre par l'éclat radieux de ton visage, pardonne, ô Soleil, si j'offre à tes yeux un spectacle qu'ils ne devraient point voir. Je ne fais qu'obéir en traînant à la lumière du jour les mystères du monde invisible. Et toi, père et souverain des dieux immortels, mets la foudre au devant de ton visage ; et toi aussi, qui tiens sous ton sceptre le second empire, celui des mers, plonge-toi au sein de tes eaux profondes. Vous tous, dieux, qui du haut du ciel abaissez vos regards sur la terre, détournez vos yeux si vous ne voulez pas les souiller par l'aspect d'un objet étrange, et reportez-les vers les demeures étoilées pour ne pas voir un monstre inconnu. Il ne doit être regardé que par celui dont la main l'a traîné sur la terre, et par celle qui a commandé cet exploit. La terre ne suffit plus à mon châtiment et à mes épreuves ; la haine de Junon m'a forcé d'entrer dans des profondeurs inaccessibles à tous les yeux, inconnues du soleil, cachées sous le pôle inférieur, ténébreux royaume du Jupiter souterrain. Si j'avais voulu régner sur cette troisième partie du monde, il ne tenait qu'à moi. J'ai vaincu le chaos de la nuit éternelle, et quelque chose de plus terrible encore, des dieux cruels, et l'inflexible destin. Je retourne vainqueur de la mort. Que me reste-t-il à entreprendre ? j'ai vu et j'ai fait voir les enfers. Connais-tu quelque nouveau travail à m'imposer, ô Junon ? Pourquoi laisser mes mains si longtemps oisives ? quelle victoire vas-tu me demander ? — Mais pourquoi des soldats entourent-ils ce temple, et d'où vient que la terreur en assiège les portes sacrées ?

SCÈNE II.

MÉGARE, AMPHITRYON, HERCULE, THÉSÉE.

AMPHITRYON.

Est-ce une illusion de mes yeux trompés par mes désirs, ou Hercule, vainqueur du monde et l'orgueil de la Grèce, est-il remonté du noir séjour des Ombres silencieuses ? Est-ce bien mon fils que je vois ? Tout mon corps tressaille de joie. O mon fils, sûre mais tardive espérance de Thèbes ! est-ce réellement toi qui m'es rendu sur la terre, ou n'est-ce qu'une ombre vaine qui m'abuse ? Est-ce toi ? Oui, je reconnais tes bras vigoureux, tes fortes épaules, et ta main chargée de ta noble massue.

HERCULE.

O mon père, que veut dire ce deuil qui m'environne, et ces habits lugubres que porte mon épouse? Pourquoi ce honteux désordre dans la parure de nos enfants? Quel malheur est venu s'appesantir sur ma famille?

AMPHITRYON.

Ton beau-père a été tué : Lycus règne à sa place ; la vie de tes enfants, de ton père, de ta femme, est par lui menacée.

HERCULE.

Terre ingrate! Personne n'est venu au secours de la famille d'Hercule? l'univers défendu par ces mains a pu voir avec indifférence un pareil attentat! Mais pourquoi perdre le temps en plaintes inutiles ; il faut immoler mon ennemi.

THÉSÉE.

Ton courage doit-il recevoir un pareil affront? Lycus sera-t-il le dernier ennemi d'Hercule? Non, c'est moi qui cours verser le sang de ce misérable.

HERCULE.

Reste ici, cher Thésée, pour repousser toute attaque soudaine ; moi, je vole au combat. Je recevrai plus tard vos embrassements, ô mon père! et les tiens aussi, chère épouse. Il faut d'abord que Lycus aille porter à Pluton la nouvelle de mon retour en ces lieux.

THÉSÉE.

Reine, séchez ces pleurs qui défigurent votre visage ; et vous, puisque votre fils est vivant, retenez les larmes qui tombent de vos yeux. Je connais Hercule : bientôt la mort de Lycus aura vengé celle de Créon ; dire qu'il mourra, c'est trop peu ; il meurt, que dis-je? non, mais il est déjà mort.

AMPHITRYON.

Que la divinité qui peut nous secourir soit propice à nos vœux, et nous relève de l'abaissement où nous sommes. Généreux compagnon de mon noble fils, racontez-nous la suite de ses hauts faits ; dites-moi combien longue est la route qui mène au triste séjour des Mânes ; et comment le chien du Tartare a pu être chargé de chaînes aussi pesantes.

THÉSÉE.

Quelque rassuré que je sois, les images du récit que vous me demandez me troublent encore : à peine suis-je certain de respirer l'air des vivants : mes yeux sont éblouis, et ma vue émoussée ne supporte que difficilement le vif éclat du jour dont elle avait perdu l'habitude.

AMPHITRYON.

Tâchez de vaincre, ô Thésée, ce reste de frayer que vous portez encore au fond de l'âme ; ne vous privez pas du plus précieux fruit de vos travaux : les périls sont durs à l'épreuve, mais doux au souvenir : redites-nous vos terribles aventures.

THÉSÉE.

Dieux suprêmes, et toi, souverain de l'immense empire des morts, et toi, que ta mère chercha en vain sur tout l'Etna, qu'il me soit permis de raconter impunément les secrets de l'abîme, et les mystères enfouis dans le sein profond de la terre.

Sur le sol de Sparte s'élève une montagne fameuse, le Ténare, qui projette sur la mer coulant à ses pieds l'ombre de ses noires forêts. Là s'ouvre l'entrée du royaume de Pluton ; là, par la crevasse d'une roche profonde, se découvre une caverne immense aux flancs vastes et ténébreux, large route par où doivent passer toutes les générations humaines. L'entrée de cet abîme n'est pas entièrement obscurcie de ténèbres, on y trouve encore quelques rayons de la lumière qu'on a laissée derrière soi, et de pâles reflets d'un soleil blafard qui trompe la vue : c'est un demi-jour assez semblable à ce mélange de lumière et d'ombre qu'offre le crépuscule du soir, et celui du matin. À partir de là se déroulent des espaces infinis, dans lesquels toute la race humaine-doit se perdre et disparaître. Il n'est pas difficile d'y pénétrer, la route elle-même vous conduit. Comme les courants emportent malgré eux les navigateurs, de même il y a là un certain courant de l'air qui vous presse de son poids ; l'avidité Chaos vous attire, et les ténèbres venant à vous prendre ne vous permettent plus de revenir sur vos pas. Au centre de ce vaste abîme, coulent les flots pesants et paresseux du Léthé, qui portent avec eux l'oubli des maux de la vie ; et pour fermer aux Mânes le chemin du retour, ce fleuve tranquille étend partout ses mille bras en replis sinueux, imitant le cours bizarre et capricieux du Méandre, qui semble tantôt se chercher, tantôt se fuir lui-même, incertain s'il doit descendre à la mer, ou remonter vers sa source. Plus loin, s'étendent les eaux noires et dormantes du Cocyte. On n'entend là que le cri des vautours, le gémissement funèbre des hiboux, la voix sinistre de l'effraie. Là s'élèvent, des forêts sombres et effrayantes que domine l'if funéraire : sous son ombrage se tient le Sommeil paresseux, la Faim tristement couchée à terre et la bouche béante, le Remords qui se couvre le visage pour n'y pas laisser voir ses crimes, la Peur, l'Epouvante, le Deuil, la Douleur frémissante, le noir Chagrin, la Maladie tremblante, et la Guerre homicide ; puis, cachée en un coin, tout au fond, l'impuissante Vieillesse qui appuie d'un bâton ses pas chancelants.

AMPHITRYON.

Y a-t-il au moins quelque partie de ce sol affreux qui produise les dons de Cérès ou de Bacchus ?

THÉSÉE.

Non, point de prés fleuris qui charment les yeux par leur douce verdure ; point de moissons joyeusement balancées dans l'air par le souffle du Zéphyr,

point d'arbres courbés sous le poids de leurs fruits. Ces lieux profonds n'offrent partout que l'image de la mort et de la stérilité : c'est une terre affreuse, éternellement inculte et désolée, la limite du monde où toute vie expire. L'air y est épais et immobile, une nuit sombre pèse lourdement sur ce monde engourdi : tout y respire la tristesse et l'horreur, et ce séjour de la Mort est plus hideux que la mort même.

AMPHITRYON.

Et le dieu qui règne sur ces demeures ténébreuses, où a-t-il son trône et le siège de son triste empire?

THÉSÉE.

Il est dans un obscur enfoncement du Tartare un espace enveloppé de brouillards épais et de sombres nuages. Là, d'une source commune, s'échappent deux fleuves bien différents : l'un, et c'est celui que les dieux prennent à témoin de leurs serments, roule d'un cours tranquille et doux ses eaux sacrées ; l'autre s'élance avec un fracas épouvantable, et entraîne des rochers dans ses flots, qu'il est impossible de remonter : c'est l'Achéron. Derrière s'élève le palais de Pluton, vaste demeure ombragée par un bois épais. Des rochers suspendus et creusés forment le vestibule immense de ce noir séjour : c'est le chemin des Mânes, et l'entrée du sombre royaume. Tout autour s'étend la plaine, où Pluton, fièrement assis sur son trône, reconnaît les âmes qui arrivent. Son visage est majestueux, mais terrible ; son front menaçant, mais empreint encore de la beauté de ses frères, et du cachet de sa haute origine : c'est Jupiter, mais Jupiter lançant la foudre. Il résume en lui presque tout le sombre empire qu'il tient sous sa puissance, et son regard fait trembler tout ce qui fait trembler les hommes.

AMPHITRYON.

Est-il vrai que la justice tardive saisit les coupables dans l'Enfer, et que les forfaits, oubliés de ceux même qui les avaient commis, y trouvent leur châtiment? Quel est le juge qui tient la balance de la justice et recherche la vérité?

THÉSÉE.

Il n'y a pas un seul juge, mais plusieurs qui, assis sur des sièges élevés, prononcent enfin contre les coupables les sentences qu'ils ont méritées. Ici c'est le tribunal de Minos, là celui de Rhadamanthe, là celui du beau-père de Thétis. Les scélérats souffrent les maux qu'ils ont faits, le crime retourne à son auteur, et le coupable reçoit selon ses-œuvres. J'ai vu des rois cruels plongés dans des cachots, et des tyrans impitoyables déchirés de verges par des mains plébéiennes. Mais le roi qui a uni la douceur à la puissance, qui, maître de la vie des hommes, a gardé ses mains pures, qui, au lieu de rougir de sang son sceptre pacifique, a respecté les jours de ses sujets, après avoir mesuré la carrière d'une vie longue et

fortunée, il monte au ciel, ou, reçu dans les bocages rians de l'heureux Elysée, devient juge aux Enfers. Epargnez le sang des hommes, rois de la terre, car vous aurez à rendre un compte plus rigoureux.

AMPHITRYON.

Il est donc vrai qu'il y a aux Enfers un lieu réservé aux coupables, et que les impies, comme la renommée nous l'assure, y souffrent chargés de chaînes, et livrés à des tourments éternels?

THÉSÉE.

Là, Ixion tourne rapidement au branle de sa roue. Un énorme rocher presse la tête de Sisyphe. Tourmenté de la soif au milieu du fleuve dans lequel il est plongé, le vieux Tantale cherche en vain à saisir l'onde qui le fuit ; elle vient baigner son menton, et au moment où, tant de fois trompé dans son espérance, il croit la tenir, elle échappe à ses lèvres, ainsi que les fruits dont la présence irrite ses désirs. Un vautour affamé ronge éternellement le foie de Tityus ; les Danaïdes se fatiguent vainement à remplir leurs urnes ; les filles dénaturées de Cadmus s'agitent dans le même transport de fureur qui fit leur crime ; et les avides Harpies menacent toujours la table de Phinée.

AMPHITRYON.

Maintenant, racontez-moi le glorieux combat de mon fils. Cerbère, qu'il ramène, est-il un présent volontaire de son oncle, ou le trophée de sa victoire?

THÉSÉE.

Une roche funèbre domine les eaux dormantes du Styx, à l'endroit où son cours est si lent qu'il semble tout-à-fait immobile. Ce fleuve est gardé par un sombre vieillard dont l'aspect seul épouvante : c'est lui qui passe d'une rive à l'autre les Mânes tremblants ; sa barbe en désordre pend sur sa poitrine ; un nœud grossier ferme sa robe hideuse ; un feu sauvage brille dans ses yeux ardents et enfoncés ; lui-même tient en ses mains la longue rame qui lui sert à conduire sa barque.

Il la ramenait vide au rivage pour y prendre d'autres âmes : Hercule demande à passer, et les Ombres s'écartent devant lui. Où vas-tu, mortel audacieux? arrête! s'écrit l'outrageux Charon. Impatient de tout retard, le fils d'Alcmène saisit la rame du vieux nocher, l'en frappe, et s'élance dans sa barque ; cet esquif, assez fort pour porter les générations humaines, fléchit sous le poids du héros ; il s'assied, et les deux côtés de la barque surchargée et tremblante reçoivent l'eau du Léthé. La vue d'Hercule fait pâlir tous les monstres qu'il a vaincus, les cruels Centaures, et les Lapithes enivrés que le vin poussait aux combats. Pour trouver un asile dans les dernières profondeurs du Styx, l'hydre de Lerne enfonce à la fois sous les eaux toutes ses têtes renaissantes.

Alors se découvre le palais de l'avare Pluton : c'est là que le terrible chien des Enfers épouvante les Ombres, et, secouant ses trois têtes avec un bruit affreux, veille à la garde du noir empire. Des serpents lèchent l'écume sanglante qui sort de ses trois gueules ; des vipères se dressent parmi les poils de son cou ; sa queue recourbée est un énorme dragon qui toujours siffle. La fureur de ce monstre répond à sa figure : à peine a-t-il entendu le bruit des pas d'un homme, que les serpents de son cou se dressent et se hérissent, et son oreille attentive cherche à recueillir le son qui la frappe, habituée qu'elle est à entendre même le pas silencieux des Ombres. Dès que le fils de Jupiter se fut approché, le monstre s'assit dans son antre, indécis et troublé. Les deux ennemis tremblèrent l'un devant l'autre. Tout à coup Cerbère pousse un aboiement affreux qui ébranle les muettes profondeurs de l'Enfer ; les serpents dont il est couvert sifflent tous à la fois. Le son de cette voix horrible s'échappant de ses trois gueules porte l'effroi jusque parmi les Ombres heureuses. Hercule aussitôt ramène autour de son bras gauche une tête effroyable, à la gueule ouverte et menaçante, la tête du lion de Némée, et s'en couvre comme d'un large bouclier. Sa main droite est armée de sa forte massue, instrument de ses victoires ; il la tourne rapidement de tous côtés, frappe et redouble ses coups. Cerbère, vaincu, tombe dans l'abattement ; épuisé de lassitude, il incline à la fois ses trois têtes, et sort de son antre, qu'il abandonne au vainqueur.

À cette vue, Pluton et Proserpine se troublent sur leur trône, et laissent emmener Cerbère : ils accordent de plus ma liberté à la demande de votre fils. Hercule, caressant de la main les têtes furieuses du monstre qu'il a vaincu, les assujettit avec une chaîne de diamant. Oubliant sa fureur, le gardien vigilant du sombre empire baisse timidement les oreilles, se laisse emmener, reconnaît son maître, se soumet à sa puissance, et le suit en agitant sans colère, autour de ses flancs, le dragon qui lui sert de queue. Mais arrivé à l'ouverture du Ténare, le vif éclat de la lumière céleste frappant ses yeux pour la première fois, il se ranime tout enchaîné qu'il est, et secoue violemment les chaînes qui l'accablent. Il est au moment d'entraîner son vainqueur, de le ramener en arrière, et de lui faire lâcher pied. Alcide réclame alors l'assistance de mon bras. Je joins mes forces aux siennes, et, après beaucoup d'efforts pour dompter la résistance de ce monstre qui se débattait entre nos bras plein de fureur et de violence, nous parvenons à le traîner sur la terre. À peine a-t-il vu le jour et cet océan de vive lumière qui flotte dans l'espace éthéré, c'est la nuit pour ses yeux ; il les attache à la terre, et les ferme afin d'échapper au jour qui le brûle ; il tourne ses têtes en arrière, les ramène vers la terre, et finit par les cacher sous l'ombre d'Hercule.

Mais j'entends les pas d'une multitude joyeuse et bruyante, qui, le front ceint de lauriers, célèbre les hauts faits du grand Alcide.

SCÈNE III.

CHOEUR DE THÉBAINS.

Eurysthée, que Junon fit naître avant Hercule, avait ordonné à ce héros de pénétrer jusqu'aux dernières profondeurs du monde : il ne lui manquait plus pour fermer la liste de ses travaux que de vaincre Pluton, roi de la troisième partie de l'univers. Hercule a eu l'audace de tenter le ténébreux passage qui mène au sombre pays des Mânes, voie funeste, et semée de noires forêts, mais fréquentée par la foule innombrable des âmes qui descendent aux enfers. Comme les habitants des villes s'empressent au théâtre, attirés par la nouveauté des jeux ; comme les peuples accourent aux combats d'Olympie, quand le cinquième été ramène les fêtes de Jupiter ; comme au retour des longues nuits, quand la Balance vient allonger les heures du sommeil et partage également le cours du soleil entre les deux hémisphères, la foule se rend aux mystérieux sacrifices de Cérès, et que les initiés de l'Attique sortent de leurs maisons pour célébrer les nocturnes cérémonies d'Eleusis ; telle et aussi nombreuse est la foule qui chemine sur la route silencieuse des enfers. Les uns se traînent à pas lents, sous le poids des années, tristes, et rassasiés de jours ; d'autres, plus jeunes, marchent aussi plus vite ; ce sont les vierges qui n'ont point connu les nœuds sacrés de l'hymen, des adolescents qui n'ont point coupé leur première chevelure, des enfants qui commencent à peine à bégayer le nom de leur mère. À eux seuls, pour diminuer leur effroi, il est donné des flambeaux qui dissipent devant eux l'horreur des ténèbres. Les autres âmes cheminent dans la nuit, tristes comme nous le sommes, quand, loin du jour, nous sentons avec un douloureux serrement de cœur la terre tout entière peser sur nos têtes.

Là règne l'épais chaos, d'affreuses ténèbres, une nuit de couleur sinistre, un repos et un silence effrayants, des nuées vides et sans eau.

Puisse une lente vieillesse ne nous conduire que bien tard à cet affreux séjour, où l'on arrive toujours trop tôt puisqu'on n'en revient jamais ! Que sert de prévenir l'heure fatale ? Toute cette foule d'hommes, qui s'agile confusément sous le soleil, doit un jour descendre au séjour des Mânes, et passer l'eau stagnante du Cocyte. Du couchant à l'aurore, le genre humain croît tout entier comme une moisson que tu dois recueillir ; c'est pour toi qu'elle mûrit, ô Mort ! épargne du moins les générations futures : quand tu serais lente à venir, qu'importe, ne courons-nous pas nous-mêmes au devant de toi ? Le jour où nous recevons la vie, nous commençons à la perdre.

Ce jour est un jour de fête et de joie pour Thèbes. Empressez-vous autour des autels, et immolez de grasses victimes. Hommes et femmes, réunissez-vous pour former des danses solennelles. Que les habitants de nos riches campagnes

laissent reposer leurs charrues. Le bras d'Hercule assure la paix au monde, depuis l'astre du matin jusqu'à l'étoile du couchant, et dans ces climats où le soleil, occupant le milieu du ciel, ne laisse point d'ombre autour des corps. Sur toute celle étendue que Téthys enferme de sa vaste ceinture, il n'y a plus rien qu'Alcide n'ait surmonté. Il a passé les fleuves du Tartare, et voici qu'il remonte vainqueur des enfers. Que craindre encore désormais? Après les enfers il n'y a plus rien. Prêtre des dieux, faites pour son noble front une couronne du peuplier qu'il aime.

ACTE QUATRIEME.
SCÈNE I.

HERCULE, THÉSÉE, AMPHITRYON, MÉGARE.

HERCULE.

Renversé par mon bras vengeur, Lycus a mordu la poussière : tous ceux qui avaient partagé sa tyrannie, ont aussi partagé son trépas. Maintenant je vais offrir des sacrifices à mon père et aux autres dieux, en reconnaissance de ma victoire, et immoler sur leurs autels les victimes qui leur sont dues.

Déesse des combats, ma compagne et mon appui dans mes travaux, toi dont la main gauche porte l'égide redoutable armée de la tête de la Gorgone, je t'invoque, ô Pallas ! Dieu vainqueur de Lyncurque, et conquérant de l'Inde, toi qui balances dans tes mains le thyrses orné de pampres verts, sois-moi propice. Apollon, dieu de la lyre, et toi, Diane, sa sœur, qui te plais à lancer des flèches rapides, vous tous mes frères, qui habitez l'Olympe, et qui ne devez pas le jour à la marâtre qui me poursuit de sa colère, écoutez mes vœux.

Qu'on amène ici les plus grasses victimes. Que les parfums de l'Inde, que l'encens de l'Arabie, brûlent sur les autels ; que leur douce vapeur s'élève en épais tourbillons. Que les rameaux du peuplier se tressent en couronnes sur nos têtes ; vous, Thésée, mettez autour de la vôtre l'olivier de la ville de Minerve ; nous adorerons, nous, le maître du tonnerre ; vos hommages s'adresseront aux fondateurs de Thèbes, à la grotte sauvage du belliqueux Zéthus, à la fontaine célèbre de Dircé, au dieu tyrien qu'un roi étranger apporta parmi nous. Jetez de l'encens sur les brasiers sacrés.

AMPHITRYON.

Mon fils, il faudrait d'abord purifier tes mains souillées de carnage et teintes du sang ennemi.

HERCULE.

Que ne puis-je au contraire offrir aux dieux le sang de cet homme impie ! jamais libation plus agréable n'eût coulé sur un autel : la victime la plus méritoire et la plus acceptable qui puisse être sacrifiée à Jupiter, c'est un tyran.

AMPHITRYON.

Demande à ton père la fin de tes rudes travaux ; prie-le de mettre un terme à tes fatigues.

HERCULE.

Je vais prononcer des vœux dignes de Jupiter et dignes de moi. Que le ciel, la terre et l'air maintiennent leur antique harmonie ; que les astres accomplissent sans désordre leurs révolutions éternelles ; qu'une profonde paix descende sur le

monde ; que le fer ne serve désormais qu'aux travaux innocents qui fécondent la terre ; que l'épée disparaisse ; plus de vents furieux qui soulèvent les flots, plus de foudres lancées par la main vengeresse de Jupiter ; que nul torrent grossi par les neiges de l'hiver ne déracine les moissons dans son cours ; plus de poisons, plus d'herbe malfaisante, aux sucres vénéneux et mortels ; plus de tyrans cruels et barbares. Si la terre cache encore dans son sein quelque monstre qui doive en sortir un jour, qu'elle se hâte ; que ce fléau paraisse, afin qu'il tombe sous la puissance de mon bras.

Mais quoi? nous sommes au milieu du jour, et la nuit couvre le ciel. Le soleil pâlit, sans qu'aucun nuage le voile. Quelle puissance ramène le jour en arrière, et le fait rétrograder vers l'orient? Pourquoi cette nuit profonde et inconnue? que signifient ces étoiles qui brillent au ciel en plein midi? le lion de Némée, dont la mort fut le premier de mes travaux, éclaire la plus belle partie du firmament ; il est tout étincelant de fureur, sa gueule s'ouvre comme pour dévorer quelque constellation ; sa tête se dresse avec menace ; le feu jaillit de ses naseaux, l'or de sa crinière fauve étincelle autour de son cou. Tous les astres qui ramènent le fertile automne, et ceux qui nous versent les frimas et les glaces de l'hiver, il va les franchir d'un bond, pour attaquer le signe du printemps, et briser la tête du Taureau.

AMPHITRYON.

D'où vient ce trouble soudain? ô mon fils ! pourquoi porter çà et là tes yeux ardents, et quel est ce vertige qui change ainsi pour toi l'aspect du ciel?

HERCULE.

J'ai soumis la terre, et vaincu les flots orageux ; l'enfer même a éprouvé ma puissance, le ciel seul ne la connaît pas encore : c'est une conquête digne de moi. Je vais m'élever dans les plus hautes régions du monde céleste ; oui, montons jusqu'au séjour des dieux, Jupiter m'en permet l'entrée. Mais s'il me la refuse? non, la terre ne peut me porter plus longtemps, elle doit enfin me rendre au ciel ma patrie. Voici que tous les dieux m'appellent de concert, et m'ouvrent les portes de l'Olympe ; Junon seule veut me les fermer. Laisse-moi entrer, ouvre-moi la porte, ô Junon, si tu ne veux pas que je la brise. Tu hésites encore? je vais rompre les chaînes de Saturne, et lâcher ce vieux roi du ciel contre le fils impie qui l'a détrôné. Que les Titans furieux se préparent à recommencer la guerre, je leur servirai de chef ; j'arracherai les collines avec les forêts qui les couvrent, je déracinerai les montagnes habitées par les Centaures ; je les poserai l'une sur l'autre, comme des degrés pour monter au ciel. Chiron va voir l'Ossa dominer le Pélion ; l'Olympe sera le dernier échelon qui me portera, ou que je lancerai jusqu'au séjour des dieux.

AMPHITRYON.

Ecarte, ô mon fils, ces coupables pensées. Ton cœur est noble, mais il s'égare ; hâte-toi de calmer cette fougue impétueuse.

HERCULE.

Que vois-je? les Géants furieux se dressent tous en armes! Tityus s'est échappé du séjour des Ombres, le sein déchiré, sans entrailles, et le voilà tout près du ciel ! le Cithéron s'ébranle, l'orgueilleuse Pallène tremble jusque dans ses fondements, et toute la vallée de Tempe. Un des Titans a soulevé la cime du Pinde, un autre l'Æta. Mimas se livre à toute sa furie. La cruelle Érinnyes agite son fouet terrible, et, balançant dans ses mains des tisons ardents retirés des flammes d'un bûcher, elle en menace ma tête, et toujours de plus près. L'affreuse Tisiphone, avec sa chevelure de serpents, ferme avec sa torche enflammée la porte des enfers, restée sans défense depuis l'enlèvement de Cerbère. Mais j'aperçois ici cachés les enfants de Lycus, race coupable d'un tyran : je vais vous réunir à votre père ; deux flèches rapides vont partir de mon arc ; le but est digne de mes coups.

AMPHITRYON.

Où l'emporte son aveugle fureur? il a ramené l'une vers l'autre les deux extrémités de son arc immense ; il prend une flèche dans son carquois ; elle s'échappe en sifflant, traverse par le milieu la tête de l'enfant, et n'y laisse que la blessure qu'elle a faite.

HERCULE.

Je découvrirai ce qui subsiste encore de cette race infâme, et ses retraites les mieux cachées. Mais pourquoi différer? il me reste de plus grands coups à frapper, il me faut combattre Mycènes, et détruire de mes mains ses fortes murailles bâties par les Cyclopes. Allons, renversons ce palais, vain obstacle qui m'arrête, brisons ses portes, et les colonnes qui le soutiennent. Le voilà maintenant à jour ; et je découvre ici caché le fils d'un père abominable.

AMPHITRYON.

Le pauvre enfant lui demande grâce d'une voix timide en étendant vers lui ses petites mains suppliantes. O crime affreux, spectacle horrible et déchirant! il l'a saisi par cette main qu'il lui tendait, l'a fait tourner trois fois autour de sa tête, et l'a lance avec fureur. La tête a retenti en se brisant contre la pierre, et la cervelle a jailli contre les murailles. Mais voici la malheureuse Mégare qui, tremblante et égarée, s'échappe de sa retraite en cachant dans son sein le plus jeune de ses enfants.

HERCULE.

Quand même tu pourrais fuir jusque dans les bras de Jupiter et t'y cacher, ma main saurait bien t'y atteindre et t'en arracher.

AMPHITRYON.

Où courez-vous, malheureuse! quelle retraite, quel asile pensez-vous chercher? il n'en est point au monde contre la fureur d'Hercule ; jetez-vous plutôt dans ses bras, en essayant de le fléchir par de douces prières.

MÉGARE.

Grâce! ô mon époux, grâce! reconnais Mégare ; cet enfant, c'est ta vivante image, c'est toi-même : vois-tu comme il te tend les mains?

HERCULE.

Cette cruelle marâtre est en ma puissance ; viens, je vais te punir, et délivrer Jupiter du joug honteux que tu fais peser sur lui, mais avant la mère il faut tuer d'abord ce petit monstre.

MÉGARE.

Insensé, que vas-tu faire? c'est ton sang que tu vas répandre !

AMPHITRYON.

Le pauvre enfant est déjà mort, avant d'avoir été frappé, de la peur que lui causent les regards enflammés de son père ; il ne respire plus. Maintenant c'est contre son épouse qu'il brandit sa pesante massue ; il lui brise les os ; sa tête, séparée, manque au tronc, et ne peut se retrouver nulle part. O malheureuse et trop longue vieillesse! peux-tu bien contempler ce spectacle? Si ma douleur l'irrite, je suis prêt à mourir ; prends-moi pour but de tes flèches, ou tourne contre moi cette massue, couverte du sang des monstres ; délivre-toi d'un homme qui n'est pas ton père, et dont le nom déshonorerait ta gloire.

THÉSÉE.

Pourquoi, malheureux vieillard, vous offrir de vous-même à la mort? que voulez-vous faire? fuyez, cachez-vous, épargnez un crime à la main d'Hercule.

HERCULE.

C'est bien. J'ai entièrement détruit la famille d'un odieux tyran. C'est à toi, épouse de Jupiter, que je viens d'immoler ces victimes ; mes vœux étaient dignes de toi, je les accomplis sans regret ; je trouverai dans Argos d'autres victimes à t'offrir.

AMPHITRYON.

Ton sacrifice n'est pas complet, mon fils ; il faut l'achever. La victime est au pied des autels ; la tête inclinée, elle n'attend que la main qui doit l'immoler. Me voici, j'appelle, je provoque tes coups. Frappe donc. Mais quoi! sa vue se trouble, un nuage de douleur se répand sur ses yeux, sa main tremble! le sommeil descend sur lui, sa tête fatiguée s'incline et se penche sur sa poitrine. Ses genoux s'affaissent, et le voilà qui roule à terre de tout son poids, comme un orme qui tombe dans les forêts, comme une digue jetée à la mer pour y former un port. Vis-tu, ou si ta fureur, qui t'a porté à détruire ta famille, t'a détruit toi-même? Il dort : on le sent vivre et respirer. Laissons-lui prendre quelques

moments de repos, afin que le calme profond du sommeil apaise le trouble violent qui l'agite. Enlevez-lui ses armes, pour que sa fureur ne les reprenne pas au réveil.

SCENE II.

CHOEUR DE THÉBAINS.

Que le ciel et le dieu puissant qui le tient sous ses lois, que la terre féconde, et les flots mouvants de la mer prennent le deuil ; et toi surtout, brillant Soleil, qui colores de tes feux la terre et les mers, et chasses les ténèbres devant l'éclat de tes rayons : de l'aurore au couchant, Hercule a suivi ta marche. Il connaît le lieu de ton lever et celui de ton coucher. Dieux suprêmes, dissipez les terribles visions qui l'obsèdent, et ramenez à la raison ses esprits égarés. Sommeil réparateur des maux, repos de l'âme, toi, la meilleure partie de l'existence humaine, fils ailé d'Astrée, et frère compatissant de la cruelle Mort, qui, mêlant l'erreur à la vérité, tantôt nous révéles, et tantôt nous caches les secrets de l'avenir : père de toutes choses, port assuré contre les orages de la vie, repos du jour, compagnon de la nuit, qui répands également tes dons sur le monarque et sur l'esclave, verse le baume adoucissant de tes pavots sur Hercule, et calme l'affreux désordre de son âme. Toi qui donnes aux mortels tremblants à l'idée du trépas un avant-goût de la mort véritable, embrasse tout son corps de tes fortes étreintes ; qu'un assoupissement profond enchaîne ses bras invincibles, et ne cesse point de peser sur sa large poitrine jusqu'à ce que sa raison ait repris son cours accoutumé.

Le voilà étendu sur la terre ; des songes affreux s'agitent dans son cœur ; le transport furieux qui s'est emparé de lui n'est pas encore apaisé. Habitué à reposer sa tête fatiguée sur sa lourde massue, il étend vainement sa main pour la saisir, et ses bras s'agitent en mouvements inutiles. Tout le feu de sa rage n'est pas éteint, mais l'orage gronde encore dans son âme, comme sur une mer qui, battue par des vents impétueux, conserve longtemps l'agitation de ses flots, et s'enfle encore lorsque déjà le vent ne la soulève plus. Apaise les vagues émues de son âme. Rends-lui sa douceur et sa vertu première. Ou plutôt laisse-lui le trouble de son cœur, et donne un libre cours à son triste délire. La folie seule, ô Hercule, peut te justifier désormais. Après le bonheur de garder ses mains pures, c'en est un encore d'ignorer ses crimes.

Maintenant, malheureux, frappe à grands coups ta poitrine ; que ces mains victorieuses tournent leurs forces contre elles-mêmes, contre ces bras qui ont porté le monde. Que tes vastes gémissements soient entendus au ciel, que la reine des enfers les entende, et qu'ils aillent frapper les oreilles du chien terrible, endormi au fond de son antre sous le poids des chaînes qui l'accablent. Que tes

lugubres cris retentissent jusqu'au sein du chaos, dans l'abîme des mers profondes, et dans l'air que tu as fait résonner autrefois plus glorieusement au bruit de tes coups.

Ce n'est pas légèrement qu'il faut frapper un sein troublé par tant de remords affreux. Il faut que tes cris ébranlent à la fois le ciel, la terre et les enfers. Carquois longtemps glorieux, qu'il porte sur ses épaules comme un ornement et comme une force, et vous flèches puissantes, frappez-le donc à son tour, cet homme cruel ; que sa massue lui serve à se meurtrir lui-même, et fasse retentir à grand bruit sa poitrine coupable. Que toutes ses armes deviennent les instruments du supplice qu'il a mérité.

Tristes enfants, qui n'aviez pu, trop jeunes, suivre les traces de votre glorieux père, ni mettre à mort les cruels tyrans ; qui n'aviez pu encore dresser vos membres aux luttes savantes de la Grèce, aux combats du ceste et du pugilat, qui du moins saviez déjà tendre l'arc léger du Scythe, et d'une flèche rapide, lancée d'une main sûre, frapper le cerf qui fuit devant le chasseur, mais non terrasser les lions à la crinière bondissante, allez, descendez vers les fleuves de l'enfer, innocentes victimes, immolées sur le seuil de la vie par la main criminelle de votre père furieux ; allez, pauvres enfants, suivez le sentier funeste, illustré par le plus noble des travaux d'Hercule, allez vous offrir aux maîtres irrités du sombre empire.

ACTE CINQUIÈME.
SCÈNE I.

HERCULE, AMPHITRYON, THÉSÉE.

HERCULE.

Quel est ce lieu-ci? quel est ce pays, quelle est cette partie du monde? où suis-je donc? sous les feux du soleil levant, ou vers les climats de l'Ourse glacée? est-ce enfin la pointe d'Hespérie que je vois, et les rivages de la mer Occidentale? quel est cet air que je respire? quelle est la terre où je repose? c'est bien à Thèbes que je suis ; mais pourquoi ce palais détruit, ces corps sanglants? Est-ce que les spectres effrayants de l'enfer m'obséderaient encore? Oui, même après mon retour à la lumière, ces monstres funèbres s'agitent devant moi. Je suis honteux de l'avouer, j'ai peur ; je ne sais quel pressentiment fatal me trouble, et m'annonce d'affreux malheurs. Où est mon père, où est mon épouse, si fière de ses nombreux enfants? Pourquoi n'ai-je plus à mon bras gauche la dépouille du lion de Némée? Qu'est devenu ce trophée qui me donnait à la fois une cuirasse pour les combats, une couche molle pour le sommeil? Où est mon arc? où sont mes flèches? qui a pu m'ôter mes armes à moi vivant? Quel homme a pu ravir de telles dépouilles, et ne pas trembler devant Hercule même endormi? Je veux connaître mon vainqueur, oui, je le veux.

Parais, noble rival, à qui mon père, désertant le ciel, a donné le jour après moi ; dont la naissance a coulé au monde une plus longue nuit que celle où je suis né. Quelle horreur a frappé ma vue? mes enfants baignés dans leur sang, mon épouse égorgée! Quel nouveau Lycus s'est emparé du trône? qui a pu commettre un pareil forfait dans Thèbes, après que j'y suis rentré? Habitants des bords de l'Ismène, peuples de l'Attique, peuples du Péloponnèse que deux mers baignent de leurs flots, venez à mon secours, montrez-moi l'auteur de cet horrible carnage. Ma colère va tomber sur tous : celui qui ne me dénoncera pas mon ennemi, le deviendra lui-même. Vainqueur d'Alcide, tu te caches? Parais donc ; que tu viennes venger le tyran cruel de la Thrace, ou Géryon, à qui j'ai ravi ses troupeaux, ou les deux rois de la Libye, je suis prêt à combattre : me voici tout nu, sans armes, quand tu devrais m'attaquer avec les miennes.

Mais pourquoi Thésée évite-t-il mes regards, et mon père aussi? Pourquoi se cachent-ils le visage? Retenez vos pleurs. Quel est l'assassin de toute ma famille? nommez-le-moi. Vous gardez le silence, ô mon père? Parle donc, toi, Thésée ; parle, je l'exige de ta fidèle amitié.

Tous deux restent muets, se cachent le visage de honte, et me dérobent les larmes qui tombent de leurs yeux. Qu'y a-t-il dans ce malheur dont il faille

rougir?

Est-ce que le cruel tyran d'Argos, ou la faction de Lycus vengeant la mort de son chef, nous auraient à ce point humiliés? O mon père! je vous en conjure, par mes nobles exploits, par votre nom que j'honore à l'égal de celui des dieux, parlez : quel est le destructeur de ma famille, le vainqueur qui m'a dépouillé?

AMPHITRYON.

Ne cherche point la cause de tes malheurs.

HERCULE.

Et rester sans vengeance?

AMPHITRYON.

La vengeance est souvent funeste.

HERCULE.

Un homme serait-il jamais assez lâche, pour souffrir patiemment de si grands maux?

AMPHITRYON.

Oui, dans la crainte de plus grands encore.

HERCULE.

Mais est-il possible, mon père, de craindre de plus grands, de plus affreux malheurs que les miens?

AMPHITRYON.

Ce que tu connais de tes malheurs, n'en est qu'une bien faible partie.

HERCULE.

Prenez pitié de moi, mon père ; j'étends vers vous mes mains suppliantes. Mais quoi? il les repousse. Ah! le crime plane autour de moi. D'où vient ce sang? quelle est cette flèche, teinte du sang de cet enfant? elle fut teinte autrefois de celui de l'hydre de Lerne. Je reconnais mes traits : il n'est pas besoin de chercher la main qui les a lancés. Quel autre aurait pu tendre mon arc, et en ramener la corde qui cède à peine à l'effort de mon bras? Oh! je m'adresse à vous encore une fois, mon père ; est-ce moi qui ai commis ce crime? Ils ne répondent pas ; c'est bien moi.

AMPHITRYON.

À toi le malheur, à ta marâtre le crime ; c'est un coup affreux dont tu ne dois pas t'accuser toi-même.

HERCULE.

O Jupiter ! lance tes foudres de tous les points du ciel ; tu m'as oublié, moi ton fils : que tout s'arme du moins pour venger mes enfants. Que la voûte étoilée s'ébranle, et que des carreaux de flammes partent à la fois de l'un et de l'autre pôle. Que mon corps enchaîné sur les roches caspiennes soit la proie d'un vautour avide. Pourquoi laisser vacante la place de Prométhée? il faut disposer

pour mon supplice le sommet affreux du Caucase, montagne escarpée, sans forêts, pleine de bêtes et d'oiseaux féroces. Que mes deux bras, attachés aux deux Symplégades qui resserrent les flots de la mer de Scythie, s'étendent sur l'abîme ; et quand ces deux roches viendront à se rapprocher, en lançant jusqu'aux nues les vagues pressées contre leurs flancs, je les empêcherai de se réunir, déchiré moi-même par leur choc éternel. Mais pourquoi ne pas former plutôt un immense bûcher, pour y verser mon sang impie, et me consumer dans les flammes? Oui, oui, c'est ce que je veux exécuter ; je veux rendre Hercule aux enfers dont il s'est échappé.

AMPHITRYON.

Le trouble de son cœur n'est pas encore apaisé. Seulement sa colère a changé d'objet, et, par un effet naturel de la folie, c'est contre lui-même qu'elle se tourne.

HERCULE.

Sombre demeure des Furies, prison des enfers, cachots réservés aux coupables, lieux plus profonds que l'Erèbe, s'il en est, lieux inconnus de Cerbère et de moi, c'est dans vos ténèbres qu'il faut me cacher : je veux descendre dans les derniers gouffres du Tartare, pour n'en plus remonter. O cœur féroce et barbare! pauvres enfants, semés en lambeaux par tout ce palais ! qui pourrait vous donner assez de larmes? Mes yeux, indociles à la douleur, n'en savent point verser. Qu'on m'apporte une épée, qu'on me donne mes flèches et ma lourde massue. Pour toi je briserai mes flèches, ô mon fils ; pour toi je romprai mon arc ; pour toi je brûlerai cette massue qui servira de bois pour ton bûcher ; ce carquois même tout rempli de flèches trempées dans le sang de l'hydre de Lerne, je le jetterai dans les flammes. Il faut punir mes armes ; et vous, qui les avez déshonorées, je vous brûlerai aussi, mains fatales, instruments de la haine de Junon.

THÉSÉE.

Qui donna jamais à l'erreur le nom de crime?

HERCULE.

Quand l'erreur va si loin, elle est bien près du crime.

THÉSÉE.

C'est maintenant que tu dois déployer toute ta force, en portant le poids de ton infortune.

HERCULE.

La fureur ne m'a pas ôté encore toute honte, pour que je veuille voir les hommes fuir tremblants à mon aspect. Mes armes! Thésée, mes armes ! on me les a prises ; qu'elles me soient rendues à l'instant. Si j'ai recouvré ma raison, remettez-les-moi ; si ma folie dure encore, éloignez-vous, à mon père : je saurai

bien trouver le chemin de la mort.

AMPHITRYON.

Par le mystère de ta naissance, par le respect que tu me dois pour t'avoir mis au monde, ou seulement pour t'avoir élevé ; par ces cheveux blancs que tous les cœurs vertueux révèrent, je t'en conjure, épargne ma vieillesse délaissée, et la faiblesse de mes vieux ans. Conserve-toi comme l'unique appui de ma maison déchue, comme la dernière consolation de mes disgrâces. Je n'ai recueilli jamais aucun fruit de tes travaux ; toujours il m'a fallu craindre les dangers de la mer, ou la fureur des monstres. S'il est dans le monde un roi barbare qui tue les hommes, ou verse leur sang sur ses autels, il me faut le redouter. Toujours privé de mon fils, je te demande enfin de m'accorder la joie de ta présence, le bonheur de te voir et de te presserons mes bras.

HERCULE.

Je n'ai point de raison pour jouir plus longtemps de ; la lumière ; tous les liens qui pouvaient m'attacher à la vie sont brisés : esprit, armes, gloire, femme, enfants, valeur, j'ai tout perdu, jusqu'à ma fureur. Rien ne peut guérir la plaie de ma conscience : il n'y a de remède au crime que la mort.

AMPHITRYON.

Tu veux donc tuer aussi ton père ?

HERCULE.

C'est pour m'épargner ce malheur que je veux mourir.

AMPHITRYON.

Quoi ! sous mes yeux ?

HERCULE.

Je les ai rendus témoins d'un crime.

AMPHITRYON.

Tu dois plutôt, en considération de tant de beaux exploits, obtenir de toi-même le pardon du seul acte coupable que tes mains aient commis.

HERCULE.

Peut-on se pardonner à soi-même ce qu'on a toujours puni dans les autres ? Le bien que j'ai fait m'était commandé ; cet acte seul est de moi tout entier. Venez à mon aide, ô mon père, au nom de votre tendresse paternelle, au nom de ma triste destinée, au nom de cette gloire dont j'ai terni l'éclat. Mes armes ! que la mort du moins me dérobe aux coups de la fortune.

THÉSÉE.

Les prières d'un père ont sans doute assez de puissance ; mais pourtant, sois aussi touché de mes pleurs ; sors de cet abattement, et oppose au malheur ta force accoutumée ; reprends ce courage qui jamais ne plie sous l'infortune ; c'est le moment de montrer toute l'énergie de ton âme : il faut vaincre ta colère.

HERCULE.

Vivant, je reste criminel ; mort, je ne suis plus que malheureux. Hâtons-nous de purger la terre : depuis trop longtemps un monstre impie, cruel, féroce, implacable, attend mes coups ; allons, mon bras, il faut exécuter le plus grand des exploits, celui qui doit effacer tes douze travaux. O lâche ! tu hésites ? tu n'as donc de courage que pour tuer des enfants et de faibles femmes ? Si mes armes ne me sont pas rendues, j'arracherai toute la forêt du Pinde, et je me brûlerai moi-même avec les bois sacrés de Bacchus, et tous les arbres du Cithéron. Je renverserai toute la ville de Thèbes, avec ses habitants ; ses temples, avec les dieux qui les habitent ; je périrai sous leur chute, je m'ensevelirai sous leurs débris, et si ses remparts croulants sont un poids trop léger pour mes fortes épaules, et que nos sept portes ne suffisent pas pour m'écraser de leurs ruines, je ferai tomber sur ma tête le poids énorme de toute cette partie du monde qui sépare le ciel des enfers.

AMPHITRYON.

Rendez-lui ses armes.

HERCULE.

À cette parole je reconnais mon père. Voici la flèche qui a percé mon enfant.

AMPHITRYON.

Oui, Junon l'a lancée par tes mains.

HERCULE.

Je vais m'en servir à mon tour.

AMPHITRYON.

Ah ! malheureux ! mon cœur se trouble, et s'agite avec violence dans mon sein.

HERCULE.

La flèche est disposée.

AMPHITRYON.

C'est sciemment, c'est volontairement que tu vas commettre ce crime. Eh bien ! dis donc ce que tu veux. Je ne te prie de rien : la mesure de mes maux est comblée, je ne puis plus craindre. Seul tu peux encore me conserver mon fils ; mais me l'enlever, tu ne le peux pas plus qu'un autre : le moment terrible est passé pour moi. Tu ne peux rien pour mon malheur ; mon bonheur seul est encore entre tes mains. Prends un parti ; mais songe, en le prenant, aux obligations sévères et étroites que t'imposent ta vie et ta gloire : il te faut vivre ou me tuer. Mon âme défaillante, non moins accablée par le malheur qu'affaiblie par l'âge, est déjà sur mes lèvres..... Un fils peut-il hésiter ainsi à donner la vie à son père ? Je n'attendrai pas plus longtemps ; cette épée va percer mon sein : je

vais mourir, et tomber ici même, par la main d'Alcide, qui aura commis ce crime de sang-froid.

HERCULE.

Pardonnez, mon père ; pardonnez, arrêtez votre main. Humilie-toi, ô mon courage, et cède à la puissance paternelle. Ajoutez ce nouvel effort à la liste de mes premiers travaux ; je vivrai. Thésée, relève mon père abattu et renversé contre terre ; ma main criminelle Craindrait de faire outrage à sa pureté.

AMPHITRYON.

Cette main, je veux la baiser, ô mon fils : elle soutiendra mes pas chancelants, je la mettrai sur mon cœur malade, et je guérirai ainsi mes douleurs.

HERCULE.

Où fuir? où me cacher? où chercher l'oubli du tombeau? Les eaux du Tanaïs ou du Nil, les flots impétueux du Tigre ou du Rhin, ceux du Tage qui roule de l'or avec son onde, suffiraient-ils jamais à purifier cette main? quand les eaux méotides passeraient toutes sur moi, quand Thétis répandrait tous ses flots sur mes mains, la trace de mon crime ne s'effacerait pas. Misérable ! où vas-tu chercher un asile? à l'orient ou à l'occident? Connu partout, je ne trouverai nulle part un lieu d'exil. L'univers tout entier me repousse ; les astres se détournent dans leur cours, à mon aspect. Le Soleil a vu Cerbère avec moins d'horreur. Fidèle ami, cher Thésée, trouve-moi quelque retraite lointaine, inconnue des humains. Puisque c'est ton partage d'être toujours le complice des crimes des autres, et de t'attacher aux coupables, tu dois reconnaître mes bienfaits, et me payer de retour ; ramène-moi dans le séjour des Ombres, et je porterai, à ta place, le poids de tes chaînes ; l'enfer me servira d'asile..... Mais que dis-je? l'enfer aussi me connaît.

THÉSÉE.

Mon pays t'offrira l'asile que tu cherches. C'est là que le dieu de la guerre purifiera tes mains sanglantes, et te rendra tes armes. Viens, Alcide, allons vers cette terre qui rend aux dieux mêmes leur innocence.

[1] *Histoire romaine*, tome II, page 87.

[2] Voir ce point de vue très heureusement développé dans l'*Etude sur Virgile*, en tête du premier volume de la traduction de ce poète, par M. Charpentier, professeur de rhétorique au collège royal de Saint-Louis.

[3] *Epîtres*, livre I^{er}, ép. 3, *An tragica desævit et ampullatur in arte*.

[4] *Epîtres*, livre II, ép. I.

[5] *Epîtres*, livre II, ép. I.

[6] Quintilien, *Institution oratoire*, livre X.

[7] Voyez Horace, *Epîtres*, liv. II, ép. I.

[8] Voyez *de Optimo genere oratorum*, in initio.

[9] Horace, au lieu déjà cité.

[10] *Institution oratoire*, livre X, I, 98.

[11] Sophocle, *Trachiniennes*, acte I, sc. I.

[12] *Epîtres*, livre I, ép. 3.

[13] Horace nous en donne une idée, Voyez *Epîtres*, livre II, ép. I, v. 87 et suiv.

[14] *Purpureus late qui splendeat unus et alter*

Assuitor pannus.

(Horace, *de l'Art poét.*, v. 115 et ss.)

[15] Nous ne faisons qu'indiquer ces considérations morales qui se peuvent tirer des tragédies de Sénèque ; on en trouvera le développement dans l'excellent ouvrage intitulé : *Études morales et littéraires sur les poètes latins de la décadence*, par M. Nisard.

HERCULE SUR L'ÆTA

TABLE

PERSONNAGES.

ARGUMENT.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I. HERCULE.

SCÈNE II. CHŒUR DE VIERGES CÉCHALIENNES, IOLE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I. LA NOURRICE, DÉJANIRE, LICHAS, personnage muet.

SCÈNE II. CHŒUR DE VIERGES ÉTOLIENNES.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. DÉJANIRE, LE CHŒUR.

SCÈNE II. HYLLUS, DÉJANIRE, LA NOURRICE.

SCÈNE III. LE CHŒUR.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I. HERCULE, LE CHŒUR.

SCÈNE II. HERCULE.

SCÈNE III. ALCMÈNE, HERCULE.

SCÈNE IV. HYLLUS, ALCMÈNE, HERCULE, PHILOCTÈTE, personnage muet.

SCÈNE V. LE CHŒUR.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I. LA NOURRICE, PHILOCTÈTE.

SCÈNE II. ALCMÈNE, PHILOCTÈTE.

SCÈNE III. ALCMÈNE.

SCÈNE IV. ALCMÈNE, HERCULE.

SCÈNE V. LE CHŒUR.

NOTES D'HERCULE SUR L'ŒTA.

PERSONNAGES.

HERCULE.

DÉJANIRE.

HYLLUS.

LA NOURRICE.

ALCMÈNE.

PHILOCTÈTE.

IOLE.

LICHAS, personnage muet.

CHŒUR DE FEMMES ETOLIENNES.

CHŒUR DE VIERGES ŒCHALIENNES.

IOLE et le CHŒUR DES ŒCHALIENNES sont des [personnages protatiques](#).

ARGUMENT.

DÉJANIRE, indignée de se voir préférer Iole, fille d'Eurytus, roi d'Æchalie, envoie à Hercule une tunique trempée dans le sang du Centaure Nessus, qui avait été percé d'une flèche teinte du fiel de l'hydre de Lerne. Elle croit, sur la parole du Centaure mourant, que cette robe n'est autre chose qu'un philtre tout puissant pour lui gagner l'amour de son époux. Hercule, au moment de sacrifier en Eubée, sur le promontoire de Cénée, revêt la fatale tunique : aussitôt le venin dont elle est pénétrée s'enflamme ; le feu s'attache à tous les membres d'Hercule, consume sa chair et brûle ses os. Déjanire, ayant reconnu la perfidie de Nessus, se donne la mort. Hercule tue d'abord Lichas, qui lui avait apporté ce fatal présent ; puis il ordonne à Philoctète (à qui il donne en mourant son arc et ses flèches) de lui élever sur l'Æta un bûcher, dans lequel il veut se brûler avec sa massue et la peau du lion de Némée. Enfin il apparaît à Alcmène sa mère, et la console en lui apprenant qu'il vient d'être reçu au nombre des dieux.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

HERCULE.

PÈRE des dieux, toi dont les foudres se font sentir d'une extrémité du monde à l'autre, règne maintenant sans crainte, j'ai pacifié ton empire dans toute cette étendue que Neptune enferme de ses flots. Laisse reposer le tonnerre ; les rois perfides et les tyrans cruels sont tombés sous mes coups ; j'ai détruit tout ce qu'il t'aurait fallu foudroyer. Cependant, ô mon père! on me refuse encore le ciel ; certes, en tous lieux, je me suis montré digne de Jupiter, et Junon elle-même a prouvé ma céleste origine. Pourquoi donc ces délais? est-ce que l'on me craint? Atlas ne pourra-t-il porter le poids du ciel quand Hercule y sera monte? Pourquoi me fermer le séjour des dieux, ô mon père? la mort m'a rendu à toi.

Tous les monstres que la terre, la mer, le ciel et les enfers ont pu produire ne sont plus : nul lion ne rôde maintenant autour des villes de l'Arcadie ; les oiseaux du Stymphale ont péri ; la bête du mont Ménale est tombée sous mes coups ; le dragon est étendu mort dans le bois des Hespérides ; l'Hydre est sans vie. J'ai détruit les fiers chevaux de la Thrace, que leur maître nourrissait du sang de ses hôtes ; j'ai ravi les dépouilles de la reine guerrière des Amazones. J'ai visité la demeure silencieuse des morts, et non seulement j'en suis remonté, mais j'ai fait voir à Cerbère le jour effrayé de sa présence, et lui-même s'est effrayé à l'aspect du soleil. L'Afrique n'a plus de géant qui se ranime en touchant la terre ; Busiris est tombé au pied de ses propres autels ; ce bras seul a terrassé le triple Géryon, ainsi que le taureau qui était la terreur de cent peuples.

Tous les monstres que la terre enfanta dans son courroux sont morts sous l'effort de ma main victorieuse. J'ai rendu le courroux des dieux impuissant. Puisque la terre n'a plus d'ennemis à m'offrir, Junon plus de colère à exercer contre moi, rends-moi donc mon père, car je suis ton fils ; ouvre-moi le ciel, car je suis courageux et fort. Je ne te prie point de m'en montrer la route, permets-moi seulement d'y monter, je trouverai moi-même le chemin. Ou si tu crains que la terre n'engendre de nouveaux monstres, dis-lui qu'elle se hâte de les produire tandis qu'elle possède et voit encore Hercule : car quel autre pourrait les combattre, et quand la Grèce enfantera-t-elle un héros digne comme moi de la haine de Junon? Ma gloire est désormais assurée ; il n'y a point de pays qui ne retentisse du bruit de mon nom. Le Scythe errant sous les glaces de l'Ourse, l'Indien brûlé par le soleil, l'Africain soumis aux feux du Cancer, ont tous senti la puissance de mon bras. Je le prends à témoin, roi brillant du jour ; tu m'as rencontré sur tous les points où pénètrent tes rayons, et ta lumière n'a pu me

suivre dans tous mes triomphes. J'ai dépassé ta carrière, et le jour est demeuré en deçà des bornes que je me suis posées. La nature m'a manqué, la terre s'est trouvée trop étroite sous mes pas. La nuit s'est agrandie devant moi ; les dernières profondeurs du chaos sont venues à ma rencontre, et je suis remonté sur la terre de ces profonds abîmes qui entraînent tout à eux. J'ai bravé les menaces de l'Océan, et nulle tempête n'a pu ébranler la partie du navire que je pressais du poids de mon corps.

Mais ce que je rappelle ici n'est que bien peu de chose. Déjà le ciel épuisé ne peut plus suffire à la haine de ton épouse ; la terre n'ose plus enfanter de monstres, ni me fournir de nouvelles bêtes à vaincre. Ma valeur n'a plus où se prendre, et [déjà il n'y a plus sur la terre d'autre monstre que moi](#). Que de fléaux, que de crimes j'ai surmontés ou punis sans armes ! tout ce que j'ai trouvé de terribles ennemis, ces seules mains les ont terrassés : les bêtes les plus cruelles n'ont effrayé ni ma jeunesse ni mon enfance. Les travaux qu'on m'a imposés ne sont rien. Aucune de mes journées n'est demeurée oisive. Quels horribles monstres j'ai détruits sans attendre les ordres d'un tyran ! mon courage m'excitait mieux encore que la haine de Junon. Mais que m'a-t-il servi d'assurer le repos du genre humain ? [La paix n'est point dans le séjour des dieux](#) : la terre voit dans le ciel tous les monstres qu'elle redoutait et dont je l'ai délivrée : Junon les a tous attachés à la voûte du ciel. Le Cancer, tué par mes mains, entoure la zone torride ; il brille sur les plaines de l'Afrique et mûrit les moissons. Le Lion livre le cours de l'année à la Vierge que la terre a bannie par ses crimes ; il agite dans le ciel sa brûlante crinière, dissipe l'humidité du vent du midi et enlève les nuages. Tous ces monstres ont envahi le séjour des dieux et m'y ont précédé. [Vainqueur, je contemple mes victoires au dessus de ma tête](#). C'est pour me rendre le ciel redoutable que Junon l'a rempli de monstres et de bêtes féroces ; mais en vain, dans sa haine, elle l'a rendu plus dangereux que la terre, plus affreux que le Styx : Hercule y trouvera place.

Si après tant de combats, et tant de monstres vaincus, si après avoir enchaîné Cerbère, je ne mérite pas encore de monter au ciel, [je réunirai le Péloire de Sicile à la côte d'Hespérie](#) : ces deux terres n'en formeront plus qu'une ; je chasserai la mer qui les sépare, si tu veux qu'elles s'unissent. Je ferai disparaître l'isthme de Corinthe, et, joignant les deux mers, j'ouvrirai une nouvelle route aux navires de l'Attique. Je changerai la face de l'univers : je creuserai un nouveau lit au Danube ; j'ouvrirai une autre vallée au cours du Tanaïs. Confie-moi du moins, ô Jupiter ! la défense du ciel. Là où je serai, ta foudre n'aura rien à faire : que le pôle glacial ou la zone torride soient commis à ma garde, il n'importe ; les dieux y seront également en sûreté.

Les temples de Cyrrha et le séjour du ciel ont été pour Apollon le prix de sa

victoire sur un serpent ; mais que de Pythons vaincus dans mon hydre! Bacchus et Persée ont déjà pris place parmi les dieux : mais qu'est-ce que la conquête de l'Inde? qu'est-ce que la défaite de la Gorgone? Nul fruit de ton hymen avec la marâtre qui me persécute n'a mérité, par son courage, d'entrer dans le séjour des dieux. Moi je te demande une place dans le ciel pour l'avoir porté.

Fidèle compagnon de mes travaux, Lichas, va, cours annoncer ma victoire à mon épouse ; apprends-lui la défaite d'Eurytus et la ruine de son royaume. Et vous, conduisez au plus tôt ces victimes [au pied de l'autel de Jupiter Cénéen](#), dont le temple domine la mer d'Eubée que soulèvent les vents du midi.

SCÈNE II.

CHŒUR DE VIERGES ŒCHALIENNES, IOLE.

LE CHŒUR.

C'est être l'égal des dieux, que de n'avoir à son honneur d'autre terme que celui de ses jours : c'est une véritable mort qu'une vie traînée dans les larmes. L'homme qui a su mettre sous ses pieds la puissance impitoyable du destin, et la barque, du fleuve des morts, ne livrera jamais ses mains captives pour être enchaînées, et jamais n'ornera la pompe triomphale de son vainqueur.

L'homme qui sait mourir ne peut être misérable. Que son navire se brise au milieu des mers soulevées, que le vent du nord dispute au vent du midi, et l'Eurus au Zéphyr, il ne cherchera point à recueillir les débris de son vaisseau mis en pièces, pour gagner le rivage sur une planche fragile. Celui-là seul n'a point à souffrir les horreurs du naufrage, qui peut sans hésiter faire le sacrifice de sa vie.

Nous, la pâleur défigure nos visages, des pleurs coulent de nos yeux, et les cendres de la patrie souillent nos cheveux en désordre. Ni les flammes dévorantes ni la chute de nos murailles n'ont pu nous ôter la vie. Tu cherches les heureux, ô mort! et tu fuis les misérables. Le sol de notre ville se couvrira de moissons et de forêts : nos temples croules se changeront en cabanes : bientôt le Dolope glacé conduira ses troupeaux sur les cendres tièdes encore de la triste Œchalie. Le pâtre du Pinde viendra s'asseoir sur les ruines de notre ville, et, sur sa flûte rustique, redira nos malheurs dans ses chants lugubres. Il ne faut que peu de siècles pour qu'on cherche la place où fut notre patrie.

Heureuse, j'habitais une terre fortunée et les riches campagnes de la Thessalie. Maintenant on m'entraîne vers les rochers de Trachine, sol pierreux tout hérissé de buissons brûlés du soleil, et qui peuvent à peine fournir la pâture aux chèvres de montagnes. Les plus heureuses d'entre nous seront transportées [sur les bords du rapide Inachus](#), ou [dans la ville de Dircé, que le faible Ismène arrose de ses eaux languissantes](#). C'est là que la mère du superbe Hercule a pris

un époux. Quelle pierre insensible, quelle roche de Scythie a mis au monde cet homme cruel? Est-ce le Rhodope qui t'a vu naître, farouche Titan, ou l'Athos orgueilleux? as-tu sucé le lait de quelque bête farouche du Caucase? C'est à tort qu'on parle de deux nuits amoureuses dans lesquelles tu fus conçu, des astres arrêtés dans leur cours, de l'étoile du soir faisant les fonctions de l'étoile du matin, et du soleil retardé, parce que sa sœur ne voulait pas lui céder le ciel.

Ses membres sont invulnérables ; le fer s'émousse en les touchant, et l'acier a moins de force : l'épée se brise sur son corps, et les pierres en rejaillissent comme si elles avaient heurté une autre pierre. Dans sa vigueur indomptable, il brave la mort, et la provoque : rien ne peut l'entamer, ni la lance, ni la flèche du Scythe, ni les traits du Sarmate glacé, ni ceux que sous la zone brûlante le Parthe décoche contre le Nabathéen, avec plus d'adresse et de certitude que ne font les archers de Crète.

Sans armes, il a renversé les murs d'Æchalie ; rien ne peut l'arrêter ; ce qu'il veut vaincre, il l'a déjà vaincu ; et même il n'a pas besoin de frapper : il n'a qu'à montrer son visage plus terrible que la mort, rien ne subsiste devant ses menaces. Quel gigantesque Briarée, quel orgueilleux Cygès, entassant les montagnes de Thessalie pour élever jusqu'au ciel ses bras de serpent, n'est pas resté éperdu à l'aspect de ce terrible visage? Mais une consolation des grandes misères, c'est qu'il n'y a plus rien à craindre après elles. Hélas! malheureuses, nous avons vu Hercule irrité contre nous.

IOLE.

Pour moi, infortunée, ce ne sont point nos temples écroulés sur leurs dieux, ni nos palais détruits que je déplore, ni les fils mêlés aux pères, les hommes confondus avec les dieux, les temples avec les tombeaux dans un commun embrasement. Ces malheurs publics ne sont point le sujet de ma douleur. D'autres peines font couler mes larmes, et mon destin me force à pleurer sur d'autres ruines. Par où commencer? par où finir? Je veux déplorer tous mes maux à la fois ; mais la nature ne m'a donné qu'une poitrine, et ce n'est pas assez pour me frapper comme le demandent mes malheurs. [Dieux, faites de moi une statue qui pleure sur le mont Sipyle](#), ou [posez-moi sur les bords de l'Eridan](#), plaintive et gémissante avec les sœurs de Phaéton ; jetez-moi dans la mer de Sicile, où, sirène de Thessalie, je ferai entendre mes tristes plaintes ; ou emportez-moi dans les forêts de la Thrace, pour y gémir comme Philomèle, qui se lamente sous les ombrages d'Ismare. Donnez-moi une forme appropriée à ma douleur, et que l'âpre Trachine retentisse de mes cris. [Myrrha la Cyprienne verse toujours des larmes](#) ; Alcyone pleure toujours son cher Célyx ; la fille de Tantale se survit à elle-même dans sa douleur ; Philomèle fuit encore le visage de l'homme, et redemande par ses cris plaintifs le fils qu'elle a perdu. Pourquoi mes

bras ne se couvrent-ils pas de plumes légères! Heureuse, ah! trop heureuse quand les bois deviendront mon séjour ; quand solitaire dans les campagnes de ma patrie, je raconterai mes malheurs dans mes tristes chants, et que la renommée parlera d'Iole changée en oiseau!

J'ai vu, j'ai vu la mort de mon malheureux père ; la terrible massue a broyé ses membres et les a répandus dans tout son palais. Hélas! si la destinée t'avait accordé un tombeau, combien de fois, ô mon père! il eût fallu t'ensevelir! Ai-je pu voir aussi ton trépas, cher Toxée, dont un léger duvet ne couvrait pas encore les joues, dont le sang n'avait pas encore l'énergie qui donne le courage! Mais pourquoi pleurer sur vous, chers pareils qu'une même mort a mis à l'abri de tous les maux? c'est sur mon propre sort qu'il faut verser mes larmes. Captive, je vais tenir la quenouille et tourner le fuseau sous les ordres d'une maîtresse orgueilleuse. Fatale beauté, don funeste qui doit causer ma mort! c'est elle qui a renversé notre maison, par le refus de mon père de me donner à Hercule et de l'accepter pour gendre. Mais il faut me rendre au palais de celle à qui j'appartiens.

LE CHŒUR.

Il n'est plus temps de penser encore à la royauté de votre père et à vos nobles aïeux. Ecartez le souvenir de votre grandeur passée. Heureux le mortel qui sait vivre à la fois sur le trône et dans l'esclavage, et conformer son visage à ces deux états si contraires! C'est adoucir l'amertume et alléger le poids de ses malheurs, que de les supporter sans faiblesse.

ACTE SECOND.
SCÈNE I.

LA NOURRICE, DÉJANIRE, LICHAS, personnage muet.

LA NOURRICE.

Quelle douleur amère, quel tourment cruel pour une épouse, de voir une concubine partager ses droits dans la maison conjugale! Charybde et Scylla, qui roulent avec tant de violence les vagues de Sicile, sont moins redoutables, et il n'est point de bête féroce qui soit plus à craindre qu'une femme dominée par la jalousie. Dès que la beauté de cette jeune captive a paru dans ce palais, et que la jeune Iole s'est montrée brillante comme un jour sans nuage, et pure comme une étoile qui étincelle par une nuit sereine, l'épouse d'Hercule est devenue furieuse et a laissé tomber des regards sombres. Une tigresse d'Arménie, à la vue du chasseur qui vient pour lui ravir ses petits, s'élance avec moins de rage. Pareille à la Ménade qui au moment de balancer le thyrses, et déjà pleine du dieu qu'elle porte en son sein, demeure un instant indécise, elle a hésité quelque temps ; mais bientôt elle s'élance comme une furieuse à travers les appartements, qui même n'offrent plus assez d'espace à son délire. Elle court, elle s'égare, elle s'arrête. Sa fureur se peint tout entière sur son visage, presque rien n'en reste au fond de son cœur. Les pleurs succèdent aux menaces ; son visage change à tous moments, et sa fureur ne garde pas une expression constante : l'ardente rougeur de ses joues fait place à la pâleur, et sa rage se produit sous toutes les formes. Elle se plaint, elle prie, elle éclate en gémissements. Mais la porte s'ébranle : c'est Déjanire elle-même qui accourt à pas précipités ; les secrets de son cœur se trahissent par le trouble de son visage.

DÉJANIRE.

En quelque partie du ciel que tu habites, épouse de Jupiter, envoie contre Hercule un monstre qui me venge ; s'il est une hydre aux têtes renaissantes, trop vaste pour qu'aucun marais puisse la contenir, et invincible ; s'il est quelque bête farouche, horrible, cruelle, démesurée, dont la vue seule glace de terreur mon perfide époux, qu'elle sorte des profondes entrailles de la terre! ou si tu me refuses les monstres que je te demande, change-moi, je te prie, moi-même en quelque monstre ; ma haine se prête aux formes les plus hideuses ; donne-m'en une qui réponde à mon désir de vengeance : ce corps de femme ne peut contenir les violentes pensées qui m'obsèdent.

Mais pourquoi fouiller dans les derniers replis de la terre, et bouleverser le monde? pourquoi demander des monstres à Pluton? Dans ce cœur, tu rencontreras tous les monstres qui l'ont fait trembler ; qu'il devienne

l'instrument de ta haine de marâtre : je le suis comme toi, tu peux maintenant te venger d'Hercule. Conduis mes mains à ton gré : que tardes-tu, ô déesse! à mettre à profit ma fureur? Quel crime veux-tu que je commette? j'en ai trouvé un : tu hésites? je n'ai plus besoin de toi, ma colère me suffit.

LA NOURRICE.

Étouffez, ma fille, ces plaintes insensées, et calmez cette fureur qui vous brûle. Montrez-vous l'épouse d'Hercule en triomphant de votre jalousie.

DÉJANIRE.

Iole, cette captive, donnerait des frères à mes enfants! une servante deviendrait l'épouse du fils de Jupiter! l'eau et le feu se mêleront donc ensemble, et l'Ourse du pôle se plongera dans les eaux bleues de l'Océan? Je ne resterai pas sans vengeance : tu as porté le ciel sur tes épaules, tu as donné la paix à l'univers, mais qu'importe? il est quelque chose encore de plus redoutable que ton hydre, le ressentiment d'une femme outragée : les flammes que l'Etna vomit contre le ciel sont moins terribles ; ma fureur sera plus puissante que tous les monstres que tu as vaincus. Une captive me ravir le lit de mon époux! Jusqu'ici j'ai craint les monstres, maintenant il n'y en a plus pour moi ; une rivale odieuse les a tous remplacés. Puissant maître des dieux, et toi père de la lumière, je n'ai donc été la femme d'Hercule que pour le temps où il était entouré de dangers? tous mes vœux pour son bonheur ont tourné au profit d'une captive ; c'est pour ma rivale que j'ai été heureuse ; c'est pour elle, ô dieux! que vous avez exaucé mes prières! c'est pour elle que mon époux revient triomphant! O douleur qu'aucune vengeance ne pourra satisfaire! invente des châtiments affreux, épouvantables, inouïs! Montre à Junon ce que peut une véritable haine : elle ne sait pas haïr.

Perfide! c'est pour moi qu'il allait aux combats ; c'est pour moi que les eaux errantes d'Achéloüs se teignirent de son sang, malgré la résistance de ce fleuve qui tantôt se traînait à longs replis, comme un serpent, et tantôt, par une autre métamorphose, se dressait en taureau furieux, de manière à donner à Hercule cent monstres à vaincre en un seul. Maintenant j'ai cessé de te plaire ; une esclave a sur moi la préférence! elle ne l'aura pas longtemps : le dernier jour de notre union conjugale sera aussi le dernier de ta vie.

Mais quoi! mon âme recule et ma colère tombe! N'ai-je donc plus de ressentiment, et ma haine s'affaiblit-elle? Oui, ma fureur s'est éteinte, et les sentiments d'une fidèle épouse la remplacent dans mon cœur. Pourquoi calmer ce feu qui me brûle, ô mon âme! nourris-le plutôt, et entretiens l'ardeur de mes transports : ils me donnent une force égale à celle d'Hercule, et qui ne me laisse plus de vœux à former. Junon viendra elle-même à son secours, et conduira mes mains sans qu'il soit besoin que je l'invoque.

LA NOURRICE.

Insensée! quel crime voulez-vous commettre? donnerez-vous la mort à votre époux, dont les hauts faits sont connus d'une extrémité du monde à l'autre, et dont la renommée touche le ciel en s'appuyant sur la terre? Pour venger sa mort, l'univers tout entier se lèvera ; là maison de votre père et toute l'Etolie périront d'abord les pierres et les feux tomberont sur vous, toute la terre s'armera pour la cause de son vengeur : seule contre tous, combien serez-vous punie? En supposant que vous échappiez à la vengeance de la terre et du genre humain, le père d'Hercule ne porte-t-il pas la foudre? Voyez déjà ses feux menaçants traverser le ciel, et le tonnerre ébranler le monde avec un bruit épouvantable. Craignez jusqu'à la mort même dans laquelle vous vous flattez peut-être de trouver un asile : l'oncle d'Hercule la tient sous son empire ; où que vous alliez, malheureuse, vous rencontrerez partout les dieux ses parents.

DÉJANIRE.

Je conviens que ce que je médite est le plus grand des crimes ; mais la colère m'y pousse.

LA NOURRICE.

[Vous mourrez.](#)

DÉJANIRE.

Oui, mais je mourrai l'épouse du grand Hercule ; mais le jour, à mon l'éveil, ne me verra point dans le veuvage ; mais une captive ne montera point sur ma couche. Le soleil se lèvera du côté du couchant, les Indiens seront glacés par les frimas du pôle septentrional, et le soleil noircira de ses rayons les Scythes nomades, avant que les femmes de la Thessalie me voient solitaire et délaissée. J'éteindrai dans mon sang les flambeaux de mon hymen. Que le traître périsse ou qu'il me tue : qu'il ajoute son épouse aux monstres qu'il a détruits : je consens à ce qu'il me mette au nombre de ses travaux ; mais je veux de mes mains mourantes m'attacher à son lit nuptial. Oui, oui, c'est avec le titre de son épouse que je veux descendre chez les morts, mais non pas sans vengeance : si ma rivale porte dans son sein quelque enfant de mon Hercule, je veux, avant de mourir, l'en arracher de mes mains, et attaquer Iole au milieu même des torches de son hymen. Que le cruel me frappe comme une victime au jour de sa perfidie, j'y consens, pourvu que je tombe sur ma rivale mourante. On est heureux de mourir en écrasant ceux que l'on déteste.

LA NOURRICE.

Pourquoi nourrir ainsi le feu qui vous dévore, et augmenter à plaisir une haine furieuse? pourquoi céder à une crainte frivole? Il a aimé Iole, mais quand le palais de son père était encore debout, et qu'elle était fille de roi. Maintenant cette princesse n'est plus qu'une esclave ; l'amour d'Hercule a perdu sa force, et

le malheur de l'objet aimé l'a presque réduit à rien ; d'ailleurs, on se passionne toujours pour ce qu'on ne peut avoir, et l'on dédaigne ce que l'on possède.

DÉJANIRE.

Au contraire, le malheur est un aiguillon pour l'amour : ce qui lui fait chérir Iole, c'est qu'elle est privée du palais de ses pères, c'est que sa chevelure n'a plus ni or ni diamants pour l'embellir. La pitié l'attache à cette infortunée, et nous savons que c'est son habitude de se passionner pour ses captives.

LA NOURRICE.

Oui, mais pour peu de temps ; [comme il fit de la sœur de Priam](#), qu'il céda bientôt au compagnon de sa victoire. Ainsi de toutes les femmes et de toutes les vierges qu'il a aimées ; ce n'a été qu'une flamme passagère : [ainsi la jeune Arcadienne, Augée](#), prêtresse de Minerve, ne lui plut qu'un moment ; il ravit ses faveurs et ne lui donna plus d'autres preuves de son amour. Faut-il rappeler d'autres exemples ? [les filles de Thespius](#) n'ont pas mieux fixé sa tendresse ; le feu dont il brûla pour elles s'éteignit aussitôt. [Il aima, près du Tmole, la princesse de Lydie](#) ; vaincu par ses charmes, il prit en main les fuseaux légers, et fit glisser le fil humide entre ses doigts robustes ; sa noble tête se dépouilla de la peau du lion ; il mit sur son front la mitre orientale, versa les parfums d'Arabie sur sa rude chevelure, et se fit l'esclave de sa belle maîtresse. Il prit feu partout, mais tous ces feux n'ont duré que peu d'instant. Il faut un terme à ces amours volages ; on finit par se fixer. Voulez-vous aujourd'hui qu'il vous préfère une esclave, et surtout la fille de son ennemi ?

DÉJANIRE.

Les arbres des forêts sont beaux à voir quand les tièdes haleines du printemps les ont parés d'une douce verdure ; mais quand l'Aquilon remplace les vents chauds du midi, et que les frimas ont dépouillé les arbres de leur belle chevelure, les forêts n'offrent plus à l'œil que des troncs hideux et mutilés. Ainsi la beauté d'une femme diminue toujours avec l'âge, elle perd son éclat et disparaît même tout-à-fait : [les attraits qui me firent aimer d'Hercule se sont effacés](#) ; mes nombreux enfants ont altéré les grâces de mon visage ; et ce que les grossesses ne m'ont pas ôté, le temps l'a pris dans sa course rapide. Vois au contraire cette esclave ; elle est dans tout l'éclat de sa beauté : malgré le désordre de sa parure et l'abattement de son visage, sa beauté brille à travers sa misère, et l'on voit que le malheur et la fortune cruelle ne lui ont ravi que le royaume de son père. Voilà, chère nourrice, le sujet de ma crainte, voilà ce qui m'ôte le sommeil. J'étais une épouse glorieuse devant tout l'univers : il n'y avait point de femme qui ne fut jalouse de mon bonheur ; elles le demandaient toutes au ciel dans leurs prières, et les beautés de la Grèce voyaient en moi la mesure de leurs vœux. Où pourrai-je trouver un beau-père égal à Jupiter ? le monde aurait-il à me

fournir un autre époux comme le mien? Eurysthée commande à Hercule ; mais quand il m'offrirait sa main, j'y perdrais encore : ne point partager la couche d'un roi, c'est un léger malheur ; mais être bannie de celle d'Hercule, c'est tomber de bien haut.

LA NOURRICE.

La fécondité d'une femme est un lien qui lui conserve presque toujours le cœur de son époux.

DÉJANIRE.

Peut-être aussi elle fera qu'une rivale partagera ma couche.

LA NOURRICE.

Cette captive, après tout, n'est qu'un présent qu'il veut vous offrir.

DÉJANIRE.

Non, cet Hercule que tu vois parcourir les villes en conquérant, qui porte sur son dos la dépouille du lion de Némée, qui donne le sceptre aux malheureux et le ravit aux superbes, qui marche toujours armé de sa pesante massue ; ce héros dont les peuples lointains de la Sérique, et toutes les nations du monde célèbrent les exploits, n'est qu'un homme volage, et que la gloire touche peu. Ce n'est point pour se montrer digne de Jupiter qu'il marche ainsi par le monde, ni pour rendre son nom fameux dans toutes les villes de la Grèce ; c'est pour chercher de nouvelles amours, c'est pour monter au lit des vierges. Celle qu'on lui refuse, il l'enlève et frappe tout son peuple : les femmes déjà mariées, il les conquiert par le meurtre et le ravage ; et l'on donne le nom de vertu à cette débauche effrénée. C'est ainsi qu'il a détruit la noble Œchalie ; et le même soleil, le même jour, a vu briller et tomber cette ville malheureuse. C'est l'amour qui le pousse aux combats : tout père qui lui refuse sa fille doit trembler ; il devient son ennemi, s'il ne consent pas à devenir le beau-père d'un homme dont on a tout à craindre si l'on n'en fait pas son gendre.

Et d'ailleurs, que gagnerai-je à garder mes mains pures? J'attendrai donc que, feignant un accès de fureur, il tende son arc homicide et me tue avec mon fils? car c'est ainsi qu'il se délivre de ses femmes ; ce sont là ses divorces, qui, du reste, ne sauraient le rendre criminel, puisque tous ses forfaits il en rejette l'horreur sur sa marâtre. Pourquoi hésiter, ô lâche fureur! il faut le prévenir dans le crime : allons, pendant que cette main est brûlante.....

LA NOURRICE.

Vous tuerez votre époux?

DÉJANIRE.

Oui, l'époux de ma rivale.

LA NOURRICE.

Le fils de Jupiter?

DÉJANIRE.

[Et d'Alcmène.](#)

LA NOURRICE.

Avec le fer?

DÉJANIRE.

Avec le fer.

LA NOURRICE.

Et si vous ne le pouvez pas?

DÉJANIRE.

J'emploierai la ruse.

LA NOURRICE.

Quelle est donc cette fureur?

DÉJANIRE.

Celle que mon époux m'inspire.

LA NOURRICE.

Sa marâtre n'a pu lui ôter la vie, le pourrez-vous mieux qu'elle?

DÉJANIRE.

La colère divine rend malheureux, mais la colère de l'homme anéantit.

LA NOURRICE.

Cessez, malheureuse, et tremblez!

DÉJANIRE.

[On ne craint plus rien, quand on ne craint pas la mort](#) : je veux me jeter au milieu des armes.

LA NOURRICE.

Votre colère, ma fille, est plus grande que l'outrage qui vous est fait. Il faut mesurer la vengeance au crime.

Pourquoi infliger une peine horrible à de légers torts? ne rendez de mal que ce que vous en avez souffert.

DÉJANIRE.

Crois-tu que ce soit peu de chose pour une femme légitime, de voir une rivale au lit de son époux? il n'y a rien de léger dans ce qui peut nourrir une pareille douleur.

LA NOURRICE.

N'avez-vous donc plus d'amour pour le grand Hercule?

DÉJANIRE.

Au contraire, nourrice ; mon amour dure, il s'enracine au plus profond de mon cœur, et pénètre jusqu'à la moelle de mes os. [Mais le plus cruel des tourments, c'est l'amour outragé.](#)

LA NOURRICE.

Les secrets de la magie et la force des enchantements donnent aux femmes les moyens de resserrer les nœuds de l'union conjugale : [moi-même j'ai rendu aux arbres leur verdure pendant la saison des frimas](#), et forcé la foudre à s'arrêter dans l'air ; j'ai soulevé la mer sans le secours des vents, et calmé les flots émus. À ma voix, des sources d'eau ont jailli d'une terre aride ; des rochers se sont ébranlés, des portes se sont brisées en éclats ; des ombres sont apparues, et les Mânes ont parlé. Le chien des enfers connaît ma puissance ; la mer, la terre, le ciel et l'enfer m'obéissent. J'ai fait briller le soleil dans l'ombre des nuits, et amené la nuit à la face du jour : les lois de la nature ne tiennent point contre mes enchantements. Je puis vous soumettre le cœur de votre époux, et mes charmes trouveront un chemin pour arriver jusqu'à lui.

DÉJANIRE.

Que pourraient sur lui tous les végétaux, de la Colchide, toutes les herbes de la Thessalie ? où trouver un charme qui puisse le vaincre ? Quand les enchantements auraient la puissance de faire descendre la lune du haut des cieux, de faire naître des moissons pendant l'hiver, d'arrêter la foudre dans sa course rapide, de troubler les lois de la nature jusqu'à forcer les étoiles à se montrer à la face du jour, ils n'en seraient pas moins impuissants contre mon époux.

LA NOURRICE.

Mais l'amour triomphe des dieux même.

DÉJANIRE.

[Oui, mais peut-être qu'Hercule doit le vaincre](#), et que cette victoire sera le dernier de ses travaux. Mais toi, chère nourrice, je t'en conjure par tous les dieux, et par la crainte que tu as de me déplaire, [cache dans ton cœur et ne révèle à personne le secret de ce que je médite.](#)

LA NOURRICE.

Et quel est donc ce projet sur lequel vous me demandez le silence ?

DÉJANIRE.

Je n'emploierai ni les armes, ni les traits, ni les feux.

LA NOURRICE.

Je vous promets de ne point parler, si votre dessein n'est point criminel : autrement cette discrétion serait un crime.

DÉJANIRE.

Regarde un peu si personne ne cherche à nous surprendre ; porte de tous

côtés un œil attentif.

LA NOURRICE.

Nous sommes seules et sans aucun témoin.

DÉJANIRE.

Il est, dans la partie la plus retirée de ce palais, une caverne secrète où je cache de mystérieux trésors. Jamais le soleil ne l'éclaire de ses feux, ni lorsqu'il se lève, ni lorsque, le soir, il plonge ses chevaux, fatigués dans les vagues de la mer. C'est là que je garde ce qui doit me rendre l'amour d'Hercule. Je le dois, je te l'avoue, à dessus, ce fils que Néphélé donna au roi de la Thrace, aux lieux où le Pinde élève jusqu'au ciel sa tête orgueilleuse, et où les âpres cimes de l'Othrys vont percer la nue. Achéloüs avait succombé sous la terrible massue d'Hercule, malgré cette puissance qu'il avait de se changer en toutes sortes de bêtes féroces : vaincu dans toutes ses métamorphoses, il avait fini par s'incliner devant son ennemi avec la seule corne qui lui restât. Alcide vainqueur m'emmenait vers Argos comme le prix de son courage : il trouve par hasard l'Evenus débordé, qui, portant à la mer ses eaux profondes, inondait les campagnes, et s'élevait presque jusqu'à la hauteur des forêts. [Nessus, habitué à passer les gués du fleuve](#), offre à Hercule de nous passer moyennant une récompense ; il me prend sur son dos à l'endroit où commence l'homme et finit le cheval, et se met à franchir le courant impétueux du fleuve menaçant. Déjà il s'élançait fièrement hors des eaux, que mon époux était encore à lutter contre les vagues rapides, et faisant de grands pas pour fendre les eaux du torrent. Nessus, voyant Alcide bien loin derrière nous, me dit : « Vous êtes ma proie, et vous deviendrez ma femme ; votre époux est arrêté par le fleuve. » Et, me tenant embrassée, il redoublait de vitesse. Mais les eaux ne peuvent enchaîner les pas d'Hercule : « Perfide ! s'écrie-t-il, quand le Gange et le Danube joindraient leurs flots et couleraient dans le même lit, je les surmonterais tous les deux ; et mes flèches t'atteindront dans ta fuite. » Il n'avait pas fini de parler, que son arc était déjà tendu : la flèche part, et, faisant au Centaure une large blessure, l'arrête dans sa marche, et enfonce la mort dans son sein. Lui, les yeux déjà voilés des ombres du trépas, reçoit dans sa main le sang qui s'échappe de sa blessure, me le remet [enfermé dans une corne de ses pieds](#) qu'il détache lui-même, et me dit en expirant : « Les magiciennes m'ont assuré que ce sang avait la vertu de fixer l'amour ; c'est un secret appris aux femmes thessaliennes par la savante Mycale, qui seule a le pouvoir de faire descendre la lune du haut du ciel. Si jamais tu vois une rivale entrer dans le lit de ton époux, assez volage pour donner une autre belle-fille au maître du tonnerre, fais-lui prendre une robe trempée dans ce philtre ; mais il faut le tenir loin du jour, et le couvrir d'épaisses ténèbres, si tu veux qu'il conserve sa vertu. » L'éternel repos suivit ces dernières paroles, et le sommeil de

la mort enchaîna ses membres engourdis.

Toi, la discrète confidente de mes secrets, va, prends une tunique brillante, et répands-y ce philtre amoureux, afin que par le corps de mon époux il pénètre jusqu'à son âme, et s'infiltré invisiblement jusque dans la moelle de ses os.

LA NOURRICE.

Je cours exécuter vos ordres, ma fille ; vous, pendant ce temps-là, adressez vos prières à l'invincible dieu qui, de ses faibles mains, lance des traits inévitables.

DÉJANIRE.

O toi qui fais trembler les hommes et les dieux, et la mer, et le puissant maître de la foudre, toi qui n'épargnes même pas ta mère, enfant ailé, j'invoque ta puissance : hâte-toi de prendre dans ton carquois la plus redoutable de tes flèches, parmi celles que tu n'as encore lancées contre personne. Ce n'est pas un trait léger qu'il te faut pour soumettre Alcide à ta puissance ; déploie toute la vigueur de tes bras, et ramène l'une vers l'autre les deux extrémités de ton arc : prends, prends la flèche dont tu blessas autrefois Jupiter, quand il laissa tomber le tonnerre de ses mains, et que, des cornes soudaines se dressant sur son front, il fendit les flots orageux [en emportant sur son dos la vierge d'Assyrie](#). Lance l'amour dans son cœur, et fais de lui l'exemple le plus mémorable de ta puissance : qu'il apprenne à aimer son épouse ; et si quelques feux se sont allumés dans son âme pour la belle Iole, éteins-les entièrement et qu'il ne brûle que pour moi. Plus d'une fois tu as dompté le maître de la foudre, et le dieu qui règne sur le sombre empire, qui tient le Styx et la foule innombrable des morts sous sa puissance. Dieu d'amour, montre-toi plus terrible que la marâtre d'Hercule, triomphe de ce héros, et prends cette victoire à toi seul réservée.

LA NOURRICE.

Voici le philtre et une robe dont le tissu merveilleux a lassé les mains de toutes les esclaves que vous employez aux travaux de Minerve. Maintenant il faut verser la liqueur pour en imbiber la tunique d'Hercule : mes invocations en augmenteront encore la puissance. L'intelligent Lichas arrive ici fort à propos ; il faut lui cacher notre secret de peur qu'il ne le révèle.

DÉJANIRE.

Serviteur fidèle, homme précieux comme il s'en trouve peu dans le somptueux palais des rois, prenez cette robe que mes mains ont tissée pendant qu'Alcide errait par le monde, et, vaincu par le vin, pressait contre sa forte poitrine la reine de Lydie ; maintenant il se laisse prendre aux charmes d'Iole ; mais je compte ramener son cœur par mes prévenances ; l'ingratitude cède à la puissance des bienfaits. Dites-lui qu'avant de revêtir cette robe, il fasse brûler l'encens sur l'autel, et qu'il invoque les dieux, le front ceint d'une blanche

couronne de peuplier. Moi, je vais me retirer dans mes appartements, et prier la mère du cruel Amour. Vous, que j'ai amenées avec moi de notre commune patrie, vierges de Calydon, déplorez ma funeste destinée.

SCÈNE II.

CHŒUR DE VIERGES ÉTOLIENNES.

Nous, vos fidèles compagnes depuis l'enfance, nous pleurons vos malheurs, fille d'Énée : nous pleurons l'abandon qui menace votre couche nuptiale. Autrefois nous traversions avec vous les flots de l'Achéloüs, lorsque, à la fin du printemps, ses eaux débordées rentraient dans leur lit, et que ce fleuve coulait d'un cours égal et tranquille, [n'étant plus soulevé par l'irruption des ondes fangeuses du Lycormas](#). Avec vous nous allions aux temples de Minerve, et nous formions des danses virginales. Avec vous encore nous célébrions les fêtes mystérieuses de Bacchus, en portant dans nos mains les corbeilles thébaines, quand, chassant les constellations d'hiver, le troisième été ramène le soleil, et que les dames athéniennes s'enferment pour célébrer les fêtes silencieuses d'Eleusis.

Et maintenant encore, quelque malheur qui vous menace, recevez-nous comme vos fidèles compagnes ; rarement la fidélité reste, quand le bonheur s'en va. O vous qui vous asseyez sur le trône, c'est en vain que tout un peuple de courtisans vient assiéger les cent portes de votre palais : parmi tous ces hommes qui vous entourent, à peine trouverez-vous un ami fidèle. Erinnyes veille en sentinelle sur votre seuil doré, et quand vos larges portes se sont ouvertes, elle fait entrer la ruse, la perfidie, et les poignards cachés : quand vous marchez parmi vos sujets, l'envie accompagne vos pas. Le réveil des rois, chaque matin, est pour eux comme une nouvelle naissance. Peu d'hommes savent aimer le roi autant que la royauté ; le plus grand nombre est séduit par l'éclat du trône : l'un veut marcher le second du royaume après lui, et l'amour de cette [vaine](#) gloire brûle son cœur ; un autre désire satisfaire l'avarice qui le tourmente, gouffre insatiable qui ne serait pas rempli par tous les diamants du Danube, soif ardente que n'étancheraient pas tous les trésors de la Lydie, ni ceux, de la contrée occidentale qui voit briller l'or dans les eaux argentées du Tage, ni les riches possessions que l'Ebre arrose, et qui serait la même quand il se verrait maître des fécondes plaines de l'Hydaspe, et que le Gange tout entier coulerait dans ses domaines. [Le monde n'est pas assez grand pour l'avarice](#) : celui-ci ne recherche pas la faveur des rois pour avoir des terres labourables où mille fermiers soient éternellement courbés sur les sillons : il n'aime de richesses que celles qu'il peut enfouir. Cet autre ne se fait courtisan que pour dominer sur ses semblables, et perdre ceux qui lui déplaisent, sans rendre service à personne : ce n'est que pour

faire le mal qu'il recherche la puissance. Combien peu de ces hommes meurent au temps marqué par la nature! heureux la veille, le lendemain les voit misérables : [la vieillesse et le bonheur se rencontrent rarement sur la même tête](#). Plus doux que la pourpre de Tyr, le gazon des champs procure un sommeil exempt d'alarmes ; mais le repos fuit les lambris dorés, et l'inquiétude veille sur une couche somptueuse. Oh! si le cœur de ces hommes puissants venait à s'ouvrir, que de soucis et de troubles on y verrait! [Il y a moins d'orages dans la mer du Brutium](#) quand elle est soulevée par le Corus. L'âme du pauvre est en repos ; sa coupe n'est que de hêtre, mais il ne la porte pas à sa bouche d'une main tremblante ; sa nourriture est simple et commune, mais il ne voit point de glaive suspendu sur sa tête. C'est dans les coupes d'or qu'on verse du sang. L'épouse d'un homme privé ne porte point les perles de la mer Rouge enchâssées dans un collier brillant, et les diamants de la mer Orientale ne chargent point ses oreilles ; ce n'est point pour elle qu'une laine soyeuse a bu la pourpre dans les chaudières tyriennes, et que les femmes de Milet brodent à l'aiguille les tissus précieux que donnent les arbres de la Sérique : les herbes les plus communes ont fourni la teinture de ses vêtements filés par des mains peu savantes ; mais du moins sa couche n'est jamais souillée par l'adultère.

Mais la cruelle Erinnys poursuit de son flambeau ceux dont les peuples célèbrent la naissance. Pour que le pauvre comprenne son bonheur, il faut qu'il voie la chute des heureux. L'homme qui s'écarte du milieu de la route ne trouvera jamais une voie sûre. Jaloux d'éclairer le monde un seul jour, le fils du Soleil s'assied sur le char de son père : mais il ne sait pas tenir la route accoutumée ; il conduit le char à travers des régions célestes qu'il n'avait jamais parcourues, et se perd en causant la ruine du monde. Pour n'avoir pas quitté la moyenne région de l'air, Dédale revit sa chère patrie, et ne donna son nom à aucune mer ; mais Icare, voulant surpasser les oiseaux même, et méprisant l'essor de son père, s'approche du soleil, et son nom reste à une mer inconnue.

Les grands revers suivent les grandes fortunes ; je laisse à d'autres l'éclat de la richesse et de la puissance, et cette foule idolâtre qui courtise la grandeur. Je veux que ma barque rase modestement le rivage, et je ne souffrirai pas qu'un vent impétueux l'emporte au milieu des mers. La fortune laisse de côté les golfes paisibles, et va chercher parmi les hautes vagues les navires dont les voiles orgueilleuses frappent les nues.

Mais la reine accourt tremblante, égarée, comme une Ménade pleine du dieu qui l'inspire. Dites-nous, infortunée, quel nouveau coup du sort est tombé sur vous? parlez, car, malgré votre silence, votre visage nous révèle ce que vous cachez dans votre cœur.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

DÉJANIRE, LE CHŒUR.

DÉJANIRE.

Un tremblement universel agite mes membres ; mes cheveux se dressent sur ma tête ; l'impression de la terreur est encore dans mon âme, mon cœur bat avec violence et le sang bouillonne dans mes veines. Comme la mer soulevée par l'Auster s'agite encore après que la fureur des vents est tombée, ainsi mon sein est encore ému après que la terreur a cessé. Ah! quand la colère des dieux a commencé de s'appesantir sur les heureux, elle les accable de tout son poids : telle est la fin nécessaire des grandes fortunes.

LE CHŒUR.

Malheureuse princesse! quel coup déplorable vous a donc frappée?

DÉJANIRE.

Lorsque, après avoir envoyé la robe trempée dans le sang de Nessus, je me suis retirée toute triste dans mon appartement, mon âme a été saisie de je ne sais quelle crainte, et j'ai soupçonné quelque perfidie. J'ai pensé à en faire l'épreuve. Nessus m'avait défendu d'exposer son sang à l'action du soleil et du feu ; cette précaution même devait me faire craindre quelque piège. Le soleil ardent et sans nuages versait une vive lumière sur le monde. La frayeur me permet à peine d'ouvrir la bouche : [le morceau de laine où j'avais répandu ce sang](#) pour en teindre la robe et le vêtement d'Hercule, jeté au soleil et exposé à l'ardeur de ses rayons, s'est échauffé tout à coup à l'impression de la lumière, et a pris feu. C'est à peine si je puis raconter ce prodige. Comme les tièdes haleines du vent d'est ou du vent du midi fondent les neiges qui, aux premiers jours du printemps, s'écoulent par les pentes inclinées du Mimas ; comme les vagues de la mer Ionienne se brisent contre les roches de Leucade, et que leur écume vient mourir jusque sur le rivage ; comme l'encens se dissipe en fumée au feu des autels, ainsi la laine se consume et se détruit : et pendant que j'admire ce prodige, la cause de mon admiration cesse elle-même d'exister. Bien plus, la terre écume et s'agite ; tout ce qui a reçu le contact de cette liqueur fatale semble prêt à se dissoudre. ([Elle se gonfle, suit en silence, et secoue la tête.](#))

Mais j'aperçois mon fils éperdu qui accourt ici d'un pas rapide : parlez, mon fils, quelle nouvelle apportez-vous?

SCÈNE II.

HYLLUS, DÉJANIRE, LA NOURRICE.

HYLLUS.

[O ma mère! cherchez un asile au delà de la terre](#), au delà des mers, au delà des cieux, de l'Océan, des enfers, au delà des travaux d'Hercule!

DÉJANIRE.

Mon cœur est frappé de je ne sais quel pressentiment funeste.

HYLLUS.

Régnez, triomphez, courez au temple de Junon ; c'est le seul qui vous soit ouvert, tous les autres vous sont interdits.

DÉJANIRE.

Dites-moi quel malheur me frappe sans que je l'aie mérité.

HYLLUS.

L'ornement et l'appui du monde, l'homme à qui le destin avait donné la place de Jupiter ici-bas, ô ma mère! il a cessé de vivre : je ne sais quel poison dévore les membres et le corps d'Hercule. Ce héros, vainqueur des monstres, est vaincu lui-même ; il pleure, il gémit. Que voulez-vous savoir davantage?

DÉJANIRE.

Les infortunés sont impatients d'apprendre leurs malheurs : parlez, dans quel état déplorable est tombée notre maison? O palais! palais dévasté! c'est maintenant que je suis veuve, délaissée, accablée!

HYLLUS.

Vous n'êtes pas seule à pleurer ; le trépas d'Hercule est un sujet de larmes pour toute la terre : votre malheur, ô ma mère! n'est point personnel à vous seule. Les cris du genre humain étouffent les vôtres, et vos gémissements sont répétés dans l'univers entier. Tous les peuples du monde partagent votre infortune ; seulement vous ouvrez le deuil ; vous êtes la première, mais non la seule à pleurer votre époux.

DÉJANIRE.

Mon Hercule est-il bien près de la mort? parlez, hâtez-vous de m'en instruire.

HYLLUS.

La mort, qu'il a une fois vaincue au cœur même de son empire, n'ose le frapper : le destin recule devant un pareil crime. La Parque même a jeté son fuseau, et craint d'achever la trame de la vie d'Hercule. O jour! jour déplorable! seras-tu le dernier terme d'une aussi belle carrière.

DÉJANIRE.

M'a-t-il précédée chez les morts, dans le triste séjour des Ombres qui sont

sous la terre? ou puis-je encore mourir avant lui? dites-moi s'il a déjà cessé de vivre?

HYLLUS.

[La terre d'Eubée s'élevant comme une montagne immense](#) est de tous côtés battue par les flots. Le promontoire de Capharée s'avance dans l'Hellespont, et reçoit les vents du midi. Mais du côté de l'Aquilon pluvieux bouillonnent les flots mouvants de l'Euripe, qui montent sept fois et sept fois se retirent dans le temps qu'il faut au soleil pour fournir toute sa carrière et plonger dans la mer ses chevaux fatigués. Là, sur une roche élevée que jamais aucun nuage ne couvre, brille le temple antique de Jupiter Cénéen. Hercule avait fait conduire au pied des autels toutes les victimes qu'il voulait immoler, et la voix des taureaux aux cornes dorées retentissait dans toute l'étendue du bois sacré ; il dépouille alors la peau sanglante du lion de Némée, pose à terre sa lourde massue, et détache son carquois de ses fortes épaules. Revêtu de la brillante robe qu'il a reçue de vous, et le front ceint des rameaux blancs du peuplier, il allume le feu sur les autels : « O mon véritable père! dit-il, reçois l'odeur de ces parfums qui brûlent sur tes larges brasiers, et de cet encens que l'Arabe, adorateur du soleil, recueille sur les arbres de Saba. La terre, le ciel et les mers jouissent d'une paix profonde ; tous les monstres sont tombés sous la puissance de mon bras ; laisse reposer la foudre. » Sa prière est entrecoupée d'un gémissement qui l'étonné lui-même : alors il remplit l'air d'un cri terrible, comme un taureau qui, blessé et emportant la hache dans sa plaie, s'échappe et fait trembler le temple qu'il remplit de ses mugissements ; pareil au bruit du tonnerre qui gronde est le cri dont Alcide ébranle les cieux et les mers. Chalcis en retentit au loin, toutes les Cyclades en résonnent, les roches de Capharée et tous les bois d'alentour répètent le gémissement d'Hercule. Nous le voyons pleurer : nous nous imaginons que son ancienne rage est revenue. Ses serviteurs prennent la fuite : mais lui, terrible et l'œil tout en feu, ne cherche et ne poursuit que Lichas. Le malheureux s'attache à l'autel, d'une main tremblante ; l'effroi le tue d'avance et ne laisse presque rien à faire à la vengeance d'Hercule. Mon père saisit ce corps défaillant et brisé par la peur : « O destinée! s'écrie-t-il, voilà donc mon vainqueur! Hercule périt de la main de Lichas! Mais, ô misère non moins déplorable! Lichas va périr de la main d'Hercule! Il faut déshonorer tous mes travaux par le dernier. » [À ces mots, Lichas est lancé dans l'air](#), et son sang tombe en pluie du milieu des nuages : il est parti de la main d'Alcide comme la flèche de l'archer scythe ou crétois : mais nul trait ne pourrait s'élever aussi haut. Le corps tombe dans la mer, la tête sur les rochers, et ses débris sont semés en divers lieux.

« Arrêtez, dit Hercule, ce n'est pas la fureur qui me porte à cette violence, un mal plus affreux que la colère et la rage me dévore, c'est contre moi-même que

je veux porter mes coups. » À peine a-t-il expliqué la cause de ses douleurs, qu'il se met à se frapper : il ravage son propre corps, et déchire d'une main cruelle ses membres vigoureux. Il veut se dégager de la tunique fatale : c'est la première fois que j'ai vu sa force impuissante ; mais, dans ses efforts pour l'arracher, il arrache en même temps sa propre chair : la robe fait partie de son corps, et son vêtement se confond avec sa peau. La cause de ses douleurs n'est point visible, mais on la juge par ses effets. Accablé par l'excès des maux, il frappe la terre de son visage ; il demande de l'eau, mais l'eau n'apaise point ses tourments. Il court sur la grève et se plonge dans la mer. La foule de ses serviteurs contient son aveugle emportement. O destinée cruelle ! notre force égale enfin celle d'Hercule. En ce moment une barque le ramène de la côte d'Eubée, et [un léger vent du midi fait rouler sur les eaux ce corps gigantesque](#).

DÉJANIRE.

La vie se retire de mon corps, et la nuit couvre mes yeux. Pourquoi cet engourdissement, ô mon âme ? pourquoi cette stupeur à la vue de ton crime ? Jupiter me redemande son fils, Junon son rival, le monde son sauveur. Il faut m'acquitter autant que je le puis, et plonger une épée dans mon sein. Oui, voilà ce qui me reste à faire : ma faible main peut-elle suffire à une telle vengeance ? Père d'Alcide, frappe de ta foudre son épouse criminelle ! et [ce n'est pas d'un trait vulgaire qu'il faut armer tes mains](#) : fais tomber du ciel le tonnerre, qui, sans la naissance d'Hercule, t'eût servi à consumer l'hydre de Lerne. Tu vois en moi un monstre sauvage, inconnu, plus cruel qu'une marâtre en fureur. Lance la foudre qui frappa jadis Phaéton égaré dans le ciel. J'ai causé seule la mort d'Alcide et le malheur de tous les peuples. [Mais pourquoi demander aux dieux le coup qui doit te punir](#) ? épargne cette peine à ton beau-père. L'épouse d'Hercule doit avoir honte de demander le trépas, cette main doit remplir tes vœux ; c'est de toi-même que tu dois réclamer cette faveur : prends une épée.

Mais pourquoi une épée ? tout ce qui tue est une arme suffisante : je vais me précipiter d'une roche élevée. Je choisirai la cime de l'Œta qui voit les premiers feux du jour à son réveil : c'est de là que je veux tomber. [Les roches aiguës déchireront mes membres](#), et chaque pierre enlèvera un lambeau de mon corps. Mes mains sanglantes resteront suspendues aux ronces, et les âpres flancs de la montagne seront rougis de mon sang. C'est peu d'une seule mort, c'est peu, mais on peut la multiplier. Tu ne sais quelle arme choisir pour t'en frapper ? plutôt au ciel que l'épée d'Hercule fût encore suspendue à son lit nuptial ! voilà le fer qui doit me percer. Mais est-ce assez périr que de périr d'une seule main ? Rassemblez-vous contre moi, peuples de la terre ; que le monde tout entier s'unisse pour m'accabler de pierres et de torches enflammées : point de mains oisives ; armez-vous : c'est moi qui vous ai ravi votre vengeur. Les tyrans

désormais pourront abuser impunément de leur puissance ; désormais tous les fléaux pourront exercer impunément leurs ravages : on relèvera les autels accoutumés à recevoir des victimes semblables au sacrificateur qui les immole : j'ai ouvert la porte à tous les crimes. C'est moi qui ai livré le monde aux tyrans, aux rois, aux monstres, aux bêtes féroces, aux divinités cruelles, en le privant de son défenseur. Epouse de Jupiter, pourquoi ne prends-tu pas en main la foudre de ton frère pour la lancer contre moi, et me tuer ainsi toi-même? venge-toi, car je t'ai privée d'une gloire immense et d'un triomphe bien cher à ton cœur, en faisant mourir ce rival qui devait tomber sous tes coups.

LA NOURRICE.

Voulez-vous donc combler la ruine de votre maison? Tout votre crime n'est que la suite d'une erreur. On n'est pas coupable, quand on ne l'est pas volontairement.

DÉJANIRE.

Ne point expier la faute du hasard et se pardonner à soi-même, c'est mériter l'erreur où l'on est tombé. Je me condamne moi-même à mort.

LA NOURRICE.

Quand on veut cesser de vivre, on aime à se figurer qu'on est coupable.

DÉJANIRE.

La mort seule justifie l'homme innocent qui n'a failli que par erreur.

LA NOURRICE.

Vous voulez fuir le soleil?

DÉJANIRE.

Il me fuit lui-même.

LA NOURRICE.

Vous quitterez la vie?

DÉJANIRE.

Je suivrai mon Hercule.

LA NOURRICE.

Mais il vit et voit le jour qui nous éclaire.

DÉJANIRE.

Du moment qu'il a cessé d'être invincible, il a commencé de mourir.

LA NOURRICE.

Laissez-vous un fils orphelin, en tranchant vous-même le fil de vos jours?

DÉJANIRE.

Une femme qui laisse un fils pour l'ensevelir a suffisamment vécu.

LA NOURRICE.

Vous voulez suivre votre époux?

DÉJANIRE.

Une chaste épouse doit le précéder.

LA NOURRICE.

En vous condamnant ainsi vous-même, vous vous montrez criminelle.

DÉJANIRE.

Nul coupable ne se condamne lui-même.

LA NOURRICE.

On a laissé la vie à bien des hommes qui n'étaient coupables que d'une erreur ; doit-on se punir soi-même d'un malheureux hasard?

DÉJANIRE.

Oui, quand on veut échapper à sa triste destinée.

LA NOURRICE.

Mais Alcide lui-même a percé Mégare son épouse et tous ses enfants, de ses flèches trempées dans le sang de l'hydre de Lerne ; la fureur égarait son bras. Triplement parricide, il a pu néanmoins se pardonner à lui-même : il s'est lavé de ce crime dans les eaux du fleuve Cinyphe, sous le soleil de Libye, et a purifié ses mains que la démence avait égarées. Que prétendez-vous faire, malheureuse? qui vous porte à vous condamner ainsi vous-même?

DÉJANIRE.

Non, c'est Hercule vaincu par la mort qui me condamne : je veux me punir de ce crime.

LA NOURRICE.

Si je connais bien Hercule, nous le reverrons victorieux du mal dont il a senti les atteintes, et le poison ne prévaudra point contre la force de ce héros.

DÉJANIRE.

Le sang de l'hydre de Lerne consume les os, s'il faut en croire la renommée. Ce poison indomptable a dévoré déjà les membres de mon époux..

LA NOURRICE.

Vous croyez que le venin de ce monstre mort triomphera du héros qui a vaincu l'hydre encore vivante? Quand elle expira sous ses coups, au milieu de son marais, ses dents étaient entrées dans la chair de son vainqueur, déjà tout couvert du poison qu'elle avait vomi. Le sang de Nessus le tuera-t-il, quand il a terrassé ce terrible Centaure lui-même?

DÉJANIRE.

C'est en vain qu'on essaie de retenir celui qui a résolu de mourir. Je suis déterminée à cesser de vivre. On a assez vécu, quand on meurt avec Alcide.

LA NOURRICE.

Je vous en conjure par ces mains vieilles et suppliantes, par ce sein presque maternel, chassez de votre cœur ces pensées funestes, et renoncez à cette résolution cruelle d'attenter à vos jours.

DÉJANIRE.

C'est être cruel soi-même, que d'insister aussi fortement pour empêcher un misérable de mourir. On regarde la mort comme une peine ; mais souvent elle est reçue comme une faveur.

LA NOURRICE.

Songez du moins, infortunée, à vous laver de tout soupçon, et à prouver que vous n'avez été que la victime d'une perfidie.

DÉJANIRE.

Je me défendrai là-bas, et l'enfer m'absoudra de cette accusation ; me condamnant moi-même, je laisse à Pluton le soin de reconnaître mon innocence. Fleuve de l'oubli, je me tiendrai sur ta rive silencieuse, et là, femme désolée, je recevrai mon époux. Mais toi, maître du sombre empire, songe à préparer mon supplice : mon erreur est plus coupable que tous les crimes. Junon elle-même n'a pas osé trancher les jours d'Hercule : prépare-moi d'horribles tourments. Laisse reposer la tête de Sisyphe, et fais rouler sa pierre sur mes épaules ; que le fleuve de Tantale échappe à mes lèvres, et que ses eaux perfides se jouent de ma soif. Roue d'Ixion, j'ai mérité d'être attachée à ton cercle, et soumise à tes mouvements rapides. Que l'insatiable vautour déchire les deux côtés de mon sein. [Il manque aux enfers une des Danaïdes](#), je tiendrai sa place. Ouvrez-moi le séjour des Mânes : [laisse-moi partager tes supplices](#), femme de Jason : mère cruelle, et sœur sans pitié, ce que j'ai fait surpasse ton double crime. Fais-moi place dans tes tourments, [épouse du roi de Thrace](#) : [reçois ta fille auprès de toi, ô Althée](#) ! et reconnais ton sang. Mais qu'est-ce que ton crime comparé au mien ? Fermez-moi l'accès de l'Elysée, fidèles épouses qui habitez les bocages heureux : mais vous qui avez répandu le sang de votre époux, vous, filles de Danaüs, qui avez éteint dans le sang les chastes flambeaux de votre hymen, c'est à vous de me reconnaître comme une sœur digne de vous. Voilà les femmes parmi lesquelles je veux prendre ma place. Mais que dis-je ? elles ne pourront même souffrir ma présence.

Invincible époux, ce sont mes mains qui sont criminelles, mais mon cœur ne l'est pas. Crédulité funeste ! perfide Nessus ! fatale ruse du Centaure ! en voulant ravir Alcide à une rivale, je me le suis ravi à moi-même. Loin de moi le soleil ! loin de moi la vie, dont le charme retient les malheureux sur la terre ! Si je dois y vivre sans Hercule, ce monde n'est plus rien pour moi. Je vais te venger, et donner ma vie pour expier mon crime. Faut-il prolonger mon existence, et

réserver mon trépas à tes mains? te reste-t-il encore quelque force, et tes bras pourront-ils au moins tendre ton arc de manière à lancer des flèches? ou tes armes te sont-elles devenues inutiles, et ton arc n'obéit-il plus à ta main languissante? Si tu as encore la puissance de donner la mort, noble époux, je veux l'attendre de tes mains : oui, je l'attends ; brise-moi comme l'innocent Lichas ; sème les débris de mon corps par les villes étrangères ; lance-moi dans un monde inconnu de toi-même ; détruis-moi comme tu as fait le monstre d'Arcadie, et tous ceux qui t'ont résisté, mais que tu as cependant vaincus.

HYLLUS.

Renoncez à ce dessein, je vous en prie, ma mère ; excusez en vous la faute du hasard ; l'erreur n'est jamais criminelle.

DÉJANIRE.

Si tu veux montrer une véritable tendresse pour ta mère, ô mon fils! tue-la. Pourquoi ta main tremble-t-elle? pourquoi détournes-tu les yeux? ce crime de ta part serait un acte d'amour. Tu hésites, lâche! c'est moi, c'est moi qui te ravis Hercule, ce père qui te rendait le petit-fils du maître de la foudre : je t'ai ôté plus de gloire par cette action, que je ne t'en ai donné en te mettant au monde. Si tu ne sais pas commettre le crime, ta mère te l'apprendra. Veux-tu enfoncer une épée dans ma gorge, ou frapper mon sein? j'attendrai tes coups d'une âme intrépide. Ce crime ne sera pas commis par toi seul : ta main me tuera, mais guidée par ma volonté. Fils d'Hercule, tu n'oses? alors ne va donc jamais par le monde, pour exécuter les ordres d'un maître, et terrasser les monstres ; ou plutôt continue l'œuvre de ton père, et affermis tes bras : tiens, j'offre à tes coups ce cœur dévoré de chagrins ; frappe. Je ne t'imputerai point ce crime ; les Furies elles-mêmes n'en poursuivront pas la vengeance..... [Mais un bruit de fouets s'est fait entendre](#). Quelle est cette femme aux cheveux entortillés de serpents qui viennent frapper ses tempes hideuses? Pourquoi me poursuis-tu avec cette torche enflammée, ô Mégère! Hercule demande vengeance, il sera vengé. Les juges de l'enfer sont-ils assis déjà sur leur tribunal, ô déesse! Mais voici les portes du sombre empire qui s'ouvrent devant moi. [Quel est ce vieillard qui roule sur ses épaules déchirées cette énorme pierre](#)? Arrivée presque au sommet de la montagne, la roche est prête à retomber. [Quel est ce coupable attaché à une roue](#)? La pâle Tisiphone se tient là devant moi, et s'apprête à me frapper..... Ne me frappe pas, Mégère ; détourne de moi tes feux vengeurs. Mon crime est celui de l'amour.

Mais quoi! la terre tremble, et ce palais ébranlé craque avec un bruit affreux : que veut cette foule menaçante? Tout l'univers est là qui m'entoure ; j'entends les peuples frémir autour de moi, et la terre tout entière me redemande son vengeur. Epargnez-moi, de grâce! où fuir? où me dérober? la mort seule peut

offrir un asile à mes douleurs. J'en atteste le flambeau lumineux qui nous éclaire, j'en atteste les dieux, je meurs en laissant Hercule encore vivant.

HYLLUS.

Elle fuit, dans le transport qui l'égare. Hélas! son rôle de mère est fini : elle a résolu de mourir. Le mien commence, il faut l'empêcher de mettre fin à sa vie. Malheureux enfant que je suis! si j'empêche ma mère de mourir, je deviens criminel envers mon père ; si je la laisse accomplir son dessein, je manque de tendresse pour elle : des deux côtés je vois un crime. Cependant il faut l'arrêter ; courons, et ne la laissons pas attenter sur elle-même.

SCÈNE III.

LE CHŒUR.

Il n'est rien d'éternel : Orphée, le fils de Calliope, le disait sur la lyre, au sommet du Rhodope de Thrace.; faut-il l'en croire?

Aux accords de sa voix, le fleuve suspendait son cours impétueux, et l'onde s'arrêtait, oubliant de couler ; et pendant que les flots demeurent ainsi enchaînés, les peuples de la Thrace croient que l'Hèbre s'est tari. Les arbres amenaient, pour l'entendre, les oiseaux dont ils étaient chargés, et outre ceux-là qui venaient avec les bois, ceux qui, en volant par les airs, étaient frappés de son chant, oublièrent d'agiter leurs ailes et se laissaient tomber. Les roches de l'Athos se détachaient, emportant les Centaures dans leur chute ; et le Rhodope, venu pour l'entendre, voyait ses neiges se fondre aux accents de cette douce voix. La Dryade, abandonnant le chêne qui lui sert d'asile, accourt auprès du chantre divin, et les bêtes sauvages s'y rendent avec leurs repaires. Le lion d'Afrique s'arrête au milieu des troupeaux que sa présence n'effraie plus ; les daims ne tremblent point devant les loups, et le serpent sort de sa retraite, oubliant pour la première fois son venin.

Bien plus, lorsqu'il traversa les cavernes de l'enfer, pour descendre au séjour silencieux des Mânes, en touchant les cordes de sa lyre plaintive, le Tartare même et ses divinités sévères furent touchés de la mélancolie de ses chants, et il vit sans danger le fleuve qui garantit les serments des dieux. Sa voix arrêta la roue d'Ixion, et enchaîna son branle rapide. Le foie de Tityus eut le temps de croître, pendant que les vautours écoutaient ; Caron se repose pour entendre, et la barque du fleuve infernal marche sans le secours des rames. Pour la première fois, le vieux Tantale ne songe plus à saisir l'onde immobile ; il oublie sa soif furieuse, et n'avance point ses mains sur les fruits.

Mais comme il quittait les enfers, en touchant les cordes de sa lyre, les pierres elles-mêmes étaient attendries, et suivaient les pas du chantre divin. Les Parques renouent le fil des jours d'Eurydice ; mais son amour oublie la condition

qui lui a été faite ; il doute que son Eurydice lui ait été rendue, et, se retournant pour voir si elle le suit, il perd le fruit de son chant. Revenue à la vie, elle meurt ainsi une seconde fois.

Alors cherchant des consolations sur sa lyre, [il fait entendre aux Gètes ces lamentables paroles](#) : « Les dieux mêmes sont soumis à la loi du trépas, sans en excepter celui qui règle le cours de l'année et la partage en quatre saisons ; il n'en est point dont la vie ne soit une trame sujette aux ciseaux des Parques avides. Ce qui est né doit mourir. »

Le malheur d'Hercule justifie les paroles du chantre de la Thrace. Un jour viendra, jour suprême, où les lois qui maintiennent l'harmonie du monde se briseront ; alors le pôle austral écrasera la Libye et tout le pays des Garamantes ; le pôle arctique écrasera tout ce que le Chariot domine, et tout le froid empire de Borée. Le soleil tremblant se détachera du ciel avec sa lumière. Le ciel lui-même tombera en entraînant, du couchant à l'aurore, la ruine de l'univers. Une mort particulière frappera tous les dieux, et le Chaos les saisira. [La mort enfin se détruira aussi elle-même](#), après avoir tout détruit.

Mais où iront ces débris du monde ? la voûte de l'enfer s'ouvrira-t-elle pour recevoir les cieux brisés ? ou l'espace qui les sépare de la terre suffira-t-il pour contenir tant de ruines ? Quel lieu assez vaste pour cacher ce crime du destin ? quelle région sur nos têtes renfermera dans un même tombeau la mer, le ciel et l'enfer confondus ?

Mais un bruit effrayant vient frapper mes oreilles. Ce bruit ne peut être que la voix d'Hercule.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

HERCULE, LE CHŒUR.

HERCULE.

Brillant Soleil, ramène en arrière tes coursiers haletants, et laisse venir la nuit. Que le jour de ma mort soit un jour perdu pour le monde, et qu'un sombre nuage couvre la face du ciel : ne donne pas à Junon le spectacle de mon trépas. Maintenant, ô mon père! tu devrais laisser le chaos revenir sur le monde, briser les liens qui joignent les deux pôles, et les rompre du même coup. Pourquoi épargner le ciel, quand tu perds ton Hercule? Veille donc sur tous les points de ton empire, et prends garde que les Titans ne lancent encore contre toi les montagnes de Thessalie, et que l'Othrys ne devienne trop léger pour contenir les efforts d'Encelade. [L'orgueilleux Pluton](#) ouvrira les portes de ses noirs cachots, et, délivrant Saturne de ses chaînes, lui rendra le royaume du ciel. Voici que moi, ton fils, qui remplissais dans ce monde l'office de ta foudre et de tes feux, je redescends vers le Styx : Encelade va se relever plein de fureur, et lancer contre les dieux le poids qui l'accable en ce moment. [Ma mort compromettra la sûreté de ton empire](#) : préviens ce malheur, et avant qu'on ne te le ravisse, ensevelis-moi sous les ruines du monde : brise le ciel dont on va te déposséder.

LE CHŒUR.

Vos craintes ne sont point vaines, fils de Jupiter ; dans peu nous reverrons le Pélion sur l'Ossa de Thessalie ; et l'Athos, monté sur le Pinde, élèvera jusqu'aux astres les forêts qui le couronnent. Typhée soulèvera les roches qui l'accablent, et rejettera loin de lui la pesante Inarime : Encelade, vainement frappé de la foudre, soulèvera les forges de l'Etna, et ouvrira les flancs de cette montagne en la brisant. La ruine du ciel va suivre votre mort.

HERCULE.

Moi qui, échappé des gouffres de l'enfer et vainqueur du Styx, ai traversé les flots du Léthé, chargé de dépouilles, et emmenant [Cerbère dont l'aspect affreux manqua renverser le Soleil de son char](#) ; moi, dont les trois empires des dieux ont senti la puissance, je meurs ; et cependant aucune épée n'a traversé mon flanc ; une roche ne m'a pas frappé ; aucun quartier de montagne, l'Othrys tout entier n'est point tombé sur moi. Ce n'est point l'effroyable Gygès qui m'ensevelit sous la masse énorme du Pinde : je meurs sans combat ; et ce qui est le plus cruel tourment pour mon courage malheureux, le dernier jour d'Alcide n'est signalé par la mort d'aucun monstre ; je meurs, hélas! et cette vie que je perds n'est le prix d'aucun exploit. Maître du monde, dieux témoins autrefois de mon courage,

et toi, terre, souffrirez-vous que la mort de votre Hercule soit ainsi perdue? O honte! ô désespoir! ô trépas ignominieux! on dira que ma mort est l'ouvrage d'une femme, après les ennemis que j'ai tués.

Si les arrêts inévitables du destin me condamnaient à périr de la main d'une femme, si telle devait être la fin déplorable de mes jours, je pouvais, hélas! succomber sous la haine de Junon : c'eût été mourir de la main d'une femme, mais d'une femme habitante du ciel. Ou si cette faveur vous eût semblé trop grande, dieux de l'Olympe, il m'eût été doux au moins de mourir sous les coups de l'Amazone guerrière, née parmi les frimas de la Scythie. Quelle est la femme qui m'a vaincu, moi, l'ennemi de Junon? Cette victoire est une honte pour toi, cruelle marâtre : pourquoi regarder ce jour comme un jour de triomphe? La terre n'a pu fournir à ton courroux de monstre aussi puissant que cette femme, qui seule s'est montrée plus forte que ta haine. Jusqu'ici, tu pouvais souffrir d'avoir été vaincue par le seul Alcide, maintenant tu as trouvé deux vainqueurs. Que les dieux apprennent à rougir de leur courroux!

Plût au ciel que le monstre de Némée se fût abreuvé de mon sang! Plût au ciel que j'eusse été la proie de l'hydre, qui m'entourait de ses cent gueules béantes! Plût au ciel que je fusse tombé sous les coups des Centaures, ou que, vaincu dans le séjour des Ombres, j'eusse été enchaîné par des liens éternels à quelque rocher, lorsque j'étonnai le destin par ma victorieuse audace! Des rives du Styx je suis remonté vers la lumière ; j'ai brisé la puissance de Pluton. La mort m'a toujours fui pour ôter à mon courage l'honneur d'un glorieux, trépas. O monstres! monstres que j'ai vaincus. Le chien aux trois têtes n'a pu me ramener au fond des enfers, quand je lui ai fait voir le soleil ; le triple Géryon, ce cruel berger de l'Hespérie, n'a pu m'abattre sous la masse de ses trois corps ; [les deux serpents n'ont pu me nuire](#). Que de fois, hélas! j'ai manqué une mort glorieuse! et maintenant par où vais-je clore la liste de mes exploits?

LE CHŒUR.

Voyez comme son noble cœur ne témoigne aucune crainte du Léthé. Ce qui l'afflige, c'est l'auteur de son trépas, et non le trépas lui-même. Il voudrait finir sa vie écrasé sous la masse énorme des Géants ; il voudrait mourir par la main du Titan que presse le poids d'une montagne, ou par la dent de quelque bête furieuse. Mais s'il te paraît dur de ne point devoir ta mort à quelque monstre ni à quelque Titan, quelle autre main que la tienne, ô Hercule! sera digne de trancher le fil de tes jours?

HERCULE.

[Hélas! quel scorpion brûlant](#), quel cancer détaché de la zone torride s'attache à mes entrailles et les brûle? Mes poumons, autrefois gonflés de sang, ont perdu leur force, et mes fibres desséchées se distendent : mon foie aride s'enflamme ;

une chaleur lente a dévoré tout mon sang. L'épiderme est déjà consumé ; le poison s'est ouvert par là une entrée dans l'intérieur de mon corps ; il a mis mes côtes à nu, il a dévoré mes articulations, et rongé la moelle de mes os, qui sont maintenant vides et creux. Que dis-je? mes os même ne subsistent plus ; leurs jointures sont brisées, et je les sens qui se séparent et se fondent. Ce vaste corps tombe en lambeaux, et les membres d'Hercule ne suffisent pas à la voracité du poison. Oh! quel doit être ce supplice, dont moi-même j'avoue la puissance! O crime épouvantable! Voyez, peuples, voyez ce qui reste encore du grand Hercule! Me reconnais-tu, mon père? [est-ce dans ces bras que j'ai étouffé le lion de Némée?](#) est-ce avec ces mains que j'ai tendu mon arc pour atteindre au sein des nues les oiseaux, du Stymphale? est-ce avec ces jambes que j'ai atteint en courant la biche rapide, à la tête brillante et parée de cornes d'or? Sont-ce là les mains qui ont séparé Calpé d'Abyla? qui ont mis à mort tant de monstres, tant de scélérats et de tyrans? sont-ce là les épaules qui ont porté le monde? Est-ce là mon corps? est-ce là ma tête? est-ce avec ces mains que j'ai arrêté la chute du ciel? Quel autre bras désormais pourra traîner à la lumière du jour le gardien du Styx? O mes forces perdues avant ma vie, et ensevelies dans mon propre corps! pourquoi me dire encore le fils de Jupiter, et réclamer le ciel à ce titre? le monde croira maintenant que j'étais le fils d'Amphitryon.

Ennemi cruel qui te caches dans mes entrailles, montre-toi donc : pourquoi me frapper ainsi de coups invisibles? Est-ce la mer de Scythie qui t'a engendré parmi ses glaces, ou quelque autre mer croupissante, ou le détroit de Calpé qui touche au rivage du Maure? O cruel poison! es-tu le fiel de quelque serpent armé d'une crête hideuse, ou de quelque monstre inconnu de moi? as-tu été formé du sang de l'hydre de Lerne, ou si c'est le chien des enfers qui t'a laissé sur la terre?

Tu es tout, et tu n'es rien : quelle est ta forme? laisse-moi connaître au moins le fléau qui me tue. Quoi que tu sois, monstre ou fléau, tu n'oserais paraître à mes yeux. Qui t'a donné passage pour arriver jusqu'à mes entrailles? ma main, écartant la peau, les a découvertes, mais je trouve encore une cavité plus profonde où tu es entré. O douleur aussi forte que moi-même!

Mais je pleure : des larmes sur mes joues! des larmes (quelle honte!) se répandent sur ce visage autrefois inaltérable, et qui jamais ne se mouilla de pleurs versés sur mes propres maux. Quel jour, quelle contrée, ont jamais vu pleurer Hercule? mes yeux sont demeurés secs dans toutes mes disgrâces. Toi seul, toi seul as vaincu ce courage fatal à tant de monstres ; le premier, tu m'as arraché des larmes. Ces yeux, plus durs que les rochers, plus durs que le fer, plus durs que les Symplégades errantes, ont perdu leur force et laissé tomber des pleurs. O souverain maître du monde! la terre m'a vu pleurer et gémir, et ce qui est pour moi le plus grand des supplices, Junon a été témoin de cette faiblesse!

Le feu se rallume dans mes entrailles, et son ardeur augmente. O Jupiter! un coup de foudre.

LE CHŒUR.

Que ne peut l'excès de la douleur! cet homme, plus dur que l'Emus, aussi inflexible que le pôle septentrional, ne résiste plus aux tourment ; qui le dévorent : sa tête appesantie s'incline et retombe sur ses épaules.

Souvent la force de l'âme retient les larmes prêtes à couler, comme on voit que pendant l'été le soleil ne peut fondre les neiges du pôle, dont le froid glacial triomphe de sa douce chaleur.

SCÈNE II.

HERCULE.

Abaisse tes regards sur mon malheur, ô mon père! jamais Hercule n'implora le secours de ta main. Je n'ai point crié vers toi quand l'hydre m'enveloppait de ses têtes renaissantes, ni quand l'ordre du destin me fit descendre dans l'affreuse nuit des enfers. Dans mes combats contre tant de bêtes cruelles, contre tant de rois et de tyrans que j'ai vaincus, mes regards ne se sont point tournés vers le ciel. Toujours cette main a accompli mes vœux : aucune foudre n'a brillé pour moi dans le ciel. C'est la première fois que je suis réduit à demander quelque chose, et ce sera la dernière aussi ; je ne veux de toi qu'un coup de tonnerre. Prends-moi pour un des Géants : j'ai pu comme eux conquérir le ciel ; mais, persuadé que j'étais véritablement ton fils, je m'en suis abstenu. Par colère ou par amour, prête ta main à ton fils pressé de mourir, et assure-toi l'honneur de sa mort ; ou, si ton bras se refuse à me rendre ce funeste service, délivre les Titans de la montagne de Sicile qui pèse sur eux, et déchaîne-les contre moi, afin qu'ils m'accablent, sous le poids du Pinde ou de l'Ossa.

Que Bellone brise la barrière du Tartare, et vienne sur moi le fer en main : arme contre moi le cruel dieu des combats ; il est mon frère, mais il est fils de ma jalouse marâtre. Et toi aussi, Pallas, qui n'es ma sœur que de père, frappe-moi de ta lance : j'étends vers toi mes mains suppliantes! O Junon! lance du moins un trait contre moi ; je puis mourir de la main d'une femme. Déjà fatiguée, déjà rassasiée de mes souffrances, pourquoi nourrir encore ta haine? que cherches-tu au delà? tu vois Hercule suppliant, lui que nulle contrée, nulle bête féroce n'a vu réclamer ton assistance. Mais aujourd'hui c'est de ta haine que j'ai besoin ; et ta haine me manque, ton ressentiment s'apaise ; tu me pardonnes, quand je ne forme plus d'autre vœu que la mort.

O terre! ô villes! n'y a-t-il personne pour donner à Hercule une arme ou une torche allumée? On me dérobe tout moyen de destruction. Ayez pitié de moi, et que la terre n'enfante plus de monstres après mon trépas ; que l'univers n'ait

jamais besoin de mon bras ; s'il doit naître encore d'autres fléaux, qu'ils se hâtent de paraître : mais vous, hommes, accablez-moi de pierres, et triomphez ainsi de mes souffrances.

Monde ingrat, tu m'abandonnes, tu m'as oublié : sans moi tu serais encore la proie des fléaux et des monstres. Peuples, délivrez votre vengeur de ses tourments : voici le moment de vous acquitter envers moi : pesez tous mes bienfaits, la mort que vous me donnerez en sera le juste prix.

SCENE III.

ALCMÈNE, HERCULE.

ALCMÈNE.

Malheureuse mère d'Alcide! où me faut-il aller? où est mon fils, où est-il? Si mes yeux ne m'abusent pas, le voici renversé à terre, haletant et plein d'agitation. Il gémit, c'en est fait. Laisse-moi t'embrasser pour la dernière fois, ô mon fils! et recueillir sur tes lèvres ton âme expirante ; ouvre-moi tes bras. Mais où sont tes membres? où sont ces épaules vigoureuses qui ont porté le ciel et ses astres? quelle affreuse puissance t'a réduit à si peu de chose?

HERCULE.

Oui, je suis Hercule, ô ma mère! mais il ne reste de moi qu'une ombre, un je ne sais quoi qui n'a pas de nom. Pourquoi couvrir et détourner vos yeux? rougissez-vous de m'avouer pour votre fils?

ALCMÈNE

Quel monde, quelle terre a produit le monstre nouveau qui t'a détruit? quelle puissance exécrationnelle triomphe ainsi de toi? quel est le vainqueur d'Hercule?

HERCULE.

Il succombe sous la perfidie de son épouse.

ALCMÈNE.

Mais quelle perfidie assez grande pour triompher d'Hercule?

HERCULE.

Celle qui devait assouvir la vengeance d'une femme irritée.

ALCMÈNE.

Mais comment le poison a-t-il pénétré dans ton corps?

HERCULE.

La robe qu'elle m'a fait revêtir en était imprégnée.

ALCMÈNE.

Où est cette robe? aucun vêtement ne couvre ton corps.

HERCULE.

Elle s'est consumée avec ma chair.

ALCMÈNE.

Peut-il exister un poison aussi terrible?

HERCULE.

Croyez, ô ma mère! que je sens au fond de mes entrailles l'hydre de Lerne, et mille autres monstres avec elle. Le volcan de Sicile ne lance point contre le ciel d'aussi brûlantes flammes : moins ardentes sont les forges de Lemnos ; moins vifs sont les feux de la zone torride, [où le dieu du jour demeure éternellement arrêté](#). Chers amis, jetez-moi, de grâce, au sein des mers, au milieu des fleuves. Le Danube aurait-il assez d'eau pour moi? non, l'Océan lui-même, plus grand que la terre, n'atteindrait pas l'ardeur qui me dévore. C'est un feu capable de tarir toutes les sources, de dessécher tous les fleuves. Pourquoi, dieu de l'Erèbe, m'as-tu rendu à Jupiter? il fallait me garder. Reprends-moi dans tes ténèbres ; montre-moi, dans l'état où je suis, à l'enfer que j'ai vaincu. Je n'emporterai plus rien de ton empire ; pourquoi craindre encore Alcide? O mort! saisis-moi sans crainte : maintenant je puis mourir.

ALCMÈNE.

Sèche au moins tes larmes, et surmonte la douleur ; montre-toi invincible à tant de maux ; triomphe de la mort, et mets sous tes pieds les enfers comme tu l'as déjà fait.

HERCULE.

Si j'étais enchaîné sur les roches du Caucase, et livré en proie au vautour dévorant, et que je visse les Scythes pleurer autour de moi, je ne pleurerais pas. Si j'étais pris entre les Symplégades errantes, je souffrirais sans gémir leur entrechoquement terrible. Je me laisserais écraser sous le poids du Pinde, de l'Emus, de l'Athos qui brise les flots de la mer de Thrace, et du Mimas si souvent frappé de la foudre de Jupiter. Quand le monde entier tomberait sur moi, quand le char du Soleil s'abattrait embrasé sur ma tête, aucune plainte indigne de moi ne m'échapperait. Que mille bêtes féroces m'attaquent et me déchirent à la fois ; que, d'un côté, les oiseaux du Stymphale m'assaillent avec un bruit terrible ; que le taureau menaçant me frappe de toute la force de ses cornes ; que chaque monstre effroyable se multiplie pour me perdre ; que Sinis déchire mes membres attachés à des pins, et les disperse, je ne ferai entendre aucun cri. Ni bêtes sauvages, ni armes, ni rien de ce qu'on peut repousser par la force, ne m'arracheront un gémissement.

ALCMÈNE.

Ce n'est pas un poison reçu de ton épouse qui te dévore ainsi, mais la suite de tes cruels travaux, et peut-être un mal affreux nourri dans ton sein par tes longues fatigues.

HERCULE.

Une maladie? où est-elle? y a-t-il encore quelque fléau sur la terre? me voici! qu'il paraisse. Qu'un ennemi prenne un arc en ses mains, mon bras désarmé suffira pour le vaincre ; qu'il s'avance, qu'il vienne!

ALCMÈNE.

Hélas! l'excès de la douleur lui ôte le sens, et le met hors de lui-même. De grâce, éloignez ces armes, et retirez-lui ses flèches homicides. Ses yeux sanglants respirent le crime. Où fuir? où cacher ma vieillesse? cette douleur est une rage, une fureur qui le transporte.

Mais pourquoi fuir, et chercher un asile? Alcmène est digne de mourir sous sa main puissante. Qu'elle périsse même par un crime, plutôt que de se voir condamner à la mort par quelque lâche, et qu'une main sans gloire triomphe de la mère d'Hercule. Mais, épuisé par l'excès des maux, le voilà qui s'endort ; sa respiration lourde soulève péniblement sa poitrine. O dieux! j'implore votre assistance : si vous refusez à une malheureuse mère son glorieux fils, conservez du moins à la terre son vengeur ; que sa douleur s'apaise, et que ce héros puissant reprenne ses forces.

SCÈNE IV.

HYLLUS, ALCMÈNE, HERCULE, PHILOCTÈTE, personnage muet.

HYLLUS.

O jour funeste! jour plein de crimes! la belle-fille de Jupiter a cessé de vivre, et son fils est expirant ; moi, son petit-fils, je survis à mes parents ; mon père meurt par le crime de ma mère, qui elle-même a été victime d'une affreuse perfidie. Quelle longue vie de vieillard pourra suffire au récit de tant de malheurs? un seul jour me ravit mon père et ma mère : mais pour ne parler que d'un seul, et pour ne point faire au destin tous les reproches que je lui dois, il m'enlève mon père, et ce père est Alcide.

ALCMÈNE.

Cesse tes plaintes, noble enfant d'Hercule, toi dont le malheur égale celui de ton aïeule. Peut-être qu'un sommeil prolongé triomphera du mal qui le dévore. Mais voici qu'il s'éveille ; le repos abandonne ses membres épuisés, il rend son corps à sa souffrance, et moi-même à ma douleur.

HERCULE.

Que vois-je? n'est-ce pas Trachine que j'aperçois sur son âpre rocher? Elevé jusqu'aux astres, j'échappe enfin, aux conditions de l'existence humaine. Qui m'ouvre l'entrée du ciel? c'est toi, mon père, je te vois : je vois aussi Junon apaisée envers moi. Quelle voix céleste a frappé mon oreille? l'épouse de Jupiter m'appelle son gendre. Je découvre devant moi le brillant palais de l'Olympe

radieux, et la zone brûlante où glisse le char enflammé du Soleil. Maintenant je vois le triste séjour de la Nuit ; elle appelle les ténèbres. Qu'est-ce donc ? ô mon père ! quelle puissance me ferme le ciel et me fait descendre du séjour des dieux ?

Il n'y a qu'un moment, je sentais sur mon front le souffle brûlant du Soleil : j'étais si près du ciel, et c'est Trachine que je vois ! Qui me rend donc à la terre ? Tout à l'heure, je voyais l'Æta sous mes pieds, et le monde au dessous de moi. O douleur ! tu m'avais entièrement quitté ; maintenant je reconnais ta puissance, épargne-moi, et écoute ma prière.

Hyllus, voilà le présent que m'a fait ta mère ! voilà ses dons. Que ne puis-je d'un coup de massue briser cette femme coupable, comme j'ai dompté les cruelles Amazones sur les flancs neigeux du Caucase ! O fidèle Mégare ! faut-il que tu aies trouvé en moi un époux furieux ! Donnez-moi ma massue et mon arc : je veux souiller mes mains, je veux imprimer une tache à ma gloire ; il faut que la mort d'une femme couronne les travaux d'Hercule.

HYLLUS.

Calmez, ô mon père ! cette ardeur de vengeance ; elle n'est plus, c'en est fait : elle s'est infligé elle-même le châtiment que vous voulez faire tomber sur elle. Ma mère a péri de sa propre main.

HERCULE.

[O douleur inexprimable](#) ! Elle devait tomber sous ma main vengeresse, et mourir avec Lichas son complice. Je veux sévir contre son cadavre même, la colère et l'emportement m'y forcent : pourquoi ma vengeance ne l'atteindrait-elle pas ? je veux que son corps devienne la proie des bêtes féroces.

HYLLUS.

La malheureuse n'a été déjà que trop punie ; vous-même voudriez retrancher quelque chose de ses souffrances. Elle est morte de sa propre main ; elle a expié vos douleurs plus cruellement que vous ne l'exigez vous-même. D'ailleurs ce n'est point la scélératesse de votre épouse qui vous tue. L'auteur de cette perfidie est Nessus que vous avez percé de vos flèches : votre robe, ô mon père ! a été trempée dans le sang de ce monstre, et votre mort est la vengeance qu'il exerce contre vous.

HERCULE.

[C'en est fait maintenant, je vois clair dans ma destinée](#). C'est aujourd'hui mon dernier jour. C'est l'oracle qui me fut prononcé jadis par le chêne prophétique, et la réponse qui sortit pour moi du temple de Cirrha, qui s'élève au milieu d'un bois sacré au pied des deux cimes du Parnasse : « Hercule, tu périras un jour de la main d'un ennemi tombé sous tes coups ; après que tu auras traversé en conquérant la mer, la terre, et les enfers, tel sera le terme de ta vie. »

Je n'ai plus à me plaindre ; c'est ainsi que je devais mourir, pour qu'aucun

être vivant ne pût se vanter de ma défaite. Il ne me reste plus qu'à choisir une mort illustre, mémorable, glorieuse, et tout-à-fait digne de moi. Je veux rendre ce jour à jamais célèbre.

Abattez cette forêt tout entière, et embrasez tous les arbres de l'Æta ; ce sera le bûcher d'Hercule. Mais avant ma mort, toi, jeune guerrier, fils de Péan, c'est à toi de me rendre ce triste service : que la flamme qui doit consumer Alcide, éclaire le monde entier.

Maintenant, cher Hyllus, écoute mes dernières prières : Parmi les captives, il en est une surtout dont les nobles traits rappellent une royale origine, c'est la fille d'Eurytus, c'est Iole : [tu allumeras les flambeaux d'un hymen qui vous unira tous deux](#). Vainqueur impitoyable, je lui ai ravi sa patrie et le palais de ses pères ; rien ne lui est resté qu'Alcide, et voici même qu'il est perdu pour elle. Pour la consoler dans sa disgrâce, elle aura pour époux le petit-fils de Jupiter et le fils d'Hercule. Si elle porte en son sein quelque gage de ma tendresse, reçois-le comme ton propre fils.

Et vous, ma glorieuse mère, cessez, je vous prie, vos plaintes funèbres : votre Hercule ne peut mourir. Mon courage vous a fait passer pour l'épouse légitime de Jupiter. Soit que vous m'ayez conçu dans cette longue nuit dont on parle, soit que j'aie un mortel pour père, je consens à perdre cette origine adultère, à n'être que le fils d'une épouse fidèle, et à ce que ma naissance ne soit point reprochée au maître du tonnerre ; je mérite au moins d'être l'enfant d'un tel père. J'ai honoré le ciel, et la nature m'a conçu pour la gloire de Jupiter.

Mais Jupiter lui-même se plaît à me regarder comme son fils. Essuyez vos larmes, ô ma mère ! vous marcherez glorieuse entre toutes les femmes de la Grèce. Junon qui s'assied sur le trône du ciel, Junon, l'épouse de Jupiter, a-t-elle jamais enfanté un aussi noble fils ? toute déesse qu'elle est, elle a été jalouse d'une simple mortelle ; elle a voulu passer pour la mère d'Alcide.

Poursuis maintenant ta carrière, ô Soleil ! qui vas rester seul au monde ; moi, ton compagnon dans tous les climats, je vais descendre au séjour des Mânes : j'emporte du moins cette gloire au fond du Tartare, que nul fléau n'a triomphé d'Alcide à la face du jour, et qu'à la face du jour Alcide a triomphé de tous les fléaux.

SCÈNE V.

LE CHŒUR.

Ornement du ciel, brillant Soleil, dont les premiers rayons forcent la reine des nuits à dételer les noirs coursiers de son char nocturne, annonce aux Sabéens, peuples de l'aurore, annonce aux Ibères situés au couchant, et aux habitants de la zone torride, et à ceux qui vivent sous le char de l'Ourse glaciale,

annonce que le grand Hercule descend au séjour des Mânes, dans cet empire dont le chien vigilant garde les portes, et dont aucun mortel n'est jamais revenu. Voile tes rayons de nuages lugubres ; ne laisse tomber sur la terre que des regards sombres, et que ton disque se couvre d'épais brouillards.

O Soleil! quand pourras-tu suivre à travers le monde les pas d'un autre Hercule? Malheureuse terre! de quel autre bras pourras-tu réclamer l'appui? que feras-tu si une nouvelle hydre vient à déployer dans le marais de Lerne cent têtes furieuses? si un autre sanglier dévaste les forêts de la vieille Arcadie? si un nouveau tyran de la Thrace, plus cruel que les glaces de l'Ourse, repaît ses chevaux de sang humain? que les dieux irrités envoient quelque fléau parmi les hommes, quel sauveur fera cesser leurs alarmes? Il est mort comme meurent tous les hommes, ce fils de la terre égal au maître de la foudre.

Qu'un immense cri de douleur soit entendu par toute la terre ; que les femmes laissent tomber leurs cheveux en désordre et se frappent le sein. Que tous les temples se ferment, et que ceux de Junon triomphante demeurent seuls ouverts. Noble Hercule, tu descends aux rivages du Styx et du Léthé, d'où nul vaisseau ne le ramènera plus ; tu descends vers le séjour des Mânes d'où tu étais remonté victorieux de la mort. Tu arriveras aux enfers les bras désarmés, le visage abattu, la tête inclinée ; et [la barque du Styx ne te portera point seul](#) comme elle a fait jadis.

Cependant tu ne seras point rangé parmi les ombres sans gloire ; [assis à côté d'Eaque et des deux rois de la Crète](#), tu jugeras les coupables, tu puniras encore les tyrans. Épargnez-le, puissances de l'enfer, et retenez vos coups. C'est la gloire d'Hercule, de n'avoir point souillé ses armes ; et, sous son règne, jamais les hommes n'eurent à gémir de ses cruels caprices.

Mais c'est au ciel que son courage le fera monter : quelle partie est destinée à te recevoir? celle où brille l'astre du pôle, ou bien la zone que le soleil brûle de ses feux? te verra-t-on resplendir dans la région tempérée du couchant, d'où tu entendras retentir autour de Calpé les deux mers que tu as réunies? quelle portion du ciel s'abaissera sous ton poids? quelle région pourra garder son équilibre, quand tu t'y seras posé? Que du moins ton père te marque ta place loin de l'affreux Lion et du Cancer brûlant ; et puissent les astres, effrayés à ta vue, ne pas se troubler dans leur cours! puisse le soleil ne point pâlir à ton aspect!

Tant que les tièdes haleines du printemps ramèneront les fleurs nouvelles ; tant que les hivers dépouilleront les bois de leur feuillage, et que l'été leur rendra cette verte parure ; tant que les fruits des arbres se détacheront à la fin de l'automne, le temps, dans sa durée, n'éteindra jamais la gloire de ton nom. Ta vie égalera celle du soleil et des astres. L'abîme se couvrira de moissons, les eaux de la mer orageuse perdront leur amertume, l'Ourse du pôle glacial s'abaissera

jusqu'à tremper dans les flots qu'elle ne doit jamais toucher, avant que les humains cessent de chanter tes louanges.

Père de toutes choses! sois sensible à nos prières : fais qu'il ne naisse plus sur la terre aucun monstre, aucun fléau ; plus de tyrans cruels qui la désolent, plus de rois qui croient que la seule gloire d'un monarque est d'avoir toujours le glaive levé sur leurs sujets. Si quelque nouvelle terreur nous menace encore, nous te supplions de nous envoyer un autre vengeur à la place de celui que nous avons perdu.

Mais qu'est-ce donc? le tonnerre gronde dans le ciel. C'est le père d'Alcide qui témoigne sa douleur. Est-ce l'acclamation des dieux, ou le cri de Junon tremblante? a-t-elle fui de l'Olympe à la vue d'Hercule? est-ce Atlas qui chancelle sous son fardeau? ou peut-être les Mânes ont tremblé, en voyant Alcide, plus encore que la première fois, et le chien des enfers s'est échappé en brisant ses chaînes. [Non, voici le fils de Péan](#), qui s'avance la joie peinte sur son visage ; héritier d'Hercule, il porte sur ses épaules les flèches de ce héros, et son carquois célèbre parmi tous les peuples.

ACTE CINQUIEME.
SCENE I.

LA NOURRICE, PHILOCTÈTE.

LA NOURRICE.

[Racontez-moi, jeune guerrier, les derniers moments d'Hercule](#) : comment a-t-il supporté la mort?

PHILOCTÈTE.

Comme jamais homme n'a supporté la vie.

LA NOURRICE.

Quoi! il s'est jeté avec joie sur son bûcher funèbre?

PHILOCTÈTE.

Cet Hercule, dont la valeur n'a rien laissé dans ce monde à l'abri de ses coups, vient de prouver que la flamme n'a rien de terrible ; et ainsi il a tout dompté.

LA NOURRICE.

Comment, au milieu de tant de feux, a-t-il pu conserver son courage?

PHILOCTÈTE.

Le seul fléau qu'il n'eût pas encore vaincu dans ce monde, la flamme, il l'a domptée ; il a ajouté cette victoire à celles qu'il avait remportées sur les bêtes féroces, et le feu compte maintenant parmi les travaux d'Hercule.

LA NOURRICE.

Racontez-moi les détails de ce dernier triomphe.

PHILOCTÈTE.

À peine le triste cortège est-il arrivé au sommet de l'Œta, l'un dépouille le hêtre de son ombrage, et le coupe au pied ; un autre abat un pin sourcilleux qui monte vers le ciel, et le fait tomber du sein des nues : l'arbre immense ébranle les rochers dans sa chute, et entraîne avec lui d'autres arbres moins forts. Un chêne de Chaonie, qui autrefois rendit des oracles, étend au loin ses vastes rameaux ; l'épaisseur de son ombrage arrête le soleil, et ses branches surplombent toute la forêt qu'elles dominant. Nous le frappons à coups redoublés, il gémit sourdement sous la hache, et les coins se brisent dans ses flancs ; le fer s'émousse, il est blessé lui-même, et rejaillit du tronc : mais enfin l'arbre s'ébranle, il tombe avec une ruine épouvantable. À l'instant le soleil éclaire le vaste espace qu'il ombrageait : chassés de leurs retraites, les oiseaux s'élancent à la lumière du jour, et fatiguent leurs ailes à chercher, avec de grands cris, leurs asiles renversés. Tous les arbres sont tombés, les chênes sacrés eux-

mêmes ont senti la hache, et leur antiquité n'en préserve aucun de ses atteintes.

Nous entassons tous ces débris, et les troncs posés deux à deux forment un bûcher qui s'élève jusqu'au ciel, mais trop petit encore pour Hercule. Nous disposons le pin, qui doit prendre feu le premier, le robuste chêne, et la petite yeuse ; nous recouvrons le tout de branches de peuplier, l'arbre chéri d'Hercule, et dont il paraît son front. Nous y portons le fils d'Alcmène, semblable à un lion malade qui, renversé sur sa poitrine, mugit dans les forêts de Libye. Qui croirait que c'est au bûcher qu'on le traîne ? Son œil était celui d'un homme qui va monter au ciel et non se jeter au milieu des flammes. Arrivé sur l'Æta, il considère le bûcher, et après s'y être couché en brisant par son poids les arbres qui le composent, il demande son arc : « Prends-le, dit-il, fils de Péan, reçois ce présent d'Hercule. Voici les flèches qui ont tué l'hydre, voici celles qui ont percé les oiseaux du Stymphale, et tous les monstres que j'ai vaincus en les combattant de loin. Tu dois ce bonheur à ton courage ; ces flèches ne seront jamais lancées en vain contre tes ennemis : les oiseaux que tu voudras frapper tomberont de la nue, et tes traits n'en descendront point sans rapporter la proie. [Cet arc aussi ne trompera jamais ta main](#) ; il a appris à balancer mes flèches, et à leur donner un jet sûr ; les flèches elles-mêmes ne manquent jamais le but. Seulement, je te prie, embrase mon bûcher, et jettes-y les torches enflammées. Cette massue, dit-il, que nulle autre main ne saurait porter, sera consumée avec moi, c'est la seule de ses armes qu'Alcide emportera. Je te la donnerais avec les autres, si elle n'était trop lourde pour ta main : elle augmentera le bûcher qui doit dévorer son maître. »

Il demande alors la dépouille effrayante du lion de Némée pour la brûler avec lui : elle couvre tout le bûcher. Nous éclatons en gémissements, aucun de nous ne retient ses larmes. Sa mère, livrée à l'emportement d'une douleur furieuse, découvre son sein tout entier, et se frappe à coups redoublés : elle accuse les dieux, elle accuse Jupiter lui-même, et remplit tout l'Æta de ses cris lugubres. « Vous déshonorez mon trépas, ô ma mère ! lui dit Hercule ; arrêtez vos larmes, et concentrez en vous-même votre douleur. Pourquoi donner par vos pleurs de la joie à Junon ? elle se plaît sans doute aux tourments de sa rivale ; cachez votre faiblesse ; c'est un crime à vous de meurtrir le sein qui m'a porté, les mamelles qui m'ont nourri. »

Il dit, et poussant un cri terrible, du même air qu'on le vit jadis mener par les villes de la Grèce le chien du Tartare, lorsqu'il remonta victorieux des enfers, de Pluton et de la destinée, il s'étend sur le bûcher. Quel triomphateur parut jamais plus calme et plus fier sur son char de victoire ? quel monarque montra jamais plus de majesté dans l'exercice de sa puissance ? quelle tranquillité dans ce moment suprême !

Nos larmes cessent de couler ; son courage nous fait oublier à nous-mêmes

notre douleur ; il va mourir, et nul ne pense à pleurer sur lui ; on ne le pourrait même sans rougir ; sa mère elle-même, dont le sexe permet des pleurs, n'en laisse plus couler de ses yeux, et le calme de son âme égale presque le calme de son fils.

LA NOURRICE.

N'a-t-il fait aux dieux aucune prière avant de mourir dans les flammes? n'a-t-il pas invoqué son père?

PHILOCTÈTE.

Il s'est étendu tranquillement sur le bûcher, puis, élevant ses yeux pour voir si son père ne le regardait pas de quelque point du ciel, il tendit ses bras et dit : « De quelque partie du céleste séjour que les yeux descendent sur ton fils, ô mon père, que le monde chercha en vain tout un jour pendant les deux nuits de ma naissance, tu vois que le couchant et l'aurore, les plages glacées de la Scythie et les climats que le soleil brûle de ses feux, sont tous remplis de ma gloire, que la terre jouit d'une profonde paix, que les peuples ne sont plus dans les larmes, que le sang humain ne coule plus sur des autels impies, et qu'il ne reste plus de crimes à punir ; reçois donc, je t'en prie, mon âme dans le ciel. Ce n'est pas que l'enfer m'épouvante, ni que je redoute le sombre empire du Jupiter souterrain : mais j'ai honte, ô mon père! de descendre comme une ombre vulgaire chez ces dieux que j'ai vaincus. Dissipe les nuages qui obscurcissent la face du ciel, pour que ses habitants puissent contempler Alcide au milieu des flammes. Ne me refuse pas l'entrée de l'Olympe, car je saurai te contraindre à me l'accorder. Si la douleur m'arrache un cri, plonge-moi dans le Tartare, et dans l'empire de la mort : mets-moi d'avance à l'épreuve, ce jour fera voir si je mérite le ciel. Ce que j'ai fait jusqu'ici n'est que peu de chose ; voici le moment qui doit glorifier Alcide ou le condamner. » Puis il ajoute : « Que Junon voie comment je supporterai les flammes. » Il demande alors que le bûcher s'allume.

« Courage, dit-il, ô toi le compagnon d'Hercule! élève sans pâlir la torche de l'Éta. Mais tu trembles! est-ce que tu crains de commettre un crime? Rends-moi donc mes flèches, homme lâche, pusillanime et sans force : voilà donc les bras qui doivent tendre mon arc! Pourquoi cette pâleur sur tes joues? prends cette torche avec le même courage que tu me vois l'attendre. Regarde, malheureux, celui que tu vas brûler. Voici déjà mon père qui m'appelle et m'ouvre les cieux. Je viens, mon père, je viens. »

Alors son visage prend une expression nouvelle. Moi, je saisis un pin enflammé, et l'approche du bûcher. Le feu recule, les torches refusent d'embraser le bois, et se retirent d'Hercule ; mais lui poursuit le feu qui s'éloigne. Vous croiriez voir brûler le Caucase, le Pinde ou l'Athos. Aucun cri ne sort de la bouche du héros ; la flamme seule fait entendre un sourd gémissement.

O fermeté d'âme incroyable! le gigantesque Typhon, et le fier Encelade qui chargea l'Ossa sur ses épaules, n'eussent pu s'empêcher de gémir au milieu de ces flammes ; mais lui, se dressant au dessus des feux, à demi brûlé, déchiré, tout rouge, mais toujours intrépide : « Maintenant, dit-il, ô ma mère! vous êtes digne d'Hercule ; c'est ainsi qu'il vous convient d'assister aux funérailles de votre fils, et de pleurer sa mort. » Environné de tant de feux, pris dans ce cercle brûlant, il demeure immobile et inébranlable ; on ne le voit point se tordre de douleur, ni se tourner pour changer de position, mais il nous encourage et nous fortifie. Il ne veut pas rester oisif dans cet instant même : il inspire la constance à tous ses serviteurs ; on ne croirait pas qu'il brûle lui-même, mais qu'il fait brûler un autre que lui.

Tous les assistants sont dans la stupeur : on a peine à croire que ce soit réellement là du feu, tant le visage du héros est tranquille et son attitude majestueuse! il ne se hâte même pas de brûler : ce n'est que lorsqu'il croit avoir donné assez de preuves de courage, qu'il ramène autour de lui les poutres les moins enflammées, les embrase tout à fait, et se plonge avec joie, avec orgueil, dans les plus épais tourbillons de flammes. Le feu monte à son visage : sa forte barbe est déjà consumée ; et au moment où les flammes entourent sa tête, et viennent toucher ses yeux, il ne les ferme pas.

Mais quelle est cette femme éplorée qui porte quelque chose dans ses bras? c'est Alcmène gémissante, qui tient dans ses mains les tristes restes et la cendre du grand Hercule.

SCÈNE II.

ALCMÈNE, PHILOCTÈTE.

ALCMÈNE.

Dieux, craignez la mort : [voyez à quoi se réduit la cendre d'Hercule](#), et combien il reste peu de chose de ce géant. O soleil! comment un aussi vaste corps a-t-il pu se perdre en un pareil néant? mon sein vieilli suffit, hélas! à porter Alcide ; cette urne est son tombeau, et il ne la remplit pas tout entière. Qu'il pèse peu à mon bras, celui pour qui le ciel tout entier ne fut qu'un léger fardeau!

Autrefois tu descendis chez les Mânes et dans le royaume de Pluton pour en revenir : remonteras-tu encore des rives du Styx? Je ne demande pas que tu reviennes chargé de dépouilles, ni que Thésée te doive la vie une seconde fois : mais reviendras-tu au moins tout seul? Le poids du monde enchaînera-t-il ton ombre dans les enfers, et le chien des morts t'empêchera-t-il d'en sortir? Quand forceras-tu les portes du Tartare? ou par quel chemin descendrai-je, moi, vers la mort? Tu ne reviendras point par la route qui te mène au séjour des Mânes. Mais pourquoi perdre le temps en de vaines plaintes? pourquoi prolonger ma vie

misérable? pourquoi rester encore sur la terre? puis-je donner à Jupiter un autre Hercule, et naîtra-t-il de moi un semblable héros? Heureux, trop heureux Amphitryon! tu es descendu chez les morts quand ton fils était encore dans sa force ; et quand il t'a vu, l'enfer peut-être a tremblé, parce que tu passais pour le père d'Hercule. Mais moi, où trouver un asile pour ma vieillesse? je serai en butte à la haine des tyrans, si toutefois mon fils en a laissé vivre. Hélas! malheureuse, tous ceux qui ont à pleurer sur un père immolé par Hercule, se vengeront sur moi, et s'uniront pour m'accabler. Si Busiris a laissé quelque enfant, si quelque fils d'Antée répand la terreur parmi les peuples d'Afrique, ils me prendront pour victime : si quelque héritier du roi de la Thrace veut venger son père , je serai la pâture de ses cruels chevaux ; peut-être aussi que Junon irritée fera tomber sur moi le poids de sa colère ; elle triomphe maintenant par le trépas d'Hercule ; elle peut assouvir sa haine sur sa rivale ; le fils que j'ai mis au monde était trop redoutable, pour qu'il me soit permis d'en enfanter un autre.

Où me réfugier? quel lieu, quel pays, quelle partie de l'univers m'offriront un asile assez sûr? dans quelle retraite me cacher, moi, la mère d'Hercule? Par toi, je suis connue en tous lieux, ô mon fils! si je veux retourner dans ma patrie, et dans le triste palais de mes pères, je crains Eurysthée qui règne dans Argos. Irai-je dans Thèbes où régna mon époux, sur les bords de l'Ismène, revoir ce lit nuptial où je reçus dans mes bras Jupiter amoureux? Ah! plutôt au ciel qu'il m'eût aussi frappée de la foudre! plutôt au ciel que le fer eût ouvert mes entrailles et qu'on en eût retiré Hercule enfant! C'est mon malheur, oui, mon malheur, d'avoir vécu pour voir mon fils égaler la gloire de Jupiter. Cet avenir connu, la mort ne pouvait rien m'ôter. Quel peuple, ô mon fils! conservera la mémoire? l'ingratitude règne dans le cœur de tous les hommes.

[Faut-il me réfugier à Cléones](#), ou chez les habitants de l'Arcadie, et chercher un asile dans cette terre immortalisée par les bienfaits? Ici est tombée l'hydre de Lerne, là les oiseaux du Stymphale, là un tyran, là encore le lion terrible qui, terrassé par tes mains, brille au ciel pendant que tu es au tombeau! S'il y a de la reconnaissance au monde, tous les peuples se lèveront pour la défense d'Alcmène. Faut-il gagner la Thrace et les peuples de l'Hèbre? cette terre encore doit son repos à tes bienfaits. Les écuries de Diomède sont tombées avec leur maître : tu as donné la paix à ce peuple en immolant son roi ; et quel est le pays qui ne te doive pas le même bonheur? où faut-il que sa malheureuse mère te cherche un tombeau? Toutes les parties de l'univers doivent se disputer la gloire de la sépulture : quel peuple, quel temple, quelle nation conservera un culte à ta cendre? qui me demandera, qui réclamera de moi le fardeau précieux que je porte?

Quel sépulcre, ô mon fils! quel tombeau sera suffisant pour toi? ce n'est pas

trop du monde entier, ta gloire le mérite. Pourquoi craindre quelque chose? je porte les cendres d'Hercule : je n'ai qu'à prendre ses os dans mes bras, ses restes me seront une sûre défense ; avec eux je n'ai rien à craindre. Ton ombre seule, ô mon fils! fera trembler les tyrans.

PHILOCTÈTE.

Mère d'Alcide, mettez un terme à votre juste douleur ; les gémissements et les larmes ne doivent point déshonorer les funérailles d'un homme qui a triomphé du destin par son courage. L'immortelle valeur d'Hercule défend de le pleurer : ce n'est point sur les héros, mais sur les lâches, qu'il faut gémir.

ALCMÈNE.

Ne point pleurer, quand je perds un fils qui assurait la paix de la terre et des mers, du couchant à l'aurore! Malheureuse mère! que d'enfants je viens d'ensevelir dans un seul! Je n'étais point reine, mais je pouvais donner des royaumes : j'étais la seule mère au monde qui n'eût point de vœux à former : je n'ai rien demandé aux dieux, tant que mon fils a vécu. Y avait-il quelque chose que la valeur de mon fils ne me pût donner? les dieux me pouvaient-ils rien refuser, quand mes désirs avaient pour eux le bras de mon fils? tout ce que Jupiter m'eût dénié, je l'aurais eu d'Hercule. Quelle mère eut jamais un pareil fils? Niobé se vit frappée dans ses quatorze enfants, et pleura ces fruits nombreux de sa fécondité ; mais combien il eût fallu de tels enfants pour égaler mon Hercule! Il manquait, jusqu'ici, dans le monde un grand exemple aux mères infortunées : Alcmène sera cet exemple. Séchez vos pleurs, vous que la douleur accable, vous que l'excès des maux a changées en pierres : tous vos malheurs s'effacent devant le mien.

Allons, mes tristes mains, frappez ce sein flétri par l'âge. Est-ce donc assez d'une femme vieillie pour célébrer dignement des funérailles qui bientôt vont causer les pleurs du monde entier? n'importe ; dispose tes bras défaillants et frappe, ton sein. Pour rendre le ciel odieux à la terre, il faut appeler le genre humain tout entier à partager tes douleurs.

SCÈNE III.

ALCMÈNE.

Pleurez sur Alcmène, pleurez sur le fils du grand Jupiter dont la naissance coûta un jour au monde, et prit deux nuits tout entières. Sa mère, en le perdant, perd plus que la vie. Pleurez-le tous ensemble, vous peuples dont il a plongé les tyrans dans l'enfer, en faisant tomber de leurs mains le glaive rougi du sang de leurs sujets ; que vos larmes du moins soient le prix de ses bienfaits : que le monde entier retentisse de vos cris : que la Crète, chère au dieu de la foudre, pleure sur Alcide ; que ses cent peuples célèbrent les funérailles de ce héros.

Curètes et Corybantes de l'Ida, que vos armes résonnent dans vos mains ; car c'est avec des armes qu'il faut pleurer mon fds. Célébrez aujourd'hui de véritables funérailles ; Hercule aussi grand que Jupiter même, Hercule est mort.

Pleurez son trépas, habitants de l'Arcadie, vous dont la naissance a précédé celle du soleil ; faites retentir les sommets du Parthénus et les bois de Némée ; que vos cris lugubres éclatent dans les gorges du Ménale. Redemandez Hercule par vos gémissements ; c'est dans vos campagnes qu'il a terrassé l'horrible sanglier, et percé de ses flèches les oiseaux sinistres qui, dans leur vol, couvraient la lumière du soleil.

Pleure aussi, toi Cléones, ville de l'Argolide ; c'est autour de tes murs que le bras de mon fils a détruit un lion qui répandait la terreur dans tes campagnes.

Femmes de la Thrace, meurtrissez votre sein, faites retentir de vos cris plaintifs les rives glacées de l'Hèbre : pleurez Alcide, car c'est par lui que vos enfants ne sont plus traînés aux écuries de Diomède, et ne servent plus de pâture à ses cruels chevaux.

Terre de Libye, qui respirez maintenant par la mort d'Antée, plaines de l'Hespérie, que mon fils a délivrées du barbare Géryon, pleurez. Unissez-vous à ma douleur, malheureuses nations, et que les deux mers entendent vos gémissements.

Et vous aussi, habitants du ciel, dieux, donnez des larmes au trépas d'Hercule ; il a prêté ses fortes épaules à votre demeure chancelante ; il a soutenu le poids du ciel, lorsque Atlas, qui porte sur sa tête l'Olympe étoilé, demanda un moment pour respirer.

Tu devais l'admettre dans ta haute demeure, tu devais lui ouvrir le ciel, ô Jupiter! où est l'effet de ta promesse? Hercule est mort comme un homme vulgaire, il est enseveli. Combien de fois pourtant il a ménagé ta foudre, et laissé reposer tes flammes vengeresses, au lieu de tant de carreaux qu'il t'eût fallu lancer sans lui! frappe-moi du moins, et prends-moi pour Sémélé.

Es-tu descendu déjà dans l'Elysée, ô mon fils! as-tu vu le rivage où la nature assemble tous les humains, ou si, pour avoir enlevé le chien des morts, on t'a fermé les portes du Styx, et forcé ton ombre de s'arrêter sur le seuil des demeures infernales? quel tumulte, quel trouble s'est élevé parmi les Mânes à ton arrivée? Sans doute le vieux nocher s'est enfui à ta vue, en t'abandonnant sa barque ; [les Centaures de Thessalie s'agitent avec violence](#), et le bruit de leurs pas glace d'effroi les Mânes tremblants ; l'hydre de Lerne a caché sous les eaux ses têtes effroyables, et tous les monstres que tu as vaincus tremblent à ton aspect.

Mais je me trompe, je me trompe, mère insensée! les Mânes n'éprouvent point de terreur à ta présence. La dépouille effrayante du lion d'Argos à la

crinière dorée ne couvre plus tes fortes épaules, et ses dents terribles ne brillent plus sur ton front. Ton carquois n'est plus à toi, tu l'as donné ; d'autres mains plus faibles que les tiennes lanceront désormais les flèches. O mon fils! tu descends désarmé dans les enfers, et pour y demeurer toujours.

SCÈNE IV.

ALCMÈNE, HERCULE.

HERCULE.

J'ai pris place dans le séjour des dieux, le ciel étoilé s'est ouvert pour me recevoir ; pourquoi, ô ma mère! me faire sentir encore par vos cris les conditions de la vie mortelle? Cessez vos plaintes, car mon courage m'a frayé la route du ciel, et m'a fait asseoir parmi les dieux.

ALCMÈNE.

Quelle voix a frappé mon oreille tremblante? qui me commande ainsi de sécher mes pleurs? Ah! je vois, je vois ; tu as vaincu la mort, ô mon fds! et tu reviens à moi des rivages du Styx. Pour la seconde fois, tu as brisé la puissance du destin ; pour la seconde fois, tu as triomphé de la nuit infernale, et du sombre fleuve où glisse la barque des morts. Seul, tu peux librement passer et repasser les eaux stagnantes de l'Achéron ; et le destin n'a point d'empire sur toi, même après ta mort.

Mais peut-être que le roi des enfers t'en a fermé l'entrée, craignant pour son trône et pour lui-même. Certainement je t'ai vu étendu sur un bûcher ardent, et tout environné de flammes furieuses qui montaient vers le ciel. Certainement je t'ai vu brûler : mais l'enfer n'a pu retenir ton ombre. Dis-moi ce qui en toi a effrayé les Mânes : ton ombre seule aura jeté l'épouvante dans le cœur de Pluton.

HERCULE.

Je ne suis point enfermé dans les flots paresseux du Cocyte gémissant ; la triste barque n'a point passé mon ombre : cessez vos plaintes, ô ma mère! Je n'ai vu qu'une fois le séjour des Mânes. [Tout ce que vous aviez mis en moi de parties mortelles](#) s'est dissipé dans les flammes que j'ai supportées avec tant de courage : le feu a pris ce qui était de vous, le ciel a reçu ce qui était de mon père. Séchez donc vos pleurs, car on n'en doit qu'aux lâches : le deuil est pour les hommes sans gloire ; le courage monte au ciel, la pusillanimité mène à la mort.

Voici, ma mère, ce que j'ai à vous annoncer, et pourquoi je suis descendu de l'Olympe : dans peu de temps, [vous verrez le cruel Eurysthée puni](#) ; votre char triomphal lui écrasera la tête. Adieu, il est temps que je remonte vers l'Olympe, vainqueur une seconde fois du royaume des Ombres.

ALCMÈNE.

Oh! demeure encore un moment. — Il a disparu, il est loin de mes yeux, il

remonte au ciel : est-ce une illusion? suis-je bien sûre d'avoir vu mon fils? l'excès du malheur me rend incrédule. Non, tu es dieu, mon fils ; tu as une place dans l'Olympe, j'en crois tes glorieux triomphes. Je vais retourner à Thèbes, et ajouter à ses temples celui d'une divinité nouvelle.

SCÈNE V.

LE CHŒUR.

Le vrai courage ne descend point aux rives du Styx ; soyez braves, et la mort ne vous traînera point au fleuve de l'oubli ; mais quand viendra le terme heureux de votre vie, la gloire vous ouvrira le chemin du ciel.

Mais toi, généreux vainqueur des monstres, et pacificateur du monde, sois-nous propice : abaisse toujours sur la terre un regard favorable, et si quelque bête féroce d'une forme nouvelle jette la terreur parmi les hommes, détruis-la d'un coup de foudre ; tes mains sauront mieux la lancer que celles de ton père.

NOTES D'HERCULE SUR L'ÆTA.

CETTE tragédie est la plus longue et la plus ennuyeuse de toutes celles de notre auteur. « On y chercherait en vain, dit un critique, un plan raisonnable, des sentiments justes, naturels, et même de l'intérêt. Si jusqu'ici les lecteurs du *Théâtre* de Sénèque n'ont supporté qu'avec peine ses continuelles déclamations, ses froides sentences, l'étalage intempestif qu'il fait de ses connaissances mythologiques et géographiques, je crains bien qu'ils ne perdent toute patience à la lecture de l'*Hercule sur le mont Æta*. Dans aucune autre pièce, les défauts ordinaires des tragédies latines ne se montrent si frappants, si monstrueux ; elle est la preuve la plus sensible de la corruption du goût au siècle où elle a été écrite, etc. » C'est une imitation malheureuse des *Trachiniennes* de Sophocle. Rotrou, qui s'était adonné au *Théâtre* de Sénèque, a moins imité que traduit l'*Hercule sur l'Æta*, dans son *Hercule mourant*, le premier ouvrage qui fit prévoir la gloire future de l'auteur de *Wenceslas*.

PERSONNAGES. Iole et le chœur des Æchaliennes sont des personnages protatiques. On nomme *personnages pratiques*, προτατικὰ πρόσωπα, ceux qui servent à l'exposition de la tragédie, et qui ne paraissent que dans la première partie du poème dramatique, appelée *protase*, πρότασις. Ainsi, dans cette pièce, Iole et les Æchaliennes disparaissent après le premier acte.

ACTE I^{er}.

Père des dieux, toi dont les foudres se font sentir d'une extrémité du monde à l'autre. Voici la traduction presque littérale de ce début :

Puissant moteur des cieux, ferme appui de la terre,
Seul être souverain, seul maître du tonnerre,
Goûte enfin, roi des dieux les doux fruits de mes faits,
Qui par tout l'univers t'ont établi la paix ;
J'ai d'entre tes sujets la trahison bannie ;
J'ai des rois arrogants puni tyrannie,
Et rendu ton renom si puissant et si beau
Que le foudre en tes mains n'est plus qu'un vain fardeau.
Des objets de ton bras le mien est l'homicide,
Et tu n'as rien faire après les faits d'Alcide ;
Tu n'as plus à tonner, et le ciel toutefois,
M'est encore interdit après tous ces exploits.
Pars-je encore un fils indigne de son père ?
Junon n'a-t-elle pas assouvi sa colère ?
N'a-t-elle pas assez, pas son aversion,
Fait paraître ma force et mon extraction ! etc.

(ROTROU, *Hercule mourant*, acte I, sc. I.)

Puisque la terre n'a plus d'ennemis à m'offrir

L'air, la terre, la mer, les infernales rives,

Laissent enfin ma vie et mes forces oisives ;
Et voyant sans effet leurs monstres abattus,
Ces faibles ennemis n'en reproduisent plus.

(Ibid.)

Déjà il n'y a plus sur la terre d'autre monstre que moi. C'est-à-dire que tous les monstres étant détruits, il n'y avait plus rien de monstrueux au monde, que la force extraordinaire de celui qui les avait toujours vaincus.

La paix n'est point dans le séjour des dieux. Par la raison que le ciel s'est peuplé des monstres dont Hercule a purgé la terre, comme il le dit plus bas :

Mais qu'en vain j'ai purgé le séjour où nous somme!
Je donne aux Immortels la peur que j'ôte aux hommes.
Ces monstres dont ma main a délivré ces lieux
Profitent de leur mort et s'emparent des cieux.
.....
Juno, dont le courroux ne peut encor s'éteindre,
En a peuplé le ciel pour me le faire craindre, etc.

(Ibid.)

Vainqueur, je contemple mes victoires au dessus de ma tête. C'est-à-dire, ceux que j'ai vaincus, je les vois au dessus de moi, au lieu de les voir à mes pieds ;

Ces vaincus qui m'ont fait si célèbre aux neveux,
Ont au ciel devant moi la place que j'y veux.

(Rotrou, *Hercule mourant*, acte I, sc. I.)

Cælumque terris pejus, ac levius Styge Irata faciat (v. 77). Le mot *levius* semble faire ici contre-sens. Nous l'avons néanmoins conservé, parce qu'il se trouve dans les meilleures éditions, et nous l'avons entendu dans le sens de *vilius, minoris pretii*. Certains éditeurs ont substitué *pejus* ; qui l'explique beaucoup mieux..

Je réunirai le Pélore de Sicile à la côte d'Hespérie. C'est-à-dire, je réunirai l'Italie à la Sicile ; le Pélore était des trois promontoires de Sicile celui qui regardait l'Italie : ces deux terres autrefois n'en formaient qu'une seule :

Vi pontus et undis
Hesperium Siculo latus abscidit.

(Virgile, *Enéide*, lib. III, v. 416.)

Au pied de l'autel de Jupiter Cénéen. On dit ici Jupiter Cénéen, comme on dit Jupiter Latial, et Hercule Œtéen, à cause du cap de Cénée, sur lequel un temple de Jupiter était bâti. Suivant Sophocle, il n'y avait point là de temple ; mais Hercule voulait y sacrifier dans un temple de feuillages qu'il avait dressé lui-même en l'honneur de Jupiter.

Nec pompæ veniet nobile ferculum (v. 110). *Ferculum* veut dire proprement *machine à porter*, et, par extension, mets, service, plat qu'on met sur une table. Il signifie ici dépouille, pièce d'un triomphe : « In alienum imponas ferculum,

exornaturus victoris superbi ac feri pompam. » (Seneca, *de Vita beata*, cap. XXV.) « Inde exercitu victore reducoo, ipse, quum factis vir magnificus, tum factorum ostentator haud minor, spolia ducis hostium cœsi suspensa fabricato ad id apte *ferculo* gerens, in Capitolium adscendit. » (TIT.-LIV., lib. I, cap. 10.)

Sur les bord du rapide Inachus. C'est-à-dire dans Argos.

Dans la ville de Dircé que le faible Ismène arrose de ses eaux languissantes. Thèbes en Béotie près de l'Ismène et de la fontaine de Dircé. Voyez *Œdipe*, acte II, vers 234 et les notes.

Dieux, faites de moi une statue qui pleure sur le mont Sipyle. C'est-à-dire changez-moi en statue de pierre comme Niobé. Voyez *Hercule furieux* v. 389 et *Agamemnon*, v. 370.

Ou posez-moi sur les bords de l'Éridan. Suivant la fable, Phaétuse, Lampétie et Phœbé, sœurs de Phaéton, furent changées en peupliers sur les bords du Pô.

Myrrha la Cyprienne verse toujours des larmes. Myrrha, fille de Cinyre, roi de Chypre, dont elle eut Adonis. Elle s'enfuit en Arabie pour éviter la colère de son père, et fut changée en l'arbre qui porte la myrrhe.

Acte II.

Quelle douleur amère, quel tourment cruel pour une épouse. Voyez les mêmes idées presque dans les mêmes termes, *Médée*, acte III, vers 579 :

Nulla vis flammæ, tumidique venti
Tanta, nec teli metuenda torti,
Quanta, quum conjux viduata tædis
Ardet et odit, etc.

Voici l'imitation de ce passage tirée de l'*Hercule mourant* de Rotrou ; les vers sont beaux, et nous croyons devoir les citer :

Dieu!! que la jalousie en un jeune courage,
Alors qu'on aime bien, est une affreuse rage!
L'Afrique en ses déserts ne présente à nos yeux
Rien de si redoutable et de si furieux.
Sitôt que ce jeune astre aux regards de la reine
Exposa sa clarté si belle et si sereine,
Aussitôt qu'à ses yeux Iole se fit voir,
Bien loin de se contraindre et de la recevoir,
.....
Elle court sans dessein, et sa course rapide
Cent fois a fait trembler tout le palais d'Alcide ;
Elle renverse tout, rompt tout, et sous ses pas
La maison est étroite et ne lui suffit pas.
Sa pâleur fait juger du mal qui la possède,
La rougeur tôt après à la pâleur succède ;
Elle verse des pleurs, et dans le même instant
Du feu sort de ses yeux qui les sèche en sortant, etc.

(*Hercule mourant*, acte II, sc. I)

Change-moi, je te prie, moi-même en quelque monstre.

Ou, s'il n'est point de monstre assez fort pour ta haine,
Fais-moi capable d'être et son monstre et sa peine.
Change, si tu peux tout, ma figure, et rends-moi
Telle qu'on peint l'horreur et la rage et l'effroi.
Pourquoi perds-tu le temps à tirer de la terre
Un monstre nécessaire à lui faire la guerre?
Pourquoi, dans les enfers, cherches-tu sans effet
Tout ce qu'ils ont de pire, et ce qu'il a défait,
Si je porte en mon sein de quoi te satisfaire? etc.

(Ibid.)

Je le suis comme toi. C'est-à-dire marâtre ; ce qui, au reste, n'est pas encore vrai ; mais la jalousie ne regarde pas à la parfaite justesse des expressions. Dans les *Trachiniennes* de Sophocle, Déjanire est beaucoup moins jalouse ; elle s'indigne seulement de voir Iole amenée dans son palais. « Tu parles à une femme raisonnable, dit-elle à Lichas, qui sait ce que c'est que l'homme, et combien il est peu fait pour avoir toujours les mêmes goûts. » Et plus loin : « Hercule n'a-t-il pas eu déjà plusieurs femmes? en est-il aucune qui ait essuyé de mauvais traitements de ma part? » Dans la pièce grecque, elle est véritablement marâtre, et depuis longtemps. Dans notre auteur, au contraire, elle parle et agit comme si elle craignait pour la première fois de le devenir

Iole, cette captive, donnerait des frères à mes enfants.

Qu'Hercule me trahisse, et qu'Iole me brave!
Qu'une jeune effrontée, une insolente esclave,
Dont le père a suivi ces peuples déconfits,
Vienne en ces lieux donner des frères à mes fils,
Et, pour avoir charmé les yeux de ce perfide,
Soit fille de Jupin et compagne d'Alcide, etc.

(ROTROU, *Hercule mourant*, acte II, sc. II.)

C'est pour moi que les eaux errantes d'Achéloüs se teignirent de son sang.

« De ces deux rivaux, l'un était le fleuve Achéloüs sous la forme d'un taureau redoutable par ses cornes ; l'autre était le fils de Jupiter, venu de Thèbes, armé d'un arc de piques et d'une massue. L'amour les animait aux combats et la belle Vénus le rameau à la main, en était l'arbitre. Que de rudes coups portés de part et d'autre! quel mélange affreux de bras, de dards et de cornes, quels chocs horribles de corps et de tête! l'air en frémissait au loin. Cependant la belle Déjanire, assise sur le gazon, attendait le vainqueur pour époux. » (SOPHOCLE, *Trachiniennes*, acte II.)

Vous mourrez. — Oui, mais je mourrai l'épouse du grand Hercule.

LUSCINDE.

Le plus désespéré devant la mort recule ;
Et vous mourriez, madame!

DEJANIRE.

Oui, mais femme d'Hercule ;
Et mon œil, de mes pleurs à chaque heure mouillé,
Ne verra point mon lit honteusement souillé.
J'éteindrai de son sang, avec ses sales flammes,
Les torches de l'hymen qui joignit nos deux âmes.
S'il redoute l'effet du dessein que je fais,
Qu'il ajoute une mort au nombre de ses faits.
Qu'il croisse de ma perte encor sa renommée,
Qu'un rang de ses vaincus sa femme soit nommée ;
Ces membres, dénués de sang et de vigueur,
Mourant, embrasseront la couche du vainqueur,
Pourvu que cette esclave expire à la même heure :
Je mourrai sans regret pourvu qu'Iole meure.
On se perd doucement quand on perd ce qu'on hait ;
Et qui tue en mourant, doit mourir satisfait.

(ROTROU, *Hercule mourant*, acte II, sc. 2.)

Comme il fit de la sœur de Priam. Hésione, fille de Laomédon, roi de Troie, et sœur de Priam. Exposée à la fureur d'un monstre marin pour apaiser le courroux de Neptune, elle fut délivrée par Hercule, qui la donna ensuite à son ami Télamon.

Ainsi la jeune Arcadienne Augée. Auge, Augée ou Augès, fille d'Aléus, roi d'Arcadie, et mère de Télèphe, qu'elle eut d'Hercule.

Les filles de Thespius. Voyez *Hercule furieux*, acte II, sc. 3, et surtout la note.

Il aima, près du Tmole, la princesse de Lydie. — Voyez encore *Hercule furieux*, acte II, sc. 3, et la note.

Les attraits qui me firent aimer d'Hercule se sont effacés. « Ah! je ne le vois que trop, les charmes d'Iole naissent, les miens s'effacent. Là c'est une tendre fleur qu'on s'empresse de cueillir, ici c'est un objet dont on détourne les yeux. »

(SOPHOCLE, *Trachiniennes*, acte III, sc. 1.)

Le temps qui forme tout, change aussi toutes choses,
Il flétrit les œillets, il efface les roses ;
Et ces fleurs, dont jadis mon visage fut peint,
Ne sont plus à tes yeux qu'un triste et pâle teint.
Iole a sur le sein l'ornement nécessaire
A faire de son cœur un lâche tributaire ;
L'âge lui laisse encor les appas que tu veux,
Et sa jeunesse enfin me dérobe tes vœux.

(ROTROU, *Hercule mourant*, acte I, sc. 2.)

Peut-être aussi elle fera qu'une rivale partagera ma couche. Déjanire a dit plus haut, que ses nombreux enfants ont altéré les grâces de son visage : elle rétorque ici l'argument de la nourrice, en faisant valoir contre elle-même sa fécondité. Telle est, à notre avis, l'explication de ce passage, et non celle que propose un commentateur, qui dit que Lorsque sa rivale aura elle-même des

enfants, elle aura un titre de plus contre elle.

Tout père qui lui refuse sa fille doit trembler. Témoin Eurytus, qui perdit son royaume et sa vie pour avoir refusé à Hercule sa fille Iole.

J'attendrai donc que, feignant un accès de fureur, il tende son arc homicide et me tue avec mon fils. C'est ainsi qu'Hercule avait tué Mégare. — Voyez *Hercule furieux*, acte IV, sc. 1.

Allons, pendant que cette main est brûlante. C'est-à-dire, pendant que je suis prête à faire ce que j'ai résolu, et que le feu de la colère m'en rend capable.

Et d'Alcmène. Déjanire fait ici allusion à la naissance illégitime de son époux, qui, produit par l'adultère, doit en avoir le goût.

On ne craint plus rien quand on ne craint pas la mort. Cette pensée paraît empruntée à Sénèque le Philosophe : « Quisquis vitam suam contempsit, tuæ dorninus est. » (*Epist.* IV, § 6.)

Mais le plus cruel des tourments, c'est l'amour outragé. Voyez dans *Médée*, acte III, vers 582, la peinture d'une femme jalouse : *Ardet et odit.*

Moi-même j'ai rendu aux arbres leur verdure pendant la saison des frimas. Voyez dans *Médée*, acte V, vers 738 et suivants, l'invocation de Médée.

Je connais un vieillard dont les secrets divers
Ont fait naître des fleurs au milieu des hivers :
Il trouble l'océan, il fait trembler la terre,
Il peut d'un mot, dans l'air, arrêter le tonnerre ;
Il fait de cent rochers mouvoir les vastes corps,
Il brise les cercueils et fait parler les morts, etc.

(ROTROU, *Hercule mourant*, acte II, sc. 2.)

Oui, mais peut-être qu'Hercule doit le vaincre. Ceci est un plaisant raisonnement. Si Hercule n'est pas ramené vers son épouse, il vaincra l'Amour. Mais le sentiment qui le pousse vers Iole n'est-il pas de même nature que celui qu'il n'éprouve pas pour Déjanire? Assurément ; l'Amour donc perd d'un côté ce qu'il gagne de l'autre ; il est à la fois vainqueur et vaincu : mais Hercule n'est pour rien dans cette victoire ou dans cette défaite.

Cache dans ton cœur et ne révèle à personne le secret de ce que je médite. Dans les *Trachiniennes* de Sophocle, c'est au chœur lui-même que Déjanire confie le secret de ce qu'elle médite ; les jeunes filles qui le composent n'y contredisent pas, et s'en rapportent à elle du bon et du mauvais effet du moyen qu'elle veut employer. Voyez *Trachiniennes*, acte III.

Nessus, habitué à passer les gués du fleuve. « Sur les bords du fleuve Événus, ce centaure s'occupait à transporter, moyennant un salaire, les passants d'une rive à l'autre : il n'employait ni nacelle, ni voiles, ni rames ; ses bras lui suffisaient. J'avais alors quitté la maison paternelle, et j'étais à la suite d'Hercule, devenu récemment mon époux. Nessus me reçoit donc sur son dos ;

et, à peine arrivé au milieu du fleuve il ose prendre des libertés qui me font pousser de grands cris. Alcide le voit, bande son arc : la flèche fend les airs et vient percer les flancs du monstre, etc. » (SOPHOCLE, *Trachiniennes*, acte III.) Voyez le même récit paraphrasé par Rotrou, dans *Hercule mourant*, acte II, sc. 2.

Enfermé dans une corne de ses pieds qu'il détache lui-même. Il nous est impossible de dire au juste ce que l'auteur a entendu par le mot *forte*, par hasard, qui se trouve dans la latin. Nous avons fait un sens vraisemblable.

En emportant sur son dos la vierge d'Assyrie. Europe, fille d'Agénor, roi de Phénicie.

N'étant plus soulevé par l'irruption des ondes faneuses du Lycormas. Le fleuve Lycormæ est le même que l'Événu dont il a été parlé plus haut. Ὁ Εὐήνος, ὁ Λυκορμᾶς πρότερον καλούμενος (STRABON. liv. X p. 692.) Voyez aussi ARCHÉLAÏS, *des fleuves*, liv. I.

Le monde n'est pas assez grand pour l'avarice. Cette idée est aussi brillante que juste. Voici quelques beaux vers de Claudien qui s'y rapportent :

Quo vesane ruis? teneas utrumque licebit
Oceanum, laxet rutilos tibi Lydia fontes,
Jungantur solium Cræsi, Cyrique tiara :
Nunquam dives eris, nunquam satiabere quæstu.
Semper mops, quicumque cupit. Contentas honesto
Fabricius parvo spernebat munera regum,
Sudabatque gravi consul Serranus aratro,
Et casa pugnaces Curios angusta tegebat.
Hæc mihi paupertas opulentior, hæc mihi tecta
Culminibus majora tuis.

(In *Rufin.*, lib. I, v. 196.)

La vieillesse et le bonheur se rencontrent rarement sur la même tête. Celle traduction littérale ne donne peut-être pas un sens assez clair. Par ce mot *bonheur*, il faut entendre les biens du monde, les jouissances de ta grandeur, tout ce qui entre dans les désirs de ceux qui sont atteints de l'orgueil de la vie *superbia vita*.

Il y a moins d'orages dans la mer du Brutium. C'est-à-dire la mer de Sicile. Lerutium, aujourd'hui les Abruzzes, occupait la pointe de l'Italie qui touche à la Sicile, et formait le détroit, *Siculum fretum*.

Acte III.

Le morceau de laine où j'avais répandu ce sang. Ce récit nous semble assez mal fait. Voici la même chose plus clairement racontée par Sophocle : « Pour exécuter mon projet, j'ai pris de la laine de brebis ; et, m'étant retirée à l'écart, je m'en suis servie pour coudre la robe que j'ai pliée et enfermée, comme vous le savez, dans une boîte, afin de la garantir des impressions de la lumière. Mais quand je suis rentrée, quel prodige effrayant a frappé mes regards! L'esprit

humain ne saurait le comprendre. Le flocon de laine, qu'au hasard j'avais jeté au soleil, n'existait plus ; il s'est fondu, je ne sais comment, et il n'en reste qu'une poussière déliée semblable à celle que le bois laisse tomber sous la scie. Ce n'est pas tout : à la place où il était, je vois s'élever des bouillons d'écume sanglante, tels qu'en produit en automne le vin nouveau, etc. » (SOPHOCLE, *Trachiniennes*, acte IV, sc. 1.)

(Elle se gonfle, suit en silence, et secoue la tête). Ce vers n'a aucun sens dans la place qu'il occupe : aussi l'a-t-on mis entre parenthèses ; il nous est même impossible de dire par quel hasard il se trouve là.

O ma mère! cherchez un asile au delà de la terre. Sophocle est ici beaucoup plus naïf que notre auteur :

HYLLUS

O ma mère! puissiez-vous ou n'être plus, ou n'être point ma mère, ou du moins n'avoir pas tant de noirceur dans l'âme!

DÉJANIRE.

Mon fils, qu'ai-je donc fait de si détestable?

HYLLUS.

Apprenez qu'en ce jour vous avez donné la mort à votre époux, à mon père etc.

(*Trachiniennes*, acte II, sc. 2.)

La terre d'Eubée s'élevant comme une montagne immense. Un fils qui répondrait ainsi à sa mère de notre temps, serait fort mal élevé. Il ne faut voir ici qu'un défaut ordinaire à notre auteur, plus fort sur la géographie que sur les convenances.

A ces mots Lichas est lancé dans l'air.

Lichas, dont il a pris la chemise fatale,
Déjà privé du jour dans l'Érèbe dévale.

(ROTROU, *Hercule mourant*, acte III, sc. 4.)

Un léger vent du midi fait rouler sur les eaux ce corps gigantesque, tant Hercule est devenu léger. Cette exagération est devenue raisonnable auprès de celle que l'on verra plus bas quand on demande à Hercule si le ciel pourra le porter. Sophocle ne dit rien de ce poids, qui suppose une taille démesurée. Rotrou fait asseoir Hercule sur les genoux d'Iole.

Ce n'est pas d'un trait vulgaire qu'il faut armer ses mains.

Frappe ce lâche sein du trait de ton tonnerre
Le plus fort que jamais tu dardes sur la terre,
Et dont le pire monstre aurait été vaincu
Si pour te soulager, Alcide n'eût vécu.

(ROTROU, *Hercule mourant*, acte III, sc. 4.)

Mais pourquoi demander aux dieux le coup qui doit te punir?

Mais que veux-je du ciel? quoi la femme d'Hercule
Au chemin de la mort est timide et recule
Elle implore des dieux le moyen de mourir,
Et de sa propre main ne se peut secourir!

(Ibid.)

Les roches aiguës déchireront mes membres. Rotrou a copié ce passage avec une exactitude désespérante :

Que mon sang sur ce mont fasse mille ruisseaux ;
Qu'à ces pierres mon corps laisse autant de morceaux
Qu'en un endroit du roc ma main reste pendue,
Et ma peau déchirée en d'autres étendues :
Une mort est trop douce, il la faut prolonger,
Et mourir d'un seul coup, c'est trop peu le venger.

(Ibid.)

Il manque aux enfers une des Danaïdes. Sur les cinquante filles de Danaüs, roi d'Argos, qui devaient mettre à mort leurs époux, une seule, Hypermnestre, épargna son mari Lyncée et par conséquent ne fut pas condamnée, dans les enfers, au supplice de ses quarante-neuf sœurs.

Laisse-moi partager tes supplices, femme de Jason. C'est-à-dire Médée.

Épouse du roi de Thrace. Procné ou Progné, fille de Pandion, roi d'Athènes, sœur de Philomèle et femme de Térée, roi de Thrace.

Reçois ta fille auprès de toi, ô Althée. Déjanire était fille d'Œnée, roi de Calydon, et d'Althée, fille de Thestius. La fable du tison de Méléagre est assez connue : Althée se poignarda pour l'avoir jeté au feu, et causa ainsi la mort de son fils.

Mais un bruit de fouets s'est fait entendre. Il serait singulier que Racine eût pris à notre auteur quelques traits pour la fureur d'Oreste. Cela est vrai cependant il n'y a pas moyen d'en douter ; seulement, il a mieux écrit. Cette interrogation : « Les juges de l'enfer sont-ils assis déjà sur leur tribunal? » s'est transformée en celle-ci :

Eh bien! filles d'enfer, vos mains sont-elles prêtes?

Quel est ce vieillard qui roule cette énorme pierre? Sisyphe.

Quel est ce coupable attaché à une roue? Ixion.

Il n'est rien d'éternel Ce chœur est le développement poétique d'un principe adopté par les stoïciens et attribué à Orphée. Notre auteur soumet les dieux même à cette nécessité de mourir. Nous ne l'en blâmons pas, car tous les dieux païens sont morts depuis lui.

La Dryade abandonnant le chêne qui lui sert d'asile. Il faut croire alors que le chêne et la Dryade ne voulaient pas se rendre ensemble auprès d'Orphée ; car le poète a dit plus haut que les forêts se détachaient pour suivre le chantre de la Thrace. Plus bas, les bêtes féroces, plus heureuses en cela que les Dryades, n'ont

pas besoin de se déranger ni de sortir de chez elles, puisqu'elles se rendent auprès d'Orphée avec leurs retraites, ce qui est incontestablement plus commode. Il ne faut point quereller un poète, mais surtout un mauvais poète, sur ses fantaisies.

Il fait entendre aux Gètes ces lamentables paroles. Les Gètes, peuple de la Thrace, chez lesquels Orphée s'était retiré.

La mort enfin se détruira elle-même après avoir tout détruit. Il serait trop long de montrer dans une note ce que ces idées ont de faux et ce qu'elles ont de vrai. Tous les peuples, dans tous les temps, ont cru à une fin du monde, et cette croyance ne peut être une erreur, puisqu'elle est universelle, suivant la fameuse règle : *Quod semper, quod ubique, quod ab omnibus* ; ou suivant ce principe d'un savant théologien moderne : « Que ce qui reste d'une croyance commune à toutes les nations, quand on en a séparé ce qui est particulier à chacune d'elles, est nécessairement vrai. »

Du reste, notre auteur se rencontre ici avec saint Paul, quand il parle de la destruction de celle qui a tout détruit, de la mort de la mort, si je puis le dire : « Or, la mort sera le dernier ennemi qui sera détruit. » (*Épître I aux Corinthiens*, v. 26.) Il est vrai qu'il n'ajoute pas comme l'apôtre : « La mort est absorbée par la victoire. O mort! où est ta victoire? ô mort! où est ton aiguillon? » (*Ibid.*, v. 54, et 55), et qu'il ne voit pas, dans la destruction de la mort, le commencement et l'avènement de la vie.

ACTE IV.

L'orgueilleux Pluton,... délirant Saturne de ses chaînes, lui rendra le royaume du ciel. Suivant la fable, Saturne, fils d'Uranus et de Vesta, ou du ciel et de la terre, avait mutilé son père et dévorait ses propres enfants, parce qu'il savait que l'un d'eux le détrônerait, ce que fit Jupiter, sauvé par la ruse de Rhéa sa mère. Saturne, mutilé par son fils, fut précipité au fond du Tartare avec les Titans, qui l'avaient assisté dans sa guerre contre Jupiter. On lit dans *Plutarque* la relation d'un voyageur qui prétend avoir vu, dans une des îles qui avoisinent l'Angleterre, la prison de Saturne, où il était gardé par Briarée, et enseveli dans un sommeil perpétuel.

Ma mort compromettra la sureté de ton empire. Suivant la fable, Jupiter devait être détrôné. Voyez le *Prométhée* d'Eschyle.

Cerbère, dont l'aspect affreux manqua et reversa le soleil de son char. Voyez *Hercule furieux*, acte III, sc. 1.

Les deux serpents n'ont mu me nuire. Ceux que Junon envoya contre lui quand il était encore enfant, et qu'il étouffa dans son berceau. Voyez *Hercule furieux*, acte II, sc. 1.

Hélas! quel scorpion brûlant s'attache à mes entrailles et les brûle?

Mais quelle prompte flamme en mes veines s'allume?
Quelle soudaine ardeur jusqu'aux os me consume?
Quel poison communique à ce linge fatal
La vertu qui me brûle? O tourments sans égal! etc.

(ROTROU, *Hercule mourant*, acte III, sc. 1.)

Est-ce dans ces bras que j'ai étouffé le lion de Némée?

Est-ce donc là ce bras dont les faits sont si rares?
Ce vainqueur des tyrans, cet effroi des barbares,
Ce fléau de révolte et des rébellions,
Ce meurtrier de serpents, ce dompteur de lions?
Suis-je ce même Alcide? ai-je de ces épaules,
Pour ce secours d'Atlas, soutenu les deux pôles?
Résisterais-je encore à ce faix glorieux?
Et parais-je en ce point être du sang des dieux?
Non, non ; par cette mort qui borne ma puissance,
Un mortel sera cru l'auteur de ma naissance,
Et ceux qui m'adoraient m'estimeront enfin
Le fils d'Amphitryon, et non pas de Jupin.

(ROTROU, *Hercule mourant*, acte IV, sc. 1.)

Souvent la force de l'âme retient les larmes prêtes à couler. Pour donner à cette phrase plus de liaison avec ce qui précède, il eût fallu ajouter au texte, et nous ne l'avons pas voulu.

Abaisse tes regards sur mon malheur, ô mon père

D'un regard de pitié daigne percer la nue,
Et sur ton fils mourant arrête un peu la vue ;
..... ;
J'ai toujours dû ma vie à ma seule défense,
Et je n'ai point encore imploré ta puissance.
Quand les têtes de l'hydre ont fait entre mes bras
Cent replis tortueux, je ne te priai, pas
Quand j'ai, dans les enfers, affronté la mort même,
Je n'ai point réclamé ta puissance suprême.
J'ai de monstres divers purgé chaque élément,
Sans jeter vers le ciel un regard seulement.
Mon bras fut mon retour, et jamais le tonnerre
N'a, quand j'ai combattu, grondé contre la terre.
Je n'ai rien imploré de ton affection,
Et je commence, hélas! cette lâche action.

(ROTROU, *Hercule mourant*, acte IV, sc. 1.)

Où le dieu du jour demeure éternellement arrêté. C'est une opinion des astronomes de l'antiquité :

Semper ubi æterna vestigine clara nitet lux.

Que vois-je? n'est-ce pas Trachine, etc. Rotrou a imité ce mouvement du héros qui presse son apothéose. Voici quelques vers assez beaux extraits de ce passage :

O divin changement! ô miracle divers!

Mon père à ma venue accourt les bras ouverts!
Tout me rit ; et June, par ma mort assouvie,
M'offre le vin qui donne une éternelle vie.
Je vois sur le soleil, et plus haut que le jour,
Le palais de mon père, et son trône et sa cour, etc.

(Hercule mourant, acte IV, sc. 2.)

O douleur inexprimable! Nous ne nous flattons pas d'avoir compris le véritable sens de ces mots : *Cæci dolores* ; nous avons pensé que c'était une exclamation jetée par la souffrance à travers les paroles d'Hercule ; nous ne voyons pas de sens plus plausible.

C'en est fait maintenant, je vois clair dans ma destinée. Voyez Sophocle, *Trachéennes*, au dernier acte : « Jupiter me prédît autrefois que nul homme vivant ne trancherait la trame de mes jours ; mais que cette gloire était réservée à un habitant des enfers. Mes destins sont accomplis : le Centaure n'est plus, et c'est lui qui me donne la mort. » J'ajoute à cet ancien oracle un autre plus récent, mais parfaitement semblable. « J'entraîs dans la forêt sacrée des Selles sauvages, lorsqu'un chêne prophétique de Dodone, consacré à mon père, proféra un oracle que j'écrivis soigneusement, etc. »

Mon père en soit loué, mes travaux ont leur fin ;
Ce que vous apprenez explique mon destin.
Un chêne prophétique en la forêt de Cyrre,
Par ces mots, à peu près, m'a prédit ce martyre
« Appui des dieux et des humains,
Victorieux Alcide
Un qui sera mort par tes mains
Sera ton homicide, etc. »

(Rotrou, *Hercule mourant*, acte IV, sc. 4.)

Tu allumeras les flambeaux d'un hymen qui vous unira tous deux. On est justement révolté de cette recommandation d'un père qui donne sa maîtresse pour épouse à son fils. On la retrouve dans Sophocle : « Seul, tu dois être son époux, dit Hercule à Hyllus ; de mes bras, Iole ne doit passer que dans les tiens. Je l'exige, obéis. Tu perds le mérite des services plus importants que tu m'as promis, si tu me refuses cette légère faveur. » Rotrou s'est écarté sur ce point de son modèle. Dans sa pièce, un certain Arcas, amant d'Iole, finit par l'épouser, avec l'assentiment d'Hercule, devenu dieu.

La barque du Styx ne te portera point seul, comme elle a fait jadis. Voyez dans *Hercule furieux*, acte III, sc. 2, le récit de la descente d'Hercule aux enfers.

Assis à côté d'Éaque et les deux rois de la Crète. C'est-à-dire de Minos et de Rhadamante, son frère, qui du reste ne moururent qu'après Hercule, et furent juges aux enfers.

Non, voici le fils de Péan. C'est-à-dire Philoctète, qui hérita de l'arc et des

flèches d'Hercule, ainsi qu'on le verra plus bas.

Acte V.

Racontez-moi, jeune guerrier, les derniers moments d'Hercule. L'imitation de ce dialogue, par Rotrou, nous paraît assez plaisante. En voici un échantillon :

LUSCINDE.

Toi qui sais de quel œil il vit borner ses jours,
Fais-moi de ce trépas le tragique discours.
Quelle fut sa vertu?

PHILOCTÈTE.

La mort lui parut telle,
Que la vie à nos yeux, ne fit jamais si belle.

LUSCINDE.

Dieux! et qu'il lui parut ce brasier dévorant?

PHILOCTÈTE.

Ce que te paraîtrait un parterre odorant.
Il fit sa mort célèbre, il en bénit les causes,
Et fut dans les charbons ; comme parmi des roses.

LUSCINDE.

D'un front toujours égal?

PHILOCTÈTE.

Et d'un œil plus riant
Que celui du soleil n'est dessus l'orient, etc.

(Hercule mourant, acte V, sc. 1)

Cet arc aussi ne trompera jamais ta main. Cela était inutile à dire ; puisque les flèches ne manquent jamais le but, il ne faut pas s'inquiéter de l'arc.

Voyez à quoi se réduit la cendre d'Hercule.

En ce vase chétif tout Hercule est enclos,
Je puis en une main enfermer ce héros ;
Ceci fut la terreur de la terre et de l'onde,
Et je porte celui qui fit trembler le monde, etc.

(Rotrou, *Hercule mourant*, acte V, sc. 2)

Il faut me réfugier à Cléones. Bourg voisin de la forêt de Némée, où Hercule tua un lion. Voyez plus bas, vers 1890.

Una Cleonœum pasceba silva leonem.

(Claudien, *in Rufin.*, lib. I, v. 285.)

Les Centaures de Thessalie s'agitent avec violence. Suivant la fable, Hercule, Thésée et Pyrithoüs les avaient vaincu.. Notre auteur suppose que la vie d'Hercule va les effrayer dans les enfers.

Tout ce que vous aviez mis en moi de parties mortelles. Cette apothéose d'Hercule appartient tout entière à notre auteur ; Sophocle ne lui en a point

fourni l'idée. Hercule était fils d'Alcmène et de Jupiter ; d'une mortelle et d'un dieu : deux natures en lui par conséquent, l'une terrestre et périssable, qui ne résiste pas à l'épreuve du feu ; l'autre immortelle et divine, qui, délivrée par la flamme de l'alliance de la matière, et purifiée, entre par sa propre force dans le séjour de la vie et de l'éternité. Belle et consolante allégorie! Hercule est la personnification de l'homme.

Alcide, souriant au feu ; qui l'environne,
En suit d'un œil serein le cours impétueux
Et le bûcher paraît un trône
Où brille du héros le front majestueux.
Bientôt Vulcain détruit l'enveloppe grossière
Qui l'attache à l'humanité ;
Le ciel ouvert attend une divinité.
Le fils d'Alcmène est réduit en poussière,
Le fils de Jupiter dans le ciel est monté.

(THÉVENEAU, *Hercule au mont Cœta*, dithyrambe.)

[Vous verrez le cruel Eurysthée puni.](#) Eurysthée, après la mort d'Hercule, voulut exterminer ses enfants, qui se réfugièrent dans l'Attique, et implorèrent la protection de Thésée. Eurysthée les ayant redemandés, Thésée refusa de les livrer. Alors cet ennemi d'Hercule entra en armes dans l'Attique pour les saisir ; mais il fut vaincu par les Héraclides, et périt avec toute sa famille.

LES PHÉNICIENNES

TABLE

PERSONNAGES.

ARGUMENT.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I. CEDIPE, ANTIGONE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I. — UN MESSAGER, CEDIPE, ANTIGONE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — JOCASTE, ANTIGONE, UN MESSAGER.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I. — JOCASTE, POLYNICE, ÉTÉOCLE.

PERSONNAGES.

ŒDIPE.

ANTIGONE.

UN MESSENGER.

JOCASTE.

ÉTÉOCLE.

POLYNICE.

ARGUMENT.

Œdipe, après s'être arraché les yeux, s'était condamné à un exil volontaire. Vaincu par l'excès de ses infortunes, il veut se donner la mort. Mais, touché des tendres prières de sa fille Antigone, il lui promet de supporter la vie. Pendant ce temps, Jocaste essaie en vain de réconcilier ses deux fils, Étéocle et Polynice, poussés à une guerre impie par Étéocle qui refuse de remettre le trône à son frère, selon leurs conventions.... Là s'arrête inachevée la tragédie de Sénèque. On n'y trouve point la mort des deux frères, percés l'un par l'autre. On peut y suppléer par le récit d'Euripide et par celui de Stace.

ACTE PREMIER.
SCÈNE I. ŒDIPE, ANTIGONE.

ŒDIPE. — Guide d'un père aveugle, unique appui de mes vieux ans, ma fille, toi que je suis heureux d'avoir mise au monde, même au prix d'un crime, abandonne ton malheureux père. Pourquoi me ramener dans le droit chemin? Laisse-moi errer : seul je trouverai mieux la voie que je cherche, celle qui doit m'arracher à cette misérable existence, et délivrer le ciel et la terre de l'aspect d'un coupable. Ma main n'a rien fait. Je ne vois plus le soleil, témoin de mon erreur ; mais il me voit. Retire cette main qui s'attache à la mienne, et laisse mes pas s'égarer dans la nuit qui m'environne. J'irai, j'irai sur les cimes escarpées du Cithéron, mon berceau ; sur la montagne que parcourut le léger Actéon qui périt dévoré par sa meute ; dans le bois épais qui couvre la vallée où une mère excita les Bacchantes furieuses contre son fils, et, dans son affreux délire, porta sa tête au bout d'un thyrses ; en ces lieux, où le farouche taureau de Zéthus traîna, à travers les ronces toutes sanglantes, le corps de l'odieuse Dircé ; j'irai sur la roche d'Ino qui élève sa tête immense au-dessus de la mer, à l'endroit où, pour se dérober à la fureur criminelle de son époux, elle commit elle-même un nouveau forfait en se précipitant dans les flots avec son fils. Heureux ceux à qui le Destin propice donna d'aussi bonnes mères !

Il est dans ces forêts un autre endroit connu de moi, et qui me réclame. Je vais m'y rendre d'un pas rapide, sans que mon pied bronche, et sans que ta main guide mes pas. C'est là qu'est ma place. Pourquoi tarder? Rends-moi ma montagne, ô Cithéron, rends-moi mon asile, afin que vieillard je meure où j'aurais dû mourir enfant. Reprends ta victime, montagne toujours également cruelle, funeste, barbare et impitoyable, soit que tu donnes la mort, soit que tu laisses la vie. Depuis longtemps ma dépouille t'appartient. Accomplis les volontés de mon père et de ma mère. Je suis impatient de voir la fin d'un si long supplice. Pourquoi, ma fille, me serrer aussi cruellement dans tes bras. Pourquoi me retenir? Mon père m'appelle... Je viens, je viens. Oh! pardonne! Je vois Laïus paré de sa couronne sanglante que je lui ai ravie. Dans sa fureur, il enfonce ses doigts dans les cavités de mes yeux, et déchire mes orbites. Le vois-tu, ma fille? moi je le vois.... Hâte-toi de te délivrer d'un souffle ennemi, homme pusillanime, qui n'as de force que contre une partie de toi-même. Épargne-toi les tourments d'une lente agonie, et meurs d'un seul coup. Pourquoi traîner plus longtemps ma lâche existence? Je ne puis plus commettre de crime.... Misérable! je le puis. Je t'en avertis, retire-toi, ma fille, retire-toi, vierge encore. Après mon inceste, je crains tout de moi.

ANTIGONE. — Aucune puissance, ô mon père, ne détachera ma main de la

vôtre ; personne au monde ne m'empêchera d'accompagner vos pas. Que mes frères se disputent, le fer en main, le brillant palais de Labdacus et son puissant empire. La part que j'ambitionne dans le royaume de mon père, c'est lui-même. C'est un bien que ne m'enlèvera ni celui de mes frères qui tient Thèbes sous son sceptre usurpé, ni celui qui marche à la tête des bataillons d'Argos. Que Jupiter ébranle le monde au bruit de sa foudre, et qu'il en frappe le nœud qui nous unit, je ne quitterai point votre main. Malgré votre défense et malgré vous, mon père je vous servirai de guide et dirigerai vos pas. Descendez-vous dans la plaine? j'y vais. Voulez-vous gravir la montagne? loin de vous en empêcher, je marcherai devant vous. Allez où vous voudrez : je vous y conduirai. Quelque chemin que vous preniez, nous le suivrons ensemble. Vous ne pouvez mourir sans moi ; avec moi vous le pouvez. Près de nous s'élève un mont escarpé qui a pour horizon la vaste étendue des flots. Voulez-vous que nous y montions? Ici pend une roche nue. Là est un gouffre béant. Voulez-vous y descendre? Plus loin tombe un torrent rapide qui roule dans ses eaux les débris de la montagne. Courons nous y précipiter. J'y consens, pourvu que je vous précède. Je ne vous en détourne ni ne vous y engage. Voulez-vous périr, ô mon père, et la mort est-elle devenue le plus cher de vos vœux? Je mourrai avant vous, si vous mourez ; si vous vivez, je ne vous quitte plus. Mais calmez-vous : rappelez votre ancienne énergie, et triomphez courageusement de vos douleurs, comme vous l'avez fait jusqu'ici. Déployez votre grand cœur. Succomber dans un si grand mal est le pire des maux.

ŒDIPÉ. — Comment une âme si pure s'est-elle rencontrée dans une famille maudite? Comment cette enfant diffère-t-elle de sa race? La vertu dans une fille d'Œdipe! ô Fortune, le croiras-tu? Je connais trop ma destinée : cette vertu ne peut exister que pour me perdre. S'il en était autrement, la nature changerait ses lois : les fleuves remonteraient vers leur source, le flambeau du jour amènerait la nuit, et l'étoile du soir nous rendrait le jour. Pour ajouter encore à mes malheurs, je trouverai la vertu dans ma famille. Ah! l'unique salut d'Œdipe, c'est de n'en point attendre. Laissez-moi venger mon père encore sans vengeance. O mon bras, que tardes-tu à me punir? Ce que tu as fait jusqu'ici n'a été que pour venger ta mère. Laisse aller ma main, courageuse fille. Tu ne fais que différer ma mort, et prolonger les funérailles de ton père encore vivant. Hâte-toi enfin de jeter la terre sur ma dépouille maudite. Tes pieuses intentions t'égarent, quand tu mets ta piété filiale à traîner après toi ton père sans sépulture. Il n'y pas plus de cruauté à faire mourir un homme qu'à le forcer de vivre malgré lui. C'est le tuer que de lui refuser la mort qu'il demande. La cruauté même n'est pas égale : elle est plus grande d'un côté. J'aime mieux me voir imposer la mort que de me la voir ravir.

Renonce à ton dessein, ma fille : j'ai droit de vie et de mort sur moi. Je ne possède plus mon royaume que j'ai volontairement abandonné, mais je suis encore mon maître. Si tu es ma fidèle compagne, donne-moi une épée, celle qui servit au meurtre de mon père. L'as-tu? ou me l'ont-ils prise en même temps que ma couronne? Partout où sera cette épée, elle produira des crimes. Qu'ils la gardent, je la leur donne. Qu'elle soit aux mains de mes fils, aux mains de tous les deux. Allume plutôt un vaste bûcher : je me précipiterai au milieu des flammes. Je monterai sur cet autel funèbre que le feu doit consumer, pour briser enfin ce cœur si dur, et réduire en cendres tout ce qui vit encore en moi. Où est la mer orageuse? Conduis-moi sur un roc escarpé, près des flots impétueux de l'Ismène. Si tu es mon guide, mène-moi au milieu des bêtes féroces, vers la mer, vers un précipice. Je veux aller mourir sur cette roche élevée où s'asseyait le Sphinx cruel pour y proposer ses énigmes. C'est là qu'il faut diriger mes pas, c'est là qu'il faut laisser ton père.

Afin que cette funeste place ne reste pas vide, mets-y un monstre plus affreux que le premier. Assis sur ce rocher, je raconterai le mystère obscur de ma destinée que nul n'expliquera. Vous tous qui fécondez les plaines où règne le roi venu d'Assyrie, vous tous qui révèrez le bois connu par le serpent de Cadmus, et qui couvre de son ombre l'auguste fontaine de Dircé, vous tous qui buvez les eaux de l'Eurotas et habitez Sparte illustrée par ses jumeaux, vous tous peuples de l'Élide et du Parnasse, vous tous qui cultivez les riches campagnes de la Béotie, prêtez-moi une oreille attentive. Le Sphinx, ce fléau de Thèbes, ce monstre si habile à combiner des énigmes funestes, en a-t-il jamais proposé une semblable à la mienne et aussi inexplicable? Un homme, gendre de son aïeul et rival de son père, frère de ses enfants et père de ses frères ; une femme, à la fois mère et aïeule, qui dans un même instant donne des enfants à son mari, et à elle-même des petits-enfants. Qui trouvera le mot de cette affreuse énigme? Moi-même, moi le vainqueur du Sphinx, j'hésiterais, je serais lent à expliquer ma propre destinée.

Pourquoi parler en vain? Pourquoi chercher par tes prières à ébranler mon cœur? Mon parti est pris : je veux me délivrer enfin de ce souffle qui lutte depuis trop longtemps contre la mort ; je veux entrer dans la nuit. Car celle qui couvre mes yeux n'est pas assez noire pour mon crime : c'est dans la nuit du Tartare que je veux me cacher, ou dans une autre plus profonde encore, s'il en est une. Mon désir enfin s'accorde avec mon devoir. On ne peut m'empêcher de mourir. Refuse-moi une épée, ferme devant moi tous les précipices, empêche-moi de serrer autour de ma gorge un nœud fatal, éloigne de moi les herbes qui donnent la mort. À quoi te serviront tous ces soins? La mort est partout, grâce à la bonté des dieux. Tout le monde peut ôter la vie à un homme ; personne ne peut lui ôter

la mort. Mille chemins y conduisent.

Je ne demande rien. Ma main seule n'a-t-elle pas suffi de tout temps à ma volonté? Viens donc, ô mon bras, avec toute ta force, toute ta douleur, toute ta colère. Ce n'est pas un seul endroit que je veux frapper en moi. Toute ma personne est coupable. Fais donc entrer la mort par où tu voudras. Brise mon corps, arrache mon cœur capable de contenir tant de crimes, déchire tous les tissus qui enveloppent mes entrailles. Que ma poitrine éclate sous tes coups multipliés. Enfonce tes ongles dans mes veines, et fais couler mon sang ; ou bien frappe un endroit déjà connu : rouvre les blessures cicatrisées de mes yeux, et qu'un sang noir en ruisselle. C'est par là qu'il faut tirer de mon corps cette vie opiniâtre que je n'en puis chasser.

Et toi, mon père, où que tu sois, préside à mon supplice. Je n'ai point cru expier d'un seul coup un aussi grand crime ; cette mort partielle que je me suis infligée ne m'a point satisfait, et je n'ai point voulu me racheter à ce prix : je voulais seulement mourir en détail pour apaiser tes mânes. Reçois enfin ce qui t'est dû. C'est maintenant que je m'acquitte ; c'est maintenant que je m'offre comme victime expiatoire. Viens, pousse cette main trop lente, enfonce-la profondément dans mon corps. La première fois elle a seulement effleuré ma tête ; elle a languï pour arracher mes yeux pressés de sortir eux-mêmes. Je sens encore, oui, je sens en moi cette même fureur qui animait mes yeux lorsqu'ils accusaient la lenteur de mes mains. C'est la vérité, Oedipe : tes yeux s'offrirent plus résolument que ta main ne les arracha. Plonge-la maintenant dans ta cervelle sanglante, afin d'achever ta mort par où tu l'as commencée.

ANTIGONE. — O mon père, écoutez, je vous prie, sans courroux quelques conseils de votre malheureuse fille. Ce n'est point à la gloire de votre antique maison, ni à l'éclat du trône que je prétends vous rappeler ; je vous demande seulement de supporter avec calme et avec résignation une douleur dont le temps et la patience ont adouci l'amertume. Il ne convient pas à une âme forte comme la vôtre de plier sous le poids des maux, de se laisser abattre et vaincre par l'adversité. La vertu n'est pas de haïr la vie, comme vous le croyez, ô mon père, mais plutôt de se raidir contre les coups de la Fortune, et de ne jamais lui tourner le dos. Lorsqu'un homme a su mettre le Destin sous ses pieds, dédaigner les biens de la vie et en détacher son cœur ; lorsqu'il a rendu lui-même le fardeau de ses douleurs plus pesant, et qu'il ne demande plus rien aux dieux, quelle raison aurait-il de désirer la mort et de la chercher? ce serait une faiblesse. Souhaiter de mourir, ce n'est pas mépriser la mort. Quand la mesure de ses maux ne peut plus s'étendre, l'homme arrive par là même à une situation tranquille. Supposez qu'un dieu voulût ajouter quelque chose à votre infortune, le pourrait-il jamais? Vous ne le pouvez pas non plus, à moins que ce soit en pensant que vous méritez

de mourir. Vous ne le méritez pas : votre cœur est exempt de crime, et vous avez d'autant plus de droit de proclamer votre innocence, ô mon père, que les dieux ont tout fait pour vous la ravir.... Qui peut ainsi troubler votre âme, et soulever en vous ce nouveau transport? Quelle puissance vous pousse vers la nuit infernale, et vous chasse de cette nuit où vous êtes? Voulez-vous fuir la lumière du jour? vous ne la voyez plus. Songez-vous à quitter votre riche palais et votre patrie? Quoique vivant encore, la patrie n'est plus pour vous. Est-ce pour fait votre épouse et vos enfants? la Fortune vous a dérobé la vue de tous les mortels. Il ne reste rien à votre vie même de tout ce que là mort pourrait vous ôter. L'appareil bruyant de la royauté, cette cour nombreuse qui vous entourait autrefois, vous y aviez volontairement renoncé. Qui donc fuyez-vous, mon père?

ŒDIPÉ. — Moi-même, et tous les complices de mon crime, ce cœur, cette main, le ciel et les dieux, et tous les horribles forfaits dont je me suis rendu coupable. Quoi! je foule encore cette terre où mûrissent les fruits de Cérès? J'infecte l'air qu'on y respire? Je bois l'eau des fontaines? Je jouis des présents de cette mère bienfaisante du genre humain? Moi, l'infâme, l'incestueux, le maudit, je touche cette main pure? Mon oreille perçoit des sons qui peuvent me faire entendre les noms de père et de fils? Que ne puis-je fermer ces conduits par où passe la voix, et cette route étroite qui s'ouvre aux paroles pour aller jusqu'à l'âme ! Il y a longtemps, ma fille, que ton malheureux père se serait ôté ce moyen de sentir ta présence, toi dont la vie est un de mes crimes. C'est par là que mes forfaits reviennent sur mon cœur et s'y attachent. Mes oreilles me rendent tous les maux dont mes yeux m'avaient délivrés.

Pourquoi ne pas précipiter dans les ténèbres infernales cette tête déjà enveloppée de ténèbres? Pourquoi retenir ici mon ombre? Pourquoi charger la terre? Pourquoi errer ainsi parmi les vivants? Je n'ai plus aucun malheur à craindre. Royaume, parents, enfants, vertu même, et privilège d'un génie pénétrant : j'ai tout perdu. La cruelle Fortune ne m'a rien laissé. Il me restait des larmes : elle me les a aussi enlevées. Cesse tes prières, ô ma fille !

Mon âme n'en admet aucune. Je cherche un nouveau supplice égal à mes forfaits. Où pourrai-je le trouver? Dès l'enfance je fus condamné à mourir. Quel homme a subi jamais d'aussi tristes destinées? Je n'avais pas vu le jour, je n'avais pas brisé les liens qui me retenaient dans le sein de ma mère, que déjà l'on me craignait. On a vu des enfants mourir au moment de leur naissance, et trouver l'ombre de la mort au seuil de la vie. La mort n'a pas même attendu ma naissance. D'autres ont été frappés dans le sein de leur mère, mais du moins sans avoir commis aucun forfait. Moi je n'avais pas encore vu la lumière, et l'on ignorait même si j'existais, quand Apollon me déclara coupable d'un crime abominable. C'est sur son témoignage que mon père me condamna, me fit percer

les pieds d'un fer brûlant, et exposer dans une épaisse forêt pour y servir de pâture aux bêtes et aux oiseaux cruels que l'affreux Cithéron a plus d'une fois nourris du sang des rois.

Condamné par un dieu, repoussé par mon père, je me vois encore abandonné de la mort. J'ai accompli l'oracle de Delphes : j'ai attaqué mon père, et suis devenu parricide. Toutefois un sentiment plus doux rachète cette action barbare. J'ai tué mon père ; mais j'ai aimé ma mère. J'ai honte de parler de cet hymen et de ce flambeau nuptial. Cependant il faut encore te faire violence et accepter ce châtiment. Raconte ce forfait inouï, atroce, monstrueux qui frappera d'horreur tous les peuples, que les siècles futurs ne voudront pas croire, et qui ferait rougir même un parricide. J'ai porté dans le lit de mon père ces mains souillées du sang paternel, et un crime plus grand a été la récompense de mon premier crime. Afin qu'il ne manquât rien à tant d'horreurs, ma mère est devenue dans ma couche une épouse féconde. La nature ne peut produire un attentat plus exécrationnel. Cependant, si elle le peut, j'ai mis au monde des fils pour le commettre. J'ai rejeté le sceptre qui était pour moi le prix du parricide : c'est une arme qui a passé en d'autres mains. Je connais parfaitement le destin attaché à ma couronne : nul ne la portera sans l'avoir achetée d'un sang précieux. Mon cœur de père prévoit de grands malheurs. Les semences de ces prochains désastres germent déjà dans la terre. Le pacte qu'ils avaient fait est violé. L'un ne veut pas céder le trône où il s'est assis le premier ; l'autre invoque son droit et les dieux garants du traité. Exilé de sa patrie, il arme contre elle Argos et les villes de la Grèce. Une effroyable catastrophe va tomber sur la malheureuse Thèbes : la guerre, l'incendie, les blessures et de plus grands maux encore vont bientôt prouver à l'univers que ces deux monstres sont issus de moi.

ANTIGONE. — Si vous n'aviez pas d'autre raison de vivre, ô mon père, le désir d'opposer votre autorité paternelle à leur fureur suffirait. Vous seul pouvez détourner cette guerre impie, vous seul pouvez retenir la fougue de ces deux frères, donner la paix à vos sujets, le repos à votre patrie, la force au pacte qu'ils ont violé. Refuser la vie pour vous-même, c'est la refuser à tous.

ŒDIPE. — Y a-t-il aucun respect filial, aucun sentiment de justice dans ces fils avides de sang, de puissance, de guerres, de perfidies, dans ces fils pervers, cruels, et, pour tout dire en un mot, dignes de leur père ! Ils vont lutter de forfaits. Rien n'est sacré pour ces âmes que la colère aveugle et précipite, et leur naissance criminelle fait qu'ils ne connaissent point de crime. Le malheur de leur père et le sort de leur patrie ne les touchent point. La passion de régner bouillonne au fond de leur cœur. Je sais où ils vont, je sais ce qu'ils veulent. C'est pourquoi je cherche une mort prompte, et me hâte de mourir pendant qu'il n'y a point encore dans ma famille de plus grand coupable que moi....

Ma fille, pourquoi ces larmes que tu verses en embrassant mes genoux? Pourquoi tenter de fléchir par tes prières un cœur inflexible? Il ne reste à la Fortune que ce moyen de me vaincre, moi qui ai vaincu tout le reste. Seule tu peux attendrir mes sentiments, seule tu peux faire briller la vertu dans ma maison. Aucun de tes désirs ne peut me sembler dur ou insupportable. Parle donc. Pour t'obéir, Œdipe traversera à la nage les flots de la mer Egée, il absorbera les tourbillons de flammes que vomit le volcan de Sicile, il marchera à la rencontre du dragon qui se dressa contre Hercule venu pour dérober les fruits des Hespérides ; à ta voix, il présentera sa poitrine aux vautours ; à ta voix, il est prêt même à vivre....

ACTE SECOND.

SCÈNE I. — UN MESSAGER, ŒDIPE, ANTIGONE.

LE MESSAGER. — Fils des rois, grand exemple des rigueurs du Sort, la ville de Thèbes, effrayé de la guerre naissante entre deux frères, vous implore et vous conjure d'écarter les flammes prêtes à dévorer nos demeures. Ce ne sont plus seulement des menaces : l'incendie est à nos portes. Celui des deux frères qui réclame le trône, et veut régner à son tour, mène avec lui tous les peuples de la Grèce. Sept camps enferment Thèbes. Venez à notre aide ; garantissez-nous à la fois de la guerre et du crime.

ŒDIPE. — Qui? moi! que j'empêche de commettre des crimes? que j'apprenne aux hommes à garder leurs mains pures du sang le plus cher? que j'enseigne la justice et l'amour légitime? Mes fils suivent mes exemples : les voilà qui marchent sur mes traces. Je les approuve et j'aime à reconnaître en eux mon sang. Ce que je leur demande, c'est qu'ils se montrent dignes de leur père. À l'œuvre donc, enfants d'une race illustre, et prouvez par des faits votre noble origine. Surpassez ma gloire et mes exploits ; signalez-vous par des actions qui fassent sentir à votre père le bonheur de vivre encore. Vous les accomplirez. Oui ; c'est pour cela que vous êtes nés. Une célébrité comme la mienne n'appelle point des forfaits légers et vulgaires. Aux armes! portez la flamme au sein de vos dieux domestiques, et moissonnez avec le feu cette terre qui vous a vus naître. Bouleversez tout ; portez partout le ravage et la mort ; renversez les murs de votre ville, et rasez-les. Écrasez les dieux sous la chute de leurs temples ; fondez les images de vos Pénates souillés ; détruisez votre palais de fond en comble ; brûlez votre ville, et que cette conflagration commence par mon lit nuptial.

ANTIGONE. — Calmez ces emportements de la douleur. Laissez-vous attendrir aux maux de tout un peuple, et soyez entre vos deux fils l'arbitre d'une heureuse paix.

ŒDIPE. — Suis-je donc un vieillard débonnaire? Trouves-tu en moi un homme assez ami de la paix pour la pouvoir conseiller aux autres? Mon cœur est gonflé de colère ; la rage bouillonne dans mon sein, et mes vœux appellent de plus grands crimes que le Destin et l'emportement de la jeunesse n'en réservent à ces furieux. Ce n'est pas assez de la guerre civile : que le frère tombe expirant sur le frère déjà mort. C'est encore trop peu : pour que le crime s'accomplisse d'une manière digne de moi, digne de mon hymen, donnez des armes à votre père... Ne me retirez donc pas de ces forêts ; laissez-moi me cacher dans les flancs de ce rocher ou derrière ces buissons épais. Là j'ouvrirai une oreille avide aux récits de la renommée, et j'apprendrai les affreux combats que vont se livrer

ces deux frères. C'est le seul rôle qui me convienne

ACTE TROISIÈME.

(Le commencement est perdu.)

SCÈNE I. — JOCASTE, ANTIGONE, UN MESSAGER.

JOCASTE. — Heureuse Agavé ! cette ménade fit trophée de l'horrible attentat quelle avait commis, et porta au bout de son thyrsé sanglant la tête de son fils mis en pièces. Elle a consommé ce forfait ; mais du moins ce forfait n'est pas allé plus loin. Pour moi, c'est peu d'être coupable : j'ai fait partager mon crime à d'autres. Ce serait même peu de chose encore : je l'ai perpétré dans mes enfants. Il ne manquait à ma misère que de chérir l'ennemi de ma patrie. Trois fois l'hiver a retiré ses neiges, trois fois les épis sont tombés sous la faux, depuis que Polynice mène la vie errante de l'exil, et que, banni de sa patrie, il implore l'assistance des rois de la Grèce. Il a épousé la fille d'Adraste dont le sceptre commande à cette mer qui entoure l'isthme de Corinthe. Ce prince conduit les années de sept rois au secours de son gendre. Que dois-je souhaiter ou résoudre ? je n'en sais rien. Il réclame le trône. Sa cause est juste, mais ses moyens sont criminels. Malheureuse mère ! quels vœux puis-je former ? de chaque côté, c'est un fils que je vois. Toute manifestation affectueuse est un outrage à mon amour. Mes vœux pour le bonheur de l'un seront pour le malheur de l'autre. Mais, quoique ma tendresse soit égale pour tous les deux, mon cœur, toujours favorable à l'infortune, se tourne du côté où se rencontrent la bonne cause et le mauvais sort. La Fortune rend ceux qu'elle opprime plus chers à leurs parents.

LE MESSAGER. — O reine, pendant que vous exhalez ces tristes plaintes, le temps marche, les armées sont en bataille, et les glaives étincellent ; la trompette résonne, et les aigles déployées donnent le signal des combats. Les sept rois disposent leurs bataillons. La même ardeur enflamme les enfants de Cadmus : de part et d'autre les guerriers se précipitent. Voyez ce nuage épais qui cache la lumière du jour, et ces tourbillons de poussière qui s'élèvent du sol ébranlé sous les pas des chevaux et montent au ciel comme une fumée. Et même, si la terreur ne trouble point ma vue, je vois briller les drapeaux ennemis. Le front de bataille présente une forêt de lances. Le nom des chefs est écrit en lettres d'or sur les étendards. Hâtez-vous donc, rétablissez l'amour entre ces deux frères, la paix entre tous. Mère, jetez-vous entre vos deux fils et faites tomber leurs armes impies.

ANTIGONE. — Allez, ma mère, et précipitez vos pas. Désarmez ces frères, arrachez le glaive de leurs mains. Exposez votre sein nu à leurs coups furieux, et arrêtez cette guerre, ou soyez-en la première victime.

JOCASTE. — J'irai, j'irai ; je présenterai ma tête à leurs coups ; je me tiendrai au milieu d'eux. Le frère qui voudra tuer l'autre devra d'abord frapper sa mère.

Que le fils tendre pose les armes à la prière de sa mère ; que le fils dénaturé commence par elle. Ma vieillesse calmera leur bouillante ardeur. Aucun forfait ne sera commis devant moi ; ou, s'il peut s'en commettre même en ma présence, il s'en commettra plus d'un.

ANTIGONE. — Je vois leurs drapeaux qui se rapprochent ; le cri de guerre a retenti : nous touchons au moment du crime. Prévenez-le par vos prières.... On dirait que mes larmes les ont fléchis : tant les combattants s'avancent avec lenteur, les armes baissées. Mais si l'armée marche gravement, les chefs précipitent leurs pas.

JOCASTE. — Quel tourbillon impétueux m'emportera dans les airs comme dans une tempête furieuse? Que ne suis-je enlevée sur les ailes du Sphinx ou des oiseaux du Stymphale qui voilent d'un nuage épais la lumière du jour! Quelle Harpie, traversant l'espace pour s'abattre sur la table du cruel Phinée, me prendra dans son vol, et me jettera au milieu des deux armées?

LE MESSAGEUR. — Le délire l'entraîne : elle part, telle que la flèche rapide du Parthe, la nef emportée par un vent furieux, ou l'étoile qui tombe du ciel en traçant un lumineux sillon. Le trouble qui l'agite la transporte en un instant au milieu des deux armées. Ses prières maternelles enchaînent les bras. Ces ennemis acharnés, qu'une égale ardeur poussait les uns contre les autres, suspendent leurs javelots. On désire la paix. Les épées rentrent dans le fourreau ; mais celles des deux frères s'agitent encore. Leur mère arrache à leurs yeux ses cheveux blancs, essaie de vaincre leur opiniâtreté, et inonde son visage de larmes. Résister si longtemps aux sollicitations d'une mère, c'est refuser des s'y rendre.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I. — JOCASTE, POLYNICE, ÉTÉOCLE.

JOCASTE. — Tournez contre moi le fer et les flammes ; dirigez contre moi seule l'effort de ces vaillants guerriers partis de la ville d'Inachus, et de ceux qui sont descendus en armes de la citadelle de Thèbes. Citoyens et ennemis, frappez ce sein qui a donné des frères à mon époux. Déchirez mes membres, et mettez mon corps en pièces, puisque c'est moi qui ai mis au monde ces deux frères ennemis. Ne poserez-vous donc point les armes? Faut-il vous le répéter? Donnez-moi vos mains, donnez-les-moi tant qu'elles sont encore pures. Jusqu'ici l'égarement seul vous a rendus coupables. Votre crime a été celui du Destin qui nous poursuit. Mais, dès ce moment, vous devenez volontairement criminels : il dépend de vous de l'être ou de ne l'être pas. Si le devoir vous touche, réconciliez-vous à la voix de votre mère. Si le crime vous plaît, vous aurez un double forfait à commettre. Votre mère se jette entre vous deux. Renoncez donc à la guerre, ou brisez l'obstacle que j'oppose à votre fureur.

Dans ma perplexité maternelle, auquel des deux adresserai-je mes prières? Lequel, malheureuse, dois-je presser le premier dans mes bras? Une tendresse égale me porte à la fois vers tous les deux. L'un a été longtemps séparé de moi ; mais, si votre accord fraternel subsiste, l'autre va maintenant s'éloigner à son tour. Suis-je condamnée à ne vous voir jamais réunis que pour assister à vos luttes fratricides? Viens le premier dans mes bras, toi qui, éprouvé déjà par tant de peines et de maux, revois ta mère après un long exil. Approche : remets dans le fourreau ce glaive impie, enfonce dans la terre cette lance qui tremble entre tes mains, et qui voudrait s'en échapper. Ce bouclier empêcherait ton sein de se poser sur le sein de ta mère : dépose-le donc aussi. Dénoue ton casque pesant, dégage ta tête de ce terrible appareil des batailles, et livre ton visage aux baisers de ta mère. Pourquoi détourner tes yeux, et jeter des regards inquiets sur la main de ton frère? Je te couvrirai tout entier de mes bras : on ne pourra verser ton sang qu'en répandant le mien. Pourquoi hésiter? n'oses-tu donc te confier à ta mère?

POLYNICE. — Oui, je n'ose. Les saintes lois de la nature n'ont plus de force. Après cet exemple donné par un frère, je dois me défier de sa mère même.

JOCASTE. — Reprends donc ton épée, renoue ton casque et rattache ton bouclier à ton bras gauche. Garde tes armes jusqu'à ce que ton frère ait jeté les siennes. C'est à toi de poser le glaive, toi la première cause de cette guerre. Si tu abhorres la paix, si la fureur des combats s'est emparée de toi, tu ne peux refuser du moins à ta mère un court armistice, le temps d'embrasser pour la première ou la dernière fois ce fils revenu de l'exil. Je vous demande la paix, écoutez-moi sans armes. Vous vous craignez l'un l'autre, moi je vous crains tous les deux,

mais c'est pour chacun de vous. Étéocle, pourquoi refuser de remettre ton épée dans le fourreau? Accepte plutôt avec joie un moment de trêve. Dans la guerre où vous vous lancez, il est plus heureux d'être vaincu que de vaincre. Est-ce que tu crains quelque piège de la part de ton frère? S'il faut absolument être perfide envers les siens, ou être victime de leurs perfidies, mieux vaut encore souffrir le crime que de le commettre. Mais ne crains rien : votre mère saura vous préserver l'un et l'autre de toute atteinte mutuelle. M'écoutez-vous enfin, ou faut-il que j'envie le sort de votre père? Suis-je venue pour empêcher un fratricide, ou pour le voir de plus près? Étéocle a fait disparaître son épée ; il reste appuyé sur sa lance, et se repose sur ses armes plantées en terre.

C'est à toi maintenant, Polynice, que s'adressent mes supplications ; mais, avant tout, vois mes larmes. Je contemple enfin ton visage si impatientement désiré. Banni du sol natal, tu t'es réfugié chez un prince étranger. Tu as erré de mers en mers, de malheurs en malheurs. Ta mère n'était point là pour te conduire à l'entrée de la chambre nuptiale, pour orner ton appartement de guirlandes, pour entourer de bandelettes joyeuses les torches d'hyménée. Tu n'as reçu du père de ton épouse, ni trésors, ni fertiles campagnes, ni villes opulentes. La guerre, voilà ta dot. Tu es devenu le gendre de nos ennemis. Chassé de ta patrie, reçu dans une demeure étrangère, tu as perdu l'héritage de ta famille en gagnant celui d'une autre. Tu as subi l'exil sans l'avoir mérité par un attentat. Pour qu'il ne te manquât rien de la destinée de ton père, l'erreur aussi a présidé à ton hymen. O mon fils, toi qui m'es rendu après une si longue absence ; toi, la crainte et l'espoir de ta mère ; toi dont j'ai toujours demandé la présence aux dieux, qui se sont joués de ma tendresse ! Car lorsque ton retour devait m'ôter autant de bonheur qu'il devait m'en donner, lorsque je leur demandais quand je cesserais de craindre pour toi, ils m'ont répondu : « Tu le craindras lui-même. » Ils ont dit vrai. Sans cette guerre, je ne t'aurais pas, et sans toi je ne verrais pas cette guerre. Ta présence est pour moi une faveur cruelle et bien chèrement achetée. Mais une mère s'en contente. Seulement plus de combats tandis que le cruel Mars ne vous a poussés encore à aucun crime. C'en est un assez grand déjà d'en être venus si près. Je tremble, je frissonne en voyant deux frères en face l'un de l'autre, et à deux doigts du forfait. À cet aspect, je me sens défaillir.

Malheureuse mère! de combien peu j'ai manqué voir un attentat plus grand que celui qui s'oppose à ce que votre infortuné père pourrait voir le vôtre! Quoique rassurée du côté de cette horrible calamité, quoique rien désormais ne me l'annonce, la seule idée que j'aurais pu la voir me désole. O Polynice, par ces dix pénibles mois pendant lesquels je t'ai porté dans mon sein, par la vertueuse tendresse de tes sœurs, par la vengeance que ton père a exercée contre lui-même, par ces yeux qu'il s'est arrachés pour se punir d'un crime qu'il n'avait pas

commis, rachetant par un supplice affreux une simple erreur, je t'en conjure, ô mon fils, détourne des murs de ta patrie ces torches incendiaires, et ramène en arrière les drapeaux de cette armée ennemie. Songe qu'en te retirant même, ton crime est en partie consommé ; Thèbes a vu des bataillons étrangers inonder ses campagnes et faire étinceler au loin l'éclat de leurs armes ; elle a vu des coursiers fouler les prairies de Cadmus, et des chefs voler sur leurs chars rapides ; elle a vu la fumée des torches brûlantes qui doivent réduire nos maisons en cendres ; elle a vu un crime nouveau même pour ce malheureux pays, deux frères sur le point de s'entr'égorgier. Toute l'armée, tous les Thébains, vos deux sœurs, votre mère ont vu ce forfait. Votre père se doit à lui-même de ne l'avoir pas vu. Pense donc à ton père, à cet Oedipe qui n'absout pas même l'erreur involontaire. Je t'en conjure, ô mon fils, ne porte point l'épée contre ta ville natale et contre le palais de tes pères ; ne détruis point cette Thèbes où tu veux régner. Quel délire s'est emparé de toi ? tu perds ta patrie en voulant la posséder, et tu l'anéantis pour quelle t'appartienne. Que dis-je ? Ne sens-tu pas le tort que tu te fais à toi-même en portant le fer et la flamme dans nos plaines, en ravageant nos moissons presque mûres, en dépeuplant nos campagnes ? Qui jamais a détruit ainsi ses propres biens ? Ces maisons que tu veux brûler, ces campagnes que tu livres au tranchant du fer, tu ne les crois donc pas à toi ? Décidez entre vous deux qui sera roi ; mais respectez le royaume où vous voulez régner.

Eh quoi ! tu veux porter le fer et le feu dans ces palais ? Tu aurais le courage d'ébranler les murs d'Amphion, qui ne sont point l'ouvrage de ces machines qui crient sous le fardeau qu'elles élèvent, mais dont chaque pierre est venue se placer d'elle-même jusqu'au sommet des tours, aux accords de la lyre et de la voix ? Vainqueur, tu oserais briser ces marbres, emporter nos dépouilles, et emmener captifs des chefs aussi vieux que ton père ? tes barbares soldats arracheraient les femmes aux bras de leurs époux, et les entraîneraient chargées de fers ? confondues avec des prisonniers, les jeunes Thébaines deviendraient esclaves des femmes d'Argos ? Moi-même enfin, ta mère, me liera-t-on aussi les mains derrière le dos pour me promener comme un trophée de ta victoire sur ton frère ? Peux-tu assister avec joie au massacre de tes concitoyens ? Peux-tu pousser l'ennemi contre nos chers remparts, et faire de Thèbes un théâtre de carnage et d'incendie ? Si ton cœur est si dur, si cruel et si altéré de vengeance, aujourd'hui que tu ne règues pas encore, que sera-ce donc, le sceptre en main ? Je t'en conjure, ô mon fils, calme cette fureur insensée, et reviens à des sentiments plus doux.

POLYNICE. — Quoi ! pour errer toujours ? pour être sans patrie et réduit à mendier les secours d'un peuple étranger ? quel autre châtiment subirais-je si j'avais trahi ma foi, si j'étais parjure ? Je porterai donc la peine de la perfidie

d'autrui, et mon frère jouira du fruit de ses crimes? Vous me dites de m'éloigner. Je suis prêt à vous obéir ; mais donnez-moi un asile. Pour laisser mes États à mon orgueilleux frère, je consens à n'habiter qu'une pauvre cabane ; mais encore faut-il me la donner, encore faut-il qu'en échange d'un empire je trouve ce modeste refuge. Livré à mon épouse, j'aurai donc à subir la tyrannie d'une femme heureuse, à me traîner humblement, comme un esclave, à la suite de mon beau-père? Tomber du trône dans les fers, c'est une chute insupportable.

JOCASTE. — Si tu veux régner, si ta main ne peut se passer d'un sceptre ensanglanté, la terre est grande, et toute autre contrée peut assouvir ton ambition. Ici s'élèvent les sommets du Tmole, aimé de Bacchus, au milieu d'une contrée vaste et fertile. Là s'étendent les riches plaines que le Pactole arrose de ses flots dorés. Ailleurs celles où le Méandre promène ses eaux vagabondes, et celles que l'Hèbre sillonne de ses ondes rapides, ne sont pas moins désirables pour leur fécondité. D'un autre côté, c'est le Gargare, si cher à Cérès, et le beau pays qu'entoure le Xanthe, grossi par les neiges de l'Ida. Tu peux encore choisir cette terre où la mer Ionienne perd son nom, étroitement resserrée par le détroit de Sestos et d'Abydos ; ou cette côte plus orientale qui offre aux navigateurs les ports tranquilles et sûrs de la Lycie. C'est là qu'il faut conquérir des royaumes à la pointe de l'épée ; c'est là qu'il faut entraîner les vaillantes armées d'Adraste ; voilà les nations qu'il doit conquérir et soumettre à ta puissance. Suppose que c'est ton père qui règne encore aujourd'hui sur Thèbes. L'exil vaut mieux pour toi qu'un pareil retour. Ton exil, c'est le tort d'un autre ; ton retour, c'est le tien propre. Il te sera plus glorieux d'employer tes armes à conquérir un nouveau royaume que tu puisses posséder sans crime. Ton frère même joindra ses forces aux tiennes, et te servira dans cette conquête.

Va, mon fils, et pars pour une guerre où ton père et ta mère feront des vœux pour le succès de tes armes. Un trône souillé par un fratricide est pire que le plus triste exil. Songe aux maux de la guerre et à ses chances hasardeuses. Quand tu amènerais avec toi toutes les forces de la Grèce, quand tes bataillons inonderaient nos champs, l'issue des combats est toujours incertaine : elle dépend des caprices de Mars. L'épée égalise les adversaires les plus inégaux. L'espérance et la crainte se balancent au gré de l'aveugle Fortune. Le but que tu poursuis est douteux, le crime seul est assuré. Suppose que tous les dieux ont comblé tes désirs. Tes concitoyens ont fui devant toi, vaincus et dispersés. Leur ruine est complète, tes soldats couvrent les campagnes. Eh bien ! dans l'ivresse de la victoire, chargé des dépouilles de ton frère tombé sous tes coups, il te faudra briser tes palmes. Quel nom donneras-tu à une guerre où la joie du vainqueur devient un forfait exécrationnel? Malheureux ! ce frère que tu veux vaincre, tu pleureras sa défaite. Renonce donc à cette guerre fatale, dissipe les

alarmes de ta patrie, sèche les pleurs de ta famille.

POLYNICE. — Eh quoi! mon frère dénaturé ne porterait point la peine de son parjure et de son crime?

JOCASTE. — Ne crains rien : il ne sera que trop cruellement puni.... Il régnera.

POLYNICE. — Est-ce là un châtiment?

JOCASTE. — Si tu en doutes, crois-en du moins ton aïeul et ton père. C'est une vérité que Cadmus et sa famille t'apprendront. Nul ne s'est assis impunément sur le trône de Thèbes ; et pourtant, aucun de ses rois jusqu'ici n'a dû le sceptre au parjure. Tu peux, dès ce moment, mettre Étéocle parmi eux.

POLYNICE. — Je l'y mets sans doute, et c'est à ce prix que je veux régner moi-même.

ÉTÉOCLE. — Moi, je te mets au nombre des exilés.

POLYNICE. — Et toi, règne, mais avec la haine de tes sujets.

ÉTÉOCLE. — Redouter la haine, c'est renoncer au trône. La puissance et la haine sont deux choses que le créateur a mises ensemble sur la terre. La gloire d'un roi, c'est de dompter la haine. L'amour des sujets nuit à l'autorité du maître ; leur inimitié lui laisse plus de pouvoir. Quiconque veut être aimé ne porte le sceptre que d'une main faible.

POLYNICE. — Un pouvoir détesté n'est jamais durable.

ÉTÉOCLE. — Les rois m'enseigneront une meilleure politique Garde pour toi la science de l'exil. Pour le trône je sacrifierais ma patrie, mon palais, mon épouse, et les livrerais aux flammes. Quelque prix qu'on mette à l'empire, il n'est
jamais trop acheté

.....

OCTAVIE

TABLE

PERSONNAGES.

ARGUMENT.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I. OCTAVIE.

SCÈNE II. LA NOURRICE D'OCTAVIE

SCÈNE III. OCTAVIE, SA NOURRICE.

SCÈNE IV. LE CHŒUR.

ACTE SECOND.

SCÈNE I. SÉNÈQUE.

SCÈNE II. NÉRON, LE PRÉFET, SÉNÈQUE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. AGRIPPINE.

SCÈNE II. OCTAVIE, LE CHŒUR.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I. LA NOURRICE, POPPÉE.

SCÈNE II. LE CHŒUR.

SCÈNE III. LE MESSAGER, LE CHŒUR.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I. NÉRON, LE PRÉFET.

SCÈNE II. LE CHŒUR, OCTAVIE.

NOTES SUR OCTAVIE.

PERSONNAGES.

OCTAVIE.

NÉRON.

AGRIPPINE.

POPPÉE.

SÉNÈQUE.

LA NOURRICE D'OCTAVIE.

LA NOURRICE DE POPPÉE.

LE PRÉFET DU PALAIS.

UN MESSENGER.

CHŒUR DE ROMAINS.

ARGUMENT.

CLAUDIUS DRUSUS CÉSAR, après la mort de Messaline, mère de Britannicus et d'Octavie, qu'il avait condamnée à périr à cause de son mariage avec Silius, épousa en secondes noces Agrippine, fille de son frère Germanicus et veuve de Cn. Domitius Enobarbus Néron, et donna sa fille Octavie en mariage à Néron, fils de sa nouvelle épouse. Claude et Britannicus étant morts par le poison, Néron répudie Octavie qu'il déteste, pour épouser Poppéa Sabina. Le peuple se soulève à l'occasion de ce divorce ; mais l'empereur noie la sédition dans des flots de sang, et ordonne la mort d'Octavie, reléguée dans l'île de Pandataria.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

OCTAVIE.

DÉJÀ la brillante Aurore chasse du ciel les étoiles criantes : le Soleil déploie sa chevelure de flammes, et rend au monde la clarté du jour. Déplorable Octavie, reprends le cours de tes plaintes accoutumées ; que ta douleur éclate en [cris plus lugubres que ceux d'Alcyone](#), en gémissements [plus tristes que ceux des filles de Pandion](#), car leurs malheurs ne peuvent se comparer aux tiens.

[O ma mère! l'éternel sujet de mes larmes, et la première cause de mes maux](#), s'il reste quelque sentiment chez les Ombres, écoute les plaintes amères de ta fille.

Plût au ciel que la cruelle main des Parques eût coupé la trame de ma vie avant cet instant où j'ai vu ton sein déchiré par le fer, et ton visage souillé de ton sang !

O jour à jamais funeste ! la lumière, depuis lors, m'est plus odieuse que les ténèbres de la mort. Il m'a fallu souffrir la tyrannie d'une cruelle marâtre, et sa haine inflexible, et son regard menaçant. C'est elle, c'est [cette furie qui alluma les torches fatales de mon hymen](#) ; [c'est elle qui t'a ravi le jour, ô mon malheureux père](#), toi qui naguère étais maître du monde entier, jusqu'au delà de l'Océan, et [voyais fuir devant toi les Bretons](#), peuple libre jusqu'alors, et encore inconnu de nos guerriers, O mon père ! tu as succombé sous la perfidie de ton épouse, et ta famille esclave gémit sous les lois d'un tyran cruel !

SCÈNE II.

LA NOURRICE D'OCTAVIE

Vous qui vous laissez prendre à de brillants dehors, et séduire à l'éclat trompeur d'une couronne, voyez comme une révolution soudaine a renversé la toute-puissante maison de Claude, et la famille d'un empereur qui tenait le monde entier sous son empire, qui dompta l'Océan, et le força de porter ses vaisseaux. Voilà donc ce mortel qui mit le premier les Bretons sous le joug, et couvrit de ses voiles des mers qui n'avaient jamais reçu de navires ; respecté des nations barbares et des flots, il a péri par la main de son épouse, [qui elle-même expira par celle de son fils](#) ; [ce fils criminel a de plus empoisonné son frère](#) : Octavie, sa sœur et sa femme, se consume dans la douleur. Elle ne peut plus cacher son dépit, qui éclate malgré elle ; elle fuit constamment la présence de son époux, dont elle partage le sentiment, et qu'elle déteste autant qu'elle en est haïe.

En vain mon zèle et ma fidélité s'appliquent à calmer les douleurs de son âme blessée : l'irritation qui l'égaré lui fait repousser mes conseils : sa généreuse indignation ne peut reconnaître de guide, elle se fortifie par l'excès de ses maux. Hélas ! quel crime affreux je redoute et je pressens ! plaise au ciel de nous en préserver !

SCÈNE III.

OCTAVIE, SA NOURRICE.

OCTAVIE.

Quelle misère peut se comparer à la mienne? tes malheurs n'en approchent pas, ô Electre! du moins il t'était permis de pleurer la mort de ton père, tu pouvais punir ce crime par la main d'Oreste, sauve par ton amour du fer de ses ennemis, et défendu par l'amitié, moi, la teneur m'empêche de pleurer la mort cruelle de mes parents, et de gémir sur le trépas d'un frère qui était mon unique espérance, et ma seule consolation parmi tant de misères. Demeurée sur la terre pour y souffrir, je ne suis plus que l'ombre d'un grand nom.

LA NOURRICE.

Hélas ! j'entends la voix de la triste Octavie. Pourquoi ma vieillesse m'empêche-t-elle de courir à son appartement?

OCTAVIE.

Chère nourrice, témoin fidèle de mes douleurs, je viens encore pleurer sur ton sein.

LA NOURRICE.

Malheureuse princesse! quel jour vous délivrera de vos chagrins?

OCTAVIE.

Le même qui me fera descendre chez les morts.

LA NOURRICE.

De grâce, écartez ce présage funèbre.

OCTAVIE.

Ce ne sont pas tes vœux qui règlent mon sort, mais la destinée.

LA NOURRICE.

Un dieu propice regardera vos douleurs et vous enverra de meilleurs jours. Essayez seulement de ramener par votre douceur et vos caresses le cœur de votre époux.

OCTAVIE.

Je fléchirais la rage des lions et des tigres plutôt que l'âme de ce tyran féroce. Il hait tout ce qui sort d'un sang illustre ; il ne craint ni les hommes ni les

dieux, enivré de la puissance que son odieuse mère lui donna par le plus grand des crimes. Quoique, dans son ingratitude, [il rougissoit de devoir à sa mère la reconnaissance d'un pareil bienfait](#) ; quoiqu'il lui ait donné la mort en échange de l'empire, elle n'en conservera pas moins, après son trépas et dans la suite des âges, la gloire affreuse de le lui avoir donné.

LA NOURRICE.

Calmez votre colère, et ne laissez pas échapper ces paroles imprudentes.

OCTA VIE.

Quand même je pourrais souffrir mes malheurs avec patience, il est toujours vrai qu'ils ne finiront que par une mort cruelle. [Après le meurtre de ma mère, après l'assassinat de mon père](#), après la perte de mon frère.

Abattue sous le poids des chagrins et des maux, consumée d'ennuis, odieuse à mon époux, esclave d'une sujette, il est impossible que la vie me soit agréable. Mon âme est livrée à d'éternelles frayeurs ; ce n'est pas la mort que je redoute, mais le crime. [Puisse-t-il n'avoir aucune part dans mon trépas!](#) je mourrai alors avec joie ; mais ce serait pour moi un supplice plus affreux que la mort même de voir le visage cruel et terrible de mon tyran, de souffrir les baisers d'un ennemi, de craindre tous ses mouvements. Pourrais-je, avec le souvenir de mon frère assassiné, recevoir les caresses de son affreux bourreau, qui s'est emparé de son trône et jouit ainsi d'un trépas dont il est l'exécration auteur?

Que de fois l'ombre pâle de mon frère s'offre à mes yeux, dans le silence des nuits, quand le sommeil a clos mes yeux fatigués par les larmes ! Tantôt je vois ses faibles mains armées de noirs flambeaux ; il s'élance pour frapper au visage son indigne frère : tantôt il vient, plein de terreur, se cacher dans mon lit : son ennemi court sur ses pas, et, me voyant attachée à mon frère, il plonge son épée dans mon flanc. Alors le saisissement et la frayeur me réveillent en sursaut, et me rendent ainsi à mes douleurs et à mes transes perpétuelles.

Qu'on ajoute à ces maux une concubine orgueilleuse et parée de mes dépouilles, et [pour qui Néron n'a pas craint de faire monter sa mère sur un vaisseau](#) qui devait être pour elle la barque des morts, et de l'égorger ensuite après un cruel naufrage, mais sauvée de la mer, dont il surpassa lui-même la cruauté.

Quel espoir de salut me laisse un pareil crime? mon ennemie victorieuse veut envahir ma couche ; elle me poursuit de sa haine acharnée, et pour prix de son adultère elle veut obtenir de mon tyran la tête de sa légitime épouse. Sors de la tombe, ô mon père ! et viens au secours de ta fille qui t'implore, ou du moins entrouvre les profondeurs du Styx, afin que je m'y précipite.

LA NOURRICE.

Vous invoquez en vain l'ombre de votre père, malheureuse princesse ;

comment lui resterait-il quelque sentiment pour sa famille dans les enfers, lui qui a pu préférer à son propre fils un enfant étranger, et, allumant les flambeaux d'un hymen détestable, prendre pour épouse la fille de son propre frère? Ce fut là l'origine de tous les crimes, de tous les meurtres, de toutes les perfidies, de l'ambition, de la soif du sang que nous avons vus depuis. Le gendre de Claude fut immolé le jour même de l'hymen de son beau-père ; on craignait qu'il ne devînt trop puissant par cette alliance. O crime épouvantable ! la tête de Silanus fut sacrifiée au caprice d'une femme ; et, condamné sous un vain prétexte, il souilla de son sang le palais des Césars. Dans cette famille devenue la conquête d'une marâtre, on vit, hélas ! entrer un prince cruel, le gendre et le fils de Claude, jeune homme à l'âme féroce, capable de tous les crimes ; son odieuse mère alluma pour lui le flambeau de l'hymen, et vous força par la terreur de l'accepter pour époux : devenue plus hardie par ce grand succès, elle osa rêver l'empire du monde. Qui pourrait dignement raconter les attentats divers, les espérances coupables, et les perfides caresses de cette femme à qui tous les crimes ont servi de degrés pour monter jusqu'au trône?

La sainte Piété s'exila en tremblant du palais des Césars, et la cruelle Erinnys vint prendre sa place dans cette cour funeste ; elle souilla de sa torche cette demeure sacrée, et brisa tous les liens de la nature : l'épouse de Claude fait périr son mari par un poison cruel, et meurt elle-même bientôt après par le crime de son fils : toi aussi, tu meurs de sa main, jeune Britannicus, malheureux enfant qui seras désormais l'éternel sujet de nos larmes, et qui devais être l'appui de la maison d'Auguste : de cet astre naguère si brillant, rien ne reste plus qu'un peu de cendre, et une ombre plaintive : sa marâtre elle-même n'a pu retenir ses pleurs quand elle vit son corps mis sur le bûcher, et ces membres et ce visage aussi beaux que ceux de l'amour, disparaître au milieu de flammes dévorantes.

OCTAVIE.

Que mon tyran me tue moi-même, s'il ne veut périr de ma main.

LA NOURRICE.

La nature ne vous a pas donné assez de force pour cela.

OCTAVIE.

J'en trouverai dans ma haine, dans ma douleur, dans mes chagrins, dans mes malheurs, dans l'excès de ma misère.

LA NOURRICE.

Tâchez plutôt d'adoucir par vos tendres soins ce cruel époux.

OCTAVIE.

Oui, pour qu'il me rende un frère cruellement assassiné?

LA NOURRICE.

Non, mais pour assurer votre propre vie, et relever par vos enfants les ruines de votre famille abattue.

OCTAVIE.

[La maison impériale attend d'autres enfants](#) ; moi, je sens que la cruelle destinée de mon frère m'entraîne.

LA NOURRICE.

Prenez courage, et que la faveur du peuple vous l'assure.

OCTAVIE.

C'est une consolation, mais non pas un remède à mes maux.

LA NOURRICE.

La puissance du peuple est grande.

OCTAVIE.

Celle de l'empereur l'est encore plus.

LA NOURRICE.

Néron se ressouviendra de son épouse.

OCTAVIE.

Sa maîtresse l'en empêchera.

LA NOURRICE.

Elle est odieuse à tous les Romains.

OCTAVIE.

Oui, mais elle plaît à son amant.

LA NOURRICE.

Elle n'est pas encore sa femme.

OCTAVIE.

Elle le sera bientôt, et qui plus est, mère.

LA NOURRICE.

Les jeunes hommes portent dans l'amour toute la fougue de leur âge ; mais ils se calment bien vite, et leurs passions criminelles se dissipent comme une légère vapeur. Mais l'amour qu'inspire une épouse légitime dure éternellement. [Celle qui la première osa souiller votre couche](#), cette esclave qui posséda longtemps le cœur de votre époux, tremble déjà pour elle-même ; soumise et humiliée, elle redoute son heureuse rivale, et [dresse des monuments qui sont un aveu de ses alarmes](#). Et cette dernière aussi est à la veille d'être abandonnée ! par le dieu trompeur et léger qui préside aux amours ; l'éclat de sa beauté, la grandeur de ses richesses, ne la sauveront pas ; elle n'aura que le triomphe d'un moment. La reine des Immortels a connu vos douleurs ; elle a vu le roi du ciel, le père des dieux, prendre toutes sortes de formes pour se livrer à d'amoureux

caprices, emprunter le plumage du cygne, les cornes du taureau de Phénicie, tomber du ciel en pluie d'or. Les deux fils de Lédà brillent parmi les astres ; Bacchus est assis dans le ciel, comme fils de Jupiter. Alcide est devenu l'époux de la jeune Hébé ; il ne craint plus la haine de Junon, il a cessé d'être son ennemi pour devenir son gendre. Cette déesse hautaine a ramené le cœur de son mari par sa douceur, et en cachant son dépit ; maintenant elle possède seule le maître de la foudre sur sa couche céleste ; elle ne craint plus de nouvelles infidélités de son époux, que nulle beauté mortelle ne force plus à quitter sa cour.

[Et vous, la Junon de la terre](#), vous l'épouse et la sœur du maître du monde, sachez triompher aussi de vos ressentiments.

OCTAVIE.

On verra la mer se confondre avec le ciel, le feu s'unir à l'eau, l'Olympe au Tartare, la lumière aux ténèbres, le jour à la nuit, avant que mon âme, toujours pleine du souvenir de mon frère assassiné, s'unisse à l'âme impie de mon perfide époux. Puisse le roi des Immortels écraser d'un trait de sa foudre cette tête coupable ! Plus d'une fois, dans nos jours malheureux, la terre s'est émue au bruit de son tonnerre, ses sacrés carreaux ont porté la terreur dans nos âmes, et [des prodiges extraordinaires sont apparus](#) : naguère une flamme sinistre a brillé dans le ciel, une comète a déployé sa chevelure enflammée, dans cette partie du ciel où, durant les nuits, roule le chariot pesant du Bouvier, parmi les glaces de l'Ourse. L'air est infecté par le souffle d'un tyran cruel, et des calamités inouïes, prêtes à descendre du ciel, menacent tes peuples soumis à son empire. Typhon, que la terre enfanta jadis pour se venger de Jupiter, était moins farouche ; Néron le surpasse en cruauté : ennemi des dieux et des hommes, il a chassé les dieux de leurs temples, et les hommes de leur patrie ; il a tué son frère, il a répandu le sang de sa mère, et il vit encore, il jouit de la lumière du ciel, et voit le jour que souille sa présence !

O souverain des dieux ! pourquoi de tes mains divines lancer au hasard des foudres perdues ? pourquoi n'en frappes-tu pas une tête si coupable ? Plût au ciel qu'il eût déjà porté la peine de ses crimes, ce Néron, ce fils de Domitius dont il fait un dieu, ce tyran du monde asservi à son joug honteux, [cet héritier d'Auguste dont il déshonore le beau nom par ses vices !](#)

LA NOURRICE.

J'avoue qu'il ne mérite pas l'honneur de votre couche ; mais conformez-vous, de grâce, à votre destinée et à votre position, chère princesse. N'irritez pas sa violence : peut-être un dieu propice vous vengera, peut-être un jour heureux luiira pour vous.

OCTAVIE.

Non, depuis longtemps la colère des dieux s'est appesantie sur notre maison.

La cruelle Vénus lui a porté le premier coup en allumant dans les veines de ma mère une ardeur furieuse. Dans l'égarement d'un fol amour, [elle osa former publiquement un hymen incestueux](#), oubliant ses enfants, son époux et nos lois. Erinnys vint, les cheveux en désordre, et ceinte de serpents, présider à cette union funeste, et noyer dans son sang les torches nuptiales ; c'est elle qui porta la colère de l'empereur jusqu'au meurtre cruel qu'il ordonna ; ma mère infortunée périt, hélas ! par le glaive, et me légua en moulant une impérissable douleur. Elle entraîna dans sa ruine son époux et son fils, et précipita notre malheureuse famille.

LA NOURRICE.

Cessez de renouveler vos douleurs, et de rouvrir la source de vos larmes ; ne troublez point les mânes de votre mère ; elle n'a que trop porté la peine de sa faiblesse insensée.

SCÈNE IV.

LE CHŒUR.

Quel bruit a frappé mon oreille ? plaise au ciel que cette nouvelle semée partout ne mérite pas de croyance, et demeure sans fondement ! puisse une autre épouse ne point entrer dans le lit de notre empereur, et la fille de Claude conserver les droits de son hymen dans le palais de son père ! puisse-t-elle avoir des enfants, gages d'une heureuse paix qui se répandra sur le monde, et maintiendra pour jamais la gloire du nom romain !

La puissante Junon garde ses droits d'épouse de son frère : pourquoi la sœur d'Auguste, dont elle est aussi l'épouse, se verrait-elle chassée du palais ? quel sera donc le prix de sa piété si rare, [de la divinité de son père](#), de la virginité qu'elle apporta à son époux, et de sa douce pudeur ?

Nous aussi, depuis la mort de Claude, nous avons oublié ce que nous fûmes autrefois ; une lâche terreur nous force à trahir sa famille. Nos pères étaient courageux, et braves, de vrais Romains, de vrais enfants de Mars, dont le sang coulait dans leurs veines. Ils ont chassé de leur ville la tyrannie des rois ; [ils ont noblement vengé ta mort, jeune vierge](#) qui dus mourir de la main de ton père, pour échapper à l'opprobre de l'esclavage, et ne pas devenir la proie d'une passion criminelle. Une cruelle guerre fut aussi la suite de ton trépas, [malheureuse fille de Lucretius](#), qui te donnas toi-même la mort pour expier l'outrage et la violence d'un tyran. Ils ont puni [le crime de Tarquin et de sa complice Tullia](#), cette fille dénaturée qui ne craignit pas de faire passer son char sur le corps de son père assassiné, et qui eut la cruauté de refuser la sépulture aux restes sanglants de ce vieillard.

Notre siècle a vu commettre le même attentat. [Notre prince a mis sur un](#)

[vaisseau parricide sa mère](#), victime d'une ruse infâme, et l'a livrée aux vagues de la mer Tyrrhénienne : les matelots, par son ordre, se hâtent de quitter le port ; la mer blanchit sous l'effort des rames, et le navire s'avance en pleine mer, quand tout à coup les planches se déjoignent, le vaisseau s'entrouvre et livre passage aux flots. Un cri terrible, un gémissement de femmes éperdues se fait entendre : la mort est présente à tous les yeux, chacun veut la fuir : les uns s'attachent tout nus à des planches du navire mis en pièces, et cherchent à gagner le bord ; d'autres essaient de se sauver à la nage, plusieurs sont abîmés dans les flots. La mère de l'empereur déchire ses vêtements, s'arrache les cheveux et verse un torrent de larmes.

Quand elle voit qu'il ne lui reste plus aucun espoir de salut, frémissant de colère, et vaincue par l'excès des maux : « Voilà donc, ô mon fils! s'écrie-t-elle, le prix de tant de bienfaits ! Je méritais de monter sur ce vaisseau, je l'avoue, moi qui t'ai mis au monde, moi qui, dans ma tendresse insensée, t'ai donné l'empire et le titre de César. Sors des enfers, ô mon époux ! et repais tes yeux de mon supplice : c'est moi, malheureux prince, qui ai causé ta mort et celle de ton fils. Privée de sépulture, et engloutie sous les flots, je vais te rejoindre aux enfers ; je ne l'ai que trop mérité... »

Les vagues lui ferment la bouche, elle s'enfonce dans l'abîme, et le flot la ramène à sa surface ; elle repousse la mort d'une main tremblante, et succombe à la peine. Mais l'amour des Romains pour elle n'est pas éteint dans leurs cœurs : ils bravent le trépas ; ils volent au secours de l'impératrice dont les forces sont épuisées, et qui ne se soutient plus ; ils l'encouragent de leur voix, et la soutiennent de leurs bras.

Mais, hélas ! infortunée, que vous sert d'avoir échappé aux flots? il vous faut mourir de la main de votre fils ; crime affreux que la postérité ne croira jamais. Il est furieux de savoir que sa mère est délivrée des flots ; le monstre est désespéré d'apprendre qu'elle vit encore, et tente une seconde fois l'exécution de son noir dessein. Il précipite sa mort, et ne peut souffrir le moindre retard. Un satellite farouche vole exécuter son ordre, et perce le sein de l'impératrice. Elle, au moment de mourir, prie son meurtrier d'enfoncer le glaive dans ses flancs : « [Voilà, dit-elle, où tu dois frapper](#) : c'est le ventre qui a porté un pareil monstre. » À ces mots, elle pousse un dernier soupir, et son âme indignée s'échappe par sa cruelle blessure.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

SÉNÈQUE.

J'étais content de mon sort, ô Fortune ! quand tes caresses perfides m'en ont tiré : fallait-il m'élever si haut de ta main puissante, pour m'exposer à une plus lourde chute, et m'environner de précipices effrayants? J'étais plus heureux, à l'abri de l'envie, dans ma retraite solitaire où la mer de Corse m'entourait de ses flots : j'étais le maître de tous mes instants, et mon esprit, librement et sans trouble, se livrait à ses études chéries. Avec quel ravissement je contemplais le ciel, chef-d'œuvre de la nature, et la gloire de son éternel auteur, et le cours mystérieux des astres, et l'harmonie du monde, et le lever et le coucher du soleil, et le disque de la lune avec son cortège d'étoiles errantes, et le brillant éclat de la voûte céleste !

Si ce monde vieillit, s'il est vrai qu'il doive rentrer dans la confusion du chaos, nous touchons sans doute à ce jour suprême qui verra cette génération coupable écrasée sous la chute du ciel, pour faire place à une race nouvelle et meilleure, pareille à celle qui peuplait le monde jeune encore, sous le règne de Saturne.

Dans cet âge heureux, la vierge Astrée, déesse puissante descendue du ciel avec la sainte Fidélité, gouvernait doucement la terre : la guerre n'était point connue parmi les humains ; le son de la trompette et le bruit des armes ne s'étaient jamais fait entendre. Point de remparts autour des villes ; tous les chemins étaient ouverts, tous les biens étaient communs entre les hommes. La terre ouvrait d'elle-même son sein fécond, heureuse de nourrir et de protéger des enfants si doux et si vertueux. La génération suivante perdit de cette douceur. La troisième se signala par l'industrie et l'invention des arts ; elle resta pure néanmoins. Mais ensuite vint une race d'hommes violents, qui osèrent poursuivre à la course les animaux sauvages, tirer les poissons du sein des eaux avec leurs filets, frapper les oiseaux de leurs flèches rapides, mettre sous le joug les taureaux indomptés, déchirer avec le soc la terre demeurée jusqu'alors vierge d'un pareil outrage, et la forcer ainsi de renfermer plus profondément ses fruits dans ses entrailles. Mais cette race coupable osa même pénétrer dans le sein de sa mère, pour en tirer le fer et l'or. Bientôt elle se forgea des armes, partagea les terres, établit des royaumes et bâtit des villes. On vit les hommes louer leurs bras pour défendre les cités étrangères, ou s'armer pour en faire la conquête.

Indignée de leurs mœurs féroces, et de voir leurs mains souillées de sang, la vierge Astrée quitta la terre infidèle à ses lois, pour remonter au ciel dont elle fait

le plus bel ornement. La fureur des combats et la soif de l'or s'accrurent : le luxe, fléau terrible, infecta le monde entier de son doux poison ; il se fortifia de plus en plus par le progrès du temps et de l'erreur.

Tous les vices, lentement amassés pendant tant de siècles, débordent aujourd'hui sur nous : le malheureux siècle où nous vivons est le règne du crime ; l'impiété furieuse marche la tête levée ; l'adultère et la débauche souillent la terre et la dominant effrontément. Le luxe, vainqueur du monde, ne ravit de ses mains avares d'immenses richesses que pour les engloutir en pure perte.

Mais voici Néron qui s'avance : il a l'œil hagard et l'air agité : je frémis des idées qui l'occupent.

SCÈNE II.

NÉRON, LE PRÉFET, SÉNÈQUE.

NÉRON.

Exécutez mes ordres, et faites qu'on m'apporte les têtes de Plautus et de Sylla.

LE PRÉFET.

Vous serez obéi sans retard : je vole au camp.

SÉNÈQUE.

Ces hommes vous touchent de près, il ne convient point de les condamner ainsi légèrement.

NÉRON.

Il est facile d'être juste, quand on n'a rien à craindre.

SÉNÈQUE.

La clémence est un remède puissant contre la crainte.

NÉRON.

Exterminer ses ennemis, c'est la première vertu d'un prince.

SÉNÈQUE.

Épargner les citoyens, c'est plus encore la vertu du père de la patrie.

NÉRON.

C'est à des enfants qu'il faut donner ces conseils de vieillard.

SÉNÈQUE.

C'est plutôt l'ardente fougue de la jeunesse qui a besoin d'être modérée.

NÉRON.

Je crois être d'un âge à pouvoir me gouverner moi-même.

SÉNÈQUE.

Puissent toutes vos actions être agréables aux dieux. !

NÉRON.

Ce serait folie à moi de les craindre, puisque c'est moi qui les fais.

SÉNÈQUE.

Cette grande puissance que vous avez n'est pour vous qu'une raison plus forte de les craindre.

NÉRON.

[Ma fortune me rend tout permis.](#)

SÉNÈQUE.

Il faut vous confier moins dans ses faveurs ; c'est une déesse volage.

NÉRON.

C'est une lâcheté de n'user pas de toute sa puissance.

SÉNÈQUE.

La gloire consiste à faire ce qu'on doit, et non ce qu'on peut.

NÉRON.

Le peuple méprise un maître faible.

SÉNÈQUE.

Et il renverse un tyran.

NÉRON.

Le fer peut le défendre.

SÉNÈQUE.

L'amour le défendrait mieux.

NÉRON.

Un empereur doit se faire craindre.

SÉNÈQUE.

Mieux vaudrait qu'il se fit aimer.

NÉRON.

Il faut qu'on tremble devant lui.

SÉNÈQUE.

Trop de rigueur lasse l'obéissance.

NÉRON.

Je veux être obéi.

SÉNÈQUE.

N'ordonnez que des choses justes.

NÉRON.

Je veux faire la loi.

SÉNÈQUE.

Il faut qu'elle obtienne l'assentiment du peuple.

NÉRON.

L'épée le lui donnera.

SÉNÈQUE.

Les dieux nous préservent d'un pareil crime !

NÉRON.

Moi, le maître de Rome, souffrirai-je plus longtemps qu'on attente à ma vie, qu'on me brave, et que l'on conspire ma ruine ? L'exil n'a point abattu l'audace de Plautus et de Sylla ; loin de Rome, ils nourrissent encore dans leur sein l'implacable fureur qui arme des assassins contre mes jours. Puisque l'absence même n'a point diminué le crédit sur lequel se fondent leurs coupables espérances, je dois me délivrer de la crainte qu'ils me donnent, et tuer mes ennemis. Que mon odieuse femme périsse également, et qu'elle aille rejoindre son frère tant aimé. Tout ce qui me porte ombrage doit tomber.

SÉNÈQUE.

Il est beau de se montrer supérieur aux plus grands hommes, de travailler au bonheur de son pays, d'épargner les malheureux, de s'abstenir du meurtre, de donner du temps à sa colère, le repos au monde, et la paix à son siècle. Voilà la vertu suprême, voilà le chemin qui mène au ciel ; c'est ainsi que le premier Auguste se montra le père de la patrie, mérita d'être mis dans le ciel au rang des dieux, et d'avoir des temples sur la terre, où il reçoit les hommages des mortels. Cependant il eut beaucoup à souffrir des coups de la fortune, dans les longues et terribles guerres qu'il soutint sur la terre et sur les eaux, pour arriver à punir les ennemis de son père. Mais vous, au contraire, vous n'avez reçu d'elle que des faveurs ; sans verser une seule goutte de sang, elle a mis doucement en vos mains le sceptre du monde, et soumis la terre et les mers à votre empire. La sombre envie s'est brisée contre l'amour unanime des Romains, et n'a plus rien osé contre vous. Les sénateurs et les chevaliers sont pour vous. Par les vœux du peuple et le choix du sénat, vous assurez la paix du monde, vous êtes le maître suprême des humains, vous portez le nom sacré de Père de la patrie ; Rome demande que vous gardiez toujours ce beau nom, et met ses enfants sous votre sauvegarde.

NÉRON.

C'est à la faveur des dieux seulement que je dois l'obéissance de Rome et celle du sénat, et ce respect timide, ces vœux contraints que la terreur inspire. Laisser la vie à des citoyens fiers de leur noble Origine, et aussi dangereux pour leur prince que pour leur patrie ! quelle folie à moi, quand je puis d'un mot les

anéantir et me tirer d'inquiétude ! Brutus arma ses mains coupables contre le vainqueur à qui il devait la vie : le grand César, ce guerrier invincible, ce conquérant que la gloire égalait à Jupiter lui-même, a péri sous le glaive impie des Romains.

Quels flots de sang coulèrent alors dans Rome si souvent déchirée ! Que de citoyens nobles, jeunes et vieux, dispersés par le monde, et que la terreur chassait de leurs maisons pour éviter le fer des triumvirs et leurs tables funestes, périrent par les ordres du divin Auguste, qui a pourtant mérité le ciel par ses douces vertus ! que d'exécutions terribles ! Les sénateurs voyaient avec douleur les plus nobles têtes attachées à la tribune aux harangues ; mais ils n'osaient pleurer la mort de leurs plus chers parents : il était défendu de gémir, quand la place publique était couverte de cadavres mutilés et tout souillés d'un sang noir et corrompu.

Mais le carnage et le meurtre ne s'arrêtèrent pas là. Longtemps les oiseaux et les bêtes féroces trouvèrent leur pâture dans les fatales plaines de Philippes. La mer de Sicile a englouti des flottes entières dans des combats où vainqueurs et vaincus étaient Romains. Ces grandes collisions ébranlaient le monde. Le rival d'Auguste prend la fuite, et ses vaisseaux fugitifs l'emportent vers le Nil, où il va bientôt périr. L'incestueuse Egypte s'abreuve une seconde fois du sang d'un capitaine romain, et possède les cendres de deux grands hommes.

Cette contrée fut le tombeau de la guerre civile, guerre si longue et si cruelle ; enfin le vainqueur fatigué put remettre dans le fourreau son glaive émoussé par tant de coups, et maintenir par la terreur l'empire qu'il avait conquis. Par ses armes et la fidélité de ses soldats, il assura sa propre vie. La noble piété de son fils le consacra dieu, après sa mort, et lui éleva des temples.

Et moi aussi le ciel sera mon partage, lorsque j'aurai détruit tous mes ennemis par l'épée, et qu'un héritier digne de moi assurera l'avenir de ma maison.

SÉNÈQUE.

Cet enfant d'une race divine, la fille d'un dieu vous le donnera ; nous l'attendons de la fille de Claude, qui est la gloire de sa famille et, comme Junon, l'épouse de son frère.

NÉRON.

Les débauches de la mère me donnent peu de confiance dans sa fille, et jamais Octavie ne m'aima sincèrement.

SÉNÈQUE.

Dans une si grande jeunesse la tendresse ne peut guère se montrer ; la pudeur timide couvre le feu de l'amour.

NÉRON.

C'est ce que j'ai cru moi-même longtemps, abusé que j'étais, malgré les marques d'antipathie qu'elle me donnait, et la haine qui se témoignait sur son visage. Enfin j'ai résolu de me venger de ses dédains ; j'ai trouvé une femme digne par sa naissance et par sa beauté de ma couche impériale ; Vénus, Junon et la fière Pallas ont moins d'attraits.

SÉNÈQUE.

Ce qu'un époux doit aimer dans une femme, c'est la vertu, la fidélité conjugale, la pudeur et la chasteté : il n'y a que les qualités de l'âme qui demeurent toujours et que rien ne peut corrompre ; la beauté passe comme une fleur dont chaque jour flétrit l'éclat.

NÉRON.

[Celle que j'aime réunit tous les dons les plus rares](#) ; les dieux semblent l'avoir formée telle pour mon bonheur.

SÉNÈQUE.

Ne vous livrez point en aveugle à la puissance de l'Amour.

NÉRON.

L'Amour règne au ciel, et le dieu de la foudre lui-même ne peut briser son joug ; il pénètre au sein des flots, triomphe aux enfers, et force les dieux à descendre de l'Olympe.

SÉNÈQUE.

[C'est l'ignorance humaine qui a fait de l'Amour un dieu terrible](#), qui a mis des flèches dans ses mains, avec un arc redoutable, et une torche cruelle ; qui l'a fait naître de Vénus et de Vulcain. L'amour n'est qu'un vif penchant de l'âme, une douce flamme du cœur ; la jeunesse le fait éclore ; le luxe, l'oisiveté l'entretiennent au sein de l'opulence. Cessez de le nourrir et de le fortifier, il tombe de lui-même, comme un feu sans aliment perd ses forces et ne tarde pas à s'éteindre.

NÉRON.

L'Amour, source de volupté, me paraît, à moi, le principe même de la vie : sa douce puissance donne à l'homme une existence immortelle par l'enfantement successif des générations humaines, et adoucit les animaux les plus sauvages. C'est ce dieu qui doit allumer pour moi les flambeaux de l'hymen, et, par son feu céleste, faire monter Poppée dans ma couche.

SÉNÈQUE.

Les Romains ne verraient pas sans douleur cette union, et la vertu la condamne.

NÉRON.

Il est permis à tous de prendre une épouse, et moi seul je ne le pourrais pas?

SÉNÈQUE.

Une position plus haute impose aussi des devoirs plus étroits.

NÉRON.

Je veux voir si le fol amour des Romains pour Octavie tiendra contre ma puissance.

SÉNÈQUE.

Cédez plutôt aux vœux du peuple.

NÉRON.

Il n'y a plus d'autorité quand c'est le peuple qui conduit les chefs.

SÉNÈQUE.

Ne lui rien accorder, c'est lui donner un juste sujet de haine.

NÉRON.

A-t-il donc le droit de prendre à force ouverte ce qu'on refuse à ses prières?

SÉNÈQUE.

C'est une cruauté de ne les écouter pas.

NÉRON.

C'est un crime de vouloir forcer un empereur.

SÉNÈQUE.

Qu'il cède alors lui-même.

NÉRON.

La renommée dira qu'il a été vaincu.

SÉNÈQUE.

Elle est capricieuse et mensongère.

NÉRON.

Plus d'un roi, s'il n'y prend garde, est déshonoré patelle.

SÉNÈQUE.

Elle redoute la grandeur.

NÉRON.

Elle ne laisse pas de l'attaquer pourtant.

SÉNÈQUE.

Il est facile de la réduire au silence : rappelez-vous les bienfaits de votre divin père ; que l'âge de votre épouse, sa fidélité, sa vertu vous ramènent à de plus sages pensées.

NÉRON.

Cessez vos remontrances ; depuis longtemps elles m'importunent. Je veux avoir le droit de faire ce qu'il plaît à Sénèque de blâmer. C'est ajourner trop longtemps la joie du peuple ; celle que j'aime porte dans son sein un gage de

mon amour, une partie de moi-même. Je fixe à demain le jour de cet heureux hyménée.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

AGRIPPINE.

J'ai percé le sein de la terre, et j'arrive du séjour des Ombres. Ma main sanglante porte la torche infernale qui doit éclairer ce coupable hymen. Je veux que ce flambeau préside à l'union de Poppée et de mon fils, et mon bras vengeur, mon ressentiment maternel en allumeront le bûcher qui les doit consumer tous deux.

Dans les enfers même, le crime affreux qui m'ôta la vie est toujours présent à ma mémoire. Le vaisseau perfide dont il paya mes bienfaits ; cette nuit fatale qu'il me donna en échange de l'empire, et pendant laquelle je pleurai mon naufrage, pèse cruellement à mes mânes demeurés encore sans vengeance. Je voulais déplorer le malheur de mes compagnons, et le crime horrible de mon fils : mais il ne m'en laissa pas le temps ; il couronna son forfait par un autre plus grand. À peine retirée des flots, un glaive perça mon sein, et mon âme irritée s'échappa de mon corps par une large blessure, au milieu démon palais.

Mon sang même n'a pas éteint la haine de mon fils ; ce cruel tyran s'acharne encore sur le nom de sa mère : il veut effacer la mémoire de mes bienfaits. Ses ordres sanglants font tomber mes statues et les monuments de ma gloire dans toute l'étendue de l'univers, que mon aveugle tendresse a soumis pour mon malheur à ce fils dénaturé.

Mon époux assassiné me poursuit de sa colère, il lance des feux contre ma tête coupable, il me presse, il me menace, me reproche sa mort, et demande vengeance du trépas de son fils. Attends un moment, Claudius, et tu l'auras. La terrible Erinnyis prépare à ce monstre une fin digne de lui ; des blessures, une fuite honteuse et des châtiments plus cruels que la soif de Tantale, que le rocher de Sisyphe, que le vautour de Tityus, et que la roue qui, dans son branle rapide, meurtrit les membres d'Ixion. Qu'il bâtit des palais de marbre, que l'or brille à ses riches lambris, que des cohortes en armes veillent à la porte de sa riche demeure, que l'univers s'épuise à le combler de richesses, que les Parthes baissent à genoux sa main sanglante, et lui livrent leurs trésors et leurs provinces ; le temps vient où on le verra payer ses crimes de sa coupable tête, présenter la gorge au glaive de ses bourreaux, abandonné de tous, anéanti, privé de secours.

Voilà donc le fruit de mes peines, et le terme de tous mes vœux ! O mon fils ! où t'a conduit ta fureur aveugle et ta cruelle destinée ? fallait-il en venir à ce point que ta mère elle-même, assassinée par toi, se voie enfin désarmée par l'excès de tes malheurs ? Plût au ciel qu'avant de le mettre au monde et de te

nourrir, des bêtes cruelles eussent déchiré mes entrailles ! tu serais mort avec moi sans avoir connu la vie, sans t'être souillé par le crime : attachés l'un à l'autre dans un même corps, nous habiterions ensemble les paisibles bocages de l'Elysée, auprès de ton illustre père, et de tes nobles aïeux ; tandis que maintenant la honte et la douleur les assiègent, à cause de toi, perfide, et de moi qui ai pu enfanter un pareil monstre !

Marâtre, épouse et mère également fatale à tous les miens, il est temps de me cacher au fond des enfers.

SCÈNE II.

OCTAVIE, LE CHŒUR.

OCTAVIE.

Séchez vos larmes dans ce jour de fête et de joie ; l'amour et l'intérêt que vous me témoignez pourraient allumer la colère du prince, et je serais pour vous une source de malheurs. Ce n'est pas le premier trait qui a percé mon cœur, j'ai souffert déjà de plus grands maux. Quand ce serait par la mort, ce jour me verra délivrée de mes peines. Je n'aurai plus sous mes yeux le terrible visage de mon tyran ; je ne partagerai plus la couche d'une rivale odieuse ; [je serai la sœur et non plus la femme de César.](#)

Que du moins je sois affranchie de mes peines et de la crainte du trépas ! Mais, hélas ! malheureuse, peux-tu l'espérer, connaissant comme tu le connais ce barbare époux ? Gardée comme une victime pour la cérémonie de cet hymen, ce jour est marqué pour ta mort. Mais pourquoi tourner si souvent tes yeux humides et pleins de larmes vers le palais de ton père ? hâte-toi plutôt d'en sortir ; sauve-toi de cette cour ensanglantée.

LE CHŒUR.

Le voici donc arrivé ce jour fatal, et qu'un bruit menaçant nous a tant de fois annoncé ! La fille de Claude se voit chassée du lit de Néron ; et Poppée triomphante y monte à sa place, pendant que la terreur glace notre amour et enchaîne nos bras.

Qu'est devenue la puissance du peuple romain ? cette puissance qui brisa les forces de tant de rois, fît les lois dans Rome, donna les faisceaux à des mains dignes de les porter, ordonna à son gré la paix et la guerre, dompta les nations et mit aux fers des souverains prisonniers. De toutes parts, les images de Poppée jointes à celles de Néron blessent nos regards. Abattons les statues trop ressemblantes de cette courtisane, arrachons-la elle-même de sa couche impériale, armons-nous de traits et de feux, et courons au palais de ce tyran barbare.

ACTE QUATRIÈME.
SCÈNE I.

LA NOURRICE, POPPÉE.

LA NOURRICE.

Où fuyez-vous ainsi de l'appartement de votre époux, ma fille? quelle retraite voulez-vous chercher dans le trouble qui vous agite, et pourquoi ces larmes qui coulent sur vos joues? Ce beau jour appelé par nos prières et par nos vœux a brillé pour vous. Les flambeaux de l'hymen vous ont unie à votre auguste amant ; vos attraites et [le zèle indiscret de Sénèque](#) vous ont donné ce noble époux, et la puissante mère de l'Amour l'a fait tomber dans vos chaînes. Que vous étiez belle sur ce beau lit nuptial ! avec quel ravissement le sénat contemplait vos charmes, tandis que vous faisiez brûler l'encens en l'honneur des dieux, et que vos mains faisaient sur les autels des libations de vin ! Un léger voile de pourpre couvrait le sommet de votre tête ; Néron marchait à vos côtés avec un noble orgueil, au milieu des acclamations des citoyens ; la pourpre de ses habits et la joie de son visage attiraient tous les regards : telle fut autrefois l'union de Pélée avec la fille des mers orageuses, hymen fameux que les divinités du ciel célébrèrent à l'envi avec celles des eaux.

Quel soudain malheur a changé votre visage? d'où vient cette pâleur, et que veulent dire ces larmes?

POPPÉE.

[Un songe affreux, chère nourrice, m'a glacée d'horreur cette nuit](#) ; il trouble encore ma raison, et m'ôte l'usage de mes sens. Quand la lumière du soleil eut fait place aux étoiles, et que les ténèbres eurent couvert la face du ciel, je me suis endormie dans les bras de mon cher Néron ; mon sommeil ne fut pas longtemps paisible : il me sembla voir une foule nombreuse en habits de deuil entourer mon lit : les dames romaines, les cheveux épars, faisaient entendre des cris lugubres ; à plusieurs reprises, le son terrible de la trompette se fit entendre, et je vis la mère de mon époux agiter avec menace une torche ensanglantée. Je la suis, entraînée par l'effroi ; mais tout à coup la terre ébranlée ouvre sous mes pas un abîme immense, où je vois tomber le lit nuptial sur lequel je me repose tremblante et sans forces. Alors s'approche de moi mon ancien époux, Crispinus, et son fils, entourés d'une foule nombreuse. Crispinus se jette aussitôt dans mes bras, et me couvre de ses baisers longtemps interrompus, quand tout à coup Néron furieux entre dans mon appartement, et lui plonge un affreux poignard dans le sein.

La terreur dont j'étais saisie m'arrache enfin au sommeil ; un tremblement

universel agite tous mes membres et fait battre mon cœur. La crainte me force de cacher ce secret que je confie à ta discrétion et à ta fidélité. Hélas ! quel est ce malheur que m'annoncent les ombres des morts, et que signifie ce sang de mon époux que j'ai vu couler?

LA NOURRICE.

Toutes les images qui ont exercé dans le jour la vigoureuse activité de l'esprit, une force mystérieuse et cachée les ranime à l'heure du repos. Endormie dans les bras de votre nouvel époux, comment vous étonnez-vous d'avoir vu en songe un mari, une chambre nuptiale, un bûcher? Vous vous effrayez aussi de ces dames romaines qui, les cheveux en désordre, se frappaient le sein : ce sont les amies d'Octavie qui pleurent son divorce dans le palais de son frère, et au pied de ses pénates sacrés. Ce flambeau dont la main d'Agrippine vous poursuivait, vous présage un nom que l'envie même rendra plus célèbre. Les enfers promettent à votre hymen et à votre maison une éternelle durée. Ce glaive, plongé par Néron dans le sein de votre époux, signifie qu'il ne fera point de guerres, mais que, sous son règne, la paix tiendra l'épée dans le fourreau. Reprenez donc vos esprits et votre joie ; bannissez vos terreurs, et rentrez dans votre chambre nuptiale.

POPPÉE.

Non, je veux aller au temple, me prosterner au pied des saints autels, et apaiser les dieux par des sacrifices, pour conjurer les songes menaçants de cette nuit cruelle, et en tourner les présages terribles contre mes ennemis. Toi, viens faire des vœux pour moi, et leur adresser de pieuses prières pour que la terreur qui m'agite s'éloigne de moi.

SCÈNE II.

LE CHŒUR.

Si l'indiscrete renommée dit vrai quand elle raconte les amours et les tendres larcins de Jupiter ; si, couvert de plumes brillantes, il s'est reposé sur le sein de Lédà ; si, changé en taureau sauvage, il a ravi et emporté à travers les flots la belle Europe ; qu'il abandonne encore une fois son empire, et descende du ciel pour venir dans tes bras, ô Poppée! Il doit te préférer à Lédà, et à Danaé qui, jadis, le vit descendre vers elle en pluie d'or. C'est en vain que Sparte nous vante son Hélène, et que le berger troyen s'applaudit de sa conquête. Poppée l'emporte encore sur la fille de Tyndare, dont la beauté suscita une guerre cruelle, et amena la ruine d'Ilion.

Mais quel est ce messenger qui accourt à nous à grands pas, plein de trouble et hors d'haleine? quelle nouvelle apporte-t-il?

SCÈNE III.

LE MESSAGEUR, LE CHŒUR.

LE MESSAGEUR.

Gardes qui vous tenez si fièrement aux portes du palais, venez le défendre contre les attaques du peuple. Les préfets tremblants amènent les cohortes au secours de la ville. Cette révolte insensée ne se laisse point abattre par la crainte ; mais au contraire elle prend à chaque moment de nouvelles forces.

LE CHŒUR.

Et quel est le motif de cette fureur aveugle ?

LE MESSAGEUR.

[La fureur d'Octavie s'est communiquée au peuple](#), et dans le transport qui l'agite, il est prêt à se porter aux plus grands excès.

LE CHŒUR.

Que veut-il faire ? quel est son but ?

LE MESSAGEUR.

De rendre à la fille de Claude le palais de son divin père, et le lit de son frère, et la moitié de l'empire.

LE CHŒUR.

Mais Poppée est aujourd'hui l'épouse légitime et chérie de notre empereur.

LE MESSAGEUR.

C'est là précisément ce qui allume dans leurs cœurs cette aveugle rage, et les porte à des actions désespérées. Toutes les images de Poppée, statues de marbre ou d'airain, ont éprouvé la violence du peuple et sont tombées sous ses coups : on en traîne par les rues les membres mutilés et attachés à des cordes ; on les foule aux pieds, on les traîne dans la boue : leurs paroles ne démentent point la férocité de leurs actes ; la crainte m'empêche de les répéter. Ils veulent réduire en cendres le palais de l'empereur, s'il ne livre à la fureur du peuple sa nouvelle épouse, s'il ne consent à rendre à la fille de Claude ses pénates paternels. Le préfet m'envoie pour lui faire connaître cette sédition populaire ; il faut que je me hâte d'exécuter ses ordres.

LE CHŒUR.

Pourquoi cette fureur impuissante ? les traits de l'Amour sont plus forts que les vôtres, et ses feux éteindront vos feux ; car ils ont plus d'une fois triomphé de la foudre, et contraint Jupiter de descendre du ciel. Vous expiez cruellement votre démente, vous la paierez de votre sang. L'Amour est fougueux dans sa colère, intraitable et violent : c'est lui qui força le superbe Achille à quitter ses armes pour la lyre ; il a triomphé des Grecs, et de l'orgueilleux Atride ; il a renversé le royaume de Priam, et détruit les plus puissantes villes : et maintenant mon âme est saisie d'horreur, en pensant à quels excès va se porter la vengeance

de ce dieu impitoyable.

ACTE CINQUIÈME.
SCÈNE I.

NÉRON, LE PRÉFET.

NÉRON.

Mes soldats sont trop lents, et ma patience est trop grande ; après un pareil attentat, le sang des coupables devrait avoir éteint déjà les feux qu'ils ont allumés contre moi ; Rome devrait être inondée de carnage pour avoir enfanté des hommes aussi criminels. La mort n'est plus une peine suffisante pour de semblables forfaits, le crime du peuple mérite un châtiment plus sévère.

Cette femme à laquelle des furieux veulent me soumettre ; cette sœur, cette épouse dont je me défie depuis longtemps, doit enfin payer de sa vie les ennuis qu'elle me cause : il faut que ma colère s'éteigne dans son sang. Je vais abîmer la ville sous les flammes : ses coupables habitants périront dans les feux et sous les débris de leurs maisons ; je répandrai sur eux le deuil, et la hideuse misère, et la faim dévorante. Le bonheur de mon règne fait fermenter les passions de cette multitude corrompue ; elle abuse de ma clémence, elle ne peut se tenir en paix : son caractère inquiet se tourmente et se travaille ; l'audace et la témérité la poussent vers l'abîme. Je vais la dompter par l'excès des maux, et l'accabler d'un joug de fer qui l'empêche à l'avenir de rien oser de semblable, et de lever même les yeux sur le sacré visage de mon épouse. Abattue sous le poids de la terreur que lui inspirera ma vengeance, elle apprendra à plier au moindre signe de son maître.

Mais voici l'homme que sa rare vertu et sa fidélité ont mis à la tête des gardes de mon palais.

LE PRÉFET.

Cette sédition populaire est apaisée ; il n'en a coûté que la vie d'un petit nombre de factieux qui se sont obstinés dans une folle résistance.

NÉRON.

Et tu crois que c'en est assez ? est-ce ainsi que tu as compris les ordres de ton empereur ? Apaisée ! est-ce là donc la vengeance qui m'est due ?

LE PRÉFET.

Les chefs de cette révolte impie sont tombés sous le fer.

NÉRON.

Et quoi ! cette vile populace qui venait pour réduire mon palais en cendres et faire la loi à son empereur ; qui a prétendu arracher de mon lit une épouse chérie, et qui l'a outragée autant qu'elle a pu de ses mains impies et de ses paroles sacrilèges, ne recevra point le châtiment qu'elle mérite ?

LE PRÉFET.

Ferez-vous tomber le feu de votre colère sur vos concitoyens?

NÉRON.

Oui, et d'une manière terrible dont le souvenir se conservera dans tous les âges.

LE PRÉFET.

Notre juste crainte ne doit-elle pas arrêter votre vengeance qui ne veut point connaître de bornes?

NÉRON.

Non, il faut immoler d'abord celle qui la première a provoqué mes coups.

LE PRÉFET.

Désignez-moi cette victime, elle ne sera point épargnée.

NÉRON.

Je parle de ma sœur ; il faut faire tomber sa coupable tête.

LE PRÉFET.

Ah ! l'horreur me rend immobile et glace tous mes sens.

NÉRON.

Tu hésites?

LE PRÉFET.

Soupçonneriez-vous ma fidélité?

NÉRON.

Oui, si tu épargnes mon ennemie.

LE PRÉFET.

Une femme peut-elle mériter ce nom?

NÉRON.

Pourquoi pas, si une femme commet des crimes?

LE PRÉFET.

Qui peut l'accuser?

NÉRON.

La révolte du peuple.

LE PRÉFET.

Quelle main pourrait gouverner une multitude furieuse?

NÉRON.

La même qui a pu la soulever.

LE PRÉFET.

Aucune alors, suivant moi.

NÉRON.

C'est celle d'une femme qui a reçu de la nature un esprit malfaisant, et plein

de la plus noire perfidie ; mais elle n'en a pas reçu également la force : elle est faible, son cœur se trouble, la terreur l'abat, le châtement dompte son audace ; le supplice vient tard, sans doute, après tant de crimes : n'importe, plus de conseils, plus de prières, songe seulement à exécuter mes ordres : fais-la monter sur un vaisseau, et dépose-la sur quelque lointain rivage où tu lui donneras la mort. Ce n'est qu'à ce prix que ma colère peut être satisfaite.

SCÈNE II.

LE CHŒUR, OCTAVIE.

LE CHŒUR.

O faveur populaire! à combien de malheureux n'as-tu pas été fatale! d'abord, comme un vent favorable, tu gonfles les voiles de leur vaisseau, et les portes en pleine mer ; puis soudain, venant à tomber, tu les abandonnes au milieu des vagues orageuses et profondes.

La triste mère des Gracques a pleuré la mort de ses fils : c'est la faveur du peuple et son amour excessif qui les a perdus, ces hommes d'une naissance illustre, pleins de vertu, pleins d'honneur, grands par l'éloquence, par le courage et par les lois qu'ils ont portées. [Tu as péri comme eux, noble Drusus](#) ; ni les faisceaux ni la maison ne t'ont garanti de ce funeste sort.

L'exemple douloureux que j'ai devant moi ne me permet pas d'en citer d'autres : cette Octavie à qui tout à l'heure les Romains voulaient rendre sa patrie, son palais et le lit de son frère, maintenant ils la regardent froidement traîner au supplice et à la mort : sa misère, ses cris ne les touchent pas.

Heureux le pauvre qui vit en paix caché sous une humble chaumière! les tempêtes n'éclatent que sur les hautes montagnes, la fortune ne frappe que les palais.

OCTAVIE.

Où me traînez-vous? quel est l'exil auquel votre tyran ou sa nouvelle épouse me condamne? Si cette rivale, déjà rassasiée de mes douleurs, consent à me laisser la vie, pourquoi m'exiler? si elle veut ajouter le comble à mes maux par la mort, pourquoi me refuser encore la consolation de mourir sur le sol de ma patrie?

Mais non, tout espoir m'est ravi ; je vois déjà le fatal vaisseau de mon frère. Ma mère l'a monté avant moi, et maintenant c'est sa sœur, bannie de sa couche, qui doit le monter à son tour. Il n'y a point de providence que la vertu puisse invoquer, il n'y a point de dieux ; la cruelle Erinnys règne seule dans le monde.

Oh! qui pourrait dignement déplorer mes malheurs ; les cris plaintifs de Philomèle suffiraient-ils à ma douleur. Ah ! si j'avais seulement ses ailes, je les étendrai, et, dans mon vol rapide, je fuirais le théâtre de mes misères, et la

société des hommes, et la mort cruelle qui m'attend. Seule dans un bois désert, perchée sur un rameau flexible, je ferais entendre des chants tristes et lugubres.

LE CHŒUR.

Nous sommes tous le jouet de la destinée ; il n'est point d'homme qui se puisse promettre un bonheur ferme et durable, au milieu de tant de révolutions que le temps amène dans son redoutable cours. Fille des Césars, puisez du courage dans les tristes exemples que vous offre votre maison. Etes-vous la plus malheureuse de votre famille? [considérez d'abord la fille d'Agrippa](#), la belle-fille d'Auguste, l'épouse d'un César, dont le nom fut si grand dans le monde : voyez-la cette malheureuse princesse dont la fécondité nous donna tant dégages de paix ; exil, tortures, chaînes cruelles, funérailles, deuil, et trépas funeste après de longs tourments, voilà sa vie.

[L'heureuse femme de Drusus](#), Livie, se précipite dans le crime, et en subit la peine ; [Julie, sa fille, fut entraînée dans le malheur de sa mère](#) : elle ne fut pourtant égorgée que longtemps après, et périt innocente.

Quelle puissance n'eut pas aussi votre mère? chère à son époux, et fière de ses enfants, elle avait dans le palais un souverain empire ; puis enfin, [soumise au caprice d'un esclave](#), elle expira sous le fer. Parlerai-je de la mère de Néron, qui pouvait élever ses espérances jusqu'au ciel? n'a-t-elle pas subi les outrages des rameurs tyrrhéniens, pour mourir bientôt par l'épée, victime de la cruauté de son barbare fils?

OCTAVIE.

Et moi aussi, ce cruel tyran va me faire descendre au triste séjour des Mânes. Infortunée, pourquoi retarder ce moment cruel? traînez-moi à la mort, vous à qui la fortune a donné ce droit sur Octavie. Je prends les dieux à témoins... Que dis-je, insensée? les dieux me haïssent, pourquoi les invoquer? J'en atteste l'enfer et les divinités de l'Erèbe, qui punissent les crimes, et toi aussi mon père, qui as mérité un châtement et un trépas aussi cruels ; [j'accepte avec joie la mort qu'on me destine](#).

Préparez votre navire, livrez la voile aux vents, et que le pilote tourne la proue vers le rivage de Pandatarie.

LE CHŒUR.

Vents légers, doux zéphyr, qui, voilée d'un nuage céleste, jadis avez emporté Iphigénie loin de l'autel funeste où cette vierge allait être immolée, portez aussi notre jeune princesse loin de ces bords cruels, et déposez-la dans un autre temple de Diane. L'Aulide est moins inhumaine que Rome ; la Tauride elle-même est moins barbare : elle n'offre à ses dieux que le sang des étrangers, et Rome se baigne dans celui de ses propres enfants.

NOTES SUR OCTAVIE.

Si cette tragédie était bonne, il faudrait lui appliquer la louange renfermée dans ces vers de l'*Art poétique* d'Horace :

Nec minimum meruere decus vestigia Græca

Ansi deserere, et celebrare domestica facta.

C'est la seule de ces pièces, tirées de l'histoire nationale, qui nous soit parvenue, et la seule aussi dont on puisse dire avec certitude qu'elle n'est point de Sénèque le Philosophe.

Le sujet d'*Octavie* est tragique en lui-même, et plus heureux que celui de *Britannicus* préféré par notre Racine. Mais l'auteur n'a pas su le développer ; il manque à la fois d'intelligence et de style ; et n'était le mauvais goût, et l'interminable pathos de l'*Hercule sur le mont Ceta*, nous dirions que l'*Octavie* est la plus mauvaise pièce du *Théâtre* de Sénèque. Juste-Lipse dit que c'est l'œuvre d'un écolier, ou plutôt d'un enfant : « Puer ego sum, *dit-il*, nisi a puero scripta, certe pueri modo. » Elle n'a pas cependant manqué d'imitateurs ; le plus ancien est Roland Brisset, de Tours, avocat au parlement de Paris, dont nous avons déjà parlé au commencement des notes d'Agamemnon. Après lui vient Racine, et en dernier lieu, chez nous, un poète à peu près inconnu, Souriguières. Le célèbre Alfieri a composé une tragédie avec le même titre et les mêmes personnages, mais fort différence de la pièce latine par la force des idées et du style.

ACTE I.

En cris plus lugubres que ceux d'Alcyon. — Alcyon, femme de Céyx, roi de Trachine, mourut de douleur en trouvant le corps de son époux sur le rivage, et fut changée en alcyon.

Plus tristes que ceux des filles de Pandion. — Procné et Philomèle, filles de Pandion, roi d'Athènes, changées, la première en hirondelle et la seconde en rossignol.

O ma mère ! l'éternel sujet de mes larmes, et la première cause de mes maux. — C'est Messaline, femme de Claude, mère de Britannicus et d'Octavie. Ses débauches sont célèbres, et l'on connaît ce tableau qu'en a fait Juvénal, dans la satire contre les femmes, où

..... Poussant à bout la luxure latine,

Aux portefaix de Rome il vendit Messaline.

Cette fougue de libertinage, portée jusqu'à la folie, causa sa mort. On trouvera dans Tacite, *Annales*, liv. XI, chap. 26-38, le récit fabuleux (haud sum ignarus fabulosum visum iri) de son mariage public avec Caius Silius, consul désigné, du vivant de Claude, qui était allé faire un sacrifice à Ostie. Ce fut la première fois, dit l'historien, que l'empereur cessa d'ignorer les débauches de sa

femme. Silius, et tous ceux qui avaient pris part à ce mariage, furent mis à mort. Messaline, retirée dans les jardins de Lucullus, espérait bien obtenir sa grâce, quoiqu'elle eût conspiré contre la vie de son époux autant que contre son honneur. Mass l'affranchi Narcisse déploya dans cette affaire une audace et une opiniâtreté qui suppléèrent à la faiblesse et à l'insouciance de Claude. Au moment où l'empereur donnait l'ordre de lui amener Messaline pour qu'elle pût plaider sa cause et se justifier, Narcisse envoya l'affranchi Évode pour la mettre à mort. Lepida, sa mère, la pressait de se tuer elle-même : mais cette âme, flétrie par la débauche, n'avait conservé aucun sentiment honnête : « Animo per libidines corrupto nihil honestum inerat. » Elle prit cependant une épée ; mais elle n'eut ni le courage ni la force de s'en frapper : un tribun des soldats le fit pour elle. Sa mort fut à l'instant même annoncée à Claude qui était à table, et qui, sans s'informer si cette mort avait été volontaire ou forcée, demanda à boire, et finit son dîner aussi gaîment qu'à l'ordinaire : « Poposcit poculum et solita convivio celebravit. » Le crime et la mort de Messaline entraînèrent la ruine de ses enfants.

Cette furie qui alluma les torches fatales de mon hymen. — Par cette alliance, Néron, déjà fils adoptif de Claude, s'enracinait de plus en plus dans les droits de la famille impériale. « D. Junio, Q. Haterio Coss. sedecim annos natus Nero Octaviam Cæsaris filiam in matrimonium accepit. » (Tacite., *Annal*, lib. XII, cap. 58.)

C'est elle qui t'a ravi le jour, ô mon malheureux père!

N'est-ce pas cette même Agrippine
Que mon père épousa jadis pour ma ruine,
Et qui, si je t'en crois, a de ses derniers jours,
Trop lents pour ses desseins, précipité le cours?

(RACINE, *Britannicus*, acte I, sc. 3.)

Il mourut ; mille bruits en courent à ma honte.

(Ibid., acte IV, sc. 2.)

L'empoisonnement de Claude n'est pas douteux ; et les historiens s'accordent à dire que ce fut avec du poison de champignons que sa femme lui ôta la vie.

Minus ergo nocens erit Agrippa
Boletus?

dit Juvénal. Suivant Tacite (voyez *Annales*, liv. XII, chap. 67), on lui donna bien, sur l'indication de la célèbre Locuste (diu inter imperii instrumenta habita), du poison de champignons mêlé dans un mets agréable, « infusum delectabili cibo boletorum venenum. » Mais, par un effet, soit de la sottise de Claude, soit de son ivresse, le poison ne parut pas produire d'effet ; un flux de ventre d'ailleurs vint au secours du prince. Alors Agrippine eut recours à un médecin nommé

Xénophon, qui, sous prétexte de faciliter le vomissement, introduisit, dans le gosier de Claude, une plume enduite d'un poison plus actif.

Voyais fuir devant toi les Bretons. — Voyez Tacite, *Annales*, liv. XII, chap. 31 et suiv., sur la guerre contre Caractacus et la reine Cartismandua.

Qui elle-même expira par celle de son fils. — Les détails de la mort d'Agrippine sont assez connus ; on les trouvera d'ailleurs ci-après. Voyez acte I, sc. 4 ; acte III, sc. 1. Voyez aussi Tacite, *Annales*, liv. XIV, chap. 2 et suiv., et la *Vie de Néron*, par Suétone.

Ce fils criminel a de plus empoisonné son frère. — Voyez RACINE, *Britannicus*, acte V, sc. 5 et ô ; et TACITE, *Annales*, liv. XIII, chap. 14. et suiv.

Tu pouvais punir ce crime par la main d'Oreste. — Voyez les *Choéphores* d'Eschyle, l'*Électre* de Sophocle, celle de Crébillon, et l'*Oreste* de Voltaire.

Je ne suis plus que l'ombré d'un grand nom. — « Stat magni nominis umbra, » dit Lucain. Racine semble avoir imité cette image dans *Britannicus* :

Depuis ce coup fatal le pouvoir d'Agrippine
Vers sa chute à grands pas chaque jour s'achemine.
L'ombre seule m'en reste et l'on n'implore plus
Que le nom de Sénèque et l'appui de Burrhus etc.

(Acte I, sc. 1)

Quoiqu'il rougisse de devoir à sa mère la reconnaissance d'un pareil bienfait :

Dans le fond de ton cœur je sais que tu me hais ;
Tu voudrais t'affranchir du joug de mes bienfaits, etc.

(RACINE, *Britannicus*, acte V, sc. 6.)

Après le meurtre de ma mère, après l'assassinat de mon père, etc. — Octavie, dit Tacite, semble en effet n'avoir vécu que pour être du malheur un modèle accompli.

Elle n'eut pas un seul beau jour : « Non alia exsul visentium oculos majore misericordia adfecit. Meminerant adhuc quidam Agrippinæ a Tiberio, recentior Juliæ memoria obversabatur a Claudio pulsæ ; sed illis robur ætatis adfuerat ; læta aliqua viderant et presentem sævitiam melioris olim fortunæ recordatione allevabant : huic primus nuptiarum dies loco funeris fuit, deductæ in domum in qua nihil nisi luctuosum haberet, erepto per venenum patre, et statim fratre ; tunc ancilla domina validior, et Poppæa non nisi in perniciem uxoris nupta, postremo crimen omni exitio gravior. » (Tacite., *Annal.*, lib. XIV, cap. 63.)

Puisse-t-il (le crime) n'avoir aucune part dans mon trépas ! — Ici nous ne démêlons pas bien la pensée de l'auteur ; fait-il dire simplement à Octavie qu'elle consent à mourir, mais non par un crime ? Nous croyons plutôt qu'il fait allusion au crime qui fut imputé à Octavie, et que Tacite nomme (voir la fin de la note précédente) ma *omni exilio gravior* ; et comme il ne sait pas écrire, sa

pensée demeure obscure.

Ce crime, imputé à Octavie, est expliqué dans TACITE, *Annales*, liv. XIV, chap. 60-62 : « Poppæa diu pellex, et adulteri Neronis mox mariti potens, quemdam ex ministris Octaviæ impulit servilem ei amorem objicere ; destinaturque reus cognomento Eucerus, natione Alexandrinus, etc. — Sed parum valebat suspicio in servo et quæstionibus ancillarum elusa erat : ergo confessionem alicujus quæri placet, cui rerum quoque novarum crimen adfingeretur, et visus idoneu smaternæ necis patrator Anicetas classi apud Misenum ut memoravi præfectus. — Igitur accitum eum Cæsar operæ prioris admonet ; — locum haud minoris gratiæ instare, si conjugem infensam depellere ; nec manu aut telo opus ; fateretur Octaviæ adulterium. — Ille insita vecordia et facilitate priorum flagitiorum, plura etiam quam jussum erat fingit, fateturque apud amicos quos velut consilio adhibuerat princeps, etc. » (Cap. LXII.)

[Pour qui Néron n'a pas craint de faire monter sa mère sur un vaisseau.](#) — Voyez Tacite, *Annales*, liv. XIV, chap. I. « Diu meditatum scelus non ultra Nero distulit, vetustate imperii coalita audacia, et flagrantior in dies amore Poppææ, quæ sibi matrimonium et discidium Octaviæ, incolumi Agrippina, haud sperans, etc. »

[Comment lui resterait-il quelque sentiment pour sa famille dans les enfers.](#) — Claude était bon, mais crédule, insouciant et faible. Voyez sa *Vie* dans Suétone. « Claudius matrimonii sui ignaru, » dit Tacite, *Annales*, liv. XI, chap. 13.

Pendant Claudius penchait vers son déclin ;
Ses yeux, longtemps fermés, s'ouvrirent à la fin :
Il connut son erreur. Occupé de sa crainte,
Il laisse pour son fils échapper quelque plainte, etc.

(Racine, *Britannicus*, acte. IV, sc. 2.)

Mais il n'était plus temps. Agrippine fit choix d'un poison lent, dit Tacite, « ne admotus supremis Claudius, et dolo intellecto ad amorem filii rediret. » (*Annal.*, lib. XIII, cap. 66.)

[Prendre pour épouse la fille de son propre frère.](#) — Agrippine était fille de Germanicus, frère de Claude. Ce mariage, suivant les lois romaines, était incestueux : « Pactum inter Claudium et Agrippinam matrimonium jam fama, jam amore inlicito firmabatur ; necdum celebrare solemnia nuptiarum audebant, nullo exemplo deductæ in domum patruï fratris filiæ : quin et incestum ac, si sperneretur, ne in malum publicum erumperet metuebatur, etc. » Vitellius se chargea d'aplanir les difficultés. (Tacite, *Annales*, liv. XII, chap. 5.)

Mais ce lien du sang qui nous joignait tous deux,
Ecartait Claudius d'un lit incestueux :

Il n'osait épouser la fille de son frère.
Le sénat fut séduit ; une loi moins sévère
Mit Claude dans mon lit et Rome à mes genoux, etc.

(RACINE, *Britannicus*, acte IV, sc. 2.)

La tête de Silanus fut sacrifiée au caprice d'une femme. — Quatre Silanus périrent sous les premiers Césars. Celui dont on parle ici est Lucius Silanus, à qui Claude avait promis sa fille Octavie. Il était frère de Junia Calvina, *festivissima omnium puellarum*, dit Sénèque : *decora et procax soror*, dit Tacite, *Annales*, liv. XII, chap. 4. Elle aimait tendrement son frère, et leurs ennemis les accusèrent d'inceste, quoiqu'ils ne fussent coupables que d'un peu d'indiscrétion. (Racine, préface de *Britannicus*.) Silanus, d'abord chassé du sénat, déchu de l'hymen d'Octavie et dépouillé de la préture, se tua lui-même le jour du mariage de Claude, « sive eo usque spem vitæ produxerat, seu delecto die augendam ad invidiam. » (Tacite, *Annal.*, lib. XII, cap. 8.)

Par moi seule, éloigné de l'hymen d'Octavie,
Le frère de Junie abandonna la vie,
Silanus, sur qui Claude avait jeté les yeux,
Et qui comptait Auguste au rang de ses aïeux.

(Racine, *Britannicus*, acte I, sc. 1.)

Je vous fis sur mes pas entrer dans sa famille,
Je vous nommai son gendre et vous donnai sa fille.
Silanus qui l'aimait, s'en vit abandonné,
Et marqua de son sang ce jour infortuné.

(*Ibid.*, acte IV, sc. 2.)

La maison impériale attend d'autres enfants. — Ceux que Poppée devait donner à Néron. Voyez acte II sc. 2.

Celle qui, la première osa souiller votre couche, cette esclave, etc. — Le dernier traducteur, Levée dit : « Poppée cette vile esclave qui la première osa souiller votre couche etc. » Nous croyons qu'il ne s'agit point ici de Poppée, mais d'Acté, première maîtresse de Néron, qui lui fut donnée par Sénèque, « Senecæ contra muliebres illecebras subsidium a femina petivisse, » (Tacite, *Annal.*, lib. XIV, cap. 2) pour empêcher qu'il ne prît d'Agrippine sa mère, le plaisir qu'elle lui offrait. Cette Acté était une affranchie ; « ceterum infracta paullatim potentia matris, delapso Nerone in amorem libertæ cui vocabulum Acte fuit. » (Tacite, *Annal.*, lib. XIII, cap. 1). Au reste, ce passage est mal et peu clairement écrit. Cependant il y a lieu de croire qu'il ne s'agit point de Poppée, qui est présentement maîtresse du cœur de Néron, et de laquelle on ne peut pas dire : « Possedit diu ; » *et hanc*, et celle-ci, au commencement de la phrase suivante, confirme encore notre sens.

Dresse des monuments qui sont un aveu de ses alarmes. — Il s'agit probablement de quelque temple, ou de quelque chapelle élevée à l'Amour par

cette jeune affranchie dont il est question dans la noce précédente.

Et vous, la Junon de la terre, vous l'épouse et la sœur du maître du monde.

— Octavie était sœur de Néron, mais sœur adoptive.

Des prodiges extraordinaires sont apparus. — Il s'agit probablement des signes redoutables qui précédèrent la mort de Claude : « M. Asinio, Manio Acilio consulibus, mutationem rerum in deterius portendi cognitum est crebris prodigiis, etc. » (TACITE, *Annal.*, lib. XII, cap. 64)

Cet héritier d'Auguste, dont il déshonore le beau nom par ses vices. — Ce nom d'Auguste que prit Octave, après les guerres civiles, passa ensuite aux empereurs.

Elle osa former publiquement un hymen incestueux. — Voyez plus haut la troisième note sur Messaline.

De la divinité de son père. On sait quelle était cette divinité des empereurs romains. Jules César le premier reçut ce grand honneur, mais après sa mort ; il fut appelé *Divus Julius*. Auguste avait des temples de son vivant dans les provinces de l'Asie Mineure. Mais il ne voulait pas que ce culte se vulgarisât, dit Tacite. Tibère, qui se réglait sur son prédécesseur, s'opposait aussi à l'idolâtrie des peuples. « Je sais, et je veux qu'on sache, dit-il, que je suis homme, et que je remplis les devoirs de cette condition. Je prie les dieux qu'ils me donnent la paix de l'âme, et l'intelligence des lois divines et humaine. » Du reste, cette divinité de Claude fait penser à l'*Apokolokyntosis* de Sénèque, et celle de Tibère à ce vers fameux :

Il est temps de placer Tibère au rang des dieux.

(Chénier, *Tibère*, acte V, sc. dernière.)

Ils ont noblement vengé ta mort, jeune vierge. — C'est Virginie, fille de Virginius, dont la mort tragique est assez connue, et causa la chute des décemvirs.

Malheureuse fille de Lucretius. — Lucrèce, qui fut violée par Sextus, fils de Tarquin le Superbe, et dont la mort volontaire amena l'expulsion des rois.

Le crime de Tarquin et de sa complice Tullia. — C'est Tarquin le Superbe, gendre de Servius Tullius, sixième roi de Rome.

Notre prince a mis sur un vaisseau parricide sa mère. — Voyez l'admirable récit de la mort d'Agrippine, Tacite, *Annales*, liv. XIV, chap. 5 et suivants.

« Voilà, dit-elle, où tu dois frapper. » — « In mortem centurion! ferrum distringenti protendens uterum, ventrem feri, exclamavit. » (TACITE., *Annal.*, lib. XIV, cap. 9.)

Acte II.

J'étais content de mon sort, à Fortune! — C'est Sénèque le Philosophe qui parle. Agrippine, dit Tacite, voulut compenser le mauvais usage qu'elle avait fait

jusque-là de son pouvoir sur l'esprit de Claude par une bonne action. Elle obtint pour lui son rappel et la préture ; il devint aussi précepteur, et ensuite ministre de Néron. Ce qu'il fut obligé de faire contre la philosophie et la morale, dans cette position terrible, dut sans doute lui faire plus d'une fois regretter son exil. Ce fut lui qui composa l'oraison funèbre de Claude prononcée par Néron : « Adnotabans seniores quibus otiosum est vetera et præsentia contendere, primum ex iis qui rerum potiti essent, Neronem alienæ facundæ eguisse. » (Tacite, *Annal*, lib. XIII, cap. 3.) On croit qu'il écrivit aussi l'*Apokolokyntosis*, ou métamorphose de Claude en citrouille, excellente parodie de l'oraison funèbres. Du reste il ne fit de mal que celui dont il ne put se dispenser, et il empêchât tout celui qu'il put. S'il proposa à Burrhus de faire tuer Agrippine par les soldats, « Post Seneca hactenus promptior, respicere Burrhum ac sciscitari an militi cædes imperanda esset, » (*Annal.*, lib. XIV, cap. 7) Il arrêta plus d'une fois le sang prêt à couler, « ibatur in cædes, nisi Afranius Burrhus et Annæus Seneca obviam issent. » (*Id.*, lib. XIII, cap. 2.) Du reste, il nous semble que Racine a bien fait de choisir Burrhus plutôt que Sénèque, pour l'opposer à la corruption de la cour impériale. Voyez la préface de *Britannicus*.

Pour faire place à une génération nouvelle et meilleure. — Un commentateur croit que, par cet avènement d'une race nouvelle et meilleure, Sénèque fait allusion à la régénération du monde par le christianisme. L'idée du philosophe n'était peut-être pas aussi précise ; mais nous ne voyons nul inconvénient à faire rentrer les prophéties païennes dans celles des Hébreux. Le *Pollion* de Virgile n'eut pas non plus, dans l'idée du poète, le degré de précision qu'on a pu lui donner depuis ; c'est l'événement qui met la prophétie dans tout son jour et lui assigne son véritable sens.

Tous les vices, lentement amassés pendant tant de siècles, débordent aujourd'hui sur nous. — Cette pensée frappe au premier coup d'œil par un air de grandeur ; mais elle est complètement fausse. Le mal étant une corruption du bien, c'est-à-dire une pure négation, n'est conséquemment que l'absence d'une chose, et l'on ne peut pas dire qu'on amasse l'absence d'une chose. « Optima pessimi corruptio ; » la corruption romaine correspond à la grandeur du corps en dissolution.

Qu'on m'apporte les têtes de Plautus et de Sylla. — Néron, dit Tacite, *Annales*, liv. XIII, chap. 67, se défiait de Cornelius Sylla, descendant du dictateur, homme nul et sans moyen, dont il regardait la sottise comme une dissimulation qui cachait de profonds desseins. Sa nullité reconnue ne l'empêcha pas d'être envoyé en exil à Marseille.

Rubellius Plantus était plus redoutable, « cui nobilitas per matrem ex Julia familia. » La voix publique le désignait pour successeur de Néron. Voy. dans

TACITE, *Annal*, liv. XIV, chap. 22, l'incident qui donna lieu à cette manifestation du vœu des citoyens. Néron lui conseilla d'abord de pourvoir à la tranquillité de Rome par son absence, et d'aller en Asie, où il pourrait vivre honnêtement et sûrement dans les biens héréditaires qu'il y possédait.

L'un et l'autre périrent, et leurs têtes furent apportées à l'empereur. Voyez TACITE, *Annales*, liv. XIV, chap. 58 et 59.

LE PRÉFET. — C'était Tigellinus, le plus méchant de tous les hommes, et fort agréable à Néron, « *cujus abditis vitiis mire congruebat.* » Voyez TACITE, *Annales*, liv. XIII, chap. 4, 5, 6, *passim*, et la *Vie de Néron*, par Suétone.

Ma fortune me rend tout permis. — Néron, dit Tacite, se vantait d'avoir étendu les limites de la puissance impériale, et disait que ses prédécesseurs n'avaient point connu la mesure de leur pouvoir.

Celle que j'aime réunit les dons les plus rares. — Tacite y met une restriction : « *Huic mulieri cuncta alia fuere, præter honestum animum.* » Voyez, *Annales*, liv. XIII, ch. 45, le portrait de Poppée. Elle était fille de T. Ollius ; mais elle avait pris le nom plus glorieux de son aïeul maternel, Poppéus Sabinus. Mariée d'abord à Rufius Crispinus, chevalier romain, elle passa dans les bras d'Othon, qui, à force de vanter imprudemment la beauté de son épouse devant l'empereur, la perdit, et fut lui-même exilé en Lusitanie, avec le titre de gouverneur.

C'est l'ignorance humaine qui a fait de l'Amour un dieu terrible. — Voir la même chose, presque dans les mêmes termes, *Hippolyte*, acte I, sc. 2.

Acte III.

Abandonné de tous, anéanti, privé de secours. — Telle fut effectivement la fin de Néron. Voyez Suétone. S'il n'y avait pas d'autres raisons de croire que cette pièce n'est pas de Sénèque le Philosophe, cette prophétie de la mort de Néron, qui ne peut avoir été faite qu'après sa mort même, le prouverait assez.

Je serai la sœur, et non plus la femme de César. — Voyez Tacite, *Annales*, liv. XIV, chap. 64 : « *Paucis dehinc in-terjectis diebus, mori jubetur, quum jam viduam se et tantum sororem testaretur.* »

Acte IV.

Le zèle indiscret de Sénèque. — Le texte porte : *culpa Seneco*, la faute de Sénèque. Rien ne prouve, dans les historiens, que Sénèque ait favorisé le mariage de Néron avec Poppée. Nous croyons plutôt qu'il s'agit des remontrances un peu vives qu'il a faites à l'empereur sur son amour (voyez plus haut, acte II, sc. 2), et qui, en irritant Néron, n'ont servi qu'à précipiter l'exécution de ce projet de mariage.

Un songe affreux, chère nourrice, m'a glacée d'horreur. — Voici l'imitation de ce songé tirée de l'*Octavie* de M. Souriguières :

Écoutes : cette nuit rêveuse et solitaire,
 Le sommeil par degrés a fermé ma paupière.
 La vengeance, l'espoir, la crainte, la fureur,
 Cette soif de régner qui dévore mon cœur,
 De mille sentiments confus, involontaires,
 Les combats orageux et les efforts contraires
 Ne laissaient à mes sens qu'un fatigant repos.
 Sous les traits sillonnés de l'affreuse Atropos,
 Une torche à la main, du milieu du Cocyte,
 Agrippine soudain sur moi se précipite ;
 Sa bouche au loin vomit des serpents et des feux,
 L'air s'embrace ! Tremblante à ce spectacle affreux,
 Je veux fuir, mais je tombe au fond d'un vaste abîme.
 « Tu ne peux m'éviter, frémis ! vois ta victime,
 « Me dit alors le spectre : arrête ; vois le sang,
 « La plaie, et le couteau qu'a laissé dans mon flanc
 « Mon exécration, par ton ordre barbare ;
 « Mais des dieux contre toi le courroux se déclare :
 « Songe au sort qui t'attend, songe au prix qui t'est dû, etc. »

Toutes les images qui ont exercé dans le jour la vigoureuse actinie de l'esprit. — Les hommes religieux croient que c'est Dieu qui envoie les songes. Le songe vient de Jupiter, dit Homère. Si je veux faire connaître ma volonté à un prophète, dit le Seigneur, dans l'Écriture, je lui parle en songe ou en vision. Les plus grands poètes et les plus grands philosophes ont suivi cette doctrine. D'autres philosophes et d'autres poètes l'ont combattue. Voyez Lucrèce, Pétrone, *Satyricon*, et Claudien, *sur le sixième Consulat d'Honorius*, etc.

Omnia quæ sensu voluntur vota diurno,
 Pectore sopito reddit amica quies, etc.

(Claudien, *loc. cit.*)

Somnia quæ mentes ludunt volitantibus umbris,
 Non delubra Deum, nec ab æthere numina mittunt,
 Sed sibi quisque facit, etc.

(Pétrone)

La fureur d'Octavie s'est communiquée au peuple. — L'auteur n'a pas suivi exactement la marche des événements. Octavie fut deux fois exilée, une fois en Campanie, et une seconde fois dans l'île de Pandatarie, où on lui ouvrit les veines. Son retour de Campanie excita dans Rome une joie universelle, qui fut suivie de quelques excès populaires. Voyez Tacite, *Annales*, liv. XIV, chap. 61 : « Exin læti Capitolium scandunt Deosque tandem venerantur ; effigies Poppææ proruunt, Octaviæ imagines gesticulant humeris, spargunt floribus, foroque ac templis statuunt. Itur etiam in principis laudes, expetitur venerantibus : jamque et palatium multitudine et clamoribus complebant, quum emissi militum globi verberibus et intento ferro turbatos disjecere, etc. »

Acte V.

Tu as péri comme eux, noble Drusus. — C'est Livius Drusus, tribun de Rome, vers le temps de la guerre Sociale. Il prit, après la mort de Saturninus, le dangereux patronage des alliés, et périt assassiné dans sa maison, on ne sait comment, mais vraisemblablement par les soins du consul Philippus, son ennemi personnel et politique.

Considérez d'abord la fille d'Agrippa, la belle-fille d'Auguste, etc. — Agrippine, fille de M. Agrippa et de Julie, fille d'Auguste. Elle épousa Germanicus, et lui donna neuf enfants. Voir dans Tacite, *Annales*, liv. I, chap. 2, 3 et suivants, la longue histoire de ses malheurs. Elle fut mère d'Agrippine la jeune, mère de Néron. Reléguée dans l'île de Pandatarie, comme le fut plus tard Octavie, elle se laissa mourir de faim, après les plus odieux traitements.

L'heureuse femme de Drusus, Livie. — Livie, femme de Drusus, assassina son époux, et périt par l'ordre de Tibère.

Julie, sa fille, fut entraînée dans le malheur de sa mère. — Julie, fille de Drusus, fut envoyée en exil et mise à mort par l'ordre de Claude, on ne sait pour quel crime. Tacite, *Annales*, liv. XIII, chap. 32, dit qu'elle périt *dolo Messalinæ*.

Soumise au caprice d'un esclave. C'est-à-dire de l'affranchi Narcisse.

J'accepte avec joie la mort qu'on me destine. — Elle fut mise à mort quelques jours après son arrivée dans l'île de Pandatarie. Voyez TACITE, *Annales*, liv. XIV, chap. 64. On lui lia les membres et on lui ouvrit les veines ; mais comme la peur empêchait son sang de couler, on l'étouffa dans un bain très chaud : on lui coupa la tête, et on la présenta à Poppée. Cette malheureuse fille, dit Tacite, n'avait que vingt ans.

PETITE PIECES EN VERS^{[\[1\]](#)}

Traduction J. Baillard, 1861.

14 pages

TABLE

I. À la Corse.

II. Sur la même.

III. Plainte.

IV. Autre plainte.

V. Autre.

VI. Autre.

VII. À un ami.

VIII. Puissance du temps.

IX. Un vœu.

X. À la ville de Cordoue.

I. À LA CORSE.

Corse, antique Cynos, que jadis cultiva
Des Phocéens errants la peuplade intrépide ;
Moindre que la Sardaigne et plus grande qu'Ilva,
Corse, riche en poissons, riche en cours d'eau limpide ;^[2]
Corse ; climat terrible, aux étés dévorants,
Où, lorsque Sirius ouvre ses yeux ardents,
Sous un ciel sans pitié l'homme épuisé succombe,
Épargne des bannis : car l'exil, c'est la tombe ;
Que ton sol soit léger à tous ces morts-vivants.^[3]

II. SUR LA MÊME.

Une enceinte de rocs tout abrupte et sauvage ;
Au pied d'âpres coteaux de longs déserts maudits
Où ne rit au printemps nul gazon, nul ombrage ;
Des étés sans moissons, des automnes sans fruits !
Jamais, quand les frimas viennent blanchir ces plaines,
La liqueur de Pallas sous mon toit n'a brûlé ;
Ni pain, ni douce flamme au foyer, ni fontaines :
Qu'y trouver? un exil ; qu'y voir? un exilé.

III. PLAINTÉ.

Quand d'un homme égorgé tu fouilles la blessure,
Ami, tu ne crois pas assez grand son malheur!
Laisse en paix le vaincu : quelquefois sous l'injure
Un bras mort se ranime et perce le vainqueur.

IV. AUTRE PLAINTÉ.

Cruel!.... (dois-je nommer? la douleur fait tout dire) ;
Toi qui foules encor ma cendre en ennemi,
Que ma chute n'a pu contenter qu'à demi,
Acharné sur un mort, ton poignard le déchire.
Crois-moi : contre quiconque ose les outrager
Les mânes ont des droits ; et des traits de l'envie
Une ombre en son tombeau sait encor se venger.
Entends les dieux, entends mon spectre qui te crie :
« Le malheur est sacré!^[4] Respecte mes destins ;
La tombe a repoussé de sacrilèges mains. »

V. AUTRE.

Dans tes vers quel venin, quels sarcasmes amers!
Et ton âme est encor plus noire que tes vers.
Hommes, femmes, enfants, tout ressent ta morsure,
Tout, même le vieillard, que respecte l'injure ;
De tes traits au hasard le public est percé :
Tel, lançant des cailloux, s'agite l'insensé.
Mais la foule, plus sage, aussitôt se rallie :
On te fait, coup pour coup, payer cher ta folie,
Et la muse publique à ta rage répond,
Et plus d'un, vers brûlant stigmatise ton front.

VI. AUTRE.

Quand je ne puis, à peine en garde et raffermi,
Soldat veuf de ma lance,^[5] accueillir l'ennemi.
Toi, beau diseur, armé de griefs homicides,
De noirs poisons, tu ris, de mon sort tu décides.
« Mais à table? Par jeu? » Qu'importe, si mes pleurs
Coulent, si mon mal vient de tes ris délateurs?
Que ton jeu cesse ; il n'est plus jeu dès qu'il déchire :
Bon mot qui peut tuer ne fait jamais sourire.

VII. À UN AML.

Crispus, mon ferme appui, l'ancre de ma détresse,^[6]
Toi dont l'ancien forum eût vanté la sagesse.
Toi qui ne fus puissant que pour sauver autrui,
Qui sers à mon naufrage et de port et d'abri ;
Dont l'amitié m'honore, et dont l'heureuse égide
Dans mon affliction me rassure et me guide ;
D'un ami trop paisible intrépide vengeur,
Oui, du miel le plus pur ton âme a la douceur ;
D'un grand aïeul, d'un père ô la plus belle gloire !
Seul regret du banni, seul cher à sa mémoire,
Ton cœur, quand sur ces rocs je languis loin de toi,
Dis, dans son libre essor vole-t-il jusqu'à moi?

VIII. PUISSANCE DU TEMPS.

Il n'est rien qu'il ne ronge, il n'est rien qu'il n'outrage ;
Il veut que rien ne dure : et tout passe et périt.
L'Océan laisse à nu son antique rivage,
Le mont altier s'écroule et le fleuve tarit.
Eh! que dis-je? des dieux l'éclatante demeure
Doit s'embraser aux feux des astres confondus.
Est-ce un châtement? Non, c'est la loi que tout meure :
Et le monde et les cieux un jour ne seront plus.

IX. UN VOEU.

Puissiez-vous me survivre, ô frères que j'adore !
Et n'avoir à pleurer de moi que mon trépas !
Rivalisons d'amour : ici la lutte honore ;
Vaincre ou céder est noble en ces heureux combats.
Que Marcus, ^[7] doux enfant, voix bégayante encore,
Provoque un jour la vôtre à d'éloquents débats !

X. À LA VILLE DE CORDOUE.

Prends le deuil, ô Cordoue ! étale tes douleurs :
Ma cendre attend ici le tribut de tes pleurs,
Car il meurt loin de toi ton bien-aimé poète.
Ah ! gémis comme aux jours où sur tes seuls remparts
Rome et le monde entier fondaient de toutes parts,
Où de terreur longtemps muette,
Et d'un double fléau subissant tout le poids,
Sous Pompée et César tu périssais deux fois.
Sois comme au temps néfaste où devant tes yeux même,
Dans une nuit, qui fut pour toi la nuit suprême,
Succombaient trois cents de tes fils ;
Ou quand l'affreux brigand de la Lusitanie^[8]
Dans ta porte enfonçait une lance impunie.
Moi, ton grand citoyen, moi ta gloire jadis,
Cloué sur un écueil j'y sens finir ma vie.
Prends le deuil, ô Cordoue ! et triste, applaudis-toi
Que l'extrême Océan si loin baigne ta rive :
Le coup qui frappe ici sur moi
Jusqu'à ton cœur plus lentement arrive.

^[1] Toutes ces pièces ont été composées pendant l'exil de l'auteur en Corse. Voir la notice sur Sénèque.

^[2] La Corse a plus de trente cours d'eau, torrents l'hiver, à sec en été.

^[3] *Exsul, cui nusquam domus est, sine sepulcro est mortuus.* (P. Syrus.)

^[4] Hémistiche devenu proverbe : *Res est sacra miser.*

^[5] Je lis avec J. Lipse : *et e.... manu est.* Lemaire : *it e.... manu.*

^[6] Crispus Passienus, célèbre orateur, mari d'Agrippine et beau-père de Néron. (V. *des Bienfaits*, I, XLIV. *Quest. naturelles*, IV, préface.)

^[7] Marcus, fils de notre auteur.

^[8] Viriathe, qui en Espagne se rendit longtemps redoutable aux Romains et à leurs alliés.

FRAGMENTS

Traduction J. Baillard, 1861.

15 pages

TABLE

Fragments divers

Sur la superstition.

De l'amitié.

Sur la vie de son père.

Építaphe de Sénèque.

FRAGMENTS DIVERS

I. Sénèque dit que Tibère, sentant la vie lui échapper, tira son anneau, comme pour le donner à quelqu'un, le tint quelque temps dans sa main, puis le remit à son doigt...

(Suétone, *Tibère*, ch. LXXIII.)

II. Je m'étonne que de si grands maîtres en éloquence se soient engoués d'Ennius jusqu'à louer comme excellentes des choses ridicules. Témoin Cicéron, qui cite, parmi les bons vers de ce poète, cet éloge de l'orateur Céthégus :

Il fut, au dire populaire,
De ceux qui lors vivaient et foulaient cette terre,
Exquise fleur de notre nation,
Moelle de persuasion.

Je ne suis plus surpris qu'il se soit trouvé un homme capable d'écrire de tels vers, puisqu'il s'en est trouvé un pour les louer : mais peut-être Cicéron, avocat des plus consommés, plaidait-il sa propre cause en voulant faire juger bons ces vers... Et chez ce même Cicéron, tu trouveras jusque dans sa prose des locutions qui prouvent qu'il n'a pas perdu sa peine en lisant Ennius. Par exemple, dans ses livres *de la République* : « Menelao Laconi fuit suaviloquens jucunditas » ; et ailleurs : « Breviloquentiam in dicendo colat ». Ces fautes de goût ne venaient pas de Cicéron, mais de son époque ; il fallait bien que l'orateur les adoptât, dès qu'elles se faisaient lire ailleurs. Il a semé de pareils traits dans son style, pour échapper au reproche d'extrême élégance et de trop de poli. Notre Virgile à son tour n'a intercalé dans son poème quelques vers durs, en dehors des règles et de la mesure qu'ils outre-passent, que pour donner à un public tout ennien le plaisir de reconnaître dans une œuvre moderne un vernis d'antiquité... Il y a des vers d'Ennius d'un si grand sens que, bien qu'écrits pour des lecteurs qui puaient le bouc, ils peuvent plaire à nos contemporains musqués.

Sénèque ajoute, à propos de l'éloge de Céthégus : Ceux qui aiment des vers de ce goût sont, la chose est claire, ceux-là mêmes qui admirent les lits de Sotericus^[19]

(Citation du XXIIe livre des *Lettres à Lucilius*.)

III. Qu'importe combien tu possèdes de choses ! Il en est bien plus que tu ne possèdes pas.

(Aulu-Gelle, XII, II.)

IV. À la mort tout finit, tout, la mort elle-même.

(Tertullien, *de Anima*, XLII.)

V. Ne comprends-tu pas l'autorité et la majesté de ton juge ? Régulateur de notre globe, dieu du ciel et de tous les dieux, de lui relèvent ces puissances qui se partagent nos adorations et notre culte.

VI. Alors qu'il jetait les premiers fondements de son édifice merveilleux, et qu'il ébauchait cette œuvre, la plus vaste et la plus parfaite que la nature connaisse, il voulut que chaque chose marchât sous son chef ; et, bien que lui-même s'incorporât à tout l'ensemble de son empire, il créa aussi des dieux ministres de sa royauté.

VII. Notre origine se rattache à quelque chose qui est hors de nous. Et notre pensée se reporte à un être à qui nous sommes redevables de ce qu'il y a en nous de meilleur. Nous tenons d'un autre notre naissance, tout ce que nous sommes : Dieu s'est fait lui-même.

VIII. D'où vient donc que Jupiter, si incontinent chez les poètes, a cessé de procréer des enfants ? Est-il devenu sexagénaire, et la loi Papia l'a-t-elle soumis à l'infibulation ? S'est-il borné au privilège que donnent trois enfants ? ou lui est-il venu enfin à l'esprit qu'il faut s'attendre à recevoir des autres ce qu'on a fait à autrui ? Et craint-il qu'on ne le traite comme il a traité Saturne ?

IX. Ils vénèrent les simulacres des dieux ; ils les supplient le genou en terre, ils leur envoient des baisers ; ils se tiennent tout un jour assis ou debout devant ces images, leur jettent de l'argent, leur immolent des victimes, leur prodiguent le culte le plus enthousiaste ; et l'ouvrier qui les a fabriquées, ils le méprisent.

X. Nous ne sommes pas deux fois enfants, comme on a coutume de le dire ; nous le sommes toujours, avec cette différence que nous jouons plus cher.

XI. Nous refuserons-nous à louer Dieu, parce que sa vertu est dans sa nature ? En effet, il ne l'a apprise de personne. Oui certes, nous le louerons : car bien que sa vertu soit dans sa nature, c'est lui qui se l'est donnée, puisque la nature c'est Dieu lui-même.

XII. La philosophie n'est autre chose qu'un droit système de vie, ou bien, la science de vivre honnêtement, ou, l'art de suivre dans la vie le droit chemin. Nous ne nous tromperons point en disant que la philosophie est la loi qui nous fait bien et honnêtement vivre. Et qui la définirait la règle de la vie, lui donnerait son vrai nom.

XIII. La plupart des philosophes sont des hommes tels, que leurs belles paroles tournent à leur honte ; à les ouïr pérorer contre l'avarice, la débauche, l'ambition, on dirait que c'est eux-mêmes qu'ils dénoncent, tant rejaillissent sur eux les traits qu'ils lancent sur la société. Il convient de les comparer à ces charlatans dont l'enseigne annonce des remèdes, et dont les tiroirs n'offrent que poisons. Il est de ces philosophes que ne retient même pas la honte de leurs vices, et qui se forgent des apologies pour pallier leur turpitude, pour paraître même pécher honnêtement.

XIV. Le sage fera quelquefois ce qu'il n'approuvera point, si c'est un moyen d'arriver à un noble but ; il ne renoncera pas aux principes du bien, mais il les

accommodera aux temps ; et ce que d'autres exploitent au profit de leur morgue ou de leurs plaisirs, il le fera servir au bien commun.... Tout ce que font les amateurs de magnificence, les ignorants, le sage le fera aussi, mais non de la même manière, ni dans les mêmes vues.

XV. Il n'y a pas encore mille ans que les principes de la sagesse sont connus.

XVI. La plus haute vertu à leurs yeux, c'est un grand courage ; et ces mêmes hommes tiennent pour frénétique celui qui méprise la mort, ce qui révèle en eux une profonde perversité.

XVII. L'homme vraiment honorable n'est pas celui que le bandeau royal ou la pourpre et une escorte de licteurs distinguent entre tous ; c'est celui qui, au niveau de toute situation, voit la mort à ses côtés sans en être troublé comme d'une chose nouvelle ; c'est celui qui, soit qu'il lui faille livrer aux tortures toutes les parties de son corps, ou recevoir dans la bouche un tison ardent, ou étendre ses bras sur un gibet, ne songe pas à ses souffrances, mais au mérite de les bien supporter.

XVIII. Il est grand, quel qu'il soit, plus grand qu'on ne le peut concevoir, ce Dieu auquel nous consacrons notre vie : c'est son suffrage qu'il faut mériter. Car il ne sert de rien que notre conscience soit fermée aux hommes : elle est ouverte à Dieu.... Que fais-tu ? Que machines-tu ? Que caches-tu ? Ton surveillant te suit. Tu en as eu d'autres qu'un voyage, que la mort, que la maladie t'enlevèrent ; celui-ci reste à tes côtés, et jamais il ne te manquera. Pourquoi choisir un lieu reculé, éloigner les témoins ? Crois-tu donc avoir réussi à te soustraire aux yeux de tous ? Insensé ! Que gagnes-tu à n'avoir point de confidents ? N'as-tu pas ta conscience ?

XIX. Ne sauriez-vous concevoir un Dieu dont la grandeur égale la mansuétude, un Dieu vénérable par sa douce majesté, ami de l'homme, toujours présent à ses côtés, et qui demande non point des victimes ni des flots de sang pour hommage (quel plaisir est-ce pour lui de voir égorger d'innocents animaux ?), mais qui veut une âme pure, des intentions bonnes et honnêtes ? Il n'a pas besoin de temples faits de pierres qu'on entasse et élève bien haut : c'est dans son cœur que tous doivent lui vouer un sanctuaire.

XX. La première enfance de Rome se passa sous le roi Romulus, qui fut son père et commença pour ainsi dire son éducation. Le second âge a été sous les rois suivants ; elle grandit et se forma à l'abri de leurs nombreux règlements et de leurs institutions. Mais quand Tarquin régna, Rome, adulte déjà, impatiente de la servitude, rejeta le joug de ce superbe maître, et aima mieux obéir aux lois qu'à la royauté. Son adolescence finit avec les guerres Puniques ; alors des forces avaient pris tout leur développement, et elle entra dans la jeunesse. Carthage, en effet, ayant cessé d'être après lui avoir longtemps disputé l'empire, Rome

étendit en tous lieux, sur terre et sur mer, ses puissantes mains, tant qu'enfin, rois et peuples réunis tous sous son commandement, et les éléments de guerre lui manquant, elle fit de ses forces un funeste usage en les tournant à sa propre ruine. De là date sa vieillesse, alors que déchirée de guerres civiles, en proie à des convulsions intestines, elle tombe de nouveau sous le régime d'un chef unique et rétrograde vers l'enfance. Car, ayant perdu cette liberté que, sur les pas et à la voix de Brutus, elle avait su défendre, sa décrépitude devint telle, qu'elle sembla ne plus pouvoir se soutenir qu'en cherchant quelque appui dans la tutelle des gouvernants.

(Fragments cités par Lactance, *Divin. Instit.*, liv. I, II, III, V, VI, VII.)

XXI. *La vestale Claudia, accusée d'avoir enfreint son vœu de chasteté, prouva, dit-on, son innocence, en faisant avec sa ceinture démarrer un vaisseau chargé de la statue d'Isis, et engravé dans le Tibre, quand plusieurs milliers de bras n'avaient pu le mouvoir.* « Mieux lui eût valu cependant, a, dit l'oncle du poète Lucain, que cette épreuve eût servi à glorifier en elle une chasteté incontestée, et non point à la justifier des soupçons. »

XXII. L'amour de la beauté physique est un oubli de la raison, qui touche à la folie, une faiblesse dégradante qui ne sied nullement à une âme saine, qui trouble nos conseils, paralyse les sentiments nobles et généreux, et des hautes spéculations de l'esprit nous ravale aux pensées les plus basses ; il nous rend grondeurs, irascibles, téméraires, impérieux jusqu'à la dureté ou servilement flatteurs, inutiles à tous et à l'amour même. Car l'insatiable passion de jouir qui le dévore lui fait perdre presque tout le temps en soupçons, en larmes, en plaintes interminables ; il se fait haïr, et finit par se prendre lui-même en haine.

XXIII. *Sénèque rapporte encore qu'il a connu un homme distingué qui, lorsqu'il avait à sortir, entourait d'un voile à plusieurs replis le sein de sa femme, et ne pouvait rester même l'espace d'une heure privé de sa présence : ni la femme ni le mari ne prenaient aucun breuvage, que l'autre n'y eût porté ses lèvres, faisant du reste mille autres extravagances où éclatait l'aveugle violence d'une passion sans frein.*

XXIV. Que dirai-je des citoyens pauvres, dont la plupart ne sont amenés à prendre le nom de mari que pour éluder les lois faites contre le célibat ? Comment peut-il régler les mœurs de sa compagne, et lui prescrire la chasteté, et maintenir l'autorité maritale, celui qui dans sa femme a pris un maître ?

(Fragments cités par saint Jérôme, *Advers. Jovin.*, liv. I.)

SUR LA SUPERSTITION.

XXV. On consacre comme immortelles, comme inviolables, des divinités faites d'une vile et inerte matière, des figures d'hommes, de bêtes et de poissons, parfois un amalgame de sexes, de corps différents. On appelle dieux des simulacres qui, s'ils recevaient tout à coup la vie, nous apparaîtraient comme des monstres.

XXVI. Ici quelqu'un va me dire : « Croirai-je que le ciel, que la terre sont des dieux ; qu'il y a des dieux plus haut que la lune, qu'il y en a de sublunaires ? Comment souffrir Platon, ou le péripatéticien Straton, dont l'un nous fait un dieu sans corps, l'autre un dieu sans âme ? » Mais quoi ! Trouves-tu plus de vérité dans ce que T. Tatius, ou Romulus, ou Tullus Hostilius ont rêvé ? T. Tatius a consacré Cloacine comme déesse ; Romulus a déifié Picus et le Tibre ; Hostilius a fait de même pour la Peur et la Pâleur, ces hideuses affections de l'homme, dont l'une est l'émotion d'une âme terrifiée, et l'autre une impression physique, une couleur plutôt qu'une maladie. Préfères-tu croire à de tels dieux, et en feras-tu des habitants du ciel ? ... Tel homme s'ampute les parties sexuelles ; tel autre se taillade les bras. En quoi peuvent craindre le courroux des dieux, ceux qui achètent ainsi leur faveur ? Ils n'ont droit à aucun culte ces dieux, s'ils en veulent un pareil. Tel est le désordre et le fanatisme de ces esprits jetés hors d'eux-mêmes, qu'ils pensent fléchir la divinité par des actes que n'ordonnent pas même les hommes les plus cruels. Ces atroces tyrans dont les poètes tragiques ont immortalisé la barbarie, s'il déchiraient parfois les membres de leurs victimes, ne leur enjoignent jamais de se déchirer elles-mêmes. Des hommes ont été mutilés pour de royales débauches ; mais aucun ne s'est, à la voix d'un maître, retranché les organes de la virilité. Et dans les temples on en voit qui portent le fer sur toutes les parties de leur corps : leurs plaies et leur sang, voilà leur offrande. Qui prendrait le temps d'observer ce qu'ils font et ce qu'ils s'infligent, verrait des choses si dégradantes pour qui se respecte, si indignes d'hommes libres, si antipathiques à la raison, qu'il n'hésiterait pas à les déclarer fous furieux, si cette folie était moins commune : mais c'est un brevet de bon sens que d'extravaguer avec le grand nombre. *Que penser des mystères venus d'Égypte, où l'on pleure Osiris perdu pour se réjouir ensuite de l'avoir retrouvé ; et où, sans avoir rien perdu ni rien retrouvé, on fait éclater la même douleur et la même joie que si tout cela était le plus vrai du monde ?* Du moins cette frénésie a une durée limitée. On peut tolérer un accès de folie par an. Mais entre au Capitole : tu rougiras de cette démente qui se donne en spectacle, de ces visionnaires qui s'imposent de ridicules offices. L'un nomme à Jupiter les dieux qui le viennent saluer, l'autre lui annonce l'heure qu'il est ; ici est son

appariteur ; là son parfumeur, dont la pantomime simule tous les mouvements de celui qui frotte les baigneurs. Des femmes font mine d'arranger la chevelure de Junon ou de Minerve ; et debout, loin de la statue et même du sanctuaire, remuent les doigts à l'instar des coiffeuses ; d'autres tiennent le miroir ; quelques-unes prient les dieux de leur servir d'assistants dans une cause, ou bien leur présentent requête et les mettent au courant de l'affaire. Docimus l'archimime, vieux et décrépît, jouait tous les jours ses rôles au Capitole, comme si les dieux voyaient avec plaisir celui que les hommes s'étaient lassés de voir. Des artisans de tout genre, sans emploi, sont là qui travaillent pour les immortels.... Toutefois, si leurs services sont stériles, ces gens-là n'en n'offrent pas de vils ni d'infâmes. Mais on voit des femmes assises dans le Capitole qui se figurent Jupiter amoureux d'elles, sans que Junon, si terriblement jalouse, à en croire les poètes, leur impose nullement. *Quant aux cérémonies religieuses, Sénèque dit* : Toutes ces observances, le sage les suivra comme étant prescrites par les lois, non comme agréables aux dieux.... Que dire des mariages que nous faisons contracter aux dieux, au mépris même des liens du sang, entre frère et sœur par exemple ? Nous unissons Bellone à Mars, Vénus à Vulcain, Salacie à Neptune. Toutefois nous en laissons dans le célibat ; ils n'ont pu sans doute trouver un parti ; et pourtant les veuves ne manquent pas, comme la déesse Ravage, la déesse Foudre, et la divine Rumina : mais celles-là, je ne m'étonne pas qu'on ne les ait point recherchées. Toute cette ignoble cohue de divinités qu'un long âge et une longue superstition n'ont cessé de grossir, il la faut respecter en ce sens, que tel est le culte de l'usage plutôt que de la vérité.

En parlant de l'observation du sabbat par les juifs, Sénèque ajoute : Et pourtant cette coutume d'une race exécrée a si bien prévalu, qu'elle est déjà reçue par toute la terre : les vaincus ont donné leurs lois aux vainqueurs.... Certains juifs connaissent les raisons de leurs rites ; mais la majeure partie de la nation fait tout cela sans savoir pourquoi elle le fait.

(Saint Augustin, *Cité de Dieu*, liv. VI, ch. x et xi.)

XXVII. Non loin de Syène, à l'extrémité de l'Égypte, est un endroit qu'on appelle *Philas*, c'est-à-dire *les amies*, parce que ce fut là qu'Isis fut fléchie par les Égyptiens, contre lesquels elle était irritée de ne pouvoir trouver les membres d'Osiris son époux, tué par son frère Tiphon. Les ayant trouvés depuis, et voulant les ensevelir, elle choisit dans un marais voisin le lieu le plus sûr, et ce lieu est, dit-on, d'un accès difficile, tant le limon et les papyrus y abondent. Au delà de ce point se trouve aujourd'hui un flot inabordable...

(*Tiré du commentaire de Servius sur l'Énéide.*)

XXVIII. La pire corruption est celle de l'homme qui croit que son vice, sa manie à lui, est chez les autres une frénésie.

(Tiré des canons du 2^e concile de Tours.)

XXIX. Julius Montanus disait souvent qu'il volerait bien quelques vers à Virgile s'il pouvait lui prendre sa voix, son visage, son débit ; que les mêmes vers, harmonieux dans cette bouche, dans une autre devenaient secs, lui semblaient sourds.

(Extrait d'une biographie de Virgile.)

DE L'AMITIÉ.

XXX. Il était venu pour se plaindre ; et, tout au contraire, il prit parti contre lui-même et fit ses excuses à qui lui en faisait : il craignait d'avoir l'apparence d'un tort, autant que l'autre de paraître en avoir souffert un. En somme, pas une ombre de ressentiment n'est restée : tous deux ont franchement mis au jour ce qui les blessait et se sont arraché l'aveu mutuel de leur peine secrète. Les différends entre amis veulent non pas un juge, mais un médiateur. Or rien ne se termine d'une manière complète entre absents ; car tout grief ne se confie pas sans inconvénient au papier ; et, sans avoir lu sur la physionomie, ce miroir de l'âme, on n'est pas sûr que les motifs d'aigreur ont été bien naïvement exposés et loyalement oubliés.

Quiconque, après y avoir réfléchi, provoque une explication, entreprend une tâche difficile : il faut qu'il mette son ami en présence des faits. Tout comme il est une foule de choses qui dans les ténèbres nous effrayent vivement, et que le jour réduit à rien ; de même ce qui nous choque et nous indispose absents tombe dès qu'on se voit en face. Le mieux est donc, si quelque négligence a été commise, de... et dans une amitié sincère il faut que les blessures se ferment sans laisser de cicatrice.

Demandons à ceux qui arrivent ce que font nos amis absents ; pressons leurs débiteurs, répondons pour eux à leurs créanciers, résistons à leurs ennemis.

XXXI. Vous le demandez : ainsi donc un instant suffit pour que vos amitiés s'évanouissent ; les âmes, les intentions, faibles garants !

Un voyage suffit pour effacer tous les droits de l'absent ; est-il trop loin de nous, et trop longtemps, ce n'est plus même une simple connaissance, à plus forte raison n'est-ce plus un ami. Pour prévenir un tel malheur, mettons tous nos soins à fixer, à rappeler nos fugitifs souvenirs ; ayons recours, comme je le disais dans ma première partie, à l'élan si prompt de la pensée ; ne souffrons pas que jamais notre ami soit absent de notre âme ; qu'il y revienne sans cesse ; il nous sera présent si nous nous représentons bien le passé.

... Tels étaient ses gestes, ses traits.

Créons-nous en esprit une image palpable et prise sur le vif, non une esquisse effacée et muette.

... Tels étaient ses gestes, ses traits,

et de ces détails plus intimes, plus directs : voilà comme il savait dire, exhorter, dissuader ; le conseil à donner, il le trouvait sans peine ; à recevoir, il y était tout prêt, se rendant sans obstination ; aussi généreux de ses bienfaits que patient à les perdre ; telles étaient et son active bienveillance, et ses colères ; vaincu par son ami, il avait ce même air que donne d'habitude la victoire. Puis revoyons ses

autres qualités : qu'elles nous soient une société, une pratique journalières ; et si nous regrettons à la fois plusieurs absents, rassemblons, pour ainsi dire, ces lambeaux épars de notre affection : que chacun tour à tour ait place dans nos entretiens et dans nos pensées ; ne laissons jamais au temps ni à la distance le pouvoir de nous faire oublier nos amis.

XXXII. Il faut s'assurer des dispositions intérieures, puisque le visage est un garant peu sûr. Le cœur humain a de profonds replis : les mêmes dehors qui font aimer la vertu servent de masque à l'hypocrisie ; les intentions les plus perverses se couvrent de l'air le plus bienveillant ; et difficilement, sans un tact exercé, fera-t-on la différence d'un cœur d'ami à un faux semblant.

Chacun doit se dire, pour être moins aisément pris à des démonstrations fardées : C'est une chose rare que l'amitié ; elle n'est point banale et commune, à pouvoir remplir des maisons entières, comme le vulgaire se l'est persuadé. Quand la nature a celé l'or avec tant de soin que, cherché partout, il laisse à peine saisir un de ses filons dans toute une montagne, croyez-vous qu'un ami se trouve en tous lieux, sans nulle peine, sans nulle recherche ? Quoi de plus simple, dit-on, de plus facile à reconnaître ? Eh bien non ; il n'est or ni argent aussi profondément cachés.

SUR LA VIE DE SON PÈRE.

XXXIII. Si tout ce que mon père a composé et destiné à voir le jour avait été déjà livré par moi à la publicité, la gloire de son nom serait sûre, il y avait par lui-même suffisamment pourvu ; car, ou la piété filiale m'abuse, et elle est honorable jusqu'en ses erreurs, ou on le mettrait au rang des esprits qui ont conquis l'illustration ayant pour simples titres leurs écrits. Qui aurait lu ses histoires depuis les premières guerres civiles, époque où la vérité a commencé à disparaître de nos annales, jusqu'au jour presque de sa mort, mettrait un grand prix à savoir de quels parents est né cet homme à qui l'histoire romaine...

(Extraits de Palimpsestes découverts par Angelo Mai, et publiés à Rome en 1820.)

ÉPITAPHE DE SÉNÈQUE.

Soins, labeurs dévoués, charges, honneurs, richesses,
Allez, portez ailleurs l'appât de vos promesses ;
Loin de vous Dieu m'appelle à l'éternel repos :
J'ai fait ma tâche. Adieu donc, terre hospitalière !
Tu veux ce corps : prends-le, qu'il dorme sous sa pierre.
Je rends mon âme au ciel, et te laisse mes os^{20}.

S É N È Q U E E T S A I N T P A U L

étude sur les rapports supposés entre le philosophe et l'apôtre.

Charles Aubertin, 1869
Didier et C^e, Paris.

309 pages

TABLE

AVERTISSEMENT

INTRODUCTION

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

§ I. EXISTENCE D'UN DIEU CRÉATEUR

§ II. DE L'ÉTERNITÉ DE LA MATIÈRE

CHAPITRE III

§ I. ACTION DE DIEU SUR LE MONDE.

§ II. ACTION DE DIEU SUR L'HOMME.

CHAPITRE IV

§ I. L'AMOUR DE DIEU.

§ II. LE CULTE DU ADIEU

§ III. L'ORAISON DOMINICALE.

§ IV. SOUMISSION A DIEU. IMITATION DE DIEU.

CHAPITRE V Théologie chrétienne de Sénèque.

§ I. DE LA FOI ET DE L'ESPÉRANCE.

§ III. DE LA TRINITÉ.

§ III. PORTRAIT DE l'homme-DIEU.

CHAPITRE VI.

§ I. LA GRÂCE.

§ II. LA CONFESSION.

§ III. PÉCHÉ ORIGINEL.

CHAPITRE VII

§ I. PURGATOIRE, ENFER ET PARADIS.

§ II. ASPIRUALITÉ ET DE L'immortalité DE L'ÂME.

CHAPITRE VIII

§ I. DES ANGES.

§ II. LA FIN DU MONDE ET LA RÉSURRECTION.

CHAPITRE IX

§ I. COMPARAISONS ET MÉTAPHORES.

§ II. GÉNÉRALITÉS PHILOSOPHIQUES. — DE LA MORT.

§ III. DE LA CONSCIENCE.

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

§ I. L'ÉGALITÉ ET LA FRATERNITÉ.

§ II. LA BIENFAISANCE OU LA CHARITÉ.

CHAPITRE XII.

§ I. Éloge de la Chasteté.

§ II. Spiritualisme et mysticisme.

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE Ier

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

APPENDICE

EPISTOLA I. annæus seneca paulo salutem.

EPISTOLA II. paulu annæo senecæ salutem.

EPISTOLA III. annæus seneca paulo salutem.

EPISTOLA IV. paulus annæ o seneche salutem.

EPISTOLA V. annæus seneca paulo salutem.

EPISTOLA VI. paulus annæo senecæ et lucilio(831) salutem.

EPISTOLA VII. annæus seneca paulo et theophilo salutem(832).

EPISTOLA VIII aulus annæo se necas salutem.

EPISTOLA IX. annæus seneca paulo salutem.

EPISTOLA X. paulo annæus seneca salutem.

EPISTOLA XI annæus seneca paulo salutem.

EPISTOLA XII. annæus seneca paulo salutem.

EPISTOLA XIII. annæus seneca paulo salutem.

EPISTOLA XIV. paulo annæus seneca salutem.

TRADUCTION DU TEXTE QUI PRÉCÈDE

LETTRE I. SÉNÈQUE A PAUL, SALUT.

LETTRE II PAUL A SÉNÈQUE, SALUT.

LETTRE III. Sénèque a Paul, salut.

LETTRE IV. Paul a Sénèque, salut.

LETTRE V. Sénèque a Paul, salut.

LETTRE VI. Paul a Sénèque et a Lucilius, salut.

LETTRE VII Sénèque a Paul et a Théophile, salut.

LETTRE VIII. Paul a Sénèque, salut.

LETTRE IX. Sénèque a Paul, salut.

LETTRE X. Paul a Sénèque, salut.

LETTRE XI. Sénèque a Paul, salut.

LETTRE XII. Sénèque a Paul, salut.

LETTRE XIII. Sénèque a Paul, salut.

LETTRE XIV Paul a Sénèque, salut.

NOTES

SÉNÈQUE

ET

SAINT PAUL

ÉTUDE SUR LES RAPPORTS SUPPOSÉS
ENTRE LE PHILOSOPHE ET L'APÔTRE

PAR
CHARLES AUBERTIN
Maître de Conférences à l'Ecole normale supérieure.



PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET C^e, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35.

—
1869

Tous droits réservés.

À MONSIEUR ERNEST HAVET

PROFESSEUR AU COLLÉGE DE FRANCE

ANCIEN MAITRE DE CONFÉRENCES A L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

AVERTISSEMENT

Il y a quelques années, à une époque où ce genre d'études critiques n'avait pas encore reçu en France les développements dont nous sommes témoins, et n'excitait pas aussi vivement qu'aujourd'hui l'attention du public, j'entrepris d'examiner la question des rapports supposés entre Sénèque et saint Paul. D'importants travaux venaient de ranimer, peu de temps auparavant, de 1850 à 1854, cette ancienne controverse ; la croyance au christianisme de Sénèque, favorisée par l'esprit qui régnait alors et réhabilitée par une érudition spécieuse, avait repris vigueur. Le monde savant lui-même, que cet air de science prévenait et séduisait, avait adouci, à l'égard de la légende transformée, ses sévérités habituelles ; il s'était fait sur ce point une tentative de rapprochement entre l'esprit de la critique moderne et l'imagination du moyen âge ; cela symbolisait, aux yeux de certaines personnes, un essai et comme une velléité de conversion.

C'est à ce moment que l'idée me vint d'entrer dans l'examen de cette tradition et d'aller au fond du débat. Je n'eus aucune peine à me convaincre que ces apparences d'érudition et ce luxe d'arguments tout neufs n'étaient qu'une illusion. De ces recherches je tirai la matière d'une thèse que je présentai à la Faculté des lettres de Paris. Le sentiment des hommes éminents de cette Faculté ainsi que les dispositions présentes du public m'ont déterminé à publier aujourd'hui ce travail sous une forme nouvelle et plus ample. Je l'ai, en effet, dégagé de l'appareil de discussion, de l'abondance de citations que m'imposait la méthode universitaire ; j'ai ajouté des développements nouveaux, j'ai remanié les chapitres anciens ; l'ordre et le plan sont tout autres ; bref, de ce qui était une thèse ou un mémoire, j'ai voulu faire un livre.

Qu'on me permette de placer dans son vrai jour la question qui est ici traitée et d'en montrer, d'un mot, l'étendue et l'importance.

Il ne s'agit pas seulement de discuter une de ces légendes dont l'antiquité chrétienne était si prodigue et le moyen âge si avide ; le vrai sujet est plus sérieux et bien autrement vaste. Le point du débat est celui-ci : quand nous rencontrons dans les philosophes anciens, particulièrement dans ceux du premier siècle de notre ère, certaines maximes élevées, hardies, d'une apparence chrétienne et d'une générosité toute moderne, sur les grands et éternels objets des méditations humaines, sur Dieu, sur l'âme spirituelle et immortelle, sur la liberté et l'égalité, sur le progrès et la fin suprême de la civilisation, faut-il croire que la philosophie a tiré de son propre sein, de sa vigueur native et de sa fécondité inspirée, ces nobles enseignements, ou bien qu'elle n'a été qu'un écho des livres chrétiens ? C'est la question de l'incapacité ou de la puissance de la raison qui est ici posée. Sénèque, disciple et héritier de la philosophie antique,

est ici le représentant de la raison libre ; sa cause est celle de l'indépendance et de l'originalité de la pensée.

Pour résoudre cette question capitale il n'y a qu'un moyen : c'est de rechercher si dans les maîtres et les devanciers de Sénèque on retrouve ces marques d'un prétendu christianisme. Si elles s'y trouvent, s'il est démontré que Cicéron, Platon et nombre d'autres ont été aussi chrétiens que Sénèque et même plus, la cause est jugée. Qu'y a-t-il donc au fond de ce débat? La nécessité d'une étude attentive de la philosophie ancienne.

Ce n'est pas tout, et voici un autre ordre de recherches qui s'ouvre devant nous.

Pour répondre avec précision à ces conjectures vagues qui nous représentent Sénèque catéchisé par saint Paul et mis par lui dans la confidence des livres chrétiens qui étaient alors en voie de préparation, il faut savoir exactement quelle était alors la situation vraie du christianisme dans le monde : la religion nouvelle tenait-elle alors un assez haut rang et une assez large place dans les préoccupations publiques, jetait-elle un assez vif éclat, en un mot était-elle assez connue, assez accréditée et assez estimée pour qu'il soit permis de croire sans une invraisemblance trop forte qu'elle a pu attirer l'attention et gagner l'estime d'un homme tel que Sénèque? De là tout un chapitre d'histoire à écrire sur la prédication de l'apôtre, sur l'établissement des premières Églises, sur le sujet si complexe et si délicat des origines du christianisme.

Il est facile de voir à combien de problèmes touche la question que nous examinons ici. C'est ce qui en fait l'importance et la difficulté, et c'est aussi, nous l'espérons, ce qui en fera l'intérêt.

Ce sujet si vaste, relevé et compliqué d'affinités si hautes, je n'ai cherché ni à l'exagérer ni à l'amoindrir. Sans sortir des limites que je me suis tracées, je me suis appliqué, selon ma conviction, à maintenir avec fermeté les droits de la raison humaine et à signaler les preuves de puissance et de générosité native qui éclatent dans les conceptions de la pensée antique, cette mère robuste et cette noble institutrice de la pensée moderne.

C. A.

Paris, 1^{er} août 1869.

INTRODUCTION

État des esprits au temps de Sénèque. — Caractères communs au stoïcisme et au christianisme naissant. — Rapports de Sénèque avec saint Paul ; sens philosophique de cette tradition.

La domination romaine, en s'imposant au monde ancien, y avait détruit les libertés politiques ; mais elle laissait à l'esprit son indépendance et la pleine possession de lui-même. L'humanité dépouillée avait gardé les arts, la philosophie et la religion, tous ces biens qu'un vainqueur ne peut saisir et qu'il méprise. Rome, en effet, ne comprenait pas la grandeur de cet empire moral qui, s'exerçant par des idées et des sentiments, maîtrise les plus nobles facultés de notre nature ; attentive à la défense de ses frontières, elle était loin de pressentir ou de craindre l'hostilité des opinions et les révolutions intérieures de la conscience. Cependant, au milieu du repos et de l'épuisement qui suivirent la conquête, la pensée libre se développait de jour en jour avec une nouvelle vigueur ; tout ce qui dans l'homme était étranger ou supérieur à la condition politique, tout ce qui ne tombait pas sous le joug, tout ce qui échappait à cet état misérable où la guerre avait réduit les peuples, devenait pour les vaincus plus précieux et plus cher. C'était un monde meilleur, un inviolable asile où l'âmeretrouvait sa dignité, sa vie, ses espérances, avec le droit de mépriser ses maîtres. violemment détachée de la terre, privée de ces grands intérêts, de ces généreuses affections dont autrefois se nourrissait son ardeur, elle se réfugia, de toute l'énergie de ses souffrances, dans le sein de la philosophie et de la religion, et y porta cette activité passionnée qui ne pouvait plus se répandre au dehors. Époque de crise douloureuse et de salutaires épreuves, où l'homme, courbé sous la main qui l'opprimait, se redressa fièrement vers des régions plus hautes ; où, proscrit de la gloire et de la patrie, il s'exila sur les sommets de la pensée, puisant une grandeur nouvelle dans sa détresse, et l'amour des biens immatériels dans le dégoût du monde et de ses misères.

Cette tendance à un spiritualisme exalté, née d'un malaise moral, n'existait pas seulement chez les nations humiliées par les armes romaines : Rome aussi portait le poids de l'oppression sortie de son sein. Contre les excès d'une tyrannie en démence, qui confondait tous les droits, toutes les grandeurs, tous les talents, dans l'égalité de la servitude et de l'avilissement, il se forma dans le secret des cœurs un soulèvement des plus nobles et des plus purs instincts de la nature humaine, une révolte de la vertu, de la pudeur, de la raison, de la justice impunément outragées. L'immoralité profonde, qui avait gagné toutes les classes, aggravait les souffrances politiques, et redoublait l'horreur qu'inspirait une société ainsi flétrie et désespérée. Cet orgueil effronté des richesses mal acquises, étalant dans les plaisirs privés et publics un luxe insensé ; cette ivresse de voluptés où grands et petits se plongeaient pour s'étourdir ; cet abus de la

matière tourmentée pour les besoins d'une sensualité raffinée ; cette continuelle orgie des vices les plus extravagants, indignaient les âmes élevées, les intelligences d'élite, avides de travaux, de périls, de gloire, et condamnées à l'inaction ou au déshonneur. Dans tous les temps où la diffusion des richesses, certains progrès de la civilisation et, ce qui est le pire malheur, la ruine des libertés publiques, établissent l'ascendant des influences corruptrices, tandis que l'amour du bien-être, le désir d'une vie molle et sensuelle enflamme les appétits vulgaires, on voit certains esprits généreux se refuser à ces indignes jouissances, mépriser ce que la multitude adore, goûter je ne sais quel âpre plaisir à résister au siècle, et cultiver intrépidement des vertus abandonnées.

Telles sont les causes principales qui, au commencement de l'ère moderne, firent naître et développèrent dans le monde un esprit nouveau, hostile aux puissances malfaisantes sous la domination desquelles était l'humanité. Une lutte s'engagea, lutte religieuse et philosophique, conflit des deux principes qui constituent notre nature et règlent nos destinées : le principe intelligent, immatériel protesta avec énergie contre l'envahissement et l'empire immodéré du principe matériel, représenté par la violence, par les richesses, par les plaisirs. L'esprit nouveau, s'inspirant de cette antipathie, exalta tout ce que le siècle avait méconnu ou proscrit ; il glorifia l'indépendance en haine de la conquête, la pauvreté par dégoût de l'opulence, la solitude par ennui du monde, la chasteté et la tempérance par mépris pour les dérèglements d'une génération pervertie. À cet état d'abjection où l'homme était descendu, il opposa les idées les plus hautes sur l'excellence de sa nature, la noblesse de son origine, la puissance de ses facultés, l'étendue de ses prérogatives ; en dédommagement de ces biens terrestres qui lui étaient ravis, il lui donna l'infini pour carrière et pour domaine, il lui montra au fond de lui-même des richesses intérieures qu'il ne soupçonnait pas, et au delà d'une existence éphémère, des espérances qu'il avait trop dédaignées. Insensiblement, ces idées pénétrèrent dans les intelligences, tantôt sous une forme vague, confuse, incertaine, tantôt avec force et avec clarté. Ce fut comme une lueur céleste, comme un rayon divin qui brilla sur cette impure atmosphère où respirait le monde romain ; là se tournèrent les regards de ceux que n'avaient pas corrompus la contagion du siècle, et qui n'avaient pas entièrement abdiqué la dignité humaine.

Parmi toutes les doctrines sorties du travail de la sagesse antique, une seule était digne d'exprimer ces pensées nouvelles et répondait à ces besoins naissants. Ce n'était ni le scepticisme de Pyrrhon ou de la nouvelle Académie, ce dissolvant qui avait ruiné dans les esprits les nobles principes de la philosophie platonicienne ; ni la doctrine de la sensation et de la volupté, trop indifférente au spectacle du mal ou trop aisément complice ; ces systèmes, étroitement liés à la

société vieillissante, dont ils ont accéléré le déclin, en suivront la destinée. Dépositaire des maximes spiritualistes de la morale grecque et des derniers restes de la vertu romaine, le stoïcisme seul s'accordait avec la tendance philosophique de l'esprit humain, et pouvait lui prêter le secours de son enseignement, la vigueur de ses convictions. D'un autre côté, ni les fables décréditées du polythéisme, ni ce mélange de superstitions bizarres enfantées par la corruption du sentiment religieux, ni les pratiques de la sorcellerie ou du charlatanisme ne suffisaient à contenter et à nourrir l'ardeur mystique dont certaines âmes se sentaient agitées : le monde appelait une religion nouvelle, et le christianisme s'annonçait.

Entre l'école du Portique et l'Évangile il existe des différences essentielles ; mais quelque distinctes et séparées que soient ces doctrines, un trait leur est commun : toutes les deux s'accordent à faire prédominer l'âme sur le corps, l'esprit sur la matière, à prêcher le détachement des choses périssables, le goût des biens surnaturels, l'exercice des plus austères vertus.

Au sein de Rome, en face de l'appareil menaçant que déployait la puissance politique, le stoïcisme déclara que la liberté humaine était au-dessus des atteintes de la force ; il nia que le sage fût esclave dans les fers. La véritable indépendance, disait-il, est celle de l'homme maître de lui-même et vainqueur de ses passions ; la servitude réelle est celle que nous imposent les vices. Il n'existe qu'un empire, celui de la vertu et de la raison ; là le sage est roi, en quelque état que la fortune l'ait placé ici-bas. « Combien sont dignes de pitié les limites étroites des empires de la terre ! Qu'est-ce que ces armées immenses qui s'agitent ? une fourmilière en mouvement. Les choses vraiment grandes sont au-dessus de nos têtes ; là s'étendent des espaces infinis, ouverts à notre âme. Elle y trouve sa vie, sa force, et reconnaît son origine. Une preuve de sa divinité c'est qu'elle aime le divin et s'en nourrit. Voilà ce qui donne du prix à l'existence ; c'est de pouvoir contempler ces célestes merveilles, c'est d'être initié à ces sublimes mystères. À quoi bon voir le jour, si ce n'est pour jouir de cette prérogative ? Serait-ce pour préparer des boissons, et pour charger de nourriture un corps défaillant ? Oh ! que l'homme est chose vile, s'il ne s'élève au-dessus des choses humaines(1) ! » Le christianisme, de son côté, parcourait les provinces, en disant aux vaincus, aux opprimés, à tous ceux qui souffraient : « Élevez vos cœurs ! C'est aux choses d'en haut qu'il faut attacher vos regards et vos espérances, et non à celles de la terre. Votre séjour n'est point ici ; le ciel est votre patrie, votre demeure. Esclaves, embrassez la sainte liberté des enfants du Christ. Votre sagesse n'est point celle des puissances du siècle, qui passent et s'évanouissent ; cherchez le royaume de Dieu(2) ! » En ce qui touche à la conduite de la vie, à la règle des mœurs, l'enseignement stoïcien et les

prescriptions apostoliques se ressemblaient en plus d'un point : « La vie est un combat, répétaient les chrétiens et les philosophes, la pauvreté un bien, la souffrance un gain pour la vertu, le corps un fardeau et une prison. Fuyez le monde et ses plaisirs dangereux ; habitez en vous-même ; le devoir de l'homme est de surveiller l'intérieur de son âme, d'épier ses vices naissants, de se demander à soi-même un compte sévère de ses fautes, de tendre constamment à la perfection. Ce n'est pas le corps qu'il faut exercer, mais l'âme ; mortifiez votre chair, réprimez par l'abstinence l'ardeur de ses appétits ; et le principe divin qui l'anime et qu'elle opprime, dégagé du poids de la matière, s'élèvera d'un vol plus libre vers le ciel. C'est par ces moyens que vous parviendrez à goûter la paix inaltérable de la conscience, et cette joie sans mélange que procure le silence des passions et la pratique du bien(3). »

L'influence de ces deux doctrines, si souvent unanimes, agissait en même temps et aux mêmes lieux, avec la différence toutefois qui distingue la religion de la philosophie. À Rome, dès les commencements de l'empire, un stoïcisme pythagoricien était enseigné par Sextius, Attale, Sotion, à Sénèque, à Julius Canus, Thrasséas, Helvidius Priscus, Musonius. On vit sous Tibère des jeunes gens, élevés dans la mollesse et la vanité du siècle, renoncer, au sortir de ces leçons, à l'usage du vin, vivre de légumes, et se condamner par enthousiasme aux rigueurs de l'ascétisme(4). La philosophie du Portique a marqué son empreinte sur tous les esprits supérieurs de cette époque ; Perse, Lucain, Juvénal, Tacite, ont grandi sous sa discipline : philosophie militante et résignée tout ensemble, elle nourrissait d'héroïsme et de tristesse ces âmes ardentes et blessées. Un commun mépris pour le monde, un égal courage en face de la mort, et comme une parenté d'orgueil et de sauvage indépendance rattachaient les cyniques et Démétrius leur chef aux stoïciens(5). Ces sectes comptaient aussi des partisans dans les provinces, partout où la langue grecque et les écrits de Cicéron avaient répandu la philosophie. Leurs principaux centres étaient à Athènes, à Rhodes, naguère illustrée par Panétius et Posidonius ; à Alexandrie, sur les confins de l'Orient et de l'Occident(6). Mais le stoïcisme recelait un principe de faiblesse qui arrêta ses progrès et borna son action : uniquement préoccupé de l'homme et de la vie présente, et, malgré de rares élans, incertain sur la vie future et silencieux sur Dieu, il laissait en souffrance le sentiment religieux, excité dans les multitudes. Aussi la plupart de ses adeptes appartenaient aux classes savantes de la société grecque et du monde romain, habituées à défigurer la Divinité ou à se passer de son intervention.

Au contraire, le caractère éminent du christianisme, c'était de mettre dans une lumière éclatante l'idée de Dieu, de proclamer ses attributs, sa toute-puissance, son action sur le monde et sur notre âme ; enfin, de convaincre

l'homme de son insuffisance et de l'unir intimement à un créateur. Il ne s'adressait pas seulement aux esprits cultivés, à ceux qui sont capables d'une réflexion savante sur la nature et sur eux-mêmes ; il prêchait aux simples, enseignait la foule, en qui la pensée n'éclaire point le sentiment, et qui souffre et désire sans voir clairement ni la raison de ses souffrances ni l'objet de ses vœux. L'Orient le premier se jeta avec transport dans ses bras. En Orient surtout les tendances nouvelles avaient pris la forme du mysticisme. Effarouchées par la violence, les vices et les idées de l'étranger, les populations avaient tourné leurs espérances vers l'avènement du royaume de Dieu. L'attente du libérateur, ce long désir du peuple juif, gagnait de proche en proche. Les villes étaient parcourues par une foule de magiciens et de faux prophètes qui abusaient les pressentiments populaires, et les entretenaient en les trompant. Vingt ans après la mort du Christ, la religion qu'il avait fondée était répandue dans l'Asie Mineure et sur les côtes de la Grèce ; à peine Jésus a-t-il quitté ses apôtres que déjà ils sont partout, en Orient, en Occident, sur les vaisseaux qui sillonnent la Méditerranée, dans les prisons du prétoire, devant le tribunal du proconsul, et leurs succès provoquent les sévérités du pouvoir.

Une singularité de ces temps si féconds en contrastes, et qui s'est plus d'une fois reproduite, c'est que le stoïcisme et le christianisme furent encore plus séparés par leurs différences que rapprochés par leurs analogies. Travaillant l'un et l'autre au bien de l'humanité, non-seulement ils ne formèrent aucune alliance, mais ils méconnurent leurs rapports et se traitèrent en ennemis. Le christianisme condamna un système dont les principes essentiels étaient contraires à ses dogmes ; le stoïcisme, injuste par dédain et par ignorance, persécuta les chrétiens. Ces empereurs et ces écrivains stoïciens qui ordonnèrent ou approuvèrent les persécutions, professaient à leur insu, sur plus d'un point, les mêmes maximes que ces obscurs néophytes, flétris d'absurdes calomnies. « D'une extrémité du monde social à l'autre les vérités se rencontraient sans se reconnaître(7). » Cependant, entre la morale évangélique et celle des stoïciens contemporains de l'Évangile, éclate une telle conformité de maximes, un accord si fréquent de sentiments, que certaines personnes sont tentées de voir dans ces ressemblances autant d'emprunts faits aux livres saints par les philosophes. À les en croire, ce n'est pas à la vertu propre de la philosophie, ni à l'enthousiasme de ses sectateurs, qu'il faut attribuer cette pure et sublime doctrine ; ces transports sont imités, ces maximes sont dérobées, cette éloquence est un écho affaibli du christianisme. Non-seulement Marc-Aurèle, témoin des progrès de la foi chrétienne, en a senti l'influence ; mais au temps même des apôtres, à l'origine des premières Églises, les Épîtres et les Évangiles, à peine publiés, ont servi de modèles secrets aux écrivains philosophes, dont la vanité mettait à profit ce

nouvel enseignement sans oser l'avouer. — Ce rapprochement hypothétique de la Philosophie et de la Religion est figuré principalement par l'amitié prétendue de Sénèque et de saint Paul, et par l'influence supposée des Épîtres apostoliques et du Nouveau Testament sur ce philosophe.

De tous les apôtres, celui qui, par son génie naturel, par la grandeur de la mission qui lui fut confiée, par le nombre et le caractère de ses écrits, exprime le plus parfaitement pour la postérité le spiritualisme chrétien, c'est saint Paul, « cet homme du troisième ciel(8). » De tous les contemporains des apôtres, l'interprète le plus éloquent, le plus enthousiaste, sinon le plus irréprochable, de la morale stoïcienne, c'est Sénèque. Il a un sentiment profond de la dignité humaine, et il le communique ; une vue délicate et pénétrante des mystères du cœur, qui lui inspire parfois un langage plein d'onction ; un génie souvent capricieux, irrégulier et gâté par l'affectation, mais naturellement grand ; ses écrits sont empreints de cette noble tristesse, grâce austère des douleurs de la pensée, qui se répand sur l'âme lorsqu'elle descend trop avant en elle-même, ou lorsqu'elle s'élève d'un vol trop assidu vers l'infini ; il est épris des plus belles et des plus difficiles vertus ; non-seulement il aperçoit la main de Dieu marquée dans la nature, mais il l'admire et en célèbre la puissance. À ces traits, et à d'autres semblables, que faut-il reconnaître dans Sénèque, sinon une vive image, une éclatante expression des désirs, des progrès, des tourments de ses contemporains, et ce privilège des grands esprits qui paraissent devancer le siècle dont ils s'inspirent, parce qu'ils sentent avec énergie ce que d'autres éprouvent d'une manière faible et indécise ? Au lieu de considérer l'ensemble de ses doctrines, et de le comparer à lui-même, à ses devanciers, à ses modèles en philosophie, on a mieux aimé rapprocher des phrases, confronter des expressions, relever curieusement de frivoles circonstances de temps et de lieu, rassembler des conjectures, colorer des suppositions, pour aboutir, contre toute vraisemblance, à faire de ce philosophe, de ce ministre de Néron, un plagiaire de l'Évangile et le disciple équivoque de la primitive Église.

Nous nous proposons d'examiner cette tradition souvent discutée, mais qui, selon nous, peut l'être encore avec fruit ; nous en étudierons les origines, les fondements et la valeur. Avant tout, il importe de l'exprimer en termes précis, car elle a pour premier caractère d'être vague et indéterminée.

Le moyen âge croyait naïvement au christianisme de Sénèque ; il supposait converti celui qui avait entendu saint Paul, et le plaçait dans le ciel avec Trajan, Aristote, Socrate, Virgile et Cicéron. Cette opinion, tolérante et exclusive tout ensemble, puisqu'elle ne reconnaît pas de grand philosophe qui n'ait été un saint(9), est du moins conséquente, et honorable pour l'Apôtre. Car comment imaginer qu'il ait été lié avec Sénèque sans le persuader, et que celui-ci se soit

inspiré de l'Évangile sans y croire? Qu'est-ce que cet état intermédiaire entre la foi et l'incrédulité, entre l'aversion et la sympathie? Est-ce bien là ce qui a pu exciter dans Sénèque l'enthousiasme de la vertu et ces aspirations généreuses qui sortent des entrailles mêmes de sa philosophie? Suffit-il, pour s'animer de l'esprit de l'Évangile, d'une lecture faite d'un œil distrait et d'un cœur froid? Ou Sénèque a été vraiment chrétien, ou le caractère élevé de sa morale a été dû à d'autres causes. L'instinct religieux du moyen âge ne s'y trompait pas ; sa croyance était peu éclairée, mais logique ; son christianisme, exempt de raffinements, ne concevait pas ces relations mondaines et ces rapports de bonne compagnie entre l'ardent apôtre du Crucifié et le ministre de l'empereur. Il mettait ici-bas le philosophe aux genoux du chrétien, et à ses côtés dans l'autre monde ; il n'imaginait pas de les rapprocher par un vain échange de politesses. Mais d'autre part, comme cette légende, respectable dans sa simplicité et sa bonne foi, ne sera jamais que l'illusion d'un esprit borné ; comme les écrits, la vie et la mort de Sénèque y répugnent également, et que sous cette forme elle est insoutenable, ses défenseurs, pour la concilier avec la raison, lui ôtent ce caractère d'affirmation naïve ; ils l'amoindrissent pour oser la soutenir ; ils la laissent dans le vague pour la rendre insaisissable, et ne corrigent l'invraisemblance qu'en sacrifiant la logique. Voici cette forme mitigée et rajeunie, compatible avec la science et susceptible de discussion :

Sénèque a connu saint Paul à Rome ; il lui a parlé, lui a écrit, en a reçu des lettres ; il a lu ses Épîtres, l'Ancien et le Nouveau Testament ; il a estimé le christianisme sans y croire, a plaint ses adeptes sans oser les louer ni les défendre : indécis entre la terre et le ciel, entre l'Évangile et la philosophie, craignant le courroux de l'empereur plus que la perte de son âme, et plus jaloux de sa réputation parmi les hommes que de son salut éternel, il est mort incrédule, se contentant de copier dans ses écrits les maximes des chrétiens sans y conformer sa conduite.

Telle est l'expression la plus récente et la plus ingénieusement calculée de l'ancienne légende ; c'est le résumé le plus complet des thèses nombreuses dont elle a été l'objet aux ^{xvi}^e, ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles, dans le monde chrétien et érudit. Notre dessein est de suivre cette opinion dans tous ses détails, sans rien affaiblir ni rien omettre, et d'en examiner avec scrupule les vraisemblances historiques et les preuves littéraires.

Ce qui donne à cette tradition une certaine importance, ce qui agrandit le débat dont elle est l'occasion, c'est qu'elle fait partie d'un vaste ensemble d'attaques de tout temps dirigées contre la pensée humaine. Loin d'être isolée, sans conséquence et sans appui, elle n'est qu'un point particulier d'une thèse générale, très-ambitieuse, qui ne tend à rien moins qu'à dépouiller la philosophie

du mérite original de ses conceptions les plus hautes.

S'il faut en croire, en effet, une certaine classe de critiques, ingénieux à démêler des ressemblances et à soupçonner des larcins, Sénèque n'est pas le seul philosophe qui soit redevable à l'Écriture sainte : la sagesse ancienne n'a pas un principe assuré en morale et en métaphysique, pas une idée juste sur Dieu, sur la création et le gouvernement de l'univers, sur la nature et les destinées de l'âme, qui ne lui soit venue de la Bible et des Juifs ; ses plus solides docteurs ne sont que des écoliers vaniteux et ingrats qui s'accordent à mépriser et à taire le nom de leurs maîtres. C'est une sorte de piraterie exercée par l'esprit grec sur les abords de la science orientale ; il a enlevé ce qui était à sa convenance et à sa portée, sans pénétrer bien avant, et déguisant ses emprunts, il a montré autant de discrétion que d'adresse dans ce pillage. Ainsi, on nous rappelle que Thaïes était originaire de la Phénicie, d'un pays voisin de la Judée et qui envoyait des ouvriers à Salomon pour édifier le temple ; on fait voyager Pythagore et Démocrite, jusqu'à un âge fort avancé, en Égypte où le souvenir des Hébreux vivait encore, en Chaldée, à Jérusalem, à Babylone et aux Indes ; Aristote, passant en Asie à la suite d'Alexandre, converse avec un Juif de distinction qui lui révèle une doctrine inconnue à l'Académie. Quant à Platon, des livres entiers suffisent à peine à étaler ses plagiats, tant il est vrai que chez les Grecs, penseurs légers, autant que discoureurs habiles, le plus riche est celui qui a le mieux rançonné l'étranger. Clément d'Alexandrie va jusqu'à prétendre que le bouclier d'Achille, décrit par Homère, est une imitation de la Genèse, que plusieurs pensées d'Isaïe se retrouvent dans l'Iliade, et que Miltiade gagna la bataille de Marathon pour s'être formé à l'école stratégique du peuple de Dieu(10).

Cette thèse, agréable aux Juifs, pouvait être, si bizarre qu'elle paraisse, une arme de guerre très-offensive, dans le feu de la dispute et dans la nécessité du combat, lorsque la loi suprême est de faire le plus de mal possible à un pressant adversaire. Il n'est pas étonnant qu'Aristobule, Philon, et, après eux, Clément, Origène, Justin, Eusèbe, qui avaient à essuyer tout l'effort de la dialectique grecque et tous les sarcasmes de l'ironie philosophique, aient répondu avec passion, avec audace, par des raisons spécieuses et capables d'éblouir : solidaires du même passé, poursuivis des mêmes censures, ils usèrent des ressources que l'usage et le péril autorisaient. De là l'éclat de cette opinion et sa longue fortune. Il y a, comme on le voit, parfaite analogie dans l'un et l'autre cas : Thaïes, Pythagore, Aristote et Platon, contemporains des grands et des petits prophètes, ont connu leurs doctrines ; de même Sénèque, contemporain des apôtres, s'est inspiré du Nouveau Testament. Ainsi se trouve démontrée cette thèse générale, que la philosophie profane doit aux Écritures tous les principes qu'elle peut avouer, toutes les opinions dont elle se glorifie(11). Mais laissons de côté

l'immense controverse que soulève l'imprudente audace de ces entrepreneurs adversaires. Ils ont fort à souffrir en ce moment, comme chacun sait, d'un vigoureux retour offensif et de sévères représailles sur ce champ de bataille illimité qu'ils ont eux-mêmes choisi(12). Content d'avoir signalé la liaison qui existe entre ce débat compliqué et le sujet spécial qui nous occupe, enfermons-nous dans nos propres limites ; attachons-nous à la forme précise de la discussion par nous annoncée : Sénèque a-t-il connu saint Paul ? Sa philosophie généreuse, dont l'inspiration parfois semble chrétienne, est-elle une imitation ou une émanation des livres chrétiens?

L'opinion qui soutient cette hypothèse s'arme de trois espèces de preuves : les unes sont tirées de l'établissement de la foi nouvelle à Rome et des conversions opérées dans le palais impérial ; les autres, plus sérieuses ou du moins plus apparentes, sont empruntées aux écrits de Sénèque, dont certains passages, habilement confrontés avec les textes chrétiens, font illusion à des lecteurs peu instruits ; un troisième groupe d'arguments est formé d'une série de témoignages qui commencent à saint Jérôme et qui finissent à M. de Maistre. Le tout se couronne d'une quinzaine de lettres attribuées aux deux personnages et composées au iv^e siècle ; monuments fictifs d'une intimité et d'une correspondance imaginaires.

Nous suivrons cet ordre ; nos recherches se diviseront d'elles-mêmes en trois parties : la première, plus spécialement historique, retracera la situation comparée du christianisme et du stoïcisme au temps de Néron ; la seconde, d'un caractère plus philosophique, aura pour objet de rechercher dans les prédécesseurs de Sénèque et jusque dans Platon les traces nombreuses de son prétendu christianisme. La discussion des témoignages achèvera, nous l'espérons, d'ôter tout crédit et même toute apparence à une légende qui, sous ses formes diverses, naïve ou savante, n'a jamais été qu'une fable pieuse.

PREMIÈRE PARTIE

BIOGRAPHIE COMPARÉE DE SAINT PAUL ET DE SÉNÈQUE. EST-IL
VRAISEMBLABLE QUE SÉNÈQUE AIT CONNU PERSONNELLEMENT
SAINT PAUL ?

CHAPITRE PREMIER

Jeunesse et éducation de saint Paul. — Prédication de l'Apôtre en Orient et en Grèce. — Des synagogues et des prosélytes. — Saint Paul parmi les Juifs et parmi les païens. — Athènes et l'Aréopage. — Gallion. — Sergius Paulus. — Félix, Agrippa, Festus.

Reportons-nous en idée à l'an 50 de notre ère, à cette époque décisive où, des crises profondes du monde ancien, commençait à sortir l'espoir d'une rénovation morale de l'humanité. Essayons de peindre avec des couleurs vraies, sans déclamation, sans illusion d'aucune sorte, ces deux sociétés distinctes et d'un caractère si tranché, dispersées dans la vaste enceinte de l'empire romain, l'Église naissante et l'antique philosophie ; l'une obscure, cachée au fond de quelques cités, éparse sur quelques rivages, et grandissant par un sourd progrès ; l'autre célèbre, honorée, déployant en pleine lumière son éloquence et ses doctrines, influente au forum, aux écoles, dans les palais, soutenant noblement l'héritage de six siècles de gloire, de science et de vertus. Voyons si en rassemblant avec soin les circonstances principales de ce mouvement parallèle des esprits, à la fois semblable et si différent, en recomposant ces milieux ardents, ces foyers de la parole et de la pensée, nous ferons jaillir de cet examen des raisons d'approuver la tradition dont il s'agit ou de sérieux motifs de la repousser.

Quelle était donc, à Rome et dans l'empire, au temps de Claude et de Néron, l'exakte situation de la philosophie et du christianisme ? La solution précise de cette question va se développer dans les chapitres suivants et formera cette première partie.

Commençons par saint Paul. Que faut-il penser au juste de sa prédication, de l'éclat qu'elle a jeté et du bruit qu'elle a fait dans le monde ?

Un premier point se présente à éclaircir : Saint Paul était-il versé dans les lettres profanes ? Avait-il étudié, comme plusieurs l'ont prétendu, la philosophie et la poésie grecque, et même la langue et le droit des Romains ? Rien n'autorise un tel sentiment. Les Pères célèbrent avec enthousiasme l'éloquence de saint Paul, la sublimité de ses doctrines, la force et la dialectique qui régnaient dans ses Épîtres, mais leur admiration ne signale dans ses écrits aucune trace de science mondaine. Au contraire, saint Chrysostome blâme les imprudents qui, de son temps, osaient le mettre au-dessus de Platon⁽¹³⁾ ; saint Jérôme relève les nombreuses incorrections qui lui échappent, et les attribue au défaut de culture littéraire⁽¹⁴⁾ ; « c'est un barbare, dit Bossuet, qui ne sait pas couvrir des fleurs de la rhétorique la face hideuse de son Évangile ; les délicats de la terre, qui ont les oreilles fines, sont offensés de la dureté de son style irrégulier⁽¹⁵⁾. »

Ces éloges et ces critiques ne se contredisent point. Saint Paul a le génie, l'éloquence, le zèle, l'intrépidité, toutes les grandes qualités du cœur et de

l'esprit, mais il ne faut lui demander ni la diction fine et polie des rhéteurs, ni l'érudition des sophistes. Et quel besoin a-t-il de cette parure d'emprunt? Dans cette âme si pleinement possédée et envahie par la foi nouvelle, quelle place reste-t-il aux fictions des poètes, aux doctrines des philosophes?

Pour dissiper tous nos doutes, entrons dans quelques détails sur les premières années de saint Paul.

Paul est né à Tarse, vers le commencement de l'ère chrétienne(16). Ses parents étaient Juifs, de la tribu de Benjamin, et de la secte des pharisiens(17) ; on ne sait depuis combien de temps ils habitaient cette ville ; on suppose qu'ils y avaient cherché un refuge pendant la guerre de Pompée, de Gabinius ou de Cassius(18). Tarse, comme toutes les cités commerçantes du Levant, avait une colonie juive, sans doute égale en nombre à celles de Damas et d'Antioche. Bien qu'éloignée de la Terre sainte, la famille de Paul était restée fidèle au vieil esprit hébraïque, et n'appartenait point à la secte des Alexandrins qu'on accusait à Jérusalem de corrompre le dogme par des innovations téméraires. C'est ce qui ressort avec une entière évidence de tous les passages où l'Apôtre parle des liens qui le rattachent à la nation juive. Il fut donc élevé dans les plus rigides pratiques et dans les plus pures croyances du culte héréditaire ; cette âme ardente se nourrit, dès l'enfance, de la poésie des Écritures. Paul reçut de son père, outre les prérogatives des Hébreux fidèles, un titre honorable aux yeux du monde et qui lui valut plus d'une fois la considération des païens et la protection des magistrats ; c'était le titre de citoyen romain, fort ambitionné dans les provinces, et fort rare parmi les Juifs(19). Tarse, ville dévouée aux Césars, et qui avait souffert sous la courte domination de Cassius, ne reçut cependant d'Auguste, qui la récompensa, ni le titre de municipe, ni celui de colonie ; c'était une ville libre, comme Antioche de Syrie, qui avait des magistrats tirés de son sein et ne recevait pas de garnison(20). Ses habitants n'avaient pas le droit de bourgeoisie romaine, et si le père de Paul le possédait, c'était une récompense ou une acquisition personnelle. Était-ce le prix d'un service rendu pendant les guerres civiles? L'avait-il acheté à poids d'or, comme le tribun des Actes? Suivant une conjecture récente, le père de l'Apôtre serait un affranchi qui aurait obtenu le titre de citoyen romain en recouvrant sa liberté(21). Le métier de la famille consistait dans la fabrication de tentes et de vêtements de crin appelés *ciliées*, du nom de la contrée où cette industrie avait pris naissance(22). Conformément à la loi des Juifs, Paul apprit un métier, celui de ses parents, et l'on voit dans les Actes qu'il l'exerça pendant toute sa vie(23).

Comment se passèrent les premières années de Paul à Tarse? Quelle action cette cité païenne exerça-t-elle sur son esprit?

Tarse est située dans la partie occidentale de la vaste plaine appelée Cilicie

plate, qui a cinquante lieues d'orient en occident, et trente lieues du nord au midi. Ce pays est d'une fertilité qui excite encore l'admiration des voyageurs. C'est le passage des armées et des caravanes qui se rendent dans l'Asie centrale. Au milieu de la ville coule le Cydnus, et l'on aperçoit au loin les hauts sommets et les pentes escarpées du Taurus. À cette époque, Tarse était un point de réunion pour les Syriens, les Isauriens, les Cappadociens, sans parler des marchands grecs qui affluaient par mer, et des Juifs, ces pèlerins du commerce antique(24). Strabon vante sa puissance, ses écoles qu'il ne craint pas de comparer aux écoles d'Athènes et d'Alexandrie(25). C'était la Marseille de l'est. On y admirait la magnificence des temples, l'éclat des solennités religieuses, où accouraient les villes voisines, et qui l'avaient fait surnommer la cité sainte, ἱερὰ ; Auguste y recevait des honneurs divins, et tous les ans des jeux étaient célébrés au nom des empereurs(26). Le goût des fêtes, la passion des arts, l'activité du commerce s'y partageaient les esprits ; le port était rempli d'une multitude affairée, venue de tous les points de l'Orient et de la Grèce ; une jeunesse sérieuse se pressait autour des chaires de philosophie, tandis que les voyageurs et les victimes affluaient dans les temples(27). Le renom de ses philosophes, de ses grammairiens, de ses improvisateurs avait pénétré jusqu'à Rome ; ils remplissaient la capitale de l'empire, et quelques-uns y occupèrent un rang honorable, témoin le stoïcien Athénodore, précepteur d'Auguste, et l'académicien Nestor, qui dirigea l'enfance de Marcellus. Cet essor des intelligences, ce mouvement, ces splendeurs frappèrent les yeux de Paul durant sa jeunesse ; ajoutez à ce spectacle la grandeur des scènes que la nature développait autour de lui : d'un côté la mer, sillonnée de vaisseaux ; de l'autre cette plaine immense et fertile, bordée de montagnes majestueuses, et animée par les cascades du Cydnus. N'est-il pas naturel de penser que l'âme passionnée du jeune homme, son esprit ardent et curieux, placés sous de telles influences, en reçurent de fortes impressions? Aussi l'opinion de la plupart des historiens et des critiques est qu'il fréquenta la société païenne, fut assidu à ses écoles, et s'y instruisit à fond des arts et des sciences de la Grèce(28). Voici les raisons qui nous empêchent de souscrire à ce sentiment.

Les Juifs, il ne faut pas l'oublier, avaient une invincible horreur pour les mœurs, la religion, les doctrines, la personne même des païens ; tout en se mêlant à eux pour les besoins du négoce, ils vivaient dans le secret et l'isolement, enfermés, et comme dit saint Paul lui-même, murés dans leurs croyances religieuses et leurs coutumes nationales. C'était un crime d'être l'ami d'un infidèle, d'entrer dans sa maison, de s'asseoir à sa table ; et au sortir de la place publique et du marché, on devait se laver les mains, de peur d'avoir contracté quelque souillure en touchant un incirconcis(29). Les Hébreux,

dispersés dans les villes populeuses et commerçantes, y avaient porté les mêmes pratiques et la rigidité des mêmes maximes ; l'idolâtrie avait beau étaler devant eux ses séductions, ils avaient des yeux pour ne pas voir et des oreilles pour ne pas entendre ; ils se plaçaient volontairement en dehors de l'humanité. De là ces haines implacables et réciproques, tantôt sourdes, tantôt déclarées, qui ensanglantèrent Alexandrie, Damas, Césarée, Séleucie, Scythopolis, et excitèrent des troubles fréquents partout où s'élevait une synagogue. Croit-on que ces ennemis irréconciliables des superstitions païennes aient laissé leurs enfants sans défense contre les attrait périlleux des fables poétiques de la Grèce et des sophismes de ses docteurs, et que le père de Paul, zélé pharisien, ait permis à son fils d'aller s'asseoir auprès de la chaire des successeurs d'Athénodore ou d'Hermogène(30), comme on vit plus tard les jeunes chrétiens suivre les leçons de Donat et de Libanius? L'esprit de l'Église fut, en cela, l'opposé de l'esprit de la synagogue. Depuis le premier concile de Jérusalem, la muraille de séparation était tombée. La synagogue disait : « Maudit soit celui qui apprend la science grecque à son fils(31). » Josèphe lui-même avoue qu'on méprisait en Judée ceux qui savaient plusieurs langues et qu'on abandonnait ce vain savoir aux esclaves. Sur ce point, comme sur tous les autres, les principes étaient les mêmes chez les Juifs de la dispersion, dont l'âme et l'intelligence avaient toujours pour patrie Jérusalem. L'interdit avait été levé sur la langue grecque, comme sur le trafic avec les étrangers, et pour la même raison ; mais tous ces Juifs hellénistes que nous voyons accourir dans la cité sainte, aux fêtes de Pâques, et s'y purifier pour entrer dans le temple, ne différaient des purs Hébreux que par le langage(32). La version alexandrine des Septante avait été reçue, mais toute transaction avec les doctrines grecques avait été formellement repoussée(33). Il est superflu de rechercher ici jusqu'à quel point le système conciliateur des Juifs alexandrins prévalut parmi les Juifs de la dispersion ; repoussé de la Palestine, il eut sans doute des adeptes dans les colonies ; mais tout nous porte à penser qu'il n'était pas en vigueur à Tarse, et certainement saint Paul y demeura étranger. Il n'est pas probable qu'à cette époque Philon eût déjà publié ses ouvrages, que Jérusalem ne connut jamais(34). Ce n'est donc ni l'éducation païenne, ni celle d'Alexandrie que reçut l'Apôtre dans sa jeunesse, mais bien l'éducation juive et l'enseignement de la synagogue. À cinq ans, il apprit à lire dans les Écritures ; à treize ans, il les étudia dans la lettre et dans l'esprit ; à seize ans, il fut déclaré *sujet de la loi*, c'est-à-dire capable de la comprendre et tenu de lui obéir(35). Son père, encouragé sans doute par les talents extraordinaires qu'il découvrait en lui, voulut qu'il allât à Jérusalem, au cœur de la doctrine, au centre du pharisaïsme, mériter le titre vénéré de docteur ou de maître (rabboni)(36), et il l'envoya prendre place parmi les élèves du célèbre Gamaliel. Comment ce pharisien zélé,

qui avait sur son fils des vues si hautes, eût-il livré aux Grecs ces chères et pieuses espérances? Et si l'on suppose qu'il l'ait confié à des maîtres païens ou alexandrins, contrairement à ses propres opinions et aux usages hébreux, comment admettre qu'au sortir de ces écoles profanes il l'ait envoyé à Jérusalem, où la science grecque était détestée, où les alexandrins étaient chassés de la synagogue(37)?

Est-ce à dire que le séjour de Paul à Tarse ait été sans influence sur son esprit? D'abord, il y apprit le grec, qui se parlait dans sa famille, dans la colonie, et dont l'étude, avons-nous vu, était autorisée. En peu de temps il apprit à le parler, non pas avec cette élégance et cette fleur d'atticisme qui s'acquiert par l'étude pénétrante et assidue des modèles, mais avec cette facilité que donne à un esprit bien doué l'usage journalier d'une langue(38). On sait d'ailleurs avec quelle merveilleuse promptitude la langue grecque se répandit dans le monde ancien ; malgré la diversité des idiomes auxquels elle se trouva mêlée, elle se conserva pure. À Tarse, mieux qu'il ne l'eût fait en Judée, saint Paul put observer les pratiques superstitieuses du paganisme ; il en vit de près la corruption et les extravagances, et cette vue ne contribua pas peu à allumer en lui ce zèle qui le signalait même parmi les pharisiens de Jérusalem. Tels sont les principaux traits sous lesquels nous apparaît la première jeunesse de l'Apôtre. Suivons-le à Jérusalem, dans l'école de Gamaliel.

D'après ses propres paroles, on peut conjecturer qu'il était assez jeune quand il fit ce voyage(39). Ce fut probablement vers seize ans(40). L'étude de la loi, telle qu'elle se pratiquait dans les principales synagogues de la cité sainte, demandait des esprits déjà instruits et exercés ; elle durait longtemps, et jusqu'à un âge avancé, quelquefois même pendant toute la vie ; car rien n'était plus difficile et plus rare que d'exceller dans l'interprétation des Écritures. Au premier rang des savantes écoles de Jérusalem brillaient celle de Hillel et celle de Schammaï. Toutes les deux appartenaient à la secte des pharisiens ; mais la première regardait la tradition comme supérieure à la loi, tandis que la seconde rejetait les traditionnistes lorsqu'ils étaient en désaccord avec Moïse. La science de Gamaliel, petit-fils de Hillel, assura la prééminence à l'école qu'il dirigeait ; nul docteur de ce temps n'égalait sa gloire ; on l'appelait la *beauté de la loi*, et le *Talmud* dit qu'après sa mort on vit tout l'éclat de la loi s'effacer et s'éteindre. Exempt des haines jalouses et de l'affectation ordinaires aux pharisiens, il donna, au sujet des apôtres, un rare exemple de sagesse et de tolérance. Aux pieds de ce maître renommé venait se ranger la foule des étudiants, qu'on appelait le *saint peuple*(41). Là, certains textes de la Bible étaient pris pour sujets de discussion ; les élèves, quel que fût leur âge, exposaient et soutenaient en liberté leur sentiment ; la langue adoptée était l'hébreu du temps, ou syro-chaldaïque ; ces

débats animés, ces questions souvent subtiles excitaient l'essor des esprits, leur donnaient de la vigueur, de la sagacité, de la souplesse, qualités si éminentes dans saint Paul, et l'on peut voir dans ses Épîtres et ses discours aux Juifs comment on appuyait de l'autorité des textes l'opinion qu'on avait embrassée. D'autres exemples nous sont fournis par la prédication de saint Pierre à Jérusalem, par la défense de saint Etienne au Sanhédrin ; et l'on a remarqué que Paul, une fois converti, se servit pour annoncer l'Évangile de la méthode même que saint Etienne, qu'il persécuta, avait employée en sa présence(42). Ce n'est donc pas l'art grec qui a formé saint Paul, ses ouvrages n'en offrent aucune trace, c'est la science juive et l'enseignement de la synagogue.

Combien de temps resta-t-il à Jérusalem ? S'y trouvait-il à la mort de Jésus ? Était-il revenu à Tarse ? Quoi qu'il en soit, nous le retrouvons auprès du grand prêtre, vers l'an 34, animé d'une haine furieuse contre l'Église naissante. Il n'est guère raisonnable de supposer qu'avant cette époque il soit retourné dans sa ville natale, pour y apprendre la philosophie et les belles-lettres(43). Cette conjecture a contre elle les raisons énoncées plus haut, elle se concilie mal avec le zèle outré que montra le jeune pharisien dans la première persécution. D'ailleurs, l'étude de la loi suffisait à occuper sa jeunesse, même sa vie entière. Est-il plus vraisemblable qu'il ait puisé le goût de la science grecque à l'école de Gamaliel(44) ? Ce docteur avait reçu, dit-on, la permission exceptionnelle de cultiver la philosophie païenne(45) ; mais apparemment il n'en abusait pas pour mêler un enseignement profane et sacrilège à son enseignement religieux ; c'eût été, au jugement du Sanhédrin et de tout le peuple, corrompre la jeunesse et trahir la nation(46).

Voici enfin une supposition plus légitime. Paul, après sa conversion, qui arriva en l'an 34, se réfugia à Tarse, et y fit un séjour de quelques mois, ou même d'une année(47). Là, non-seulement il convertit sa famille, mais, affranchi des préjugés du judaïsme, il put converser plus librement avec les gentils, examiner de plus près leurs opinions et leurs mœurs, discuter avec les philosophes(48), comme il fit plus tard à Athènes, et se préparer à la mission qui lui était réservée(49). Nous n'éprouvons aucune répugnance à embrasser ce sentiment. Nous ne prétendons pas que saint Paul ait ignoré absolument les systèmes philosophiques qu'il a si sévèrement réprochés ; ce que nous refusons d'admettre, c'est qu'il les ait possédés à fond, qu'il ait été versé dans la connaissance des écrivains grecs, prosateurs et poètes, et même des auteurs latins ; qu'il ait lu Platon, Aristote, les stoïciens, Philon et les alexandrins, Ménandre, Philémon, Callimaque, Tite Live, Ovide ; qu'il soit en quelque sorte un philosophe ou un rhéteur converti, comme Justin, Arnobe, Lactance, saint Augustin. Ses écrits, nous le répétons, ne laissent pas entrevoir une telle variété

de connaissances profanes ; ils ne renferment que l'expression réitérée de son mépris absolu pour la science humaine, égarée et impuissante, et quant aux prétendus emprunts qu'il lui a faits, les citations qu'on met en avant sont si peu concluantes que nous jugeons inutile de les discuter ici. Il faut d'autres preuves pour nous persuader que les Épîtres de l'Apôtre sont en plusieurs endroits la traduction de comédies grecques. Selon nous, saint Paul avait certaines notions générales sur les différents systèmes de philosophie, assez pour juger de l'ensemble et des résultats ; il avait pu les acquérir à Tarse, après sa conversion, ou, si l'on aime mieux, à Jérusalem auprès de Gamaliel, qui peut-être entretenait parfois ses disciples de la sagesse grecque, pour les prémunir contre la séduction des talents profanes : mais le savoir de l'Apôtre n'allait pas plus loin. Il l'a déclaré lui-même : « Il n'y a aucun art dans mes discours ; je ne prêche point l'Évangile suivant les principes du siècle, ni à l'aide des moyens de persuasion inventés par les hommes ; je ne sais que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié(50). » Lorsqu'ailleurs il dit : « Si mon langage est méprisable, ma science ne l'est pas ; » il veut parler, sans nul doute, de sa profonde connaissance des livres saints, car il répond à des adversaires juifs. Voilà, en effet, la vraie, l'unique science de saint Paul ; c'est l'Écriture, c'est la doctrine dont il est l'apôtre : il en est pénétré, il l'aime avec transport ; elle jaillit par torrents de son esprit et de son cœur ; elle anime, elle exalte ses puissantes facultés.

Nous croyons l'avoir démontré : dans saint Paul, l'élément profane est nul, l'élément religieux est tout(51).

Avant de suivre Paul dans ses voyages apostoliques, arrêtons-nous un moment sur le portrait que certains historiens font de sa personne, d'après des indications fournies par l'antiquité. « Saint Paul était petit, courbé et voûté ; sa pâle figure portait les marques d'une vieillesse prématurée ; son regard cherchait la terre ; il avait la tête chauve, les yeux d'une expression douce et gracieuse, les sourcils abaissés, le nez long et aquilin, la barbe longue, épaisse et blanche de bonne heure(52). » Les mêmes détails sont donnés par le chroniqueur Malalas, et confirmés par les Actes apocryphes de saint Paul et de Thécia, qui peut-être ont fourni aux deux auteurs précédents les traits de leur description(53). Dans le *Philopatris*, ouvrage ancien, qu'il soit de Lucien ou non, il est question du Galiléen à la *tête chauve* et au *long nez* qui fut ravi au troisième ciel. Saint Chrysostome l'appelle un homme de trois coudées et qui cependant touche aux nues ; ailleurs il dit que ce corps chétif embrasse l'univers(54). Enfin, les Épîtres mêmes de saint Paul nous apprennent que son aspect annonçait la faiblesse(55). Ces traits généraux sont à peu près reproduits dans les anciennes mosaïques grecques et dans les premières sculptures chrétiennes(56) ; saint Pierre, au contraire, est représenté sous les apparences de la force et de la majesté, avec

une physionomie sévère. Sans ajouter foi à l'entière exactitude de toutes ces peintures, on peut croire qu'elles renferment un fond de vérité.

Nous n'avons pas à décrire dans tous ses détails la prédication de saint Paul ; il nous suffira d'éclaircir quelques points qui ont rapport à notre sujet. Ce qui importe au dessein que nous poursuivons, c'est de rechercher, à l'aide des Actes, quel effet la doctrine nouvelle fit sur les esprits, au moment de sa première apparition ; avec quelles dispositions diverses le monde accueillit le langage des apôtres, suivant la différence du pays, des croyances et des conditions.

Les apôtres, comme on sait, s'adressèrent d'abord aux Juifs, non-seulement en Palestine, mais dans tout l'univers. Examinez la route suivie par le docteur des gentils : dans tous les lieux où il va, il commence par se rendre à la synagogue. Il ne va même que dans les lieux où il existe une colonie juive(57). Ce fait est sans exception. D'Antioche de Syrie, il fait voile pour Chypre, de là il revient à Antioche de Pisidie, puis à Iconium, à Lystre, à Derbi, à Perga ; après le concile de Jérusalem, il passe en Phrygie, en Galatie, s'embarque à Troas, vient à Philippes en Macédoine ; sorti des prisons de cette ville, il traverse Amphipolis et Apollonie, s'arrête à Thessalonique et à Bérée, descend à Athènes et à Corinthe ; or, dans toutes ces villes il y avait des Juifs, et partout il commence par aller droit à eux. La raison en est simple : par leurs doctrines et par leurs espérances, les Juifs étaient préparés à recevoir l'Évangile. Ils attendaient le Messie promis par les prophètes ; les apôtres, l'Écriture en main, leur prouvaient que le Messie était venu et que les prophéties étaient accomplies. De là des conversions faciles et nombreuses. Aussi, quoique souvent chassés des synagogues et des villes par l'opposition du parti récalcitrant, les apôtres, en arrivant dans la ville voisine, n'en commençaient pas moins par s'adresser aux Juifs. Un jour de sabbat ou de prières publiques, ils se rendaient à la synagogue ou à l'oratoire(58), ordinairement situé dans un lieu élevé et apparent, souvent près de la mer ou d'un courant d'eau(59) ; ils prenaient le *tallith* ou voile des croyants(60) ; après la lecture et la prière, on les invitait en qualité de nouveaux venus, suivant l'usage, à parler à l'assemblée, à lui communiquer les nouvelles qui pouvaient intéresser ses sentiments pieux : alors ils annonçaient la bonne, la grande nouvelle, l'accomplissement des temps, la venue du Messie, et persuadaient une partie de l'auditoire. Ces convertis juifs formaient le noyau de l'Église chrétienne. Ainsi les choses se passèrent à l'arrivée de Paul dans tous les lieux où il prêcha l'Évangile. Il trouva dans les colonies juives tout à la fois des persécuteurs et des disciples.

Examinons maintenant ses rapports avec les païens. Les Actes nous parlent en plusieurs endroits d'une classe intermédiaire entre le judaïsme et la gentilité : ce sont les gentils qui adoraient Dieu, *gentes colentes Deum*, ou les prosélytes.

Les prosélytes étaient des païens attirés et affiliés au judaïsme ; ils en connaissaient les coutumes et les croyances, et pratiquaient certains préceptes de la loi. Il y avait plusieurs degrés dans cette affiliation, suivant que les adeptes étaient plus ou moins initiés à la connaissance des dogmes, plus ou moins dociles aux observances religieuses ; mais la condition essentielle, c'était de croire au vrai Dieu. Presque partout, au début de la prédication, les prosélytes furent les premiers convertis d'entre les païens, témoin le centurion Corneille et l'eunuque éthiopien. Mais pour bien comprendre cette influence du judaïsme sur la gentilité, qui fut favorable aux premiers progrès du christianisme, et pour ne pas s'en exagérer l'importance, il est bon de savoir quelle était à cette époque la situation du peuple juif dans le monde ancien.

Un trait distinctif du peuple juif, c'est de concilier avec un amour ardent du pays natal, une tendance marquée à couvrir le monde de colonies. Cette dispersion, contraire à l'esprit de la loi, fut longtemps arrêtée par les défenses les plus sévères ; peu à peu les révolutions intérieures, la tyrannie des conquérants étrangers, l'attrait de climats plus heureux, firent oublier les anciennes maximes ; et elles étaient tombées dans un tel discrédit, qu'à l'avènement du christianisme on rencontrait des Juifs établis par toute la terre ; le témoignage de Philon sur ce point est confirmé par Strabon et par les Actes(61). Leurs colonies d'Égypte et d'Assyrie formaient des nations redoutables ; à Alexandrie, deux quartiers sur cinq ne leur suffisaient pas ; ils couvraient d'un million d'hommes le sol des Pharaons(62). Toutes les villes commerçantes de l'Asie Mineure en renfermaient plusieurs milliers(63) ; de là ils gagnèrent l'Archipel, puis le continent grec, Athènes, Argos, Corinthe. Il y avait des synagogues en Éthiopie et en Lybie, sur les bords de la mer Caspienne et jusqu'en Chine(64). Les prisonniers juifs qui suivirent à Rome l'armée de Pompée et celle de Gabinus, une fois affranchis, habitèrent un des bas quartiers voisins du Tibre. Il est probable que le commerce israélite explora la Gaule et l'Espagne ; du moins voyons-nous deux fils d'Hérode exilés par Auguste sur les bords du Rhône. Malgré l'éloignement, un lien étroit rattachait à la Palestine tous les membres dispersés de la société hébraïque ; l'unité nationale était maintenue par un principe et par une espérance. Toutefois, une distinction ne tarda pas à s'établir entre les Juifs de Palestine et les Juifs de la dispersion ; les premiers parlaient l'hébreu du temps, et les autres, le grec ; les uns donc gardèrent le nom d'Hébreux et les autres s'appelèrent Hellénistes(65). Cette distinction de pure forme, cette différence de langage laissait entière la ressemblance des mœurs et la communauté des sentiments. Encore faut-il ajouter que la plupart des Hellénistes savaient l'hébreu, témoin Paul. L'unique privilège des habitants de la Palestine était l'orgueil qu'ils ressentaient d'être demeurés fidèles à la Terre de

promission, aux tombeaux de leurs pères, au sanctuaire de l'alliance, et de vivre à l'ombre du temple, plus près de Dieu. Cela même ne les empêchait pas de porter assez souvent des noms grecs ou romains unis à des noms hébreux, comme leurs ancêtres avaient porté des noms assyriens ; de jour en jour des termes étrangers, grecs et latins, se mêlaient au langage parlé à Jérusalem ; en résumé, le peuple juif, environné de la civilisation des gentils, accueillait facilement leur domination, leur langue et leurs richesses, mais rejetait avec obstination tout le reste(66).

Deux efforts furent tentés pour vaincre cette résistance : l'un, philosophique et religieux, vint d'Alexandrie(67) ; l'autre, purement politique, fut l'œuvre de la famille d'Hérode. Tandis que Aristobule et Philon établissaient des rapprochements plus ou moins spécieux entre les doctrines sacrées et les systèmes spiritualistes de la Grèce, Hérode, au cœur même de la Judée, à Jérusalem, élevait des théâtres et des amphithéâtres, donnait des jeux, des courses, des combats de bêtes féroces, dressait des trophées avec de pompeuses inscriptions pour célébrer les victoires d'Auguste, et bâtissait, en l'honneur de ce prince et d'Agrippa, un palais qui dominait la ville(68). Par ses soins, l'or des Juifs servait à réparer un temple d'Apollon à Rhodes, à orner de portiques la ville païenne d'Antioche, à rehausser l'éclat des jeux publics de la Grèce ; aussi la Grèce reconnaissante le nommait surintendant perpétuel des jeux Olympiques, et lui élevait une statue dans l'acropole d'Athènes(69). Les Juifs demeurèrent intraitables ; rien ne put fléchir ces caractères durs, sombres, opiniâtres, ni ébranler leur attachement aux lois et aux coutumes de la patrie. L'école d'Alexandrie n'eut aucun disciple en Palestine ; elle fit très-peu d'adeptes dans les colonies, très-peu même sur les bords du Nil, car il est probable que la plupart des Juifs d'Alexandrie ne furent pas complices de ses tentatives. Hérode et ses successeurs recueillirent les malédictions de leurs sujets, se virent en butte à des complots, et exaltèrent dans tous les cœurs, par le spectacle de leur apostasie, le sentiment national, l'horreur du joug étranger. Ce fut le premier ferment de la révolte générale qui éclata quelques années plus tard.

Détestés des Juifs, les païens usaient de représailles. Égyptiens, Grecs et Syriens poursuivaient de railleries et d'injures cette race cosmopolite et misanthrope, cette secte avide qui amassait dans l'ombre des gains sordides, et pratiquait à l'écart un culte extravagant. C'étaient à chaque moment, dans ces bruyantes cités du Levant, des troubles populaires, des rixes sanglantes, qui mettaient à l'épreuve la calme patience du magistrat romain, et qui aboutirent souvent à la ruine de la colonie israélite. Les Romains, si dédaigneux pour tout ce qui était Grec et Asiatique, trouvaient pour flétrir et bafouer les Juifs des expressions particulières de mépris et de dégoût ; ils les traitaient en esclaves

infimes et du plus bas degré(70). Par politique, ils accordèrent quelquefois des privilèges à la nation et des distinctions aux princes, car il n'est point de peuple si faible dont l'alliance ne soit bonne à quelque chose. Ainsi le sénat fit alliance avec les Machabées, César et Auguste récompensèrent les Juifs de leur fidélité pendant les guerres civiles, et autorisèrent le libre exercice de leur culte par toute la terre ; Hérode fit de fréquents voyages à la cour impériale, ses fils furent élevés à Rome ; Auguste et Livie envoyèrent des présents à Jérusalem ; tous les jours un sacrifice y était offert en leur nom ; les deux Agrippa, descendants d'Hérode, gagnèrent l'amitié de Drusus, fils de Tibère, celle de Caligula, de Claude et d'Agrippine ; l'un d'eux reçut du sénat les insignes de la préture ; mais le crédit dont jouissait la famille royale, si peu juive d'ailleurs par ses sentiments, les décrets rendus en faveur de la nation et conseillés par l'intérêt, ne relevaient point les particuliers dans l'estime publique, et lorsque, sous Caligula et sous Néron, ce peuple entêté se roidit contre les exigences et les fantaisies impériales, l'irritation du gouvernement vint s'ajouter à la haine générale, tout conspira dans le monde à l'abaissement et à l'oppression des Juifs.

Dans cet état d'hostilité où ils se plaçaient à l'égard des gentils, quelle influence pouvaient-ils exercer sur eux ? Elle fut plus grande qu'on n'est d'abord tenté de le supposer. Sans la comparer à l'extension prodigieuse du christianisme, il faut reconnaître qu'elle agissait avec quelque succès, puisque les auteurs païens la signalent en termes expressifs. Quand Philon dit : « Les lois de Moïse attirent le monde entier, les barbares, les étrangers et les Grecs, ceux qui demeurent sur le continent et les habitants des îles, les nations occidentales et les orientales, l'Europe et l'Asie » il y a dans ces paroles l'exagération d'un rhéteur et d'un Juif. Josèphe, plus modeste, dit plus exactement : « On a vu plusieurs Grecs embrasser nos lois ; » ailleurs il mentionne les nombreux prosélytes de Damas et d'Antioche, et l'adoption de certaines coutumes israélites dans la plupart des villes grecques(71). Les témoignages païens, moins suspects, sont plus concluants. Horace, Dion Cassius, Tacite, notent comme un trait du caractère juif la tendance à s'assimiler les étrangers et à les convertir aux lois de Moïse(72) ; et nous voyons dans Perse et Juvénal que les Romains eux-mêmes se laissaient séduire(73). L'Évangile parle du zèle des docteurs pharisiens qui couraient les terres et les mers pour gagner un seul prosélyte(74) ; les Actes constatent que partout où s'élevaient des synagogues on trouvait des païens assidus aux cérémonies et aux prières publiques. Des causes diverses favorisèrent ces progrès : la supériorité des doctrines juives sur l'idolâtrie, et la répulsion que celle-ci inspirait aux meilleurs esprits ; l'attrait de la nouveauté, toujours puissant sur les oisifs, les rêveurs et les mécontents ; le goût de la magie, des sciences occultes, des cérémonies clandestines, des initiations

mystérieuses, qui travaillait alors la société ; l'attente prochaine du Messie, dont le règne, interprété au sens charnel des Juifs, devait flatter des cupidités et des passions grossières. Il est probable que la plupart des adeptes se recrutaient dans les derniers rangs du peuple, et surtout parmi cette foule d'étrangers vagabonds qui trouvaient dans le judaïsme un nom, une patrie, un culte, des espérances pour l'avenir, et sans doute, des secours pour le présent. Ce qui refroidissait les plus enthousiastes, c'était la sévérité des conditions. « Les prescriptions de la loi, dit Josèphe, sont plus pénibles que celles de la législation lacédémonienne(75); » elles effrayaient la mollesse des gentils. Aussi l'écrivain ajoute que plusieurs, après s'y être soumis, y renoncent par la suite(76). On est donc fondé à supposer que ces prosélytes parfaits dont parlent Dion, Tacite, Philon et Juvénal, ceux qui dépouillèrent entièrement le vieil homme pour s'incorporer dans la nation juive, étaient en petit nombre. Mais il y avait une classe beaucoup plus considérable, celle des prosélytes de la Porte, non circoncis(77). Ils croyaient en Dieu et n'étaient obligés qu'à l'observance des sept préceptes donnés aux enfants de Noé(78). Dans les assemblées, ils occupaient l'entrée de la synagogue, sans se mêler aux assistants, et de là écoutaient la lecture et l'explication des livres saints. À cette classe appartenaient la reine de Saba, Candace et l'eunuque éthiopien, Corneille et les Grecs craignant Dieu du Nouveau Testament. Ces prosélytes imparfaits étaient considérés et traités comme des Gentils ; cependant les Juifs avouaient qu'ils avaient part au siècle futur.

Un fait digne de remarque, c'est le grand nombre des femmes prosélytes. À Damas, presque toutes les femmes étaient affiliées à la synagogue(79); à Antioche de Pisidie, les Juifs soulèvent contre les apôtres des femmes de haut rang et les principaux citoyens ; à Thessalonique et à Béroé, beaucoup de femmes prosélytes croient en Jésus-Christ(80). Or, nous lisons dans Strabon qu'en Asie les femmes exerçaient une grande influence sur les opinions religieuses des hommes(81). Dans les contrées où les Juifs, étant peu nombreux, ne pouvaient pas assortir entre eux des alliances, les femmes juives épousaient quelquefois des gentils, comme fit la mère de Timothée à Lystre. Les enfants appartenaient à la religion du père et étudiaient en secret celle de la mère(82). Mais ce cas était très-rare. Le judaïsme ne se borna pas à faire des adeptes ; il introduisit dans la société païenne certaines coutumes qui furent adoptées par ceux mêmes qui rejetaient ou ignoraient ses lois. Je ne parle pas seulement du jeûne et des ablutions dans l'eau des fleuves(83) que pratiquait le bas peuple de Rome ; mais le sabbat, le repos du septième jour, était un usage très-répandu en Grèce et à Rome, même parmi les païens. « On ne voit point de villes grecques ni presque de barbares où l'on ne cesse de travailler le septième jour, où l'on n'allume des lampes, et où l'on ne célèbre des jeûnes. Plusieurs même

s'abstiennent comme nous de manger de certaines viandes, et tâchent d'imiter l'union dans laquelle nous vivons, la communication que nous faisons de nos biens, notre industrie dans les arts et notre constance à souffrir pour l'observation de nos lois(84). » L'exactitude de ce témoignage, qui peut paraître exagéré, est garantie par celui de Perse et surtout par un texte bien connu de Sénèque. Perse aussi nous parle des lampes allumées sur les fenêtres(85), aux jours de sabbat, et Sénèque blâme avec force cette coutume qui, selon lui, est devenue presque universelle(86).

Il ressort clairement du passage de Sénèque, cité par saint Augustin, que l'institution du sabbat, ou du repos hebdomadaire, s'était vulgarisée dans l'empire, mais que le peuple l'adoptait sans, pour cela, se soumettre à la loi mosaïque : il ignorait, dit le philosophe, la signification de ce qu'il pratiquait. C'était un emprunt, comme tant d'autres, qu'il faisait aux religions étrangères. Il n'est pas douteux non plus que cette opinion, qui avait cours au temps de Néron, sur l'apparition prochaine d'un conquérant juif, n'eût été transmise aux païens par l'intermédiaire des prosélytes.

Bientôt les apôtres parurent dans les synagogues, annonçant l'Évangile aux Juifs et aux prosélytes. Ceux-ci l'accueillirent avec empressement ; une fois convertis, ils répandirent parmi les gentils la renommée des doctrines et des vertus de la religion nouvelle. Au sabbat suivant, une foule d'étrangers se mêlaient aux prosélytes pour entendre la parole de Dieu(87). Commencée dans la synagogue, la prédication s'achevait dans les maisons, le plus souvent dans une chambre haute ; à Corinthe, saint Paul réunissait les fidèles chez un certain Tite ; à Éphèse, dans l'école d'un rhéteur ou d'un grammairien converti nommé Tyran(88). Ainsi se formèrent et se développèrent les premières Églises, dans tous les lieux parcourus par saint Paul. « Elles se remplissaient, dit un historien, comme les granges se remplissent de grains dans la saison de la récolte(89). »

Il ne faut pas cependant s'exagérer l'action du judaïsme sur le monde ancien, ni l'importance du secours que le christianisme en reçut à sa naissance. Combien de villes n'avaient point de synagogues ! Et dans celles même où il s'en trouvait, la masse de la société n'avait aucun rapport avec cette religion. Qu'on se rappelle les préjugés, la haine, le mépris qui pesaient sur ce nom abhorré. Malgré ce que nous avons dit des résultats de la propagande juive, les initiés ne formaient qu'une minorité imperceptible au milieu des populations hostiles ou indifférentes. Si l'on excepte cette poignée d'hommes, cachée dans la foule de quelques cités commerçantes, l'univers était resté fermé aux doctrines du judaïsme. Tout ce qu'il en connaissait, c'étaient quelques pratiques extérieures, qui lui semblaient misérables et ridicules ; mille bruits couraient sur le secret du sanctuaire, sur l'absence de statues et d'images sensibles de la Divinité ; et ce

culte admirable d'un Dieu unique, immatériel, était obscurci et défiguré par d'absurdes calomnies(90). Le peuple juif discréditait la religion dont il était le dépositaire ; son caractère et sa renommée suffisaient à repousser ceux qu'auraient pu attirer la sagesse de ses lois et la sublimité de ses croyances. Ses livres n'étaient lus nulle part ; il les celait lui-même de peur d'outrage(91) ; son histoire était mal connue, et les écrivains profanes, les plus exacts, fourmillent d'erreurs à son sujet(92). Qu'était donc, à vrai dire, la religion juive, au milieu du monde ancien et aux yeux des étrangers ? Une secte obscure, trop méprisée pour être bien connue, une sorte d'initiation clandestine, qui obligeait au secret les affiliés, enfin une des formes si variées de la superstition égyptienne et orientale.

Les apôtres sortirent bien vite de ces limites étroites, de ces ténèbres et de ces mystères. Ils marchèrent au grand jour et allèrent droit à la société païenne. C'est ici surtout qu'il est intéressant d'observer comment leur parole fut accueillie. La situation était changée ; les conditions du succès n'étaient plus les mêmes. Quel langage tenir à ces hommes qui ne connaissaient ni Moïse, ni les prophètes, ni le Messie ? Comment les convertir au culte d'un Dieu crucifié ? Par quel moyen les persuader ? Assurément, les discours que saint Pierre et saint Paul adressaient aux Juifs, aux prosélytes, étaient peu intelligibles pour des païens(93). — Nous allons examiner les principales circonstances où le Docteur des gentils se trouva face à face avec cet auditoire nouveau ; celles que mentionnent les Actes sont : la conversion de *Sergius Paulus*, le discours de l'Apôtre aux *Athéniens*, sa comparution au tribunal de *Gallion*, sa défense en Judée devant *Félix* et *Festus*.

Sergius Paulus est une des premières conquêtes de l'Apôtre. Dès le début de sa mission, Paul se rendit à Chypre avec Barnabas, originaire de ce pays ; une colonie juive et plusieurs synagogues étaient établies à Salamine, capitale de l'île ; ils y annoncèrent Jésus-Christ, et de là vinrent à Paphos, résidence du gouverneur romain(94).

Sergius, esprit curieux et investigateur, s'occupait de magie. C'était alors la philosophie des hommes politiques et l'unique science de l'Orient. Comme Tibère à Caprée, il avait auprès de lui un charlatan fameux dans le pays. On sait du reste que cette manie possédait tous les esprits, régnait dans toutes les classes ; et nous ne reproduirons pas tous les traits énergiques dont elle a été décrite et flétrie. Une affluence prodigieuse d'imposteurs de toute race, versée par les provinces, débordait incessamment dans Rome ; la Syrie envoyait ses musiciens et ses médecins, la Chaldée ses astrologues, la Judée ses faux prophètes, l'Égypte ses prêtres d'Isis et de Sérapis, la Grèce ses histrions. Tout ce ramas impur de fourbes malfaisants, répandu sur les places ou admis dans le

secret des familles, vivait de la curiosité populaire et des faveurs lucratives des grands. On vit des femmes de haut rang vendre leurs colliers, leurs bijoux, leurs parures, leurs présents de noces pour payer des opérations de sorcellerie(95). Les magistrats transportaient en province les mœurs romaines, et leur petite cour reproduisait celle de César. Sergius, qui se plaisait aux prestiges de son magicien juif, Bar-Jesu, entendit parler des miracles opérés par les apôtres ; il manda Barnabas et Paul. Entre eux et le faux prophète il s'engagea une de ces luttes si souvent décrites dans les livres saints : Paul frappa de cécité son contradicteur, et ce coup d'une puissance surhumaine décida la conversion de Sergius(96). — Ici, c'est l'emploi d'un moyen surnaturel qui aide au succès de l'Apôtre, accrédite sa parole et produit la conviction(97).

Venons maintenant avec Paul sur l'Agora d'Athènes et au tribunal de l'Aréopage où il n'employa d'autre force que celle de la persuasion.

Avant d'arriver à Athènes, Paul s'était arrêté à Philippes, colonie romaine. L'aversion des Romains pour les innovations étrangères, et principalement pour tout ce qui venait des Juifs, éclata au passage des apôtres ; ils furent arrêtés, battus de verges, mis aux fers, parce qu'ils enseignaient une manière de vivre contraire aux lois(98). Un second fait à noter, c'est la conversion du geôlier ; comme celle de Sergius, elle fut l'effet d'un miracle. En suivant la voie Egnatia, route militaire qui s'étendait de Dyrrachium jusqu'à Cypselus(99), sur un espace de 500 milles, ils arrivèrent à Thessalonique : c'était une ville libre, remarquable par la fertilité de son territoire qu'arrosent deux rivières, par le grand nombre de ses habitants, par son commerce de terre et de mer(100). Les Juifs y avaient une synagogue ; aujourd'hui ils en ont 36 dans la même ville, et y résident au nombre de 35,000, occupés à fabriquer le drap(101). Beaucoup de prosélytes et de femmes de qualité s'y convertirent(102). Accusés de rébellion contre l'État, les Apôtres y furent traités avec plus de ménagement qu'à Philippes, parce que les magistrats n'étaient pas Romains. Pour se dérober à la rancune implacable des Juifs, Paul descendit précipitamment à Béroé, et de là à Athènes.

Cette cité déchue n'était plus qu'un musée et un sanctuaire. Le culte y était embelli et protégé par les arts, et les dieux antiques de la mythologie semblaient emprunter une éternelle jeunesse aux chefs-d'œuvre qu'ils avaient inspirés. De là était partie cette civilisation grecque qui couvrait le monde, et qui avait gagné Paul lui-même, puisqu'il venait annoncer sur l'Agora, dans la langue des Athéniens, une religion née en Palestine. Par une sorte d'échange, l'Orient avait introduit dans la capitale hellénique quelques symboles de ses doctrines, un temple de Sérapis(103), par exemple, et une synagogue, dont l'établissement remonte sans doute à l'époque où un décret fut rendu par la République en faveur d'Hircan, prince des Juifs(104). C'étaient comme les gages de cette

hospitalité réciproque que pratiquaient les anciens. Mais ces éléments nouveaux n'altéraient point l'esprit religieux de la Grèce, et jamais Athènes n'avait témoigné plus de zèle pour les riantes solennités d'une religion à qui elle devait sa gloire et sa beauté(105). Saint Paul venait attaquer l'idolâtrie au cœur de son empire et dans tout l'éclat de ses prestiges. Quel spectacle pour l'apôtre d'un Dieu mort sur une croix! En abordant au Pirée, il avait pu apercevoir des théâtres où la foule turbulente des marchands et des matelots accourait aux pièces de Ménandre ; de beaux temples et, entre tous, ceux de Minerve et de Jupiter ; des statues et des autels élevés aux dieux inconnus(106) par une piété prévenante qui semblait venir sur le rivage au-devant des divinités étrangères que les flots apportaient dans la cité chérie du ciel. À l'entrée de la ville, près de la porte qui correspond avec le Pirée, étaient les statues des divinités tutélaires d'Athènes, Minerve et Neptune ; non loin, un temple de Cérès dont Praxitèle avait fait les principaux embellissements ; en continuant, un sanctuaire de Bacchus où étaient figurés Apollon, Jupiter, Mercure et les Muses. L'Olympe entier s'était présenté au voyageur chrétien, avant même qu'il eût franchi le seuil. Lorsqu'en suivant la première rue, bordée d'arcades couvertes, il pénétrait sur les places publiques, à l'ouest, par le Céramique, sur l'Agora, au sud vers le Pnyx, au nord près de l'éminence rocailleuse de l'Aréopage, à l'est en face de l'Acropole, partout il retrouvait sous des formes gracieuses ou sublimes le culte qu'il avait mission d'anéantir. À l'ombre des arbres plantés par Cimon sur l'Agora, s'élevaient les statues de Solon, Conon, Démosthènes, Thésée, Hercule ; l'autel des douze grands dieux occupait le centre de la place. Le Pnyx était consacré à Jupiter, le théâtre à Bacchus, la maison d'arrêt était un temple de Cybèle, la salle du sénat renfermait un autel de Vesta et des statues de Jupiter et d'Apollon. Les divinités connues ne suffisaient pas à la piété athénienne ; elle divinisait et adorait de pures abstractions, des êtres allégoriques, quelquefois même des vices : la Pitié, la Modestie, la Renommée, l'Audace, la Persuasion, l'Oubli, l'Impudence, l'Injure avaient leurs autels. Nous ne parlerons pas de ces sanctuaires taillés dans les rochers de la citadelle, ni des Propylées, ni du Parthénon et des trois statues de Minerve, dont l'une, faite du bronze pris à Marathon, avait vingt-cinq pieds de haut sur un piédestal de vingt. La plate-forme de l'Acropole était couverte d'objets d'art, représentant des attributs divins, ou des faits remarquables de la mythologie : c'étaient Thésée et le Minotaure ; Hercule écrasant les serpents ; Vénus et les Grâces, sculptées par Socrate ; l'olivier mystique de Minerve et le trident de Neptune. Pausanias, qui a visité Athènes un peu plus d'un siècle après saint Paul, et qui a décrit toutes ces magnificences, disait qu'il y avait dans cette ville plus d'idoles que dans le reste de la Grèce ; nulle part, ajoute-t-il, le zèle pour la religion n'est porté aussi loin(107). Les témoignages de Platon(108),

d'Isocrate, de Sophocle, ceux de Josèphe, de saint Grégoire de Nazianze et de Julien prouvent que ces goûts religieux furent l'un des caractères les plus constants de ce peuple mobile. Cette ivresse de superstition qui possédait les esprits, le spectacle des inventions séduisantes et des élégants mensonges du paganisme, excitèrent l'indignation de Paul ; cependant, au lieu de se renfermer dans la synagogue ou dans une maison, suivant son usage, il se rendit sur l'Agora, et, engageant une conversation avec ceux qu'il rencontrait, il leur annonça hardiment les grands faits accomplis en Judée, la mort de Jésus et sa résurrection.

Arrêtons-nous sur cette entrevue, où pour la première fois l'Évangile se trouva face à face avec la philosophie incrédule et l'idolâtrie charmée d'elle-même. Les mœurs athéniennes sont peintes au naturel dans le bref et simple récit des Actes : c'est bien là cette oisive population d'artistes, de savants et de rhéteurs qui vit sur la place publique, occupée de jeux d'esprit, avide de nouvelles, et dont les bruyants entretiens animent la solitude d'une citée tombée. Dans ce rendez-vous des doctrines, où les systèmes les plus divers se mêlent et se combattent, l'Apôtre est accueilli avec l'intérêt qu'inspire une nouveauté à des curieux désœuvrés ; il l'expose avec la liberté qui est particulière aux pays où le règne de l'intelligence établit une sorte de droit commun et de tolérance réciproque pour toutes les opinions. Toutefois, la nouveauté qu'apportait saint Paul avait un air trop étrange et des prétentions trop hardies pour qu'elle n'eût d'autre effet que d'exciter une curiosité momentanée. Des épicuriens et des stoïciens s'approchèrent. Entre eux et Paul il s'engagea, non pas une discussion religieuse et philosophique, comme on le dit quelquefois, mais un simple entretien où l'Apôtre développa sa doctrine. L'impression des auditeurs fut celle-ci : « Que veut ce vil discoureur ? On dirait qu'il annonce de nouveaux dieux. Menons-le à l'Aréopage(109). » À Athènes, comme dans toutes les villes de l'antiquité, une loi défendait d'introduire un culte étranger. Mais là comme ailleurs elle était tombée en désuétude, depuis que les peuples en se rapprochant étaient devenus moins exclusifs(110). Aussi Athènes exerçait-elle une hospitalité facile envers les dieux comme envers les hommes(111) ; à la condition cependant que la religion nouvelle fût autorisée. En pareille matière, l'Aréopage, comme le sénat romain, était juge.

Paul monta donc, à la suite des philosophes ses accusateurs, l'escalier de pierre qui de l'Agora conduisait directement sur la plate-forme de l'Aréopage. Il comparut devant ses juges, assis en plein air sur des sièges taillés dans le roc. Près de là on voyait un sanctuaire des Furies, dans une fente de rocher ; plus loin, un temple de Mars ; en face, le Parthénon ; et la grande ombre de Minerve Polias tombait du haut de la citadelle sur le tribunal(112). Le discours adroit et

noble de l'Apôtre est différent de ceux qu'il adressait aux Juifs dans les synagogues ; l'orateur n'use plus des mêmes moyens en présence de cet auditoire nouveau. Il proclame d'abord l'existence d'un Dieu unique, immatériel, créateur, dont la présence se fait sentir dans chacun de nous ; il condamne l'idolâtrie qui déshonore par d'indignes hommages celui qu'elle prétend adorer. Tant qu'il exposa ces doctrines qui n'étaient pas incompatibles avec la philosophie ni choquantes pour la patrie de Socrate et de Platon, il fut écouté avec intérêt. Mais quand il vint à parler de Jésus et de sa résurrection, des murmures et des railleries l'interrompirent(113) ; le tribunal déclara la cause entendue. Apparemment, les Athéniens s'imaginèrent qu'ils avaient devant eux quelque magicien imposteur, et ils ne jugèrent pas que son système fût de conséquence. Un aréopagite et quelques assistants se joignirent cependant à Paul et le prièrent de les instruire. Mais cette exception ne doit pas nous empêcher de constater le sentiment de surprise et de mépris que la première apparition du christianisme excita parmi les classes éclairées d'Athènes. C'est sans doute le souvenir de cet accueil qui faisait dire quelques mois plus tard à Paul, qu'aux yeux des païens la croix est une folie(114).

Un jour, les premières apologies de la religion nouvelle sortiront du sein de cette même philosophie athénienne. Mais quoique un siècle de souffrances et de vertus ait fait connaître l'Évangile au monde, nous verrons, même alors, Athénagore et Justin éprouver de l'embarras à présenter les preuves essentielles du dogme chrétien. Justifier leurs frères des crimes dont on les noircit, démontrer, comme saint Paul, l'unité de Dieu, leur est chose facile, et c'est par là qu'ils entrent en matière ; mais quand ils arrivent à l'accomplissement des prophéties faites aux Juifs, aux mystères de la naissance et de la résurrection de Jésus, ils sentent combien ces arguments trouvent les païens rebelles, combien ces croyances leur sont peu familières, et ils essaient par plusieurs moyens de les rendre intelligibles et acceptables. Ils cherchent dans la mythologie certaines ressemblances, ils comparent le Fils de Dieu aux fils de Jupiter, à Mercure, à Hercule, à Persée, à Esculape(115). Tertullien, sans aller aussi loin, les imite. Tant il était difficile à la doctrine chrétienne de se faire jour dans le monde païen !

D'Athènes, Paul se rendit à Corinthe où résidait le proconsul Gallion, vers l'an 53(116). L'Achaïe, qui sous Auguste avait été province sénatoriale, province impériale sous Tibère, venait d'être rendue au sénat par Claude(117). Détruite sous la République, Corinthe avait été rétablie par César sur l'isthme même que Pindare appelle le pont de la mer, et Xénophon la porte du Péloponèse. Grâce à sa position, aussi avantageuse pour le commerce que sous le rapport militaire, elle recouvra en peu d'années sa splendeur et son importance. Les marchands,

jadis expulsés de ses ruines, y revinrent ; des manufactures en métallurgie, teintures et porcelaines, s'y établirent(118) ; les Orientaux et les Juifs y accoururent, attirés par le bruit de ses richesses. Située sur un plateau incliné qui allait en se relevant depuis les forts de Léchée et de Cenchrée jusqu'à la base nord de l'Acro-Corinthe, elle voyait à ses pieds les vaisseaux d'Italie, de Marseille, d'Alexandrie, d'Ephèse et de tous les points du monde commerçant. Elle avait rang parmi les villes de second ordre de l'empire. Paul y demeura pendant plus de dix-huit mois, tantôt travaillant de ses mains dans le quartier juif, tantôt enseignant dans la synagogue et dans une maison particulière, sans cesse en butte à des persécutions qui mettaient ses jours en péril(119). Sa prédication porta des fruits abondants ; un grand nombre de Juifs, de prosélytes et de païens se convertirent. Il a tracé lui-même le tableau de cette Église dans deux Épîtres qu'il lui écrivit peu de temps après son départ.

Composée d'hommes de toute nation, qui parlaient diverses langues, de gens obscurs et de basse naissance, que l'Apôtre appelle le rebut et les balayures de la terre, et qui avaient peine à se détacher des pratiques de l'idolâtrie et des mœurs de Corinthe, la communauté chrétienne de Cenchrée fut troublée, après le départ de son fondateur, par des dissensions et des scandales momentanés(120). Les deux lettres apostoliques y mirent fin. Les chrétiens de Macédoine, moins nombreux peut-être, mais plus fidèles et plus attachés au devoir, appartenaient, comme ceux de Corinthe, aux classes pauvres(121). C'est là un caractère commun à toutes les Églises d'Occident, que nous avons vu s'élever sur les pas de l'Apôtre : à part quelques membres, comme Denys d'Athènes, Eraste, trésorier de Corinthe, et les femmes nobles de Béroé et de Thessalonique, elles sont remplies d'une multitude abjecte et grossière, pour parler comme le monde, *peripsema mundi*(122). Il y eut donc, dès les premiers temps, une différence marquée dans les sentiments qui se manifestèrent à l'apparition de l'Évangile : les hommes de bonne volonté sortirent du peuple ; d'en haut, il ne vint guère que des sarcasmes et des persécutions. Ce contraste est signalé avec force dans l'Épître première aux Corinthiens que Paul écrivit à Ephèse, peu de temps après son départ de Grèce(123) : « Où sont, dit-il, parmi vous, mes frères, où sont les sages et les doctes ? Où sont les sophistes de ce siècle ? Dieu n'a-t-il pas frappé de folie la sagesse de ce monde ? Car Dieu, voyant que le monde avec sa science ne l'a point reconnu dans les œuvres de sa sagesse, a voulu sauver les croyants par la folie de la prédication. Les Juifs demandent des miracles, et les Grecs de la science, et nous, nous prêchons Jésus-Christ crucifié qui est un scandale pour les Juifs et une folie pour les Grecs. Jetez les yeux sur vous-mêmes, vous qui avez été élus : il n'y en a pas beaucoup parmi vous d'habiles selon la chair, pas beaucoup de puissants, pas beaucoup de nobles. Mais Dieu a choisi dans le

monde ce qu'il y avait d'insensé, afin de confondre les sages ; Dieu a choisi ce qu'il y avait de faible dans le monde, afin de confondre les forts. Dieu a choisi ce qu'il y avait de bas et de rebuté dans le monde, ce qui n'existait pas, afin de renverser ce qui existe.... Votre appui n'est point dans la science de l'homme, mais dans la puissance de Dieu... La sagesse que nous vous annonçons n'est point la sagesse de ce siècle, ni de ceux qui commandent à ce siècle et qui tomberont... c'est une sagesse qu'aucun des princes de ce monde n'a connue... et nous ne vous l'annonçons point avec les paroles étudiées de la science humaine...(124). — Peut-on exprimer en termes plus précis et plus forts le caractère et les effets de la prédication, « sa faiblesse victorieuse, la glorieuse bassesse(125) » de ses premiers établissements, et la révolte des puissances humaines contre la foi?

Un incident du séjour de Paul à Corinthe mérité une attention particulière. Nous voyons fréquemment dans les Actes avec quelle facilité les orages populaires se formaient au sein des multitudes agglomérées dans les cités commerçantes de Grèce et d'Asie : excités en un instant, ils s'apaisaient de même, sur un signe du magistrat romain dont l'attitude restait calme et presque indifférente au milieu de ces effervescences. Paul résidait depuis huit mois à Corinthe, lorsqu'un jour du quartier juif tout en feu une tourbe se souleva et emporta à grands cris l'Apôtre jusqu'au tribunal du proconsul(126). C'était ce même Gallion dont Sénèque et Stace vantent la douceur inaltérable(127) ; et son caractère ne se démentit point en cette conjoncture. Les Juifs accusaient leur ennemi d'apprendre à honorer Dieu contrairement à la loi(128). Gallion ne voulut pas même entendre la défense de l'accusé : « Si cet homme, répondit-il, avait commis quelque crime ou quelque injustice, je vous prêterais attention, ô Juifs ; mais s'il est question de mots, de noms, et de votre loi, démêlez vos différends comme vous l'entendrez ; je ne veux pas être juge de pareilles choses(129). » Et il fit retirer les accusateurs. Aussitôt les Grecs qui étaient présents, enhardis par la disgrâce des Juifs, se jetèrent sur eux, se saisirent de leur chef, et l'accablèrent de coups, ravis de l'occasion qui s'offrait de satisfaire leur haine invétérée. Cela se passait à deux pas du tribunal, sans que le proconsul y prît garde(130). Nous ne savons par quel étrange abus d'interprétation, par quelle manie d'hypothèse, on est allé jusqu'à inférer de la réponse de Gallion qu'il connaissait et protégeait Paul et le christianisme. On ne s'est pas arrêté en si beau chemin ; on a conjecturé que Gallion avait envoyé à Sénèque son frère les livres des chrétiens, en lui recommandant et leur doctrine et leur apôtre. Il est peu de chimères aussi bizarres. Ce que nous avons dit de la prédication évangélique, des lieux où elle se faisait, des conversions qu'elle opérait, de l'origine et de la composition des premières Églises, renverse toutes ces

suppositions fantastiques. À Corinthe, comme ailleurs, la prédication n'était point sortie du quartier juif, ni de la maison de Titus, attenante à la synagogue ; elle avait attiré des païens, grecs et étrangers, mais en secret ; et la petite Église de Cenchrée n'occupait ni l'opinion publique, ni les magistrats romains. Ce qui le prouve par surcroît, c'est la démarche même des Juifs, avec toutes ses circonstances. À Philippes et à Thessalonique Paul fut battu et emprisonné, ou du moins menacé ; ici il est absous sans avoir besoin de se défendre. Mais la situation est bien différente, et les Juifs de Macédoine avaient agi bien plus habilement que ceux de Corinthe. Là on le représentait comme un rebelle, comme un ennemi des lois romaines et de César ; ici on le représente comme un schismatique juif. Évidemment ces deux crimes ne pesaient pas du même poids dans la balance des magistrats. À Corinthe, la question étant posée comme elle l'était, la réponse de Gallion fut ce qu'elle devait être : une fin de non-recevoir et une déclaration d'incompétence. L'autorité romaine permettait le libre exercice du culte juif, et elle le protégea plusieurs fois contre le mauvais vouloir des païens(131) ; mais elle refusa constamment de s'immiscer dans les querelles religieuses de ce peuple et de se constituer l'arbitre de pareils différends. Elle n'y entendait rien et n'y voulait rien entendre. De tels soins étaient étrangers à ses attributions. C'est ce qu'exprime parfaitement l'indifférence dédaigneuse du proconsul d'Achaïe ; et dans les cas semblables, la conduite des gouverneurs romains fut invariablement la même(132). Il y a loin de là, comme on le voit, à une protection déclarée ou secrète du christianisme : Gallion en ignorait le nom et l'existence, il jugea très-superflu d'en connaître la doctrine ; quant à Paul, il vit en lui un Juif brouillé avec ses coreligionnaires et l'abandonna à leurs ressentiments. En effet, l'Apôtre fut obligé de quitter Corinthe peu de jours après, sans que le proconsul ait jamais rien su de ses prédications, et encore moins de ses Épîtres, par la raison fort simple qu'elles n'étaient pas écrites à cette époque(133).

Ces remarques sont pleinement confirmées par le récit du jugement de Paul en Palestine.

Après avoir rempli sa mission en Asie et en Grèce, l'Apôtre retourna à Jérusalem, aux fêtes de la Pentecôte de l'an 58(134). Les Juifs ne pouvaient lui pardonner son apostasie, si fatale à leur cause ; dès qu'ils le reconnurent dans le temple, leur fureur s'alluma, ils se saisirent de lui et le frappèrent, et sans l'intervention des soldats romains qui accoururent de la citadelle Antonia, il eût succombé sous leurs coups. Un épouvantable tumulte éclata dans la ville. Nous ne voulons pas donner tous les détails de cette affaire qui est longuement exposée dans les Actes ; nous nous contenterons de signaler les plus importants.

L'accusation intentée contre Paul était à peu près la même que celle qui fut

portée au tribunal de Gallion : seulement les accusateurs étaient beaucoup plus puissants. Que disaient les Juifs de Jérusalem? « Cet homme trouble l'exercice de notre culte dans tout l'univers(135). » À cette vague allégation, ils ajoutaient une circonstance aggravante et plus précise : il a violé l'enceinte sacrée du temple en y introduisant des étrangers au mépris de nos lois. Ici, ce n'était plus une poignée de Juifs, exilés en pays étranger, odieux au reste de la population et méprisés des magistrats, qui soutenaient l'accusation ; c'était la ville entière de Jérusalem, représentée par ses chefs religieux, par le Sanhédrin et le grand prêtre. Le gouverneur ne pouvait pas, comme le proconsul d'Achaïe, répondre par un geste de mépris ; les Juifs avaient droit au respect en Palestine ; leur crédit faisait nommer les gouverneurs(136) ; et ce peuple rétif commençait à se montrer plus remuant et plus intraitable que jamais(137) : le soulèvement de Jérusalem exigeait des ménagements. Un moyen aisé s'offrait aux Romains d'éviter toute difficulté et de gagner la faveur populaire, c'était de sacrifier l'accusé, et il est probable que Paul eût succombé s'il n'eût pas été protégé par son titre de citoyen romain. Cette garantie le sauva des fureurs de ses ennemis et de la faiblesse de ses juges.

Ceux-ci, comme autrefois Ponce-Pilate, ne pouvaient se résoudre à prendre une décision. voir l'acharnement des Juifs, leur rage forcenée, leurs instances pleines de menaces, ils s'imaginèrent d'abord qu'ils avaient devant eux un scélérat souillé de sang, fléau de la contrée, tout au moins un de ces brigands dont les incursions occupaient à cette époque les armes romaines. Leur étonnement fut grand quand ils entendirent alléguer des dissidences d'opinion, en matière religieuse, et un outrage fait au temple. Une telle animosité, si éloignée des mœurs romaines, leur était incompréhensible. Aussi que répondaient-ils? Ce que répondaient Pilate et Gallion. « J'ai trouvé, écrit au gouverneur le tribun Lysias qui avait arrêté Paul, j'ai trouvé qu'il n'était accusé que de certaines choses qui regardent leur loi, sans qu'il y eût en lui aucun crime qui fût digne de mort ou de prison(138).

La cause fut plaidée à Césarée, résidence du gouverneur. Césarée, dont l'emplacement n'est plus occupé aujourd'hui que par des campements d'Arabes passagers, était alors une cité vaste et opulente, ornée de palais construits par Hérode, de temples dédiés à Auguste et à la fortune de l'empire(139). Capitale militaire de la Judée, comme Antioche l'était de la Syrie, peuplée de païens, commerçants et soldats, elle contrastait, par ses airs d'élégance profane, par ses richesses et ses plaisirs, avec la sombre Jérusalem. Elle avait alors pour gouverneur Claudius Félix, affranchi d'Antonia, mère de Claude, et frère de l'affranchi Pallas(140). C'est ce mari de trois reines, dont parle Suétone(141), et ce despote au cœur d'esclave, que Tacite a flétri d'un trait(142). Devant lui

comparurent les députés du Sanhédrin et le chef des prêtres, qui avaient chargé de leur cause un de ces avocats attachés aux tribunaux de province et versés dans le droit romain(143). Une injustice coûtait peu à Félix ; cependant, après avoir entendu les parties, il ne se prononça point et remit l'affaire jusqu'à plus ample informé(144). Saint Paul resta en prison, avec une sorte de demi-liberté.

L'indécision de Félix venait de son incompétence. Le langage des accusateurs et celui de l'accusé étaient pour lui lettres closes. Un débat où il s'agissait de la secte des nazaréens, de la résurrection des morts, de la foi aux prophéties, mettait en défaut toute sa pénétration. Un seul point lui semblait hors de doute: c'était l'innocence de l'accusé, et l'absence de tout délit prévu par les lois. Pour résoudre ces énigmes, il eut recours à Drusilla, sa femme, qui était Juive de naissance. Fille d'Agrippa I^{er}, cette Drusilla avait forcé un petit roi d'Emèse à se faire Juif pour l'épouser et, peu de temps après, elle se fit elle-même païenne pour épouser Félix. Elle périt avec un fils né de cette union, dans une éruption du Vésuve. Paul, en présence de Drusilla et de Félix, parla avec force de la chasteté et de la justice, c'est-à-dire des vertus qu'ils avaient le plus outragées, et menaça ses juges du tribunal de Dieu. Sa parole fit quelque impression sur Félix ; mais ne croyez pas que cet ébranlement soit l'avant-coureur d'une conversion. Non, une chose a surtout frappé le gouverneur dans les discours de son prisonnier : c'est que celui-ci était venu apporter des offrandes au temple. Il le renvoie donc en prison, en lui laissant entrevoir qu'il peut acheter sa délivrance. L'affaire est devenue pour Félix une question d'argent(145).

Deux ans se passèrent, et Félix fut remplacé avant d'avoir pu délivrer Paul. Ce délai n'avait pas assoupi la haine des Juifs. Lorsque le nouveau gouverneur, Porcius Festus, alla visiter Jérusalem, ils lui demandèrent, comme un don de joyeux avènement, la condamnation du prisonnier(146). Festus répondit qu'une condamnation ne s'accordait pas chez les Romains comme une faveur, et le procès recommença. L'issue fut la même. Festus se déclara incompétent et proposa de renvoyer la cause aux tribunaux juifs. C'est alors que Paul, usant du privilège attaché au titre de citoyen romain, en appela à César. C'était le suprême recours des citoyens en province contre l'arbitraire des magistrats et la pression des influences locales. Festus souscrivit à la demande de Paul ; il lui était d'ailleurs impossible de la repousser, car la loi Julia défendait aux magistrats de s'opposer à cet appel(147). Il n'y avait d'exception qu'à l'égard des pirates et des brigands pris en flagrant délit ; malgré leurs réclamations, on pouvait les exécuter sur-le-champ. Dans ce changement de juridiction, il fallait adresser à l'empereur un rapport détaillé qui contînt en substance les griefs énoncés, les témoignages, la défense, l'avis des premiers juges. Or, Festus, comme Félix et

Lysias, ne trouvait aucun crime dans l'accusé. Sur ces entrefaites, il reçut la visite du roi de Chalcis Agrippa II : favori de Claude et d'Agrippine, ce prince était accompagné de sa sœur Bérénice, fameuse par sa beauté et par ses désordres(148). Festus lui fit part de ses embarras, et, pour le mettre en état de les éclaircir, manda le prisonnier. Celui-ci renouvela sa défense devant les officiers du roi et l'entourage du gouverneur. Agrippa, comme tous les juges précédents, déclara qu'il était innocent et qu'on eût pu le renvoyer absous, s'il n'en eût pas appelé à César. D'après la réponse d'Agrippa, et l'opinion de Festus, on peut conjecturer en quels termes était conçu le rapport adressé à l'empereur ; nul doute qu'il ne fut très-favorable à l'accusé.

Un incident de cette dernière séance nous fournit une nouvelle preuve du sentiment de surprise excité dans les païens par la prédication des doctrines chrétiennes. Au moment où Paul parlait de la passion et de la résurrection du Christ, Festus l'interrompit en s'écriant : « Vous êtes fou, Paul, votre savoir vous a égaré l'esprit(149). » Et comme l'Apôtre appelait Agrippa en témoignage de la vérité de ses paroles, celui-ci répondit(150) : « Peu s'en faut que tu ne me persuades de devenir chrétien. » Réponse évidemment ironique(151) ; mais en la supposant sérieuse, elle montrerait combien l'impression du langage apostolique était différente sur les Juifs et sur les païens. Agrippa peut comprendre et approuver la religion prêchée par Paul ; mais Festus en juge comme les philosophes d'Athènes, comme tous les gentils, au rapport de l'Apôtre lui-même, *gentibus stultitiam*.

Là se termine la prédication de l'Apôtre en Orient et en Grèce (année 60). Nous en avons examiné avec soin les circonstances principales. Comme la vie de saint Paul renferme deux parties, l'une certaine et l'autre conjecturale, il nous a paru indispensable d'insister sur la première, afin de préparer aux hypothèses à venir de solides fondements. Ces recherches scrupuleuses sur la jeunesse et l'éducation de l'Apôtre, sur les résultats de ses courses apostoliques, cette étude attentive des premiers effets produits par l'établissement de la foi nouvelle, en ramenant l'imagination au sentiment de la vérité, à l'intelligence exacte des temps et des faits, nous fourniront le moyen le plus efficace de combattre avec succès le vague des conjectures et la témérité des suppositions.

CHAPITRE II

Arrivée de Paul à Rome. — État de l'Église chrétienne de cette ville. — Les Juifs de Rome. — Paul devant Néron. Son acquittement. — Des conversions opérées par l'Apôtre. — Chrétiens de la maison impériale. — L'échanson et la concubine de l'empereur. — Prétendus entretiens de Sénèque et de Paul.

C'était depuis plusieurs années un projet arrêté dans l'esprit de Paul de visiter la capitale du monde païen et l'Église que Pierre y avait fondée(152). L'homme ardent et intrépide qui avait souffert huit fois les verges et la prison, qui avait été une fois lapidé, trois fois naufragé, en courant annoncer la loi nouvelle dans d'obscures cités de Grèce et d'Orient, devait ambitionner pour sa parole et pour ses souffrances un champ plus vaste et des dangers plus profitables au christianisme. Ce désir entra sans doute pour beaucoup dans la résolution qu'il prit d'en appeler au tribunal de César. On sait dans quel état il débarqua sur le sol romain. Il faisait partie d'une troupe de prisonniers que Festus, suivant l'usage des gouverneurs, envoyait à Rome sous la garde d'un centurion. Luc et Aristarque de Thessalonique l'accompagnaient volontairement.

Ils prirent terre à Putéoli, port de mer, situé sur le golfe de Cumes, non loin de Baïes et de Naples, à 10 milles environ de Capoue et de la voie Appienne, et à 130 milles de Rome. Quelques familles juives habitaient depuis longtemps cette ville(153) ; l'Évangile y avait aussi pénétré, et les chrétiens qui y résidaient, apprenant l'arrivée de Paul, déjà connu d'eux par sa renommée et par sa lettre aux Romains, s'empressèrent autour de lui, le forçant à accepter l'hospitalité durant sept jours. Les frères de Rome, prévenus à leur tour, vinrent à sa rencontre jusqu'au marché d'Appius, *forum Appii*, à la descente du bateau qui traversait les marais Pontins par le canal de César. Il y avait dans ce lieu de passage un perpétuel encombrement de matelots, de voyageurs, de cabaretiers(154). Dix milles plus loin, aux *Trou-Loges*, une nouvelle députation les rejoignit. Cet hommage rendu au nouveau venu était peut-être une coutume que les chrétiens avaient empruntée des Juifs. Car nous lisons dans Josèphe qu'à l'arrivée d'un prétendu fils d'Hérode en Italie, les Juifs de Putéoli et ceux de Rome vinrent à sa rencontre, absolument comme les chrétiens au-devant de l'Apôtre(155). Ainsi cheminait saint Paul, enchaîné parmi des prisonniers, et escorté, à quelque distance, d'une foule respectueuse : les deux troupes suivaient la voie Appienne où se croisaient d'innombrables voyageurs en litière, à pied, à cheval, en voiture(156). On était au printemps de 61(157). Le préfet du prétoire à qui furent remis les prisonniers était Burrhus. Il permit à Paul de résider où il voudrait, sous la surveillance d'un soldat au bras de qui il restait attaché. Félix, Festus et le centurion Julius avaient usé des mêmes ménagements envers leur prisonnier(158) ; il n'est donc pas étonnant que Burrhus, sur les renseignements favorables qui lui étaient transmis, ait montré une égale indulgence.

Gardé à vue par un soldat, que remplaçaient tour à tour ses camarades, et accompagné de Luc, d'Aristarque et des chrétiens de cette ville, Paul loua un appartement suivant l'usage des étrangers à Rome(159); il est probable qu'il le choisit dans le quartier juif, non loin de la rue et de la place Aurélia, où habitait la colonie israélite ; c'était aussi le quartier où l'on trouvait le plus grand nombre de maisons à louer(160). Son premier soin fut de convoquer les principaux d'entre les Juifs(161) ; enchaîné à un gardien inséparable, il lui était impossible de se rendre lui-même, selon sa coutume, à la synagogue. Comme à l'ordinaire, il en convertit quelques-uns et souleva les autres contre lui(162). Pendant deux ans, dit son historien, il resta dans cette demeure, recevant tous ceux qui venaient à lui, et leur annonçant le royaume de Dieu, en pleine sécurité, et sans empêchement(163). Voilà tout ce que nous apprennent les Actes sur son séjour à Rome, et c'est ici que commencent les hypothèses. Quels étaient ces hommes qui venaient s'instruire auprès de l'Apôtre? Quelles sont les conversions qui signalèrent sa prédication pendant ces deux années? Avant d'examiner cette question particulière, il importe de rechercher quelle était la situation de l'Église de Rome en 61.

Elle avait été fondée par saint Pierre en 42(164). En 58, Paul écrivant aux membres de cette Église parlait de leur foi déjà célèbre dans toutes les communautés chrétiennes de l'univers(165). On ne peut pas dire avec précision quel était le nombre des chrétiens de Rome à cette époque, ni de quels éléments se composait leur Église. Selon toute apparence, elle comprenait, à l'origine, beaucoup de Juifs et de prosélytes convertis ; ce qui le prouve, ce sont les noms grecs de la plupart des membres nommés dans l'Épître de saint Paul(166); c'est surtout cette Épître même, écrite pour concilier les droits nouveaux des gentils avec les anciennes prérogatives des Hébreux. On peut dire encore, par un argument emprunté à une époque postérieure, que si les premiers chrétiens avaient compté parmi eux beaucoup de Romains, Néron n'aurait pas imaginé d'apaiser le peuple de Rome par leur supplice. Il semble donc qu'originellement l'Église de Rome se composait en grande partie d'étrangers, Juifs, Grecs et Orientaux. Quant au nombre des néophytes, nous ne pensons pas qu'il s'élevât alors au delà de deux ou trois mille ; peut-être même serait-il raisonnable de le réduire à quelques centaines. La colonie juive tout entière ne dépassait pas huit mille hommes(167), et ses chefs, convoqués par Paul, étaient encore mal instruits de ce qui concernait le christianisme(168). Or, la population totale de Rome peut s'évaluer à près de deux millions et demi d'habitants(169) : un million de citoyens, un million d'esclaves, et plusieurs centaines de mille d'étrangers. « Des villes municipales, des colonies, de la terre entière, on se rendait à grands flots dans cette capitale, où les plus grandes récompenses étaient

décernées aux vertus et aux vices(170).» C'est la patrie du genre humain, ajoute Sénèque ; c'est le cloaque de l'univers, dit Tacite(171). Les villes modernes les plus peuplées et les plus brillantes ne donnent qu'une idée imparfaite de cet immense rendez-vous du monde ancien, où toutes les conditions, toutes les religions, tous les métiers se trouvaient réunis et entassés dans un circuit d'environ douze milles, sous la garde de quelques soldats(172). Au sein de cette agglomération monstrueuse, de ce mélange bizarre et disparate d'Italiens, de Grecs, d'Asiatiques, d'Égyptiens, d'Africains, de Gaulois et d'Occidentaux, pour combien comptaient huit mille Juifs et quelques milliers de chrétiens? En face de l'île formée par le Tibre, s'étendait un faubourg souvent inondé par les crues du fleuve ; là, dans des rues étroites, irrégulières et sombres, habitait le bas commerce de Rome, marchands d'allumettes, trafiquants de vieux cuirs et de verres cassés, vendeurs ambulants, foule crierde, qui descendait journellement du Janicule aux ponts Cestius et Fabricius. C'est dans ce quartier, d'apparence misérable, mais sans cesse animé des mille bruits du petit négoce, que la colonie juive avait fixé sa résidence(173). S'il est permis de raisonner d'après de constantes analogies, saint Pierre et saint Marc, en arrivant à Rome, se rendirent d'abord à la synagogue, et firent leurs premières conquêtes parmi les Hébreux et les prosélytes. C'est donc cette région qui vit les premiers chrétiens ; c'est de là que l'Évangile s'avança à la conquête de l'immense cité. C'est de ce même côté, pensons-nous, que Paul vint louer un appartement. Tout nous porte à croire que les chrétiens, à cette époque, étaient ignorés du gouvernement, ou du moins considérés comme une secte juive, appelée par la synagogue secte des nazaréens(174). Les magistrats, dédaignant ces querelles religieuses, comme nous l'avons vu à Corinthe et à Jérusalem, n'intervenaient que pour rétablir la paix publique, lorsqu'elle était troublée par l'animosité des factions. Or, l'établissement du christianisme mit en feu le quartier juif à Rome, aussi bien que dans les provinces ; les Juifs de cette ville, suivant Cicerón, étaient particulièrement séditeux et turbulents(175); aussi les désordres devinrent si fréquents et si intolérables, que l'empereur Claude bannit de Rome et de l'Italie tous les Israélites(176) : « *Judæos, impulsore Chresto, assidue tumultuantes, Roma expulit*(177). » Ce passage de Suétone, dont le sens est plus clair pour nous que pour l'auteur lui-même, prouve qu'à Rome, comme ailleurs, les premiers chrétiens étaient confondus avec les Juifs, et que le gouvernement pensait à ce sujet comme Félix et Festus : « Ce sont des questions de mots, et des discussions touchant leur loi et un certain Jésus, ou Christ, que les uns disent mort, tandis que les autres le croient vivant(178). » Rapprochés par une origine commune et par la ressemblance apparente de certaines croyances et de certaines pratiques, le judaïsme et le christianisme se distinguaient difficilement aux

regards peu clairvoyants des païens, et il fallut l'accroissement extraordinaire de l'Église, la haine acharnée de la synagogue contre les chrétiens, pour faire ressortir les différences profondes qui séparaient deux religions dont l'hostilité était si vive et la puissance si inégale(179). Encore voyons-nous pendant plusieurs siècles bon nombre d'écrivains renouveler la même confusion, soit à dessein, soit par ignorance.

Nous devons donc, pour bien juger de l'état du christianisme à Rome en 61, compléter ce que nous avons déjà dit des Juifs de cette ville. L'esprit aventureux et mercantile de ce peuple avait conduit sur les bords du Tibre quelques familles israélites, probablement vers le temps où Judas Machabée conclut un traité avec le sénat(180). La colonie grossit rapidement ; elle s'augmenta des prisonniers de guerre, amenés par Pompée et Gabinius, et qui, une fois affranchis, se joignirent à leurs compatriotes(181). Enhardis par la licence que le conflit des partis laissait régner dans Rome, ces nouveaux venus jouèrent quelque rôle dans les assemblées du forum par les désordres qu'ils y excitaient. Cicéron qui s'en plaint, et qui peut-être avait eu à en souffrir, remarque qu'ils agissaient avec beaucoup d'ensemble et une parfaite union(182). Auguste leur permit de participer aux distributions de blé faites au peuple ; si elles avaient lieu un jour de sabbat, la part des Juifs leur était remise le lendemain(183). Tombés dans la disgrâce de Caligula et de Néron, malgré le séjour momentané de quelques-uns de leurs princes à la cour impériale, flétris par le mépris public, comme nous l'avons dit plus haut, ils ajoutaient encore à la répugnance qu'inspiraient leurs mœurs étranges, par la bassesse des métiers et des trafics auxquels ils se livraient. Un Juif à Rome était revendeur, marchand ambulant des faubourgs, ou bien un de ces mendiants que Martial met au nombre des embarras de la ville(184), un interprète de songes(185), un diseur de bonne aventure(186) ; quelques-uns expliquaient pour de l'argent les lois de Moïse(187). Aux yeux des Romains, Juifs, Égyptiens, Chaldéens, astrologues, Grecs au petit manteau, prêtres d'Isis et de Cybèle, bouffons, jongleurs, se confondaient dans une seule et même tourbe, qui toujours bafouée, souvent bannie, revenait avec opiniâtreté. Malgré le mépris dont ils étaient l'objet, les Juifs, comme nous l'avons prouvé, ne laissaient pas que d'exercer une certaine influence, par leurs mœurs et leurs doctrines, sur la population romaine. Juvénal nous représente une Juive s'introduisant dans la maison d'une matrone à qui elle traduit et commente la Bible(188). Si pour beaucoup de Romains et surtout de Romaines c'était affaire de superstition ou de pure curiosité, on peut croire qu'il y eut des conversions sincères. Cette Pomponia Gæcina, dont la tristesse pleine de dignité contraste avec le dévergondage des Messalines du temps, et qui eut à se justifier, au péril de sa tête, devant sa famille et son mari, de s'être affiliée aux superstitions

étrangères(189), peut être considérée comme une véritable prosélyte, attachée de cœur au culte du vrai Dieu. Quelques-uns même veulent que ce soit une des premières chrétiennes de Rome(190). Au contraire, nous rangerons parmi les femmes superstitieuses dont parle Juvénal, qui appelaient auprès d'elles les Juifs, en même temps que les Chaldéens et les prêtres d'Isis, l'impudique Poppée, qui craignait Dieu, dit Josèphe, et protégeait Israël à la cour(191). Sous le règne de Tibère, une autre femme de condition, nommée Fulvie, fut pareillement gagnée au judaïsme ; sur les plaintes de Saturninus, son mari, Tibère exila de Rome tous les Juifs(192). Les persécutions exercées contre les Juifs eurent donc pour motif l'ardeur de prosélytisme qui les animait, non moins que leur turbulence. Par ces mesures sévères, le gouvernement voulut punir et réprimer leur active propagande, comme il sévissait contre la religion égyptienne et les excès des astrologues(193). Il voyait le peuple romain cerné et assiégé par un débordement d'étrangers, dont les mœurs, les lois, la langue, les croyances tendaient à envahir la cité ; c'était une pression continuelle, une attaque sans cesse renouvelée sous des formes multiples ; de temps en temps il s'armait de rigueur et repoussait l'invasion(194).

L'élément chrétien vint à son tour pénétrer cette masse immense. On peut dire qu'il entra dans la société romaine, là comme ailleurs, par la voie que le judaïsme y avait ouverte. Se détachant bientôt de cet auxiliaire changé en ennemi, il s'avança de lui-même, combattit et triompha par ses propres forces. Il est donc facile, d'après ce qui précède, de se représenter le premier travail de l'influence chrétienne à Rome, et les traits sous lesquels l'Église apparut d'abord aux yeux des Romains. Comme nous l'apprennent les Épîtres de saint Paul et les écrits des apologistes, la prédication évangélique(195) agit d'abord sur les dernières classes de la société, sur des esclaves, des affranchis, des femmes, des artisans, sur tous ces rebuts de l'espèce humaine que foulaient aux pieds l'aristocratie et le peuple romain ; de plus, il se glissa parmi les convertis des hypocrites, des hérétiques, des libertins qui apostasièrent ensuite et, mêlés aux Juifs, décrièrent la religion que leurs vices avaient déshonorée(196). Les païens, qui apercevaient dans l'Église du Christ une multitude d'hommes de toute race, qu'ils étaient habitués à mépriser et dont ils ne connaissaient que la condition misérable et les métiers abjects, ne trouvaient pas d'expressions assez fortes pour la flétrir. Ils la chargèrent de tous les opprobres accumulés sur la tête des Juifs, des Égyptiens, des Orientaux et des Grecs qu'ils voyaient dans ses rangs, et la traitèrent comme l'une de ces superstitions malfaisantes dont Rome était infestée. Ainsi s'explique l'opinion de Tacite et de Suétone ; les termes(197) dont ils se servent, et qui à première vue nous étonnent, sont l'expression vraie du sentiment public au sujet du christianisme naissant. Lorsque de leur maison

patricienne ou du palais de César(198), ils jetaient les yeux sur ces *misérables*, appelés *chrétiens* par dérision, *disciples de Chrest*, et cachés dans les bas faubourgs du Tibre, ils étaient loin de se douter de la beauté morale des lois qui réglaient cette association soupçonnée d'infamies, et de discerner dans l'obscurité de ses commencements l'éclat de cette doctrine nouvelle qui allait bientôt « illuminer les souillures du paganisme(199). »

Après avoir éclairci la question générale de l'établissement du christianisme à Rome, venons aux faits particuliers qui nous restent à examiner.

Nous avons laissé Paul au milieu des fidèles attirés par le bruit de son arrivée, et qui sans doute venaient de jour en jour lui amener leurs parents, leurs amis, tous ceux qu'un avant-goût du royaume de Dieu, une curiosité frivole ou sérieuse, une instruction préparatoire disposaient à entendre la parole apostolique. Demeura-t-il pendant deux ans, comme prisonnier, dans la maison qu'il avait louée et qu'il habitait sous la garde d'un soldat? Ou bien, pouvait-il aller prêcher, comme à Corinthe et à Ephèse, dans les maisons des chrétiens, dans quelque *cænaculum* plus vaste que le sien? Quoi qu'il en soit, ce serait une grave erreur que de se représenter Paul sur les places, dans les jardins publics, dans les carrefours, armé d'une croix, et convertissant par un discours le tiers ou le quart de la population(200). Les choses n'allaient pas ainsi. Cette prédication en plein air n'était guère possible qu'en Judée, sur les montagnes, aux bords des lacs et des torrents de la Terre-Sainte, où de tout temps avait soufflé l'esprit de Dieu ; cet ébranlement des cœurs ne pouvait se communiquer dans d'aussi larges proportions qu'au sein d'un peuple préparé de longue main par ses croyances héréditaires et par les enseignements de Jésus. Même dans les villes grecques et asiatiques, dont les mœurs et le laisser-aller autorisaient une certaine liberté oratoire, Paul s'adressait en secret à un auditoire particulier(201); à plus forte raison en usa-t-il de même à Rome où la sévérité des lois s'opposait à l'introduction de toute doctrine religieuse non reçue par l'État. Malgré le silence de l'historien sacré, nous allons, grâce aux Épîtres de Paul, retracer les principaux résultats de ses efforts.

La présence de l'Apôtre redoubla le zèle des chrétiens de Rome ; un mouvement inaccoutumé se fit parmi eux ; l'Évangile fut annoncé avec plus de hardiesse et de confiance ; l'éloquent prisonnier, dont la parole n'était point enchaînée, inspirait à tous son courage et son audace(202). Nous pouvons donc rapporter à cette époque une augmentation notable dans le nombre des fidèles ; on peut penser aussi que le gouvernement romain, s'éclairant par degrés sur l'existence et les progrès du christianisme, commença à s'apercevoir que ce n'était point seulement une secte juive en dispute avec ses coreligionnaires sur une question de mots, mais une religion nouvelle qui aspirait à se détacher du

judéisme et à se rendre indépendante. Au milieu des soins que réclamait l'Église de Rome, Paul n'oubliait pas les chrétiens d'Orient. Il écrivit aux Éphésiens, aux Philippiens, aux Colossiens(203), pour les maintenir dans la foi et dans le devoir. Toutes ces lettres parlent de sa captivité, qui fut longue, et portent pour ainsi dire la marque de ses liens. Il en est une qui abonde en métaphores empruntées à l'art militaire(204) ; l'armure spirituelle du chrétien y est comparée aux armes romaines : on sent qu'elle a été écrite en face de ces gardiens que le Prétoire lui envoyait chaque jour et qui étaient les témoins étonnés de ses discours et de sa puissance.

Peu à peu, le bruit de la prédication de l'Apôtre divulgué par les soldats se répandit dans le Prétoire. On sut qu'il était prisonnier pour la cause du Christ, qu'il annonçait la doctrine du Christ, faisait des prosélytes au nom du Christ(205) ; ce nom, répété dans les conversations militaires, parvint facilement jusqu'à l'empereur. Faut-il inférer de là qu'il y eut des conversions dans le Prétoire, et que la parole évangélique fut toujours bien comprise et bien appréciée des soldats italiens, qui composaient la garde prétorienne ; ou bien encore, que l'Apôtre fit usage, en cette occasion, de moyens surnaturels? Rien dans le passage cité de l'Épître aux Philippiens n'autorise cette supposition. Paul se borne à dire que la cause de sa captivité fut bientôt connue de ses gardiens, et que tous les soldats s'entretenaient du prisonnier qui prêchait une religion nouvelle et un Dieu inconnu. Tel est le sens exact de ses paroles. La tolérance dont on usa envers lui, et qui profita aux chrétiens en les encourageant, s'explique par le peu de crainte qu'il inspirait et par le peu d'importance qu'on accordait alors à la prédication. Le prétoire dont parle l'Épître n'était probablement pas le camp prétorien, situé hors des murs, mais un poste attachant au palais, où les prisonniers étaient conduits à leur arrivée, et où ils venaient, au besoin, comparaître(206).

Ce qui est certain, c'est que non-seulement le nom du Christ pénétra dans le palais impérial, mais que l'Évangile y fit des conquêtes parmi les esclaves de César.(207) Pour qui connaît la composition d'une maison romaine, d'une *familia romana*, le nombre infini d'esclaves de tout âge, de toute nation, de toute couleur(208), qu'elle renfermait, rien d'étonnant que les apôtres y aient trouvé des Juifs, des prosélytes, dont ils firent des chrétiens, et par l'intermédiaire desquels ils purent convertir des idolâtres. À Rome, la maison d'un grand comptait plusieurs centaines, quelquefois plusieurs milliers d'esclaves ; l'histoire cite de riches particuliers qui en eurent dix mille, vingt mille ; Auguste et Livie en possédaient plus de six mille à la ville seulement(209). Jamais le maître ne connaissait tous ses serviteurs et n'était connu d'eux ; un *nomenclateur* lui disait leurs noms et interprétait leur langage ; quelques favoris exerçaient le

commandement par délégation. Que devait être la maison de Néron, où, sans parler du personnel immense des domestiques inférieurs, une troupe de baladins et d'histrions étrangers vivait des caprices du maître? La Judée, traversée par les armes romaines, avait fourni, comme toute province, son contingent à la servitude ; des esclaves juifs étaient sans doute employés dans le palais ; Josèphe en a mentionné quelques-uns : un Allus de Samarie, sous Auguste ; une esclave de Livie ; un Protus, affranchi d'Antonia, mère de Germanicus ; un Aliturus, affranchi de Néron(210). N'est-il pas naturel de penser que ces esclaves, fidèles au culte de leurs pères, profitaient des instants de trêve que leur laissait le travail quotidien pour se rendre à la synagogue ; qu'ils y entendirent parler des chrétiens, virent les apôtres, et rapportèrent parmi leurs compagnons de captivité cette religion nouvelle, si douce à l'infortune? Voilà l'explication la plus simple et la plus vraisemblable de ce passage : elle est conforme à toutes les données de l'histoire ecclésiastique(211).

Tel est le résultat connu de la prédication de Paul durant ces deux années(212). Pendant que ces événements de si grande conséquence s'accomplissaient en secret, à quelques pas du Capitole, le train des affaires, des plaisirs et des cruautés de la grande ville continuait le luxe insolent des grands, la basse avidité des clients, la dépravation féroce de la multitude s'étaient sur ces places et dans ces larges rues où roulait à flots pressés une population bruyante. Sur la scène du monde païen, au grand jour de la vie publique, Néron tuait sa mère, répudiait sa femme, épousait sa concubine, perdait Burrhus, disgraciait Sénèque, et se faisait cocher, joueur de lyre et comédien (01.-63).

Le moment de comparaître devant l'empereur était arrivé. Pour expliquer ce délai de deux années, on a dit que les accusateurs de Paul n'avaient pu s'embarquer, au plus tôt, que pendant l'été de 61; qu'ils avaient dû recueillir les dépositions de témoins éloignés, faire venir ces témoins eux-mêmes, préparatifs et formalités qui prirent aisément un certain nombre de mois(213). Une autre raison, non moins plausible, c'est la multitude des causes pendantes au tribunal de César, et la paresse ordinaire à un juge capricieux et irresponsable(214). L'histoire mentionne une ambassade juive envoyée à Rome dans le cours de l'année 61. Elle avait pour chef le grand prêtre Ismaël, et venait s'expliquer au sujet d'un mur du temple, voisin du palais d'Agrippa, et très-incommode pour ce prince(215). Peut-être fut-elle chargée, en outre, de poursuivre l'affaire commencée contre l'Apôtre(216). Ce n'était pas la première fois que des députés juifs venaient à Rome exprimer un vœu ou déposer une plainte. Sous Auguste, cinquante ambassadeurs de cette nation demandèrent l'éloignement du roi Archélaüs. Ils furent entendus dans le temple d'Apollon, avec une certaine solennité, et éconduits(217). D'autres, plus heureux, obtinrent de Claude la

condamnation de Cumanus et des Samaritains. Les parties avaient fait agir des influences ; mais les affranchis de l'empereur, qui appuyaient les Samaritains, ne purent l'emporter sur le crédit d'Agrippine, qui intervint en faveur des Juifs(218). En l'an 60, des prêtres furent envoyés à Rome par Félix, pour se disculper de certains griefs qui pesaient sur eux ; l'historien Josèphe, âgé de vingt-six ans, les accompagnait. Aliturus, comédien juif, assez bien en cour, leur concilia la faveur toute-puissante de Poppée. Un an après, Ismaël et ses collègues réussirent par les mêmes moyens(219).

Il était donc naturel de supposer que les ennemis de l'Apôtre avaient eu recours à la protectrice ordinaire des Juifs ; et l'on s'est demandé comment l'accusé avait pu résister à cette ligue. Mais remarquons que l'intervention de Poppée, la poursuite des Juifs et le procès tout entier sont de pures hypothèses. Paul fut-il acquitté? On ne le sait pas avec certitude(220). Fut-il même accusé de nouveau ; et ne peut-on pas supposer que les Juifs, rebutés par deux échecs et satisfaits de son départ, ont négligé de le suivre jusqu'au tribunal de César? Toutefois, l'opinion qui a prévalu, c'est que le procès s'instruisit derechef et que l'accusé fut acquitté(221). Mais est-il étonnant qu'on ait absous à Rome un innocent contre qui nul grief n'était formulé avec précision, et que n'avaient pas condamné en Palestine des juges peu scrupuleux, obsédés par des accusateurs influents? L'affaire, nous l'avons vu, n'était pas du ressort des tribunaux romains ; Néron ne la comprit pas mieux que ses lieutenants en Judée, et sa décision confirma leur sentence. L'Apôtre prit-il occasion de sa défense pour exposer devant l'empereur la doctrine de Jésus? Sans soulever ici des questions impossibles à résoudre, disons que le procès, dans ses détails essentiels, fut ce qu'il avait été à Césarée, et que si l'Apôtre parla de la religion nouvelle, Néron en pensa comme Gallion, Félix et Festus. C'est du moins ce qu'il y a de plus probable.

En 63, après son acquittement, Paul partit de Rome et retourna en Orient. Il visita Philippi, Éphèse, Colosses, Laodicée, la Crète(222) ; peut-être alla-t-il d'abord d'Italie en Espagne ; du moins il en avait conçu le projet quelques années auparavant(223). « Il ne faut point demander ce qu'il fit à cette époque, dit judicieusement Tillemont. Il fit ce qu'il avait fait auparavant. Il entreprit de nouveaux voyages, il courut diverses nations, pour y porter le flambeau de l'Évangile. Il souffrit de nouveau les chaînes, les tourments, les combats, les prisons, les embûches, les calomnies, les menaces d'une mort toujours présente. (224) »

Parmi les événements qui signalèrent le premier séjour de Paul à Rome où placer sa liaison, prétendue avec Sénèque ? Voyons-nous quelque circonstance favorable à cette conjecture? Serait-ce Burrhus qui, à l'arrivée du prisonnier,

aurait attiré sur lui l'attention de son collègue? Croit-on que ce ministre, ce chef du prétoire, ait mis au rang de ses soucis d'écouter un étranger, un barbare, qu'on lui dépeignait comme un superstitieux, si toutefois on lui parla du nouveau venu? Était-ce le seul prisonnier qui, de tous les points de l'empire, fût entré au prétoire depuis que Burrhus en avait la direction? Croit-on d'ailleurs que cet homme de guerre ait été très-disposé à écouter l'exposition des dogmes de la religion chrétienne, et très-capable de les comprendre?

On a pensé que le jugement de l'Apôtre avait fourni à Sénèque une occasion de l'entendre et de s'intéresser à sa personne et à sa doctrine ; on a même prétendu que son crédit avait contrebalancé celui des Juifs et de Poppée. Avant tout, il faudrait prouver que ce jour-là Sénèque était au nombre des assesseurs de Néron ; et quant à son intervention supposée, on oublie qu'en 63 il avait beaucoup de peine à se soutenir à la cour, loin de pouvoir l'emporter sur l'impératrice(225). Admettons qu'il ait entendu l'Apôtre. Celui-ci prêchait, il est vrai, un Dieu unique, immatériel ; mais il annonçait aussi un Dieu fait homme, enfanté par une vierge, mort en croix, ressuscité, retourné au ciel : comment de tels mystères, si durs à la raison humaine, pouvaient-ils obtenir l'assentiment ou la faveur du philosophe stoïcien, de l'écrivain sceptique, qui avait tourné en ridicule toutes les religions? Ennemi du judaïsme(226), Sénèque voyait devant lui un Juif, entouré d'amis juifs(227), défenseur de doctrines sorties de la Judée. Tout concourait à l'éloigner de Paul : la différence des situations, l'opposition des idées, l'antipathie nationale. Quel rapport imaginable entre l'opulent Sénèque, ministre de César, et un prisonnier tout meurtri des chaînes du prétoire! entre l'interprète célèbre de la philosophie, et un inconnu, qu'on accusait d'agiter les faubourgs par des propos insensés ! Nous avons vu les stoïciens d'Athènes sourire de mépris au premier mot des mystères chrétiens ; l'histoire dépose de la longue résistance qu'opposèrent à l'Évangile les philosophes, les écrivains, les classes savantes de la société païenne(228) ; dans les temps modernes et de nos jours, tout entendement n'a pas fléchi, et il s'en faut, sous le dogme chrétien, et on veut qu'aux premiers jours de l'Église, lorsqu'elle comptait à peine quelques milliers de néophytes, bafoués même par la populace(229), lorsque le monde n'était pas encore familiarisé avec la nouveauté des doctrines évangéliques, lorsque le christianisme n'était pas encore connu par ses vertus et par ses souffrances, le représentant de la philosophie ancienne ait tendu une main amie à la religion du Calvaire! — On répond : l'éloquence de l'Apôtre, sa renommée, son savoir philosophique excitèrent la curiosité de Sénèque et gagnèrent sa bienveillance. — Ce chapitre tout entier réfute ces suppositions, qui reposent sur une connaissance inexacte de l'histoire.

On ne peut pas nous opposer la toute-puissance des miracles et l'efficacité

de la grâce ; car les miracles et la grâce, dont il est inopportun de discuter ici philosophiquement l'emploi, ne doivent produire que des effets décisifs et durables ; or, ce n'est pas ce qu'on prétend dans l'espèce, puisqu'on veut que Sénèque ait été l'ami de saint Paul sans être chrétien, l'admirateur de l'Évangile sans y croire. On lit dans saint Chrysostome que l'Apôtre entraîna le sénat par ses discours(230) : nous ne voyons pas comment l'Apôtre a pu être amené à parler devant cette assemblée. Les usages romains ne nous permettent pas de supposer qu'il ait été admis à défendre dans la curie la religion qu'il annonçait ; et si la doctrine chrétienne eût été à cette époque soutenue devant les sénateurs, on peut juger de l'accueil qui lui eût été fait, puisque sous Commode on condamna à mort un sénateur, nommé Apollonius, qui avait lu à ses collègues une apologie du christianisme(231), et qu'au temps de Constantin ce corps ne comptait pas un seul chrétien(232). L'aristocratie romaine et la philosophie furent les adversaires les plus opiniâtres de l'Évangile ; l'univers était déjà soumis qu'elles n'étaient pas encore entamées. Ou Chrysostome, par sénat, entend ici le tribunal où comparut l'Apôtre, et alors ce passage ferait allusion à son acquittement ; ou c'est un détail qu'il emprunte aux traditions populaires de son temps(233), et jeté dans le discours comme un trait oratoire sans importance. Voici un autre passage du même Père, exact et éloquent tout ensemble. C'est l'endroit où il représente Paul comparaissant devant Néron ; frappée du contraste de ces deux hommes, sa vive imagination établit entre eux ce parallèle : « Vous avez entendu parler de Néron ; vous connaissez la gloire, la puissance, le faste de cet empereur, qui se faisait appeler Dieu et adorer comme tel. Devant lui est saint Paul ; qu'était-ce que saint Paul ? Un Cilicien. Vous savez quelle différence il y avait entre un Cilicien et un Romain. C'était un ouvrier en cuir, un indigent, inhabile dans les sciences de la terre, ne parlant que l'hébreu, la langue la plus méprisée des Italiens... C'était un homme qui vivait dans la faim et le dénûment, s'endormait la nuit sans nourriture ; un homme à peine vêtu, n'ayant pas de quoi se couvrir. Ce n'est pas tout ; il vivait dans les liens, au milieu des voleurs, des charlatans, des violateurs de sépultures, des homicides ; il y avait été placé par Néron lui-même, et il était battu de verges comme un malfaiteur. Lequel des deux, je vous prie, est le plus illustre(234)?.....» —Voilà une peinture pleine de force et de noblesse, où les couleurs de l'imagination, au lieu de fausser la vérité, la rendent plus saisissante et plus fidèle(235).

Il est donc évident qu'on chercherait en vain, dans les incidents connus ou vraisemblables du séjour de Paul à Rome, quelque apparence favorable à la tradition de ses prétendus rapports avec Sénèque. Nous ne trouvons rien qui mérite d'être mentionné. Tous les appuis qu'on a essayé de donner à cette croyance ont pour base des renseignements apocryphes, des hypothèses

téméraires et démenties par les faits, des erreurs manifestes trop facilement adoptées.

Voyons maintenant si, en examinant le caractère, l'éducation et la vie de Sénèque, il nous sera possible d'y découvrir des sentiments chrétiens ou quelque indice de ce goût imprévu qu'on lui prête pour la personne et les doctrines de l'Apôtre.

Mais, avant tout, nous allons décrire, en regard du tableau par nous tracé de la formation des premières Églises, cet autre mouvement d'idées, hostile et favorable au christianisme naissant, ce prosélytisme de la science profane, de la sagesse séculière, excité et propagé vers le même temps par la philosophie romaine, avec une puissance et une originalité injustement dédaignées ou méconnues.

CHAPITRE III

Une page inédite de l'histoire de la philosophie : les philosophes du siècle d'Auguste. — État florissant des écoles romaines dans l'intervalle qui s'écoule entre la mort de Cicéron et le règne de Néron. — Les maîtres de Sénèque : Sextius, Sotion, Attale, Papirius Fabianus, Démétrius. — Caractère de leur enseignement. Affinités de ce nouveau stoïcisme avec les doctrines de l'Orient. Son influence sur la jeunesse romaine.

Les plus zélés admirateurs du siècle d'Auguste ne connaissent pas toujours ou n'apprécient pas toutes ses gloires ; il en est une dont ils se sont montrés jusqu'ici fort peu jaloux, et que personne, pas même en Allemagne, n'a revendiquée en son nom ; c'est l'honneur, que nous voulons lui restituer, d'avoir produit une nombreuse génération de philosophes. Chacun sait combien il a été fertile en historiens et en poètes, à quel degré de perfection il a porté les arts de la paix, avec quelle force il a constitué le majestueux ensemble du monde romain ; ce qui est moins remarqué et ne doit pas être omis, c'est qu'il a aimé la philosophie, et que les maîtres qui lui enseignèrent la sagesse, aujourd'hui ignorés ou négligés, étaient alors des professeurs applaudis, des écrivains en vogue, dont les travaux contribuèrent efficacement à propager les doctrines spiritualistes, transmises par la Grèce à l'Italie. Les modernes historiens, qui observent dans l'antiquité la marche de l'esprit humain, oublient généralement qu'entre Cicéron, fondateur de l'école romaine, et Sénèque, l'un de ses plus brillants successeurs, il y a près d'un siècle d'intervalle : leur critique, préoccupée de ces éminents personnages, passe sans transition de l'un à l'autre et sans abaisser son regard sur la société qui a vécu, c'est-à-dire qui a pensé et vécu pendant l'inter règne. Faut-il donc croire qu'au moment où s'accomplissaient d'aussi graves transformations politiques et religieuses, la raison humaine ait languì dans l'immobilité et l'impuissance, et que les commencements d'un siècle signalé par de tels événements, n'aient été pour la pensée qu'un long sommeil ?

Lorsque, laissant Cicéron, nous allons droit à Sénèque et aux néostoïciens ses contemporains, qu'y trouvons-nous ? Une philosophie accrue de perspectives nouvelles et de plus vastes conséquences. Le fond de la doctrine a subi une transformation ; le spiritualisme de ces philosophes a un caractère d'exaltation mystique, de rêverie passionnée, d'enthousiasme religieux, inconnu à l'auteur des *Tusculanes*. Or, d'où vient ce caractère nouveau, marqué en traits si visibles ? Il est le résultat naturel du travail de ces quatre-vingt-dix années qui séparent Sénèque de Cicéron ; sa véritable origine est dans cet entraînement de plus en plus général qui porte alors les esprits vers la philosophie, dans cette ardente conversion à ses maximes, dans cet enseignement quotidien distribué à la jeunesse romaine sous Auguste et sous Tibère, dans ces livres aujourd'hui disparus que Sénèque et ses amis lisaient avec transport, dans cette foule d'idées

enfin sans cesse excitées, dans cet échange de sentiments entretenu par le commerce animé des intelligences. Élevé parmi cette jeunesse studieuse, disciple de ces hommes éloquents dont il garde chèrement la mémoire, Sénèque nous a laissé une vive peinture de ces fécondes années ; lui-même il est plein de la lecture de ses maîtres ; il entend encore leur voix, il cite des fragments de leurs discours et reproduit leurs opinions avec ce tour d'imagination qui est la qualité dominante de ce remarquable esprit. Aidés de ces souvenirs, nous rendrons à cette époque de transition sa vie et son éclat ; nous assisterons à ces cours où se pressaient tous les âges et toutes les conditions ; nous repeuplerons, s'il est possible, cet espace désert de l'histoire philosophique.

L'établissement de l'empire, en « pacifiant » l'éloquence, en supprimant la liberté, n'affaiblit pas la philosophie ; il lui donna au contraire une importance mieux comprise, un crédit moins incertain, des partisans plus fidèles. Dans l'abaissement général, dans le vide mortel et l'incurable ennui où s'éteignit bientôt l'ardeur des plus nobles âmes, la philosophie, consolatrice unique de cette immense disgrâce, offrit aux vaincus, sinon un espoir impossible, du moins un refuge et un dédommagement. Comme dit Horace, interprète si juste des délicatesses de l'esprit contemporain, elle devint « l'œuvre de tous les jours, de tous les âges, de toutes les conditions ; » ce monde vieilli et condamné y trouva « le remède et le salut. » La philosophie recueillit les épaves du naufrage irréparable de la liberté.

L'autorité croissante de la philosophie se prouve et se déclare d'abord par le nombre de ses adhérents, par la forte empreinte qu'elle a marquée sur la littérature, par la place qu'elle tenait dans les études et les distractions de cette société blasée, dans la vie et dans la mort des Romains de ce temps-là. Il nous serait facile de montrer ici les philosophes admis dans l'intimité des plus illustres Romains, faisant l'office auprès d'eux de conseillers, de guides spirituels, et, comme on l'a dit, de directeurs de conscience(236). Nous pourrions citer tous ces personnages de la Rome impériale, les plus puissants, les plus renommés ou les plus riches, qui écrivent sous cette inspiration des ouvrages philosophiques ; c'est l'empereur qui, non content de réunir dans sa maison du Palatin, Arée, Athénodore, Alexandre Egée, Nestor de Tarse, compose un ouvrage intitulé *Exhortation à la philosophie*(237) ; c'est Asinius Pollion, dont Sénèque a loué les écrits ; c'est Tite Live, auteur de *Traité*s et de *Dialogues* que le public plaçait au second rang après les livres de Cicéron : l'aristocratie romaine, au siècle d'Auguste, a de grandes ressemblances avec la noblesse française du XVIII^e siècle ; elle raffole de vers, de philosophie et de plaisirs ; elle sait tout à la fois ennoblir et animer son oisiveté(238).

Mais nous négligerons ces preuves indirectes, ces témoignages généraux de

l'état des esprits, qui nous écarteraient trop de notre sujet ; nous nous attacherons à mettre en lumière le point principal et déjà indiqué, à savoir, la célébrité de l'enseignement romain de la philosophie(239).

Vers le temps de la dictature de J. César, un Romain de condition noble, chevalier ou patricien, s'éprit d'une si vive passion pour la philosophie, que, renonçant à toute ambition politique, il alla étudier pendant plusieurs années à Athènes et revint ensuite professer à Rome. C'était Q. Sextius. L'enseignement qu'il fonda s'adressait particulièrement à un auditoire romain ; continué après lui par des hommes de talent, professeurs et écrivains tout ensemble, il exerça une véritable domination intellectuelle sur les générations qui s'élevèrent pendant le règne des trois premiers empereurs. Dans notre désir d'éclairer les ténèbres de cette époque de transition, nous ne pouvons mieux faire que d'arrêter notre attention sur Q. Sextius et sur ses successeurs : ce sont les représentants les plus accrédités de la philosophie romaine, et les maîtres de Sénèque.

Les souvenirs recueillis sur Q. Sextius, qu'on appelle aussi Sextius le père, suffisent à nous indiquer le caractère de sa doctrine. Sénèque nous a laissé de lui cet éloge expressif : « On vient de me lire l'ouvrage de Q. Sextius le père, grand philosophe, n'en doutez pas, et, quoiqu'il prétendît le contraire, stoïcien. Dieux ! quelle vigueur ! quelle âme ! C'est là ce que vous ne trouverez pas dans tous les philosophes. Leurs écrits, pour la plupart, ont un titre imposant, mais tout le reste est froid et décoloré. Lisez Sextius, et vous direz : Il y a là de la vie et du feu ; il est libre, il est au-dessus de l'homme ; quand je le quitte, je suis rempli d'une audace magnanime. Pour moi, en quelque situation d'esprit que je me trouve, lorsque je le lis, je suis prêt, je te l'avouerai, à braver tous les hasards, je me surprends à m'écrier : O fortune, pourquoi tardes-tu ? Entre en lice avec moi. Tu le vois, je t'attends. Je me sens l'âme d'un homme qui cherche les occasions de mettre sa vertu à l'épreuve, et de montrer sa vaillance. Car un autre mérite de Sextius, c'est de montrer la grandeur de la vertu véritable, sans vous ôter l'espoir d'y parvenir. On voit qu'elle est située sur les hauteurs, mais que le zèle peut les franchir(240). » Esprit ardent et vigoureux, Sextius a surtout les qualités particulières au génie romain : la netteté, la précision, un bon sens pratique ; ajoutons la fermeté et l'éclat de l'expression. C'est encore Sénèque qui en fait la remarque : « Je lis assidûment Sextius, écrivain énergique ; son éloquence a toute la vigueur du caractère national. » Depuis deux siècles, la philosophie grecque était devenue, dans les querelles interminables des sectes rivales, une sorte de scolastique subtile, raffinée, disputeuse, dont la sécheresse et le verbiage obscur excitaient le mépris des Romains, comme il est facile de le voir aux railleries et aux colères de Cicéron et de Sénèque. Les philosophes romains, tout en se formant à l'école des Grecs, rompirent hautement avec ces habitudes qui

annonçaient l'épuisement ou la satiété ; ils ranimèrent la science qu'ils recevaient de leurs maîtres en lui communiquant une sève de jeunesse, une vivacité d'enthousiasme, une chaleur d'éloquence, vertus que la Grèce affaiblie ne possédait plus.

Sextius eut pour successeur son fils, qui fut comme lui professeur et écrivain. Sextius le fils suivit la même méthode et se distingua par des mérites semblables. « Il nous répétait souvent, dit Sénèque, cette maxime : Jupiter n'a pas plus de puissance que l'homme de bien. Jupiter, il est vrai, peut répandre plus de bienfaits sur les hommes ; mais entre deux sages, le meilleur n'est pas le plus riche. Quel avantage a donc Jupiter sur l'homme de bien ? Il est plus longtemps vertueux.... Croyons donc aux paroles de Sextius, qui nous indique la plus noble route et qui nous crie : C'est par là qu'on va au ciel, c'est par le chemin de la frugalité, par le chemin de la tempérance, par le chemin du courage(241). » Le trait qui termine cette citation peut nous faire pressentir un autre caractère de l'enseignement philosophique, je veux dire l'encouragement public, l'exhortation véhémement à la vertu, en un mot, la prédication. Il se révélera avec évidence dans la suite de cet exposé. Une nouvelle preuve de l'originalité des Romains en philosophie, c'est le soin qu'ils prirent d'accommoder, autant que possible, les doctrines grecques aux habitudes, au langage, aux mœurs, à l'histoire de leur pays. De là tant d'exemples empruntés aux annales de la nation, des allusions continuelles aux usages de la vie publique et privée, de nombreux rapprochements entre la philosophie et le droit civil, des métaphores, des similitudes tirées pour la plupart du langage militaire. Cet envahissement de l'esprit romain est très-sensible dans les écrits de Cicerón, qui s'en fait gloire ; nul doute que les Sextius n'aient imité en cela Cicerón. « Voyez une armée, disait Sextius le fils, elle s'avance en bataillon carré, dès qu'on a signalé l'ennemi sur ses flancs, afin d'être prête à le recevoir. Ainsi doit faire le sage. Il déploiera ses vertus dans tous les sens, afin qu'il y ait un secours disposé partout où quelque hostilité sera signalée. Dans les armées commandées par d'habiles généraux, tous les corps reçoivent à la fois l'ordre du chef, parce que la disposition est telle que le signal donné par un seul se communique en un moment aux cavaliers et aux fantassins : une telle précaution nous est encore plus nécessaire. Le sage, toujours sur ses gardes, doit être fortifié contre tous les assauts ; que la pauvreté, la douleur, l'opprobre fondent sur lui, jamais il ne reculera. Plein d'assurance, il marchera contre ses ennemis, et au milieu de leurs attaques(242). »

Quoique ces philosophes n'aient pas négligé les spéculations métaphysiques, ni les recherches d'histoire naturelle, la morale a été leur principale étude. Sextius le fils pratiquait et recommandait l'examen de conscience, c'est-à-dire ce

retour sévère sur soi-même, cette sorte d'inquisition quotidienne exercée sur son propre cœur, afin d'en mesurer les progrès et d'en compter les défauts. C'est de lui que Sénèque tenait cette habitude qu'il a fidèlement observée. Enfin, et ce point mérite toute notre attention, Sextius développait la doctrine de Pythagore et prêchait l'abstinence absolue de la chair des animaux. Or, disons tout de suite que cette alliance de l'ascétisme pythagoricien avec la rigidité stoïcienne, n'est pas l'effet du goût particulier ou de l'éclectisme complaisant d'un seul philosophe, mais qu'elle est la tendance générale et l'un des traits originaux de l'école romaine à cette époque. Comment les Romains, médiocrement enclins à l'idéalisme de Pythagore, et encore moins persuadés de la métempsychose, se sont-ils réconciliés avec cette doctrine? C'est ce qu'il importe d'expliquer, si l'on veut bien comprendre les origines du néostoïcisme.

Au temps de Cicéron, le pythagorisme est à peine connu dans Rome. Les rares partisans de cette école sont des Grecs obscurs et méprisés, un Eudore, un Anaxilaüs de Larisse, banni comme sorcier, un Chérémon l'Égyptien, auteur d'un livre sur les hiéroglyphes dont un fragment, conservé par Tzetzes, confirme les découvertes de l'érudition moderne. Parmi les Romains, on peut citer Iccius, à qui Horace reproche sa cruauté envers les poireaux, les fèves et les oignons, et sa passion pour l'herbe et l'ortie ; mais surtout, P. Nigidius Figulus, homme d'un vaste savoir, très-versé en physique et en astronomie, et précurseur de Pline. Cicéron a dit de lui qu'il était capable de ressusciter le pythagorisme ; ce qui était constater tout ensemble le grand talent du philosophe et le déplorable état de la secte. Or, vers cette époque, les pythagoriciens semblent se partager en deux groupes et suivre deux routes différentes : les uns, et c'est la plèbe, se confondent avec les charlatans et les astrologues ; les autres, dépositaires des saines traditions de l'école, tendent à se rapprocher des stoïciens. L'alliance s'accomplit dans les principaux centres philosophiques : à Athènes, à Rhodes, mais particulièrement à Alexandrie, où l'Orient et l'Occident étaient sans cesse en contact, et à Rome, où les systèmes et leurs représentants affluaient de tous les points du monde, en pleine sécurité, depuis la pacification générale. Cette vaste réunion de doctrines souvent opposées, ces rapports continuels, établis entre les principaux chefs de sectes, eurent non-seulement pour résultat un esprit universel de conciliation et une tendance prononcée à l'éclectisme ; mais un second effet de la même cause, ce fut d'apporter, au sein de la société romaine, quelques émanations des idées et du génie de l'Orient, combinées avec la science grecque. Puisque, malgré la sévérité des lois, les religions étrangères y prenaient chaque jour droit de cité, pourquoi la philosophie orientale, qu'aucun édit ne proscrivait, eût-elle été moins prompte à se répandre? Pourquoi tout commerce d'idées eût-il été fermé entre Rome et l'Orient? Or, c'est par

l'intermédiaire du pythagorisme que s'opéra ce rapprochement. Ce système, le plus oriental de tous les systèmes grecs, était un médiateur naturel qui réconciliait, pour ainsi dire à leur insu, des doctrines séparées par leurs principes essentiels. Ainsi s'explique le réveil du pythagorisme à cette époque, et sa présence dans l'école romaine. Favorisée par l'état politique du monde, l'alliance du Portique avec l'école pythagoricienne eut pour véritable raison d'être, la nécessité de combattre le matérialisme et de guérir les souffrances morales de l'humanité. Dans cet effort tenté en commun pour relever et régénérer les âmes, ces deux écoles agissaient par les moyens propres à chacune : le stoïcisme, par ce fier dédain des richesses et des grandeurs, par ce mépris du mal physique, par ce sentiment indomptable de la dignité et de la liberté humaines, qu'il inspirait à ses adeptes ; le pythagorisme, en ajoutant à ces qualités viriles des goûts épurés, des aspirations mystiques, une sombre aversion pour les jouissances grossières, et quelque chose des tendances religieuses, si fortement excitées en Orient. Aussi bien, sur quel argument se fondait Sextius lorsqu'il recommandait le jeûne et l'abstinence ? Ce n'était pas seulement, dit Sénèque, sur le principe de la métempsycose ; à cette raison surannée et contestable il en ajoutait une autre toute moderne et plus vraie ; il voulait surtout favoriser la résistance de l'esprit contre la chair et délivrer l'âme des passions qui la tyrannisent(243).

Cet enseignement, qui s'inspirait de l'opinion et la dirigeait, excita à son début un vif enthousiasme, *magno cum impetu cæpit*(244). Parmi les disciples des Sextius, Quintilien cite Cornélius Celsus, écrivain fécond et élégant, le grammairien Crassitius, précepteur des fils d'Antoine, qui, après avoir entendu Sextius le père, ferma son école et de maître se fit disciple. Jules César avait offert à Sextius la dignité de sénateur ; celui-ci refusa en disant que la fortune pouvait enlever ce qu'elle avait pu donner. Réponse que tous les philosophes n'ont pas faite aux avances des rois, mais dont ils ont senti plus d'une fois la justesse. Suétone et Quintilien parlent assez fréquemment des Sextius, de l'école des Sextius, comme de noms bien connus, à peu près comme on dit, de nos jours, l'éclectisme, les éclectiques. La chronique de saint Jérôme mentionne la naissance de Sextius le fils, dans l'année même qui vit naître J.-C. Au moyen âge, un compilateur de sentences, voulant accréditer son recueil, le mit sous le nom de Sextius. Au v^e siècle, Mamert Claudien, dissertant sur l'âme, invoque le témoignage des Sextius, et préfère leur opinion à la plupart des définitions données par les Grecs : tant leurs leçons et leurs écrits avaient laissé dans les lettres romaines de traces durables et de souvenirs respectés.

L'école qu'ils avaient fondée se soutint par le talent de leurs successeurs. Le premier, Sotion d'Alexandrie, me paraît s'être appliqué à développer l'élément

pythagoricien. Il insistait sur l'abstinence de la chair des animaux, reprenait et confirmait les arguments de Pythagore, et les raisons données plus récemment par Sextius ; sa parole n'était dénuée ni de force persuasive ni d'autorité, car il opéra parmi ses élèves de nombreuses conversions. On en jugera par l'analyse d'une leçon, que Sénèque a conservée, et par ce qu'il dit lui-même de ses impressions personnelles : « Sotion nous expliquait les motifs qui avaient autrefois déterminé Pythagore à s'abstenir de la chair des animaux, et ceux qui, plus tard, avaient décidé Sextius. Leurs motifs étaient différents, mais également pleins de grandeur. Sextius disait que l'homme avait assez d'aliments à sa disposition sans boire le sang des êtres animés, et qu'il prenait l'habitude d'être cruel en faisant du meurtre un objet de volupté. Réprimons, ajoutait-il, tout ce qui alimente nos débauches ; une nourriture si variée et si raffinée est contraire à la santé, nuisible au corps. Quant à Pythagore, il établissait entre tous les êtres des liens de parenté, et un passage continu des âmes d'un corps dans un autre... Lorsque Sotion avait exposé cette doctrine, en la fortifiant de ses propres arguments : Ne croyez-vous pas, disait-il, que les âmes passent sans cesse d'un corps dans un autre, et que ce qu'on appelle la mort n'est qu'une métamorphose ? Ne croyez-vous pas que dans ces troupeaux, dans ces bêtes sauvages, dans ces habitants des eaux, résident des âmes qui ont été jadis humaines ? Ce fut l'opinion de beaucoup de grands hommes. Suspendez au moins votre jugement et réservez-vous la faculté de croire un jour. Si cette croyance est fondée, s'abstenir des animaux est une loi de la nature ; si elle est fausse, c'est une prescription de la tempérance. Après tout, quel tort fais-je à votre cruauté ? Ce que je vous enlève, c'est la pâture des lions et des vautours(245) ! » — Ce passage, remarquons-le, n'est qu'un souvenir très-abrégé, qu'une simple note où Sénèque a consigné les impressions de sa jeunesse, et sur laquelle il revient avec complaisance au déclin de sa vie ; mais, malgré la brièveté de cette citation, et bien qu'elle dessine à peine l'esquisse de la leçon du professeur, il est facile de suppléer ce qu'elle se borne à indiquer : on peut se représenter Sotion, au milieu d'un auditoire que charment son éloquence et ses paradoxes, s'élevant avec chaleur contre la cruauté des hommes, et traçant le lugubre tableau du carnage journalier où s'emporte notre gourmandise ; et ce ne sera pas assurément s'écarter de la vraisemblance la plus rigoureuse que de mettre dans sa bouche, par anticipation, les véhémentes apostrophes et le pathétique navrant de J.-J. Rousseau. Ces déclamations n'étaient pas sans utilité et sans grandeur. Elles protestaient avec énergie, au nom des plus purs instincts de la nature humaine, au nom du principe intelligent, immatériel, opprimé et avili, contre les raffinements du sensualisme et le génie de la débauche ; elles opposaient aux excès du mal l'exagération du bien, aux extravagances du vice le

paradoxe de la vertu. La jeunesse, naturellement magnanime, et dont le privilège est d'inaugurer la vie dans le monde éthéré des idées et des sentiments, applaudissait à ces singularités généreuses, et retrouvait quelque chose de son propre esprit dans ces sublimes folies de la sagesse. Il est à croire que plusieurs élèves de Sotion prirent au sérieux son enseignement, et que Rome, la Rome de Tibère et d'Apicius, eut une société de tempérance, formée de tout jeunes chevaliers et de sénateurs encore habillés de la prétexte. Au moins n'est-il pas vraisemblable que Sénèque ait été le seul dans l'auditoire dont l'imagination se soit enflammée pour le pythagorisme : « Enthousiasmé par ces discours, je commençai à m'abstenir de la chair des animaux. Au bout d'un an, l'habitude m'avait rendu cette privation non-seulement facile, mais agréable. Il me semblait que mon esprit y gagnait plus de ressort et de vivacité, et aujourd'hui je n'affirmerais pas qu'il n'en fût pas ainsi. Voulez-vous savoir pourquoi j'ai renoncé à ce régime? On était alors sous le règne de Tibère, à l'époque où les cultes étrangers étaient bannis de Rome. Une des superstitions qui caractérisaient ces cultes était l'abstinence de certaines viandes ; à la prière de mon père, qui craignait plus les délations qu'il ne haïssait la philosophie, je repris mon ancien genre de vie : mais il eut beaucoup de peine à me persuader de faire meilleure chère(246). »

Fait bien digne de remarque ! Les doctrines et les usages de l'Orient envahissaient la société romaine par deux endroits à la fois ; le prosélytisme juif attirait le peuple, tandis que les pythagoriciens faisaient des adeptes dans les classes élevées ; mais ces nouveautés ne reçurent pas le même accueil. Proscrites sous la forme religieuse, elles étaient tolérées et même applaudies sous la forme philosophique, et ceux dont les fils, à l'exemple de Sotion, vivaient de *polenta* et d'eau claire, votaient au sénat le bannissement des Juifs et des Égyptiens.

La vogue de l'enseignement de Sotion est attestée par ces mots significatifs de la Chronique d'Eusèbe, vers l'an XII de notre ère : « Sotion, maître de Sénèque, est célèbre : *Sotio, præceptor Senecæ, clarus habetur.* »

Un autre professeur de la même époque, applaudi des mêmes auditeurs, était le stoïcien Attale. Il y avait foule autour de sa chaire pour entendre ses véhémentes sorties contre les deux grands vices du siècle, l'amour des richesses et l'amour des plaisirs. Attale justifie ce que nous avons dit du caractère essentiellement pratique et impératif de l'enseignement des philosophes. Ils ne se bornaient pas, en effet, à dissenter avec méthode sur les principes de la morale, et à donner la théorie de l'art d'être vertueux : leur principal objet était d'obtenir, outre la conviction de l'esprit, la résolution d'agir, conséquence de l'assentiment. Tout tendait à façonner les mœurs, à diriger la conduite, à déterminer une sérieuse conversion au bien. Ils prenaient spontanément charge d'âmes et se

constituaient les propagateurs des bonnes doctrines. On nous permettra, pour rendre notre pensée, d'emprunter un terme au langage religieux, et de les appeler des *prédicateurs* de morale, car leur enseignement, par sa sévérité et par sa véhémence, avait quelquefois le caractère d'une prédication. Juste Lipse va jusqu'à les assimiler aux capucins et aux missionnaires. Attale était l'un des plus éloquents et des plus écoutés. « Je me souviens, dit Sénèque, qu'Attale disait au milieu de nos applaudissements : Longtemps les richesses m'en ont imposé. Je restais frappé de stupeur, quand leur éclat venait à luire à mes yeux. Je pensais que ce qui était caché ressemblait à ce que je voyais. Mais, dans une fête publique, je vis toutes les richesses de la ville, tout ce qu'il y avait de vaisselle d'or et d'argent ; des tentures éclatantes qui surpassaient le prix de ces métaux et de ces ciselures ; des étoffes apportées de tous les points de l'univers. D'un côté, des légions d'esclaves remarquables par leurs ornements et leur beauté ; de l'autre, des femmes de la plus rare magnificence ; en un mot, toutes les splendeurs qu'avait pu rassembler la fortune de l'empire le plus puissant qui voulait, pour ainsi dire, passer en revue son opulence. À quoi sert cette pompe, me suis-je dit, sinon à irriter la cupidité des hommes, qui est déjà par elle-même assez excitée ? Pourquoi tout cet étalage d'or et d'argent ? Est-ce pour apprendre la cupidité et l'avarice que nous sommes assemblés ? Mais, certes, je remporte de ce spectacle moins de désir que je n'en avais apporté. J'ai méprisé ces richesses non comme inutiles, mais comme petites et misérables. N'avez-vous pas remarqué combien il faut peu d'heures à cette pompe et à ce cortège pour passer et disparaître ? Et ce qui n'a pas pu remplir un jour occuperait notre vie ! Aussi, toutes les fois que mes yeux sont frappés de quelque magnificence semblable, quand je vois un palais, des domestiques, des équipages ; pourquoi admirer ? me dis-je aussitôt. Pourquoi demeurer interdit ? Ce n'est qu'une vaine pompe ; tout cela est pour la montre, et non pour la jouissance ; pendant que vous admirez ces objets, ils ont passé. Ah ! tournez-vous vers les richesses véritables. Apprenez à vous contenter de peu, et répétez avec courage et avec admiration cette parole du sage : J'ai de l'eau, j'ai du pain, je ne le cède-rais pas en bonheur à Jupiter lui-même(247) ! »

Il ne faut pas prendre ce langage pour une de ces banalités emphatiques, familières aux moralistes, et qui sont sans effet sur le public, comme sans sincérité chez l'auteur ; il paraît que, dans quelques-uns de ces philosophes, les paroles, le caractère, la conduite, tout était à l'unisson : la pâleur même d'un visage exténué, un air de gravité triste, l'extérieur de la pauvreté et de la souffrance montraient le parfait accord de l'homme et de la doctrine, et servaient de sanction à ses discours(248). Si ce tableau semble exagéré, il faut accuser de crédulité et d'erreur Sénèque lui-même, qui en a fourni les traits. « Pour moi,

quand j'entendais Attale tonner contre les vices et les erreurs du genre humain, j'avais pitié des hommes et je le regardais comme un être supérieur et bien au-dessus de l'humaine faiblesse. Lorsqu'il se mettait à faire l'éloge de la pauvreté, à prouver que tout ce qui sort des bornes du besoin est un fardeau inutile et accablant pour celui qui le porte, j'étais souvent tenté de sortir pauvre de son école. Quand il décriait nos voluptés, quand il louait la continence, la sobriété, le détachement des plaisirs non-seulement coupables, mais même superflus, je brûlais de mettre des bornes à ma gourmandise et de limiter le nombre de mes aliments. C'est de là qu'il m'est resté quelques principes de morale, quelques règles de conduite, Lucilius. Je m'étais jeté avec ardeur sur toutes ces prescriptions ; mais ensuite, emporté par le tourbillon de la vie, je n'ai conservé que fort peu de ces maximes. C'est à lui que je dois le vœu que j'ai fait de renoncer pour ma vie aux huîtres et aux champignons ; c'est de lui que j'ai appris à m'abstenir de parfums ; c'est à lui que je dois le renoncement absolu au vin et au bain. Les autres mauvaises habitudes dont je m'étais défait sont revenues ; mais si je ne m'abstiens pas, du moins je me contiens, ce qui touche de bien près à l'abstinence et ce qui est peut-être plus difficile(249). » Attale recommandait aussi l'usage d'un matelas très-dur et qui ne reçût pas l'empreinte du corps. Sénèque suivit ce conseil et, pendant toute sa vie, resta fidèle à cette pratique. Voici encore une des maximes que ce philosophe répétait avec prédilection : « J'aime mieux que la Fortune me compte parmi ses soldats que parmi ses mignons. Je souffre, mais avec courage, c'est un bien ; je meurs, mais avec courage, c'est un bien(250). » Nous ne citerons plus de lui qu'un seul mot, parce qu'il peut donner une idée de la familiarité d'expressions où descendait de temps en temps le langage des philosophes pour se rendre accessible à la foule : « Attale avait coutume d'employer cette comparaison : Avez-vous vu quelquefois un chien happer, la gueule ouverte, des morceaux de pain ou de viande que lui jette son maître ; il avale en un moment les morceaux entiers, et tend toujours la gueule, dans l'espérance d'une nouvelle pâture. Nous agissons de même. Quelque chose que la Fortune jette à l'impatience de nos convoitises, nous l'engloutissons sans plaisir, et aussitôt nous nous dressons pour saisir une nouvelle proie(251). »

Dans ses hardiesses contre le siècle, Attale ne respecta pas l'autorité. « Il disait qu'il était roi, mais je le trouvais bien plus grand que les rois, puisqu'il les citait au tribunal de sa censure(252). » Séjan l'envoya en exil. Attale, comme la plupart des philosophes de ce temps, avait écrit sur la physique et l'histoire naturelle. Il avait aussi fréquenté les écoles de rhétorique, et Sénèque le père, qui l'y avait connu, a dit de lui : « De tous les philosophes de notre âge, il était de beaucoup le plus profond et le plus éloquent. »

Papirius Fabianus, élève de Sextius, professa et écrivit en latin. Comme Sotion et Attale, il fut le maître de Sénèque. Esprit élevé et fécond, ses contemporains lui reprochaient de manquer de force. La nouvelle école de style, les romantiques d'alors, cherchaient en vain dans ses écrits les traits, les saillies, les antithèses ; mais il compensait l'absence de ces brillants défauts par une heureuse facilité de génie, par une élégance naturelle, une ampleur d'idées et une richesse d'expressions qui le rendaient éminemment propre à l'enseignement public. Il avait beaucoup écrit, presque autant que Cicéron, dit Sénèque, qui le place après Tite-Live et Pollion, en ajoutant ce détail important pour l'histoire : « À combien d'écrivains est supérieur celui qui vient au troisième rang! » Quelques-uns de ses écrits roulaient sur la politique, d'autres sur l'histoire naturelle. Dans sa jeunesse, il avait suivi simultanément les cours d'éloquence et les cours de philosophie ; il fit sa rhétorique sous le chevalier romain Blandus, et dans l'école d'Arellius Fuscus. Sénèque le père, qui l'avait souvent entendu déclamer chez les rhéteurs, a tracé son portrait : « Lorsque je cherche à me rappeler les plus habiles déclamateurs que j'ai entendus, le nom du philosophe Fabianus se présente à mon esprit. Dès sa première jeunesse, il faisait pressentir dans ses exercices oratoires le talent qu'il a déployé plus tard dans la chaire philosophique... Toutes les fois que le sujet prêtait à la satire du siècle, son ton s'élevait, mais il y avait plus de grandeur que de véhémence dans son inspiration. Il manquait de l'énergie qui fait l'orateur, et de ce style concis et acéré qui est une arme dans la discussion ; mais un éclat naturel recouvrait ses pensées, et ses expressions coulaient d'une source abondante et limpide(253). » Sénèque le fils a consacré une lettre tout entière, la centième, à juger le talent de Fabianus. « Je trouve dans son style de l'abondance sans désordre, quoiqu'il ne manque pas de mouvement. On juge au premier coup d'œil que ses phrases n'ont été ni travaillées, ni mises à la torture. Vous n'y remarquerez rien de bas ; ses idées sont nobles et grandes, sans être resserrées sous une forme sentencieuse. Le caractère de son style est un calme soutenu, un ordre régulier ; c'est une belle plaine, toujours unie. Vous dites qu'il manque de sève et de vigueur, qu'il n'a pas ces traits poignants, ces aiguillons pénétrants que vous aimez, ni ces éclairs subits qui éblouissent ; mais contemplez l'ensemble, vous y trouverez de la beauté... » Fabianus, comme tous les Romains, méprisait les vaines subtilités des Grecs et leurs discussions oiseuses : « Ce n'est pas avec toutes ces finesses, disait-il, c'est par la véhémence et l'énergie qu'il faut attaquer les vices, et, quant à ce menu savoir, mieux vaudrait une entière ignorance. » Ce qu'il y eut en lui déminent et de particulièrement honorable, c'est l'honnêteté du caractère, la candeur de l'âme, l'inaltérable intégrité de sa vertu, et un parfait détachement de toutes les frivolités et de tous les intérêts mondains que condamnait sa doctrine.

Sénèque l'oppose à ces professeurs qui ne sont philosophes qu'en chaire, *cathedrariis philosophis*, et il l'assimile aux plus dignes représentants de l'antique philosophie.

On apprécierait mal les services rendus par l'école romaine, si nous bornions là cette exposition. Il nous reste à examiner quelle était en général la matière et la forme de ces cours, à quel auditoire ils s'adressaient, et quelle en fut l'influence sur le présent et sur l'avenir.

L'entreprise capitale, le grand œuvre des philosophes de ce temps, ce fut d'enseigner, de populariser la morale, et de l'appliquer à la régénération de la société. Dans ce dessein, ils s'adressèrent particulièrement à la jeunesse. Celle-ci, hébétée de mollesse et affadie de frivolités, avait grand besoin que la philosophie lui remît au cœur quelque virilité. Cette caducité précoce des générations naissantes commençait à exciter les alarmes de tous ceux qui aimaient leur patrie et pensaient à l'avenir. Cicéron en parlait déjà avec tristesse ; Sénèque le Rhéteur s'exprime sur le même sujet avec colère : « La jeunesse, dit-il, croupit dans une avilissante oisiveté ; tous les esprits sont engourdis ; rien de grand, rien d'honorable ne les occupe. Une sorte de léthargie, et ce qui est pire encore, une émulation de perversité s'est emparée de tous. Chanter, danser, voilà les goûts impurs qui possèdent ces efféminés. Soigner sa chevelure, la tourmenter avec le fer, donner à sa voix l'agrément et la délicatesse d'une voix de femme, rivaliser de mollesse avec le sexe, se parer des grâces les plus disgracieuses, voilà la vie de nos jeunes citadins, voilà leur idéal ! Ah ! que les dieux ne permettent pas que l'éloquence puisse habiter dans de telles âmes(254). » Moins dédaigneuse et plus secourable, la philosophie ne se contenta pas de déplorer le mal ; elle essaya de le guérir. Une nouvelle éducation commença pour la jeunesse romaine, éducation morale, je dirais presque religieuse. Jusque-là, le jeune Romain était élevé au Champ-de-Mars et au Forum ; on l'y formait pour la guerre et la politique ; mais la paix régnait sur le Forum, et la rude palestre du Champ-de-Mars tombait en désuétude. « Il est insensé et déraisonnable de passer sa vie à exercer ses muscles, » disaient Sénèque le Philosophe et son siècle(255). La philosophie lui ouvrit une autre arène où il put déployer la vigueur de sa race ; il continua d'être un soldat et un athlète ; mais il lutta pour la vertu, il s'arma pour le droit et la liberté contre les vices, les passions, la fortune ; il mit son orgueil à forcer la nature dans ce nouveau combat, comme il la forçait jadis par sa constance à soutenir la douleur et le travail physiques.

Ici se présente une question intéressante, mais qu'on ne peut résoudre avec certitude : c'est de savoir jusqu'à quel point, dans cette direction publique des esprits, dans ces soins donnés à la réforme des mœurs, dans ces études

psychologiques qui nous paraissent avoir fourni le texte ordinaire de leurs leçons et la matière de leurs écrits, les philosophes romains ont ajouté aux inventions et aux découvertes des Grecs. Déjà nous avons signalé, comme un trait distinctif de cette école, la nouveauté de la forme, le rajeunissement de l'expression, le goût et le discernement dans le choix et la combinaison des doctrines, l'ambition de donner à la philosophie un air romain ; mais est-ce là leur seul mérite ? n'ont-ils pas d'autre originalité ? Malheureusement, nous ne pouvons dépasser une limite assez restreinte de probabilités, car c'est un procès où les pièces de conviction font défaut. Des nombreux écrits de l'école romaine, nous n'avons qu'une partie des ouvrages de Sénèque et de Cicerón ; et, d'un autre côté, que sont devenues ces innombrables productions des Grecs, que lisaient assidûment Sénèque et Cicerón, et qu'ils ont particulièrement imitées ? Zenon, Épicure, Panétius, Posidonius, tous les chefs de sectes et leurs principaux disciples avaient écrit d'innombrables traités, des bibliothèques entières, dont on peut voir quelques titres dans Diogène Laërce : or, c'est à ces sources que les Romains ont puisé, bien plus encore que dans Platon et Aristote. Le moyen de prononcer sur la ressemblance des copies et des modèles, lorsque les modèles et la plupart des copies ont disparu ? Comment supposer, d'ailleurs, que des hommes d'un esprit éminent et d'une imagination féconde, un Asinius Pollion, un Varron, un Tite Live, un Sénèque, les Sextius, Fabianus, se soient bornés à une reproduction littérale des livres grecs ? Quel crédit, quel succès auraient-ils obtenus auprès d'un public qui avait entre les mains leurs modèles et qui pouvait établir une perpétuelle comparaison ? La célébrité de l'école romaine, son influence est donc une preuve de ses efforts créateurs et de son originalité. En morale, le champ de l'observation est infini, et de nouvelles applications viennent sans cesse étendre et féconder les principes. Vivant à Rome, dans ce rendez-vous des vices raffinés et des passions brutales, dans ce cloaque et cet abrégé de l'univers, dans cet amalgame de mœurs disparates, où les combinaisons sociales de grandeur et de bassesse, d'opulence et de misère étaient si variées et si étranges, où le conflit de tant de convoitises produisait à chaque pas le bizarre et l'extraordinaire, les philosophes purent aisément sonder les mystérieuses profondeurs de la conscience, incessamment tourmentée, remuée, bouleversée par le flux et le reflux de ces existences orageuses, et étudier, dans tous ses développements, la prodigieuse fécondité de la malice humaine. Que d'horizons nouveaux ils découvrirent, qui avaient échappé aux moralistes dont la vue était bornée par l'enceinte déserte des petites cités grecques ! Si les poètes dramatiques avaient créé des œuvres vivantes sur des sujets d'emprunt, grâce à la fidèle peinture des mœurs nationales ; si, dans les temps modernes, les prédicateurs chrétiens, tout en développant la morale des Pères, ont tracé des tableaux pleins d'originalité,

parce qu'ils avaient sous les yeux une société différente de la primitive Église ; de même on peut dire que les philosophes romains, éclairés par une observation plus étendue, plus variée, plus pénétrante, par le spectacle et la leçon des événements, par ce surcroît de lumières que le progrès du temps apporte à l'esprit humain, ont su jeter des vues neuves, hardies, profondes, sur des questions vieilles, donner un attrait inusité à un enseignement en décadence, se faire lire, écouter, admirer après les Grecs, et tantôt développer, tantôt modifier les principes fondamentaux de la doctrine(256).

Nous sommes réduits aux conjectures sur certains points de la doctrine professée par l'école romaine ; mais il n'en est pas ainsi de la forme même des leçons orales ; à ce sujet, nous avons des renseignements précis. Ce n'étaient plus ces discussions où chacun pouvait intervenir pour émettre et soutenir son opinion ; cette méthode, usitée autrefois dans l'enseignement philosophique, avait été abandonnée, quoique Cicéron et Arcésilas eussent essayé de la faire revivre ; le maître seul parlait, et le développement avait remplacé la dispute. Quelquefois le sujet était choisi par l'auditoire, le plus souvent par l'orateur, et l'on appelait *schola*, ou *leçon*, cette exposition non interrompue. Le maître se faisait à lui-même les objections au lieu de les recevoir, et les discutait sous forme de prolepse ou d'anticipation, comme on peut le voir dans le *de Ira* de Sénèque. Un changement analogue s'était accompli dans quelques écoles de rhétorique ; certains déclamateurs ne corrigeaient plus les devoirs de leurs élèves, ils se bornaient à exposer les préceptes de l'art d'écrire. C'est à cette époque que les élèves quittèrent le nom de *disciples* pour celui d'*auditeurs* : ils ne faisaient plus qu'écouter. Nous dirions en style moderne : l'enseignement secondaire tendait à se transformer en enseignement supérieur. On se servait de divisions et de subdivisions pour coordonner les parties principales de la leçon ; c'était un usage reçu depuis peu, car Cicéron nous dit que, chez les anciens philosophes, le discours avait une allure beaucoup plus libre et moins compassée. La première partie de la leçon, toute dogmatique, formait un tissu serré de démonstrations rigoureuses, qui devaient porter dans l'esprit la lumière et la conviction ; elle comprenait les principes mêmes de la doctrine (*decreta*), appliqués à la question particulière et développés à l'aide de toutes les ressources de la dialectique. Or les philosophes ne se proposaient pas seulement de faire entrer des vérités dans l'intelligence, ils cherchaient surtout à faire naître dans les âmes d'énergiques résolutions ; aussi les arguments, malgré leur importance philosophique, servaient de base à l'exposition, mais ne la constituaient pas tout entière. Au raisonnement succédait l'appareil des moyens oratoires, et le pathétique achevait l'œuvre de la démonstration. Nous l'avons dit : cette alliance de la philosophie et de l'art oratoire fut l'œuvre de l'école romaine. Non que les

anciens philosophes, Platon, Aristote, Théophraste, aient manqué d'éloquence, comme le remarque à ce sujet Cicéron ; mais leurs successeurs avaient laissé la langue philosophique se dessécher et se flétrir dans les subtilités épineuses des écoles ; rien de grand, d'énergique, de vivant et d'inspiré ne s'y faisait plus sentir. Or, ce n'est point en style de géomètre qu'on persuade les peuples, ni par le syllogisme qu'on s'empare de l'opinion.

Exclue du forum, l'éloquence romaine se réfugia dans l'enseignement ; comme un fleuve puissant, détourné de son cours, elle vint ranimer et féconder la langueur et l'aridité des doctrines grecques. Parmi les formes littéraires ou les caractères oratoires de la leçon philosophique, nous distinguerons : la *peinture* ou *correction des mœurs*, qui était ordinairement accompagnée de véhémentes apostrophes ; les *avertissements* ou *conseils*, accommodés aux personnes, aux âges, aux conditions, et souvent tempérés par l'onction du *pathétique* doux(257). Venaient de temps en temps des *exemples*, des récits, des portraits de héros et de sages, des citations d'auteurs, surtout de poètes, des fables, des paraboles(258). Les *comparaisons* et les *métaphores*(259) y étaient très-fréquentes. Outre le pathétique tempéré, on employait, si le sujet l'exigeait, le pathétique véhément ; on arrachait des larmes aux plus rebelles, quand il s'agissait de triompher d'un vice enraciné, ou de provoquer une résolution extraordinaire. C'était le plus énergique effort de la parole du maître ; cette partie de la leçon, appelée *cohortatio*, *concio*, ressemblait à une harangue politique ou militaire. En résumé, de cette alliance de la philosophie avec le génie oratoire des Romains, était né un genre nouveau d'éloquence, qu'on peut aussi appeler *éloquence de la chaire*, en donnant à ces mots un sens profane. Sénèque avait conçu le dessein d'en tracer les règles, et peut-être l'avait-il exécuté dans l'un de ses ouvrages qui ont disparu(260). S'il faut l'en croire, le ton des orateurs de la sagesse admettait la plus grande variété ; nous citerons ses paroles : « Il faut parler avec hauteur contre la fortune, avec véhémence contre les vices, avec chaleur contre les périls, avec dédain contre l'ambition ; il faut gourmander le luxe et la mollesse, décrier la débauche, foudroyer la colère ; que le langage du philosophe ait le feu de l'orateur, la majesté de la tragédie, la simplicité du comique ; qu'il sache aussi s'abaisser à propos à une familiarité affectueuse(261). » Nul doute que le goût déjà gâté de ce siècle et l'enseignement des déclamateurs n'aient influé sur le style des philosophes, puisque ceux-ci, pour la plupart, allaient s'exercer dans les écoles de rhétorique. Nous voyons, en effet, qu'on prisait par-dessus tout, dans les ouvrages de philosophie, des qualités qui tournent aisément à l'emphase et à la déclamation, c'est-à-dire l'énergie, l'élévation, l'enthousiasme, et ce je ne sais quoi de vif, de concis et de coloré, dont raffolait la jeunesse. Il est à croire cependant que les philosophes ne donnèrent pas dans tous les excès des rhéteurs,

car ils avaient sur eux cet avantage que leur éloquence reposait sur un fonds solide et se nourrissait d'idées généreuses. Sénèque, en plus d'un endroit, recommande à Lucilius la simplicité, le naturel, et comme s'il était fatigué de sa propre affectation, il va presque jusqu'à louer la négligence. Il observe, avec beaucoup de raison, et sans trop songer qu'il se fait à lui-même son procès, qu'un homme préoccupé du salut et de la guérison de ses semblables n'a pas le temps de mesurer des syllabes ni de peser des expressions : « Ne perdons jamais de vue ce principe : il faut dire ce qu'on pense, et penser ce qu'on dit. Que nos paroles soient d'accord avec notre conduite. Proposons-nous d'instruire, et non de plaire. Si l'éloquence se trouve dans nos discours, sans affectation, si elle s'offre d'elle-même, si elle coûte peu d'efforts, à la bonne heure ; mais qu'elle ne vienne jamais offusquer de son éclat l'importance des choses et le solide mérite des pensées. Un malade ne demande pas un médecin qui parle bien, mais qui guérisse. Pourquoi, dirait-il, cherchez-vous à me plaire ? Pourquoi chatouillez-vous agréablement mes oreilles ? Il s'agit de bien autre chose : c'est le feu, c'est le fer, c'est la diète que réclame mon état. Philosophe, tel est aussi votre emploi : on vous a mandé pour guérir une maladie grave, invétérée, contagieuse ; et vous allez vous occuper de l'arrangement des mots(262) ! » C'est la doctrine de la Lettre à l'Académie : « Je cherche un homme sérieux qui me parle pour moi et non pour lui, qui veuille mon salut et non sa vaine gloire. L'homme digne d'être écouté est celui qui ne se sert de la parole que pour la pensée, et de la pensée que pour la vérité et la vertu. Que pourrait-on croire d'un prédicateur qui viendrait montrer aux pécheurs le jugement de Dieu pendant sur leur tête, et l'enfer sous leurs pieds, avec les jeux de mots les plus affectés(263) ? »

Chez les philosophes et les rhéteurs, toutes les leçons n'étaient pas publiques ; on distinguait la grande et la petite leçon. La première était pour la foule de tout rang et de tout âge, la seconde pour les amis et les disciples les plus studieux. Quelques professeurs se contentaient de cet auditoire restreint, et redoutaient l'éclat périlleux de la leçon publique. Sénèque le père dit que la classe du rhéteur qu'il fréquentait se composait d'au moins deux cents élèves ; ce nombre, déjà considérable, a dû s'accroître avec la vogue et la prospérité de l'enseignement ; d'ailleurs, l'affluence pouvait être plus grande, sans inconvénient, dans les cours de philosophie, où l'on venait pour entendre et non pour soumettre un devoir à la correction du maître. Sénèque, à soixante ans, allait quelquefois s'asseoir parmi les auditeurs du philosophe Métronax. Il rapporte qu'on assiégeait la classe d'Attale. L'entrée était-elle gratuite ? Sans aucun doute, dans la plupart des cours publics. Sénèque, qui censure si amèrement ceux qui trafiquent de la philosophie, eût témoigné moins de respect

et de vénération pour Sextius, Sotion, Attale et Fabianus, si leur enseignement eût été vénal. L'auditoire n'était guère plus silencieux et plus recueilli que dans ces séances solennelles de lectures publiques que Perse décrit ; et le maître lui-même, au mépris de la gravité de son caractère et de son sujet, semblait plutôt déclamer sur la scène que professer dans une chaire. Hâtons-nous de dire que Sénèque, qui se plaint de cette inconvenance, trop générale, des auditeurs et des maîtres, fait ses réserves en faveur de certains philosophes, et particulièrement des philosophes romains, en qui il reconnaît plus de tenue et de dignité que chez les Grecs. Voici, d'ailleurs, le tableau qu'il a tracé de ces représentations théâtrales. Dès que le professeur paraissait, des applaudissements, des cris, accompagnés de grands gestes, éclataient dans la salle ; avait-il prononcé quelque belle sentence ou quelque mot à effet, les assistants, transportés, s'agitaient sous l'empire de l'enthousiasme ; les plus rapprochés se levaient, tendaient les mains et formaient comme une voûte au-dessus de la tête de l'orateur. Le maître précipitait ses paroles avec une incomparable volubilité, et frappant du pied, remuant les bras, lançait sur la foule charmée le flot intarissable de ses périodes sonores et de ses cadences harmonieuses. Il faut se rappeler que, chez les anciens, les orateurs, même les plus graves, avaient un débit très-animé, si on le compare à l'immobile rigidité des harangueurs modernes ; notre froideur septentrionale doit tenir compte de la vivacité grecque ou italienne. Sénèque désapprouvait ces pantomimes et cet enthousiasme indécent ; le philosophe, selon lui, doit montrer en public plus de réserve, non-seulement qu'un comédien, mais qu'un orateur même, et par l'austérité de son extérieur, par le calme de son débit, réprimer les extravagances de ses auditeurs. « La philosophie, disait-il, enseigne à agir et non à parler. La parole du maître doit être réglée comme sa conduite. Quand je vois ces éloges inconsidérés accueillir vos moindres paroles, croyez-vous que je vous admire ? Non, vous me faites pitié. Prenez-y garde, ces clameurs d'une foule ignorante ne sont pas pour vous le chant du triomphe, c'est votre oraison funèbre, c'est le cri qui annonce la mort de votre talent et de votre vertu : *Quidni ego miserear ? Non laudatur ille nunc, si intelligas, sed conclamatui*(264). » Telle était aussi l'opinion de Fabianus, dont la modestie personnelle avait imposé à ses auditeurs une contenance respectueuse. Musonius, un des plus célèbres professeurs du règne de Néron, disait : « Le philosophe est un médecin ; lorsque vous sortez de chez lui, vous devez vous en retourner, non point avec de folles démonstrations, mais d'un air triste et soucieux, en mettant la main sur la plaie qu'il vient de découvrir en vous. Lorsque le maître exhorte, conseille, avertit, réprimande, si ses auditeurs lui prodiguent des louanges banales, s'ils se récrient, s'ils gesticulent, s'ils sont ravis par des plaisanteries, par des cadences, par des périodes, alors,

soyez certains que celui qui parle et ceux qui écoutent perdent leur temps, et que vous avez devant vous, non un philosophe, mais un joueur de flûte(265). » Ces habitudes d'immodestie étaient tellement enracinées dans ces natures expansées, qu'elles passèrent des cours publics jusque dans les églises, et que les orateurs chrétiens eurent beaucoup de peine à imposer silence à la pétulante admiration de leurs auditeurs. Quatre siècles plus tard, nous voyons, par les *Confessions de saint Augustin*, que le calme ne régnait pas davantage dans les écoles romaines ; et ce Père raconte qu'étant venu à Rome pour y ouvrir un cours d'éloquence, il ne put résister à l'indocilité de ses turbulents élèves, et qu'il dut céder devant leur indiscipline.

Ces auditoires étaient, en effet, bien mélangés, et quoique nous ayons pris plaisir à constater les heureux effets produits dans ces jeunes âmes par la philosophie, dignement représentée, nous devons reconnaître, ce qui est de tous les temps, que l'ivraie se mêlait au bon grain, et que la parole du maître ne tombait pas toujours en terre bien préparée. Sénèque, qui n'a rien perdu, à ce qu'il paraît, des souvenirs de sa jeunesse, et qui eût pu écrire ses mémoires, a crayonné ses condisciples aussi bien que ses professeurs : « J'en ai connu, dit-il, qui restaient plusieurs années sur les bancs et qui ne prenaient pas la plus légère teinture de philosophie. Que dis-je, je les ai connus? Mais c'étaient les plus assidus et les plus opiniâtres. On eût dit, non des élèves, mais des locataires du maître. D'autres viennent pour entendre, non pour apprendre ; la chaire est pour eux un théâtre, la leçon une comédie. Combien en voyez-vous pour qui l'école est un lieu public de distraction et d'amusement. Leur but n'est pas d'y laisser quelques vices, d'y puiser quelques règles de conduite, mais de procurer quelque plaisir à leurs oreilles. Il y en a pourtant quelques-uns qui apportent des tablettes, pour recueillir quoi ? Des pensées? Non, des mots qu'ils répètent sans fruit pour les autres comme pour eux-mêmes. Près d'eux siègent les enthousiastes, dont le visage enflammé reflète les transports intérieurs ; ils ressemblent à ces eunuques phrygiens, ministres de Cybèle, qui entrent en fureur au son de la flûte. Mais qu'ils sont peu nombreux ceux qui rapportent à la maison les bonnes résolutions qu'il ont formées sous le charme de la parole du professeur(266)! » Ces auditeurs sérieux, qui tenaient dans les cours publics de Rome la place occupée dans les nôtres par les élèves de l'École normale étaient comme ceux-ci, pour la plupart, des aspirants, des candidats à la philosophie : on les appelait *proficientes*, et ils se divisaient en trois classes, d'après leurs progrès, absolument comme les prosélytes dans les initiations orientales(267). Ils assistaient aux cours avec des *manuels* appelés *commentaires*, *sommaires*, *abrégés*(268), : les principes essentiels de la philosophie et l'histoire succincte des systèmes s'y trouvaient contenus. Les premiers aux cours, les aspirants en

sortaient les derniers, attendaient le maître à la descente de la chaire, lui demandaient des éclaircissements et engageaient avec lui des entretiens savants et familiers, des conférences, *litterata colloquia*(269). Le philosophe Taurus, après sa grande leçon, donnait à tout le monde le droit de l'interroger sur les points obscurs ou mal compris(270). Le maître prenait un soin particulier de ces fervents adeptes ; il était leur directeur, leur père spirituel ; il regardait leurs progrès comme son ouvrage et en ressentait une joie toute paternelle. On peut voir, dans les lettres à Lucilius, avec quelle délicatesse et quels ménagements il pratiquait l'art de former ces jeunes cœurs où il avait démêlé des indices de vertu et de bonne volonté.

Sortons maintenant du détail des faits, et, par des conclusions précises, mettons fin à cet exposé. C'est un point établi, une certitude acquise, que le siècle d'Auguste a vu se constituer dans Rome, à côté des écoles de déclamation, un enseignement philosophique, puissant par le talent des maîtres, par le nombre des disciples, par la direction morale qu'il a su imprimer aux esprits, et par l'enthousiasme qu'il a excité en faveur des doctrines spiritualistes. Dans ce grand mouvement d'opinion qui, à la suite des révolutions politiques, porta les classes éclairées vers l'étude de la philosophie, dans ce travail général des intelligences, que les écrits de Cicéron et de ses imitateurs, l'affluence croissante des philosophes étrangers avaient provoqué et soutenu, notre attention s'est fixée particulièrement sur la rapide prospérité d'une école, que nous avons appelée l'école romaine, parce qu'elle nous a paru représenter fidèlement l'effort personnel et le caractère original du génie romain en philosophie. D'un côté, elle donne la main à Cicéron, dont elle a continué l'œuvre, et de l'autre à Sénèque, qui est son élève. Nous avons vu cette école, sans autre autorité que l'ascendant des vertus et de la science de quelques maîtres, enseigner hautement à une société irrégulière et pervertie. Dieu, la Providence, l'immortalité de l'âme et le culte héroïque de vertus surnaturelles. Nous l'avons vue quand le polythéisme discrédité n'offrait à la science aucune règle, aucune croyance à l'esprit, à l'âme aucune espérance, prendre en main la direction abandonnée de la société païenne, et établissant avec une foi ardente l'inébranlable certitude de la loi morale, élever au-dessus de cette impure atmosphère où étouffait le monde romain un idéal de courage, de justice, de tempérance, de chasteté, vers lequel se tournèrent les regards de tous ceux qui n'avaient pas entièrement abdiqué la dignité humaine. Venant à une époque où la fécondité du génie grec s'était épuisée à multiplier les systèmes, elle s'est abstenue d'innover, elle a emprunté à chaque secte, par un choix judicieux et conciliant, les doctrines qui convenaient le mieux aux nécessités présentes et au dessein qu'elle poursuivait. C'est ainsi que, exempte de tout esprit d'exclusion, elle a accueilli le pythagorisme importé

d'Orient ; et tandis que sur certains points elle poussait la sévérité des maximes stoïciennes jusqu'à l'exagération de l'école cynique, d'un autre côté elle les tempérerait par le bon sens et la douceur des épicuriens. Enfin elle a fait sortir la philosophie de l'étroite enceinte des écoles et de l'obscurité des querelles pédantesques ; elle l'a produite en public, à ciel ouvert, en plein courant de l'opinion ; elle lui a donné une tribune, et à la place d'un jargon subtil et ergoteur, un langage qui avait la puissance et la richesse de l'éloquence politique. Tel est le caractère particulier, l'œuvre propre de la philosophie romaine ; tel est le progrès que lui doit l'esprit humain ; ainsi a été rempli l'espace d'un siècle qui sépare Sénèque de Cicéron.

Considérez les disciples que cette école a formés. Je ne parle pas seulement de Sénèque, qui, par l'éclat de sa féconde imagination, a ébloui et dominé ses contemporains ; mais autour de lui, parmi ses admirateurs ou ses ennemis, il y a des noms d'un moindre prestige, mais d'un souvenir plus pur, des talents plus humbles et des convictions peut-être plus sincères ; et sans contredit, l'élite de la génération qui a vécu sous les règnes de Caligula, de Claude et de Néron, s'est inspirée du même enseignement, s'est nourrie des mêmes doctrines. Au nombre de ces courageux et nobles esprits, il faut compter : Perse, interprète maniéré et pédant, écho servile des lieux communs philosophiques du temps, censeur chagrin et maladif qui consuma sa frêle existence à critiquer le mal, et ne vécut pas assez pour faire le bien ; au demeurant, cœur honnête dont le caractère valait mieux que le talent ; — Démétrius le Cynique, l'ami, le directeur de conscience de Sénèque, philosophe d'une vertu sans faste, d'une pauvreté incorruptible, d'une rigidité de principes qui n'avait d'égale que l'austérité de ses mœurs, exempt de tout frivole amour de la popularité, et qui osa rester l'ami de Sénèque lorsque celui-ci était tout-puissant et décrié ; — Musonius Rufus, chevalier romain qui professa la philosophie sous Néron avec un grand succès, dit Tacite ; successeur des Sextius, il fut le maître d'Épictète ; — Julius Canus, l'une des victimes de Caligula, dont le calme héroïque est si éloquemment décrit par Sénèque ; — Lucilius, qui a reçu des confidences destinées à la postérité, et que des écrits pleins de vigueur et de savoir, une persécution vaillamment soutenue pour la philosophie avaient rendu digne de l'amitié qui l'a illustré ; — Claranus, Aufidius Bassus, Marcellinus, Passienus, Novius Priscus, Liberalis, Sérénus, Fabius Rusticus, cités avec éloge dans des ouvrages qui furent dédiés à la plupart d'entre eux ; — enfin, cette cohorte d'hommes qui moururent avec honneur, lorsque l'honneur consistait à mourir, Lucain, Thraseas, Helvidius Priscus, Paconius, Montanus, Rubellius Plautus : voilà les principaux représentants de cette société qui a grandi sous la discipline des maîtres du siècle d'Auguste, et sur qui l'école romaine a marqué son empreinte.

Autre preuve de l'étendue de cette influence. Entrez dans les classes des déclamateurs : au milieu des puérités prétentieuses, du vain cliquetis de mots à effet et de périodes torturées, qui tiennent lieu d'éloquence, vous entendez tout à coup quelque belle maxime, quelque vérité philosophique dont la hardiesse et la nouveauté vous étonnent. C'est, sans doute, un élève des philosophes qui se souvient de la leçon de la veille ; ou plutôt ces idées sont devenues tellement familières à la jeunesse qu'elles entrent naturellement, et à titre d'arguments reçus, dans le corps du discours. Est-ce, par exemple, une simple réflexion de déclamateur, une phrase sonore et creuse, que cette pensée qui échappe à Arellius Fuscus, lorsqu'il proteste dans une *suasoria* contre la proscription dont Cicéron est menacé par Antoine : « Ce qui tombera sous les coups du triumvir c'est le corps, enveloppe fragile et caduque, sujette aux maladies, jouet de la fortune, proie des proscriptions. Mais l'âme lui échappera, l'âme qui a une céleste origine, qui ne connaît ni la vieillesse ni la mort, et qui, débarrassée des liens de chair qui l'oppriment, prendra son vol vers sa patrie, et vers les astres dont elle descend(271). » On ne s'étonnera plus de trouver dans Sénèque le principe de l'égalité des hommes et la condamnation de l'esclavage, lorsqu'on saura que Silius Bassus et Albutius disaient, bien avant lui, dans leurs *Controversiæ* : « Selon la nature, il n'y a ni homme libre, ni esclave ; ce sont des noms inventés par la fortune et imposés par elle. Après tout, ne sommes-nous pas d'anciens esclaves ? Qu'était, je vous prie, le roi Servius ?... Si les hommes pouvaient choisir leur condition, il n'y aurait ni plébéiens, ni pauvres ; chacun se hâterait d'entrer dans une famille opulente. Mais, avant notre naissance, le hasard est le maître, et dispose de nos destinées. Nous n'avons quelque valeur qu'au moment où nous commençons à être nous-mêmes. Qu'était-ce que Marius, si nous ne voyons en lui que ses ancêtres ? un homme de rien. Parmi tous ses consulats, que voyez-vous de plus illustre ? son mérite. Si Pompée avait dû sa grandeur aux figures de cire de son atrium, personne ne l'eût appelé le grand Pompée. Prends un noble, quel qu'il soit, examine-le, retourne-le, remonte à la source : tu trouveras une basse extraction. Et à quoi bon parler ici des particuliers. Regardez Rome elle-même : dans une si vaste enceinte, parmi tant de palais, il n'y a rien de plus noble que l'humble cabane de Romulus. Ce chaume efface par son éclat la splendeur du Capitole. Accusez les Romains qui étalent leur bassesse au lieu de la dissimuler, et pour qui rien n'est grand s'il ne vient d'une faible origine(272). » La pitié, la tolérance, l'oubli des injures, sentiments si souvent refusés aux anciens, éclatent à chaque page : « Personne n'est exempt de défauts ; celui-ci est colère, celui-là voluptueux ; Caton était emporté, Cicéron faible, Sylla cruel, tous nous sommes pécheurs(273). Il n'y a pas de loi qui interdise la pitié. Quoi ! vous m'empêcherez de pleurer à la vue

d'un homme dans l'infortune ? Quoi ! vous me défendrez de secourir celui que son dévouement a mis en péril ? Nous sommes maîtres de nos sentiments. Il est des droits non écrits, mais plus inviolables que tous les droits écrits. J'ai beau être encore en tutelle, j'ai le droit de faire l'aumône à un mendiant, d'ensevelir les cadavres sans sépulture. Il est mal de ne pas tendre la main à ceux qui tombent. Oui, ce sont là des droits qui sont le patrimoine de l'humanité... Soyez humain et miséricordieux ; la fortune change, souvent elle abat ceux qu'elle a élevés. C'en serait fait du monde entier si la pitié ne mettait un terme à la colère... Aidons-nous, portons mutuellement nos fardeaux(274). Qu'est-ce que les pleurs ? une protestation timide contre les rigueurs du sort(275). » Dès ce temps-là, il se trouvait des esprits judicieux qui s'étaient aperçus que la guerre est un fléau, et des esprits chimériques qui espéraient l'abolir : « Voici que deux armées rangées en bataille s'avancent l'une contre l'autre ; ce sont souvent des citoyens, des alliés, des parents qui vont en venir aux mains. Bientôt, la plaine est jonchée de cadavres, couverte de dépouilles et de pillards. Si quelqu'un demandait ce qui arme ainsi l'homme contre son semblable ; car enfin, les bêtes fauves ne se font point la guerre, et, si elles se la faisaient, l'homme, fils des dieux, devrait-il les imiter ? Quelle odieuse fureur, dirait-il, vous pousse à vous abreuver de votre sang, vous qui ne formez qu'une même race et qui avez la même origine ? Ah ! c'est pour couvrir de mets délicats des tables superbes, c'est pour faire briller l'or dans vos maisons, que vous commettez ces parricides ! C'est pour satisfaire votre gourmandise et votre luxure que vous asservissez l'univers ! L'argent, voilà donc le principe de nos guerres et de nos discordes, voilà ce qui pousse les hommes à s'entr'égorger, malgré les liens de parenté naturelle qui les unissent(276). » Un autre rhéteur réclamait avec force contre la cruelle avarice des maîtres qui exposaient leurs esclaves malades dans l'île du Tibre, pour se dispenser de les soigner et de les guérir, ou bien qui les mutilaient pour en faire des mendiants et spéculaient sur le produit des aumônes. En résumé, la philosophie avait emprunté les procédés de la rhétorique, et celle-ci empruntait les idées de la philosophie.

Ainsi s'élevaient, dans le calme profond de la paix d'Auguste, les jeunes générations. Appelées à traverser les épreuves de ces siècles douteux, où de grands destins s'achèvent, où de plus grands destins commencent, elles se fortifiaient aux plus pures sources des doctrines émanées de la raison humaine. Déjà s'annonçait ce formidable mouvement de rénovation sociale et religieuse, dont elles tressaillaient elles-mêmes, qu'élis préparaient à leur insu, et dont elles étaient loin de prévoir les suites. Ainsi naissait et éclatait de toutes parts un esprit nouveau, issu tout à la fois du travail séculaire de la pensée, du résultat politique des événements qui avaient tour à tour agité, apaisé, constitué l'ancien monde, et

de ces mystérieux et indéfinissables instincts de l'humanité qui pressentent et appellent l'avenir.

Quoi d'étonnant que Sénèque, contemporain de cette ardente jeunesse, auditeur assidu de ces professeurs véhéments, ait embrassé avec la chaleur de son âme les doctrines de cette école glorieuse, et qu'il en ait reproduit, avec la vigueur expressive de son style, les hardiesses et les nouveautés? Nous avons touché là à l'une des sources principales de sa philosophie.

CHAPITRE IV

Traits distinctifs du caractère de Sénèque ; principales circonstances de sa vie. — Ses maladies et ses infirmités. — Son voyage en Égypte. Son exil en Corse. — Sénèque au pouvoir, Sénèque en disgrâce. — A-t-il eu quelques relations avec les Juifs? A-t-il connu Philon et ses écrits? — Silence qu'il garde au sujet des chrétiens. — Du respect humain qu'on lui attribue. — Ses derniers instants. — Retour de saint Paul à Rome. Sa captivité et sa mort. Conclusion de la première partie.

Sénèque est né en Espagne, l'an 3 de Jésus-Christ, c'est-à-dire à peu près dans le même temps que saint Paul(277). Il n'y a pas lieu, selon nous, d'attribuer au pays natal une influence marquée sur son génie, et de rechercher dans le caractère espagnol le principe de cette grandeur emphatique et de cet éclat d'imagination, plus apparent que solide, qui forment le trait distinctif de cet écrivain. Il nous paraît plus raisonnable de tenir grand compte de l'éducation qu'il reçut à Rome, où il vint fort jeune(278). Ses premiers goûts le portèrent vers l'éloquence et la poésie : c'était une vocation de famille. Au moment où il fréquenta les écoles des rhéteurs, un genre nouveau, premier signe du déclin, mettait en honneur le trait, l'épigramme, l'antithèse, les faux brillants ; Sénèque le père l'enseignait, son fils en donna des modèles. Comme Cicéron, Virgile, Ovide, Pline et Tacite, Sénèque débuta par le barreau ; ses succès lui attirèrent les critiques de Caligula, qui se piquait d'éloquence, et sa jalousie rancunière, plus terrible que ses railleries(279). On peut croire que, suivant l'usage des plus grands avocats de Rome, il cultivait en même temps la poésie, et y reposait son esprit élégant des labeurs de la procédure ; peut-être faut-il rapporter à cette époque la composition de quelques tragédies ; au moins il nous paraît probable que ses vers, quels qu'ils fussent, grâce à la vogue des lectures publiques, contribuèrent à étendre cette réputation littéraire qui le mit d'abord en péril et l'éleva plus tard(280). Devenu un sujet d'ombrage pour Caligula, il fléchit au temps, et chercha l'oubli. Dès sa jeunesse, une seconde passion avait pris racine dans son âme, abondamment pourvue d'instincts généreux ; après l'avoir abandonnée par ambition, il y revint au jour de la disgrâce. C'était la philosophie, à qui l'on ne consacre trop souvent, comme à la religion, que des loisirs forcés et des cœurs aigris. À l'âge de seize ans, Sénèque avait suivi avec entraînement les leçons des philosophes les plus en crédit ; il en avait reçu une impression assez profonde pour y conformer sa conduite.

Nous avons dit plus haut quelle était alors la puissance et la vogue de cette école romaine qui continuait, par la propagande rapide de l'enseignement public, l'œuvre d'interprétation libre et d'exposition oratoire inaugurée dans les écrits de Cicéron. Nous connaissons ces philosophes, le caractère pratique et la forme de leurs leçons ; nous savons quel esprit viril et exalté tout ensemble était l'âme de leur éloquence.

Représentons-nous donc ces maîtres, au visage pâle et amaigri(281), au

langage austère, prêchant aux jeunes Romains la sobriété, la continence, l'enthousiasme pour la vertu, le dévouement au devoir, et excitant des transports d'admiration parmi cet auditoire que le mal public n'a pas encore atteint. Au rang des disciples les plus ardents était Sénèque, à peine entré dans l'adolescence ; âme tendre et passionnée, imagination puissante, naturellement amie du sublime et de l'extraordinaire, il se laissait ravir à la grandeur de cet enseignement ; il rivalisait tout d'abord avec les plus héroïques modèles : les pratiques les plus rigides et les plus contraires aux communs usages, celles qui coûtent le plus à la mollesse et au respect humain n'effrayaient point, nous l'avons vu, l'ambition de sa vertu naissante. Avec Sotion, il aima Pythagore ; comme Attale, il couchait sur un matelas dur et résistant qui ne recevait point l'empreinte du corps ; à l'exemple de Sextius, il s'abstenait de la chair des animaux, et prenait l'habitude d'examiner chaque jour sa conscience. C'était en l'année 19 ; il avait dix-sept ans au plus.

Il n'est donc pas étonnant qu'après avoir, pendant un temps et pour obéir à son père, sacrifié la philosophie au barreau, son penchant l'y ait ramené. Il avait trente-cinq ans environ quand ce retour s'accomplit(282). Pour son talent, mûri et exercé, cette époque fut singulièrement laborieuse et féconde. Il compléta ses études premières, qui lui avaient laissé plus d'enthousiasme que de science réelle ; il entretint un commerce assidu avec l'antiquité grecque ; Pythagore, Platon, Aristote, Zenon, Chrysippe, Épicure, Posidonius lui devinrent familiers ; des liaisons plus étroites l'unirent aux principaux philosophes de Rome ; en un mot, la plupart des ouvrages qui restent de lui furent ou composés, ou médités, ou préparés alors par des recherches variées et profondes. Sa réputation ne perdit rien à ce changement ; rhéteur converti ou ramené à la philosophie, il y transporta les qualités et les défauts séduisants de ses discours, et la revêtit de cette parure recherchée qui flattait le goût déjà douteux de ses contemporains. Dépourvu de la force d'esprit et de la rectitude de jugement qui sont nécessaires au créateur de nouveaux systèmes, manquant dans sa conduite de la fidélité au devoir qui fait l'homme vertueux, Sénèque ne fut ni un philosophe ni un sage, mais un amateur de la vertu et de la philosophie, dont la passion éloquente eut ses caprices et ses faiblesses.

C'est à cette première période de sa vie qu'il faut rattacher son voyage en Égypte, où un de ses oncles fut préfet pendant seize ans(283). Combien de temps dura ce voyage ? De quelles connaissances nouvelles enrichit-il son esprit ? S'avança-t-il du côté de l'Orient, et jusqu'aux Indes ? Questions à peu près insolubles. Ce qu'il y a de plus vraisemblable, c'est qu'il recueillit, pendant son séjour à Alexandrie, les matériaux de plusieurs ouvrages : il y conçut l'idée de son *Essai sur l'Inde*, et de son ouvrage sur les *Mœurs égyptiennes* ; si toutefois

ce dernier écrit n'est pas un chapitre du traité général sur les *Superstitions étrangères*, qui doit aussi se rapporter à la même date(284). Le voyage de Germanicus en Égypte peut, ce nous semble, donner une idée de l'excursion que fit Sénèque dans ces contrées. Tout Romain débarqué sur la terre des Pharaons et des pyramides était saisi du désir de contempler de ses propres yeux les merveilles célébrées par les historiens. Ainsi, cette curiosité porte Germanicus à entrer dans la presqu'île, au risque d'irriter Tibère ; il descend lentement le cours du Nil, et s'arrête aux villes et aux temples que leur antiquité recommande à son attention ; il va interroger les grandes ruines de Thèbes aux cent portes, se fait expliquer les caractères hiéroglyphiques gravés sur d'énormes colonnes ; la statue de Memnon, les pyramides, les lacs creusés par la main de l'homme ne sont pas oubliés : il ne met d'autres bornes à ses recherches que celles que la conquête romaine s'est imposées(285). Probablement Sénèque parcourut la même route, mais avec plus de loisir ; son examen fut plus attentif et plus détaillé, comme il arrive lorsqu'on regarde pour étudier et pour décrire. Ajoutons que son oncle, vieilli dans le gouvernement de la contrée, lui aplanissait au besoin les obstacles.

Cet itinéraire, qui ne dépasse pas la vallée du Nil, cette tranquille observation du sphinx et du lac Mœris ne satisfait pas tous les biographes ; il en est dont les conjectures vont beaucoup plus loin que nous et, sans doute, que Sénèque lui-même. Ils le conduisent jusque dans l'Inde, et lui font visiter les soixante fleuves et les cent dix-huit nations dont parle Pline. Mais si leur imagination aventureuse entraîne ainsi Sénèque à sa suite en ces lointains pays, c'est moins pour le mener aux Indes, où rien ne l'appelle, que pour le conduire, en passant, à Jérusalem, où ils ont besoin de le faire aller. Cette intervention de la géographie, en faveur de la tradition que nous examinons, lui est d'un bien triste secours : et d'abord, sur quoi repose l'hypothèse d'un tel voyage ? Sur le titre d'un ouvrage perdu(286). Mais ne peut-on pas écrire sur un pays sans le visiter ? L'histoire en était-elle encore au temps d'Hérodote ? À quelles pénibles recherches condamne-t-on Sénèque, au sein de populations barbares, s'il a dû pénétrer de sa personne dans les sanctuaires, interroger les vieillards, consulter des annales dont la langue lui était inconnue, et explorer à tâtons les bords de l'Indus et du Gange. Ne trouvait-il pas à Alexandrie des ouvrages grecs écrits sur cette matière depuis l'expédition d'Alexandre, et des renseignements fournis par le commerce ? Mais admettons l'hypothèse insoutenable de ce voyage, pourquoi conduire l'historien à travers la Judée, l'Assyrie, la Perse, l'empire des Parthes, la Bactriane, au lieu de le transporter rapidement par mer ? Pourquoi user sur les routes du haut Orient le tiers d'une vie si occupée ?

On nous répondra : il est inutile qu'il se rende aux Indes, s'il ne traverse pas

Jérusalem. Autant vaut le laisser à Alexandrie. Tel est en effet notre sentiment, même en tenant compte de l'intention qui est l'âme de cette hypothèse. Car enfin, si on désire mettre Sénèque en rapport avec le peuple de Dieu, il y avait en Égypte un million de Juifs ; Alexandrie en comptait deux cent mille, avec un temple superbe, rival du temple de Jérusalem ; la loi s'y lisait en grec, et Philon tenait école en cette ville. Maintenant, nous ne voyons pas bien comment peut s'opérer entre Sénèque et les Juifs ce rapprochement désiré. Sénèque était un philosophe nourri dans les idées grecques et dans les préjugés romains ; si quelque chose, pendant son séjour à Alexandrie, a dû l'attirer, c'était le Musée, la bibliothèque, les ouvrages des poètes, les cours des philosophes, et non la synagogue. Les Juifs d'Alexandrie, pour être plus nombreux et plus riches que ceux de Rome, n'en étaient pas moins haïs, insultés, maltraités par le reste de la population(287). Leur influence sur la littérature et la philosophie alexandrines fut nulle ; les ouvrages de Philon y étaient inconnus, et les rares prosélytes qu'ils attiraient à leur religion appartenaient à la multitude ignorante. Après tout ce que nous connaissons du mépris des païens, et particulièrement des philosophes, pour les Juifs, ce serait se méprendre étrangement sur l'importance du judaïsme alexandrin que de prêter à Sénèque le désir d'en connaître les doctrines. Durant plusieurs siècles, les livres sacrés du peuple de Dieu ont été lus et commentés dans les synagogues de Rome, d'Athènes, d'Alexandrie et des principales villes du monde ancien : voyons-nous que les savants, les poètes, les philosophes en aient pris connaissance, et qu'ils aient débité sur les Juifs, sur leurs croyances et leurs coutumes, autre chose que des erreurs mêlées d'outrages? Pourquoi Sénèque ferait-il exception? Le seul effet de son voyage à Alexandrie, par rapport à ses opinions sur les Juifs, a été de redoubler sa haine contre cette nation turbulente qui était le principal souci des gouverneurs d'Égypte(288). S'il parle de leur religion dans un de ses ouvrages, c'est en la rangeant parmi les superstitions étrangères et au nombre des plus abominables. Singulier prosélyte, qui traite ses coreligionnaires de race infâme et scélérate(289). Nous admettons qu'il ait observé et décrit la partie extérieure des mœurs, des pratiques, des cérémonies juives, tout ce qui tombait sous le regard des païens ; mais si l'on persistait à prétendre que sa curiosité l'a porté à pénétrer le secret des livres saints, du moins serait-on forcé de convenir qu'il a bien peu profité de cette lecture, et que s'il les a pris pour modèles, il les a médiocrement admirés.

L'étude de la vie de Sénèque a jusqu'ici mis en relief deux qualités saillantes de son génie : la première, c'est cette disposition à l'enthousiasme, cette ardeur naturelle de l'âme et de l'imagination, qui s'enflamme de si bonne heure pour une doctrine sévère et un ascétisme exagéré ; la seconde, c'est la tendance encyclopédique de son esprit. Orateur, philosophe, poète, géographe, historien,

naturaliste, il toucha à tous les genres de connaissance, et son talent, souple et fertile, donna à ses compositions les formes les plus variées. On a de lui des traités, des lettres, des tragédies ; on a perdu ses discours, ses dialogues, ses histoires, et beaucoup de poèmes.

Un décret d'exil vint le frapper au milieu des travaux qui faisaient sa gloire(290). Le bruit courut que Messaline, par cet acte de rigueur, voulait punir l'amant de Julie, sœur de Claude(291) ; si l'on admet la vérité de ces imputations, le bannissement de notre philosophe offrirait quelque ressemblance avec celui d'Ovide. Peut-être n'était-ce qu'une calomnie adroitement semée pour justifier la persécution en flétrissant la victime(292) ; peut-être Sénèque avait-il déplu par l'éclat de son nom, par ses opinions, par quelque propos indiscret, par tous les crimes reprochés aux grands talents et aux honnêtes gens ; toutefois, l'existence même de ces rumeurs, recueillies par l'histoire, semblerait prouver que sa conduite ne les rendait pas trop invraisemblables. Ce serait alors un exemple de cette faiblesse de caractère qui a donné de si nombreux démentis à ses doctrines et a fait mettre en doute la sincérité de son enthousiasme pour des vertus qu'il célébrait sans les pratiquer. La *Consolation* adressée à Polybe nous apprend que le crime de Sénèque, vrai ou supposé, fut déféré au sénat, et que l'exil, ordonné par l'empereur, était un adoucissement de la peine infligée par les sénateurs(293). Après tout, pour un homme de cet âge, de ce mérite, de cette renommée, et dans un siècle aussi agité, la persécution était un double bienfait de la fortune. Rien ne sert le talent et l'ambition comme une éclatante disgrâce ; c'est la plus noble, la plus utile, et souvent la plus courte des candidatures. S'il fût demeuré à Rome dans l'une de ces situations vulgaires que crée une vie douce et paisible, peut-être eût-il été négligé par Agrippine ; le rocher de la Corse le désignait bien mieux au choix de l'habile impératrice qui remplaçait une rivale impopulaire. Mais ce qui mérite surtout d'être apprécié, c'est l'effet de la souffrance sur son âme, et le progrès de son esprit durant huit années de solitude. Relégué dans une île sauvage et inhabitée(294), loin du tumulte de la société et des distractions de la gloire, l'étude, la lecture, la méditation, étaient l'unique remède, le seul plaisir que comportât son malheur. Peut-on douter qu'un tel esprit, constamment replié sur lui-même, enfoncé dans la recherche des vérités physiques et morales, affranchi de la gêne des passions et des liens terrestres, n'ait gagné en étendue, en force, en richesse ? Que de travaux ébauchés, que de projets conçus pendant l'exil ! Que de réflexions, d'une triste vérité, lui furent alors suggérées ! Quel complément aux leçons de la philosophie, quelles preuves frappantes de ses maximes, quelle occasion de les appliquer ! Nous n'allons pas jusqu'à dire que son caractère se soit élevé et affermi dans ces épreuves, mais certainement elles profitèrent à son esprit. Sénèque n'est pas sorti

de cette école philosophe accompli et le cœur muni de vertus effectives ; les raisons qu'il allègue, pour prouver à sa mère le mépris qu'il fait des biens qu'il a perdus et sa tranquille insouciance au sein de l'infortune(295), sont trop longues, trop subtiles, trop emphatiques, et montrent qu'il cherche à s'éblouir lui-même ; cependant, sous cette déclamation diffuse respire un sentiment vrai, car Sénèque a la sincérité de l'impression du moment ; on reconnaît, à la peinture du bonheur qu'il éprouve et des soins qui l'occupent, l'effet d'une vie solitaire sur cette ardente imagination qu'elle dispose à la rêverie et à l'exaltation. Cette tendance, qui lui était naturelle, ne disparut point dans les années prospères qui suivirent ; car il n'y a que les petites âmes qui perdent le profit et le souvenir de l'adversité ; d'ailleurs, sous le règne de Néron, on ne pouvait jamais se flatter d'en avoir fini avec les disgrâces. Mais après ces démonstrations d'une vertu qui se vante et s'encourage, reparaît l'ordinaire inconséquence de Sénèque qui lui inspire, non une mauvaise action, mais un écrit indigne d'un philosophe. Capable de transports généreux plutôt que d'une longue patience, il ne put résister à la durée des maux qu'il se flattait d'avoir vaincus d'abord ; il écrivit à un affranchi de Claude pour solliciter son intercession, et essayer de fléchir la colère impériale. On a blâmé sévèrement cette supplique ; cependant si la flatterie y est immodérée, elle n'est jamais basse. L'affranchi Polybe était un amateur de belles-lettres et un éditeur soigneux d'Homère et de Virgile(296) ; ce qui prouve en faveur de son caractère, c'est qu'il osa rester l'ami ou le protecteur d'un exilé, et entretenir avec lui des relations que des goûts communs avaient sans doute formées. Quant à l'éloge de Claude, qui est fort brillant, et se ressent des études astronomiques de l'auteur(297), l'exagération n'en est pas aussi révoltante qu'elle le paraît d'abord ; ce prince ridicule était assez humain, et après Caligula il valait par le contraste. Ce n'était pas lui d'ailleurs, mais Messaline qui persécutait Sénèque. Sans doute un vrai philosophe eût supporté l'exil sans se plaindre et sans recourir à la flatterie ; c'est en cela que consiste la faute ou la défaillance de Sénèque ; mais il faut reconnaître que jamais il ne s'est donné pour un vrai philosophe(298).

Momentanément, ces avances furent en pure perte. Il fallut une révolution de palais pour mettre fin à son exil ; et par un brusque changement qu'il n'avait pu espérer, mais qu'il accepta, la faveur d'Agrippine, l'arrachant à sa solitude, à ses chagrins, à ses méditations, le transporta au sein des splendeurs, des intrigues et des crimes de la cour(299). La confiance dont il fut alors investi peut être considérée comme une preuve suffisante de l'injustice du châtement qui l'avait frappé ; car, malgré les idées tolérantes de l'antiquité en matière de morale, il n'y a pas d'apparence qu'Agrippine eût confié son fils à un précepteur convaincu d'adultère ; en tout cas, c'est un témoignage éclatant de la réputation dont il

jouissait à Rome, malgré huit ans d'absence, et peut-être à cause de cette absence. La faveur des princes ne va chercher les hommes de condition médiocre que lorsque ces choix sont pour eux-mêmes un titre à l'estime publique ; en prenant ce candidat de l'opinion, Agrippine conciliait à son autorité récente la partie éclairée de la société romaine, le monde des rhéteurs, des philosophes et de leurs partisans, la jeunesse surtout qui voit de bon œil les préférences accordées au talent sur la naissance. Il résulte encore de là que les classes intelligentes, les gens d'esprit, étaient de quelque poids dans les déterminations du pouvoir. Les offres ou les volontés de la nouvelle impératrice furent connues de Sénèque au moment où, revenu de l'exil, il faisait voile pour Athènes(300); un philosophe eût résisté, car il était manifeste que la philosophie n'avait aucun rang à tenir entre une femme ambitieuse, des affranchis scélérats et un vieillard imbécile ; mais en s'adressant à Sénèque, la mère de Néron savait bien qu'elle n'avait pas affaire à un Caton ou à un Thraséas, mais à un esprit souple, délié, fertile en ressources, capable de seconder et de diriger ses menées, et l'événement n'a pas donné tort à sa pénétration(301). Il est superflu d'examiner en détail la conduite de Sénèque, volontairement précipité dans la grandeur ; bornons-nous à dire qu'on ne peut ni l'excuser ni le blâmer entièrement. Il parut à la cour tel qu'il s'était toujours montré, c'est-à-dire doué d'une honnêteté naturelle qui fléchissait sous la pression des circonstances, et se laissait entraîner jusqu'à tolérer le crime, peut-être même à le conseiller ou à le commettre(302), certainement à le justifier, au moins du bout des lèvres. Il aima le pouvoir, assez pour le retenir au préjudice de son honneur, mais il chercha à l'exercer noblement et dans l'intérêt du prince et de l'État(303). Il accueillit l'opulence, mais il en repoussa les vices(304), et fit asseoir la frugalité à ces tables de cèdre, dont chacune valait un million de sesterces(305). S'il ne quitta pas spontanément l'empereur et la cour, il mit de la dignité dans sa retraite(306) ; et après une longue possession des honneurs il se retrouva, au déclin de l'âge, avec les goûts élevés et austères de sa jeunesse(307). S'il eût pendant sa vie des accusateurs, et des détracteurs dans la postérité, les plus vertueux de ses contemporains et les historiens les plus véridiques lui ont rendu justice(308).

Que devint dans le maniement des affaires, au milieu des soucis attachés à un si haut rang, cet esprit qui pendant huit années de solitude s'était nourri silencieusement de spéculations philosophiques, et n'avait connu d'autre commerce que celui des écrivains dont il méditait les ouvrages, d'autre spectacle que la vue du ciel et de la mer dont il étudiait les phénomènes? Tant que dura la première ivresse qui suit l'avènement aux honneurs ; tant qu'il entretint l'espoir de vaincre le mal par l'ascendant du bien, il est à penser que le philosophe-ministre abandonna la théorie pour la pratique, et crut servir le genre humain en

appliquant tous ses soins à diriger le bras qui couvrait l'univers de légions et de proconsuls. Mais lorsque ses illusions tombèrent, et qu'il put voir à nu la corruption du siècle et l'irréparable perversité de son élève ; lorsqu'il s'aperçut que pour prix de ses efforts vertueux comme de ses coupables condescendances, il allait perdre le pouvoir et peut-être la vie, son âme blessée se réfugia de nouveau au sein de l'étude, et y rapporta, de cette longue et malheureuse expérience, une impression de tristesse qui est particulièrement sensible dans ses derniers écrits.

Outre l'action des circonstances extérieures, nous devons signaler une cause inhérente à sa constitution physique, qui ne fut pas sans influence sur l'état de son esprit et sur le travail de sa pensée. Sénèque était né débile et maladif. Dès son enfance, de cruelles infirmités l'avaient mis en péril(309), et toute sa vie il resta sujet aux asthmes, à la fièvre, aux tremblements nerveux, aux évanouissements(310). Quand un corps languissant se trouve uni à une âme ardente, il lui communique quelque chose de sa délicatesse et de sa langueur ; de là résulte une tendance à la mélancolie, à l'exaltation, à toutes les vivacités de la faiblesse. Par un autre effet de cette union inégale, la vigueur de l'être se concentre dans la partie saine et agissante ; l'intelligence devient le siège unique de la vie ; le reste n'est plus qu'une enveloppe incommode et méprisée dont on aspire à se détacher et qu'on abandonne à la douleur. La sobriété dont Sénèque s'était fait une loi, lui était prescrite par le soin de sa santé autant que par la philosophie : or, un régime frugal, la pratique fréquente de l'abstinence dégagent l'esprit des éléments matériels qui l'appesantissent ; le corps ne lui fait plus sentir sa chaîne, il a plus d'élan et d'agilité, et plane d'un vol léger dans le monde supérieur des idées(311). Aussi le jeûne est-il la condition essentielle d'une vie mystique et contemplative.

Par conséquent, si l'on veut se faire une idée juste du talent de Sénèque et apprécier comme il convient certains caractères de ses écrits, il faut tenir compte de toutes les causes qui ont influé sur ses dispositions morales et recueillir les indications fournies par les particularités importantes de son existence. En résumant les remarques qui précèdent, sous quels traits nous représenterons-nous ce philosophe ? Nous verrons en lui une intelligence active et féconde, naturellement portée vers ce qui est généreux, avide de savoir et de renommée, qui répand son ardeur sur tous les genres d'étude, mais, malgré ses prétentions à l'universalité, conserve une préférence marquée pour la plus haute des sciences, pour la philosophie ; nous y verrons encore une âme passionnée, délicate, prompte à l'enthousiasme, dont la sensibilité a reçu les impressions successives des ennuis de l'exil, des déceptions éprouvées à la cour, et des souffrances d'un corps maladif.

Où sont donc, parmi ces événements de la vie de Sénèque, les circonstances qui ont pu faciliter ses rapports supposés avec les premiers chrétiens?

L'Église romaine fut fondée en 44, et saint Paul vint à Rome en 61. Or, à la première date, Sénèque était en exil, et pour ce temps du moins il n'y a pas lieu d'imaginer quelque liaison entre lui et les apôtres. L'époque qui suivit son retour et son élévation est-elle plus favorable? Qu'on lise Tacite, et l'on nous dira si Sénèque, placé entre Néron, Agrippine, Pallas, Tigellin et Poppée, occupé à défendre le fils contre les soupçons et les fureurs de la mère, la mère contre le poison et le poignard du fils, forcé de combattre à la fois les instincts sanguinaires de son redoutable élève, les suggestions des courtisans, les calomnies de ses ennemis personnels, usant toutes les ressources de son habileté et de son crédit à affermir, à faire prévaloir la ligue du bien public formée entre lui et Burrhus, au milieu de ces soucis et de ces alarmes avait assez de loisir et de liberté d'esprit pour aller étudier dans les faubourgs une religion nouvelle qui, à ses yeux, et au jugement des Romains, n'était autre chose qu'une superstition barbare, importée de Palestine? Où placer l'époque de ces prétendues relations? Est-ce en 60 et 61, lorsqu'il justifie le meurtre d'Agrippine? ou en 62, lorsqu'il résiste à peine aux assauts de la calomnie et tremble pour son crédit ébranlé? Quels intermédiaires ont pu ménager ce rapprochement? Avait-il quelques esclaves juifs ou chrétiens, et serait-ce par eux qu'il eût été conduit à la synagogue ou à l'Église? Ce philosophe traitait humainement ses esclaves⁽³¹²⁾ ; quelques-uns étaient admis dans sa familiarité ; mais il n'en faisait pas ses conseillers en matière de religion et de philosophie. En supposant, ce qui est inadmissible, que la rumeur publique au sujet des chrétiens eût éveillé sa curiosité, simple particulier il eût pu facilement la satisfaire, et s'informer à loisir de leur culte et de leurs doctrines : attaché à la cour et au service du prince, les embarras qui l'assiégeaient lui en ôtaient et le désir et le pouvoir. Il est vrai qu'il les a peut-être connus par les rapports adressés au gouvernement, dont l'attention commençait à se porter sur leurs progrès ; mais alors le préjugé d'État redoubla en lui le préjugé philosophique : siégeant dans les conseils de César, il dut penser des chrétiens comme César lui-même.

Ces raisons, nous dira-t-on, auraient quelque force, s'il s'agissait d'un homme que ses études et ses relations antérieures n'eussent pas préparé à recevoir les enseignements apostoliques ; mais la lecture de l'Ancien Testament, la connaissance approfondie du culte juif avait d'avance initié Sénèque aux doctrines du christianisme⁽³¹³⁾. — Comme on l'a vu, ce n'est pas à l'époque de son voyage en Égypte qu'il faut rapporter cette initiation ; de retour parmi les siens, il se vit en butte à la persécution de Caligula et à celle de Messaline. Cependant, on peut supposer qu'il se trouvait à Rome, lorsque Philon y vint en

ambassade. Mais le dessein de Philon était d'intercéder en faveur de ses coreligionnaires, et non de faire des prosélytes ; dès qu'il avait rempli sa mission et essuyé les brusques emportements de Caligula, il se retirait, ainsi qu'il le dit lui-même, dans le quartier juif(314). À en croire Eusèbe, ses ouvrages furent placés dans les bibliothèques publiques, par ordre du sénat, sous le règne de Claude(315). Outre que ce témoignage est suspect, en admettant qu'il fût vrai, la philosophie juive n'avait aucun attrait pour un Romain élève des Grecs ; la preuve, c'est que nul auteur païen ne fait mention de ces ouvrages ; de sorte qu'ils furent à Rome comme s'ils n'y étaient pas. D'ailleurs, si Sénèque avait fréquenté Josèphe ou Philon, *ces hommes de bonne compagnie*, comme les appelle M. de Maistre, s'il avait lu les écrits de ce dernier, pourquoi n'en faire aucune mention, pourquoi n'en rien citer ? Ne pouvait-il pas, s'il les admirait, en parler comme d'écrits éminents, quoique entachés de judaïsme, et dignes d'appartenir à la Grèce(316) ? Et si le préjugé romain était assez puissant pour condamner au silence son admiration, ne suffisait-il pas pour le détourner de cette lecture et de cette compagnie ? Il est encore moins raisonnable de supposer que la version des Septante, inconnue à Rome, si ce n'est des Juifs(317), ait attiré sa curiosité. Dans notre ardeur de posélytisme, nous prêtons aux anciens les sentiments d'une piété toute moderne à l'égard des livres saints ; nous oublions que ce respect, cette admiration sont l'effet de convictions religieuses depuis longtemps établies, et d'un commerce journalier avec les beautés qu'ils renferment. Pour des profanes, ces livres étaient inintelligibles, ou bizarres, ou grossiers. Saint Augustin et saint Jérôme, élevés par des mères chrétiennes et des maîtres croyants, avouent que la simplicité des Écritures a plus d'une fois rebuté leur délicatesse, et qu'il leur arrivait de préférer à ce langage extraordinaire, un peu voilé par des traductions polyglottes, les compositions élégantes du génie grec ou romain. Par quelle étrange hypothèse imagine-t-on que Sénèque, l'écrivain en vogue, soit allé chercher des inspirations dans des livres orientaux, dont les idées, la méthode, la diction ressemblent si peu aux brillants et réguliers modèles des siècles classiques ? Ajoutez à cela le style barbare des commentaires rabbiniques, et le caractère étrange de l'enseignement de la synagogue, qui entouraient d'une enveloppe presque impénétrable aux gentils ce mystérieux dépôt.

Pour achever de dissiper toute leur trompeuse, disons encore qu'au temps de Sénèque il y eut constamment à Rome des rois juifs, principalement des Agrippas, dont l'un fut en faveur auprès de la mère de Néron(318). Mais ces princes se montraient plus jaloux du succès de leurs vues ambitieuses que des progrès de leur religion, qu'ils persécutaient en Judée, et plus empressés d'adopter par flatterie les mœurs romaines que de répandre autour d'eux les

idées juives. Les seules traces de leur passage à Rome furent quelques bruits populaires sur leurs domaines de palmiers, et sur les désordres de leur famille(319). Si cependant on insiste, et si l'on veut qu'ils aient eu à cœur de convertir les Romains à leurs croyances, pourquoi ne pas prétendre que les Césars et leurs courtisans, depuis Auguste, Mécène et Horace, furent tous affiliés secrètement au judaïsme? Pourquoi ne pas imiter le zèle imaginatif de ces rabbins qui transforment Néron en un prosélyte de justice, apparemment parce que sa maîtresse aimait les Juifs(320) ?

L'argument des prédispositions antérieures de Sénèque est donc nul. On en tire un autre de son ascétisme, de ses fréquentes abstinences, de l'usage où il était d'examiner chaque jour sa conscience ; mais toutes ces pratiques appartiennent à la philosophie de Pythagore ou de Zenon. Gardons-nous aussi de voir dans l'amitié qu'il professe pour le cynique Démétrius une image de son amitié pour l'apôtre Paul. Il lui arrivait souvent, dit-il, de quitter le monde des courtisans pour rechercher la société de ce vieillard demi-nu ; il l'attachait à sa personne, le conduisait en public et dans ses jardins(321) : rien dans ces habitudes qui ne soit conforme aux mœurs de l'antiquité. Démétrius avait encore pour amis le sénateur Thrasséas et d'autres Romains illustres ; des stoïciens aussi austères que ce cynique vivaient familièrement dans les palais des grands, et il est superflu de remonter jusqu'à l'exemple d'Alexandre visitant Diogène. Sénèque rapporte encore que, sur la fin de sa vie, il allait s'asseoir à l'école d'un philosophe(322) ; cela ne prouve pas qu'il soit allé aussi naturellement écouter la prédication chrétienne dans un *cænaculum* ou l'enseignement des rabbins à la *proseucha*. Enfin, pour expliquer le silence qu'il garde au sujet des chrétiens, et qui prouve simplement qu'il ne les connaissait pas ou qu'il n'entrait pas dans son sujet d'en parler, on lui a prêté un sentiment hypocrite et timoré, un raffinement de prudence religieuse, qui rabaisserait son caractère et ne ferait pas d'honneur à sa conversion. Ceux qui ont imaginé *le respect humain de Sénèque* supposent que, néophyte douteux, il tremblait d'être découvert, évitait de justifier des innocents calomniés, avec qui il communiquait en secret, et taisait leur nom, leur foi, leurs vertus dans ses discours et ses écrits. Sont-ce là les effets que produisait dans les cœurs l'ardente parole de Paul? Où sont ces transports qui conduisaient les premiers chrétiens aux supplices? Est-ce avec de pareils disciples, avec des tièdes et des indécis, que les apôtres ont fondé l'Église du Christ? Pourquoi Sénèque eût-il été moins convaincu et moins courageux que les âmes simples qui croyaient et mouraient pour leurs croyances? Serait-ce à cause des lumières de sa raison et de son attachement à la philosophie? Mais alors pourquoi supposer, comme le fondement de ces relations imaginaires, que c'est cette même raison, éclairée par la philosophie, qui l'a préparé à comprendre

l'Évangile et l'a amené aux pieds de celui qui l'annonçait?

Sénèque finit, comme les hommes d'élite de ce temps, dans une résignation pleine de tristesse, sans braver le péril et sans le fuir. Retiré, avec sa femme et quelques amis, au fond de ses maisons de campagne, cultivant ses jardins, et soutenant par une nourriture frugale son existence défaillante(323), il reçut l'ordre de mourir et l'exécuta avec une dignité calme, sans faste d'héroïsme, en s'entourant jusqu'à l'heure suprême des consolations et des secours de la philosophie(324). Ainsi moururent Cremutius Cordus, Thraséas, Soranus et tant d'autres : c'était la mort naturelle des sages. Nous n'avons pas à discuter avec ceux qui prétendent que ses derniers instants furent ceux d'un chrétien ; cela n'est pas soutenable(325). Comment Néron et les ennemis du philosophe n'eussent-ils pas divulgué ce secret? Et ce dernier discours, qui fut répandu à Rome après sa mort et que Tacite avait entre les mains, exprimait-il des sentiments chrétiens?

Lorsque Sénèque mourut, l'incendie de Rome avait été le prétexte d'une persécution contre les chrétiens(326). Ces cruautés, qui pour la première fois ensanglantaient l'Église, prouvent que le nombre des fidèles les faisait remarquer de l'autorité, et les raisons qui, suivant l'historien, déterminaient l'empereur à sévir, indiquent quelle était l'opinion des Romains sur le christianisme. Absent de Rome depuis l'an 63, Paul y revint pour mourir en 68. Peut-être le bruit de la persécution l'avait-il attiré ; peut-être fut-il dénoncé et arrêté comme chrétien dans quelque ville de Grèce ou d'Orient(327); car les gouverneurs avaient sans doute reçu des ordres sévères contre la secte nouvelle. Selon saint Chrysostome, il revint librement à Rome, y convertit l'échanson et la concubine de Néron, y confondit Simon le magicien, de concert avec saint Pierre, et par ces faits éclatants attira sur sa tête la colère impériale(328). Toutes ces suppositions sont très-hasardées ; ce qu'il y a de plus clair, c'est que la prédication évangélique était devenue pleine de périls dans tout l'empire, et principalement à Rome. L'apôtre mourut en juin 68, trois ans après Sénèque, et quelques semaines avant Néron.

DEUXIÈME PARTIE

DES ÉCRITS DE SÉNÈQUE ET DES ÉPÎTRES DE SAINT PAUL SÉNÈQUE
A-T-IL LU LT IMITÉ LES LIVRES DES CHRÉTIENS.

CHAPITRE PREMIER

Chronologie comparée des écrits de Sénèque et des livres saints.

Quelle que soit la force des preuves que nous avons rassemblées pour convaincre de fausseté la tradition qui suppose des rapports personnels entre le philosophe et l'apôtre, cette démonstration ne sera décisive et complète que lorsque nous aurons expliqué l'origine des ressemblances signalées par la critique entre les Épîtres de saint Paul et certains passages des écrits de Sénèque. Nous admettons, pourrait-on nous dire, que le rapprochement hypothétique de deux hommes si éloignés par leur rang et par leurs doctrines soit invraisemblable, contraire à l'histoire et au bon sens ; mais alors, que signifient ces analogies de pensée et d'expression qu'offrent leurs écrits ? D'où vient cet accord de sentiments qui se révèle par des marques si frappantes ? Plus l'injustice des préjugés païens et l'obscurité de la primitive Église établissaient entre ces deux esprits une séparation profonde, plus ces rencontres nombreuses sont difficiles à comprendre. Peut-être Sénèque, sans être lié avec saint Paul, a-t-il pris connaissance des livres saints qui furent composés de son temps. — Dépouillée, comme on l'a vu, du faux éclat des illusions historiques dont elle s'entourait, la tradition, sous cette forme nouvelle, qui est la plus spécieuse, conserve une apparence dont nous allons examiner la solidité(329).

Un ouvrage ne peut servir de modèle à un autre ouvrage que s'il lui est antérieur. La question qui se présente d'abord est donc une question de chronologie. Elle serait facilement éclaircie, si l'on savait avec certitude l'époque précise où furent publiés les livres des chrétiens et les écrits de Sénèque ; mais là-dessus les calculs varient d'un certain nombre d'années, et ici les années importent. Il y a plus ; nous sommes en présence de deux sortes de chronologie : la chronologie catholique et celle de la libre critique. Nous exposerons, sous forme brève, les résultats qui, de part et d'autre, semblent les moins controversés.

I. *Chronologie théologique.* — On s'accorde à donner la priorité à l'Évangile selon saint Matthieu, composé, suivant Eusèbe, en Palestine, avant la dispersion des apôtres, qui eut lieu vers l'an 44. À la vérité, cette date est contredite par un texte de saint Irénée, qui recule la publication de cet Évangile jusqu'au temps où saint Pierre et saint Paul prêchaient à Rome, c'est-à-dire jusqu'en 61 et au delà, puisque ces deux apôtres ne s'y rencontrèrent pas avant l'année 67(330). Irénée, plus rapproché qu'Eusèbe des temps apostoliques, a plus d'autorité que cet historien souvent inexact. Toutefois, l'opinion d'Eusèbe a prévalu(331). Le symbole des apôtres, qui a dû précéder la dispersion, appartient, suivant cette école, à la même époque.

Pour l'Évangile de saint Marc, on n'est sûr ni du temps ni du lieu(332). Suivant Irénée, il parut après la mort de saint Pierre et de saint Paul ; suivant Chrysostome, il fut composé en Égypte, et ces deux opinions sont assez d'accord(333). Eusèbe cependant le rattache aussi à la date de 44(334). Ellies Dupin, pour concilier ces divers témoignages, dit : « Il semble qu'on pourrait accorder cette contradiction en disant que saint Marc fit son Évangile à Rome, peu de temps avant la mort de saint Pierre, que cet apôtre l'approuva, et qu'après sa mort, étant sorti de Rome, il le porta et le publia en Égypte. De cette sorte, on accorde tous les auteurs(335). » Oui, mais on n'accorde pas toutes les dates, et ces problèmes-là demeurent fort embrouillés.

L'Évangile selon saint Luc, disent encore les théologiens, est de l'an 63. Sur le lieu où il fut écrit, il y a neuf opinions différentes. Les Actes des apôtres furent composés vers la même époque, soit à Rome, soit à Alexandrie(336). D'un avis unanime, les historiens et les Pères reculent jusqu'en l'année 99 la composition de l'Évangile selon saint Jean. On ne sait rien de précis touchant le lieu et l'époque où furent écrites les Épîtres de cet apôtre et celles de saint Pierre.

Voici maintenant les dates à peu près constatées des Épîtres de saint Paul. Les deux Épîtres adressées aux Thessaloniciens, et écrites à Corinthe, sont de l'année 52; l'Épître aux Galates, envoyée d'Éphèse, est de 57 ou de 58. Du même lieu et à la même époque, l'Apôtre écrivit deux fois aux Corinthiens. C'est entre 52 et 60 que l'Épître aux Romains fut composée. À Rome, de 61 à 63, saint Paul prisonnier fut en correspondance avec les Philippiciens, les Éphésiens, les Colossiens, les Hébreux, et avec Philémon. Les deux Épîtres à Timothée, et l'Épître à Tite contiennent des faits qui paraissent s'être passés dans l'intervalle des deux emprisonnements de saint Paul à Rome, c'est-à-dire entre 63 et 68(337).

II. *Chronologie critique.* — De ce côté aussi il y a de l'indécision, des dissentiments et de l'à-peu-près. J'emprunte à M. Renan le résumé des conclusions de la science critique, en remarquant qu'elles sont moins radicales et moins différentes de l'opinion catholique qu'on ne le croirait.

On s'accorde à considérer comme les plus anciens les deux Évangiles de saint Matthieu et de saint Marc. Il est à peu près sûr qu'il a existé dans l'origine un recueil des discours de Jésus, écrits en hébreu par saint Matthieu, ou revus par lui, et un recueil de faits et d'anecdotes publié par saint Marc, d'après les souvenirs de saint Pierre. Les deux Évangiles que nous avons ne nous offrent pas le texte vrai de ces anciens recueils ; ils sont mêlés de renseignements d'une provenance plus récente. Les rédactions primitives ont disparu. L'Évangile de saint Luc est une composition plus régulière et moins ancienne que les deux

autres ; il a été écrit sur des documents antérieurs. Or, ce troisième Évangile n'a pas pu être écrit avant le siège de Jérusalem, qui est de l'an 70; il a été composé peu de temps après, et, comme il est le plus récent des trois, cela donne la date approximative des deux autres. C'est à peu près, comme on voit, l'opinion de saint Irénée, qui recule la publication de ces deux premiers Évangiles jusqu'à l'an 67 ou 68. Quant aux *Actes*, certains y voient un apocryphe, composé vers l'an 100 ou 120 ; d'autres, sans en attaquer l'authenticité, les placent après l'Évangile du même auteur, et, par conséquent, à une date plus récente, vers l'an 80, par exemple. L'Apocalypse est de l'an 68. L'Évangile de saint Jean est sorti, vers la fin du I^{er} siècle, d'une école d'Asie où les doctrines et la personnalité de l'apôtre étaient en grand honneur. Certaines parties semblent porter l'empreinte originale de l'apôtre lui-même(338).

Sur l'authenticité, comme sur la date des Épîtres de saint Paul, ni le doute ni le désaccord ne sont possibles. Il est certain qu'elles ont été écrites de l'an 53 à l'an 62 à peu près. La différence entre l'école théologique et l'école critique consiste en ceci, que la seconde regarde comme apocryphes les deux Épîtres à Timothée et attaque même, avec moins de raison, il est vrai, l'Épître aux Colossiens et le billet adressé à Philémon(339).

Passons aux écrits de Sénèque. Le traité de *la Colère*, qui paraît le plus ancien de ses traités, fut sans doute publié au commencement du règne de Claude, lorsque Sénèque, chassé du barreau par la crainte de Caligula, revint à la philosophie(340). C'était une sorte de représailles exercées contre un tyran toujours furieux. La *Consolation à Marcia* est d'une date assez ancienne, car elle est adressée à une dame qui avait été en faveur auprès de l'impératrice Livie(341). Certains critiques font remonter cette publication jusqu'au règne même de Tibère. La *Consolation à Helvia* et la *Consolation à Polybe*, envoyées de l'exil, portent leur date avec elles. Les *Questions naturelles*, ou *Études sur la nature*, ébauchées à la même époque, ne furent achevées que dans les dernières années de l'auteur. Le livre sur *la Clémence* fut dédié à Néron, alors âgé de dix-huit ans(342). On conjecture que *la Tranquillité de l'âme* date des commencements de l'élévation de Sénèque, parce qu'une phrase y semble faire allusion à ce soudain changement de sa fortune(343). Un passage de la *Vie heureuse* répond aux reproches que l'opinion publique faisait à Sénèque au sujet de son excessive opulence ; or, suivant Tacite, c'est à partir de la quatrième année du règne de Néron que l'envie commença à ouvrir les yeux sur les millions du favori(344). Le traité de *la Brièveté de la vie*, où il conseille à Paulinus de préférer aux soins vulgaires des emplois publics les loisirs et la haute indépendance du philosophe, est-il de la fin de sa vie et de l'époque de sa disgrâce? Le *Loisir du sage*, au contraire, où il fait l'éloge de la vie active, est-il

de l'époque d'ambition qui précède la jouissance des honneurs et l'exercice du pouvoir? Faut-il voir dans *la Constance du sage* et dans le traité sur *la Providence* une réponse aux attaques de la Fortune qui l'exilait en Corse, ou un pressentiment de sa chute prochaine? Il est impossible de rien établir avec précision ni certitude. Ce qui paraît plus sûr, c'est que *les Bienfaits*, et surtout les *Lettres à Lucilius* et les *Questions naturelles*, occupèrent ses derniers instants(345). En général, il y a une double raison d'attribuer la plupart de ses écrits au temps qui précéda son entrée aux affaires ; c'est qu'à la cour, ses jours s'écoulaient troublés et vides, dans des luttes continuelles et multiples ; c'est qu'enfin il n'avait pu acquérir que par de nombreux travaux cette réputation qui fit sa fortune(346).

Il ressort de cet exposé : premièrement, que de tous les livres du Nouveau Testament les seuls que Sénèque ait pu imiter sont les deux Évangiles de saint Matthieu et de saint Marc(347), et les onze premières Épîtres de saint Paul ; en second lieu, que de tous les écrits de Sénèque, les seuls qui aient pu être composés sous l'influence chrétienne sont le traité sur *les Bienfaits*, les *Questions naturelles*, les *Lettres à Lucilius*, et peut-être *la Vie heureuse*. Par conséquent, si l'on admet l'imitation, une différence sensible doit se faire remarquer entre les premiers ouvrages du philosophe et les derniers.

Mais de ce que certains livres du Nouveau Testament peuvent à la rigueur avoir précédé de quelques années les écrits de Sénèque (et rien n'est moins prouvé), est-ce une raison suffisante de penser que l'auteur les a nécessairement connus et pris pour modèles? Quelle idée se fait-on donc de l'apparition des premiers livres chrétiens dans le monde? Croit-on qu'un évangile ou une épître, une fois écrits, couraient de main en main parmi les païens, et excitaient les sentiments profanes d'admiration et de curiosité qu'éveillent un poème, un discours, un traité récents? Ira-t-on jusqu'à les placer comme les pièces en vogue dans l'étalage des libraires? Ce serait voir sous un jour bien étrange l'histoire de ces temps que de s'imaginer que les dogmes chrétiens, au temps de Néron, eurent dans le public lettré et dans les écoles le retentissement d'un système nouveau de philosophie. Aucune erreur ne serait aussi choquante. Écrits pour des initiés, intelligibles pour eux seuls, dépouillés de tous les agréments propres à piquer le goût des hommes, les livres chrétiens, pendant de longues années, restèrent secrets, comme les assemblées mêmes des premiers fidèles, et inconnus, comme la doctrine qu'ils exprimaient. Ce n'est qu'au temps de Celse et de Julien que les païens paraissent instruits de leur existence ; et si l'on excepte les Épîtres apostoliques, ils sont à peine mentionnés par les Pères du II^e siècle(348). Sous Néron, il est presque certain qu'ils étaient connus seulement des Églises où ils avaient été composés ou envoyés ; ils ne devinrent qu'un peu

plus tard d'un usage universel pour les néophytes. Un siècle après, lorsque l'Église, accrue de nombreux talents, engagea la lutte avec la science mondaine, ses livres sortirent du demi-jour et arrivèrent à la publicité par l'éclat de l'attaque et de la défense. Mais au temps de Sénèque, nous le répétons, les chrétiens étaient trop peu nombreux, trop ignorés, trop souvent confondus avec les sectateurs des superstitions barbares, pour que leur doctrine et leurs écrits attirassent l'attention des païens, surtout des philosophes. Sans doute, si l'on eût pu prouver les rapports de Sénèque avec saint Paul, il serait facile et raisonnable d'admettre qu'il a connu, par cet intermédiaire, les Épîtres et les Évangiles, et qu'il les a compris, grâce aux commentaires de la prédication : mais sans ce secours et cette communication officieuse, ni les livres chrétiens ne pouvaient aller jusqu'à lui, ni lui jusqu'à ces livres.

CHAPITRE II

Métaphysique chrétienne de Sénèque. — Notion d'un Dieu créateur.

En général, on peut expliquer de trois manières les ressemblances qui existent entre les écrits des philosophes anciens et les livres sacrés des chrétiens : deux de ces explications ont cours dans l'Église, l'autre est fournie par la critique moderne. De tout temps, en effet, il a existé parmi les catholiques deux opinions au sujet de la raison humaine et de la philosophie. Tandis que les uns sont portés à croire qu'avant l'apparition de l'Évangile tout était erreur en religion, licence en morale, dérèglement d'esprit en métaphysique, d'autres pensent que l'esprit humain, malgré sa faiblesse et ses égarements, s'est élevé par intervalles à une connaissance anticipée, mais confuse et incomplète, des principales notions que le christianisme est venu apporter au monde(349). Certains Pères n'hésitent pas à dire que la philosophie fut une préparation à la foi, un premier catéchisme de la doctrine chrétienne, et que par un éclectisme intelligent on recueillerait dans les systèmes anciens tous les fragments de la vérité, épars et mêlés d'erreurs(350). D'où venait aux hommes cette intuition momentanée, « ce demi-jour qui annonçait de loin, disent-ils, l'éclat de la révélation? » Des lumières naturelles dont Dieu a pourvu nos âmes, des principes de religion et de morale que sa main y a gravés profondément ; des restes d'une antique tradition du genre humain, mieux éclairé à son origine des mystères de sa destinée ; d'un conseil de la Providence qui ne voulait pas se laisser sans témoignage parmi les hommes, et faisait par instants briller son Verbe(351) à travers des ténèbres dont elle avait marqué la fin. L'âme est donc naturellement chrétienne(352) ; elle a le goût inné du vrai et du divin, et dans une certaine mesure la force d'y atteindre ; dégagée des passions et des préjugés, elle tend d'elle-même à la religion et lui rend spontanément témoignage ; en aucun temps, les lumières d'en haut ne lui ont manqué absolument, et si pendant quelque mille ans les esprits impurs ont soufflé dans le monde l'erreur et la corruption, leurs ravages n'ont pas altéré entièrement l'œuvre du Créateur(353).

C'est ainsi que la plupart des Pères expliquent les rapports et les ressemblances de la philosophie ancienne et du christianisme, en même temps que leurs différences. Ceux au contraire qui sont persuadés que la raison, réduite à ses seules forces, est incapable de percer la nuit qui l'enveloppe, raisonnent d'une tout autre façon : suivant eux, les clartés qui ont illuminé le paganisme venaient directement des livres saints, communiqués aux philosophes ; la Bible a servi de modèle à Pythagore, Socrate, Aristote et Platon, et le Nouveau Testament à Sénèque, Épictète et Marc Aurèle(354).

Il y a une troisième explication, c'est celle de la libre critique. S'il en faut croire ceux qui la mettent en avant, le christianisme n'est que le développement

de la philosophie ancienne, mêlée de conceptions orientales par l'effet d'un syncrétisme que l'état du monde au premier siècle explique suffisamment.

Ces remarques faites, entrons dans l'examen des écrits de Sénèque.

Sénèque a-t-il une métaphysique? Oui, sans doute, bien qu'il exclue de sa définition de la philosophie cette partie si essentiellement philosophique. Les stoïciens, préoccupés de la morale, lui subordonnaient tout le reste, et Sénèque est fidèle à leurs habitudes de langage ; cela ne l'empêche pas d'être métaphysicien sans y penser, ou du moins sans se donner pour tel, et sans avoir en pareille matière d'idées bien arrêtées : quel est l'esprit élevé qui puisse s'occuper de philosophie et dédaigner ces grandes et difficiles questions?

§I.

EXISTENCE D'UN DIEU CRÉATEUR

Sénèque croyait-il en Dieu? Oui, mais son Dieu n'est pas celui du christianisme. Avec l'école stoïque, Sénèque est panthéiste, et cette opinion ressort des passages mêmes qu'on allègue pour prouver qu'il imite l'Évangile. On sait que suivant le dogme stoïcien Dieu n'est pas autre chose que l'âme du monde, répandue dans toutes les parties de l'univers, auquel elle communique le mouvement et la vie(355). Cette âme, substance ignée, est la cause première et éternelle qui a formé le monde, en agissant sur une matière inerte et passive, éternelle aussi ; elle dirige et conserve son œuvre, qui demeure incorruptible, malgré des changements passagers et extérieurs ; nos âmes sont des parcelles de ce feu divin où elles doivent s'absorber un jour(356). — Sénèque adopte sans réserve une telle doctrine, si peu conforme au christianisme. On en jugera par les passages suivants.

Le quatrième livre du *De beneficiis*, ouvrage de la vieillesse de l'auteur, a quelques chapitres fort remarquables sur les bienfaits dont la Providence comble ses créatures(357). C'est la preuve physique de l'existence de Dieu, exposée avec l'éloquence de Socrate, de Cicéron, de Fénelon, ou plutôt avec l'emphase de J.-J. Rousseau. Mais comment Sénèque a-t-il compris et défini ce même Dieu dont il célèbre la bonté, en des termes qui rappellent l'hymne de Cléanthe? « Dieu, ajoute-t-il, n'est pas autre chose que la nature ; la nature et lui ne font qu'un ; ce sont les deux noms d'un seul être, comme Annæus et Lucius désignent une seule personne, qui est Sénèque ; Dieu, c'est la raison divine mêlée au monde. Vous pouvez encore l'appeler le destin, car le destin est un enchaînement de causes, et Dieu est la première des causes dont dépendent les autres(358). » La mobilité d'opinions, fort reprochée à Sénèque, ne peut pas ici fournir de réplique ; car il parle de Dieu toujours dans le même sens, et sans tomber dans aucune contradiction. Il use des mêmes expressions dans les

Questions naturelles, dans le *De vita beata*, en un mot, dans tous ses écrits(359).

Les développements de la théorie stoïcienne sont reproduits par Sénèque avec toutes leurs conséquences. « La raison universelle, cet artisan suprême de grands ouvrages, a fait le monde en se servant d'une matière préexistante qu'elle a façonnée sans en pouvoir changer l'essence. C'est ce qui explique l'origine du mal dans le monde ; il ne vient pas de Dieu, cause active, mais de la matière, élément passif, mauvais en certaines parties, que l'ouvrier ne pouvait changer(360). » Il dit ailleurs : « Dieu est soumis au destin, ou plutôt le destin c'est Dieu ; les volontés de Dieu sont des lois immuables pour Dieu lui-même, car il n'a pas dû vouloir quelque chose qui pût un jour être mieux autrement. Il a ordonné une fois, il obéit toujours. Cela ne détruit ni sa liberté ni sa puissance, car c'est à lui-même qu'il obéit. Tout ce qui arrive dans le monde est un des effets de ce fatal enchaînement de causes établi par Dieu de toute éternité, et qu'il ne peut modifier. Quand donc la foudre tombe, ce n'est pas Dieu qui la lance par un acte spécial de sa volonté, c'est le destin(361). »

Il arrive quelquefois à Sénèque de discuter la théorie de Platon et celle d'Aristote sur la formation de l'univers ; mais il n'en prend que ce qui est conforme à l'esprit du stoïcisme, c'est-à-dire ce que les stoïciens en avaient emprunté avant lui. Il dit avec Platon que Dieu, être essentiellement bon, n'a pu faire qu'un monde parfait(362) ; mais il n'ajoute pas cette pensée si chrétienne, et qui se lit dans Platon, Cicéron et les stoïciens, que Dieu a fait le monde spécialement pour l'homme ; il a négligé aussi cette expression, commune à la Bible et au disciple de Socrate, que Dieu se réjouit de son ouvrage, et se repose après l'avoir achevé(363). Sur l'existence et le débrouillement du chaos, il suit le Portique, ou plutôt la philosophie ancienne, et s'il y a lieu à un rapprochement, il faut l'établir entre tous les philosophes anciens et la Genèse.

Pour prouver que Sénèque, en ces matières, s'est inspiré des livres saints, on cite des passages qui sont des corollaires évidents de ses principes panthéistes, et par conséquent ne peuvent se concilier avec l'Évangile. Que signifie par exemple cette pensée : « Ne penses-tu pas qu'il y a quelque chose de divin dans celui qui est une partie de Dieu ? Ce tout, où nous sommes contenus, est un, et il est Dieu, et nous sommes ses associés et ses membres. » N'est-elle pas la formule même du panthéisme(364) ? Comment ose-t-on assimiler ce langage à celui de saint Paul : « Vous êtes le corps du Christ et les membres d'un membre. »(365) Nous avons pour nous Lactance, qui, au sujet des deux fragments de Sénèque que nous avons cités, dit : « Si tous les objets que nous voyons sont des membres de Dieu, ces philosophes nous font un Dieu privé de sentiment(366). » On doit donc prendre garde, en soutenant le christianisme de Sénèque, de choisir à cet effet des textes condamnés par les Pères de l'Église.

Les autres citations, à l'appui de cette thèse, ne sont pas plus justes ni mieux comprises. Quand Sénèque dit : « Dieu est près de toi, il est avec toi, il est dans toi. Oui, Lucilius, un esprit sacré habite en nous, surveillant et gardien de nos bonnes et de nos mauvaises actions... Aucun homme de bien n'est privé de la présence de Dieu... Une force divine descend en lui. Tout esprit supérieur est mis en branle par une puissance céleste. »(367)

— Et ailleurs : « Comment appelleras-tu cette âme, si ce n'est un Dieu qui est de passage dans le corps humain(368) ? »

— « Tu t'étonnes que l'homme s'élève jusqu'aux Dieux? C'est Dieu qui vient vers les hommes, que dis-je ? il vient dans l'homme. Aucune âme vertueuse n'est privée de la présence de Dieu(369).» — Il est évident que ce sont autant de répétitions de la même idée : Dieu, âme universelle, vivifie tout, pénètre tout, est présent partout ; nos âmes sont des émanations de la sienne ; par conséquent Dieu est en nous. Et il habite particulièrement dans l'homme de bien, en qui l'on ne voit point les passions et une nature grossière opprimer l'élément immatériel ou divin. Reconnaissons donc là, non le dogme chrétien, mais la doctrine du Portique que Sénèque expose d'après ses maîtres, et dans les mêmes termes(370).

Indépendamment des preuves qui confirment notre assertion, la lecture seule des Épîtres, d'où sont tirés ces derniers passages, suffit à en déterminer le vrai sens. La pensée stoïcienne s'y déclare tout entière. Ce sage, en qui Dieu habite, est l'égal de Dieu ; il ne doit pas se considérer comme l'humble adorateur, le serviteur soumis de la Divinité, mais comme un associé qui va de pair avec elle et se tient à son niveau(371). Implorer de Dieu la sagesse par des prières est une folie(372) ; l'homme la possède en lui-même : en effet n'a-t-il pas Dieu en lui? N'est-il pas une portion de Dieu?— Est-ce là, je vous prie, l'esprit des Épîtres que l'Apôtre signait : Paul, esclave de Jésus-Christ(373) ?

Ce que Sénèque ajoute sur la grandeur de Dieu et sa majesté invisible, sur son unité, sur le lieu qu'il occupe, avait été dit cent fois avant lui par Zenon et Chrysippe, par Platon et Pythagore, par Cicéron le disciple de tous les Grecs(374). — Il serait trop long de citer ici, en regard du texte de notre auteur, tous les sentiments de respect et d'admiration que la toute-puissance divine a inspirés aux anciens philosophes, et que les Pères de l'Église et les apologistes ont signalés dans leurs écrits(375). En face de ces témoignages la piété de Sénèque paraîtrait faible et peu expressive. Bornons-nous à quelques fragments que nous fournit saint Clément d'Alexandrie : « — Dieu, s'écrie Antisthène, n'est semblable à personne, parce que nulle image ne peut le faire connaître à personne... — Celui qui ébranle l'univers et le raffermir, dit Xénophon, manifeste par là même sa grandeur et sa puissance. Mais quelle est sa forme?

Elle échappe à nos regards. — Écoutons Xénophane de Colophon : Le Dieu qui commande aux dieux et aux hommes est un. Il n'a point un corps comme les mortels ni un esprit semblable au leur. — Bacchylide le lyrique : Inaccessible aux maladies, pur de toute faute, il n'a rien qui ressemble aux mortels.— Cléanthe le stoïcien dans son hymne: Quel est le bien suprême, dis-tu ? Apprends-le de ma bouche. C'est ce qui est réglé, juste, saint, pieux, maître de soi... — Parménide : Dieu n'a point commencé, il n'aura point de fin ; il est unique, non engendré, universel, inébranlable(376). » N'oublions pas non plus la pensée célèbre de Platon : « Le passé et le futur sont des formes passagères du temps que dans notre ignorance nous transportons mal à propos à la substance éternelle ; car nous avons l'habitude de dire : Elle fut, elle est, et sera. Elle est, voilà ce qu'il faut dire en vérité. La substance éternelle, toujours la même et immuable, ne peut devenir ni plus vieille, ni plus jeune... elle n'est sujette à aucun des accidents que la génération impose aux choses sensibles, à ces formes du temps qui imite l'éternité(377)... » — Que serait-ce si nous pouvions citer ici le *Timée* tout entier?

De ces comparaisons il résulte que Sénèque, quand il parle de l'*existence de Dieu* et de la *création*, n'est qu'un écho affaibli de la philosophie ancienne.

SII.

DE L'ÉTERNITÉ DE LA MATIÈRE

On nous fait une objection. On nous dit : Sénèque seul a évité une erreur capitale où toute l'antiquité est tombée. C'est au sujet de la préexistence de la matière. Seul il a pensé que la matière, au lieu d'être éternelle comme Dieu, avait été créée par lui. Cette remarque manque de justesse, et pour deux motifs. D'abord Sénèque, nous l'avons vu, suit l'opinion commune et l'expose en plus d'un endroit ; il est évident qu'elle fait partie de son système. La création de la matière par Dieu est une pure hypothèse qu'il avance sans y souscrire aucunement, et à la façon dont il en parle il est facile de voir que cette supposition avait été faite et débattue de son temps et avant lui dans les écoles(378). Elle est émise, en effet, par Cicéron, qui, il est vrai, la repousse ; mais cela du moins nous prouve que Sénèque n'en est pas le premier auteur(379). Est-il besoin, pour expliquer l'origine de cette hypothèse, d'y voir une inspiration des systèmes du haut Orient(380) ? Non, sans doute. La création de la matière était admise en Orient et repoussée en Grèce ; mais au moins les Grecs, tout en la repoussant, pouvaient en concevoir l'idée. Il n'y a rien là que de simple et de naturel, et l'esprit grec était assez ingénieux, assez fertile en hypothèses pour concevoir celle-ci de lui-même et sans avoir besoin d'une inspiration étrangère. Suivant un commentateur, Platon, tout en admettant que la

matière préexistait à la création du monde, insinue que Dieu l'avait créée, et c'est ainsi que ses éminents disciples d'Alexandrie entendirent la pensée du maître(381). Ce qui est hors de doute, c'est que le Dieu de Platon, *auteur vipère du monde*(382), est bien autrement libre dans ses déterminations, puissant dans ses actes, que le Dieu de Sénèque et des stoïciens, qui *forme* et *arrange* la matière (*formater, artifex*), suivant des lois irrévocables qu'il a une fois fixées et dont il est lié comme la plus humble des créatures.

CHAPITRE III

De la Providence.

Si l'on excepte les sceptiques et les épicuriens, les anciens philosophes croyaient à la Providence, c'est-à-dire à l'action constante de Dieu sur le monde, et à son intervention dans les affaires humaines. De Thaïes à Zenon et à Chrysippe, il y a unanimité sur ce point entre les chefs des principales écoles. Pour s'en convaincre, on peut consulter Eusèbe, Clément, Justin, Lactance, qui ont recueilli des témoignages aussi nombreux qu'explicites, et les ont confrontés avec les livres saints ; on sera encore mieux édifié si on lit le II^e livre du *De natura deorum* de Cicéron(383), le chapitre IV du livre I^{er} des *Entretiens mémorables*, et surtout certains passages éloquents des *Lois* et du *Timée*(384). Fénelon, en démontrant l'existence de Dieu, n'est pas plus fort, plus abondant, plus varié dans ses preuves, ni plus sincèrement enthousiaste de la puissance et de la bonté divines. La question est donc de savoir si Sénèque a surpassé de tels prédécesseurs par la pureté et l'élévation de ses doctrines, en un mot, par une plus grande conformité avec le dogme chrétien.

§ I.

ACTION DE DIEU SUR LE MONDE.

Sénèque est un des défenseurs de la Providence, il en plaide la cause, comme il le dit lui-même(385); il démontre que l'œuvre merveilleuse de l'univers ne peut durer et se soutenir sans une intelligence suprême qui la dirige et la conserve ; il justifie Dieu des reproches que l'impiété ou le désespoir lui adresse ; il signale les bienfaits que sa main répand avec profusion sur le genre humain, « ; O homme, être ingrat qui nie la bonté des dieux, d'où te vient ce souffle qui t'anime, cette lumière à l'aide de laquelle tu règles et disposes les actes de ton existence, ce sang dont le mouvement entretient la chaleur vitale ; qui te donne ces mets dont la saveur excite ton palais, lors même que tu es repu et rassasié, ce repos où tu languis et te corromps?... Et cette immensité de terres et de pays qui compose l'univers, ces mines abondantes, ces métaux précieux, cette voûte éclatante du ciel qui étale sur ta tête des diamants et des rubis, et dont la splendeur et les décors varient le jour et la nuit, quelle est la main qui te dispense ces biens? Et tu prétends que les dieux ne t'accordent aucun bienfait(386)! » — Il dit encore : « Dieu a une grandeur calme, une douce et vénérable majesté, amie de l'homme et à sa portée(387). » — « Les dieux ne veulent ni ne peuvent nous nuire ; leur nature est douce et paisible, aussi éloignée de faire le mal que d'en sentir l'atteinte(388). » — « Aussi le soleil se lève sur les scélérats, et les mers sont ouvertes aux pirates. » — « Ils nous accordent leurs bienfaits, sans que nous ayons même le sentiment de leur

libéralité ; ils les redoublent, malgré notre ingratitude. » — « Pareils à d'excellents parents qui sourient aux offenses de leurs enfants, ils comblent de faveurs ceux mêmes qui mettent en doute leur existence. » — « D'une main égale ils distribuent les biens à tous les peuples du monde : leur unique attribut est la bienfaisance. » — Tels sont les passages les plus marquants des écrits de Sénèque sur le gouvernement tutélaire de la Providence(389).

On peut appliquer à cette doctrine, et à la manière dont elle est exprimée, ce que Sénèque dit de certaines maximes qu'il emprunte aux anciens : « Ce ne sont pas les opinions de tel ou tel, mais de tout le monde. Elles font partie du domaine public(390). » De tout temps l'humanité n'a-t-elle pas appelé Dieu *très-bon* et *très-grand*? Le sentiment de la bonté divine naît dans l'âme aussi spontanément que l'idée de la toute-puissance du Créateur est conçue par l'esprit. — Écoutons Cicéron, « ce cœur envahi par la divinité, qui a pressenti l'amour de Dieu et deviné la charité(391) » : « Oui, j'affirme que la Providence a dans l'origine constitué le monde et toutes les parties du monde, et qu'elle les gouverne par une action constante..... S'il y avait des hommes, dit Aristote, qui eussent toujours habité sous la terre, dans des demeures agréables et élégantes, ornées de statues et de peintures, et pourvues de tout le luxe qui brille dans les maisons des riches ; s'ils n'étaient jamais sortis de ce séjour souterrain, et que cependant la renommée eût apporté jusqu'à eux le nom des dieux et l'éloge de leur puissance ; si tout à coup, le sol venant à s'entr'ouvrir, ils pouvaient jouir de la lumière et contempler le spectacle majestueux de la terre, de la mer et du ciel ; s'ils apercevaient l'éclat du jour et les flambeaux de la nuit, les astres aux mouvements fixes et réguliers, à cette vue ne s'écrieraient-ils point qu'il est des dieux, et que de si grandes choses sont l'œuvre de leur providence !.... Combien cet univers est merveilleux dans toutes ses parties ! Comme l'art infini de l'ouvrier éclate dans la perfection des détails ! Avec quelle ingénieuse prévoyance il a formé le corps de l'homme et celui des animaux ! De quels avantages il a comblé l'homme ! Avec quelle richesse et quelle magnificence il a embelli son séjour(392) !.... »

« Et cette âme, d'une nature supérieure, cette raison, attribut divin, qui comprend la pensée, l'intelligence, la sagesse, d'où l'homme l'a-t-il prise? De quelle main tient-il un tel bienfait(393)?.... » — « O mon ami, disait Socrate à un athée, comblé de dons excellents par la Divinité, traité par elle en favori et établi au sein des richesses de la nature avec les privilèges et presque le rang d'un dieu, oses-tu prétendre que tout cela soit l'œuvre du hasard et non d'une Providence suprême, aussi libérale qu'elle est sage et puissante?..... De même que ton âme dirige le corps où elle réside et le gouverne selon sa volonté, de même l'esprit qui anime le monde le meut à son gré et y fait tout ce qui lui plaît(394)..... » —

Mais rien n'égale la chaleur et l'onction du langage de Platon : — « Comment se voir sans indignation réduit à parler sur l'existence des dieux? Oui, nous éprouvons malgré nous, pour ceux qui nous y forcent, je ne sais quel sentiment de colère..... O jeune homme, qui t'imagines que les dieux ne songent pas à toi ! ni toi ni personne ne pourra se vanter d'échapper à leur justice et de prévaloir contre eux. Ils te surveillent. En vain tu pourrais cacher ta petitesse dans les profondeurs de la terre, ou, sur des ailes rapides, t'envoler dans les cieux : tu satisferas toujours à la justice divine..... O jeune téméraire, ne le vois-tu pas? Ignorer cette condition de la vie, c'est ignorer la vie elle-même, et ne pouvoir parler un moment sur les vrais biens et les vrais maux de l'humanité! Que dis-je? Si nous te persuadons aujourd'hui que tu tenais sur les immortels de vains discours sans raison, c'est encore un bienfait a de Dieu même(395)... » — « Espérons toujours en Dieu. Ce Dieu qui aime la vertu, s'il lui envoie des calamités, les rendra bientôt plus légères pour les remplacer par des faveurs ; et les biens dont il la récompense, loin d'être passagers comme les maux, seront inséparables de son heureux avenir. Vivons au milieu de ces espérances, doux charme de notre mémoire ; ne les oublions jamais, et que, sans cesse rappelées par chacun de nous, elles embellissent nos travaux et nos plaisirs(396).»—Le Portique a recueilli, développé, soutenu avec énergie ces principes essentiels de la doctrine socratique, malgré les railleries des épicuriens, et Cicéron leur rend ce témoignage que leur théorie sur la Providence est pleine de piété et de raison(397). Les vers de Cléanthe justifient cet éloge. Plus que toute autre école, le stoïcisme mit en pleine lumière l'attribut divin, la bonté ; Tertullien même voit dans l'opinion stoïcienne, exagérée ou mal comprise, le germe de l'erreur des marcionites, qui, pour se faire un Dieu aussi bon que possible, en imaginaient un second, chargé de tout le mal apparent ou réel qui existe dans le monde.

§ II.

ACTION DE DIEU SUR L'HOMME.

Dans cet accord unanime des grandes et sérieuses philosophies au sujet de la Providence, on remarque un dissentiment. Dieu se borne-t-il à veiller en général sur ses œuvres, sans entrer dans les détails de ce vaste ensemble? Son action, tutélaire et bienfaisante, embrasse-t-elle les grandes choses en négligeant les petites? A-t-il l'œil ouvert sur chacun de nous? Lit-il dans le secret des cœurs? Dieu est-il, en un mot, présent partout, voyant tout, sans que le moindre mouvement de la plus infime de ses créatures puisse lui échapper? On a dit que Sénèque, seul de tous les anciens, avait entendu le gouvernement de la Providence au sens large et complet, qui est celui du christianisme, et qu'en cela il était le disciple non du Portique, mais des apôtres. C'est une double erreur. Il

est bien vrai que les stoïciens, par une concession faite à l'épicurisme, posaient certaines limites à l'action providentielle ; mais il nous semble qu'ils cherchaient, en restreignant leur théorie, à éviter les tracasseries et les sarcasmes de leurs adversaires plutôt qu'ils n'obéissaient à l'inspiration naturelle de leurs propres sentiments, et nous voyons dans ce système mixte une sorte de transaction, résultat ordinaire des luttes qui s'engagent entre des écoles rivales. Ce qu'[\(398\)](#) paraît le prouver, c'est qu'ils varient sur ce point et accordent tantôt plus, tantôt moins, à la Providence. Cicéron en fait foi Quoi qu'il en soit de l'opinion stoïcienne, la doctrine de Socrate et de Platon sur la Providence ressemble de tous points à celle de l'Évangile. « Les dieux, dit Platon, possèdent l'omniscience, ils voient donc et connaissent les moindres détails et s'en occupent..... leur puissance n'éclate pas moins dans les infiniment petits que dans les infiniment grands, et ces soins ne dégradent pas du tout leur majesté[\(399\)](#). »

« Nous ne devons pas, ô mon meilleur ami, nous préoccuper beaucoup de ce que dira de nous la multitude, mais de celui seul qui connaît à fond ce qu'il y a de juste et d'injuste dans notre conduite, et celui-là seul est la vérité même[\(400\)](#). » — Ainsi parle le disciple de Socrate, ainsi parlait le maître : « Dieu voit tout à la fois, il entend tout, est présent partout, et s'occupe également de tout[\(401\)](#). » — Cicéron s'inspire de l'un et de l'autre lorsqu'il dit : « Rien ne peut être caché à Dieu[\(402\)](#)... Que l'homme ait donc cette intime conviction que les dieux voient le caractère, la conduite, les fautes, la piété, la religion des hommes, et qu'ils tiennent compte des vertueux et des impies[\(403\)](#). » Ces idées étaient anciennes dans l'humanité. « On demandait à Thaïes : « L'homme peut-il cacher ses actions à la Divinité? — Comment y parviendrait-il, répondit Thaïes, puisqu'il ne peut pas même lui dérober ses plus secrètes pensées[\(404\)](#)? » — Le pythagoricien Epicharme avait coutume de dire : « Rien ne peut échapper à l'œil de Dieu, ne l'oublie jamais ; son regard est continuellement sur nous. À lui seul rien n'est impossible[\(405\)](#). » — Sextus Empirions cite ces deux vers de Xénophane de Colophon : « Dieu voit tout, entend tout, connaît tout ; sa sagesse conduit toutes choses sans effort. » Enfin, la même pensée est attribuée aussi à Zenon : « On ne peut cacher ses fautes à Dieu, pas même la pensée[\(406\)](#). »

Manifestement, Sénèque n'est pas le premier philosophe qui ait dignement apprécié l'étendue de la puissance divine et son rôle dans les affaires humaines. Il y a plus : il n'en parle pas toujours en termes convenables, et s'éloigne du dogme chrétien beaucoup plus que Socrate et Platon. Son opinion, comme celle des stoïciens, ne paraît pas bien fixée ; suivant les besoins de sa cause il soutient le pour et le contre, et, en vrai rhéteur, s'inquiète peu des contradictions. Voici d'abord ses meilleurs passages : « Nous avons prouvé que Dieu (ou un dieu)

préside à l'univers et se trouve en nous. — Il ne sert de rien de cacher sa conscience : Dieu (ou un dieu) lit en nous. Rien n'est caché à la Divinité. Elle est dans nos âmes et se mêle à nos pensées. — Vivez avec les hommes comme si un Dieu vous voyait, etc.(407). »

On a coutume de rapprocher ces fragments de quelques versets des livres saints : « Dieu discerne les pensées et les intentions du cœur, nulle créature n'est invisible en sa présence ; tout est nu et ouvert à son regard ; rien de couvert qui ne soit révélé, rien de caché qui ne soit su... Priez votre Père dans le secret, et votre Père, qui voit dans le secret, vous répondra(408). »

Le lecteur connaît assez la question pour décider s'il y a lieu de supposer que Sénèque ait eu besoin de recourir au Nouveau Testament pour exprimer des pensées aussi anciennes que la philosophie et la nature humaine.

Nous avons dit que Sénèque est moins chrétien que Platon. En voici la preuve : « Il y a des dieux qui règlent le monde par leur puissance, qui prennent soin du genre humain, et de temps en temps s'occupent des individus(409). » — « Les dieux s'occupent bien plus de l'ensemble que des détails(410). » Est-ce là encore une imitation de l'Évangile ? Et ce sentiment se trouve-t-il dans Platon ?

Pour ne rien omettre, expliquons ici certaines expressions du *Traité de la Providence* qu'on a quelquefois citées en les détournant de leur sens naturel. L'auteur, se proposant de démontrer que Dieu aime les gens de bien, malgré les calamités qu'il leur envoie ou qu'il laisse fondre sur eux, dit avec cette vivacité particulière à son talent, et avec ce redoublement d'expressions qui lui est si familier : « Entre les gens de bien et Dieu il y a une certaine amitié dont la vertu est le lien. Que dis-je, amitié ? Il y a ressemblance et parenté : en effet, l'homme de bien ne diffère de Dieu que par la durée ; il est son disciple, son émule, sa vraie postérité : *Discipulus ejus æmulatorque et vera progenies*... Dieu a l'âme d'un père pour les hommes de bien(411). » Tout dans ce passage, pensées et expressions, est de l'essence même du stoïcisme. Quoi d'étonnant que l'homme soit l'ami et le parent de Dieu, puisqu'on le proclame égal à lui, sinon supérieur ? Et puisqu'il vient de Dieu, qu'il est une partie de Dieu, et porte en soi la divinité, n'est-il pas, à proprement parler, son fils et sa race ? Le reste de ce *Traité* contient la partie la plus antichrétienne des doctrines du stoïcisme. Le sage y est mis au-dessus de Dieu(412) ; le suicide de Caton y est glorifié ; il y est dit que la Divinité s'est réjouie en voyant un mortel plonger le fer dans son sein, et qu'elle a permis que ce grand acte s'accomplît en deux fois afin de prolonger son plaisir(413) ; on y lit encore que le destin est plus fort que Dieu(414) ; l'auteur exprime un doute sur l'immortalité de l'âme(415), et conseille le suicide comme le remède le plus efficace contre les malheurs de la vie(416). — Tel est l'ensemble de cet ouvrage que M. de Maistre appelle « un beau traité, » dans ce

même Entretien où il dit que Sénèque a inventé le mot de Providence([417](#)) !

CHAPITRE IV

L'Amour de Dieu, le Culte dû à Dieu. — De la Prière et de l'Oraison dominicale.

§I.

L'AMOUR DE DIEU.

On peut dire que les anciens n'ont pas connu l'*amour de Dieu*, si l'on donne à cette expression un sens chrétien. Les Grecs et les Romains, dont la piété était d'ailleurs très-sobre, craignaient et respectaient la Divinité, mais le cœur avait peu de part à ces hommages. Les bienfaits de la Providence leur inspiraient un sentiment de gratitude plutôt raisonnable qu'affectueux. Par conséquent on ne trouve chez les hommes les plus religieux de l'antiquité ni les élans et les ardeurs de l'âme chrétienne, brûlant de posséder son Dieu, ni ce commerce spirituel que la grâce établit entre la créature et son Créateur. La dévotion n'existait pas dans les religions mythologiques. Toutefois, on aurait tort de prétendre que tout était sec et aride dans la piété grecque ou romaine, surtout lorsqu'elle fut éclairée par la philosophie spiritualiste. L'école de Socrate et le Portique, en jetant un jour nouveau sur les attributs divins, en célébrant la bonté de Dieu, auteur et conservateur de l'univers, en adoucissant sa majesté terrible, donnèrent au sentiment religieux plus de vivacité et de tendresse : l'amitié paternelle(418) de Dieu pour les hommes appelait de leur part un retour de piété filiale. De là dans quelques philosophes certaines expressions qui indiquent cette réciprocité d'affection, et ces rapports plus étroits et plus doux entre la nature divine et la nature humaine. Mais si nous en croyons saint Augustin, c'est encore Platon qui sur ce point offre les plus grandes analogies avec la religion chrétienne(419).

Sénèque aussi a prononcé le mot *aimer Dieu, Dieu doit être aimé*, mais vaguement, d'une manière indirecte, et sans s'y arrêter ni en déduire de conséquences. Se proposant de combattre les terreurs injustes de la superstition, il ramène les esprits à une idée plus raisonnable de la bonté divine en disant qu'au lieu d'être redouté, Dieu doit être aimé(420). Nulle part il ne reproduit ni ne développe cette pensée, si féconde dans le christianisme. C'est que les philosophes et les chrétiens, en tenant le même langage, ne partent pas des mêmes principes et ne s'inspirent pas des mêmes motifs. La bonté de Dieu, suivant les stoïciens, se borne à quelques bienfaits répandus sur l'ensemble du monde et nécessaires à sa conservation : du reste, l'homme est indépendant et ne demande rien ; la vertu, le bonheur, il les tire de lui-même, et se constitue non le suppliant, mais l'égal des dieux(421). Combien cette doctrine diffère de celle qui enseigne que Dieu a aimé le genre humain jusqu'à prendre la forme humaine et à souffrir une mort ignominieuse pour le racheter de ses fautes et de sa déchéance ? Qui ne sent qu'un tel excès de bonté de la part d'un créateur et d'un

maître doit être reconnu par un amour sans limites ; tandis que la bienfaisance du Dieu des stoïciens ne peut exciter dans l'âme humaine qu'un sentiment, qui aboutit, pour ainsi parler, à des rapports de bonne intelligence entre l'homme et Dieu? Telle est la distance qui sépare les expressions de Sénèque, que nous avons citées, de ce passage de l'Apôtre : « Dieu ne nous a pas donné un esprit de crainte, mais de vertu et d'amour(422). » Voir dans Sénèque, non la conséquence des idées stoïciennes sur la Providence, mais une imitation de ce passage de saint Paul, est une opinion qui ne se peut soutenir ; car ce serait prétendre qu'il a copié des mots, sans comprendre et sans embrasser la doctrine dont ils sont l'expression ; or, Sénèque ne pouvait concevoir ni adopter la théorie de la grâce et de l'amour divin, s'il n'adoptait en même temps les principes théologiques qui en sont le fondement, c'est-à-dire s'il n'entrait par la pensée et par la conviction au cœur même du christianisme.

§ II.

LE CULTE DU A DIEU

Les préceptes des philosophes anciens, au sujet de la *prière* et du *culte dû à Dieu*, se ressentent de la même différence en matière théologique. Qu'est-ce que la prière dans l'antiquité ? L'expression de désirs presque toujours matériels et parfois grossiers. Qu'est-ce que la prière dans le christianisme? L'effusion de l'amour allumé par Dieu dans l'âme humaine. La prière, telle que la recommande la philosophie ancienne, n'est autre chose que la prière païenne, épurée et rendue décente : la marque évangélique n'y est pas. Nous prendrons nos preuves dans Sénèque. Distinguons d'abord les défenses des prescriptions. Ainsi il blâme sévèrement toutes ces demandes intéressées et coupables que la superstition adressait à ses dieux : « Ne demandez à Dieu que ce qui se peut demander tout haut... Parlez à Dieu comme si les hommes vous entendaient, etc., etc.(423). » Pensée qui se lit dans Horace, Cicéron, Zenon, Platon et Socrate(424), et que Sénèque emprunte, dans l'endroit où il la cite, au stoïcien Athénodore. — Venons aux prescriptions. « Dieu, dit-il, n'a pas la forme que lui prêtent les statues d'or ou d'argent ; ce ne sont pas de pareils traits qui peuvent exprimer son image. Il n'a pas besoin de temples ; le monde est la demeure des dieux immortels ; d'ailleurs chacun de nous doit lui élever un sanctuaire dans son cœur. Il n'a pas besoin de prêtres et de ministres ; n'est-il pas le ministre et le serviteur du genre humain? Honorer Dieu, c'est le connaître ; le premier culte à lui rendre, c'est de croire en lui ; puis de lui accorder la majesté qui lui appartient, la bonté, inséparable de la majesté ; enfin de savoir qu'il y a des dieux qui protègent le monde, le gouvernent, veillent sur le genre humain avec sollicitude et de temps en temps s'occupent des intérêts particuliers. Les

cérémonies du culte extérieur sont superflues et puériles ; les prières, sans utilité(425). « Le principal mérite de cette théorie, c'est de n'être pas athée ; car on avouera qu'elle est bien éloignée de l'Évangile, et qu'en plus d'un point elle lui est contraire. Nous n'aurons pas de peine à prouver que ce sont là des lieux communs philosophiques, et que la philosophie ancienne a souvent professé une piété plus fervente, « O Dieu, s'écrie Cléanthe, célébrons à jamais tes ouvrages, car il n'est point ici-bas ni dans le ciel de plus beau privilège que de pouvoir chanter sans cesse celui qui est la raison universelle(426) ! » — « Le sage est pieux, disait Zenon, car il sait ce qu'on doit à la Divinité, et la véritable piété consiste à savoir comment elle doit être honorée. Il fait aux dieux des sacrifices. Il est saint, car il évite toute faute contre la Divinité ; aussi est-il aimé des dieux à cause de la piété et de la justice qu'il porte dans leur service. Le sage est le seul prêtre véritable, car il a approfondi ce qui concerne les sacrifices, l'érection des temples, les purifications et tout ce qui a trait au culte divin(427). » — « Le sage prie et demande aux dieux les véritables biens, disent Hécaton et Posidonius(428). » — « Le Dieu dont nous avons l'idée, dit Cicéron, ne peut être compris que sous la forme d'une âme libre et affranchie de toute servitude de la mort, ayant l'intelligence de toutes choses et mettant tout en branle. — La piété plaît à Dieu : il faut en retrancher la dépense superflue. Pourquoi écarter de l'accès des dieux la pauvreté?—Une âme pure, intègre, sans souillure, voilà le plus bel hommage à rendre aux dieux, etc., etc.(429). »

Ailleurs Cicéron traduit cette pensée de Platon : « L'homme juste, en s'approchant des autels, en communiquant avec les dieux par les prières, les offrandes, et toute la pompe du culte religieux, fait une action noble, sage, utile à son bonheur, et conforme en tout à sa nature ; mais il n'en est pas ainsi de celui qui ne ressemble qu'aux méchants. Il ne convient pas à un sage, encore moins à un Dieu, de recevoir les dons que des mains impures lui présentent. À quoi servent toutes les peines des sacrilèges pour gagner les dieux? Les dieux n'entendent que la vertu(430). » — Selon Socrate, nous devons mesurer notre reconnaissance et nos hommages à la munificence que Dieu déploie à notre égard ; les plus sages d'entre les particuliers et les États les plus florissants se sont toujours fait remarquer par la ferveur de leur piété(431). »

§ III.

L'ORAISON DOMINICALE.

En parlant de la foudre, Sénèque dit qu'il y a un art de la conjurer : « Cet art consiste à se rendre les dieux propices, parce qu'il convient de leur demander de nous accorder le bien et d'éloigner le mal(432). » — On rapproche cette pensée du passage de saint Matthieu : « Délivrez-nous du mal, » dont on la dit imitée.

Voilà sans doute une imitation bien nécessaire, et sans laquelle le philosophe n'aurait jamais pu dire qu'on prie les dieux d'envoyer le bien et d'éloigner le mal ! Comme si, depuis qu'une parole suppliante est pour la première fois montée de la terre au ciel, ce n'était pas là le fond de toutes les demandes humaines ! Il nous répugne d'alléguer ici des preuves, suivant notre usage, en citant des passages équivalents ou semblables tirés des écrivains profanes, et pour cette fois on voudra bien nous en dispenser.

Cette remarque s'applique à un autre rapprochement bien moins fondé encore que le premier, puisqu'il est non-seulement inutile, mais absolument inexact. Notre auteur, quelque part, s'emporte contre les esprits pusillanimes qui demandent aux dieux une prompte mort. « Quelle lâcheté et quelle folie, s'écrie-t-il, de souhaiter la mort ! Mais ne pouvez-vous pas vous la donner ? Ce que vous demandez n'est-il pas en votre pouvoir ? Demande aux dieux, Lucilius, la vie et la santé, *deos roga vilam et salutem* ; s'il te plaît de mourir, un des avantages de la mort c'est de te dispenser de tout désir(433). » C'est pourtant au milieu de cet éloge du suicide qu'on va placer une imitation de ces mets bien connus : *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie*.

Voilà, dit-on gravement, ce qui a inspiré au philosophe : *Deos roga vitam et salutem*.

Parmi les prescriptions de Sénèque au sujet de la prière, on oublie généralement celle-ci, qui est cependant plus importante que celles qui précèdent : « Demande un bon esprit, la bonne santé de l'âme, puis celle du corps(434). » Voilà les vrais biens qu'il faut demander, ceux dont parlaient sans doute Posidonius, au premier livre des *Devoirs*, et Hécaton, dans le treizième livre des *Paradoxes*(435). Maxime que n'eût point désavouée Socrate, qui disait que « la vertu vient de Dieu, qu'elle n'est pas naturelle à l'homme et ne peut s'apprendre, si elle ne survient par une influence divine(436). »

Cicéron répète, d'après Socrate, que la vertu, comme le génie, nous est accordée par Dieu(437) ; et c'est la demande par laquelle Cléanthe termine son hymne à Jupiter. Ces mêmes philosophes exigent de celui qui prie la pureté de l'âme, la droiture des intentions, bien plus agréable à Dieu que la richesse des offrandes(438) : quoique ce précepte ne se trouve pas exprimé dans Sénèque en termes précis, il ressort évidemment de l'ensemble de sa doctrine.

§ IV

SOUMISSION A DIEU. IMITATION DE DIEU.

Sénèque a reproduit un des dogmes les plus anciens du Portique, la soumission aux volontés de la Providence, ce qui a fait croire qu'il s'était inspiré du *fiat voluntas tua* des chrétiens, et de ces mots : *nec sicut ego volo, sed sicut*

tu(439).

« ; Il faut m'accorder que l'homme de bien doit avoir envers les dieux une piété accomplie. Il supportera donc sans s'ébranler tout ce qui lui arrivera ; il saura que cela est arrivé en vertu de la loi divine qui règle le monde... Un des caractères de la vertu, c'est de souffrir sa destinée et d'obéir à ce qui est commandé. — Le sage supportera donc tout ce qui arrivera, non-seulement avec patience, mais de bon cœur ; il saura que toutes les difficultés des circonstances sont une loi de la nature, et qu'il faut supporter toutes les conséquences des principes sur lesquels repose le monde : nous avons dû prêter serment de supporter les choses mortelles, et de ne point nous troubler de tout ce qui est inévitable. Nous sommes nés sous un pouvoir absolu : obéir à Dieu, voilà notre liberté(440). — Nous ne pouvons changer la condition des choses ; obéissons à la nature ; plions notre esprit à cette loi ; qu'il la suive, qu'il lui obéisse.... Que le destin nous trouve prêts. L'âme forte est celle qui s'est confiée à Dieu ; l'âme faible est celle qui lutte, qui critique l'ordre de l'univers, et qui veut corriger les dieux plutôt que soi-même(441). »

La doctrine stoïcienne est ici fidèlement énoncée. N'est-ce pas là, dans tout son jour, cette croyance au destin, à la loi fixe et immuable qui règle de toute éternité le cours universel des choses ? Ne voyons-nous pas l'homme soumis à cet ordre fatal, enveloppé dans cet enchaînement de causes et d'effets que Dieu a établi et que Dieu ne peut changer? Désespérant de s'affranchir de la nécessité qui l'opprime, le sage déguise cet asservissement en s'efforçant de le rendre volontaire : il accepte la condition qui lui est imposée et s'y résigne gaiement. Et quel est ce pouvoir auquel il se soumet, ce Dieu auquel il se confie? C'est la nature ou le destin, c'est la force intelligente, quelle qu'elle soit et quelque nom qu'on lui donne, qui soutient, anime et dirige le monde. Quelle ressemblance entre ce panthéisme fataliste et la doctrine qui autorise et encourage l'espérance, qui montre aux douleurs de l'homme la bonté d'un Dieu dont la toute-puissance est infinie? Qu'a de commun la résignation stoïque avec celle du chrétien? Le fond de l'une est un désespoir mal dissimulé, dont l'exaltation passagère ne résiste pas à des malheurs sans terme et sans compensation ; l'autre, sereine et confiante, trouve son repos dans des souffrances qui s'échangeront un jour contre une éternelle félicité. Est-il besoin d'ajouter que Sénèque, en cet endroit, copie textuellement ses maîtres, qu'il les cite et les traduit? Pourquoi, lorsqu'il indique lui-même ses modèles, lui en supposer d'autres, contraires aux premiers(442)?

Suivre Dieu(443), c'est-à-dire obéir au destin, à la loi universelle et immuable, telle était l'une des maximes fondamentales du Portique(444).

Les stoïciens ne se contredisent pas, lorsqu'après avoir recommandé d'obéir à Dieu, et de se résigner à ses volontés immuables, ils affirment en d'autres occasions que le sage doit surtout compter et s'appuyer sur lui-même(445), qu'il ne doit craindre ni les dieux ni les hommes, qu'il est l'égal de Dieu, ou même son supérieur, et non son suppliant : toutes ces parties de leur système s'accordent parfaitement. Puisqu'en effet l'homme n'espère aucun secours de ce Dieu inflexible, auquel il n'obéit que parce qu'il y aurait folie à lutter contre la nécessité, son unique appui réside en lui-même ; il le trouve dans sa raison et dans sa vertu propre. Comme il n'attend rien et ne craint rien de la Divinité, il se constitue par là son égal ; il a même sur elle un avantage : c'est de pouvoir souffrir et vaincre la souffrance.

Ces trompeuses ressemblances qui se remarquent entre le stoïcisme et l'Évangile, éclatent particulièrement dans la maxime qui recommande *limitation de Dieu*, maxime commune aux chrétiens et aux philosophes ; et nous ne sommes pas étonné qu'une critique inattentive et prévenue en soit éblouie. — « Veux-tu te rendre les dieux propices? dit Sénèque ; sois vertueux. Pour les honorer, il suffit de les imiter(446). » — « Les dieux immortels ne sont pas arrêtés par les impies et les sacrilèges dans le cours des largesses que leur impose la loi de leur nature. Suivons de tels guides, autant que le permet l'humaine faiblesse. » — « L'homme ne doit pas aspirer à des avantages étrangers à sa nature, comme la force, la beauté, l'adresse. Les bêtes féroces les possèdent à un degré qu'il n'égalerait jamais. Qu'il se porte vers le bien qui lui est propre. Quel est ce bien? Une âme pure et perfectionnée, émule de Dieu, supérieure à l'humanité, ne plaçant hors de soi rien de ce qui est à elle. Tu es un être doué de raison ! Quel est donc le bien qui existe en toi? Une raison parfaite(447)! »

D'autre part, le christianisme dit avec saint Paul : « Soyez les imitateurs de Dieu comme il convient à des fils bien-aimés. — Imitiez-moi comme j'imité le Christ. — Servir le Christ, c'est plaire à Dieu(448). » Et avec l'Ancien Testament : « Marche en ma présence, et sois parfait(449). »

Est-ce à dire, comme la comparaison de ces textes semble l'indiquer, que Sénèque soit ici l'écho des livres saints? Moins que jamais. Car à ceux qui prétendent qu'une telle maxime était une nouveauté de son temps, il répond lui-même que c'est une des plus anciennes de la philosophie(450). Suivant les uns elle remonte à Pythagore, suivant d'autres à l'un des sept sages. Platon, qui se garde de confondre Dieu avec l'œuvre sortie de ses mains ; Platon, qui conçoit un Dieu libre, agissant, affranchi du destin, possédant en soi la perfection absolue, dont il laisse échapper quelques reflets dans la nature, recommande à l'homme l'imitation de celui qui est par excellence le vrai, le beau et le bien. Il

ne dit point indifféremment : imitez Dieu, ou imitez la nature ; car, selon lui, l'univers, l'homme et les divinités subalternes ne sont que des images affaiblies et imparfaites du type souverain. C'est par la contemplation assidue de ce souverain bien, de ce modèle irréprochable, que l'homme se dégagera des souillures et des misères de ce monde, et parviendra à la félicité. Non qu'il puisse atteindre ce but pendant la vie ; tout ce qu'il peut faire, c'est de s'en approcher de plus en plus : or, comment se rendra-t-il semblable à Dieu ? par la justice et par la sainteté, unies à la prudence.

C'est ainsi que Platon entend cette maxime, et cette fois encore il nous semble plus près du christianisme que l'école stoïcienne. Écoutons-le d'ailleurs, car en lui nous ne trouverons pas seulement des fragments épars, des allusions indirectes, des expressions laconiques, mais des développements entiers, où la conviction s'exprime avec la grandeur calme et l'enthousiasme sincère du spiritualisme : « Il n'est pas possible que le mal soit détruit, parce qu'il faut toujours qu'il y ait quelque chose de contraire au bien ; on ne peut pas non plus le placer parmi les dieux : c'est donc une nécessité qu'il circule sur cette terre et autour de notre nature mortelle. C'est pourquoi nous devons tâcher de fuir au plus vite de ce séjour à l'autre. Or, cette fuite, c'est la *ressemblance* avec Dieu(451), autant qu'il dépend de nous ; et on ressemble à Dieu par la justice, la sainteté et la sagesse... Dieu n'est injuste en aucune circonstance ni en aucune manière ; au contraire, il est parfaitement juste ; et rien ne lui ressemble davantage que celui d'entre nous qui est parvenu au plus haut degré de justice. De là dépend le vrai, mérite de l'homme, ou sa bassesse ou son néant. Qui connaît Dieu est véritablement sage et vertueux : qui ne le connaît pas est évidemment ignorant et méchant(452). » — « Il y a dans la nature des choses deux modèles, l'un divin et bienheureux, l'autre sans Dieu et misérable. Les méchants ne s'en doutent pas, et l'excès de leur folie les empêche de sentir que leur conduite pleine d'injustice les rapproche du second et les éloigne du premier ; aussi en portent-ils la peine, menant une vie conforme au modèle qu'ils ont choisi d'imiter. Et si nous leur disons que, s'ils ne renoncent à cette habileté prétendue, ils seront exclus après leur mort du séjour où les méchants ne seront point admis, et que pendant cette vie ils n'auront d'autre compagnie que celle qui convient à leurs mœurs, savoir d'hommes aussi méchants qu'eux, dans le délire de leur sagesse, ils traiteront ces discours d'extravagances(453). » — Celui qui a le véritable amour de la science, aspire naturellement à l'être, et loin de s'arrêter à cette multitude de choses dont la réalité n'est qu'apparente, son amour ne connaît ni repos ni relâche, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à s'unir à l'essence de chaque chose par la partie de son âme qui seule peut s'y unir à cause des rapports intimes qu'elle a avec elle ; de telle sorte que cette union, cet

accouplement divin ayant produit l'intelligence et la vérité, il atteint à la *connaissance de l'être* et vive *dans son sein* d'une véritable vie, libre enfin des douleurs de l'enfantement(454). »

La conséquence naturelle de l'imitation du modèle divin, c'est, comme on le voit, d'unir plus étroitement l'homme à Dieu, et par des rapports d'affection réciproque. C'est pourquoi les philosophes appellent quelquefois Dieu le père du monde, l'ami des gens de bien ; l'homme, disent-ils, est sa race, son disciple ; nulle parenté n'est plus étroite que celle qui l'unit à Dieu. Nous sommes ainsi ramenés au point même qui a servi de début à cette discussion touchant le culte dû à Dieu et la prière ; et nous ne pouvons mieux la terminer que par ces paroles admirables de Platon sur la beauté éternelle, incréée, impérissable, digne d'être à jamais contemplée et *aimée* par l'homme. « Prête-moi maintenant, Socrate, toute l'attention dont tu es capable. Celui qui, dans les mystères de l'amour, se sera élevé jusqu'au point où nous sommes, après avoir parcouru, selon l'ordre, tous les degrés du beau, parvenu enfin au terme de l'initiation, apercevra tout à coup une beauté merveilleuse, qui était le but de tous ses travaux antérieurs ; beauté éternelle, incréée et impérissable, exempte d'accroissement et de diminution ; beauté qui n'est point belle en telle partie et laide en telle autre, belle seulement en tel temps et non en tel autre, belle sous un rapport et laide sous un autre, belle en tel lieu et laide en tel autre, belle pour ceci et laide pour cela, qui n'a rien de sensible comme un visage, des mains, ni rien de corporel ; qui n'est pas non plus un discours ou une science ; qui ne réside pas dans un être différent d'elle-même, dans un animal, par exemple, ou dans la terre ou dans le ciel, ou dans toute autre chose ; mais qui existe éternellement et absolument par elle-même et en elle-même ; de laquelle participent toutes les autres beautés, sans que leur naissance ou leur destruction lui apporte la moindre diminution ou le moindre accroissement, ou la modifie en quoi que ce soit... O mon cher Socrate, si quelque chose donne du prix à la vie humaine, c'est la contemplation de la beauté absolue ; et si jamais tu y parviens, que te sembleront auprès l'or et la parure !... Que pourrions-nous penser d'un mortel à qui il serait donné de contempler la beauté pure, simple, sans mélange, non revêtue de chairs et de couleurs humaines, et de toutes les autres beautés périssables, la beauté divine, homogène et absolue ? Penses-tu que ce serait une vie si misérable que d'avoir les regards tournés de ce côté et de jouir de la contemplation et du commerce d'un pareil objet?... Pour atteindre un si grand bien, la nature humaine trouverait difficilement un auxiliaire plus puissant que l'amour(455). »

Voilà ce qui faisait dire à saint Augustin : « Platon n'hésite point à reconnaître que philosopher c'est aimer Dieu. D'où il suit que celui qui aime la sagesse sera heureux lorsqu'il commencera à jouir de Dieu(456). » Ce Père

ajoute qu'il préfère les platoniciens à tous les autres philosophes, et que selon lui ils ont approché de plus près de la croyance des chrétiens. On nous permettra de suivre le sentiment de saint Augustin, quelque estime d'ailleurs qu'on puisse professer pour Sénèque et les stoïciens.

CHAPITRE V

THÉOLOGIE CHRÉTIENNE DE SÉNÈQUE.

De la Foi et de l'Espérance. — De la Trinité. — Portrait de l'Homme-Dieu.

Avant de commencer l'examen de ce qu'on appelle fort improprement la théologie de Sénèque, nous sommes arrêté par un scrupule. N'y a-t-il pas en effet quelque péril à suivre certaines opinions, même pour les combattre, aussi loin que les emporte leur témérité, et ne pourra-t-on pas nous reprocher d'accorder trop d'importance à des hypothèses dont la bizarrerie et la fausseté manifeste révoltent le plus simple bon sens et l'érudition la plus commune ? Toute réfutation prend le caractère de la doctrine qu'elle détruit, et nous désirons conserver à l'étude de la question qui nous occupe le sérieux intérêt qu'elle mérite. Nous diviserons donc en deux parties l'ensemble des conjectures qui transforment Sénèque en un Père de l'Église ; nous exposerons d'abord celles qu'il suffit d'énoncer, et qui se réfutent d'elles-mêmes, réservant la discussion pour les assertions plus raisonnables, où du moins l'erreur est colorée de quelque vraisemblance.

§ I.

DE LA FOI ET DE L'ESPÉRANCE.

Sénèque, avons-nous vu(457), dit que le premier hommage à rendre aux dieux c'est de croire qu'ils existent, et de leur accorder tous les attributs que comporte l'excellence de leur nature. Il ajoute que là se borne un culte bien entendu(458). Sur ce fondement, on déclare qu'il a connu le symbole, *Credo in Deum...* comme si la croyance en Dieu était chose nouvelle au temps de Sénèque, ou l'emploi du verbe *credere*, pour signifier *croire*, une invention grammaticale de notre philosophe. Il est donc admis qu'il connaissait la *Foi*, la première des vertus théologiques, puisqu'il croyait en Dieu ; mais ce n'est pas assez dire, car il connaissait l'*Espérance*, et en voici la preuve sans réplique : il a employé les mots *spes* et *sperare* ! En quel sens ? En un sens chrétien et théologique ? Non, au sens profane et vulgaire ; mais qu'importe ? Dans une Épître où il recommande à Lucilius de rechercher la solitude que l'homme vertueux seul, selon Cratès, peut supporter sans danger, il dit à son ami : « Vois ce que j'espère de toi, ou plutôt ce dont je suis certain, car espérer ne dit pas assez, l'espérance étant le nom d'un bien mal assuré, je ne trouve personne à qui j'aime mieux te confier qu'à toi-même(459). » N'est-ce pas là une preuve bien concluante que notre philosophe connaissait l'Espérance, puisqu'il se sert du mot *espérer*, et qu'il va jusqu'à dire que l'espérance est le nom d'un bien mal assuré ? Et le moyen de conserver quelque doute lorsqu'on lit dans saint Paul :

« Nous n'avons encore été sauvés qu'en espérance. Or l'espérance qui se voit n'est plus espérance ; car qui espère ce qu'il voit déjà? Que si nous espérons ce que nous ne voyons pas encore, nous l'attendons avec patience(460). » Entre les deux pensées nul rapport, puisque dans le premier cas il s'agit de l'estime et de la confiance que Lucilius inspire à son ami, et dans le second, de l'espérance du salut et du bonheur éternel. La seule ressemblance qu'on y puisse signaler, c'est la présence du mot *spes* dans l'une et l'autre phrase. Avions-nous raison d'hésiter avant d'entreprendre cette discussion ?

Le savant Huet(461) croyait cependant voir une définition collective des deux premières vertus théologiques dans le passage suivant : « Deux choses donnent surtout de la force à l'âme, la foi dans le vrai et la confiance ; l'avertissement donne l'une et l'autre, car on y ajoute foi, et cette conviction étant établie, l'âme conçoit de grandes pensées et se remplit de confiance ; donc l'avertissement n'est pas superflu(462). » Or, quelle est la vraie pensée de Sénèque? C'est de prouver l'efficacité des conseils et des avertissements. L'épître entière est une réfutation du sentiment d'Ariston, stoïcien, qui prétendait que les préceptes spéciaux, concernant chaque condition, étaient inutiles et que les principes essentiels, les maximes générales suffisaient. Sénèque démontre, d'après Cléanthe, que le détail de la science des devoirs n'est pas sans avantage, et il recommande la fréquentation des bonnes compagnies, le goût des conversations honnêtes, l'emploi de fréquents avertissements, enfin tout ce qu'il appelle la médecine de l'âme. Voilà ce que signifie simplement ce passage, si mystérieusement expliqué par Huet(463).

Si l'on eût apporté à l'appui de l'orthodoxie de Sénèque d'autres preuves que des contre-sens et des non-sens (car quel nom donner à de telles interprétations?), nous aurions pu rechercher si dans l'antiquité ces deux vertus, que le christianisme a divinisées, n'ont pas été entrevues, sous une forme déjà chrétienne, par la philosophie. À ce propos, nous aurions cité Clément d'Alexandrie, qui croyait retrouver dans les philosophes spiritualistes ces deux mots avec le sens particulier que leur donnent les théologiens : « Je ne saurais, dit-il, trop louer le poète d'Aggrigente qui célèbre ainsi la *Foi* dans les vers suivants : Mes biens-aimés, je sais que la vérité réside au fond de mes discours ; mais l'acquiescement à la vérité est chose pénible et laborieuse ; les élans de la foi ne pénètrent que difficilement dans le cœur de l'homme..... Les écrivains de la Grèce nous ont fourni des témoignages assez nombreux à l'appui de la Foi. Prendre à tâche de rassembler la multitude des passages où ils ont parlé de l'*Espérance* et de la *Charité*, ce serait nous jeter dans des commentaires sans fin(464). » On eût pu encore invoquer le témoignage de ces vers recueillis par Stobée : « L'Espérance est la seule divinité qui secoure ici-bas les mortels. —

Rien n'est au-dessus de l'espérance : il faut tout espérer. — Si vous n'espérez pas ce qui dépasse l'espérance, vous ne trouverez pas ce qui échappe à vos recherches. — Il est des signes évidents qui nous font saisir ce que nous ne pouvons apercevoir. — L'esprit voit clairement ce qui n'est pas sous nos yeux(465). » La Foi et l'Espérance ne semblent-elles pas désignées dans ces vers?

Nous ne savons s'il est vrai qu'Empédocle ait dit : « On ne peut apercevoir Dieu avec les yeux, ni le saisir par la main ; la foi est comme le grand chemin par lequel il descend dans le cœur des hommes(466). » Selon nous, toutes ces ressemblances sont plutôt extérieures que réelles, et nous pensons que le Juif Philon, le premier parmi les philosophes, a employé ces mots avec une signification à peu près chrétienne. Son mysticisme religieux s'exprime ainsi : « Quelle est donc cette attache invincible qui nous unit à Dieu? La piété et la foi(467). » Cependant on ne peut pas nier que Platon n'ai souvent et fortement exprimé la confiance de l'âme en la justice et la bonté de Dieu, cette ardente espérance qui au sein des misères présentes lui ouvre un avenir éternel de félicité. « Conservons la ferme conviction que, quoi qu'il puisse arriver aux gens de bien, si ce sont des maux, les dieux les rendront plus légers, et changeront leur condition présente en une meilleure ; tandis qu'au contraire si ce sont des biens, loin d'être passagers, la jouissance leur en est assurée pour toujours. C'est dans ces douces espérances qu'il faut vivre, c'est par de tels souvenirs qu'il faut se fortifier, se les rappelant distinctement à soi-même et aux autres en toute occasion... Voilà pourquoi je ne m'afflige pas tant, sur le point de mourir ; au contraire, j'espère dans une destinée réservée aux hommes après leur mort, et qui, selon la foi antique du genre humain, doit être meilleure pour les bons que pour les méchants... Aussi, pendant la vie, il faut tout faire pour acquérir de la vertu et de la sagesse ; car le prix du combat est beau, et l'espérance est grande... Qu'il prenne donc confiance pour son âme celui qui, ici-bas, a rejeté les plaisirs et les biens du corps, comme lui étant étrangers et portant au mal ; et celui qui a aimé les plaisirs de la science, qui a orné son âme non d'une parure étrangère, mais de celle qui lui est propre, comme la tempérance, la justice, la force, la liberté, la vérité ; celui-là doit attendre tranquillement l'heure de son départ pour l'autre vie, comme étant prêt au voyage quand la destinée l'appellera(468). »

§ III.

DE LA TRINITÉ.

L'erreur que nous venons de relever est étrange ; en voici une autre qui ne l'est pas moins. Elle consiste à assimiler la définition de la Trinité chrétienne à la formule du panthéisme professé par les stoïciens. Personne n'ignore et nous

avons eu occasion de rappeler que le Dieu des stoïciens est une intelligence qui se mêle à la matière, la pénètre, et lui communique la vie, la forme et le mouvement(469). Pour désigner la Divinité, sa nature, son action et ses attributs, ils se servent de plusieurs expressions qui toutes se rapportent à un Être unique, que l'école définit et comprend de la même manière. Tantôt il est appelé simplement Dieu ; tantôt, l'âme du monde, d'où s'échappent comme d'un foyer les âmes particulières ; tantôt, c'est la Raison séminale qui contient en germe tout ce qui existe ; ou bien encore, la Nature, force productive ; le Destin, loi immuable ; la Providence, pensée dirigeante et puissance conservatrice. Peu importent les noms, comme dit Sénèque ; tous les stoïciens sont d'accord sur l'idée de la Divinité(470). Or, c'est dans la diversité des termes qu'ils emploient qu'on a voulu trouver une sorte de définition chrétienne du dogme de la Trinité, sans faire attention que toute leur métaphysique est un commentaire explicite de ces expressions, et qu'à moins de nier l'évidence, il n'y a pas lieu de s'y méprendre. Voici donc cette définition stoïcienne de la Trinité. Elle est tirée d'un écrit de Sénèque qui, soit dit en passant, est certainement antérieur aux prétendues relations du philosophe avec l'Apôtre(471) ; mais qu'est-ce qu'une invraisemblance de plus dans une erreur si manifeste ?

Sénèque exilé, en écrivant à sa mère, veut lui prouver que l'exil ne peut dépouiller l'homme de ses avantages les plus précieux, c'est-à-dire de sa volonté et de sa vertu. « Ainsi l'a voulu, dit-il, l'auteur de cet univers, quel qu'il soit, et quelque nom qu'on lui donne ; que ce soit un Dieu tout-puissant, ou la raison incorporelle, artisan de grands ouvrages, ou un esprit divin, également répandu et distribué dans tous les objets, ou le destin et un enchaînement immuable de causes étroitement liées(472). » Ce que nous avons dit assez longuement, au sujet des idées stoïciennes, sur la création et le gouvernement de l'univers, renferme une explication plus que suffisante de ce passage, qui d'ailleurs s'explique de lui-même. Il n'est pas besoin d'être profondément versé dans la métaphysique de Zenon, de Cléanthe et de Chrysippe, pour savoir que Sénèque énumère ici les termes familiers aux philosophes de son école, et avec leur sens bien connu. Il s'adressait à sa mère qui avait, comme on sait, quelque teinture de philosophie(473). Mais comment transformer cette formule du panthéisme en une définition du dogme chrétien ?

On commence par retrancher le quatrième terme dont se sert Sénèque, ce *fatum* qu'en plusieurs endroits il donne encore pour un synonyme des expressions *Deus*, *Ratio*, *Spiritus*, *Natura*, *Providentia*(474) ; on obtient ainsi les trois termes nécessaires, et on les cite seuls(475). Après ce premier résultat, sans s'inquiéter aucunement de ce que veut dire l'auteur ou de ce qu'il a jamais dit de pareil et d'identique, on prend les trois termes principaux qui restent, *Deus*,

Ratio, Spiritus, abstraction faite de ce qui les entoure et les explique, et on a ainsi Dieu le Père, Dieu le Fils ou le Verbe, *λογος*, et le Saint-Esprit. En manière de preuves subsidiaires, on rapproche du passage de l'écrivain panthéiste ces mots : « *Omnia per ipsum facta sunt, et sine ipso factum est nihil quod factum est...* » termes dont les derniers sont empruntés à l'Évangile de saint Jean, qui, suivant l'opinion des théologiens eux-mêmes, fut composé vers l'an 99, c'est-à-dire trente ans après la mort de Sénèque ; on ajoute ce verset de l'Ancien Testament : « *Effundam de spiritu meo super omnem terram*(476), » et celui-ci des Actes : « *Effudit hunc quem vos videtis et auditis*(477) ; » et de cet habile arrangement il résulte que Sénèque, en écrivant à sa mère, vers l'an 45, connaissait le dogme principal du christianisme, au moment où saint Pierre prêchait l'Évangile à Rome, dont notre philosophe avait été banni depuis plusieurs années. Est-il besoin d'ajouter qu'on fortifie cette assertion d'arguments pareils aux premiers, et tirés des endroits où Sénèque expose le plus catégoriquement soit le *dualisme*, soit le *fatalisme*, soit le *naturalisme*, et toutes les doctrines, quelles qu'elles soient et quelque nom qu'on leur donne, qui ôtent à Dieu la puissance de créer, à l'homme sa liberté, et qui confondent tout ce qui existe dans le sein immense d'un être unique, soumis à une loi fixe et immuable ?

Par une inconséquence encore plus étonnante, on prend pour auxiliaire Tertullien, on apporte un passage de ce docteur qui renverse le frêle édifice de ces hypothèses. Car Tertullien, citant les expressions stoïciennes employées par Sénèque, leur donne leur véritable sens, et, quoiqu'il signale entre le Portique et le christianisme quelque analogie, il est bien éloigné de croire à une parfaite identité. « Chez vos sages, dit-il, le Logos est l'artisan de l'univers ; Zenon l'appelle aussi destin, Dieu, âme de Jupiter et nécessité universelle. Cléanthe en fait un esprit répandu dans le monde(478). » Voilà les propres expressions de Sénèque, entendues comme elles doivent l'être, et attribuées à leurs premiers auteurs.

Faut-il maintenant rechercher dans les philosophes antérieurs à Sénèque quelque pressentiment confus, quelque vague intuition du dogme chrétien ? Ce soin serait superflu, car on n'établirait que de fausses similitudes. La Trinité chrétienne est un dogme *sui generis*, que le paganisme grec et romain a complètement ignoré. On peut signaler quelque ressemblance apparente entre le Verbe chrétien et le *Logos* de Platon, entre le Saint-Esprit et le souffle divin ou l'âme du monde, des stoïciens ; mais il n'en est pas moins vrai que le mystère d'un Dieu en trois personnes réelles et distinctes, qui est triple sans cesser d'être un, n'a son équivalent dans aucune conception philosophique. Nous ne citerons donc que pour mémoire les rapprochements qu'on a essayé d'établir sur ce point entre la philosophie et la révélation. Théodoret dit : « Ce que nous appelons le

Père, Platon l'appelle souverain bien ; notre Verbe est chez lui l'intelligence, et il appelle âme du monde cette force qui anime et vivifie tout, et que les divines Écritures appellent Saint-Esprit. Il a fait ces larcins à la théologie des Hébreux(479). » Platon n'a point fait de larcin, car on ne trouve pas chez lui le système que Théodore lui prête. Origène cite un passage tiré de la lettre de Platon à Hermias, Érase et Corisque, où ce philosophe rend, dit-il, un témoignage précis à la divinité du Fils de Dieu, en ces termes : « Prenez à témoin Dieu, maître de toutes choses présentes et futures, et le souverain Père de ce Dieu, de cette cause, qu'un jour, si nous devenons de vrais philosophes, nous connaîtrons tous clairement, autant que cela a été donné au génie de l'homme(480). »

On allègue cet autre passage de sa seconde lettre à Denys : « Tout est autour du roi de tout ; il est la fin de tout ; il est la cause de toute beauté. Ce qui est du second ordre est autour du principe second, et ce qui est du troisième ordre autour du troisième principe. L'âme humaine désire avec passion pénétrer ces mystères ; pour y parvenir, elle jette les yeux sur ce qui lui ressemble, et elle ne trouve rien qui la satisfasse absolument(481). » Sans parler de l'obscurité des termes allégués, nous pouvons dire en un mot que l'authenticité de ces lettres est loin d'être démontrée. Il y aurait plus de raison à rapprocher de la Trinité chrétienne la Trinité philosophique de Platon, le beau, le juste et le bien, et cette triple essence qui est la science en soi, la sagesse en soi, la justice en soi(482) ; mais on comprend en même temps quelle distance sépare cette conception philosophique du dogme religieux. Si Philon est plus explicite, puisqu'il appelle le Verbe le premier-né de Dieu, il n'y a pas lieu de s'en étonner : Philon est juif et versé dans l'Ancien Testament.

§ III.

PORTRAIT DE l'homme-DIEU.

Il y a dans Sénèque deux portraits de ce sage accompli que rêvait le stoïcisme : on a cru y reconnaître les traits de Jésus. On a supposé que l'auteur, en peignant le héros imaginaire de sa secte, empruntait ses couleurs aux Évangélistes et avait secrètement en vue l'Homme-Dieu. Nous pourrions faire remarquer combien de tels rapprochements sont indiscrets, mais notre tâche se borne à faire ressortir la fausseté de ces assimilations, et pour cela, citer suffit.

Quel est le lecteur de Sénèque qui n'ait présente à l'esprit cette pompeuse hypotypose où l'écrivain nous représente un homme intrépide dans les dangers, pur de toute passion, heureux dans l'adversité, calme dans les orages, qui regarde l'humanité de haut, et traite d'égal à égal avec les dieux ? Eh bien, cet homme, dit-on, c'est Jésus ; ce sage orgueilleux qui a des regards de mépris pour

la triste humanité, des sourires de pitié pour ses faiblesses, c'est celui qui s'est humilié, pour racheter les hommes, jusqu'à souffrir la mort des esclaves :

« Si vous voyez un homme intrépide dans les dangers, pur de toute passion, heureux dans l'adversité, calme dans la tempête, voyant de haut les autres hommes, traitant les dieux comme des égaux, ne vous sentirez-vous pas pleins de respect pour lui? ne direz-vous pas : il y a là quelque chose de trop grand, de trop élevé pour que je l'assimile au faible corps qui lui sert d'enveloppe ; une force divine est descendue là. Oui, l'âme supérieure, modérée, qui traverse les choses de ce monde comme étant au-dessous d'elle, et en se moquant de nos craintes et de nos ambitions, une telle âme est mise en branle par une puissance du ciel. Un être aussi extraordinaire a pour soutien évident la divinité ; aussi cet être, pour une bonne part de lui-même, habite au lieu même dont il émane. De même que les rayons du soleil touchent la terre, mais résident au lieu qui les envoie, de même l'âme grande et sainte, envoyée ici-bas pour nous faire connaître de plus près la divinité, vit, il est vrai, avec nous, mais elle reste attachée au lieu de son origine ; ses regards et ses efforts tendent de ce côté ; elle est parmi nous comme un être meilleur. Quelle est donc cette âme? Celle qui ne s'appuie sur aucun bien qui lui soit étranger(483). »

C'est là une amplification éloquente de ces idées stoïciennes qui maintenant doivent nous être familières : par sa raison, le sage est l'égal des dieux ; il renferme en lui la divinité, car son âme est une parcelle de l'âme divine ; il aspire ici-bas à rentrer dans le foyer divin dont il est un rayon, enveloppé d'une matière périssable. Et quel est le but particulier où tend cette description? C'est de prouver que les vrais biens de l'homme ne sont point ces avantages extérieurs qu'il partage avec la bête, mais la vertu, l'intelligence, la raison(484) :

« Tu me demandes quel est le bien propre de l'homme? C'est l'âme, et dans cette âme une raison parfaite. L'homme est un être doué de raison ; donc il atteint au souverain bien dès qu'il a rempli le but de son existence(485). » Tel est le sens de la maxime qui termine le portrait : l'âme vraiment grande est celle qui ne s'appuie que sur des biens qui lui sont propres, c'est-à-dire sur la raison, qui est le tout de l'homme.

Ainsi, en croyant voir, dans cette épître, l'esprit de l'Évangile, on a confondu le dogme de l'Incarnation avec certaines conséquences du panthéisme.

Le second portrait a des teintes plus douces. Lucilius avait demandé à son ami à quelles marques il pourrait reconnaître parmi les hommes une vertu parfaite, un vrai sage, un homme digne de ce nom, comme le cherchait Diogène. Après une exposition didactique, fort minutieuse, des caractères du bien et de l'honnête, Sénèque trace une idée générale du sage : on doit regarder comme parvenu au comble de la vertu celui qui se montre toujours d'accord avec lui-

même, égal dans son humeur, soumis aux lois de la destinée, plein de douceur et de justice pour les hommes et pour les dieux, persuadé que la vie est un passage sur la terre, le corps un fardeau, la mort une délivrance. Ce n'est plus ce fier athlète qui provoque au combat l'univers, et se raidit contre les fléaux de la nature, les coups du sort, et ses propres passions ; c'est le stoïcien résigné et même un peu mystique, *qui trouve sa sérénité dans sa hauteur*, qui fait un personnage de sagesse consommée, de calme imperturbable, de dignité bienveillante, jusqu'à ce que la mort vienne l'avertir de quitter la scène du monde. Le premier est un héros armé en guerre, le second un héros qui a triomphé :

« Jamais ce sage parfait n'a maudit la fortune ; jamais il n'a accueilli avec tristesse les accidents qui le frappent ; se regardant comme le citoyen et le soldat de l'univers, il a subi tous ces travaux comme une consigne. Tout ce qui fondait sur lui, il ne s'en est point détourné comme d'un mal tombé sur lui par hasard, mais il y a vu une mission à remplir. Tout cela, dit-il, me concerne, c'est mon affaire ; la chose est pénible, douloureuse ; appliquons-y tous nos efforts. Aussi la grandeur a-t-elle éclaté nécessairement en lui, homme qui jamais n'a gémi sur ses souffrances, qui n'a élevé aucune plainte contre sa destinée ; il a donné à beaucoup l'intelligence de sa vertu ; il a brillé comme une lumière au sein des ténèbres(486) ; il a attiré sur lui l'attention de tous par son calme et sa douceur, par cette égalité d'humeur qu'il conservait envers les dieux et les hommes. Ce sage avait une âme accomplie, parvenue à cette perfection suprême au-dessus de laquelle il n'y a rien, si ce n'est l'intelligence divine dont une parcelle s'était détachée par émanation pour habiter une âme mortelle(487). »

Quoique ce portrait, comme le premier, porte l'empreinte des doctrines stoïciennes les moins conformes au christianisme(488), il peut néanmoins surprendre à première vue ceux qui ne connaissent le stoïcisme qu'imparfaitement, et qui le jugent d'après ses paradoxes les plus sévères et les plus étranges. La douceur semble incompatible avec cette secte rigide qui défend la pitié. Sénèque lui-même convient que de son temps l'opinion publique prenait quelquefois le change à ce sujet. Il réfute ce reproche : « Aucune philosophie, dit-il, n'est plus clémente et plus douce, aucune n'est plus amie des hommes... La pitié, ajoute-t-il, ne doit pas entrer dans l'âme du sage, car elle est une faiblesse, elle participe de la douleur, elle altérerait cette sérénité, ce calme profond que doit conserver le sage au dedans de lui-même comme au dehors. Mais il n'en remplira pas moins tous les devoirs que la pitié impose aux autres hommes, il se montrera empressé à secourir toutes les infortunes, à soulager toutes les misères. Les gens de bien se défendront de la compassion, mais on trouvera en eux la clémence et la douceur(489). » Le stoïcisme, en effet, n'a-t-il

pas proclamé ce principe, que les hommes sont égaux, unis par les liens d'une parenté naturelle, faits les uns pour les autres? Ne disait-il pas : le monde forme un seul État, le genre humain un seul peuple, ou plutôt une seule famille? Ne lit-on pas dans ses maximes : les sages seuls savent aimer(490)? Ainsi ce caractère de mansuétude que Sénèque donne au sage est entièrement conforme à l'esprit du stoïcisme.

Si l'on veut que les auteurs profanes ne puissent parler de la vertu sans copier les livres saints, parce qu'ils lui attribuent la patience, la douceur, l'oubli des injures, que dira-t-on de ce passage de Platon où le juste est représenté mourant sur une croix? « En face de ce personnage (qui a la perfection de l'injustice), représentons-nous le juste, homme simple et généreux, qui veut, dit Eschyle, être bon et non le paraître. Dépouillons-le de tout, excepté de la justice, et rendons le contraste parfait entre cet homme et l'autre : sans être jamais coupable, qu'il passe pour le plus scélérat des hommes ; que son attachement à la justice soit mis à l'épreuve de l'infamie et de ses plus cruelles conséquences ; et que jusqu'à la mort il marche d'un pas ferme, toujours vertueux et paraissant toujours criminel... Le juste, tel que je le représente, *sera fouetté*, mis à la torture, chargé de fers ; on lui brûlera les yeux ; à la fin, *après avoir souffert tous les maux, il sera mis en croix...*(491). »

Certes, à ne juger que par les ressemblances extérieures, aucun trait n'est plus frappant que celui-ci. Faut-il en conclure que Platon avait lu dans les prophéties des Juifs le futur supplice du Sauveur des hommes? Non, assurément ; pas plus qu'on ne doit voir une allusion à Jésus dans le *Second Alcibiade*, ou aux apôtres, dans les *Entretiens mémorables*(492). Mais comme il est nécessaire que la vertu soit ici-bas méconnue, injuriée, persécutée ; comme il est de son essence même de posséder la résignation et la mansuétude ; comme son douloureux privilège est d'endurer les plus affreux supplices que puisse inventer la cruauté des méchants, et les outrages les plus vils que puisse inspirer à la multitude une haine stupide, il n'est pas étonnant que l'imagination des écrivains, en traçant le portrait de la vertu, se rencontre quelquefois avec les descriptions évangéliques où est dépeint le Juste abreuvé d'ignominies. Les supplices que décrivent les Évangiles et les Actes des martyrs, n'ont pas été inventés pour la passion de Jésus ni pour la persécution des chrétiens ; le paganisme, en cette occasion, a déployé les ressources ordinaires de la barbarie légale de l'antiquité ; la férocité de la populace s'est montrée avec ses instincts naturels contre ces opprimés ; mais dans les outrages comme dans les tortures il n'y a rien d'inusité : lors donc que les auteurs profanes font mention de quelque tourment et de quelque injure qui ont été essayés par Jésus ou par ses disciples, il est puéril d'imaginer qu'ils ont emprunté ces termes aux livres saints.

CHAPITRE VI.

De la Grâce et des Sacrements. — Confession. — Pêché originel.

§ I.

LA GRÂCE.

Pour prouver que Sénèque croyait au dogme de la grâce, on met en avant deux sortes de citations : quelques-unes semblent établir la présence de l'Esprit-Saint dans le cœur ; d'autres, le besoin que l'âme éprouve d'un secours surnaturel. Nous connaissons déjà les premières : « *Un esprit sacré habite en nous... un hôte divin réside dans le corps de l'homme*(493). »

Nous nous sommes suffisamment expliqué, et à plusieurs reprises, sur le sens de ces passages, et nous croyons avoir prouvé, ce qui était facile d'ailleurs, qu'il n'y a nulle ressemblance entre l'*esprit sacré* des stoïciens et le Saint-Esprit des chrétiens ; on a vu aussi ce que signifiait pour le Portique l'influence permanente de la Divinité sur nos âmes, ou plutôt cette perpétuelle occupation de l'homme par un principe supérieur, dont il émane(494). Cette première partie de la thèse adverse n'est donc pas soutenable. — La seconde s'appuie sur les passages suivants : « Personne n'est homme de bien, sauf un dieu. Qui pourrait s'élever au-dessus de la fortune si un dieu ne nous secourait ? — Les dieux ne sont ni dédaigneux ni envieux ; ils sont accessibles ; ils tendent la main à ceux qui montent vers eux(495). Cela revient à dire que les hommes ont besoin du secours des dieux, et que les dieux accordent leur secours aux hommes. Si c'est là ce qu'on entend par la grâce, l'antiquité entière y a cru ; car de tout temps, l'homme, sentant sa faiblesse, a imploré l'assistance divine avec l'espoir de l'obtenir. Non-seulement il a demandé au Ciel la vie, la santé, les biens du corps, mais les qualités de l'âme et les dons de l'esprit. Platon, en plusieurs endroits, dit expressément que la vertu vient de Dieu, et qu'on ne peut sortir de l'ignorance et du vice sans son aide ; nous connaissons déjà sur ce point la déclaration si nette et si précise que renferme le *Ménon* et le *Premier Alcibiade*(496).

Il revient ailleurs sur cette pensée : « L'âme privée d'éducation produira nécessairement tous les vices, à moins qu'il ne se trouve un Dieu qui la protège(497). » — Dans les *Lois*, avant d'entamer la discussion d'un sujet important et épineux, il croit devoir implorer les lumières d'en haut : « Si jamais nous avons eu besoin d'invoquer la Divinité, c'est surtout à ce moment : implorons donc de toutes nos forces le secours des dieux, pour en démontrer l'existence ; et, nous attachant à leur protection comme à une ancre sûre, embarquons-nous dans la discussion présente(498). » — « Invoquons Dieu pour l'heureux succès de notre législation, qu'il daigne écouter nos prières, et qu'il vienne, plein de bonté et de bienveillance, nous aider à établir notre ville et nos

lois(499). » — « Si nous réussissons, Clinias que voici, et nous autres vieillards, à te convaincre qu'en parlant des dieux comme tu fais, tu ne sais ce que tu dis, ce ne peut être que par un bienfait de Dieu même(500). » — « Pour ériger des autels aux dieux, et réussir dans une telle entreprise, il faut des lumières supérieures(501). »

Héraclite pensait de même, lui qui répétait souvent : « L'esprit humain n'a aucune connaissance ; Dieu seul connaît, car l'homme dépourvu de sagesse apprend autant de Dieu que le petit enfant apprend de l'homme(502). Terminons par ce mot de Simonide : « Nul n'a possédé la vertu sans le secours des dieux(503). » Ne soyons donc pas surpris que dans une lettre où Sénèque encourage son ami à s'élever au rang des dieux, il ait pu lui dire : « Les dieux ne sont pas jaloux de nos efforts ; ils ne dédaignent pas notre société ; ils nous admettent parmi eux et nous tendent la main. » Il parle ainsi, comme il le déclare au même endroit, d'après Sextius et tous ses maîtres ; son but est de montrer à l'homme, non le secours qu'il peut espérer de la Divinité, mais sa puissance personnelle, et d'exciter en lui les plus orgueilleuses espérances. Car il vient de dire quelques lignes plus haut : « Jupiter ne peut pas plus que l'homme de bien ; son unique supériorité, c'est d'être vertueux plus longtemps ; et même le sage l'emporte en un point, c'est que Jupiter s'abstient des faux biens par la condition même de sa nature, tandis que le sage les dédaigne et les rejette librement(504). » Nous sommes bien loin de l'humilité chrétienne et des maximes de Platon.

Il nous reste très-peu de chose à dire sur la manière dont on démontre que Sénèque connaissait les sacrements de l'Église. Ce genre de preuve est fort simple ; il consiste à traduire *sacramentum*, qui signifie « serment, » par l'expression théologique *sacrement*. Ainsi interprétée, la phrase n'a plus de sens ; mais nous ne pouvons pas changer l'argumentation qu'on nous donne pour légitime, et nous l'exposons ici avec une fidélité scrupuleuse. « Tout ce que nous sommes forcés de souffrir, dit Sénèque, d'après les lois immuables qui régissent l'univers, empressons-nous de l'accepter : nous avons prêté un serment qui nous lie, c'est de supporter tout ce qui peut arriver à un mortel(505)» Le sens n'est pas équivoque, il est hors de toute contestation.

§II

LA CONFESSION.

Les points de comparaison que nous allons examiner sont d'une invraisemblance moins choquante ; et nous comprenons qu'en étudiant Sénèque comme si la philosophie ancienne commençait et se bornait à ses écrits, il y ait lieu de voir avec surprise certaines conformités de sa doctrine avec le

christianisme. Mais on ne veut pas voir tout ce qui a précédé et inspiré Sénèque.

Par exemple, à quoi bon insinuer qu'il a pris de saint Paul l'habitude d'examiner chaque soir sa conscience, et de se confesser lui-même, puisqu'on sait que cet usage est ancien parmi les philosophes, et qu'il remonte jusqu'à Pythagore et aux gymnosophistes de l'Inde(506); puisque Sénèque nous dit qu'il le tient de son maître Sextius et qu'il le pratiquait depuis sa jeunesse(507)? Ou il n'y a plus d'évidence et de certitude, ou il faut admettre un témoignage si catégorique.

Quelle différence, du reste, entre le sacrement de la confession et cet examen philosophique de la conscience, ce compte rendu journalier qu'une âme bien réglée se demande à soi-même ! Où est le coupable qui s'humilie aux pieds d'un autre homme qu'il prend pour confident et pour médecin de ses maux ? Où est le pouvoir de lier et de délier, de condamner et d'absoudre ? Le caractère religieux, sacramentel, manque entièrement à la pratique des philosophes anciens. On a bien essayé de voir dans Sénèque l'analogie de la confession chrétienne, mais c'est au moyen de textes tronqués et dénaturés. On cite ces fragments : « *Conscientiam suam (vir bonus) diis aperit...*(508) *Nemo invenitur qui se possit absolvere....*(509) » qui signifient, dit-on, « l'homme se confesse à Dieu même ; nul ne peut s'absoudre soi-même, ou se donner l'absolution. » Mais tel n'est pas le sens véritable de ces passages. Dans le premier, Sénèque veut dire que si, entre autres vertus, le sage possède franchise et innocence, s'il tient son cœur ouvert aux dieux et vit comme sous les yeux du public, il parviendra à une sagesse consommée. La seconde de ses pensées est que tous les hommes sont pécheurs, et qu'un juge ne doit pas être sévère envers ceux dont peut-être il partage le crime. Nous ne trouvons rien dans les anciens qui ressemble au sacrement de la pénitence ; le *sit erranti medicina confessio* de Cicéron(510) est un conseil sensé et non une prescription religieuse. Platon recommande de s'accuser en public, au grand jour, lorsqu'on a commis quelque faute ; il veut même qu'on dénonce ses proches s'ils sont coupables : « Être châtié, dit-il, quand on a fait le mal, est ce qu'il y a de plus heureux après l'innocence... Si l'on a commis quelque injustice, il faut aller de soi-même se présenter au lieu où l'on recevra la correction convenable, et s'empresse de se rendre auprès du juge comme auprès du médecin, de peur que la maladie de l'injustice, venant à séjourner dans l'âme, n'y engendre une corruption secrète et ne la rende incurable(511). » Voilà du moins le principe de l'expiation de la faute par le repentir et par l'aveu volontaire ; nous touchons ici au dogme chrétien d'assez près, beaucoup plus près que par l'examen de conscience des stoïciens, qui est une précaution plutôt qu'une confession ; mais le caractère de la doctrine platonicienne est tout politique ; il s'agit de fautes commises contre les lois, et le

juge, le médecin qu'il faut aller trouver, est un magistrat.

Lorsque Sénèque recommande à Lucilius d'avoir tout à la fois un conseiller et un modèle(512), il est entièrement dans l'esprit de sa secte, ou plutôt de la philosophie parénétique de l'antiquité. Son langage est celui de tous les philosophes qui, depuis Thaïes et les sept sages, ont pris pour objet de leur étude la culture morale des âmes et l'art de faire des progrès dans la vertu. De tout temps les moralistes, comme les auteurs de poétiques, ont proclamé l'utilité d'un censeur et d'un guide. « Ayez un ami sincère qui vous éclaire sur vos défauts, disait Diogène, si vous voulez devenir et rester un homme de bien(513). »—« Fuyez les méchants, disait aussi Platon, sous peine de leur ressembler, et fréquentez ceux dont vous voulez imiter la conduite(514). » Ce n'étaient pas seulement les écoles spiritualistes qui recommandaient cette double pratique : les mêmes prescriptions sont dans Épicure, et la preuve, c'est que Sénèque, en les formulant, lui emprunte son autorité et ses propres termes, bien qu'on ait soin, en citant Sénèque, d'omettre ce qui a rapport à Épicure : « Il faut faire choix d'un homme de bien, l'avoir toujours devant les yeux, comme si nous vivions sous son regard, comme si nous agissions en sa présence. Voilà le précepte que nous donne Épicure ; il nous impose un gardien et un guide... Agissez, disait-il aux siens, comme si Épicure vous regardait(515). » Ainsi, c'est d'après Épicure que Sénèque recommande le choix d'un directeur de conscience : mais pourquoi, en citant Sénèque, omettre le nom du philosophe qu'il cite lui-même et traduit littéralement ? La même remarque s'applique à cette maxime : « Le commencement du salut, c'est de connaître sa faute(516). » Ce n'est pas sans surprise, ajoute-t-on, que l'on rencontre dans Sénèque une sentence aussi formellement biblique ; puis on la rapproche de plusieurs pensées des livres saints. Pour nous, ce qui nous surprend, ce n'est pas de rencontrer dans un philosophe une maxime du sens commun, c'est de voir qu'on attribue à Sénèque ce qu'il déclare appartenir à autrui. « Cette belle maxime, dit-il, appartient à Épicure(517). » Quant aux modèles à imiter, Sénèque propose, par une sorte d'éclectisme assez en vogue de son temps, les plus illustres sages de Rome et de la Grèce, Caton, Lélius, Tubéron, Socrate, Zenon, Chrysippe, Posidonius : « Les uns, dit-il, vous apprendront à mourir lorsque la nature l'exige, les autres, avant même qu'elle l'exige(518). » Du reste, rien de plus vulgaire que ces préceptes et ces formules dans les écoles de philosophie, et principalement chez les stoïciens, qui, plus que toute autre secte, ont développé et approfondi la morale. Les Diodote, les Antipater, les Athénodore, les Cornutus, les Julius Canus, les Musonius, étaient des confidents intimes, des médecins spirituels, des directeurs de conscience attachés à la personne des plus illustres Romains, de Cicéron, de Caton, d'Auguste, de Perse, de Plautus, de

Thraséas, vivant sous le même toit, assis à la même table, les accompagnant dans leurs voyages et leurs expéditions, et, à l'heure suprême, leur prodiguant les consolations de l'amitié et de la philosophie. Sénèque lui-même est le conseiller de Lucilius, et il a son propre directeur, Démétrius le Cynique(519). Il peut paraître surprenant de rencontrer dans des moralistes une science si consommée, un art si délicat et si raffiné : et cependant, parmi leurs nombreux écrits, combien peu sont parvenus jusqu'à nous(520) !

§ III.

PÉCHÉ ORIGINEL.

Ces mêmes philosophes ne semblent pas avoir connu la théorie du *péché originel* et de la transmission des fautes ; du moins elle est étrangère à Sénèque, et les textes où on prétend l'entrevoir sont pris à contre-sens. « Aucun âge n'est exempt de fautes(521), » signifie non pas que la race humaine a été infectée dans sa source par une faute primitive, mais simplement que le mal est de tous les temps. Or, autre chose est de dire qu'aucun âge n'a été exempt du péché d'un premier père, autre chose d'exprimer cette pensée fort commune : nul siècle n'est pur de désordres et de corruption.

Entre la doctrine stoïcienne et le dogme chrétien la différence est bien marquée : les stoïciens attribuaient la perversité de l'homme à sa nature complexe, où deux principes contraires sont en lutte ; le christianisme enseigne que notre corruption a sa source dans une faute unique, commise par le chef de la race, et transmise par lui à ses descendants frappés à jamais de déchéance. La diversité des deux doctrines éclate surtout dans les conséquences : l'homme, suivant le stoïcisme, peut vaincre en lui-même l'énergie du mal par l'énergie du bien, et atteindre par sa vertu propre à la perfection. Suivant le christianisme, un Dieu médiateur pouvait seul relever l'humanité de sa dégradation. De même, on a dit de tout temps : Les hommes, sans exception, sont sujets à la mort ; mais aucun philosophe, avant saint Paul, n'avait dit : « La mort est le châtimement du péché ; c'est le péché qui a introduit la mort dans le monde(522). » L'axiome banal : Nous mourons tous, nous sommes nés pour mourir, n'est pas l'équivalent de la sentence apostolique : « Tous les hommes meurent parce qu'Adam a péché. »

Or, Sénèque sur ce point n'est pas plus chrétien que l'antiquité ; lorsque son sujet l'amène à parler de la mort, il se contente de dire comme tout le monde, qu'il faut mourir tôt ou tard et que le moment n'y fait rien. Et de même que les poètes et les philosophes en répétant ce lieu commun cherchent à le rajeunir par quelque comparaison ou quelque métaphore, Sénèque nous compare à des condamnés qui attendent l'appel, et il taxe de lâcheté celui qui demande à périr

le dernier. C'est dans un endroit des *Questions sur la nature* où il veut prémunir les esprits craintifs contre la peur du tonnerre. Il use des raisons suivantes : « Après tout, puisqu'il faut mourir un jour, qu'importe que ce soit par la foudre? Est-il quelqu'un qui puisse se dérober à cette loi? Eh bien ! n'est-ce pas le comble de la démente et de la lâcheté que d'implorer si instamment un délai? Ne mépriserait-on pas celui qui, placé parmi des hommes destinés à périr, demanderait en grâce de mourir le dernier? Nous ne faisons pas autre chose. Nous sommes sous le coup d'une sentence de mort qui est d'une extrême justice ; que nous importe que nous allions à la mort volontairement ou par force, puisque la mort est certaine? Insensé de craindre de mourir quand il tonne(523) ! » On voit clairement le sens et la portée de ces expressions. Sénèque n'a pas eu recours à saint Paul pour prouver qu'il est insensé de craindre la foudre, et il n'a pas saisi cette occasion d'exposer la théorie du péché originel : cette loi si équitable, dont il parle, c'est la commune nécessité de mourir, et ce supplice capital est un terme métaphorique, pareil à l'urne ou à la barque des poètes. Sans doute saint Paul a dit qu'un « décret condamne les hommes à la mort(524) ; » mais cette sentence, ainsi détachée, n'est pas particulière à l'Apôtre, et jamais on n'a songé à rapprocher Cicéron(525), Horace, Properce et tant d'autres, de l'Épître aux Hébreux, parce qu'ils ont dit que l'homme était né mortel.

Ce n'est pas que la philosophie ancienne ait entièrement ignoré la tradition d'une faute originelle et d'une déchéance du genre humain. Ce souvenir, perpétué en Orient, fut recueilli par les pythagoriciens, placés sur les confins des deux mondes, et passa même dans les écrits de Platon, mais vague et affaibli. Empedocle, Philolaüs, et l'école de Pythagore, pensaient que l'âme est ensevelie dans le corps comme dans un tombeau, en punition de quelque faute ; cette vie, selon eux, est une expiation, au sortir de laquelle l'âme purifiée s'unira intimement à Dieu(526). « Il y a longtemps, disait Crantor, que des philosophes éclairés ont déploré la condition humaine. Ils regardaient la vie comme un châtement et la naissance comme le plus grand des malheurs(527). » Platon admet un état antérieur parfait et plein de béatitude, où l'âme contemplait dans une vive et éblouissante lumière les essences divines ; cet état a cessé parce que les âmes, incapables de soutenir ce vol élevé qui les emportait au sommet des cieux, sont tombées sur la terre. Là, elles sont emprisonnées dans le corps comme dans un tombeau(528).

CHAPITRE VII

Du Purgatoire, de l'Enfer et du Paradis. — De la Spiritualité et de l'Immortalité de l'âme.

On nous accordera sans peine que le paganisme a cru à une seconde vie, heureuse pour les bons, tourmentée pour les méchants. « Au sujet des enfers, comme au sujet des dieux, dit Sextus Empiricus(529), il y a une opinion commune parmi les hommes. » — « Un grand argument, dit aussi Sénèque, c'est le consentement universel des hommes qui redoutent les enfers ou qui les honorent(530). » Le christianisme donna une sanction à ces croyances instinctives, déjà épurées et confirmées par la philosophie ; il posa en principe, et c'est là le trait original de sa doctrine, l'éternité des récompenses et des châtiments, la participation du corps à cette seconde existence.

Quelles sont les opinions de Sénèque en cette matière? Sont-elles plus conformes à la doctrine évangélique que les systèmes de ses prédécesseurs? Ici encore il est purement stoïcien, c'est-à-dire moins avancé en spiritualisme que Socrate et Platon.

§ I

PURGATOIRE, ENFER ET PARADIS.

D'abord, Sénèque ne croit pas qu'il y ait un enfer et des tourments réservés aux coupables. « Les poètes, dit-il, se sont joués de nous en nous poursuivant de fantômes effrayants et ridicules. La mort est la fin des maux : » pensée qui revient en mille endroits sous sa plume(531). Ce scepticisme était sans doute une concession faite aux épicuriens, car les chefs du Portique, et notamment Zenon, avaient admis l'opinion commune sur les enfers, d'accord en cela avec l'école de Socrate(532). Au temps de Sénèque, le sentiment des stoïciens était celui-ci : les âmes des sages, après la mort, s'envolent dans une région supérieure, voisine des astres ; mêlées à ces essences divines dont elles émanent, elles habitent entre le ciel et la terre, un peu au-dessous des dieux, jusqu'à la consommation des siècles, c'est-à-dire jusqu'à la fin du monde : avec tous les êtres, elles se confondront alors dans le grand tout. Les âmes entachées de quelque imperfection demeurent pendant un certain temps autour de notre globe et dans les couches inférieures de l'air ; elles s'y purifient de leurs souillures ; une fois brillantes de pureté et d'innocence, elles vont d'une aile moins pesante rejoindre la compagnie sublime des hommes vertueux et des grands hommes, Socrate, Lélius, Caton(533). Ce purgatoire est un simple changement physique, et non un supplice. Que deviennent les âmes basses et dégradées, dont la corruption est irrémédiable? Elles tourbillonnent continuellement autour de la terre, ou périssent en sortant du corps ; car c'est encore une opinion stoïcienne que les belles âmes seules survivent à leur enveloppe périssable. Sénèque n'a pas d'autre

théodicée ; il l'exprime assez longuement dans ses *Consolations* à Marcia et à Polybe(534). Chez lui, l'Enfer est supprimé, le Purgatoire fort adouci et l'Éternité n'est pas de longue durée. Encore ces opinions sur la vie future n'avaient-elles rien de ferme et d'assuré ; les stoïciens y croyaient comme à une espérance dont on aime à s'enchanter, comme à un rêve que l'imagination caresse dans un moment de confiance et d'enthousiasme. La croyance au néant, à la mort de l'âme et du corps n'obtenait pas moins de crédit sur leur esprit chancelant ; entre ces deux sentiments opposés, ils flottaient au gré de leur humeur, et souvent au gré de leur sujet. Sénèque n'est pas plus affirmatif ; ordinairement, il les énonce tous les deux à la fois, sans se prononcer.

C'est encore dans Platon que nous trouverons, au sujet des mystères de la vie future, sinon une entière certitude, du moins une foi profonde et une inébranlable conviction. Loin de mépriser les mythes poétiques et les croyances populaires, il les érige en doctrine, « puisque, dit-il, après bien des recherches, nous ne pouvons rien inventer de meilleur ni de plus vrai(535). » Non-seulement il admet que les crimes commis ici-bas seront punis après la mort, et que ce qu'il faut craindre le plus, « c'est d'aller dans l'autre monde avec une âme chargée de souillures, » mais il distingue entre les fautes légères, qui peuvent s'expier par des souffrances momentanées, et les forfaits irrémissibles, qui sont punis de supplices éternels. « Quand les morts sont arrivés dans le lieu où le démon les conduit, on juge d'abord s'ils ont mené une vie sainte et juste. Ceux qui sont trouvés avoir vécu de manière qu'ils ne sont *ni entièrement criminels, ni entièrement innocents*, sont envoyés à l'Achéron ; ils s'embarquent sur des nacelles et sont portés au lac Achérusiade, où ils habitent ; et après avoir subi la peine des fautes qu'ils ont pu commettre, *ils sont délivrés*, et reçoivent la récompense de leurs bonnes actions, chacun selon son mérite. Ceux qui sont trouvés *incurables*, à cause de l'énormité de leurs fautes, l'équitable Destinée les précipite dans le Tartare d'où ils ne sortiront jamais. Mais ceux qui ont été reconnus avoir passé leur vie dans la *sainteté*, ceux-là s'en vont *là-haut* dans *l'habitation pure* au-dessus de la terre. Ceux même qui ont été entièrement purifiés par la philosophie vivent tout à fait sans corps pendant tous les temps qui suivent, et vont dans des demeures encore plus belles que celles des autres(536). » Voilà le Purgatoire, l'Enfer, le Paradis, le jugement qui suit la mort, l'Ange qui accompagne l'âme à son départ de la terre. De nombreux passages du même philosophe développent sa théorie, et notamment le dixième livre de la *République*. On y voit les âmes se réunir au pied du tribunal des juges ; là sont deux routes : l'une adroite, qui mène au ciel, et suivie par les bons ; l'autre à gauche se perd dans les enfers, et y conduit les méchants. Tandis que les âmes pures et sans tache montent vers le céleste séjour, les âmes

couvertes d'ordures et de poussière sont précipitées dans les abîmes souterrains, et, chaque fois qu'elles cherchent en mugissant à s'évader de ces noirs cachots, des personnages hideux, au corps enflammé, accourent et les replongent dans le gouffre(537). Bien que les descriptions platoniciennes de la vie future s'écartent en certains points des dogmes chrétiens, surtout en ce qui concerne la durée des châtements et des récompenses, puisque Platon admet le passage successif des mêmes âmes dans différents corps, on ne peut qu'être frappé des ressemblances de détail qui les rapprochent des livres sacrés. Et ce ne sont pas de vains tableaux dont s'amuse l'imagination de l'auteur ou l'ironie de son principal personnage : « J'ajoute, Calliclès, une foi entière à ses discours, et je m'étudie à paraître devant le juge avec une âme irréprochable... J'invite tous les autres hommes autant qu'il est en moi, et je t'invite toi-même à mon tour, à embrasser ce genre de vie et à t'exercer à ce combat, le meilleur, à mon avis, de tous ceux d'ici-bas(538)...»

Quelle était l'opinion des principales écoles sur le problème de la vie future et sur la question de l'âme immortelle? Nous croyons à propos de l'indiquer ici.

§II.

A SPIRITUALITÉ ET DE L'immortalité DE L'AME.

On convenait assez généralement parmi les philosophes spiritualistes que l'âme était une substance ignée, un feu subtil et épuré, une sorte d'air enflammé, simple et sans mélange, doué d'un mouvement continu : une telle âme peut être appelée un corps, si l'on veut, mais ce corps d'une essence si déliée et si peu matérielle ressemble fort à un pur esprit(539). Que cette âme soit immortelle, Platon et Cicéron en sont persuadés ; sans lever tous les doutes de leur esprit, les raisonnements dont ils appuient cette vérité produisent en eux une solide conviction(540). Les stoïciens ne sont pas aussi affirmatifs. Les uns, comme Panétius, veulent que l'âme s'anéantisse avec le corps ; les autres, que les âmes des sages survivent à leur enveloppe mortelle jusqu'à la fin du monde(541) ; c'est le sentiment de Chrysippe et de Sénèque. Quant aux âmes vulgaires, elles s'éteignent à la mort ou tourbillonnent quelque temps autour de notre globe, et se dissipent dans les couches épaisses de l'air.

Telle est la triste immortalité que nous promet le stoïcisme ; encore n'est-il pas confiant dans ses espérances, ni assuré dans ses promesses. Lui qui élève si haut la raison humaine, tant que dure la vie présente, tant qu'elle est soutenue de cet appui de chair si méprisé, il n'ose au delà du tombeau lui garantir une existence indépendante ; il laisse à peine entrevoir à ses héros un surcroît de quelques années, et tout son effort se réduit à prouver que l'hypothèse du néant et celle d'une vie future, toutes deux également probables, sont également

rassurantes, parce que l'une et l'autre promettent au même degré une paix profonde et l'éternelle exemption de tous les maux. La philosophie de Sénèque n'ouvre pas à l'homme de plus vastes perspectives ni des espérances plus consolantes. L'éternité dont elle fait parfois retentir le nom est cette longévité prolongée que Cicéron comparait à celle des corneilles(542); par opposition aux misères de la vie présente, elle se plaît à imaginer un avenir qu'elle revêt de félicité et de splendeur, en avertissant que ces tableaux ne sont pas une démonstration, mais un rêve(543). L'éloge du néant, des doutes réitérés et formels sur la possibilité d'une seconde vie, rachètent l'éloquence de ces peintures imaginaires et lui maintiennent une sorte de neutralité entre les opinions contraires. Une telle doctrine, qui aboutit à peu près aux mêmes conclusions que le scepticisme et le matérialisme, a pour conséquence, d'abord, la négation de la théodicée ; en effet, nous avons vu que Sénèque n'admet aucune expiation après la mort ; en second lieu, la justification du suicide. Flétri par Cicéron et Platon, le suicide est glorifié par Zenon et par tous ses disciples, sans excepter Sénèque(544).

D'après ce qui précède, il est facile de comprendre quelle idée la philosophie ancienne se formait de l'autre vie, soit qu'elle l'admît sérieusement, soit qu'elle se contentât de la rêver. Venue du ciel, l'âme y retourne, disaient tous les philosophes ennemis du néant ; formée de la même substance que les astres, elle s'élève par la propriété de son essence dans les pures régions du feu divin et éthéré dont elle se nourrit ; selon Platon, elle franchit la limite des globes lumineux et s'avance jusqu'aux points extrêmes du ciel, où elle contemple les idées, types éternels et immuables des choses, le beau en soi, le vrai en soi, le bien en soi. Les stoïciens la retiennent dans une région inférieure, parmi les astres, et au-dessous du séjour des dieux ; c'est là qu'ils placent leur empyrée. Ce qui faisait dire à leurs adversaires qu'ils reléguaient les âmes dans la lune. Le *Paradis* des stoïciens est donc moins élevé d'un degré que celui des platoniciens ; l'un et l'autre sont ouverts aux seuls sages, à ceux qui, exempts des souillures de la matière ou purifiés après la mort, soit par des châtiments, soit par un séjour forcé dans les régions voisines du globe terrestre, ont pu fléchir le souverain Juge, ou simplement gagner par la légèreté de leur vol les espaces éthérés. Une condition est mise à l'entrée du ciel ; dans le système de Platon, c'est une condition morale ; dans celui des stoïciens, une condition physique.

Que deviennent, dans ces demeures lumineuses, ces esprits bienheureux, tandis que les âmes des méchants, ou se perdent dans les airs, ou souffrent dans le Tartare, ou vont animer des corps privés de raison ? La félicité du ciel platonicien a quelque chose de plus pur, de plus divin ; le bonheur de l'âme stoïcienne est plus éblouissant et plus matériel. Dans le ciel de Platon, l'âme se

nourrit avec délices de la science véritable ; elle voit briller la vraie justice, la vraie sagesse, non pas sous le voile épais de copies imparfaites, mais face à face et sans intermédiaire. Elle admire ces beaux et grands objets, calmes et pleins de béatitude, faces rayonnantes de l'Être unique, éternel, immuable, en qui résident toutes les essences. Attachée à cette ineffable contemplation, elle sent s'allumer en elle-même des amours extraordinaires(545). L'âme stoïcienne habite au milieu des globes lumineux, éblouie, inondée de leur immense éclat. Quelles gerbes de feu ! quels vastes rayonnements ! La voûte céleste respandit ; nulle ombre ne vient altérer ce jour si transparent. Cependant, l'âme est initiée à tous les mystères de la nature ; elle voit les astres rouler en silence, sous l'impulsion des génies, et l'univers accomplir ses lois. Nul secret ne lui échappe ; du sein de la béatitude elle laisse tomber un regard de mépris sur la terre et sur les demeures des hommes(546). Il est encore un plaisir réservé à ceux qui, par le chemin étroit et escarpé de la vertu, comme dit Pindare(547), parviennent à ces belles demeures, à ces temples élevés de la sagesse : c'est la compagnie des plus grands génies et des plus nobles vertus qui aient paru dans le monde. « Dans la cité de Dieu(548), » où aspirait Socrate, l'âme converse avec Orphée, Hésiode, Homère ; avec les amis des muses et de la philosophie, avec les cœurs chastes et doux, victimes résignées de la calomnie et de la violence(549). Dans l'empyrée stoïcien, elle retrouve les guerriers, les politiques, mêlés aux philosophes ; Scipion, Pompée, César, à côté de Caton et de Lélius(550).

Entre ces descriptions philosophiques de la vie future, si supérieures aux tableaux tracés par les poètes, et les descriptions du paradis chrétien, on a pu noter de nombreuses ressemblances. Marquer ici les différences est inutile. Les corps sont exclus du ciel des philosophes et admis dans celui du christianisme ; le ciel des stoïciens est corruptible et périssable, aussi bien que les esprits qui l'habitent ; Platon, au contraire, assigne aux bienheureux et à leur céleste demeure une éternelle durée(551). La Divinité est absente du ciel des stoïciens, mais non du ciel de Platon, car Socrate se réjouit d'aller dans un lieu pur, immatériel, auprès d'un Dieu bon et sage(552). » Ce Dieu est aimé des âmes qui vont à lui, car c'est le propre de la beauté en soi d'exciter l'amour dans ceux qui la contemplent.

Cette exposition comprend tous les passages de Sénèque où l'on a voulu voir une inspiration chrétienne : rien de plus faux, sur ce point comme sur tant d'autres, que ces analogies prétendues(553). Les vagues ressemblances qu'on croit saisir sont communes à la philosophie et à l'Évangile, et non particulières à notre auteur. Combien de philosophes en cela plus orthodoxes que Sénèque ! Nous regrettons que par une confusion trop fréquente on ait allégué, pour démontrer l'orthodoxie de Sénèque, quelques passages qui prouvent évidemment

le contraire, et, par exemple, qu'on infère sa croyance à *l'éternité*, des textes mêmes où il soutient que l'homme périt tout entier avec le corps et s'ensevelit dans la *paix éternelle* du néant(554). L'erreur est complète, et ce n'est pas entièrement la justifier que de la tenir pour involontaire.

CHAPITRE VIII

Des Anges. — De la fin du Monde. — Du Jugement dernier et de la Résurrection des corps.

§ I

DES ANGES.

S'il est une croyance ancienne, répandue, partagée également par les philosophes de l'antiquité et par le vulgaire, c'est l'opinion qu'il existe entre la Divinité et la nature humaine des êtres intermédiaires, inférieurs à Dieu et supérieurs à l'homme, de même nature que notre âme, sortis comme elle des mains qui ont tout créé, disséminés dans les espaces, et chargés de veiller à la conservation de l'univers et de ceux qui l'habitent. Nous voyons par Plutarque, qu'Orphée, Hésiode, Homère, Héraclite, Pythagore, croyaient, comme le peuple, à l'existence de génies bienfaisants et de démons funestes, qui peuplaient les airs et exerçaient une action puissante sur nos destinées(555). Cette doctrine, selon Plutarque, est venue soit de la Perse et de Zoroastre, soit de la Thrace, soit de l'Égypte, et il assimile ce qu'on rapporte de Typhon, d'Isis et d'Osiris aux traditions grecques sur les Titans et les génies. Dieu, dans le Timée, commence son œuvre par la création des divinités subalternes, il les charge ensuite de former les âmes des astres, les âmes humaines, et de les unir à des corps(556). De là l'étymologie du mot Génie, donnée par Varron et Festus : *genius a gignendo* ; « Le Génie est un Dieu qui a la mission et la puissance de tout créer(557). » Qu'il y ait eu parmi ces intelligences des classes diverses et une sorte d'hiérarchie, c'est ce qui résulte de l'idée que les anciens s'en formaient, de la variété des emplois qu'ils leur assignaient, et du degré inégal de puissance que leur accordait le caprice populaire et la fantaisie des poètes. Rien n'est plus connu que la grande distinction des bons et des mauvais génies. Platon et Xénocrate parlent de ces esprits impurs qui inspirent aux hommes des pensées funestes et répandent sur eux des calamités. Les Pères de l'Église leur attribuaient les erreurs superstitieuses dont le monde avait été si longtemps infecté. C'était encore une opinion ancienne que, parmi ces êtres supérieurs à l'homme, quelques-uns s'étaient dégradés par des faiblesses et par des crimes, et en avaient été punis. Le combat des Titans contre les dieux et les luttes dont les poètes remplissent l'Olympe sont un écho de ces traditions primitives. Outre les génies préposés à la garde du monde, où, suivant Platon, pas un atome n'est laissé sans surveillance(558), il en est dont la fonction spéciale consiste à prendre soin des hommes, à s'attacher à chacun de nous, comme un compagnon, un protecteur, un maître. Il serait infini de citer les témoignages des philosophes et des poètes, d'accord en cela avec la multitude(559) ; contentons-nous d'exprimer de cette doctrine ce qu'elle a de plus conforme au christianisme, et,

comme de coutume, c'est Platon que nous ferons parler.

Chacun sait que, suivant la foi de l'Église, l'ange gardien, à la mort de l'homme, accompagne jusqu'au tribunal de Dieu l'âme dont il a été chargé ; si elle est condamnée, il s'en éloigne avec douleur et avec effroi. Socrate et son disciple disent à peu près la même chose : « Voici ce qui se passe, lorsque quelqu'un est mort : le même génie qui a été chargé de lui pendant sa vie le conduit dans un certain lieu où les morts se rassemblent pour être jugés... Quand l'âme est arrivée au rendez-vous des âmes, si elle est impure et souillée, personne ne veut être son conducteur, et elle erre dans un abandon total : mais celle qui a passé sa vie avec pureté a les dieux mêmes pour compagnons et pour guides(560)... » Le platonicien Apulée développe en ces termes la doctrine du maître : « Quand l'âme est en présence du souverain Juge, si elle ment dans l'interrogatoire qu'elle subit, son génie la convainc de fausseté ; lorsqu'elle dit la vérité, celui-ci confirme son récit, et c'est sur le témoignage du génie que la sentence est rendue(561). Platon dit aussi que pendant la vie, ces génies qui nous accompagnent non-seulement voient nos actions, mais connaissent nos pensées et lisent dans le secret des cœurs, qu'ils servent de médiateurs entre le ciel et la terre, portent aux dieux nos prières et nos désirs, et rapportent les oracles et les bienfaits de la Divinité(562). Enfin, ce philosophe ne représente-t-il pas l'armée des dieux secondaires et des génies, divisée en onze sections, et s'avancant avec majesté au plus haut du ciel pour contempler de près l'essence éternelle? Quoi d'étonnant qu'Eusèbe ait vu dans ces passages un emprunt fait aux livres saints et une imitation des *Trônes*, des *Puissances*, des *Principautés*, et de la céleste hiérarchie des anges(563)?

Lactance a conservé un fragment des ouvrages perdus de Sénèque, où ce philosophe parle des génies disséminés dans le monde pour en régler la marche et faciliter l'exécution des lois divines. Cela prouve qu'il n'était pas en opposition avec le sentiment universel. On peut trouver aussi quelques traces de cette opinion dans ceux de ses écrits qui subsistent. Admettait-il, en outre, comme Platon, Pythagore, et le genre humain, l'existence des génies protecteurs de l'homme, en un mot, des anges gardiens? Pour le prouver, on cite une phrase qui signifie, au contraire, qu'il mettait cette croyance au rang des superstitions : «Oubliez un instant, dit-il à Lucius, cette opinion de quelques-uns, que chacun de nous est sous la garde d'un divin pédagogue, d'un de ces dieux de bas étage qu'Ovide appelle des dieux plébéiens. Toutefois, en écartant cette opinion, songez que les anciens qui l'ont adoptée étaient des stoïciens ; ils ont donné à chaque homme un génie. Nous verrons plus tard si les dieux ont assez de loisir pour s'occuper de nos affaires privées.(564)» Sénèque, comme on le voit, traite fort légèrement une opinion partagée même par les siens, et il parle avec une

ironie peu respectueuse de cette plèbe de dieux, ministres subalternes de la Providence, sur laquelle d'ailleurs il émet des doutes que le christianisme n'a pas inspirés.

Telle est, encore une fois, la valeur des preuves qu'on met en avant pour nous persuader que Sénèque avait lu l'Évangile(565).

§ II.

LA FIN DU MONDE ET LA RÉSURRECTION.

Les Pères de l'Église ont souvent remarqué que la doctrine stoïcienne sur la *fin du monde* par le feu présentait quelque analogie avec les prédictions où Jésus et ses apôtres décrivent ce grand événement. Nous n'avons pas à faire l'historique de la question : elle est trop connue. La doctrine stoïcienne est en principe dans Heraclite, et même, selon Plutarque, dans Hésiode et dans Orphée ; Zenon, Cléante, Chrysippe, Antipater, l'avaient soutenue dans des écrits spéciaux ; Boëtius de Sidon et Panétius la combattirent, pour adopter le dogme péripatéticien de l'éternité du monde ; Posidonius la remit en vigueur, et nous voyons, par l'adhésion de Sénèque, que son siècle y avait souscrit(566). Le christianisme et le Portique l'accordent surtout en un point, c'est que le monde présent périra, et l'un et l'autre considèrent le feu comme le principal agent de cette destruction. Il est donc naturel de rencontrer quelques traits assez semblables dans les descriptions stoïciennes et les prophéties évangéliques, puisqu'on y dépeint les mêmes effets produits par les mêmes moyens. Deux tableaux représentant une ruine ou un incendie, et surtout la ruine ou l'incendie du même objet, ne pourront pas différer entièrement de ton et de couleur. Mais à part quelques ressemblances apparentes et passagères, que de différences essentielles entre les livres saints et les écrivains profanes, au sujet du dernier jour, non-seulement pour le fond de la doctrine, mais encore dans l'expression ! Le monde, suivant les stoïciens, doit périr pour se renouveler ; la nature inanimée, les hommes, les génies, tout disparaîtra dans un feu divin, âme impérissable de l'univers, qui ensuite produira un monde brillant de jeunesse, peuplé de races nouvelles. Cet anéantissement du genre humain, qui aboutit à une *palingénésie*, ces évolutions périodiques du monde qui rentre dans le sein de Dieu pour en sortir encore, cette suppression complète de la personnalité humaine, de la responsabilité de l'âme, des châtiments et des récompenses de l'autre vie, n'est-ce pas l'opposé de la doctrine évangélique? Aussi comparez les amplifications de Sénèque sur le dernier jour, avec les prédictions de Jésus selon saint Mathieu : dans l'écrivain profane vous voyez un désordre et un bouleversement purement physique qui se terminent par le calme profond du néant(567) ; au contraire, c'est un effet moral que produisent les descriptions

chrétiennes, la terreur qu'elles inspirent agit principalement sur l'âme, et, en somme, le fracas extérieur n'est qu'un accessoire ; les phénomènes sensibles n'épouvantent que parce qu'ils sont les signes précurseurs du jugement dernier ; ce qui fait sécher d'effroi la créature responsable, au milieu de ces ruines universelles, ce sont ces bruits qui l'appellent au pied d'un tribunal plein d'une redoutable majesté. La diversité des doctrines se marque dans la diversité des descriptions.

Ce qui n'a été ni soutenu ni avancé par aucun philosophe ancien, c'est que la fin du monde présent sera suivie de la *résurrection* universelle des corps, et d'un *jugement* de tous les hommes. De tous les dogmes chrétiens, aucun, peut-être, n'a excité dans le monde païen plus d'étonnement et d'incrédulité. L'Aréopage d'Athènes ferma la bouche à saint Paul, lorsqu'il annonça, dans la patrie de Socrate, Jésus ressuscité. En signalant les analogies du christianisme et de la philosophie, les Pères avouent que Pythagore et Platon ont singulièrement altéré et mutilé le dogme de la résurrection qu'ils avaient trouvé dans les traditions du genre humain(568). Saint Augustin cite un passage de Varron où il est question de certains astrologues qui prétendaient que les hommes renaissent après 440 ans et reprennent le même corps qu'auparavant(569). Mais il reconnaît que ces sortes d'assertions, traitées de rêveries et d'impostures, n'ont jamais été ni émises sérieusement, ni discutées. Platon admet un jugement individuel après la mort, mais nulle part il ne fait mention d'un appel général du genre humain au tribunal de Dieu. Sénèque, nous l'avons vu, ne croyait pas même à ce jugement qui attend l'âme au sortir du corps ; comment donc peut-on trouver dans ses écrits quelque allusion au jugement dernier et général ? Lactance cite de lui une phrase détachée d'un ouvrage disparu, où il dit en parlant de la mort prématurée : « Ne comprends-tu pas l'autorité et la majesté de ton juge, maître de la terre et du ciel, Dieu des dieux, cause unique d'où dépendent ces divinités que nous adorons comme éternelles(570) ? » Mais que peut-on inférer d'un fragment que rien n'explique, dont le vrai sens n'est déterminé par rien, et que Lactance cite dans toute autre intention que de prouver la croyance de Sénèque au jugement dernier ? En le prenant dans le sens le plus chrétien, on ne pourrait y voir qu'une sorte d'opinion platonicienne sur le jugement individuel. Mais nous repoussons même cette interprétation, qui est condamnée par la doctrine de Sénèque et par tous ses écrits. On ne soutiendra pas, je pense, qu'un fragment isolé et d'une signification douteuse prouve seul contre plusieurs volumes.

Si l'on veut savoir comment la philosophie a parlé du jugement particulier, lorsqu'elle se rapproche le plus du christianisme, on peut relire cette page du Gorgias où l'âme humaine est représentée devant son juge, sans appuis, sans défenseurs, dépouillée de toute vaine pompe et de tous les voiles de la

dissimulation ; elle porte la marque de ses penchants vicieux, la souillure de ses crimes ; elle est cicatrisée de mensonges, de fraudes, d'injustices ; elle a les monstruosités de l'orgueil, de la cruauté, de la débauche ; en cet état, elle apparaît sous un regard sévère et inquisiteur, et entend la sentence qui la condamne à une expiation éternelle ou temporaire(571). On relira encore les dernières paroles du même dialogue ; Socrate y exhorte ses amis à *penser à leurs fins dernières* : « J'ajoute, Calliclès, une foi entière à ces discours, et je m'étudie à paraître devant le Juge avec une âme irréprochable. Je méprise ce que la plupart des hommes estiment ; je ne vise qu'à la vérité, et tâcherai de vivre et de mourir, lorsque le temps en sera venu, aussi vertueux que je pourrai. J'invite tous les autres hommes, et je t'invite toi-même à embrasser ce genre de vie et à t'exercer à ce combat, le meilleur, à mon avis, de tous ceux d'ici-bas ; et je te reproche que tu ne seras point en état de te défendre lorsqu'il faudra comparaître et subir le jugement dont je te parle... Vous trois qui êtes les plus sages Grecs d'aujourd'hui, vous ne sauriez prouver qu'on doive mener une autre vie que celle qui nous sera utile quand nous serons là-bas. Au contraire, de tant d'opinions que nous avons discutées, toutes les autres ont été réfutées ; et la seule qui demeure inébranlable est celle-ci, qu'on doit plutôt prendre garde de faire une injustice que d'en recevoir... que si quelqu'un devient méchant en quelque point, il faut le châtier, et qu'après être juste, le second bien est de le devenir, et de subir la punition qu'on a méritée... Rends-toi donc à mes raisons, et suis-moi dans la route qui te conduira au bonheur, et pendant ta vie et après ta mort. Souffre qu'on te méprise comme un insensé, qu'on t'insulte, si l'on veut, et même laisse-toi frapper volontiers de cette manière qui te paraît si outrageante. Car il ne t'en arrivera aucun mal, si tu es solidement homme de bien et dévoué à la culture de la vertu(572). »

L'examen de la métaphysique et de la théologie, dites chrétiennes, de Sénèque est terminé. Deux mots le résument : 1° Sénèque, dans toutes les questions examinées, est un interprète fidèle du stoïcisme, *acerrimus stoïcorum*, comme dit Lactance. 2° Sur tous les points, sans exception, Platon est beaucoup plus près du christianisme que Sénèque. La raison en est simple : Sénèque suit ouvertement la doctrine du panthéisme, et ses opinions particulières dérivent de ce principe. Passons à sa morale.

CHAPITRE IX

De la morale chrétienne de Sénèque. — Rapprochement dont la fausseté ou la frivolité est évidente. — Maximes banales sur la vertu, la conscience, la mort, les richesses, les passions.

Commençons par quelques rapprochements évidemment faux, par des citations sans valeur et sans portée, sur lesquelles il est superflu d'insister. Cet examen préalable dégagera les points essentiels de la comparaison(573).

§ I.

COMPARAISONS ET MÉTAPHORES.

Saint Paul, dans l'Épître aux Éphésiens, parle en ces termes de la *vertu divine*, c'est-à-dire de la puissance de Dieu qui a ressuscité Jésus-Christ d'entre les morts et l'a fait asseoir dans le ciel au-dessus des *Principautés* et des *Dominationes* : « Pour que vous sachiez combien est excellente la grandeur de sa vertu qui se manifeste envers nous... vertu qui a éclaté envers le Christ en le ressuscitant d'entre les morts, et en l'établissant à sa droite au-dessus des principautés, des puissances, des dominations et de tout autre nom(574). » — Sénèque définit quelque part la *vertu*, en l'opposant à la volupté : « La vertu est quelque chose de haut, de sublime, de royal, d'invincible, d'infatigable ; la volupté est basse, servile, faible, caduque ; rien n'est au-dessus de la vertu(575). » Quel rapport peut-on apercevoir, je vous le demande, entre ces attributs de la sagesse stoïcienne et la puissance de Dieu ou la majesté du Christ ? Il n'y a pas l'ombre de ressemblance, ni pour le fond, ni pour la forme. Il eût été facile, ce semble, de trouver matière à quelque comparaison plus ingénieuse dans les nombreux éloges de la vertu que renferment les livres sacrés et les livres profanes ; il est vrai que l'abondance des textes et la facilité des rapprochements en détruit l'intérêt : pour ce qui est des définitions philosophiques de la vertu, on peut consulter Stobée et le *Recueil des Pensées de Cicéron*(576). Quant à la pensée de saint Paul, on n'en trouvera l'équivalent dans aucun auteur profane.

Parmi les éloges décernés à la vertu, il en est un qu'on lui a de tout temps accordé, c'est d'être peu commune. Et on avouera que l'esprit humain pouvait bien, par ses propres forces, découvrir cette vérité. Enchérissant sur cette idée, les stoïciens ont fait de la vertu, non plus le privilège de quelques hommes d'élite ou un don spécial de la Divinité, mais un phénomène extraordinaire, une merveille introuvable. Suivant eux, le sage n'apparaît qu'à de rares intervalles dans la vie des peuples ; et quoi d'étonnant ? il n'a plus rien de l'homme. Interprète de cette pensée, Sénèque dit qu'il naît tous les cinq cents ans, comme le phénix(577). À quelle sentence des livres saints pensez-vous que ce mot corresponde ? à celle-ci : « Beaucoup d'appelés, et peu d'élus(578). » Les paroles de Sénèque sont, dit-on, une réminiscence des paroles de Jésus-Christ. Au moins

on ne soutiendra pas qu'il a imité ici jusqu'aux tours particuliers à la langue des Écritures. Il y a plus de justesse dans le rapprochement que fait saint Clément de cette maxime évangélique et de la formule des anciens mystères : « *Beaucoup prennent le thyrses, mais peu sont inspirés par le Dieu*(579). » Platon la cite, ainsi que ce vers de Pittacus, répété par Simonide : « Il est difficile d'être homme de bien et de demeurer tel ; » et il ajoute lui-même : « Il n'appartient pas à l'homme d'être toujours vertueux ; Dieu seul jouit de ce privilège(580). » Au surplus, si l'on doute que la vertu ait toujours été rare et considérée comme telle, on peut, encore une fois, consulter Stobée et les compilateurs de maximes.

Voici maintenant une métaphore, ou plutôt une comparaison dont Sénèque évidemment n'est pas l'inventeur. Il s'agit des principes de vertu qu'une éducation philosophique développe dans l'âme. L'auteur les compare à des semences : si elles sont déposées dans un terrain bien cultivé, elles germent et fructifient ; si on les néglige, elles ne produisent que des herbes stériles(581). Comparer l'esprit à une terre, l'éducation à une culture, la parole à une semence, les vices aux mauvaises herbes, n'est-ce pas là un de ces traits dont Sénèque ne trouvait aucun modèle chez ses devanciers, une de ces façons de parler inconnues aux Grecs et aux Romains? Où en a-t-il pris l'idée? Nécessairement, dit-on, dans les paraboles évangéliques du semeur, de l'ivraie et du bon grain(582).

De même, pour désigner la félicité apparente et mensongère des heureux du monde, qui recouvre bien souvent la laideur et la misère du vice, il n'eût jamais, sans doute, imaginé de les comparer à des murs peints et dorés, à de frêles mosaïques, s'il n'avait lu la terrible parole de Jésus aux hypocrites : *Sépulcres blanchis*. N'est-il pas en effet extraordinaire, n'est-ce pas chose nouvelle qu'un philosophe pense à distinguer le fond de la forme, la réalité de l'apparence, et que, peu dupe des dehors brillants qui déguisent de profondes turpitudes, il emprunte à l'un des usages les plus communs du luxe contemporain une image saisissante pour rendre ce contraste(583) ?

Faut-il croire aussi que Sénèque n'ait pas pu appeler la vie *un fardeau*, sans avoir appris de saint Paul cette métaphore? Est-ce de Job que les stoïciens romains tiennent cette expression : « La vie est un combat ; *vivere, militare est*. » Qu'est-ce que la philosophie, qu'était-ce surtout que le stoïcisme, sinon une guerre à outrance, déclarée à la mollesse et à la corruption publiques? « La vie est un poste, » dit Cicéron ; « Le courage n'est autre chose que la vertu sous les armes. » Antisthène aimait à répéter ce mot : « La vertu est une arme(584). » Nous lisons dans Platon : « C'est un grand combat, oui, bien grand, celui où il s'agit de devenir vertueux ou méchant, combat d'une telle importance que ni la gloire, ni la richesse, ni la puissance, ni enfin la poésie, ne méritent pas que nous

négligions pour elles la justice et les autres vertus(585). » Ailleurs il compare l'homme vertueux, qui reçoit après sa mort une céleste récompense, à un athlète victorieux qu'on mène en triomphe. Comment s'étonner qu'on ait assimilé le sage à un soldat, à un gladiateur, lorsque la même expression signifiait tout à la fois *vertu* et *courage*, et que l'homme de bien s'appelait indifféremment *vir bonus* et *vir fortis*? Ajoutons que si cette métaphore n'était pas aussi vieille que la philosophie, parce qu'elle en exprime un des caractères essentiels, c'est à Rome qu'elle aurait dû naître.

§ II.

GÉNÉRALITÉS PHILOSOPHIQUES. — DE LA MORT.

Les raisons alléguées jusqu'ici pour démontrer que Sénèque imite les livres saints, se réduisent à cet argument fort simple : étant donnés quelques termes, anciens d'ailleurs et communément usités, qui se rencontrent à la fois dans Sénèque et dans les livres saints, il suit de là que Sénèque les a empruntés au texte original ou à la traduction de ces livres(586). Les arguments que nous allons examiner ne diffèrent en rien des précédents ; seulement, au lieu de rouler sur des mots, ils roulent sur des maximes ; mais ils ont la même force logique et aboutissent aux mêmes conclusions. Ainsi qu'il se trouve çà et là dans les auteurs sacrés et dans Sénèque quelques sentences générales sur la vie humaine et la condition de l'homme ici-bas, sur les éternels objets des réflexions de la philosophie et des sévères avertissements de la religion, la conséquence qu'on en tire est celle-ci : ces pensées ont été suggérées à Sénèque par l'Ancien ou le Nouveau Testament, et sans le secours de ces lumières il n'aurait pas pu dire, par exemple, que l'homme est mortel, qu'une bonne conscience est le principe de la félicité, et que les richesses créent des périls à la vertu. Éclaircissons cette remarque par quelques détails.

Tout le monde connaît ce début de l'Ecclésiaste : *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas*. Sénèque ne l'ignorait pas non plus, lui qui a dit dans l'Épître 101, à propos de la mort d'un ami : « Tous les jours, toutes les heures nous prouvent notre néant. » Réflexion qu'il n'eût point faite, s'il n'avait lu l'Ecclésiaste(587) ! Lorsqu'il rappelait à Marcia qu'elle était mortelle, qu'elle avait enfanté des êtres mortels, étant elle-même un corps de boue et périssable(588), il lui citait, avec quelques changements, la Genèse : « Souviens-toi, homme, que tu es poussière et que tu retourneras en poussière(589). » — Mais, dit-on, cette autre imitation, comment la nier ou la dissimuler? Job avait dit : « Dieu me l'a donné, Dieu me l'a enlevé. » — Sénèque répète : « Cesse de te tromper sur les bienfaits de la fortune ; elle te les a enlevés, mais c'est elle qui te les avait donnés(590). » — C'est une variante, n'est-il pas vrai, de la maxime biblique ; et il faut en dire

autant de ces vers de Ménandre : « O homme, cesse tes vains regrets et tes plaintes excessives : richesses, femme, enfants, la fortune t'avait tout donné, elle t'a tout enlevé(591). »

Euripide imite aussi Job à sa manière, dans ce passage : « Le bonheur n'est rien, c'est une vaine image qu'un Dieu a tracée et qu'il efface encore plus vite(592). »

Disons mieux : aucun de ces auteurs n'est ici l'écho d'un autre, mais tous expriment un sentiment bien naturel à la faiblesse humaine, c'est la résignation aux volontés d'un Être supérieur de qui nous tenons tout, et dont la main peut sans injustice nous ôter ce qu'elle nous a donné. Est-il donc si extraordinaire que des pensées semblables se ressemblent par l'expression?

§ III.

DE LA CONSCIENCE.

Les anciens connaissaient-ils la conscience? Trouve-t-on ce mot et cette idée dans leurs écrits? Leur est-il arrivé de dire quelquefois que le vrai bonheur consiste dans la paix de l'âme et dans le témoignage sincère d'une conscience irréprochable? Ou bien Sénèque est-il le premier qui ait hasardé dans le monde ces maximes? Lit-on aussi dans les anciens qu'il faut mettre sa gloire en soi-même, et non dans le témoignage des autres? Platon, les cyniques, les stoïciens ou quelques-uns des sept sages ont-ils recommandé de fuir et de fouler aux pieds les faux biens que le vulgaire estime? Ou bien est-ce encore une invention de Sénèque ?

Nous n'osons pas non plus prendre sur nous d'affirmer que la philosophie ancienne ait conseillé d'éviter la société des méchants, et que l'esprit humain ait été capable de trouver cette maxime : la compagnie perd l'homme. Elle abonde dans Sénèque. Si ces préceptes ne se rencontrent dans aucun philosophe antérieur à Sénèque, nous sommes prêt à reconnaître qu'ils sont imités du Nouveau Testament.

On se rappelle peut-être une Épître, que nous avons citée, sur les cours publics de philosophie fréquentés par notre philosophe dans sa jeunesse. Sénèque, en dépeignant ses anciens condisciples, note une classe d'auditeurs que la curiosité seule et le goût des belles et retentissantes paroles attirait : « Ils viennent pour entendre et non pour apprendre(593). » On nous apprend qu'en leur infligeant ce blâme, il songeait aux paroles du Psalmiste : « Ils ont des oreilles et ils n'entendent pas. »

Trouverons-nous, enfin, parmi les preuves des plagats philosophiques de Sénèque autre chose que des maximes du sens commun et des adages de la sagesse universelle? Mettrons-nous au rang des vérités nouvelles, peu connues,

que nul esprit n'a enfantées, que nul écrit n'a publiées, ce précepte : « Il faut mettre de la mesure dans la vertu même » ou celui-ci : « Philosophons sans faste et sans nous rendre odieux ; dissimulons notre sagesse avec prudence, de crainte d'exciter des ombrages dangereux. » Le premier est un lieu commun, et le second un sentiment épicurien qui est trop timide et trop égoïste pour un disciple de l'Évangile(594).

Ce serait un travail aussi long que superflu de rassembler tous les rapports de mots ou de pensées qui peuvent exister entre la morale philosophique et l'Évangile. Combien de sentences, de métaphores, de comparaisons semblables se lisent à la fois dans les auteurs sacrés et dans les livres profanes ! Qu'il nous suffise d'en avoir donné un aperçu dans ce chapitre.

Sénèque a dit comme l'Écriture : « Tous les hommes sont enclins au mal. » Mais Ménandre, Horace, Sénèque le rhéteur et cent autres, ont exprimé sous la même forme cette même pensée ! Nous obligera-t-on de citer ces maximes communes qui pendant six siècles ont défrayé les moralistes et les poètes, et qui vont aboutir à Sénèque après avoir fait le tour de la littérature(595) ?

Sénèque, qui cependant vivait dans l'opulence, a vanté les avantages de la pauvreté, il a signalé les périls et l'usage corrupteur de la richesse(596). Les apôtres, avec plus de sincérité, puisqu'ils n'étaient pas millionnaires, en ont fait autant. Qu'est-ce que cela prouve ? Les poètes anciens sont remplis de ces maximes, et, comme le remarque Sénèque lui-même, tous les jours elles retentissaient sur les théâtres. La nouveauté, ajoute-t-il, n'est pas de les exprimer, ce serait de les mettre en pratique(597).

Sortons donc de ces généralités où les partisans du christianisme de Sénèque ont le tort de chercher de vains arguments. Laissons-les s'y égarer et s'y appesantir.

Si l'on voulait, quels rapprochements ne pourrait-on pas instituer entre la morale philosophique des anciens et les prescriptions des livres saints !

Voici certainement un mot dont l'accent est bien chrétien, et qu'on ne s'attend pas à rencontrer hors de l'Évangile : *Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes*. Eh bien, il est dans Platon à peu près dans les termes rapportés par les Actes : « Si vous me disiez : Socrate, nous rejetons l'avis d'Anytus et nous te renvoyons absous, mais c'est à condition que tu cesseras de philosopher selon ta coutume ; et si tu y retombes, tu mourras... je vous répondrais sans balancer : Athéniens, je vous honore et je vous aime, mais *j'obéirai plutôt à Dieu qu'à vous* ; et tant que je respirerai, je ne cesserai de m'appliquer à la philosophie(598). »

Quand Platon dit : « *Exceller dans la vertu, si l'on vit dans l'opulence, est impossible* » ne pense-t-on pas aussitôt à ce mot de l'Évangile : « Il est plus

facile à un câble de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux? » Cela est si vrai que Celse reprochait à saint Mathieu d'avoir ici copié Platon. Sénèque, en exprimant une pensée semblable, est moins chrétien que Platon : « Il y a, dit-il, plus de grandeur d'âme et plus de force de caractère à pratiquer la vertu quand on est riche. C'est un grand mérite que de ne pas se laisser corrompre par un tel voisinage(599). »

Combien de fois le reproche de folie n'a-t-il pas été adressé aux philosophes, à Socrate, à Platon, à Cléanthe(600)? Le monde n'a-t-il pas dit la *folie* de la *sagesse*, avant de dire la *folie* de la *Croix*?

Qu'on se rappelle maintenant tous les passages des anciens que nous avons dû rapprocher des livres saints, dans le cours de cette étude ; qu'on lise les recherches d'Eusèbe et de saint Clément, et on se convaincra combien il est facile de multiplier ces comparaisons. Est-il si surprenant que les mêmes objets, et des objets connus et familiers, se trouvent désignés par les mêmes termes, par des métaphores analogues, à la fois dans les Écritures et dans les livres profanes? Quelle impossibilité que la raison humaine, capable de vertu et de sagesse, ait en se développant conçu des vérités que le christianisme a consacrées? Si on refuse à l'esprit humain la faculté de trouver par lui-même les vérités du sens commun et de la morale, comment supposer qu'en les empruntant il ait pu les comprendre?

Ce n'était pas d'ailleurs dans ces généralités, trésor de sagesse où l'humanité a puisé de tout temps, qu'il fallait chercher matière à un parallèle entre Sénèque et saint Paul. De telles preuves ne sauraient être concluantes. Sur quoi, en effet, doit porter le débat? Sur ces maximes élevées et généreuses que toute l'antiquité n'a pas connues, ou qu'elle a découvertes assez tard et imparfaitement pratiquées ; sur cette partie épurée de la morale qui atteste les derniers progrès de la raison, et qui commençait à convertir les âmes d'élite, lorsque le christianisme surprit l'esprit humain dans ce travail et, se substituant ou s'alliant à la philosophie, acheva la révolution des consciences. Sénèque s'est-il uniquement inspiré des idées récemment émises par ses devanciers les plus illustres, et déjà familières aux écoles philosophiques de son temps? ou bien s'est-il élevé au-dessus de son siècle et de ses prédécesseurs, grâce à des secours étrangers à la philosophie? Là est le vrai point de la question.

CHAPITRE X

Suite de la morale de Sénèque. — Des maximes les plus élevées de la morale philosophique, et de la plus pure doctrine de l'antiquité. — Condamnation de l'esclavage.

Sénèque et saint Paul reconnaissent tous deux que l'esclave est moralement l'égal du maître ; tous deux recommandent de traiter les esclaves avec douceur, et ils ne dédaignent pas de se faire des amis parmi eux. Est-ce une raison de croire que ces idées sont dans le philosophe une inspiration des Épîtres apostoliques?

Prétendre que les philosophes anciens, sans exception, ont approuvé l'esclavage est une déclamation qui s'use de jour en jour, et dont le plus médiocre savant fait bonne justice. Des témoignages irrécusables établissent que depuis Socrate, c'est-à-dire depuis la naissance de la vraie philosophie et de la civilisation, il n'est presque pas de philosophe et d'esprit élevé qui n'ait protesté contre cette violation des droits les plus sacrés de l'humanité. À mesure que les progrès de la raison diminuèrent les préjugés et calmèrent les haines qui divisaient les peuples anciens ; dès que l'égoïsme farouche qui caractérisait les citoyens des républiques grecques eut fait place à des notions plus justes, à des sentiments plus nobles sur la nature humaine et sur les rapports des hommes entre eux, ces protestations devinrent plus énergiques. Un passage formel d'Aristote nous apprend que de son temps ou même avant lui l'institution de l'esclavage avait ses adversaires, nombreux et déclarés, qui prétendaient « que le pouvoir du maître est contre nature, et que la servitude est inique puisqu'elle est produite par la violence(601). » Socrate et Antisthène admettaient que les esclaves sont capables d'honneur et de vertu ; ils voulaient que le maître traitât en hommes libres tous ceux qu'il verrait sensibles à la louange(602). C'était poser le fondement même de la réhabilitation. Car c'était reconnaître qu'ils sont hommes aussi bien que le maître qui les possède, puisqu'ils ont le meilleur de l'homme. Et à quel titre une doctrine encore plus éclairée et plus hardie les relèvera-t-elle un jour, si ce n'est en déclarant qu'ils sont égaux à tous par la vertu et par leur participation à ses récompenses?

On ne s'étonnera pas de trouver le nom d'Euripide parmi les partisans des idées nouvelles. « L'esclave, homme de bien, n'a d'esclave que le nom, car il a le cœur d'un homme libre... Ne méprisons pas l'esclave, s'il est vertueux, à cause de son nom ; quelquefois son âme est plus libre que celle des hommes libres... À quoi bon tant estimer la naissance? Ceux dont le cœur est noble et courageux, fussent-ils esclaves, je dis qu'ils surpassent en noblesse les porteurs de vains titres(603)... » Cette opposition entre la servitude du corps et l'indépendance de l'âme se rencontre aussi dans Sophocle(604). Ce poète reconnaît en outre que le malheur et la servitude sont un effet des caprices et de

l'iniquité du sort. Du reste, comment Euripide et tant de grands esprits portés à la justice par leur élévation même, aurait-ils pu méconnaître absolument les droits d'une classe dégradée, lorsqu'ils professaient sur l'égalité naturelle des hommes les principes suivants : « Une même terre nous a également nourris, et personne n'a de privilèges. Nobles ou non nobles, nous ne sommes qu'une même race. C'est le temps et la loi qui ont produit l'orgueil de la noblesse... C'est Dieu et non la richesse qui nous donne l'intelligence(605). » Un discours de Démosthène nous apprend que des banquiers léguèrent en mourant à certains esclaves affranchis et leurs femmes et leurs banques(606).

Platon, dans les *Lois*, accepte l'institution de l'esclavage, en la trouvant fort embarrassante ; il la supprime, au contraire, dans la *République* : la raison en est que, dans le premier ouvrage, il trace le plan d'une cité grecque, et dans le second, le modèle d'une cité imaginaire où la raison, comme l'imagination, a le champ libre. Le peuple de la *République* comprend une troisième classe, celle des artisans et des laboureurs, qui est chargée de tous les travaux manuels ; il ne reste donc aucune place pour les esclaves, puisqu'on ne leur laisse aucun emploi. Voici ce que renferment les *Lois* au sujet de l'esclavage : « Il y a quelque difficulté à justifier ou à condamner l'usage des esclaves... je ne sais que régler touchant leur possession... nous savons qu'il n'est personne qui ne dise qu'il faut des esclaves fidèles et affectionnés, et qu'il s'en est trouvé beaucoup qui ont montré plus de dévouement que des frères ou des fils, et qui ont sauvé à leurs maîtres la vie, les biens et toute leur famille... On dit aussi, d'un autre côté, qu'il n'y a aucun fond à faire sur un esclave... Suivant que les hommes partagent l'un ou l'autre de ces sentiments contraires, les uns, ne se fiant nullement à leurs esclaves, les traitent comme des bêtes féroces, et, à force de coups de fouet et d'étrivières, rendent leur âme non-seulement trois fois, mais vingt fois plus esclave ; les autres tiennent une conduite tout opposée... Il est utile de les bien traiter, non-seulement pour eux-mêmes, mais en vue de nos propres intérêts. Ce bon traitement consiste à ne point se permettre d'outrages envers eux et à être, s'il se peut, plus équitable à leur égard qu'envers nos égaux. En effet, c'est surtout dans la manière dont on en use avec ceux qu'on peut maltraiter impunément, que l'on fait voir si l'on aime naturellement et sincèrement la justice(607)... »

Aristote(608), dont on cite si souvent les dures et iniques théories, admet que le maître peut aimer ses esclaves, du moins en tant qu'hommes ; il ordonne de les traiter avec plus d'humanité même que les enfants ; et personnellement il pratiqua ces préceptes, et fut imité en cela par ses disciples(609).

Épicure donnait aux mieux doués une instruction philosophique, et se plaisait à converser avec eux(610). Or, n'était-ce pas les élever jusqu'à lui et les

déclarer ses égaux? Car, pour un philosophe détaché des richesses, des honneurs, et même de la patrie, qui met tout son cœur et tous ses biens dans la philosophie et l'amitié, donner à un esclave le titre d'ami et l'initier à la sagesse, n'est-ce pas lui faire présent de la liberté véritable et de la plus noble égalité? Les cyniques, qui faisaient profession de n'estimer rien que la vertu, et qui, tournant en ridicule la société civilisée, en offraient dans leurs personnes une sorte de parodie, se trouvaient par leurs goûts et par leur naissance trop rapprochés des esclaves pour ne pas leur tendre les bras. Ils les accueillirent dans leurs rangs, se glorifièrent de quelques-uns, tels que Monime(611) et Ménippe, qui parvinrent à un haut degré de sagesse ; en général, ils montrèrent une prédilection marquée pour le menu peuple, dont ils sortaient, et qui leur ressemblait naturellement et sans effort. En vantant, avec Antisthène, l'excellence du travail, le mérite de la peine et de la souffrance, ils faisaient l'éloge de la condition même et de la vie de l'esclave. Diogène avait coutume de dire : « Si les serviteurs sont esclaves de leurs maîtres, les gens vicieux le sont de leurs passions. » Devenu esclave lui-même, et vendu à un maître, il répondit à ceux qui voulaient le racheter : « Les lions ne sont point esclaves de ceux qui les nourrissent ; les véritables esclaves ce sont les maîtres des lions(612). »

Zenon posa ce principe, qui n'était que la conséquence de ses idées en morale et en métaphysique : « Tous les hommes sont égaux, la vertu seule établit entre eux des distinctions. Tous les méchants sont esclaves, le sage est seul libre, car il est seul maître de ses inspirations et le méchant ne l'est pas. Il y a en outre tel esclavage qui vient de la conquête, tel autre qui vient d'un achat ; à l'un et à l'autre correspond le pouvoir du maître, qui est un mal(613). » L'esclave est donc admis, au même titre que l'homme libre, dans la cité universelle qui comprend les hommes et les dieux, et où la vertu préside. Le sentiment de Zenon sur l'esclavage acquiert une force et une importance particulières ; ce n'est pas, en effet, une maxime isolée, un beau mouvement bientôt démenti ; c'est un point de doctrine ; il fait partie d'un système. Toutefois, cette théorie a sa première origine dans le spiritualisme de Socrate et de ses amis ; car, dès qu'il est établi que l'âme est supérieure au corps, ou plutôt qu'elle est tout l'homme, et que les biens de l'âme sont les véritables biens, il suit de là que l'esclave doué d'une âme vertueuse recouvre la dignité humaine et ses droits avec elle. La condamnation de l'esclavage est donc une des conséquences principales de toute philosophie spiritualiste. La force de l'habitude, les préoccupations politiques, peuvent empêcher pour un temps, même les meilleurs esprits, de la voir clairement ou de la développer avec assurance ; mais tôt ou tard le travail incessant de la pensée, secondé par des circonstances extérieures, accomplit ce progrès. Zenon eut le mérite de démontrer méthodiquement ce qui avait été

pressenti et indiqué par Socrate.

Et qu'on ne croie pas que ce libéralisme se soit enfermé dans l'enceinte des écoles. Ses maximes retentissent sur le théâtre de la Nouvelle-Comédie. Ménandre relève l'esclave par la hauteur des sentiments qu'il lui prête : « Sers en homme libre, et tu ne seras plus esclave(614). » Philémon condamne l'esclavage comme étant un abus de la force et un usage contraire à la nature : « On a beau être esclave, on est fait de la même chair que les autres. La nature ne fait point d'esclaves. C'est la fortune qui réduit le corps en servitude. » Et ailleurs : « Un homme ne cesse point d'être homme en devenant esclave(615). » — Pourquoi se croire si supérieur à l'esclave et d'une autre nature que lui? Ne sommes-nous pas tous esclaves, au sens du poète Philiscus? « Je n'ai qu'un maître, fait-il dire à un valet de comédie ; mais vous tous que nous appelons libres, vous obéissez, les uns à une loi, les autres à un tyran, et le tyran est esclave de la peur. Les sujets servent sous les rois, les rois sous la dépendance des dieux, les dieux sous l'empire de la nécessité. Partout le faible est dominé par le fort ; le monde est un enchaînement de servitudes(616). »

Imitateurs de la Nouvelle-Comédie, Plaute et Térence en copièrent les maximes philosophiques, et leurs esclaves se permirent quelquefois des réflexions dignes d'un cœur libre. Parmi eux, il en est qui *servent en hommes libres*(617), suivant l'expression de Ménandre ; il en est qui se souviennent qu'ils sont hommes et qui osent le dire à l'insolent qui les outrage : « Un esclave mal parler à un homme libre ! — Quoi ! tu diras des injures à un autre, et tu ne veux pas qu'il te réponde! Je suis homme comme toi! » Mais plus d'un siècle s'écoulera avant que la culture des lettres, les douceurs de la paix, les changements survenus dans l'état politique et social des Romains réussissent à humaniser ce peuple barbare, à corriger ce fonds d'orgueil, d'ignorance et de cruauté qui formait son caractère. Trop zélé pour la conservation des anciens usages et pour les institutions fondamentales de la société romaine, Cicéron évite ou néglige ce problème dont la solution est si délicate ; platonicien par l'intelligence, il semble allier à la prudence de l'homme d'État quelque chose des dédains de son maître pour une classe que la misère abêtit. Il se borne à recommander la justice envers les esclaves, et les assimile aux mercenaires(618). C'est un commencement de réhabilitation, et nous pouvons reconnaître là une idée stoïcienne(619). Cicéron d'ailleurs professait, sur l'égalité des hommes, sur les liens de fraternité que la nature a établis entre eux, des principes qui aboutissaient nécessairement à la condamnation de l'esclavage. C'est ce que nous éclaircirons plus tard. Enfin, le cœur en lui réparait les inconséquences de la pensée. Voici en quels termes il écrivait à un esclave qu'il avait lui-même affranchi, à Tiron : « Notre désir de te voir est aussi vif que notre amitié ;

l'amitié souhaite de te voir bien portant ; notre désir est que ce soit le plus tôt possible. Prends soin de ta santé ; de tous les offices que tu peux me rendre, celui-là sera le plus cher(620). » Quintus Cicéron disait à son frère, au sujet de cet esclave : « Vous l'avez mis avec nous sur le pied d'un ami(621). » C'est l'application de la doctrine d'Epicure ; Cicéron ne l'énonce nulle part, mais il la pratique. Ailleurs il caractérise ses rapports avec un Curtius Mithrôs, affranchi d'un de ses amis : « C'est un homme de mon intimité et très-étroitement lié avec moi(622). »

Sous l'Empire, la douceur envers les esclaves passe insensiblement dans les habitudes ; se montrer humain est de bon ton et fait partie des convenances. Auguste s'irrite contre les maîtres barbares ; un poète, fils d'affranchi et ami du prince, les punit par le ridicule(623). La loi *Petronia* défend d'exposer les esclaves à des combats de bêtes féroces. Le préfet de la ville est chargé de recevoir les plaintes des serviteurs contre leurs maîtres. Les statues de l'empereur, très-nombreuses dans Rome, servent d'asile à ces opprimés, si souvent victimes d'atroces fureurs. En vertu d'une loi de Claude, tout maître qui ne soigne pas son esclave malade, perd ses droits sur lui(624).

Autre indice d'un progrès de l'esprit public : les anciennes lois sur l'esclavage, dans leurs dispositions les plus iniques, deviennent inexécutables. Elles soulèvent la conscience populaire. Sénèque nous apprend que les maîtres connus pour leur barbarie étaient montrés au doigt et insultés dans les rues par la foule. Plusieurs causes agissaient sur les esprits et les façonnaient à des mœurs, à des idées nouvelles. D'abord les lettres et la philosophie grecques, plus puissantes et plus répandues que jamais ; l'établissement de l'Empire, qui, en abaissant l'aristocratie, relevait, par l'effet même du contre-poids, les classes inférieures ; enfin, le profond bouleversement de l'ancienne société, l'extinction des hommes libres et de race romaine, l'affluence des affranchis et des étrangers naturalisés, la prodigieuse fortune d'anciens échappés de servitude, qui en peu d'années parvenaient aux honneurs, à l'opulence, à la considération. Nous ne parlons pas seulement des Pallas, des Narcisse, des Calliste, plus riches que Crassus, plus courtisés que l'empereur, et dont l'un eut trois reines pour femmes ; mais combien d'affranchis de tout rang, de toute nation, encore marqués des stigmates de l'esclavage, et dont on citait les vendeurs et les acheteurs, apparaissaient tout à coup, grâce à leur persévérante industrie, chargés de biens et d'emplois(625) !

Une paix sans terme ouvrait un vaste champ à l'activité des caractères obséquieux, des mérites vulgaires, des viles ambitions ; l'aristocratie, au contraire, inutile et importune, séchait de dépit et de langueur. Un mot peint la révolution sociale, accomplie en un demi-siècle : « Je te hais, César, parce que tu

es sénateur » voilà le raffinement de la flatterie en usage à la cour de Néron, et c'est un mot d'affranchi, répété par une troupe de baladins et d'artistes, esclaves grecs et orientaux, amis et collègues de César(626). Comment, dans une telle perturbation des rangs et des fortunes, les anciens préjugés auraient-ils conservé leur force et leur intolérance ! Comment les idées n'auraient-elles pas changé avec la société même dont elles étaient l'expression fidèle ! Comment l'opinion publique n'aurait-elle pas perdu de ses sévérités à l'égard des esclaves, dans un monde où les esclaves intelligents, affranchis par leur intelligence, formaient le public !

Aussi les principaux lieux communs de la littérature contemporaine roulent sur la vanité des titres, sur la légèreté naturelle, sur l'inconstance de la fortune qui se plaît à confondre les conditions, à donner aux petits la place des grands. Ces réflexions naissent du spectacle journalier des choses humaines. Sous Auguste, un rhéteur disait en présence d'un nombreux auditoire : « La nature a fait les esclaves égaux aux maîtres, et ces inégalités, introduites par les lois, n'ont aucun fondement réel et légitime. » Il ne paraît pas que son langage ait excité d'étonnement, et il fallait bien que cette opinion n'eût rien de singulier ni de choquant, puisqu'elle faisait partie de la confirmation dans un plaidoyer. Sénèque le père observe seulement que c'était une raison de philosophe(627). Un autre rhéteur s'attendrit sur le sort des esclaves, livrés aux caprices de maîtres voluptueux : « Quel crime, dit-il, ont donc commis ces esclaves ? celui de naître(628). » Dès le temps de Jules César, Diodore prêtait des idées analogues à ses personnages historiques ; ce qu'il louait surtout chez les Indiens, c'est qu'on n'y voyait point d'esclaves(629). Valère Maxime prenait plaisir à signaler, dans l'histoire de toutes les nations, les hommes qui, sortis d'une basse condition, s'étaient élevés par leur mérite : la vertu, disait-il, fait la vraie grandeur ; tous, esclaves et hommes libres, peuvent y parvenir(630). Faut-il donc s'étonner que Sénèque exprime tout à la fois les opinions stoïciennes, les idées philosophiques des écrivains et des poètes de toute l'antiquité, et les sentiments d'un grand nombre de ses contemporains ?

En effet, que trouvons-nous dans Sénèque au sujet des esclaves ? « C'est la vertu, dit-il, qui fait la noblesse ; l'esclave aussi bien que l'homme libre peut être vertueux(631) : » opinion déjà émise par Socrate, par Euripide, et par la plupart des poètes dramatiques. « Dans l'esclave, ajoute-t-il, le corps seul est réduit en servitude ; l'âme reste libre, et cette âme a la même origine que la nôtre ; ainsi l'esclave, par sa nature, participe à la dignité humaine et a droit au nom d'homme ; que signifient ces expressions : noble, chevalier, esclaves affranchis ? Pures chimères de l'orgueil, inventions de l'injustice. Quelque corps qu'elle habite, l'âme vient de Dieu, et retourne à la source dont elle émane ; du sein de

la bassesse elle peut s'élever vers le ciel et rejoindre par la pensée, à travers les espaces infinis, les Intelligences qui président au mouvement des astres(632). » Voilà encore une vérité depuis longtemps reconnue et proclamée, qui revêt ici la forme particulière aux doctrines stoïciennes. — « La fortune est inconstante, poursuit notre philosophe, elle se fait un jeu de confondre les rangs ; elle précipite de la grandeur dans la servitude, et mène à l'illustration par l'obscurité. Voyez combien d'esclaves commandent aux hommes libres! D'ailleurs, qui de nous échappe à l'esclavage? Ne sommes-nous pas sous la tyrannie de nos passions(633)? » C'est ce que répétaient, depuis Diogène, tous les philosophes ; c'est ce que déclamaient les rhéteurs, contemporains des deux Sénèque.

À quelle conclusion aboutissent ces raisonnements? L'esclavage est une chose injuste, sans doute, un accident du sort, une infirmité de notre nature, comme la mort, la maladie, la misère ; faut-il donc l'abolir? Non, mais en tempérer la rigueur et l'iniquité par un traitement doux et humain. C'est ce qui avait été recommandé par tous les philosophes, sans excepter Aristote, et pratiqué par les maîtres honnêtes et sensés, comme le prouve Sénèque, en prenant ses exemples dans l'histoire romaine. Respectez vos esclaves, continue Sénèque, n'affectez point envers eux un mépris insolent, vivez familièrement avec ceux qui vous servent, suivant l'usage de nos ancêtres, gouvernez-les en pères et faites-vous-en aimer. On doit accorder sa confiance, son estime, son amitié même à ceux d'entre eux qui s'en montrent dignes(634). Beaux et sages préceptes, qui résument fidèlement les progrès accomplis par l'esprit humain depuis Socrate, et les résultats du travail philosophique de la pensée. De toutes ces maximes, il n'en est pas une seule qui ne soit antérieure à Sénèque : sa gloire, c'est de les exprimer avec conviction et avec force.

La doctrine chrétienne est d'accord avec les théories philosophiques. La voici en substance dans ce passage de saint Paul : « Esclaves, obéissez à vos maîtres charnels avec crainte et tremblement, dans la simplicité de votre cœur, comme vous obéissez au Christ ; non pas en les servant en apparence, comme lorsqu'on veut plaire aux hommes, mais comme il convient à des esclaves du Christ, en faisant la volonté de Dieu du fond de votre cœur. Servez avec bonne volonté, comme on sert Dieu et non comme on sert les hommes ; sachez que l'esclave, aussi bien que l'homme libre, recevra de Dieu la récompense du bien qu'il aura fait. Et vous, maîtres, agissez de même envers ceux qui vous servent, en désarmant vos rigueurs ; n'oubliez pas que leur maître et le vôtre est aux cieux, et qu'il n'y a point acception de personne devant le Seigneur(635). » En s'accordant sur le fond des choses, le christianisme et la philosophie gardent le caractère qui leur est propre, s'appuient sur des principes différents, et ne parlent pas le même langage. Tous les raisonnements des philosophes sur la nature,

l'égalité, la vertu, la fortune, sont ici remplacés par un dogme : Dieu est au-dessus des maîtres et des esclaves ; nous sommes tous égaux à ses yeux, et jugés d'après nos œuvres. Les mêmes peines, les mêmes récompenses nous attendent. C'est donc Dieu qui commande, c'est à lui qu'il faut obéir. Dans les deux cas, la réhabilitation de l'esclave et son affranchissement moral sont établis formellement : là en vertu d'arguments qui se déduisent et se discutent, ici au nom d'une croyance incontestée.

Maintenant, la question relative aux imitations supposées de Sénèque nous paraît résolue. S'est-il inspiré de ce passage de saint Paul, postérieur à la plupart de ses écrits et qui, tout en aboutissant aux mêmes conséquences que les théories philosophiques, y ressemble si peu par l'expression et par les principes? Ou bien est-il simplement l'interprète convaincu des doctrines de son école, ou plutôt de toutes les écoles, et des opinions accréditées de son temps parmi les esprits généreux? Évidemment, le doute est impossible à ce sujet.

Pourquoi donc certaines personnes sont-elles portées à voir dans le christianisme l'origine des idées libérales de Sénèque? En voici la raison : c'est qu'elles supposent que tous ses prédécesseurs ont approuvé l'esclavage. Quand on se borne à dire : dans l'antiquité, l'esclave n'était pas un homme, c'était une chose dont il était permis d'user, et pour ainsi dire d'abuser à volonté ; quand on croit avoir résumé fidèlement en ces quelques mots l'historique de la question, il est naturel que cette façon expéditive de juger l'antiquité laisse quelque embarras pour expliquer comment tout à coup un philosophe, succédant aux apologistes d'une tyrannie séculaire, se déclare l'ami des esclaves, l'avocat d'une cause opprimée, le défenseur de droits méconnus. Mais ce n'est pas là apporter la lumière ; c'est créer des ténèbres et s'y ensevelir ; c'est agir avec l'esprit humain comme avec ces esclaves à qui leurs maîtres déniaient l'intelligence et la moralité.

CHAPITRE XI

De l'Egalité, de la Fraternité et de la Charité.

La charité, c'est-à-dire, suivant le beau mot de Cicerón, l'*amour du genre humain*(636), est à bon droit regardée comme une vertu excellente, car elle suppose une infinité de mérites dont elle est la perfection ; elle s'appuie sur des principes moraux de l'ordre le plus élevé. En effet, avant d'aimer son semblable, il faut s'être habitué à le considérer comme un égal, comme un membre d'une seule et vaste famille ; il faut accorder peu d'importance à tout ce qui divise et sépare les hommes, aux inégalités de rang ou de fortune, à la diversité des races, des institutions et du langage, aux haines qui arment les peuples les uns contre les autres, aux distinctions injurieuses qui partagent la société humaine en nobles et en plébéiens, en citoyens et en barbares. De plus, le cœur qui est capable de contenir ce sentiment large et expansif, est par cela même doux, indulgent, miséricordieux, enclin à l'amitié, à la bienfaisance. Que de préjugés et de passions il faut vaincre pour atteindre à cette vertu des belles âmes et des esprits éclairés ! Voyons s'il est vrai, comme on l'a souvent prétendu, que les anciens n'ont connu ni le nom ni la chose ; examinons quelle doctrine ils ont professée sur l'*égalité* naturelle des hommes, sur l'*unité* du genre humain, sur la *fraternité*, sur l'*amitié*, la *bienfaisance*, le *pardon des injures*, sur toutes ces vérités que les modernes, même chrétiens, n'acceptent pas toujours facilement et sans se révolter.

§ I.

L'ÉGALITÉ ET LA FRATERNITÉ.

De tous ces principes philosophiques, le plus ancien et le plus populaire, c'est celui de l'*égalité* naturelle. On arrive très-vite à comprendre qu'on est l'égal d'un grand, d'un roi ; que tous les hommes ont une mère commune, la nature, ou un même père, qui est Dieu ; et que toutes ces inégalités d'un jour, œuvre capricieuse du hasard, s'effacent dans la suprême égalité du tombeau. C'est la philosophie de la multitude ; les tribuns rendent inutiles les moralistes. L'esprit même le plus grossier avouera sans peine que la seule inégalité réelle est celle de l'intelligence et du mérite, et que l'homme vraiment supérieur est celui qui honore l'humanité ou sa patrie par ses sentiments et par ses actions. Nous n'avons pas à insister sur ce point, le chapitre précédent l'a suffisamment éclairci.

Si l'idée de l'égalité est née vite et a été promptement acceptée, on ne peut pas en dire autant de l'*unité du genre humain* et de la *fraternité* naturelle de tous les hommes. La première suppose l'amour de soi, et celles-ci l'amour du prochain, ce qui est presque contradictoire. Les Athéniens sentaient bien qu'un

habitant du rivage valait un habitant des montagnes ; ils avaient d'ailleurs intérêt à ne pas mettre trop de différence entre un eupatride et un citoyen de la quatrième classe ; mais ils se persuadèrent très-tard qu'un habitant d'Argos ou de Thèbes allait de pair avec un autochtone de l'Attique, et surtout que les Barbares étaient des hommes comme les Grecs. Le progrès consista d'abord à appliquer le nom et l'idée de patrie, non plus à sa cité, à sa bourgade, mais à toute la Grèce. Au temps de Socrate, les meilleurs esprits s'attachèrent à démontrer que les Grecs ne formaient qu'une seule nation, une même famille, et que les guerres qui les divisaient étaient des discordes civiles : c'est le sentiment d'Aristophane, d'Euripide, de Platon, d'Aristote(637). Il se répand et s'accrédite sous la génération suivante, gagne jusqu'à des Spartiates, qui s'affligent d'avoir battu les Corinthiens, et, grâce à Isocrate et à Phocion, contribue au succès de Philippe, à la réunion des Grecs sous un même chef.

Alexandre apprend aux Grecs à se défaire de leur antipathie dédaigneuse pour les Barbares ; la conquête de l'Asie a pour résultat d'égaliser les vaincus aux vainqueurs, et de cimenter entre eux une alliance honorable par la communauté des lois et du langage : « elle forme de cent nations diverses un seul grand corps, en mêlant dans la coupe de l'amitié les coutumes, les mœurs, les mariages, les lois ; elle accoutume les hommes à regarder le monde entier comme leur patrie, les bons comme des concitoyens et des frères, les méchants comme des étrangers(638). » Cet essai gigantesque de monarchie universelle ébauche dans les esprits l'idée, jusque-là inconnue, de l'unité du genre humain. Le stoïcisme la met en pleine lumière, l'empire romain la réalise.

Tout concourut, après Alexandre, à détruire les sentiments égoïstes qui avaient fait la force des petits États grecs, et entretenu la division parmi les peuples : la décadence de la Grèce, la corruption des villes indépendantes, le démembrement de l'empire macédonien, le mélange des peuples, produit par les guerres des successeurs et par les armes romaines, enfin les systèmes de philosophie sceptiques et matérialistes, inspirés par le désespoir, et dont l'effet fut de ruiner sans retour les principes conservateurs qui avaient soutenu les anciennes sociétés. Il n'y a plus de patrie pour Aristippe ; elle est partout où l'on vit bien(639). Aux yeux des cyniques, la patrie, la famille, la société, la pudeur, autant d'illusions et de préjugés ! « Ma patrie, disait Cratès, c'est le mépris de l'opinion, et je suis concitoyen de Diogène(640). » Le sceptique se détache si complètement des idées vulgaires et se rend si indifférent à tout, qu'il ne se soucie plus de savoir ce que font et disent les hommes, ni même en quel climat est la Grèce(641). L'épicurien, moins exagéré, se contente de rire des guerriers et des politiques ; aussi repousse-t-il leurs idées exclusives, leurs haines aveugles ; dans la douce et large bienveillance que le bonheur lui inspire, il considère tous

les étrangers comme autant de citoyens, il veut les mêler à sa nation, afin que la concorde règne entre tous les êtres doués de raison ; son unique regret c'est de ne pouvoir traiter les animaux avec la même équité et les mêmes égards(642). Ce n'est point par le doute ou la raillerie, mais par une démonstration rigoureuse que Zenon fonde le dogme de l'unité du genre humain et de la parenté de tous les hommes : « Tous les hommes, disent les stoïciens, possèdent la raison qui est une dans son principe ; donc ils sont tous capables de loi et de la même loi. C'est donc la raison qui établit entre eux l'égalité et la parenté ; la loi unique qui commande à tous est la volonté même de Jupiter, ou de l'ordonnateur du monde ; d'où il suit qu'il n'y a qu'un seul État, puisqu'il n'y a qu'une loi. Cet État c'est le monde, république des hommes et des dieux, car les dieux participent comme nous à la raison et obéissent à la même loi(643). » Cette vaste cité embrasse tous les êtres raisonnables, sans distinction de rang, de condition ou de nationalité. Zenon ajoutait : « L'amour est le dieu qui opère le salut de la cité(644). »

On peut voir l'application de ces principes dans les écoles mêmes des philosophes, où se pressait une foule d'étrangers de tout pays, des pauvres, des esclaves, à côté des savants et des riches. Antisthène était d'une race méprisée à Athènes, Zenon venait de Phénicie, il eut pour disciples le manœuvre Cléanthe et l'esclave Persée. Les historiens et les poètes se font l'écho des idées nouvelles. « Quiconque est porté au bien par sa nature, est de race noble, dit Ménandre, qu'il soit Ethiopien ou Scythe. Anacharsis n'était-il pas un Scythe(645)? » Mais l'interprète le plus enthousiaste de la théorie du Portique c'est Cicéron, qui vivait dans un temps où Rome avait accompli le dessein d'Alexandre. Le dogme stoïcien est le fondement de ses *Lois*, l'ame de son *Traité des devoirs*. Voici d'abord en quels termes il expose l'idée de la république universelle, composée des hommes et des dieux : « Puisqu'il n'y a rien de meilleur et de plus divin que la raison qui est commune à l'homme et à Dieu, le premier lien pour l'homme est celui qui l'unit à Dieu... Les dieux obéissent comme nous aux lois qui régissent le monde, aussi le monde entier doit-il être considéré comme la république universelle des dieux et des hommes... Chacun de nous doit donc se regarder comme un citoyen du monde entier. Lorsque l'âme, contemplant l'immensité magnifique des choses, se dégagera des limites et des murailles d'un État particulier, lorsqu'elle ne verra plus dans l'univers qu'une ville où elle a droit de cité, grands dieux ! comme elle connaîtra sa valeur ! comme elle méprisera tout ce que le vulgaire admire(646) ! » Si nous abaissons maintenant nos regards vers la terre, si nous arrêtons notre pensée sur les rapports qui nous unissent aux autres hommes, nous verrons, dit encore Cicéron, qu'il y a plusieurs sortes de sociétés : « la première, la plus étendue de toutes, comprend tous les

hommes en particulier et tous les peuples en général... de celle-ci, qui est immense, passons à une autre qui est plus restreinte, celle où l'on forme une même nation, un même peuple, où l'on parle la même langue ; une autre encore plus resserrée, c'est lorsqu'on est de la même cité... Enfin, les liens du sang sont les plus immédiats : c'est la société ramenée de son immensité à un point(647). » Pour ceux qui disent qu'il faut tenir compte des citoyens, mais nullement des étrangers, ils détruisent la société universelle du genre humain, laquelle n'existant plus, il n'existe plus aussi ni bienfaisance, ni libéralité, ni bonté, ni justice. S'armer contre ces vertus, c'est se rendre coupable d'impiété envers les dieux immortels(648). Ce n'est pas assez de connaître ces principes, il faut y conformer nos sentiments ; notre affection, partant de la famille, doit rayonner de proche en proche, et embrasser l'humanité : « Parmi nos devoirs, il n'en est point de plus noble ni d'une plus large application que celui qui établit un lien entre les hommes, une alliance et une relation d'intérêts, en un mot, *l'amour du genre humain*. Ce sentiment, né dans la famille, commence par les pères et les enfants ; il enveloppe dans son affection la femme et toute la race, puis il se répand au dehors, par les parentés, les alliances, par les amitiés et les voisinages ; en second lieu par les citoyens et par les amis politiques ; il finit par embrasser la grande famille humaine. Lorsque ce sentiment rend à chacun ce qui lui est dû, et maintient par l'équité la civilisation tout entière, il s'appelle la justice ; il faut y ajouter la bonté, la pitié, la libéralité, la bienfaisance, la douceur et les vertus du même caractère(649). »

Ainsi se trouve gradué et mesuré le sentiment cosmopolite appelé la philanthropie. Quant à la distinction des Grecs et des Barbares, Cicéron dit : « Si, comme le prétendent les Grecs, il faut qu'on soit Grec ou Barbare, je crains bien que nous autres Romains nous ne soyons à ce compte que des Barbares ; mais si ce nom doit venir de la différence des mœurs, et non de celle des langues, je crains que les Grecs ne soient pas moins barbares que les Romains(650). »

Rome offrait alors une image imposante de cette société universelle. Des étrangers y affluaient de tous les points du globe en nombre infini. C'est la patrie commune du genre humain, disait Sénèque. C'est aussi ce que semblent vouloir dire les poètes en affectant de rapprocher *urbs* et *orbs*, la ville et le monde :

Romanæ spatium est urbis et orbis idem(651).

Les expressions modernes, *l'humanité*, les *lois de l'univers*, le *genre humain*, deviennent d'un usage fréquent ; la plupart, comme *mundi jura*, *fœdera mundi*, ajoutent à leurs sens astronomique un sens moral ; réunion de sens qui atteste une origine stoïcienne. En même temps se développe un autre sentiment philosophique, auquel les circonstances et l'état de l'opinion donnaient faveur :

c'est l'amour et l'estime de la paix, la haine de la guerre. En décrivant les lignes de César, Lucain se demande si tant de milliers de bras n'auraient pas été employés plus utilement à améliorer quelque contrée sauvage du globe, à faciliter la navigation le long des côtes périlleuses, apercer des isthmes, à ouvrir des passages aux flottes. Réflexions surprenantes de la part d'un ancien ! Le poète forme un vœu qui ne manquerait pas de hardiesse même aujourd'hui : « Puisse le genre humain déposer les armes et ne penser qu'à son bonheur ; que toutes les nations s'aiment les unes les autres. »

Tune genus humanum positis sibi consulat armis

Inque vicem gens omnis amet(652).

Les douceurs d'une paix prolongée, succédant à des guerres sans terme et sans mesure, l'intention bien arrêtée du gouvernement de renoncer à l'ambition des conquêtes, contribuaient sans doute à rendre ces idées populaires ; mais elles n'étaient pas nouvelles parmi les philosophes et nous les voyons exprimées dans Aristote, Isocrate, Epicure et Cicéron.

§ II.

LA BIENFAISANCE OU LA CHARITÉ.

De ces principes naissent des conséquences qu'il nous reste à examiner. Puisque les hommes sont égaux et unis entre eux par les liens d'une parenté naturelle, il suit de là qu'ils doivent éprouver les uns pour les autres une sympathie proportionnée, comme dit Cicéron, au degré d'affinité qui les unit. Cicéron revient très-souvent sur ce point essentiel de la morale, qu'il a si bien expliqué dans les passages qui précèdent : « Nous avons un penchant naturel à aimer les hommes, et c'est le fondement du droit. — L'homme est créé pour l'homme, pour un échange de bons offices. — C'est une loi de la nature que l'homme porte intérêt à l'homme quel qu'il soit, par cela seul qu'il est homme. — Aucun homme ne doit être étranger à un autre homme, par cela seul qu'il est homme(653). » C'est le sens de la célèbre maxime du poète : « *Homo sum, nihil humani a me alienum puto.* » So-crate, Aristote et Platon voulaient que l'unité régnât entre tous les habitants d'une même ville : sentiment qui ne diffère des maximes stoïciennes que par son caractère exclusif.

Le premier effet de cette sympathie c'est de nous inspirer de la pitié pour le malheur. Les stoïciens condamnaient cette tendresse d'âme qu'ils appelaient une infirmité morale, mais ils prescrivaient de faire tout ce qu'elle nous suggère(654). Distinction bien difficile à observer, et qui n'existait, même pour eux, qu'en paroles. Aussi trouvons-nous dans les écrivains, surtout au premier siècle, de fréquentes exhortations à la pitié ; les déclamateurs contemporains de Sénèque le père en sont remplis : « Laissez-vous toucher ; la fortune est

inconstante, elle change les vaincus en vainqueurs et abandonne ceux qu'elle avait élevés... C'en serait fait de l'univers, si la compassion ne mettait fin à la colère... Croyez-moi, il n'y a pas de honte à s'attendrir... Quelle vive amitié naît de cette tendresse compatissante !... Je dois me montrer miséricordieux envers beaucoup, beaucoup l'ont été envers moi. Aussi, quiconque me représente en sa personne une image de mes infortunes, je le considère comme mon parent... Ne soyez donc pas inhumains envers celui que le malheur afflige. Combien ont pu témoigner de la compassion qui aujourd'hui l'implorent(655). »

On peut nous répondre que ce sont des sentiments qui ont été exprimés de tout temps, parce qu'ils ont été de tout temps éprouvés. Loin d'y contredire, nous allons le démontrer : « Ne vous réjouissez point du malheur des autres, on ne peut se flatter d'y échapper... Ne repoussez point d'un air dur celui qui souffre ; souvenez-vous que vous êtes homme... Je suis homme, si je restais insensible aux calamités humaines je ne ferais pas preuve de sagesse... Ne reprochez à personne sa pauvreté ; elle est aussi un don des dieux... Lequel choisiriez-vous, ou de faire du mal à vos amis et de procurer votre propre bien, ou de partager leurs chagrins?... Combien il y a de cruauté à refuser des larmes à ceux qu'il faut plaindre ! Gardez-vous d'ajouter à la douleur du malheureux par votre insensibilité. Le méchant seul ne sait pas s'attendrir(656). » Ces maximes appartiennent à tous les poètes anciens, à Euripide, à Sophocle, à Hésiode, à Ménandre surtout, qui a respiré un air plus généreux.

Mais la pitié ne suffit pas, il faut que la main secoure ceux que le cœur a plaints. La bienfaisance est un devoir au jugement de ceux mêmes qui interdisent au sage la compassion. Le rhéteur Gallion, celui-là sans doute qui adopta le frère de Sénèque, développait ainsi cette maxime dans un plaidoyer : « Il n'y pas de droit contre la loi naturelle... Quoi ! vous m'empêcherez de pleurer à la vue d'un homme dans le malheur ! Quoi ! vous m'empêcherez de me ranger du parti d'un homme que sa noble conduite aura mis en péril ! Nos sentiments dépendent de nous et ne reconnaissent pas d'autre autorité. À personne on ne peut défendre la compassion. Il existe en effet des droits non écrits, mais plus certains que tous les écrits du monde. Oui, j'ai le droit de donner l'aumône au mendiant et d'ensevelir un mort sans sépulture. C'est un mal que de ne pas tendre la main à ceux qui sont tombés. Il y a là-dessus des droits communs au genre humain(657). » Un autre rhéteur, dans la même controverse, soutenait la thèse de Gallion avec un tour de phrase qui rappelle certains développements de Sénèque, et surtout le passage de la lettre XL sur les esclaves : « Cet accusé, disait-il, a renoncé aux douceurs de la maison paternelle pour vivre avec un mendiant. Connaissez donc son forfait : il a foulé aux pieds les lois pour témoigner sa compassion à des infortunés... Mais cet infortuné qu'il a secouru, c'est un

homme : vous ne voulez pas qu'on nourrisse un homme ? C'est un citoyen : vous ne voulez pas qu'on nourrisse un citoyen ? C'est un ami : vous ne voulez pas qu'on nourrisse un ami ? C'est un proche : vous ne voulez pas nourrir un proche(658) ? »

L'égoïsme est blâmé, le dévouement aux intérêts de tous est conseillé. « Celui-là seul sait vivre qui ne vit pas pour lui seul(659). » Les stoïciens exprimaient plus grandement la même pensée : « il faut se croire né pour le monde et non pour soi(660). » Voici la théorie, et en quelque sorte le catéchisme de la bienfaisance, d'après Cicéron : « Quels sont les devoirs du sage envers les hommes? Il ne doit pas se contenter de rendre ces services vulgaires dont parle Ennius et qui sont passés en proverbe, tels que montrer le chemin à celui qui s'égare, lui laisser allumer son flambeau au nôtre, n'interdire à personne l'usage d'une eau courante, conseiller de bonne foi celui qui délibère... L'homme de bien, sagement libéral, rachète les captifs des mains des pirates, paye les dettes de ses amis, les aide à doter leurs filles, à amasser des biens ou à augmenter ceux qu'ils possèdent... User de sa libéralité sans se dépouiller de son patrimoine, voilà le plus digne usage qu'on puisse faire des richesses..... L'hospitalité est encore une vertu qu'on a raison de louer... Il faut s'appliquer à se rendre utile à toutes sortes de personnes. Mais je regarde un bienfait comme mieux placé sur l'homme probe que sur le riche... Considérons l'homme et non sa fortune(661). »

Plus d'un moraliste a tracé de tels préceptes : « J'ai de grandes richesses, fait dire Horace à un débauché, elles suffiraient à trois rois. — Eh bien ! ne pourriez-vous pas faire un plus noble usage de votre superflu ? Pourquoi, malgré votre opulence, laissez-vous dans la misère tant de pauvres qui ne méritent pas de l'être ? Pourquoi laissez-vous en ruine tant de temples ? Et la patrie n'aura-t-elle rien de ces biens accumulés(662) ? » Pour être une vertu, la bienfaisance doit être désintéressée. Si celui qui donne, disait Sénèque le rhéteur, n'agit pas seulement en vue d'être utile à l'obligé, s'il en espère quelque prix pour lui-même, ce n'est plus un bienfait, mais un calcul : « Quoi de plus honteux qu'une passion vénale(663)? » Le désintéressement ne suffit pas, il faut que la douceur et l'affabilité viennent par-dessus : « Le plus petit présent devient grand s'il est accordé de bon cœur. Au contraire, vous détruisez tout le mérite d'une bonne action, si vous la reprochez. Vous aviez agi généreusement ; votre langage devient vil, et ruine ce que vous avez fait, si vous vous vantez à un ami du présent que vous lui avez accordé. Votre conduite avait été celle d'un roi, vos paroles sont d'un assassin... « Reprocher à l'indigent le pain qu'on lui a donné, c'est tremper d'absinthe le miel attique... Si, voyant un pauvre nu, vous lui avez donné un vêtement, vous découvrez encore plus sa nudité en l'outrageant(664). »

Autre caractère excellent de la bienfaisance : elle doit s'exercer envers tous ;

gardons-nous de rendre le mal pour le mal. « L'homme de bien est juste, dit Platon, et incapable de nuire à qui que ce soit... Si quelqu'un soutient que la justice consiste à rendre à chacun ce qu'on lui doit, et s'il entend par là que l'homme juste doit du mal à ses ennemis, comme il doit du bien à ses amis, ce langage n'est pas celui d'un sage, car il n'est pas conforme à la vérité : nous venons de voir que jamais il n'est juste de faire du mal à quelqu'un(665). « Supportons l'injustice avec douceur : c'est, dit à son tour Ménandre, la perfection de la vertu(666). » — « Quoi! ré-pendra-t-on, je ne me vengerai pas de mes ennemis ! Le Ciel me refuse le spectacle de leurs larmes !... Malheureux! tu blasphèmes... sou mets-toi au Ciel(667). » Celui qu'il faut plaindre, ce n'est pas celui qui reçoit l'injustice, mais bien, selon Socrate, celui qui la commet(668). « Subir l'injustice vaut mieux que la commettre. N'écoutons pas les politiques qui autorisent les inimitiés, et les croient dignes d'un grand cœur. Rien au contraire n'est plus louable, rien ne caractérise mieux une âme grande et noble que la clémence et l'oubli des injures(669). » Les réprimandes les plus justes doivent être tempérées par la bienveillance, et le châ timent doit avoir pour but de corriger le coupable. L'État aura donc, suivant l'idée de Platon, des sophronistères où le prisonnier, avant de subir sa peine, entendra chaque jour la voix des magistrats et apprendra à détester son crime : ainsi transformé par la punition même, il sera rendu à la société. La raison de cette compassion pour les coupables, c'est que la plupart des fautes et des crimes se commettent avec légèreté, par ignorance, plutôt que par malice. « O mon fils, dit chez Xénophon un philosophe, ne t'irrite pas contre ton père, parce qu'il m'a fait assassiner. Il a plus agi par ignorance que par méchanceté. Or, tout ce que les hommes font par ignorance, je tiens qu'ils le font contre leur volonté(670). »

Revenons à Sénèque, qui est à la fois le terme et le point de départ de cette revue des doctrines de l'antiquité sur la question qui nous occupe. Nous affirmons que toutes les maximes de ce philosophe sur l'*égalité*, la *fraternité*, la *bienfaisance*, ou la *charité*, maximes qu'on nous donne comme autant d'imitations des livres saints, rentrent sans exception dans la foule des idées et des sentiments que nous venons de citer, et en offrent, presque toujours, la reproduction littérale.

Quelle est, en effet, l'opinion de Sénèque sur l'*unité* du genre humain, sur l'*égalité* et la *fraternité*? On cite de lui cette phrase : « Cet ensemble que tu vois, où les choses divines et les choses humaines sont enfermées, ce n'est qu'un tout ; nous sommes les membres d'un vaste corps. La nature a fait de nous des parents, puisqu'elle nous a tirés des mêmes éléments pour une même fin ; elle nous a inspiré une affection mutuelle et nous a faits capables de société ; elle a établi le droit et la justice ; en vertu de ses lois il est plus malheureux de nuire

que de recevoir un dommage. Ce sont ses ordres qui mettent en mouvement les mains bienfaisantes. Ayons dans le cœur et sur les lèvres ce vers :

Rien de ce qui est de l'homme ne m'est étranger.

Oui, nous sommes nés pour vivre en commun. Notre société ressemble à une voûte ; elle tomberait si ses diverses parties ne se faisaient obstacle, et c'est ce qui la soutient(671). »

Voilà en effet la charité expliquée au sens des stoïciens et d'après l'opinion panthéiste. Nous n'avons pas à le prouver, c'est l'évidence même, et beaucoup de passages semblables, cités ailleurs, en font foi. Quant aux expressions, il n'en est pas une seule, sauf peut-être la comparaison tirée d'une voûte, qui ne se rencontre dans Cicéron, Virgile, Manilius, dans les rhéteurs du siècle d'Auguste, en un mot, dans tous les écrivains qui ont exposé les idées stoïciennes. L'expression « *parent* » est, dit-on, bien voisine de l'appellation « *frère* » sans doute, mais ce n'est pas Sénèque qui a inventé cette expression. Ce qu'il faut remarquer, c'est que Cicéron, exprimant les mêmes idées, est bien supérieur à Sénèque, parce qu'il les dégage des erreurs dogmatiques dont elles portent ici l'empreinte. Il n'a pas besoin, pour y croire, de les rattacher des principes panthéistes ; elles le persuadent par leur grandeur et par leur beauté même.

En recommandant l'amour du prochain, Sénèque ne fait que répéter les lieux communs de la morale, tout ce que nous avons lu dans Cicéron et dans Ménandre(672).

Sénèque dit aussi que les philosophes doivent se mêler au monde, pour le corriger doucement, sans orgueilleux mépris ; que la vraie sagesse, la seule qui soit utile aux hommes, n'affecte point un air hautain, ne heurte point les communs usages, et se garde de blâmer avec aigreur les mœurs qu'elle prétend réformer(673). Cela revient à conseiller l'habileté et les tempéraments aux philosophes trop austères, la propreté et la décence à ceux qui prennent un extérieur négligé pour le signe d'une belle âme. En effet, Sénèque se moque, dans cette épître, des barbes incultes et des robes malpropres ; il désapprouve les mortifications, et la frugalité trop voisine de la misère ; il veut que le sage sacrifie aux Grâces. Ce passage est une leçon de bon goût et de bon sens donnée à quelques exagérés par un philosophe qui connaît le monde, et il n'y a rien là d'assez nouveau ni d'assez étrange pour qu'on y soupçonne une inspiration évangélique.

Voici les prescriptions de la charité, suivant Sénèque ; nous les transcrivons telles qu'on les cite : « Qu'on partage son pain avec celui qui a faim. — Il faut porter secours d'une manière pleine de douceur. — La bienfaisance doit être discrète et surtout éviter l'orgueil. — Ce qui est semé pour être récolté n'est pas un bienfait. — Accordons nos bienfaits, ne les plaçons pas à intérêt. —

L'ingratitude ne doit pas refroidir la bienfaisance.... Que d'hommes sont indignes de voir le jour, et cependant le soleil luit sur eux ! — Les dieux dispensent d'un cours égal leurs bienfaits sur les peuples, ils répandent en temps favorable les pluies fécondes sur la terre, ils déchaînent les vents sur la mer, ils indiquent la saison d'hiver par les révolutions des astres et ils tempèrent la chaleur de l'été par des souffles cléments(674). » Parmi ces préceptes, la plupart ont été cités par nous dans les pages qui précèdent, et n'appartiennent pas plus à Sénèque qu'à Cicéron(675), à Ménandre, à la philosophie et au cœur humain. Il en est quelques-uns que Sénèque lui-même, dans l'endroit où il les exprime, attribue aux stoïciens, et regarde comme des maximes banales : telle est cette recommandation, « partager son pain avec celui qui a faim.» Car il est à remarquer que la manière dont on cite ces passages est presque toujours inexacte ; Sénèque ne donne pas ces conseils en son propre nom, il dit au contraire qu'il regarde comme inutile de les donner, et il n'y voit que des formules générales.

La question de la bienfaisance était fréquemment agitée dans les écoles. Nous pouvons nous former une idée des principaux développements que ce sujet favori recevait des maîtres stoïciens, par cet endroit du Traité sur la clémence où Sénèque, pour disculper sa secte du reproche de dureté que la multitude lui adressait, explique le paradoxe qui interdisait au sage la pitié. « S'apitoyer sur les malheurs d'autrui, en concevoir de la douleur, verser des larmes à la vue de l'infortuné qui gémit, est une faiblesse indigne du sage ; rien ne doit ébranler sa constance, ni altérer sa sérénité. Toutefois, il fera de grand cœur tout ce que la compassion peut inspirer aux âmes qui s'y abandonnent ; il tendra la main au naufragé, il donnera l'hospitalité au banni, une obole à l'indigent. Il rendra à une mère désolée le fils qu'elle a perdu, il le retirera des fers ; pareil aux dieux, il regardera de près l'infortune, il secourra principalement ceux qui méritent son appui ; sa bonté même descendra sur ceux qui en grande partie ont mérité ce qu'ils souffrent ; mais il n'ira pas s'affliger ou s'attendrir à la vue de quelque pauvre effrayant de maigreur et couvert de haillons malpropres. Il n'y a que les yeux malades qui deviennent rouges et sensibles en regardant des yeux endoloris(676). » Voilà ce qui autorisait Sénèque à dire : « Aucune secte n'est plus douce, plus bienveillante que celle des stoïciens ; aucune n'est plus animée de l'amour des hommes, plus attentive au bien commun : car elle a pour objet principal d'être utile et secourable à tous et à chacun en particulier(677). »

Comme Cicéron(678), Sénèque veut qu'on se dépouille de toute arrogance, même envers un ennemi. Il va même plus loin que Cicéron, car il veut qu'on porte secours à un ennemi(679). Mais ce précepte ne lui appartient pas en propre, c'est une maxime stoïcienne, et il le dit formellement : « Les stoïciens

soutiennent qu'il faut secourir ses ennemis mêmes d'une main pleine de douceur. » Nous en conviendrons avec Sénèque : la secte stoïcienne, mieux que toute autre, a justifié les belles paroles de Platon, qui appelle le philosophe un médecin des âmes, et oui assigne à la philosophie le soin de guérir nos infirmités morales, de nous sauver de la maladie des vices(680). Personne dans l'antiquité n'a mis plus de dévouement, et plus de science dans l'accomplissement de ce ministère. Aussi les stoïciens ont-ils suivi et développé les maximes émises par Platon et répétées par Cicéron sur l'indulgence qu'il convient d'employer à l'égard des pécheurs, sur les ménagements à garder envers ceux qui s'égarent. Ce qu'il faut se proposer, disent-ils, c'est moins de punir que de corriger ; qu'on évite tout sentiment de vengeance, de haine ou de colère dans les réprimandes ; rappelons avec douceur ceux qui sont hors du droit chemin ; accablons de bienfaits ceux qui nous payent d'ingratitude : c'est l'infaillible effet de la vertu que de triompher du vice(681).

Sénèque, sur la question qui nous occupe, n'a donc émis aucune opinion nouvelle. Pour achever ce double parallèle, exposons en peu de mots les principes correspondants de la doctrine de saint Paul.

Le christianisme dit, comme la philosophie, que le genre humain ne forme qu'une seule famille, issue d'un même père, et sortie des mains du même auteur ; il ajoute un mot plus expressif, un sentiment plus affectueux, et déclare que tous les hommes sont *frères*. De plus, il donne à cette fraternité universelle une sanction religieuse: en effet, tous les hommes, enveloppés dans la même faute et punis du même châtiment, ont été rachetés du sang d'un Dieu.

Le christianisme ne recommande pas seulement des dispositions bienveillantes envers le prochain, de la sympathie, de la douceur ; il veut quelque chose de plus vif et de plus agissant, l'amour, et il en fait une loi : « Aimez-vous les uns les autres, aidez-vous à porter vos fardeaux, soyez pleins de tendresse pour vos frères, aimez votre prochain comme vous-même, pour plaire à Dieu(682). » Comment les hommes ne s'aimeraient-ils pas entre eux lorsque Dieu a aimé les hommes jusqu'à mourir en croix pour leur salut? Voilà tout à la fois et le précepte et la raison du précepte.

Il y a de grands rapports entre les prescriptions des livres saints au sujet de la charité, et celles que renferment les traités de morale philosophique. Rapprochez des passages cités de Cicéron, de Ménandre, de Philémon, des deux Sénèque, les préceptes si connus des Épîtres de saint Paul et des Évangélistes(683). N'est-ce pas le même langage? Voici en quoi l'Évangile et la philosophie diffèrent ; celle-ci dit : Faites le bien, la vertu trouve en soi sa récompense. L'Évangile dit : Faites le bien, en mémoire de celui qui a donné sa vie pour vous, et qui vous rendra au centuple ce que vous aurez abandonné aux pauvres ici-bas.

La philosophie défend de rendre le mal pour le mal, elle déteste la vengeance, recommande le calme, la dignité, la douceur même à l'égard d'un ennemi, et veut qu'on lui porte secours s'il est en péril. L'Évangile ordonne au chrétien d'aimer son ennemi et de prier pour ses persécuteurs. Ici reparaît une des différences essentielles, capitales, qui séparent le christianisme et la philosophie. Dans le chrétien, l'homme s'efface et s'anéantit ; Dieu est tout pour lui, sa loi, son modèle, l'objet de son amour. Le philosophe ne relève que de lui-même et de sa raison. De là un sentiment d'humilité, d'abaissement, d'abnégation complète qui est la base des vertus chrétiennes, et que la philosophie n'a point connu. La philosophie au contraire, qui est le plus noble exercice et le plus beau fruit de l'esprit humain, inspire à l'homme une haute opinion de sa puissance. Nulle part nous ne trouvons dans Sénèque ces pensées et ces expressions vraiment chrétiennes. C'est donc une erreur manifeste que de rapprocher la formule outrée des stoïciens, « ne vous irritez pas, pardonnez-leur, car ils sont insensés, » *sed non est quod irascaris, ignosce illis, omnes insaniunt*(684), des paroles de Jésus sur la croix : *Pater, dimitte illis, non enim sciunt quod faciunt*(685). Le mot de Sénèque exprime un sentiment de dédain pour l'humanité, et les paroles de Jésus sont l'accomplissement du précepte : Aimez ceux qui vous persécutent, pardonnez à ceux qui vous font mourir.

Quelle est la conclusion de ce double parallèle, établi entre Sénèque et ses devanciers, entre le christianisme et Sénèque? De quel côté sont les maîtres de ce philosophe ? Est-ce du côté des apôtres et de l'Évangile, dont il n'a ni les dogmes ni la morale, du moins quant à sa partie essentiellement chrétienne ? Est-ce du côté des philosophes anciens, dont il emprunte les idées, les sentiments et le langage?

CHAPITRE XII.

De la Chasteté. — Spiritualisme et Mysticisme de Sénèque. — Un curieux passage de Dion Cassius.

§ I.

Éloge de la Chasteté.

Nous dirons peu de choses sur ce premier point. Ce qu'on cite de Sénèque, en ce genre, ne mérite ni examen ni discussion, et peut-être eût-il mieux valu le passer sous silence. En effet, ce ne sont point des maximes d'une délicatesse bien raffinée que celles-ci : « Au lieu de nous enseigner si Pénélope était chaste ou non, apprends-nous en quoi consiste la chasteté, quelle est l'importance de cette vertu, si elle consiste dans la pureté de l'âme ou dans celle du corps(686). » — « Dans la seconde classe des biens sans lesquels nous pouvons vivre, mais dont la privation est plus cruelle que la mort, il faut ranger la liberté, la chasteté, une bonne conscience(687). » — « L'impureté est le principal fléau de notre temps(688). » — « L'amour est un vice honteux qui dégrade une âme saine, qui trouble les pensées, abat les nobles sentiments, et fait descendre l'esprit des plus hautes méditations aux plus vils soucis(689). »

Pour supposer que Sénèque n'a pas pu trouver ces vérités, ni dans sa propre morale ni dans la morale stoïcienne, et qu'il a dû nécessairement les dérober à saint Paul, il faut avoir de l'antiquité une bien singulière opinion, et lui refuser toute notion de la vertu et de la pudeur, et la connaissance des termes qui expriment les sentiments honnêtes. Les anciens, dit-on, ont peu compris la continence et la réserve dans les rapports sexuels. La lubricité de leurs habitudes domestiques n'a même que médiocrement ému leurs moralistes. Voilà un jugement promptement rendu, et la philosophie ancienne assimilée à la poésie érotique. Prouver que l'antiquité a connu la chasteté, la pureté de l'âme et du corps, que les moralistes ont loué ces vertus et énergiquement flétri les vices contraires, nous entraînerait dans des longueurs, et nous ne voulons pas, à tout propos, recommencer une dissertation spéciale ; il nous suffira d'indiquer quelques lectures utiles à ceux qui jugent les anciens sur une satire de Juvénal et sur l'Art d'aimer d'Ovide. On pourrait donc lire avec fruit : d'abord la lettre où Sénèque parle des leçons d'Attale sur la chasteté, leçons qui dans sa jeunesse l'avaient transformé en ascète pythagoricien ; un portrait de la modestie qui sied à une femme, tracé par un rhéteur dans une controverse(690) ; cette loi de Platon qui déclare infâme et privé des droits du citoyen quiconque a commis l'adultère(691) ; ce passage où Valère Maxime, blâmant le divorce, rappelle que pendant 520 ans il fut inconnu à Rome, et que même les femmes veuves qui se remariaient encourageaient les sévérités de l'opinion publique(692) ; nous indiquerons encore ces maximes d'Euripide, de Ménandre, de Philémon : « O

sainte pudeur! puisses-tu régner dans les cœurs et en arracher tout ce qu'ils renferment d'impur(693)!... C'est la vertu* et non l'or qui est la parure de la femme(694). — Une femme laide est belle si sa conduite est vertueuse, car la chasteté l'emporte sur la beauté physique(695). »

Enfin, on conviendra peut-être que toute délicatesse morale n'avait pas disparu dans une société où la loi défendait la licence des regards(696), et où l'on disait, comme Cléante, Cicéron, Ovide, Sénèque : Ce n'est pas l'acte seul qui fait le crime ; la faute est commise dès que la pensée en est conçue : « Quiconque nourrit dans son cœur un mauvais désir est coupable... On est assassin, même sans avoir teint ses mains de Sang, parce qu'on s'était armé pour tuer et qu'on avait l'intention de voler dans l'occasion(697). »

C'en est assez, sans doute, pour prouver que Sénèque ne doit pas exciter une admiration mêlée d'étonnement, parce qu'il a dit que la chasteté était un bien, l'impureté un fléau, et qu'il a répété oratoirement ce mot de Panétius à un jeune homme qui lui demandait si le sage pouvait aimer : « Ne parlons pas du sage ; mais pour les hommes comme toi et comme moi, il n'y a pas de passions qu'ils doivent plus redouter. » Venons à une question plus sérieuse : quelles sont les origines du mysticisme de Sénèque?

§ II

Spiritualisme et mysticisme.

De ce principe général, qui établit entre l'âme et le corps une distinction profonde et assigne à la première la prééminence, découlent quatre conséquences importantes pour la conduite de la vie ; ce sont : le mépris du corps et de tous les plaisirs comme de tous les biens qui s'y rattachent, la répression des appétits sensuels au moyen de la frugalité et de l'abstinence, la culture intérieure de l'âme et le soin de son perfectionnement, une aspiration constante vers un état supérieur où l'intelligence, dégagée de son enveloppe, jouira pleinement de l'exercice de ses facultés et de la connaissance de la vérité.

Ce système d'idées appartient à la philosophie aussi bien qu'au christianisme, il est dans Sénèque comme dans saint Paul, avec les différences qui distinguent un philosophe d'un apôtre. Nous avons donc ici encore la même illusion à dissiper, celle qui confond les rapports généraux de deux doctrines avec les ressemblances particulières de deux écrivains.

Sénèque méprise le corps, et son dédain s'exprime en termes énergiques. « Cette enveloppe mortelle, dit-il, empêche l'homme de s'élever jusqu'à la connaissance de ce qui est immortel... L'esprit, écrasé, souillé, aveuglé, se voit écarté du vrai et jeté dans l'erreur ; tous les combats qu'il livre à cette chair pesante sont une résistance au poids qui l'entraîne et l'abîme dans la matière !...

La philosophie seule le délivre de ce fardeau, de cette prison, de ce supplice, elle le ranime par le spectacle de la nature, et le fait passer des choses de la terre à celles du ciel... Non, je suis trop grand, mes destinées sont trop hautes pour que je consente à être l'esclave de mon corps... dans cette demeure fragile habite une âme libre. Jamais cette chair ne me forcera à craindre ni à user d'artifices coupables ; jamais je ne mentirai en l'honneur de ce vil corps. Quand je le voudrai, je romprai mon alliance avec lui, et aujourd'hui même que nous sommes attachés l'un à l'autre, notre union ne repose pas sur des conditions égales ; tous les droits sont pour l'âme. Le mépris du corps c'est la vraie liberté... Nous ne devons pas faire consister notre bonheur dans la chair... dans cette chair inutile et périssable, dit Posidonius, qui n'est bonne qu'à recevoir de la nourriture(698). Un jour viendra qui ôtera tous les voiles qui nous enveloppent, et nous délivrera de l'habitation de ce ventre immonde et infect(699). »

Il y a certainement quelque ressemblance pour le fond des idées entre les pensées de Sénèque et la doctrine de saint Paul(700) ; mais les différences sont encore plus sensibles, et il est inutile d'y insister. Sénèque est philosophe et saint Paul théologien. Cependant on pourrait être surpris du langage de Sénèque, s'il était le premier qui l'eût tenu, et si la philosophie jusqu'à lui avait été enfoncée dans le matérialisme. Mais Platon, Cicéron et tant d'autres avant lui n'ont-ils pas appelé le corps un fardeau, une prison, un tombeau, et la vie présente une véritable mort? « Tant que nous aurons notre corps, dit Socrate, et que notre âme sera enchaînée dans cette corruption, jamais nous ne posséderons l'objet de nos désirs, c'est-à-dire la vérité ; en effet, le corps nous remplit d'amours, de désirs, de craintes, de mille chimères, de mille sottises... il est la cause des guerres, des séditions et des combats... et si d'aventure il nous laisse quelque loisir, et que nous nous mettions à réfléchir, il intervient tout à coup au milieu des recherches, nous trouble, nous étourdit et nous rend incapables de discerner la vérité... Nous ne jouirons de la sagesse qu'après la mort et non pendant cette vie ... et pendant que nous serons ici-bas nous n'approcherons de la vérité qu'autant que nous nous éloignerons du corps, que nous renoncerons à tout commerce avec lui, que nous ne lui permettrons point de nous remplir de sa corruption naturelle, et que nous nous conserverons purs de ses souillures, jusqu'à ce que Dieu lui-même vienne nous délivrer... Purifier l'âme n'est-ce pas la séparer du corps, l'accoutumer à se renfermer, à se recueillir et à vivre, autant qu'il lui est possible, seule vis-à-vis d'elle-même, affranchie du corps comme d'une chaîne... L'affranchissement de l'âme, sa séparation d'avec la folie du corps, n'est-ce pas là l'occupation même du philosophe?... Il est donc certain que le véritable philosophe s'exerce à mourir, et que la mort ne lui est nullement terrible(701)... Autrefois, avant cette vie corporelle, exempts des imperfections et des maux qui

nous attendaient dans la suite, nous admirions les essences éternelles incréées, ces objets parfaits, simples, pleins de calme et de béatitude, nous les contemplions dans une lumière pure, purs nous-mêmes et libres de ce tombeau appelé le corps, que nous traînons avec nous, emprisonnés comme dans une huître... L'homme qui fait un bon usage de ces ressouvenirs est initié aux vrais mystères et seul devient véritablement parfait. Détaché des soins terrestres, ne s'occupant que de ce qui est divin, il est blâmé par la multitude qui le traite d'insensé, et qui ne voit pas qu'il est inspiré(702). » Cicéron répète les expressions platoniciennes : « Le corps n'est que le vase ou l'enveloppe qui renferme le corps... Ceux-là surtout vivent qui se sont détachés des liens du corps comme d'une prison ; la vie sur la terre est une véritable mort(703).

On s'est étonné de rencontrer fréquemment dans Sénèque l'expression *caro*, avec le sens qu'elle a dans la Vulgate. Mais le mot *cap*? que traduit Sénèque, et qu'emploie saint Paul, est perpétuellement employé pour celui de corps dans les fragments d'Épicure et de Métrodore(704). Aristarque, cité par le scholiaste d'Aristophane(705), nous apprend que le mot *chair* remplaçait souvent celui de corps, même dans le langage ordinaire. En quoi Sénèque diffère-t-il de ses devanciers? Il exprime en traits énergiques et redoublés ce que d'autres disent plus simplement. Peut-être aussi l'ancien partisan de la métempsycose, le disciple d'Attale et de Sotion, trouvait-il dans sa santé débile quelque amertume et quelque aigreur à ajouter aux dédains traditionnels de la philosophie pour le corps.

Cette vile chair, pétrie de passions et de vices, doit être combattue sans relâche dans ses instincts et ses appétits. De là, pour ceux dont elle incommoda la sagesse, obligation ou nécessité de l'abstinence. Ce n'est pas que Sénèque ait vécu en pythagoricien ou en thérapeute ; il ne recommande même pas ce genre de vie ; il ne veut rien d'étrange ni d'affecté dans la conduite du philosophe ; on peut vivre comme le vulgaire, mais avec plus de modération et de frugalité. Une frugalité élégante et une belle demeure ne lui déplaisent pas(706). Les détails qu'il donne dans l'Épître 108 sur son genre de vie, montrent qu'il fut fidèle à ce principe de modération. Il s'abstint constamment d'huîtres, de champignons et d'autres mets délicats et superflus ; il renonça de bonne heure à l'usage du bain, des parfums et du vin ; mais il est permis de croire que le soin de sa santé fut pour quelque chose dans certaines de ces résolutions. Du reste, il suivit les communs usages, après son essai de pythagorisme. Ailleurs il parle du *pain sec* qu'il mangeait après ses exercices, mais c'était au déjeuner et bon nombre de Romains en usaient ainsi sans être philosophes. Chez quelques-uns cette frugalité était tempérance, chez d'autres nécessité. C'est donc faire Sénèque plus sobre qu'il n'était que de voir dans ce passage « un renoncement à l'usage de la

viande, comme par application du conseil de saint Paul(707). » Horace, qui ne connaissait pas ce verset, dînait au moins aussi modestement que Sénèque, toutes les fois qu'il dînait chez lui(708).

C'est le repas fait à la légère et sans s'asseoir, tel que le pratiquaient les Romains. Les plébéiens de l'Art poétique, qui, après avoir applaudi une mauvaise pièce, rentraient chez eux manger leurs noix et leurs pois grillés, surpassaient, sans y prétendre, plus d'un stoïcien, et Sénèque compris, en sobriété. Nulle vertu n'était plus facile en Italie et en Orient ; et quand les cyniques prétendaient que l'eau des fontaines et l'ail de leurs besaces leur suffisaient pour vivre, les gens du peuple, je pense, n'y voyaient pas grande exagération, car ils en faisaient assez souvent l'expérience. Quoique les vins grecs et les débauches romaines aient quelque célébrité, il n'en est pas moins incontestable que les anciens menaient un genre de vie plus frugal et plus sobre que les peuples modernes d'Occident ; ce qui leur ôte tout mérite, c'est qu'ils le faisaient naturellement et sans effort. Nous sommes assez tentés de voir des figures de style, ou des traits de ce caractère « menteur » attribué par Juvénal aux Grecs, quand nous lisons dans les poètes et les philosophes anciens quelque éloge de la tempérance ou quelque description d'un régime frugal : cela ne paraissait qu'austère à leurs contemporains. Les pythagoriciens défendaient de manger la viande des animaux ; mais l'historien Josèphe ne parle-t-il pas d'hommes de Judée qui vivaient d'écorces d'arbres ? Les Esséniens, qui n'avaient d'autre toit que les feuilles des palmiers, se nourrissaient continuellement de racines. Il était plus facile alors qu'aujourd'hui d'atteindre à cette perfection, qui, suivant Socrate, consiste à n'avoir besoin de rien. « Tu me parais mettre le bonheur dans la somptuosité et les délices, disait-il à un sophiste ; pour moi, je crois que n'avoir besoin de rien est une perfection vraiment divine, et que manquer de peu est ce qui nous rapproche le plus de la félicité de Dieu(709). »

En quoi consistait ce peu, dont un philosophe grec devait se contenter ? Le pain et l'eau suffisaient, disaient Euripide, Épicure et les cyniques ; le reste est raffinement. « L'homme n'a besoin que de deux choses, des dons de Cérès et de l'eau des fontaines, qui se présentent à nous en abondance. Mais notre sensualité invente des mets délicats et recherchés(710). » On lisait sur la porte des jardins d'Épicure : « Cher hôte, tu trouveras dans cette demeure un maître hospitalier, humain et gracieux, qui te recevra avec du pain blanc et te servira abondamment de l'eau claire, en te disant : N'es-tu pas bien traité ? Ces jardins sont faits, non pour irriter la faim, mais pour l'éteindre, non pour accroître la soif par la boisson même, mais pour la guérir par un remède naturel et qui ne coûte rien. Voilà l'espèce de volupté dans laquelle j'ai vécu, j'ai vieilli(711). » Saint Jérôme, qui

sans doute avait lu cette inscription, propose Épicure comme un modèle de tempérance, et dit que sa sobriété et celle de Pythagore peuvent donner de la confusion à beaucoup de chrétiens(712). Cicéron, dont le bon sens est ennemi de toute exagération, se contente de dire que la nourriture et les soins donnés au corps doivent se rapporter à la santé et aux forces, et non pas à la volupté(713).

On compare l'opinion de Sénèque sur les athlètes à celle de saint Paul. Dans la lettre xv, Sénèque se rit de ces hommes qui passent toutes leurs journées *entre le vin et l'huile*, occupés à nourrir, à fortifier leurs membres, et peu soucieux de leur esprit, qui demeure enfoncé et enseveli dans la matière. « Quel emploi du temps! dit-il ; avec tous leurs muscles et tout leur embonpoint, ils n'auront jamais ni la taille ni le poids d'un bœuf. » Ce n'est pas qu'il s'interdise à lui-même tout exercice ; il en est de plusieurs sortes qu'il conseille et qu'il pratiquait. Mais il veut que l'homme exerce avant tout son âme. » En parlant ainsi, Sénèque, dit-on, avait dans l'esprit le précepte de saint Paul à Timothée : « Exerce-toi à la piété. L'exercice physique est peu utile ; la piété au contraire est utile à tout, car elle renferme les promesses de la vie présente et celle de la vie future(714). » Mais il nous semble qu'un stoïcien, qui, suivant l'esprit de sa secte, professait pour le corps ce dédain superbe dont nous avons parlé, pouvait bien blâmer les athlètes et tourner leurs exercices en ridicule, sans s'inspirer pour cela des maximes chrétiennes. Il est impossible, en effet, de servir à la fois deux maîtres, et de s'exercer dans la même journée bien sérieusement à la vertu et au pugilat ; ceux qui mettent tout leur soin à observer, comme dit Sénèque, si le boire et le manger, aidés d'un exercice constant, profitent au développement de leurs muscles, ceux-là ne font pas chaque soir, suivant l'usage des pythagoriciens, leur examen de conscience. Réciproquement, les sages, dont toutes les pensées sont pour l'âme, et qui traitent le corps de prison, de gêne, de tombeau, ne sont pas portés à estimer beaucoup un travail qui n'a d'autre but que d'accroître la force et la beauté de cette enveloppe méprisée. Zenon était si peu partisan de la gymnastique qu'il défendait de bâtir des gymnases(715) ; Cratès se fit un jour expulser à coups de fouet par un maître de palestra, à Thèbes, sans doute parce qu'il y développait la maxime stoïcienne : Abstiens-toi(716). Ariston, que Sénèque cite souvent, comparait les athlètes aux colonnes mêmes du gymnase ; « ils sont brillants comme elles, disait-il, et de pierre comme elles(717). » On demandait à Diogène pourquoi les athlètes n'avaient point d'esprit : « C'est, répondit-il, parce qu'ils sont formés de chair de porc et de chair de bœuf(718). » Ces paroles et cette conduite ne témoignent pas d'une vive admiration pour les combats du ceste et du pancrace, et nous paraissent ressembler fort aux expressions ironiques de Sénèque. Il n'était pas besoin d'être cynique ou stoïcien pour penser ainsi ; c'était le sentiment de tous les gens

d'esprit, c'est-à-dire de tous ceux qui éprouvent plus de plaisir à remuer des idées qu'à mouvoir les bras ou les jambes. Horace et Virgile s'abstiennent, est-il raconté quelque part, de faire à Mécène sa partie de paume ; c'était, dit le narrateur, pour ménager, l'un ses yeux malades, l'autre son estomac languissant ; je suppose qu'ils aimaient mieux rêver à quelques vers. « Exerçons le corps, dit Cicéron, afin qu'il devienne bon serviteur de l'âme, mais n'oublions pas que l'âme est le principal(719). » C'est, à peu près, l'opinion de Sénèque.

Sénèque, nous l'avons vu(720), ne croit pas à l'immortalité de l'âme ; il a rassemblé dans un morceau brillant les anciennes opinions de Pythagore et de Platon, modifiées par le stoïcisme ; et ce développement oratoire d'un lieu commun philosophique n'a pas même, chez lui, l'originalité d'une conviction personnelle, car il l'appelle le récit d'un rêve. Malgré l'incertitude de ses espérances, il est souvent porté par les tendances mêmes de sa philosophie à exprimer cette ardente aspiration de l'âme vers un état meilleur où, loin des misères de cette vie, elle doit trouver le comble de la félicité dans la plénitude de la science et de la sagesse. Il représente le philosophe cherchant à se dérober, par une fuite anticipée, aux liens qui l'attachent ici-bas, saisi d'un avant-goût des jouissances célestes. « Qu'est-ce que la terre pour le sage ? dit-il. Un lieu de passage, une hôtellerie, une prison d'un jour ; il se mêle aux hommes comme un étranger(721), mais son cœur est loin d'eux, il réside dans sa véritable patrie. »

Ces pensées et ces images sont conformes à l'esprit, et quelquefois au texte des livres saints : « Notre vrai séjour est dans le ciel... Ayez le goût des choses d'en haut, et non de celles qui sont sur la terre... Tant que nous habitons le corps, nous sommes des hôtes et des étrangers, éloignés du Seigneur(722). »

Mais écoutons maintenant le chœur des philosophes spiritualistes : « La vie est une mort, dit Euripide, et la mort sans doute une vie. Le corps retourne à la terre, et l'âme s'envole dans les airs d'où elle est venue. Or l'âme c'est nous-mêmes(723). » — « Une faut point, comme quelques-uns le recommandent, n'avoir que des pensées et des sentiments humains, parce que nous sommes des hommes ; que des pensées et des sentiments mortels, parce que nous sommes mortels ; il faut, au contraire, nous affranchir autant que possible de la mortalité(724). » La foule a bien l'air d'ignorer que les vrais philosophes ne s'appliquent en ce monde qu'à mourir ou qu'à vivre comme s'ils étaient déjà morts... En général, le philosophe ne doit point s'occuper du corps, mais s'en séparer autant que possible pour donner tous ses soins à l'âme. Il travaille donc plus particulièrement que les autres hommes à détacher son âme de la société de la matière. Et cette séparation, ce divorce, ce détachement, cet affranchissement, n'est-ce pas ce qu'on appelle la mort(725) ?..... Le vrai philosophe ignore dès sa jeunesse le chemin de la place publique ; il ne sait où est le tribunal, où est le

sénat et les autres lieux de la ville où se tiennent les assemblées. Il ne voit ni n'entend les lois et les décrets prononcés ou écrits ; les factions et les brigues, les réunions, les festins, les divertissements, rien de tout cela ne lui vient à la pensée, même en songe... S'il s'abstient d'en prendre connaissance, ce n'est pas par vanité : mais, à vrai dire, il n'est présent que de corps dans la ville. Son âme, regardant tous ces objets comme indignes d'elle, se promène de tous côtés, mesurant les profondeurs de la terre, s'élevant jusqu'aux cieux... et ne s'abaissant à aucun des objets qui sont tout près d'elle...[\(726\)](#). Aussi, celui qui s'est livré sérieusement à l'étude de la philosophie doit voir arriver la mort avec tranquillité. Bien plus, il la verra avec une grande volupté, car il est fermement persuadé que nulle part que dans l'autre monde il ne rencontrera cette pure sagesse qu'il cherche. N'y aurait-il pas de l'extravagance pour un tel homme à craindre la mort[\(727\)](#)? Cicéron traduit ces nobles inspirations du mysticisme platonicien : « Notre âme, sortie du ciel, a été précipitée de ce séjour élevé et plongée dans la boue de la terre, lieu si contraire à sa nature divine et éternelle... Aussi, lorsque Dieu lui aura donné un juste motif de sortir de ce monde, le sage s'élancera avec joie de ces ténèbres pour retourner vers cette lumière... car la vie entière du philosophe n'est qu'une méditation sur la mort... Détachons-nous donc peu à peu de nos corps et habituons-nous à mourir. Par là, tant que nous habiterons cette terre, nous mènerons une vie semblable à celle d'en haut, et lorsque, délivrés de nos liens, nous pourrons retourner vers notre céleste patrie, vers ce lieu de la vie véritable, vers ce port de refuge, le vol de notre âme en sera moins appesanti[\(728\)](#). » On reprochait à Anaxagore d'oublier ses devoirs envers sa patrie : « Prends garde, répondit-il, je suis tout entier à ma patrie ; » et en même temps il montrait le ciel[\(729\)](#).

Voilà, encore une fois, les prédécesseurs naturels et les vrais modèles de Sénèque ?

Comment donc se fait-il qu'on ait soutenu, non-seulement sur la foi d'une légende, mais avec tout l'appareil d'une discussion érudite, que Sénèque a copié les livres saints? Plusieurs choses ont fait illusion. D'abord il était facile de s'appuyer sur tous les points communs à la philosophie et au christianisme, et de les transformer en ressemblances particulières à Sénèque et à saint Paul. Cela constituait des apparences ; et combien de personnes se payent d'apparences ! Enfin, s'il était aisé d'ouvrir le Nouveau Testament en regard de Sénèque, et de dire, voyez comme le philosophe parle souvent le langage des chrétiens, il l'était moins peut-être de rechercher dans les principaux monuments de la philosophie, et dans les débris des systèmes maltraités par le temps, la source véritable de la doctrine de Sénèque. Les nombreux écrits des stoïciens et des épicuriens, prédécesseurs et contemporains de ce philosophe, ont disparu ; c'était une bonne

fortune dont il ne fallait pas abuser, au point de négliger absolument le peu de fragments qui en restent. Or, nous avons vu combien ces fragments ont d'importance, et quel jour ils jettent sur la question.

N'avons-nous pas diminué la gloire de Sénèque en montrant tout ce qu'il doit à ses maîtres? Non, car il n'a jamais passé pour un auteur de systèmes, ni pour un génie fertile en conceptions originales(730). Tout son mérite est dans l'expression ; interprète ingénieux, subtil, éloquent des doctrines grecques, il renouvelle l'œuvre de Cicéron, à la différence près des matières et du talent. Il excelle à appliquer la parure du style aux idées philosophiques que goûtait son siècle ; ses ouvrages ont réussi par une double flatterie envers ses contemporains, qui y trouvaient leurs propres opinions, revêtues de grâce et de majesté, et les défauts de leur spirituelle rhétorique, ennoblis, illustrés par le prestige d'une puissante imagination. Mais Sénèque est plus qu'un rhéteur déclamant sur la philosophie ; comme Cicéron, c'est un interprète convaincu, un traducteur plein de génie et d'enthousiasme, qui agrandit et féconde les idées d'emprunt qu'il exprime. Converti à la philosophie, il a la foi et l'amour. Son esprit, né sublime, était naturellement philosophe. Il entretient sans effort un commerce assidu avec les grands fondateurs des systèmes philosophiques ; sans se guinder il est à leur niveau, et ne dément point cette haute parenté.

Nous n'avons pas eu l'occasion de faire connaître, parce qu'il n'était pas besoin de le réfuter, un des arguments employés par les partisans du christianisme de Sénèque: il prouve à quels expédients on est réduit quand on entreprend de soutenir ce qui est insoutenable.

Parmi les endroits de Sénèque qu'on a coutume de comparer aux livres saints, il en est qui appartiennent à des ouvrages qui ont précédé l'apparition du Nouveau Testament, de l'aveu même de ceux qui le regrettent le plus. Étranges copies, qui ont précédé l'original ! Cette difficulté grave est tournée de la manière suivante. Dion Cassius, en racontant la mort de Sénèque, dit que ce philosophe, avant de s'ouvrir les veines, prit le temps de mettre en ordre un ouvrage qu'il venait d'achever, et de déposer ses autres écrits en mains sûres, de peur que Néron, à l'exemple de Tibère, ne leur fît subir le sort des écrits de Crémétius Cordus. Le texte attribue ces soins à Pauline, mais Fabricius, par une correction plausible, les rapporte à Sénèque lui-même(731). Mais de ce texte, de quelque façon qu'on l'interprète, il est impossible de rien tirer pour le besoin de la cause et l'aplanissement de la difficulté. Que fait-on? on ajoute un mot(732) et l'on donne de ce passage une traduction libre. Voici cette traduction : « Avant de porter les mains sur lui-même, il corrigea un ouvrage qu'il composait, *ainsi que tous les autres*, et les confia à des dépositaires fidèles, de peur qu'ils ne fussent détruits par Néron, s'ils tombaient en son pouvoir. » Mais, même avec le secours

de cette interpolation, on n'obtient pas le sens désiré, car la traduction qui précède est inexacte, et suppose un mot important, un verbe qui n'est pas dans le texte, et qu'on n'ose y insérer. Ainsi corrigé, le passage n'offre littéralement aucun sens, et ne peut être construit grammaticalement(733).

Sur cette base on édifie une conjecture : Sénèque corrigeait ses écrits ! Ah ! sans doute il y ajoutait des idées chrétiennes qui lui avaient été révélées sur la fin de ses jours dans son commerce avec l'Apôtre ! « Il profitait de cette révision pour insérer çà et là quelques-unes des idées nouvelles dont son esprit, en dernier lieu, venait de s'illuminer, sous l'influence des livres mystérieux que les circonstances lui avaient procurés. » Il glissait dans les premières productions de sa verve philosophique des amendements chrétiens, des adoucissements aux impiétés et aux erreurs de la jeunesse ; il y cousait des lambeaux de maximes évangéliques, non pas dans leur simplicité hardie, mais mitigées, voilées, presque méconnaissables ! Aussi craignait-il que ses écrits, ainsi épurés et augmentés, ne vinssent au pouvoir de Néron, du persécuteur des chrétiens !

C'est ainsi qu'on raisonne, et l'imagination une fois lancée ne s'arrête pas en si beau chemin.

TROISIÈME PARTIE

CORRESPONDANCE APOCRYPHE DE SÉNÈQUE ET DE SAINT PAUL.
ORIGINES DE LA TRADITION DE LEURS PRÉTENDUS RAPPORTS.

CHAPITRE I^{ER}

Témoignages de saint Jérôme et de saint Augustin. — Chroniques attribuées à saint Lin et à Dexter.

Après avoir vu le peu de fondement de la tradition qui suppose entre Sénèque et saint Paul des rapports impossibles et inutiles, peut-être est-on curieux de savoir comment s'est formée une opinion condamnée par le bon sens, infirmée par l'histoire, si mal soutenue par l'examen comparé des écrits et des doctrines. Qui donc a lancé dans les régions du vague cette hypothèse suspecte? Qui l'a accréditée auprès des imaginations faciles? Comment s'expliquer son affermissement et sa durée? Quels sont les noms dont le patronage peut au moins la colorer, sinon la couvrir?

Nous allons répondre à ce désir légitime en retraçant l'historique d'une croyance qui, aujourd'hui même, ne manque pas d'adhérents. Dans cet ordre de recherches nous rencontrons deux sortes de documents : des témoignages que nous discuterons, et une correspondance qu'il nous suffira de citer, car une telle pièce, base très-convenable d'une pareille légende, porte avec soi sa réfutation.

Voyons d'abord les témoignages.

Une réflexion se présente à l'esprit : puisque, dès les premiers siècles de l'Église, les plagats attribués aux philosophes grecs ont excité de si vives controverses, on a dû signaler avec autant d'ardeur l'imitation des Épîtres de saint Paul dans les écrits de Sénèque. Les mêmes passions, les mêmes intérêts y poussaient les chrétiens. Or, quelque haut qu'on remonte dans l'antiquité ecclésiastique, le plus ancien témoignage qu'elle nous fournisse à ce sujet est du iv^e siècle et de saint Jérôme. dire vrai, il est le seul qui soit exprimé en termes précis et qui ait quelque valeur ; les autorités de surcroît qu'on allègue sont vaines ou peu décisives. C'est le passage de saint Jérôme qui a inspiré toutes les conjectures imaginées dans les siècles suivants ; tout ce qu'on a ajouté à ce texte primitif en est une reproduction ou un commentaire.

Le voici en entier : « Sénèque de Cordoue, disciple du stoïcien Sotion, oncle du poète Lucain, fut un modèle de continence. Je ne lui assignerais pas un rang dans cette liste des écrivains de l'Église, si je n'y étais invité par ces lettres qui sont dans un grand nombre de mains sous ce titre : Paul à Sénèque, et Sénèque à Paul. Là, Sénèque, tout précepteur de Néron, tout personnage influent qu'il était, déclare qu'il souhaite d'être aussi grand parmi les siens que Paul l'est chez les chrétiens. Il fut tué par Néron deux ans avant le glorieux martyr de saint Pierre et de saint Paul(734). » Le livre d'où ce passage est tiré est un catalogue ou une nomenclature de tous les écrivains qui, par le caractère religieux de leurs ouvrages, peuvent se rattacher de près ou de loin au christianisme. L'expression *sanctorum* ne signifie pas qu'aux yeux de saint Jérôme tous ceux qu'il énumère soient des saints, ni même des chrétiens ; il suffit qu'un auteur ait parlé avec

éloge de l'Église naissante pour qu'il trouve place dans le catalogue. C'est à ce titre qu'on y voit admis Philon le Juif, qui avait loué l'Église d'Alexandrie fondée par saint Marc ; l'historien juif Josèphe, en récompense du célèbre passage sur Jésus-Christ, interpolé dans son histoire, et dont saint Jérôme ne soupçonne pas le caractère apocryphe(735); l'hérétique Tatien et beaucoup d'autres dont l'Église, et le savant Père lui-même, condamnent les doctrines. Un seul ouvrage, fût-il perdu, une seule lettre, fût-elle controuvée, suffisent pour obtenir un rang parmi les hommes illustres de saint Jérôme. Comme Cicéron, dont il veut imiter le Brutus, l'historien littéraire du christianisme se montre avide de célébrités, curieux de mérites, jaloux de renommées qui puissent servir sa cause ou l'honorer. Il n'est point de ténèbres qu'il ne dissipe, point d'antiquité qu'il ne perce, point d'espace qu'il ne franchisse pour les découvrir et se les approprier. Ce qu'il veut avant tout, c'est grossir ses rangs. Aussi bien, cette énumération est un enrôlement, cette foule est une armée, ces écrivains qu'il rassemble sont des auxiliaires qu'il oppose, dit-il, à Celse, à Julien, « à toutes ces bêtes furieuses et aboyantes qui harcèlent et déchirent la religion du Christ.» Cet éloge des lettres chrétiennes est une apologie de l'ignorance stérile que les philosophes reprochaient au christianisme, c'est une réponse à leurs dédains, à leurs sarcasmes.

Examinons maintenant le passage en lui-même, et voyons-en bien le sens et la valeur. Ce qui vaut à Sénèque une place dans le catalogue de saint Jérôme, un rang sous son drapeau, ce n'est point le caractère religieux de sa philosophie ni la beauté morale de ses sentences ; on peut dire au contraire, sans forcer la signification du passage, que le Père, en nommant Sénèque, semble, sinon s'excuser d'un pareil choix, au moins s'en expliquer comme d'une chose surprenante, et en donner des raisons. Il n'aurait pas pensé à Sénèque, dit-il, s'il n'y avait été sollicité par des lettres qu'on lui attribue. Tel est l'unique motif qui le détermine. Ce n'est point le résultat d'une conviction profonde, ni même une conjecture propre à l'historien ; ce n'est pas l'estime que Sénèque lui inspire ; non, mais un recueil de lettres çà et là répandu et qui jouit d'une certaine vogue parmi les fidèles.

On dira : saint Jérôme croyait donc à l'authenticité de cette correspondance? Selon nous, il n'en faisait pas une question, non qu'il eût une opinion arrêtée, mais il était indifférent. De tout temps, en effet, l'Église a distingué trois sortes d'écrits apocryphes(736). La première classe comprend tous ceux qui furent composés dans un esprit de haine et dans le but de nuire ; ce sont les altérations si nombreuses des écritures, les écrits supposés par les hérétiques et publiés par eux sous des noms vénérés. L'Église les a toujours et sévèrement condamnés.

Dans Origène et les Pères grecs, le titre d'apocryphe ne s'applique même qu'à ce genre d'écrits infectés d'erreurs(737). La seconde classe renferme les ouvrages supposés, dans un but louable, par une piété peu éclairée, qui s'imaginait accroître la gloire de l'Église en publiant des impostures. Dans la troisième enfin, on range les publications sans importance, qui ne sont que des amusements littéraires et les jeux d'esprit de quelque désœuvré : mensonges trop frivoles pour être avantageux ou funestes. Les lettres de Sénèque et de saint Paul peuvent se rattacher à la seconde classe. Qui ne comprend que les Pères aient dû envisager d'un œil bien différent ces trois sortes d'apocryphes, et que bien souvent ils aient négligé d'en discuter la vérité, ou même évité de le faire? Apparemment, saint Grégoire de Nysse, saint Chrysostome, saint Ambroise, saint-Cyprien ne croyaient pas aux voyages de la vierge Thécia, ni à sa conversion opérée par saint Paul(738) ; cependant ils en parlent quelquefois et tirent de ce tissu de fables des histoires pour leurs homélies. Il semble qu'ils aient peu de souci de l'authenticité, du moment que les faits peuvent servir à l'édification du peuple(739). D'ailleurs, sans ajouter, comme le vulgaire, une foi aveugle à des traditions incertaines, il arrive souvent qu'on se laisse aller volontiers à supposer qu'elles ont quelque fondement ; on s'en sert même au besoin, sans trop de scrupule, tant que personne n'en a démontré la fausseté ; on abandonne à d'autres le soin de la critique. C'est pour tous ces motifs que les fables pieuses trouvent quelquefois auprès des esprits éclairés de la faveur ou de l'indulgence. Saint Jérôme nous paraît en user ainsi envers la tradition qui nous occupe : il suit l'opinion commune, dans une question où l'erreur est sans danger, parce qu'elle entre dans le dessein de son ouvrage ; mais il n'affirme rien en son propre nom ; « il cite ces lettres, dit M. Glaire, mais sans leur donner aucune autorité(740). »

En résumé, le passage que nous venons d'examiner prouve qu'à la fin du vi^e siècle il existait une correspondance publiée sous le nom de Sénèque et de saint Paul, et regardée comme authentique, sinon par saint Jérôme, qui ne se prononce pas, du moins par un grand nombre de fidèles, dont il rapporte l'opinion.

L'existence de cette tradition au iv^e siècle est confirmée par certains passages de saint Augustin, assez semblables à celui de saint Jérôme, quoique moins explicites. Dans la lettre CLIII, écrite à Macédonius, pour lui recommander l'indulgence envers les pécheurs, le Père, au milieu des raisons théologiques qu'il développe, insère cette pensée de Sénèque, conforme à ses sentiments : « Il y a une réflexion très-juste de Sénèque, qui a vécu au temps des apôtres, et dont on lit des lettres adressées à saint Paul : « Haïr les méchants, c'est haïr tout le monde(741). » Mais pourquoi faire mention de ces lettres? Saint Augustin croyait-il aux rapports de Sénèque et de saint Paul ? Rien ne le prouve. C'est une

allusion qu'il fait, en passant, à la croyance populaire, soit pour préciser l'époque où a vécu Sénèque, soit pour justifier l'intervention de sa doctrine en pareille matière. Mais saint Augustin n'engage en aucune manière son opinion ; il est encore moins affirmatif que saint Jérôme. Il ne dit pas que des lettres ont été *conservées*, qu'elles *existent*, qu'il les a *lues*, mais simplement qu'elles courent dans les mains de certaines personnes. C'est la forme vague dont on a coutume de se servir, lorsqu'on réserve son jugement ; elle tient le milieu entre la négation et l'affirmation, et exprime non ce que pense l'auteur, mais ce qu'il a entendu dire.

Voici, dans le même sens, un passage, assez obscur d'ailleurs, de la Cité de Dieu. Saint Augustin, comparant Sénèque et Varron, ces deux ennemis de la théologie païenne, dit : « La liberté qui manquait à Varron n'a pas manqué à Sénèque, que certains indécis nous montrent fort en réputation, même du temps de nos apôtres. S'il ne l'a pas eue entière, il l'a possédée en partie. Elle l'inspirait la plume à la main, elle l'abandonnait dans sa conduite. Car dans l'ouvrage qu'il composa contre les superstitions il a censuré cette théologie politique avec beaucoup plus de chaleur et d'éloquence que Varron n'avait fait pour cette mythologie de théâtre.[\(742\)](#) » Ces indices, dont parle saint Augustin, ne sont autre chose, j'y consens, que les lettres du Philosophe et de l'Apôtre. Mais ce qui prouve que le Père ajoute peu de foi à cette prétendue liaison, c'est que dans ce même passage il reproche à Sénèque de démentir ses préceptes par sa conduite, et ailleurs, de manifester une haine aveugle pour les Juifs et de garder le silence sur les chrétiens, par crainte de faire violence à ses propres sentiments ou aux préjugés de ses concitoyens[\(743\)](#). Il serait bien étrange, observent Baronius et Ellies Dupin, qu'en blâmant dans Sénèque un excès de respect humain, saint Augustin le crût assez hardi ou assez avancé en religion pour écrire à saint Paul et recevoir ses lettres[\(744\)](#). Cela implique contradiction. Aussi, de tous ceux que le témoignage de saint Jérôme a ébranlés, et qui lui accordent une certaine valeur, il n'est personne qui ne convienne que saint Augustin a parlé de ces lettres sans y croire. Reconnaissons-le toutefois : ce Père croit à une influence générale du christianisme sur Sénèque, et il ne serait pas éloigné d'attribuer au Philosophe des sentiments d'estime pour la nouvelle religion. De même, en ce qui concerne Platon et la Bible, saint Augustin avoue que Jérémie ne pouvait être connu du disciple de Socrate, puisqu'il le précédait d'un siècle, mais il n'abandonne pas pour cela l'opinion qui veut que l'Écriture ait inspiré la philosophie ancienne[\(745\)](#). Comme les esprits raisonnables dans un temps de préjugés, saint Augustin et saint Jérôme évitent de se livrer à l'entraînement populaire ; mais ils font quelques concessions et ne rompent pas ouvertement avec l'opinion[\(746\)](#).

Il est donc bien entendu qu'au temps de saint Augustin et de saint Jérôme une opinion avait cours qui attribuait à Sénèque et à Saint Paul un échange de lettres, et que saint Augustin croyait aux dispositions favorables de Sénèque à l'égard du christianisme, mais non à sa liaison avec l'Apôtre. Quant à saint Jérôme, il parle de leur correspondance sans se prononcer. Ce qui reste acquis, c'est l'existence de la tradition au iv^e siècle, constatée par deux Pères, dont l'un se montre indifférent, et l'autre sceptique. La légende en question n'a pas d'autre appui.

Nous ne pouvons, en effet, attacher d'importance à ce mot de Tertullien : *Seneca sæpe noster*(747), qui signifie que Sénèque est parfois d'accord avec le christianisme, comme Platon, Cicéron et tous les grands philosophes ; car Tertullien range Sénèque parmi les autres écrivains du paganisme et se montre bien éloigné de croire à la possibilité de sa conversion(748). On est encore moins fondé à se prévaloir de l'autorité de Sophronius, traducteur du livre de saint Jérôme sur les écrivains célèbres du christianisme, car, à ce compte, il ne serait pas difficile de multiplier les témoignages par des traductions polyglottes.

Il reste, pour ne rien omettre, l'écrit attribué à saint Lin et la chronique du faux *Dexter*. Les défenseurs de la tradition feraient plus sagement d'écarter de tels auxiliaires. Personne ne doute que ces deux écrits ne soient apocryphes ; ils en conviennent eux-mêmes : quel secours peuvent-ils en attendre ? Et quel avantage pour l'opinion qu'on soutient de figurer parmi des fables ? Quoiqu'il paraisse superflu de tenir compte de deux écrits supposés, sans valeur ni garantie et que nul n'ose défendre, nous en dirons quelques mots. Le livre attribué au pape saint Lin a pour titre : « *Épître du pape saint Lin sur la passion de Pierre et de Paul, adressée aux Églises d'Orient, puis traduite en latin.* » Il appartient à cette foule d'ouvrages imposteurs, qui, sous le titre d'*Actes*, de *Passions*, de *Voyages*, d'*Évangiles*, de *Lettres*, et sous le nom emprunté des apôtres et des saints, inondèrent la société chrétienne des six premiers siècles. « C'est une chose étonnante, dit Dupin, combien l'on trouve d'apocryphes dans les commencements de l'Église(749). » Nous parlerons ailleurs de ces compositions ridicules(750) ; qu'il nous suffise de dire ici que d'un commun accord on range dans cette classe le livre dont il s'agit ; aussi bien il en a tous les caractères : récits plats ou ampoulés, imitation maladroite de la simplicité des Écritures, amplification verbeuse des Épîtres de saint Paul et des premières apologies ; allusions aux disputes du temps sur l'arianisme et le manichéisme ; discours interminables ; abus puéril et grossier du merveilleux ; absence totale de goût et de bon sens ; profonde ignorance de l'histoire des commencements de l'Église ; extrême incorrection de style ; tels sont les traits généraux de cette basse et mensongère littérature. L'écrit de saint Lin a tous ces défauts, et les critiques ne

trouvent pas de termes assez forts pour manifester leur répugnance(751). Nous y voyons, par exemple, saint Pierre dénoncé au sénat par le préfet de la ville, Agrippa, dont il a converti quatre concubines, et par Albin, magistrat, dont la femme, docile aux conseils de l'Apôtre, fuit le lit conjugal. L'Apôtre est condamné ; mais dès lors le sénat et le peuple étaient remplis de chrétiens ; au moment du supplice, les bourreaux Processus et Martinien se convertissent ; une sédition éclate parmi la multitude en faveur de saint Pierre ; Rome est pleine de confusion, et il faut que la victime apaise les séditeux par un long discours où sont délayées les Épîtres apostoliques.

Quant à saint Paul, il terrasse les philosophes, remplit le sénat d'admiration, et convertit Patrocle, échanson de l'empereur. Ce Patrocle, à son tour, essaie de convertir Néron et en reçoit un soufflet ; d'autres esclaves du palais, nommés Barnabas, Juste, Paul, Arion de Cappadoce, Festus le Galate, embrassent la foi et apportent à leur maître les écrits de l'Apôtre. Celui-ci paraît lui-même devant Néron et l'épouvante en lui prédisant la conflagration prochaine de l'univers. Le sang des martyrs, versé à flots, soulève l'indignation du peuple romain, qui, forçant le palais, s'écrie : « César, épargne ces hommes, ce sont nos concitoyens, ils font la force de l'empire. » Enfin, Paul est traîné au supplice. La hache du bourreau fait jaillir de sa tête des flots de lait mêlés de sang. Après sa mort, Néron, étonné, s'entretenait avec ses confidents des prodiges accomplis par l'Apôtre, quand tout à coup celui-ci lui apparaît. C'est au milieu de ces fables que se trouve la mention des rapports de Sénèque avec saint Paul ; encore Sénèque n'est-il pas nommé : « Le précepteur de l'empereur se lia avec l'Apôtre d'une amitié si vive, en voyant éclater dans ses paroles une science divine, qu'il ne put s'empêcher de s'entretenir avec lui, et quand les entrevues étaient impossibles, il lui envoyait et il recevait de lui de fréquentes lettres, pour ne pas perdre la douceur de ce commerce(752). » Comme une tradition reçoit de crédit et d'autorité, de se trouver ainsi environnée ! Il y a pourtant une conclusion à tirer de ce récit : c'est qu'on admettait la conversion du précepteur de César, au même titre que les faits merveilleux que nous venons d'exposer.

On répond qu'il existait jadis un écrit authentique de saint Lin, en langue grecque ; qu'il a péri, et qu'un imposteur obscur l'a remplacé par cette histoire en latin. On cite à l'appui de cette assertion le Bréviaire romain, Baronius, Bellarmin, Sigebert de Gembloux, et la vie de saint Achille et de saint Nérée. Que Lin ait écrit en grec des Actes aujourd'hui disparus, comme tant d'autres, il n'y a rien là d'in vraisemblable. Mais l'antiquité n'en parle pas et saint Jérôme n'en fait aucune mention. Le Bréviaire romain, qui date du vi^e siècle, cite dans une courte notice la Passion de saint Pierre(753) ; Sigebert de Gembloux, moine brabançon du XII^e siècle, n'est pas une autorité ; il a été trompé sans doute par le

titre de l'écrit latin que nous avons, titre qui lui-même ne prouve rien, sinon l'opinion du copiste ; ou bien il a suivi inexactement la notice du Bréviaire romain. Les mêmes observations s'appliquent à la vie de saint Achille et de saint Nérée(754). Quant au sentiment de Baronius et de Bellarmin(755), c'est une simple conjecture, qui, selon le Nourry, n'a aucun fondement. Mais en supposant l'existence antérieure d'Actes grecs, que veut-on en inférer ? Que les Actes latins en sont une traduction ? On n'ose pas le soutenir, et d'après le contenu, cela est impossible. Prétendra-t-on que le seul endroit des actes véritables que l'imposteur latin ait traduit est la mention qui concerne Sénèque ? Dira-t-on encore que ces Actes grecs, si peu connus de l'antiquité, ont existé jusqu'au ix^e siècle et même jusqu'au xi^e, parce qu'on en parle à cette époque ? Cela est insoutenable. Qu'on suppose l'existence d'anciens Actes grecs, une telle hypothèse est sans conséquence, puisqu'on ne peut admettre que le latin les a reproduits(756).

La chronique attribuée à *Dexter*, préfet du prétoire, ami de saint Jérôme, fut composée, comme chacun sait, à la fin du xvi^e siècle par le jésuite espagnol la Higuera : son témoignage n'a donc pas même la valeur de celui du faux saint Lin ; car celui-ci, malgré son imposture, a du moins le mérite d'être ancien, et d'exprimer les opinions d'une certaine classe de l'antiquité chrétienne. On ne peut refuser à la Higuera un esprit singulièrement patriotique : il a mis, dans cette fraude, toute l'impudence de la vanité espagnole. Savez-vous dans quel dessein il a imaginé cette chronique ? C'était afin de prouver que les événements les plus importants du premier siècle de l'ère chrétienne ont été accomplis en Espagne ou par la main des Espagnols. Le centurion qui perça le flanc de Notre-Seigneur et crut en lui, après la Passion, était d'Espagne et s'appelait Oppius ; le premier gentil qui se convertit est un autre centurion espagnol, Cornélius ; un troisième centurion d'Espagne, du nom de Lucius Sénèque, embrasse le christianisme ; tous les centurions de l'Évangile sont naturalisés Espagnols par le chroniqueur. Il a tant de zèle pour la gloire religieuse de sa patrie qu'il exile Hérode en Espagne, et noie Hérodiade dans une petite rivière près d'Ilerda. Les Espagnols n'attendent pas que le christianisme franchisse les mers ; ils envoient aux apôtres des ambassadeurs à Jérusalem, « et se rendent en pèlerinage auprès de la sainte Vierge. » Aussi l'Espagne est-elle évangélisée par les plus grands apôtres, par saint Jacques, saint Pierre, saint Paul ; la première des régions de l'Occident elle embrasse la foi et mérite d'être appelée les prémices de l'Eglise. Dès ces temps reculés, « un oratoire y est élevé à Marie, et le dogme de l'Immaculée Conception » est proclamé dans cette terre privilégiée(757). Là aussi, et non pas à Rome, coulent les premières gouttes de sang chrétien, et les premiers martyrs qui montent au ciel viennent d'Espagne. Il faudrait moins

aimer son pays, quand on veut déguiser une imposture. Quoi d'étonnant qu'au milieu de ces martyrs, de ces cohortes de centurions convertis, Sénèque, né à Cordoue, soit aussi chrétien ! Dexter n'a garde d'omettre la tradition recueillie par le moyen âge. Non-seulement Sénèque écrit à saint Paul pendant que l'Apôtre prêche à Rome ; ses lettres vont le chercher en Espagne([758](#)) ; il est son ami intime, il meurt en confessant Jésus-Christ : Sénèque était Espagnol.

Tels sont les témoignages apocryphes que les défenseurs de la tradition ont coutume de joindre aux textes cités de saint Augustin et de saint Jérôme.

CHAPITRE II

Du silence des autres Pères et des écrivains ecclésiastiques sur cette question. — Une inscription du III^e siècle, récemment découverte. Examen de cette inscription.

Voilà donc tout ce que l'antiquité chrétienne a pensé, tout ce qu'elle a dit de cette illustre amitié, de cette rencontre étonnante où le chef de la philosophie païenne donne la main au prédicateur d'une religion destinée à changer le monde. Quoi ! Sénèque écoutant et lisant saint Paul, cette vive imagination éclairée tout à coup des lumières chrétiennes, ce sénateur, ce ministre abaissant son orgueil jusqu'à envier le génie et la puissance d'un Juif méprisé, un tel spectacle, le rapprochement de noms si fameux, l'alliance de ces nobles doctrines, un événement si honorable et si utile au christianisme naissant, a laissé les esprits indifférents et incrédules ! L'éloquence des panégyristes a exalté avec transport les actions et les vertus de l'Apôtre ; un zèle pieux a suivi ses traces sur les mers, dans les prisons, au sein des villes, au pied des tribunaux ; et tout le monde conspire à éteindre dans l'oubli l'un de ses plus beaux triomphes, l'un des plus éclatants miracles de cette vie extraordinaire ! Aujourd'hui qu'un long intervalle nous sépare de ces hommes, quand l'imagination, frappée de la grandeur de ces entrevues mystérieuses, avide de croire à ce hasard, interroge les siècles contemporains ou rapprochés, que trouve-t-elle ? Le silence, et çà et là quelque mention brève et sceptique, ou mêlée à des fables qui la décréditent.

Supposons cette liaison véritable ; tenons ces lettres pour vraies : or, nous le demandons, est-il possible que les amis et les disciples de Paul, que Luc son historien, que cette Eglise romaine, qui partagea sa captivité et comparut avec lui devant César, que Pierre, dont le sang coula avec le sien, qu'Onésiphore, ce courageux député des chrétiens d'Asie, que Tite, Timothée, héritiers de la doctrine du maître, que les Juifs, ardents à l'observer et à le poursuivre, que tant d'autres, amis ou ennemis, n'aient rien su, rien soupçonné, rien révélé ! Et ces chrétiens de la maison de l'empereur, par qui sans doute Sénèque avait connu l'Évangile et son apôtre, ces frères qui saluent par-delà les mers les néophytes de Macédoine, quelle secrète entrevue, quelle correspondance dissimulée pouvaient éviter leurs regards et défier leur pénétration ? Sénèque a parlé, a écrit à saint Paul ; il a goûté sa doctrine, plaint ses souffrances, et nul païen, nul philosophe, nul ennemi du ministre puissant ou disgracié, pas même Néron, dont la haine éclairait la vigilance(759), n'a éventé ces liaisons étranges, et remarqué ce dangereux commerce !

Sénèque, dira-t-on, s'enveloppait de mystère ; un secret impénétrable, scrupuleusement gardé de part et d'autre, ne laissait aucune place aux soupçons les plus ombrageux et les plus clairvoyants. Mais après sa mort, qui devança de deux ans le martyre de saint Paul, quel scrupule retenait les chrétiens ? Quel

intérêt les engageait à taire une amitié désormais sans péril? Ou plutôt, quel intérêt ils avaient à ne pas la taire! Quand, poursuivis par la barbarie raffinée de l'empereur et par les dérisions de la multitude, couverts de peaux de bêtes, enduits de résine, ils brûlaient tout vivants pour éclairer l'horreur des plaisirs nocturnes de César, comment aucun d'eux n'a-t-il pas jeté à ses insulteurs et à ses bourreaux ce grand nom de Sénèque, pour se réclamer, sinon d'un pouvoir aboli, au moins d'un souvenir encore respecté? Admettra-t-on que le secret se soit enfermé dans la tombe de Sénèque et de saint Paul, et que l'apôtre ait caché à ses amis cette précieuse conquête, d'un si bon augure pour l'établissement définitif de l'Évangile ; mais alors, comment le iv^e siècle en a-t-il été instruit, si les trois premiers siècles l'ont ignoré? Et si l'Eglise naissante en fut informée, comment s'expliquer qu'un fait si extraordinaire, si propre à enflammer l'ardeur et les espérances des chrétiens, à confondre et déconcerter les païens, soit demeuré si longtemps dans un oubli profond ?

Or, il est manifeste que cette tradition n'existait pas dans les trois premiers siècles. Personne n'en parle ; nul témoignage ne dépose en sa faveur ; à cette époque on ne songeait pas même à accréditer un pareil mensonge ; l'audace de l'imposture n'allait pas jusqu'à l'imaginer et à le croire possible. Cependant, si ce fait eût été réel, ou même s'il eût paru vraisemblable, quels attrait il offrait à la vanité crédule, et quelle arme aux mains des défenseurs du Christ ! Tertullien, Arnobe, Cyprien, tous les docteurs de l'Eglise latine, avaient lu et médité Sénèque, dont les écrits passionnaient la jeunesse ; la beauté morale de ses sentences, l'enthousiasme qui respire dans ses lettres à Lucilius n'avaient pas manqué de parler à leur cœur : toutefois, aucun d'eux n'y voit l'imitation des livres saints. Si des bruits populaires eussent existé à ce sujet, ils y auraient pris garde, comme firent plus tard saint Jérôme et saint Augustin, pour les confirmer ou pour les démentir. Dans la lutte qu'ils soutenaient contre les puissances ligüées du paganisme, contre ses philosophes, ses orateurs, ses prêtres et ses bourreaux, quelle réponse plus triomphante à opposer à l'orgueil du siècle que de lui dire : L'un de vous, le plus éloquent de vos philosophes, le précepteur et le ministre de César, a imité nos doctrines et aimé nos apôtres ! Lorsque l'Eglise opérait des conversions parmi ses adversaires les plus redoutables, lorsqu'elle séduisait à la foi, par la noblesse de sa morale et l'intrépidité de ses martyrs, Arnobe, Victorinus([760](#)), ou tout autre talent dont le monde s'enorgueillissait, elle s'empressait de consacrer ces beaux génies à sa défense ; elle les plaçait au premier rang, en face de l'ennemi, et se parait de leur éclat. Eût-elle donc négligé un auxiliaire aussi puissant que le nom de Sénèque? Eh bien, c'est à peine s'il est prononcé par quelques Pères ; les philosophes chrétiens citent rarement Sénèque ; ils semblent penser de lui comme Quintilien, et le regarder comme un

discoureur ingénieux, mais sans solidité ni conviction. Pour démontrer l'étroite union, la conformité de la foi et de la philosophie, parallèle où ces docteurs se complaisent, ce n'est jamais Sénèque qu'ils font intervenir à l'appui de leur sentiment ; c'est Socrate, Pythagore, Démocrite, et surtout Platon(761).

Que l'Eglise grecque ait peu connu ou peu estimé Sénèque, il n'y a rien là de surprenant : la Grèce a de tout temps dédaigné les lettres latines(762). Néanmoins, lorsque Origène, qui avait visité Rome(763), et entretenu les fidèles de cette ville, répond à Celse et lui prouve que saint Paul n'a pas exclu les savants du sein de l'Eglise et préféré les ignorants, une occasion naturelle s'offrait à lui d'apporter en preuve l'amitié de Sénèque et de l'Apôtre, si la tradition eût existé à cette époque. Un siècle et demi plus tard, saint Jean Chrysostôme, contemporain de saint Jérôme, relevait en ces termes l'accusation déjà intentée par Celse : « Qu'était-ce après tout, dit-on, que les premiers disciples du christianisme? Des femmes, des enfants, des gens de la lie du peuple... Qu'aura-t-on à nous répondre quand nous prouverons que dans cette Eglise naissante nous comptons des personnages revêtus des plus hautes dignités, un centurion, un proconsul, et bientôt après des rois et des empereurs(764) ? » La mention de Sénèque trouvait ici sa place et semblait appelée par l'utilité de la cause. On ne peut nous opposer que l'orateur d'Antioche ignorait ces bruits. Est-il quelque détail, concernant saint Paul, qui puisse échapper à l'admiration passionnée de saint Chrysostôme? Il le suit avec une ardente curiosité dans toutes ses démarches, « son cœur vole sur les pas de l'Apôtre, il franchit les mers en compagnie de cet aigle, » il est avec lui chez les Grecs et chez les Barbares, en Occident et en Orient ; dans ses transports il s'écrie : « Oh ! qui me donnera de me prosterner aux pieds de ce bienheureux Paul, de demeurer attaché à son sépulcre, de me confondre avec ses précieux restes ! Que ne puis-je embrasser de mes regards la cendre de ce corps qui a accompli dans sa chaire ce qui manquait aux souffrances de son divin maître, qui a porté les stigmates de la croix...? Que ne puis-je contempler la poussière de cette éloquente bouche qui a servi d'organe à Jésus-Christ...?(765)» Il peint ensuite ce dominateur des âmes soumettant les Romains, convertissant des sénateurs, des esclaves de Néron(766) ; Sénèque seul ne paraît pas dans ses tableaux. Et lorsqu'il va jusqu'à parler d'une concubine, aurait-il négligé le précepteur et le ministre(767) ? À la fin du vi^e siècle, Astère, évêque du Pont, fit un panégyrique de Pierre et de Paul : nulle mention d'un pareil fait(768). On peut croire qu'Hégésippe, un des plus anciens historiens de l'Eglise et contemporain de saint Justin, gardait le silence sur Sénèque, puisqu'Eusèbe, qui transcrit Hégésippe dans son histoire des premiers siècles, se tait sur ce philosophe(769). Hégésippe avait vu Rome et conféré avec les évoques de cette

ville(770). Eusèbe cite encore d'autres historiens de l'Eglise(771) : tous ignoraient l'existence de ces lettres, car ils en auraient fait mention, et Eusèbe eût copié leur récit. C'est d'après Eusèbe que saint Jérôme composa son Catalogue des écrivains ecclésiastiques ; mais la notice sur Sénèque n'est pas empruntée de cet historien, puisque celui-ci n'avance rien de semblable ni dans son histoire, ni dans sa chronique. Ce même Eusèbe, si ardent à signaler les plagats prétendus des écrivains grecs, fit un discours que l'empereur Constantin prononça dans une assemblée des fidèles ; il y est question du christianisme de Cicéron et de Virgile, mais nullement des dispositions religieuses de Sénèque(772).

Passons aux témoignages de l'Eglise latine. On connaît l'opinion de Tertullien : s'il rend justice à certains points de la doctrine de Sénèque, il le range sans hésiter parmi les païens, Tertullien, comme les Grecs, emprunte à Socrate et à Platon les exemples de vertu et les fragments épars de vérité que, selon lui, renferme la philosophie. Minucius Félix, avocat du barreau romain, dans son dialogue intitulé *Octave*, réfute l'accusation injurieuse que Chrysostôme et Origène repoussaient de leur côté, ainsi que nous l'avons dit : le nom de Sénèque n'est point prononcé(773). Lorsqu'Arnobé cite les auteurs païens qui ont écrit contre les fables ridicules du paganisme, il met en avant Cicéron, et non pas Sénèque(774). Enfin vient Lactance, esprit éclairé, écrivain habile, versé profondément dans les lettres latines, et qui ose être juste envers la philosophie. En parlant de Lactance, il faut soigneusement distinguer, pour le style et pour les pensées, son *Traité sur la mort des persécuteurs* d'avec ses *Institutions divines* : le premier est un pamphlet violent, dépourvu de talent et de goût ; le second ouvrage atteste une science étendue, un sens droit, une raison calme, élevée, impartiale, et rappelle par l'élégante correction du langage les plus beaux temps de la littérature romaine. Nous y rencontrons en plus d'un passage l'éloge de Platon, de Cicéron, et de Sénèque. Ce Père repousse formellement l'accusation de plagiat intentée aux philosophes grecs ; à l'égard de Sénèque il ne la mentionne même pas. Il admire le caractère élevé et religieux de certaines parties de sa philosophie ; il cite avec complaisance ses belles maximes sur Dieu et sur la vertu ; mais il n'y voit aucune trace de christianisme, aucune preuve de conversion : loin de là, Sénèque est à ses yeux un homme étranger à la vérité, qui l'eût embrassée sans doute s'il l'eût connue, mais à qui il a manqué un guide pour l'y conduire(775). Lactance ne se doutait pas que ce guide avait été saint Paul. Je ne crois pas que saint Cyprien et saint Ambroise aient jamais écrit le nom de notre philosophe. Ce qui doit surprendre encore, c'est que parmi tant de prédicateurs qui ont expliqué et commenté le célèbre verset de l'Épître aux Philippiens(776), nul dans l'antiquité n'ait appliqué au

ministre de l'empereur ce qui est dit des gens de sa maison. Comment se fait-il que cette interprétation, qui paraît si naturelle, qui s'accorde si bien avec la croyance aux rapports du philosophe et de l'apôtre, ne soit venue à la pensée d'aucun docteur de l'Eglise grecque ni de l'Eglise latine? C'était pourtant un beau texte à développements(777).

Que prouve ce silence des hommes les plus éminents et les plus accrédités de l'Eglise des premiers siècles, sinon qu'ils ignoraient ou méprisaient la tradition dont il s'agit? De quel poids, nous le demandons, est le témoignage de saint Jérôme ou la réflexion de saint Augustin, en balance avec l'opinion constante et universelle de l'antiquité ecclésiastique(778)?

Que d'erreurs ont de tout temps abusé des hommes d'un grand savoir et d'une grande autorité ! Le livre du Pasteur, la fable d'Aristée, les Constitutions de Denys l'Aréopagite ont été défendues par plusieurs Pères et par des conciles. Toute l'antiquité a cru à la statue de Simon le Magicien. Saint Bernard ne doutait pas de l'authenticité des lettres de la sainte Vierge à saint Ignace. Saint Thomas d'Aquin croyait au salut de l'empereur Trajan, et saint Jérôme à la conversion de l'empereur Philippe(779). Ainsi, le sentiment de ce dernier Père sur Sénèque, fût-il formel et explicite, ne serait après tout qu'une opinion particulière, sujette à faillir, démentie d'ailleurs par les témoignages, et surtout par le silence de l'Eglise : mais on est loin d'y reconnaître ce ton ferme et convaincu qui est le caractère des erreurs vivement défendues et longtemps dominantes.

En résumé, pendant les trois premiers siècles, la société chrétienne n'a pas cru à l'amitié ni à la correspondance de Sénèque et de saint Paul. Selon toute apparence, le bruit de ces prétendues lettres est né au iv^e siècle, ou, s'il est plus ancien, il a été condamné par l'indifférence ou par le mépris publics, jusqu'au jour où l'imagination des faiseurs d'apocryphes l'a recueilli et a essayé de lui donner quelque consistance.

Nous devons cependant signaler ici un indice récemment découvert, dont s'autorisent les conjectures de ceux qui prétendent que la tradition des rapports de Sénèque et de saint Paul existait avant le iv^e siècle. Selon nous, cet indice est très-vague et fort peu concluant ; mais nous tenons à ne rien omettre et nous saisissons cette occasion de montrer une fois de plus combien aisément les imaginations prévenues s'exaltent et prennent feu sur de vaines apparences.

En janvier 1867, M. le commandeur Visconti découvrit, à Ostie, en dehors des murs, le long de la route qui va à Laurentum, une petite inscription placée dans une chambre sépulcrale carrée « dont la construction semble pouvoir être attribuée au déclin du troisième siècle et au début du quatrième. » L'inscription elle-même, « d'une belle paléographie, a dû être gravée entre le second et le troisième siècles. » Voici cette inscription(780) :

**D. M.
M. ANNEO
PAULO. PETRO
M. ANNEUS. PAULUS
FILIO CARISSIMO**

Le rapprochement de ces deux noms ou plutôt de ces deux surnoms *Paulus*, *Petrus*, dont l'un peut appartenir au latin classique, tandis que l'autre est bien du latin ecclésiastique, a fait penser, malgré la présence « des sigles payens » D. M. (*Dis Manibus*), que c'était là une épitaphe chrétienne, et que ces *Annæus* avaient emprunté leurs surnoms, ou, comme nous dirions aujourd'hui, leurs noms de baptême aux princes des Apôtres⁽⁷⁸¹⁾. Cette opinion, qui est celle de M. de Rossi, le savant directeur du *Bulletin d'Archéologie chrétienne*, nous semble très-plausible⁽⁷⁸²⁾. Il s'agit donc ici de deux chrétiens du second ou du troisième siècle qui portent le nom d'*Annæus*.

Or, *Annæus*, c'était le nom de famille, ou, comme on dit encore, le nom *Gentilium* de Sénèque ; il s'appelait *Lucius Annæus Seneca*, et l'un de ses frères, Gallion, s'appelait *Marais Annæus*. Voilà aussitôt les imaginations en campagne ! Quel rapprochement, dit-on : *Annæus* et *Paulus Petrus* ! Ne serait-ce point une preuve nouvelle à l'appui de la tradition tant contestée du christianisme de Sénèque ? Les apocryphes du iv^e et du v^e siècles ne sont point si méprisables, vraiment, Puisque la science épigraphique les confirme et les justifie ! Ainsi raisonne, en effet, M. le chevalier de Rossi, et tel est le sentiment qu'il développe dans son commentaire.

À notre avis, c'est aller un peu loin et un peu vite, c'est forcer étrangement les vraisemblances et abuser de l'hypothèse que de voir dans cette réunion de noms, qui n'est expliquée et précisée par rien, une preuve ou une indication de quelque importance. Nous reconnaissons là cette fertilité de conjectures indéterminées, ces procédés faciles d'une imagination sollicitée par de secrets penchants, ce goût trop peu sévère pour l'illusion, que nous avons si souvent combattu et qui est si contraire au véritable esprit scientifique. De cette inscription il semble résulter qu'au troisième siècle deux chrétiens portaient le nom à *Annæus*. Mais combien de Romains, au temps de Sénèque et après lui, pendant un siècle et demi, avaient appartenu à la *gens Annæa* ! Et le moyen de rattacher, à travers cet intervalle et parmi ce grand nombre d'homonymes obscurs, le Marcus Annæus Paulus du troisième siècle au Lucius Annæus Seneca

contemporain de Néron?

Ce chrétien, dit encore M. de Rossi, était sans doute quelque affranchi de la *gens Annæa*. Rien de plus probable, en effet ; car on sait que les affranchis prenaient le nom de leur ancien maître, et l'on n'ignore pas davantage quelles légions d'affranchis sortaient de ces puissantes familles où les esclaves se comptaient par milliers. Pour n'en citer qu'un exemple, Sylla en un jour affranchit trois mille de ses esclaves, et jeta ainsi d'un coup, sur le sol italien et sur le pavé de Rome, trois mille nouveaux membres de la *gens Cornelia*. La famille ou la *gens* des Annæus, originaire d'Espagne et naturalisée italienne, n'égalait pas en importance les anciennes et vastes familles du patriciat romain ; mais elle était riche, influente, répandue, elle abondait en esclaves de toute race et de toute religion ; qu'on s'imagine quelle a pu être, pendant cent cinquante ans, dans ce mélange des civilisations et des croyances que représente la décomposition de l'Empire, la diffusion de ses branches principales sans cesse multipliées par l'affranchissement(783). Parce qu'une inscription nous apprend que vers l'an 200 il existait un ou deux chrétiens du nom d'Annæus, portant, suivant l'usage chrétien signalé par Eusèbe à cette époque, le surnom de Pierre et de Paul, voir là une preuve de l'amitié qui en l'an 60 unissait le philosophe Sénèque et l'apôtre saint Paul, c'est raisonner comme ceux qui prétendent que Sénèque a été l'un des soixante-douze disciples, sur ce fondement qu'il s'appelle Lucius et qu'il est fait mention d'un Lucius dans les Actes.

Ce n'est pas tout. Cette inscription, paraît-il, est une pièce de rebut. Elle n'était pas à sa place. Elle servait, avec d'autres matériaux de peu de prix, à fermer la chambre sépulcrale où on l'a trouvée. Or, ce qui l'a dépréciée, ce n'est ni le peu de valeur de la matière ni le peu d'élégance de l'exécution, car elle est en marbre et les lettres sont irréprochables. M. de Rossi estime qu'Annæus Paulus l'a refusée, à cause d'une erreur commise par l'artiste. « Le lapicide aura mis par inadvertance D. M. sur une inscription chrétienne. Les exemples d'inscriptions, soit chrétiennes, soit païennes, refusées, puis utilisées comme matériaux pour fermer des tombeaux, ne sont point rares. » Qui sait? l'erreur était peut-être dans les noms, et par exemple dans l'adjonction du *cognomen* chrétien *Petrus* au *cognomen Paulus* qui était à la fois chrétien et païen. C'est donc là, plus que jamais, un indice obscur, une preuve boiteuse et suspecte. Mais notre devoir était néanmoins d'en tenir compte(784).

CHAPITRE III

Opinion du moyen âge sur le christianisme de Sénèque.

Nous savons ce que vaut cette légende et sur quoi elle repose. Il reste à examiner comment elle s'est perpétuée dans les siècles suivants, au moyen âge d'abord, puis à la Renaissance et dans les temps modernes jusqu'à nos jours. Cet examen n'a plus qu'une importance secondaire ; car, à mesure qu'on s'éloigne de l'antiquité, les témoignages sont d'un faible poids ; ils révèlent les passions, les intérêts, les lumières ou l'ignorance des témoins, plutôt que la fausseté ou l'inexactitude du fait rapporté.

La foi au christianisme de Sénèque fleurit pendant tout le moyen âge ; elle s'y développe comme sur une terre amie, au milieu de bienfaisantes influences. Tout, en effet, la favorisait, les goûts, les sentiments, les habitudes, les lumières du temps ; elle trouvait naturellement sa place parmi les mille croyances qui peuplaient les imaginations. Plus d'un titre la recommandait, plus d'une séduction lui attirait les suffrages ; un air de grandeur et de merveilleux, une intervention toute spéciale de la Providence, je ne sais quoi d'irrégulier et de clandestin dans les entrevues de Sénèque et de saint Paul, un philosophe converti, un tyran bravé jusqu'au pied de son trône par une religion née de la veille, des lettres mystérieusement échangées entre un ministre et un prisonnier, au milieu de la cour impériale, toutes ces circonstances, en captivant les esprits, emportaient la conviction, et les plus fabuleuses n'étaient pas les moins persuasives. Saint Paul s'était trouvé à Rome en même temps que Sénèque : comment nier ou douter qu'il l'ait connu, et s'il l'a connu, qu'il l'ait converti ? Nier, c'était, aux yeux du moyen âge, rabaisser le mérite de l'apôtre, amoindrir la puissance de l'Évangile et commettre un sacrilège ; douter, c'était examiner les temps, comparer les situations, se rendre compte des vraisemblances, et à ce prix le doute et l'incrédulité lui répugnaient également. Avidé de croire, que lui importait de se tromper ? Il n'avait pas, comme nous, cette excessive délicatesse que la moindre erreur effarouche, cette peur ombrageuse du mensonge, cette haine des fables naïves et des fraudes intéressées ; il livrait sa confiance à tout ce qui amusait son esprit ou nourrissait sa foi.

L'antiquité chrétienne parle peu de Sénèque, elle l'estime médiocrement, et semble ne pas le connaître. La raison en est qu'elle avait sous les yeux les grands modèles qu'il traduit ou imite. Au moyen âge, Sénèque est populaire : ses modèles avaient disparu. Ceux qui ignoraient l'Académie et le Portique admirèrent avec transport la sublimité du philosophe latin ; et comme les sources de sa doctrine leur échappaient, ils les placèrent dans l'Évangile. L'esprit de Sénèque, ses qualités comme ses défauts plaisaient au moyen âge : on goûtait ce style plein de saillies et de figures, ces développements subtils, ces sentences au

tour concis, cette éloquence voisine de l'emphase ; on faisait des recueils de ses plus belles maximes ; elles servaient de texte à de pieuses méditations. Pour en user sans scrupule, il importait de les croire émanées des livres saints. Un auteur si utile à la vertu, associé aux apôtres et aux docteurs dans les lectures de chaque jour, ne pouvait pas rester profane aux yeux prévenus de ceux qu'il édifiait ; tant de mérites appelaient une récompense : la plus belle que le moyen âge crut pouvoir lui décerner, c'était le titre de chrétien, et sans hésiter il le donnait à Sénèque.

De ces considérations générales venons aux témoignages particuliers.

En 567, c'est-à-dire un siècle et demi après saint Augustin, le deuxième concile de Tours, dans son quatorzième canon, cite une pensée de Sénèque, qui ne se trouve pas dans ses ouvrages(785). Faut-il inférer de cette citation que Sénèque était regardé comme un Père de l'Eglise, et qu'entre ses écrits et les livres saints on ne faisait pas de différence? Elle ne prouve même pas que les docteurs du concile aient lu Sénèque. À cette époque, on lisait peu les ouvrages de quelque étendue, sacrés ou profanes, et les auteurs de quelque fécondité ; on se contentait de petits recueils où l'industrie de l'abréviateur avait condensé les plus solides pensées des moralistes et des Pères, comme la moelle et le suc de la docte antiquité. C'était là l'unique aliment des intelligences, l'encyclopédie des connaissances du siècle. Grégoire de Tours, qui est du temps et du pays, se récrie dans son histoire sur le mérite d'un évêque qui possédait la généalogie des personnages de l'Ancien Testament(786). Selon toute apparence, si Sénèque a trouvé place dans un concile, il l'a dû à l'avantage d'être connu, même en abrégé, à une époque où la plupart des anciens étaient en oubli. D'ailleurs, quoi de plus ordinaire que de rencontrer des citations profanes dans les docteurs sacrés? Tertullien, Lactance et saint Jérôme en sont remplis. Au v^e et au vi^e siècle, elles deviennent plus fréquentes et plus bizarres ; non que le paganisme renaisse, mais parce que le goût s'en va. Sans parler de Sulpice Sévère, qui dans la *Vie de saint Martin* compare ce saint à Hector et à Socrate, ou de Sidoine Apollinaire, qui appelle l'évêque Patient, bienfaiteur des pauvres, un nouveau Triptolème, et croit relever singulièrement la théologie en l'assimilant à l'archet d'Orphée, au bâton d'Esculape, à la baguette d'Archimède, au compas de Perdix, au fil d'aplomb de Vitruve(787); le judicieux Grégoire de Tours lui-même fait citer Virgile à Clotilde dans le discours où elle convertit Clovis, et le poète Fortunat loue en ces termes une dame chrétienne dans son épitaphe : « Par sa sagesse, elle ne le cédait pas à Minerve, et Vénus eût été vaincue par sa beauté(788). » L'emprunt fait à Sénèque par les Pères du concile de Tours ne signifie donc pas que cet auteur fût alors regardé comme une des lumières de l'Eglise, mais que ses extraits formaient une partie considérable du savoir

philosophique de ces temps-là.

Si l'on excepte cette citation, depuis saint Augustin jusqu'au IX^e siècle, nous ne rencontrons rien dans les auteurs qui concerne le christianisme de Sénèque. Nul ne s'en occupe : ni l'historien Sulpice Sévère, qui rapporte en style de Salluste les conversions opérées par saint Pierre et saint Paul ; ni saint Léon, pape, dans ses trois sermons sur ces deux apôtres ; ni l'évêque Maxime dans ses cinq homélies sur le même sujet, quoiqu'il s'étende longuement sur la défaite de Simon le Magicien ; ni Chrysologue, le Sénèque du temps ; ni Martin de Braga, qui compilait les Sentences de notre philosophe ; ni Bède dans sa Chronique ; ni Isidore de Séville, qui fait des extraits de saint Paul et de saint Augustin. Même silence dans le Syncelle, qui s'est servi des plus anciennes relations ; dans Anastase le bibliothécaire, qui, parlant de saint Lin, ne dit rien de ses prétendus écrits. Boèce, dans sa *Consolation*, prononce à peine le nom de Sénèque : « Si tu ignores l'exil d'Anaxagore, l'empoisonnement de Socrate, les tortures infligées à Zenon, parce que ces faits appartiennent à l'histoire étrangère, du moins tu as pu connaître les Cassius, les Sénèque, les Soranus dont la mémoire n'est pas très-ancienne et jette assez d'éclat. L'unique cause de leurs disgrâces c'est que, formés sous notre discipline, ils paraissaient trop éloignés des goûts dépravés du siècle.(789) » Bède, dans la préface de ses *Proverbes*, range Sénèque parmi les païens(790). Enfin, au IX^e siècle, le moine bénédictin Fréculphe, évêque de Lisieux, dans sa Chronique dédiée à l'impératrice Judith, femme de Louis le Débonnaire, fait mention des rapports de Sénèque et de saint Paul. Par lui commence la série des chroniqueurs du moyen âge qui ont relaté cette tradition.

Une observation générale suffira pour faire apprécier ces témoignages. Sans dire ici, ce qui est superflu, que ces annales sont des compilations sans critique, nous nous bornerons à remarquer qu'au sujet de Sénèque elles reproduisent toutes le texte de saint Jérôme ou celui de saint Lin, et quelquefois l'opinion de saint Augustin.

Cela nous dispense de citer ces copistes dont la déposition confuse et affaiblie n'ajoute rien aux autorités primitives dont ils se font l'écho. Nous nous bornerons à donner leurs noms, pour n'avoir pas l'air de retirer à la légende ses appuis.

Après Fréculphe, nous rencontrons vers 1120 Honoré d'Autun, qui insère les paroles de saint Jérôme dans son abrégé des histoires littéraires de Gennadius et d'Isidore de Séville, intitulé *Lumières de l'Eglise*. Il est à remarquer que du IX^e au XII^e siècle il y a complète absence de témoignages. Les écrivains du temps de Charlemagne sont muets à ce sujet. Il n'en est question ni dans Alcuin et Éginhard, ni dans Agobard, qui cite le célèbre verset de l'Épître aux Philippiens dans sa lettre *aux Grands du Palais*, ni dans Hincmart, ni dans Gerbert et Raban

Maur, qui écrivent des commentaires sur les œuvres de saint Paul. La Chronique de Cedréus au XI^e siècle s'abstient de toute mention ou insinuation. Les quatre siècles qui suivent sont, au contraire, très-explicites et très-crédules. Vers 1140, Othon de Freysingen, au chapitre XVI^e du livre III de sa chronique, déclare que Sénèque « est moins un philosophe qu'un chrétien, » et il cite saint Jérôme. Même citation dans un autre contemporain, Pierre Comestor, qui ajoute une erreur chronologique à la légende en convertissant Sénèque deux ans après sa mort(791). Jean de Salisbury, Luc de Tuda, Vincent de Beauvais, Martin de Pologne, Gauthier Burley viennent, au XIII^e siècle, grossir cette liste(792). Burley relève ses emprunts par un trait original ; il joue sur le nom de Sénèque. « Ce nom, dit-il finement, renfermait un augure ; *Seneca* vient de *se necans*, qui se donne la mort. »

Le XV^e siècle apporte un riche contingent : saint Antonin, prélat de Florence, Pierre des Noëls, auteur d'un *Catalogue des saints*, Foresti de Bergame, dans son *Histoire du monde*, Sabellicus, autre Italien, dans ses *Enneades*, traitent Sénèque de « catholique » *vir catholicus*. Jean Naoclère, Crinitus, Volterran, Jean Trithème, commentateurs, historiens, moralistes, adhèrent à la tradition et la continuent par leur adhésion(793).

Tel est, sous une forme réduite, l'ensemble des documents fournis par quatre siècles(794). Il en ressort clairement que le moyen âge, sur la foi de saint Jérôme, de saint Augustin et du faux saint Lin, a cru sans examen ni discussion, à l'amitié de Sénèque et de saint Paul, et à l'authenticité de leur correspondance que publiait avec admiration un manuscrit florentin du XV^e siècle.

Pour mieux prouver de quelle faveur jouissait alors cette tradition, avec quelle complaisance elle était accueillie, nous pouvons citer Pierre de Cluny, qui dans un de ses écrits insère un passage de la correspondance des deux amis, comme un texte de l'Évangile ou des Pères(795) ; Jacques de Magne, qui en transcrit une partie dans son *Sophologium*(796) ; Pétrarque, qui y fait allusion dans sa lettre à Sénèque(797) ; un littérateur italien, Sicco Polentone, auteur d'une *Vie de Sénèque*, où il représente ce philosophe « invoquant, à l'approche de la mort, le Rédempteur des hommes sous le nom païen du Jupiter libérateur, se baptisant lui-même avec l'eau de son bain dont il fait une libation, » enfin composant pour son tombeau une épitaphe digne d'un chrétien(798). Certains esprits, immodérés dans leur zèle pour le salut du philosophe, ne se sont pas contentés de voir en lui un ami de saint Paul ; ils en ont fait un des soixante-douze disciples(799), sur ce fondement qu'il est question dans les Actes des apôtres d'un certain Lucius, et que l'Apologétique de Tertullien parle d'un Lucius devenu tout à coup chrétien : or, il est clair que ce Lucius des Actes, celui de l'Apologétique, et *Lucius Annæus Seneca*, ne forment qu'une seule et même

personne !

Ainsi les témoignages réunis de saint Jérôme, de saint Augustin, de saint Lin, et le texte même de la correspondance que nous avons encore, paraissent avoir pleinement convaincu le moyen âge ; il a accepté, sans réserve et sans distinction, ces autorités d'inégale valeur. On pourrait, il est vrai, nous répondre que d'obscurs chroniqueurs représentent imparfaitement l'esprit de leur temps, qu'on ne voit rien de semblable dans les penseurs célèbres des XI^e, XII^e et XIII^e siècles ; que saint Anselme, par exemple, auteur d'une prière à saint Paul ; saint Bernard, qui composa plusieurs panégyriques de cet apôtre ; saint Thomas d'Aquin, qui cite Cicéron, Platon et Aristote ; Pierre Lombard, le Maître des sentences ; plus tard, Jean Gerson, qui cite Sénèque dans un sermon sur saint Paul(800); tous ces scolastiques, enfin, qui tenaient alors l'empire des intelligences, n'offrent rien d'où l'on puisse présumer qu'ils aient souscrit à cette opinion. Toutefois, elle était à cette époque, nous persistons à le croire, répandue et accréditée ; en effet, ces prêtres, ces moines, cette jeunesse des écoles, dont l'ignorance avide dévorait les chroniques, les catalogues sacrés, les abrégés encyclopédiques du temps, croyaient à la tradition sur la foi des écrivains qui la rapportaient. En veut-on une nouvelle preuve? Abailard nous la fournira. Cet esprit assez indépendant pensait là-dessus comme l'Université de Paris et comme son siècle. Voici ce qu'on lit, dans son commentaire sur l'Épître I^{re} aux Romains : « Combien saint Paul était estimé des philosophes de son temps qui ont entendu sa prédication ou lu ses écrits ! On en voit la preuve dans ces lettres que lui adresse Sénèque, si remarquable par son éloquence et par sa vertu. Saint Jérôme en fait mention dans son catalogue des écrivains illustres(801).»

Nous pouvons donc le dire : au moyen âge, il était admis que Sénèque avait connu et entendu saint Paul, qu'ils s'étaient écrit, que les Épîtres de l'Apôtre avaient été lues à Néron par son ministre, et que cette amitié s'était continuée dans le ciel.

CHAPITRE IV.

La critique moderne et la légende de Sénèque et de saint Paul.

À la fin du ^{xv}^e siècle, la tradition du christianisme de Sénèque est dans toute sa force ; les histoires ecclésiastiques, les commentaires des Épîtres de saint Paul, les éditions de Sénèque la rapportent avec respect. Mais, dès l'époque de la Renaissance, on se met à la juger, à vérifier ses titres, à examiner ses appuis, et ceux mêmes qu'elle persuade ne lui donnent qu'une adhésion réfléchie. Les premiers critiques, encore timides, ont de la peine à s'affranchir de sa longue domination ; bientôt, des yeux pénétrants découvrent tout ce qu'elle a de faux et de contradictoire. Convaincue d'imposture, elle perd son empire sur les esprits désabusés, et tombe du rang des faits historiques où l'avait élevée une crédulité naïve.

Ses défenseurs en abandonnent successivement quelque partie, et se défont peu à peu des illusions du moyen âge. Ainsi Lefèvre d'Étaples(802), Curion, Sixte de Sienne, Pamélius ne croient plus à la conversion de Sénèque, mais seulement à sa bienveillance pour les chrétiens, à un échange de politesses entre lui et l'Apôtre. Du reste, pas plus que Salméron et Marguerin de la Bigne(803), ils ne soupçonnent d'artifice ni dans la prétendue correspondance, ni dans le faux saint Lin. Tels sont les seuls suffrages dont la tradition puisse se glorifier au ^{xvi}^e siècle. D'autres critiques, encore favorables, sont plus difficiles ou plus clairvoyants. Déjà, au commencement du siècle, Louis Vives, commentateur de saint Augustin, rejetait la correspondance comme apocryphe(804); Juste Lipse la condamne sévèrement, et s'il conserve un faible pour cette vieille croyance, c'est par déférence pour saint Jérôme, et par une sorte d'engouement pour l'élévation morale de certaines pensées de Sénèque(805). partir de cette époque, les prétendues lettres, tant admirées de Pierre de Cluny et de ses contemporains, sont répudiées, avec l'écrit de saint Lin, par ceux mêmes qui sont disposés à admettre les rapports des deux personnages. Le Père Alexandre et Tillemont n'ont que du mépris pour ces grossières supercheries(806). Les commentateurs les plus estimés, Dionysius Carthusianus, Eutalius, Jean Gagnier, théologien en Sorbonne, Estius, Cornélius à Lapide, Mariana, appliquent aux esclaves de César et non à son ministre l'expression de l'Épître aux Philippiens. Et la seule concession que le P. Alexandre, Ernest Cyprien et Tillemont fassent à une opinion dont ils ruinent les appuis, c'est de convenir que, selon toute apparence, Sénèque a dû connaître les chrétiens.

À cette poignée de défenseurs on peut opposer des adversaires bien autrement redoutables par le nombre et par l'autorité ; ils se divisent en deux classes : les premiers traitent la question incidemment, sans en embrasser l'ensemble ; ils se contentent de relever les erreurs qui leur semblent les plus

choquantes. Les seconds approfondissent la matière dans un travail spécial où, profitant des recherches de leurs devanciers, ils résument et coordonnent les objections déjà soulevées.

La première classe compte des noms célèbres dans l'exégèse sacrée et dans la critique profane ; on y distingue des protestants, des catholiques, des philosophes, des historiens, des érudits. Dès 1441, un de ces princes italiens qui excitaient l'essor des lettres renaissantes par un culte assidu et par une protection délicate, Léonello, marquis de Ferrare, s'avisa de penser, contre l'opinion de son siècle, que l'histoire des rapports de Sénèque et de saint Paul était une pure fable ; au milieu de cette petite cour académique qu'attirait le charme de ses entretiens, il se plaisait, l'histoire en main, à signaler les invraisemblances d'un tel récit et la fausseté d'une telle correspondance(807). Mêmes scrupules et même incrédulité dans un autre bel esprit, Erasme, qui avait le goût trop fin pour être dupe. Ce ne sont pas seulement les protestants, Théodore de Bèze, Heinsius, Rivet, qui se déclarent contre la tradition ; leur hostilité pourrait sembler passionnée ; mais le savant annaliste de l'Eglise romaine, Baronius, le cardinal Bellarmin, le cardinal Duperron, le P. Raynaud, jésuite, les PP. Possevin et Labbe, de la même compagnie, Frassen, cordelier, le chanoine Modius, appliquant à cette étude la sagacité de la critique moderne, combattent victorieusement cette erreur si longtemps respectée. Voici les points principaux qu'ils s'efforcent d'établir : la correspondance est apocryphe ; le récit de saint Lin est une imposture ; Sénèque n'est pas désigné dans le verset de l'Épître aux Philippiens ; sa philosophie est contraire à l'esprit de l'Eglise ; sa mort est celle d'un païen. Ces arguments sont repris au XVII^e siècle par les historiens Schildius, Horn, Boxhorn, et par le philosophe Lamothe le Vayer. Au XVIII^e siècle, Brucker, historien de la philosophie, Tiraboschi et Lami, littérateurs italiens, le théologien protestant Witsius, le professeur allemand Strobach écrivent dans le même sens.

C'est surtout en Allemagne, au sein des universités, que cette thèse est développée dans des écrits spéciaux. On cite la dissertation de Kortholt : « *Du christianisme de Philippe l'Arabe, d'Alexandre Mammée, de Pline le Jeune et de Tacite*(808) » Celle d'Hunterus, contre l'athéisme de Sénèque ; celle de Kaewitz, la plus complète de toutes ; l'ouvrage de Lintrupp, qui rassemble toutes les preuves, pour et contre ; celui de von Seelen : « *Des écrivains considérés à tort comme chrétiens,* » celui de Heineccius : « *Des philosophes semi-chrétiens*(809). Ce dernier s'attache principalement à censurer les désordres de la vie de Sénèque(810).

Ces attaques redoublées, ce combat prolongé de la critique moderne, cette suite d'écrits restés sans réponse, prouvent tout ensemble la vogue durable et la faiblesse réelle de la tradition. Elle séduit les esprits par certaines apparences ;

mais elle ne résiste pas à l'examen. On s'occupe d'elle pour la détruire, et l'imposture est si manifeste que personne n'ose en prendre la défense.

Le ^{xvi}^e et le ^{xvii}^e siècles virent commencer et se poursuivre au sein de l'Eglise un grand travail de critique sur les origines du christianisme : on fixa l'ordre des temps, la date des événements ; on épura les textes, on examina sévèrement ces mensongères productions qui pullulèrent pendant les huit premiers siècles, actes des martyrs, légendes, lettres, passions, voyages ; et tout ce qui ne portait pas un caractère satisfaisant d'authenticité fut répudié. Alors parurent les Annales de Baronius, l'Histoire ecclésiastique du Père Alexandre, les Mémoires de Tillemont, les Actes des martyrs par dom Ruinart, le *Specimen critici sacri* par Raynaud, l'*Apparatus* de le Nourry. L'histoire de saint Lin, les lettres de Sénèque à saint Paul furent enveloppées dans cette proscription générale, et bannies pêle-mêle, avec les compositions du même genre, de la littérature sacrée qu'elles déshonoraient.

Il n'est donc pas étonnant qu'au ^{xvii}^e siècle les plus grands docteurs et les plus beaux génies de l'Eglise aient gardé un silence absolu sur cette tradition, à l'exemple des anciens Pères. Ils la connaissaient par la lecture des ouvrages d'exégèse cités plus haut ; mais en même temps ils avaient appris à la juger. « Bossuet, par exemple, si versé dans toute antiquité, avec une imagination si amie de toute grandeur, n'a rien dit de cette communication prétendue, dans les pages incomparables et toutes pleines d'allusions romaines qu'il a écrites sur saint Paul(811). » On n'en trouve aucune trace ni dans Fléchier, ni dans Bourdaloue, ni, avant eux, dans le Père Lejeune, bien qu'ils se plaisent à représenter le Docteur des gentils prêchant au sein de la cour de Néron, « centre de tous les vices, l'Évangile de l'humilité, de l'austérité et de la pureté(812). » Malebranche, d'autre part, est bien éloigné de considérer Sénèque comme un chrétien ; il l'appelle « un homme fort imaginatif et peu judicieux ; il est visible, ajoute-t-il, que l'esprit de Sénèque est un esprit d'orgueil et de vanité. Aussi, puisque l'orgueil, selon l'Écriture, est la source du péché, l'esprit de Sénèque ne peut être l'esprit de l'Évangile, ni sa morale s'allier avec la morale de Jésus-Christ, laquelle seule est solide et véritable. » Il ne se laisse pas éblouir par les fausses lueurs de christianisme qui brillent çà et là dans les écrits de ce philosophe : « Il y a de bonnes choses dans l'Alcoran, dit-il à ce sujet, et l'on trouve des prophéties véritables dans les centuries de Nostradamus... mais ce qu'il y a de bon dans l'Alcoran ne fait pas que l'Alcoran soit un bon livre, et quelques véritables explications des centuries de Nostradamus ne feront jamais passer Nostradamus pour un prophète(813) »

Frappée d'un tel discrédit, durant plus de deux siècles, cette opinion eût dû, ce semble, disparaître à jamais, ou du moins se perpétuer obscurément dans

quelques esprits charmés du merveilleux et qui craignent d'être détrompés. Elle s'est relevée cependant avec éclat, et a bravé de nouveau la publicité et la discussion ; notre siècle lui a donné, ce que lui refusaient les deux siècles précédents, des défenseurs avoués et convaincus. L'Allemand Gelpke, après lui Schœll et M. de Maistre(814), recommençant un procès déjà jugé, essayèrent de remettre en lumière les probabilités d'une liaison entre les deux personnages, et les ressemblances de leurs doctrines. L'effort de la critique, au XVI^e et au XVII^e siècles, avait porté sur la prétendue correspondance et sur l'écrit de saint Lin ; ils abandonnèrent ces pièces compromettantes et se bornèrent à démontrer, d'une manière générale, l'influence du christianisme sur la philosophie de Sénèque. Dans ces derniers temps, M. l'abbé Greppo(815), et surtout M. Amédée Fleury, ont repris et développé l'ancienne thèse sur ce nouveau plan : le Mémoire de ce dernier est de beaucoup le plus érudit qui ait été écrit sur la matière(816). Ainsi cette tradition vivace, longtemps accablée des attaques et du dédain de deux siècles éclairés, a reparu, sinon plus forte, du moins plus fortement défendue qu'auparavant. La critique avait fait justice des illusions du moyen âge ; aujourd'hui, c'est avec les armes mêmes de la critique et à l'aide de ses ressources qu'on prétend défendre et faire triompher ce qu'elle avait sévèrement condamné(817).

CHAPITRE V.

Correspondance de Sénèque et de saint Paul. — Apocryphes des premiers siècles. — Conclusion.

Un dernier appui reste à la légende, si évidemment ruinée et confondue ; mais quel appui ! une pièce apocryphe. Nous voulons parler de la prétendue correspondance de Sénèque et de saint Paul. Il est fâcheux pour les partisans du christianisme de Sénèque que cette pièce soit aussi mauvaise ; car de toutes les preuves qu'ils mettent en avant, celle-ci eût été la plus solide, si elle avait eu quelque valeur.

Quel embarras, en effet, pour la critique, et quelle apparence en faveur du sentiment que nous n'adoptons pas, si l'on nous présentait un recueil de lettres où la vraisemblance fût adroitement observée, où le caractère, les pensées, le langage, propres à saint Paul et à Sénèque, fussent reproduits avec exactitude ! Comme ce nouvel argument eût fortifié les hypothèses historiques et philosophiques que nous avons discutées plus haut ! Il n'a donc manqué à cette croyance erronée qu'un interprète plus ingénieux, pour s'ériger peut-être en vérité incontestée, et pour en imposer à la crédulité du genre humain.

Ce qui prouve quel eût été le succès d'une fraude habile, c'est le crédit obtenu par la fraude même maladroite. N'oublions pas que tous ceux qui au siècle de saint Jérôme et de saint Augustin, comme au moyen âge, paraissent s'être ralliés à cette croyance, y furent convertis par le recueil apocryphe que nous possédons encore. Sans approfondir la question de doctrine, ni la vraisemblance historique des relations prétendues, ils ont cru naïvement à l'amitié des deux personnages, sur la foi de leur correspondance. C'est l'unique argument auquel fassent allusion saint Jérôme et saint Augustin, c'est le seul qu'invoquent Pierre de Cluny, Jacques de Magne, Lefèvre d'Etaples, Salméron, Sixte de Sienne ; c'est la source et l'aliment de la longue croyance au christianisme de Sénèque. Or, qu'est-ce que ce recueil ? Nous n'avons pas à le juger après toutes les condamnations dont l'a flétri le dédain des critiques, de ceux surtout qui le repoussent comme un allié compromettant. Tous déclarent que c'est l'œuvre d'un faussaire ignorant et malavisé qui prête sans scrupule un langage inepte et incorrect à l'Apôtre et au philosophe.

Quelque juste que soit cette sévérité, elle n'est pas exempte d'ingratitude, au moins chez certains critiques. Car sans l'invention de « ce faussaire ignorant, » il est probable que personne n'eût songé à soutenir l'hypothèse des relations de Sénèque avec saint Paul. Si ce petit recueil n'eût pas existé, ceux qui aujourd'hui l'abandonnent n'auraient pas à défendre l'opinion à laquelle il a donné naissance. Voilà donc les partisans du christianisme de Sénèque qui renoncent d'eux-mêmes à l'argument fondamental de leur thèse, et qui renient leur origine(818).

Nous savons bien ce qu'on peut nous répondre : le recueil actuel est apocryphe, cela est hors de doute ; mais il existait du temps de saint Jérôme et de saint Augustin des lettres authentiques que les premiers chrétiens avaient recueillies avec soin ; elles ont eu le sort d'un grand nombre d'écrits de l'antiquité, dont nous déplorons la perte ; et sur les données traditionnelles qui avaient été conservées, un faussaire d'un âge postérieur a fabriqué, à l'imitation de tant d'autres, la correspondance qui nous est parvenue, au lieu de la véritable(819).

Cette supposition est inadmissible. Quoi ! il y aurait eu des lettres véritables de saint Paul et de Sénèque, et aucun Père avant saint Jérôme n'en aurait parlé. Et l'Eglise n'y eût attaché aucun prix ! Et les apologistes n'en auraient fait aucun usage ! Et saint Jérôme et saint Augustin eux-mêmes se seraient bornés à les mentionner froidement, et du bout des lèvres ! On compte par centaines les manuscrits du recueil apocryphe, et il n'en resterait pas un seul des lettres véritables ! Nulle édition du Nouveau Testament, aucune publication des Épîtres de saint Paul n'auraient pu sauver ce dépôt précieux !

On a recours à une autre hypothèse, aussi peu raisonnable, et qui, eût-elle quelque apparence, n'aurait aucune portée. « Nous nous sentons tout à fait invité à croire, dit-on, que les deux amis n'ont échangé aucune correspondance, et que le bruit de leurs relations écrites s'est répandu, soit de leur vivant, soit après leur mort, comme la résultante naturelle de ce qui avait transpiré de leurs relations orales. Les lettres lues par saint Jérôme et saint Augustin étaient une œuvre apocryphe où quelque âme exaltée dans ses croyances religieuses avait imaginé, plus ou moins longtemps après saint Paul et Sénèque, de mettre en action l'opinion reçue des rapports qui les avaient unis, sous la forme d'un recueil épistolaire portant leur nom. À tort ou à raison, on aura cru servir les intérêts de la foi chrétienne, en fixant par cette publication la trace des circonstances particulières qui avaient rallié à la religion un homme aussi éminent que Sénèque. Mais il est à présumer que cette falsification était d'une main assez habile pour que des hommes lettrés, tels que saint Jérôme et saint Augustin, et d'autres esprits éclairés de leur temps aient pu s'y tromper, et la lire comme une correspondance peut-être originale. On ne saurait par conséquent la confondre avec le petit recueil homonyme que nous possédons aujourd'hui, composition évidemment de trop mauvais aloi pour avoir pu attirer, même un instant, l'attention des critiques du v^e siècle... Il nous semble entrevoir sous cet écrivain anonyme un moine érudit, autant qu'on pouvait l'être du ix^e au x^e siècle, lequel, rencontrant dans le traité *De scriptoribus Ecclesiæ*, l'article sur Sénèque et sur sa correspondance avec l'Apôtre, aura vainement cherché ces lettres dont le titre piquait sa curiosité ; puis, faute de les découvrir, l'idée lui sera venue de suppléer

à leur perte, en les ressuscitant par une pieuse fraude, le tout pour la plus grande gloire de Dieu(820). »

Il demeure donc constaté qu'il n'y a jamais eu de correspondance véritable, et que tous ceux qui ont cru à l'amitié des deux personnages sur la foi des lettres qu'on leur attribuait, ont été dupes d'une composition apocryphe. Mais que gagne-t-on à cette seconde hypothèse? Deux faux au lieu d'un ; seulement le premier était plus spécieux que le second, et le moine des premiers siècles s'est montré plus expert que celui du moyen âge. Mais une différence de mérite dans l'exécution ne change rien à la valeur morale du document, et c'est multiplier sans motif les falsifications. Il est vrai qu'on répond ainsi à Juste Lipse et à quelques latinistes qui reprochent à saint Jérôme de s'être laissé tromper par un artifice grossier ; mais le goût des deux Pères n'est point ici en cause, et ils ne se sont engagés aucunement au sujet de cet écrit. Enfin, si le mensonge, sous sa forme première, ressemblait si fort à la vérité, comment se fait-il que ce chef-d'œuvre d'adresse ait entièrement disparu, et que l'intérêt qu'il avait excité dans le monde chrétien l'ait si mal protégé ? On voit que la plupart des objections élevées plus haut, contre l'existence supposée de lettres authentiques, se reproduisent contre cette seconde hypothèse. On a sauvé de l'oubli une foule d'écrits apocryphes des premiers siècles, entachés d'erreurs, hérissés d'incorrections, révoltants de platitude ; et le seul peut-être qui joignît au mérite de la forme l'importance du sujet, se serait perdu sans laisser de traces ! Ou ce premier recueil n'était pas indigne des personnages qu'il mettait en scène, ni des docteurs qui en ont fait mention, et dans ce cas les chrétiens ont dû le conserver religieusement ; ou il ressemblait à la multitude des compositions du même genre, œuvres insipides, barbares, et alors il est superflu d'en supposer l'existence, il faut s'en tenir à celui que nous possédons.

Concluons donc que les lettres qui existent aujourd'hui sous le nom de saint Paul et de Sénèque sont bien celles dont saint Jérôme et saint Augustin ont parlé au iv^e siècle, et qu'à cette époque il n'existait ni correspondance authentique, ni recueil apocryphe autre que celui qui est parvenu jusqu'à nous. Cela ressort de l'examen même de ces pièces fabriquées.

Nous ne voulons pas reproduire ici le commentaire que nous avons donné ailleurs(821) ; un pareil texte est peu digne d'une étude approfondie ; bornons-nous à constater le résultat du travail auquel nous nous sommes livré, à savoir que la langue de ce recueil apocryphe est bien celle du iv^e siècle. Nous y retrouvons les expressions familières aux écrivains du temps, leurs tours favoris et toutes les flétrissures qu'une barbarie croissante avait déjà imprimées à la langue de Cicéron. L'avouons-nous ? Ces lettres nous paraissent écrites plus correctement que la plupart des ouvrages médiocres de la fin du iv^e siècle et de la

première moitié du siècle suivant. Sans faire cause commune avec Lefèvre d'Étaples, Sixte de Sienne, Pierre le Lombard, Comestor, qui prenaient naïvement ce style pour celui du philosophe et de l'Apôtre, notre opinion est qu'on a traité ces lettres avec trop de mépris et que, pour être l'œuvre d'un faussaire et d'une époque barbare, elles ne sont pas absolument sans mérite. Notre estime, il est vrai, ou plutôt notre indulgence, se fonde sur la comparaison que nous en faisons avec les pièces du même genre et du même temps que nous avons dû lire ; aussi ne sommes-nous pas surpris que ce petit recueil ait joui d'une certaine vogue au iv^e siècle parmi les amateurs d'une basse et mensongère littérature. Un moine du ix^e siècle n'eût pas été capable même de ce latin-là, si corrompu qu'il soit (les copistes l'ont encore altéré) ; les ouvrages sérieux des contemporains de Charles le Chauve nous semblent plus grossièrement écrits que la correspondance de Sénèque et de saint Paul.

Laissons de côté cette discussion et remplaçons-la par une vue générale des écrits apocryphes dont l'antiquité chrétienne est inondée. Nous comprendrons mieux l'origine de cette falsification, les idées qui l'ont inspirée, les circonstances où elle s'est produite et dont elle porte la marque visible.

Si l'on veut se faire une idée du nombre incroyable de livres imposteurs qui pullulèrent dans les premiers siècles, on peut lire le *Recueil apocryphe du Nouveau Testament*[\(822\)](#), où Fabricius en a rassemblé les titres, avec les noms des auteurs supposés ; on peut consulter les principaux critiques du xvi^e et du xvii^e siècles, Baronius, Bellarmin, Dupin, Cave, Raynaud, Tillemont, le Nourry, et l'on sera surpris du nombre et de l'impudence des falsifications.

Sans recommencer la triste bibliographie faite avec dégoût par tous ceux qui l'ont entreprise, essayons d'en indiquer les résultats généraux. Il y a, dit Ellies Dupin, trois raisons de ce débordement d'écrits mensongers. « La première est la malice des hérétiques. La deuxième raison est entièrement contraire à celle-ci ; c'est la piété peu éclairée de certaines gens qui se sont imaginé rendre un service à l'Eglise en appelant le mensonge et la fausseté à son secours. La troisième raison tient comme un milieu entre celles dont nous venons de parler ; car il y a des personnes qui ont supposé des ouvrages sans avoir d'autre dessein que de se divertir en trompant les autres, et de s'exercer en imitant le style de certains écrivains. » Cette appréciation des motifs nous aidera à classer la multitude des ouvrages supposés. Les falsifications hérétiques portèrent principalement sur les livres saints, Épîtres canoniques et Évangiles. Chaque secte voulut réformer le dogme à son image, et au lieu de subtiliser en interprétant, trouva plus simple d'inventer. Autant d'hérésies, autant d'Évangiles : Évangiles des gnostiques, de Basilide, de Cérinthe, de Marcion, des ébionites, des eucratites, des nazaréens, des Égyptiens, des simoniens, et de bien d'autres encore. Très-souvent, pour

donner du crédit à son œuvre, le faussaire empruntait le nom d'un apôtre : on eut l'Évangile de saint Jacques, de saint André, de saint Thomas, de saint Philippe, de saint Pierre, l'Évangile des douze apôtres, l'Évangile de vie, l'Évangile de la perfection. Après avoir épuisé les grands noms du Nouveau Testament, on chercha dans l'Ancien, et on ne prit pas toujours les plus honorables ; témoins les Évangiles de Cham et de Judas Iscariote(823). Curieux de savoir ce que les livres saints n'avaient pas dit, quelques-uns s'ingénierent à décrire les principales circonstances de la vie de Jésus avant sa prédication ; de là le Protévangile, l'Évangile de la Sainte-Enfance, celui de la Nativité de la sainte Vierge. On y représentait, par exemple, Jésus encore enfant, occupé à seconder saint Joseph dans les travaux de son métier et réparant par sa toute-puissance les fautes de son compagnon. Un autre jour, il fabriquait dans ses jeux des passereaux d'argile, qui tout à coup prenaient leur vol et chantaient, au grand ébahissement de la multitude. Voilà un spécimen de ces inventions.

Au nombre des écrits inspirés par un zèle mal entendu, il faut compter principalement des récits de miracles ou d'aventures extraordinaires, sous le titre d'*Actes* et de *Voyages*(824). Comment s'était accomplie la conversion du monde et la rapide propagation de l'Évangile ? Par quels événements avait été signalée la prédication des apôtres ? Les Actes de saint Luc, tout en faisant connaître les moyens principaux qui avaient concouru à l'établissement de l'Eglise, ne répondaient pas entièrement à la curiosité des fidèles. On profita de cette disposition des esprits, de ce penchant à tout accepter, de ce besoin de savoir ; les narrateurs se partagèrent ce vaste sujet, chacun d'eux se fit l'historien d'un apôtre et le témoin de ses prodiges ; malheureusement ni leur goût ni leur talent n'étaient dignes de l'entreprise, et ils ne surent qu'abuser la foi des premiers chrétiens en semant dans leurs inventions, avec une monotone et vulgaire fécondité, le bizarre et l'incroyable. L'un représente saint Pierre luttant avec Simon le Magicien en présence de l'empereur, et apaisant des chiens avec un pain, puis, sur le point d'être mis à mort, calmant une sédition populaire soulevée contre Néron. Une autre relate saint Paul à la fille du grand-prêtre de Jérusalem. Saint André, traduit devant le proconsul d'Achaïe, excite un tremblement de terre qui renverse son juge et tue son adversaire. Saint Bartholomée convertit un roi des Indes et le baptise ainsi que son épouse, ses deux fils, toute l'armée et tout le peuple. Pilate, dans les Actes mis sous nom, décrit la descente de Jésus-Christ aux Limbes, croit au Messie promis par les sibylles, et célèbre la vertu et la renommée de ses disciples.

Saint Paul ne fut pas plus épargné que les autres apôtres. On publia l'*Évangile* selon saint Paul, les *Actes* de saint Paul, les *Actes* de *Paul* et de la *vierge Thécla*, la *Prédication* de saint Paul, l'*Apocalypse* de saint Paul, dont les

moines du v^e siècle faisaient grand état, dit Tillemont, et qui, selon eux, avait été trouvé dans le logis de l'Apôtre à Tarse. Outre l'écrit du faux saint Lin, déjà connu, sur *la passion de saint Pierre et de saint Paul*, il existe dans les *Actes des apôtres*, du faux Abdias, un chapitre sur saint Paul, mais il est très-court, et ne contient rien de fabuleux ; l'auteur s'est borné à délayer quelques passages des Actes et des Épîtres canoniques. Il n'y est pas question de la conversion du précepteur de César, comme dans saint Lin.

Disons ici, pour n'y plus revenir, que le style de ces sortes d'écrits est un mélange rebutant de platitude, d'incorrection, d'emphase déclamatoire et de trivialité. On ne sait pas à quelle époque furent écrits les faux Actes de saint Pierre et de saint Paul ; l'auteur, qui prend le nom d'Abdias, premier évêque de Babylone, dit dans un endroit qu'il a vu Jésus-Christ à l'époque de sa prédication, et plus loin il parle d'un Hégésippe, historien qui vivait cent trente ans après l'Ascension. Ces contradictions grossières sont encore un des caractères communs à tous les faiseurs d'apocryphes. Les *Actes de saint Paul et de Théccla*, où l'on voit un lion converti et baptisé, furent composés vers la fin du i^{er} siècle par un prêtre d'Asie, qui, pour ce fait, dit saint Jérôme, fut interdit par saint Jean.

Les lettres et les dialogues formant la troisième catégorie des compositions apocryphes ; c'étaient surtout des exercices littéraires, et d'innocentes supercheries, suggérées par le désir d'amuser le public, et de s'attirer quelque réputation. Il est rare qu'on y rencontre des erreurs graves ; si l'auteur a un dessein sérieux, c'est de servir la gloire de l'Eglise. Tout le monde connaît les lettres d'Abgare, roi d'Édesse, à Jésus-Christ, et la réponse de Jésus à ce roi : Eusèbe tient cette correspondance pour authentique et rapporte qu'il en a trouvé l'original, en syriaque, dans les archives d'Édesse. Elle fut plus tard rejetée et condamnée. Rufin, qui paraît avoir goûté les apocryphes, et qui sans doute recommanda à saint Jérôme la correspondance de Sénèque et de saint Paul, a traduit en latin les lettres de Jésus-Christ et d'Abgare.

On a aussi une lettre supposée de saint Ignace à la Vierge et la réponse de celle-ci. On n'en connaît pas la date, et les Pères n'en disent rien. En 1629, le P. Inchofer, jésuite, fit un livre pour défendre l'authenticité d'une lettre adressée par la Mère de Dieu aux habitants de Messine. La prétendue lettre porte la date de l'an 42 de notre ère. Les Florentins prétendaient aussi avoir reçu une lettre de Marie ; elle n'avait que deux lignes : « À Florence, ville chérie de Dieu, de Jésus mon fils et de moi-même. Sois fidèle, fervente et patiente. Tu gagneras ainsi la vie éternelle. »

Vers la fin du vi^e siècle, Licinianus, évêque d'Afrique, se plaignait qu'on répandît dans le peuple des lettres de Jésus-Christ, tombées du ciel ; il reprochait

à un évêque d'en avoir lu aux fidèles en les donnant pour vraies. Au milieu du VIII^e siècle, Adalbert, évêque de France, fit circuler une lettre de Jésus-Christ, qui renfermait une véhémence apostrophe contre ceux qui n'observent pas le jour du dimanche ; on l'avait trouvée, disait-il, à Jérusalem.

Ce que nous avons dit suffit pour faire connaître sommairement le nombre et la qualité de toutes ces pièces mensongères. L'Église les a de bonne heure répudiées. Cependant, un assez grand nombre de ces falsifications avaient d'abord ébloui et trompé, non-seulement l'aveugle multitude, mais des yeux clairvoyants. Les premiers Pères citent quelquefois des *Actes* condamnés depuis ; Théodoret rapporte que l'Évangile de Tatien resta longtemps en honneur dans les Églises orthodoxes, et qu'il en trouva lui-même plus de deux cents exemplaires entre les mains des fidèles. Le *Pasteur* d'Hermas fut traité de divin, et lu avec éloge ; les Constitutions de Denys l'Aréopagite obtinrent un crédit universel depuis le VI^e siècle jusqu'à la fin du XVI^e. Deux conciles, le suffrage de papes illustres et d'éminents docteurs, deux décrets de la Sorbonne, de 1520 et de 1527, donnèrent raison aux partisans de ces écrits et condamnèrent les détracteurs, qui cependant l'ont emporté. On érigea longtemps en autorités de prétendues lettres de saint Jérôme, un sermon apocryphe de saint Augustin sur le trépas de la Vierge, et les prédicateurs en firent usage. Eusèbe croyait à l'authenticité des lettres de Jésus-Christ à Abgare ; Origène cite les *Recognitiones* de saint Clément ; les liturgies de saint Jacques, de saint Marc, de saint Pierre ont été l'objet d'une discussion sérieuse jusqu'au XVII^e siècle(825). Outre que les moyens de distinguer le vrai du faux manquaient assez souvent, quand l'erreur n'était pas dangereuse on la tolérait ; à plus forte raison, si à des apparences de vérité elle joignait des motifs louables, quoique peu éclairés. Cette indulgence ne contribua pas peu à multiplier le nombre des apocryphes. La manie des falsifications n'est point particulière aux cinq premiers siècles ; elle se soutint durant le moyen âge, autant que le permettait le degré de culture des esprits ; elle reflorissait à l'époque de la Renaissance, et ne prit fin qu'avec le XVI^e siècle environ. Elle cessa dès que l'espoir du succès lui fut enlevé.

La correspondance de saint Paul et de Sénèque est l'une de ces mille pièces fabriquées dont nous avons cité les principales. Elle rentre dans la troisième catégorie. Ce n'est point un ouvrage hérétique, ni composé dans le dessein de nuire ; il ne faut pas non plus la confondre avec les plus choquantes inventions de l'ignorance et du mauvais goût : elle vaut mieux qu'un nombre infini de ces productions ridicules. L'auteur, quel qu'il soit, s'est évidemment proposé de servir la gloire de l'Apôtre à sa manière, et d'après certaines idées de son temps ; il n'est pas étonnant que son œuvre ait obtenu la faveur même de ceux qu'elle ne persuadait pas.

À quelle époque furent composées ces lettres ? Nous avons déjà dit que ce n'est point au moyen âge, mais bien au iv^e siècle.

Nous ajoutons que, selon toute apparence, elle est de la première moitié de ce siècle, et du temps même où vivait saint Jérôme. Plusieurs raisons nous portent à le supposer.

D'abord, pourquoi saint Jérôme et saint Augustin seuls en ont-ils fait mention? Évidemment parce que c'était une publication récente ou contemporaine qui jouissait de quelque crédit parmi les fidèles. Pourquoi, en effet, les autres Pères, si elle avait existé de leur temps, n'en auraient-ils pas parlé? Ils avaient pour le faire les mêmes motifs que saint Jérôme et saint Augustin. Pourquoi Lactance(826), par exemple, qui admire Sénèque et montre, en mille endroits, la conformité de ses maximes avec l'Évangile, n'a-t-il rien dit de ce document curieux? On peut supposer qu'il le méprisait, mais en ce cas il pouvait en parler avec dédain ou avec indifférence. Car il répugne de croire que le même écrit ait pu paraître ridicule et méprisable à Lactance, et digne d'intérêt à saint Jérôme et à saint Augustin. Publié du vivant de Lactance, il eût excité la curiosité publique, comme il le fit un peu plus tard, et ce Père eût été naturellement amené à en dire quelque chose. Vraisemblablement, il n'existait pas alors.

Voici une deuxième preuve. L'empereur Constantin, dans son discours à l'assemblée des fidèles, dit que Cicéron et Virgile, éclairés par les prédictions de la sibylle Érythrée, ont cru secrètement à la divinité de Jésus-Christ. Eût-il omis le nom de Sénèque si, à cette époque, la tradition relative à ce philosophe eût existé, si ses prétendues lettres à saint Paul avaient couru dans les mains des fidèles? Nous croyons donc que ces lettres ont été composées à Rome, sous le règne de Constance, et vers le temps où saint Jérôme, né en 331, fréquentait les écoles de cette ville. Sans doute aussi, c'est à Rome que saint Augustin en entendit parler, lorsqu'il y vint enseigner la rhétorique à une jeunesse bruyante et indocile. Peut-être l'auteur de ces lettres apocryphes est-il quelqu'un des maîtres chrétiens de cette époque, ou un rhéteur récemment converti, comme Victorinus(827), ou simplement un écolier, un compagnon obscur de saint Jérôme, dont le nom est resté secret et ne méritait pas la publicité. Telle est, selon nous, la date précise et l'origine de cette correspondance.

Une autre raison nous frappe encore ; c'est que cet écrit nous paraît inspiré par l'esprit du iv^e siècle, et conforme à ses idées. Baronius se trompe, selon nous, lorsqu'il veut que ce soit le faux saint Lin qui ait engendré le faux Sénèque ; l'un et l'autre sont les interprètes d'une croyance, sinon générale, du moins répandue. Comment donc est née cette opinion? Il est clair que ce n'est pas dans les esprits sérieux et instruits, ni parmi les éloquents défenseurs du christianisme,

puisque aucun d'eux ne l'exprime, et que nulle part elle ne s'est produite sous une forme savante, avec l'appareil de la discussion : ce n'est pas une thèse philosophique, soutenue par de nombreux arguments, comme celle qu'Eusèbe et saint Clément défendent avec ardeur au sujet de Platon et des anciens philosophes ; c'est un bruit, c'est une croyance qui a dû naître dans le monde crédule et oisif des amateurs de merveilles et des lecteurs d'apocryphes. Leur curiosité, probablement, a été mise en éveil, et leur imagination s'est enflammée à la lecture de l'Épître aux Philippiens, qui parle des *chrétiens de la maison de César* : parmi ces néophytes on a rangé Sénèque. Mais nous allons dire pourquoi cette interprétation n'a dû être trouvée qu'assez tard.

Dans les premiers temps, ceux qui personnellement ou par tradition avaient connu la primitive Eglise de Rome savaient bien que les convertis du palais ne comptaient dans leurs rangs ni sénateurs, ni ministres, ni philosophes ; durant le II^e et le III^e siècle, le peu de faveur que le christianisme obtint parmi les membres de l'aristocratie romaine, parmi les savants et les lettrés, et surtout à la cour, éloigna des esprits l'idée de ce contre-sens. Ce ne sont ni les chrétiens des catacombes, ni les martyrs qui ont inventé cette explication erronée ; ils voyaient trop clairement les obstacles de toute sorte qui s'opposaient au triomphe de leur foi, et la dure réalité leur apprenait que les conversions ne s'opèrent pas facilement au sein des richesses, des honneurs, du pouvoir, sous les yeux d'un Néron et d'un Domitien. En effet, aucun des anciens interprètes de cette Épître ne mentionne le nom de Sénèque. Mais au IV^e siècle, l'erreur était possible, et l'illusion facile. Dès le règne de Dioclétien et de Constance Chlore, on avait vu des officiers du palais et des courtisans impériaux embrasser en secret ou au grand jour le christianisme ; la foi nouvelle comptait des sectateurs influents, illustres, dans les plus hauts rangs de la société et dans les classes éclairées ; si elle n'avait pas encore conquis le monde, elle le partageait avec le paganisme. Ceux même qui s'opiniâtraient à la repousser, étaient obligés de compter avec le nombre de ses partisans, avec le talent de ses chefs, avec la puissance de ses protecteurs. Une erreur commune à la plupart des auteurs d'écrits apocryphes, ce fut de transporter au I^{er} siècle les mœurs et les opinions du IV^e, de peindre le règne de Néron avec les couleurs qui convenaient au règne de Constantin, et de supposer, dès les commencements de l'Église, des événements qui n'avaient été possibles que bien longtemps après. Il était moins invraisemblable, en effet, de raconter que Sénèque avait été sensible aux beautés des livres saints, lorsque la lecture des Évangiles ou de l'Ancien Testament convertissait journellement des rhéteurs et des philosophes ; on pouvait persuader sans peine que Sénèque avait connu et entendu les chrétiens, depuis que le christianisme était défendu, attaqué, propagé en tous lieux, sur les places publiques, dans les écoles, dans les églises,

dans les maisons privées ; témoins des accroissements de la religion nouvelle, les contemporains avaient oublié l'obscurité mystérieuse de ses origines. Quoi d'étonnant que l'Apôtre eût été l'ami du philosophe ! La plupart des conversions n'étaient-elles pas dues à l'heureux ascendant d'un ami chrétien sur un ami incrédule ? C'est l'amitié qui gagna à la foi nouvelle Cyprien, le rhéteur Victorinus, Augustin et tant d'autres défenseurs de l'Église. Les autels ont vu plus d'un Néarque y conduire par la main un Polyeucte arraché au paganisme.

Tel est l'ensemble des raisons qui nous déterminent à penser que la correspondance de Sénèque et de saint Paul a été composée au iv^e siècle, et que le bruit de leurs prétendus rapports a pris naissance vers le même temps, probablement parmi la jeunesse chrétienne des écoles de Rome(828).

Nous touchons au terme de cette étude. Nous avons examiné sous tous ses aspects la légende des rapports de Sénèque avec saint Paul ; nous avons suivi dans ses replis et ses faux-fuyants cette opinion souple, tenace, parfois insaisissable, qui, n'osant braver l'évidence et soutenir la clarté de l'histoire, s'échappe dans le vague et l'indéterminé des conjectures.

L'examen des temps apostoliques, l'histoire exacte des premières Églises chrétiennes et de la prédication de saint Paul à Rome, nous a prouvé l'invraisemblance extrême d'une rencontre entre deux hommes que tout séparait : comment admettre, à un titre quelconque, la possibilité d'une liaison entre Sénèque, si haut placé dans la gloire littéraire ou politique de ce monde, et un apôtre obscur, inconnu, mêlé à des Juifs méprisés, confondu avec les étrangers, les affranchis et les esclaves qu'il évangélise dans une synagogue ou dans un logement garni ?

L'hypothèse qu'une vue attentive de l'état vrai des choses repoussait comme impossible, la comparaison des doctrines nous l'a fait rejeter comme fausse et inutile. À quoi bon imaginer, contre toute vraisemblance, cette imitation clandestine de livres chrétiens qui, pour la plupart, n'existaient pas encore, ces lectures rapides, fugitives, tentées par Sénèque à la dérobée et comme en bonne fortune, ces lambeaux de christianisme ajoutés par lui après coup à des écrits déjà publiés ? Que veut prouver cette fantasmagorie de rendez-vous, de confidences, d'initiations secrètes, ce rêve malsain d'une subtilité exaltée ? Sénèque n'est pas chrétien ; il est stoïcien et panthéiste ; mais c'est un stoïcien éclectique ; son noble esprit s'ouvre largement aux influences généreuses qui, depuis six siècles, émanent de la philosophie ; son éloquence embrasse avec ardeur ces opinions libérales accréditées dans Rome par la civilisation grecque.

Si l'on insiste, et si l'on veut à tout prix faire de Sénèque un chrétien, si l'on ne trouve pas d'autres mots pour caractériser les tendances hardies et le mysticisme de ses doctrines, il faut, de toute rigueur, appliquer cette expression

et décerner ce titre à beaucoup d'autres philosophes qui n'ont, certes, connu ni les apôtres ni le Nouveau Testament. Les maîtres dont Sénèque a suivi et reproduit l'enseignement, les écrivains grecs ou romains dont il s'est inspiré étaient donc chrétiens aussi ! Cicéron était chrétien, ainsi que Zenon et tout le Portique ; il n'est pas jusqu'à Ménandre qui, avec la *Nouvelle Comédie*, ne soit en droit de réclamer. Et qui donc est plus chrétien que Platon ? Son « christianisme » est bien moins incertain, bien moins mélangé que celui de Sénèque. On est ainsi conduit, en poursuivant la conquête d'un philosophe, à « christianiser » presque toute la philosophie dont il est le traducteur ou l'interprète. De là cette conclusion qui ne manque pas de gravité : le monde ancien, imbu et pénétré des doctrines philosophiques, était à demi tourné ou converti au christianisme longtemps avant l'apparition du Christ et des apôtres. Mais alors, de quel côté sont les imitateurs ?

Telle est la conséquence logique de l'opinion qui s'obstine à faire de Sénèque un chrétien malgré lui, malgré le bon sens et malgré l'histoire.

FIN.

APPENDICE

Texte et traduction de la correspondance de Sénèque et de saint Paul.

EPISTOLÆ PAULI AD SENECAM ET SENECÆ AD PAULUM(829)

EPISTOLA I.

annæus seneca paulo salutem.

Credo tibi, Paule, nuntiatum quod heri cum Lucilio nostro de *apocryphis*(830) et aliis rebus tractatum habuerimus. Erant enim quidam disciplinarum tuarum comites mecum ; nam in horlos Sallustianos secesseramus. Quo in loco, occasione nostra, alio tendentes, hi, de quibus dixi, visis nobis adjuncti sunt. Certe quod tui præsentiam optavimus, et hoc scias volo. Libello tuo lecto, id est cum legissemus de plurimis aliquas epistolas quas ad aliquam civitatem, seu caput provinciæ direxisti, mira exhortatione vitam moralem continentes, usque refecti sumus. Quos sensus, non puto ex te dictos, sed per te ; certe aliquando ex te, et per te. Tanta enim majestas earum est rerum, tantaque generositate clarent, ut vix suffecturas putem ætates hominum, quibus institui perficique possint. Bene te valere, frater, cupio. Vale.

EPISTOLA II.

paulu annæo senecæ salutem.

Litteras tuas hilaris accepi ; ad quas rescribere statim potui, si præsentiam juvenis, quem ad te missurus eram, habuissem. Scis enim quando, et perquem, etquo tempore, et cui quid dari committique debeat. Rogo ergo ne putes te neglectum, dum personæ qualitatem respicio ; sed quod litteras meas bene et a vobis acceptas alicubi scribis, felicem me arbitror tanti viri iudicio. Nec enim hoc diceres, censor, sophista, magister tanti principis omnium, nisi quia vere dicis. Opto te diu bene valere.

EPISTOLA III.

annæus seneca paulo salutem.

Quædam volumina ordinavi et, divisionibus suis, statum eis dedi : ea quoque legere Cæsari sum destinatus, et, si modo sors prospere annuerit, ut novas aures afferat, eris forsitan et tu præsens. Sin, alias reddam tibi diem, ut hoc opus invicem inspiciamus. Et possem non prius edere ei hanc scripturam, nisi prius tecum conferrem (si modo hoc impune fieri potuisset), ut scires te non præteriri. Vale.

EPISTOLA IV.

paulus annæ o seneche salutem.

Quotiescumque litteras tuas accipio, præsentiam tui cogito, nec aliud existimo quam omni tempore te nobiscum esse. Cum primum itaque venire cœperis, invicem nos et de proximo videbimus. Bene te valere opto.

EPISTOLA V.

annæus seneca paulo salutem.

Nimio tuo secessu angimur. Quid est? Vel quæ res te remotum faciunt? Si indignatio domini, quod a ritu et secta veteri recesseris, et aliorum conversus sis, erit postulandi locus ut ratione factum, non levitate, hoc existimet. Vale.

EPISTOLA VI.

paulus annæo senecæ et lucilio(831) salutem.

De his quæ mihi scripsistis, non licet arundine et atramento eloqui : quorum altera res notat et designat aliquid, altera evidenter ostendit ; præcipue cum sciam inter vos esse, sicut apud nos et in nobis, qui me intelligant. Honor omnibus habendus est, tanto magis, quanto minus dignandi occasionem captant. Quibus si patientiam ostendemus, omnino eos ex quacumque parte vincemus, si modo sunt qui pœnitentiam sui gerant. Vale.

EPISTOLA VII.

annæus seneca paulo et theophilo salutem(832).

Profiteor me bene acceptum lectione litterarum tuarum quas Galatis, Corinthiis et Achæis misisti ; et ita invicem vivamus ut eas cum amore divino exhibeamus. Spiritus enim sanctus, in te et supra te, excelsos et sublimes et satis venerabiles sensus exprimit. Vellem itaque, cum res eximias proferas, ut majestati earum cultus sermonis non desit.

Et ne quid tibi, frater, surripiam, aut conscientia meæ debeam, confiteor Augustum sensibus luis permotum : cui lecto virtutis in te exordio, ista vox fuit : mirari se, posse ut, qui non legitime sit imbutus, taliter sentiat. Cui ego respondi : solere Deos ore innocentium effari, haud eorum qui doctrina sua prævaricari quid possunt ; dato ei exemplo Vatinii hominis rusticuli, cui viri duo comparuissent in agro Reatino, qui postea Pollux et Castor sunt nominati(833) Satis instructus videtur. Vale.

EPISTOLA VIII

aulus annæo se necas salutem.

Licet non ignorem Cæsarem nostrarum rerum admiratorem, si quando

deficiet admirator esse, permittes tamen te non lædi, sed admoneri. Puto enim te graviter fecisse, quod ei in notitiam perferre voluisti quod ritui et disciplinæ ejus sit contrarium. Cum enim ille Deos gentium colat, quid tibi visum sit, ut hoc scire eum velles, non video, nisi nimio amore meo facere te hoc existimo. Rogo de futuro, ne id agas. Cavendum enim ne, dum me diligis, offensam dominæ facias(834). Cujus quidem offensa nec oberit, si perseveraverit, neque, si non sit, proderit. Si est regina, non indignabitur ; si mulier est, offendetur. Bene vale.

EPISTOLA IX.

annæus seneca paulo salutem.

Scio te non tam tui causa commotum litteris, quas ad te de editione epistolarum tuarum Cæsari feci, quam natura ipsa rerum quæ ita mentes hominum ab omnibus artibus et moribus revocal, ut non hodie admirer ; quippe qui multis documentis hoc jam notissimum habeam. Igitur nove agamus ; at, si quid facile in præteritum factum est, veniam irrogabis.

Misi tibi librum de verborum copia. Vale.

EPISTOLA X.

paulo annæus seneca salutem.

Quoties tibi scribo, et nomen meum tibi subsecundo, gravem et sectæ meæ incongruentem rem facio. Debeo enim, ut sæpe professus sum, cum omnibus omnia esse, et id observare in tuam personam, quod lex romana honori senatus concessit, perlecta epistola, ultimum locum eligere, ne cum aporia et dedecore cupiam efficere quod mei arbitrii fuerit. Vale, devotissime magister. — Data V. kal. Julii, Ner. IV et Messala coss.

EPISTOLA XI

annæus seneca paulo salutem.

Ave, mi Paule charissime. Si mihi nominique meo, vir tantus et ad id electus, omnibus modis non dico, fueris junctus, sed necessario mixtus, auctum erit de Seneca tuo. Cum sis igitur vertex et altissimorum omnium montium cacumen, non ergo vis læter, si ita sim tibi proximus, ut alter similis tui deputer? Haud itaque te indignum prima facie epistolarum nominandum censeas, ne tentare me quasi illudens videaris, quippe cum scias civem esse te romanum. Nam qui tuus apud tuos locus, apud meos velim ut meus(835). Vale, Paule charissime. — Data kal. Aprilis, Aproniano et Capitone coss.

EPISTOLA XII.

annæus seneca paulo salutem.

Ave, mi Paule charissime. Putasne me haud contristari, et non luctuosum esse quod de innocentia vestra subinde supplicium sumatur, dehinc quod tam duros tamque obnoxios vos reatui omnis populus judicet, putans a vobis effici, quod in urbe contrarium fit? sed feramus æquo animo, et utamur foro quod sors concessit(836), donec invicta felicitas finem malis imponat. Tulit et priscorum selas Macedonem Philippi filium, Persam Darium, et Dionysium ; nostra quoque Caium Cæsarem, quibus quidquid libuit licuit. Incendium urbs romana unde sæpe patiatur, manifeste constat. Sed si effari humilitas humana potuisset quid causæ sit, et impune in his tenebris loqui liceret, jam omnes omnia viderent. Christiani et Judæi, quasi machinatores incendii, supplicio affici solent. Grassator iste, quisquis est, cui voluptas carnificina est, et mendacium velamentum, tempori suo destinatus est, et ut optimus quisque *unum pro multis donatum est caput*(837), ita et hic devotus pro omnibus igni cremabitur. Centum triginta duæ domus, insulæ quatuor sex diebus arsere. Septimus pausam dedit. Bene te valere, frater, opto. — Data V kal. Apr., Frugi et Basso coss.

EPISTOLA XIII.

annæus seneca paulo salutem.

Ave, mi Paule charissime. Allegorice et ænigmatice multa a te opera usquequaque conduntur. Et ideo rerum tanta vis et muneris tibi tributa, non ornamento verborum, sed cultu quodam decoranda est. Nec vereare quod sæpius te dixisse retineo : multos qui talia affectant, sensus corrumpere, rerum virtutes evirare. Certe mihi concedas velim latinitati morem gerere, honestis vocibus speciem adhibere, ut generosi muneris concessio digne a te possit expediri. Bene vale. — Data V nonas Julii, Cæsonio et Sabino coss.

EPISTOLA XIV.

paulo annæus seneca salutem.

Perpendenti tibi ea sunt revelata quæ paucis Divinitas concessit. Certus igitur ego in agro jam fertili semen fortissimum sero, non quidem materiam quæ corrumpi videtur, sed verbum stabile, Dei derivamentum crescentis et manentis in æternum. Quod prudentia tua assecuta est, indeficiens fore debet. Ethnicorum Israelitarumque observationes censeto vitandas. Novum te auctorem feceris, Christi Jesu præconiis ostendendo irreprehensibilem. Sophiam, quam propemodum adeptus, regi temporali ejusque domesticis atque fidis amicis insinuabis. Quibus aspera et incaptabilis erit persuasio, cum plerique eorum minime flectantur insinuationibus tuis, quibus, vitale commodum, sermo Dei instillatus novum hominem sine corruptela perpetuamque animam parit ad Deum istinc properantem. Vale, Seneca charissime. — Data kal. Aug., Cæs. et Sab.

COSS.

TRADUCTION DU TEXTE QUI PRÉCÈDE

LETTRE I.

SÉNÈQUE A PAUL. SALUT.

Je crois, Paul, que tu as été informé de la conférence que nous avons eue hier avec notre cher Lucilius ; elle a roulé sur les mystères que renferme ta doctrine, et sur beaucoup d'autres sujets. Quelques-uns de tes disciples y assistaient ; en effet, nous avons cherché un endroit écarté dans les jardins de Salluste, et c'est là que vinrent nous rejoindre les disciples dont je te parle ; dès qu'ils nous aperçurent, heureux de cette occasion, ils se détournèrent de leur chemin pour se réunir à nous. Sois certain que ta présence a été désirée ; je ne veux pas que tu l'ignores. Nous avons lu tes écrits, c'est-à-dire quelques-unes des Épîtres que tu as adressées à certaines villes et aux capitales des provinces, et qui renferment d'admirables conseils pour la conduite : cette lecture a retrempé notre foi. Les sentiments que tu exprimes, tu n'en es pas toujours, il est vrai, l'auteur, mais seulement l'interprète ; toutefois, il est plus d'un endroit où tu en es à la fois l'interprète et l'auteur. Il y a dans ces pensées une telle majesté, une telle noblesse, que j'ai peine à croire que les générations qu'elles doivent instruire et former puissent en soutenir l'éclat. Je souhaite, mon frère, que tu jouisses d'une bonne santé. Adieu.

LETTRE II

PAUL A SÉNÈQUE, SALUT.

Ta lettre m'a fait plaisir. J'aurais pu y répondre sur-le-champ, si j'avais eu à ma disposition le jeune homme que je devais charger de ce message. Tu sais, en effet, en quelles circonstances, par quels intermédiaires, à quelles personnes il faut confier certains secrets. Ne m'accuse donc pas, je te prie, de négligence et d'oubli, lorsque je me préoccupe du choix de mon exprès. Tu m'écris que mes Épîtres ont été favorablement accueillies par vous en certain endroit. Je me sens heureux de l'estime d'un homme tel que toi. Tu ne porterais pas ce jugement, toi, critique sévère, orateur habile, maître d'un prince si grand dans le monde, si ce n'était la vérité qui te fit parler. Je te souhaite de longs jours de santé.

LETTRE III.

Sénèque a Paul, salut.

J'ai mis en ordre les écrits que tu sais, et je les ai rangés suivant les divisions qui leur sont propres. Mon intention est de les lire aussi à l'empereur, et si le sort nous favorise assez pour qu'il y prête une oreille attentive, lu pourras sans doute

assister à cette lecture. Sinon je t'indiquerai un autre jour, afin que nous examinions ensemble ce travail. Je pourrais encore ne pas lui montrer ces écrits avant d'en avoir conféré avec toi, en admettant que cette entrevue fût sans danger. Cela te prouve que tu n'es pas mis en oubli. Adieu.

LETTRE IV.

Paul a Sénèque, salut.

Chaque fois que tes lettres m'arrivent, je me figure que tu es présent et que tu ne quittes pas notre compagnie. Lorsque tu seras venu une première fois, nos visites deviendront intimes et fréquentes. Je te souhaite bonne santé. Adieu.

LETTRE V.

Sénèque a Paul, salut.

L'éloignement où tu te tiens depuis si longtemps m'afflige. Qu'y a-t-il? Quelle est la cause de ce retard? Si l'empereur s'indigne de voir en toi un transfuge de l'ancienne religion, qui cherche en outre à faire des prosélytes, prie-le de considérer que tu as agi avec réflexion et non à la légère. Adieu.

LETTRE VI.

Paul a Sénèque et a Lucilius, salut.

Ni le roseau ni l'encre ne doivent retracer les pensées qui font le sujet de vos lettres ; car l'un donne une forme précise aux idées, et l'autre, une couleur qui frappe les regards. Je sais d'ailleurs qu'il y a parmi vous comme auprès de nous des esprits qui me comprennent. Il faut rendre à chacun les hommages qui lui sont dus, et cela avec d'autant plus de soin que nous avons affaire à des hommes peu disposés à nous rendre justice. Faisons preuve de patience envers eux, et nous finirons par en triompher, de quelque manière que ce soit, pourvu qu'ils soient capables de repentir. Adieu.

LETTRE VII

Sénèque a Paul et a Théophile, salut.

J'ai éprouvé, je l'avoue, une impression très-agréable en lisant les Épîtres que tu as envoyées aux Galates, aux Corinthiens, aux Achéens. Que nos rapports mutuels, grâce à l'amour divin qui nous anime, offrent l'image des vérités qu'elles renferment. Le Saint-Esprit répand en toi et sur toi des sentiments élevés, sublimes, qui déjà par eux-mêmes attirent le respect. Aussi je voudrais que lorsque tu exprimes ces pensées excellentes, l'élégance du langage répondît à leur majesté.

Je ne veux rien te celer, mon frère ; je veux avoir la conscience en paix à ton

égard. Je t'avoue donc que l'empereur a été frappé de ta doctrine. Entendant lire le commencement de tes réflexions sur la vertu, il s'écria : Je m'étonne qu'un homme sans lettres puisse avoir de tels sentiments ! Les dieux, lui répondis-je, parlent souvent par la bouche des simples, et non par celle des hommes qui pourraient abuser de leur science. J'alléguai l'exemple de ce paysan nommé Vatinius, à qui étaient apparus, sur le territoire de Réate, deux jeunes hommes, reconnus plus tard pour être Castor et Pollux. L'empereur paraît au courant de nos idées.

LETTRE VIII.

Paul a Sénèque, salut.

César, je le sais, admire notre doctrine ; si toutefois son admiration nous fait défaut un jour, veuille bien ne pas t'en offenser, mais le tenir pour averti. Selon moi, tu as pris une détermination bien grave en portant à sa connaissance des dogmes si opposés à sa religion et à ses croyances. Comment as-tu été amené à désirer qu'un sectateur du culte des gentils fût instruit de nos doctrines? Je ne puis me l'expliquer que par un excès d'affection pour moi. Je te prie de ne plus le faire dorénavant. Crains, en voulant me prouver ton attachement, d'offenser celle qui règne sur l'esprit de l'empereur. Si l'empereur persévère, l'offense sera sans danger ; sinon, nous n'aurons rien gagné à cette conduite. Or, si la reine est vraiment reine, elle ne se fâchera pas ; si ce n'est qu'une femme, elle sera blessée. Adieu.

LETTRE IX.

Sénèque a Paul, salut.

Tu t'es ému de ce que je t'ai écrit au sujet des Épîtres que j'ai montrées à l'empereur. Ce qui t'afflige, c'est moins, je le sais, la crainte d'un danger personnel que la connaissance des obstacles qui détournent l'esprit humain de certaines doctrines et d'une certaine morale. Je n'en suis plus à m'étonner moi-même, après tout ce que l'expérience m'a appris. Suivons donc une autre ligne de conduite, et si par le passé j'ai agi avec trop de liberté, pardonne-le-moi.

Je t'envoie un traité sur la *richesse des expressions*.

LETTRE X.

Paul a Sénèque, salut.

Toutes les fois que je t'écris et que je place mon nom après le tien, je fais une chose blâmable et peu conforme à l'humilité chrétienne. Comme je l'ai souvent déclaré, je dois me faire tout à tous, c'est-à-dire observer envers toi la déférence prescrite par la loi et les usages de Rome envers les sénateurs, et par

conséquent choisir pour moi la dernière place, à la fin de la lettre. Pour tout ce qui dépend de ma volonté, loin de moi l'idée d'agir mesquinement et de manquer aux convenances! Adieu, le plus dévoué des maîtres.

LETTRE XI.

Sénèque a Paul, salut.

Je te salue, mon cher Paul. Si tu veux bien, sublime apôtre de la charité, non-seulement unir de toute manière ton nom au mien, mais ne faire qu'un avec moi, ce sera un grand honneur pour ton cher Sénèque. Tu es la cime, le sommet le plus élevé entre toutes les sommités, et tu ne me permettras pas de me réjouir, lorsque je suis tellement rapproché de toi que je pourrais être pris pour un autre toi-même ! Ne te prétends donc pas indigne de figurer en tête de notre correspondance. Autrement, je croirais que c'est un jeu de ta part et une épreuve où tu veux me mettre. Ne sais-je pas que tu es citoyen romain? Je voudrais tenir parmi les miens le rang que tu occupes auprès des tiens. Adieu, mon cher ami.

LETTRE XII.

Sénèque a Paul, salut.

Je te salue, mon cher ami. Crois-tu que je ne ressente pas une douleur amère en voyant que votre innocence est condamnée à de fréquents supplices, et que le peuple, vous traitant d'ennemis publics et de criminels, vous attribue tous les malheurs de l'État? Sachons supporter notre sort et plier au temps, jusqu'à ce qu'un bonheur inaltérable mette fin à nos souffrances. Les anciens âges ont eu à subir le Macédonien, fils de Philippe, le Perse Darius et Denys ; notre siècle a gémì sous Caligula, autant de tyrans qui n'avaient d'autres règles que leurs caprices. On sait, à n'en pas douter, quelle est l'origine des fréquents incendies qui désolent la ville de Rome, et si d'obscurs mortels pouvaient en révéler la cause et parler impunément sur ces mystères, l'évidence brillerait à tous les yeux. Chaque jour on envoie au supplice des chrétiens et des juifs, désignés sous le nom d'incendiaires. Mais il tombera à son tour, ce scélérat, quel qu'il soit, qui met son plaisir à se faire bourreau, et qui a recours au mensonge pour voiler ses crimes. Si les plus vertueux ont servi ; cette fois, de victimes expiatoires pour tout le peuple, lui aussi subira pour tous la peine du feu éternel. Cent trente-deux maisons, quatre quartiers ont brûlé pendant six jours. Le feu s'est arrêté dans la septième journée. Porte-toi bien, mon frère.

LETTRE XIII.

Sénèque a Paul, salut.

Je te salue, mon cher Paul. L'énigme et l'allégorie régissent dans tes ouvrages.

Il faudrait relever cette force de pensées qui t'est propre, sinon par de vains ornements, du moins par une certaine élégance. Ne te laisse pas arrêter par la crainte que je t'ai entendu exprimer plus d'une fois : beaucoup, disais-tu, par une telle recherche, dénaturent les pensées et énervent la vigueur des sentiments. Daigne au moins faire quelque chose pour la correction du style lorsque tu écris en latin, mets dans tout son éclat un langage aussi noble que le tien, afin que tout soit digne de toi dans l'accomplissement de ta sublime mission. Porte-loi bien.

LETTRE XIV

Paul a Sénèque, salut.

Tes recherches profondes ont rencontré des vérités que la Divinité révèle à bien peu d'hommes. Je sème donc avec assurance, dans un champ désormais fertile, une semence vigoureuse, qui n'est ni matérielle, ni sujette à se corrompre ; c'est le Verbe immuable, émanation d'un Dieu qui croît et demeure éternellement. La science conquise par ton génie ne doit point éprouver de défaillances. Évite, crois-moi, les objections des païens et de Juifs. Tu deviendras un auteur nouveau, en consacrant à la gloire de Jésus-Christ un talent irréprochable. Cette sagesse, où tu touches, tu la feras pénétrer dans le cœur du roi de la terre, de ses serviteurs et de ses confidents. Il te sera difficile de les convaincre et d'enlever leur assentiment, car la plupart se montreront rebelles à les conseils, quoiqu'ils soient soutenus de la parole de Dieu, cet élément de vie qui fait de nous des hommes nouveaux, exempts de souillures, et gagne au ciel à tout jamais l'âme qui s'empresse d'obéir. Adieu, cher Sénèque.

NOTES

- (1) V. Sénèque, passim, et notamment, pour ce passage, le début du 1^{er} livre des *Questions naturelles*.
- (2) Saint Paul, Epîtres, passim, et particulièrement celles aux *Éphésiens*, aux *Philippiens*, aux *Thessaloniens*.
- (3) Tous ces préceptes se trouvent à la fois dans Sénèque et dans saint Paul.
- (4) Sénèque, Ep. 108, 109.
- (5) *Id.*, *De Brevit. vitæ*, ch. XIV.
- (6) Ritter, t. IV, 1. XII, ch. I-VI.
- (7) M. Villemain, *Tableau de l'Éloquence chrétienne au IV^e siècle*.
- (8) Bossuet, *Panegyrique de saint Paul*.
- (9) « Saint Thomas accorde aux philosophes païens la foi implicite et enveloppée. Il a cru à l'histoire de la délivrance de Trajan par les prières de saint Grégoire le Grand. Saint Justin a nommé Socrate chrétien ; saint Ambroise, saint Chrysostome, saint Augustin, ont pensé qu'il serait sauvé. Erasme combat pour le salut de Cicéron dans une préface sur les Tusculanes. Sepulveda de Cordoue écrit à Serranus une lettre (la 91^e) pour lui prouver qu'on peut avec raison bien penser du salut d'Aristote. Cœlius Rhodiginus (*Led. ant.*, 1. XVII, c. XXXIV) représente Aristote mourant avec des larmes de repentance, en offrant sa contrition à la cause première. »
- (La Mothe le Vayer. — *De la vertu des païens*.)
- « Un des correspondants de Loup de Ferrières (IX^e siècle) plaçait Virgile et Cicéron parmi les élus. »
(M. Ampère, *Histoire littéraire de la France*, t. III, ch. XII.)
- (10) Clément, *Stromates*, 1. I, ch. XXIV, et 1. V, ch. XIV : « Miltiade, général des Athéniens et vainqueur des Perses à Marathon, qui avait étudié la tactique de Moïse, l'imita de la manière suivante : il fit marcher de nuit ses troupes par des chemins impraticables, etc.... »
- (11) Sur la question des emprunts faits aux livres saints par les philosophes grecs, voy. Eusèbe, *Préparation évangélique*, 1. VIII, chap. XVI ; IX, 5. — X, 1 et 4. — Voy. aussi Clément d'Alexandrie, *Stromates*, 1. V, ch. XIV, et en général les six premiers livres : Josèphe, *Contre Apion*, 1. 1, chap. vin. Il est à remarquer que les Pères latins repoussent ce sentiment ou le défendent avec froideur. — Voy. Lactance, *Inst. div.*, 1. IV, ch. 2. — S. Aug., *De Civit. Dei*, I. V. VIII, ch. XI.
- (12) Qu'on lise, par exemple, les articles publiés en 1867 et 1868 dans la *Revue moderne* et la *Revue contemporaine*, par M. Ernest Havet, sous ce titre : *Le christianisme et ses origines*. La thèse soutenue par M. Havet est la contre-partie de celle que nous signalons en passant ; elle consiste à rechercher et à montrer dans la philosophie, la religion et la poésie des anciens, depuis Homère jusqu'à Virgile et Cicéron, le principe de la plupart des idées chrétiennes et la raison de leur succès. Cette opinion est soutenue avec une science, une sincérité et un talent que doivent reconnaître ceux-là même qui n'adoptent pas soit les conclusions, soit les inductions de l'auteur. Il y a là matière à réflexion pour l'école exagérée et envahissante dont nous parlons, car cette école subsiste et c'est un de ses excès que nous combattons de notre côté.
- (13) Homélie VII sur la I^{re} Epître aux Corinthiens. — Homélie III sur la même Epître.
- (14) Sur l'Ep. aux Ephésiens, 1. II, ch. III. — Irénée est du même avis (*Adv. hæres.*, 1. III, ch. VII). Selon saint Chrysostome, dit Tillemont, saint Paul ne savait que l'hébreu (Voy. *Mémoires*, saint Paul).
- (15) Panegyrique de saint Paul. — Voyez aussi le jugement de dom Calmet, qui résume l'opinion des Pères (fin des Ep. de saint Paul). — Saint Augustin relève surtout la dialectique de l'Apôtre. — On peut consulter l'appréciation très-éclairée de l'éloquence et du style de saint Paul dans le 3^e dialogue sur l'éloquence, de Fénelon. Elle confirme pleinement l'opinion ici exprimée. Voyez aussi, sur les principales incorrections des Epîtres, M. Glaire, t. VI, art. 4, ch. I.
- (16) L'opinion générale est qu'il naquit l'an 2 après J.-C. (Voyez Tillemont, *Mém.*, saint Paul).
- (17) Actes, XXII, 1,3; XXIII, 1, 6. — Epître aux Philip., ch. II, 2, 5. — II^e Epître aux Corinth., XI, 22.

(18) Voyez sur ces guerres, Josèphe, *Ant. Jud.*, 1. XIV. — *Guerre contre les Rom.*, 1. I, ch. VII. — Saint Jérôme dit que saint Paul s'enfuit avec ses parents de Giscala, ville de Judée prise par les Romains. (Catalogue des écrivains ecclés.)

(19) Josèphe nous parle de plusieurs Juifs citoyens romains, et même de quelques-uns qui furent chevaliers (*Guerre des Juifs*, 1. II, XXIV) ; mais le soin qu'il prend de les mentionner nous fait penser qu'un titre si noble n'était pas commun dans sa nation.

(20) C'est à tort que Tillemont et Fleury ont prétendu que Tarse jouissait du titre de colonie libre et du droit de bourgeoisie. On ne voit pas dans les médailles qu'elle ait eu ces privilèges avant Caracalla et Héliogabale (Voyez dom Calmet, *Comm.*, Act. XVI, 37). — Voyez aussi Connybear et Howson, *Vie de saint Paul* (Londres, 1854), t. I, 1. II. — Appien (*de Bello civ.*, 1. V, ch. VII) se borne à dire qu'Antoine accorda la liberté, c'est-à-dire le titre de villes libres, à Tarse et à Laodicée.

(21) Cette conjecture est de Wieseler (*Chronologie des Act. des Apôt.*, Gottingen, 1848). — Il se fonde sur un sens dont est susceptible le verset 9 du chap. VI des Actes, qui peut se traduire : « Il y avait alors à Jérusalem des affranchis de Cyrène, Alexandrie, Cilicie, Asie. » Or, comme saint Paul se trouvait parmi eux, il en conclut qu'il était affranchi. — Les Romains firent beaucoup de prisonniers en Judée sous Pompée, Gabinius et Cassius. Ce dernier en emmena trente mille de Larichée (*Guérre des Juifs*, 1. I, ch. IV). Nous voyons aussi dans Appien (1. V, ch. VIII) qu'Antoine affranchit par un décret ceux des Tarsiens qui avaient été vendus: τοὺς πεποαμένους ἀπέλυε τῆς δουλείας διατάγματι.

(22) Ces vêtements étaient faits de poils de bouc et de chèvre (Varron, *De re rustica*, 1. II, ch. XI). — Les tentes de poils de bouc existent encore dans ce pays.

(23) Le Talmud ordonnait au père ces trois choses : circoncire son fils, lui apprendre la loi et lui donner un commerce.

(24) Voyez saint Basile, Ep. V, à Eusèbe de Samosate.

(25) L. XIV, ch. V. « Καὶ τὰλλὰ τ'εὐανδρεῖ καὶ πλεῖστον δύναται, etc., etc. »

(26) Mém. de l'abbé Belley (Acad. des Inscrit., t. XXXVII). On a découvert récemment à Tarse, dans une excavation des anciens remparts de la ville, une collection de petites statues en terre cuite représentant Jupiter, Pan, Mercure, Cybèle, Cérès, Apollon, un taureau égorgeant un lion. Il y avait aussi beaucoup de lampes et d'encensoirs qui avaient servi. Une coiffure de femme, qui est à peu près celle de la femme de Titus, semble indiquer la date de ces objets. On présume que ces symboles d'idolâtrie furent jetés en cet endroit par quelque converti (Connybear, t. I, p. 275, n. 4).

(27) Strabon, 1. XIV, ch. V.

(28) Cave pense que saint Paul fut instruit des arts païens avant d'aller à Jérusalem (1. I, ch. V). C'est aussi le sentiment de Lardner (*Hist. des Ap.*, ch. XI). M. Glaire paraît être de l'avis contraire (t. VI, art. 4, ch. I), ainsi que MM. Connybear et Howson (t. I, ch. II).

(29) Actes, ch. X, v. 28. Les seules défenses qui furent levées étaient celles qui interdisaient le négoce avec les gentils et même le passage en pays étranger.

(30) Rhéteur de Tarse, cité par Strabon.

(31) C'était un dicton juif. — La Mischna et la Ghémara, commentaires du Talmud, renferment des malédictions contre ceux qui élèveront leurs enfants dans la science des Grecs (voyez M. Biet, *Essai sur l'Ecole Juive*, III^e partie, ch. II).

(32) Josèphe évalue à près de trois millions le nombre des Juifs qui chaque année se purifiaient à Jérusalem (*Guer. contre les Rom.*, 1. VI, ch. XLV).

(33) Voyez M. Biet, *Essai sur l'école juive*, III^e partie, ch. II. — Le Talmud mentionne la distinction importante entre la langue grecque et les doctrines grecques. Il approuve celle-là et repousse celles-ci.

(34) M. Biet, page 285. — Philon resta obscur à Alexandrie même, et inconnu aux païens (*Ibid.*, p. 258.) On peut consulter sur Philon un ouvrage spécial et très-savant par Ferdinand Delaunay (1867. — Librairie académique.)

(35) Tels étaient les usages juifs. Voyez Connybear et Howson, 1. 1, ch. II, p. 54.

(36) Voyez, sur la vénération attachée à ce titre, Josèphe (*Ant. J.*, 1. XX, ch. IX).

(37) M. Biet, page 286.

(38) Nous avons déjà dit que les Pères, et particulièrement saint Irénée et saint Jérôme, signalent beaucoup de fautes de langage dans les Epîtres. Ce dernier va jusqu'à dire que l'Apôtre se servait de Tite comme d'un interprète auprès des Grecs, surtout pour l'explication des mystères les plus difficiles à exprimer en langue grecque (Ep. CXX, 11).

(39) Act. XXII, 3. — Josèphe, parlant de lui-même, nous dit qu'à l'âge de quatorze ans il était habile dans l'explication des Ecritures, qu'à treize ans il commença à s'instruire des diverses opinions des sectes juives, et qu'à dix-neuf ans il embrassa celle des pharisiens (Autobiographie). — Il n'apprit le grec que fort tard, après sa captivité chez les Romains, et il le prononça fort mal toute sa vie.

(40) C'est aussi, ou à peu près, l'opinion de M. Connybear (t. I, ch. II).

(41) Dans les écoles juives, le maître était assis sur une sorte de plateforme, et les élèves se rangeaient en cercle autour de lui, en s'asseyant sur le sol ; ou bien encore, le maître prenait place sur un siège élevé, et les élèves, toujours en cercle, sur des sièges très-bas. Cet usage s'est conservé dans les écoles mahométanes.

(42) Connybear, t. I, 1. II.

(43) Connybear et Howson, t. I, 1. II, fin.

(44) Voyez les mêmes auteurs, *ibid.* — Voyez aussi M. Fleury, *Saint Paul et Sénèque*, t. II, III^e partie, ch. XVI.

(45) Ligfood, *Hor. hebr. ad. Actus Apostolorum*, page 43.

(46) Nous voyons au contraire que la popularité de Gamaliel était très-grande : « Honorabilis universæ plebi. » (Act. v, 34).

(47) Actes, IX, 30. — D'après le récit des Actes, ce séjour ne fut pas long, car. entre son départ pour Tarse et son retour, le seul fait accompli c'est la conversion de Corneille (ch. X). Wiesener pense que Paul ne resta que six mois à Tarse (Connybear, t. I, ch. III).

(48) C'est le sentiment de MM. Connybear et Howson (t. I, ch. III, fin.)

(49) Voyez tout le chapitre X de M. Fleury, t. II, III^e partie.

(50) I^{re} Ep. aux Corinthiens, ch. II, 1, 2, 4. — II^e aux Corinth., ch. I, 12, ch. X, 10, ch. XI, 6. — Ep. aux Colossiens, ch. II, 8.

(51) — Voici le sentiment de don Calmet sur le style des Epîtres : « Elles n'ont pas la pureté, ni la politesse des auteurs grecs de son temps. On y trouve quelquefois des expressions rudes, des hébraïsmes presque inévitables aux Hébreux nourris dans la lecture des livres saints. On y remarque quelques fautes de grammaire, quelques renversements d'ordre, de longues parenthèses, des écarts qui détournent le sens, et interrompent le fil du discours, et qui en rendent la lecture difficile et obscure, etc. » — On lit aussi dans M. Glaire : « Saint Paul confond les temps, met le plus-que-parfait pour le prétérit, le prétérit pour le présent, le participe pour le verbe, l'infinitif pour l'impératif ; tantôt c'est un cas pour un autre, le substantif pour l'adjectif ; tantôt il fait un usage irrégulier des particules qui servent à lier le discours, les prenant selon la signification qu'elles ont en hébreu ; ce qui quelquefois jette tant d'obscurité dans son raisonnement, qu'on prendrait l'antécédent pour le conséquent, et les conclusions pour les prémisses, etc. » (T. VI, ch. I, art. 4.) — « On n'est pas fondé à affirmer, dit Michaëlis, qu'il fût initié dans la philosophie des écoles célèbres de Tarse. » (*Id., ibid.*, art. 5.) — Voyez en outre Fénelon, 3^e *dialogue sur l'éloquence*.

(52) Nicéphore Calliste *Hist. ecclés.*, II, 37. — Cet auteur vivait au XIV^e siècle. C'est un historien sans valeur.

(53) Jean d'Antioche, dit Malalas, est plus ancien que Nicéphore, mais n'a pas plus d'autorité. Il est du VII^e ou du IX^e siècle. — Les Actes apocryphes de saint Paul et de Théccla furent composés vers le II^e siècle (voyez don Calmet et M. Glaire).

(54) Voyez Tillemont, art. 31. — Chrys., *De Pœnitentia*, Hom. II.

(55) II^e aux Corinth., ch. XI, v. 5.

(56) Connybear, t. I, p. 240, note 4.

(57) A Lystre même, à Derbi, à Perga, en Galatie, il y avait des familles juives. Timothée, fils d'une

Juive et d'un païen, était de Lystre.

(58) Quelques auteurs ont cru voir une différence entre les synagogues et les προσευχαί ; selon eux les προσευχαί n'étaient que de simples oratoires, assez semblables aux *delubra* des païens et à nos *chapelles* ; mais Josèphe et Philon désignent souvent par ces derniers termes des bâtiments aussi grands que des synagogues.

(59) Voy. Philon, *In Flaccum* Tertullien, *De Jejunio*, ch. XVI et *Adversus nationes*, I, 13. — Josèphe, *Antiq.*, XIV, 10-23. — *Actes des Apôtres*, XXI, 5. — Connybear, 1. 1, p. 315, note 4.

(60) Voyez Connybear, t. I, p. 185.

(61) Strabon, ap. Joseph. *Ant.* XIV, 7, — Philon, *De leg. ad Caium*. — Act. II, 5.

(62) Philon, *In Flaccum*. — Voy. Philon d'Alexandrie, *Ecrits historiques*, influence, luttes et persécution des Juifs dans le monde romain, par Ferdinand Delaunay (1867), pages 3 et 4.

(63) Ils étaient environ 200,000 à Césarée, 13,000 à Scythopolis, 10,000 à Damas, 50,000 à Séleucie. Voy. Josèphe, *passim*. — On évalue à 200,000 le nombre des Juifs d'Alexandrie (Delaunay).

(64) Connybear, t. I, ch. I, p. 18.

(65) On donne aussi aux Juifs de Palestine le nom d'Araméens, ou Juifs des hautes terres (Connybear, t. I, ch. II, p. 38.)

(66) Connybear, t. I, p. 163.

(67) Sur cette tentative, voy. *Ecrits de Philon*, par M. Delaunay (1867).

(68) Josèphe, *Antiq.*, XV, 11, 12.

(69) *Id.*, *ibid.*, XVI, 9.

(70) Despectissima pars servientium (Tacite, *Hist.*, V, 1-15).

(71) Philon, *Devita Mosis*, 1. II, t. II, p. 137.—Josèphe, *Rép. à Apion*, 1. II, ch. V. « A Antioche les Juifs attirèrent à leur religion un grand nombre d'idolâtres qu'ils s'associaient en quelque sorte. » (*Guerre contre les Romains*, VII, 9, II, 41.)

(72) Horace :

Ac veluti te

Judæi cogemus in hanc concedere turbam (Sat. IV, 1. I, v. 142).

Tacite : « Transgressi in morem eorum (Judæorum) idem usurpant nec quidquam prius imbuuntur quam contemnere deos, exuere patriam, parentes, liberos, fratres, vilia habere. » (*Hist.*, v.5.)—Dion, XXXVI 16, 17. — Phil., *Legatio ad Caium*.

(73) Romanas autem soliti contemnere leges

Judaicum ediscunt et servant ac metuunt jus

Tradidit arcano quodcumque volumine Moses.

(XIV, 85 et sqq.) — V. Perse (Sat. v, v. 190).

(74) Saint Matthieu, XXIII, v. 15.

(75) *Cont. Apion*, 1. II, ch. VIII.

(76) *Id.*, *ibid.*, 1. II, ch. v.

(77) On distinguait trois classes de prosélytes : les prosélytes parfaits, ou prosélytes de justice ; ils devenaient des véritables Juifs : les prosélytes de la porte, ou simples initiés ; enfin les prosélytes esclaves, qui, dit-on, avaient le droit d'inceste. — Ce serait là une des sources des calomnies répandues depuis contre les chrétiens. Car les païens, comme on sait, confondaient les premiers fidèles avec les Juifs. — Basnage, 1. VI, ch. VI et VII.

(78) Don Calmet, *Comm. sur le ch. X des Actes*.

(79) « Ceux de Damas résolurent de massacrer les Juifs qui demeuraient parmi eux. Mais comme la plupart de leurs femmes avaient embrassé notre religion, ils eurent grand soin de leur cacher leur dessein. » (Josèphe, *Guerre*, etc., 1. II, ch. XLI.)

(80) Actes, ch. XIII, 50. — XVII, 4, 12.

(81) L. VII, 3.

(82) Actes, XVI, 1. — II^e Ep. à Timothée, ch. I, V. 5.

(83) Horace, Sat. III, 1. II, v. 290.

(84) Josèphe, *contre Apion*, 1. II, ch. IX.

(85) Perse, Sat. v, v. 180 :

Herodis venere dics, unctaque fenestra

Dispositæ pinguem nebulam vomuere lucernæ...

Lubra moves tacitus, reculitaque sabbata palles.

(86) « Sacramenta Judæorum maxime sabbata (Seneca) reprehendit, inutiliter id eos facere aflirmans, quod per illos singulos septem, interpositos dies septimam fere ætatis suæ partem perdant vacando... Gum interim usque eo sceleratissimæ gentis consuetudo convaluit ut per omnes terras accepta sit... victi victoribus leges dederunt. Hi tamen causas ritus sui noverunt, at major pars populi facit quod cur faciat ignorat. » (Fragment cité par saint Augustin, *De Civit. Dei*, VI, 11). Sénèque fait encore allusion à cet usage dans la lettre 95 à Lucilius.

(87) Actes, XIII, v. 44. Les gentils pouvaient aller adorer dans le temple, y offrir leurs vœux et leurs présents. Ils se tenaient avec les prosélytes dans le *parvis des nations* fermé de balustrades. — Basnage, 1. VI, ch. VI.

(88) Act. v, 42. — XVIII, 7. — XIX, 9.

(89) Eusèbe de Ces., *Hist. ecclés.*, 1. II, ch. III.

(90) Judæorum mos absurdus sordidusque (Tacite, *Hist.*, v. 5. — *Id.*, *Hist.*, v. 4,5.) Gens superstitioni obnoxia, religionibus adversa ; ch. XIII. — Cætera instituta sinistra, fœda, pravitate valuer, ch. 5.

(91) Les ennemis des Juifs leur dérobaient leur loi dans le temple (Josèphe, *Antiq.*, XVI, 10).

(92) Voyez les erreurs de Plutarque dans ses Symposiaques, *Entretien* v. On peut consulter aussi à ce sujet un mémoire de M. Burignv (Acad. des Ins., t. XXIX).

(93) Actes, ch. II, v. 14, ch. III, v. 12, ch. XIII, v. 15. — Ces discours, adressés spécialement à des Juifs ou à des gentils judaïsants, roulent en grande partie sur l'accomplissement des prophéties, et les principales preuves sont tirées de l'Ancien Testament.

(94) Act., XIII, 6.

(95) Tacite, *Ann.* XVI, 31.

(96) Actes, XIII, 12.

(97) Nous dirons ici un mot de l'origine du nom de Paul donné à l'Apôtre par Luc au moment où il relate la conversion de Sergius. Suivant l'opinion la plus générale, l'Apôtre prit ce nom en mémoire de sa nouvelle conquête et comme un trophée de sa victoire. C'est là, ce nous semble, une explication oratoire, plus spécieuse que fondée. Si ce motif est véritable, pourquoi le texte sacré n'en parle-t-il pas? Pourquoi ce nouveau nom est-il mentionné avant que Sergius soit converti? 11 nous paraît bien plus vraisemblable que l'Apôtre, suivant un usage très-commun en Judée, avait deux noms : l'un juif et l'autre étranger. Citoyen romain, il avait un nom latin. L'histoire juive est pleine d'exemples analogues. Après la conquête assyrienne, les Juifs portèrent des noms assyriens, *Néhémiah*, *Schammai*, *Baltesshazzar* ; après la conquête grecque, des noms grecs et quelquefois même les plus mythologiques, Jason, Apollon, Phébus et Borée (Josèphe, *Guer. rom.*, II, 38) ; la domination romaine introduisit les noms romains, Crispus, Justus, Niger, Drusilla, Priscilla, Apella, Aquila. Or, la plupart de ces Juifs avaient deux noms, l'un hébreu et l'autre païen, un sacré et un profane, un ésotérique et un exotérique : le premier était celui de la famille ou de la synagogue, l'autre celui des affaires et des voyages. Ainsi nous voyons : Baltesshazzar-Daniel, Esther-Hadasa, Hérode-Agrippa, Salome-Alexandra, Juda-Aristobule, Simon-Pierre. Quelquefois il y avait analogie de signification ou de son entre ces deux noms : Josep-Jason, Hillel-Jule, Saul-Paul. En conséquence, il nous paraît raisonnable de penser que l'Apôtre, qui avait porté le premier nom parmi les Juifs, porta le second parmi les païens : depuis, dans toutes ses Epîtres, il se servit invariablement de ce dernier. Comme rien n'était plus connu parmi les chrétiens que les deux noms de l'Apôtre, Luc dit sans aucun détail : Saul, qui s'appelait aussi Paul.... Peut-être s'était-il présenté au gouverneur sous ce nom. N'oublions pas que c'était la première fois qu'il quittait le continent asiatique et s'adressait à des Romains. — V. Connybear, etc., t. I, ch. V, p. 163. — V. aussi dans le même endroit l'opinion de saint Jérôme et de Baronius. — Don Calmet, après avoir exposé les divers sentiments, conclut dans le sens indiqué plus haut

(Comm. ch. XIII, v. 9).

(98) Act. XVI, 21.

(99) Voyez Connybear, etc., t. I, ch. IX, p. 339. — « Via illa nostra, quæ per Macedoniam est usque ad Hellespontum militaris. » (Cicér., *De prov. cons.*, II).

(100) Strab., VII, 7, 4. — Connybear, etc., t. 1, ch. IX, p. 346.

(101) *Nouvelles juives* de 1849. — Paul Lucas, dans son dernier voyage, porte seulement le nombre des Juifs à trente mille, et celui des synagogues à vingt-deux.

(102) Act. XVII, 4.

(103) Villemain, *Tableau de l'éloquence chrétienne ; introd.*, 41.

(104) Josèphe, *Antiq.*, XIV, 16.

(105) Connybear et Howson, t. I, ch. X, p. 375.

(106) Pausanias (*Attica*, II) place ces autels dans les temples du Pirée : Βομοὶ θεῶν τε ὀνομαζομένων ἀγνώστων καὶ ἠρώων. — Peut-être un autel à un dieu inconnu était-il en outre élevé dans le centre de la ville. C'est l'opinion des deux docteurs anglais. — Voyez aussi la *Dissert.* de don Calmet à ce sujet. Elle résume les sentiments des Pères (en tête des Comm. des Actes).

(107) Pausanias, XXIV, 3.

(108) Platon, II^e *Alcibiade*. — Isocrate, *Panégryrique*. — Sophocle, *Œdipe à Colone*. — Josèphe, *contre Apion*, I, 12. — S. Grégoire, *Oraisons funèbres de S. Basile*. — Julien, *Misopogon*.

(109) Σπερμόλογος, qui est le mot des *Actes*, signifie proprement un oiseau qui ramasse çà et là des grains tombés, et par extension un homme qui vit de ce qu'il ramasse, par conséquent paresseux, mendiant, bavard. Voy. don Calmet et Connybear, etc., t. I, ch. X, p. 400, n. 3. Saint Chrysostome dit qu'il fut mené à l'Aréopage pour être condamné.

(110) Voyez don Calmet, Comment, sur le v. 18 du ch. XVII des Actes.

(111) Strabon, I, IX.

(112) Connybear, etc., t. I, ch. X, p. 401, 402,

(113) Act. XVII, 32.

(114) I., Corinth., I, 23.

(115) Voyez Justin, ch. XXI et XXII, I^{re} apologie.

(116) Connybear, t. I, ch. XII, p. 448. — Don Calmet, Comm., v. 12, ch. XVIII. — Sénèque était revenu d'exil vers 49, et son crédit avait pu servir à Marcus Annæus Novatus, son frère, qui prit, comme on le sait, le nom de Gallion, parce qu'il était entré par adoption dans une famille de ce nom.

(117) Voyez Dion Cassius, I, X. — Tacite, *Ann.*, I, 76. — Suét., *Claude*, 25.

(118) Pour ces détails et les suivants, voyez l'ouvrage anglais déjà cité, Connybear, t. I, ch. X.

(119) I., Cor., ch. II, 3. — Ces persécutions venaient des Juifs.

(120) Aux Corinth., ch. XIV, v. 18, 28. — Ch. IV, 13. — II, Cor., ch. XII, 20. — I, Cor., ch. V, 1. — Ep. aux Rom., XVI, 1. — Cor., ch. III, 22. — II, Cor., ch. XI, 13.

(121) II, Corinth., ch. VIII, 2, *altissima paupertas eorum*, ἡ κατὰ βάθους πτωχεία αὐτῶν.

(122) I. Cor., ch. IV, 13.

(123) L'an 56, selon don Calmet.

(124) Voyez les ch. I et II de l'Ep. I aux. Cor.

(125) Expressions de Bossuet, *Panégyr.* de saint Paul.

(126) Act. XVIII, 12.

(127) « Gallio Frater meus, quem nemo non parum amat, etiam qui amare plus non potest..... nemo enim mortalium uni tam dulcis est quam hic omnibus... » *Quæst. nat.*, IV. Préf.

—Stace :

Hoc plus quam Senecam dedisse mundo.

Aut dulcem generasse Gallionem. (*Sylv.*, II, 7.)

Sénèque fait encore mention de son frère dans la *Consolation à Helvia* ; il le désigne sans le nommer par les honneurs qu'il a déjà obtenus : «Respice fratres meos alter honores industria consecutus est ;

alter sapienter contempsit. Acquiesce alterius filii dignitate, alterius quiete, utriusque pietate... » (16.) — Ce traité est probablement de l'an 44.

(128) Act. XVIII, 13.

(129) *Ibid.*, 14, 15.

(130) *Ibid.*, V, 17.

(131) Voyez Josèphe, *Antiq.*, 1. XIV, ch. XVII. — L. XVI, ch. V, 10. — L. XIX, ch. V.

(132) Les paroles de Gallion sont les mêmes que celles de Pilate. Celui-ci disait : ὑμεῖς ὄψεσθε, *ipsi videritis*, « arrangez cela entre vous » (Ev. s. saint Matthieu, XXVII, 24). Gallion : ὄψεσθε αὐτοί, *videritis ipsi* (Act. xviii, 15).

(133) On était-en 54. Or, à cette époque, Paul n'avait encore écrit que les deux lettres aux Thessaloniens. Les autres Epîtres, ainsi que les Évangiles, sont postérieures, excepté l'Évangile selon saint Matthieu, qui fut écrit en 41, en Palestine, et dans la langue du pays. Cependant saint Irénée le reporte jusqu'à l'an 61. (Chronologie orthodoxe.)

(134) Voyez don Calmet, Act. XXVI, 27. — Selon M. Glaire, ce fut en 60 (t. V). — En 58, selon MM. Connybear et Howson (Voy. la not. de la fin du II^e vol.).

(135) Act. XXIV, 5.

(136) Jonathas, fils du grand prêtre Anne, avait demandé et obtenu pour gouverneur Félix en 52. — Voy. don Calmet, *Comm.*, Act. XXIII v. 24.

(137) Josèphe, *Ant.*, 1. XX, et *Guerre c. les Horn.*, 1. II.

(138) Act. XXIII, 29.

(139) Josèphe, *Ant.*, 1. XV, ch. XIII. — Connybear, t. II, XXII.

(140) Tacite l'appelle Antonius Félix, en mémoire de sa maîtresse Antonia (*Hist.*, 1. V, 9). — Les rois juifs Agrippa 1^{er} et Agrippa II avaient été les familiers d'Antonia ; ce qui explique qu'on ait jeté les yeux sur des affranchis de la maison pour la Palestine (Josèphe, *Ant.*, 1. XVIII, VIII).

(141) Claudius, ch. XXVIII. — La première est Drusilla, fille d'Agrippa I^{er} ; la seconde est une autre Drusilla, dont parle Tacite ; elle était petite-fille d'Antoine et de Cléopâtre. On ne connaît pas la troisième.

(142) Felix per omnem sævitiam et libidinem jus regium servili ingenio exercuit (*Hist.*, V, 9). — *Annales*, XII, 54.

(143) Connybear, t. II, ch. XXII, p. 290.

(144) Act. XXIV, 22.

(145) Act. XXIV, 17, 26. — Les gouverneurs romains n'en usaient pas autrement. Josèphe, *Ant.*, xx, 8, 5.

(146) Act. xxv, 3.

(147) Don Calmet, Act. XXV, 11.

(148) Dion Cassius, LXVI, 15. — Josèphe, *Ant.*, XX, 7, 3. — Juvénal, sat. VI, v. 155.

(149) Act. XXVI, 24, 19.

(150) Act. XXV, 28.

(151) Voyez don Calmet, *ibid.*

(152) Épître aux Romains, ch. XV, v. 24

(153) Josèphe, *Ant.*, XVII, 14.

(154) Horace, sat. 5, 1. I.

(155) Josephe, *Ant.*, XVII, 14.

(156) Voyez Connybear, t. II, ch. XXV, p. 312.

(157) Connybear, t. II, fin, Résumé chronologique. — D. Calmet. — Tillemont. — M. Glaire. — Selon la chronique d'Eusèbe, ce fut en 58. Selon Cave, ce fut en 57.

(158) Voyez Actes XXIV, 23 ; — XXVII, 3.

(159) Ἐν ἰδίῳ μισθώματι, in suo conducto (Act. XVIII, 30).

(160) Efezobry, *Rome au siècle d'Auguste*, lettre XIV.

(161) Act. XXVIII, 17.

(162) *Id., ibid.*, 24.

(163) *Id., ibid.*, 31.

(164) Voyez Tillemont et les autorités qu'il cite, art. 28. — M. Glaire : « La tradition de l'Eglise romaine, les témoignages des Pères sans exception, Papias, saint Ignace, Gains, Denys de Corinthe, saint Irénée, Origène, Tertullien, Clément d'Alexandrie, tous les monuments ecclésiastiques attestent que saint Pierre fonda l'Eglise de Rome. » (T. VI, art. V, ch. II.)

(165) Ep. aux Romains, ch. I, v. 8.

(166) « Les noms grecs des chrétiens de Rome font voir que la plupart étaient venus de Grèce et d'Orient. » (Fleury, *Hist. ecclés.*) — Les noms latins qui s'y trouvent mêlés ne prouvent même pas qu'il y eût beaucoup de Romains, car, nous l'avons vu plus haut, les Juifs et les étrangers prenaient souvent des noms latins.

(167) Josèphe, *Ant.*, XVII, 12. — C'est encore le chiffre actuel de la population juive à Rome, dans le Ghetto. — A Paris, ils sont aujourd'hui 10,719 (Voy. Darbois, Diocèse de Paris, 1836.) — D'autres calculs élèvent jusqu'à près de 20,000 le nombre des Juifs qui habitaient Rome sous Claude et sous Néron. — Voy. *Philon* par M. Delaunay, et les autorités que cite cet auteur. Pages 99 et 101.

(168) Act. XXVIII, 22.

(169) MM. Connybear et Howson, t. II, ch. XXV, p. 376, n. 12, et p. 377. — Selon ces auteurs, on comptait 700 sénateurs et 10,000 chevaliers.

(170) Sénèque, *Cons. a Helvia*, 6.

(171) Tacite, *Ana.* XV, 44.

(172) Les troupes casernées dans Rome s'élevaient à 15,000 hommes environ. — Connybear, etc., *ibid.*, p. 376.

(173) Dion Cass., 1. XLIII, 20; Connybear, etc., *ibid.*, p. 378; Martial, 1. I, 42; Juvénal, sat. XIV, v. 186; Philon, *De legatione ad Caium*. — Delaunay, p. 27. Sur l'établissement des Juifs à Rome, lire les pages 27, 99, 101 et 102 de cet auteur (*Philon et ses écrits*, 1867).

(174) Actes, XXIV, 5.

(175) *Pro Flacco* : « Multitudinem Judæorum, flagrantem nonnunquam in concionibus. II.

(176) Vers 53.

(177) Suét. *Claud.*, 25.

(178) Actes, XXV, 19.

(179) Quelques auteurs, il est vrai, ont prétendu que le christianisme, dès l'origine, avait été connu du gouvernement romain par les rapports de Pilate à Tibère. — « Le gouverneur de Judée, disent-ils, envoya à l'empereur une relation de la mort, de la résurrection et de l'ascension de Jésus-Christ, en demandant que sa divinité fût reconnue. Tibère, favorable à ces conclusions, en référa au sénat qui passa outre. Sans cette opposition, Jésus-Christ eût été reconnu comme l'un des dieux de l'empire, ou du moins la religion qu'il avait fondée eût été autorisée par les lois. Tibère défendit de persécuter les chrétiens. » — Voy. le Mémoire de M. l'abbé Greppo sur l'établissement du Christ. — Voy. aussi Tillemont, *Mém. ecclés.*, art. IX. — Tout ce qu'il y a de vrai ou de vraisemblable dans ces assertions se réduit à dire que Pilate envoya un rapport à l'empereur sur la condamnation de Jésus, suivant la coutume des gouverneurs, et il y a apparence que ce rapport, confondu avec tant d'autres, n'attira pas l'attention de l'empereur, ou que le contenu fut mal jugé et mal compris de celui-ci.

(180) 157 ans av. J.-C. — V. Josèphe, *Ant.*, XII, 17. — Justin, 1. XXXVI, 3.

(181) Philon, *De légat, ad Caium*. — Delaunay, pages déjà citées.

(182) *Pro Flacco* : « Scis quanta sit manus, quanta concordia, quantum valeant in concionibus. »

(183) Philon, *De legat, ad Caium*.

(184) Dans Martial, le Juif se trouve placé parmi les tisserands, les serruriers, les maîtres d'armes, les foulons, etc. :

A matre doctus nec rogare Judæus (cessat). (XII, epig. 57.)

(185) Juvénal, Sat. vi, 399 :

Qualiacumque voles Judæ somnia vendunt.

- (186) *Ibid.*, v. 400 :
Spondet amatorem tenerum, vel divitis orbi
Testamentum ingens, etc.
- (187) Josèphe, 1. XVIII, 5.
- (188) Sat. VI, 395 :
Arcanam Judæa tremens mendicat in aurem,
Interpres legum solymarum, et magna sacerdos
Arboris, ac summi fida internuntia cœli.
- (189) *Annales*, XIII, 32. C'était vers 57.
- (190) M. l'abbé Greppo (trois Mémoires).
- (191) Josèphe, *Ant.* XX, 7.
- (192) Josèphe, *Ant.* XVIII, 5.
- (193) Tacite : « Actum et de sacris ægyptiis judaïcisque pellendis : factumque patrum consultum ut *quatuor millia libertini generis, ea superstitione infecta.... in insulam Sardiniam veherentur.... ceteri cederent Italia.* » (*Ann.*, II, 85.)
- (194) Sur l'introd. des divinités orientales à Rome, voyez M. Villemain, *Du Polythéisme* (Tabl. de l'éloq. chr., p. 28 et 29).
- (195) Nous sommes tout disposés à croire que les chrétiens de la maison de Narcisse étaient des esclaves de cet affranchi fameux. (Ep. aux Rom., XVI, II.) — Sur ce Narcisse, voyez Tillemont, *Art. sur saint Paul*, et M. Greppo (trois Mém., n° I).
- (196) Saint Paul, Ep. aux Phil., 1, 15.
- (197) Suétone : « Afflicti suppliciis christiani, genus hominum superstitions novæ et maleficæ. » (V. Neronis, 16.) — Tacite : « Ergo abolendo rumori Nero subdidit reos et quæsitissimis pænis adfecit quos per *flagitia invisos vulgus christianos* appellabat... repressaque in præsens *exitiabilis superstitio* rursus erumpebat... Unde quanquam adversus *sontes et novissima exempta meritos* miseratio oriebatur... (*Ann.*, XV, 44.)
- (198) Suétone fut secrétaire d'Adrien.
- (199) « Inter quos lucetis sicut luminaria in mundo. » Saint Paul aux Phil., II, 15.
- (200) C'est l'imagination des auteurs d'apocryphes.
- (201) Excepté à Athènes, comme nous l'avons dit plus haut (p. 56).
- (202) Ep. aux Phil., ch. I, v. 14, 15. — II^e à Tim., II, 9.
- (203) Pendant ces deux années, de 61 à 65, furent écrites l'Épître aux Ephésiens, celle à Philémon, celle aux Colossiens, celle aux Philippiens. (MM. Connybear, etc., t. II, ch. XXV et XVI.) — M. Glaire rattache aussi à cette époque la II^e à Timothée (t. VI).
- (204) Ep. aux Ephés., VI, V. 10 et suiv.
- (205) Aux Philip., I, 12 : « Scire autem volo, fratres, quia quæ circa me sunt magis ad profectum venerunt Evangelii : ita ut vincula mea manifesta fuerint, in Christo, in omni prætorio et in cæteris omnibus : et plures e fratribus in Domino, confidentes vinculis meis, abundantius auderent sine timore verbum Dei loqui. » (v. 13 et 14.)
- (206) Nous en voyons une preuve dans Josèphe, *Ant.*, XVIII, 8. L'historien parle d'un poste de soldats et d'une sorte de prison, ou de salle d'attente, où l'on conduisait les prisonniers. Ce poste était un reste du petit camp qu'Auguste avait établi près de sa maison sur le Palatin, στρατήγιον (Dion Cassius, XLIII, 16).
- (207) Ep. aux Phil., iv, 22 : οἱ ἐκ Καίσαρος οἰκίας (Voyez Tillemont, *sur S. Paul.*)
- (208) « Familiarum numerum et nationes. » (Tacite, *Ann.*, III, 53.)
- (209) Voyez Dezobry, *Rome au siècle d'Auguste*, lettre X.
- (210) *Ant.*, XVIII, 8. — Biographie.
- (211) C'est parmi les esclaves du palais qu'il faut placer l'échanson et la concubine de Néron, dont parle saint Jean Chrysostome. On a essayé, mais sans résultat, de retrouver leur nom dans l'histoire (Voy. M. Greppo, trois Mémoires).

(212) On a aussi attribué à l'Apôtre les conversions du poète Lucain, d'Epictète, d'Epaphrodite, de Démétrius le Cynique, de Thraséas (voyez M. Greppo et M. Fleury, t. II, III^e partie, XIII). Mais ces hypothèses sont ou rejetées ou mollement défendues par ceux mêmes qui soutiennent la tradition relative à Sénèque.

(213) Connybear, etc., t. II, ch. XXV.

(214) Tibère, par exemple, retardait infiniment l'audition des causes (Josèphe, *Ant.*, XVIII).

(215) Josèphe, *Ant.*, XX, 7.

(216) Connybear, *ibid.*

(217) Josèphe, *Ant.*, XVII, 12.

(218) *Id.*, XX, 5.

(219) *Id.* XX, 7.

(220) Connybear, etc., t. II, ch. XXVII. — Tillemont (art. 47) : « Il est inutile de chercher comment arriva sa délivrance, puisque ni lui, ni aucun ancien ne nous en dit rien, sinon qu'Eusèbe et quelques autres disent qu'il s'était justifié, rapportant à ce temps-ci avec assez peu de probabilité ce que saint Paul mandait deux ou trois ans après à Timothée: « Que la première fois qu'il avait défendu sa cause nul ne l'avait assisté. »

(221) Connybear, *ibid.* — Voir les textes cités de saint Jérôme, de saint Chrysostome, d'Eusèbe, de saint Clément.

(222) Voyez Epîtres à Tite et à Timothée.

(223) Ep. aux Rom., XV, 24. — Sur la question de savoir s'il est allé en Espagne, voyez Tillemont, art. 47.

(224) Art. 47.

(225) Voyez Tacite, *Ann.*, XIV et XV.

(226) Voyez le passage de Sénèque sur les Juifs cité plus haut, dans le chapitre I^{er}, page 4.

(227) Paul, à cette époque, avait auprès de lui Luc, Dénias, Aristarque, Marc, Jésus dit le Juste, Epaphras de Thessalonique : en parlant de ses compagnons, il dit : « Qui sunt ex circumcissione : *hi soli sunt adiutores meum in regno Dei...* » (Ep. aux Thessal., IV, 10, 11, etc.)

(228) Sur l'opinion des païens touchant le christianisme naissant, outre les textes déjà cités de Suétone et de Tacite, voyez la lettre de Pline à Trajan, et tous les textes recueillis par *Bullet* (Ac. des ins. et bell.-l.). Le P. Baltus (*Pureté du christ.*) prouve que ce ne furent pas les philosophes qui se convertirent en plus grand nombre dans les premiers siècles, mais les rhéteurs.

(229) Voy. Tacite, *Ann.*, XV, 44.

(230) Homélie sur la prise d'Eutrope, 14.

(231) Guillon, *Bibl. des Pères*, t. IV. — C'était en l'an 186.

(232) M. Beugnot, *Histoire de la décadence du paganisme en Occident*, ch. II et III. « A Rome, en Italie, en Espagne, en Gaule, dans la Grande-Bretagne, les chrétiens ne formaient qu'une très-faible minorité au temps de Constantin. Il n'existait pas un seul chrétien dans le sénat ; les corps municipaux étaient aveuglément dévoués à la religion nationale... Saint Jérôme appelle Rome la sentine de toutes les superstitions. Les chrétiens n'osaient ni y fonder des églises, ni ouvrir des écoles, ni répondre publiquement à tout ce qu'on disait contre eux dans les théâtres, au Forum et dans les thermes. »

(233) On lit dans les apocryphes attribués à saint Lin (Passion de S. Paul) : « Senatus de illo non mediocriter sentiebat. »

(234) Hom. IV sur l'Ep. II à Timothée, ch. II, n. 3.

(235) En supposant, bien entendu, qu'on accepte l'hypothèse très-contestable d'une comparution de Paul devant Néron, et d'un jugement de l'apôtre au tribunal de l'empereur.

(236) Toute famille de patriciens, ou même de parvenus et d'enrichis, avait son directeur, quelquefois deux, l'un pour le mari et l'autre pour la femme. Survenait-il quelque affliction, on avait recours au philosophe, qui prononçait une *consolation*. Son office consistait à tenir dans un état de modération, de calme et de contentement intérieur les âmes confiées à ses soins, et à résoudre le problème philosophique du

souverain bonheur pour la famille. Quand le maître, succombant à l'ennui, ou fuyant les menaces du tyran, voulait mourir, le philosophe le préparait à l'épreuve suprême, il assurait la main tremblante sur la garde de l'épée. — Plus d'un intrigant, sans doute, plus d'un Tartuffe philosophe se faufilait dans cette multitude bigarrée de petits manteaux grecs et asiatiques qui assiégeaient la maison des grands et y briguaient une place ; mais ce ministère spirituel a été très-dignement exercé par de véritables sages.

(237) Athénodore était le « directeur » de l'empereur, Arée était celui de l'impératrice Livie. Julien, Dion, Zozime, Plutarque s'accordent à louer le mérite et la discrétion de ces philosophes. C'est Athénodore qui donna à l'empereur le conseil de réciter les vingt-quatre lettres de l'alphabet quand il se sentirait en colère. Sénèque a cité plusieurs fragments de ses pensées. Athénodore était de Tarse, et il retourna mourir dans sa patrie avec le titre de *préfet*. Arée était d'Alexandrie. Sénèque (*Consol. à Marcia*) cite l'exorde de la *consolation* que ce philosophe adressa à Livie après la mort de Drusus.

(238) On peut ajouter à cette liste des noms moins connus : les jurisconsultes Labéon et Atéius Capiton, dont les écrits sont mentionnés par Aulu-Gelle et saint Augustin ; certains amis ou correspondants d'Horace, Lollius, Quinctius, Numicius, Aristius Fuscus, Iccius, qui étaient, comme le poète, mais avec moins d'éclat et d'originalité que lui, disciples des philosophes et libres amis de la philosophie. Quintilien cite un stoïcien, Plancus, auquel il accorde de la profondeur ; un épicurien, Catius Miltiades, auquel il reconnaît du brillant.

(239) Deux fois la rhétorique et la philosophie avaient été chassées de Rome : en 593, par un édit qui bannissait les philosophes grecs ; en 662, par un sénatus-consulte qui fermait les écoles des rhéteurs. César, imité en cela sans doute par Auguste, accorda le droit de cité à tous ceux qui professaient les arts libéraux. Il est certain que la philosophie ne fut pas enseignée en latin avant l'époque du principat ; en effet, puisqu'on interdisait l'enseignement de la rhétorique en langue vulgaire, « comme une innovation dangereuse, » aurait-on souffert une philosophie latine ? C'est vers la fin de la république que les rhéteurs latins osèrent paraître ; c'est donc vers la même époque seulement, mais un peu plus tard, que la philosophie a pu être enseignée en latin. — Parmi les philosophes dont nous allons parler, quelques-uns, comme Sotion, Attale, professaient en grec ; d'autres, comme Fabianus, enseignaient en latin. Les deux enseignements, grec et latin, se développaient concurremment et avaient les mêmes auditeurs.

(240) Épître LXIV à Lucilius.

(241) Ép. LXXIII.

(242) Ép. LIX.

(243) Ép. CVIII.

(244) Sénèque, *Quæst. nat.*, VII, 32.

(245) Ép. CVIII.

(246) Epit. CVIII. — C'est en l'an 19 que Tibère chassa de Rome les Juifs, les Egyptiens et leurs prosélytes. (Tacite, *Ann.*, II, 85.)

(247) Ép. CX.

(248) Ép. XLVIII.

(249) Ep. CVIII.

(250) Ep. LXVII.

(251) Ép. LXXII.

(252) Ép. CVIII.

(253) *Controv.*, II, *præf.*

(254) *Controv.*, I, *præf.* — Comp. Cicéron, *de Divinat.*, II, 2.

(255) Ep. XV.

(256) « Je suis plein de vénération, disait Sénèque, pour les découvertes des sages et pour les auteurs de ces découvertes. Quel héritage ils ont laissé aux hommes ! Mais agissons en bons pères de famille : augmentons notre patrimoine, et ne le transmettons pas sans accroissement à nos neveux. Les anciens ont tout entrepris, mais ils n'ont rien achevé, et, eussent-ils tout découvert, il resterait à appliquer leurs découvertes. » (Epit. LXIV.)

(257) Ep. XCIV, XCV. — Voici les termes mêmes de Sénèque : *Morum notatio, admonitiones,*

præcopta, suasio.

(258) Id. — *Exempta, fabellæ.*

(259) Id. — *Imagines, similitudines.*

(260) Ép. LII.

(261) Ep. C.

(262) Ép. LXXV.

(263) § IV.

(264) Ép. LII, XXIX, XL, LXXV, XX.

(265) Aulu-Gelle, V, I.

(266) Ép. LVIII.

(267) Ép. LXXV.

(268) Ép. XXXIX. — *Commentarii, summaria, breviarum, indices.*

(269) Ép. CVIII.

(270) Aulu-Gelle, I, 26.

(271) *Suas.*, VI.

(272) *Controv.*, III, 21. — 1, 6.

(273) *Omnes peccavimus.*

(274) *Aller alterius onera detulimus.*

(275) *Contr.*, IV, 25. — 11, 12. — I, 1. — VIII, 6.

(276) *Contr.*, II, 9, 14.

(277) Voyez sa vie par Juste Lipse. — Il était de Cordoue, colonie patricienne ; sa famille était d'un rang équestre ; sa mère, de race espagnole.

(278) Son père vint à Rome au temps d'Auguste et s'y enrichit. — Lui-même y fut amené encore enfant (*Ad Helviam*, 17).

(279) Voyez Dion, 1. IX, et Suétone, *De C. Cæsare*, 53.

(280) J. Lipse pense qu'avant de tomber dans la disgrâce de Caligula, il n'avait pas composé d'ouvrages philosophiques.

(281) Sénèque, ép. XLVIII.

(282) Caligula régna quatre ans, de 37 à 41.

(283) *A Helvia*, XVII. Sénèque eut pendant toute sa vie des intérêts à Alexandrie. Voyez ép. LXXVII.

(284) Voy. Pline l'Ancien (*Hist. n.*, VI, 17) et Servius, *In Æneida*, VI et IX.

(285) Tacite, *Ann.*, n, 60, 61.

(286) Essai sur l'Inde.

(287) Josèphe, *Guerre contre les Romains*, 1. II, chap. XXXVI. En l'an 66, il y eut 50,000 Juifs tués dans une émeute à Alexandrie. — Voyez Philon, *in Flaccum*. — On peut lire dans l'ouvrage de M. Delaunay sur Philon un tableau du mouvement philosophique d'Alexandrie, page 20. Quant à ce que dit cet auteur des rapports de Sénèque avec Philon, c'est une pure hypothèse mêlée d'inexactitudes évidentes (p. 23). Chacun tire notre philosophe à soi. Notre but est de le rendre à lui-même et aux siens, à ses maîtres certains et à ses vrais modèles.

(288) L'oncle de Sénèque fut sans doute le prédécesseur de Flaccus, si odieux aux Juifs (voyez Philon). — C'est environ vers l'an 39 ou 40 que Philon fut envoyé en ambassade à Rome. Il avait alors 50 ans. La plupart de ses écrits furent publiés au commencement du siècle. — Son frère avait renoncé au judaïsme.

(289) « Usque eo gentis sceleratissimæ consuetudo convaluit, etc. » — Sénèque, cité par saint Augustin. Voyez plus haut, chap. I^{er}, page 47.

(290) Ce fut en l'an 41 ou 42.

(291) Dion, *Hist. rom.*, LX, 8. — Xiphilin, LXI, 10. — Commentateur de Juvénal, Sat. v, v. 109 a *Seneca*.

(292) C'est l'opinion de Juste Lipse. — Il faut remarquer ici que les détails que Sénèque nous donne

sur les mœurs de sa famille ne s'accordent pas avec une telle licence.

(293) Ch. XXXII.

(294) Ad Helviam, 6.

(295) Ad Helviam, ch. X, XI, etc.

(296) Ad Polyb., 25, 26.

(297) Sur les études astronomiques de Sénèque pendant son exil, voyez la Consolation à Helvia, ch.

IX.

(298) Ad Helviam, 5.

(299) Tacite, *Ann.*, XII, 8. C'était en 49. Sénèque avait environ quarante-cinq ans.

(300) Commentateur de Juvénal, Sat. v, v. 109.

(301) Tacite, *Ann.*, XII, 8.

(302) Tacite, *Ann.*, XIV, 11.

(303) Tacite, *Ann.*, XIII, 2. — Dion, 1. LXI, ch. I.

(304) Épitres, V, XVIII, XX. — *De beata vita*, 21, 23. — Ses envieux lui reprochaient d'avoir amassé en quatre ans *ter milites sestertium* (*Ann.*, XIII, 42).

(305) Il avait cinq cents de ces tables (J. Lipse).

(306) *Ann.*, XIV, 53, 54. — Sénèque n'usa jamais d'adulation envers l'empereur (*De clem.*, II. — Tac, *Ann.*, XV).

(307) *Ann.*, XV, 45.

(308) Tacite est en général favorable à Sénèque. — Sénèque eut pour am Thraséas. — Voyez le vers de Juvénal :

Quis tam

Perditus ut Senecam dubitet praferre Neroni?

(309) « Per longum tempus ær. » (A Helvia, 17.)

(310) Ép. LIV, LXXVIII. — Tacite, *Ann.*, XV, 45, 63. — Sénèque avoue que, sans le respect qu'il portait à son père, il aurait cédé aux idées de suicide qui parfois l'obsédaient (Ep. LXXVII et LXXVIII).

(311) « Agitatiores mihi animum esse credebam ; nec tibi hodie affirmavim an fuerit. » (Ep. CIX.)

(312) Ép. XLVII.

(313) Cette thèse est soutenue par M. de Maistre, IX^e entretien.

(314) De leg. ad Caium.

(315) L. II, ch. XVII.

(316) Voici les termes de M. de Maistre : « Ne pouvait-on pas alors comme à présent admirer les écrits en méprisant les personnes ? Au moyen de la version des Septante, Sénèque pouvait lire la Bible aussi commodément que nous..... Philon et Josèphe étaient bien apparemment des hommes de bonne compagnie, et l'on pouvait sans doute s'instruire avec eux..... » (IX^e Entr.)

(317) Du temps de Juvénal, les Romains ne la connaissaient même pas :

Tradidit arcana quodcunque volumine Moses.

(318) Josèphe, *Ant.*, XX, 5.

(319) Josèphe, *ibid.* — Horace. — Juvénal.

(320) M. Biet, p. 276.

(321) Ép. LXII.

(322) Ép. LXXVI.

(323) Tacite, *Ann.*, XV, 60 et seq. — Sénèque, Ép. CIV. — *Quæst nat.*, III, 7.

(324) C'était en 65. Sénèque, selon J. Lipse, avait soixante-trois ou soixante-quatre ans. Néron un an auparavant lui disait : « *Verum et tibi valida ætas*, etc. »

(325) Sicco Polentone, *Vita Senecæ*.

(326) L'incendie eut lieu en juillet 64.

(327) Connybear et Howson, t. II, ch. XXVII.

(328) Voyez Tillemont, *Mém.*, art. 47. — Don Galmet, *Diss. sur Simon*.

- (329) *Hist. ecclés.*, III, 24. — M. Glaire, t. V.
- (330) *Adv. Hæres.*, III, 1.
- (331) M. Glaire, t. V.
- (332) M. Glaire, t. V.
- (333) Chrys., Hom. I in Matth.
- (334) *Hist. écoles.*, VI, 11.
- (335) *Disc. prélim. sur la Bible*, 1. II, ch. n, § 4.
- (336) M. Glaire, t. V.
- (337) M. Glaire, t. VI, art. 2. t. II. — Don Calmet. — Connybear et Howson, t. II.
- (338) *Vie de Jésus*, Introduction, xv, xx, xxv, XLII, XLIII. — *Les Apôtres*, Introd., vin, XX, XXIII, XXIX, XLI. — On peut consulter sur ces questions les travaux suivants : Strauss, *Vie de Jésus*, III^e section, ch. IV et V. — *Nouv. vie de Jésus*, 1. I, § 46, etc.; 1. II, § 97, etc. — Albert Réville, *Etude sur tes Évangiles* ; Reuss, Schérer, *Revue de théologie*, t. X, XI, XV. Nouvelle série, t. H, III, IV. — Nicolas, *Revue germ.*, sept, et déc. 1862; avril et juin 1863.
- (339) Renan, *les Apôtres*, Introd., XVI, XLI.
- (340) C'est l'opinion de tous les éditeurs ; elle se fonde sur certains endroits de l'ouvrage, 1. I, 16, 1. III, 19.
- (341) *Ad Marciam*, IV.
- (342) *De Clem.*, I, 19.
- (343) Ch. I : « Circumfudit me a longo frugalitatis situ venientem ; multo splendore circumsonuit. »
- (344) *Ann.*, XIII, 42.
- (345) Schœll, *Hist. de la lift, romaine*, t. II, p. 443. — Ruhkopf, t. II, préf, p. 7 et 8, sur la lettre 91. — *Quæst. nat.*, 1. III, préf. — L. VI.
- (346) Résumons ici toutes ces dates. I. Livres saints. Chronologie critique. Évangile selon saint Matthieu, de 41 à 44; règne de Claude, exil de Sénèque. — Symbole des apôtres, de 41 à 44. — Évangile selon saint Marc, en 44, ou de 61 à 68. — Évangile selon saint Luc, en 63; commencement de la disgrâce de Sénèque. — Actes des apôtres, en 63. — Les onze premières Epîtres de saint Paul, de 53 à 62, temps de la faveur de Sénèque. — Dernières Epîtres de saint Paul, de 64 à 68. — Évangile selon saint Jean, en 99.
- Chronologie critique* : Évangile selon saint Luc, un peu après l'an 70. — Évangiles synoptiques (saint Matthieu et saint Marc), un peu avant celui de saint Luc—Actes, vers l'an 80.—Évangile de saint Jean, vers l'an 100.—Epîtres authentiques de saint Paul, même date que dans la chronologie catholique. (Nous ne parlons ni des Epîtres de saint Pierre, ni de celles de saint Jean, dont la date, tout au moins, est incertaine).
- II. Ecrits de Sénèque : *De ira*, *Consolatio ad Marciam* ; *Consolatio ad Helviam*, *ad Polybium*, de 41 à 49. — *De vita beata*, *De brevitate vitæ*, *De clementia*, *De beneficiis*, *Epist. ad Lucilium*, *Quæst. naturales*, de 58 à 65. — *De tranquillitate animi*, *de otio sapientis*, *de constantia sapientis*, *de Providentia*, date incertaine.
- (347) Encore faut-il pour cela s'en référer à la chronologie catholique ; si l'on adopte, au contraire, la chronologie critique, ou celle même de saint Irénée, tous les Évangiles sont d'une date plus récente que les écrits de Sénèque. Il resterait onze épîtres de saint Paul composées entre 53 et 62. On voit combien cette imitation prétendue, même à ce simple point de vue des dates et des époques précises, souffre de difficultés.
- (348) Saint Irénée est le premier qui ait fait mention des Évangiles, et il en recule la date assez loin, comme on l'a vu.
- (349) Voyez à ce sujet une dissertation de don Calmet (Bible).
- (350) Lactance, 1. III. — Saint Cyrille, 1. I, contre Julien. — Saint Clément, *Strom.*, 1. I, ch. XIII.
- (351) Saint Jean Chrys., homélie VI ad Antioch. — Hom. V sur l'ép. aux Rom. — Hom. sur le ps. CXLVIII. — Saint Justin, I^{re} apologie, ch. X.
- (352) Tertullien, *De anima* : « Sortie des mains de Dieu, l'âme n'a pu méconnaître entièrement son auteur ; toujours elle se ressent de sa divine origine par les facultés divines qui éclatent en elle. » — « C'est le christianisme de la nature. » (Bossuet.)

(353) Saint Justin, I^{re} apolog.

(354) Voir plus haut, *Introduction*, pages 15 et 16.

(355) Voy. Lactance, cité par Juste Lipse (*Phys. st.*, dissert. 7 et 8, 1. I). — Manilius, 1. I. — Virg., *En.*, VI. — Cicér., *De nat. deor.*, 1. I, ch. XV et XVI. — *De div.*, 1. 1, ch. II.

(356) J. Lipse, *ibid.*, dis. VI. — Cicér., *id.*, *De nat. deor.*, II, c. XXII. — Sénèq., ép. LXV. — J. Lipse, *ibid.*, diss. 4. — Juste Lipse, *ibid.*, D. 20, 1. II. — Sénèq. (*De vita beat.*, 32). — Voy. Juste Lipse, *ibid.*, diss. 8, 1. III.

(357) Ch. V, VI.

(358) L. IV, ch. VIII.

(359) *Q. n.*, 1. II, 45. — *De vita beata*, ch. VIII. — *Q. n.*, præf., 1.

(360) *De Prov.*, v. — Voyez *ad Helv.*, VIII. — Ép. LXV. — *Q. nat.*, I præf.

(361) *De prov.*, 5. — *Q. n.*, præf., I, II, 32. — *De benef.*, VI, 23. — Lucain a dit de même :

Finxit iu æternum causas : qua cuncta coerest,

Se quoque lege lenens. (Ch. II.)

(362) Ép. LXV. — Lactance, *De ira Dei*. XIII. — Sénèque, *De ira*, II, 27.

(363) « L'Éternel créa le monde, et quand cette image des êtres intelligibles eut commencé à vivre et à se mouvoir, Dieu, content de son ouvrage, voulut le rendre encore plus semblable à son modèle et lui donner quelque chose de cette nature impérissable... » *Timée*. — *Pensées de Platon*, par M. J.-V. le Clerc. — « Celui qui avait ainsi disposé toutes ces choses demeura dans son repos accoutumé. » *Timée*. — On trouve cependant dans Sénèque : « Sic mundus exteriora contempsit, spectaculo sui lætus. » *De Prou.*, vi.

(364) Ép. XCXII. — Comparez :

Quis cœlnm posset, nisi cœli numera nosset,

Et reperire Deum, nisi qui pars ipse Deorum est? (Manilius.)

Cette pensée se retrouve ailleurs dans les mêmes termes : *Totum hoc, quo humana et divina conclusa sunt, unum est membra sumus corporis magni*. (Ep. XCXVII.)

(365) I Corinth., XII, 27. *Vos autem estis corpus Christi et membra de membro* ; ὑμεῖς δὲ ἔστε σῶμα Χριστοῦ, καὶ μέλη ἐκ μέρους.

(366) *De ira Dei*, 1. VII, 3.

(367) Ép. XLI.

(368) Ép. XXXI.

(369) Ép. LXXIII. — Voici les paroles de l'Apôtre auxquelles on compare ces passages : « Nescitis quia templum Dei estis, et Spiritus Dei habitat in vobis?... » τὸ πνεῦμα τοῦ Θεοῦ οἰκεῖ ἐν ὑμῖν (I Cor., ni, 16). — « Quærere Deum, si forte attraherent eum, aut inveniant, quamvis non onge sit ab unoquoque nostrum. » (Act. XVII, 27, 28.)

(370) Les stoïciens appelaient πνεῦμα ἔμφυτον cet esprit divin répandu dans l'univers et qui animait chaque être particulier. « Divinum spiritum esse ubique diffusum, eoque omnia contineri. » (Lactance, VII, 6.) — « Deus est spiritus intelligens et igneus, formam ipse non habens, sed in omnes se vertens, et omnibus assimilans. » (Posidonius, ap. Stob.) — « Deum esse animum per naturam rerum omnem intentum et commeantem. (Cicéron, *De N. deor.*, I.) — C'est le *spiritus intus alit* de Virgile. — Citons encore une pensée de Cicéron semblable à l'une de celles que Sénèque exprime dans l'épître XII et dans l'épître LXXIII : « Multos et ci-vitas nostra et Græcia tulit singulares viros ; quorum neminem, nisi juvante Deo, talem fuisse credendum est... Nemo igitur vir magnus sine aliquo afflatu divino unquam fuit. » (*De N. D.*, II, 66.) — « Est homini cum Deo rationis societas. » (*De leg.* I). — Zenon disait : « L'homme vertueux est divin, car il a comme un dieu en lui. Le méchant, au contraire, est athée. » (Diog. Laër.) — Sur les inspirations d'en haut, on pourrait renvoyer à Horace (vim temperatam Di quoque provehunt in majus, etc.), et même jusqu'à Homère (*Odyssée*), où la pensée de Sénèque est exprimée en termes semblables.

(371) « Par Deo surges .. (Ep. XXXI) hoc est summum bonum ; quod si occupas, incipis Deorum socius esse, non supplex (*ibid.*). — Si hominem videris..., ex superiore loco homines videntem, ex æquo

Deos... (Ep. LXI). — Jupiter quo antecedit virum bonum? Diutius bonus est. Sapiens nihilo se minoris æstimat, quod virtutes ejus spatio brevior cludentur. » (Ep. LXXIII.)

(372) « Quam (bonam mentem) stultum est optere, cum possis a te impetrare. Non sunt ad cœlum elevandæ manus..., etc. » (Ep. LXI.) — « Quid votis opus est ? Fac te ipse felicem... » (Ep. XXXI.)

(373) Παῦλος, δοῦλος Ἰησοῦ Χριστοῦ.

(374) Voy. Lactance, *Div. inst.*, VI, 24. — *Quæst. nat.*, I, præf. — *De benef.*, VI, 7. — *Q. N.*, VII, 31.

(375) Voy. Eusèbe, *Prép év.*, 1. VII, IX, x et seq. — S. Clém., *Strom.*, I, VI. — S. Justin, Minucius Félix.

(376) S. Clém., *St.*, 1. V, ch. XIV.

(377) *Timée*. — Après avoir montré la conformité de la philosophie ancienne et du Christianisme, Minucius Félix disait : « De la résulte, pour tout homme qui pense, que les chrétiens d'aujourd'hui sont des philosophes, ou que les philosophes d'autrefois étaient des chrétiens. » (*Octave*, ch. XX.) — Voy. encore Cicér., *Tusc.*, 1. — *De Nat. deor.*, I, 22. — Xénoph., *Entre. Mém.*, I, 4.

(378) « Quam utile cognoscere utrum Deus materiam sibi formet, an data utatur ; utrum idea materiæ prius supervenerit, an materia ideæ. » (*Q. n.*, I, præf.)

(379) Cicero de natura deorum disputans, sic ait : « Primum igitur non est probabile, eam materiam rerum, unde orta sunt omnia, esse divina providentia effectam : sed habere et habuisse vim et naturam suam. (Lactance, *Diu. inst.*, II, 8.)

(380) « Nous observerons que la plupart des anciens livres religieux que nous connaissons semblent admettre la création proprement dite ; le Shastah des Brames : « L'Eternel résolut, dans la plénitude des temps, de former des êtres divins et heureux comme lui. Ces êtres n'étaient pas, il voulut, et ils furent. » (M. J.-V. le Clerc.)

(381) « Mais que signifient donc ces torses platoniques, l'auteur, le formateur, le Père? Ne valent-ils pas bien κτίστης, que l'on voudrait voir dans le texte du philosophe, que l'on attaquerait s'il s'y trouvait, et qui ne veut dire que fondateur? Sans doute, la matière préexiste, suivant le Timée ; mais elle avait été créée par Dieu même (Sophiste, p. 185, C ; Philèbe, p. 178, A, édit. de Francfort). C'est l'opinion des platoniciens Clément d'Alexandrie, Jamblique, Porphyre, Hiéroclès ; et le formateur du monde est toujours le Dieu créateur. » (M. J.-V. le Clerc.)

(382) Voyez le Timée : « Quand tous ces dieux... eurent reçu la naissance, l'auteur de cet univers leur parla ainsi : « Dieux, issus d'un dieu, vous dont je suis l'auteur et le père, mes ouvrages sont indissolubles parce que je le veux. »

(383) Particulièrement les chapitres VI, XXII, XXVII, XXIX, XXX, XXXVII, XXXVII, XXXIX, XL, XLVIII.

(384) Voyez *Pensées de Platon*, par M. J.-V. le Clerc. — Lois X, IV, V, VII.

(385) « Causam deorum agam. » (*De Prov.*, I.)

(386) *De Prov.*, 1. — *De benef.*, IV, 3, 6.

(387) Lact., *De ira Dei*, VI, 24.

(388) *De ira*, II, 27. — Ép. XCV.

(389) *De benef.*, IV, 26. — VII, 31.

(390) Ep. XXI. — On peut remarquer, en consultant les travaux les plus complets sur les emprunts de Sénèque et sur ses ressemblances avec les livres saints, que, bien loin d'omettre quelques-unes des citations faites par les partisans de la thèse opposée à la nôtre, nous ajoutons aux passages qu'ils ont recueillis plusieurs textes, utiles à leur cause, qu'ils ont négligés. — Cette observation s'applique à l'ensemble du chapitre troisième.

(391) Expressions d'Érasme.

(392) Lire les chapitres VI, XXX, XXXVII du 1. II du *De nat. deor.*

(393) Cicér., *De nat. deor.*, 1. II, VI. — Voy. aussi *De leg.*, II. — *Pro Roscio Amer.*, etc.

(394) *Entr. mém.*, 1. I, ch. IV.

(395) Lois, X. — *Pensées de Platon*, par M. J.-V. le Clerc.

(396) Lois, X, *ibid.* — Lois, V, M. J.-V. le Clerc. — Voir aussi *Philèbe* cité par Eustbe, 1. XII, ch.

XLI.

(397) « Rationem de providentia deorum ab illis sanctissime et providentissime esse constitutam. » (*De nat. deor.*, III.)

(398) Dans le *De natura deorum*, le stoïcien Balbus expose en ces termes l'opinion du Portique : « *Ipsorum deorum sæpe præsentia, quales supra commemoravi, declarant ab his et divitatibus et singulis hominibus consuli...* Les actes de présence de ces dieux en personne, que j'ai cités, prouvent qu'ils veillent et sur les Etats et sur les individus. » « Ne vous imaginez pas, ajoute-t-il, que ce soin va jusqu'à s'occuper des vignes ou des moissons... Les dieux s'occupent de ce qui est important, et négligent le reste. Les grands hommes ont toujours été heureux... *Magna dii curant, parva negligunt. Magnis autem viris prospere semper eveniunt omnes res...* » La restriction que contient cet énoncé est, à bien prendre, fort légère, et il faut croire que les stoïciens n'en usaient pas toujours, puisqu'on leur reprochait de rabaisser la majesté divine en l'intéressant à la conservation des abeilles et des fourmis : « *Dei majestatem usque ad opium formicarumque perfectionem deducunt.* » (L. II, 66.) — Lipsius, *Diss.* xi, 1. I, *Phys. st.* — Le passage qu'il cite est tiré des *Académiques*, 1. II.

(399) *De leg.*, X. — V. Juste Lipse, *Diss.* XI, 1. I (*Phys. stoïc.*).

(400) Criton. — Eusèbe, XIII, 6.

(401) Xénophon, *Entr. mém.*, I. 1, ch. IV, à la fin.

(402) *De nat. deor.*, III. — De même : « Ignorare Deus non potest qua quisque mente sit. » (*De div.*, II.)

(403) *De leg.* II.

(404) Saint Clém., *Strom.*, 1. V, ch. XIV.

(405) Saint Clém., *Strom.*, 1. V, ch. XIV.

(406) Rien ici-bas ne se fait sans Dieu, disait Cléanthe, dans son *Hymne à Jupiter*.

(407) *De Prov.*, I. — Lact., VI, 4. — Ép. LXXXIII. — Ép. X. — Voir aussi Ep. LXXXIII. — *De vita beata*, XX. — Ep. XLIII.

(408) Ep. ad Hebr., IV, 12, 13. — Saint Luc, XII, 2. — Saint Matth., VI, 6.

(409) *Deos esse, qui universa vi sua temperant, qui immani generis tutelam gerunt*, interdum curiosi singulorum. (Ep. XCV.)

(410) *Deinde pro universis, quorum major diis cura est quam singulorum...* (*De Prov.*, III.)

(411) *De Prov.*, I, II. On peut rapprocher de l'expression *progenies*, celle du poète grec cité par saint Paul : « Nous sommes sa race. »

τοῦ γὰρ καὶ γένος ἐσμὲν... (Act. XVIII, 28.)

On lit dans Cléanthe : « Nous sommes de la race de Jupiter. »

ἐκ σοῦ γὰρ (Ζεῦ) γένος ἐσμὲν... (*Hym. à Jup.*)

De même dans les vers dorés : « O Jupiter, ô père ; car les hommes ont une origine divine, »

Ζεῦ πάτερ ... ἐπεὶ θεῖον γένος ἐστὶ βροτοῖσιν...

(412) *De Provid.*, ch. VI. « Ferte fortiter ; hoc est quo Deum anteceditis ; ille extra patientiam malorum est, vos supra patientiam. »

(413) *Ibid.*, ch. II.

(414) « Irrevocabilis humana pariter ac divina cursus vehit. » Ch. v.

(415) « Contemnite mortem : quæ vos aut finit, aut transfert. » Ch. VI.

(416) « Patet exitus, etc. » Fin du ch. VI.

(417) « Il a fait un beau traité sur la Providence, qui n'avait pas encore de nom à Rome du temps de Cicéron. » *Soirées de Saint-Pétersbourg*, t. II, d. 161, 162.

(418) Dieu est appelé *Père*, avec le sens chrétien, dans le *Timée*, dans l'hymne de Cléanthe et dans les Vers dorés. — Dieu aime le sage, disent Platon, Aristote et les stoïciens. — « Tout appartient aux dieux, disait biogène, et tout est commun entre amis ; or, les gens de bien sont les amis des dieux. Il est donc impossible qu'un ami des dieux ne soit pas heureux, ou qu'un homme vertueux et juste ne soit pas ami des dieux. » — « Les dieux, qui savent tout et qui peuvent tout, disait Hermogène (contemporain de Socrate), ont tant de bonté pour moi et prennent tant de soin de ce qui me regarde, qu'ils n'ignorent jamais, ni jour ni

nuit, ce que je projette ou ce que je vais faire ; et comme ils savent d'avance tout ce qui doit m'arriver de chacune de mes actions, ils m'en avertissent par leurs messagers, qui sont des voix intérieures, des songes et des augures. » (Plutarque, *Contre les Épicuriens*.)

Les épicuriens eux-mêmes *disaient qu'il faut aimer Dieu* (V. Sén., *De benef.*, IV, 19).

(419) *Cité de Dieu*, 1. VIII, ch. VIII : « Itaque non dubitat (Plato) hoc esse philosophari, amare Deum, cujus natura sit incorporealis... ipsum autem verum ac summum bonum Plato dixit Deum, unde vult esse philosophum amatorem Dei... » — Et ch. V : « Si ergo Plato Dei hujus imitatore, cognitore, amatorem dixit esse sapientem, quid opus est excutere ceteros? Nulli nobis quam isti propius accesserunt. »

(420) *De benef.*, IV, 19. — Ép. CXXIII, XCVII.

(421) Sénèque : « Bonam mentem stultum est optare, quum possis a te impetrare. » (Ep. XLI.) — « Quid votis opus est? Fac te ipse felicem... » (Ep. XXXI.) — « Hoc est summum bonum ; quod si occupas, incipis Deorum socius esse, non supplex. » — (*Ibid.*) Cf. Cicéron (*De nat. deor.*, III, 36); — Horace (Ep., 1. I, 18).

(422) *Non dedit nobis (Deus) spiritum timoris, sed virtutis et dilectionis*. (II Timoth. I, 7.) Cette épître est considérée, nous l'avons dit, comme apocryphe.

(423) Ép. X.

(424) « Un des désordres des païens, si nous en croyons les païens eux-mêmes, c'était de recourir à leurs dieux et de leur demander, quoi? Ce qu'ils n'auraient pas eu le front de demander à un homme de bien... Gela nous semble énorme et insensé ; mais en les condamnant, n'est-ce pas nous-mêmes que nous condamnons? » (Bourd., *Carême*, Sermon. s. la Prière.)

Horace :

Pulchra Laverna

Da mihi fallere : da justo sanctoque videri :

Noctem peccatis, et fraudibus objice nubem.

(Ep., 1. I, 16.)

(425) Ep. XXXI.

(426) Hymne.

(427) *Vie de Zenon*, par Diogène de Laërte.

(428) *Ibid.*

(429) *Songe de Scip.* — *De legib.*, II, 28.

(430) Platon, *Pensées*, par M. J.-V. le Clerc. — On lit encore dans Platon, sur l'inutilité des temples et des statues : « La terre et le foyer domestique, voilà pour tous les hommes les vrais temples des dieux : que personne ne songe donc à leur en élever d'autres. L'or et l'argent qui brillent dans les autres villes, soit chez les particuliers, soit dans les temples, servent à exciter la convoitise ; l'ivoire venant d'un corps privé de vie n'est pas une offrande digne de la sainteté des dieux. » (Eusèbe, *Prép. év.*, III, 8.) — « Zenon défendait de bâtir des temples aux dieux, parce que, disait-il, un exemple n'est pas un édifice sacré et digne de nos respects, et qu'étant l'ouvrage d'artisans grossiers, il ne peut avoir un grand prix. » (Plutarque, *Contrad. des stoic.*)

(431) *Entr. mém.*, I, 4. — C'est dans ce chapitre que se rencontre un passage qui pourrait sembler à certaines personnes une allusion à la venue des apôtres : « Lorsque les dieux, dit Aristodème, auront envoyé, comme tu dis qu'ils envoient, des hommes pour nous conseiller ce qu'il faut faire ou ne pas faire. » — Que ne dirait-on pas si ce trait était de Sénèque? — Que penser aussi de cette expression de Platon : « La Providence qui se joue dans l'univers ; » n'est-ce pas là une expression toute chrétienne? (Voy. *Pensées* de Platon, — Lois X.)

(432) *Quæst. nat.*, II, 33.

(433) Ép. CXVII.

(434) « *Roga bonam mentem, bonam valetudinem animi, deinde corporis.* » Ép. X.

(435) Diog. de Laër., *Vie de Zénon*. « Le sage prie et demande les véritables biens, au dire de Posidonius, etc..... » — Juvénal :

Orandum est, ut sit mens sana in corpore sano.

Fortem posce animum, etc... (S. X, 324.)

(436) Ménon, fin. — « La vertu vient par un don de Dieu à ceux qui la possèdent. » (*Ibid.*) — « Les Lacédémoniens, quand ils veulent faire l'éloge d'un homme de bien, disent : c'est un homme divin. (*Ibid.*) — La même doctrine est exposée dans le I^{er} Alcibiade : on ne peut rien sans Dieu, dit Socrate. « Socr. Sais-tu, Alcibiade, comment tu peux sortir de l'état où tu es? — Alcib. Si tu le veux, Socrate. — Tu dis mal, Alcibiade. — Comment faut-il dire? — Si Dieu le veut. » — V. aussi le Timée : « Dieu a mis le bien dans le monde. » — Simonide : « Personne-n'a possédé la vertu sans le secours de Dieu. » Οὔτις ἄνευ θεῶν ἀρέτην λάβε. Voilà la doctrine de la grâce. — Stob., préf. de Grotius.

(437) *De nat. deor.*, II, 31.

(438) Voy. II^e Alcib. — Eutyphron — Eusèbe, IV, 10, 14. — Cicéron, *De eg.*, II, 10.

(439) S. Matth., XXVI, 39. Rapprochez ces paroles de Socrate : « Si les dieux le veulent ainsi, qu'il en soit ainsi. » Εἰ ταύτη φίλον θεοῖς ταύτη ἔστω (*Criton*).

(440) « *In regno nati sumus ; Deo parere libertas est.* » (*De vita beata* 15.)

(441) Ép. CVII, LXXVI.

(442) Au milieu des passages mentionnés plus haut, l'auteur insère les vers suivants de Cléanthe :

Duc me, parens, celsique dominator poli,
Quocumque placuit : nulla parendi mora est ;
Adsum impiger. Fac nolle, comitabor gemens,
Malusque patiar, quod pati licuit bono.
Ducunt volentem fata, nolentem trahunt.

(443) Ἔπεσθαι Θεῶ.

(444) Nous la trouvons exprimée, avec l'éloquence fiévreuse et l'énergie exagérée particulières à cette secte, dans un discours du cynique Démétrius, que Sénèque a conservé et qu'il commente en disciple enthousiaste. *De providential*, 5.

(445) Ép. XXXI et XCII. — Il est à remarquer que les Epîtres dont on a tiré le plus de citations, en apparence chrétiennes, sont en même temps celles où se trouvent les maximes les plus contraires au christianisme. Ce qui est une preuve nouvelle de ce que nous avançons, à savoir que le stoïcisme ressemble en apparence, et par certains côtés, au christianisme, et en diffère essentiellement. — Lire les Epit. XXXI, XXIII, XVII, LXII, LIX, LXXIII et XLI.

(446) Ep. XCV. « Satis illos coluit, quisquis imitatus est. »

(447) *De benef.*, I, I, ch. I. — Ep. CXXVI.

(448) *Ad Ephes.*, V, 1. — *Ad Rom.*, XIV, 17.

(449) Genèse, XVII, 1. — Bossuet : « Soyons des dieux, Jésus-Christ nous le permet par l'imitation de sa sainteté. » — *Serm. sur la Nativité*.

(450) « *Habebit (sapiens) in animo illud vetus pæceptum : Deum sequere.* »

(451) Φυγὴ δὲ ὁμοίωσις Θεῷ, κατὰ τὸ δυνατόν. . (Théétète.)

(452) Théétète, p. 133, trad. de M. Cousin.

(453) « Ὡς ἀνοήτων τινῶν ταῦτα ἀκούσονται. — Théétète. — La folie de la croix, *gentibus stultitiam* (ad Corinth., I).

(454) *Rép.*, I, VI. — Trad. de M. Cousin.

(455) Le Banquet.

(456) *Dei civit. Dei*, I, VIII, ch. 5 et 8.

(457) Page 210.

(458) « Le principal culte à rendre aux dieux, c'est de croire qu'il y a des dieux (*primus est deorum cultus, deos credere*), puis de leur accorder ce qu'exige leur majesté. On a coutume de donner des préceptes sur le culte dû aux dieux. Défendons d'allumer des lanternes le jour du sabbat... Proscrivons ces salutations matinales, cette habitude d'assiéger la porte des temples : on séduit l'ambition humaine par de tels hommages. Connaître Dieu, c'est l'honorer. » Ep. XCV.

(459) *Ep.*, X.

(460) *Ep. aux Rom.*, VIII, 24.

(461) *Quæst. alnet.*, II, 3.

(462) *Ep.* XCIV.

(463) On peut comparer aux expressions de Sénèque cette phrase de Cicéron, où il est aussi question de la foi, et dans un sens aussi peu chrétien : « Et si fidentia, id est firma animi confisio, scientia quædam est et opinio gravis, non temere assentiens ; diffidentia quoque est metus exspectati et impendentis mali. Et si spes est exspectatio boni, mali expectationem esse necesse est metum. » (*Tusc.* IV, 37.) — Les deux auteurs profanes définissent simplement l'acte intellectuel qui consiste à croire, à espérer à se défier et à craindre.

(464) *Strom.*, v, 1 et 2.

(465) Ces sentences sont de Théognis, d'Euripide, d'Héraclite et de Xénophane. — Voy. Stobée, *Florilegium*, préface de Grotius.

(466) M. Rohrbacher, t. III. — L'historien cite saint Clément.

(467) Philon, *De migrat. Abrah.* — Ritter, l. XII, ch. V : Τίς οὐ ἡ κόλλα πρὸς τὸν Θεόν ; εὐσέβεια δῆπου καὶ πίστις.

(468) *Rép.*, V. — *Phédon*, p. 198 et 334, trad. de M. Cousin.

(469) Voyez plus haut, ch. II^e.

(470) *De benef.*, IV, 7.

(471) La Consolation à Helvia fut écrite pendant l'exil de Sénèque, de 42 à 49, c'est à-dire avant l'arrivée de saint Pierre à Rome. Cette date est certaine. Voyez plus haut, ch. 1.

(472) *Ad Helviam*, VIII. « Id actum est, mihi crede, ubi ille quisquis formator universi fuit, sive ille Deus est potens omnium, sive incorporalis ratio, ingentium operum artifex, sive divinus spiritus, per omnia, maxima, minima, æquali intentione diffusus, sive factum et immutabilis causarum ínter se cohærentium series... »

(473) Voyez *Ad Helv.* ch. XVI.

(474) *De Benef.*, IV, 5, 6, 8. — *Quæst. N.*, II, 45.

(475) Voyez Huet, *Quæst. alnet.*, II, 3.

(476) Joël, n. 28. — Is., XLIV, 3.

(477) *Act.* II, 3.

(478) *Apolog.* 21.

(479) *Therap.*, 1. II, — Cité par M. Rohrbacher, *Histoire de l'Eglise*, t. III.

(480) L. VI, p. 74. Edit. de M. Cousin.

(481) *Ibid.*, p. 59.

(482) *Rép.*, 1. VII, p. 76. — Ed. de M. Cousin.

(483) *Quis est ergo hic? Animus qui nullo bono nisi suo nititur.* *Ep.* XLI.

(484) Idée empruntée à Platon par les stoïciens. V. *Lois.* I.

(485) *Ep.* XLI.

(486) « *Fecit multis intellectum sui, et non aliter quam in tenebris lumen effulsit.* » (*Ep.* CXX.) — On rapproche ces expressions du passage bien connu de saint Jean : « *Erat lux hominum, et lux in tenebris lucet, et tenebræ eam non comprehenderunt.* » (*Ev.* 1, 4, 5.) Mais d'abord cette comparaison n'a rien d'assez inusité, ni d'assez extraordinaire pour que Sénèque ait eu besoin de la copier dans l'Évangéliste ; de plus, elle signifie chez lui le contraire de la pensée de saint Jean ; enfin il n'a pu imiter ce qui a été écrit en grec trente ans après sa mort.

(487) *Ep.* cxx.

(488) On y reconnaît en effet le fatalisme et le panthéisme.

(489) *Ibid.*, II, 5, 6.

(490) Juste Lipse, *Manud.*, 1. III, diss. 16 et 19. — « Les stoïciens proclament que c'est la nature de

l'homme d'être, l'ami de l'homme, de l'aimer, non par intérêt, mais de cœur. Tous les êtres raisonnables sont faits les uns pour les autres, et ce qu'il y a de principal dans l'homme est ce qu'il y a de propre à la communauté. » M. Ravaisson, *Métaphys. d'Aristote*.

(491) *République*, 1. II, p. 72 et 75. — Trad. de M. Cousin. Τελευτῶν, πάντα κακὰ παθὼν ἀνασχινδυλευθήσεται. » Ajoutez un passage de Théétète sur le philosophe (p. 127, éd. de M. Cousin). — Saint Clément y croyait trouver le portrait du chrétien (*Strom.*, v. 14). — M. Cousin, au sujet du passage de la *République* cité plus haut, dit « que Platon a eu du Crucifié un pressentiment extraordinaire, et qu'il l'a presque dépeint dans la personne du Juste mourant sur une croix. » — *Du vrai, du beau, du bien*, XVI^e leçon.

(492) On cite ordinairement ce passage du *Second Alcibiade*, dialogue qui peut-être n'est pas de Platon : « C'est pourquoi il te faut attendre nécessairement que quelqu'un t'enseigne quelle conduite tu dois tenir envers les dieux et envers les hommes. — Et quand viendra ce temps, Socrate? Et qui sera celui qui m'instruira? Que je le verrai avec plaisir! — Ce sera celui qui t'aime. » Nous avons cité plus haut les paroles de Socrate (*Entr. Mém.*, 1. I, ch. IV). — Voy. p. 212.

(493) Voyez p. 187, 188. — Ep. XLI, XXXI.

(494) Presque tous les philosophes anciens ont appelé l'âme un dieu : à ceux que nous avons déjà nommés, ajoutons Anaxagore, Xénocrate, Euripide, Cicéron : « Ergo animus qui, ut ego dico, divinus est, ut Euripides audet dicere, Deus. » (Cic, *Tusc*, I, 26.) — « Mens cujusque is est quisque. Deum te igitur scito esse... » (*Summum Scip.*) — Plutarque cite une expression de Théophraste d'où Sénèque a peut-être tiré celle-ci : *Deum humano in corpore hospitantem*. « L'âme, dit Théophraste, est pour le corps un hôte bien cher. » — L'expression de Sénèque, *homo vera Dei progenies* (*De Prov.*, I), nous paraît aussi imitée de Cicéron, qui parle en ces termes des premiers humains : « Quæ (antiquitas) quo propius aberat ab ortu et divina progenie, hoc melius ea fortasse quæ erant vera cernebat. » (*Tusc*, I, 12.) — Voici du moins une imitation certaine. Cette phrase de notre philosophe, qui paraît avoir un caractère assez chrétien : « *calix venenatus qui transtulit Socratem e carcere in cælum* » (Ep. LXVII) est traduite de Cicéron : « Et quum pæne in manu jam mortiferum illud teneret (Socrates)poculum, locutus ita est, ut non ad mortem tradi, verum in cælum videretur ascendere. » (*Tusc*, I, 29.)

Manilius, antérieur à Sénèque, explique dans les mêmes termes la présence de Dieu dans nos cœurs :

Descendit Deus atque habitat, ipsumque requirit. (L. II.)

Nos capto potimur mundo, nostrumque Parentem

Pars sua conspicimus, genitique accedimus astris,

An dubium est, habitare Deum sub pectore nostro,

In cælumque redire animas, cæloque venire ? (L. IV.)

(495) Ep. LXI. Voir la même pensée dans Cicéron, p. 196, note 5. — Ep. LXXIII.

(496) Voyez p. 226.

(497) Ed. de M. Cousin.

(498) *Lois*, X.

(499) *Lois*, IV.

(500) *Lois*, X.

(501) *Ibid.*

(502) Ritter, 1. III, 6.

(503) Οὕτως ἀνευθε θεῶν ἀρετὴν λάβε. Grotius, *Préf. de Stobée*.

(504) Voyez la fin de l'Épître 72.

(505) « *Ad hoc sacramentum adacti sumus, ferre mortalia.* » (*De vita beata*, 15.)

(506) « On dit que Pythagore recommandait sans cesse à ses disciples de s'adresser ces questions quand ils rentraient chez eux. : *En quoi ai-je prévariqué? qu'ai-je fait? à quel devoir ai-je manqué?* πῇ παρέβην τί δὲ ἔρεξα ; τί μοι δέον οὐκ ἐτέλεσθη ; » (Diog. de Laërte.) Tel est le premier mode de confession ; il consiste à s'examiner soi même. Cet examen peut être fait par d'autres, et ce mode se rapproche un peu plus de la confession chrétienne : il était pratiqué par les philosophes indiens. (Apulée,

Floril., 1.)

(507) Le passage de Sénèque est bien connu. *De ira*, III, 36.

(508) *De benef.*, VII, 1.

(509) *De ira*, I, 14.

(510) « Que l'aveu guérisse la faute. » *Ad Quintum fratrem*.

(511) Gorgias.

(512) Ep. XI.

(513) Plutarque, *des Progrès dans la vertu*.

(514) *Lois*, 1. V.

(515) Ep. XI. — Ep. XXV. — Voyez aussi Ep. LII.

(516) Ep. XXVIII. « *Initium est salutis, notifiā peccati*. »

(517) Ep. XXVIII.

(518) Ep. CIX, — LXVI, — XI.

(519) « Je conduis partout avec moi Démétrius, cet homme excellent ; je quitte les courtisans dorés pour causer avec ce philosophe à demi nu. » (Ep. LXII.)

(520) On peut se faire une idée des ouvrages innombrables écrits par les épicuriens et les stoïciens, et que nous n'avons plus, en lisant les vies des philosophes par Diogène de Laërte. Nous sommes loin d'avoir Sénèque lui-même en entier.

(521) « *Nulla ætas vacat a culpa*. » (Ep. XCVII.)

(522) Rom., VI, 23. — I. Corinth., XV, 22.

(523) Q. n., 1. II, ch. LIX. « *Innos constitutum est capitale supplicium*, etc. »

(524) « *Statutum est hominibus semel mori*. » (Hebr., IX, 27.)

(525) Voyez les citations recueillies sur ce sujet dans les anciens par Stobée, titre CXIX, *Sur la mort*.

(526) Saint Clément, *Strom.*, 1. III, cité par M. Rohrbacher, t. I. — Ritter, 1. IV, ch. II, VI.

(527) Plutarque, *Consolation à Apollonius*.

(528) *Phèdre*, disc. de Socrate. — Platon ne semble pas éloigné d'admettre la transmission des fautes : « Je serai puni aux enfers, dans ma personne ou dans celle de mes descendants, pour le mal que j'aurai fait sur la terre. » *Rép.*, 1. II, p. 81 (édit. de M. Cousin).

(529) Voyez J. Lipse, *Phys. st.*, III, D. 14.

(530) Ep. CXVII.

(531) Voyez *Consolatio ad Marciam*, 19; Epîtres XXIV, XXXVI, LIV, LXIII, LXV.

(532) Lactance (1. VII, 7).

(533) Cicéron, *Tuscul.* — Tertullien, *De anima*, 54. — Pline le jeune, *Panegy.* — Lucain, *Phar.*, 1. IX.

(534) *Ad Marciam*, ch. 25, 26. — *Ad Polybium*, ch. 28.

(535) « C'est un hasard qu'il est beau de courir, c'est une espérance dont il faut comme s'enchanter soi-même. » *Phédon*. — « Il faut donc conserver jusqu'à la mort son âme ferme et inébranlable dans ce sentiment. » *Rép.*, 1. X. — *Gorgias*, fin.

(536) *Phédon*, p. 312.

(537) *Rép.*, X, 280. « Ἄνδρες ἄγριοι καὶ διάπυροι ἰδεῖν. » — On peut voir aussi le *Gorgias*, les *Lois*, 1. X. — Cicéron, *Tusc.*, 1. XXIX et XXX.

(538) *Gorgias*, fin. — Voir aussi *Rép.*, X, p. 289, et *Phédon*, p. 211.

(539) Voyez Juste Lipse, *Manuductio*, etc., Diss. VIII, IX, XIII. — Sénèque, Ep. I. — Cicér., *Tusc.*, I, 29. — Platon, *Phèdre*, *Lois*, X. — M. H. Wallon, thèse latine *De animæ immortalitate*, p. 27.

(540) « Il me semble, Cébès, qu'on ne peut rien opposer à ces vérités. » *Phédon*, p. 219. Voyez *Phèdre*, le *Timée*, les *Lois* (X), *Tusculanes*, I, 29, *Songe de Scipion*, etc.

(541) Juste Lipse, *Phys. st.*, 1. III, diss. XI, XIV.

(542) « *Usuram stoici nobis largiuntur, tanquam cornicibus*. » *Tusc.*, I, 31. — Voy. J. Lipse, diss. XI. — Sénèq., *ad Marciam*, 19. Ep. XXIV, XXXVI — L. IV.

(543) Ep. CII.

(544) Voyez Platon, *Lois*, X. — *Phédon*, p. 194. — Cicéron, *Tusc.*, I, 30. — *Songe de Scip.*, VIII. —

Sénèque, Lettres 24, 29, 31, 62, 70, 92; *De Provid.*, 6; *De vit. beat.*, 19.

(545) Doctrine du *Phèdre*. V. le reflet de ces idées dans Cicéron (*Tusc.* I, ch. 21).

(546) Sénèque, Ep. 102.

(547) Cette expression, qui appartient à Pindare et à Hésiode, est citée par Platon, *Rép.*, II, p. 78, éd. de M. Cousin.

(548) Expression de Platon, *Rép.*, IX, fin. « Du moins peut-être en est-il au ciel un modèle (de cette cité véritable) pour quiconque veut le contempler et régler sur lui son âme. » P. 233.

(549) Doctrine du *Phédon*, p. 206; de l'*Ap. de Socrate*, p. 118, 120, et du *Gorgias*. Voyez la description du bonheur céleste dans Pindare, cité par Plutarque (*Cons. à Apollonius*).

(550) Voyez Manilius, 1. I. La description des élus y compte environ quarante vers.

(551) *Phédon*, p. 239 et 240. — « L'âme vertueuse passe l'éternité avec les dieux. » *Phèd.*, p. 240. — C'est aussi la doctrine de l'*Apologie de Socrate*.

(552) *Phédon*, p. 339.

(553) Les principaux rapprochements sont tirés de la lettre 102, que nous avons analysée, et de passages semblables dont nous avons expliqué le vrai sens. V. Ep. LXXIX.

(554) *Ad Marciam*, 19.

(555) *D'Isis et d'Osiris*. — *Pourquoi les oracles ont cessé*.

(556) Page 137. Trad. de M. Cousin.

(557) Voyez Juste Lipse, *Phys. st.*, I, diss. 19.

(558) « Chaque partie du monde est surveillée par un génie qui règle ce qu'elle doit faire ou souffrir, et ces génies gouvernent jusqu'au dernier atome. » (*Lois*, x.)

(559) Juste Lipse cite Hésiode, Homère, Zénon. Plaute, Ménandre.

(560) *Phédon*.

(561) Apulée, *Du démon de Socrate*. — Il est vrai qu'Apulée attribue cette opinion aux pythagoriciens ; mais les deux écoles s'accordaient sur ce point.

(562) Juste Lipse, *Phys. st.*, I, 19. — Plutarque, *D'Isis et d'Osiris*.

(563) Platon, *Phèdre*. — Eusèbe, *Prép. év.*, 1. XI, ch. XXVI

(564) Ep. CX.

(565) Nous ne croyons pas devoir mentionner l'expression supposée de la lettre xx^e, *angelus Epicuri* : c'est une altération du texte véritable qui paraît être *æmulus*. Ce mot d'ailleurs, dans l'endroit où on le place, n'aurait aucun sens.

(566) *Ad Marciam*. « Se mundus renovaturus exstinguet. » — Lettres 9 36. — Cicér., *De nat. deor.*, II, 46.

(567) *Ad Marciam*, fin.

(568) Minucius Félix, Oct. 34.

(569) *De civ. Dei*, 1. XXII, ch. XXVIII.

(570) « Annæus quoque Seneca, qui ex Romanis vel acerrimus stoïcus fuit, quam sæpe summum Deum merita laude prosequitur ! Nam cum de immatura morte dissereret, Nonne intelligis, inquit, auctoritatem ac majestatem judicis tui, rectoris orbis terrarum cœlique, et deorum omnium Dei, a quo ista numina, quæ singula adoramus et colimus, suspensa sunt? » *Div. Inst.*, I, 5.

(571) P. 407, éd. de M. Cousin.

(572) P. 411, *ibid.*

(573) On trouvera les rapprochements essayés entre Sénèque et saint Paul dans Schoell (*Litt. rom.*, II), M. Durozoir (Sénèque Panckcoucke), t. VII ; M. Greppo (trois Mémoires), Th. Morell (*Epit. à Lucil.* trad. en anglais), et dans M. Fleury, t. I, p. 23-125.

(574) 1, 19, 20, 21.

(575) *De vit. beata*, 7. — Ep. 67.

(576) 1^{er} Discours. Nous citerons particulièrement, comme se rapprochant assez des expressions de Sénèque, ces vers d'Horace :

Virtus, repulsæ nescia sordidæ
Intaminatis fulget honoribus ;
Nec sumit aut ponit secures

Arbitrio popularis auræ ; (Od. 2, 1. III.)

et ces vers de Ménandre : « Dans la vie, il n'est rien de supérieur à la sagesse... celui qui la possède est magistrat, général, chef du peuple, tribun : le sage est maître de tout. » Fragments de Ménandre, éd. Didot, p. 25.

(577) Ep. XLII. « Tanquam phœnix semel armo quingentesimo nascitur. »

(578) Saint Matthieu, XXII, 14.

(579) *Phédon*, trad. de M. Cousin, p. 211. — Stobée (préf. de Grotius).

(580) Prutagoras, *ibid.*, p. 80-86.

(581) Ep. LXXIII. — Ep. xxxviii.

(582) Rapprocher du passage de Sénèque, Cicéron, *Tusc.*, III, 1. — Perse, S. V, 62. — Hor., Ep. I, 40.

(583) Horace se sert d'une autre métaphore pour exprimer la même idée :

Introrsum turpem, speciosum pelle decora, (Ep. I, 17, 45.)

(584) Cicéron, *Cato major*. — *De off.*, I. — *Tusc.*, 1. II. — Diog. Lær. (Antisthène).

(585) *Rép.*, 1. X, p. 235, trad. de M. Cousin.

(586) La *Vulgate*, œuvre de saint Jérôme, est, comme on sait, la reproduction épurée d'une traduction ancienne des livres saints, et spécialement du Nouveau Testament, en latin. Cette traduction primitive s'appelle la version italique. A quelle époque remonte-t-elle? On ne le sait pas précisément. Cette incertitude permet donc de lui assigner une date très-ancienne, lorsqu'on a intérêt à le faire. Mais, si ancienne qu'on la suppose, elle ne peut pas avoir précédé l'original ; or, cela serait presque nécessaire pour qu'elle ait pu servir de modèle à Sénèque. Le bon sens indique d'ailleurs qu'un certain nombre d'années a dû s'écouler entre la publication des Évangiles et des Epîtres et leur traduction. En effet, puisque les livres sacrés furent composés soit en hébreu, soit en grec, apparemment il y avait urgence à les traduire en latin ; sinon, quelques-uns du moins eussent été écrits en cette langue par les apôtres. Or, même l'Épître aux Romains fut écrite en grec. — On n'a donc pas le droit, en comparant Sénèque et saint Paul, de citer la *Vulgate*, qui pas plus que la version italique n'existait à cette époque : il faudrait citer le texte grec. C'est une licence que prennent les partisans du christianisme de Sénèque, et nous ne croyons pas nécessaire de leur chercher querelle à ce sujet. Cette concession est de nulle conséquence.

(587) Qu'on se rappelle les expressions si connues des poètes grecs : « Nous ne sommes sur la terre que des ombres. » (Sophocle, *Ajax*.) — « L'homme est un souffle et une ombre, l'ombre d'une fumée. » (Eschyle.)

(588) Ch. II.

(589) III, 19. — Ménandre : « La terre, qui enfante tout, reprend tout. » — Simonide : « La vie est courte, et l'homme va bientôt s'enfermer sous la terre. »

(590) *Abstulit, sed dedit*. Ep. 63.

(591) Edit. Didot. Page 61.

(592) Voyez Stobée, *Flor.*, t. CXIII. — On lit dans les *Controverses* de Sénèque le rhéteur : « Ludit de suis fortuna muneribus, et quæ dedit aufert, et quæ abstulit reddit. » (*Excerpt.*, v. 2.)

(593) Ep. CVIII. « Veniunt ut audiant, non ut discant. »

(594) Cicéron : « Philosophiæ quidem præcepta noscenda, vivendum autem civiliter. » (*Ad Marcum fil.*) — C'est la morale de Philinte.

(595) Sénèque, *De ira*, I, 14. — II, 27, 26. — *De clem.*, I, 7. — *Controv.*, 11, 12. — IV, 25. — Horace, *Sat.* 1. 1, 3, — Catulle, *Carm.*, XXII. — *Phèdre*, IV, F. X. — Juste Lipse, *Manud.*, III, 20.

(596) Ép. CVUI, XXXI, LXXXII, LXXXIII, CXVIII. — *De vita beata*, ch. XXIV, XXV. — J. Lipse, *Manud.*, II, 24.

(597) *De tranq. animi*, VIII. — Ep. CVIII. — Horace, *Sat.*, I. 1, s. 1. — Sénèque, Ep. XXV, CX, XVII, LXXIV.

(598) *Apolog. de Socr.* Éd. de M. Cousin.

(599) Stobée, *Florileg.* Préface de Grotius. — Saint Math., XIX, 24. — Orig., *Contre Celse*, VI, 16. — Sénèque, Ep. XX. — On trouve dans Zénon une pensée analogue au fameux verset : *Beati pauperes spiritu*. Il répétait souvent, nous apprend Diogène, ces vers d'Euripide : « Il avait de grandes richesses, mais il ne s'enorgueillissait pas de son bonheur, et il n'avait pas des sentiments plus hauts que s'il eût été pauvre. » (Diog. Laert., 1. Vil, 2.) — Comparez Ménandre : « O trois fois malheureux ceux qui pensent fièrement d'eux-mêmes! Ils ne connaissent guère la nature humaine. » — Autre similitude. On lit dans Cicéron : « *Quæ domus tara stabilis, quæ tam firma civitas est, quæ non odiis atque dissidiis funditus everti possit?* » N'est-ce pas la sentence évangélique : « Tout royaume divisé contre lui-même sera dévoré, toute ville, toute maison divisée tombera? » (Saint Math., XII.)

(600) Diog. Laer. — La folie de Cléanthe était proclamée en plein théâtre.

(601) *Politique*, 1. I, ch. II, § 3.

(602) Xénophon, *Écon.*, ch. XII, sur les qualités d'un bon fermier, et, ch. XIII, sur l'émulation parmi les esclaves. — Nous avons trouvé, sur la question de l'esclavage, comme sur celle de l'égalité, de l'unité du genre humain, de la charité et de la chasteté, de nombreux renseignements dans un excellent livre de M. Denis, ancien élève de l'Ecole normale : *Histoire des théories et des idées morales dans l'antiquité* (1850, ouvr couronné par l'Institut). Notre objet n'étant pas ici de faire des découvertes dans l'histoire de la philosophie, mais de démontrer, à l'aide de l'histoire, la fausseté de certaines assertions, nous avons cru pouvoir profiter des indications qui nous étaient fournies par une science exacte et scrupuleuse, et recourir aux textes originaux sur lesquels avait travaillé le récent historien. A ses recherches, que nous avons vérifiées, nous avons ajouté les nôtres.

(603) Stob., *Flor.*, tit. 62-86.

(604) Εἰ σῶμα δοῦλον, ἀλλ' ὁ νοῦς ἐλεύθερος. — Stob., tit. 62-86

(605) Stobée, *Floril.*, tit. 86.

(606) Démosthène, Disc. pour Phormion. Les noms de ces esclaves que cite Démosthène sont, outre Phormion, Satyros, Timodème, Hermæos, « et vingt autres, » dit l'orateur.

(607) L. VI.

(608) Aristote dit dans sa *Politique* : « Souvent il arrive que les hommes libres n'ont d'hommes libres que le corps, comme certains esclaves sont libres par l'âme. » *Polit.*, I, 2. — Il répète, en l'approuvant, le proverbe : « Il y a esclave et esclave, il y a maître et maître. » (*Ibid.*) — Il dit encore : « Entre le maître et l'esclave, quand c'est la nature, et non la violence, qui les a faits tels, il existe un intérêt commun, une bienveillance réciproque, φιλα τις πρὸς ἀλλήλους. » (*Ibid.*) — Ailleurs : « L'esclave est homme, doué de raison, et par conséquent capable de vertu. » (L. I, v, § 3.) — Enfin, il veut qu'on lui présente la liberté comme prix de ses travaux. (L. IV, IX, § 9.)

(609) Diogène, 1. V, ch. II, III, IV.

(610) Diogène Laërce, X. « Que dire de sa douceur pour ses esclaves, attestée par son testament? Il les associait à ses études, en particulier Mus, le plus célèbre d'entre eux. »

(611) Diogène Laërce, VI, ch. III. « Monime de Syracuse, disciple de Diogène, était esclave d'un banquier de Corinthe. »

(612) Diogène, VI, 1, 2.

(613) *Ibid.*, VII, 1.

(614) Ἐλευθέρως δούλευε δοῦλος οὐκ ἔσει (Éd. Didot, p. 80.)

(615) Stob., *Flor.*, t. LXII.

(616) *Id.*, *ibid.*, t. LXII.

(617) *Serviebas liberaliter*. — Tér., *Andr.*, 1. I. — Plaute, *Trinomus*, v. 240. Philto (servus) : « Homo ego sum, homo tu es : ita me amabit Jupiter! » — *Asinaria* v. 560 : « Quæ res? Tun' libero homini male servos loquere? — Tu contumeliam alteri facias, tibi non dicatur? Tarn ego homo sum quam tu. — Scilicet ita res est. » (470.)

(618) *De offic*, 1. XIII.

(619) « Servus, ut placet Chrysippo, perpetuus mercenarius est. » (Sénèque, *De benef.*, III, 22.)

(620) *En. fam.*, 1. XXVI. Ép. XXVII. — Burigny., *Mém. sur l'esclavage à Rome* (Acad. des inscript.,

37).

(621) Ep. XVI.

(622) L. XII. Ep. LXIX.

(623) Horace, sat. III, 1. I, v. 80.

(624) M. Trolong, de l'*Infl. du christ, sur le droit civil des Romains*. — Sénèque, *De benef.*, III, 27. — *De clementia*, I, 18. — Tacite, *Ann.*, XIV, 42, 45.

(625) Voyez Tacite, *Ann.*, XIII, 27. — Pétrone, XXXVIII, 57, 71.

(626) Μισῶ σε Καίσαρ, ὅτι συγκλητικὸς εἶ (Dion, LXIII, 15).

(627) *Controv.*, III, 21.

(628) « Quid infelix iste peccavit aliud quam quod natus est?... » (*Controv.*, v, 33.) — Voir d'autres exemples cités page 141, dans le chapitre sur les *philosophes romains*.

(629) Liv. II, ch. XXXIX. « Chez les Indiens, la loi défend de faire qui que ce soit esclave ; tout homme est libre, et doit toujours respecter dans un autre son semblable et son égal. » Ailleurs, l'historien rapporte une loi des Egyptiens : « Celui qui tuait volontairement un homme, soit libre, soit esclave, la loi le condamnait également à perdre la vie, d'abord pour détourner d'un tel crime, par la nature seule de l'action, sans égard pour les différences que le hasard a introduites dans la société... » (Liv. 1, 77.)

(630) Liv. III, ch. III et IV. *Sur les hommes de peu illustrés par leur mérite*.

(631) *De benef.*, III, 18.

(632) *De benef.*, III, 20. — Ep. XLIII. — Ep. XXXI.

(633) *De benef.*, III, 29.

(634) Ep. XLVII.

(635) Ep. aux Ephés., VI, 5; VII, 10.

(636) *Caritas generis humani*.

(637) Lysistrate, v. 1130, 1360. — Euripide, Suppl. 530. — Platon, *Rép.*, 1. V.

(638) Plutarque, *Vertu d'Alexandre*, 1^{er} discours, ch. VI.

(639) Diogène de Laërte, en parlant des disciples d'Aristippe : « Ils ne trouvent pas raisonnable que le sage expose sa vie pour sa patrie, parce que ce serait sacrifier la sagesse aux intérêts des insensés, et que d'ailleurs la véritable patrie est le monde. » (L. II, 8.)

(640) *Id.*, 1. VI, ch. II.

(641) Diog. Laer., I. IX, ch. II.

(642) Porphyre, *De abstin.*, I, ch. XII.

(643) Diog., 1. VII, ch. I. — Porphyre, *De abstin.*, III, ch. XX. — Eusèbe, *Prép. évang.*, xv, 15. — Cicéron, *De leg.*, I, 7.

(644) Porphyre, *De abstin.*, 1. III, 20.

(645)

Ὅς ἂν εὖ γεγονῶς ᾖ, μήτερ, 'στὶν εὐγένης

Σκύθης τις ὀλεθρος ὁ δ' Ἀνάχαρσις οὐ Σκύθης ;

Dans l'édition de Grotius, ces vers sont attribués à Epicharme.

(646) *De off.*, I, 23.

(647) *De off.*, III, 17.

(648) *De off.*, III, 6.

(649) *De finib.*, v, 23.

(650) *De rep.*, I, 37.

(651) Ovide, *Fastes*, II, 684.

(652) *Phars.*, VI, 54.

(653) *De leg.*, I, 15, 13, 10. — *De off.* I, 17. — III. — *De finib.*, III.

(654) Sénèque, *De clem.*, II, 6.

(655) *Contr.* I, 1. — III, 19. — IV, 27. — *Excerpta contr.*, VIII, 6.

(656) Stobée, *Floril.*, t. XXXVII et CXIII.

- (657) *Contr.*, I, 1.
- (658) *Contr.*, I, 1.
- (659) *Ibid.*, p. 78.
- (660) Non sibi sed toti genitum se credere mundo. (Lucaïn.)
- (661) Cicér., *De offic.*, I, 15, 16. — II, 16, 18, 20.
- (662) Cur eget indignus quisquain te divite ? etc. (Sat., 1. II, s. 2, v. 99.)
- (663) *Contr.*, IV, 24, 8.
- (664) Philém., *Frag.*, p. 121, 127, 128. — Ménandre, p. 71.
- (665) Platon, *Républiq.*, 1. I, p. 19 (édit. de M. Cousin). — *Criton*, p. 143.
- (666) Stob., *Flor.*, tit. 5.
- (667) Théognis.
- (668) *Gorgias*.
- (669) Cicéron, *Tusc.*, V. — *De off.*, I, 25
- (670) *Cyropéd.*, 1. III, ch. I.
- (671) Ep. 95.
- (672) *De ira*, I, 5. — III, 43. — Ep. XLVIII.
- (673) Ep. V.
- (674) *De benef.*, IV, 14. — I, 8. — VII, 31. — II, 11. — *De otio sap.*, 28.
- (675) L'expression *fænerari beneficia* est de Cicéron (*De amie*, IX, 31).
- (676) L. II, ch. VI.
- (677) *De dément.*, II, 5.
- (678) *De officiis*, I, 38. — Sénèq., *De vit. beat.*, XX.
- (679) « Opem ferre etiam inimicis initi manu. » (*De otio sap.*, XXIX.
- (680) Cicéron dit aussi : « Il faut demander à la philosophie le remède contre nos vices et nos péchés. » (*Tusc.*, v.) De là l'emploi si fréquent de *morbus*, au sens moral, pour désigner le péché, le vice, le mal, et de l'expression *salus*, qui signifie la guérison de l'âme, le salut du coupable. — Voyez Horace, Ep. I, 135. — Ep. XVI, 41.
- (681) *De ira*, XIV. — VII, 31. — Nous n'avons rien dit des maximes de Sénèque sur l'amitié, parce que sur ce point on ne cite de saint Paul aucun texte qui prête à un rapprochement. On peut lire l'épître IX et l'épître VI ; on y trouvera les principes et les sentiments des anciens, d'Epicure, de Métrodore, d'Hermachus, de Polyenus, d'Aristote, de Platon, de Socrate, de Cicéron. Nous nous bornerons à cette citation, tirée de l'épître IX : « Dans quel but cherché-je un ami? Afin d'avoir quelqu'un pour qui je puisse mourir (*pro quo mori possim*), que je puisse suivre en exil, pour qui j'aille au-devant de la mort et je puisse me sacrifier (*cujus morti me opponam et impendam*). » C'est le développement éloquent de la pensée antique : deux amis ne forment qu'une seule âme ; c'est la théorie du dévouement que l'amitié inspire aux nobles cœurs, et dont la poésie et l'histoire ont consacré les plus beaux traits. — Au sujet de ce passage, nous renouvellerons une remarque déjà faite, c'est qu'on rencontre parfois dans Sénèque le Philosophe des expressions, des tours de phrase qui semblent empruntés aux *Controverses* de Sénèque le Rhéteur. Comparez, en effet, le passage cité de l'épître IX avec la phrase suivante d'une controverse : « Montanus Votienus dit : Ne croyez pas qu'elle soit tombée victime de la colère d'un père. Elle est morte pour celui à qui elle avait consacré sa vie, elle s'est sacrifiée pour celui à qui elle s'était donnée (*illi se, cui addixit, impendit*). Vous savez qu'elle avait un mari, afin de pouvoir mourir pour lui (*pro quo mori posset*). » (*Contr.*, VI, 32.) — Certains critiques, examinant séparément le passage de l'épître IX, ont prétendu que l'emploi du verbe *impendi* avec le sens de *se sacrifier, mourir*, constituait dans le philosophe un néologisme chrétien. En effet, disent-ils, on rencontre ce terme dans la Vulgate : « Ego autem libentissime *impendam* et *superimpendam* pro animabus vestris. » Ἐγὼ δὲ ἡδιστα δαπανήσω καὶ ἐκδαπανηθήσομαι ὑπὲρ τῶν ψυχῶν ὑμῶν (II Ep. aux Cor., XII, 15). Donc Sénèque a pris cette expression à saint Paul, c'est-à-dire à son traducteur. Pour corroborer cet argument, ils citent des passages de Tertullien où ce verbe se trouve : ce sont deux preuves de la même force. — Heureusement, le déclamateur Votienus est venu à notre aide et nous a

fourni le moyen de prouver que Sénèque n'avait pas eu besoin d'imiter saint Jérôme et Tertullien. Pour nous appuyer, nous aussi, sur deux témoignages, nous citerons Manilius :

« *Impendendus homo est, Deus esse ut possit in ipso.* » (IV, 407.)

(682) Ep. aux Gal., VI, 2.

(683) Ep. aux Ephés., IV, 32. — Ecclésiaste, XI, 1, IV, 2, 3. — Saint Matthieu, v, 45; VI, 7. — Saint Luc, VI, 34, 35.

(684) *De benef.*, v, 17.

(685) Saint Luc, XXIII, 34.

(686) Ep. LXXXVIII.

(687) *De benef.*, I, 11.

(688) *Ad Helv.*, 16.

(689) Cité par saint Jérôme.

(690) *Controv.*, II, 15.

(691) *Lois*, VIII, (841.)

(692) L. II, ch. I, §§3, 4.

(693) Euripide, *Hippolyte*.

(694) Ménandre, p. 92.

(695) Philémon, p. 128.

(696) Quintilien, *Déclam.*, 211

(697) Sénèq., *De benef.*, v, 14. — Cicér., *De off.*, III. Sénèq. le Rhét. *Contr. excerpt.*, VI, 8. — Ovide :
Quæ, quia non licuit, non facit, illa facit.

Ut jam servaris bene corpus, adultera mens est

Omnibus exclusis, intus adulter eris.

(698) « Non est summa felicitatis nostra in carne ponenda. » Ép. LXXIV. Voy. aussi *De vit. beat.*, XXXII. — *Ad Marciam*, XXIV. — Ép. LXV, LXXIV, XCII, CXXII.

(699) Ép. CIII.

(700) « Animalis autem homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei : stultitia enim est illi, et non potest intelligere, quia spiritualiter examinatur... — Video autem aliam legem in membris meis, repugnantem legimentis meæ, et captivantem me in lege peccati quæ est in membris meis. Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus? — « Nostra autem conversatio in cœlis est ; unde etiam Salvatorem exspectamus Dominum nostrum Jesum Christum. — Quoniam sapientia cranis inimica est Deo : legi enim Dei non est subjecta : nec enim potest. Qui autem in carne sunt, Deo placere non possunt... — Si propter cibum frater tuus contristatur, jam non secundum claritatem ambulas... non est enim Regnum Dei esca et potus. » — Rom., VIII, 8, vii, 23, XIV, 17. — I. Corinth., VIII, 8, II, 14. — II. Corinth., XII, 7-10. — Philipp., II, 18-20, — 1. Tim., v, 6.

(701) *Phédon*, trad. de M. Cousin, p. 201, 206, 207.

(702) *Phèdre*.

(703) *Tusc.*, 22. — *Rép.*, VI, 7.

(704) Diog. Laert., X.

(705) *Grenouilles*, v. 171, — Perse traduit poétiquement ce terme de mépris :

O curvæ in terris animæ, et cœlestium inanes !

Quid luvat hoc, templis nostros immittere mores,

Et bona dis ex hac scelerata ducere pulpa?...

Peccat et hæc, peccat, vitio tamen utitur... (Sat. II, 60.)

(706) Ép. VIII. — Ép. V. « Hic mihi modus placet. Temperetur inter mores bonos et publicos, »

(707) Il est bon de ne pas manger de chair et de ne pas boire de vin. *Ad Roman.*, XVI, 21.

(708) Sat. I, 6, v. 114, 127.

(709) Xénoph., *Entr. mém.*, I, 6.

(710) Euripide. Stobée, *Flor.*, t. V.

(711) Sénèq., Ep. XXI.

- (712) *Contre Jovinien*, l. II.
- (713) *De off.*, 1. I, ch. 30.
- (714) IV, 8. — Cette épître est regardée comme apocryphe.
- (715) Diog. Laer., VII, 1.
- (716) *Ibid.*, 1. VI, 3.
- (717) Sénèq., Ép. XV, note de Juste Lipse.
- (718) *Ibid.*
- (719) *De off.*, I, 23.
- (720) Page 264.
- (721) « *Peregrinus et properans*, » dit le texte : Ep. CII, CXX. — Horace emploie la même expression dans le même sens :
- Dum peregre est animus sine corpore velox. (L. I, Ép. XII, 13.)
- (722) « *Peregrini et hospites*, » Coloss., III, 1, 2; II. Corinth., v, 1, 6; Hébr., XI, 14, 16.
- (723) Supplantes, 530.
- (724) Aristote, Eth. à Nicom., X, 8, fin.
- (725) Platon, *Phédon*.
- (726) *Id*, Théétète.
- (727) *Phédon*.
- (728) Cicéron, *Cato major*. — *Tusc*, I, 31, 49.
- (729) Diog. Laert., II, 3.
- (730) *In philosophia parum diligens*, a dit de lui Quintilien. (L. X.)
- (731) « Οὐ μέντοι πρότερον ἑαυτῆς (ἑαυτοῦ) ἤψατο πρὶν τότε βιβλίον, ὃ συνέγραφεν, ἐπανορθῶσαι, καὶ τᾶλλα (ἐδέδει γὰρ μὴ καὶ ἐς τὸν Νέρωνα ἐλθόντα φθάρῃ) παρακαταθῆσθαι τισί. » (L. LXII, 25.)
- (732) « Il m'a paru nécessaire, pour la clarté de la construction grammaticale, d'ajouter le pronom relatif ἃ après τᾶλλα. Cette *addition d'une simple lettre* donne, sans la moindre ambiguïté, le sens que j'indique, en même temps qu'elle remédie à la confusion du passage, en le rendant plus logique. » M. Fleury, t. I, page 267, note 1.
- (733) Nous reproduisons ce passage avec l'interpolation : « Οὐ μέντοι πρότερον ἑαυτῆς (ἑαυτοῦ) ἤψατο πρὶν τότε βιβλίον, ὃ συνέγραφεν, ἐπανορθῶσαι, καὶ τᾶλλα, ἃ (ἐδέδει γὰρ μὴ καὶ ἐς τὸν Νέρωνα ἐλθόντα φθάρῃ) παρακαθεσθαι τισί. »
- (734) « Lucius Annæus Seneca, Cordubensis, Sotionis stoici discipulus, ac patruus Lucani pætae, continentissimæ vitæ fait. Quem non ponerem in catalogo sanctorum, nisi me illæ epistolæ provocaverint, quæ leguntur a pluribus, Pauli ad Senecam et Senecæ ; ad Paulum, in quibus, cum esset Neronis magister et illius temporis potentissimus, optare se dicit esse loci apud suos cujus sit Paulus apud christianos. Hic ante biennium quam Petrus et Paulus coronarentur, a Nerone interfectus est. » — Liber de viris illustribus, vel de scriptoribus ecclesiasticis, ad Dextrum prætorio præfectum, ch. XII.
- (735) Voyez Josèphe, *Antiq. jud.*, 1. XVIII, ch. IV.
- (736) Sur cette importante distinction, voy. Dupin, *Biblioth. des auteurs ecclésiastiques*, préf., 2^e partie. — Cave, *Hist. lift.*, prolégomènes, section 6. — Rivet, *Spécimen critici sacri*, prolégomènes, ch. XIII. — Glaire, *Introd. hist. et crit. aux livres de l'Anc. et du Nouv. Testament*, t. I, ch. III, question VIII, article 2.
- (737) Glaire, *ibid.*
- (738) Cave, *Prolég.*, s. VI. — S. Jérôme, *Catalogue des écriv. eccl.*, art. sur S. Lue.
- (739) Rivet, 1. I, ch. V. — Glaire : « Les apocryphes catholiques étaient regardés comme des ouvrages dont la lecture pouvait édifier. » T. V, ch. V.
- (740) T. VI, art. 1, ch. I.
- (741) N° 14. « Mérite ait Seneca, qui temporibus apostolorum fuit, cujus etiam quædam ad Paulum Apostolum leguntur epistolæ : « Omnes odit, qui malos odit. »
- (742) L. VII, ch. X : « Libertas, quæ huic (Varroni) defuit, Annæo Senecæ, quem nonnullis indiciis

invenimus apostolorum nostrorum claruisse temporibus, non quidem ex toto, verum ex aliqua parte, non defuit. Adfuit enim scribenti, viventi defuit. Nam in eo libro, quem contra superstitiones condidit, multo copiosius atque vehementius reprehendit ipse civilem istam et urbanam theologiam, quam Varro theatricam atque fabulosam. »

(743) L. VII, ch. XI. « Christianos, jam tum Judæis inimicissimos in neutram partem commemorare ausus est, ne vel laudaret contra suæ patriæ veterem consuetudinem, vel reprehenderet contra propriam forsitan voluntatem. » — Sénèque blâme le sabbat des Juifs comme une perte de temps préjudiciable. Il le met au nombre des superstitions.

(744) *Bibl. des écriv. ecclés.*, t. I. — An. 66, XII.

(745) *De civit. Dei*, 1. VIII, c. 2.

(746) Saint Augustin ne revient sur cette tradition dans aucun autre endroit de ses nombreux ouvrages, bien qu'il ait souvent l'occasion de louer saint Paul et d'étudier ses actions et ses écrits. Lorsque, notamment, il le défend contre Julien, il eût pu avec succès, ce semble, parler de ses rapports avec Sénèque. Ailleurs, il cite, parmi les conversions opérées par l'Apôtre, saint Denis l'Aréopagite (serm. 150, ch. VIII, sur les Actes des apôtres).

(747) Ces mots sont tirés du ch. XX du traité *De anima*.

(748) Apologétique 50. — MM. Greppo et Fleury en font l'aveu.

(749) Préface, 2^e partie.

(750) Fabricius en a recueilli les titres avec des fragments dans son *Codex apocryphus Novi Testamenti*.

(751) V. leNourry, *Apparatus ad Bibl. max. vet. Patrum*, dissert. VI. — Bellarmin, *De script, eccles.* — Baronius, 69, § VI. — Cave, *Hist. lût.*, prolég., sect. VI.

(752) « Sed et institutor imperatoris adeo est illi amicitia copulatus, videns in eo divinam scientiam ut a colloquio vix temperare posset, et quominus ore ad os alloqui non valeret illum, frequentibus datis et acceptis litteris, ipsius dulcedine et amicabile colloquio atque consilio frueretur. »

(753) Brev. rom. pars autumnalis, 23 sept.

(754) L'auteur de cette vie est postérieur à Sigebert.

(755) *Ann. eccl.*, année 69, § VI. — *De script, eccles.*, art. Linus.

(756) Il existe un autre apocryphe, à peu près du même temps, sous le nom d'*Abdius I^{er}*, évêque de Babylone (*Acta apostolorum*) : le 1^{er} livre contient la vie et la mort de saint Pierre ; il est plein d'impostures ; le 11^e, consacré à saint Paul, est très-court et n'offre guère qu'une redite, en style diffus, des Actes véritables. Il y est question des flots de lait qui coulent de la tête de saint Paul ; l'Apôtre tient un long discours à Néron, mais Sénèque n'y est pas mentionné (Fabricius, *Codex apocryp.*, t. II).

(757) Années 34, 35, 36, 50, 308.

(758) An. 64, 86.

(759) « Il était bien difficile, dit Lamothe le Vayer, que Néron ne fût pas instruit de ce commerce. Ce prince avait corrompu la fidélité de Cléonicus, affranchi de Sénèque. » — (De la vertu des païens.)

(760) Arnobe professait la rhétorique en Afrique sous Dioclétien. Victorinus, professeur d'éloquence à Rome, se convertit sous Constance en 354

(761) Voyez tous les apologistes, saint Justin, Athénagore, saint Clément, Origène, et en général tous les Pères, « L'estime qu'on accordait à Platon allait jusqu'à l'enthousiasme. » — Guillon, t. V, dise. prél.

(762) Gibbon remarque que, depuis Denys d'Halicarnasse jusqu'à Libanius, aucun critique ne fait mention de Virgile ni d'Horace. Ils paraissent tous ignorer que les Romains eussent de bons écrivains. — Ch. II.

(763) Après la mort de Sévère. Voyez Guillon, t. II. Dans son *Apologie* (t. III), Origène parle souvent des vertus, de la doctrine, des miracles et des conversions de saint Paul. Il cite plusieurs fois ses Epîtres, et les oppose à Celse. Nulle part il ne fait mention de Sénèque.

(764) Homélie 26 sur les Actes des apôtres.

(765) Homélie 33 sur l'Épître aux Romains.

(766) Homélie sur la II^e Ep. à Timothée.

(767) Saint Grégoire de Nazianze, autre admirateur de saint Paul, est muet aussi sur ce point. Dans le L. XXXV des *Pensées morales*, ch. XIV, commentant le ch. XLII de Job, il dit que saint Paul a écrit 15 Epîtres, et que 14 seulement sont reçues par l'Eglise.

(768) On y rencontre seulement ces mots sur les conversions opérées par saint Paul à Rome : « Paul faisait la conquête des gentils sur les places publiques. » « Paulus gentiles in foris lucrabatur. » Il y est question aussi de l'effroi que ses prédications causaient à Néron.

(769) Eusèbe : « Hégésippe, historien ancien, dont nous avons souvent emprunté le témoignage pour décrire les choses qui se sont passées au temps des apôtres, a renfermé en cinq livres écrits d'un style fort simple l'histoire véritable de la prédication des apôtres. » — *Hist. ecclés.*, 1. IV, ch. VIII.

(770) Eusèbe, *Hist. eccl.*, 1. IV, ch. XXII.

(771) « Denys, évêque de Corinthe, Anytus, évêque de Crète, Philippe, Apollinaire, Méliton, Musan, Modeste, Irénée, dont les ouvrages, où la véritable tradition de la doctrine des apôtres s'est conservée, sont venus jusqu'à nous. » L. IV, ch. XXI.

(772) Ch. XIX, XX, XXI. « Virgile a caché ses sentiments, de peur d'être accusé d'avoir violé les lois du pays et d'avoir ruiné la religion autorisée par l'antiquité. Je ne doute point qu'il n'eût connaissance du mystère de la rédemption et du salut. »

(773) Ch. VIII.

(774) L III *Adversus gentes*. — Saint Hilaire ne parle jamais de Sénèque.

(775) *Inst. div.*, 1. IV, ch. II. — L. VI, ch. XXIV. — L. I, ch. V. — L. III, ch. XV.

(776) IV, XXII. « Tous les frères qui sont avec moi vous saluent ; tous les saints vous saluent, surtout ceux qui sont de la maison de César. » « Salutant vos qui mecum sunt fratres ; salutant vos omnes sancti, maxime autem qui de Cæsaris domo sunt. »

(777) Parmi ces commentateurs nous citerons : saint Cyrille, saint Ambroise, saint Jean Damascène.

(778) Cet argument, tiré du silence des Pères, avait été aussi indiqué, mais sans développement, dans une thèse spéciale sur ce sujet, par le bachelier allemand Godefroy Kaewitz. Cette thèse, intitulée *de Christianisme Senecæ*, fut soutenue à Wittembourg en 1668. — Saint Jérôme parle en plusieurs endroits, et avec enthousiasme, des effets de l'éloquence de saint Paul. Dans le livre I contre Jovinien, il cite Sénèque au sujet du mariage : jamais il ne fait allusion à l'amitié et à la correspondance du philosophe et de l'Apôtre. Voici ce qu'il dit de Sénèque : « Scripserunt Aristoteles et Plutarchus et *noster* Seneca de matrimonio libros... » (*Adversus Jov. I*) *Noster* ici veut dire écrivain de notre langue.

(779) Voyez le Nourry, *Dissert.* IV, X, XII. — Don Calmet, *Diss. sur Simon le Magicien*. — Théophile Raynaud, *Erotemata de bonis ac malis libris* (partitio 1, erot. x). — Lamothe le Vayer, *Vertus des païens*, 1^{re} partie. — Guillon, t. II : « Saint Jérôme, Eusèbe, Orose, Vincent de Lérins, ont cru que l'empereur Philippe avait été chrétien. »

(780) « Aux Dieux mânes. Marcus Annæus Paulus à son fils chéri Marais Annæus Paulus Petrus. » — Nous devons l'indication et la communication de cette découverte à l'obligeance de M. Ch. Daremberg, toujours si attentif aux travaux et aux progrès de la science contemporaine. On trouvera l'inscription avec un long commentaire dans le n° 1 du *Bulletin d'archéologie chrétienne* (année 1867), qui se publie à Rome sous la direction de M. le chevalier de Rossi (pages 5-9). M. l'abbé Martigny a commencé la traduction de ce savant recueil.

(781) « On ne sait pas au juste quand a commencé l'usage d'imposer un nom nouveau et chrétien au baptême ; nous n'ignorons pas cependant que parmi les noms préférés par les fidèles les noms de Pierre et de Paul brillent au premier rang. Eusèbe nous l'apprend en termes formels : On voit, dit-il, beaucoup d'enfants de fidèles appelés les uns Paul, les autres Pierre. (*Hist. Eccles.*, VII-25.) » — M. de Rossi, *Bull. arch.*, page 6. Eusèbe vivait au III^e siècle.

(782) « Nous ne pouvons pas hésiter sur la religion des deux Annæus. Tout exige impérieusement que nous les mettions au nombre des fidèles... Les sigles payens D. M., dans certains cas, ne sont point un indice certain de paganisme » (M. de Rossi.) — Nous devons dire que M. Léon Renier, dont nous avons

consulté le savoir si autorisé, est moins affirmatif que M. de Rossi.

(783) On peut voir que dans le *Corpus inscriptionum* de Gruter les noms les plus célèbres de la gens *Annæa*, indiqués par l'épigraphie. M. Fleury (*Saint Paul et Sénèque*. tome I, page 16), nous donne aussi quelques indications à ce sujet. Il y ajoute certains personnages qui ont porté le nom même de *Sénèque* dans les premiers siècles de notre ère : l'un fut évêque de Jérusalem sous Adrien, un autre fut prêtre au temps du pape Gélase, et accusé de pélagianisme. Mais de ce qu'un Sénèque fut évêque et un autre, prêtre, M. Fleury, tout déterminé partisan qu'il est de la tradition qu'il appelle « *Séneca-Pauline*, » ne se hâte pas de conclure qu'il y ait là un indice favorable à cette tradition.

(784) M. de Rossi, dans un autre endroit, touche à la question des rapports de Sénèque et de saint Paul, et là encore, il se décide pour l'affirmative. C'est dans le *Bulletin* de 1806, page 62, à propos de la table arvalique dont la découverte lui a permis de fixer en l'an 57 le consulat de Sénèque, ordinairement placé en 58. Selon M. de Rossi, saint Paul est venu à Rome en janvier 56. Il y est resté deux ans ; l'époque de son jugement coïncide donc avec le second semestre de l'année 57, pendant lequel Sénèque était consul. D'où l'on peut inférer, ajoute M. de Rossi, que le consul Sénèque a dû connaître de l'affaire et influencer sur la décision.— Nous craignons bien que la découverte de la table arvalique n'ait un peu ébloui M. de Rossi, et nous prenons la liberté de remarquer ici deux choses : la première, c'est que si la date du consulat de Sénèque est certaine, l'époque du séjour de saint Paul à Rome l'est beaucoup moins. Ni les anciens auteurs ecclésiastiques, ni les commentateurs modernes ne sont d'accord à ce sujet. Le P. Patrizi allégué par le *Bulletin* tient pour l'année 56; Eusèbe adopte 58, Cave 57, dom Calmet, Tillemont, M. Glaire, MM. Connybear et Howson indiquent l'année 61. Les historiens les plus récents de saint Paul. M. Renan et M. Trognon, adoptent cette même date. Si donc l'un des points est fixe dans le calcul de M. de Rossi, l'autre varie. Il y a plus. Les causes renvoyées à César ressortissaient, en réalité, au tribunal du *Præfectus urbis*, pour le civil, et à celui du *Præfectus prætorii*, pour le criminel. Les consuls présidaient le sénat, et l'apôtre n'avait point affaire au sénat. Mais ne l'oublions pas : l'acquiescement de Paul, le procès même, tout cela repose sur de simples hypothèses, et en adoptant les conjectures les plus favorables à l'opinion de M. de Rossi, il resterait à examiner quel effet a dû produire sur des juges païens la querelle d'un juif avec d'autres juifs ; car le procès de l'apôtre, pour eux, n'était que cela ; et ce sont des points que nous avons discutés et établis dans les deux premiers chapitres de notre première partie.

(785) « Quelques laïques, en commentant des adultères, appliquent à autrui l'opinion qu'ils ont d'eux-mêmes. Comme dit Sénèque, c'est un détestable vice que de supposer chez les autres l'égarement dont on est coupable soi-même. »

(786) Voyez Ampère, *Hist. littér. de la France*, t. II, ch. IX et x. — Au début de son livre, Grégoire de Tours déplore l'extinction des lettres. Le poète Fortunat, sous Sigebert, écrit à un évêque : « Platon, Aristote, Chrysippe sont à peine connus de nous ; je n'ai lu ni Hilaire, ni Ambroise, ni Augustin. » Au VII^e siècle, l'auteur de la *Vie de saint Bavon* s'exprime ainsi : « A Athènes florissait autrefois la langue latine, sous l'autorité de Pisistrate. » Il prend Tityre pour Virgile et place Démosthène parmi les philosophes. — Ampère, t. II, ch. XIV.

(787) Ampère, t. I, ch. 8. — T. II, ch. 8.

(788) Ampère, *Hist. litt. de la France*, t. II, ch. X.

(789) Prose III^e. C'est la philosophie qui parle.

(790) Grégoire le Grand parle souvent de saint Paul, mais il ne fait aucune allusion à Sénèque.

(791) *Histor. scholast.*, liv. XVI, ch. CXXVI.

(792) Jean de Salisbury (vers 1170), *Policraticus*, liv. VIII, ch. XIII. — Luc de Tuda, *Chronique d'Isid. de Séville* (1236). — Vincent de Beauvais (1270), *Spéculum historiale*, liv. IX, ch. IX. — Martin, *Chroniq.*, liv. IV. — Burley (né en 1275), *De vitis philosophorum*.

(793) Saint Antonin, *Chroniq.*, t.1, titre VI, ch. XXIV. — Pierre des Noëls (vers 1470), *Catalog.*, liv. VI, ch. XXIII.— Foresti (1494), *Historiarum repercussiones*, liv. VIII. — Sabellicus, né en 1436, *Ennéad.*, VII, liv. II. — Naoclère, né en 1430, *Chronici commentarli*, t. II. — Crinitus, née en 1465, Florentin, *De honesta disciplina*, liv. I, ch. XVI. — Volterran, *Comment. urbana*, liv. XIX. *Anthropologia*.

(794) Sur ces autorités du moyen âge, voyez M. Fleury, *Saint Paul et Sénèque* (1853), t. 1, 300-330.

(795) *Epist. ad Petrobrusianos*. — Il vivait en 1123.

(796) Soph., liv. VI, ch. VI. — Il mourut en 1422.

(797) *Lettres* de Pétrarque à quelques hommes illustres de l'antiquité. Lettre 3 à Sénèque.

(798) Polentone est mort en 1461.

(799) Voyez Lami, littérateur italien du XVIII^e siècle, *De eruditione apostolorum*.

(800) *Sermo de laudibus Pauli*.

(801) « Quantus autem et apud philosophos habitus (Paulus) sit qui ejus vel prædicationem audierunt, vel scripta viderunt, insignis ille tam eloquentia quam moribus Seneca, in epistolis quas ad eum dirigit, protestatus est. — Meminit et Hieronymus hujus laudis Senecæ erga Paulum in libro De illustribus viris... » Ce témoignage, cité pour la première fois, avait échappé aux recherches des partisans de la tradition.

(802) Lefèvre d'Etaples commenta les Epîtres de saint Paul (1458-1536). — Curion, éditeur de Sénèque, vers 1557. — Sixte de Sienne, auteur de la *Bibliotheca sancta*, recueil de commentaires sur les livres saints. Il mourut en 1569.

(803) Salméron, commentateur, mort en 1585. — Marguerin de la Bigne, le premier qui ait entrepris une collection des Pères. Né en 1546.

(804) Né en 1492.

(805) Né en 1547. — De Senecæ vita, ch. X. — *Manuductio ad stoic. phil.*, liv. XVIII.

(806) Noël Alexandre, théologien et historien de l'Église, né en 1639. — Voyez *Hist. ecclés.*, t. III, siècle I^{er}, ch. XII, art. 5. — Tillemont, mort en 1698. — Voyez *Mémoires sur l'hist. ecclés.*, t.1, *Saint Paul*, art. 43, et son *Hist. des empereurs*, t. I, Néron, art. 35.

(807) Voyez le *De politia litteraria*, par Décembrius, qui a recueilli ces entretiens, liv. I, ch. X.

(808) « *De Philippi Arabis, Alexandri Mammææ, Plinii Junioris et Senecæ christianismo*. »

(809) « *De scripioribus falso in christianorum ordinem relatis*. » — « *De philosophis semi-christianis*. »

(810) Voyez l'ouvrage de M. Amédée Fleury, partisan décidé du christianisme de Sénèque, t. I, 2^e partie, ch. XI-XVI. — M. Fleury déclare qu'il n'a pu, malgré d'opiniâtres recherches, découvrir ces thèses allemandes excepté celle de Kaewitz, sur laquelle nous reviendrons. Il en est de même, ajoute-t-il (t. I, 1^{re} partie, ch. I), d'autres petits écrits de la même nation en faveur du christianisme de Sénèque : tels que celui de Schellemborg (*Seneca christianus*), auteur inconnu ; celui de Hall, théologien anglican, né en 1574 (même titre); celui de Juste Siber, *De Seneca divinis oraculis quodammodo consono* (Dresde, 1668). Il cite encore Harschmidt, *De Senecæ notitia Dei naturali* (Iéna, 1668); André Schmidt, *De Seneca ejusque theologia* Philippe d'Aquin (mort en 1650), sur la religion de Sénèque ; un traité anonyme en allemand (Leipzig, 1712) et un autre en anglais (Londres, 1786). — Tous ces ouvrages ont échappé à ses recherches.

(811) M. Villemain, rapport à l'Institut en août 1854.

(812) Bourdaloue, Panégyrique de saint Paul. On y lit encore ce passage : « Ce ne sont pas seulement des barbares ou des ignorants qu'il persuade, mais ce sont des riches, des nobles, des puissants du monde, des juges, des proconsuls, des hommes éclairés qu'il fait renoncer à toutes leurs lumières, en leur proposant un Dieu crucifié. Ce sont des femmes vaines et sensuelles qu'il dégage de l'amour d'elles-mêmes pour leur faire embrasser la pénitence. » — 1^{re} partie. Bossuet eût sans doute parlé de Sénèque dans le passage suivant, s'il eût cru à la tradition : « Il (saint Paul) prêchera Jésus dans Athènes, et le plus savant de ses sénateurs passera de l'Aréopage dans l'école de ce barbare. Il poussera encore plus loin ses conquêtes ; il abattra aux pieds du Sauveur la majesté des faisceaux romains dans la personne d'un proconsul, et il fera trembler dans les tribunaux les juges devant lesquels on le cite. Rome même entendra sa voix ; et un jour cette ville maîtresse se tiendra bien plus honorée d'une lettre du style de Paul, adressée à ses citoyens, que de tant de fameuses harangues qu'elle a entendues de son Cicéron. » (Panég. de Saint Paul, 1^{re} partie.)

(813) *Recherche de la vérité*, 3^e partie, de l'Imagination.

(814) Gelpke, *Tractatiuncula de familiaritate, quæ Paulo apostolo cum Seneca philosopho*

intercessisse traditur, verisimillima (1815). — Schoell, *Hist. de la litt. rom.*, t. II. — De Maistre, *Soirées de Saint-Pétersbourg*, t. II.

(815) Trois mémoires relatifs à l'*Hist. ecclés.*, mém. 1^{er} (1840).

(816) *Saint Paul et Sénèque*, 2 vol., 1853. — M. Durozoir (Sénèque, éd. Panckoucke), M. Troplong (*Infl. du christ, sur le droit civil des Romains*), sans entrer dans l'examen de cette opinion, semblent la partager.

(817) Deux savants docteurs anglicans, MM. Connybear et Howson, auteurs d'un vaste et profond mémoire sur saint Paul (Londres, 1854), auquel nous avons fait plusieurs emprunts dans notre première partie, n'ont donné aucune place dans leur travail à l'hypothèse des rapports de Sénèque avec saint Paul. Ils se contentent de dire en note (t. II, p. 432, éd. de 1856, n° 3) : « Nous ne pouvons pas passer le nom de Sénèque sans faire une allusion à la correspondance supposée entre lui et saint Paul ; mais une simple remarque est suffisante pour un faux aussi insignifiant. »

(818) Sur ces prétendues lettres, voy. Cave, *Hist. littér.*, prolég. sect. VI. — Baronius, *Ann. ecclés.*, année 66, XI, XII, XIII. — Bellarmin, *De scrip. eccles.* (De Paulo). — Labbe, *Dissert. phil.* — Possevin, *Appar. sac.* (Paulus), — Raynaud, *Erotemata de bonis ac malis libris*. — Tillemont, III. — Fleury, t. II, IV^e partie.

(819) M. l'abbé Greppo. Trois Mémoires. — C'est aussi l'opinion du Père Alexandre, *Hist. ecclés.*

(820) M. Fleury, t. II, iv^e partie, p. 258-259.

(821) Voy. notre thèse de 1857.

(822) *Codex apocryphus Novi Testamenti*.

(823) M. de Burigny. Mém. sur les ouvr. apocryp. — *Ac. des inscript.*, etc., t. XXVII.

(824) *Acta, Circuitus, περίοδοι*.

(825) Don Calmet, Tillemont (saint Pierre et saint Paul), le Nourry, *Appar. ad Biblioth. max. vet. Patrum*. — Dissertat. I-XIV.

(826) Lactance est mort en 325.

(827) Victorinus professait avec éclat la rhétorique à Rome. Il fut converti en 354 par un ami nommé Simplicien.

(828) Voir, à l'appendice, le texte et la traduction de cette correspondance.

(829) Nous avons profité, pour le texte et la traduction de ces lettres, du travail de M. Fleury, t. II, p. 300.

(830) M. Fleury : *apographis*, qui signifie copie d'un livre ou d'un tableau (ἀπόγραφον). Nous préférons *apocryphis*, qui est la leçon de tous les mss., et qui signifie *livres secrets, doctrine ésotérique* (*libris*, s.-ent.). Ce mot est dans saint Paul avec ce sens : *θησαυροὶ σοφίας ἀποκρύφοι* (Coloss. II, 3). — « Avant le IV^e siècle, dit M. Glaire, le mot *apocryphes* se prenait généralement dans le sens de *secrets*, et s'appliquait aux livres qu'on n'avait pas coutume de lire publiquement. » (T. I, ch. III, q. VIII, sch. II.)

(831) Tous les mas. ne portent pas *Lucilio*.

(832) Tous les manuscrits ne portent pas *Théophilo*-; quelques-uns donnent *Timotheo*, d'autres simplement *Paulo*.

(833) Allusion à un fait rapporté par Valère Maxime (*De dict. factis quæ memor.*, I, 8), et par Lactance (*Div. inst.*, II, 8), qui l'avaient emprunté à Cicéron (*De nat. deor.*, II, 2).

(834) L'auteur désigne la *reine*, ou l'*impératrice*. On croyait que l'*épouse* de Néron s'était convertie ; saint Chrysostome mentionne la conversion d'une concubine de l'empereur. — Remarquez aussi (let. VII) l'expression *Augustum*, qui est bien d'un temps où les *Augustes* étaient distincts des *Césars*.

(835) Endroit controversé. Nous adoptons la leçon d'Erasmus qui s'est guidé sur la citation de saint Jérôme : « Optare se dicit esse loci apud suos cujus sit Paulus apud christianos. » — Les autres éditeurs donnent : « Nam qui meus apud te locus, tuus, qui tuus velim ut meus. » — Ou bien : « Nam qui meus tuus apud te locus, tuus qui velim ut meus, » etc.

(836) Métaphore très-usitée en latin, et qui signifie *se servir des circonstances*, comme les marchands qui suivent le *cours*, dit Donat. *Scisti uti foro*. Terence, *Phorm.* (I, 2, 29.)

[\(837\)](#) Allusion à ce vers :

Unum pro multis dabitur caput. (Enéid., v, 815.)

MORT DE SÉNÈQUE

TACITE, Annales.

5 pages

60

La première mort qui suivit fut celle du consul désigné Plautius Latéranus ; elle fut si précipitée que Néron ne lui permit ni d’embrasser ses enfants, ni de jouir de ce peu de moments qu’il laissait à d’autres pour choisir leur trépas. Traîné au lieu réservé pour le supplice des esclaves, il est égorgé par la main du tribun Statius et meurt plein d’une silencieuse constance, et sans reprocher au tribun sa propre complicité. A cette mort succéda celle de Sénèque, plus agréable au prince que toutes les autres : non que rien prouvât qu’il eût eu part au complot ; mais Néron voulait achever par le fer ce qu’il avait en vain tenté par le poison. Natalis seul avait nommé Sénèque, et il s’était borné à dire « que, celui-ci étant malade, il avait eu mission de le visiter et de se plaindre que sa porte fût fermée à Pison, quand ils devraient plutôt cultiver leur amitié, en se voyant familièrement. A quoi Sénèque avait répondu que des visites mutuelles et de fréquents entretiens ne convenaient ni à l’un ni à l’autre ; qu’au reste ses jours étaient attachés à la conservation de Pison. » Granius Silvanus, tribun d’une cohorte prétorienne, fut chargé de communiquer cette déposition à Sénèque, et de lui demander s’il reconnaissait les paroles de Natalis et sa propre réponse. Soit hasard, soit dessein Sénèque était arrivé ce jour-là de Campanie, et il s’était arrêté dans une maison de plaisance, la quatrième pierre milliaire. Le tribun s’y rendit vers le soir, et entourra la maison de soldats. Sénèque était à table avec sa femme Pompéia Paullina et deux de ses amis, quand il lui exposa le message de l’empereur.

61

Il répondit « que Natalis était venu chez lui se plaindre, au nom de Pison, que ce dernier ne fût pas admis à lui rendre visite, et que pour excuse il avait allégué sa santé et son amour du repos ; que du reste il n’avait aucune raison de préférer les jours d’un particulier à sa propre conservation ; qu’il n’avait pas l’esprit enclin à la flatterie ; que Néron le savait mieux que personne, ayant plus souvent trouvé en lui un homme libre qu’un esclave. » Quand Silvanus eut rapporté ces paroles à Néron, en présence de Poppée et de Tigellin, les conseillers intimes de ses cruautés, le prince demanda si Sénèque se disposait à quitter la vie. Le tribun assura qu’il n’avait remarqué en lui aucun signe de frayeur, que rien de triste n’avait paru dans ses discours ni sur son visage. A l’instant il reçut l’ordre de retourner et de lui signifier son arrêt de mort. Fabius Rusticus raconte que

Silvanus ne prit pas le chemin par où il était venu, mais qu'il se détourna pour aller chez Fénus, et que, après lui avoir exposé les volontés du prince, il lui demanda s'il devait obéir, ce que le préfet lui conseilla de faire. Étrange concours de lâcheté ! Silvanus aussi était de la conjuration, et il grossissait le nombre des crimes dont il avait conspiré la vengeance. Il eut toutefois la pudeur de ne pas se montrer ; et un centurion entra par son ordre pour notifier à Sénèque la sentence fatale.

62

Sénèque, sans se troubler, demande son testament, et, sur le refus du centurion, il se tourne vers ses amis, et déclare « que, puisqu'on le réduit à l'impuissance de reconnaître leurs services, il leur laisse le seul bien qui lui reste, et toutefois le plus précieux, l'image de sa vie ; que, s'ils gardent le souvenir de ce qu'elle eut d'estimable, cette fidélité à l'amitié deviendra leur gloire. » Ses amis pleuraient : lui, par un langage tour à tour consolateur et sévère, les rappelle à la fermeté, leur demandant « ce qu'étaient devenus les préceptes de la sagesse, où était cette raison qui se prémunissait depuis tant d'années contre tous les coups du sort. La cruauté de Néron était-elle donc ignorée de quelqu'un ? et que restait-il à l'assassin de sa mère et de son frère, que d'être aussi le bourreau du maître qui éleva son enfance ? »

63

Après ces exhortations, qui s'adressaient à tous également, il embrasse sa femme, et, s'attendrissant un peu en ces tristes instants, il la prie, il la conjure « de modérer sa douleur ; de ne pas nourrir des regrets éternels ; de chercher plutôt, dans la contemplation d'une vie toute consacrée à la vertu, de nobles consolations à la perte d'un époux. » Pauline proteste qu'elle aussi est décidée à mourir ; et elle appelle avec instance la main qui doit frapper. Sénèque ne voulut pas s'opposer à sa gloire ; son amour d'ailleurs craignait d'abandonner aux outrages une femme qu'il chérissait uniquement. « Je t'avais montré, lui dit-il, ce qui pouvait te gagner à la vie : tu préfères l'honneur de la mort ; je ne t'envierai pas le mérite d'un tel exemple. Ce courageux trépas, nous le subirons l'un et l'autre d'une constance égale ; mais plus d'admiration consacrera ta fin. » Ensuite le même fer leur, ouvre les veines des bras. Sénèque, dont le corps affaibli par les années et par l'abstinence laissait trop lentement échapper le sang, se fait aussi couper les veines des jambes et des jarrets. Bientôt, dompté par d'affreuses douleurs, il craignit que ses souffrances n'abattissent le courage de sa femme, et que lui-même, en voyant les tourments qu'elle endurait, ne se laissât aller à quelque faiblesse ; il la pria de passer dans une chambre voisine. Puis, retrouvant jusqu'en ses derniers moments toute son éloquence, il appela des secrétaires et leur dicta un assez long discours. Comme on l'a publié tel qu'il

sortit de sa bouche, je m'abstiendrai de le traduire en des termes différents.

64

Néron, qui n'avait contre Pauline aucune haine personnelle, et qui craignait de soulever les esprits par sa cruauté, ordonna qu'on l'empêchât de mourir. Pressés par les soldats, ses esclaves et ses affranchis lui bandent les bras et arrêtent le sang. On ignore si ce fut à l'insu de Pauline ; car (telle est la malignité du vulgaire) il ne manqua pas de gens qui pensèrent que, tant qu'elle crut Néron inexorable, elle ambitionna le renom d'être morte avec son époux, mais qu'ensuite, flattée d'une plus douce espérance, elle se laissa vaincre aux charmes de la vie. Elle la conserva quelques années seulement, gardant une honorable fidélité à la mémoire de son mari, et montrant assez, par la pâleur de son visage et la blancheur de ses membres, à quel point la force vitale s'était épuisée en elle. Quant à Sénèque, comme le sang coulait péniblement et que la mort était lente à venir, il pria Statius Annéus, qu'il avait reconnu par une longue expérience pour un ami sûr et un habile médecin, de lui apporter le poison dont il s'était pourvu depuis longtemps, le même qu'on emploie dans Athènes contre ceux qu'un jugement public a condamnés à mourir¹⁸. Sénèque prit en vain ce breuvage : ses membres déjà froids et ses vaisseaux rétrécis se refusaient à l'activité du poison. Enfin il entra dans un bain chaud, et répandit de l'eau sur les esclaves qui l'entouraient, en disant : « J'offre cette libation à Jupiter Libérateur. » Il se fit ensuite porter dans une étuve, dont la vapeur le suffoqua. Son corps fut brûlé sans aucune pompe il l'avait ainsi ordonné par un codicille, lorsque, riche encore et tout-puissant, il s'occupait déjà de sa fin.

¹⁸. Ce poison est la cigüe.

65

Le bruit courut que Subrius, de concert avec les centurions, avait décidé secrètement, mais non pourtant à l'insu de Sénèque, qu'une fois Néron tué par la main de Pison, Pison serait tué à son tour, et l'empire donné à Sénèque, comme à un homme sans reproche, appelé au rang suprême par l'éclat de ses vertus. On débitait même une parole de Subrius : Opprobre pour opprobre, qu'importe un musicien ou un acteur de tragédies ? » car, si Néron jouait de la lyre, Pison déclamait en habit de tragédien.

[1] Un de ses contemporains, l'auteur de la tragédie d'*Octavie*, met ces vers dans la bouche de Sénèque :

Que j'étais plus heureux, loin des traits de l'envie,
Sur ces rochers de Corse où je cachais ma vie!
Mon esprit, délivré des chaînes des Césars,
S'occupait de lui-même et cultivait les arts.
Quel plaisir d'admirer l'œuvre de la nature,
Du séjour de ses fils l'immense architecture,
Vous, cieux, plus grands encor, char sacré du soleil !

(Acte II, v. 368.)

[2] Tacite, *Annal.*, XII, XIII. Trad. de Burnouf.

[3] Burnouf n'est pas éloigné de penser, comme Diderot, que l'éloge de la sagesse et de la prévoyance de Claude n'était, dans l'intention de Sénèque, qu'une sanglante ironie ; qu'il aurait pu, lui rhéteur si habile, dissimuler adroitement ce côté faible de l'empereur mort ; mais qu'il avait voulu faire voir au jeune César comment le bon sens populaire fait justice des éloges mensongers, même quand ils sont dans la bouche d'un prince.

[4] *Procul differre cunctos principes Neronis quinquennio.* Aurelius Victor.

[5] « Si le tyran demande, comme cadeaux d'un grand prix, des artistes, des courtisanes, de ces choses qui peuvent amollir son humeur féroce, volontiers les lui offrirai-je. » Sén., *des Bienfaits*, VII, XX.

[6] « Je ne crois aucunement le tesmoignage de Dion l'historien. Car outre qu'il est inconstant, qu'après avoir appelé Sénèque très sage tantôt, et tantôt ennemy mortel des vices de Néron, le fait ailleurs avaricieux, usurier, ambitieux, lasche, voluptueux, et contrefaisant le philosophe à fausses enseignes ; sa vertu paroist si vive et vigoureuse en ses escrits, et la défense y est si claire à aucune de ces imputations, comme de sa richesse et despense excessive, que je n'en croirois aucun tesmoignage au contraire. Et d'avantage, il est bien plus raisonnable de croire en telles choses les historiens romains, que les Grecs et estrangers. Or Tacitus et les autres parlent très honorablement et de sa vie et de sa mort, et nous le peignent en toutes choses personnage très excellent et très vertueux. Et je ne veux alléguer autre reproche contre le jugement de Dion, que celui-cy, qui est inévitable : c'est qu'il a le sentiment si malade aux affaires romaines qu'il, ose soutenir la cause de Julius César contre Pompéius, et d'Antonius contre Cicero. » Montaigne, liv. II, chap. XXIII.

[7] *Adverso rumore Seneca erat, quod oratione tali confessionem scripsisset.* Le meilleur interprète de Tacite, Burnouf, a traduit comme nous, sauf un trait important mal rendu : « Aussi ce n'était plus sur Néron que tombait la *censure publique* (*censure publique*, pour *rumor*, est de beaucoup exagéré) ; sa barbarie était trop au-dessus de toute indignation ; c'était sur Sénèque, auquel on reprochait d'avoir tracé dans ce discours un horrible aveu. »

Remarquons d'abord ce subjonctif *quod scripsisset*, mis au lieu de l'affirmatif *scripserat*. La première forme exprime un doute réel, une allégation à prouver ; prenons même la phrase dans le sens plus net : *Rumor erat Senecam scripsisse, le bruit courait qu'il avait ...*, ce ne serait toujours qu'un on dit. *Quod* ne signifie point ici *parce que*, mais *que, comme quoi il aurait*, locution de procédure qui a passé de nos jours dans le journalisme, *aux faits divers*, locution ordinaire aux meilleurs auteurs latins de tout âge, après les verbes *croire, désirer, prétendre, accuser, raconter* et autres analogues : voir Vossius, *De Grammat.*, liv. VII, chap. XX et LXII, OÙ il cite à foison Plaute, Cicéron, *Sénèque*, Pline le jeune, etc. Finissons par cette phrase si étrangement concordante et si concluante de Quintilien, lequel est de l'âge de Tacite par le style : *Socrates accusatus est quod corrumpere juvenutem.* (*Institut. Orat.* IV, XV.) Traduirait-on : *Socrate fut accusé parce qu'il corrompait ...*, ce que n'admet certes ni Quintilien ni personne ?

[8] Ces deux mêmes mots *adverso rumore* se retrouvent en effet dans Tacite, à propos du général Suetonius faussement accusé de trahison par la multitude : *Apud paucos ea ducis ratio probata*, in vul-gus *adverso rumore fuit.* (*Hist.*, II, XXVI.) Approuvé du petit nombre, ce calcul du chef fut interprété en mal

par la multitude. Traduction de Burnouf, qui ajoute en note : « Tacite a dit, *Sup.* XXIII, que les soldats prêtaient de coupables motifs à toutes les actions de leurs chefs ; et, I, LXXIII, il a exprimé par *adversa fama* une interprétation *maligne* et défavorable. » Donc, dans ces deux cas, comme dans notre note précédente, l'épithète de Tacite désigne une calomnie au lieu d'une vérité.

^[9] *Annal.*, XV, LXV. Nouvelle preuve qu'ils ne le regardaient pas comme l'apologiste du parricide, qu'ils n'étaient pas guidés par le *tumere adverso*. De là aussi ces vers de Juvénal :

Si Rome en liberté votait dans ses comices,
Quel être si pervers, si gangrené de vices,
A. Sénèque oserait préférer un Néron ?

Satire VIII, 210, trad. de Dubos

^[10] Cet éloge concorde admirablement avec ce que Sénèque, malade peu de temps auparavant, et songeant, comme on va le voir, à prévenir la mort, écrivait à Lucilius son ami : « Ma Pauline est cause que ma santé a plus de prix pour moi. Oui, *comme je sais que sa vie tient à la mienne*, je commence, par égard pour elle, à m'écouter un peu : et aguerri par la vieillesse sur bien des points, je perds sur celui-ci le bénéfice de mon âge. Je me représente que dans ce vieillard respire une jeune femme qu'il faut ménager ; et comme je ne puis gagner sur elle d'être aimé avec plus de courage, elle obtient de moi que je m'aime avec plus de soin. Il faut condescendre à nos légitimes affections, et quelquefois, *quand tout nous presserait de mourir*, à la pensée des siens il faut, même au prix de la souffrance, rappeler à soi la vie et retenir le souffle qui s'exhale. » *Lettre CIV*. C'est cette Pauline dont Dion Cassius dit qu'elle fut contrainte par Sénèque à partager son supplice.

^[11] Thraséas, peu après, fit avec son sang la même libation. Socrate mourant avait dit : « Nous devons un coq à Esculape. » Nobles et ingénieux symboles par lesquels ces trois martyrs rendaient grâce au Dieu qui les délivrait des maux de cette vie.

^[12] Tacite, *Annal.*, XV, LXI et suiv. Nous avons généralement suivi la traduction de Burnouf.

^[13] *De la corruption des lettres romaines*, par M. Villemain, 1846.

^[14] Rien que la répétition d'un mot produit quelquefois une pensée. Ainsi, dans la lettre envoyée au sénat après le meurtre d'Agrippine, Sénèque fait dire à Néron qui feignait d'avoir couru un grand péril : « Je ne me crois pas encore sauvé, ni ne m'en réjouis. (*Institut. Orat.* » VIII, v, § 18.)

^[15] Ceci nous semble excessif. Du moins, dans les volumineux ouvrages qui nous restent de lui, à côté de grands éloges et sauf quelques traits fort ménagés où il relève, comme on l'a pu faire de tout temps, certaines rédundances cicéroniennes, on ne peut voir en Sénèque le détracteur d'aucun écrivain du grand siècle. Ovide seul est l'objet de sa censure méritée. Toutes ses critiques littéraires ne sont pas moins judicieuses que celles de Quintilien lui-même.

^[16] Quintilien, *Institut. Orat.* X, II. Texte latin de Lemaire.

^[17] « Sous Caligula, sous Claude, sous Néron, lorsque le despotisme, au lieu d'être froidement pervers, s'emportait en frénésie barbare, l'imagination des écrivains prit quelque chose de cette folie désordonnée et de ces affreux caprices qu'ils avaient devant les yeux. » Villemain, *Corruption des lettres romaines*.

^[18] *Rapport de M. Villemain à l'Académie française* (1854). On peut consulter en outre une excellente *Étude critique sur les rapports supposés entre Sénèque et saint Paul*, par M. Ch. Aubertin (1 vol., 1857), où les opinions de M. Amédée Fleury sont savamment réfutées.

^[19] Lits de forme antique.

^[20] L'authenticité de cette épitaphe est douteuse. Elle a été jugée apocryphe par quelques critiques et figure dans peu d'éditions.